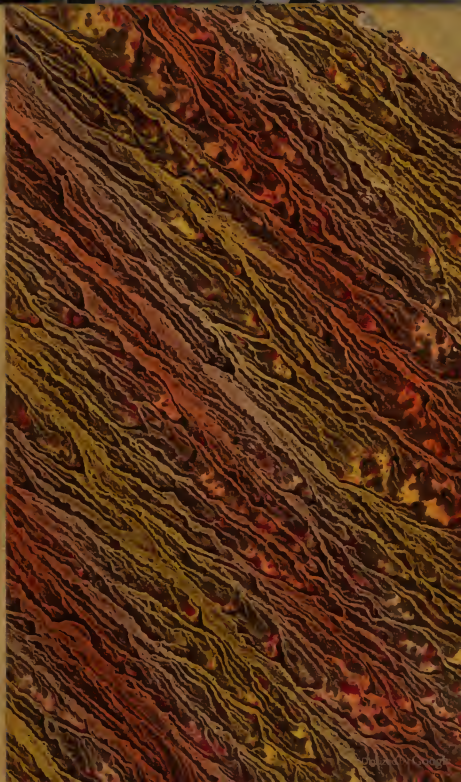




San

647

BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE -



ŒUVRES
COMPLÈTES
DE ROLLIN.

TOME I.

ON TROUVE CHEZ LE MÊME LIBRAIRE :

HISTOIRE UNIVERSELLE,

PAR

MM. DUMONT, BURETTE, GAILLARDIN,

Professeurs d'histoire à l'Académie de Paris,

ET MAGIN

Recteur de l'Académie de Nancy.

13 vol. in-18 format anglais. Chaque vol. 3 fr. 50 c.

Cinq grandes divisions permettent à chaque partie de former un tout isolé, sans que l'unité soit rompue : *Histoire Ancienne, Histoire Romaine, Histoire du Moyen Age, Histoire Moderne, Histoire de France*. Cet ouvrage ne date pas d'hier ; il a passé par l'épreuve de trois réimpressions successives, et il en est sorti meilleur et plus complet. L'annonce n'a point été son auxiliaire, mais le succès nous donne la conscience de ce qu'il vaut, et nous en changeons la forme sans rien dissimuler de son passé, que la modestie de son début destinait seulement à la vie de collège et aux besoins de l'enseignement. Nous en faisons un livre de bibliothèque pour remplir une lacune que ne comblent ni l'Histoire universelle traduite de l'anglais, qui est tombée en désuétude, ni l'abrégé de M. de Ségur, qui s'arrête à la chute du vieil empire romain, ni même le chef-d'œuvre de Bossuet, qui n'est qu'une admirable fantaisie d'éloquence, digne du maître et de son royal élève.

Le format que nous avons adopté nous laisse dans les conditions voulues de développement et de bon marché : nos 13 volumes contiennent la matière de plus de 25 volumes in-8 ordinaires, et la modicité du prix met la collection à la portée de tous. La question est surtout dans le but moral de cette histoire unitaire qui conduit le lecteur depuis les temps les plus reculés des annales de l'humanité jusqu'à la révolution de 1830. Toute la science des devanciers a été mise sagement à contribution, sans autre système que la méthode et la vérité.

Cet ouvrage est le livre de l'Académie de Paris, représentée par trois de ses membres les plus distingués auxquels s'est adjoint M. Magin, recteur de l'Académie de Nancy, qui a complété l'histoire de France par un excellent travail sur la période qui s'écoule depuis 89 jusqu'aux journées de Juillet. L'histoire moderne atteint aussi cette limite par une table analytique qui n'a rien omis de tout ce qui touche aux grands intérêts contemporains.

L'HISTOIRE UNIVERSELLE est divisée en cinq parties, savoir :

HISTOIRE ANCIENNE, 3 volumes.

HISTOIRE ROMAINE, 3 volumes.

HISTOIRE DU MOYEN AGE, 3 volumes.

HISTOIRE MODERNE, 2 volumes.

HISTOIRE DE FRANCE, 2 volumes.

Chaque partie se vend séparément.

Imprimerie de Ducassois, 55, quai des Augustins.

OEUVRES
COMPLÈTES
DE ROLLIN

AVEC
NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS
SUR LES SCIENCES, LES ARTS, L'INDUSTRIE ET LE COMMERCE DES ANCIENS

PAR ÉMILE BÈRES

Atlas par H. Dufour et Album antique par Albert Leizor

HISTOIRE ANCIENNE.

TOME I.

PARIS
CHAMEROT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, RUE DU JARDINET.

1845

AVERTISSEMENT

POUR LES NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS JOINTS A CETTE ÉDITION.

Dans les éditions diverses que l'on a publiées jusqu'ici des Oeuvres de Rollin, les notes et éclaircissements que l'on a ajoutés ont porté généralement sur les textes empruntés aux auteurs anciens, sur la chronologie et la géographie.

Sans négliger ces points, lorsqu'ils auront une importance réelle, nous nous attacherons bien plutôt à donner des idées nettes et précises sur l'état et le progrès des sciences, des arts, de l'industrie et du commerce chez les peuples de l'antiquité, surtout chez les trois grandes nations qui occupent les plus belles comme les plus longues pages des vieux temps historiques; nous voulons parler des Égyptiens, des Grecs et des Romains.

Ces indications ont été négligées par presque tous les historiens modernes: et cependant elles sont d'une haute importance; et plus particulièrement encore, lorsqu'il s'agit d'ouvrages destinés à l'éducation.

Une histoire ne nous semble véritablement être complète, que lorsqu'elle nous fait connaître un peuple sous chacune des faces de son existence politique, morale, scientifique, artistique et industrielle. Des noms de princes ou d'hommes célèbres par leurs vertus, leurs hauts faits ou leurs crimes, des dates ou des descriptions de batailles gagnées ou perdues, le récit des conjurations ou des séditions: toutes ces choses méritent sans doute d'être arrachées à l'oubli; mais ce n'est toujours là à nos yeux qu'une partie des éléments de l'histoire; d'autres notions et d'autres faits se présentent, qui nous paraissent avoir tout autant de titres pour former ou compléter l'ensemble des annales des nations qui ne sont plus comme des nations contemporaines. Puissent les historiens à venir comprendre et mettre en pratique cette grande nécessité! nécessité qui pourra bien rendre leurs travaux plus longs et plus difficiles: mais aussi combien leur gloire en serait plus belle, et leurs leçons autrement intéressantes et fécondes!

Les notes et éclaircissements que nous ajouterons, seront suivis des initiales E. B.

Lorsque nos explications, notamment celles qui ont rapport aux mesures, aux distances, aux évaluations de monnaies, viendront à la suite des notes de Rollin, elles en seront séparées par deux petits traits—.

Paris, ce 15 novembre 1835.

EMILE BÈRES.

PRÉFACE.

§ I. — UTILITÉ DE L'HISTOIRE PROFANE, SURTOUT PAR RAPPORT À LA RELIGION.

L'étude de l'histoire profane ne mériterait point qu'on y donnât une attention sérieuse et un temps considérable, si elle se bornait à la stérile connaissance des faits de l'antiquité, et à la sombre recherche des dates et des années où chaque événement s'est passé. Il nous importe peu de savoir qu'il y a eu dans le monde un Alexandre, un César, un Aristide, un Caton, et qu'ils ont vécu en tel ou tel temps; que l'empire des Assyriens a fait place à celui des Babyloniens, et ce dernier à l'empire des Mèdes et des Perses, qui ont été ensuite subjugués eux-mêmes par les Macédoniens, et ceux-ci par les Romains.

Mais il est d'une grande importance de connaître comment ces empires se sont établis, par quels degrés et par quels moyens ils sont arrivés à ce point de grandeur que nous admirons, ce qui a fait leur solide gloire et leur véritable bonheur, et quelles ont été les causes de leur décadence et de leur chute.

Il n'est pas moins important d'étudier avec soin les mœurs des peuples, leur génie, leurs lois, leurs usages, leurs coutumes; et surtout de bien remarquer le caractère, les talents, les vertus, les vices même de ceux qui les ont gouvernés, et qui, par leurs bonnes ou mauvaises qualités, ont contribué à l'élévation ou à l'abaissement des états qui les ont eus pour conducteurs et pour maîtres.

Voilà les grands objets que nous présente l'histoire ancienne, en faisant passer comme en revue devant nous tous les royaumes et tous

les empires de l'univers, et en même temps tous les grands hommes qui s'y sont distingués de quelque manière que ce soit, et en nous instruisant, moins par des leçons que par des exemples, sur tout ce qui regarde l'art de régner, la science de la guerre, les principes du gouvernement, les règles de la politique, les maximes de la société civile et de la conduite de la vie pour tous les âges et pour toutes les conditions.

On y apprend aussi, et ce ne doit point être une chose indifférente pour quiconque a du goût et de la disposition pour les belles connaissances; on y apprend comment les sciences et les arts ont été inventés, cultivés, perfectionnés; on y reconnaît, et l'on y suit comme de l'œil, leur origine et leurs progrès; et l'on voit avec admiration que plus on s'approche des lieux où les enfants de Noé ont vécu, plus on y trouve les sciences et les arts dans leur perfection: au lieu qu'ils paraissent oubliés ou négligés à proportion que les peuples en ont été dans un plus grand éloignement; de sorte que quand on a voulu les rétablir, il a fallu remonter à l'origine d'où ils étaient partis.

Je ne fais que montrer légèrement tous ces objets, quelques importants qu'ils soient, parce que je les ai traités ailleurs¹ avec étendue.

Mais un autre objet, infiniment plus intéressant, doit attirer votre attention. Car quoique l'histoire profane ne nous parle que de peuples abandonnés à toutes les folies d'un culte superstitieux, et livrés à tous les dérèglements dont la nature humaine, depuis la chute du

¹ *La Manière d'étudier.*

premier homme, est devenue capable, elle annonce partout la grandeur de Dieu, sa puissance, sa justice, et surtout la sagesse admirable avec laquelle sa providence conduit tout l'univers.

Si l'infime conviction de cette dernière vérité élevait, selon la remarque de Cicéron, le peuple romain au-dessus de tous les peuples de la terre, on peut assurer de même que rien ne relève plus l'histoire au-dessus de beaucoup d'autres connaissances, que d'y trouver empreintes presque à chaque page des traces précieuses et des preuves éclatantes de cette grande vérité, que Dieu dispose de tout en maître souverain; que c'est lui qui fixe et le sort des princes, et la durée des empires; et qu'il transporte les royaumes d'un peuple à un autre pour punir les injustices et les violences qui s'y commettent.

Il faut avouer qu'en comparant la manière attentive, bienfaisante, sensible dont il gouvernait autrefois son peuple, et celle dont il conduisait toutes les autres nations de la terre, on dirait que celles-ci lui ont été indifférentes et étrangères. Dieu regardait la nation sainte comme son domaine propre, et comme son héritage. Il y demeurait comme un maître dans sa maison, et comme un père dans sa famille. Israël était son fils, et son fils premier-né. Il avait pris plaisir à le former dès son enfance, et à l'instruire par lui-même. Il se communiquait à lui par ses oracles; il le gouvernait par des hommes miraculeux; il le protégeait par les merveilles les plus étonnantes. A la vue de tant de glorieux privilèges, qui ne s'écritieraient avec le Prophète : « Ce n'est ³ que dans Israël » que Dieu fait éclater sa grandeur et sa magnificence! » *Solummodo ibi magnificus est Dominus noster.*

Cependant ce même Dieu, quoique oublié par les nations, et quoiqu'il parût les avoir oubliées, exerçait toujours sur elles un empire souverain, qui, pour être caché sous le voile des événements ordinaires et d'une conduite purement humaine, n'en était ni moins réel,

ni moins divin. Toute la terre est au Seigneur ¹, dit le Prophète, et tous les hommes qui la remplissent sont également son ouvrage; et il n'a garde de le négliger. Ce serait une erreur bien injurieuse à Dieu que de penser qu'il n'est le maître que d'une seule famille, et non le maître de toutes les nations.

On reconnaît cette importante vérité en remontant jusqu'à l'antiquité la plus reculée, et jusqu'à l'origine primitive de l'histoire profane, je veux dire jusqu'à la dispersion des descendants de Noé dans les différentes contrées de la terre où ils s'établirent. La liberté, le hasard, les vus d'intérêt, le goût pour certains pays, et d'autres motifs pareils, firent, ce semble, les seules causes des choix différents que firent les hommes. Mais l'Écriture nous apprend qu'au milieu de la confusion et du trouble qui suivirent le changement subit qui se fit dans le langage des descendants de Noé, Dieu présida invisiblement à tous leurs conseils et à toutes leurs délibérations, que rien ne se fit que par son ordre, et que ce fut lui qui conduisit ² et plaça tous les hommes selon les règles de sa miséricorde et de sa justice : *Dispersit et direxit eos Dominus in universas terras* ³.

Il est vrai que dès lors Dieu eut une attention particulière sur le peuple qu'il devait un jour s'attacher. Il marqua la place qu'il lui destinait. Il la fit garder par un autre peuple laborieux, qui s'appliqua à la cultiver et à l'embellir, et à faire valoir l'héritage futur des Israélites. Il mesura le nombre des familles qu'il en mit alors en possession sur le nombre des familles d'Israël, quand il serait temps de le lui rendre; et il ne permit à aucune des nations qui n'étaient pas sujettes à l'anathème prononcé par Noé contre Chanaan, d'entrer dans un héritage qui devait être restitué tout entier aux Israélites : *Quando dividebat* ⁴ *Altissimus gentes,*

¹ Ps. 23, 1.

² Les anciens mêmes, au rapport de Pindare (Olymp. od. 7), avaient retenu quelque idée que la dispersion des hommes ne s'était point faite au hasard, et qu'ils avaient été placés par l'ordre de la Providence.

³ Gen. 11, 8 et 9.

⁴ « Quand le Très-Haut a fait la division des peuples, quand il a séparé les enfants d'Adam, il a marqué les limites des peuples selon le nombre des enfants d'Israël » (qu'il avait en vue). « C'est en des sens qu'on donne à ce passage, et qui paraît fort naturel »

¹ « Pietate ac religione, atque hac una sapientia quod » *Deorum immortalium numine omnia ergi gubernantur » perspicimus, omnes gentes nationesque superavimus.* » (Orat. de Arusp. respons. n. 19.)

² « Regnum à gente in gentem transferret propter in » justitias, et injurias, et contumelias, et diversos dolos. » (Eccl. 10, 8.)

³ Isai. 33, 21

quando separabat filios Adam, constituit terminos populorum juxta numerum filiorum Israël. Mais cette attention particulière de Dieu sur son peuple futur n'est point contraire à celle qu'il eut sur tous les autres peuples, attestée clairement par les deux passages de l'Écriture que j'ai cités, qui nous apprennent que toute la suite des siècles lui est présente, qu'il n'arrive rien dans le monde que par son ordre, et que d'âge en âge il en règle tous les événements : *Tu es Deus conspexeris seculorum... A seculo usque in seculum respicis* ¹.

Il faut donc regarder comme un principe incontestable, et qui doit servir de base et de fondement à l'étude de l'histoire profane, que c'est la Providence divine qui, de toute éternité, a réglé et ordonné l'établissement, la durée, la destruction des royaumes et des empires, soit par rapport au plan général de tout l'univers, connu de Dieu seul, qui met un ordre et une harmonie merveilleuse dans toutes les parties qui le composent ; soit en particulier par rapport au peuple d'Israël, et encore plus par rapport au Messie, et à l'établissement de l'Église, qui est sa grande œuvre, et le but de tous ses autres ouvrages, toujours présent à sa vue : *Notum à seculo est Domino opus suum* ².

Il a plu à Dieu de nous découvrir dans ses Écritures une partie des liaisons que plusieurs peuples de la terre ont eues avec le sien, et le peu qu'il nous en a découvert répand une grande lumière sur l'histoire de ces peuples, dont on ne connaît que la surface et l'écorce, si l'on ne pénètre plus avant par le secours de la révélation. C'est elle qui expose au grand jour les pensées secrètes des princes, leurs projets insensés, leur fol orgueil, leur impie et cruelle ambition ; qui manifeste les véritables causes, et les ressorts cachés des victoires et des défaites des armées, de l'agrandissement et de la décadence des peuples, de l'élévation et de la ruine des états ; et, ce qui est le principal fruit de l'histoire, c'est elle qui nous apprend le jugement que Dieu porte et des princes et des empires, et qui fixe par conséquent l'idée que nous devons nous en former.

Pour ne point parler de l'Égypte, qui d'a-

bord servit comme de berceau à la nation sainte ; qu'il se changea ensuite pour elle ³ en une dure prison et en une fournaise ardente, et qui devint enfin le théâtre des plus étonnantes merveilles que Dieu ait opérées en faveur d'Israël : les grands empires de Ninive et de Babylone nous fournissent mille preuves de la vérité que j'établis ici.

Leurs plus puissants rois, Théglaathphalasar, Salmanasar, Sennachérib, Nabuchodonosor, et plusieurs autres, étaient entre les mains de Dieu comme autant d'instruments dont il se servait pour punir les prévarications de son peuple. Il les appela selon Isaïe ⁴, d'un coup de sifflet des extrémités de la terre pour venir prendre ses ordres ; il leur mettait lui-même l'épée en main ; il réglait leur marche jour par jour ; il remplissait leurs soldats de courage et d'ardeur, rendait leurs troupes infatigables et invincibles, répandait à leur approche la terreur et l'effroi.

La rapidité de leurs conquêtes aurait dû leur faire entrevoir la main invisible qui les conduisait ; mais, dit l'un ⁵ d'entre eux au nom de tous les autres, « C'est par la force de mon bras que j'ai fait ces grandes choses, et c'est ma propre sagesse qui m'a éclairé. J'ai enlevé les « anciennes bornes des peuples, j'ai pillé les « trésors des princes, et, comme un conquérant, j'ai arraché les rois de leurs trônes. Les « peuples les plus redoutables ont été pour moi « comme un nid de petits oiseaux qui s'est « trouvé sous ma main. J'ai réuni sous ma « puissance tous les peuples de la terre, comme « on ramasse quelques œufs (que la mère a « abondonnés) ; et il ne s'est trouvé personne « qui osât seulement remuer l'aile, ni ouvrir la « bouche, ni faire le moindre son. »

Mais ce prince si grand et si sage à ses propres yeux, qu'était-il à ceux de Dieu ? Un ministre subalterne, un serviteur mandé par son maître, une verge et un bâton dans sa main : *Virga furoris mei et baculus ipse est* ⁶. Le dessein de Dieu était de corriger ses enfants, et non de les exterminer. Mais Sennachérib avait

¹ « Educam vos de ergastulo Ægyptiorum (Exod. 6, 6).

² De fornace ferrea Ægypti. » (Deuteronom. 4, 21.)

³ Isai. 5, 25-30, 40, 28-34, 42, 4 et 5.

⁴ Sennachérib.

⁵ Isai. 40, 5.

¹ Eccl. 39, 10, 22, 25

² Act. 15, 18.

résolu de tout perdre et de tout détruire : *Ipse autem non sic arbitrabitur, sed ad conterendum erit cor ejus*¹. Que deviendra donc cette espèce de combat entre les desseins de Dieu et ceux de ce prince ? Lorsqu'il se croyait déjà maître de Jérusalem, le Seigneur² d'un souffle seul dissipe toutes ses pensées fastueuses, fait périr en une nuit cent quatre-vingt-cinq mille hommes de son armée, et, lui³ mettant un cercle au nez et un mors à la bouche, comme à une bête féroce, le ramène dans ses états, couvert d'opprobre, à travers ces mêmes peuples, qui l'avaient vu, un peu auparavant, plein d'orgueil et de fierté.

Nabuchodonosor, roi de Babylone, paraît encore plus visiblement régi par une Providence qu'il ignore, mais qui préside à ses délibérations, et qui détermine toutes ses démarches.

Arrivé avec son armée à la tête de deux chemins⁴, dont l'un conduit à Jérusalem, l'autre à Rabbath, capitale des Ammonites, ce prince, incertain et flottant, délibère lequel il prendra, et jette le sort : Dieu le fait tomber sur Jérusalem, pour accomplir les menaces qu'il avait faites à cette ville de la détruire, de brûler le temple, et d'emmener son peuple en captivité.

Des raisons seules⁵ de politique semblaient déterminer ce conquérant au siège de Tyr, pour ne pas laisser derrière soi une ville si puissante et si bien fortifiée. Mais le siège de cette place était ordonné par une volonté supérieure. Dieu voulait d'un côté humilier l'orgueil d'Ithobal son roi, qui, se croyant plus éclairé que Daniel dont la réputation était répandue dans tout l'Orient, et n'attribuant qu'à sa rare prudence l'étendue de son domaine et la grandeur de ses richesses, se considérait en lui-même comme un dieu ; de l'autre, il voulait aussi punir le luxe, les délices, l'arrogance de ces fiers négociants, qui se regardaient comme

les princes de la mer et les maîtres des rois mêmes ; et surtout cette joie inhumaine de Tyr qui lui faisait trouver son agrandissement dans les ruines de Jérusalem sa rivale. C'est par ces motifs que Dieu lui-même condamnait Nabuchodonosor à Tyr, lui faisant exécuter ses ordres sans qu'il les connût : *Idcirco ecce ego annuam ad Tyrum Nabuchodonosor*.

Pour récompenser ce prince⁶, qu'il tenait à sa solde, du service qu'il vient de lui rendre à la prise de Tyr (c'est Dieu lui-même qui s'exprime ainsi), et pour dédommager les troupes babyloniennes, épuisées par un siège de treize ans, il leur donne toutes les contrées de l'Égypte, comme des quartiers de rafraîchissement, et leur en abandonne les richesses et les dépouilles⁷.

Le même Nabuchodonosor⁸, plein du désir d'immortaliser son nom par toutes sortes de voies, voulut ajouter à la gloire des conquêtes celle de la magnificence, en embellissant la capitale de son empire par de superbes bâtiments, et par les ornements les plus somptueux ; mais pendant qu'une cour flatteuse, qu'il comblait de richesses et d'honneurs, fait retentir partout ses louanges⁹, il se forme un sénat auguste des esprits surveillants, qui pèse dans la balance de la vérité les actions des princes, et prononce sur leur sort des arrêts sans appel. Le roi de Babylone est cité à ce tribunal, où préside le Juge souverain, qui réunit une vigilance à qui rien n'échappe, et une sainteté qui ne peut rien souffrir contre l'ordre : *vigil et sanctus*. Toutes ses actions, qui faisaient l'objet de l'admiration publique, y sont examinées à la rigueur ; et l'on fouille jusqu'au fond de son cœur pour en découvrir les pensées les plus cachées. Où se terminera ce redoutable appareil ? Dans le moment même où Nabuchodonosor, se promenant dans son palais, et repassant avec une secrète complaisance ses exploits, sa grandeur, sa magnificence, se disait à lui-même : *N'est-ce pas là cette grande Babylone dont j'ai fait le siège*

¹ Isai. 10, 7.

² Isai. 10, 12.

³ « *Insanisti in me, et superbia tua ascendit in aures meas : ponam itaque circulum in naribus tuis, et camum in labia tuis, et reducam te in viam per quam venisti.* » (1. Reg. 19, 28.)

⁴ Ezech. 24, 19-23.

⁵ Ezech. cap. 26, 27 et 28.

⁶ Ezech. 29, 8-10.

⁷ Ce fait est plus détaillé dans l'histoire des Égyptiens sous le règne d'Amasis, pag. 34.

⁸ Dan. cap. 4, vers. 1-31.

⁹ « *In sententiâ viciium decretum est, et sermo sanctorum et petitio, etc.* » (Dax. 4, 14.)

de mon royaume, que j'ai bâtie dans la grandeur de ma puissance et dans l'éclat de ma gloire? c'est dans ce moment précis, où, se flattant de ne tenir que de lui seul sa puissance et son royaume, il usurpait la place de Dieu, qu'une voix du ciel lui signifie sa sentence, et lui déclare que son royaume va lui être enlevé, qu'il sera chassé de la compagnie des hommes, et réduit à la condition des bêtes, jusqu'à ce qu'il reconnaisse que le Très-Haut a un pouvoir absolu sur les royaumes des hommes, et qu'il les donne à qui il lui plaît.

Ce tribunal, toujours subsistant quoique invisible, a prononcé le même jugement sur ces fameux conquérants, sur ces héros du paganisme, qui se regardaient, aussi bien que Nabuchodonosor, comme les seuls artisans de leur haute fortune, comme indépendants de toute autre autorité, et comme ne relevant que d'eux-mêmes.

Si Dieu faisait servir des princes à l'exécution de ses vengeances, il en a rendu d'autres les ministres de sa bonté. Il destine Cyrus à être le libérateur de son peuple, et, pour le mettre en état de soutenir dignement un si noble ministère, il le remplit de toutes les qualités qui forment les grands capitaines et les grands princes, et lui fait donner cette excellente éducation que les patens ont tant admirée, mais dont ils ne connaissent point l'auteur ni la véritable cause.

On voit dans les historiens profanes l'étendue et la rapidité de ses conquêtes, l'intrépidité de son courage, la sagesse de ses vues et de ses desseins, sa grandeur d'âme, sa noble générosité, son affection véritablement paternelle pour les peuples, et, du côté des peuples, un retour d'amour et de tendresse qui le leur faisait regarder moins comme leur maître que comme leur protecteur et leur père. On voit tout cela dans les historiens profanes; mais on n'y voit point le principe secret de toutes ces grandes qualités, ni le ressort caché qui les mettait en mouvement.

Isaïe nous le montre, et s'explique en des termes dignes de la grandeur et de la majesté du Dieu qui le faisait parler¹. Il le représente, ce Dieu des armées tout-puissant, qui prend

Cyrus par la main, qui marche devant lui, qui le conduit de ville en ville et de province en province, qui lui assujettit les nations, qui humilie en sa présence les grands de la terre, qui brise pour lui les portes d'airain, qui fait tomber les murs et les remparts des villes, et lui en abandonne toutes les richesses et tous les trésors.

Le prophète² ne nous laisse pas même ignorer les motifs de toutes ces merveilles. C'est pour punir Babylone et pour affranchir Juda que Dieu conduit Cyrus pas à pas, et qu'il lui réussit toutes ses entreprises: *Ego suscitavi eum ad justitiam, et omnes vias ejus dirigam..... propter servum meum Jacob, et Israel electum meum*. Mais ce prince aveugle et ingrat ne connaît point son maître, et oublie son bienfaiteur. *Vocavi te nomine tuo, et non cognovisti me: accinxit te, et non cognovisti me*³.

Il est rare qu'on juge sainement de la vraie gloire et des devoirs essentiels de la royauté. Il n'appartient qu'à l'Écriture de nous en donner une juste idée; et elle le fait d'une manière admirable dans un arbre grand et fort, dont la bauté monte jusqu'au ciel, et qui paraît s'étendre jusqu'aux extrémités de la terre. Couvert de feuilles et chargé de fruits, il fait l'ornement et le bonheur de la campagne. Il fournit une ombre agréable et une retraite assurée à tous les animaux; les bêtes privées et les bêtes sauvages demeurent dessous, les oiseaux du ciel habitent sur ses branches, et tout ce qui a vie trouve de quoi s'y nourrir.

Est-il une idée plus juste et plus instructive de la royauté, dont la véritable grandeur et la solide gloire ne consistent point dans cet éclat, cette pompe, cette magnificence qui l'environnent, ni dans ces respects et ces hommages extérieurs qui lui sont rendus par les sujets, et qui lui sont dus, mais dans les services réels et les avantages effectifs qu'elle procure aux

¹ « et dorsa regum veritatem, et aperiam ceram eo januas, et a portis non clauduntur. Ego ante te ibo, et gloriosas terras humiliabo: portas areas conteram, et vectes ferreas confringam. Et dabo tibi thesauros absconditos, et arcana secretorum; ut scias quis ego Dominus, qui voco nomen tuum, Deus Israel. » (Isaï. 45, 1-3.)

² Isaï. 45, 13 et 4.

³ Isaï. 45, 4, 5.

⁴ Dan. 4, 7-9.

¹ « Hæc dicit Dominus christo meo Cyro, cuius apprehendi dexteram, ut subjiciam ante faciem ejus gentes,

peuples, dont elle est, par sa nature et par son institution, le soutien, la défense, la sûreté, l'asile; en un mot, source féconde de toutes sortes de biens, surtout par rapport aux petits et aux faibles, qui doivent trouver sous son ombre et sous sa protection une paix et une tranquillité que rien ne puisse troubler, pendant que le prince lui-même sacrifie son repos et essuie seul les orages et les tempêtes dont il met les autres à l'abri?

Il me semble voir, à la religion près, la réalité de cette noble image et l'exécution de ce beau plan dans le gouvernement de Cyrus, dont Xénophon nous trace le portrait dans sa belle préface de l'histoire de ce prince. Il y a fait le dénombrement d'un grand nombre de peuples, séparés les uns des autres par de vastes espaces, et encore plus par la diversité des mœurs, des coutumes, du langage, mais réunis tous ensemble par les mêmes sentiments d'estime, de respect et d'amour pour un prince¹ dont ils auraient souhaité que le gouvernement eût pu durer toujours, tant ils se trouvaient heureux et tranquilles sous son empire.

A ce gouvernement si aimable et si salutaire opposons l'idée que la même Écriture nous donne de ces empires et de ces conquérants si vantés dans l'antiquité, qui, au lieu de ne se proposer pour fin que le bien public, n'ont suivi que les vues particulières de leur intérêt et de leur ambition. Le Saint-Esprit² les représente sous les symboles de monstres nés de l'agitation de la mer, du trouble, de la confusion, du choc des vagues; et sous l'image de bêtes cruelles et féroces, qui répandent partout la terreur et la désolation, et qui ne se nourrissent que de meurtres et de carnage; ours, lions, tigres, léopards. Quel tableau! quelle peinture!

C'est néanmoins de ces modèles funestes que l'on emprunte souvent les règles de l'éducation qu'on donne aux enfants des grands; c'est à ces ravageurs de provinces, à ces fléaux du genre humain, qu'on se propose de les

faire ressembler. En excitant en eux des sentiments d'une ambition démesurée et l'amour d'une fausse gloire, on en forme, selon l'expression de l'Écriture, de jeunes lionsceaux, que l'on accoutume de bonne heure et que l'on dresse de loin à piller, à dévorer les hommes, à faire des veuves et des malheureux, à dépeupler les villes. *MATER LEXNA in medio leunculorum ESCURIVIT catulos suos..... DIDICIT prædam capere, et homines devorare..... DIDICIT viduas facere, et civitates in desertum adducere*³. Et quand avec l'âge ce lionceau est devenu lion, Dieu nous avertit que le bruit des ses exploits et la renommée de ses victoires n'est qu'un affreux rugissement qui porte partout l'effroi et la désolation. *Et leo factus est, et desolata est terra et plenitudo ejus à voce rugitus illius*.

Les exemples dont j'ai fait mention jusqu'ici, tirés de l'histoire des Égyptiens, des Assyriens, des Babyloniens, des Perses, prouvent suffisamment le souverain domaine que Dieu exerce sur tous les empires, et le rapport qu'il lui a plu de mettre entre les autres peuples de la terre et celui qu'il s'est attaché en particulier. La même vérité paraît encore aussi clairement sous les rois de Syrie et d'Égypte, successeurs d'Alexandre-le-Grand, avec l'histoire desquels on voit que celle du peuple de Dieu a une liaison particulière sous les Machabées.

A tous ces faits je ne puis m'empêcher d'en ajouter encore un, connu de tout le monde, mais qui n'en est pas moins remarquable; c'est la prise de Jérusalem par Tite. Quand il fut entré dans la ville⁴, et qu'il en eut considéré les fortifications, ce prince, tout paten qu'il était, reconnut le bras tout-puissant du Dieu d'Israël, et plein d'admiration il s'écria : « Il paraît bien que Dieu a combattu pour nous, et a chassé les Juifs de ces tours, puis-
« qu'il n'y avait point de forces humaines ni
« de machines qui fussent capables de les y
« forcer. »

Outre ce rapport de l'histoire profane avec l'histoire sacrée, qui est visible, et qui se montre sensiblement, il y en a un autre plus

¹ Ἐλευθέριος [δὲ] ἐπιθυμῶν ἐμβαλεῖν τοσούτων τῶν πάντων αὐτῷ χρηρίσθαι, ὥστε αἰετὶ τῇ αὐτοῦ γυνάμει ἀξίους τυδεμεύσθαι. [Cyrus. I. 5.]

² Dan. cap. 7.

³ Ezech. 10. 2-7.

⁴ Joseph. lib. 3, cap. 10. — [Bell. Jud. vi, cap. 9. § 1.]

secret et plus éloigné, qui regarde le Messie, à l'avènement duquel Dieu, qui a toujours eu son œuvre devant les yeux, a préparé les hommes de loin par l'état même d'ignorance et de dérèglement où il a permis que le genre humain demeurât pendant quatre mille ans. C'est pour nous faire sentir la nécessité d'un médiateur, que Dieu a laissé si longtemps les nations marcher dans leurs voies, sans que les lumières de la raison, ni les instructions de la philosophie, aient pu ou dissiper leurs ténèbres, ou corriger leurs inclinations.

Quand on envisage la grandeur des empires, la majesté des princes, les belles actions des grands hommes, l'ordre des sociétés policées et l'harmonie des différents membres qui les composent, la sagesse des législateurs, les lumières des philosophes, la terre semble n'offrir rien aux yeux des hommes que de grand et d'éclatant; mais aux yeux de Dieu elle était stérile et inculte, comme au premier instant de sa création, *inanis et vacua*¹; c'est peu dire, elle était tout entière souillée et impure (il faut se souvenir que je parle ici des péchés), et n'était devant lui qu'une retraite d'hommes ingrats et perfides, comme au temps du déluge : *Corrupta est terra, coram Deo, et repleta est iniquitate*².

Cependant l'arbitre souverain du monde, qui dispense, selon les règles de sa sagesse, la lumière et les ténèbres, et qui sait mettre des bornes au torrent des passions, n'a pas permis que la nature humaine, livrée à toute sa corruption, dégénérât en une barbarie absolue, et s'abrutît entièrement par l'obscurcissement des premiers principes de la loi naturelle, comme nous le remarquons dans plusieurs nations sauvages. Cet obstacle aurait trop retardé le cours rapide qu'il avait promis aux premiers prédicateurs de la doctrine de son fils.

Il a jeté de loin dans l'esprit des hommes des semences de plusieurs grandes vérités, pour les disposer à en recevoir d'autres plus importantes. Il les a préparés aux instructions de l'Évangile par celles des philosophes; et c'est dans cette vue que Dieu a permis que dans leurs écoles ils examinassent plusieurs questions,

et établissent plusieurs principes, qui ont un grand rapport à la religion, et qu'ils y rendissent les peuples attentifs par l'éclat de leurs disputes. On sait que les philosophes enseignent partout dans leurs livres l'existence d'un Dieu, la nécessité d'une Providence qui préside au gouvernement du monde, l'immortalité de l'âme, la dernière fin de l'homme, la récompense des bons et la punition des méchants, la nature des devoirs qui sont le lien de la société, le caractère des vertus qui font la base de la morale, comme la prudence, la justice, la force, la tempérance, et d'autres pareilles vérités, qui n'étaient pas capables de conduire l'homme à la justice, mais qui servaient à écarter certains vices, et à dissiper certaines obscurités.

C'est par un effet de la même Providence, qui de loin préparait les voies à l'Évangile, que, lorsque le Messie vint au monde, Dieu avait réuni un grand nombre de nations par les deux langues grecque et latine, et qu'il avait soumis à un seul maître, depuis l'Océan jusqu'à l'Euphrate, tous les peuples que le langage n'unissait point, pour donner un cours plus libre à la prédication des apôtres. L'étude de l'histoire profane, quand elle est faite avec jugement et maturité, doit nous conduire à ces réflexions, et nous montrer comment Dieu fait servir les empires de la terre à l'établissement du règne de son fils.

Elle doit aussi nous apprendre le cas qu'il faut faire de tout ce qu'il y a de plus brillant dans le monde, et de ce qui est le plus capable d'éblouir. Courage, bravoure, habileté dans l'art de gouverner, profonde politique, mérite de la magistrature, pénétration pour les sciences les plus abstruses, beauté d'esprit, délicatesse de goût en tout genre, succès parfait dans tous les arts : voilà ce que l'histoire profane nous montre, et ce qui fait l'objet de notre admiration, et souvent de notre envie. Mais en même temps cette même histoire doit nous faire souvenir que, depuis le commencement du monde, Dieu accorde à ses ennemis toutes ces qualités brillantes que le siècle estime, et dont il fait beaucoup de bruit; au lieu qu'il les refuse souvent à ses plus fidèles serviteurs, à qui il donne des choses d'une autre importance et d'un autre prix, mais que le monde ne con-

¹ Gen. 1, 2.

² Gen. 8, 11.

nait et ne désire point. *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt : beatus populus, cuius dominus Deus ejus* ¹.

Une dernière réflexion, qui suit naturellement de ce que j'ai dit jusqu'ici, terminera cette première partie de ma Préface. Puisqu'il est certain que tous ces grands hommes, si vantés dans l'histoire profane, ont eu le malheur d'ignorer le vrai Dieu et de lui déplaire, il faut être sobre et circonspect dans les louanges qu'on leur donne. Saint Augustin ², dans le livre de ses Rétractations, se repent d'avoir trop élevé et d'avoir trop fait valoir Platon et les philosophes platoniciens, parce qu'après tout, dit-il, ce n'étaient que des impies, dont la doctrine était, en plusieurs points, contraire à celle de Jésus-Christ.

Il ne faut pas pourtant s'imaginer que saint Augustin ait cru qu'il ne fût pas permis d'admirer ou de louer ce qu'il y a de beau dans les actions et de vrai dans les maximes des païens. Il veut ³ qu'on y corrige ce qui se trouve de défectueux, et qu'on y approuve ce qu'elles ont de conforme à la règle. Il loue les Romains en plusieurs occasions, et surtout dans ses livres de la Cité de Dieu, qui est l'un de ses derniers et de ses plus beaux ouvrages. Il ⁴ y fait remarquer que Dieu les a rendus vainqueurs des peuples, et maîtres d'une grande partie de la terre, à cause de la modération et de l'équité de leur gouvernement (il parle des beaux temps de la république); accordant à des vertus purement humaines des récompenses qui l'étaient aussi, dont cette nation, aveugle en ce point, quoique fort éclairée sur d'autres, avait le malheur de se contenter. Ce ne sont donc point les louanges des païens en elles-mêmes, mais l'excès de ces louanges, que saint Augustin condamne.

Nous devons craindre, nous surtout qui, par l'engagement même de notre profession, som-

mes continuellement nourris de la lecture des auteurs païens, de trop entrer dans leur esprit, d'adopter, sans presque nous en apercevoir, leurs sentiments en louant leurs héros, et de donner dans des excès qui ne leur paraissent pas tels, parce qu'ils ne connaissent point de vertus plus pures. Des personnes, dont j'estime l'amitié, comme je le dois, et dont je respecte les lumières, ont trouvé ce défaut dans quelques endroits de l'ouvrage que j'ai donné au public sur l'éducation de la jeunesse, et ont cru que j'avais poussé trop loin la louange des grands hommes du paganisme. Je reconnais en effet qu'il m'est échappé quelquefois des termes trop forts, et qui ne sont pas assez mesurés. Je pensais qu'il suffisait d'avoir inséré dans chacun des deux volumes qui composent cet ouvrage plusieurs correctifs, sans qu'il fût besoin de les répéter, et d'avoir établi en différents endroits les principes que les pères nous fournissent sur cette matière, en déclarant, avec saint Augustin, que, sans la véritable piété, c'est-à-dire, sans le culte sincère du vrai Dieu, il n'y a point de véritable vertu, et qu'elle ne peut être telle quand elle a pour objet la gloire humaine; vérité, dit ce père, qui est incontestablement reçue par tous ceux qui ont une vraie et solide piété. *Illud constat inter omnes veraciter pios, neminem sine verâ pietate, id est, veri Dei vero cultu, veram posse habere virtutem; nec eam veram esse, quando gloriæ servit humanæ* ⁵.

Quand j'ai dit que Persée n'avait pas eu le courage de se donner la mort, je n'ai point prétendu justifier la pratique des païens, qui croyaient qu'il leur était permis de se faire mourir eux-mêmes, mais simplement rapporter un fait, et le jugement qu'en avait porté Paul Émile. Un léger correctif, ajouté à ce récit, aurait ôté toute équivoque et tout lieu de plainte.

L'ostracisme employé à Athènes contre les plus gens de bien, le vol permis, ce semble, par Lycurgue à Sparte, l'égalité des biens établie dans la même ville par voie d'autorité, et d'autres endroits semblables, peuvent souffrir quelques difficultés. J'y ferai une attention particulière dans le temps, lorsque la suite de

¹ Ps. 143, 15.

² « Laus ipsa, quæ Platonem vel platonicos seu academicos philosophos tantum exiit, quantum impios homines non oportuit, non immerito mihi displicuit; præsertim quorum contra errores magnos defendenda est christiana doctrina. » (Retract. lib. 1, cap. 1.)

³ « Id in quoque corrigendum, quod pravum est; quod autem rectum est, approbandum. » (De Bapt. cont. Donat. lib. 7, cap. 16.)

⁴ Lib. 5, cap. 19 et 21, etc.

⁵ De Civit. Dei, lib. 5, cap. 19.

L'histoire me donnera lieu d'en parler, et je profiterai avec joie des lumières que des personnes éclairées et sans prévention voudront bien me communiquer.

Dans un ouvrage comme celui que je commence à donner au public, destiné particulièrement à l'instruction des jeunes gens, il serait à souhaiter qu'il ne s'y trouvât aucun sentiment, aucune expression qui pût porter dans leur esprit des principes faux ou dangereux. En le composant, je me suis proposé cette maxime, dont je sens toute l'importance : mais je suis bien éloigné de croire que j'y aie toujours été fidèle, quoique c'en ait été mon intention ; et j'aurai besoin en cela, comme en beaucoup d'autres choses, de l'indulgence des lecteurs.

§ II. — OBSERVATIONS PARTICULIÈRES
SUR CET OUVRAGE.

Le volume que je donne ici au public est le commencement d'un ouvrage où je me propose d'exposer l'histoire ancienne des Égyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, tant de Ninive que de Babylone, des Mèdes et des Perses, des Macédoniens et des différents états de la Grèce.

Comme j'écris principalement pour les jeunes gens, et pour des personnes qui ne songent point à faire une étude profonde de l'histoire ancienne, je ne chargerai point cet ouvrage d'une érudition qui pourrait naturellement y entrer, mais qui ne convient point au but que je me propose. Mon dessein est, en donnant une histoire suivie de l'antiquité, de prendre dans les auteurs grecs et latins ce qui me paraîtra de plus intéressant pour les faits, et de plus instructif pour les réflexions.

Je souhaiterais pouvoir éviter en même temps et la stérile sécheresse des abrégés, qui ne donnent aucune idée distincte, et l'ennuyeuse exactitude des longues histoires, qui accablent un lecteur. Je sens bien qu'il est difficile de prendre un juste milieu, qui s'écarte également des deux extrémités ; et quoique, dans les deux parties d'histoire qui font la moitié de ce premier volume, j'aie retranché une grande partie de ce qui se rencontre dans les anciens, je ne sais si ou ne les trouvera

pas encore trop étendues : mais j'ai craint d'étrangler les matières en cherchant trop à les abréger. Le goût du public deviendra ma règle, et je tâcherai dans la suite de m'y conformer.

J'ai eu le bonheur de ne pas lui déplaire dans le premier ouvrage que j'ai composé. Je souhaiterais bien que celui-ci eût un pareil succès, mais je n'oserais l'espérer. La matière que je traite dans le premier, belles-lettres, poésie, éloquence, morceaux d'histoire choisis et détachés, m'a laissé la liberté d'y faire entrer une partie de ce qu'il y a dans les auteurs anciens et modernes de plus beau, de plus frappant, de plus délicat, de plus solide, tant pour les expressions que pour les pensées et les sentiments. La beauté et la solidité des choses mêmes que j'offrais au lecteur l'ont rendu plus distrait ou plus indulgent sur la manière dont elles lui étaient présentées ; et d'ailleurs, la variété des matières a tenu lieu de l'agrément que le style et la composition auraient dû y jeter.

Ici je n'ai pas le même avantage. Je ne suis pas tout à fait le maître du choix. Dans une histoire suivie, on est obligé de rapporter bien des choses qui ne sont pas toujours fort intéressantes, surtout pour ce qui regarde l'origine et le commencement des empires ; et ces sortes d'endroits, pour l'ordinaire, sont mêlés de beaucoup d'épines, et présentent peu de fleurs. La suite fournira des matières plus agréables, et des événements qui attachent davantage ; et je ne manquerai pas de faire usage des précieuses richesses que les meilleurs auteurs nous offriront. En attendant, je supplie le lecteur de se souvenir que dans une grande et belle contrée tout n'est pas riches moissons, beaux vignobles, riantes prairies, fertiles vergers : il s'y rencontre quelquefois des terrains moins cultivés et plus sauvages. Et, pour me servir d'une autre comparaison tirée de Plin, parmi les arbres¹, il y en a qui, au printemps,

¹ « Arborum flos est pienti veris inditulum et anni renascentis : flos gaudium arborum. Tunc se novas, aliasque quam sunt, ostendunt : tunc variis colorum picturis la certamen usque luxuriant. Sed hoc negulum pœrisque. » Non enim omnes florent, et sunt tristes quedam, quæ que non sentiant gaudia annorum ; nec ullo flore exhibantur, natalisve pomorum recursum annos venisco-

étaient à l'envi une quantité infinie de fleurs, et qui, par cette riche parure, dont l'éclat et les vives couleurs flattent agréablement la vue, annoncent une heureuse abondance pour une saison plus reculée : il y en a d'autres¹ qui sont plus tristes, et qui, bien que fertiles en bons fruits, n'ont pas l'agrément des fleurs, et semblent ne prendre point de part à la joie de la nature renaissante. Il est aisé d'appliquer cette image à la composition de l'histoire.

Pour embellir et enrichir la mienne, je déclare que je ne me fais point un scrupule ni une honte de piller partout, souvent même sans citer les auteurs que je copie, parce que quelquefois je me donne la liberté d'y faire quelques changements. Je profite, autant que je puis, des solides réflexions que l'on trouve dans la seconde et la troisième partie de l'Histoire universelle de M. Bossuet, qui est l'un des plus beaux et des plus utiles ouvrages que nous ayons. Je tire aussi de grands secours de l'Histoire des Juifs, du savant M. Pridenax, Anglais, où il a merveilleusement approfondi et éclairci ce qui regarde l'histoire ancienne. Il en sera ainsi de tout ce qui m'en tombera sous la main, dont je ferai tout l'usage qui pourra convenir à la composition de mon livre, et contribuer à sa perfection.

Je sens bien qu'il y a moins de gloire à profiter ainsi du travail d'autrui, et que c'est en quelque sorte renoncer à la qualité d'auteur ; mais je n'en suis pas fort jaloux, et je serais très-content, et me tiendrais très-heureux, si je pouvais être un bon compilateur, et fournir une histoire passable à mes lecteurs, qui ne se mettront pas beaucoup en peine si elle vient de mon fonds ou non, pourvu qu'elle leur plaise.

Je ne puis pas dire précisément de combien de volumes sera composé mon ouvrage ; mais j'entrevois qu'il n'ira pas à moins de cinq ou six. Des écoliers, pour peu qu'ils soient studieux, pourront faire aisément cette lecture en particulier dans le cours d'une année, sans que leurs autres études en souffrent. Dans mon plan, je destinerai la seconde à cette lecture : c'est une

classe où les jeunes gens sont capables d'en profiter, et d'y trouver quelque plaisir ; et je réserverais l'histoire romaine pour la rhétorique.

Il aurait été utile, et même nécessaire, de donner à mes lecteurs quelque idée et quelque connaissance des auteurs anciens d'où je tire les faits que je rapporte ici. La suite même de l'histoire me donnera lieu d'en parler, et m'en fournira une occasion naturelle.

En attendant, je crois devoir dire ici quelque chose par avance sur la crédulité superstitieuse qu'on reproche à la plupart de ces auteurs dans ce qui regarde les augures, les auspices, les prodiges, les songes, les oracles. En effet, on est blessé de voir des écrivains, d'ailleurs fort judicieux, se faire un devoir et une loi de les rapporter avec une exactitude scrupuleuse, et d'insister sérieusement sur un détail ennuyeux de petites et ridicules cérémonies, du vol des oiseaux à droite ou à gauche, des signes marqués dans les entrailles fumantes des animaux, de l'avidité plus ou moins grande des poulets en mangeant, et de mille autres absurdités pareilles.

Il faut avouer qu'un lecteur sensé ne peut voir sans étonnement que les hommes de l'antiquité les plus estimés pour le savoir et pour la prudence, les capitaines les plus élevés au-dessus des opinions populaires et les mieux instruits de la nécessité de profiter des moments favorables, les conseils les plus sages des princes consommés dans l'art de régner, les plus augustes assemblées de graves sénateurs, en un mot, les nations les plus puissantes et les plus éclairées, aient pu, dans tous les siècles, faire dépendre de ces petites pratiques et de ces vaines observances la décision des plus grandes affaires, comme de déclarer une guerre, de livrer une bataille, de poursuivre une victoire ; délibérations qui étaient de la dernière importance, et d'où souvent dépendaient la destinée et le salut des états.

Mais il faut en même temps avoir l'équité de reconnaître que les mœurs, les coutumes, les lois, ne permettaient point alors de s'écarter de ces usages ; que l'éducation, la tradition paternelle et immémoriale, la persuasion et le consentement universel des nations, les préceptes et l'exemple même des philosophes,

¹ Ici l'auteur promettait. » (PLAN. Hist. nat. lib. 16. cap. 25.)

² Comme les figuiers.

leur rendaient ces pratiques respectables ; et que ces cérémonies, quelque absurdes qu'elles nous paraissent et qu'elles soient en effet, faisaient chez les anciens partie de la religion et du culte public.

Cette religion était fautive, et ce culte mal entendu ; mais le principe en était louable, et fondé sur la nature. C'était un ruisseau corrompu qui parlait d'une bonne source. L'homme, par ses propres lumières, ne connaît rien au delà du présent : l'avenir est pour lui un abîme fermé à la sagacité la plus vive et la plus pénétrante, qui ne lui montre rien de certain sur quoi il puisse fixer ses vœux et former ses résolutions. Du côté de l'exécution, il n'est pas moins faible et moins impuissant. Il sent qu'il est dans une dépendance entière d'une main souveraine, qui dispose avec autorité absolue de tous les événements, et qui, malgré tous ses efforts, malgré la sagesse des mesures le mieux concertées, le réduit, par les moindres obstacles et par les plus légers contre-temps, à l'impossibilité d'exécuter ses projets.

Ces ténèbres, cette faiblesse, l'obligent de recourir à une lumière et à une puissance supérieure. Il est forcé par son propre besoin, et par le vif désir qu'il a de réussir dans ce qu'il entreprend, de s'adresser à celui qu'il sait s'être réservé à lui seul la connaissance de l'avenir et le pouvoir d'en disposer. Il offre des prières, il fait des vœux, il présente des sacrifices, pour obtenir de la Divinité qu'il lui plaise de s'expliquer ou par des oracles, ou par des songes, ou par d'autres signes qui manifestent sa volonté, bien convaincu qu'il ne peut arriver que ce qu'elle ordonne, et qu'il a un extrême intérêt de la connaître, afin de pouvoir s'y conformer.

Ce principe religieux de dépendance et de respect à l'égard de l'Être suprême est naturel à l'homme ; il le porte gravé dans son cœur ; il en est averti par le sentiment intérieur de son indigence, et par tout ce qui l'environne au dehors ; et l'on peut dire que ce recours continu à la Divinité, est un des premiers fondemens de la religion, et le plus ferme lien qui attache l'homme au Créateur.

Ceux qui ont eu le bonheur de connaître le vrai Dieu, et d'être choisis pour former son peuple, n'ont point manqué de s'adresser à

lui, dans leurs besoins et dans leurs doutes, pour obtenir son secours et pour connaître ses volontés. Il a bien voulu se manifester à eux, et les conduire par des apparitions, par des songes, par des oracles, par des prophéties, et les protéger par des prodiges éclatants.

Ceux qui ont été assez aveugles pour substituer le mensonge à la vérité se sont adressés, pour obtenir le même secours, à des divinités fausses et trompeuses, qui n'ont pu répondre à leur attente, et payer l'hommage qu'on leur rendait, que par l'erreur et l'illusion, et par une frauduleuse imitation de la conduite du vrai Dieu.

De là sont nées les vaines observations des songes, qu'une superstition crédule leur faisait prendre pour des avertissements salutaires du ciel ; ces réponses obscures ou équivoques des oracles, sous le voile desquelles les esprits du ténèbres cachent leur ignorance, et par une ambiguïté étudiée se ménagent une issue, quel que dût être l'événement. De là sont venus ces pronostics de l'avenir, que l'on se flattait de trouver dans les entrailles des bêtes, dans le vol et le chant des oiseaux, dans l'aspect des astres, dans les rencontres fortuites, dans les caprices du sort ; ces prodiges effrayants qui répandaient la terreur parmi tout un peuple, et qu'on croyait ne pouvoir expier que par des cérémonies lugubres, et quelquefois même par l'effusion du sang humain ; enfin, ces noires inventions de la magie, les prestiges, les enchantemens, les sortilèges, les évocations des morts, et beaucoup d'autres espèces de divination.

Tout ce que je viens de rapporter était un usage reçu et observé généralement parmi tous les peuples ; et cet usage était fondé sur les principes de religion que j'ai montrés sommairement. On en voit une preuve éclatante dans l'endroit de la *Cyropédie* ¹ où Cambyse, père de Cyrus, donne à ce jeune prince de si belles instructions, et si propres à former un grand capitaine et un grand roi. Il lui recommande surtout d'avoir un souverain respect pour les dieux ; de ne former jamais aucune entreprise, soit petite, soit grande, sans les avoir auparavant invoqués et consultés ; d'honorer les pré-

¹ Xenoph. in *Cyrop.* lib. 1. pag. 35 et 37.

tres et les augures, qui sont leurs ministres et les interprètes de leurs volontés ; mais de ne pas s'y fier ni s'y livrer si aveuglément qu'il ne s'instruise par lui-même de ce qui regarde la science de la divination, des augures et des auspices. Et la raison qu'il rapporte de la dépendance où doivent être les princes à l'égard des dieux, et de l'intérêt qu'ils ont à les consulter en tout ; c'est que, quelque prudents et quelque clairvoyants que soient les hommes dans le cours ordinaire des affaires, leurs vues sont toujours fort courtes et fort bornées par rapport à l'avenir ; au lieu que la Divinité, d'un seul regard, embrasse tous les siècles et tous les événements. « Comme les dieux sont éternels, » dit Cambyse à son fils, ils savent tout, et « connaissent également le passé, le présent et « l'avenir. Entre ceux qui les consultent, ils « donnent des avis salutaires à ceux qu'ils veulent favoriser, pour leur faire connaître ce « qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas entreprendre. Que si l'on voit qu'ils ne donnent « pas de semblables conseils à tous les hommes, il ne faut pas s'en étonner, puisque « nulle nécessité ne les oblige de prendre soin « des personnes sur qui il ne leur plaît pas « de répandre leurs grâces. »

Telle était la doctrine des peuples les plus éclairés, par rapport aux différentes espèces de divination ; et il n'est pas étonnant que des historiens qui écrivaient l'histoire de ces peuples se soient crus obligés de rapporter avec soin ce qui faisait partie de leur religion et de leur culte, et qui souvent était l'âme de leurs délibérations et la règle de leur conduite. J'ai cru, par cette même raison, ne devoir pas entièrement supprimer dans l'histoire que je donne au public ce qui regarde cette matière, quoique pourtant j'en aie retranché une grande partie.

Je me propose de mettre à la fin de cet ouvrage un abrégé chronologique de tous les faits, et une table exacte des matières.

Mon guide pour la chronologie est ordinairement Ussérius. Dans l'histoire des Carthaginois, je marque le plus souvent quatre époques : l'année de la création du monde, que je désigne par ces lettres, pour abrégér, AN. M. ; celles de la fondation de Carthage et de Rome ; enfin, l'année qui précède la naissance de Jésus-Christ, dont je compte les années depuis l'an du monde 4004, suivant en cela Ussérius et les autres, qui ne laissent pas de la croire antérieure de quatre ans.

LETTRE DE MONSIEUR ROUSSEAU.

J'espère que le public ne me saura pas mauvais gré d'avoir inséré ici une lettre de M. Rousseau, dans laquelle il m'exhorte à ne point suivre l'avis des personnes qui me conseilleraient de retrancher ou d'abrégér les réflexions que je répands de temps en temps dans mon Histoire. L'autorité d'un écrivain aussi généralement estimé pour la justesse et la délicatesse du goût que l'est celui dont je parle a été pour moi d'un grand poids; et, m'imaginant que le public me parlait par sa bouche, je n'ai pas cru devoir appeler de sa décision. Je n'en dirais pas tout à fait autant des louanges qu'il donne à mon ouvrage, parce que j'ai lieu de craindre que son bon cœur n'ait fait illusion à son esprit, et ne l'ait aveuglé en faveur d'un ami qu'il considère depuis longtemps. L'erreur est pardonnable, et Horace souhaiterait que, dans l'amitié, elle fût plus commune qu'elle n'est.

Vellem in amicitia sic erraremus, et isti
Errori nomen virtus posuisset honestum.

A Bruxelles, le 27 août 1732.

« J'ai bien des grâces à vous rendre, monsieur, de l'agréable présent que vous m'avez fait du quatrième volume de votre Histoire. Je l'ai lu pour ainsi dire tout d'une haleine, et avec une satisfaction qui n'a été interrompue en aucun endroit. Si le sentiment peut passer pour bon juge en ces matières, je puis dire qu'il n'y eut jamais de difficulté plus mal fondée, que celle que vous dites vous avoir été objectée sur la prétendue longueur des réflexions dont votre nar-

« ration est quelquefois accompagnée, ni de
« plus mauvais conseil que celui qu'on vous a
« donné de les abrégér. C'est vouloir retran-
« cher de votre livre ce qui le distingue le
« plus utilement et même le plus agréable-
« ment de tant d'autres histoires dont le pu-
« blic se trouve inondé, et qui, dépouillées de
« l'instruction qui doit être le but de l'écrivain
« et le fruit de la lecture, méritent plutôt le
« nom de gazettes savantes que celui d'his-
« toires. Quelque nécessaires que ces réflexions
« soient aux jeunes gens, vous connaissez
« trop bien les hommes pour ne pas sentir
« combien elles le sont aux personnes avan-
« cées en âge, et qui passent même pour les
« plus raisonnables. La plupart lisent pour
« satisfaire leur curiosité, et pour pouvoir dire
« qu'ils ont lu. Trouverez-vous même parmi
« les plus sensés une demi-douzaine de lec-
« teurs qui veuillent se donner le temps et la
« peine de méditer sur leur lecture? et quand
« ils se la donneraient, est-il sûr qu'ils soient
« capables de méditer comme il faut et où il
« faut? Les uns s'attacheront à un mot ou à
« une expression qui ne leur aura pas plu. Les
« autres s'arrêteront à quelque point de chro-
« nologie ou à quelque fait contesté par d'au-
« tres auteurs; et à peine dans le grand
« nombre s'en trouvera-t-il quelqu'un qui se
« mette en peine d'y chercher le véritable et
« l'unique objet de toute lecture sensée, qui
« est l'instruction. C'est pourtant pour le plus
« grand nombre que vous travaillez. Votre but
« n'est pas d'instruire ceux qui sont déjà in-
« struits; et quand ce le serait, quelle satisfac-
« tion n'est-ce pas pour eux de se retrouver,

« pour ainsi dire, dans les réflexions d'un
 « homme comme vous, et de s'assurer par
 « cette conformité de la vérité des leurs? Ne
 « faites donc point de difficulté, monsieur, de
 « continuer comme vous avez commencé. La
 « fonction du philosophe et celle de l'historien
 « sont les mêmes. L'un cherche à instruire par
 « les préceptes, l'autre par les exemples; mais
 « si ces exemples ne sont accompagnés de pré-
 « ceptes à propos, ils deviennent la plupart du
 « temps inutiles, soit par la paresse, soit par l'in-
 « capacité, soit par le peu de loisir des lecteurs.
 « C'est à vous de leur lever ces obstacles; et ils
 « vous en seront d'autant plus obligés, que cette
 « partie de votre ouvrage, qui est la plus utile,
 « est en même temps la plus agréable, et celle
 « qui satisfait plus l'esprit, les réflexions s'y
 « trouvant mêlées et comme incorporées aux
 « faits d'une manière si naturelle et si éloi-
 « gnée de toute affectation, que, si on les en

« détachait, il semble qu'elles laisseraient un
 « vide dans votre narration. Ne croyez pas
 « pourtant que mon intention, en vous écri-
 « vant ceci, soit de m'ériger avec vous en don-
 « neur de conseils. Je n'ai pas assez de témé-
 « rité pour m'en croire capable; mais, plein
 « comme je le suis de la lecture que je viens
 « d'achever, j'aurais cru me faire tort à moi-
 « même si je vous avais caché ma pensée, sur
 « ce qui m'a paru de plus important dans le
 « plan que vous vous êtes fait, et sur ce qui
 « m'a le plus charmé dans la manière dont
 « vous l'avez exécuté. Je suis avec beaucoup
 « de respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant
 serviteur,

ROUSSEAU.

ÉDITIONS DES PRINCIPAUX AUTEURS GRECS

CITÉS DANS LE TEXTE DE L'HISTOIRE ANCIENNE.

HERODOTUS. *Francf.*, an. 1608.
 THUCYDIDES. *Apud Henricum Stephanum*, an. 1588.
 XENOPHON. *Lutetia Parisiorum*, *apud Societatem*
græcarum Editionum, an. 1625.
 POLYBIUS. *Parisii*, an. 1609.
 DIODORUS SICULUS. *Hanovia*, *Typis Wechelianis*,
 an. 1681.
 PLUTARCHUS. *Lutetia Parisiorum*, *apud Societatem*
græcarum Editionum, an. 1621.
 STRABO. *Lutetia Parisiorum*, *Typis regis*, an. 1620.
 ATHENÆUS. *Lugdani*, an. 1642.
 PAVSANIAS. *Hanovia*, *Typis Wechelianis*, an. 1613.

APPIANUS ALEXANDRINUS. *Apud Henric. Stephan.*,
 an. 1592.
 PLATO. *Ex novâ Joannis Serrani interpretatione*,
apud Henricum Stephanum, an. 1578.
 ARISTOTELIS. *Lutetia Parisiorum*, *apud Societatem*
græcarum Editionum, an. 1619.
 ISOCRATES. *Apud Paulum Stephanum*, an. 1604.
 DIOGENES LAËRTIUS. *Apud Henricum Stephanum*,
 an. 1594.
 DEMOSTHENES. *Francf.*, an. 1609.
 ARRIANUS. *Lugd. Batav.*, an. 1704.

AVANT-PROPOS.

ORIGINE ET PROGRÈS DE L'ÉTABLISSEMENT DES ROYAUMES.

Pour connaître comment se sont formés les états et les royaumes qui ont partagé l'univers, par quels degrés ils sont parvenus à ce point de grandeur que l'histoire nous montre, par quels liens les familles et les villes se sont réunies pour composer un corps de société, et pour vivre ensemble sous une même autorité et sous des lois communes, il est à propos de remonter, pour ainsi dire, jusqu'à l'enfance du monde, et jusqu'au temps où les hommes, répandus en différentes contrées après la division des langues, commencèrent à peupler la terre.

Dans ces premiers temps, chaque père était le chef souverain de sa famille, l'arbitre et le juge des différends qui y naissaient, le législateur-né de la petite société qui lui était soumise, le défenseur et le protecteur de ceux que la naissance, l'éducation et leur faiblesse mettaient sous sa sauve-garde, et dont sa tendresse lui rendait les intérêts aussi chers que les siens propres.

Quelque indépendante que fût l'autorité de ces pères, ils n'en usaient qu'en pères, c'est-à-dire, avec beaucoup de modération. Peu jaloux de leur pouvoir, ils ne songeaient point à dominer avec hauteur, ni à décider avec empire. Comme ils se trouvaient nécessairement obligés d'associer les autres à leurs travaux domestiques, ils les associaient aussi à leurs délibérations, et s'aidaient de leurs conseils dans les affaires. Ainsi tout se faisait de concert, et pour le bien commun.

Les lois que la vigilance paternelle établissait dans ce petit séant domestique, étant dictées par le seul motif de l'utilité publique, concertées avec les enfans les plus âgés, acceptées par les inférieurs avec un libre consentement, étaient gardées avec religion, et se conservaient dans les familles comme une police héréditaire qui en faisait la paix et la sûreté.

Différens motifs donnèrent lieu à différentes lois. L'un, sensible à la joie de la naissance d'un fils qui, le premier, l'avait rendu père, songea à le distinguer parmi ses frères par une portion plus considérable dans ses biens et par une autorité plus grande dans sa famille. Un autre, plus attentif aux intérêts d'une épouse qu'il chérissait, ou d'une fille tendrement aimée qu'il voulait établir, se crut obligé d'assurer leurs droits et d'augmenter leurs avantages. La solitude et l'abandon d'une épouse qui pouvait devenir veuve toucha davantage un autre, et il pourvut de loin à la subsistance et au repos d'une personne qui faisait la douceur de sa vie. De ces différentes vues, et d'autres pareilles, sont nés les différens usages des peuples, et les droits des nations, qui varient à l'infini.

A mesure que chaque famille croissait par la naissance des enfans et par la multiplicité des alliances, leur petit domaine s'étendait, et elles vinrent peu-à-peu à former des bourgs et des villes.

Ces sociétés étant devenues fort nombreuses par la succession des temps, et les familles

s'étant partagées en diverses branches qui avaient chacune leurs chefs, et dont les intérêts et les caractères différents pouvaient troubler l'ordre public, il fut nécessaire de confier le gouvernement à un seul, pour réunir tous ces chefs sous une même autorité, et pour maintenir le repos public par une conduite uniforme. L'idée qu'on conservait encore du gouvernement paternel, et l'heureuse expérience qu'on en avait faite, inspirèrent la pensée de choisir parmi les plus gens de bien et les plus sages celui en qui l'on reconnaissait davantage l'esprit et les sentiments de père. L'ambition et la brigue n'avaient point de part dans ce choix : la probité seule et la réputation de vertu et d'équité en décidaient, et donnaient la préférence aux plus dignes ¹.

Pour relever l'éclat de leur nouvelle dignité, et pour les mettre plus en état de faire respecter les lois, de se consacrer tout entiers au bien public, de défendre l'État contre les entreprises des voisins et contre la mauvaise volonté des citoyens mécontents, on leur donna le nom de *roi*, on leur érigea un trône, on leur mit le sceptre en main, on leur fit rendre des hommages, on leur assigna des officiers et des gardes, on leur accorda des tributs, on leur confia un plein pouvoir pour administrer la justice; et, dans cette vue, on les arma du glaive pour réprimer les injustices et pour punir les crimes.

Chaque ville, dans les commencements, avait son roi, qui, plus attentif à conserver son domaine qu'à l'étendre, renfermait son ambition dans les bornes du pays qui l'avait vu naître ². Les démêlés presque inévitables entre des voisins, la jalousie contre un prince plus puissant, un esprit remuant et inquiet, des inclinations martiales, le désir de s'agrandir et de faire éclater ses talents, donnèrent occasion à des guerres, qui se terminaient souvent par l'entier assujétissement des vaincus, dont les villes possaient sous le pouvoir du conquérant, et grossissaient peu-à-peu son domaine. De cette

sorte, une première victoire servant de degré et d'instrument à la seconde, et rendant le prince plus puissant et plus hardi pour de nouvelles entreprises, plusieurs villes et plusieurs provinces, réunies sous un seul monarque, formèrent des royaumes plus ou moins étendus, selon que le vainqueur avait poussé ses conquêtes avec plus ou moins de vivacité ¹.

Parmi ces princes, il s'en rencontra dont l'ambition, se trouvant trop resserrée dans les limites d'un simple royaume, se répandit partout comme un torrent et comme une mer, engloutit les royaumes et les nations, et fit consister la gloire à dépouiller de leurs états des princes qui ne leur avaient fait aucun tort, à porter au loin les ravages et les incendies, et à laisser partout des traces sanglantes de leur passage. Telle a été l'origine de ces fameux empires qui embrassaient une grande partie du monde.

Les princes usaient diversement de la victoire, selon la diversité de leurs caractères ou de leurs intérêts. Les uns se regardant comme absolument maîtres des vaincus, et croyant que c'était assez faire pour eux que de leur laisser la vie, les dépouillaient eux et leurs enfants de leurs biens, de leur patrie, de leur liberté; les réduisaient à un dur esclavage; les occupaient aux arts nécessaires pour la vie, aux plus vils ministères de la maison, aux pénibles travaux de la campagne; et souvent même les forçaient, par des traitements inhumains, à creuser les mines, et à fouiller dans les entrailles de la terre pour satisfaire leur avarice; et de là le genre humain se trouva partagé comme en deux espèces d'hommes, de libres et de serfs, de maîtres et d'esclaves.

D'autres introduisirent la coutume de transporter les peuples entiers, avec toutes leurs familles, dans de nouvelles contrées, où ils les établissaient, et leurs donnaient des terres à cultiver.

D'autres, encore plus modérés, se contentaient de faire racheter aux peuples vaincus leur liberté, et l'usage de leurs lois et de leurs

¹ « Quos ad fastidium hujus majestatis non ambitio popularis, sed spectata inter bonos moderatio protegebat. » Justin. lib. 1. cap. 1.

² « Fines imperii tueri magis quam proferre morantur. Intra suam cuique patriam regna finiebantur. » Justin. lib. 1. cap. 2.

¹ « Domitis proximis, quam accessione virtutum fortior ad alios transiret, et proxima quæque victoria instrumentum sequentis esset, totius Orientis populos subegit. » Justin. ibid.

privilèges , par des tributs annuels qu'ils leur imposaient ; et quelquefois même ils laissaient les rois sur leur trône , en exigeant d'eux seulement quelques hommages.

Les plus sages et les plus habiles en matière de politique se faisaient un honneur de mettre une espèce d'égalité entre les peuples nouvellement conquis et les anciens sujets , accordant aux premiers le droit de bourgeoisie , et presque tous les mêmes droits et les mêmes privilèges dont jouissaient les autres ; et par là , d'un grand nombre de nations répandues dans toute la terre , ils ne faisaient plus en quelque sorte qu'une ville , ou du moins qu'un peuple.

Voilà une idée générale et abrégée de ce

que l'histoire du genre humain nous présente , et que je vais tâcher d'exposer plus en détail en traitant de chaque empire et de chaque nation. Je ne toucherai point à l'histoire du peuple de Dieu , ni à celle des Romains. Les Égyptiens , les Carthaginois , les Assyriens , les Babyloniens , les Mèdes et les Perses , les Macédoniens , les Grecs , feront le sujet de l'ouvrage que je donne au public. Je commence par les Égyptiens et par les Carthaginois , parce que les premiers sont fort anciens , et que les uns et les autres sont plus détachés du reste de l'histoire ; au lieu que les autres peuples ont plus de liaison entre eux , et quelquefois même se succèdent.



HISTOIRE ANCIENNE

DES ÉGYPTIENS,

DES CARTHAGINOIS, DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS,

DES MÉDES ET DES PERSES,

DES MACÉDONIENS ET DES GRECS.



LIVRE I.

HISTOIRE ANCIENNE DES ÉGYPTIENS.



Je diviserai en trois parties ce que j'ai à dire sur les Égyptiens. La première renfermera un plan abrégé et une courte description des différentes parties de l'Égypte, et de ce qu'on y

trouve de plus remarquable. Dans la seconde, je parlerai des coutumes, des lois et de la religion des Égyptiens. Enfin, dans la troisième, j'exposerai l'histoire des rois d'Égypte.



PREMIÈRE PARTIE.

DESCRIPTION DE L'ÉGYPTE, ET DE CE QUI S'Y TROUVE DE PLUS REMARQUABLE.

L'Égypte, dans une étendue assez bornée, renfermait autrefois ¹ un grand nombre de villes, et une multitude incroyable d'habitans ².

¹ On marque que, sous Amasis, il y avait en Égypte vingt mille villes habitées. Herod. lib. 2, cap. 177.

² L'Égypte ancienne et l'Égypte moderne sont aujourd'hui beaucoup mieux connues qu'à l'époque où écrivait Rollin : voir, à la suite de mes Éclaircissements, la nomen-

Elle est bornée au levant par la mer Rouge et l'isthme de Suez, au midi par l'Éthiopie, au couchant par la Libye, et au nord par la mer Méditerranée. Le Nil parcourt du midi au nord toute la longueur du pays dans l'espace

clature raisonnée des ouvrages et voyages qui ont paru sur cette intéressante contrée. E. B

de près de deux cents lieues. Ce pays se trouve resserré de côté et d'autre par deux chaînes de montagnes, qui souvent ne laissent entre elles et le Nil qu'une plaine d'une demi-journée de chemin, et quelquefois moins.

Du côté occidental, la plaine s'élargit en quelques endroits jusqu'à une étendue de vingt-cinq ou trente lieues. La plus grande largeur de l'Égypte se prend d'Alexandrie à Damiette, dans un espace d'environ cinquante lieues.

L'ancienne Égypte peut se diviser en trois principales parties : la haute Égypte, appelée autrement Thébaine, qui était la partie la plus méridionale ; l'Égypte du milieu, nommée Heptanome, à cause des sept nomes ou départemens qu'elle renfermait ; la basse Égypte, qui comprenait ce que les Grecs appelaient Delta, et tout ce qu'il y a de pays jusqu'à la mer Rouge, et le long de la mer Méditerranée jusqu'à Rhinocolure, ou au mont Casius. Sous Sésostris¹, toute l'Égypte fut réunie en un seul royaume, et divisée en trente-six gouvernements ou nomes : dix dans la Thébaine, dix dans le Delta, et seize dans le pays qui est entre-deux.

Les villes de Syène et d'Éléphantine séparaient l'Égypte et l'Éthiopie ; et, du temps d'Auguste, elles servaient de bornes à l'empire romain : *claustra olim romani imperii*².

CHAPITRE I.

THÉBAÏDE.

Thèbes, qui donna son nom à la Thébaine, le pouvait disputer aux plus belles villes de l'univers. Ses cent portes chantées par Homère³ sont connues de tout le monde, et lui font donner le surnom d'Hécatompile, pour la distinguer d'une autre Thèbes située en Béotie. Elle n'était pas moins peuplée qu'elle était vaste, et on a dit qu'elle pouvait faire sortir ensemble deux cents chariots et dix mille combattants par chacune de ses portes. Les Grecs

et les Romains⁴ ont célébré sa magnificence et sa grandeur, encore qu'ils n'en eussent vu que les ruines, tant les restes en étaient augustes.

On a découvert⁵ dans la Thébaine (on l'appelle maintenant le Sayd) des temples et des palais encore presque entiers, où les colonnes et les statues sont innombrables. On y admire surtout un palais dont les restes semblent n'avoir subsisté que pour effacer la gloire des plus grands ouvrages. Quatre allées à perte de vue, et bornées de part et d'autre par des sphinx d'une matière aussi rare que leur grandeur est remarquable, servent d'avenues à quatre portiques dont la hauteur étonne les yeux. Encore ceux qui nous ont décrit ce prodigieux édifice n'ont-ils pas eu le temps d'en faire le tour, et ne se sont pas même assurés d'en avoir vu la moitié ; mais tout ce qu'ils ont vu était surprenant. Une salle, qui apparemment faisait le milieu de ce superbe palais, était soutenue de six-vingt colonnes de six brassées de grosseur, grandes à proportion, et entremêlées d'obélisques que tant de siècles n'ont pu abattre. La peinture y avait étalé tout son art et toutes ses richesses. Les couleurs mêmes, c'est-à-dire, ce qui éprouve le plus tôt le pouvoir du temps, se soutiennent encore parmi les ruines de cet admirable édifice, et y conservent leur vivacité : tant l'Égypte savait imprimer un caractère d'immortalité à tous ses ouvrages. Strabon⁶, qui avait été sur les lieux, fait la description d'un temple qu'il avait vu en Égypte, presque entièrement semblable à ce qui vient d'être rapporté.

Le même auteur⁷, en écrivant les raretés de la Thébaine, parle d'une statue de Memnon, fort célèbre, dont il avait vu les restes⁸. On dit que cette statue, lorsqu'elle était frappée des premiers rayons du soleil levant, rendait un son articulé. En effet Strabon entendit ce son ; mais il doute qu'il vint de la statue.

¹ Strab. lib. 17. pag. 816. — Tacit. Ann. lib. 2. cap. 60.

² Voyage de Thévenot.

³ Lib. 17. pag. 806.

⁴ Pag. 816.

⁵ « Germanicus aliis quoque miraculis intendit animum, quorum præcipua fuit Memnonis saxæ effigies, ubi radiis solis icta est, vocalem sonum reddens, etc. » Tacit. Annal. lib. 2. cap. 61.

¹ Strab. lib. 17. pag. 787.

² Tacit. Ann. lib. 2. cap. 61.

³ Hom. I. liv. 1, vers 381.

CHAPITRE II.

ÉGYPTE DU MILIEU, OU HEPTANOME.

Cette partie de l'Égypte avait pour capitale Memphis. On voyait dans cette ville plusieurs temples magnifiques, entre autres celui du dieu Apis, qui y était honoré d'une manière particulière. Il en sera parlé dans la suite, aussi bien que des pyramides, qui étaient dans le voisinage de Memphis, et qui ont rendu cette ville si célèbre. Elle était située sur le bord occidental du Nil.

Le grand Caire¹, qui semble avoir succédé à Memphis, a été bâti de l'autre côté du Nil. Le château du Caire est une des choses les plus curieuses qui soient en Égypte. Il est situé sur une montagne hors de la ville. Il est bâti sur le roc qui lui sert de fondement, et entouré de murailles fort hautes et fort épaisses. On monte à ce château par un escalier taillé dans le roc, si aisé à monter, que les chevaux et les chameaux tout chargés y vont facilement. Ce qu'il y a de plus beau et de plus rare à voir dans ce château, c'est le puits de Joseph. On lui donne ce nom, soit parce que les Égyptiens se plaisent à attribuer à ce grand homme ce qu'ils ont chez eux de plus remarquable, soit parce qu'en effet cette tradition s'est conservée dans le pays². C'est une preuve au moins que l'ouvrage est fort ancien; et certainement il est digne de la magnificence des plus puissants rois de l'Égypte. Ce puits est comme à double étage, taillé dans le roc vif, d'une profondeur prodigieuse. On descend jusqu'au réservoir qui est entre les deux puits par un escalier qui a deux cent vingt marches, large d'environ sept à huit pieds, dont la descente, douce et presque imperceptible, laisse un accès très facile aux bœufs qui y sont employés pour faire monter l'eau. Elle vient d'une source qui est presque la seule qui se trouve dans le pays. Les bœufs font tourner continuellement une roue où tient une corde à laquelle sont attachés plusieurs

seaux. L'eau tirée ainsi du premier puits, qui est le plus profond, se rend par un petit canal dans un réservoir qui fait le fond du second puits, au haut duquel elle est portée de la même manière; et de là elle se distribue par des canaux en plusieurs endroits du château. Comme ce puits passe dans le pays pour être fort ancien, et qu'effectivement il se sent bien du goût antique des Égyptiens, j'ai cru qu'il pouvait ici trouver sa place parmi les raretés de l'ancienne Égypte.

Strabon³ parle d'une machine pareille, qui, par le moyen de roues et de poulies, faisait monter de l'eau du Nil sur une colline fort élevée, avec cette différence qu'au lieu de bœufs c'étaient des esclaves, au nombre de cent cinquante, qui étaient employés à faire tourner ces roues.

La partie de l'Égypte dont nous parlons ici est célèbre par plusieurs raretés qui méritent d'être examinées chacune en particulier. Je n'en rapporterai que les principales : les obélisques, les pyramides, le labyrinthe, le lac de Mœris, et ce qui regarde le Nil.

§ I. — OBÉLISQUES.

L'Égypte semblait mettre toute sa gloire à dresser des monuments pour la postérité. Ses obélisques font encore aujourd'hui, autant par leur beauté que par leur hauteur, le principal ornement de Rome; et la puissance romaine, désespérant d'égaliser les Égyptiens, a cru faire assez pour sa grandeur d'emprunter les monuments de leurs rois.

Un obélisque est une aiguille ou pyramide quadrangulaire, menua, haute, et perpendiculairement élevée en pointe, pour servir d'ornement à quelque place, et qui est souvent chargée d'inscriptions ou d'hieroglyphes. On appelle hieroglyphes, des figures ou des symboles mystérieux, dont se servaient les Égyptiens pour couvrir et envelopper les choses sacrées et les mystères de leur théologie⁴.

¹ Voyage de Thévenot.

² Il est reconnu aujourd'hui que ce puits a été bâti sous le célèbre sultan Saladin, qui avait le surnom de Joseph (Jousouf). Sa profondeur est d'environ 100 mètres.

³ Lib. II, pag. 807.

⁴ M. Champollion le jeune a trouvé avec beaucoup de bonheur la clé des hieroglyphes. La mort de ce savant a été une perte immense pour la science hiéroglyphique : heureusement que sa grammaire nous reste. E. B.

Sésostris avait fait élever¹ dans la ville d'Héliopolis deux obélisques d'une pierre très dure, tirée des carrières de la ville de Syène, à l'extrémité de l'Égypte. Ils avaient chacun cent vingt coudées de haut², c'est-à-dire trente toises ou cent quatre-vingts pieds. L'empereur Auguste, après avoir réduit l'Égypte en province, fit transporter à Rome ces deux obélisques, dont l'un a été brisé depuis. Il n'osa pas en faire autant à l'égard d'un troisième, qui était d'une grandeur énorme. Il avait été construit sous Ramessès³ : on dit qu'il y avait eu vingt mille hommes employés à le tailler. Constance, plus hardi qu'Auguste, le fit transporter à Rome. On y voit encore⁴ deux de ces obélisques, aussi bien qu'un autre de cent coudées ou vingt-cinq toises de haut, et de huit coudées ou deux toises de diamètre. Calus César l'avait fait venir d'Égypte sur un vaisseau d'une fabrique extraordinaire, qu'au rapport de Pline on n'en avait jamais vu de pareil.

Toute l'Égypte était pleine de ces sortes d'obélisques⁵. Ils étaient pour la plupart taillés dans les carrières de la haute Égypte, où l'on en trouve encore qui sont à demi taillés. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est que les anciens Égyptiens avaient su creuser jusque dans la carrière un canal, où montait l'eau du Nil dans le temps de son inondation ; d'où ensuite ils enlevaient les colonnes, les obélisques, et les statues sur des radeaux⁶ proportionnés à leur poids, pour les conduire dans la basse Égypte. Et, comme le pays était

tout coupé d'une infinité de canaux, il n'y avait guère d'endroits où ils ne pussent transporter facilement ces masses énormes, dont le poids aurait fait succomber toute autre sorte de machines.

§ II. — PYRAMIDES.

Une pyramide est un corps solide ou creux, qui a une base large et ordinairement carrée, qui se termine en pointe.

Il y avait en Égypte trois pyramides plus célèbres que toutes les autres, qui, selon Diodore de Sicile, ont mérité d'être mises au nombre des sept merveilles du monde. Elles n'étaient pas fort éloignées de la ville de Memphis. Je ne parlerai ici que de la plus grande des trois. Elle était, comme les autres, bâtie sur le roc qui lui servait de fondement, de figure carrée par sa base, construite au-dehors en forme de degrés, et allait toujours en diminuant jusqu'au sommet. Elle était bâtie de pierres d'une grandeur extraordinaire, dont les moindres étaient de trente pieds, travaillées avec un art merveilleux, et couvertes de figures hiéroglyphiques. Selon plusieurs des anciens auteurs, chaque côté avait huit cents pieds de largeur, et autant de hauteur. Le haut de la pyramide qui d'en bas semblait être une pointe, une aiguille, était une belle plate-forme de dix ou douze grosses pierres, et chaque côté de cette plate-forme était de seize à dix-sept pieds.

Voici la mesure qu'en a donnée feu M. de Chazelles, de l'Académie des Sciences, qui avait été express sur les lieux en 1693 :

Le côté de la base, qui est tout carré.	110 toises.
Ainsi la superficie de la base est de	12 100 toises carrées.
Les faces sont des triangles équilatéraux.	
La hauteur perpendiculaire.	77 toises $\frac{1}{2}$
Et la solidité.	313 569 toises cubes $\frac{1}{2}$.

Cent mille ouvriers travaillaient à cet ouvrage, et de trois mois en trois mois un pareil

¹ Diod. lib. 1, pag. 37.

² 120 coudées royales égyptiennes valent 63 mètres.

NOTA. Toutes les réductions de mesures ont été faites d'après le *Traité de Métrologie ancienne et moderne*, publié en 1834 par M. Saigey. Nous renvoyons à la fin de l'histoire de chaque peuple l'explication de son système de mesures. A moins d'indications contraires et positives, tous les nombres donnés par les auteurs anciens seront considérés comme se rapportant à des mesures, poids et monnaies en usage dans le pays dont l'histoire est racontée par ces auteurs. E. B.

³ Pline, lib. 36, cap. 6 et 8.

⁴ *Ibid.* cap. 9.

⁵ Paris possède depuis 1835 l'un des beaux obélisques de Louqsor. F. B.

⁶ Le radeau est un assemblage de plusieurs pièces de bois plates, qui sert à valiser des marchandises sur une rivière.

¹ Herod., lib. 2, cap. 24, etc. — Diod., lib. 1, pag. 50-41.

— Pline, lib. 36, cap. 1.

² D'après les mesures prises par les ingénieurs de l'expédition française en Égypte, le côté de la base de la grande

nombre leur succédait. Dix années entières furent employées à couper les pierres, soit dans l'Arabie, soit dans l'Éthiopie, et à les voiturer en Égypte; et vingt autres années à construire ce vaste édifice, qui au-dedans avait une infinité de chambres et de salles. On avait marqué sur la pyramide, en caractères égyptiens, ce qu'il avait coûté simplement pour les aulx, les poireaux, les ognous, et autres pareils légumes fournis aux ouvriers, et cette somme montait à seize cents talents d'argent, c'est-à-dire, quatre millions cinq cent mille livres¹; d'où il était facile de conjecturer combien pour tout le reste la dépense était énorme.

Telles étaient les fameuses pyramides d'Égypte, qui, par leur figure, autant que par leur grandeur, ont triomphé du temps et des barbares. Mais, quelque effort que fassent les hommes, leur néant parait partout. Ces pyramides étaient des tombeaux, et l'on voit encore aujourd'hui, au milieu de celle qui était la plus grande, un sépulcre² vide, taillé tout entier d'une seule pierre, qui a de largeur et de hauteur environ trois pieds, sur un peu plus de six pieds de longueur. Voilà à quoi se terminaient tant de mouvemens, tant de dépenses, tant de travaux imposés à des milliers d'hommes pendant plusieurs années, à procurer à un prince, dans cette vaste étendue et cette masse énorme de bâtimens, un petit caveau de six pieds. Encore les rois qui ont bâti ces pyramides n'ont-ils pas eu le pouvoir d'y être inhumés, et ils n'ont pas joui de leur sé-

pulcre. La haine publique qu'on leur portait, à cause des duretés inouïes qu'ils avaient exercées contre leurs sujets en les accablant de travaux, les obligea de se faire inhumer dans des lieux inconnus, afin de dérober leurs corps à la connaissance et à la vengeance des peuples.

Cette dernière circonstance, que les historiens ont soigneusement remarquée, nous apprend quel jugement nous devons porter de ces ouvrages si vantés dans l'antiquité¹. Il est raisonnable d'y remarquer et d'y estimer le bon goût des Égyptiens par rapport à l'architecture, qui les porta dès le commencement, et sans qu'ils eussent encore de modèles qu'ils pussent imiter, à viser en tout au grand, et à s'attacher aux vraies beautés, sans s'écarter jamais d'une noble simplicité, en quoi consiste la souveraine perfection de l'art. Mais quel cas doit-on faire de ces princes qui regardaient comme quelque chose de grand de faire construire, à force de bras et d'argent, de vastes bâtimens, dans l'unique vue d'éterniser leur nom, et qui ne craignaient point de faire périr des milliers d'hommes pour satisfaire leur vanité? Ils étaient bien éloignés du goût des Romains, qui cherchaient à s'immortaliser par des ouvrages magnifiques, mais consacrés à l'utilité publique.

Plinie² nous donne en peu de mots une juste idée de ces pyramides en les appelant une folle ostentation de la richesse des rois, qui ne se termine à rien d'utile : *regum pecunia otiosa ac stulta ostentatio*; et il ajoute que c'est par une juste punition que leur mémoire a été ensevelie dans l'oubli, les historiens ne convenant point entre eux du nom de ceux qui ont été les auteurs d'ouvrages si vains : *inter eos non constat à quibus factæ sint, justissimo casu obliteratis tantæ vanitatis auctoribus*. En un mot, selon la remarque judicieuse de Diodore, autant l'industrie des architectes est louable et estimable dans ces pyramides, autant l'entreprise des rois est-elle digne de blâme et de mépris.

Mais ce que nous devons le plus admirer dans ces anciens monumens, c'est la preuve certaine et subsistante qu'ils nous fournissent

pyramide, y compris le revêtement qui n'existe plus, est de 232 mètres 74 centimètres.

La hauteur perpendiculaire jusqu'à la plate-forme actuelle est de 137 mètres.

L'inclinaison des faces sur la base est de 51° 33' 44"; d'où l'on conclut que le côté de la plate-forme actuelle est d'environ 10 mètres, et que le volume de toute la pyramide est de 2 617 000 mètres cubes.

Ces mesures sont parfaitement d'accord avec les nombres donnés par les historiens anciens. En effet, Plinie assigne au côté de la pyramide 883 pieds, qui doivent être des demi-coudées royales, d'où 232 mètres.

Hérodote assigne à ce côté, et en nombre rond, 8 piéthes, qui sont de 100 pieds, chaque piéde de 16 doigts égyptiens, d'où 240 mètres.

Plinie donne 25 piédes au côté de la plate-forme qui portait alors son revêtement, d'où 6 mètres 56 centim. E. B.
¹ 1 000 talents égyptiens valent 6 070 000 fr. E. B.

² Strabon parle de ce sépulcre, liv. 17, p. 408.

¹ Diod. lib. 1, pag. 40.

² Lib. 36, cap. 12.

de l'habileté des Egyptiens dans l'astronomie, c'est-à-dire dans une science qui semble ne pouvoir se perfectionner que par une longue suite d'années et par un grand nombre d'expériences. M. de Chazelles, en mesurant la grande pyramide dont nous parlons, trouva que les quatre côtés de cette pyramide étaient exposés précisément aux quatre régions du monde, et par conséquent marquaient la véritable méridienne de ce lieu. Or, comme cette exposition si juste doit, selon toutes les apparences, avoir été affectée par ceux qui élevaient cette grande masse de pierres il y a plus de trois mille ans, il s'ensuit que, pendant un si long espace de temps, rien n'a changé dans le ciel à cet égard, ou (ce qui revient au même) dans les pôles de la terre, ni dans les méridiens. C'est M. de Fontenelle qui fait cette remarque dans l'éloge de M. de Chazelles.

§ III. — LABYRINTHE.

Ce que nous avons dit sur le jugement qu'on doit porter des pyramides peut être appliqué aussi au labyrinthe, qu'Hérodote, qui l'avait vu, nous assure avoir été encore plus surprenant que les pyramides¹. On l'avait bâti à l'extrémité méridionale du lac de Mœris dont nous parlerons bientôt, près de la ville des Crocodiles, qui est la même qu'Arsinoë. Ce n'était pas tant un seul palais qu'un magnifique amas de douze palais disposés régulièrement, et qui communiquaient ensemble. Quinze cents chambres entremêlées de terrasses s'arrangeaient autour de douze salles, et ne laissaient point de sortie à ceux qui s'engageaient à les visiter. Il y avait autant de bâtimens sous terre. Ces bâtimens souterrains étaient destinés à la sépulture des rois; et encore (qui le pourrait dire sans honte, et sans déplorer l'aveuglement de l'esprit humain?) à nourrir les crocodiles sacrés, dont une nation d'ailleurs si sage faisait ses dieux.

Pour s'engager dans la visite des chambres et des salles du labyrinthe, on juge aisément qu'il était nécessaire de prendre la même pré-

caution qu'Ariane fit prendre à Thésée, lorsqu'il fut obligé d'aller combattre le Minotaure dans le labyrinthe de Crète. Virgile en fait ainsi la description :

*Ut quondam Crêtæ fertur labyrinthus in altâ
Parietibus textum cæcis iter accipiemque
Mille viis habuisse dolum, quæ signa sequendi
Falleret indepressus et irreversibilis error².*

*Hic labor ille domûs, et inextricabilis error.
Dardanus ipse dolos teetî ambagisque resolvit.
Cæca regens filo vestigia³.*

§ IV. — LAC DE MŒRIS.

Le plus grand et le plus admirable de tous les ouvrages des rois d'Égypte était le lac de Mœris⁴ : aussi Hérodote le met-il beaucoup au-dessus des pyramides et du labyrinthe⁵. Comme l'Égypte était plus ou moins fertile, selon qu'elle était plus ou moins inondée par le Nil, et que, dans cette inondation, le trop et le trop peu étaient également funestes aux terres, le roi Mœris, pour obvier à ces deux inconvéniens, et pour corriger autant qu'il se pourrait les irrégularités du Nil, songea à faire venir l'art au secours de la nature. Il fit donc creuser le lac qui depuis a porté son nom. Ce lac, selon Hérodote et Diodore de Sicile, dont Pline ne s'éloigne pas, avait de tour trois mille six cents stades, c'est-à-dire cent quatre-vingts lieues, et de profondeur trois cents pieds⁶. Deux pyramides, dont chacune portait une statue colossale placée sur un trône, s'élevaient de trois cents pieds au milieu du lac, et occupaient sous les eaux un pareil espace. Ainsi elles faisaient voir qu'on les avait érigées avant que le creux eût été rempli, et montraient qu'un lac de cette étendue avait été fait de main d'homme sous un seul prince.

¹ *Æneid.* lib. 5, v. 588.

² *Ibid.* lib. 6, v. 27, etc.

³ Hérod. lib. 2, cap. 119. — Strab. lib. 17, pag. 787. — Diod. lib. 1, pag. 47. — Plin. lib. 5, cap. 9. — Pomp. Mela.

⁴ Voir les *Éclaircissements*.

⁵ 3 600 stades valent 618 000 mètres ou 116 lieues de 25 au degré.

⁶ La profondeur du lac, de 50 orgues d'après Hérodote, recré-rente 90 mètres. E. B.

¹ Hérod. lib. 2, cap. 148. — Diod. lib. 1, pag. 42. — Plin. lib. 36, cap. 13. — Strab. lib. 17, pag. 811.

Voilà ce que plusieurs historiens ont marqué du lac de Mæris, sur la bonne foi des gens du pays; et M. Bossuet, dans son Discours sur l'histoire universelle, rapporte ce fait comme incontestable. Pour moi, j'avoue que je n'y trouve aucune vraisemblance. Est-il possible qu'un lac de cent quatre-vingts lieues d'étendue ait été creusé sous un seul prince? Comment et où transporter les terres? Pourquoi perdre la surface de tant de terrain? Comment remplir ce vaste espace du superflu des eaux du Nil? Il y aurait bien d'autres objections à faire. Je crois donc qu'on s'en peut teuir au sentiment de Pomponius Mela, ancien géographe, d'autant plus qu'il est appuyé par plusieurs relations modernes. Il ne donne de circuit à ce lac que vingt mille pas, qui font sept ou huit de nos lieues. *Mæris, aliquandò campus, nunc lacus, viginti millia passuum in circuitu patens*¹.

Ce lac communiquait au Nil par le moyen d'un grand canal, qui avait plus de quatre lieues de longueur, et cinquante pieds de largeur. De grandes écluses ouvraient le canal et le lac, ou les fermaient selon le besoin.

Pour les ouvrir ou les fermer il en coûtait cinquante talents, c'est-à-dire cinquante mille écus². La pêche de ce lac valait au prince des sommes immenses; mais sa grande utilité était par rapport au débordement du Nil. Quand il était trop grand, et qu'il y avait à craindre qu'il n'eût des suites funestes, on ouvrait les écluses; et les eaux, ayant leur retraite dans ce lac, ne séjournaient sur les terres qu'autant qu'il fallait pour les engraisser. Au contraire, quand l'inondation était trop basse et menaçait de stérilité, on tirait de ce même lac, par des coupures et des saignées, une quantité d'eau suffisante pour arroser les terres. Par ce moyen les inégalités du Nil étaient corrigées; et Strabon³ remarque que, de son temps, sous Pétroûe, gouverneur d'Égypte, lorsque le débordement du Nil moutait à douze coudées, la fertilité était fort grande; et, lors même qu'il n'allait qu'à huit coudées, la famine ne se faisait point sentir dans le pays; sans doute parce que les eaux du lac suppléaient à

celles de l'inondation par le moyen des coupures et des canaux.

§ V. — DÉBORDEMENT DU NIL.

Le Nil est la plus grande merveille de l'Égypte. Comme il y pleut rarement, ce fleuve qui l'arrose toute par ses débordemens réglés supplée à ce qui lui manque de ce côté-là, en lui apportant, en forme de tribut annuel, les pluies des autres pays; ce qui fait dire ingénieusement à un poète que l'herbe chez les Égyptiens, quelque grande que soit la sécheresse, n'implore point le secours de Jupiter pour obtenir de la pluie :

*Te propter nullus tellus tua postulat imbres.
Arido nec pluvio supplicat herba Jovi*⁴.

Pour multiplier un fleuve si bienfaisant, l'Égypte était coupée de plusieurs canaux d'une longueur et d'une largeur proportionnées aux différentes situations et aux différents besoins des terres. Le Nil portait partout la fécondité avec ses eaux salutaires, unissait les villes entre elles, et la mer Méditerranée avec la mer Rouge, entretenait le commerce au-dedans et au-dehors du royaume, et le fortifiait contre l'ennemi : de sorte qu'il était tout ensemble et le nourricier et le défenseur de l'Égypte. On lui abandonnait la campagne; mais les villes, rehaussées avec des travaux immenses, et s'élevant comme des îles au milieu des eaux, regardaient avec joie de cette hauteur toute la plaine inondée et en même temps fertilisée par le Nil.

Voilà une idée générale de la nature et des effets de ce fleuve si renommé chez les ancients. Mais une merveille si étonnante, et qui dans tous les siècles a fait l'objet de la curiosité et de l'admiration des savants, semble demander que j'entre ici dans quelque détail. J'abrégèrai le plus qu'il me sera possible.

Sources du Nil.

Les ancients ont mis les sources du Nil dans

¹ Mela, lib. 1.

² 50 talents valent 100 000 fr. E. B.

³ Lib. 17, pag. 798.

⁴ Sénèque (*Nat. quæst.*, lib. 4, cap. 1), attribue ces vers à Ovide; mais ils sont de Tibulle.

les montagnes appelées vulgairement les montagnes de la lune, au dixième degré de latitude méridionale. Mais nos voyageurs modernes ont découvert que ces sources sont vers le douzième degré de latitude septentrionale. Ainsi ils retranchent environ quatre ou cinq cents lieues du cours que les anciens lui donnaient. Il naît au pied d'une grande montagne du royaume de Gotame en Abyssinie. Ce fleuve sort de deux fontaines, ou de deux yeux, pour parler comme ceux du pays; le même mot en arabe signifiant *œil* et *fontaine*. Ces fontaines sont éloignées l'une de l'autre de trente pas, chacune de la grandeur d'un de nos puits ou d'une roue de charrette. Le Nil est augmenté de plusieurs ruisseaux qui viennent s'y joindre; et, après avoir traversé l'Éthiopie en serpentant beaucoup, il se rend enfin en Égypte.

Cataractes du Nil.

On appelle ainsi quelques endroits où le Nil fait des chutes, et tombe de dessus les rochers escarpés. Ce fleuve¹, qui d'abord coulait paisiblement dans les vastes solitudes de l'Éthiopie, avant que d'entrer en Égypte, passe par les cataractes. Alors devenu tout d'un coup, contre sa nature, furieux et écumant, dans ces lieux où il est resserré et arrêté, après avoir enfin surmonté les obstacles qu'il rencontre, il se précipite du haut des rochers en

bas, avec un tel bruit, qu'on l'entend à trois lieues de là².

Des gens du pays, accoutumés par un long exercice à ce petit manège, donnent ici aux passants un spectacle plus effrayant encore que divertissant. Ils se mettent deux dans une petite barque, l'un pour la conduire, l'autre pour vider l'eau qui y entre. Après avoir longtemps essayé la violence des flots agités, en conduisant toujours avec adresse leur petite barque, ils se laissent entraîner par l'impétuosité du torrent, qui les pousse comme un trait. Le spectateur tremblant croit qu'ils vont être abîmés dans le précipice où ils se jettent. Mais le Nil, rendu à son cours naturel, les remonte sur ses eaux tranquilles et paisibles. C'est Sénèque qui fait ce récit, et les voyageurs modernes en parlent de même.

Causes du débordement.

Les anciens ont imaginé plusieurs raisons subtiles du grand accroissement du Nil, que l'on peut voir dans Hérodote, Diodore de Sicile et Sénèque³. Ce n'est plus maintenant une matière de problème, et l'on convient presque généralement que le débordement du Nil vient des grandes pluies qui tombent dans l'Éthiopie, d'où ce fleuve tire sa source. Ces pluies le font tellement grossir, que l'Éthiopie, et ensuite l'Égypte, en sont inondées, et que ce qui n'était d'abord qu'une grosse rivière devient comme une petite mer, et couvre toutes les campagnes.

Strabon⁴ remarque que les anciens avaient seulement conjecturé que le débordement du Nil était causé par les pluies qui tombent abondamment dans l'Éthiopie; et il ajoute que plusieurs voyageurs s'en sont assurés depuis par leurs propres yeux, Ptolémée Philadelphe, qui était fort curieux pour tout ce qui regarde les arts et les sciences, ayant envoyé exprès

¹ « Exaltum eum (Nilius) cataractis, nobilis insigni spectaculo locus.... Illic exitibus primis aquis, quas sine tumultu lentis alveis ducunt, violentius et torrens per malignos transitus prostrit, dissimilis sibi.... tandemque elucatus obstantia, in vastam altitudinem subito desiluit, quem perferre gens illi a Persis collocata non potuit, obtutus assidue fragore auribus et ob hoc sedibus ad quietiora translatis. Inter miraena fluminis incredibilem incalorum audaciam accepi. Bini parvula navigia conscendunt, quorum alter navem regit, alter exaurit. Deinde multum inter rapidam insaniam Nili et reciprocos fluctus volutat, tandem tenuissimos canales tenet, per quos angusta rupium effugiunt: et cum toto flumine effusi, navigium ruens manu temperant, magnoque spectantium metum in caput Nil, quem jam adproceris, merosis atque obrutis tantâ mole credideris, longè ab eo in quem reciderant loco navigant, torrenti modo missi. Nec mergit cadens unda, sed planis aquis transit. » Senec. Nat. Quest. lib. 4, cap. 2.

² Il est reconnu aujourd'hui que les cataractes du Nil n'ont pas l'aspect imposant qu'on leur avait prêté: les premiers voyageurs avaient beaucoup exagéré leurs effets. Il y a d'assez grandes choses en Égypte pour n'avoir pas besoin de tenir à ce qui est fabuleux. E. B.

³ Hérod. lib. 2, cap. 19-27. — Diod. lib. 4, pag. 35-39. — Senec. Nat. Quest. lib. 4, cap. 1 et 2.

⁴ Lib. 17, pag. 790.

sur les lieux d'habiles gens pour examiner ce qui en était, et pour constater la cause d'un fait si singulier et si considérable.

Temps et durée du débordement.

Hérodote, et après lui Diodore de Sicile¹, et plusieurs autres, marquent que le Nil commence à croître en Égypte au solstice d'été, c'est-à-dire vers la fin de juin, et continue d'augmenter jusqu'à la fin de septembre, vers lequel temps environ il s'arrête, et va toujours depuis en diminuant pendant les mois d'octobre et de novembre, après quoi il rentre dans son lit, et reprend son cours ordinaire. Ce calcul, à peu de chose près, est conforme à ce qu'on lit sur ce sujet dans toutes les relations des modernes, et il est fondé en effet sur la cause naturelle du débordement, savoir les pluies qui tombent dans l'Éthiopie. Or, selon le témoignage constant de ceux qui ont été sur les lieux, ces pluies commencent à y tomber au mois d'avril, et continuent pendant cinq mois jusqu'à la fin d'août et au commencement de septembre. La crue du Nil en Égypte doit donc naturellement commencer trois semaines ou un mois après que les pluies ont commencé en Abyssinie; et aussi les relations des voyageurs marquent-elles que le Nil commence à croître dans le mois de mai, mais d'une manière peu sensible d'abord, en sorte apparemment qu'il ne sort point de son lit. L'inondation marquée n'arrive que vers la fin de juin, et dure les trois mois suivants, comme Hérodote le dit.

Je dois avertir ceux qui consultent les originaux, d'une contradiction qui se rencontre ici entre Hérodote et Diodore d'un côté, et de l'autre, Strabon, Plin et Solin. Ces derniers abrègent de beaucoup la durée de l'inondation, et supposent que le Nil laisse les terres libres après l'espace de trois mois ou de cent jours. Et ce qui augmente la difficulté, c'est que Plin semble appuyer son sentiment sur l'autorité d'Hérodote : *in totum autem revocatur (Nilus) intra ripas in Librà, ut tradit Herodotus, centesimo die*. Je laisse aux savants le soin de concilier cette contradiction.

Mesure du débordement.

La juste grandeur du débordement, selon Plin¹, est de seize coudées². Quand il n'y en a que douze ou treize, on est menacé de famine; et quand l'inondation passe les seize, elle devient dangereuse. Il faut se souvenir qu'une coudée est un pied et demi. L'empereur Julien³ marque, dans une lettre à Eodice, préfet d'Égypte, que la hauteur du débordement du Nil s'était trouvée de quinze coudées le 20 septembre (en 362). Les anciens ne conviennent point entièrement sur la mesure du débordement, ni entre eux, ni avec les modernes; mais la différence n'est pas fort considérable, et elle peut venir; 1° de celle des mesures anciennes et modernes, qu'il est difficile d'évaluer sur un pied fixe et certain; 2° du peu d'exactitude des observateurs et des historiens; 3° de la différence réelle de la crue du Nil, qui était moins grande lorsqu'on approchait de la mer.

Comme la richesse de l'Égypte⁴ dépendait des débordemens du Nil, on en avait étudié avec soin toutes les circonstances et les différents degrés de ces accroissemens; et par une longue suite d'observations régulières qu'on avait faites pendant plusieurs années, l'inondation même faisait connaître quelle devait être la récolte de l'année suivante. Les rois avoient fait placer à Memphis une mesure où ces différents accroissemens étaient marqués; et de là on en donnait avis à tout le reste de l'Égypte, qui par ce moyen était avertie de ce qu'elle avait à craindre ou à espérer pour la moisson. Strabon⁵ parle d'un puits bâti sur le bord du Nil, près de la ville de Syène, pour le même usage.

Encore aujourd'hui au grand Caire la même coutume s'observe. Il y a dans la cour d'une

¹ « Justum incrementum est cubitorum xvi. Minores aque non omnia rigant: ampliores delinunt tardius recedendo. His serendi tempora absumunt solo madente: illis non dant silientie. Utrumque reputat provincia. In duodecim cubitis famem sentit, in tredecim etiamnum euriis: quatuordecim cubitis hilaritatem afferunt, quindecim securitatem, sexdecim delicias. » (PLIN. lib. 5, cap. 9.)

² 16 coudées valent 8 mètres 4 décimètres. E. B.

³ Julien, ep. 58.

⁴ Diod. lib. 1, pag. 35.

⁵ Lib. 17, pag. 817.

¹ Hérod. lib. 1, cap. 19. Diod. lib. 1, pag. 32.

mosquée une colonne où l'on marque les degrés de l'accroissement du Nil, et chaque jour des crieurs publics annoncent dans tous les quartiers de la ville de combien il est cru. Le tribut que l'on paie au grand-seigneur pour les terres est réglé sur l'inondation. Le jour qu'elle est parvenue à un certain degré, il se fait dans la ville une fête extraordinaire, accompagnée de festins, de feux d'artifice, et de toutes les marques publiques de réjouissance; et, dans les temps les plus reculés, l'inondation du Nil a toujours causé une joie universelle dans toute l'Égypte, dont elle faisait le bonheur.

Les païens attribuaient à leur dieu Sérapis l'inondation du Nil¹; et la colonne qui servait à en marquer l'accroissement était gardée religieusement dans le temple de cette idole. L'empereur Constantin l'ayant fait transporter dans l'église d'Alexandrie, ils publièrent que le Nil ne monterait plus, à cause de la colère de Sérapis; mais il déborda et s'accrut à l'ordinaire les années suivantes. Julien-l'Apostat, protecteur zélé de l'idolâtrie, fit remettre cette colonne dans le même temple, d'où elle fut encore retirée par l'ordre de Théodose.

Canaux du Nil. — Pompes

La providence divine, en donnant un fleuve si bienfaisant à l'Égypte, n'a pas prétendu que ses habitants demeuraissent oisifs, ni qu'ils profitassent d'une si grande faveur sans se donner aucune peine. On comprend sans peine que, le Nil ne pouvant pas de lui-même couvrir toutes les campagnes, il a fallu faire de grands travaux pour faciliter l'inondation des terres, et pratiquer une infinité de canaux pour porter les eaux de tous côtés. Les villages, qui sont en fort grand nombre sur les bords du Nil, dans des lieux élevés, ont chacun des canaux qu'on ouvre à propos pour faire couler l'eau dans la campagne. Les villages plus éloignés en ont ménagé d'autres jusqu'aux extrémités de ce royaume. Ainsi les eaux sont conduites successivement dans les lieux les plus reculés. Il n'est pas permis de couper les tranchées pour y recevoir les eaux,

jusqu'à ce que le fleuve soit à une certaine hauteur, ni de les ouvrir toutes ensemble, parce qu'il y aurait en ce cas-là des terres qui seraient trop inondées, et d'autres qui ne le seraient pas assez. On commence par les ouvrir dans la haute Égypte, ensuite dans la basse, et cela suivant un tarif dont on observe exactement toutes les mesures. Par ce moyen, on ménage l'eau avec tant de précaution, qu'elle se répand dans toutes les terres. Les pays que le Nil inonde sont si vastes et si profonds, et le nombre des canaux si grand, que de toutes les eaux qui entrent en Égypte aux mois de juin, de juillet et d'août, on croit qu'il n'en arrive pas la dixième partie dans la mer.

Mais comme, malgré tous ces canaux, il reste encore bien des terres dans des lieux élevés, qui ne peuvent point avoir part à l'inondation du Nil, on y a pourvu par le moyen des pompes en forme de vis, qu'on fait tourner par des bœufs pour faire entrer l'eau dans des tuyaux qui la conduisent dans ces terres. Diodore² parle d'une pareille machine, inventée par Archimède dans le voyage qu'il fit en Égypte, et qu'on appelle *cochlea aegyptia*.

Fécondité causée par le Nil.

Il n'y a point de pays dans le monde où la terre soit plus féconde qu'en Égypte; et c'est au Nil qu'elle doit sa fécondité³. Car, au lieu que les autres fleuves emportent le suc des terres et les épuisent en les inondant, celui-ci, au contraire, par un heureux limon qu'il traîne avec lui, les engraisse et les fertilise de telle sorte, qu'il suffit pour réparer les forces que la moisson précédente leur a fait perdre. Le laboureur, dans ce pays-là, ne se fatigue point à tracer avec le soc de la charrue de pénibles sillons, ni à rompre les mottes de terre. Dès que le Nil est retiré, il n'a qu'à retourner la terre, en y mêlant un peu de sable pour en diminuer la force; après quoi il la sème sans

¹ Lib. 1, p. 30, et lib. 5, pag. 313.

² « Quam cuncti annos abluant terras et eviscerent, Nilus adeo nihil exedit, nec abradit, ut contrā adificat vires.... Ita jovat agros duabus ex causis, et quod inundat, et quod oblimat. » SEVER. Not. Quest., lib. 4, cap. 2.

³ Socrat. lib. 1, cap. 18. — Sozom. lib. 5, cap. 3.

peine, et presque sans frais. Deux mois après, elle est couverte de toutes sortes de grains et de légumes. On sème ordinairement dans les mois d'octobre et de novembre, à mesure que les eaux se sont écoulées, et on fait la moisson dans les mois de mars et d'avril.

Une même terre porte dans une même année trois ou quatre sortes de fruits différents. On y sème des laitues et des concombres, ensuite du blé; et, après la moisson, différents légumes qui sont particuliers à l'Égypte. Comme la chaleur du soleil y est extrême, et la pluie très rare, on conçoit aisément que l'humidité de la terre serait bientôt desséchée, les grains et les légumes brûlés par une ardeur si vive, sans le secours des canaux et des réservoirs dont l'Égypte est toute remplie, et qui, par les saignées et les coupures que l'on a eu soin d'y faire, fournissent abondamment de quoi humecter et rafraîchir les campagnes et les jardins.

Le Nil ne contribue pas moins à la nourriture des bestiaux, qui sont une autre source de richesses pour l'Égypte. On commence à les mettre au vert au mois de novembre, ce qui dure jusqu'à la fin de mars. On ne peut exprimer combien les pâturages sont abondants, et combien les troupeaux, à qui la douceur de l'air permet d'y demeurer nuit et jour, s'engraissent en peu de temps. Pendant l'inondation du Nil, on leur donne du foin, de la paille hachée, de l'orge, des fèves : c'est là leur nourriture ordinaire.

On ne peut s'empêcher, dit Corneille Le Bruyn dans ses Voyages¹, de remarquer ici l'admirable conduite de Dieu, qui envoie dans un temps précis des pluies dans l'Éthiopie, afin d'humecter l'Égypte, où il ne pleut presque point, et qui, par ce moyen, du terrain le plus sec et le plus sablonneux, en fait le pays le plus gras et le plus fertile qu'il y ait dans l'univers.

Une autre chose qu'on doit encore ici remarquer, c'est que, selon le témoignage des habitants, au commencement de juin et les quatre mois suivants, les vents du nord-est soufflent régulièrement, afin de repousser l'eau, qui s'écoulerait trop tôt, et pour l'em-

pêcher de se décharger dans la mer, dont ils lui ferment pour ainsi dire l'entrée. Les anciens n'ont pas omis cette circonstance.

La même Providence, riche et inépuisable en ressources et en merveilles, qu'elle sait varier à l'infini², éclatait d'une manière toute différente dans la Palestine, en la rendant extrêmement fertile, non par les pluies qui tombent pendant le cours de l'année, comme cela est ordinaire ailleurs; non par une inondation particulière, comme celle du Nil en Égypte; mais par des pluies fixes, qu'elle envoyait régulièrement aux deux saisons quand son peuple lui était fidèle, afin de lui faire mieux sentir la dépendance continuelle où il était de son maître. C'est Dieu lui-même qui lui commande par la bouche de Moïse de faire cette réflexion³ : « La terre dont vous allez prendre possession n'est pas comme la terre d'Égypte d'où vous êtes sortis, où, après que l'on a jeté la semence, on fait venir l'eau par des canaux pour l'arroser, comme on fait dans les jardins; mais c'est une terre de montagnes et de plaines, qui attend les pluies du ciel, que le Seigneur votre Dieu regarde toujours, et sur laquelle il tient ses yeux arrêtés depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin. » Après cela Dieu s'engage de donner à ce peuple, tant qu'il lui sera fidèle, la pluie des deux saisons, *temporaneam et serotinam* : la première dans l'automne, nécessaire pour faire lever les blés; la seconde dans le printemps et l'été, nécessaire pour les faire croître et mûrir.

Double spectacle causé par le Nil.

Rien n'est si beau à voir que l'Égypte dans deux saisons de l'année⁴; car, si l'on monte sur quelque montagne, ou sur les grandes pyramides du Caire, vers les mois de juillet et d'août, on voit une vaste mer, sur laquelle

¹ *Multiformis sapientia*. — Eph. 3, 10.

² Deuter. 32, 30-32.

³ « *Ille facies pulcherrima est, quum jam se in agros Nilus ingessit. Latent camp, operaque sunt valles : oppida insularum modo exstant. Nullum in mediterraneis, nisi per navigia, commercium est : majorque est letitia in : enitibus, quo minus terrarum suarum vident. BARNES, Natur. Quæst., lib. 1, cap. 2.* »

⁴ Tome II.

Il s'élève une infinité de villes et de villages, avec plusieurs chaussées qui conduisent d'un lieu à un autre; le tout entremêlé de bosquets et d'arbres fruitiers dont on ne voit que les têtes, ce qui fait un coup-d'œil charmant. Cette perspective est bornée par des montagnes et des bois qui, dans l'éloignement, terminent le plus agréable horizon qu'on puisse voir. En hiver, au contraire, c'est-à-dire vers les mois de janvier et de février, toute la campagne ressemble à une belle prairie, dont la verdure émaillée de fleurs charme les yeux. On voit de tous côtés des troupeaux répandus dans la plaine, avec une infinité de laboureurs et de jardiniers. L'air est alors embaumé par la grande quantité de fleurs que fournissent les orangers, les citronniers, et les autres arbres; et il est si pur, qu'on n'en saurait respirer ni de plus sain, ni de plus agréable : en sorte que la nature, qui est alors comme morte dans un grand nombre de climats, semble presque n'avoir de vie que pour un séjour si charmant.

Canal de communication entre les deux mers
sur le Nil.

Le canal qui faisait la communication des deux mers, savoir de la mer Rouge et de la Méditerranée, doit trouver ici sa place, et n'est pas un des moludres avantages que le Nil procurait à l'Égypte¹. Sésostri, ou, selon d'autres, Psammithchus, fut le premier qui en forma le dessein, et qui commença l'ouvrage. Néchao, successeur du dernier, y employa des sommes immenses et un grand nombre de troupes. On dit que plus de six-vingt mille Égyptiens périrent dans cette entreprise. Il l'abandonna, effrayé par un oracle qui lui avait répondu que c'était ouvrir aux étrangers un chemin dans l'Égypte. L'entreprise fut recommencée par Darius, premier de ce nom; mais il la quitta aussi, parce qu'on lui dit que la mer Rouge, étant plus haute que l'Égypte, inonderait tout le pays. Enfin elle fut achevée sous les Ptolémées, qui, par le moyen des écluses, tenaient le canal

ouvert ou fermé selon leurs besoins. Il commençait assez près du Delta, vers la ville de Bubaste. Il avait de largeur cent coudées, c'est-à-dire vingt-cinq toises, de sorte que deux bâtiments pouvaient y passer à l'aise; de profondeur, autant qu'il en faut pour porter les plus grands vaisseaux; et de longueur, plus de mille stades, c'est-à-dire plus de cinquante lieues². Ce canal était d'une grande utilité pour le commerce. Aujourd'hui il est presque entièrement comblé, et à peine en reste-t-il quelque vestige³.

CHAPITRE III.

BASSE ÉGYPTÉ.

Il me reste à parler de la basse Égypte. Sa figure, qui ressemble à un triangle ou à un (Δ) *delta*, lui a fait donner ce dernier nom, qui est celui d'une lettre grecque. La basse Égypte forme une espèce d'île. Elle commence à l'endroit où le Nil se divise en deux grands canaux, par lesquels il va se jeter dans la mer Méditerranée. L'embouchure qui est à droite s'appelle *Pélusienne*, l'autre *Canopique*, du nom des deux villes dont elles sont voisines, *Pelusium* et *Canopus*, appelées maintenant Diamiette et Rosette. Entre ces deux grandes branches il y en a cinq autres moins célèbres. Cette île est la partie de l'Égypte la plus cultivée, la plus fertile et la plus riche. Ses principales villes furent, dans les temps les plus reculés, Héliopolis, Héracléopolis, Naucratie, Sats, Tanis, Canope, Peluse; et, dans les temps postérieurs, Alexandrie, Nicopolis, etc. Ce fut dans le pays de Tanis que les Israélites habitèrent.

Il y avait dans Sats un temple dédié à Minerve, qu'on croit être la même qu'Isis, avec cette inscription : « Je suis tout ce qui a été, ce qui est, et ce qui sera; et personne n'a encore percé le voile qui me couvre. »⁴

¹ Mille stades valent 180 000 mètres ou 40 lieues de 25 au degré.

² Voir aux éclaircissements.

³ Plut. de Isid., pag. 351

⁴ Herod. lib. 2, cap. 158. — Strab. lib. 17, pag. 801. — Pline, lib. 16, cap. 29. — Diod. lib. 1, pag. 29.

Héliopolis¹, c'est-à-dire ville du soleil, fut ainsi appelée à cause d'un temple magnifique qui y était dédié au soleil. Hérodote², et après lui d'autres auteurs, racontent une chose qui se passait dans ce temple, et qui serait bien merveilleuse si elle était vraie : c'est au sujet du phénix. Cet oiseau, si l'on en croit les anciens, est unique dans son espèce. Il naît dans l'Arabie, et vit cinq ou six cents ans. Il est de la grandeur d'un aigle. Il a la tête ornée et brillante d'un plumage exquis, les plumes du cou dorées, les autres pourpres, la queue blanche, mêlée de plumes incarnates, des yeux étincellans comme des étoiles. Lorsque, chargé d'années, il voit sa fin approcher, il forme un nid de bois et de gommés aromatiques, après quoi il meurt. De ses os et de sa moelle il naît un ver, d'où il se forme un autre phénix. Son premier soin est de rendre à son père les honneurs de la sépulture : pour cela il compose comme une boule ou un œuf de quantité de parfums de myrrhe, du poids qu'il se sent capable de porter, et il en fait souvent l'épreuve ; puis il le vide en partie, y dépose le corps de son père, et en ferme avec soin l'entrée, qu'il enduit de myrrhe et d'autres parfums. Alors il charge ses épaules de ce précieux fardeau, et va le brûler sur l'autel du soleil dans la ville d'Héliopolis.

Hérodote et Tacite révoquent en doute quelques circonstances de ce fait, mais semblent supposer que le fond en est vrai. Plin^e, au contraire, dès le commencement du récit qu'il en fait, insinue assez clairement que le tout lui paraît fabuleux ; et c'est le sentiment de tous les modernes.

Cette vieille tradition, fondée sur une fausseté évidente, a pourtant établi en usage commun dans presque toutes les langues, de donner le nom de phénix à tout ce qui est singulier et rare dans son espèce : *rara avis in terris*, dit Juvénal, en parlant de la difficulté de trouver une femme accomplie en tout point. Et Sénèque en dit autant d'un homme de bien³.

Ce que l'on dit des cygnes, qu'ils ne chantent que quand ils sont près de mourir, et qu'alors ils chantent fort mélodieusement, n'est fondé de même que sur une erreur populaire, et cependant est employé non-seulement par les poètes, mais par les orateurs et même par les philosophes. *O mutis quoque piscibus donatura cygni, si libeat, sonum*, dit Horace en s'adressant à Melpomène⁴. Cicéron⁵ compare l'admirable discours que fit Crassus dans le sénat, peu de jours avant sa mort, à la voix mélodieuse d'un cygne mourant : *illa tanquam cyanea fuit divini hominis vox et oratio*. Et Socrate disait que les gens de bien devaient imiter les cygnes, qui, sentant, par un instinct secret et une sorte de divination, l'avantage qui se trouve dans la mort, meurent avec joie et en chantant : *providentes quid in morte boni sit, cum cantu et voluptate moriuntur*. J'ai cru que cette petite digression ne serait pas inutile pour les jeunes gens. Je reviens à mon sujet.

C'est dans Héliopolis qu'un bœuf, sous le nom de Mnévis, était honoré comme un dieu⁶. Cambyse, roi des Perses, exerça sur cette ville sa fureur sacrilège, brûlant les temples, renversant les palais, et détruisant les plus rares monumens de l'antiquité. On y voit encore quelques obélisques qui échappèrent à sa fureur, et quelques autres en ont été transportés à Rome, dont ils font encore l'ornement.

Alexandrie, bâtie par Alexandre-le-Grand, qui lui donna son nom, égala presque la magnificence des anciennes villes d'Égypte. Elle est à quatre journées du Caire. C'est là principalement que se faisait le commerce de l'Orient⁷. On déchargeait les marchandises dans une ville sur la côte occidentale de la mer Rouge, nommée *Portus Maris* ; on les conduisait ensuite sur des chameaux à une ville de la Thébaïde appelée *Coptos* ; et on les volturait enfin par le Nil jusqu'à Alexandrie, où les marchands abordaient de toutes parts.

On sait que le commerce de l'Orient a toujours enrichi ceux qui l'ont exercé. Ce fut là la principale source des trésors incroyables

¹ Strab. lib. 7, pag. 803.

² Herod. lib. 2, cap. 73. — Plin. lib. 10, cap. 2. — Tacit. Ann. lib. 6, cap. 28.

³ « Vir bonus tam citò nec fieri potest, nec intelligi... tanquam phœnix semel anno quingentesimo nascitur. » (Epist. 12.)

⁴ Od. 3, lib. 4.

⁵ Lib. 5, de Orat. n. 6. — Lib. 1, Tusc. Quæst. n. 73.

⁶ Strab. lib. 17, pag. 805.

⁷ Ibid. lib. 16, pag. 781.

que Salomon amassa, et qui servirent à construire le magnifique temple de Jérusalem¹. David, en subjuguant l'Idumée, était devenu maître d'Élath et d'Asiongaber, deux villes situées sur le bord oriental de la mer Rouge. C'est de là que Salomon² envoya ses flottes vers Ophir et Tarsis, d'où elles revenaient toujours chargées de richesses immenses. Ce commerce, après avoir été quelque temps entre les mains des rois de Syrie, qui reconquirent l'Idumée, passa en celles des Tyriens. Ils faisaient venir par Rhinocolure³, ville maritime située entre l'Égypte et la Palestine, leurs marchandises à Tyr, d'où ils les distribuaient dans tout l'Occident. Ce négoce enrichit extrêmement les Tyriens sous les Perses, par la faveur et la protection desquels ils en furent pleinement en possession. Mais, lorsque les Ptolémées se furent rendus maîtres de l'Égypte, ils attirèrent bientôt ce trafic dans le royaume, en bâtissant Bérénice et d'autres ports sur la côte occidentale de la mer Rouge qui appartenait à l'Égypte. Ils établirent leur principale foire à Alexandrie, qui par là devint la ville la plus marchande de l'univers. C'est par cette voie, savoir par la mer Rouge et l'embouchure du Nil, que s'est fait pendant plusieurs siècles le commerce des pays occidentaux avec la Perse, les Indes, l'Arabie et les côtes orientales d'Afrique. Depuis environ deux cents ans qu'on a découvert une route pour aller aux Indes en doublant le cap de Bonne-Espérance, les Portugais sont devenus les maîtres de ce commerce, qui maintenant est tombé presque entier entre les mains des Anglais et des Hollandais. C'est de M. Prideaux⁴ que j'ai tiré cette histoire abrégée du commerce des Indes orientales depuis Salomon jusqu'à notre temps.

Ce fut pour la commodité du commerce que l'on bâtit⁵, tout près d'Alexandrie, dans une île appelée Pharos, une tour qui en porta aussi le nom. Au haut de cette tour il y avait un funai pour éclairer de nuit les vaisseaux qui naviguaient sur les côtes, pleines

d'écueils et de bancs de sable; et elle a communiqué son nom à toutes les autres destinées au même usage : Phare de Messine, etc. Le célèbre architecte Sostrate l'avait bâtie par ordre de Ptolémée Philadelphie, qui y employa huit cents talents⁶. Elle était comptée au nombre des sept merveilles du monde. Par une⁷ erreur de fait, ou a loué ce prince d'avoir permis qu'au lieu de son nom l'architecte mit le sien dans l'inscription de cette tour. Elle est fort courte et fort simple, selon le goût des anciens : *Sostratus Cnidius Dexiphani F. diis servatoribus, pro navigantibus*; c'est-à-dire : *Sostrate le Cnidiien, fils de Dexiphane, aux dieux sauveurs, pour le bien de ceux qui vont sur mer*. Il faudrait en effet que Ptolémée eût fait bien peu de cas de cette sorte d'immortalité, dont ordinairement les princes sont si avides, pour consentir que son nom n'entrât pas même dans l'inscription d'un ouvrage si capable de l'immortaliser. Mais ce qu'on lit dans Lucien⁸ sur ce sujet ôte à Ptolémée le mérite d'une modestie qui paraîtrait assez mal placée. Cet auteur nous apprend que Sostrate, pour avoir seul chez la postérité tout l'honneur de cet ouvrage, après avoir fait graver sur le marbre même l'inscription sous son nom, la mit sous le nom du roi sur de la chaux dont il enduisit le marbre. La suite des années fit bientôt tomber la chaux, et, au lieu de procurer à l'architecte la gloire qu'il s'était promise, ne servit qu'à manifester aux siècles futurs sa criminelle supercherie et sa ridicule vanité.

Les richesses ne manquèrent pas, comme c'est l'ordinaire, d'introduire dans cette ville le luxe et la licence; et les délices d'Alexandrie passèrent en proverbe⁹. On y cultiva aussi beaucoup les arts et les sciences : témoin ce superbe bâtiment surnommé Musée, où les savants tenaient leurs assemblées, et où ils étaient entretenus aux dépens du pu-

¹ 2. Reg. 8, 41.

² 3. Reg. 9, 26-28.

³ Strab. lib. 16, pag. 781.

⁴ 1. Part. liv. 1, pag. 9.

⁵ Strab. lib. 17, pag. 791. — Plin. lib. 36, cap. 12.

⁶ Huit cents talents qui doivent être des talents d'Alexandrie valent 7 748 000 fr. E. B.

⁷ « Magno animo Ptolemæi regis, quod in eâ permiserit Sostrati Cnidii architecti structuræ nomen inscribi. » PIAN. XXXVI. 12, pag. 739.

⁸ De scrib. hist., pag. 706.

⁹ « Ne alexandrinis quidem permittenda delicta » Quintil.

blie ; et cette fameuse bibliothèque que Ptolémée Philadelphe augmenta considérablement, et que les princes ses successeurs firent enfin monter au nombre de sept cent mille volumes. Dans la guerre qu'eut César avec ceux d'A-

lexandrie¹, un incendie consuma une partie de cette bibliothèque, qui était placée dans le Bruchium², et qui contenait quatre cent mille volumes.

DEUXIÈME PARTIE.

DES MŒURS ET COUTUMES DES ÉGYPTIENS.

CHAPITRE I.

DE CE QUI REGARDE LES ROIS ET LE GOUVERNEMENT.

L'Égypte a toujours été regardée parmi les anciens comme l'école la plus renommée en matière de politique et de sagesse, et comme l'origine de la plupart des arts et des sciences. Ses plus nobles travaux et son plus bel art consistaient à former les hommes. La Grèce en était si persuadée, que ses plus grands hommes, un Homère, un Pythagore, un Platon, Lycurgue même et Solon, ces deux grands législateurs, et beaucoup d'autres qu'il est inutile de nommer, allèrent exprès en Égypte pour s'y perfectionner, et pour y puiser en tout genre d'érudition les plus rares connaissances. Dieu même lui a rendu un glorieux témoignage, en louant Moïse « d'avoir été instruit dans toute la sagesse des Égyptiens³. »

Pour donner quelque idée des mœurs et des coutumes de l'Égypte, je m'arrêterai principalement à ce qui regarde les rois et le gouvernement ; les prêtres et la religion ; les soldats et la guerre ; les sciences, les arts et les métiers.

Je dois avertir le lecteur de n'être pas surpris s'il rencontre quelquefois parmi les coutumes que je rapporte une espèce de contradiction. Elle vient, ou de la différence des pays et des peuples, qui ne suivaient pas toujours les mêmes usages, ou de la diversité des sentiments de la part des historiens qui me servent de guides.

Les Égyptiens sont les premiers qui aient bien connu les règles du gouvernement. Cette nation grave et sérieuse comprit d'abord que la vraie fin de la politique est de rendre la vie commode et les peuples heureux.

Le royaume était héréditaire ; mais, selon Diodore⁴, les rois ne se conduisaient pas en Égypte comme il est assez ordinaire dans les autres monarchies, où le prince ne reconnaît d'autres règles de ses actions que sa volonté et son bon plaisir. Ils étaient obligés plus que les autres à vivre selon les lois. Ils en avaient de particulières qu'un roi avait digérées et qui faisaient une partie de ce que les Égyptiens appelaient les livres sacrés. Ainsi, une coutume ancienne ayant tout réglé, ils ne s'avisèrent pas de vivre autrement que leurs ancêtres.

Nul esclave, nul étranger n'était admis auprès du prince pour le servir : cet important emploi n'était confié qu'aux personnes les plus distinguées par leur naissance, et qu'à celles qui avaient reçu la plus excellente éducation ; afin qu'ayant le privilège d'approcher jour et nuit de sa personne, elles ne lui apprissent jamais rien d'indigne de la majesté

¹ Act. 7, 22.

² Ptol. in Cæs., pag. 731. — Senec. de tranq. animi, cap. 9.

³ Dion. Cassius. XLIII, parag. 38.

⁴ Diod. lib. 1, p. 63, etc.

royale, et ne lui inspirassent que des sentiments nobles et généreux ; car , ajoute Diodore , il est rare que les rois se portent à des excès vicieux , s'ils ne se trouvent dans ceux qui les approchent des approbateurs de leur dérèglement , et des ministres de leurs passions.

Les rois d'Égypte souffraient sans peine , non-seulement que la qualité des viandes et la mesure du boire et du manger leur fussent marquées (car c'était une chose ordinaire en Égypte , où tout le monde était sobre , et où l'air du pays inspirait la frugalité) , mais encore que toutes leurs heures et presque toutes leurs actions fussent réglées par la loi.

Dès le matin et au point du jour , lorsque l'esprit est le plus net , et les pensées le plus pures , ils lisaient leurs lettres , pour prendre une idée plus juste et plus véritable des affaires qu'ils avaient à décider.

Sitôt qu'ils étaient habillés , ils allaient sacrifier au temple. Là , environnés de toute leur cour , et les victimes étant à l'autel , ils assistaient à la prière que le pontife prononçait à haute voix , et dans laquelle il demandait aux dieux , pour le roi , la santé et toutes sortes de biens et de prospérités , parce qu'il gouvernait ses peuples avec justice , et suivait exactement les lois du royaume. Le pontife entraînait dans un grand détail de ses vertus royales , marquant qu'il était religieux envers les dieux , doux envers les hommes , modéré , juste , magnanime , sincère et éloigné du mensonge , libéral , maître de lui-même , punissant au-dessous du mérite , et récompensant au-dessus. Il parlait ensuite des fautes que les rois pouvaient commettre ; mais il supposait toujours qu'ils n'y tombaient que par surprise et par ignorance , chargeant d'imprécations les ministres qui leur donnaient de mauvais conseils et leur déguisaient la vérité. Telle était la manière d'instruire les rois. On croyait que les reproches ne faisaient qu'aigrir leurs esprits ; et que le moyen le plus efficace de leur inspirer de la vertu était de leur marquer leurs devoirs dans des louanges conformes aux lois , et prononcées gravement devant les dieux. Après la prière et le sacrifice , on lisait au roi , dans les saints livres , les conseils et les actions des grands

hommes , afin qu'il gouvernât son état par leurs maximes , et maintint les lois qui avaient rendu ses prédécesseurs heureux aussi bien que leurs sujets.

J'ai déjà remarqué que le boire et le manger des rois étaient réglés par les lois , tant pour la quantité que pour la qualité. On ne servait sur leur table que des mets fort communs , parce que le but de leurs repas était non de flatter le goût , mais de satisfaire aux besoins de la nature. On aurait dit , remarque l'historien , que ces règles avaient été dictées non pas tant par un législateur que par un habile médecin , uniquement attentif à la santé du prince. Le même goût de simplicité régnait dans tout le reste ; et on lit dans Plutarque ¹ qu'il y avait dans un temple de Thèbes une colonne sur laquelle on avait gravé des imprécations contre un roi qui , le premier , avait introduit la dépense et le luxe parmi les Égyptiens.

Le principal devoir des rois , et leur fonction la plus essentielle , est de rendre la justice aux peuples. Aussi c'était à quoi les rois d'Égypte donnaient le plus d'attention , persuadés que de ce soin dépendait non-seulement le repos des particuliers , mais le bonheur de l'état , qui serait moins un royaume qu'un brigandage , si les faibles demeuraient sans protection , et si les puissants trouvaient dans leurs richesses et dans leur crédit l'impunité de leurs crimes et de leurs violences.

Trente juges étaient tirés des principales villes pour composer la compagnie qui jugeait tout le royaume. Le prince , pour remplir ces places , choisissait les plus honnêtes gens du pays , et mettait à leur tête celui qui se distinguait le plus par la connaissance et l'amour des lois , et qui était le plus généralement estimé. Il leur assignait certains revenus , afin qu'affranchis des embarras domestiques , ils pussent donner tout leur temps à faire observer les lois. Ainsi , entretenus honnêtement par la libéralité du prince , ils rendaient gratuitement au peuple une justice qui lui est due de droit , et qui doit être également ouverte à tous les sujets , et encore plus , en un certain sens , aux pauvres qu'aux riches , parce

¹ De Isid. et Osir., p. 351.

que ceux-ci, par eux-mêmes, trouvent assez d'appui, au lieu que les autres, par leur état même, sont plus exposés à l'injure et ont plus besoin de la protection des lois. Pour éviter les surprises, les affaires étaient traitées par écrit dans cette assemblée. On y craignait la fausse éloquence, qui éblouit les esprits et émeut les passions. La vérité ne pouvait être expliquée d'une manière trop sèche, et l'on voulait qu'elle seule dominât dans les jugements, parce qu'elle seule devait être la ressource du riche et du pauvre, du puissant et du faible, du savant et de l'ignorant. Le président du sénat portait un collier d'or et de pierres précieuses, d'où pendait une figure sans yeux, qu'on appelait la *Vérité*. Quand il la prenait, c'était le signal pour commencer la séance. Il l'appliquait à la partie qui devait gagner sa cause, et c'était la forme de prononcer les sentences.

Ce qu'il y avait de meilleur parmi les lois des Égyptiens¹, c'est que tout le monde était nourri dans l'esprit de les observer. Une coutume nouvelle était un prodige en Égypte : tout s'y faisait toujours de même ; et l'exactitude qu'on y avait à garder les petites choses maintenait les grandes. Aussi n'y eut-il jamais de peuple qui ait conservé plus long-temps ses usages et ses lois.

Le meurtre volontaire était puni de mort, de quelque condition que fût celui qui avait été tué, libre ou non² : en quoi les Égyptiens montraient plus d'humanité et d'équité que les Romains, qui donnaient aux maîtres droit absolu de vie et de mort sur leurs esclaves. L'empereur Adrien le leur ôta dans la suite, et crut devoir corriger cet abus, quelque ancien et quelque autorisé qu'il fût par les lois romaines.

Le parjure était aussi puni de mort³ : parce que ce crime attaque en même temps et les dieux, dont on méprise la majesté en attestant leur nom par un faux serment ; et les hommes, en rompant le lien le plus ferme de la société humaine, qui est la sincérité et la bonne foi.

Le calomniateur⁴ était impitoyablement con-

damné au même supplice qu'aurait subi l'accusé, si le crime s'était trouvé véritable.

Celui qui¹, pouvant sauver un homme attaqué, ne le faisait pas, était puni de mort aussi rigoureusement que l'assassin. Que si l'on ne pouvait secourir le malheureux, il fallait du moins dénoncer l'auteur de la violence ; et il y avait des peines établies contre ceux qui manquaient à ce devoir. Ainsi les citoyens étaient à la garde les uns des autres, et tout le corps de l'état était uni contre les méchants.

Il n'était pas permis d'être inutile à l'état² : chaque particulier était tenu d'inscrire son nom et sa demeure sur un registre public qui demeurait entre les mains du magistrat, d'y marquer sa profession, et de déclarer d'où il tirait de quoi vivre. Si l'on enouçait faux, la peine de mort s'ensuivait.

Pour empêcher les emprunts³, d'où naissent la faiblesse, les fraudes et la chicane, le roi Asychis avait fait une ordonnance fort sensée. Les états les plus sages et les mieux policés, comme Athènes et Rome, ont toujours été embarrassés pour trouver un juste tempérament pour réprimer la dureté du créancier dans l'exaction de son prêt, et la mauvaise foi du débiteur qui refuse ou néglige de payer ses dettes. L'Égypte prit un sage milieu, qui, sans toucher à la liberté personnelle des citoyens, et sans ruiner les familles, pressait continuellement le débiteur par la crainte de passer pour un infâme, s'il manquait d'être fidèle. Il n'était permis d'emprunter qu'à condition d'engager au créancier le corps de son père, que chacun dans l'Égypte faisait embaumer avec soin, et conservait avec honneur dans sa maison, comme il sera dit dans la suite, et qui pouvait, par cette raison, être aisément transporté. Or c'était une impiété et une infamie tout ensemble de ne pas retirer assez promptement un gage si précieux ; et celui qui mourait sans s'être acquitté de ce devoir était privé des honneurs qu'on avait coutume de rendre aux morts.

Diodore⁴ remarque une faute qu'avaient commise quelques législateurs de la Grèce. Ils

¹ Plat. in Tim., pag. 656.

² Diod. lib. 1, pag. 70.

³ Ibid. pag. 68.

⁴ Ibid.

¹ Diod. lib. 1, pag. 69.

² Ibid.

³ Herod. lib. 2, cap. 130.

⁴ Diod. lib. 1, pag. 71.

défendaient qu'on pût, par exemple, enlever pour dettes, à des laboureurs, leurs chevaux, leurs charrues, et les autres instruments dont ils se servaient pour cultiver la terre, parce qu'ils trouvaient de l'inhumanité à réduire par là ces pauvres gens à l'impossibilité et de payer leurs dettes et de gagner leur vie : mais en même temps ils permettaient d'emprisonner les laboureurs mêmes, qui seuls peuvent faire usage de ces instruments, ce qui les exposait aux mêmes inconvénients, et d'ailleurs enlevait à l'état des citoyens qui lui appartiennent, qui lui sont nécessaires, qui travaillent pour l'utilité publique, et sur la personne desquels le particulier n'a aucun droit.

La polygamie¹ était permise en Égypte, excepté aux prêtres, qui ne pouvaient épouser qu'une femme. De quelque condition que fût la femme, libre ou esclave, les enfants étaient censés libres et légitimes.

Ce qui marque le plus les profondes ténèbres où étaient plongées les nations qui passaient pour les plus éclairées², est de voir qu'en Égypte le mariage des frères avec les sœurs était non-seulement autorisé par les lois, mais fondé en quelque sorte sur leur religion même, et sur l'exemple des dieux le plus généralement honorés dans le pays, savoir Osiris et Isis.

Les vieillards étaient fort respectés en Égypte³. Les jeunes gens étaient obligés de se lever devant eux, et de leur céder partout la place d'honneur. C'est de là que cette loi a passé à Sparte.

La principale vertu des Égyptiens était la reconnaissance. La gloire qu'on leur a donnée d'être les plus reconnaissants de tous les hommes fait voir qu'ils étaient aussi les plus sociables. Les bienfaits sont le lien de la concorde publique et particulière. Qui reconnaît les grâces aime à en faire ; et, en bannissant l'ingratitude, le plaisir de faire du bien demeure si pur, qu'il n'y a plus moyen de n'y être pas sensible. C'était surtout à l'égard de leurs rois que les Égyptiens se piquaient de reconnaissance. Ils les honoraient pendant leur vie comme des images vivantes de la Divinité, et

ils les pleuraient après leur mort comme les pères communs des peuples. Ce sentiment de respect et de tendresse venait de la forte persuasion où ils étaient que c'était la Divinité même qui avait placé les rois sur le trône, en les distinguant si fort du reste des mortels ; et qu'ils en portaient le plus noble caractère, en réunissant en eux le pouvoir et la volonté de faire du bien aux autres.

CHAPITRE II.

DES PRÊTRES ET DE LA RELIGION DES ÉGYPTIENS.

Les prêtres, en Égypte, tenaient le premier rang après les rois. Ils avaient de grands privilèges et de grands revenus ; leurs terres étaient exemptes de toute imposition. On voit ici des traces de ce qui est dit dans la Genèse¹, que, du temps de Joseph, les terres des prêtres ne furent point chargées d'une redevance perpétuelle au prince comme celles de tous les autres Égyptiens.

Le prince, pour l'ordinaire, leur donnait beaucoup de part dans sa confiance et dans le gouvernement, parce que, de tous les sujets de l'empire, c'étaient eux qui avaient été le mieux élevés, qui avaient le plus de lumières, et qui étaient le plus dévoués à la personne du roi et au bien public. Ils étaient en même temps les dépositaires de la religion et des sciences ; et c'est ce qui leur attirait un si grand respect de la part des habitants du pays et des étrangers, qui s'adressaient également à eux pour les consulter sur ce qu'il y avait de plus sacré dans les mystères et de plus profond dans les sciences.

Les Égyptiens² prétendent être les premiers qui ont établi des fêtes et des processions pour honorer les dieux. Il s'en faisait une dans la ville de Bubaste où l'on se rendait de toute l'Égypte, et où il se trouvait plus de soixante et dix mille personnes³, sans compter

¹ Diod. lib. 1, pag. 72.

² *Ibid.* pag. 22.

³ *Ibid.* lib. 2, cap. 80.

¹ Genes. 47, 26.

² Herod. lib. 2, cap. 60.

³ M. Letronne, et Larcher avant lui, observent avec raison que Rollin a commis ici une faute. Il fallait dire

les enfants. Il y avait une autre fête, surnommée *des lumières*, qui se célébrait à Seta. Ceux qui ne s'y trouvaient pas étaient obligés, dans toute l'étendue de l'Égypte, de tenir des lampes allumées aux fenêtres de leurs maisons.

On immolait différents animaux¹, selon les différents pays; mais c'était une cérémonie commune, et généralement observée dans tous les sacrifices, d'imposer les mains sur la tête de la victime, de la charger d'imprécations, et de prier les dieux de détourner sur elle tous les maux dont les Égyptiens pouvaient être menacés.

C'est de l'Égypte que Pythagore avait emprunté son dogme favori de la *métempsychose*². Les Égyptiens croyaient qu'à la mort des hommes leurs âmes passaient dans d'autres corps humains, et que, si elles avaient été vicieuses, elles étaient enfermées dans des corps de bêtes immondes ou malheureuses pour y expier leurs crimes, et qu'après quelques siècles elles venaient de nouveau animer d'autres corps humains.

Les prêtres avaient entre les mains les livres sacrés, qui renfermaient dans un grand détail et les principes du gouvernement et les mystères du culte divin. Les uns et les autres étaient ordinairement enveloppés de symboles et d'énigmes³, qui, en voilant la vérité, la rendaient plus respectable, et piquaient plus vivement la curiosité. La figure d'Harpocrate, qu'on voyait dans les sanctuaires égyptiens avec le doigt sur la bouche, semblait avertir qu'on y renfermait des mystères qu'il n'était pas permis à tout le monde de pénétrer. Les sphinx, qui étaient toujours à l'entrée des temples, donnaient le même avertissement. Tout le monde sait que les pyramides, les obélisques, les colonnes, les statues, en un mot tous les monuments publics, étaient pour l'ordinaire ornés d'hiéroglyphes, c'est-à-dire d'écritures symboliques, soit que ce fussent des caractères inconnus au vulgaire, soit que ce fussent des figures d'animaux, qui avaient un

sens caché et parabolique. Ainsi⁴ le lièvre signifiait une attention vive et pénétrante, parce que cet animal a le sens de l'ouïe fort délicat. Une statue de juge sans mains⁵, et les yeux baissés en terre, marquait les devoirs de ceux qui exerçaient la judicature.

Il y aurait beaucoup de choses à dire si l'on voulait traiter à fond ce qui regarde la religion des Égyptiens; mais je me borne à deux articles qui en font la principale partie : le culte de différentes divinités, et les cérémonies des funérailles.

§ I. — CULTE DE DIFFÉRENTES DIVINITÉS.

Jamais nation ne fut plus superstitieuse que celle des Égyptiens. Elle avait un grand nombre de dieux de différents ordres et de différents étages, dont je ne parle point ici, parce que cette matière appartient plus à la fable qu'à l'histoire. Entre les autres, il y en avait deux qui étaient généralement honorés dans l'Égypte, Osiris et Isis, qu'on a prétendu être le soleil et la lune : en effet, c'est par le culte de ces astres qu'a commencé l'idolâtrie.

Outre ces dieux, l'Égypte adorait un grand nombre de bêtes, le bœuf, le chien, le loup, l'épervier, le crocodile, l'ibis, le chat, etc. Plusieurs de ces bêtes n'étaient l'objet de la superstition que de quelques villes particulières; et, pendant qu'un peuple élevait une espèce d'animaux sur ses autels, ses voisins les avaient en abomination. De là les guerres continuelles d'une ville contre une autre, effet de la fausse politique d'un de leurs rois qui chercha à les amuser par des guerres de religion, pour leur ôter le temps et les moyens de conspirer contre l'état. J'appelle cette politique fausse et mal entendue, parce qu'elle est directement contraire au véritable esprit du gouvernement, qui tend à unir tous les membres de l'état par les liens les plus étroits, et qui fait consister sa force dans la parfaite harmonie de toutes ses parties.

Chaque peuple avait un grand zèle pour ses dieux. Parmi nous, dit Cicéron⁶, il n'est pas

sept cent mille personnes, comme le porte le texte d'Hérodote, ἑβδομυκκοντα μυριαδας. E. B.

¹ Herod. lib. 2, cap. 30.

² Diod. lib. 1, pag. 88.

³ Plut. de Isid. et Osir., pag. 354.

⁴ Plut. Sympos. lib. 4, pag. 670.

⁵ Ibid. de Isid., pag. 355.

⁶ Lib. 1, de Nat. deor., n. 82. — Lib. 5. Tuscul. Quest., n. 78.

rare de voir des temples dépouillés et des statues enlevées; mais, chez les Égyptiens¹, il est inouï qu'aucun ail jamais maltraité un crocodile, un ibis, un chat; et ils auraient souffert les derniers tourments, plutôt que de commettre un tel sacrilège. Il y avait peine de mort contre quiconque aurait tué volontairement aucun de ces animaux, et même peine contre celui qui aurait tué un ibis ou un chat, de quelque manière que ce fût, volontairement ou non. Diodore rapporte un fait dont il avait été témoin pendant son séjour en Égypte. Un Romain ayant tué un chat par mégarde et sans dessein, la populace en fureur courut à sa maison; et ni l'autorité du roi, qui sur-le-champ envoya ses gardes, ni la crainte du nom romain, ne purent le sauver. Leur respect pour ces animaux les porta, dans le temps d'une famine extrême, à almer mieux se manger les uns les autres que de toucher à leurs prétendues divinités.

De tous ces animaux², le bœuf Apis, nommé par les Grecs *Epaphus*, était le plus célèbre. On lui avait bâti des temples magnifiques. On lui rendait des honneurs extraordinaires pendant sa vie, et de plus grands encore après sa mort. L'Égypte alors entraînait dans un deuil général. On célébrait ses funérailles avec une magnificence qu'on a de la peine à croire. Sous Ptolémée Lagus, le bœuf Apis étant mort de vieillesse, la dépense de son convoi, outre les frais ordinaires, monta à plus de cinquante mille écus. Après qu'on avait rendu les derniers honneurs au mort, il s'agissait de lui trouver un successeur, et on le cherchait dans toute l'Égypte. On le reconnaissait à certains signes qui le distinguaient de tout autre: sur le front, une tache blanche en forme de croissant; sur le dos, la figure d'un aigle; sur la langue, celle d'un escarbot. Quand on l'avait trouvé, le deuil faisait place à la joie, et ce n'était plus dans toute l'Égypte que festins et réjouissances. On amenait le nouveau dieu à Memphis pour y prendre possession de sa nouvelle qualité, et il y était installé avec beaucoup de cérémonies. On verra dans la suite que Cambyse, au retour de sa malheu-

reuse expédition contre l'Éthiopie, trouvant toute l'Égypte en joie à cause qu'on avait trouvé le dieu Apis, et croyant qu'on insultait à son malheur, tua, dans les transports de sa colère, ce jeune bœuf, qui ne jouit pas longtemps de sa divinité.

On voit aisément que le veau d'or érigé près de la montagne de Sinai par les Israélites était un fruit de leur séjour dans l'Égypte, et une imitation du dieu Apis, aussi bien que ceux qui dans la suite furent érigés aux deux extrémités du royaume d'Israël par le roi Jéroboam, qui lui-même avait fait un assez long séjour en Égypte.

Les Égyptiens ne se contentaient pas d'offrir de l'encens aux animaux: ils portaient la folie jusqu'à attribuer la divinité aux légumes de leurs jardins. C'est ce que leur reproche si ingénieusement le poète satirique³.

*Quis nescit, Volusi Bithynice, qualia demens
Ægyptus portenta colit? Crocodillon adorat
Pars hæc: illa pavet saturam serpentibus ibin.
Effigies sacri nitet aurea cæropitheci,
Dimidio magis resonant ubi Memnonæ chordæ,
Atque velus Thebe centum jacet obruta portis.
Illic muros, hic piscem fluminis, illic
Oppida tota canem venerantur, nemo Dianam.
Porcum et cerpe nefas violare ac frangere morsu.
O sanctas gentes quibus hæc nascuntur la hortis
Numina!*

On doit être bien étonné de voir la nation du monde qui se piquait le plus de sagesse et de lumières s'abandonner si follement aux superstitions les plus grossières et les plus ridicules. En effet, rendre à des animaux et à de vils insectes un culte religieux, les placer au milieu des temples, les nourrir avec soin et à grands frais⁴, punir de mort ceux qui leur ôtaient la vie, les embaumer et leur destiner des tombeaux publics, aller jusqu'à reconnaître pour dieux des poireaux et des oignons, invoquer de pareilles divinités dans ses besoins, en attendre du secours et de la protection, ce sont des excès qui nous paraissent à peine croyables, et qui sont néanmoins attestés par toute l'antiquité. On entre dans un temple

¹ Herod. lib. 2, cap. 65. — Diod. lib. 1, pag. 74 et 75.

² Herod. lib. 3, cap. 27, etc. — Diod. lib. 1, pag. 76. — Plin. lib. 8, cap. 46.

³ Juv. satir. 15.

⁴ Diodore assure que de son temps même ces dépenses s'élevaient pas à moins de cent mille écus. Lib. 1, pag. 76.

magnifique, dit Lucien¹, où brillent de toutes parts l'or et l'argent. Les yeux avides y cherchent un dieu, et n'y trouvent qu'une cigogne, un singe, un chat (et un bouc) : belle image, ajoute-t-il, de beaucoup de palais, dont les maîtres ne sont pas le plus bel ornement.

On rapporte différentes raisons du culte que les Égyptiens rendaient aux animaux².

La première se tire de la fable. On prétend que les dieux, dans une conspiration que firent contre eux les hommes, se réfugièrent en Égypte, et s'y cachèrent sous différentes formes d'animaux ; et de là le culte divin qui depuis leur a été rendu.

La seconde est tirée³ de l'utilité que chacun de ces animaux procurait aux hommes : les bœufs, pour le labourage ; les brebis, par leur laine et par leur lait ; les chiens, pour la chasse et pour la garde des maisons, d'où vient que le dieu Anubis est représenté avec une tête de chien ; l'ibis, qui est une espèce de cigogne, parce qu'il donne la chasse à des serpents ailés, qui sans cela infesteraient l'Égypte ; le crocodile, qui est un animal amphibie, c'est-à-dire qui vit également dans l'eau et sur la terre, d'une grandeur⁴ et d'une force surprenantes, parce qu'il défend le pays contre l'incursion des voleurs arabes ; et l'ichneumon, parce qu'il empêche la race des crocodiles de se trop multiplier, ce qui deviendrait funeste à l'Égypte. Or cette petite bête rend ce service au pays en deux manières : premièrement elle observe le temps que le crocodile est absent, et elle brise ses œufs sans les manger ; en second lieu, lorsque le crocodile dort sur le rivage du Nil, et il dort toujours la gueule ouverte, ce petit animal, qui s'était tenu caché dans le limon, saute tout d'un coup dans sa gueule, pénètre jusque dans ses entrailles, qu'il ronge, puis se fait une ouverture en lui perçant le ventre, dont la peau est fort tendre, et sort impunément vain-

queur, par sa finesse, de la force d'un si terrible animal.

Les philosophes, peu contents de raisons si faibles pour couvrir de si étranges absurdités qui déshonoraient le paganisme, et dont ils rougissaient en secret, ont imaginé, surtout depuis l'établissement du christianisme, une troisième raison du culte que les Égyptiens rendaient aux animaux, et ont dit que ce n'était pas à ces animaux, mais aux dieux, dont ils étaient les symboles, que se terminait ce culte. « Les philosophes, » dit Plutarque⁵ dans le traité même où il examine ce qui regarde les deux divinités les plus célèbres de l'Égypte, Isis et Osiris, « les philosophes honorent l'image de Dieu, quelque part qu'elle se montre, même dans les êtres qui sont sans vie, bien plus encore par conséquent dans ceux qui sont animés. On doit donc approuver, non ceux qui adorent ces créatures, mais ceux qui, par elles, remontent jusqu'à la Divinité. On les doit regarder comme autant de miroirs que nous fournit la nature, dans lesquels la Divinité se peint d'une manière éclatante ; ou comme autant d'instruments dont elle se sert pour faire éclore au-dehors son incompréhensible sagesse. Quand donc, pour embellir des statues on entasserait dans un même endroit tout l'or et toutes les pierres du monde, ce n'est point à ces statues qu'il faudrait rapporter son culte ; car la Divinité n'existe point dans des couleurs artistement dispensées, ni dans une matière fragile, dénuée de mouvement et de sentiment. » Plutarque⁶ dit, dans le même traité, « que comme le soleil, la lune, le ciel, la terre, la mer, sont communs à tous les hommes, mais ont des noms différents, selon la différence des nations et des langages, ainsi, quoiqu'il n'y ait qu'une divinité unique et une providence unique qui gouverne l'univers, et qui a sous elle différents ministres subalternes, on donne à cette divinité, qui est la même, différents noms, et on lui rend différents honneurs, selon les lois et les coutumes de chaque pays. »

Ces réflexions, qui présentent ce qu'on peut

¹ Lucien. Imag.

² Diocl. lib. 1, pag. 77, etc.

³ *Ipsi, qui irridentur, Aegyptii nullum bellum, nisi ob aliquam utilitatem quam ex ea caperent, consecraverunt.* (Cic. lib. 1 de Nat. deor. n. 101.)

⁴ Cette grandeur va jusqu'à plus de 17 coudées. Herod. lib. 2, cap. 68. (17 coudées valent 9 mètres environ.) E. B.

⁵ Page 362.

⁶ Page 377 et 378.

dire de plus raisonnable pour justifier le culte idolâtre, étaient-elles bien propres à en couvrir le ridicule ? Était-ce relever dignement les attributs divins, que de les vouloir faire admirer et d'en chercher l'image dans les bêtes les plus viles et les plus méprisables, dans un crocodile, dans un serpent, dans un chat ? N'était-ce pas plutôt dégrader et avilir la Divinité, dont les plus stupides ont ordinairement une idée tout autrement grande et auguste ?

Encore ces philosophes n'étaient-ils pas toujours si fidèles à remonter des êtres sensibles à leur auteur invisible. L'Écriture¹ nous apprend que ces prétendus sages ont mérité, par leur orgueil et par leur ingratitude, « d'être livrés à un sens réprouvé, et de devenir plus fous que le peuple, pour avoir changé la gloire du Dieu incorruptible en l'image de bêtes à quatre pieds, d'oiseaux et de reptiles, et pour avoir adoré la créature à la place du Créateur. »

Pour faire voir ce qu'était l'homme par lui-même, Dieu a permis que le pays de toute la terre, où la sagesse humaine avait été portée au plus haut degré, fût aussi le théâtre de l'idolâtrie la plus grossière et la plus ridicule ; et, d'un autre côté, pour faire voir ce que peut la force toute-puissante de sa grâce, il a converti les affreux déserts d'Égypte en un paradis terrestre, en les peuplant, dans le temps marqué par sa providence, d'une troupe innombrable d'illustres solitaires, qui, par la ferveur de leur piété et l'austérité de leur pénitence, ont fait tant d'honneur au christianisme. Je ne puis m'empêcher d'en rapporter un célèbre exemple, et j'espère que le lecteur me pardonnera cette espèce de digression.

La grande merveille de la basse Thébaïde, dit M. l'abbé Fleury² dans son Histoire ecclésiastique, était la ville d'Oxirynque. Elle était peuplée de moines dedans et dehors, en sorte qu'il y en avait plus que d'autres habitants. Les bâtiments publics et les temples d'idoles avaient été convertis en monastères ; et on en voyait par toute la ville plus que de maisons particulières. Les moines logeaient jusque

sur les portes et dans les tours. Il y avait douze églises pour les assemblées du peuple, sans compter les oratoires des monastères. Cette ville avait vingt mille vierges et dix mille moines : on y entendait jour et nuit retentir de tous côtés les louanges de Dieu. Il y avait, par ordre des magistrats, des sentinelles aux portes pour découvrir les étrangers et les pauvres ; et c'était à qui les retiendrait le premier pour exercer envers eux l'hospitalité.

§ II. — CÉRÉMONIES DES FUNÉRAILLES.

Il me reste à rapporter en abrégé les cérémonies des funérailles.

Le respect que tous les peuples ont eu dans tous les temps pour les corps morts, et les soins religieux qu'ils ont toujours pris des tombeaux, semblent insinuer la persuasion où l'on était que ces corps n'y étaient mis qu'en dépôt.

Nous avons déjà observé, en parlant des pyramides, avec quelle magnificence étaient construits les sépulcres de l'Égypte. C'est qu'outre qu'on les érigeait comme des monuments sacrés, pour porter aux siècles futurs la mémoire des grands princes, on les regardait encore³ comme des demeures où les corps devaient séjourner pendant le cours d'une longue suite de siècles ; au lieu que les maisons étaient appelées des *hôtelleries*, où l'on n'était qu'en passant, et pendant une vie trop courte pour s'y attacher.

Quand quelqu'un était mort dans une famille, tous les parents et tous les amis quittaient leurs habits ordinaires pour en prendre de lugubres, et s'abstenaient du pain, du vin, et de tous mets exquis. Le deuil durait quarante ou soixante et dix jours : apparemment selon la qualité des personnes.

Il y avait trois manières d'embaumer les corps⁴. La plus magnifique était pour les personnes les plus considérables ; et la dépense montait à un talent d'argent, c'est-à-dire à trois mille livres.

Plusieurs ministres étaient employés à cette cérémonie. Les uns vidaient la cervelle par les

¹ Rom. cap. 1. v. 21-25.

² Tom. 5, pag. 25 et 26.

³ Diod. lib. 1, pag. 47.

⁴ Herod. lib. 2, cap. 83, etc. — Diod. lib. 1, pag. 81

narines, avec un ferrement fait exprès pour cela ; d'autres vidaient les entrailles et les intestins, en faisant au côté une ouverture avec une pierre d'Éthiopie tranchante comme un rasoir ; puis ils remplissaient ces vides de parfums et de diverses drogues odoriférantes. Comme cette évacuation, accompagnée nécessairement de quelques dissections, semblait avoir quelque chose de violent et d'inhumain, ceux qui y avaient travaillé prenaient la fuite quand l'opération était achevée, et étaient poursuivis à coups de pierres par les assistants. On traitait fort honorablement ceux qui étaient chargés d'embaumer le corps. Ils le remplissaient de myrrhe, de cannelle, et de toutes sortes d'aromates. Après un certain temps ils l'enveloppaient de baudouettes de lin très fines, qu'ils collaient ensemble avec une espèce de gomme fort déliée, et qu'ils enduisaient encore des parfums les plus exquis. Par ce moyen on prétend que la figure entière du corps, les traits même du visage, et jusqu'aux poils des paupières et des sourcils, se conservaient parfaitement. Quand le corps avait été ainsi embaumé, on le rendait aux parents, qui l'enfermaient dans une espèce d'armoire ouverte, faite sur la mesure du mort ; puis ils le plaçaient debout et droit contre la muraille, soit dans leurs tombeaux, s'ils en avaient, soit dans leurs maisons. C'est ce qu'on appelle *momies*. Il en vient encore tous les jours d'Égypte, et plusieurs curieux en conservent dans leurs cabinets. On voit par là quel soin les Égyptiens prenaient des corps morts. Leur reconnaissance envers leurs parents était immortelle. Les enfants, en voyant les corps de leurs ancêtres, se souvenaient de leurs vertus, que le public avait reconnues, et s'exaltaient à aimer les lois qu'ils leur avaient laissées. On reconnaît dans les funérailles de Joseph en Égypte une partie des cérémonies dont je viens de parler.

J'ai dit que le public avait reconnu les vertus des morts, parce qu'avant que d'être admis dans l'asile sacré des tombeaux, il fallait qu'ils subissent un jugement solennel. Et cette circonstance des funérailles chez les Égyptiens est une des choses les plus remarquables qui se trouvent dans l'histoire ancienne.

C'était, chez les païens, une consolation en

monrant de laisser son nom en estime parmi les hommes ; et ils croyaient que de tous les biens humains c'est le seul que la mort ne peut nous ravir. Mais il n'était pas permis en Égypte de louer indifféremment tous les morts ; il fallait avoir cet honneur par un jugement public. L'assemblée des juges se tenait au-delà d'un lac, qu'ils passaient dans une barque. Celui qui la conduisait s'appelait en langue égyptienne *Charon* ; et c'est sur cela que les Grecs, instruits par Orphée, qui avait été en Égypte, ont inventé leur fable de la barque de Charon. Aussitôt qu'un homme était mort, on l'amenait en jugement. L'accusateur public était écouté. S'il prouvait que la conduite du mort eût été mauvaise, on en condamnait la mémoire, et il était privé de la sépulture. Le peuple admirait le pouvoir des lois, qui s'étendaient jusqu'après la mort ; et chacun, touché de l'exemple, craignait de déshonorer sa mémoire et sa famille. Que si le mort n'était convaincu d'aucune faute, on l'ensevelissait honorablement.

Ce qu'il y avait de plus étonnant dans cette enquête publique établie contre les morts, c'est que le trône même n'en mettait pas à couvert. Les rois étaient épargnés pendant leur vie, le repos public le voulait ainsi ; mais ils n'étaient pas exempts du jugement qu'il fallait subir après la mort, et quelques-uns ont été privés de la sépulture. Il se passait quelque chose de semblable chez les Israélites. Nous voyons dans l'Écriture que les méchants rois n'étaient point ensevelis dans les tombeaux de leurs ancêtres. Par là ils apprenaient que, si leur majesté les met pendant leur vie au-dessus des jugements humains, ils y reviennent enfin quand la mort les a égalés aux autres hommes.

Lors donc que le jugement qui avait été prononcé se trouvait favorable au mort, on procédait aux cérémonies de l'inhumation. On faisait son panégyrique, mais sans y rien mêler de sa naissance ; toute l'Égypte était censée noble. On ne comptait pour louanges solides et véritables que celles qui étaient rendues au mérite personnel du mort. On le louait de ce qu'il, dans sa jeunesse, il avait eu une excellente éducation ; de ce que, dans un âge plus avancé, il avait cultivé la piété à l'égard des

dieux, la justice envers les hommes, la douceur, la modestie, la retenue, et toutes les autres vertus qui font l'homme de bien. Alors tout le peuple applaudissait, et donnait aussi des louanges magnifiques au mort, comme devant être associé pour toujours à la compagnie des hommes vertueux dans le royaume de Pluton.

En finissant l'article qui regarde les cérémonies des funérailles, il n'est pas hors de propos de faire remarquer aux jeunes gens les manières différentes dont en usaient les anciens à l'égard des corps morts. Les uns, comme nous l'avons déjà dit des Égyptiens, après les avoir embaumés, les exposaient en vue, et en conservaient le spectacle. D'autres les brûlaient sur un bûcher; et cette coutume était en usage chez les Romains. D'autres enfin les déposaient dans la terre.

Le soin de conserver les corps sans les cacher dans les tombeaux paraît injurieux à l'humanité en général, et aux personnes en particulier que l'on prétend ainsi respecter; parce qu'il rend leur humiliation et leur difformité visibles; et, quelque soin qu'on en puisse prendre, n'offre aux spectateurs que de tristes et d'affreux restes de leurs visages. La coutume de brûler les morts à quelque chose de cruel et de barbare, en se hâtant de détruire ce qui reste des personnes les plus chères. Celle d'enterrer les morts est certainement la plus ancienne et la plus religieuse. Elle remet à la terre ce qui en a été tiré, et nous prépare à croire que le corps, qui en a été formé une première fois, pourra bien en être tiré une seconde.

CHAPITRE III.

DES SOLDATS ET DE LA GUERRE.

La profession militaire était en grand honneur dans l'Égypte. Après les familles sacerdotales, celles qu'on estimait les plus illustres étaient, comme parmi nous, les familles destinées aux armes. On ne se contentait pas de les honorer, on les récompensait libéralement. Les soldats avaient douze *aroures*, exemples de tout tribut et de toute imposition. L'a-

*roure*¹ était une portion de terre labourable, qui répondait à peu près à la moitié d'un de nos arpents. Outre ce privilège, on fournissait par jour à chacun d'eux² cinq livres de pain, deux livres de viande, ou une pinte de vin³. C'était de quoi nourrir une partie de leur famille. Par là on les rendait plus affectionnés et plus courageux; et l'on trouvait, remarque Diodore⁴, que c'eût été manquer contre les règles, non-seulement de la saine politique, mais du bon sens, que de confier la défense et la sûreté de l'état à des gens qui n'auraient en aucun intérêt à sa conservation.

Quatre cent mille soldats⁵ que l'Égypte entretenait continuellement étaient ceux de ses citoyens qu'elle exerçait avec le plus de soin. On les préparait aux fatigues de la guerre par une éducation mâle et robuste. Il y a un art de former les corps aussi bien que les esprits. Cet art, que notre nonchalance nous a fait perdre, était bien connu des anciens, et l'Égypte l'avait trouvé. La course à pied, la course à cheval, la course dans les chariots, se faisaient en Égypte avec une adresse admirable; et il n'y avait point dans tout l'univers de meilleurs hommes de cheval que les Égyptiens. L'Écriture⁶ vante en plusieurs endroits leur cavalerie.

Les lois de la milice se conservaient aisément parmi eux, parce que les pères les apprenaient à leurs enfants; car la profession de la guerre passait de père en fils comme les autres. On attachait seulement une note d'infamie⁷ à ceux qui prenaient la fuite dans le combat, ou qui faisaient paraître de la lâcheté, parce qu'on aimait mieux les retenir par un motif d'honneur que par la crainte du châtimement.

Je ne veux pas dire pourtant que l'Égypte ait été guerrière. On a beau avoir des troupes réglées et entretenues, on a beau les exercer à l'ombre dans les travaux militaires et parmi les images des combats, il n'y a jamais que la

¹ L'*aroure* était un carré de 100 condées, et 4 *aroures* valent 81 ares. E. B.

² Hérodote dit 5 mines, qui valent 1,8 kilogramme. E. B.

³ Selon Hérodote, 4 arystères. Ce sont des logues hébreux, et 4 logues valent juste 1 litre. E. B.

⁴ Diod. lib. 1, pag. 67.

⁵ Hérod. lib. 2, cap. 164-168.

⁶ Cant. 1, R. Isai, 36, 9.

⁷ Diod. pag. 70.

guerre et les combats effectifs qui fassent les hommes guerriers. L'Égypte aimait la paix parce qu'elle aimait la justice, et n'avait de soldats que pour sa défense. Contente de son pays, où tout abondait, elle ne songeait point à faire des conquêtes. Elle s'étendait d'une autre sorte, en voyant ses colonies par toute la terre, et avec elles la politesse et les lois. Elle régnait par la sagesse de ses conseils et par la supériorité de ses connaissances; et cet empire d'esprit lui parut plus noble et plus glorieux que celui qu'on établit par les armes. Elle a cependant formé d'illustres conquérants; et nous en parlerons dans la suite, quand nous traiterons de l'histoire de ses rois.

CHAPITRE IV.

DE CE QUI REGARDE LES SCIENCES ET LES ARTS.

Les Égyptiens avaient l'esprit inventif, mais ils le tournaient aux choses utiles. Leurs Mercurus ont rempli l'Égypte d'inventions merveilleuses, et ne lui avaient presque rien laissé ignorer de ce qui pouvait contribuer à perfectionner l'esprit et à rendre la vie commode et heureuse. Les inventeurs de choses utiles recevaient, et de leur vivant, et après leur mort, de dignes récompenses de leurs travaux. C'est ce qui a consacré les livres de leurs deux Mercurus, et les a fait regarder comme des livres divins. Le premier de tous les peuples où l'on voit des bibliothèques est celui d'Égypte. Le titre qu'on leur donnait inspirait l'envie d'y entrer et d'en pénétrer les secrets : on les appelait *le trésor des remèdes de l'âme*¹. Elle s'y guérissait de l'ignorance, la plus dangereuse de ses maladies, et la source de toutes les autres.

Comme leur pays était uni, et leur ciel toujours pur et sans nuages, ils ont été des premiers à observer le cours des astres. Ces observations les ont conduits à régler le cours²

de l'année sur celui du soleil; car chez eux, comme le remarque Diodore, dans les temps les plus reculés, l'année était composée de trois cent soixante-cinq jours et six heures.

Pour reconnaître leurs terres, couvertes tous les ans par le débordement du Nil, les Égyptiens ont été obligés de recourir à l'arpentage, qui leur a bientôt appris la géométrie. Ils étaient grands observateurs de la nature, qui, dans un pays si serein, et sous un soleil si ardent, était forte et féconde. C'est aussi ce qui leur a fait inventer ou perfectionner la médecine.

On n'abandonnait point au caprice des médecins la manière de traiter les malades. Ils avaient des règles fixes, qu'ils étaient obligés de suivre; et ces règles étaient les observations anciennes des habiles maîtres, qui étaient consignées dans les livres sacrés. En les suivant, ils ne répondaient point du succès : autrement, on les en rendait responsables, et il y avait contre eux peine de mort. Cette loi était utile pour réprimer la témérité des charlatans, mais pouvait être un obstacle aux nouvelles découvertes et à la perfection de l'art. Chaque médecin, si l'on en croit Hérodote³, se renfermait dans la cure d'une seule espèce de maladie : les uns pour les yeux, d'autres pour les dents, et ainsi du reste.

Ce que nous avons dit des pyramides, du labyrinthe, de ce nombre infini d'obélisques, de temples, de palais, dont on admire encore les précieux restes dans toute l'Égypte, et dans lesquels brillaient à l'envi la magnificence des princes qui les avaient construits; l'habileté des ouvriers qui y avaient été employés, la richesse des ornements qui y étaient répandus, la justesse des proportions et des symétries qui en faisaient la plus grande beauté; ouvra-

connaissance, si l'on fait réflexion que l'année lunaire, dont se servaient les Grecs et les Romains, tout incommode et tout informe qu'elle paraît, supposait néanmoins la connaissance de l'année solaire, telle que Diodore de Sicile l'attribue aux Égyptiens. On verra du premier coup-d'œil, en calculant leurs intercalations, que ceux qui avaient été les auteurs de cette forme d'année avaient su qu'eux trois cent soixante-cinq jours il fallait ajouter quelques heures pour se retrouver avec le soleil. Ils se trompaient seulement en ce qu'ils croyaient que c'était six heures juste, au lieu qu'il s'en faut près de onze minutes.

¹ Lib. 2, cap. 81.

¹ *Τοῦτο ἱερὰν.*

² On ne sera pas surpris que les Égyptiens, les plus anciens observateurs du monde, soient parvenus à cette

ges dans plusieurs desquels s'est conservée jusqu'à nous la vivacité même des couleurs malgré l'injure du temps, qui amortit et consume tout à la longue : tout cela, dis-je, montre à quel point de perfection l'Égypte avait porté l'architecture, la peinture, la sculpture, et tous les autres arts ¹.

Ils ne faisaient pas grand cas ni de cette partie de la gymnastique ou palestra, qui ne tendait point à procurer au corps une force solide et une santé robuste ; ni de la musique ², qu'ils regardaient comme une occupation non-seulement inutile, mais dangereuse, et propre seulement à amollir les esprits.

CHAPITRE V.

DES LABOUREURS, DES PASTEURS, DES ARTISANS.

Les laboureurs, les pasteurs, les artisans, qui formaient les trois conditions du bas étage en Égypte ³, ne laissaient pas d'y être fort estimés, surtout les laboureurs et les pasteurs. Il fallait qu'il y eût des emplois et des personnes plus considérables, comme il faut qu'il y ait des yeux dans le corps ; mais leur éclat ne fait pas mépriser les bras, les mains, les jambes, ni les parties les plus basses. Ainsi, parmi les Égyptiens, les prêtres, les soldats, les savants, avaient des marques d'honneur particulières ; mais tous les métiers, jusqu'aux moindres, étaient en estime, parce qu'on ne croyait pas pouvoir sans crime mépriser des citoyens dont les travaux, quels qu'ils fussent, contribuaient au bien public.

Une autre raison supérieure leur avait pu d'abord inspirer ces sentiments d'équité et de modération, qu'ils conservèrent long-temps. Comme ils descendaient tous d'un même père, qui était Cham, le souvenir de cette origine commune, encore récente, étant présent à l'esprit de tous dans les premiers siècles, éta-

blit parmi eux une espèce d'égalité qui leur faisait dire que toute l'Égypte était noble. En effet la différence des conditions, et le mépris qu'on fait de celles qui paraissent les plus basses, ne vient que de l'éloignement de la tige commune, qui fait oublier que le dernier des roturiers, si l'on veut remonter à la source, descend d'une famille aussi noble que les plus grands seigneurs.

Quoi qu'il en soit, en Égypte nulle profession n'était regardée comme basse et sordide. Par ce moyen tous les arts venaient à leur perfection. L'honneur, qui les nourrit, se mêlait partout. La loi assignait à chacun son emploi, qui se perpétuait de père en fils. On ne pouvait ni en avoir deux, ni changer de profession. On faisait mieux ce qu'on avait toujours vu faire, et à quoi on s'était uniquement exercé dès son enfance ; et chacun, ajoutant sa propre expérience à celle de ses ancêtres, avait bien plus de facilité à exceller dans son art. D'ailleurs cette coutume salutaire, établie anciennement dans la nation et dans le pays, éteignait toute ambition mal entendue, et faisait que chacun demeurait content dans son état, sans aspirer, par des vues d'intérêt, de vanité ou de légèreté, à un plus haut rang.

C'était là la source d'une infinité d'inventions singulières que chacun imaginait dans son art pour le conduire à sa perfection, et pour contribuer ainsi aux commodités de la vie et à la facilité du commerce. J'avais d'abord regardé comme une fable ce que Diodore ⁴ rapporte de l'industrie des Égyptiens, qui savaient, par une fécondité artificielle, faire éclore des poulets sans faire couvrir les œufs par des poules ; mais tous les voyageurs modernes attestent la vérité de ce fait, qui mérite certainement d'être observé, et que l'on dit aussi n'être pas inconnu en Europe. Selon leurs relations, les Égyptiens mettent les œufs dans les fours auxquels ils savent donner un degré de chaleur si tempéré, et qui se rapporte si bien à la chaleur naturelle des poules, que les poulets qui en viennent sont aussi forts que ceux qui sont couvés à l'ordinaire. Le temps propre à cette opération est depuis la fin de décembre jusqu'à la fin d'avril, la chaleur étant excessive en

¹ Diod. lib. 1, pag. 73.

² Τὸν δὲ μουσικὸν νομιζοῦσαν οὐ μόνον ἄχρηστον ὑπάρχειν, ἀλλὰ καὶ βλαβερόν, ὡς ἂν ἐκτελέουσιν τὰς τῶν ἀνδρῶν ψυχὰς. (Diod. 1, § 81.)

³ Diod. lib. 1, pag. 67, 68.

⁴ Diod. lib. 1, pag. 67.

Égypte tout le reste de l'année. Pendant ces quatre mois ils font couver plus de trois cent mille œufs, qui ne réussissent pas tous, à la vérité, mais qui ne laissent pas de fournir à peu de frais une quantité prodigieuse de volailles. L'habileté consiste à donner aux fours un degré de chaleur convenable, et qui ne passe pas une certaine mesure. On emploie environ dix jours pour échauffer ces fours, et autant à peu près pour faire éclore les œufs. C'est une chose divertissante, disent les relations, que de voir éclore ces poulets, dont les uns ne montrent que la tête, les autres sortent de la moitié du corps, et les autres tout-à-fait; et dès qu'ils sont sortis, ils courent au travers de ces œufs; ce qui fait un vrai plaisir. On peut voir, dans les Voyages de Corneille Le Bruyn¹, ce que les différents voyageurs ont écrit sur ce sujet. Pline² en fait aussi mention; mais il paraît qu'au lieu de fours les Égyptiens anciennement faisaient éclore les œufs dans du fumier.

J'ai dit que les laboureurs surtout, et ceux qui prenaient soin des troupeaux, étaient fort considérés en Égypte, à l'exception de quelques contrées, où les derniers n'étaient point soufferts. En effet c'est à ces deux professions qu'elle devait ses richesses et son opulence. C'est une chose étonnante de voir ce que le travail et l'adresse des Égyptiens tiraient d'un pays dont l'étendue n'était pas fort considérable, mais dont le fonds était devenu, par le bienfait du Nil et par l'industrie laborieuse des habitants, d'une merveilleuse fécondité.

Il en sera toujours ainsi de tout royaume où l'attention de ceux qui gouvernent sera tournée vers le bien public. La culture des terres et la nourriture des animaux seront une source inépuisable de biens et d'avantages partout où, comme en Égypte, on se fera un devoir de les soutenir et de les protéger par principe d'état et de politique: et c'est un grand malheur qu'elles soient tombées maintenant dans un mépris général, quoique ce soient elles qui fournissent les besoins et même les délices de la vie à toutes les conditions que nous regardons comme relevées. « Car, » dit M. l'abbé Fleury dans son admirable livre des Mœurs

des Israélites, où il examine à fond la matière que je traite, « c'est le payson qui nourrit les bourgeois, les officiers de justice et de finance, les gentils hommes, les ecclésiastiques; et, de quelque détour que l'on se serve pour convertir l'argent en denrées, ou les denrées en argent, il faut toujours que tout revienne aux fruits de la terre et aux animaux qu'elle nourrit. Cependant, quand nous comparons ensemble tous ces différents degrés de conditions, nous mettons au dernier rang ceux qui travaillent à la campagne; et plusieurs estiment plus de gros bourgeois inutiles sans force de corps, sans industrie, sans aucun mérite, parce qu'ayant plus d'argent ils mènent une vie plus commode et plus délicate.

« Mais, si nous imaginons un pays où la différence des conditions ne fût pas si grande; où vivre noblement ne fût pas vivre sans rien faire, mais conserver soigneusement sa liberté, c'est-à-dire n'être sujet qu'aux lois et à la puissance publique, subsister de son fonds sans dépendre de personne, et se contenter de peu plutôt que de faire quelque bassesse pour s'enrichir; un pays où l'on méprisât l'oisiveté, la mollesse et l'ignorance des choses nécessaires pour la vie, et où l'on fût moins de cas du plaisir que de la santé et de la force du corps, en ce pays-là il serait bien plus honnête de labourer ou de garder un troupeau que de jouer ou se promener toute la vie. » Or il ne faut point recourir à la république de Platon pour trouver des hommes en cet état. C'est ainsi qu'a vécu la plus grande partie du monde pendant près de quatre mille ans, non-seulement les Israélites, mais les Égyptiens, les Grecs, les Romains, c'est-à-dire les nations les plus policées, les plus sages, les plus guerrières, les plus éclairées en tout genre. Elles nous apprennent toutes le cas que nous devrions faire de la culture des terres et du soin des troupeaux: dont l'une, sans parler du chanvre et du lin d'où l'on tire les toiles, nous fournit, par les grains, les fruits, les légumes, une nourriture non-seulement abondante, mais délicate; et l'autre, outre les viandes exquis dont il couvre nos tables, met presque seul en mouvement les manufactures et le commerce par le moyen des cuirs et des étoffes.

¹ Tom. 2, pag. 612.

² Lib. 10, cap. 51.

L'intention des princes, pour l'ordinaire, et leur intérêt certainement, est qu'on ménage et qu'on favorise les gens de la campagne, qui soutiennent à la lettre le poids du jour et de la chaleur, et qui supportent une grande partie des charges du royaume; mais les bonnes intentions des princes sont souvent frustrées par l'insatiable et impitoyable avidité de ceux qui sont chargés du recouvrement de leurs deniers. L'histoire nous a conservé une belle parole de Tibère à ce sujet. Un gouverneur du pays même dont nous parlons ici ¹, c'est-à-dire de l'Égypte, ayant augmenté l'imposition annuelle que payait la province, sans doute pour faire sa cour à l'Empereur, et lui ayant envoyé une somme plus considérable qu'à l'ordinaire, Tibère, qui, dans ses premières années, pensait ou du moins parlait bien, lui répondit que son intention était qu'on tondît ses brebis, et non qu'on les écorchât ².

CHAPITRE VI.

DE LA FÉCONDITÉ DE L'ÉGYPTE.

Je ne parlerai ici que de quelques plantes particulières à l'Égypte, et de l'abondance du blé qui y croissait.

Papyrus ³. C'est une plante qui pousse quantité de tiges triangulaires hautes de six ou sept coudées. Les anciens ont écrit d'abord sur des feuilles de palmier, puis sur des écorces d'arbre, d'où est venu le mot *liber* : après cela sur des tablettes enduites de cire, où l'on imprimait les caractères avec un poinçon qui avait un bout aigu pour écrire, et l'autre plat pour effacer : ce qui a donné lieu à cette expression d'Horace ⁴.

*Sæpè stylum veritas, iterum quæ digna legi sint
Scripturus.*

qui signifie que, pour faire un bon ouvrage,

il faut beaucoup effacer, beaucoup corriger. Enfin on introduisit l'usage du papier. C'était des feuilles propres à écrire, faites de l'écorce de la plante dont nous parlons, *papyrus*, appelée autrement *byblus* :

*Nondum fluminea Memphis contexere byblis
Noverat* ⁵.

Merveilleuse invention ⁶, dit Pline, qui est d'un si grand usage dans la vie, qui fixe la mémoire des faits, et qui immortalise les hommes! Varron l'attribue à Alexandre-le-Grand, lorsqu'il bâtit Alexandrie : mais elle est bien plus ancienne que lui; il ne fit que la rendre plus commune. Le même Pline ajoute qu'Eumène, roi de Pergame, substitua le parchemin au papier, par jalousie contre Ptolémée, roi d'Égypte, se piquant de l'emporter par ce moyen sur sa bibliothèque, dont les livres n'étaient que de papier. Le parchemin est une peau de mouton ou de bétier préparée pour écrire; on l'appelle *pergamenum*, à cause qu'il a été inventé par les rois de Pergame. Tous les anciens manuscrits sont sur du parchemin, ou sur du vélin, qui est une peau de veau plus délicate que le parchemin ordinaire. C'est une chose curieuse de voir comment notre papier, qui est si blanc et si fin, se fait de vieux haillons et de sales chiffons qu'on ramasse dans les rues. La plante nommée *papyrus* servait aussi à faire des voiles de vaisseau, des cordages, des habits, des couvertures, etc.

Linum. Le lin ⁷ est une plante dont l'écorce est pleine de filets qui servent à faire de la toile défilée. On avait en Égypte une adresse merveilleuse pour le préparer et le travailler, les fils qu'on en tirait étant d'une si grande finesse, qu'ils échappaient presque à la vue. Les prêtres n'y étaient vêtus que de lin, et jamais de laine, et c'était aussi l'habillement ordinaire des personnes considérables. On en faisait un grand commerce, et il s'en transportait beaucoup dans les pays étrangers. Ce travail occupait un grand nombre de personnes en Égypte, sur-

¹ Diodor. lib. 57, pag. 608.

² *Κίριςται ποῦ τὰ πρόβατα, ἀλλ' οὐκ ἀποχόρον-
θαι βούονται.*

³ Plin. lib. 13, c. 11.

⁴ S. lib. 10, lib. 1.

⁵ Lucan.

⁶ « Postea promiscuè posuit usus rei, quæ constat immortalitas hominum... Charta usu maxime humanis constat in memoria. »

⁷ Plin. lib. 19, cap. 1.

tout parmi les femmes, comme on le voit dans l'endroit d'Isaïe où ce prophète menace l'Égypte d'une affreuse sécheresse qui en fera cesser tous les travaux : *Confundentur qui operabantur linum, pectentes et textentes subtilia*¹. On voit aussi dans l'Écriture que l'un des effets de la grêle que Moïse fit tomber en Égypte fut de ruiner tout le lin qui commençait déjà à monter en graine : c'était au mois de mars.

*Byssus*². C'était une autre espèce de lin³, extrêmement fin et délié, qui était souvent teint en pourpre. Il était fort cher, et il n'y avait que les gens riches et aisés qui s'en vêtissent. Plin., qui donne la première place au lin incombustible, met celui-ci après, et dit⁴ qu'il servait à la parure et à l'ornement des dames. Il paraît, par l'Écriture sainte, que c'était de l'Égypte surtout qu'on tirait les toiles composées de cette espèce de lin : *byssus varia de Egypto texta est tibi*⁵.

Je ne parle point du *lotus*, plante fort commune et fort estimée en Égypte, dont la graine servait autrefois à faire du pain. Il y avait un autre *lotus* en Afrique, qui a donné son nom aux *Lotophages*, parce qu'ils vivaient du fruit de cet arbre, fruit d'un goût si délicieux, s'il en faut croire Homère⁶, qu'il faisait oublier à ceux qui en mangeaient toutes les douceurs de la patrie, comme Ulysse l'éprouva à son retour de Troie.

En général les légumes et les fruits étaient excellents en Égypte, et auraient pu, comme Plin le remarque, suffire seuls pour la nourriture, tant la bonté et l'abondance en étaient grandes⁷; et en effet les ouvriers ne vivaient presque d'autre chose, comme on le voit dans ceux qui travaillaient aux pyramides.

Outre ces richesses champêtres, le Nil, par

la pêche et par la nourriture des troupeaux, fournissait la table des Égyptiens de poissons exquis de toute espèce, et de viandes très succulentes. C'est ce qui fit regretter si fort l'Égypte aux Israélites, quand ils se trouvèrent dans le désert. *Qui nous donnera de la chair à manger?* disaient-ils d'un ton plaintif et séditieux¹. *Nous nous souvenons des poissons que nous mangions en Égypte presque pour rien. Les concombres, les melons, les poireaux, les ognons et l'ail nous reviennent dans l'esprit... Nous étions assis près des marmites pleines de viandes, et nous mangions du pain tant que nous voulions*².

Mais la grande et l'incomparable richesse de l'Égypte était le blé, qui la mettait en état, même dans des temps de famine presque universelle, de nourrir tous les peuples voisins, comme cela arriva sous Joseph. Dans les temps postérieurs elle fut toujours la ressource et le grenier le plus assuré de Rome et de Constantinople. On sait que la calomnie inventée contre saint Athanase, à qui l'on imputait d'avoir menacé d'empêcher à l'avenir que l'on ne transportât du blé d'Alexandrie à Constantinople, fit entrer en fureur contre ce saint évêque l'empereur Constantin, parce qu'il savait que cette ville ne pouvait subsister sans les convois d'Égypte. C'est la même raison qui porta toujours les empereurs romains à prendre un si grand soin de l'Égypte, qu'ils regardaient comme la mère nourricière de Rome.

Cependant le même fleuve qui a mis cette province en état de nourrir et de faire subsister les deux villes du monde les plus peuplées, la réduisait quelquefois elle-même à une affreuse famine; et il est étonnant que la sage prévoyance de Joseph, qui, dans des temps d'abondance, avait mis en réserve des blés pour des années de stérilité, n'ait point appris à ces politiques si vantés à se précautionner par une pareille industrie contre les variétés et les incertitudes du Nil. Plin le jeune, dans le panégyrique de Trajan, nous fait une peinture admirable de l'extrémité où la famine réduisit cette province sous cet empereur, et de la généreuse libéralité qu'il fit paraître pour la soulager. On ne sera pas fâché d'en voir ici un

¹ Is. 19. 9. — Exod. 9. 31.

² Plin. *Ibid.*

³ Il est généralement reconnu aujourd'hui que le byssus était le coton. L'Égypte fut en ce moment un assez grand commerce de ce produit. E. B.

⁴ « *Proximus byssino, melleum maxime delictis...* »

⁵ Ezech. 27.

⁶ Odyss. lib. 9, v. 84-102.

⁷ « *Ægyptus frugum quidem fertilissima, sed ut propè sit ita carere possit, tanta est ciborum ex herbis abundantia* » (Plin., lib. 21, cap. 15.)

¹ Num. 11, 4, 5.

² Exod. 16, 5.

extraît, qui rendra moins les expressions que les pensées.

L'Égypte, dit Plin, qui se glorifiait de n'avoir besoin, pour nourrir et faire croître ses grains, ni des pluies, ni du ciel, et qui se croyait assurée pour toujours de se disputer aux terres les plus fertiles, fut condamnée à une sécheresse inopinée, et à une funeste stérilité, parce que l'inondation du Nil, source et mesure certaine de l'abondance, beaucoup moins étendue qu'à l'ordinaire, avait laissé à sec la plupart des terres. Pour-lors elle implora le secours du prince, comme elle avait coutume d'attendre celui du fleuve¹. Le délai ne dura que ce qu'il fallut de temps au courrier pour porter à Rome cette triste nouvelle; et il semblait que ce malheur n'était arrivé que pour faire paraître avec plus d'éclat la bonté de César. C'était une ancienne et commune opinion, que notre ville ne pouvait subsister que par les vivres qu'elle tirait d'Égypte. Cette nation vaine et fastueuse se vantait de nourrir, toute vaincue qu'elle était, ses vainqueurs, d'avoir leur sort entre ses mains, et de régler par son fleuve leur bonne ou mauvaise destinée. Nous avons rendu au Nil ses moissons, et lui avons renvoyé ses convois². Que l'Égypte apprenne donc, par son expérience, qu'elle ne nous est point nécessaire, mais qu'elle est notre esclave: qu'elle sache que ce n'est pas tant des vivres qu'elle nous envoie qu'un tribut qu'elle nous paie; et qu'elle n'oublie jamais que nous pouvons bien nous passer de l'Égypte, mais que l'Égypte ne peut point se passer de nous. C'en était fait de cette province si fertile, si elle eût encore été libre. Elle a trouvé un sauveur et un père dans son maître. Étonnée de voir ses greniers remplis sans le travail de ses laboureurs, elle n'a su d'où lui pouvaient venir ces richesses étrangères et gratuites. La disette de peuples si éloignés de nous, et secourus si promptement, n'a servi qu'à faire mieux sentir quel

avantage c'est que d'être sous notre empire. Le Nil³ a pu, dans d'autres temps, couvrir d'une plus grande inondation les campagnes d'Égypte, mais il n'a jamais coulé plus abondamment pour la gloire des Romains. Puisse le ciel, content d'avoir mis à une telle épreuve et la patience des peuples, et la bonté du prince, rendre pour toujours à l'Égypte son ancienne fécondité!

Le reproche que Plin fait ici aux Égyptiens, d'avoir une vaine et folle complaisance dans les inondations de leur Nil, marque un de leurs caractères les plus particuliers, et me fait souvenir d'un bel endroit d'Ézéchiel⁴, où Dieu parle ainsi à Pharaon, l'un de leurs rois: « Je viens à toi, grand dragon, qui te couches « au milieu de tes fleuves, et qui dis: Le fleuve « est à moi, c'est moi qui l'ai fait, c'est moi- « même qui me suis créé. » *Ecce ego ad te, Pharaon, rex Aegypti, draco magne, qui cubas in medio fluminum tuorum, et dicis: Meus est fluvius, et ego feci eum, et ego feci memetipsum.* Dieu voyait dans le cœur de ce prince un orgueil insupportable, un sentiment de sécurité, de confiance dans les inondations du Nil, d'une entière indépendance des influences du ciel, comme s'il n'eût dû les heureux effets de cette inondation qu'à ses soins et à ses travaux, ou à ceux de ses prédécesseurs: *Meus est fluvius, et ego feci eum.*

Avant que de terminer cette seconde partie, qui regarde les mœurs des Égyptiens, je crois devoir avertir les lecteurs de se rendre attentifs à différents traits répandus dans l'histoire d'Abraham, de Jacob, de Joseph, de Moïse, qui confirment et éclaircissent une partie de ce que nous trouvons dans les auteurs profanes sur ce sujet. Ils y remarqueront la police parfaite qui régnait en Égypte, soit à la cour, soit dans le reste du royaume; la vigilance du prince, qui était averti de tout, qui avait un conseil réglé, des ministres choisis, des troupes toujours bien entretenues, et de toute sorte, infanterie, cavalerie, chariots armés en guerre; des Intendants dans toutes les provinces; des gardes des greniers publics, des

¹ « Inundatione, id est ubertate regio fraudata, sic opem Caesaris invocavit, ut solet annem suum. »

² « Percrebuerat antiquitas, urbem nostram nihil opibus Aegypti nisi sustentarique non posse. Superbiebas ventosa et insolens natio, quod victorem quidem populum pasceret tamen, quodque in suo flumine, in suis manibus, vel abundantia nostra vel fames esset. Refudimus Nilo suos copias. Recepi frumenta quæ miserat, deportatasque messes revelli. »

³ « Nilus Aegyptio quidem impet, sed gloria nostræ nunquam largior fluxit. »

⁴ Ezéch. 29. v. 3 et 9.

dispensateurs exacts du blé, qui le distribuaient avec grand ordre; une cour formée avec tous les officiers de la couronne, capitaine des gardes, grand échanson, grand panetier, en un mot tout ce qui compose la maison d'un prince et qui fait l'éclat d'une cour brillante. Ils y ad-

mireront plus que tout cela encore la crainte des menaces de Dieu¹, inspecteur de toutes les actions, et juge des rois mêmes; et l'horreur de l'adultère, reconnu comme un crime capable de faire périr un royaume.

TROISIÈME PARTIE.

HISTOIRE DES ROIS D'ÉGYPTE.

Il n'y a point dans toute l'antiquité d'histoire plus obscure ni plus incertaine que celle des premiers rois d'Égypte. Cette nation fastueuse, et follement entêtée de son antiquité et de sa noblesse¹, trouvait qu'il était beau de se perdre dans un abîme infini de siècles, qui semblait l'approcher de l'éternité. Si on l'en croit, les dieux d'abord, ensuite les demi-dieux ou héros, la gouvernèrent successivement pendant l'espace de plus de vingt mille ans. On sent assez combien cette prétention est vaine et fabuleuse.

Après les dieux et demi-dieux régnèrent des hommes égyptiens, dont Manéthon nous a laissé trente dynasties ou principautés. Ce Manéthon était Égyptien, grand-prêtre et garde des archives sacrées de l'Égypte; il avait été instruit dans les lettres grecques. Il a écrit l'histoire des Égyptiens, et l'a tirée, à ce qu'il dit, des écrits de Mercure, et des autres anciens mémoires conservés dans les archives des temples. Il avait composé cet ouvrage sous le règne et par l'ordre de Ptolémée Philadelphe. Si l'on suppose les trente dynasties de Manéthon successives, elles composent plus de cinq mille trois cents ans jusqu'au règne d'Alexandre, ce qui est manifestement convaincu de fausseté. D'ailleurs on voit dans Ératosthène², appelé à Alexandrie par Ptolémée Évergète, une liste de trente-huit rois thébains, tous différents de ceux de Manéthon. Le soin d'éclaircir ces difficultés a beaucoup

exercé les savants. La voie la plus sûre de concilier ces contradictions est de supposer, comme le font maintenant presque tous ceux qui traitent cette matière, que les rois dont il est parlé dans les différentes dynasties ne se sont pas tous succédé les uns aux autres, mais que plusieurs ont régné en même temps dans des contrées différentes. Il y a eu en Égypte quatre dynasties principales : celle de Thèbes, celle de Thin, celle de Memphis, et celle de Tanis. Je ne ferai point ici le dénombrement des rois qui y ont régné : l'histoire ne nous en a presque conservé que les noms. Je ne rapporterai que ce qui me paraîtra propre à éclaircir et à instruire les jeunes gens, pour qui principalement j'écris; et je m'arrêterai surtout à ce qu'Hérodote et Diodore de Sicile nous apprennent des rois d'Égypte, sans même y garder une suite fort exacte, du moins dans les commencements de cette histoire, qui sont fort obscurs, et sans me mettre en devoir de concilier ces deux historiens. Leur dessein, surtout d'Hérodote, a été, non de donner une suite exacte des rois d'Égypte, mais seulement d'indiquer ceux dont l'histoire leur a paru plus intéressante et plus instructive. Je suivrai le même plan; et j'espère qu'on ne me saura pas mauvais gré de n'être point entré moi-même, et de n'avoir point engagé avec moi les jeunes gens, dans un labyrinthe de difficultés qui est presque sans issue, et d'où les plus habiles ont bien de la peine à se tirer quand ils veulent suivre le fil de l'histoire et fixer des dates

¹ Diod. lib. 1, pag. 41.

² Il était de Cyrène.

¹ Gen. 12, 10-20;

assurés. Les curieux pourront consulter les savants ouvrages ¹ où cette matière est traitée à fond.

Je dois avertir dès le commencement qu'Hérodote, sur la foi des prêtres égyptiens qu'il avait consultés, rapporte beaucoup d'oracles et de faits singuliers qu'un lecteur éclairé ne prendra que pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire pour des fables.

L'histoire ancienne d'Égypte contient 2158 ans, et elle se divise naturellement en trois parties.

La première commence à l'établissement de la monarchie égyptienne, fondée par Mènes ou Mesraïm, fils de Cham, l'année du monde 1816, et finit à la destruction de cette même monarchie par Cambyse, roi de Perse, l'an 3579; et cette première partie comprend 1663 ans.

La seconde partie est mêlée avec l'histoire des Perses et des Grecs, et s'étend jusqu'à la mort d'Alexandre-le-Grand, arrivée en 384, et renferme par conséquent 202 ans.

La troisième est celle où s'est élevée en Égypte une nouvelle monarchie sous les Lagides, c'est-à-dire sous les Ptolémées, descendants de Lagos, jusqu'à la mort de Cléopâtre, dernière reine d'Égypte, en 3974; et ce dernier espace renferme 293 ans.

Je ne traiterai ici que la première partie, réservant les deux autres pour les temps qui leur sont propres.

ROIS D'ÉGYPTÉ.

MÈNÈS². Tous les historiens conviennent que Mènes est le premier roi d'Égypte. On prétend, et ce n'est point sans fondement, qu'il est le même que Mesraïm, fils de Cham.

Cham était le second fils de Noë. Lorsque la famille de ce dernier, après la folle entreprise de la tour de Babel, se dispersa en différentes contrées, Cham tourna du côté de l'Afrique; et c'est lui sans doute qui dans la suite y fut

honoré comme dieu sous le nom de Jupiter Ammon. Il avait quatre enfants³: Chus, Mesraïm, Phuth et Canaan. Chus s'établit en Éthiopie; Mesraïm dans l'Égypte, qui, dans l'Écriture, est le plus souvent appelée de son nom et de celui de Cham son père; Phuth, dans la partie de l'Afrique qui est à l'occident de l'Égypte; et Canaan, dans le pays qui depuis a porté son nom. Les Cananéens sont certainement le même peuple que les Grecs nomment presque toujours Phéniciens, sans qu'on puisse rendre raison ni de ce nom étranger, ni de l'oubli du véritable.

Je reviens à Mesraïm. On convient que c'est le même que Mènes, que tous les historiens⁴ donnent pour le premier roi d'Égypte. Ils disent que c'est lui qui y établit le premier le culte des dieux et les cérémonies des sacrifices.

Busiris, assez long-temps après, bâtit la fameuse ville de Thèbes, et y établit le siège de l'empire. Nous avons parlé ailleurs de la magnificence et des richesses de cette ville. Ce n'est pas le Busiris connu par sa cruauté.

OSYMANDYAS. Diodore⁵ décrit fort au long plusieurs édifices magnifiques que ce prince avait fait construire, dont l'un entre autres était orné de sculptures et de peintures d'une beauté parfaite, qui représentaient son expédition contre les Bactriens, peuple de l'Asie, qu'il avait attaqués avec une armée de quatre cent mille hommes de pied, et de vingt mille chevaux. On y voyait, dans un autre endroit, une assemblée de juges, dont le président portait au cou une image de la Vérité, qui avait les yeux fermés, et avait autour de lui un grand nombre de livres; symbole énergique, qui marquait que les juges devaient être instruits des lois, et juger sans acception de personnes⁶.

On y avait peint aussi le roi, qui offrait aux dieux l'or et l'argent qu'il tirait chaque année des mines d'Égypte, qui montaient à la somme de seize millions⁷.

¹ Gen. 10, 6.

² Herod. lib. 2, cap. 99. — Diod. lib. 1, pag. 42.

³ Lib. 2, pag. 41, 43.

⁴ Voir la description de l'Égypte; l'ouvrage de M. Jomard; les lettres de M. Champollion jeune sur l'Égypte, et l'ouvrage de M. Rosellini.

⁵ D'habiles commentateurs ont pensé que Rollin, d'après Diodore, avait voulu dire trois mille deux cent myriades de mines. Ce nombre de mines égyptiennes repré-

¹ La chronique du chevalier Marsham; les ouvrages de P. Pezron; les dissertations du P. Tournemine, et celles de M. l'abbé Sevin. (A ces auteurs, il faut ajouter les écrivains modernes qui se sont occupés de l'Égypte, notamment M. Champollion jeune. E. B.)

² An. M. 1816; av. J. C. 2188.

Non loin de là paraissait une magnifique bibliothèque, la plus ancienne dont il soit parlé dans l'histoire; elle avait pour titre : *le trésor des remèdes de l'âme*. Près de cette bibliothèque on avait placé des statues de tous les dieux d'Égypte, à chacun desquels le roi offrait des présents convenables; par où il semblait vouloir annoncer à la postérité que pendant sa vie il avait eu le bonheur de montrer toujours beaucoup de piété envers les dieux et de justice envers les hommes.

Son tombeau était d'une magnificence extraordinaire. Il était environné d'un cercle d'or qui avait une coudée de large, et trois cent soixante-cinq coudées de circuit, sur chacune desquelles étaient marqués le lever et le coucher du soleil, de la lune et des autres constellations; car dès-lors les Égyptiens divisaient l'année en douze mois, chacun de trente jours, et après le douzième mois, ils ajoutaient chaque année cinq jours et six heures. Or, ne savait ce qu'on devait le plus admirer dans ce superbe monument, ou la richesse de la matière, ou l'art et l'industrie des ouvriers.

UCHONÉS, l'un des successeurs d'Osymandyas¹ bâtit la ville de Memphis. Elle avait cent cinquante stades de circuit, c'est-à-dire plus de sept lieues. Il la plaça à la pointe du Delta, à l'endroit où le Nil se partage en plusieurs branches. Du côté du midi, il fit une levée fort haute. À droite et à gauche, il creusa des fossés très profonds pour y recevoir le fleuve. Ils étaient revêtus de pierres, et, du côté de la ville, rehaussés par de fortes chaussees : le tout pour mettre la ville en sûreté et contre les inondations du Nil, et contre les attaques des ennemis. Une ville si avantageusement située, et si bien fortifiée, qui était comme la clé du Nil, et qui par là dominait

sur tout le pays, devint bientôt la demeure ordinaire des rois. Elle demeura en possession de cet honneur jusqu'au temps où Alexandre-le-Grand fit bâtir Alexandrie.

MORIS. C'est lui qui construisit ce lac si fameux qui porta son nom. Nous en avons parlé ci-devant.

L'Égypte avait été long-temps gouvernée par des princes nés dans le pays même, lorsque des étrangers², qu'on nomma rois-pasteurs, en langue égyptienne *Ayces*, Arabes ou Phéniciens, s'emparèrent d'une grande partie de la basse Égypte et de Memphis : mais ils ne furent point maîtres de la haute Égypte, et le royaume de Thèbes subsista toujours jusqu'au temps de Sésostris. La domination de ces rois étrangers dura environ 260 ans.

C'est sous l'un d'eux, appelé dans l'Écriture Pharaon³, nom commun à tous les rois d'Égypte qu'Abraham passa dans ce pays avec Sara sa femme, qui y courut un grand risque, parce que le prince, informé de sa rare beauté, et ne la croyant que sœur et non épouse d'Abraham, l'avait fait enlever.

THERMOSIS, ou Amosis, ayant chassé les rois-pasteurs⁴ régna dans la basse Égypte.

Long-temps après⁵, Joseph fut mené en Égypte par des marchands ismaélites, vendu à Putiphar, et, par une suite d'événements merveilleux, conduit à une suprême autorité, et élevé à la première place du royaume. Je ne dis rien ici de son histoire, qui est connue de tout le monde. J'avertis seulement que Justin⁶ qui n'a fait qu'abrégier Trogue Pompée, historien excellent du temps d'Auguste, remarque que Joseph, le dernier des enfants de Jacob, que ses frères, par envie, avaient vendu à des marchands étrangers, ayant reçu du ciel l'intelligence des songes et la connaissance de l'avenir, sauva, par sa rare prudence, l'Égypte de la famine dont elle était menacée, et fut extrêmement considéré du roi.

Jacob y passa aussi avec toute sa famille⁷, qui fut toujours bien traitée par les Égyptiens

seule onze millions et demi de kilogrammes qui valent huit cent quatre-vingt millions; ce chiffre est peu vraisemblable. C'est été là une somme de richesse énorme jetée chaque année dans la circulation. Les mines de toute l'Amérique, même pendant le temps de leur haute prospérité, n'ont pas donné plus de deux cent dix à deux cent vingt millions. Les mines d'or de l'Oural, en Russie, qui passent pour riches, ne donnent aujourd'hui que quinze à dix-huit millions. Rollin a eu raison de corriger le chiffre de l'auteur original; mais il devait dire sur quelles données il basait le sien. E. B.

¹ Diod. pag. 40.

² An. M. 1930; av. J. C. 2064.

³ Gen. 12, 10-20. — An. M. 2061; av. J. C. 1920.

⁴ An. M. 2170; av. J. C. 1826.

⁵ An. M. 2276; av. J. C. 1728.

⁶ Lib. 36, cap. 2.

⁷ An. M. 2298; av. J. C. 1706.

pendant qu'ils conservèrent le souvenir des services importants que Joseph leur avait rendus. Mais, dit l'Écriture¹, après la mort de Joseph il s'éleva un nouveau roi, à qui Joseph était inconnu.

RAMSÈS-MIAMUN était, selon Ussérius, le nom de ce nouveau roi connu dans l'Écriture sous celui de Pharaon². Il régna pendant soixante-six ans, et fit souffrir aux Israélites des maux infinis. « Il établit, dit l'Écriture³, des intendants des ouvrages, afin qu'ils accablent les Hébreux de fardeaux insupportables. Et ils bâtirent à Pharaon des villes pour servir de magasins⁴, savoir : Phithom et Ramsès... Les Égyptiens haïssaient les enfants d'Israël : ils les affligeaient en leur insultant ; et ils leur rendaient la vie ennuyeuse en les employant à des travaux pénibles de boue, de mortier et de brique, et à toutes sortes d'ouvrages de terre dont ils étaient accablés. » Ce roi avait deux fils, Aménophis et Busiris.

AMÉNOPHIS, qui était l'aîné, lui succéda⁵. C'est ce Pharaon sous qui les Israélites sortirent d'Égypte, et qui fut submergé au passage de la mer Rouge.

Selon le P. Tournemine, Sésostris, dont nous parlerons bientôt, est celui des rois d'Égypte qui commença la persécution contre les Israélites, et qui les accabla de travaux pénibles ; ce qui est très conforme à ce que Diodore remarque de ce prince, qu'il n'employa dans les ouvrages qu'il fit en Égypte que des étrangers. Ainsi l'on peut mettre le grand événement du passage de la mer Rouge sous Phéron⁶ son fils ; et le caractère d'impiété que lui donne Hérodote rend cette conjecture très vraisemblable. Le plan que je me suis proposé me dispense d'entrer dans ces discussions de chronologie.

Diodore⁷, en parlant de la mer Rouge, dit

¹ Exod. 18.

² An. M. 2127 ; av. J. C. 1577.

³ Exod. 1:11-14.

⁴ Hébr. *urbes thesaurorum* ; Sept. *urbes munitas*. Ces villes étaient destinées pour y mettre en réserve le blé, l'huile et les autres richesses de l'Égypte. *Vatab*

⁵ An. M. 2404 ; av. J. C. 1510. — An. M. 2513 ; av. J. C. 1191.

⁶ Ce nom ressemble fort à celui de Pharaon, qui était commun aux rois d'Ég. ; pte.

⁷ Lib. 3, pag. 71.

une chose bien digne de remarque. Il y avait, observe cet historien, dans tout le pays, une ancienne tradition transmise des pères aux enfants depuis plusieurs siècles, qu'autrefois, par un reflux extraordinaire, la mer avait été entièrement desséchée, en sorte qu'on en voyait le fond, et que bientôt après, les eaux, par un flux violent, avaient repris leur première place. Il est évident que c'est le passage miraculeux de la mer Rouge sous Moïse qui est ici désigné ; et j'en fais la remarque exprès pour avertir les jeunes gens de ne pas laisser échapper, dans la lecture des auteurs, ces traces précieuses d'antiquité, surtout quand elles ont, comme celle-ci, quelque rapport à la religion.

Ussérius dit qu'Aménophis laissa deux fils, l'un nommé Séthosis ou Sésostris, l'autre Armatis. Les Grecs l'ont appelé Bélus, et ses deux enfants, Égyptus et Danaus.

Sésostris¹ a été non-seulement l'un des plus puissants rois qu'ait eus l'Égypte, mais l'un des plus grands conquérants que vante l'antiquité².

Son père, ou par instinct, ou par humeur, ou, comme le disent les Égyptiens, par l'autorité d'un oracle, conçut le dessein de faire de son fils un conquérant. Il s'y prit à la manière des Égyptiens, c'est-à-dire avec grandeur et noblesse. Tous les enfants qui naquirent le même jour que Sésostris furent amenés à la cour par ordre du roi. Il les fit élever comme ses enfants, et avec les mêmes soins que Sésostis, près duquel ils étaient nourris. Il ne pouvait lui donner de plus fidèles ministres, ni des officiers plus zélés pour le succès de ses armes. On les accoutuma surtout, dès l'âge le plus tendre, à une vie dure et laborieuse, pour les mettre en état de soutenir un jour avec facilité les fatigues de la guerre. On ne leur donnait pas à manger qu'auparavant ils n'eussent fait à pied ou à cheval une course considérable. La chasse était leur exercice le plus ordinaire.

Ellén³ remarque que Sésostis fut instruit par Mercure⁴, et qu'il apprit de lui la politique et l'art de régner. Ce Mercure est celui que les Grecs ont appelé Trismégiste, c'est-à-dire

¹ Herod. lib. 2, cap. 102-110.

² Diod. lib. 1, pag. 48-51.

³ Lib. 12, cap. 4.

⁴ Τὸ τριμύστη ἑρμηνεύειν.

trois fois grand. L'Égypte, où il était né, lui doit l'invention de presque tous les arts. Les deux ouvrages que nous avons sous son nom portent des marques si certaines de nouveauté, qu'il n'y a personne qui doute maintenant de leur supposition. Il y a encore eu un autre Mercure, fort célèbre chez les Égyptiens par ses rares connaissances, et beaucoup plus ancien que celui-ci. Jamblique, prêtre de l'Égypte, nous assure que l'usage de ce pays était de mettre sous le nom d'Hermès ou Mercure les ouvrages et les inventions que l'on donnait au public.

Quand Sésostris fut plus âgé, son père lui fit faire son apprentissage par une guerre contre les Arabes. Ce jeune prince y apprit à supporter la faim et la soif, et soumit cette nation, jusqu'alors indomptable. La jeunesse élevée avec lui le suivit toujours dans toutes ses campagnes.

Accoutumé aux travaux guerriers par cette conquête, son père le fit tourner vers l'occident de l'Égypte. Il attaqua la Libye, et la plus grande partie de cette vaste région fut subjuguée.

Sésostris¹. En ce temps son père mourut, et le laissa en état de tout entreprendre. Il ne conçut pas un moindre dessein que celui de la conquête du monde; mais avant que de sortir de son royaume, il avait pourvu à la sûreté du dedans, en gagnant le cœur de tous ses peuples par la libéralité, par la justice, et par des manières douces et populaires. Il n'eut pas moins de soin de ménager les officiers et les soldats, qui devaient toujours être prêts à répandre leur sang pour lui, persuadé qu'il ne pourrait réussir dans ses entreprises, s'ils n'étaient fortement attachés à sa personne par les liens de l'estime, de l'affection, et même de l'intérêt. Il divisa tout le pays en trente-six gouvernements (on les appelait des *nomes*), et il les donna à des personnes du mérite et de la fidélité desquelles il était assuré.

Cependant il faisait ses préparatifs. Il levait des troupes, et leur donnait pour capitaines les officiers les plus braves et les plus estimés, et surtout les jeunes gens que son père avait fait nourrir avec lui. Il y en avait dix-sept cents,

capables d'inspirer aux troupes le courage, l'amour de la discipline, et le zèle pour le service du prince. Son armée montait à six cent mille hommes de pied, et vingt-quatre mille chevaux, sans compter vingt-sept mille chars armés en guerre.

Il commença son expédition par l'Éthiopie, située au midi de l'Égypte. Il la rendit tributaire, et obligea les peuples de lui payer tous les ans une certaine quantité d'ébène, d'ivoire et d'or.

Il avait équipé une flotte de quatre cents voiles. L'ayant fait avancer sur la mer Rouge, il se rendit maître des îles, et de toutes les villes placées sur le bord de la mer. Pour lui, il marcha à la tête de son armée de terre. Il parcourut et soumit l'Asie avec une rapidité étonnante, et pénétra dans les Indes plus loin qu'Hercule et que Bacchus, et plus loin que ne fit depuis Alexandre, puisqu'il soumit le pays au-delà du Gange, et s'avança jusqu'à l'Océan. On peut juger par là si les pays voisins lui résistèrent. Les Scythes, jusqu'au Tanais, lui furent assujettis, aussi bien que l'Arménie et la Cappadoce. Il laissa une colonie dans l'ancien royaume de Colchos, situé vers la partie orientale de la mer Noire, où les mœurs d'Égypte sont toujours demeurées depuis. Hérodote a vu dans l'Asie mineure, d'une mer à l'autre, les monuments de ses victoires. On lisait en plusieurs pays cette inscription gravée sur des colonnes : *Sésostris, le roi des rois et le seigneur des seigneurs, a conquis ce pays par ses armes.* Il y en avait jusque dans la Thrace, et il étendit son empire depuis le Gange jusqu'au Danube. Il y eut des peuples qui défendirent courageusement leur liberté : d'autres cédèrent sans résistance. Sésostris eut soin de marquer dans ses monuments cette différence en figures hiéroglyphiques, à la manière des Égyptiens.

La difficulté des vivres l'arrêta dans la Thrace, et l'empêcha d'entrer plus avant dans l'Europe. On remarque un caractère singulier dans ce conquérant, qui ne songea pas, comme les autres, à maintenir sa domination sur les nations vaincues, mais qui, se bornant à la gloire de les avoir assujetties et dépouillées, après avoir couru le monde pendant neuf ans, se renferma presque dans les anciennes bornes de l'Égypte, à l'exception de quelques provinces

¹ An. M. 2543; av. J. C. 1491

voisins : car on ne voit par aucun vestige que ce nouvel empire ait subsisté, ni sous lui, ni sous ses successeurs.

Il revint donc chargé des dépouilles de tous les peuples vaincus, traînant après lui une multitude infinie de captifs, et couvert de gloire plus que ne l'avait jamais été aucun de ses prédécesseurs ; j'entends de cette gloire qui consiste à faire beaucoup parler de soi, à envahir par les armes et par la violence un grand nombre de provinces, et souvent à faire bien des malheureux. Il récompensa les officiers et les soldats avec une magnificence vraiment royale, traitant chacun selon sa qualité et son mérite. Il se faisait un plaisir, et regardait comme un devoir, de mettre les compagnons de ses victoires en état de jouir paisiblement le reste de leur vie d'un doux loisir, juste fruit de leurs travaux.

Pour lui, toujours occupé du soin de sa réputation, et encore plus du désir de rendre sa puissance utile et salutaire à ses peuples, il employa le repos que la paix lui laissait, à construire des ouvrages plus propres encore à enrichir l'Égypte qu'à immortaliser son nom, et où l'art et l'industrie des ouvriers se faisaient plus admirer que l'immense grandeur des dépenses qu'on y avait faites.

Cent temples fameux, érigés en actions de grâces aux dieux tutélaires de toutes les villes, furent les premiers aussi bien que les plus illustres témoignages de ses victoires ; et il eut soin de publier par des inscriptions que ces grands ouvrages avaient été achevés sans fatiguer aucun de ses sujets. Il mettait sa gloire à les ménager, et à ne faire travailler que les captifs aux monuments de ses victoires. L'Écriture¹ remarque quelque chose de pareil en parlant des bâtiments de Salomon.

Il se piqua surtout d'orner et d'enrichir le temple de Vulcain à Péluse, en reconnaissance de la protection qu'il croyait en avoir éprouvée, lorsqu'au retour de ses expéditions, son frère lui dressa des embûches dans cette ville, et voulut le faire périr avec sa femme et ses enfants en mettant le feu à l'appartement où il était couché.

Son grand travail fut de faire construire dans toute l'étendue de l'Égypte un nombre considérable de hautes levées, sur lesquelles il bâtit de nouvelles villes, afin que les hommes et les bestiaux y pussent être en sûreté pendant les débordements du Nil.

Depuis Memphis jusqu'à la mer, il fit creuser des deux côtés du fleuve un grand nombre de canaux pour faciliter le commerce et le transport des vivres, et pour établir une communication aisée entre les villes les plus éloignées les unes des autres ; outre quo par là il rendit l'Égypte inaccessible à la cavalerie des ennemis, qui avait coutume auparavant de l'infester par de fréquentes irruptions.

Il fit plus : pour mettre le pays à l'abri des incursions des Syriens et des Arabes, qui en sont fort voisins, il fortifia tout le côté de l'Égypte qui est tourné vers l'orient, depuis Péluse jusqu'à Héliopolis, c'est-à-dire plus de sept lieues en longueur.

On pourrait regarder Sésostris comme un des héros les plus illustres et les plus vantés de l'antiquité, s'il n'avait lui-même terni l'éclat de ses exploits guerriers et de ses vertus pacifiques par une soif de gloire et par une aveugle complaisance dans sa grandeur, qui lui firent oublier qu'il était homme. Les rois et les chefs des nations subjuguées venaient, dans de certains temps marqués, rendre hommage à leur vainqueur, et lui payer les tributs qu'on leur avait imposés. En toute autre occasion, il les traitait avec assez de douceur et de bonté ; mais, quand il allait au temple ou qu'il entraît dans la ville, il faisait atteler à son char ces rois et ces princes quatre à quatre, au lieu de chevaux, et se croyait bien grand de se faire ainsi traîner par les maîtres et les seigneurs des autres nations. Ce qui m'étonne le plus, c'est que l'historien Diodore mette cette folle et inhumaine vanité au nombre de ses plus éclatantes actions.

Devenu aveugle dans sa vieillesse, il se donna la mort à lui-même, après avoir régné trente-trois ans, et laissa l'Égypte extrêmement riche. Son empire pourtant ne passa point la quatrième génération ; mais il restait encore du temps de Tibère¹ des monuments

¹ « Porro de filijs Israel non posuit ut servirent operibus regis. » (2 Paral. 8, 9.)

¹ Tacit. Annal. lib. 2, cap. 60.

magnifiques qui marquaient l'étendue qu'il avait eue du vivant de Sésostris, aussi bien que la quantité des tributs qu'on lui payait.

Je reprends quelques faits particuliers arrivés dans le temps dont je viens de parler, que j'ai omis pour ne point interrompre le fil de l'histoire, et que je me contenterai d'indiquer ici simplement.

Vers le temps dont nous parlons¹, les peuples d'Égypte s'établirent dans divers endroits de la terre. La colonie que Cécrops amena d'Égypte fonda douze villes ou plutôt douze bourgs, dont il composa le royaume d'Athènes.

Nous avons remarqué que le frère de Sésostris, appelé par les Grecs Danaüs, lui avait dressé des embûches et avait voulu le faire périr lorsqu'après ses conquêtes il revint en Égypte. Son dessein n'ayant pas réussi², il fut obligé de prendre la fuite. Il se retira dans le Péloponnèse, où il s'empara du royaume d'Argos, fondé près de quatre cents ans auparavant par Inachus.

Busiris³, frère d'Aménophis, si célèbre chez les anciens pour sa cruauté, exerçait alors sa tyrannie en Égypte sur les bords du Nil, et égorgéait impitoyablement tous les étrangers qui abordaient dans le pays : ce fut apparemment pendant l'absence de Sésostris.

Vers le même temps⁴, Cadmus porta de Syrie en Grèce l'invention des lettres. Quelques-uns prétendent que ces lettres étaient les égyptiennes, et que Cadmus lui-même était d'Égypte, et non de Phénicie ; et les Égyptiens, qui se disent inventeurs de tout, et qui vantent leur antiquité par-dessus celle de tous les autres peuples, n'ont pas manqué d'attribuer à leur Mercure l'invention des lettres. La plupart des savants conviennent que Cadmus porta en Grèce les lettres syriennes ou phéniciennes, et que ces lettres sont les mêmes que les hébraïques, les Hébreux, qui ne faisaient qu'un petit peuple, étant compris sous le nom général de Syriens. Joseph Scaliger, dans ses

notes sur la Chronique d'Eusèbe, prouve que les lettres grecques, et celles de l'alphabet latin qui en ont été formées, tirent leur origine des anciennes lettres phéniciennes, qui sont les mêmes que les samaritaines, dont les Juifs se sont servis avant la captivité de Babylone. Cadmus ne porta que seize lettres en Grèce⁵, auxquelles on en ajouta huit autres dans la suite.

Je reviens à l'histoire des rois d'Égypte, et je les rangerai désormais dans l'ordre qu'Hérodote leur a donné⁶.

PHÉRON⁷ succéda aux états de Sésostris, mais non à sa gloire. Hérodote ne rapporte de lui qu'une action, qui marque combien il avait dégénéré des sentiments religieux de son père. Dans un débordement du Nil, qui fut extraordinaire⁸, et qui passa dix-huit coudées, indigné du dégât qu'il causerait dans le pays, il lança un javelot contre le fleuve, comme pour le châtier ; et, s'il en faut croire l'historien, il fut puni lui-même sur-le-champ de son impiété par la perte de la vue.

PROTÉE⁹. Il était de Memphis, où, du temps d'Hérodote, on voyait encore son temple, dans lequel il y avait une chapelle dédiée à Vénus l'étrangère : on conjecture que c'était Hélène.

¹ Les seize lettres que Cadmus porta en Grèce sont : α, β, γ, δ, ε, ζ, η, θ, ι, κ, λ, μ, ν, ξ, ο, π, ρ, σ, τ, υ. Palémède, à l'époque de la guerre de Troie, c'est-à-dire plus de 250 ans après Cadmus, ajouta les quatre suivantes : φ, ϑ, χ, ψ ; et Simonide, long-temps après, inventa les quatre autres, qui sont : η, ω, ζ, ψ. (PLIN lib. 8, cap. 57.)

² Je ne crois pas devoir entrer dans la discussion d'une difficulté qui serait fort embarrassante s'il fallait concilier ici la suite des rois d'Hérodote avec le sentiment d'Ussérius. Celui-ci suppose, avec plusieurs savants, que Sésostris est le fils du roi d'Égypte qui fut submergé dans la mer Rouge, dont le règne, par conséquent, a commencé l'année du monde 2543, et a duré jusqu'à l'année 2547, puisque son règne est de 33 ans. Quand on donnerait 50 ans au règne de Phéron, son fils, il resterait encore plus de 200 ans entre Phéron et Protée, qu'Hérodote dit avoir succédé immédiatement au premier, puisque Protée fut du temps du siège de Troie, dont Ussérius met la prise en 2620. Je ne sais pas si c'est parce qu'il a senti cette difficulté que, depuis Sésostris, il ne parle presque plus des rois d'Égypte. Je suppose qu'entre Phéron et Protée il y a eu un grand vide et un long intervalle. En effet Diodore (lib. 1, pag. 54) y place plusieurs rois, et il en faut dire autant de quelques-uns des rois suivants.

³ An. M. 2547 ; av. J. C. 1457.

⁴ Herod. lib. 2, cap. 111. — Herod. lib. 1, pag. 54.

⁵ An. M. 2800 ; av. J. C. 1210. — Herod. lib. 2, cap. 112-120.

¹ An. M. 2548.

² 2530.

³ 2533.

⁴ 2549.

⁵ On peut voir sur cette matière deux savantes dissertations de M. l'abbé Renaudot, insérées dans le second volume de l'histoire de l'Académie des Inscriptions.

Du temps de ce roi, Paris le Troyen, retournant chez lui avec Hélène, qu'il avait ravie, fut poussé par la tempête à une des embouchures du Nil appelée Canopique. De là il fut conduit à Memphis devant Protée, qui lui reprocha fortement le crime et la lâche perfidie dont il s'était rendu coupable en enlevant la femme de son hôte et avec elle tous les biens qu'il avait trouvés dans sa maison. Il ajouta qu'il ne s'abstenait de le faire mourir, comme son crime le méritait, que parce que les Égyptiens évitaient de souiller leurs mains dans le sang des étrangers; qu'il retiendrait Hélène avec toutes ses richesses, pour les restituer à leur légitime possesseur; que, pour lui, il eût à sortir de ses états dans l'espace de trois jours, faute de quoi il serait traité comme ennemi. La chose fut ainsi exécutée. Paris continua sa route, et arriva à Troie. L'armée des Grecs l'y suivit de près. Elle commença par sommer les Troyens de leur rendre Hélène et toutes les richesses qu'on avait emportées avec elle. Ils répondirent que ni cette princesse ni ses biens n'étaient point dans leur ville. Quelle apparence en effet, remarque Hérodote, que Priam, ce vieillard si sage, eût mieux aimé voir périr sous ses yeux ses enfants et sa patrie, que de donner aux Grecs une satisfaction aussi juste que celle qu'ils lui demandaient? Mais ils eurent beau affirmer avec serment qu'Hélène n'était point dans leur ville, les Grecs, persuadés qu'on se moquait d'eux, persistèrent opiniâtrément à ne les point croire: la Divinité, ajoute encore le même historien, voulant que les Troyens, par la destruction entière de leur ville et de leur empire, apprisent à l'univers effrayé¹, que les dieux vengent les grands crimes d'une manière éclatante. Ménélas, à son retour, passa en Égypte chez le roi Protée, qui lui rendit Hélène avec toutes ses richesses. Hérodote prouve, par quelques passages d'Homère, que le voyage de Paris en Égypte n'était point inconnu à ce poète.

RHAPSINITE. Ce qu'Hérodote² raconte du trésor que Rhampsinite, le plus riche des rois

d'Égypte, fit bâtir, et de sa descente dans les enfers, sent trop la fiction et le roman pour être rapporté ici.

Jusqu'à ce dernier roi, il y avait eu dans le gouvernement de l'Égypte quelque ombre de justice et de modération; mais, sous les deux règnes suivants, la violence et la dureté en prirent la place.

CHÉOPS et CHÉPHREN. Ces deux princes, véritablement frères par la ressemblance de leur mœurs³, semblaient avoir pris à tâche de se signaler à l'envi l'un de l'autre par une impiété ouverte à l'égard des dieux, et par une barbare inhumanité à l'égard des hommes. Le premier régna cinquante ans, et l'autre après lui cinquante-six. Ils tinrent les temples fermés pendant tout le temps de leur règne, et défendirent aux Égyptiens, sous de grosses peines, d'offrir des sacrifices. D'un autre côté, ils accablèrent leurs sujets par de durs et d'inutiles travaux, et ils firent périr un nombre infini d'hommes pour satisfaire la folle ambition qu'ils avaient d'immortaliser leur nom par des bâtiments d'une grandeur énorme et d'une dépense sans bornes. Il est remarquable que ces superbes pyramides, qui ont fait l'admiration de l'univers, étaient le fruit de l'irréligion et de l'impitoyable dureté de ces princes.

MYCÉRINUS³. Il était fils de Chéops, mais d'un caractère bien différent. Loin de marcher sur les traces de son père, il détesta sa conduite, et suivit une route tout opposée. Il rouvrit les temples des dieux, rétablit les sacrifices, s'appliqua à soulager les peuples et à leur faire oublier leurs maux passés, et il ne se crut roi que pour rendre la justice à ses sujets et pour leur faire goûter la douceur d'un règne équitable et paisible. Il écoutait leurs plaintes, essayait leurs larmes, soulageait leur misère, et se regardait moins comme le maître que comme le père des peuples: aussi en était-il infiniment chéri. Toute l'Égypte retentissait de ses louanges, et son nom était partout en vénération.

Il semble qu'une conduite si douce et si sage aurait dû lui attirer la protection des dieux. Il en fut tout autrement. Ses malheurs commen-

¹ ἡ δὲ τῶν μεγάλων ἀδικημάτων μεγάλην τιμὴν καὶ τιμωρίαν παρὰ τῶν θεῶν.

² Lib. 2, cap. 121-123.

³ Herod. lib. 2, cap. 121-123. — Diod. lib. 1, pag. 57.

² Herod. lib. 2, pag. 130-140. — Diod. pag. 58.

³ Herod. lib. 2, pag. 130-140. — Diod. pag. 58.

cèrent par la mort d'une fille unique qu'il aimait tendrement, et qui faisait toute sa consolation. Il lui fit rendre des honneurs extraordinaires qui subsistaient encore du temps d'Hérodote. Il dit que dans la ville de Sais on brûlait pendant tout le jour des parfums exquis auprès du tombeau de cette princesse, et que pendant la nuit on y conservait toujours une lampe allumée.

Il apprit par un oracle qu'il ne régnerait que sept ans; et comme il en fit ses plaintes aux dieux, en demandant pourquoi le règne de son père et de son oncle, tous deux également impies et cruels, avait été si heureux et si long; et pourquoi le sien, qu'il avait tâché de rendre le plus équitable et le plus doux qu'il lui avait été possible, devait être si court et si malheureux, il lui fut répondu que cela même en était la cause, parce que la volonté des dieux avait été que le peuple d'Égypte, en punition de ses crimes, fût maltraité et accablé de maux pendant l'espace de cent cinquante ans; et que son règne, qui aurait dû être de cinquante ans comme les précédents, avait été abrégé parce qu'il avait été trop doux. Il bâtit aussi une pyramide, mais bien moindre que celle de son père.

Aschut¹. Ce fut lui qui établit la loi sur les emprunts, par laquelle il n'est permis à un fils d'emprunter qu'en mettant en gage le corps mort de son père. Cette loi ajoute que s'il n'a soin de le retirer en rendant la somme empruntée, il sera privé pour toujours, lui et ses enfants, du droit de sépulture.

Il se piqua de surpasser tous ses prédécesseurs par la construction d'une pyramide de brique, plus magnifique, si on l'en croit, que toutes celles qu'on avait vues jusque-là. Il y fit graver cette inscription : DONNEZ-VOUS BIEN DE GARDE DE ME MÉPRISER EN ME COMPARANT AUX AUTRES PYRAMIDES FAITES DE PIERRE. JE LEUR SUIS AUTANT SUPÉRIEURE QUE JUPITER L'EST AUX AUTRES DIEUX.

En supposant que les six règnes précédents, parmi lesquels il y en a plusieurs dont Hérodote ne fixe point la durée, aient été de cent soixante-dix ans, il reste un intervalle de près de trois cents ans jusqu'au règne de Sabneus

l'Éthiopien. Je place dans cet intervalle deux ou trois faits que l'Écriture sainte nous fournit.

PHARAON¹, roi d'Égypte, donna sa fille en mariage à Salomon, roi d'Israël, qui la fit venir dans cette partie de Jérusalem appelée la ville de David, jusqu'à ce qu'il lui eût bâti un palais.

SÉSAC. Il est appelé autrement *Sésonchis*.

C'est vers lui que se réfugia Jéroboam, pour éviter la colère de Salomon, qui voulait le faire mourir². Jéroboam demeura en Égypte jusqu'à la mort de Salomon, après laquelle il retourna à Jérusalem; et, s'étant mis à la tête des révoltés, il enleva à Roboam, fils de Salomon, dix tribus, dont il se fit déclarer roi.

Le même Sésac³, la cinquième année du règne de Roboam, marcha contre Jérusalem, parce que les Juifs avaient péché contre le Seigneur. Il avait avec lui douze cents chariots de guerre, et soixante mille hommes de cavalerie. Le peuple qui était venu avec lui ne pouvait se compter; ils étaient tous Libyens, Troglodytes et Éthiopiens. Sésac se rendit maître des plus fortes places du royaume de Juda, et avança jusque devant Jérusalem. Alors le roi et les premiers de la cour ayant imploré la miséricorde du Dieu d'Israël, Dieu leur déclara, par son prophète Séméias, que, parce qu'ils s'étaient humiliés, il ne les exterminerait point entièrement comme ils l'avaient mérité, mais qu'ils seraient assujettis à Sésac; afin, leur dit-il, qu'ils apprennent quelle différence il y a entre me servir et servir les rois de la terre : *ut sciant distantiam servitutis meæ et servitutis regni terrarum*. Sésac se retira donc de Jérusalem après avoir enlevé les trésors de la maison du Seigneur et ceux du palais du roi. Il emporta tout avec lui, et même les trois cents boucliers d'or que Salomon avait fait faire.

ZARA⁴, roi d'Éthiopie, et sans doute roi d'Égypte en même temps, fit la guerre à Asa, roi de Juda. Son armée était composée d'un million d'hommes et de trois cents chariots de guerre. Asa marcha au-devant de lui, rangea son armée en bataille, et, plein de confiance

¹ 3. Reg. 3. 1. — An. M. 2991; av. J. C. 1013.

² An. M. 3026; av. J. C. 978. — 3. Reg. cap. 11. 40, et cap. 12.

³ 2. Paral. 12. 4. 9. — An. M. 3033; av. J. C. 971.

⁴ 2. Paral. 11. 9-13. — An. M. 3063; av. J. C. 941.

¹ Herod. lib. 2, cap. 126.

dans le Dieu qu'il servait : « Seigneur, lui dit-il, c'est une même chose, à votre égard, de nous secourir avec un petit nombre ou avec un grand. C'est parce que nous nous confions en vous et en votre nom, que nous sommes venus contre cette multitude. Seigneur, vous êtes notre Dieu : ne permettez pas que l'homme l'emporte sur vous. » Une prière si pleine de foi fut exaucée. Dieu jeta l'épouvante parmi les Éthiopiens. Ils prirent la fuite et furent défaits sans qu'il en restât un seul; parce que c'était le Seigneur, dit l'Écriture, qui les taillait en pièces pendant que son armée combattait : *ruerunt usque ad internecionem, quia Domino cadente contriti sunt, et exercitu illius praeliante*.

ANYSIS ¹. Il était aveugle. Sous son règne, SABACUS, roi d'Éthiopie, excité par un oracle, entra avec une nombreuse armée en Égypte, et s'en rendit maître. Il régna avec beaucoup de douceur et de justice. Au lieu de faire mourir les coupables, condamnés à mort par les juges, il les faisait travailler, chacun dans leurs villes, aux réparations des levées sur lesquelles elles étaient situées. Il bâtit plusieurs temples magnifiques; un entre autres dans la ville de Bubaste, dont Hérodote fait une longue et belle description. Après avoir régné cinquante ans, qui était le terme que lui avait marqué l'oracle, il se retira volontairement en Éthiopie, et laissa le trône à Anysis, qui s'était tenu caché pendant tout ce temps dans les marais. On croit que ce Sabacus ² est le même que SCA, dont Osée, roi d'Israël, implora le secours contre Salmanasar, roi des Assyriens.

SETHOX ³. Il régna quatorze ans. C'est le même que *Sévéclus*, fils de *Sabacon* ou *Sual*, Éthiopien, qui avait régné si long-temps en Égypte. Ce prince, au lieu de s'acquitter des fonctions d'un roi, affectait celles d'un prêtre, s'étant fait consacrer lui-même souverain pontife de Vulcain. Livré entièrement à la superstition, loin de s'appliquer à défendre ses états par les armes, il fit peu de cas des gens de guerre; et, persuadé qu'il n'aurait jamais besoin de leur secours, il ne se mit point en peine de les ménager, leur ôta leurs privilèges,

et alla jusqu'à les dépouiller des fonds de terre que les rois ses prédécesseurs leur avaient assignés.

Il éprouva bientôt leur ressentiment dans une guerre qui lui survint tout-à-coup, et dont il ne se tira que par une protection miraculeuse, si l'on s'en rapporte au récit qu'en fait Hérodote, qui est mêlé de beaucoup de fables. Sannacharib ⁴, roi des Arabes et des Assyriens, étant entré avec une armée nombreuse en Égypte, les officiers et les soldats égyptiens refusèrent de marcher contre lui. Le prêtre de Vulcain, réduit à une telle extrémité, eut recours à son dieu, qui lui dit de ne point perdre courage, et de marcher hardiment contre les ennemis avec le peu de gens qu'il pourrait ramasser. Il le fit. Un petit nombre de marchands, d'ouvriers, et de gens de la lie du peuple, se joignit à lui. Avec cette poignée de soldats, il s'avança jusqu'à Péluse, où Sannacharib avait établi son camp. La nuit suivante une multitude effroyable de rats se répandit dans le camp des Assyriens, et, y ayant rongé toutes les cordes de leurs arcs et toutes les courroies de leurs boucliers, les mit hors d'état de se défendre. Ainsi désarmés, ils furent obligés de prendre la fuite; et ils se retirèrent après avoir perdu une grande partie de leurs troupes. Séthon, de retour chez lui, se fit ériger une statue dans le temple de Vulcain, où, tenant à sa main droite un rat, il disait dans une inscription : QU'EN ME VOYANT, ON APPRENNE A RESPECTER LES DIEUX ⁵.

Il est visible que cette histoire, telle que je la viens de raconter et qu'on la lit dans Hérodote, est une altération de celle qui est rapportée dans le quatrième livre des Rois ⁶. On y voit que Sannacharib, roi des Assyriens, après avoir subjugué toutes les nations voisines, et s'être rendu maître de toutes les autres villes du royaume de Juda, prit la résolution d'assiéger Ézéchias dans Jérusalem, qui en était la capitale. Les ministres de ce saint roi, malgré son opposition et les remontrances du prophète Isaïe, qui promettait une protection assurée de la part de Dieu si l'on ne mettait sa confiance qu'en lui seul, mendrièrent secrètement

¹ Herod. lib. 2, cap. 137-140. — Diod. lib. 1, pag. 50.

² 4. Reg. 17, 4. — An. M. 3279; av. J. C. 725.

³ An. M. 3285; av. J. C. 719.

⁴ Hérodote appelle ainsi ce prince.

⁵ Ες ἡμῶν τις ἄλιον αὐτοῦ ἐστίν.

⁶ Cap. 17, etc.

le secours des Égyptiens et des Éthiopiens. Leurs armées, unies ensemble, s'avancèrent, dans le temps marqué, vers Jérusalem. L'Assyrien marcha à leur rencontre, les défit en bataille rangée, poursuivit les vaincus jusque dans l'Égypte et la ravagea entièrement. A son retour, la nuit même qui précéda le jour où l'on devait donner l'assaut à la ville de Jérusalem, et où tout paraissait désespéré, l'ange exterminateur ravagea le camp des Assyriens, y fit périr par l'épée et par le feu cent quatre-vingt-cinq mille hommes, et montra qu'on avait raison de se fier, comme avait fait Ézechias, à la parole et aux promesses du Dieu d'Israël.

Voilà la vérité du fait; mais comme elle était peu honorable pour les Égyptiens, ils ont tâché de la tourner à leur avantage en la déguisant et la corrompant. Cependant les traces de cette histoire, quoique défigurées, doivent paraître précieuses dans un historien d'une aussi haute antiquité et d'un aussi grand poids qu'est Hérodote.

Le prophète Isate avait prédit à plusieurs reprises que cette expédition des Égyptiens, concertée, ce semble, avec tant de prudence, conduite avec tant d'habileté, et où les forces de deux puissants empires s'étaient réunies pour secourir les Juifs; Isate, dis-je, avait prédit que cette expédition, non-seulement serait inutile à Jérusalem, mais tournerait à la ruine de l'Égypte même, dont les plus fortes villes seraient prises, les terres ravagées, les habitants de tout sexe et de tout âge emmenés captifs. On peut consulter les chapitres 18, 19, 20, 30, 31, etc.

Ussérius et M. Prideaux croient que c'est dans ce temps qu'arriva la ruine de No-Amon¹, cette fameuse ville dont parle le prophète Nahum², et dont il dit que les habitants avaient été entraînés en captivité, que les jeunes

enfants avaient été écrasés dans les carrefours de ses rues, et que ses plus grands seigneurs, chargés de chaînes, avaient été partagés par sort entre les vainqueurs. Il marque que tous ces malheurs tombèrent sur elle lorsque l'Égypte et l'Éthiopie étaient sa force; ce qui semble désigner assez clairement le temps dont nous parlons, où Tharaca et Séthon étaient unis ensemble. Ce sentiment n'est point sans difficulté, et est contredit par d'habiles gens. Il me suffit d'en avertir le lecteur.

Jusqu'au règne de Séthou³, les prêtres égyptiens comptaient trois cent quarante et une générations d'hommes, ce qui fait onze mille trois cent quarante années, en mettant trois générations d'hommes pour cent ans. Ils comptaient pareil nombre de prêtres et de rois. Ces derniers, soit dieux, soit hommes, s'étaient succédés sans interruption sous le nom de *piromis*, mot égyptien qui signifie *bon et honnête*. Les prêtres égyptiens montrèrent à Hérodote trois cent quarante et un colosses de bois de ces *piromis*, rangés tous en ordre dans une grande salle. C'était la folie des Égyptiens de se perdre dans une antiquité dont aucun autre peuple n'approchait.

THARACA. C'est celui-là même⁴ qui était venu avec une armée d'Éthiopiens au secours de Jérusalem avec Séthon. Quand celui-ci fut mort, après avoir occupé le trône pendant quatorze ans, Tharaca y monta à sa place, et le tint pendant dix-huit. Ce fut le dernier des rois éthiopiens qui régnèrent dans l'Égypte.

Après sa mort, les Égyptiens, ne pouvant s'accorder sur la succession, furent deux ans dans un état d'anarchie accompagné de grands désordres.

DOUZE ROIS

Enfin douze des principaux seigneurs⁵, s'étant ligüés ensemble, se saisirent du royaume, et le partagèrent entre eux en douze parties. Ils convinrent de gouverner chacun leur dis-

¹ La vulgate nomme *Alexandrie* la ville qui est appelée dans l'hébreu *No-Amon*, parce qu'*Alexandrie* fut depuis bâtie à la place de cette dernière. M. Prideaux, après Bochart, croit que c'est *Thèbes*, surnommée *Diospolis*. En effet, *Amon* chez les Égyptiens est le même que *Jupiter*; mais *Thèbes* n'est point l'endroit où fut bâtie depuis *Alexandrie*. Il se peut faire qu'il y eût là une autre ville appelée aussi *No-Amon*.

² Nahum, 3, 8-10.

³ Herod. lib. 2, cap. 112.

⁴ An. M. 3229; av. J. C. 705. — Afric. apud Syncel. pag. 71.

⁵ An. M. 3319; av. J. C. 685. — Herod. lib. 2, cap. 117-122. — Diod. lib. 1, pag. 50.

trict avec un pouvoir et une autorité égale, sans que jamais l'un songeât à rien entreprendre contre l'autre ni à s'emparer de son gouvernement. Ils crurent devoir faire ensemble cet accord, et le cimenter par les plus terribles serments, pour éviter l'effet d'un oracle qui avait prédit que celui d'entre eux qui aurait fait des libations à Vulcain dans un vase d'airain deviendrait le maître de l'Égypte. Ils régnèrent ensemble pendant quinze ans dans une grande union ; et, pour en laisser à la postérité un célèbre monument, ils bâtirent de concert et à frais communs le fameux labyrinthe, qui était un amas de douze grands palais, et qui avait autant de bâtiments sous terre qu'il en paraissait au-dehors. J'en ai fait mention précédemment.

Un jour que les douze rois assistaient ensemble dans le temple de Vulcain à un sacrifice solennel qui s'y faisait régulièrement dans un certain temps marqué, les prêtres ayant présenté à chacun d'eux une coupe d'or pour faire les libations, il s'en trouva une de manque, et Psammitique, l'un des douze, sans aucun dessein prémédité, au lieu de coupe prit son casque d'airain, car ils en portaient tous, et s'en servit pour faire les libations. Cette circonstance frappa les autres, et leur rappela dans l'esprit le souvenir de l'oracle dont j'ai parlé. Ils crurent donc se devoir mettre en sûreté contre ses entreprises, et le reléguèrent dans les pays marécageux de l'Égypte.

Après que Psammitique y eut passé quelques années, attendant une occasion favorable pour se venger de l'affront qu'il avait reçu, un courrier vint lui dire qu'il était arrivé en Égypte des hommes d'airain : c'étaient des soldats de Grèce, Cariens et Ioniens, que la tempête avait jetés sur les côtes d'Égypte, et qui étaient tout couverts de casques, de cuirasses et d'autres armes d'airain. Psammitique se souvint aussitôt d'un oracle qui lui avait répondu que des hommes d'airain viendraient du côté de la mer à son secours. Il ne douta point que ce n'en fût ici l'accomplissement. Il fit donc amitié avec ces étrangers, les engagea par de grandes promesses à demeurer avec lui, leva sous main d'autres troupes, mit à leur tête ces Grecs, et, ayant attaqué les onze rois, il les défait, et demeura seul maître de l'Égypte.

PSAMMITIQUE¹. Ce prince, qui devait son salut aux Ioniens et aux Cariens, les établit dans l'Égypte, fermée jusqu'alors aux étrangers, et leur y assigna de bons fonds de terre et des revenus assurés, qui leur firent oublier leur patrie. Il leur donna de jeunes enfants égyptiens à élever, à qui ils apprirent leur langue. A cette occasion et par ce moyen, les Égyptiens entrèrent en commerce avec les Grecs ; et depuis ce temps aussi l'histoire d'Égypte, jusque-là mêlée de fables pompeuses par l'artifice des prêtres, commence, selon Hérodote, à avoir plus de certitude.

Dès que Psammitique fut affermi sur le trône, il entra en guerre avec le roi d'Assyrie au sujet des limites des deux empires. Cette guerre dura long-temps. Depuis que les Assyriens eurent conquis la Syrie, la Palestine, étant le seul pays qui séparât les deux royaumes, devint entre eux un sujet continué de discorde, comme elle le fut ensuite entre les Ptolémées et les Séleucides. Ce fut à qui des deux l'aurait, et cette province devint tour à tour le partage du plus fort. Psammitique, se voyant maître paisible de toute l'Égypte et ayant remis toutes choses sur l'ancien pied, crut qu'il était temps de penser aux frontières de son royaume, et de les mettre en sûreté contre l'Assyrien son voisin, dont la puissance augmentait de jour en jour. Il entra pour cet effet à la tête d'une armée en Palestine.

Peut-être faut-il placer au commencement de cette guerre ce qu'on lit dans Diodore², que les Égyptiens, indignés de ce que le roi avait placé les Grecs à l'aile droite, par préférence à eux, quittèrent le service au nombre de plus de deux cent mille, et se retirèrent en Éthiopie, où on leur donna un établissement avantageux.

Quoi qu'il en soit³, Psammitique entra en Palestine. Mais il s'y trouva d'abord arrêté à Azot, une des principales villes du pays, qui lui donna tant de peine, que ce ne fut qu'après un siège de vingt-neuf ans qu'il s'en rendit

¹ An. M. 3334 ; av. J. C. 670. — Herod. lib. 2, cap. 153, 154.

² Cette révolution arriva environ sept ans après la captivité de Manassé, roi de Juda.

³ Lib. 1, pag. 61.

⁴ Herod. cap. 157.

maître. C'est le plus long siège dont il soit parlé dans l'histoire ancienne.

Cette place était anciennement une des cinq villes capitales des Philistins. Les Égyptiens, quelque temps auparavant, s'en étant emparés, la fortifièrent si bien, qu'elle devint la plus forte barrière de leur pays de ce côté-là; en sorte que Sennachérib ne put entrer en Égypte qu'il n'eût premièrement emporté cette place. C'est ce qu'il fit par Tarthan, l'un de ses généraux. Les Assyriens l'avaient conservée jusqu'à ce temps-ci, et ce ne fut qu'après le long siège dont je viens de parler qu'elle revint aux Égyptiens.

En ce temps-là les Scythes¹, sortis des environs des Palus-Méotides, s'étant jetés dans la Médie, défirent Cyaxare, qui en était roi, et le dépouillèrent de toute la haute Asie, dont ils demeurèrent maîtres pendant vingt-huit ans. Ils poussèrent leurs conquêtes dans la Syrie jusqu'aux frontières d'Égypte. Mais Psammitique alla au-devant d'eux, et fit si bien par ses présents et par ses prières, qu'ils ne passèrent pas plus avant, et délivra ainsi son royaume de ces dangereux ennemis.

Jusqu'à son règne², les Égyptiens s'étaient toujours crus le plus ancien peuple de la terre. Il voulut s'en assurer par lui-même, et pour cela il employa une expérience fort extraordinaire, si pourtant ce fait doit paraître digne de foi. Il fit élever à la campagne, dans une cabane fermée, deux enfants nés tout récemment de pauvres parents, et il chargea un berger de les faire nourrir par des chèvres (d'autres disent que ce furent des nourrices à qui on avait coupé la langue), avec défense de laisser entrer aucune personne dans cette cabane, ni de prononcer jamais lui-même devant eux aucune parole. Quand ces enfants furent parvenus à l'âge de deux ans, un jour que le berger entra pour leur donner ce qui était nécessaire, ils s'écrièrent tous deux, en étendant les mains vers leur père nourricier, *beccos, beccos*. Le berger, surpris de ce langage, nouveau pour lui, et qu'ils répétèrent dans la suite plusieurs fois, en donna avis au roi, qui se les fit apporter pour être témoin lui-même

de la vérité du fait; et ils recommencèrent tous deux en sa présence à bégayer leur petit jargon. Il ne s'agissait plus que de vérifier chez quel peuple ce mot était usité; et il se trouva que c'était chez les Phrygiens, qui appellent ainsi du pain. Ils eurent depuis ce temps-là parmi tous les peuples l'honneur de l'antiquité, ou plutôt de la primauté, que l'Égypte elle-même, quelque jalouse qu'elle en eût toujours été, fut obligée de leur céder, malgré sa longue possession. Comme on amenait à ces enfants des chèvres pour les nourrir, et qu'il n'est point marqué qu'ils fussent sourds, quelques-uns croient qu'ils avaient pu, d'après le cri de ces animaux, former ce mot *bec* ou *beccos*.

Psammitique mourut l'an vingt-quatrième de Josias, roi de Juda. Il eut pour successeur son fils Néchao.

NÉCHAO³. L'Écriture fait souvent mention de ce prince sous le nom de *Pharaon Néchao*.

Il entreprit⁴ de joindre le Nil à la mer Rouge, en tirant un canal de l'un à l'autre. L'espace qui les sépare est au moins de mille stades⁵. c'est-à-dire de cinquante lieues. Après avoir fait périr six vingt mille hommes dans ce travail, il fut obligé de l'abandonner. L'oracle, qu'il avait envoyé consulter, lui répondit que, par ce nouveau canal, il ouvrirait une entrée aux barbares; c'est ainsi que les Égyptiens appelaient tous les autres peuples.

Néchao réussit mieux dans une autre entreprise. D'habiles marins de Phénicie⁶, qu'il avait pris à son service, étant partis de la mer Rouge, avec ordre de découvrir les côtes d'Afrique, en firent heureusement le tour, et retournèrent, la troisième année de leur navigation, en Égypte par le détroit de Gibraltar; voyage fort extraordinaire pour un temps où l'on n'avait pas encore l'usage de la boussole. Ce voyage fut fait vingt et un siècles avant que Vasquez de Gama, Portugais, eût trouvé, par la découverte du cap de Bonne-Espérance, l'an de notre Seigneur 1497, le même chemin pour aller aux Indes, par lequel ces Phéni-

¹ An. M. 3386; av. J. C. 616.

² Herod. lib. 1, cap. 158.

³ Mille stades valent 180 000 mètres ou 50 lieues de 25 au degré. E. B.

⁴ Herod. lib. 4, cap. 43.

¹ Isai. 20, 1. — Hérod. lib. 1, cap. 105.

² Hérod. lib. 2, cap. 2, 3.

ciens étaient venus des Indes dans la mer Méditerranée.

Les Babyloniens et les Mèdes¹, ayant détruit Ninive, et avec elle l'empire des Assyriens, devinrent si redoutables, qu'ils s'attirèrent la jalousie de tous leurs voisins. Néchao en fut si alarmé, qu'il s'avança vers l'Euphrate à la tête d'une puissante armée pour arrêter leurs progrès. Josias, ce roi de Juda si recommandable par sa rare piété, voyant qu'il prenait son chemin au travers de la Judée, résolut de s'opposer à son passage. Il amassa dans ce dessein toutes les forces de son royaume, et se posta dans la vallée de Mageddo. (Cette ville était dans la tribu de Manassé, en-deçà du Jourdain; Hérodote l'appelle *Magdole*.) Néchao lui manda par un héraut que ce n'était pas à lui qu'il en voulait; qu'il avait d'autres ennemis en vue; qu'il entreprenait cette guerre de la part de Dieu, qui était avec lui; et qu'il lui conseillait de n'y prendre aucune part, de peur qu'elle ne tournât à son désavantage. Josias ne fut point touché de ces raisons. Il voyait qu'une si puissante armée ne manquerait pas de ruiner entièrement son pays par ses seules marches; et d'ailleurs il craignait qu'après la défaite des Babyloniens le vainqueur ne retombât sur lui, et ne lui enlevât une partie de ses états. Il marcha donc à sa rencontre. La bataille se donna; et Josias, non-seulement fut vaincu, mais reçut encore malheureusement une blessure dont il mourut à Jérusalem où il s'était fait transporter.

Néchao, encouragé par cette victoire, continua sa marche et s'avança vers l'Euphrate. Il battit les Babyloniens; prit Charcamis, grande ville dans ces quartiers-là; et s'en étant assuré la possession par une bonne garnison qu'il y laissa, il reprit au bout de trois mois le chemin de son royaume.

Comme il apprit en chemin que Joachas² s'était fait déclarer roi de Jérusalem sans lui demander son consentement, il lui ordonna de le venir trouver à Bébla en Syrie. Ce prince n'y fut pas plutôt arrivé, que Néchao le fit mettre aux fers et l'envoya prisonnier en Égypte, où il mourut. De là, poursuivant son

chemin, il arriva à Jérusalem, où il établit roi Joakim, un des autres fils de Josias, à la place de son frère, et imposa sur le pays un tribut annuel de cent talents d'argent et un talent d'or³. Après quoi il retourna triomphant dans son royaume.

Hérodote⁴, faisant mention de l'expédition de ce roi d'Égypte et de la bataille qu'il gagna à Mageddo, à qui il donne le nom de *Magdole*, dit qu'après la victoire il prit la ville de Cadytis, qu'il représente comme située dans les montagnes de la Palestine, et de la grandeur de Sardes, qui était en ce temps-là la capitale, non-seulement de la Lydie, mais encore de toute l'Asie mineure. Cette description ne peut convenir qu'à Jérusalem, qui était ainsi située, et qui alors était la seule ville de ces quartiers-là qui pût être comparée à Sardes. Il paraît d'ailleurs par l'Écriture que Néchao, après sa victoire, se rendit maître de cette capitale de Judée; car il y était en personne lorsqu'il donna la couronne à Joakim. Le nom même de *Cadytis*, qui en hébreu signifie *la sainte*, désigne clairement la ville de Jérusalem comme le prouve le savant M. Prieaux⁵.

Nabopolassar, roi de Babylone, voyant que, depuis la prise de Charcamis par Néchao, toute la Syrie et la Palestine s'étaient détachées de son obéissance⁶, son âge d'ailleurs et ses infirmités ne lui permettant pas d'aller en personne réduire ces rebelles, s'associa à l'empire son fils Nabuchodonosor, et l'envoya à la tête d'une armée dans ces quartiers-là. Ce jeune prince⁷ battit celle de Néchao vers l'Euphrate, reprit Charcamis, et fit rentrer dans son obéissance les provinces soulevées, comme Jérémie l'avait prédit. Ainsi il enleva aux Égyptiens⁸ tout ce qu'ils possédaient depuis ce qu'on appelait le ruisseau d'Égypte⁹ jusqu'à l'E-

¹ Cent talents d'argent valent. . . 379 000 fr.

Un talent d'or. 40 000

Total. . . 425 000 fr. E. B.

² Lib. 2, cap. 159.

³ I. Part. liv. 4, pag. 106, etc.

⁴ An. M. 3397; av. J. C. 607.

⁵ Jerem. 46, 2, etc.

⁶ 4. Reg. 24, 7.

⁷ *A río Ægypti*. Ce ruisseau d'Égypte, dont il est si souvent parlé dans l'Écriture, comme servant de borne à la terre promise du côté d'Égypte, n'était pas le Nil, mais une petite rivière qui, coulant au travers du désert qui est

¹ Joseph. Antiq. lib. 10, cap. 6. — 4. Reg. 23, 29, 33. — 2. Paral. 35 — 39-25.

² 4. Reg. 23 33-35. — 2. Paral. 36, 1-4

phrate, ce qui comprend toute la Syrie et toute la Palestine.

Nécho étant mort après avoir régné seize ans, laissa son royaume à son fils.

PSAMMIS¹. Son règne fut fort court, et ne dura que six ans. L'histoire ne nous apprend rien de particulier, sinon que ce prince fit une expédition en Éthiopie.

Ce fut vers lui que ceux d'Élide², après avoir établi les jeux olympiques, dont ils avaient concerté toutes les règles et toutes les circonstances avec tant d'attention, qu'ils ne croyaient pas qu'on y pût rien ajouter ni y trouver rien à redire, envoyèrent une célèbre ambassade pour savoir ce que penseraient de cet établissement les Égyptiens, qui passaient pour les hommes les plus sages et les plus sensés de tout l'univers. C'était plutôt une approbation qu'un conseil qu'ils venaient chercher. Le roi assembla les anciens du pays. Après qu'ils eurent entendu tout ce qu'on avait à leur dire sur l'institution de ces jeux, ils demandèrent aux Élides s'ils y admettaient indifféremment citoyens et étrangers : et comme on leur eut répondu que l'entrée en était également ouverte à tous, ils ajoutèrent que les règles de la justice auraient été mieux observées si l'on n'avait admis à ces combats que les étrangers, parce qu'il était fort difficile que les juges, en adjugeant la victoire et le prix, ne fissent pencher la balance du côté de leurs concitoyens.

APHAS³. Il est appelé dans l'Écriture *Pharaon Éphraïm*, ou *Ophra*. Il succéda à son père Psammitis, et régna vingt-cinq ans.

Pendant les premières années de son règne⁴, il fut aussi heureux qu'aucun de ses prédécesseurs. Il porta ses armes contre l'île de Chypre. Il attaqua par terre et par mer la ville de Sidon, la prit, et se rendit maître de toute la Phénicie et de toute la Palestine.

De si prompts succès lui enflèrent extrêmement le cœur. Hérodote rapporte de lui qu'il était devenu si orgueilleux, et tellement infa-

tué de sa grandeur, qu'il se vantait qu'il n'était pas au pouvoir des dieux mêmes de le détrôner, tant il s'imaginait avoir établi solidement sa puissance. C'est par rapport à de tels sentiments qu'Ézéchiel lui met à la bouche ces paroles pleines d'une vanité folle et impie : *La rivière est à moi, c'est moi qui l'ai faite*⁵. Le vrai Dieu lui fit bien sentir dans la suite qu'il avait un maître, et qu'il n'était qu'un homme ; et il fit prédire par ses prophètes longtemps auparavant, tous les maux dont il avait résolu de punir son orgueil.

Peu de temps après qu'Ophra fut monté sur le trône, Sédécias, roi de Juda⁶, lui envoya des ambassadeurs, fit alliance avec lui ; et l'année d'après, rompant le serment de fidélité qu'il avait fait au roi de Babylone, il se révolta ouvertement contre lui.

Quelques défenses que Dieu eût faites à son peuple d'avoir recours aux Égyptiens et de mettre en eux sa confiance, et quelques malheureux succès qu'eussent eus les différentes tentatives que les Israélites avaient faites de ce côté-là, l'Égypte leur paraissait toujours une ressource assurée dans leurs dangers, et ils ne pouvaient s'empêcher d'y recourir. C'est ce qui était déjà arrivé sous le saint roi Ézéchias, Isate⁷ leur disait de la part de Dieu : « Malheur à ceux qui vont en Égypte chercher du secours, qui mettent leur confiance dans sa cavalerie et dans ses chariots, et qui ne s'appuient point sur le Saint d'Israël, et ne cherchent point l'assistance du Seigneur !... » L'Égyptien est un homme, et non point un dieu : ses chevaux ne sont que chair et non pas esprit. Le Seigneur étendra sa main, et celui qui donnait secours sera renversé par terre ; celui qui espérait d'être secouru tombera avec lui, et une même ruine les enveloppera tous. » Ils n'écoutèrent ni le prophète ni le roi, et ne reconnurent la vérité des paroles de Dieu que par une funeste expérience.

Il en fut de même en cette occasion. Sédécias, malgré les remontrances de Jérémie, voulut faire alliance avec l'Égyptien. Celui-ci, fier de l'heureux succès de ses armes, et ne croyant pas que rien pût résister à sa puis-

entre ces deux pays, passait anciennement pour leur borne commune. C'est jusque-là que s'étendait le pays qui fut promis à la postérité d'Abraham, et qui lui fut ensuite divisé par sort.

¹ An. M. 3404 ; av. J. C. 600. — Herod. lib. 2, cap. 160.

² Herod. lib. 2, cap. 160.

³ An. M. 3110 ; av. J. C. 591. — Jerem. 41, 30.

⁴ Herod. lib. 2, cap. 161. — Diod. lib. 1, pag. 62.

⁵ Ezech. 29, 3.

⁶ Ibid. 17, 15.

⁷ Is. cap. 31, v. 1 et 3.

sance, se déclara le protecteur d'Israël, et lui promit de le délivrer des mains de Nabuchodonosor. Dieu, irrité qu'un mortel eût osé prendre sa place, s'en expliqua ainsi à un autre prophète : « Fils de l'homme, tourne le visage contre Pharaon, roi d'Égypte, et prophétise tout ce qui doit arriver, à lui et à l'Égypte. Parlez-lui, et dites-lui : Voici ce que dit le Seigneur notre Dieu : Je viens à vous, Pharaon, roi d'Égypte, grand dragon, qui vous couchez au milieu de vos fleuves, et qui dites : Le fleuve est à moi, et c'est moi-même qui me suis créé. Je mettrai un frein à vos mâchoires, etc. » Après l'avoir comparé à un roseau qui se brise sous celui qui s'y appuie, et qui lui perce la main, Dieu ajoute : Je vais faire tomber la guerre sur vous, et je tuerai parmi vous les hommes avec les bêtes. Le pays d'Égypte sera réduit en un désert et en une solitude; et ils sauront que c'est moi qui suis le Seigneur, parce que vous avez dit : Le fleuve est à moi, et c'est moi qui l'ai fait. Le même prophète continue¹, dans plusieurs chapitres de suite, à prédire les maux dont l'Égypte allait être accablée.

Sédécias était bien éloigné d'ajouter foi à ces prédictions. Quand il apprit que l'armée des Égyptiens approchait, et qu'il vit Nabuchodonosor lever le siège de Jérusalem, il se crut délivré, et triomphait déjà. Sa joie fut courte. Les Égyptiens, voyant approcher les Chaldéens, n'osèrent en venir aux mains avec une armée si nombreuse et si aguerrie. Ils reprirent le chemin de leur pays, et abandonnèrent Sédécias à tous les périls de la guerre où ils l'avaient eux-mêmes engagé. Nabuchodonosor revint devant Jérusalem², y remit le siège, la prit et la brûla, comme Jérémie l'avait prédit.

Plusieurs années après³, les châtimens dont Dieu avait menacé Apriès, roi d'Égypte, commencèrent à tomber sur lui, car les Cyréniens, colonie des Grecs qui s'était établie en Afrique, entre la Libye et l'Égypte, ayant pris et partagé entre eux une grande partie du pays des Libyens, forcèrent ces peuples dé-

pouillés à se jeter entre les bras de ce prince et à implorer sa protection. Aussitôt Apriès envoya une grande armée dans la Libye pour faire la guerre aux Cyréniens; mais, cette armée ayant été défaite et presque toute taillée en pièces, les Égyptiens s'imaginèrent qu'il ne l'avait envoyée dans la Libye que pour l'y faire périr, afin que, quand il en serait défait, il pût régner plus despotiquement sur ses sujets. Dans cette pensée, ils crurent devoir secouer le joug d'un prince qu'ils regardaient comme leur ennemi. Apriès, ayant appris cette révolte, leur envoya Amasis, un de ses officiers, pour les apaiser et pour les faire rentrer dans leur devoir. Mais, lorsqu'Amasis eut commencé à parler, ils lui mirent sur la tête un casque pour marque de la royauté, et le proclamèrent roi. Amasis, ayant accepté la couronne qu'ils lui offrirent, demeura avec eux, et les confirma dans leur révolte.

Apriès, à cette nouvelle, encore plus enflammé de colère, envoya Patarbémis, un autre de ses officiers et l'un des principaux seigneurs de sa cour, pour arrêter Amasis et le lui amener. Mais Patarbémis, ne s'étant pas trouvé en état d'enlever Amasis au milieu de cette armée de révoltés dont il était entouré, fut traité à son tour, par Apriès, de la manière la plus indigne et la plus cruelle; car ce prince, sans considérer que ce n'était que faute de pouvoir qu'il n'avait pas exécuté sa commission, lui fit couper le nez et les oreilles. Un outrage si sanglant fait à un homme de ce rang, irrita si fort les Égyptiens, que la plupart allèrent se joindre aux mécontents et que la révolte devint générale. Ce soulèvement de ses sujets obligea Apriès de se sauver dans la haute Égypte, où il se maintint pendant quelques années, tandis qu'Amasis occupa tout le reste de ses états.

Les troubles qui agitaient l'Égypte furent une occasion favorable à Nabuchodonosor pour l'attaquer, et ce fut Dieu lui-même qui lui en inspira le dessein. Ce prince, qui, sans le savoir, était l'instrument de la colère de Dieu contre les peuples qu'il voulait châtier, vint de prendre la ville de Tyr, où lui et son armée avaient essuyé des fatigues incroyables. Pour les en récompenser, Dieu leur abandonna l'Égypte. Il est beau de l'entendre lui-même

¹ Ezech. 29, 1-12.

² Cap. 29, 30, 31, 32.

³ An. M. 3116; av. J. C. 568. — Jerem. 37, 6, 7.

⁴ An. M. 3430; av. J. C. 571. — Herod. lib. 2, cap. 104, etc. — Diod. lib. 1, pag. 62.

s'expliquer sur ce sujet : il y a peu d'endroits dans l'Écriture plus remarquables que celui-ci, et qui fassent mieux comprendre la souveraine autorité de Dieu sur tous les princes et sur tous les royaumes de la terre¹. « Fils de l'homme (c'est ainsi qu'il parle au prophète Ézéchiél), Nabuchodonosor, roi de Babylone, m'a rendu, avec son armée, un grand service au siège de Tyr. Toutes les têtes de ses gens en ont perdu les cheveux, et toutes les épaules en sont écorchées; et néanmoins ni lui ni son armée n'ont point reçu de récompense pour le service qu'ils m'ont rendu à la prise de Tyr. C'est pourquoy (continue Dieu) je vais donner à Nabuchodonosor, roi de Babylone, le pays d'Égypte. Il en prendra tout le peuple, il en fera son butin, et il en partagera les dépouilles. Son armée recevra ainsi sa récompense, et il sera payé du service qu'il m'a rendu dans le siège de cette ville. Je lui ai abandonné l'Égypte, parce qu'il a travaillé pour moi, dit le Seigneur notre Dieu. » Il enlèvera tout, dit-il par un autre prophète, avec la même facilité qu'un berger se couvre de son manteau. Il se chargera ainsi de tout le butin, il mettra ainsi sur ses épaules, et sur celles de ses soldats, toute la dépouille de l'Égypte². *Amicietur terra Ægypti, sicut amicietur pastor pallio suo; et egredietur inde in pace* : nobles expressions, qui montrent avec quelle facilité toute la puissance et toutes les richesses d'un état sont enlevées, quand Dieu le veut, et passent comme un manteau à un nouveau maître, qui n'a qu'à le prendre et à s'en couvrir.

Le roi de Babylone, profitant donc des divisions intestines où la révolte d'Amasis avait jeté ce royaume, marcha de ce côté-là à la tête de son armée. Il subjuguait l'Égypte depuis Migdol ou Magdole, qui est à l'entrée du

royaume, jusqu'à Syenne, qui est à l'autre extrémité, vers les frontières de l'Éthiopie. Il y fit partout d'horribles ravages, tua un grand nombre d'habitants, et réduisit le pays dans une si grande désolation, qu'il ne put se rétablir de quarante ans. Nabuchodonosor, ayant chargé son armée de dépouilles et soumis tout le royaume, en vint à un accommodement avec Amasis : et, l'ayant confirmé dans la possession du royaume comme son vice-roi, il reprit le chemin de Babylone.

Alors Apriès³, sortant du lieu de sa retraite, s'avancé vers les côtes de la mer, apparemment du côté de la Libye; et y ayant pris à sa solde une armée de Cariens, d'Ioniens et d'autres étrangers, il marcha contre Amasis, et lui livra bataille près de la ville de Memphis. Mais ayant été battu et fait prisonnier, il fut mené à la ville de Sats, et y fut étranglé dans son propre palais.

Dieu avait annoncé par ses prophètes, dans un détail étonnant, toutes les circonstances de ce grand événement. C'était lui qui avait brisé la puissance d'Apriès, d'abord si formidable, et qui avait mis l'épée à la main de Nabuchodonosor pour aller punir et humilier cet orgueilleux⁴. « Je viens à Pharaon, roi d'Égypte, dit-il, et j'achèverai de briser son bras, qui a été fort, mais qui est rompu, et je lui ferai tomber l'épée de la main..... Je fortifierai en même temps le bras du roi de Babylone, et je mettrai mon épée entre ses mains.... Et ils sauront que c'est moi qui suis le Seigneur. »

Il fait le dénombrement de toutes les villes qui doivent être la proie du vainqueur⁵ : Taphnis, Péluse, No, appelée dans la Vulgate Alexandrie, Memphis, Héliopolis, Bubaste, etc.

Il marque en particulier la fin malheureuse du roi, qui doit être livré à ses ennemis. « Je vais livrer, dit-il⁶, Pharaon Éphrée, roi d'Égypte, entre les mains de ses ennemis, entre les mains de ceux qui cherchent à lui ôter la vie. »

Enfin il déclare que pendant quarante ans les Égyptiens seront accablés de toutes sortes

¹ Ezech. 20, 20.

² Pour bien entendre ce qui est dit ici, il faut savoir que Nabuchodonosor essaya des fatigues incroyables dans le siège de Tyr, et que, lorsque les Tyriens se virent pressés, les plus nobles de la ville montèrent sur des vaisseaux avec tout ce qu'ils avaient de plus précieux, et se retirèrent en d'autres lies. Ainsi Nabuchodonosor, ayant pris la ville, n'y trouva rien qui fût digne de récompenser les grands travaux qu'il avait soufferts dans ce siège. (S. HIRAXON.)

³ Jerem. 43, 12.

⁴ Herod. lib. 2, cap. 163 et 169.—Diod. lib. 1, pag. 62.

⁵ Ezech. 30, 22-25.

⁶ Ibid. v. 14-17.

⁷ Jerem. 44, 30.

de maux, et réduits à un état si déplorable, qu'ils n'auront plus à l'avenir aucun prince de leur nation¹ : *Et dux de terrâ Egypti non erit amplius*. L'événement a justifié cette prédiction, qui a été accomplie par degrés et en différents temps. Peu de temps après l'expiration de ces quarante années, ils devinrent une province des Perses, auxquels leurs rois, quoique originaires du pays, étaient soumis; et la prédiction commença ainsi à s'accomplir. Elle eut son entière exécution à la mort de Nectanebus, dernier roi de race égyptienne². Depuis ce temps-là, les Égyptiens ont toujours été gouvernés par des étrangers : car, après l'extinction du royaume des Perses, ils ont été successivement assujettis aux Macédoniens, aux Romains, aux Sarrasins, aux Mamelucs, et enfin aux Turcs, qui en sont aujourd'hui les maîtres.

Dien ne fut pas moins fidèle à accomplir ses prédictions à l'égard de ceux de son peuple qui, après la prise de Jérusalem³, s'étaient retirés en Égypte contre sa défense, et qui y avaient entraîné Jérémie malgré lui. Dès qu'ils y furent entrés, et qu'ils furent arrivés à Taphnis (c'est la même que Tanis), le prophète, après avoir caché en leur présence, par l'ordre de Dieu, des pierres dans une grotte qui était près du palais du roi, leur déclara que Nabuchodonosor entrerait bientôt en Égypte, et que Dieu établirait son trône dans cet endroit-là même; que ce prince ravagerait tout le pays, et porterait partout le fer et le feu; qu'eux-mêmes tomberaient entre les mains de ces cruels ennemis, qui en massacreraient une partie, et traîneraient le reste captif à Babylone; qu'un très-petit nombre seulement échapperait à la désolation commune, et serait enfin rétabli dans sa patrie. Toutes ces prédictions eurent leur accomplissement dans les temps marqués.

Amasis⁴. Après la mort d'Apriès, Amasis devint possesseur paisible de toute l'Égypte, dont il occupa le trône pendant quarante ans. Il était, selon Platon⁵, de la ville de Sais.

Comme il était de basse naissance, les peuples, dans le commencement de son règne,

en faisaient peu de cas, et n'avaient que du mépris pour lui⁶. Il n'y fut pas insensible, mais il crut devoir ménager les esprits avec adresse, et les rappeler à leur devoir par la douceur et par la raison. Il avait une cuvette d'or, où lui et tous ceux qui mangeaient à sa table se lavaient les pieds. Il la fit fondre, et en fit faire une statue, qu'il exposa à la vénération publique. Les peuples accoururent en foule, et rendirent à la nouvelle statue toutes sortes d'hommages. Le roi, les ayant assemblés, leur exposa à quel vil usage cette statue avait d'abord servi; ce qui ne les empêchait pas de se prosterner devant elle par un culte religieux. L'application de cette parabole était aisée à faire : elle eut tout le succès qu'il en pouvait attendre; et les peuples, depuis ce jour, eurent pour lui tout le respect qui est dû à la majesté royale.

Il donnait régulièrement tout le matin aux affaires⁷, pour recevoir les placets, donner ses audiences, prononcer des jugements, et tenir ses conseils : le reste du temps était accordé au plaisir; et comme, dans les repas et dans les conversations, il était d'une humeur extrêmement enjouée, et qu'il poussait, ce semble, la gaité au delà des justes bornes, les courtisans ayant pris la liberté de le lui représenter il leur répondit que l'esprit ne pouvait pas être toujours sérieux et appliqué aux affaires, non plus qu'un arc demeurer toujours tendu.

Ce fut lui qui obligea les particuliers, dans chaque ville, d'inscrire leurs noms chez le magistrat, et de marquer de quelle profession ou de quel métier ils vivaient. Selon inséra cette loi dans les siennes.

Il bâtit plusieurs temples magnifiques, principalement à Sais, qui était le lieu de sa naissance. Hérodote y admirait surtout une chapelle faite d'une seule pierre, qui avait au dehors vingt et une coudées de longueur sur quatorze de largeur et huit de hauteur, et un peu moins en dedans. On l'avait apportée d'Éléphantine; et deux mille hommes avaient été occupés pendant trois ans à la voiturer sur le Nil.

Amasis considérait fort les Grecs. Il leur accorda de grands privilèges, et permit à ceux

¹ Eséch. 39, 13.

² An. M. 3654.

³ Jerem. cap. 43 et 44.

⁴ An. M. 3435; av. J. C. 569.

⁵ In Timæo.

⁶ Herod. lib. 2, cap. 172.

⁷ Ibid. cap. 173.

qui voudraient s'établir en Égypte d'habiter dans la ville de Naucratis, très-renommée pour son port. Lorsqu'il s'agit de rebâtir le fameux temple de Delphes qui avait été brûlé, réparation qui devait monter à trois cents talents, c'est-à-dire à trois cent mille écus¹, il fournit à ceux de Delphes une somme fort considérable pour les aider à payer leur quote-part, qui était le quart de toute la dépense.

Il fit alliance avec les Cyrénéens, et prit chez eux une femme.

Il est le seul des rois égyptiens qui ait conquis l'île de Chypre, et qui l'ait rendue tributaire.

Ce fut sous son règne que Pythagore vint en Égypte : il lui était recommandé par le célèbre Polycrate, tyran de Samos, dont il sera parlé ailleurs, et qui était lié d'amitié avec Amasis. Dans le séjour que ce philosophe fit en Égypte, il fut initié dans tous les mystères du pays, et apprit des prêtres tout ce qu'il y avait de plus secret et de plus important dans leur religion. C'est là qu'il puisa sa doctrine de la métempsychose.

Dans l'expédition où Cyrus s'était rendu maître d'une grande partie de la terre, l'Égypte sans doute avait subi le joug comme toutes les autres provinces, et Xénophon le dit formellement au commencement de la *Cyropédie*. Apparemment qu'après que les quarante an-

nées de désolation prédites par le prophète furent expirées, l'Égypte commençant un peu à se rétablir, Amasis secoua le joug et se remit en liberté.

Aussi voyons-nous qu'un des premiers soins de Cambyse, fils de Cyrus, dès qu'il fut monté sur le trône, fut de porter la guerre contre l'Égypte. Quand il y arriva, Amasis venait de mourir, et avait eu pour successeur son fils Psamménit.

PSAMMÉNIT¹. Cambyse, après le gain d'une bataille, poursuivit les vaincus jusque dans Memphis, assiégea la place, et la prit en fort peu de temps. Il traita le roi avec douceur, lui laissa la vie, et lui assigna un entretien honorable ; mais, ayant appris qu'il prenait des mesures secrètes pour remonter sur le trône, il le fit mourir. Le règne de Psamménit ne fut que de six mois. Alors toute l'Égypte se soumit au vainqueur. Je rapporterai plus en détail cette histoire lorsque j'exposerai celle de Cambyse.

Ici finit la suite des rois d'Égypte. L'histoire de ce pays, comme je l'ai déjà remarqué, sera confondue avec celle des Perses et des Grecs jusqu'à la mort d'Alexandre. Alors s'élèvera une nouvelle monarchie d'Égypte, fondée par Ptolémée, fils de Lagus, qui sera continuée jusqu'à Cléopâtre ; et ce dernier espace sera environ de trois cents ans. Je traiterai chacune de ces matières dans son temps.

¹ S'il s'agit du grand talent attique, 300 talents valent 1 725 000 fr.

¹ An. M. 3170 ; av. J. C. 525.

ECLAIRCISSEMENTS

253

L'HISTOIRE DES ÉGYPTIENS.

Depuis la publication de l'Histoire de Rollin, des documents d'un intérêt si réel et si général ont paru sur l'état des sciences, des arts, de l'industrie et du commerce chez quelques peuples de l'antiquité, notamment chez les peuples qui appartinrent à l'Orient et à l'Afrique, qu'il est difficile de rappeler aujourd'hui leurs annales, sans y joindre l'aperçu des études et des découvertes nouvelles.

Ces travaux intéressent surtout l'Égypte; ils sont même si nombreux et si complets, que l'on peut affirmer que, de nos jours, ce curieux et magnifique pays est beaucoup plus connu par les étrangers, qu'il ne l'a été à aucune autre époque de son histoire.

En effet, sous les Pharaons, c'était la caste des prêtres qui, étant à la fois pouvoir religieux, pouvoir politique et corps savant, par conséquent fort jaloux de ses immenses privilèges, s'étudiait à faire un mystère de ses moyens d'influence.

Sous la domination des Grecs et des Romains (car je ne parle pas de celle des Perses, qui ne fut qu'une domination passagère et tyrannique), le sacerdoce, bien qu'il eût perdu de sa prépondérance, conserva cependant assez d'influence et d'esprit de corps pour ne pas vouloir admettre les étrangers à la connaissance de ses rites et de son écriture sacrée. Il évitait aussi de leur communiquer aucun des documents historiques soigneusement recueillis dans les archives de l'état et dont il était le dépositaire. C'est ce qu'on reconnaît facilement aux contradictions si saillantes d'Hérodote et de Diodore de Sicile, qui écrivirent leur histoire, comme ils le disent eux-mêmes, d'après les récits des prêtres. Ceux-ci cependant, s'ils l'eussent voulu,

pouvaient, mieux que personne, les bien instruire sur tout ce qui intéressait leur pays; puisque Manéthon, l'un d'eux, réduisit en corps d'histoire les documents nombreux qu'ils possédaient, histoire malheureusement perdue, mais dont Josèphe et George le Croyelle nous ont conservé de précieux extraits.

Sous la domination des Turcs, ce fut leur mépris pour le culte d'Osiris qui leur fit défendre l'abord de tous les temples qui n'étaient pas des mosquées: et cette défense vit commencer leur ruine. Il suffisait même de quelque marque d'intérêt, en faveur de ces belles productions d'une civilisation qu'ils ne comprenaient pas, pour que ces barbares vainqueurs en voulussent tout aussitôt opérer la dévastation. Aussi, vit-on plus d'une fois l'Européen, se cachant sous l'habit du pèlerin allant à la Mecque, ou du marchand suivant une caravane, ne visiter qu'à la dérobée et à travers mille périls les merveilles des Pharaons.

On conçoit dès lors comment les historiens et les voyageurs ne nous ont, pendant si longtemps, donné que bien peu de chose sur l'histoire générale de l'Égypte, et rien ou à peu près rien sur ce qui avait trait aux sciences, aux arts, à l'industrie et au commerce.

Ce n'a été qu'à la fin du dix-huitième siècle qu'une nouvelle conquête de ce pays, mais conquête cette fois généreuse et civilisatrice, est venue, au nom de la France, briser les vieilles barrières qu'avaient tour à tour imposées, aux recherches des savants et aux désirs curieux et enthousiastes de l'artiste, les vues étroites des uns et l'ardent fanatisme des autres. La science et les arts accompagnaient ici la force. Et si, de cette nouvelle et noble alliance, il n'est pas

resté un de ces avantages positifs que la froide politique des nations enregistre bien vite, nous avons du moins hérité d'un monument scientifique, que notre siècle et probablement les siècles qui le suivront, aimeront à placer au rang des plus belles productions de l'esprit humain ; c'est ce livre que chacun homme et que tous devraient connaître, ce sont quelques autres livres encore venus à sa suite et faits à son exemple, qui vont ici me servir de guide.

ÉTAT DES SCIENCES CHEZ LES ÉGYPTIENS.

La connaissance de plusieurs sciences, et au premier rang, celle des sciences exactes, dut être poussée très-loin chez les Égyptiens. Si nous avons perdu leurs livres, des preuves matérielles, qui valent bien les témoignages écrits, sont là pour parler en leur faveur. Nous avons en effet leurs zodiaques, leurs tables astronomiques, leur système métrique, leurs cadrans, leurs nilomètres, et surtout leurs pyramides, si bien orientées, qu'on croirait que le travail mathématique qui tient à cette savante opération, appartenait à une époque toute moderne.

Quelques écrivains avaient pensé pouvoir attribuer aux Égyptiens le mérite de l'invention des cartes géographiques ; mais il restait cependant quelques doutes : les nouvelles et savantes recherches de M. Jomard me paraissent avoir complètement déridé la question en leur faveur.

Les lois de la mécanique et leur application aux arts nombreux connus en Égypte, ne purent être ignorées sur les bords du Nil. Quelque nombreux que fussent les bras qu'une population rompart permettait d'employer aux travaux publics, il est des efforts qu'ils eussent vainement tentés, si la mécanique, qui en régularise et en multiplie si heureusement la puissance, ne fût venue à leur aide. Il est vrai que l'on a dit que les Égyptiens se servaient du plan incliné. Sans doute, ils pouvaient l'employer dans certaines occasions ; par exemple, pour élever et placer les pierres énormes qui formaient le plafond des portiques, ou bien qui recouvraient les temples ; mais ne fallait-il pas une autre force que celle-là pour dresser leurs obélisques, asseoir leurs colosses, détacher, remuer, retourner les blocs dont on faisait ces divers monuments ? Même avec une notion très-faible du travail des arts et de l'industrie, on doit parfaitement sentir et comprendre ces choses.

Du calcul des espaces et de la multiplication des forces à l'analyse des corps et à la connaissance de leurs propriétés diverses, il n'y avait qu'un pas à faire, et il dut nécessairement être fait ; ce ne put

être que par des appréciations rigoureuses des parties élémentaires et par des manipulations savantes, que les Égyptiens arrivèrent à romposer ces rouleaux admirables, dont nous voyons encore les restes brillant d'éclat et de vie dans les temples et les hypogées. Je ferai notamment remarquer que le bleu, le rouge et le blanc, qui sont les couleurs que l'industrie moderne a le plus de peine à voir réussir et surtout à maintenir, ne laissent rien à désirer chez les Égyptiens.

Sur les poteries, on trouve encore la trace des oxydes qui servaient à leur donner la couleur ; les arides et divers sels entraient aussi dans l'art de teindre les étoffes, art que les Égyptiens et les Tyriens exerçaient avec une rare perfection.

Parmi les savants, c'est-à-dire, parmi les prêtres de l'Égypte qui se livraient le plus aux sciences, les prêtres de Vulcaïn étaient ceux qui avaient poussé le plus loin l'étude des arts chimiques.

Quelles habiles préparations ne suppose pas encore l'opération si compliquée des embaumements ! En parcourant les immenses catacombes de l'Égypte, on reste comme saisi d'étonnement devant ces masses de restes humains arrachés avec tant d'art aux lois ordinaires de la destruction ; il semble que la voix est prête à sortir de ces poitrines que trois mille ans et plus n'ont pas affaiblies, et qu'elles vont crier aux enfants de Mahomet qu'il serait temps de ranimer, sous le beau soleil de l'Égypte, le flambeau des sciences et des arts.... Mais non, elles ne parleront pas ces poitrines, car les lois que Dieu, dès le principe, a imposées à la terre, sont immuables : et des lors ce sera à nous, à nous, hommes d'une nouvelle civilisation, et qui avons un cœur qui peut battre devant les grandes choses, à remplir ce beau devoir.

ÉTAT DES ARTS.

Les opinions sur le mérite des productions qu'entraînent les arts chez les Égyptiens, sont très-diverses. On a beaucoup loué ses productions, comme on les a vivement critiquées. La louange me paraît ici plus justement ardue que la censure n'est méritée.

Le travail artistique sans doute est, avant tout, une affaire de goût, et c'est au sentiment à le juger. Cependant on ne peut, sous peine d'erreur, ne pas tenir compte, dans une pareille appréciation, des mœurs, du climat et même de la constitution géographique des pays que l'on étudie.

C'est ainsi qu'un peuple grave, religieux, méthodique en tout, ne pouvait concevoir et représenter ses dieux et ses divinités secondaires comme l'ont fait les incoustants, les spirituels et voluptueux Athéniens.

Sous le soleil brûlant de l'Égypte, et presque sous

¹ Description de l'Égypte, recueilli des observations et des recherches faites en Égypte pendant l'expédition de l'armée française.

l'équateur, devait-on donner aux temples les effets de lumière et les colonnes légères du Parthéon?

En Égypte, où l'on ne trouve en abondance que le granit et la pierre, pouvait-on concevoir les arts comme dans la Grèce, où se trouvaient Paros et ses riches carrières? Là, pour frapper l'imagination et appeler le respect des peuples, ne fallait-il pas songer à représenter des colosses dont la masse imposante fit oublier quelle en était la matière? Ici, au contraire, ne suffisait-il pas à l'artiste de poursuivre et de saisir le beau idéal de la nature humaine, puisqu'il pouvait donner à son marbre la grâce, la finesse, la légèreté, tout enfin, si ce n'est la parole et la vie!...

C'est en partant de ce point de vue élevé, philosophique et dégagé de tout préjugé d'école, que je jugerai l'art chez les anciens, et qu'à chaque peuple je rendrai la justice que ses travaux méritent.

Architecture. L'architecture, il faut le reconnaître, est le beau côté de l'art égyptien. Dans les détails, tout est aussi bien calculé que bien assorti, et l'ensemble en est si parfaitement établi, qu'il eût été pour ainsi dire éternel comme le temps, si le feu et le fer des barbares ne fussent venus cent fois l'attaquer et se complaire à le détruire.

Cet art s'exerça, dans toute sa perfection et sa puissance, sur quatre espèces de monuments: les temples, les palais, les pyramides et les hypogées.

Les temples égyptiens portent le caractère bien distinct de trois époques: la première, dont il ne reste plus guère de vestiges, est celle où ils étaient creusés en entier dans le roc (planche 2, fig. 1); la seconde est celle où ils étaient creusés et construits moitié dans le roc, moitié à l'extérieur (planche 1, fig. 2); dans la troisième époque, tout est à l'extérieur (planche 1, fig. 2, et planche 2, fig. 2).

Un caractère particulier aux temples égyptiens était un vaste mur d'enceinte qui s'ouvrait par un magnifique pylône.

Les pylônes sont des constructions formées de deux corps de bâtiments avec plate-forme, dans le genre de nos tours carrées; ces bâtiments sont unis entre eux par un portique moins élevé. L'entrée de l'enceinte correspondait avec celle du temple. L'usage des pylônes était, selon les uns, de servir de logement aux gardiens des temples et d'aider à leur défense; selon d'autres, ils étaient destinés aux observations et aux études astronomiques; peut-être bien rendaient-ils l'un et l'autre de ces deux services.

Les pylônes étaient d'ordinaire précédés de colosses, qui quelquefois étaient adossés aux murs mêmes du bâtiment. Au-dessus de la plate-forme flottaient des étendards. (Planche 2, fig. 2; il ne faut pas oublier que la vue est prise du vestibule.)

Les temples égyptiens n'avaient pas tous la même

forme, mais tous se divisaient en plusieurs parties disposées pour servir aux cérémonies diverses du culte. Le sanctuaire était toujours dans la partie la plus reculée; et là se trouvaient les images des dieux: tout autour du sanctuaire étaient les logements pour les prêtres. La grandeur des temples variait selon l'importance des villes auxquelles ils appartenaient, mais en général ils étaient vastes: et cela se conçoit en songeant au caractère éminemment religieux des anciens Égyptiens.

L'intérieur des temples égyptiens était rempli de plusieurs rangs de colonnes et de pilâstres. Ils servaient à soutenir le plafond formé d'énormes pierres parfaitement unies par juxtaposition. L'emploi des colonnes et des pilâstres était commandé par l'absence des voûtes, dont les Égyptiens ne firent pas usage; ils les eussent probablement employées comme ont fait depuis les Romains et tous les peuples qui ont élevé de grands monuments, s'ils n'eussent eu des carrières où les pierres pouvaient se tailler sur des formes colossales. On en voit dans leurs monuments qui ont jusqu'à quarante-cinq pieds de long sur une largeur et une épaisseur proportionnées.

La forme des colonnes était assez variée: leurs chapiteaux étaient d'ordinaire symboliques et exécutés avec une rare perfection. Ils représentaient des feuilles de palmier, des fleurs du lotus et d'autres formes prises dans les plus belles espèces du règne végétal propre à l'Égypte. Les chapiteaux les plus gracieux étaient ceux dont le symbole était emprunté au palmier.

Les chapiteaux du même temple, pas plus que ceux de la même colonnade, n'étaient astreints à l'uniformité du genre grec. Ils variaient à l'infini, et les personnes qui ont vu cette irrégularité n'en désapprouvent pas les effets. A la partie de la sculpture et de la peinture, j'aurai à dire quel était leur usage dans la construction des temples.

Les palais ou demeures des rois, chez les Égyptiens, rivalisèrent avec les temples pour leur grandeur et leur magnificence. On voyait, dans leur enceinte, non-seulement des édifices, mais encore tout ce qui pouvait en embellir le séjour. C'étaient des jardins, des bois, des eaux. Thèbes, qui fut la première capitale de l'Égypte, a de précieux débris de ces superbes demeures. (Planche 5.) Il y en a qui pensent, comme semblerait l'annoncer quelques inscriptions, que dans l'enceinte des palais se trouvait le dépôt des bibliothèques, et que là encore les corps de l'état se réunissaient à certaines époques pour discuter les affaires d'intérêt public. Cela n'est pas hors de vraisemblance, car l'autorité des rois de l'Égypte était loin d'être absolue; et dès lors il fallait bien un pouvoir qui traçât les règles auxquelles elle était soumise.

Les pyramides sont trop connues pour que j'en parle encore. Je dirai seulement qu'il est constant aujourd'hui qu'elles ont été élevées pour servir de tombeaux aux rois, comme ailleurs dans ce même but furent creusées les hypogées; dans quelques-unes, on a trouvé des restes d'animaux consacrés sans doute à quelque divinité. (Planche 3.)

Indépendamment des pyramides de Gizeh, qui étaient les plus célèbres, on en trouve en beaucoup d'autres lieux et même jusque dans la Nubie. Leur forme est presque toujours la même, c'est-à-dire, qu'elles sont établies en gradins. L'entrée en était si bien dissimulée, que l'on s'y était longtemps sans pouvoir la découvrir. Belzoni, dans ces derniers temps, a eu le mérite d'entrer le premier dans l'une des pyramides de Gizeh, visitées cependant extérieurement par beaucoup de voyageurs modernes. La deuxième pyramide de Gizeh avait un revêtement de marbre, qui a été presque entièrement enlevé par deux motifs : celui d'avoir le marbre, et celui aussi de s'emparer des tenons qui l'arrachaient à la pierre.

M. Jomard a calculé qu'il fallait plus d'une heure pour arriver jusque sur la plate-forme de la grande pyramide. L'ascension et surtout la descente ne se font pas sans quelque danger.

Les hypogées ou catacombes étaient des lieux destinés aux sépultures. Les plus beaux et les mieux conservés se trouvent dans la haute Égypte, où ils sont aussi les plus nombreux. Ces monuments, qui remplaçaient les pyramides et les nécropoles, consistaient dans des grottes taillées avec plus ou moins d'art et de grandeur dans les chaînes de montagnes qui avoisinaient les villes. Par une suite de leur structure solide et du peu de facilité qu'avaient les étrangers à les connaître et à pouvoir les visiter, ces monuments se sont parfaitement conservés. On les a retrouvés avec leurs momies et leurs peintures à peu près tels que les anciens Égyptiens les avaient laissés. Malheureusement, depuis qu'ils ont vu les Européens rechercher avec empressement les objets qui y étaient renfermés, les habitants se sont mis à dénicher des tombeaux et vendeurs de restes humains et un quart de siècle a plus fait pour la destruction de ces beaux restes que trois mille ans d'oubli. (Planche 5.)

Les peintures des hypogées sont pour nous d'autant plus précieuses, qu'elles représentent un nombre infini de scènes de la vie privée, nous initiant par là aux mœurs de l'ancienne Égypte, comme les peintures des temples et des palais nous initient à sa religion et à la connaissance de beaucoup d'événements publics. Ces peintures, et les inscriptions qui les accompagnaient, seront d'un bien autre intérêt encore, lorsque les études hiéroglyphiques faites par les savants seront complètes et ne laisseront aucun doute

sur le vrai sens des caractères symboliques et de l'écriture vulgaire.

Depuis le grand travail de la commission d'Égypte, des ouvrages d'une haute importance sont venus, qui nous ont révélé toute la richesse scientifique ainsi que la valeur artistique des hypogées. Ces ouvrages sont ceux de MM. Belzoni, Cailliaud de Nantes et Rosellini : celui de Champollion le jeune, dont Rosellini fut le compagnon de voyage, et que la mort est venue si malheureusement surprendre pendant qu'il en arrangeait les matériaux, paraîtra prochainement. C'est un hommage que le pays et la science devaient à sa mémoire et à ses infatigables travaux.

Les matériaux que les Égyptiens employaient dans la construction de leurs monuments étaient le granit, la pierre calcaire, le grès et la brique. Ils tiraient le premier de ces produits des nombreuses carrières dont on voit encore les traces dans la chaîne des montagnes qui bordent les deux rives du Nil depuis Syène jusqu'à Delta. Les plus importantes étaient dans les environs de Syène. C'est de leur sein que sont sortis les colosses, les obélisques, les monolithes les plus célèbres qui ont couvert l'Égypte et nous étonnent encore. On les traînait jusqu'au Nil, et là on les chargeait sur des radeaux qui les transportaient jusqu'au lieu de leur destination; quelquefois on profitait, comme le dit Rollin, des crues du Nil pour les enlever du pied de la carrière.

Pour détacher les pierres du rocher, on pratiquait, dans les endroits qui présentaient des fissures, des trous de deux à trois pouces de longueur sur autant de profondeur; ils étaient distants entre eux de neuf à dix pouces. On y mettait ensuite des coins de bois, et probablement on agissait alors comme on le fait aujourd'hui, surtout dans les carrières de pierres meulières : c'est-à-dire, qu'on mouillait les coins, et que le gonflement faisait éclater le rocher.

La brique se faisait avec le limon du Nil, mêlé avec de la paille hachée. Tantôt elle était cuite, tantôt séchée seulement au soleil. La brique de cette dernière espèce servait à élever les murs d'enceinte, les pyramides les plus communes, et, selon toute vraisemblance, les habitations particulières; ce qui est cause qu'il en reste à peine des vestiges.

Le mortier des Égyptiens était composé de chaux et de sable. Dans les grands monuments, ils en employaient très-peu. Leur ciment était composé de brique cuite et de chaux.

Ce qui prouve que la solidité des monuments élevés par les Égyptiens tenait à leur système de construction, c'est que ces monuments ont généralement survécu à ceux que les Grecs et les Romains élevèrent sur le même lieu à des époques bien plus modernes. Les fondations étaient toujours plus épaisses que les murs intérieurs; souvent même elles reposaient sur le roc.

Sculpture et peinture. Le temps, malgré ses inévitables atteintes, nous a cependant transmis de nombreux restes de la sculpture des Égyptiens. Nous en avons depuis les colosses de quatre-vingt-dix pieds, jusqu'aux plus simples amulettes qui faisaient partie de l'ornement des sépultures, et que l'on a retrouvées dans les tombeaux. L'image des dieux et des rois était ce que la sculpture représentait le plus souvent. Deux figures, d'un caractère tout égyptien, se retrouvent aussi beaucoup dans les monuments : ce sont les statues que les Grecs ont appelées cariatides et les sphinx. La première de ces figures tenait lieu de colonnes ou servait d'ornement ; la seconde se plaçait isolément devant les édifices (planche 5 et planche 8). Dans l'écriture hiéroglyphique, on voit souvent des têtes d'animaux couronner le corps humain.

Les statues servaient à la décoration des diverses parties des monuments religieux et des palais, à l'intérieur comme à l'extérieur. Elles y étaient multipliées à l'infini ; il suffit de rappeler la fameuse allée de sphinx qui précédait un des beaux palais de Thèbes. On assure qu'ils y étaient au nombre de six cents, et tous de forme colossale. (Planche 5.)

Si les Égyptiens n'eussent peint que sur la toile, il ne nous serait pas donné d'apprécier leur art ; mais comme c'était surtout sur les murs de leurs monuments que leur pinceau s'exerçait, leurs œuvres nous sont restées ; et même, grâce à la solidité des couleurs et à la sécheresse du climat de l'Égypte, ces productions nous sont parvenues dans un état parfait de conservation.

Les murs des temples, les bas-reliefs, les colonnes, les pilastres, le plafond, les chapiteaux, tout enfin était abandonné à la peinture et relevé par elle. Les cérémonies religieuses, les événements publics, les batailles, les supplices, les différentes scènes de la vie privée, le travail industriel, les occupations agricoles, tout était retracé, et par suite nous a été transmis. Entrer aujourd'hui dans les temples de l'Égypte, c'est donc ouvrir les feuillets de l'histoire la plus complète et la plus fidèle des générations qui ont rendu cette terre si célèbre et infiniment digne d'être étudiée dans ses grandes œuvres comme dans les plus petites choses.

Si je passe maintenant à l'appréciation de ces deux arts en eux-mêmes, c'est là qu'est la difficulté, et qu'on se heurte contre des idées aussi tranchantes qu'opposées.

A prendre la chose dans un sens absolu, c'est-à-dire, juger l'art en lui-même et sans acception de position, de temps, ni de lieu, il faut reconnaître, à quelques exceptions près, que le travail égyptien est infiniment imparfait ; et à qui voudrait le faire lutter avec le travail immortel des Grecs, je dirai que c'est

comparer les traits inanimés et le corps raide du Lapon à la physionomie expressive et pleine de noblesse de la race caucasienne. Tous ceux qui ont véritablement le sentiment de l'art doivent convenir de ce fait.

Ainsi, dans la statuaire, comment ne pas souffrir devant cette immobilité de la physionomie, et cette raideur du corps, qui caractérisent si malheureusement les ouvrages égyptiens, que, l'étude d'un seul une fois faite, on se trouve posséder à fond le caractère de l'art entier, et qu'on en garde à tout jamais le souvenir !

Dans la peinture, comment ne pas s'offenser de voir toutes les règles de la perspective méconnues et violées, et les couleurs crues et tranchantes employées sans aucune dégradation du ton !

C'est là le côté faible de l'art égyptien.

Mais si, d'un autre côté, l'on examine quelle était la position de l'Égypte il y a trois mille ans, c'est moins le génie artistique, que l'empire de certaines institutions que l'on se croit en droit d'accuser. Abandonnés à eux-mêmes, il n'est point douteux que les arts ne fussent tôt ou tard sortis des voies élémentaires où ils paraissent s'être maintenus. Mais l'artiste égyptien n'était pas l'artiste grec. Comme celui-ci, il ne foulait pas une terre de liberté, où il n'eût à consulter que Dieu et ses inspirations. Il vivait, au contraire, sous un pouvoir qui, au nom du ciel qu'il invoquait et des lois humaines dont il avait la direction, lui imposait des limites qu'on ne pouvait impunément franchir. De là aussi, non plus ces conceptions idéales et si parfaites du style grec, mais une éternelle uniformité, surtout dans la représentation de tout ce qui tenait aux formes religieuses ou à l'écriture symbolique.

Ce qui prouve du reste que, livré à lui-même, l'art égyptien se fût lancé dans les voies du progrès, c'est que les animaux et tout ce qui était accessoire dans les grandes compositions, était représenté d'une manière plus vraie et plus naturelle que les dieux et les hommes.

Dans le bel ouvrage de Rosellini, on trouve des figures d'animaux, notamment de chiens et d'oiseaux, rendues avec assez de perfection, et, dans tous les cas, ayant une supériorité marquée sur les figures principales.

Des peintures, restées inachevées sur plusieurs monuments, nous ont révélé un fait très-intéressant pour l'histoire de l'art et véritable pronostic du progrès, si le progrès eût été facile : c'est que les Égyptiens procédaient absolument comme les modernes dans les préparatifs de leurs compositions. Ainsi, à Ombos, on voit un plafond dont les figures ne sont qu'indiquées au crayon, et qu'on a tracées à travers des carreaux, moyen reconnu encore aujourd'hui

comme le plus sûr pour distribuer son sujet et trouver les véritables proportions.

Il ne me reste plus sur ce sujet, susceptible de bien des développements, si c'était ici le lieu, que de dire un mot de l'habitude où étaient les Égyptiens de marier les couleurs à la sculpture. Dans l'Inde, on l'a aussi beaucoup pratiquée, et ce n'est pas là la seule similitude que l'on trouve entre l'Africain et l'Asiatique, comme j'aurai occasion plus tard de le bien observer.

Cette opération avait l'avantage d'ajouter à la richesse des ornements, et de les rendre plus agréables à l'œil. Dans les pays humides, comme l'est souvent le nôtre, elle aurait aussi celui d'aider à la conservation des beaux ouvrages de l'art que le temps ne détruit que trop vite.

Musique. Rollin paraît croire que la musique était un art peu apprécié chez les Égyptiens, et même regardé comme dangereux. C'est là de sa part une erreur. Ils l'eurent au contraire en grande estime, l'élevèrent au rang d'art sacré, en réservèrent l'enseignement au collège des prêtres, et la firent servir à la pompe des cérémonies religieuses, comme on en voit la preuve dans les peintures des monuments.

Ce que Rollin eût pu dire avec raison, c'est que, dans le principe, la musique des Égyptiens consistait principalement dans le chant. Ce ne fut que plus tard qu'ils y mêlèrent les instruments. Ils en eurent même d'assez variés; je n'indiquerai que les principaux.

Comme instrument à corde, ils connurent la lyre, la guitare, la harpe et le psaltérion¹; comme instrument à vent, la flûte et la trompette; comme instrument à percussion, le tambour et le sistre².

Ils eurent des barytes, dont la beauté et le luxe des ornements étaient peut-être supérieures à ce qu'on fait de plus riche aujourd'hui³. (Planche 6.)

Musique et gymnastique. Malgré leur caractère grave, les Égyptiens cultivaient la danse: ils la regardaient comme l'expression toute naturelle de la joie. Les Juifs, qui avaient longtemps habité l'Égypte, en avaient retenu cette habitude.

Les Égyptiens connaissaient aussi la gymnastique; les jeunes filles elles-mêmes se livraient à ces exercices, comme on le voit dans les peintures des hypogées.

¹ Le psaltérion est connu chez les modernes sous le nom de tympanon. Il a des cordes de lailon sur lesquelles on bat les sons avec une baguette de bois; on le trouve dans plusieurs provinces du Midi sous le nom de tambourin, il ajoute beaucoup d'excitation à la musique dansante.

² Le sistre est un instrument bruyant, dans le genre des cymbales et du tam-tam.

³ Vult l'ouvrage de M. Rosellini et le grand ouvrage d'Égyppte.

ÉTAT DE L'INDUSTRIE.

Agriculture. Comme la fécondité du sol de l'Égypte dépendait entièrement du débordement annuel du Nil, il en résultait que le pays n'a jamais eue et n'aura probablement jamais une agriculture bien savante.

Les peintures que l'on trouve dans les hypogées nous ont fait connaître, avec assez de détail et une parfaite exactitude, les divers procédés de l'art agricole employés dans l'ancienne Égypte.

Après le retrait des eaux, qui donnaient au sol sa grande préparation et son meilleur amendement, on opérât un léger labour et l'on semait; le sèmeur jetait le grain à la volée. (Planche 10.)

Des semailles au temps de la récolte, le cultivateur n'avait rien à faire à ses champs. A l'époque de la maturité, les moissonneurs, armés d'une faucille peu différente de la nôtre, coupaient le blé très-haut; d'autres l'arrangeaient et le liaient en gerbes. On se servait du plectrum des bœufs, comme on le fait aujourd'hui encore dans quelques provinces de l'Espagne et du midi de la France, pour séparer le grain de l'épi.

Les bœufs étaient les animaux employés au labourage; on les attelait tantôt au joug, tantôt au collier. Le bœuvier les conduisait au moyen du fouet ou de l'aiguillon.

Le grand produit de la culture égyptienne était le blé. Il servait à la consommation locale comme à l'exportation. L'Égypte fut même appelée pendant un temps le grenier de l'Italie.

Le *lotus* (espèce de lis), qui végétait au milieu des eaux pendant le temps du débordement, servait aussi, par sa graine et sa racine, à la nourriture des habitants. Comme il ne demandait de leur part aucune culture, ils l'avaient en grande vénération, et se plaisaient à reproduire l'image de sa fleur dans leur peinture comme dans leur sculpture.

Quelques auteurs ont pensé que la vigne n'était pas cultivée en Égypte; mais l'opinion contraire doit prévaloir, aujourd'hui que l'on a trouvé, dans les peintures des hypogées, l'opération des vendanges parfaitement représentée. Ainsi l'on voit les vendangeurs, sous le costume égyptien, cueillir le raisin, l'apporter au pressoir; là, le fouler avec les pieds, presser le marc, et verser le vin dans les cruches.

Cette culture d'ailleurs n'avait rien d'extraordinaire, puisqu'on trouve en Égypte la vigne à l'état naturel, et qu'on la cultive encore dans la province du Fayoum, autrefois du nom d'Arsinoë.

Ne trouve-t-on pas d'ailleurs, dans Hérodote, qu'aux fêtes de Bubaste l'on consommait beaucoup plus de vin qu'on ne le faisait pendant le restant de l'année? Il est constant aussi que les soldats recevaient une ration de vin. De telles habitudes ne

pouvaient nécessairement appartenir qu'à un peuple qui cultivait la vigne, lorsque surtout ses rapports les plus fréquents étaient anciennement avec l'Inde et le restant de l'Afrique, bien plus qu'avec la Grèce et l'Italie, d'où l'on ne peut présumer des lors qu'il tirait ses approvisionnements de vin.

Le lin fut encore une des grandes cultures des Égyptiens : on ne sait pas bien s'ils cultivaient eux-mêmes le coton, ou bien s'ils le recevaient, en échange, de quelque autre peuple.

L'Égypte avait un sol trop nécessaire à la culture, et des montagnes trop arides, pour qu'elle pût produire le bois : celui qu'elle employait lui venait de l'étranger.

Les travaux du lac Mœris furent une amélioration toute agricole ; ils contribuaient à fertiliser une des plus belles provinces de l'Égypte, le Fayoum. Ce bassin aidait aussi à modérer comme à suppléer les grandes inondations pour le restant de l'Égypte. Malheureusement tous ces beaux ouvrages sont détruits, et le lac est aujourd'hui à peu près inutile.

Arts industriels. Les arts industriels, dans l'ancienne Égypte, furent plus avancés que l'art agricole ; leur perfection même alla plus loin qu'on ne le pense généralement : c'est ce qu'il sera facile de voir par l'examen rapide des principales fabrications auxquelles les Égyptiens se livrèrent. (Planche 11.)

L'art du tissage fut poussé très-loin, comme on peut le juger par les beaux et nombreux échantillons qui servent d'enveloppe aux momies préparées avec le plus de luxe. Ces toiles pourraient rivaliser avec les nôtres. Le fil de la chaîne était différent de celui de la trame : ce qui suppose une fabrication bien entendue, et ce que même l'on n'est pas encore arrivé à faire partout en France.

Les Égyptiens savaient fabriquer la mousseline, comme l'indique la transparence de leurs costumes, reproduite dans leurs peintures. Ils connaissaient aussi le travail du velours et du tricot.

La matière employée dans la fabrication de ces divers produits était le lin et le coton : on a douté de l'emploi du coton dans leur tissage ; mais comme on le retrouve dans la plupart des toiles qui enveloppent les momies et autres tissus, il faut bien se rendre à l'évidence.

Les métiers employés au tissage étaient peu compliqués ; les hommes, les femmes, les enfants se partageaient les différentes opérations de cette fabrication.

Des costumes ornés de broderies sont parvenus jusqu'à nous ; on a aussi trouvé des tuniques en perles de verre, qui enveloppaient des momies : il n'est pas probable qu'elles servissent à ce seul usage. L'habitude des Égyptiens était de renfermer, dans le cercueil, les momies avec tous les attributs de leur rang et leur costume ordinaire.

Les Égyptiens avaient des chaussures de plusieurs sortes ; il y en avait d'un travail très-recherché, et chaque pied avait sa chaussure distincte.

Les costumes variaient suivant les conditions de richesses et les professions ; les prêtres et les guerriers portaient les plus riches. Les robes de femmes étaient longues, larges, et les manches avaient beaucoup d'ampleur ; les travailleurs avaient un habillement très-léger, le plus souvent un simple tablier.

Les meubles des personnes riches étaient établis avec un luxe que notre époque conçoit à peine. Les sièges, les fauteuils, les instruments de musique et mille autres objets qu'on a trouvés en nature, ou qui sont représentés dans les hypogées, en fournissent la preuve. Nous avons aussi plusieurs restes curieux de leur habileté dans le travail de la marqueterie.

Les chariots de guerre, et ceux employés dans les cérémonies, l'enharachement des chevaux, les armes, les boucliers, tout répondait aux habitudes de luxe déjà signalées. (Planche 6.)

Quelques villes de l'Égypte avaient acquis une grande réputation dans l'art de fabriquer la poterie. On en a retrouvé d'un aussi beau grain que celui de nos belles porcelaines : on leur donnait la couleur et l'émail.

Il est encore beaucoup de personnes qui croient la fabrication du verre le résultat d'une invention moderne. Eh bien, loin de là, les Égyptiens ont fait en ce genre, il y a quatre mille ans, tout ce que nous faisons aujourd'hui ; c'est-à-dire qu'ils soufflaient le verre, qu'ils le coulaient, le taillaient, l'incrustaient, le gravaient, le coloraient. Ils avaient même poussé si loin l'art de la fabrication, qu'ils étaient arrivés à imiter parfaitement les pierres précieuses les plus fines. La seule chose à laquelle les Égyptiens paraissent n'avoir pas employé la matière vitreuse, c'est à faire les miroirs, et en général le verre plane.

De grands ouvrages en verre étaient également exécutés par les Égyptiens. Ils coulaient des statues et des colonnes. Le grand Sésostris avait fait faire une statue en verre, couleur d'émeraude, qu'on assure avoir été d'un très-beau travail.

Les Égyptiens eurent longtemps le secret de la fabrication des vases *murrhins*, dont on ne connaît pas encore au juste la matière ; Rome dégénérée les rechercha avec passion, et les payait à des prix qui denotaient quelle était alors sa folie.

Leur habileté à travailler les métaux n'était pas moins grande que celle qu'ils apportaient dans la fabrication du verre. Ils se servaient peu du fer, mais beaucoup du bronze, et devaient posséder le secret d'une excellente trempe, comme l'indique le grand parti qu'ils tiraient du granit, que nous-mêmes, avec nos arts avancés, pouvons à peine travailler.

Les feuilles d'or qui recouvrent, en tout ou en par-

tie, les riches momies, montrent que les Égyptiens avaient su tirer parti de la ductilité de ce métal. Ils doraient aussi le verre, le bois et divers métaux; l'ivoire, qu'ils tiraient de l'Inde, était travaillé avec beaucoup de goût et employé surtout aux ornements.

L'art de la gravure était assez avancé en Égypte; on y gravait sur l'agate, l'améthyste, la cornaline, le jaspé et le verre.

L'or, l'albâtre, le basalte, et bien d'autres matières encore, servaient à faire des vases sculptés.

Au chapitre des sciences, j'ai mentionné l'art des Égyptiens à fabriquer des couleurs solides, au moyen des végétaux, des acides et des sels, il est des lors inutile d'y revenir : il suffit de dire que l'application aux arts utiles en était aussi bien entendue que la fabrication.

ÉTAT DU COMMERCE.

L'état prospère de l'industrie chez les Égyptiens donne à penser que leur commerce dut être infiniment étendu; c'est en effet ce qui fut : et de ces deux sources virent les immenses richesses qui permirent à l'Égypte d'élever tant de monuments et de poursuivre tant de conquêtes. On a voulu quelquefois attribuer la source de son opulence à la richesse minérale du pays; et comme, en allant à sa recherche, on ne trouvait que de faibles traces de son exploitation, on doutait de la réalité de cette opulence, au lieu de reconnaître qu'on s'était seulement trompé sur son origine. Une industrie avancée et un échange actif de peuple à peuple, voilà les mines que les Égyptiens ont longtemps possédées, et que tout pays qui veut prospérer doit rechercher, parce que celles-là sont d'autant moins épuisables qu'on y travaille avec plus d'ardeur et de persévérance.

Il faut reconnaître, au reste, qu'il y a bien peu de pays au monde plus favorablement placés que l'Égypte pour un commerce actif et avantageux. Centre des contrées les plus diverses, elle peut faire passer dans ses mains une immense production, et en retirer à la fois crédit, puissance et richesse.

Le génie d'Alexandre saisit bientôt toute la portée de cet avantage; et pour mieux s'en assurer les bénéfices, il se hâta de fonder Alexandrie : il est même probable, s'il eût vécu, qu'il en eût fait le siège de son puissant empire.

Les produits qui faisaient l'objet du commerce des Égyptiens étaient très-variés.

Les côtes méridionales de l'Afrique, la Nubie, l'Éthiopie et les divers pays du centre fournissaient à l'Égypte, l'or, l'ébène, les dents et les peaux d'hippopotames, des plumes d'oiseaux, etc.

L'Arabie lui envoyait de l'or, de l'argent, du fer, de la myrrhe, de l'encens.

De l'Inde, elle retirait l'ivoire, les épices, les pierres précieuses et d'autres substances minérales qu'elle travaillait et rendait en partie au commerce.

A ces diverses contrées, l'Égypte donnait du blé, des toiles, de la poterie, de la verrerie et mille autres produits de son industrie.

Les routes commerciales de l'Égypte ont assez varié. Cela a dépendu de plusieurs causes : de la prospérité ou de la décadence de certaines villes; de l'état plus ou moins avancé de la navigation; des races de rois qui commandaient à l'Égypte et qui lui imposaient de nouveaux goûts et de nouvelles alliances; des guerres qu'on lui suscitait ou qu'elle-même provoquait.

Du Delta aux cataractes, le Nil servait au transport des marchandises (planche 7); de ce point jusqu'aux régions les plus éloignées, le transport s'opérait par l'entremise des caravanes, qui traversaient, comme elles le font encore aujourd'hui, les sables et le désert à l'aide de chameaux.

Les marchandises de l'Afrique qui étaient destinées à l'Asie et celles qui lui revenaient en échange, eurent diverses stations. Ce furent tour à tour, Syène, Suez, Hiéropolis, Coptos, Myos-Hormos, Bérénice.

Il y eut un temps où l'Égypte posséda de nombreux navires sur la mer Rouge.

Une question importante à résoudre sous le rapport de l'art aussi bien que sous le point de vue économique, serait de s'assurer si le canal de jonction des deux mers par le Nil a réellement existé, comme le prétendent quelques historiens.

Lorsqu'on pèse tous les obstacles de l'entreprise, on est porté à se ranger du côté de l'opinion de ceux qui pensent qu'il n'y a eu que des essais de faits.

D'abord il est constant, d'après les anciens et les nouveaux nivellements, que les eaux de la mer Rouge sont supérieures de plusieurs pieds aux eaux de la Méditerranée. Aujourd'hui cette difficulté ne serait pas grande; mais alors connaissait-on le genre d'écluse qui pouvait arrêter l'irruption des eaux et empêcher l'inondation de la basse Égypte? voilà qui est fort douteux : du moins n'en trouve-t-on nulle part les traces; et cependant les Égyptiens, comme on l'a vu, ne bâtissaient pas sans solidité les ouvrages d'utilité publique.

L'avantage d'ailleurs d'un tel canal eût-il été bien grand? Qui ne sait que le golfe Arabe est un bras de mer très-étroit, encombré de coraux et souvent tourmenté par les vents les plus contraires à la navigation?

Une puissance nouvelle, qui brave à la fois et le calme et les flots irrités, la puissance merveilleuse de la vapeur, était peut-être la seule appelée à donner la vie et à assurer une constante activité à cette mer

qui alors peut devenir le lien de nations puissantes, et ramener un jour dans la Méditerranée une partie du commerce du monde.

Puisse-t-on en essayer et réussir ! puisse surtout l'Égypte retrouver par là une prospérité qui sommeille plutôt qu'elle n'est perdue ; car enfin, Dieu qui toujours l'éclaire et l'arrose comme aux beaux jours des Pharaons, ne l'a ni maudite ni frappée de stérilité.

COUP D'OEIL SUR LES ANCIENS MONUMENTS DE L'ÉGYPTÉ
LES PLUS CÉLÈBRES À VOIR OU LES PLUS INTÉRESSANTS
À ÉTUDIER.

De nombreux monuments, dont quelques-uns remontent à la plus haute antiquité, couvrent encore le sol de l'Égypte. Il ne peut être dès lors sans intérêt pour le lecteur que je lui signale les plus importants à visiter, si jamais son pied vient à fouler cette terre des grandes choses comme des grands souvenirs.

Le Delta est plutôt la terre des Grecs, des Romains et des Arabes que de l'ancienne race égyptienne : aussi n'y voit-on aucun de ces monuments qui remplissent la moyenne et la haute Égypte et qui sont plus particulièrement le but du pèlerinage des voyageurs. C'est donc au sortir de la basse Égypte que vont commencer les indications que je me propose de donner.

À la droite du Nil, un peu au-dessous de l'angle du Delta et non loin de l'embouchure du canal qui a dû ou plutôt qui devait unir les deux mers, se trouvent les intéressantes ruines d'*Héliopolis*. C'est là qu'était le magnifique temple dédié au Soleil et qui fut fameux dans toute l'Égypte. Il ne reste de tous les monuments de cette grande ville que quelques parties de son temple, des débris de sphinx et un obélisque de près de 70 pieds de haut.

Il y a longtemps que la décadence de cette antique cité a commencé. Sous Auguste, et plus tard sous Constantin, ses plus belles débris allèrent décorer Rome et Constantinople.

Un grand souvenir se rattache aujourd'hui à *Héliopolis* : car près de là fut donnée la célèbre bataille que les Français, sous les ordres de Kléber, gagnèrent sur les Turcs.

À la gauche du Nil, en face du vieux Caire, se trouve *Gizéh*, et à côté sont les grandes pyramides.

M. Cavaglia est parvenu à débarrasser en partie, des sables qui le recouvraient presque en entier, le sphinx colossal, situé à peu de distance de l'une des pyramides, et auquel Pliny prête plus de 140 pieds de longueur. Le cou et la tête ont à eux seul 27 pieds de hauteur. Dans le voisinage de ces pyramides, on trouve plusieurs tombeaux renfermant des sculp-

tures qui méritent d'être étudiées : elles commencent à donner l'idée de ce que l'on doit rencontrer en remontant le Nil. Là encore fut donnée une bataille, digne pendant de celle d'*Héliopolis*. « Songez, soldats », s'écriait Bonaparte, que du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent. »

Non loin de là se trouvent, non pas les restes de *Memphis*, car elle ne vit plus que dans le souvenir des hommes, mais la place qu'elle occupa. Cette seconde ville de l'Égypte, cette rivale de Thèbes en grandeur et en puissance, ses nombreux monuments, le temple de Vulcain, celui non moins beau de Sérapis, les grands ouvrages qui liaient ses murs au lac Mœris, tout cela a disparu sous les sables de la Libye, le fer de Cambyse, le marteau de l'Arabe ; et cependant le voyageur se fait encore conduire vers ce frappant tableau des vicissitudes humaines, il aime à penser qu'on l'a trompé ; et ce n'est que lorsqu'il a vu, bien vu de ses propres yeux, tant de misères, qu'il y croit, et qu'il fuit vers d'autres lieux, attristé, confondu de n'emporter qu'un seul souvenir, celui que laisse le colosse représentant Sesostris, comme si l'on eût respecté cette grande figure pour témoigner à tous que c'était bien là que s'éleva et qu'a péri Memphis.

On est bien fixé aujourd'hui sur la position du lac Mœris. Il est dans la province du Fayoum, où l'Égyptien retrouvera quelques-uns des grands végétaux propres à son climat, notamment le prunier, le cerisier, l'abricotier. Avant de visiter ce lieu, il ne sera pas inutile de lire comme guide, le beau travail de M. Jomard.

À vingt lieues du Fayoum, on arrive à *Speos-Artémidos* (Béni-Hassan), sur la droite du Nil. Ce lieu possède des hypogées remarquables par leur étendue et leurs peintures. Les membres de la commission d'Égypte avaient déjà remarqué les richesses de Béni-Hassan, mais c'était plutôt sous le rapport de l'architecture, qui a cela en effet de particulier, qu'elle offre le véritable type du genre dorique grec, c'est-à-dire portique à colonnes cannelées, à base arrondie, etc., etc. Mais M. Champollion a eu le mérite d'y découvrir des peintures aussi intéressantes par la finesse et la vérité des dessins, que par les sujets qu'elles rappellent. C'est le tableau détaillé des occupations agricoles et du travail des arts industriels. M. Rosellini a déjà fait connaître les principaux sujets qui y sont représentés ; l'ouvrage de M. Champollion nous en donnera l'ensemble.

Un peu plus haut, et de l'autre côté du fleuve, le village d'Archmounein cache les restes d'*Hermopolis-Atagna* ; c'est là qu'était la vaste nécropole décrite dans le grand ouvrage de la commission d'Égypte ; on y voyait des colonnes regardées comme étant les plus belles, après celles des monuments de Thèbes.

Malheureusement, c'est sur ce point que, dans ces derniers temps, s'est exercée plus que jamais l'activité de l'esprit de destruction.

Presque en face d'Achmounein était *Antinopolis* ou *Antinoë*, ville bâtie par Adrien sur l'emplacement de l'ancienne ville de *Besa*, dont l'oracle fut très-renommé en Égypte. C'était là, mieux que partout ailleurs, que l'on pouvait juger l'architecture des Romains dans ce pays. La commission d'Égypte y a trouvé de beaux restes : ils ont, en ce moment, à peu près disparu. C'est à Antinopolis comme à Hieropolis-Magna, villes bâties en pierre calcaire, que les Arabes ont établi des fours à chaux, se servant, pour alimenter leur sauvage industrie, des ruines qu'ils trouvent et qu'ils font au besoin.

Le long de la chaîne libyque, dans le voisinage de Lycopolis, aujourd'hui (Syout), on trouve de nouveaux hypogées qui ne sont pas sans intérêt, mais qui le cèdent cependant à ceux d'*Antropolis* (Quou), dont les hiéroglyphes offrent une importance très-grande.

On a de la peine à reconnaître l'antique *Abydos*, dans le village de Madfouneh : on sait qu'elle fut l'une des plus belles villes de l'Égypte. Les ruines de son palais sont des plus curieuses, bien que recouvertes presque en totalité par les sables. Elles présentent des peintures admirablement conservées. Là fut un beau temple consacré à Memnon.

Abydos est un point très-important à visiter, d'autant mieux qu'il se rapproche de *Tentyris* (Denderah), et celle-ci de *Thèbes* : Thèbes la ville sainte des antiquaires. Cependant, avant de l'aborder, je dois dire un mot de Denderah. Son grand temple, qui est un des beaux modèles de l'architecture égyptienne, mérite d'être étudié sous plus d'un rapport : plusieurs figures colossales décorent la façade, et son portique a un effet des plus imposants. Champollion disait qu'on était étonné des beautés du temple de Denderah, même au sortir de Thèbes ; les sculptures ne répondent pas au mérite de l'architecture.

C'est du plafond du temple de Denderah qu'a été détaché le zodiaque que nous possédons à Paris : il paraît n'avoir pas l'antiquité que Volney et d'autres savants lui avaient d'abord prêtée.

Une bien fatale destinée semble avoir été attachée aux capitales de l'Égypte. *Thèbes* n'a guère été mieux traitée que Memphis. Cette ville, qui fut plus grande que ne l'est aujourd'hui Paris, et qui posséda plus de monuments, plus de richesses, plus de merveilles que n'en a peut-être jamais inventé, pour embellir ses contes fantastiques, la belle imagination des Orientaux, cette ville n'est plus qu'un amas de ruines, au milieu desquelles se trouvent comme perdus plusieurs pauvres villages de fellahs et d'Arabes.

A la droite du fleuve, on voit *Lousor*, *Karnac* et

Med-Amoud ; sur la gauche l'on trouve *Medynet-Abou*, *Gournah*, les hypogées de *Siban-EI-Molouk*, l'*hippodrome*.

Le sentiment qu'éprouve le voyageur en face de ces restes les uns plus grandis que les autres, est un étonnement mêlé d'une vive admiration ; il a peine à concevoir que des mortels aient pu suffire à élever tant de colonnes, à sculpter, à traîner après eux tant de colosses, et à former de toutes ces créations le plus bel ensemble que jamais sans doute le soleil ait éclairé. Il imagine difficilement qu'un Ptolémée, qu'un Cambyse, et surtout qu'un Cornelius Gallus, qui n'était pas, celui-là, un chef de barbares, mais un envoyé de Rome, n'aient trouvé que le fer et le feu pour saluer tant de magnificence !

Quelques détails sur ce qui reste encore donneront l'idée de ce qui a existé il y a plus de trois mille ans.

Je ne puis mieux faire ici que d'emprunter quelques extraits à la description qu'a donnée de ces ruines célèbres, M. Balbi, dans son Abrégé de Géographie.

« Parus ces restes imposants, nous citerons à la gauche du Nil : l'immense *hippodrome*, qui, comme le *Circus-Maximus* de l'ancienne Rome, est changé en champ livré à l'agriculture. Les ruines de *Medynet-Abou*, étonnante réunion d'édifices appartenant à des Pharaons, à des Ptolémées, et à des empereurs romains, et au milieu desquels s'élève l'énorme et gigantesque *polais de Ramsès Méiamoun*. On y admire un grand nombre de compositions religieuses et historiques qui sont gravées sur le pourtour de la cour ; elles représentent diverses fêtes et des scènes, telles qu'offrandes, sacrifices, combats, courses en chars, initiations, et elles retracent les conquêtes de l'un des plus illustres d'entre les Pharaons. Les ruines de l'immense monument connu des Grecs sous le nom de *Memnonium*, mais que Champollion dit être l'*aménophion* des Égyptiens. Les ruines s'étendent sur un espace d'environ 1800 pieds de longueur ; on y voit des débris de plus de dix-huit colosses, dont les moindres avaient 20 pieds de haut ; on y admire encore, du côté du fleuve, deux colosses qui, quoique assis, n'ont pas moins de 60 pieds de haut ; celui qui est situé vers le nord jouit d'une grande célébrité, sous le nom de colosse de Memnon. C'est le portrait du troisième Aménophis de la dix-huitième dynastie, qui régnait vers l'an 1680 avant Jésus-Christ, et la célèbre statue de Memnon, dont les anciens racontaient que la bouche faisait entendre des sons harmonieux aussitôt qu'elle était frappée par les premiers rayons du soleil levant.

« Le long de la rive droite du Nil, on trouve *Lousor*, les restes d'un palais immense, bâti par Améno-

« phis-Memnon (Amenothep III) de la dix-huitième
« dynastie, et par le grand Sésostris, aussi de la dix-
« huitième; il est précédé de deux obélisques de
« 79 et de 73 pieds de haut, chacun d'un seul bloc
« de granit rose, d'un travail exquis, accompagnés de
« quatre colosses de même matière, dont deux de
« 44 pieds de haut, et deux d'environ 50, mais enfouis
« jusqu'à la poitrine; vient ensuite un immense py-
« lone, haut de 80 pieds, et un péristyle d'envi-
« ron 200 colonnes, la plupart encore debout; les
« plus grandes ont dix pieds de diamètre. Ces im-
« menses édifices appartiennent, selon M. Champol-
« lion, à Rhamsès-le-Grand, à Ménéphthah I^{er}, Horus,
« Aménophis-Memnon et autres rois. A Kafr-Karnac,
« on voit l'allée des sphinx, longue de 1026 toises;
« elle s'étend entre Luxor et Karnac; on y a compté
« jusqu'à 600 sphinx de dimensions colossales. Mais
« c'est à Karnac qu'apparaît toute la magnificence
« pharaonique. Dans les débris de ce palais merveil-
« leux, le voyageur est étonné par le grandiose d'édi-
« fices qu'on regarde comme supérieurs à tout ce qui
« est sorti de la main de l'homme. Il y admire surtout
« l'avenue de colonnes monolithes, de 70 pieds de
« haut, mais toutes renversées; la *salle hypostyle*,
« de 518 pieds de long, sur 139 de large; son toit est
« soutenu par 154 colonnes encore debout, dont les
« plus grandes ont 70 pieds de hauteur, 11 de dia-
« mètre. La circonférence de leurs chapiteaux étant
« de 64 pieds, cent hommes peuvent se tenir à leur
« aise sur chacun d'eux; la cour, où se trouvent deux
« obélisques, haut de 69 pieds, mais dont un seul
« est debout; et enfin une autre salle entièrement
« détruite, où s'élève encore le plus grand des obe-
« lisques existants, haut de 91 pieds; il y contemple
« les portraits de la plupart des vieux Pharaons, dont
« les grandes actions sont représentées dans des ta-
« bleaux de dimensions colossales.

« A l'ouest de Medynet-Abou, on trouve les tom-
« beaux des rois de la dix-huitième, dix-neuvième et
« vingtième dynastie; ils sont taillés dans la roche de
« calcaire, et à des niveaux différents, dans l'aride
« vallée que les habitants actuels de l'Égypte nom-
« ment Biban-el-Molouk, sur la rive gauche du Nil.
« L'imagination s'égare, lorsqu'au milieu de ces palais
« souterrains, on réfléchit à la hardiesse d'une telle
« entreprise, et à la constance qu'elle a dû demander, et
« aux difficultés qu'il a fallu vaincre pour l'exécuter.
« Après avoir passé sous une porte assez simple, on
« entre dans de grandes galeries ou corridors cou-
« verts de sculptures parfaitement soignées, conser-
« vant en grande partie l'éclat des plus vives cou-
« leurs, et conduisant successivement à des salles
« soutenues par des piliers encore plus riches de dé-
« corations, jusqu'à ce qu'on arrive enfin à la salle
« principale, celle que les Égyptiens nommaient la

« *salle dorée*, plus vaste que toutes les autres, et au
« milieu de laquelle reposait la momie du roi, dans
« un énorme sarcophage de granit, etc., etc. »

« On ne doit pas oublier la *nécropole de Thèbes*,
« ou les *tombeaux des grands* et les cimetières de
« cette ancienne capitale. Ils occupent une immense
« étendue sur la rive gauche du Nil, et on y trouve
« tous les genres de tombeaux en usage chez les an-
« ciens Égyptiens. M. Jomard a donné la description
« de ces monuments souterrains sous le nom d'hypo-
« gées de Thèbes. Il y en a de si considérables en
« longueur, que, selon M. Passalacqua, les galeries
« qui les composent, pourraient contenir, dans cer-
« tains hypogées, deux à trois mille hommes avec
« assez d'espace pour y circuler. »

Champollion le jeune, qui, plus que personne,
« était capable d'apprécier l'importance des ruines de
« Thèbes, parle avec un véritable enthousiasme de cel-
« les qui se trouvent sur l'emplacement de Karnac, vil-
« lage, comme on l'a déjà vu, située à la droite du Nil et
« appartenant à Louqsor.

« J'allai enfin au palais ou plutôt à la ville de mo-
« numents, à *Karnac*. Là m'apparut toute la magni-
« ficence pharaonique, tout ce que les hommes ont
« imaginé et exécuté de plus grand. Tout ce que
« j'avais vu à Thèbes, tout ce que j'avais admiré avec
« enthousiasme sur la rive gauche me parut misé-
« rable en comparaison des conceptions gigantesques
« dont j'étais entouré. Je me gardai bien de vou-
« loir rien décrire, car, ou mes expressions ne vau-
« draient que la millième partie de ce qu'on doit dire
« en parlant de tels objets, ou bien, si l'en traçais
« une faible esquisse, même fort décolorée, on me
« prendrait pour un enthousiaste, peut-être même
« pour un fou. Il suffira d'ajouter qu'aucun peuple
« ancien ni moderne, n'a conçu l'art de l'architec-
« ture sur une échelle aussi sublime, aussi large, aussi
« grandiose, que le firent les vieux Égyptiens; ils
« concevaient en hommes de cent pieds de haut, et
« l'imagination qui, en Europe, s'élance bien au-des-
« sus de nos portiques, s'arrête et tombe impuissante
« au pied des 140 colonnes de la *salle hypostyle* de
« Karnac. »

De Thèbes à Syène, la route n'est pas sans offrir
« d'intéressants souvenirs et d'utiles indications pour
« l'art comme pour l'histoire de l'Égypte. On trouve
« *Hermonthis* (Erment), *Latopolis* (Éané), *Éléthya*, où
« sont des hypogées de la plus haute antiquité, mais
« où les autres ruines ont en ce moment complètement
« disparu. Après Éléthya vient *Apollinopolis-Magna*
« (Edfou), où l'on voit un grand temple d'une assez
« belle architecture.

Syène présente un ensemble assez confus de mo-
« numents égyptiens, grecs et romains. Ses vastes car-

rières donnent l'idée de l'immensité des monuments que l'Égypte a dû élever.

Entre Syène et la première cataracte, où finit l'Égypte et où commence la Nubie, se trouvent encore l'île d'*Éléphantine* et *Philæ*. A *Éléphantine*, tout est en ce moment à peu près détruit. A *Philæ*, où furent les temples célèbres d'*Isis* et d'*Osiris*, on ne voit plus que des monuments de création grecque ou romaine et d'un goût assez barbare, à l'exception d'un petit temple consacré à *Isis*.

Pour ceux qui voudraient visiter d'autres lieux célèbres que ceux qui longent les bords du Nil, il y aurait à voir, du côté de la mer Rouge, les ruines ou les emplacements d'*Heroopolis*, de *Nyos-Hormos*, de *Bérénice*, villes qui furent des points importants pour le commerce entre l'Asie et l'Afrique : du côté de la Libye, pour les plus avides de voir, comme pour les plus hardis, il y aurait à parcourir un vaste désert où l'on trouverait de nombreuses oasis, et les ruines du temple d'*Ammon*, que l'histoire mentionne si souvent.

NOTICE SUR LES ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES LES PLUS
REMARQUABLES QUI SE TROUVENT DANS LES MUSÉES
ET COLLECTIONS DE L'EUROPE.

L'Égypte a été depuis un quart de siècle si bien étudiée, si bien fouillée, je pourrais même dire si impitoyablement dépouillée, que tout ce qui est sorti de ses ruines, de ses temples, de ses hypogées, a suffi pour former non-seulement de nombreuses collections particulières, mais encore plusieurs musées spéciaux, dans différentes capitales de l'Europe.

Comme il serait beaucoup trop long de mentionner ici les richesses de chacune de ces collections, je me contenterai d'indiquer les objets les plus rares ou les plus dignes d'étude.

Le musée égyptien de Paris n'est pas le moins bien partagé. Tout ce qui a rapport à la religion et aux funérailles s'y trouve en nombre, et bien choisi. Les objets consacrés aux usages civils s'y font remarquer par leur variété, et la science, de son côté, ainsi que les arts, y sont représentés par des pièces ou des fragments d'un puissant intérêt.

Les divinités du culte égyptien et les animaux qui en étaient le symbole, forment une collection excessivement variée de statues de bronze, de terre émaillée, de bois peint, de basalte, d'or, d'argent, etc.

Des momies, des sarcophages, des amulettes fort riches et d'un beau travail, ainsi que la réunion de tous les objets qui servaient aux funérailles, montrent tout le respect que les Égyptiens avaient pour le culte des morts. Entre autres morceaux remarquables, je dois mentionner le beau sarcophage que nous a valu le voyage de Champollion en Égypte. Voici en quels termes ce savant en parle dans ses *Lettres*. « J'ai acquis

« au Caire, de Mahmoud-Bey, le kabaïa, le plus
« beau des sarcophages présents, passés et futurs; il
« est en basalte vert et couvert intérieurement et ex-
« terieurement de bas-reliefs, ou plutôt de camees
« travaillés avec une perfection et une finesse inima-
« ginables. C'est tout ce qu'on peut se figurer de plus
« parfait. »

Les fauteuils et les étoffes de tous genres, les colliers, les bracelets, les boucles d'oreilles, quelques costumes assez bien conservés, justifient parfaitement l'opinion déjà manifestée, d'un état industriel fort avancé dans l'ancienne Égypte.

Des papyrus, dont quelques-uns renferment des documents fort curieux, ne sont pas la partie la moins intéressante de cette richesse antique.

En dehors du musée se trouvent encore quelques antiquités égyptiennes fort dignes d'appeler l'attention des curieux. Dans une des salles de la Bibliothèque du roi, l'on a renfermé le zodiaque de Denderah, qui donne l'idée des ornements qui décoraient les temples de l'Égypte. L'obélisque de Louxor n'est pas encore sorti de l'enveloppe qui lui a servi à traverser l'Océan, mais il est facile de juger, même en ce moment, quelle en est la grandeur et quelle en est la forme. Dans l'une des cours du musée est un sphinx, qui est loin d'approcher des colosses dont on a donné la mesure, mais il peut permettre d'apprécier la grande sculpture égyptienne.

Le musée de Londres possède des antiquités égyptiennes du premier ordre, notamment la tête de la fameuse statue de Memnon, et la pierre dite de Rosette, ayant une inscription rapportée en deux langues, la première égyptienne, la seconde grecque, et écrite à la fois en caractères hiéroglyphiques ou symboliques, en caractères démotiques ou vulgaires égyptiens, et en caractères grecs. L'inscription est un décret du collège de Memphis renfermant des détails de mœurs, de géographie et d'histoire. Il n'est pas besoin de dire combien ce précieux fragment a servi à l'interprétation de l'ancienne écriture égyptienne.

Belzoni et plusieurs voyageurs anglais sont les principaux fondateurs de la collection anglaise.

C'est la collection de M. Passalacqua, que l'on a vue à Paris il y a peu d'années, qui forme le musée égyptien de Berlin. Il est précieux, sans cependant avoir quelque chose qui puisse faire envie aux richesses que possèdent d'autres capitales. L'on peut en dire autant de la collection faite à La Haye.

Le musée de Turin est peut-être le plus riche de tous, grâce aux connaissances et aux recherches suivies de M. Drovetti, qui a été longtemps consul au Caire. Je mentionnerai surtout la statue du grand Sesostris, qui passe pour le chef-d'œuvre de l'art égyptien, la statue colosse d'*Osymandias*, et la table chronologique des anciens Pharaons, trouvée à Abydos.

Les papyrus y sont aussi nombreux que bien choisis. En général, les monuments historiques de cette rare collection sont, pour les sciences et les arts, d'un prix inestimable. Avant son voyage en Égypte, Champollion le jeune en avait fait une étude particulière, ce qui a valu à notre pays un bon et profond ouvrage.

NOTICE SUR LES PRINCIPAUX AUTEURS ET VOYAGEURS
QUI ONT PARLÉ DE L'ÉGYPTE DEPUIS ROLLIN.

Depuis un demi-siècle, il a paru un grand nombre d'ouvrages sur l'Égypte ; je donnerai l'indication des plus importants à consulter pour ceux qui voudront connaître à fond cette contrée si digne d'être étudiée, d'abord pour son ancienne célébrité, et un peu aussi pour les efforts honorables qu'elle fait de nos jours pour remonter au rang des nations puissantes et civilisées.

Quoique les limites dans lesquelles je dois me restreindre, ne me permettent pas de mentionner tous les voyageurs qui depuis un siècle et demi ont exploré l'Égypte¹, je ne puis pourtant omettre de citer le plus notable d'entre eux, Volney, qui le premier a apporté en Égypte cet esprit de sagacité et d'observation qui a caractérisé, depuis, toute sa vie et ses écrits. Son *Voyage en Égypte et en Syrie*, qui a obtenu plus d'une fois les suffrages flatteurs des membres de la commission d'Égypte, mérite particulièrement d'être lu et médité.

M. Champollion le jeune, qui, dès l'âge le plus tendre, a eu la passion d'étudier et de visiter l'Égypte, nous a laissé, quoique mort bien jeune, des travaux d'un haut intérêt.

Son *Panthéon égyptien*, sa *Grammaire*, ses *Lettres écrites d'Égypte et de Nubie*, la *Relation de son voyage*, prête à paraître, tous ces ouvrages sont des titres à une gloire que les savants lui ont accordée et qui ne périra pas. Aux hommes qui ne veulent avoir qu'une idée générale, mais juste, des beaux restes de l'antiquité égyptienne, je conseille la lecture de ses *Lettres*, qui forment un volume in-8°, publié en 1834.

Digne émule de son frère, M. Champollion-Figeac a contribué, par d'importants travaux, à l'éclaircissement des temps antiques de l'Égypte. Ses *Annales des Lagides*, ou la *Chronologie des rois grecs, d'Égypte, successeurs d'Alexandre-le-Grand*, méritent d'être étudiées. Elles ont donné lieu, entre l'auteur et M. Saint-Martin, à une polémique dont les résul-

tats n'ont pu que profiter à la science. L'ouvrage de M. Champollion a été couronné par l'Institut en 1848.

Nous devons à M. Letronne de précieux documents sur plusieurs parties de l'histoire de l'Égypte. Ils se trouvent principalement consignés dans l'ouvrage qui a paru sous le titre : *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte pendant la domination des Grecs et des Romains, tirée des inscriptions grecques et latines, relatives à la chronologie, l'état des arts, aux usages civils et à la religion de ce pays*, ainsi que dans plusieurs mémoires particuliers.

Il est à regretter que M. Le Prévost d'Iray n'ait publié que le premier volume de son *Histoire de l'Égypte sous le gouvernement des Romains, considérée principalement dans les différentes branches et les changements successifs de son administration, depuis la conquête de ce pays, par Auguste, jusqu'à la prise d'Alexandrie, par les Arabes*.

Sur la même période, l'on peut citer encore l'ouvrage de M. Louis Reynier, intitulé : *De l'Égypte sous la domination des Romains*, 1897, un volume in-8°. On doit au même auteur des recherches utiles sur l'économie publique et rurale des Égyptiens et des Carthaginois. Ce dernier travail fait partie d'une série de recherches analogues que l'auteur a faites sur les principaux peuples de l'antiquité classique, et dont il a paru cinq volumes.

N'omettons pas non plus de mentionner les recherches qu'un autre écrivain germanique non moins célèbre, Creuzer, a consacrées, dans sa *Symbolique* (dont M. Guignault publie actuellement la traduction), à la religion des anciens Égyptiens. M. Letronne vient de publier des *Recherches sur la statue de Memnon*, dans lesquelles il a combattu quelques-unes des vues du savant allemand.

L'histoire et la géographie de la période antérieure à la domination romaine, trouveront d'utiles documents dans les *Recherches* de M. Lachon sur les *médailles des nomes ou préfectures de l'Égypte*. Paris, 1892, in-4°.

Un ouvrage d'une haute importance, et auquel les savants de tous les pays ont rendu justice, est celui de Heeren, intitulé : *De la politique et du commerce des peuples de l'antiquité* ; il a été traduit de l'allemand par W. Suckau, et publié par MM. Didot. Un volume de ce grand ouvrage est consacré aux Égyptiens.

Les ouvrages de MM. Jomard, Cailliaud de Nantes, Belzoni, Passalacqua et Rosellini, méritent une mention particulière, comme faisant connaître les découvertes les plus récentes faites en Égypte, notamment dans les hypogées. MM. Rosellini et Champollion, grâce à la protection de leur gouvernement respectif, et à l'aide pleine de bienveillance que leur a prêté aussi le gouvernement

¹ Le docteur Murray a consacré le premier volume de son *Histoire des voyages et découvertes en Afrique* (dont la traduction française forme quatre volumes in-8°), à résumer les plus importantes de ces relations jusqu'au commencement du siècle actuel.

égyptien, ont été le plus favorisés dans leurs recherches, et ils en ont habilement profité.

Dans le *Tableau de l'Égypte, de la Nubie et des lieux circonvoisins*, publié en 1830, M. J. J. Ri-faud a montré un grand esprit d'observation et donné des appréciations toutes nouvelles sur certains points peu étudiés avant lui.

On peut regarder comme un complément de cet ouvrage la *Topographie de Thèbes* (topography of Thebes), et *description générale de l'Égypte*, par G. Wilkinson. Ce livre, publié à Londres, chez Murray, donnera aux voyageurs de bien utiles indications.

Mais au-dessus de tous ces ouvrages, vient se placer, soit par l'étendue du travail, soit par la multiplicité des dessins, soit par la variété, je dirai presque la généralité des connaissances qu'il donne, le grand ouvrage de la commission scientifique que Bonaparte, général en chef de l'expédition française en Égypte, en 1797, s'était adjointe, comprenant peut-être mieux alors qu'il ne l'a fait depuis, qu'il était plus glorieux de vouloir civiliser que de conquérir le monde.

La *Description de l'Égypte*, qui comprend l'Égypte ancienne et l'Égypte moderne, se compose de 9 volumes in-folio de texte; de 843 planches de dessins, et d'un atlas de 30 planches.

MM. Berthollet, Monge, Jomard, Cordier, Gérard, Costaz, Larrey, Devilliers, Jollois, Nouet, Rozière, Redouté, Dubois-Aymé, et une foule d'autres hommes remarquables, chacun dans sa spécialité, furent les auteurs de cette magnifique composition. Malheureusement elle est fort chère¹, et là où elle se trouve, on est un peu trop avare de la montrer. Sans doute de pareils ouvrages méritent qu'on les ménage, mais, d'un autre côté, l'instruction a ses avantages, et un gouvernement, pour la répandre, ne doit pas spéculer comme peut le faire un particulier.

M. Panckouke a publié une édition de la *Description de l'Égypte*, en 26 volumes in-8° de texte, et 387 planches. Le prix est plus modéré, et par suite l'acquisition en est plus facile². Cet ouvrage devrait

donc être moins rare, surtout dans les grands établissements, tels que collèges et bibliothèques.

Dans ces derniers temps, les anciens hiéroglyphes égyptiens ont été, en France et en Angleterre, l'objet de travaux simultanés qui ont jeté une vive lumière sur ce système primordial d'écriture. Sans entrer ici dans le détail des discussions d'antériorité qui se sont élevées entre les savants des deux pays, je citerai, comme également profitables à cette partie de l'archéologie égyptienne, les deux ouvrages suivants, de MM. Champollion le jeune et Thomas Young.

Précis du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens, par Champollion le jeune. Paris, 1824, un volume in-8°.

An account of some recent discoveries in hieroglyphical literature and Egyptian antiquities, including the author's original alphabet, as extended by Champollion, with a translation of five unpublished greek and Egyptian mss; by Th. Young. London, 1823.

J'aurais pu étendre beaucoup la liste des ouvrages plus ou moins importants publiés depuis quinze ans en France et en Angleterre sur le même sujet, mais ils m'ont paru ne devoir rien ajouter de nouveau et de réellement utile aux notions contenues dans les deux ouvrages déjà cités.

Je ne finirai point cette nomenclature des ouvrages qui intéressent l'histoire de l'Égypte, sans mentionner les écrivains arabes, peu connus du temps de Rollin, et dont par cela même il ne fait aucune mention. Cependant ils fournissent d'utiles indications. M. Marcel, l'un des auteurs de la *Description de l'Égypte*, et savant orientaliste, a donné, dans le tome premier, une liste des ouvrages laissés par les Arabes, sur l'Égypte. Quelques-uns de ces ouvrages ont été traduits en français, notamment celui d'Abdel-Latif, par Sylvestre de Sacy. On trouve encore des documents curieux venant de la littérature arabe dans les *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque du roi*, dont 12 volumes sont publiés.

Tel est l'ensemble des ouvrages les plus propres à être consultés par ceux qui voudront avoir une connaissance entière de l'histoire et des monuments de l'ancienne Égypte, qui ne sera désormais une contrée ignorée que pour ceux qui n'aiment ni la lecture ni l'étude si intéressante des sciences et des arts.

E. B.

¹ Prix d'un exemplaire, sur papier 80 : 3 600 fr.; sur papier vélin : 5 400 fr.

² Prix d'un exemplaire : 2 320 fr.

LIVRE II.

HISTOIRE ANCIENNE DES CARTHAGINOIS.

Je diviserai en deux parties ce que j'ai à dire sur les Carthaginois. Dans la première, je donnerai une idée générale des mœurs de ce peuple, de son caractère, de son gouvernement, de sa religion, de sa puissance et de ses riches-

ses. Dans la seconde, après avoir indiqué en peu de mots la manière dont Carthage s'établit et s'accrut, je rapporterai les guerres qui l'ont rendue si célèbre.

PREMIÈRE PARTIE.

CARACTÈRE, MŒURS, RELIGION ET GOUVERNEMENT DES CARTHAGINOIS.

§ I. — CARTHAGE FORMÉE SUR LE MODÈLE DE TYR, DONT ELLE ÉTAIT UNE COLONIE.

Les Carthaginois ont reçu des Tyriens, non-seulement leur origine, mais leurs mœurs, leur langage, leurs usages, leurs lois, leur religion, leur goût et leur industrie pour le commerce, comme toute la suite le fera connaître. Ils parlaient le même langage que les Tyriens, et ceux-ci le même que les Cananéens et les Israélites¹, c'est-à-dire la langue hébraïque, ou du moins une langue qui en était entièrement dérivée. Leurs noms avaient pour l'ordinaire une signification particulière. Hannon signifie *gracieux, bienfaisant*; Didon, *aimable ou bien-aimée*; Sophonisbe, *elle gardera bien le secret de son mari*. Ils se plaisaient aussi, par esprit de religion, à faire entrer le nom de Dieu dans les noms qu'ils portaient, selon le génie des Hébreux. Annibal, qui répond à

Ananias, signifie : *Baal (ou le Seigneur) m'a fait grâce*; Asdrubal, qui répond à Azarias, signifie : *le Seigneur sera notre secours*. Il en est ainsi des autres noms, Adherbal, Maharbal, Mastanabal, etc. Le mot *Pani*, d'où vient *punique*, est le même que *Phœni* ou *Phéniciens*, parce qu'ils tiraient leur origine de la Phénicie. On a, dans le *Pœnulus* de Plaute, une scène en langue punique, qui a fort exercé les savants.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable ici, c'est l'union étroite qui a toujours subsisté entre les Phéniciens et les Carthaginois². Lorsque Cambyse voulut porter la guerre contre ces derniers, les Phéniciens, qui faisaient la principale force de son armée navale, lui déclarèrent nettement qu'ils ne pouvaient pas le servir contre leurs compatriotes; et ce prince fut obligé de renoncer à son dessein. Les Carthaginois, de leur côté, n'oublièrent jamais

¹ Bochart, part. 2, lib. 2, cap. 16.

² Herod. lib. 2, cap. 17 et 19.

d'où ils étaient sortis et à qui ils devaient leur origine. Ils envoyaient régulièrement à Tyr¹, tous les ans, un vaisseau chargé de présents, qui étaient comme un cens et une redevance qu'ils payaient à leur ancienne patrie; et ils faisaient offrir un sacrifice annuel aux dieux tutélaires du pays, qu'ils regardaient aussi comme leurs protecteurs. Ils ne manquaient jamais à y envoyer les prémices de leurs revenus, aussi bien que la dîme des dépouilles et du butin qu'ils faisaient sur les ennemis, pour les offrir à Hercule, une des principales divinités de Tyr et de Carthage. Lorsque Tyr fut assiégée par Alexandre, les Tyriens, pour mettre en sûreté ce qu'ils avaient de plus cher, envoyèrent à Carthage leurs femmes et leurs enfants, qui y furent reçus et entretenus, quoique dans le temps d'une guerre fort pressante, avec une bonté et une générosité telles qu'on aurait pu les attendre des pères et des mères les plus tendres et les plus opulents. Ces marques constantes d'une vive et sincère reconnaissance font plus d'honneur à une nation que les plus grandes conquêtes et les plus glorieuses victoires.

§ II. — RELIGION DES CARTHAGINOIS.

Il paraît, par plusieurs traits de l'histoire de Carthage, que ses généraux regardaient comme un devoir essentiel de commencer et de finir leurs entreprises par le culte des dieux. Amilcar, père du grand Annibal², avant que d'entrer en Espagne pour y faire la guerre, eut soin d'offrir des sacrifices aux dieux. Son fils, marchant sur ses traces, avant que de partir de l'Espagne et de marcher contre les Romains, se transporte jusqu'à Cadix pour s'acquitter des vœux qu'il avait faits à Hercule, et il lui en fait de nouveaux, si ce dieu favorise son entreprise³. Après la bataille de Cannes, lorsqu'il fit savoir cette heureuse nouvelle à Carthage, il recommanda surtout qu'on eût soin de rendre aux dieux immortels de solennelles actions de grâces pour toutes les victoires qu'il avait remportées : *Pro his tantis*

totque victoriis verum esse grates diis immortalibus agi haberique.

Ce n'étaient pas seulement les particuliers qui se piquaient ainsi de faire paraître en toute occasion un soin religieux d'honorer la Divinité, on voit que c'était le génie et le goût de la nation entière.

Polybe⁴ nous a conservé un traité de paix entre Philippe, fils de Démétrius, roi de Macédoine, et les Carthaginois, où l'on voit d'une manière bien sensible le respect de ceux-ci pour la Divinité, et leur intime persuasion que les dieux assistaient et présidaient aux actions humaines, et surtout aux traités solennels qui se faisaient en leur nom, sous leurs yeux et en leur présence. Il y est fait mention de cinq ou six ordres différents de divinités; et ce dénombrement paraît bien extraordinaire dans un acte public comme est un traité de paix entre deux empires. J'en rapporterai les termes mêmes, qui peuvent servir à nous donner quelque idée de la théologie des Carthaginois : *Ce traité a été conclu en présence de Jupiter, de Junon et d'Apollon; en présence du démon ou du génie des Carthaginois (δαίμον), d'Hercule et d'Iolaüs; en présence de Mars, de Neptune, de Triton; en présence des dieux qui accompagnent l'armée des Carthaginois, et du Soleil, de la Lune et de la Terre; en présence des rivières, des prairies et des eaux; en présence de tous les dieux qui possèdent Carthage.* Que dirions-nous maintenant d'un pareil acte, où l'on ferait intervenir les anges et les saints, protecteurs d'un royaume?

Il y avait chez les Carthaginois deux divinités qui y étaient particulièrement adorées et dont il est à propos de dire ici un mot.

La première était la déesse *Céléste*, appelée aussi *Uranie*, qui est la lune, dont on implorait le secours dans les grandes calamités, surtout dans les sécheresses, pour obtenir de la pluie : *Ista ipsa virgo Cælestis*, dit Tertulien⁵, *pluviarum pollicitatrix*. C'est en parlant de cette déesse et d'Esculape que Tertulien fait aux païens de son temps un défi bien hardi, mais bien glorieux au christianisme, en déclarant que le premier venu des chrétiens obligerait ces faux dieux d'avouer hautement

¹ Polyb. pag. 941. — Quint. Curt. lib. 4, cap. 2 et 3.

² Liv. lib. 24, n. 1. — Ibid. n. 21.

³ Liv. 23, n. 11.

⁴ Liv. 7, pag. 562.

⁵ Apolog. cap. 23.

qu'ils ne sont que des démons; et en consentant qu'on fasse mourir sur-le-champ ce chrétien, s'il ne vient à bout de tirer cet aveu de la bouche même de leurs dieux : *Nisi se daemones confessi fuerint christiano mentiri non audentes, ibidem illius christianum procacissimi sanguinem fundite*. Saint Augustin¹ parle souvent aussi de cette divinité. « Cécile, dit-il, autrefois régnait souverainement à Carthage. « Qu'est devenu son règne depuis Jésus-Christ? » *Regnum Cælestis quale erat Carthagini! ubi nunc est regnum Cælestis?* C'est sans doute la même divinité que Jérémie² appelle *la reine du ciel*, à laquelle les femmes juives avaient grande dévotion, lui adressant des vœux, lui faisant des libations, lui offrant des sacrifices, et lui préparant de leurs propres mains des gâteaux, *ut faciant placentas reginæ cæli*, et dont elles se vantaient d'avoir reçu toutes sortes de biens, pendant qu'elles étaient exactes à lui rendre ce culte; au lieu que, depuis qu'il avait cessé, elles s'étaient vues accablées de toutes sortes de malheurs.

La seconde divinité honorée particulièrement chez les Carthaginois, et à qui l'on offrait des victimes humaines, c'est *Saturne*, connu sous le nom de *Moloch* dans l'Écriture; et ce culte avait passé de Tyr à Carthage. Philon cite un passage de Sauboniaton, où l'on voit que c'était une coutume à Tyr que, dans les grandes calamités, les rois immolassent leurs fils pour apaiser la colère des dieux, et que l'un d'eux, qui l'avait fait, fut depuis honoré comme un dieu sous le nom de la constellation appelée *Saturne*: ce qui a sans doute donné occasion à la fable qui dit que Saturne avait dévoré ses enfants. Les particuliers, quand ils voulaient détourner quelque grand malheur, en usaient de même, et n'étaient pas moins superstitieux que leurs princes; en sorte que ceux qui n'avaient point d'enfants en achetaient des pauvres, pour n'être pas privés du mérite d'un tel sacrifice. Cette coutume se conserva longtemps chez les Phéniciens et les Cananéens, de qui les Israélites l'empruntèrent, quoique Dieu le leur eût défendu bien expressément. On brûlait d'abord inhumainement ces enfants, soit en les jetant au milieu d'un bras-

sier ardent, tel qu'étaient ceux de la vallée d'Ennon, dont il est si souvent parlé dans l'Écriture; soit en les enfermant dans une statue de Saturne³, qui était tout enflammée. Pour étouffer les cris que poussaient ces malheureuses victimes, on faisait retentir pendant cette barbare cérémonie le bruit des tambours et des trompettes. Les mères se faisaient un honneur et un point de religion d'assister à ce cruel spectacle, l'œil sec et sans pousser aucun gémissement; et, s'il leur échappait quelque larme ou quelque soupir, le sacrifice en était moins agréable à la divinité, et elles en perdaient le fruit⁴. Elles portaient la fermeté d'âme, ou plutôt la dureté et l'inhumanité, jusqu'à caresser elles-mêmes et baiser leurs enfants pour apaiser leurs cris, de peur qu'une victime offerte de mauvaise grâce et au milieu des pleurs ne déplût à Saturne : *Blanditiis et oculis comprimebant vagitum, ne flebilis hostia immolaretur*⁵. Dans la suite, on se contenta de faire passer les enfants à travers le feu, comme cela paraît par plusieurs endroits de l'Écriture, et très-souvent ils y périssaient.

Les Carthaginois retinrent jusqu'à la ruine de leur ville cette coutume barbare d'offrir à leurs dieux des victimes humaines⁶; action qui méritait bien plus le nom de *sacrilège* que de *sacrifice* : *sacrilegium verius quam sacrum*. Ils la suspendirent seulement pendant quelques années, pour ne pas s'attirer la colère et les armes de Darius I^{er}, roi de Perse, qui leur fit défendre d'immoler des victimes humaines, et de manger de la chair de chien. Mais ils revinrent bientôt à leur génie⁷, puisque, du temps de Xerxès, qui succéda à Darius, Gélon, tyran de Syracuse, ayant remporté en Sicile une victoire considérable sur les Carthaginois, parmi les conditions de paix qu'il leur prescrivit, y inséra celle-ci, qu'ils n'immoleraient plus de victimes humaines à Saturne; et sans doute que ce qui l'obligea à prendre cette précaution, fut ce qui avait été mis en pratique dans cette occasion-là même par les Carthaginois⁸; car

¹ Plot. de superst. pag. 171.

² Tertul. in Apolog.

³ Mieur. Fel.

⁴ Quint. Curt. lib. 4, cap. 3.

⁵ Plot. de serâ vindicatione deor., pag. 552.

⁶ Herod. lib. 7, cap. 167.

¹ In psalm. 68.

² Cap. 7, v. 18; et cap. 14, v. 17-25.

pendant tout le combat, qui dura depuis le matin jusqu'au soir, Amilcar, fils d'Hannon leur général, ne cessa point de sacrifier aux dieux des hommes tout vivants, et en grand nombre, en les faisant jeter dans un bûcher ardent; et, voyant que ses troupes étaient mises en fuite et en déroule, il s'y précipita lui-même pour ne pas survivre à sa honte, et, comme le dit saint Ambroise en rapportant cette action, pour éteindre par son propre sang ce feu sacrilège qu'il voyait ne lui avoir servi de rien ¹.

Dans des temps de peste ² ils sacrifiaient à leurs dieux un grand nombre d'enfants, sans pitié pour un âge qui excite la compassion des ennemis les plus cruels, cherchant un remède à leurs maux dans le crime, et usant de barbarie pour attendre les dieux.

Diodore ³ rapporte un exemple de cette cruauté, qui fait frémir. Dans le temps qu'Agathocle était près de mettre le siège devant Carthage, les habitants de cette ville, se voyant réduits à la dernière extrémité, imputèrent leur malheur à la juste colère de Saturne contre eux, parce qu'au lieu des enfants de la première qualité qu'on avait coutume de lui sacrifier, on avait mis frauduleusement à leur place des enfants d'esclaves et d'étrangers. Pour réparer cette faute, ils immolèrent à Saturne deux cents enfants des meilleures maisons de Carthage; et outre cela, plus de trois cents citoyens, qui se sentaient coupables de ce prétendu crime, s'offrirent volontairement en sacrifice. Diodore ajoute qu'il y avait une statue d'airain de Saturne, dont les mains étaient penchées vers la terre, de telle sorte que l'enfant qu'on posait sur ces mains tombait aussitôt dans une ouverture et une fournaise pleine de feu.

Est-ce là, dit Plutarque ⁴, adorer les dieux?

¹ « In ipso, quo adolebat, sese precipitavit ignes, ut eos vel cruore suo exstinguere, quo sibi nihil profuisset cognoverat. » (S. AMBROSIO.)

² « Quum peste laborarent, crudelia sacrorum religione et sceleris pro remedio uti sunt. Quippe homines ut viciis mas immolabant, et impubes (que etiam etiam hostium misericordiam provocat) aris admovebant, pacem deorum sanguine eorum exposcentes, pro quorum vita dii maxime rogari solent. » (JESTIN, lib. 18, cap. 6.)

³ Lib. 30, pag. 756.

⁴ De superst. pag. 169-171.

Est-ce avoir d'eux une idée qui leur fasse beaucoup d'honneur, que de les supposer avides de carnage, altérés du sang humain, et capables d'exiger et d'agréer de telles victimes? La religion, dit cet auteur sensé ⁵, est environnée de deux écueils également dangereux à l'homme, également injurieux à la Divinité : savoir, de l'impiété et de la superstition. L'une, par affectation d'esprit fort, ne croit rien; l'autre, par une aveugle faiblesse, croit tout. L'impiété, pour secouer un jong et une crainte qui la gêne, nie qu'il y ait des dieux; la superstition, pour calmer aussi ses frayeurs, se forge des dieux selon son caprice, non-seulement amis, mais protecteurs et modèles du crime. Ne valait-il pas mieux, dit-il encore ⁶, que Carthage, dès le commencement, prit pour législateurs un Critias, un Diagoras, athées reconnus et se donnant pour tels, que d'adopter une si étrange et si perverse religion? Les Typhons, les géants, ennemis déclarés des dieux, s'ils avaient triomphé du ciel, auraient-ils pu établir sur la terre des sacrifices plus abominables?

Voilà ce que pensait un païen, du culte carthaginois tel que nous l'avons rapporté. En effet on ne croirait pas le genre humain susceptible d'un tel excès de fureur et de frénésie. Les hommes ne portent point communément dans leur propre fonds un renversement si universel de tout ce que la nature a de plus sacré. Immoler, égorger soi-même ses propres enfants, et les jeter de sang-froid dans un brasier ardent! Des sentiments si dénaturés, si barbares, adoptés cependant par des nations entières, et des nations très-policiées, par les Phéniciens, les Carthaginois, les Gaulois, les Scythes, les Grecs même et les Romains, et consacrés par une pratique constante de plusieurs siècles, ne peuvent avoir été inspirés que par celui qui a été homicide dès le commencement, et qui ne prend plaisir qu'à la dégradation, à la misère et à la perte de l'homme.

§ III. — FORME DU GOUVERNEMENT DE CARTHAGE.

Le gouvernement de Carthage était fondé

⁵ Id. in Camil. pag. 132.

⁶ De superst.

sur des principes d'une profonde sagesse ; et ce n'est point sans raison qu'Aristote¹ met cette république au nombre de celles qui étaient les plus estimées dans l'antiquité , et qui pouvaient servir de modèles aux autres. Il appuie d'abord ce sentiment sur une réflexion qui fait beaucoup d'honneur à Carthage, en marquant que, jusqu'à son temps, c'est-à-dire depuis plus de cinq cents ans, il n'y avait eu ni aucune sédition considérable qui en eût troublé le repos, ni aucun tyran qui en eût opprimé la liberté. En effet c'est un double inconvénient des gouvernements mixtes, tels qu'était celui de Carthage, où le pouvoir est partagé entre le peuple et les grands, de dégénérer ou en abus de la liberté par les séditions du côté du peuple, comme cela était ordinaire à Athènes et dans toutes les républiques grecques ; ou en oppression de la liberté publique du côté des grands, par la tyrannie, comme cela arriva à Athènes, à Syracuse, à Corinthe, à Thèbes, à Rome même du temps de Sylla et de César. C'est donc un grand éloge pour Carthage d'avoir su, par la sagesse de ses lois, et par l'heureux concert des différentes parties qui composaient son gouvernement, éviter pendant un si long espace d'années deux écueils si dangereux et si communs.

Il serait à souhaiter que quelque auteur ancien nous eût laissé une description exacte et suivie des coutumes et des lois de cette fameuse république. Faute de ce secours, on n'en peut avoir qu'une idée assez confuse et imparfaite, en ramassant différents traits qu'on trouve épars dans les auteurs. C'est un service qu'a rendu à la république des lettres Christophe Hendreich. Son ouvrage² m'a été d'un grand secours.

Le gouvernement de Carthage réunissait³, comme celui de Sparte et de Rome, trois autorités différentes qui se balançaient l'une l'autre et se prêtaient un mutuel secours : celle des deux magistrats suprêmes, appelés *suffètes*⁴ ; celle du sénat, et celle du peuple.

On y ajouta ensuite le tribunal des cent, qui eut beaucoup de crédit dans la république.

Suffètes.

Le pouvoir des *suffètes* ne durait qu'un an⁵, et ils étaient à Carthage ce que les consuls étaient à Rome. Souvent même les auteurs leur donnent les noms de *rois*, de *dictateurs*, de *consuls*, parce qu'ils en remplissaient l'emploi. L'histoire ne nous apprend point par qui ils étaient choisis. Ils avaient droit et étaient chargés du soin d'assembler le sénat⁶ : ils en étaient les présidents et les chefs : ils y proposaient les affaires et recueillaient les suffrages. Ils présidaient⁷ aussi aux jugements qui se rendaient sur les affaires importantes. Leur autorité n'était pas renfermée dans la ville, ni bornée aux affaires civiles ; on leur confiait quelquefois le commandement des armées. Il paraît qu'au sortir de la dignité de *suffètes* on les nommait *préteurs*, qui était une charge considérable, puisque, outre le droit de présidence dans certains jugements, elle leur donnait celui de proposer et de porter de nouvelles lois, et de faire rendre compte à ceux qui étaient chargés du recouvrement des deniers publics, comme on le voit dans ce que Tite-Live⁸ nous raconte d'Annibal à ce sujet, et que je rapporterai dans la suite.

Le sénat.

Le sénat, composé de personnes que leur âge, leur expérience, leur naissance, leurs richesses, et surtout leur mérite, rendaient respectables, formait le conseil de l'état, et était comme l'âme de toutes les délibérations publiques. On ne sait point précisément quel était le nombre des sénateurs ; il devait être fort grand, puisqu'on voit qu'on en tira cent pour former une compagnie particulière dont

¹ Lib. 2, de Rep. cap. 11.

² *Carthago, sive Carthaginiensium respublica, etc.* Francofurti ad Oderam. An 1661.

³ Polyb. lib. 6, pag. 493.

⁴ Ce nom est dérivé d'un mot qui, chez les Hébreux et les Phéniciens, signifie Juges : *shophetim*.

⁵ « Ut Romæ consules, sic Carthagine quotannis annui
« bini reges creabantur. » (CORN. NEP. in ANNIB. cap. 7.)

⁶ « Senatum itaque suffetes, quod velut consulare imperium apud eos erat, vocaverunt. » (LIV. lib. 30, n. 7.)

⁷ « Quam suffetes ad jus dicendum consediscent. » (LIV. lib. 31, n. 62.)

⁸ Liv. lib. 33, n. 16 et 17.

j'aurai bientôt lieu de parler. C'était dans le sénat que se traitaient les grandes affaires, qu'on lisait les lettres des généraux, qu'on recevait les plaintes des provinces, qu'on donnait audience aux ambassadeurs, qu'on décidait de la paix ou de la guerre, comme on le voit en plusieurs occasions.

Quand les sentiments étaient uniformes et que tous les suffrages se réunissaient¹, alors le sénat décidait souverainement et en dernier ressort. Lorsqu'il y avait partage et qu'on ne convenait point, les affaires étaient portées devant le peuple, et dans ce cas le pouvoir de décider lui était dévolu. Il est aisé de comprendre quelle sagesse il y avait dans ce règlement, et combien il était propre à arrêter les cabales, à concilier les esprits, à appuyer et à faire dominer les bons conseils, une compagnie comme celle-là étant extrêmement jalouse de son autorité, et ne consentant pas aisément à la faire passer à une autre. On en voit un exemple mémorable dans Polybe². Lorsque, après la perte de la bataille donnée en Afrique à la fin de la seconde guerre punique, on fit dans le sénat la lecture des conditions de paix qu'offrait le vainqueur, Annibal, voyant qu'un des sénateurs s'y opposait, représenta vivement que, s'agissant du salut de la république, il était de la dernière importance de se réunir, et de ne point renvoyer une telle délibération à l'assemblée du peuple; et il en vint à bout. Voilà sans doute ce qui, dans les commencements de la république, rendit le sénat si puissant, et ce qui porta son autorité à un si haut point; et le même auteur remarque³, dans un autre endroit, que, tant que le sénat fut le maître des affaires, l'état fut gouverné avec beaucoup de sagesse, et que toutes les entreprises eurent un grand succès.

Le peuple.

Il paraît, par tout ce que nous avons dit jusqu'ici, que jusqu'au temps d'Aristote, qui fait une si belle peinture et un si magnifique éloge du gouvernement de Carthage, le peuple se

reposait volontiers sur le sénat du soin des affaires publiques, et lui en laissait la principale administration: et c'est par là que la république devint si puissante. Il n'en fut pas ainsi dans la suite. Le peuple, devenu insolent par ses richesses et par ses conquêtes, et ne faisant pas réflexion qu'il en était redevable à la prudente conduite du sénat, voulut se mêler aussi du gouvernement, et s'arrogea presque tout le pouvoir. Tout se conduisit alors par cabales et par factions; ce qui fut, selon Polybe, une des principales causes de la ruine de l'état.

Le tribunal des cent.

C'était une compagnie composée de cent quatre personnes, quoique souvent, pour abrégé, il ne soit fait mention que de cent. Elle tenait lieu à Carthage, selon Aristote, de ce qu'étaient les éphores à Sparte; par où il paraît qu'elle fut établie pour balancer le pouvoir des grands et du sénat; mais avec cette différence, que les éphores n'étaient qu'un an en charge, au lieu que ceux-ci étaient perpétuels et passaient le nombre de cent. On croit que ces centumvirs sont les mêmes que les cent juges dont parle Justin⁴, qui furent tirés du sénat, et établis pour faire rendre compte aux généraux de leur conduite. Le pouvoir exorbitant de ceux de la famille de Magon⁵, qui, occupant les premières places et se trouvant à la tête des armées, s'étaient rendus maîtres de toutes les affaires, donna lieu à cet établissement. On voulut par là mettre un frein à l'autorité des généraux, laquelle, pendant qu'ils commandaient les troupes, était presque sans bornes et souveraine; et on la rendit soumise aux lois par la nécessité qu'on leur imposa de rendre compte de leur administration à ces juges, au retour de leurs campagnes: *ut hoc metu ita in bello imperia cogitarent, ut domi judicia legesque respicerent*⁶. Parmi ces cent quatre juges, il y en avait cinq qui avaient une juridiction particulière et supérieure à celle des autres: on ne sait pas combien elle duroit

¹ Arist. loc. cit.

² Lib. 15, pag. 706 et 707.

³ Lib. 6, pag. 101.

⁴ Lib. 19, c. 2.

⁵ An. M. 3009; de Carthage, 187.

⁶ Justin. *Ibid.*

de temps. Ce conseil des cinq était comme le conseil des dix dans le sénat de Venise. Quand il y vaquait quelque place, c'étaient eux seuls qui avaient le droit de la remplir. Ils avaient droit aussi de choisir ceux qui entraient dans le conseil des cent. Leur autorité était fort grande; et c'est pour cela qu'on avait soin de ne mettre dans cette place que des hommes d'un rare mérite; et l'on ne crut point devoir attacher à leur emploi aucune rétribution ni aucune récompense, le motif seul du bien public devant être assez fort dans l'esprit des gens de bien pour les engager à remplir leurs devoirs avec zèle et fidélité. Polybe¹, en rapportant la prise de Carthage par Scipion, distingue nettement deux compagnies de magistrats établies à Carthage. Il dit que, parmi les prisonniers qu'on fit dans Carthage, il se trouva deux magistrats du corps des vieillards, *ix τῶν γεροντων* (ou appelait ainsi la compagnie des cent), et quinze du sénat, *ix τῶν συγυλῶτων*. Titre-Live² ne fait mention que de ces quinze derniers sénateurs. Mais dans un autre endroit il nomme les vieillards, et marque qu'ils composaient le conseil le plus respectable de l'état, et qu'ils avaient une grande autorité dans le sénat : *Carthaginienses.... oratores ad pacem petendam mittunt triginta seniorum principes. Id erat sanctius apud illos concilium, maximeque ad ipsum senatum regendum vis*.

Les établissements les plus sages et les mieux concertés dégénèrent peu à peu, et font place enfin au désordre et à la licence, qui percent et pénètrent partout. Ces juges, qui devaient être la terreur du crime et le soutien de la justice, abusant de leur pouvoir, qui était presque sans bornes, devinrent autant de petits tyrans, comme nous le verrons dans l'histoire du grand Annibal, qui, pendant sa prison, lorsqu'il fut retourné en Afrique, employa tout son crédit pour réformer un abus si criant; et de perpétuelle qu'était l'autorité de ces juges, la rendit annuelle³, environ deux cents ans depuis que la compagnie des cent avait été formée.

Défauts du gouvernement de Carthage.

Aristote, entre quelques autres observations qu'il fait sur le gouvernement de Carthage, y remarque deux grands défauts, fort contraires, selon lui, aux vues d'un sage législateur et aux règles d'une bonne et saine politique.

Le premier de ces défauts consiste en ce qu'on mettait sur la tête d'un même homme plusieurs charges, ce qui était considéré à Carthage comme la preuve d'un mérite non commun. Aristote regarde cette coutume comme très-préjudiciable au bien public. En effet, dit-il, lorsqu'un homme n'est chargé que d'un seul emploi, il est beaucoup plus en état de s'en bien acquitter, les affaires pour lors étant examinées avec plus de soin et expédiées avec plus de promptitude. On ne voit pas, ajoute-t-il, que, ni dans les troupes, ni dans la marine, ou en use de la sorte : un même officier ne commande pas deux corps différents; un même pilote ne conduit pas deux vaisseaux. D'ailleurs le bien de l'état demande que, pour exciter de l'émulation parmi les gens de mérite, les charges et les faveurs soient partagées; au lieu que, lorsqu'on les accumule sur un même sujet, souvent elles produisent en lui une sorte d'éblouissement par une distinction si marquée, et excitent toujours dans les autres la jalousie, les mécontentements, les murmures.

Le second défaut qu'Aristote trouve dans le gouvernement de Carthage, c'est que, pour parvenir aux premiers postes, il fallait, avec du mérite et de la naissance, avoir encore un certain revenu; et qu'ainsi la pauvreté pouvait en exclure les plus gens de bien, ce qu'il regarde comme un grand mal dans un état : car alors, dit-il, la vertu n'étant comptée pour rien, et l'argent pour tout, parce qu'il conduit à tout, l'admiration et la soif des richesses saisit toute une ville et la corrompt; outre que les magistrats et les juges, qui ne le deviennent qu'à grands frais, semblent être en droit de s'en dédommager ensuite par leurs propres mains.

On ne voit, je crois, dans l'antiquité aucune trace qui marque que les dignités, soit de l'état, soit de la judicature, y aient jamais été vénales; et ce que dit ici Aristote des dépen-

¹ Lih. 10, pag. 502.

² Lih. 26, n. 15. — Lih. 30, n. 10.

³ An. M. 3802; Carth. 682.

ses qui se faisaient à Carthage pour y parvenir, tombe sans doute sur les présents par lesquels on achetait les suffrages de ceux qui conféraient les charges; ce qui, comme le remarque aussi Polybe, était fort ordinaire parmi les Carthaginois⁴, chez qui nul gain n'était bon. Il n'est donc pas étonnant qu'Aristote condamne un usage dont il est aisé de voir combien les suites peuvent être funestes.

Mais, s'il prétendait qu'on dût mettre également dans les premières dignités les riches et les pauvres, comme il semble l'insinuer, son sentiment serait réfuté par la pratique générale des républiques les plus sages, qui, sans avilir ni déshonorer la pauvreté, ont cru devoir sur ce point donner la préférence aux richesses, parce qu'on a eu lieu de présumer que ceux qui ont bien ou reçu une meilleure éducation, pensent plus noblement, sont moins exposés à se laisser corrompre et à faire des bassesses; et que la situation même de leurs affaires les rend plus affectionnés à l'état, plus disposés à y maintenir la paix et le bon ordre, plus intéressés à en écarter toute sédition et toute révolte.

Aristote, en finissant ses réflexions sur la république de Carthage, approuve fort la coutume qui y régnait d'envoyer de temps en temps des colonies en différents endroits, et de procurer ainsi aux citoyens des établissements honnêtes. Par là on avait soin de pourvoir aux nécessités des pauvres, qui sont, aussi bien que les riches, membres de l'état; on déchargeait la capitale d'une multitude de gens oisifs et fainéants, qui la déshonorent et souvent lui deviennent dangereux; on prévenait les mouvements et les troubles en éloignant ceux qui y donnent lieu par l'ordinaire, parce que, mécontents de leur fortune présente, ils sont toujours prêts à remuer et à innover.

§ IV. — COMMERCE DE CARTHAGE, PREMIÈRE SOURCE DE SES RICHESSES ET DE SA PUISSANCE.

Le commerce était, à proprement parler, l'occupation de Carthage, l'objet particulier de son industrie, son caractère propre et domi-

nant; c'en était la plus grande force et le principal soutien; en un mot, le commerce peut être regardé comme la source de la puissance, des conquêtes, du crédit et de la gloire des Carthaginois. Situés au centre de la Méditerranée, et prêtant une main à l'orient et l'autre à l'occident, ils embrassaient, par l'étendue de leur commerce, toutes les régions connues, et le portaient sur les côtes d'Espagne, de la Mauritanie, des Gaules, au delà du détroit et des colonnes d'Hercule. Ils allaient partout acheter à bon marché le superflu de chaque nation, pour le convertir à l'égard des autres en un nécessaire qu'ils leur vendaient fort chèrement. Ils tiraient de l'Égypte le lin, le papier, le blé, les voiles et les câbles pour les vaisseaux; des côtes de la mer Rouge, les épices, l'encens, les aromates, les parfums, l'or, les perles et les pierres précieuses; de Tyr et de la Phénicie, la pourpre et l'écarlate; les riches étoffes, les meubles somptueux, les tapisseries, et les différents ouvrages curieux et d'un travail recherché: en un mot, ils allaient chercher en diverses contrées tout ce qui peut fournir aux nécessités et contribuer aux commodités, au luxe, aux délices de la vie. A leur retour ils rapportaient en échange le fer, l'étain, le plomb, et le cuivre des côtes occidentales; et par la vente de toutes ces marchandises ils s'enrichissaient aux dépens de toutes les nations, et les mettaient à une espèce de contribution d'autant plus sûre, qu'elle était plus volontaire.

En se rendant ainsi les facteurs et les négociants de tous les peuples, ils étaient devenus les princes de la mer, le lien de l'orient, de l'occident et du midi, et le canal nécessaire de leur communication; et avaient rendu Carthage la ville commune de toutes les nations que la mer avait séparées, et le centre de leur commerce.

Les plus considérables de la ville ne dédaignaient pas de faire le négoce; ils s'y appliquaient avec le même soin que les moindres citoyens; et leurs grandes richesses ne les dégoûtaient jamais de l'assiduité, de la patience et du travail nécessaires pour les augmenter. C'est ce qui leur a donné l'empire de la mer, ce qui a fait fleurir leur république, ce qui l'a mise en état de la disputer à Rome même, et

⁴ Ἡ παρὰ Καρχηδονίους οὕτως αἰσχροὺς τῶν ἀνακόντων πρὸς χεῖρας. (POLYB. lib. 6, pag. 197.)

qui l'a portée à un si haut degré de puissance, qu'il fallut aux Romains plus de quarante années d'une guerre cruelle et douteuse pour dompter cette fière rivale. Enfin, Rome triomphante ne eut pouvoir l'assujettir et la subjuguier entièrement qu'en lui ôtant les ressources qu'elle eût encore pu trouver dans le négoce, qui, pendant un si long temps, l'avaient soutenue contre toutes les forces de la république.

Au reste il n'est pas étonnant que Carthage, sortie de la première école du monde pour le commerce, je veux dire de Tyr, y ait eu un succès si prompt et si constant. Les mêmes vaisseaux qui conduisirent ses fondateurs en Afrique, après le transport, leur servirent pour le négoce. Ils commencèrent à s'établir sur les côtes d'Espagne, dans quelques ports qui leur furent ouverts pour y débarquer leurs marchandises. Les commodités et les facilités qu'ils y trouvèrent leur firent naître la pensée de conquérir ces vastes régions : et dans la suite Carthage la Neuve, ou Carthagène, donna aux Carthaginois en ce pays-là un empire presque égal à celui que l'ancienne possédait en Afrique.

§ V. — MINES D'ESPAGNE, SECOND SOURCE DES RICHESSES ET DE LA PUISSANCE DE CARTHAGE.

Diodore ¹ remarque avec raison que les mines d'or et d'argent que les Carthaginois trouvèrent en Espagne, furent pour eux une source inépuisable de richesses, qui les mirent en état de soutenir de si longues guerres contre les Romains. Les naturels du pays avaient longtemps ignoré ces trésors cachés dans le sein de la terre, ou du moins ils en connaissaient peu l'usage et le prix. Les Phéniciens, par l'échange qu'ils faisaient de marchandises de peu de valeur avec ces précieux métaux, profitèrent de l'ignorance de ces peuples, et amassèrent des richesses immenses. Quand les Carthaginois se furent rendus maîtres du pays, ils creusèrent la terre plus avant que n'avaient fait les anciens Espagnols, qui d'abord apparemment s'étaient contentés de ce qu'ils trouvaient sur la superficie; et les Romains, quand ils eurent enlevé l'Espagne aux Carthaginois, ne man-

quèrent pas de profiter de leur exemple, et tirèrent de ces mines d'or et d'argent de fort grands revenus.

Le travail pour parvenir à ces mines et pour en tirer l'or et l'argent était incroyable ²; car les veines de ces métaux paraissent rarement sur la superficie : il fallait les chercher et les suivre dans des profondeurs affreuses, où souvent l'on trouvait de l'eau en quantité, qui arrêtait tout court les ouvriers, et semblait devoir les rebuter pour toujours. Mais la cupidité n'est pas moins patiente pour soutenir les fatigues, qu'ingénieuse pour trouver des ressources. Dans la suite, par le moyen des pompes qu'Archimède avait inventées dans son voyage en Égypte, les Romains venaient à bout d'élever en haut toute l'eau de ces espèces de puits, et de les mettre à sec. Pour enrichir les maîtres de ces mines, il en coûta la vie à une infinité d'esclaves, qui étaient traités avec la dernière dureté, que l'on faisait travailler malgré eux à coups de bâton, et à qui on ne donnait de repos ni jour ni nuit. Polybe, cité par Strabon ³, dit que de son temps il y avait quarante mille hommes occupés aux mines qui étaient dans le voisinage de Carthagène, et qu'ils fournissaient chaque jour au peuple romain vingt-cinq mille drachmes ⁴, c'est-à-dire douze mille cinq cents livres.

On ne doit pas être surpris de voir les Carthaginois, après les plus grandes défaites, mettre en peu de temps sur pied de nombreuses armées, équiper de grosses flottes, et soutenir pendant plusieurs années des dépenses considérables pour les guerres qu'ils faisaient au loin. Mais il doit paraître bien surprenant que les Romains fissent la même chose, eux dont les revenus étaient fort modiques avant ces grandes conquêtes qui leur assujettirent les peuples les plus puissants, et qui n'avaient aucune ressource ni du côté du trafic, absolument inconnu à Rome, ni du côté des mines d'or et d'argent, fort rares en Italie, supposé qu'il y en eût, et dont les frais, par cette raison, auraient absorbé tout le profit. Ils trouvaient dans leur vie simple et frugale, dans

¹ Diod. lib. 4, pag. 312, etc.

² Strab lib. 3, pag. 117.

³ Vingt-cinq mille drachmes ou deniers romains du temps de Polybe valent 30 500 fr. E. B.

⁴ Lib. 1, pag. 312, etc.

leur zèle pour le bien public, et dans l'amour du peuple pour la patrie, des fonds non moins prompts ni moins assurés que ceux de Carthage, mais plus honorables à la nation.

§ VI. — LA GUERRE.

Carthage doit être considérée comme une république marchande tout ensemble et guerrière. Elle était marchande par inclination et par état ; elle devint guerrière, d'abord par la nécessité de se défendre contre les peuples voisins, et ensuite par le désir d'étendre son commerce et d'agrandir son empire. Cette double idée nous donne, ce me semble, le vrai plan et le vrai caractère de la république carthaginoise. Nous avons parlé du commerce.

La puissance militaire de Carthage consistait en rois alliés, en peuples tributaires dont elle tirait des milices et de l'argent, en quelques troupes composées de ses propres citoyens, et en soldats mercenaires qu'elle achetait dans les états voisins, sans être obligée ni de les lever, ni de les exercer, parce qu'elle les trouvait tout formés et tout aguerris, choisissant dans chaque pays les troupes qui avaient le plus de mérite et de réputation. Elle tirait de la Numidie une cavalerie légère, hardie, impétueuse, infatigable, qui faisait la principale force de ses armées ; des îles Baléares, les plus adroits frondeurs de l'univers ; de l'Espagne, une infanterie ferme et invincible ; des côtes de Gènes et des Gaules, des troupes d'une valeur reconnue ; et de la Grèce même, des soldats également bons pour toutes les opérations de la guerre, propres à servir en campagne ou dans les villes, à faire des sièges ou à les soutenir.

Elle mettait ainsi tout d'un coup sur pied une puissante armée, composée de tout ce qu'il y avait de troupes d'élite dans l'univers, sans dépeupler ses campagnes ni ses villes par de nouvelles levées, sans suspendre les manufactures ni troubler les travaux paisibles des artisans, sans interrompre son commerce, sans affaiblir sa marine. Par un sang vénal elle s'acquerrait la possession des provinces et des royaumes, et convertissait les autres nations en instruments de sa grandeur et de sa gloire, sans y rien mettre du sien que de l'argent, que

même les peuples étrangers lui fournissaient par son négoce.

Si dans le cours d'une guerre elle recevait quelque échec, ces pertes étaient comme des accidents étrangers qui ne faisaient qu'effleurer extérieurement le corps de l'état sans porter de plaies profondes dans les entrailles mêmes ni dans le cœur de la république. Ces pertes étaient promptement réparées par les sommes qu'un commerce florissant fournissait comme un nerf perpétuel de la guerre, et comme un restaurant de l'état toujours nouveau pour acheter des troupes toujours prêtes à se vendre ; et, par l'étendue immense des côtes dont ils étaient les maîtres, il leur était aisé de lever en peu de temps tous les matelots et les rameurs dont ils avaient besoin pour les manœuvres et le service de la flotte, et de trouver d'habiles pilotes et des capitaines expérimentés pour la conduire.

Mais toutes ces parties fortuitement assorties ne tenaient ensemble par aucun lien naturel, intime, nécessaire ; aucun intérêt commun et réciproque ne les unissait pour en former un corps solide et inaltérable ; aucune ne s'affectionnait sincèrement au succès des affaires et à la prospérité de l'état. On n'agissait pas avec le même zèle et on ne s'exposait pas aux dangers avec le même courage pour une république qu'on regardait comme étrangère, et par là comme indifférente, que l'on aurait fait pour sa propre patrie, dont le bonheur fait celui des citoyens qui la composent.

Dans les grands revers, les rois alliés¹ pouvaient être aisément détachés de Carthage, ou par la jalousie que cause naturellement la grandeur d'un voisin plus puissant que soi, ou par l'espérance de tirer des avantages plus considérables d'un nouvel ami, ou par la crainte d'être enveloppés dans le malheur d'un ancien allié.

Les peuples tributaires, dégoûtés par le poids et la honte d'un joug qu'ils portaient impatiemment, se flattaient pour l'ordinaire d'en trouver un plus doux en changeant de maître : ou, si la servitude était inévitable, ils étaient fort indifférents pour le choix, comme on le verra par plusieurs exemples que cette histoire nous fournira.

¹ Comme Syphax et Masinissa

Les troupes mercenaires, accoutumées à mesurer leur fidélité sur la grandeur ou sur la durée du salaire, étaient toujours prêtes, au moindre mécontentement ou sur les plus légères promesses d'une plus grosse solde, à passer du côté de l'ennemi qu'elles venaient de combattre, et à tourner leurs armes contre ceux qui les avaient appelées à leurs secours.

Ainsi la grandeur de Carthage, qui ne se soutenait que par ces appuis extérieurs, se voyait ébranlée jusque dans ses fondements aussitôt qu'ils lui étaient otés; et si, par-dessus cela, son commerce, qui faisait son unique ressource, venait à être interrompu par la perte de quelque bataille navale, elle croyait toucher à sa ruine et se livrait au découragement et au désespoir, comme il parut clairement à la fin de la première guerre punique.

Aristote, dans le livre où il marque les avantages et les inconvénients du gouvernement de Carthage, ne la reprend point de n'avoir que des milices étrangères; et il est à croire qu'elle n'est tombée que longtemps après dans ce défaut. Les révoltes arrivées dans les derniers temps durent lui apprendre qu'il n'y a rien de plus malheureux qu'un état qui ne se soutient que par les étrangers, où il ne trouve ni zèle, ni sûreté, ni obéissance.

Il n'en était pas ainsi dans la république romaine. Comme elle était sans commerce et sans argent, elle ne pouvait acheter des secours capables de l'aider à pousser ses conquêtes aussi rapidement que Carthage; mais aussi, comme elle tirait tout d'elle-même et que toutes les parties de l'état étaient intimement unies ensemble, elle avait des ressources plus sûres dans ses grands malheurs que n'en avait Carthage dans les siens : et de là vient qu'elle ne songea point du tout à demander la paix après la bataille de Cannes, comme celle-ci l'avait demandée dans un danger moins pressant.

Carthage avait de plus un corps de troupes composé seulement de ses propres citoyens, mais peu nombreux. C'était l'école où la principale noblesse et ceux qui se sentaient plus d'élevation, de talents, et d'ambition pour aspirer aux premières dignités, faisaient l'apprentissage de la profession des armes. C'était de leur sein qu'on tirait tous les officiers généraux qui commandaient les différents corps

de troupes, et qui avaient la principale autorité dans les armées. Cette nation était trop jalouse et trop soupçonneuse pour en confier le commandement à des capitaines étrangers. Mais elle ne portait pas si loin que Rome et Athènes sa défiance contre ses citoyens, à qui elle donnait un grand pouvoir, ni ses précautions contre l'abus qu'ils en pouvaient faire pour opprimer leur patrie. Le commandement des armées n'y était point annuel ni fixé à un temps limité comme dans ces deux autres républiques. Plusieurs généraux l'ont conservé pendant un long cours d'années, et jusqu'à la fin de la guerre ou de leur vie, quoiqu'ils demeurassent toujours comptables de leurs actions à la république, et sujets à être révoqués quand, ou une véritable faute, ou un malheur, ou le crédit d'une cabale opposée y donnait occasion.

§ VII. — LES SCIENCES ET LES ARTS.

On ne peut pas dire que Carthage eût entièrement renoncé à la gloire de l'étude et du savoir. Masinissa, fils d'un roi¹ puissant, qui y fut envoyé pour y être instruit et élevé, fait croire qu'il y avait dans cette ville quelque école propre à donner une bonne éducation. Le grand Annibal², qui en a fait l'honneur en tout genre, n'était pas ignorant dans les belles-lettres, comme on le verra dans la suite. Magon³, autre général fort célèbre, n'a pas moins illustré Carthage par ses ouvrages que par ses victoires. Il avait écrit vingt-huit volumes sur l'agriculture; et le sénat romain en fit tant de cas, qu'après la prise de Carthage, lorsqu'il distribuait aux princes d'Afrique les bibliothèques qui s'y trouvèrent (nouvelle preuve que l'érudition n'en était pas absolument bannie), il donna ordre qu'on traduisit en latin ces livres sur l'agriculture, quoique l'on eût déjà ceux que Caton avait composés sur la même matière⁴. Nous avons encore une version grecque d'un traité composé en langue punique, par Hannon, sur le voyage qu'il avait fait par

¹ Roi des Massyliens en Afrique.

² Corn. Nep. in vit. Annib. cap. 13.

³ Cic. lib. 1. de Orat. n. 219. — Plin. lib. 18, cap. 3.

⁴ Voss. de hist. grec. lib. 4, pag. 512.

ordre du sénat, avec une flotte considérable, autour de l'Afrique, pour y établir différentes colonies. On croit cet Ilannon plus ancien que celui dont il est parlé du temps d'Agathocle.

Clitomaque, appelé en langue punique *Asdrubal*¹, tient un rang considérable parmi les philosophes. Il succéda au fameux Carnéade, qui avait été son maître, et soutint à Athènes l'honneur de la secte académique. Cicéron² lui trouve assez d'esprit pour un Carthaginois, et beaucoup d'ardeur pour l'étude. Il composa plusieurs livres, dans l'un desquels il consolait les malheureux citoyens de Carthage, qui, après la ruine de cette ville, se trouvaient réduits au triste état de captivité.

Je pourrais mettre au nombre, ou plutôt à la tête des écrivains qui ont illustré l'Afrique, le célèbre Tércence, capable de lui faire seul un honneur infini par l'éclat de sa réputation, s'il n'était évident que, par rapport à ses écrits, Carthage, où il naquit, doit moins être regardée comme sa patrie que Rome, où il fut élevé, et où il puisa cette pureté de style, cette délicatesse, cette élégance, qui l'ont rendu l'admiration de tous les siècles. On conjecture qu'il fut enlevé encore enfant³ ou du moins fort jeune par les Numides, dans les courses qu'ils faisaient sur les terres des Carthaginois, pendant la guerre qu'eurent ensemble ces deux peuples depuis la fin de la seconde guerre punique jusqu'au commencement de la troisième. On le vendit comme esclave à Tércentius Lucanus, sénateur romain, qui, après l'avoir fait élever avec beaucoup de soin, l'affranchit, et lui fit porter son nom comme c'était alors la coutume. Il fut uni d'une amitié très-étroite avec Scipion l'Africain le second, et avec Lélius; et c'était un bruit public à Rome, que ces deux grands hommes lui aidaient à composer ses pièces. Le poëte, loin de se défendre d'un bruit qui lui était si avantageux, s'en fit honneur. Il ne nous reste de lui que six comédies. Quelques auteurs, au rapport de

Suétone, qui a écrit sa vie, disent qu'à son retour de Grèce, où il avait fait un voyage, il perdit cent huit pièces qu'il avait traduites de Ménandre, et qu'il ne put survivre à un accident qui devait lui causer une douleur très-sensible. Mais on ne trouve pas que cette particularité de la vie de Tércence ait un fondement fort solide. Quoi qu'il en soit, il mourut l'an de Rome 595, sous le consulat de Cn. Cornélius Dolabella et de M. Fulvius, à l'âge de trente-cinq ans; et par conséquent il était né l'an 560.

Il faut pourtant avouer, malgré tout ce que je viens de dire, que la disette d'hommes savants a toujours été grande à Carthage, puisque, dans le cours de plus de sept siècles, cette puissante république fournit à peine trois ou quatre auteurs connus. Quoiqu'elle eût des liaisons avec la Grèce et avec les nations les plus policées, elle ne s'était pas mise en peine d'en emprunter les belles connaissances, dont l'acquisition n'entraînait point dans les vues de son commerce. L'éloquence, la poésie, l'histoire, semblaient y avoir été peu connues. Un philosophe carthaginois, parmi les savants, passe presque pour un prodige. Que croirait-on d'un géomètre ou d'un astronome? Je ne sais s'ils faisaient quelque cas de la médecine, si utile à la vie; et de la jurisprudence, si nécessaire à la société.

Au milieu d'une indifférence si marquée pour tous les ouvrages de l'esprit, l'éducation de la jeunesse ne pouvait être que fort imparfaite et fort grossière. A Carthage toute l'étude, toute la science des jeunes gens se bornait, pour le grand nombre, à écrire et chiffrer, à dresser un registre, à tenir un comptoir, en un mot à ce qui regarde le trafic. Belles-lettres, histoire, philosophie, c'étaient toutes choses peu estimées à Carthage. Elles furent même, dans la suite des temps, interdites par les lois⁴, qui défendaient expressément à tout Carthaginois d'apprendre la langue grecque, de peur que par là il ne se mit en état d'entretenir commerce, ou par lettres, ou de vive voix, avec les ennemis.

¹ Plut. de fortun. Alex. pag. 328. — Diog. Laert. in Clitom., tom.

² « Clitomachus, homo et acutus ut Parnus, et valde studiosus ac diligens. » (*Academ. Quæst. lib. 2, n. 98. Lib. 3, n. 54.*)

³ Suet. in vit. Terent.

⁴ « Factum senatusconsultum ne quis postea Carthaginensis, aut litteris grecis, aut sermoni studeret; ne aut loqui cum hoste, aut scribere sine interprete posset. » (*Jour. lib. 2, cap. 5.*)

Que pouvait-on attendre d'une telle disposition ? Aussi ne vit-on jamais parmi eux cette douceur dans la conduite, cette facilité de mœurs, ces sentiments de vertu, que l'éducation a coutume d'inspirer aux nations où elle est cultivée. Il faut que le petit nombre des grands hommes que celle-ci a portés n'aient dû leur mérite qu'à un heureux naturel, qu'à des talents singuliers et à une longue expérience, sans que la culture et l'instruction y aient beaucoup contribué. De là vient que chez ce peuple le mérite des plus grands hommes est terni par de grands défauts, par des vices bas, par des passions cruelles ; et il est rare d'y voir briller une vertu sans tache et sans reproche, noble, généreuse, aimable, et soutenue par des principes constants et éclairés, telles qu'on en voit en foule parmi les Grecs et les Romains. On sent bien que je ne parle ici que des vertus patennes, et selon l'idée qu'en avaient les patens.

Je ne trouve pas plus de monuments de leur habileté dans les arts moins élevés et moins nécessaires, comme sont la peinture et la sculpture. Je lis qu'ils avaient beaucoup pillé de ces sortes d'ouvrages sur les nations vaincues : mais je n'apprends nulle part qu'ils en eussent beaucoup fait eux-mêmes.

De tout ce que je viens de dire, on ne peut s'empêcher de conclure que le commerce était le goût dominant et le caractère propre de la nation ; qu'il faisait comme le fonds de l'état ; qu'il était l'âme de la république, et le grand mobile de toutes ses entreprises. Les Carthaginois étaient la plupart de bons négociants, uniquement occupés de leur trafic, poussés par le désir du gain, n'estimant que les richesses, et mettant tous leurs talents aussi bien que leur principale gloire à en amasser beaucoup, sans en connaître trop la véritable destination, et sans savoir en faire un noble et digne usage.

§ VIII. — CARACTÈRES, MŒURS, QUALITÉS DES CARTHAGINOIS.

Dans le dénombrement¹ des différentes qualités que Cicéron attribue aux différentes na-

tions, et par lesquelles il les caractérise, il donne aux Carthaginois, pour caractère dominant, la finesse, l'habileté, l'adresse, l'industrie, la ruse, *calliditas*, qui avait lieu sans doute dans la guerre, mais qui paraissait encore davantage dans tout le reste de leur conduite, et qui était jointe à une autre qualité fort voisine, qui leur était encore moins honorable. La ruse et la finesse conduisent naturellement au mensonge, à la duplicité, à la mauvaise foi ; et en accoutumant insensiblement l'esprit à devenir moins délicat sur le choix des moyens pour parvenir à ses fins, elles le préparent à la fourberie et à la perfidie. C'était² encore un des caractères des Carthaginois, et il était si marqué et si connu, qu'il avait passé en proverbe, et que, pour désigner une mauvaise foi, on disait une foi carthaginoise, *fides punica* ; et que, pour marquer un esprit fourbe, on n'avait point d'expression ni plus propre ni plus énergique que de l'appeler un esprit carthaginois, *punicum ingenium*.

Le désir excessif d'amasser et l'amour désordonné du gain étaient parmi eux une source ordinaire d'injustices et de mauvais procédés. Un seul exemple en sera la preuve. Pendant une trêve que Scipion avait accordée à leurs instantes prières, des vaisseaux romains battus par la tempête, étant arrivés à la vue de Carthage, furent arrêtés et saisis par ordre du sénat et du peuple, qui ne purent laisser échapper une si belle proie³. Ils voulaient gagner à quelque prix que ce fût. Les habitants de Carthage reconnurent⁴, au rapport de saint

¹ « *genis ac terre domestico nativogue sensu Italos ipsos ac Latinos, sed pietate ac religione, atque hinc una sapientia quod decorum immortalium numine omnia regi gubernantur perspicimus, omnes gentes nationesque superiores, ravinus.* » (*De Arusp. resp.* n. 19.)

² « Carthaginenses fraudulent et mendaces... multos et variis mercatorum advenarumque sermonibus ad studium fallendi quæstus cupiditate vocabantur. » (*Cic. orat.* 2, in *Rull.* n. 94.)

³ « *Magistratus senatus vocare, populus in curiam vestibus libellum ferre, ne tanto ex oculis manibusque amitteretur præda. Consensum est ut, etc.* » (*Liv.* lib. 30, n. 21.)

⁴ Un charlatan avait promis aux habitants de Carthage de leur découvrir à tous leurs plus secrètes pensées, s'ils venaient un certain jour l'écouter. Lorsqu'ils furent tous assemblés, il leur dit qu'ils pressaient tous, quand ils vaudraient, à vendre cher ; et, quand ils achetaient, à le faire à

¹ « *Quam volumus licet ipsi nos amemus, tamen nec numero Hispanos, nec robore Gallos, nec calliditate Pænos, nec artibus Græcos, nec denique hoc ipso hujus*

Augustin, dans une occasion assez particulière, qu'ils conservaient encore quelque chose de ce caractère.

Ce n'étaient pas là les seuls défauts des Carthaginois¹. Ils avaient dans l'humeur et dans le génie quelque chose d'austère et de sauvage, un air hautain et impérieux, une sorte de férocité qui, dans le premier feu de la colère, n'écoutant ni raison, ni remontrance, se portait brutalement aux derniers excès et aux dernières violences. Le peuple, timide et rampant dans la crainte, fier et cruel dans ses emportements, en même temps qu'il tremblait sous ses magistrats, faisait trembler à son tour ceux qui étaient dans sa dépendance. On voit ici quelle différence l'éducation met entre une nation et une nation. Le peuple d'Athènes, ville qui a toujours été regardée comme le centre de l'érudition, était naturellement jaloux de son autorité et difficile à manier, mais cependant avait un fonds de bonté et d'humanité qui le rendait compatissant au malheur des autres, et lui faisait souffrir avec douceur et patience les fautes de ses conducteurs. Cléon demanda un jour qu'on rompt l'assemblée où il présidait, parce qu'il avait un sacrifice à offrir et des amis à traiter. Le peuple ne fit quo

rire, et se leva. A Carthage, dit Plutarque, une telle liberté aurait coûté la vie.

Tite-Live² fait une piquante réflexion au sujet de Terentius Varro, lorsque, revenant à Rome après la bataille de Canues, qui avait été perdue par sa faute, il fut reçu par tous les ordres de l'état, qui allèrent au-devant de lui et le remercièrent de ce qu'il n'avait pas désespéré de la république, lui, dit l'historien, qui aurait dû s'attendre aux derniers supplices s'il avait été général à Carthage, *cui, si Carthaginiensium ductor fuisset, nihil recusandum supplicii foret*. En effet, chez eux il y avait un tribunal établi exprès pour faire rendre compte aux généraux de leur conduite, et on les rendait responsables des événements de la guerre. A Carthage, un mauvais succès était puni comme un crime d'état, et un commandant qui avait perdu une bataille était presque sûr à son retour de perdre la vie à une potence : tant ses habitants étaient d'un caractère dur, violent, cruel, barbare, et toujours prêts à répandre le sang des citoyens, comme celui des étrangers. Les supplices inouïs qu'ils firent souffrir à Régulus en sont une bonne preuve, et leur histoire nous en fournira des exemples qui font frémir.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE DES CARTHAGINOIS.

Tout le temps qui s'est écoulé depuis la fondation de Carthage jusqu'à sa ruine est de sept cents ans, et peut se diviser en deux parties. La première, beaucoup plus longue et beaucoup moins connue, comme cela est ordinaire pour le commencement de tous les états, s'é-

tend jusqu'à la première guerre punique, et renferme cinq cent quatre-vingt-deux ans. La seconde, qui se termine à la destruction de Carthage, n'est que de cent dix-huit ans.

CHAPITRE I.

FONDATION DE CARTHAGE, ET SES ACCROISSEMENTS JUSQU'À LA PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE.

Carthage d'Afrique était une colonie de

bon marché. Ils convinrent tous en riant que cela était vrai; et par conséquent ils reconnurent, dit saint Augustin, qu'ils étaient injustes. *Vili vultis emere et cari vendere. In quo dicto levissimæ cæciti omnes tamen conscientias invenierunt suas, æque vera et famen improvisa dicenti admirabili favore placuerunt.* (S. AUGUST. lib. 13, de Trinit. cap. 3.)

¹ Plut. de ger. rep., pag. 799.

² Lib. 22, n. 61.

Tyr, la ville du monde la plus renommée pour le commerce¹. Longtemps auparavant, Tyr avait déjà fait passer dans le même pays une autre colonie, qui y bâtit la ville d'Utique, célèbre par la mort du second Caton, qu'on appelle ordinairement, pour cette raison, *Caton d'Utique*.

Les auteurs varient beaucoup sur l'époque de l'établissement de Carthage. Il est difficile et peu important d'entreprendre de les concilier : du moins, pour suivre le plan que je me suis proposé dans cet ouvrage, il suffit de savoir, à peu d'années près, le temps où cette ville a été bâtie.

Carthage a duré un peu plus de sept cents ans². Elle a été détruite sous le consulat de Cn. Lentulus et de L. Mummius, l'année 603 de Rome, 3859 du monde, 145 ans avant Jésus-Christ. Ainsi sa fondation peut être placée l'an du monde 3158, pendant que Joas régnait sur Juda, 98 ans avant que Rome fût bâtie, 848 ans avant Jésus-Christ.

L'établissement de Carthage³ est attribué à Elissa, princesse tyrienne, plus connue sous le nom de Didon. Ithobal, roi de Tyr, et père de la fameuse Jézabel, nommé dans l'Écriture *Ethbaal*, était son bisaiseul. Elle avait épousé Acerbas, son proche parent, appelé autrement Sicharbas et Sichée, prince extrêmement riche, et avait pour frère Pygmalion, qui régnait à Tyr. Celui-ci ayant fait mourir Sichée, dans le dessein de s'emparer de ses grands biens, Didon trompa la cruelle avarice de son frère, s'étant retirée secrètement avec tous les trésors de Sichée. Après plusieurs courses, elle aborda enfin sur les côtes de la mer Méditerranée, au golfe où était Utique, dans le pays appelé l'*Afrique* proprement dite⁴, à six lieues de Tunis, ville aujourd'hui fort connue par ses corsaires, et s'y établit⁵ avec sa petite troupe,

ayant acheté un terrain des habitants du pays.

Plusieurs de ceux qui demeuraient dans le voisinage, invités par l'attrait du gain, s'y rendirent en foule pour vendre à ces nouveaux venus les choses nécessaires à la vie, et s'y établirent eux-mêmes peu de temps après. De ces habitants ramassés de différents endroits se forma une multitude fort nombreuse. Ceux d'Utique, qui les regardaient comme leurs compatriotes et comme des gens qui avaient avec eux une origine commune, leur envoyèrent des députés avec de grands présents, et les exhortèrent à construire une ville dans l'endroit même où ils s'étaient d'abord établis. Les naturels du pays, par un sentiment d'estime et de considération assez ordinaire pour les étrangers, en firent autant de leur côté. Ainsi, tout conconrant aux vues de Didon, elle bâtit sa ville, qui fut chargée de payer aux Africains un tribut annuel pour le terrain qu'on avait acheté d'eux, et qui fut appelée *Carthada*⁶, Carthage, nom qui, dans la langue phénicienne et dans la langue hébraïque, qui sont fort semblables, signifie la ville neuve. On dit que, lorsqu'on en creusait les fondements, il s'y trouva une tête de cheval; ce qui fut pris pour un bon augure, et comme une marque qu'un jour cette ville serait fort belliqueuse⁷.

Cette princesse, dans la suite, fut recherchée en mariage par Iarbas, roi de Gétulie, qui menaçait de lui faire la guerre si elle ne consentait à sa proposition. Didon, qui s'était engagée par serment à ne passer jamais à de secondes noces, ne pouvant se résoudre à violer la foi qu'elle avait jurée à Sichée, demanda du temps comme pour délibérer et pour apaiser les mânes de son premier mari par des sacrifices

eut pas devoir lui refuser une grâce si petite en apparence. Elle divisa cette peau en lanières fort étroites, et entourra par ce moyen un circuit fort étendu, où elle bâtit une citadelle, qui de là fut appelée *Byrsa*. Mais ce petit conte du cuir de bœuf divisé en lanières est généralement décrit parmi les savants, qui font remarquer que le mot hébreu *boera*, qui signifie fortification, a donné lieu au mot *byrsa*, qui est le nom de la citadelle de Carthage.

¹ *Kartha hadath*, ou *haditha*.

² *Effodere loco signum, quod regia Juno monstraret, caput acris oculi: sic nam fera bello Egregiam, et fortlem victu per secula gentem.*

VING. ANN. lib. 2, v. 417

³ « Utique et Carthago, ambo inclitæ, ambo à Phœniæ cibus conditæ: illa fuit Catonis insignis, hæc suo. » (POMPON. MEL. lib. 1, cap. 7.)

⁴ Liv. Epitome, lib. 51.

⁵ Justin. lib. 18, cap. 4, 5, 6. — App. de bel. pun. pag. 1. — Strab. lib. 17, pag. 832. — Ptole. lib. 4, cap. 8.

⁶ Strab. lib. 17, pag. 832.

⁷ Quelques-uns disent que Didon usa d'adresse avec les habitants du pays, et demanda qu'on voulût bien lui vendre, pour l'établissement qu'elle méditait, autant de terrain qu'en pourrait renfermer une peau de bœuf. On ne

qu'elle lui offrirait. Ayant donc fait préparer un bûcher, elle monta dessus, et, tirant un poignard qu'elle avait caché sous sa robe, elle se donna la mort.

Virgile a changé beaucoup de choses dans cette histoire, en supposant qu'Énée, son héros, était contemporain de Didon, quoiqu'il se soit écoulé près de trois siècles entre l'un et l'autre, Carthage ayant été bâtie près de trois cents ans après la prise de Troie. On lui pardonne aisément cette licence, excusable dans un poète, qui n'est point astreint à l'exactitude scrupuleuse d'un historien; et l'on admire avec raison le dessein spirituel de Virgile, qui, voulant intéresser à sa poésie les Romains, pour qui il écrivait, trouve le moyen d'y faire entrer la haine implacable de Carthage et de Rome, et en va chercher ingénieusement les semences dans l'origine la plus reculée de ces deux villes rivales.

Carthage, qui avait en de très-faibles commencements, comme nous l'avons dit, s'accrut d'abord peu à peu dans le pays même; mais sa domination ne demeura pas longtemps renfermée dans l'Afrique. Cette ville ambitieuse porta ses conquêtes au dehors, envahit la Sardaigne, s'empara d'une grande partie de la Sicile, soumit presque toute l'Espagne; et, ayant envoyé de tous côtés de puissantes colonies, elle demeura maîtresse de la mer pendant plus de six cents ans, et se fit un état qui le pouvait disputer aux plus grands empires du monde par son opulence, par son commerce, par ses nombreuses armées, par ses flottes redoutables, et surtout par le courage et le mérite de ses capitaines. La date et les circonstances de plusieurs de ces conquêtes sont peu connues. Je n'en dirai qu'un mot, pour mettre le lecteur au fait, et pour lui donner quelque idée des pays dont il sera souvent parlé dans la suite.

Conquêtes des Carthaginois en Afrique.

Les premières guerres de Carthage¹ furent pour se délivrer du tribut qu'elle s'était engagée à payer tous les ans aux Africains pour le terrain qui lui avait été cédé. Une telle démar-

che ne lui fait guère d'honneur. Ce tribut était le titre primordial de son établissement. Il semble qu'elle en voulait couvrir l'obscurité en abolissant ce qui en était la preuve; mais elle n'y réussit pas pour lors. Le bon droit était entièrement du côté des Africains: le succès répondit à la justice de leur cause, et la guerre se termina par le paiement du tribut.

Elle porta ensuite ses armes² contre les Maures et les Numides, sur qui elle fit plusieurs conquêtes; et, devenue plus hardie par ces heureux succès, elle secoua entièrement le joug du tribut qu'elle payait avec peine, et se rendit maîtresse d'une grande partie de l'Afrique.

Il y eut vers ce temps-là³ une grande dispute entre Carthage et Cyrène au sujet des limites. Cyrène était une ville fort puissante, située sur le bord de la mer Méditerranée, vers la grande Syrie, qui avait été bâtie par Battus, Lacédémonien.

On convint de part et d'autre que deux jeunes gens partiraient en même temps de chacune des deux villes, et que le lieu où ils se rencontreraient servirait de limite aux deux états. Les Carthaginois (c'étaient deux frères nommés Philènes) firent plus de diligence: les autres, prétendant qu'il y avait de la mauvaise foi, et qu'ils étaient partis avant l'heure marquée, refusèrent de s'en tenir à l'accord, à moins que les deux frères, pour écarter tout soupçon de supercherie, ne consentissent à être ensevelis tout vivants dans l'endroit même où s'était faite la rencontre. Ils y consentirent. Les Carthaginois y élevèrent en leur nom deux autels, leur rendirent chez eux les honneurs divins; et depuis ce temps-là ce lieu a été appelé les *Autels des Philènes*, *Aræ Philænorum*, et a servi de borne à l'empire des Carthaginois, qui s'étendait depuis cet endroit jusqu'aux colonnes d'Hercule.

Conquêtes des Carthaginois en Sardaigne, etc.

L'histoire⁴ ne nous apprend rien de précis, ni du temps où les Carthaginois entrèrent en Sardaigne, ni de la manière dont ils s'en rendirent les maîtres. Elle fut pour eux d'un grand

¹ Justin. lib. 19, cap. 2.

² Sallust. de bell. Jugurt. — Val. Max., lib. 5, cap. 6.

³ Strab. lib. 5, pag. 224. — Diod. lib. 5, pag. 903.

⁴ Justin. lib. 19, cap. 1.

secours, et, pendant toutes leurs guerres, elle leur fournit toujours des vivres en abondance : elle n'est séparée de l'île de Corse que par un détroit d'environ trois lieues. La partie méridionale, qui était la plus fertile, avait pour capitale *Caralis* ou *Calaris* (maintenant *Cagliari*). A l'arrivée des Carthaginois, les naturels du pays se retirèrent sur les montagnes situées vers le nord, qui sont presque inaccessibles, et d'où on ne put les faire sortir.

Les Carthaginois s'emparèrent aussi des îles Baléares, appelées maintenant *Majorque* et *Minorque*. Le Port-Magon (*Portus Magonis*), qui est dans la dernière, fut ainsi appelé du nom d'un général carthaginois qui, le premier, en fit usage et le fortifia¹. On ne sait point quel était ce Magon. Il y a assez d'apparence que c'était le frère d'Annibal. Encore aujourd'hui ce port est un des plus considérables de la mer Méditerranée.

Ces îles² fournissaient aux Carthaginois les plus habiles frondeurs de l'univers, qui leur rendaient de grands services, et dans les batailles et dans les sièges de villes. Ils lançaient de grosses pierres du poids de plus d'une livre³, et quelquefois même des balles de plomb⁴, avec une telle force et une telle roideur, qu'ils perçaient les casques, les boucliers, les cuirasses les plus fortes; et de plus, avec tant d'adresse, que presque jamais ils ne manquaient l'endroit qu'ils avaient dessein de frapper. On accoutumait dès l'enfance les habitants des îles Baléares à manier la fronde; et pour cela les mères plaçaient sur une branche d'arbre élevée le morceau de pain destiné au déjeuner des enfants, qui demeuraient à jeun jusqu'à ce qu'ils l'eussent abattu. C'est ce qui a fait appeler ces îles par les Grecs, *Baleares* et *Gymnasie*⁵, parce que leurs habitants s'exerçaient de bonne heure à lancer des pierres avec leurs frondes.

Conquêtes des Carthaginois en Espagne.

Avant de parler de ces conquêtes, je crois devoir donner une légère idée de l'Espagne.

L'Espagne¹ se divise en trois parties : la Bétique, la Lusitanie, la Tarragonaise.

La Bétique, ainsi appelée du fleuve Bætis (le Guadalquivir), était au midi, et contenait ce qu'on appelle maintenant le royaume de Grenade, l'Andalousie, une partie de la nouvelle Castille et l'Estramadoure. Cadix, appelée par les anciens *Gades* et *Gadira*, est une ville située dans une petite île du même nom, sur la côte occidentale de l'Andalousie, à neuf lieues environ de Gibraltar. On sait qu'Hercule², ayant poussé jusque-là ses conquêtes, s'y arrêta, comme étant parvenu au bout du monde. Il y érigea deux colonnes pour servir de monuments à ses victoires, selon la coutume de ces temps-là. Le lieu en a toujours conservé le nom, quoique les colonies aient été ruinées par l'injure des temps. Les sentiments des auteurs sont fort partagés sur l'endroit où l'on doit placer ces colonnes. La Bétique³ était la partie de l'Espagne la plus fertile, la plus riche et la plus peuplée. On y comptait jusqu'à deux cents villes. C'était là qu'habitaient les peuples appelés *Turdetani*, ou *Turduli*. Sur le Bætis étaient situées trois grandes villes : vers la source, *Castulo*; plus bas, *Corduba* (Cordoue), la patrie de Lucain et des deux Sénèques; enfin *Hispalis* (Séville).

La Lusitanie est terminée au couchant par l'Océan, au nord par le fleuve *Durius* (le Duero), et au midi par le fleuve *Anas* (la Guadiana). Entre ces deux fleuves est le Tage. C'est aujourd'hui le Portugal, avec une partie de la vieille et de la nouvelle Castille.

La TARRAGONAISE renfermait le reste de l'Espagne, c'est-à-dire les royaumes de Murcie et de Valence, la Catalogne, l'Aragon, la Navarre, la Biscaye, les Asturies, la Galice, le royaume de Léon, et la plus grande partie des deux Castilles. *Tarraco* (Tarragone), ville très-considérable, a donné son nom à cette partie de l'Espagne. Assez près de cette ville est *Bar-*

¹ Liv. lib. 28, n. 37.

² Diod. lib. 5, pag. 208; et lib. 19, pag. 742.

³ Liv. lib. 28, n. 37.

⁴ « *Liquetis excussa glans fundit, et atrilum avis, velut igne, distillat.* » (Sext. Nat. Quest. lib. 2, cap. 57.)

⁵ Strab. lib. 3, pag. 167 (et 11, pag. 651).

¹ Cluver. lib. 2, cap. 2.

² Strab. lib. 3, pag. 171.

³ *Ibid.* pag. 139-142.

cino (Barcelone). Son nom fait conjecturer qu'elle a été bâtie par Amilcar, surnommé *Barca*, père du grand Annibal. Les peuples les plus célèbres de la Tarragonaise étaient : *Celtiberi*, placés au delà de l'Èbre¹; *Cantabri*, maintenant la Biscaye; *Carpetani*, dont la capitale était Tolède; *Oretani*, etc.

L'Espagne, abondante en mines d'or et d'argent, et peuplée d'habitants belliqueux, avait de quoi piquer en même temps et l'avarice et l'ambition des Carthaginois, plus marchands encore que conquérants par la constitution même de leur république. Ils savaient sans doute ce que Diodore² rapporte des Phéniciens, leurs ancêtres, lesquels, profitant de l'heureuse ignorance où étaient encore les Espagnols des richesses immenses cachées dans les entrailles de leurs terres, leur enlevèrent les premiers ces précieux trésors pour des marchandises de nul prix, qu'ils leur donnaient en échange. Ils prévoyaient aussi que, si ce pays pouvait passer sous leurs lois, il leur fournirait en abondance de bonnes troupes, qui leur serviraient à conquérir les autres nations, comme cela arriva en effet.

Ce qui donna d'abord occasion aux Carthaginois de passer en Espagne³, fut le secours qu'ils envoyèrent à ceux de Cadix, qui étaient attaqués par les Espagnols. Cette ville était une colonie de Tyr, aussi bien qu'Utique et que Carthage, et même plus ancienne que l'une et que l'autre. Les Tyriens, l'ayant bâtie, y établirent le culte d'Hercule, et y construisirent en son honneur un temple magnifique, qui depuis a toujours été fort célèbre. L'heureux succès de cette première expédition des Carthaginois leur fit naître l'envie de porter leurs armes en Espagne.

On ne sait point précisément dans quel temps les Carthaginois entrèrent en Espagne, ni jusqu'où d'abord ils poussèrent leurs conquêtes. Il y a de l'apparence que⁴, dans ces premiers commencements, elles furent fort lentes, parce qu'ils avaient affaire à des peuples très-belliqueux et qui se défendaient avec beaucoup de courage. Ils n'en seraient même

jamais venus à bout, comme l'observe Strabon, si les Espagnols, réunis tous ensemble, avaient formé un corps d'état, et s'étaient prêtés un mutuel secours; mais chaque canton, chaque peuple étant entièrement séparé de ses voisins, sans avoir avec eux ni commerce ni liaison, il fallait les dompter les uns après les autres; ce qui, d'un côté, fut la cause de leur perte, mais, de l'autre, faisait traîner les guerres en longueur, et rendait la conquête du pays beaucoup plus difficile. Aussi a-t-on remarqué que, quoique l'Espagne ait été la première province de celles qui sont dans le continent que les Romains aient attaquée, elle est la dernière qu'ils aient domptée⁵; et elle ne passa entièrement sous leur joug qu'après plus de deux cents ans d'une vigoureuse résistance.

Il paraît, par ce que Polybe et Tite-Live nous disent des guerres d'Amilcar, d'Asdrubal et d'Annibal en Espagne, dont nous parlerons bientôt, qu'avant ce temps les Carthaginois n'avaient pas fait de grandes conquêtes, et qu'il leur restait encore beaucoup de pays à subjuguer; mais dans l'espace de vingt ans ils achevèrent de s'en rendre presque entièrement maîtres.

Dans le temps qu'Annibal partit pour l'Italie⁶, toute la côte d'Afrique, depuis les Autels des Philéens (*Philanorum Aræ*), qui sont le long de la grande Syrte, jusque vis-à-vis des colonnes d'Hercule, était soumise aux Carthaginois. En passant le détroit, ils avaient subjugué toute la côte occidentale de l'Espagne, le long de l'Océan jusqu'aux Pyrénées. La côte de l'Espagne, qui est sur la mer Méditerranée avait été aussi presque entièrement subjuguée par les Carthaginois : c'est là qu'ils avaient bâti Carthagène; et ils étaient maîtres de tout ce pays jusqu'à l'Èbre, qui bornait leur domaine. Voilà quelle était pour lors l'étendue de leur empire. Il était resté dans le cœur du pays quelques peuples qu'ils n'avaient pu soumettre.

¹ Iberus.

² Lib. 5, pag. 312.

³ Justin. lib. 44, cap. 5. — Diod. lib. 5, pag. 300.

⁴ Strab. lib. 3, pag. 158.

⁵ « Hispania, prima Romanis inita provinciarum quæ quidem continentis sint, postrema omnium perdomita » est. » (Liv. lib. 28, n. 12.)

⁶ Polyb. lib. 3, pag. 102; et lib. 5, pag. 9.

Les guerres des Carthaginois en Sicile sont plus connues. Je rapporterai ici celles qui se sont faites depuis le règne de Xerxès, qui engagea les Carthaginois à porter leurs armes en Sicile, jusqu'à la première guerre punique. Cet espace renferme près de deux cent vingt ans, depuis l'an du monde 3520 jusqu'à 3738. Dans le commencement de ces guerres, Syracuse, qui était la plus considérable et la plus puissante ville de Sicile, avait mis l'autorité souveraine entre les mains de Gélon, d'Hieron, de Thrasybule, trois frères qui se succédèrent l'un à l'autre. Après eux, le gouvernement démocratique, c'est-à-dire populaire, y fut établi, et subsista plus de soixante ans. Depuis ce temps-là, ceux qui dominèrent à Syracuse furent les deux Denys, Timoléon et Agathocle. Pyrrhus ensuite fut appelé en Sicile, et n'en demeura maître que pendant fort peu d'années. Tel fut le gouvernement de la Sicile pendant le temps des guerres dont je vais parler. Elles ne contribueront pas peu à faire connaître quelle était la puissance des Carthaginois quand ils commencèrent à entrer en guerre avec les Romains.

La Sicile est la plus grande et la plus considérable de toutes les îles de la mer Méditerranée. Elle est de figure triangulaire, et c'est pour cela qu'elle est appelée *Trinaeria* et *Triquetra*. Le côté oriental, qui répond à la mer Ionienne ou de Grèce, s'étend depuis le promontoire ou cap *Pachynum* (Passaro) jusqu'à *Pelorum* (le cap de Pharo). Les villes les plus célèbres sur cette côte sont *Syracuse*, *Tauromenium*, *Messana*. Le côté septentrional, qui regarde l'Italie, s'étend depuis le cap de Pelore jusqu'au cap *Lilybée* (le cap Boëo). Les villes les plus célèbres sont, *Mylæ*, *Hymera*, *Panormus*, *Eryx*, *Motya*, *Lilybæum*. Le côté méridional, qui regarde l'Afrique, s'étend depuis le cap Lilybée jusqu'à *Pachynum*. Les villes les plus célèbres sont : *Selinus*, *Agrigentum*, *Gela*, *Camarina*. Cette île¹ est séparée de l'Italie par un détroit de quinze cents pas seulement, qu'on appelle le *phars de Messine*, parce qu'il est proche de

cette ville. Le trajet de Lilybée en Afrique n'est que de 1500 stades² c'est-à-dire soixante et quinze lieues. Strabon le marque ainsi : mais il faut qu'il y ait erreur dans le chiffre ; et ce qu'il ajoute immédiatement après en est une preuve. Il dit qu'un homme qui avait la vue excellente pouvait, du bord de la Sicile, compter les vaisseaux qui sortaient du port de Carthage. Est-il possible que la vue porte jusqu'à 60 ou 75 lieues ? Il faut donc corriger ainsi cet endroit : Le trajet de Lilybée en Afrique n'est que de 25 lieues.

On ne sait point ou plus précisément dans quel temps les Carthaginois commencèrent à porter leurs armes en Sicile. Il est certain seulement qu'ils en possédaient déjà quelque partie lorsqu'ils firent avec les Romains un traité³, l'année même où les rois furent chassés de Rome et les consuls substitués en leur place, vingt-huit ans avant que Xerxès attaquât la Grèce. Ce traité³, qui est le premier dont il soit fait mention entre ces deux peuples, parle de l'Afrique et de la Sardaigne comme appartenant aux Carthaginois, au lieu que, pour la Sicile, les conventions ne tombent que sur les parties de cette île qui leur obéissaient. Par ce traité, il est marqué expressément que les Romains ni leurs alliés ne pourront naviger au delà du *Beau Promontoire*, qui était tout près de Carthage, et que les marchands qui aborderont dans cette ville pour le commerce ne paieront que certains droits qui y sont fixés.

Par ce même traité l'on voit que les Carthaginois étaient attentifs à ne donner aux Romains aucune entrée dans les pays de leur obéissance, ni aucune connaissance de ce qui s'y passait ; comme si dès lors les Carthaginois eussent pris ombrage de la puissance naissante des Romains, et qu'ils eussent déjà couvé dans leur sein des semences secrètes de la jalousie et de la défiance qui devaient un jour éclater par des guerres aussi longues que cruelles, et par une animosité et une haine de part et

¹ Les 1500 stades valent 61 lieues de 25 au degré ; cette distance, suivant le capitaine Gauthier, n'est que de 48 lieues. E. B.

² An. M. 3501 ; Carth. 343 ; Rom. 245 ; av. J. C. 503.

³ Polyb. lib. 3, pag. 176.

¹ Strab. lib. 6, pag. 267.

d'autre que la ruine seule de l'un des deux empires pouvait éteindre.

Quelques années après ce premier traité¹, les Carthaginois firent alliance avec Xerxès, roi des Perses. Ce prince, qui ne se proposait rien moins que d'exterminer entièrement les Grecs, qu'il regardait comme des ennemis irréconciliables, ne crut pas pouvoir réussir dans son dessein s'il n'engageait dans son parti les Carthaginois, dont la puissance dès lors était formidable. Ceux-ci, qui ne perdaient point de vue le dessein qu'ils avaient conçu de s'emparer du reste de la Sicile, saisirent avidement l'occasion favorable qui se présentait d'en achever la conquête. Le traité fut donc conclu. On convint que les Carthaginois attaqueraient avec toutes leurs forces les Grecs établis dans la Sicile et dans l'Italie, pendant que Xerxès en personne marcherait contre la Grèce même.

Les préparatifs de cette guerre durèrent trois ans. L'armée de terre ne montait pas à moins de trois cent mille hommes. La flotte était composée de deux mille vaisseaux, et de plus de trois mille petits bâtiments de charge. Amilcar, qui était le capitaine de son temps le plus estimé, partit de Carthage avec ce formidable appareil. Il aborda à Palerme², et, après y avoir fait prendre quelque repos à ses troupes, il marcha contre la ville d'Hymère, qui n'en est pas fort éloignée, et en forma le siège. Théron, gouverneur de la place, se voyant fort serré, députa à Syracuse vers Gélon, qui s'en était rendu maître. Il accourut aussitôt à son secours avec une armée de cinquante mille hommes de pied, et cinq mille chevaux. Son arrivée rendit le courage et l'espérance aux assiégés, qui, depuis ce moment-là, se défendirent très-vigoureusement.

Gélon était fort habile dans le métier de la guerre, surtout pour les ruses. On lui amena un courrier chargé d'une lettre des habitants de Sélinonte, ville de Sicile, pour Amilcar, par laquelle ils lui donnaient avis que la troupe de cavaliers qu'il leur avait demandée arriverait un certain jour. Gélon en choisit dans ses troupes un pareil nombre, qu'il fit partir vers

le temps dont on était convenu. Ayant été reçus dans le camp des ennemis comme venant de Sélinonte, ils se jetèrent sur Amilcar, qu'ils tuèrent, et mirent le feu aux vaisseaux. Dans le moment même de leur arrivée, Gélon attaqua avec toutes ses troupes les Carthaginois, qui se défendirent d'abord fort vaillamment; mais, quand ils apprirent la mort de leur général, et qu'ils virent leur flotte en feu, le courage et les forces leur manquant, ils prirent la fuite. Le carnage fut horrible, et il y en eut plus de cent cinquante mille de tués. Les autres, s'étant retirés dans un endroit où ils manquaient de tout, ne purent pas s'y défendre longtemps, et se rendirent à discrétion. Ce combat se donna le jour même de la célèbre action des Thermopyles, où trois cents Spartiates disputèrent, au prix de leur sang, à Xerxès, le passage dans la Grèce. Hérodote³ raconte autrement la mort d'Amilcar. Il dit que le bruit commun parmi les Carthaginois était que ce général, voyant la défaite entière de ses troupes, pour ne point survivre à sa honte, se précipita lui-même dans le bûcher où il avait immolé plusieurs victimes humaines.

Quand on apprit à Carthage la triste nouvelle de la défaite entière de l'armée, la surprise, la douleur, le désespoir, y causèrent un trouble et une alarme qui ne peuvent s'exprimer. Ils croyaient déjà voir l'ennemi à leurs portes. C'était le caractère des Carthaginois, de perdre d'abord courage dans les grands revers. Ils députèrent aussitôt vers Gélon pour lui demander la paix, à quelque condition que ce fût : il les écouta avec bonté. La victoire si complète qu'il venait de remporter, loin de le rendre fier et intraitable, n'avait fait qu'augmenter sa modestie et sa douceur, même à l'égard des ennemis. Il leur accorda la paix, exigeant seulement d'eux qu'ils payassent pour frais de la guerre deux mille talents; ce qui revient à six millions de notre monnaie⁴. Il demanda aussi qu'ils bâtissent deux temples où l'on exposât en public et où l'on gardât comme en dépôt les conditions du traité. Les Carthaginois crurent que ce n'était point ache-

¹ Diod. lib. 11, pag. 1 et 16-22. — An. M. 3520; av. J. C. 483.

² Cette ville est appelée en latin *Panormus*.

³ Lib. 7, cap. 167.

⁴ Deux mille talents carthaginois valent sept millions et demi de francs. E. B.

ter trop cher une paix qui leur était si nécessaire, et qu'ils n'avaient presque pas osé espérer. Giscon, fils d'Amilcar, selon la coutume injuste qu'ils avaient d'imputer aux généraux les mauvais succès de la guerre, et de leur en faire porter la peine, fut puni du malheur de son père, et envoyé en exil. Il passa le reste de sa vie à Sélinonte, ville de Sicile.

Gélon, de retour à Syracuse, convoqua le peuple, et invita tous les citoyens à venir à l'assemblée avec leurs armes. Pour lui, il entra sans armes et sans gardes, et rendit compte de toute la conduite de sa vie. Son discours ne fut interrompu que par des témoignages publics de reconnaissance et d'admiration. Loin d'être traité comme un tyran qui eût opprimé la liberté de sa patrie, il en fut regardé comme le bienfaiteur et le libérateur. Tous, d'un consentement unanime, le proclamèrent roi; et cette dignité, après lui, fut conférée à deux de ses frères.

Après la célèbre défaite des Athéniens devant Syracuse¹ où Nicias périt avec toute sa flotte, les Ségestains, qui s'étaient déclarés pour eux contre les Syracusains, craignant le ressentiment de leurs ennemis, et se voyant déjà attaqués par ceux de Sélinonte, implorèrent le secours des Carthaginois, et se mirent, eux et leur ville, sous leur protection. On délibéra quelque temps à Carthage sur le parti qu'il fallait prendre, l'affaire souffrant de grandes difficultés. D'un côté les Carthaginois désiraient fort se rendre maîtres d'une ville qui était tout à fait à leur bienséance; de l'autre ils craignaient la puissance et les forces des Syracusains, qui venaient d'exterminer l'armée nombreuse des Athéniens, et qu'une si grande victoire rendait plus formidables que jamais. La passion de s'agrandir l'emporta, et l'on promit du secours aux Ségestains.

On confia le soin de cette guerre à Annibal, lequel avait pour lors la première dignité de l'état, c'est-à-dire celle de suffète. Il était petit-fils d'Amilcar, qui avait été défait par Gélon, et tué devant Hymère, et fils de Giscon, qui avait été condamné à l'exil. Il partit, animé d'un vif désir de venger sa famille et sa

patrie, et d'effacer la honte de la dernière défaite. Son armée et sa flotte étaient très-nombreuses. Il aborda à un lieu appelé le *Puits de Lilybée*, qui a donné son nom à la ville bâtie depuis dans le même endroit. Sa première entreprise fut le siège de Sélinonte. L'attaque fut très-vive, et la défense ne le fut pas moins, les femmes mêmes montrant un courage beaucoup au-dessus de leur sexe. Après une longue résistance, la ville fut prise d'assaut et abandonnée au pillage. Le vainqueur exerça les dernières cruautés, sans avoir égard ni au sexe ni à l'âge. Il permit aux habitants qui s'étaient sauvés par la fuite de demeurer dans la ville, après l'avoir démantelée, et de cultiver les terres, à condition de payer un tribut aux Carthaginois. Cette ville subsistait depuis 242 ans.

Hymère, qu'il assiégea ensuite, et qu'il prit aussi d'assaut, après avoir été traitée avec encore plus de cruauté, fut entièrement rasée 240 ans après sa fondation. Il fit souffrir toutes sortes d'ignominies et de supplices à trois mille prisonniers, et les fit égorger tous dans l'endroit même où son grand-père avait été tué par les cavaliers de Gélon, pour apaiser et satisfaire ses mânes par le sang de ces malheureuses victimes.

Après ces expéditions, Annibal retourna à Carthage. Toute la ville sortit au-devant de lui, et le reçut au milieu des cris de joie et des applaudissements.

Ces heureux succès renouvelèrent le désir et le dessein qu'avait toujours eus les Carthaginois de se rendre maîtres de la Sicile entière². Trois ans après, ils nommèrent encore pour général Annibal; et comme il s'excusait sur son grand âge, et refusait de se charger de cette guerre, on lui donna pour lieutenant Imilcon, fils d'Hannon, qui était de la même famille. Les préparatifs de la guerre furent proportionnés au grand dessein que les Carthaginois avaient conçu. La flotte et l'armée se trouvèrent bientôt prêtes, et l'on partit pour la Sicile. Le nombre des troupes montait, selon Timée, à plus de six-vingt mille hommes, et, selon Éphore, à trois cent mille. Les ennemis, de leur côté, s'étaient mis en état de

¹ Diod. lib. 13, pag. 100-171, et 170-186. — An. M. 3502; Carth. 131; Rom. 336; av. J. C. 412.

² Diod. lib. 13, pag. 204-213, 206-211, 226-231.

les bien recevoir; et les Syracusains avaient envoyé chez tous leurs alliés pour y lever des troupes, et dans toutes les villes de la Sicile pour les exhorter à défendre courageusement leur liberté.

Agrigente s'attendait à essayer les premières attaques. C'était une ville puissamment riche, et environnée de bonnes fortifications. Elle était située, aussi bien que Sélinonte et Hymère, sur la côte de Sicile qui regarde l'Afrique. En effet, Annibal commença la campagne par le siège de cette ville. Ne la jugeant prenable que par un endroit, il tourna tous ses efforts de ce côté-là, fit faire des levées et des terrasses qui allaient jusqu'à la hauteur des murs, et employa à ces ouvrages les décombres et les démolitions des tombeaux qui étaient autour de la ville, et qu'il avait fait abattre pour cet effet. La peste se mit bientôt après dans l'armée, et fit périr un grand nombre de soldats, et le général même. Les Carthaginois crurent que c'était une punition des dieux, qui vengeaient ainsi l'injure faite aux morts, dont plusieurs même s'imaginèrent avoir vu les spectres pendant la nuit. On cessa donc de toucher aux tombeaux, on ordonna des prières selon le rit observé à Carthage, on immola un enfant à Saturne par une superstition inhumaine, et l'on jeta plusieurs victimes dans la mer en l'honneur de Neptune.

Les assiégés, qui d'abord avaient remporté plusieurs avantages, se trouvèrent tellement pressés par la famine, que, se voyant sans espérance et sans ressource, ils prirent le parti d'abandonner la ville : on marqua la nuit suivante pour le départ. On juge aisément quelle fut la douleur de ces pauvres habitants, obligés d'abandonner leurs maisons, leurs richesses, leur patrie; mais la vie leur était plus chère que tout le reste. Jamais spectacle ne fut plus triste. Sans parler des autres, on voyait une troupe de femmes éplorées traîner après elles leurs enfants, pour les dérober à la cruauté du vainqueur; mais ce qu'il y eut de plus douloureux fut la nécessité où l'on se trouva de laisser dans la ville les vieillards et les malades, à qui leur état ne permettait ni de fuir ni de se défendre. Ces malheureux exilés arrivèrent à Géla, qui était la ville la plus prochaine, et ils y reçurent tous les soulagements qu'ils pou-

vaient y attendre dans un état si déplorable.

Cependant Imilcon entra dans la ville, et fit égorger tous ceux qui y étaient restés. Le butin fut immense, et tel qu'on peut s'imaginer dans une ville des plus opulentes de la Sicile, qui avait deux cent mille habitants, et qui n'avait jamais souffert de siège, ni par conséquent de pillage. On y trouva un nombre infini de tableaux, de vases, de statues de toutes sortes (car cette ville avait un goût exquis pour ces raretés), et entre autres le fameux taureau de Phalaris, qui fut envoyé à Carthage.

Le siège d'Agrigente avait duré huit mois. Imilcon y fit passer le quartier d'hiver à ses troupes, pour leur donner quelque repos, et au commencement du printemps il en sortit après avoir ruiné entièrement la ville. Il assiégea ensuite Géla, et la prit malgré le secours qu'y mena Denys le Tyran, qui s'était emparé de l'autorité à Syracuse. Imilcon termina la guerre par un traité qu'il fit avec Denys, dont les conditions furent que les Carthaginois, outre leurs anciennes conquêtes dans la Sicile, demeureraient maîtres du pays des Sicanien¹, de Sélinonte, d'Agrigente, d'Hymère, comme aussi de celui de Géla et de Camarine, dont les habitants pourraient demeurer dans leurs villes démantelées, en payant tribut aux Carthaginois; que les Léontins, les Messéniens, et tous les Siciliens vivraient selon leurs lois, et conserveraient leur liberté et leur indépendance; qu'enfin les Syracusains demeureraient soumis à Denys. Imilcon, après la conclusion de ce traité, retourna à Carthage, où la peste fit périr un grand nombre de citoyens.

Denys n'avait conclu la paix avec les Carthaginois² que pour se donner le temps d'affermir son autorité naissante, et de travailler aux préparatifs de la guerre qu'il méditait contre eux. Comme il savait combien la puissance de ce peuple était formidable, il n'oublia rien pour se mettre en état de l'attaquer avec succès; et il fut merveilleusement secondé dans son dessein par le zèle de ses peuples. La réputation de ce prince, le désir de s'en faire connaître, l'attrait du gain, et la vue des ré-

¹ Les Sicanien et les Siciliens anciennement étaient deux peuples distingués.

² Diod. lib. 14, pag. 268-278. — An. M. 3000; Carth. 412; Rom. 311; av. J. C. 404.

compenses qu'il promettait à ceux dont l'industrie se ferait distinguer, attirèrent de toutes parts en Sicile ce qu'il y avait pour lors de plus habiles ouvriers en tout genre. Syracuse entière était devenue comme un grand atelier, où de tous côtés on était occupé à faire des épées, des casques, des boucliers, des machines de guerre, et à préparer tout ce qui est nécessaire pour la construction et pour l'équipement des vaisseaux. L'invention de ceux à cinq rangs de rames était toute récente : jusque-là on n'avait vu que des vaisseaux à trois rangs de rames, *trirèmes*. Deuys animait le travail par sa présence, par des libéralités et des louanges qu'il savait dispenser à propos, et surtout par des manières populaires et engageantes, moyens encore plus efficaces que tout le reste pour réveiller l'industrie et l'ardeur des ouvriers, et il faisait souvent manger avec lui ceux qui excellaient dans leur genre ¹.

Quand tout fut prêt, et qu'il eut levé en différents pays un grand nombre de troupes, il convoqua l'assemblée des Syracusains, leur exposa son dessein, et leur représenta que les Carthaginois étaient les ennemis déclarés des Grecs; qu'ils ne se proposaient rien moins que d'envahir toute la Sicile; qu'ils voulaient mettre sous le joug toutes les villes grecques, et que, si l'on n'arrêtait leurs progrès, Syracuse se verrait bientôt elle-même attaquée; que, s'ils ne faisaient point actuellement d'entreprise, on devait leur inaction aux ravages que la peste avait causés parmi eux; que c'était une conjoncture favorable dont il fallait profiter. Quoique la tyrannie et le tyran fussent très-odieux aux Syracusains, la haine contre les Carthaginois l'emporta; et tout le monde, plus touché des motifs d'une politique intéressée que de la justice, applaudit au discours de Denys. Sans aucun sujet de plaintes, sans déclaration de guerre, il abandonna au pillage et à la fureur du peuple les biens et la personne des Carthaginois. Il y en avait un assez grand nombre à Syracuse, qui, sur la foi des traités, y exerçaient le commerce. On courut de tous côtés dans leurs maisons; on pillait leurs effets; on prétendit être suffisamment autorisé pour leur faire souffrir à eux-mêmes toutes sortes d'i-

gnominies et de supplices, en représailles des cruautés qu'ils avaient exercées contre les habitants du pays; et ce pernicieux exemple de perfidie et d'inhumanité fut suivi dans toute l'étendue de la Sicile. Ce fut là comme le signal sanglant de la guerre qu'on leur déclarait. Denys, après avoir ainsi commencé par se faire justice à lui-même, envoya des députés à Carthage, pour demander qu'ils rendissent la liberté à toutes les villes de la Sicile; qu'autrement ils y seraient traités comme ennemis. Cette nouvelle y répandit une grande alarme, surtout à cause du pitoyable état où ils se trouvaient.

Denys ouvrit la campagne par le siège de Motya, qui était la place d'armes des Carthaginois en Sicile, et il poussa vivement ce siège, sans qu'Imilcon, qui commandait la flotte ennemie, pût la secourir. Il fit avancer ses machines, battit la place à coups de béliers, approcha des murs les tours à six étages qui étaient portées sur des roues, et qui égalaient la hauteur des maisons, et de là il incommodait fort les assiégés par ses catapultes, machines nouvellement inventées, qui lançaient en grand nombre et avec grande force des traits et des pierres contre les ennemis. La ville enfin, après une longue et vigoureuse résistance, fut prise d'assaut, et tous les habitants passés au fil de l'épée, excepté ceux qui se réfugièrent dans les temples. On abandonna le pillage au soldat. Deuys, y ayant laissé une bonne garnison et un gouvernement sûr, retourna à Syracuse.

L'année suivante ¹, Imilcon, que les Carthaginois avaient nommé suffète, revint en Sicile avec une armée beaucoup plus nombreuse qu'auparavant. Il aborda à Palerme, recouvra Motya par force, et prit plusieurs autres villes. Animé par ces heureux succès, il marcha vers Syracuse pour en former le siège, menant ses troupes de pied par terre, pendant que sa flotte, sous la conduite de Magon, côtoyait les bords.

L'arrivée d'Imilcon jeta un grand trouble dans la ville. Plus de deux cents vaisseaux, ornés des dépouilles des ennemis, et s'avancant en bon ordre, entrèrent comme en triomphe dans le grand port, suivis de cinq cents barques. On vit en même temps arriver d'un

¹ « *Nonos alit artes.* »

¹ *Mod. lib. 14, pag. 279-285. — Justin. lib. 19, cap. 2 et 3.*

autre côté l'armée de terre, composée, selon quelques auteurs, de trois cent mille hommes de pied et de trois mille chevaux. Imilcon fit dresser sa tente dans le temple même de Jupiter : le reste de l'armée campa à douze stades ¹, c'est-à-dire à un peu plus d'une demi-lieue de la ville. S'en étant approché, il présenta la bataille aux habitants, qui se donnèrent bien de garde de l'accepter. Content d'avoir tiré des Syracusains l'aveu de leur faiblesse et de sa supériorité, il retourna dans son camp, ne doutant point que bientôt il ne dût se rendre maître de la ville, et la regardant déjà comme une proie assurée et qui ne pouvait lui échapper. Pendant trente jours il fit le dégât des terres voisines, et ruina tout le pays. Il se rendit maître du faubourg d'Acradine, et pilla les temples de Cérès et de Proserpine. Pour fortifier son camp, il abattit tous les tombeaux qui étaient autour de la ville, et entre autres celui de Gélon et de Démarète sa femme, qui était d'une magnificence extraordinaire.

Ces heureux succès ne furent pas d'une longue durée. Tout l'éclat de ce triomphe anticipé s'évanouit en un moment, et montra à tous les mortels, dit l'historien, que quiconque s'élève insolemment par l'orgueil, tôt on tard abattu par une force supérieure, sera forcé de reconnaître sa faiblesse. Lorsqu'Imilcon, maître de presque toutes les villes de Sicile, s'attendait à mettre le comble à ses victoires par la prise de Syracuse, la maladie contagieuse se mit dans son armée, et y fit des ravages incroyables. On était dans le fort de l'été ; et la chaleur, cette année, était très-grande. La contagion commença par les Africains, qui mouraient à tas, sans qu'on pût les seconrir. D'abord on enterrait les morts ; mais le nombre en augmentant tous les jours, et le mal se communiquant promptement, les cadavres demeurèrent sans sépulture, et les malades sans secours. Cette peste était accompagnée de symptômes extraordinaires, de cruelles dysenteries, de fièvres violentes, de déchirements d'entrailles, de douleurs aiguës par tout le corps, de frénésie même et de fureur, en sorte qu'ils se jetaient sur quiconque venait à leur rencontre, et le mettaient en pièces.

¹ 2 160 mètres ou un peu moins d'une demi-lieue. E. B.

Denys ne laissa pas échapper une occasion si favorable d'attaquer les ennemis. Plus qu'à demi vaincus par la peste, ils ne firent pas grande résistance. Les vaisseaux furent, pour la plupart, ou pris par l'ennemi, ou consumés par le feu. Tous les habitants de Syracuse, vieillards, femmes, enfants, sortirent en foule de la ville pour être témoins d'un événement qui leur paraissait tenir du miracle. Ils levaient les mains au ciel pour remercier les dieux protecteurs de leur ville, et vengeurs de la sainteté des temples et des tombeaux violés indignement par ces barbares. La nuit étant survenue, chacun se retira de son côté. Imilcon profita de ce moment de relâche, et envoya vers Denys pour lui demander la permission d'emmener avec lui à Carthage le peu qui lui restait de troupes, en lui offrant trois cents talents ¹, qui étaient tout l'argent qu'il avait de reste. Il ne put obtenir cette permission que pour les seuls Carthaginois, avec lesquels il se sauva de nuit, laissant tous les autres soldats à la discrétion de l'ennemi.

Voilà l'état dans lequel ce chef des Carthaginois, si fier quelques moments auparavant, se retira de Syracuse. Plaignant amèrement son sort, et encore plus celui de la république, il accusait avec insulte et emportement les dieux, seuls auteurs de son infortune ; « car l'ennemi, disait-il, peut bien se réjouir de nos maux, mais non s'en glorifier. Vainqueurs des Syracusains, la peste seule a pu nous vaincre. » Sa grande douleur, et qui le touchait le plus vivement, était d'avoir survécu à tant de braves guerriers qui étaient morts les armes à la main ; « mais, ajoutait-il, la suite fera connaître si c'est la crainte de la mort, ou le désir de ramener dans leur patrie les restes malheureux de mes citoyens, qui m'a fait survivre à la perte de tant de généreux soldats. » En effet, dès qu'il fut arrivé à Carthage, qu'il trouva dans une désolation qui ne se peut exprimer, il entra dans sa maison, en ferma les portes sur lui sans vouloir y admettre personne, pas même ses enfants, et se donna la mort par un prétendu courage que les patens admiraient, mais qui n'en avait que le nom, et qui cachait dans le fond un véritable désespoir.

¹ Trois cents talents carthaginois valent 1 440 000 fr. E. B.

Un nouveau surcroît de malheurs accabla cette ville infortunée. Les Africains, de tout temps pleins de haine contre Carthage, mais irrités alors jusqu'à la fureur de ce qu'on avait laissé leurs compatriotes à Syracuse, en les livrant à la boucherie, s'assemblèrent comme des forcenés, sonnèrent l'alarme, prennent les armes, et, après s'être saisis de Tunis, marchent contre Carthage au nombre de plus de deux cent mille hommes. La ville se crut perdue. On regarda ce nouvel incident comme un effet et comme une suite de la colère des dieux, qui poursuivait les coupables jusque dans Carthage même. Comme ses habitants portaient la superstition à l'excès, surtout dans les calamités publiques, on songea avant tout à apaiser les dieux. Cérès et Proserpine étaient des divinités inconnues jusque-là dans le pays. Pour réparer l'outrage qui leur avait été fait par le pillage de leurs temples, on leur érigea de magnifiques statues, on leur donna pour prêtres les personnes les plus qualifiées de la ville, on leur offrit des sacrifices et des victimes selon le rit grec, et l'on n'omit rien de ce qu'ils croyaient pouvoir leur rendre ces déesses propices. Après ce premier soin, on songea à la défense de la ville. Heureusement pour les Carthaginois cette armée nombreuse était sans chef, c'est-à-dire comme un corps sans âme : nulles provisions, nulles machines de guerre ; point de discipline ni de subordination : chacun voulait commander ou se conduire à son gré. La division s'étant donc mise parmi ces troupes, et la famine augmentant tous les jours de plus en plus, ils se retirèrent chacun dans son pays, et délivrèrent Carthage d'une grande alarme.

Rien ne rebutait les Carthaginois, et ils faisaient toujours de nouvelles tentatives sur la Sicile. Magon, leur général, qui était un des deux suffètes, perdit une grande bataille, où il fut tué. Les chefs des Carthaginois demandèrent la paix, qui leur fut accordée à ces conditions, qu'ils sortiraient de toutes les villes de la Sicile, et qu'ils paieraient tous les frais de cette guerre. Ils parurent les accepter ; mais ayant représenté qu'ils ne pouvaient livrer les villes sans l'ordre de leur république, ils obtinrent une trêve assez longue pour envoyer à Carthage. On y profita de cet intervalle pour lever

et exercer de nouvelles troupes, à qui l'on donna pour chef Magon, fils de celui qui venait d'être tué. Il était tout jeune, mais il avait beaucoup de mérite et de réputation. Dès qu'il fut arrivé en Sicile, et que le temps de la trêve fut expiré, il donna une bataille contre Denys, où Leptine, l'un de ses généraux, fut tué, et où il demeura sur la place, du côté des Syracusains, plus de quatorze mille hommes. Le fruit de cette victoire fut une paix honorable, qui laissait les Carthaginois en possession de tout ce qu'ils avaient dans la Sicile, en y ajoutant même quelques places, et qui leur assignait mille talents¹ pour les frais de la guerre, c'est-à-dire trois millions de livres.

Ce fut à peu près vers ce temps-là² qu'à l'occasion d'un citoyen de Carthage qui avait écrit en grec à Denys pour lui donner avis du départ de l'armée carthaginoise, il fut défendu, par arrêt du sénat, aux Carthaginois d'apprendre à écrire ou à parler la langue grecque, pour les mettre hors d'état d'avoir aucun commerce avec les ennemis, soit par lettre, soit de vive voix.

Carthage³ eut bientôt après une nouvelle secousse à essayer. La peste se répandit dans la ville, et y fit de grands ravages. Des terreurs paniques et de violents transports de frénésie saisissaient tout à coup les malades. Ils sortaient brusquement de leurs maisons les armes à la main, comme si l'ennemi se fût emparé de la ville, et tuaient ou blessaient tous ceux qu'ils trouvaient à leur rencontre. Les Africains et ceux de Sardaigne voulurent profiter de l'occasion pour secouer un joug qu'ils portaient avec peine ; mais les uns et les autres furent domptés, et rentrèrent dans l'obéissance. Une entreprise que Denys forma en Sicile, dans le même temps et par les mêmes vues, ne lui réussit pas mieux. Il mourut quelque temps après, et eut pour successeur son fils, qui porta le même nom.

Nous avons déjà rapporté un premier traité conclu entre les Romains et les Carthaginois. Il y en eut un second, qu'Orose dit avoir été conclu la 492^e année de la fondation de Rome, et par conséquent vers le temps dont nous

¹ Mille talents carthaginois valent 3 800 000 fr. E. B.

² Justin. lib. 2, cap. 5.

³ Diod. lib. 15, pag. 314.

parions. Ce second traité¹ contenait à peu près les mêmes conditions que le premier, excepté que ceux de Tyr et d'Utique y étaient nommément compris, et joints aux Carthaginois.

Après la mort du premier Denys, il y eut de grands troubles à Syracuse. Denys le Jeune², qui en avait été chassé, s'y rétablit à main armée, et y exerça de grandes cruautés. Une partie des citoyens implora le secours d'Icétès, tyran des Léontins, qui était originaire de Syracuse. La conjoncture de ces troubles parut très-favorable aux Carthaginois pour s'emparer de la Sicile, et ils y envoyèrent une grosse flotte. Dans cette extrémité, ceux d'entre les Syracusains qui étaient les mieux intentionnés eurent recours aux Corinthiens, qui les avaient déjà souvent aidés dans leurs périls, et qui d'ailleurs étaient les peuples de la Grèce les plus déclarés contre la tyrannie, et les plus vifs défenseurs de la liberté. Les Corinthiens leur envoyèrent Timoléon. C'était un homme d'un rare mérite, et qui avait signalé son zèle pour le bien public, en affranchissant sa patrie du joug de la tyrannie aux dépens de sa propre famille. Il partit avec dix vaisseaux seulement, et, étant arrivé à Rhège, il éluda par un heureux stratagème la vigilance des Carthaginois, qui, ayant été avertis de son départ et de son dessein par Icétès, voulaient l'empêcher de passer en Sicile.

Timoléon n'avait guère plus de mille soldats avec lui. Avec cette poignée de gens, il marcha hardiment au secours de Syracuse. Sa petite troupe se grossit à mesure qu'il avançait. Les Syracusains se trouvaient dans un étrange état, et avaient perdu toute espérance. Ils voyaient les Carthaginois maîtres du port; Icétès, de la ville; Denys, de la citadelle. Heureusement, dès que Timoléon fut arrivé, Denys, qui était sans ressource, lui remit entre les mains la citadelle avec toutes les troupes, les armes et les vivres qui y étaient, et il se sauva par son moyen à Corinthe. Timoléon avait fait représenter adroitement aux soldats étrangers, qui, selon le défaut que nous avons remarqué dans le gouvernement de Car-

thage, faisaient la principale force de l'armée de Magon, et qui même pour la plupart étaient de Grèce, qu'il était bien étrange que des Grecs travaillassent à rendre les barbares maîtres de la Sicile, d'où ils passeraient bientôt dans la Grèce; car enfin pouvait-on s'imaginer que les Carthaginois fussent venus de si loin uniquement pour établir Icétès tyran à Syracuse? Ces discours s'étant répandus dans le camp, Magon fut saisi de frayeur; et, comme il ne cherchait qu'un prétexte pour se retirer, supposant que les troupes étaient prêtes à le trahir et à l'abandonner, il fit sortir sa flotte du port, et cingla vers Carthage. Icétès, après son départ, ne put pas tenir longtemps contre les Corinthiens: ainsi ils demeurèrent seuls maîtres de toute la ville.

Dès que Magon fut arrivé à Carthage, on lui fit son procès. Il prévint le supplice par une mort volontaire. Son corps fut attaché à une potence, et exposé en spectacle au peuple. On leva de nouvelles troupes³, et l'on fit partir pour la Sicile une flotte plus nombreuse encore que la précédente. Elle était composée de deux cents vaisseaux, sans compter mille barques de transport; et l'armée montait à plus de soixante et dix mille hommes. Ils abordèrent à Lilybée, sous la conduite d'Amilcar et d'Annibal, et résolurent d'aller d'abord attaquer les Corinthiens. Timoléon ne les attendit pas, et marcha à leur rencontre. Mais la consternation était si grande à Syracuse, que, de toutes les troupes qui y étaient, il n'y eut que trois mille Syracusains qui le suivirent, et quatre mille étrangers; encore de ces derniers il y en eut mille qui, par crainte, l'abandonnèrent dans le chemin. Il ne perdit point courage, et, ayant exhorté le reste de ses troupes à combattre vaillamment pour le salut et la liberté de leurs alliés, il les mena contre l'ennemi, dont il savait que le rendez-vous était près d'une petite rivière appelée Crimise. Il paraissait de la folie à aller attaquer une armée si nombreuse avec quatre ou cinq mille hommes d'infanterie seulement, et mille chevaux; mais Timoléon, qui savait que la bravoure conduite par la prudence l'emporte

¹ Polyb. lib. 3, pag. 178.

² Diod. lib. 16, pag. 450-472. — Plut. in Timol. — An. M. 366; Carth. 498; Rom. 409; av. J. C. 348.

³ Plut. in Timoléon, pag. 248-250.

sur le nombre, comptait sur le courage de ses soldats, qui paraissaient déterminés à périr plutôt que de céder, et qui demandaient avec ardeur qu'on les menât contre l'ennemi. L'événement justifia ses vœux et son espérance. La bataille se donna : les Carthaginois furent mis en déroute. Il y eut de leur côté plus de dix mille hommes de tués, parmi lesquels il se trouva trois mille citoyens de Carthage, ce qui causa dans cette ville un grand deuil et une grande consternation. Leur camp fut pris, et l'on y trouva des richesses immenses : on fit aussi un grand nombre de prisonniers.

Timoléon, avec les nouvelles de sa victoire¹, envoya à Corinthe les plus belles armes qui se trouvèrent parmi le butin ; car il voulait que sa ville fût louée et admirée de tous les hommes, lorsqu'ils verraient que c'était la seule de toutes les villes de Grèce où les plus beaux temples étaient ornés, non de débris grecs, ni d'offrandes teintes encore du sang de la nation, et dont la vue ne pouvait que renouveler un souvenir funeste, mais de dépouilles barbares, qui, par de belles inscriptions, faisaient connaître en même temps et le courage et la reconnaissance religieuse de ceux qui les avaient remportées : car elles disaient que les Corinthiens, et Timoléon leur général, après avoir affranchi du joug des Carthaginois les Grecs établis dans la Sicile, avaient appendu ces armes dans les temples pour en rendre aux dieux des actions de grâces immortelles.

Après cela, Timoléon, laissant dans le pays ennemi les troupes étrangères pour achever de piller et de ravager toutes les terres des Carthaginois, s'en retourna à Syracuse. En arrivant, il bannit de la Sicile les mille soldats qui l'avaient abandonné en chemin, et il les fit sortir de Syracuse avant le coucher du soleil, sans en tirer d'autre vengeance.

Cette victoire des Corinthiens fut suivie de la prise de plusieurs villes, ce qui obligea les Carthaginois à demander la paix.

Autant que les apparences du succès les rendaient prompts à faire de grands efforts et à mettre sur pied de puissantes armées de terre et de mer, et que la prospérité leur faisait naître de la victoire avec insolence et avec cruauté, autant une adversité imprévue les

jetait dans le découragement, leur faisait perdre tout d'un coup de vue toutes leurs ressources, et leur inspirait la bassesse d'aller demander quartier à des ennemis peu considérables, et d'en accepter sans honte les conditions les plus dures et les plus humiliantes. Celles qu'on leur imposa ici, en leur accordant la paix, furent : qu'ils ne tiendraient que les terres qui étaient au delà du fleuve Halycus² ; qu'ils laisseraient la liberté à tous ceux du pays d'aller s'établir à Syracuse avec leurs familles et leurs biens ; et qu'ils ne conserveraient avec les tyrans ni alliance ni intelligence.

Il paraît que c'est à peu près dans le temps dont nous venons de parler qu'arriva à Carthage ce qu'on lit dans Justin³. Hannon, l'un de ses citoyens les plus puissants, forma le dessein de se rendre maître de la république, en faisant périr tout le sénat. Il choisit pour cette cruelle exécution le jour même des noces de sa fille, où il devait donner chez lui un repas aux sénateurs, et les faire tous empoisonner. La chose fut découverte. On n'osa pas punir un crime si horrible, tant était grand le crédit du coupable ; on se contenta de le prévenir et de le détourner par un décret qui défendait en général la trop grande magnificence des noces, et mettait certaines bornes aux dépenses qu'on y pourrait faire. Voyant que la ruse lui avait mal réussi, il songea à employer la force ouverte en armant tous les esclaves. Il fut encore découvert ; et, pour éviter la punition, il se retira avec vingt mille esclaves armés dans un château extrêmement fortifié, et de là il tâcha d'engager dans sa révolte les Africains et le roi des Maures, mais en vain. Il fut pris et conduit à Carthage. Après qu'on l'eut battu de verges, on lui arracha les yeux, on lui brisa les bras et les cuisses, on le fit mourir à la vue du peuple, et l'on attacha à la potence son corps tout déchiré de coups. Ses enfants et tous ses parents, quoiqu'ils n'eussent pris aucune part à sa conspiration, en eurent à son supplice. On les condamna tous à la mort, afin de ne laisser personne dans sa fa-

¹ Cette rivière n'est pas loin d'Agrigente ; elle est nommée Lycus dans Diodore et dans Plutarque ; mais on croit que c'est une faute.

² Lib. 21, cap. 4.

³ Plut. pag. 248-250.

mille en état ou d'imiter son crime ou de venger sa mort. Tel était le génie de Carthage : toujours sévère et excessive dans ses punitions, elle les portait aux dernières rigueurs, et les étendait jusque sur les innocents, sans consulter ni l'équité, ni la modération, ni la reconnaissance.

J'ai maintenant à parler des guerres que soutinrent les Carthaginois¹, tant dans la Sicile que dans l'Afrique même, contre Agathocle qui, pendant plusieurs années, leur donna beaucoup d'exercice.

Cet Agathocle était Sicilien, d'une naissance obscure et d'une condition très-basse. Soutenu d'abord par les forces des Carthaginois, il avait envahi la souveraine autorité dans Syracuse, et en était devenu le tyran. Dans les commencements ils réprimèrent ses entreprises, et Amilcar leur chef le fit consentir à un traité qui mettait la paix dans la Sicile. Mais il n'en garda pas longtemps les conditions et il se déclara bientôt contre les Carthaginois mêmes, qui, sous la conduite d'Amilcar, remportèrent sur lui une victoire² considérable, après laquelle il fut obligé de se renfermer dans Syracuse. Les Carthaginois l'y poursuivirent, et formèrent le siège de cette importante place, dont la prise devait les rendre maîtres de toute la Sicile.

Agathocle, qui leur était beaucoup inférieur en force, et qui d'ailleurs se voyait abandonné par tous les alliés à cause de sa cruauté inouïe, conçut un dessein si hardi et si impraticable selon toutes les apparences, que, même après l'exécution et le succès, il paraît encore presque incroyable : c'était de porter la guerre en Afrique, et d'aller assiéger Carthage, lui qui ne pouvait ni se défendre en Sicile, ni soutenir le siège de Syracuse. Le profond secret qu'il garda n'est pas moins étonnant que l'entreprise même. Il ne s'ouvrit à personne sur son dessein, et se contenta de déclarer au peuple qu'il avait imaginé un moyen sûr de le tirer du péril où il était; qu'il ne s'agissait que de supporter avec patience, pendant un court intervalle, les incommodités du siège; qu'au

reste il laissait à ceux qui ne pourraient se résoudre à prendre ce parti la liberté de sortir de la ville. Il n'en sortit que seize cents personnes. Il y laissa son frère Antandre, avec assez de troupes et de vivres pour faire une bonne défense. Il accorda la liberté à tous les esclaves qui étaient en âge de porter les armes, et, après leur avoir fait prêter serment, il les joignit à ses troupes. Il n'emporta que cinquante talents³ pour les besoins présents, bien assuré de trouver dans le pays ennemi tout ce qui lui serait nécessaire. Il partit donc avec deux de ses fils, Archagathe et Héraclide, sans qu'aucun sût où la flotte devait faire voile. Ils croyaient tous qu'on les mènerait dans l'Italie ou dans la Sardaigne pour y faire du butin, ou vers les côtes de la Sicile qui appartenaient à l'ennemi, pour en faire le dégât. Les Carthaginois, surpris d'un départ si inopiné, se mirent en état de l'empêcher; mais Agathocle se déroba à leur poursuite, et prit le large.

Il ne découvrit son dessein que lorsqu'on fut abordé en Afrique. Là, ayant assemblé ses troupes, il leur exposa ses raisons en peu de mots. Il leur représenta que l'unique moyen de délivrer leur patrie était de porter la guerre dans le pays ennemi; qu'il les menait, eux qui étaient aguerris et intrépides, contre des citoyens amollis et éternés par les délices d'une vie oisive et voluptueuse; que les habitants du pays, arcablés du joug d'une servitude également dure et honteuse, au premier bruit de leur arrivée, viendraient en foule se joindre à eux; que la hardiesse seule de leur projet déconcertait les Carthaginois, qui ne s'attendaient à rien moins qu'à voir l'ennemi à leurs portes; qu'enfin jamais entreprise ne procurerait plus d'avantages et ne ferait plus d'honneur que celle-ci, puisque toutes les richesses de Carthage seraient la récompense des vainqueurs, et que tous les siècles parleraient avec éloge et avec admiration de leur courage. Tous les soldats, se croyant déjà maîtres de Carthage, applaudirent à son discours. Une seule chose les inquiétait, c'était l'éclipse de soleil qui était arrivée précisément à leur départ. Les peuples alors, même les plus policés, connaissent peu

¹ Diod. lib. 19, pag. 451-456, 710-712-737-743-763. — Justin, lib. 2, cap. 110. — An. M. 3083; Carth. 527; Rom. 429; av. J. C. 319.

² C'était proche du fleuve et de la ville d'Héraclée.

³ Cinquante mille écus. — Cinquante talents de Syracuse valent 207 000 fr. E. B.

la cause de ces phénomènes extraordinaires de la nature, et étaient accoutumés par leurs devins à en tirer des conjectures superstitieuses et arbitraires, qui servaient souvent à régler les plus grandes entreprises. Agathocle rassura ses soldats en leur faisant entendre que ces sortes de défaillances des astres marquaient toujours un changement dans l'état présent; qu'ainsi le bonheur des Carthaginois allait prendre fin, et qu'il passerait de leur côté.

Voyant les soldats bien disposés, il exécuta presque dans le même temps une seconde entreprise encore plus hardie et plus hasardeuse que n'avait été la première, par laquelle il les avait transportés en Afrique; ce fut de brûler entièrement la flotte qui les y avait amenés. Plusieurs raisons le déterminèrent à prendre un parti si extrême. Il n'avait aucun bon port en Afrique où il pût mettre ses vaisseaux en sûreté. Les Carthaginois, étant maîtres de la mer, n'auraient pas manqué de venir bientôt s'emparer sans résistance de sa flotte; s'il avait laissé tout ce qu'il fallait de troupes pour la défendre, il aurait trop affaibli son armée, d'ailleurs assez médiocre, et il se serait mis hors d'état de tirer aucun avantage de cette diversion inopinée, qui dépendait uniquement d'un succès prompt et éclatant; enfin, il voulait mettre ses soldats dans la nécessité de vaincre, en ne leur laissant d'autre ressource que la victoire. Il fallait bien du courage pour prendre une telle résolution. Il y avait préparé les officiers, qui lui étaient tous dévoués, et suivaient en tout ses impressions. On le vit donc paraître tout d'un coup dans l'assemblée avec une couronne sur la tête et un habit éclatant, dans l'équipage d'un homme qui se prépare à une cérémonie de religion. Alors prenant la parole : « Lorsque nous par-
« tîmes de Syracuse, dit-il, et que l'ennemi
« nous poursuivait vivement, dans cette fu-
« neste extrémité, j'eus recours à Proserpine
« et à Cérès, divinités protectrices de la Sicile,
« et je leur promis, si elles nous délivraient
« d'un danger si pressant, de brûler en leur
« honneur tous nos vaisseaux dès que nous
« serions arrivés ici. Aidez-moi, soldats, à
« m'acquitter de mon vœu : les déesses sau-
« ront bien nous dédommager de ce sacrifice. »

En même temps, le flambeau à la main, il s'avance à grands pas vers le vaisseau qu'il montait, et y met lui-même le feu. Tous les officiers en font autant chacun de leur côté, et sont suivis du soldat. Les trompettes sonnaient de toutes parts, et toute l'armée retentissait de cris de joie et d'applaudissements. En un moment la flotte fut brûlée. On n'avait pas laissé aux soldats le temps de réfléchir sur la proposition qu'on leur faisait; une ardeur aveugle et impétueuse les avait tous entraînés. Mais, lorsqu'ils furent un peu revenus à eux-mêmes, et que, mesurant dans leur esprit cette vaste étendue de mer qui les séparait de leur patrie, ils se virent dans un pays ennemi, sans ressource et sans aucun moyen d'en sortir, une noire tristesse et un morne silence succédèrent à ces marques de joie et à ces acclamations qui avaient été générales dans toute l'armée.

Agathocle ne laissa pas non plus ici le temps aux réflexions. Il conduisit sur-le-champ son armée vers une place qu'on appelait la *Grande-Ville*, qui était du domaine de Carthage. Le pays qui y conduisait était le lieu du monde le plus délicieux et le plus agréable à la vue. On voyait de tous côtés de grandes prairies entrecoupées de ruisseaux agréables, et couvertes de toutes sortes de troupeaux; des maisons de campagne bâties avec une magnificence extraordinaire; de belles avenues plantées d'oliviers et d'autres arbres fruitiers de toute espèce; des jardins d'une vaste étendue, et entretenus avec un soin et une propreté qui faisait plaisir à l'œil. Cette vue ranima les soldats : ils arrivèrent pleins de courage à la Grande-Ville, qu'ils emportèrent d'emblée, et s'y enrichirent du butin qui leur fut abandonné. Tunis ne fit pas plus de résistance : cette place n'était pas fort éloignée de Carthage.

L'alarme y fut grande quand on apprit que l'ennemi était dans le pays, et avançait à grandes journées vers la ville. L'arrivée d'Agathocle fit conclure que les armées des Carthaginois avaient été défaites devant Syracuse, et leur flotte entièrement dissipée. Le peuple court en désordre dans la place publique : le sénat s'assemble à la hâte et tumultuairement. On délibère sur les moyens de sauver la ville. Il

n'y avait point de troupes sur pied qu'on pût opposer à l'ennemi, et le danger pressant ne permettait pas d'attendre celles qu'on pourrait lever à la campagne et chez les alliés. Il fut donc résolu, après bien des avis, d'armer les citoyens. Le nombre des troupes monta à quarante mille hommes d'infanterie, mille chevaux et deux mille chariots armés en guerre. On en donna le commandement à Hannon et à Bomilear, quoique, par des intérêts de famille, ils fussent divisés entre eux. Ils marchèrent aussitôt à l'ennemi, et, l'ayant atteint, rangèrent leur armée en bataille. Les troupes d'Agathocle ne montaient qu'à treize ou quatorze mille hommes. On donna le signal, le combat fut très-rude. Hannon, avec sa cohorte sacrée (c'était l'élite des troupes carthagoises), soutint longtemps les Grecs, et les enfonça même quelquefois; mais enfin, acablé d'une grêle de pierres, et percé de coups, il tomba mort. Bomilear aurait pu rétablir le combat; mais il avait des raisons secrètes et personnelles de ne pas procurer la victoire à sa patrie. Ainsi il jugea à propos de se retirer avec ses troupes, et il fut suivi du reste de l'armée, qui se vit obligée malgré elle de céder à l'ennemi. Agathocle, après l'avoir poursuivie pendant quelque temps, revint sur ses pas, et pilla le camp des Carthagois. On y trouva vingt mille paires de menottes, dont ils s'étaient fournis, comptant sûrement qu'ils feroient beaucoup de prisonniers. Le fruit de la victoire fut la prise d'un grand nombre de places, et la révolte de plusieurs habitants du pays, qui se joignirent au vainqueur.

Cette descente d'Agathocle en Afrique¹, fit naître sans doute dans l'esprit de Scipion l'idée de tenter contre la même république, et en partant du même lieu, une semblable entreprise. Aussi, en répondant à Fabius, qui taxait de témérité le dessein qu'il avait de porter la guerre de Sicile en Afrique, il ne manqua pas de citer l'exemple d'Agathocle, pour montrer que souvent l'unique moyen de se débarrasser d'un ennemi trop pressant, c'est de passer dans son pays, et qu'on se sent un tout autre courage en attaquant qu'en se défendant.

Pendant que les Carthagois étaient ainsi

pressés par leurs ennemis², ils reçurent une ambassade de Tyr. Elle venait implorer leur secours contre Alexandre-le-Grand, qui était tout près d'enlever cette ville, qu'il assiégeait depuis longtemps. L'extrémité où étaient réduits leurs compatriotes (car ils les appelaient ainsi), les toucha aussi vivement que leur propre danger. Étant hors d'état de les secourir, ils se crurent au moins obligés de les consoler, et députèrent vers eux trente de leurs principaux citoyens, pour leur témoigner la douleur où ils étaient de ne pouvoir leur envoyer de troupes dans un besoin si pressant. Les Tyriens, déçus de l'unique espérance qui leur restait, ne perdirent pourtant point courage. Ils remirent entre les mains de ces députés leurs femmes, leurs enfants et tous les vieillards de la ville; et, délivrés d'inquiétude pour ce qu'ils avaient de plus cher au monde, ils ne songèrent plus qu'à se défendre avec courage, préparés à tout événement. Carthage reçut cette troupe désolée avec toutes les marques possibles d'amitié, et rendit à des hôtes si chers et si dignes de compassion tous les services qu'ils auraient pu attendre des pères les plus affectionnés et des mères les plus tendres.

Quinte-Curce place l'ambassade de Tyr vers les Carthagois pendant que les Syracusains ravageaient l'Afrique, et lorsqu'ils s'étaient avancés jusqu'aux portes de Carthage; mais l'expédition d'Agathocle contre l'Afrique ne peut pas se concilier avec le siège de Tyr, qui lui est antérieur de plus de vingt ans.

Elle songea en même temps à chercher un remède aux maux dont elle était elle-même acablée. On regarda l'état présent de la république comme un effet de la colère des dieux; et on reconnut l'avoir justement méritée, surtout par rapport à deux divinités à l'égard desquelles on avait manqué aux devoirs prescrits par la religion, et observés autrefois avec beaucoup d'exactitude. C'était une coutume à Carthage, aussi ancienne que la ville même, d'envoyer tous les ans à Tyr, d'où elle tirait son origine, la dîme de tous les revenus de la république, et d'en faire une offrande à Hercule, le patron et le protecteur des deux villes. Le domaine, et par conséquent le revenu de Car-

¹ Liv. lib. 28, n. 43.

² Diod. lib. 17, pag. 549. — Quint. Curt. lib. 4, cap. 2.

thage, s'étant augmenté considérablement depuis un certain temps, on avait diminué la portion du dieu, et il s'en fallait bien qu'on lui envoyât la dime en entier. Le scrupule les saisit : ils reconnurent et avouèrent publiquement leur mauvaise foi et leur sacrilège avarice ; et, pour expier leur faute, ils envoyèrent à Tyr un grand nombre de présents et de petites chapelles des dieux, toutes d'or, dont le prix montait à une grande somme.

Un autre violement de la religion, qui ne parut pas moins considérable à leur superstition inhumaine que le premier, causa aussi de grands scrupules. Anciennement on immolait à Saturne les enfants des meilleures maisons de Carthage. Ils se reprochèrent d'avoir manqué de rendre à cette divinité tous les honneurs qu'ils lui croyaient dus, et d'avoir usé de fraude et de mauvaise foi à son égard en offrant, à la place des enfants de qualité, d'autres enfants de pauvres ou d'esclaves, qu'on achetait dans cette vue. Pour expier une si étrange impiété, on immola à ce dieu sanguinaire deux cents enfants tirés des plus nobles maisons de la ville ; et plus de trois cents personnes, qui se sentaient coupables d'un crime si affreux, s'offrirent elles-mêmes en sacrifice pour éteindre par leur sang la colère des dieux.

Après ces expiations, on dépêcha vers Amilcar en Sicile, pour lui porter les nouvelles de ce qui était arrivé en Afrique, et le presser d'envoyer du secours. Il donna ordre aux députés de garder un profond silence sur la victoire d'Agathocle, et répandit un bruit tout contraire, assurant que ce général avait été entièrement défait avec toutes ses troupes, et que sa flotte avait été prise par les Carthaginois ; et, pour confirmer ce bruit, il montrait les ferments des vaisseaux, qu'on avait eu soin de lui envoyer. On ne douta point dans la ville que cette nouvelle ne fût vraie : le grand nombre songeait déjà à se rendre et à capituler, lorsqu'une galère à trente rames, qu'Agathocle avait fait construire à la hâte, arriva dans le port, et parvint, non sans peine et sans danger, jusqu'aux assiégés. La nouvelle de la victoire d'Agathocle se répandit bientôt dans toute la ville, et rendit la joie et le courage à tous les habitants. Amilcar fit un dernier effort pour emporter la ville d'assaut, et fut repoussé avec

perte¹. Il leva le siège, et envoya cinq mille hommes de secours à sa patrie. Quelque temps après, ayant repris le siège, et croyant surprendre les Syracusains en les attaquant de nuit, son dessein fut déconvert, et il tomba vif entre les mains des ennemis, qui lui firent souffrir les derniers supplices. La tête d'Amilcar fut envoyée sur-le-champ à Agathocle. Il s'approcha aussitôt du camp des ennemis, et y répandit une consternation générale en leur montrant la tête de ce commandant, qui leur marquait en quel état étaient leurs affaires de Sicile.

Aux ennemis étrangers s'en joignit un domestique, plus dangereux et plus à craindre que les autres² : c'était Bomilcar leur général, et qui actuellement exerçait la première magistrature. Il songeait depuis longtemps à se faire tyran dans Carthage, et à s'y procurer une autorité souveraine. Il crut que les troubles présents lui en offraient une occasion favorable. Il entre donc dans la ville, et, soutenu par un petit nombre de citoyens complices de sa révolte, et par une troupe de soldats étrangers, il se fait déclarer tyran, et commence en effet à montrer qu'il l'était véritablement, en égorgeant sans pitié tout ce qu'il rencontre de citoyens dans les rues. Un grand tumulte s'étant élevé dans la ville, on crut d'abord que c'était l'ennemi qui y était entré par trahison : mais, lorsqu'on eut reconnu que c'était Bomilcar, la jeunesse s'arma pour repousser le tyran, et du haut des toits on accabla ses gens de traits et de pierres. Quand il vit une armée en marche contre lui, il se retira avec sa troupe sur un lieu élevé, dans le dessein de s'y bien défendre, et de vendre chèrement sa vie. Pour épargner le sang des citoyens, on leur fit promettre à tous, sans exception, une amnistie générale, s'ils quittaient leurs armes. Ils se rendirent à cette condition, et on leur tint parole, excepté à Bomilcar leur chef. Les Carthaginois, sans avoir égard à leur serment, le condamnèrent à mort, et l'attachèrent à une croix, où ils lui firent souffrir les plus cruels supplices. Du haut de sa potence, comme d'un tribunal, il harangua le peuple, et se crut en droit de lui reprocher

¹ Diod. pag. 767-769.

² Ibid. pag. 779-781. — Justin. lib. 22, cap. 7.

avec force son injustice, son ingratitude et sa perfidie, en faisant le dénombrement de beaucoup d'illustres généraux dont il avait payé les services par une mort infâme. Il expira sur la croix en leur faisant ces reproches.

Agathocle avait engagé dans son parti un puissant roi de Cyrène¹, nommé Ophellas, dont il avait flatté l'ambition par de magnifiques espérances, en lui faisant entendre que, content pour lui-même de la Sicile, il lui laisserait l'empire de l'Afrique. Comme les plus grands crimes ne lui coûtaient rien lorsqu'il espérait en pouvoir tirer quelque utilité, dès que ce prince lui eut amené son armée, il le fit périr par une perfidie sans exemple, afin de se rendre maître de ses troupes. Plusieurs peuples étaient entrés dans son alliance. Il avait sous son pouvoir un grand nombre de places fortes. Voyant les affaires d'Afrique en bon état, il crut devoir songer à celles de Sicile, et il y passa, ayant laissé le commandement des troupes à son fils Archagathie. Sa renommée et le bruit de ses conquêtes l'y avaient précédé. Quand on sut qu'il y était arrivé, plusieurs villes se rendirent à lui; mais les mauvaises nouvelles qu'il reçut d'Afrique l'obligèrent bientôt d'y retourner. Son absence avait tout changé; et, quelque effort qu'il fit, il ne put y rétablir ses affaires. Toutes ses places s'étaient rendues à l'ennemi; les Africains avaient quitté son parti; il avait perdu une partie de ses troupes; ce qui lui en restait n'était pas en état de tenir tête aux Carthaginois, et il ne pouvait les transporter en Sicile, parce qu'il manquait de vaisseaux, et que les ennemis étaient maîtres de la mer; il ne pouvait espérer ni paix, ni traité de la part des barbares, qu'il avait insultés d'une manière si outrageante, étant le premier qui eût osé faire une descente dans leur pays. Dans cette extrémité, il ne songea plus qu'à sauver sa vie. Après plusieurs aventures, lâche déserteur de son armée, et cruel traître de ses enfants, qu'il abandonnait à la boucherie, il se déroba par la fuite aux maux qui le menaçaient, et arriva avec un petit nombre de personnes à Syracuse. Ses soldats, se voyant ainsi trahis, égorgèrent

ses enfants et se rendirent à l'ennemi. Lui-même fit bientôt après une fin misérable, et termina par une mort cruelle une vie remplie de crimes.

On peut aussi placer ici un autre fait rapporté par Justin¹. Le bruit des conquêtes d'Alexandre-le-Grand fit craindre aux Carthaginois qu'il ne songeât à tourner ses armes du côté de l'Afrique. Le malheur de Tyr, d'où ils tiraient leur origine, et qu'il venait de détruire; l'établissement d'Alexandrie, qu'il avait bâtie sur les confins de l'Afrique et de l'Égypte, comme pour opposer à Carthage une ville rivale; les prospérités non interrompues de ce prince, qui ne mettait point de bornes ni à son ambition, ni à son bonheur, tout cela leur donnait de justes alarmes. Pour découvrir ses sentiments et sonder ses pensées, Amilcar, surnommé Rhodanus, feignant d'avoir été chassé de sa patrie par les cabales de ses ennemis, passa dans le camp d'Alexandre, à qui il fut présenté, par le moyen de Parménion, et lui offrit ses services. Le roi le reçut fort bien, et eut plusieurs entretiens avec lui. Amilcar ne manqua pas de mander à ses compatriotes tout ce qu'il avait pu découvrir. Cependant, quand il fut revenu à Carthage, après la mort d'Alexandre, il fut traité comme un traître qui avait vendu sa patrie au roi, et mis à mort par une sentence qui prouvait également l'ingratitude et la cruauté des Carthaginois.

Il me reste à parler des guerres que les Carthaginois soutinrent en Sicile du temps de Pyrrhus, roi d'Épire². Les Romains, à qui les desseins de ce prince ambitieux n'étaient pas inconnus, pour se fortifier contre les entreprises qu'il pourrait faire en Italie, avaient renouvelé leurs traités avec les Carthaginois, qui, de leur côté, ne craignaient pas moins qu'il ne passât en Sicile. On ajouta aux conditions des traités précédents, qu'en cas de guerre de la part de Pyrrhus, les deux peuples se prêteraient mutuellement du secours.

La prévoyance des Romains n'avait pas été vaine³. Pyrrhus tourna ses armes contre l'Italie, et y remporta plusieurs victoires. Les Car-

¹ Diod. pag. 777-779, et 794-802 — Justin. lib. 22, cap. 7 et 8.

² Lib. 24, cap. 8.

³ Polyb. lib. 3, pag. 180. — An. M. 327; Carth. 569; Rom. 374; av. J. C. 277.

⁴ Justin. lib. 18, c. p. 2.

thaginois, en conséquence du dernier traité, se crurent obligés de secourir les Romains, et leur envoyèrent une flotte de six-vingts vaisseaux, commandés par Magon. Ce général, ayant été admis à l'audience du sénat, lui marqua la part que ses maîtres prenaient à la guerre qu'ils avaient apprise qu'on leur suscitait, et il leur offrit ses services. Le sénat témoigna sa reconnaissance pour la bonne volonté des Carthaginois, mais, pour le présent, n'accepta point leur secours.

Magon, quelques jours après¹, se transporta près de Pyrrhus, sous prétexte de pacifier ses différends au nom des Carthaginois, mais en effet pour le sonder et pour pressentir ses desseins au sujet de la Sicile, où le bruit commun était qu'il avait résolu de passer. Ils craignaient également que Pyrrhus ou les Romains ne prissent connaissance des affaires de cette île, et n'y fissent passer des troupes.

En effet, les Syracusains, assiégés depuis quelque temps par les Carthaginois, avaient envoyé députés sur députés vers Pyrrhus pour le presser de venir à leur secours. Ce prince avait une raison particulière de prendre les intérêts de Syracuse, ayant épousé Lanassa, fille d'Agathocle, dont il avait eu un fils nommé Alexandre. Il partit enfin de Tarente, passa le détroit, et entra en Sicile. Ses conquêtes d'abord y furent si rapides, qu'il ne resta dans toute l'île, aux Carthaginois, qu'une seule ville, qui était Lilybée. Il en forma le siège; mais il fut bientôt obligé de le lever, tant il y trouva de résistance; et d'ailleurs on le pressait de retourner en Italie, où sa présence était absolument nécessaire. Elle ne l'était pas moins en Sicile; et, dès qu'il en fut sorti, elle retourna à ses anciens maîtres. Ainsi il perdit cette île avec autant de rapidité qu'il l'avait conquise. Quand il se fut embarqué, tournant les yeux vers la Sicile: *Oh! le beau champ de bataille*, dit-il à ceux qui étaient autour de lui, *que nous laissons là aux Carthaginois et aux*

Romains! Et sa prédiction se vérifia bientôt².

Après son départ, la première magistrature de Syracuse fut dévolue à Hiéron; et dans la suite on lui accorda d'un commun consentement le nom et l'autorité de roi, tant on se trouvait bien sous son gouvernement. Il fut chargé de la guerre contre les Carthaginois, et remporta sur eux plusieurs avantages; mais des intérêts communs réunirent les Carthaginois et les Syracusains contre un nouvel ennemi qui commençait à paraître en Sicile et qui leur donnait aux uns et aux autres de vives et de justes alarmes: c'étaient les Romains, qui, débarrassés de tous les ennemis qu'ils avaient eu à combattre jusque-là dans l'Italie même, se virent enfin en état de porter leurs armes au dehors, et d'y jeter les fondements de cette vaste domination, dont il est vraisemblable que dès lors ils avaient conçu l'idée et formé le projet. La Sicile était trop à leur bienséance pour ne pas songer à s'y établir. Ils saisirent avidement une occasion favorable d'y passer, qui se présenta pour lors à eux, et qui causa leur rupture avec les Carthaginois, et donna lieu à la première guerre punique. C'est ce que nous exposerons plus au long, en rapportant les causes de cette guerre.

CHAPITRE II.

HISTOIRE DE CARTHAGE, DEPUIS LA PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE JUSQU'À SA DESTRUCTION.

Le plan que je me suis proposé ne me permet pas d'entrer dans un détail exact des guerres entre Rome et Carthage, ce qui appartient plutôt à l'histoire romaine, à laquelle je n'ai point dessein de toucher si ce n'est en passant et par occasion. Je n'en rapporterai donc que ce qui me paraîtra le plus propre à donner une juste idée de la république dont j'entreprends de parler, en m'arrêtant principalement sur ce qui regarde les Carthaginois mêmes, et sur ce qui s'est passé de plus important en Sicile, en Espagne et en Afrique; ce qui ne laisse pas d'avoir une assez grande étendue.

¹ Justin, lib. 18, cap. 2.

² Οἷον ἀπολείποντες, ἃ πῦρ, Καρχηδονίους καὶ Ρωμαίους ποιεῖσιν. Le mot grec est beau. En effet, la Sicile fut comme une palette où les Carthaginois et les Romains s'exerçaient dans le métier de la guerre, et semblaient, pendant plusieurs années, lutter les uns contre les autres.

¹ Pint. in Pyrrh. pag. 308.

J'ai déjà remarqué que, depuis la première guerre punique jusqu'à la destruction de Carthage, il s'était écoulé cent dix-huit ans. Tout ce temps peut se diviser en cinq parties, ou cinq intervalles.

I. La première guerre punique dure vingt-quatre ans. 24

II. L'intervalle entre la première et la seconde guerre punique est aussi de vingt-quatre ans. 24

III. La seconde guerre punique dure dix-sept ans. 17

IV. L'intervalle entre la seconde et la troisième est de quarante-neuf ans. 49

V. La troisième guerre punique, terminée par la destruction de Carthage, ne dure que quatre ans et quelques mois. 4

118

ARTICLE I. — PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE.

Voici quelle fut l'occasion de la première guerre punique. Des soldats campaniens¹, qui étaient à la solde d'Agathocle, tyran de Sicile, étant entrés comme amis dans la ville de Messine, égorgèrent bientôt après une partie des citoyens, chassèrent les autres, épousèrent leurs femmes, envahirent tous leurs biens, et demeurèrent seuls maîtres de cette place, qui était fort importante. Ils prirent le nom de *Mamertins*. A leur exemple², et par leur secours, une légion romaine traita de la même sorte la ville de Rhégo, située vis-à-vis de Messine, à l'autre côté du détroit; et ces deux villes perfides, se soutenant mutuellement dans la suite, se rendirent formidables à leurs voisins, surtout celle de Messine, qui devint fort puissante, et causa beaucoup d'inquiétude, tant aux Syracusains qu'aux Carthaginois, qui étaient maîtres d'une partie de la Sicile. Dès que les Romains se virent délivrés des ennemis qu'ils avaient eus jusque-là sur les bras, et surtout de Pyrrhus, ils songèrent à punir le crime de leurs citoyens, qui s'étaient établis à Rhégo d'une manière si injuste et si cruelle depuis près de dix ans. Ils prirent la ville, et tuèrent pendant l'attaque la plus grande

partie des habitants, que le désespoir avait fait combattre jusqu'à la mort. Il n'en resta que trois cents, qui furent conduits à Rome, et qui, après avoir été battus de verges dans la place publique, furent tous décapités. La vue des Romains, dans cette exécution sanglante, était de justifier auprès des alliés leur bonne foi et leur innocence. Rhégo, sur-le-champ, fut restituée à ses véritables maîtres. Les Mamertins, considérablement affaiblis, tant par la chute de leurs alliés que par les échecs qu'ils avaient soufferts de la part des Syracusains, qui venaient de choisir Hiéron pour leur roi, crurent devoir songer à leur sûreté; mais la division se mit parmi les habitants. Les uns livrèrent la citadelle aux Carthaginois, les autres appelèrent à leur secours les Romains, résolus de leur livrer la ville.

L'affaire fut mise en délibération dans le sénat romain³, qui, en l'envisageant par ses différentes faces, y trouva de la difficulté. D'un côté, il paraissait honteux et indigne de la vertu romaine de prendre ouvertement la défense de traitres et de perfides, qui étaient précisément dans le même cas que ceux de Rhégo, qu'on venait de punir si sévèrement. D'un autre côté, il était de la dernière importance d'arrêter les progrès des Carthaginois, qui, non contents des conquêtes qu'ils avaient faites en Afrique et en Espagne, s'étaient encore rendus maîtres de presque toutes les îles de la mer de Sardaigne et d'Etrurie, et le deviendraient bientôt certainement de la Sicile entière, si on leur abandonnait Messine: or, de là en Italie la distance n'était pas grande; et c'était en quelque sorte inviter un ennemi si puissant à y passer, que de lui en ouvrir ainsi l'entrée. Ces raisons, quelque fortes qu'elles fussent, ne purent déterminer le sénat à se déclarer pour les Mamertins, et les motifs d'honneur et de justice l'emportèrent ici sur ceux de l'intérêt et de la politique. Mais le peuple ne fut pas si délicat; dans l'assemblée qui se tint à ce sujet⁴, il fut résolu qu'on secourait les Mamertins. Le consul Appius Claudius partit sur-le-champ avec son armée, et traversa hardiment le détroit, après avoir trompé par une ingé-

¹ Polyb. lib. 1, pag. 9-11.

² An. M. 3711; Carth. 583; Rom. 485; av. J. C. 263. — Front. Strateg. lib. 4, 11.

³ Polyb. lib. 1, pag. 5.

⁴ An. M. 3721; Rom. 408; av. J. C. 280.

nieuse ruse la vigilance du général des Carthaginois. Ceux-ci, moitié par ruse, moitié par force, furent chassés de la citadelle, et la ville aussitôt fut remise entre les mains du consul. Les Carthaginois firent pendre leur chef pour avoir livré si facilement la citadelle, et ils se préparèrent à assiéger la ville avec toutes leurs troupes. Hiéron y joignit les siennes; mais le consul, les ayant battus séparément, fit lever le siège et ravagea impunément tout le pays voisin, les ennemis n'osant plus paraître devant lui. Ce fut là la première expédition des Romains hors de l'Italie.

On doute¹ si les motifs qui portèrent les Romains à passer en Sicile étaient bien purs et bien conformes à la justice. Quoi qu'il en soit, leur passage en Sicile, et le secours donné à ceux de Messine, est comme le premier pas qui devait les conduire un jour à ce haut point de gloire et de grandeur où ils parvinrent dans la suite.

Hiéron s'étant accommodé avec les Romains², et ayant fait alliance avec eux, les Carthaginois tournèrent tous leurs soins sur la Sicile, et y envoyèrent de nombreuses armées. Ils choisirent pour place d'armes Agrigente. Les Romains les y attaquèrent³ et, après un siège de sept mois et le gain d'une bataille, ils se rendirent maîtres de la ville.

Quelque avantageuses que fussent cette victoire et la conquête d'une place si importante⁴, ils sentirent bien que, tant que les Carthaginois demeureraient maîtres de la mer, les villes maritimes de l'île se déclareraient toujours pour eux, et que jamais ils ne pourraient venir à bout de les en chasser. D'ailleurs, ils souffraient avec peine que l'Afrique demeurât paisible et tranquille pendant que l'Italie était infestée par les fréquentes incursions de l'ennemi. Ils songèrent donc pour la première fois à bâtir une flotte et à disputer l'empire de la mer aux Carthaginois. L'entreprise était hardie, et pouvait sembler téméraire; mais elle montre quel était le courage et la grandeur d'âme des Romains. Ils n'avaient pas alors une seule fo-

louque en propre; et, pour passer d'Italie en Sicile, ils avaient été obligés d'emprunter des vaisseaux de leurs voisins. Ils n'avaient aucun usage de la marine; ils n'avaient point d'ouvriers qui sussent construire des bâtiments; ils ne connaissaient pas même la forme des quinquerèmes, c'est-à-dire des galères à cinq rangs de rames, qui faisaient alors la force principale des flottes. Mais heureusement, l'année précédente, ils en avaient pris une, qui leur servit de modèle. Ils se mirent donc, avec une ardeur et une industrie incroyables, à en bâtir de pareilles; et, pendant qu'ils étaient occupés à ce travail, d'un autre côté on amassait des rameurs, on les formait à une manœuvre qui jusque-là leur avait été absolument inconnue; et, assis sur des bancs au bord de la mer, dans le même ordre qu'on l'est dans les vaisseaux, on les accoutumait, comme s'ils eussent été actuellement à la chiourme, et qu'ils eussent eu en main des rames, à s'élaner en arrière en retirant leurs bras, puis à les repousser en avant pour recommencer le même mouvement, et cela tous ensemble, de concert, et dans le même instant, dès qu'on leur en donnait le signal. On construisit, dans l'espace de deux mois, cent galères à cinq rangs de rames, et vint à trois rangs. Après qu'on eut exercé pendant quelque temps les rameurs dans les vaisseaux mêmes, la flotte se mit en mer, et alla chercher l'ennemi. Elle était commandée par le consul Duilius.

Quand on fut à la vue des Carthaginois⁵, près des côtes de Mylé, on se prépara au combat. Comme les galères des Romains, construites grossièrement et à la hâte, n'étaient pas fort agiles, ni faciles à manier, ils suppléèrent à cet inconvénient par une machine⁶ qui fut inventée sur-le-champ, et que depuis on a appelée *corbeau*, par le moyen de laquelle ils accrochaient les vaisseaux des ennemis, passaient dedans malgré eux, et en venaient aussitôt aux mains. On donna le signal du combat. La flotte des Carthaginois était composée de cent trente vaisseaux, et commandée par An-

¹ M. le chevalier Folard examine cette question dans ses *Remarques* sur Polybe. (Liv. 1, pag. 16.)

² Polyb. lib. 1, pag. 15-19.

³ An. M. 3743; Rom. 457.

⁴ Pag. 20.

⁵ Polyb. lib. 1, pag. 22 — An. M. 3745; Rom. 460.

⁶ Polybe fait une description fort détaillée de cette machine. Il y a plusieurs sortes de corbeaux. On peut voir la dissertation de M. Folard (Polyb. liv. 1, pag. 63, etc.).

nibal¹. Il montait une galère à sept rangs de rames, qui avait appartenu à Pyrrhus. Les Carthaginois, pleins de mépris pour des ennemis à qui la marine était absolument inconnue, et qui n'oseraient pas sans doute les attendre, s'avancent fièrement, moins pour combattre que pour recueillir les dépouilles dont ils se croyaient déjà maîtres. Ils furent pourtant un peu étonnés de ces machines qu'ils voyaient élevées sur la proue de chaque vaisseau, et qui étaient nouvelles pour eux ; mais ils le furent bien plus quand ces mêmes machines, abaissées tout d'un coup, et lancées avec force contre leurs vaisseaux, les accrochèrent malgré eux, et changeant la forme du combat, les obligèrent à en venir aux mains, comme si on eût été sur terre. Ils ne purent soutenir l'attaque des Romains. Le carnage fut horrible. Les Carthaginois perdirent quatre-vingts vaisseaux, parmi lesquels était celui du général, qui se sauva avec peine dans une chaloupe.

Une victoire si considérable et si inespérée enfla extrêmement le courage des Romains, et semblait avoir doublé leurs forces pour continuer cette guerre. Ils rendirent des honneurs extraordinaires au consul Duilius. Il fut le premier de tous les Romains à qui le triomphe naval fut accordé. On lui érigea une colonne rostrale² avec une belle inscription : cette colonne subsiste encore à Rome.

Pendant les deux années qui suivirent³, les Romains se fortifièrent toujours de plus en plus sur mer par plusieurs combats qu'ils y donnèrent, et par les heureux succès qu'ils y eurent. Ils ne les regardaient que comme des essais et des préparatifs pour une entreprise qu'ils avaient dans l'esprit, qui était de porter la guerre en Afrique, et d'aller attaquer les Carthaginois dans leur propre pays. Il n'y avait rien que ceux-ci craignissent davantage ; et, pour détourner un coup si dangereux, ils résolurent de donner bataille à quelque prix que ce fût.

Les Romains⁴ avaient nommé pour consuls M. Atilius Régulus et L. Manlius. Leur flotte était de trois cent trente vaisseaux, et portait cent quarante mille hommes, chaque vaisseau ayant trois cents rameurs, et six-vingt combattants. Celle des Carthaginois, commandée par Hannon et Amilcar, avait vingt vaisseaux de plus, et plus de monde aussi à proportion. Les deux flottes se trouvèrent en présence près d'Ecnome en Sicile. On ne pouvait envisager deux flottes et deux armées si nombreuses, ni être témoins des mouvements extraordinaires qui se faisaient pour se préparer au combat, sans être saisi de quelque frayeur, dans la vue du danger qu'allaient courir deux des plus puissants peuples de la terre. Comme le courage, aussi bien que les forces, était égal des deux côtés, le combat fut opiniâtre, et le succès longtemps douteux ; mais enfin les Carthaginois furent vaincus. Plus de soixante de leurs vaisseaux furent pris, et trente coulés à fond. Les Romains en perdirent vingt-quatre, dont aucun ne tomba entre les mains des ennemis.

Le fruit de cette victoire fut⁵, comme l'avaient projeté les Romains, de faire voile en Afrique, après avoir radoubé les vaisseaux, et les avoir remplis de tous les préparatifs nécessaires pour soutenir une longue guerre dans un pays étranger. Ils abordèrent heureusement en Afrique, et commencèrent par se rendre maîtres d'une ville nommée *Clypea*, qui avait un bon port. De là, après avoir dépêché des courriers à Rome pour donner avis de leur débarquement et pour recevoir les ordres du sénat, ils se répandirent dans le plat pays, y firent un dégât épouvantable, emmenèrent un grand nombre de troupeaux et vingt mille captifs.

Le courrier cependant, étant revenu de Rome⁶, apporta les ordres du sénat, qui avait jugé à propos de continuer à Régulus, sous la qualité de *proconsul*, le commandement des armées d'Afrique, et de rappeler son collègue avec une grande partie de la flotte et des troupes, ne laissant à Régulus que qua-

¹ Ce n'est pas le grand Annibal.

² On appelait ces colonnes *rostratae*, à cause des becs, des éperons des vaisseaux dont elles étaient ornées, *rostra*.

³ Polyb. lib. 1. pag. 24.

⁴ Polyb. lib. 1. pag. 25. — An. M. 5749; Rom. 493.

⁵ Polyb. lib. 1. pag. 30.

⁶ An. M. 5750; Rom. 494.

rante vaisseaux, quinze mille hommes de pied, et cinq cents chevaux. C'était renoncer visiblement au fruit que l'on pouvait attendre de la descente en Afrique, que de réduire les forces du consul à un si petit nombre de vaisseaux et de troupes.

On comptait beaucoup à Rome sur l'habileté et le courage de Régulus¹. La joie y fut universelle quand on sut que le commandement dans l'Afrique lui avait été continué. Lui seul en fut affligé lorsqu'il reçut cette nouvelle. Il écrivit à Rome pour demander avec instance qu'on lui envoyât un successeur. Sa principale raison était que, la mort de son fermier ayant donné lieu à un de ses mercenaires d'enlever tous les instruments de labour, sa présence était nécessaire pour faire valoir ce petit fonds de terre, qui seul faisait subsister sa famille. Il n'était que de sept arpents. Le sénat se chargea de faire cultiver ses terres aux dépens du public, de fournir à la subsistance de sa femme et de ses enfants, de le dédommager des pertes qu'il avait faites par le vol du mercenaire. Heureux siècle, où la pauvreté était ainsi en honneur, et se trouvait jointe au plus rare mérite et aux premières dignités de l'état ! Régulus, déchargé des soins domestiques, ne songea plus qu'à bien remplir ceux d'un général.

Après avoir enlevé plusieurs châteaux², il entreprit le siège d'Adis, une des plus fortes places du pays. Les Carthaginois, ne pouvant plus souffrir qu'on ravagât ainsi impunément leurs terres, se mirent enfin en campagne, et marchèrent vers l'ennemi pour lui faire lever le siège. Dans ce dessein, ils se postèrent sur une colline qui commandait le camp des Romains, et d'où ils pouvaient fort les incommoder, mais dont la situation rendait inutile une partie de leurs troupes; car la principale force des Carthaginois consistait dans la cavalerie et les éléphants, qui ne sont d'usage que dans les plaines. Régulus ne leur laissa pas le temps d'y descendre; et, pour profiter de la faute essentielle qu'avaient faite les généraux carthaginois, les attaqua dans ce poste, et, après une faible résistance de leur part, les mit

en déroute, pilla le camp, ravagea tous les lieux circonvoisins; puis, ayant pris Tunis, place importante et qui l'approchait de Carthage, il y fit camper son armée.

L'alarme fut extrême parmi les ennemis; tout leur avait mal réussi jusque-là. Ils avaient été battus par terre et par mer; plus de deux cents places s'étaient rendues au vainqueur. Les Numides faisaient encore plus de ravage dans la campagne que les Romains. Ils s'attendaient à chaque moment à se voir assiégés dans la capitale. Les paysans, s'y réfugiant de tous côtés avec leurs femmes et leurs enfants pour y chercher leur sûreté, augmentèrent le trouble, et firent craindre la famine en cas de siège. Régulus, dans la crainte qu'un successeur ne vint lui enlever la gloire de ses heureux succès, fit faire quelques propositions de paix aux vaincus; mais elles leur parurent si dures, qu'ils ne purent y prêter l'oreille. Comme il ne doutait point que bientôt il ne fût maître de Carthage, il n'en rabattit rien; et, par un éblouissement que causent presque toujours les succès grands et inopinés, il les traita avec hauteur, prétendant qu'ils devaient regarder comme une grâce tout ce qu'il leur laissait, en ajoutant avec une sorte d'insulte³: *Qu'il faut ou savoir vaincre, ou savoir se soumettre au vainqueur*. Un traitement si dur et si fier les révolta, et ils prirent la résolution de périr plutôt les armes à la main, que de rien faire qui fût indigne de la grandeur de Carthage.

Réduits à cette fatale extrémité, il leur arriva fort à propos de Grèce un renfort de troupes auxiliaires, qui avaient à leur tête Xanthippe, Lacédémonien, élevé dans la discipline de Sparte, et qui avait appris l'art militaire dans cette excellente école. Quand il se fut fait raconter toutes les circonstances de la dernière bataille, qu'il eut vu clairement pourqu'on l'avait perdue, qu'il eut connu par lui-même en quoi consistaient les principales forces de Carthage, il dit hautement, et le répéta souvent dans les conversations qu'il eut avec les autres officiers, que, si les Carthaginois avaient été vaincus, ils ne devaient s'en prendre qu'à l'incapacité de leurs chefs. Ces

¹ Val. Max. lib. 4, cap. 4.

² Polyb. lib. 1, pag. 31-36.

³ Δὲ τοὺς ἀγροτέρους ἢ νεκρῶν, ἢ εἰσέντες τοῖς ὑπερίχουσιν.
Dion. Eclog. lib. 23, cap. 3.)

discours furent rapportés au conseil public ; on en fut frappé : on le pria de vouloir bien s'y rendre. Il appuya son sentiment de raisons si fortes et si convaincantes , qu'il rendit palpables à tout le monde les fautes qu'avaient commises les généraux ; et il fit voir aussi clairement qu'en gardant une conduite opposée, on pouvait non-seulement mettre le pays en sûreté, mais en chasser l'ennemi. Un tel discours fit renaitre dans les esprits le courage et l'espérance. On le pria , et on le força en quelque sorte d'accepter le commandement de l'armée. Quand on vit, dans les exercices qu'il fit faire aux troupes tout près de la ville , la manière dont il s'y prenait pour les ranger en bataille, pour les faire avancer ou reculer au premier signal, pour les faire défilér avec ordre et promptitude , en un mot , pour leur faire faire toutes les évolutions et tous les mouvements que demande l'art militaire, on fut tout étonné, et l'on avoua que tout ce que Carthage jusque-là avait eu de plus habiles chefs n'étaient que des ignorants en comparaison de celui-ci.

Officiers et soldats, tout était dans l'admiration ; et, ce qui est bien rare, la jalousie n'en empêcha point l'effet, la crainte du danger présent et l'amour de la patrie étouffant sans doute dans les esprits tout autre sentiment. A la morne consternation qui s'était répandue dans les troupes succédèrent tout d'un coup la joie et l'allégresse. Elles demandaient à grands cris et avec empressement qu'on les menât droit à l'ennemi, assurées, disaient-elles, de vaincre sous leur nouveau chef, et d'effacer la honte des défaites passées. Xanthippe ne laissa pas refroidir leur ardeur. La vue de l'ennemi ne fit que l'augmenter. Lorsqu'il n'en fut plus éloigné que de douze cents pas, il crut devoir tenir conseil de guerre, pour faire honneur aux officiers carthaginois en les consultant. Tous, d'un consentement unanime, s'en rapportèrent uniquement à son avis : la bataille fut donc résolue pour le lendemain.

L'armée des Carthaginois était composée de douze mille hommes de pied, de quatre mille chevaux, et d'environ cent éléphants. Celle des Romains, autant qu'on peut le conjecturer par ce qui précède (car Polybe ne le

marque point ici), avait quinze mille fantassins et trois cents chevaux.

Il est beau de voir aux prises deux armées peu nombreuses comme celles-ci, mais composées de braves soldats, et commandées par des généraux très-habiles. Dans ces actions tumultueuses où de part et d'autre on compte des deux ou trois cent mille combattants, il ne se peut qu'il n'y ait beaucoup de confusion ; et il est difficile, à travers mille événements, où le hasard, pour l'ordinaire, semble avoir plus de part que le conseil, de démêler le vrai mérite des commandants et les véritables causes de la victoire. Ici rien n'échappe à la curiosité du lecteur, qui envisage clairement l'ordonnance des deux armées ; qui croit presque entendre les ordres que donnent les chefs ; qui suit tous les mouvements et toutes les démarches des troupes ; qui touche, pour ainsi dire, au doigt et à l'œil toutes les fautes qui se font de part et d'autre, et qui par là est en état de juger certainement à quoi l'on doit attribuer le gain et la perte de la bataille. Le succès de celle-ci, quoiqu'elle paraisse peu considérable par le petit nombre des combattants, devait décider du sort de Carthage.

Voici quelle était la disposition des deux armées : Xanthippe mit à la tête ses éléphants sur une même ligne ; derrière, à quelque distance, il rangea en phalange, qui ne faisait qu'un même corps, l'infanterie composée de Carthaginois : pour les troupes étrangères qui étaient à leur solde, une partie fut mise à la droite, entre la phalange et la cavalerie ; et l'autre, composée de soldats armés à la légère, fut rangée par pelotons à la tête des deux ailes de la cavalerie.

Du côté des Romains, comme ce qui les épouvantait le plus était les éléphants, Régulus, pour remédier à cet inconvénient, distribua les troupes armées à la légère sur une ligne, à la tête des légions ; après elles il plaça les cohortes les unes derrière les autres, et mit sa cavalerie sur les deux ailes. En donnant ainsi au corps de bataille moins de front et plus de profondeur, il prenait, à la vérité, de justes mesures contre les éléphants (dit Polybe), mais il ne remédiait point à l'inégalité de la cavalerie, qui, du côté des ennemis, était beaucoup supérieure à la sienne.

Les deux armées, ainsi rangées, n'attendaient que le signal. Xanthippe ordonne de faire avancer les éléphants pour enfoncer les rangs des ennemis, et commande aux deux ailes de la cavalerie de prendre en flanc les Romains. Ceux-ci, en même temps, après avoir jeté de grands cris selon leur coutume, et fait grand bruit avec leurs armes, marchent contre l'ennemi. Leur cavalerie ne tint pas longtemps, elle était trop inférieure à celle des Carthaginois. L'infanterie de la gauche, pour éviter le choc des éléphants, et faire voir combien elle craignait peu les soldats étrangers qui faisaient la droite dans l'infanterie ennemie, l'attaque, la renverse, et la poursuit jusqu'au camp. De ceux qui étaient opposés aux éléphants, les premiers furent foulés aux pieds et écrasés en se défendant vaillamment; le reste du corps de bataille fit ferme quelque temps à cause de sa profondeur. Mais, lorsque les derniers rangs, enveloppés par la cavalerie, furent contrainis de tourner face pour faire tête aux ennemis, et que ceux qui avaient forcé le passage au travers des éléphants rencontrèrent la phalange des Carthaginois, qui n'avait point encore chargé et qui était en bon ordre, les Romains furent mis en déroute de tous côtés, et entièrement défaits. La plupart furent écrasés sous le poids énorme des éléphants; le reste, sans sortir de son rang, fut criblé des traits de la cavalerie. Il n'y en eut qu'un petit nombre qui prirent la fuite : mais, comme c'était dans un pays plat, les éléphants et la cavalerie en tuèrent une grande partie. Cinq cents ou environ, qui fuyaient avec Régulus, furent faits prisonniers. Les Carthaginois perdirent en cette occasion huit cents soldats étrangers, qui étaient opposés à l'aile gauche des Romains; et de ceux-ci, il ne se sauva que les deux mille qui, en poursuivant l'aile droite des ennemis, s'étaient tirés de la mêlée : tout le reste demeura sur la place, à l'exception de Régulus et de ceux qui furent pris avec lui. Les deux mille qui avaient échappé au carnage se retirèrent à Clypéa, et furent sauvés comme par miracle.

Les Carthaginois, après avoir dépouillé les morts, rentrèrent triomphants dans Carthage, traînant après eux le général des Romains et cinq cents prisonniers. Leur joie fut d'autant

plus grande, que quelques jours auparavant ils s'étaient vus à deux doigts de leur perte. Hommes et femmes, jeunes gens et vieillards, tous se répandirent dans les temples pour rendre aux dieux d'immortelles actions de grâces; et ce ne furent, pendant plusieurs jours, que festins et réjouissances.

Xanthippe, qui avait eu tant de part à cet heureux changement, prit le sage parti de se retirer bientôt après, et de disparaître, de peur que sa gloire, jusque-là pure et entière, après ce premier éclat éblouissant qu'elle avait jeté, ne s'amortît peu à peu, et ne le mit en butte aux traits de l'envie et de la calomnie, toujours dangereux, mais encore plus dans un pays étranger, où l'on se trouve seul, sans parents, sans amis, et déstitué de tout secours.

Polybe¹ dit qu'on racontait autrement le départ de Xanthippe, et promet de l'exposer ailleurs; mais cet endroit n'est pas parvenu jusqu'à nous. On lit dans Appien que les Carthaginois, piqués d'une basse et noire jalousie de la gloire de Xanthippe, et ne pouvant soutenir cette pensée, qu'ils étaient redevables à Sparte de leur salut, sous prétexte de le reconduire par honneur dans sa patrie avec une nombreuse escorte de vaisseaux, donnèrent ordre sous main à ceux qui les conduisaient de faire périr en chemin le général lactédémonien et tous ceux qui l'accompagnaient; comme s'ils avaient pu ensevelir avec lui dans les eaux, et le souvenir du service qu'il leur avait rendu, et la noirceur du crime qu'ils commettaient à son égard.

Cette bataille, dit Polybe², quoique moins considérable que beaucoup d'autres, peut nous donner de salutaires instructions; et c'est là, ajoute-t-il, le solide fruit de l'histoire.

Premièrement, doit-on beaucoup compter sur son bonheur après ce qui arrive ici à Régulus? Fier de sa victoire, et inexorable à l'égard des vaincus, à peine daigne-t-il les écouter; et lui-même bientôt après il tombe entre leurs mains. Annibal fit faire la même réflexion à Scipion, lorsqu'il l'exhortait à ne se pas laisser éblouir par l'heureux succès de ses armes. Régulus³, lui dit-il, aurait été un des

¹ De bel. pun. pag. 30.

² Lib. 4, pag. 36 et 37.

³ « Inter pauca felicissimis virtutisque exempla M. Ad-

plus rares modèles de courage et de bonheur qu'il y ait jamais eu, si, après la victoire qu'il remporta dans le même pays où nous sommes, il avait voulu accorder à nos pères la paix qu'ils lui demandaient ; mais, pour n'avoir pas su mettre un frein à son ambition, et ne s'être pas contenu dans de justes bornes, plus son élévation était grande, plus sa chute fut honteuse.

En second lieu, on reconnaît bien ici la vérité de ce que dit Euripide ; qu'un sage conseil vaut mieux que mille bras ¹. Un seul homme, dans cette occasion, change toute la face des affaires. D'un côté, il met en fuite des troupes qui paraissaient invincibles ; de l'autre, il rend le courage à une ville et à une armée qu'il avait trouvées dans la consternation et dans le désespoir.

Voilà, remarque Polybe, l'usage qu'il faut faire de ses lectures ; car, y ayant deux voies de profiter et d'apprendre, l'une par sa propre expérience, et l'autre par celle d'autrui, il est bien plus sage et plus utile de s'instruire par les fautes des autres que par les siennes.

Je reviens à Régulus ², pour achever ce qui le regarde, dont il est fâcheux que nous ne trouvions plus rien dans Polybe ³. Après avoir été retenu quelques années en prison, il fut envoyé à Rome pour y proposer l'échange des prisonniers. On lui avait fait prêter serment de revenir en cas qu'il ne réussît point. Il exposa au sénat le sujet de son voyage. Invité par la compagnie à dire son avis, il répondit qu'il ne pouvait le faire comme sénateur, ayant perdu cette qualité, aussi bien que celle de citoyen romain, depuis qu'il était tombé entre les mains des ennemis : mais il ne refusa pas de dire, comme particulier, ce qu'il pensait. La conjecture était délicate. Tout le monde était

touché du malheur d'un si grand homme. Il n'avait, dit Cicéron, qu'à prononcer un mot pour recouvrer, avec sa liberté, ses biens, ses dignités, sa femme, ses enfants, sa patrie ; mais ce mot lui paraissait contraire à l'honneur et au bien de l'état. Il déclara donc nettement qu'on ne devait point songer à faire l'échange des prisonniers ; qu'un tel exemple aurait des suites funestes à la république ; que des citoyens qui avaient eu la lâcheté de livrer leurs armes à l'ennemi étaient indignes de compassion, et incapables de servir leur patrie ; que, pour lui, à l'âge où il était, on ne devait compter sa perte pour rien ; au lieu qu'ils avaient entre leurs mains plusieurs généraux carthaginois dans la vigueur de l'âge, et capables de rendre encore à leur patrie de grands services pendant plusieurs années. Ce ne fut point sans peine que le sénat se rendit à son avis si généreux, et qui était sans exemple ⁴. Cet illustre exilé partit donc de Rome pour retourner à Carthage, sans être touché, ni de la vive douleur de ses amis, ni des larmes de sa femme et de ses enfants ; et cependant il n'ignorait pas à quels supplices il était réservé. En effet, dès que les ennemis le virent de retour sans avoir obtenu l'échange, il n'y eut point de tourments que leur barbare cruauté ne lui fit souffrir. Ils le tenaient longtemps resserré dans un noir cachot, d'où, après lui avoir coupé les paupières, ils le faisaient sortir tout à coup pour l'exposer au soleil le plus vif et le plus ardent. Ils l'enfermèrent ensuite dans une espèce de coffre tout hérissé de pointes, qui ne lui laissaient aucun moment de repos ni jour ni nuit. Enfin, après l'avoir ainsi longtemps tourmenté par une cruelle insomnie, ils l'attachèrent à une croix, qui était un supplice ordinaire chez les Carthaginois, et l'y firent périr. Telle fut la fin de ce grand homme : en lui débordant quelques jours ou quelques années de vie, elle couvrit ses ennemis d'une honte éternelle.

L'échec reçu en Afrique ne découragea point les Romains ⁵. Ils firent de plus grands préparatifs que jamais pour réparer cette perte, et mirent en mer, la campagne suivante, trois cent soixante vaisseaux. Les Carthaginois al-

¹ « Illis quondam in hac eadem terra fuisset, si victor parum
« potentibus dedisset patribus nostris. Sed non statuendo
« tandem felicitati modum, nec colubendo effrenem se
« sortitum, quanto altius elatus erat, eo sedius coaruit. »
(Liv. lib. 30, v. 30.)

² « ἵς ἐν σπέρν βούλευμα τὰς πολλὰς χεῖρας κατῆ. »

³ App. de bel. pun. pag. 2 et 3. Cie. lib. 3 de Off. num. 99 et 100. — Aul. Gel. lib. 6, cap. 4. — Senec. ep. 98. — An. M. 3755 ; Rom. 499.

⁴ Ce silence de Polybe est regardé de plusieurs savants comme un préjugé contre une grande partie de ce qu'on rapporte de Régulus, depuis sa prise.

⁵ Horat. lib. 3, od. 3.

⁶ Polyb. lib. 1 pag. 37

l'rent à leur rencontre avec une flotte de deux cents vaisseaux. Ils furent battus dans le combat qui se donna à la vue de la Sicile, et perdirent cent quatorze vaisseaux, qui furent pris par les Romains. Ceux-ci passèrent en Afrique pour y recueillir le peu de soldats qui avaient échappé à la poursuite des ennemis après la défaite de Régulus, et qui s'étaient défendus avec beaucoup de courage dans Clypéa, où on les avait assiégés inutilement.

On est encore ici étonné que les Romains, après une victoire si considérable, et une flotte si nombreuse, viennent en Afrique uniquement pour en tirer une petite garnison, au lieu qu'ils auraient pu en tenter la conquête, que Régulus, avec beaucoup moins de troupes, avait presque achevée.

Les Romains, à leur retour, furent accueillis d'une horrible tempête, qui fit périr presque toute leur flotte. Le même malheur leur arriva encore l'année suivante. Ils se consolèrent de cette double perte par le gain d'une bataille contre Asdrubal, où ils prirent près de cent quarante éléphants. Quand cette nouvelle fut portée à Rome, elle y répandit une grande joie, non-seulement parce que la perte des éléphants avait extrêmement diminué les forces de l'ennemi, mais surtout parce qu'elle avait rendu le courage aux troupes de terre, qui, depuis la défaite de Régulus, n'avaient osé tenter aucun combat, tant la crainte de ces redoutables animaux avait saisi généralement tous les esprits. On crut donc qu'il fallait faire de plus grands efforts que jamais pour mettre fin, s'il se pouvait, à une guerre qui durait depuis quatorze ans. Les deux consuls partirent avec une flotte de deux cents vaisseaux, et, étant arrivés en Sicile, ils formèrent le hardi dessein d'attaquer Lilybée. C'était la plus forte place qu'eussent les Carthaginois, dont la perte devait entraîner après elle celle de tout ce qui leur restait dans l'île, et laisser aux Romains un libre passage en Afrique.

On conçoit aisément quelle fut l'ardeur de part et d'autre¹, soit pour l'attaque, soit pour la défense. Imilcon commandait dans la place :

il avait dix mille hommes de troupes, sans compter les habitants; et Annibal, fils d'Amilcar, lui en amena bientôt autant de Carthage, ayant passé avec un courage intrépide au travers de la flotte ennemie, et étant entré heureusement dans le port. Les Romains n'avaient point perdu de temps. Ayant fait avancer leurs machines, ils abattirent plusieurs tours à coups de béliet; et, gagnant tous les jours un nouveau terrain, ils allaient toujours en avant, en sorte que les assiégés, se trouvant fort serrés, commencèrent à craindre. Le commandant sentit bien que l'unique moyen de sauver la ville était de mettre le feu aux machines des assiégeants. Ayant donc disposé ses troupes pour cette entreprise, il les fit sortir dès la pointe du jour, portant des flambeaux à la main, avec de l'étoupe et toutes sortes de matières combustibles, et attaqua en même temps toutes les machines. Les Romains firent des efforts extraordinaires pour les repousser : le combat fut des plus sanglants. Chacun, de part et d'autre, tenait ferme dans son poste, et mourait plutôt que de le quitter. Enfin, après une longue résistance et un furieux carnage, les assiégés sonnèrent la retraite, et laissèrent les Romains maîtres de leurs ouvrages. Cette affaire finie, Annibal se mit en mer pendant la nuit, et, dérochant sa marche, prit la route de Drépene, où était Adherbal, chef des Carthaginois. Drépene est une place avantageusement située, avec un beau port, à six-vingt stades² de Lilybée, et que les Carthaginois eurent toujours fort à cœur de conserver.

Les Romains, animés par cet heureux succès, recommencèrent l'attaque avec encore plus d'ardeur qu'auparavant, sans que les assiégés osassent penser à faire une seconde tentative pour brûler les machines, tant la première les avait rebutés par la perte qu'ils y avaient faite; mais, un vent très-violent s'étant levé tout à coup, quelques soldats mercenaires en donnèrent avis au commandant, lui représentant que c'était une occasion tout à fait favorable pour mettre le feu aux machines des assiégeants, d'autant plus que le vent donnait de leur côté, et ils s'offrirent pour cette expédition : leur

¹ Polyb. lib. 4, pag. 38-40.

² Pag. 41 et 42.

³ Pag. 41-50.

⁴ Six lieues. — Cent vingt stades font un peu moins de cinq lieues de vingt-cinq au degré. E. B.

offre fut acceptée ; on leur fournit tout ce qui était nécessaire pour cette entreprise. En un moment le feu prit à toutes les machines, sans qu'il fût possible aux Romains d'y remédier, parce que, dans cet incendie, qui était devenu presque général en fort peu de temps, le vent portait dans leurs yeux les étincelles et la fumée, et les empêchait de discerner où il fallait appliquer le secours ; au lieu que les autres voyaient clairement où ils devaient porter leurs coups et jeter le feu. Cet accident fit perdre aux Romains l'espérance de pouvoir emporter la place de vive force. Ils changèrent donc le siège en blocus, entourèrent la ville par une bonne contrevallation, et répandirent leur armée dans tous les environs, résolus d'attendre du temps ce qu'ils se voyaient hors d'état d'exécuter par une voie plus courte.

Quand on apprit à Rome ce qui se passait au siège de Lilybée¹, et qu'une partie des troupes y avait péri, cette fâcheuse nouvelle, loin d'abattre les esprits, sembla renoueler l'ardeur et le courage des citoyens. Chacun se hâta de porter son nom pour se faire enrôler. On leva en peu de temps une armée de dix mille hommes, qui, ayant passé le détroit, alla par terre se joindre aux assiégeants.

En même temps le consul P. Claudius Pulcher forma le dessein d'aller attaquer Adherbal dans Drépane². Il se tenait comme sûr de le surprendre, parce qu'après la perte que les Romains venaient de faire à Lilybée, l'ennemi ne pourrait plus s'imaginer qu'ils songeassent à se mettre en mer. Sur cette espérance il fit partir de nuit la flotte pour mieux couvrir son dessein ; mais il avait affaire à un chef actif et appliqué, dont il ne put tromper la vigilance, et qui ne lui laissa pas à lui-même le temps de ranger ses vaisseaux en bataille, mais l'attaqua vivement pendant que la flotte était encore en désordre et en confusion. La victoire fut complète du côté des Carthaginois ; il ne s'échappa de la flotte romaine que trente vaisseaux, qui, étant auprès du consul, prirent la fuite avec lui, en se dégageant le mieux qu'ils purent le long du rivage : tout le reste, au nombre de quatre-vingt-treize, tomba avec l'équipage en la puissance des Carthaginois, à l'exception de

quelques soldats qui s'étaient sauvés du débris de leurs vaisseaux. Cette victoire fit chez les Carthaginois autant d'honneur à la prudence et à la valeur d'Adherbal, qu'elle couvrit de honte et d'ignominie le consul romain.

Son collègue Junius ne fut ni plus prudent, ni plus heureux que lui, et perdit par sa faute toute sa flotte³. Cherchant à couvrir son malheur par quelque exploit considérable, il ménagea des intelligences secrètes dans Éryx⁴, et se fit livrer la ville. Sur le sommet de la montagne était le temple de Vénus Érycine, le plus beau sans contredit et le plus riche de tous les temples de la Sicile. La ville était située un peu au-dessous de ce sommet, et l'on n'y pouvait monter que par un chemin très-long et très-escarpé. Junius plaça une partie de ses troupes sur le sommet, et le reste au pied de la montagne, et crut, après ces précautions, n'avoir rien à craindre ; mais Amilcar, surnommé *Barca*, père du fameux Annibal, trouva le moyen d'entrer dans la ville, qui était entre les deux camps des ennemis, et de s'y établir. De ce poste si avantageux il ne cessait de harceler les Romains, ce qui dura pendant deux ans. On a peine à concevoir comment les Carthaginois purent se défendre, attaqués comme ils étaient et d'en haut et d'en bas, et ne pouvant recevoir de convois que par un seul endroit de mer dont ils étaient maîtres. C'est par de tels coups, aulant et peut-être plus que par le gain d'une bataille, qu'on connaît l'habileté et la sage hardiesse d'un commandant.

Cinq années se passèrent sans que, de part et d'autre, il se fit rien de considérable⁵. Les Romains avaient cru qu'avec leurs seules troupes de terre ils pourraient terminer le siège de Lilybée ; mais, voyant qu'il traînait en longueur, ils revinrent à leur premier plan, et firent des efforts extraordinaires pour armer une nouvelle flotte. L'argent manquait au trésor public ; le zèle des particuliers y suppléa, tant l'amour de la patrie dominait dans les esprits : chacun, selon ses forces, contribua à la dépense commune, et, sur la foi publique, n'hésita point à faire les avances pour une expédition d'où dépendaient la gloire et la sûreté

¹ Polyb. lib. 1. pag. 50.

² Pag. 51. — An. M. 3756 ; Rom. 500.

³ Polyb. lib. 1. pag. 54-59.

⁴ Ville et montagne de Sicile.

⁵ Polyb. lib. 1. pag. 59-62.

de l'état. L'un équipait seul un vaisseau à ses frais ; d'autres se joignaient deux ou trois ensemble pour en faire autant : en fort peu de temps il y en eut deux cents de prêts. On en donna le commandement au consul Lutatius ¹, qui, sans perdre de temps, se mit en mer. La flotte ennemie s'était retirée en Afrique. Il s'empara donc sans peine de tous les postes avantageux qui étaient aux environs de Lilybée ; et, comme il prévoyait qu'il en faudrait bientôt venir à un combat, il n'oublia rien de tout ce qui pouvait en assurer le succès, et employa tout le temps qui lui restait à exercer sur mer les soldats et les matelots.

En effet, il apprit bientôt que la flotte ennemie approchait. Elle était commandée par Hannon, qui aborda à une petite île nommée *Hiéra*, qui était vis-à-vis de Drépane. Son dessein était d'approcher d'Éryx avant que d'être aperçu des Romains, pour y décharger ses vivres, y prendre un renfort de troupes, et faire monter Barca sur sa flotte, afin que celui-ci le secondât dans la bataille qui allait se donner. Mais le consul, qui se douta bien de ce qu'il voulait faire, le prévint, et, ayant ramassé tout ce qu'il avait de meilleures troupes, il s'avança vers une petite île, voisine de l'autre, qu'on appelle *Éguse* ². Il indiqua le combat pour le lendemain. Dès la pointe du jour il s'y prépara. Malheureusement le vent était favorable aux ennemis. Il hésita quelque temps s'il hasarderait la bataille ; mais, voyant que la flotte carthaginoise, quand on aurait déchargé les vivres, deviendrait plus légère et plus propre pour l'action, et que d'ailleurs elle serait considérablement fortifiée par les troupes et par la présence de Barca, il prit son parti sur-le-champ, et, malgré le mauvais temps, il alla attaquer l'ennemi. Le consul avait des troupes d'élite, de bons matelots qui avaient été fort exercés, d'excellents vaisseaux construits sur le modèle d'une galère qu'on avait prise quelque temps auparavant sur les ennemis, et qui était la plus accomplie qu'on eût jamais vue en ce genre. C'était tout le contraire du côté des Carthaginois. Comme depuis quelques années ils s'étaient vus seuls maîtres de la mer, et que les Romains n'osaient paraître devant eux, ils

les comptaient pour rien, et se regardaient eux-mêmes comme invincibles. Au premier bruit du mouvement que ceux-ci se donnaient, Carthage avait mis en mer une flotte équipée à la hâte, et où tout sentait la précipitation : soldats et matelots, tous mercenaires, de nouvelle levée, sans expérience, sans courage, sans zèle pour la patrie, comme sans intérêt pour la cause commune. Il y parut bien dans le combat : ils ne purent pas soutenir la première attaque. Cinquante de leurs vaisseaux furent coulés à fond, et soixante-dix furent pris avec tout l'équipage. Le reste, à la faveur d'un vent qui se leva fort à propos pour eux, se retira vers la petite île d'où ils étaient partis. Le nombre des prisonniers passa dix mille. Le consul s'avança aussitôt vers Lilybée, et joignit ses troupes à celles des assiégeants.

Quand cette nouvelle fut portée à Carthage ³, elle y causa d'autant plus de surprise et d'effroi, qu'on s'y était moins attendu. Le sénat ne perdit pas courage, mais il se voyait absolument hors d'état de continuer la guerre. Les Romains tenant la mer, il n'était plus possible d'envoyer ni vivres ni secours aux armées de Sicile. Ils dépêchèrent donc au plus tôt vers Barca, qui y commandait, et laissèrent à sa prudence de prendre tel parti qu'il jugerait à propos. Tant qu'il avait vu quelque rayon d'espérance, il avait fait tout ce qu'on pouvait attendre du courage le plus intrépide et de la sagesse la plus consommée ; mais, ne lui restant plus de ressource, il députa vers le consul pour traiter de la paix : la prudence, dit Polybe, consistant à savoir et résister et céder à propos. Lutatius savait combien le peuple romain était las de cette guerre, qui avait épuisé ses forces et ses finances, et il n'avait pas oublié les malheureuses suites de la hauteur inexorable et imprudente de Régulus ; il ne se rendit donc point difficile, et dicta le traité suivant. *Il y aura, si le peuple romain l'approuve, amitié entre Rome et Carthage, aux conditions qui suivent : Les Carthaginois évacueront la Sicile ; ils ne feront point la guerre à Hiéron, et ne porteront point les armes contre les Syracusains ni contre leurs alliés ; ils rendront aux Romains, sans rançon, tous les prisonniers qu'ils ont faits sur*

¹ An. M. 3763 ; Rom. 567.

² On appelle aussi ces îles *Éguses*.

³ Polyb. lib. 1, pag. 63.

*eux ; ils leur paieront, dans l'espace de vingt ans, deux mille deux cents talents euboïques d'argent*¹. Il est bon de remarquer en passant la simplicité, la précision, la clarté de ce traité, qui dit tant de choses en si peu de mots, et qui règle en peu de lignes tous les intérêts de deux puissants peuples et de leurs alliés sur terre et sur mer.

Quand on eut porté ces conditions à Rome, le peuple, ne les approuvant point, envoya dix députés sur les lieux pour terminer l'affaire en dernier ressort. Ils ne changèrent rien dans le fond du traité². Ils abrégèrent seulement les termes du paiement, en les réduisant à dix années, ajoutèrent mille talents à la somme qui avait été marquée, qui seraient payés sur-le-champ, et exigèrent des Carthaginois qu'ils sortiraient de toutes les îles qui sont entre l'Italie et la Sicile. La Sardaigne n'y était pas comprise ; mais elle leur fut aussi enlevée par un autre traité qui se fit quelques années après.

Ainsi fut terminée l'une des plus longues guerres dont il soit parlé dans l'histoire³, puisqu'elle dura vingt-quatre ans entiers, sans interruption. L'ardeur opiniâtre à disputer de l'empire fut égale de part et d'autre ; même fermeté, même grandeur d'âme, et dans les projets, et dans l'exécution. Les Carthaginois l'emportaient par la science de la marine, par l'habileté dans la construction des vaisseaux, par l'adresse et la facilité avec laquelle ils faisaient les manœuvres, par l'expérience des pilotes ; par la connaissance des côtes, des plages, des rades, des vents ; par l'abondance des richesses capables de fournir à toutes les dépenses d'une rude et longue guerre. Les Romains n'avaient aucun de ces avantages ; mais le courage, le zèle pour le bien public, l'amour de la patrie, une noble émulation pour la gloire, leur tenaient lieu de tout ce qui leur manquait d'ailleurs. On est étonné de les voir, tout neufs et inexpérimentés qu'ils sont dans la marine, non-seulement tenir tête à la nation du monde la plus habile et la plus puis-

sante sur mer, mais gagner contre elle plusieurs batailles navales. Nulles difficultés, nuls malheurs, n'étaient capables de les décourager. Ils n'auraient pas fait certainement la paix dans les mêmes circonstances où nous venons de voir que les Carthaginois la demandèrent. Une seule campagne malheureuse les abat ; plusieurs n'ébranlèrent point les Romains.

Pour les soldats, nulle comparaison entre ceux de Rome et ceux de Carthage, les premiers l'emportant infiniment pour le courage. Parmi les chefs, Amilcar, surnommé Barca, fut sans contredit celui de tous qui se distingua le plus et par sa bravoure et par sa prudence.

GUERRE DE LIBYE, OU CONTRE LES MEGEXAÏES.

A la guerre que les Carthaginois⁴ soutinrent contre les Romains, en succéda⁵ immédiatement une autre bien moins longue, mais infiniment plus dangereuse, qui se fit dans le cœur même de l'état, et qui fut accompagnée d'une cruauté et d'une barbarie dont on a vu peu d'exemples : c'est celle que les Carthaginois eurent à soutenir contre les soldats mercenaires qui avaient servi sous eux en Sicile, et qu'on appelle ordinairement la guerre d'Afrique ou de Libye. Elle ne dura que trois ans et demi, mais elle fut bien sanglante. Voici quelle en fut l'occasion.

Aussitôt après que le traité avec les Romains eut été conclu⁶, Amilcar, ayant conduit dans Lilybée les troupes qui étaient à Èryx, déposa le commandement, et laissa à Gisco, gouverneur de la place, le soin de faire passer les troupes en Afrique. Celui-ci, comme s'il eût prévu ce qui devait arriver, ne les fit pas partir toutes ensemble, mais les envoya par petits corps et par bandes, afin que, les premiers venus étant payés de ce qui leur était dû pour leur solde, on pût les renvoyer chez eux avant l'arrivée des autres. Cette conduite marquait beaucoup de sagesse ; mais à Carthage on n'en fit pas tant paraître. Comme l'état était épuisé par les dépenses d'une longue guerre et par

¹ Cette somme monte à peu près à celle de six millions cent quatre-vingt mille livres. — Deux mille deux cents talents euboïques valent 8,300,000 fr. E. B.

² Polyb., lib. 3, pag. 182.

³ An. M. 3763 ; Carth. 605 ; Rom. 507 ; av. J. C. 241.

⁴ Polyb., lib. 1, pag. 65-89.

⁵ La même année que finit la première guerre punique.

⁶ Polyb., lib. 1, pag. 66.

la somme de près de trois millions qu'il avait fallu payer comptant aux Romains en signant le traité de paix, on ne se pressa pas de payer les troupes à mesure qu'elles arrivaient ; mais on crut devoir attendre les autres, dans l'espérance d'obtenir d'elles, lorsqu'elles seraient toutes ensemble, une remise d'une partie de la paye qui leur était due : et ce fut là une première faute.

On voit ici le génie d'un état composé de négociants, qui connaissent tout le prix de l'argent, mais qui connaissent peu le mérite des services de gens de guerre, qui marchandent le sang des troupes comme tout le reste, et qui vont toujours au bon marché. Dans une telle république, le besoin passé, nulle reconnaissance pour les secours qu'on a reçus.

Ces soldats, qui entrèrent la plupart dans Carthage, étant accoutumés à une grande licence, causèrent beaucoup de désordre dans la ville : de sorte que, pour y remédier, on proposa à leurs chefs de les conduire tous dans une petite ville voisine nommée Sicca, en leur fournissant de quoi y subsister, jusqu'à ce que, le reste de leurs compagnons étant arrivé, on payât toutes les troupes, et qu'on les renvoyât : seconde faute.

Une troisième fut de ne pas vouloir leur permettre de laisser à Carthage leurs bagages, leurs femmes et leurs enfants, comme ils le demandaient, et qui auraient été de leur part comme autant d'otages, mais de les forcer malgré eux de les emmener à Sicca.

Quand ils y furent tous assemblés, comme ils avaient beaucoup de loisir, ils commencèrent à compter les payes qu'on leur devait, les faisant monter beaucoup plus haut qu'elles ne devaient aller. Ils y ajoutaient aussi les promesses magnifiques qu'on leur avait faites en différentes occasions, quand on les exhortait à faire leur devoir ; et ils prétendaient les faire entrer en ligne de compte. Hannon, qui était alors gouverneur de l'Afrique, et qu'on leur avait envoyé, leur proposa, vu le mauvais état de la république et l'épuisement où elle se trouvait, de faire quelque remise sur ce qui leur était dû, et de se contenter qu'on leur en payât seulement une partie. Il est aisé de juger comment cette proposition fut reçue. Ce ne furent que plaintes, que murmures, que

cris insolents et séditieux. Ces troupes étaient composées de différentes nations, qui ne s'entendaient point les unes les autres, et à qui il n'était pas possible de faire entendre raison quand une fois elles étaient mutinées. Il y avait des Espagnols, des Gaulois, des Liguriens, des habitants des Iles Baléares, des Grecs, la plupart transfuges ou esclaves, et surtout un fort grand nombre d'Africains. Transportés de colère, ils partent sur-le-champ, marchent vers Carthage, au nombre de plus de vingt mille, et vont camper à Tunis, qui n'était pas fort loin de la ville.

Les Carthaginois reconnurent alors, mais trop tard, la faute qu'ils avaient faite. Il n'y eut point de bassesse où ils ne descendissent pour tâcher d'adoucir ces furieux, et point de perfidie que ceux-ci n'eussent employée pour tirer d'eux de l'argent. Quand on leur avait accordé un point, ils faisaient une nouvelle chicane et une nouvelle demande. La paye était-elle réglée, quoiqu'on l'eût portée au delà des conventions, il fallait encore les dédommager des pertes qu'ils disaient avoir faites, soit par la mort de leurs chevaux, soit par le prix excessif du blé, qui leur avait coûté fort cher en certains temps, et leur donner les récompenses qu'on leur avait promises. Comme rien ne finissait, les Carthaginois les engagèrent avec assez de peine à s'en rapporter à l'avis de quelqu'un des généraux qui avaient commandé en Sicile. Ils choisirent Giscon, qui leur était fort agréable, et dont ils avaient toujours été contents. Il leur parla d'une manière douce et insinuante, les fit souvenir du long temps qu'ils avaient servi sous les Carthaginois, des sommes considérables qu'ils en avaient reçues, et leur accorda presque toutes leurs demandes.

On était près de conclure le traité, lorsque deux séditieux remplirent de tumulte tout le camp. L'un était Spendius, de Capoue, qui avait été esclave à Rome, et était passé chez les ennemis. Il était d'une grande taille, et d'une hardiesse encore plus grande. La crainte qu'il avait de retomber entre les mains de son maître, qui n'aurait pas manqué de le faire pendre, comme c'était la coutume, le porta à rompre l'accord. Il était soutenu d'un second, nommé Mathos, qui avait beaucoup contribué d'abord à faire soulever les troupes. Ils repré-

senlèrent aux Africains que, dès que leurs compagnons seraient retournés chez eux, se trouvant seuls dans leur pays, ils deviendraient les victimes de la colère des Carthaginois, qui se vengeraient sur eux de la révolte commune. Il n'en fallut pas davantage pour les faire entrer en fureur : ils choisirent pour chefs Spendius et Mathos. Quiconque entreprenait de leur faire des remontrances était mis à mort. Ils coururent à la tente de Gisco, pillèrent l'argent destiné pour le paiement des troupes, l'entraînèrent lui-même en prison avec tous ceux de sa suite, après les avoir traités avec la dernière indignité. Toutes les villes d'Afrique, à qui ils avaient envoyé des députés pour les exhorter à se mettre en liberté, se rangèrent de leur parti, excepté deux seulement, Utique et Hippacra, dont sur-le-champ ils formèrent le siège.

Jamais Carthage ne s'était vue dans un si grand danger. Les Carthaginois tiraient leur subsistance chacun en particulier du revenu de leurs terres, et les dépenses publiques des tributs que payait l'Afrique. Or tout cela leur manquait en même temps, et se tournait même contre eux. Ils se trouvaient sans armes, sans troupes ni de terre ni de mer, sans aucun des préparatifs nécessaires, soit pour soutenir un siège, soit pour équiper une flotte, et, ce qui mettait le comble à leur malheur, sans aucune espérance de secours étrangers de la part de leurs amis ou de leurs alliés.

Ils pouvaient en un certain sens s'imputer à eux-mêmes l'abandonnement où ils se voyaient réduits. Pendant la guerre précédente, ils avaient traité avec une extrême dureté les peuples d'Afrique, exigeant d'eux des tributs excessifs, ne faisant aucun quartier aux plus pauvres et aux plus misérables, témoignant beaucoup d'estime, non pour ceux des gouverneurs qui traitaient avec le plus de douceur les peuples, mais pour ceux qui en tiraient de plus grosses sommes ; et tel avait été Hannon. Aussi ne fallut-il pas beaucoup d'efforts pour porter les Africains à la révolte. Au premier signal elle éclata, et en un moment devint générale. Les femmes, qui souvent avaient eu la douleur de voir emmener en prison leurs maris et leurs pères faute de paiement, étaient les plus animées, et elles se dépouillèrent avec

joie de tous leurs ornements pour fournir aux frais de la guerre ; de sorte que les chefs de la sédition, après avoir payé aux soldats tout ce qu'ils leur avaient promis, se trouvèrent encore dans l'abondance : grand exemple, dit Polybe, de la manière dont il faut traiter les peuples, en ne songeant pas seulement au présent, mais en prévoyant l'avenir.

Dans quelque détresse que fussent alors les Carthaginois, ils ne perdirent pas courage, et firent des efforts extraordinaires. Le commandement de l'armée fut donné à Hannon.

On leva des troupes de terre et de mer, de pied et de cheval ; on fit prendre les armes à tous les citoyens capables de les porter ; on fit venir de tous côtés des mercenaires ; on équipa tout ce qui restait de vaisseaux à la république.

Les séditeux, de leur côté, ne montraient pas moins d'ardeur. Nous avons déjà dit qu'ils avaient formé le siège des deux seules places qui avaient refusé de se joindre à eux. Leur armée s'était grossie jusqu'au nombre de soixante-dix mille hommes. Après en avoir fait des détachements pour ces deux sièges, ils établirent leur camp à Tunis ; et ainsi ils tenaient Carthage en quelque sorte bloquée, y jetaient la terreur, approchant fréquemment de ses murs, soit le jour, soit la nuit.

Hannon s'était avancé au secours d'Utique, et y avait remporté un avantage considérable, qui aurait pu être décisif, s'il en avait su profiter ; mais, étant entré dans la ville, et ne songeant qu'à s'y divertir, les mercenaires, qui s'étaient retirés sur une hauteur voisine couverte de bois, ayant appris ce quise passait, survinrent tout d'un coup, trouvèrent les soldats débordés de côté et d'autre, prirent et pillèrent le camp, et profitèrent de tout ce qu'on avait apporté de Carthage pour le secours des assiégés. Ce ne fut pas la seule faute qu'il commit : et, dans de telles conjonctures, les fautes sont bien plus funestes. On mit donc à sa place Amilcar, surnommé *Barca*. Il répondit à l'idée qu'on avait conçue de lui, et commença par faire lever aux séditeux le siège d'Utique ; puis il s'avança contre l'armée qui était près de Carthage, en défit une partie, et s'empara de presque tous les postes avantageux qu'elle occupait. Ces heureux succès ranimèrent le courage des Carthaginois.

L'arrivée d'un jeune seigneur numide, nommé Naravase qui, par estime pour la personne et le mérite de Barca, vint se joindre à lui avec deux mille Numides, lui fut d'un grand secours. Encouragé par ce renfort, il attaqua les séditeux, qui le tenaient resserré dans un vallon, en tua dix mille, et en fit quatre mille prisonniers. Le jeune Numide se distingua fort dans ce combat. Barca reçut dans ses troupes ceux des prisonniers qui voulurent s'y enroler, et laissa aux autres la liberté d'aller où ils voudraient, à condition qu'ils ne porteraient jamais les armes contre les Carthaginois, faute de quoi, s'ils étaient jamais pris, ils seraient punis du dernier supplice. Cette conduite fait voir la sagesse de ce général : il jugea que cet expédient était plus utile qu'une sévérité outrée. En effet, lorsqu'il s'agit d'une multitude mutinée, dont la plupart ont été entraînés par les plus échauffés, ou arrêtés par la crainte des plus furieux, la clémence réussit presque toujours.

Spendius, le chef des révoltés, craignit que cette douceur affectée de Barca ne lui fit perdre beaucoup de ses gens ; il crut donc devoir, par quelque coup éclatant, leur ôter toute pensée et toute espérance de rentrer en grâce avec l'ennemi. Dans cette vue, après leur avoir lu des lettres supposées, où on lui donnait avis d'une trahison secrète concertée entre quelques-uns de leurs camarades et Giscon, pour le sauver de la prison où il était retenu depuis assez de temps, il leur fit prendre la barbare résolution de le massacrer lui et tous les autres prisonniers ; et quiconque osait proposer seulement un parti plus doux était sur-le-champ immolé à leur fureur. On tire donc de la prison ce chef infortuné, avec sept cents prisonniers qui y étaient enfermés avec lui, et on les fait venir à la tête du camp. Giscon est exécuté le premier, et tous les autres de suite. On leur coupe les mains, on leur brise les cuisses, on les enfouit tout vivants dans une fosse. Les Carthaginois envoyèrent demander leurs corps pour leur rendre les derniers devoirs : ou les leur refusa, et ou leur déclara que, si désormais on envoyait encore quelque héraut ou quelque député, il souffrirait le même supplice. En effet, sur-le-champ il fut arrêté, par un consentement général, que

tout Carthaginois qui tomberait entre leurs mains serait traité de la sorte ; et, pour les alliés, qu'ils seraient renvoyés après qu'on leur aurait coupé les mains : et cela fut ponctuellement exécuté dans la suite.

Dans le temps que les Carthaginois commençaient, ce semble, à respirer, plusieurs accidents fâcheux les replongèrent dans un nouveau danger. La division se mit parmi leurs chefs ; une tempête fit périr les vivres qu'on leur apportait par mer, et dont ils avaient un extrême besoin. Mais ce qui leur fut le plus sensible, fut la défection subite des deux seules villes qui leur étaient demeurées fidèles, et qui, dans tous les temps, avaient eu un attachement inviolable à la république : c'étaient Utique et Hippacra. Ces villes tout d'un coup, sans aucune raison, sans même aucun prétexte, passèrent du côté des révoltés, et, transportées comme eux de fureur et de rage, commencèrent par égorger le commandant et la garnison qui étaient venus à leur secours, et portèrent l'inhumanité jusqu'à refuser leurs corps morts aux Carthaginois qui les redemandaient.

Les séditeux, animés par ces heureux succès, allèrent mettre le siège devant Carthage ; mais ils furent bientôt obligés de le lever : ils ne laissèrent pas de continuer la guerre. Ayant ramassé toutes leurs troupes et celles de leurs alliés, au nombre de plus de cinquante mille hommes ; ils côtoyaient l'armée d'Amilcar, observant de se tenir toujours sur les hauteurs et d'éviter les plaines, où l'ennemi avoit trop d'avantage à cause de sa cavalerie et des éléphants. Amilcar, plus habile qu'eux dans le métier de la guerre, ne leur donnait aucune prise sur lui, profitait de toutes leurs fautes, leur enlevait souvent des quartiers, pour peu que leurs gens s'écartassent, et les harcelait en mille manières ; et tous ceux qui tombaient entre ses mains étaient exposés aux bêtes. Enfin il les surprit lorsqu'ils s'y attendaient le moins, et les enferma dans un poste d'où il leur fut impossible de se retirer. N'osant hasarder le combat, et ne pouvant pas prendre la fuite, ils se mirent à fortifier leur camp, et à l'environner de fossés et de retranchements. Mais un ennemi intérieur et bien plus formidable les pressait vivement : c'était la faim, qui fut telle,

qu'ils en vinrent à se manger les uns les autres; la divine providence, dit Polybe, vengeant ainsi la barbare inhumanité dont ils avaient usé à l'égard des autres. Aucune ressource ne leur restait. Ils savaient à quels supplices ils étaient destinés, s'ils tombaient vifs entre les mains de l'ennemi. Après les cruautés qu'ils avaient commises, il ne leur venait pas même dans l'esprit de parler de paix et d'accommodement. Ils avaient envoyé vers leurs troupes qui étaient restées à Tunis, pour demander du secours, mais inutilement. La famine cependant augmentait tous les jours : ils avaient commencé par manger les prisonniers, puis les esclaves; enfin, il ne leur restait plus que leurs concitoyens. Alors les chefs, ne pouvant plus soutenir les plaintes et les cris de la multitude, qui menaçait de les égorger, s'ils ne se rendaient, allèrent eux-mêmes trouver Annibal, dont ils avaient obtenu un sauf-conduit.

Les conditions du traité furent que les Carthaginois prendraient à leur choix dix personnes parmi les révoltés, pour les traiter comme il leur plairait, et que les autres seraient renvoyés chacun avec un seul habit. Quand le traité fut signé, ces chefs eux-mêmes furent arrêtés, et demeurèrent entre les mains des Carthaginois, qui montrèrent clairement dans cette occasion qu'ils ne se piquaient pas beaucoup de bonne foi. Les révoltés, ayant appris qu'on avait arrêté leurs chefs, ne sachant rien de la convention qu'on avait faite, et soupçonnant qu'on les avait trahis, prirent les armes : mais Amilcar les ayant enveloppés de toutes parts, et ayant fait avancer contre eux les éléphants, ils furent tous écrasés ou égorgés au nombre de plus de quarante mille.

L'effet de cette victoire fut la réduction de presque toutes les villes d'Afrique, qui rentrèrent aussitôt dans leur devoir. Amilcar, sans perdre de temps, marcha contre Tunis, qui, depuis le commencement de la guerre, avait servi de retraite aux révoltés, et avait été leur place d'armes. Il l'environna d'un côté, pendant qu'Annibal, qui commandait avec lui, l'assiégeait de l'autre : puis, s'approchant des murs, et faisant élever des potences, il y attacha et y fit mourir Spendius, chef des révoltés, et ceux qu'on avait arrêtés avec lui. Mathos, l'autre chef, qui commandait dans la

place, vit par là ce qui lui était préparé, et il en devint encore plus attentif à se bien défendre. S'apercevant qu'Annibal, comme sûr de la victoire, agissait en tout fort négligemment, il fit une sortie, attaqua ses retranchements, tua un grand nombre de Carthaginois, en fit plusieurs prisonniers, et entre autres Annibal leur chef, et se rend maître de tout le bagage : puis, détachant de la potence Spendius, il fait mettre à sa place Annibal, après lui avoir fait souffrir des tourments inouïs, et immole autour du corps de l'autre trente des plus considérables citoyens de Carthage, comme autant de victimes de sa vengeance. Il semble qu'entre les deux partis il y avait une espèce de défi à qui ferait paraître plus de cruauté.

Barca, qui pour lors était éloigné de son camp, n'avait appris que fort tard le danger de son collègue ; et d'ailleurs il était hors d'état de courir promptement à son secours, parce que le chemin qui séparait les deux camps était impraticable. Ce fâcheux accident causa une grande consternation dans Carthage. On a pu remarquer, dans tout le cours de cette guerre, une alternative continue de prospérités et d'adversités, de confiance et d'alarme, de joie et de douleur : tant les événements, de part et d'autre, ont été variés et peu constants.

On crut dans Carthage devoir faire un dernier effort ; on arma tout ce qui restait de jeunesse capable de servir. On envoya Hannon pour collègue à Amilcar, et on députa en même temps trente sénateurs pour conjurer, au nom de la république, ces deux chefs, qui jusque-là avaient été brouillés ensemble, d'oublier les querelles passées, et de sacrifier leurs ressentiments au bien de l'état. Ils le firent sur-le-champ, s'embrassèrent mutuellement, et se réconcilièrent sincèrement et de bonne foi.

Depuis ce temps-là tout réussit du côté des Carthaginois ; et Mathos, qui, dans toutes les entreprises qu'il avait tentées, avait toujours eu du dessous, crut enfin devoir hasarder une bataille : c'est ce qu'on souhaitait le plus. De part et d'autre chacun exhorta ses troupes comme pour une action qui allait décider pour toujours de leur sort : on en vint aux mains. La victoire ne fut pas longtemps disputée ; les révoltés cédèrent bientôt. Presque tous les

Africains furent tués : le reste se rendit. Mathos fut pris en vie et conduit à Carthage. Toute l'Afrique aussitôt reentra dans l'obéissance, excepté les deux villes perfides qui s'étaient révoltées en dernier lieu ; mais elles furent bientôt obligées de se rendre à discrétion.

Alors l'armée victorieuse revint à Carthage, et y fut reçue avec les cris de joie et les applaudissements de toute la ville. Mathos et les siens, après avoir servi d'ornement au triomphe, furent menés au supplice, et terminèrent, par une mort également honteuse et douloureuse, une vie souillée par les trahisons les plus noires et par les cruautés les plus barbares. Ainsi finit la guerre contre les mercenaires, après avoir duré trois ans et quatre mois. Elle fournit, dit Polybe, une grande instruction à tous les peuples, et leur apprend à ne pas employer dans les armées un plus grand nombre d'étrangers que de citoyens, et à ne pas se reposer de la défense de l'état sur des troupes qui n'y sont attachées ni par l'affection ni par l'intérêt.

J'ai différé exprès jusqu'ici à parler de ce qui se passa en Sardaigne dans le même temps, et qui fut comme une dépendance et une suite de la guerre que les Carthaginois soutinrent en Afrique contre les mercenaires. On y vit les mêmes secousses de révolte et les mêmes excès de cruauté, comme si un vent de discorde et de fureur eût soufflé d'Afrique en Sardaigne.

Dès qu'on y apprit ce qu'avaient fait Spendius et Mathos, les mercenaires, qui étaient dans cette île, secoururent, à leur exemple, le jong de l'obéissance. Ils commencèrent par égorger Bostar, leur commandant, et tout ce qu'il y avait de Carthaginois avec lui. On avait envoyé à sa place un autre général : toutes les troupes qu'il avait amenées se rangèrent du côté des séditions, le mirent lui-même en émoi ; et dans toute l'étendue de l'île on fit main basse sur les Carthaginois, en leur faisant souffrir des tourments inouïs. Ayant attaqué toutes les places l'une après l'autre, ils se rendirent en peu de temps maîtres de tout le pays : mais, la division s'étant mise entre eux et les habitants de l'île, les mercenaires en furent entièrement chassés, et se réfugièrent en Italie. C'est ainsi que les Carthaginois perdirent la Sardaigne, île d'une grande importance par son étendue,

par sa fertilité et par le grand nombre de ses habitants.

Les Romains, depuis leur traité avec les Carthaginois, s'étaient toujours conduits à leur égard avec beaucoup de justice et de modération. Une querelle passagère au sujet de quelques marchands romains qu'on avait arrêtés à Carthage, parce qu'ils portaient des vivres aux ennemis, les avait brouillés ; mais les Carthaginois, à la première demande, leur ayant renvoyé leurs citoyens, les Romains, qui se piquaient en tout de générosité et de justice, leur avaient rendu leur première amitié, les avaient servis en tout ce qui dépendait d'eux, avaient défendu à leurs marchands de porter des vivres ailleurs que chez les Carthaginois, et avaient même refusé pour lors de prêter l'oreille aux propositions que leur faisaient les révoltés de Sardaigne, qui les invitaient à venir s'emparer de l'île.

Mais dans la suite ils ne furent pas si délicats ; et il serait difficile d'appliquer ici le témoignage avantageux que César rend à leur bonne foi dans Salluste : « Quoique dans toutes les guerres d'Afrique, dit-il, les Carthaginois eussent fait quantité d'actions de mauvaise foi pendant la paix et pendant la trêve, les Romains n'en usèrent jamais de la sorte à leur égard, plus attentifs à ce qu'exigeait d'eux leur gloire qu'à ce que la justice leur permettait contre leurs ennemis. »

Les mercenaires¹, qui s'étaient retirés, comme nous l'avons dit, en Italie, déterminèrent enfin les Romains à passer dans la Sardaigne pour s'en rendre maîtres. Les Carthaginois l'apprirent avec douleur, prétendant que la Sardaigne leur appartenait à bien plus juste titre qu'aux Romains. Ils se mirent donc en état de tirer une prompte et juste vengeance de ceux qui avaient fait soulever l'île contre eux ; mais les Romains, sous prétexte que ces préparatifs se faisaient contre eux, et non contre les peuples de Sardaigne, leur déclarèrent la guerre. Les Carthaginois, épuisés

¹ « Bellis punicis omnibus, quom scripē Carthaginienses et in pace et per inducias multa nefanda factiora fecerunt, nunquam ipsi per occasionem talia fecere : magis quod se dignum foret, quam quod in illos jure fieri posset, querrebant. » (Sallust. in bello Catilin.)

² An. M. 3767 ; Carth. 609 ; Rom. 511 ; J. C. 237.

en toutes manières, et qui, à peine, commentaient à respirer, n'étaient point en état de la soutenir. Il fallut donc s'accommoder au temps et céder au plus fort. On fit un nouveau traité, par lequel ils abandonnaient la Sardaigne aux Romains, et s'obligeaient à leur payer de nouveau douze cents talents¹, pour se rédimmer de la guerre qu'on voulait leur faire; et c'est cette injustice de la part des Romains qui fut la véritable cause de la seconde guerre punique, comme nous le dirons dans la suite.

SECONDE GUERRE PUNIQUE.

La seconde guerre punique que j'entreprends de traiter est une des plus mémorables dont il soit parlé dans l'histoire², et des plus dignes de l'attention d'un lecteur curieux, soit par la hardiesse des entreprises, et par la sagesse des mesures dans l'exécution; soit par l'opiniâtreté des efforts des deux peuples rivaux, et par la promptitude des ressources dans leurs plus grands revers; soit par la variété des événements inopinés, et par l'incertitude de l'issue d'une longue et cruelle guerre; soit enfin par la réunion des plus beaux modèles en tout genre de mérite, et des leçons les plus instructives que puisse donner l'histoire, tant pour la guerre que pour la politique et l'art de gouverner. Jamais villes ou nations plus puissantes, ou du moins plus belliqueuses, ne combattirent ensemble; et jamais celles dont il s'agit ici ne s'étaient vues dans un plus haut degré de puissance et de gloire. Rome et Carthage étaient alors, sans contredit, les deux premières villes du monde. Ayant déjà mesuré leurs forces dans la première guerre punique, et fait essai de leur habileté dans l'art de combattre, elles se connaissaient parfaitement de part et d'autre. Dans cette seconde guerre, le sort des armes fut tellement balancé, et les succès si mêlés de vicissitudes et de variétés, que le parti qui triompha fut celui qui s'était trouvé le plus près du danger de périr. Quelque grandes que fussent les forces des deux peuples, on peut presque dire que leur haine mutuelle l'était encore plus : les Romains, d'un côté, ne

pouvant voir sans indignation que les vaincus osassent les attaquer; et les Carthaginois, de l'autre, étant irrités à l'excès de la manière également dure et avare dont ils prétendaient que le vainqueur en avait usé à leur égard.

Le plan que je me suis proposé ne me permet pas d'entrer dans un détail exact de cette guerre, qui eut pour théâtre l'Italie, la Sicile, l'Espagne, l'Afrique, et qui a plus de rapport encore à l'histoire romaine qu'à celle que je traite ici. Je m'arrêterai donc principalement à ce qui regarde les Carthaginois, et je m'appliquerai surtout à faire connaître, autant qu'il me sera possible, le génie et le caractère d'Annibal, le plus grand homme de guerre qui ait peut-être jamais été chez les anciens.

Causes éloignées et prochaines de la seconde guerre punique.

Avant que de parler de la déclaration de la guerre entre les Romains et les Carthaginois, je crois devoir en exposer les véritables causes, et marquer comment cette rupture entre les deux peuples se prépara de loin.

Ce serait se tromper grossièrement, dit Polybe³, que de regarder la prise de Sagonte par Annibal comme la véritable cause de la seconde guerre punique. Le regret qu'eurent les Carthaginois d'avoir cédé trop facilement la Sicile par le traité qui termina la première guerre punique; l'injustice et la violence des Romains, qui profitèrent des troubles excités dans l'Afrique pour enlever encore la Sardaigne aux Carthaginois, et pour leur imposer un nouveau tribut; les heureux succès et les conquêtes de ces derniers dans l'Espagne : voilà quelles furent les véritables causes de la rupture du traité⁴, comme Tite-Live, suivant en cela le plan de Polybe, l'insinue en peu de mois dès le commencement de son histoire de la seconde guerre punique.

En effet, Amilcar, surnommé *Barca*, souffrait avec peine le dernier traité que le mal-

¹ Lib. 3, pag. 162-168.

² Douze cent mille écus. — Douze cents talents carthaginois valent 4 500 000 fr. E. B.

³ Liv. lib. 21, n. 1.

⁴ « Angebant ingentis spiritus virum Sicilia Sardinia-
que amissa : nam et Siciliam nimis ceteri desperatione
« rerum concessam; et Sardiniam inter motum African
« fraude Romanorum, stipendio etiam superimposito, in-
« terceptum. » (Liv. lib. 21, n. 1.)

heur des temps avait obligé les Carthaginois d'accepter, et il songea à prendre de loin de justes mesures pour se mettre en état de le rompre à la première occasion favorable.

Dès que les troubles d'Afrique furent apaisés¹, il fut chargé d'une expédition contre les Numides; et, après y avoir donné de nouvelles preuves de son habileté et de son courage, il mérita qu'on lui confiât le commandement de l'armée qui devait agir en Espagne. Annibal, son fils, qui n'avait alors que neuf ans, demanda avec empressement de l'y suivre, et employa pour cela les caresses ordinaires à cet âge, langage puissant sur l'esprit d'un père qui aimait tendrement son fils. Amilcar ne put donc lui refuser cette grâce²; et, après lui avoir fait prêter serment sur les autels qu'il se déclarerait l'ennemi des Romains dès qu'il le pourrait, il l'emmena avec lui.

Amilcar avait toutes les qualités d'un grand général, joignant des manières douces et insinuantes à un courage invincible et à une prudence consommée. Il soumit en peu de temps la plupart des peuples d'Espagne, soit par la force des armes, soit par les charmes de sa douceur; et, après y avoir commandé pendant neuf ans, il fit une fin digne de lui, en mourant glorieusement dans une bataille pour le service de sa patrie.

Les Carthaginois³ nommèrent à sa place Asdrubal, son gendre. Celui-ci, pour s'assurer du pays, bâtit une ville, que l'avantage de sa situation, la commodité de ses ports, ses fortifications, l'abondance de ses richesses procurée par la facilité du commerce, rendirent une des plus considérables villes du monde: il l'appela Carthage-la-Neuve, et nous l'appelons aujourd'hui Carthagène.

A toutes les démarches de ces deux grands généraux, il était aisé de voir qu'ils avaient en tête un grand dessein qu'ils ne perdaient point de vue, et pour l'exécution duquel ils préparaient tout de loin. Les Romains s'en aperçurent bien, et ils se reprochèrent à eux-mêmes la lenteur et l'engourdissement qui les avaient tenus comme endormis pendant que l'ennemi faisait en Espagne de rapides pro-

grès, qui pourraient un jour toutruer contre eux. L'attaquer de force, et lui arracher ses conquêtes, aurait bien été de leur goût; mais la crainte d'un autre ennemi non moins formidable, qu'ils appréhendaient de voir au premier jour à leurs portes (c'étaient les Gaulois), ne leur permettait pas d'écarter. Ils employèrent donc la voie des négociations, et conclurent un traité avec Asdrubal, dans lequel, sans s'expliquer sur le reste de l'Espagne, on se contentait de marquer que les Carthaginois ne pourraient point s'avancer au delà de l'Ebre.

Asdrubal cependant poussait toujours ses conquêtes⁴, mais en se tenant dans les bornes dont on était convenu; et, s'attachant à gagner les principaux du pays par ses manières honnêtes et engageantes, il avançait encore plus les affaires de Carthage par la voie de la persuasion que par celle de la force ouverte. Mais malheureusement, après avoir gouverné l'Espagne pendant huit ans, il fut tué en trahison par un Gaulois, qui se vengea ainsi de quelque mécontentement particulier qu'il en avait reçu.

Trois ans avant sa mort, il avait écrit à Carthage pour demander qu'on lui envoyât Annibal⁵, qui était alors âgé de vingt-deux ans. La chose souffrit quelque difficulté. Le sénat était partagé par deux puissantes factions, qui, dès le temps d'Amilcar, avaient déjà commencé à suivre des vues opposées dans la conduite des affaires de l'état. L'une avait pour chef Hannon, à qui sa naissance, son mérite et son zèle pour le bien de l'état, donnaient une grande autorité dans les délibérations publiques; et elle était d'avis en toute occasion de préférer une paix sûre, et qui conservait toutes les conquêtes d'Espagne, aux événements incertains d'une guerre onéreuse, qu'elle prévoyait devoir un jour se terminer par la ruine de la patrie. L'autre faction, qu'on appelait la faction *Barcine*, parce qu'elle soutenait les intérêts de Barra et de ceux de sa famille, avait ajouté à l'ancien crédit qu'elle avait dans la ville la réputation que les exploits signalés d'Amilcar et d'Asdrubal lui avaient donnée, et elle était ouvertement dé-

¹ Polyb. lib. 2, pag. 90.

² Id. lib. 3, pag. 167. — Liv. lib. 21, n. 1.

³ Polyb. lib. 2, pag. 101. — An. M. 3776, Rom. 523.

⁴ Polyb. lib. 2, pag. 123. — Liv. lib. 21, n. 2.

⁵ Liv. lib. 21, n. 3 et 4. — An. M. 3783, Rom. 530.

clarée pour la guerre. Quand il s'agit donc de délibérer dans le sénat sur la demande d'Asdrubal, Hannon représenta qu'il était dangereux d'envoyer de si bonne heure à l'armée un jeune homme qui avait déjà toute la fierté et le caractère impérieux de son père, et qui, par cette raison, avait un besoin particulier d'être retenu longtemps sous les yeux des magistrats et sous le pouvoir des lois, pour apprendre à obéir, et à ne pas se croire supérieur à tous les autres. Il finit en disant qu'il craignait que cette étincelle, qui commençait à s'allumer, n'excitât un jour un grand incendie. Ses remontrances furent vaines; la faction Barcine l'emporta, et Annibal partit pour l'Espagne.

Dès qu'il y fut arrivé, il attira sur lui les regards de toute l'armée, et l'on crut voir revivre en lui Amilcar son père. C'était le même feu dans les yeux, la même vigueur martiale dans l'air du visage, les mêmes traits et les mêmes manières; mais ses qualités personnelles le firent encore plus estimer. Il ne lui manquait presque rien de ce qui forme les grands hommes: patience invincible dans le travail, sobriété étonnante dans le vivre, courage intrépide dans les plus grands dangers, présence d'esprit admirable dans le feu même de l'action, et, ce qui est surprenant, un génie souple, également propre à obéir et à commander; en sorte qu'on ne pouvait dire de qui il était plus aimé, des troupes ou du général: il servit trois campagnes sous Asdrubal.

Quand celui-ci fut mort¹, les suffrages de l'armée et ceux du peuple se réunirent pour mettre Annibal à sa place. Je ne sais même si pour lors, ou environ dans ce temps, la république, pour lui donner plus de crédit et d'autorité, ne le nomma pas suffète, qui était la première dignité de l'état, et que l'on consacrait quelquefois aux généraux. C'est Cornélius Népos² qui nous apprend cette particularité, lorsque, parlant de la préturo qui fut donnée au même Annibal après son retour à Carthage, et la conclusion de paix, il dit que ce fut vingt-deux ans depuis qu'il avait été nommé roi: « *Hic, ut rediit, prætor factus*

est, postquam rex fuerat anno secundo et vigesimo. »

Dès le moment qu'il eut été nommé général, comme si l'Italie lui fût échue en partage, et qu'il fût déjà chargé de porter la guerre contre Rome, il tourna secrètement toutes ses vues de ce côté-là, et ne perdit point de temps, pour n'être point prévenu par la mort comme l'avaient été son père et son beau-frère. Il prit en Espagne plusieurs villes de force, et subjugué plusieurs peuples; et, quoique l'armée ennemie, composée de plus de cent mille hommes, passât de beaucoup la sienne, il sut choisir si bien son temps et ses postes, qu'il la défit et la mit en déroute. Après cette victoire, rien ne lui résista. Cependant il ne toucha point encore à Sagonte³, évitant avec soin de donner aux Romains aucune occasion de lui déclarer la guerre, avant qu'il eût pris toutes les mesures qu'il jugeait nécessaires pour une si grande entreprise: et en cela il suivait le conseil que lui avait donné son père. Il s'appliqua surtout⁴ à gagner le cœur des citoyens et des alliés, et à s'attirer leur confiance en leur faisant part avec largesse du butin qu'il prenait sur l'ennemi, en leur payant exactement tout ce qui leur était dû de leur solde pour le passé; précaution sage, et qui ne manque jamais de produire son effet dans le temps.

Les Sagontins⁵, de leur côté, sentant bien le danger dont ils étaient menacés, firent savoir aux Romains combien Annibal avançait ses conquêtes. Ceux-ci nommèrent des députés pour aller s'informer par eux-mêmes, sur les lieux, de l'état présent des affaires, avec ordre de porter leurs plaintes à Annibal, en cas qu'ils le jugeassent à propos, et, supposé qu'il ne leur donnât point satisfaction, d'aller à Carthage pour le même sujet.

Cependant Annibal forma le siège de Sagonte, prévoyant de grands avantages dans la prise de cette ville. Il comptait que par là il

¹ Cette ville était située en deçà de l'Èbre, par rapport aux Carthaginois, assez près de l'embouchure de cette rivière, dans le pays où il était permis aux Carthaginois de porter leurs armes; mais Sagonte, comme alliée des Romains, était, en vertu de ce titre, exceptée par le traité.

² « *Ibi largè partiendo prædonum, stipendia præterita cum a fide resolvendo, cunctos civium sociorumque animos in se firmavit* » (Liv. lib. 21, n. 5.)

³ Polyb. lib. 3, p. 170-173.

⁴ Polyb. lib. 3, pag. 168-169. — Liv. lib. 21, n. 3-5. — An. M. 3781; Carth. 626; Rom. 528.

⁵ In viii Annib. cap. 7.

ôterait toute espérance aux Romains de faire la guerre dans l'Espagne ; que cette nouvelle conquête assurerait toutes celles qu'il y avait déjà faites ; que , no laissant point d'ennemis derrière lui , sa marche en serait plus sûre et plus tranquille ; qu'il amasserait là de l'argent pour l'exécution de ses desseins ; que le butin que les soldats en remporteraient les rendrait plus vifs et plus ardents à le suivre ; qu'enfin , avec les dépouilles qu'il enverrait à Carthage , il se gagnerait la bienveillance des citoyens. Animé par ces grands motifs , il n'épargnait rien pour presser le siège ; il donnait lui-même l'exemple aux troupes , se trouvant à tous les travaux , et s'exposait aux plus grands dangers.

On apprit bientôt à Rome que Sagonte était assiégée. Au lieu de voler à son secours , on perdit encore le temps en vaines délibérations , et en députations qui ne le furent pas moins. Annibal fit savoir à ceux qui le venaient trouver de la part des Romains , qu'il n'avait pas le temps de les entendre. Les députés se rendirent donc à Carthage , où ils ne furent pas mieux reçus , la faction Barcine l'ayant emporté sur les plaintes des Romains et sur les remontrances d'Hannon.

Pendant tous ces voyages et toutes ces délibérations , le siège continuait avec beaucoup d'ardeur. Les Sagontins étaient réduits à la dernière extrémité , et manquaient de tout. On parla d'accommodement ; mais les conditions qu'on leur proposait leur parurent si dures , qu'ils ne purent se résoudre à les accepter. Avant que de rendre une dernière réponse , les principaux des sénateurs , ayant porté dans la place publique tout leur or et leur argent , et celui qui appartenait en commun à l'état , le jetèrent dans le feu qu'ils avaient fait allumer pour cet effet , et s'y précipitèrent eux-mêmes. Dans le même temps , une tour que les béliers frappaient depuis longtemps étant tombée tout à coup avec un bruit épouvantable , les Carthaginois entrèrent dans la ville par la brèche , s'en rendirent maîtres en peu de temps , et égorgèrent tous ceux qui étaient en âge de porter les armes. Malgré l'incendie , le butin fut fort grand. Annibal ne se réservait rien des richesses que lui procuraient ses victoires , mais les appliquait uniquement au suc-

cès de ses entreprises. Aussi Polybe remarque-t-il que la prise de Sagonte lui servit à réveiller l'ardeur du soldat par la vue du riche butin qu'il venait de faire , et par l'espérance de celui qu'il se promettait pour l'avenir ; et à achever de gagner les principaux de Carthage , par les présents qu'il leur fit des dépouilles.

Il est difficile d'exprimer quelle fut à Rome la douleur et la consternation¹ , quand on y apprit la triste nouvelle de la prise et du cruel sort de Sagonte. La compassion que l'on eut pour cette ville infortunée ; la honte d'avoir manqué à secourir de si fidèles alliés ; une juste indignation contre les Carthaginois , auteurs de tous ces maux ; de vives alarmes sur les conquêtes d'Annibal , que les Romains croyaient déjà voir à leurs portes ; tous ces sentiments causèrent un si grand trouble , qu'il ne fut pas possible , dans les premiers moments , de prendre aucune résolution , ni de faire autre chose que de s'affliger et de répandre des larmes sur la ruine d'une ville² qui avait été la malheureuse victime de son inviolable attachement pour les Romains , et de l'imprudente lenteur dont ceux-ci avaient usé à son égard. Quand les esprits furent un peu revenus à eux , on convoqua l'assemblée du peuple ; et la guerre contre les Carthaginois y fut résolue.

Déclaration de la guerre.

Pour ne manquer à aucune formalité³ , on envoya des députés à Carthage pour savoir si c'était par ordre de la république que Sagonte avait été assiégée , et , en ce cas , pour lui déclarer la guerre , ou pour demander qu'on leur livrât Annibal , s'il avait entrepris ce siège de son autorité. Comme ils virent que dans le sénat on ne répondait point précisément à leur demande , l'un d'eux , montrant un pan de sa robe qui était plié : *Je porte ici* , dit-il d'un ton fier , *la paix et la guerre ; c'est à vous de choisir l'une des deux*. Sur la réponse qu'on lui fit qu'il pouvait lui même choisir : *Je vous donne donc la guerre* , dit-il en déployant le

¹ Polyb. pag. 174-175. — Liv. lib. 21 , n. 16 et 17.

² « Sanctissime disciplinæ , quæ eodem socialem usque ad perniciem suam coluerunt. » (Liv. lib. 21 , n. 7.)

³ Polyb. pag. 187. — Liv. lib. 21 , n. 18-19.

pli de sa robe. Nous l'acceptons de bon cœur, et la ferons de même, répliquèrent les Carthaginois avec la même fierté : ainsi commença la seconde guerre punique.

Si l'on en impute la cause à la prise de Sagonte, tout le tort, dit Polybe¹, était du côté des Carthaginois, qui ne pouvaient, sous aucun prétexte raisonnable, assiéger une ville comprise certainement, comme alliée de Rome, dans le traité qui défendait aux deux peuples d'attaquer réciproquement leurs alliés. Mais, si l'on remonte plus haut, et qu'on aille jusqu'au temps où la Sardaigne fut enlevée par force aux Carthaginois, et où, sans aucune raison, on leur imposa un nouveau tribut, il faut avouer, remarque le même Polybe, que sur ces deux points la conduite des Romains est tout à fait inexcusable, comme fondée uniquement sur l'injustice et sur la violence; et que, si les Carthaginois, sans chercher de vains circuits et de frivoles prétextes, avaient demandé nettement satisfaction sur ces deux griefs, et, en cas de refus, déclaré la guerre à Rome, toute la raison et toute la justice auraient été de leur côté.

L'espace, entre la fin de la première guerre punique et le commencement de la seconde, fut de vingt-quatre ans.

Commencement de la seconde guerre punique.

Quand la guerre fut résolue et déclarée de part et d'autre², Annibal, qui pour lors était âgé de vingt-six ou vingt-sept ans, avant que de faire éclater son grand dessein, songea à pourvoir à la sûreté de l'Espagne et de l'Afrique; et, dans cette vue, il fit passer les troupes de l'une dans l'autre, en sorte que les Africains servaient en Espagne, et les Espagnols en Afrique. Il en usa ainsi, persuadé que ces soldats, éloignés chacun de leur patrie, seraient plus propres au service, et d'ailleurs lui demeureraient plus fidèlement attachés, se servant comme d'otages les uns aux autres. Les troupes qu'il laissa en Afrique montaient environ à quarante mille hommes, dont il y en avait douze cents de cavalerie; celles d'Espa-

gne à un peu plus de quinze mille, parmi lesquels il y avait deux mille cinq cent cinquante chevaux. Il laissa à son frère Asdrubal le commandement des troupes d'Espagne, avec une flotte de près de soixante vaisseaux pour garder les côtes, et lui donna de sages conseils sur la manière dont il devait se conduire, soit par rapport aux Espagnols, soit par rapport aux Romains, s'ils venaient l'attaquer.

Avant qu'Annibal partit pour son expédition, Tite-Live remarque qu'il alla à Cadix pour s'acquitter des vœux qu'il avait faits à Hercule, et qu'il lui en fit de nouveaux pour obtenir un heureux succès dans la guerre où il allait s'engager. Polybe³ nous donne en peu de mots une idée fort nette de l'espace des lieux que devait traverser Annibal pour arriver en Italie. On compte depuis Carthagène, d'où il partit, jusqu'à l'Èbre, deux mille deux cents stades (110 lieues); depuis l'Èbre jusqu'à Emporium, petite ville maritime qui sépare l'Espagne des Gaules, selon Strabon⁴, seize cents stades (80 lieues); depuis Emporium jusqu'au passage du Rhône, pareil espace de seize cents stades (80 lieues); depuis le passage du Rhône jusqu'aux Alpes, quatorze cents stades (70 lieues); depuis les Alpes jusque dans les plaines de l'Italie, douze cents stades (60 lieues); ainsi, depuis Carthagène jusqu'en Italie, l'espace est de huit mille stades, c'est-à-dire de quatre cents lieues.

Annibal⁵ avait longtemps auparavant pris de sages précautions pour connaître la nature et la situation des lieux par où il devait passer; pour pressentir la disposition des Gaulois à l'égard des Romains⁶; pour gagner, par des

¹ Lib. 3, pag. 192 et 193.

² Polybe dit 2 600 stades et non 2 200. Alors on aura en lieues de vingt-cinq au degré :

108 lieues pour	2 600 stades.	
67	—	1 000 —
67	—	1 000 —
58	—	1 400 —
50	—	1 200 —
350	—	8 400 — E. B

³ Lib. 3, pag. 199.

⁴ Polyb. lib. 3, pag. 188 et 189.

⁵ « Audierunt preoccupatos jam ab Annibale Gallorum animos esse; sed ne illi quidem ipsi satis mitem gentem fore, ni subindè enro, cujus avidissima gens est, principum animi concilietur. » (Lib. lib. 21, n. 20.)

¹ Polyb. lib. 3, pag. 184 et 185.

² Polyb. lib. 3, pag. 187. — Liv. lib. 21, n. 21 et 22. — M. An 3787; Carth. 629; Rom. 531; av. J.-C. 217.

présents, leurs chefs, qu'il savait être fort intéressés ; et pour s'assurer de l'affection et de la fidélité d'une partie des peuples. Il n'ignorait pas que le passage des Alpes lui coûterait beaucoup de peine ; mais il savait qu'il n'était pas impraticable, et cela lui suffisait.

Dès que le printemps fut venu ¹, Annibal se mit en marche, et partit de Carthagène, où il avait passé le quartier d'hiver. Son armée, pour lors, était composée de plus de cent mille hommes, dont il y en avait douze mille de cavalerie : il menait près de quarante éléphants. Ayant passé l'Èbre, il subjugué en peu de temps les peuples qui se rencontrèrent sur sa marche, et perdit assez de monde dans cette expédition. Il laissa Hannon pour commander dans tout le pays entre l'Èbre et les Pyrénées, avec onze mille hommes, et leur confia les bagages de ceux qui devaient le suivre. Il en renvoya autant, chacun dans leur pays, s'assurant par là de leur bonne volonté quand il aurait besoin de recrues, et montrant aux autres une espérance certaine de retour quand ils le voudraient. Il passa donc les Pyrénées, et s'avance jusqu'au bord du Rhône avec cinquante mille hommes de pied et neuf mille chevaux : armée formidable, moins par le nombre que par la valeur des troupes, qui avaient servi plusieurs armées en Espagne, et qui y avaient appris le métier de la guerre sous les plus habiles capitaines qu'eût jamais eus Carthage.

Passage du Rhône.

Annibal ², arrivé environ à quatre journées de l'embouchure du Rhône ³, entreprit de le passer, parce qu'en cet endroit le fleuve n'avait que la simple largeur de son lit. Il acheta des habitants du pays tous les canots et toutes les petites barques, qu'ils avaient en assez grand nombre à cause de leur commerce ; il fit construire aussi à la hâte une quantité extraordinaire de bateaux, de nacelles, de radeaux. A son arrivée il avait trouvé les Gaulois postés sur l'autre bord, et bien disposés à lui disputer le passage. Il n'était pas possible

de les attaquer de front. Il commanda un détachement considérable de ses troupes sous la conduite d'Hannon, fils de Bomilcar, pour aller passer le fleuve plus haut ; et, afin de dérober sa marche et son dessein à la connaissance des ennemis, il le fit partir de nuit. La chose réussit comme il l'avait projetée ⁴ : ils passèrent le fleuve le lendemain, sans trouver aucune résistance.

Ils se reposèrent le reste du jour, et, pendant la nuit, ils s'avancèrent à petit bruit vers l'ennemi. Le matin, quand ils eurent donné les signaux dont on était convenu, Annibal se mit en état de tenter le passage. Une partie des chevaux, tout équipés, était dans les bateaux, afin que les cavaliers pussent, à la descente, attaquer sur-le-champ les ennemis : les autres passaient à la nage aux deux côtés des bateaux, du haut desquels un homme seul tenait les brides de trois ou quatre chevaux. Les fantassins étaient ou sur des radeaux, ou dans de petites barques, et dans des espèces de petites gondoles, qui n'étaient autre chose que des troncs d'arbres qu'ils avaient eux-mêmes creusés. On avait rangé les grands bateaux sur une même ligne, au haut du courant, pour rompre la rapidité des flots, et rendre le passage plus aisé au reste de la petite flotte. Quand les Gaulois la virent s'avancer sur le fleuve, ils poussèrent, selon leur coutume, des cris et des hurlements épouvantables, heurtèrent leurs boucliers les uns contre les autres, en les élevant au-dessus de leurs têtes, et lancèrent force traits ; mais ils furent bien étonnés quand ils entendirent derrière eux un grand bruit, qu'ils aperçurent le feu qu'on avait mis à leurs tentes, et qu'ils se sentirent attaqués vivement en tête et en queue. Ils ne trouvèrent de sûreté que dans la fuite, et se retirèrent dans leurs villages. Le reste des troupes passa ensuite fort tranquillement.

Il n'y eut que les éléphants qui causèrent beaucoup d'embarras. Voici comme on s'y prit pour les faire passer ; ce ne fut que le jour suivant. On avança du bord du rivage dans le fleuve un radeau long de deux cents pieds, et

¹ Polyb. pag. 189 et 190. — Liv. lib. 21, n. 22-24.

² Polyb. lib. 3, pag. 195-200. — Liv. lib. 21, n. 25-28.

³ Un peu au-dessus d'Avignon.

⁴ On croit que ce fut entre Roquemaure et le Pont-Saint-Espirit.

large de cinquante, qui était fortement attaché au rivage par de gros câbles, et tout couvert de terre, en sorte que ces animaux, en y entrant, s'imaginaient marcher à l'ordinaire sur la terre. De ce premier radeau ils passaient dans un second, construit de la même sorte, mais qui n'avait que cent pieds de longueur, et qui tenait au premier par des liens faciles à délier. On faisait marcher à la tête les femelles : les autres éléphants les suivaient ; et, quand ils étaient passés dans le second radeau, on le détachait du premier, et on le conduisait à l'autre bord en le remorquant par le secours des petites barques ; puis il venait reprendre ceux qui étaient restés. Quelques-uns tombèrent dans l'eau, mais ils arrivèrent comme les autres sur le rivage, sans qu'il s'en noyât un seul.

Marche qui suivit le passage du Rhône.

Les deux consuls romains étaient partis dès le commencement du printemps¹, chacun pour sa province : P. Scipion pour l'Espagne, avec soixante vaisseaux, deux légions romaines, quatorze mille fantassins, et douze cents chevaux des alliés ; Tib. Sempronius pour la Sicile, avec cent-soixante vaisseaux, deux légions, seize mille hommes d'infanterie et dix-huit cents chevaux des alliés. La légion pour lors, chez les Romains, était de quatre mille hommes de pied et de trois cents chevaux. Sempronius avait fait des préparatifs extraordinaires à Lilybée, ville et port de Sicile, dans le dessein de passer tout d'un coup en Afrique. Scipion, pareillement, avait compté de trouver encore Annibal en Espagne, et d'y établir le théâtre de la guerre. Il fut bien étonné, quand, arrivant à Marseille, il apprit qu'Annibal était au bord du Rhône, et songeait à le passer. Il détacha trois cents cavaliers pour aller reconnaître l'ennemi ; et Annibal, de son côté, dès qu'il eut appris que Scipion était à l'embouchure du Rhône, envoya, pour le même effet, cinq cents Numides, pendant qu'on était occupé à faire passer les éléphants.

Dans le même temps, ayant fait assembler l'armée, il donna une audience publique, par

le moyen d'un truchement, à un des princes de la Gaule située vers le Pô, qui venait l'assurer, au nom de la nation, qu'on l'attendait avec impatience ; que les Gaulois étaient prêts à se joindre à lui pour marcher contre les Romains ; et il s'offrait à conduire l'armée par des endroits où elle trouverait des vivres en abondance. Quand le prince se fut retiré, Annibal parla aux troupes, fit valoir extrêmement cette députation d'une nation gauloise, releva par de justes louanges la bravoure qu'elles avaient montrée jusque-là, et les exhorta à soutenir dans la suite leur réputation et leur gloire. Les soldats, pleins d'ardeur et de courage, levèrent tous ensemble les mains, et témoignèrent qu'ils étaient prêts à le suivre partout où il les mènerait. Il marqua le départ pour le lendemain ; et après avoir fait des vœux et des supplications aux dieux pour le salut de tous les soldats, il les renvoya, en leur recommandant de prendre de la nourriture et du repos.

Les Numides revinrent dans ce moment : ils avaient rencontré le détachement des Romains, et l'avaient attaqué. Le choc fut très-rude, et le carnage fort grand, eu égard au nombre. Il resta sur la place, du côté des Romains, cent soixante hommes, et de l'autre plus de deux cents ; mais l'honneur de cette action demeura aux premiers, les Numides ayant cédé le champ de bataille, et s'étant retirés. Cette première action¹ fut prise comme un présage du sort de cette guerre, et elle sembla promettre aux Romains un heureux succès, mais qui leur coûterait bien cher, et qui leur serait bien disputé. De part et d'autre, ceux qui étaient restés du combat, et qui avaient été à la découverte, retournèrent vers leurs chefs pour leur en porter des nouvelles.

Annibal partit le lendemain, comme il l'avait déclaré, et traversa la Gaule par le milieu des terres, en s'avancant vers le septentrion ; non que ce chemin fût le plus court pour arriver aux Alpes, mais parce qu'en l'éloignant de la mer, il lui faisait éviter la rencontre de Scipion, et favorisait le dessein qu'il

¹ « Hoc principium simulque omen belli, ut sonnâ rerum prosperum eventum, ita haud sanè incruentam actionis certaminis victoriam Romanis portendit. » (Liv. lib. 21, n. 29.)

¹ Polyb. lib. 3, pag. 200-202. — Liv. lib. 21, n. 31, 32.

avait d'entrer en Italie avec toutes ses forces, sans les avoir affaiblies par aucun combat.

Quelque diligence que fit Scipion, il n'arriva à l'endroit où Annibal avait passé le Rhône que trois jours après qu'il en était parti. Désespérant de pouvoir l'atteindre, il retourna à sa flotte, et se rembarqua, résolu de l'aller attendre à la descente des Alpes; mais, afin de ne pas laisser l'Espagne sans défense, il y envoya son frère Cœlius avec la plus grande partie de ses troupes, pour faire tête à Asdrubal, et partit aussitôt pour Gênes, destinant l'armée qui était dans la Gaule vers le Pô, pour l'opposer à celle d'Annibal.

Celui-ci, après une marche de quatre jours, arriva à une espèce d'île formée par le confluent de deux rivières qui se joignent en cet endroit. Là il fut pris pour arbitre entre deux frères qui se disputaient le royaume. Celui à qui il l'adjugea fournit à toute l'armée des vivres, des habits et des armes. C'était le pays des Allobroges: on appelait ainsi les peuples qui occupent maintenant les diocèses de Genève, de Vienne et de Grenoble. Sa marche fut assez tranquille jusqu'à ce qu'il fut arrivé à la Durance; et il s'avança de là au pied des Alpes sans trouver d'obstacle.

Passage des Alpes.

La vue de ces montagnes*, qui semblaient toucher au ciel, qui étaient couvertes partout de neige, où l'on ne découvrait que quelques cabanes informes, dispersées çà et là et situées sur des pointes de rochers inaccessibles; que des troupeaux maigres et transis de froid; que des hommes chevelus, d'un aspect sauvage et féroce: cette vue, dis-je, renouvela la frayeur qu'on en avait déjà conçue de loin, et glaça de

crainte tous les soldats. Quand on commença à y monter, on aperçut les montagnards, qui s'étaient emparés des hauteurs, et qui se préparaient à disputer le passage: il fallut s'arrêter. S'ils s'étaient cachés dans une embuscade, dit Polybe, et qu'après avoir laissé aux troupes le temps de s'engager dans quelque mauvais pas, ils fussent venus tout d'un coup fondre sur elles; l'armée était perdue sans ressource. Annibal apprit qu'ils ne gardaient ces hauteurs que de jour, après quoi ils se retiraient: il s'en empara de nuit. Quand les Gaulois revinrent de grand matin, ils furent fort surpris de voir leurs postes occupés par l'ennemi; mais ils ne perdirent pas courage. Accoutumés à grimper sur ces rochers, ils attaquent les Carthaginois, qui s'étaient mis en marche, et les harcèlent de tous côtés. Ceux-ci avaient en même temps à combattre contre l'ennemi, et à lutter contre la difficulté des lieux, où ils avaient peine à se soutenir; mais le grand désordre fut causé par les chevaux, et les bêtes de somme chargées du bagage, qui, effrayés des cris et des hurlements des Gaulois, que les montagnes faisaient retentir d'une manière horrible, et blessées quelquefois par les montagnards, se renversaient sur les soldats, et les entraînaient avec elles dans les précipices qui bordaient le chemin. Annibal, sentant bien que la perte seule de ses bagages pouvait faire périr son armée, vint au secours des troupes en cet endroit, et, ayant mis en fuite les ennemis, continua sa marche sans trouble et sans danger, et arriva à un château qui était la place la plus importante du pays. Il s'en rendit maître, aussi bien que de tous les bourgs voisins, où il trouva de grands amas de blé et beaucoup de bestiaux, qui servirent à nourrir son armée pendant trois jours.

Après une marche assez paisible, on eut un nouveau danger à essayer. Les Gaulois, feignant de vouloir profiter du malheur de leurs voisins, qui s'étaient mal trouvés d'avoir entrepris de s'opposer au passage des troupes, vinrent saluer Annibal, lui apportèrent des vivres, s'offrirent à lui servir de guides, et lui laissèrent des otages pour assurance de leur fidélité. Annibal ne s'y fia que médiocrement. Les éléphants et les chevaux marchaient à la tête: il suivait avec le gros de son infanterie,

* Le texte de Polybe, tel que nous l'avons, et celui de Tit-Live, mettent cette île au confluent de la Saône et du Rhône, c'est-à-dire à l'endroit où Lyon a été bâti. C'est une faute visible. Il y avait dans le grec *Σαῖρας*, et l'on a substitué à ce mot *Ἰσθμὸς*. Jacq. Gronove dit avoir vu dans un manuscrit de Tit-Live, *Bisarar*, ce qui montre qu'il faut lire, *Isara Rhodanusque amnes*, au lieu de *Arar Rhodanusque*, et que l'île en question est formée par le confluent de l'Isère et du Rhône. La situation des Allobroges, dont il est parlé ici, en est une preuve évidente.

* Polyb. lib. 3, pag. 203-206. — Liv. lib. 21, n. 32-37.

attentif et prenant garde à tout. On arriva dans un défilé fort étroit et roide, commandé par une hauteur où les Gaulois avaient caché une embuscade. Elle en sortit tout à coup, attaqua les Carthaginois de tous côtés, roulant contre eux des pierres d'une grandeur énorme. Ils auraient mis l'armée entièrement en déroute, si Annibal n'eût fait des efforts extraordinaires pour la tirer de ce mauvais pas.

Enfin, le neuvième jour, il arriva sur le sommet des Alpes. L'armée y passa deux jours à se reposer et à se refaire de ses fatigues, après quoi elle se remit en marche. Comme on était déjà en automne, il était tombé récemment beaucoup de neige, qui couvrait tous les chemins, ce qui jeta le trouble et le découragement parmi les troupes. Annibal s'en aperçut; et, s'étant arrêté sur une hauteur d'où l'on découvrait toute l'Italie, il leur montra les campagnes fertiles¹ arrosées par le Pô, auxquelles il touchait presque, ajoutant qu'il ne fallait plus qu'un léger effort pour y arriver. Il leur représenta qu'une ou deux batailles allaient finir glorieusement leurs travaux, et les enrichir pour toujours en les rendant maîtres de la capitale de l'empire romain. Ce discours, plein d'une si flatteuse espérance, et soutenu de la vue de l'Italie, rendit l'allégresse et la vigueur aux troupes abattues. On continua donc de marcher; mais la route n'en était pas devenue plus aisée: au contraire, comme c'était en descendant, la difficulté et le danger augmentaient; car les chemins étaient presque partout escarpés, étroits, glissants, en sorte que les soldats ne pouvaient se soutenir en marchant, ni s'arrêter lorsqu'ils avaient fait un mauvais pas, mais tombaient les uns sur les autres, et se renversaient mutuellement.

On arriva à un endroit plus difficile que tout ce qu'on avait rencontré jusque-là: c'était un sentier déjà fort roide par lui-même, et qui, l'étant encore devenu davantage par un nouvel éboulement des terres, montrait un abîme qui avait plus de mille pieds de profondeur. La cavalerie s'y arrêta tout court. Annibal, étonné de ce retardement, y accourut, et vit qu'en effet il était impossible de passer outre.

Il songea à prendre un long détour et à faire un grand circuit; mais la chose ne se trouva pas moins impossible. Comme, sur l'ancienne neige qui était durcie par le temps, il en était tombé depuis quelques jours une nouvelle qui n'avait pas beaucoup de profondeur, les pieds d'abord, y entrant facilement, s'y soutenaient, mais, quand celle-ci, par le passage des premières troupes et des bêtes de somme, fut fondue, on ne marchait que sur la glace, où tout était glissant, où les pieds ne trouvaient point de prise, et où, pour peu qu'on fit un faux pas et qu'on voulut s'aider des genoux ou des mains pour se retenir, on ne rencontrait plus ni branches ni racines pour s'y attacher. Outre cet inconvénient, les chevaux, frappant avec effort la glace pour se retenir, et y enfonçant leurs pieds, ne pouvaient plus les en retirer, et y demeuraient pris comme dans un piège. Il fallut donc chercher un autre expédient.

Annibal prit le parti de faire camper et reposer son armée pendant quelque temps sur le sommet de cette colline, qui avait assez de largeur, après en avoir fait nettoyer le terrain, et ôter toute la neige qui le couvrait, tant la nouvelle que l'ancienne, ce qui coûta des peines infinies. On creusa ensuite, par son ordre, un chemin dans le rocher même, et ce travail fut poussé avec une ardeur et une constance étonnantes. Pour ouvrir et élargir cette route, on abattit tous les arbres des environs; et, à mesure qu'on les coupait, le bois était rangé autour du roc, après quoi on y mettait le feu. Heureusement il faisait un grand vent, qui alluma bientôt une flamme ardente: de sorte que la pierre devint aussi rouge que le brasier même qui l'environnait. Alors Annibal, si l'on en croit Tite-Live (car Polybe n'en dit rien), fit verser dessus une grande quantité de vinaigre¹, qui, s'insinuant dans les veines du rocher

¹ Du Pin/mout.

¹ Plusieurs rejettent ce fait comme supposé. Plîne ne manque pas d'observer la force du vinaigre pour rompre des pierres et des rochers. *Saxa rumpit infusum, quæ non ruperit ignis antecedens* (lib. 23, cap. 1). C'est pourquoi il appelle le vinaigre *succus rerum domitor* (lib. 33, cap. 2). Dion, en parlant du siège de la ville d'Égèthère, dit qu'on en fit tomber les murailles par la force du vinaigre (lib. 36, pag. 8). Apparemment ce qui arrête ici est la difficulté, où Annibal dut être, de trouver dans ces montagnes la quantité de vinaigre nécessaire pour cette opération.

entr'ouvert par la force du feu, le calcina et l'amollit. De cette sorte, en prenant un long circuit, afin que la pente fût plus douce, on pratiqua le long du rocher un chemin qui donna un libre passage aux troupes, aux bagages, et même aux éléphants. On employa quatre jours à cette opération. Les bêtes de somme mouraient de faim, car on ne trouvait rien pour elles dans ces montagnes toutes couvertes de neige. On arriva enfin dans des endroits cultivés et fertiles, qui fournirent abondamment du fourrage aux chevaux, et toutes sortes de nourritures aux soldats.

Entrée dans l'Italie.

L'armée d'Annibal¹, lorsqu'elle entra en Italie, était beaucoup inférieure en nombre à ce qu'elle était quand il partit de l'Espagne, où nous avons vu qu'elle montait à près de soixante mille hommes. Sur la route elle avait fait de grandes pertes, soit dans les combats qu'il fallut soutenir, soit au passage des rivières. En quittant le Rhône, elle était encore de trente-huit mille hommes de pied et de plus de huit mille chevaux : le passage des Alpes la diminua de près de la moitié. Il ne restait plus à Annibal que douze mille Africains, huit mille Espagnols d'infanterie, et six mille chevaux : c'est lui-même qui l'avait marqué sur une colonne près du promontoire Lacinien. Il y avait cinq mois et demi qu'il était parti de la Nouvelle-Carthage, en comptant les quinze jours que lui avait coûtés le passage des Alpes, lorsqu'il planta ses étendards dans les plaines du Pô (à l'entrée du Piémont) : on pouvait être alors dans le mois de septembre.

Son premier soin fut de donner quelque repos à ses troupes, qui en avaient un extrême besoin. Lorsqu'il les vit en bon état, les peuples du territoire de Turin ayant refusé de faire alliance avec lui, il alla camper devant la principale de leurs villes, l'emporta en trois jours, et fit passer au fil de l'épée tous ceux qui lui avaient été opposés. Cette expédition jeta une si grande terreur parmi les barbares, qu'ils vinrent tous d'eux-mêmes se rendre à discrétion.

Le reste des Gaulois en aurait fait autant, si la crainte de l'armée romaine qui approchait ne les eût retenus. Annibal alors jugea qu'il n'y avait point de temps à perdre, qu'il fallait avancer dans le pays, et hasarder quelque exploit qui pût établir la confiance parmi les peuples qui auraient envie de se déclarer pour lui.

Cette rapidité extraordinaire d'Annibal étonna Rome, et y jeta une grande alarme. Sempronius reçut ordre de quitter la Sicile pour venir au secours de sa patrie; et P. Scipion, l'autre consul, s'avança à grandes journées vers l'ennemi, passa le Pô, et alla camper près du Tésin².

Combat de cavalerie près du Tésin.

Les armées étant en présence³, les chefs de part et d'autre haranguent leurs soldats avant que d'en venir aux mains. Scipion, après avoir représenté à ses troupes la gloire de leur patrie et les exploits de leurs ancêtres, les avertit que la victoire est entre leurs mains, puisqu'ils n'auront affaire qu'à des Carthaginois, si souvent vaincus, réduits à être leurs tributaires pendant vingt ans, et accoutumés depuis longtemps à être presque leurs esclaves; que l'avantage qu'ils ont remporté contre l'élite de la cavalerie carthaginoise est un gage assuré du succès du reste de toute la guerre; qu'Annibal, au passage des Alpes, vient de perdre la meilleure partie de son armée; que ce qui lui en reste est épuisé par la faim, le froid, les fatigues et la misère; qu'il leur suffira de se montrer pour mettre en fuite des troupes qui ressemblent plus à des spectres qu'à des hommes; qu'enfin la victoire est devenue nécessaire, non-seulement pour couvrir l'Italie, mais pour sauver Rome même, du sort de laquelle le combat va décider, et qui n'a point d'autre armée à opposer aux ennemis.

Annibal, pour se faire entendre à des soldats d'un esprit grossier, parle à leurs yeux avant que de parler aux oreilles, et ne songe à les persuader par des raisons qu'après les avoir remués par le spectacle. Il offre des armes à plusieurs des prisonniers montagnards, les fait combattre deux à deux à la vue de son ar-

¹ Polyb. lib. 3, pag. 209 et 212-214. — Liv. lib. 21, n. 39.

² C'est une petite rivière de l'Italie, dans la Lombardie.

³ Polyb. lib. 3, pag. 214-218. — Liv. lib. 21, n. 39-47.

mée, promettant la liberté et des présents magnifiques à ceux qui sortiraient vainqueurs. La joie avec laquelle ces barbares courent au combat sur de pareils motifs, donne occasion à Annibal de tracer plus vivement à ses gens, par ce qui vient de se passer à leurs yeux, une image sensible de leur situation présente, qui, en leur ôtant tous les moyens de reculer en arrière, leur impose une nécessité absolue de vaincre ou de mourir, pour éviter les maux infinis préparés à ceux qui seront assez lâches pour céder aux Romains. Il étale à leurs yeux la grandeur des récompenses, la conquête de toute l'Italie, le pillage de Rome, cette ville si riche et si opulente, une victoire illustre, une gloire immortelle. Il rabaisse la puissance romaine, dont le vain éclat ne doit point éblouir des guerriers comme eux, qui sont venus des colonnes d'Hercule jusque dans le cœur de l'Italie, au travers des nations les plus féroces. Pour ce qui le regarde personnellement, il ne daigne pas se comparer avec un Scipion, général de six mois, lui, presque né, du moins nourri, dans la tente d'Amilcar son père; vainqueur de l'Espagne, de la Gaule, des habitants des Alpes, et, ce qui est beaucoup plus, vainqueur des Alpes mêmes. Il excite leur indignation contre l'insolence des Romains, qui ont osé demander qu'on le leur livrât avec les soldats qui avaient pris Sagonte; et il pique leur jalousie contre l'orgueil insupportable de ces maîtres impérieux, qui croient que tout leur doit obéir, et qu'ils ont droit d'imposer des lois à toute la terre.

Après ces discours de part et d'autre, on se prépare au combat. Scipion, ayant jeté un pont sur le Tésin, fit passer ses troupes. Deux mauvais présages avaient jeté le trouble et l'alarme dans son armée. Les Carthaginois étaient pleins d'ardeur: Annibal leur fait de nouvelles promesses; et, ayant fendu avec une pierre la tête de l'agneau qu'il immolait, il prie Jupiter de l'écraser de même, s'il ne donnait à ses soldats les récompenses qu'il venait de leur promettre.

Scipion fait marcher à la première ligne les gens de trait avec la cavalerie gauloise, forme la seconde ligne de l'élite de la cavalerie des alliés, et avance au petit pas. Annibal marche au-devant de lui avec toute sa cava-

lerie, plaçant au centre la cavalerie à frein, et la numide¹ sur les ailes, pour envelopper l'ennemi. Les chefs et la cavalerie ne demandant qu'à combattre, on commence à charger. Au premier choc, les soldats de Scipion, armés à la légère, eurent à peine lancé leurs premiers traits, qu'épouvantés par la cavalerie carthaginoise, qui venait sur eux, et craignant d'être foulés aux pieds par les chevaux, ils plièrent, et s'enfuirent par les intervalles qui séparaient les escadrons. Le combat se soutint longtemps à forces égales: de part et d'autre beaucoup de cavaliers mirent pied à terre, de sorte que l'action devint d'infanterie comme de cavalerie. Pendant ce temps-là les Numides enveloppent l'ennemi, et fondent par les derrières sur ces gens de trait, qui d'abord avaient échappé à la cavalerie, et les écrasent sous les pieds de leurs chevaux. Les troupes qui étaient au centre des Romains avaient combattu jusque-là avec beaucoup de valeur: de part et d'autre il était resté sur place bien du monde, et plus même du côté des Carthaginois; mais les troupes romaines furent mises en désordre par l'attaque des Numides, qui les prirent en queue, et surtout par la blessure du consul, qui le mit hors d'état de combattre: ce général fut tiré des mains des ennemis par le courage de son fils, qui n'avait pour lors que dix-sept ans et qui mérita ensuite le surnom d'*Africain*, pour avoir terminé glorieusement cette guerre.

Le consul, blessé dangereusement, se retira en bon ordre, et fut conduit dans son camp par un gros de cavaliers qui le couvraient de leurs armes et de leurs corps: le reste des troupes l'y suivit. Il se bâta d'arriver au Pô, le fit passer à son armée, et rompit le pont: ce qui empêcha Annibal de l'atteindre.

On convient qu'Annibal dut cette première victoire à sa cavalerie, et on jugea dès lors qu'elle faisait la principale force de son armée et que pour cette raison les Romains devaient éviter les plaines larges et découvertes, telles que sont celles qui se trouvent entre le Pô et les Alpes.

¹ Les Numides ne mettaient à leurs chevaux ni frein, ni bride, ni selle.

Aussitôt après la journée du Tésin, tous les Gaulois du voisinage s'empressèrent à l'envi de venir se rendre à Annibal, de le fournir de munitions, et de prendre parti dans ses troupes; et ce fut là, comme Polybe l'a déjà fait remarquer, la principale raison qui obligea ce sage et habile général, malgré le petit nombre et la faiblesse de ses troupes, de hasarder une bataille, qui était devenue pour lui d'une absolue nécessité, dans l'impuissance où il était de retourner en arrière quand il l'aurait voulu, parce qu'il n'y avait qu'une bataille qui pût faire déclarer en sa faveur les Gaulois, dont le secours était l'unique ressource qui lui restait dans la conjoncture présente.

Bataille de la Trébie.

Le consul Sempronius¹, sur les ordres du sénat, était revenu de Sicile à Rimini. De là il marcha vers la Trébie, petite rivière de la Lombardie, qui se jette dans le Pô un peu au-dessus de Plaisance, où il joignit ses troupes avec celles de Scipion. Annibal s'approcha du camp des Romains, dont il n'était plus séparé que par la petite rivière. La proximité des armées donnait lieu à de fréquentes escarmouches, dans l'une desquelles Sempronius, à la tête d'un corps de cavalerie, remporta contre un parti de Carthaginois un avantage assez peu considérable, mais qui augmenta beaucoup la bonne opinion que ce général avait naturellement de son mérite.

Ce léger succès lui paraissait une victoire complète. Il se vantait d'avoir vaincu l'ennemi dans un genre de combat où son collègue avait été défait, et d'avoir par là relevé le courage abattu des Romains. Déterminé à en venir au plus tôt à une action décisive, il crut, pour la bienséance, devoir consulter Scipion, qu'il trouva d'un avis entièrement contraire au sien. Celui-ci représentait que, si l'on donnait aux nouvelles levées le temps de s'exercer pendant l'hiver, on en tirerait plus de service la campagne suivante; que les Gaulois, naturellement légers et inconstants, se détacheraient peu à peu d'Annibal; que, sa blessure

étant guérie, sa présence pourrait être de quelque utilité dans une affaire générale : enfin il le pria instamment de ne point passer outre.

Quelque solides que fussent ces raisons, Sempronius ne put les goûter : il voyait sous ses ordres seize mille Romains et vingt mille alliés, sans compter la cavalerie; c'était le nombre où montait en ce temps-là une armée complète, lorsque les deux consuls se trouvaient joints ensemble : l'armée ennemie était à peu près de pareil nombre. La conjoncture lui paraissait tout à fait favorable. Il disait hautement que tous demandaient la bataille, excepté son collègue, qui, devenu par sa blessure plus malade de l'esprit que du corps, ne pouvait souffrir qu'on parlât de combat. Mais enfin, était-il juste de laisser languir tout le monde avec lui? Qu'attendait-il davantage? Espérait-il qu'un troisième consul et qu'une nouvelle armée viendraient à son secours? Il tenait de pareils discours, et parmi les soldats, et jusque dans la tente de Scipion. Le temps de l'élection des nouveaux généraux, qui approchait, lui faisait craindre qu'on ne lui envoyât un successeur avant qu'il eût pu terminer la guerre, et il croyait devoir prolter de la maladie de son collègue pour s'assurer à lui seul tout l'honneur de la victoire. Comme il ne cherchait pas le temps des affaires, dit Polybe, mais le sien, il ne pouvait manquer de prendre de mauvaises mesures. Il donna donc ordre aux soldats de se tenir prêts à combattre.

C'était tout ce que désirait Annibal, qui avait pour maxime qu'un général qui s'est avancé dans un pays ennemi ou étranger, et qui a formé une entreprise extraordinaire, n'a de ressource qu'en soutenant toujours les espérances des alliés par quelque nouvel exploit : d'ailleurs, sachant qu'il n'aurait affaire qu'à des troupes de nouvelle levée, qui étaient sans expérience, il désirait profiter de l'ardeur des Gaulois, qui demandaient le combat, et de l'absence de Scipion, à qui sa blessure ne permettait pas d'y assister. Il ordonna donc à Magon de se mettre en embuscade avec deux mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie, sur les bords escarpés du petit ruisseau qui séparait les deux camps, et de se tenir caché parmi

¹ Polyb. lib. 3, pag. 220-227. — Liv. lib. 21, n. 54-56

les arbrisseaux, qui y étaient en grande quantité. Souvent une embuscade est plus sûre dans un terrain plat et uni, mais fourré comme était celui-là, que dans des bois, parce qu'on s'en défie moins. Il fit ensuite passer la Trébie aux cavaliers numides, avec ordre de s'avancer dès le point du jour jusqu'aux portes du camp des ennemis pour les attirer au combat, et de repasser la rivière en se retirant, pour engager les Romains à la passer aussi. Ce qu'il avait prévu ne manqua pas d'arriver. Le bouillant Sempronius envoya d'abord contre les Numides toute sa cavalerie, puis six mille hommes de trait, qui furent bientôt suivis de tout le reste de l'armée. Les Numides lâchèrent le pied à dessein : les Romains les poursuivirent avec chaleur, et passèrent la Trébie sans résistance, mais non sans beaucoup souffrir, ayant de l'eau jusque sous les aisselles, parce qu'ils trouvèrent le ruisseau enflé par les torrents qui y étaient tombés des montagnes voisines pendant la nuit. On était pour lors vers le solstice d'hiver, c'est-à-dire en décembre ; il neigeait ce jour-là même, et faisait un froid glaçant. Les Romains étaient sortis à jeun, et sans avoir pris aucune précaution ; au lieu que les Carthaginois, par l'ordre d'Annibal, avaient bu et mangé sous leurs tentes, avaient mis leurs chevaux en état, s'étaient frottés d'huile, et revêtus de leurs armes auprès du feu.

On en vint aux mains en cet état. Les Romains se défendirent assez longtemps et avec assez de courage, mais la faim, le froid, la fatigue, leur avaient ôté la moitié de leurs forces. La cavalerie carthaginoise, qui surpassait de beaucoup la romaine en nombre et en vigueur, l'enfonça et la mit en fuite. Le désordre se mit bientôt aussi dans l'infanterie. L'embuscade, étant sortie à propos, vint fondre tout à coup sur elle par les derrières, et acheva la déroute. Un gros de troupes, au nombre de plus de dix mille hommes, eut le courage de se faire jour à travers les Gaulois et les Africains, dont ils firent un grand carnage ; et, ne pouvant ni secourir les leurs, ni retourner au camp, dont la cavalerie numide, la rivière et la pluie ne leur permettaient pas de reprendre le chemin, ils se retirèrent en bon ordre à Plaisance : la plupart des autres qui restèrent périrent sur les bords de la rivière, écrasés

par les éléphants et par la cavalerie. Ceux qui purent échapper allèrent joindre le gros dont nous avons parlé. Scipion se rendit aussi à Plaisance la nuit suivante. La victoire fut complète du côté des Carthaginois, et la perte peu considérable, si ce n'est que le froid, la pluie, la neige, leur firent périr beaucoup de chevaux, et de tous les éléphants on n'en put sauver qu'un seul.

Cette campagne et la suivante furent plus heureuses pour les Romains en Espagne¹. Cn. Scipion la subjuga jusqu'à l'Èbre, défît Hannon, et le fit prisonnier.

Annibal² profita des quartiers d'hiver pour faire reposer ses troupes, et pour gagner les habitants du pays. Dans cette vue, après avoir déclaré aux prisonniers qu'il avait fait sur les alliés des Romains, qu'il n'était pas venu pour leur faire la guerre, mais pour remettre les Italiens en liberté, et pour les défendre contre les Romains, il les renvoya tous sans rançon dans leur patrie.

A peine l'hiver était-il fini³, qu'il prit le chemin de la Toscane, où il se hâta de passer pour deux grandes raisons ; la première était pour éviter les effets de la mauvaise volonté des Gaulois, qui se lassaient du long séjour de l'armée carthaginoise sur leurs terres, et qui souffraient avec impatience de porter tout le poids d'une guerre dans laquelle ils n'étaient entrés que pour la faire chez leurs ennemis communs ; la seconde, pour augmenter, par une démarche hardie, la réputation de ses armes parmi tous les peuples d'Italie, en portant la guerre jusque dans le voisinage de Rome, et pour ranimer l'ardeur de ses troupes et des Gaulois ses alliés par le pillage des terres ennemies. Mais il fut attaqué au passage de l'Apennin d'une horrible tempête, qui lui fit perdre beaucoup de monde. Le froid, la pluie, les vents, la grêle, semblaient avoir conjuré sa ruine, en sorte que ce que les Carthaginois avaient souffert au passage des Alpes leur paraissait moins affreux. De là il retourna à Plaisance, où il donna contre Sempronius, qui était aussi revenu de

¹ Polyb. lib. 3, pag. 228-229. — Liv. lib. 21, n. 60-61

² Polyb. pag. 229.

³ Liv. lib. 21, n. 58

Rome, un second combat : la perte fut à peu près égale de part et d'autre.

Ce fut dans ce même quartier d'hiver¹, qu'il s'avisait d'un stratagème vraiment carthaginois. Il était environné de peuples légers et inconstants ; la liaison qu'il avait contractée avec eux était encore toute récente ; il avait à craindre que, changeant à son égard de dispositions, ils ne lui dressassent des pièges, et n'attentassent sur sa vie. Pour la mettre en sûreté, il fit faire des perruques et des habits pour toutes les différentes sortes d'âge : prenait tantôt l'un, tantôt l'autre, et se déguisait si souvent, que non-seulement ceux qui ne le voyaient qu'en passant, mais ses amis même, avaient peine à le reconnaître.

On avait nommé à Rome pour consuls Cn. Servilius et C. Flaminius². Annibal ayant appris que celui-ci était déjà arrivé à Arretium, ville de la Toscane, crut devoir hâter sa marche pour l'atteindre au plus tôt. De deux chemins, qu'on lui indiqua, il prit le plus court, quoiqu'il fût très-difficile et presque impraticable, parce qu'il fallait passer à travers un marais. L'armée souffrit des fatigues incroyables. Pendant quatre jours et trois nuits, elle eut le pied dans l'eau, sans pouvoir prendre un moment de sommeil. Annibal lui-même, monté sur le seul éléphant qui lui restait, eut bien de la peine à en sortir. Les veilles continues, jointes aux vapeurs grossières qui s'exhalaient de ce lieu marécageux, et à l'intempérie de la saison, lui firent perdre un œil.

Bataille de Trasimène.

Annibal³, après être sorti, presque contre toute espérance, de ce pas dangereux, et avoir fait prendre quelque repos à ses troupes, alla camper entre Arretium et Fésule, dans le territoire le plus riche et le plus fertile de la Toscane. Il s'attacha d'abord à connaître le caractère de Flaminius, pour tirer avantage de son faible ; ce qui, selon

Polybe, doit faire la principale étude d'un général d'armée. Il apprit que c'était un homme entêté de son mérite, entreprenant, hardi, impétueux, avide de gloire. Pour le précipiter de plus en plus dans ces vices, qui lui étaient naturels, il commença à irriter sa témérité par le dégat et les incendies qu'il fit faire à sa vue dans toute la campagne.

Flaminius n'était pas d'humeur à rester tranquille dans son camp, quand même Annibal serait demeuré en repos ; mais, quand il vit qu'on ravageait à ses yeux les terres alliées, il crut que c'était une honte pour lui qu'Annibal pillât impunément l'Italie, et s'aventura sans trouver de résistance vers les murailles mêmes de Rome. Il rejeta avec mépris les sages avis de ceux qui lui conseillaient d'attendre son collègue, et de se contenter pour le présent d'arrêter les ravages de l'ennemi.

Cependant Annibal avançait toujours vers Rome, ayant Cortone à sa gauche, et le lac de Trasimène à sa droite. Quand il vit que le consul le suivait de près, dans le dessein de le combattre, pour l'arrêter dans sa marche, ayant reconnu que le terrain était propre à donner bataille, il ne songea aussi, de son côté, qu'aux moyens de la donner. Le lac de Trasimène et les montagnes de Cortone formèrent un défilé fort serré, au delà duquel on entre dans un vallon assez spacieux, bordé des deux côtés, dans sa longueur, par des hauteurs assez grandes, et fermé dans le débouché, qui est à l'autre extrémité, par une colline escarpée et de difficile accès. C'est sur cette colline qu'Annibal alla camper avec le gros de son armée, après avoir traversé tout le vallon, et avoir posté l'infanterie légère en embuscade sur les collines à droite, et fait couler une partie de sa cavalerie derrière les éminences, jusque vers l'entrée du défilé par où Flaminius devait nécessairement passer. En effet, ce général, qui suivait l'ennemi avec chaleur pour le combattre, étant arrivé à la vue du défilé près du lac, fut obligé de s'y arrêter, parce que la nuit approchait ; mais il y entra le lendemain dès la pointe du jour.

Annibal l'ayant laissé avancer avec toutes

¹ Polyb. *ibid.* — Liv. lib. 22, n. 1. — Appian. in bell. Annib. pag. 316.

² Polyb. lib. 3, pag. 232-231. — Liv. lib. 22, n. 2. — An. M. 3788; Rom. 552.

³ Polyb. lib. 3, pag. 231-228. — Liv. lib. 22, n. 3-8.

⁴ « Apparebat ferociter omnia se præproperè acturum.

« Quodque primò esset in suis vitis, agitare cum atque irritare Pœnnis parat. » (Liv. lib. 22, n. 3.)

ses troupes plus de la moitié du vallon , et voyant l'avant-garde des Romains assez près de lui , donna le signal du combat , et envoya ordre à ses troupes de sortir de leur embuscade pour fondre en même temps sur l'ennemi de tous côtés. On peut juger du trouble des Romains.

Ils n'étaient pas encore rangés en bataille , et n'avaient pas préparé leurs armes , lorsqu'ils se virent pressés par devant , par derrière , et par les flancs. Le désordre se mit en un moment dans tous les rangs. Flaminius, seul intrépide dans une consternation si universelle , ranime ses soldats de la main et de la voix , et les exhorte à se faire un passage par le fer à travers les ennemis ; mais le tumulte qui règne partout , les cris affreux des ennemis , et le brouillard qui s'était élevé , empêchent qu'on ne puisse ni le voir ni l'entendre. Cependant , lorsqu'ils aperçurent qu'ils étaient renfermés de tous côtés ou par les ennemis , ou par le lac , l'impossibilité de se sauver par la fuite rappela leur courage , et l'on commença à combattre de tous côtés avec une animosité étonnante. L'acharnement fut si grand dans les deux armées , que personne ne sentit un tremblement de terre qui arriva dans cette contrée , et qui renversa des villes entières. Dans cette confusion , Flaminius ayant été tué par un Gaulois insubrien , les Romains commencèrent à plier , et prirent ensuite ouvertement la fuite. Un grand nombre , cherchant à se sauver , se précipita dans le lac : d'autres ayant pris le chemin des montagnes se jetèrent eux-mêmes au milieu des ennemis qu'ils voulaient éviter. Six mille seulement s'ouvrirent un passage à travers les vainqueurs , et se retirèrent en un lieu de sûreté ; mais ils furent arrêtés et faits prisonniers le lendemain. Il y eut quinze mille Romains de tués dans cette bataille. Environ dix mille se rendirent à Rome par différents chemins. Annibal renvoya les Latins , alliés des Romains , sans rançon. Il fit chercher inutilement le corps de Flaminius pour lui donner la sépulture. Il mit ensuite ses troupes en quartiers de rafraîchissement , et rendit les derniers devoirs aux principaux de son armée qui étaient restés sur le champ de bataille au nombre de treute. De son côté , la perte ne fut en tout

que de quinze cents hommes , la plupart Gaulois.

Annibal dépêcha alors un courrier à Carthage , pour y porter la nouvelle des heureux succès qu'il avait eus jusque-là en Italie. Elle y causa une joie infinie pour le présent , fit concevoir de merveilleuses espérances pour l'avenir , et ranima le courage de tous les citoyens. Ils s'appliquèrent avec une ardeur incroyable à prendre des mesures pour envoyer en Italie et en Espagne tous les secours capables d'y soutenir les affaires.

A Rome , au contraire , la douleur et l'alarme furent universelles , quand le préteur , du haut de la tribune aux harangues , eut prononcé ces mots en présence du peuple : *Nous avons perdu une grande bataille. Le sénat , uniquement occupé du bien public , crut que , dans un si grand malheur et dans un danger si pressant , il fallait avoir recours à des remèdes extraordinaires. On nomma pour dictateur Quintus Fabius , personnage aussi distingué par sa sagesse que par sa naissance. A Rome , dès qu'on avait nommé un dictateur , toute autorité cessait , excepté celle des tribuns du peuple. On lui donna pour général de la cavalerie Marcus Minucius. C'était la seconde année de la guerre.*

Conduite d'Annibal par rapport à Fabius.

Annibal , après la bataille de Trasimène ¹ , ne jugeant pas encore à propos de s'approcher de Rome , se contenta de battre la campagne et de ravager le pays. Il traversa l'Ombrie et le Picenum , et arriva dans le territoire d'Adria ² , après dix jours de marche. Il fit dans cette route un riche butin. Ennemi implacable des Romains , il avait ordonné que l'on fit main basse sur tout ce qui s'en rencontrerait en âge de porter les armes ; et , ne trouvant d'obstacle nulle part , il s'avança jusque dans la Pouille , en abandonnant au pillage les pays qui se trouvaient sur sa route , et faisant partout le dégât , pour forcer les peuples à quitter l'alliance des Romains , et pour apprendre à toute l'Italie que Rome découragée lui cédait la victoire.

Fabius , suivi de Minucius et de quatre lé-

¹ Polyb. lib. 3 , pag. 239-255. — Liv. lib. 22 , n. 9-30.

² Petite ville qui a donné son nom à la mer Adriatique.

gions, était parti de Rome pour aller chercher l'ennemi, mais dans la ferme résolution de ne lui donner aucune prise sur lui, de ne pas faire un seul mouvement sans avoir bien reconnu les lieux, et de ne point hasarder de bataille qu'il ne fût assuré du succès.

Dès que les deux armées furent en présence, Annibal, pour jeter l'épouvante dans les troupes romaines, ne manqua pas de leur présenter la bataille en s'avancant jusqu'auprès des retranchements de leur camp; mais, quand il vit que tout y était calme, il se retira, blâmant en apparence la lâcheté de ses ennemis, à qui il reprochait d'avoir enfin perdu cette valeur martiale si naturelle à leurs pères, mais outré au fond de voir qu'il avait affaire à un général si différent de Sempronius et de Flaminius, et que les Romains, instruits par leur défaite, avaient enfin trouvé un chef capable de tenir tête à Annibal.

Dès ce moment il comprit qu'il n'aurait point à craindre d'attaques vives et hardies de la part du dictateur, mais une conduite prudente et mesurée, qui pourrait le jeter dans de très-grands embarras. Restait à savoir si le nouveau général avait assez de fermeté pour suivre constamment le plan qu'il paraissait s'être tracé. Il essaya donc de l'ébranler par les divers mouvements qu'il faisait, par le ravage des terres, par le pillage des villes, par l'incendie des bourgs et des villages. Tantôt il décampa avec précipitation, tantôt il s'arrêtait tout d'un coup dans quelque vallon détourné pour voir s'il ne pourrait point le surprendre en rase campagne; mais Fabius conduisait ses troupes par des hauteurs, sans perdre de vue Annibal; ne s'approchant jamais assez de l'ennemi pour en venir aux mains, mais ne s'en éloignant pas non plus tellement, qu'il pût lui échapper. Il tenait exactement ses soldats dans son camp, ne les laissant jamais sortir que pour les fourrages, où il ne les envoyait qu'avec de fortes escortes. Il n'engageait que de légères escarmouches, et avec tant de précaution, que ses troupes y avaient toujours l'avantage. Par ce moyen il rendait insensiblement au soldat la confiance que la perte de trois batailles lui avait ôtée, et il le mettait en état de compter comme autrefois sur son courage et sur son bonheur.

Annibal, après avoir fait un butin immense

dans la Campanie, où il était demeuré assez longtemps, décampa pour ne point consumer les provisions qu'il avait amassées, et dont il se réservait l'usage pour la saison où la terre n'en fournit plus. D'ailleurs, il ne pouvait plus demeurer dans un pays de vignobles et de vergers, plus agréable pour le spectacle qu'utile pour la subsistance d'une armée; où il se serait vu réduit à passer ses quartiers d'hiver entre des marais, des rochers et des sables, pendant que les Romains auraient tiré abondamment leurs convois de Capoue et des plus riches contrées de l'Italie: il prit donc le parti d'aller s'établir ailleurs.

Fabius jugea bien qu'Annibal serait obligé de prendre pour son retour le même chemin par lequel il était venu, et qu'il serait facile de l'inquiéter dans sa marche. Il commence par s'assurer de Casilin, petite ville située sur le Vulture, qui séparait les terres de Falerne de celles de Capoue, en y jetant un corps de troupes assez considérables: il détache quatre mille hommes pour s'emparer du seul défilé par lequel Annibal pouvait sortir; puis, selon sa coutume ordinaire, il va se poster avec le reste de l'armée sur les hauteurs qui bordaient le chemin.

Les Carthaginois arrivent, et campent dans la plaine au pied des montagnes. Pour ce coup, le rusé Carthaginois tomba dans le même piège qu'il avait tendu à Flaminius au défilé de Trasimène; et il semblait ne pouvoir jamais se tirer de ce mauvais pas, n'y ayant qu'une seule issue, dont les Romains étaient les maîtres. Fabius, comptant que sa proie ne pouvait point lui échapper, ne délibérait plus que sur la manière de s'en saisir. Il se flattait, avec assez d'apparence, de terminer la guerre par cette seule action; cependant il jugea à propos de remettre l'attaque au lendemain.

Annibal reconnut qu'on employait contre lui ses propres artifices¹. C'est dans de pareilles conjonctures qu'un commandant a besoin d'une présence d'esprit et d'une fermeté d'âme non communes pour envisager le péril dans toute son étendue sans s'effrayer, et pour imaginer de sûres et de promptes ressources sans délibérer. Le général carthaginois sur-le-champ

¹ « Nec Annibalem fecit illi suis se artibus pecti. » (Liv.)

fait assembler une grande quantité de bœufs, jusqu'au nombre de deux mille, et commande qu'on attache à leurs cornes de petits faisceaux de sarment. Vers le milieu de la nuit, y ayant fait mettre le feu, il fait pousser ces animaux à grands coups vers le sommet des montagnes sur lesquelles étaient campés les Romains. Lorsque la flamme eut pénétré jusqu'au vif, ces animaux, que la douleur rendait furieux, se dispersèrent de tous côtés, communiquant le feu aux buissons et aux arbrisseaux qu'ils rencontraient. Cet escadron, d'une nouvelle espèce, était soutenu par un bon nombre de soldats armés à la légère, qui avaient ordre de s'emparer du sommet de la montagne, et de charger les ennemis en cas qu'ils les y rencontrassent. Tout réussit comme Annibal l'avait prévu. Les Romains, qui gardaient le défilé, voyant que les feux gagnaient les collines qui les commandaient, et croyant que c'était Annibal qui marchait de ce côté-là à la faveur des flambeaux pour se sauver, quittent leur poste, et accourent vers les hauteurs pour lui en disputer le passage. Le gros de l'armée, qui ne savait que penser de tout ce tumulte, et Fabius lui-même, n'osant faire aucun mouvement dans les ténèbres de la nuit de peur de surprise, attendent le retour du jour. Annibal saisit ce moment, fait traverser à ses troupes et au butin le défilé qui était sans garde, et sauve son armée d'un piège où un peu plus de vivacité de la part de Fabius aurait pu la faire périr, ou du moins l'affaiblir considérablement. Il est beau de savoir tirer avantage de ses fautes mêmes, et de les faire servir à sa propre gloire.

L'armée carthaginoise reprit le chemin de la Pouille, toujours poursuivie et harcelée par celle des Romains. Le dictateur, obligé de faire un voyage à Rome pour quelque cérémonie de religion, conjura, avant que de partir, le général de la cavalerie de ne faire aucune entreprise pendant son absence. Minucius ne fit aucun cas ni de ses avis ni de ses prières, et, à la première occasion qui se présenta, pendant qu'une partie des troupes d'Annibal était allée au fourrage, il attaqua le reste, et remporta quelque avantage. Il en écrivit aussitôt à Rome comme d'une victoire considérable. Cette nouvelle, jointe à ce qui

était arrivé tout récemment au passage des défilés, excita des plaintes et des murmures contre la lente et timide circonspection de Fabius. Enfin la chose en vint à ce point, que le peuple lui égala en pouvoir son général de cavalerie; ce qui était sans exemple. Il apprit cette nouvelle en chemin; car il était parti de Rome, pour ne point être témoin oculaire de ce qui se tramait contre lui; sa constance n'en fut point ébranlée. Il savait bien qu'en partageant l'autorité dans le commandement on n'avait pas partagé l'habileté dans le métier de la guerre; cela parut bientôt.

Minucius, tout fier de l'avantage qu'il venait de remporter sur son collègue, proposa qu'ils commandassent chacun leur jour, ou même un plus long espace de temps. Fabius rejeta ce parti, qui aurait exposé toute l'armée au danger pendant le temps qu'elle aurait été commandée par Minucius; il aima mieux partager les troupes, pour être en état de conserver au moins la partie qui lui serait échue.

Annibal, instruit de tout ce qui se passait dans le camp romain, eut une grande joie d'apprendre la division des deux chefs. Il eut soin de présenter un appât et de tendre un piège à la témérité de Minucius; celui-ci ne manqua pas d'y donner tête baissée, et engagea la bataille sur une colline où l'on avait caché une embuscade. Ses troupes furent mises en désordre, et allaient être taillées en pièces, lorsque Fabius, averti par les premiers cris des blessés : « Courons, dit-il à ses soldats, au secours de Minucius; allons arracher aux ennemis la victoire, et à nos citoyens l'aveu de leur faute. » Il arriva fort à propos, et obligea Annibal de sonner la retraite. Ce dernier, en se retirant, disait : « que cette nuée qui depuis longtemps paraissait sur le haut des montagnes avait enfin crevé avec un grand fracas, et causé un grand orage. » Un service si important, et placé dans une telle conjoncture, ouvrit les yeux à Minucius, il reconnut son tort, rentra sur-le-champ dans le devoir et l'obéissance, et montra qu'il est quelquefois plus glorieux de savoir réparer ses fautes que de n'en point commettre.

1. « Solis fidens haudquaquam cum imperii jure artem imperandi equatum » (Liv. lib. 22, n. 26)

Au commencement de cette même campagne¹, Cn. Scipion, étant venu fondre tout d'un coup sur la flotte des Carthaginois, commandée par Amilcar, la défit, prit vingt-cinq vaisseaux, et remporta un grand butin. Cette victoire fit comprendre aux Romains qu'ils devaient donner une attention particulière aux affaires d'Espagne, d'où Annibal pouvait tirer des secours considérables et d'argent et de troupes. Ils y envoyèrent une flotte, et en donnèrent le commandement à P. Scipion, qui, s'étant joint à son frère après son arrivée en Espagne, rendit de très-grands services à la république. Jusqu'alors les Romains n'avaient osé passer l'Èbre : ils avaient cru assez faire de gagner l'amitié des peuples d'en deçà, et de la fortifier par des alliances. Mais sous Publius ils traversèrent ce fleuve, et portèrent leurs armes bien au delà.

Ce qui contribua le plus à avancer leurs affaires, fut la trahison d'un Espagnol qui était à Sagonte. Annibal y avait laissé en dépôt les otages des peuples de l'Espagne : c'étaient les enfants des familles les plus distinguées du pays. Abélou, c'était le nom de cet Espagnol, persuada à Bostar, qui commandait dans la place, de renvoyer ces jeunes gens dans leur patrie, pour attacher par là plus fortement les peuples au parti des Carthaginois : il fut chargé lui-même de cette commission. Il les conduisit aux Romains, qui les remirent ensuite entre les mains de leurs parents, et gagnèrent leur amitié par un présent si agréable.

Bataille de Cannes.

Au printemps suivant², on élut à Rome pour consuls C. Téreutius Varron et L. Émilius Paulus. On fit dans cette campagne (c'était la troisième de la seconde guerre punique), ce qui ne s'était jamais pratiqué jusqu'alors, qui fut de composer l'armée de huit légions, chacune de cinq mille hommes, sans les alliés; car, comme nous l'avons déjà dit, les

Romains ne levaient jamais que quatre légions, dont chacune était environ de quatre mille hommes et de trois cents chevaux³ : ce n'était que dans les conjonctures les plus importantes qu'ils y mettaient cinq mille des uns et quatre cents des autres. Pour les troupes des alliés, leur infanterie était égale à celle des légions, mais il y avait trois fois plus de cavalerie. On donnait ordinairement à chaque consul la moitié des troupes des alliés, et deux légions, pour agir séparément; et il était rare que l'on se servit de toutes ces forces en même temps pour la même expédition. Ici les Romains emploient non-seulement quatre, mais huit légions, tant l'affaire leur paraît importante. Le sénat voulut même que les deux consuls de l'année précédente, Servilius et Atilius, servissent dans l'armée en qualité de proconsuls; mais le dernier ne le put faire à cause de son grand âge.

Varron, en partant de Rome, avait déclaré hautement que, dès le premier jour qu'il rencontrerait l'ennemi, il donnerait le combat, et terminerait la guerre, ajoutant qu'elle ne finirait point tant qu'on mettrait des Fabius à la tête des armées. Un avantage assez considérable qu'il remporta sur les Carthaginois, dont près de dix-sept cents demeurèrent sur la place, augmenta encore sa fierté et sa hardiesse. Annibal regarda cette perte comme un véritable gain pour lui, persuadé qu'elle servirait d'appât pour amorcer la témérité du consul, et pour l'engager dans une action : il en avait un besoin extrême. On sut depuis qu'il était réduit à une telle disette de vivres, qu'il ne lui était pas possible de subsister encore dix jours. Les Espagnols songeaient déjà à l'abandonner. C'en était fait de lui et de son armée, si sa bonne fortune ne lui eût envoyé Varron.

Les armées, après plusieurs mouvements, se trouvèrent en présence près de Cannes, petite ville située dans l'Apulie, sur le fleuve Aufile. Comme Annibal était campé dans une plaine fort unie et toute découverte, et que sa cavalerie était de beaucoup supérieure à celle des Romains, Émilius ne jugea pas à propos d'engager le combat dans cet endroit : il vou-

¹ Polyb. lib. 3, pag. 245-250. — Liv. lib. 22, n. 19-22.

² Polyb. lib. 3, pag. 255-268. — Liv. lib. 22, n. 31-54. — An. M. 3789; Rom. 533.

³ Polybe ne met que deux cents chevaux dans chaque légion; mais Juste-Lipse croit que c'est ou une erreur de l'historien, ou une faute du copiste.

lait qu'on attirât l'ennemi dans un terrain où l'infanterie pût avoir le plus de part à l'action. Son collègue, général sans expérience, fut d'un avis contraire; et c'est le grand inconvénient d'un commandement partagé par deux généraux, entre lesquels la jalousie, ou l'antipathie d'humeur, ou la diversité de vues, ne manquent guère de mettre la division.

Les troupes, de part et d'autre, s'étaient contentées pendant quelque temps de faire de légères escarmouches. Enfin, un jour que Varron commandait, car le commandement roulait de jour à autre entre les deux consuls, tout se prépara au combat des deux côtés. Émilus n'avait point été consulté; mais quoiqu'il désapprouvât extrêmement la conduite de son collègue, comme il ne pouvait l'empêcher, il le seconda du mieux qu'il lui fut possible.

Annibal, après avoir fait convenir ses troupes que, quand on leur aurait donné le choix d'un terrain propre pour combattre, supérieures comme elles étaient en cavalerie, elles n'en pouvaient pas choisir de plus favorable: « Ren-
« dez donc grâce aux dieux, leur dit-il, d'a-
« voir amené ici les ennemis pour vous en
« faire triompher; et sachez-moi gré aussi
« d'avoir réduit les Romains à la nécessité de
« combattre. Après trois grandes victoires
« consécutives, que faut-il pour vous inspirer
« de la confiance, que le souvenir de vos pro-
« pres exploits? Les combats précédents vous
« ont rendus maîtres du plat pays: par celui-
« ci, vous le deviendrez de toutes les villes,
« et, j'ose le dire, de toute les richesses et de
« la puissance des Romains. Il n'est plus
« question de parler, il faut agir. J'espère de
« la protection des dieux que vous verrez dans
« peu l'effet de mes promesses. »

Les deux armées étaient bien inégales en nombre. Il y avait dans celle des Romains, en comptant les alliés, quatre-vingt mille hommes de pied, et un peu plus de six mille chevaux; et dans celle des Carthaginois quarante mille hommes de pied, tous fort aguerris, et dix mille chevaux. Émilus commandait à la droite des Romains, Varron à la gauche; Servilius, l'un des deux consuls de l'année précédente, était au centre. Annibal, qui savait profiter de tout, s'était posté de manière que

le vent vulturne, qui se lève dans un certain temps réglé, devait souffler directement contre le visage des Romains pendant le combat, et les couvrir de poussière; et, ayant appuyé sa gauche sur la rivière d'Aufide et distribué sa cavalerie sur les ailes, il forma son corps de bataille, en plaçant l'infanterie espagnole et gauloise au centre, et l'infanterie africaine, pesamment armée, moitié à leur droite et moitié à leur gauche, sur une même ligne avec la cavalerie. Après cette disposition, il se mit à la tête de ce corps d'infanterie espagnole et gauloise, et, l'ayant tiré de la ligne, il marcha en avant pour commencer le combat, en arrondissant son front à mesure qu'il approchait de l'ennemi, et en allongeant ses flancs en espèce de demi-cercle, afin de ne point laisser d'intervalle entre son corps et le reste de la ligne composée de l'infanterie pesante, qui ne s'était point ébranlée.

On en vint bientôt aux mains; et les légions romaines qui étaient aux deux ailes, voyant leur centre vivement attaqué, s'avancèrent pour prendre l'ennemi en flanc. Le corps d'Annibal, après une vigoureuse résistance, se voyant pressé de toutes parts, céda au nombre, et se retira par l'intervalle qu'il avait laissé dans le centre de la ligne. Les Romains l'y ayant suivi pêle-mêle avec chaleur, les deux ailes de l'infanterie africaine, qui était fraîche, bien armée et en bon ordre, s'étant tout d'un coup, par une demi-conversion, tournées vers ce vide dans lequel les Romains, déjà fatigués, s'étaient jetés en désordre et en confusion, les chargèrent des deux côtés avec vigueur, sans leur donner le temps de se reconnaître ni leur laisser de terrain pour se former. Cependant les deux ailes de la cavalerie venaient de battre celles des Romains, qui leur étaient fort inférieures; et, n'ayant laissé à la poursuite des escadrons rompus et défaits que ce qu'il fallait pour en empêcher le ralliement, elles vinrent fondre par derrière sur l'infanterie romaine, qui, étant en même temps enveloppée de toutes parts par la cavalerie et l'infanterie des ennemis, fut toute taillée en pièces, après avoir fait des prodiges de valeur. Émilus, qui avait été couvert de blessures dans le combat, fut tué ensuite par un gros d'ennemis qui ne le reconnurent point, et avec lui deux ques-

teurs, vingt-un tribuns militaires, plusieurs hommes consulaires ou qui avaient été préteurs, Servilius, consul de l'année précédente, et Minucius, qui avait été maître de la cavalerie sous Fabius, et quatre-vingts sénateurs. Il demeura sur la place plus de soixante-dix mille hommes¹; et les Carthaginois acharnés contre l'ennemi, ne cessèrent de tuer, jusqu'à ce qu'Annibal, dans la plus grande ardeur du carnage, se fut écrit plusieurs fois : *Arrête, soldat; épargne le vaincu*². Dix mille hommes, qui avaient été laissés à la garde du camp, se rendirent prisonniers de guerre après la bataille. Le consul Varron se retira à Venouse, accompagné seulement de soixante-dix cavaliers; et quatre mille hommes environ se sauvèrent dans les villes voisines. Du côté d'Annibal, la victoire fut complète; et il la dut principalement, aussi bien que les précédentes, à la supériorité de sa cavalerie. Il y perdit quatre mille Gaulois, quinze cents tant Espagnols qu'Africains, et deux cents chevaux.

Maharbal, l'un des généraux carthaginois, voulait que, sans perdre de temps, l'on marchât droit à Rome, promettant à Annibal de le faire sonper, à cinq jours de là, dans le Capitole. Et sur ce que celui-ci répliqua qu'il fallait prendre du temps pour délibérer sur cette proposition, « Je vois bien », dit Maharbal, « que les dieux n'ont pas donné au même homme tous les talents à la fois. Vous savez vaincre, Annibal; mais vous ne savez pas profiter de la victoire. »

On prétend que ce délai sauva Rome et l'empire. Plusieurs, et Tite-Live entre autres, le reprochent à Annibal comme une faute capitale. Quelques-uns sont plus réservés, et ne peuvent se résoudre à condamner, sans des preuves bien claires, un si grand capitaine, qui, dans tout le reste, n'a jamais manqué ni de prudence pour prendre le bon parti, ni de

vivacité et de promptitude pour exécuter. Ils sont encore retenus par l'autorité, ou du moins par le silence de Polybe, qui, en parlant des grandes suites qu'eut cette mémorable journée, convient que, parmi les Carthaginois, on conçut de grandes espérances d'emporter Rome d'emblée; mais, pour lui, il ne s'explique point sur ce qu'il eût fallu faire à l'égard d'une ville fort peuplée, extrêmement aguerrie, bien fortifiée, et défendue par une garnison de deux légions; et il ne laisse nulle part entrevoir qu'un tel projet fût praticable, ni qu'Annibal eût tort de ne l'avoir point tenté.

En effet, en examinant les choses de plus près, on ne voit pas que les règles communes de la guerre permettent de l'entreprendre. Il est constant que toute l'infanterie d'Annibal avant la bataille ne montait qu'à quarante mille hommes; qu'étant diminuée de six mille hommes qui avaient été tués dans l'action, et d'un plus grand nombre sans doute qui avait été blessé et mis hors de combat, il ne lui restait que vingt-six ou vingt-sept mille hommes de pied en état d'agir, et que ce nombre ne pouvait suffire pour faire la circonvallation d'une ville aussi étendue que Rome, et coupée par une rivière, ni pour l'attaquer dans les formes, n'ayant ni machines, ni munitions, ni aucune des choses nécessaires pour un siège. Par la même raison, Annibal³, après le succès de Trasimène, tout victorieux qu'il était, avait attaqué inutilement Spolette; et, un peu après la bataille de Cannes, il avait été contraint de lever le siège d'une petite ville sans nom et sans force. On ne peut disconvenir que, si, dans l'occasion dont il s'agit, il avait échoué, comme il devait s'y attendre, il aurait ruiné sans ressource toutes ses affaires. Mais il faudrait être du métier, et peut-être du temps même de l'action, pour juger sainement de ce fait. C'est un ancien procès sur lequel il ne sied bien qu'aux connaisseurs de prononcer.

Annibal, aussitôt après la bataille de Cannes⁴, avait dépêché son frère Magon pour porter à Carthage la nouvelle de sa victoire, et pour demander du secours afin de terminer la guerre. Lorsque Magon fut arrivé, il fit

¹ Tite-Live diminue beaucoup le nombre des morts, qu'il ne fait monter qu'à quarante-trois mille environ; mais Polybe est plus digne de foi.

² « Duo maximi exercitus ensi ad hostium satietatem. » *donec Annibal diceret militi suo: Parce ferro.* (FLOR. lib. 1, cap. 6.)

³ « Tum Maharbal: Non omnis nimium eidem dñi de- » *dere. Vincere scis, Annibal; victorib' uti nescis.* (LIV. lib. 22, n. 51.)

⁴ Liv. lib. 22, n. 9. — Id. lib. 23, n. 18.

⁵ Id. lib. 23, n. 11-13.

en plein sénat un discours magnifique sur les exploits de son frère et sur les grands avantages qu'il avait remportés contre les Romains; et, pour faire juger de la grandeur de la victoire par quelque chose de sensible, en parlant en quelque sorte aux yeux, il fit répondre au milieu du sénat un boisseau d'anneaux d'or qu'on avait tirés des doigts des nobles Romains qui avaient été tués à la bataille de Cannes. Il termina sa harangue par demander de l'argent, des vivres et de nouvelles troupes. Tous les assistants ressentirent une joie extraordinaire; et Imilcon, partisan d'Annibal, croyant que c'était là une belle occasion d'insulter Hannon, chef de la faction contraire, lui demanda s'il était encore mécontent de la guerre qu'on avait entreprise contre les Romains, et s'il croyait qu'on leur dût livrer Annibal. Hannon, sans s'étonner, lui répondit qu'il était toujours dans les mêmes sentiments, et que les victoires dont on parlait, supposé qu'elles fussent véritables, ne lui pouvaient donner de joie qu'autant qu'on s'en servirait pour faire une paix avantageuse; puis il entreprit de prouver que ces grands exploits que l'on faisait sonner si haut n'étaient que chimériques et imaginaires. « J'ai taillé en pièces, disait-il, en reprenant le discours de Magon, les armées romaines : « envoyez-moi des soldats. Que demanderiez-vous autre chose si vous aviez été vaincu ? Je me suis deux fois rendu maître du camp ennemi, plein apparemment de toutes sortes de provisions : envoyez-moi des vivres et de l'argent. Tiendriez-vous un autre lan-gage, si vous-même aviez perdu votre camp ? » Ensuite il demanda à Magon si quelqu'un des peuples latins s'était venu rendre à Annibal, si les Romains lui avaient fait quelques propositions de paix. Magon ayant été forcé d'avouer qu'il n'en était rien : « Nous avons donc, reprit Hannon, la guerre dans l'Italie aussi forte que jamais. » Sa conclusion fut qu'il ne fallait leur envoyer ni hommes ni argent. Comme la faction d'Annibal était la plus puissante, on n'eut aucun égard aux remontrances d'Hannon, qui furent regardées comme l'effet de sa jalousie et de sa prévention : il fut ordonné qu'on ferait incessamment des levées d'hommes et d'argent pour envoyer

à Annibal les secours qu'il demandait. Magon partit sur-le-champ pour lever en Espagne vingt-quatre mille hommes d'infanterie et quatre mille chevaux; mais ce secours fut arrêté dans la suite, et envoyé d'un autre côté, tant la faction contraire était appliquée à traverser les desseins d'un général qu'elle ne pouvait souffrir¹. Pendant qu'à Rome on remerciait un consul qui avait fini, de n'avoir pas désespéré de la république, à Carthage on savait presque mauvais gré à Annibal de la victoire qu'il venait de remporter. Hannon ne lui pouvait pardonner les avantages d'une guerre entreprise contre son avis. Plus jaloux de l'honneur de ses sentiments que du bien de l'état, plus ennemi du général des Carthaginois que des Romains, il n'oubliait rien pour empêcher les succès qu'on pouvait avoir, ou pour ruiner ceux qu'on avait eus.

Quartier d'hiver passé à Capoue par Annibal.

La journée de Cannes² soumit à Annibal les plus puissants peuples d'Italie, attira dans son parti ceux de la grande Grèce avec la ville de Tarente, et détacha des Romains leurs plus anciens alliés, entre lesquels Capoue tenait le premier rang. C'était une ville que la bonté de son territoire, sa situation avantageuse et la longue paix dont elle jouissait, avaient rendue fort riche et fort puissante. Le luxe et les délices, qui sont une suite ordinaire de l'opulence, avaient corrompu l'esprit de tous ses citoyens, déjà portés par leur inclination naturelle au plaisir et à la débauche.

Annibal³ choisit cette ville pour y passer son quartier d'hiver. Ce fut là que cette armée, qui avait essuyé les plus grands travaux et bravé les périls les plus affreux sans y succomber, fut vaincue par l'abondance et les délices, dans lesquelles elle se plongea avec d'autant plus d'avidité, qu'elle n'y était point accoutu-

¹ De Salut-Evermond.

² Liv. lib. 23, n. 4 et 18.

³ « *Ibi partem majorem hiemis exortum in tectis habuit, adversus omnia humana mala, sepe ac diu duram tem, bouis inexpertum atque insectum. Itaque quos nulla mali vicerat vis, perdidit nimis bona ac voluptates immodice : et eo impensius, quo avidius ex insolentia in eas se miserant.* » (Liv. lib. 23, n. 18.)

mée. Leurs courages s'amollirent si fort pendant ce séjour, que, s'ils se soutinrent encore quelque temps, ce fut plutôt par l'éclat de leurs victoires passées que par leurs forces présentes. Quand Annibal tira ses soldats de cette ville, on eût dit que c'étaient d'autres hommes, tout différents de ce qu'ils avaient été jusque-là. Accoutumés à demeurer dans des maisons commodes, à vivre dans l'abondance et dans l'oisiveté, ils ne pouvaient plus souffrir la faim, la soif, les longues marches, les veilles, ni les autres travaux de la guerre : outre qu'ils ne savaient plus ce que c'était que d'obéir aux officiers, ni de garder aucune discipline.

Je ne fais ici que copier Tite-Live. Si on l'en croit, le séjour de Capoue est, dans la vie d'Annibal, une grande tache, et il prétend que ce général fit en cela une faute incomparablement plus grande que quand, après le gain de la bataille, il manqua d'aller à Rome ; car ce délai¹, dit Tite-Live, pouvait paraître avoir seulement différé sa victoire, au lieu que cette dernière faute le mit absolument hors d'état de vaincre. En un mot, comme Marcellus sut bien le dire dans la suite², ce que Cannes avait été aux Romains, Capoue le fut aux Carthaginois et à leur général. Là se perdit leur vertu guerrière et leur attachement à la discipline ; là disparut et leur gloire passée, et l'espérance presque sûre que leur montrait l'avenir. En effet, depuis ce jour, les affaires d'Annibal allèrent toujours en décadence, la fortune se rangea du côté de la prudence, et la victoire sembla s'être réconciliée avec les Romains.

Je ne sais si tout ce que dit ici Tite-Live des suites funestes qu'eurent les quartiers d'hiver passés par l'armée carthaginoise dans cette ville délicate est bien juste et bien fondé. Quand on examine avec soin toutes les circonstances de cette histoire, on a de la peine à se persuader qu'il faille attribuer le peu de progrès qu'eurent les armes d'Annibal dans la

suite au séjour de Capoue. c'en est bien une cause, mais la moins considérable ; et la bravoure avec laquelle ses troupes battirent depuis ce temps-là des consuls et des préteurs, prirent des villes à la vue des Romains, maintinrent leurs conquêtes et restèrent encore quatorze ans en Italie sans en pouvoir être chassées, tout cela porte assez à croire que Tite-Live exagère les pernicioeux effets des délices de Capoue.

La véritable cause de la chute des affaires d'Annibal³, c'est le défaut de recrues et de secours de la part de sa patrie. Après l'exposé de Magon, le sénat de Carthage avait jugé nécessaire, pour pousser les conquêtes d'Italie, d'y envoyer d'Afrique un renfort considérable de cavalerie numide, quarante éléphants, mille talents⁴, qui font trois millions, et d'acheter en Espagne vingt mille hommes de pied et quatre mille chevaux pour renforcer leurs armées d'Espagne et d'Italie⁵ ; néanmoins Magon n'en put obtenir que douze mille fantassins, avec deux mille cinq cents chevaux ; et même, quand il fut près de partir pour l'Italie avec cette troupe, si fort au-dessous de celle qu'on lui avait promise, il fut contremandé pour passer en Espagne. Annibal, après de si grandes promesses, ne reçut donc ni infanterie, ni cavalerie, ni éléphants, ni argent, et il fut absolument abandonné à ses ressources personnelles : son armée se trouvait réduite à vingt-six mille hommes de pied et à neuf mille chevaux. Comment, avec une armée si affaiblie, pouvoir occuper dans un pays étranger tous les postes nécessaires, contenir les nouveaux alliés, maintenir les conquêtes, en faire de nouvelles, et tenir la campagne avec avantage contre deux armées des Romains qui se renouvellent tous les ans ? Voilà la véritable cause de la décadence des affaires d'Annibal et de la ruine de celles de Carthage. Si nous avions l'endroit où Polybe avait parlé sur cette matière, nous verrions sans doute qu'il avait plus insisté sur cette cause que sur les délices de Capoue.

¹ « Illa enim cunctatio distulit modo victoriam videri potuit, hic error vires admissæ ad vincendum. » (Liv. lib. 23, n. 18.)

² « Capuam Annibali Cannas fuisse. Ibi virtutem bellicam, ibi militarem disciplinam, ibi præteriti temporis famam, ibi spem futuri extinctam. » (Liv. lib. 23, n. 45.)

³ Liv. lib. 23, n. 23.

⁴ Mille talents carthaginois valent 3 800 000 fr. E. B.

⁵ Liv. lib. 23, n. 32.

Les deux Scipions¹ avaient toujours le commandement de l'Espagne, et y faisaient d'assez grands progrès, lorsqu'Asdrubal, qui seul paraissait capable de leur résister, reçut ordre de Carthage de passer en Italie au secours de son frère. Avant que de quitter la province, il écrivit au sénat pour lui faire connaître la nécessité qu'il y avait d'envoyer en sa place un général qui pût tenir tête aux Romains. On y envoya Imilcon avec une armée, et Asdrubal se mit en chemin avec la sienne pour aller joindre son frère. La première nouvelle de son départ avait rangé la plus grande partie des Espagnols sous le pouvoir des Scipions. Ces deux généraux, animés par un si grand succès, se mirent en devoir de lui fermer la sortie de la province. Ils considéraient le danger auquel seraient exposés les Romains, si, ayant déjà bien de la peine à résister au seul Annibal, les deux frères venaient à leur tomber sur les bras avec deux puissantes armées : ils le poursuivirent donc dans sa marche, et l'obligèrent, malgré lui, à combattre. Asdrubal fut vaincu ; et, loin de pouvoir passer en Italie, il ne se vit pas même en état de demeurer en sûreté dans l'Espagne.

Les Carthaginois ne réussirent pas mieux dans la Sardaigne. Prétendant profiter de quelques révoltes qu'ils y avaient excitées, ils y perdirent douze mille hommes dans une bataille contre les Romains, qui firent encore un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels furent Asdrubal, surnommé *Calvus*² ; Hannon et Magon, distingués par leur naissance et par leurs emplois militaires.

Mauvais succès d'Annibal. — Sièges de Capoue
et de Rome.

Depuis le séjour d'Annibal à Capoue³, les affaires des Carthaginois en Italie ne se soutinrent plus avec le même éclat. M. Marcellus, d'abord comme préteur, ensuite comme con-

sul, eut beaucoup de part à ce changement. Il harcelait Annibal en toute occasion, il lui enlevait des quartiers, il lui faisait lever des sièges ; il le battit même en plusieurs rencontres, en sorte qu'il fut appelé *l'épée de Rome*, comme Fabius en avait été nommé *le bouclier*.

Ce qui fut le plus sensible au général carthaginois⁴, fut de voir Capoue assiégée par les Romains. Pour ne point perdre son crédit parmi ses alliés, en négligeant de soutenir ceux qui y tenaient le premier rang, il vint au secours de cette ville, en fit approcher ses troupes, attaqua les Romains, leur donna plusieurs combats pour leur faire lever le siège. Enfin⁵, voyant que toutes ses tentatives étaient inutiles, pour faire une puissante diversion, il marcha brusquement vers Rome. Il ne désespérait pas que, s'il pouvait, dans la première surprise, s'emparer de quelque quartier de la ville, le danger où serait la capitale n'obligeât les généraux romains de lever le siège de Capoue pour accourir avec toutes leurs troupes au secours de leur patrie : du moins il se flattait que, si, pour continuer le siège, ils partageaient leurs forces, leur affaiblissement pourrait faire naître aux assiégés ou à lui quelque occasion de les battre. Rome fut étonnée, mais non déconcertée. Sur ce que l'un des sénateurs proposa de rappeler toutes les armées au secours de Rome, Fabius⁶ remontra qu'il serait honteux de se laisser effrayer et de changer de dessein aux moindres mouvements d'Annibal. On se contenta de faire revenir, avec une partie de l'armée, l'un des deux commandants qui étaient au siège : ce fut Q. Fulvius, proconsul. Annibal, après avoir fait quelques ravages, rangea son armée en bataille devant la ville, et les consuls en firent autant. Chacun se disposait à bien faire son devoir dans un combat dont Rome devait être le prix, lorsqu'une tempête violente obligea les deux partis de se retirer. Ils ne furent pas plutôt rentrés dans leur camp, que le temps devint calme et serein. La même chose arriva plusieurs fois de suite, en sorte qu'Annibal, croyant qu'il y avait dans cet événement quelque chose de

¹ Liv. lib. 23, n. 26-30 et n. 32-40, 41. — An. M. 3790 ; Rom. 534.

² Ce n'était pas le frère d'Annibal.

³ An. M. 3794 ; Rom. 535. — Liv. lib. 23, n. 41-46 ; lib. 26, n. 22 ; lib. 26, n. 5-16.

⁴ An. M. 3793 ; Rom. 537.

⁵ An. M. 3794 ; Rom. 538.

⁶ « Flagitiosum esse terri ac circumagi ad omnes Annibalis comminationes. » (Liv. lib. 26, n. 8.)

surnaturel¹, dit, au rapport de Tite-Live, que tantôt la fortune, et tantôt la volonté lui manquait pour se rendre maître de Rome.

Mais ce qui le surprit étrangement et l'éfraya le plus, c'est qu'il apprit que, pendant qu'il était campé à une des portes de Rome, les Romains avaient fait sortir par une autre des recrues pour l'armée d'Espagne, et que le champ dans lequel il s'était campé avait été vendu dans le même temps, sans que cette circonstance eût rien diminué de son prix. Un mépris si marqué le piqua vivement : il fit mettre aussi à l'encan les boutiques d'orfèvres qui étaient autour de la place publique à Rome. Après cette bravade, il se retira, et pilla en passant le riche temple de la déesse Feronie.

Capoue, ainsi abandonnée à elle-même, ne tint pas longtemps. Après que ceux de ses sénateurs qui avaient eu le plus de part à la révolte, et qui, par cette raison, n'attendaient aucun quartier de la part des Romains, se furent donné à eux-mêmes la mort d'une manière tout à fait tragique, la ville se rendit à discrétion. Le succès de ce siège, qui fut décisif par les suites heureuses qu'il eut, et qui rendit pleinement aux Romains la supériorité sur les Carthaginois, montra en même temps combien la puissance romaine était formidable² quand elle entreprenait de punir des alliés infidèles, et combien peu il fallait compter sur Annibal pour la défense de ceux qu'il avait reçus sous sa protection.

Défaite et mort des deux Scipions en Espagne.

La face des affaires était bien changée en Espagne³. Les Carthaginois y avaient trois armées : l'une était commandée par Asdrubal, fils de Giskon; l'autre par Asdrubal, fils d'Amilcar; la troisième, sous la conduite de Magon, s'était jointe au premier Asdrubal. Les deux Scipions, Cnéius et Publius, crurent devoir diriger leurs troupes pour attaquer les ennemis

séparément; et c'est ce qui fut la cause de leur perte. Ils convinrent que Cnéius, avec un petit nombre de Romains et trente mille Celtibériens, irait contre Asdrubal, fils d'Amilcar, pendant que Publius, avec le reste des troupes, composées de Romains et d'alliés d'Italie, marcherait contre les deux autres généraux.

Publius fut accablé le premier. Aux deux chefs qu'il avait en tête s'était joint Masinissa, fier des victoires qu'il venait de remporter contre Syphax, et il devait bientôt être suivi par Indibilis, prince puissant en Espagne. On en vint aux mains. Les Romains, attaqués en même temps de tous côtés, se défendirent courageusement, tant qu'ils eurent leur général à leur tête; mais, lorsqu'il eut été tué, le peu qui avait échappé au carnage prit la fuite.

Les trois armées victorieuses partirent aussitôt pour aller contre Cnéius, et pour terminer la guerre par sa défaite. Il était déjà plus qu'à demi vaincu par la désertion de ses alliés, qui avaient tous abandonné son parti, et qui laissèrent aux chefs romains⁴ cette importante instruction, de ne souffrir jamais que dans leur armée le nombre de leurs propres troupes fût inférieur à celui des troupes étrangères. Il eut quelque pressentiment de la mort et de la défaite de son frère en voyant les ennemis arriver en si grand nombre. Il ne lui survécut pas longtemps, et fut tué dans le combat. Ces deux grands hommes furent également pleurés par leurs citoyens et par leurs alliés, et les Espagnes les regrettèrent à cause de leur justice et de leur modération.

La perte de ces vastes pays paraissait inévitable pour les Romains; mais la valeur d'un simple officier, nommé L. Marcius, chevalier romain, les leur conserva. Bientôt après on y envoya le jeune Scipion, qui vengea bien la mort de son père et de son oncle, et y rétablit entièrement les affaires des Romains.

Défaite et mort d'Asdrubal

Un échec inopiné acheva de ruiner en Italie

¹ « Audita vox Annibalis fertur. Potiusque sibi urbis » Rome, modo mentem non dari, modo fortunam. » (Liv. lib. 26, n. 33.)

² « Confusio expressa hosti, quanta vis in Romanis ad » expectandas peras ab infidelibus sociis, et quam utilis in » Annibale auxilii ad receptis in fidem tuendos esset. » (Liv. lib. 26, n. 36.)

³ Liv. lib. 23, n. 32-39. — An. M. 3793; Rom. 537.

⁴ « Id quidem cavendum semper romanis duellibus erit, » exemplumque hæc verè pro documentis habenda : ne ita » externis credant auxiliis, ut non plus sui roboris suarum- » que propriè virium in castris habcant. » (Liv. n. 33.)

toutes les mesures et toutes les espérances d'Annibal¹. Les consuls de cette année, la onzième de la seconde guerre punique (car je passe beaucoup d'événements pour abrégé), étaient C. Claudius Neron et M. Livius. Celui-ci avait pour département la Gaule cisalpine, où il devait s'opposer à Asdrubal, qu'on disait être près de passer les Alpes : l'autre commandait dans le pays des Brutiens et dans la Lucanie, c'est-à-dire dans l'extrémité opposée de l'Italie, et là il tenait tête à Annibal.

Le passage des Alpes ne coûta presque point de peine à Asdrubal, parce qu'il trouva le chemin frayé par son frère, et tous les peuples disposés à le recevoir. Quelque temps après, il dépêcha des courriers vers Annibal : ils furent arrêtés. Neron apprit par les lettres dont ils étaient chargés qu'Asdrubal devait se joindre à son frère dans l'Ombrie : il jugea que, dans une conjoncture aussi importante qu'était celle-là, d'où dépendait le salut de l'état, il était permis de se mettre au-dessus² des règles ordinaires pour le service et le bien même de la république ; et il crut devoir faire un coup hardi et imprévu, capable de jeter la terreur dans l'esprit des ennemis, en se hâtant d'aller joindre son collègue pour attaquer brusquement Asdrubal avec leurs forces réunies. Ce dessein, à bien examiner toutes les circonstances, ne doit pas être facilement taxé d'imprudence : c'était sauver l'état que d'empêcher la jonction des deux frères. On ne hasardait pas beaucoup, en supposant même qu'Annibal dût être informé de l'absence du consul. Sur son armée de quarante-deux mille hommes, il n'en avait pris que sept mille pour son détachement, qui étaient à la vérité l'élite des troupes, mais qui n'en faisaient qu'une très-petite partie, le reste était demeuré dans le camp bien fortifié et bien retranché : était-il à craindre qu'Annibal attaqué et forcé à un bon camp défendu par trente-cinq mille hommes ?

Neron partit sans avertir ses soldats de son dessein. Lorsqu'il eut fait assez de chemin pour le leur découvrir sans danger, il leur dit

qu'il les menait à une victoire certaine : que dans la guerre tout dépendait de la renommée ; que le bruit seul de leur arrivée déconcerterait les Carthaginois : qu'au reste, ils auraient tout l'honneur de cette action.

Ils marchèrent avec une diligence extraordinaire. La jonction se fit de nuit et sans multiplier les camps, pour mieux tromper l'ennemi. Les troupes nouvellement arrivées se joignirent à celles de Livius. L'armée du préteur Porcius était campée tout près de celle du consul. Dès le matin du lendemain on tint conseil. Livius était d'avis de donner quelques jours de repos aux troupes ; Neron le pria de ne point rendre l' téméraire par le délai une entreprise que la promptitude seule pouvait faire réussir, et de profiter de l'erreur de leurs ennemis, tant absents que présents : on donna donc le signal pour la bataille. Asdrubal, s'étant avancé aux premiers rangs, reconnu à plusieurs marques qu'il était arrivé de nouvelles troupes, et il ne douta point que ce ne fussent celles de l'autre consul : d'où il conjectura qu'il fallait que son frère eût reçu quelque perte considérable, et craignit fort d'être venu trop tard à son secours.

Après ces réflexions, il fit sonner la retraite. Son armée se mit en marche avec assez de désordre. La nuit survint, et, ses guides l'ayant abandonné, il ne sut quelle route tenir. Il suivait au hasard les bords du fleuve Mèteure, et il se mettait en devoir de le passer, lorsqu'il fut joint par les trois armées ennemies : il jugea, dans cette extrémité, qu'il lui était impossible d'éviter le combat, il fit tout ce qu'on pouvait attendre de la présence d'esprit et du courage d'un grand capitaine. Il prit tout d'un coup un poste avantageux, et rangea ses troupes dans un terrain étroit, qui lui donnait lieu de placer sa gauche, composée des troupes les plus faibles, de manière qu'elle ne pouvait être ni attaquée de front, ni prise en flanc, et de donner à son corps de bataille et à sa droite plus de profondeur que de front. Après cette disposition faite à la hâte, il se mit au centre, et marcha le premier pour attaquer la gauche des ennemis, bien convaincu qu'il s'agissait de tout, et qu'il fallait ou vaincre ou mourir. L'action dura longtemps, et on combattit de part et d'autre avec beaucoup d'opiniâtreté.

¹ Polyb. lib. 11, pag. 622-625. — Liv. lib. 27, n. 35-30-31. — An. M. 3798 : Rom. 542.

² Il était défendu à un général de sortir de la province qui lui était assignée, et de passer dans celle d'un autre.

Asdrubal surtout mit dans cette journée le comble à la gloire qu'il s'était déjà acquise par un grand nombre de belles actions. Il mena ses soldats épouvantés et tremblants au combat, contre un ennemi qui les surpassait en nombre et en confiance; il les anima par ses paroles, il les soutint par son exemple; il employa les prières et les menaces pour ramener les fuyards, jusqu'à ce qu'enfin, voyant que la victoire se déclarait pour les Romains, et ne pouvant survivre à tant de milliers d'hommes qui avaient quitté leur patrie pour le suivre, il se jeta au milieu d'une cohorte romaine, où il périt indigne fils d'Amilcar et en digne frère d'Annibal.

Ce combat fut pour les Carthaginois le plus sanglant de toute cette guerre; et, soit par la mort du chef, soit par le carnage qui fut fait des troupes carthaginoises, il servit comme de représailles pour la journée de Cannes. Il fut tué, du côté des Carthaginois, cinquante-cinq mille hommes¹, et il y en eut six mille de pris. Les Romains perdirent huit mille hommes. Ils étaient si las de tuer, que, quelqu'un étant venu avertir Livius qu'il était aisé de tailler en pièces un gros d'ennemis qui s'enfuyait: « Il est bon, dit-il, qu'il en reste quelques-uns » pour porter aux Carthaginois la nouvelle de « leur défaite. »

Néron se mit en marche dès la nuit même qui suivit le combat. Partout où il passait, les cris de joie et les applaudissements prirent la place de l'inquiétude et de la frayeur qu'il y avait laissées en venant. Il arriva à son camp le sixième jour. La tête d'Asdrubal jetée dans le camp des Carthaginois, apprit à leur chef le funeste sort de son frère. Annibal reconnut à ce cruel coup la fortune de Carthage. « C'en est fait, dit-il², je ne lui enverrai plus de » superbes courriers. En perdant Asdrubal, » je perds toute mon espérance et tout mon

« bonheur. » Il se retira ensuite dans l'extrémité du pays des Brutiens, où il ramassa toutes ses troupes, qui eurent beaucoup de peine à y subsister, parce qu'il ne recevait aucun convoi de Carthage.

Scipion se rend maître de toute l'Espagne. — Il est nommé consul, et passe en Afrique. — Annibal y est rappelé.

Le sort des armes ne fut pas plus heureux pour les Carthaginois en Espagne³. La sage vivacité du jeune Scipion y avait rétabli entièrement les affaires des Romains, comme la courageuse lenteur de Fabius l'avait fait auparavant en Italie. Les trois chefs des Carthaginois, qui y commandaient de nombreuses armées, savoir: Asdrubal, fils de Gisco, Hannon et Magou, ayant été défaits en plusieurs rencontres par les troupes romaines, Scipion enfin se rendit maître de l'Espagne, et la soumit tout entière aux Romains. Ce fut pour lors que Masinissa, prince très-puissant en Afrique, se rangea de leur côté: Syphax, au contraire, embrassa le parti des Carthaginois.

Scipion, étant retourné à Rome⁴, y fut nommé consul; il avait pour lors trente ans. On lui donna pour collègue P. Licinius Crassus. Le département du premier fut la Sicile, avec permission de passer en Afrique, s'il le jugeait à propos: il partit le plus promptement qu'il put pour sa province. L'autre devait commander dans le pays où Annibal s'était retiré.

La prise de Carthage, où Scipion avait fait paraître toute la prudence, tout le courage, toute l'habileté qu'on peut attendre des plus grands capitaines, et la conquête de l'Espagne entière, étaient plus que suffisantes pour immortaliser son nom: mais il ne les avait regardées que comme des degrés et des préparatifs qui devaient le conduire à une plus grande entreprise; c'était la conquête de l'Afrique. Il y passa en effet, et y établit le théâtre de la guerre.

Le ravage des terres, le siège d'Utique, une

¹ La perte, selon Polybe, fut beaucoup moindre, et ne monta qu'à dix mille hommes.

² Horace le fait parler ainsi dans la belle ode où il décrit cette défaite:

Carthagini jam non ego nuncios
Mittam superbos. Occidit, occidit
Spes omnis et fortuna nostræ.
Nominis, Asdrubale interempto,

(Hœn. lib. 3. Od. 3.) (V. G.)

³ Polyb. lib. 11, pag. 600; et lib. 14, pag. 677-687; et lib. 15, pag. 690-694. — Liv. lib. 28, n. 1-4, 13, 28, 43-46; lib. 29, n. 21-36; lib. 30, n. 20-28. — An. M. 3790; Rom. 543.

⁴ An. M. 3800; Rom. 541.

des plus fortes places de l'Afrique, la défaite entière des deux armées de Syphax et d'Asdrubal, dont Scipion brûla le camp, et ensuite la prise de Syphax même, qui était la plus puissante ressource des Carthaginois, tout cela les obligea à songer enfin à la paix. Ils députèrent pour cet effet trente des principaux sénateurs, choisis dans cette compagnie qui était si puissante à Carthage, et qu'on nommait le conseil des cent. Dès qu'ils furent admis dans la tente du général romain, ils se prosternèrent tous par terre (c'était la coutume du pays), lui parlèrent avec beaucoup de soumission, rejetant la cause de tous leurs malheurs sur Annibal, et promirent de la part du sénat une aveugle obéissance à tout ce qu'ordonnerait le peuple romain. Scipion leur répondit que, quoiqu'il fût venu dans l'Afrique pour vaincre et non pour faire la paix, il la leur accorderait cependant, à condition qu'ils rendraient aux Romains leurs prisonniers et leurs transfuges; qu'ils feraient sortir leurs armées de l'Italie et des Gaules; qu'ils n'entreraient plus en Espagne; qu'ils se retireraient de toutes les îles qui sont entre l'Italie et l'Afrique; qu'ils livreraient aux vainqueurs tous leurs vaisseaux, excepté vingt; qu'ils donneraient cinq cents mille boisseaux¹ de froment, et trois cent mille boisseaux d'orge; et qu'ils paieraient la somme de cinq mille talents², c'est-à-dire quinze millions. Que, si ces conditions les accommodaient, ils pourraient envoyer des ambassadeurs au sénat. Ils feignirent d'y donner les mains; en effet ils ne cherchaient qu'à gagner du temps jusqu'au retour d'Annibal. On accorda une trêve aux Carthaginois, qui firent partir sur-le-champ leurs députés pour Rome, et qui envoyèrent en même temps vers Annibal pour lui ordonner de revenir en Afrique.

Il était pour lors³ retiré dans les extré-

¹ Quarante-trois mille hectolitres de froment et vingt-six mille hectolitres d'orge, s'il s'agit du modius romain; ou bien, treize mille hectolitres de froment et dix-huit mille hectolitres d'orge, s'il s'agit du *ont* carthaginois.

E. B.

² Au rapport de Tite-Live, ce tribut était de 5 000 talents, suivant quelques historiens, et de 5 000 livres, suivant d'autres; la première version, qui est la plus vraisemblable, donne 19 000 000 fr. E. B.

³ An. M. 3802; Rom. 546.

mités de l'Italie, comme nous l'avons dit. C'est là que lui furent portés les ordres de Carthage, qu'il ne put entendre sans pousser des soupirs et sans presque verser des larmes, frémissant de colère de se voir ainsi forcé d'abandonner sa proie. Jamais exilé ne témoigna plus de regret en quittant son pays natal, qu'Annibal en sortant d'une terre ennemie. Il tourna souvent les yeux vers les côtes de l'Italie, accusant les dieux et les hommes de son malheur, en prononçant contre lui-même, dit Tite-Live¹, mille exécutions de ce qu'au sortir de la bataille de Cannes, il n'avait pas conduit à Rome ses soldats encore tout fumants du sang des Romains.

A Rome, le sénat, fort mécontent des mauvaises excuses qu'employaient les députés de Carthage pour justifier leur république, et de l'offre absurde qu'ils faisaient en son nom de s'en tenir au traité de Lutatius, crut devoir renvoyer la décision du tout à Scipion, qui, étant sur les lieux, pouvait mieux juger de ce que demandait le bien de l'état.

Vers ce même temps, le préteur Octavius, passant de Sicile en Afrique avec deux cents vaisseaux de charge, fut attaqué près de Carthage par une furieuse tempête qui dissipa toute sa flotte. Le peuple de la ville, ne pouvant se résoudre à laisser échapper de ses mains une si riche proie, demanda à grands cris qu'on fît sortir la flotte Carthaginoise pour s'en emparer. Le sénat, après une faible résistance, y consent. Asdrubal, étant sorti du port, se saisit de la plupart des vaisseaux romains, et les amena à Carthage, malgré la trêve qui subsistait encore.

Scipion envoya des députés au sénat de Carthage pour en faire ses plaintes: on y eut peu d'égard. L'approche d'Annibal leur avait rendu le courage, et leur avait fait concevoir de grandes espérances; il s'en fallut peu même que le peuple ne maltraitât les députés. Ils demandèrent une escorte pour s'en retourner en sûreté; elle leur fut accordée, et deux vaisseaux de la république les accompagnèrent. Mais les magistrats, qui ne voulaient point de paix, et qui étaient déterminés à recommencer la

¹ Tite-Live suppose toujours que ce délai était une faute essentielle pour Annibal, dont lui-même se repentait dans la suite.

guerre, firent dire sous main à Asdrubal, qui était avec sa flotte près d'Utique, de faire attaquer la galère romaine lorsqu'elle serait arrivée au fleuve Bagrada, tout près du camp des Romains, où l'escorte avait ordre de les laisser. Il le fit, et détacha contre les ambassadeurs deux galères. Ils se sauvèrent pourtant, non sans peine ni sans danger.

Ce fut un nouveau sujet de guerre entre les deux peuples, plus animés, ou plutôt plus acharnés que jamais l'un contre l'autre : les Romains, par le désir de venger une si noire perfidie ; les Carthaginois, par la persuasion où ils étaient qu'il n'y avait plus de paix à attendre pour eux.

Dans ce temps-là même, Lélius et Falvius, chargés des pleins pouvoirs que le sénat et le peuple romain envoyaient à Scipion, arrivent au camp, et avec eux les députés carthaginois. Carthage ayant non-seulement rompu la trêve, mais violé le droit des gens dans la personne des ambassadeurs romains, il était naturel d'user de représailles contre les députés carthaginois. Mais Scipion¹, considérant plus ce que demandait la générosité romaine que ce que méritait la perfidie carthaginoise, pour ne point s'éloigner des principes de sa nation ni de son caractère, renvoya les députés sans leur faire aucun mal. Une modération si étonnante dans de telles conjonctures effraya et fit rougir Carthage même, et donna à Annibal une nouvelle estime pour un chef qui n'opposait à la mauvaise foi de ses ennemis qu'une droiture et une noblesse d'âme encore plus dignes d'admiration que toutes ses vertus guerrières.

Cependant Annibal, pressé par ses citoyens, avançait dans le pays. Il arriva à Zama, qui est à cinq journées de Carthage, et il y fit camper ses troupes : Il envoya de là des espions pour observer la contenance des Romains. Scipion, les ayant surpris, loin de les punir, les fit promener par tout son camp ; et, après leur en avoir fait remarquer soigneusement

toute la disposition, il les renvoya à Annibal. Celui-ci seules bien d'où portait une si noble assurance ; après tout ce qui lui était arrivé, il ne comptait plus sur le retour de sa fortune. Pendant que tout le monde l'exhortait à donner la bataille, il était le seul qui songeait à la paix ; il espérait la faire à des conditions plus raisonnables, se trouvant à la tête d'une armée, et le sort des armes pouvant encore paraître incertain. Il envoya donc demander une entrevue à Scipion : on convint du temps et du lieu.

*Entrevue d'Annibal et de Scipion en Afrique,
suivie du combat.*

Ces deux capitaines², non-seulement les plus illustres de leur temps, mais dignes d'être mis en parallèle avec ce qu'il y avait jamais eu de plus grands princes et de plus fameux généraux, s'étant rendus au lieu marqué, demeurèrent quelque temps en silence, comme étonnés à la vue l'un de l'autre, et comme saisis d'une mutuelle admiration. Enfin Annibal prit le premier la parole, et, après avoir loué Scipion d'une manière fine et délicate, il lui fit une vive peinture des désordres de la guerre, et des maux qu'elle avait causés tant aux victorieux qu'aux vaincus : il l'exhorta à ne pas se laisser éblouir par l'éclat de ses victoires. Il lui représenta que, quelque heureux qu'il eût été jusque-là, il devait appréhender l'inconstance de la fortune ; que, sans en chercher bien loin des exemples, il en était lui-même, qui lui parlait, une preuve éclatante ; que Scipion était alors ce qu'Annibal avait été à Trasimène et à Canne ; qu'il profitât de l'occasion mieux qu'il n'avait fait lui-même, en faisant la paix dans un temps où il était maître des conditions. Il finit en déclarant que les Carthaginois voulaient bien céder aux Romains la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, et toutes les îles qui sont entre l'Afrique et l'Italie ; qu'il fallait bien se résoudre, puisque les dieux en ordonnaient ainsi, à se renfermer dans les bords de l'Afrique, tandis qu'ils verraient les Romains faire respecter leurs lois jusque dans les régions les plus éloignées.

¹ Polyb. lib. 15, pag. 604-703. — Liv. lib. 30, a. 20-35. — An. M. 3803 ; Rom. 547.

² *Εκαστὸν παρ' αὐτῷ συλλεγόμενος, οὐχ οὕτω τι διὰ πᾶσι Κερκεδονίους, ὥς τι διὰ ὧν πρᾶξι Ρωμαίους.* (Polyb. lib. 15, pag. 603.)

³ *Dixit Scipio se nihil nec institutis populi romani nec suis moribus indignum in his facitum.* (Liv. lib. 30, a. 25.)

Scipion répondit en moins de paroles, mais avec non moins de dignité. Il reprocha aux Carthaginois la perfidie avec laquelle ils venaient de piller quelques galères romaines avant que la trêve fût expirée : il rejeta sur eux seuls et sur leur injustice tous les maux qu'ils avaient entraînés les deux guerres. Après avoir remercié Annibal des conseils qu'il lui donnait sur l'incertitude des événements humains, il finit en l'avertissant de se préparer au combat, s'il n'aimait mieux accepter les conditions qu'il avait déjà proposées, auxquelles néanmoins on en ajouterait encore quelques-unes pour punir les Carthaginois d'avoir rompu la trêve.

Annibal ne put se résoudre à accepter ces conditions, et on se sépara dans le dessein de décider du sort de Carthage par une action générale. Chacun des généraux exhorta donc ses troupes à combattre vaillamment. Annibal faisait le dénombrement des victoires qu'il avait remportées sur les Romains, des chefs qu'il avait tués, des armées qu'il avait taillées en pièces. Scipion représentait aux siens la conquête des Espagnes, les succès qu'il avait eus en Afrique, et l'avoué que les ennemis faisaient de leur faiblesse en venant demander la paix ; et il disait tout cela d'un air et d'un ton de vainqueur¹. Jamais motifs ne furent plus puissants pour porter des troupes à bien combattre. Ce jour allait mettre le comble à la gloire de l'un ou de l'autre des chefs, et décider qui de Rome ou de Carthage donnerait la loi aux nations.

Je n'entreprends point de décrire l'ordre de la bataille ni la valeur des deux armées. Il est aisé d'imaginer que deux capitaines si expérimentés n'oublièrent rien de ce qui pouvait contribuer à la victoire. Les Carthaginois, après un combat fort opiniâtre, furent enfin obligés de prendre la fuite, laissant vingt mille des leurs sur le champ de bataille ; et les Romains firent un pareil nombre de prisonniers. Annibal se sauva pendant le tumulte ; et, étant entré dans Carthage, il avoua qu'il était vaincu sans ressource, et que la ville n'avait plus d'autre parti à prendre que de de-

mander la paix, à quelques conditions que ce fût. Scipion lui donna de grands éloges, principalement sur son habileté à prendre ses avantages, à disposer son armée, à donner les ordres dans le combat ; et il assura qu'Annibal s'était surpassé lui-même dans cette journée, quoique le succès n'eût pas répondu à son courage ni à sa prudence.

Pour lui, il sut bien profiter de sa victoire et de la consternation des ennemis. Il ordonna à un de ses lieutenants de mener son armée de terre à Carthage, pendant que lui-même allait y conduire la flotte.

Il n'en était pas éloigné, lorsqu'il rencontra un vaisseau couvert de banderoles et de branches d'olivier, qui portait dix ambassadeurs, choisis d'entre les plus considérables de la ville, et chargés d'aller implorer sa clémence. Il les renvoya sans réponse, avec ordre de le venir trouver à Tunis, où il devait s'arrêter. Les députés de Carthage vinrent au nombre de trente trouver Scipion au lieu marqué, et lui demandèrent la paix en des termes très-sonnis. Il assembla son conseil. La plupart étaient assez d'avis qu'il prit et rasât Carthage, et qu'il en traitât les habitants avec la dernière sévérité ; mais la vue du temps que durerait le siège d'une ville si bien fortifiée, et la crainte qu'avait Scipion qu'on ne lui envoyât un successeur pendant qu'il serait occupé à ce siège, le firent pencher vers la douceur.

Paix conclue entre les Carthaginois et les Romains. —
Fin de la seconde guerre punique.

Les conditions de paix qu'il leur dicta furent², que les Carthaginois vivraient libres ou conservant leurs lois, aussi bien que les villes et les terres qu'ils possédaient en Afrique avant cette guerre ; qu'ils rendraient aux Romains tous les transfuges, les esclaves et les prisonniers qu'ils avaient à eux ; qu'ils leur livreraient tous leurs vaisseaux, à l'exception de dix à trois rangs de rames ; qu'ils livreraient aussi tous les éléphants qu'ils avaient alors, et qu'ils n'en dresseraient plus dorénavant pour la guerre ; que toute guerre hors de

¹ « Celos hæc corpore, vultuque ita læto, ut vicissim jam crederes, dicebat » (Liv. lib. 30. n. 32.

² Polyb. lib. 15, pag. 704-707. — Liv. lib. 30, n. 36-44.

l'Afrique leur serait absolument interdite, et que, dans l'Afrique même, ils ne pourraient la faire sans la permission du peuple romain; qu'ils restitueraient à Masinissa tout ce qu'ils avaient pris sur lui ou sur ses ancêtres; qu'ils fourniraient des vivres et paieraient la solde aux troupes auxiliaires des Romains, jusqu'à ce que leurs députés fussent de retour de Rome; qu'ils paieraient aux Romains dix mille talents euboïques¹ d'argent, en cinquante paiements d'année en année; qu'ils donneraient cent otages au choix de Scipion. Pour leur donner le temps d'envoyer à Rome, il convint de leur accorder une trêve, à condition qu'ils rendraient les vaisseaux qu'ils avaient pris à l'occasion de la première, sans quoi ils ne doivent espérer ni trêve ni paix.

Quand les députés furent de retour à Carthage, ils exposèrent au sénat les conditions que Scipion leur avait dictées. Alors Giscon, qui les trouvait insupportables, se leva, et fit un discours pour détourner ses citoyens d'une paix si honteuse. Annibal, indigné qu'on écoutât tranquillement un tel harangueur, prit Giscon par le bras, et le jeta en bas de son siège. Une démarche si violente, et bien éloignée du goût d'une ville libre comme était Carthage, excita un murmure universel. Annibal en fut troublé, et sur-le-champ s'excusa. « Sorti de cette ville à l'âge de neuf ans, leur dit-il, et n'y étant revenu qu'après trente-six ans d'absence, j'ai eu tout le temps de m'instruire dans l'art militaire, et je me flatte d'y avoir assez bien réussi. Pour vos lois et vos coutumes, on ne doit pas être surpris que je les ignore; et c'est de vous que je veux les apprendre. » Il s'étendit ensuite sur la nécessité indispensable où ils étaient de faire la paix. Il ajouta qu'on devait remercier les dieux de ce que les Romains voulaient bien l'accorder, même à ces conditions; et il leur montra de quelle importance il était de se réunir dans

le sénat, et de ne point donner lieu, par le partage des sentiments, à porter devant le peuple une affaire de cette nature. Tout le monde revint à son avis, et la paix fut acceptée. Le sénat satisfait Scipion sur les vaisseaux qu'il avait redemandés; et, après avoir obtenu de lui une trêve de trois mois, il fit partir des ambassadeurs pour Rome.

Quand ils y furent arrivés, le sénat leur donna audience; ils étaient tous recommandables par leur âge et leur dignité. Asdrubal, surnommé *Hædus*, toujours ennemi d'Annibal et de sa faction, parla le premier; et après avoir excusé autant qu'il put le peuple de Carthage, en rejetant la rupture du traité sur l'ambition de quelques particuliers, il ajouta, que si les Carthaginois eussent voulu suivre ses conseils et ceux d'Hannon, ils auraient donné aux Romains la paix qu'ils étaient obligés de leur demander. « Mais, ajouta-t-il, il est bien rare que la prospérité et la modération se rencontrent ensemble, et qu'il soit donné aux hommes d'être en même temps heureux et sages. Le peuple romain est invincible, parce qu'il ne se laisse point aveugler par la bonne fortune; et il faudrait s'étonner s'il agissait autrement: car la prospérité ne transporte de joie et n'éblouit que ceux pour qui elle est nouvelle; au lieu que les Romains sont si accoutumés à vaincre, qu'ils ne sont presque plus sensibles au plaisir que cause la victoire, et qu'on peut dire, à leur honneur, qu'ils ont eu un sens plus augmenté leur empire en traitant les vaincus avec bonté qu'en remportant des victoires². » Les autres députés parlèrent d'un ton plus plaintif, en représentant le triste état où Carthage allait être réduite, après s'être vue au comble de la grandeur et de la puissance.

Le sénat et le peuple, qui étaient également portés à la paix, donnèrent un plein pouvoir à Scipion pour en traiter, le laissèrent maître des

¹ Dix mille talents attiques feraient trente millions. Dix mille talents euboïques font un peu plus de vingt-huit millions trente-trois mille livres; parce que, selon Budée, le talent euboïque ne vaut que cinquante-six mines, et quelque chose de plus; au lieu que le talent attique vaut soixante mines. — Dix mille talents euboïques valent 38 000 000 fr.

E. B.

² « *Rare simul hominibus bonam fortunam bonamque mentem dari. Populum romanum eo invictum esse, quod in secundis rebus sapere et consulere meminerit. Et hercule mirandum fuisse, si aliter faceret. Ex insolentia, quibus nova bona fortuna sit, impotentes letitiam insanire: populo romano usitata ac prope obsoleta et victoriam gaudia esse: ac plus penè parcendo victis, quam vincendo, imperium ausisse.* » (Liv. lib. 30, n. 42.)

conditions, et lui permirent de ramener son armée après la conclusion du traité.

Les ambassadeurs demandèrent la permission d'entrer dans la ville et de racheter quelques-uns de leurs prisonniers. Il s'en trouva environ deux cents qu'ils souhaitaient recouvrer : le sénat les envoya à Scipion pour les rendre sans rançon en cas que la paix se conclût.

Les Carthaginois, après le retour de leurs ambassadeurs, firent la paix avec Scipion aux conditions qu'il leur avait imposées. Ils lui remirent plus de cinq cents vaisseaux, qu'il fit brûler à la vue de Carthage : spectacle bien triste pour les habitants de cette malheureuse ville ! Il fit trancher la tête aux alliés du nom latin, et pendre les citoyens romains qui lui furent rendus comme transfuges.

Quand on procéda au premier paiement de la taxe imposée par le traité, comme les fonds de l'état étaient épuisés par les dépenses d'une si longue guerre, la difficulté de rassembler cette somme causa une grande tristesse dans le sénat, et plusieurs ne purent retenir leur larmes : on dit qu'Annibal alors se mit à rire. Asdrubal Hædrus lui faisant de vifs reproches de ce qu'il insultait ainsi à l'affliction publique, dont il était la cause : « Si l'on pouvait, dit-il, pénétrer dans le fond de mon cœur et en démêler les dispositions, comme on voit ce qui se passe sur mon visage, on reconnaîtrait bientôt que ce ris qu'on me reproche n'est pas un ris de joie, mais l'effet du trouble et du transport que me causent les maux publics ; et ce ris, après tout, est-il plus hors de saison que ces larmes que je vous vois répandre ? C'était lorsqu'on nous a ôté nos armes, qu'on a brûlé nos vaisseaux, qu'on nous a interdit toute guerre contre les étrangers ; c'était alors qu'il fallait pleurer, car voilà le coup et la plaie mortelle qui nous ont abattus : mais nous ne sentons les maux publics qu'autant qu'ils nous intéressent personnellement ; et ce qu'ils ont pour nous de plus affligeant et de plus douloureux, est la perte de notre argent. C'est pourquoi, lorsqu'on enlevait à Carthage vaincue ses dépouilles, lorsqu'on la laissait sans armes et sans défense au milieu de tant de peuples d'Afrique puissants et armés, personne de vous n'a

« poussé un soupir ; et maintenant, parce qu'il faut contribuer par tête à la taxe publique, « vous vous désolerez comme si tout était perdu. « Ah ! que j'ai lieu de craindre que ce qui « vous arrache aujourd'hui tant de larmes ne « vous paraisse bientôt le moindre de vos « malheurs ! »

Scipion, après que tout fut terminé, s'embarqua pour repasser en Italie. Il arriva à Rome à travers une multitude infinie de peuples que la curiosité attirait sur son passage. On lui décerna le triomphe le plus magnifique qu'on eût encore vu, et on lui donna le surnom d'*Africain*, honneur inouï jusque-là, personne avant lui n'ayant pris le nom d'une nation vaincue. Ainsi fut terminée la seconde guerre punique¹, après avoir duré dix-sept ans.

Courte réflexion sur le gouvernement de Carthage au temps de la seconde guerre punique.

Je finirai ce qui regarde la seconde guerre punique par une réflexion de Polybe², qui peut beaucoup servir à faire connaître la différence des deux républiques dont nous parlons. Au commencement de la seconde guerre punique, et du temps d'Annibal, on peut dire en quelque sorte que Carthage était sur le retour : sa jeunesse, sa fleur, sa vigueur, étaient déjà flétries : elle avait commencé à déchoir de sa première élévation, et elle penchait vers sa ruine ; au lieu que Rome alors était, pour ainsi dire, dans la force et la vigueur de l'âge, et s'avouait à grands pas vers la conquête de l'univers. La raison que Polybe rend de la décadence de l'une et de l'accroissement de l'autre est tirée de la différente manière dont étaient gouvernées ces deux républiques dans le temps dont nous parlons. Chez les Carthaginois, le peuple s'était emparé de la principale autorité dans les affaires publiques ; on n'écoutait plus les avis des vieillards et des magistrats ; tout se conduisait par cabales et par intrigues. Sans parler de ce que la fiction contraire à Annibal fit contre lui pendant tout le temps de son commandement, le seul fait des vaisseaux romains pillés pendant un temps de trêve, per-

¹ An. M. 304 : Carth. 646 ; Rom. 348 ; av. J. C. 200.

² Lib. 8, pag. 493, 494.

fidie à laquelle le peuple força le sénat de prendre part et de prêter son nom, est une preuve bien claire de ce que dit ici Polybe. Au contraire, à Rome c'était le temps où le sénat, c'est-à-dire cette compagnie composée d'hommes si sages, avait plus de crédit que jamais, et où les anciens étaient écoutés et respectés comme des oracles. On sait combien le peuple romain était jaloux de son autorité, surtout dans ce qui regarde l'élection des magistrats. Une centurie¹, composée des jeunes, à qui il était échu par le sort de donner la première son suffrage, qui entraînait ordinairement celui de toutes les autres, avait nommé deux consuls : sur la simple remontrance de Fabius, qui représenta² au peuple que, dans un temps de tempête et d'orage comme était celui où l'on se trouvait pour lors, on ne pouvait choisir de trop habiles pilotes pour conduire le vaisseau de la république, la centurie retourna aux suffrages, et nomma d'autres consuls. De cette différence de gouvernement, Polybe conclut qu'il était nécessaire qu'un peuple conduit par la prudence des anciens l'emportât sur un état gouverné par les avis téméraires de la multitude. Rome en effet, guidée par les sages conseils du sénat, eut enfin le dessus dans le gros de la guerre, quoiqu'en détail elle eût eu du désavantage dans plusieurs combats; et elle établit sa puissance et sa grandeur sur les ruines de sa rivale.

Intervalle entre la seconde et la troisième guerre punique.

Cet intervalle, quoique assez considérable pour la durée, puisqu'il est de plus de cinquante ans, l'est fort peu par rapport aux événements qui regardent Carthage. On peut les réduire à deux chefs, dont l'un concerne la personne d'Annibal, l'autre regarde quelques différends particuliers entre les Carthaginois et Masinissa, roi des Numides. Nous les trai-

terons séparément, mais sans leur donner beaucoup d'étendue.

§ I. — SCÈNE DE L'HISTOIRE D'ANNIBAL.

Lorsque la seconde guerre punique fut terminée par le traité de paix conclu avec Scipion, Annibal avait quarante-cinq ans, comme il le dit lui-même en plein sénat. Ce qui nous reste à dire de ce grand homme comprend un espace de vingt-cinq ans.

Annibal entreprend et vient à bout de réformer à Carthage la justice et les finances.

Depuis la conclusion de la paix, Annibal fut fort considéré à Carthage, du moins dans le commencement, et il y exerça les premiers emplois de la république avec honneur et éclat³. Il fut chargé du commandement des troupes dans quelques guerres que les Carthaginois eurent à soutenir en Afrique; mais les Romains, à qui le nom seul d'Annibal faisait ombrage, ne pouvant voir tranquillement qu'on lui laissât encore les armes à la main, en firent des plaintes, et il fut rappelé à Carthage.

A son retour, on le nomma préteur. Il paraît que cette charge était très-considérable, et donnait beaucoup d'autorité. Carthage va donc être pour lui un nouveau théâtre, où il fera paraître des vertus et des qualités d'un genre tout différent de celles qui nous l'ont fait admirer jusqu'ici, et qui achèveront de nous donner de ce grand homme une juste et parfaite idée.

Tout occupé du désir de rétablir les affaires de sa patrie désolée, il comprit que les deux plus puissants moyens pour faire fleurir un état, sont une grande exactitude à rendre la justice à tous les sujets, et une grande fidélité dans le maniement des finances : l'une, en maintenant l'égalité entre les citoyens, et en les faisant jouir d'une liberté tranquille sous la protection des lois qui mettent en sûreté leurs biens, leur honneur et leur vie, lie plus étroitement les particuliers entre eux, et les attache plus fortement à l'état, à qui ils doivent la conservation de ce qu'ils ont de plus cher et

¹ Liv. lib. 24, n. 8 et 9.

² « Quilibet natarum rectorumque tranquillo mari gubernare potest : ubi seiva orta tempestas est, ac turbato mari rapitur vento navis, tum viro et gubernatore opus est. Non tranquillo navigamus, sed jam aliquot procelis submersi penè sumus. Itaque quis ad gubernacula sedet, summâ curâ providendum ac præcavendum nobis est. »

³ Corn. Nep. in Annib. cap. 7.

de plus précieux; l'autre, en ménageant avec fidélité les fonds publics, fournit ponctuellement à toutes les dépenses de l'état, tient en réserve des ressources toujours prêtes pour ses besoins imprévus, et épargne aux peuples l'imposition de nouvelles charges, que la dissipation rend nécessaires, et qui contribuent le plus à indisposer les esprits contre le gouvernement.

Annibal vit avec douleur le désordre qui régnait également dans l'administration de la justice et dans le maniement des finances. Quand on l'eut nommé préteur, comme son amour pour l'ordre lui faisait regarder avec peine tout ce qui s'en écartait, et le portait à tout tenter pour le rétablir, il eut le courage d'entreprendre la réforme de ce double abus, qui en entraînait une infinité d'autres, sans craindre l'animosité de l'ancienne faction qui lui était opposée, ni les nouvelles inimitiés que son zèle pour la république ne manquerait pas de lui attirer.

L'ordre des juges exerçait impudemment les concussions les plus criantes¹. C'étaient autant de petits tyrans, qui disposaient à leur gré des biens et de la vie des citoyens, sans qu'il fût possible de se mettre à l'abri de leurs violences, parce que leurs charges étaient à vie, et qu'ils se soutenaient mutuellement. Annibal, en qualité de préteur, manda chez lui un officier de cette compagnie, qui abusait apparemment de son pouvoir : Tite-Live dit qu'il était questeur. Cet officier, qui était de la faction opposée à Annibal, et qui avait déjà tout l'orgueil et toute la fierté des juges, dans l'ordre desquels il devait passer en sortant de la questure, refusa insolemment d'obéir. Annibal n'était pas d'un caractère à souffrir une telle injure. Il le fit saisir par un licteur, et le traduisit devant le peuple. Là, non content de s'en prendre à cet officier particulier, il accusa l'ordre entier des juges, dont l'orgueil insupportable et tyrannique n'était arrêté ni par la crainte des lois, ni par le respect des magistrats; et, comme il s'aperçut qu'on l'écoutait favorablement, et que les plus faibles d'entre le peuple témoignaient ne pouvoir plus souffrir l'insolente fierté de ces juges, qui

semblait en vouloir à leur liberté, il proposa et fit passer une loi qui ordonnait qu'on choisirait tous les ans de nouveaux juges sans qu'aucun pût être continué au delà de ce terme. Autant que par cette loi il gagna l'amitié du peuple, autant s'attira-t-il la haine du plus grand nombre des puissants et des nobles.

Il entreprit une autre réforme qui ne lui fit pas moins d'ennemis ni moins d'honneur². Les deniers publics, ou étaient dissipés par la négligence de ceux qui les maniaient, ou devenaient la proie et le butin des principaux de la ville et des magistrats; en sorte que, ne se trouvant plus d'argent pour fournir chaque année au paiement du tribut que l'on devait aux Romains, on était près d'imposer une taxe sur les particuliers. Annibal, entrant dans un fort grand détail, se fit rendre un compte exact des revenus de la république, de l'usage que l'on en faisait, des charges et des dépenses ordinaires de l'état; et, ayant reconnu par cet examen qu'une grande partie des fonds publics était détournée par la mauvaise foi des gens d'affaires, il déclara et promit une pleine assemblée du peuple que, sans imposer de nouvelles taxes aux particuliers, la république serait désormais en état de payer le tribut aux Romains : et il accomploit sa promesse. Les fermiers-généraux³, dont il avait dévoilé au peuple les vols et les rapines, accoutumés jusque-là à s'engraisser des deniers publics, jetèrent alors les hauts cris, comme si c'eût été leur ravir leur bien, et non arracher de leurs mains avares celui qu'ils avaient volé à l'état.

Retraite et mort d'Annibal.

Cette double réforme fit beaucoup crier contre Annibal⁴. Ses ennemis ne cessaient d'écrire à Rome, aux premiers de la ville et à leurs amis, qu'il avait de secrètes intelligences avec Antiochus, roi de Syrie; qu'il rece-

¹ Liv. lib. 33, n. 46 et 47.

² « Tum verò isti, quos paverat per aliquot annos publicæ cæcæ peculatus, velut bonis trepidis, non furto eorum manibus extorto, infensi et irati Romanos in Annibalem indignabant. » (Liv.)

³ Liv. lib. 33, n. 45-49.

⁴ Liv. lib. 33, n. 46.

vait souvent des courriers, et que ce prince lui avait envoyé sous main des députés pour prendre avec lui de justes mesures sur la guerre qu'il méditait ; que, comme il y a des animaux si féroces, qu'ils ne s'apprivoisent jamais, ainsi cet homme, d'un esprit inquiet et implacable, ne pouvait souffrir le repos, et que tôt ou tard il éclaterait. Ces discours étaient écoutés à Rome ; et ce qui s'était passé dans la guerre précédente, dont il avait été presque seul l'auteur et le promoteur, y donnait une grande vraisemblance. Scipion s'opposa toujours fortement aux violentes résolutions qu'on voulait prendre sur ce sujet, en représentant qu'il n'était point de la dignité du peuple romain de prêter son nom à la haine et aux accusations des ennemis d'Annibal, d'appuyer de son autorité leurs injustes passions, et de s'acharner à le poursuivre jusque dans le sein de sa patrie, comme si c'eût été trop peu pour les Romains de l'avoir vaincu dans la guerre les armes à la main.

Malgré de si sages remontrances, le sénat nomma trois commissaires, et les chargea de porter leurs plaintes à Carthage, et de demander qu'on leur livrât Annibal. Quand ils y furent arrivés, quoiqu'ils couvrirent leur voyage d'un autre prétexte, Annibal sentit bien que c'était à lui seul qu'on en voulait. Il se sauva vers le soir sur un vaisseau qu'il avait fait préparer secrètement, déplorant le sort de sa patrie encore plus que le sien : *sæpius patria quàm suorum eventus miseratus*. C'était la huitième année depuis la conclusion de la paix. La première ville où il aborda fut Tyr. Il y fut reçu comme dans une seconde patrie, et on lui rendit tous les honneurs dus à un homme de sa réputation. Après s'y être arrêté quelques jours, il partit pour Antioche, d'où le roi venait de sortir¹ : il alla le trouver à Éphèse. L'arrivée d'un capitaine de ce mérite lui fit grand plaisir, et ne contribua pas peu à le déterminer à la guerre contre les Romains ; car jusque-là il avait toujours paru incertain et flottant sur le parti qu'il devait prendre. C'est dans cette ville qu'un philosophe², qui

passait pour le plus beau discoureur de l'Asie, eut l'imprudence de parler fort longtemps en présence d'Annibal sur les devoirs d'un général d'armée, et sur les règles de l'art militaire. Tout l'auditoire fut charmé de son éloquence. Comme on demanda au Carthaginois ce qu'il en pensait : « J'ai bien vu des vieillards, dit-il, qui manquaient de sens et de jugement ; mais je n'en ai point vu de moins sensé et de moins judicieux que celui-ci. »

Les Carthaginois, qui craignaient avec raison de s'attirer les armes romaines, ne manquèrent pas de faire savoir à Rome qu'Annibal s'était retiré près d'Antiochus. Ce fut un grand sujet d'inquiétude pour les Romains ; et ce pouvait être une grande ressource pour ce roi, s'il en eût su profiter.

Le premier conseil qu'Annibal lui donna pour lors³, et qu'il ne cessa de lui donner dans la suite, fut de porter la guerre dans l'Italie, qui ne pouvait être vaincue que dans l'Italie même. Il demandait cent vaisseaux, avec onze ou douze mille hommes de débarquement, et s'offrait de commander la flotte, de passer en Afrique pour engager les Carthaginois à entrer dans cette guerre, et d'aller ensuite faire une descente en Italie pendant que le roi demeurerait en Grèce avec son armée, se tenant toujours prêt à passer en Italie lorsqu'il en serait temps. C'était l'unique parti qu'il y eût à prendre, et le roi d'abord goûta fort cet avis.

Annibal crut devoir prévenir et préparer les amis qu'il avait à Carthage pour les mieux faire entrer dans ses desseins⁴. Outre que des lettres sont peu sûres, elles ne peuvent s'expliquer suffisamment, ni entrer dans un assez grand détail. Il envoie donc un homme de confiance, et lui donne ses instructions. A peine est-il arrivé à Carthage, qu'on se doute du sujet qui l'y amène. On l'épie, on le fait snivire, et enfin on donne des ordres pour l'arrêter ; mais il les prévient, et se sauve de nuit, après avoir fait afficher en plusieurs endroits des placards où il déclarait nettement le sujet de son voyage. Le sénat, sur-le-champ, donna avis aux Romains de ce qui s'était passé.

¹ Il paraît qu'il faut lire *suos*.

² An. M. 3800 ; Rom. 558.

³ Cic. lib. 2, de Orat. n. 75 et 76.

⁴ Liv. lib. 34, n. 60.

⁵ Ibid. n. 64.

Vilius ¹, l'un des députés qui avaient été envoyés en Asie pour s'informer sur les lieux de l'état des affaires, et pour découvrir, s'ils pouvaient, quels étaient des desseins d'Antiochus, rencontra Annibal à Ephèse. Il eut avec lui plusieurs entretiens, lui rendit plusieurs visites, et affecta de lui témoigner partout une considération particulière. Sa principale vue était de diminuer son crédit auprès du roi en le lui rendant suspect : et en effet il y réussit.

Il y a quelques auteurs ² qui assurent que Scipion était de cette ambassade, et qui rapportent même l'entretien qu'il eut avec Annibal. Ils disent que, le Romain lui ayant demandé qui il croyait avoir été le plus grand de tous les capitaines, il répondit que c'était Alexandre-le-Grand, parce qu'avec une poignée de Macédoniens il avait défait des armées innombrables, et porté ses conquêtes dans des pays si éloignés, qu'à peine paraissait-il possible d'y aller même en voyageant. Interrogé ensuite à qui il donnait le second rang, il dit que c'était à Pyrrhus ; que ce prince avait été le premier qui avait enseigné à camper avantageusement ; que personne n'avait jamais mieux su choisir ses postes ni ranger ses troupes ; qu'il avait eu une destérité merveilleuse pour se concilier l'amitié des peuples, jusque-là que ceux d'Italie auraient mieux aimé l'avoir pour maître, tout étranger qu'il était, que les Romains, établis depuis si longtemps dans le pays. Scipion continuant à l'interroger pour savoir qui il mettait le troisième, il ne fit point de difficulté de se donner cette place à lui-même. Scipion ne put s'empêcher de rire : « Et que feriez-vous donc, lui dit-il, si vous m'aviez vaincu ? Je me mettrais, reprit Annibal, au-dessus d'Alexandre, de Pyrrhus, et de tous les généraux qui ont jamais été. » Scipion ne fut pas insensible à une flatterie si délicate et si fine, à laquelle il ne s'attendait pas, et qui, le mettant hors de pair, semblait insinuer que nul capitaine ne méritait d'entrer en parallèle avec lui. La réponse dans Plutarque ³ est moins spirituelle et moins vraisemblable. Annibal met au premier rang Pyrrhus,

au second Scipion, et ne se donne à lui-même que la troisième place.

Annibal ⁴, s'étant aperçu du refroidissement d'Antiochus pour lui, depuis les entretiens qu'il avait eus avec Villius, ou avec Scipion, dissimula quelque temps, et ferma les yeux ; mais enfin il jugea plus à propos d'avoir un éclaircissement avec le roi, et de s'expliquer nettement avec lui. « Ma haine contre les Romains, lui dit-il, est connue de tout le monde. Je m'y suis engagé par serment dès ma plus tendre enfance. C'est cette haine qui a armé mes mains contre eux pendant trente-six ans. C'est elle qui, pendant la paix, m'a fait chasser de ma patrie, et qui m'a obligé de venir chercher un asile dans vos états. Toujours conduit et animé par cette haine, si je vois ici mes espérances frustrées, j'irai par toute la terre chercher et susciter des ennemis aux Romains. Je les hais, et je les haïrai toujours mortellement : ils me haïssent de même. Tant que vous serez déterminé à leur faire la guerre, vous pouvez mettre Annibal au nombre de vos meilleurs amis. Si d'autres raisons vous font penser à la paix, je vous le déclare une fois pour toutes, cherchez d'autres conseils que les miens. » Un tel discours, qui parlait du cœur, et dont la sincérité se faisait sentir, toucha le roi, et parut dissiper tous ses soupçons. Il résolut de lui donner le commandement d'une partie de sa flotte.

Mais quels ravages ne fait point la flatterie dans la cour et dans l'esprit des princes ! On représenta à celui-ci qu'il n'était pas de sa prudence de se fier à Annibal ⁵ ; que c'était un exilé et un Carthaginois, à qui sa fortune ou son génie pouvaient suggérer dans un même jour mille projets différents ; que d'ailleurs cette réputation même qu'il avait acquise dans la guerre, et qui faisait comme son apanage, était trop grande pour un simple lieutenant ; que le roi devait être seul chef, seul général ; qu'il devait seul attirer sur lui les yeux et l'attention ; au lieu que, si Annibal était employé, cet étranger aurait seul la gloire de tous les heureux succès. Il n'y a point, dit Tite-Live ⁶,

¹ Liv. lib. 35, n. 14. — Polyb. lib. 3, pag. 166 et 167. — An. M. 3813 ; Rom. 557.

² Liv. lib. 35, n. 14. — Plut. in vit. — Flamin. etc.

³ Plut. in Pyrrho, pag. 687.

⁴ Liv. lib. 35, n. 19.

⁵ Ibid., n. 32 et 43.

⁶ « Nulla ingenia tam prona ad invidiam sunt, quam eorum qui genus ac fortunam suam animis non æquant :

d'esprits plus susceptibles de jalousie, que ceux qui n'ont point un mérite égal à leur naissance et à leur rang ; parce qu'alors tout mérite leur devient odieux, par cette raison seule qu'il leur est étranger. Cela parut bien clairement dans cette occasion. On avait su prendre Antiochus par son faible. Un sentiment de basse jalousie, qui est la marque et le défaut des petits esprits, étouffa en lui toute autre pensée et toute autre réflexion. Il ne fit plus aucun cas ni aucun usage d'Annibal. Le succès vengea bien celui-ci, et montra quel malheur c'est pour un prince d'ouvrir son cœur à l'envie, et ses oreilles aux discours empoisonnés des flatteurs.

Dans un conseil qui se tint quelque temps après ¹, où Annibal avait été appelé pour la forme, lorsque son rang de parler fut venu, il s'appliqua surtout à prouver qu'il fallait, à quelque prix que ce fût, engager dans l'alliance d'Antiochus, Philippe et la Macédoine, ce qui n'était pas si difficile qu'on se l'imaginait. « Pour la manière de faire la guerre, dit-il, je m'en tiens toujours à mon premier sentiment; et, si l'on m'avait cru d'abord, on en tendrait dire maintenant que la Toscane et la Ligurie sont en feu, et, ce qui fait la terreur des Romains, qu'Annibal est en Italie. Quand je ne serais pas fort habile pour le reste, j'ai dû certainement apprendre par mes bons et mes mauvais succès comment il leur faut faire la guerre. Je ne puis que vous donner mes conseils et vous offrir mes services. Puissent les dieux faire réussir le parti que vous prendrez, quel qu'il soit ! » On applaudit à Annibal, mais on n'exécuta rien de ce qu'il avait proposé.

Antiochus ², trompé et endormi par ses flatteurs, demeurait tranquille à Éphèse après avoir été chassé de la Grèce par les Romains, ne pouvant s'imaginer que ceux-ci songeassent à le venir attaquer dans son propre pays. Annibal, qui pour lors était rentré en faveur, lui répétait sans cesse qu'au premier jour il verrait la guerre en Asie et l'ennemi à ses portes; qu'il fallait qu'il se résolût ou à renoncer à son

empire, ou à tenir tête à un peuple qui voulait se rendre maître de toute la terre. Ces discours réveillèrent un peu le roi de son assoupissement. Il fit quelques légers efforts; mais, comme dans sa conduite il n'y avait rien de suivi, après plusieurs pertes considérables, la guerre se termina par une paix honteuse, dont une des conditions fut qu'il livrerait Annibal aux Romains. Celui-ci ne lui en laissa pas le temps, et se retira d'abord dans l'île de Crète pour y délibérer sur le parti qu'il aurait à prendre.

Les richesses qu'il avait emportées avec lui ³, et dont on eut quelque connaissance dans l'île, pensèrent l'y faire périr. Les ruses ne manquaient pas à Annibal. Il en fit usage ici pour sauver ses trésors et pour se sauver lui-même. Il remplit plusieurs vases de plomb fondu, couvrant seulement la surface d'or et d'argent, et il les mit en dépôt dans le temple de Diane en présence des Crétois, à la bonne foi desquels il confiait toutes ses richesses. On fit bonne garde depuis ce temps-là autour du temple, et on laissa une entière liberté à Annibal, de qui l'on croyait tenir les trésors. Il les avait cachés dans des statues d'airain creuses qu'il portait toujours avec lui. Ayant trouvé un moment favorable, il partit ⁴, et alla chercher un asile chez Prusias, roi de Bithynie.

Il parut qu'il fit quelque séjour dans la cour de ce prince ⁵, qui entra bientôt en guerre contre Eumène, roi de Pergame, ami déclaré des Romains. Annibal fit remporter aux troupes de Prusias plusieurs victoires, tant sur terre que sur mer.

Il employa un stratagème assez extraordinaire dans un combat naval ⁶. La flotte des ennemis étant plus nombreuse que la sienne, il appela à son secours la ruse. Il fit enfermer dans des pots de terre toutes sortes de serpents, et donna ordre de jeter ces pots dans les vaisseaux des ennemis. Son principal dessein était de faire périr Eumène. Il fallait s'assurer du vaisseau qu'il montait. Annibal le découvrit en dépêchant une chaloupe

¹ *« quia virtutem et bonum alienum oderunt. »* Il semble qu'on pourrait lire, *ut bonum alienum.*

² Liv. lib. 30, n. 7.

³ Ibid., n. 11.

⁴ Corn. Nep. in Annib., cap. 9 et 10. — Justin. lib. 32, cap. 4.

⁵ An. M. 3830; Rom. 561.

⁶ Corn. Nep. ibid. cap. 10 et 11. — Justin. lib. 32, cap. 4.

⁷ Justin. lib. 32, cap. 4. — Corn. Nep. in vit. Annib.

sons prétexte de lui porter une lettre. Après cela il commanda aux officiers de ses vaisseaux de s'attacher principalement à celui d'Eumène. Ils le firent, et ils l'auraient pris, s'il ne s'était retiré à force de voiles. Les autres vaisseaux de Pergame se battirent vigoureusement jusqu'à ce qu'on y eût jeté les pots de terre. D'abord ils n'avaient fait qu'en rire, surpris qu'on employât contre eux de telles armes; mais, quand ils se virent environnés des serpents qui sortaient de ces pots cassés, la frayeur les saisit, ils se retirèrent en désordre, et cédèrent la victoire à l'ennemi.

Des services si importants semblaient assurer pour toujours à Annibal un asile chez ce roi. Mais les Romains ne l'y laissèrent pas en repos¹, et députèrent Quintus Flaminius vers ce roi, pour se plaindre de ce qu'il lui donnait une retraite. Il ne fut pas difficile à Annibal de deviner le sujet de cette ambassade, et il n'attendit pas qu'on le livrât à ses ennemis. D'abord il essaya de se sauver par la fuite; mais il s'aperçut que les sept issues cachées qu'il avait fait faire à son palais étaient occupées par les soldats de Prusias, qui voulait faire sa cour aux Romains, en trahissant son hôte. Il se fit donc apporter le poison qu'il gardait depuis longtemps pour s'en servir dans l'occasion, et le tenant entre ses mains: « De-
« livrons, dit-il, le peuple romain d'une in-
« quiétude qui le tourmente depuis longtemps,
« puisqu'il n'a pas la patience d'attendre la
« mort d'un vieillard. La victoire que rem-
« porte Flaminius sur un homme désarmé et
« trahi ne lui fera pas beaucoup d'honneur.
« Ce jour seul fait voir combien les Romains
« ont dégénéré. Leurs pères avertirent Pyr-
« rhus de se garder d'un traître qui voulait
« l'empoisonner, et cela dans le temps que ce
« prince leur faisait la guerre dans le cœur de
« l'Italie; et ceux-ci ont envoyé un homme
« consulaire pour engager Prusias à faire
« mourir par un crime abominable son ami et
« son hôte. » Après avoir fait des imprécations contre Prusias, et invoqué contre lui les dieux protecteurs et vengeurs des droits sacrés de l'hospitalité, il avala le poison, et mourut âgé de soixante-dix ans.

Cette année fut célèbre par la mort de trois grands hommes, Annibal, Philopémén et Scipion, qui eurent cela de commun, qu'ils terminèrent tous trois leur vie hors de leur patrie, par un genre de mort qui répondait peu à la gloire de leurs actions. Les deux premiers périrent par le poison, Annibal ayant été trahi par son hôte, et Philopémén fait prisonnier dans un combat par les Messéniens, et ensuite jeté dans un cachot, où on le força de prendre du poison. Pour Scipion, il se condamna lui-même à un exil volontaire, pour éviter une accusation injuste qu'on lui intentait à Rome; et il y mourut dans une sorte d'obscurité.

Éloge et caractère d'Annibal.

Ce serait ici le lieu de représenter les excellentes qualités d'Annibal, qui a fait tant d'honneur à Carthage; mais, comme j'ai tâché ailleurs¹ d'en marquer le caractère et d'en donner une juste idée en le comparant avec Scipion, je ne crois pas devoir beaucoup m'étendre sur son éloge.

Les personnes destinées à la profession des armes ne peuvent trop étudier ce grand homme, que les connaisseurs regardent comme le capitaine le plus accompli presque en tout genre, qui ait jamais été.

Dans l'espace de dix-sept ans que dura la guerre, on ne lui reproche que deux fautes: la première, de n'avoir pas, aussitôt après la bataille de Cannes, mené ses troupes victorieuses vers Rome pour en former le siège; la seconde, d'avoir laissé amollir leur courage dans les quartiers d'hiver qu'il leur fit prendre à Capoue: fautes qui montrent seulement que les grands hommes ne le sont pas en tout: *summi enim sunt, homines tamen*²; et qui peut-être même peuvent être excusées en partie.

Mais, pour ce peu de fautes, que d'éminentes qualités dans Annibal! quelle étendue de vues et de desseins, même dès sa plus tendre jeunesse! quelle grandeur d'âme! quelle intrépidité! quelle présence d'esprit dans le feu même de l'action, pour savoir profiter de

¹ Liv. lib. 30, n. 54. — An. M. 3822; Rom. 566

¹ De la man. d'étud.

² Qu'ont.

tout! quelle dextérité à manier les esprits, en sorte que parmi tant de nations différentes, qui manquaient souvent de vivres et d'argent, il n'y eut jamais aucune sédition dans son camp, ni contre lui, ni contre aucun de ses généraux! quelle équité, quelle modération dut-il faire paraître à l'égard des nouveaux alliés, pour être venu à bout de les tenir inviolablement attachés à son service, quoiqu'il fût obligé de leur faire porter presque tout le poids de la guerre par les séjours de son armée, et par les contributions qu'il en tirait! Enfin quelle fécondité de ressources pour soutenir si long-temps la guerre dans un pays éloigné, malgré une puissante faction domestique, qui lui refusait tout et le traversait en tout! On peut dire que, pendant le cours d'une si longue guerre, Annibal parut seul le soutien de l'état, et l'âme de tout l'empire des Carthaginois, qui ne purent jamais croire qu'ils étaient vaincus, jusqu'à ce qu'Annibal leur eût avoué lui-même qu'il l'était.

Ce ne serait pas bien connaître Annibal, que de ne le considérer qu'à la tête des armées. Ce que l'histoire nous apprend des intelligences secrètes qu'il entretenait avec Philippe, roi de Macédoine; des sages conseils qu'il donna à Antiochus, roi de Syrie; de la double réforme qu'il mit à Carthage dans l'administration des finances et dans celle de la justice, montre qu'il était un grand homme d'état en toutes manières. Son génie supérieur et universel lui faisait embrasser toutes les parties du gouvernement, et ses talents naturels le rendaient capable d'en remplir avec gloire toutes les fonctions. Il était aussi grand politique que grand guerrier, aussi propre aux emplois civils qu'aux militaires; en un mot, il réunissait les différents mérites de toutes les professions, de l'épée, de la robe, et des finances.

Il n'était pas même sans érudition¹; et, tout occupé qu'il fut des travaux militaires et d'une infinité de guerres, qu'il eut à soutenir, il trouva des moments pour cultiver les lettres. Plusieurs reparties spirituelles d'Annibal, que l'histoire nous a conservées, marquent qu'il avait un fonds d'esprit excellent; et il le per-

fectionna par la meilleure éducation qu'on pouvait recevoir dans ce temps, et dans une république telle qu'était celle de Carthage. Il parlait passablement le grec, et avait même écrit quelques livres en cette langue. Il avait en pour maître un Lacédémonien nommé Sosile, qui l'accompagna toujours dans ses expéditions guerrières, aussi bien que Philénus, autre Lacédémonien: ils travaillaient tous deux à l'histoire de ce grand capitaine.

Pour ce qui regarde la religion et les mœurs, il n'était point tout à fait tel que Tite-Live² nous le représente, d'une cruauté inhumaine, d'une perfidie plus que carthaginoise; sans respect pour la vérité, pour la probité, pour la sainteté du serment; sans crainte des dieux, sans religion. *Inhumana crudelitas, perfidia plus quam punica: nihil veri, nihil sancti, nullus deum metus, nullum iusjurandum, nulla religio*. Polybe³ dit qu'il rejeta avec horreur une proposition cruelle qu'on lui fit avant son entrée en Italie, qui était de manger de la chair humaine, parce que les vivres lui manquaient. Quelques années après⁴, loin de sévir, comme on l'y exhortait, contre le cadavre de Sempronius Gracchus, que Magon lui avait envoyé, il lui fit rendre les derniers honneurs à la vue de toute son armée. Nous l'avons vu en plusieurs occasions marquer un grand respect pour les dieux; et Justin⁵, qui écrivait d'après un auteur⁶ bien digne de foi, remarque qu'il fit toujours paraître beaucoup de sagesse et de modération parmi le grand nombre de femmes qu'il fit prisonnières pendant le cours d'une si longue guerre; en sorte qu'on n'aurait pas cru qu'il fût né en Afrique, où l'incontinence était le vice du pays et de la nation: *pudicitiamque eum tantam inter tot captivas habuisse, ut in Africa natum quivis negaret*.

Son désintéressement, au milieu de tant d'occasions de s'enrichir par les dépouilles des villes qu'il prenait et des peuples qu'il domptait, nous marque qu'il savait le véritable usage qu'un général doit faire des richesses, qui est de gagner le cœur des soldats, et de

¹ « Atque hic tan us vir, tantisque bellis districtus, omnium temporis tributis literis, etc. » (CORN. NIP. in vit. Annib. cap. 13.)

¹ Lib. 21, n. 4.

² Excerpt. à Polyb. pag. 33.

³ Excerpt. à Diod. pag. 282. — Liv. lib. 25, n. 17.

⁴ Lib. 33, cap. 4.

⁵ Troque l'ompe.

s'attacher les alliés en faisant à propos des largesses, et n'épargnant point les récompenses : qualité bien importante pour un commandant, et qui n'est pas commune. Annibal ne se servait de l'argent que pour acheter les succès, bien persuadé qu'un homme qui est à la tête des affaires trouve tout le reste dans la gloire de réussir.

Il mena toujours une vie dure et sobre ¹, même en temps de paix, et au milieu de Carthage, lorsqu'il y occupait la première dignité, où l'histoire remarque qu'il ne mangeait jamais couché sur un lit, comme c'était la coutume, et qu'il ne buvait que fort peu de vin. Une vie si réglée et si uniforme est un grand exemple pour nos guerriers, qui mettent souvent parmi les privilèges de la guerre, et parmi les devoirs des officiers, de faire bonne chère et de vivre dans les délices.

Je ne prétends pas cependant justifier pleinement Annibal de tous les reproches qu'on lui a faits. Au milieu de ces grandes qualités que nous avons rapportées, on ne peut dissimuler qu'il lui restait quelque chose du caractère et des vices de sa nation, et qu'il y a dans sa vie des actions et des circonstances qu'il serait difficile d'excuser. Polybe ² remarque qu'il était accusé d'avarice à Carthage, et de cruauté à Rome : il ajoute en même temps que les sentiments étaient partagés sur son sujet ; et il ne serait pas étonnant que les ennemis qu'il s'était faits dans l'une et dans l'autre de ces villes eussent répandu des bruits contraires à sa réputation. En supposant même que les faits qu'on lui impute fussent vrais, Polybe est porté à croire qu'ils venaient moins de son naturel et de son fonds que de la difficulté des temps et des affaires pendant une longue et pénible guerre, et de la complaisance qu'il était forcé d'avoir pour des officiers généraux, qui étaient absolument nécessaires à l'exécution de ses entreprises, et qu'il

ne pouvait pas toujours contenir, non plus que les soldats qui servaient sous eux.

§ II. — DIFFÉREND ENTRE LES CARTHAGINOIS ET MASINISSA, ROI DE NUMIDE.

Entre les conditions de la paix accordée aux Carthaginois, il y en avait une qui portait qu'ils rendraient à Masinissa toutes les terres et les villes qui lui avaient appartenu avant la guerre ; et d'ailleurs Scipion, pour récompenser le zèle et la fidélité qu'il avait fait paraître à l'égard du peuple romain, avait ajouté à son domaine tout ce qui était de celui de Syphax. Ce présent fut dans la suite une source de disputes et de divisions entre les Carthaginois et les Numides.

Ces deux princes, Syphax et Masinissa, régnaient tous deux en Numidie, mais sur différents peuples. Ceux qui obéissaient au premier s'appelaient *Massæsyli*, et avaient pour capitale Cirta ; les autres se nommaient *Massyli* ; les uns et les autres sont plus connus sous le nom de *Numides*, qui leur est commun. Leur principale force était la cavalerie. Ils se tenaient à cru sur les chevaux ; plusieurs même les conduisaient sans brides, d'où vient que Virgile les appelle *Numidæ infreni* ³.

Au commencement de la seconde guerre punique ⁴, Syphax s'était rangé du côté des Romains. Gala, père de Masinissa, pour prévenir les progrès d'un voisin si puissant, crut devoir embrasser le parti des Carthaginois, et envoya contre lui une armée nombreuse sous la conduite de son fils, âgé seulement alors de dix-sept ans. Syphax, vaincu dans une bataille où l'on dit qu'il y eut trente mille hommes de tués, se sauva en Mauritanie ; mais dans la suite les choses changèrent bien de face.

Masinissa, ayant perdu son père ⁵, se trouva plusieurs fois réduit à la dernière extrémité, chassé de son royaume par un usurpateur, poursuivi vivement par Syphax, près à chaque moment de tomber entre les mains de ses ennemis, sans troupes, sans argent, sans res-

¹ « Cibi potationisque desiderio naturalis, non voluptatis. » *modus finitus.* » (Liv. lib. 21, n. 4.)

² « Constat Annibalem, nec tamen quum romano iugum bello Italia contremuit, nec quum reversus Carthaginem summum imperium tenuit, aut cubanem cenasse, aut a plus quam sextario vini indubitate. » (Justin. lib. 32, cap. 4.)

³ Excerpt. è Polyb. pag. 31 et 37.

⁴ Æneid. lib. 4, v. 44.

⁵ Liv. lib. 24, n. 46 et 49.

⁶ Id. lib. 30, n. 20 31.

sources. Il était alors allié des Romains et ami de Scipion, avec qui il avait eu une entrevue en Espagne. Ses malheurs ne lui laissèrent pas le moyen d'amener de grands secours à ce général. Quand Lélius arriva en Afrique, Masinissa alla le joindre avec une petite troupe de cavaliers, et depuis ce temps-là il demeura toujours inviolablement attaché au parti des Romains. Syphax¹, au contraire, ayant épousé la fameuse Sophonisbe, fille d'Asdrubal, passa dans celui des Carthaginois.

* Le sort des deux princes changea encore une fois, mais sans retour². Syphax perdit une grande bataille, et tomba vivant entre les mains de l'ennemi. Masinissa, vainqueur, attaque Cirta, capitale de son royaume, et s'en rend maître; mais il y trouve un danger plus grand que dans le combat, Sophonisbe, aux attraits et aux caresses de laquelle il ne peut résister. Pour la mettre en sûreté, il l'épouse; mais il est bientôt obligé, pour présent nuptial, de lui envoyer du poison, n'imaginant point d'autre voie de lui tenir sa parole et de la soustraire au pouvoir des Romains.

C'était une faute considérable en elle-même, et qui d'ailleurs ne pouvait pas manquer de déplaire extrêmement à une nation fort jalouse de son autorité. Ce jeune prince la répara avantageusement par les services signalés qu'il rendit depuis à Scipion³. Nous avons dit qu'après la défaite et la prise de Syphax il fut mis en possession du royaume de ce prince, et que les Carthaginois furent obligés de lui restituer tout ce qui lui appartenait. C'est ce qui donna lieu aux contestations dont il nous reste à parler.

Un territoire situé vers le bord de la mer⁴, près de la petite Syrie, en fut le sujet : c'était un pays très-fertile et très-riche; la preuve en est, que la seule ville de Leptis, qui y était située, payait chaque jour aux Carthaginois pour tribut un talent⁵, c'est-à-dire mille écus. Masinissa s'était emparé d'une partie de ce territoire. De part et d'autre on envoya des députés à Rome, qui plaideraient chacun leur

cause dans le sénat. On jugea à propos d'envoyer sur les lieux Scipion l'Africain et deux autres commissaires pour examiner l'affaire; ils revinrent sans avoir prononcé de jugement, et laissèrent tout en suspens. Peut-être agirent-ils ainsi par ordre du sénat; et c'était secrètement favoriser Masinissa, qui était en possession du territoire.

Dix ans après⁶, de nouveaux commissaires, nommés pour examiner la même affaire, en usèrent comme les premiers, et ne décidèrent rien.

Après un pareil espace de temps⁷, les Carthaginois portèrent encore leurs plaintes devant le sénat, mais avec beaucoup plus de force qu'auparavant. Ils représentèrent qu'outre les terres dont il s'était agi d'abord, Masinissa, dans les deux années précédentes, avait usurpé sur eux plus de soixante-dix places ou châteaux; qu'ils avaient les mains liées par l'article du dernier traité, qui leur défendait de faire la guerre à aucun des alliés du peuple romain; qu'ils ne pouvaient plus soutenir la fierté, l'avarice, la cruauté de ce prince; qu'ils étaient envoyés pour demander au peuple romain qu'il lui prêtât d'ordonner de trois choses l'une : ou que l'affaire serait examinée et jugée dans le sénat; ou qu'il leur serait permis de repousser la force par la force, et de se défendre par la voie des armes; ou que, si la faveur l'emportait sur la justice, il prêtât au peuple romain de marquer une fois pour toutes ce qu'il voulait qu'il fût donné à Masinissa des terres qui appartenissent aux Carthaginois; qu'au moins ils sauraient désormais à quoi s'en tenir, et que le peuple romain garderait quelque mesure à leur égard, au lieu que ce prince ne mettrait d'autres bornes à ses prétentions que son insatiable avidité. Les députés finirent par demander que si, depuis la paix, les Romains avaient quelque faute à leur reprocher, ils la punissent par eux-mêmes plutôt que de les abandonner à la discrétion d'un prince qui leur rendait et la liberté et la vie insupportables. Après ce discours, pénétrés de douleur, et versant des larmes en abondance, ils se prosternèrent par terre; spectacle

¹ Liv. lib. 29, n. 33.

² Id. 30, n. 41 et 42.

³ Ibid., n. 44.

⁴ Id. lib. 34, n. 62.

⁵ Un talent carthaginois valait 3000 fr. E. B.

⁶ Liv. lib. 40, n. 17. — An. M. 3823; Pom. 507.

⁷ Liv. lib. 42, n. 23 et 24. — An. M. 3833; Rom. 577.

qui toucha de compassion tous les assistants, et rendit Masinissa extrêmement odieux. On demanda à Gulussa son fils, qui était présent, ce qu'il avait à répliquer. Il répondit que le roi son père ne lui avait donné aucune instruction, ne sachant pas qu'on doit l'accuser; qu'il priait les Romains de faire réflexion que ce qui lui attirait la haine de Carthage était l'invincible fidélité qu'il avait toujours gardée à leur égard. Le sénat, après les avoir entendus, répondit qu'il était disposé à rendre à chacun d'eux la justice qui leur était due; que Gulussa eût à partir sur-le-champ pour avertir Masinissa d'envoyer au plus tôt des députés avec ceux de Carthage; que les Romains feraient pour lui tout ce qui dépendrait d'eux, mais sans faire tort aux autres; qu'il était juste de s'en tenir aux anciennes bornes, et que l'intention du peuple romain n'était pas que pendant la paix on enlevât par violence aux Carthaginois les terres et les villes qui leur avaient été laissées par le traité. On les renvoya ainsi de part et d'autre, après leur avoir fait les présents ordinaires.

Tout cela n'était que des paroles¹. Il est visible qu'à Rome on ne se mettait point en peine de satisfaire les Carthaginois ni de leur rendre justice, et qu'on y traitait exprès cette affaire en longueur, pour laisser à Masinissa le temps de s'affermir dans ses usurpations et d'affaiblir ses ennemis.

On ordonna une nouvelle députa-tion pour aller sur les lieux faire de nouvelles enquêtes². Caton était du nombre des commissaires. Quand ils furent arrivés, ils demandèrent aux parties si elles voulaient s'en rapporter à leur arbitrage. Masinissa y consentit volontiers. Les Carthaginois répondirent qu'ils avaient une règle fixe à laquelle ils s'en tenaient, qui était le traité conclu par Scipion, et demandèrent à être jugés en rigueur: on ne put donc rien décider. Les députés visiterent tout le pays, qu'ils trouvèrent en fort bon état, surtout la ville de Carthage; et ils furent étonnés de la voir, si peu de temps après le malheur qui lui était arrivé, rétablie au point de grandeur et de puissance où elle était. A leur

retour, ils ne manquèrent pas d'en rendre compte au sénat, déclarant que Rome ne serait jamais en sûreté tant que Carthage subsisterait; et depuis ce temps-là, sur quelque affaire qu'on délibérait dans le sénat, Caton ajoutait dans son avis: *et je conclus de plus qu'il faut détruire Carthage*: sans que ce grave sénateur se mit en peine de prouver que les seuls ombrages de la puissance d'un voisin soient des titres suffisants pour détruire une ville contre la foi des traités. Scipion Nasica pensait, au contraire, que la ruine de cette ville entraînerait celle de la république, parce que Rome, n'ayant plus de rivale à craindre, quitterait ses anciennes mœurs, et s'abandonnerait absolument au luxe et aux délices, qui sont la peste certaine des états les plus florissans.

Cependant la division se mit dans Carthage³. La faction populaire, étant devenue supérieure à celle des grands et des sénateurs, exila quarante citoyens, et fit prêter serment au peuple que jamais il ne souffrirait qu'on parlât de rapeler les exilés. Ceux-ci se retirèrent chez Masinissa, qui envoya à Carthage deux de ses fils, Gulussa et Micipsa, pour solliciter leur rétablissement. On leur ferma les portes de la ville; et l'un d'eux même fut vivement poursuivi par Amilcar, l'un des généraux de la république. Nouveau sujet de guerre: on lève une armée de part et d'autre. La bataille se donne. Scipion le jeune, qui depuis ruina Carthage, en fut spectateur. Il était venu vers Masinissa de la part de Lucullus, qui faisait la guerre en Espagne, et sous qui il servait, pour lui demander des éléphants. Pendant tout le combat il se tint sur le hant d'une colline qui était tout près du lieu où il se donnait. Il fut étonné de voir Masinissa, âgé pour lors de plus de quatre-vingts ans, monté à cru sur un cheval, selon la coutume du pays, donner partout des ordres comme un jeune officier, et soutenir les fatigues les plus dures. Le combat fut très-opiniâtre, et dura depuis le matin jusqu'à la nuit: mais enfin les Carthaginois plierent. Scipion disait dans la suite qu'il avait assisté à bien des batailles, mais que nulle ne lui avait fait tant de plaisir que celle-ci, où tranquille

¹ Polyb. pag. 951.

² App. de bel. pun. pag. 37. — An. M. 3848; Rom. 502.

³ App. de bel. pun. pag. 38.

et de sang-froid, il avait vu plus de cent mille hommes en venir ensemble aux mains et se disputer longtemps la victoire. Et, comme il était fort versé dans la lecture d'Homère, il ajoutait que jusqu'à son temps il n'avait été donné qu'à Jupiter et à Neptune de jouir d'un pareil spectacle, lorsque l'un du haut du mont Ida, l'autre du haut de la Samothrace, avaient en le plaisir de voir un combat entre les Grecs et les Troyens. Je ne sais si la vue de cent mille hommes qui s'entrecoûpent la gorge cause une joie bien pure, ni si cette joie peut subsister avec le sentiment d'humanité qui nous est naturel.

Les Carthaginois¹, après le combat, prièrent Scipion de vouloir bien terminer leurs disputes avec Masinissa. Il écouta les deux parties. Les premiers consentaient à céder le territoire d'Emporium, qui avait fait le premier sujet du procès; à payer actuellement à Masinissa deux cents talents d'argent, et à y en ajouter dans la suite huit cents², en différents termes dont on conviendrait; mais, comme Masinissa demandait le rétablissement des exilés, les Carthaginois n'ayant point voulu écouter cette proposition, on se sépara sans rien conclure. Scipion, après avoir fait ses compliments et ses remerciements à Masinissa, partit avec les éléphants qu'il y était venu chercher.

Le roi³, depuis le combat, tenait le camp des ennemis enfermé sur une colline, où il ne pouvait leur arriver ni vivres ni troupes. Sur ces entrefaites arrivèrent des députés de Rome. Ils avaient ordre, en cas que Masinissa eût eu du dessous, de terminer l'affaire; autrement, de ne rien décider, et de donner de bonnes espérances au roi; et c'est ce dernier parti qu'ils suivirent. Cependant la famine augmentait tout les jours dans le camp des ennemis; et, pour surcroît de malheur, la peste s'y joignit et fit un horrible ravage. Réduits à la dernière extrémité, ils se rendirent, avec promesse de livrer à Masinissa les transfuges, de lui payer cinq mille talents d'argent⁴ dans l'espace de cinquante années, et de rétablir

les exilés malgré le serment qu'ils avaient fait au contraire. Les soldats furent tous passés sous le joug, et renvoyés chacun avec un habit seulement. Gulussa, pour se venger du mauvais traitement que nous avons dit auparavant qu'il avait reçu, envoya contre eux un corps de cavalerie, dont ils ne purent ni éviter l'attaque, ni soutenir le choc, dans l'état de faiblesse où ils étaient. Ainsi de cinquante-huit mille hommes il en retourna fort peu à Carthage.

TROISIÈME GUERRE PUNIQUE.

La troisième guerre punique⁵, moins considérable que les deux premières par le nombre et la grandeur des combats, et par la durée, qui ne fut guère que de quatre ans, le fut beaucoup plus par le succès et l'événement, puisqu'elle se termina par la ruine et la destruction de Carthage.

Cette ville sentit bien, depuis sa dernière défaite⁶, ce qu'elle avait à craindre des Romains, en qui elle avait toujours remarqué beaucoup de mauvaise volonté toutes les fois qu'elle s'était adressée à eux dans ses démêlés avec Masinissa. Pour en prévenir l'effet, les Carthaginois déclarèrent, par un décret du sénat, Asdrubal et Carthalon, qui avaient été, l'un général de l'armée, l'autre⁷ commandant des troupes auxiliaires, coupables de crime d'état, comme étant les auteurs de la guerre contre le roi de Numidie; puis ils députèrent à Rome pour savoir ce qu'on pensait et ce qu'on souhaitait d'eux. On leur répondit froidement que c'était au sénat et au peuple de Carthage à voir quelle satisfaction ils devaient aux Romains.

N'ayant pu tirer d'autre réponse ni d'autre éclaircissement par une seconde députation, ils entrèrent dans une grande inquiétude; et, saisis d'une vive crainte par le souvenir des maux passés, ils croyaient déjà voir l'ennemi à leurs portes, et se représentaient toutes les

¹ App. de bel. pun. pag. 40.

² D'abord 750 000 fr., puis 3 035 000 fr. E. B.

³ App. de bel. pun. pag. 40.

⁴ 49 000 000 fr. E. B.

⁵ An. M. 3855; Carth. 607; Rom. 509; av. J. C. 140.

⁶ App. pag. 41, 42.

⁷ Les troupes étrangères avaient chacune des chefs de leur nation, qui, tous ensemble, étaient commandés par un officier carthaginois qu'Appien appelle *Συνάρχης*.

suites funestes d'un long siège et d'une ville prise d'assaut.

Cependant à Rome on délibérait dans le sénat sur le parti que devait prendre la république; et les disputes entre Caton l'ancien et Scipion Nasica¹ qui pensaient tout différemment sur ce sujet, se renouvelèrent. Le premier, à son retour d'Afrique, avait déjà représenté vivement qu'il avait trouvé Carthage, non dans l'état où les Romains la croyaient, épuisée d'hommes et de biens, affaiblie et humiliée; mais au contraire remplie d'une florissante jeunesse, d'une quantité immense d'or et d'argent, d'un prodigieux amas de toutes sortes d'armes, et d'un riche appareil de guerre; et si fière et si pleine de confiance dans tous ces grands préparatifs, qu'il n'y avait rien de si haut à quoi elle ne portât son ambition et ses espérances. On dit même qu'après avoir tenu ce discours il jeta au milieu du sénat des figues d'Afrique qu'il avait dans le pan de sa robe; et que, comme les sénateurs en admiraient la beauté et la grosseur, il leur dit : *Sachez qu'il n'y a que trois jours que ces fruits ont été cueillis. Telle est la distance qui nous sépare de l'ennemi*².

Caton et Nasica avaient tous deux leurs raisons pour opiner comme ils faisaient³. Nasica, voyant que le peuple était d'une insolence qui lui faisait commettre toutes sortes d'excès; qu'enflé d'orgueil par ses prospérités, il ne pouvait plus être retenu par le sénat même, et que sa puissance était parvenue à un point qu'il était en état d'entraîner par force la ville dans tous les partis qu'il voudrait embrasser, Nasica, dis-je, dans cette vue, voulait lui ôter la crainte de Carthage comme un frein, pour modérer et réprimer son audace; car il pensait que les Carthaginois étaient trop faibles pour subjuguier les Romains, et qu'ils étaient aussi trop forts pour en être méprisés. Caton, de son côté, trouvait que, par rapport à un peuple devenu fier et insolent par ses victoires, et qu'une licence sans bornes précipitait dans toutes sortes d'égarements, il n'y avait rien de plus dangereux que de lui laisser

ser pour rivale et pour ennemi une ville jusque-là toujours puissante, mais devenue par ses malheurs mêmes plus sage et plus précautionnée que jamais, et de ne pas lui ôter entièrement toute crainte du dehors lorsqu'il avait au dedans tous les moyens de se porter aux derniers excès.

Mettant à part pour un moment les lois de l'équité, je laisse au lecteur à décider qui de ces deux grands hommes pensait plus juste selon les règles d'une politique éclairée, et par rapport aux véritables intérêts de l'état. Ce qui est certain, c'est que tous les historiens ont remarqué que, depuis la destruction de Carthage, le changement de conduite et de gouvernement fut sensible à Rome; que ce ne fut plus timidement et comme à la dérobée que le vice s'y glissa, mais qu'il leva la tête, et saisit avec une rapidité étonnante tous les ordres de la république, et qu'on se livra sans réserve, et sans plus garder de mesure, au luxe et aux délices, qui ne manquèrent pas, comme cela est inévitable, d'entraîner la ruine de l'état. « Le premier Scipion⁴, dit Paternulus en parlant des Romains, « avait jeté les fondements de leur grandeur future; le dernier, par ses conquêtes, ouvrit la « porte à toutes sortes de dérèglements et de « dissolutions. Depuis que Carthage, qui tenait « Rome en haleine en lui disputant l'empire, « eut été entièrement détruite, la décadence « des mœurs n'alla plus lentement, ni par degrés, mais fut prompte et précipitée. »

Quoi qu'il en soit, il fut résolu dans le sénat qu'on déclarerait la guerre aux Carthaginois⁵; et les raisons ou les prétextes qu'on en apporta furent que, contre la teneur du traité, ils avaient conservé des vaisseaux, conduit une

¹ « Ubi Carthago, et amula imperii romani, ab stirpe « interit... fortuna scire ac miscere omnia cepit. » (SALLUST, in bell. Catil.)

« Ante Carthaginem deletam, populus et senatus romanus placidè modestèque inter se rempublicam tractabant... metus hostilis in bonis artibus civitatem retinebat; sed ubi formido illa mentibus decessit, illecebra, quæ secundæ res amant, lascivia atque superbia licentior. » (Id. in bell. Jugurth.)

² « Potentior Romanorum prior Scipio viam aperuerat; luxurie posterior aperuit. Quippe remoto Carthaginis metu, sublataque imperii amula; non gradu, sed præcipiti cursu a virtute descitum, ad vitia transcursum. » (VELL. PATERC. lib. 2, cap. 4.)

³ App. pag. 12.

¹ Plut. in vit. Cat. pag. 352.

² Plin. lib. 15, cap. 18.

³ Plut. in vit. Cat. pag. 352.

armée hors de leurs terres contre un prince allié de Rome, dont ils avaient maltraité le fils dans le temps même qu'il avait avec lui un ambassadeur romain.

Un événement¹, que le hasard fit tomber heureusement dans le temps qu'on délibérait sur l'affaire de Carthage, contribua sans doute beaucoup à faire prendre cette résolution. Ce fut l'arrivée des députés d'Utique, qui venaient se mettre, eux, leurs biens, leurs terres et leur ville, entre les mains des Romains. Rien ne pouvait arriver plus à propos. Utique était la seconde place d'Afrique, fort riche et fort opulente, qui avait un port également spacieux et commode, qui n'était éloignée de Carthage que de soixante stades², et qui pouvait servir de place d'armes pour l'attaquer. On n'hésita plus pour lors, et la guerre fut déclarée dans les formes, qui n'était éloignée de Carthage que de soixante stades³, et qui pouvait servir de place d'armes pour l'attaquer. On n'hésita plus pour lors, et la guerre fut déclarée dans les formes, qui n'était éloignée de Carthage que de soixante stades³, et qui pouvait servir de place d'armes pour l'attaquer. On n'hésita plus pour lors, et la guerre fut déclarée dans les formes, qui n'était éloignée de Carthage que de soixante stades³, et qui pouvait servir de place d'armes pour l'attaquer.

Carthage ne savait point encore ce qui avait été résolu à Rome³. La réponse que les députés en avaient rapportée n'avait servi qu'à y augmenter le trouble et l'inquiétude. C'était aux Carthaginois, leur avait-on dit, à voir par où ils pouvaient satisfaire les Romains. Ils ne savaient quel parti prendre. Enfin ils envoient encore de nouveaux députés, mais avec plein pouvoir de faire tout ce qu'ils jugeront à propos, et même (à quoi ils n'avaient jamais pu se résoudre dans les guerres précédentes) de déclarer que les Carthaginois s'abandonnaient, eux et tout ce qui leur appartenait, à la discrétion des Romains. C'était, selon la force de cette formule, *se suaque eorum arbitrio permittere*, les rendre maîtres absolus de leur sort, et se reconnaître pour leurs vassaux. Ils n'attendaient point cependant un grand succès de cette démarche, quelque humiliante qu'elle fut pour eux, parce que ceux d'Utique, les

ayant prévenus, leur avaient enlevé le mérite d'une prompte et volontaire soumission.

En arrivant à Rome, les députés apprirent que la guerre était déclarée, et que l'armée était partie. Rome avait dépêché un courrier à Carthage, qui y porta le décret du sénat, et déclara en même temps que la flotte était en mer. Ils n'eurent donc pas à délibérer, et se remirent, eux et tout ce qui leur appartenait, entre les mains des Romains. En conséquence de cette démarche, il leur fut répondu que, parce qu'enfin ils avaient pris le bon parti, le sénat leur accordait la liberté, l'usage de leurs lois, toutes leurs terres, et tous les autres biens que possédaient, soit les particuliers, soit la république, à condition que, dans l'espace de trente jours, ils enverraient en otage à Lilybée trois cents des jeunes gens les plus qualifiés de la ville, et qu'ils feraient ce que leur ordonneraient les consuls. Ce dernier mot les jeta dans une étrange inquiétude : mais le trouble où ils étaient ne leur permit pas de rien répliquer, ni de demander aucune explication ; et ç'aurait été bien inutilement. Ils partirent donc pour Carthage, et y rendirent compte de leur députation.

Tous les articles du traité étaient affligeants⁴ : mais le silence gardé sur les villes dont il n'était point fait mention dans le dénombrement de ce que Rome voulait bien leur laisser, les inquiéta extrêmement. Cependant il ne leur restait autre chose à faire que d'obéir : après les pertes anciennes et récentes qu'ils avaient faites, ils n'étaient pas en état de tenir tête à un tel ennemi, eux qui n'avaient pu résister à Masinissa ; troupes, vivres, vaisseaux, alliés, tout leur manquait, l'espérance et le courage encore plus que tout le reste.

Ils ne crurent pas devoir attendre l'expiration du terme de trente jours qui leur avait été accordé : mais, pour tâcher de fléchir l'ennemi par la promptitude de leur obéissance, quoique pourtant ils n'osassent pas s'en flatter, ils firent partir sur-le-champ les otages ; c'était l'élite et toute l'espérance des plus nobles familles de Carthage. Jamais spectacle ne fut plus touchant : on n'entendait que cris, on ne voyait que pleurs. Tout retentissait de gé-

¹ App. bell. pun. pag. 42. — An. M. 386 ; Rom. 600.

² Trois lieues.

³ Polyb. excerpt. legat. pag. 972.

⁴ I.

¹ Polyb. excerpt. legat. pag. 972.

misements et de lamentations; surtout les mères éplorées, toutes baignées de larmes, s'arrachaient les cheveux, se frappaient la poitrine, et, comme forcées par la douleur et le désespoir, jetaient des hurlements capables de toucher les cœurs les plus durs. Ce fut encore tout autre chose dans le moment fatal de la séparation, lorsqu'après les avoir conduits jusqu'au bord du vaisseau, elles leur faisaient les derniers adieux, ne comptant plus les revoir jamais, les baignaient de leurs larmes, ne se lassant point de les embrasser, les tenaient étroitement serrés entre leurs bras sans pouvoir consentir à leur départ, en sorte qu'il fallut les leur arracher par force, ce qui était plus dur pour elles que si on leur eût arraché leurs propres entrailles. Quand ils furent arrivés en Sicile, on fit passer les otages à Rome, et les consuls dirent aux députés que, quand ils seraient à Utique, ils leur feraient savoir les ordres de la république.

Dans de pareilles conjonctures¹, il n'y a rien de plus cruel qu'une affreuse incertitude, qui, sans rien montrer en détail, laisse envisager tous les maux. Dès qu'on sut que la flotte était arrivée à Utique, les députés se rendirent au camp des Romains, marquant qu'ils venaient au nom de l'état pour recevoir leurs ordres, auxquels on était prêt à obéir en tout. Le consul, après avoir loué leur bonne disposition et leur obéissance, leur ordonna de lui livrer, sans fraude et sans délai, généralement toutes leurs armes. Ils y consentirent; mais ils le prièrent de faire réflexion à quel état il les réduisait, dans un temps où Asdrubal, qui n'était devenu leur ennemi qu'à cause de leur parfaite soumission aux ordres des Romains, était presque à leurs portes avec une armée de vingt mille hommes : on leur répondit que Rome y pourvoirait.

Cet ordre fut exécuté sur-le-champ². On vit arriver dans le camp une longue file de chariots chargés de tous les préparatifs de guerre qui étaient dans Carthage : deux cent mille armures complètes, un nombre infini de traits et de javelots, deux mille machines propres à lancer des pierres et des dards. Suivaient les députés de Carthage, accompagnés

de ce que le sénat avait de plus respectables vieillards, et la religion de prêtres plus vénérables, pour tâcher d'exciter à la compassion les Romains dans ce moment critique où l'on allait prononcer leur sentence et décider en dernier lieu de leur sort. Le consul Censorinus, car ce fut toujours lui qui porta la parole, se leva un moment à leur arrivée avec quelques témoignages de bonté et de douceur; puis, reprenant tout à coup un air grave et sévère : « Je ne puis pas, leur dit-il, ne point louer votre promptitude à exécuter les ordres du sénat. Il m'ordonne de vous déclarer que sa dernière volonté est que vous sortiez de Carthage, qu'il a résolu de détruire, et que vous transportiez votre demeure dans quel endroit où il vous plaira de votre domaine, pourvu que ce soit à quatre-vingts stades³ de la mer ! »

Quand le consul eut prononcé cet arrêt foudroyant, ce ne fut qu'un cri lamentable parmi les Carthaginois. Frappés comme d'un coup de tonnerre qui les étourdit sur-le-champ, ils ne savaient ni où ils étaient, ni ce qu'ils faisaient⁴. Ils se roulaient dans la poussière, déchirant leurs habits, et ne s'expliquant que par des gémissements et des sanglots entrecoupés. Puis, revenus un peu à eux, ils tendaient leurs mains suppliées, tantôt vers les dieux, tantôt vers les Romains, et imploraient leur miséricorde et leur justice pour un peuple qui allait être réduit au désespoir. Mais, comme tout était sourd à leurs prières, ils les convertirent bientôt en reproches et en imprécations, les faisant ressouvenir qu'il y avait des dieux vengeurs aussi bien que témoins des crimes et de la perfidie. Les Romains ne purent refuser des larmes à un spectacle si touchant; mais leur parti était pris; les députés ne purent même obtenir qu'on surût l'exécution de l'ordre jusqu'à ce qu'ils se fussent encore présentés au sénat pour tâcher d'en obtenir la révocation. Il fallut partir, et porter la réponse à Carthage.

On les y attendait avec une impatience et un tremblement qui ne se peuvent exprimer⁵. Ils eurent bien de la peine à percer la foule

¹ Polyb. pag. 975. — App. pag. 44-46.

² App. pag. 46.

³ Quatre lieues. — Trois lieues et quart. E B

⁴ App. pag. 46-53

⁵ Id. pag. 53-54.

qui s'empresait autour d'eux pour savoir la réponse, qu'il n'était que trop aisé de lire sur leurs visages. Quand ils furent arrivés dans le sénat, et qu'ils eurent exposé l'ordre cruel qu'ils avaient reçu, un cri général apprit au peuple quel était son sort ; et dès ce moment ce ne fut plus dans toute la ville que hurlements, que désespoir, que rage et que fureur.

Qu'il me soit permis de m'arrêter ici un moment pour faire quelque attention sur la conduite des Romains. Je ne puis assez regretter que le fragment de Polybe où cette députation est rapportée, finisse précisément dans l'endroit le plus intéressant de cette histoire ; et j'estimerai beaucoup plus une courte réflexion d'un auteur si judicieux, que les longues harangues qu'Appien met dans la bouche des députés et dans celle du consul. Or, je ne puis croire que Polybe, plein de bon sens, de raison et d'équité comme il était, eût pu approuver, dans l'occasion dont il s'agit, le procédé des Romains. On n'y reconnaît point, ce me semble, leur ancien caractère ; cette grandeur d'âme, cette noblesse, cette droiture ; cet éloignement déclaré des petites ruses, des déguisements, des fourberies, qui ne sont point, comme il est dit quelque part, du génie romain : *minimè romanis artibus*. Pourquoi ne point attaquer les Carthaginois à force ouverte ? Pourquoi leur déclarer nettement par un traité, qui est une chose sacrée, qu'on leur accorde la liberté et l'usage de leurs lois, en sous-entendant des conditions qui en sont la ruine entière ? Pourquoi cacher, sous la honnête réticence du mot de *ville*, dans ce traité, le perfide dessein de détruire Carthage ; comme si, à l'ombre de cette équivoque, ils le pouvaient faire avec justice ? Pourquoi enfin ne leur faire la dernière déclaration qu'après avoir tiré d'eux, à différentes reprises, leurs otages et leurs armes, c'est-à-dire après les avoir mis absolument hors d'état de leur rien refuser ? N'est-il pas visible que Carthage, après tant de pertes, tant de défaites, tout affaiblie et épuisée qu'elle est, fait encore trembler les Romains, et qu'ils ne croient pas la pouvoir dompter par la voie des armes ? Il est bien dangereux d'être assez puissant pour commettre impunément l'injustice, et pour en espérer même de grands avantages. L'expérience de tous les

empires nous apprend qu'on ne manque guère de la commettre quand on la croit utile.

L'éloge magnifique que Polybe fait des Achéens est bien éloigné de ce que nous voyons ici. Ces peuples, dit-il, loin d'employer des ruses et des tromperies à l'égard de leurs alliés pour augmenter leur puissance, ne croyaient pas même qu'il leur fût permis d'en user contre leurs ennemis, et ne comptaient pour solide et glorieuse victoire que celle qui se remporte les armes à la main par le courage et la bravoure. Il avoue, dans le même endroit, qu'il ne reste plus chez les Romains que de légères traces de l'ancienne générosité de leurs pères ; et il se croit obligé, dit-il, de faire cette remarque contre un principe devenu fort commun de son temps parmi ceux qui étaient chargés du gouvernement, qui croyaient que la bonne foi n'est point compatible avec la bonne politique, et qu'il est impossible de réussir dans l'administration des affaires publiques, soit en guerre, soit en paix, sans employer quelquefois la fraude et la tromperie.

Je reviens à mon sujet. Les consuls ne se hâtèrent pas de marcher contre Carthage¹, ne s'imaginant pas qu'ils eussent rien à craindre d'une ville désarmée. On y profita de ce délai pour se mettre en état de défense ; car il fut résolu d'un commun accord de ne point abandonner la ville. On nomma pour général, au dehors, Asdrubal, qui était à la tête de vingt mille hommes, vers qui l'on députa pour le prier d'oublier en faveur de la patrie l'injustice qu'on lui avait faite par la crainte des Romains : on donna le commandement des troupes, dans la ville, à un autre Asdrubal, petit-fils de Masinissa : puis on fabriqua des armes avec une promptitude incroyable. Les temples, les palais, les places publiques, furent changés en autant d'ateliers : hommes, et femmes y travaillaient jour et nuit. On faisait chaque jour cent quarante boucliers, trois cents épées, cinq cents piques ou javelots, mille traits, et un grand nombre de machines propres à les lancer ; et, parce qu'on manquait de matières pour faire les cordes, les femmes coupèrent leurs cheveux, et en fournirent abondamment.

¹ Lib. 43, pag. 671, 672.

² App. pag. 53. — Strab. lib. 17, pag. 833.

Masinissa ¹ était mécontent de ce qu'après qu'il avait extrêmement affaibli les forces des Carthaginois, les Romains venaient profiter de sa victoire, sans même qu'ils lui eussent fait part en aucune sorte de leur dessein; ce qui causa entre eux quelque refroidissement.

Cependant les consuls s'avancent vers la ville pour en former le siège ². Ils ne s'étaient attendus à rien moins qu'à y trouver une vigoureuse résistance; et la hardiesse incroyable des assiégés les jeta dans un grand étonnement. Ce n'étaient que sorties fréquentes et vives pour repousser les assiégeants, pour brûler les machines, pour harceler les fourrageurs. Censorinus attaqua la ville d'un côté, et Manilius de l'autre. Scipion, surnommé depuis l'Africain, servait alors en qualité de tribun, et se distinguait parmi tous les officiers autant par sa prudence que par sa bravoure.

Le consul sous qui il commandait fit plusieurs fautes pour n'avoir pas voulu suivre ses avis. Ce jeune officier tira les troupes de plusieurs mauvais pas où l'imprudence des chefs les avait engagées. Un célèbre Phaméas, chef de la cavalerie ennemie, qui harcelait sans cesse et incommodait beaucoup les fourrageurs, n'osait paraître en campagne quand le tour de Scipion était venu pour les soutenir; tant il savait contenir ses troupes dans l'ordre, et se poster avantageusement. Une si grande et si générale réputation lui attira de l'envie; mais comme il se conduisait en tout avec beaucoup de modestie et de retenue, elle se changea bientôt en admiration; de sorte que, quand le sénat envoya des députés dans le camp pour s'informer de l'état du siège, toute l'armée se réunit pour lui rendre un témoignage favorable, soldats, officiers, généraux même, et ce ne fut qu'une voix pour relever le mérite du jeune Scipion: tant il est important d'amortir, pour parler ainsi, l'éclat d'une gloire naissante par des manières douces et modestes, et de ne pas irriter la jalousie par des airs de hauteur et de suffisance, dont l'effet naturel est de réveiller dans les autres l'amour-propre, et de rendre la vertu même odieuse.

Dans le même temps Masinissa ³, se voyant

près de mourir, pria Scipion de vouloir bien venir lui rendre une visite, afin qu'il pût lui mettre en main un plein pouvoir de disposer comme il le jugerait à propos de son royaume et de ses biens en faveur des enfants qu'il laissait. Il le trouva mort en arrivant. Ce prince leur avait commandé en mourant de s'en rapporter pour toutes choses à ce que réglerait Scipion, qu'il leur laissait pour père et pour tuteur. Je diffère à parler ailleurs avec plus d'étendue de la famille et de la postérité de Masinissa, pour ne point interrompre trop longtemps l'histoire de Carthage.

L'estime que Phaméas ⁴ avait conçue pour Scipion l'engagea à quitter le parti des Carthaginois pour embrasser celui des Romains. Il vint se rendre à lui avec plus de deux mille cavaliers, et il fut dans la suite d'un grand secours aux assiégeants.

Calpurnius Pison, consul, et L. Mancinus son lieutenant ⁵ arrivèrent en Afrique au commencement du printemps. La campagne se passa sans qu'ils fissent rien de considérable; ils eurent même du dessous en plusieurs occasions, et ils ne possédèrent que lentement le siège de Carthage. Les assiégés, au contraire, avaient repris courage; leurs troupes augmentaient considérablement; ils faisaient tous les jours de nouveaux alliés. Ils envoyèrent jusque dans la Macédoine vers le faux Philippe ⁶, qui se faisait passer pour le fils de Persée, et qui faisait pour lors la guerre aux Romains, l'exhortant de la presser vivement, et lui promettant de lui fournir de l'argent et des vaisseaux.

Ces nouvelles causèrent de l'inquiétude à Rome ⁷. On commença à craindre le succès d'une guerre qui devenait de jour en jour plus douteuse et plus importante qu'on ne se l'était d'abord imaginé. Autant qu'on était mécontent de la lenteur des généraux, et qu'on parlait mal d'eux, autant chacun s'empressait à dire du bien du jeune Scipion, et à vanter ses rares vertus. Il était venu à Rome pour demander l'édilité. Dès qu'il parut dans l'assemblée, son nom, son visage, sa réputation, la croyance commune que les dieux le destinaient pour

¹ App. pag. 55.

² Pag. 55-58.

³ App. pag. 63 — An. M. 3857, Rom. 601.

⁴ App. pag. 65.

⁵ Pag. 66.

⁶ Andrisicus.

⁷ App. pag. 68.

terminer la troisième guerre punique, comme le premier Scipion, son grand-père adoptif, avait terminé la seconde, tout cela frappa extrêmement le peuple; et, quoique la chose fût contre les lois, et que par cette raison les anciens s'y opposassent, au lieu de l'édilité qu'il demandait, le peuple lui donna le consulat¹, laissant dormir les lois pour cette année, et voulut qu'il eût l'Afrique pour département, sans tirer les provinces au sort comme c'était la coutume, et comme Drusus son collègue demandait qu'on le fît.

Dès que Scipion eut achevé ses recrues², il partit pour la Sicile, et arriva bientôt après à Utique. Ce fut fort à propos pour Mancinus, lieutenant de Pison, qui s'était engagé témérairement dans un poste où les ennemis le tenaient enfermé, et où ils allaient le tailler en pièces le matin même, si le nouveau consul, qui apprit en arrivant le danger où il était, n'eût fait remonter de nuit ses troupes dans ses vaisseaux, et n'eût volé à son secours.

Le premier soin de Scipion³, à son arrivée, fut de rétablir parmi les troupes la discipline, qu'il y trouva entièrement ruinée : nul ordre, nulle subordination, nulle obéissance; on ne songeait qu'à piller, qu'à faire bonne chère, et qu'à se divertir. Il chassa du camp toutes les bouches inutiles, régla la qualité des viandes que les vivandiers pourraient apporter, et n'en voulut point d'autres que de simples et de militaires, écartant avec soin tout ce qui sentait le luxe et les délices.

Quand il eut bien établi cette réforme, qui ne lui coûta pas beaucoup de temps ni de peine, parce qu'il donnait l'exemple aux autres, il compta pour lors avoir des soldats, et songea sérieusement à pousser le siège. Ayant fait prendre à ses troupes des haches, des leviers et des échelles, il les conduisit de nuit, eu grand silence, vers une partie de la ville appelée *Mégare*; et, ayant fait jeter tout d'un coup de grands cris, il l'attaqua fort vivement. Les ennemis, qui ne s'attendaient pas à être attaqués de nuit, furent d'abord fort effrayés; mais ils se défendirent avec beaucoup de courage, et Scipion ne put point escalader les

murs. Mais, ayant aperçu une tour qu'on avait abandonnée, qui était hors de la ville, fort près des murs, il y envoya un nombre de soldats hardis et déterminés, qui, par le moyen des pontons, passèrent de la tour sur les murs, entrèrent dans *Mégare*, et en brisèrent les portes. Scipion y entra dans le moment, chassa de ce poste les ennemis, qui, troublés par cette attaque imprévue, et croyant que toute la ville avait été prise, s'enfuirent dans la citadelle, et y furent suivis par ces troupes mêmes qui campaient hors de la ville, qui abandonnèrent leur camp aux Romains, et crurent devoir aussi se mettre en sûreté.

Avant que de passer outre, je dois donner ici quelque idée de la situation et de la grandeur de Carthage, qui contenait, au commencement de la guerre contre les Romains, sept cent mille habitants⁴. Elle était située dans le fond d'un golfe, environnée de mer en forme d'une presqu'île, dont le col, c'est-à-dire l'isthme qui la joignait au continent, était large d'une lieue et un quart (vingt-cinq stades)⁵. La presqu'île avait de circuit dix-huit lieues (trois cent soixante stades)⁶. Du côté de l'occident il en sortait une longue pointe de terre, large à peu près de douze toises (un demi-stade⁷), qui, s'avancant dans la mer, la séparait d'avec le marais, et était fermée de tous côtés de rochers et d'une simple muraille. Du côté du midi et du continent, où était la citadelle appelée *Byrsa*, la ville était close d'une triple muraille, haute de trente coudées⁸, sans les parapets et les tours qui la flanquaient tout à l'entour par égales distances, éloignées l'une de l'autre de quatre-vingts toises⁹. Chaque tour avait quatre étages : les murailles n'en avaient que deux; elles étaient voûtées, et dans le bas il y avait des étables pour mettre trois cents éléphants, avec les choses nécessaires pour leur subsistance, et des écuries au-dessus pour quatre mille chevaux, et les greniers pour leur nourriture. Il s'y trouvait aussi de quoi y loger vingt mille fantassins et quatre

¹ App. pag. 56 et 57. — Strab. lib. 17, pag. 832.

² Juste une lieue. E. B.

³ Quatorze lieues et demie. E. B.

⁴ Quatre-vingt-dix mètres. E. B.

⁵ Treize mètres et demi. E. B.

⁶ On deux plethres suivant le texte, c'est-à-dire soixante mètres. E. B.

¹ An. M. 3856; Rom. 602

² App pag. 69.

³ Pag. 70.

mille cavaliers. Enfin tout cet appareil de guerre était renfermé dans les seules murailles. Il n'y avait qu'un seul endroit de la ville dont les murs fussent faibles et bas; c'était un angle négligé, qui commençait à la pointe de terre dont nous avons parlé, et continuait jusqu'aux ports, qui étaient du côté du couchant. Il y en avait deux qui se communiquaient l'un à l'autre, mais qui n'avaient qu'une seule entrée, large de soixante-dix pieds¹, et fermée avec des chaînes. Le premier était pour les marchands, où l'on trouvait plusieurs et diverses demeures pour les matelots; l'autre était le port intérieur pour les navires de guerre, au milieu duquel on voyait une île, nommée *Cothon*, bordée, aussi bien que le port, de grands quais, mais où il y avait des loges séparées pour mettre à couvert deux cent vingt navires, et des magasins au-dessus, où l'on gardait tout ce qui est nécessaire à l'armement et à l'équipement des vaisseaux. L'entrée de chacune de ces loges, destinées à retirer les vaisseaux, était ornée de deux colonnes de marbre d'ouvrage ionique; de sorte que tant le port que l'île représentaient des deux côtés deux magnifiques galeries. Dans cette île était le palais de l'amiral; et, comme elle était vis-à-vis de l'entrée du port, il pouvait de là découvrir tout ce qui se passait dans la mer, sans que de la mer on pût rien voir de ce qui se faisait dans l'intérieur du port. Les marchands de même n'avaient aucune vue sur les vaisseaux de guerre, les deux ports étant séparés par une double muraille; et il y avait dans chacun une porte particulière pour entrer dans la ville, sans passer par l'autre port. On peut donc distinguer trois parties dans Carthage²: le port, qui était double, appelé quelquefois *Cothon*, à cause de la petite île de ce nom; la citadelle, appelée *Byrsa*; la ville proprement dite, où demeuraient les habitants, qui environnait la citadelle, et était nommée *Megara*.

Asdrubal³, au point du jour, voyant la honteuse déroute de ses troupes⁴, pour se venger

des Romains, et en même temps pour ôter aux habitants toute espèce d'accommodement et de pitié, fit avancer sur le mur tout ce qu'il avait de prisonniers romains, en sorte qu'ils fussent à portée d'être vus de toute l'armée. Là, il n'y eut point de supplices qu'il ne leur fit souffrir: on leur crevait les yeux; on leur coupait le nez, les oreilles, les doigts; on leur arrachait toute la peau de dessus le corps avec des peignes de fer; et, après les avoir ainsi tourmentés, on les précipitait du haut des murs en bas. Un traitement si cruel fit horreur aux Carthaginois; mais il ne les épargnait pas eux-mêmes, et il fit égorger plusieurs des sénateurs qui osèrent s'opposer à sa tyrannie.

Scipion⁵, se voyant maître absolu de l'isthme, brûla le camp que les ennemis avaient abandonné, et en construisit un nouveau pour ses troupes. Il était de forme carrée, entouré de grands et de profonds retranchements armés de bonnes palissades. Du côté des Carthaginois il éleva un mur haut de douze pieds, flanqué, d'espace en espace, de tours et de redoutes; et sur la tour qui était au milieu s'en élevait une autre de bois fort haute, d'où l'on découvrait tout ce qui se passait dans la ville. Ce mur occupait toute la largeur de l'isthme, c'est-à-dire vingt-cinq stades⁶. Les ennemis, qui étaient à portée du trait, firent tous leurs efforts pour empêcher cet ouvrage; mais, comme toute l'armée y travaillait sans relâche jour et nuit, il fut achevé en vingt-quatre jours. Scipion en tira un double avantage: premièrement, parce que ses troupes étaient logées plus sûrement et plus commodément; en second lieu, parce qu'il coupa par ce moyen les vivres aux assiégés, à qui l'on n'en pouvait plus porter que par mer, ce qui souffrait de très-grandes difficultés, tant à cause que la mer de ce côté-là est souvent orageuse, que par la garde exacte que faisait la flotte romaine. Et ce fut là une des principales causes de la famine qui se fit bientôt sentir dans la ville. D'ailleurs Asdrubal ne distribuait le blé qui lui arrivait qu'aux trente mille hommes de troupes qui servaient sous lui, se mettant peu en peine du reste de la multitude.

Pour leur couper encore davantage les vi-

¹ Vingt-un mètres. E. B.

² Boch. in Phœn. pag. 542.

³ C'est celui qui commandait d'abord hors de la ville, et qui, ayant fait périr un autre Asdrubal, petit-fils de Masinissa, s'était fait donner le commandement dans la ville même.

⁴ App. pag. 72.

⁵ Pag. 73.

⁶ Une lieue et un quart. = Juste une lieue. E. B.

vres¹, Scipion entreprit de fermer l'entrée du port par une levée qui commençait à cette langue de terre dont nous avons parlé, laquelle était assez près du port. L'entreprise d'abord parut folle aux assiégés, et ils insultaient aux travailleurs; mais, quand ils virent que l'ouvrage avançait extraordinairement chaque jour, ils commencèrent véritablement à craindre, et songèrent à prendre des mesures pour le rendre inutile : femmes et enfants, tout le monde se mit à travailler; mais avec un tel secret, que Scipion ne put jamais rien apprendre par les prisonniers de guerre, qui rapportaient seulement qu'on entendait beaucoup de bruit dans le port, mais sans qu'on sût pourquoi. Enfin, tout étant prêt, les Carthaginois ouvrirent tout d'un coup une nouvelle entrée d'un autre côté du port, et parurent en mer avec une flotte assez nombreuse, qu'ils venaient tout récemment de construire des vieux matériaux qui se trouvèrent dans les magasins. On convient que, s'ils avaient été sur-le-champ attaquer la flotte romaine, ils s'en seraient infailliblement rendus maîtres, parce que, comme on ne s'attendait à rien de tel, et que tout le monde était occupé ailleurs, ils l'auraient trouvée sans rameurs, sans soldats, sans officiers; mais, dit l'historien, il était arrêté que Carthage serait détruite : ils se contentèrent donc de faire comme une insulte et une bravade aux Romains, et rentrèrent dans le port.

Deux jours après², ils firent avancer leurs vaisseaux pour se battre tout de bon, et ils trouvèrent l'ennemi bien disposé. Cette bataille devait décider du sort des deux partis; elle fut longue et opiniâtre, les troupes de côté et d'autre faisant des efforts extraordinaires, celles-là pour sauver leur patrie réduite aux abois, celles-ci pour achever leur victoire. Dans le combat, les frégates des Carthaginois, se coulant par-dessous le bord des grands vaisseaux des Romains, leur rompaient tantôt la pompe, tantôt le gouvernail, et tantôt les rames; et, s'ils se trouvaient pressés, ils se retiraient avec une promptitude merveilleuse pour revenir incontinent à la charge. Enfin, les deux armées ayant combattu avec égal avantage jusqu'au soleil couchant, les Carthaginois jugèrent à propos

de se retirer, non qu'ils se comptassent vaincus, mais pour recommencer le lendemain. Une partie de leurs vaisseaux, ne pouvant entrer assez promptement dans le port, parce que l'entrée en était trop étroite, se retira devant une terrasse fort spacieuse qu'on avait faite contre les murailles pour y descendre les marchandises, sur le bord de laquelle on avait élevé un petit rempart durant cette guerre, de peur que les ennemis ne s'en saisissent. Là le combat recommença encore plus vivement que jamais, et dura bien avant dans la nuit : les Carthaginois y souffrirent beaucoup, et ce qui leur resta de vaisseaux se réfugia dans la ville. Le matin étant venu, Scipion attaqua la terrasse; et, s'en étant rendu maître avec beaucoup de peine, il s'y logea, s'y fortifia, et y fit faire une muraille de brique du côté de la ville, fort proche des murs, et de pareille hauteur. Quand elle fut achevée, il y fit monter quatre mille hommes, avec ordre de lancer sans cesse des traits et des dards sur les ennemis, qui en étaient fort incommodés, à cause que, les deux murs étant d'une hauteur égale, ils ne jetaient presque aucun trait inutilement. Ainsi fut terminée cette campagne.

Pendant les quartiers d'hiver³, Scipion s'appliqua à se débarrasser des troupes de dehors qui incommodaient fort ses convois, et facilitaient ceux qu'on envoyait aux assiégés. Pour cela, il attaqua une place voisine, nommée *Néphris*, qui leur servait de retraite. Dans une dernière action, il périt du côté des ennemis plus de soixante-dix mille hommes, tant soldats que paysans ramassés, et la place fut emportée avec beaucoup de peine, après vingt-deux jours de siège. Cette prise fut suivie de la reddition de presque toutes les places d'Afrique, et contribua beaucoup à la prise même de Carthage, où depuis ce temps-là il n'était presque plus possible de faire entrer des vivres.

Au commencement du printemps⁴, Scipion attaqua en même temps le port appelé *Cothon* et la citadelle. S'étant rendu maître de la muraille qui environnait ce port, il se jeta dans la grande place de la ville, qui en était proche, d'où l'on montait à la citadelle par trois rues en pente, bordées de côté et d'autre d'un grand

¹ App. pag. 71.

² Pag. 72.

³ App. pag. 78.

⁴ Pag. 79. — An. M. 3870; Rom. 603.

nombre de maison, du haut desquelles on lançait une grêle de dards sur les Romains, qui furent contraints, avant que de passer outre, de forcer les premières maisons, et de s'y poster, pour pouvoir de là chasser ceux qui combattaient des maisons voisines. Le combat au haut et au bas des maisons dura pendant six jours, et le carnage fut horrible. Pour nettoyer les rues et en faciliter le passage aux troupes, on tirait avec des crocs les corps des habitants qu'on avait tués ou précipités du haut des maisons, et on les jetait dans des fosses, la plupart encore vivants et palpitants. Dans ce travail, qui dura six jours et six nuits, les soldats étaient relevés de temps en temps par d'autres tout frais, sans quoi ils auraient succombé à la fatigue : il n'y eut que Scipion qui pendant tout ce temps-là ne dormit point, donnant partout les ordres, et s'accordant à peine le temps de prendre quelque nourriture.

Il y avait tout lieu de croire que ce siège durerait encore longtemps et coûterait beaucoup de sang ¹. Mais le septième jour on vit paraître des hommes en habits de suppliants, qui demandaient pour toute composition qu'il pût aux Romains de donner la vie à tous ceux qui voudraient sortir de la citadelle : ce qui leur fut accordé, à la réserve seulement des transfuges. Il sortit cinquante mille tant hommes que femmes, qu'on fit passer vers les champs avec bonne garde. Les transfuges, qui étaient environ neuf cents, voyant qu'il n'y avait point de quartier à espérer pour eux, se retranchèrent dans le temple d'Esculape avec Asdrubal, sa femme et ses deux enfants, où quelquefois fussent en petit nombre, ils pouvaient se défendre longtemps, parce que le lieu était fort élevé, assis sur des rochers, et qu'on y montait par soixante degrés : mais enfin, pressés de la faim, des veilles et de la crainte, et voyant leur perte prochaine, l'impatience les saisit, et, abandonnant le bas du temple, ils se retirèrent au dernier étage, résolus de ne le quitter qu'avec la vie.

Cependant Asdrubal, songeant à sauver la sienne, descendit secrètement vers Scipion, portant en main une branche d'olivier, et se jeta à ses pieds. Scipion le fit voir aussitôt aux

transfuges qui, transportés de fureur et de rage, vomirent contre lui mille injures, et mirent le feu au temple. Pendant qu'on l'allumait, on dit que la femme d'Asdrubal se para le mieux qu'elle put, et, se mettant à la vue de Scipion avec ses deux enfants, lui parla à haute voix en cette sorte : « Je ne fais point « d'imprécations contre toi, ô Romain, car tu « ne fais qu'user des droits de la guerre; mais « puissent les dieux de Carthage, et toi de « concert avec eux, punir comme il le mérite « ce perfide qui a trahi sa patrie, ses dieux, « sa femme et ses enfants ! » Puis, adressant la parole à Asdrubal : « Scélérat, dit-elle, per- « fide, le plus lâche de tous les hommes, ce « feu va nous ensevelir moi et mes enfants ; « pour toi, indigne capitaine de Carthage, va « orner le triomphe de ton vainqueur, et su- « bir à la vue de Rome la peine que tu mé- « rites. » Après ces reproches elle égorga ses enfants, les jeta dans le feu, puis s'y précipita elle-même : tous les transfuges en firent autant.

Pour Scipion ², voyant cette ville, qui avait été si florissante pendant sept cents ans, comparable aux plus grands empires par l'étendue de sa domination sur mer et sur terre, par ses armées nombreuses, par ses flottes, par ses éléphants, par ses richesses ; supérieure même aux autres nations par le courage et la grandeur d'âme ; qui, toute dépouillée qu'elle était d'armes et de vaisseaux, lui avait fait soutenir pendant trois années entières toutes les misères d'un long siège : voyant, dis-je, alors cette ville absolument ruinée, on dit qu'il ne put refuser des larmes à la malheureuse destinée de Carthage. Il considérait que les villes, les peuples, les empires, sont sujets aux révolutions aussi bien que les hommes en particulier ; que la même disgrâce était arrivée à Troie, jadis si puissante, et depuis aux Assyriens, aux Mèdes, aux Perses, dont la domination s'étendait si loin ; et tout récemment encore aux Macédoniens, dont l'empire avait jeté un si grand éclat. Plein de ces lugubres pensées, il prononça deux vers d'Homère, dont le sens est ³ :

¹ App. pag. 82.

² Εὐσεβίου ἀμφὶ τῶν περὶ τὴν πόλιν τῆς ἱστορίας,
καὶ Πρίντος, καὶ τῶν ἐν τῇ πόλει Πρωτόν.
Iliad lib. 6.

³ App. pag. 81.

Il viendra un temps où la ville sacrée de Troie et le belliqueux Priam et son peuple périront; désignant par ces vers le sort futur de Rome, comme il l'avoua à Polybe, qui lui en demanda l'explication.

S'il avait été éclairé des lumières de la vérité, il aurait su ce que nous apprend l'Écriture¹ : « qu'un royaume est transféré d'un peuple à un autre à cause des injustices, des violences, des outrages qui s'y commettent, et de la mauvaise foi qui y règne en différentes manières. » Carthage est détruite parce que l'avarice, la perfidie, la cruauté, y étaient montées à leur comble. Rome aura le même sort, lorsque son luxe, son ambition, son orgueil, ses injustes usurpations, palliées sous le faux dehors de vertu et de justice, auront forcé le souverain maître et distributeur des empires à donner par sa chute une grande leçon à l'univers.

Carthage ayant été prise de la sorte², Scipion en abandonna le pillage aux soldats pendant quelques jours, à la réserve de l'or, de l'argent, des statues, et des autres offrandes qui se trouvaient dans les temples. Ensuite il leur distribua plusieurs récompenses militaires, aussi bien qu'aux officiers, parmi lesquels deux s'étaient surtout distingués, Tib. Gracchus, et C. Fannius, qui les premiers avaient escaladé le mur. Il fit parer des déponilles des ennemis un navire fort léger, et l'envoya à Rome porter la nouvelle de la victoire.

En même temps³, il fit savoir aux habitants de la Sicile qu'ils eussent chacun à venir reconnaître et reprendre les tableaux et les statues que les Carthaginois leur avaient enlevés dans les guerres précédentes; et, en rendant à ceux d'Aggrigente⁴ le fameux taureau de Phalaris, il leur dit que ce taureau, qui était en même temps un monument de la cruauté de leurs anciens rois et de la bonté de leurs nou-

veaux maîtres, devait leur apprendre s'il leur serait plus avantageux d'être sous le joug des Siciliens que sous le gouvernement du peuple romain.

Ayant mis en vente une partie des dépouilles qu'on avait trouvées à Carthage, il fit de sévères défenses à ses gens de rien prendre, ni même de rien acheter de ces dépouilles, tant il était attentif à écarter de sa personne et de sa maison jusqu'au plus léger soupçon d'intérêt.

Quand la nouvelle de la prise de Carthage fut arrivée à Rome⁵, on s'y livra sans mesure au sentiment de la joie la plus vive, comme si ce n'eût été que de ce moment que le repos public fût assuré. On repassait dans son esprit tous les maux qu'on avait soufferts de la part des Carthaginois en Sicile, en Espagne, et même en Italie pendant seize ans consécutifs, durant lesquels Annibal avait saccagé quatre cents villes, fait périr en diverses rencontres trois cent mille hommes, et réduit Rome même à la dernière extrémité. Dans le souvenir de ces maux, on se demandait l'un à l'autre s'il était donc bien vrai que Carthage fût ruinée. Tous les ordres témoignèrent à l'envi leur reconnaissance envers les dieux, et la ville, pendant plusieurs jours, ne fut occupée que de sacrifices solennels, de prières publiques, de jeux et de spectacles.

Après qu'on eut satisfait aux devoirs de la religion⁶, le sénat envoya dix commissaires en Afrique pour en régler l'état et le sort à l'avenir, conjointement avec Scipion. Le premier de leurs soins fut de faire démolir tout ce qui restait de Carthage. Rome⁷, déjà maîtresse du monde presque entier, ne crut pas pouvoir être en sûreté tandis que le nom de Carthage subsisterait : tant une haine invétérée et nourrie par de longues et de cruelles guerres, dure au delà même du temps où l'on a à craindre, et ne cesse de subsister que lorsque l'objet qui l'ex-

¹ Eccl. 10, 8.

² App. pag. 83. — An. M. 3850; Carth. 704; Rom. 603; av. J. C. 145.

³ App. pag. 83.

⁴ « Quem taurem Scipio quum redderet Agrigentinis, » dixisse dicitur, æquum esse illos cogitare utrum esset Sicanis illius, suisque servire, an populo romano obtemporare, quum idem monumentum et domesticæ crudelitatis, et nostræ mansuetudinis haberent. » (Cic. Verr. 6. n. 73.)

⁵ App. pag. 83.

⁶ Pag. 84.

⁷ « Neque se Roma, jam terrarum orbe superato, securam speravit fore, si nomen usquam maneret Carthaginis, adeo odium certaminibus ortum ultra metum durat, et ne in victis quidem deponitur, neque ante invisum esse desinit, quàm esse desit. » (Vell. Patern. lib. 1, cap. 12.)

cité a cessé d'être. Défenses furent faites au nom du peuple romain d'y habiter désormais, avec d'horribles imprécations contre ceux qui, au préjudice de cet interdit, entreprendraient d'y rebâtir quelque chose, et principalement le lieu nommé *Byrsa*, et la place appelée *Mégaré*. Au reste, on n'en défendait l'entrée à personne, Scipion¹ n'étant pas fâché qu'on vit les tristes débris d'une ville qui avait osé disputer de l'empire avec Rome. Ils arrêtèrent encore que les villes qui, dans cette guerre, avaient tenu le parti des ennemis seraient toutes rasées, et donnèrent leur territoire aux alliés du peuple romain; et ils gratifièrent en particulier ceux d'Utique de tout le pays qui est entre Carthage et Hippone. Ils rendirent tout le reste tributaire, et en firent une province de l'empire romain où l'on enverrait tous les ans un prêteur.

Quand tout fut réglé, Scipion retourna à Rome, où il entra en triomphe. On n'en avait jamais vu de si éclatant; car ce n'étaient que statues, que raretés, que pièces curieuses et d'un prix inestimable, que les Carthaginois, pendant le cours d'un grand nombre d'années, avaient apportées en Afrique, sans compter l'argent qui fut porté dans le trésor public, et qui montait à de très-grandes sommes.

Quelques précautions qu'on eût prises pour empêcher que jamais on ne pût songer à rétablir Carthage² moins de trente ans après, et du vivant même de Scipion, l'un des Gracques, pour faire sa cour au peuple, entreprit de la repeupler, et y conduisit une colonie composée de six mille citoyens. Le sénat, ayant appris que plusieurs signes funestes avaient répandu la terreur parmi les ouvriers lorsqu'on désignait l'enceinte et qu'on jetait les fondements de la nouvelle ville, voulut en surseoir l'exécution; mais le tribun, peu délicat sur la religion et peu scrupuleux, pressa l'ouvrage malgré tous ces présages sinistres, et le finit en peu de jours. Ce fut là la première colonie romaine envoyée hors de l'Italie.

On n'y bâtit apparemment que des espèces

de cabanes, puisque, lorsque Marius³ dans sa fuite en Afrique s'y retira, il est dit qu'il menait une vie pauvre sur les ruines et les débris de Carthage, se consolant par la vue d'un spectacle si étonnant, et pouvant aussi, en quelque sorte, par son état, servir de consolation à cette ville infortunée.

Appien rapporte que Jules César⁴, après la mort de Pompée, étant passé en Afrique, vit en songe une grande armée qui l'appelait en versant des larmes; et que, touché de ce songe, il écrivit dans ses tablettes le dessein qu'il avait formé à cette occasion de rétablir Carthage et Corinthe: mais qu'ayant été tué bientôt après par les conjurés, César-Auguste, son fils adoptif, qui trouva ce mémoire parmi ses papiers, fit rétablir la ville de Carthage près du lieu où était l'ancienne, pour ne pas encourir les exécutions qu'on avait fulminées, lorsqu'elle fut démolie, contre quiconque oserait la rebâtir.

Je ne sais pas sur quoi est fondé ce que rapporte Appien⁵; mais nous voyons dans Strabon que Carthage fut rétablie en même temps que Corinthe par César, à qui il donne le nom de dieu, par où, un peu auparavant, il avait clairement désigné Jules César⁶; et Ptolémée⁷, dans sa vie, lui attribue en termes formels l'établissement de ces deux colonies, et remarque que ce qu'il y a de singulier sur ces deux villes, c'est que, comme il leur était arrivé auparavant d'être prises et détruites toutes deux en même temps, il leur arriva aussi à toutes deux d'être en même temps rebâties et repeuplées. Quoi qu'il en soit, Strabon assure que de son temps Carthage était aussi peuplée qu'aucune autre ville d'Afrique; et elle fut toujours, sous les empereurs suivants, la capitale de toute l'Afrique. Elle a encore subsisté avec éclat pendant environ sept cents ans; mais elle a été enfin entièrement détruite par les Sarrasins, au commencement du septième

¹ « Ut ipse locus eorum, qui cum hac urbe de imperio certarent, vestigia calamitatis ostenderet. » (Cic. *Agror.* 2, n. 50.)

² App. pag. 84.

³ *Id.* pag. 85. — Ptol. in vii. — Græch. pag. 830.

⁴ « Marius cursum in Africam direxit, inopemque vitam in tugurio ruinarum cartaginensium toleravit : » quum Marius aspiciens Carthaginem, illa intuens Marium, alter alteri posset esse solatio. » (Vall. *PATERC.* lib. 2, cap. 19.)

⁵ App. pag. 85.

⁶ *Id.* lib. 17, pag. 833.

⁷ *Id.* pag. 83.

⁸ Pto. pag. 733.

siècle, sans que dans le pays même on en connaisse le nom ni les vestiges.

Digression sur les mœurs et le caractère de second Scipion l'Africain.

Scipion, le destructeur de Carthage, était propre fils du fameux Paul Émile qui vainquit Persée, dernier roi de Macédoine, et par conséquent petit-fils de cet autre Paul Émile qui fut tué à la bataille de Cannes. Il fut adopté par le fils du grand Scipion l'Africain, et nommé *Scipio Æmilianus*; ce qui, selon la loi des adoptions, réunissait les noms des deux familles. Il eu soutint également l'honneur par toutes les grandes qualités qui peuvent illustrer la robe et l'épée. Pendant tout le cours de sa vie, dit un historien, on ne vit rien en lui que de louable : actions, discours, sentiments¹. Il se distingua particulièrement (éloge bien rare maintenant dans les gens de guerre!) par un goût exquis pour les belles-lettres et pour toutes sortes de sciences, et par l'estime singulière qu'il faisait des personnes lettrées et savantes. Tout le monde sait qu'on lui attribuait les comédies de Térence, ouvrage le plus achevé que Rome ait jamais produit pour l'élégance et la finesse². On dit à sa louange que personne ne savait mieux que lui entretenir le repos et l'action, ni mettre à profit avec plus de délicatesse et de goût les vides que lui laissaient les affaires. Partagé entre les armes et les livres, entre les travaux militaires du camp et les occupations paisibles du cabinet, ou il exerçait son corps par les fatigues de la guerre, ou il cultivait son esprit par l'étude des sciences. Il montra par là que rien n'est plus capable de faire honneur à un homme de qualité, dans quelque profession qu'il se trouve, que les belles connaissances. Cicéron³ dit de lui qu'il

avait toujours entre les mains les ouvrages de Xénophon, si pleins d'instructions solides, soit pour la guerre, soit pour la politique.

Ce goût exquis pour les belles-lettres et pour les sciences était le fruit de l'excellente éducation que Paul Émile avait donnée à ses enfants⁴. Il les avait fait instruire par les plus habiles maîtres en tout genre, n'épargnant pour cela aucune dépense, quoiqu'il n'eût qu'un bien très-médiocre; et il assistait à tous leurs exercices autant que les affaires publiques le lui permettaient, voulant par là devenir lui-même leur premier maître.

L'union intime de notre Scipion avec Polybe⁵ acheva de perfectionner en lui les rares qualités qu'un heureux naturel et une excellente éducation y faisaient déjà admirer. Polybe, avec un grand nombre d'Achéens qui étaient devenus suspects aux Romains pendant la guerre de Persée, était retenu à Rome, où son mérite le fit bientôt connaître et rechercher par les personnes de la ville les plus distinguées. Scipion, âgé à peine de dix-huit ans, se livra tout entier à lui, et regarda comme le plus grand bonheur de sa vie de pouvoir être formé par un tel maître, dont il préférait l'entretien à tous les vains amusements qui ont ordinairement tant d'attraits pour les jeunes gens.

Polybe commença par lui inspirer une aversion extrême pour ces plaisirs également dangereux et honteux auxquels s'abandonnait la jeunesse romaine, déjà presque généralement dérégée et corrompue par le luxe et la licence que les richesses et les nouvelles conquêtes avaient introduits à Rome. Scipion, pendant les cinq premières années qu'il fut à une si excellente école, sut bien profiter des leçons qu'il y recevait; et, se mettant au-dessus des railleries et du mauvais exemple des jeunes gens de son âge, il fut regardé dès lors dans toute la ville comme un modèle de retenue et de sagesse.

De là il fut aisé de le faire passer à la générosité, au noble désintéressement, au bel usage des richesses, vertus si nécessaires aux personnes d'une grande naissance, et que Sci-

¹ « P. Scipio Æmilianus, vir avitis P. Africani patrisque L. Pauli virtutibus simillimus, omnibus belli ac » toge dotibus, ingenique ac studiorum eminentissimus » seculi sui, qui nihil in vita nisi laudandum aut fecit, aut » dixit, ac sensit. » (VELL. PARRAC. lib. 1, cap. 12.)

² « Neque enim quisquam hoc Scipione elegantius in- » tervalla negotiorum otio dispanxit; semperque aut belli » aut pacis servit artibus, semper inter arma ac studia » versatus, aut corporis periculis, aut animi disciplinis » exercuit. » (Ibid. cap. 13.)

³ « Africanus semper socrilicium Xenophontem in ma- » nibus habebat. » (TERT. Quest. lib. 2, n. 62.)

⁴ Plut. in vit. Æmil. Paul.

⁵ Excerpt. de Polyb. pag. 117-173.

pion porta à un suprême degré, comme on le peut voir par quelques faits que Polybe en rapporte qui sont bien dignes d'admiration.

Émilie ¹, femme du premier Scipion l'Africain, et mère de celui qui avait adopté le Scipion dont parle ici Polybe, avait laissé à ce dernier, en mourant, une riche succession. Cette dame, outre les diamants, les pierreries, et les autres bijoux qui composent la parure des personnes de son rang, avait une grande quantité de vases d'or et d'argent destinés pour les sacrifices, un train magnifique, des chars, des équipages, un nombre considérable d'esclaves de l'un et de l'autre sexe ; le tout proportionné à l'opulence de la maison où elle était entrée. Quand elle fut morte, Scipion abandonna tout ce riche appareil à sa mère Papiria, qui, ayant été répudiée, il y avait déjà quelque temps, par Paul Émile, et n'ayant pas de quoi soutenir la splendeur de sa naissance, menait une vie obscure, et ne paraissait plus dans les assemblées ni dans les cérémonies publiques. Quand on l'y vit reparaitre avec cet éclat, une si magnifique libéralité fit beaucoup d'honneur à Scipion, surtout parmi les dames, qui ne s'en turent pas, et dans une ville où, dit Polybe, on ne se dépouillait pas volontiers de son bien.

Il ne se fit pas moins admirer dans une autre occasion. Il était obligé, en conséquence de la succession qui lui était échue par la mort de sa grand-mère, de payer en trois termes différents, aux deux filles du Scipion son grand-père adoptif, la moitié de leur dot, qui montait à cinquante mille écus ². A l'échéance du premier terme, Scipion fit remettre entre les mains du banquier la somme entière. Tibérius Gracchus et Scipion Nasica, qui avaient épousé ces deux sœurs, croyant que Scipion s'était trompé, allèrent le trouver, et lui représentèrent que les lois lui laissaient l'espace de trois ans pour fournir cette somme en trois différents paiements. Le jeune Scipion répondit qu'il n'ignorait pas la disposition des lois, qu'on en pouvait suivre la rigueur avec des étrangers, mais qu'avec des proches et des amis

il convenait d'en user avec plus de simplicité et de noblesse ; et il les pria d'agréer que la somme entière leur fût payée. Ils s'en retournèrent pleins d'admiration pour la générosité de leur parent, et ³ se reprochant à eux-mêmes la bassesse de leurs sentiments par rapport à l'intérêt, quoiqu'ils fussent les premiers de la ville et les plus estimés. Cette libéralité leur paraissait d'autant plus admirable, dit Polybe, qu'à Rome, loin de vouloir payer cinquante mille écus avant l'échéance du terme, personne n'aurait voulu en payer mille avant le jour préfix.

Ce fut par le même esprit que, deux ans après, Paul Émile son beau-père étant mort, il céda à son frère Fabius, qui était moins riche que lui, la part qu'il avait dans la succession de leur père, laquelle montait à plus de soixante mille écus ⁴, afin de corriger ainsi l'inégalité de biens qui se trouvait entre les deux frères.

Ce même frère ayant dessein de donner un spectacle de gladiateurs après la mort de son père, pour honorer sa mémoire, comme c'était alors la coutume, et ne pouvant pas facilement soutenir cette dépense, qui allait fort loin, Scipion donna quinze mille écus ⁵ pour en supporter du moins la moitié.

Les présents magnifiques, que Scipion avait faits à sa mère Papiria, lui revenaient de plein droit après sa mort ; et ses sœurs, selon l'usage de ce temps, n'y pouvaient rien prétendre ; mais il aurait cru se déshonorer et rétracter ses dons, s'il les avait repris. Il laissa donc à ses sœurs tout ce qu'il avait donné à leur mère, ce qui montait à une somme fort considérable, et il s'attira de nouveaux applaudissements par cette nouvelle preuve qu'il donna de sa grandeur d'âme et de sa tendre amitié pour sa famille.

Ces différentes largesses, qui, réunies ensemble, montaient à de très-grandes sommes, tiraient, ce semble, un nouveau prix de l'âge où il les faisait, car il était très-jeune, et encore plus des circonstances du temps où il plaçait ses dons, et des manières gracieuses et obligantes dont il savait les assaisonner.

¹ Elle était sœur de Paul Émile, père du second Scipion l'Africain.

² Polybe dit cinquante talents, qui valent 207 000 fr. E. B.

³ Καταγινώσκεις τὰς αὐτῶν μετὰλογίας.

⁴ Polybe dit soixante talents, qui valent 246 000 fr. E. B.

⁵ C'est-à-dire quinze talents, valant 62 000 fr. E. B.

Les faits que je viens de citer sont si éloignés de nos mœurs, qu'il y aurait lieu de craindre qu'on ne les regardât comme une exagération outrée d'un historien prévenu en faveur de son héros, si l'on ne savait que le caractère dominant de Polybe, qui les rapporte, était un grand amour de la vérité et un extrême éloignement de toute flatterie. Dans l'endroit même d'où j'ai tiré ce récit, il a cru devoir prendre quelques précautions par rapport à ce qu'il dit des actions vertueuses et des rares qualités de Scipion : il fait observer que, ses écrits devant être lus par les Romains, qui étaient parfaitement instruits de tout ce qui regarde ce grand homme, il ne manquerait pas d'être démenti par eux s'il osait avancer quelque chose qui fût contraire à la vérité ; affront auquel il n'est pas vraisemblable qu'un auteur qui a quelque soin de sa réputation voulût s'exposer gratuitement.

Nous avons déjà remarqué que Scipion n'avait pris aucune part aux dérèglements et aux débauches qui régnaient alors presque généralement parmi la jeunesse romaine. Il fut avantageusement dédommagé et récompensé de cette privation volontaire des plaisirs, par la santé ferme et vigoureuse qu'elle lui procura pour tout le reste de sa vie, qui le mit en état de goûter des plaisirs bien plus purs, et de faire ces grandes actions qui lui acquirent tant de gloire.

Les exercices de la chasse, auxquels il se plaisait extrêmement, contribuèrent aussi beaucoup à rendre son corps robuste, et capable de soutenir les plus rudes fatigues. La Macédoine, où il suivit son père, lui fournit abondamment de quoi satisfaire son inclination, parce que la chasse, qui y faisait le divertissement ordinaire des rois, ayant été suspendue depuis quelques années à cause de la guerre, il y trouva une quantité incroyable de gibier de toute espèce. Paul Émile, attentif à procurer à son fils d'honnêtes plaisirs, pour le détourner de ceux que la raison lui interdisait, lui laissa goûter avec une pleine liberté celui de la chasse pendant tout le temps que les troupes romaines demeurèrent dans le pays, depuis la victoire qu'il avait remportée sur Persée. Le jeune homme employa son loisir à cet exercice si convenable à son âge et à

son inclination, et il n'eut pas moins de succès dans cette guerre innocente qu'il déclara aux bêtes de Macédoine, que son père en avait eu dans celle qu'il avait faite contre les habitants de ce pays.

C'est au retour de ce voyage que Scipion trouva Polybe à Rome, et lia avec lui cette étroite amitié qui devint si utile à ce jeune Romain, et qui ne lui a guère moins fait d'honneur dans la postérité que toutes ses conquêtes. Il paraît que Polybe demeurait et mangeait avec les deux frères. Un jour que Scipion se trouva seul avec lui, il lui ouvrit son cœur avec une pleine effusion, et se plaignit, mais d'une manière douce et tendre, de ce que Polybe, dans les conversations qu'on avait à table, adressait toujours la parole à son frère Fabius et jamais à lui. « Je sens bien, lui dit-il, que cette indifférence vient de la pensée où vous êtes, comme tous nos citoyens, que je suis un jeune homme inappliqué, et qui n'ai rien du goût qui règne aujourd'hui dans Rome, parce qu'on ne voit pas que je m'attache aux exercices du barreau, et que je m'applique au talent de la parole. Mais comment le ferais-je ? On me dit perpétuellement que ce n'est point un orateur que l'on attend de la maison des Scipions, mais un général d'armée. Je vous avoue, pardonnez-moi la franchise avec laquelle je vous parle, que votre indifférence pour moi me touche et m'afflige sensiblement. » Polybe, surpris de ce discours, auquel il ne s'attendait point, le consola du mieux qu'il put, et l'assura que, s'il adressait ordinairement la parole à son frère, ce n'était point du tout faute d'estime pour lui, mais uniquement parce que Fabius était l'aîné, et que d'ailleurs, sachant que les deux frères pensaient de même, il avait cru que parler à l'un, c'était parler à l'autre ; qu'au reste, il s'offrait de tout son cœur à son service, et qu'il pouvait disposer absolument de sa personne : que, par rapport aux sciences, pour lesquelles il lui voyait beaucoup de goût, il trouverait des secours suffisants dans ce grand nombre de savants qui venaient tous les jours de Grèce à Rome ; mais que, pour le métier de la guerre, qui était proprement sa profession aussi bien que sa passion, il pourrait lui être de quelque utilité. Alors Scipion, lui prenant les mains et

les serrant avec les siennes : « Oh, dit-il, quand « verrai-je cet heureux jour où, libre de tout « autre engagement et vivant avec moi, vous « voudrez bien vous appliquer à me former « l'esprit et le cœur! C'est alors que je me « croirai digne de mes ancêtres. » Depuis ce temps-là, Polybe, charmé et attendri de voir dans un jeune homme de si nobles sentiments, s'attacha particulièrement au jeune Scipion; qui le respecta toujours dans la suite comme son propre père.

La qualité d'historien n'était pas la seule que Scipion estimât dans Polybe; il faisait bien plus de cas et d'usage de celles de grand capitaine et de grand politique. Aussi il le consultait en tout, et ne se conduisait que par ses avis, lors même qu'il fut à la tête des troupes, concertant en secret avec lui toutes les opérations de la campagne, tous les mouvements de l'armée, toutes les entreprises contre l'ennemi, et toutes les mesures propres à les faire réussir. En un mot¹, l'opinion constante était que ce Romain n'avait rien fait de bon dont il n'eût l'obligation à Polybe, et qu'il ne faisait de fautes que lorsqu'il agissait sans le consulter.

Je prie le lecteur de me pardonner cette longue digression, qui peut paraître étrangère à mon sujet puisque je ne traite point de l'histoire romaine, mais qui m'a paru si propre au dessein que je me propose en général dans cet ouvrage, de former la jeunesse, que je n'ai pu m'empêcher de l'insérer ici, quoique je sentisse bien que ce n'était pas tout à fait sa place. En effet, on y voit de quelle importance est la bonne éducation, et combien il est avantageux aux jeunes gens de se lier de bonne heure avec des personnes de mérite; car ce furent là les fondements de cette gloire et de cette réputation qui ont rendu le nom de Scipion si illustre. Mais surtout quel exemple pour notre siècle, où souvent les plus légers intérêts divisent les frères et les sœurs, et troublent la paix des familles, que ce généreux désintéressement de Scipion, à qui les sommes les plus considérables ne coûtaient rien quand il s'agissait d'obliger ses proches! Ce bel endroit de Polybe m'avait échappé, parce qu'il ne se trouve point dans l'édition *in-folio* que nous en avons. Sa

place naturelle était le lieu où, traitant du goût de la solide gloire, j'ai parlé du mépris et du noble usage que les anciens faisaient de l'argent. J'ai cru ne pouvoir me dispenser de rendre ici aux jeunes gens ce que j'avais lieu de me reprocher de leur avoir, en quelque sorte, alors dérobé.

Histoire de la famille et de la postérité de Masinissa.

J'ai promis, après que j'aurais achevé ce qui regarde la république de Carthage, de revenir à la famille et à la postérité de Masinissa. Ce point d'histoire fait une partie considérable de celle d'Afrique, et, par cette raison, n'est pas tout à fait étranger à mon sujet.

Depuis que Masinissa¹, sous le premier Scipion, eut embrassé le parti des Romains, il était toujours demeuré dans cette honorable alliance avec un zèle et une fidélité qui ont peu d'exemples. Se voyant près de mourir, il écrivit au proconsul d'Afrique, sous qui servait alors le jeune Scipion, pour le prier de vouloir bien le lui envoyer, ajoutant qu'il mourrait content s'il pouvait expirer entre ses bras, après l'avoir rendu le dépositaire de ses dernières volontés. Mais, sentant que sa fin approchait avant qu'il pût avoir cette consolation, il fit venir sa femme et ses enfants, et leur dit qu'il ne connaissait dans toute la terre que le seul peuple romain, et parmi ce peuple, que la seule famille des Scipions; qu'il laissait en mourant un pouvoir suprême à Scipion Émilien de disposer de ses biens et de partager son royaume entre ses enfants; qu'il voulait que tout ce qu'il aurait décidé fût exécuté ponctuellement, comme si lui-même l'avait arrêté par son testament. Après leur avoir ainsi parlé, il mourut âgé de plus de quatre-vingt-dix ans.

Ce prince, qui pendant sa jeunesse avait essuyé d'étranges malheurs, s'étant vu dépouillé de son royaume, obligé de fuir de province en province, et près mille fois de perdre la vie, soutenu, dit l'historien², par la protection divine, n'eut plus jusqu'à sa mort qu'une suite continuelle de prospérités, qui ne fut inter-

¹ App. pag. 63. — Val. Max. lib. 5, cap. 2. — An. M. 3857; Rom. 604.

² App. pag. 63.

³ Pausan. in Arcad. lib. 8, pag. 505.

rompue par aucun accident fâcheux. Non-seulement il recouvra son royaume, mais il y ajouta celui de Syphax son ennemi; et, maître de tout le pays depuis la Mauritanie jusqu'à Cyrène, il devint le prince le plus puissant de toute l'Afrique. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie une santé très-robuste, qu'il dut sans doute et à l'extrême sobriété dont il usa toujours pour le boire et le manger, et au soin qu'il eut de s'endurcir sans relâche au travail et à la fatigue. Agé de quatre-vingt-dix ans, il faisait encore tous les exercices d'un jeune homme, et se tenait à cheval sans selle; et Polybe¹ fait remarquer (c'est Plutarque qui nous a conservé cette remarque) que, le lendemain d'une grande victoire remportée contre les Carthaginois, on l'avait trouvé devant sa tente faisant son repas d'un morceau de pain bis.

Il laissa en mourant cinquante-quatre fils, dont trois seulement étaient d'un mariage légitime; savoir: Micipsa, Gulussa et Mastanabal. Scipion² partagea le royaume entre ces trois derniers, et donna aux autres des revenus considérables; mais bientôt après Micipsa demeura seul possesseur de ces vastes états par la mort de ses deux frères. Il eut deux fils, Adherbal et Hiempsal, et il fit élever avec eux dans son palais Jugurtha³ son neveu, fils de Mastanabal, et en prit autant de soin que de ses propres enfants. Ce dernier avait des qualités excellentes, qui lui attirèrent une estime générale. Bien fait de sa personne, beau de visage, plein d'esprit et de sens, il ne donna point, comme c'est l'ordinaire des jeunes gens, dans le luxe et le plaisir. Il s'exerçait avec ceux de son âge à la course, à lancer le javelot, à monter à cheval; et, supérieur à tous, il savait pourtant s'en faire aimer. La chasse était son unique plaisir, mais la chasse contre les lions et d'autres bêtes féroces. Pour achever son éloge, il excellait en tout, et parlait peu de lui-même: *plurimum facere, et minimum ipse de se loqui*.

Un mérite si éclatant et si généralement approuvé, commença à donner de l'inquiétude à Micipsa. Il se voyait âgé, et ses enfants fort

jeunes⁴. Il savait de quoi l'ambition est capable quand il s'agit d'un trône; et qu'avec beaucoup moins de talents que n'en avait Jugurtha, il est aisé de se laisser entraîner à une tentation si délicate, surtout quand elle est aidée de circonstances si favorables. Afin d'éloigner un compétiteur si dangereux pour ses enfants, il lui donna le commandement des troupes qu'il envoyait au secours des Romains, occupés alors au siège de Numance, sous la conduite de Scipion. Il se flattait que Jugurtha, brave comme il était, pourrait bien s'engager mal à propos dans quelque action périlleuse, et y laisser la vie; mais il se trompa. Ce jeune prince⁵ à un courage intrépide joignait un grand sang-froid; et, ce qui est fort rare à cet âge, il était également éloigné et d'une prévoyance timide et d'une hardiesse téméraire. Il gagna dans cette campagne l'estime et l'amitié de toute l'armée. Scipion le renvoya avec des lettres de recommandation pour son oncle, et des témoignages fort avantageux, après lui avoir donné pourtant de sages avis sur la conduite qu'il devait tenir; car, habile comme il était à connaître les hommes, il avait apparemment entrevu dans ce jeune prince une ambition dont il craignait les suites.

Micipsa, touché de tout le bien qu'on lui mandait de son neveu, changea de disposition à son égard, et ne songea plus qu'à le gagner à force de bienfaits. Il l'adopta, et par son testament le fit son héritier comme ses deux autres enfants. Se voyant près de mourir, il les manda tous trois ensemble, et les fit approcher de son lit. Là, en présence de toute la cour, il fit souvenir Jugurtha de tout ce qu'il avait fait en sa faveur, le conjurant au nom des dieux de défendre et de protéger toujours ses enfants, qui, de proches qu'ils lui étaient par le sang, étaient devenus ses frères par son bienfait. Il lui représenta⁶ que ce n'étaient point les armes ni les trésors qui faisaient la

¹ An seni gerenda sit Resp. pag. 791.

² App. pag. 63. — Val. Max. lib. 6. cap. 2.

³ Toute l'histoire de Jugurtha est tirée de Salluste.

⁴ « Terribat cum natura mortalium avida imperii, et præcepit ad exp.endam animi cupiditatem: præterea op. portantis non liberorumque ætatis, qui etiam medicos viros spe prædæ transversos agit. » SALLUSTE.

⁵ « Ac sane, quod difficilimum imperiis est, et prælio strenuus erat, et bonus consilio: quorum alterum ex providentiâ timorem, alterum ex audaciâ temeritatem adferre plerumque solet.

⁶ « Non exercitus, neque thesauri, præsidia regni sunt,

force d'un royaume, mais les amis, qui ne s'acquiescent ni par les armes, ni par l'or, mais par des services réels, et par une fidélité inviolable. Or, peut-on trouver de meilleurs amis que des frères? et quel fond peut faire sur des étrangers quiconque devient ennemi de ses proches? Il exhorta ses enfants à ménager avec grand soin et à respecter Jugurtha, et à n'avoir d'autre dispute avec lui que pour tâcher de l'atteindre, et même, s'il se pouvait, de le surpasser en mérite. Il finit en leur recommandant à tous de demeurer fidèlement attachés au peuple romain, et de le regarder toujours comme leur bienfaiteur, leur patron, leur maître. Micipsa mourut peu de jours après¹.

Jugurtha ne se contraignit pas longtemps. Il commença² par se délivrer d'Hiempsal, qui lui avait parlé avec beaucoup de liberté, et le fit égorger. Adherbal vit par là ce qu'il avait à craindre pour lui-même. La Numidie se divise et prend parti entre les deux frères. On lève de part et d'autre de nombreuses troupes. Adherbal, après avoir perdu la plupart de ses places, est vaincu dans un combat, et obligé de se réfugier à Rome. Jugurtha n'en est pas fort effrayé; il savait que presque tout y était vérial. Il y envoie donc des députés, avec ordre de corrompre à force de présents les principaux des sénateurs. Dans la première audience qu'on leur donna, Adherbal exposa le malheureux état où il se trouvait réduit, les injustices et les violences de Jugurtha, le meurtre de son frère, la perte de presque toutes ses places, et il insista principalement sur les derniers ordres que son père, en mourant, lui avait donnés, de mettre uniquement sa confiance dans le peuple romain, dont l'amitié serait pour lui et pour son royaume un appui plus ferme et plus sûr que toutes les troupes et tous les trésors du monde. Son discours fut long et pathétique. Les députés de Jugurtha répondirent en peu de mots qu'Hiempsal avait été tué par les Numides à cause de sa cruauté, qu'Adherbal avait été l'agresseur, et qu'après

avoir été vaincu, il venait se plaindre de n'avoir pas fait tout le mal qu'il aurait souhaité; que leur maître priait le sénat de juger de sa conduite en Afrique par celle qu'il avait gardée à Numance, et de compter plus sur ses actions que sur les accusations de ses ennemis. Ils avaient employé en secret une éloquence plus efficace que celle des paroles; et elle eut tout son effet. A l'exception d'un petit nombre de sénateurs qui conservaient encore quelques sentiments d'honneur, et n'étaient pas vendus à l'injustice, tout le reste pencha du côté de Jugurtha. Il fut résolu qu'on enverrait sur les lieux des commissaires pour partager également les provinces entre les deux frères. On peut bien juger que Jugurtha n'épargna pas l'argent. Le partage fut fait entièrement à son avantage, en gardant néanmoins quelque apparence d'équité.

Ce premier succès enfla son courage et augmenta sa hardiesse. Il attaque son frère à force ouverte; et, pendant que celui-ci s'amuse à envoyer vers les Romains, il enlève plusieurs de ses places, pousse toujours ses conquêtes, et, après le gain d'une bataille, l'assiège lui-même dans Cirta, capitale de son royaume. Cependant surviennent des députés de Rome, avec ordre de déclarer aux deux princes, de la part du sénat et du peuple, qu'ils aient à mettre bas les armes et à faire cesser toute hostilité. Jugurtha, après avoir protesté de son profond respect et de sa parfaite soumission pour les ordres du peuple romain, ajouta qu'il ne croyait pas que son intention fût de l'empêcher de défendre sa propre vie contre les embûches de son frère; qu'au reste, il enverrait au plus tôt à Rome pour informer le sénat de sa conduite. Par cette réponse vague, il éluda les ordres du sénat, et ne laissa pas même aux députés la liberté d'aller trouver Adherbal.

Quelque serré qu'il fût dans la place, il trouva le moyen d'écrire à Rome pour implorer le secours du peuple romain contre un frère qui le tenait assiégé depuis cinq mois, et qui en voulait à sa vie. Quelques sénateurs étaient d'avis que, sans perdre de temps, on déclarât la guerre à Jugurtha; mais son crédit l'emporta encore, et l'on se contenta d'ordonner une députation composée de sénateurs

« verum amici: quos neque armis cogere, neque auro
parare quos; officio et fide parantur. Quis autem ami-
cius quam frater frater? aut quem alienum fidem inve-
nietis, si tuus hostis fueris? »

¹ *Ann. M. 3887; Rom. 631.*

² *Ann. M. 3888; Rom. 632.*

de grand poids, du nombre desquels était Émilius Scaurus, homme puissant dans la noblesse, factieux, et qui cachait de grands vices sous une apparence de probité. Jugurtha fut d'abord effrayé, mais il sut éluder aussi leur demande, et les renvoya sans rien conclure. Alors Adherbal, n'ayant plus aucune ressource, se rendit, à condition qu'il aurait la vie sauve; mais il fut égorgé sur-le-champ, et un grand nombre de Numides avec lui.

Malgré l'horreur que cette nouvelle excita à Rome, l'argent de Jugurtha lui fit encore trouver des défenseurs dans le sénat. Mais C. Memmius, tribun du peuple, homme vif et ennemi de la noblesse, engagea le peuple à ne pas souffrir qu'un crime si horrible demeurât impuni. La guerre fut donc déclarée à Jugurtha¹. Le consul Calpurnius Bestia en fut chargé. Il avait d'excellentes qualités; mais elles étaient gâtées et rendues inutiles par son avarice². Scaurus partit avec lui. Ils emportèrent d'abord plusieurs places; mais l'argent de Jugurtha arrêta ces conquêtes³; Scaurus même, qui jusque-là avait paru fort vif contre ce prince, ne put résister à une attaque si violente. On fit un traité. Jugurtha parut se rendre au peuple romain. Trente éléphants, quelques chevaux, et une somme d'argent fort médiocre, furent remis entre les mains du questeur.

L'indignation publique éclata pour lors à Rome. Le tribun Memmius échauffa les esprits par ses discours. Il fit nommer Cassius, qui était prêteur, pour aller trouver Jugurtha, et l'engager à venir à Rome sous la garantie du peuple romain, afin qu'en sa présence on examinât qui étaient ceux qui avaient reçu de l'argent. Il ne put se dispenser de s'y rendre. Sa vue ranima la colère du peuple; mais un tribun, corrompu à force de présents, traîna l'assemblée en longueur, et enfin la dissipa. Un prince numide, petit-fils de Masinissa, qui se nommait Massiva, et était pour lors à Rome, fut conseillé de demander le royaume de Jugurtha. Celui-ci le sut, et le fit égorgé au milieu de Rome. Le meurtrier fut arrêté, et mis

entre les mains de la justice; et Jugurtha eut ordre de se retirer de l'Italie. Ce fut pour lors que, sortant de la ville, et tournant plusieurs fois ses regards de ce côté-là, il dit que « Rome n'attendait pour se vendre qu'un acheteur, et qu'elle périrait s'il s'en trouvait un. »

La guerre recommence donc de nouveau. Elle réussit fort mal, d'abord par la nonchalance, et peut-être par la connivence du consul Albinus; puis, lorsqu'il fut retourné à Rome pour y tenir les assemblées, par l'ignorance de son frère Aulus, qui, ayant engagé l'armée dans un défilé d'où elle ne pouvait sortir, se rendit honteusement à l'ennemi, qui fit passer les Romains sous le joug, et leur fit promettre qu'ils sortiraient de Numidie dans l'espace de dix jours.

Il est aisé de juger comment une paix si ignominieuse, conclue sans l'autorité du peuple, fut regardée à Rome. On n'y conçut de bonnes espérances pour le succès de cette guerre; que lorsque le soin en fut confié au consul L. Métellus. A toutes les autres vertus⁴ d'un excellent général il joignait un parfait désintéressement, qualité la plus essentielle alors contre un ennemi tel que Jugurtha, qui jusque-là, pour vaincre, avait moins employé l'espèce que l'argent. Il trouva Métellus invincible de ce côté-là comme de tout autre; il fallut donc payer de sa personne et de son courage au défaut de cette ressource qui commençait à lui manquer. Aussi fit-il des efforts extraordinaires; et tout ce qu'on peut attendre de la bravoure, de l'habileté, de l'attention d'un grand capitaine, à qui le désespoir fournit de nouvelles forces et de nouvelles lumières, il l'employa dans cette campagne, mais toujours sans succès, parce qu'il avait affaire à un consul à qui il n'échappait aucune faute, et qui ne manquait aucune occasion de prendre avantage sur son ennemi.

La grande peine de Jugurtha fut de se mettre à couvert du côté des traitres. Depuis qu'il eut su que Bomilcar, en qui il avait une en-

¹ An. M. 3894; Rom. 638; av. J. C. 110.

² « Multæ bonæque artes animi et corporis erant, quas omnes avaritia præpediebat. » (Cap. 28.)

³ « Magistudine pecunie à bono honestoque in pravum abstractus est. »

⁴ « Postquam Romæ egressus est, fertur sæpè tacitus et edespiciens, postremo dixisse, Urbem venalem et maturè perituram, si emptorem inveniret. »

⁵ « In Numidium proficiat, magnâ spe civium, quoniam propter artes bonas, tum maxime quod adversum divitiis infectum animum gerebat. »

tière confiance avait songé à attenter sur sa vie, il n'eut plus un moment de repos. Il ne trouvait nulle part de sûreté; le jour, la nuit, le citoyen, l'étranger, tout lui était suspect, tout le faisait trembler; il ne prenait le sommeil qu'à la dérobée, changeant même souvent de lit sans garder les bienséances de son rang: quelquefois s'éveillant en sursaut, il prenait des armes et jetait de grands cris, tant la crainte le troublait et l'agitait comme un forcené.

Marius servait en qualité de lieutenant sous Métellus. Dévoré d'ambition, il travailla d'abord secrètement à le décrier dans l'esprit des soldats: et, devenu bientôt l'ennemi déclaré et le calomniateur de son général, il vint à bout, par ces voies indignes, de le supplanter et de se faire nommer en sa place pour terminer la guerre contre Jugurtha. Quelque force d'âme¹ qu'eût d'ailleurs Métellus, il fut abattu par ce coup imprévu, qui lui arracha des larmes et des discours peu dignes d'un grand homme comme lui. Il y avait en effet dans le procédé de Marius une noirceur affreuse, qui montre clairement ce que c'est que l'ambition, et comment elle est capable d'étouffer dans quiconque s'y livre tout sentiment d'honneur et de probité. Métellus, ayant pris soin d'éviter la rencontre d'un successeur dont la seule vue aurait été pour lui un cruel tourment, arriva à Rome, où il fut reçu avec un applaudissement général². L'honneur du triomphe lui fut accordé, et il prit le surnom de *Numidicus*.

J'ai cru devoir réserver pour l'histoire romaine le détail des actions particulières qui se sont passées en Afrique sous Métellus et sous Marius, dont Salluste nous a laissé un récit fort circonstancié dans son admirable histoire de Jugurtha. Je me bâte de venir à la fin de cette guerre.

Jugurtha, dans la déroute de ses affaires, avait eu recours à Bocchus, roi des Maures, dont il avait épousé la fille. La Mauritanie est un pays qui s'étend depuis la Numidie jusque par delà les bords de la mer qui répondent à l'Espagne. A peine le nom du peuple romain y

était-il connu; et cette nation, de son côté, était absolument inconnue aussi aux Romains. Jugurtha fit entendre à son beau-père que, s'il laissait subjuguier la Numidie, son pays aurait sans doute le même sort, d'autant plus que les Romains, ennemis déclarés de la royauté, semblaient avoir juré la ruine de tous les trônes. Il engagea donc Bocchus à entrer en ligue avec lui contre eux, et il en reçut à différentes reprises des secours fort considérables.

Cette liaison qui, de part et d'autre, n'était fondée que sur l'intérêt, n'avait jamais été bien ferme entre eux. Une dernière défitte de Jugurtha acheva d'en rompre tous les nœuds. Bocchus conçut le noir dessein de livrer son gendre aux Romains. Dans cette vue, il avait écrit à Marius de lui envoyer un homme de confiance. Sylla lui parut fort propre pour cette négociation. C'était un jeune officier d'un rare mérite, qui servait sous lui en qualité de questeur. Il ne craignit point de se mettre à la discrétion du barbare, et il y alla. Quand il fut arrivé, Bocchus, qui, selon le génie de la nation, ne se piquait pas beaucoup de fidélité, et qui de moment à autre changeait de dessein, délibéra s'il ne le livrerait pas lui-même à Jugurtha. Il demeura longtemps dans cette incertitude, combattit en lui-même par des pensées toutes contraires; et le changement subit qu'on voyait sur son visage, dans son air, dans tout son maintien, marquait assez ce qui se passait dans son esprit. Enfin, revenant à son premier dessein, il fit ses conditions avec Sylla, et lui remit entre les mains Jugurtha, qui fut conduit aussitôt à Marius.

Sylla, dit Plutarque³, se conduisit dans cette occasion en jeune homme avide et altéré de gloire, dont il commençait tout récemment à goûter la douceur. Au lieu d'attribuer à son général l'honneur de cet événement, comme son devoir l'y obligeait, et comme ce doit être une règle inviolable, il s'en réserva la plus grande partie, et fit faire un anneau qu'il portait toujours, où il était représenté recevant Jugurtha des mains de Bocchus, et il affecta dans la suite de s'en servir toujours pour son cachet. Marius, piqué jusqu'au vif de cette espèce d'insulte, ne

¹ « Quibus rebus supra bonum atque honestum perculsus, neque lacrymas tenere, neque moderari linguam; »
² vir egregius in aliis artibus, nimis mollior aegritudinem pati. »

³ An. M. 3898; Rom. 612.

¹ Οία νίος παύσαμεν, ἔρι δόξης γεγενημένος, οὗτος ἀνεγχε μισθὸν τὸ ἐνέχυρον. (PLUT. *Præcept. reip. ger.* pag. 806.)

la lui pardonna jamais. Et ce fut là l'origine et la semence de cette haine implacable qui éclata depuis entre ces deux Romains, et qui coûta tant de sang à la république.

Marius entra en triomphe dans Rome¹, faisant voir aux Romains un spectacle qu'ils avaient de la peine à croire, même en le voyant, Jugurtha captif : cet ennemi redoutable, pendant la vie duquel on n'avait osé espérer de voir la fin de cette guerre, tant son courage était mêlé de ruses et de finesse, et son génie fertile en nouvelles ressources au milieu des malheurs les plus désespérés. On dit que dans la marche du triomphe il perdit l'esprit, qu'après la cérémonie il fut mené en prison, et que les sergents, se hâtant d'avoir sa dépouille, lui déchirèrent toute sa robe, et lui arrachèrent les deux bouts des oreilles pour avoir les pendants qu'il y portait. En cet état, il fut jeté tout nu et plein d'effroi dans une fosse profonde, où il passa six jours entiers à lutter contre la faim et contre la crainte de la mort, ayant toujours conservé jusqu'au dernier soupir un désir ardent de la vie : digne fin, ajoute Plutarque, digne récompense de ses forfaits, s'étant toujours cru tout permis pour assouvir son ambition, ingratitude, perfidie, noires trahisons, cruautés sanglantes et barbares.

Juba, roi de Mauritanie, a fait trop d'honneur aux lettres et aux sciences pour être entièrement omis dans l'histoire de la famille de Masinissa, dont son père, nommé aussi Juba, était arrière-petit-fils, et petit-fils de Gullussa. Juba le père se signala dans la guerre entre César et Pompée, par son attachement inviolable au parti du dernier. Il se donna la

mort après la bataille de Thapse², où ses troupes et celles de Scipion furent entièrement défaites. Juba son fils, encore enfant, fut livré au vainqueur, qui en fit un des principaux ornements de son triomphe. Il paraît qu'on prit grand soin de son éducation à Rome, où il acquit des lumières qui dans la suite l'égalèrent aux plus savants hommes qu'ait jamais eus la Grèce. Il ne quitta le séjour de cette ville que pour aller prendre possession des états de son père. Auguste³ les lui rendit lorsque, par la mort d'Antoine, il se vit le maître absolu de disposer des provinces de l'empire. Juba, par la douceur de son règne, gagna le cœur de tous ses sujets. Sensibles à ses bienfaits, ils le mirent au nombre de leurs dieux. Pausanias parle d'une statue que les Athéniens lui avaient érigée. Il était bien juste qu'une ville de tout temps consacrée aux Muses donât des marques publiques de son estime à un roi qui tenait un rang illustre parmi les savants. Suidas⁴ attribue à ce prince plusieurs ouvrages, dont aujourd'hui il ne nous reste que des fragments. Il avait écrit⁵ de l'histoire d'Arabie, des antiquités d'Assyrie, des antiquités romaines, de l'histoire des théâtres, de celle de la peinture et des peintres, de la nature et des propriétés de différents animaux, de la grammaire, et d'autres matières semblables, dont on peut voir le dénombrement dans la petite dissertation de M. l'abbé Sevin sur la vie et sur les ouvrages de Juba le jeune, d'où j'ai tiré le peu que j'en ai dit ici.

¹ An. M. 369 ; Rom. 703.

² An. M. 394 ; Rom. 719 ; av. J. C. 30.

³ In voce l'664.

⁴ Tom. IV des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, pag. 437.

⁵ Pict. ibid. — An. M. 394 ; Rom. 645 ; av. J. C. 103.

ÉCLAIRCISSEMENTS

SUR

L'HISTOIRE ANCIENNE DES CARTHAGINOIS.

Le voyageur qui parcourt aujourd'hui les côtes du nord de l'Afrique n'est pas longtemps à reconnaître que la Providence n'a que trop bien exaucé le vœu impie de Caton : *Delenda Carthago*. Presque partout la barbarie a remplacé la civilisation ; et c'est à peine même si l'on devine la place qu'occupait si longtemps et avec tant d'éclat, l'orgueilleuse rivale de Rome.

Si encore Carthage eût péri comme Memphis, c'est-à-dire, si à côté de ses ruines les traces d'un empire florissant et les restes d'un état social des plus avancés se fussent conservés comme s'est conservé en mille endroits, sur les bords du Nil, le reflet imposant de la grandeur égyptienne, on se consolait un peu. Mais non, ici ont péri à la fois et la tête et les membres de ce grand corps. Les ruines elles-mêmes semblent n'avoir pu se soustraire au souffle destructeur de la malédiction romaine. Monuments, produits des arts, créations de la science, tout est allé se perdre dans le même gouffre ; il n'est pas même un seul des livres que les vainqueurs trouvèrent dans le sac de Carthage, qui ait pu échapper au ravage des temps, pour venir certifier d'une manière fidèle les grands événements de cette époque et de ce pays.

Tout ce que nous savons de Carthage, ne nous est ainsi arrivé que par le canal incertain des écrivains étrangers, ce qui n'a jamais pu, comme on le devine bien, former un corps d'histoire capable de nous initier aux plus importants secrets de la politique et de l'organisation sociale de la république carthaginoise. Ainsi, à propos des Romains, nous

savons bien que les Carthaginois se battirent longtemps avec eux, mais ce qui serait pour nous bien plus intéressant à connaître que les luttes sanglantes et interminables de Scipion et d'Annibal, de Marius et de Jugurtha, ce sont les procédés industriels, le système agricole, aussi bien que les moyens qu'employa Carthage pour fonder tant de colonies, en Sicile, en Espagne, et sur tout le littoral situé au nord de l'Afrique, depuis la petite Syrie jusqu'au delà des colonnes d'Hercule. Quel avantage encore pour nous que de connaître leur système commercial, l'un des plus hardis et des plus habiles qu'aucun peuple de l'antiquité ait jamais eus, puisque sur mer, indépendamment de la Méditerranée qu'ils exploitaient, ils allaient à la gauche du grand Océan jusqu'aux rives du Sénégal, et à la droite jusqu'aux côtes de la grande Bretagne, et que, sur terre, ils commerçaient à la fois avec les villes de l'Égypte et les contrées éloignées des bords du Niger, par le pays des Lotophages, des Psyles, des Garamantes, des Atarantes etc., etc. ! Ne voilà-t-il pas des notions d'une immense importance, et cependant à jamais perdues !

NOTICE SUR LES PRINCIPAUX AUTEURS ET VOYAGEURS
QUI ONT PARLÉ DES CARTHAGINOIS DEPUIS ROLLIN.

Le quatrième volume de Heeren, *Politique et commerce des peuples de l'antiquité*, ouvrage important et déjà mentionné à propos de l'Égypte, est entièrement consacré aux Carthaginois ; on y trouvera d'utiles indications, et l'auteur a su fort habile-

ment profiter de tout ce qu'avaient dit avant lui les écrivains anciens et modernes.

Les notions de M. Louis Reygnier sur l'économie publique et rurale des Carthaginois sont moins précises et moins étendues que celles qu'il a données sur les Égyptiens, cependant elles ont encore de l'intérêt et méritent d'être lues.

Les *Recherches historiques sur les Maures et l'histoire de l'empire de Maroc*, par Chénier, Paris, 1787, donnent des indications curieuses.

Parmi les ouvrages qui traitent de la partie géographique de l'empire de Carthage, on doit mentionner l'ouvrage de Campomanes : *Antigüedad marítima de la república de Carthago con el periplo de su general Hannon*; Madrid, 1736, in-4.

Deux célèbres géographes français ont fait des recherches savantes sur le même objet, ce sont Bougainville et Gosselin. On trouve le travail du premier dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*. Le travail de Gosselin fait partie des *Recherches analytiques sur la géographie des anciens*.

M. Falbe, consul général de Danemark, a publié d'après ses propres observations, un bon travail sur l'emplacement de Carthage, avec des renseignements sur plusieurs inscriptions puniques inédites; un vol. in-8°, 1835.

M. Dureau de Lamalle, membre de l'Académie des Inscriptions, vient de faire paraître ses *Recherches sur Carthage*; c'est un travail d'une grande érudition, et qui, réuni à celui de M. Falbe, éclaircit l'un des points les plus intéressants de l'histoire carthaginoise; un vol. in-8°.

La religion des Carthaginois doit être étudiée dans la *Symbolique* de Creuzer. La traduction qu'en donne M. Guigniault offre de plus des notes fort intéressantes sur les sources de l'histoire politique et religieuse de Carthage.

Quant aux antiquités, on consultera avec fruit le *Voyage* de Shaw en Numidie; on y trouvera un grand nombre de renseignements sur l'archéologie de cette partie de l'Afrique se rapportant à la domination romaine.

E. B.

HISTOIRE DES ASSYRIENS.

AVANT-PROPOS.

§ 1. — RÉFLEXION SUR LA VARIÉTÉ DES GOUVERNEMENTS.

La multiplicité de gouvernements parmi les peuples dont j'ai à parler offre d'abord aux yeux et à l'esprit un spectacle bien digne d'attention, et montre l'étonnante variété que le souverain maître du monde a mise dans les empires qui le partagent, par la différence d'inclinations et de mœurs qui se rencontre dans chacune des nations. On reconnaît en cela le caractère de la Divinité, qui, toujours semblable à elle-même dans tous ses ouvrages, se plaît à y peindre sous mille différentes formes et à y faire éclater sa sagesse infinie, et par une fécondité merveilleuse, et par une admirable simplicité : sagesse qui, de toutes les parties de l'univers, aussi bien que de toutes les productions de la nature, quoique multipliées et diversifiées en une infinité de manières, sait former un ouvrage unique, et composer un tout parfaitement régulier.

Dans l'Orient, c'est le gouvernement monarchique qui domine, lequel, entraînant avec soi une pompe majestueuse et une hauteur presque inséparable de l'autorité souveraine, conduit naturellement à exiger des sujets un respect plus marqué et une soumission plus entière. A l'égard de la Grèce, il semble qu'un souffle de liberté et un esprit républicain s'étaient répandus dans tous le pays, et avaient inspiré presque à tous les peuples qui l'habitaient un violent désir de l'indépendance, diversifiée néanmoins sous différentes sortes de

gouvernements, mais tous également ennemis de l'assujettissement et de la servitude. Ici, c'est le peuple qui commande, et c'est ce qu'on appelle *démocratie* ; là, c'est l'assemblée des sages et des anciens, connue sous le nom d'*aristocratie* ; dans une autre république, c'est un petit nombre d'hommes choisis et puissants, et qui se nomme *oligarchie* ; dans quelques-unes c'est un mélange de toutes ces parties, ou de plusieurs d'entre elles, et quelquefois même de la royauté.

On sent bien que cette variété de gouvernements, qui tendent tous à une même fin, quoique par des voies différentes, contribue beaucoup à la beauté de l'univers, et qu'elle n'a pu venir que de celui qui le gouverne avec une sagesse infinie, et qui met partout un ordre et une symétrie dont l'effet est de lier toutes les parties entre elles, et par là de les rappeler toutes à l'unité ; car, bien que, parmi ces différentes sortes de gouvernements, les uns soient préférables aux autres, il est vrai néanmoins de dire qu'il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, et que c'est lui qui a établi toutes celles qui sont sur la terre ¹. Tout usage de cette puissance, ni toute voie pour y entrer ne sont pas de Dieu, quoique toute puissance soit de lui ; et si l'on voit ces gouvernements dégénérer quelquefois en violence, en factions, en despotisme, en tyrannie, ce n'est qu'aux passions des hommes qu'il faut attribuer ces désordres, qui sont directement contraires à l'institution primitive des états, et

¹ Rom. 13. 1.

qu'une sagesse supérieure sait faire rentrer dans l'ordre en les faisant servir à l'exécution de ses desseins, toujours pleins d'équité et de justice.

Ce spectacle, comme je l'ai déjà dit, est bien digne de notre attention et de notre admiration; et il se développera peu à peu à mesure que j'avancerai dans l'exposition de l'histoire ancienne, dont il fait, ce me semble, une partie essentielle. C'est pour y rendre les esprits attentifs que je me crois obligé d'ajouter au récit des faits et des événements ce qui regarde les mœurs et les coutumes des peuples, parce que c'est ce qui en fait connaître le génie et le caractère, et ce qu'on peut appeler en quelque sorte l'âme de l'histoire; car n'y observer que les faits et les dates, sans porter plus loin sa curiosité ni ses vues, ce serait imiter l'imprudence d'un voyageur qui, en parcourant beaucoup de pays, se contenterait d'en connaître exactement la distance; de considérer la situation des lieux, les bâtimens des villes, les habillemens des peuples, sans se mettre en peine de converser avec les hommes pour connaître leur génie, leurs mœurs, leur caractère d'esprit, leurs lois, leur gouvernement. Homère, qui a eu dessein de nous donner dans la personne d'Ulysse le modèle d'un voyageur sage et intelligent, avertit dès le commencement de l'Odyssée que son héros, en visitant les villes, eut grand soin de s'informer des mœurs et des coutumes des peuples. Il en doit être de même de quiconque s'applique à l'étude de l'histoire.

§ II. — DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE DE L'ASIE.

Comme l'Asie sera désormais le principal théâtre de l'histoire où nous allons entrer, il ne sera pas hors de propos d'en donner d'abord une idée générale, qui en fasse connaître au moins les provinces et les villes les plus considérables.

Les parties septentrionales et orientales de l'Asie sont moins connues dans l'histoire ancienne.

Au nord on septentrion, sont LA SARMATIE ASIATIQUE et LA SCYTHIE ASIATIQUE, qui répondent à la Tartarie. La Sarmatie est entre le fleuve *Tanaïs*, qui sépare l'Europe de l'Asie,

et le fleuve *Rha* ou *Volga*. La Scythie se divise en deux parties, l'une en deçà, l'autre au delà du mont *Imaüs*. Les peuples de Scythie les plus connus sont les *Sagues* et les *Massagètes*.

Les parties les plus orientales sont *SERICA*, le *Catay*; *SINARUM REGIO*, la Chine; *INDIA*, l'Inde. Cette dernière anciennement était plus connue que les autres : elle se divisait en deux parties; l'une en deçà du *Gange*, renfermée entre ce fleuve et l'*Inde*, ce qui forme aujourd'hui les états du Grand-Mogol; l'autre au delà du *Gange*.

Le reste de l'Asie, dont il est beaucoup plus parlé dans l'histoire, peut se diviser en cinq ou six parties, en allant d'orient en occident.

I. L'ASIE SUPÉRIEURE, qui commence au fleuve *Indus*. Les principales provinces sont : LA GÉDOSIE, LA CARMANIE, L'ARACHOSIE, LA DRANGIANE, LA BACTRIANE, dont la capitale était *Bactra*; LA SOGGDIANE, LA MARGIANE, L'HYRCANIE, près de la mer Caspienne; LA PARTHIE, LA MÉDIE; vil. *Ecbatane*; LA PERSE, vil. *Arsépolis*, *Élymais*; LA SUSIANE; vil. *Suse*; L'ASSYRIE; vil. *Ninive*, située sur le Tigre; LA MÉSOPOTAMIE, entre l'Euphrate et le Tigre; LA BABYLONIE; vil. *Babylone*, sur l'Euphrate.

II. L'ASIE ENTRE LE PONT-EUXIN ET LA MER CASPIENNE. On y peut distinguer quatre provinces : 1^{re} LA COLCHIDE, le fleuve *Phasis* et le mont *Caucase*; 2^{re} L'IBÉRIE; 3^{re} L'ALBANIE : ces deux dernières font maintenant partie de la Géorgie; 4^{re} LA GRANDE ARMÉNIE : elle est séparée de la petite par l'Euphrate, de la Mésopotamie par le mont *Taurus*, et de l'Assyrie par le mont *Niphate*; ses villes sont : *Artaxate* et *Tigranocerte* : le fleuve *Araxe* la traverse.

III. L'ASIE INFÉRIEURE. Elle peut se diviser en quatre ou cinq parties, selon la différente situation de ses provinces :

1^{re} Au septentrion, sur le Pont-Euxin, LE PONT, sous différents noms; les villes sont : *Trapesus*; assez près de là sont les peuples appelés *Chalybes* ou *Chaldæi*; *Themiscyra*, ville située sur le fleuve *Thermodoon*, et célèbre par la demeure des Amazones; LA PAPHLAGONIE; LA BITHYNIE, vil. *Nicée*, *Pruse*, *Nicomédie*, *Chalcédoine*, vis-à-vis de Constantinople, *Héraclée*.

2^{re} A l'occident, en descendant le long de la

mer Egée; LA MYSIE, qui est double : LA PETITE, où sont *Cyzique, Lampsaque, Parium, Abydos*, vis-à-vis de *Sestos*, dont elle n'est séparée que par le détroit des Dardanelles; *Dardanum, Sigeeum, Iltion* ou *Troie*, et, presque vis-à-vis, la petite île de *Ténédos*; les rivières sont l'*Ésèpe*, le *Granique*, le *Simois*; le mont *Ida* : cette région est quelquefois appelée aussi LA PETITE PHRYGIE, dont la *Troade* fait partie; LA GRANDE MYSIE, vil. *Antandre, Trojanopolis, Adramyttium, Pergame*. Vis-à-vis de cette Mysie est l'île de *Lesbos*, dont les villes sont : *Methymna*, patrie du célèbre *Arion*, et *Mytilène*, qui a donné à l'île le nom de *Métélin*.

LEOLIE. *Élée, Cume, Phocée*.

L'IONIE. *Smyrne, Clazomène, Téos, Lebedus, Colophon, Éphèse, Priène, Milet*.

LA CARIE. *Laodicée, Antioche, Magnésie, Alabanda*; le fleuve *Méandre*.

LA DORIDE. *Halicarnasse, Cnidus*. Vis-à-vis de ces quatre dernières contrées sont : les îles *Chios, Samos, Patmos, Cos*, et plus bas, au midi, *Rhodes*.

3° Au midi, le long de la mer Méditerranée :

LA LYCIE; vil. *Telmessus, Patara*; riv. *Xanthus*. C'est ici que commence le mont *Taurus*, qui parcourt toute l'Asie dans sa longueur, et prend différents noms, selon les différents pays où il passe.

LA PAMPHYLIE. *Perga, Aspendus, Sida*.

LA CILICIE. *Séleucie, Corycium, Tarse*, sur la riv. *Cydnus*. Vis-à-vis de la Cilicie est l'île de *Chypre*; vil. *Salamis, Amathus, Paphos*.

4° Le long de l'*Euphrate*, en remoulant vers le nord :

LA PETITE ARMÉNIE. *Comane, Arabisse, Mélitène, Satala*; riv. *Mélas*, qui se jette dans l'*Euphrate*.

5° Au milieu des terres :

LA CAPPADOCE. *Neocésarée, Comana Pontica, Sébastia, Sébastopolis, Diocésarée, Césarée*, autrement *Mazaca, Tyane*.

LA LYCAONIE et l'ISAURIE. *Iconium, Isauria*.

LA PISIDIE. *Séleucie et Antioche de Pisidie*.

LA LYDIE; vil. *Thyatira, Sardes, Philadelphie*; riv. *Caystrus et Hermus*, où se jette le *Pactole*; mont. *Sipyle et Tmolus*.

LA GRANDE PHRYGIE. *Synnada, Apamée*.

IV. LA SYRIE, maintenant la *Sourie*, appelée sous les empereurs romains l'*Orient*, dont les principales provinces sont :

1° LA PALESTINE. Ce nom est quelquefois donné à toute la *Judée*. Vil. *Jérusalem, Samarie, Césarée de Palestine*; riv. le *Jourdain*. On appelle aussi *Palestine* la contrée du pays de *Chanaan* qui s'étendait le long de la mer Méditerranée, dont les principales villes étaient *Gaza, Ascalon, Azoth, Accaron et Geth*.

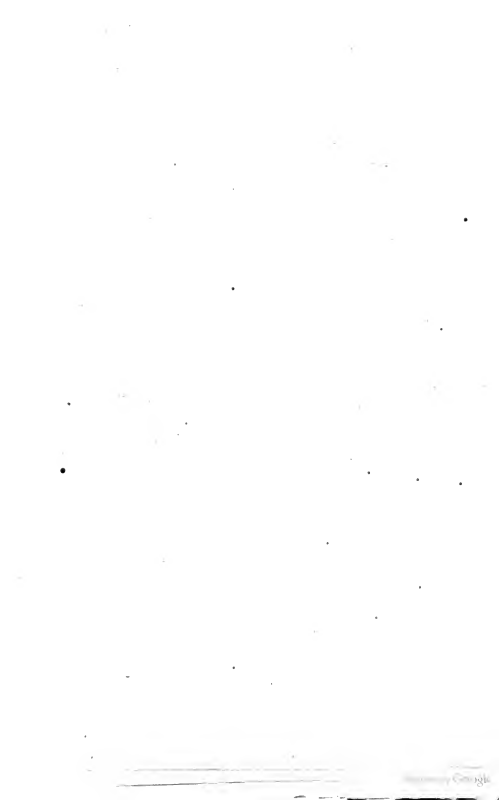
2° LA PHÉNICIE, vil. *Ptolémaïde, Tyr, Sidon, Béryte*; mont. *Liban et anti-Liban*.

3° LA SYRIE proprement dite, ou l'*ANTIOCHÈNE*; vil. *Antioche, Apamée, Laodicée, Séleucie*.

4° LA COMMAGÈNE; vil. *Samosate*.

5° LA CÉLÉSYRIE; vil. *Zengma, Thapsacus, Palmyre, Damas*.

V. L'ARABIE PÉTRÉE, vil. *Petra, Bostra*; mont. *Casius*; DÉSERT, HEUREUSE.



LIVRE III.

HISTOIRE DES ASSYRIENS.

Ce troisième livre renfermera l'histoire de l'empire des Assyriens, tant de Ninive que de Babylone, du royaume des Mèdes et de celui des Lydiens.

CHAPITRE I.

PREMIER EMPIRE DES ASSYRIENS.

§ 1. — DURÉE DE CET EMPIRE.

L'empire des Assyriens a été, sans contredit, l'un des plus puissants empires du monde. Les auteurs se partagent en deux sentiments principaux sur le temps qu'il a subsisté. Les uns, comme Diodore de Sicile, lui donnent quatorze cents ans de durée; les autres ne lui en donnent que cinq cent vingt, et c'est ce que pense Hérodote. L'affaiblissement, et peut-être même l'interruption du pouvoir dans ce vaste empire, ont pu donner lieu à cette différence de sentiments; ce qui semble pouvoir aussi en quelque sorte les concilier.

L'histoire de ces temps reculés est si obscure, les monuments qui nous l'ont conservée si opposés entre eux, les systèmes des modernes¹ sur cette matière si différents les uns des autres, qu'il est difficile de donner aucun sentiment comme certain et incontestable. Au défaut de la certitude, je crois qu'un lecteur

raisonnable peut se contenter de la vraisemblance; et il me semble qu'on ne peut guère se tromper en donnant à l'empire des Assyriens la même antiquité qu'à la ville de Babylone, qui en était la capitale. Or, l'Écriture sainte nous apprend que celle-ci fut bâtie par Nemrod, qui fut certainement un grand conquérant, et, selon toutes les apparences, le premier et le plus ancien de tous ceux qui ont ambitionné ce nom.

Les Babyloniens², comme Callisthène, philosophe de la suite d'Alexandre, l'écrivit à Aristote, comptaient au moins 1903 ans d'antiquité lorsque ce prince entra triomphant dans Babylone; ce qui fait remonter son origine à l'an du monde 1771, c'est-à-dire 115 ans après le déluge. Ce calcul, à peu d'années près, revient au temps où nous croyons que Nemrod en jeta les fondements. Ce témoignage de Callisthène, dont il n'est point parlé ailleurs, paraît suspect à quelques savants; mais sa conformité avec l'Écriture doit le rendre respectable.

C'est sur ces conjectures que je crois pouvoir donner Nemrod pour fondateur au premier empire des Assyriens, qui subsista avec plus ou moins d'éclat et d'étendue³ pendant plus de 1450 ans, depuis lui jusqu'à Sardanapale, qui en fut le dernier roi, c'est-à-dire, depuis l'an du monde 1800 jusqu'à l'an 3257.

¹ Ceux qui voudront approfondir cette matière pourront lire les dissertations de M. l'abbé Banier et de M. Fréret sur l'empire des Assyriens, dans les mémoires de l'académie des Belles-Lettres, les premières, tom. 3, et les autres, tom. 5; et ce qu'a écrit sur ce sujet le P. Tournemine, dans son édition de Ménochius.

² Porphyre, apud Simplic. lib. 2, de celo.

³ Je m'éloigne ici du sentiment d'Ussérius, mon guide ordinaire, pour ce qui regarde la durée de l'empire des Assyriens, qu'il suppose, avec Hérodote, n'être que de 520 ans; mais je tire de lui les dates du temps où Nemrod a vécu, et de celui où Sardanapale est mort.

§ II. — ROIS D'ASSYRIE. NEMROD OU BÉLUS, NINUS, SÉMIRAMIS. DESCRIPTION DE BABYLONE. NINVAS... PHUL, SARDANAPALE.

NEMROD¹. C'est le même que Bélus², qui fut depuis honoré sous ce nom comme une divinité.

Il était fils de Chus, petit-fils de Cham, et arrière-petit-fils de Noé. *C'était*, dit l'Écriture sainte, un violent chasseur devant le Seigneur³. Il avait deux vus en s'appliquant à ce pénible et dangereux exercice : la première était de s'attirer l'affection des peuples, qu'il délivrait et de la crainte et de l'attaque des bêtes farouches ; la seconde, d'exercer à la chasse beaucoup de jeunes gens, de les endurcir au travail, de les accoutumer à une espèce de discipline et d'obéissance, de les former à l'usage des armes, et de faire servir à des desseins plus sérieux que la chasse des hommes qu'il aurait aguerris sous ce prétexte, et qui seraient accoutumés à ses ordres.

L'histoire ancienne a conservé quelques vestiges de cet artifice de Nemrod, qu'elle a confondu avec Ninus son fils ; car Diodore⁴ en parle en ces termes : « Ninus, le plus ancien des rois d'Assyrie dont il soit parlé dans l'histoire, a fait de grandes choses. Étant naturellement belliqueux et zélé pour la gloire, qui est le fruit de la vertu, il arma un nombre considérable de jeunes gens robustes et courageux comme lui, les forma longtemps par de durs et pénibles exercices, et par là les accoutuma à supporter avec patience les fatigues de la guerre, et à en affronter les dangers avec courage et intrépidité. »

Ce qu'ajoute Diodore⁵, que Ninus fit alliance avec le roi des Arabes en nissant ses troupes aux siennes, est un reste de l'ancienne tradition, qui nous apprend que les enfants de Chus, et par conséquent frères de Nemrod, s'établirent tous dans l'Arabie, le long du golfe Persique, depuis Hévilâ jusqu'à l'Océan, et qu'ils étaient assez ses voisins pour le secourir et en être secourus ; et ce que le même

historien dit de Ninus, qu'il fut le premier roi des Assyriens, répond précisément à ce que dit l'Écriture, de Nemrod, qu'il commença à être puissant sur la terre ; c'est-à-dire qu'il s'y établit, qu'il y bâtit des villes, qu'il subjuguait ses voisins les plus proches, qu'il réunit ces différents peuples sous une même autorité par des lois communes et par une même police, et qu'il en forma un état qui, pour ces premiers temps, était d'une étendue assez considérable, quoique bornée aux rives de l'Euphrate et du Tigre ; et qui, dans les siècles suivants, sut prendre peu à peu de nouveaux accroissements, et vint à bout de pousser fort loin ses conquêtes.

La ville capitale de son royaume, dit l'Écriture⁶, fut Babylone. Les historiens profanes attribuent presque tous à Sémiramis la fondation de Babylone⁷ : d'autres la donnent à Bélus. Il est visible que les uns et les autres se trompent, s'il est question du premier fondateur de cette ville ; car elle ne doit son commencement ni à Sémiramis, ni à Nemrod, mais à la folle vanité de ceux dont l'Écriture⁸ dit qu'ils voulurent bâtir une tour et une ville qui rendissent leur mémoire immortelle.

Josèphe⁹ rapporte, sur le témoignage d'une sibylle, qui doit être fort ancienne, et dont on ne peut attribuer les fictions au zèle imprudent de quelques chrétiens, que des tourbillons et des vents impétueux envoyés par les dieux renversèrent la tour. Si cela était, la témérité de Nemrod serait encore plus grande, d'avoir rebâti une ville et une tour que Dieu même aurait renversées avec de si grandes marques de sa colère. Mais l'Écriture ne dit rien de tel ; et il y a bien de l'apparence que l'ouvrage demeura où il en était, lorsque Dieu le fit cesser par la division des langues, et que la tour consacrée à Bélus, dont Hérodote¹⁰ fait la description, était celle que les enfants des hommes avaient prétendu élever jusqu'aux nues.

Il est encore vraisemblable que, ce ridicule

¹ Gen. 10, 10.

² « Sémiramis eam condiderat, vel, ut plerique tradiderunt, Belus, cujus regis ostenditur. » (Q. CURT., lib. 5, cap. 1.)

³ Gen. 11, 4.

⁴ Hist. Jud. lib. 1, cap. 4.

⁵ Lib. 1, cap. 181.

¹ An. M. 1800 ; av. J. C. 2204.

² Bêlus ou Beal, signifie maître.

³ Gen. ch. 10.

⁴ Lib. 2, pag. 90.

⁵ Ibid.

dessein ayant été déconcerté par un prodige jaout dont Dieu seul pouvait être l'auteur, tout le monde d'abord abandonna un lieu qui lui avait déplu, et que Nemrod fut le premier qui l'environna de murailles, y établit ses amis et ses confédérés, et se soumit tous les environs, commençant par là son empire; mais ne l'y bornant pas : *fuit principium regni ejus Babylon*. Les autres villes que nomme ici l'Écriture étaient dans la terre de Sennaar, qui est certainement la province dont Babylone devint la métropole.

De ce pays, il passa dans celui qui est appelé *Assyrie*, et il y bâtit Ninive : *de terrâ illâ egressus est Assur, et adificavit Niniven*¹. C'est le sens que plusieurs savants donnent au mot d'*Assur*, en le regardant comme celui d'une province, et non comme celui du premier homme qui l'avait occupé, comme s'il y avait *egressus est in Assur, in Assyriam*; et ce sens paraît le plus naturel pour plusieurs raisons qu'il n'est pas nécessaire de rapporter ici. Le pays d'Assyrie est marqué dans un prophète par ce caractère particulier, d'être la terre de Nemrod : *et pascent terram Assur in gladio, et terram Nemrod in lanceis ejus : et liberabit ab Assur, quum venerit in terram nostram*². Il tirait son nom d'Assur, fils de Sem, qui sans doute s'y était établi avec sa famille, et qui en fut apparemment chassé, ou assujéti par l'usurpateur Nemrod.

Celui-ci³, s'étant emparé des provinces d'Assur, ne les ravagea pas en tyran, mais les remplit de villes, et se fit aimer de ses nouveaux sujets avec autant de passion que des anciens; en sorte que les historiens qui n'ont pas assez approfondi ce point, ont cru qu'ils étaient servi des Assyriens pour se soumettre les Babyloniens. Il bâtit entre autres une ville superbe, qu'il appela *Ninive*, du nom de son fils Nimus, pour immortaliser par là sa mémoire. Ce fils, à son tour, plein de vénération pour son père, voulut que ceux qui l'avaient eu pour roi l'adorassent comme leur seigneur, et portassent les autres peuples à lui rendre le même culte; car il paraît certain que Nemrod est le fameux Bélus des Babyloniens, le plus ancien roi que les

peuples aient adoré pour ses grandes actions, et qui ait montré aux autres hommes le chemin à cette sorte d'immortalité qu'ils s'imaginent que les qualités humaines peuvent donner.

Je me réserve à parler de la grandeur et de la puissance des villes de Babylone et de Ninive sous les rois auxquels les auteurs profanes en attribuent l'établissement, parce que l'Écriture n'en dit presque rien. Ce silence dont notre curiosité a peine à s'accommoder, peut devenir fort instructif pour notre piété. L'Écriture a placé exprès Nemrod et Abraham fort près l'un de l'autre, quoiqu'ils soient assez éloignés par rapport au temps où ils ont vécu, afin que nous vissions dans le premier ce que les hommes admirent et ce qu'ils souhaitent; et dans le second, ce que Dieu approuve, et ce qu'il juge digne de sa complaisance et de son amour. Ces deux hommes si différents⁴ sont les deux premiers citoyens de deux cités opposées, fondées par des amours contraires, dont l'un est l'amour de soi-même et des biens temporels, porté jusqu'au mépris de Dieu; et l'autre est l'amour de Dieu, porté jusqu'au mépris de soi-même.

NIMUS. J'ai déjà remarqué que la plupart des auteurs profanes le regardent comme le premier fondateur de l'empire des Assyriens, et, par cette raison, lui attribuent une grande partie des actions de Nemrod, ou Bélus son père.

Dans le dessein qu'il avait de porter au loin ses conquêtes⁵, il commença par se préparer des troupes et des officiers capables de secourir ses desseins. Soutenu du puissant secours des Arabes ses voisins, il se mit en campagne, et dans l'espace de dix-sept ans, fit la conquête d'une infinité de pays depuis l'Égypte jusqu'à l'Inde et la Bactriane, qu'il n'osa pas encore attaquer.

À son retour, avant d'entreprendre de nouvelles conquêtes, il voulut immortaliser son nom par l'établissement d'une ville qui répondît à la grandeur de sa puissance : il l'appela *Ninive*, et la bâtit sur le bord oriental du Ti-

¹ Gen. 10, 11.

² Mich. 5-6.

³ Gen. 10, v. 11, 12. — *Diod. lib. 2, pag. 90.*

⁴ « *Fecerunt civitates duas amores duo : terrenam scilicet amor sui usque ad contemptum Dei ; celestem verò amor Dei usque ad contemptum sui.* » (S. Avo. de Civ. Dei, lib. 11, cap. 28.)

⁵ *Diod. lib. 2, pag. 90-95.*

gre¹. Peut-être ne fit-il qu'achever l'ouvrage que son père avait commencé. Son dessein, dit Diodore, fut de rendre Ninive la plus grande et la plus célèbre ville du monde, et d'ôter à ceux qui viendraient après lui l'espérance et le moyen d'en bâtir jamais une pareille. Elle avait cent cinquante stades (sept lieues et demie) de longueur, sur quatre-vingt-dix stades (quatre lieues et demie) de largeur; et par conséquent elle faisait un carré long. Elle avait de circuit quatre cent quatre-vingts stades, qui font vingt-quatre lieues. De là vient que dans Jonas² il est dit que *Ninive était une grande ville qui avait trois jours de chemin*, ce qui peut s'entendre de son circuit³. Les murs avaient cent pieds de hauteur, et une épaisseur si considérable, qu'on pouvait y conduire à l'aise trois chars de front. Ils étaient revêtus et fortifiés de quinze cents tours, hautes de deux cents pieds.

Après avoir achevé ce grand ouvrage, il reprit son expédition contre les Bactriens. Son armée, au rapport de Ctésias, était de dix-sept cent mille hommes de pied, de deux cent mille chevaux, et de près de seize mille chariots armés de faux. Diodore ajoute que cela ne doit pas paraître incroyable, puisque, pour ne point parler des armées innombrables de Darius et de Xerxès, sous Denys-le-Tyran, la seule

ville de Syracuse mettait sur pied six-vingt mille hommes d'infanterie et douze mille de cavalerie, sans compter quatre cents vaisseaux bien équipés; et que, peu de temps avant Annibal, l'Italie, en comptant les citoyens et les alliés, pouvait armer près d'un million d'hommes. Ninus se rendit maître d'un grand nombre de villes, et enfin s'attacha au siège de Bactre, capitale du pays. Il y aurait peut-être pu échouer tous ses efforts, sans le secours et l'industrie de Sémiramis, femme d'un de ses premiers officiers, laquelle était d'un courage extraordinaire, et n'avait rien de la faiblesse de son sexe. Elle était née à Ascalon, ville de Syrie. Je ne crois pas devoir rapporter ici ce que Diodore raconte de sa naissance et de la manière miraculeuse dont elle fut nourrie par des colombes, cet historien même regardant tout ce récit comme fabuleux. Sémiramis fournit à Ninus le moyen d'attaquer et de prendre la citadelle, et par là de se rendre maître de la ville, où il trouva des trésors immenses. Le mari de Sémiramis s'étant donné la mort à lui-même pour prévenir l'effet des terribles menaces du roi, qui avait conçu une violente passion pour sa femme, Ninus l'épousa.

De retour à Ninive, il en eut un fils qu'il nomma Ninyas. Bientôt après il mourut, et laissa à la reine le gouvernement du royaume. Elle lui éleva un superbe tombeau, qui subsista encore longtemps après la ruine de Ninive.

Je ne trouve nulle vraisemblance à ce que disent quelques auteurs⁴ de la manière dont Sémiramis monta sur le trône. Si on les en croit, sûre des grands de l'état, que ses bienfaits ou ses promesses lui avaient attachés, elle supplia son mari, avec les plus vives instances, de vouloir bien lui confier pour cinq jours la puissance souveraine. Il se rendit à ses prières, et toutes les provinces de l'empire eurent ordre d'obéir à Sémiramis. On n'exécuta cet ordre que trop exactement pour l'infortuné Ninus, qui fut mis à mort ou sur-le-champ même, ou après quelques années de prison.

SÉMIRAMIS⁵. Cette princesse ne songeait qu'à immortaliser son nom, et à couvrir la

¹ Diodore dit que ce fut sur le bord de l'Euphrate, et en parle ainsi en plusieurs endroits; mais il se trompe.

² Jon. 3, 3.

³ Il est difficile de croire qu'il n'y ait pas de l'exagération dans ce que dit ici Diodore de l'étendue de Ninive. C'est ce qui a porté plusieurs savants à diminuer l'évaluation du stade de près de la moitié, en mettant quinze stades pour le mille romain, au lieu qu'on n'en met ordinairement que huit.

— On a beaucoup discuté sur les dimensions de Ninive et de Babylone. Voici notre opinion : la coudée apertée ou royale, de 28 doigts, employée dès la plus haute antiquité, vaut 525 millimètres d'après les étalons retrouvés dans les tombeaux égyptiens. La coudée de cette coudée, ou 14 doigts, formait l'empan royal : c'est précisément la longueur du pied naturel dont Pline fait usage en parlant des monuments égyptiens ; or, 600 de ces pieds ont dû être pris par les Grecs pour la longueur d'un stade, mesure itinéraire que n'ont point employée les Orientaux. A ce compte le stade vaut 137 mètres et demi ; la longueur de Ninive était donc de 5 lieues 3 dixièmes, sa largeur de 3 lieues 2 dixièmes, et son contour de 17 lieues tout juste. E. B.

⁴ Il paraît ici de l'exagération : j'en parlerai dans la suite.

⁵ Plut. in Moral. pag. 735.

⁶ Diod. lib. 2, p. 95.

bassesse de sa naissance par la grandeur de ses entreprises. Elle se proposa de surpasser en magnificence ses prédécesseurs, et ¹ bâtit Babylone, ayant employé à la construction de cette ville superbe deux millions d'hommes qu'elle ramassa de toutes les parties de son vaste empire. Quelques-uns de ses successeurs s'appliquèrent encore à orner et à embellir cette ville par de nouveaux ouvrages. Je les réunirai tous ici, pour en donner d'abord une idée plus juste et plus suivie.

Les principaux ouvrages qui ont rendu Babylone si fameuse, sont les murailles de la ville; les quais et le pont; le lac, les dignes et les canaux faits pour la décharge du fleuve; les palais et les jardins suspendus; enfin, le temple de Bel : ouvrages d'une magnificence qu'on a peine à comprendre. M. Prideaux a traité cette matière avec beaucoup d'étendue et d'érudition : je n'ai presque fait ici que le copier ou l'abrégé.

I. — Les murailles.

Babylone ² était située dans une plaine dont le terroir était extrêmement gras et fertile. Ses murailles étaient d'une grandeur prodigieuse; elles avaient cinquante coudées d'épaisseur, qui font douze toises et demie; deux cents de hauteur, qui font cinquante toises; et quatre ³ cent quatre-vingts stades de circuit, qui font vingt-quatre lieues. Elles formaient un carré parfait, dont chaque côté était de six-vingts stades, c'est-à-dire de six lieues ⁴; elles étaient toutes bâties de larges briques, cimentées de

bitume, liqueur épaisse et glutineuse qui sort de terre dans ce pays-là, qui lie plus fortement que le mortier, et qui devient beaucoup plus dure que la brique ou la pierre à laquelle elle sert de ciment.

Ces murailles étaient entourées d'un vaste fossé rempli d'eau et revêtu de briques des deux côtés. La terre qu'on en avait tirée en le creusant avait été employée à faire les briques dont les murailles étaient construites.

Chaque côté de ce grand carré avait vingt-cinq portes d'airain massif, ce qui en tout faisait cent. D'où vient que, lorsque Dieu promit à Cyrus la conquête de Babylone, il lui dit : *Je marcherai devant vous, et je romprai les portes d'airain* ⁵. Entre ces portes, et aux angles de chaque carré, il y avait plusieurs tours élevées de dix pieds plus haut que les murailles.

Des vingt-cinq portes de chaque côté du carré partaient autant de rues qui aboutissaient aux portes du côté opposé : de sorte qu'il y avait en tout cinquante rues, qui se coupaient à angles droits. Elles étaient bordées de maisons qui avaient trois ou quatre étages, et dont le devant était orné de toutes sortes d'embellissements. Ces maisons n'étaient point contiguës, ayant de chaque côté un vide qui les séparait les unes des autres ⁶; et on avait laissé aussi une grande distance entre elles et les murs de la ville. Ainsi Babylone était plus grande en apparence qu'en réalité, près de la moitié de la ville étant occupée par des jardins et par des terres qu'on labourait et qu'on ensemait, comme nous l'apprend Quinte-Curce.

II. — Quais et pont.

Une branche de l'Euphrate traversait cette grande ville du nord au midi. On bâtit de chaque côté de la rivière ⁷, pour lui servir de quais, une grande muraille de brique et de bitume, de la même épaisseur que les murs de la ville; on y mit des portes d'airain vis-à-vis de toutes les rues qui coupaient le fleuve, avec des des-

¹ On ne doit pas être surpris de voir que la fondation d'une même ville soit attribuée à différentes personnes. C'est un langage assez commun, même dans les auteurs profanes, de dire qu'un prince a bâti une ville, soit qu'il l'ait fondée le premier, soit qu'il l'ait embellie et augmentée.

² Herod. lib. 4, cap. 178-180. — Diod. lib. 2, pag. 95-96. — Q. Curt. lib. 5, cap. 1.

³ Je rapporte les choses telles que je les trouve dans les auteurs anciens, et M. Prideaux le fait comme moi; mais je ne laisse pas de croire qu'il y a beaucoup à rabattre de l'étendue immense qu'ils donnent à Babylone, aussi bien qu'à Ninive.

⁴ Babylone avait donc le même circuit que Ninive; la hauteur de ses murailles, estimée en coudées ordinaires, était de 90 mètres, et leur épaisseur de 22 mètres. E. B.

⁵ Isai. 45, 2.

⁶ Q. Curt. lib. 5, cap. 1.

⁷ Herod. lib. 1, cap. 180 et 186. — Diod. lib. 2, pag. 96.

centes qui y conduisaient, et dont les habitants avaient accoutumé de se servir pour passer en bateau d'un bord à l'autre, n'ayant pas d'autre passage sur le fleuve avant que le pont eût été construit. Ces portes étaient ouvertes pendant le jour, mais la nuit on les tenait fermées.

Le pont ne le cédait pour la beauté à aucun des autres ouvrages. Il avait un ¹ stade, c'est-à-dire cent-quatre toises de long sur trente pieds de large. Les arches étaient bâties de grosses pierres qu'on avait liées ensemble avec des chaînes de fer et du plomb fondu. Lorsqu'il s'était agi de le construire, on avait détourné le fleuve, et mis son lit à sec, pour d'autres raisons encore, comme je le dirai bientôt; et, comme tout était préparé de loin, le pont fut construit, pendant cet intervalle, aussi bien que les quais dont j'ai parlé.

III. — Lacs, digues, canaux faits pour la décharge du fleuve.

Ces travaux, objets de l'admiration des plus habiles connaisseurs, avaient encore plus d'utilité que de magnificence. A l'approche de l'été ², le soleil venant à fondre les neiges des montagnes d'Arménie, il en nait une grande crue d'eau dans les mois de juin, juillet et août, qui, se jetant dans l'Euphrate, lui font franchir ses bords dans cette saison, de la même manière que le Nil se déborde en Égypte. Comme la ville et le pays en souffraient beaucoup de dommage ³, pour y remédier on fit tirer fort haut au-dessus de la ville deux canaux artificiels, pour détourner dans le Tigre ces eaux débordées, avant qu'elles fussent parvenues à Babylone.

Afin que le pays fût encore plus en sûreté contre les inondations ⁴, on fit construire une prodigieuse digue de brique cimentée de bitume des deux côtés du fleuve, pour le retenir dans son lit, laquelle s'étendait depuis la tête

des canaux artificiels jusqu'à la ville, et un peu au-dessous.

Pour faciliter la construction de la plupart des ouvrages dont nous avons parlé, il avait fallu détourner le cours de la rivière. On avait pour cela creusé, à l'occident de Babylone, un grand lac, qui, selon Hérodote, avait quatre cent vingt stades en carré ⁵, c'est-à-dire vingt et une lieues, et trente-cinq pieds de profondeur, ou, selon Mégasthène, soixante-quinze pieds. Le fleuve fut conduit tout entier dans ce vaste lac par un canal qu'on avait coupé à son bord occidental; et lorsque tous les ouvrages furent finis, on le fit rentrer dans son lit ordinaire. Cependant, de peur que l'Euphrate, dans le temps de ses crues, n'inondât la ville par les portes qui y conduisaient, on conserva le lac avec son canal. L'eau qui y était conduite et reçue dans le temps des débordements y était conservée comme dans un réservoir commun, d'où on la tirait, par le moyen des écluses, dans les temps convenables pour arroser les terres voisines. Ce lac servait donc en même temps à défendre le pays contre les inondations et à le fertiliser. Je rapporte ce qu'ont dit les anciens des merveilles de Babylone; mais il y en a que j'ai de la peine à concevoir; et de ce nombre est la vaste étendue du lac que je viens de décrire.

Bérose, Mégasthène et Abydène, cités par Josèphe et par Eusèbe, font Nabuchodonosor auteur de presque tous ces ouvrages; mais Hérodote attribue le pont, les deux quais de la rivière et le lac, à Nitocris, belle-fille de ce monarque. Peut-être que Nitocris mit la dernière main à ce que son beau-père avait laissé imparfait à sa mort; ce qui lui a valu chez cet historien l'honneur de toute l'entreprise.

IV. — Palais, jardins suspendus.

Aux deux extrémités du pont ⁶ il y avait deux palais qui communiquaient ensemble par une voûte, qu'on avait construite sous le lit du fleuve pendant qu'il était à sec. Le vieux palais des rois de Babylone, situé au côté oriental du fleuve, avait trente stades de circuit,

¹ Diodore dit que ce pont avait cinq stades de longueur, ce qui fait un quart de lieue; mais cela ne peut être, puisque l'Euphrate n'avait qu'un stade de largeur selon Strabon. (Lib. 16, pag. 738.)

² Strab. lib. 16, pag. 740. — Plin. lib. 5, cap. 26.

³ Abyd. apud Euseb. prep. ev. lib. 9.

⁴ Abyd. ibid. — Herod. lib. 1, cap. 195.

⁵ Quatre cent vingt stades valent 15 lieues. E. B.

⁶ Diod. lib. 2, pag. 96 et 97.

c'est-à-dire une lieue et demie. Tout près de là était le temple de Bel, dont nous parlerons bientôt. Le nouveau palais, situé vis-à-vis de l'autre, au côté occidental du fleuve, avait soixante stades ¹ de circuit, qui font trois lieues. Il était environné d'une triple enceinte de murailles séparées l'une de l'autre par un espace assez considérable. Ces murailles, aussi bien que celles de l'autre palais, étaient embellies d'une infinité de sculptures, qui représentaient au naturel toutes sortes d'animaux. On y voyait surtout une chasse où Sémiramis, de dessus son cheval, lançait un javelot contre un léopard, et où Ninus son mari perçait un lion.

Dans ce dernier palais étaient ces jardins suspendus, si renommés parmi les Grecs ². Ils formaient un carré dont chaque côté avait quatre cents pieds. Ils étaient élevés, et formaient plusieurs larges terrasses posées en forme d'amphithéâtre, dont la plus haute égalait la hauteur des murs de la ville. On montait d'une terrasse à l'autre par un escalier large de dix pieds. La masse entière était soutenue par de grandes voûtes bâties l'une sur l'autre, et fortifiée d'une muraille de vingt-deux pieds d'épaisseur, qui l'entourait de toutes parts. Sur le sommet de ces voûtes on avait posé de grandes pierres plates de seize pieds de long et de quatre de large. On avait mis par-dessus une couche de roseaux enduits d'une grande quantité de bitume, sur laquelle il y avait deux rangs de briques liés fortement ensemble avec du mortier. Tout cela était couvert de plaques de plomb; et sur cette dernière couche était posée la terre du jardin. Ces plates-formes avaient été ainsi construites afin que l'humidité de la terre ne perçât point en bas, et ne s'écoulât point au travers des voûtes. La terre qui y avait été jetée était si profonde, que les plus grands arbres pouvaient y prendre racine. Aussi toutes les terrasses en étaient-elles couvertes, aussi bien que de toutes sortes de plantes et de fleurs propres à embellir un lieu de plaisance. Sur la plus haute terrasse il y avait une pompe qui ne paraissait point, par le moyen de laquelle on tirait en haut l'eau de la rivière, et on en arrosait de là tout le jardin.

On avait ménagé, dans l'espace qui séparait les voûtes sur lesquelles était appuyé tout l'édifice, de grandes et magnifiques salles, qui étaient fort éclairées, et avaient une vue très-agréable.

Amytis ³, femme de Nabuchodonosor, ayant été élevée dans la Médie, dont Astyage son père était roi, s'était beaucoup plu aux montagnes et aux forêts de ce pays-là. Et comme elle souhaitait d'avoir à Babylone quelque chose de semblable, Nabuchodonosor, pour lui complaire, fit construire ce prodigieux édifice. Diodore dit à peu près la même chose, mais ne nomme point les personnes.

V. — Temple de Bel.

Un des grands ouvrages, qui fût à Babylone, était le temple de Bel ⁴. J'ai déjà dit qu'il était situé près du vieux palais. Ce qu'il avait de plus remarquable, était une tour prodigieuse, qui était au centre de cet édifice, bâtie en carré, laquelle, selon Hérodote, avait un stade ⁵ de longueur sur autant de largeur; et, selon Strabon, un stade aussi de hauteur. Elle consistait en huit tours bâties l'une sur l'autre, qui allaient toujours en diminuant; c'est pourquoi Strabon lui donne le nom de pyramide. On prétend et on démontre que cette tour surpassait beaucoup en hauteur la plus grande des pyramides d'Égypte. C'est ce qui donne un juste lieu de croire ⁶, comme Bochart l'assure, que c'est la même qui fut bâtie lors de la confusion des langues; d'autant plus que les auteurs profanes remarquent qu'elle fut toute bâtie de brique et de bitume, comme l'Écriture le dit de la tour de Babel. On y montait par des degrés qui allaient en tournant par le dehors, ce qui signifie peut-être une rampe douce prise dans l'épaisseur du mur, laquelle, tournoyant huit fois avant que d'arriver au sommet, formait une apparence de huit tours posées l'une sur l'autre. On y avait pratiqué plusieurs grandes chambres, avec des voûtes soutenues par des piliers.

¹ Beros. apud Joseph. contr. Aplan. lib. 1, cap. 6.

² Herod. lib. 1, cap. 181. — Diod. lib. 2, pag. 98. — Strab. lib. 16, pag. 738.

³ Un stade de longueur fait 157 mètres. E. B.

⁴ Phaleg. part. 1. lib. 1, cap. 9.

⁵ Soixante stades valent un peu plus de 2 lieues. E. B.
⁶ Diod. II, pag. 98-99. — Strab. lib. 16, pag. 738. — Curt. lib. 5, cap. 1.

Au sommet de la tour il y avait une espèce d'observatoire, par le secours duquel les Babyloniens s'étaient rendus habiles en astronomie plus qu'aucune autre nation, et y avaient fait en peu de temps les grands progrès que l'histoire leur attribue.

Mais cette tour était principalement destinée au culte du dieu Bel ou Baal, et à celui de plusieurs autres divinités. Il y avait, pour cette raison, plusieurs chapelles en différents endroits de la tour. Les richesses de ce temple en statues, tables, encoirs, coupes et autres vases sacrés, le tout d'or massif, étaient immenses. Parmi ces statues, il y en avait une de quarante pieds de haut, qui seule pesait mille talents babyloniens¹.

Le talent babylonien, selon Pollux, dans son *Onomasticon*, vaut 7,000 dragmes attiques, et par conséquent un sixième plus que le talent attique, qui n'en vaut que 6,000.

Selon le dénombrement que fait Diodore des richesses renfermées dans ce temple, la somme totale est de 6,300 talents d'or babyloniens.

Le sixième de 6,300 est 1,050. Par conséquent 6,300 talents d'or babyloniens valent 7,350 talents d'or attiques.

Or, 7,350 talents attiques d'argent valent 22,050,000 liv.; c'est-à-dire vingt-deux millions cinquante mille livres.

Comme nous mettons pour les anciens la proportion de l'or à l'argent de dix à un, 7,350 talents attiques d'or doivent valoir 220,500,000 liv.; c'est-à-dire deux cent vingt millions cinq cent mille livres.

Ce temple subsistait encore au temps de Xerxès². Ce prince, à son retour de son expédition contre la Grèce, le démolit entièrement après en avoir enlevé les trésors immenses. Alexandre, quand il fut revenu des Indes à Babylone, forma le dessein de le rebâtir : et d'abord il employa dix mille hommes pour nettoyer la place et en écarter les ruines; mais étant mort deux mois après, l'entreprise cessa.

Tels étaient les principaux ouvrages qui ont rendu Babylone si fameuse. Quelques-uns en sont attribués par les auteurs profanes à Sémir-

ramis, dont il est temps que nous reprenions l'histoire.

Après qu'elle eut achevé tous ces grands ouvrages³, elle crut devoir parcourir toutes les parties de son empire, et elle laissa partout des marques de sa magnificence par de superbes bâtiments qu'elle construisit, soit pour la commodité, soit pour l'ornement des villes, s'appliquant surtout à faire conduire de l'eau par des aqueducs dans les lieux qui en manquaient, et à rendre aisées les grandes routes en perçant des montagnes et comblant des vallées. Du temps de Diodore on voyait encore en plusieurs endroits des monuments qui portaient son nom.

Il paraît qu'elle avait une grande autorité sur les peuples⁴, puisque sa présence seule était capable d'arrêter une sédition. Un jour, pendant qu'elle était à sa toilette, on vint lui annoncer qu'il y avait quelque mouvement dans la ville. Elle partit sur-le-champ, la tête à demi coiffée, et ne revint point que le trouble ne fût entièrement apaisé. On lui érigea une statue où elle paraissait dans cette même attitude et cet état négligé, qui ne l'avaient point empêchée de voler à son devoir.

Non contente de la vaste étendue d'états que son mari lui avait laissés, elle fit la conquête d'une grande partie de l'Éthiopie. Pendant qu'elle était dans ce pays, elle eut la curiosité de visiter le temple de Jupiter-Ammon pour savoir de l'oracle quand sa vie finirait. Il lui fut répondu, si l'on en croit Diodore, que ce serait lorsque son fils Niroyas lui dresserait des embûches, et qu'après sa mort une partie de l'Asie lui rendrait des honneurs divins.

Sa grande et dernière expédition fut contre les Indes. Elle amassa dans cette vue des troupes innombrables de toutes les provinces de son empire : le rendez-vous fut à Bactre. Comme la force des Indiens consistait principalement dans le grand nombre d'éléphants qu'ils avaient, elle fit accommoder des chameaux en forme d'éléphants, dans l'espérance de tromper ainsi les ennemis. On dit que Persée, longtemps après, en fit autant contre les Romains; mais cet artifice ne leur réussit ni à l'un ni à l'autre. Le roi des Indes, ayant appris qu'elle

¹ Mille talents babyloniens font 21 700 kilogrammes.
E. B.

² Hérod. lib. 1, cap. 138 — Strab. lib. 16, pag. 738. —
Arrian lib. 7, pag. 181.

³ Diod. lib. 2, pag. 100-108.

⁴ Val. Max. lib. 9, cap. 3.

approchait, lui envoya des ambassadeurs pour lui demander qui elle était, et de quel droit, sans avoir reçu de lui aucune injure, elle venait de gaité de cœur attaquer ses états; et il ajoutait que son audace serait bientôt punie comme elle le méritait. *Dites à votre maître, répondit-elle, que dans peu je lui ferai savoir moi-même qui je suis.* Elle s'avance aussitôt vers le fleuve ¹ qui donne son nom au pays. Elle avait fait préparer un grand nombre de barques. Le passage lui en fut longtemps disputé; mais après un sanglant combat elle mit les ennemis en fuite. Plus de mille barques de leur côté furent coulées à fond, et elle fit sur eux plus de cent mille prisonniers. Animée par cet heureux succès, elle avança aussitôt dans le pays, ayant laissé soixante mille hommes pour garder le pont de bateaux qu'elle avait fait construire. C'est ce que demandait le roi, qui exprès avait pris la fuite, afin de lui donner lieu de s'engager dans l'intérieur du pays. Quand il l'y crut assez avancée, il tourna face. Alors se donna un second combat, plus sanglant encore que le premier. Les faux éléphants ne soutinrent pas longtemps le choc des véritables: ceux-ci mirent l'armée en déroute, écrasant tout ce qu'ils rencontraient. Sémiramis fit ce qu'elle put pour rallier et ranimer ses troupes, mais inutilement. Le roi, la voyant dans la mêlée, s'avança contre elle, et la blessa en deux endroits, mais sans que ces plaies fussent mortelles. La vitesse de son cheval la déroba à la poursuite des ennemis. Comme on courait en foule vers le pont pour repasser le fleuve, le désordre et la confusion, inévitables dans de telles conjonctures, y firent périr un grand nombre de troupes. Quand elle eut mis en sûreté celles qui avaient pu se sauver, elle rompit le pont, et par là arrêta les ennemis, à qui le roi, pour obéir à un oracle, avait défendu de poursuivre plus loin Sémiramis et de passer le fleuve. Cette princesse ayant fait à Bactre l'échange des prisonniers, retourna dans ses états, y ramenant à peine le tiers de son ² armée.

¹ L'Indus.

² Cette armée, si l'on en croit Ctésias, était de trois millions d'hommes et de cinq cent mille chevaux sans compter les chameaux et les chars armés en guerre, dont le nombre était très-considérable. Je ne doute point qu'il n'y ait ici beaucoup d'exagération, ou faute dans les chiffres.

Elle est la seule, et Alexandre après elle, qui ait osé porter la guerre au delà du fleuve Indus.

Je ne puis pas n'être point frappé d'une difficulté que l'on peut faire sur tout ce que j'ai rapporté d'extraordinaire de Ninus et de Sémiramis, qui paraît ne pouvoir guère convenir à des temps si proches du déluge: je veux dire cette multitude de troupes, cette nombreuse cavalerie, ces chars armés de faux, ces trésors immenses d'or et d'argent, qui sentent plus les temps postérieurs; et il en faut dire autant de la magnificence des bâtiments qui leur sont attribués. Il y a bien de l'apparence que les historiens grecs, qui sont venus tant de siècles après, trompés par la ressemblance des noms, par l'ignorance des dates, et par quelques rapports des événements, ont pu attribuer à des princes anciens ce qui appartenait aux rois postérieurs, et charger un seul des exploits et des entreprises qui doivent être partagés successivement entre plusieurs. Ainsi il peut y avoir eu deux Bélus et deux Ninus. Le premier Bélus est Nemrod, comme je l'ai supposé, père de Ninus, qui a donné son nom à Ninive. Le second Bélus sera Bélus l'Assyrien, qu'Ussérius fait régner à Babylone l'an du monde 2682 et 1322 avant Jésus-Christ; et ce second Bélus aura eu un fils appelé aussi Ninus. Mais je n'entre point dans ces sortes de discussions critiques.

Sémiramis, quelque temps après son retour, découvrit que son fils lui dressait des embûches, et qu'un de ses principaux officiers s'était offert à lui prêter son ministère. Elle se ressouvint alors de l'oracle de Jupiter-Ammon; et, avertie que la fin de sa course approchait, sans faire souffrir aucune peine à cet officier, qu'elle avait arrêté, elle abdiqua volontairement l'empire, remit le gouvernement entre les mains de son fils, et se déroba à la vue des hommes, dans l'espérance de jouir bientôt des honneurs divins, comme l'oracle le lui avait promis. En effet, on dit qu'elle fut honorée par les Assyriens comme une divinité sous la forme d'une colombe. Elle avait vécu soixante-deux ans, dont elle en avait régné quarante-deux.

On peut voir dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres ¹ deux savantes dis-

¹ Tom. 3, pag. 313, etc

sertations sur l'empire des Assyriens, et en particulier sur le règne et les actions de Sémiramis.

Ce que dit Justin¹ de Sémiramis, qu'après la mort de son mari, n'osant ni remettre l'empire à son fils qui était encore trop jeune, ni s'en charger elle-même ouvertement, elle gouverna sous le nom et sous l'habit de Ninyas; et qu'après avoir régné de la sorte pendant plus de quarante ans, devenue passionnée pour son propre fils, elle voulut le porter au crime et en fut tuée : tout cela, dis-je, est tellement destitué de toute vraisemblance, que je croirais perdre le temps si j'entreprenais de le réfuter. Il faut pourtant avouer que presque tous les auteurs qui ont parlé de Sémiramis ne nous donnent pas une idée fort avantageuse de la pureté de ses mœurs.

Je ne sais si le règne éclatant de cette princesse n'a pas en partie engagé Platon² à soutenir, dans ses livres de la République, que les femmes, aussi bien que les hommes, doivent être admises au maniement des affaires publiques, à la conduite des guerres, au gouvernement des états; et, par une conséquence nécessaire, qu'on doit les appliquer aux mêmes exercices dont on fait usage par rapport aux hommes pour leur former le corps et l'esprit; il n'excepte pas même de ces exercices ceux où la coutume était de combattre entièrement nu, prétendant que les femmes seraient suffisamment vêtues et couvertes de leur vertu³.

On est surpris avec raison de voir un philosophe, d'ailleurs si éclairé, renoncer si ouvertement aux maximes les plus communes et les plus naturelles de la modestie et de la pudeur, vertus qui font le principal ornement du sexe, et insister si fortement sur un principe auquel, pour le réfuter, il suffirait d'opposer la pratique constante de tous les siècles, et de presque tous les peuples de la terre.

Aristote⁴, plus habile en cela que Platon son maître, sans donner atteinte en aucune sorte au solide mérite et aux qualités essentielles du sexe, a marqué avec sagesse la différence des-

tinuation de l'homme et de la femme par la différence des qualités du corps et de l'esprit que l'auteur même de la nature a mise entre eux, en donnant à l'un une force de corps et une intrépidité d'âme qui le mettent en état de porter les plus dures fatigues et d'affronter les plus grands dangers, et donnant à l'autre au contraire une complexion faible et délicate, accompagnée d'une douceur naturelle et d'une modeste timidité, qui la rendent plus propre à une vie sédentaire, et qui la portent à se renfermer dans l'intérieur de la maison et dans les soins d'une industrieuse et prudente économie.

Xénophon⁵ pense comme Aristote; et, pour relever les travaux de la femme qui se renferme dans l'enceinte de la maison, il la compare agréablement à l'abeille-mère, appelée ordinairement le roi des abeilles, qui seul gouverne toute la ruche et en a l'intendance, qui distribue les emplois, qui anime les travaux, qui préside à la construction des petites cellules, qui veille à la nourriture et à la subsistance de sa nombreuse famille, qui règle la quantité de miel destinée à cet usage, et qui, régulièrement dans les temps marqués, envoie en colonie au dehors les nouveaux essaims pour décharger la ruche. Il remarque, comme Aristote, la différence de constitution et d'inclinations que l'auteur de la nature a mise avec dessein dans l'homme et dans la femme, pour leur marquer ainsi à l'un et à l'autre leur destination particulière et les fonctions qui leur sont propres.

Ce partage, loin d'avilir et de dégrader la femme, l'élève et l'honore véritablement, en lui confiant une espèce d'empire et de gouvernement domestique, qui ne s'exerce que par la douceur, la raison, l'équité et le bon esprit; et en lui donnant lieu souvent de cacher et de mettre en sûreté les plus rares et les plus estimables qualités sous le précieux voile de la modestie et de l'obéissance. Car, il faut l'avouer de bonne foi, il s'est rencontré dans tous les temps et dans toutes les conditions des femmes qui, par un mérite solide, se sont élevées au-dessus de leur sexe, comme il y a eu une infinité d'hommes qui ont déshonoré le leur par leurs défauts; mais ce sont des cas parti-

¹ Lib. 1, cap. 2.

² Lib. 5, de Rep. pag. 454-457.

³ *Ἐν τῷ ἀνδρὶ καὶ τῇ θύγατρὶ ἀποκρίσας.*

⁴ De curâ rei famil. lib. 1, cap. 3.

⁵ De administ. domesticâ, pag. 829.

culiers, qui ne font point la règle, et qui ne doivent point prévaloir contre une destination fondée dans la nature et prescrite par le Créateur même.

NINVAS. Ce prince ¹ ne ressembla en rien à ceux dont il avait reçu la vie, et sur le trône desquels il était assis. Uniquement occupé de ses plaisirs, il se tenait toujours renfermé dans le palais, et se montrait rarement aux peuples. Pour les contenir dans le devoir, il avait toujours à Ninive un certain nombre de troupes réglées, que les différentes provinces de son empire lui fournissaient pour un an seulement, après quoi un pareil nombre d'autres troupes leur succédait aux mêmes conditions; et il mettait à leur tête un chef, de la fidélité duquel il était bien assuré. Il en usait ainsi pour ne point laisser le temps aux officiers de gagner le cœur des soldats, et de tramer des conspirations contre lui.

Ses successeurs, pendant trente générations, suivirent son exemple, et enchérent encore sur sa négligence. Leur histoire est absolument inconnue, et il n'en reste point de traces.

Du temps d'Abraham ², l'Écriture parle d'Amraphel, roi de Sennar, pays où était située Babylone, qui suivit avec deux autres princes Chodorlahomor, roi des Élamites, dont il était peut-être tributaire, dans la guerre que ce dernier porta contre cinq rois du pays de Chanaan.

C'est sous le gouvernement ³ de ces rois faibles que Sésostri, roi d'Égypte, poussa si loin ses conquêtes dans l'Orient; mais comme elles furent de peu de durée, et peu soutenues par ses successeurs, elles laissèrent l'empire des Assyriens dans son premier état.

Platon ⁴, curieux observateur des antiquités, fait le royaume de Troie, du temps de Priam ⁵, une dépendance de l'empire des Assyriens; et Ctésias dit que Tentamus, le vingtième des rois qui succédèrent à Ninyas, envoya un corps considérable de troupes au secours des Troyens, sous la conduite de Memnon, fils de Tithonus, dans un temps où l'empire des

Assyriens avait déjà duré plus de mille ans, ce qui s'accorde parfaitement avec la date où j'en ai mis la fondation. Mais le silence d'Homère sur le nom d'un peuple si puissant, et qui devait être fort connu, fait révoquer ce fait en doute; et il faut avouer que tout ce qui regarde le temps de l'histoire ancienne des Assyriens souffre de grandes difficultés, dans lesquelles mon plan me dispense d'entrer.

PHUL. L'Écriture ⁶ nous apprend que Phul, roi des Assyriens, étant venu dans la terre d'Israël, Manahem, roi des dix tribus, lui donna mille talents d'argent, afin qu'il le secourût et qu'il affermit son règne.

On croit que Phul est le roi de Ninive qui fit pénitence avec tout son peuple à la prédication de Jonas.

On le croit aussi père de Sardanapale, dernier roi des Assyriens, appelé, selon la coutume des Orientaux, Sardan-Pul, c'est-à-dire Sardan, fils de Phul.

SARDANAPALE. Il surpassa tous ses prédécesseurs en luxe, en mollesse, en lâcheté. Il ne sortait point de son palais, et passait sa vie au milieu d'une troupe de femmes, habillé et fardé comme elles, et s'occupant comme elles à flirter. Il faisait consister son bonheur et sa gloire à posséder des trésors immenses, à être toujours dans les festins, et à prendre sans cesse les divertissements les plus honteux et les plus criminels. Il ordonna qu'on mit sur son tombeau deux vers qui signifiaient qu'il emportait avec lui tout ce qu'il avait mangé et tout ce qu'il s'était procuré de plaisirs, mais qu'il laissait tout le reste :

Hæc habeo quæ edi, quæque exsaturata libido
Housui : at illa jacent multa et præclara relicta ⁷.

épigramme, remarque Aristote, digne d'un pour-
ceau ⁸.

¹ An. M. 3234; av. J. C. 771.

² A. Reg. 15-19.

³ Diod. lib. 2, pag. 409-415. — Athen. lib. 12, pag. 529, 530. — Justin. lib. 1, cap. 3.

⁴ Καὶν ἔχοντες ἔργον, καὶ ἐρῶμεν, καὶ μετ' ἑαυτοῦ
τίμην ἔχουσιν· ἐὰν δὲ πολλὰ καὶ ὀρθὰ πάντα λαμβάνται.

⁵ « Quid aliud, inquit Aristoteles, in bovis non in regis
« sepulcro inscriberetur? Hæc habere se mortuum dixit,
« quæ ne vivus quidem diutius habebat, quàm frueretur »
(Cic. Tusc. Quest. lib. 5, n. 404.)

¹ Diod. lib. 2, cap. 106.

² An. M. 3092; av. J. C. 1912.

³ An. M. 2613; av. J. C. 1491.

⁴ De leg. lib. 3, pag. 685.

⁵ An. M. 2820; av. J. C. 1181.

Arbace, gouverneur des Mèdes, qui avait trouvé le moyen de pénétrer dans le palais, et qui avait vu de ses yeux Sardanapale au milieu de son infâme sérail, outré d'un tel spectacle, et ne pouvant souffrir que tant de gens de courage fussent soumis à un prince plus mou et plus efféminé que les femmes mêmes, forma contre lui une conspiration. Bétésis, gouverneur de Babylone, et beaucoup d'autres, entrèrent dans ses vues. Au premier bruit de cette révolte, le roi se cacha dans le fond de son palais. Obligé ensuite de se mettre en campagne avec quelques troupes qu'il avait rassemblées, il remporta d'abord trois victoires consécutives sur ses ennemis; puis il fut vaincu, et poursuivi jusqu'aux portes de Ninive, où il s'enferma, dans l'espérance que les révoltés ne pourraient jamais venir à bout de prendre une ville si bien fortifiée, et munie de vivres pour un temps considérable. En effet, le siège traîna fort en longueur. Un ancien oracle avait déclaré, du moins c'était le bruit commun, que Ninive ne pourrait jamais être prise, à moins que le fleuve ne devint ennemi de la ville. Ces dernières paroles, où Sardanapale voyait de l'impossibilité, le mettaient en repos; mais quand il vit que le Tigre, en se débordant avec violence, avait abattu vingt stades du mur, et ouvert un passage aux ennemis, il comprit le sens de l'oracle et se crut perdu. Il voulut au moins finir par une mort qui, selon lui, couvrirait la honte de sa vie molle et efféminée¹. Il avait fait préparer dans le palais un bûcher; il y mit le feu, et s'y brûla, lui, ses eunuques, ses femmes et tous ses trésors. Athénée fait monter ses trésors à mille myriades de talents d'or, et dix fois autant de talents d'argent; ce qui, sans compter tout le reste, monterait à des sommes incroyables². *Myriade* signifie dix mille; une seule myriade de talents d'argent vaut trente millions. On se perd ici en voulant évaluer la somme entière; ce qui me fait croire qu'il y a beaucoup d'exagération dans ce calcul d'Athénée, mais ce qui laisse pourtant entrevoir que ces trésors étaient immenses.

Plutarque³, dans le second des traités qu'il

a consacré à la jouange d'Alexandre-le-Grand, où il examine en quoi consiste la véritable grandeur des princes, après avoir montré qu'elle ne peut venir que de leur mérite personnel, le prouve par deux exemples bien différents, tirés de l'histoire des Assyriens que nous venons de rapporter. Sémiramis et Sardanapale, dit-il, possédaient le même royaume. C'étaient, pour l'un et pour l'autre, mêmes peuples, même étendue de pays, mêmes revenus, mêmes forces, même nombre de troupes; mais ce n'étaient pas même caractère ni mêmes vues. Sémiramis, s'élevant au-dessus de son sexe, bâtissait de superbes villes, équipait des flottes, armait des légions, subjuguait les peuples voisins, pénétrait dans l'Arabie et l'Éthiopie, portait ses armes victorieuses jusqu'aux extrémités de l'Asie, répandant partout la terreur et la consternation. Mais Sardanapale, comme s'il eût entièrement renoncé à son sexe, passait toute sa vie dans le fond de son palais, environné continuellement d'une troupe de femmes, dont il avait pris l'habit et encore plus les mœurs, maniant comme elles le fuseau et la quenouille, ne sachant et ne faisant autre chose que filer, manger, boire, et se livrer aux plaisirs les plus infâmes. Aussi, après sa mort, lui érigea-t-on une statue où il était représenté dans l'attitude d'un homme qui danse; et on y mit une inscription dans laquelle il apostrophe ainsi le passant : *Mange, bois, divertis-toi bien; tout le reste n'est rien*⁴; inscription bien conforme à celle que nous avons vu qu'il avait ordonné lui-même que l'on mit sur son tombeau.

Plutarque juge ici de Sémiramis comme le font presque tout les historiens profanes, de la gloire des conquérants. Mais, à juger sainement des choses, l'ambition effrénée de cette reine est-elle bien moins condamnable que la mollesse de Sardanapale? Lequel des deux défauts a fait le plus de mal au genre humain?

Il ne doit pas paraître étonnant de voir finir l'empire des Assyriens sous un tel prince : ce fut sans doute après avoir passé par beaucoup d'accroissements, d'affaiblissements et de révolutions qui sont ordinaires aux États, et même aux plus grands, pendant la suite de

¹ An. M. 3257; av. J. C. 747.

² Cette somme représenterait 1 000 milliards de francs.

E. B.

³ Pag. 335 et 336.

⁴ *ἕσθι, πότι, ἀμύθουρα · τ' ἄλλα δὲ οὐδέν.*

plusieurs siècles. Celui-ci avait duré plus de 1550 ans.

Des débris de ce vaste empire se formèrent trois grands royaumes : celui des Mèdes, qu'Arbace, le principal chef de la conjuration, rétablit dans leur liberté ; celui des Assyriens de Babylone, qui fut donné à Bélésis, qui en était gouverneur ; enfin, celui des Assyriens de Ninive, dont le premier roi se fit appeler *Ninus le jeune*.

Pour entendre l'histoire du second empire des Assyriens, qui est fort obscure, et dont les historiens n'ont pas beaucoup parlé, il est utile, et même absolument nécessaire, de comparer ce qu'en disent les auteurs profanes avec ce que l'Écriture sainte nous en apprend, afin que, réunissant cette double lumière, on puisse avoir une idée claire et précise des deux empires de Ninive et de Babylone, qui ont été pendant quelque temps séparés, puis réunis ensemble et confondus. Je commencerai par ce second empire des Assyriens, après quoi je reviendrai à celui des Mèdes.

CHAPITRE II.

SECOND EMPIRE DES ASSYRIENS, TANT DE NINIVE QUE DE BABYLONE.

Ce second empire dura 210 ans, en le conduisant jusqu'à l'année où Cyrus, devenu maître absolu de l'Orient par la mort de Cambyse, son père, et de Cyaxare, son beau-père, donna ce célèbre édit qui permettait aux Juifs de retourner dans leur patrie, après avoir été captifs à Babylone pendant 70 ans.

§ 1. — ROIS DE BABYLONE, BÉLÉSIS OU NABONASSAR, MÉRODACH-BALADAN.

BÉLÉSIS¹. C'est le même que Nabonassar, du règne duquel commence à Babylone une fameuse époque astronomique, appelée de son nom l'*ère de Nabonassar*. Il est nommé dans l'Écriture sainte² *Baladan*. Il ne régna que

douze ans. Il eut pour successeur son fils MÉRODACH-BALADAN. C'est celui qui envoya des ambassadeurs au roi Ézéchias³, pour le féliciter sur sa convalescence, comme nous le dirons bientôt. Depuis lui, il y eut encore à Babylone quelques rois, dont l'histoire est absolument inconnue : c'est pourquoi je passerai aux rois de Ninive.

§ II. — ROIS DE NINIVE, QUI LE FURENT AUSSI ENSUITE DE BABYLONE : THÉGLATPHALASAR, SALMANASSAR, SENNACHÉRIE, ASARADDON, SARGOUCHEM OU NABUCHODONOSOR I, SARACUS, NABOPOLASSAR, NABUCHODONOSOR II, EVILMÉRODACH, NÉRIGLISSOR, LAROGH-SOARCHOG, LABYXIT OU BALTASAR.

THÉGLATPHALASAR⁴. C'est le nom que l'Écriture sainte donne au roi que l'on croit avoir régné le premier à Ninive depuis la destruction de l'ancien empire des Assyriens. Il est appelé *Thilgame* par Élien⁵. On dit qu'il se fit appeler *Ninus le jeune*⁶, pour honorer son règne par le nom d'un prince si ancien et si illustre.

Achaz, roi de Juda, dont l'impiété n'avait pu être vaincue ni par les bienfaits de Dieu ni par ses châtements, se voyant attaqué en même temps par le roi de Syrie et par celui d'Israël, dépouilla le temple d'une partie de l'or et de l'argent qu'il y trouva, et l'envoya à Théglathphalasar, pour l'engager à venir à son secours, lui promettant outre cela de devenir son vassal et de lui payer tribut. Le roi d'Assyrie trouvant une occasion si favorable d'ajouter la Syrie et la Palestine à son empire, accepta sans balancer cette proposition. Il s'avança de ce côté-là avec une grande armée ; et, ayant battu Razin, il prit Damas, et mit fin au royaume que les Syriens y avaient établi, comme Dieu l'avait fait prédire par Isaïe et par Aмос. De là il marcha contre l'habécée, et se saisit de tout ce qui appartenait au royaume d'Israël au delà du Jourdain⁷, comme aussi de toute la Galilée. Mais il fit acheter bien cher sa protection

¹ Can. Ptol.

² An. M. 3257 ; av. J. C. 717.

³ Lb. 12. hist. anim. cap. 24.

⁴ Castor apud Euseb. Chron. pag. 49. — 4. Reg. 16, 7, etc.

⁵ Is. 8, 4. — Aмос. 1-5.

¹ An. M. 3257 ; av. J. C. 717.

² 4. Reg. 20, 12-13.

à Achaz, exigeant encore de lui des sommes d'argent si considérables, qu'il fut obligé, pour les fournir, de ramasser tout l'or et l'argent qui se put trouver dans la maison du Seigneur et dans ses propres trésors. Ainsi cette alliance ne servit qu'à épuiser le royaume, et à lui donner pour voisins les puissants rois de Ninive, dont Dieu se servit dans la suite comme d'autant d'instruments pour châtier son peuple.

SALMANASAR ¹. **Sabacus** l'Éthiopien, que l'Écriture appelle *Sua*, s'étant rendu maître de l'Égypte, Osée, roi de Samarie, fit alliance avec lui, espérant de s'affranchir par son secours du joug des Assyriens. Dans cette vue, il se tira de la dépendance de Salmanasar, et ne voulut plus lui payer le tribut, ni lui faire les présents accoutumés.

Pour l'en punir, Salmanasar marcha avec une puissante armée contre lui; et, ayant subjugué tout le plat pays, il l'enferma dans Samarie, où il le tint assiégé pendant trois ans, au bout desquels, s'étant rendu maître de la ville, il chargea de chaînes Osée et le mit en prison pour le reste de ses jours, emmena le peuple en captivité, et l'établit dans Hala et dans Habor, villes des Mèdes; et il détruisit ainsi le royaume d'Israël ou des dix tribus, comme Dieu les en avait si souvent menacés par ses prophètes. Ce royaume, depuis sa séparation de celui de Juda, avait subsisté pendant 254 années.

Ce fut alors que Tobie ², avec Anne sa femme, et Tobie son fils, fut emmené captif, en Assyrie, où il devint l'un des principaux officiers du roi Salmanasar.

Salmanasar mourut après quatorze ans de règne, et eut pour successeur son fils

SENNACHÉRIB ³. Il est aussi appelé **Sargon** dans l'Écriture. Dès qu'il fut établi sur le trône, il renouvela la demande que son père avait faite à Ézéchias touchant le tribut. Sur son refus, il lui déclara la guerre, et entra dans la Judée avec une puissante armée. Ézéchias, touché de voir son royaume au pillage, lui envoya des ambassadeurs pour demander la

paix aux conditions qu'il voudrait lui prescrire. Sennachérîb, paraissant se radoucir, traita avec lui, et exigea une très-grosse somme d'or et d'argent. Le saint roi, pour la lui payer, épuisa ses trésors et ceux du temple. L'Assyrien, ne comptant pour rien la sainteté des serments et des traités, continua la guerre, et poussa ses conquêtes plus vivement que jamais. Tout succomba sous ses efforts, et, de toutes les places de Juda, il ne restait plus que Jérusalem, qui se trouvait réduite à la dernière extrémité. Dans ce moment il apprit que Tharaca, roi d'Éthiopie, qui avait joint ses troupes à celles du roi d'Égypte, s'avancait au secours de la ville assiégée. C'était contre la défense formelle de Dieu, et malgré les remontrances d'Isaïe et d'Ézéchias que les principaux de Jérusalem avaient médié ce secours étranger. Il partit sur-le-champ pour aller à la rencontre des ennemis, après avoir écrit à Ézéchias une lettre pleine de blasphèmes contre le Dieu d'Israël, dont il se vantait avec insolence qu'il deviendrait le vainqueur comme il l'avait été de tous les dieux des autres nations. Il défît les Égyptiens, et les poursuivit jusque dans l'Égypte, qu'il ravagea, et où il fit un grand butin.

Il y a beaucoup d'apparence que ce fut pendant cet intervalle de l'absence de Sennachérîb ⁴, qui fut assez longue, ou du moins peu de temps auparavant qu'Ézéchias, étant tombé malade, fut guéri d'une manière miraculeuse, et que, pour marque de l'accomplissement de la promesse que Dieu lui avait faite de le guérir si parfaitement, qu'avant trois jours il serait en état d'aller au temple, l'ombre du soleil retourna en arrière de dix degrés sur un cadran qui était dans le palais. Le roi de Babylone, appelé *Mérodach-Baladan*, ayant appris la guérison miraculeuse d'Ézéchias, lui envoya des ambassadeurs avec des lettres et des présents pour l'en féliciter, et pour s'informer du prodige qui était arrivé sur la terre à cette occasion, lorsque le soleil avait rétrogradé de dix lignes. Ézéchias fut extrêmement sensible à l'honneur que lui faisait ce prince étranger, et il s'empressa de montrer à ses ambassadeurs tout ce qu'il avait de plus rare et de plus pré-

¹ An. M. 3276; av. J. C. 728. — 4. Reg. 17.

² Tob. cap. 1.

³ An. M. 3287; av. J. C. 717. — Is. 20, 1. — 4. Reg. cap. 19, 10.

⁴ 4. Reg. cap. 20. — 2 Paral. cap. 32, v. 24-31.

cieux dans ses trésors, et de leur faire remarquer la magnificence de son palais. A en juger humblement, cette démarche n'avait rien que de permis et de louable; mais les yeux du souverain juge, bien plus perçants et plus délicats que les nôtres, y aperçurent une vanité secrète et un orgueil caché dont sa justice fut blessée. Il lui envoya dire sur-le-champ, par son prophète Isate, que les richesses et les trésors qu'il venoit de montrer avec tant de faste à ces ambassadeurs seraient un jour transportés à Babylone, et que ses enfants y seraient conduits pour servir dans le palais du roi. C'est à quoi il n'y avait pour lors nulle apparence; car Babylone, dans le temps dont nous parlons, était amie et alliée de Jérusalem, puisqu'elle lui envoyait des ambassadeurs; et il semble qu'elle n'avait rien à craindre que du côté de Ninive, dont la puissance était alors formidable, et entièrement déclarée contre elle. Mais le sort de ces deux villes devoit changer, et la parole de Dieu fut accomplie à la lettre.

Pour revenir à Sennachérib ¹, après qu'il eut ravagé l'Égypte et fait un grand nombre de captifs, il retourna avec son armée victorieuse devant Jérusalem, et en forma de nouveau le siège. La perte de la ville paraissait inévitable. Elle était sans ressource et sans espérance du côté des hommes; mais elle avait dans le ciel un puissant protecteur, dont l'oreille jalouse avait entendu les blasphèmes impies que le roi de Ninive avait prononcés contre son saint nom. En une seule nuit l'épée de l'ange exterminateur fit périr cent quatre-vingt-cinq mille hommes de son armée. Après un si terrible échec, ce prétendu roi des rois, car il s'appelait ainsi, ce triomphateur des nations, ce vainqueur des dieux mêmes, fut obligé de regagner son pays avec les malheureux débris de son armée, couvert de honte et de confusion. Il ne survécut de quelques mois à sa défaite que pour faire une espèce d'amende honorable au Dieu suprême dont il avait osé insulter la majesté, et qui, maintenant, lui ayant mis, pour me servir des termes de l'Écriture, un cercle au nez et un mors à la bouche comme à une bête féroce, le faisait retourner dans ce triste et humiliant état à tra-

vers ces mêmes peuples qui, peu de temps auparavant, l'avaient vu si fier et si menaçant.

Quand il fut de retour à Ninive, outré de sa disgrâce, il traita ses sujets d'une manière tout à fait cruelle et tyrannique. Il exerça surtout sa fureur contre les Juifs et les Israélites ², dont il faisait tous les jours massacrer un grand nombre, et laissait leurs corps exposés dans les rues, défendant même qu'on leur donnât la sépulture ³. Tobie, pour se dérober à sa cruauté, fut obligé de se tenir caché pendant quelque temps: tous ses biens furent confisqués. L'humeur féroce du roi le rendit si insupportable à sa propre famille, que ses deux fils aînés conspirèrent contre lui, et le tuèrent dans le temple et sous les yeux de son dieu Nesroch, devant qui il était prosterné. Ces deux princes, ayant été contraints de s'enfuir en Arménie après ce parricide, laissèrent le royaume à Asarhaddon, leur cadet.

ASARHADDON ⁴. Nous avons déjà remarqué que, depuis Mérodach-Baladan il y avait eu encore à Babylone quelques rois, dont l'histoire ne nous a conservé que les noms. La race royale ayant manqué, il y eut pendant huit ans un interrègne plein de trouble et de confusion. Asarhaddon profita de cette conjoncture pour s'emparer de Babylone; et, l'ayant ajoutée à son premier empire, il régna treize ans sur l'un et sur l'autre.

Après avoir réuni à l'empire assyrien la Syrie et la Palestine, qui en avaient été détachées sous le règne précédent, il entra dans le pays d'Israël, où il fit captifs tous ceux qui y étaient restés, et les transporta en Assyrie, à la réserve d'un petit nombre qui échappèrent à sa recherche. Cependant, pour empêcher que le pays ne demeurât désert, il y fit venir des colonies de peuples idolâtres, tirées des pays au delà de l'Euphrate, pour habiter dans les villes de Samarie. Alors fut accomplie la prédiction d'Isate ⁵, que dans soixante et cinq ans Ephraïm périrait, et cesserait d'être au rang des peuples. En effet, c'est précisément le temps qui s'était écoulé depuis cette prophétie, et le peuple d'Israël cessa pour lors d'être

¹ Tob. 1, 18-24.

² 4. Reg. 19-37.

³ An. M. 3294; ar. J. C. 710. — Canon. Ptol.

⁴ Is. 37.

⁵ 4. Reg. cap. 19, v. 35-37.

un peuple visible et subsistant, ce qui en resta paraissant confondu avec des nations étrangères.

Ce prince, s'étant rendu maître du pays d'Israël¹, envoya quelques-uns de ses généraux avec une partie de son armée dans la Judée pour la réduire aussi sous son obéissance. Ils défirent Manassé; et, l'ayant pris lui-même, ils le menèrent à Asarhaddon, qui le mit aux fers, et l'emmena avec lui à Babylone; mais dans la suite, ayant fléchi la colère de Dieu par un sincère et vif repentir, il obtint sa liberté, et retourna à Jérusalem.

Cependant les peuples qu'on avait fait venir en Samarie², à la place des anciens habitants, s'y trouvaient fort tourmentés des lions. Le roi de Babylone, ayant appris que cela venait de ce qu'ils n'adoraient pas le dieu du pays, ordonna qu'on leur envoyât un prêtre israélite d'entre ceux qui avaient été transférés, afin qu'il leur enseignât le culte du Dieu d'Israël; mais ces idolâtres se contentèrent de l'associer avec leurs anciennes divinités, et de le servir conjointement avec elles. Ce culte corrompu continua dans la suite; et c'est là la première source de l'aversion des Juifs contre les Samaritains.

Asarhaddon, après avoir régné fort heureusement trente-neuf ans sur les Assyriens, et treize sur les Babyloniens, eut pour successeur son fils

SARACUS³. Il est appelé dans l'Écriture *Nabuchodonosor*, nom commun aux rois de Babylone. Pour distinguer celui-ci, on l'appelle *Nabuchodonosor I*.

Tobie⁴ était encore vivant alors, et demeurerait à Ninive parmi les captifs. Sentant approcher sa fin, il prédit à ses enfants que cette ville serait bientôt détruite, à quoi pour lors il n'y avait nulle apparence. Il les avertit d'en prévenir la ruine, et de sortir de Ninive après qu'ils l'auraient enseveli lui et sa femme.

*La ruine de Ninive est proche*⁵.... leur dit

ce saint vieillard. *Ne demeurez point ici... car je vois que l'iniquité de cette ville la fera périr.* Ces dernières paroles sont bien remarquables. *iniquitas ejus finem dabit ei.* Les hommes attribueront la ruine de Ninive à toute autre raison. Le Saint-Esprit nous apprend que son injustice en fut la véritable cause; et il en sera ainsi de tous les autres états qui imiteront ses crimes.

Nabuchodonosor⁶, la douzième année de son règne, défait en bataille rangée, dans la plaine de Ragau, le roi des Mèdes, prit Ecbatane, capitale de son royaume, et retourna victorieux à Ninive. Quand nous serons venus à l'histoire des Mèdes, nous rapporterons ceci dans un plus grand détail.

C'est immédiatement après cette expédition qu'arrive le siège de Bétulie par Holopherne, l'un des chefs de Nabuchodonosor, et la fameuse histoire de Judith.

SARACUS⁷, appelé autrement *Chynaladanus*. Il avait succédé à Saosduchin. S'étant rendu méprisable à ses sujets par sa mollesse et le peu de soin qu'il prenait de son empire, Nabopolassar, général de ses armées, qui était de Babylone, s'empara de cette partie de l'empire assyrien, sur laquelle il régna vingt-un ans.

NABOPOLASSAR⁸. Ce prince, pour soutenir sa révolte avec plus de succès, avait fait alliance avec Cyaxare, roi des Mèdes. Ayant réuni ensemble toutes leurs forces, ils assiégèrent Ninive, la prirent, tuèrent Saracus, et ruinèrent de fond en comble cette grande ville. Il sera parlé plus au long de ce grand événement dans l'histoire des Mèdes. Depuis ce temps-là Babylone fut la seule capitale de l'empire assyrien.

Les Babyloniens et les Mèdes ayant détruit Ninive, devinrent si redoutables, qu'ils s'attirèrent la jalousie de tous leurs voisins. Néchao, roi d'Égypte, en fut tellement alarmé, qu'il s'avança vers l'Euphrate, à la tête d'une puissante armée, pour arrêter leurs progrès, et il y fit des conquêtes considérables. Voyez dans

¹ 2. Paral. 33, 11-13.

² 4. Reg. 17, 25-41.

³ An. M. 3335; av. J. C. 660.

⁴ Tob. 14, 5-13.

⁵ La Vulgate, que j'ai suivie ici, fait prédire la ruine de Ninive à Tobie; mais le texte grec marque qu'il répéta simplement à ses enfants la prédiction de Jonas. Ninive, par sa penitence, évita pour lors l'effet de cette prédiction; mais,

étant retombée dans ses crimes, elle en fut enfin punie par une ruine entière, comme le prophète Nahum l'avait de nouveau prédit longtemps après Jonas.

⁶ Judith, 1, 5 et 6.

⁷ An. M. 3556; av. J. C. 648. — Alex. Polyhist.

⁸ An. M. 3578; av. J. C. 620.

l'Histoire des Egyptiens ce qui est dit de cette expédition et des suites qu'elle eut.

Nabopolassar, voyant que, depuis la prise de Charcarnis par Néchao, toute la Syrie et la Palestine s'étaient détachées de son obéissance¹, son âge d'ailleurs et ses infirmités ne lui permettant pas d'aller en personne réduire ces rebelles, s'associa à l'empire son fils Nabuchodonosor, et l'envoya à la tête d'une armée pour remettre ce pays sous son obéissance.

C'est de ce temps que les Juifs comptent les années de Nabuchodonosor², savoir de la fin de la troisième année de Joakim, roi de Juda, ou plutôt du commencement de la quatrième. Mais les Babyloniens ne comptaient le règne de ce prince que de la mort de son père, qui arriva deux ans après.

NABUCHODONOSOR II³. Il battit l'armée de Néchao vers l'Enphrate, et reprit Charcarnis. De là il marcha du côté de la Syrie et de la Palestine, et remit ces provinces sous sa domination.

Il entra aussi dans la Judée, mit le siège devant Jérusalem, et s'en rendit maître⁴. Il avait fait mettre Joakim aux fers pour le transporter à Babylone; mais, touché de son repentir, il le rétablit sur le trône. Un grand nombre de Juifs, et entre autres les enfants de la race royale, furent menés captifs à Babylone, et l'on y transporta tous les trésors du palais, et une partie des vases du temple. Ainsi fut accomplie la menace que Dieu avait faite au roi Ézéchias par son prophète Isaïe. C'est de cette fameuse époque, qui était la quatrième année de Joakim, roi de Juda, qu'il faut commencer la captivité des Juifs à Babylone, prédite tant de fois par Jérémie. Daniel, âgé pour lors de dix-huit ans⁵, fut enlevé avec les autres, et Ézéchiël quelque temps après.

Vers la fin de la cinquième année de Joakim mourut Nabopolassar⁶, roi de Babylone, après un règne de vingt-un ans. Nabuchodonosor son fils ne l'eut pas plutôt appris, qu'il partit

en diligence pour Babylone, ayant pris le plus court chemin par le désert, accompagné de peu de gens, et ayant laissé à ses généraux le gros de son armée pour la ramener à Babylone avec les captifs et le butin. Dès qu'il fut arrivé, il reçut le gouvernement des mains de ceux qui le lui avaient conservé avec soin, et succéda ainsi à tous les états de son père, qui comprenaient la Chaldée, l'Assyrie, l'Arabie, la Syrie et la Palestine, et sur lesquels, selon Ptolémée, il régna quarante-trois ans.

La quatrième année de son règne⁷, il eut un songe dont il fut fort effrayé, mais qu'il oublia entièrement. Il consulta les sages et les devins de son royaume pour savoir d'eux ce qu'il avait vu en songe. Tous lui répondirent qu'il était impossible de le deviner, et que tout ce qu'on pouvait faire était de lui expliquer son songe après qu'il l'aurait fait connaître. Comme les princes ne sont point accoutumés à trouver d'opposition à leurs volontés, et qu'ils veulent être obéis, Nabuchodonosor, s'imaginant qu'ils agissaient de mauvaise foi, entra en fureur, et les condamna tous à mort. Daniel, avec ses trois compagnons, était compris dans cet arrêt comme étant du nombre des sages. Après avoir invoqué son Dieu, il alla trouver le roi, et lui raconta ce qu'il avait vu en songe. C'était, lui dit-il, une statue d'une hauteur énorme et d'un regard effrayant, dont la tête était d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer, et les pieds en partie de fer et en partie d'argile. Pendant que vous étiez attentif à cette vision, une pierre s'est détachée d'elle-même d'une montagne, et, frappant la statue par les pieds, elle l'a brisée et réduite en poudre; et la pierre est devenue une grande montagne, qui a rempli toute la terre. Au récit de ce songe Daniel en ajouta l'explication, marquant les trois grands empires qui devaient succéder à celui des Assyriens; savoir, l'empire des Perses, l'empire d'Alexandre-le-Grand et des Grecs, l'empire Romain, ou selon d'autres, celui des successeurs d'Alexandre. Après ces royaumes, continua Daniel, le Dieu du ciel en suscitera un qui ne sera jamais détruit, qui ne passera point à un autre peuple, qui renversera et anéantira tous

¹ Beros. apud Joseph. — Antiq. lib. 10, cap. 11; et contrà Ap. lib. 1.

² An. M. 3308; av. J. C. 606.

³ Jerem. 46, 2. — 4. Reg. 24, 7.

⁴ Dan. 1, 1-7. — 2. Paral. 36, 8 et 7.

⁵ Quelques-uns croient qu'il n'avait alors que huit ans; d'autres, qu'il en avait douze.

⁶ Canon. Ptol. Beros. apud Joseph. — Antiq. lib. 10, cap. 11; et contra Ap. lib. 10.

⁷ An. M. 3404; av. J. C. 600. — Dan. cap. 2.

ces royaumes, et qui subsistera pendant toute l'éternité : par où il désignait clairement le royaume de Jésus-Christ. Le roi, tout hors de lui-même, et ravi d'admiration, après avoir reconnu et déclaré hautement que le Dieu des Israélites était véritablement le Dieu des dieux, éleva Daniel aux premières charges de l'état, le fit chef de ceux qui avaient la surintendance sur les mages, l'établit gouverneur de toute la province de Babylone, et l'un des principaux seigneurs du conseil qui suivait toujours la cour. Ses compagnons eurent aussi part à son élévation.

Joachim s'étant révolté contre le roi de Babylone¹, les généraux du dernier marchèrent contre lui avec les troupes qu'ils avaient dans le pays, et exercèrent toutes sortes d'hostilités sur ses terres. *Il s'endormit avec ses pères*² : c'est tout ce que l'Écriture nous marque de sa mort. Jérémie avait prédit qu'il ne serait point regretté ni pleuré; que sa sépulture serait comme d'un âne mort, et qu'on le jetterait tout pourri hors des portes de Jérusalem. Cela fut sans doute exécuté sans qu'on sache de quelle manière.

Jéchonias³ succéda à l'implété de son père aussi bien qu'à son royaume. Les lieutenants de Nabuchodonosor ayant formé le blocus de Jérusalem, il vint lui-même, trois mois après, en personne, à la tête de son armée, et se rendit maître de la ville. Il enleva tous les trésors du temple et du palais du roi, et tout ce qui restait des vases d'or que Salomon avait faits pour l'usage du temple, et les fit transporter à Babylone, où il emmena aussi un grand nombre de captifs, parmi lesquels étaient le roi Jéchonias, sa mère, ses femmes, tous les officiers et tous les grands de son royaume. Il mit à sa place sur le trône, Mathanias, son oncle, appelé autrement *Sédécias*.

Il ne fut pas plus religieux ni plus heureux que ses pères⁴. Ayant fait alliance avec Pharaon-Ephraïm, roi d'Égypte, il rompit le serment de fidélité qu'il avait prêté au roi de Babylone. Celui-ci l'en punit bientôt, et l'assiégea dans sa capitale. L'arrivée du roi d'Égypte, à

la tête d'une armée, donna un rayon d'espérance aux assiégés; mais leur joie fut bien courte : les Égyptiens furent battus, et le vainqueur revint devant Jérusalem, et y remit le siège, qui dura près d'un an. Enfin la ville fut emportée d'assaut⁵, et il s'y fit un carnage effroyable. Nabuchodonosor fit tuer les deux fils de Sédécias devant les yeux de leur père, avec tous les nobles et les grands de Juda; il lui fit crever les yeux à lui-même, le chargea de chaînes, et l'emmena à Babylone, où il demeura en prison jusqu'à sa mort. La ville et le temple furent pillés et brûlés, et toutes les fortifications démolies.

Nabuchodonosor⁶, étant revenu à Babylone après avoir fini heureusement la guerre de Judée, fit faire une statue d'or haute de soixante coudées⁷, assembla tous les grands de son état pour en faire la dédicace, et il ordonna à tous ses sujets de l'adorer, menaçant ceux qui y manqueraient de les faire jeter au milieu des flammes d'une fournaise ardente. Ce fut dans cette occasion que les trois jeunes Hébreux, Ananias, Misael et Azarias, qui refusèrent avec un courage invincible d'obéir à l'ordre impie du roi, furent conservés d'une manière miraculeuse au milieu des flammes. Le roi, témoin par lui-même d'un miracle si étonnant, fit un édit, par lequel il défendit à qui que ce fût, sous peine de la vie, de blasphémer le nom du Dieu d'Ananias, de Misael, et d'Azarias, et il éleva ces trois jeunes hommes aux plus hautes dignités.

Nabuchodonosor, la vingt-unième année de son règne, et la quatrième depuis la destruction de Jérusalem, revint dans la Syrie, et mit le siège devant Tyr, dans le temps qu'Ithobal en était roi. C'était une ville forte et opulente⁸, qui n'avait jamais été assujettie à aucune puissance étrangère, et qui était alors en grande réputation pour son commerce, par le moyen duquel plusieurs de ses citoyens étaient devenus autant de princes en richesses et en magnificence. Elle avait été bâtie par les Sidoniens,

¹ An. M. 3415; av. J. C. 589.

² Den. cap. 35.

³ 90 pieds. — M. Letronne observe avec raison que, selon toute probabilité, cette statue était dorée et non pas d'or. E. B.

⁴ Eséch. cap. 26 et 27. — Isai, 23, 8.

¹ 1. Reg. 24, 1-2.

² Jerem. 22, 18-19.

³ 1. Reg. 21, 6-18.

⁴ 1. Reg. cap. 24, 17-20, et cap. 25, 1-10.

deux cent quarante ans avant la construction d'1 temple de Jérusalem¹; car Sidon ayant été prise par les Philistins d'Ascalon, plusieurs de ses habitants, s'étant sauvés dans leurs vaisseaux, bâtirent la ville de Tyr. C'est pour cela qu'elle est appelée dans Isate², *la fille de Sidon*; mais elle surpassa bientôt sa mère en grandeur, en richesses et en puissance. Aussi se trouvait-elle en état, dans le temps dont nous parlons, de résister pendant treize années de suite à un monarque sous le joug duquel tout le reste de l'Orient avait plié.

Ce ne fut qu'après un si long intervalle que Nabuchodonosor³ se rendit maître de Tyr. Ses troupes y souffrirent des fatigues incroyables; de sorte que, selon l'expression du prophète⁴, *toute tête en était devenue chauve, et toute épaule pelée*. Avant que Tyr fût réduite à la dernière extrémité, les habitants s'étaient retirés avec la plupart de leurs effets dans une île voisine, à un demi-mille du rivage, où ils bâtirent une nouvelle ville, dont le nom et la gloire effacèrent le souvenir de la première, qui, depuis ce désastre, n'a plus été qu'un simple village, connu sous le nom de l'*ancienne Tyr*.

Nabuchodonosor et son armée ayant essuyé d'horribles fatigues dans un si long et si pénible siège⁵, et n'ayant rien trouvé dans la place qui pût les récompenser du service qu'ils venaient de rendre à Dieu (c'est l'expression du prophète) en exécutant sa vengeance contre cette ville, Dieu, pour les en dédommager, leur promit, par la bouche d'Ézéchiél, les dépouilles de l'Égypte. En effet, ils en firent aussitôt après la conquête, comme nous l'avons rapporté plus au long en traitant de l'histoire des Égyptiens.

Après que Nabuchodonosor eut terminé heureusement toutes ses guerres, se trouvant dans une pleine tranquillité, il s'appliqua à mettre la dernière main à la construction, ou plutôt aux embellissements de Babylone. On peut voir dans Josèphe⁶ le dénombrement des ou-

vrages magnifiques dont plusieurs écrivains lui attribuent l'honneur. J'en ai rapporté une grande partie dans la description que j'ai faite d'abord de cette superbe ville.

Rien, ce semble, ne manquait à la gloire et à la félicité de ce prince. Un songe effrayant vint en troubler la douceur, et lui causa de grandes inquiétudes. Il vit un arbre qui s'élevait jusqu'au ciel, et dont les branches chargées de fruits s'étendaient jusqu'aux extrémités de la terre. Toutes les bêtes habitaient dessous; les oiseaux du ciel se reposaient sur ses branches; et tout ce qui était animé y trouvait de quoi se nourrir. Alors celui qui veille et qui est saint (*vigil et sanctus*) descendit du ciel, et cria: « Abattez l'arbre par le pied, coupez-en les branches, et dispersez-en les fruits; mais laissez la souche en terre avec ses racines. Qu'il soit lié avec des chaînes de fer parmi l'herbe des champs; qu'il soit monillé de la rosée du ciel, et qu'il paise l'herbe de la terre avec les bêtes sauvages: qu'on lui ôte son cœur d'homme, et qu'on lui donne un cœur de bête pendant sept années. Ainsi l'ordonne celui qui veille, afin que les hommes vivants connaissent que c'est le Très-Haut qui est le maître des royaumes, qui les donne à qui il lui plaît, et qui choisit, quand il le veut, le dernier d'entre les hommes pour le mettre sur le trône. »

Le roi, justement effrayé par un si terrible songe, consulta tous ses mages; mais ce fut bien inutilement. Il fallut avoir recours à Daniel, qui lui en fit l'application à lui-même, en lui marquant nettement qu'il serait banni de la compagnie des hommes pendant sept années, et que, réduit à la demeure et à la condition des bêtes, il paîtrait l'herbe comme un bœuf; que son royaume pourtant lui serait conservé, et qu'il le recouvrerait après qu'il aurait reconnu que toute puissance vient du ciel. Enfin il l'exhorta à racheter ses péchés par les aumônes, et ses iniquités par les œuvres de miséricorde envers les pauvres.

Toutes ces choses arrivèrent à Nabuchodonosor comme le prophète les lui avait prédites. Un an s'étant passé, comme il se promenait dans son palais, il dit, en considérant la

¹ Just. lib. 18, cap. 3.

² Is. 23, 12.

³ Joseph. Antiq. lib. 10, cap. 11; et contr. App. lib. 1.

⁴ Ezech. 29, 18-20.

⁵ Ibid. 18-19.

⁶ Antiq. lib. 10, cap. 11.

⁶ Dan cap. 1.

beauté et la magnificence de ses bâtiments : « N'est-ce pas ici cette grande Babylone que « j'ai bâtie dans la grandeur de ma puissance « et dans l'éclat de ma gloire, pour en faire le « siège de mon royaume ? » Un mouvement secret de complaisance et de vanité, à la vue de pareils ouvrages qu'un prince aurait construits, nous paraît-il fort criminel ? A peine avait-il achevé ces mots, qu'une voix se fit entendre du ciel, qui lui prononça son arrêt. A l'heure même il perdit le sens : on le chassa de la compagnie des hommes, et il vécut comme une bête, exposé aux injures de l'air et ne vivant que d'herbe : le poil de son corps devint semblable aux plumes d'un aigle, et ses ongles s'allongèrent comme les griffes des oiseaux.

Après que le temps marqué fut accompli, l'esprit et le sens lui revinrent. « Il leva les « yeux au ciel, dit l'Écriture, bénit le Très-« Haut, et rendit gloire à celui qui vit éternellement, reconnaissant que son empire est « éternel, que tous les habitants de la terre « sont devant lui comme un néant, et qu'il « fait tout ce qu'il lui plaît au ciel et sur la « terre, sans que personne résiste à sa main « toute-puissante, ni puisse lui dire : Pour-« quoi avez-vous agi ainsi ? » Alors il recouvra sa première forme. Les grands de sa cour allèrent le chercher : il remonta sur le trône, et devint plus grand et plus puissant que jamais. Pénétré de la plus vive reconnaissance, il fit un édit solennel pour publier dans toute l'étendue de sa domination les merveilles étonnantes que Dieu venait de faire en sa personne.

Ce prince mourut un an après, ayant régné depuis la mort de son père, quarante-trois ans. C'est un des plus grands rois qui ait jamais régné en Orient. Son fils lui succéda.

ÉVILMÉRODACE¹. Dès qu'il fut établi sur le trône, il fit sortir Jéchonias, roi de Juda, de la prison où il avait été détenu près de trente-sept ans.

On place sous son règne², qui ne dura que deux ans, la découverte que fit Daniel de la fraude des prêtres de Bel ; l'innocent artifice par lequel ce prophète fit périr un dragon qui était honoré comme un dieu ; la délivrance mi-

raculeuse par laquelle ce même prophète avait été tiré de la fosse aux lions, où le prophète Habacuc lui avait porté de la nourriture.

Évilmérôdac³ s'était rendu si odieux par ses débauches et ses autres dérèglements, que ses propres parents conspirèrent contre lui et le mirent à mort.

NÉRIGLISSON⁴, mari de sa sœur, qui avait été à la tête des conjurés, régna en sa place.

Comme, dès son avènement à la couronne, il faisait de grands préparatifs de guerre contre les Mèdes, Cyaxare appela de Perse Cyrus à son secours⁵. Cette histoire sera bientôt déduite plus au long ; et l'on verra que le roi de Babylone⁶ fut tué dans une bataille, la quatrième année de son règne.

LABOROSARCHON, son fils, lui succéda. C'était un très-mauvais prince. Né avec les inclinations les plus vicieuses, il s'y abandonna sans retenue lorsqu'il fut sur le trône, comme s'il n'eût été revêtu de l'autorité souveraine que pour avoir le privilège de commettre impunément les actions les plus infâmes et les plus barbares. Il ne régna que neuf mois. Ses sujets conspirèrent contre lui, et le mirent à mort. Il eut pour successeur

LABYXIT⁷, ou NABONID. Il a encore d'autres noms : l'Écriture lui donne celui de *Baltasar*.

On conjecture avec beaucoup de fondement, qu'il était fils d'Évilmérôdac, par Nitocris, femme de ce prince, et par conséquent petit-fils de Nabuchodonosor, à qui, selon la prophétie de Jérémie⁸, les peuples de l'Orient devaient être assujettis, et après lui à son fils et à son petit-fils : *et servient ei omnes gentes, et filio ejus, et filio filii ejus, donec veniat tempus terræ ejus et ipsius*.

Nitocris⁹ est cette reine qui fit de si grands ouvrages à Babylone. Elle avait placé son tombeau au-dessus d'une des portes les plus remarquables de la ville, avec une inscription qui avertissait ses successeurs de ne point toucher, sans une extrême et indispensable nécessité,

¹ Beros. Megasthen.

² An. M. 3444 ; av. J. C. 500

³ Cyrop. lib. 1.

⁴ An. M. 3448. — *Ibid.*

⁵ An. M. 3449.

⁶ Jerem. 27, 7.

⁷ Herod. lib. 1, cap. 185, etc.

¹ An. M. 3442 ; av. J. C. 502. — 4. Reg. 25, 27-30.

² Dan. cap. 10.

aux richesses qui y étaient renfermées. Le tombeau demeura fermé jusqu'au règne de Darius, qui, l'ayant fait ouvrir, au lieu des trésors immenses qu'il se flattait d'en tirer, n'y trouva que cette inscription : SI TU N'ÉTAIS INSATIA-BLE D'ARGENT ET DÉVORÉ PAR UNE BASSE AVARICE, TU N'AURAIS PAR OUVERT LES TOMBEAUX DES MORTS.

La première année du règne de Baltasar, Daniel ¹ eut la vision des quatre bêtes qui figuraient les quatre grandes monarchies et celle du royaume du Messie, qui devait leur succéder. La troisième année de ce prince ², il eut la vision du bétier et du bouc, qui figuraient la destruction de l'empire des Perses par Alexandre-le-Grand, et la persécution qu'Antiochus Épiphanes, roi de Syrie, devait susciter aux Juifs. Je ferai dans la suite quelques réflexions sur ces prophéties, et je les rapporterai avec plus d'étendue.

Pendant que les ennemis assiégeaient Babylone ³, Baltasar fit un grand festin à toute sa cour, la nuit d'une fête qui se célébrait tous les ans avec de grandes réjouissances. La joie de ce repas fut bien troublée par une vision, et encore plus par l'explication que Daniel en donna au roi. La sentence écrite sur la muraille portait que son royaume lui était ôté, et donné aux Mèdes et aux Perses. Cette nuit-là même, la ville fut prise, et Baltasar tué.

Ainsi finit l'empire babylonien ⁴, après avoir duré deux cent dix ans, depuis la destruction du grand empire des Assyriens.

On trouvera, dans l'histoire de Cyrus, le détail et les circonstances du siège et de la prise de Babylone.

CHAPITRE III.

HISTOIRE DU ROYAUME DES MÉDES. ARBACE. DÉJOCE; IL BATIT ECRATANE. PHRAORTE. CYAXARE: IRRUPTION DES SCYTHES; PRISE ET DESTRUCTION DE NINIVE. ASTYAGE. CYAXARE II.

J'ai marqué, en parlant de la destruction de

l'ancien empire des Assyriens ¹, qu'Arbace, général de l'armée des Mèdes, avait été un des principaux auteurs de la conspiration contre Sardanapale; et plusieurs croient que dès lors il fut établi maître souverain de la Médie et de plusieurs autres provinces, et que d'abord il prit le nom de roi. Ce n'est pas le sentiment d'Hérodote: je rapporterai ce que nous en dit ce célèbre historien.

Les Assyriens ², qui avaient tenu durant plusieurs siècles l'empire de l'Asie, commencèrent à s'affaiblir par la révolte de divers peuples. Les Mèdes furent les premiers qui secouèrent le joug. Ils se maintinrent quelque temps dans la liberté qu'ils avaient acquise par leur valeur; mais cette liberté se changea bientôt en licence, et la faiblesse de leur gouvernement les jeta dans une espèce d'anarchie, pire que leur première servitude. Le vol, la violence et l'injustice régnaient partout, parce qu'il n'y avait personne qui eût ou assez de force pour les réprimer, ou assez d'autorité pour les punir. Mais tous ces désordres déterminèrent enfin les peuples à établir un gouvernement qui rendit l'état plus florissant qu'il n'avait jamais été.

La nation des Mèdes était alors divisée en six tribus. Presque tous ces peuples habitaient dans des villages, lorsque Déjocès, fils de Phraorte, Mède de nation, érigea l'état en monarchie. Cet homme, voyant les grands désordres qui se commettaient dans toute la Médie, résolut de profiter de ces troubles, et commença d'aspirer à la royauté. Il avait grande réputation dans son pays, et il y passait pour un homme qui non-seulement était fort réglé en ses mœurs, mais qui avait aussi toute la prudence et toute l'équité nécessaires pour gouverner.

Dès que Déjocès eut formé le dessein de monter sur le trône, il affecta de faire éclater plus que jamais les belles qualités qu'on avait déjà remarquées en lui: ce qui lui réussit si heureusement, que les habitants du village où il demeurait l'établirent leur juge. Il s'acquitta de cette charge avec beaucoup de sagesse, et ses soins eurent tout le succès qu'on avait espéré; car il réduisit les habitants de ce village à vivre avec plus de retenue qu'à l'ordinaire.

¹ Dan. cap. 7.

² Dan. cap. 8.

³ Dan. cap. 5.

⁴ An. M. 3360; av. J. C. 538

¹ An. M. 3257; av. J. C. 777.

² Hérod. lib. 1, cap. 95

Ceux des autres villages, que les désordres continuels empêchaient de vivre en repos, voyant le bon ordre que Déjocé avait mis dans celui dont il avait été établi juge, commencèrent à s'adresser à lui pour le faire arbitre de leurs différends; et, la réputation de son équité augmentant tous les jours, tous ceux qui avaient quelque affaire de conséquence venaient à Déjocé, pour trouver en lui un juge équitable qu'ils auraient cherché inutilement ailleurs.

Lorsqu'il se vit si avancé dans ses desseins, il jugea qu'il était temps de faire joner les derniers ressorts pour arriver à son but. Il se retira donc, feignant d'être accablé par la foule de ceux qui venaient à lui de toutes parts, et il ne voulut plus exercer l'office de juge, quelque instance que fissent ceux qui aimaient le bien et le repos public. Il disait à ceux qui s'adressaient à lui que ses affaires domestiques ne lui permettaient pas de s'appliquer à celles des autres.

La licence, qui avait été quelque peu de temps réprimée par les soins de Déjocé, commença à régner plus qu'anparavant, dès qu'il ne voulut plus se mêler d'affaires; et le mal augmenta si fort, que les Médes furent obligés de s'assembler pour délibérer sur les moyens de remédier au désordre.

Il est des ambitions de plus d'une sorte. Quelques-unes, violentes et impétueuses, emportent comme d'emblée leurs prétentions, n'épargnant pour cela ni crimes ni meurtres; d'autres, plus douces, comme celle-ci, couvertes d'une apparence de modération et de justice, cheminent pour ainsi dire sous terre, mais n'arrivent pas moins sûrement à leur but.

Déjocé, qui vit bien que les choses se disposaient selon ses désirs, envoya ses émissaires à l'assemblée, après les avoir instruits de ce qu'ils avaient à faire. Quand on vint à proposer des expédients pour arrêter le cours de tant de maux, les émissaires de Déjocé, parlant à leur tour, représentèrent que, si l'on ne changeait entièrement la face de la république, le pays deviendrait inhabitable; que le seul moyen de remédier au désordre était d'élire un roi qui eût l'autorité de réprimer la violence et de faire des lois pour le gouvernement; et qu'ainsi chacun pourrait s'appliquer en paix à ses affai-

res, au lieu que l'injustice qui régnait partout les obligerait bientôt de quitter le pays. Cet avis fut universellement approuvé, et tous jugèrent qu'il n'y avait point de remède plus efficace au mal présent que d'ériger l'état en monarchie. Il ne fut donc plus question que d'élire un roi, et la délibération ne fut pas longue. Tous demeurèrent d'accord qu'il n'y avait point dans la Médie un homme aussi capable de régner que Déjocé; de sorte qu'il fut élu roi d'un commun consentement.

Pour peu qu'on fasse d'attention sur l'établissement des royaumes, en quelque temps et en quelque pays que ce soit, on trouvera que le titre primordial de la monarchie est le maintien de l'ordre et le soin du bien public. En effet, il ne serait pas possible d'établir l'ordre et la paix, si les hommes voulaient tous être indépendants, et s'ils ne se soumettaient à une autorité qui leur ôtat une partie de leur liberté pour leur conserver le reste. Ils seraient toujours en guerre, s'ils prétendaient toujours ou s'assujettir les autres, ou refuser de se soumettre aux plus puissants; et il faut, pour leur repos et pour leur sûreté, qu'ils acceptent un maître, et qu'ils consentent de lui obéir. Voilà l'origine humaine de l'autorité; et l'Écriture¹ nous apprend que la providence divine n'en a pas seulement permis le projet et l'exécution, mais qu'elle l'a consacrée par une communication immédiate de son pouvoir.

Rien certainement n'est plus beau ni plus grand que de voir un particulier, homme de bien et de mérite, capable des plus hauts emplois par ses rares talents, mais, renfermé dans une vie privée par son inclination et sa modestie, refuser sincèrement l'offre qu'on lui fait de régner sur tout un peuple, et ne consentir enfin à se charger du poids du gouvernement que dans l'unique vue d'être utile à ses citoyens. Par la première disposition, en témoignant qu'il est instruit des devoirs et par conséquent des dangers d'un souverain, il fait paraître un esprit plus grand et plus élevé que la grandeur même, ou, pour parler plus juste, que l'ambition qui la désire; et il prouve qu'il en est parfaitement digne, par la crainte même de ne l'être pas et d'y succomber. Mais, en sacrifiant

¹ Rom. 12, 1 et 2.

généreusement le repos et la douceur de sa vie à la sûreté et à la tranquillité publiques, il marque qu'il connaît ce qu'il y a de véritablement estimable dans la souveraineté, et ce qui la doit rendre précieuse, qui est de mettre un homme en état de devenir le défenseur de sa patrie, d'y établir beaucoup d'ordre, d'y remédier à beaucoup de maux, d'y faire fleurir la justice et les lois, d'y mettre en honneur la probité et la vertu, d'y faire régner la paix et l'abondance; et il se console des peines et des chagrins où il s'expose par la vue des grands avantages qui en seront le fruit. Tel fut à Rome un Numa; tels furent quelques empereurs, qu'il fallut contraindre d'accepter la souveraine puissance.

Il faut avouer, je le répète, que rien n'est plus beau ni plus grand qu'une telle disposition. Mais prendre le masque de la modestie et de la vertu pour satisfaire son ambition, comme fait ici Déjocé; affecter de paraître au dehors ce qu'on n'est point dans le fond; refuser même pendant quelque temps, et n'accepter qu'avec une sorte de répugnance ce qu'on désire avec ardeur et ce qu'on a brigué par des voies sourdes et cachées, c'est une duplicité pleine de petitesse et de bassesse, dont on ne peut s'empêcher d'être blessé, et qui ternit beaucoup l'éclat du mérite qu'un homme pourrait avoir d'ailleurs.

DÉJOCE. 53 ans. Lorsque Déjocé¹ fut monté sur le trône, il travailla à prouver qu'on ne s'était point trompé dans le choix qu'on avait fait de lui pour rétablir l'ordre. Il voulut d'abord joindre à la qualité de roi toutes les marques qui ont coutume d'en relever l'éclat, et qui pouvaient inspirer pour sa personne de la crainte et du respect, et choisit entre les Mèdes, pour être ses gardes, ceux qui lui paraissaient les plus attachés à ses intérêts, et sur la fidélité desquels il pouvait le plus compter.

Après qu'il eut ainsi pourvu à sa sûreté, il s'appliqua à polir et à civiliser les Mèdes, qui, étant accoutumés à vivre à la campagne et dans les villages, presque sans lois et sans police, avaient contracté une humeur tout à fait sauvage. Il leur commanda de bâtir une ville,

désignant lui-même le lieu et le plan des murailles. Il fit faire sept enceintes de murs, disposées en telle sorte que la première en dehors n'empêchait pas qu'on ne vît le parapet de la seconde, et la seconde n'était pas la vue de celui de la troisième, et ainsi des autres. La situation du lieu était fort favorable pour un tel dessein; car c'était une colline qui s'élevait également de tous côtés. Dans la dernière et la plus petite des enceintes était le palais du roi avec tous ses trésors; dans la sixième, qui joignait celle-là, il y avait plusieurs appartements pour loger les officiers de sa maison, et les entre-deux des cinq autres enceintes étaient destinés à loger le peuple. La première et la plus grande enceinte était à peu près de la grandeur d'Athènes. Le nom de cette ville est *Ecbatane*.

L'aspect en était magnifique et brillant; car, outre que la disposition de ses murs faisait une espèce d'amphithéâtre, les différentes couleurs dont on avait peint les parapets formaient une très-agréable diversité.

Après que la ville eut été bâtie, et que Déjocé eut obligé une partie des Mèdes à s'y établir, il s'appliqua tout entier à dresser des lois pour le bien de l'état. Persuadé que la majesté des rois se fait plus respecter de loin², il mit d'abord un grand intervalle entre le peuple et lui, se rendit presque inaccessible et comme invisible à ses sujets, et ne leur permit de lui parler et de lui communiquer leurs affaires que par des placets et des personnes interposées. Ceux mêmes qui avaient le privilège de l'approcher ne pouvaient ni rire ni cracher en sa présence.

Cet habile politique fit ces règlements pour s'assurer la couronne; car, ayant affaire à des hommes encore féroces, et qui ne se connaissaient pas bien en vrai mérite, il craignit qu'une trop grande familiarité ne lui attirât le mépris, et ne donnât lieu à des complots et à des conspirations contre une autorité naissante, qui ne manque jamais de faire des jaloux et des mécontents. Mais, demeurant ainsi caché aux yeux du peuple, et ne se faisant connaître que par les sages lois qu'il établissait et par l'exacte justice qu'il se piquait de rendre à chacun, il

¹ An. M. 3291; av. J. C. 710. — Herod. lib. 1, cap. 96-100

² Major ex longinquo reverentia. Tacit.

s'attirait le respect et l'estime de ses sujets.

On dit que du fond de son palais il voyait tout ce qui se passait dans ses états par le moyen de ses émissaires, qui lui rendaient compte et l'informaient de tout. Ainsi nul crime n'échappait ni à la connaissance du prince, ni à la rigueur des lois; et la peine, suivant de près la faute, contenait les méchants et arrêtait les violences.

Cela pouvait être ainsi jusqu'à un certain point; mais il n'y a personne qui ne sente les grands inconvénients de la coutume que Déjocé suivit pour lui-même, et que d'autres rois d'Orient imitèrent, de se tenir caché dans son palais; de gouverner par des officiers répandus par tout son royaume; de s'en rapporter uniquement à leur bonne foi de l'information des faits, et de ne laisser approcher la vérité, les plaintes des opprimés, les justes raisons des innocents, que par des canaux étrangers, c'est-à-dire par des hommes sujets à être prévenus ou corrompus, qui ne laissent plus lieu aux remontrances ni à la réparation des injustices, et qui pouvaient les commettre d'autant plus facilement et plus hardiment, que leur prévarication demeurerait secrète, et par conséquent impunie; outre que, dans cette affectation des princes à se rendre invisibles, il y a, ce semble, un avcu de leur peu de mérite, qui ne peut soutenir le grand jour.

Déjocé fut si occupé à adoucir, à humaniser les mœurs de la nation, et à faire des lois pour le gouvernement, qu'il n'entreprit jamais rien contre ses voisins, quoique son règne ait été fort long, car il mourut après avoir régné cinquante-trois ans.

PHRAORTE ¹, 22 ans. Après la mort de Déjocé, son fils Phraorte ou Aphraarte² lui succéda. La seule conformité du nom porterait à croire que c'est le roi qui est appelé *Arphaxad* dans l'Écriture; mais ce sentiment est fondé sur beaucoup d'autres raisons très-solides, que l'on peut voir dans la savante dissertation du P. Montfaucon, dont j'ai fait ici beaucoup d'usage. Ce qui est dit dans Judith ³, qu'*Ar-*

phaxad bâtit une ville très-forte qu'il appela *Ecbatane*, a trompé la plupart des auteurs, et leur a fait croire que c'était Déjocé, qui certainement a été le fondateur d'Ecbatane; mais le texte grec de Judith ⁴, traduit dans la Vulgate par *edificavit*, dit seulement qu'*Arphaxad ajouta de nouveaux bâtiments à la ville*⁵; et il est fort naturel que, le père n'ayant pu achever entièrement un ouvrage si considérable, le fils y ait mis la dernière main, en ajoutant ce qui y manquait.

Phraorte ⁶, qui était d'une humeur fort belliqueuse, ne se contentant point du royaume de la Médie, que son père lui avait laissé, attaqua les Perses, et, les ayant vaincus dans un grand combat, il les assujettit à son empire. Fortifié par leurs troupes, il attaqua les nations voisines les unes après les autres, en sorte qu'il se rendit le maître de presque toute la haute Asie, qui comprend tout ce qui est au nord du mont Taurus, depuis la Médie jusqu'au fleuve Halys.

Ces heureux succès lui enflèrent extrêmement le cœur. Il osa porter la guerre contre les Assyriens, affaiblis pour lors à la vérité par la révolte de plusieurs nations, mais encore très-puissants par eux-mêmes. Nabuchodonosor leur roi appelé autrement *Saosduchin*, assembla dans son pays une grande armée, et envoya des ambassadeurs⁷ à plusieurs peuples de l'Orient pour leur demander du secours. Tous le refusèrent avec mépris, et traitèrent ignominieusement ses ambassadeurs, témoignant bien qu'ils ne craignaient plus cet empire, qui avait autrefois tenu la plupart d'entre eux dans une dure servitude.

Le roi, aigri à l'excès d'un traitement si indigne, jura par son trône et par son règne qu'il se vengerait de toutes ces nations, et qu'il les passerait au fil de l'épée. Il se disposa ensuite au combat avec ce qu'il avait de troupes dans la pleine de Ragau. Ce fut là où se donna cette grande bataille qui fut très-funeste à Phraorte. Il fut défait; sa cavalerie prit la fuite; ses chariots furent renversés et mis en désordre: en-

¹ An. M. 3317; av. J. C. 637 — Herod. lib. 1, cap. 102.

² C'est ainsi que l'appelle Eusèbe, Chron. grec., et George Syncelle.

³ Judith, 1, 4.

⁴ Judith, texte grec.

⁵ *Ἐπεσκόμησεν ἐνὶ Ἐκβατώνων.*

⁶ Herod. lib. 1, cap. 162.

⁷ Le texte grec met ces ambassadeurs avant la bataille.

fin Nabuchodonosor remporta une victoire entière. Profitant de la déroute des Mèdes, il entra dans leur pays, se rendit le maître des villes, poussa ses conquêtes jusqu'à Ecbatane, emporta d'assaut ses tours et ses murailles, donna la ville au pillage à ses soldats, et la dépouilla de tous ses ornements.

L'infortuné Phraorte, qui s'était sauvé dans les montagnes de Ragau, tomba enfin entre les mains de Nabuchodonosor, et ce cruel prince le fit mourir à coups de javelots. Après cela il s'en retourna à Ninive avec toute son armée, qui était encore fort nombreuse, et il fut quatre mois entiers à se donner du plaisir et à faire bonne chère avec tous ceux qui l'avaient accompagné dans cette expédition.

On peut voir dans Judith comment le roi d'Assyrie envoie Holopherne avec une puissante armée pour se venger de ceux qui avaient refusé de le secourir; les progrès et la cruauté de ce commandant; l'épouvante générale de tous les peuples; la courageuse résolution que forment les Israélites de lui résister, dans la confiance qu'ils ont que leur Dieu saura bien les défendre; l'extrémité où est réduite Bêthulie, aussi bien que toute la nation; la délivrance miraculeuse de cette ville par le courage et la hardiesse de la sage Judith; enfin, la défaite entière de l'armée des Assyriens.

CYAXARE I^{er}. 40 ans. Il avait succédé à son père aussitôt après sa mort. Ce jeune prince, qui était fort brave et entreprenant, sut bien profiter de la déroute des Assyriens. Il se rétablit d'abord dans son royaume de Médie; puis il se rendit aussi le maître de toute la haute Asie : mais ce qu'il eut le plus à cœur, fut d'aller attaquer Ninive, pour venger la mort de son père par la ruine de cette grande ville.

Les Assyriens vinrent à sa rencontre, n'ayant plus que les débris de la grande armée qui avait péri devant Bêthulie. Il se donna une bataille où les Assyriens furent vaincus et poussés jusque dans Ninive. Cyaxare, poursuivant sa victoire, en forma le siège. Elle allait tomber infailliblement entre ses mains; mais le temps n'était pas encore venu où Dieu la vou-

lait punir de ses crimes et des maux qu'elle avait fait souffrir aux autres nations et à son peuple. Voici comment elle fut alors délivrée du péril qui la menaçait.

Une armée formidable de Scythes sortis des environs des Palus-Méotides, qui avaient chassé les Cimmériens de l'Europe, marchait sous la conduite du roi Madyès, en poursuivant toujours les Cimmériens. Ceux-ci trouvèrent le moyen d'échapper aux Scythes, qui s'avancèrent jusque dans la Médie. Lorsque Cyaxare eut appris la nouvelle de cette irruption, il leva le siège de devant Ninive, et marcha avec toutes ses troupes contre cette puissante armée, qui, comme un torrent impétueux, allait inonder toute l'Asie. Les deux armées en vinrent aux mains : les Mèdes furent vaincus. Ces barbares, ne trouvant plus aucun obstacle, se répandirent non-seulement dans la Médie, mais aussi dans presque toute l'Asie. Ils marchèrent ensuite vers l'Égypte, d'où le roi Psammétique les détourna à force de présents. Ils revinrent dans la Palestine, où quelques-uns d'entre eux pillèrent à Ascalon le temple de Vénus, le plus ancien qui eût été consacré à cette déesse; d'autres s'établirent à Bethsan, ville de la tribu de Manassé, en deçà du Jourdain, qui depuis fut appelée de leur nom *Scythopolis*.

Les Scythes tinrent durant vingt-huit ans l'empire de la haute Asie : savoir les deux Arménies, la Cappadoce, le Pont, la Colchide et l'Ibérie; et, pendant ce temps-là, ils désolèrent presque tous les pays où ils mirent le pied. Les Mèdes ne purent s'en défaire que par la fraude. Sous prétexte d'entretenir et de fortifier l'alliance qu'ils avaient faite ensemble, ils en invitèrent la plus grande partie à un festin qui se faisait dans chaque famille : chacun enivra ses hôtes, et les Scythes furent ainsi massacrés. Les Mèdes s'emparèrent de nouveau de toutes les provinces qu'ils avaient perdues; et étendirent encore une fois leur empire jusqu'aux bords de l'Halys, qui en était l'ancienne borne au couchant.

Ceux des Scythes qui ne s'étaient pas trouvés à ces festins¹, ayant appris la mort de leurs compagnons, s'enfuirent en Lydie, auprès du roi Alyatte, qui les reçut humainement. Ce fut

¹ An. M. 339; av. J. C. 655. — Herod. lib. 1, cap. 103-1: 6.

² Herod. lib. 1, cap. 74.

un sujet de guerre entre les deux princes. Cyaxare conduisit aussitôt ses troupes sur les frontières de Lydie. Il se donna pendant cinq ans plusieurs combats avec un avantage à peu près égal de part et d'autre; mais la bataille qui se donna la sixième année fut remarquable par une éclipse de soleil qui changea tout d'un coup le jour en une nuit très-obscurc. Cette éclipse avait été prédite par Thalès le Miletien. Les Mèdes et les Lydiens, qui étaient alors dans le plus fort du combat, effrayés de cet événement imprévu, qu'ils regardaient comme un signe de la colère des dieux, se retirèrent de part et d'autre, et firent la paix. Syennésis, roi de Cilicie, et Nabuchodonosor¹, roi de Babylonne, en furent les médiateurs. Pour la rendre plus ferme et plus inviolable, les deux princes voulurent l'assurer par le lien du mariage; et ils arrêtèrent qu'Alyatte donnerait sa fille Aryénis à Astyage, fils aîné de Cyaxare.

La manière dont ces peuples contractaient alliance est très-remarquable. Outre les autres cérémonies qui leur étaient communes avec les Grecs, ils avaient encore ceci de particulier, que les deux parties qui contractaient se faisaient des incisions aux bras, et léchaient mutuellement leur sang.

Le premier soin de Cyaxare², dès qu'il se vit en repos, fut de reprendre le siège de Ninive, que l'irruption des Seythes lui avait fait lever. Nabopolassar, roi de Babylone, avec qui il venait de contracter une alliance particulière, se liguait avec lui contre les Assyriens. Ayant donc joint leurs forces, ils assiégèrent Ninive, la prirent, tuèrent Saracus qui en était roi, et ruinèrent de fond en comble cette grande ville.

Dien avait fait prédire par ses prophètes, plus de cent ans auparavant, qu'il saurait bien venger sur cette ville impie le sang de ses serviteurs, dont ses rois, comme autant de lions cruels, s'étaient enivrés; qu'il se mettrait lui-même à la tête des troupes qui vendraient l'assassin; qu'il ferait marcher devant elles la terreur et l'épouvante; qu'il livrerait au bras meurtrier des soldats les vieillards, les mères,

les enfants; qu'il abandonnerait à des mains avides et insatiables tous les trésors de la ville; et qu'il la détruirait tellement elle-même de fond en comble, qu'il n'en resterait pas même de trace, et qu'on demanderait un jour où avait donc été la superbe Ninive.

Mais écoutons le langage même des prophètes³. Ville de sang, s'écrie Nabum, qui ne te repais que de rapines et de brigandages, celui qui doit renverser tes murailles approche. Le Seigneur va venger l'injure faite à Jacob et à Israël. J'entends déjà les fouets qui retentissent de loin, les roues qui se précipitent avec un bruit horrible, les chevaux qui hennissent fièrement, les chariots qui courent comme la tempête, et la cavalerie qui s'avance à toute bride. Je vois les épées qui brillent et les lances qui étincellent. Le bouclier de ces braves jette des flammes de feu; les yeux des soldats brillent comme des lampes, et leur course est plus prompte que l'éclair. Le Seigneur est un dieu jaloux et un dieu vengeur. La terre, le monde, et tous ceux qui l'habitent, tremblent devant lui. Et qui pourra soutenir sa colère? Je viens à toi, dit le Seigneur des armées: je te dépouillerai de tous tes ornements. Pille l'argent, pille l'or; ses richesses sont infinies, ses vases et ses meubles précieux sont inépuisables. C'en est fait; Ninive est détruite: elle est renversée, elle est déchirée. Son temple est détruit jusqu'aux fondements. Tous ses gens de guerre sont pris: ses femmes emmenées captives, gémissent comme des colombes. Je vois une multitude d'hommes percés de coups, une défaite sanglante et cruelle, un carnage qui n'a point de fin, des monceaux de corps qui tombent les uns sur les autres⁴. Où est maintenant cette caverne de lions? où sont ces pâturages de lionceaux? cette caverne où le lion se retirait avec ses petits sans que personne les y vint troubler; où le lion apportait les bêtes toutes sanglantes qu'il avait égorgées pour en nourrir ses lionnes et ses lionceaux, remplissant son antre de sa proie, et ses cavernes de ses rapines?... Le Seigneur perdra As-

¹ Nabum, 1, 2, 3, 4, etc.

² Idée magnifique de la cruelle avarice des rois d'Assyrie, qui allaient piller toutes les nations voisines, et principalement la Judée, et en apportaient les dépouilles à Ninive.

³ Il est appelé Labyne dans Hérodote.

⁴ An. M. 378; ar. J. C. 626 — Hérodote, lib. 1, cap. 106.

CHAPITRE IV.

HISTOIRE DES LYDIENS. — CANDAULE; GYGÈS; ARBYS; SARYATTE; ALYATTE; CRÉSUS.

sur¹. Il dépeuplera cette ville qui était si belle, et la changera en une terre où personne ne passe, et en un désert. Elle sera la demeure des bêtes sauvages, et la retraite des oiseaux de nuit. Voilà, dira-t-on, cette orgueilleuse ville qui était si fière et si assurée, qui disait en son cœur : Je suis l'unique, et après moi il n'y en a point d'autre. Tous ceux qui passeront au travers d'elle lui insulteront avec des sifflements et des gestes pleins de mépris.

Les deux armées s'enrichirent des dépouilles de Ninive, et Cyaxare, poursuivant sa victoire, se rendit le maître de toutes les villes du royaume d'Assyrie, excepté Babylone et la Chaldée, qui appartenaient à Nabopolassar.

Après cette expédition, Cyaxare mourut, et laissa l'empire à son fils.

ASTYAGE². 35 ans. Il est aussi nommé *Assuerus* dans l'Écriture. Quoique son règne ait été fort long, puisqu'il dura trente-cinq ans, l'histoire ne nous en apprend point de particularités. Il eut deux enfants, dont les noms sont fort connus : savoir, Cyaxare d'Aryénis, et Mandane d'une première femme. Du vivant de son père, il donna Mandane en mariage à Cambyse, fils d'Achémènes, roi des Perses; et de ce mariage naquit Cyrus, un an après la naissance de Cyaxare son oncle. Ce dernier succéda à son père dans le royaume des Mèdes.

CYAXARE II. C'est le Darins Médus de l'Écriture.

CYRUS, ayant pris Babylone conjointement avec Cyaxare, lui en avait laissé le commandement. Après sa mort et celle de Cambyse son père, il réunit en sa personne l'empire des Perses et celui des Mèdes, qui dans la suite ne feront plus qu'un seul et même empire. J'en commencerai l'histoire par celle de Cyrus, qui nous apprendra ce que l'on sait du règne de ses deux prédécesseurs, Cyaxare et Astyage; mais auparavant je dirai un mot du royaume de Lydie, parce que Crésus, qui en était roi, aura beaucoup de part aux événements dont j'ai à parler.

HÉRONOTE³ appelle *Atyades*, c'est-à-dire descendants d'Atys, les premiers rois qui ont régné chez les Lydiens. Il dit qu'ils tiraient leur origine de Lydus, fils d'Atys, et que Lydus donna son nom à ces peuples, auparavant appelés *Méoniens*.

Les Héraclides, ou descendants d'Hercule, leur succédèrent, et tinrent cet empire pendant l'espace de 505 ans.

AGON⁴, arrière-petit-fils d'Alcée, dont Hercule était le père, fut le premier des Héraclides qui régna dans la Lydie. Le dernier fut

CANDAULE. Il avait une femme d'une rare beauté, que son mari, aveuglé par sa passion, ne cessait de vanter. Il voulut même que Gygès, l'un de ses premiers officiers, en jugeât par ses propres yeux, comme si son propre sentiment⁵ eût été insuffisant pour lui, et que la beauté de sa femme eût pu souffrir quelque préjudice de son silence. Quelques précautions qu'eût prises Candaulé, la reine aperçut Gygès lorsqu'il se retirait du lieu où le roi l'avait placée; mais elle n'en donna aucun signe. Persuadée, si l'on en croit l'historien, que le trésor le plus précieux d'une femme est la pudeur, elle songea à tirer une éclatante vengeance de l'injure qu'elle avait reçue, punissant la faute de son mari par un crime encore plus grand. Peut-être une secrète passion pour Gygès eut-elle autant de part à cette action que la douleur d'avoir été déshonorée. Quoi qu'il en soit, elle fit venir Gygès, et lui donna le choix d'expier son crime ou par sa propre mort, ou par celle du roi. Après quelques remontrances qui furent vaines, il prit le dernier parti, et, par le meurtre de Candaulé, il devint le maître et de sa femme et de son trône⁶, qui

¹ Sophon. 2, 13-15.

² An. M. 3409; av. J. C. 505.

³ Herod. lib. 1, cap. 7-13.

⁴ An. M. 2784; av. J. C. 1223.

⁵ « Non contentus voluptatum suarum tacitè conscientia... proxijs quasi silentium damnum pulchritudinis esset. » (JUST. lib. 1, cap. 7.)

⁶ An. M. 3296; av. J. C. 710.

passa ainsi de la famille des Héraclides dans celle des Mermnades.

Le poète Archiloque vivait de ce temps-là, et, comme Hérodote le remarque, il avait parlé dans ses poésies de l'aventure de Gygès.

Je ne dois pas omettre ce que dit ici Hérodote, que chez les Lydiens, et presque chez tous les barbares, c'est une honte et une infamie, même à un homme, de paraître nu. Ces traces de pudeur qui se rencontrent chez des peuples doivent paraître précieuses. On sait que chez les Romains¹ un fils en âge de puberté ne se trouvait jamais aux bains avec son père, ni un gendre avec son beau-père; et ils regardaient cette loi de modestie et de retenue comme inspirée par la nature même, dont le violement était un crime. Il est étonnant que parmi nous la police n'empêche point ce désordre qui règne impunément au milieu de Paris dans le temps des bains; désordre si visiblement contraire aux règles de l'honnêteté publique et de la pudeur, si dangereux pour les jeunes personnes de l'un et de l'autre sexe, et si fortement condamné par le paganisme même.

Platon² raconte l'histoire de Gygès autrement qu'Hérodote. C'est lui qui nous apprend que Gygès portait une bague dont la pierre le rendait invisible quand il la tournait de son côté, en sorte qu'il voyait les autres sans être vu de personne, et que, par le moyen de cette bague, de concert avec la reine, il détrôna Candaule en lui ôtant la vie. Ce qui signifie apparemment que, pour venir à bout de son criminel dessein, il employa toutes les ruses et toutes les fourberies d'une prudence qu'il plaît au siècle d'appeler une fine et habile politique, laquelle pénètre dans les desseins les plus cachés des autres, sans jamais laisser entrevoir les siens. Cette histoire, ainsi appliquée, a bien plus de vraisemblance que celle qu'on lit dans Hérodote.

Cicéron, en rapportant l'histoire fabuleuse du

fameux anneau de Gygès, ajoute que le sage³, quand il en aurait un pareil, ne s'en servirait jamais pour commettre aucune mauvaise action, parce que la vertu ne connaît et ne cherche point les ténèbres.

GYGÈS⁴. 38 ans. Le meurtre de Candaule excita une sédition parmi les Lydiens. Les deux partis⁵, au lieu d'en venir aux mains, convinrent de s'en rapporter à la décision de l'oracle de Delphes, qui se déclara pour Gygès. Il fit au temple de Delphes de grands présents, qui sans doute avaient précédé en partie et préparé la réponse de l'oracle. Entre beaucoup d'autres, Hérodote parle de six coupes d'or qui pesaient trente talents⁶, ce qui montait à près d'un million.

Quand il se vit paisible possesseur du trône, il porta ses armes contre Milet, Smyrne et Colophon, villes puissantes des états voisins.

Il mourut, après avoir régné trente-huit ans, et eut pour successeur son fils

ARDYS⁷. 49 ans. C'est sous son règne que les Cymmériens, chassés de leur pays par les Scythes nomades, passèrent en Asie, et prirent Sardes, excepté la citadelle.

SADYATÈ⁸. 12 ans. Il déclara la guerre à ceux de Milet et assiégea leur ville. Les sièges, pour lors, qui souvent n'étaient que des blocus, traînaient fort en longueur, et duraient plusieurs années. Il mourut avant que d'avoir achevé celui-ci, et eut pour successeur son fils

ALYATÈ⁹. 57 ans. Ce fut lui qui fit la guerre contre Cyaxare, roi des Mèdes. Il chassa les Cimmériens de l'Asie. Il attaqua et prit les villes de Smyrne et de Clazomènes.

Il poussa vivement la guerre contre les Miliéniens¹⁰, que son père avait commencée, et continua le siège de la ville, qui avait déjà duré

¹ « Hunc ipsum anulum si habes sapiens, nihil plus sibi licere potest peccare, quam si non haberet. Honesti enim bonis viris, non occultis queruntur. » (Cic. lib. III, de Offic. n. 38.)

² An. M. 3286; av. J. C. 680.

³ Herod. lib. 1, cap. 13, 14.

⁴ Trente talents d'or, sans doute euboïques, valent 1 368 000 francs, E. B.

⁵ An. M. 3324; av. J. C. 680. — Herod. cap. 15.

⁶ An. M. 3373; av. J. C. 631.

⁷ An. M. 3385; av. J. C. 619. — Herod. cap. 16-22.

⁸ Herod. lib. 1, cap. 21, 22.

¹ « Nostro quidem more cum parentibus pueres filii, cum soceris generi non lavantur. Respicenda est igitur « basus generis verecundia, præsertim natum ipsi magistris » et duce. » (Cic. lib. 1, de Offic. n. 129.)

² Nudare se, nefas esse credebatur. » (VAL. MAX. lib. 2, cap. 1.)

³ Plat. de Rep. lib. 2, par. 350.

six ans sous son père, et qui en dura encore autant sous lui. Voici comme il fut terminé. Sur la réponse d'un oracle de Delphes, Alyatte avait envoyé dans la ville un ambassadeur pour proposer une trêve pendant quelques mois. Thrasybule, tyran de Milet, averti de son arrivée, fit porter dans la place publique le blé et les autres provisions que lui et ses sujets avaient rassemblés pour fournir à leurs besoins, et ordonna aux particuliers de se livrer aux plaisirs de la bonne chère à la vue d'un signal qui leur serait donné. La chose fut ainsi exécutée. L'ambassadeur de Lydie fut extrêmement surpris à son arrivée de voir l'abondance qui régnait dans la place. Son maître, auquel il en rendit compte, persuadé que le projet de réduire Milet par la famine ne réussirait jamais, préféra la paix à une guerre qui lui paraissait ruineuse, et leva le siège.

CRÉSUS¹. Son nom seul, qui a tourné en proverbe, porte l'idée de grandes richesses. Les sienes, à en juger par les présents qu'il envoyait au temple de Delphes, devaient être immenses. Ces présents subsistaient encore la plupart, du temps d'Hérodote, et montaient à plusieurs millions. Les trésors de ce prince pouvaient être en partie le fruit de certaines mines situées, selon Strabon², entre Pergame et Atarne, aussi bien que d'une petite rivière qui roulait un sable d'or : c'est le Pactole. Du temps de Strabon, elle n'avait plus cet avantage.

Ces richesses³, chose assez rare, n'amollirent point son courage. Il jugeait indigne d'un roi de passer ses jours dans une molle oisiveté. Toujours les armes à la main, il fit plusieurs conquêtes, et ajouta à ses états toutes les provinces voisines : la Phrygie, la Mysie, la Paphlagonie, la Bithynie, la Pamphylie, et tout le pays des Cariens, des Ioniens, des Doriens et des Eoliens. Hérodote remarque qu'il fut le premier qui subjuguait les Grecs, qui jusque-là n'avaient jamais été soumis à une domination étrangère : il entend sans doute les Grecs qui étaient établis dans l'Asie-Mineure.

Mais, ce qui est encore plus étonnant, quoi-

que riche et guerrier, les lettres et les sciences faisaient son plus grand plaisir. Sa cour était le séjour assez ordinaire de plusieurs de ces fameux savants si connus dans l'antiquité sous le nom des *sept sages de la Grèce*.

Solon⁴, l'un des plus célèbres d'entre eux, après avoir établi de nouvelles lois à Athènes, crut devoir s'en absenter pendant quelques années, et profiter de ce temps pour faire différents voyages. Il vint à Sardes, et il y fut reçu comme le demandait la réputation d'un si grand homme. Le prince, accompagné d'une nombreuse cour, parut dans tout l'éclat de la royauté, et avec les habits les plus magnifiques, où l'or et les pierres brillèrent de toutes parts. Quelque nouveau que fût ce spectacle pour Solon, on ne s'aperçut point qu'il en fût ému, et il ne dit pas la moindre parole qui sentît la surprise ou l'admiration ; mais il laissa assez entrevoir aux gens de bon sens qu'il regardait toute cette pompe comme la marque d'un petit esprit, qui connaît mal en quoi consiste le beau et le grand. Un premier abord si froid et si indifférent ne prévint pas Crésus en faveur de son nouvel hôte.

Il commanda ensuite qu'on lui montrât tous ses trésors, et qu'on lui fit voir la somptuosité et la magnificence de ses appartements et de ses meubles, comme pour vaincre par cette multitude de vases précieux, de pierres, de statues, de peintures, l'indifférence du philosophe : mais tout cela n'était point le roi, et c'était lui que Solon venait visiter, non les murs ni les chambres de son palais ; et il croyait devoir juger de lui et l'estimer, non par tout cet appareil extérieur qui lui était étranger, mais par lui-même et par ses qualités personnelles. Ce serait réduire bien des grands à une affreuse solitude que d'en user ainsi.

Quand il eut tout vu, on le ramena. Crésus alors lui demanda qui, dans les différents voyages qu'il avait faits, il avait trouvé qui fût véritablement heureux. « C'est, répondit Solon, un bourgeois d'Athènes nommé Tellus, fort homme de bien, qui, après avoir été toute sa vie à braver de la nécessité, et avoir vu sa patrie toujours florissante, a laissé après lui des enfants généralement estimés de tout le

¹ An. M. 3142; av. J. C. 562.

² Strab. lib. 13, pag. 625; et lib. 14, pag. 600.

³ Hérod. lib. 1, cap. 26-28.

⁴ Hérod. lib. 1, cap. 29-33. — Pind. in Sol., pag. 93-94.

« monde, a eu la joie de voir les enfants de ses
« enfants, et enfin est mort glorieusement en
« combattant pour sa patrie. »

Une telle réponse, où l'on comptait l'or et l'argent pour rien, parut à Crésus d'une grossièreté et d'une stupidité sans pareille. Cependant, comme il ne désespérait pas d'avoir au moins le second rang dans la félicité, il lui demanda qui, après Tellus, il avait vu de plus heureux. Solon répondit que c'était Cléobis et Biton, d'Argos, deux frères qui avaient été un modèle parfait de l'amitié fraternelle¹ et du respect qui est dû aux parents. Un jour de fête solennelle, où la prêtresse leur mère devait aller au temple de Junon, ses bœufs tardant trop à venir, ils se mirent eux-mêmes au joug, et traînèrent le char de leur mère jusqu'au temple, pendant plus de deux lieues. Toutes les mères, ravies en admiration, congratulèrent celles-ci d'avoir mis au monde de tels enfants. Pénétrée des plus vifs sentiments de joie et de reconnaissance, elle pria instamment la déesse de vouloir accorder à ses enfants, pour récompense, ce qu'il y avait de meilleur pour les hommes. Elle fut exaucée. Après le sacrifice, ils s'endormirent dans le temple même d'un doux sommeil, et terminèrent leur vie par une mort² tranquille. Pour honorer leur piété, ceux d'Argos consacrèrent leurs statues dans le temple de Delphes.

« Vous ne me mettez donc point du nombre des gens heureux ? » dit Crésus, d'un ton qui marquait son mécontentement. Solon, qui ne voulait ni le flatter ni l'aigrir davantage, lui dit avec douceur : « Roi de Lydie, « Dieu nous a donné à nous autres Grecs, « outre plusieurs autres avantages, un esprit « de modération et de retenue qui a formé « parmi nous une sorte de philosophie simple « et populaire, accompagnée d'une noble hardiesse, sans faste et sans ostentation, peu « propre à la cour des rois, et qui, connaissant que la vie des hommes est sujette à un « nombre infini de vicissitudes et de changements, ne nous permet ni de nous glorifier « des biens dont nous jouissons nous-mêmes, « ni d'admirer dans les autres une félicité qui « peut n'être que passagère et n'avoir rien de

« réel. » A cette occasion, il lui représente que la vie de l'homme est ordinairement composée de soixante-dix années, qui font en tout vingt-six mille deux cent cinquante jours, dont aucun ne ressemble à l'autre. « Ainsi l'avenir « est pour chaque homme un tissu d'accidents « tout divers, qui ne peuvent être prévus. Ce « lui-là donc nous paraît seul heureux de qui « Dieu a continué la félicité jusqu'au dernier « moment de sa vie ; pour les autres, qui se « trouvent exposés à mille dangers, leur bonheur nous paraît aussi incertain que la couronne pour celui qui combat encore, et qui « n'a pas encore vaincu. » Solon se retira après ces paroles, qui ne firent qu'affliger Crésus sans le corriger¹.

Ésope, l'auteur des fables, était alors à la cour de ce prince, qui le traitait très-favorablement. Il fut fâché du mauvais accueil que Solon avait reçu, et lui dit, par forme d'avis : « Solon, il faut ou s'approcher point du tout des rois, ou ne leur dire que des choses qui leur soient agréables. Dites plutôt, répondit Solon, qu'il faut ou ne les point approcher, ou leur dire des choses qui leur soient utiles.

Dès le temps de Plutarque, quelques savants croyaient que cette entrevue de Solon avec Crésus cadrait mal avec les dates de chronologie, mais comme ces dates sont fort incertaines, ce judicieux auteur n'a pas cru que cette objection dût prévaloir contre l'autorité de plusieurs écrivains dignes de foi qui ont rapporté cette histoire.

Ce que je viens de raconter de Crésus est une peinture bien naturelle de ce qui se passe chez les rois et chez les grands, dont la plupart se laissent séduire par la flatterie, et nous montre que cet aveuglement vient, pour l'ordinaire, de deux causes : la première est l'inclination secrète qu'ont tous les hommes, et surtout les grands, à recevoir la louange sans précaution et à juger favorablement de tous

¹ Ἀνθρώπους μὲν, οὐ βουτὴνδεύουσιν δὲ τὸν Κρῆσον. (PLUT. in Solone.)

² εἰ Σόλων (ἦν), τοῖς βασιλεῦσι θεῖς ὡς ἄνιστον ἢ ὡς ἥδιον ἐμμελεῖν. Καὶ ὁ Σόλων· Μὲν δ' αὖ (εἶπεν), ἀλλ' ὡς ἄνιστον ἢ ὡς ἥδιον. (PLUT. lb. 1.) Le jeu de mots du texte grec, ὡς ἄνιστον ἢ ὡς ἥδιον et ὡς ἥδιον, est sensible, parce qu'il est fondé dans le sens même, ne peut point être rendu dans une autre langue.

¹ φιλοδιδρασκὸς καὶ φιλομέτορας διακρίβνους ἀνδρας.

² La fatigue du voyage pouvait bien en être la cause.

ceux qui les admirent, ou qui témoignent pour leurs volontés une soumission et une complaisance sans bornes ; la seconde est la ressemblance de la flatterie avec une affection sincère et avec un respect légitime, qui est quelquefois si parfaitement limitée, que, sans une grande attention, les plus sages y sont trompés.

Crésus, à en juger par ce que l'histoire nous en apprend, était un fort bon prince, et estimable par beaucoup d'endroits. Il avait un grand fouds de douceur, d'affabilité, d'humanité. Son palais était la retraite des savants et des gens d'esprit ; ce qui marque qu'il n'en manquait pas lui-même, et qu'il avait du goût pour les sciences. Son faible était de faire grand cas des richesses et de la magnificence, de se croire heureux et grand à proportion de ce qu'il en possédait, de substituer l'éclat et la pompe de la royauté à ce qu'elle a de véritable et de solide grandeur, et de se nourrir des respects excessifs de ceux qui étaient comme en adoration devant lui.

Ces savants, ces beaux-esprits, et les autres courtisans qui environnaient ce prince, qui mangeaient à sa table, qui étaient de ses plaisirs, qui avaient part à sa confiance, qui profitaient de sa libéralité, et s'enrichissaient par ses largesses, n'avaient garde de heurter le goût du prince, ni de songer à le déromper de ses erreurs et de ses fausses idées. Ils n'étaient occupés, au contraire, qu'à l'y entretenir et qu'à l'y fortifier, en le louant sans cesse comme le prince le plus opulent de son siècle, et ne parlant jamais de l'abondance de ses richesses et de la magnificence de son palais qu'avec des termes et des sentimens d'admiration et d'extase, parce qu'ils savaient que c'était là un moyen sûr de lui plaire et d'avoir ses bonnes grâces : car la flatterie n'est autre chose qu'un commerce de mensonge, fondé d'un côté sur l'intérêt, et de l'autre sur la vanité. Le flatteur veut s'avancer, et faire fortune : le prince veut être loué et admiré, parce qu'il est son premier flatteur, et qu'il porte dans son cœur un poison plus subtil et mieux préparé que celui qu'on lui présente.

Le petit mot d'Ésope, ancien esclave, qui n'en avait pas perdu tout l'esprit ni le caractère, mais qui y joignait l'adresse du plus fin et du plus habile courtisan ; ce petit mot, dis-

je, par lequel il avertit Solon qu'il faut ou ne point approcher des rois, ou leur dire des choses agréables, nous apprend de quels hommes Crésus avait rempli sa cour, et comment il était venu à bout d'en bannir la sincérité, la bonne foi, le devoir. Aussi ne put-il souffrir la noble et généreuse liberté du philosophe, dont il aurait dû faire un cas infini, s'il avait connu de quel prix est un ami qui, ne tenant qu'à la personne et non à la fortune du prince, a le courage de lui dire des vérités désagréables et amères à l'amour-propre pour le présent, mais qui peuvent lui être très-utiles et très-salutaires pour l'avenir. *Dic illis, non quod volunt audire, sed quod audire semper volunt.* C'est Sénèque qui parle ainsi, en montrant de quel secours peut être pour un prince un ami fidèle et sincère ; et ce qu'il ajoute paraît fait exprès pour Crésus : Donnez-lui¹, dit-il, un conseil utile ; faites-lui entendre une fois en sa vie une parole de vérité, à ce prince dont les oreilles retentissent sans cesse de flatteries. Vous me demandez quel service vous pouvez lui rendre, arrivé comme il est à une souveraine félicité ? C'est de lui apprendre à ne s'y pas fier ; c'est de lui ôter cette vaine confiance qu'il a dans sa puissance et sa grandeur, comme si elle devait toujours durer, c'est de lui faire connaître que tout ce qui vient de la fortune et qui est de son ressort se ressent de son instabilité, et peut nous être enlevé promptement ; et qu'entre la plus haute élévation et la chute la plus funeste, l'intervalle peut n'être que d'un moment.

Crésus² ne fut pas longtemps sans éprouver la vérité de ce que lui avait dit Solon. Il avait deux enfans, dont l'un devenu muet, était pour lui un sujet continuel de douleur ; l'autre, nommé Atys, se distinguait par toutes sortes de bonnes qualités entre ceux de son âge, et faisait toute sa consolation. Il crut voir en songe que ce fils bien-aimé devait périr par le fer ; nouvelle source de chagrins et d'inquié-

¹ « Plenas aures adulationibus aliquando vera vox interit : da consilium utile. Queris, quid felici prestare possis ? Effice, ne felicitati suæ credas. Parum in illo contuleris, si illi semel stultum fiduciam permansura semper potentium excusseris, docuerisque mobilia esse quæ dedit casus, ac sæpi inter fortunam maximam et ultimam nihil interesse ? » (SENÈC. *de Benef.* lib. 6, cap. 33.)

² Herod. lib. 1, cap. 31-43.

tudes. On écarte avec soin d'auprès de ce jeune prince tout ce qui a rapport au fer, pertuisanes, lances, javelots; il n'est plus mention ni de sièges, ni de guerre, ni d'armée. On fit un jour une célèbre partie pour prendre un sanglier qui ravageait tout le voisinage : tous les jeunes seigneurs de la cour devaient s'y trouver. Atys demanda avec empressement à son père qu'il lui fût permis d'y aller au moins comme spectateur; il ne put lui refuser cette grâce, et il le confia à la garde d'un jeune prince fort sage qui s'était venu réfugier chez lui : il s'appelait Adraste; et ce fut cet Adraste même, qui, croyant lancer son javelot contre le sanglier, tua Atys. On ne peut exprimer ni quelle fut la douleur du père quand il apprit cette funeste nouvelle, ni celle d'Adraste, auteur innocent du meurtre, qu'il punit sur lui-même en se perçant le sein de sa propre épée sur le bûcher de l'infortuné Atys.

Deux années se passèrent ainsi dans un grand deuil¹, ce malheureux père n'étant occupé que de la perte qu'il avait faite. Mais la réputation naissante et les grandes qualités de Cyrus, qui commençait à se faire connaître, le réveillèrent de son assoupissement. Il crut devoir songer à mettre une barrière à la puissance des Perses, qui prenait tous les jours de nouveaux accroissements. Comme il était fort religieux à sa mode, il ne songea point à former aucune entreprise sans avoir consulté les dieux; mais pour ne point agir à l'aveugle, et pour être en état d'asseoir un jugement certain sur les réponses qu'il en recevrait, il voulut auparavant s'assurer de la vérité des oracles. Pour cela il envoya à tous ceux qui étaient les plus célèbres, soit dans la Grèce, soit dans l'Afrique, des députés qui avaient ordre de s'informer, chacun de leur côté, de ce que faisait Crésus dans un certain jour et à une certaine heure qu'on leur marqua : ses ordres furent ponctuellement exécutés. Il n'y eut que la réponse de l'oracle de Delphes qui se trouva véritable. Elle fut rendue en vers grecs hexamètres, et voici quel en était le sens : *Je connais le nombre des grains de sable de la mer et la mesure de sa vaste étendue. J'entends le muet et celui qui ne sait point encore parler. Mes sens sont frappés de*

l'odeur forte d'une tortue qui est cuite dans l'airain avec des chairs de bœufs : airain dessous, airain dessus. En effet, le roi ayant voulu imaginer quelque chose qu'il ne fût pas possible de deviner, s'était occupé à cuire lui-même, au jour et à l'heure marqués, une tortue avec un agneau dans une marmite d'airain, qui avait aussi un couvercle d'airain. Saint Augustin remarque en plusieurs endroits que Dieu, pour punir l'aveuglement des pécheurs, permettait quelquefois que les démons leur rendissent des réponses qui se trouvaient conformes à la vérité.

Assuré ainsi de la véracité du dieu qu'il voulait consulter, il fit immoler en son honneur trois mille victimes, et fit fondre une infinité de vases, de trépiéds, de tables d'or, qu'il convertit en lingots d'or, au nombre de cent dix-sept, pour enrichir le trésor de Delphes. Chacun de ces lingots pesait au moins deux talents. Il y ajouta encore un grand nombre d'autres présents, parmi lesquels Hérodote compte un lion d'or du poids de dix talents, et deux vaisseaux d'une grandeur extraordinaire, l'un d'or, qui pesait huit talents et demi et douze mines; l'autre d'argent, qui tenait six cents mesures nommées amphores. Tous ces présents, et beaucoup d'autres que j'ometts pour abrégé, se voyaient encore du temps d'Hérodote.

Les députés avaient ordre de consulter le dieu sur deux articles : premièrement si Crésus devait entreprendre la guerre contre les Perses; puis s'il devait appeler à son secours des troupes auxiliaires. L'oracle répondit, sur le premier article, que, s'il portait les armes contre les Perses, il renverserait un grand empire; sur le second, qu'il ferait bien de s'associer les plus puissants peuples de la Grèce. Il consulta de nouveau l'oracle pour savoir quelle serait la durée de son empire. La réponse fut qu'il subsisterait jusqu'à ce qu'on vît un muet remplir le trône de Médie : il regarda cette réponse comme une assurance de l'éternité de son empire.

En conséquence de l'oracle, Crésus, fit alliance avec les Athéniens, qui avaient pour lors à leur tête Pisistrate, et avec les Lacédémoniens, qui étaient sans contredit les deux peuples de la Grèce les plus puissants.

Un Lydien, fort estimé pour sa prudence,

¹ Hérod. esp. 46-50

donna à Crésus un avis très-sensé ¹. « Grand
 « prince, lui dit-il, à quoi songez-vous de
 « vouloir tourner vos armes contre des peu-
 « ples comme les Perses, qui, nés dans un
 « pays rude et âpre, sont endurcis dès l'en-
 « fance à toute sorte de travaux et de fatigues;
 « qui, vêtus grossièrement et nourris de même,
 « se contentent de pain et d'eau; qui ignorent
 « absolument ce que c'est que commodités et
 « délices de la vie; en un mot, qui n'ont

« rien à perdre si vous les vainquez, et tout à
 « gagner s'ils vous vainquent, et qu'il serait
 « bien difficile d'écarter de nos terres, s'ils en
 « avaient une fois goûté les douceurs? Loin
 « donc de penser à porter la guerre contre
 « eux, je crois que nous devrions remercier
 « les dieux de n'avoir pas mis dans l'esprit des
 « Perses de venir attaquer les Lydiens. » Cré-
 « sus avait pris son parti, et ne changea point.

On trouvera le reste de l'histoire de Crésus
 dans celle de Cyrus que je vais exposer.

¹ Herod. lib. 1, cap. 71

LIVRE IV.

COMMENCEMENT DE L'EMPIRE DES PERSES ET DES MÉDES.

AVANT-PROPOS.

Les trois règnes de Cyrus, de Cambyse, et de Smerdis le mage, feront la matière du quatrième livre. Mais comme les deux derniers sont assez courts, et renferment peu de faits importants, ce livre, à proprement parler, sera l'histoire de Cyrus.

Je me suis trouvé embarrassé dans ce volume à l'occasion de quelques morceaux d'histoire que j'ai donnés ailleurs¹, qui reviennent ici, et y trouvent leur place naturelle. Le mieux eût peut-être été de les travailler de nouveau et de les faire reparaitre sous une nouvelle forme; mais je ne me suis point senti pour cela assez de fécondité d'invention ni assez de variété de style, et d'ailleurs c'était un travail assez inutile. De renvoyer le lecteur à ces endroits, c'eût été couper mal à propos mon ouvrage, et donner un corps d'histoire imparfait et mutilé. J'ai donc pris le parti, et je ne l'ai point fait sans conseil, de remettre ici les endroits qui étaient nécessaires à la suite de mon histoire, et j'en userai ainsi dans la suite. J'ai cru que le public me permettrait de me copier moi-même, d'autant plus qu'il m'a paru ne pas imputer la possession où je me suis mis de profiter même du travail des autres, et d'adopter tout ce qui me convient. Cette liberté que je me suis donnée, qui n'est pas fort honorable pour l'amour-propre, mais qui est favorable à la paresse, contribue beaucoup à avan-

cer et à orner mon ouvrage, qui par là se trouve rempli de beautés et de richesses que j'emprunte d'ailleurs. Mais je puis dire que mon ouvrage entier est de ce genre; car tout mon travail consiste à extraire des auteurs anciens ce qui s'y trouve de plus beau, soit pour les faits, soit pour les réflexions, sans presque jamais y rien ajouter du mien.

On m'a fait, dans le *Journal des Savants* de Paris, un reproche qui me fait trop d'honneur pour n'y pas répondre : c'est sur l'exclusion que je parais avoir donnée dans mon plan à l'histoire romaine, qu'on souhaiterait que j'y enisse fait aussi entrer. J'avoue que je n'ai eu aucune pensée de l'entreprendre. Ce n'est pas faute de goût ni d'estime pour cette partie de l'histoire ancienne, la plus riche de toutes en grands événements, la plus variée et la plus intéressante. Les secours infinis et d'un prix inestimable qu'on trouve dans les anciens sur cette histoire seraient seuls capables de tenter un écrivain, et de l'engager dans ce travail, quelque pénible qu'il soit. Mais il faudrait pour cela bien des années; et je ne sais s'il y a eu de la sagesse à moi d'entreprendre, à l'âge où je suis, un ouvrage d'aussi longue haleine qu'est celui de l'histoire grecque, sans y apporter d'autre préparation que celle d'une étude générale des auteurs anciens, ordinaire aux personnes de ma profession, et faite sans aucun dessein particulier. Je sens bien que, pour réussir parfaitement dans cet ouvrage, il

¹ Dans la *Manière d'étudier*, où je traite de l'histoire.

² Journal du mois de mars 1730

aurait été nécessaire d'employer trois ou quatre ans à relire avec attention tous les auteurs, et à faire des remarques par rapport à mes vues et à mon plan : car quelquefois on trouve dans des endroits écartés, et qui n'ont aucun rapport à la matière qu'on traite, des faits très-curieux, et des réflexions importantes. Je n'ai point eu cet avantage, et n'ai pas cru devoir garder si longtemps à me mettre à mon ouvrage. Ce que je puis dire, c'est que, par respect et par reconnaissance pour le public, qui n'en paraît pas mécontent, je me hâte, autant qu'il m'est possible, de l'avancer, y donnant tout mon temps et tous mes soins, et écartant sévèrement tout ce qui peut m'éloigner d'un travail que je regarde comme faisant maintenant une partie essentielle de mon devoir et de ma vocation dans l'heureux loisir que la Providence m'a procuré depuis plusieurs années, et dont j'aurais pu profiter bien avantageusement, si la pensée de travailler à l'histoire ancienne m'était venue plus tôt.

CHAPITRE I.

I. HISTOIRE DE CYRUS.

L'histoire de ce prince est racontée diversement par Hérodote et par Xénophon. Je m'attache au dernier, comme infiniment plus digne de foi sur ce point que l'autre ; et je me contenterai, dans les faits où ils diffèrent, de rapporter sommairement ce qu'en dit Hérodote. On sait que Xénophon servit longtemps sous le jeune Cyrus, qui avait dans ses troupes un grand nombre de seigneurs persans avec lesquels sans doute cet écrivain, curieux comme il étoit, s'entretenait souvent, pour s'instruire par leur moyen des mœurs et coutumes des Perses, de leurs conquêtes, et surtout de celles du prince qui avait fondé leur monarchie, et dont il se proposait d'écrire l'histoire. C'est ce qu'il nous apprend lui-même dans le commencement de la *Cyropédie*. « Comme ce grand personnage, dit-il, m'a toujours paru digne d'admiration, j'ai pris plaisir à rechercher sa naissance, quel a été son naturel, de quelle façon il a été élevé, pour connaître

« tre par quels moyens il a pu devenir un si grand prince, et je n'avance rien que je n'aie appris. »

Au reste, ce que dit Cicéron dans la première lettre à son frère Quintus, que *Xénophon* avait composé l'histoire de Cyrus, non suivant l'exacte vérité, mais comme le modèle d'un bon gouvernement, ne doit rien diminuer de l'autorité de ce judicieux écrivain, ni de la créance qui lui est due. Ce qu'on en peut conclure, c'est que le dessein de Xénophon, aussi grand philosophe que grand capitaine, n'a pas été simplement d'écrire l'histoire de Cyrus, mais d'apprendre aux princes, dans la personne de celui-ci, l'art de régner et de se faire aimer de leurs sujets malgré le faste et l'élévation de la puissance souveraine. Il a pu, dans cette vue, prêter à son héros quelques pensées, quelques sentiments, quelques discours ; mais le fond des événements et des faits qu'il rapporte doit passer pour vrai, et leur conformité avec l'Écriture sainte en est une preuve évidente. On peut lire la dissertation de M. l'abbé Banier sur ce sujet dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres.

Pour plus grande clarté, je divise l'histoire de Cyrus en trois parties. La première s'étendra depuis sa naissance jusqu'au siège de Babylone ; la seconde renfermera la description du siège et de la prise de cette ville, et de tout ce qui regarde ce grand événement ; la troisième contiendra l'histoire de ce prince depuis la prise de Babylone jusqu'à sa mort.

ARTICLE I. — HISTOIRE DE CYRUS, DEPUIS SON ENFANCE JUSQU'AU SIÈGE DE BABYLONE.

Cet intervalle, outre l'éducation de Cyrus et le voyage qu'il fit en Médie chez Astyage, son grand-père, renferme les premières campagnes de ce prince et les importantes expéditions qui en furent la suite.

§ I. — ÉDUCATION DE CYRUS.

Cyrus¹ étoit fils de Cambyse, roi de Perse,

¹ « Cyrus filie à Xénophonte, non ad historiam fidem scriptus, sed ad effigiem justit imperii. »

² Tom. 6, pag. 400.

³ Xénoph. *Cyrop.* lib. 1, pag. 3.

et de Mandane, fille d'Asyage, roi des Mèdes. Il naquit un an après Cyaxare¹, son oncle, frère de Mandane.

Les Perses, divisés en douze tribus, étaient alors renfermés dans une seule province de cette vaste région qui depuis a porté leur nom, et ne faisaient tous ensemble que six-vingt mille hommes. Dans la suite, cette nation ayant acquis l'empire de l'Orient par la sagesse et par la valeur de Cyrus, le nom de la Perse s'étendit avec leur fortune, et comprit ce vaste espace de pays qui s'étend du levant au couchant, depuis le fleuve Indus jusqu'au Tigre, et du septentrion au midi, depuis la mer Caspienne jusqu'à l'Océan. Ce nom a encore aujourd'hui la même étendue.

Cyrus était bien fait de corps, et encore plus estimable par les qualités de l'esprit ; plein de douceur et d'humanité, de désir d'apprendre, d'ardeur pour la gloire. Il ne fut jamais effrayé d'aucun péril, ni rebuté d'aucun travail, quand il s'agissait d'acquiescer de l'honneur. Il fut élevé selon les lois des Perses, qui pour lors étaient excellentes par rapport à l'éducation.

Le bien public, l'utilité commune² étaient le principe et le but de toutes leurs lois. L'éducation des enfants était regardée comme le devoir le plus important et la partie la plus essentielle du gouvernement. On ne s'en reposait pas sur l'attention des pères et des mères, qu'une aveugle et molle tendresse rend souvent incapables de ce soin : l'état s'en chargeait. Ils étaient élevés en commun, d'une manière uniforme. Tout y était réglé : le lieu et la durée des exercices, le temps des repas, la qualité du boire et du manger, le nombre des maîtres, les différentes sortes de châtimens. Toute leur nourriture, aussi bien pour les enfants que pour les jeunes gens, était du pain, du cresson et de l'eau ; car on voulait de bonne heure les accoutumer à la tempérance et à la sobriété ; et d'ailleurs, cette sorte de nourriture simple et frugale, sans aucun mélange de sauces ni de ragôts, leur fortifiait le corps, et leur préparait un fonds de santé capable de soutenir les plus dures fatigues de la guerre jusque dans l'âge le plus avancé.

Ils allaient aux écoles pour y apprendre la justice, comme ailleurs on y va pour apprendre les lettres et les sciences ; et le crime qu'on y punissait le plus sévèrement était l'ingratitude.

La vue des Perses, dans tous ces sages établissemens, était d'aller au-devant du mal, persuadés qu'il vaut bien mieux s'appliquer à prévenir les fautes qu'à les punir ; et au lieu que, dans les autres états, on se contente d'établir des punitions contre les méchans, ils tâchaient de faire en sorte que parmi eux il n'y eût point de méchans.

On était dans la classe des enfants jusqu'à seize ou dix-sept ans, et c'est là qu'ils apprenaient à tirer de l'arc et à lancer le javelot ; après cela, on entra dans celle des jeunes gens. C'est alors qu'on les tenait de plus court, parce que cet âge a plus besoin que tout autre d'être veillé exactement. Ils étaient dix années dans cette classe ; pendant ce temps, ils passaient toutes les nuits dans les corps-de-garde, tant pour la sûreté de la ville que pour les accoutumer à la fatigue. Pendant le jour, ils venaient recevoir les ordres de leurs gouverneurs, accompagnaient le roi lorsqu'il allait à la chasse, ou se perfectionnaient dans les exercices.

La troisième classe était composée des hommes faits ; et ils y demeuraient vingt-cinq ans. C'est de là qu'on tirait tous les officiers qui devaient commander dans les troupes, et remplir les différens postes de l'état, les charges, les dignités. On ne les forçait point à porter les armes hors du pays, quand ils avaient passé cinquante ans.

Enfin ils passaient dans la dernière classe, où l'on choisissait les plus sages et les plus expérimentés pour former le conseil public, et les compagnies des juges.

Par là, tous les citoyens pouvaient aspirer aux premières charges de l'état ; mais aucun n'y pouvait arriver qu'après avoir passé par ces différentes classes, et s'en être rendu capable par tous ces exercices. Ces classes étaient ouvertes à tous, mais il n'y avait ordinairement que ceux qui étaient assez riches pour entretenir leurs enfants sans travailler, qui les y envoyaient.

¹ An. M. 3405 : av. J. C. 500.

² Cyrop. lib. 1, pag. 3-8.

Cyrus fut élevé de la sorte, et surpassa toujours ses égaux, soit par la facilité à apprendre, soit par le courage, ou pour l'adresse à exécuter tout ce qu'il entreprenait.

§ II. — VYAGE DE CYRUS CHEZ ASTYAGE SON GRAND-PÈRE, ET SON RETOUR EN PERSE.

Quand Cyrus eut atteint l'âge de douze ans¹, sa mère Mandaue le mena en Médie, chez Astyage son grand-père, à qui tout le bien qu'il entendait dire de ce jeune prince avait donné une grande envie de le voir. Il trouva dans cette cour des mœurs bien différentes de celles de son pays. Le faste, le luxe, la magnificence y régnaient partout. Astyage était superbement vêtu, avait les yeux² peints, le visage fardé, des cheveux ajoutés parmi les siens; car les Mèdes affectaient de vivre dans la mollesse, et de se vêtir d'écarlate, de porter des colliers et des bracelets, au lieu que les Perses étaient vêtus fort grossièrement. Cyrus ne fut point ébloui de tout cet éclat, et sans rien critiquer ni condamner, il sut se maintenir dans les principes qu'il avait reçus dès son enfance. Il charmait son grand-père par des saillies pleines d'esprit et de vivacité, et gagnait tous les cœurs par des manières nobles et engageantes. J'en rapporterai un seul trait qui pourra faire juger du reste.

Astyage, voulant faire perdre à son petit-fils l'envie de retourner en son pays, fit préparer un repas somptueux, dans lequel tout fut prodigué, soit pour la quantité, soit pour la qualité et la délicatesse des mets. Cyrus regardait avec des yeux assez indifférents tout ce fastueux appareil; et comme Astyage en pa-

raissait surpris : « Les Perses, dit-il, au lieu de tant de détours et de circuits pour apaiser la faim, prennent un chemin bien plus court pour arriver au même but; un peu de pain et de cresson les y conduit. » Son grand-père lui ayant permis de disposer à son gré de tous les mets qu'on avait servis, il les distribua sur-le-champ aux officiers du roi qui se trouvèrent présents; à l'un, parce qu'il lui apprenait à monter à cheval; à l'autre, parce qu'il servait bien Astyage; à un autre, parce qu'il prenait grand soin de sa mère. Sacas, échanson d'Astyage, fut le seul à qui il ne donna rien. Cet officier, outre sa charge d'échanson, avait celle d'introduire chez le roi ceux qui devaient être admis à son audience; et comme il ne lui était pas possible d'accorder cette faveur à Cyrus aussi souvent qu'il la demandait, il eut le malheur de déplaire à ce jeune prince, qui lui en marqua, dans cette occasion, son ressentiment. Astyage témoignant quelque peine qu'on eût fait cet affront à un officier pour qui il avait une considération particulière, et qui la méritait par l'adresse merveilleuse avec laquelle il lui servait à boire : « Ne faut-il que cela, mon papa, reprit Cyrus, pour mériter vos bonnes grâces? je les aurai bientôt gagnées; car je me fais fort de vous servir mieux que lui. » Aussitôt on équipe le petit Cyrus en échanson. Il s'avance gravement d'un air sérieux, la serviette sur l'épaule, et tenant la coupe délicatement de trois doigts, il la présente au roi avec une dextérité et une grâce qui charmèrent Astyage et Mandane. Quand cela fut fait, il se jeta au cou de son grand-père, et en le baisant il s'écria plein de joie : « O sacas, pauvre Sacas, te voilà perdu! j'aurai ta charge. » Astyage lui témoigna beaucoup d'amitié. « Je suis très-content, mon fils, lui dit-il; on ne peut pas mieux servir. Vous avez cependant oublié une cérémonie qui est essentielle, c'est de faire l'essai. » En effet, l'échanson avait coutume de verser de la liqueur dans sa main gauche, et d'en goûter avant que de présenter la coupe au prince. « Ce n'est point du tout par oubli, reprit Cyrus, que j'en ai usé ainsi. Et pourquoi donc? dit Astyage. C'est que j'ai aperçu prémonition que cette liqueur ne fût du poison.

¹ Cyrop. lib. 1, pag. 8-12.

² An. M. 3418; av. J. C. 566.

³ Les anciens, pour relever la beauté du visage, et donner plus de vivacité au teint, formaient les sourcils en arcs parfaits, et les teignaient en noir. Ils ajoutaient aux paupières la même teinte, pour donner aux yeux plus de brillant. Cet artifice était en usage chez les Hébreux. Il est dit de Jézabel : *Depinxit oculos suos stibio*. 4. Reg. 9, 30. Cette drogue avait aussi une force astringente, qui rétrécissait les paupières, et faisait paraître les yeux plus grands, ce qui était regardé pour lors comme une beauté. Plin. lib. 23, cap. 6. De là vient cette épithète qu'Homère donne si souvent aux déesses mêmes, *ῥεῖς ὀφθαλμοῖς* *Ἥρα*, Junon aux grands yeux.

⁴ Ὁ Σάκας, ἀπεβίωντο· ἐνθάδε αἱ τῆς πίψης.

« Du poison ! et comment cela ? Oui, mon
« papa ; car il n'y a pas longtemps que, dans
« un repas que vous donniez aux grands sei-
« gneurs de votre cour, je m'aperçus qu'après
« qu'on eut un peu bu de cette liqueur, la tête
« tourna à tous les convives. On criait, on
« chantait, on parlait à tort et à travers. Vous
« paraissiez avoir oublié, vous, que vous étiez
« roi, et eux qu'ils étaient vos sujets. Enfin,
« quand vous vouliez vous mettre à danser,
« vous ne pouviez pas vous soutenir. Com-
« ment, reprit Astyage, n'arrive-t-il pas la
« même chose à votre père ? Jamais, répondit
« Cyrus. Et quoi donc ? Quand il a bu il cesse
« d'avoir soif ; et voilà tout ce qui lui en ar-
« rive. »

On ne peut trop admirer ici l'habileté de l'historien dans l'excellente leçon qu'il donne sur la sobriété. Il pouvait la faire d'une manière grave et sérieuse, et prendre le ton de philosophe, car Xénophon, tout guerrier qu'il était, n'était pas moins philosophe que Socrate son maître. Au lieu de cela il la met dans la bouche d'un enfant, et la déguise sous le voile d'une petite histoire, racontée, dans l'original, avec tout l'esprit et toute la gentillesse possible.

Mandane étant sur le point de retourner en Perse, Cyrus se rendit avec joie aux instances répétées que lui fit son grand-père de rester en Médie, afin, disait-il, ne sachant pas encore bien monter à cheval, qu'il eût le temps de se perfectionner dans cet exercice inconnu en Perse, où la sécheresse et la situation du pays, coupé par des montagnes, ne permettaient pas de nourrir des chevaux.

Pendant cet intervalle de temps qu'il passa à la cour, il s'y fit infiniment estimer et aimer. Il était doux, affable, officieux, bienfaisant, libéral. Si les jeunes seigneurs avaient quelque grâce à demander au prince, c'était lui qui la sollicitait pour eux. Quand il y avait contre eux quelque sujet de plainte, il se rendait leur médiateur auprès du roi : leurs affaires devenaient les siennes, et il s'y prenait toujours si bien, qu'il obtenait tout ce qu'il voulait.

Il était à peu près dans sa seizième année, lorsque le fils du roi des ¹ Babyloniens (c'était

Évilmérôdac, fils de Nabuchodonosor), ayant fait une partie de chasse un peu avant son mariage, s'avisait, pour faire montre de sa bravoure, de faire une irruption dans les terres des Mèdes ; ce qui obligea Astyage de se mettre en campagne pour s'y opposer. Ce fut pour lors que Cyrus, ayant suivi son grand-père, fit son apprentissage dans la guerre. Il s'y comporta si bien, que la victoire que les Mèdes remportèrent sur les Babyloniens fut principalement due à sa valeur.

L'année d'après ², Cambyse l'ayant rappelé pour lui faire achever son temps dans les exercices des Perses, il partit sur-le-champ, pour ne donner, par son retardement, aucun lieu de plainte contre lui ni à son père ni à sa patrie. On connut dans cette occasion combien il était tendrement aimé. A son départ tout le monde l'accompagna, ceux de son âge, les jeunes gens, les vieillards : Astyage même le conduisit à cheval assez loin ; et quand il fallut se séparer, il n'y eut personne qui ne versât des larmes.

Ainsi Cyrus repassa en Perse, où il demeura encore un an dans la classe des enfants. Ses compagnons, après le séjour qu'il avait fait dans une cour aussi voluptueuse et remplie de faste qu'était celle des Mèdes, s'attendaient à voir un grand changement dans ses mœurs ; mais quand ils virent qu'il se contentait de leur table ordinaire, et que, s'il se rencontrait dans quelque festin, il était plus sobre et plus retenu que les autres, ils le regardèrent avec une nouvelle admiration.

Il passa ³ de cette première classe dans la seconde, qui est celle des jeunes gens, où il fit voir qu'il n'avait point son pareil en adresse, en patience, en obéissance.

Dix années après ⁴, il fut admis dans la classe des hommes faits, et il y demeura pendant treize ans, jusqu'au temps où il partit à la tête de l'armée de Perse pour aller au secours de son oncle Cyaxare.

uophon ; et en effet, ce sont les Assyriens, mais de Babylone, qu'il ne faut pas confondre avec ceux de Ninive, dont nous avons vu auparavant que l'empire avait été entièrement détruit par la ruine de Ninive, qui en était la capitale.

¹ An. M. 3121; av. J. C. 583.

² An. M. 3422.

³ An. M. 3112; av. J. C. 572.

⁴ Ces peuples sont toujours appelés Assyriens dans Xé-
1.

§ III. — PREMIÈRE CAMPAGNE DE CYRUS QUI VA AU SECOURS DE SON ONCLE CYAXARE CONTRE LES BABYLONIENS.

Astyage, roi des Mèdes, étant mort¹, Cyaxare, son fils, frère de la mère de Cyrus, lui succéda. A peine fut-il monté sur le trône, qu'il eut une rude gueffe à soutenir. Il apprit que le roi des Babyloniens (Nériglissor) armait puissamment contre lui, et qu'il avait déjà engagé dans sa querelle plusieurs princes, entre autres, Crésus, roi de Lydie. Il avait aussi envoyé des ambassadeurs vers le roi des Indes, pour jeter dans son esprit de mauvaises impressions contre les Mèdes et les Perses, en lui représentant qu'il était à craindre que ces deux peuples, déjà fort puissants d'ailleurs, s'étant unis par de nouvelles alliances, ne s'assujettissent à la fin toutes les autres nations, si l'on ne s'opposait au progrès de leur puissance. Cyaxare dépêcha donc vers Cambyse pour lui demander du secours, et chargea ses députés de faire en sorte que Cyrus eût le commandement de l'armée qu'on lui enverrait. Ils n'eurent pas de peine à l'obtenir. La joie fut universelle quand on sut que Cyrus marcherait à la tête de l'armée. Elle était de trente mille hommes, d'infanterie seulement (car les Perses n'avaient point encore de cavalerie), mais tous hommes d'élite, et qui avaient été élevés d'une manière particulière. D'abord Cyrus avait choisi parmi la noblesse deux cents officiers des plus braves, qui furent chargés d'en choisir chacun quatre autres de même sorte, ce qui faisait mille en tout, et c'étaient ces officiers qu'on appelait *généralistes*², et qui se signalèrent si fort dans la suite en toute occasion. Chacun de ces mille eut charge de lever parmi le peuple dix piquiers armés à la légère, dix frondeurs et dix archers : ce qui montait en tout à trente-neuf mille hommes.

Avant qu'on procédât à ce choix, Cyrus crut devoir parler aux deux cents officiers, dont il loua extrêmement le courage, et qu'il remplît de l'espérance assurée d'un heureux succès. « Savez-vous, leur dit-il, à quels ennemis vous aurez affaire ? A des hommes mous, lâches, effeminés, déjà à demi vaincus par les déli-

« ces ; qui ne peuvent souffrir ni la faim ni la soif ; également incapables de soutenir ou le poids du travail ou la vue du péril : au lieu que vous, accoutumés dès l'enfance à une vie sobre et dure, la faim et la soif font le seul assaisonnement de vos repas, les fatigues votre plaisir, les dangers votre joie, l'amour de la patrie et de la gloire votre unique passion. Comptez-vous pour peu la justice de notre cause ? Ce sont les ennemis qui nous attaquent : ce sont nos alliés qui nous appellent. Y a-t-il rien de plus juste que de repousser l'injure qu'on veut nous faire ? Y a-t-il rien de plus honorable que de voler au secours de nos amis ? Mais ce qui doit faire le principal motif de votre confiance, c'est que je ne me suis point engagé dans cette expédition sans avoir auparavant consulté les dieux et imploré leur secours ; car vous savez que c'est par où j'ai toujours coutume de commencer toutes mes actions et toutes mes entreprises. »

Cyrus partit bientôt après sans perdre de temps³ ; mais ce ne fut qu'après avoir encore invoqué les dieux du pays ; car sa grande maxime, et il la tenait de son père, était qu'on ne devait jamais former aucune entreprise, soit grande, soit petite, sans consulter les dieux. Cambyse lui avait souvent représenté que la prudence des hommes est fort courte, leurs vues fort bornées, qu'ils ne peuvent pénétrer dans l'avenir, et que souvent ce qu'ils croient devoir tourner à leur avantage devient la cause de leur ruine ; au lieu que les dieux, étant éternels, savent tout, l'avenir comme le passé, et inspirent à ceux qu'ils aiment ce qu'il est à propos d'entreprendre : protection qu'ils ne doivent à personne, et qu'ils n'accordent qu'à ceux qui les invoquent et les consultent.

Cambyse voulut accompagner son fils jusqu'aux frontières de la Perse. Dans le chemin, il lui donna d'excellentes instructions sur les devoirs d'un général d'armée. Cyrus croyait n'ignorer rien de tout ce qui regarde le métier de la guerre, après les longues leçons qu'il en avait reçues des maîtres les plus habiles qui fussent de son temps. Vos maîtres, lui dit Cambyse, vous ont-ils donné quelques leçons d'é-

¹ An. M. 3444 ; av. J. C. 569. — Cyrop. lib. 1, 22-27.

² Officiers de même dignité.

³ An. M. 3445 ; av. J. C. 569.

conomie, c'est-à-dire de la manière dont il faut pourvoir aux besoins d'une armée, préparer des vivres, prévenir les maladies, souger à la santé des soldats, fortifier leurs corps par de fréquents exercices, exciter parmi eux de l'émulation, savoir se faire obéir, se faire estimer, se faire aimer des troupes ? Sur chacun de ces points et sur beaucoup d'autres que le roi parcouvrit, Cyrus répondait qu'on ne lui en avait jamais dit un mot, et que tout cela était nouveau pour lui. Hé ! que vous a-t-on donc montré ? — A faire des armes, reprit le jeune prince, à tirer de l'arc, à lancer un javelot, dessiner un camp, tracer un plan de fortification, ranger des troupes en bataille, en faire la revue, les voir marcher, défilé, camper. Cambyse se mit à rire, et fit entendre à son fils qu'on ne lui avait rien enseigné de ce qu'il y a de plus essentiel pour un bon officier et pour un habile général ; et dans une seule conversation, qui mériterait certainement d'être bien étudiée par les jeunes gens de qualité destinés à la guerre, il lui en apprit infiniment plus que n'avaient fait pendant plusieurs années tous ces maîtres si vantés. Un seul exemple, quoique fort court, pourra donner quelque idée du reste.

Il s'agissait de savoir comment on pouvait rendre les soldats soumis et obéissants. Le moyen m'en paraît bien facile et bien sûr, dit Cyrus ; il ne faut que louer et récompenser ceux qui obéissent, punir et noter d'infamie ceux qui refusent de le faire. Cela est bon, répondit Cambyse, pour se faire obéir par force ; mais l'important est de se faire obéir volontairement. Or, le moyen le plus sûr d'y réussir, c'est de bien convaincre ceux à qui l'on commande qu'on sait mieux ce qui leur est utile qu'eux-mêmes, car tous les hommes obéissent sans peine à ceux dont ils ont cette opinion. C'est de ce principe que part la soumission aveugle des malades pour le médecin, des voyageurs pour un guide, de ceux qui sont dans un vaisseau pour le pilote. Leur obéissance n'est fondée que sur la persuasion où ils sont que le médecin, le guide, le pilote, sont plus habiles et plus prudents qu'eux. Mais que faut-il faire, demanda Cyrus à son père, pour paraître plus habile et plus prudent que les autres ? Il faut, reprit Cambyse, l'être effectivement ; et pour l'être, il faut se bien appliquer

à sa profession, en étudier sérieusement toutes les règles, consulter avec soin et avec docilité les plus habiles maîtres, ne rien négliger de ce qui peut faire réussir nos entreprises, et surtout implorer le secours des dieux, qui seuls donnent la prudence et le succès.

Quand Cyrus fut arrivé en Médie¹, près de Cyaxare, la première chose qu'il fit, après les compliments ordinaires, fut de s'informer de la qualité et du nombre des troupes de part et d'autre. Il se trouva, par le dénombrement qu'on en fit, que l'armée des ennemis montait à deux cent mille hommes de pied et soixante mille chevaux, et que les Mèdes et les Perses joints ensemble avaient à peine la moitié autant d'infanterie, et qu'il s'en fallait plus des deux tiers qu'ils n'eussent autant de cavalerie. Une si grande inégalité jeta Cyaxare dans un grand embarras et dans une grande crainte. Il n'imaginait point d'autre expédient que de faire venir de nouvelles troupes de Perse, en plus grand nombre encore que les premières. Mais, outre que le remède aurait été fort lent, il paraissait impraticable. Cyrus, sur-le-champ, proposa un moyen plus sûr et plus court : ce fut de faire changer d'armes aux Perses, et au lieu que la plupart ne se servaient presque que de l'arc et du javelot, et ne combattaient par conséquent que de loin, genre de combat où le grand nombre l'emporte facilement sur le petit, il fut d'avis de les armer de telle sorte, qu'ils pussent tout d'un coup combattre de près et en venir aux mains avec les ennemis, et rendre ainsi inutile la multitude de leurs troupes. On goûta fort cet avis, et il fut exécuté sur-le-champ.

Il établit un ordre merveilleux dans les troupes², et y jeta une émulation étonnante par les récompenses qu'il proposait, et par ses manières honnêtes et prévenantes à l'égard de tout le monde. Il ne faisait aucun cas de l'argent que pour le donner. Il distribuait avec largesse des présents à chacun selon son mérite et sa condition. A l'un c'était un bouclier, à l'autre une épée ou quelque chose de pareil. C'était par cette grandeur d'âme, cette générosité, et ce penchant à faire du bien, qu'il

¹ Cyrop. lib. 2, pag. 38-40.

² Pag. 44.

croyait qu'un général devait se distinguer¹, et non par le luxe de la table ou la magnificence des habits, et encore moins par la hauteur et la fierté. Il ne pouvait pas, disait-il, faire du bien à tous; et c'est par cette raison-là même qu'il se croyait obligé de marquer de la bonne volonté à tous, parce que les présents que distribue un prince peuvent l'épuiser, non les honnêtetés qu'il fait, en s'intéressant sincèrement au bien et au mal qui arrive aux autres, et en le leur témoignant.

Un jour² que Cyrus faisait la revue de son armée, il lui vint un courrier de la part de Cyaxare l'avertir qu'il était arrivé des ambassadeurs du roi des Indes, et qu'il le priait de le venir trouver promptement. Pour ce sujet, lui dit-il, je vous apporte un riche vêtement; car il souhaite que vous parussiez superbement vêtu devant les Indiens, afin de faire honneur à la nation. Cyrus ne perdit point de temps: il partit sur-le-champ avec ses troupes pour aller trouver le roi, sans avoir d'autre habit que le sien, fort simple, à la manière des Perses, et qui n'était point, porte le texte grec³, souillé ni gâté par aucun ornement étranger. Comme Cyaxare en parut d'abord un peu mécontent: « Vous aurais-je fait plus d'honneur, reprit Cyrus, si je m'étais habillé de pourpre, si je m'étais chargé de bracelets et de chaînes d'or, et qu'avec tout cela j'eusse tardé plus longtemps à venir, que je ne vous en fais maintenant par la sueur de mon visage et par ma diligence, en montrant à tout le monde avec quelle promptitude on exécute vos ordres? »

Cyaxare, content de ces raisons, commanda qu'on fit entrer les Indiens. Ces ambassadeurs dirent qu'ils étaient envoyés de la part de leur maître pour s'informer du sujet de la guerre entre les Babyloniens et les Mèdes. Ils ajoutèrent qu'ils avaient ordre après avoir entendu les motifs des Mèdes, de passer chez les Babyloniens pour écouter aussi ce qu'ils sauraient à alléguer, afin qu'après avoir examiné les raisons de part et d'autre, le roi leur maître se

rangerait du côté de celui qui aurait pour lui le bon droit et la justice. Noble et glorieux usage d'une grande puissance, qui n'est connoise que par la justice, qui ne cherche point à profiter de la division des voisins, et qui se déclare hautement contre l'injuste agresseur en faveur de l'opprimé! Cyaxare et Cyrus répondirent qu'ils n'avaient donné aucun sujet de plainte aux Babyloniens, et qu'ils acceptaient avec joie pour arbitre le roi des Indiens. La suite fait connaître qu'il se déclara pour les Mèdes.

Le roi d'Arménie, vassal des Mèdes, les regardant comme près d'être engloutis par la formidable ligue qui s'était formée contre eux⁴, crut qu'il devait profiter de l'occasion pour se tirer de leur dépendance. Il cessa donc de leur payer le tribut ordinaire, et de leur envoyer le nombre de troupes qu'il devait fournir en temps de guerre. Cyaxare était embarrassé, craignant, dans la conjoncture présente, de s'attirer de nouveaux ennemis sur les bras, s'il entreprenait de forcer les Arméniens à l'exécution du traité. Cyrus, après s'être exactement informé des forces et de la situation du pays, se chargea de cette commission. L'important était de la tenir secrète, sans quoi elle ne pouvait réussir. Pour cela il engage une grande partie de chasse de ce côté-là; et il avait coutume d'y aller assez souvent, et même d'y chasser avec le fils du roi d'Arménie et les jeunes seigneurs du pays. Au jour marqué il part avec un nombreux équipage. Les troupes suivaient de loin et devaient attendre l'ordre pour se montrer. Après quelques jours de chasse, quand on fut assez près du château où demeurait la cour, Cyrus découvrit son dessein aux officiers. Il détacha Chrysante, l'un d'eux, pour aller se rendre maître d'une hauteur fort escarpée, où il savait que le prince en cas d'alarme se retirait ordinairement avec sa famille et tous ses effets.

Cela fait, il envoie un héraut au roi d'Arménie pour le sommer d'accomplir le traité, et dans l'intervalle il fait avancer ses troupes. Jamais surprise ne fut plus grande, et l'embarras ne l'était pas moins. Le roi connaissait

¹ Cyrop. lib. 8, pag. 207.

² Lib. 2, pag. 56.

³ Εν τῇ Περσῇ στολῇ οὐδὲν τι ὀρεσπύνο. Belle expression, mais que nulle autre langue ne peut rendre avec la même vivacité.

⁴ An. M. 3147; av. J. C. 537. — Cyrop. lib. 2, pag. 58-61; et lib. 3, 62-70.

son tort : il était sans ressource. Il ne laissa pas d'envoyer de tous côtés pour assembler ses forces; et en même temps il fit passer dans les montagnes le plus jeune de ses fils, nommé *Sabaris*, avec ses femmes, ses filles, et tout ce qu'il avait de plus précieux; mais quand il eut appris par ceux qu'il avait envoyés à la découverte que Cyrus venait sur leurs pas, alors il perdit entièrement courage, et ne songea plus à se défendre. Les Arméniens, à son exemple, s'enfuirent chacun où ils purent, pour mettre en sûreté ce qu'ils avaient de meilleur. Cyrus, voyant la campagne couverte de gens qui se sauvaient de côté et d'autre, leur envoya dire qu'on ne leur ferait aucun mal, s'ils se tenaient dans leurs maisons; mais qu'on les traiterait comme ennemis ceux qu'on trouverait prenant la fuite. Cela fut cause qu'ils demeurèrent, excepté quelques-uns qui suivirent le roi.

D'un autre côté, ceux qui conduisaient les princesses vers les montagnes donnèrent dans l'embuscade de Chrysante, et furent presque tous faits prisonniers. La reine, le fils du roi, ses filles, sa belle-fille, femme de son aîné, et ses trésors, tombèrent entre les mains des Perses.

Le roi, ayant appris ces tristes nouvelles, et ne sachant que devenir, se sauva sur une petite éminence, où il fut incontinent investi par l'armée, et bientôt après obligé de se rendre. Cyrus le fit avancer au milieu de l'armée avec toute sa famille. Dans l'instant arriva le fils aîné du roi, nommé *Tigrane*, qui revenait d'un voyage : il ne put retenir ses larmes à un tel spectacle. Prince, vous venez à propos, lui dit Cyrus, pour assister au procès de votre père; et aussitôt il fit assembler les capitaines des Perses et des Mèdes, et manda aussi les grands d'Arménie. Il ne voulut pas même qu'on écartât les dames qui étaient là dans leurs chariots, et leur permit d'écouter et de voir tout en liberté.

Quand tout fut prêt, et que Cyrus eut imposé silence, il commença par exiger du roi que, dans toutes les questions qu'il allait lui faire, il lui répondît avec sincérité, n'y ayant rien de plus indigne d'une personne de son rang que d'user de dissimulation et de mensonge : le roi s'y engagea. Alors il lui deman-

da, mais à différentes reprises, et traitant chaque article séparément, s'il n'était pas vrai qu'il avait fait la guerre à Astyage, roi des Mèdes, son grand-père; s'il n'avait pas été vaincu dans cette guerre, si, en conséquence de sa défaite, il n'avait pas conclu un traité avec Astyage, si, par ce traité, il ne s'était pas engagé à lui payer un certain tribut, à lui fournir un certain nombre de troupes, et à ne conserver dans son pays aucune place forte. Il ne fut pas possible de ne pas convenir de tous ces faits, qui étaient de notoriété publique. Pourquoi donc, continua Cyrus, avez-vous violé le traité dans tous ses articles? C'est, reprit l'Arménien, parce que je trouvais qu'il était beau de secouer le joug, de vivre libre, et de laisser ses enfants dans le même état. Il est glorieux en effet, répliqua Cyrus, de combattre pour défendre sa liberté; mais si quelqu'un, après avoir été réduit en servitude, tâchait de se dérober à son maître, que lui feriez-vous? Je suis obligé d'avouer, dit le roi, que je le punirais. — Et si vous aviez donné un gouvernement à quelqu'un de vos sujets, et qu'il eût prévariqué, le laisseriez-vous en place? — Non certes, et je lui en substituerai un autre. — Et s'il avait amassé de grandes richesses par ses malversations? — Je l'en dépouillerais. — Mais, ce qui est bien plus, s'il avait eu quelque intelligence avec vos ennemis, comment le traiteriez-vous? Dussé-je me condamner moi-même, reprit le roi, je ne puis m'empêcher de dire la vérité : je le ferais mourir. A ces paroles son fils s'arracha la tiare de la tête, déchira ses vêtements; les femmes, de leur côté, jetèrent des cris et des hurlements, comme s'il eût prononcé lui-même son arrêt.

Cyrus, ayant de nouveau fait faire silence, Tigrane alors prit la parole, et se tournant vers Cyrus : Grand prince, lui dit-il, croyez-vous qu'il soit de votre sagesse de faire mourir mon père, même contre vos propres intérêts? — Et quels intérêts donc? — C'est que jamais il ne fut plus en état de vous rendre service. Comment cela? dit Cyrus, est-ce que les fautes passées sont un titre qui puisse nous acquérir un nouveau mérite, et nous attirer une nouvelle considération? — Oui certes, si elles servent à nous rendre sages. De quel prix en effet n'est point la sagesse, et peut-on lui comparer

ni richesses, ni adresse, ni courage ? Or il est bien clair que cette journée seule a rendu mon père très-prudent. Il sait ce qu'il en coûte pour manquer à sa parole. D'ailleurs il a senti votre supériorité au-dessus de lui en tout. Il n'a pu venir à bout d'aucun de ses projets, et vous avez exécuté tous les vôtres, mais avec tant de promptitude et de secret, qu'il s'est vu enveloppé avant que de savoir qu'on l'attaquât ; et c'est le lieu même de sa retraite qui a servi à le prendre. Mais, reprit Cyrus, votre père n'a encore rien souffert qui ait pu le rendre plus sage. La crainte des maux, dit Tigrane, quand elle est aussi sérieuse que celle-ci l'est, a une pointe beaucoup plus aiguë et plus capable de déchirer le cœur que le mal même. Mais, j'ose le dire, la reconnaissance est encore un motif influant plus efficace et plus persuasif ; et il n'en peut être au monde qui approche de celle que mon père vous devra. Biens, liberté, sceptre, vie, femmes, enfants, rendus avec une telle générosité, où trouverez-vous, grand prince, en une seule personne, tant et de si forts liens qui puissent l'attacher à votre service ?

Hé bien ! reprit Cyrus, en se tournant du côté du roi, si je me laisse fléchir aux prières de votre fils, quelle armée et quelle somme me fournirez-vous pour nous aider dans la guerre que nous avons contre les Babyloniens ? Mes troupes et mes trésors ne sont plus à moi, dit l'Arménien, mais à vous seul. Je puis mettre sur pied quarante mille hommes d'infanterie, et huit mille de cavalerie. Pour l'argent, j'estime qu'en comprenant les trésors que mon père m'a laissés, il se trouvera bien trois mille talents d'argent comptant. Voilà de quoi vous pouvez disposer. Cyrus accepta la moitié des troupes, et laissa l'autre au roi pour la défense du pays contre les Chaldéens¹, avec qui il était en guerre. Il doubla le tribut qu'il devait payer chaque année aux Mèdes, et au lieu de cinquante talents il en exigea cent, et en demanda autant à emprunter en son nom. Mais, ajouta Cyrus, que me donneriez-vous pour la rançon de votre femme ? Tout ce que je possède au

monde, répondit le roi. — Et pour celle de vos enfants ? — La même chose. — Vous voilà donc redevable à mon égard de la moitié plus que vous ne possédez. Et vous, Tigrane, de combien rachèteriez-vous la liberté de votre femme ? (Il l'avait épousée depuis peu, et l'aimait passionnément.) De mille vies, répliqua-t-il, si je les avais. Cyrus pour lors les conduisit tous dans sa tente, et leur donna à souper. On comprend aisément quelle fut la joie de ce festin.

Après le repas, comme on s'entretenait de différentes choses, Cyrus demanda à Tigrane, qu'il avait tiré à part, ce qu'était devenu au gouverneur qu'il avait vu plusieurs fois avec lui à la chasse, et dont il faisait un cas tout particulier. Hélas ! dit-il, il n'est plus ; et je n'oserais vous avouer par quel accident je l'ai perdu. Cyrus le pressant de le lui apprendre : Mon père, continua Tigrane, voyant que j'aimais tendrement ce gouverneur, et que je lui étais fort attaché, en conçut quelque jalousie, et le fit mourir. Mais c'était un si honnête homme, qu'étant tout près d'expirer, il me fit venir, et me dit ces propres paroles : Que ma mort, Tigrane, ne vous indispose point contre le roi votre père. Il n'a point agi à mon égard par méchanceté, mais sur une fausse prévention qui l'a malheureusement aveuglé. Ah ! l'excellent personnage, s'écria Cyrus : mais n'oubliez jamais le dernier avis qu'il vous a donné.

Quand la conversation fut finie, Cyrus, avant que de les renvoyer, les embrassa tous pour marque d'une parfaite réconciliation ; après quoi, ils montèrent dans leurs chariots avec leurs femmes, et se retirèrent pénétrés de reconnaissance et d'admiration. Pendant tout le chemin, il ne fut mention que de Cyrus. Les uns vantaient sa sagesse, d'autres admiraient son courage, ceux-ci relevaient surtout sa douceur, quelques-uns faisaient valoir sa taille et son port majestueux. Et vous, dit Tigrane en s'adressant à son épouse, que vous semble de la mine de Cyrus ? Je n'y ai point fait d'attention, répondit-elle. — Sur qui donc vos yeux étaient-ils attachés ? — Sur celui qui disait qu'il donnerait mille vies pour racheter ma liberté.

Le lendemain, le roi d'Arménie envoya des

¹ Xénophon ne nomme jamais les peuples de la Babylonie Chaldéens. Mais Hérodote, lib. 7, cap. 63, et Strabon, lib. 16, pag. 739, les placent dans ce pays. Les Chaldéens, dont il s'agit ici, étaient des peuples voisins de l'Arménie.

présents à Cyrus, et des rafraîchissements pour toute l'armée. Il apporta aussi le double de l'argent qu'il devait fournir; mais Cyrus, ayant pris simplement ce qu'il avait demandé, lui rendit le reste. Les troupes arméniennes eurent ordre de se tenir prêtes pour le troisième jour, et Tigrane voulut les commander.

J'ai cru, pour plusieurs raisons, devoir insérer ici le récit détaillé de cet événement, quoique pourtant je l'aie abrégé de près de trois quarts de ce qu'il a dans Xénophon.

Premièrement, il peut servir à faire connaître le style de cet excellent historien, surtout si on a la curiosité de consulter l'original, dont les beautés naturelles et sans art sont bien propres à justifier l'estime singulière que les gens de bon goût ont toujours fait de la noble simplicité de cet auteur. Pour ne citer qu'un exemple, quel trait de pudeur et de modestie, mais en même temps quelle merveilleuse nativité, quelle délicatesse d'esprit dans l'ingénue réponse de la femme de Tigrane, qui n'a des yeux que pour son mari!

En second lieu, ces interrogations courtes et pressantes, qui demandent chacune une réponse précise de la part du roi d'Arménie, décèlent un disciple de Socrate qui avait bien retenu le goût de son maître.

D'ailleurs, ce récit peut donner quelque idée du jugement qu'on doit porter de la Cyropédie de Xénophon, dont le fond est vrai, mais qui est embellie par des circonstances que l'auteur a ménagées exprès, et a ajoutées à dessein, pour donner d'utiles leçons et d'excellentes règles sur le gouvernement. Ainsi, ce qu'il y a de réel dans l'événement dont il s'agit ici, c'est que, le roi d'Arménie ayant refusé de payer le tribut qu'il devait aux Mèdes, Cyrus l'attaqua fort à propos, et avant qu'il pût soupçonner qu'on songeait à lui; qu'il se rendit maître du seul fort qu'il eût, et en même temps de toute sa famille; qu'il l'obligea de payer le tribut ordinaire, et de fournir son contingent de troupes; et qu'il sut si bien le gagner par ses manières douces et honnêtes, qu'il en fit un des alliés les plus fidèles et les plus affectionnés qu'eût jamais eus le roi des Mèdes. Le reste n'est qu'un embellissement, et vient plus de l'historien que de l'histoire même.

Je n'aurais jamais deviné par moi-même ce que signifiait celle du gouverneur mis à mort par le père de Tigrane, quoique je sentisse bien qu'elle tenait ici lieu d'énigme. Un homme de qualité¹, l'un des plus beaux esprits et des plus beaux parleurs du siècle passé, qui avait une connaissance profonde des auteurs grecs, m'en donna, il y a beaucoup d'années, une explication que je n'ai point oubliée, et que je crois être la véritable clef de cette énigme. Il supposait que Xénophon avait voulu peindre ici la mort de Socrate, son maître, que l'attachement extraordinaire que témoignait pour lui toute la jeunesse d'Athènes avait rendu suspect à l'état; ce qui donna lieu à sa condamnation, qu'il supporta sans plainte et sans murmure.

Enfin, j'ai cru ne devoir pas manquer l'occasion de faire remarquer dans mon héros des qualités qui ne se rencontrent pas toujours dans les personnes de son rang, et qui, en les rendant infiniment plus estimables que toutes les vertus guerrières, contribueraient le plus au succès de leurs desseins. On trouve dans la plupart des conquérants de l'habileté pour la guerre, de la hardiesse, du courage, de l'impétuosité, et de tous ces talents qui font beaucoup de bruit, et qui éblouissent par leur éclat. Mais un fonds de bonté, de douceur, de compassion pour les malheureux; un air de modération et de retenue, même dans la prospérité et dans la victoire; des manières insinuantes et persuasives; l'art de gagner les cœurs, et de se les attacher encore plus par l'affection que par l'intérêt; une attention continuelle à mettre toujours le bon droit de son côté, et à donner à toutes ses démarches un caractère d'équité et de justice que les ennemis mêmes soient forcés de respecter; enfin, une clémence qui ménage les coupables qui le sont plutôt par imprudence que par malice, et qui donne lieu au repentir en laissant des retours vers le devoir: ce sont des qualités rares dans les plus fameux conquérants de l'antiquité, et qui dominaient souverainement dans Cyrus.

Je reviens à mon sujet. Cyrus, avant que de quitter le roi d'Arménie², songea à lui

¹ M. le comte de Tressville.

² Cyrop. lib. 3, pag. 79-76.

rendre un service considérable. Il était en guerre avec les Chaldéens, peuple voisin et assez belliqueux, qui tenait continuellement le pays en inquiétude par ses courses, et était cause qu'une grande partie des terres demeurerait inculte. Après s'être bien informé de leur caractère, de leurs forces, de la situation des lieux où ils se retiraient, il marcha contre eux. Au premier signal que l'ennemi approchait, les Chaldéens se saisirent des hauteurs, lieu ordinaire de leur retraite, Cyrus ne leur laissa pas le temps d'y assembler toutes leurs troupes, et il alla les y attaquer. Les Arméniens, qui marchaient à la tête, furent mis d'abord en fuite. Cyrus s'y était bien attendu, et il ne les avait ainsi placés que pour engager le combat. En effet, dès que les Chaldéens en virent aux mains avec les Perses, ils ne purent soutenir leur choc, et furent renversés. On fit un grand nombre de prisonniers : le reste se dissipa. Cyrus paria aux prisonniers, leur déclara qu'il n'était point venu pour leur faire du mal ni pour ravager leurs terres, mais pour leur accorder la paix à des conditions raisonnables; et il les renvoya. On ne manqua pas d'envoyer sur-le-champ des députés, et la paix fut conclue. Pour la sûreté des deux peuples, de leur commun consentement, Cyrus fit bâtir sur la hauteur une forteresse qui commandait tout le pays, et y laissa une bonne garnison, qui devait se déclarer contre celui des deux peuples qui manquait au traité.

Cyrus, ayant appris qu'il y avait un commerce et une communication assez ordinaire entre les Indiens et les Chaldéens, souhaita que ceux-ci voulussent bien conduire et accompagner l'ambassadeur qu'il se préparait d'envoyer au roi des Indes. Le sujet de cette ambassade était de lui demander quelques secours d'argent de la part de Cyrus, qui en avait besoin pour lever de nouvelles troupes en Perse, et qui espérait que, si Dieu accordait un heureux succès à ses desseins, le roi n'aurait point lieu de se repentir de l'avoir aidé. Il était bien aise que les Chaldéens appuyassent sa demande; et ils pouvaient le faire avantageusement en rapportant le caractère et les exploits de Cyrus. L'ambassadeur partit dès le lendemain, accompagné des plus considérables du pays, qui avaient ordre de con-

duire cette affaire le plus adroitement qu'il leur serait possible, et de rendre au mérite de Cyrus toute la justice qui lui était due.

L'expédition contre les Arméniens étant heureusement terminée, Cyrus partit de là pour aller retrouver Cyaxare. Quatre mille Chaldéens, qui étaient les plus braves de la nation, se joignirent à lui; et le roi d'Arménie, qui se voyait délivré de ses ennemis, augmenta le nombre des troupes qu'il lui avait promises. Il arriva donc en Médie avec beaucoup d'argent, et une armée beaucoup plus nombreuse qu'il en était sorti.

§ IV. — EXPÉDITION DE CYAXARE ET DE CYRUS CONTRE LES BABYLONIENS : PREMIÈRE BATAILLE.

Les deux partis avaient employé trois années de suite à former leurs alliances et à faire des préparatifs de guerre. Cyrus, voyant les troupes pleines d'ardeur et de bonne volonté, proposa à Cyaxare de les mener contre les Assyriens. Ses raisons étaient qu'il croyait le devoir décharger du soin et de la dépense de nourrir deux armées; qu'il valait mieux manger le pays ennemi que le sien; que cette démarche hardie d'aller à la rencontre des Assyriens était capable de répandre la terreur parmi leurs troupes, en même temps qu'elle remplirait les leurs de confiance; qu'enfin il lui avait souvent entendu dire à lui-même, aussi bien qu'à Cambyse son père, que la victoire dépendait, non du nombre, mais du courage des soldats. Cyaxare entra dans ses vues.

On se mit donc en marche, après avoir fait les sacrifices ordinaires. Cyrus, au nom de toute l'armée, pria tous les dieux tutélaires de l'empire de vouloir bien leur être favorables dans l'expédition qu'ils commençaient, de les accompagner, de les conduire, de combattre avec eux, de leur inspirer le courage et la prudence dont ils avaient besoin, et de donner un heureux succès à leurs armes. Cyrus, en agissant ainsi, mettait en pratique l'important avis que lui avait donné son père, de commencer et de finir toutes ses actions et toutes ses entreprises par la prière; et il ne manquait jamais, avant et après le combat, de s'acquitter,

• AB. M. 3498; ET. J. G. 556. — *Cyrop.* lib. 3, pag. 78-87.

à la vue de l'armée, de ce devoir de religion. Quand ils furent arrivés sur les frontières de l'Assyrie, leur premier soin fut encore de rendre hommage aux divinités du pays, et d'implorer leur secours et leur protection; après quoi, il fit des courses dans le pays, et amassa un grand butin.¹

Cyrus apprit que les ennemis étaient éloignés d'environ dix journées: il engagea Cyaxare à les aller chercher. Quand les armées furent à la vue l'une de l'autre, on se prépara au combat. Les Assyriens s'étaient campés en rase campagne, et, selon leur coutume, que les Romains imitèrent depuis, ils avaient environné et fortifié leur camp d'un large fossé. Cyrus, au contraire, qui était bien aise de dérober aux ennemis, autant qu'il était en lui, la vue et la connaissance du petit nombre de ses troupes, s'était couvert de quelques villages et de quelques petites collines. On fut de part et d'autre quelques jours à se regarder. Enfin, les Assyriens étant sortis les premiers de leur camp eu fort grand nombre, Cyrus fit avancer ses troupes. Avant qu'elles fussent à la portée du trait, il donna le mot de ralliement, qui fut, *Jupiter secourable et conducteur*². Il fit entonner l'hymne ordinaire en l'honneur de Castor et de Pollux, et les soldats, pleins d'une religieuse ardeur (*πιστοσύνη*), y répondirent à haute voix. Ce n'était dans toute l'armée de Cyrus qu'allégresse, qu'émulation, que courage, qu'exhortations mutuelles, que dévouement universel à faire tout ce que le chef ordonnerait; car, dit ici l'historien, on a remarqué qu'en ces occasions ceux qui craignent le plus la Divinité ont le moins de peur des hommes. Du côté des Assyriens, les archers, les frondeurs et les gens de trait firent leurs décharges avant que l'ennemi fût à portée; mais les Perses, animés par la présence et l'exemple de Cyrus, en vinrent tout d'un coup aux mains, et enfoncèrent les premiers bataillons. Les Assyriens, quelque effort que fissent et Crésus et leur propre roi pour les animer, ne purent soutenir un choc si rude, et prirent tous la fuite. La cavalerie des Mèdes s'ébranla en même temps pour at-

taquer celle des ennemis, qui fut aussi bientôt mise en déroute. Ils furent vivement poursuivis jusque dans leur camp. Il s'en fit un effroyable carnage, et le roi des Babylo niens (c'était Nériglissor) y perdit la vie. Cyrus ne se crut pas en état de les forcer dans leurs retranchements, et il fit sonner la retraite.

Cependant les Assyriens³, après la mort de leur roi et la perte des plus braves gens de l'armée, étaient dans une étrange consternation. Dès que Crésus les vit en désordre⁴, il tourna le dos, sans se mettre en peine de les secourir. Les autres alliés perdirent aussi toute espérance, et ne pensèrent plus qu'à se sauver à la faveur de la nuit.

Cyrus l'avait bien prévu, et il se préparait à les poursuivre vivement; mais il avait besoin pour cela de cavalerie, et, comme on l'a déjà remarqué, les Perses n'en avaient point. Il alla donc trouver Cyaxare, et lui proposa son dessein. Cyaxare l'improva fort, et lui représenta le danger qu'il y avait de pousser à bout des ennemis si puissants, à qui l'on inspirerait peut-être du courage en les réduisant au désespoir; qu'il était de la sagesse d'user modérément de la fortune, et de ne pas perdre le fruit de la victoire par trop de vivacité; que d'ailleurs il ne voudrait pas contraindre les Mèdes, ni les empêcher de prendre un repos qu'ils avaient si justement mérité. Cyrus se réduisit à lui demander la permission d'emmener ceux qui voudraient bien le suivre, à quoi Cyaxare consentit sans peine; et il ne songea plus qu'à passer le temps en festins et en joie avec les officiers, et à jouir de la victoire qu'il venait de remporter.

Presque tous les Mèdes suivirent Cyrus, qui se mit en marche pour poursuivre les ennemis. Il rencontra en chemin des courriers qui venaient de la part des Hyrcaniens⁵, qui servaient dans l'armée ennemie, lui déclarer que dès qu'il paraîtrait ils se rendraient à lui; et en effet ils le firent. Il ne perdit point de temps, et ayant marché toute la nuit, il arriva près des

¹ Cyrop. lib. 4, pag. 87-404

² Lib. 6, pag. 160.

³ Ce ne sont point ici les Hyrcaniens de la mer Caspienne. En suivant les campements de Cyrus dans la Babylonie, on conjecture que ceux dont il s'agit sont à quatre ou cinq journées au midi de la Babylonie.

⁴ Je ne sais si Xénophon ne donne point ici aux dieux persans le nom des dieux de son pays.

Assyriens. Crésus avait fait partir ses femmes pendant la nuit pour prendre le frais, car c'était en été; et il les suivait avec quelque cavalerie. La désolation fut extrême parmi les Assyriens, quand ils virent l'ennemi si près d'eux. Plusieurs furent tués dans la fuite, où on les poursuivait vivement. Tous ceux qui étaient demeurés dans le camp se rendirent : la victoire fut complète, et le butin immense. Cyrus se réserva tous les chevaux qui se trouvèrent dans le camp, songeant dès lors à former parmi les Perses un corps de cavalerie; ce qui leur avait manqué jusque-là : il fit mettre à part pour Cyaxare tout ce qu'il y avait de plus précieux. Tous les prisonniers furent renvoyés libres dans leur pays, sans qu'on exigeât d'eux d'autre condition, sinon qu'eux et ceux de leur pays livreraient leurs armes et ne feraient plus la guerre, Cyrus se chargeant de les défendre contre leurs ennemis et de les mettre en état de cultiver leurs terres en toute sûreté.

Pendant que les Mèdes et les Hyrcaniens étaient à la poursuite des ennemis, Cyrus fit tout préparer pour le repas, jusqu'aux bains mêmes, afin qu'à leur retour ils n'eussent qu'à se mettre à table. Il crut aussi devoir suspendre jusque-là la distribution du butin. Ce fut pour lors que ce général, qui songeait à tout, exhorta les Perses à se piquer de générosité à l'égard des alliés, de qui ils avaient déjà reçu de grands services, et de qui ils en attendaient encore de plus considérables; à vouloir bien les attendre et pour le repas, et pour la distribution du butin; à préférer les commodités et les intérêts des autres aux leurs propres, leur faisant entendre que c'était un moyen sûr de se les attacher pour toujours, et par ce moyen de remporter sur l'ennemi de nouvelles victoires qui leur procureraient tous les biens qu'ils pouvaient espérer, et les dédommageraient avantageusement des pertes volontaires qu'ils auraient pu faire pour gagner l'affection des alliés. Ils entrèrent tous dans ses sentiments. Quand les Mèdes et les Hyrcaniens furent revenus de la poursuite des ennemis, Cyrus leur fit prendre le repas qui leur avait été préparé, en les avertissant d'envoyer seulement du pain aux Perses, qui avaient d'ailleurs, soit pour les ragôts, soit pour la boisson, tout ce qui leur était nécessaire. Leur ragôt était la faine, et

leur boisson l'eau de la rivière : c'était la manière de vivre à laquelle ils étaient accoutumés dès leur enfance.

Le lendemain matin, on procéda au partage des dépouilles. Cyrus fit appeler d'abord les mages, et leur commanda de choisir parmi le butin ce qui devait être offert aux dieux en pareilles occasions; puis, il chargea les Mèdes et les Hyrcaniens de partager le reste à toute l'armée. Ils demandèrent avec instance que les Perses présidassent à cette distribution; mais ceux-ci le refusèrent absolument, et il fallut s'en tenir à l'ordre de Cyrus, qui fut exécuté au grand contentement de tous.

La nuit même que Cyrus était parti pour aller à la poursuite de l'ennemi¹, Cyaxare l'avait passée dans la joie et dans les festins, et s'était enivré avec ses principaux officiers. Le lendemain, à son réveil, il fut étrangement étonné de se voir presque seul et sans troupes. Plein de colère et de fureur, il dépêcha sur-le-champ un courrier à l'armée, avec ordre de faire de violents reproches à Cyrus, et de faire revenir tous les Mèdes sans aucun délai. Cyrus ne s'effrayait point d'un commandement si injuste. Il lui écrivit une lettre respectueuse, mais pleine d'une généreuse liberté, où il justifiait sa conduite, et le faisait souvenir de la permission qu'il lui avait donnée d'emmener tous ceux des Mèdes qui voudraient bien le suivre. Il envoya en même temps en Perse pour faire venir de nouvelles troupes, dans le dessein qu'il avait de pousser plus loin ses conquêtes.

Parmi les prisonniers de guerre qu'on avait faits², il se trouva une jeune princesse d'une rare beauté qu'on avait réservée pour Cyrus : elle se nommait Panthée, et était femme d'Abtradate, roi de la Susiane. Sur le récit qu'on fit à Cyrus de sa beauté, il refusa de la voir, dans la crainte, disait-il, qu'un tel objet ne l'attachât plus qu'il ne voudrait, et ne le détournât des grands desseins qu'il avait formés. Cette grande retenue de Cyrus³ venait sans doute de l'excellente éducation qu'il avait reçue; car c'était un principe chez les Perses de ne parler jamais devant les jeunes gens de rien

¹ Cyrop. lib. 4, pag. 101-108.

² Lib. 5, pag. 114-117; et lib. 6, pag. 135-155.

³ Lib. 1, pag. 31.

qui eût rapport à l'amour, de peur que la violente inclination qu'ils ont naturellement pour la volupté, jointe à la légèreté de leur âge, ne fût réveillée par de tels discours et ne les jetât dans les dernières débauches. Araspe, jeune seigneur de Médie, qui l'avait en garde, ne se défiait pas tant de sa faiblesse, et prétendait qu'on est toujours maître de soi-même. Cyrus lui donna de sages avis, en lui confiant de nouveau le soin de cette princesse. J'ai vu, lui dit-il, beaucoup de personnes qui se croyaient bien fortes succomber néanmoins comme malgré elles à cette violente passion, et avouer ensuite, avec honte et douleur, que cette passion était un asservissement et un esclavage dont on ne pouvait plus se tirer, une maladie incurable et au-dessus des remèdes et des efforts humains, une sorte de lien et de nécessité¹ plus difficile à rompre que les chaînes de fer les plus fortes. Ne craignez rien, reprit Araspe : je suis sûr de moi, et je vous réponds sur ma vie que je ne ferai rien de contraire à mon devoir. Cependant sa passion pour cette jeune princesse s'alluma peu à peu jusqu'à un tel point, que, la trouvant invinciblement opposée à ses desirs, il était près de lui faire violence. La princesse enfin en donna avis à Cyrus, qui chargea aussitôt Artabaze d'aller trouver Araspe de sa part. Cet officier lui parla avec la dernière douceur, et lui reprocha sa faute d'une manière propre à le jeter dans le désespoir. Araspe, outré de douleur, ne put retenir ses larmes, et demeura interdit de honte et de crainte, se croyant perdu. Quelques jours après Cyrus le manda : il vint tout tremblant. Cyrus le prit à part, et au lieu de violents reproches auxquels il s'attendait, il lui parla avec douceur, reconnaissant que lui-même avait eu tort de l'avoir imprudemment enfermé avec un ennemi si redoutable. Une bonté si inespérée rendit la vie et la parole à ce jeune seigneur ; la confusion, la joie, la reconnaissance, firent couler de ses yeux une abondance de larmes : « Ah ! je me connais maintenant, dit-il, et j'éprouve sensiblement que j'ai deux âmes, l'une qui me porte à bien, l'autre qui m'entraîne vers le mal. La

« première l'emporte quand vous venez à mon secours, et que vous me parlez ; je cède à l'autre et je suis vaincu quand je suis seul. » Il répara avantageusement sa faute, et rendit un service considérable à Cyrus, en se retirant comme espion chez les Assyriens, sous prétexte d'un prétendu mécontentement.

La perte d'un si brave officier² (car on crut que c'était le dépit qui l'avait fait passer chez les ennemis) affligea toute l'armée. Panthée, qui y avait donné occasion, promit à Cyrus de le remplacer par un autre officier qui n'aurait pas moins de mérite : elle parlait d'Abradate son mari. En effet, sur la lettre qu'il reçut de sa femme, il se rendit au camp des Perses avec deux mille chevaux, et fut conduit d'abord à la tente de Panthée, qui lui raconta, nonsans verser beaucoup de larmes, avec quelle bonté et quelle sagesse le généreux vainqueur l'avait traitée. « Et comment, s'écria Abradate, pourrai-je reconnaître un tel service ? En vous conduisant à son égard, lui dit Panthée, comme il l'a fait au mien. » Il alla sur-le-champ trouver Cyrus, et baissant la main de son bienfaiteur, « Vous voyez devant vous, lui dit-il, l'ami le plus tendre, le serviteur le plus dévoué, l'allié le plus fidèle que vous ayez jamais eu ; qui, ne pouvant reconnaître autrement vos bienfaits, vient se livrer lui-même entièrement à votre service. » Cyrus le reçut avec un air de noblesse et de grandeur, et en même temps avec une bonté et une tendresse qui lui prouvèrent que tout ce que Panthée lui avait dit du caractère merveilleux de ce prince était encore beaucoup au-dessous du vrai.

Deux seigneurs des plus puissants du royaume d'Assyrie³, qu'on lui marqua avoir dessein de se mettre sous sa protection, lui furent aussi d'un grand secours. Le premier était Gobryas, vieillard respectable par son âge et par sa vertu. Le roi, mort depuis peu, qui en connaissait tout le mérite, et le considérait extrêmement, avait résolu de donner sa fille en mariage à son fils, et, dans cette vue, l'avait fait venir à la cour. Ce jeune seigneur, dans une partie de chasse où il avait été invité, ayant

¹ Ἀνεκίμωτος ἰσχυροπότις τινὶ ἀνέχρη, ἢ εἰ σιδήρεαι ἰσίδεσσι.

² Cyrop. lib. 6, pag. 115-116.

³ Lib. 4, pag. 111-113.

percé de son dard une bête sauvage que le fils du roi avait manquée, celui-ci, qui était emporté et violent jusqu'à la féroce, de dépit le perça lui-même sur-le-champ d'un coup de lance, et le coucha mort par terre. Gobryas pria Cyrus de venger un père infortuné, et de prendre sa famille sous sa protection, d'autant plus qu'il ne lui restait qu'une fille unique, destinée depuis longtemps à épouser le jeune roi, mais qui ne pouvait soutenir cette pensée, qu'elle deviendrait l'épouse du meurtrier de son frère.

Ce jeune roi s'appelait Laborosoarchod¹ ; il ne régna que neuf mois. Nabonid, appelé aussi Labynit et Baltasar, lui succéda, et régna dix-sept ans.

Le second seigneur s'appelait Gadatas², il était prince d'un peuple nombreux et puissant. Le roi actuellement régnant, depuis qu'il était monté sur le trône, l'avait traité d'une manière indigne, parce qu'une de ses concubines en avait parlé comme d'un homme bien fait, et avait relevé le honneur de celle qu'il choisirait pour épouse.

L'espérance de ce double secours³ fut pour Cyrus un puissant attrait qui le détermina à pénétrer dans le cœur du pays ennemi. Comme Babylone, la capitale de l'empire qu'il voulait conquérir, était le principal objet de son expédition, il tourna ses vues et sa marche de ce côté-là, non pour attaquer encore dans les formes, mais pour reconnaître la ville par lui-même, pour détacher du parti de ce prince le plus d'alliés qu'il pourrait, et pour faire de loin les dispositions et les préparatifs du siège qu'il méditait. Il se mit donc en chemin avec ses troupes pour aller d'abord dans les terres de Gobryas. La forteresse où il logeait lui parut une place imprenable, tant elle était et avantageusement située, et bien fortifiée de tous côtés. Ce seigneur vint au-devant de lui, faisant porter des rafraîchissements pour toute l'armée. Cyrus entra dans le château. Alors Gobryas fit mettre à ses pieds des coupes et des vases d'or et d'argent sans nombre, avec une multitude de bourses remplies de monnaies d'or du pays ; et ayant fait venir sa fille,

qui était d'une taille majestueuse et d'une beauté extraordinaire, que l'habit de deuil dont elle était revêtue depuis la mort de son frère semblait encore relever davantage, il la lui présenta, le priant de la prendre sous sa protection, et de vouloir bien accepter les marques de reconnaissance qu'il prenait la liberté de lui offrir. « J'accepte de bon cœur votre or, » et votre argent, dit Cyrus, et j'en fais présent à votre fille pour augmenter sa dot. Ne doutez point que vous ne trouviez parmi les seigneurs de ma cour un époux digne d'elle. « Ce ne seront ni ses richesses ni les vôtres qu'ils estimeront. Je puis vous assurer qu'il en est parmi eux plusieurs qui ne feraient aucun cas de tous les trésors de Babylone, s'ils étaient séparés du mérite et de la vertu. Ils ne se piquent, à mon exemple, j'ose le dire, que de se montrer fidèles à leurs amis, redoutables à leurs ennemis, et pleins de respect pour les dieux. » On le pressa de prendre un repas dans la maison, mais il refusa constamment, et retourna dans le camp avec Gobryas, qu'il fit manger avec lui et avec ses officiers. La terre revêtue de gazon leur servait de lits : on s'imagine aisément que le reste à proportion était dans le même goût. Gobryas, qui avait un bon esprit, sentit combien cette noble simplicité était supérieure à sa vaine magnificence ; et il sut bien dire que les Assyriens réussissaient à se distinguer par le faste, et les Perses par le mérite. Il admira surtout la plaisanterie ingénieuse et la gaité innocente qui régnèrent pendant tout le repas.

Cyrus, toujours occupé de son grand dessein⁴, s'avança avec Gobryas vers le pays de Gadatas, qui était au delà de Babylone. Il y avait dans le voisinage une forte citadelle qui commandait le pays des Saques⁵ et des Cadusiens, et où résidait un gouverneur au nom du roi de Babylone pour contenir ces peuples dans le devoir. Cyrus fit mine de vouloir l'attaquer. Gadatas, dont l'intelligence avec les Perses n'était point encore connue, s'offrit, par le conseil de Cyrus, au gouverneur, pour défendre conjointement avec lui cette importante

¹ An. M. 3449; av. J. C. 535.

² Cyrop. lib. 5, pag. 123 et 124.

³ Lib. 5, pag. 119 123.

⁴ Cyrop. lib. 5, pag. 124-140.

⁵ Ce ne sont pas ceux de Scythie.

place. Il y fut reçu avec ses troupes, et la livra aussitôt à Cyrus. La prise de cette citadelle le rendit maître du pays des Saques et des Cadusiens; et comme il traita ces peuples avec beaucoup de bonté et de douceur, ils demeurèrent inviolablement attachés à son service. Les Cadusiens firent une armée de vingt mille hommes de pied et de quatre mille chevaux; les Saques levèrent dix mille archers à pied et deux mille à cheval.

Le roi d'Assyrie s'était mis en campagne pour punir Gadatas de sa révolte. Mais Cyrus, l'ayant attaqué, le vainquit, fit un grand carnage de ses troupes, et l'obligea de se retirer à Babylone. Après cet exploit, ce conquérant employa quelque temps à ravager le pays. Le bon traitement qu'il avait fait aux prisonniers de guerre, en les renvoyant libres chacun dans leurs maisons, avait répandu partout le bruit de sa clémence. Beaucoup de peuples se rendirent à lui, et grossirent le nombre de ses troupes. S'étant approché de Babylone, il fit faire au roi des Assyriens un défi de terminer leur querelle par un combat singulier. Son défi ne fut pas accepté; mais, pour mettre ses alliés en sûreté pendant son absence, il fit avec lui une espèce de trêve et de traité, par lequel on convint de part et d'autre de ne point inquiéter les laboureurs, et de leur laisser cultiver les terres avec une pleine liberté. Après avoir reconnu le pays, examiné la situation de Babylone, s'être fait un grand nombre d'amis et d'alliés, et avoir considérablement augmenté sa cavalerie, il reprit le chemin de la Médie.

Quand il fut près de la frontière¹, il députa aussitôt vers Cyaxare pour lui donner avis de son arrivée, et pour prendre ses ordres. Celui-ci ne jugea pas à propos de recevoir dans son pays une armée si considérable, et qui allait encore être augmentée de quarante mille hommes nouvellement arrivés de Perse. Le lendemain il se mit en chemin avec ce qui lui était resté de cavalerie. Cyrus alla au-devant de lui avec la sienne, qui était fort nombreuse et fort lestée. A cette vue, la jalousie et le mécontentement de Cyaxare se révélèrent. Il fit un accueil très-froid à son neveu, détourna son vi-

sage pour ne point recevoir son baiser, et laissa même couler quelques larmes. Cyrus commanda à tout le monde de s'éloigner, et entra avec lui en éclaircissement. Il lui parla avec tant de douceur, de soumission, de raisou, lui donna de si fortes preuves de la droiture de son cœur, de son respect, et d'un inviolable attachement à sa personne et à ses intérêts, qu'il dissipa en un moment tous ses soupçons, et reentra parfaitement dans ses bonnes grâces. Ils s'embrassèrent mutuellement, en répandant des larmes de part et d'autre. On ne peut exprimer quelle fut la joie des Perses et des Mèdes, qui attendaient avec inquiétude et tremblement de quelle façon se terminerait cette entrevue. A l'instant, Cyaxare et Cyrus remontèrent à cheval: et alors tous les Mèdes se rangèrent à la suite de Cyaxare, comme Cyrus leur en avait fait signe. Les Perses suivirent Cyrus, et les autres nations leur prince particulier. Quand ils furent arrivés au camp, ils conduisirent Cyaxare dans la tente qu'on lui avait dressée. Il fut aussitôt visité de la plupart des Mèdes, qui vinrent le saluer et lui faire des présents, les uns de leur propre mouvement, les autres par ordre de Cyrus. Cyaxare en fut extrêmement touché, et commença à reconnaître que Cyrus ne lui avait point débâché ses sujets, et que les Mèdes ne lui étaient pas moins affectionnés qu'auparavant.

Telle fut l'issue de la première expédition de Cyrus² contre Crésus et contre les Babylo niens, et il fut résolu dans le conseil qui se tint en présence de Cyaxare et de tous les officiers que l'on continuerait la guerre.

Comme je ne trouve dans Xénophon nulle date qui fixe précisément les années où les divers événements dont il parle sont arrivés, je suppose avec Ussérius, quoique le récit de Xénophon ne paraisse pas donner cette idée, qu'entre les deux combats contre Crésus et les Babylo niens il se passa plusieurs années, pendant lesquelles on fit de part et d'autre les préparatifs nécessaires pour l'importante guerre à laquelle on se disposait; et je place dans cet intervalle le mariage de Cyrus.

Il songea donc, environ dans ce temps-ci³,

¹ Cyrop. lib. 5, pag. 148-151.

² Lib. 8, pag. 228 et 229.

³ Cyrop. lib. 5, pag. 141-147

à faire un voyage en Perse, cinq ou six ans a peu près depuis qu'il en était sorti pour commander les troupes. Cyaxare¹ lui donna pour lors une grande preuve du cas qu'il faisait de son mérite. Il n'avait point d'enfant mâle, mais une fille unique, qu'il lui offrit en mariage, avec assurance de la Médie pour dot. Cyrus fut fort sensible à une offre si avantageuse, et en marqua une vive reconnaissance; mais il ne crut pas devoir l'accepter avant que d'avoir eu le consentement de son père et de sa mère, laissant pour tous les siècles un rare exemple de la respectueuse soumission et de l'entière dépendance que doivent montrer en pareille occasion à l'égard de père et de mère tous les enfants, quelque âge qu'ils puissent avoir, et à quelque degré de puissance et de grandeur qu'ils soient parvenus. Cyrus épousa la princesse à son retour de Perse. Ce fut d'elle qu'il eut Cambyse.

Après la célébration de son mariage il retourna au camp, et sut bien profiter du temps qui lui restait pour assurer ses nouvelles conquêtes et pour prendre avec les alliés toutes les mesures capables de faire réussir le grand dessein qu'il avait dans l'esprit.

Comme il prévoyait, dit Xénophon², que les préparatifs de la guerre pourraient traîner en longueur, il fit construire un camp dans un lieu fort commode et fort sain, et le fortifia extrêmement. Il y exerçait ses troupes, et les tenait en haleine comme si l'ennemi eût été présent.

On apprit par les transfuges, et par les prisonniers qu'on amenait tous les jours dans le

camp, que le roi de Babylone était passé en Lydie, et qu'il avait emporté avec lui de grandes sommes d'or et d'argent. Les simples soldats s'imaginèrent aussitôt que c'était la frayeur qui lui avait fait détourner ses trésors; mais Cyrus jugea qu'il n'avait entrepris ce voyage que pour lui susciter quelque nouvel ennemi, et il travailla avec une ardeur infatigable aux préparatifs d'une seconde bataille.

Il s'appliqua surtout à fortifier sa cavalerie persane et à faire construire un grand nombre de chariots de guerre, mais d'une nouvelle forme, ayant trouvé de grands inconvénients dans les anciens, dont la mode venait de Troie, et qui jusque-là avaient été en usage dans toute l'Asie.

Sur ces entrefaites³, les ambassadeurs du roi des Indes arrivèrent avec quantité d'argent qu'ils apportaient à Cyrus de la part du roi leur maître, qui leur avait aussi commandé de lui dire qu'il était fort aise qu'il l'eût averti de ce qui pouvait lui nuire; qu'il voulait être son ami et son allié; que, s'il avait encore besoin d'argent, il n'avait qu'à le lui faire savoir; qu'enfin ses ambassadeurs avaient ordre de lui obéir absolument comme à lui-même. Cyrus reçut des offres si obligeantes avec toute la reconnaissance et toute la dignité possible. Il combla les ambassadeurs d'honnêtetés et de présents, et, profitant de leur bonne volonté, il les pria de vouloir bien en détacher trois d'entre eux pour aller chez les ennemis comme envoyés par le roi des Indes pour faire alliance avec eux, mais en effet pour découvrir leurs desseins et lui en venir rendre compte. Ils se chargèrent de cette commission avec joie, et s'en acquittèrent avec habileté. Je ne reconnais point ici la conduite ni la bonne foi ordinaire de Cyrus. Pouvait-il ignorer que c'était violer ouvertement le droit des gens que d'envoyer chez les ennemis, comme espions, des ambassadeurs, à qui le caractère dont ils étaient revêtus ne permettait point de faire un tel personnage ni d'user d'une telle perfidie?

Cyrus⁴ faisait ses préparatifs pour la bataille en homme qui ne méditait rien que de grand. Non-seulement il avait soin des choses qui avaient

¹ Xénophon ne place ce mariage qu'après la prise de Babylone. Mais comme pour lors Cyrus avait plus de soixante ans, et qu'il n'est pas vraisemblable qu'il ait attendu cet âge pour songer au mariage, j'ai cru devoir en avancer le temps. D'ailleurs Cambyse n'aurait eu que sept ans quand il monta sur le trône, et que quatorze ou quinze quand il mourut; ce qui ne peut s'accorder avec ses expéditions en Égypte et en Éthiopie, ni avec tout ce que l'histoire raconte de son règne. Peut-être que Xénophon avançait de beaucoup la prise de Babylone; mais je m'en tiens aux dates que nous marque Usénius. J'ai supprimé aussi ce qu'on lit dans la *Cyropédie* (liv. 8, pag. 228) que, dès le temps que Cyrus avait été à la cour de son grand-père Astyage, cette princesse avait dit qu'elle n'aurait point d'autre mari que Cyrus. Cyaxare, père de cette princesse, n'avait alors que treize ans.

² *Cyrop.* lib. 6, pag. 151.

³ *Cyrop.* lib. 6, pag. 156-157.

⁴ *Lib.* 6, pag. 157.

été résolues dans le conseil, mais il prenait plaisir à faire naître une noble jalousie parmi les officiers, à qui aurait de plus belles armes, à qui serait le mieux monté, à qui lancerait plus adroitement un dard, à qui tirerait mieux une flèche, à qui supporterait plus patiemment le travail. Il faisait cela en les menant avec lui à la chasse, et en donnant toujours des récompenses à ceux qui s'y distinguaient le plus. S'il voyait aussi des capitaines qui prissent soin de leurs soldats, il les louait hautement, et les favorisait de tout son pouvoir, afin de les animer. Quand il faisait quelque fête, il ne proposait point d'autres jeux que les exercices militaires, et donnait des prix considérables aux victorieux; ce qui allumait une merveilleuse ardeur dans son armée. En un mot, c'était un général qui, dans l'action, dans le repos, dans ses plaisirs même, dans les repas, les conversations, les promenades, n'était presque occupé que de ce qui regardait le bien du service. C'est par de tels moyens qu'on devient grand homme de guerre.

Cependant les ambassadeurs indiens¹, étant revenus du camp des ennemis, rapportèrent que Crésus avait été élu généralissime de leur armée; que tous les rois et princes alliés étaient convenus de fournir les sommes nécessaires pour lever des troupes; que les Thraces s'étaient déjà enrôlés; qu'il leur venait par mer un secours d'Égypte, qu'on faisait monter à six-vingt mille hommes; qu'ils attendaient encore une armée de Chypre; que déjà les Ciliciens, les peuples de l'une et de l'autre Phrygie, les Lycaoniens, les Paphlagoniens, les Cappadociens, les Arabes et les Phéniciens, étaient arrivés; que les Assyriens étaient pareillement venus avec le roi de Babylone; que les Ioniens, les Éoliens, et la plupart des Grecs qui demeuraient en Asie, avaient été forcés de prendre parti; que Crésus avait envoyé à Lacédémone pour traiter d'alliance; que l'armée s'assemblait autour du Pactole, et que de là elle devait s'avancer à Thymbree, où était le rendez-vous de toutes les troupes. Ce rapport était confirmé par celui des prisonniers et des espions.

Ces nouvelles² jetèrent la frayeur dans l'ar-

mée de Cyrus; mais ce prince ayant assemblé les officiers, et leur ayant marqué la différence infinie qu'il y avait entre les troupes ennemies et les leurs, leur rendit bientôt le courage.

Cyrus avait pris toutes les mesures nécessaires³ pour que son armée ne manquât de rien, et avait donné ses ordres tant pour la marche que pour la bataille qu'il se préparait à livrer, étant descendu pour cela dans un détail étonnant que Xénophon rapporte fort au long, et qui s'étendait depuis les premiers commandants jusqu'aux plus bas officiers, parce qu'il savait bien que c'est de telles précautions que dépend le succès des entreprises, qui souvent échouent par les plus légères négligences, comme il arrive quelquefois que le jeu et le mouvement des plus grandes machines est arrêté par le dérangement d'une seule roue, quelque petite qu'elle soit.

Ce prince connaissait tous les officiers de l'armée par leurs noms⁴, et, se servant d'une comparaison triviale, mais expressive, il avait coutume de dire qu'il trouvait bien étrange que les artisans sussent les noms de tous leurs outils, et qu'un général fût si indifférent que de ne savoir pas les noms de ses capitaines, qui sont autant d'instruments dont il se sert dans toutes ses entreprises. D'ailleurs il jugeait que cet usage avait quelque chose de plus honorable pour les officiers, de plus engageant et de plus propre à les porter à faire leur devoir, en leur laissant penser qu'ils étaient connus et estimés du général.

Lorsque tous les préparatifs furent achevés⁵, Cyrus prit congé de Cyaxare, qui demeura en Médie avec la troisième partie seulement de ses troupes, pour ne pas laisser son pays entièrement dégarni.

Cyrus, qui savait qu'il était toujours avantageux de faire la guerre dans le pays ennemi, n'attendit pas que les Babyloniens vinssent l'attaquer dans le sien, mais il marcha à leur rencontre, dans le dessein de faire consumer leurs fourrages par ses troupes, et encore plus de les déconcerter par la promptitude et par la hardiesse de cette entreprise. Après une très-longue marche, il joignit les ennemis à Thym-

¹ Cyrop. lib. 6, pag. 158.

² Pag. 159.

³ Cyrop. lib. 6, pag. 158-163.

⁴ Lib. 5, pag. 131-132.

⁵ Lib. 6, pag. 160-164.

brée, ville de la Lydie, située assez près de Sardes, capitale du pays. Ils n'avaient point cru que ce prince, avec une armée plus faible de la moitié que la leur, pût songer à les venir chercher dans leur pays; et ils furent étrangement surpris de le voir arriver, sans qu'ils eussent eu le temps ni de ramasser les vivres qui étaient nécessaires pour la subsistance d'une armée aussi nombreuse que la leur, ni d'assembler toutes les troupes qu'ils voulaient lui opposer.

§ V. — BATAILLE DE TUTHRÉE ENTRE CYRUS ET CRÉSUS.

Cette bataille est un des plus considérables événements de l'antiquité, puisqu'elle décida de l'empire de l'Asie entre les Assyriens de Babylone et les Perses. C'est ce qui a engagé M. Fréret¹, l'un de mes confrères dans l'Académie des Belles-Lettres, à l'examiner avec un soin particulier, d'autant plus volontiers, comme il le remarque, que c'est ici la première bataille rangée dont nous connaissons le détail avec quelque étendue. Je me suis mis en possession de profiter du travail et des lumières des autres, mais sans leur en dérober la gloire, et sans m'ôter aussi la liberté d'y faire les changements que je juge nécessaires. Je donnerai à la description de cette bataille plus d'étendue que je n'ai coutume de faire, parce que, Cyrus étant considéré comme un des plus grands capitaines dont il soit parlé dans l'antiquité, les gens du métier seront bien aises de le suivre ici dans toutes ses démarches; et d'ailleurs la manière dont les anciens faisaient la guerre et donnaient les combats fait une partie essentielle de leur histoire.

Dans l'armée de Cyrus, les compagnies d'infanterie étaient de cent hommes, sans compter le capitaine². La compagnie avait quatre escouades, qui étaient de vingt-quatre hommes chacune, non compris celui qui la commandait. L'escouade se partageait en deux files, chacune de douze hommes. Dix compagnies avaient un chef pour les commander, qui répond assez à ce que nous appelons *colonel*; et

dix de ces corps avaient un commandant, qu'on pourrait appeler *brigadier*.

J'ai déjà remarqué que Cyrus, lorsqu'il vint à la tête de trente mille Perses au secours de son oncle Cyaxare³, fit dès lors un changement considérable dans ses troupes. Les deux tiers ne se servaient que de javalots ou d'arcs, et par conséquent ne pouvaient combattre que de loin. Au lieu de cela, Cyrus les arma pour la plupart de cuirasses, de boucliers, et d'épées ou de haches, et laissa peu de soldats armés à la légère.

Les Perses ne savaient alors ce que c'était que de combattre à cheval⁴. Cyrus, convaincu que rien n'est plus décisif pour le gain d'une bataille que la cavalerie, sentit bien cet inconvénient, et de loin il prit de sages précautions pour y remédier. Il en vint à bout, et peu à peu il forma un corps de cavalerie persane qui monta jusqu'à dix mille hommes, qui étaient les meilleures troupes de l'armée.

Je parlerai ailleurs du changement qu'il introduisit dans les chariots de guerre. Il est temps de venir au dénombrement des troupes de l'une et de l'autre armée, que l'on ne peut fixer que par conjecture, et en réunissant plusieurs endroits de Xénophon, cet auteur ayant omis d'en marquer ici précisément le nombre; ce qui me paraît fort étonnant pour un homme habile dans la guerre comme l'était cet historien.

L'armée de Cyrus montait en tout à cent quatre-vingt-seize mille hommes, infanterie et cavalerie. Dans ce nombre il y avait soixante-dix mille Perses naturels, savoir dix mille cuirassiers à cheval, vingt mille cuirassiers à pied, vingt mille piquiers, et vingt mille hommes armés à la légère. Le reste de l'armée, au nombre de cent vingt-six mille hommes, comprenait vingt-six mille chevaux, Mèdes, Arméniens, et Arabes de la Babylonie, et cent mille fantassins des mêmes nations.

Outre ces troupes, Cyrus avait trois cents chariots de guerre armés de faux⁵, dont chacun était tiré par quatre chevaux attelés de front, et bardés à l'épreuve du trait, de même que ceux des cuirassiers persans.

¹ Tom. 8 des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, pag. 532.

² Cyrop. lib. 6, pag. 167.

³ Cyrop. lib. 2, pag. 36-40.

⁴ Lib. 4, pag. 90-100; et lib. 5, pag. 136.

⁵ Lib. 6, pag. 152-153, 157.

Cyrus avait encore fait construire un grand nombre de chariots beaucoup plus grands, sur lesquels il y avait des tours hautes environ de dix-huit ou vingt pieds, qui contenaient vingt archers. Ces chars étaient traînés sur des roulettes par seize bœufs attelés de front.

Il y avait aussi un grand nombre de chameaux, montés chacun de deux archers arabes adossés; en sorte que l'un regardait la tête, et l'autre la croupe du chameau.

L'armée de Crésus était plus forte du double que celle des Perses, et montait à quatre cent vingt mille hommes, dont il y en avait soixante mille de cavalerie. Les principales troupes étaient des Babyloniens, des Lydiens, des Phrygiens, des Cappadociens, des peuples de l'Hellespont et des Égyptiens, au nombre de trois cent soixante mille. Les derniers, c'est-à-dire les Égyptiens, faisaient eux seuls un corps de six vingt mille hommes. Ils avaient des boucliers qui les couvraient jusqu'aux pieds, des piques fort longues, et des épées courtes, mais larges. Le reste était des Phéniciens, des Cypriotes, des Ciliciens, des Lycaoniens, des Paphlagoniens, des Thraces et des Ioniens.

L'armée de Crésus se mit en bataille sur une seule ligne¹, l'infanterie au centre, et la cavalerie sur les ailes. Toutes les troupes, tant de pied que de cheval, avaient trente hommes de profondeur; mais les Égyptiens, dont nous avons vu que le nombre montait à six vingt mille hommes, et qui faisaient la principale force de l'infanterie de Crésus, dont ils occupaient le centre, étaient partagés en douze gros corps ou bataillons carrés de dix mille hommes chacun, qui avaient cent hommes de front et autant de profondeur, avec quelques intervalles entre les bataillons, afin d'agir et de combattre indépendamment les uns des autres. Crésus aurait voulu les engager à se ranger sur une moindre hauteur, pour faire un plus grand front. Les armées étaient dans une plaine immense qui lui permettait d'étendre ses ailes à droite et à gauche; et son dessein, sur lequel seul il fondait l'espérance de la victoire, était d'envelopper l'armée des Perses: mais il ne put obtenir des Égyptiens qu'ils changeassent l'ordre de bataille auquel ils étaient accoutu-

més. L'armée, ainsi rangée sur une ligne, occupait de terrain presque quarante stades, c'est-à-dire près de deux lieues.

Araspe, qui, sous prétexte d'un mécontentement, s'était retiré dans l'armée de Crésus, et qui avait eu ordre surtout de bien examiner la manière dont ce général rangerait ses troupes, était revenu dans le camp des Perses la veille du combat. Cyrus, pour former son ordre de bataille, se régla sur la disposition de l'armée de Crésus, dont ce jeune seigneur mède lui avait rendu un compte exact.

Les troupes persanes combattaient ordinairement sur vingt-quatre de hauteur: Cyrus changea cette disposition. Il lui importait de former le plus grand front qu'il lui serait possible sans trop affaiblir ses phalanges, pour ne pas être enveloppé. Son infanterie était excellente, armée avantageusement de cuirasses, de pertuisanes, de haches et d'épées; et pourvu qu'elle pût joindre l'ennemi corps à corps, il n'y avait pas lieu de croire que les phalanges lydiennes, armées seulement de boucliers légers et de javelots, en pussent soutenir l'attaque. Cyrus dédoublait donc les files de son infanterie, et la mit sur douze de hauteur seulement: elle était composée de quatre-vingt-treize mille hommes. La cavalerie était rangée sur les deux ailes, la droite commandée par Chrysante, et la gauche par Hystaspe. Le front entier de l'armée n'occupait en tout qu'un terrain de trente-deux stades², c'est-à-dire un peu plus d'une lieue et demie; et par conséquent il était débordé de plus de trois stades³, de chaque côté par l'armée ennemie.

Derrière cette première ligne, et à une très-petite distance, Cyrus plaça les lanceurs de javelots; après eux, les archers. Ils étaient couverts les uns et les autres par les soldats qui étaient avant eux, au-dessus de la tête desquels ils pouvaient lancer contre l'ennemi leurs javelots et leurs flèches.

Il forma une dernière ligne, pour composer l'arrière-garde, de ce qu'il y avait de plus braves soldats dans l'armée. Leur fonction était d'avoir l'œil sur ceux qui étaient placés devant eux, d'encourager ceux qui faisaient

¹ Trente-deux stades font une lieue et tiers. E. B.

² Un peu moins d'un quart de lieue. = 510 mètres. E. B.

³ Cyrop. lib. 6, pag. 166.

leur devoir, d'arrêter par des menaces ceux qui s'ébranlaient, et d'aller même jusqu'à tuer les fuyards comme des traîtres, afin d'opposer de leur part aux lâches une crainte plus grande que celle qui pouvait leur venir du côté des ennemis.

Derrière l'armée persane étaient ces tours roulantes dont j'ai parlé plus haut. Elles formaient une ligne égale et parallèle à celle de l'armée, et ne servaient pas seulement à incommoder l'ennemi par les décharges continues des archers dont elles étaient garnies, mais pouvaient encore être regardées comme des espèces de forts ou de redoutes mobiles, sous lesquelles les troupes persanes pouvaient se rallier en cas qu'elles fussent rompues et poussées par l'ennemi.

Tout proche de ces tours, il y avait deux autres lignes, parallèles aussi et égales au front de l'armée, formées l'une par les bagages, et l'autre par les chariots qui portaient les femmes et les personnes inutiles.

Pour fermer toutes ces lignes¹, et les mettre hors d'état d'être insultées par l'ennemi, Cyrus avait placé à la queue deux mille hommes d'infanterie, deux mille chevaux, et la troupe de chameaux, qui était assez nombreuse.

Le dessein de Cyrus, en formant deux lignes de ces bagages, était non-seulement de faire paraître son armée plus nombreuse qu'elle n'était en effet, mais d'obliger les ennemis, en cas qu'ils voulussent l'envelopper, comme il savait que c'était leur projet, de faire un plus long circuit, et par conséquent de s'affaiblir en s'allongeant.

Restent les chariots persans armés en guerre. Ils étaient partagés en trois corps, de cent chacun. L'un de ces corps, commandé par Abradate, roi de la Susiane, fut placé au front de la bataille, et les autres sur les deux flancs de l'armée.

Tel fut l'ordre de bataille des deux armées, et elles furent ainsi rangées le jour qui précéda le combat.

Le lendemain, dès le grand matin, Cyrus fit un sacrifice, pendant lequel l'armée prit de la nourriture ; et les soldats, après avoir fait des libations aux dieux, allèrent se revêtir de leurs

armes. On ne vit jamais rien de plus leste ni de plus magnifique : cottes d'armes, cuirasses, boucliers, casques, on ne savait ce qu'on devait le plus admirer. Hommes et chevaux, tout brillait d'airain et d'écarlate.

Abradate étant sur le point de mettre sa cuirasse, qui n'était que de lin piqué, selon la mode de son pays, Panthée, sa femme, lui vint présenter un casque, des brassards et des bracelets, tout cela d'or, avec une cotte d'armes de sa hauteur, plissée par en bas, et un grand panache de couleur de pourpre. Elle avait fait préparer toute cette armure à l'insu de son mari, pour lui ménager le plaisir de la surprise. Malgré les efforts qu'elle faisait, elle ne put, en le revêtant de cette armure, s'empêcher de répandre quelques larmes : mais quelque tendresse qu'elle eût pour lui, elle l'exhorta à mourir plutôt les armes à la main, que de ne se pas signaler d'une manière digne de leur naissance, et digne de l'idée qu'elle avait tâché de donner de lui à Cyrus. « Nous » lui avons, dit-elle, des obligations infinies. « J'ai été sa prisonnière, et, comme telle, des- » tinée pour lui ; mais je ne me suis point » trouvée esclave entre ses mains, ni ne me » suis point vue libre à des conditions bon- » teuses. Il m'a gardée comme il aurait gardé » la femme de son propre frère ; et je lui ai » bien promis que vous sauriez reconnaître » une telle grâce. — O Jupiter ! s'écria Abra- » date en levant les yeux vers le ciel, fais que » je paraisse en cette occasion digne mari de » Panthée, et digne ami d'un si généreux bien- » faiteur ! » Cela dit, il monta sur son char. Panthée ne pouvant plus l'embrasser, voulut encore baiser le char où il était ; et, après l'avoir suivi des yeux le plus loin qu'il lui fut possible, elle se retira.

Quand Cyrus eut achevé son sacrifice¹, qu'il eut donné aux officiers les ordres et les instructions nécessaires pour le combat, et qu'il les eut avertis de rendre aux dieux l'hommage qui leur est dû, chacun alla prendre son poste. Ses officiers lui apportèrent du vin et des viandes. Il en mangea un peu tout debout, et fit distribuer le reste aux assistants. Il prit aussi du vin, dont il versa une partie en offrande

¹ Cyp. lib. 6, pag. 170.

¹ Cyp. lib. 6, pag. 170.

aux dieux avant que de boire, et tous les autres en firent autant. Après cela, il pria encore de nouveau le dieu de ses pères de vouloir être son guide, et de venir à son secours; et aussitôt il monta à cheval, et commanda à chacun de le suivre.

Comme il examinait de quel côté il fallait marcher, ayant entendu un coup de tonnerre du côté droit : *Nous¹ te suivons, souverain Jupiter, s'écria-t-il*; et à l'instant même il se mit en marche, ayant à sa droite Chrysante, qui commandait l'aile droite de sa cavalerie, et à sa gauche Arsamas, qui commandait l'infanterie. Il les avertit surtout de prendre garde à l'étendard royal, et d'avancer tous également. Cet étendard était un aigle d'or au bout d'une pique, avec les ailes déployées; et depuis ce temps-là les rois de Perse n'en ont point pris d'autre. Avant que d'arriver aux ennemis, il fit faire halte à son armée par trois fois; et, après avoir marché environ une lieue², on commença à les découvrir.

Quand ils furent en présence les uns des autres, et que les ennemis eurent remarqué combien le front de leur bataille surpassait celle de Cyrus, le centre de l'armée babylonienne fit halte, tandis que les deux ailes s'avancèrent en se courbant à droite et à gauche, et à dessein d'envelopper l'armée de Cyrus, et de l'attaquer en même temps de tous côtés. Ce mouvement n'étonna point Cyrus, qui s'y était bien attendu. Après avoir donné pour mot de ralliement *Jupiter sauveur et conducteur*, il quitta son aile droite, leur promettant de les venir rejoindre au plus tôt pour les aider à vaincre, si c'était la volonté des dieux.

Il parcourut tous les rangs pour donner ses ordres et pour animer les troupes; et lui qui, en toute autre occasion, était si modeste et si éloigné de tout air d'ostentation, au moment du combat parlait d'un ton ferme et décisif. *Camarades*, leur disait-il, *suivez-moi à une victoire assurée; les dieux sont pour nous*. Et comme il vit plusieurs des officiers, et Abradate même, inquiets du mouvement que faisaient les deux ailes de l'armée lydienne

pour attaquer celle de Cyrus par ses deux flancs : « Ces troupes, leur dit-il, vous alarment; et moi, je vous déclare que c'est par elles que commencera la déroute. Je vous la donne pour signal du temps où vous, Abradate, vous devez pousser vos chariots contre l'ennemi. » En effet, la chose arriva ainsi. Cyrus, après avoir donné ses ordres partout, retourna à son aile droite.

Quand les deux corps détachés de l'armée lydienne se firent assez allongés³, Crésus donna le signal à son armée, qui marcha contre le front de celle des Perses, tandis que les ailes repliées sur les flancs avançaient de chaque côté, en sorte que l'armée de Cyrus se trouvait enfermée de trois côtés comme par trois grosses armées, et semblait, dit Xénophon, un petit carré inscrit dans un plus grand.

Dans l'instant, au premier signal qu'en donna Cyrus, les trompes firent face de tous côtés, gardant un profond silence dans l'attente de l'événement. Ce prince crut alors qu'il était temps d'entonner l'hymne du combat. Toute l'armée y répondit par de grands cris, en invoquant le dieu de la guerre. Aussitôt Cyrus, à la tête de quelques troupes de cavalerie, suivi au grand pas d'un corps d'infanterie, tomba sur les ennemis qui marchaient pour prendre en flanc la droite de son armée, et, les ayant pris eux-mêmes en flanc, les mit en désordre. En même temps les chariots poussés à toute bride contre les Lydiens en achevèrent la déroute.

Dans le même moment, les troupes du flanc gauche, averties par le bruit que Cyrus avait commencé le combat à la droite, allèrent à l'ennemi. Elles firent d'abord avancer l'escadron des chameaux comme Cyrus l'avait ordonné. La cavalerie ennemie ne l'attendit pas, et du plus loin que les chevaux l'aperçurent, ne pouvant souffrir l'odeur de ces animaux, ils se renversèrent les uns sur les autres, et plusieurs, se cabrant, jetèrent par terre ceux qui les montaient. Un petit corps de cavalerie, commandé par Artagèse, poussant vivement les ennemis pour les empêcher de se rallier, et les chariots armés de faux venant à tomber

¹ Il avait effectivement pour guide un dieu, mais bien différent de Jupiter.

² Vingt stades. — Ou trois quarts de lieue. E. B.

³ Cyrop. lib. 7, pag. 176.

rudement sur eux, la déroute fut entière, et il s'y fit un horrible carnage.

C'était le signal que Cyrus avait donné à Abradate pour attaquer le front de l'armée ennemie. Il partit comme un éclair, et s'élança contre les ennemis, suivi de tous ses chariots. Ceux des ennemis ne purent soutenir un si rude choc, et se dissipèrent. Abradate, les ayant rompus et renversés, vint aux bataillons des Égyptiens, lesquels, marchant serrés et convertis de leurs boucliers pour ne point laisser de passage aux chariots, n'étaient renversés qu'à peine par la violence des chevaux, qui les foulaient aux pieds. C'était un spectacle épouvantable que de voir les monceaux d'hommes, de chevaux, de chariots rompus, d'armes brisées, et l'horrible effet des faux tranchantes, qui coupaient en pièces tout ce qu'elles rencontraient. Mais malheureusement le char d'Abradate s'étant renversé, il fut tué avec les siens, après avoir fait des efforts extraordinaires de courage. Les Égyptiens, marchant en avant, serrés et couverts de leurs boucliers, obligèrent l'infanterie persane de plier, et les poussèrent au delà de la quatrième ligne, jusque sous leurs machines. Là, les Égyptiens se trouvèrent accablés d'une grêle de flèches et de javelots qu'on lançait sur eux du haut de ces tours roulantes; et les bataillons de l'arrière-garde des Perses, s'avancant l'épée à la main, empêchèrent leurs gens de trait de fuir plus avant, et les contraignirent de retourner à la charge.

Cyrus, après avoir mis en fuite la cavalerie et l'infanterie à la gauche des Égyptiens¹, ne s'était pas amusé à poursuivre les fuyards. Ayant poussé droit au centre, il vit avec douleur que les Perses avaient été obligés de plier; et jugeant bien que le seul moyen d'empêcher les Égyptiens de gagner du terrain était de les prendre par derrière, il les chargea en queue: la cavalerie survint en même temps, et poussa vivement les ennemis. Les Égyptiens, attaqués de tous côtés, faisaient face partout, et se défendaient avec un courage merveilleux. Cyrus même courut un grand risque. Son cheval, qu'un soldat avait percé sous le ventre, s'étant abattu sous lui, il tomba au milieu

des ennemis. On vit pour lors, dit Xénophon, combien il importe à un commandant de se faire aimer de ses troupes. Officiers et soldats, également alarmés du danger où ils virent leur chef, se précipitèrent tête baissée au milieu de cette forêt de piques pour le dégager. Lorsqu'il fut remonté à cheval, le combat devint encore plus sanglant. A la fin, Cyrus, admirant la valeur des Égyptiens, et ayant peine à laisser périr de si braves gens, leur fit offrir des conditions honorables, leur représentant que tous leurs alliés les avaient abandonnés. Ils les acceptèrent, et, comme ils ne se piquaient pas moins de fidélité que de courage, ils stipulèrent qu'on ne leur ferait point porter les armes contre Crésus, qui les avait appelés à son secours. Ils servirent depuis ce temps-là dans les troupes des Perses avec une fidélité inviolable.

Xénophon observe que Cyrus leur donna les villes de Larissa et de Cyllène, près de Cumes, sur le bord de la mer, et d'autres places dans le milieu des terres, où leurs descendants habitaient encore de son temps; et il ajoute qu'on les nommait *les villes des Égyptiens*. Cette remarque de Xénophon, ainsi que quelques autres répandues dans la *Cyropédie*, pour prouver la vérité des choses qu'il avance, montrent qu'il donnait cet ouvrage pour une histoire véritable de Cyrus, au moins pour la plus grande partie, et pour le fond des choses mêmes. C'est la judicieuse réflexion que fait ici M. Fréret.

Le combat avait duré jusqu'au soir. Crésus se retira en diligence à Sardes avec ses troupes. Les autres nations prirent pareillement, dès la nuit même, le chemin de leur pays, et firent la plus grande traite qu'ils purent. Les vainqueurs, après avoir mangé et établi des corps-de-garde, prirent du repos.

J'ai tâché, en décrivant cette bataille, de suivre exactement le texte grec de Xénophon, dont la traduction n'est pas toujours fidèle. Des gens du métier, à qui j'ai communiqué cette description, trouvent qu'il manque quelque chose à la disposition que Cyrus fit de son ordre de bataille, en ce qu'il ne met point de troupes sur ses flancs pour les couvrir, pour soutenir les chariots armés, et pour s'opposer aux deux corps que Crésus avait détachés pour

¹ *Cyrop.* lib. 7, pag. 178.

prendre son armée en flanc. Cette circonstance a pu échapper à Xénophon dans le récit qu'il nous a laissé de cette bataille.

On convient que Cyrus fut principalement redevable de la victoire à la cavalerie persane, qui était un nouvel établissement, et le fruit de l'attention et de l'activité de ce prince à former et perfectionner sa nation dans cette partie de l'art militaire, qui, jusqu'à son temps, lui avait manqué¹. Les chariots armés de faux rendirent aussi un bon service, et l'usage s'en conserva toujours depuis chez les Perses. Les chameaux ne furent pas inutiles dans ce combat, mais Xénophon n'en fait pas grand cas; et il remarque que, de son temps, on ne s'en servait plus que pour porter les bagages.

Je n'entreprends point de relever le mérite de Cyrus; il me suffit de dire qu'on voit briller ici en lui toutes les qualités d'un grand capitaine. Avant le combat, sagacité et prévoyance admirable pour découvrir et déconcerter les mesures de l'ennemi; détail infini pour que rien ne manque dans l'armée, et que tous ses ordres soient exécutés à point nommé; merveilleuse industrie pour gagner le cœur des soldats, et pour les remplir d'ardeur et de confiance. Dans le feu même de l'action, quelle activité, quelle ardeur, quelle présence d'esprit pour donner les ordres à propos! quelle intrépidité de courage, quelle bonté pour les ennemis mêmes, dont il respecte la valeur, et dont il se croit obligé d'épargner le sang! Nous verrons bientôt l'usage qu'il fera de sa victoire.

Mais ce qui me paraît plus remarquable dans Cyrus, et plus digne encore d'admiration que tout le reste, c'est son attention continuelle à rendre à la Divinité, en toute occasion, le culte qu'il croyait lui être dû. On a sans doute été frappé, en lisant le récit que j'ai fait du combat, de voir combien de fois Cyrus, à la vue de toute l'armée, fait mention des dieux, leur offre des sacrifices, leur présente des libations, leur adresse des prières, se met sous leur protection, et implore leur secours. Je n'ai rien ajouté au texte de l'historien, qui était aussi homme de guerre, et qui n'a pas

craint de se déshonorer en rapportant ce détail. Quelle honte, quel reproche serait-ce pour des généraux et des officiers chrétiens, si, dans un jour d'action et de bataille, ils rougissaient de paraître aussi religieux qu'un prince païen, et si le Dieu des armées, qu'ils reconnaissent pour tel, faisait moins d'impression sur leur esprit que le respect pour les fausses divinités du paganisme n'en faisait sur l'esprit de Cyrus!

Pour Crésus, il ne fait pas ici un beau personnage. Il n'est pas dit un mot de lui dans le combat. Ce profond silence que garde Xénophon à son égard me paraît en dire beaucoup, et nous faire entendre qu'on peut être un puissant roi et un riche potentat sans être un grand guerrier.

Je reviens dans le camp des Perses. On s'imaginerait aisément quelle fut la désolation de Panthée quand on lui annonça la mort d'Abrodade. Ayant fait porter le corps de son mari dans un chariot sur le bord du Pactole, et tenant sa tête sur ses genoux, toute hors d'elle-même, et arrêtée fixement sur ce triste objet, elle ne songeait qu'à nourrir sa douleur et à repaître ses yeux de ce lugubre et sanglant spectacle. Cyrus l'ayant appris, y accourut aussitôt, et, mêlant ses larmes à celles de cette épouse infortunée, il fit ce qu'il put pour la consoler, et donna des ordres pour rendre au mort des honneurs extraordinaires. Mais à peine se fut-il retiré, que Panthée, succombant à sa douleur, se perça le sein d'un poignard, et tomba morte sur son mari. On leur éleva dans le lieu même un tombeau commun, qui subsistait encore du temps de Xénophon.

§ VI. — PRISE DE SARDES ET DE CRÉBUS.

Cyrus, dès le lendemain matin¹, marcha vers Sardes. Si l'on en croit Hérodote, Crésus n'attendit pas qu'il l'y enfermât; il sortit à sa rencontre avec ses troupes pour lui livrer bataille. Selon cet historien, les Lydiens étaient les peuples de l'Asie les plus braves et les plus belliqueux. Leur principale force consistait dans la cavalerie. Cyrus, pour la rendre inu-

¹ Cyrop. lib. 7, pag. 180.

¹ Herod. lib. 1, cap. 70-81.

tile, fit d'abord avancer ses chameaux, dont elle ne put en effet soutenir ni la vue ni l'odeur, et prit la fuite sur-le-champ. Les cavaliers mirent pied à terre, et revinrent au combat, qui fut fort opiniâtre; mais enfin les Lydiens cédèrent, et furent obligés de se retirer dans la ville. Cyrus en forma le siège¹, et fit dresser ses machines contre les murailles et préparer des échelles comme pour l'assaut. Mais pendant qu'il amusait les Sardiens par tous ces apprêts, la nuit suivante il se rendit maître de la citadelle, ayant appris par un esclave persan, qui en avait servi le gouverneur, une route dérobée qui y conduisait. A la pointe du jour il entra dans la ville, où il ne trouva plus de résistance. Son premier soin fut d'en empêcher le pillage; car il s'aperçut que les Chaldéens, ayant quitté leurs rangs, s'étaient déjà répandus de côté et d'autre. Il fallait avoir autant d'autorité qu'en avait Cyrus pour arrêter et lier en quelque sorte par un simple ordre les mains avides de soldats étrangers, dans une ville aussi remplie de richesses que l'était Sardes. Il fit déclarer aux bourgeois qu'ils auraient la vie sauve, et qu'on ne toucherait ni à leurs femmes ni à leurs enfants, pourvu qu'ils lui apportassent tout leur or et tout leur argent. Ils y consentirent sans peine. Crésus, qu'il s'était fait amener, leur en avait donné l'exemple, en livrant tous ses trésors au vainqueur.

Quand Cyrus eut donné dans la ville tous les ordres nécessaires², il eut un entretien particulier avec le roi, à qui il demanda surtout ce qu'il pensait de l'oracle de Delphes et des réponses du dieu qui y préside, dont on disait qu'il avait toujours fait grand cas. Crésus commença par avouer qu'il s'était justement attiré l'indignation de ce dieu en lui témoignant de la défiance sur la vérité de ses réponses, et l'ayant pour cela mis à l'épreuve par une question absurde et ridicule; que cependant il ne pouvait pas s'en plaindre; car, l'ayant consulté pour savoir ce qu'il avait à faire pour mener une vie heureuse, l'oracle lui avait fait une réponse dont le sens était qu'il posséderait un bonheur parfait et constant lorsqu'il se connaîtrait lui-même. Faute de cette connaissance,

continua-t-il, et se croyant, par les louanges qu'on lui donnait sans mesure, tout autre qu'il n'était en effet, il s'était laissé nommer généralissime de toute l'armée, et s'était mal à propos engagé dans cette guerre contre un prince qui lui était infiniment supérieur en tout. Maintenant donc qu'instruit par ma défaite je commence à me connaître, je compte aussi que je vais commencer à être heureux; et je le serai certainement, si vous m'êtes favorable, car mon sort est entre vos mains. Cyrus, touché de compassion pour le malheur de ce roi, déchû en un moment d'un si haut rang, et admirant son égalité d'âme dans un tel renversement de fortune, le traita avec beaucoup de clémence et de bonté, et lui laissa le nom et l'autorité de roi, mais en lui interdisant le pouvoir de faire la guerre: c'est-à-dire, comme il le reconnut lui-même, qu'il le déchargea de ce que la royauté a de plus onéreux, et le mit véritablement en état de mener une vie heureuse et exempte de tout soin et de toute inquiétude. Il le mena toujours ensuite avec lui dans ses expéditions, soit par estime, pour profiter de ses conseils, soit plutôt par politique, pour s'assurer de sa personne.

Hérodote, et après lui d'autres auteurs, ajoutent à ce récit quelques circonstances fort remarquables, que je ne crois pas devoir omettre ici, quoiqu'elles me paraissent tenir plus du merveilleux que du vrai.

J'ai déjà remarqué que l'unique fils qui restait à Crésus était muet³. Ce prince voyant, dans la prise de la ville, un soldat près de décharger un coup de sabre sur la tête du roi, qu'il ne connaissait point, sa crainte et sa tendresse pour son père lui firent faire un effort qui rompit les liens de sa langue, et il s'écria: *Soldat, ne tue point Crésus.*

Crésus, ayant été fait prisonnier⁴, fut condamné par le vainqueur à être brûlé vif. On dressa donc le bûcher, et ce malheureux prince, ayant été mis dessus, sur le point de l'exécution rappela dans son esprit l'entretien qu'il avait eu antrefois avec Solon; et reconnaissant la vérité de ses avis, il s'écria par trois fois, *Solon, Solon, Solon!* Cyrus, qui était présent

¹ *Cyrop.* lib. 7, pag. 180.

² *Id.* pag. 181-184.

³ *Herod.* lib. 1, cap. 85.

⁴ *Ibid.* cap. 86-91. — *Plut.* in Solone.

à ce spectacle avec les principaux de sa cour, ayant appris pourquoi, dans cette extrémité, il prononçait avec tant de vivacité le nom de ce célèbre philosophe, touché de l'incertitude des choses humaines et du malheur de ce prince, le fit retirer du bûcher, et l'honora toujours pendant qu'il vécut. Ainsi Solon ¹ eut la gloire d'avoir d'un seul mot sauvé la vie à l'un de ces deux rois, et donné une salutaire instruction à l'autre.

Deux réponses surtout, parties de l'oracle de Delphes, avaient beaucoup contribué à engager Crésus dans cette guerre qui lui fut si funeste : l'une était que Crésus devait se croire en danger lorsqu'un mulet régnerait sur les Mèdes ; l'autre que, quand il passerait le fleuve Halys pour faire la guerre aux Mèdes, il détruirait un grand empire. Le premier de ces oracles lui fit conclure que, vu l'impossibilité de la chose, il était en pleine sûreté : le second lui laissait espérer qu'il renverserait l'empire des Mèdes. Quand il vit que les choses avaient tourné tout autrement, il dépêcha, avec la permission de Cyrus, des courriers à Delphes, qu'il chargea de présenter au dieu de sa part des chaînes d'or, et de lui faire en même temps des reproches de ce que, malgré les présents infinis qu'il lui avait faits, il l'avait si indignement trompé par ses oracles. Le dieu n'eut pas de peine à justifier sa réponse. Cyrus était le mulet dont l'oracle avait voulu parler, parce qu'il tirait sa naissance de deux différents peuples, étant Perse par son père, et Mède par sa mère. A l'égard de l'empire qu'il devait renverser, ce n'était pas celui des Mèdes, mais le sien propre.

C'est par ces sortes d'oracles, faux et trompeurs, que le démon, cet esprit de mensonge qui en était l'auteur, abusait le genre humain dans ces temps de ténèbres et d'ignorance, répondant à ceux qui le consultaient en des termes si douteux et si ambigus, que, quel que fût l'événement, ils pouvaient recevoir un sens qui s'y rapportât.

Quand les peuples d'Ionie et d'Éolie eurent appris que Cyrus s'était rendu maître des Ly-

diens ¹, ils lui envoyèrent des députés à Sardes pour demander d'être reçus sous son empire aux mêmes conditions qu'il avait accordées aux Lydiens. Cyrus, qui, avant sa victoire, les avait inutilement sollicités d'embrasser son parti, et qui se voyait alors en état de les y contraindre par la force, ne leur répondit que par l'apologue d'un pêcheur, qui, ayant jonné en vain de la flôte pour faire venir à lui des poissons, ne vint à bout de les prendre qu'en jetant son filet dans l'eau. Exclues de cette espérance, ils implorèrent le secours des Lacédémoniens, qui députèrent vers Cyrus pour l'avertir qu'ils ne souffriraient pas qu'il entreprit rien contre les Grecs. Ce prince ne fit que rire d'une telle députation, et les avertit à son tour de se mettre en état de se bien défendre eux-mêmes.

Les insulaires n'avaient rien à craindre de Cyrus, parce qu'il n'avait pas encore dompté les Phéniciens, et que les Perses étaient sans flotte.

ARTICLE II. — HISTOIRE DU SIÈGE ET DE LA PRISE DE BABYLONE PAR CYRUS

Cyrus resta dans l'Asie Mineure ² jusqu'à ce qu'il eût entièrement soumis les divers peuples qui l'habitaient, depuis la mer Égée jusqu'à l'Euphrate. Il passa de là dans la Syrie et dans l'Arabie, qu'il subjuguait pareillement, après quoi il entra dans l'Assyrie, et s'avança vers Babylone, qui était la seule ville d'Orient qui lui résistât encore.

Le siège de cette importante place n'était pas une entreprise facile. Les murailles en étaient d'une hauteur extraordinaire, et paraissaient inaccessibles, sans compter que le nombre de ceux qui les défendaient était immense : la ville d'ailleurs était pourvue de toutes sortes de provisions pour vingt ans.

Ces difficultés n'empêchèrent pas Cyrus de pousser son dessein. Désespérant de prendre la place d'assaut, il laissa croire qu'il songeait à la réduire par la famine. Il fit donc tirer d'abord une ligne de circonvallation tout autour de la ville, avec un fossé large et profond; et pour ne pas accabler ses troupes de fatigue,

¹ Καὶ ὁδὺν ἄρχενό Σόλων ἐνὶ λόγῳ τὸν μὲν εὖσας, τὸν δὲ παθεύσας τὸν βασιλεῦς. (PLUT. in Solon. § 28, fin.)

² Herod. lib. 1, cap. 141-152, 153

² Ibid. cap. 177. — Cyrop. lib. 7, pag. 196-198.

Il divisa son armée en douze parties, et assigna à chacune son mois pour la garde des tranchées. Les assiégés, se croyant en pleine sûreté à la faveur de leurs remparts et de leurs magasins, insultaient à Cyrus du haut de leurs murailles, et se moquaient de la peine inutile qu'il se donnait, et de tout ce qu'il faisait contre eux.

§ I. — PRÉDICTIONS DES PRINCIPALES CIRCONSTANCES DU SIÈGE ET DE LA PRISE DE BABYLONE, MARQUÉES EN DIFFÉRENTS ENDRITS DE L'ÉCRITURE SAINTÉ.

Comme la prise de Babylone est un des plus grands événements de l'Histoire ancienne, et que les principales circonstances qui l'ont accompagnée ont été prédites plusieurs années auparavant dans l'Écriture sainte, avant que de raconter ce qu'en ont dit les auteurs profanes, je crois qu'il est à propos de rapporter ici en abrégé ce qui s'en trouve dans les livres saints, afin que les lecteurs soient plus en état de comparer l'accomplissement avec les prédictions.

I. — Prédiction de la captivité des Juifs à Babylone et de sa durée.

Dien ne s'était pas contenté de faire prédire longtemps auparavant la captivité que son peuple devait souffrir à Babylone, mais il avait encore marqué le nombre précis d'années qu'elle devait durer. Il en avait fixé le terme à soixante-dix ans, après lesquels il avait promis de le délivrer, en détruisant avec éclat et sans retour la ville de Babylone, qui lui avait servi de prison. *Servient regi Babylonis septuaginta annis*¹.

II. — Raison de la colère de Dieu contre Babylone.

Ce qui allume la colère de Dieu contre Babylone, est l'orgueil insupportable de cette ville, la dureté inhumaine qu'elle exerce contre les Juifs, et l'impiété sacrilège de son roi.

*Son orgueil*². Elle se croit invincible. Elle

dit en son cœur : Je suis reine, et je le serai toujours. Aucune autre puissance ne m'est égale : toutes me sont assujetties ou tributaires ou alliées. Je ne serai jamais ni veuve, ni stérile ; et l'éternité est marquée dans ma destinée, selon tous ceux qui l'ont étudiée dans les astres.

Sa dureté. C'est Dieu lui-même qui s'en plaint. J'ai voulu punir mon peuple³, dit-il, mais en père. Je l'ai exilé pour un temps à Babylone, dans le dessein de l'en rappeler quand il serait devenu plus reconnaissant et plus fidèle. Mais Babylone et son prince ont joint à un châtement paternel de ma part une cruauté et une inhumanité très-opposée à ma clémence. Leur dessein a été de perdre, et le mien était de sauver. Ils ont converti le bannissement en une dure captivité, où ni l'âge, ni la faiblesse, ni la vertu, n'ont trouvé de compassion et d'égards.

L'impiété sacrilège de son roi. Baltasar joignait à l'orgueil et à la dureté de ses prédécesseurs une impiété qui lui fut particulière. Il ne préféra pas seulement ses fausses divinités au vrai et unique Dieu, il crut encore l'avoir vaincu, parce qu'il avait dans son pouvoir les vaisseaux qui avaient servi à son culte ; et, comme pour lui insulter, il affecta de les destiner à des usages profanes. C'est ce qui mit le comble à la colère de Dieu.

III. — Arrêt prononcé contre Babylone, prédiction des maux qui la doivent accabler, et de sa ruine entière.

« Aiguisez vos flèches⁴, remplissez vos carquois (c'est le prophète qui parle aux Mèdes et aux Perses). Le Seigneur a suscité le courage des rois de Médie ; il a formé sa résolution contre Babylone, afin de la perdre, parce que le temps de la vengeance du Seigneur est arrivé, le temps de la vengeance de son temple.

« corde tuo : Ego sum, et non est præter me amplius : non sedebo vidua, et ignorabo sterilitatem. » (Is. 47, 7-8.)

« Iratus sum super populum meum, et dedi eos in manum tuam (Babylon). Non posuisti eis misericordiam : super senem aggravasti jugum tuum valde. Venies super te malum. » (Is. 47, 6 et 7.)

« Jer. 51, 41.

¹ Jerem. 25, 11.

² « Dixisti : In sempiternum ero domina... Dixis in

« Pousser des cris et des hurlements ¹, parce
« que le jour du Seigneur est proche... jour
« cruel, plein d'indignation, de colère et de
« fureur... Je vais visiter ² dans ma colère le
« roi de Babylone et son pays, comme j'ai vi-
« sité le roi ³ d'Assur...

« Attaquez cette ville impie ⁴; rendez-lui se-
« lon ses œuvres. Traitez-la comme elle a
« traité les autres. N'épargnez point ses jeu-
« nes hommes ⁵; exterminiez toutes ses trou-
« pes... Quiconque sera trouvé dans ses ma-
« railles ⁶, sera tué : tous ceux qui se présen-
« teront pour la défendre passeront au fil de
« l'épée. Les enfants seront écrasés contre la
« terre : leurs yeux ; leurs maisons seront pil-
« lées, et leurs femmes seront violées. Je vais
« susciter contre eux les Mèdes, qui ne cher-
« cheront point d'argent, et qui ne se mettront
« point en peine de l'or : mais ils perceront
« les petits enfants de leurs flèches, ils n'au-
« ront point de compassion de ceux qui sont
« encore dans les entrailles de leurs mères, et
« ils n'épargneront point ceux qui ne font que
« de naître... Malheur à toi ⁷, fille de Baby-
« lone, heureux celui qui te rendra tous les
« maux que tu nous as faits ! heureux celui
« qui prendra les petits enfants, et les bri-
« sera contre la pierre !

« Babylone, si magnifique et si superbe ⁸,
« cette reine entre les royaumes du monde,
« qui avait porté dans un si grand éclat l'or-
«ueil des Chaldéens, sera détruite comme
« le Seigneur renversa Sodome et Gomorrhe.
« Elle ne sera plus habitée : on ne la rebâti-
«ra jamais. Les Arabes n'y dresseront pas même
« leurs tentes, et les pasteurs n'y viendront
« point pour y faire reposer leurs troupeaux.
« Mais les bêtes sauvages s'y retireront : ses
« maisons seront remplies d'oiseaux funestes
« et nocturnes ; les autruches y viendront ha-
«biter... Les hiboux hurleront à l'envi l'un de
« l'autre dans ses maisons superbes, et les dra-

« gons feront leurs demeures dans ses palais de
« délices... Je la rendrai la demeure des hé-
«rissons ⁹. Je conviendrai d'un marais le lieu
« qu'elle occupe maintenant. Je rechercherai
« avec soin jusqu'à ses moindres vestiges pour
« les effacer. Le Seigneur des armées a fait ce
« serment : Je jure que ce que j'ai résolu arri-
«vera, et que ce que j'ai arrêté s'exécutera. »

IV. — Cyrus appelé pour détruire Babylone et pour
délivrer les Juifs.

Cyrus, dont la Providence devait se servir
comme d'un instrument pour accomplir ses
desseins de bonté et de miséricorde sur son
peuple, avait été nommé par son nom plus de
deux cents ans avant sa naissance ; et, afin
qu'on ne fût point surpris de la rapidité éton-
nante de ses victoires, Dieu avait marqué en
termes magnifiques qu'il serait lui-même son
guide, qu'il le conduirait par la main dans tou-
tes ses expéditions, et qu'il lui soumettrait tons
les princes de la terre. Voici ce que dit le
Seigneur à Cyrus ¹, qui est mon christ, que
j'ai pris par la main pour lui assujettir les
nations, pour mettre en fuite les rois, pour
ouvrir devant lui toutes les portes, sans qu'au-
cune lui soit fermée. Je marcherai devant
vous ; j'humilierai les grands de la terre ; je
romprai les portes d'airain, et je briserai les
gonds de fer. Je vous donnerai les trésors ca-
chés et les richesses secrètes et inconnues, afin
que vous sachiez que je suis le Seigneur, le
Dieu d'Israël, qui vous ai appelé par votre
nom, à cause de Jacob qui est mon serviteur,
d'Israël qui est mon élu.

V. — Dieu donne le signal aux chefs et aux troupes pour
marcher contre Babylone.

Placez mon étendard ², dit le Seigneur,
sur une haute montagne, afin qu'il soit vu de
fort loin, et que tous ceux qui doivent m'obéir
connaissent mes ordres. Haussez la voix à l'é-
gard de ceux qui peuvent vous entendre : fai-
tes signe de la main pour hâter la marche de
ceux qui sont trop éloignés pour discerner une

¹ Isai. 13, 6-9.

² Jer. 50, 18.

³ En ruinant la ville de Ninive

⁴ Jer. 50, 15 et 20.

⁵ Jer. 51, 3.

⁶ Isai. 13, 15-18.

⁷ Ps. 136, 8-9.

⁸ Isai. 13, 19-22.

¹ Isai. 44, 23-31.

² Isai. 45, 1-4.

³ Isai. 13, 2.

autre espèce de commandement. *Que les officiers des troupes entrent dans les pavillons des rois.* Que chaque nation se range autour de son souverain, et s'empresse de venir lui offrir ses services dans son pavillon, qui est déjà tout dressé.

*J'ai donné mes ordres à ceux que j'ai consacrés à l'exécution de mes desseins*¹; et ces rois marchent déjà pour m'obéir, quoiqu'ils ne me connaissent point. C'est moi qui les ai placés sur le trône, et qui leur ai soumis divers peuples, pour accomplir par eux mes desseins. *J'ai fait venir mes guerriers pour être les ministres de ma colère*². Ils tiennent de moi leur courage, leur capacité dans la guerre, leur patience, leur sagesse, le succès dans leurs entreprises. Ils sont invincibles, parce qu'ils me servent. Tout tremble devant eux, parce qu'ils sont les ministres de ma colère et de ma vengeance. *Ils travaillent avec joie pour ma gloire*³. L'honneur qu'ils ont de m'avoir pour chef, et d'être mandés pour délivrer un peuple que j'aime, les remplit d'allégresse et d'ardeur, et ils triomphent déjà dans l'espérance certaine de la victoire.

Le prophète, témoin en esprit des ordres qui viennent d'être donnés, est étonné de la promptitude avec laquelle les princes et les peuples exécutent. *Déjà les montagnes, s'écrie-t-il, retentissent des cris différents d'une multitude de peuples. J'entends la voix des rois confédérés et des nations qui s'assemblent. Le Seigneur des armées fait passer en revue toutes les troupes qu'il destine à la guerre*⁴.

*Elles viennent des terres les plus reculées, et de l'extrémité du monde*⁵, où la voix du Dieu souverain qui en est le maître a su se faire entendre.

Mais ce n'est plus la vue d'une armée formidable, ni des rois de la terre, qui me frappe. Je ne vois que Dieu seul; et tout le reste ne paraît à sa suite que comme des ministres de sa justice. *C'est le Seigneur lui-même qui*

*marche avec tous les instruments de sa colère pour exterminer toute la terre*⁶.

Dieu m'a révélé une épouvantable prophétie⁷. L'impie⁸ Baltasar, roi de Babylone, continue d'agir avec impiété, et celui qui dépeuplait continue de dépeupler tout. Pour arrêter ces excès, « prince des Perses, partez; ascendez l'Élam: et vous, prince des Mèdes, formez le siège de Babylone; obsidez-la, Médes. Je vais faire cesser tous les gémissements dont elle était la cause. » *Omnem gemitum ejus cessare feci.* Cette ville criminelle est prise et pillée. Elle est sans pouvoir: mon peuple est délivré.

VI. — Circonstances du siège et de la prise de Babylone, marquées en détail.

Rien n'est plus propre, ce me semble, à nous inspirer un profond respect pour la religion, et à nous donner une grande idée de Dieu, que de voir avec quelle précision il révèle à ses prophètes, plusieurs années et même plusieurs siècles avant l'événement, les principales circonstances du siège et de la prise de Babylone.

1° On a déjà vu que l'armée qui prendra Babylone doit être composée de Mèdes et de Perses, et qu'elle doit avoir à sa tête Cyrus.

2° Cette ville sera attaquée d'une manière tout extraordinaire, à laquelle elle ne s'était point du tout attendue: *Veniet super te malum, et nescies ortum ejus*⁹. Elle sera tout d'un coup, et en un moment, accablée de maux qu'elle n'avait pu prévoir: *Veniet super te repente miseria, quam nescies.* En un mot, elle sera prise comme dans un filet, sans s'être aperçue qu'on lui tendait des pièges: *Illaqueavi te, et capta es, Babylon, et nesciebas*¹⁰.

3° Babylone comptait que l'Euphrate seul pouvait la rendre imprenable, et elle était toute fière de se voir ainsi défendue par un fleuve si profond: *Quæ habitas super aquas multas*¹¹:

¹ Isai. 13, 3. Ego mandavi sanctificationis meis.

² « Vocavi fortes in ira mea. Heb. lu iram meam. »

³ « Exultantes in gloria mea. »

⁴ « Præcipit militibus bellis. Heb. numerat exercitum prælii. »

⁵ « Venientibus. Heb. veniunt. » v. 5

⁶ « Dominus, et vasa furoris ejus, ut disperdat omnem terram. »

⁷ Isai. 21, 2.

⁸ C'est le sens du mot hébreu.

⁹ Isai. 47, 11.

¹⁰ Jer. 50, 23.

¹¹ Jer. 51, 13.

c'est Dieu même qui l'a définie de la sorte; et ce sera l'Euphrate qui sera la cause de sa ruine. Cyrus, par un stratagème qui n'avait point eu d'exemple jusque-là, et qui n'en a point eu depuis, détournera le cours de ce fleuve, mettra son lit à sec, et par là s'ouvrira un passage dans la ville : *Desertum faciam mare ejus, et siccabo venam ejus.... Siccitas super aquas ejus erit, et arescent* ¹. Cyrus s'emparera des quais du fleuve, et les eaux qui rendaient Babylone inaccessible seront séchées comme si le feu y avait passé : *Vada præoccupata sunt, et paludes incensæ sunt igni* ².

4° Elle sera prise de nuit, un jour de fête et de réjouissance, pendant que tout le monde sera à table, et que ses habitants ne songeront qu'à boire et à manger : *In calore eorum ponam potus eorum, et inebriabo eos, ut sopiantur, et dormiant somnum sempiternum* ³. Il est remarquable que c'est Dieu qui fait tout ici, qui tend un piège à Babylone, *illaqueavit*; qui sèche les eaux du fleuve, *siccabo venam ejus*; qui enivre et assoupit ses princes, *inebriabo principes ejus*.

5° Le roi entrera tout d'un coup dans un trouble et une agitation incroyables. *Mes entrailles sont pénétrées de douleur* ⁴; *je suis déchiré au dedans de moi comme une femme qui est en travail. Ce que j'entends me cause des convulsions; ce que je vois me jette dans le trouble. Mon cœur souffre de violentes agitations. Je suis saisi de terreur et d'effroi. Dieu a changé le commencement d'une nuit qui était l'objet de mes désirs, en un sujet de terreur* ⁵. C'est l'état de Baltasar, lorsqu'au milieu du repas il vit sortir de la muraille une main qui écrivait des caractères qu'aucun de ses devins ne put ni expliquer ni lire; et surtout lorsque Daniel lui déclara que ces caractères contenaient l'arrêt de sa mort. Alors, dit l'Écriture ⁶, *le visage du roi se changea, les pensées qui agitaient son esprit le troublèrent, ses reins se relâchèrent, et, dans son tremblement, ses genoux se choquaient l'un l'autre. L'étonne-*

ment, la frayeur, la défaillance, le tremblement de Baltasar, sont exprimés par le prophète qui en a été le témoin, comme par le prophète qui les avait prédits deux cents ans auparavant.

Mais il falloit qu'Isaïe fût éclairé d'une lumière bien divine pour ajouter, immédiatement après la description du trouble de Baltasar, les paroles qui suivent : *Couvrez la table; considérez avec attention du haut d'une guérite; mangez, buvez* ⁷. C'est que Baltasar, d'abord effrayé et perdant courage, sera consolé, et ensuite rassuré par ses courtisans, et plus encore par la reine sa mère, qui lui avait dit dès le commencement qu'il ne devait pas se livrer à ses craintes et à ses alarmes : *Non te conturbent cogitationes tuæ, neque facies tua immutetur* ⁸. On l'exhortera donc à se contenter de donner de bons ordres, pour être averti de tout par les sentinelles; à faire servir de nouveau, comme si rien n'était arrivé, et à rappeler la joie et la tranquillité que des craintes excessives lui avaient ôtées : *Pone mensam; contemplare in specula; comede, bibe. Heb.*

6° Mais pendant que les hommes donnent ces ordres, Dieu donne aussi les siens de son côté : *Levez-vous, princes, et polissez vos boucliers* ⁹. C'est Dieu lui-même qui commande aux princes de s'avancer, de prendre les armes, et d'entrer sans crainte dans une ville noyée dans le vin, on plongée dans le sommeil.

7° Isaïe nous apprend deux circonstances importantes de la prise de Babylone. La première est que les troupes dont elle est remplie ne feront ferme nulle part, ni au palais, ni dans la citadelle, ni dans aucune place publique; qu'elles se débanderont, sans penser à autre chose qu'à la fuite; et qu'elles se diviseront en fuyant par diverses routes, comme un troupeau de daims ou de brebis se dissipe dès qu'il est effrayé : *Et erit quasi damula fugiens, et quasi ovis; et non erit qui congreget* ¹⁰. La seconde circonstance est que la plupart de ces troupes étaient à la solde des Babyloniens,

¹ Jer. 51, 36, 50, 38.

² 51, 32.

³ 51, 30 et 57.

⁴ Isaï. 21, 3-4.

⁵ On a traduit selon l'hébreu.

⁶ Dan. 5, 6.

⁷ Isaï. 21, 5.

⁸ Dan. 5, 10.

⁹ Isaï. 21, 5.

¹⁰ Isaï. 13, 11.

mais n'étaient pas de Babylone; et qu'elles retourneront dans les provinces d'où elles avaient été tirées, sans être poursuivies par les vainqueurs, parce que c'était principalement sur les citoyens de Babylone que la vengeance divine devait tomber : *Unusquisque ad populum suum convertetur, et singuli ad terram suam fugient.*

8^e Enfin, sans parler du carnage horrible qui doit se faire des habitants de Babylone, où l'on n'épargnera ni les vieillards, ni les femmes, ni les enfants, pas même ceux qui seront encore enfermés dans le sein de leurs mères, ce qui a déjà été marqué ci-devant, une dernière circonstance est la mort du roi même, qui sera privé de sépulture, et l'extinction entière de la famille royale, annoncées dans l'Écriture d'une manière bien effrayante, mais en même temps bien instructive pour les princes.

Pour toi, tu seras jeté loin de ton sépulcre, comme un tronc abominable. Tu ne seras point mis dans le tombeau de tes ancêtres, parce que tu as ruiné ton royaume, tu as fait périr ton peuple. Il est juste qu'on oublie un roi qui ne s'est jamais souvenu qu'il était le protecteur et le père de son peuple. On doit refuser jusqu'au tombeau à celui qui n'a vécu que pour ruiner son propre pays. Il doit être séparé de tous les hommes, puisqu'il en a été l'ennemi. Il était semblable aux bêtes féroces, et il en aura la sépulture : et puisqu'il n'avait aucun sentiment humain, il est indigne qu'on en ait aucun à son égard. C'est l'arrêt que Dieu lui-même prononce contre Baltasar : et il étend cette malédiction jusque sur ses enfants, qu'on regardait comme associés au trône, et comme la source d'une longue postérité de rois, et que les flatteurs n'entretenaient que de leur future grandeur. *Préparez ses enfants à être égorgés comme des victimes, à cause de l'iniquité de leurs pères... Ils ne seront point les héritiers du royaume de leur père. Je m'élèverai contre eux; je perdrai le nom de Babylone; j'exterminerai les restes de cette famille, le fils et le petit-fils, dit le Seigneur.*

Après avoir vu la prédiction de tout ce qui doit arriver à l'impie Babylone, il est temps maintenant d'en voir l'exécution, et de reprendre le récit de la prise de cette ville.

Quand Cyrus vit que le fossé auquel on travaillait depuis longtemps était achevé, il songea sérieusement à exécuter son grand dessein, dont il n'avait encore fait part à personne. La Providence lui en fournit une occasion telle qu'il la pouvait souhaiter. Il apprit qu'on devait célébrer à Babylone une grande fête, et que les Babylo niens avaient accoutumé, dans cette solennité, de passer la nuit entière et à boire et à faire la débauche.

Baltasar prit part, plus qu'aucun autre, à cette réjouissance publique¹, et fit un festin magnifique aux premiers officiers de son royaume et aux dames de la cour. Dans la chaleur du vin, il fit apporter les vases d'or et d'argent qui avaient été enlevés du temple de Jérusalem; et, comme pour insulter au Dieu d'Israël, il y but lui et toute sa cour, et il y fit boire toutes ses concubines. Dieu, irrité d'une telle impiété et d'une telle insolence, lui fit sentir dans le moment même à qui il s'était attaqué, et fit paraître tout à coup sur la muraille une main qui écrivait certains caractères. Le roi, étrangement surpris et effrayé de cette vision, manda sur-le-champ tous ses sages, tous ses devins, tous ses astrologues, pour lire cette écriture et en expliquer le sens; mais ce fut inutilement. Aucun d'eux ne put ni expliquer ni lire² ces caractères. C'est peut-être par rapport à cet événement qu'Isaïe³, après avoir prédit à Babylone qu'elle se trouvera tout d'un coup accablée de maux auxquels elle ne s'attendait point, ajoute : *Appelez à votre secours vos enchanteurs... Que vos astrologues, qui contemplent le ciel, qui étudient le cours et la disposition des astres, se présentent maintenant et vous sauvent.* La reine-mère (c'était Nitocris, princesse d'un grand mérite), étant venue, au bruit de ce prodige, dans la salle du

¹ Dan. 5, 1-18.

² La raison pourquoi ils ne purent lire cette sentence, c'est qu'elle était écrite en lettres hébraïques, qui sont appelées aujourd'hui les caractères samaritains, que les Babylo niens ne connaissaient point.

³ Isaï. 47, 12-13.

¹ Isaï. 14, 19-20.

² Isaï. 14, 21-22.

festin, tâcha de rassurer l'esprit du roi son fils, et lui parla de Daniel, dont elle connaissait l'habileté dans ces sortes de matières, et qu'elle avait toujours employé dans le gouvernement de l'état.

Il fut donc mandé sur-le-champ, et parla au roi avec une liberté véritablement prophétique. Il le fit souvenir de la manière terrible dont Dieu avait puni l'orgueil de son grand-père Nabuchodonosor¹, et l'abus criant qu'il faisait de sa puissance, ne reconnaissant d'autre loi que sa volonté, et se croyant le maître d'élever l'un, d'abaisser l'autre, de ruiner celui-ci, de faire mourir celui-là, uniquement parce que tel était son bon plaisir. « Loin de profiter de son exemple, dit-il au roi, vous qui êtes son fils, vous avez affecté d'enchérisir sur son orgueil et sur son impiété. Vous vous êtes élevé contre le dominateur du ciel; vous avez fait apporter devant vous les vases de sa maison sainte, et vous avez bu dedans, vous, vos femmes et vos concubines, avec les grands de votre cour. Vous avez rendu un homme public de louange et d'honneur à vos dieux d'or et d'argent, de bois et de pierre, qui ne voient point, qui n'entendent point, qui ne sentent point, et vous n'avez point rendu gloire au Dieu qui tient votre souffle dans sa main, et qui est le maître de toutes vos actions et de tous les moments de votre vie. C'est pour cela que Dieu a envoyé les doigts de cette main qui a écrit ce qui est marqué sur la muraille. Or, voici ce qui est écrit : *'MANE', THECEL, PHARES*, et en voici l'interprétation : *'MANE'*, Dieu a compté les jours de votre règne, et il en a marqué la fin; *'THECEL'*, vous avez été pesé dans la balance, et on vous a trouvé trop léger; *'PHARES'*, votre royaume a été divisé, et il a été donné aux Mèdes et aux Perses. » Cette interprétation devait encore augmenter le trouble, mais on se rassura, apparemment sur ce que le malheur n'était pas annoncé comme présent, et que l'avenir pourrait fournir des expédients pour le détourner. Ce qui est certain, c'est que, la crainte de troubler une joie

universelle et présente ayant fait renvoyer la discussion des affaires sérieuses à un autre temps, on se remit à table, et l'on poussa la débauche fort avant dans la nuit.

Cependant Cyrus, bien informé de la confusion² que cette fête avait coutume de répandre dans le palais et dans la ville, avait posté une partie de ses troupes à l'endroit où le fleuve entraînait dans la ville, et l'autre partie à celui où il en sortait, et leur avait commandé d'entrer cette nuit dans la ville par le lit du fleuve dès le moment qu'ils le trouveraient guéable. Après avoir donné tous les ordres nécessaires, et exhorté les officiers à le suivre, en leur représentant qu'il marchait sous la conduite des dieux, il fit ouvrir sur le soir la tranchée des deux côtés de la rivière, au-dessous et au-dessus de la ville, afin d'y faire écouler les eaux : par ce moyen le lit de l'Euphrate se trouva bientôt à sec. Alors les deux corps de troupes, selon leurs ordres, s'y jetèrent, conduits, l'un par Gobryas, et l'autre par Gadalas, et s'avancèrent sans trouver d'obstacle. Le guide invisible, qui avait promis à Cyrus de lui ouvrir toutes les portes, s'était servi de la négligence et du désordre qui régnaient partout pendant cette nuit de dissolution, pour laisser ouvertes les portes d'airain qui fermaient les descentes du quai vers le fleuve, qui seules auraient pu faire échouer son entreprise. Ainsi ces deux corps de troupes pénétrèrent jusque dans le cœur de la ville sans trouver de résistance, et s'étant rencontrés au palais royal comme ils en étaient convenus, surprirent la garde et la mirent en pièces. Ils se jetèrent aussitôt dans le palais, dont quelques-uns de ceux qui étaient au dedans avaient ouvert les portes pour savoir d'où venait le bruit qu'on entendait. Ils s'en rendirent les maîtres; et ayant rencontré le roi, qui venait à eux, l'épée à la main, à la tête de ceux qui s'étaient trouvés à portée de le secourir, ils le tuèrent, et firent main-basse sur tous ceux qui l'accompagnaient. Le premier soin des vainqueurs fut de remercier les dieux d'avoir enfin puni ce roi impie. Cette remarque de Xénophon mérite d'être pesée, et elle s'accorde merveilleusement avec tout ce que l'Écriture nous dit de l'impie Baltasar.

¹ « Quos volebat, interficiebat; et quos volebat, percutiebat; et quos volebat, exalabat; et quos volebat, humiliabat. » (DAN. 5, 19.)

² Ces trois mots signifient nombre, poids, division.

³ Cyrop. lib. 7, pag. 160 192

A la prise de Babylone¹ finit l'empire babylonien, après avoir duré 210 ans depuis le commencement du règne de Bétésis. Par là fut anéantie la puissance de cette ville superbe, cinquante ans précisément après qu'elle eut détruit Jérusalem et son temple. Par là furent accomplies les prédictions qu'Isaïe, Jérémie et Daniel avaient prononcées contre elle, comme on l'a vu par tout ce qui a été rapporté jusqu'ici. Il en reste une, la plus importante de toutes, la plus incroyable, et celle néanmoins qui est marquée dans l'Écriture de la manière la plus précise et la plus forte; prédiction accomplie à la lettre dans tous ses points, et dont la preuve est actuellement subsistante, la plus facile à vérifier, et la plus incontestable. C'est la prédiction de la ruine totale et entière de Babylone, en sorte qu'il n'en doit pas rester le moindre vestige. Je crois devoir exposer l'accomplissement de cette fameuse prophétie, avant que de passer à ce qui suivit la prise de Babylone.

§ III. — ACCOMPLISSEMENT DE LA PROPHÉTIE QUI PRÉDISAIT LA RUINE TOTALE DE BABYLONE.

Cette prédiction se trouve dans plusieurs prophètes, mais surtout dans Isaïe, chap. 13, depuis le verset 19 jusqu'au 22, et chap. 14, versets 23 et 24. Je l'ai rapportée dans son entier ci-devant, pag. 248. Il y est marqué que Babylone sera entièrement détruite, comme le furent autrefois les villes criminelles de Sodome et de Gomorrhe : qu'elle ne sera plus habitée : qu'on ne la rebâtitra jamais : que les Arabes n'y dresseront pas même leurs tentes, et que les pasteurs n'y viendront point pour y faire reposer leurs troupeaux : qu'elle deviendra la retraite des bêtes sauvages et des oiseaux nocturnes : qu'un marais couvrira le lieu qu'elle avait occupé, en sorte qu'il ne restera pas même de vestiges de l'endroit où elle aura été. C'est Dieu même qui avait prononcé cet arrêt, et il est utile à la religion de vérifier avec quelle exactitude chaque article en a été successivement accompli.

I. Babylone perdit d'abord la qualité de ville royale. Les rois de Perse lui préférèrent un autre séjour. Suse, Ecbatane, Persépolis, toute

autre demeure leur plut davantage; et eux-mêmes ruinèrent une partie de la ville.

II. Strabon² et Plin³ nous apprennent que les Macédoniens, qui succédèrent aux Perses⁴, non-seulement la négligèrent et ne furent occupés ni du soin de l'embellir ni de celui de la réparer, mais qu'ils affectèrent même de bâtir dans son voisinage Séleucie, pour la faire abandonner, et pour lui ôter ce qui lui restait d'habitants. Il n'y a rien de plus propre à expliquer ce que le prophète avait prédit : *Non habitabitur*. Ses propres maîtres s'appliquent à la rendre déserte.

III. Les nouveaux rois de Perse qui devinrent maîtres de Babylone achevèrent de la ruiner en bâtissant⁵ Ctésiphon, qui lui enleva ce qui lui restait d'habitants; et il semblerait que, depuis qu'elle avait été frappée d'anathème, ceux qui devaient être ses protecteurs devenaient ses ennemis, et que tous croyaient être chargés du soin de la réduire en solitude, mais par des voies indirectes, et sans employer la violence, afin qu'il fût plus manifeste que c'était la main de Dieu plutôt que celle des hommes qui s'appliquait à l'anéantir.

IV. Elle fut si universellement abandonnée, qu'il ne resta plus que l'enceinte de ses murailles, et elle était réduite à cet état au temps que Pausanias⁶ écrivait ses remarques sur la Grèce⁷. *Ilia autem Babylon, omnium quas unquam sol aspexit urbium maxima, jam præter muros nihil habet reliqui*. Pausan. in Arcad. pag. 509.

V. Les rois de Perse, la voyant déserte, en firent un parc, où ils enfermèrent des bêtes sauvages pour la chasse. Elle devint ainsi, comme le prophète l'avait prédit, la demeure des animaux cruels et ennemis de l'homme, ou fugitifs et timides. Ses citoyens furent con-

¹ « Partem urbia Persæ diruerunt, partem iempus con-sumpsi, et Macedonum negligentia; maxime postquam Seleucus Nicator Seleuciam ad Tigrim condidit, stadis tantum trecentis à Babylone distans. » (STRAB. lib. 16, pag. 738.)

² « In solitudinem redit exhausta vicinitate Seleuciam, ob id condita à Nicolore intra nonagesimum (ou quaragesimum) lapidem. » (PLIN. lib. 6, cap. 26.)

³ An. M. 3890.

⁴ « Pro illâ Seleuciam et Ctisiphontem urbes Persarum inclytas fecerunt. » (S. HIERON. in cap. 13 Isai.)

⁵ Il écrivait sous Antonin, successeur d'Adrien.

⁶ An. J. C. 96.

⁷ An. M. 3106; av. J. C. 538

verts en des sangliers, des léopards, des ours, des ânes sauvages, des cerfs. Babylone fut la retraite des bêtes funestes, sauvages, ennemies de la lumière. *Requiescent ibi bestiae* ¹, et *replebuntur domus illorum draconibus*, etc.

Saint Jérôme ² nous a conservé cette précieuse remarque; et il la tenait d'un religieux persan, qui avait vu ce qu'il lui avait rapporté. *Didicimus à quodam fratre elamitâ, qui, de illis finibus egrediens, nunc Jerosolymis vitam exigit monachorum, venationes regias esse in Babylone, et omnia generis bestiarum murorum ejus ambitu tantum contineri* ³.

VI. Mais c'était encore trop que les murs de Babylone subsistassent. Ils tombèrent en plusieurs endroits, et ne furent pas réparés. Le reste suivit par divers accidents. Les bêtes qui servaient aux plaisirs des rois de Perse sortirent. Les serpents et les scorpions demeurèrent, et elle devint un lieu redoutable pour ceux qui auraient eu quelque curiosité pour visiter ses antiquités. L'Euphrate, qui la traversait, n'ayant plus un canal libre, prit avec le temps son cours ailleurs ⁴; et il ne restait, au temps de Théodoret, qu'un filet d'eau qui coulait à travers les masures, et qui, n'ayant plus de pente ni d'écoulement libre, dégénérait nécessairement en un marais.

VII. Par tous ces changements, Babylone devint entièrement déserte ⁵, et tous ses environs devinrent aussi affreux et aussi abandonnés que le lieu qu'elle avait occupé; et les géographes les plus habiles ne savent aujourd'hui où le déterminer. Ainsi fut accompli à la lettre ce que Dieu avait prédit : *Je perdrai le nom de Babylone.... je couvrirai d'un marais le lieu qu'elle occupe maintenant. Je rechercherai avec soin jusqu'à ses moindres vestiges pour les effacer* ⁶. Je ferai moi-même la recherche, dit le Seigneur, avec un œil jaloux, pour découvrir s'il ne restera rien d'une

ville ennemie de mon nom et de Jérusalem. Je balayerai avec soin la place où elle aura été, et je la rendrai si nette, en effaçant jusqu'aux moindres vestiges d'une ville, que personne ne pourra conserver la mémoire du lieu choisi par Nemrod, et aboli par moi, qui suis le Seigneur. *Scopabo eam in scopâ terens, dicit Dominus exercituum*.

VIII. Dieu ne s'était pas contenté de faire prédire tous ces changements; il avait voulu terminer et sceller cette prédiction par un serment pour en marquer davantage la certitude. *Le seigneur des armées a fait ce serment : Je jure que ce que j'ai résolu arrivera, et que ce que j'ai arrêté s'exécutera* ⁷. Mais, pour donner à ce formidable serment toute son étendue, il ne faut pas le borner ni à Babylone, ni au peuple qui l'a habitée, ni aux princes qui y ont régné.

C'est la malédiction du monde entier que nous lisons ici; c'est l'anathème général des impies; c'est l'arrêt foudroyant qui séparera pour toujours les deux cités de Babylone et de Jérusalem, et qui mettra un éternel divorce entre les saints et les réprouvés. Les Écritures qui l'ont prédit subsisteront jusqu'au jour où il sera exécuté. La sentence en est écrite ici, et mise comme en dépôt dans les archives publiques de la religion. *Juravit Dominus exercituum, dicens : Si non, ut putavi, ita erit; et quomodo mente tractavi, sic eveniet*.

Ce que j'ai dit sur la prophétie qui regarde Babylone est presque entièrement tiré d'un excellent ouvrage encore manuscrit sur Isate.

§ IV. — SUITES DE LA PRISE DE BABYLONE.

Cyrus, étant entré dans la ville de la manière que nous l'avons marqué ⁸, fit faire main-basse sur tous ceux qui se rencontrèrent dans les rues; puis il ordonna aux bourgeois de lui apporter toutes leurs armes, et de se tenir ensuite renfermés dans leurs maisons. Le lendemain à la pointe du jour, quand la garnison qui était dans la citadelle eut appris que la ville était prise et le roi tué, elle se rendit à Cyrus. Ainsi, presque sans coup férir et sans trouver

¹ Isai. 13, v. 21-22.

² An. J. C. 400.

³ In Isai. 13, v. 21-22.

⁴ « Euphrates quondam urbem ipsam mediam dividebat, nunc autem fluvius conversus est in aliam viam, et per rudera minimus aquarum meatus fuit » (THEODOR. in cap. 50. Jerem. v. 38 et 39.)

⁵ « Nunc omnino destructa; ita ut vix ejus inspersit e rudera. » (BAUDRAN.)

⁶ Isai. 14. 22-23

⁷ Isai. 45. 24.

⁸ Cyrop. lib. 7. pag. 192, 197, 200.

aucune résistance, il se vit maître paisible de la plus forte place qui fût au monde.

Cyrus commença par remercier les dieux de l'heureux succès qu'ils venaient de lui accorder. Il assembla les principaux officiers, dont il loua publiquement le courage, la sagesse, le zèle et l'attachement pour sa personne, et distribua des récompenses à toute l'armée. Il leur remontra ensuite que l'unique moyen de conserver ce qu'ils avaient acquis était de persévérer dans leur ancienne vertu : que le fruit de la victoire n'était pas de s'abandonner aux délices et à l'oisiveté : qu'après avoir vaincu les ennemis par la force des armes, il serait honteux de se laisser vaincre par les attraites de la volupté : qu'enfin, pour conserver leur ancienne gloire, il fallait maintenir à Babylone, parmi les Perses, la même discipline qui était observée dans leurs pays, et pour cela donner leurs principaux soins à la bonne éducation des enfants. « Par là, dit-il, nous deviendrons nous-mêmes plus vertueux de jour en jour, en nous efforçant de leur donner de bons exemples ; et il sera bien difficile qu'ils se corrompent, lorsque parmi nous ils ne verront et n'entendront rien qui ne les porte à la vertu, et qu'ils seront continuellement dans une pratique d'exercices louables et honnêtes. »

Cyrus confia à différentes personnes¹, selon les qualités qu'il leur connaissait, différentes parties et différents soins du gouvernement ; mais il se réserva à lui seul celui de former des généraux, des gouverneurs de provinces, des ministres, des ambassadeurs, persuadé que c'était là proprement le devoir et l'occupation d'un roi, et que de là dépendaient sa gloire, le succès des affaires, le repos et le bonheur de l'empire. Son grand talent était d'étudier le caractère des hommes, afin de marquer à chaque personne sa place ; de donner de l'autorité à proportion du mérite ; de faire concourir le bien particulier au bien public, et de conduire tout l'état par un mouvement si réglé, que tout se liait et s'entre-liait et que la force des uns ne fût employée que pour l'utilité des autres. Chacun avait son district et son objet particulier, dont il rendait compte à

celui qui était au-dessus de lui, et celui-là à un troisième, et ainsi de tous les autres, jusqu'à ce que, par ces différents degrés et par cette subordination réglée, la connaissance des affaires parvint jusqu'au roi, qui ne demeurait point oisif au milieu de tout ce mouvement, mais était comme l'âme du corps de l'état, qu'il gouvernait par ce moyen avec autant de facilité qu'un père gouverne sa famille.

Lorsque dans la suite il envoya des gouverneurs, qu'on appelait *satrapes*², dans les provinces qu'il avait subjuguées, il ne voulut pas que les gouverneurs particuliers des places, ni les officiers des troupes entretenues pour la sûreté du pays, dépendissent d'eux, ni obéissent à d'autres qu'à lui, afin que si un satrape, enflé de sa grandeur et de ses richesses, venait à abuser de son autorité, il trouvât dans son propre gouvernement des témoins et des censeurs de sa mauvaise conduite : car il n'évitait rien tant en tout genre que de confier un pouvoir absolu à un seul homme, sachant qu'un prince se repentira bientôt d'avoir élevé cet homme unique, s'il consent qu'il abaisse tous les autres.

Il établit un ordre merveilleux pour la guerre, pour les finances, pour la police. Il avait dans toutes les provinces des personnes d'une probité reconnue, qui lui rendaient compte de tout ce qui s'y passait. Il était attentif à honorer et à récompenser tous ceux qui se distinguaient par leur mérite, et qui excélaient en quelque genre que ce fût. Il préférait infiniment la clémence au courage guerrier, parce que celui-ci entraîne souvent la ruine et la désolation des peuples, au lieu que l'autre est toujours bienfaisante et salutaire. Il savait que les lois peuvent beaucoup contribuer au règlement des mœurs ; mais, selon lui, le prince devait être par son exemple une loi vivante ; et il ne croyait pas qu'il fût digne de commander aux autres, s'il n'avait plus de lumières et plus de vertu que ses sujets³. Il était persuadé aussi que le moyen le plus sûr de s'attirer le respect des grands de sa cour et de tous ceux qui l'approchaient, était de leur en porter assez de son côté pour ne vouloir ja-

¹ Cyrop. lib. 7, pag. 202.

² Cyrop. lib. 8, pag. 229.

³ Lib. 8, pag. 200.

mais en leur présence rien faire ni rien dire qui fût contraire aux règles de l'honnêteté et de la pudeur.

La libéralité lui paraissait une vertu véritablement royale, et il ne trouvait rien de grand ni d'estimable dans les richesses que le plaisir de les distribuer aux autres. « J'ai de grandes richesses, disait-il à ses courtisans, je l'avoue, et je suis bien aise qu'on le sache; mais vous devez compter qu'elles ne sont pas moins à vous qu'à moi. En effet, dans quelle vue les amasserais-je? Serait-ce pour mon propre usage, et pour les consumer moi-même? cela me serait impossible, quand je le voudrais; c'est pour être en état de distribuer des récompenses à ceux qui servent utilement le public, et d'accorder quelque soulagement à ceux qui me feront connaître leurs besoins. »

Un jour Crésus lui représenta qu'à force de donner il se rendrait lui-même pauvre, au lieu qu'il aurait pu être le plus riche prince du monde, et amasser des trésors infinis. Et à quelle somme pensez-vous, reprit Cyrus, qu'auraient pu monter ces trésors? Crésus fixa une certaine somme, qui était immense. Cyrus fit écrire un petit billet aux seigneurs de sa cour, par lequel il leur faisait savoir qu'il avait besoin d'argent. Sur-le-champ il lui en fut apporté beaucoup plus que la somme que Crésus avait marquée. Voilà, lui dit-il, mes trésors; voilà les coffres où je garde mes richesses : le cœur et l'affection de mes sujets.

Il estimait donc beaucoup la libéralité; mais il faisait encore plus de cas de la bonté, de l'affabilité, de l'humanité, qualités propres à gagner les cœurs et à se faire aimer des peuples, ce qui est proprement régner : outre que, d'aimer plus que les autres à donner, quand on est infiniment plus riche qu'eux, est une chose moins surprenante que de descendre en quelque sorte du trône pour s'égaliser à ses sujets.

Mais ce qu'il préférait à tout, était le culte des dieux et le respect pour la religion. Ce fut aussi à quoi il crut devoir donner ses premiers soins, dès que, par la conquête de Babylone, il se vit plus libre et plus maître de son temps. Il commença par y établir des mages pour chanter des cantiques dès le matin en l'hon-

neur des dieux, et pour leur offrir des sacrifices; ce qui fut toujours pratiqué de la même sorte dans les temps suivants.

L'exemple et le goût du prince devinrent bientôt, comme cela est ordinaire, le goût et la règle des sujets. Les Perses, qui voyaient que le règne de Cyrus n'avait été qu'une suite et un enchaînement de prospérités continuelles, crurent qu'en servant les dieux comme lui, ils jouiraient d'un bonheur semblable au sien; et d'ailleurs, ils sentaient bien que c'était là le moyen le plus sûr de lui plaire et de lui faire utilement leur cour. Cyrus, de son côté, était fort aise de voir en eux ces sentiments, persuadé que quiconque était vertueux et craignant Dieu était en même temps bon et fidèle serviteur des rois, et inviolablement attaché à leur personne et au bien de l'état. Tout cela est admirable, mais n'est vrai et réel que dans la vraie religion.

Cyrus, ayant résolu d'établir sa principale demeure à Babylone¹, ville puissante qui ne pouvait pas lui vouloir de bien, crut devoir prendre Dieu en même temps qu'il n'avait fait jusque-là pour la sûreté de sa personne. Les temps les plus dangereux pour les princes, dans l'intérieur du palais, et où l'on pourrait le plus facilement attenter à leur vie, sont ceux du bain, de la table et du sommeil. Il songea donc à ne laisser approcher de lui que ceux sur la fidélité desquels il pouvait absolument compter; et les eunuques lui parurent, préférablement à tous autres, du caractère qu'il cherchait; parce qu'étant sans femme, sans enfants, sans famille, et d'ailleurs, généralement méprisés par la bassesse de leur naissance et par la honte de leur état, toutes sortes de raisons les engageaient à s'attacher uniquement à leur maître, de la vie duquel dépendait toute leur fortune, et de qui seul ils tenaient et biens et considération. Il leur confia donc tous les ministères de sa maison, et cet usage, déjà connu avant lui, devint général dans tout l'Orient.

On sait qu'il passa aussi dans la suite chez les empereurs romains, après desquels les eunuques étaient tout puissants : et cela n'est pas étonnant. Il était tout naturel que le prince, leur ayant confié le soin de sa personne, et

¹ Cyprip. lib. 7. pag. 196.

trouvant en eux du zèle et du mérite, leur confiait aussi la conduite de quelques affaires, et que peu à peu il se livrait entièrement à eux. Ces habiles courtisans surent bien profiter de ces moments favorables, où les princes, délivrés du poids de leur dignité qui leur est à charge, deviennent hommes, et se familiarisent avec leurs officiers. Par ce moyen, s'étant emparés de leur esprit, et de leur confiance, ils s'accréditèrent dans le palais, dominèrent dans les cours, s'attirèrent le manement et la conduite des affaires publiques, se rendirent maîtres de la distribution des charges et des honneurs, et parvinrent eux-mêmes aux premières dignités de l'état.

Mais les bons empereurs¹, tels qu'Alexandre Sévère, abhorraient les eunuques, comme des hommes vendus uniquement à leur fortune, et ennemis par principe du bien public; qui ne songeaient qu'à s'emparer de l'esprit du prince, à lui dérober la connaissance des affaires, à écarter d'auprès de lui tous les gens de mérite, et à le tenir resserré dans l'enceinte étroite de trois ou quatre officiers, qui le dominaient et le maltraitaient absolument: *Claudentes principem suum, et agentes ante ommia ne quid sciat.*

Après que Cyrus eut donné ordre à tout ce qui regarde le gouvernement², il songea à se donner en spectacle au peuple nouvellement conquis et à ses propres sujets, dans une cérémonie auguste de religion, en allant en cavalcade et en pompe aux endroits consacrés aux divinités pour leur offrir des sacrifices. Il affecta d'établir dans cette marche tout ce que la magnificence a de plus brillant et de plus capable d'imposer aux peuples. Ce fut alors pour la première fois qu'il songea à s'attirer le respect, non-seulement par l'éclat de la vertu, mais, dit l'historien, par celui d'une parure extérieure, qui fût propre à éblouir les yeux³, et qui fût quelque chose du charme et de l'enchantement. Il manda les hauts officiers des Perses et des alliés, et leur donna à chacun des habits à la mode des Mèdes, c'est-à-dire de longues robes qui descendaient jusqu'aux

pieds. Elles étaient de différentes couleurs, plus brillantes les unes que les autres, et toutes richement brodées d'or et d'argent. Il leur en donna outre cela un grand nombre d'autres, très-magnifiques aussi, mais moins riches, pour en faire présent aux officiers subalternes. Les Perses⁴, en cette occasion, prirent pour la première fois l'habillement des Mèdes, et commencèrent, à leur imitation, à se peindre les yeux et à se mettre du rouge au visage, afin d'avoir l'œil plus vif et le teint plus vermeil.

Quand le jour de la cérémonie fut arrivé, tout le monde, dès la pointe du jour, se rendit auprès du roi. Quatre mille soldats des gardes, rangés quatre à quatre, se placèrent devant le palais, et deux mille autres aux deux côtés du même palais. Toute la cavalerie se trouva là, les Perses à droite, les alliés à gauche. Les chariots de guerre se rangèrent moitié de chaque côté. Quand les portes du palais furent ouvertes, on en vit sortir premièrement quantité de tancreux d'une beauté merveilleuse, qu'on menait quatre à quatre pour sacrifier à Jupiter et aux autres dieux, selon les cérémonies prescrites par les mages. Suivaient les chevaux qui devaient être sacrifiés au Soleil. Puis, d'abord un chariot blanc couronné de fleurs, dont le timon était doré; il devait être offert à Jupiter: ensuite un second chariot de même couleur, et paré de même, pour le Soleil; enfin, un troisième, dont les chevaux étaient caparaçonnés de housses d'écarlate. Derrière, marchaient les hommes qui portaient le feu sacré dans un grand foyer. Quand tout cela fut en marche, Cyrus commença à paraître sur son chariot, portant sur sa tête la tiare droite, ceinte du diadème ou bandeau royal. Sa tunique de dessous était de pourpre mi-partie de blanc, couleur qui ne convient qu'au roi. Par-dessus le tout il avait un grand manteau de pourpre. Ses mains étaient nues. Un pen au-dessous de lui était assis son écuyer, d'une taille assez avantageuse, mais inférieure à celle de Cyrus, qui par là en paraissait encore plus grande. Dès qu'on l'aperçut, tous se prosternèrent devant lui et l'adorèrent, soit que des gens apostés

¹ Lamprid. in Vit. Alex. Sever.

² Cyrop. lib. 8, pag. 213-220.

³ Ἄλλὰ καὶ κατασκευάσαν ὅτις χρῆμαί αὐτοῦς.

⁴ Cyrop. lib. 8, pag. 206.

exprès, et placés d'espace en espace, en eussent donné aux autres l'exemple et le signal, soit qu'ils s'y portassent d'eux-mêmes, étonnés par la magnificence de cette pompe, et éblouis par l'éclat de la majesté du roi. Jamais jusque-là aucun des Perses ne s'était prosterné devant lui de la sorte.

Dès que le chariot de Cyrus fut sorti du palais, les quatre mille soldats des gardes commencèrent à se mettre en marche; les deux mille autres partirent en même temps, et se mirent aux deux côtés du chariot, les eunuques ou grands-officiers de la maison du roi, au nombre de trois cents magnifiquement vêtus, le javelot à la main, et moult sur de superbes chevaux, suivaient immédiatement le chariot de Cyrus. Après eux ou menait en main deux cents chevaux de selle de l'écurie du roi, chacun ayant la couverture en broderie et le frein d'or : puis marchait la cavalerie persane, divisée en quatre corps de dix mille hommes chacun; et après elle la cavalerie des Mèdes et celle des alliés. Les chariots, rangés quatre à quatre, fermaient la marche.

Quand ils furent arrivés aux champs consacrés aux dieux, on offrit des sacrifices, d'abord à Jupiter, puis au Soleil. On brûla en l'honneur du premier des taureaux, et des chevaux en l'honneur du second. On égorga aussi quelques victimes à la Terre, selon l'ordonnance des mages, puis aux demi-dieux patrons et protecteurs de la Syrie ¹.

Cyrus, pour égayer un peu les esprits, jugea à propos de terminer cette cérémonie grave et sérieuse par des jeux et des courses de chevaux et de chariots. L'endroit où l'on s'était arrêté était large et spacieux. Il désigna un certain espace d'environ un quart de lieue, et proposa des prix aux vainqueurs, séparément pour chaque nation. Il remporta celui de la course parmi les Perses : car personne n'était si bon homme de cheval que lui. Les chariots coururent aussi seul à seul.

Ces sortes de cavalcades se faisaient encore longtemps après chez les Perses de la même sorte, si ce n'est qu'on n'y immolait pas toujours des victimes. Toutes les cérémonies étant

achevées, ils retournèrent à la ville dans le même ordre.

Quelques jours après ², Cyrus, pour célébrer la victoire qu'il avait remportée dans la course aux chevaux, donna un grand repas aux principaux officiers, tant des Perses et des Mèdes que des étrangers : on n'avait encore rien vu de si superbe et de si somptueux. Il le termina par des présents magnifiques qu'il leur fit à tous. Il les renvoya ainsi comblés de joie, d'admiration, de reconnaissance; et tout puissant qu'il était, maître de tout l'Orient et de tant de royaumes, il ne craignit point de dégrader sa majesté en les reconduisant tous jusqu'à la porte de son appartement. Telles étaient les mœurs de ces temps anciens, où l'on savait joindre beaucoup de simplicité à beaucoup de grandeur.

ARTICLE III. — HISTOIRE DE CYRUS, DEPUIS LA PRISE DE BABYLONE JUSQU'À SA MORT.

Cyrus, se voyant maître de l'Orient par la prise de Babylone, n'imita pas la plupart des conquérants, qui ternissent la gloire de leurs expéditions par une vie molle et voluptueuse, à laquelle ils s'imaginent avoir droit de s'abandonner après les longs travaux qu'ils ont supportés; mais il crut devoir soutenir sa réputation par les mêmes moyens qui la lui avaient acquise, c'est-à-dire par une conduite sage, et par une vie laborieuse et toujours occupée de ses devoirs.

§ 1. — CYRUS FAIT UN VOYAGE EN PERSE. À SON RETOUR, IL DRESSA À BABYLONE LE PLAN DE TOUTE LA MONARCHIE. POUVOIR DE DANIEL.

Quand Cyrus crut avoir suffisamment donné ordre aux affaires de Babylone, il songea à faire un voyage en Perse. Il passa par la Médie pour y saluer Cyaxare, son oncle, à qui il fit de grands présents, et lui marqua qu'il trouverait à Babylone un palais magnifique tout préparé quand il voudrait y aller, et qu'il devait regarder cette ville comme lui appartenant en propre. En effet, Cyrus, tant que son oncle vécut, partagea avec lui l'empire, quoique conquis

¹ La Syrie, chez les Anciens, est souvent prise pour l'Assyrie.

² *Cyrop.* lib. 8, pag. 220-221.

tout entier par sa valeur : il porta même la condescendance jusqu'à lui déferer le premier rang¹. C'est Cyaxare qui est appelé dans l'Écriture *Darius le Mède*; et nous verrons que Daniel, sous son règne, qui ne dura que deux ans, eut plusieurs révélations. Il parait que Cyrus, lorsqu'il fut revenu de Perse, mena Cyaxare avec lui à Babylone.

Lorsqu'ils y furent arrivés, ils dressèrent de concert le plan de toute la monarchie². Ils la divisèrent en six vingts provinces; et afin que les ordres du prince y pussent être portés avec plus de diligence, Cyrus établit d'espace en espace des postes, où les courriers, qui marchaient jour et nuit, trouvaient des chevaux tout prêts, et, par ce moyen, faisaient une diligence incroyable. Ils donnèrent le gouvernement de ces provinces à ceux qui avaient le plus aidé Cyrus à soutenir le faix de cette guerre, et qui lui avaient rendu de plus grands services³. Ils établirent sur eux trois surintendants qui devaient toujours résider à la cour, et à qui ils devaient rendre compte de temps en temps de ce qui se passerait dans leur gouvernement, et qui devaient leur faire tenir les ordres du prince; de sorte que ces trois principaux ministres devaient avoir la surintendance et la principale administration des affaires de toute la monarchie. Daniel fut établi le premier des trois. Cette préférence lui était due, tant à cause de sa haute sagesse, qui était renommée dans tout l'Orient, et qui avait éclaté d'une manière particulière dans le repas de Baltasar, que par son ancienneté et par son expérience consommée dans les affaires : car il y avait alors soixante-huit ans, à compter depuis la quatrième année de Nabuchodonosor, qu'il avait été employé en qualité de premier ministre des rois de Babylone.

Comme cette distinction le rendait la seconde personne de l'empire⁴, et le mettait immédiatement au-dessous du roi, les autres courtisans en conçurent une si grande jalousie, qu'ils se ligèrent ensemble pour le perdre. Ils ne pouvaient trouver de prise sur lui que du côté de la loi de son Dieu, à laquelle ils sa-

vaient qu'il était inviolablement attaché. Ils obtinrent de Darius un édit par lequel il était défendu à tout homme de demander, durant l'espace de trente jours, quoi que ce fût, à quelque dieu ou à quelque homme que ce pût être, sinon au roi, et cela sous peine d'être jeté dans la fosse aux lions. Daniel fut surpris lorsqu'il faisait ses prières ordinaires, le visage tourné vers Jérusalem, et il fut jeté dans la fosse; mais y ayant été conservé miraculeusement, et en étant sorti sain et sauf, ses calomniateurs y furent précipités, et dans le moment même dévorés par les lions. Cet événement augmenta encore son crédit.

Sur la fin⁵ de la même année¹, qui était comptée comme la première de Darius le Mède, Daniel, par la supputation qu'il fit, ayant connu que les 70 ans de la captivité de Juda, déterminés par le prophète Jérémie, tendaient à leur fin, pria Dieu instamment qu'il lui plût de se souvenir de son peuple, de rétablir Jérusalem, et de regarder favorablement sa ville sainte et le sanctuaire qu'il y avait placé. Sur quoi l'ange Gabriel l'assura, dans une vision, non-seulement de la délivrance des Juifs de leur captivité temporelle, mais encore d'une délivrance beaucoup plus considérable, c'est-à-dire, de celle de la servitude du péché et du démon, que Dieu devait procurer à son Église, et qui devait s'accomplir après 70 semaines, qui s'écouleraient depuis l'ordre qui serait donné pour le rétablissement de Jérusalem, c'est-à-dire après 490 ans : car, prenant chaque jour pour une année, selon le langage employé quelquefois dans l'Écriture sainte, ces 70 semaines d'années font 490 ans.

Cyrus, étant revenu à Babylone², avait donné ordre à toutes ses troupes de s'y rendre. Par la revue générale qu'il en fit, il trouva que ses forces montaient à six vingt mille chevaux, à deux mille chariots armés de faux, et à six cent mille hommes de pied. Après en avoir distribué dans les garnisons autant qu'il était nécessaire pour la défense des diverses parties de l'empire, il passa avec le reste dans la Syrie, où il mit ordre aux affaires de cette province, et subjugué tous ces pays jusqu'à la mer Rouge et aux confins de l'Éthiopie.

¹ An. M. 3466; av. J. C. 538.

² Dan. 6, 1. — Cyrop. lib. 8; pag. 233.

³ Dan. 6, 2-3.

⁴ Dan. 8, 4-27.

¹ Dan. 9, 1-27.

² Cyrop. lib. 8, pag. 233.

Ce fut apparemment dans cet intervalle de temps que Daniel fut jeté dans la fosse aux lions, et qu'il en fut miraculeusement délivré, comme nous venons de le voir.

Ce fut peut-être aussi dans le même temps que furent frappées ces fameuses pièces d'or appelées *dariques* du nom de Darius Médus, lesquelles, pour leur beauté et leur finesse, furent préférées pendant plusieurs siècles à toutes les autres monnaies dans tout l'Orient.

* § II. — COMMENCEMENT DU NOUVEAU EMPIRE DES PERSES ET DES MÉDES RÉUNIS ENSEMBLE. CÉLÈBRE ÉDIT DE CYRUS. PROPÉTIES DE DANIEL.

C'est ici que commence, à proprement parler, l'empire des Perses et des Mèdes réunis sous une même autorité. Cet empire, depuis Cyrus, qui en fut le premier roi, jusqu'à Darius Codoman, qui fut vaincu par Alexandre-le-Grand, a duré l'espace de deux cent six ans, depuis l'année du monde 3468 jusqu'à 3674. Mais je ne dois parler dans ce volume que des trois premiers rois, et il me reste peu de chose à dire de celui qui a été le fondateur de ce nouvel empire.

CYRUS¹. Cyaxare étant mort au bout de deux ans, et Cambyse ayant aussi fini ses jours en Perse, Cyrus retourna à Babylone, et prit en main le gouvernement de l'empire.

On compte diversement les années du règne de Cyrus². Quelques-uns lui en donnent trente, en les commençant à sa première sortie de Perse, lorsqu'à la tête d'une armée il marcha au secours de Cyaxare; d'autres ne lui en donnent que sept, en les comptant depuis que, par la mort de Cyaxare et de Cambyse, il posséda seul l'empire.

C'est dans la première de ces sept années, où expirait précisément la soixante-et-dixième de la captivité de Babylone, que Cyrus donna ce célèbre édit qui permettait aux Juifs de retourner à Jérusalem. On ne peut pas douter qu'il n'eût été obtenu par les soins et à la sollicitation de Daniel, qui avait un grand crédit à la cour. Pour le porter plus promptement à lui accorder cette grâce, il lui montra sans

doute les prophéties d'Isaïe³, où, près de deux cents ans avant sa naissance, il était désigné par son propre nom comme un prince que Dieu destinait à être un grand conquérant, et à ranger sous sa domination un grand nombre de peuples; et en même temps à être le libérateur des Juifs, en ordonnant que leur temple fût rétabli, et que Jérusalem et la Judée fussent possédées par leurs anciens habitants. Je crois devoir rapporter ici en entier cet édit, qui est le bel endroit de la vie de Cyrus, et pour lequel on peut croire que Dieu lui avait accordé tant de vertus héroïques et une suite si constante d'heureux succès et de glorieuses victoires.

« La première année de Cyrus⁴, roi de Perse, le Seigneur, pour accomplir la parole qu'il avait prononcée par la bouche de Jérémie, suscita l'esprit de Cyrus, roi de Perse, qui fit publier dans tout son royaume cette ordonnance, même par écrit. Voici ce que dit Cyrus, roi de Perse : Le Seigneur, le Dieu du ciel m'a donné tous les royaumes de la terre, et m'a commandé de lui bâtir une maison dans la ville de Jérusalem, qui est en Judée. Qui d'entre vous est de son peuple ? que son Dieu soit avec lui. Qu'il aille à Jérusalem, qui est en Judée, et qu'il rebâtisse la maison du Seigneur, Dieu d'Israël. Celui qui est à Jérusalem est le vrai Dieu. Et que tous les autres, en quelques lieux qu'ils habitent, l'assistent du lieu où ils sont, soit en argent et en or, soit de tous leurs autres biens et de leurs bestiaux, outre ce qu'ils offrent volontairement au temple de Dieu, qui est à Jérusalem. » Cyrus en même temps fit remettre entre les mains des Juifs les vases du temple du Seigneur, que Nabuchodonosor avait emportés de Jérusalem, et qu'il avait mis dans le temple de son dieu. Les Juifs peu de temps après, partirent sous la conduite de Zorobabel pour retourner dans leur pays.

Les Samaritains, anciennement ennemis déclarés des Juifs⁵, firent tout ce qu'ils purent pour arrêter la construction du temple; et quoiqu'ils ne pussent changer l'édit de Cyrus,

¹ An. M. 3468; av. J. C. 516

² Cic. lib. 1. de Divin. p. 50.

³ Isaï. chap. 44 et 45.

⁴ 1. Esdr. 1, 1-4.

⁵ 1. Esdr. 4, 1-5.

ils firent tant, à force de présents et par leurs intrigues auprès des ministres et des officiers de qui la chose dépendait, que l'exécution en demeura suspendue : en sorte que pendant plusieurs années l'ouvrage s'avança que fort lentement.

Il paraît que ce fut la douleur de voir l'exécution de cet édit si longtemps différée qui porta Daniel¹, le quatrième mois de la troisième année de Cyrus, à entrer dans une espèce de deuil, et à jeûner pendant trois semaines de suite. Il était alors près du Tigre en Perse. Quand ce temps de jeûne fut passé, il eut une vision qui regardait la succession des rois de Perse, l'empire des Macédoniens, et les conquêtes des Romains. Cette révélation est rapportée dans les chapitres X, XI, et XII de la prophétie de Daniel. J'en parlerai bientôt.

Ce qu'on trouve² à la fin du douzième chapitre donne lieu de conjecturer qu'il mourut bientôt après ; et en effet son grand âge ne permet pas de croire qu'il ait pu guère vivre plus longtemps ; car il avait pour lors au moins quatre-vingt-cinq ans, en supposant qu'il en avait douze lorsqu'il fut transporté à Babylone avec les autres captifs. Dès ce temps-là il avait donné des marques d'une sagesse plus qu'humaine dans le jugement de Susanne. Il fut depuis fort considéré sous tous les princes qui régnèrent à Babylone, et toujours employé avec distinction dans le ministère.

La sagesse de Daniel ne s'étendait pas seulement aux choses divines et aux affaires politiques, mais encore aux arts et aux sciences, et particulièrement à l'architecture. Josèphe³ nous parle d'un fameux édifice qu'il avait bâti à Suse⁴ en forme de château, qui subsistait encore de son temps, et qui était si admirablement construit, qu'il semblait ne venir que d'être achevé, tant il conservait son premier éclat. C'était dans ce palais qu'était la sépulture ordinaire des rois des Perses et des Par-

thes ; et, en considération de son fondateur, la garde en était encore, du temps de Josèphe, commise à un homme de la nation des Juifs. La tradition du pays était que Daniel était mort dans cette ville, et l'on y montrait encore son tombeau. Il est bien certain qu'il y allait de temps en temps, et il nous apprend lui-même⁵ qu'il y faisait les affaires du roi, en qualité de gouverneur pour le roi de Babylone.

Réflexions sur les prophéties de Daniel.

J'ai différé jusqu'ici à faire quelques réflexions sur les prophéties de Daniel, qui sont certainement, pour tout esprit raisonnable, une preuve bien convaincante de la vérité de notre religion.

Je ne m'arrêterai point à celle qui était personnelle à Nabuchodonosor⁶, et qui marquait comment, en punition de son orgueil, il devait être réduit à la condition des bêtes ; puis, après un certain nombre d'années, rétabli sur le trône. On sait que la chose arriva précisément comme Daniel l'avait prédit : c'est le prince lui-même qui en fait le récit dans une déclaration qu'il adresse à tous les peuples de son empire. Daniel a-t-il pu attribuer à Nabuchodonosor un manifeste qui n'aurait pas été de lui ; le donner comme ayant été envoyé dans toutes les provinces, quoique personne ne l'eût vu ; et publier au milieu de Babylone, pleine de Juifs et de gentils, une attestation d'une telle importance et si injurieuse au prince, dont tout le monde aurait su la fausseté ?

Je me contente de représenter ici en abrégé, et sous un même point de vue, les prophéties de Daniel qui marquent la succession des quatre grands empires, et qui ont, comme on le voit clairement, un rapport essentiel et nécessaire avec la matière que je traite dans mon ouvrage, qui n'est autre que l'histoire de ces mêmes empires.

La première de ces prophéties⁷ regarde le songe qu'eut Nabuchodonosor d'une statue composée de différents métaux, d'or, d'argent,

¹ An. M. 3670 ; av. J. C. 534. — Dan. 10, 1-3.

² « Tu autem vade ad profinitum : et requiesces, et stabis in sorte tua in finem dierum. » (Dan. 12, 13.)

³ Antiq. lib. 10, cap. 12.

⁴ C'est ainsi qu'il faut lire, selon saint Jérôme, qui rapporte le même fait (comment. in Dan. 8, 2.) ; et non Ecbatane, comme on lit maintenant dans le texte de Josèphe.

⁵ Dan. 8, 27.

⁶ Dan. cap. 4.

⁷ Dan. cap. 2.

d'airain, de fer; laquelle fut brisée et réduite en poudre par une petite pierre détachée de la montagne, qui se changea elle-même en une montagne d'une grosseur et d'une hauteur extraordinaires. J'ai rapporté ce songe ailleurs assez au long.

Près de cinquante ans depuis, le même Daniel eut une vision qui a beaucoup de rapport à celle dont je viens de parler : c'est la vision des quatre grandes bêtes qui sortaient de la mer. La première était comme une lionne, et elle avait des ailes d'aigle ; la seconde ressemblait à un ours ; la troisième était comme un léopard qui avait quatre têtes ; enfin la dernière¹, plus forte encore et plus terrible que les autres, avait de grandes dents de fer ; elle dévorait, elle mettait en pièces, et foulait aux pieds ce qui restait. Du milieu des dix cornes qu'elle avait en sortit une petite, qui avait les yeux d'un homme, et une bouche qui disait de grandes choses, et cette corne devint ensuite plus grande que les autres : elle faisait la guerre contre les saints, et avait l'avantage sur eux, jusqu'à ce que l'Ancien des jours, c'est-à-dire l'Éternel, s'étant assis sur son trône environné de mille millions d'anges, prononça un jugement irrévocable sur ces quatre bêtes, dont il avait marqué la durée, et donna au Fils de l'homme puissance sur tous les peuples et toutes les tribus, mais une puissance éternelle qui ne lui sera point ôtée, et un royaume qui ne sera jamais détruit.

On convient que les différents métaux dont la statue était composée, et les quatre bêtes sorties de la mer, signifiaient autant de monarchies différentes qui se succéderaient les unes aux autres, dont les premières seraient détruites par les suivantes, et qui toutes feraient place à l'empire éternel de Jésus-Christ, pour lequel seul elles avaient subsisté. On convient aussi que ces quatre monarchies sont celles des Babyloniens, des Perses et des Médés unis ensemble, des Macédoniens et des Romains². L'ordre seul de leur succession en est une preuve bien certaine. Mais où Daniel

voit-il cette succession et cet ordre ? Qui lui découvrirait le changement des empires, sinon³ celui qui est le maître des temps et des monarchies, qui a tout réglé par ses décrets, et qui en donne la connaissance à qui il lui plaît par une lumière surnaturelle ?

Ce prophète, dans le chapitre suivant, parle encore d'une manière plus détaillée et plus précise ; car, après avoir marqué la monarchie des Perses et celle des Macédoniens sous la figure de deux bêtes, il s'explique ainsi clairement : Le bœuf⁴, qui a deux cornes inégales, représente le roi des Mèdes et des Perses ; le bouc, qui le renverse et le foule aux pieds, est le roi des Grecs ; et la grande corne que cet animal a sur le front représente le premier auteur de cette monarchie. Comment Daniel a-t-il vu que l'empire des Perses serait composé de deux nations différentes, Mèdes et Perses, et que cet empire serait détruit par celui des Grecs ? Comment a-t-il connu la rapidité des conquêtes d'Alexandre, qu'il marque si dignement en disant qu'il ne touchait pas la terre : *Non tangebatur terram* ? Comment a-t-il appris qu'Alexandre n'aurait aucun successeur qui lui fût égal, et que le premier auteur de la monarchie des Grecs serait aussi le plus puissant ?

Mais quelle autre lumière que celle de la révélation divine⁵ a pu lui découvrir qu'Alexandre n'aurait point de fils qui lui succédât ; que son empire se démembrerait en quatre principaux royaumes ; que ses successeurs seraient de sa nation et non de son sang ; et qu'il y aurait dans les débris d'une monarchie formée en si peu de temps de quoi composer des états, dont les uns seraient à l'orient, les autres au couchant, les uns au midi, et les autres au septentrion ?

Le détail des faits prédits dans la suite des

¹ « Ipse multo tempore et multis, transferret regna atque
« constituit. Ipse revelavit profunda et abscondita, et lux
« cum eo est. » (DAN. 2, 21 et 22.)

² Dan. cap. 8.

³ « Surgeat rex fortis, et demolabitur potestate multa ;
« et dividetur regnum ejus in quatuor ventos civil, sed
« non in posteros ejus, neque secundum potentiam filius
« qui dominatus est. » (DAN. 11, 3 et 4.)

⁴ « Quatuor reges de gente ejus consurgent, sed non in
« fortitudine ejus. » (DAN. 8, 22.)

¹ Ce fut la première année de Balthazar, roi de Babylone.

² Dan. cap. 7.

³ Quelques interprètes mettent à la place des Romains les rois de Syrie et d'Égypte, successeurs d'Alexandre.

chapitres huitième et onzième n'est pas moins étonnant. Comment Daniel, qui vivait sous Cyrus, a-t-il pu prédire¹ que le quatrième² de ses successeurs assemblerait toutes ses forces contre la Grèce? Comment ce prophète, qui était si éloigné du temps des Machabées, a-t-il pu marquer en particulier toutes les persécutions d'Antiochus contre les Juifs; la manière dont il abolirait le sacrifice qui s'offrait tous les jours dans le temple de Jérusalem; la profanation qu'il ferait de ce lieu saint en y établissant une idole, et la vengeance que Dieu en tirerait³? Comment a-t-il pu, dans la première année du règne des Perses, prédire les guerres que se feraient les successeurs d'Alexandre dans les royaumes de Syrie et d'Égypte, leurs invasions mutuelles, leur peu de sincérité dans leurs traités, leurs alliances par des mariages qui ne serviraient qu'à couvrir l'artifice?

Je laisse au lecteur intelligent et religieux le soin de tirer la conclusion qui suit naturellement de ces prédictions de Daniel⁴, si claires et si précises, que Porphyre, l'ennemi déclaré du christianisme, n'a pu trouver d'autre moyen d'en contester la divinité qu'en prétendant qu'elles avaient été faites après coup, et sur le passé plutôt que sur l'avenir.

Avant que de terminer l'article des prophéties de Daniel, je prie le lecteur de faire attention au contraste que le Saint-Esprit met entre les empires du monde et l'empire de Jésus-Christ. Dans les premiers, tout paraît grand, éclatant, magnifique. La force, la puissance, la gloire, la majesté semblent en être l'apanage. On y reconnaît aisément ces grands guerriers, ces fameux conquérants, ces foudres de guerre, qui portaient partout la terreur, et à qui rien ne résistait. Mais ce sont des bêtes féroces, des ours, des lions, des léopards, qui ne savent que déchirer, que dévorer, que détruire. Quelle image! quelle peinture! et combien nous apprend-elle à rabattre de l'idée que nous nous formons ordinairement et des empires

et de ceux qui les fondent ou les gouvernent!

C'est tout le contraire dans l'empire de Jésus-Christ. Qu'on en considère l'origine et la naissance, qu'on en étudie avec soin les suites et les progrès dans tous les temps, et l'on reconnaîtra que l'un de ses caractères dominants est au dehors la petitesse, la faiblesse, et même, s'il est permis de le dire, la bassesse. C'est le levain de la pâte, c'est le grain de sénévé, c'est la petite pierre détachée de la montagne. Et cependant il n'y a de véritable grandeur que dans cet empire: le Verbe éternel en est le fondateur et le roi; tous les trônes de la terre viennent rendre hommage au sien et s'abaisser devant lui. Le but de son règne est de sauver les hommes, de les rendre éternellement heureux, et de se former un peuple de saints et de justes qui soient tous autant de rois et de conquérants. Le monde entier ne subsiste que pour eux; et quand le nombre en sera rempli, « alors, dit saint Paul⁵, viendra la fin et la consommation de toutes choses, lorsque Jésus-Christ aura remis son royaume à son Dieu et à son père, et qu'il aura détruit tout empire, toute domination et toute puissance. »

Un écrivain qui voit dans les prophéties de Daniel, que les divers empires du monde, après avoir duré le temps que le souverain arbitre des royaumes leur a fixé, vont tous aboutir et se terminer à l'empire de Jésus-Christ, peut-il s'empêcher, au milieu de tous ces objets profanes qui l'environnent, de tourner les yeux de temps en temps vers ce grand et divin objet, et de l'envisager toujours, au moins en éloignement, comme le but et la fin de tous les autres?

§. III. — DERNIÈRES ANNÉES DE CYRUS. MORT DE CE PRINCE.

Il faut revenir à Cyrus⁶. Également aimé de ses sujets naturels et des nations conquises, il jouissait en paix du fruit de ses travaux et de ses victoires. Son empire était terminé à l'orient par l'Inde; au nord par la mer Caspienne et le Pont-Euxin; au couchant par la

¹ « Ecce adunc tres reges stant in Perside : et quartus distabitur opibus nimis super omnes, et concitabit omnes adversum regnum Græcie. » (DAN. II, 2.)

² Xerxès.

³ Dan. II, 5-45.

⁴ S. Hieron. in Proem. ad Comment. in Dan.

⁵ 1. Cor. XI, 21.

⁶ Cyrop. lib. 8, pag. 233, etc.

mer Egée; au midi par l'Éthiopie et la mer d'Arabie. Il établit sa demeure au milieu de tous ces pays, passant ordinairement sept mois à Babylone, pendant l'hiver, parce que le climat y est chaud; trois mois à Suse, pendant le printemps; et deux mois à Ecbatane, durant les grandes chaleurs de l'été.

Sept années s'étant ainsi écoulées, Cyrus vint en Perse pour la septième fois depuis l'établissement de sa monarchie: ce qui marque qu'il y allait régulièrement une fois chaque année. Cambyse était mort il y avait déjà quelque temps, et lui-même était assez vieux, ayant pour lors soixante-dix ans, dont trente s'étaient passés depuis qu'il avait été déclaré général des Perses, neuf depuis la prise de Babylone, et sept depuis qu'il avait commencé à régner seul après la mort de Cyaxare.

Il conserva jusqu'à la fin une santé forte et robuste¹, qui était le fruit de la vie sage et frugale qu'il avait toujours menée. Et au lieu que ceux qui s'abandonnent à la crapule et aux débauches ressentent souvent toutes les incommodités de la vieillesse, lors même qu'ils sont encore jeunes; Cyrus, dans un âge fort avancé, avait encore toute la vigueur de la jeunesse.

Seul tant approcher le jour de sa mort, il fit venir ses enfants, car ils l'avaient suivi dans ce voyage, et assembla les grands de l'empire. Après avoir remercié les dieux de toutes les faveurs qu'ils lui avaient accordées pendant sa vie, et leur avoir demandé une pareille protection pour ses enfants, pour ses amis, pour sa patrie, il déclara Cambyse, son fils aîné, son successeur, et laissa à l'autre, qui s'appelait Tanaoxare, plusieurs gouvernements fort considérables. Il leur donna à l'un et à l'autre d'excellents avis, en leur faisant entendre que le ferme appui des trônes n'était ni la vaste étendue des pays, ni le grand nombre des troupes, ni les richesses immenses, mais le respect pour les dieux, la bonne intelligence entre les frères, et le soin de se faire et de se conserver de fidèles amis. « Je vous conjure

« donc, leur dit-il, mes enfants, au nom des
« dieux, de vous porter respect l'un à l'autre,
« si vous avez encore quelque envie de me
« plaire à l'avenir; car je ne pense pas qu'à
« cause que vous ne me verrez plus après ma
« mort, vous estimiez que je ne sois plus rien.
« Vous n'avez pas vu mon âme jusqu'à pré-
« sent: vous n'avez pas laissé de connaître,
« par ses actions, qu'elle existait véritable-
« ment. Pensez-vous que l'on continuât d'hon-
« orer ceux de qui les corps ne sont plus que
« cendre, si leurs âmes n'avaient plus aucune
« puissance? Non, non, mes enfants, je n'ai
« jamais pu croire que l'âme vécût tandis
« qu'elle est dans un corps mortel, et qu'elle
« mourût lorsqu'elle s'en sépare. Que si je me
« trompe, et qu'il ne reste plus rien de moi
« après ma mort, du moins craignez les dieux
« qui ne meurent point, qui voient tout, et de
« qui la puissance est infinie; craignez-les, et
« que cette crainte vous empêche de rien faire
« jamais, ni même de rien mettre en délibéra-
« tion qui soit contraire ou à la religion ou à
« la justice. Après eux, craignez les hommes
« et les siècles à venir. Les dieux ne vous ont
« point cachés dans l'obscurité, mais vous ont
« exposés sur un grand théâtre à la vue de tout
« l'univers. Si vos actions sont pures et droites,
« soyez certains que vous en serez et plus ho-
« norés et plus puissants. Pour mon corps,
« mes enfants, lorsqu'il sera privé de vie, ne
« l'enfermez ni dans l'or, ni dans l'argent, ni
« dans quelque autre matière que ce soit. RE-
« VEZ-LE PROMPTEMENT A LA TERRE. Y a-t-il
« rien de plus heureux que d'être mêlé, et en
« quelque sorte incorporé à la bienfaitrice et à
« la mère commun de tous les hommes? »
Après avoir donné sa main à baiser à tous
ceux qui étaient présents, se sentant défaillir,
il prononça encore ces dernières paroles:
« Adieu, mes chers enfants; priez-vous me-
« ner une vie heureuse! portez de ma part ce
« dernier adieu à votre mère. Et vous, mes
« fidèles amis, tant absents que présents, re-
« cevez mes derniers adieux, et vivez en paix. »
Après avoir dit ces paroles, il se couvrit le vi-
sage, et mourut également regretté de tous les
peuples².

¹ « Cyrus quidem apud Xenophontem eo sermone,
« quem moriens habuit, quom admodum senex esset, ne-
« gat se unquam sensisse senectutem suam imbecilliorum
« faciem, quam adolescentia fuisset. » (Cic. de Senect.
n. 30.)

² An. M. 3175; av. J. C. 529.

L'ordre que donne Cyrus en mourant de **RENDRE SON CORPS A LA TERRE** me paraît bien remarquable. Il regarderait son corps comme avili et dégradé, si on le couvrait d'or ou d'argent. Il veut qu'on le **RENDE** à la terre. Où ce prince païen a-t-il appris qu'il en tirait son origine? Voilà de ces traces précieuses d'une tradition aussi ancienne que le monde. Cyrus, après avoir fait du bien à ses sujets pendant toute sa vie, demande d'être incorporé à la terre, cette bienfaitrice du genre humain, pour perpétuer ce bien, en quelque sorte, même après sa mort.

Eloge et caractère de Cyrus.

On peut regarder Cyrus comme le conquérant le plus sage et le prince le plus accompli dont il soit parlé dans l'histoire profane. Aucune presque des qualités qui forment les grands hommes ne lui manquait : sagesse, modération, courage, grandeur d'âme, noblesse de sentiments, merveilleuse dextérité pour manier les esprits et gagner les cœurs, profonde connaissance de toutes les parties de l'art militaire autant que son temps le comportait, vaste étendue d'esprit soutenue d'une prudente fermeté pour former et pour exécuter de grands projets.

Il est assez ordinaire à ces héros qui brillent dans les combats et dans les actions guerrières, de paraître très-faibles et très-médiocres dans d'autres temps, et par rapport à d'autres objets. On est étonné, quand on les voit seuls et sans armées, combien il y a de distance entre un général et un grand homme : combien, dans le particulier, ils conservent de petitesse et de bas sentiments; combien ils sont dominés par la jalousie et gouvernés par l'intérêt; combien ils se rendent désagréables et même odieux, par une fierté et une hauteur qu'ils croient nécessaires pour conserver leur autorité, et qui ne servent qu'à leur attirer le mépris.

Cyrus n'avait aucun de ces défauts. Il paraissait toujours le même, c'est-à-dire toujours grand, jusque dans les plus petites choses. Sûr de sa grandeur, qu'il savait maintenir par un mérite réel, il ne songeait qu'à se rendre affable et d'un facile accès; et le peuple lui rendait dans le fond de son cœur, par des senti-

ments d'amour et de respect, beaucoup plus qu'il ne quittait pour s'abaisser jusqu'à lui.

Jamais prince ne posséda mieux que lui l'art des insinuations, si nécessaire pour le gouvernement, et si peu pratiqué. Il savait en perfection ce que peut un mot placé à propos, une manière obligeante, une raison mêlée au commandement, une grâce accompagnée d'un éloge, un refus adouci par des termes honnêtes. Son histoire est pleine de ces traits.

Il était riche dans une sorte de bien qui manque à la plupart des souverains, qui ont tout, excepté des amis fidèles, et à qui l'abondance et l'éclat de son environnement cachent cette secrète indigence. Cyrus était aimé parce qu'il aimait lui-même¹; car, quand on n'aime point, a-t-on des amis? et mérite-t-on d'en avoir? Rien n'est plus beau que de voir dans Xénophon comment il vivait et conversait avec ses amis, retenant de la dignité avec eux tout ce qui était nécessaire aux bienséances, mais infiniment éloigné d'une mauvaise fierté qui prive les grands du plus innocent plaisir de la vie, en leur ôtant celui d'un commerce doux et aimable avec des personnes de mérite, quoique d'une condition très-inférieure.

L'usage qu'il faisait de ses amis² est un modèle parfait pour tous ceux qui sont dans les premières places. Ils avaient reçu de lui, non-seulement la liberté, mais un commandement exprès de lui dire tout ce qu'ils pensaient. Quoique beaucoup supérieur en lumières à tous les officiers, il ne faisait rien sans les consulter; et soit qu'il s'agît de réformer quelque chose dans le gouvernement, ou de faire quelque changement dans les troupes, ou de former quelque entreprise, il voulait que tout le monde dît son sentiment, et souvent il en profitait; bien différent de celui dont Tacite³ dit, qu'il lui suffisait, pour se déclarer contre les meilleurs avis, qu'ils ne fussent pas venus de lui : *Consilii, quamvis egregii, quod ipse non afferret, inimicus*.

Cicéron⁴ remarque que pendant tout le temps de son gouvernement, il ne lui échappa jamais une seule parole de colère et d'empor-

¹ « Habes amicos, quia amicus ipse es. » (Pany. *Traj.*)

² *Ibid.* lib. 3, de leg. pag. 604.

³ *Ibid.* lib. 1, cap. 26.

⁴ *Ibid.* 1, épist. 2, ad Quinct. fratrem.

tement : *Cujus summo in imperio nemo unquam verbum ullum asperius audierit.* Le petit mot est un grand éloge pour un prince. Il fallait que Cyrus, au milieu de tant d'agitations, et malgré l'enivrement de la puissance souveraine, fût bien maître de lui-même pour conserver toujours son âme dans une assiette calme et tranquille, sans qu'aucun contretemps, aucun accident imprévu, aucun mécontentement pût donner atteinte à sa douceur, ni lui arracher aucune parole dure ou offensante.

Mais ce qu'il y avait en lui de plus grand et de plus véritablement royal¹, c'est l'intime conviction où il était que tous ses soins et toute son attention devaient tendre à rendre les peuples heureux, et que ce n'était point par l'éclat des richesses, par le faste des équipages, par le luxe et les dépenses de la table, qu'un roi devait se distinguer de ses sujets, mais par la supériorité de mérite en tout genre, et surtout par une application infatigable à veiller sur leurs intérêts et à leur procurer le repos et l'abondance. Il disait lui-même, en s'entretenant avec les grands de sa cour sur les devoirs de la royauté², qu'il faut qu'un prince se regarde comme pasteur (et c'est le nom que l'antiquité³ sacrée et profane donnait aux bons rois), qu'il doit en avoir la vigilance, l'attention, la bonté; veiller, afin que les peuples soient en sûreté; se charger des soins et des inquiétudes, afin qu'ils en soient exempts; choisir tout ce qui leur est salutaire, écarter tout ce qui leur peut nuire, mettre sa joie à les voir croître et multiplier, et s'exposer avec courage pour les défendre. Voilà, disait-il, la juste idée et l'image naturelle d'un bon roi. Il est raisonnable que ses sujets lui rendent tous les services dont il a besoin; mais il est encore plus raisonnable qu'il s'applique à les rendre heureux, parce que c'est pour cela qu'il est roi, comme un pasteur ne l'est que pour prendre soin de son troupeau.

En effet, c'est la même chose d'être à la république et d'être roi, d'être pour le peuple et d'être souverain. On est né pour les au-

tres dès qu'on est né pour commander, parce qu'on ne leur doit commander que pour leur être utile. C'est le fondement et comme la base de l'état des princes, de n'être point à eux; c'est le caractère même de leur grandeur, d'être consacrés au bien public. Il en est d'eux comme de la lumière, qui n'est placée dans un lieu éminent que pour se répandre partout. Est-ce dégrader la royauté que d'en penser ainsi?

Ce fut par le concours de toutes ces vertus que Cyrus vint à bout de fonder en assez peu de temps un empire qui embrassait un si grand nombre de provinces; qu'il jouit paisiblement pendant plusieurs années du fruit de ses conquêtes; qu'il sut se faire tellement estimer et aimer, non-seulement de ses sujets naturels, mais de toutes les nations qu'il avait conquises, qu'après sa mort il fut généralement regretté comme le père commun de tous les peuples.

Au reste, nous ne devons pas être étonnés que Cyrus ait été si accompli en tout genre (on comprend assez que je ne parle ici que des vertus païennes), nous qui savons que c'est Dieu lui-même qui l'avait formé pour être l'instrument et l'exécuteur des desseins de miséricorde qu'il avait sur son peuple.

Quand je dis que Dieu a formé lui-même ce prince, je n'entends pas que ç'ait été par un miracle sensible, ni qu'il l'ait tout d'un coup rendu tel que nous l'admirons dans ce que l'histoire nous en apprend. Dieu lui avait donné un heureux naturel en mettant dans son esprit les semences de toutes les plus grandes qualités, et dans son cœur des dispositions aux plus rares vertus. Mais surtout il eut soin qu'on cultivât cet heureux naturel par une excellente éducation, et qu'on le préparât ainsi aux grands desseins qu'il avait sur lui. On peut dire sans crainte de se tromper, que Cyrus dut ce qu'il y avait de plus grand en lui à la manière dont il fut élevé; qui, le confortant en quelque sorte avec le reste des sujets et le soumettant comme eux à l'autorité des maîtres, amortit en lui cet orgueil si naturel aux princes, lui apprit à écouter les avis et à obéir avant que de commander, l'endurcit au travail et à la fatigue, l'accoutuma à la sobriété et à la frugalité, en un mot, le rendit tel que nous l'avons vu dans toute sa conduite,

¹ Xenoph. Cyrop. lib. 1, pag. 27.

² Cyrop. lib. 8, pag. 240.

³ « Pasces populum meum », avait dit Dieu à David (2. Reg. 5, 2.). Homère, en une infinité d'endroits.

doux, modeste, hounête, affable, compatissant, ennemi du faste et des délices, et encore plus de la flatterie.

Il faut avouer qu'un tel prince est un des plus précieux présents que le ciel puisse faire à la terre. Les infidèles mêmes l'ont reconnu, et les ténèbres de leur fausse religion n'ont pu leur cacher ces deux vérités : que Dieu seul donnait les bons rois, et qu'un tel don en enferma beaucoup d'autres, parce que rien n'est plus excellent que ce qui ressemble le plus parfaitement à Dieu, et que l'image la plus noble de la divinité est un prince juste, modéré, chaste, réglé dans ses mœurs, et qui ne règne que pour faire régner la vertu. C'est le portrait que Plin^e nous a laissé de Trajan, qui ressemble bien à celui de Cyrus. *Nullum est præstabilius et pulchrius Dei munus erga mortales, quàm castus, et sanctus, et Deo similissimus princeps.*

Quand j'examine de près la vie de notre héros, il me semble qu'il a manqué à sa gloire un trait qui l'aurait beaucoup relevé ; c'aurait été d'être livré pendant quelque temps à quelque grande disgrâce, et d'avoir quelque revers subit de fortune à essayer. Je sais que l'empereur Galba, en adoptant Pison, lui disait que la prospérité a un aiguillon et une pointe infiniment plus perçante que l'adversité, et qui met l'âme à une tout autre épreuve : *Fortunam adhuc tantum adversam tulisti ; secundæ res acrioribus stimulis explorant animos* *. Et la raison qu'il en apporte, c'est que, le malheur accablant l'âme de tout son poids, elle se roidit et rappelle toutes ses forces : au lieu que la prospérité, l'attaquant d'une manière sourde, lui laisse toute sa faiblesse, et lui insinue un poison d'autant plus dangereux qu'il est plus subtil : *quia miseria tolerantur, felicitate corrumpimur.*

Il faut pourtant avouer que l'adversité, quand elle est portée avec dignité et noblesse, et surmontée par une patience invincible, ajoute un grand éclat à la gloire d'un prince, et lui donne lieu de déployer bien des qualités et des vertus qui seraient demeurées ensevelies dans le sein de la prospérité : une grandeur d'âme indé-

pendante de tout ce qui lui est étranger, une constance immobile et à l'épreuve des plus rudes coups, un courage intrépide qui s'anime à la vue du danger, une fécondité de ressources qui naît des contre-temps mêmes, une présence d'esprit qui envisage tout et donne ordre à tout, enfin une fermeté d'âme qui se suffit à elle-même et qui est capable de soutenir les autres.

Cette sorte de gloire a manqué à Cyrus¹. Il nous apprend lui-même que, pendant tout le cours de sa vie, qui fut assez longue, jamais aucun accident fâcheux n'on troubla la douceur, et que tout lui avait réussi comme il pouvait le souhaiter. Mais il nous apprend en même temps une chose qui est presque incroyable, et qui était en lui la source de cette égalité d'âme et de cette modération qu'on ne pouvait se lasser d'admirer ; c'est qu'au milieu d'une prospérité si constante, il conservait toujours au fond du cœur une crainte secrète dans la vue de ce qui pouvait lui arriver, laquelle ne lui permettait point de s'abandonner ni à une fierté insolente, ni même à une joie excessive.

Il me resterait à examiner un point décisif pour la réputation de ce prince, mais que je ne toucherais que légèrement : c'est la nature de ses victoires et de ses conquêtes ; car si elles n'étaient fondées que sur l'ambition, l'injustice, la violence, Cyrus, loin de mériter les louanges qu'on lui donne, ne devrait être raugé que parmi ces brigands fameux de l'univers, ces ennemis publics du genre humain², qui ne connaissent d'autre droit que la force, qui regardaient les règles communes de la justice comme des lois qui n'obligent que les particuliers, et qui aviliraient la majesté royale ; qui ne bornaient leurs desseins et leurs prétentions que par l'impuissance d'aller aussi loin que leurs desirs ; qui sacrifiaient à leur ambition la vie d'un million d'hommes ; qui mettaient leur gloire à tout détruire, comme les torrents et les embrasements ; et qui régnaient comme le feraient les ours et les lions³, s'ils étaient les maîtres.

¹ Cyrop. lib. 8, pag. 234.

² « Id in summi fortunæ requies, quod validius. Et sua retinere, private domos : de alienis certare, regium laudem esse. » (TACIT. *Annal.* lib. 15, cap. 1.)

³ « Quæ illis vita esset, si leones ursique regnarent ? » (SENEC. *de Clem.* lib. 1, cap. 26.)

¹ Paneg. Traj.

² Tac. *Hist.* lib. 1, cap. 45.

Voilà ce que sont dans la vérité la plupart de ces prétendus héros que le siècle admire ; et c'est par de telles idées qu'il faut corriger l'impression que les injustes louanges de quelques historiens et le sentiment de plusieurs personnes séduites par l'image d'une fausse grandeur, font sur les esprits.

Je ne sais si ma prévention pour Cyrus m'aveugle, mais il me semble qu'il était d'un caractère tout différent de ceux dont je viens de tracer le portrait ; non que je veuille le justifier en tout, ni l'exempter d'ambition, qui sans doute était l'âme de toutes ses entreprises ; mais il respectait les lois, et savait qu'il y a des guerres injustes où celui qui les entreprend mal à propos se rend responsable de tout le sang qui y est répandu. Or, une guerre est telle lorsque le prince n'y est porté que par le motif d'étendre ses conquêtes, ou d'acquiescer à une vaine réputation, ou de se rendre terrible à ses voisins.

Nous avons vu Cyrus¹, à l'entrée de la guerre, fonder uniquement l'espérance du succès sur la justice de sa cause, et représenter aux soldats, pour les remplir de courage et d'assurance, qu'ils n'étaient point les agresseurs, que c'était l'ennemi qui les avait attaqués, et qu'ils avaient droit à toute la protection des dieux, qui semblaient eux-mêmes leur avoir mis en main les armes pour marcher à la défense de leurs alliés injustement opprimés. Quand on examine avec quelque soin les conquêtes de Cyrus, on reconnaît qu'elles furent presque toutes la suite des victoires remportées contre Crésus, roi de Lydie, qui était maître de la plus grande partie de l'Asie Mineure, et contre le roi de la Babylone, qui l'était de toute la haute Asie et de beaucoup d'autres contrées, qui tous deux étaient les agresseurs.

C'est donc avec raison que Cyrus est représenté comme un des plus grands princes qui aient paru dans l'antiquité, et son règne proposé comme le modèle d'un gouvernement parfait, qui ne peut être tel si la justice n'en est la base et le principe : *Cyrus à Xenophonte scriptus ad justî effigiem imperii*².

§ IV. — DIFFÉRENCES ENTRE HÉRODOTE ET XÉNOPHON AU SUJET DE CYRUS.

Hérodote et Xénophon, qui conviennent parfaitement dans ce qui peut être considéré comme le fond et l'essentiel de l'histoire de Cyrus, et surtout dans ce qui regarde son expédition contre Babylone et ses autres conquêtes, suivent des routes toutes différentes dans le récit qu'ils font de plusieurs faits très-importants, tels que sont la naissance et la mort de ce prince, et l'établissement de l'empire des Perses. Je me erois obligé de donner ici un abrégé de ce qu'en dit Hérodote.

Il raconte³, et après lui Justin, qu'Astyage, roi des Mèdes, sur un songe effrayant qui lui annonçait que le fils qui naîtrait de sa fille le détrônerait, donna sa fille Mandane en mariage à un homme de Perse, d'une naissance et d'une condition obscures, nommé *Cambyse*. Un fils étant né de ce mariage, le roi chargea Harpagus, l'un de ses principaux officiers, de le faire mourir. Celui-ci le donna à l'un des bergers du roi pour l'exposer dans une forêt. Mais l'enfant ayant été sauvé miraculeusement, et nourri en secret par la femme du berger, fut dans la suite reconnu par son grand-père, qui se contenta de le reléguer dans le fond de la Perse, et fit tomber toute sa colère sur le malheureux Harpagus, à qui il donna son propre fils à manger dans un festin. Le jeune Cyrus, plusieurs années après, averti par Harpagus de ce qu'il était, et animé par ses conseils et ses remontrances, leva une armée en Perse, marcha contre Astyage, le défait dans un combat, et fit ainsi passer l'empire des Mèdes aux Perses.

Le même Hérodote⁴ fait mourir Cyrus d'une manière peu digne d'un si grand conquérant. Ce prince, selon lui, ayant porté la guerre contre les Scythes, et les ayant attaqués dans un premier combat, fit semblant de prendre la fuite, après avoir laissé dans la campagne une grande quantité de vin et de viandes. Les Scythes ne manquèrent pas de se jeter dessus. Cyrus revint contre eux, et, les ayant trouvés tous enivrés et endormis, les défait sans peine,

¹ Xenoph. Cyrop. lib. 1, pag. 26.

² Cic. lib. 1, epist. 1 ad Quinct. frat.

³ Herod. lib. 1, cap. 107-130. — Justin. lib. 4, cap. 46.

⁴ Herod. lib. 1, cap. 205-214. — Justin. lib. 8, cap. 8.

et fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouva le fils de la reine, nommée *Tomiris*, laquelle commandait l'armée. Ce jeune prince, que Cyrus avait refusé de rendre à sa mère, étant revenu de son ivresse, et ne pouvant souffrir de se voir captif, se donna la mort. *Tomiris*, animée par le désir de la vengeance, présenta un second combat aux Perses, et, les ayant attirés à son tour dans des embûches par une fuite simulée, en tua plus de deux cent mille, avec le roi *Cyrus*; puis, ayant fait couper la tête de *Cyrus*, elle la mit dans une outre pleine de sang, en lui insultant par ces paroles : « Cruel ¹ que tu es, rassie-toi après la mort du sang dont tu as eu soif pendant ta vie, et dont tu as toujours été insatiable. »

Le récit que fait *Hérodote* des premiers commencements de *Cyrus*, a bien plus l'air d'une fable que d'une histoire. Pour ce qui regarde sa mort, quelle apparence qu'un prince si expérimenté dans la guerre, et plus recommandable encore par sa prudence que par son courage, eût donné ainsi dans des embûches qu'une femme lui aurait préparées ? Ce que le même historien ² rapporte du brusque emportement et de la puérile vengeance de *Cyrus* contre un fleuve ³ où l'un de ses chevaux sacrés s'était noyé, et qu'il fit couper sur-le-champ par son armée en trois cent soixante canaux ⁴, combat directement l'idée qu'on a de ce prince, dont le caractère était la douceur et la modération. D'ailleurs, est-il vraisemblable que *Cyrus*, marchant à la conquête de *Babylone*, perdît ainsi un temps qui lui était si précieux, consumât l'ardeur de ses troupes dans un travail si inutile, et manquât l'occasion de surprendre les *Babyloniens* en s'amusant à faire la guerre à un fleuve au lieu de la porter contre les ennemis ?

Mais ce qui décide sans réplique en faveur de *Xénophon*, est la conformité de son récit avec l'Écriture sainte, où l'on voit que, bien loin que *Cyrus* eût élevé l'empire des Perses sur la ruine de celui des *Mèdes*, comme

le marque *Hérodote*, ces deux peuples, de concert, attaquèrent *Babylone*, et joignirent leurs forces pour abattre cette redoutable puissance.

D'où peut donc venir une si grande différence entre ces deux historiens ? *Hérodote* nous l'explique. Dans l'endroit même où il rapporte la naissance de *Cyrus*, et dans celui où il parle de sa mort, il avertit que dès lors il y avait différentes manières de raconter ces deux grands événements. *Hérodote* a suivi celle qui était de son goût, et l'on voit qu'il aimait les choses extraordinaires et merveilleuses, et qu'il y ajoutait foi très-facilement. *Xénophon* était plus sérieux et moins crédule ; et il nous avertit dès le commencement de cette histoire qu'il s'était informé avec grand soin de la naissance de *Cyrus*, de son caractère et de son éducation.

CHAPITRE II.

HISTOIRE DE CAMBYSE.

Dès que *Cambyse* fut monté sur le trône, il songea à porter la guerre en Égypte ¹, pour une injure particulière qu'il prétendait, selon *Hérodote*, avoir reçue d'*Amasis*. Il y a plus d'apparence qu'*Amasis*, qui s'était soumis à *Cyrus*, et qui était devenu son tributaire, n'ayant pas voulu, après sa mort, rendre les mêmes devoirs à son successeur, et s'étant soustrait à son obéissance, s'attira par là cette guerre.

Cambyse, pour la pousser avec succès ², fit de grands préparatifs tant par mer que par terre. Il engagea les *Cypriotes* et les *Phéniciens* à l'assister de leurs vaisseaux. Pour son armée de terre, il joignit à ses propres troupes un grand nombre de Grecs, d'*Ioniens* et d'*Éoliens*, qui en faisaient la principale force. Mais nul ne lui fut d'un plus grand secours dans cette guerre que *Phanès d'Halcarnasse*, qui, étant chef de quelques Grecs auxiliaires qui étaient au service d'*Amasis*, se jeta, pour quelque mé-

¹ « Satis te, inquit, sanguine quem sisti, cuiusque insatiabilis semper fuisti. » (JUSTIN. lib. 1, cap. 8.)

² Herod. lib. 1, cap. 189.

³ Gyndes.

⁴ Senec. lib. 3, de ira, cap. 21.

¹ An. M. 3175; av. J. C. 529. - Herod. lib. 3, cap. 1-3.

² Cap. 4-9

contentement qu'il reçut de ce prince, dans le parti de Cambyse, et lui donna, touchant la nature du pays, les forces de l'ennemi et l'état de ses affaires, toutes les lumières dont il avait besoin pour réussir dans cette expédition. Ce fut en particulier par son avis qu'il engagea un roi arabe, dont les terres confinaient à la Palestine et à l'Égypte, à fournir de l'eau à son armée pendant qu'elle traverserait le désert qui était entre ces deux pays; ce que ce prince exécuta en lui faisant porter cette eau sur le dos des chameaux, sans quoi Cambyse n'eût pu passer avec son armée par ce chemin.

Ayant fait ces préparatifs ¹, il attaqua l'Égypte la quatrième année de son règne. Lorsqu'il fut arrivé sur la frontière, il apprit qu'Amasis venait de mourir, et que Psamménite son fils, qui lui avait succédé, était occupé à ramasser toutes ses forces pour l'empêcher de pénétrer dans son royaume. Il ne pouvait s'en ouvrir l'entrée qu'en se rendant maître de Péluse, qui était la clef de l'Égypte de ce côté-là; mais cette place était si forte, qu'elle devait, selon toutes les apparences, l'arrêter longtemps. Pour s'en faciliter la prise, il s'avisa de ce stratagème, s'il en faut croire Polyène ². Ayant appris que toute la garnison était composée d'Égyptiens, dans un assaut qu'il donna à la ville, il mit au premier rang un grand nombre de chats, de chiens, de brebis, et d'autres animaux que les Égyptiens tenaient pour sacrés. Ainsi, les soldats n'osant lancer aucun trait ni tirer aucune flèche de ce côté-là, de peur de percer quelqu'un de ces animaux, Cambyse se rendit maître de la place sans aucune opposition.

Dans le temps que Cambyse venait de se rendre maître de cette ville ³, Psamménite s'avança avec une grande armée pour arrêter ses progrès. Il y eut entre eux un grand combat. Mais avant que d'en venir aux mains, des Grecs qui étaient dans l'armée de Psamménite, pour se venger de la révolte de Phanès, prirent ses enfants, qu'il avait été obligé de laisser en Égypte lorsqu'il s'enfuit, et, à la vue des deux camps, les égorgèrent et en burent le sang. Cette cruauté énorme ne leur procura pas la

victoire. Les Perses, irrités de cet horrible spectacle, tombèrent sur eux avec tant de furie, qu'ils eurent bientôt renversé et mis en déroute toute l'armée égyptienne, dont ils tuèrent la plus grande partie : ce qui en resta se sauva à Memphis.

A l'occasion de ce combat, Hérodote ⁴ rapporte une chose dont il avait été témoin. Les os des Perses et des Égyptiens étaient encore dans le lieu où s'était donnée la bataille, mais séparés les uns des autres. Les crânes des Égyptiens étaient si durs, qu'on avait bien de la peine à les briser à grands coups de pierres; et ceux des Perses si mous, qu'on les perçait avec la dernière facilité. La raison de cette différence était que les Égyptiens, dès le plus bas âge, allaient la tête nue et rasée, au lieu que les Perses l'ont toujours couverte de leurs tiaras, qui est un de leurs grands ornements.

Cambyse, ayant poursuivi les fuyards jusqu'à Memphis ⁵, envoya à la ville par le Nil, sur lequel elle était située, un vaisseau de Mytilène avec un héraut, pour sommer les habitants de se rendre. Mais le peuple, transporté de fureur, se jeta sur ce héraut et le mit en pièces, aussi bien que tous ceux qui étaient avec lui. Cambyse, s'étant en peu de temps rendu maître de la place, tira une pleine vengeance de cet attentat, faisant exécuter publiquement dix fois autant d'Égyptiens de la plus haute noblesse qu'il y avait eu de personnes massacrées dans le vaisseau. De ce nombre fut le fils aîné de Psamménite. Et pour Psamménite lui-même, Cambyse se trouva porté à le traiter avec douceur. Non content de lui avoir sauvé la vie, il lui assigna un entretien honorable. Mais le monarque égyptien, peu touché d'une telle bonté, se mit à exciter de nouveaux troubles pour reconquer son royaume; en punition de quoi on lui fit boire du sang de taureau, dont il mourut à l'heure même. Son règne ne fut que de six mois. Toute l'Égypte s'était soumise au vainqueur. Les Libyens, les Cyréniens et les Barcéens, à la nouvelle de ces succès, envoyèrent à Cambyse des ambassadeurs avec des présents pour lui faire leurs soumissions.

¹ Herod. lib. 3, cap. 10.

² Polyen. lib. 7.

³ Herod. lib. 3, cap. 11.

⁴ Cap. 12.

⁵ Cap. 13.

De Memphis il alla à la ville de Sais¹, qui était le lieu de la sépulture des rois d'Égypte. Dès qu'il fut entré dans le palais, il fit tirer le corps d'Amasis de son tombeau; et après l'avoir exposé à mille indignités en sa présence, il ordonna qu'on le jetât dans le fen et qu'on le brûlât; ce qui était également contraire aux coutumes des Perses et des Égyptiens. La rage que ce prince témoigna contre le cadavre d'Amasis fait voir jusqu'à quel point il haïssait sa personne. Quelle que fût la cause de cette aversion, il parut que c'est ce qui l'avait surtout obligé de porter ses armes en Égypte.

L'année suivante², qui était la sixième de son règne, il résolut de faire la guerre en trois différents endroits : contre les Carthaginois, contre les Ammoniens et contre les Éthiopiens. Il fut obligé d'abandonner le premier de ces projets, parce que les Phéniciens, sans le secours desquels il ne pouvait pousser cette guerre, refusèrent de l'assister contre les Carthaginois, qui descendaient d'eux, Carthage étant une colonie de Tyr.

Déterminé à attaquer les deux autres peuples³, il envoya des ambassadeurs en Éthiopie, qui, sous ce nom, devaient lui servir d'espions pour s'informer de l'état et de la force du pays, et lui en donner connaissance. Ils portaient avec eux des présents, tels que les Perses ont coutume d'en donner, de la pourpre, des bracelets d'or, des compositions de parfums et du vin. Les Éthiopiens se moquèrent de ces présents, où ils ne voyaient rien d'utile pour la vie, à l'exception du vin; et ils ne firent pas plus de cas de ces ambassadeurs, qu'ils prirent pour ce qu'ils étaient, c'est-à-dire pour des espions. Mais leur roi voulut aussi faire un présent à sa mode au roi de Perse; et, prenant en main un arc qu'un Perse eût à peine soutenu, loin de le pouvoir tirer, il le banda en présence des ambassadeurs, et leur dit : « Voici le conseil que le roi d'Éthiopie donne au roi de Perse. Quand les Perses se pourront servir aussi aisément que je viens de faire d'un arc de cette grandeur et de cette force, qu'ils viennent attaquer les Éthiopiens, et

« qu'ils amènent plus de troupes que n'en a Cambyse. En attendant, qu'ils rendent grâce aux dieux, qui n'ont pas mis dans le cœur des Éthiopiens le désir de s'étendre hors de leur pays. »

Cette réponse ayant mis Cambyse en fureur⁴, il commanda à son armée de se mettre en marche sur-le-champ, sans considérer qu'il n'avait ni provisions, ni aucune des choses nécessaires pour cette expédition; il laissa seulement les Grecs dans sa nouvelle conquête, pour la tenir en respect pendant son absence.

Quand il fut arrivé à Thèbes dans la haute Égypte⁵, il détacha cinquante mille hommes contre les Ammoniens, avec ordre de ravager leur pays, et de détruire le temple de Jupiter-Ammon qui y était situé : mais, après plusieurs journées de marche dans le désert, un vent violent étant venu à souffler du côté du midi, entraîna une si grande quantité de sable sur cette armée, qu'elle en fut toute couverte et y demeura ensevelie.

Cependant Cambyse marchait en furieux contre les Éthiopiens, quoiqu'il manquât de toutes sortes de provisions. Aussi une cruelle famine se fit bientôt sentir à toute l'armée. Il était encore temps, dit Hérodote, de remédier à ce mal; mais Cambyse aurait cru se déshonorer s'il avait renoncé à son entreprise, et il poussa sa pointe. Il fallut d'abord vivre d'herbes, de racines, de feuilles d'arbres; puis, se trouvant dans un pays entièrement stérile, ils furent réduits à manger les bêtes de charge. Enfin ils en vinrent à cette affreuse extrémité de se manger les uns les autres, celui que le sort faisait venir le dixième servant de nourriture à ses compagnons; nourriture, dit Sénèque, plus triste que la plus dure famine : *Decimum quemque sortiti, alimentum habuerunt fame scævius*⁶. Le roi persistait toujours dans son dessein, ou plutôt dans sa fureur, sans que la perte de ses troupes lui ouvrît les yeux : mais enfin, commençant à craindre pour lui-même, il donna ordre qu'on retournât. Dans une telle désolation (qui le croirait ?) on ne rabattit rien de la délicatesse des mets du

¹ Hérod. lib. 3, cap. 16.

² Cap. 17 et 19.

³ Cap. 20-24.

⁴ Hérod. lib. 3, cap. 25.

⁵ Cap. 25 et 26.

⁶ De ira, lib. 3, cap. 20.

prince, et les chameaux marchaient chargés de tout ce qu'il faut pour couvrir une table somptueuse : *Servabantur illi interim generosæ aves, et instrumenta epularum camelis vehabantur, quum sortirentur milites ejus quis malè periret, quis pejùs viveret* ¹.

Il ramena à Thèbes son armée, dont il avait perdu la plus grande partie dans son expédition. Il réussit mieux dans la guerre qu'il déclara ici aux dieux, plus faciles à vaincre que les hommes ². Thèbes était remplie de temples d'une magnificence et d'une richesse incroyables. Il les pilla tous, puis y fit mettre le feu. Il fallait que l'opulence en fût bien grande puisque les restes seuls sauvés de l'incendie montaient à des sommes immenses ³ : trois cents talents d'or ⁴, qui font neuf millions, et deux mille trois cents talents d'argent, qui font près de sept millions. Il enleva aussi pour lors ce fameux cercle d'or qui environnait le tombeau du roi Osymandias, lequel avait trois cent soixante-cinq coudées de circuit, et représentait tous les mouvements des différentes constellations.

Lorsque Cambyse fut arrivé à Memphis ⁵, il congédia les Grecs et les renvoya dans leur pays. Mais, ayant trouvé à son retour toute la ville en joie, il fut transporté de fureur, s'imaginant qu'on se réjouissait en Égypte du mauvais succès de ses entreprises. Il manda les magistrats pour savoir la raison de ces réjouissances; et les magistrats lui ayant dit que c'était parce qu'ils avaient enfin trouvé leur dieu Apis, il ne voulut pas les en croire, mais les fit tous mourir comme des imposteurs qui cherchaient à lui insulter. Il fit venir ensuite les prêtres, qui lui firent la même réponse. Il leur répliqua que, puisque leur dieu était si bon et si familier que de se faire voir à eux, il voulait faire connaissance avec lui, et commanda qu'on le lui amenât. Il fut bien étonné, au lieu d'un dieu, de voir un veau; et entrant de nouveau en fureur, il tira son poignard et

le lui enfonça dans la cuisse. Après quoi, ayant reproché aux prêtres leur stupidité, il les fit cruellement fustiger, et ordonna qu'on tuât tous les Égyptiens qu'on rencontrerait célébrant la fête d'Apis. Le dieu fut ramené au temple, où, après avoir quelque temps languie de sa blessure, il mourut.

Si l'on en croit les Égyptiens ⁶, Cambyse, après cette action, la plus énorme impiété, selon eux, qui eût été commise dans leur pays, devint frénétique. Mais sa conduite précédente fait voir qu'il l'était déjà auparavant; et il continua à en donner diverses preuves, dont nous rapporterons quelques-unes.

Il avait un frère, le seul fils qu'eût eu Cyrus avec lui, et né de la même mère. Son nom était *Tanaxare*, selon Xénophon; Hérodote l'appelle *Smerdis*, et Justin, *Mergis*. Il accompagna Cambyse dans son expédition d'Égypte. Mais comme il était le seul d'entre les Perses qui vint à bout de bander, à deux doigts près, l'arc qu'on avait apporté d'Éthiopie, le roi en conçut une telle jalousie contre son frère, qu'il ne put plus le souffrir dans son armée, et le renvoya en Perse. Ayant même, peu de temps après, songé une nuit qu'un courrier lui venait apprendre que Smerdis était assis sur le trône, il soupçonna son frère de penser à la royauté, et il envoya en Perse Prexaspes, l'un de ses principaux confidents, avec ordre de le faire mourir : ce qui fut exécuté.

Ce premier meurtre donna lieu à un second encore plus criminel ⁷. Il avait avec lui, dans le camp, Méroé, la plus jeune de ses sœurs. Hérodote nous apprend la manière étrange dont elle était aussi devenue sa femme. Comme cette princesse était d'une extrême beauté, Cambyse résolut absolument de l'avoir pour épouse. Il manda pour cet effet les juges de son royaume, dont l'office était d'interpréter les lois du pays, pour savoir d'eux s'il n'y avait pas quelque loi qui permit au frère d'épouser sa sœur. Les juges, ne pouvant d'un côté se résoudre à autoriser directement ce mariage incestueux, craignant de l'autre l'humeur violente de ce prince s'ils osaient le contredire, cherchèrent un milieu et un tempérament. Ils

¹ De l'ist., lib. 3, cap. 20.

² Diod. Sic. lib. 1, pag. 43.

³ Ibid. pag. 46.

⁴ Trois cents talents d'or égyptiens valent 13 000 000 fr.; deux mille trois cents talents d'argent valent 8 740 000 fr.

E. B

⁵ Hérod. lib. 3, cap. 27-29.

1.

⁶ Hérod. lib. 3, cap. 30.

⁷ Cap. 31-32.

répondirent qu'ils ne trouvaient point de loi qui permit au frère d'épouser sa sœur, mais qu'il y en avait une qui permettait aux rois de Perse de faire tout ce qu'ils voulaient. Cette réponse accommodant Cambyse autant qu'une approbation directe, il épousa solennellement sa sœur, et par là il donna le premier l'exemple de ces incestes, qui fut suivi de la plupart de ses successeurs, quelque contraire qu'il soit à la pudeur et au bon ordre. Il mena cette princesse avec lui dans toutes ses expéditions, et il donna son nom (Méroë) à cette île du Nil qui est entre l'Égypte et l'Éthiopie, jusqu'où il s'était avancé dans sa folle marche contre les Éthiopiens. Voici donc ce qui donna occasion à la mort de cette princesse : Cambyse un jour se divertissait à voir le combat d'un jeune lion et d'un jeune chien. Celui-ci ayant du dessous, un autre chien son frère vint à son secours, et le rendit vainqueur. Cette aventure réjouit fort Cambyse, mais arracha des larmes à Méroë, qui, étant obligée d'en dire la raison, avoua que ce combat lui avait rappelé le souvenir de son frère Smerdis, qui n'avait pas été aussi heureux que ce petit chien. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la fureur de ce brutal prince. Sa sœur était enceinte; il lui donna un coup de pied dans le ventre, dont elle mourut. Un mariage si abominable ne méritait pas une meilleure fin.

Il n'y avait point de jour¹ qu'il ne sacrifiait quelque'un des seigneurs de sa cour à son humeur féroce. Il avait obligé Prexaspes, l'un de ses principaux officiers, et son homme de confiance, de lui déclarer ce que les Perses pensaient et disaient de lui. « Ils admirent en vous, Seigneur, répondit Prexaspes, beaucoup d'excellentes qualités, mais ils sont un peu blessés de votre penchant excessif pour le vin. J'entends, dit le roi; c'est-à-dire qu'ils prétendent que le vin me fait perdre la raison. Vous en jugerez tout à l'heure. » Il se mit à boire, et de plus grands coups, et en plus grand nombre qu'il eût jamais fait. Après quoi il ordonna au fils de Prexaspes, qui était son grand échançon, de se tenir droit au bout de la salle, la main gauche sur la tête. Pre-

nant alors son arc, et le bandant contre lui, il déclara qu'il en voulait à son cœur, et le perça en effet. Puis, après lui avoir fait ouvrir le côté, montrant à Prexaspes le cœur de son fils percé de la flèche : *Aije la main bien sûre ?* dit-il d'un ton moqueur et triomphant. Ce malheureux père, à qui, après un tel coup, il ne devait rester ni voix ni vie, eut la lâcheté de lui répondre : *Apollon lui-même ne tirerait pas plus juste.* Sénèque, qui a copié ce récit d'après Hérodote, après avoir détesté la barbare cruauté du prince, condamne encore plus fortement la lâche et monstrueuse flatterie du père : *Sceleratius telum illud laudatum est quam missum.*

Crésus ayant entrepris de lui dire son avis sur cette étrange conduite², qui révoltait tout le monde, et lui en ayant représenté les fâcheux inconvénients, il ordonna qu'on le fit mourir. Ceux à qui il en donna l'ordre, prévoyant qu'il ne serait pas longtemps sans s'en repentir, en suspendirent l'exécution. Quelques temps après, en effet, comme il regrettait Crésus, ses gens lui dirent qu'il était encore en vie, de quoi il témoigna beaucoup de joie; il ne laissa pas néanmoins de faire mourir ceux qui l'avaient épargné, pour n'avoir pas exécuté ses ordres.

C'est à peu près dans ce temps-ci qu'Orétès, l'un des satrapes de Cambyse, et qui commandait pour lui à Sardes, fit mourir d'une manière bien étrange Polycrate, tyran de Samos. L'histoire de ce dernier est assez singulière pour mériter d'être rapportée ici.

Ce Polycrate était un prince à qui, pendant le cours de sa vie³, toutes choses avaient toujours réussi à souhait, et dont le bonheur n'avait jamais été troublé par aucune adversité, ni par aucun accident fâcheux. Amasis, roi d'Égypte, son ami et son allié, crut devoir lui écrire à ce sujet. Il lui avoua que son état l'effrayait; qu'une prospérité si longue et si constante devait lui être suspecte; que la divinité maligne et envieuse, qui voit d'un œil jaloux la fortune des hommes, ne manquerait pas, tôt ou tard, de renverser la sienne; que, pour éviter ses coups mortels, il lui conseillait de se procurer à lui-même quelque malheur, en

¹ Herod. lib. 3, cap. 34, 55. — Senec. lib. 3, de ira, cap. 14.

² Herod. lib. 3, cap. 36.

³ Cap. 30-37.

faisant volontairement quelque perte, à laquelle il jugeait qu'il serait fort sensible.

Le tyran le crut. Il avait à son anneau une émeraude dont il faisait un cas infini, surtout à cause de l'habileté et de la réputation de l'ouvrier qui l'avait gravée. En se promenant sur sa galère avec ses courtisans, il jeta son anneau dans la mer sans qu'on s'en aperçût. Quelques jours après, des pêcheurs ayant pris un poisson d'une grosseur extraordinaire, en firent présent à Polycrate. Quand on l'eut ouvert, on y trouva l'anneau du roi : sa surprise fut extrême et sa joie encore plus grande.

Amasis, ayant appris ce qui était arrivé, pensa bien différemment. Il écrivit à Polycrate que, pour ne point avoir la douleur de voir un ami et un allié tomber dans quelque grand désastre, il renonçait dès lors à son amitié et à son alliance : sentiment assez bizarre, comme si l'amitié n'était qu'un nom et qu'un titre, sans fonds et sans réalité!

Quoi qu'il en soit, la chose arriva comme l'Égyptien l'avait prévu¹. Quelques années après, vers le temps environ où Cambyse tomba malade, Orètes qui commandait à Sardes pour le roi, ne pouvant soutenir le reproche qu'un autre satrape, dans une querelle particulière, lui fit de n'avoir pu encore subjuguier l'île de Samos, qui était tout près de son gouvernement et si fort à la bienséance de son maître, résolut, pour s'emparer de l'île, de se défaire de Polycrate, à quelque prix que ce fût. Voici comme il s'y prit. Il lui écrivit que, sur les avis certains qu'il avait reçus que Cambyse voulait le faire assassiner, il songeait à se retirer dans ses états, et à y mettre ses trésors en sûreté : et son dessein était, disait-il, de confier ce précieux dépôt à la bonne foi de Polycrate, lui en laissant pourtant la moitié en propre, qui lui servirait à conquérir l'Ionie et les îles voisines, qu'il avait en vue depuis longtemps. Il savait que le tyran aimait fort l'argent et qu'il désirait avec passion d'augmenter son domaine : il le prit par ce double appât, en piquant par la même offre et son avarice et son ambition. Polycrate, pour ne point s'engager témérairement dans une affaire de cette importance, crut devoir s'assurer par lui-même

de la vérité des faits, et il envoya dans cette vue un député sur les lieux. Orètes avait fait remplir de pierres huit coffres presque jusqu'aux bords, et y avait mis par-dessus un lit de pièces de monnaie d'or : ils étaient emballés et tout prêts à être embarqués. Le député du tyran arrive, et l'on ouvre les coffres, qu'il crut remplis d'or. Aussitôt après le retour du député, Polycrate, impatient d'aller saisir sa proie, partit pour Sardes, malgré l'opposition de tous ses amis. Il mena avec lui Démocède, célèbre médecin de Croton. A peine fut-il arrivé, qu'Orètes le fit arrêter comme ennemi de l'état, et en cette qualité le fit attacher à une potence, terminant par ce honteux supplice une vie qui n'avait été qu'une suite de bonheur et de prospérités.

Cambyse, au commencement de la huitième année de son règne², quitta l'Égypte pour retourner en Perse. À son arrivée en Syrie, il y trouva un héraut qui avait été dépêché de Suse à l'armée pour lui déclarer que Smerdis, fils de Cyrus, avait été proclamé roi, et pour ordonner à tout le monde de lui obéir. Voici ce qui avait donné lieu à cet événement. Cambyse, à son départ de Suse pour son expédition d'Égypte, avait laissé l'administration des affaires pendant son absence entre les mains de Patisthe, l'un des chefs des mages. Ce Patisthe avait un frère qui ressemblait beaucoup à Smerdis, fils de Cyrus, et qui peut-être pour cette raison était appelé du même nom. Dès qu'il eut été pleinement instruit de la mort de ce prince, qu'on avait cachée à la plupart des autres, et qu'il eut appris que les fureurs de Cambyse en étaient venues à un point qu'il n'y avait plus moyen de le souffrir, il mit son propre frère sur le trône, faisant courir le bruit que c'était le véritable Smerdis, fils de Cyrus; et sans différer, il envoya des hérauts par tout l'empire, pour en donner connaissance et ordonner à tout le monde de lui obéir.

Cambyse fit arrêter celui qui était venu porter cet ordre en Syrie³, et l'ayant examiné avec soin en présence de Prexaspe, qu'il avait chargé de tuer son frère, il trouva que le vrai Smerdis était certainement mort et que celui

¹ Herod. lib. 3, cap. 130-135.

² Herod. lib. 3, cap. 61.

³ Cap. 62 63.

qui avait envahi le trône n'était autre que Smerdis le mage. Là-dessus il se mit à faire de grandes lamentations de ce que, sur la foi d'un songe, et trompé par la conformité du nom, il s'était porté à faire mourir son frère; et sur-le-champ il donna ordre à ses troupes de se mettre en marche pour aller exterminer l'usurpateur. Mais lorsqu'il montait à cheval pour cette expédition, son épée étant tombée du fourreau, lui fit une blessure à la cuisse, dont il mourut peu de temps après. Les Égyptiens, remarquant qu'il avait été blessé au même endroit où il avait blessé leur dieu Apis, ne manquèrent pas d'attribuer cet accident à une juste punition du ciel, qui vengeait ainsi l'impiété sacrilège de Cambyse.

Pendant qu'il était en Égypte¹, s'étant avisé de consulter l'oracle de Bute, qui était fameux dans ce pays-là, il en eut pour réponse qu'il mourrait à Ecbatane: ce qu'ayant entendu d'Ecbatane de Médie, il résolut de n'aller jamais dans cette ville. Mais ce qu'il croyait éviter dans la Médie, il le trouva dans la Syrie; car la ville où cette blessure l'obligea de s'arrêter portait le même nom, et s'appelait Ecbatane. Il ne l'eut pas plutôt appris, que, tenant pour certain que c'était le lieu où il devait mourir, il manda tous les principaux Perses; et leur ayant représenté le véritable état des choses, et que c'était Smerdis le mage qui avait occupé le trône, il les exhorta fortement à ne point se soumettre à cet imposteur, et à ne point permettre par là que la souveraineté passât des Perses aux Mèdes, car le mage était de Médie; mais à faire tous leurs efforts pour se donner un roi de leur nation. Les Perses, croyant que tout ce qu'il en disait n'était que par haine contre son frère, n'y eurent aucun égard; et lorsqu'il fut mort, ils se soumièrent tranquillement à celui qui était sur le trône, supposant que c'était le véritable Smerdis.

Cambyse avait régné sept ans et cinq mois². Il est appelé dans l'Écriture Assuérus. Dès qu'il fut sur le trône, les ennemis des Juifs s'adressèrent à lui directement pour empêcher la construction du temple: ce ne fut pas en vain. Il ne déroqua pas à la vérité ouvertement

l'édit de Cyrus son père, peut-être par un reste de respect pour sa mémoire, mais il en rendit inutile la fin, en grande partie, par les divers découragements qu'il donna aux Juifs, en sorte que l'ouvrage n'avança que fort lentement pendant son règne.

CHAPITRE III.

HISTOIRE DE SMERDIS LE MAGE.

L'Écriture lui donne le nom d'Artaxerxe³. Il ne régna que sept mois, ou peu de chose plus. Dès que, par la mort de Cambyse, il fut affermi sur le trône, les Samaritains lui écrivirent une lettre contre les Juifs, qu'ils lui représentaient comme un peuple remuant, séditieux et toujours prêt à se révolter. Ils en obtinrent un ordre qui portait défense aux Juifs de pousser plus loin la construction de leur ville et de leur temple. L'ouvrage demeura suspendu jusqu'à la seconde année de Darius, environ l'espace de deux ans.

Le mage, qui sentait bien de quelle importance il était pour lui qu'on ne pût découvrir son imposture, affecta, dès le commencement de son règne, de ne se point montrer en public, de se tenir enfermé dans le fond de son palais, de traiter toutes les affaires par l'entremise de quelques ennuques, et de ne laisser approcher de sa personne que ses plus intimes confidents.

Pour mieux s'affermir encore sur le trône qu'il avait usurpé⁴, il s'appliqua, dès les premiers jours de son règne, à gagner l'affection de ses sujets, en leur accordant une exemption de taxes et de tout service militaire pendant trois ans; et il les combla de tant de grâces, que sa mort fut pleurée de tous les peuples d'Asie, excepté les Perses, dans la révolution qui arriva bientôt après.

Mais les précautions mêmes qu'il prenait⁵ pour dérober la connaissance de son état aux grands de la cour et au peuple faisaient soupçonner de plus en plus qu'il n'était pas le vé-

¹ Herod. lib. 3, cap. 64-66.

² 1. Esdr. cap. 4, v. 4 et 6.

³ An. M. 3482; av. J. C. 522. — 1. Esdr. 4, 7-44.

⁴ Herod. lib. 3, cap. 67.

⁵ Cap. 69.

rible Smerdis. Il avait épousé toutes les femmes de son prédécesseur, entre autres Atosse, qui était fille de Cyrus, et Phédime : celle-ci était fille d'Otanes, l'un des plus grands seigneurs de Perse. Son père lui envoya demander par un homme bien sûr si le roi était le véritable Smerdis, ou quelque autre. Elle répondit que, n'ayant jamais vu Smerdis, fils de Cyrus, elle ne pouvait dire ce qui en était. Otanes, ne se contentant pas de cette réponse, lui envoya dire de s'informer d'Atosse, à qui son propre frère devait être connu, si c'était lui ou non. Elle répondit que le roi, quel qu'il fût, du premier jour qu'il était monté sur le trône, avait distribué ses femmes dans des appartements séparés, afin qu'elles ne pussent avoir entre elles aucune communication, et qu'ainsi elle ne pouvait approcher d'Atosse pour savoir d'elle ce qu'il souhaitait. Il lui envoya dire quo, pour s'en éclaircir, lorsque Smerdis serait avec elle la nuit, et qu'il dormirait d'un profond sommeil, elle examinât adroitement s'il avait des oreilles. Cyrus les avait fait autrefois couper au mage pour de certains crimes dont il avait été convaincu. Il fit entendre à sa fille qu'en cas que ce fût lui, il n'était digne ni d'elle, ni de la couronne. Phédime promit que, quand son jour viendrait, elle exécuterait les ordres de son père, à quelque danger qu'ils l'exposassent. En effet, elle profita de la première occasion pour faire cette épreuve; et ayant trouvé que celui avec qui elle couchait n'avait point d'oreilles, elle en avertit son père; et la fraude fut ainsi sûrement découverte et constatée.

Otanes sur-le-champ forma une conspiration avec cinq des plus grands seigneurs persans¹, et Darius, illustre seigneur persan, dont le père, Hystaspe, était gouverneur de la Perse, étant survenu fort à propos dans le moment même, fut associé aux autres, et pressa fort l'exécution. L'affaire fut conduite avec un grand secret, et fixée au jour même, de peur qu'elle ne s'éventât.

Pendant qu'ils délibéraient ainsi entre eux², un événement auquel on ne pouvait pas s'attendre déconcerta étrangement les mages.

Pour détourner tout soupçon, ils avaient proposé à Prexaspe de déclarer devant le peuple, qu'ils feraient assembler pour cet effet, que le roi était véritablement Smerdis, fils de Cyrus; et il l'avait promis. Ce jour-là même le peuple fut assemblé. Prexaspe parla du haut d'une tour; et, au grand étonnement de tous les assistants, il déclara avec une entière sincérité tout ce qui s'était passé; qu'il avait tué de sa propre main Smerdis par l'ordre de Cambyse son frère; que celui qui occupait le trône était le mage, qu'il demandait pardon aux dieux et aux hommes du crime qu'il avait commis malgré lui et par nécessité. Après avoir ainsi parlé, il se jeta du haut de la tour la tête en bas, et se tua. Il est aisé de juger quel trouble cette nouvelle répandit dans le palais.

Les conjurés³, qui ne savaient rien de ce qui venait d'arriver, y entrèrent sans qu'on soupçonnât rien d'eux. Comme c'étaient les plus grands seigneurs de la cour, la première garde ne songea pas même à leur demander à qui ils en voulaient. Mais quand ils furent près de l'appartement du roi, et que les officiers firent mine de leur en refuser l'entrée, alors tirant leurs sabres, ils firent main-basse sur tout ce qui se présenta à eux. Smerdis le mage et son frère, qui délibéraient ensemble sur ce qui venait d'arriver, ayant entendu du bruit, prirent leurs armes pour se défendre, et blessèrent quelques-uns des conjurés. L'un des deux frères fut tué sur-le-champ; l'autre, s'étant sauvé dans une chambre plus reculée, y fut poursuivi par Gobryas et Darius. Le premier, l'ayant saisi par le corps, le tint serré fortement entre ses bras. Comme ils étaient dans les ténèbres, Darius n'osait lui porter de coup, de peur de tuer l'autre en même temps. Gobryas, sachant son embarras, l'obligea de passer son épée à travers le corps du mage, dût-il les percer tous deux ensemble; mais il le fit avec tant d'adresse et de bonheur, que le mage seul fut tué.

Dans le moment même⁴, les mains encore ensanglantées, ils sortirent du palais, parurent en public, exposèrent aux yeux du peuple la tête du faux Smerdis et celle de son frère Pa-

¹ Herod. lib. 3, cap. 76-73.

² Cap. 74-75.

³ Herod. lib. 3, cap. 76-78.

⁴ Cap. 79.

tisithe, et découvrirent toute l'imposture. Le peuple en fut si transporté de fureur, qu'il se jeta sur tous ceux qui étaient de la secte de l'usurpateur, et en massacra autant qu'il en put rencontrer. Pour cette raison, le jour où cette exécution fut faite devint dans la suite une fête annuelle chez les Perses, qui la solennisaient avec grande joie. Elle fut appelée *le massacre des mages*. Aucun d'eux, ce jour-là, n'osait paraître en public.

Quand le tumulte et le trouble¹, inséparables d'un tel événement, furent apaisés, les seigneurs qui avaient fait périr l'usurpateur tinrent conseil, et délibérèrent ensemble sur la forme de gouvernement qu'il était à propos d'établir. Otanes parla le premier, et commença par se déclarer contre la monarchie, dont il exagéra avec force les dangers et les inconvénients, tels, selon lui surtout à cause du pouvoir absolu et sans bornes qui y est attaché, que le plus homme de bien ne peut pas tenir contre, et en est presque infailliblement renversé. Il conclut à remettre l'autorité entre les mains du peuple. Mégabyse, qui opina le second, adoptant tout ce que le premier avait dit contre l'état monarchique, réfuta ce qui regardait le gouvernement populaire. Il représenta le peuple comme un animal violent, féroce, indomptable, qui n'agit que par caprice et par passion. Encore un roi, disait-il, soit ce qu'il fait; mais le peuple ne connaît rien, n'écoute rien et se livre aveuglément à ceux qui ont su se rendre maître de son esprit. Il se rabattit donc à l'aristocratie, où un petit nombre d'hommes sages et expérimentés ont tout le pouvoir. Darius parla le troisième, et montra les inconvénients de l'aristocratie, appelée autrement l'oligarchie, où règnent l'envie, la défiance, la discorde, le désir de l'emporter sur les autres, sources naturelles des factions, des séditions, des meurtres, auxquels, pour l'ordinaire, on ne trouve de remède qu'en se soumettant à l'autorité d'un seul, ce qu'on appelle *monarchie*, qui, de tous les gouvernements, est le plus louable, le plus sûr, le plus avantageux, rien n'étant comparable au bien que peut faire dans un état un bon prince, dont le pouvoir égale la bonne volonté. « Eufu, dit-

« il, pour terminer la question par un fait qui « me paraît décisif et sans réplique, à quelle « sorte de gouvernement l'empire des Perses « doit-il la grandeur où nous le voyons? n'est- « ce pas à celle que je propose? » Tous les autres seigneurs se rangèrent de l'avis de Darius, et il fut arrêté que la monarchie serait continuée sur le même pied que Cyrus l'avait établie.

Il ne s'agit plus que de savoir qui d'entre eux serait roi, et de déterminer la manière dont on procéderait à cette élection²; ils crurent devoir s'en rapporter au choix des dieux. Pour cela, on convint que le lendemain ils se trouveraient à cheval au lever du soleil dans un certain endroit du faubourg de la ville qui fut marqué, et que celui-là serait roi, dont le cheval heurterait le premier; car, le soleil étant la grande divinité des Perses, ils pensèrent que de prendre cette voie, ce serait lui déferer l'honneur de l'élection. L'écuier de Darius, ayant appris ce dont ils étaient convenus, s'avisait d'un artifice pour assurer la couronne à son maître. Il attacha la nuit d'auparavant une cavale dans l'endroit où ils devaient se rendre le lendemain matin, et il y amena le cheval de son maître. Les seigneurs s'étant trouvés le lendemain au rendez-vous, le cheval de Darius ne fut pas plutôt dans l'endroit où il avait senti la cavale, qu'il hennit: sur quoi Darius fut salué roi par les autres, et placé sur le trône. Il était fils d'Hystaspe, Perse de nation, de la famille royale d'Achémène.

L'empire des Perses étant ainsi rétabli et affermi par la sagesse et par la valeur de ces sept seigneurs, ils furent élevés sous le nouveau roi aux plus grandes dignités, et honorés des plus grands privilèges. Ils eurent le droit d'approcher de sa personne toutes les fois qu'ils le voudraient, et d'opiner les premiers sur toutes les affaires de l'empire. Au lieu que tous les Perses portaient la tiare ou le turban le bout renversé en arrière, à la réserve du roi qui le portait droit, ceux-ci eurent le privilège de le porter le bout tourné en avant, en mémoire de ce que, lorsqu'ils attaquèrent les mages, ils l'avaient tourné de cette manière, afin de se mieux reconnaître dans la confusion,

¹ Herod. lib. 3, cap. 80-83.

² Herod. lib. 3, cap. 81-87.

Depuis ce temps-là les rois de Perse de cette race ont toujours eu sept conseillers ainsi privilégiés.

Je termine ici l'histoire du royaume des Perses, réservant le reste pour les volumes suivants.

CHAPITRE IV.

MŒURS ET COUTUMES DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS, DES LYDIENS, DES MÉDES ET DES PERSES.

Je joins ici ce qui regarde les mœurs et les coutumes de toutes ces nations, parce qu'elles ont ensemble une grande conformité sur plusieurs points; que je me trouverais exposé à de fréquentes redites, si je voulais les traiter séparément; et qu'à l'exception des Perses, les auteurs anciens nous apprennent peu de chose des mœurs des autres peuples. Dans ce que je me propose d'en dire, je traiterai principalement quatre chefs : le gouvernement, la guerre, les sciences et les arts, la religion; après quoi j'exposerai quelles ont été les principales causes de la décadence et de la ruine du grand empire des Perses.

ARTICLE I. — DU GOUVERNEMENT.

Après avoir dit un mot de la nature même du gouvernement qui régnait en Perse, et de la manière dont les enfants des rois y étaient élevés, je considérerai quatre choses : le conseil public, où s'examinaient les affaires de l'état, l'administration de la justice, le soin des provinces, le bon ordre dans les finances.

§ I. — ETAT MONARCHIQUE. RESPECT POUR LES ROIS. MANIÈRE DONT LEURS ENFANTS ÉTAIENT ÉLEVÉS.

Le gouvernement monarchique, que nous appelons royauté, est, de tous les gouvernements, le plus ancien, le plus généralement répandu, le plus propre à maintenir les peuples dans la paix et l'union, et le moins exposé aux révolutions et aux vicissitudes qui agitent

les états. C'est ce qui a porté les plus sages écrivains de l'antiquité, Platon, Aristote, Plutarque, et, avant eux, Hérodote, à donner nettement la préférence à cette sorte de gouvernement sur tous les autres. C'est aussi le seul qui ait lieu dans tout l'Orient, où le gouvernement républicain était absolument inconnu.

Les peuples y rendaient de grands honneurs au prince régnant¹, parce qu'ils respectaient en lui le caractère de la Divinité dont il était l'image vivante, et dont il tenait la place à leur égard, étant établi sur le trône par la main du souverain Maître; et revêtu de son autorité pour être envers eux le ministre de sa bonté et de sa providence. C'est ainsi que parlaient et que pensaient les peuples mêmes : *Principem dat Deus, qui erga omne hominum genus vice suâ fungatur*².

Ces sentiments sont très-louables et très-justes. Il est certain que les respects les plus profonds sont dus à la souveraineté, parce qu'elle vient de Dieu, et qu'elle est toute destinée au bien public; et il est visible en même temps qu'une autorité qui ne serait pas respectée selon toute l'étendue de son pouvoir, ou deviendrait absolument inutile, ou serait très-limitée dans les bons effets qui en doivent suivre. Mais, dans le paganisme, ces hommages, justes et légitimes, en eux-mêmes, étaient souvent portés trop loin. Il n'y a que la religion chrétienne qui sache se tenir dans de justes bornes. « Nous honorons l'empereur³, disait Tertullien au nom de tous les chrétiens, mais « de la manière qui nous est permise et qui « lui convient; c'est-à-dire comme un homme « qui tient le premier rang après Dieu, de qui « seul il a reçu tout ce qu'il est, et qui ne voit « sur la terre au-dessus de lui que Dieu seul. » C'est pour cela qu'il l'appelle dans un autre endroit une seconde majesté, qui ne le cède qu'à la première: *Religio secundæ majestatis*⁴.

¹ Pint. in Themist. pag. 125. Ad. princ. indoct. pag. 780.

² Plin. in Paneg. Traj.

³ « Collucens imperatorem sic, quomodo et nobis licet, « et ipsi expedit; ut hominem à Deo secundum, et quicquid est à Deo consecutum, et solo Deo auiorem. » (TERTULL. lib. ad conspec.)

⁴ Apolog. cap. 35.

Chez les Assyriens, et encore plus chez les Perses, le prince se faisait appeler le *grand roi*, le *roi des rois*. Deux raisons peuvent porter ces princes à prendre ce titre fastueux : l'une, parce que leur empire était formé par la conquête de plusieurs royaumes réunis sous une seule domination ; l'autre, parce qu'ils avaient à leur cour ou dans leur dépendance plusieurs rois qui étaient leurs vassaux.

La royauté passait des pères aux fils, et pour l'ordinaire à l'aîné¹. Quand celui qui devait un jour monter sur le trône était venu au monde, tout l'empire en témoignait sa joie par des sacrifices, des festins, et toutes sortes de réjouissances publiques ; le jour de sa naissance était dans la suite un jour de fête et de solennité pour tous les Perses.

La manière dont on élevait le futur maître de l'empire est admirée par Platon, et proposée aux Grecs comme un modèle parfait en ce genre.

Il n'était point livré totalement au pouvoir de la nourrice, qui pour l'ordinaire était une femme d'une basse et obscure condition. On choisissait parmi les eunuques, c'est-à-dire parmi les premiers officiers du palais, ceux qui avaient le plus de mérite et de probité, pour prendre soin du corps et de la santé du jeune prince, jusqu'à l'âge de sept ans, et pour commencer à former ses mœurs. Alors on le tirait d'entre leurs mains, et on le confiait à d'autres maîtres, pour continuer de veiller à son éducation, pour lui apprendre à monter à cheval dès que ses forces pouvaient le permettre, et pour l'exercer à la chasse.

À l'âge de quatorze ans, lorsque l'esprit commence à avoir plus de maturité, on lui donnait pour son instruction quatre hommes des plus vertueux et des plus sages de l'état. Le premier, dit Platon, lui apprenait la magie, c'est-à-dire, dans leur langage, le culte des dieux selon les anciennes maximes, et selon les lois de Zoroastre, fils d'Oromase ; et il lui donnait en même temps les principes du gouvernement. Le second l'accoutumait à dire la vérité et à rendre la justice. Le troisième lui enseignait à ne se laisser pas vaincre par les voluptés, afin d'être toujours libre et vraiment

roi, maître de lui-même et de ses désirs. Le quatrième fortifiait son courage contre la crainte, qui en eût fait un esclave, et lui inspirait une sage et noble assurance, si nécessaire pour le commandement. Chacun de ces gouverneurs excellait éminemment dans la partie de l'éducation qui lui était confiée. L'un était recommandable surtout par la connaissance de la religion et l'art de régner ; l'autre par l'amour de la vérité et de la justice ; celui-là par la tempérance et l'éloignement des plaisirs ; un dernier, enfin, par une force et une intrépidité d'âme non communes.

Je ne sais si cette multiplicité de maîtres, qui avaient sans doute différents caractères, et peut-être différents intérêts, était fort propre pour le dessein qu'on se proposait, et s'il était possible que quatre hommes convinsent ensemble des mêmes principes, et tendissent de concert au même but. On craignait apparemment de ne pas trouver réunies dans une seule personne toutes les qualités qu'ils jugeaient nécessaires pour bien élever l'héritier présomptif de la couronne, tant ils avaient, même dans ces temps de corruption, une grande idée de l'éducation d'un prince.

Quoi qu'il en soit, tous ces soins, comme le remarque Platon au même endroit, étaient rendus inutiles par la pompe, le luxe, la magnificence qui environnaient le jeune prince de tous côtés ; par le nombreux cortège d'officiers qui le servaient avec une soumission servile ; partout l'attirail d'une vie molle et voluptueuse, où l'on ne paraissait attentif qu'à inventer de nouvelles délices : dangers que le plus excellent naturel ne pouvait surmonter. Les mœurs corrompues de la nation l'entraînaient donc bientôt dans les plaisirs, contre lesquels nulle éducation ne peut tenir.

Celle dont parle ici Platon ne peut regarder que les enfants d'Artaxerxe, surnommé Longue-Main, fils et successeur de Xerxès, du temps duquel vivait Alcibiade, qui est introduit dans le dialogue dont cette observation est tirée ; car Platon, dans un autre endroit que nous citerons dans la suite, nous apprend que ni Cyrus, ni Darius ne songèrent à donner une bonne éducation aux jeunes princes leurs fils ; et ce que l'histoire raconte d'Artaxerxe Longue-Main donne lieu de croire qu'il

¹ Plat. in Alcib. 1, pag. 121.

fut plus attentif que ses prédécesseurs à bien faire élever ses enfants ; mais il fut pen imité par ceux qui lui succédèrent.

§ II. — CONSEIL PUBLIC, OU S'EXAMINAIENT
LES AFFAIRES DE L'ÉTAT

Quelque absolue que fût l'autorité des rois chez les Perses, elle était pourtant retenue dans de certaines bornes par l'établissement du conseil que l'état leur donnait, conseil composé de sept des principaux chefs de la nation, plus recommandables encore par leur habileté et leur sagesse que par leur naissance. Nous avons vu l'origine de cet établissement dans la conspiration des seigneurs de Perse, lesquels, au nombre de sept, conjurèrent contre Smerdis le mage, et le firent mourir.

L'Écriture marque qu'Esdras fut envoyé dans la Judée au nom et par l'autorité du roi Artaxerxès et de ses sept conseillers : *A facie regis et septem consiliariorum ejus missus est*¹. La même Écriture, longtemps auparavant, et sous le règne de Darius, appelé aussi Assuérus, qui succéda au mage, nous apprend que ces conseillers étaient instruits à fond de la disposition des lois, des maximes de l'état, des coutumes anciennes ; qu'ils suivaient partout le prince, qui ne faisait rien, et ne décidait aucune affaire importante sans les avoir consultés : *Interrogavit (Assuerus) sapientes, qui ex more regio semper ei aderant, et illorum faciebat cuncta consilio, scientium leges ac jura majorum*².

Ce dernier passage donne lieu à quelques réflexions, qui peuvent beaucoup contribuer à faire connaître le génie et le caractère du gouvernement des Perses.

Premièrement, le roi dont il y est parlé, c'est-à-dire Darius, a été l'un des plus célèbres qui aient régné dans la Perse, et l'un des plus recommandables pour sa sagesse et sa prudence, quoiqu'il n'ait point été sans défauts ; et c'est à lui, aussi bien qu'à Cyrus, qu'on attribue la plupart des excellentes lois

qui y ont toujours subsisté depuis, et qui ont fait comme le fonds et la règle du gouvernement. Or ce prince, quoique fort habile et fort éclairé, crut cependant avoir besoin de conseil, et il ne craignit point, en s'associant ainsi des conjuteurs dans la décision des affaires, qu'on le soupçonnât de manquer de lumières : en quoi il marqua une supériorité de génie qui n'est pas commune, et qui suppose un grand fonds de mérite ; car un prince qui n'a qu'une lumière et un esprit médiocres est tout plein de ses pensées ; et plus il est borné, moins il est docile. Il croit qu'on manque de respect pour lui quand on veut lui découvrir ce qu'il n'aperçoit pas ; et il s'offense comme d'une injure de ce qu'on ne paraît pas persuadé qu'étant le maître, il est aussi le plus clairvoyant. Darius pensait bien autrement, puisqu'il ne faisait rien sans conseil : *illorum faciebat cuncta consilio*.

En second lieu, Darius, quelque absolu qu'il fût, et quelque jaloux qu'il pût être de la préminence de son rang, ne crut point y donner atteinte ni l'avilir en acceptant un conseil qui, sans partager avec lui l'autorité du commandement, qui réside toujours dans la personne du prince, n'avait que celle de la raison, et se bornait à lui faire part de ses lumières et de ses connaissances. Il était persuadé que le plus noble caractère de la puissance souveraine, quand elle est pure, et qu'elle n'a point dégénéré ni de son origine ni de sa fin, est de gouverner³ par les lois, de régler sur elles ses volontés, et de se croire interdit tout ce qu'elles défendent.

En troisième lieu, ce conseil, qui accompagnait partout le roi (*ex more regio semper ei aderant*), était un conseil subsistant et perpétuel, composé des plus grands seigneurs et des meilleures têtes de l'état, qui, sous la direction du prince, et toujours dépendamment de lui, étaient comme la source de l'ordre public, et l'origine de tout ce qui se faisait avec sagesse au dedans et au dehors de l'état. C'était sur ce conseil que le prince se déchargeait de plusieurs soins, qui l'auraient accablé s'il ne s'était fait soulager ; et c'était par lui qu'il exécutait

¹ 1. Esdr. 7. 11.

² Esdr. 1. 12.

³ « Regimur à te, et subjeti tibi, sed quemadmodum a legibus, sumus. » (Pancq. Traj.)

ce qui avait été résolu. C'était par ce conseil subsistant que les grandes maximes de l'état se conservaient, que la connaissance de ses véritables intérêts se perpétuait, que la suite des affaires commencées se liait et s'entretenait, que les surprises et les innovations étaient empêchées. Car, dans un conseil public et général, les matières sont examinées par des hommes non suspects : tous les ministres sont mutuellement les inspecteurs les uns des autres ; toutes leurs lumières sur les affaires publiques se réunissent ; et ils deviennent tous également capables de tout ce qui regarde le ministère, parce qu'ils sont obligés de s'instruire de toutes les matières pour opiner sensément, quoiqu'ils ne soient chargés pour l'exécution que d'un emploi limité.

Enfin, et c'est la quatrième réflexion qui me restait à faire, il est marqué que ceux qui composaient ce conseil étaient instruits à fond des lois, des maximes et des droits du royaume : *scientium leges ac jura majorum*.

Deux choses, que l'Écriture nous apprend avoir été observées chez les Perses, pouvaient contribuer beaucoup à donner au roi et à ceux qui formaient son conseil, les connaissances nécessaires pour bien gouverner : premièrement, ces registres publics¹, où tous les arrêts, toutes les ordonnances du prince, tous les privilèges donnés aux peuples, toutes les grâces accordées aux particuliers, étaient écrites : en second lieu², les annales du royaume, où tous les événements des règnes passés, les résolutions prises, les règlements établis, les services rendus par les particuliers, étaient rapportés fort exactement et dans un grand détail ; annales qui étaient soigneusement gardées, et souvent lues par les princes et par les ministres, pour s'instruire du passé, pour prendre une idée nette de l'état du royaume, pour éviter une conduite arbitraire, inégale, incertaine ; pour conserver l'uniformité dans le maniement des affaires, et pour puiser dans la lecture de ces livres les lumières nécessaires pour bien conduire l'état.

¹ 1. Esdr. 5, 17 et 6, 2.

² Esdr. 4, 15, et Esth. 6, 1.

§ III. — ADMINISTRATION DE LA JUSTICE.

C'est la même chose d'être roi et d'être juge. Le trône est un tribunal, et la souveraine autorité est un pouvoir suprême de rendre justice. « Dieu vous a établi roi sur son peuple, » disait la reine de Saba à Salomon, afin que « vous le jugiez, et que vous lui rendiez justice¹. » C'est pour mettre les princes en état de ne craindre que Dieu, qu'il leur a tout soumis. Il a voulu les attacher invinciblement à la justice, en les rendant indépendants. Il leur a donné tout son pouvoir, afin qu'ils ne pussent s'excuser sur leur faiblesse ; et il les a rendus maîtres de tous les moyens capables d'arrêter l'oppression et l'injustice, afin que devant eux elles fussent toujours tremblantes et hors d'état de nuire à qui que ce fût.

Mais qu'est-ce que cette justice que Dieu a confiée aux rois, et dont il les a rendus garants ? c'est la même chose que l'ordre : et l'ordre consiste en ce que l'égalité soit gardée, et que la force ne tienne pas lieu de loi ; que ce qui est à l'un ne soit pas exposé à la violence d'un autre ; que les liens communs de la société ne soient pas rompus ; que l'artifice et la fraude ne prévalent jamais sur l'innocence et la simplicité ; que tout soit en paix sous la protection des lois ; et que le plus faible d'entre les citoyens soit mis en sûreté par l'autorité publique.

Il paraît, par plusieurs endroits de l'histoire, que les rois de Perse rendaient la justice par eux-mêmes. C'était pour les mettre en état de remplir dignement cette obligation, que dès leur jeunesse ou avait soin de les instruire dans la connaissance des lois du pays, et que dans les écoles publiques, comme nous l'avons dit de Cyrus, on leur apprenait la justice de la même manière qu'on enseigne ailleurs la rhétorique et la philosophie.

Voilà le devoir essentiel de la royauté. Il est juste et absolument nécessaire que le prince soit aidé dans cette auguste fonction, comme il l'est dans les autres ; mais être aidé n'est point être dépouillé. Il demeure juge comme il demeure roi. Il communique son autorité, mais sans quitter sa place, ni la partager. Il

¹ 2. Paral. 9, 6.

paraît donc absolument nécessaire qu'il donne quelque temps à l'étude du droit public, non pour entrer dans un grand détail des lois, mais pour s'instruire des principales règles de la jurisprudence du pays, et pour se mettre en état de rendre justice, et d'opiner avec lumière sur des questions importantes. Les rois de Perse ne montaient point sur le trône sans s'être mis pendant quelque temps sous la conduite des pages, pour apprendre d'eux cette science, dont ils étaient seuls dépositaires, aussi bien que de celle de la religion.

Puisque c'est au prince seul que la justice a été confiée, et qu'il n'y a dans ses états aucun autre pouvoir de la rendre que celui qu'il communique, c'est donc à lui à examiner entre les mains de qui il remet une partie de ce précieux dépôt, pour connaître si ceux qu'il place si près du trône méritent de partager avec lui son autorité, et pour en écarter sévèrement tous ceux qu'il jugera indignes de cet honneur. Il paraît qu'en Perse les rois veillaient avec grand soin à ce que la justice fût administrée avec beaucoup d'intégrité et de désintéressement; et l'un de ces juges royaux¹, car on les appelait ainsi, s'étant laissé corrompre par des présents, fut impitoyablement condamné à mort par Cambyse, qui ordonna qu'on mit sa peau sur le siège où ce juge inique avait coutume de prononcer ses jugements, et où son fils, qui succédait à sa charge, devait s'asseoir, afin que le lieu même où il jugerait l'avertit continuellement de son devoir.

Les juges ordinaires étaient pris dans le corps des vieillards², où l'on n'entrerait qu'à l'âge de cinquante ans; ainsi personne n'exerçait la judicature avant ce temps, les Perses étant persuadés qu'on ne pouvait apporter trop de maturité à un emploi qui décide des biens, de la réputation et de la vie des citoyens.

Il n'était permis ni aux particuliers de faire mourir un esclave³, ni au prince d'infliger peine de mort contre aucun de ses sujets pour une première et unique faute, parce qu'elle pouvait être regardée moins comme la marque d'une volonté criminelle que comme l'effet de la faiblesse et de la fragilité humaine.

Les Perses croyaient qu'il était raisonnable de mettre dans la balance de la justice le bien comme le mal, les mérites du coupable aussi bien que ses démérites, et qu'il n'était pas juste qu'un seul crime effaçât le souvenir de toutes les bonnes actions qu'un homme aurait faites pendant sa vie. C'est par ce principe que Darius⁴, ayant condamné à mort un juge parce qu'il avait prévariqué contre son devoir, et s'étant souvenu des services importants que ce juge avait rendus à l'état et à la famille royale, révoqua sa sentence dans le moment même qu'elle allait être mise à exécution, reconnaissant qu'il l'avait prononcée avec plus de précipitation que de sagesse⁵.

Mais une loi importante et essentielle pour les jugements, était, en premier lieu, de ne condamner jamais un coupable sans lui avoir confronté ses accusateurs, et sans lui avoir laissé le temps et fourni tous les moyens de répondre aux chefs d'accusation intentés contre lui; en second lieu, de condamner le délateur aux mêmes peines qu'il voulait faire souffrir à l'accusé, s'il se trouvait innocent. Artaxerxès⁶ donna un bel exemple de la juste sévérité qu'on doit employer dans ces occasions. Un de ses favoris lui avait rendu suspect la fidélité de l'un de ses meilleurs officiers, dont il ambitionnait la place, et avait envoyé contre lui des mémoires pleins de calomnie, espérant de son crédit auprès du prince qu'il l'en croirait sur sa simple parole, et qu'il n'entrerait dans aucun examen: car tel est le caractère du délateur, il craint la lumière et les preuves; il désire fermer à l'innocence tout accès auprès du prince, et lui ôter tout moyen de se justifier. L'officier fut mis en prison. Il demanda au roi qu'on lui donnât des juges, et qu'on produisît les preuves. Il n'y en avait point d'autre que la lettre que son ennemi même avait écrite contre lui. Son innocence fut donc reconnue, et pleinement justifiée par les trois commissaires nommés pour l'examen de sa cause; et le roi fit tomber tout le poids de son indignation contre le perfide calomniateur.

¹ Hérod. lib. 7, cap. 191.

² Γνωστὸς ὡς ταχύτερα αὐτοῖς τὸ σπουδτερον ἀρυσσάμενος εἶναι, *ibid.*

³ Diod. lib. 15, pag. 333-336.

¹ Hérod. lib. 5, cap. 25.

² Xenoph. Cyrop. lib. 1, pag. 7.

³ Hérod. lib. 1, cap. 137.

qui avait entrepris d'abuser ainsi de la confiance de son maître. Ce prince, qui était fort éclairé, et qui savait que la marque d'un sage gouvernement, c'est lorsqu'on ne craint que les lois et non les délateurs, aurait cru qu'en user autrement, c'aurait été violer ouvertement les règles les plus communes de l'équité naturelle, et même de l'humanité¹; ouvrir la porte à l'envie, à la haine, à la vengeance, à la calomnie; armer de l'autorité publique la noire et détestable malice des délateurs contre la simplicité des plus fidèles sujets, et dépouiller le trône du plus auguste privilège qu'il puisse avoir, qui est d'être l'asile de la justice et de l'innocence contre la violence et la calomnie.

Un autre roi de Perse², avant lui, avait donné un exemple encore plus mémorable de fermeté et d'amour de la justice : c'est celui que l'Écriture appelle Assuérus, et que l'on croit être le même que Darius fils d'Histaspes, à qui les vives sollicitations d'Aman avaient arraché ce funeste édit qui ordonnait qu'en un certain jour les Juifs, dans toute l'étendue de son empire, seraient exterminés. Quand Dieu lui eut ouvert les yeux par le moyen d'Esther, il se hâta de réparer sa faute, non-seulement par la révocation de son édit, et par la punition exemplaire du fourbe et de l'imposteur qui l'avait trompé, mais encore plus par un aveu public de sa faute, qui devait servir de modèle à tous les siècles et à tous les princes, et leur apprendre que bien loin de dégrader par là leur dignité ou d'affaiblir leur autorité, ils rendaient l'une et l'autre plus respectables. Après y avoir déclaré qu'il n'est que trop ordinaire aux calomnieux de surprendre par leurs déguisements et par leur adresse la bonté des princes, que leur sincérité naturelle porte à juger favorablement de celle des autres, il ne rongit point de reconnaître qu'il avait eu le malheur de se laisser ainsi prévenir contre les Juifs, qui étaient les plus fidèles de ses sujets, et les enfants du Dieu très-haut, à la bonté de qui lui et ses ancêtres étaient redevables de leur trône.

¹ « Non jam delatores, sed leges timetur. » (PLIN. in Paneg. Traj.)

² « Princes, qui delatores non castigat, irritat. » (SUTTON. in vita Domit. cap. 9.)

³ Esther, cap. 10.

Les Perses n'étaient pas seulement ennemis de l'injustice¹, comme nous venons de le voir; ils avaient encore en horreur le mensonge, qui passa toujours parmi eux pour un vice bas et infamant. Ce qu'ils trouvaient le plus lâche après le mensonge, c'était de vivre d'emprunt. Une telle vie leur paraissait fainéante, honteuse, servile, et d'autant plus méprisable qu'elle portait à mentir.

§ IV. — ATTENTION SUR LES PROVINCES

Il paraît facile de maintenir le bon ordre dans la capitale du royaume, où la conduite des magistrats et des juges est éclairée de près, et où la vue seule du trône est capable de tenir les sujets dans le respect. Il n'en est pas ainsi des provinces, où l'éloignement du prince et l'espérance de l'impunité peuvent donner lieu à beaucoup de malversations de la part des officiers et des magistrats, et de désordres de la part des peuples; c'est à quoi la politique des Perses s'appliquait avec le plus de soin, et l'on peut dire aussi avec le plus de succès.

L'empire des Perses se divisait en cent vingt-sept gouvernements², dont ceux qui en étaient chargés s'appelaient satrapes³. Ils avaient au-dessus d'eux trois principaux ministres qui veillaient sur leur conduite, et à qui ils rendaient compte de toutes les affaires de leurs provinces, et qui devaient ensuite en faire le rapport au roi. C'était Darius Mède, c'est-à-dire Cyaxare, ou plutôt Cyrus, sous le nom de son oncle, qui avait établi ce bon ordre dans l'empire. Ces satrapes, par leur établissement, étaient chargés de se rendre, chacun dans sa province, aussi attentifs aux intérêts des peuples qu'à ceux du prince; car Cyrus était persuadé qu'on ne devait point mettre de différence entre ces deux sortes d'intérêts qui sont nécessairement liés ensemble, puisque les peuples ne peuvent être heureux si le prince n'est puissant et en état de les défendre, ni le prince être véritablement puissant si les peuples ne sont heureux.

Ces satrapes étaient les personnes de l'état

¹ Herod. lib. 1, cap. 136.

² Les auteurs varient sur le nombre des satrapes.

³ Xenoph. Cyrop. lib. 8, pag. 229-232.

les plus considérables, à qui Cyrus assigna des fonds et des revenus proportionnés à l'importance de leurs emplois. Il voulait qu'ils véussent noblement dans la province, pour s'attirer le respect et des grands et des peuples qui étaient confiés à leurs soins ; et que par cette raison leur train, leur équipage, leur table, répondissent à leur dignité, sans pourtant sortir des bornes d'une sage et raisonnable modestie. Il se proposait lui-même à eux pour modèle, comme il souhaitait qu'ils le fussent aussi de leur côté pour tous les seigneurs sur lesquels ils avaient quelque intendance : en sorte que le même ordre qui régnait dans la cour du prince fût aussi observé, à proportion, dans la cour des satrapes et dans la maison des grands seigneurs. Au reste, pour prévenir autant qu'il lui était possible tous les abus qu'on aurait pu faire d'une autorité aussi grande qu'était celle des satrapes, il s'en était réservé à lui seul la nomination, et il voulut que les gouverneurs des places, les commandants des troupes, et d'autres pareils officiers, eussent rapport directement au prince, et reçussent de lui les ordres, afin que, si les satrapes venaient à abuser de leur pouvoir, ils fussent qu'ils trouveraient en eux autant d'inspecteurs et de censeurs. Et pour rendre ce commerce de lettres plus sûr et plus prompt, il établit dans toute l'étendue de son empire des courriers qui allaient jour et nuit, et faisaient une diligence extraordinaire. Je diffère d'en parler à la fin de ce paragraphe, pour ne point interrompre la matière que je traite.

Le roi ne se reposait pas entièrement du soin des provinces sur les satrapes et les gouverneurs ; il en prenait connaissance par lui-même, persuadé que ce n'est régner qu'à demi que de régner par les autres. Un officier de la couronne était chargé de lui dire tous les matins en l'éveillant : *Sire, levez-vous et songez à remplir les fonctions pour lesquelles Oromasde vous a placé sur le trône*¹. Oromasde était un dieu honoré anciennement chez les Perses. Un bon prince, dit Plutarque, en rapportant cette coutume, n'a pas besoin qu'un officier lui répète tous les jours cet avis ; l'amour pour son peuple et son bon cœur le lui diront assez.

¹ Plut. ad Princ. induct. pag. 780.

Chez les Perses le roi se croyait donc obligé², selon l'ancienne coutume qui y était établie, de visiter en personne toutes les provinces de son empire ; et il comprenait, comme Plin³ le dit de Trajan, que la gloire la plus solide et la joie la plus sensible d'un bon prince, est d'aller de temps en temps montrer aux peuples leur père commun ; réconcilier les villes troubles par des haines mutuelles et des dissensions ; arrêter les mouvements prêts à éclater, moins par l'austérité du commandement que par l'autorité de la raison ; empêcher les injustices et les violences des magistrats ; casser absolument tout ce qui s'est fait contre l'ordre et contre les règles ; en un mot, porter partout, comme un astre bienfaisant, des influences salutaires, ou plutôt, comme une espèce de divinité, connaître tout, entendre tout, se rendre présent à tout, sans rejeter jamais aucune plainte ni aucune supplication.

Lorsque le roi ne pouvait pas faire lui-même ses visites, il envoyait à sa place des grands de l'état connus par leur prudence et leur vertu. On les appelait communément les yeux et les oreilles du prince, parce qu'il voyait tout et était informé de tout par leur moyen. Quand on disait que les grands qui composaient le conseil, ou qui étaient employés en différents ministères, étaient les yeux et les oreilles du prince, on avertissait tout ensemble et le prince, qu'il avait ses ministres comme nous avons les organes de nos sens, non pour se reposer, mais pour agir par leur moyen ; et les ministres, qu'ils ne devaient pas agir pour eux-mêmes, mais pour le prince qui était leur chef, et pour tout le corps de l'état.

Le détail où descendaient, soit le roi lorsqu'il marchait en personne, soit les commissaires et les inspecteurs qu'il nommait à cet effet, est bien digne d'admiration, et marque qu'on entendait bien alors en quoi consistent la sagesse et l'habileté du gouvernement. Ce n'étaient pas seulement les grands objets,

¹ Xenoph. in Oeconom.

² « Reconciliare amulas civitates, tumeniosque populos » non imperio magis quam ratione compescere, intercedere iniquitatis magistratuum, infectumque reddere quicquid fieri non oportuerit, postremo velocissimi si deris more omnia inspicere, omnia audire, et undecumque invocatum, statim, velut nomen, adesse et adesse tere. » (Plin. in Paneg. Traj.)

comme la guerre, les finances, la justice, le commerce, qui occupaient l'esprit du prince ou des ministres : la sûreté et la beauté des villes, l'habitation commode des citoyens, les réparations des chemins publics, des ponts, des chaussées, la garde des forêts pour empêcher qu'elles ne fussent dégradées, la culture des terres surtout, et jusqu'aux métiers les plus vils et les plus bas, tout entrait dans la politique, et paraissait en mériter l'attention. En effet, tout ce qui est aux sujets, aussi bien que les sujets mêmes, fait partie de ce qui est confié à l'attention, à la sensibilité, à l'activité du chef de la république : son amour pour elle¹ est universel; il embrasse tout et s'étend à tout. Il suffit au public et aux particuliers. Il porte dans son cœur chaque province, chaque ville, chaque famille. Tout retentit à lui, tout l'avertit, tout l'intéresse.

J'ai dit que la culture des terres était un des grands objets qui attiraient l'attention des Perses². En effet, un des premiers soins du prince était de faire fleurir l'agriculture; et les satrapes dont la province était la mieux cultivée avaient la plus grande part aux grâces. Comme il y avait des charges établies pour la conduite des armées, il y en avait aussi pour veiller aux travaux rustiques : c'étaient deux charges semblables, dont l'une prenait soin de garder le pays, et l'autre de le cultiver. Le prince les protégeait avec une affection presque égale, parce que toutes deux concouraient et étaient nécessaires au bien public; car si les terres ne peuvent pas être cultivées sans le secours et la protection des armées qui les défendent et les tiennent en sûreté, les armées, de leur côté, ne peuvent pas être nourries et entretenues sans le travail des laboureurs qui cultivent les terres. C'était donc avec grande raison que le prince, quand il ne pouvait pas s'en instruire par lui-même, se faisait rendre un compte exact de la manière dont chaque province, chaque canton était cultivé; qu'il voulait savoir si chaque pays portait abondamment tout ce qu'il pouvait produire; qu'il descendait jusque dans ce détail, comme Xénophon

la marque de Cyrus le jeune, de s'informer si les jardins des particuliers étaient bien tenus, et portaient des fruits en abondance; qu'il récompensait les intendants et les surveillants dont la province ou le canton se trouvait le mieux cultivé, et punissait la négligence et la nonchalance des paresseux qui laissaient leurs terres incultes et stériles. Un pareil soin n'est pas indigne d'un prince, et répandrait dans un royaume, avec l'abondance et la richesse, l'amour du travail et de l'occupation, qui serait un moyen sûr d'en écarter cette foule d'hommes oisifs et fainéants qui sont si fort à charge au public et déshonorent un état.

Xénophon³ après l'endroit que je viens de citer, met dans la bouche de Socrate, qui y parle, un éloge magnifique de l'agriculture, qu'il représente comme l'occupation la plus digne de l'homme, la plus ancienne, la plus conforme à sa nature; comme la nourricière commune de toutes les conditions et de tous les âges, comme la source de la santé, de la force, de l'abondance, de la richesse, et même d'une infinité de plaisirs et de délices, mais sages et honnêtes; comme la maîtresse et l'école de la sobriété, de la tempérance, de la justice, de la religion, en un mot de toutes les vertus, tant guerrières que civiles. Il rapporte le beau mot de Lysandre Lacédémonien, qui, se promenant à Sardes avec le jeune Cyrus, et apprenant de la bouche de ce prince que c'était lui-même qui avait planté de sa propre main plusieurs des arbres qu'il voyait, s'écria qu'on avait raison de vanter le bonheur de Cyrus, dont la vertu répondait à sa fortune, et qui, au milieu du faste le plus brillant et de la plus superbe magnificence, avait su conserver un goût si pur et si conforme à la droite raison. *Quum Cyrus respondisset*⁴ : *Ego ista sum dimensus, mei sunt ordines, mea descriptio; multæ etiam istarum arborum meâ manu sunt satæ; tum Lysandrum, intuentem ejus purpuram, et nitorem corporis, ornatumque persicum multo auro multisque gemmis, dixisse* : RECTE VREO TE, CYRE, BEATUM FERUNT, QUONIAM VIRTUTI TUE FORTUNA CONJUNCTA EST⁵. Qu'il serait à souhaiter que no-

¹ « Is, cui curæ sunt universa, nullius non reipublicæ non portem tanquam sui nutrit. » (Sæxæ. lib. de clem. cap. 13.)

² Xénoph. Œcon. pag. 827, 830.

³ Œcon. pag. 830-833.

⁴ Cic. de senect. num. 59.

⁵ Le texte grec est encore plus énergique. Δικαιῶς ποί

tre jeune noblesse, qui, dans un temps de paix, ne sait à quoi s'occuper, eût un pareil goût pour l'agriculture, dont certainement, après ce que nous venons de voir de Cyrus, elle ne devrait pas se croire déshonorée, surtout quand on sait que cette même agriculture a fait pendant plusieurs siècles l'occupation ordinaire de la nation du monde la plus guerrière et la plus courageuse! on sent assez que je parle des Romains.

Invention des postes et des courriers

J'ai promis de parler ici de l'invention des postes et des courriers¹. Elle est attribuée à Cyrus; et je ne sache point en effet qu'avant lui il en soit fait mention. Comme l'empire des Perses, depuis ses dernières conquêtes, avait une vaste étendue, et que le prince exigeait que tous les gouverneurs de provinces et tous les premiers officiers des troupes lui écrivissent exactement pour l'informer de tout ce qui se passait chacun dans leur département et dans leur armée, pour rendre ce commerce plus sûr et plus prompt, et se mettre en état d'être averti en diligence de toutes les affaires, et d'y donner ordre sur-le-champ, il établit des courriers et des postes dans chaque province. Ayant supputé ce qu'un bon cheval, poussé avec force, pouvait faire de chemin en un jour, sans pourtant se ruiner, il fit construire à proportion des écuries, également distantes l'une de l'autre, et il y envoya des chevaux et des palefreniers pour en prendre soin. Il y établit aussi un maître pour recevoir les paquets des courriers qui arrivaient, et les donner à d'autres, et pour prendre les chevaux qui avaient couru et en fournir de frais. Ainsi la poste marchait jour et nuit, et faisait grande diligence, sans que ni la pluie, ni la neige, ni la chaleur, ni aucune autre incommodité des saisons, y mit obstacle. Hérodote² parle des mêmes courriers sous Xerxès.

δοσις, ἡ Κύρη, εὐδαίμων εἶνε, ἀγαθὸς γὰρ ὁ ἄνθρωπος, εὐδαίμων εἶνε. « Vous êtes dignes, Cyrus, de votre bonne heure. Car, en même temps que vous êtes heureux et

¹ opulent, vous êtes aussi vertueux. »

² Xenoph. Cyrop. lib. 8, pag. 232.

³ Herod. lib. 8, cap. 98.

Ces courriers s'appelaient en langue persanne ἀγγαγεῖς¹. La surintendance des postes devint une charge considérable². Darius, le dernier des rois de Perse, l'avait remplie, avant que de monter sur le trône. Xénophon remarque que cet établissement durait encore de son temps : ce qui s'accorde parfaitement avec ce qui est rapporté dans le livre d'Esther, au sujet de l'édit donné par Assuérus en faveur des Juifs, et qui fut porté par tout ce vaste empire avec une rapidité qui aurait été impossible sans les postes que Cyrus avait établies.

On est surpris avec raison de voir que cet établissement des postes et des courriers, trouvé d'abord en Orient par Cyrus, et mis ensuite en usage par ses successeurs pendant tant de siècles; qu'un tel établissement, dis-je, si utile au gouvernement, n'ait point passé en Occident, surtout parmi des peuples aussi habiles dans la politique qu'étaient les Grecs et les Romains, où l'on en voit des traces.

Il est encore étonnant que cette première invention des postes n'ait pas conduit plus loin, et qu'on en ait borné si longtemps l'usage aux seules affaires de l'état, sans être touché des grands avantages que le public en pouvait tirer pour la facilité du commerce de la vie, et du négoce des marchands et des banquiers; pour l'expédition des affaires des particuliers; pour la promptitude des voyages qui demandoient de la diligence; pour la communication aisée des familles, des villes et des provinces; pour la sûreté des sommes remises d'une contrée dans une autre. On sait quelle difficulté on avait alors, et pendant les siècles suivants, à se communiquer des nouvelles et à traiter d'affaires, étant nécessaire pour cela ou d'envoyer exprès un domestique, ce qui ne pouvait se faire sans beaucoup de dépense et de lenteur; ou d'attendre le départ de quelque personne qui allât dans la province où l'on voulait écrire, ce qui était sujet à une infinité

¹ Ἀγγαγεῖς vient d'un mot qui, dans cette langue, signifie un service comme par force. C'est de là que les Grecs ont fait leur verbe ἀγγαγεῖν, compiler, cogere; et les Latins, angariare. Selon Suidas, ils s'appelaient aussi Astendæ.

² PLET. lib. 1, de Fortun. Alex. pag. 326; et in vitâ Alex. pag. 674, ubi pro ἀγγαγεῖς, legendum ἀστυνομοῖς.

de contre-temps, de longueurs et d'accidents.

Nous jouissons maintenant à peu de frais de cette commodité ; mais nous n'en sentons pas assez l'avantage, que la privation seule peut faire bien connaître. La France en a l'obligation à l'Université de Paris ; et je ne puis m'empêcher d'en faire ici la remarque : j'espère qu'on me pardonnera cette digression. Comme elle était la seule dans tout le royaume, et qu'il y venait de toutes les provinces, et même de tous les royaumes voisins, un grand nombre d'écoliers, elle établit en leur faveur des messagers, dont les fonctions étaient, non-seulement de porter hardes, or, argent, pierrieres, sacs des procès, informations, enquêtes ; de faire la conduite de toutes personnes indifféremment, fournissant chevaux et nourriture ; mais encore de porter les lettres missives des particuliers, et tous leurs paquets.

Ces messagers sont souvent appelés dans les registres des nations de la Faculté des Arts, *nuntii volantes*, pour marquer la diligence qu'ils étaient tenus de faire. Ils servaient le public aussi bien que l'Université.

L'état est donc redevable à l'Université de Paris de l'établissement des messageries et du port des lettres. Elle a fait cet établissement à ses frais et dépens, à la satisfaction de nos rois et du public ; elle l'a soutenu depuis 1576 contre les différentes entreprises des traitants, ce qui lui a coûté des sommes immenses. Ce ne fut qu'en cette année 1576 que le roi Henri III, par son édit du mois de novembre, érèa des messagers royaux ordinaires dans les mêmes villes où en avait l'Université, et leur accorda les mêmes droits et privilèges que les rois ses prédécesseurs avaient accordés aux messagers de l'Université.

C'est ce revenu des messageries qui a fait dans tous les temps le fonds et le patrimoine de l'Université. C'est sur ce revenu que le roi Louis XV, régnant actuellement, par son arrêt du conseil d'état, du 15 avril 1719, et par ses lettres patentes de même date, enregistrées au parlement et en la chambre des comptes, a établi l'instruction gratuite dans tous les collèges de ladite Université, en le fixant pour l'avenir au vingt-huitième effectif du prix du bail général des postes et messageries de France ; et ce vingt-huitième se trouva monter pour

lors à la somme de cent vingt-quatre mille livres, à peu de chose près.

On voit que c'est à juste titre que l'Université, à qui cet établissement a rendu une partie de son ancien lustre, regarde Louis XV comme un nouveau fondateur, à qui elle doit l'avantage d'être enfin délivrée de la triste et honteuse nécessité d'exiger un salaire de ses travaux, qui déshonorait en quelque sorte la dignité de cette profession, et paraissait contraire au noble désintéressement qui lui convient. En effet, la peine des maîtres qui enseignent ne doit pas être perdue ; mais aussi elle ne doit pas être vendue. *Nec venire hoc beneficium oportet nec perire*¹.

L'Université marqua sa reconnaissance, non-seulement par un discours public que j'eus l'honneur de prononcer dans une nombreuse et illustre assemblée, et par des pièces de vers en grec, en latin, en français ; mais beaucoup plus encore par une procession solennelle indiquée extraordinairement par son recteur². Cette procession, composée de mille ou douze cents suppôts des quatre facultés, passa sous les yeux du roi le long du Louvre, et du régent, proche le Palais-Royal. Elle se rendit ensuite à Saint-Roch, où son éminence monseigneur le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, célébra pontificalement la messe, et présenta au souverain maître des rois les très-humbles actions de grâces et les vœux fervents de l'Université pour un roi qui l'honore du nom de sa fille aînée, et qu'elle regardera toujours comme son restaurateur, ou plutôt comme son second fondateur.

Elle n'oubliera jamais non plus les marques de bonté que lui a données dans cette occasion monseigneur le duc d'Orléans, chargé alors, en qualité de premier prince du sang, de la régence du royaume. Comme ce prince avait un goût exquis pour les sciences et pour les belles-lettres, à la première proposition qu'on lui fit du projet de l'instruction gratuite, il en fut vivement frappé, et il sentit combien cet établissement pouvait être en même temps, et glorieux pour le roi et utile pour l'état. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer son

¹ Quintil. lib. 12. cap. 7.

² M. Coffin, principal du collège de Beauvais.

altesse royale, sans que l'Université fût obligée d'employer auprès d'elle de pressantes sollicitations ; et sans presque qu'elle s'en mêlât, l'affaire fut conclue et terminée en peu de temps. Son altesse royale en avait confié le soin à des personnes¹ dont elle connaissait l'activité, et qui répondirent merveilleusement au zèle empressé du prince, par leur promptitude à exécuter ses ordres. Pour lui, content du sensible plaisir d'avoir pourvu à l'honneur et à la subsistance d'un grand nombre de maîtres publics, il ne chercha point à faire valoir ni à exagérer un service si important ; et quand l'Université alla pour l'en remercier, il eut la modestie de dire hautement, dans une au-

dience publique : QUE CE N'ÉTAIT POINT UNE GRACE QU'ON ACCORDAIT A L'UNIVERSITÉ, MAIS UNE JUSTICE QU'ON LUI RENDAIT. L'Université sait bien ce qu'elle en doit penser, et ce qu'exige d'elle un tel bienfait ; mais il est beau et rare d'entendre parler un prince de la sorte, et j'ai eu devoir conserver la mémoire d'une parole qui doit augmenter d'autant plus le prix de ce bienfait, que lui-même semblait vouloir le diminuer.

J'ajouterai à ce que je viens de dire le Mandement du recteur au sujet de l'instruction gratuite, avec la traduction qui en fut faite dès lors. L'élégance et la délicatesse de cette petite pièce fera sans doute plaisir au lecteur.

MANDEMENT DU RECTEUR.

NOUS CHARLES COFFIN, Recteur de l'Université de Paris, à tous ceux qui ces présentes lettres verront, SALUT.

QUOIQUE la récompense du travail soit une justice, que l'on ne peut raisonnablement refuser à personne, cependant l'Université de Paris, plus sensible à l'honneur qu'à l'intérêt, a toujours vu à regret ses professeurs recevoir de leurs disciples un honoraire que la nécessité pouvait excuser, mais qui dans le fond était peu convenable à la dignité des Lettres. Il est vrai que l'Université jouissait, presque dès sa naissance, de la propriété des Messageries, dont la possession lui a été confirmée par les édits et déclarations de nos rois ; et depuis longtemps elle en destinait le produit à l'entretien des maîtres et au soulagement des étudiants. Mais ce fonds, quoique assez abondant par lui-même, ne lui avait pas apporté jusqu'à présent un revenu suffisant pour assigner une pension honnête à chacun de ses professeurs. Il était réservé au roi d'éterniser la mémoire de ses premières années, par l'accomplissement d'un si glorieux dessein. Enfin, grâces à Dieu, par un effet de l'anguste protection que le grand prince qui gouverne la France accorde si généreusement aux sciences et aux savants, le roi, qui devient déjà le père des Lettres en même temps qu'il en est le plus digne élève, consultant également la bonté de son cœur et la justice de nos droits, a voulu que cet ancien patrimoine de l'Université fût augmenté jusqu'au point de pouvoir doter honorablement la fille aînée de nos rois, et de la mettre en état de ne point dégénérer de la grandeur de son origine,

MANDATUM RECTORIS.

NOS CAROLUS COFFIN, Rector universi Studii Parisiensis, omnibus presentes litteras inspecturis, SALUTEM.

ETSI suum cuique impensi laboris pretium rependi haud iniquum est, tamen Universitas nostra, dignitatis quam opum amantior, semper doluit professoribus suis unoquoque anno certam a discipulis mercedem pensitari, necessariam magis quam honestam. Habebat illa quidem natam penè secum, et omnium deinceps regum edictis ac diplomatibus confirmatam publicorum Nuntiatum possessionem, quam alendis magistris, adeoque levandis discentium sumptibus, jampridem destinabat. Verum fundus hic, licet per se non infertilis, breviorum hactenus Universitati census attulerat, quam ut ex eo justum singulis professoribus stipendium suppeditari posset. Debebat Ludovico XV, vix benè decimum ætatis annum ingressus, puleherrimi operis confecti nunquam interitura gloria. Nimirum, aspirante Deo, promovente augustissimo Regente, litterarum et litteratorum fautore munificentissimo, Rex Christianissimus, bonarum artium alumnus idem ac parens, nec minùs nature suæ bonitate quam cause nostræ jure adductus, vetus illud Universitatis patrimonium estensius auctum et amplificatum tandem voluit, ut primogenita regum Francorum filia, propriâ et decenti ornata dote, nihilque ab originis suæ nobilitate degener, ingenuas ac liberales artes liberaliter etiam exerceret. Quo tam insigni beneficio non modò civium Parisinorum, sed Gallorum omnium, ipsorum etiam exterorum liberis publici præceptores ab ipso rege offeruntur, et doctrinæ nostræ purissimæ fontes (qui tamen nemini unquam, minimeque omnium pauperibus clausi fuerunt) latius jam commodiusque

¹ M. d'Argenson, garde des sceaux ; M. Fagon, conseiller d'Etat.

et d'exercer noblement des arts aussi nobles que ceux dont elle fait profession. Par cette faveur singulière le roi fournit lui-même des maîtres, non-seulement à la jeunesse de Paris et de tout le royaume, mais encore à celle des pays étrangers : et c'est à présent qu'une doctrine qui n'est toujours conservée dans sa pureté, aura un cours plus étendu, et que l'accès en sera plus libre, quoiqu'il n'ait jamais été interdit à personne, et aux pauvres moins qu'à tout autre. Quelle joie un si heureux commencement de règne ne doit-il pas inspirer à tous les bons sujets ! Quel présage plus sûr d'un heureux avenir ! Car enfin que ne fera point, dans la force et dans la maturité de l'âge, un prince dont l'enfance se signale d'une manière si glorieuse !

Nous déclarons donc que tous les professeurs de l'Université de Paris n'exigeront plus de leurs écoliers autre chose que le travail et la modestie, et qu'on a commencé à y enseigner sur ce pied depuis le premier jour d'avril.

Nous invitons toute la jeunesse sage et bien née à venir dans nos classes, avec toute la joie et tout l'empressement dont elle est capable, y prendre de bonne heure l'heureuse habitude de jouir des bienfaits d'un roi de leur âge, pour qui on les élève, et qu'on élève pour eux ; et commencer dès à présent à le reconnaître pour leur père commun par l'éducation gratuite qu'il leur procure.

En attendant que nous en rendions à Dieu des actions de grâces plus solennelles, nous ordonnons que, dans tous les collèges de plein exercice, on chante le *Te Deum*, avec le psaume *Exaudiat*, pour la conservation du roi, qui vient de donner des marques si éclatantes de sa bonté ; que pleins de reconnaissance on prie aussi pour monseigneur le Régent ; et qu'enfin on supplie avec toute l'ardeur et le zèle possible l'Auteur de tout bien, de répandre sur les maîtres l'esprit de science et de piété, plus précieux que tout l'or du monde, et d'enseigner aux disciples la vertu et la sagesse, lui qui seul est le docteur et le maître de tous.

Il y aura congé lundi et mardi prochains.

Donné en notre hôtel au collège de Beauvais, le 12 mai 1719.

§ V. — SOIN DES FINANCES.

Le prince est l'épée et le bouclier de l'état : il en assure le repos et la tranquillité. Pour le défendre, il a besoin d'armes, de soldats, de places fortes, d'arsenaux, de vaisseaux ; et toutes ces choses demandent de grandes dépenses. Il est juste d'ailleurs que le prince ait

reserantur. Hoc incunctis regni fastissimum *omnes* magni et in præsens lætitiâ, et in futurum spe excipere debent boni omnes. Quid enim is præstiturus non est adultus et vir, qui tale sui specimen edit vel puer ?

NOTUM itaque facimus omnes Academiæ nostræ professores, discipulorum industriâ modestiæque contentos, nullum deinceps a quoquam honorarium exacturos esse; initium verò sic docendi ab ipsis kal. aprilis hujus anni factum.

Invitamus omnes boni ingenii bonæque mentis pueros, ut in scholas nostras læti et alacres conveniant ut assuescant beneficiis coarcti regis, cui crescant, qui et illis crescit, eumque jam nunc publicum parentem munere educationis experiri velint.

Interim donec solemniores omnipotenti Deo gratias persolvamus, jubemus in singulis majoribus collegiis cantari hymnum *Te Deum*, cum psalmo *Exaudiat*, pro beneficentissimi Regis incoluntate ac salute: fundi præterea piæ preces pro Serenissimo Regente, enixèque ab omnium bonorum Auctore flagitari, ut et in magistros spiritum scientiæ ac pietatis divitiis omnibus pretiosiores effundat, et discipulos bonitatem atque disciplinam ipse, qui unus omnium magister est, edoceat.

Feriantur scholæ diebus proximis lune et martis.

Datum in ædibus nostris Dormano-Bellovaësis die duodecimæ maii anno Domini M. DCC. XIX.

de quoi soutenir la majesté de l'empire, et de quoi faire respecter sa personne et son autorité. Ce sont là les deux principales raisons qui ont donné lieu à l'établissement des tributs. L'utilité publique, et la nécessité d'acquitter les charges de l'état, y ont donné naissance, et en doivent aussi régler l'usage. Or il n'y a rien de plus juste ni de plus raisonnable qu'une telle

imposition, chaque particulier devant se tenir fort heureux d'acheter ainsi par une légère contribution le repos et la tranquillité de la vie.

Les revenus des rois de Perse¹ consistaient ou en levée de deniers imposés sur les peuples, ou en fourniture de plusieurs choses en nature, comme grains, provisions, fourrages et autres denrées; chevaux, chameaux; comme aussi de ce qu'il y avait de plus rare en chaque province. Strabon² remarque que le satrape d'Arménie envoyait régulièrement tous les ans au roi de Perse vingt mille poulains. On peut juger du reste à proportion. Les tributs n'étaient imposés que sur les nations conquises, car les sujets naturels, c'est-à-dire les Perses, étaient exempts de toutes impositions. Ce ne fut même que sous Darius que cet usage fut introduit, et que l'on détermina les sommes que chaque province devait payer tous les ans. Elles montaient à peu près, autant qu'on le peut conjecturer par le calcul d'Hérodote, qui souffre de grandes difficultés, à quarante-quatre millions³.

Le lieu où l'on gardait ces trésors s'appelait, en langue persane, *Gaza*⁴. Il y avait de ces trésors à Suze, à Persépolis, à Pasargade, à Damas et en d'autres villes. L'or et l'argent y étaient gardés en lingots, dont on faisait de la monnaie à mesure que le prince en avait besoin. La principale monnaie des Perses était d'or, et s'appelait *Daricus*⁵, du nom de Darius, qui le premier l'avait fait battre, dont elle portait l'image, et un archer au revers. Le *Darique* est aussi appelé quelquefois *Stater aureus* dans les auteurs, parce que, comme le *Stater attique*, il est du poids de deux dragmes d'or, qui valaient vingt dragmes d'argent, et par conséquent dix livres de notre monnaie.

Outre ces tributs⁶, qui se levaient en ar-

gent, il y avait une autre contribution qui se faisait en nature, par les denrées et provisions pour l'entretien de la table du prince et de sa maison, et par la fourniture des grains, des fourrages et des vivres pour la subsistance des armées, et des chevaux pour la remonte de la cavalerie. Les six-vingts satrapies fournissaient cette contribution, chacune selon sa quote-part et sa taxe. Hérodote remarque que la satrapie de Babylone, qui était la plus étendue et la plus opulente de toutes, fournissait seule cette contribution pendant quatre mois, et portait par conséquent elle seule un tiers du total, dont tout le reste de l'Asie ensemble ne contribuait que pour les deux autres tiers.

Ce que j'ai dit ci-devant fait connaître que les rois de Perse ne levaient pas tous les impôts en deniers, mais qu'ils se contentaient d'en tirer seulement une partie en argent, et recevaient le reste en denrées que produisaient les provinces : ce qui marque dans le gouvernement beaucoup de sagesse, de modération et d'humanité. Ils avaient sans doute remarqué qu'il est souvent très-difficile, surtout aux pays éloignés du commerce, de convertir leurs denrées en argent sans souffrir de grandes pertes; au lieu que rien ne facilite tant la levée des impôts, et ne met les peuples plus à couvert des vexations et des frais, que de prendre en paiement de chaque contrée les fruits qu'elle produit, qui sont une contribution aisée, naturelle, équitable.

Il y avait aussi certains cantons assignés pour l'entretien de la toilette et de la garde-robe de la reine, l'un pour sa ceinture, l'autre pour son voile, et ainsi du reste, et ces cantons, qui étaient d'une fort grande étendue, puisqu'un d'eux renfermait autant d'espace qu'un homme en peut faire en un jour; ces cantons, dis-je, tiraient leur nom de leur destination particulière, et étaient appelés, celui-ci la Ceinture, l'autre le Voile de la reine. Du temps de Platon⁷ la chose se pratiquait encore de la sorte.

La manière dont le prince⁸ donnait alors des pensions aux personnes qu'il voulait gratifier ressemble tout-à-fait à ce que j'ai rapporté

¹ Herod. lib. 3, cap. 89-97.

² Lib. 11, pag. 530.

³ Les 7740 talents babyloniens en argent brut, et les 360 talents euboïques en poudre d'or, payés par les vingt satrapies, représentent un total de cinquante-trois millions de francs. E. B.

⁴ Q. Curt. lib. 3, cap. 12.

⁵ On croit que ce fut Darius Médus, appelé autrement Cysaxe, qui le premier fit battre cette monnaie. — Le darique valait environ 15 francs. E. B.

⁶ Herod. lib. 3, cap. 94-97; et lib. 1, cap. 192.

⁷ Plot. in Alcibiad. 1, pag. 123.

⁸ Plot. in Themist. pag. 127.

de la reine. On sait que le roi de Perse assigna le revenu de quatre villes à Thémistocle, dont l'une devait fournir du vin, l'autre au pain, la troisième aux mets de sa table, la quatrième à ses vêtements et à ses meubles. Avant lui, Cyrus¹ en avait usé de même envers Pytharchus de Cyzique, qu'il considérait, et à qui il donna le revenu de sept villes. On voit dans la suite beaucoup d'exemples pareils.

ARTICLE II. — DE LA GUERRE.

Les peuples d'Asie, par eux-mêmes, étaient assez belliqueux, et ne manquaient pas de courage; mais ils se laissèrent tous amollir par les délices et par la volupté. J'en excepte les Perses, qui, avant Cyrus, et encore plus sous ce prince, se maintinrent dans la possession d'être regardés comme des hommes très-propres à la guerre. La situation de leur pays, fort rude et plein de montagnes, avait pu contribuer à la vie dure et frugale qu'ils menaient, ce qui n'est pas indifférent pour former de bons soldats. La bonne éducation qu'on donnait aux jeunes gens chez les Perses était la principale cause du courage et de l'esprit belliqueux de ce peuple.

Il y a donc de la distinction à mettre pour les mœurs, et surtout pour la matière que je traite entre les différentes nations de l'Asie. Ainsi, ce qui se trouvera de bon et de parfait dans ce qui va être dit des règles et des principes de la guerre doit être appliqué aux Perses, tels qu'ils étaient sous Cyrus; le reste, aux autres peuples de l'Asie, Assyriens, Babyloniens, Mèdes, Lydiens et aux Perses mêmes, depuis qu'ils eurent dégénéré, ce qui arriva peu de temps après Cyrus, comme je le marquerai dans la suite.

§ I. — ENTRÉE DANS LA MILICE.

Les Perses² étaient formés à la milice de très-bonne heure par différents exercices. Ils servaient ordinairement depuis vingt ans jusqu'à cinquante. Soit en guerre, soit en paix,

¹ Athén. lib. 1, pag. 30.

² Strab. lib. 15, pag. 734. — Am. Marcel. lib. 23, sub finem

ils portaient toujours l'épée, comme fait notre noblesse, ce qui ne se pratiquait point chez les Romains ni chez les Grecs. Ils étaient obligés de s'euroler dans le temps marqué³, et c'était un crime que de demander une dispense sur ce sujet, comme on le verra dans la suite par la manière cruelle dont Darius et Xerxès traitèrent deux jeunes seigneurs que leurs pères avaient demandé par grâce qu'on leur laissât pour la consolation de leur vieillesse.

Hérodote⁴ parle d'un corps de troupes destinées à la garde du prince, qu'on appelait les *Immortels*, parce que ce corps subsistait toujours dans le même nombre, qui était de dix mille, et que, dès qu'il y était mort quelque soldat, on en substituait un à sa place. Apparemment qu'il commença à ces dix mille soldats que Cyrus fit venir de Perse pour sa garde. Ils étaient distingués de tous les autres par leur armure superbe, et encore plus par leur courage. Quinte-Curce⁵ en fait aussi mention; et d'un autre corps, composé de quinze mille hommes, destinés pareillement pour garder le prince : on les appelait *Doryphori*⁶.

§ II. — ARMES.

Les armes les plus ordinaires des Perses étaient un sabre ou cimeterre, *acinaces*; une espèce de poignard, qui pendait à leur ceinture du côté droit; un javelot, ou demi-pique armée par le bout d'un fer aigu. Il paraît qu'ils portaient deux javelots, l'un pour lancer, l'autre pour combattre à la main. Ils faisaient grand usage de l'arc, et du carquois ou étaiçut renfermées les flèches. La fronde n'était pas inconnue chez eux, mais ils en faisaient peu de cas.

Il paraît par plusieurs endroits des auteurs, que les Perses n'usaient point de casques, mais qu'ils avaient que leurs bonnets ordinaires appelés tiars; et cela est dit en particulier de Cyrus le jeune et de ses troupes⁷. Cependant les mêmes auteurs, en d'autres endroits, leur don-

³ Hérod. lib. 6 et 6. — Senec. lib. 3, de ira, cap. 16 et 17

⁴ Lib. 7, cap. 83.

⁵ Lib. 3, cap. 3.

⁶ C. à d. *Porte-Lances*.

⁷ De exped. Cyr. lib. 1, pag. 263.

nent aussi un casque : ce qui marque que cet usage avait changé selon les temps.

Les plétons avaient, pour le plus grand nombre, des cuirasses d'airain, qui étaient si artistement ajustées au corps, qu'elles n'empêchaient point le mouvement ni l'agilité des membres, non plus que les brassards et les cuissards qui couvraient les bras, les cuisses et les jambes des cavaliers. Les chevaux mêmes, pour la plupart, étaient couverts d'airain par le front, le poitrail et les flancs. C'est ce qu'on appelle, *equi cataphracti*, des chevaux bardés.

Les auteurs varient beaucoup sur la forme des boucliers. D'abord ils étaient assez petits, fort légers, et faits de branches d'osier, *gerra*. Mais on voit aussi, par plusieurs endroits, qu'ils en eurent d'airain, et qui étaient fort longs.

Nous avons déjà remarqué que, dans les commencements, les soldats armés à la légère, savoir les archers et les gens de trait, faisaient les gros des armées chez les Perses et chez les Mèdes. Cyrus, qui avait reconnu par l'expérience que ces sortes de troupes n'étaient propres qu'à combattre de loin et par manière d'escarmouche, et qui croyait qu'il était plus avantageux d'en venir d'abord aux mains, avait changé cet ordre, et les avait réduites à un assez petit nombre, armant les autres de toutes pièces, comme le reste de l'armée.

§ III. — CHARIOTS ARMÉS DE FAUX.

Cyrus¹ introduisit un changement considérable dans les chariots de guerre. Ils étaient en usage longtemps avant lui, comme il paraît par les livres sacrés et par Homère. Ces chariots n'avaient que deux roues; ils étaient attelés pour l'ordinaire de quatre chevaux de front, et montés par un homme d'une naissance et d'une valeur distinguées, qui combattait, et par un autre, qui n'était occupé qu'à conduire le chariot. Cyrus trouva que cet usage, qui entraînait beaucoup de dépenses, était d'une utilité fort médiocre, puisque pour trois cents chariots il fallait douze cents chevaux et six cents hommes, dont il n'y en avait

que trois cents qui combattissent effectivement, les trois cents autres hommes de mérite et de distinction, qui auraient pu être ailleurs d'une grande utilité, ne servant que d'écuyers. Pour remédier à cet inconvénient, il changea la forme des chariots, et doubla le nombre des combattants en mettant le conducteur en état de combattre lui-même.

Il fit des roues plus fortes, afin qu'elles ne pussent pas être facilement brisées, et allongea les essieux, afin de leur donner une assiette plus ferme. Il ajouta à chaque bout de l'essieu des faux longues de trois peds, qui étaient disposées horizontalement; et sous le même essieu il en mit d'autres, tournées contre terre, pour couper en pièces soit hommes, soit chevaux, que l'impétuosité des chariots avait renversés. Il paraît², par différents endroits des auteurs, que dans la suite on ajouta encore au bout du timon deux longues pointes, pour percer tout ce qui se présentait; et qu'on arma le derrière du chariot de plusieurs rangs de couteaux aigus, pour empêcher qu'on n'y pût monter.

Ces chariots furent en usage pendant plusieurs siècles dans tout l'Orient. On les regardait comme faisant la principale force des armées, comme la cause la plus certaine des victoires, et comme l'appareil le plus capable de jeter la terreur parmi les ennemis.

Mais à mesure que l'art militaire vint à se perfectionner, on en sentit les inconvénients, et enfin on y renonça entièrement. En effet, pour en tirer quelque utilité, il fallait trouver des plaines vastes et étendues, un terrain fort uni, un pays où il n'y eût ni ravins, ni ruisseaux, ni vignes, ni bois.

Dans les temps postérieurs on imagina plusieurs moyens d'en rendre l'usage absolument inutile. Il suffisait de leur opposer un simple fossé, qui les arrêtait tout court. Quelquefois un général habile et expérimenté, tel qu'Eu-mène, dans la bataille que Scipion livra contre Antiochus, détachait contre les chariots les frondeurs, les archers, les tireurs de javelots, lesquels, épars de tous les côtés les accablaient d'une grêle de pierres, de traits, de flèches, et, jetant de grands cris en même temps que toute l'armée, répandaient la terreur et le désordre

¹ Xenoph. Cyrop. lib. 6, pag. 152.

² Liv. Eb. 37, n. 41.

parmi les chevaux, et les obligeaient souvent de se tourner contre leurs propres troupes. D'autres fois¹, on empêchait l'action et l'effet des chariots en s'en approchant tout d'un coup, et franchissant avec une extrême rapidité l'espace qui séparait les deux armées; car ils ne tiraient leur force que de la longueur de leur course, qui donnait l'impétuosité et la roideur à leur mouvement, sans quoi ils étaient faibles et languissants. C'est par là que les Romains, sous Sylla, à la bataille de Chéronée, repoussèrent et mirent en fuite les chariots des ennemis, criant avec de grands éclats de rire, comme dans les jeux du cirque, qu'on en fit paraître d'autres.

§ IV. — DISCIPLINE EN PAIX ET EN GUERRE.

On ne peut rien ajouter au bon ordre et à la discipline que gardaient, sous Cyrus, les troupes persanes, soit lorsqu'on était en paix, soit lorsqu'on faisait la guerre.

Ce qu'il pratiquait en temps de paix, et qui est rapporté fort au long en plusieurs endroits de la Cyropédie, pour former ses troupes par de fréquents exercices, pour les faire à la fatigue par de pénibles et continus travaux, pour les préparer aux véritables batailles par des combats simulés, pour les remplir de courage et de hardiesse par les exhortations, les louanges, les récompenses; tout cela, dis-je, est un modèle parfait pour quiconque est chargé du commandement des troupes, à qui, pour l'ordinaire, la paix et l'oisiveté deviennent pernicieuses en énervant leurs forces par le relâchement de la discipline, et en émoussant par l'inaction cette pointe de courage que le mouvement seul des armées et l'approche des ennemis augmentent infiniment². Une sage prévoyance de l'avenir doit faire préparer pendant la paix ce qui peut servir en temps de guerre.

Dans un jour de marche tout était réglé et ordonné avec autant d'attention et d'exactitude que dans un jour de bataille, sans qu'au-

cun soldat ou officier osât quitter son rang ni s'écarter du drapeau. La coutume était, chez tous les peuples d'Asie, lorsqu'on campait, n'ôt-ce été que pour un jour ou pour une nuit, d'environner le camp de fossés assez profonds. Ils en usaient ainsi pour éviter toute surprise de la part de l'ennemi, et pour n'être pas forcés à en venir au combat malgré eux. Ils se contentaient ordinairement d'une simple levée faite de la terre qu'on tirait du fossé³; mais quelquefois aussi, quoique plus rarement, ils fortifiaient leurs fossés de bonnes palissades et de longs pieux enfoncés en terre.

Ce que j'ai dit de la discipline qui était gardée en temps de paix, et dans les marches et les campements de l'armée, doit faire juger de celle qui s'observait un jour de bataille. Rien n'est admirable comme ce qui en est rapporté en différents endroits de la Cyropédie. Une simple famille n'était pas mieux réglée, ni plus attentive et plus docile à obéir au premier signal que l'était l'armée entière de Cyrus. Il l'avait accoutumée de longue main à cette prompt obéissance d'où dépend le succès de toutes les entreprises; car de quoi servira la meilleure tête du monde, si les bras n'agissent à propos et ne suivent ses mouvements? Il avait d'abord employé quelque sévérité, qui est nécessaire dans les commencements pour établir la discipline; mais cette sévérité était toujours accompagnée de raison, et assaisonnée de douceur. L'exemple du chef⁴, qui était partout le premier, autorisait ses discours et adoucissait ses commandements. La loi inflexible qu'il s'était imposée à lui-même de n'accorder rien qu'au mérite et de refuser tout à la faveur, attachait tous les officiers à leur devoir, et les tenait toujours en haleine; car il n'y a rien qui décourage davantage les gens de guerre, même ceux qui aiment leur prince et l'état, que de voir passer à d'autres les récompenses de leurs périls et de leur sang⁵.

¹ Diod. lib. 11, pag. 24 et 25.

² « Dux, cultu levi, capite intacto, in agmine, in laboribus frequens, adesse: laudem strenuus, solitum invadere exemplum omnibus ostendere. » (TACIT. *Annal.* lib. 13, cap. 33.)

³ « Cecidisse in irritum labores, si præmia periculorum non assequantur, qui periculis non affuerunt. » (TACIT. *Hist.* lib. 3, cap. 33.)

⁴ Plut. in Syll. pag. 463.

⁵ Meteorique futur,
In pace, ut sapiens, apikrit idonea bello.
(HORAT. *Sat.* lib. 2.)

Cyrus avait trouvé le moyen d'inspirer de l'amour et du zèle pour l'ordre, même aux simples soldats, en leur en inspirant pour la patrie, pour leurs citoyens, pour l'honneur, et surtout en se faisant aimer d'eux par sa bonté et sa libéralité. Voilà les véritables liens de la discipline militaire, et les seuls capables de la maintenir dans toute sa force et toute sa vigueur.

§ V. — ORDRE DE BATAILLE

Comme, du temps de Cyrus, il y avait très-peu de places fortifiées, toutes les guerres n'étaient presque que des guerres de campagne; et il avait compris par ses réflexions et par son expérience que rien n'est plus décisif pour la victoire qu'une bonne et nombreuse cavalerie, et que souvent le gain d'une seule bataille rangée entraînait après soi la conquête d'un royaume entier. Aussi avons-nous vu qu'ayant trouvé l'armée des Perses entièrement dépourvue de ce secours si important et si nécessaire, il tourna tous ses soins de ce côté-là; et que, par son activité et sa vigilance, il vint à bout de former un corps de cavalerie persane qui devint supérieure à celle des ennemis, sinon par le nombre, du moins par la bonté. Il y avait plusieurs haras en Perse et en Médie¹; mais dans cette dernière province, ceux du lieu nommé Nisée étaient les plus renommés, et c'était de là qu'était fournie l'écurie du roi². Il s'agit maintenant de voir l'usage qu'ils faisaient et de leur cavalerie et de leur infanterie.

La célèbre bataille de Thymbrée nous peut donner une juste idée de la tactique des anciens du temps de Cyrus, et nous montrer jusqu'où allait leur habileté, soit pour la disposition des troupes, soit pour l'usage des armes.

Ils savaient que l'ordre de bataille le plus convenable était de placer l'infanterie au centre, et aux deux ailes la cavalerie, composée principalement de cuirassiers. De cette sorte, l'infanterie se trouvait couverte par ses flancs, et la cavalerie était plus en liberté d'agir et de s'étendre.

Ils avaient aussi compris la nécessité de for-

mer plusieurs lignes qui pussent se soutenir les unes les autres, parce qu'autrement une seule ligne, pouvant être facilement percée et rompue, n'était pas en état de se rallier, et laissait l'armée sans ressource. Ils formaient donc la première ligne de l'infanterie pesamment armée, sur douze³ de hauteur, laquelle se servait d'abord de la demi-pique, et ensuite, le sabre ou l'épée à la main, combattait contre l'ennemi corps à corps, lorsque les deux fronts se joignaient.

La seconde ligne était composée de soldats armés à la légère, qui, par-dessus la première, lançaient les javelots. Ces javelots étaient d'un bois fort pesant, avaient au bout une pointe de fer fort aiguë, et étaient lancés avec beaucoup de force. Leur destination était de jeter le désordre parmi les ennemis avant qu'ils approchassent.

Les archers formaient la troisième ligne. Comme leurs arcs étaient bandés avec beaucoup d'effort, les flèches portaient par-dessus les deux premières lignes, et incommodaient extrêmement l'ennemi. On mêlait quelquefois parmi ces archers des frondeurs, qui lançaient de grosses pierres avec une roideur extrême; et dans la suite les Rhodiens substituèrent aux pierres des balles de plomb qui allaient une fois plus loin.

Une quatrième ligne, formée de soldats armés comme ceux de la première, fermait le corps de bataille. Elle était destinée à soutenir les autres lignes, et à les contenir dans le devoir quand elles s'ébranlaient. Elle servait aussi d'arrière-garde et de corps de réserve pour repousser l'ennemi quand il perçait jusqu'à eux.

Ils avaient des tours roulantes, portées sur de grands chariots attelés de seize bœufs, et garnies de vingt hommes qui lançaient des pierres et des javelots. Elles étaient placées à la queue de toute l'armée, derrière le corps de réserve, et servaient à favoriser le ralliement des troupes poussées jusque-là par l'ennemi et mises en déroute.

Ils faisaient grand usage des chariots armés de faux, comme nous l'avons dit. Ils les plaçaient ordinairement au front de bataille, et quelquefois ils en mettaient aussi une partie

¹ Herod. lib. 7, cap. 40.

² Strab. lib. 11, pag. 530.

³ Avant Cyrus c'était sur vingt-quatre.

sur les flancs de l'armée, quand ils avaient lieu de craindre qu'elle ne fût enveloppée.

Voilà à peu près jusqu'où les anciens portaient la science de l'art militaire pour les batailles. Mais nous ne voyons guère qu'ils pussent profiter de l'avantage des postes, saisir à propos un terrain favorable, attirer la guerre dans un pays fourré; faire usage des défilés, soit pour inquiéter ou attaquer l'ennemi dans sa marche, soit pour se mettre à couvert de ses attaques; dresser avec art des embuscades; traquer habilement une campagne en longueur; éviter d'en venir à une action décisive avec un ennemi supérieur, et le réduire à se consumer lui-même par la disette de vivres et de fourrages. Nous ne voyons pas non plus qu'ils fussent fort attentifs à appuyer leur droite et leur gauche des rivières, des marais ou des hauteurs, et à égaliser par ce moyen le front d'une armée médiocre à celui d'une autre armée beaucoup plus nombreuse, et mettre l'ennemi hors d'état de les envelopper.

Il paraît cependant dans les premières campagnes de Cyrus contre les Arméniens, et ensuite contre les Babyloniens, des commencements et comme des essais de cette science, mais qui n'allaient pas encore fort loin. Le temps, les réflexions, l'expérience, apprirent depuis aux grands capitaines toutes ces précautions et ces ruses de guerre; et nous avons vu, dans les guerres des Carthaginois, quel usage Annibal, Fabius, Scipion et les autres généraux de l'une et de l'autre nation en ont fait.

§ VI. — ATTAQUE ET DÉFENSE DES PLACES.

Les anciens avaient imaginé et mis habilement en œuvre tout ce qu'on pouvait attendre de la portée des armes connues alors, aussi bien que de la force et de la variété des machines, soit pour attaquer, soit pour défendre les places.

1^{re} Attaque des places.

La première manière d'attaquer les places fut le blocus. On investissait la ville par un mur de maçonnerie que l'on bâtissait tout autour,

et dans lequel on faisait d'espace en espace des redoutes et des places d'armes; ou l'on se contentait de l'envelopper de toutes parts par un profond retranchement bien palissadé, pour empêcher que les assiégés ne pussent faire de sorties, et qu'il n'entrât dans la ville ni secours ni vivres. On attendait ainsi tranquillement que la famine fit ce que l'art ou la force ne savait pas encore faire. De là venait la longueur des sièges dont il est parlé dans l'antiquité: celui de Troie¹, qui dura dix ans; celui d'Azot par Psammétique, qui en dura vingt-neuf. Cyrus aurait été fort longtemps devant Babylone qui avait amassé des vivres pour vingt ans, s'il n'avait employé un autre moyen pour s'en rendre maître.

Comme l'on vit que les blocus traînaient extrêmement en longueur, on imagina l'escalade, qui consistait à appliquer contre le mur un grand nombre d'échelles pour y faire monter plusieurs files de soldats.

Pour la rendre inutile et impraticable, on y opposa la hauteur des murailles, et encore plus celle des tours dont elles étaient flanquées, de sorte que les échelles ne pouvaient plus y atteindre. Il fallut donc trouver un autre moyen pour arriver jusqu'à la hauteur des remparts; et ce fut de bâtir des tours de bois roulantes, plus hautes que les murs, et de les en approcher. Sur le haut de la tour, qui formait une espèce de plate-forme, étaient placés des soldats qui, à coups de traits et de flèches, et par le secours des ballistes et des catapultes, nettoyaient les remparts; et alors, d'un étage qui était au-dessous, on faisait couler une espèce de pont-levis, qu'on appuyait sur les murs pour entrer dans la place.

On employa un troisième moyen, qui abrégé beaucoup la durée des sièges; c'est celui des béliers pour ouvrir les murs et y faire des brèches. Le bélier était une grosse poutre de bois, armée par le bout d'un bec de fer ou d'airain, que l'on poussait avec violence contre les murs. Il y en avait de plusieurs sortes. Je me réserve à en parler ailleurs avec plus d'étendue, aussi bien que des autres machines.

Reste un quatrième moyen, savoir la sape et

¹ Homère ne parle point de bélier, ni d'aucune machine de guerre.

la mine qui avait un double usage. On conduisait un chemin souterrain au-dessous du fondement des murs, et le creusant jusqu'au dedans de la ville, on s'en faisait un passage pour y entrer; ou bien l'on se contentait, après avoir étayé le fondement, de remplir le vide de toutes sortes de matières combustibles, auxquelles on mettait le feu, pour consumer les étais, calciner la maçonnerie, et faire tomber des pans de muraille.

2^e Défense des places.

Il paraît que, pour fortifier les places et les défendre, on employait tous les principes essentiels et toutes les règles fondamentales que l'art de la fortification suit aujourd'hui : par les inondations pratiquées à propos autour de la place, pour en empêcher les approches; par la profondeur et l'escarpement des fossés, couronnés de palissades, pour en rendre la descente plus difficile; par l'épaisseur des remparts terrassés ou de maçonnerie, pour les mettre à l'épreuve du bélier, et par leur hauteur pour les garantir contre l'escalade; par les tours saillantes, d'où sont vengés les bastions modernes, pour flanquer les courtines; par l'ingénieuse invention de différentes machines propres à tirer des flèches, des dards, des traits, et à jeter avec roideur de grosses pierres; par les paràpèts et les créneaux des murs pour la sûreté du soldat, et par les galeries couvertes qui régnaient le long des murs et lui tenaient lieu de souterrains; par les retranchements derrière les brèches ou à la gorge des tours; par les sorties, pour renverser les travaux des assiégeants et mettre le feu à leurs machines; par les contre-mines, pour rendre inutiles celles de l'ennemi; par la construction des citadelles, pour servir de retraite et de dernière ressource à une garnison près d'être forcée, et pour rendre inutile la prise de la ville, ou pour y faire une capitulation plus avantageuse. Ce sont là presque tous les moyens que l'art de la fortification avait appris aux anciens, et ce sont les mêmes que le génie pratique aujourd'hui, avec quelques changements que la différence des armes a suggérés

J'ai cru devoir entrer dans ce détail, pour donner au lecteur quelque idée de l'ancienne manière de défendre les places, et pour détruire le préjugé de bien des modernes, qui pensent que, parce qu'on a donné maintenant d'autres noms aux mêmes choses, elles sont bien différentes pour les principes et pour le fond. Depuis l'invention de la poudre, on a substitué le canon au bélier, et la mousqueterie aux balistes, aux catapultes, aux scorillons, aux javalots, aux frondes, aux flèches. S'en suit-il pour cela que l'essentiel de la défense des places ait changé? non, certainement. Ils tiraient de la solidité des corps et des forces mouvantes tout ce que l'art le plus ingénieux en pouvait tirer.

§ VII. — QUALITÉ DES TROUPES PERSANES DEPUIS CYRUS.

J'ai déjà averti plus d'une fois qu'il ne fallait pas juger du mérite et du courage des troupes persanes dans tous les temps, par ce qu'on en voit sous le règne de Cyrus. Je finirai l'article de la guerre par une judicieuse réflexion de M. Bossuet sur ce sujet. Il remarque que, depuis ce prince, les Perses, généralement parlant, ne sarent plus ce que peuvent dans une armée la sévérité, la discipline, l'arrangement des troupes, l'ordre des marches et des campements, et enfin une certaine conduite qui fait remuer ces grands corps sans confusion et à propos. Toujours occupés d'une vaine ostentation de puissance et de grandeur, et comptant plus sur la force que sur la prudence, sur le nombre que sur le choix, ils croyaient avoir tout fait quand ils avaient ramassé un peuple immense, qui allait au combat assez résolument, mais sans ordre, et qui se trouvait embarrassé d'une multitude infinie de personnes inutiles que le roi et les grands traînaient après eux; car leur mollesse était si grande, qu'ils voulaient trouver dans l'armée la même magnificence et les mêmes délices que dans les lieux où la cour faisait sa demeure ordinaire; de sorte que les rois marchaient accompagnés de leurs femmes, de leurs concubines, et de leurs eunuques. La vaisselle d'or et d'argent et les meubles précieux suivaient dans une abondance prodigieuse, et enfin tout

l'attirail que demande une telle vie. Une armée composée de cette sorte, et déjà embarrassée de la multitude excessive de ses soldats, était surchargée par le nombre démesuré de ceux qui ne combattaient point. Dans cette confusion, on ne pouvait se mouvoir de concert; les ordres ne venaient jamais à temps, et, dans une action, tout allait comme à l'aventure, sans que personne fût en état de pourvoir à ce désordre. Joint encore qu'il fallait avoir fini bientôt, et passer rapidement dans un pays; car ce corps immense, et avide non-seulement de ce qui était nécessaire pour la vie, mais encore de ce qui servait au plaisir, consumait tout en peu de temps, et on a peine à comprendre d'où il pouvait tirer sa subsistance.

Cependant, avec ce grand appareil, les Perses étonnaient les peuples qui ne savaient pas mieux la guerre qu'eux. Ceux mêmes qui la savaient se trouvèrent ou affaiblis par leurs propres divisions, ou accablés par la multitude de leurs ennemis. Et c'est par là que l'Égypte, toute superbe qu'elle était, et de son antiquité et de ses sages institutions, et des conquêtes de son Sésostris, devint sujette des Perses. Il ne leur fut pas malaisé de dompter l'Asie Mineure, et même les colonies grecques, que la mollesse de l'Asie avait corrompues; mais quand ils vinrent à la Grèce même, ils trouvèrent ce qu'ils n'avaient jamais vu: une milice réglée, des chefs entendus, des soldats accoutumés à vivre de peu, des corps endurcis au travail, que la lutte et les autres exercices ordinaires dans ce pays rendaient adroits; des armées médiocres à la vérité, mais semblables à ces corps vigoureux, où il semble que tout soit nerf et où tout est plein d'esprit; au reste, si bien commandées et si souples aux ordres de leurs généraux, qu'on eût cru que les soldats n'avaient tous qu'une même âme, tant on voyait de concert dans leurs mouvements.

ARTICLE III. — ARTS, SCIENCES.

Je n'entreprends point de parler de la poésie des Orientaux, qui ne nous est guère connue que par ce qui s'en trouve dans les livres saints. Ces morceaux précieux suffisent pour

nous faire connaître l'origine de la poésie, sa véritable destination, l'usage qu'en ont fait les hommes inspirés de Dieu pour célébrer sa grandeur et chanter ses merveilles, la noblesse et la sublimité du style qui lui convient, proportionnées à la majesté des sujets qu'elle traite. Les discours des amis de Job, établis comme lui dans l'Orient, et qui n'étaient pas moins distingués entre les Gentils par leur érudition que par leur naissance, pourraient aussi nous donner quelque idée du genre d'éloquence qui régnait alors.

Ce que les prêtres égyptiens disaient, selon Platon ¹, des Grecs en général, et des Athéniens en particulier, qu'ils étaient des enfants dans l'antiquité, est bien vrai à l'égard des arts et des sciences, dont ils ont faussement attribué l'invention à des personnes chimériques et postérieures de beaucoup au déluge. L'Écriture ² nous apprend que, dès avant ce temps-là, Dieu avait découvert aux hommes l'art de cultiver la terre par le labour; de nourrir les troupeaux, en demeurant sous des tentes; de filer la laine et le lin, et d'en faire des étoffes et de la toile; de polir le fer et l'airain, et de les faire servir à une infinité d'usages nécessaires à la vie ou à la société.

La même Écriture nous apprend encore qu'assez peu de temps après le déluge, l'industrie humaine avait fait plusieurs découvertes très-dignes d'admiration, et qu'elle avait trouvé, 1° le secret de filer l'or et de le faire entrer dans le tissu des étoffes; 2° le secret de battre l'or, et de dorer par des couches légères le bois et les autres matières; 3° de jeter en fonte les métaux d'airain, d'argent, d'or, d'en faire toutes sortes de figures, en imitant parfaitement la nature, d'exprimer les différents objets, et d'en faire toutes sortes d'ornements et de vaisseaux; 4° d'appliquer la peinture, aussi bien que la sculpture, sur le bois, sur les pierres, sur les marbres; 5° enfin, pour abrégé, de faire la teinture des étoffes dans les plus belles couleurs.

Comme ce fut dans l'Asie que les hommes s'établirent d'abord après le déluge, il est aisé de comprendre qu'elle fut comme le berceau

¹ In Timæo, pag. 22.

² Gen. ch. 1.

des arts et des sciences, dont le souvenir s'était conservé par la tradition, et dont la nécessité et le besoin les obligèrent de renouveler, et, pour ainsi dire, de ressusciter l'usage.

§ I. — ARCHITECTURE.

La construction de la tour de Babel, et peu de temps après celle de ces fameuses villes qui ont été regardées comme des prodiges, Babylone et Ninive; la magnificence des vastes palais des rois et des seigneurs, distribués en plusieurs salles et appartements, et ornés de tout ce que la décence et la commodité peuvent exiger; la régularité et la symétrie des colonnes et des voûtes multipliées et élevées les unes sur les autres; la grandeur des portes des villes; la largeur et l'épaisseur des remparts; la hauteur et la solidité des tours; la commodité des quais sur les bords des grosses rivières; la hardiesse des ponts bâtis sur les grands fleuves; tout cela, et plusieurs autres ouvrages semblables, montrent jusqu'où, dans une antiquité si reculée, l'architecture avait été portée.

Je ne sais pourtant si dès lors elle était parvenue à cette perfection que la Grèce et l'Italie lui ont depuis donnée, et si ces vastes bâtiments de l'Asie et de l'Égypte, si vantés par les anciens, avaient autant de régularité que de grandeur et d'étendue. J'entends parler de cinq ordres d'architecture, le Toscan, le Dorique, l'Ionique, le Corinthien, le Composite; mais je ne vois point d'ordre Asiatique ou Égyptien, ce qui donnerait assez lieu de douter si la symétrie, les mesures, les proportions des colonnes, des pilastres et des autres ornements, régnaient parfaitement dans ces anciens édifices.

§ II. — MUSIQUE.

Il n'est pas étonnant que, dans un pays comme l'Asie, livré au plaisir, aux délices et à la bonne chère, la musique, qui en faisait le principal assaisonnement, y ait été en bonneur, et cultivée avec un grand soin. Le seul nom des principaux modes de l'ancienne musique, et que la moderne a conservé, le *Dorien*, le *Phrygien*, le *Lydien*, l'*Ionien*, l'*Éolien*, mar-

que assez quel a été le lieu de sa naissance, ou du moins celui où elle s'est accrue et perfectionnée. L'Écriture sainte¹ nous apprend que, du temps de Laban, la musique et les instruments étaient fort en usage dans le pays qu'il habitait, c'est-à-dire dans la Mésopotamie, puisque, entre autres reproches qu'il fait à Jacob son gendre, il se plaint que, par sa fuite précipitée, il ne lui a pas laissé lieu de le reconduire lui et sa famille, *avec des chants de joie, au bruit des tambours et au son des harpes*. Dans le butin que Cyrus² fit mettre à part pour Cyaxare, son oncle, il est fait mention de deux³ musiciennes très-habiles qui accompagnaient une dame de Suse, et qu'on avait faites prisonnières avec elle.

C'est une question qui exerce les savants, de connaître jusqu'à quel point de perfection la musique a été portée chez les anciens : question d'autant plus difficile à décider, que, pour y réussir, il semblerait nécessaire d'exposer aux yeux et ensuite au jugement des oreilles plusieurs pièces de musique notées à l'antique; et que par malheur il n'en est pas ici comme de la sculpture et de la poésie anciennes, dont il nous reste d'illustres monuments, au lieu que l'antiquité ne nous a conservé aucun ouvrage qui puisse nous faire juger sûrement si la musique des anciens était aussi parfaite que la nôtre.

On convient qu'ils ont connu la triple symphonie, c'est-à-dire le concert des voix, celui des instruments, et celui qui dépend de ceux-ci avec les voix.

On convient aussi qu'ils ont excellé pour ce qui regarde le *rhythme*. On appelle ainsi l'assemblage de plusieurs temps, qui gardent entre eux certain ordre ou certaines proportions. Pour entendre cette définition, il faut observer que la musique dont il s'agit ici se chantaient toujours sur les paroles de quelques vers, dont toutes les syllabes étaient brèves ou longues; qu'on prononçait la syllabe brève une fois plus vite que la longue; qu'ainsi la première était censée ne faire qu'un temps, au lieu que la seconde en faisait deux; que, par

¹ Gen. 31, 27.

² Xenoph. Cyrop. lib. 1, pag. 13, cap. 6, § 2

³ Μουσουργὸς δύο τὰς κρατίστας.

conséquent, le son qui répondait à celle-ci aurait deux fois autant que le son qui répondait à celle-là, ou, ce qui revient au même, avait deux temps pendant que l'autre n'en avait qu'un; que les vers qu'on chantait étaient composés d'un certain nombre de pieds, que formaient ces syllabes longues ou brèves différemment combinées; et que le rythme du chant suivait régulièrement la marche de ces pieds. Comme ceux-ci, de quelque nature ou de quelque étendue qu'ils pussent être, se divisaient toujours en deux parties égales ou inégales, dont la première s'appelait *apoc, élévation*, et la seconde *breve, abaissement* ou *position*; de même le rythme du chant, qui répondait à chacun de ces pieds, se partageait en deux également ou inégalement par ce que nous nommons aujourd'hui un *frappé* et un *levé*, c'est-à-dire par un bruit ou une percussion, et par un repos. L'attention scrupuleuse que les anciens avaient à la quantité des syllabes dans leur musique vocale, en rendait le rythme plus parfait et plus régulier que le nôtre: car la poésie chez nous ne se mesure point suivant les longues et les brèves; ce qui n'empêche pas néanmoins qu'un habile musicien ne doive faire sentir, par la durée des sons, la quantité de chaque syllabe. J'ai copié ce que je viens de dire du rythme, d'une des dissertations de M. Burette; et je l'ai fait en faveur des jeunes gens, à qui ce petit morceau pourra être fort utile pour l'intelligence de plusieurs endroits des auteurs anciens. Je reviens à mon sujet.

Ce qui fait le principal sujet de la dispute entre les savants sur la musique des anciens, est de savoir s'ils ont connu celle que nous appelons *musique à plusieurs parties*, c'est-à-dire dans laquelle ces différentes parties forment chacune à part un chant suivi, et s'accordent toutes ensemble, comme il arrive dans notre *contre-point*, soit simple, soit composé. On peut voir sur cet article, et sur tout ce qui regarde la musique des anciens, les savantes dissertations de M. Burette, insérées dans les III^e, IV^e et V^e tomes des Mémoires de l'Académie royale des Belles-Lettres, qui font connaître la profonde érudition et le goût exquis de cet écrivain.

On découvre aussi, dans ces temps reculés, l'origine de la médecine, dont les commencements, comme de tous les arts et de toutes les sciences, sont encore bruts et grossiers. Hérodote¹, et après lui Strabon, remarquent que c'était une coutume généralement établie chez les Babyioniens, d'exposer les malades à la vue des passants, pour s'informer d'eux s'ils n'avaient point été atteints d'un mal pareil, et pour savoir par quels remèdes ils en avaient été guéris. C'est ce qui a fait dire à plusieurs que la médecine est une science conjecturale et expérimentale, qui est née des observations qu'on avait faites sur la nature des différentes maladies, et sur ce qui est favorable ou contraire à la santé. Il faut convenir que l'expérience peut beaucoup, mais elle ne suffit pas. Le fameux Hippocrate en fit grand usage, mais ne s'y arrêta point. C'était la coutume², que tous les malades qui avaient été guéris missent dans le temple d'Esculape un tableau, où ils expliquaient par quels remèdes ils l'avaient été. Ce célèbre médecin fit décrire tous ces mémoires, et sut bien en profiter.

La médecine, dès le temps de la guerre de Troie, était en grand usage et en grand honneur. Esculape, qui vivait alors³, en est regardé comme l'inventeur, et il l'avait déjà portée à une grande perfection par une profonde connaissance de la botanique, par l'apprentissage des médicaments et par les opérations de la chirurgie; car toutes ces parties n'étaient point séparées de la médecine, et ne faisaient toutes ensemble qu'une même profession.

Les deux enfants d'Esculape⁴, Podalirius et Machaon, qui commandaient un certain nombre de troupes à ce siège, étaient aussi excellents médecins que braves capitaines, et ne rendaient pas moins de service à l'armée par leur habileté dans cet art, que par leur courage dans les combats. Achille même, non plus qu'Alexandre dans la suite⁵, n'avait pas jugé cette connaissance inutile à un général, ni au-

¹ Hérod. lib. 1, esp. 197. — Strab. lib. 16, pag. 730.

² Plin. lib. 29, esp. 1. — Strab. lib. 8, pag. 374.

³ Diosc. lib. 5, pag. 341.

⁴ Hérod. lib. 10, v. 821-817.

⁵ Plutarch. in Alexandr. pag. 688.

dessous de lui. Il l'avait apprise du centenaire Chiron, et l'avait enseignée lui-même à Patrocle son ami, qui en fit usage en pansant la plaie d'Eurypile.

Il guérit cette plaie par le moyen d'une racine qui, sur-le-champ, fit cesser la douleur et arrêta le sang. La botanique, c'est-à-dire la médecine qui traite et fait usage des herbes et des plantes, était fort connue et presque seule employée dans les premiers temps. Virgile ¹, en parlant d'un célèbre médecin, à qui Apollon lui-même avait enseigné la médecine, semble borner cet art à la connaissance des simples : *Scire potestates herbarum ususque medendi maluit*. C'était la nature elle-même qui présentait aux hommes ces innocents et salutaires remèdes ², et qui semblait les inviter à en faire usage. Les jardins, les campagnes, les forêts les fournissaient abondamment et gratuitement. On ne faisait point encore usage des minéraux, des thériacales et d'autres compositions qu'une étude plus sérieuse de la nature a fait inventer depuis.

Plinie ³ dit que la médecine qu'Esculape, vers le temps du siège de Troie, avait mise en grande réputation, tomba bientôt après dans l'oubli, et demeura comme ensevelie dans les ténèbres jusqu'au temps de la guerre du Péloponèse, où Hippocrate la ressuscita en quelque sorte et la remit en honneur. Cela peut-être vrai pour la Grèce; mais nous voyons qu'elle avait toujours été fort cultivée et fort estimée dans la Perse. Le grand Cyrus, comme Xénophon ⁴ le remarque, ne manquait jamais de mener avec lui à l'armée un certain nombre d'excellents médecins, qu'il récompensait avantageusement, et à qui il témoignait une grande considération; et il observe qu'il avait trouvé cette coutume établie anciennement parmi les généraux : et le même Xénophon ⁵ nous apprend que le jeune Cyrus en usait de la même sorte.

Il faut avouer néanmoins que c'est Hippocrate qui a porté la médecine au plus haut point de perfection; et quoiqu'il soit constant

que depuis lui on a ajouté beaucoup de connaissances à celles qu'il avait acquises, encore aujourd'hui il est regardé par les plus habiles médecins comme le premier maître dans cet art, et celui dont l'étude doit le plus occuper ceux qui veulent y réussir.

Des hommes formés de la sorte, qui, à l'étude qu'ils ont faite des plus célèbres médecins, tant anciens que modernes, à la connaissance qu'ils ont acquise de la vertu des simples, des principes de la physique, de la constitution du corps humain, ont ajouté une longue expérience et de sérieuses réflexions; de tels hommes méritent bien, dans un état policé, d'être distingués et récompensés, comme le Saint-Esprit le recommande dans l'Écriture ⁶. *L'habileté du médecin l'élèvera en honneur; il sera comblé de louanges, même par les grands, et les rois lui feront des présents*; puisqu'ils consacrent tous leurs travaux et toutes leurs veilles à la conservation de la santé des citoyens, qui est de tous les biens humains le plus cher et le plus précieux. Ce bien pourtant est celui que l'on ménage le moins : non-seulement on se ruine la santé par les excès, mais on la confie, par une aveugle crédulité, à des hommes sans aveu et sans expérience ⁷, qui séduisent les malades par leur air imposant, ou par la douce espérance de la guérison dont ils les flattent.

§ IV. — ASTRONOMIE.

Quelque envie qu'aient eue les Grecs de se donner pour auteurs et inventeurs de tous les arts et de toutes les sciences, ils n'ont pu absolument disputer aux Babyloniens l'honneur d'avoir jeté les premiers fondements de l'astronomie. La situation avantageuse de Babylone, bâtie dans une plaine fort étendue, et où la vue n'était bornée par aucunes montagnes; l'air pur et serein qui régnait toujours dans ce pays, et donnait lieu de contempler librement les astres ⁸; peut-être aussi la hauteur extraordi-

¹ *Æn.* lib. 12, v. 306.

² *Plin.* lib. 26, cap. 1; et lib. 24, cap. 1.

³ *Id.* lib. 27, cap. 9.

⁴ *Cyrop.* lib. 1, pag. 29; et lib. 8, pag. 212.

⁵ *De expedit.* Cyr. lib. 3, pag. 341.

⁶ *Eccles.* 38, 2, 3.

⁷ « *Palem est, ut quisque inter istos loquendo pollet, imperatorem illud vitæ nostræ necisque serui... Aded « blanda est sperandi pro se cuique dulcedo.* » (*Plin.* lib. 29, cap. 1.)

⁸ « *Principiò Assyrii propter plantarum magnitudinem*

naire de la tour de Babel, qui semblait faite pour servir d'observatoire, furent, à l'égard de ces peuples, de puissants attraits qui les portèrent à examiner avec soin les divers mouvements du ciel et le cours réglé des astres. M. l'abbé Renaudot¹, dans sa dissertation sur la sphère, remarque que la plaine appelée dans l'Écriture sainte *Sennaar*, et où Babylone fut bâtie, est la même que les Arabes appellent *Sinjar*, où le calife Almamon, septième des Habbassides, sous lequel les sciences commencèrent à être florissantes parmi les Arabes, fit faire les observations astronomiques, qui servirent durant plusieurs siècles à tous les astronomes de l'Europe; et que le sultan Geialed-din-Mélikschah, troisième des Seïjukides, en fit faire de semblables près de 300 ans après dans le même lieu : ce qui fait voir qu'il a toujours paru le plus propre à faire des observations astronomiques.

Celles que firent les Babyloniens ne parent pas être portées d'abord à une grande perfection, n'étant pas encore aidées du secours des télescopes, c'est-à-dire des lunettes d'approche, dont l'invention est assez récente, et a servi beaucoup à perfectionner dans le dernier siècle les recherches d'astronomie. Quelles qu'elles aient été, elles ne sont point parvenues jusqu'à nous. Épigène, auteur grave et digne de foi, selon Pline², parle d'observations faites pendant 720 ans, et qui étaient empreintes sur des carreaux de brique, ce qui marquerait une antiquité fort reculée. Celles dont Callisthène, philosophe de la suite d'Alexandre, fait mention³, et dont il rendit compte à Aristote, embrassent 1903 ans, et par conséquent remontent assez près du déluge, et du temps où Nemrod bâtit Babylone.

On doit certainement savoir bon gré et rendre justice au travail et aux recherches curieuses de ceux qui ont contribué à inventer ou à perfectionner une science si utile, non-seule-

ment pour l'agriculture et la navigation, par la connaissance qu'elle donne du cours réglé des astres et de la proportion merveilleuse et toujours uniforme des jours, des mois, des saisons et des années; mais pour la religion même, avec laquelle Platon⁴ montre que l'étude de cette science a une liaison étroite et nécessaire, puisqu'elle tend directement à inspirer un grand respect pour la Divinité, qui préside avec une sagesse infinie au gouvernement de l'univers, et qui est présente et attentive à toutes nos actions. Mais on ne peut assez plaindre ces mêmes philosophes⁵, qui, étant arrivés par leur heureux travail et par leurs recherches astronomiques tout près du Créateur, ont eu le malheur de ne le point trouver, parce qu'ils ne l'ont point servi ni adoré, et qu'ils n'ont pas conformé leurs actions aux règles de ce divin modèle.

§ V. — ASTROLOGIE JUDICIAIRE.

Pour ceux de Babylone et de l'Orient, l'étude des astres, loin de les conduire, comme elle aurait dû, à la connaissance de celui qui en est le créateur et le maître, les jeta pour la plupart dans l'impiété et dans les folies de l'astrologie judiciaire. On appelle ainsi cette science fautive et téméraire, qui enseigne à juger de l'avenir par la connaissance des astres, et à prédire les événements par la situation des planètes et par leurs différents aspects; science traitée avec raison de rêverie et d'extravagance par ce qu'il y a eu d'écrivains plus sensés dans le paganisme même. *O delirationem incredibilem!* s'écrie Cicéron⁶, en réfutant la folle pensée de ces astrologues, appelés souvent Chaldéens, du pays où cette science avait pris son origine; qui, en conséquence des observations faites, disaient-ils, par leurs prédécesseurs sur tous les événements passés pendant l'espace seulement de quatre cent

¹ « que regionum quas incolerant, quom cœlum ex omni »
« parte patens et apertum immerentur, trajectorynes motus »
« que stellarum observaverunt. » (Cic. lib. 1, de Divin.
n. 2.)

² Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tom. 1,
part. 2, pag. 3.

³ Pline. Hist. Nat. lib. 7, cap. 56.

⁴ Porphyre. ap. Simplic. in lib. 2, de cœlo.

⁵ In Epinom. pag. 989-992.

⁶ « Magna industria, magna solertia : sed ibi Creatorem »
« scrutati sunt possum non longè à se, et non invenie- »
« runt... quia querere neglexerunt. » (S. AUGUST. de verb.
Evangel. Matth. Sermon. 68, cap. 1.)

⁷ Cic. lib. 2, de Divin. n. 87-99.

soixante-dix mille ans, prétendaient connaître sûrement, par l'aspect et la combinaison des astres et des planètes dans le moment de la naissance d'un enfant, quels seraient son génie, son caractère, ses mœurs, la constitution de son corps, ses actions, en un mot tous les événements et la durée de sa vie. Il relève mille absurdités d'un sentiment dont le ridicule seul doit inspirer du mépris, et demande pourquoi d'une infinité d'enfants qui naissent dans le même moment, et sans doute sous l'aspect précisément des mêmes astres, il n'y en a pas deux dont le sort et la vie se ressemblent. Il demande encore si de ce grand nombre d'hommes qui périrent à la bataille de Cannes d'un même genre de mort, tous étaient nés sous les mêmes constellations.

On ne croirait pas qu'un art si absurde, uniquement fondé sur l'imposture et l'artifice, *fraudentissima artium*, dit Pline ¹, eût pu acquérir tant de crédit dans tout l'univers et dans tous les siècles. Ce qui lui a donné un si grand cours, continue cet auteur, est la curiosité naturelle à l'homme de percer dans l'avenir, et de connaître par avance ce qui doit lui arriver : *nullo non avido futura de se sciendi*, jointe à une superstitieuse crédulité, qui se trouve agréablement flattée par les magnifiques promesses dont ces diseurs de bonne aventure ne sont pas avares. *Ita blandissimis desideratissimisque promissis addidit vires religionis, ad quas maxime etiamnum caligat humanum genus.*

Les écrivains modernes, et entre autres deux de nos plus grands philosophes, Gassendi et Rohault ², se sont déclarés avec la même force contre la folie de cette prétendue science, et ont démontré qu'elle était également destinée et de principes et d'expériences.

De principes. Le ciel, selon les astrologues, est divisé en douze parts égales; elles sont prises, non selon les pôles du monde, mais selon ceux du zodiaque. Les douze portions du ciel ont chacune un attribut, comme les richesses, la science, les parents, et ainsi du reste. La portion la plus importante et la plus décisive, est celle qui est prochainement sous

l'horizon, et qui est appelée l'ascendant, parce qu'elle est prête à monter et à paraître sur l'horizon lorsqu'un homme vient au monde. Les planètes sont divisées en favorables, nuisibles, et mixtes : les aspects de ces planètes, qui ne sont que certaines distances entre elles, sont aussi ou heureux ou funestes. Je passe plusieurs autres hypothèses toutes également arbitraires, et je demande si un homme de bon sens peut les admettre sur la simple parole de ces imposteurs, sans aucunes preuves, sans même la moindre ombre de vraisemblance. Le moment précis, et d'où dépend tout le reste des prédictions, est celui de la naissance. Et pourquoi pas celui de la conception? Pourquoi les étoiles ne font-elles rien pendant neuf mois de grossesse? Peut-on même jamais, dans la rapidité incroyable du mouvement des cieux, être sûr d'avoir saisi le moment précis et décisif, sans qu'il y ait eu du plus ou du moins, ce qui suffit pour tout renverser? Il y a mille questions pareilles à faire.

Ils peuvent encore moins se flatter d'avoir pour eux l'expérience. Elle ne pourrait consister que dans les observations qu'on aurait faites d'événements arrivés toujours de la même sorte lorsque les planètes se seraient trouvées dans une certaine situation. Or, du consentement de tous les astronomes, il faut plusieurs milliers d'années pour rencontrer seulement deux fois telle constitution des astres que l'on voudra s'imaginer; et il est très-certain que celle que le ciel doit avoir demain, ne s'est point encore vue depuis la création du monde. On peut consulter les deux philosophes que j'ai cités, et surtout Gassendi, qui a traité la matière plus au long. C'est sur de pareils fondements qu'est posé tout l'édifice de l'astrologie judiciaire.

Mais ce qui est étonnant, et qui marque un renversement entier de raison, c'est que de prétendus esprits forts, qui se roidissent opiniâtrement contre les preuves les plus convaincantes de la religion, et qui refusent de croire sur la parole de Dieu même les prophéties les plus claires et les plus certaines, se livrent quelquefois totalement aux vaines prédictions de ces astrologues et de ces imposteurs.

Saint Augustin ³, en plusieurs endroits de

¹ « His omnibus consideratis, non immeriti creditur,

¹ Plin. Proem. lib. 30.

² Gassendi, Phys. sect. 2, lib. 6 — Rohault, Phys. part. 2, cap. 27.

ses écrits, nous avertit que cette folle et sacrilège crédulité est un juste châtiment de Dieu, qui punit souvent l'aveuglement volontaire des hommes par des ténèbres plus épaisses, et qui permet que les démons, pour les mieux retenir dans leurs filets, leur fassent prédire quelquefois des choses qui arrivent effectivement, mais dont souvent l'attente ne sert qu'à les tourmenter.

Dien, qui seul prévoit l'avenir, parce qu'il en dispose seul avec une souveraine autorité, insulte souvent dans ses Écritures ¹ à l'ignorance des astrologues de Babylone tant vantés, qu'il traite de fabricateurs de mensonges, *fabricatores errorum*; et il donne hautement le défi à tous les faux dieux de prédire quelque chose, consentant, s'ils y réussissent, qu'on les révère comme des dieux. Puis, apostrophant Babylone, il lui annonce dans le dernier détail toutes les circonstances des maux dont il l'accablait plus de deux cents ans après, sans que ses enchanteurs, qui la flattaient d'avoir lu dans les astres les assurances de sa grandeur éternelle, puissent en détourner l'effet, ni même en prévoir l'accomplissement. Mais comment l'auraient-ils fait, puisque dans le temps même de l'exécution ², lorsque Baltasar, dernier roi de Babylone, vit sortir de la muraille une main qui y traçait des caractères inconnus, les mages, les Chaldéens, les augures, en un mot,

tous les prétendus sages du pays, ne purent venir à bout de lire cette écriture. Voilà donc l'astrologie et la magie convaincues d'ignorance et d'impuissance dans le lieu même où elles étaient le plus en vogue, et dans une occasion où il était certainement de leur intérêt d'étaler toute leur science et tout leur pouvoir.

ARTICLE IV. — RELIGION.

La plus ancienne et la plus générale idolâtrie a été celle qui a en le soleil et la lune pour objets. Elle était fondée sur une fausse reconnaissance, qui, au lieu de remonter jusqu'à Dieu, s'arrêtait au volle qui le cachait en le montrant. Avec la moindre réflexion on eût pu discerner le maître qui commandait, du ministre ³ qui ne faisait que lui obéir.

On a toujours senti qu'il devait y avoir nécessairement un commerce entre Dieu et l'homme; et l'adoration suppose que Dieu soit attentif aux désirs de l'homme, et capable de les remplir. Mais la distance du soleil et de la lune est un obstacle à ce commerce. Les hommes aveugles ont tâché de remédier à cet inconvénient ⁴, en portant leur main à leur bouche, et en l'élevant ensuite vers ces fausses divinités, pour leur témoigner qu'ils voudraient s'y unir; mais qu'ils ne peuvent. C'est de cette coutume impie, usitée dans tout l'Orient, que Job ⁵ se trouvait heureux d'avoir été préservé: *Je n'ai point regardé le soleil dans son grand éclat, ni la lune lorsqu'elle avait plus de majesté. Mon cœur n'a point été séduit en secret, et je n'ai point porté ma main à ma bouche pour la baisser.*

Les Perses ⁶ adoraient le soleil avec un profond respect, et surtout le soleil levant. Ils lui consacraient un char magnifique avec des chevaux de grand prix, comme on l'a vu dans la célèbre cavalcade de Cyrus. (Cette même cérémonie était en usage chez les Babyloniens, et

« quum astrologi mirabiliter multa vera respondent, occulto instinctu fieri spirituum non bonorum quorum cura est has falsas et noxias opiniones de astralibus factis inserere humanis mentibus atque firmare, non heresecegi notati et inspecti aliqui arte, que nulla est. » (*De Civit. Dei*, lib. 5, cap. 7.)

¹ « Le mal vous attaquera, sans que vous ayez pu le conjecturer par aucun indice. Vous vous trouverez surprise par des malheurs que vous ne pourrez détourner » (par vos maléfices), et une désolation que vous n'aurez jamais prévue viendra fondre tout d'un coup sur vous. « Appelez à votre secours vos enchanteurs, et tous les secrets de la magie, auxquels vous vous êtes appliqués avec tant de travail dès votre jeunesse, pour voir si vous en tirerez quelque avantage. Vous vous êtes fatiguée à consulter une multitude d'imposteurs. Que vos astrologues qui comblement le ciel, qui étudient le cours et la disposition des astres, et qui prédisent chaque mois ce qui vous doit arriver, viennent maintenant, et qu'ils vous avertissent... » Le feu les dévorera eux-mêmes, et ils ne pourront dévorer leurs âmes des flammes ardentes. » (*Isaï.* ch. 47, v. 11-14.)

² Dan. cap. 5.

³ Chez les Hébreux, le nom ordinaire du soleil signifie *ministre*.

⁴ « Superstitiosus vulgus manum ori admovens, cœcum habuit pressit. » (*MÉNÉC.* pag. 2.) De là est venu le mot *adorare*, c'est-à-dire, *ad os manum admoveere*.

⁵ Job. 31, 26, 27.

⁶ Le texte est en forme de serment: *Si vidi solem.* etc.

⁷ Hérod. lib. 1, cap. 131.

c'était d'eux que l'avaient empruntée quelques rois impies de Juda ¹. Ils lui immolaient aussi quelquefois des bœufs ². Ce dieu était fort connu chez eux sous le nom de Mithra.

Par une suite naturelle du culte qu'ils rendaient au soleil, ils honoraient aussi particulièrement le feu ³, l'invoquaient toujours le premier dans les sacrifices, le portaient par respect devant le prince lorsqu'il était en marche, ne confiaient qu'aux mages la garde de ce feu sacré, qu'ils prétendaient être descendu du ciel, et auraient regardé comme un grand malheur si on l'avait laissé éteindre. L'histoire ⁴ nous apprend que l'empereur Héraclius, lorsqu'il porta la guerre contre les Perses, détruisit plusieurs de leurs temples, et en particulier la chapelle où ce feu avait été conservé jusqu'à là, ce qui causa un grand deuil et une extrême désolation dans tout le pays. Ils honoraient aussi l'eau, la terre, les vents comme autant de divinités ⁵.

La cruelle cérémonie de faire mourir les enfants dans le feu était sans doute une suite du culte qu'on rendait à cet élément; car ce culte était commun aux Perses avec les Babyloniens. L'Écriture le dit positivement des peuples de Mésopotamie, qui furent envoyés en colonie dans le pays des Samaritains : *Comburebant filios suos igni*. L'on sait combien cette barbare coutume était devenue commune dans plusieurs provinces de l'Asie.

Les Perses avaient encore deux dieux d'une espèce particulière ⁶; savoir, Oromasdes et Arimanius. Le premier était regardé comme l'auteur des biens qui leur arrivaient, et l'autre comme l'auteur des maux dont ils étaient affligés. J'en parlerai plus au long dans la suite.

Ils n'élevaient ni statues ⁷, ni temples, ni autels à leurs dieux, et offraient leurs sacrifices en plein air, et presque toujours sur des hauteurs et des montagnes. Ce fut en pleine

campagne, que Cyrus ¹ s'acquitta de ce devoir de religion dans sa cavalcade. On croit que ce fut sur l'avis, et à la sollicitation des mages ², que Xerxès, roi de Perse, brûla tous les temples de la Grèce, regardant comme une chose injurieuse à la Divinité de la renfermer dans l'enceinte des murailles, elle à qui tout était ouvert, et dont l'univers entier devait être regardé comme la maison et le temple.

Cicéron ³ croit qu'en cela les Grecs et les Romains ont agi plus sagement que les Perses, en érigeant aux Dieux des temples dans leurs villes, et leur y donnant un domicile commun avec eux, ce qui était fort propre à inspirer aux peuples des sentiments de respect et de religion. Varron n'en pensait pas ainsi (c'est saint Augustin ⁴ qui nous a conservé cet endroit) : après avoir marqué que les Romains avaient honoré les Dieux sans statues pendant plus de cent soixante et dix ans, Varron ajoute que si l'on avait conservé cette coutume, le culte des Dieux en serait plus pur et plus saint : *Quod si adhuc mansisset, castius Dii observarentur*; et il fortifie son sentiment par l'exemple de la nation juive.

Les lois ne permettaient à aucun Perse de borner le motif de ses sacrifices à un intérêt domestique et privé. C'était une belle manière d'attacher les particuliers au bien public ⁵, que de leur apprendre qu'ils ne doivent jamais sacrifier pour eux seuls, mais pour le roi et pour tout l'état, où chacun se trouvait avec tous les autres.

Les mages, dans la Perse, étaient dépositaires de toutes les cérémonies du culte divin, et c'était à eux que le peuple s'adressait pour en être instruit, et pour savoir à quels dieux, quels jours et de quelle manière il convenait de faire des sacrifices. Comme ils étaient tous d'une

¹ Xenoph. Cyrop. lib. 8, cap. 233.

² « Auctoribus magis Xerxes inflammasse templis Græcæ dictum, quod parietibus includeretur Deos, quibus omnia deberent esse potentia ac libera, quorumque hic mundus omnis templum esset et domus. » (Cic. lib. 2, de leg. n. 26.)

³ « Melius Græci atque nostri, qui, ni auferrent pietatem in Deos, easdem illos urbes quas nos incolere volebunt. Adferri enim hæc opinio religionem utilem civitatibus. » (Ibid.)

⁴ S. Augustin. lib. 4. de Civit. Dei, cap. 31.

⁵ Herod. lib. 1, cap. 132.

¹ 4. Reg. 23, 11.

² Strab. lib. 15, pag. 732.

³ Xenoph. Cyrop. lib. 8, pag. 215. — Amm. Marcell. lib. 32.

⁴ Zonar. Annal. tom. 2.

⁵ Herod. lib. 1, cap. 131.

⁶ Pint. in lib. de Isid. et Osir. pag. 309.

⁷ Herod. lib. 1, cap. 131.

même tribu, et que nul autre qu'un fils de prêtre ne pouvait prétendre à l'honneur du sacerdoce, ils réservaient pour eux et pour leur famille leurs lumières et leurs connaissances, tant sur la religion que par rapport à la conduite de l'état, et ils ne pouvaient les communiquer à aucun étranger sans la permission du roi. Elle fut accordée à Thémistocle, et ce fut, selon Plutarque¹, un effet particulier de la faveur du prince à son égard.

Cette étude, cette science de la religion, qui a fait définir par Platon la magie, c'est-à-dire la science des mages, l'art d'honorer dignement les Dieux, *θεῶν τιμωρ*, leur donnait beaucoup de crédit dans l'esprit des peuples et du prince, qui ne pouvaient offrir aucun sacrifice sans leur présence et sans leur ministère.

Il fallait même que le roi², avant que de monter sur le trône, eût reçu de leurs leçons pendant un certain temps, et eût appris d'eux l'art de bien régner et l'art d'honorer dignement les Dieux. Il ne se décidait aucune affaire importante dans l'état sans qu'ils eussent été auparavant consultés : ce qui fait dire à Plin³ que, de son temps encore, ils étaient regardés dans tout l'Orient comme les maîtres des princes et de ceux qui se disaient les rois des rois.

Ils étaient les sages, les savants, les philosophes de la Perse, comme les gymnosophistes ou les brachmanes l'étaient chez les Indiens, et les druides chez les Gaulois. Leur haute réputation y attirait des pays les plus éloignés ceux qui désiraient s'instruire à fond de la philosophie et de la religion, et l'on sait que ce fut d'eux, aussi bien que des Égyptiens, que Pythagore emprunta les principes de cette doctrine qui le fit si fort respecter de tous les Grecs, si l'on en excepte pourtant la métempsychose, qu'il emprunta des Égyptiens, et par laquelle il dégrada et corrompit le dogme ancien des mages sur l'immortalité de l'âme.

On convient assez que Zoroastre fut le chef et l'instituteur de cette secte ; mais les sentiments sont fort partagés sur le temps où il a vécu. Ce que dit Plin⁴ à ce sujet est fort propre à concilier les différentes opinions, comme l'a judicieusement remarqué M. Prieux. On y lit qu'il y a eu deux Zoroastres, qui ont pu vivre à six cents ans l'un de l'autre. Le premier aura été l'instituteur de cette secte vers l'an du monde 2900 ; et le second, qui a vécu certainement entre le commencement du règne de Cyrus en Orient et la fin de celui de Darius, fils d'Hystaspe, en aura été le réformateur.

L'idolâtrie, dans tout l'Orient, était partagée en deux sectes principales, celle des *Sabéens*, qui adoraient les simulacres, et celle des *Mages*, qui adoraient le feu. La première commença chez les Chaldéens. La connaissance qu'ils avaient de l'astronomie, et l'étude particulière qu'ils firent des sept planètes, dans lesquelles ils croyaient que résidaient autant de divinités qui en étaient comme l'âme, les portèrent à représenter Saturne, Jupiter, Mars, Apollon, Mercure, Vénus et Diane ou la Lune, par autant de simulacres et de statues, où ils s'imaginèrent que ces prétendues divinités résidaient aussi réellement que dans les planètes mêmes. Le nombre des dieux ensuite augmenta chez eux fort considérablement. Ce culte passa de la Chaldée dans tout l'Orient, de là en Egypte, et enfin chez les Grecs, qui le répandirent chez toutes les nations de l'Occident.

Aux *Sabéens* étaient diamétralement opposés les *Mages*, autre secte née dans les mêmes pays orientaux. Comme ils avaient en horreur les images, ils n'adoraient Dieu que sous la figure du feu, comme en étant le symbole le plus parfait par sa pureté, par son éclat, par son activité, par sa subtilité, par sa fécondité, par son incorruptibilité. Ils prirent leur commencement dans la Perse : c'est là, et dans les Indes seulement, que cette secte se répandit, et qu'elle a subsisté jusqu'aujourd'hui. Leur doctrine fondamentale était qu'il y a deux principes, l'un qui est la cause de tout le bien, l'autre qui est la cause de tout le mal. Le premier est représenté par la lumière, et l'autre

¹ In Themist. pag. 126.

² « Nec quicumque rex Persarum potest esse, qui non ante magorum disciplinam scientiamque perceperit. » (Cic. de Divin. lib. 1, n. 91.)

³ « In tantum fastigii adolevit (auctoritas magorum) ut et hodieque etiam in magnâ parte gentium prævaleat, et in Oriente regum regibus imperet. » (Plin. lib. 30, cap. 1.)

⁴ Hist. Nat. lib. 30, cap. 1.

par les ténèbres, comme leurs propres symboles. Ils nomment le dieu bon *Yasdan* ou *Ormuzd*, et le mauvais *Abraman*. Le premier est appelé par les Grecs *Oromasde*, et le dernier *Arimanius*. Aussi, quand Xerxès souhaitait à ses ennemis qu'il leur vint toujours dans l'esprit de chasser les meilleurs et les plus braves de leurs citoyens¹, comme les Athéniens avaient chassé Thémistocle, il adressait sa prière à *Arimanius*, le dieu mauvais des Perses, afin qu'il leur inspirât cette pensée, et non à *Oromasde*, leur dieu bon.

A l'égard de ces deux dieux, il y avait cette différence de sentiments parmi eux, que les uns croyaient que l'un et l'autre étaient de toute éternité; les autres, que le dieu bon seulement était éternel, et que l'autre avait été créé. Mais ils convenaient tous en ceci, qu'il y aurait une opposition continuelle entre ces deux dieux jusqu'à la fin du monde; qu'alors le bon prévaudrait sur le mauvais, et qu'après cela chacun d'eux aurait son propre monde, savoir: le bon, son monde, avec tous les gens de bien qui lui seraient unis, et le mauvais aussi son monde, avec tous les méchants qui le suivraient.

Le second Zoroastre, qui vivait du temps de Darius, entreprit de réformer, en quelques articles seulement, la secte des mages, qui, pendant plusieurs siècles, avait été la religion dominante des Mèdes et des Perses, mais qui, depuis la mort des chefs de cette secte usurpateurs de la couronne, et le massacre qui fut fait de ses sectateurs, était tombée dans un grand mépris. On croit que ce fut à Ecobataue qu'il commença à se produire.

Le principal changement qu'il fit dans la religion des mages, c'est qu'au lieu que ceux-ci posaient pour dogme fondamental qu'il y a deux principes supérieurs, l'un auteur du bien, qu'ils appelaient la lumière, et l'autre auteur du mal, qu'ils nommaient les ténèbres, et qu'étant toujours en opposition, c'était de leur mélange que toutes choses avaient été faites, il établit un principe supérieur aux deux autres, savoir: un Dieu suprême, auteur de la lumière et des ténèbres, et qui, par le mélange de ces deux principes, faisait toutes choses selon son bon plaisir.

¹ Plat. in Thémist. pag. 126.

Mais pour éviter de faire Dieu auteur du mal, voici ce qu'il enseignait. Il disait qu'il y a un être souverain, indépendant et qui existe par lui-même de toute éternité; que sous cet être souverain il y a deux anges, un ange de lumière, qui est l'auteur du bien, et un ange de ténèbres, qui est l'auteur du mal; que ces deux anges ont formé du mélange de la lumière et des ténèbres toutes les choses qui existent; qu'ils sont continuellement en guerre l'un contre l'autre; que lorsque l'ange de lumière se rend le maître, le bien l'emporte sur le mal, et que lorsque l'ange de ténèbres a l'avantage, le mal prévaut sur le bien, et que ce conflit durera jusqu'à la fin du monde; qu'alors il y aura une résurrection universelle, et un jour de jugement, où chacun recevra la juste rétribution de ses œuvres; qu'après cela l'ange de ténèbres et ses disciples seront relégués dans un lieu où ils souffriront les peines dues à leurs crimes, dans une obscurité éternelle, et que l'ange de lumière et ses disciples iront aussi dans un lieu où ils recevront la récompense de leurs bonnes actions, dans une lumière éternelle; qu'ils seront séparés pour toujours, et que la lumière et les ténèbres ne seront plus jamais mêlées et confondues ensemble. Les restes de cette secte, qui subsistent encore dans la Perse et dans les Indes, retiennent encore aujourd'hui, depuis tant de siècles, tous ces articles, sans aucune variation.

Il n'est pas nécessaire d'avertir le lecteur que presque tous ces dogmes, quoique altérés en plusieurs points, ont en général une grande conformité avec les saintes Écritures; et il est évident qu'elles n'ont point été inconnues aux deux Zoroastres, qui ont pu connaître tous deux le peuple de Dieu: le premier dans la Syrie, où les Israélites étaient établis depuis longtemps; le second à Babylone, où les mêmes Israélites avaient été transportés, et où Zoroastre aura pu consulter Daniel, qui était tout-puissant dans la cour du roi des Perses.

Une autre réforme que fit Zoroastre dans l'ancienne religion des mages, c'est qu'il fit bâtir des temples, où l'on conservait avec grand soin le feu sacré, qu'il prétendait avoir apporté lui-même du ciel. Les prêtres veillaient jour et nuit pour empêcher qu'il ne s'éteignît.

On trouve tout ce qui regarde les mages rapporté fort au long et fort savamment dans les deux premiers tomes de l'histoire des Juifs, par M. Pridenau, dont je n'ai fait ici qu'extraire une très-petite partie.

Mariages et Sépulture.

L'article de la religion des peuples d'Orient, que j'ai cru devoir traiter avec quelque étendue, parce que je la regarde comme une partie essentielle de leur histoire, m'oblige d'abrégé ce qui concerne leurs autres coutumes. Celles des mariages et de la sépulture ne doivent pas être omises.

Rien n'est plus horrible¹, et ne marque mieux les profondes ténèbres où l'idolâtrie avait plongé le genre humain, que la prostitution publique des femmes à Babylone, non-seulement autorisée par les lois, mais commandée par la religion même dans une certaine fête de l'année, que l'on célébrait en l'honneur de la déesse Vénus sous le nom de Mylitta, dont le temple devenait par cette infâme cérémonie un lieu de débauche. Elle y régnait encore et y était fort commune², lorsque les Israélites furent menés en captivité dans cette ville criminelle, et Jérémie se crut obligé de les prémunir et de les fortifier contre un scandale si abominable.

La dignité et la sainteté du mariage n'étaient pas plus connues chez les Perses³. Je ne parle pas seulement de cette multitude incroyable de femmes et de concubines, dont le sérail des rois était rempli, à l'égard desquelles ils poussaient la jalousie aussi loin que s'ils n'en eussent eu qu'une seule, les tenant toutes renfermées chacune dans un appartement séparé, sous la sévère garde des eunuques, sans aucune communication entre elles, et beaucoup moins encore avec les personnes du dehors. On ne saurait lire sans horreur jusqu'où ils avaient porté l'oubli et le mépris des lois les plus communes de la nature⁴. L'inceste

avec une sœur était permis chez eux par les lois, ou du moins autorisé par les mages, ces prétendus sages de la Perse, comme on l'a vu dans l'histoire de Cambyse. Un père même ne respectait pas sa fille, ni une mère son fils. Nous lisons dans Plutarque⁵ que Parysatis, mère d'Artaxerxe Mnémon, qui cherchait en tout à complaire au roi son fils, s'apercevant qu'il avait conçu une violente passion pour une de ses propres filles nommée Atossa, loin de s'y opposer, lui persuada de l'épouser et d'en faire sa femme légitime, en se moquant des opinions et des lois des Grecs. Car, lui dit-elle, en poussant la flatterie à un excès affreux, *c'est vous que Dieu a donné aux Perses comme la seule loi et la seule règle de tout ce qui est honnête ou déshonnête, vertueux ou vicieux.*

Cette coutume abominable durait encore du temps d'Alexandre-le-Grand, qui, étant devenu maître de la Perse par la défaite et par la mort de Darius, fit une loi expresse pour la défendre. Ces excès nous apprennent de quel abîme l'Évangile nous a délivrés, et combien la sagesse humaine est une faible barrière contre les crimes les plus détestables.

Je finis, pour abrégé, en disant un mot de la sépulture des morts. Ce n'était point la coutume dans l'Orient⁶, et surtout chez les Perses, d'élever un bûcher dans les funérailles pour y consumer par les flammes les corps morts. Aussi voyons-nous que Cyrus⁷ en mourant recommanda avec grand soin à ses enfants d'inhumer son corps, et de le rendre à la terre⁸, ce sont ses expressions, par lesquelles il semble marquer qu'il regardait la terre comme sa première origine, où il était juste qu'on le fit retourner. Et Cambyse⁹, après avoir fait essuyer au cadavre d'Amasis, roi d'Égypte, mille traitements indignes, crut y mettre le comble en le faisant consumer par les flammes, ce qui

¹ In Ariax. pag. 1023.

² Herod. lib. 3, cap. 16.

³ Xenoph. Cyrop. lib. 8, pag. 238.

⁴ « Ac mihi quidem antiquissimum sepulcrum genus id mihi videtur, quo apud Xenophontem Cyrus utilis. » Redditur enim terra corpus, et ita locum ac situm » quasi operimento matris obducitur. » (Cic. lib. 2, de Leg. n. 56.)

⁵ Herod. lib. 3, cap. 16.

¹ Herod. lib. 4, cap. 190.

² Baruc. 6, 42 et 43.

³ Herod. lib. 4, cap. 135.

⁴ Philo. lib. de special. leg. pag. 778. — Diog. Laert. in Proem. pag. 6.

était également contraire aux usages des Égyptiens et des Perses¹. Ceux-ci avaient coutume d'enduire et d'environner de cire les corps morts, pour les faire subsister plus longtemps.

J'ai cru devoir trailler ici avec quelque étendue ce qui regarde les mœurs et les coutumes des Perses, parce que l'histoire de ce peuple doit occuper une grande partie de mon ouvrage, et que je n'y reviendrai plus dans la suite. Le livre de Barn. Brissou², président du parlement de Paris, sur le gouvernement des Perses, m'a été d'un grand secours. Ces sortes de recueils, quand ils sont faits par une main habile, épargnent beaucoup de peine, et fournissent à un écrivain des traits d'érudition qui lui coûtent peu et qui ne laissent pas souvent de lui faire beaucoup d'honneur.

ARTICLE V. — CAUSES DE LA DÉCADENCE DE L'EMPIRE DES PERSES, ET DU CHANGEMENT ARRIVÉ DANS LES MŒURS.

Quand on compare ce qu'étaient les Perses avant Cyrus, et sous le règne de ce prince, avec ce qu'ils furent depuis sous ses successeurs, on a peine à comprendre que ce fût le même peuple : et l'on touche au doigt cette vérité, que dans un état la décadence des mœurs entraîne toujours après elle celle de l'empire.

Entre plusieurs causes du changement arrivé dans celui des Perses, on en peut surtout considérer quatre principales : la magnificence et le luxe portés au dernier excès ; l'asservissement des peuples et des sujets, poussés jusqu'à l'esclavage ; la mauvaise éducation des princes, qui fut la source de tous les désordres ; le manque de bonne foi dans l'exécution des traités et des serments.

§ I. — MAGNIFICENCE ET LUXE.

Ce qui fit regarder les Perses du temps de Cyrus comme des troupes invincibles, c'était

¹ « *Conducent Egyptii mortuos, et eos domi servant : Persæ jam cerâ circumlitos condunt, ut quam maximè permanent disturna corpora.* » (Cic. *Tuscul. Quæst.* lib. 1, n. 108.)

² « *Barnab. Brissouius, de regie Persarum principatu, etc. Argentorati.* » (An. 1710.)

la vie sobre et dure à laquelle ils étaient accoutumés dès l'enfance, ne buvant ordinairement que de l'eau, se contentant pour leur nourriture de pain et de quelques légumes, couchant sur la dure, s'exerçant aux travaux les plus pénibles, et ne comptant pour rien les plus grands dangers. La température du pays où ils étaient nés, âpre, hérissé de forêts et rempli de montagnes, pouvait y avoir contribué ; et c'est pourquoi Cyrus¹ ne vint jamais consentir au dessein qu'on avait de les transplanter dans un climat plus doux et plus commode. L'excellente éducation qu'on donnait aux Perses, dont nous avons parlé ailleurs avec assez d'étendue, qui n'était point abandonnée au caprice des parents, mais soumise à l'autorité des magistrats, et réglée sur les principes du bien public, les préparait à garder en tout et partout une discipline exacte et sévère. Ajoutez à cela l'exemple du prince, qui se piquait de passer tous les ans en régularité, le plus sobre pour le vivre, le plus simple dans ses vêtements, le plus endurci à la fatigue, le plus brave et le plus intrépide dans l'action. Quo ne pouvait-on point attendre de soldats formés et exercés de la sorte ! Aussi fut-ce par eux que Cyrus fit la conquête d'une grande partie du monde.

Quand il s'en fut rendu maître, il les exhorta fort à ne point dégénérer de leur ancienne vertu, pour ne point dégénérer de leur gloire, et à conserver toujours avec soin la simplicité, la sobriété, la tempérance, l'amour du travail, qui les en avait mis en possession. Mais je ne sais si lui-même, dès lors, ne jeta point les semences du luxe qui gagna et corrompit bientôt toute la nation. Dans cette anguste cérémonie que nous avons décrite ailleurs fort au long, et où il se montra pour la première fois en public à ses sujets nouvellement conquis, il crut devoir étaler avec pompe, pour relever l'éclat de la royauté, tout ce que la magnificence a de plus brillant et de plus capable d'éblouir les yeux. Entre autres choses, il changea pour lui-même la manière de se vêtir, et la fit changer aussi à tous ses officiers, leur donnant des habits à la mode, tout éclatants d'or et de pourpre, au lieu de ceux des Perses, qui étaient fort simples et fort unis.

¹ Plut. in Apophth. pag. 172.

Ce prince ne comprit pas combien l'exemple contagieux de la cour, la pente naturelle qu'ont tous les hommes à estimer et à aimer ce qui frappe et qui brille, le désir de se distinguer au-dessus des autres par un mérite facile à acquérir à proportion de ce qu'on a plus de biens et de vanité; combien tout cela ensemble était capable de corrompre la pureté des anciennes mœurs, et de rendre le goût du faste et du luxe bientôt dominant.

Ce faste et ce luxe furent en effet portés à un excès qui était une véritable folie. Le prince menait avec lui toutes ses femmes ¹, et l'on juge aisément de quel attirail cette troupe était suivie. Les généraux et les officiers en faisaient autant chacun à proportion. Le prétexte était de s'animer à bien combattre par la vue de ce qu'ils avaient de plus cher au monde; mais la véritable raison était l'amour du plaisir, par lequel ils étaient vaincus et domptés avant que d'en venir aux mains avec l'ennemi.

Une seconde folie était de vouloir qu'à l'armée le luxe pour les tentes, pour les chars, pour la table et la bonne chère, passât encore celui qui règne dans les villes. Il fallait que les mets les plus exquis ², le gibier le plus fin, les oiseaux les plus rares, vinssent trouver le prince, en quelque endroit du monde qu'il campât. Les vases d'or et d'argent étaient sans nombre, instruments du luxe ³, non de la victoire, dit un historien, propres à attirer et à enrichir l'ennemi, non à le repousser ni à le vaincre.

Je ne vois pas quelles raisons Cyrus put avoir de changer de conduite dans les dernières années de sa vie. On ne peut nier que la grandeur des rois n'ait besoin d'une magnificence qui y soit proportionnée, surtout dans de certaines occasions où ils se donnent en spectacle aux peuples; mais les princes qui ont un solide mérite savent remplacer en mille manières ce qu'ils paraissent perdre en retranchant quelque chose du faste et de l'éclat extérieur. Cyrus lui-même avait éprouvé qu'un

roi se fait respecter par une sage conduite plus sûrement que par une grande dépense; et qu'il s'attache les peuples par la confiance et par l'amour bien plus étroitement que par la vaine admiration d'une magnificence peu nécessaire. Quoi qu'il en soit, le dernier exemple de Cyrus devint fort contagieux. Le goût du faste et de la dépense passa de la cour dans les villes et dans les provinces, saisit en peu de temps toute la nation, et fut une des principales causes de la ruine de l'empire qu'il avait lui-même fondé.

Ce que je dis ici sur les effets funestes du luxe n'est point particulier à l'empire des Perses. Les historiens les plus judicieux, les philosophes les plus éclairés, les politiques les plus profonds, donnent tous pour une maxime certaine et incontestable, que le luxe ne manque jamais d'entraîner la ruine des états les plus florissants; et l'expérience de tous les siècles et de toutes les nations ne montre que trop la vérité de cette maxime.

Quel est donc ce poison subtil caché sous l'éclat du luxe et sous l'amorce des délices, capable d'énerver en même temps et toutes les forces du corps et toute la vigueur de l'âme? Il n'est pas difficile d'en comprendre la raison. Des hommes accoutumés à une vie molle et délicate sont-ils bien propres à soutenir les fatigues et les travaux de la guerre, à souffrir la rigueur des saisons, à supporter la faim et la soif, à se priver du sommeil dans l'occasion, à mener une vie toute d'action et de mouvement, à affronter les dangers, à aller même jusqu'à mépriser la mort? L'effet naturel des délices et d'une vie voluptueuse, suite inséparable du luxe, est de rendre les hommes dépendants de mille faux besoins, de mille commodités et superfluités dont ils ne peuvent plus se passer, et de les attacher à la vie par mille liens secrets, qui, étouffant en eux les grands motifs de gloire, de zèle pour le prince, d'amour pour la patrie, les rendent plus timides, et les empêchent de s'exposer à des dangers qui peuvent en un moment leur enlever tout ce qui fait leur félicité.

¹ Xenoph. Cyrop. lib. 4, pag. 91 et 99.

² Senec. lib. 5, de Ira, cap. 20.

³ « Non belli sed luxurie apparatus... Actem Persarum auro purpurisque fulgentem Intueri jubebat Alexander, a prædum non arma gestantem (Q. CURT. (III, II, 9).) »

§ II. — DES ASSERVISSEMENT ET ESCLAVAGE
DES PERSES.

C'est Platon qui nous apprend que ce fut là une des causes de la ruine de l'empire des Perses. En effet, ce qui conserve les états et fait remporter des victoires, ce n'est point le nombre, mais la force et le courage des armées; et, selon une belle pensée d'un ancien ¹, du jour qu'un homme a perdu sa liberté, il a perdu la moitié de son ancienne vertu. Il ne s'intéresse plus au bien de l'état, qu'il regarde comme étranger; et, perdant les principaux motifs qui pouvaient l'y attacher, il devient indifférent au succès des affaires publiques, à la gloire et aux prospérités de la patrie, auxquelles sa condition lui défend de rien prétendre, et qui ne peuvent changer son état. Or, on peut dire que le règne de Cyrus fut le règne de la liberté. Il n'agissait point en maître, et ne croyait pas qu'une autorité despotique fût digne d'un roi, ni qu'il fût fort glorieux de ne commander qu'à des esclaves. Sa tente, toujours ouverte, laissait un accès libre à quiconque voulait lui parler. Il se montrait, se communiquait, se rendait affable et accessible à tous, écoutait les plaintes; connaissait par lui-même et récompensait le mérite, invitait à manger avec lui, non-seulement les généraux de l'armée, non-seulement les premiers officiers, mais encore les officiers subalternes, et quelquefois même des compagnies entières. La simplicité et la frugalité de sa table ² le mettaient en état de donner fréquemment de tels repas. Sa vue était d'animer les officiers et les soldats, de les remplir de courage, de les attacher à sa personne plus qu'à sa dignité, et de les intéresser vivement à sa gloire et encore plus au bien de l'état. Voilà ce qu'on appelle savoir commander et gouverner.

On voit avec plaisir dans Xénophon, non-seulement la beauté d'esprit, la justesse ingénieuse des réponses, la finesse des railleries, mais la joie et la gaieté qui régnaient dans ces repas, d'où l'on avait banni tout faste et tout luxe, et dont le principal assaisonnement était une douce et honnête liberté, qui mettait tout

le monde à son aise, et une sorte de familiarité, qui, loin de rien diminuer du respect pour le prince, y ajoutait une force et une vivacité que l'amour seul et la tendresse peuvent donner. J'ose le dire, une telle conduite double et triple une armée à peu de frais. Trente mille hommes de cette espèce valent mieux que des millions d'esclaves, tels que le devinrent depuis ces mêmes Perses. On le sent bien dans une action, dans une journée décisive, et le prince encore plus que tous les autres. A la bataille de Thymbrée, lorsque le cheval de Cyrus s'abattit sous lui, Xénophon fait remarquer combien il importe à un général d'être aimé de ses troupes : le danger du roi devient celui de l'armée, et les soldats, dans cette occasion, firent des actions incroyables de courage et de bravoure.

Il n'en fut pas ainsi sous la plupart de ses successeurs. Ils n'étaient occupés que du soin de rendre leur majesté respectable. J'avoue que les ornements royaux n'y contribuaient pas peu. Une robe de pourpre richement brodée, et qui descendait jusqu'aux pieds, une tiare élevée droite sur la tête et serrée par un magnifique diadème, un sceptre d'or en main, une superbe trône, une cour nombreuse et brillante, un grand nombre d'officiers et de gardes, pouvaient relever l'éclat de la royauté; mais tout cela doit être compté pour peu, quand tout cela est seul. En effet, qu'est-ce qu'un roi qui perd tout son mérite et tout son éclat quand il quitte ses ornements?

Quelques rois d'Orient, croyant par là se rendre encore plus respectables, se tenaient ordinairement renfermés dans leurs palais, et se montraient rarement aux peuples. Nous avons vu que Déjocé, le premier roi des Mèdes, à son entrée sur le trône, mit en usage cette politique, qui devint assez commune dans l'Orient. Mais c'est une grande erreur de croire qu'un prince ne peut descendre de sa grandeur par une sorte de familiarité avec ses sujets; sans l'avilir et la dégrader. Artaxerxe ne pensait pas ainsi, et Plutarque ³ observe que ce prince, et la reine Statira son épouse, affectèrent de se rendre visibles et accessibles aux peuples; et ils n'en furent que plus respectés.

¹ Hom. *Odyss.* 17, v. 322.

² « Tantas vires habet frugalitas principis, ut tot impendat, tot erogationibus solus sufficiat. » (PLIN. *in Paneg. Traj.*)

³ In *Artax.* pag. 1013.

Il n'était permis chez les Perses à aucun des sujets, de paraître devant le roi sans s'être prosterné devant lui; et cette loi, que Sénèque¹ appelle avec raison une servitude persane, *persicam servitutem*, s'étendait aussi aux étrangers. Nous verrons dans la suite que plusieurs des Grecs refusèrent de s'y assujettir, regardant cette cérémonie comme injurieuse à des hommes nés et nourris dans le sein de la liberté. D'autres, moins délicats, s'y soumi- rent, quoique avec beaucoup de répugnance; et l'on raconte que l'un d'eux, pour couvrir la honte de ce prosternement servile, laissa ex- près tomber son anneau quand il fut près du roi, afin d'avoir lieu de se courber devant lui sous un autre prétexte. Mais c'eût été un crime pour les naturels du pays, que d'hésiter et de délibérer sur un hommage que les rois exi- geaient avec la dernière rigueur.

Ce que l'Écriture raconte de deux princes, dont l'un² ordonna à tous ses sujets, sous peine de mort, de se prosterner devant sa statue, et le second³ suspendit sous la même peine tout acte de religion à l'égard généralement de tous les dieux, excepté lui seul; et d'un autre côté la prompte et aveugle obéissance de Babylone, qui, au premier signal, accourut tout entière pour courber le genou devant l'idole, et pour invoquer le roi à l'exclusion de tout autre; tout cela nous apprend à quel excès les rois d'O- rient avaient porté l'orgueil; et les peuples, la flatterie et la servitude.

La distance entre le roi et ses sujets était si grande, que ceux-ci, de quelque rang et de quelque qualité qu'ils fussent, satrapes, gou- verneurs, proches parents, frères même du roi, n'étaient regardés que comme des esclaves, au lieu que le prince était toujours traité de maître, de souverain, de seigneur. En un mot, le caractère propre des peuples d'Asie⁴, et encore plus de ceux de Perse que de tous les autres, était la servitude et l'esclavage; ce qui fait dire à Cicéron⁵ que le pouvoir despotique que l'on cherchait à établir dans la républi-

que, était un joug insupportable, non-seule- ment à un Romain, mais à un Persan.

Ce fut donc cette hauteur des princes d'un côté, et de l'autre cet asservissement des peuples, qui furent, selon Platon⁶, la principale cause de la ruine de l'empire des Perses, en rompant tous les liens qui unissent le roi à ses sujets et les sujets au roi. Cette hauteur éteint dans le premier toute affection et toute huma- nité, et cet asservissement ne laisse aux peu- ples ni courage, ni zèle, ni reconnaissance. Les rois de Perse ne commandaient qu'avec menaces, les sujets n'obéissaient et ne mar- chaient qu'avec peine et répugnance: c'est l'i- dée que nous en donne Xerxès dans Héro- dote; et il ne pouvait comprendre que les Grecs, qui étaient libres, pussent aller de bon cœur au combat. Que pouvait-on attendre de grand et de noble d'hommes abattus et domp- tés par l'accoutumance au joug comme étaient les Perses, et réduits à une basse servitude, qui est, pour me servir des termes de Longin⁷, une espèce de prison, où l'âme décroît et se rapetisse en quelque sorte?

J'ai peine à le dire, mais je ne sais si le grand Cyrus ne contribua pas aussi lui-même à introduire parmi les Perses et ce fol orgueil des rois, et cette servile flatterie des peuples. Ce fut dans cette pompeuse cérémonie dont j'ai parlé que les Perses, jusque-là très-jaloux de leur liberté, et très-éloignés de la vouloir prostituer honteusement par des démarches basses et rampantes, courbèrent le genou de- vant le prince pour la première fois, et s'abais- sèrent jusqu'à l'adorer. Ce ne fut point l'effet du hasard; et Xénophon⁸ insinue assez clai- rement que Cyrus, qui désirait qu'on lui ren- dît cet hommage, avait exprès aposté des gens pour en donner l'exemple aux autres, et ils ne manquèrent pas d'entraîner après eux la multitude. Je ne reconnais point, dans ces pe- tites ruses et dans ces détours artificieux, la noblesse et la grandeur d'âme que ce prince avait fait paraître jusque-là; et je serais assez porté à croire qu'arrivé au comble de la gloire et de la puissance, il ne put résister plus long- temps aux violentes attaques que la prospérité

¹ Lib. 3 de Benef. cap. 12; et lib. 3 de Irâ, cap. 47.

² Eunu. lib. 1, Var. histor. cap. 31.

³ Nabuchodonosor. (DAN. cap. 3.)

⁴ Darius Medus. (DAN. cap. 6.)

⁵ Plut. in Apophtheg. pag. 213.

⁶ Lib. 18, Epist. ad Attic.

⁷ Lib. 3 de Leg. pag. 697.

⁸ Cap. 35.

⁹ Cyrop. lib. 8, pag. 215.

livre sans relâche aux meilleurs princes : *secundo res sapientium animos fatigant*¹; et qu'enfin l'orgueil et le faste, presque inséparables de l'autorité souveraine, l'arrachèrent à lui-même et à ses bonnes inclinations : *vi dominationis convulsus et mutatus*².

§ III. — MAUVAISE ÉDUCATION DES PRINCES, CAUSE DE LA DÉCADENCE DE L'EMPIRE DES PERSES.

C'est encore Platon³, le prince des philosophes, qui nous fournit cette réflexion; et l'on reconnaîtra, en examinant de près le fait dont il s'agit, combien elle est solide et judicieuse, et combien ici la conduite de Cyrus est inexcusable.

Jamais personne ne dut mieux comprendre que lui de quelle importance est la bonne éducation pour un jeune prince. Il en avait connu par lui-même tout le prix, et senti tout l'avantage. Ce qu'il recommanda avec le plus de soin à ses officiers⁴, dans ce beau discours qu'il leur fit après la prise de Babylone pour les exhorter à maintenir leur gloire et leur réputation, fut d'élever leurs enfants comme ils le faisaient en Perse, et de se conserver eux-mêmes dans la pratique de ce qu'on y observait.

Croirait-on qu'un prince qui parlait et pensait ainsi eût été capable de négliger absolument l'éducation de ses enfants? C'est pourtant ce qui arriva à Cyrus. Oubliant qu'il était père, et ne s'occupant que de ses conquêtes, il abandonna entièrement ce soin aux femmes, c'est-à-dire à des princesses élevées dans un pays où régnaient dans toute leur étendue le faste, le luxe et les délices; car la reine sa femme était de Médie. Ce fut dans ce goût que furent élevés les jeunes princes Cambyse et Smerdis. Rien ne leur était refusé. On allait au-devant de tous leurs désirs. La grande maxime était de ne les contrister en rien, de ne les jamais contredire, de n'employer à leur égard ni remontrances, ni réprimandes. On n'ouvrait la bouche en leur présence que pour louer tout ce qu'ils faisaient et disaient. Tout

fléchissait le genou et était rampant devant eux; et l'on croyait qu'il était de leur grandeur de mettre une distance infinie entre eux et le reste des hommes, comme s'ils eussent été d'une autre espèce qu'eux. C'est Platon qui nous apprend tout ce détail; car Xénophon, apparemment pour épargner son héros, ne dit pas un mot de la manière dont ces princes furent élevés, lui qui a décrit si au long l'éducation que leur père avait reçue.

Ce qui m'étonne le plus, c'est qu'au moins Cyrus, dans ses dernières campagnes, ne les ait pas menés avec lui pour les tirer de cette vie molle et efféminée, et pour leur apprendre le métier de la guerre; car ils devaient alors avoir quelque âge: peut-être les femmes s'y opposèrent-elles.

Quoi qu'il en soit, une telle éducation eut le succès qu'on en devait attendre. Cambyse sortit de cette école tel que l'histoire nous le représente, un prince entêté de lui-même, plein de vanité et de hauteur, livré aux excès les plus honteux de la crapule et de la débauche, inhumain et barbare jusqu'à faire égorger son frère sur la foi d'un songe; en un mot, un insensé, un furieux, un frénétique, qui mit l'empire à deux doigts de sa perte.

Son père, dit Platon, lui laissa en mourant de vastes provinces, des richesses immenses, des troupes et des flottes innombrables: mais il ne lui avait pas donné ce qui pouvait les lui conserver, en lui en faisant faire un bon usage.

Ce philosophe fait les mêmes réflexions sur Darius et Xerxès. Le premier, n'étant point fils de roi, n'avait pas été élevé mollement à la manière des princes, et il avait porté sur le trône une longue habitude du travail, une grande modération d'esprit, un courage qui ne fut guère inférieur à celui de Cyrus, et qui lui fit ajouter à son empire presque autant de provinces que celui-ci en avait conquis; mais il ne fut pas meilleur père que lui, et ne profita pas de la faute qu'il avait faite en négligeant l'éducation de ses enfants. Aussi son fils Xerxès fut, à peu de chose près, un second Cambyse.

De tout ceci, Platon, après avoir montré qu'il y a une infinité d'écueils presque inévitables pour ceux qui sont nés dans le sein de la grandeur et de l'opulence, conclut que la

¹ Solius.

² Tacit. Annal. lib. 6, cap. 68.

³ Lih. 3 de leg. pag. 694, 695.

⁴ Xenoph. Cyrop. lib. 7, pag. 200.

principale cause de la décadence et de la ruine de l'empire des Perses a été la mauvaise éducation des princes, parce que ces premiers exemples firent la règle, et influèrent sur presque tous les successeurs, sous qui tout dégénéra de plus en plus, le luxe des Perses n'ayant plus ni mesure ni frein.

§ IV. — MANQUE DE BONNE FOI

C'est l'historien Xénophon¹ qui nous apprend que le manque de bonne foi fut une des causes du renversement des mœurs parmi les Perses, et de la destruction de leur empire. Autrefois, dit-il, le roi, et ceux qui gouvernaient sous lui, regardaient comme un devoir indispensable de tenir leur parole, et de garder inviolablement les traités où la religion du serment était intervenue; et cela à l'égard même de ceux qui s'en étaient rendus le plus indignes par leurs crimes et leur mauvaise foi: et c'est une conduite si sage qui leur avait attiré une confiance entière de la part de leurs sujets et de tous les peuples voisins. Voilà un grand éloge pour les Perses, qui tombe sans doute principalement sur le règne du grand Cyrus, et que Xénophon² applique aussi à Cyrus le jeune, dont il dit que le grand principe était de ne manquer jamais de fidélité, sous quelque prétexte que ce fût, à l'égard des paroles qu'il avait données, des promesses qu'il avait faites, et des traités qu'il avait conclus. Ces princes avaient une juste idée de la royauté, et ils pensaient avec raison, que si la vérité et la probité étaient bannies du reste de la terre, elles devraient trouver un asile dans le cœur d'un roi, qui, étant le lien et le centre de la société, doit être aussi le protecteur et le vengeur de la bonne foi qui en est le fondement.

De si beaux sentiments, et si dignes d'un homme né pour le gouvernement, ne durèrent pas longtemps. La fausse prudence et l'artificieuse politique en prirent bientôt la place. Au lieu, dit Xénophon³, que le vrai mérite, la bonne foi étaient auparavant en

honneur et en crédit chez le prince, on vit dominer à la cour ces prétendus zélés serviteurs du roi; qui sacrifient tout à ses intérêts et à ses volontés; qui croient que le moyen le plus court et le plus sûr de faire réussir ses entreprises, c'est de mettre hardiment en usage le mensonge, la perfidie, la parjure; qui traitent de petitesse d'âme, de faiblesse d'esprit et d'imbécile stupidité, le scrupuleux attachement à sa parole et aux engagements qu'on a pris; enfin qui sont persuadés qu'on ne peut régner, si l'on ne préfère les considérations d'état à l'observation exacte des traités le plus solennellement jurés.

Les peuples d'Asie, continue Xénophon, ne furent pas longtemps sâs imiter le prince qui leur servait d'exemple et de maître pour la duplicité et la fourberie. Ils s'abandonnèrent bientôt à la violence, à l'injustice, à l'impiété; et de là est venu le changement étrange que l'on voit dans leurs mœurs, et le mépris qu'ils ont conçu pour leurs rois, qui est la suite naturelle et la punition ordinaire du peu de cas que ceux-ci font de ce que la religion a de plus sacré et de plus formidable.

En effet, le serment par lequel on scelle les traités, en y faisant intervenir la Divinité comme présente et comme garante des conditions, est une sainte et auguste cérémonie pour soumettre les rois au juge suprême, qui seul peut les juger, et pour tenir dans le devoir toute majesté humaine, en la faisant comparaitre devant celle de Dieu, à l'égard de qui elle n'est rien. Or, est-ce un moyen d'attirer aux rois les respects du peuple, que de lui apprendre à ne plus craindre Dieu! Quand cette crainte sera effacée dans les sujets comme dans le prince, où sera la fidélité et l'obéissance, et sur quel appui le trône sera-t-il fondé? Cyrus⁴ avait raison de dire qu'il ne reconnaissait pour bons serviteurs et pour fidèles sujets que ceux qui avaient de la religion et qui respectaient la Divinité; et il n'est pas étonnant que

¹ Cyrop. lib. 8, pag. 329.

² De exped. Cyr. lib. 1, pag. 267.

³ Cyrop. lib. 8, pag. 330.

⁴ Εὖτε το κατὰρχαίεσθαι ὡς ἐν θυμῷ, συντομον-
τιον ἔδεν ἔπειτα εἶναι διὰ τοῦ καταρτισθῆναι τε, καὶ φρον-
τισθῆναι, καὶ ἐκπατεῖν τὸ δὲ ἀπὸ τοῦ τε καὶ ἀκαθάρτου,
τὸ αὐτὸ τοῦ ἀκαθάρτου εἶναι. (De exped. Cyr. lib. 2, pag.
292.)

⁵ Cyrop. lib. 8, pag. 301.

le mépris que fait de l'une et de l'autre un prince qui compte pour rien la sainteté des serments, ébranle, jusque dans leurs fondements les empires les plus fermes, et en cause tôt ou tard l'entière destruction. Les rois, dit Plutarque ¹, quand il arrive des révolutions

dans leurs états, se plaignent amèrement de l'infidélité des peuples; mais c'est bien à tort, et ils ne se souviennent pas que c'est eux-mêmes qui leur en ont donné les premières leçons en ne faisant nul cas de la justice et de la bonne foi, et en les sacrifiant toujours sans hésiter à leurs intérêts.

¹ Plut. in Pyrrh. pag. 390.

LIVRE V.

HISTOIRE DE L'ORIGINE ET DES PREMIERS COMMENCEMENTS DES DIFFÉRENTS ETATS DE LA GRECE.

De tous les pays connus dans l'antiquité il n'y en a guère d'aussi célèbres que la Grèce, où l'on trouve des monuments si précieux et des faits si éclatants. De quel côté qu'on la considère, soit pour la gloire des armes, soit pour la sagesse des lois, soit pour l'étude des sciences et des arts, tout y a été porté à un haut degré de perfection; et l'on peut dire, par rapport à tous ces objets, que la Grèce est devenue en quelque sorte l'école du genre humain.

Il n'est pas possible qu'on ne s'intéresse beaucoup à l'histoire d'un tel peuple, surtout quand on fait réflexion qu'elle nous a été transmise par des écrivains du plus rare mérite, dont plusieurs même se sont autant distingués par l'épée que par la plume, et ont été aussi bons capitaines et grands politiques qu'excellents historiens. C'est un grand secours, il faut l'avouer, d'avoir pour guides de tels hommes, d'un jugement exquis, d'une prudence consommée, d'un goût épuré et parfait en tout genre, qui fournissent, non-seulement les faits et les pensées aussi bien que les expressions dont il faut les revêtir, mais, ce qui est beaucoup plus important, les réflexions qui doivent les accompagner, et qui sont le fruit principal de l'histoire. Voilà les riches trésors où je puiserai tout ce que j'ai à dire, après que j'aurai passé les premières origines de la Grèce, qui ne peuvent pas être fort agréables, et sur lesquelles je ne ferai que couler légèrement. Mais avant que d'en par-

ler, je crois nécessaire de tracer un plan abrégé de la situation du pays, et des différentes parties qui le composent.

ARTICLE I. — DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE DE L'ANCIENNE GRECE.

La Grèce ancienne, qui est maintenant la partie méridionale de la Turquie, en Europe, était terminée au levant par la mer Égée, dite aujourd'hui l'Archipel; au midi, par la mer de Crète ou de Candie; au couchant, par la mer d'Ionie; et au nord, par l'Illyrie et la Thrace.

Les parties de la Grèce ancienne sont, l'Épire, le Péloponèse, la Grèce proprement dite, la Thessalie, la Macédoine.

L'ÉPIRE.

Cette province est située au couchant, et séparée de la Thessalie et de la Macédoine par le mont *Pindus*, et par les monts appelés *Acroceraunii*.

Les peuples les plus connus qui l'habitent sont, les *Molosses*, dont la ville principale est *Dodone*, célèbre par le temple et l'oracle de Jupiter; les *Chaoniens*, dont la ville est *Orique*; les *Thesprotiens*, dont la ville est *Buthrotum*, où était le palais et la demeure des *Pyrrhus*; les *Acarnaniens*, dont la ville est *Ambracie*, qui donne son nom au golfe.

Là se trouve *Actium*, célèbre par la victoire d'Auguste, qui bâtit vis-à-vis de cette ville, de l'autre côté du golfe, *Nicopolis*. Il y avait dans l'Épire deux petites rivières fort connues dans la fable, le *Corytè* et l'*Achéron*.

Il fallait que l'Épire fût autrefois bien peuplée, puisque Polybe¹ dit que Paul Émile, après la défaite de Persée, dernier roi de Macédoine, y détruisit soixante-et-dix villes, dont la plus grande partie était des *Mclosses*, et en emmena cent cinquante mille prisonniers.

LE PÉLOPONNÈSE.

C'est une presque île qu'on nomme maintenant la *Morée*, qui ne tient au reste de la Grèce que par l'isthme de Corinthe, large seulement de six milles. On sait que plusieurs princes ont tenté inutilement de couper cet isthme.

Ses parties sont : l'ACHAÏE proprement dite, dont les principales villes sont *Corinthe*, *Sicyone*, *Patrae*, etc. ; l'ÉLIDE : c'est là qu'est *Olympia*, appelée aussi *Pisa*, située sur l'Alphée, où se célébraient les jeux olympiques ; la MESSÉNIE : *Messène*, *Pyle*, la ville de Nestor, *Corone* ; l'ARCADIE : *Cyllène*, montagne où Mercure prit naissance ; *Tégée*, *Stymphale*, *Mantinee*, *Mégalopolis*, patrie de Polybe ; la LACONIE : *Sparte* ou *Lacédémone*, *Amyclæ* ; le mont *Taygète*, la rivière *Eurotas*, le cap *Ténare* ; l'ARGOLIDE : *Argos*, surnommée *Hippium*, célèbre par le temple de Junon ; *Némée*, *Mycènes*, *Nauplie*, *Trézène*, *Épidaure*, où était le temple d'Esculape.

LA GRÈCE PROPREMENT DITE.

Ses parties principales sont :

L'ÉTOLIE : *Chalcis*, *Calydon*, *Olénus* ; la DORIDE ; les LOCRES OZOLIENS : *Naupaete*, maintenant *Lépante*, connue par la défaite des Turcs en 1571 ; la PHOCIDE : *Anticyre*, *Delphes*, sous la montagne du *Parnasse*, célèbre par les oracles qui s'y rendaient : là est aussi la montagne d'*Hélicon* ; la BÉOTIE : *Cythé-*

ron, montagne, *Orechomene*, *Thespie*, *Chéronée*, illustre par la naissance de Plutarque ; *Platéa*, par la défaite de Mardonius ; *Thèbes*, *Aulide*, fameuse par son port, d'où partit l'armée des Grecs pour aller assiéger Troie ; *Leuctre*, par la victoire d'Épaminondas ; l'ATTIQUE : *Mégare*, *Eleusis*, *Dédalie*, *Marathon*, où Miltiade défit l'armée des Perses ; *Athènes* : ses ports étaient, le *Pirée*, *Munychie*, *Phalère* ; le mont *Hymette*, connu surtout par son excellent miel ; la LOCRIE.

LA THESALIE.

Les villes les plus connues de cette province sont : *Gomphi*, *Pharsale*, près de laquelle Jules César remporta une victoire sur Pompée ; *Magnésie*, *Méthone*, au siège de laquelle Philippe perdit un œil ; les *Thermopyles*, défilé fameux par la vigoureuse résistance de trois cents Spartiates contre l'armée entière de Xerxès, et par leur glorieuse défaite ; *Phthie*, *Thèbes* de Thessalie, *Lariise*, *Démétria*, les agréables vallons de *Tempé* sur les bords du *Pénée* ; *Olympe*, *Pétion*, *Ossa*, trois montagnes célèbres dans les fables par le combat des géants.

MACÉDOINE.

Je ne rapporterai qu'un petit nombre de ses villes : *Épidamne* ou *Dyrrachie*, maintenant *Durazzo* ; *Apollonie*, *Pella*, capitale du pays qui donna naissance à Philippe, et à son fils Alexandre-le-Grand ; *Égée*, *Édesse*, *Pallène*, *Olynthe*, qui a donné son nom aux Olynthiques de Demosthène ; *Torone*, *Aeanthe*, *Thessalonique*, maintenant *Salonichi* ; *Stagire*, patrie d'Aristote ; *Amphipolis*, *Philippes*, fameuse par la victoire d'Auguste et d'Antoine sur Brutus et Cassius ; *Scrotuse*, *Athos*, montagne ; le fleuve *Strymon*.

ÎLES DE LA GRÈCE.

Il y a plusieurs îles adjacentes à la Grèce, fort connues dans l'histoire. Dans la mer Ionienne *Corcyre*, avec une ville du même nom, maintenant *Corfou* ; *Céphallénie* et Za-

¹ Apud Polyb. lib. 7, pag. 322.

² L'Hélicon est situé en Béotie. E. B.

cythe, maintenant *Céphalonie* et *Zanthe*; *Ithaque*, patrie d'Ulysse, et *Dulichie*. Près du cap *Malée*, vis-à-vis la Laconie, *Cythère*. Dans le golfe Saronique, *Égine* et *Salamine*, si fameuse par le combat naval entre Xerxès et les Grecs. Entre la Grèce et l'Asie, les *Sporades*, les *Cyclades*, dont les plus connues sont *Andros*, *Délos*, *Paros*, d'où l'on tirait le plus beau marbre. Plus haut, dans la mer Égée, l'*Eubée*, maintenant *Négrepont*, séparée de la terre ferme par un petit bras de mer appelé *Euripe*: la ville la plus connue était *Chalcis*. En montant vers le septentrion, *Seyrus*; et beaucoup plus haut *Lemnos*, maintenant *Stalimène*, *Samothrace*. En descendant, *Lesbos*, dont la principale ville était *Mitylène*, qui a donné à l'île le nom de *Mételin*; *Chios*, *Scio*, vantée par son vin excellent; *Samos*. Quelques-unes de ces dernières îles sont attribuées à l'Asie.

L'île de *Crète*, ou de *Candie*, est la plus grande de celles qui sont voisines de la Grèce; elle a au septentrion la mer Égée ou l'Archipel, et au midi la mer d'Afrique. Ses principales villes étaient, *Gortyne*, *Cydon*, *Gnosus*; ses montagnes, *Dictée*, *Ida*, *Corcyrus*. Son labyrinthe est connu de tout le monde.

Les Grecs avaient des colonies dans presque toutes ces îles.

Ils s'établirent aussi dans la Sicile¹, et dans une partie de l'Italie vers la Calabre, qui sont appelées pour cette raison la grande Grèce.

Mais leur grand établissement fut dans l'Asie Mineure², et surtout dans l'*Éolie*, l'*Ionie* et la *Doride*. Les principales villes de l'*Éolie* sont, *Cume*, *Phocée*, *Élée*; de l'*Ionie*, *Smyrne*, *Clazomène*, *Téos*, *Lébédus*, *Colophon*, *Éphèse*; de la *Doride*, *Halicarnasse* et *Cnidus*.

Ils avaient encore un grand nombre de colonies répandues dans les différentes parties du monde, dont je parlerai quand l'occasion s'en présentera.

ARTICLE II. — DIVISION DE L'HISTOIRE GRECQUE EN QUATRE ÂGES.

On peut distinguer dans les Grecs quatre différents âges, marqués par autant d'époques

¹ Strab. lib. 6. pag. 253.

² Pline. lib. 6. cap. 2.

mémorables, qui tous ensemble renferment 2154 années.

Le premier s'étend depuis la fondation des petits royaumes de la Grèce, en commençant par celui de Sicyone, qui est le plus ancien, jusqu'au siège de Troie, et comprend environ 1000 ans, depuis l'an du monde 1820 jusqu'à 2820.

Le second s'étend depuis la prise de Troie jusqu'au règne de Darius, fils d'Hystaspe, qui est le temps où l'histoire des Grecs commence à se joindre avec celle des Perses, et comprend 663 ans, depuis l'an du monde 2820 jusqu'à 3483;

Le troisième âge s'étend depuis le commencement du règne de Darius jusqu'à la mort d'Alexandre-le-Grand, qui est le beau temps de l'histoire des Grecs, et comprend 198 ans, depuis l'an du monde 3483 jusqu'à 3681;

Enfin, le quatrième et dernier âge s'étend depuis la mort d'Alexandre, où les Grecs commencèrent à décroître, jusqu'à ce qu'ils tombèrent enfin sous la domination des Romains; et l'époque de la ruine entière des Grecs est, d'un côté, la prise et la destruction de Corinthe par le consul L. Mummius en 3858, et de l'autre l'extinction du royaume des Séleucides en Asie par Pompée, l'an du monde 3939, et de celui des Lagides en Égypte par Auguste, l'an 3974. Ce dernier âge comprend en tout 293 ans.

De ces quatre âges, je ne parlerai ici que des deux premiers, et encore je ne les toucherai que très-légèrement et pour en donner quelque idée aux lecteurs, parce que ces temps, du moins pour une grande partie, appartiennent plus à la fable qu'à l'histoire, et se sont couverts de ténèbres qu'il est difficile, pour ne par dire impossible, de percer et d'éclaircir; et j'ai déjà déclaré plusieurs fois que ce travail obscur et épineux, quoique très-utile pour ceux qui veulent approfondir l'histoire, n'entraîne point dans mon plan.

ARTICLE III. — ORIGINE PRIMITIVE DES GRECS.

Pour avoir quelque chose de certain sur l'origine des Grecs, il faut nécessairement avoir recours à ce que nous apprend l'Écriture sainte.

Javan ou *Ion*¹ (car en hébreu les mêmes lettres, différemment ponctuées, forment ces deux noms), fils de Japhet, et petit-fils de Noé, est certainement le père de tous les peuples connus sous le nom de Grecs, quoiqu'il soit demeuré propre aux Ioniens dans cette nation : mais les Hébreux, les Chaldéens, les Arabes et les autres ne nomment point autrement le corps de la nation que les Ioniens; et c'est pour cette raison qu'Alexandre est prédit dans *Daniel*² sous le nom de roi de *Javan*³.

Javan eut quatre enfants⁴: *Éliza*, *Tharsis*, *Cethim* et *Dodanim*. Comme *Javan* est l'origine des Grecs, il ne faut pas douter que ses quatre fils ne soient les chefs des principales tribus et des principales branches de cette nation, devenue depuis si célèbre par les arts et par la guerre.

Éliza est la même chose qu'*Ellas*, comme traduit le chaldéen; et le nom *Ελλάς*, devenu commun à toute la nation, comme celui d'*Ελλάς* à tous le pays, n'a point d'autre origine. La ville d'*Élide*, fort ancienne dans le Péloponnèse, les champs *Élysiens*, la rivière *Elissus* ou *Ilissus*, ont retenu longtemps des traces du nom d'*Éliza*, et ont plus contribué à conserver sa mémoire que les historiens mêmes de la nation, curieux dans les affaires étrangères, et peu instruits de leur origine, parce qu'ils l'étaient peu de la religion véritable et ne remontaient pas jusqu'à elle. C'est pourquoi ils donnent une autre source aux noms *Hellènes* ou *Iones*, comme nous le verrons dans la suite; car je me crois obligé de rapporter ainsi leur sentiment.

Tharsis était le second fils de *Javan*. Il s'établit comme ses frères dans la Grèce, et peut-être dans l'*Achate* et les provinces voisines, comme *Éliza* dans le Péloponnèse.

Cethim. Il ne nous est pas permis de douter que ce ne soit le père des Macédoniens, après l'autorité du premier livre des *Machabées*⁵, où il est dit dès le commencement qu'Alexandre, fils de *Philippe*, Macédonien, sortit de son

pays, qui était celui de *Céthim*¹, pour aller faire la guerre à *Darius*, roi de Perse; et dans le chap. 8, parlant des Romains et de leurs victoires sur les derniers rois de Macédoine, *Philippe* et *Persée*, il les appelle rois des *Céthéens*².

Dodanim. Il est fort vraisemblable que la Thessalie et l'*Épire* furent le partage de ce quatrième fils de *Javan*, et que le culte impie de *Jupiter* de *Dodone*, aussi bien que la ville de *Dodone*³, sont des preuves que le premier auteur était demeuré dans la mémoire de ceux qui tenaient de lui l'établissement et la naissance.

Voilà tout ce qu'on peut dire de certain sur l'origine des Grecs. L'Écriture sainte, dont le but n'est pas de satisfaire la curiosité, mais de nourrir la piété, après ces légers rayons de lumière, nous laisse dans une profonde nuit sur le reste de leur histoire, qui ne peut être tirée que des auteurs profanes.

Si l'on en croit *Pline*⁴, les Grecs s'appellèrent ainsi du nom d'un ancien roi fort obscur. *Homère*, dans ses poèmes, les nomme *Hellènes*, *Donaens*, *Argiens*, *Achéens*. Il est remarquable que le mot *Græcus* n'est jamais employé dans *Virgile*.

L'extrême rusticité des premiers Grecs ne paraîtrait pas croyable, si l'on pouvait sur ce point récuser leurs propres historiens. Un peuple assez entêté de son origine pour l'illustrer par des fables n'en aurait pas inventé pour l'avilir⁵. Qui croirait que ce peuple, auquel on doit tout ce qu'on a de littérature et de belles connaissances, descendit de sauvages qui n'avaient point d'autre loi que la force; qui ignoraient l'agriculture, et broutaient à la manière des bêtes? C'est pourtant ce que nous attestent les honneurs divins qu'ils décernèrent à celui qui leur apprit à se nourrir de gland, comme d'un aliment plus sain et plus délicat que les herbes⁶. Il y avait de là encore bien loin jusqu'à la politesse et à l'urbanité; aussi n'y arrivèrent-ils que par une longue succession de temps.

¹ Gen. 10, 2.

² Dan. 8, 21.

³ « *Hircus capreorum rex Græciæ.* » Dans l'hébreu, *rex Javan*.

⁴ Gen. 10, 4.

⁵ 1. Machab. 1, 1

¹ *Egressus de terrâ Cethim.* v. 5.

² *Philippum et Perseum Cetheorum regem.*

³ *Δωδώνη, ἀπὸ Δωδωνίου, τοῦ Διὸς καὶ Εὐρώπης.* STÉPHANES.

⁴ Lib. 4, cap. 7.

⁵ *Fausan.* lib. 8, pag. 436-456.

⁶ *Pelagius.*

Les plus faibles ne furent pas les derniers à comprendre la nécessité de vivre ensemble pour se garantir de la violence et de l'oppression. Ils bâtirent des maisons, dont le nombre s'accrut insensiblement, et forma des bourgs et des villes. Mais la société d'habitation ne vint pas à bout d'humaniser de telles gens. L'Égypte et la Phénicie en eurent l'honneur. L'une et l'autre par leurs colonies instruisirent et civilisèrent les Grecs. Celle-ci leur enseigna la navigation, le commerce, l'écriture; l'autre les polia par ses lois, les mit dans le goût des arts et des sciences, et les initia dans ses mystères.

La Grèce, dans les premiers temps, fut exposée à de grands mouvements, et à de fréquentes mutations, parce que les habitants du pays n'ayant point entre eux de commerce, et n'y ayant point alors de puissance supérieure qui imposât la loi aux autres, la violence décidait de tout. Les plus forts s'emparaient des terres qui leur paraissaient les plus fertiles, et en chassaient les possesseurs légitimes, qui allaient chercher ailleurs des établissements. Comme l'Attique était un pays sec et stérile, ses habitants n'eurent pas les mêmes secousses à essuyer, et ils se conservèrent toujours dans leur premier terrain: c'est pourquoi ils s'appelaient *ατρείχονες*, c'est-à-dire, nés dans le pays même, à la différence de presque tous les autres peuples, qui étaient venus d'ailleurs.

Tels furent en général les premiers commencements de la Grèce. Il faut maintenant descendre dans un plus grand détail, et exposer en peu de mots l'établissement des différents états qui la partagèrent.

ARTICLE IV. — DIFFÉRENTS ÉTATS DONT LA GRÈCE ÉTAIT COMPOSÉE.

Dans ces temps reculés, les royaumes étaient fort peu de chose, et souvent l'on en donnait le titre à une ville d'où dépendaient quelques lieues seulement de terrain.

SICYONE.

Le plus ancien des royaumes de la Grèce

est celui de Sicyone¹. Eusèbe en place le commencement 1313 ans avant la première olympiade. On croit qu'il dura environ 1000 ans.

ARGOS.

Le royaume d'Argos², dans le Péloponnèse, commença 1080 ans avant la première olympiade, du temps d'Abraham. Le premier roi fut INACHUS. Il eut pour successeurs, PHORONÉE, son fils; APIS, qui donna son nom à cette contrée; ARGUS; et, après plusieurs autres, GÉLANOR, qui fut dépouillé et chassé du royaume par DANAUS, Égyptien. Les successeurs de celui-ci furent LYNCEË³, fils d'Égyptus son frère, qui, seul de cinquante frères, échappa à la cruauté des Danaïdes; ABAS; PROETUS; ACRISIUS.

De Danaë, fille du dernier, naquit Persée, qui dans la suite, ayant tué par malheur son grand-père Acrisius, et ne pouvant plus soutenir la vue d'Argos, où il avait commis ce meurtre involontaire, passa à Mycènes, et y établit le siège de son royaume.

MYCÈNES.

PERSÉE régna donc à Mycènes.

Il eut plusieurs enfants: entre autres, Alcée, Sthénéus et Électryon. Alcée fut père d'Amphitryon; Sthénéus, d'Eurysthée; Électryon, d'Alcmène. Amphitryon épousa Alcmène, de laquelle et de Jupiter naquit Hercule.

Eurysthée et Hercule vinrent au monde le même jour; mais la naissance du premier ayant été avancée par la fraude de Junon, Hercule lui fut soumis, et obligé de subir par son ordre les douze travaux si célèbres dans la fable.

Les rois qui régnèrent à Mycènes, après Persée, furent ÉLECTRYON, STHÉNÉUS, EURYSTHÉE. Celui-ci, après la mort d'Hercule, déclara une guerre ouverte à ses descendants, dans la crainte qu'ils n'entreprissent un jour de le détrôner. En effet, les Héraclides, ayant tué dans un combat Eurysthée, entrèrent victo-

¹ Herod. lib. 2, cap. 58; et lib. 5, cap. 58-60. — Plin. lib. 5, cap. 12; et lib. 7, cap. 56. — Thucyd. lib. 1, pag. 2.

² An. M. 1915; av. J. C. 2080.

³ An. M. 2148; av. J. C. 1856. — Eusèb. in Chron.

⁴ An. M. 2500; av. J. C. 1171.

riens dans le Péloponnèse, et s'en rendirent maîtres. Mais, comme c'était avant le temps marqué par les destins, une peste qui survint, jointe à un oracle, les obligea d'en sortir. Trois ans après, trompés par une expression ambiguë de l'oracle, ils firent une nouvelle tentative, qui fut encore inutile : c'était environ vingt ans avant la prise de Troie.

ATRÉE, fils de Pélops, oncle maternel d'Eurysthée, lui avait succédé. C'est de la sorte que la couronne passa aux descendants de Pélops, qui donnèrent leur nom au Péloponnèse, appelé auparavant *Apie*. La haine meurtrière des deux frères Atrée et Thyeste est connue de tout le monde.

PLISTHÈNE, fils d'Atrée, succéda à son père au royaume de Mycènes, qu'il laissa à son fils.

AGAMEMNON, qui eut pour successeur son fils ORESTE. Le royaume de Mycènes fut rempli de crimes et d'horreurs depuis qu'il eut passé dans la famille de Pélops.

TISAMÈNE et PENTHILE, fils d'Oreste, régnèrent après lui : ils furent chassés du Péloponnèse par les Héraclides.

ATHÈNES.

CÉCROPS¹, originaire d'Égypte, fut le fondateur de ce royaume. S'étant établi dans l'Attique, il divisa tout ce qui lui était soumis en douze cantons. Ce fut lui qui établit l'Aréopage.

Cette auguste compagnie rendit sous CRANAUS, son successeur, le fameux jugement entre Neptune et Mars. Ce fut de son temps qu'arriva le déluge de Deucalion. Celui d'Ogygès en Attique est beaucoup plus ancien, et était arrivé 1020 ans avant la première olympiade, et par conséquent l'an du monde 2208.

AMPHICTYON, troisième roi d'Athènes, procura une confédération de douze peuples, qui s'assemblaient deux fois l'an aux Thermopyles pour y faire des sacrifices communs, et pour y délibérer ensemble sur les affaires publiques et particulières de chaque peuple. Elle fut nommée l'assemblée des Amphictyons.....

Sous ÈRÉCHTHÉE, l'on marque l'arrivée de

Cérès en Attique, après l'enlèvement de sa fille, et l'établissement des mystères à Éléusis.

Le règne d'ÉGÉE², fils de Pandion, est le temps le plus illustre de l'histoire des héros. C'est sous lui qu'on place l'expédition des Argonautes, les fameux travaux d'Hercule, la guerre de Minos, second roi de Crète, contre les Athéniens; l'histoire de Thésée et d'Ariane.

THÉSÉE succéda à son père Ègée. Cécrops avait partagé l'Attique en douze bourgs, douze cantons, séparés les uns des autres. Thésée fit comprendre aux peuples les avantages d'un gouvernement commun, et des douze bourgs n'en fit qu'une ville, où toute l'autorité fut réunie.

CODRUS fut le dernier roi d'Athènes. Il se dévoua pour son peuple.

Après lui, le titre de roi fut éteint par les Athéniens³. MÉDON, son fils, fut mis à la tête de la république, avec le titre d'archonte, c'est-à-dire de gouverneur ou de président. Les premiers archontes furent à vie; mais les Athéniens, fatigués d'une domination qui leur paraissait encore trop approcher de la royauté, élurent de nouveaux archontes de dix ans en dix ans, et enfin rendirent cette charge annuelle.

THÈBES.

CADMUS⁴, venu par mer des côtes de la Phénicie, c'est-à-dire, des environs de Tyr et de Sidon, se saisit du pays appelé depuis la Béotie. Il y bâtit la ville de Thèbes, ou du moins une citadelle, appelée de son nom *Cadmée*, et y établit le siège de sa domination et de sa puissance.

Les funestes malheurs de Laïus, l'un de ses successeurs, et de Jocaste sa femme, d'OEdipe leur fils, d'Étéocle et de Polynice; nés du mariage incestueux de Jocaste et d'OEdipe, ont fourni une ample matière aux récits de la fable et aux actions du théâtre.

SPARTE OU LACÉDÈMON.

On croit que LÉLEX, premier roi de la Laco-

¹ AN. M. 2730; av. J. C. 1281.

² AN. M. 2834; av. J. C. 1070.

³ AN. M. 2549; av. J. C. 1455.

⁴ AN. M. 2248; av. J. C. 1556.

nie, commença à regner environ 1516 ans avant l'ère chrétienne.

Tyndare, neuvième roi de Lacédémone, eut de Leda Castor et Pollux, jumeaux, outre Hélène et Clytemnestre, femme d'Agamemnon, roi de Mycènes. Ayant survécu à la mort des deux jumeaux ses enfants, il songea à se choisir un successeur en choisissant un époux à Hélène sa fille. Tous les prétendants s'engagèrent par serment de s'en tenir au choix de cette princesse, qui se détermina en faveur de Ménélas. A peine eut-elle été trois ans avec son mari, qu'elle fut enlevée par Alexandre Pâris, fils de Priam, roi des Troyens. Cet enlèvement fut l'occasion de la guerre de Troie. La Grèce commença proprement à essayer ses forces unies au siège de cette ville, où les Achille, les Ajax, les Nestor et les Ulysse firent pressentir à l'Asie qu'elle obéirait un jour à leur postérité. La ville fut prise par les Grecs après un siège de dix ans, à peu près dans le temps que Jephthé conduisait le peuple de Dieu, c'est-à-dire, selon Ussérius, l'année du monde 2820, et 1184 ans avant Jésus-Christ. Cette époque est célèbre dans l'histoire, et doit être retenue avec soin, aussi bien que celle des olympiades.

On appelle *olympiade* la révolution de quatre années complètes depuis une célébration des jeux olympiques jusqu'à l'autre. Nous exposerons ailleurs l'établissement de ces jeux, qui se célébraient tous les quatre ans près de la ville de Pise, appelée autrement Olympie. L'ère commune des olympiades commence à l'été de l'année du monde 3228, et 776 ans avant Jésus-Christ, dans les jeux où Corèbe remporta le prix de la course.

Quatre-vingts ans après la prise de Troie, les Héraclides rentrèrent dans le Péloponnèse, et se saisirent de Lacédémone, où deux frères, Eurysthène et Proclès, fils d'Aristodème, régnèrent ensemble. Et depuis eux le sceptre demeura toujours conjointement dans ces deux familles. Plusieurs années après, Lycurgue donna à Sparte ces lois qui l'ont rendue si célèbre. J'en parlerai dans la suite avec étendue.

CORINTHE.

Corinthe commença plus tard que les autres villes dont nous venons de parler, à être gou-

vernée par des rois particuliers. D'abord elle fut soumise à ceux d'Argos et de Mycènes. Sisyphe, fils d'Éole, s'en rendit maître¹. Sa race en fut chassée par les Héraclides environ 110 ans après le siège de Troie. Les descendants de Bacchis y régnèrent ensuite. Sous eux le gouvernement monarchique fit place à l'aristocratique, c'est-à-dire que les anciens gouvernèrent, choisissant entre eux tous les ans un premier magistrat qu'ils appelaient *prytanis*. Enfin, Cypsélus, ayant gagné le peuple, s'empara de l'autorité, qu'il fit passer à son fils Périandre, fort connu parmi les sages de la Grèce, au nombre desquels son goût pour les sciences et pour les gens savants l'a fait ranger.

LA MACÉDOINE.

On fut longtemps parmi les Grecs sans faire beaucoup d'attention à la Macédoine. Il semblait que ses rois, relégués dans les bois et les montagnes, ne faisaient point partie du reste de la Grèce. Ils prétendaient descendre d'Hercule par Caranus², le premier d'entre eux. Philippe et Alexandre son fils relevèrent extrêmement la gloire de ce royaume. Il avait déjà duré 471 ans jusqu'à la mort d'Alexandre, et il en dura encore 155 jusqu'à la prise de Persée par les Romains; ce qui fait en tout 626 ans.

ARTICLE V. — TRANSMIGRATIONS DES GRECS DANS L'ASIE MINEURE

Nous avons déjà remarqué que, quatre-vingts ans après la prise de Troie, les Héraclides se remirent en possession du Péloponnèse, ayant défait les Pélopidès, c'est-à-dire Tisamène et Penthiile, fils d'Oreste, et qu'ils partagèrent entre eux les royaumes de Mycènes, d'Argos et de Lacédémone.

Une si grande révolution changea presque toute la face de la Grèce, et donna lieu à plusieurs transmigrations fort célèbres. Pour les mieux entendre, et pour avoir une idée plus nette de la situation de plusieurs peuples de la Grèce, et des quatre dialectes ou différen-

¹ An. M. 2628; av. J. C. 1376.

² An. M. 3220; av. J. C. 794.

tes langues qui y régnèrent, il est nécessaire de reprendre les choses de plus haut.

Deucalion ¹, qui régna en Thessalie, et sous qui arriva le déluge qui porte son nom, eut de Pirrha sa femme, deux fils, qui furent Hellen et Amphictyon. Celui-ci, ayant chassé d'Athènes Cranaüs, y régna à sa place. Hellen, si l'on en croit les historiens de sa nation, donna son nom aux Grecs, qui furent depuis appelés Hellenes. Il eut trois fils, Eolus, Dorus et Xuthus.

Eolus, qui était l'aîné, succéda à son père; et, outre la Thessalie, il eut en partage la Locride et la Béotie. Plusieurs de ses descendants entrèrent dans le Péloponnèse, avec Pélops, fils de Tantale, roi de Phrygie, qui donna son nom au Péloponnèse, et s'établirent dans la Laconie.

La contrée voisine du Parnasse échut à Dorus, et fut appelée de son nom la Doride.

Xuthus, contraint par ses frères, pour quelque mécontentement particulier, de quitter son pays, se retira dans l'Attique, où il épousa la fille d'Erechthée, roi des Athéniens, dont il eut deux fils, Achéens et Ion.

Un meurtre involontaire commis par Achéens l'obligea de se retirer dans le Péloponnèse, qui était nommé pour lors Égialée, et dont une partie fut appelée de son nom Achate. Ses descendants s'établirent à Lacédémone.

Ion, s'étant signalé par ses victoires, fut appelée par les Athéniens au gouvernement de leur ville, et donna son nom au pays; car les habitants de l'Attique sont aussi appelés Ioniens. Le nombre des citoyens s'accrut à tel point, que les Athéniens se trouvèrent obligés d'envoyer dans le Péloponnèse une colonie d'Ioniens qui communiquèrent aussi leur nom à la contrée qu'ils occupèrent.

Ainsi tous les habitants du Péloponnèse, quoique composés de différents peuples, furent tous réunis sous les noms d'Achéens et d'Ioniens.

Les Héraclides, quatre-vingts ans après la prise de Troie, songèrent sérieusement à se remettre en possession du Péloponnèse, qu'ils croyaient leur appartenir de droit. Ils avaient trois chefs principaux, fils d'Aristomaque, sa-

voir, Temène, Cresphonte et Aristodème. Celui-ci étant mort, ses deux fils Enrysthène et Proclès prirent sa place. Le succès de leur expédition fut aussi heureux que le motif en paraissait juste, et ils rentrèrent en possession de leur ancien domaine. Argos échut à Temène, la Messénie à Cresphonte, et la Laconie aux deux fils d'Aristodème.

Ceux des Achéens qui descendaient d'Eolus, et qui jusque-là avaient habité dans la Laconie, en ayant été chassés par les Doriens qui étaient rentrés dans le Péloponnèse avec les Héracclides, s'établirent, après quelques courses, dans le canton de l'Asie Mineure, qui depuis fut appelé l'Éolide, où ils fondèrent Smyrne et onze autres villes. Mais la ville de Smyrne passa dans la suite aux Ioniens. Les Éoliens occupèrent aussi plusieurs villes de Lesbos.

Quant aux Achéens de Mycènes et d'Argos, comme ils se virent contraints d'abandonner leur pays aux Héraclides, ils s'emparèrent de celui des Ioniens, qui habitaient comme eux dans le Péloponnèse. Ceux-ci se réfugièrent d'abord à Athènes, qui était leur patrie originelle, d'où ils partirent quelque temps après sous la conduite de Nibé et d'Androcle, tous deux fils de Codrus, et s'emparèrent de cette côte de l'Asie Mineure qui est entre la Carie et la Lydie, et qui de leur nom fut appelée Ionie; et ils y bâtirent douze villes, Éphèse, Clazomène, Samos, etc.

La puissance des Athéniens ¹, qui avaient alors pour roi Codrus, s'étant fort augmentée par le grand nombre de ceux qui se réfugiaient dans leur pays, les Héraclides crurent devoir s'opposer à leurs progrès, et les attaquèrent. Ceux-ci furent vaincus dans un combat; mais ils ne laissèrent pas de demeurer maîtres de la Mégaride, où ils bâtirent Mégare, et établirent dans ce pays les Doriens à la place des Ioniens.

Une partie de ces Doriens ² demeura dans le pays après la mort de Codrus; quelques-uns passèrent en Crète; le plus grand nombre s'établit dans cette partie de l'Asie Mineure qui de leur nom a été appelée Doride. Ils y bâtirent Halicarnasse, Cnide et d'autres villes; et s'établirent dans les îles de Rhodes, de Cos, etc.

¹ Strab. lib. 8, pag. 383, etc. — Pausan., lib. 7, pag. 396, etc.

¹ Strab. lib. 8, pag. 383.

² Id. lib. 8, pag. 653.

Il sera maintenant plus aisé d'entendre ce qui regarde les dialectes de la Grèce. Il y en avait quatre, savoir : l'*attique*, l'*ionien*, le *dorique* et l'*éolien*. C'étaient autant de langages, parfaits chacun dans leur genre, dont différents peuples se servaient, mais qui avaient tous une même langue pour fondement. Et cette diversité de langage ne doit pas paraître étonnante dans un pays dont les habitants ne dépendaient point les uns des autres, mais avaient chacun leur domaine particulier.

1° Le dialecte *attique* est celui qui était usité dans Athènes et dans le pays circonvoisin. Il a été suivi particulièrement par Thucydide, Aristophane, Platon, Isocrate, Xénophon et Démosthène.

2° L'*ionien* était presque le même que l'ancien attique. Mais passant depuis dans quelques villes de l'Asie Mineure, et dans les îles adjacentes, qui étaient colonies des Athéniens et de ceux de l'Achate, il reçut là comme une nouvelle teinture, et ne suivit pas toute la délicatesse où arrivèrent depuis les Athéniens. C'est en cette langue qu'ont écrit Hippocrate et Hérodote.

3° Le *dorique* a été premièrement en usage parmi les Lacédémoniens et ceux d'Argos. Ensuite il passa dans l'Épire, dans la Lybie, la Sicile, Rhodes et Crète. C'est celui qu'ont suivi Archimède et Théocrite, tous deux de Syracuse, et Pindare.

4° L'*éolien* a été d'abord usité parmi les Béotiens et leurs voisins, puis dans l'Eolie, région de l'Asie Mineure entre l'Ionie et la Mysie, qui comprenait dix ou douze villes, colonies des Grecs. C'est celui qui a été suivi par Sapho et Alcée, dont il reste peu de chose. On le trouve aussi mêlé dans Théocrite, Pindare, Homère, et dans plusieurs autres.

ARTICLE VI. — GOUVERNEMENT RÉPUBLICAIN ÉTABLI PRESQUE GÉNÉRALEMENT DANS TOUTE LA GRÈCE.

On a pu remarquer, dans le peu que j'ai dit des divers établissements de la Grèce, que le fonds primordial de tous ces différents états était le gouvernement monarchique, le plus ancien de tous, le plus universellement répandu, le

plus propre à entretenir la paix et la concorde, et, comme l'observe Platon¹, formé sur le modèle de l'autorité paternelle, et de cet empire doux et modéré que les pères exerçaient dans leur famille.

Les choses ayant dégénéré peu à peu par l'injustice des usurpateurs, par la dureté des maîtres légitimes, par les soulèvements des peuples, et par mille autres révolutions qui arrivèrent dans ces états, un esprit tout contraire au premier s'empara de la Grèce entière, y alluma un désir violent de la liberté, et établit partout, excepté dans la Macédoine, un gouvernement républicain, mais varié en presque autant de manières qu'il y avait de différentes villes, selon le génie et le caractère de chacun des peuples.

Il resta toujours néanmoins je ne sais quel levain de l'ancienne domination, qui réveilla de temps en temps l'ambition de plusieurs citoyens, et leur inspira le désir de se rendre maître de leur patrie. Dans presque tous ces petits états de la Grèce, on vit souvent des particuliers qui, n'ayant aucun droit au trône, ni par leur naissance, ni par le choix des citoyens, cherchèrent à s'y élever par cabale, par trahison, par violence; et qui, sans respect pour les lois, sans égard pour le bien public, exercèrent l'autorité souveraine avec un empire despotique et un pouvoir arbitraire. Pour se maintenir dans leur injuste usurpation, au milieu des défiances et des alarmes, ils se crurent obligés de prévenir de fausses conjurations, ou de réprimer des conspirations réelles par les plus cruelles proscriptions, et de sacrifier à leur sûreté tous ceux que leur mérite, leur rang, leurs richesses, leur zèle pour la liberté, leur amour pour la patrie, rendaient suspects à un gouvernement soupçonneux et mal affermi, qui sentait bien qu'il était haï de tous, et qu'il méritait de l'être. C'est cette conduite inhumaine qui rendit ces hommes si odieux sous le nom de *tyrans*², et qui fournit une si ample matière aux déclamations des orateurs, et aux représentations tragiques du théâtre.

De toutes ces villes et de toutes ces parties

¹ Platon. lib. 3, de Leg. pag. 680.

² Ce nom, dans son origine, signifiait roi. Il se donnait anciennement aux princes légitimes.

de la Grèce, séparées entièrement, ce semble, les unes des autres par leurs lois, leurs coutumes, leurs intérêts, se forma néanmoins un seul tout et un corps unique, dont les forces s'accrurent jusqu'au point de faire trembler la puissance formidable des Perses sous Darius et Xerxès, et qui l'aurait peut-être absolument détruite dès lors, si la Grèce avait pu se maintenir dans cette union et cette concorde qui la rendait invincible; c'est le spectacle qui va nous occuper dans la suite, et qui mérite certainement toute l'attention des lecteurs. Nous verrons, dans les volumes qui suivront, un petit peuple, renfermé dans l'enceinte d'un pays qui n'égalait pas le quart de la France, aux prises avec le plus puissant empire qui fût alors sur la terre; et nous le verrons, non-seulement tenir tête aux armées innombrables des Perses, mais les dissiper, les mettre en fuite, les tailler en pièces, et réduire quelquefois l'orgueil persan à accepter des conditions de paix aussi honteuses pour les vaincus que glorieuses pour les vainqueurs.

Parmi les villes de la Grèce, deux se distinguèrent particulièrement, et s'acquirent une autorité et une sorte de supériorité sur toutes les autres, que le mérite seul leur attira : c'est Lacédémone et Athènes. Comme elles soutiendront un grand personnage dans l'histoire qui va suivre, avant que d'entrer dans ce détail, je crois devoir donner par avance quelque idée du génie, du caractère, des mœurs, du gouvernement de ces deux peuples. Plutarque, dans les vies de Lycurgue et de Solon, me fournira la principale partie de ce que j'ai à dire sur ce sujet.

ARTICLE VII. — GOUVERNEMENT DE LACÉDÉMON;
LOIS ÉTABLIES PAR LYCURGUE.

Il n'y a peut-être rien dans toute l'histoire profane de plus attesté, ni en même temps de plus incroyable que ce qui regarde le gouvernement de Lacédémone, et la discipline que Lycurgue y avait établie. Ce législateur était fils d'Eunomus¹, l'un des deux rois qui commandaient ensemble à Sparte. Il lui eût été facile de monter sur le trône après la mort de son frère aîné, qui n'avait point laissé d'enfant

mâle; et il fut roi en effet pendant quelques jours. Mais, dès que la grossesse de sa belle-sœur fut connue, il déclara que la royauté appartenait à l'enfant qui en naîtrait, si c'était un fils, et dès ce moment il administra le royaume comme son tuteur. Cependant la veuve lui envoya dire sous main quo, s'il voulait lui promettre de l'épouser quand il serait roi, elle ferait périr son fruit. Une proposition si détestable fit horreur à Lycurgue : il dissimula néanmoins, et, amusant cette femme par différents prétextes, il la mena jusqu'à son terme. Quand l'enfant fut né, il le déclara roi, et le fit nourrir avec grand soin. La joie que sa naissance causa au peuple le fit nommer *CHARILAOS*.

L'état était pour lors dans un grand désordre², l'autorité des rois étant absolument méprisée, et celle des lois encore plus : nul frein ne pouvait retenir l'audace du peuple, qui allait tous les jours en croissant.

Lycurgue conçut le hardi dessein de réformer en tout le gouvernement de Lacédémone : et pour être en état d'y établir de plus sages réglemens, il jugea à propos de faire plusieurs voyages, afin de connaître par lui-même les différentes mœurs des peuples, et de consulter ce qu'il y avait de personnes plus habiles et plus expérimentées dans l'art de gouverner. Il commença par l'île de Crète, dont les lois dures et austères étaient fort célèbres : il passa de là en Asie, où régnait une conduite tout opposée; et enfin il se rendit en Égypte, le domicile des sciences, de la sagesse et des bons conseils.

Sa longue absence³ ne servit qu'à le faire plus désirer de ses citoyens; et les rois mêmes pressèrent son retour, sentant bien qu'ils avaient besoin de son autorité pour contenir le peuple dans le devoir et dans l'obéissance. Dès qu'il fut retourné à Sparte, il travailla à changer toute la forme du gouvernement, persuadé que quelques lois particulières ne produiraient pas un grand effet.

Mais, avant que d'exécuter son dessein, il alla à Delphes pour consulter Apollon; et, après avoir offert son sacrifice, il reçut cet oracle si célèbre, dans lequel la prêtresse l'ap-

¹ Plot. in vit. Lycurg. pag. 30

² Plot. in vit. Lycurg. pag. 41.

³ Pag. 42.

peint *ami des dieux, et Dieu plutôt qu'homme*. Et quant à la grâce qu'il avait demandée de pouvoir établir de bonnes lois dans son pays, elle lui déclarait que le dieu avait exaucé ses prières, et que la république qu'il allait former serait la plus excellente république qui eût jamais été.

Étant revenu à Lacédémone, il commença par gagner les principaux de la ville, à qui il communiqua ses vues ; et s'étant assuré de leur consentement, il vint dans la place publique accompagné de gens armés, pour étonner et pour intimider ceux qui voudraient s'opposer à son entreprise.

On peut rappeler à trois principaux établissements la nouvelle forme du gouvernement qu'il introduisit à Lacédémone.

Premier établissement : Sénat.

De tous les nouveaux établissements de Lycurgue¹, le plus grand et le plus considérable fut celui du sénat, lequel, comme dit Platon, tempérant la puissance trop absolue des rois par une autorité égale à la leur, fut la principale cause du salut de cet état. Car, au lieu qu'auparavant il était toujours chancelant, et qu'il penchait tantôt vers la tyrannie par la violence des rois, tantôt vers la démocratie par le pouvoir trop absolu du peuple, ce sénat lui servit comme d'un contre-poids qui le maintint dans l'équilibre, et qui lui donna une assiette ferme et assurée, les vingt-huit sénateurs² qui le composaient se rangeant du côté des rois quand le peuple voulait se rendre trop puissant, et fortifiant au contraire le parti du peuple quand les rois voulaient porter trop loin leur autorité.

Lycurgue ayant ainsi tempéré le gouvernement, ceux qui vinrent après lui trouvèrent la puissance des trente, qui composaient le sénat, encore trop forte et trop absolue, c'est pourquoi ils donnèrent un frein, en lui opposant l'autorité des éphores³, environ cent trente ans après Lycurgue⁴. Les éphores étaient

au nombre de cinq, et ne demeuraient qu'un an en charge. Ils étaient tous tirés du peuple, et par là ressemblaient assez aux tribuns du peuple chez les Romains. Ils avaient droit de faire arrêter les rois, et de les faire mener en prison, comme cela arriva à l'égard de Pausanias. Ce fut sous le roi Théopompe que commencèrent les éphores. Sa femme lui ayant reproché qu'il laisserait à ses enfants la royauté beaucoup moindre qu'il ne l'avait reçue, il lui répondit : *Au contraire, je la leur laisserai plus grande, parce qu'elle sera plus durable*.

Le gouverneur de Lacédémone n'était donc pas purement monarchique ; les grands y avaient beaucoup de part, et le peuple n'en était pas exclu. Toutes les parties de ce corps politique, à mesure qu'elles conspiraient au bien général, y trouvaient le leur ; en sorte que, malgré l'inquiétude et l'inconstance du cœur humain, qui soupire toujours après le changement et ne se guérit jamais de son dégoût pour l'uniformité, Lacédémone, pendant plusieurs siècles, se maintint dans l'observation de ses lois.

Second établissement : Partage des terres, et décret de la monnaie d'or et d'argent.

Le second établissement de Lycurgue¹ et le plus hardi fut le partage des terres. Il le jugea absolument nécessaire pour rétablir dans la république la paix et le bon ordre. La plupart des habitants du pays étaient si pauvres, qu'ils n'avaient pas un seul pouce de terre, et tout le bien se trouvait entre les mains d'un petit nombre de particuliers. Pour bannir donc l'insolence, l'envie, la fraude, le luxe, et deux autres maladies du gouvernement encore plus anciennes et plus grandes que celles-là, je veux dire l'indigence et les excessives richesses, il persuada à tous les citoyens de remettre leurs terres en commun, et d'en faire un nouveau partage, pour vivre ensemble dans une parfaite égalité, ne donnant les prééminences et les honneurs qu'à la vertu et au mérite.

Cela fut aussitôt exécuté. Il partagea les terres de la Laconie en trente mille parts² inégales.

¹ Plut. in vit. Lycurg. pag. 42.

² Ce conseil était composé de trente personnes en y comprenant les deux rois.

³ Éphore signifie contrôleur, inspecteur.

⁴ Aristot. lib. 2, de Rep. pag. 321.

¹ Plut. in Lyc. pag. 44.

tribua à ceux de la campagne, et il lit neuf mille parts du territoire de Sparte, qu'il distribua à autant de citoyens. On dit que, quelques années après, Lycurgue, au retour d'un long voyage, traversant les terres de la Laconie qui venaient d'être moissonnées, et voyant les tas de gerbes parfaitement égaux, il se tourna vers ceux qui l'accompagnaient et leur dit en riant : *Ne semble-t-il pas que la Laconie soit l'héritage de plusieurs frères qui viennent de faire leurs partages?*

Après les immeubles, il s'entreprit de leur faire aussi partager également les autres biens, pour achever de bannir d'entre eux toute sorte d'inégalité; mais, voyant qu'ils le supporteraient avec plus de peine s'il s'y prenait ouvertement, il y procéda par une autre voie en sapant l'avarice par les fondements; car premièrement il décria toutes les monnaies d'or et d'argent, et ordonna qu'on ne se servirait que de monnaie de fer, qu'il fit d'un si grand poids et d'un si bas prix, qu'il fallait une charrette à deux bœufs pour porter une somme de dix mines¹, et une chambre entière pour la serrer.

De plus, il chassa de Sparte tous les arts inutiles et superflus; mais quand il ne les aurait pas chassés, la plupart seraient tombés d'eux-mêmes, et auraient disparu avec l'ancienne monnaie, parce que les artisans ne trouvaient pas à se défaire de leurs ouvrages, et que cette monnaie de fer n'avait point de cours chez les autres Grecs, qui, bien loin de l'estimer, s'en moquaient et en faisaient des railleries.

Troisième établissement : Repas publics.

Lycurgue², voulant encore faire plus vivement la guerre à la mollesse et au luxe et achever de déraciner l'amour des richesses, fit un troisième établissement; ce fut celui des repas. Pour en écarter toute somptuosité et toute magnificence, il ordonna que tous les citoyens mangeraient ensemble des mêmes viandes qui étaient réglées par la loi, et il leur défendit expressément de manger chez eux en particulier.

Par cet établissement des repas communs, et par cette frugale simplicité de la table, on peut dire qu'il fit changer en quelque sorte de nature aux richesses³, en les mettant hors d'état d'être désirées, d'être volées et d'enrichir leurs possesseurs, car il n'y avait plus aucun moyen d'user ni de jouir de son opulence, non pas même d'en faire parade, puisque le pauvre et le riche mangeaient ensemble en même lieu, et il n'était pas permis de se présenter aux salles publiques après avoir pris la précaution de se remplir d'autres nourritures, parce que tous les convives observaient avec grand soin celui qui ne buvait et ne mangeait point, et lui reprochaient son intempérance, ou sa trop grande délicatesse, qui lui faisaient mépriser ces repas publics.

Les riches furent extrêmement irrités de cette ordonnance; et ce fut à cette occasion que, dans une émeute populaire, un jeune homme, nommé Alcandre, creva un œil à Lycurgue d'un coup de bâton. Le peuple, indigné d'un tel outrage, remit le jeune homme entre les mains de Lycurgue, qui sut bien s'en venger, car par les manières pleines de bonté et de douceur avec lesquelles il le traita, de violent et d'emporté qu'il était, il le rendit en assez peu de temps très-modéré et très-sage.

Les tables étaient chacune d'environ quinze personnes, et pour y être reçu il fallait être agréé de toute la compagnie. Chacun apportait par mois un boisseau de farine, huit mesures de vin, cinq livres de fromage, deux livres et demie de figues et quelque peu de leur monnaie pour l'appât de l'assaisonnement des vivres. On était obligé de se trouver au repas public; et, longtemps après, le roi Agis, au retour d'une expédition glorieuse, ayant voulu s'en dispenser pour manger avec la reine sa femme, fut réprimandé et puni.

Les enfants mêmes se trouvaient à ces repas, et on les y menait comme à une école de sagesse et de tempérance. Là, ils entendaient de graves discours sur le gouvernement et ne voyaient rien qui ne les instruisit. La conversation s'égayait souvent par des railleries fines et spirituelles, mais qui n'étaient jamais basses

¹ Dix mines antiques grecques représentaient 600 francs.

E. B. »

² Aristot. lib. 2, de Rep. pag. 45.

³ Τὸν πλοῦτον ἀνυλόν, μᾶλλον δὲ ἀζήλον, καὶ ἀπ' αὐτοῦ ἀπικρύπτουτο. Plut. [§ 10.]

ni choquantes ; et dès qu'on s'apercevait qu'elles faisaient peine à quelqu'un, on s'arrêtait tout court. On les accoutumait aussi au secret ; et quand un jeune homme entrât dans la salle, le plus vieux lui disait en montrant la porte : *Rien de tout ce qui se dit ici ne sort par là.*

Le plus exquis de tous leurs mets était ce qu'ils appelaient *la sauce noire*, et les vieillards la préféraient à tout ce que l'on servait sur la table. Denys le Tyran¹, s'étant trouvé à un de ces repas, n'en jugea pas de même, et ce ragoût lui parut fort fade. Je ne m'en étonne pas, dit celui qui l'avait préparé : l'assaisonnement y a manqué. Et quel assaisonnement ? reprit le tyran. La course, la sueur, la fatigue, la faim, la soif ; car c'est là, ajouta le cuisinier, ce qui assaisonne ici tous nos mets.

Autres ordonnances.

Quand je parle d'ordonnances de Lycurgue, je n'entends pas des lois écrites² : il crut n'en devoir laisser presque aucune de cette sorte, persuadé que ce qu'il y a de plus fort et de plus efficace pour rendre les villes heureuses et les peuples vertueux, c'est ce qui est empreint dans les mœurs et dans l'esprit des citoyens par la pratique même, car les principes que l'éducation y a gravés demeurent fermes et inébranlables, comme étant fondés sur la volonté seule, qui est toujours au lieu plus fort et plus durable que le joug de la nécessité ; et les jeunes gens qui ont été ainsi nourris et élevés deviennent eux-mêmes leurs lois et leurs législateurs. Voilà pourquoi Lycurgue, au lieu de laisser ses réglemens par écrit, les mit en usage, et les fit pratiquer.

Il regardait l'éducation des enfans comme la plus grande et la plus importante affaire d'un législateur. Son grand principe était qu'ils appartinrent encore plus à l'état qu'à leurs pères ; et c'est pour cela qu'il ne laissa pas ceux-ci maîtres de les élever à leur gré, et qu'il voulut que le public s'emparât de leur éducation, afin de les former sur des principes constants et uniformes, qui leur inspirassent

de bonne heure l'amour de la patrie et de la vertu.

Sitôt qu'un enfant était né³, les anciens de chaque tribu le visitaient ; et s'ils le trouvaient bien formé, fort et vigoureux, ils ordonnaient qu'il fût nourri, et lui assignaient une des neuf mille portions pour son héritage⁴. Si au contraire, ils le trouvaient mal fait, délicat et faible, et s'ils jugeaient qu'il n'aurait ni force ni santé, ils le condamnaient à périr, et le faisaient exposer.

On accoutumait de bonne heure les enfans à n'être point difficiles ni délicats pour le manger ; à n'avoir point de peur dans les ténèbres ; à ne s'épouvanter pas quand on les laissait seuls ; à ne point se livrer à la mauvaise humeur, ni à la crierie, ni aux pleurs⁵ ; à marcher nu-pieds pour se faire à la fatigue ; à concher durement ; à porter le même habit en hiver et en été, pour s'endurcir contre le froid et le chaud.

À l'âge de sept ans⁶, on les distribuait dans les classes, où ils étaient élevés tous ensemble sous la même discipline. Leur éducation⁷ n'était, à proprement parler, qu'un apprentissage d'obéissance ; le législateur ayant bien compris que le moyen le plus sûr d'avoir des citoyens soumis à la loi et aux magistrats, ce qui fait le bon ordre et la félicité d'un état, était d'apprendre aux enfans, dès l'âge le plus tendre, à être parfaitement soumis aux maîtres.

Pendant qu'on était à table⁸, le maître proposait des questions aux jeunes gens. On leur demandait, par exemple : *Qui est le plus homme de bien de la ville ? Que dites-vous d'une telle action ?* Il fallait que la réponse fût prompte, et accompagnée d'une raison et d'une preuve conçue en peu de mots ; car on les ac-

¹ Plut. in Lyc. pag. 49.

² Je ne comprends pas comment on pouvait assigner à chacun des enfans de Sparte, pour son héritage, une des neuf mille portions destinées à cette ville. Le nombre des citoyens était-il toujours le même ? ne passait-il jamais celui de neuf mille ? Il n'est point marqué ici, comme dans le partage de la terre sainte, que les portions assignées à une famille y demeuraient toujours, et ne pussent être entièrement aliénées.

³ Xenoph. de Laced. rep. pag. 677.

⁴ Plut. in Lyc. pag. 50.

⁵ *τίσιν τὰς παιδικῶν σὺν μαλάρων ἐμπειρίαν*

⁶ Plut. in Lyc. pag. 51.

⁷ Cic. Tusc. Quest. lib. 5, n. 98.

⁸ Plut. in Lyc. pag. 47.

coutumait de bonne heure au style laconique, c'est-à-dire, à un style concis et serré. Lycurgue voulait que la monnaie fût fort pesante et de peu de valeur; et au contraire que le discours comprit en peu de paroles beaucoup de sens.

Pour ce qui est des lettres ¹, ils n'en apprenaient que pour le besoin. Toutes les sciences étaient bannies de leur pays. Leur étude ne tendait qu'à savoir obéir, à supporter les travaux, et à valcre dans les combats. Ils avaient pour surintendant de leur éducation un des plus honnêtes hommes de la ville, et des plus qualifiés, qui établissait sur chaque troupe des maîtres d'une sagesse et d'une probité généralement reconnues.

Un vol d'une certaine espèce seulement ², et qui n'en avait que le nom, était permis et même commandé aux jeunes gens. Ils se glissaient le plus finement et le plus subtilement qu'ils pouvaient dans les jardins et dans les salles à manger, pour y dérober des herbes ou de la viande; et s'ils étaient découverts, on les punissait pour avoir manqué d'adresse. On raconte que l'un d'eux, ayant pris un petit renard, le cacha sous sa robe, et souffrit, sans jeter un seul cri, qu'il lui déchirât le ventre avec les ongles et les dents, jusqu'à ce qu'il tomba mort sur la place. J'ai dit que ce vol n'en avait que le nom, étant autorisé par la loi et par le consentement de tous les citoyens. La vue du législateur, en le permettant, avait été d'inspirer aux jeunes Lacédémoniens, destinés tous à la guerre, plus de hardiesse et de finesse, de les accoutumer de bonne heure à la vie de soldat, et de leur apprendre à vivre de peu, et à pourvoir eux-mêmes à leur subsistance. J'ai traité ailleurs ³ cette matière avec quelque étendue.

La patience et la fermeté des jeunes Lacédémoniens ⁴ éclataient surtout dans une fête qu'on célébrait en l'honneur de Diane, sur-nommée *Orthia*, où les enfants ⁵, sous les yeux de leurs parents, et en présence de toute la ville, se laissaient fonetter jusqu'au sang sur

l'autel de cette inhumaine déesse, et quelquefois même expiraient sous les coups sans pousser aucun cri, ni même aucun soupir. Et c'étaient leurs pères mêmes qui, les voyant tout couverts de sang et de blessures et près d'expirer, les exhortaient à persévérer constamment jusqu'à la fin. Plutarque nous assure qu'il avait vu de ses propres yeux plusieurs enfants perdre la vie à ce cruel jeu. De là vient qu'Horace ⁶ donne l'épithète de *patiens* à la ville de Lacédémone, *patiens Lacedæmon*; et qu'un autre auteur fait dire à un homme qui avait souffert trois coups de bâton sans se plaindre : *Tres plagas spartanâ nobilitate concoxi*.

L'occupation la plus ordinaire des Lacédémoniens ⁷ était la chasse et les différents exercices du corps. Il leur était défendu d'exercer aucun art mécanique. Les Ilotes, qui étaient une espèce d'esclaves, cultivaient leurs terres, et leur en rendaient un certain revenu.

Lycurgue ⁸ voulait que ses citoyens jouissent d'un grand loisir. Il y avait des salles communes où l'on s'assemblait pour la conversation. Quoiqu'elle roulât assez souvent sur des matières graves et sérieuses, elle était assaisonnée d'un sel et d'un agrément qui instruisait et corrigeait en divertissant. Ils étaient rarement seuls; on les accoutumait à vivre, comme les abeilles, toujours ensemble, toujours autour de leurs chefs. L'amour de la patrie et du bien commun était leur passion dominante. Ils ne croyaient point être à eux, mais à leur pays. Pédarète n'ayant pas en l'honneur d'être choisi pour un des trois cents qui avaient un certain rang distingué dans la ville, s'en retourna chez lui fort content et fort gai, disant qu'il était ravi que Sparte eût trois cents hommes plus honnêtes gens que lui.

Tout inspirait à Sparte ⁹ l'amour de la vertu et la haine du vice : les actions des citoyens, leurs conversations, et même les inscriptions publiques. Il était difficile que des hommes nourris au milieu de tant de préceptes et d'exemples vivants ne devinssent vertueux, de la manière dont le pouvaient être des patens.

¹ Plut. in Lyc. pag. 56.

² Pag. 50. — Idem in Institut. Lacon. pag. 237.

³ Man. d'étud.

⁴ Plut. in Lyc. pag. 54.

⁵ Cic. Tusc. Quest. lib. 2 n. 31.

⁶ Od. 7, lib. 2.

⁷ Plut. in Lyc. pag. 54.

⁸ Pag. 55.

⁹ Plut. in Lyc. pag. 50.

Ce fut pour conserver en eux cette heureuse habitude que Lyrargue ne permit pas à toutes sortes de personnes de voyager, de peur qu'elles ne rapportassent des mœurs étrangères et des coutumes licencieuses, qui leur auroient bientôt inspiré du dégoût pour la vie et pour les maximes de Lacédémone. Il chassa aussi de sa ville tous les étrangers qui n'y venaient pour rien d'utile ni de profitable, et que la curiosité seule y attirait; craignant que chacun n'y fût entré avec lui les défauts et les vices de son pays, et persuadé qu'il était plus important et plus nécessaire de fermer les portes des villes aux mœurs corrompues qu'aux maladies et aux pestiférés.

A proprement parler, le métier et l'exercice des Lacédémoniens était la guerre. Tout tendait là chez eux; tout respirait les armes. Leur vie était bien plus douce à l'armée qu'à la ville; et il n'y avait qu'eux au monde à qui la guerre fût un temps de repos et de rafraîchissement, parce qu'alors les liens de cette discipline dure et anstre qui régnait à Sparte étaient un peu relâchés, et qu'on leur laissait plus de liberté. Chez eux la première loi de la guerre et la plus inviolable¹, comme Démarate le déclara à Xerxès, était de ne jamais prendre la fuite, quelque supérieure au nombre que pût être l'armée des ennemis; de ne jamais quitter son poste; de ne point livrer ses armes; en un mot de vaincre ou de mourir. Cette maxime² leur paraissait si capitale, que le poète Archiloque étant venu à Sparte, ils l'obligèrent dans le moment même d'en sortir, parce qu'ils apprirent que dans une de ses poésies il avait dit qu'il valait mieux jeter bas ses armes que de s'exposer à mourir.

De là vient qu'une mère recommandait à son fils qui partait pour une campagne de revenir avec son bouclier ou sur son bouclier³; et qu'une autre, apprenant que son fils était mort dans le combat en défendant sa patrie, répondit froidement: *Je ne l'avais mis au monde*

*que pour cela*⁴. Cette disposition était commune parmi les Lacédémoniens. Après la fameuse bataille de Leuctres, qui leur fut si funeste, les pères et les mères de ceux qui étaient morts en combattant se félicitaient les uns les autres, et allaient dans les temples remercier les dieux de ce que leurs enfants avaient fait leur devoir: au lieu que les parents de ceux qui avaient survécu à cette défaite étaient inconsolables. A Sparte, ceux qui avaient pris la fuite dans un combat étaient diffamés pour toujours. Non-seulement on les excluait de toutes sortes de charges et d'emplois, des assemblées, des spectacles; mais c'était comme une honte de s'allier avec eux par les mariages et on leur faisait impunément mille outrages en public.

Ils n'allaient au combat qu'après avoir imploré le secours des dieux par des sacrifices et des prières publiques⁵; et pour lors ils marchaient à l'ennemi pleins de confiance, comme étant assurés de la protection divine et, pour me servir de l'expression de Plutarque, comme si Dieu était présent et combattait avec eux: *ὡς τοῦ θεοῦ συμπαιστῶτος*.

Quand ils avaient rompu et mis en fuite leurs ennemis⁶, il ne les poursuivait qu'autant qu'il le fallait pour s'assurer de la victoire: après quoi ils se retiraient, estimant qu'il n'était ni glorieux ni digne de la Grèce, de tailler en pièces des gens qui cèdent et qui se retirent. Et cela ne leur était pas moins utile qu'honorable: car leurs ennemis sachant que tout ce qui résistait était passé au fil de l'épée et qu'ils ne pardonnaient qu'aux fuyards, préféraient ordinairement la fuite à la résistance.

Quand les premiers établissements de Lyrargue furent reçus et confirmés par l'usage⁷, et que la forme du gouvernement qu'il avait établie parut assez forte et assez vigoureuse pour se maintenir d'elle-même et pour se conserver; comme Platon⁸ dit de Dieu, qu'après avoir achevé de créer le monde, il se réjouit

¹ Herod. lib. 7, cap. 104.

² Plut. in Laco. Institut. pag. 230.

³ Ἀλλ' οὐ προσκαυδοῦσιν τῷ παιδί τὴν ἀσπίδα, καὶ παρακλεινομένην τίναν, ἢ τὴν, ἢ ἐνὶ τῇς. (Plut. Laco. apophthegm., pag. 241.) On rapportait quelquefois sur leurs boucliers ceux qui avaient été tués.

⁴ Cic. Tusc. Quest. lib. 1, n. 102. — Plut. in vit. Ages. pag. 612.

⁵ Plut. in Lyc. pag. 53.

⁶ Pag. 54.

⁷ Pag. 57.

⁸ Ce passage de Platon, dont Plutarque fait ici l'application.

lorsqu'il le vit tourner et faire ses premiers mouvements avec tant de justesse et d'harmonie : ainsi, le législateur de Sparte, charmé de la grandeur et de la beauté de ses lois, sentit un redoublement de plaisir quand il les vit, pour ainsi dire, marcher seules et cheminer si heureusement.

Mais désirant autant que cela dépendait de la prudence humaine, de les rendre immortelles et innables, il fit entendre au peuple qu'il lui restait encore un point le plus important et le plus essentiel de tous, sur lequel il voulait consulter l'oracle d'Apollon ; et en attendant, il les fit tous jurer que, jusqu'à ce qu'il fût de retour, ils maintiendraient la forme de gouvernement qu'il avait établie. Quand il fut arrivé à Delphes, il consulta le dieu pour savoir si ses lois étaient bonnes et suffisantes pour rendre les Spartiates heureux et vertueux. La prêtresse lui répondit qu'il ne manquait rien à ses lois, et que, tant que Sparte les observerait, elle serait la plus glorieuse ville du monde et jouirait d'une parfaite félicité. Lyncarge envoya cette réponse à Sparte ; et croyant son ministère consommé, il mourut volontairement à Delphes, en s'abstenant de manger. Il était persuadé que la mort même des grands personnages et des hommes d'état ne doit pas être oisive ni inutile à la république, mais une suite de leur ministère, une de leurs plus importantes actions, et celle qui leur doit faire autant ou plus d'honneur que toutes les autres. Il crut donc qu'en mourant de la sorte il mettait le sceau et le comble à tous les services qu'il avait rendus pendant sa vie à ses citoyens, puisque sa mort les obligeait à garder toujours ses ordonnances, qu'ils avaient juré d'observer inviolablement jusqu'à son retour.

En exposant les sentiments de Lyncarge sur sa propre mort, tels que Plutarque les a marqués, je suis bien éloigné de les approuver ; et j'en dis autant de plusieurs faits pareils que je rapporte quelquefois sans y joindre de réflexion, mais sans prétendre y donner d'approbation. Les prétendus sages du paganisme n'avaient, sur l'article dont il s'agit ici, comme

tion à Lyncarge, est dans le *Timée*, et donne lieu de croire que ce philosophe avait lu ce que Moïse dit de Dieu quand il créa le monde : « Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona. » (Gén. 1, 31.)

sur beaucoup d'autres, que des lumières fort bornées et mêlées d'épaisses ténèbres. Ils établissaient ce principe admirable, qu'on trouve dans plusieurs de leurs écrits : que l'homme, placé dans le monde comme dans un poste par son général, ne peut le quitter que par le commandement exprès de celui de qui il dépend, c'est-à-dire de Dieu même. Ils le regardaient aussi quelquefois comme un coupable condamné à une triste prison d'où il pouvait désirer de sortir, mais d'où il ne lui était permis de sortir en effet que par l'ordre du magistrat et de la justice, et non en brisant ses chaînes, ni en forçant les portes du cachot. Ces idées sont belles, parce qu'elles sont vraies : mais l'application qu'ils en faisaient était fautive, en prenant pour un ordre exprès de la Divinité ce qui n'était qu'un effet de leur faiblesse ou de leur orgueil, qui les portaient à se donner la mort à eux-mêmes, soit pour se délivrer des peines de cette vie, soit pour immortaliser leur nom dans la postérité, comme cela arriva à Lyncarge, à Caton et à tant d'autres.

RÉFLEXIONS SUR LE GOUVERNEMENT DE SPARTE ET SUR LES LOIS DE LYCARGUE.

§ I. — CHOSSES LOUABLES DANS LES LOIS DE LYCARGUE.

Il faut bien, à n'en juger même que par l'événement, qu'il y eût dans les lois de Lyncarge un grand fonds de sagesse et de prudence, puisque tant qu'elles furent observées exactement à Sparte, et elles le furent pendant plus de cinq cents ans, cette ville fut si puissante et si florissante. C'était moins, dit Plutarque en parlant des lois de Sparte, le gouvernement et la police d'une ville ordinaire,

¹ « Vetat Pythagoras, injussu imperatoris, id est Dei, de presidio et statione vitam decedere. » (Cic. de Senect. n. 73.)

« Cato sic abiit e vita, ut causam moriendi natum se esse gauderet. Vetat enim dominans ille in nobis Deus injussu hinc nos suo demigrare. Quam verò causam justam Deus ipse dederit, ut tunc Socrati, nunc Catoni, sæpe multis ; nam ille, mediis fidius, vir sapiens, letus ex his tenebris in lucem illam excesserit. Nec tamen illa vincula carceris ruperit ; leges enim vetant : sed, tamquam à magistratu aut ab aliquâ potestate legitimâ, sic à Deo evocatus atque emissus exiit. » (Id. 1. Tuscul. Quæst. n. 74.)

que la conduite et le règlement d'un homme sage qui passe toute sa vie dans les exercices de la vertu. Ou plutôt, continue ce même auteur, comme les poètes feignent qu'Hercule avec sa peau de lion et sa massue seulement parcourait le monde et le purgeait de voleurs et de tyrans, Sparte de même, avec une simple bande¹ de parchemin et une méchante cape, donnait la loi à toute la Grèce, volontairement soumise à son empire, étouffait les tyrannies et les injustes dominations dans les cités, terminait à son gré les guerres et calmait les séditions, le plus souvent sans remuer un seul bouclier, et en envoyant un seul ambassadeur, qui ne paraissait pas plutôt, que tous les peuples soumis se rangeaient autour de lui, comme les abeilles autour de leur roi, tant la justice de cette ville et son bon gouvernement imprimaient de respect à tous les hommes.

1. Nature du gouvernement de Sparte.

On trouve à la fin de la vie de Lycurgue une réflexion de Plutarque, qui seule serait un grand éloge de ce législateur. Il dit que Platon, Diogène, Zénon et tous ceux qui ont entrepris de parler de l'établissement d'un état politique, ont pris pour modèle la république de Lycurgue; avec cette différence, qu'ils se sont bornés à des paroles et à des discours, mais que Lycurgue, sans s'arrêter à des idées et à des projets, a mis en œuvre et produit au grand jour une police inimitable, et a formé une ville entière de philosophes.

Pour y réussir, et pour y établir une forme de république la plus parfaite qu'il fût possible, il avait comme fondu et mêlé ensemble ce que chaque espèce de gouvernement paraissait avoir de plus utile pour le bien public, en tempérant l'une par l'autre, et balançant les inconvénients de chacune en particulier, par les

¹ C'était ce que les Lacédémoniens appelaient *scytale*, une bande de cuir ou de parchemin qu'ils entortillaient autour d'un bâton, de manière qu'il n'y avait aucun vide. Ils écrivaient sur cette bande, et, après avoir écrit, ils la déroulaient, et l'envoyaient au général à qui elle était adressée. Ce général, qui avait un autre bâton tout semblable à celui sur lequel cette bande avait été roulée et écrite, l'appliquait sur ce bâton, et par ce moyen il trouvait la suite et la liaison des caractères, qui sans cela étaient si dérangés, qu'ils ne pouvaient être lus. (Plut. in vit. Lys., pag. 445.)

avantages que procurait la réunion de toutes ensemble. Sparte tenait quelque chose de l'état monarchique par l'autorité de ses rois; le conseil des trente, autrement dit le sénat, était une véritable aristocratie; et le pouvoir qu'avait le peuple de nommer les sénateurs, et de donner force aux lois, ressemblait au gouvernement démocratique. L'établissement des éphores corrigea dans la suite ce qu'il pouvait y avoir de défectueux dans ces premiers règlements, et suppléa ce qui pouvait y manquer. Platon, en plus d'un endroit, admire la sagesse de Lycurgue, dans l'établissement du sénat, qui fut également salutaire aux rois et au peuple; parce que² par ce moyen la loi devint l'unique maîtresse des rois, et que les rois ne devinrent pas les tyrans de la loi.

2. Partage égal des terres : or et argent bannis de Sparte.

Le dessein que forma Lycurgue de faire un partage égal des terres parmi les citoyens, et de bannir entièrement de Sparte le luxe, l'avarice, les procès, les discussions, en même temps qu'il en bannirait l'usage de l'or et de l'argent, nous paraît un plan de république sagement imaginé, mais impraticable dans l'exécution, si l'histoire ne nous apprenait que Sparte a subsisté dans cet état pendant plusieurs siècles.

En mettant au rang des choses louables dans les lois de Lycurgue l'établissement dont je parle ici, je ne prétends pas le donner comme absolument irrépréhensible. Car j'ai peine à le concilier avec cette loi naturelle qui défend d'ôter à l'un ce qui lui appartient pour le donner à un autre, et c'est pourtant ce qui arriva pour lors. Je pe considère donc dans ce partage des terres que ce qu'il a de beau en lui-même, et de digne d'admiration.

Concevons-nous en effet qu'on ait pu persuader à des citoyens qui étaient les plus riches et les plus opulents de leur ville de renoncer à tous leurs biens et à tous leurs revenus, de se confondre en tout avec les plus pauvres, de s'assujettir à un régime de vivre très-

² Νόμος ἐκείνῳ κύριος ἐγένετο βασιλεὺς τῶν ἀνθρώπων, ἀλλ' οὐκ ἀνδραγατῶν τύραννος νόμος. (PLATON Epist. 8.)

dne et très-génant, de s'interdire en un mot l'usage de tout ce qui est regardé ailleurs comme faisant la douceur et la félicité de la vie? Voilà pourtant de quoi Lycorgue est venu à bout.

Un tel établissement serait moins merveilleux, s'il n'avait subsisté que pendant la vie du législateur; mais on sait qu'il lui survécut de plusieurs siècles. Xénophon, dans l'éloge qu'il nous a laissé d'Agésilas, et Cicéron, dans une de ses harangues, remarquent que Lacédémone était la seule ville du monde qui eût conservé immuablement sa discipline et ses lois pendant un si grand nombre d'années. *Soli, dit le dernier¹ en parlant des Lacédémoniens, toto orbe terrarum septingentos jam annos amplius unis moribus et nunquam mutatis legibus vivunt.* Je crois bien que du temps de Cicéron la discipline de Sparte, aussi bien que sa puissance, était fort affaiblie et diminuée; mais tous les historiens conviennent qu'elle se maintint dans toute sa vigueur jusqu'au règne d'Agis, sous lequel Lysandre, incapable lui-même de se laisser éblouir et corrompre par l'or, remplit sa patrie de luxe et d'amour pour les richesses, en y apportant des sommes immenses d'or et d'argent, qui étaient le fruit de ses victoires, et en renversant par là les lois de Lycorgue.

Mais l'introduction de la monnaie d'or et d'argent ne fut pas la première plaie que les Lacédémoniens firent aux lois de leur législateur. Elle fut la suite du violement d'une autre loi encore plus fondamentale. L'ambition fraya le chemin à l'avarice. Le désir des conquêtes entraîna celui des richesses, sans lesquelles on ne pouvait pas songer à étendre sa domination. Le principal but de Lycorgue dans l'établissement de ses lois, et surtout de celle qui interdisait l'usage de l'or et de l'argent, était, comme l'ont judicieusement observé Polybe² et Plutarque, de réprimer et de réfréner l'ambition des ses citoyens, de les mettre hors d'état de faire des conquêtes, de les forcer en quelque sorte de se renfermer dans l'enceinte étroite de leur pays, sans porter plus loin leurs vues ni leurs prétentions. En effet, le gouvernement qu'il avait établi suffisait pour défendre

les frontières de Sparte; mais il ne suffisait pas pour la rendre maîtresse des autres villes.

Le dessein de Lycorgue³ n'avait donc pas été de former des conquérants. Pour en ôter jusqu'à la pensée à ses citoyens, il leur défendit expressément, quoiqu'ils habitassent un pays environné de la mer, de s'exercer à la marine, d'avoir des flottes et de combattre sur mer. Ils furent religieux observateurs de cette défense pendant plusieurs siècles, et jusqu'à la défaite de Xerxès. A cette occasion, ils songèrent à s'emparer de l'empire de la mer, pour éloigner un ennemi si redoutable. Mais s'étant bientôt aperçus que ces commandemens éloignés et maritimes corrompaient les mœurs de leurs généraux, ils y renoncèrent sans peine, comme nous le remarquerons à l'occasion du roi Pausanias.

Quand Lycorgue⁴ avait armé ses citoyens de boucliers et de lances, ce n'avait point été pour les mettre en état de commettre plus impunément des injustices, mais pour s'en défendre. Il en avait fait un peuple de soldats et de guerriers, afin qu'à l'ombre des armes ils vécussent dans la liberté, dans la modération, dans la justice, dans l'union, dans la paix, en se contentant de leur terrain sans usurper celui des autres, et en se persuadant qu'une ville, non plus qu'un particulier, ne peut espérer un bonheur solide et durable que par la vertu. Des hommes corrompus, dit encore Plutarque⁵, qui ne voient rien de plus beau que les richesses, et qu'une domination puissante et étendue, peuvent donner la préférence à ces vastes empires qui ont assujéti l'univers par la violence; mais Lycorgue était convaincu qu'une ville n'avait besoin de rien de tout cela pour être heureuse. Sa politique, qui a fait avec justice l'admiration de tous les siècles, avait pour principal but l'équité, la modération, la liberté, la paix; et elle était ennemie de l'injustice, de la violence, de l'ambition, de la passion de dominer et d'étendre les bornes de la république de Sparte.

Ces sortes de réflexions, que Plutarque sème de temps en temps dans ses Vies, et qui en font la plus grande et la plus solide beauté,

¹ Pro Flacco, n. 62.

² Polyb. lib. 6, pag. 491.

³ Plut. in moribus Laced. pag. 230.

⁴ Plut. in Lyc. pag. 50.

⁵ Plut. ibid. et in vit. Agessil. pag. 614.

peuvent contribuer infiniment à donner une véritable notion de ce qui fait la solide gloire d'un état réellement heureux, et à détromper de bonne heure de l'idée qu'on se forme de la vaine grandeur de ces empires qui ont englobé les royaumes, et de ces fameux conquérants qui ne doivent ce qu'ils sont qu'à la violence et à l'usurpation.

3. Excellente éducation de la jeunesse.

La longue durée des lois établies par Lycurgue est certainement une chose bien merveilleuse; mais le moyen qu'il employa pour y réussir n'est pas moins digne d'admiration. Ce moyen fut le soin extraordinaire qu'il prit de faire élever les enfants des Lacédémoniens dans une exacte et sévère discipline; car, comme le fait remarquer Plutarque, la religion du serment aurait été un faible lien, si, par l'éducation et la nourriture, il n'eût imprimé les lois dans leurs mœurs, et ne leur eût fait sucer presque avec le lait l'amour de sa police. Aussi vit-on que ses principales ordonnances se conservèrent plus de cinq cents ans¹, comme une bonne et forte teinture qui a pénétré jusqu'au fond; et Cicéron fait la même remarque, en attribuant le courage et la vertu des Spartiates, non pas tant à leur bon naturel qu'à l'excellente éducation qu'on recevait à Sparte : *cujus civitatis spectata ac nobilitata virtus, non solum naturâ corroborata, verum etiam disciplinâ putatur*². Ce qui fait voir de quelle importance il est pour un état de veiller à ce que les jeunes gens soient élevés d'une manière propre à leur inspirer l'amour des lois de la patrie.

Le grand principe de Lycurgue, et Aristote³ le répète en termes formels, était que, comme les enfants sont à l'état, il faut qu'ils soient élevés par l'état et selon les vues de l'état. C'est pour cela qu'il voulait qu'ils fussent élevés en public et en commun, et non abandonnés au caprice des parents qui, pour l'ordinaire, par une indulgence molle et aveugle et par une tendresse mal entendue, énervent en même temps et le corps et l'esprit de leurs enfants. A Sparte, dès l'âge le plus tendre,

on les endurcissait au travail et à la fatigue par les exercices de la chasse et de la course; on les accoutumait à supporter la faim et la soif, le chaud et le froid; et ce que les mères auront bien de la peine à se persuader, c'est que tous ces exercices durs et pénibles tendaient à leur procurer une forte et robuste santé, capable de soutenir les fatigues de la guerre, à laquelle ils étaient tous destinés, et la leur procuraient en effet.

4. Obéissance.

Mais ce qu'il y avait de plus excellent dans l'éducation de Sparte, c'est qu'elle enseignait parfaitement aux jeunes gens à obéir. De là vient que le poète Simonide donne à cette ville une épithète⁴ bien magnifique, qui marque qu'elle seule savait dompter les esprits et rendre les hommes souples et soumis aux lois, comme les chevaux que l'on forme et que l'on dresse dès leurs plus tendres années. C'est pour cela qu'Agésilas conseilla à Xénophon de faire venir ses enfants à Sparte⁵, afin qu'ils y apprissent la plus belle et la plus grande de toutes les sciences, qui est celle d'obéir et de commander.

5. Respect pour les vieillards.

Une des leçons qu'on inculquait le plus souvent et le plus fortement aux jeunes Lacédémoniens, était d'avoir un grand respect pour les vieillards et de leur en donner des marques en toute occasion, en les saluant, en leur cédant le pas dans les rues, en se levant par honneur devant eux dans les compagnies et dans les assemblées publiques, mais surtout en recevant avec docilité et soumission leurs avis et même leurs réprimandes. On reconnaissait à ce caractère un Lacédémonien. En user autrement, c'eût été se dégrader soi-même et faire injure à sa patrie. Un vieillard d'Athènes entrant dans le théâtre pour assister aux spectacles, aucun de ses compatriotes ne lui offrit de place. Dès qu'il approcha de l'endroit où étaient assises les ambassadeurs de Lacédémone avec leur suite, tous se levèrent devant le vieillard et le

¹ *Δαμασιμώτερος*, c'est-à-dire, dompteur d'hommes.

² *Μαθησώμενος τὸν μαθημάτων τὸ κάλλιστον, ἀρχίσθαι καὶ ἄρχιν.* (PLUT. in *Agessil.*, pag. 606.)

³ Plut. in *Lecon Institut.* pag. 327.

⁴ *Ἐστὴρ βαφὴς ἀπράτου καὶ ἰσχυρῆς καθαρμένης.* [PLUT. compar. *Lyc. e. Numa*, § 5.]

⁵ Orat. pro Flacco, n. 63.

⁶ Lib. 8, Politic.

placèrent au milieu d'eux. Lysandre¹ avait donc raison de dire que la vieillesse n'avait nulle part de domicile si honorable que dans la ville de Sparte, et qu'il était beau d'y vieillir.

§ II. — CHOSES BLAMABLES DANS LES LOIS DE LYCURGUE.

Pour mieux faire sentir le faible des lois de Lycurgue, je n'aurais qu'à les comparer à celles de Moïse, qu'on reconnaît bien avoir été dictées par une sagesse plus qu'humaine. Mais mon dessein n'est pas d'entrer ici dans un détail exact de tout ce qui pourrait être blâmé dans les ordonnances de Lycurgue : je me contenterai de quelques légères réflexions que le lecteur, sans doute, justement blessé et révolté par le simple récit de quelques-unes de ces ordonnances, aura déjà faites avant moi.

1. Sur le choix des enfants qui devaient être élevés ou exposés.

En effet, pour commencer par le choix des enfants qui devaient être élevés ou exposés, qui ne serait choqué de l'injuste et barbare coutume de prononcer un arrêt de mort contre ceux des enfants qui avaient le malheur de naître avec une complexion trop faible et trop délicate pour pouvoir soutenir les fatigues et les exercices auxquels la république destinait tous ses sujets ? Est-il donc impossible et cela est-il sans exemple, que des enfants, faibles d'abord et délicats, se fortifient dans la suite de l'âge et deviennent même très-robustes ? Quand cela serait, n'est-on en état de servir sa patrie que par les forces du corps ? et compte-t-on pour rien la sagesse, la prudence, le conseil, la générosité, le courage, la grandeur d'âme, en un mot, toutes les qualités qui dépendent de l'esprit ? *Omnino illud honestum, quod ex animo excelso magnificoque guerrimus, animi efficitur non corporis viribus*. Lycurgue lui-même n-t-il rendu moins de services et fait moins d'honneur à Sparte, par l'établissement de ses lois, que les plus grands

capitaines par leurs victoires ? Agésilas était d'une taille si petite et d'une mine si peu avantageuse, qu'à sa première vue les Égyptiens ne purent s'empêcher de rire : et cependant il avait fait trembler le grand roi de Perse jusque dans le fond de son palais.

Mais ce qui est plus fort que ce que je viens de rapporter, un autre a-t-il quelque droit sur la vie des hommes, que celui de qui ils l'ont reçue, c'est-à-dire de Dieu même ? et un législateur n'usurpe-t-il pas visiblement son autorité, quand, indépendamment de lui, il s'arroge un tel pouvoir ? Cette ordonnance du Décalogue, qui n'était autre chose que le renouvellement de la loi naturelle, *tu ne tueras point*, condamne généralement tous ceux des anciens qui croyaient avoir droit de vie et de mort sur leurs esclaves et même sur leurs enfants.

2. Soins uniques des corps.

Le grand défaut des lois de Lycurgue, comme Platon et Aristote l'ont remarqué, c'est qu'elles ne tendaient qu'à former un peuple de soldats. Ce législateur paraît en tout occupé du soin de fortifier les corps, nullement de celui de cultiver les esprits. Pourquoi bannir de sa république tous les arts et toutes les sciences¹, dont un des fruits le plus avantageux est d'adoucir les mœurs, de polir l'esprit, de perfectionner le cœur, et d'inspirer des manières douces, civiles, honnêtes, propres, en un mot, à entretenir la société et à rendre le commerce de la vie agréable ? De là vient que le caractère des Lacédémoniens avait quelque chose de dur, d'austère et souvent même de féroce : défaut qui venait en partie de leur éducation, et qui aliéna d'eux l'esprit de tous les alliés.

3. Cruauté barbare à l'égard des enfants.

C'était une excellente pratique à Sparte d'accoutumer de bonne heure les jeunes gens à souffrir le chaud, le froid, la faim, la soif, et d'assujettir² par différents exercices durs et

¹ « Lysandrum Lacædæmonium dicere aliud solitum : « Lacædæmone esse honestissimum domicilium senectutis » (Cic. de senect., n. 63.) Εὖ Αὐκρινῶν καὶ Ἀλκίονα ποίειν. (Plut. in Moral., pag. 795.)

² Cic. Offic. lib. 1, n. 79.

¹ « Omnes artes, quibus etas puerilis ad humanitatem informari solet. » (Pro Arch., n. 4.)

² « Exercentium corpus, et ita afficiendum est, ut obediens consilio rationique possit in exsequendis negotiis et labore tolerando. » (Lib. 4, de Offic. n. 79.)

pénibles le corps à la raison, à laquelle il doit servir de ministre pour exécuter ses ordres; ce qu'il ne peut faire s'il n'est en état de supporter toutes sortes de fatigues. Mais fallait-il porter cette épreuve jusqu'au traitement inhumain dont nous avons parlé? et n'était-ce pas une brutalité et une barbarie dans des pères et des mères, de voir de sang-froid couler le sang des plaies de leurs enfants et de les voir même souvent expirer sous les coups de verges?

4. Fermeté peu humaine dans les mères.

On admire le courage des mères spartaines, à qui la nouvelle de la mort de leurs enfants tués dans un combat non-seulement n'arrachait aucune larme, mais causait une sorte de joie. J'aimerais mieux que dans une telle occasion la nature se fît entrevoir davantage et que l'amour de la patrie n'étouffât pas tout à fait les sentiments de la tendresse maternelle. Un de nos généraux, à qui, dans l'ardeur du combat, on apprit que son fils venait d'être tué, parla bien plus sagement. « Songeons, » dit-il, « maintenant à vaincre l'ennemi; de- » main je pleurerai mon fils. »

5. Excès de loisir.

Je ne vois pas comment on peut excuser la loi qu'imposa Lyncurque aux Lacédémoniens de passer dans l'oisiveté tout le temps de leur vie, excepté celui où ils faisaient la guerre. Il laisse tous les arts et tous les métiers aux esclaves et aux étrangers qui habitaient parmi eux, et ne mit entre les mains de ses citoyens que le bouclier et la lance. Sans parler du danger qu'il y avait de souffrir que le nombre des esclaves nécessaires pour cultiver les terres s'accrût à un tel point qu'il passât de beaucoup celui des maîtres, ce qui fut souvent parmi eux une source de séditions, dans combien de désordres un tel loisir devait-il plonger des hommes toujours désemparés, sans occupations journalières et sans travail réglé! C'est un inconvénient qui n'est encore aujourd'hui que trop ordinaire parmi la noblesse, et qui est une suite naturelle de la mauvaise éducation qu'on lui donne. Excepté le temps de la guerre, la plupart de nos gentilshommes passent leur vie dans une entière inutilité. Ils regardent

également l'agriculture, les arts, le commerce au-dessous d'eux, et ils s'en croiraient déshonorés. Ils ne savent souvent manier que les armes. Ils ne prennent des sciences qu'une légère teinture, et seulement pour le besoin: encore plusieurs d'entre eux n'en ont aucune connaissance, et se trouvent sans aucun goût pour la lecture. Ainsi il n'est pas étonnant que la table, le jeu, les parties de chasse, les visites réciproques, des conversations pour l'ordinaire assez frivoles, fassent toute leur occupation. Quelle vie pour des hommes qui ont quelque esprit!

6. Dureté à l'égard des Ilotes.

Lyncurque serait absolument inexcusable, s'il avait donné lieu, comme on l'en accuse, à la dureté et à la cruauté qu'on exerçait dans sa république contre les Ilotes. C'étaient des esclaves dont les Lacédémoniens se servaient pour labourer leurs terres. Non-seulement ils les enivraient pour les faire paraître en cet état devant leurs enfants, et pour inspirer à ceux-ci une grande horreur d'un vice si bas et si honteux; mais ils les traitaient avec la dernière barbarie, et se croyaient permis de s'en défaire par les voies les plus violentes, sous prétexte qu'ils étaient toujours prêts à se révolter. Dans une occasion que Thucydide¹ rapporte, deux mille de ces Ilotes disparurent tout d'un coup, sans qu'on sût ce qu'ils étaient devenus. Plutarque prétend que cette coutume barbare ne fut mise en usage que depuis Lyncurque, et qu'il n'y eut aucune part.

7. Pudeur et modestie absolument négligées.

Mais ce qui rend Lyncurque plus condamnable, et ce qui fait mieux connaître dans quelles ténèbres et dans quels désordres le paganisme était plongé, c'est de voir le peu d'égard qu'il a eu à la pudeur et à la modestie dans ce qui regarde l'éducation des filles et les mariages; ce qui fut sans doute la source des désordres qui régnaient à Sparte, comme Aristote² l'a sagement observé. Quand on compare à cette licence effrénée des réglemens du plus sage législateur qu'il eut l'antiquité

¹ Lib. 4, cap. 80.

² Lib. 2, de Rep. cap. 9

profane la sainteté et la pureté des lois de l'Évangile, on comprend quelle est la dignité et l'excellence du christianisme.

On le comprend encore d'une manière qui n'est pas moins avantageuse, par la comparaison même de ce que les lois de Lycurgue semblent avoir de plus louable avec celles de l'Évangile. C'est une chose bien admirable, il faut l'avouer, qu'un peuple entier ait consenti à un partage de terre qui égalait les pauvres aux riches, et que par le changement de monnaie il se soit réduit à une espèce de pauvreté. Mais le législateur de Sparte, en établissant ces lois, avait les armes à la main. Celui des chrétiens ne dit qu'un mot : *Bienheureux les pauvres d'esprit !* et des milliers de fidèles, dans la suite de tous les siècles, renoncèrent à leurs biens, vendent leurs terres, quittent tout pour suivre Jésus-Christ pauvre.

ARTICLE VIII. — GOUVERNEMENT D'ATHÈNES, LOIS DE SOLON, HISTOIRE DE CETTE RÉPUBLIQUE, DEPUIS SOLON JUSQU'AU RÈGNE DE DARIUS I.

J'ai déjà remarqué qu'Athènes, dans sa naissance, eut des rois. Mais ils n'en avaient que le nom : toute leur puissance, presque restreinte au commandement des armées, s'évanouissait dans la paix. Chacun vivait maître chez soi, et dans une entière indépendance. Codrus, le dernier roi d'Athènes, s'étant dévoué pour le bien public, ses enfants, Médon et Nélée, disputèrent le royaume entre eux. Les Athéniens en prirent occasion d'abolir la royauté, quoiqu'elle ne les incommodât guère, et déclarèrent Jupiter seul roi d'Athènes, au même temps que les Juifs¹, ennuyés de la théocratie, c'est-à-dire d'avoir le vrai Dieu pour roi, voulurent absolument obéir à un homme.

Plutarque observe qu'Homère, dans le dénombrement des vaisseaux, ne donne le nom de *peuple* qu'aux seuls Athéniens : ce qui peut montrer que les Athéniens avaient dès lors beaucoup de penchant pour la démocratie, et que la principale autorité résidait déjà dans le peuple.

A la place des rois ils eurent créé des gouverneurs perpétuels sous le nom d'*archontes*. La magistrature perpétuelle parut encore à ce

peuple libre une image trop vive de la royauté, dont il voulait anéantir jusqu'à l'ombre même. Ainsi il réduisit cette charge à dix ans, et puis à un, dans la vue de ressaisir plus souvent l'autorité, qu'il ne transférerait qu'à regret à ses magistrats.

Une puissance aussi limitée que celle-là contenait mal des esprits remuants, qui étaient devenus jaloux à l'excès de la liberté et de l'indépendance, très-déliés à se blesser de tout ce qui sortait de l'égalité, très-faciles à prendre ombrage de ce qui avait quelque air de supériorité et de domination. Les factions et les querelles renaissaient chaque jour. On ne s'accordait ni sur la religion, ni sur le gouvernement. Athènes ainsi demeura longtemps hors d'état de s'accroître, trop heureuse de se conserver au milieu des longues et fréquentes dissensions qui la déchiraient.

Les malheurs instruisent. Elle apprit enfin que la véritable liberté consiste à dépendre de la justice et de la raison. Cet heureux assujettissement ne pouvait s'établir que par un législateur. Elle choisit Dracon², personnage d'une sagesse et d'une probité reconnues. On ne voit point qu'avant lui la Grèce ait eu des lois écrites. Il en publia dont l'extrême rigueur, favorable par avance à la doctrine des stoïciens, punissait de mort la plus légère faute comme le plus énorme forfait. Les lois de Dracon écrites, selon Démostène, non avec de l'encre, mais avec du sang, eurent le sort des choses violentes. Les sentiments d'humanité dans les juges, la compassion pour les accusés, qu'on s'accoutuma à regarder comme plus malheureux que punissables, la crainte qu'eurent les accusateurs et les témoins de faire un personnage trop odieux : tous ces motifs concoururent à ralentir l'exécution de ces lois, et à les abroger peu à peu par le non-usage ; et l'excessive rigueur conduisit à l'impunité.

Le péril de retomber dans les premiers désordres fit recourir à de nouvelles précautions. On voulait lâcher le frein de la crainte, non pas le rompre. Et pour trouver les adoucissements qui revalent bien à la loi ce qu'ils lui coûtent, on jeta les yeux sur un des plus sages et des plus vertueux personnages de son siècle³ :

¹ An. M. 3380; av. J. C. 621.

² An. M. 3300; av. J. C. 604.

³ Codrus était contemporain de Saül.

je veux dire Solon, à qui ses rares qualités, et particulièrement sa grande douceur, avaient acquis l'affection et la vénération de toute la ville.

Il avait donné sa principale application à l'étude de la philosophie¹, et surtout à la partie de cette science qu'on appelle *politique*, et qui regarde l'art de gouverner. Son mérite extraordinaire lui donna un des premiers rangs parmi les sept sages de la Grèce qui illustrèrent si fort ce siècle.

Ces sages se rendaient assez souvent visite l'un à l'autre². Un jour que Solon alla à Milet pour voir Thalès, la première chose qu'il lui dit, ce fut qu'il s'étonnait comment il n'avait jamais voulu avoir ni femme ni enfants. Thalès ne lui répondit rien sur l'heure; mais quelques jours après il apostropha un étranger, qui se disait arriver tout récemment d'Athènes, d'où il était parti depuis dix jours. Solon lui demanda d'abord s'il n'y avait rien de nouveau lorsqu'il en était parti. L'étranger, à qui l'on avait fait sa leçon, répartit qu'il n'y avait autre chose que la mort d'un jeune homme dont toute la ville accompagnait le convoi, parce que c'était, disait-on, le fils du plus honnête homme de la ville, et qui se trouvait pour lors absent. « Ah ! interrompit Solon, que ce pauvre père est à plaindre ! Mais comment l'appelaient-ou ? Je l'ai ouï nommer, répliqua l'étranger, mais son nom m'est échappé. Je me souviens seulement qu'on ne parlait que de sa sagesse et de sa justice. » Chaque réponse était un nouveau sujet de trouble et de frayeur pour ce père si justement alarmé. « Ne serait-ce point, dit-il, le fils de Solon ? » C'est cela même, reprit l'autre. Solon, à ce mot, déchirant ses habits, frappant sa poitrine, et ne s'expliquant que par des larmes et des sanglots, s'abandonna à la plus vive douleur. Alors Thalès, le prenant par la main, lui dit, en souriant : « Rassurez-vous ; tout ceci n'est qu'une fiction. Voilà pourquoi je n'ai point voulu me marier : c'est pour m'épargner de pareils chagrins. »

Plutarque réfute fort au long ce raisonnement de Thalès, qui irait à priver l'homme des attachements les plus naturels et les plus raisonnables, auxquels son cœur ne manqueroit

pas d'en substituer d'injustes et d'illégitimes qui l'exposeraient aux mêmes peines. Le remède, dit-il, contre la douleur que peut causer la perte des biens, des amis, des enfants, n'est pas de se rendre pauvre, de renoncer absolument à l'amitié, ou d'embrasser le célibat, mais de faire dans tous ces cas l'usage que l'on doit de sa raison.

Athènes, après quelque temps de tranquillité et de paix que lui avaient procuré la prudence et le courage de Solon³, car il était aussi brave guerrier que bon politique, était retombée dans ses premières dissensions pour le gouvernement de la république, et s'était divisée en autant de partis qu'il y avait de différentes sortes d'habitants dans l'Attique : car les montagnards tenaient pour le gouvernement populaire; ceux de la plaine voulaient un état oligarchique; et ceux de la côte maritime, demandant un gouvernement mêlé des deux premiers, empêchaient l'un et l'autre des deux partis opposés d'avoir l'avantage. D'ailleurs, les pauvres, qui essayaient les plus cruelles vexations de la part des riches à cause des dettes qu'ils étaient hors d'état d'acquitter, songeaient à se choisir un chef qui les délivrât de l'inhumaine dureté de leurs créanciers, et qui changât entièrement la forme du gouvernement en faisant un nouveau partage des terres.

Dans cet extrême danger, les plus sages d'Athènes jetèrent les yeux sur Solon, qui n'était suspect à aucun des deux partis, parce qu'il n'avait pris part ni à l'injustice des riches, ni à la révolte des pauvres; et ils le pressèrent d'entrer dans les affaires, et de travailler à faire cesser tous ces différends. Il eut beaucoup de peine à se charger d'une commission si hasardeuse. Enfin il fut élu archonte, et nommé arbitre souverain et législateur, du consentement de tout le monde, les riches l'agréant volontiers comme riche, et les pauvres comme homme de bien.

Il ne tenait qu'à lui de se faire roi : plusieurs des citoyens l'y exhortaient; et les plus sages même, n'osant attendre de la raison humaine ni des lois un changement favorable, n'étaient pas éloignés de communiquer le pouvoir suprême à un seul, qui se distinguât par sa prudence et sa justice. Mais quelque remontrance

¹ Plut. in Solon. (§ 3.)

² Pag. 81, 82. (§ 6.)

³ Plut. in Sol. pag. 85-86.

qu'on pût lui faire, et quoique ses amis traitassent de bassesse d'âme et de lâcheté le refus qu'il faisait d'accepter la royauté, il ne se laissa point ébranler, et ne songea qu'à établir dans sa patrie un gouvernement qui fût la source d'une sage et raisonnable liberté.

N'osant pas toucher à de certains désordres et à de certains maux qui lui paraissaient plus forts que les remèdes, il n'entreprit de changements que ceux qu'il crut pouvoir persuader à ses citoyens par la voie de la raison, ou leur faire accepter par le poids de l'autorité, en mêlant sagement, comme il le disait lui-même, la force avec la justice. C'est pourquoi, lorsqu'un lui ayant demandé depuis si les lois qu'il avait données aux Athéniens étaient les meilleures : *Oui, dit-il, les meilleures qu'ils étaient capables de recevoir.*

L'âme des états populaires, c'est l'égalité. Il n'osa, de peur de révolter les riches, proposer celle des biens, par où l'Attique, ainsi que la Laconie, eût ressemblé à un héritage partagé entre plusieurs frères. Mais il tira de l'esclavage presque tous les citoyens, que leurs dettes excessives et des arrérages accumulés avaient forcés à se vendre eux-mêmes et à se réduire en servitude. Une loi expresse déclara quittes tous les débiteurs.

Cette affaire attira à Solon une aventure fâcheuse qui lui causa un sensible déplaisir. Déterminé à abolir absolument les dettes, il sentait bien que cet édit, qui avait quelque chose de contraire à la justice, révolterait extrêmement les esprits. Il cherchait donc à en rectifier en quelque sorte la teneur par un préambule spécieux, qui montrât des prétextes plausibles, et prêtât à la loi des motifs d'équité et de raison qu'elle n'avait point dans le fond. Pour cela il s'ouvrit de son dessein à quelques personnes qu'il avait coutume de consulter dans toutes ses affaires, et concerta avec elles la manière dont cet édit devait être énoncé. Avant qu'il fût publié, ses amis, plus intéressés que fidèles, empruntèrent secrètement des meilleures bourses de fort grosses sommes, dont ils achetèrent des fonds de terre, auxquels ils savaient bien qu'on ne devait point toucher. Quand l'édit parut, l'indignation qu'excita gé-

néralement une si lâche et si criante fourberie retomba sur Solon, quoiqu'en effet il n'y eût eu aucune part. Mais il ne suffit pas qu'un homme en place soit intègre lui-même et désintéressé; tout ce qui l'environne et l'approche doit l'être : femme, parents, amis, commis, domestiques. C'est sur son compte que les autres font des fautes; et toutes les injustices, toutes les rapines qui se commettent on par sa négligence, ou par sa connivence, lui sont justement imputées, parce qu'il n'est en place que pour les empêcher.

Cette ordonnance d'abord ne plut ni à l'un ni à l'autre des deux partis. Elle choqua les riches, parce qu'elle abolissait les dettes; et elle fâcha encore plus les pauvres, parce qu'elle n'établissait pas un nouveau partage des terres comme ils l'avaient espéré, et comme Lycurgue l'avait fait à Lacédémone. Mais il était bien éloigné du crédit que ce dernier s'était acquis, n'ayant d'autorité à Athènes que celle que lui donnaient la réputation de sa sagesse et la confiance des citoyens. Cependant, bientôt après, cette ordonnance fut généralement agréée, et les pouvoirs continués à Solon.

Il cassa toutes les lois de Dracon, excepté celles qui étaient contre les meurtriers. La raison qu'il eut d'en user ainsi, fut l'excessive rigueur de ces lois, qui ordonnaient peine de mort également pour toutes les fautes, en sorte que ceux qui étaient convaincus de paresse et d'oisiveté, ceux qui n'avaient volé que des herbes et des fruits dans un jardin, étaient punis aussi sévèrement que les assassins et les sacrilèges.

Il procéda ensuite à ce qui regarde les charges, les dignités, les magistratures, qu'il laissa toutes entre les mains des riches. Il les distribua pour cela en trois classes, selon la différence de leurs revenus, et selon l'estimation des biens de chaque particulier. Ceux qui se trouvèrent avoir de revenu annuel cinq cents mesures¹ tant en grains qu'en choses liquides, furent mis au premier rang. On plaça dans le second les citoyens qui en avaient trois cents, et dans le troisième ceux qui n'en avaient que deux cents.

¹ Plut. in Solon. pag. 87.

¹ Cinq cents mesures ou médimnes représentent une capacité de 260 hectolitres. E. B.

Tous les autres citoyens qui étaient au-dessous de ce revenu furent compris dans une quatrième et dernière classe ¹, et ils n'étaient jamais admis aux charges. Pour les consoler en quelque sorte et pour les dédommager de cette exclusion, il leur laissa le droit d'opiner dans les assemblées et dans les jugements du peuple : ce qui au commencement ne parut rien, mais devint dans la suite un très-grand avantage, et les rendit maîtres de toutes les affaires : parce que la plupart des procès et des différends retournaient toujours au peuple, devant lequel on pouvait appeler de tous les jugements des magistrats ; et c'était dans les assemblées du peuple que se décidaient les plus grandes affaires de l'état, qui regardaient ou la paix ou la guerre.

L'Aréopage ², appelé ainsi du lieu où il tenait ses assemblées, subsistait depuis longtemps : Solon en rétablit et en augmenta l'autorité, et lui laissa, comme à la cour souveraine, l'intendance générale de toutes choses, et le soin de faire observer les lois, dont il le fit le dépositaire. Avant lui, les plus gens de bien étaient juges dans l'Aréopage. Solon fut le premier qui trouva à propos qu'il n'y eût que les archontes sortis de charge qui fussent honorés de cette dignité. Il n'y avait rien de si auguste que ce sénat, et la réputation de ses lumières et de son intégrité devint si grande, que quelquefois les Romains y renvoyèrent la décision de causes qui leur paraissaient trop embarrassées pour les pouvoir juger eux-mêmes ³. La vérité seule y était écoutée ; et afin que nul objet extérieur n'en détournât l'attention des juges, ils tenaient leur tribunal de nuit ou dans les ténèbres, et il était défendu aux orateurs d'employer ni exorde, ni péroraison, ni digression.

Solon, pour prévenir, autant qu'il serait possible, l'abus que le peuple pourrait faire de l'autorité trop grande qu'il lui laissait, créa un second conseil de quatre cents hommes, cent de chaque tribu, devant lesquels on rapportait toutes les affaires, et où on les examinait mû-

rement avant que de les proposer dans l'assemblée du peuple, au jugement duquel leurs avis étaient soumis, et auquel seul appartenait le droit de décider. C'est à ce sujet qu'Anacharsis, attiré du fond de la Scythie par la réputation des sages de la Grèce, disait un jour à Solon : « J'admire qu'on ne laisse en partage aux sages que la délibération, et qu'on réserve la décision aux fous. » Dans une autre occasion, où Solon s'entretenait avec lui des règlements qu'il méditait, Anacharsis, étonné qu'il espérât venir à bout de réfréner par des lois écrites l'avarice et l'injustice de ses citoyens : « Sachez, lui dit-il, que ces écritures ressemblent proprement à des toiles d'araignées. Les faibles et les petits s'y prendront et s'y arrêteront ; mais les puissants et les riches les rompront sans peine, et s'en débarrasseront. »

Solon, habile et prudent comme il était, sentait bien les inconvénients de la démocratie, c'est-à-dire de la puissance populaire. Mais, ayant étudié à fond et connu parfaitement le caractère et le naturel des Athéniens, il comprit qu'inutilement on ôterait le pouvoir souverain à la multitude ; et que, si elle s'en laissait dépouiller dans un temps, elle le reprendrait bientôt à main armée. Il se contenta donc de lui donner un frein par l'autorité de l'Aréopage et du sénat des Quatre-Cents, et il crut que l'état, arrêté et affermi par ces deux puissants corps, comme par deux bonnes ancrs, ne serait plus si agité ni si tourmenté, et que le peuple serait plus tranquille.

Je rapporterai seulement quelques-unes de ses lois, par lesquelles on pourra juger des autres.

Il permit à tout le monde d'épouser la querelle de quiconque aurait été outragé ⁴, de sorte que le premier venu pouvait poursuivre et mettre en justice celui qui avait commis l'excès. Par cette ordonnance, ce sage législateur voulait accoutumer ces citoyens à sentir les maux les uns des autres, comme membres d'un seul et même corps.

Par une autre loi ⁵, ceux qui dans les différends publics ne prenaient aucun parti, et attendaient le succès pour se déterminer,

¹ Plut. in Solon, pag. 88.

² C'était une colline près de la citadelle d'Athènes, appelée *Aréopage*, c'est-à-dire *colline de Mars*, depuis que Mars y eut été jugé pour le meurtre d'Hallirothius, fils de Neptune.

³ Val. Max. lib. 8, cap. 1. — Lucian. in Hermot. pag. 563. — Quintil. lib. 6, cap. 1.

⁴ Plut. in Solon, pag. 88.

⁵ Pag. 89.

étaient déclarés infâmes, condamnés à un bannissement perpétuel, et à perdre tous leurs biens. Solon avait appris par une longue expérience, et par de profondes réflexions, que les riches, les puissants, les personnes sages même et les gens de bien sont ordinairement les plus réservés à s'exposer aux inconvénients que les dissensions et les troubles peuvent causer dans la société, et que le zèle du bien public les rend bien moins vifs pour le défendre que la passion des flatteurs ne les rend ardents pour le détruire : que le bon parti, se trouvant ainsi abandonné par ceux qui pourraient lui donner par leur réunion plus de poids, d'autorité et de force, devient faible contre l'audace et la violence d'un petit nombre de méchants. Pour prévenir ce malheur, qui peut avoir les plus funestes suites, Solon avait voulu forcer les bien intentionnés, par la crainte des plus grandes peines, à se déclarer dès le commencement pour le parti le plus juste, et à ranimer le courage des meilleurs citoyens, en courant avec eux le même danger. Accoutumant ainsi les esprits à regarder presque comme ennemi et comme traître quiconque paraissait indifférent et insensible aux malheurs communs, il avait préparé à l'état une ressource prompte et assurée contre les entreprises subites des mauvais citoyens.

Solon¹ abolit les dots des mariages, par rapport aux filles qui n'étaient pas uniques, et ordonna que les mariées ne porteraient à leurs maris que trois robes et quelques meubles de peu de valeur ; car il ne voulait pas que le mariage devint un trafic et un commerce d'intérêt, mais qu'il fût regardé comme une société honorable, pour donner des sujets à l'état, pour vivre ensemble agréablement et avec douceur, et pour se témoigner une amitié et une tendresse réciproque.

Avant Solon, il n'était point libre de tester : les biens du mourant allaient toujours à ceux de sa famille. Il permit de donner tout à qui l'on voudrait, quand on était sans enfants, préférant ainsi l'amitié à la parenté, le choix à la nécessité et à la contrainte, et rendant chacun véritablement maître de ses biens, par la liberté qu'il lui laissait d'en disposer à son gré.

Il n'autorisa pourtant pas indifféremment toutes sortes de donations et n'approuva que celles qu'on avait faites librement, sans aucune violence, sans avoir l'esprit aliéné et corrompu par des breuvages, par des charmes, ou par les attraits et les caresses d'une femme ; persuadé avec justice qu'il n'y a aucune différence entre être séduit et être forcé, et mettant en même rang la surprise et la force, la volupé et la douleur, comme des moyens qui peuvent également imposer à la raison et captiver la liberté.

Il diminuait la récompense de ceux qui remportaient la victoire dans les jeux isthmiques et dans les olympiques², en la fixant pour les premiers à cent dragmes³, c'est-à-dire, cinquante livres ; et pour les seconds, à cinq cents dragmes, ou deux cent cinquante livres. Il trouvait que c'était une chose honteuse de donner à des athlètes et à des lutteurs, gens non-seulement inutiles, mais souvent dangereux à leur patrie, des récompenses très-considérables, qu'il fallait garder pour ceux qui mouraient à la guerre pour le service de leur pays, et dont il était juste de nourrir et d'élever les enfants, qui suivraient un jour l'exemple de leurs pères.

Afin de mettre en vigueur les arts, les métiers et les manufactures, il chargea le sénat de l'Aréopage du soin d'informer des moyens dont chacun se servait pour subsister et de châtier ceux qui menaient une vie oisive. Outre cette première vue, de faire fleurir les arts et les métiers, l'établissement de cette loi était fondé sur deux autres raisons encore plus importantes. D'abord, Solon considérait que ceux qui n'ont rien et qui ne travaillent pas pour gagner de quoi vivre, sont préparés à employer toutes sortes de voies injustes pour en avoir ; et que la nécessité de substituer les dispose aux malversations, aux rapines, aux artifices et aux fraudes ; ce qui forme dans le sein de la république une école de vices, et y entretient un levain qui ne manque pas de s'étendre et de corrompre peu à peu les mœurs publiques. En second lieu, les plus

¹ Plut. in Solon. pag. 80. — Diog. Laert. in Solon. pag. 37.

² Cent dragmes ou une grande mine attique valait 96 fr. E. B.

³ Plut. in Solon. pag. 80.

habiles dans l'art de gouverner ont toujours regardé ces hommes indignes et ennemis du travail comme une troupe dangereuse d'esprits inquiets, avides de nouveautés, toujours prêts aux séditions et aux troubles, et intéressés aux révolutions de l'état, qui peuvent seules changer leur situation. Ce sont toutes ces vues qui portèrent Solon à déclarer, par la loi dont nous parlons, qu'un fils ne serait pas tenu de nourrir son père s'il ne lui avait fait apprendre aucun métier.

Il dispensait du même devoir les enfants nés d'une courtisane. « Car il est évident, dit-il, que celui qui méprise ainsi l'honneur et la sainteté du mariage n'a point eu en vue la fin légitime qu'on s'y doit proposer, mais n'a songé qu'à assouvir sa passion. S'étant donc satisfait lui-même, il ne s'est réservé aucun droit sur ceux qui sont venus de ce commerce et dont il a rendu la vie aussi bien que leur naissance, un opprobre éternel. »

Il était défendu de dire du mal des morts¹, parce que la religion porte à tenir les morts pour sacrés; la justice, à épargner ceux qui ne sont plus; la politique, à ne pas souffrir que les haines soient éternelles.

Il l'était aussi de dire aucune injure à personne dans les temples, dans les lieux où se rendait la justice, dans les assemblées publiques et dans les théâtres pendant les jeux. Car, de ne pouvoir être nulle part le maître de sa colère, c'est l'effet d'un naturel trop indocile et trop effréné; comme de la retenir en tout temps et en toute occasion, c'est une vertu au-dessus des forces humaines et une perfection qui était réservée à la loi évangélique.

Cicéron remarque que le sage législateur d'Athènes, dont les règlements étaient encore en vigueur de son temps dans cette puissante république, n'avait fait aucune loi contre le paricide. Comme on lui en demandait la raison², il répondit qu'il lui semblait que faire des lois et statuer des peines contre un crime inconnu

et inouï jusque-là, c'eût été l'enseigner plutôt que le défendre.

Je passe plusieurs lois sur le mariage et sur l'adultère, où l'on remarque des contradictions manifestes, et un mélange de lumière et de ténèbres, fort ordinaire aux plus éclairés des peuples, qui n'avaient point de principe fixe.

Quand Solon eut publié ses lois, et qu'on se fut engagé par un serment public à les observer religieusement, du moins pendant cent années, il jugea à propos de s'éloigner d'Athènes, pour leur laisser le temps de prendre racine et de se fortifier par l'usage; pour se délivrer lui-même des importunités de ceux qui venaient le consulter sur l'intelligence de ses lois, et pour éviter aussi les plaintes et la haine de ses citoyens; car, comme il le disait lui-même, dans les grandes entreprises il est difficile de plaire à tout le monde. Il fut absent pendant dix ans. C'est dans cet intervalle de temps qu'il faut placer ses voyages en Égypte, en Lydie chez le roi Crésus, et dans plusieurs autres pays.

A son retour³, il trouva la ville tout en mouvement et en trouble. Les trois anciennes factions s'étaient réveillées et formaient trois partis différents. Lycorgue⁴ était à la tête de ceux de la plaine; Mégacles, fils d'Alcméon, était chef de ceux de la côte; Pisistrate s'était déclaré pour les montagnards, auxquels se joignirent les artisans et les ouvriers qui vivaient de leurs bras et qui en voulaient le plus aux riches. De ces trois chefs, les deux derniers étaient les plus puissants.

Mégacles était fils de cet Alcméon que Crésus⁵ avait extrêmement enrichi pour un service particulier qu'il en avait reçu. Il avait de plus épousé une fille qui lui avait apporté des biens immenses en mariage; c'était Agariste, fille de Clisthène, tyran de Sicione. Ce Clisthène était le prince le plus riche et le plus opulent qui fût alors dans la Grèce. Pour être en état de se choisir un digne gendre, et dont il pût connaître par lui-même les mœurs et le caractère, il invita tous les jeunes seigneurs de la Grèce à venir passer une année chez lui: c'était une

¹ Plut. in Solon. pag. 80.

² « Sapienter fecisse dicatur, quum de eo nihil sanxerit, quod antea commissum non erat; ne, non tam probe, quam admonere iudicaret. » (Pro Rosc. Amer., 70.)

³ An. M. 3445, av. J. C. 550.

⁴ Plut. in Solon. pag. 94.

⁵ Herod. lib. 6, cap. 125-131.

coutume ancienne d'en user ainsi. Il en vint de plusieurs endroits, au nombre de treize. C'étaient tous les jours des courses, des jeux, des tournois, des festins magnifiques, des conversations où l'on agitaient toutes sortes de matières. L'un d'eux, qui jusque-là l'avait emporté sur tous les autres, manqua ce mariage, parce que dans une danse il avait fait des gestes et des postures qui déplurent infiniment à Clisthène. Enfin, au bout de l'année, celui-ci se déclara pour Mégacès, et renvoya les autres seigneurs, après les avoir comblés d'honnêtetés et de présents. Voilà qui était Mégacès.

Pisistrate ¹ était un homme poli, doux, insinuant, prompt à secourir les pauvres ², sage et modéré envers ses ennemis, le plus habile des hommes à dissimuler, qui avait tous les dehors de la vertu au-dessus même des plus vertueux, qui paraissait zélé défenseur de l'égalité entre les citoyens, et absolument déclaré contre toute innovation et tout changement. Il n'eut pas de peine à tromper le peuple par cet air imposant ; mais Solon reconnut tout d'un coup où il tendait par ses déguisements et ses artifices. Cependant il le ménager dans le commencement, espérant peut-être de le ramener docilement à son devoir.

En ce temps-là Thespis commençait à changer la tragédie ³ ; car elle avait été inventée avant lui. Ce spectacle attira tout le monde par sa nouveauté. Solon alla comme les autres entendre Thespis, qui jouait lui-même, selon la coutume des poètes anciens. Quand la pièce fut finie, il appela Thespis, et lui demanda s'il n'avait point de honte de mentir ainsi devant tant de gens. Thespis lui répondit qu'il n'y avait point de mal dans ces men songes et dans ces fictions poétiques, qu'on

ne faisait que par jeu. *Oui*, répartit Solon, en donnant un grand coup de son bâton contre terre ; *mais si nous souffrons et approuvons ce beau jeu-là, il passera bientôt dans nos contrats et dans toutes nos affaires.*

Cependant Pisistrate ¹ poussait toujours sa pointe ; et pour arriver à son but, il employa une ruse qui eut tout les succès qu'il en attendait. S'étant blessé lui-même ², et ensanglanté par tout le corps, il se fit porter sur la place dans un chariot, et excita la populace en lui faisant entendre que c'étaient ses ennemis qui l'avaient mis en cet état, et qu'il était la victime de son zèle pour la république. On convoqua sur-le-champ l'assemblée du peuple, et il y fut résolu, quelques remontrances que fit Solon au contraire, qu'on accorderait cinquante gardes à Pisistrate pour la sûreté de sa personne. Il en augmenta bientôt le nombre autant qu'il lui plut, et par leur moyen se rendit maître de la citadelle. Tous ses ennemis prirent la fuite. Chacun tremblait dans la ville, et était dans le trouble, excepté Solon, qui reprochait hautement aux Athéniens leur lâcheté, et au tyran sa perfidie. Et comme on lui demanda ce qui pouvait lui donner une telle assurance et une telle hardiesse : *C'est ma vieillesse*, dit-il. En effet, il était fort âgé, et il semblait ne hasarder pas beaucoup, étant près de finir ses jours ; si ce n'est qu'il arrive souvent qu'on devient plus attaché à la vie, à proportion qu'on a moins de raison et de droit de souhaiter qu'elle soit prolongée.

Mais Pisistrate, après avoir tout soumis, regardait sa conquête comme imparfaite, s'il n'y ajoutait celle de Solon. Bien instruit des moyens par lesquels un vieillard peut être gagné, il n'y eut point de caresses qu'il ne lui fit, point de marques d'estime et d'amitié qu'il ne lui donnât, en lui faisant toutes sortes d'honneurs, en l'appelant souvent près de sa personne, en se déclarant hautement pour ses lois, qu'il observait effectivement lui-même, et qu'il faisait observer par tous les autres. Solon, voyant qu'il n'était pas possible de porter Pisistrate à renoncer à la tyrannie, ni de la lui ôter, crut qu'il était de la prudence de ne pas

¹ Plut. in Solon, pag. 95.

² Il ne faut pas entendre ceux qui demandent l'asomène. Car en ce temps-là, dit Isocrate, il n'y avait point de citoyen qui mourût de faim, ni qui en menant déshonorât sa ville. (*Orat. Arcop.*, pag. 309.)

³ La tragédie était longtemps avant Thespis : mais ce n'était qu'un chœur de gens qui chantaient et qui se disaient des injures. Thespis fut le premier qui jeta dans ce chœur un personnage, qui, pour le délasser et lui donner le temps de reprendre haleine, récitait une aventure de quelque personnage illustre. Et c'est ce récit qui donna lieu ensuite aux sujets des tragédies.

¹ Herod. lib. 1, cap. 60-61.

² Plut. in Sol. pag. 95 96.

irriter l'usurpateur en rejetant les avances qu'il lui faisait; et il espéra qu'en entrant dans sa confiance et dans son conseil, il serait en état de rectifier au moins et de conduire une domination qu'il ne pouvait abolir, et d'adoucir des maux qu'il n'avait pu empêcher.

Il ne survécut par deux ans entiers à la liberté de sa patrie; car Pisistrate s'était rendu maître d'Athènes sous l'archonte Comias, la première année de l'olympiade 11, et Solon mourut l'année suivante sous l'archonte Hégétratus, qui succéda à Comias.

Les deux partis, qui avaient pour chefs Lycurque et Mégaclys, s'étant réunis, chassèrent Pisistrate d'Athènes. Il y fut bientôt rappelé par Mégaclys même, qui lui donna sa fille en mariage. Mais un différend survenu au sujet de ce mariage les ayant brouillés de nouveau, les Alcéméonides eurent du dessous, et furent obligés de se retirer. Pisistrate fut détrôné deux fois; et deux fois il sut remonter sur le trône. Les artifices l'y placèrent, la modération l'y maintint, et sans doute que son éloquence¹, fort grande, au jugement même de Cicéron, le fit beaucoup goûter aux Athéniens, déjà trop sensibles aux charmes de la parole, puisqu'ils leur firent oublier le soin de leur liberté. Une exacte soumission aux lois le distingua de ceux qui, comme lui, avaient usurpé l'autorité, et la douceur de sa domination fit honte à plus d'un souverain légitime. Aussi a-t-il mérité qu'on l'opposât aux autres tyrans. Cicéron, dans l'incertitude de la manière dont César userait de la victoire après la journée de Pharsale, manda à son cher Atticus²: *Nous ne savons pas encore si le destin de Rome veut ou que nous gémissions sous un Phalaris, ou que nous vivions sous un Pisistrate.*

En effet, ce tyran³, s'il faut l'appeler de ce nom, se montra toujours fort populaire et fort modéré, jusqu'à souffrir tranquillement les re-

proches et les injures, qu'il pouvait venger d'un seul mot. Ses jardins et ses vergers étaient ouverts à tous les citoyens, en quoi il fut imité depuis par Cimon. On dit que ce fut lui qui, le premier, ouvrit une bibliothèque publique à Athènes, laquelle s'augmenta beaucoup dans la suite, et fut transportée en Perse par Xerxès, lorsqu'il prit la ville. Mais Séleucus Nicanor, long-temps après, la fit reporter à Athènes. Cicéron⁴ croit que ce fut Pisistrate aussi qui, le premier, donna aux Athéniens la connaissance des poèmes d'Homère, qui en disposa les livres dans l'ordre où nous les avons, au lieu qu'auparavant ils étaient confus et dérangés, et qui les fit réciter publiquement dans les fêtes qu'on appelait Panathénées. Platon⁵ attribue cet honneur à son fils Hipparque.

Pisistrate mourut tranquillement⁶, et transmit à ses enfants la souveraineté qu'il avait usurpée il y avait trente-trois ans, dont il en avait régné dix-sept en paix.

Ses enfants étaient Hippias et Hipparque⁷. Thucydide en ajoute un troisième, qu'il appelle Thessalus. Il paraît qu'ils avaient hérité de leur père le goût pour les lettres et pour les gens savants. Platon⁸, qui attribue à Hipparque ce que nous avons dit des poèmes d'Homère, ajoute qu'il fit venir à Athènes le fameux poète Anacréon, qui était de Téos, ville d'Ionie, lui ayant envoyé exprès un vaisseau à cinquante rames. Il avait aussi chez lui Simonide, autre poète assez célèbre, qui était de l'île de Géos, l'une des Cyclades dans la mer Égée, à qui il payait une grosse pension et faisait de riches présents. Le dessein de ces princes, en faisant venir ainsi des gens savants à Athènes, était, dit Platon, d'adoucir et de cultiver l'esprit de leurs citoyens, et de leur inspirer du goût pour la vertu en leur en inspirant pour les sciences. Il n'y eut pas jusqu'aux gens de la campagne qu'ils songèrent à instruire, en faisant ériger, non-seulement dans toutes les rues de la ville, mais sur tous les chemins publics, des statues de pierre ap-

¹ « Pisistratus dicendo tantum valuisse dicitor, ut ei « Athenienses regnum imperium orationis capiti permitte-
rent. » (VAL. MAX. lib. 8, cap. 9.)

² « Quis doctor liadem illis temporibus, aut cujus elo-
quentia litteris instructior fuisse traditur, quam Pisis-
tratus? (Cic. de Orat., lib. 3, n. 137.)

³ « Incertum est Phalarimoe, an Pisistratum sit imita-
torus. » (Ad. Att. lib. 7, ep. 19.)

⁴ Val. Max. lib. 5, cap. 1. — Athen. lib. 12, pag. 532.
— A. Gell. lib. 6, cap. 17.

⁴ Lib. 3 de Orat. n. 137.

⁵ In Hipparcho, pag. 228.

⁶ Arist. lib. 5, de Rep. cap. 12.

⁷ An. M. 3178; av. J. C. 520.

⁸ In Hippo pag. 228 et 229.

pelees *Mercurus*, ou étaient inscrites de graves sentences propres à former les mœurs, qui, par de muettes leçons, instruisaient tous les passants. Platon semble supposer qu'Hipparque avait l'autorité, ou que les deux frères régnaient ensemble. Mais Thucydide¹ démontre que ce fut Hippias qui succéda à son père, comme l'aîné de ses enfants.

Quoi qu'il en soit, leur règne en tout, depuis la mort de Pisistrate, ne dura que dix-huit ans; et voici comme il finit.

Harmodius et Aristogiton², tous deux citoyens d'Athènes, étaient liés d'une amitié très-étroite. Hipparque, mécontent du premier pour une injure personnelle qu'il prétendait en avoir reçue, chercha à s'en venger sur sa sœur, par un affront public qu'il lui fit en l'obligeant de se retirer honteusement d'une procession solennelle où elle devait porter une corbeille sacrée, sous prétexte qu'elle n'était point en état d'assister à cette cérémonie. Le frère, et encore plus son ami, piqués jusqu'au vif d'une si sanglante injure, prirent dès lors la résolution d'attaquer les tyrans. Ils attendirent pour cela l'occasion d'une fête, qui leur parut très-favorable pour leur dessein; c'était celle des Panathénées, où la cérémonie de la fête demandait que tous les artisans fussent en armes. Pour plus grande sûreté, ils n'avaient mis dans leur secret qu'un très-petit nombre de citoyens, comptant qu'au premier mouvement tous les autres se joindraient à eux. Le jour arrivé, ils vinrent de bonne heure dans la place, armés de leurs poignards. Hippias, sorti du palais, alla dans le Céramique, qui était un lieu hors de la ville, où était pour lors la compagnie des gardes, et il y donna les ordres nécessaires pour la cérémonie. Les deux amis l'y avaient suivi. Ils virent un des conjurés qui s'entretenait familièrement avec lui. Ils crurent qu'ils étaient trahis. Ils auraient bien exécuté dans le moment même leur dessein sur Hippias, mais ils voulaient commencer par l'auteur de l'affront qu'ils vengeaient. Ils retournèrent donc dans la ville, et ayant rencontré Hipparque, ils le tuent. Mais ayant été arrêtés sur-le-champ, eux-mêmes furent tués, et Hippias trouva le moyen de dissiper cet orage.

Depuis ce temps-là il ne garda plus de mesures, et régna véritablement en tyran, faisant mourir un grand nombre de citoyens. Pour se mettre à l'abri d'une pareille entreprise, et se préparer une retraite sûre en cas d'accident, il chercha de l'appui au dehors, et donna sa fille en mariage au fils du tyran de Lampsaque.

Cependant les Alcéméonides³, qui, dès le commencement de la révolution, avaient été exilés d'Athènes par Pisistrate, et qui voyaient leur espérance trompée par le mauvais succès de la dernière conspiration, ne perdirent pas néanmoins courage, et tournèrent leurs vues d'un autre côté. Comme ils étaient fort riches et fort puissants, ils se firent charger par les amphictyons, qui formaient le conseil public de la Grèce, de la construction du nouveau temple de Delphes, moyennant la somme de trois cents talents; c'est-à-dire trois cent mille écus⁴. Généreux comme ils étaient, et d'ailleurs ayant leurs raisons pour en user ainsi, ils y mirent beaucoup du leur, et firent à leurs dépens toute la façade du temple, de marbre de Paros, quoiqu'elle ne dût être que de pierres, suivant le marché qu'ils avaient fait avec les amphictyons.

La libéralité des Alcéméonides n'avait pas été tout à fait gratuite, ni leur magnificence à l'égard du dieu de Delphes un pur effet de religion; la politique y était entrée pour beaucoup, et y avait eu la plus grande part. Ils avaient espéré par ce moyen se faire un crédit dans le temple, et cela arriva comme ils l'avaient projeté. L'argent qu'ils répandirent à pleines mains dans celles de la prêtresse acheva de les rendre maîtres absolus et de l'oracle, et du dieu prétendu qui le rendait, qui, dans la suite, devenu leur écho, ne fit que répéter fidèlement les paroles qu'ils avaient dictées, et leur prêta, avec une constante reconnaissance, le secours de sa voix et de son autorité. Toutes les fois donc qu'il venait quelque Spartiate consulter la prêtresse, soit en son nom, soit au nom de la république, elle ne lui promettait l'assistance de son dieu qu'à condition que les Lacédémoniens délivreraient Athènes du

¹ Lib. 6, pag. 215.

² Thucyd. lib. 6, pag. 516-550.

³ Herod. lib. 5, cap. 62-96.

⁴ Trois cents talents, si ce sont de grands talents attiques, vaudraient 1 750 000 fr. E. B.

jeu de la tyrannie. Elle leur répéta cet ordre tant de fois, qu'ils se déterminèrent enfin à fuir la guerre aux Pisistratides, quoiqu'ils eussent avec eux les plus fortes liaisons d'amitié et d'hospitalité, préférant, dit Hérodote¹, la volonté de Dieu à toutes les considérations humaines.

La première tentative leur réussit mal, et les troupes qu'ils envoyèrent contre le tyran furent repoussées avec perte. Elle fut suivie de près d'une seconde, qui paraissait ne devoir pas avoir un meilleur succès, parce que les Lacédémoniens, voyant que le siège qu'ils avaient mis devant Athènes traînait en longueur, s'étaient retirés pour la plupart, et n'y avaient laissé qu'un petit nombre de troupes. Mais les enfants du tyran, qu'on avait fait sortir furtivement de la ville pour les mettre ailleurs en sûreté, ayant été pris et arrêtés, leur père fut obligé, pour les racheter, d'en venir à un accommodement avec les Athéniens, et il convint de sortir de l'Attique dans l'intervalle de cinq jours. Il se retira en effet dans le temps marqué², après avoir régné dix-huit ans, et s'établit à Sigée, ville de la Phrygie, située à l'embouchure du fleuve Scamandre.

Plin³ remarque que les tyrans furent chassés d'Athènes la même année que les rois le furent à Rome. On rendit des honneurs extraordinaires à la mémoire d'Harmodius et d'Aristogiton. Leur nom fut toujours infiniment respecté à Athènes dans la suite des siècles, et presque égalé à celui des dieux. On leur érigea sur-le-champ des statues dans la place publique, honneur qui jusque-là n'avait été rendu à personne. La vue seule de ces statues exposées en spectacle aux yeux de tous les citoyens, rallumait en eux la haine et l'exécration de la tyrannie, et renouvelait de jour en jour dans leurs esprits une vive reconnaissance pour ces généreux défenseurs de la liberté, qu'ils avaient pas craint de lui sacrifier leur vie et de la sceller de leur sang. Alexandre-le-Grand⁴, qui savait combien leur souvenir était présent aux Athéniens, et jusqu'où ils portaient leur zèle à

cet égard, crut leur faire un sensible plaisir en leur renvoyant les statues de ces deux grands hommes, qu'il trouva dans la Perse après la défaite de Darius, et que Xerxès avait autrefois enlevées d'Athènes. Pausanias⁵ attribue cette action à Séleucus Nicanor, l'un des successeurs d'Alexandre : et il ajoute qu'il renvoya aussi aux Athéniens leur bibliothèque, que le même Xerxès avait emmenée avec lui en Perse.

Athènes⁶, dans le temps qu'elle fut délivrée, n'avait pas borné sa reconnaissance aux seuls auteurs de sa liberté : elle l'étendit jusqu'à une femme qui signala son courage dans cette occasion. C'était une courtisane appelée Lionne, qui par les charmes de sa beauté, et par son adresse à toucher de la lyre, s'était particulièrement attaché Harmodius et Aristogiton. Après leur mort, le tyran, qui savait qu'ils n'avaient rien de caché pour cette femme, la fit mettre à la question pour tirer d'elle le nom des conjurés. Elle souffrit les tourments avec une constance invincible, et expira au milieu des supplices, montrant que son sexe est plus courageux et plus capable de secret que l'on ne pense. Les Athéniens ne laissèrent pas périr la mémoire d'une action si glorieuse. Sa qualité de courtisane semblait en ternir l'éclat : ils la dissimulèrent, et la couvrirent en érigeant en son honneur une statue de lionne qui était sans langue.

Plutarque, dans la vie d'Aristide⁷, raconte une chose qui fait beaucoup d'honneur aux Athéniens, et qui marque jusqu'où allait leur reconnaissance pour leur libérateur, et leur respect pour sa mémoire. Ils apprirent que la petite-fille d'Aristogiton était à Lemnos, où elle vivait dans un état très-pitoiable, sans pouvoir se marier, à cause de son extrême misère. Le peuple la fit venir à Athènes, et la mariant à un des plus riches et des plus considérables partis de la ville, il lui donna pour dot une terre dans le bourg de Potamos.

Il semblait qu'Athènes, en recouvrant sa liberté, eût aussi recouvré son ancien courage. Sous les tyrans, elle avait agi avec lenteur et nonchalance, sachant que c'était pour eux qu'elle travaillait. Depuis qu'elle en fut déli-

¹ Τὴ γὰρ τοῦ θεοῦ προεβούλην ἰκονίζοντα, ἢ τὰ τῶν ἀνθρώπων.

² An. M. 3496; av. J. C. 508.

³ Plin. lib. 34, cap. 4.

⁴ Ibid. cap. 8.

⁵ Pausan. in Attic.

⁶ Plin. lib. 7, cap. 23; et lib. 31, cap. 8.

⁷ Pag. 336.

vrée, elle montra tout une autre activité, parce qu'elle travaillait pour elle-même.

Elle ne jouit pas d'abord néanmoins d'une tranquillité parfaite. Deux de ses citoyens, Clistène, de la famille des Alcméonides, et Isagoras, qui étaient les plus puissants de la ville, se disputant l'un à l'autre l'autorité, y formèrent deux factions. Le premier, qui avait attiré le peuple dans son parti, en changea la constitution, et au lieu des quatre tribus dont il avait été composé jusque-là, il en établit dix, auxquelles il donna les noms des dix enfants d'Ion, que les historiens grecs donnent pour le père et le premier auteur de la nation. Isagoras, se voyant inférieur en crédit à son rival, eut recours aux Lacédémoniens. Cléomène, l'un des deux rois de Sparte, obligea Clistène de sortir de la ville, avec sept cents familles qui étaient attachées à son parti. Mais elles y rentrèrent bientôt avec leur chef, et furent rétablies dans tous leurs biens.

Les Lacédémoniens, piqués de dépit et de jalousie contre Athènes, qui prétendait ne point dépendre d'eux, et d'ailleurs se repentant d'en avoir chassé les tyrans, sur la foi d'un oracle dont ils avaient reconnu depuis la fourberie, songèrent à y rétablir Hippias, l'un des enfants de Pisistrate, et, pour cet effet, le firent venir de Sigée où il s'était retiré. Ils proposèrent leur dessein dans une assemblée des députés de leurs alliés, du secours desquels ils voulaient se fortifier pour ne point manquer leur coup.

Le député de Corinthe parla le premier : il marqua son étonnement, de ce que les Lacédémoniens, ennemis déclarés pour eux-mêmes de la tyrannie qu'ils avaient en horreur, voulaient l'établir ailleurs, et il mit dans tout son jour l'injuste et cruelle domination des tyrans dont Corinthe, sa patrie, avait fait tout récemment une triste expérience. Tous les autres alliés applaudirent à son discours. Ainsi l'entreprise échoua, et n'eut d'autre effet que de découvrir la basse jalousie des Lacédémoniens, et de les couvrir de honte.

Hippias, déchu de son espérance, se retira en Asie chez Ariapherne, gouverneur de Sardes pour le roi de Perse, et n'oublia rien pour l'engager à porter ses armes contre Athènes, en lui faisant entendre que la prise d'une ville si puissante le rendrait maître de

toute la Grèce. Ariapherne somma les Athéniens de rétablir sur le trône Hippias : à quoi ils ne répondirent que par un refus net et absolu. Voilà quelle fut l'origine et l'occasion des guerres des Perses contre les Grecs, lesquels feront la matière des volumes suivants.

ARTICLE IX. — HOMMES ILLUSTRES QUI SE SONT DISTINGUÉS DANS LES SCIENCES.

Je commence par les poètes, parce qu'ils ont l'ancienneté sur les autres.

• HOMÈRE.

Le plus célèbre de tous les poètes, et dont le mérite a jeté un plus grand éclat, est en même temps celui dont la patrie et le temps où il a vécu sont le moins connus. Des sept villes de la Grèce qui se disputent entre elles l'honneur de lui avoir donné la naissance, Smyrne est celle qui semble être à plus juste titre en possession de ce glorieux privilège. Hérodote¹ marque qu'Homère était né quatre cents ans avant lui, c'est-à-dire trois cent quarante ans après la prise de Troie²; car Hérodote florissait sept cent quarante ans après cette expédition.

Quelques auteurs ont prétendu qu'il fut appelé Homère, parce qu'il était aveugle-né. Velleius Paterculus rejette avec mépris ce conte. « Si quelqu'un³, dit-il, croyait qu'Homère est né aveugle, il faut qu'il le soit lui-même, et privé de tous les sens. » En effet, selon la remarque de Cicéron⁴, la poésie d'Homère est plutôt une peinture qu'une poésie, tant il sait peindre au naturel, et mettre comme sous les yeux du lecteur les images de tout ce qu'il entreprend de décrire; et il semble avoir pris à tâche de faire passer comme en revue dans ses ouvrages tout ce que la nature a de plus riant et de plus gracieux.

Ce qu'il y a de plus étonnant dans ce poète⁵,

¹ Lib. 2, cap. 53.

² An. M. 3100; av. J. C. 844.

³ « Quem si quis cæcum genitum putat, omnibus sensibus orbis est. » (VELL. PATERC. lib. 1, cap. 5.)

⁴ Tusc. Quest. lib. 5, n. 111.

⁵ « Christinum deinde Homeri illius ingenium, sine

c'est que, s'étant appliqué le premier, du moins de ceux qui sont connus, au genre de poésie le plus sublime et le plus difficile de tous, il l'a porté tout d'un coup, comme par un vol rapide, à un si haut degré de perfection; ce qui, dans les autres arts, n'arrive presque jamais que par de lents progrès, et par une longue suite d'années.

Ce genre de poésie est le poème épique, ainsi appelé du mot grec *ἔπος*, parce que l'action est racontée par le poète. Le sujet de ce poème doit être grand, instructif, sérieux; ne renfermer qu'un seul événement principal, auquel tous les autres se rapportent; et cette action principale doit s'être passée dans un certain espace de temps, qui est tout au plus d'une année.

Homère a composé deux poèmes de ce genre, savoir : l'Iliade et l'Odyssée; dont le premier a pour sujet la colère d'Achille, si pernicieuse aux Grecs qui assiégeaient Iliou ou Troie; et l'autre, les voyages et les aventures d'Ulysse après la prise de cette ville.

Il est remarquable qu'aucune des nations les plus éclairées n'a rien imaginé de pareil, et quo celles qui ont produit quelques poèmes en ce genre en ont toutes pris l'idée d'Homère, en ont emprunté les règles, se le sont proposé pour modèle, et n'ont eu de succès qu'autant qu'elles en ont approché. C'est qu'Homère était un esprit original, et propre à former les autres : *sans ingeniorum Homerus*.

Tout ce qu'il y a eu de plus grands hommes et de plus forts épiques depuis deux mill. cinq ou six cents ans en Grèce, en Italie et ailleurs; ceux dont on est forcé encore aujourd'hui d'admirer les écrits; ceux qui sont encore nos maîtres, et qui nous enseignent à penser, à raisonner, à parler, à écrire; tous ces gens-là, dit madame Dacier¹, reconnaissent

Homère pour le plus grand des poètes, et ses poèmes, comme le modèle du bon goût. Après cela y a-t-il aucun homme, quelque habile qu'il se croie, qui puisse raisonnablement présumer que ses décisions prévaudront sur celles de tant de juges si éclairés et si respectables?

Des témoignages si anciens, si constants, si universels, justifient pleinement le jugement avantageux qu'Alexandre-le-Grand portait des ouvrages d'Homère, qu'il considérait comme la production la plus rare et la plus précieuse de l'esprit humain : *pretiosissimum humani animi opus*².

Quintilien, après avoir fait un éloge magnifique d'Homère, nous donne une juste idée de son caractère et de son style dans ce peu de mots : *Hunc nemo in magnis sublimitate, in parvis proprietate superaverit. Idem latus ac pressus, jucundus et gravis, tum copiam, tum brevitate mirabilis*³. « Dans les grandes choses, rien de plus sublime que son expression; dans les petites, rien de plus propre. « Étendu, serré, grave et doux, également admirable par son abondance et par sa brièveté. »

nécessaire.

L'opinion la plus commune le fait contemporain d'Homère. On dit qu'il était né à Cumès, ville d'Éolie, mais qu'il fut nourri et élevé à Ascra, petite ville de Béotie, qui depuis a passé pour sa patrie : aussi Virgile⁴ l'appelle-t-il le vieillard d'Ascra. Il n'est guère connu que par le peu de poésies qui nous sont restées de lui, toutes en vers hexamètres, qui sont : 1° les *Ouvrages et les Jours*; 2° la *Théogonie*, ou généalogie des dieux; 3° le *Bouclier d'Hercule* : on doute pourtant que ce dernier soit de lui.

1. Dans le premier de ces poèmes, intitulé *les Ouvrages et les Jours*, Hésiode traite de l'agriculture, qui demande, outre beaucoup de travail, qu'on observe les temps, les saisons, les jours. Ce poème est rempli de sentences et de maximes excellentes pour la conduite de la

¹ *exemplo maximum : qui magnitudine operis, et fulgore carminum, solus appellari poëta meruit. In quo hoc maximum est, quod neque ante illum quem ille imitatur, neque post illum qui imitari eum possit, inventus est; neque quemquam alium, cujus operis primus auctor fuerit, in eo perfectissimum. præter Homerum et Archilochum, rejicimus.* (VELL. PATENC. lib. 1, cap. 5.)

² Plin. lib. 17, cap. 5.

³ Dans la vie d'Homère, qui est à la tête de la traduction de l'Iliade.

⁴ Plin. lib. 7, cap. 29.

⁵ Quintil. lib. 10, cap. 1.

⁶ Eclog. 6, v. 70.

vie. Il le commence par une courte mais vive description de deux sortes de disputes : l'une funeste au genre humain, et source des querelles, des discordes, des guerres ; l'autre infiniment utile et salutaire aux hommes, qui aiguise leur esprit, qui excite parmi eux une noble émulation, et qui donne lieu à l'invention et à la culture de arts. Il fait dans la suite une admirable description des quatre différents âges du monde, d'or, d'argent, d'airain, de fer. Ce sont ceux de ce premier âge d'or, que Jupiter, après leur mort, changea en autant de génies et d'esprits ¹, qu'il établit gardiens des hommes, et qu'il chargea du soin de parcourir la terre, cachés dans un nuage obscur, et d'observer les bonnes et les mauvaises actions de ceux qui l'habitent.

Ce poème a servi de modèle à Virgile pour composer ses Géorgiques, comme il le témoigne lui-même par ce vers :

Astrumque cano romana per oppida carmen ².

Le choix que ces deux illustres poètes ont fait de cette matière, pour la traiter en vers, nous marque en quel honneur étaient chez les anciens la culture des terres et la nourriture des troupeaux, deux sources innocentes de richesses et d'abondance pour un pays. Il est bien fâcheux que, dans les siècles postérieurs, on ait laissé éteindre ce goût, si conforme à la nature, et si propre à conserver l'innocence des mœurs : l'avarice et la volupté l'ont entièrement étouffé. *Nimirum alii subière ritus, et circoque alia mentes hominum detinentur, et avaritiâ tantum artes coluntur* ³.

2. On peut regarder la *Théogonie* d'Hésiode et les poèmes d'Homère comme les archives et les monuments les plus sûrs de la théologie des anciens, et de l'opinion qu'ils avaient de leurs dieux. Car il ne faut pas croire que ces poètes aient été les inventeurs des fables que nous lisons dans leurs ouvrages : ils n'ont fait que recueillir et transmettre à la postérité les traces de la religion qu'ils avaient trouvée établie et dominante dans leur temps et dans leur pays.

¹ Δαιμόνες.

² Georg. lib. 2, v. 176.

³ Pline in Proem., lib. 11.

3. Le *Bouclier d'Hercule* est un morceau détaché d'un poème dans lequel on prétend qu'Hésiode célébrait les héros de l'antiquité les plus illustres ; et il est ainsi appelé, parce qu'on y trouve une longue description du bouclier d'Hercule, dont ce poème rapporte une aventure particulière.

La poésie d'Hésiode, dans les endroits qui sont susceptibles d'ornements, est fort belle et fort agréable, mais moins élevée et moins sublime que celle d'Homère. Quintilien ¹ lui donne le premier rang dans le genre d'écrire médiocre : *datur ei palma in illo medio dicendi genere*.

ARCHILOQUE.

Le poète Archiloque, natif de Paros, inventeur des vers iambes, vivait du temps de Candaule, roi de Lydie ². Il a cela de commun avec Homère, selon Velléus Paterculus ³, d'avoir porté tout d'un coup à une très-grande perfection le genre de poésie qu'il avait inventé. Les pieds qui donnèrent leur nom à ces vers, et qui seuls d'abord y furent admis, sont composés d'une brève et d'une longue. Il paraît que le vers iambe, tel qu'Archiloque l'inventa, était fort propre pour un style véhément et énergique : aussi voyons-nous qu'Hérace, en parlant de ce poète, dit que sa colère, ou plutôt sa rage, l'arma de l'iambe pour exercer sa vengeance.

Archilochum proprio rabies armavit iambo ⁴.

Et Quintilien ⁵ nous apprend qu'il avait une force d'expression extraordinaire, des pensées hardies, de ces traits qui sont courts, mais vifs et perçants ; en un mot, un style plein de force et de nerf. On disait ⁶ de ses pièces de poésie que les plus longues étaient les

¹ Lib. 1, cap. 5.

² An. M. 3280 ; av. J. C. 724.

³ Lib. 10, cap. 1.

⁴ Art. poet.

⁵ « Summa in hoc vis elocutionis, cum valde, tum breviter vibrantesque sententia, plurimum sanguinis atque nervorum. » (Quintil., lib. 10, cap. 1.)

⁶ « Ut Aristophani Archilochi iambus, sic epistola Jonassima quæque optima videtur. » (Cic. Epist. 11, lib. 10, ad Atticum.)

plus belles. On a porté le même jugement des harangues de Démosthène et de celles de Cicéron. Celui-ci en dit autant des lettres de son ami Atticus.

Les vers d'Archiloque¹ étaient mordants et licencieux, témoin ceux qu'il écrivit contre Lycambe, qui le réduisirent au désespoir. Par cette double raison², ses poésies, quelque excellentes qu'elles fussent jugées d'ailleurs, furent absolument bannies de Sparte, comme plus capables de corrompre les mœurs et le cœur des jeunes gens qu'utiles pour former leur esprit. Il ne nous en reste que de très-courts fragments. Cette délicatesse d'un peuple païen, sur la qualité des livres dont on doit permettre la lecture aux jeunes gens, est bien digne de remarque et fera la condamnation de plusieurs chrétiens.

HIPPOXAX

Ce poète était d'Éphèse. Il se signala quelques années après Archiloque, dans le même genre de poésie, et avec la même violence. Il était laid³, petit et d'une taille fort menue. Deux frères, célèbres sculpteurs, nommés Bupalus et Athénis (d'autres nomment celui-ci Anthernus), égayèrent leur imagination à son sujet, et le représentèrent sous une forme ridicule. Il est dangereux de s'attaquer à des poètes satiriques. Hipponax lança contre les deux frères des traits de satire si piquants, qu'ils se pendirent de dépit : d'autres disent qu'ils quittèrent seulement la ville d'Éphèse où demeurerait Hipponax. Sa plume atrabilaire⁴ n'épargna pas même ceux à qui il devait la vie.

¹ Horat. Epod. od. 6, et Epist. 19, lib. 1.

² « Lacedæmonii libros Archilochi à civitate sua exportari jusserunt, quod eorum parum verecundum ac pudicæ lectorem arbitrabantur. Noluerunt enim eâ liberorum suorum animos imbuti, ne plus moribus noceret quam ingenio prodesset. Itaque maximum poetam, aut certe summo proximum, quia domum sibi levissimam obsecris maledictis laceraverat, carminum exilio multaverunt. (VAL. MAX. lib. 6, cap. 3.)

³ « Hipponacti notabilis vultus fœditas erat : quæmbrum imaginem ejus lascivâ jocorum li proposuere videntium circulis. Quod Hipponax indignatus amaritudinem carminum distinxit in tutum, ut credatur aliquibus ad iniquum eos impulsisse : quod falsum est. » (PLIN. lib. 36, cap. 5.)

⁴ Anthol. lib. 3

Quel monstre ! Horace¹ joint Hipponax à Archiloque et les représente comme deux poètes également dangereux. Il y a dans l'Anthologie trois ou quatre épigrammes qui représentent Hipponax comme encore terrible après sa mort. On y exhorte les passants à s'éloigner de son tombeau, comme d'un lieu d'où il sort une grêle épouvantable. *θεῖγε τὰς χαλεπὰς τέρας, τὰς σφαγὰς. Fuge grandinatem tumulum, horrendum.*

On croit que c'est lui qui a inventé le vers scazon, où le spondée a pris la place de l'iambe, qui se trouve toujours au sixième pied du vers qui porte ce nom.

STÉSICHOIRE.

Il était d'Himère, ville de Sicile, et se distinguait dans la poésie lyrique, aussi bien que les poètes dont il va être parlé dans la suite. On appelle poésie lyrique celle dont les vers, c'est-à-dire, des odes ou des stances, se chantaient sur la lyre, ou sur d'autres instruments pareils. Stésichore a vécu entre la 37^e et la 47^e olympiade. Pausanias², après plusieurs autres fables, raconte que Stésichore, ayant perdu la vue, en punition des vers mordants et satiriques qu'il avait faits contre Hélène, ne la recouvra qu'après avoir rétracté ses médisances par une nouvelle pièce contraire à la première, ce qu'on appelle depuis *palinodie*. Quintilien³ dit qu'il chanta des guerres considérables et d'illustres héros, et qu'il soutint sur la lyre la noblesse et l'élevation du poème épique.

ALCMAN

Il était de Lacédémone, ou, selon d'autres, de Sardes en Lydie, et vivait à peu près du même temps que Stésichore. Quelques-uns le font auteur des vers tendres.

¹ Cave, cave; namque in malos asperissimæ

Parata tellus cornua :

Quales Lycambe spectus infido gener,

Aut nec hostis Bupalæ.

(Epod. 6 (v. 12, sq.))

² Pausan. in Lacon. pag. 200.

³ « Stesichorum, quàm sit ingenio validus, materiâ quoque ostendunt, maxima bella et clarissimos canentem hæc, et epici carminis onera lyrà sustinentem. » (Lib. 10, cap. 1.)

ALCAË.

Sa patrie était Mitylène, ville de Lesbos. C'est de lui que le vers alcaïque a tiré son nom. Il fut l'ennemi déclaré des tyrans de Lesbos, et en particulier de Pittacus, qu'il ne cessa de déchirer dans ses vers. On dit que dans un combat où il se trouva¹, saisi de frayeur, il jeta ses armes et se sauva par la fuite. Horace² raconte de lui-même une pareille aventure. Les poètes se piquent moins de bravoure que de bel-esprit. Quintilien³ dit que le style d'Alcée était serré, magnifique, châtié; et, ce qui met le comble à son éloge, qu'il ressemblait fort à Homère.

SIMONIDE.

Simonide était de Céos, île de la mer Égée. Il florissait encore au temps de l'expédition de Xerxès. Il réussit principalement dans les élégies⁴. On lui attribue l'invention de la mémoire locale. J'en ai parlé ailleurs⁵. A l'âge de quatre-vingts ans⁶ il disputa le prix de la poésie, et l'emporta.

La réponse qu'il fit à un prince qui lui demandait la définition de Dieu, est fort célèbre. Ce prince est Hiéron, roi de Syracuse⁷. Il le pria de lui dire ce que c'est que Dieu. Le poète demanda un jour pour examiner la question qu'on lui proposait. Le lendemain, il en demanda deux; et à mesure qu'on le sommait de répondre, il doublait toujours le temps. Le roi, surpris de cette conduite, en voulut savoir la cause. « J'en use ainsi, lui répondit Simonide, parce que, plus j'examine cette matière, plus elle me semble obscure : » quia,

quantò diutius considero, tantò mihi res videtur obscurior. La réponse était sage, si elle venait d'une grande idée de la majesté divine, que¹ nulle intelligence ne peut comprendre, et nulle langue expliquer.

Après avoir parcouru plusieurs villes de l'Asie² et y avoir amassé beaucoup d'argent en célébrant par ses vers les louanges de ceux qui étaient en état de le bien récompenser, il s'embarqua pour l'île de Céos sa patrie. Le vaisseau fit naufrage. Chacun, en se sauvant, emporta ce qu'il put. Simonide ne se chargea de rien; et lorsqu'on lui en demanda la raison, « C'est, répondit-il, parce que tout ce que j'ai est avec moi : » *Mecum, inquit, mea sunt cuncta*. Plusieurs de ses compagnons de naufrage se noyèrent, accablés du poids des choses qu'ils avaient voulu sauver. Ceux qui abordèrent furent pillés par des voleurs. Chacun se retira à Clazomène, qui n'était pas loin du lieu où le vaisseau était péri. Un bourgeois, qui aimait les lettres, et qui avait lu les poésies de Simonide avec beaucoup d'admiration, se fit un plaisir et un honneur de le recevoir chez lui, et lui fournit abondamment toutes les choses nécessaires, pendant que les autres furent obligés de mendier par la ville. Le poète, les rencontrant, n'oublia pas de leur faire remarquer la justesse de la réponse qu'il leur avait faite : *Dixi, inquit, mea mecum esse cuncta; vos quod rapuistis, perit*.

On lui a reproché d'avoir déshonoré la poésie par son avarice, en rendant sa plume vénielle, et ne faisant des vers qu'après avoir stipulé qu'on lui donnerait une certaine somme³. Ce qu'on lit dans Aristote⁴, en est la preuve, et ne lui fait pas d'honneur. Quelqu'un qui avait gagné le prix de la course pria Simonide

¹ Herod. lib. 5, cap. 95.

² *Tecum Philippos et ceterum fugam Sensi, relictis non bene permuta.*

(HORAT. Od. 7, lib. 2.)

³ « In eloquendo brevis, et magnificus, et diligens, » *pieternumque Homero similis.*

⁴ *Sed ne relictis, mense procaz, jocis Ceu retracts munera nenia.*

(HORAT. Od. II, 4, 28.)

Morsus lacrymis simonideis.

(CAYL.)

⁵ Manière d'enseigner.

⁶ *Plut. in Moral. pag. 781.*

⁷ *Cic. de Nat. deor. lib. 1, n. 60.*

¹ « Certè hoc est Deus, quod et quoniam dicitur, non potest dici; quoniam estimatur, non potest estimari; quoniam comparatur, non potest comparari; quoniam definitur, non potest definitio cresci. » (S. AUG., *serm. de temp. cix.*)
² *Nobis ad intellectum pectus angustum est. Et ideo sic (Deum) dignè estimamus, dum inestimabilem dicimus.*
³ *Eloquar quemadmodum sentio. Magnitudinem Dei, qui se potest nosse, nimis; qui non vult minuire, non novit.* (MINUT. FELIX.)

⁴ *Phædr. lib. 4.*

⁵ « Mercede accepta laudem victorum canens » *PH. XEN.*
 Quelques-uns lisent *mercede poetâ.*

⁶ *Ribetor. lib. 3, cap. 2.*

de composer sur ce sujet un chant de triomphe. Le poëte, ne trouvant pas que la récompense qu'on lui proposait fût assez grande, répondit qu'il ne pouvait bien traiter ce sujet-là. Cette victoire avait été remportée à la course des mules : et il prétendait que cet animal ne fournissait pas une belle matière de louange. On lui fit des offres plus avantageuses, qui anoblirent la mule ; et alors il fit le poëme qu'on lui demandait. Il y a longtemps que l'argent est en possession de donner de la noblesse et de la beauté :

Et genus et formam regina pecunia donat.

Les mules naissent d'une ânesse et d'un cheval. Le poëte, comme le remarque Aristote, ne les avait d'abord considérées que par le vilain endroit. L'argent les lui fit regarder du bon côté, et il les appela les nobles filles des coursiers rapides : *Χαίρες ἄλλοτρίων ὑγιαινομένων ἵππων*.

RAPHO.

Elle était du même lieu et vivait du même temps qu'Alcée. Le vers saphique lui doit son nom. Elle avait composé un très-grand nombre de pièces ; il ne nous en reste que deux, qui font juger que les louanges que lui ont données tous les siècles pour la beauté, la tendresse, le nombre, l'harmonie, et les grâces infuses de ses vers ne sont point sans fondement. Aussi lui donna-t-on le nom de dixième muse, et ceux de Mitylène firent graver son image sur leur monnaie. Il serait à souhaiter que la pureté de ses mœurs eût répondu à la beauté de son génie, et qu'elle n'eût pas déshonoré son sexe par ses vices et par ses dérèglements.

ANACRÉON.

Ce poëte était de Téos, ville d'Ionie. Il vivait dans la 72^e olympiade. Il passa beaucoup de temps à la cour de Polycrate¹, cet heureux tyran de Samos ; et il fut non-seulement de tous ses plaisirs, mais encore de son conseil. Platon² nous apprend qu'Hipparque, l'un des

filis de Pisistrate, envoya un vaisseau à cinquante rames à Anacréon, et lui écrivit fort obligeamment pour le conjurer de vouloir bien venir à Athènes, où ses beaux ouvrages seraient estimés et goûtés comme ils le méritaient. On dit que la joie et le plaisir faisaient son unique étude, et ce qui nous reste de ses ouvrages en fait foi. On voit partout dans ses vers-quo sa main écrit ce que son cœur sent. Leur délicatesse se fait mieux sentir qu'on ne peut l'exprimer. Rien ne serait plus estimable que ses poésies, si elles avaient un meilleur objet.

THÉPIS.

Il fut l'auteur de la tragédie. Je me réserve à en parler lorsque je traiterai des poëtes tragiques.

DES SEPT SAGES DE LA GRÈCE.

Ces hommes sont trop célèbres dans l'antiquité pour être omis dans l'histoire que je traite. Leur vie est écrite par Diogène Laërce.

THALÈS LE MÏSÉNIEN.

Si l'on en croit Cicéron³, il tenait le premier rang entre les sept sages. Ce fut lui qui jeta en Grèce les fondements de la philosophie, et forma une secte nommée l'ionique, parce qu'il était d'Ionie.

Il croyait⁴ que l'eau est le principe de toutes choses, et que Dieu est cette intelligence par qui tout est formé de l'eau. Il avait emprunté la première de ces opinions des Égyptiens, lesquels, voyant que c'est le Nil qui cause la fertilité de leurs terres, pouvaient s'imaginer que l'eau est le principe de toutes choses.

Il est le premier des Grecs qui se soit appliqué à l'astronomie. Il avait marqué le temps précis de l'éclipse de soleil qui arriva sous le règne d'Astyage, roi de Médie, dont il a été parlé ci-devant.

¹ « Princeps Thales, unus ex septem, cui sex reliquis concessisse primas ferunt. » (Lib. 4. Acad. Quæst. n. 118.)

² Lib. 1 de Nat. dcor. n. 25.

³ Herod. lib. 3, pag. 524.

⁴ In Hipp. pag. 228 et 229.

Il est aussi le premier qui a fixé les termes et la durée de l'année solaire parmi les Grecs. En comparant la grandeur du corps du soleil avec celui de la lune, il crut avoir trouvé que le corps de la lune n'était en solidité que la sept cent vingtième partie du corps du soleil, et par conséquent que le soleil surpassait en solidité le corps de la lune plus de sept cents fois. Ce calcul est bien éloigné de la vérité, puisque la solidité du soleil surpasse non-seulement sept cents fois, mais plusieurs millions de fois la solidité ou grosseur de la lune. Mais on sait combien, en toutes sortes de matières, et surtout dans celles dont il s'agit ici, les premières observations et découvertes qu'on y fait sont imparfaites.

Dans son voyage en Égypte¹, il trouva un moyen facile, et sûr en même temps, de mesurer la hauteur des pyramides, en observant le jour où l'ombre de notre corps est égale à la hauteur même de notre corps.

Pour montrer que les philosophes² n'étaient pas si dépourvus de talent, et si ineptes pour les affaires qu'on le pensait, et qu'ils réussiraient comme les autres à s'enrichir s'ils le voulaient, il acheta le fruit de tous les oliviers qui étaient dans le territoire de Milet et qu'ils fussent en fleur. La profonde connaissance qu'il avait de la nature lui avait peut-être fait connaître que l'année serait d'une extrême fertilité. Elle le fut en effet, et il fit un gain considérable.

Il avait coutume de remercier les dieux de trois choses : de ce qu'il était né créature raisonnable et non pas bête, homme et non pas femme, Grec et non barbare.

Sa mère le pressant de se marier, il répondit d'abord qu'il n'était pas encore temps ; et quand plusieurs années se furent écoulées, il répondit qu'il n'était plus temps.

S'étant un jour laissé tomber dans une fosse, pendant qu'il était attentif à contempler les astres, une bonne vieille lui dit : Eh ! comment connaissez-vous ce qui est dans le ciel, et si fort au-dessus de votre tête, vous qui ne voyez pas ce qui est à vos pieds et tout près de vous ?

Il était né la première année de la 35^e olym-

piade³ ; et il mourut la première année de la 58^e, âgé par conséquent de plus de quatre-vingt-dix ans.

SOLON.

Sa vie a été rapportée fort au long.

CÉLOD.

Il était de Lacédémone. On ne sait pas beaucoup de choses de lui. Ésopé lui demandant un jour à quoi Jupiter s'occupait : « A abaisser, dit-il, ceux qui s'élèvent, et à élever ceux qui s'abaissent. »

Il mourut de joie à Pise, ayant vu son fils remporter la victoire du pugilat dans les jeux olympiques⁴. Il dit en mourant qu'il ne croyait point avoir commis aucune faute pendant tout le cours de sa vie (sentiment digne de l'orgueil et de l'aveuglement d'un philosophe péen), si ce n'était peut-être d'avoir usé de détour et de dissimulation dans un jugement pour faire plaisir à un ami, en quoi il ne savait s'il avait bien ou mal fait. Il mourut vers la 52^e olympiade.

PITTACUS.

Il était de Mitylène, ville de Lesbos. Uni aux frères d'Alcée, fameux poète lyrique, et à Alcée lui-même, qui s'était mis à la tête des exilés, il chassa de cette île le tyran qui s'en était rendu maître.

Ceux de Mitylène étant en guerre avec les Athéniens, Pittacus eut la conduite de l'armée. Pour épargner le sang de ses citoyens, il offrit de se battre contre Phrynon, qui était le chef des ennemis. Le parti fut accepté, Pittacus le vainquit et le tua. En reconnaissance, les habitants de Mitylène, d'un commun accord, lui donnèrent la souveraineté de leur ville. Il l'accepta, et se conduisit d'une manière si sage et si modérée, qu'il fut toujours considéré et chéri de ses sujets.

Cependant Alcée, ennemi déclaré des tyrans, n'épargna pas celui-ci dans ses vers, quelque

¹ Ptol. lib. 36, cap. 12.

² Cic. lib. 1 de Divin. n. 111

³ An. M. 3437 ; av. J. C. 547.

⁴ Aul. Gell. lib. 1, cap. 3.

douceur qu'il fit paraître, et l'attaqua vivement. Pittacus, entre les mains de qui il était tombé, joû de s'en venger, lui rendit la liberté, et montra par cette action de clémence et de générosité qu'il n'avait que le nom de tyran.

Après avoir gouverné dix ans avec beaucoup d'équité et de sagesse, il abdiqua volontairement l'autorité, et se retira. Il avait coutume de dire ¹ que la preuve d'un bon gouvernement était d'engager les sujets, non à craindre le prince, mais à craindre pour lui. Il ne voulait pas qu'on se donnât jamais la liberté de médire d'un ami, ni même d'un ennemi. Il mourut dans la 52^e olympiade.

BIAS.

On sait peu de choses de lui. Il engagea par adresse Alyatte, roi de Lydie, à lever le siège de Priène, qui était sa patrie. Cette ville était fort pressée par la famine. Il fit engraisser deux mulets, et trouva le moyen de les faire passer dans le camp ennemi. Leur embonpoint étonna le roi, et il envoya dans la ville des députés, comme pour faire quelques propositions de paix, mais en effet pour en observer l'état. Bias avait fait couvrir de blé de grands tas de sable. Quand les députés eurent rapporté au roi l'abondance où ils avaient trouvé la ville, il g'hésita plus, et, ayant conclu le traité, il leva le siège. Il recommandait ² surtout de rapporter aux dieux tout le bien qu'on pouvait faire.

CLÉOBULE.

Il n'est pas plus connu. Il était de Lindos, ville de l'île de Rhodes, et selon d'autres, de Carie. Il invita Solon à venir se retirer avec lui, lorsque Pisistrate se fut emparé de l'autorité à Athènes.

PÉRIANDRE.

On le met parmi les sages, quoiqu'il fût tyran à Corinthe. Quand il s'en fut rendu maître,

il écrivit à Thrasybule, tyran de Milet, pour savoir comment il devait se conduire. Celui-ci, pour toute réponse, mena le courrier dans une pièce de blé, et en s'y promenant abattit avec sa canne tous les épis qui étaient plus élevés que les autres. Périandre comprit sans peine le sens de cette espèce d'énigme, qui l'avertissait de se défaire des citoyens les plus puissants de Corinthe pour mettre sa vie en sûreté. Mais, si l'on en croit Plutarque ¹, il ne put goûter un avis si cruel.

Il avait voué aux dieux une statue d'or ², s'il remportait la victoire aux jeux olympiques. Pour s'acquitter de son vœu, il dépouilla les dames de Corinthe de tous leurs ornements, de tous leurs bijoux, et de tout ce qu'elles avaient de plus précieux. Voilà une belle manière d'honorer les dieux !

Il écrivit une lettre circulaire à tous les sages pour les inviter à venir passer quelque temps chez lui, comme ils avaient été l'année précédente à Sardes chez Crésus. Les princes alors se croyaient fort honorés de recevoir chez eux de tels hôtes. Plutarque ³ décrit le repas qu'il leur donna, dont il fait remarquer que l'honnêteté simplicité, proportionnée au goût et au caractère des conviés, lui fit plus d'honneur que n'aurait pu faire la plus grande magnificence. Les propos de table étaient tantôt graves et sérieux, tantôt gais et enjoués. « Quel est, proposa quelqu'un, le gouvernement populaire le plus parfait ? Celui, répondit Solon, où l'injure faite à un particulier intéresse tous les citoyens ; Bias : où la loi tient lieu de tyran ; Thalès : où les habitants ne sont ni trop riches, ni trop pauvres ; Anacharsis : où la vertu est en honneur et le vice abhorré ; Pittacus : où les dignités ne sont accordées qu'aux gens de bien, et jamais aux méchants ; Cléobule : où les citoyens craignent plus le blâme que la loi ; Chilon : où les lois sont écoulées et ont du crédit, non les orateurs. » Sur tous ces avis, Périandre conclut que le gouvernement populaire le plus parfait serait celui qui approchait le plus de l'aristocratie, où l'autorité est entre les mains d'un petit nombre de gens de bien.

Pendant que ces sages étaient assemblés chez

¹ Εἰ τοὺς ὑπακούοντες ὁ ἄρχων παρασκευάσει ποταμὸν καὶ αὐτὸν, ἀλλ' ὑπὲρ αὐτοῦ. (PLUT. *in conv.* sept. sap. pag. 152.)

² Ὁ, τι ἂν ἀγαθὸν πρόπτεται, εἰς θεοὺς ἀνάπτεται.

¹ In conv. sept. sap.

² Diog. Laert. in vit. Perland.

³ In conv. sept. sap.

Périandre, il arriva un courrier de la part d'Amasis, roi d'Égypte, chargé d'une lettre pour Bias, avec qui ce prince était en grand commerce. Il le consultait sur la manière dont il devait répondre à une proposition que lui avait faite le roi d'Éthiopie, de boire toutes les eaux de la mer, moyennant quoi il lui céderait un certain nombre de villes de ses états, sinon Amasis lui en céderait autant des siens. Il était pour lors ordinaire aux princes de se proposer les uns aux autres de ces questions énigmatiques et embarrassantes. Bias lui répondit sur-le-champ d'accepter l'offre, à condition que le roi d'Éthiopie arrêterait tous les fleuves qui se jettent dans la mer; car il ne s'agissait que de boire la mer, et non les fleuves. On attribue à Ésope une pareille réponse.

Je ne dois pas omettre que les sages dont je viens de parler furent tous amateurs de la poésie, et composèrent tous des vers, quelques-uns même en assez grand nombre, sur des sujets de morale ou de politique, qui sont un objet véritablement digne de la poésie. On reproche cependant à Solon ¹ d'avoir fait des vers licencieux; ce qui nous apprend quelle idée nous devons avoir de ces prétendus sages du paganisme.

A la place de quelques-uns des sept sages que j'ai cités on en substitue d'autres, comme Anacharsis, Myson, Épiménide, Phérécyde. Le premier est le plus connu.

ANACHARSIS.

Longtemps avant Solon, les Scythes nomades étaient en grande réputation pour leur simplicité, leur frugalité, leur tempérance et leur justice. Homère ² les appelle la *nation très-juste*. Anacharsis était un de ces Scythes, et de la race royale. Comme quelqu'un d'Athènes lui faisait un reproche sur le pays dont il était : « Ma patrie, dit-il, me fait, selon vous, peu d'honneur; et vous, vous en faites peu à votre patrie. » Son bon sens, son profond savoir et sa grande expérience le firent passer pour un des sept sages. Il avait écrit en vers sur l'art militaire, et avait fait un traité des lois des Scythes.

¹ Plut. in Solon. pag. 79.

² Il. lib. 4, v. 6.

Il rendit visite à Solon. C'est dans une conversation qu'il eut avec lui qu'il compara les lois à des toiles d'araignées, qui n'arrêtaient que les petites mouches, et que les grandes rompent aisément.

Accoutumé à la vie dure et pauvre des Scythes, il faisait fort peu de cas des richesses. Crésus l'avait invité à le venir voir, et sans doute lui laissait entrevoir qu'il était en état de l'enrichir : « Je n'ai nul besoin de votre or, » lui répliqua-t-il. Je ne suis venu dans la « Grèce que pour m'y enrichir du côté de « l'esprit, et je serai fort content si je re- « tonne dans ma patrie, non plus riche, mais « plus habile et plus homme de bien. » Il se rendit pourtant à la cour de ce prince.

Nous avons déjà remarqué qu'Ésope avait été fort étonné et fort mécontent de l'air froid et indifférent avec lequel Solon ¹ avait considéré les trésors de Crésus et la magnificence de son palais, parce que c'était le maître même de la maison que ce philosophe aurait souhaité de pouvoir admirer. « Il faut, dit Ana- « charsis à Ésope, que vous ayez oublié votre « fable du renard et de la panthère. Celle-ci, « pour se faire valoir, ne pouvait que montrer « sa peau brillante et marquetée de différentes « couleurs : la peau du renard était simple, « mais cachait des ruses et des finesses d'un « prix infini. Je vous reconnais, dit le Scy- « the, à cette image. Vous n'êtes frappé que « de ce qui brille au dehors, et vous comptez « pour peu ce qui fait véritablement l'homme, « c'est-à-dire, ce qui est en lui, et par consé- « quent à lui. »

Ce serait ici le lieu d'exposer en abrégé la vie et les sentiments de Pythagore, qui a vécu dans le temps dont je viens de donner l'histoire. Mais je remets à en parler dans un autre endroit, où je joindrai ensemble plusieurs philosophes, pour mettre le lecteur plus en état de faire la comparaison de leur doctrine et de leurs principes.

ÉSOPE.

Je joins Ésope aux sages de la Grèce, non-seulement parce qu'il s'est souvent trouvé avec

Plut. in conv. sept. sap. pag. 155.

eux, comme nous l'avons vu, mais ¹ parce qu'il enseignait la véritable sagesse avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions et des règles.

Ésope était Phrygien. Il avait beaucoup d'esprit, mais était tout contrefait : petit de corps, bossu, horriblement laid de visage, ayant à peine figure d'homme, et ne pouvant presque parler dans les commencements. Il était esclave, et le marchand qui l'avait acheté eut bien de la peine à s'en défaire, tant on était choqué de sa mine et de sa taille.

Le premier maître qu'il eut l'envoya aux champs labourer la terre, soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pour s'ôter de devant les yeux un objet si désagréable.

Il fut vendu dans la suite à un philosophe nommé Xanthus. Je ne finirais point si je voulais rapporter tous les traits d'esprit et de vivacité dont ses paroles et sa conduite étaient pleines. Un jour que son maître avait dessein de régaler quelques amis, il lui commanda d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur. Il n'acheta que des langues, qu'il fit accommoder à toutes les sauces. Entrée, premier et second service, entremets, tout ne fut que langues. « Ne t'avais-je pas commandé, lui dit Xanthus tout en colère, de prendre au marché tout ce qu'il y aurait de meilleur ? Et qu'y a-t-il de meilleur que la langue ? reprit Ésope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison. Par elle on bâtit les villes et on les police, on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées ; on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les dieux. Hé bien (dit Xanthus, qui prétendait l'attraper), achète-moi demain ce qu'il y a de pire : ces mêmes personnes viendront chez moi, et je veux diversifier. Le lendemain Ésope ne fit servir que le même mets, en disant que la langue est la pire chose

qui soit au monde. C'est la mère de tous les débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Elle est l'organe de l'erreur, du mensonge, de la calomnie, des blasphèmes. »

Ésope eut bien de la peine à obtenir sa liberté. Un des premiers usages qu'il en fit, fut d'aller chez Crésus, qui, sur sa grande réputation, désirait depuis longtemps de le voir. Sa taille et sa mine rabattirent beaucoup d'abord de l'opinion qu'il en avait conçue. Mais la beauté de son esprit éclata bientôt à travers ces voiles et ces dehors grossiers qui la couvraient ; et ce prince comprit, comme le disait Ésope dans une autre occasion, qu'il ne fallait pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y est enfermée.

Il fit plusieurs voyages dans la Grèce, soit pour son plaisir, soit pour les affaires de Crésus. Passant par Athènes ², peu de temps après que Pisistrate y eut usurpé la puissance souveraine et aboli l'état populaire, et voyant que les Athéniens portaient ce nouveau joug fort impatiemment, il leur raconta la fable des grenouilles qui demandèrent un roi à Jupiter.

On doute que les fables d'Ésope, telles que nous les avons, soient toutes de lui, du moins pour l'expression. On en attribue une grande partie à Planude, qui a écrit sa vie, et qui vivait dans le quatorzième siècle.

Ésope est regardé comme l'auteur et l'inventeur de cette manière sifflée et naturelle d'instruire par des apologues et des fictions ; et c'est ainsi qu'en parle Pbédre

*Æsopus auctor quam materiam repperit,
Hanc ego polivi versibus senariis.*

Mais ³, à proprement parler, la gloire de cette invention est due au poëte Hésiode : invention peu importante, ce semble, et d'un mérite fort médiocre, et qui a pourtant été très-estimée et mise en usage par les plus sa-

¹ « *Æsopus ille est Phrygiâ fabulator, haud immerito sapiens existimatus est : quum, quæ utilia monitu suaserunt, quæ erant, non severè, non imperiosè præcepit et censuit, ut philosophis mos est : sed festivos delectabilesque apologos eummentis, res salubriter ac prospicaciter animadvertens, in mentes animosque hominum eum audiendi quiddam illecebrâ induit.* » (AUL. GELL. Noct. att. lib. 2, cap. 29.)

² Pbédre. lib. 1, fab. 2.

³ « *Ille quoque fabulæ, quæ, etiam si originem non ab Æsopo acceperunt (nam videtur earum primus auctor Hæsiodus), nomine tamen Æsopi maxime celebrantur, quæ duere animos solent, præcipuè rusticorum et imperitorum ; quæ et simplicius quæ ficta sunt audiunt, et, capti volupitate, facili ilis quibus delectantur concipiunt.* » (QUINTIL. lib. 5, esp. 11.)

blimes philosophes et les plus habiles politiques. Platon ¹ nous apprend que Socrate, peu de moments avant sa mort, mit en vers quelques fables d'Ésope; et Platon lui-même ² recommande avec beaucoup de soin aux nourrices d'en faire apprendre de bonne heure aux enfants, pour leur former les mœurs et leur inspirer l'amour de la sagesse.

Il faut que les fables, pour être adoptées généralement par toutes les nations comme nous voyons qu'elles l'ont été, cachent un grand fonds de vérité sous cet air simple et négligé qui fait leur caractère. En effet, le Créateur, voulant instruire l'homme par le spectacle même de la nature, a répandu dans les animaux diverses inclinations et propriétés pour être comme autant de tableaux raccourcis des différents devoirs dont il doit s'acquiescer, et des bonnes ou mauvaises qualités qu'il doit rechercher ou fuir. Ainsi il a peint une image sensible de la douceur et de l'innocence dans l'agneau, de la fidélité et de l'amitié dans le chien; au contraire, de la violence, de la rapacité, de la cruauté dans le loup, dans le lion, dans le tigre, et ainsi du reste; et il a voulu faire une leçon et un reproche secret à l'homme, s'il était insensible pour lui-même à des qualités qu'il ne peut s'empêcher d'estimer ou d'abhorrer dans les animaux mêmes.

C'est un langage muet que toutes les nations entendent; c'est un sentiment gravé dans la nature, que chacun porte en soi-même. Ésope est le premier, entre les écrivains profanes, qui l'a saisi, qui l'a développé, qui en a fait d'heureuses applications, et qui a rendu les hommes attentifs à cette sorte d'instruction naïve, qui est à la portée de toutes les conditions et de tous les âges. Il est le premier qui, pour donner du corps aux vertus, aux vices, aux devoirs, aux maximes de la société, a imaginé, par un ingénieux artifice et par un innocent mensonge, de les revêtir d'images gracieuses empruntées de la nature, en donnant de la voix aux bêtes, et du sentiment aux plantes, aux arbres, et à toutes les choses inanimées.

Les fables d'Ésope sont dénuées de tout ornement et de toute parure, mais pleines de sens, et à la portée des plus petits enfants, pour qui elles étaient composées. Celles de Phédre sont un peu plus relevées et plus étendues, mais cependant d'une simplicité et d'une élégance qui ressemble beaucoup à l'atticisme dans le genre simple, c'est-à-dire, à ce qu'il y avait de plus fin et de plus délicat chez les Grecs. M. de La Fontaine, qui a bien senti que notre langue n'était point susceptible de cette simplicité ni de cette élégance, a égayé ses fables par un tour naïf et original qui lui est particulier, et dont personne n'a pu approcher.

Il est malaisé de comprendre pourquoi Sénèque ³ pose en fait que, de son temps, les Romains n'avaient point encore essayé leur plume sur cette sorte de composition. Les fables de Phédre lui étaient-elles inconnues?

Plutarque ⁴ nous apprend la manière dont Ésope mourut. Il était allé à Delphes, chargé d'or et d'argent, avec ordre d'offrir, au nom de Crésus, un grand sacrifice à Apollon, et de donner à chaque habitant une somme considérable ⁵. Une querelle qui s'éleva entre lui et ceux de Delphes, fut cause qu'après avoir fait le sacrifice il renvoya à Crésus l'argent qu'il avait reçu de lui, prétendant que ceux à qui ce prince l'avait destiné s'en étaient rendus indignes. Les habitants de Delphes le firent condamner comme coupable de sacrilège, et le précipitèrent du haut d'un rocher. Le dieu, irrité de cette action, les châtia par la peste et par la famine; de sorte que, pour faire cesser ces maux, ils firent signifier dans toutes les assemblées de la Grèce que, si quelqu'un venait exiger, pour l'honneur d'Ésope, la vengeance de sa mort, ils lui donneraient satisfaction. A la troisième génération il se présenta un homme de Samos ⁶, qui n'avait

¹ « Non audeo te usque eo producere, ut fabellas quod quæ et æsopos logos, INTENTATUM ROMANIS INGENIIS » OPUS, soliti tibi venustate connectas. » (SÉNÈQUE de Consol. ad Polyb., cap. 27.)

² De sacr. Numinis vindictâ, pag. 556-557. »

³ Quatre mines, qui faisaient deux cent quarante livres.
= Quatre mines (probablement cuboïques) valent 208 fr.
E. B.

⁴ Herod., lib. 2, cap. 134.

¹ In Phæd., pag. 60.

² Lib. 2, de Rep. pag. 378.

d'autre relation à Esope, sinon qu'il était issu des personnes qui avaient acheté ce fabuliste. Les Delphiens donnèrent contentement à cet homme, et se délivrèrent ainsi des maladies et de la disette qui les tourmentaient.

Les Athéniens, justes estimateurs de la vraie gloire, érigèrent à ce savant et spirituel esclave une statue magnifique, pour faire savoir, dit Phèdre¹, que la carrière de l'honneur

était ouverte indifféremment à tous les hommes, et que c'était, non à la naissance, mais au mérite, qu'on rendait ce glorieux hommage.

*Æsopo ingentem statuas posuere Attici,
Servumque collocarunt æternâ in basi ;
Patere honoris scirent ul cuncti viam,
Nec generi tribui , sed virtuti gloriam.*

¹ Lib. 2.





HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS.

AVANT-PROPOS.

Avant que de commencer l'histoire des Perses et des Grecs, je placerai ici premièrement quelques observations préliminaires qui y préparent; ensuite le plan et la division des quatre livres suivants, VI, VII, VIII, et IX; enfin une espèce d'abrégé de l'histoire des Lacédémoniens depuis l'établissement de leurs rois jusqu'au règne de Darius, où commence le VI^e livre.

ARTICLE I. — IDÉE ABRÉGÉE DE L'HISTOIRE RENFERMÉE DANS LES LIVRES QUI SUIVENT. FRUIT QUE L'ON EN DOIT TIRER.

L'histoire que je donne ici au public présentera aux yeux du lecteur un spectacle tout nouveau et qui ne sera pas indigne de sa curiosité. Dans le volume précédent, on a vu sous Cyrus deux états assez médiocres, la Médie et la Perse, se répandre au loin comme un incendie ou comme un torrent, et, par une rapidité de conquêtes étonnantes, subjuguèrent un nombre considérable de provinces et de royaumes. Ici l'on verra ce vaste empire mettre en mouvement tous les peuples soumis à sa domination, Perses, Mèdes, Phéniciens, Égyptiens, Babyloniens, Indiens et beaucoup d'autres, et venir fondre avec toutes les forces de l'Asie et de l'Orient sur un petit pays renfermé dans des bornes fort étroites et dénué de tout secours; je veux dire la Grèce. Quand on envisage d'un côté tant de nations réunies ensemble, des préparatifs de guerre faits pendant plusieurs années et avec une si grande viva-

cité, des armées de terre et de mer innombrables, des flottes auxquelles la mer peut à peine suffire; de l'autre, deux faibles villes, Athènes et Lacédémone, abandonnées de tous leurs alliés et réduites presque à elles seules; on aurait lieu de croire que ces deux petites villes vont être détruites et absorbées par une puissance si formidable, et qu'il n'en restera pas même de vestiges. Cependant ce seront elles qui demeureront victorieuses, et qui, par leur courage invincible, et par plusieurs combats qu'elles gagneront sur terre et sur mer, feront perdre pour toujours à l'empire persan le dessein de revenir attaquer la Grèce.

Le récit de la guerre entre les Perses et les Grecs rendra sensible la vérité de cette maxime, que ce n'est point le nombre, mais la valeur des troupes et la conduite des chefs qui décident dans les batailles. On admirera la fermeté d'âme et de courage des grands hommes qui étaient à la tête des affaires de la Grèce, que l'ébranlement de l'univers ne fut pas capable d'abattre; que les plus grands malheurs ne purent déconcerter; qui entreprirent de tenir tête avec une poignée d'hommes aux armées innombrables des Perses; qui osèrent, malgré une si prodigieuse inégalité, espérer un heureux succès; qui forcèrent la victoire à se ranger du côté du mérite et de la vertu; et qui apprirent à tous les siècles quelles ressources on trouve dans la prudence, dans la valeur, dans l'expérience, dans le zèle pour la patrie et pour la liberté, dans l'amour du devoir, et dans tous les sentiments d'une âme noble et généreuse.

A cette guerre des Perses contre les Grecs en succédera une autre entre les Grecs mêmes

mais d'un caractère tout différent. Il n'y aura guère ici que des actions peu importantes en apparence, et peu capables, ce semble, de satisfaire un lecteur avide de grands événements : des disputes particulières entre quelques villes ou quelques petites républiques ; des sièges de places pour l'ordinaire peu considérables (j'en excepte le siège de Syracuse, l'un des plus importants de l'antiquité), mais qui ne laisseront pas de traîner souvent en longueur ; des combats entre des armées peu nombreuses, et où quelquefois il y a peu de sang répandu. Qui a donc pu rendre ces guerres si célèbres ? Salluste nous l'apprend : « Les exploits des Athéniens, dit-il, peuvent être considérés en eux-mêmes comme grands et magnifiques ; on peut dire pourtant qu'ils sont en quelque sorte au-dessous de leur réputation. Mais parce qu'il y a eu dans la Grèce une foule de beaux esprits et d'excellents écrivains, ces exploits sont vantés dans tout l'univers comme grands et merveilleux. Ainsi les actions des Athéniens paraissent grandes à proportion de l'esprit et de l'habileté des écrivains qui les ont célébrées. »

Salluste, assez jaloux d'ailleurs de la gloire qu'avaient acquise aux Romains les actions éclatantes dont leur histoire est pleine, rend ici justice à celle des Grecs, en reconnaissant qu'elles ont une vraie grandeur et une vraie magnificence, quoique inférieures, selon lui, à leur réputation. Qu'est-ce donc que cet éclat étranger et emprunté que les historiens y ont ajouté par leur éloquence ? C'est que par toute la terre on vante de concert les actions des Athéniens comme tout ce qui s'est jamais fait de plus grand : *per terrarum orbem Atheniensium facta pro maximis celebrantur*. Toutes les nations, séduites et comme enchantées par les charmes des écrivains grecs, mettent les exploits de ce peuple au-dessus de tout ce qui s'est fait ailleurs de plus beau. Voilà, se-

lon Salluste, le service qu'a rendu aux actions des Athéniens l'histoire écrite comme elle l'est par les Grecs ; et il est bien fâcheux que la nôtre, faute d'un pareil secours, ait laissé périr une infinité de belles actions et de belles paroles, auxquelles l'antiquité eût bien su donner du relief, et qui feraient beaucoup d'honneur à la nation.

Mais, quoi qu'il en soit, on doit convenir qu'il ne faut pas toujours juger du prix d'une action, ni du mérite de ceux qui y ont eu part, par l'importance de l'événement. C'est dans les sièges et dans les combats, tels que ceux dont il est parlé dans la guerre du Péloponnèse, que paraît véritablement toute l'habileté d'un général. Aussi remarque-t-on que ce n'est qu'à la tête de petites armées, et dans des pays assez peu étendus, que nos plus grands capitaines du siècle passé ont fait paraître leur grande capacité, et ont égalé les plus fameux capitaines de l'antiquité. Dans ces sortes d'actions, le hasard n'a part à rien, et ne couvre point les fautes, si l'on en fait. La prudence du chef règle et conduit tout. Il est véritablement l'âme de ses troupes, qui n'agissent et ne se remuent qu'au signal qu'il en donne. Il voit tout, et est partout. Rien n'échappe à son attention ni à sa vigilance. Les ordres sont donnés à propos, et exécutés de même. Ruses, stratagèmes, fausses marches, attaques vraies ou simulées, campements, décampements, tout, en un mot, part et dépend de lui seul.

Et c'est en quoi la lecture des historiens grecs, tels que Thucydide, Xénophon, Polybe, peut être infiniment utile aux jeunes officiers ; parce que ces historiens, qui étaient en même temps excellents capitaines, entrent dans un grand détail, et conduisent les lecteurs comme par la main dans les sièges et dans les combats qu'ils décrivent, leur apprenant ainsi, par l'exemple des plus grands généraux de l'antiquité, et par une sorte d'expérience anticipée, comment il faut faire la guerre.

Ce n'est pas seulement pour les actions guerrières que l'histoire de la Grèce nous fournit de grands modèles. Nous y verrons de fameux législateurs, de très-habiles politiques, des magistrats usés pour le gouvernement, des hommes qui ont excélé dans tous les arts et dans toutes les sciences, des philoso-

* « Atheniensium res gestæ, sicuti ego existimo, satis ample magnificæ fuerunt : verum aliquantulo minores tamen quam famâ feruntur. Sed quia provenire ibi scriptorum magna ingenia, per terrarum orbem Atheniensium facta pro maximis celebrantur. Ita eorum quæ fecerit virtus tanta habetur, quantum eam verbis potest exollere prætoris ingenia. » (SALL. in bello catilin.) [§ 81.]

phes qui ont poussé leurs recherches aussi loin qu'on le pouvait dans ces temps reculés, et qui nous ont laissés des maximes de morale capables de faire rougir des chrétiens.

Il est vrai que ces mêmes philosophes, si éclairés sur de certains points, ont été entièrement aveugles sur d'autres, jusqu'à ignorer et à combattre les principes les plus clairs de la loi naturelle ; et que souvent leur conduite a démenti leur doctrine, s'étant prostitués aux dérèglements les plus grossiers. La divine providence l'a permis ainsi, et les a livrés à un sens réprouvé, pour punir leur orgueil et pour nous instruire par leur exemple, en nous montrant de quoi sont capables les hommes, même les plus habiles et les plus éclairés, quand ils sont abandonnés à leurs propres faiblesses et à leur corruption naturelle, et de quels abîmes la grâce du divin médiateur nous a tirés. Mais les dérèglements où ils sont tombés¹, et du côté de l'esprit, et du côté du cœur, quoique nous devions les détester, n'empêchent pas qu'il n'y ait dans leurs livres d'excellentes maximes, que nous devons, selon la pensée de saint Augustin, revendiquer comme un bien qui nous appartient ; de même que les Israélites, en sortant de l'Égypte, s'enrichirent de ses dépouilles ; et c'est ainsi qu'en ont usé tous les saints : *Ipsi gentiles si quid divinum et rectum in doctrinis suis habere potuerunt, non improbaverunt sancti nostri*².

J'en dis autant des actions vertueuses qui se rencontrent chez les païens, telles que l'histoire des Grecs nous en fournira un grand nombre. Saint Augustin nous avertit que³, selon la règle de la justice, *SECUNDUM JUSTITIÆ REGULAM*, non-seulement nous ne pouvons point blâmer et condamner ces actions, mais que nous avons raison de les louer et de les relever. Ce n'est pas que ces actions soient bonnes et louables en tout ; saint Augustin

était bien éloigné de le penser⁴. Il les trouvait telles en elles-mêmes, et du côté du devoir : mais du côté de la fin, il les trouvait très-condamnables, parce qu'elles n'étaient point rapportées à Dieu. Ce n'est pas au vrai Dieu, qui leur était inconnu, qu'ils demandaient la sagesse des bons conseils, le succès des entreprises, les talents, la vertu. Ce n'est pas au vrai Dieu qu'ils en rendaient grâces, et qu'ils en rapportaient la gloire par une humble reconnaissance. Ils ne le regardaient ni comme la source et le principe, ni comme le terme de tout ce qu'ils faisaient de bien. Leurs meilleures actions étaient corrompues par l'amour-propre, ou par l'ingratitude. Elles n'ont pu leur être utiles pour le salut, qui ne s'obtient point sans la foi en Jésus-Christ.

Mais cela n'empêche pas, selon le même saint Augustin⁵, qu'il ne soit très-utile pour l'instruction des chrétiens, et pour la règle des mœurs, de rapporter et de mettre dans tout leur jour les actions des païens, pourvu qu'on ne les fasse valoir que leur juste prix : car je puis bien ici appliquer aux Grecs ce que ce père dit des Romains. Il emploie un chapitre entier, qui est assez long, à en indiquer les actions et les vertus les plus éclatantes : amour du bien public, dévouement pour la patrie, constance à souffrir les tourments les plus cruels et la mort même, désintéressement noble et généreux, estime et pratique de la pauvreté, profond respect pour les dieux et pour la religion. Il finit sur ce sujet quelques réflexions qui méritent bien de trouver ici leur place.

Premièrement, il reconnaît que c'est pour récompenser toutes ces vertus des Romains, qui n'en avaient pourtant que le nom et l'apparence, que Dieu leur a accordé l'empire de l'univers, récompense proportionnée à leurs mérites et dont ils ont été assez aveugles pour se contenter⁶. C'est par la même raison qu'il a

¹ S. August. de Doctr. Christ. lib. 2, cap. 40.

² De bapt. contr. Donat. lib. 6, cap. 87.

³ « Habendi sunt in eorum numero, quorum etiam im-
« plorum, nec Deum verum veraciter jusque colimus,
« quendam tamen facta vel legimus, vel novimus, vel au-
« dimus, quæ SECUNDUM JUSTITIÆ REGULAM NON SOLEM
« VITIUPERARE NON POSSEMUS, VERUM ETIAM MERITO
« RECTEQUE LAUDARE. » (S. AUGUST. lib. de Spir. et
LIT. n. 48.)

⁴ « Noveris itaque, non officis, sed finibus, à vitis dis-
« cernendis esse virtutes. Officium autem est, quod facien-
« dum est : finis verò, propter quod faciendum est. » (Id.
contra Julian. lib. 4, cap. 3, n. 21.)

⁵ « Non erant in eis vera justitia, quia non actibus, sed
« finibus pensantur officia. » (Ibid. n. 26.)

⁶ S. August. de Civ. Dei, lib. 5, cap. 18.

⁷ « Si Romanis Deus neque hanc terrenam gloriam excel-
« lentissimi imperii concederet, non redderetur merces

voulu que leur nom fût si glorieux et si honoré chez toutes les nations et dans tous les siècles, afin que tant de belles actions ne demeuraient pas absolument sans récompense.

En second lieu, il remarque que ces vertus, toutes fausses qu'elles sont, ne laissent pas de devenir fort utiles au genre humain, et qu'elles entrent dans les vues secrètes que Dieu a sur les peuples, soit pour les récompenser, soit pour les punir. En effet l'amour de la gloire, qui est un vice, en étouffe d'autres beaucoup plus nuisibles et plus funestes, comme sont l'injustice, la violence, la cruauté¹. Et qui doute qu'un magistrat, qu'un gouvernement de province, qu'un roi, qui ne sera donc, patient, juste, chaste, bienfaisant que par des vues humaines de gloire ou d'intérêt, ne soit infiniment plus utile à la république que s'il n'avait pas cette ombre et ces dehors de vertu; et que des hommes de ce caractère ne soient un présent du ciel bien précieux? On en peut juger par la comparaison de magistrats et de princes d'un caractère opposé, qui, renonçant à tout honneur et à toute probité, comptant pour rien la réputation, fondant aux pieds les lois les plus saintes, n'en reconnaissent d'autres que leurs passions et leur brutalité; tels enfin que Dieu en donne dans sa colère aux peuples qu'il veut punir, et qu'il juge dignes de tels maîtres: *et talibus quidem dominandi potestas non datur nisi summi Dei providentiâ, quando res humanas judicat talibus dominis dignas*².

La troisième et dernière réflexion, et la plus propre à mon sujet et au but que je me propose en écrivant l'histoire ancienne, regarde l'usage qu'il faut faire des louanges qu'on donne aux patens. Elle montre le fruit qu'un sage lecteur doit tirer du récit des belles et vertueuses actions des Grecs, dont ce volume et les suivants seront remplis. Quand on les verra sacrifier leurs biens au soulagement de leurs concitoyens, leur vie au salut de l'état, leur gloire

même à l'utilité publique; quand on leur verra pratiquer les vertus les plus difficiles, et cela par de purs motifs humains, pour acquérir une réputation passagère³, quels reproches ne doit-on pas se faire, et combien ne doit-on pas rougir, si dans une religion qui nous promet des récompenses éternelles, et qui nous présente de si puissants motifs d'amour et de reconnaissance, nous n'avons pas le courage de pratiquer les mêmes vertus! Que si nous avons le bonheur d'être fidèles à nos engagements, pouvons-nous en tirer vanité, en comparant le peu que nous faisons avec ce que la gloire seule faisait entreprendre à des hommes qui ne connaissaient point Dieu, et qui bornaient tous leurs désirs aux biens de la vie présente.

Voilà donc, selon saint Augustin, la principale utilité que l'on doit tirer de l'étude et de la lecture de l'histoire profane, et Dieu n'a rendu les Grecs et les Romains si illustres et si puissants, que pour donner plus de poids aux exemples de vertus que leur histoire nous fournit, afin que, les étudiant avec une attention sérieuse, nous comprenions, par l'amour qu'ils ont en pour une patrie terrestre et pour une gloire de peu de durée, quel zèle nous devons avoir pour la patrie céleste, où une félicité éternelle nous attend.

Si les vertus de ceux dont il est parlé dans l'histoire peuvent nous servir de modèles dans la conduite de la vie, leurs défauts et leurs vices ne sont pas moins propres à nous instruire; et le respect qu'un historien doit à la vérité ne lui permet pas de les dissimuler, dans la crainte d'obscurcir leur réputation. Ce que je dis ici n'est point contraire à une règle que Plutarque⁴ établit sur ce sujet, dans la préface qui est à la tête de la vie de Cimón. Il exige qu'on fasse valoir et qu'on mette dans tout leur jour

¹ *bonis artibus eorum, id est virtutibus, quibus ad tantam gloriam pervenire nitentur. At non est quod de summi et veri Dei justitiâ conquerantur: perceperunt mercedem suam.* » (Ibid. cap. 15.)

² *Constat eos, qui elices non sint civitatis æternæ, miliores esse terrænæ civitati, quando habent virtutem vel ipsam, quam si ne essent, »* (Ibid. cap. 19.)

³ S. A.

¹ *Idem nobis proposita sunt necessaria communioribus exemplis, ut, si virtutes, quarum ista utcumque sunt si milles, quas isti pro civitatibus terrænæ gloriâ tenuerunt, » pro Dei gloriosissimæ civitatis non tenuerimus, pudore puniamur; si tenuerimus, superbiam non extollamur.* » (Ibid. cap. 18.)

² *Ut cives æternæ illius civitatis, quamdiu hic peregrinantur, diligenter et sobriè illa intendant exempla, » et videant quanta dilectio debeatur superæ patriæ propter vitam æternam, si tantum à suis civibus terræns dilecti est propter hominum gloriam.* » (Ibid. cap. 18.)

³ In Cim. pag. 479-480.

les belles actions des grands hommes; mais pour les fautes qui leur échappent quelquefois dans le trouble de la passion, ou que la nécessité des affaires leur arrache ¹, les regardant plutôt comme quelque degré de perfection qui manque à leur vertu que comme des vices et des crimes qui partent d'un mauvais fonds, il veut que, par compassion pour la faiblesse de la nature humaine, qui ne produit rien d'absolument parfait, on se contente de les montrer légèrement; de même qu'on peintre habile, s'il a un beau visage à peindre, et qu'il s'y rencontre quelque tache, quelque petit défaut, ne les supprime pas entièrement, mais aussi ne se croit pas obligé de les rendre avec une exactitude rigoureuse, parce que l'un gâterait la beauté du portrait, et que l'autre détruirait la vérité de la ressemblance. La comparaison même qu'il emploie fait voir qu'il ne parle que de défauts légers et pardonnables. Mais pour les actions d'injustice, de violence, de brutalité, nul prétexte ne doit les faire dissimuler; et je ne crois pas qu'on voulût accorder à l'histoire le même privilège qu'à la peinture ², qui a inventé l'art du profil, pour représenter de côté un prince qui avait perdu un œil, et pour couvrir par cet innocent et ingénieux artifice une difformité si frappante. L'histoire, dont la loi la plus essentielle est la sincérité, ne souffre point ces sortes de ménagements, qui lui feraient perdre un grand avantage.

Le blâme, la honte, l'infamie, la haine et souvent l'exécution publique, toujours attachés aux actions criminelles et brutales, ne sont pas moins propres à inspirer de l'horreur pour le vice que la gloire, qui suit toujours les belles actions, est propre à faire aimer la vertu. Et c'est là ³, selon Tacite, le double but que tout historien doit se proposer en faisant un choix de ce qu'il y a de plus frappant et bien

et en mal, pour rendre au solide mérite, par un hommage public de louanges, la justice qui lui est due, et pour faire abhorrer les vices par la crainte d'une infamie éternelle.

L'histoire que je traite ne fournit que trop de ces derniers exemples. Du côté des Perses, on verra, par ce qui est dit de leurs rois, que les princes qui peuvent tout sont souvent livrés à toutes leurs passions; que rien n'est plus difficile que de résister à l'illusion de sa propre grandeur et aux flatteries de tous ceux dont on est environné; que la liberté de contenter tous ses desirs et de faire le mal impunément est une dangereuse tentation, que les meilleurs naturels ont bien de la peine à s'en défendre; qu'après avoir eu d'assez heureux commencements, ils se laissent gâter insensiblement par la mollesse, par l'orgueil, par la haine des conseils sincères; et qu'il est rare qu'ils comprennent que c'est quand on se voit au-dessus de tout, qu'on a un plus grand besoin de modération et de sagesse, et pour soi et pour les autres; et qu'il faut être alors doublement sage et doublement fort pour borner au dedans, par sa raison, une puissance que rien ne borne au dehors.

Du côté des Grecs, la guerre du Péloponnèse fera connaître les tristes effets de leurs divisions intestines, et les excès funestes où la jalousie de la domination les porta; l'injustice, l'ingratitude, la perfidie, le violement ouvert des traités, ou de petites flusses et d'indignes ruses pour éluder l'exécution. Elle montrera comment les Lacédémoniens et les Athéniens s'avilissent honteusement devant des barbares pour en mendier quelques secours d'argent; comment les libérateurs de la Grèce renoncent à la gloire de tous leurs travaux passés et de tous leurs exploits, pour aller faire leur cour à des satrapes fiers et dédaigneux, et pour aller implorer successivement et à l'envi la protection de leur ennemi commun, tant de fois vaincu; comment ils se servent des secours qu'ils en tirent pour opprimer leurs anciens alliés, et pour étendre leur propre domaine par des voies injustes et violentes.

De part et d'autre, et quelquefois dans un même homme, on verra un mélange étonnant de bien et de mal, de vertus et de vices, de nobles actions et de bas sentiments; et l'on se

¹ Ἐλλείπονται μὲλλον ἀρετῆς τίνος ἢ κακίας πομπήματα

² « Habet in picturâ speciem tota facies. Apelles tamen « imaginem Antigoni latere tantum altero ostendit, ut « amissis oculi deformitas lateret. » (*QUINTILIAN*, lib. 2, cap. 12.)

³ « Exequi sententias haud institui, nisi insignes per « bonestum, aut notabili dedecore : quod præcipuum mu- « nus annuum reor, ne virtutes sileantur, utque pravæ « cuncta factisque ex posteritate et infamia metus sit. » (*TACITE*, *Annal.* lib. 3, cap. 63.)

demandera peut-être souvent à soi-même si ce sont donc les personnes et les mêmes peuples dont on rapporte des choses si différentes, et s'il est possible que d'un même fonds sortent tantôt une lumière si brillante, tantôt une fumée et une noirceur si ténébreuse. Je rapporte les choses comme je les trouve dans les auteurs; et les portraits que je présente au lecteur sont toujours peints d'après ce que l'histoire ancienne nous apprend de ceux dont je parle, et je pourrais dire aussi d'après la nature du cœur humain. Mais il me semble que ce mélange même de bien et de mal, quoique bizarre en soi, peut devenir pour nous d'une grande utilité, et nous servir de préservatif contre un danger assez ordinaire et assez naturel.

Car, si nous trouvions, soit chez les peuples, soit dans les particuliers, une probité et une noblesse de sentiments qui se soutinssent toujours également, et qui parussent sans tache et sans faiblesse, nous serions tentés de croire que le paganisme est capable de produire de véritables et de parfaites vertus, quoique la religion nous enseigne que celles que nous y admirons le plus n'en ont que l'ombre et le nom. Mais la vue des défauts, des imperfections, des vices, des crimes, même quelquefois les plus noirs, qui se trouvent mêlés et qui succèdent assez souvent de fort près aux actions les plus vertueuses, nous apprend à modérer notre estime et notre admiration, et en même temps que nous louons ce qui nous paraît d'honnête, de beau, de grand chez les païens, à ne pas prodiguer au fantôme de la vertu un hommage entier et sans réserve, qui n'est dû qu'à la vertu même.

Voilà les bornes que je désire qu'on mette aux louanges que je donne aux grands hommes de l'antiquité et à leurs belles actions; et si, contre mon intention, il m'échappe quelques termes qui ne paraissent pas assez mesurés, je prie le lecteur de les interpréter favorablement et de les réduire à leur juste valeur.

ARTICLE II. — PLAN ET DIVISION DES LIVRES VI, VII, VIII ET IX.

Les quatre livres qui suivent, contiennent l'histoire des Perses et des Grecs pendant l'es-

pace de cent-trente-sept ans, depuis l'an du monde 3483, jusqu'à l'an 3620; sous les règnes de sept rois de Perse, savoir : Darius, premier de ce nom, fils d'Hystaspe, Xerxès I, Artaxerxe, surnommé *Longue-Main*, Xerxès II, Sogdien (ces deux derniers régnèrent très-peu de temps); Darius II, appelé ordinairement Darius *Nothus*, et Artaxerxe *Mnémon*, jusqu'à la vingtième année de ce dernier.

On trouvera, à la tête de chaque livre, l'abrégé de ce qu'il renferme.

Pour mettre le lecteur en état de se rappeler plus facilement dans l'esprit ce qui se passait, dans l'espace de temps dont je parle ici, chez les Juifs, et même chez les Romains, dont l'histoire alors est entièrement étrangère à celle des Perses et des Grecs, j'en marquerai ici en peu de mots les principales époques.

Époques de l'histoire des Juifs.

Les Juifs étaient pour lors retournés de Babylone à Jérusalem, sous la conduite de Zorobabel. Ussérius croit que c'est sous le règne de Darius qu'il faut placer l'histoire d'Esther. Le peuple de Dieu, à l'ombre de la protection de ce prince, animé par les vives exhortations des prophètes Aggée et Zacharie, acheva enfin le bâtiment du temple, que les cabales de ses ennemis l'avaient obligé d'interrompre pendant plusieurs années. Artaxerxe Longue-Main ne fut pas moins favorable aux Juifs. Il envoya d'abord Esdras à Jérusalem, qui y rétablit le culte public et l'observation de la loi; puis Néhémie, qui environna cette ville de murs et la mit en sûreté contre les attaques des voisins jaloux de sa grandeur renaissante. On croit que Malachie, le dernier des prophètes, était contemporain de Néhémie, ou qu'il a prophétisé peu de temps après.

Cet intervalle de l'histoire sainte s'étend depuis le règne de Darius I jusqu'au commencement du règne de Darius Nothus, c'est-à-dire depuis l'an du monde 3483 jusqu'à l'an 3581. Pendant l'intervalle qui suit, l'Écriture sainte garde un profond silence jusqu'à l'histoire des Machabées.

Époques de l'histoire romaine.

La première année de Darius I était la deux

cent trente-troisième de l'établissement de Rome. Tarquin-le-Superbe y régnait alors. Environ dix ans après, il en fut chassé. An gouvernement des rois on substitua celui des consuls. Dans l'espace qui suit, arrivent la guerre contre Porsenna; l'établissement des tribuns du peuple, la retraite de Coriolan chez les Volques, et la guerre qui en fut la suite; les guerres des Romains contre les Latins, les Volsques, les Volques, et autres peuples voisins; la mort de Virginie sous les décevirs; les disputes entre le peuple et le sénat au sujet des mariages et du consulat, ce qui donna lieu à la création des tribuns militaires à la place des consuls.

Rome ensuite continue d'être agitée par différentes disputes entre le sénat et le peuple. Puis arrivent le siège de Vols, la prise de Rome par les Gaulois, et les victoires de M. Furins Camillus.

Tout cet espace s'étend environ depuis la deux cent trente-troisième année de l'établissement de Rome jusqu'à trois cent quatre-vingt, c'est-à-dire depuis l'an du monde 3489 jusqu'à l'an 3636.

ARTICLE III. — ARRÊGÉ DE L'HISTOIRE DES LACÉDÉMONIENS DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DE LEURS ROIS JUSQU'AU RÈGNE DE DARIUS I.

J'ai déjà remarqué ailleurs que, quatre-vingts ans après la prise de Troie¹, les Héraclides, c'est-à-dire les descendants d'Hercule, rentrèrent dans le Péloponnèse, et se saisirent de Lacédémone, où deux frères, Eurysthène et Proclès, fils d'Aristodème, régnèrent ensemble. Hérodote² remarque que ces deux frères, pendant leur vie, furent toujours en discord, et que presque tous leurs descendants héritèrent d'eux cette disposition d'antipathie et de haine: tant il est vrai que le pouvoir souverain ne peut souffrir de partage, et que ce sera toujours trop que deux rois pour un royaume! Depuis eux, le sceptre demeura toujours conjointement dans ces deux familles. Il est très-remarquable que ces deux branches ont subsisté près de neuf cents ans, depuis le

retour des Héraclides dans le Péloponnèse jusqu'à la mort de Cléomène, et qu'elles ont fourni sans interruption des rois à Sparte, presque toujours de père en fils, surtout pour la première branche.

§ I. — ORIGINE ET CONDITION DES ILOTES.

Quand les Lacédémoniens commencèrent à s'établir dans le Péloponnèse, ils trouvèrent beaucoup d'opposition de la part des habitants du pays, qu'il fallut dompter par les armes les uns après les autres, ou les recevoir dans leur alliance à des conditions douces et équitables, en leur imposant un léger tribut. Strabon³ parle d'une ville nommée *Élos*, située assez près de Sparte, qui, après avoir subi le joug comme les autres, se révolta ouvertement, et refusa de payer le tribut. Agis, fils d'Eurysthène, nouvellement établi sur le trône, sentit toutes les conséquences de cette première révolte, et se mit aussitôt en campagne avec son collègue. La ville fut assiégée, et après une assez longue résistance, forcée de se rendre à discrétion. Il crut devoir faire un exemple qui intimidât tous les voisins par la sévérité du châtimement, mais qui cependant n'allénât pas les esprits par une cruauté inhumaine. Il ne versa point de sang. Il laissa la vie à tous les habitants de la ville, mais il leur ôta la liberté, et les réduisit tous à la dure condition d'esclaves. Ils furent employés aux ministères les plus vils et les plus pénibles, et traités avec une extrême rigueur. C'est ce que l'on appelloit *Iloles*. Le nombre s'en accrut extraordinairement dans la suite, les Lacédémoniens sans doute donnant ce nom à tous ceux qu'ils réduisaient en servitude. Comme ils étaient accoutumés à un grand loisir, et ne respiraient que la guerre, ils confièrent la culture de leurs champs à ces esclaves, leur assignant à chacun une certaine portion de terres dont ils devaient rendre le fruit tous les ans à leurs maîtres, qui s'attachaient à appesantir leur joug par toutes sortes de mauvais traitements. C'était une mauvaise politique, qui ne servait qu'à nourrir dans le cœur de l'état un grand nombre d'ennemis dangereux,

¹ Ab. M. 2900, av. J. C. 1101.

² Lib. 6, esp. 52.

³ Strab. lib. 8, pag. 375. — Plut. in Lyc. pag. 40.

toujours prêts à prendre les armes et à se révolter. Les Romains en usèrent avec bien plus de sagesse, en incorporant à l'état les peuples qu'ils subjuguèrent, en les associant au droit de bourgeoisie, et par là, d'ennemis qu'ils avaient été, les rendant leurs concitoyens et leurs frères.

§ II. — LYCURGUE, LÉGISLATEUR DES LACÉDÉMONIENS.

Eurytion¹, d'autres le nomment Eurypon, succéda à Soüs. Pour gagner l'amitié du peuple, et faire mieux goûter son gouvernement, il jugea à propos de relâcher quelque chose de la puissance absolue des rois : ce qui le fit tellement aimer du peuple, qu'on donna son nom à tous ses descendants, qui furent appelés *Eurytionides*. Ce relâchement produisit dans Sparte une horrible confusion et une licence effrénée, qui y causèrent des maux influis pendant un assez long temps. Le peuple devint si insolent, que rien ne pouvait l'arrêter. Si les rois qui succédèrent à Eurytion voulaient employer la force pour recouvrer leur autorité, ils se faisaient haïr ; et si, par complaisance ou par faiblesse, ils prenaient le parti de dissimuler, leur bonté ne servait qu'à leur attirer le mépris de la part de ces rebelles : de manière que tout était en désordre, et qu'on n'écoutait plus les lois. Ces troubles avancèrent la mort du père de Lycurgue. Il se nommait *Eunomus*, et fut tué dans une émeute populaire. Polydecte, son fils aîné, qui lui succéda, étant mort bientôt après sans enfants, tout le monde crut que Lycurgue allait être roi. Il le fut en effet pendant que la grossesse de sa belle-sœur fut inconnue ; mais sitôt qu'elle parut, il déclara que la royauté appartenait à l'enfant qui en naîtrait, si c'était un fils ; et dès ce moment il administra le royaume comme son tuteur, sous le titre de *prodicos*, que les Lacédémoniens donnaient aux tuteurs des rois. Quand l'enfant fut venu au monde², Lycurgue le prenant entre ses bras, et adressant la parole à ceux qui étaient présents : *Voici*, dit-il, *le roi qui nous vient de naître, seigneurs Spar-*

tiates ; et en même temps il le mit dans la place du roi, et le nomma *Charilaüs*, à cause de la joie que tout le peuple témoigna de sa naissance. On peut voir au commencement de ce volume tout ce qui regarde l'histoire de Lycurgue, la réforme qu'il fit dans Sparte, et les lois qu'il y établit. *Agésilas* régnait pour lors dans la branche aînée.

§ III. — GUERRE ENTRE LES ARGIEUS ET LES LACÉDÉMONIENS.

Quelque temps après³, sous le règne de Théopompe, il s'éleva une guerre entre les Argiens et les Lacédémoniens au sujet d'un petit pays appelé *Thyréa*, qui confinait aux deux peuples, et qu'ils prétendaient chacun leur appartenir. Les deux armées étant près d'en venir aux mains, on convint, pour épargner le sang, de vider la querelle par trois cents des plus braves qu'on choisirait de chaque côté, à condition que la terre en litige demeurerait au parti vainqueur. Pour laisser aux combattants plus de liberté, les troupes se retirèrent. Alors ces généreux champions, qui avaient tout le courage de deux grandes armées, s'avancèrent fièrement les uns contre les autres, et combattirent avec tant d'acharnement, qu'ils restèrent tous sur la place, excepté trois, deux du côté des Argiens, et l'autre de celui des Lacédémoniens : encore fut-ce la nuit qui les sépara. Les deux Argiens, se comptant pour vainqueurs, coururent en porter la nouvelle à Argos : le Lacédémonien (il s'appelait *Othryade*), ayant dépouillé les corps morts des Argiens, et porté leurs armes dans le camp des siens, demeura dans son poste. Le lendemain, les troupes revinrent de part et d'autre. Chacun prétendait avoir la victoire de son côté : les Argiens, parce qu'il était resté plus de soldats de leur part que de l'autre ; les Lacédémoniens, parce que le peu d'Argiens qui étaient restés avaient pris la fuite, au lieu que leur unique soldat était demeuré maître du champ de bataille, et avait dépouillé les corps morts des ennemis. Il fallut en venir aux mains pour décider la question. Le sort se déclara pour les Lacédémoniens, et le champ

¹ Plut. in Lyc. pag. 40.

² Ag. M. 3139, av. J. C. 884.

³ Herod. lib. 4, cap. 92.

Tyréate leur demeura. Othryade, ne pouvant se résoudre à survivre à ses braves compagnons, ni soutenir après leur mort la vue de Sparte, se tua lui-même sur le champ de bataille, et voulut avoir avec eux un sort et un tombeau commun.

§ IV. — GUERRE ENTRE LES MESSÉNIENS ET LES LACÉDÉMONIENS.

On compte jusqu'à trois guerres entre les Messéniens et les Lacédémoniens, toutes très-vives et très-sanglantes. La Messénie était une région du Péloponnèse, au couchant et assez près de Sparte, qui était puissante et qui avait ses rois particuliers.

Première guerre de Messénie.

La première guerre de Messénie dura vingt ans entiers et commença la seconde année de la 9^e olympiade¹. Les Lacédémoniens prétendaient avoir plusieurs griefs considérables contre les Messéniens, entre autres, l'injure faite à leurs filles, qui furent déshonorées par les habitants de la Messénie lorsqu'elles allaient, selon la coutume, à un temple limítrophe des deux peuples, et le meurtre de Télécle leur roi, qui en fut la suite. Peut-être l'envie d'étendre leur domination et de s'emparer d'un terrain qui était si fort à leur bien-séance, fut-elle la véritable cause de cette guerre. Quoi qu'il en soit, elle éclata sous le règne de Polydore et de Théopompe, rois de Sparte, dans le temps qu'à Athènes les archontes étaient encore dix ans en charge.

Euphaès², treizième descendant d'Hercule, était pour lors roi de Messénie. Il confia le commandement de son armée à Cléonnis. Les Lacédémoniens commencèrent la campagne par le siège d'Amphée, petite ville et peu considérable, mais qui leur parut fort propre à en faire leur place d'armes. Elle fut emportée d'emblée, et tous les habitants furent passés au fil de l'épée; ce premier échec ne servit qu'à animer les Messéniens, en leur faisant

voir ce qu'ils avaient à craindre s'ils ne se défendaient courageusement. Les Lacédémoniens, de leur côté, s'engagèrent par serment à ne point mettre bas les armes, et à ne point retourner à Sparte qu'ils ne se fussent rendus maîtres de toutes les villes et de toutes les terres des Messéniens, tant ils comptaient sur leurs forces et sur leur courage.

Il se donna deux combats³, où la perte fut à peu près égale de part et d'autre. Après le second, les Messéniens furent affligés de maux extrêmes par la disette de vivres, qui donna lieu à une grande désertion dans leurs troupes et ensuite y causa la peste.

Ils consultèrent l'oracle de Delphes, qui leur ordonna, pour apaiser la colère des dieux, de leur immoler une vierge du sang royal. Aristomène, qui était de la race des Épytides, offrit sa fille. Alors les Messéniens, voyant bien que, s'ils laissaient des garnisons dans toutes leurs places, ils affaibliraient extrêmement leurs forces, abandonnèrent toutes les autres villes, et allèrent se camper près d'Ithome, petite ville située sur le haut d'une montagne de même nom, et s'y fortifièrent. Il se passa sept années entières où il n'y eut que de légères escarmouches de part et d'autre, sans que les Lacédémoniens osassent présenter bataille à l'ennemi.

Ils désespéraient presque de pouvoir le vaincre, et il n'y avait que la religion du serment qui les contraignit à continuer une guerre qui leur était devenue si onéreuse. Ce qui les inquiétait le plus⁴ était la crainte que leur absence, qui les tenait éloignés de leurs femmes depuis plusieurs années, et qui pouvait encore durer longtemps, ne fit périr leurs familles et ne laissât Sparte déstituée de citoyens. Pour obvier à ce malheur, ils y envoyèrent ceux des soldats qui étaient venus à l'armée depuis qu'on avait prêté le serment rapporté ci-dessus, et ne firent point difficulté de leur prostituer leurs femmes. Ceux qui naquirent de ces conjonctions illégitimes furent appelés *parthéniens*, nom qui désignait la honte de leur naissance. Quand ils furent dans un âge plus avancé, ne pouvant souffrir cet opprobre, ils se bannirent

¹ An. M. 3364; av. J. C. 743. — Pausan. lib. 4, pag. 216-212. — Justin. lib. 3, cap. 4.

² Pausan. pag. 225-226.

³ Pausan. pag. 227-234.

⁴ Diod. lib. 15, pag. 378.

eux-mêmes de Sparte, et, sous la conduite de Phalante, ils allèrent s'établir en Italie, à Tarente, après en avoir chassé les anciens habitants¹.

Enfin, la huitième année de la guerre², qui était la treizième du règne d'Euphaès, se donna le sanglant combat près d'Ithome. Euphaès enfonça les bataillons de Théopompe avec trop d'ardeur et de précipitation pour un roi. Il y fut percé de coups dont plusieurs étaient mortels. Il tomba et semblait rendre l'âme. Alors on fit de part et d'autre des efforts extraordinaires de courage, les uns pour enlever le roi, les autres pour le sauver. Cléonnis tua huit Spartiates qui l'entraînaient, et, les ayant dépouillés, mit leurs armes en garde entre les mains de ses soldats. Il avait reçu plusieurs blessures et elles étaient toutes par devant, preuve certaine qu'aucun des ennemis ne lui avait fait lâcher le pied. Aristomène, combattant dans la même occasion et pour le même sujet, tua cinq Lacédémoniens, dont il emporta aussi les dépouilles, et il ne reçut aucune blessure. Le roi fut emporté par les Messéniens, et, tout sanglant et percé de coups, il témoigna sa joie de ce qu'ils n'avaient pas eu du dessous. Aristomène, après la bataille, rencontra Cléonnis, qui ne pouvait, à cause de ses blessures, marcher ni de lui-même, ni avec le secours de ceux qui lui donnaient la main. Il le chargea sur ses épaules, sans quitter ses armes, et le porta au camp.

Après qu'on eut mis le premier appareil aux plaies du roi de Messénie et des officiers, il s'éleva parmi les Messéniens un nouveau combat, non moins vif que le premier, mais d'une espèce bien différente et qui en était la suite. Il s'agissait d'adjuger le prix de la gloire à celui qui s'y était le plus distingué par sa bravoure. C'était pour lors un usage déjà assez ancien de faire proclamer publiquement le plus brave de la journée après chaque bataille. Rien n'était plus propre à animer le courage des officiers et des soldats, à leur inspirer une audace intrépide, à étouffer en eux toute crainte

des dangers et de la mort. Deux illustres champions entrèrent en lice, savoir Cléonnis et Aristomène.

Le roi, tout blessé qu'il était, présida avec les principaux officiers de l'armée au conseil où cette importante dispute devait être décidée. Chacun des contendants plaida sa cause. Cléonnis appuyait sa prétention sur le plus grand nombre d'ennemis qu'il avait tués, et sur les plaies qu'il avait reçues dans le combat, témoins non douteux du courage avec lequel il avait affronté la mort; au lieu que l'état dans lequel Aristomène était sorti du combat sans y avoir reçu aucune blessure laissait entrevoir qu'il avait été fort attentif à conserver sa personne, ou prouvait tout au plus qu'il avait été plus heureux, mais non pas plus brave que lui. Quant à ce qu'il avait transporté sur ses épaules dans le camp, c'était une action qui pouvait montrer la force de son corps, mais rien de plus; et lui, disait-il, il s'agit de bravoure.

Le seul reproche qu'on faisait à Aristomène, était de ce qu'il n'avait point été blessé, et c'est à quoi il s'attacha. « On m'appelle heureux, » dit-il, « parce que je n'ai point reçu de blessures. Si j'en étais redevable à ma lâcheté, je ne mériterais point ce nom, et, au lieu d'être admis à disputer le prix, je devrais subir la rigueur des lois qui punissent les lâches : mais ce qu'on m'objecte comme un crime, c'est ce qui fait ma gloire; car, soit que quelques ennemis, étonnés de ma valeur, n'aient osé me résister, ce m'est une grande louange de m'être fait craindre d'eux; soit, quand ils ont combattu, que j'aie eu tout ensemble et la force de les tailler en pièces, et la sage précaution de me préserver de leurs coups, j'aurai été tout à la fois et vaillant et prudent : car quiconque, dans la chaleur même du combat, s'expose au hasard avec sagesse et retenue, montre qu'il possède en même temps les vertus et du corps et de l'esprit. On ne peut pas certainement reprocher à Cléonnis qu'il ait manqué de courage; mais je suis fâché, pour son honneur, qu'il n'ait manqué de reconnaissance. »

Après ces discours on alla aux suffrages. Tout le monde demeure suspendu dans l'attente du jugement. Nulle dispute n'égale celle-ci en vivacité. Il ne s'agit point d'or ou d'ar-

¹ Et regnata petam Laconi
Rura Phalanto.

(HORAT. Ode. 6, lib. 2.)

² Pausan. 234-235. — Diod. in Fragm. (tom. 8, pag. 26, éd. Wipout.)

gent; l'honneur est ici tout pur. La gloire désintéressée est le vrai salaire de la vertu. Ici les juges ne sont point suspects. Les acteurs parlent encore. C'est le roi, environné de ses officiers, qui préside et qui prononce : c'est toute une armée qui est témoin. Le champ de bataille est un tribunal sans faveur et sans cabale. Toutes les voix se réunirent en faveur d'Aristomène, et lui adjugèrent le prix.

Euphoès¹ ne survécut pas longtemps à ce jugement, et mourut quelques jours après. Il avait régné treize ans et fait la guerre pendant presque tout ce temps contre les Lacédémoniens. Comme il mourait sans enfants, il laissa au peuple messénien le soin de lui choisir un successeur. Cléonnis et Damis le disputèrent à Aristomène : mais celui-ci fut élu préférablement aux autres. Quand il fut roi, il honora des plus grandes charges ses deux rivaux. Vifs amateurs du bien public encore plus que de la gloire, concurrents, mais non ennemis, ces grands hommes broiaient de zèle pour la patrie; ils n'étaient ni jaloux ni amis que pour la sauver.

J'ai suivi, dans le récit que je viens de faire, le sentiment de feu M. Boivin l'aîné, et j'ai profité de sa savante dissertation² sur un fragment de Diodore de Sicile qui était peu connu. Il y suppose et y prouve que le roi dont il est parlé dans le fragment est Euphoès, et qu'Aristomène est celui que Pausanias appelle Aristodème, selon la coutume des anciens, qui souvent avaient deux noms.

Aristomène, nommé autrement *Aristodème*, régna près de sept ans, et fut également estimé et aimé de ses sujets. La guerre continua toujours pendant ce temps-là. Vers la fin de son règne³, il battit les Lacédémoniens, prit leur roi Théopompe, et égorga en l'honneur de Jupiter d'Ithome trois cents hommes, parmi lesquels le roi était la principale victime. Lui-même s'immola peu de temps après sur le tombeau de sa fille, pour satisfaire à la réponse d'un oracle. Damis lui succéda, mais sans porter la qualité de roi.

Depuis sa mort⁴, les affaires des Messéniens allèrent toujours fort mal, et ils se trouvèrent sans ressource et sans espérance. Réduits à la dernière extrémité, et manquant absolument de vivres, ils abandonnèrent Ithome, et se retirèrent chez ceux de leurs alliés qui étaient les plus voisins. La ville aussitôt fut rasée, et tout le reste du pays se soumit. On obligea les Messéniens de s'engager par serment à ne jamais abandonner le parti des Lacédémoniens, et à ne se point révolter contre eux : précaution bien inutile, et qui ne devait servir qu'à leur faire ajouter le parjure à la révolte. On ne leur imposa point de tributs, et on se contenta d'exiger d'eux qu'ils portassent à Sparte la moitié des grains qu'ils auraient recueillis dans la moisson. Enfin il fut stipulé que, tant hommes que femmes, ils assisteraient en habits de deuil aux funérailles des rois et des principaux citoyens de Sparte; ce qu'on regardait apparemment comme une marque de dépendance, et comme une sorte d'hommage rendu à la nation. Ainsi fut terminée la première guerre de Messénie⁵, après avoir duré vingt ans.

Seconde guerre de Messénie.

La douceur⁶ que les Lacédémoniens avaient montrée d'abord à l'égard des peuples de Messénie ne fut pas de longue durée. Quand ils virent tout le pays soumis, et qu'ils le crurent hors d'état de leur susciter de nouvelles affaires, ils s'abandonnèrent à leur caractère naturel, qui était un caractère de fierté et de hauteur, qui dégénérait souvent en dureté, et quelquefois même en férocity; au lieu de traiter les vaincus avec bonté comme des alliés et des amis, et de s'attacher à gagner par la douceur ceux qu'ils avaient domptés par la force, ils ne semblaient attentifs qu'à appesantir de jour en jour leur joug, et à leur en faire sentir tout le poids. Ils les chargeaient de tributs, les livraient à l'avarice de ceux qui étaient commis pour en faire la levée, n'écoutaient point leurs plaintes, ne leur rendaient aucune jus-

¹ Pausan. lib. 4, pag. 235-244.

² Mém. de l'Acad. des Inscrip. tom. 2, pag. 84-113.

³ Clem. Alex. in Protrept. pag. 30. — Euseb. in Prépar. lib. 4, cap. 16.

⁴ Pausan. pag. 241-242.

⁵ An. M. 3281; av. J. C. 723.

⁶ Pausan. lib. 4, pag. 242-264. — Justin, lib. 3, cap. 8.

tice, les traitaient avec mépris comme de vils esclaves, et employaient contre eux les violences les plus criantes.

L'homme, né pour la liberté, ne s'apprivoise point avec la servitude : la plus douce l'irrite et le révolte. Que fallait-il donc attendre d'un esclavage aussi dur qu'était celui des Messéniens ? Après l'avoir supporté avec peine pendant près de quarante ans, ils songèrent à secouer le joug, et à se rétablir dans leur ancien état. Cette année était la quatrième de la 23^e olympiade¹ : la charge d'archonte à Athènes était pour lors réduite à l'espace d'un an : Anaxandre et Anaxidame régnaient à Sparte.

Leur premier soin fut de se fortifier du secours des peuples voisins. Ils les trouvèrent fort disposés à entrer dans leurs vues. Leur propre intérêt les y portait : ce n'était point sans crainte et sans jalousie qu'ils voyaient s'élever au milieu d'eux une ville puissante, qui paraissait manifestement vouloir étendre sa domination sur toutes les autres. Les peuples de l'Élide, ceux d'Argos, ceux de Sicyone, se déclarèrent en leur faveur. Avant qu'ils fussent assemblés, il se donna un combat. Aristomène², second de ce nom, était à la tête des Messéniens. C'était un chef d'un courage intrépide, et d'une extrême habileté dans le métier de la guerre. Les Lacédémoniens furent battus. Aristomène, qui voulait donner d'abord aux ennemis une idée avantageuse de lui-même, sachant qu'elle influe sur tout le reste des entreprises, eut la hardiesse d'entrer de nuit à Sparte, et d'attacher à la porte du temple de Minerve, surnommée *Chalciceos*, un bouclier dont l'inscription marquait que c'était un présent qu'Aristomène offrait à la déesse, des dépouilles des Lacédémoniens.

Cette bravade en effet étonna les Lacédémoniens ; mais ils furent encore plus alarmés de la puissante ligue qui se formait contre eux.

L'oracle de Delphes, qu'ils consultèrent sur les moyens de réussir dans cette guerre, leur ordonna de faire venir d'Athènes un chef pour leur donner conseil et les conduire. La démarche était humiliante pour une ville aussi fière que Sparte ; mais la crainte de s'attirer le courroux du dieu par une désobéissance si marquée, l'emporta sur tout autre motif. On députa donc vers les Athéniens. Cette demande les embarrassa. Ils n'étaient pas fâchés de voir ceux de Lacédémone aux mains avec leurs voisins, et n'avaient pas envie de leur fournir un bon général : d'un autre côté, ils craignaient aussi de désobéir au dieu. Pour se tirer d'embarras, ils leur présentèrent Tyrtée. Il était poète de profession, avait quelque chose d'original dans l'esprit, et de choquant dans le corps, car il était boiteux. Malgré ces défauts, les Lacédémoniens le regardèrent comme un chef que le ciel même leur envoyait. Le succès ne répondit pas d'abord à leur attente. Ils furent battus trois fois consécutivement.

Les rois de Sparte, abattus par tant de défaites, et n'espérant pas un meilleur succès pour l'avenir, voulaient absolument retourner à Sparte, et y ramener les troupes. Tyrtée s'opposa fortement à ce dessein, et les fit revenir à son avis. Il parla aux troupes, et prononça des vers qu'il avait préparés dans cette vue, et travaillés avec un soin extrême. Il les consolait de leurs pertes passées, qu'il attribuait, non à aucune faute de leur part, mais à un malheur et à un destin que nulle sagesse humaine ne peut surmonter. Il leur représentait la honte qu'il y aurait pour des Spartiates à fuir devant l'ennemi, et combien il leur serait glorieux de périr même, s'il le fallait, les armes à la main ou combattant pour la patrie. Comme si tout danger fut disparu, et que les dieux, pleinement satisfaits et apaisés par les défaites précédentes, se fussent tournés entièrement de leur côté, il leur faisait envisager la victoire comme certaine et comme déjà présente, et comme si elle-même les invitait au combat. Tous les anciens³ qui ont parlé du caractère de la poésie de Tyrtée remarquent qu'elle était pleine d'un feu, d'une ardeur, d'un enthousiasme qui enflammait les esprits,

¹ « Quam per complures annos gravis servitutis verbera, plerumque et vincula, caeteraque captivitatis mala perpetui essent, post longam penarum patientiam bellicum instantur. » (JUVEN. lib. 3, cap. 5.)

² An. M. 3220 ; av. J. C. 681.

³ Selon plusieurs historiens, il y avait eu un autre Aristomène dans la première guerre de Messénie, (Dion. lib. 45, pag. 378.)

⁴ Plat. lib. 1 de Leg. pag. 629. — Plat. in Agid. et Cleom. pag. 805.

qui les élevait au-dessus d'eux-mêmes¹, qui leur inspirait je ne sais quoi de généreux et de martial, qui étouffait en eux tout sentiment de crainte des dangers ou de la mort, et qui les rendait uniquement attentifs au salut de la patrie et à leur propre gloire.

Ce fut véritablement l'effet que les vers de Tyrtée produisirent dans cette occasion sur les soldats. Ils demandèrent tous d'une voix commune qu'on les conduisit contre l'ennemi. Devenus indifférents pour la vie, ils ne songeaient qu'à s'assurer l'honneur de la sépulture. Ils attachèrent tous à leur bras droit des banderoles où ils avaient inscrit leur nom et celui de leurs pères; afin que, s'ils périssaient dans le combat, et que les traits de leurs visages vinssent à se confondre par la longueur du temps, on pût certainement les reconnaître à ces marques. Des soldats déterminés à mourir sont bien forts : cela parut dans la bataille qui se donna. Elle fut très-sanglante, et la victoire longtemps disputée; mais enfin les Messéniens cédèrent. Quand Tyrtée, dans la suite, passa à Sparte, il y fut reçu avec de grandes marques de distinction, agrégé au nombre des citoyens.

Le gain de cette bataille ne termina pas la

guerre : elle avait déjà duré trois ans. Aristomène ayant ramassé les débris de son armée, se retira sur une montagne qui était d'un difficile accès appelée *Ira*. Les vainqueurs avaient compté l'emporter d'emblée; mais ils s'y défendirent pendant onze ans, et y fit des actions de bravoure extraordinaires. Ce ne fut même que par surprise et par trahison qu'il fut obligé d'en sortir, après avoir combattu comme un lion. Ceux des Messéniens qui tombèrent entre les mains des Lacédémoniens furent réduits au sort et à l'état des Ilotes : mais les autres, voyant leur patrie ruinée, allèrent s'établir à Zancle, ville de Sicile, qui depuis fut appelée de leur nom *Messane*; et elle est encore aujourd'hui nommée *Messine*. Aristomène, après avoir conduit une de ses filles à Rhodes, dont le tyran l'avait épousée, songeait à passer ou à Sardes, chez Ardys, roi des Lydiens, ou à Ecbatane, chez Phraorte, roi des Mèdes. Mais la mort le prévint.

La seconde guerre des Messéniens avait duré quatorze ans. Elle finit la première année de la 27^e olympiade².

Il y en eut encore une troisième, qui commença du temps et à l'occasion d'un grand tremblement de terre arrivé à Sparte. Il en sera parlé dans la suite.

¹ Tyrtæusque maris animos in Martia bella
Versibus exault.

(HORAT. in Art. poet. [v. 402].)

² An. M. 3334; av. J. C. 670.

LIVRE VI.

HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS.

Ce livre comprend l'histoire des Perses et des Grecs sous les règnes de Darius I et de Xersès I, pendant l'espace de quarante-huit ans, depuis l'an du monde 3483 jusqu'à l'an 3531. Ces deux princes commencèrent à former des entreprises et des expéditions contre la Grèce, qui ne fut jamais plus féconde en grands hommes ni en grands événements, et qui ne fit jamais éclater de plus grandes ni de plus solides vertus. On y verra les célèbres journées de Marathon, des Thermopyles, d'Artémise, de Salamine, de Platée, de Mycale, etc. Les plus grands capitaines de la Grèce y signaleront leur courage : Miltiade, Léonide, Thémistocle, Aristide, etc.

CHAPITRE I.

HISTOIRE DE DARIUS JOINTE A CELLE DES GRECS.

Darius s'appelait auparavant Ochus. Il prit le nom de *Darius*¹, qui, selon Hérodote, signifie en langue persane un vengeur, un homme qui s'oppose aux entreprises de quelqu'un, peut-être parce qu'il avait arrêté et puni l'insolence du mage. Il régna trente-six ans.

§ I. — MARIAGES DE DARIUS. IMPOSITION DE TRIBUT. INSOLENCE ET PUNITION D'INTAPHERNE. MORT D'ORÈTES. HISTOIRE DE DÉMOCRÈDE, MÉDECIN. PERMISSION DONNÉE AUX JUIFS DE CONTINGEN LE BATIMENT DU TEMPLE. GÉNÉROSITÉ DE STÉLOSON RÉCOMPENSÉE.

Avant que Darius fût nommé roi, il avait

¹ Hérod. lib. 6, cap. 98. — Val. Max. lib. 9, cap. 2.

épousé une fille de Gobryas, dont le nom n'est point connu. Artabazane, l'aîné des trois fils qu'il en eut, est celui qui dans la suite disputera l'empire à Xersès.

Quand Darius fut monté sur le trône², il épousa, pour s'y affermir davantage, deux filles de Cyrus, Atosse et Artystone. La première avait été d'abord femme de Cambyse, son propre frère, et ensuite du mage Smerdis, tandis qu'il occupa le trône. Artystone était encore fille lorsqu'il l'épousa, et ce fut de toutes ses femmes celle qu'il aimait le plus. Il épousa aussi Parmys, fille du véritable Smerdis, frère de Cambyse, et Phédyme, fille d'Otane, par l'adresse de laquelle l'imposture du mage avait été découverte. Il eut de ces femmes un grand nombre d'enfants de l'un et de l'autre sexe.

On a vu que les sept conjurés qui avaient fait mourir le mage étaient convenus que celui d'entre eux dont le cheval, en un certain jour marqué, hennirait le premier au lever du soleil, serait déclaré roi; et que celui de Darius³, par l'industrie et l'ingénieuse précaution de son écuyer, lui avait procuré cet honneur. Il voulut transmettre aux siècles futurs sa reconnaissance pour cet insigne bienfait, et se fit ériger une statue équestre avec cette inscription : DARIUS FILS D'HYSTASPE A ACQUIS LE ROYAUME DE PERSE PAR LE MOYEN DE SON CHEVAL (le nom en était marqué) ET D'OEBARÈS SON ÉCUYER. Il y a dans cette inscription, où l'on ne rougit point de devoir à un cheval et à un écuyer un bienfait tel que

² An. M. 3483; av. J. C. 521 — Hérod. lib. 3, cap. 88.

³ Hérod. lib. 3, cap. 88.

la royauté, que l'on aurait, ce semble, intérêt de faire regarder comme le fruit d'un mérite extraordinaire, il y a, dis-je, dans cette inscription une simplicité et une sincérité qui ressent tout à fait le caractère des temps anciens, et qui est fort éloignée du faste des nôtres.

Un des premiers soins de Darius ¹, quand il se vit établi sur le trône, fut de régler l'état des provinces, et de mettre de l'ordre dans ses finances. Avant lui, Cyrus et Cambyse se contentaient de recevoir des peuples conquis des dons gratuits qu'on sembloit offrir volontairement, et d'exiger d'eux certain nombre de troupes dans le besoin. Darius comprit qu'il ne lui étoit pas possible de maintenir dans la paix et dans la sûreté toutes les nations qui lui étoient soumises, sans avoir sur pied des troupes réglées, ni d'entretenir ces troupes sans les soudoyer, ni de payer exactement cette solde sans mettre des impositions sur les peuples.

Pour mettre donc plus d'ordre dans l'administration de ses finances, il divisa tout l'empire en vingt départements ou gouvernements, dont chacun devait payer tous les ans une certaine somme au satrape commis pour cet effet. Les sujets naturels, c'est-à-dire les Perses, étoient exempts de toute imposition. Hérodote fait un dénombrement exact de ses provinces, qui peut beaucoup servir pour connaître l'étendue de l'empire des Perses.

Voici à peu près l'idée que l'on s'en peut former. - Ils possédaient en Asie tout ce qu'y possèdent aujourd'hui les Perses et les Turcs; en Afrique, l'Égypte, et partie de la Nubie, et de plus les côtes de la Méditerranée jusqu'au royaume de Barca; en Europe, partie de la Thrace, et de la Macédoine. Mais il est bon de remarquer que dans cette vaste étendue de pays il y avait plusieurs peuples qui étoient plutôt tributaires que sujets: ce qui a lieu aussi maintenant par rapport à l'empire des Turcs.

L'histoire observe que Darius ², en imposant ces tributs, montra une grande sagesse et une grande modération. Il fit venir les principaux de chaque province, qui en pouvaient le mieux

connaître le fort et le faible, et qui avoient intérêt de parler avec sincérité. Il leur demanda si une certaine somme, qu'il proposait à chacun d'eux pour leurs provinces, ne montoit point trop haut, et n'excédoit point leurs forces; son intention, leur disoit-il, n'étant pas d'accabler ses sujets, mais de tirer d'eux des secours proportionnés à leurs revenus, et qui étoient absolument nécessaires pour la défense de l'état. Ils répondirent tous que cette somme leur paroissait fort raisonnable, et qu'elle ne serait point à charge aux peuples. Il en rabattit pourtant encore la moitié, aimant mieux demeurer beaucoup en deçà des justes bornes que de s'exposer peut-être à passer au delà.

Malgré une si étonnante modération, comme les impôts ont toujours quelque chose d'odieux, les Perses, qui avoient donné à Cyrus le surnom de père, à Cambyse celui de maître, n'en trouvèrent point d'autre pour caractériser Darius que celui de marchand ³.

Les sommes que Darius tiroit par l'imposition des tributs montoient à peu près, autant qu'on peut le conjecturer par le calcul d'Hérodote, qui souffre de grandes difficultés, à quarante-quatre millions.

Après la mort du mage ⁴, on étoit convenu que les seigneurs persans qui avoient conspiré contre lui, outre plusieurs autres marques de distinction, auraient les entrées libres chez le roi en tout temps, excepté lorsqu'il serait seul avec la reine. Intapherne, l'un de ces seigneurs, à qui l'on avait refusé pour cette raison de l'admettre dans l'appartement du prince, transporté de colère contre les officiers du palais, les maltraita d'une manière étrange, leur ayant balaféré tout le visage à coups de sabre. Darius sentit vivement une telle injure. Il craignit d'abord que ce ne fût un complot entre les seigneurs. Mais ayant été assuré du contraire, il fit arrêter Intapherne avec ses enfants, et tous ceux de sa famille, et les fit condamner à mort, confondant, par un excès d'aveugle de sévérité, les innocents avec le coupable. La femme du criminel venait tous les jours aux portes du

¹ Hérod. lib. 3, cap. 80-87.

² Plut. in Apophtheg. pag. 172.

³ *Kisrales* porte une idée plus basse et plus méprisable; mais je n'ai su comment l'exprimer. Il peut signifier, un courtier, un revendeur, un homme qui achète pour revendre.

⁴ Hérod. lib. 3, cap. 118, 119.

palais, se lamentant, versant des larmes en abondance, jetant des cris, poussant des sanglots, et ne cessant d'implorer la clémence du roi. Il ne put résister à un spectacle si touchant, et lui accorda la grâce de celui de sa famille qu'elle lui désignerait. Ce fut un grand embarras pour cette femme infortunée, qui aurait souhaité les pouvoir tous sauver. Enfin, après une longue délibération, elle se détermina en faveur de son frère. Ce choix, où il paraissait qu'on avait peu consulté les sentiments que la nature doit inspirer à une mère et à une femme, étonna le roi; et comme il lui en fit demander la raison, elle répondit qu'un second mariage pouvait lui procurer un mari et des enfants, mais que son père et sa mère étant morts, elle ne pouvait pas reconvrer un frère. Darius, outre son frère, lui accorda l'aîné de ses enfants.

J'ai marqué plus haut par quelle perfidie Orétès¹, l'un des gouverneurs de l'Asie Mineure pour le roi, avait fait mourir Polycrate, tyran de Samos. Un crime si noir et si détestable ne demeura pas impuni. Darius apprit que ce satrape abusait d'une manière étrange de son autorité, et qu'il ne comptait pour rien le sang de ceux qui avaient le malheur de lui déplaire. Orétès porta l'insolence jusqu'à faire mourir un courrier que le roi lui avait envoyé, parce que l'ordre dont il était chargé lui était désagréable. Darius, qui ne se croyait pas encore bien affermi sur le trône, n'osa pas l'attaquer ouvertement. Ce satrape n'avait pas moins de mille soldats armés pour sa garde, sans compter les secours qu'il pouvait tirer de son gouvernement, qui comprenait la Phrygie, la Lydie et l'Ionie. Il s'y prit donc d'une manière sourde et cachée pour se défaire d'un ennemi si dangereux. Il chargea de l'exécution de cet ordre l'un de ses officiers les plus fidèles et les plus affectionnés à sa personne. Cet officier, sous un autre prétexte, se rendit à Sardes. Il pressentit habilement les esprits. Il commença par présenter aux principaux officiers de la garde des lettres du roi qui ne renfermaient que des ordres généraux. Bientôt après, il en produisit de secondes qui étaient plus précises; et quand il se fut parfaitement assuré de la disposition des troupes, il leur fit la lecture d'une

dernière lettre par laquelle le roi leur ordonnait de mettre à mort le satrape, et cet ordre fut exécuté sur-le-champ. Tous ses biens furent confisqués au profit du trésor royal, et tous ceux qui se trouvèrent dans sa maison furent transportés à Suse. De ce nombre était un célèbre médecin de Crotone, nommé Démocède. L'histoire de ce médecin est fort singulière, et elle donna lieu à de grands événements.

Il arriva, quelque temps après², que Darins, étant tombé de son cheval à la chasse, se donna une violente entorse au pied, et que son talon se débotta. Les Égyptiens passaient alors pour les plus habiles dans la médecine, et le roi en avait plusieurs auprès de lui³. Ils entreprirent de le traiter, et déployèrent tout leur art dans une occasion si importante : mais ils s'y prirent si maladroitement et si durement en lui maniant le pied, qu'ils lui causèrent des douleurs incroyables; et il fut sept jours et sept nuits sans dormir. Quelqu'un pour lors indiqua Démocède, dont il avait entendu parler à Sardes comme d'un médecin très-habile. Il était actuellement en prison. On le fit venir sur-le-champ dans l'état où on le trouva, c'est-à-dire avec ses chaînes, et avec un habit fort malpropre. Le roi lui demanda s'il avait quelque connaissance de la médecine. Il le nia d'abord par la crainte qu'il avait que, s'il faisait preuve de son art, on ne le retint en Perse, et qu'il ne fût privé pour toujours de la vue de sa patrie, pour laquelle il avait une extrême passion. Darius, mécontent de sa réponse, ordonna qu'on le mît à la question. Il fallut avouer la vérité. Voilà donc Démocède reconnu pour médecin. Il commence par appliquer des fomentations douces sur la partie malade. L'effet du remède fut prompt; le sommeil revint au roi, et en peu de jours il fut parfaitement guéri, et le talon fut remis à sa place. Darins lui fit présent de deux paires de chaînes d'or. Démocède lui demanda s'il prétendait le bien récompenser de l'heureux succès de sa cure en doublant son mal. Ce mot fit rire le roi : il le fit conduire par ses eunuques chez ses femmes, pour leur montrer celui à qui il était redevable de sa santé. Elles le com-

¹ An. M. 3483. — Herod. lib. 3, cap. 129-130.

² Anciennement les mêmes exerçaient la médecine et la chirurgie.

³ Herod. lib. 3, cap. 120, 128.

bièrent toutes de présents magnifiques, et ce jour seul l'enrichit extrêmement.

Ce Démocède était de Crotone¹, ville de la grande Grèce en Italie, dans la Calabre ultérieure, d'où les mauvais traitements de son père l'avaient obligé de sortir. Il avait passé en Égine², où il commença à se faire connaître par plusieurs cures fort heureuses. Les habitants lui assurèrent par an un talent : le talent avait soixante mines, et revenait à trois mille livres de notre monnaie³. Quelque temps après il fut appelé à Athènes, où l'on fit monter ses appointements à cinq mille livres par an⁴. Enfin il s'établit chez Polycrate, tyran de Samos, qui lui donna deux mille écus⁵. Il est honorable aux villes et aux princes de s'attacher, par des établissements honnêtes et par des pensions considérables, des personnes utiles au public, en les attirant même des pays étrangers. Les Crotoniates, depuis ce temps-là, passèrent pour les plus habiles des médecins, et après eux ceux de Cyrène dans l'Afrique. Les Argiens, dans le même temps, avaient la réputation d'exceller dans la musique.

Démocède, depuis la guérison du roi, devint fort puissant à Suse⁶, et il avait l'honneur de manger à sa table. Il obtint la grâce des médecins d'Égypte, qui avaient tous été condamnés à être pendus pour avoir été moins habiles que le médecin de Grèce, comme s'ils eussent été tenus de répondre du succès, et que ce fût un crime de ne pouvoir guérir un prince : étrange abus et effet assez ordinaire d'une puissance sans bornes qui n'est point conduite par la raison ni par l'équité, qui est accoutumée à voir tout plier sous ses ordres, et qui prétend que ses volontés, quelles qu'elles soient, ne doivent jamais demeurer sans exécution ! On a vu quelque chose de pareil dans l'histoire de Nabuchodonosor, qui prononça un arrêt de mort généralement contre tous

les mages, parce qu'ils n'avaient pu deviner le songe qu'il avait eu pendant la nuit et qu'il avait lui-même oublié. Démocède tira aussi de la prison plusieurs de ceux qu'on y avait mis avec lui. Il était dans une abondance universelle et avait un crédit extrême auprès du roi ; mais il était éloigné de sa patrie, et il tournait sans cesse ses regards et ses desirs vers la Grèce.

Une autre cure contribua encore beaucoup à augmenter la réputation et le crédit de Démocède⁷. Atosse, fille de Cyrus et l'une des femmes du roi, fut atteinte d'un cancer au sein. Tant que la douleur fut médiocre, elle la supporta avec patience, ne pouvant, se résoudre, par pudeur, à découvrir son mal. Mais enfin elle y fut forcée ; elle fit venir Démocède, qui lui promit de la guérir, et la pria en même temps de vouloir bien de son côté lui promettre de lui accorder une grâce qu'il lui demanderait, laquelle ne préjudicierait en rien à son honneur : elle s'y engagea et fut guérie. Cette grâce était de lui procurer un voyage dans sa patrie. La reine n'oublia pas sa promesse. Il n'est pas inutile⁸ de se rendre attentif à ces sortes d'événements, peu considérables en eux-mêmes, mais qui souvent donnent occasion aux plus grandes entreprises des princes, et qui en sont le mobile secret et la cause éloignée.

Un jour qu'Atosse s'entretenait avec Darius, elle lui représenta qu'étant à la fleur de l'âge, d'une complexion forte et capable de soutenir les fatigues de la guerre, et ayant à sa disposition des armées nombreuses, il était de son honneur de former quelque grand projet et de montrer aux Perses qu'ils avaient pour roi un homme de courage. Vous avez deviné ma pensée, répliqua Darius, et je roulais dans mon esprit le dessein d'aller attaquer les Scythes. J'aimerais bien mieux, dit Atosse, que vous tournassiez d'abord vos vues du côté de la Grèce. J'entends fort parler des femmes de Lacédémone, d'Argos, d'Athènes, de Corinthe ; je souhaiterais fort en avoir pour me servir. D'ailleurs vous avez un homme qui pourrait vous être d'un grand secours pour cette en-

¹ Herod. lib. 3, cap. 131.

² Il entre le Péloponnèse et l'Asie.

³ Un talent attique était de cinquante mines et valait 5750 fr. E. B.

⁴ Centmines. — Cent mines attiques qui valaient 5750 fr. E. B.

⁵ Deux talents. — Deux talents attiques qui valaient 11500 fr. E. B.

⁶ Herod. lib. 3, cap. 132.

⁷ Herod. lib. 3, cap. 135-137.

⁸ « Non alio usu fuerit intuspicere illa primo adspicienda leviter, ex quibus magnarum sæpè rerum motus oriuntur. » (TAC. lib. 4, cap. 32.)

treprise et vous donner une parfaite connaissance du pays : c'est Démocède, qui nous a guérés vous et moi. Il n'en fallut pas davantage ; l'affaire fut conclue sur-le-champ. Le roi chargea quinze des principaux des Perses de suivre Démocède en Grèce et d'en examiner avec lui, le plus exactement qu'il leur serait possible, les places maritimes ; et il leur recommanda surtout de ne point perdre de vue ce médecin, de peur qu'il ne s'échappât, et de le ramener avec eux.

Ce prince, en donnant un tel ordre, faisait voir qu'il ignorait comment il fallait s'y prendre pour attirer dans ses états et pour arrêter auprès de sa personne des gens d'esprit et de mérite. Prétendre employer pour cela l'autorité et la contrainte, c'est un moyen sûr d'étouffer dans un royaume toute industrie et d'en écarter les beaux-arts, qui sont libres comme l'esprit dont ils partent. Pour un homme habile qu'on retient de force, on en éloigne des milliers, que la liberté et les bons traitements auraient attirés.

Quand Darius eut formé le dessein d'envoyer en Grèce, il fit venir Démocède. Il lui exposa ses vues et le besoin qu'il avait qu'il conduisît les seigneurs persans dans la Grèce, et principalement dans les villes maritimes, pour en connaître la situation et les forces, et le pria instamment, quand cela serait fait, de revenir avec eux. Il lui permit d'emporter avec lui tous ses meubles pour les donner à son père et à ses frères, lui promettant de lui en rendre à son retour de plus magnifiques ; et il ajouta qu'il ferait charger la galère dans laquelle il partirait des présents les plus précieux, pour en faire part à sa famille. L'intention du roi, en parlant ainsi, paraissait simple et sans artifice ; mais Démocède craignit que ce ne fût un piège qu'il lui tendit pour connaître s'il avait dessein de revenir ou non ; et pour écarter tout soupçon, il laissa ses meubles à Suse et accepta seulement les présents qui étaient destinés pour ses frères.

Les députés arrivèrent d'abord à Sidon en Phénicie, où ils équipèrent deux grands vaisseaux, et transportèrent dans un vaisseau de charge tout ce qu'ils avaient apporté. Après avoir parcouru et examiné avec soin les principales villes de la Grèce, ils passèrent à Tu-

rente en Italie. Les seigneurs persans y furent arrêtés comme espions ; Démocède, profitant de ce moment, leur échappa et s'enfuit à Crotona. Les Persans, ayant recouvré leur liberté, l'y poursuivirent ; mais ils ne purent persuader aux Crotoniates de leur livrer leur concitoyen. Ceux-ci se saisirent même du vaisseau de charge ; et les députés, n'ayant plus leur guide, ne songèrent pas davantage à parcourir le reste de la Grèce, et prirent la route de leur pays. Démocède leur fit dire, à leur départ, qu'il épousait la fille de Milon, célèbre athlète de Crotona, dont le nom était fort connu du roi, et dont il sera parlé dans la suite. Le voyage des seigneurs persans en Grèce n'eut pas de suite alors, parce qu'à leur retour ils trouvèrent le roi occupé d'autres soins.

La troisième année du règne de ce prince¹, qui n'était que la seconde selon le calcul des Juifs, les Samaritains suscitérent de nouvelles affaires aux Juifs. Ils avaient obtenu contre eux, sous les règnes précédents, et leur avaient fait signifier une défense de passer outre à la construction du temple de Jérusalem. Mais, sur les vives exhortations des prophètes, et sur l'ordre exprès de Dieu, les Israélites avaient depuis peu recommencé l'ouvrage interrompu pendant plusieurs années, et le poursuivaient avec beaucoup d'ardeur. Les Samaritains eurent recours à leurs anciennes intrigues pour y mettre obstacle. Ils s'adressèrent à Thatanai, à qui Darius avait donné le gouvernement des provinces de Syrie et de Palestine. Ils se plaignirent à lui de l'audace des Juifs, qui, de leur propre autorité, et malgré les défenses qui leur en avaient été faites, relevaient le temple ; ce qui ne pouvait qu'être préjudiciable aux intérêts du roi. Sur leurs plaintes, ce gouverneur se rendit à Jérusalem. Comme il était modéré et équitable, après qu'il eut pris connaissance de l'ouvrage, il ne crut pas devoir l'arrêter brusquement et avec violence, et il s'informa des anciens des Juifs qui leur avait permis de l'entreprendre. Les Juifs lui ayant produit l'édit de Cyrus, il ne voulut rien ordonner de lui-même qui y fût contraire ; mais il en écrivit au roi, pour sa-

¹ An. M. 3385 ; av. J. C. 519. — Esdr. cap. 3.

voir quelle serait sa volonté sur ce sujet. Il lui exposa le fait de bonne foi : il lui marqua que les Juifs alléguaient en leur faveur l'édit de Cyrus, et le pria d'ordonner qu'on consultât les registres pour savoir si en effet Cyrus avait donné un tel édit, et qu'il lui plût lui prescrire ce qu'il avait à faire dans cette rencontre. Darius ayant fait faire cette recherche, l'édit fut trouvé à Ecbatane dans la Médie, où Cyrus était lorsqu'il le donna ¹. Comme il était plein de respect pour la mémoire de ce prince, il le confirma, et en fit dresser un où celui de Cyrus était rappelé. Ce motif, quand il aurait été seul, serait fort louable; mais l'Écriture nous apprend que ce fut Dieu lui-même qui agit sur l'esprit et le cœur du roi, et qui le rendit favorable aux Juifs : *Converterat Dominus cor Regis Assur adeos, ut adjuvaret manus eorum in opere domus Domini Dei Israel*. Le teneur de l'édit le fait assez connaître. Premièrement il ordonne qu'on fournisse abondamment toutes les victimes, les oblations, et les autres dépenses du temple selon que les prêtres le demanderont. En second lieu, il exige que les prêtres de Jérusalem, en offrant ces sacrifices au Dieu du ciel, prient pour la conservation de la vie du roi et des princes ses enfants. Enfin il va jusqu'à faire des imprécations contre les rois et les peuples qui troubleront le travail du bâtiment du temple, ou qui entreprendront de le détruire : par où il reconnaît clairement que le Dieu d'Israël est le maître de renverser les royaumes de la terre et de détrôner les plus grands rois.

En vertu de cet édit, non-seulement ce peuple fut autorisé à poursuivre le bâtiment du temple, mais encore les frais lui en furent fournis des impôts de la province. Que seraient devenus les Juifs accusés de désobéissance et de révolte, si dans cette occasion on n'avait écouté que leurs ennemis, et qu'on ne leur eût point donné lieu de se justifier ?

Le même prince, quelque temps après, donna une preuve bien plus éclatante de son amour pour la justice, et de l'horreur qu'il avait des délateurs, ces hommes détestables, ennemis par état de tout mérite et de toute vertu. On sent bien que je veux parler du cé-

lèbre édit qu'il publia contre Amau, en faveur des Juifs, à la sollicitation d'Esther, qui avait été substituée à Vasthi, épouse du roi. Selon Ussérius, cette Vasthi est la même que celle qui est appelée *Atosse* par les historiens profanes, et l'*Assuérus* de l'Écriture sainte, le même que Darius. D'autres croient que c'est Artaxerxe. Le fait est connu de tout le monde, et appartient à l'histoire sacrée : je l'ai rapporté ailleurs en abrégé.

Ces actions de justice rendent la mémoire d'un prince respectable. Darius fit paraître de la reconnaissance dans une occasion qui lui fit aussi beaucoup d'honneur. Syloson, frère de Polycrate, tyran de Samos ², avait fait autrefois présent à Darius d'un habit de couleur rouge, dont il témoignait beaucoup d'envie, et n'avait jamais voulu en recevoir le prix. Darius était pour lors simple particulier, officier dans les gardes de Cambyse, qu'il avait suivi à Memphis en Égypte. Quand il fut monté sur le trône, Syloson alla à Suse, se présenta à la porte du palais, et se fit annoncer comme un Grec à qui le roi avait obligation. Darius, surpris de cette annonce et curieux d'en approfondir la vérité, le fit entrer. Il reconnut en effet que c'était son bienfaiteur, et loin de rongir d'une aventure qui paraissait ne lui être pas fort honorable, il l'ona avec admiration une générosité qui n'avait eu d'autre motif que celui de faire plaisir à un homme de qui il n'avait rien à attendre, et lui promit de lui donner beaucoup d'or et d'argent. Ce n'était point ce que Syloson désirait : l'amour de la patrie était sa passion. Il demanda au roi de vouloir l'y rétablir, mais sans répandre le sang des citoyens, et en chassant seulement de Samos celui qui en avait usurpé la domination depuis la mort de son frère. Darius chargea de cette expédition Otane, l'un des premiers seigneurs de sa cour, qui s'en acquitta avec joie et avec succès.

§ II. — RÉVOLTE ET RÉDUCTION DE BABYLONE.

Au commencement de la cinquième année de Darius ³ arriva la révolte de Babylone,

¹ Herod. lib. 3, cap. 130-149.

² An. M. 3198; av. J. C. 516 — Herod. lib. 3, cap. 130-160.

³ Esdr. cap. 6.

dont la réduction lui coûta vingt mois de siège. Cette ville autrefois la maîtresse de l'Orient, ne pouvait supporter le joug des Perses, surtout depuis que le siège de l'empire avait été transféré à Suse, ce qui lui avait fait beaucoup perdre de sa grandeur et de son opulence. Les Babyloniens, profitant de la révolution qui arriva en Perse, premièrement à la mort de Cambyse, et ensuite après le massacre des mages, firent secrètement pendant quatre ans toute sorte de préparatifs de guerre. Lorsqu'ils crurent leur ville suffisamment pourvue de provisions pour plusieurs années, ils levèrent l'étendard de la rébellion : ce qui obligea Darius à les assiéger avec toutes ses forces. Dieu continuait d'accomplir les terribles menaces qu'il avait faites contre Babylone, qui consistaient, non-seulement à dégrader et à humilier cette ville superbe et impie, mais à la dépeupler, à la mettre à feu et à sang, à l'exterminer, à la réduire en une solitude éternelle. Pour accomplir ces prédictions, Dieu permit que les Babyloniens se révoltassent contre Darius, et attirassent contre eux toutes les forces de l'empire : et ils furent les premiers à mettre ces prophéties à exécution, en égorgeant eux-mêmes une partie des habitants, comme on le verra dans un moment. Il y a apparence que les Juifs, qui étaient restés à Babylone en assez grand nombre, en sortirent avant que le siège en fût formé, comme Isala et Jérémie ¹, longtemps auparavant, et Zacharie tout récemment, les y avaient exhortés. Voici les paroles du dernier : *Sion, qui demeure avec la fille de Babylone, sauve-toi, et fuis du pays.*

Les Babyloniens, pour faire durer plus longtemps les provisions, et soutenir plus vigoureusement le siège, prirent la résolution la plus désespérée et la plus barbare dont on eût jamais ouï parler : ce fut d'exterminer toutes les bouches inutiles. Ils rassemblèrent donc toutes les femmes et tous les enfants, et les étranglèrent. Tout ce qui ne pouvait servir à la guerre fut mis à mort. Il fut seulement permis à chaque homme de conserver celle de ses femmes qu'il aimait le plus, et une servante pour faire l'ouvrage de la maison.

Après cette cruelle exécution, ces malheureux habitants se croyant entièrement en sûreté, et par leurs fortifications qui paraissaient imprenables, et par l'abondance des vivres qu'ils avaient amassés, insultaient du haut des murs aux assiégeants, et les accablaient d'injures. Les Perses, pendant dix-huit mois mirent en usage tout ce que la ruse et la force peuvent dans les sièges, et n'oublèrent pas le moyen qui avait si heureusement réussi à Cyrus quelques années auparavant, c'était de détourner le cours du fleuve. Tous leurs efforts furent inutiles, et Darius commençait presque à désespérer de pouvoir se rendre maître de la place, lorsqu'un stratagème, inouï jusque-là, lui en ouvrit les portes. Il fut fort surpris un jour de voir arriver devant lui Zopyre, l'un des plus grands seigneurs de sa cour, fils de Mégabyse, l'un des sept qui avaient conspiré contre les mages, de le voir, dis-je, tout couvert de sang, le nez et les oreilles coupés, et tout le corps déchiré de plaies. Se levant de son trône, il s'écria : Hé ! qui a donc pu vous traiter ainsi ? Vous-même, seigneur, reprit Zopyre. Le désir de vous rendre service m'a réduit en cet état. Persuadé que vous ne voudriez jamais y consentir, je n'ai pris conseil que de mon zèle. Il lui exposa ensuite le dessein qu'il avait de passer chez les ennemis, et convint avec lui de tout ce qu'il faudrait faire. Cene fut point sans une extrême douleur que le roi le vit partir. Zopyre s'approcha de la ville, et ayant dit qu'il était, il y fut admis. On le conduisit chez le commandant. Là il exposa son malheur, et la cruauté que Darius avait exercée à son égard, parce qu'il lui conseillait de ne pas demeurer davantage devant une ville qu'il lui serait impossible de prendre. Il fit offre de ses services, qui pourraient n'être pas inutiles aux assiégés, parce qu'il était instruit de tous les desseins des Perses, et que le désir de la vengeance lui inspirerait un nouveau courage et de nouvelles lumières. Le nom et le visage de Zopyre étaient fort connus à Babylone. L'état où il paraissait, son sang, ses plaies, faisaient foi pour lui, et attestaient par des preuves non suspectes la vérité de tout ce qu'il avançait. On se fia donc pleinement à lui, et on lui donna autant de troupes qu'il en demanda. Dans une première sortie, il fit périr mille hommes des as-

¹ Isai. 49, 20. — Jer. 50, 8, et 51, 6-9, 45. — Zachar. 2, 6-9.

siégeants. Quelques jours après il en tua le double. Une troisième fois, quatre mille demeurèrent sur la place. Tout cela se faisait de concert. Chez les Babyloniens on ne parlait que de Zopyre : c'était à qui l'exalterait le plus, et les termes manquaient pour exprimer le cas qu'on en faisait, et le bonheur qu'on avait de posséder un si grand homme. Il fut déclaré généralissime des troupes, et on lui confia la garde des murailles. Darius ayant fait approcher son armée dans le temps et vers les portes dont on était convenu, il les lui ouvrit, et le rendit ainsi maître d'une ville qu'il n'aurait jamais pu prendre ni par assaut, ni par famine.

Quelque puissant que fût ce prince, il se trouva hors d'état de pouvoir récompenser dignement un tel bienfait, et il répétait souvent qu'il aurait sacrifié de bon cœur cent Babyloniens, s'il les avait, pour épargner à Zopyre le cruel traitement qu'il s'était fait lui-même. Il lui laissa pendant sa vie le revenu entier de cette ville opulente dont lui seul l'avait rendu maître, et le combla de tous les honneurs qu'un roi peut accorder à un sujet. Mégabyse, qui commanda l'armée des Perses en Égypte contre les Athéniens, était son fils ; et Zopyre, qui passa chez les Athéniens en qualité de transfuge, son petit-fils.

Dès que Darius se vit en possession de Babylone, il fit enlever les cent portes, et abattre les murailles de cette superbe ville, pour la mettre hors d'état de pouvoir encore se révolter dans la suite. Il pouvait, usant des droits de vainqueur, exterminer tous les citoyens ; il se contenta d'en faire pendre trois mille de ceux qui avaient en le plus de part à la révolte, et pardonna à tout le reste. Et pour empêcher que la ville ne fût bientôt sans habitants, il y envoya, de toutes les provinces de l'empire, cinquante mille femmes, pour remplacer celles dont ils s'étaient si cruellement défaits au commencement du siège. Voilà quel fut le sort de Babylone, et la manière dont Dieu vengea, sur cette ville impie, le cruel traitement qu'elle avait fait aux Juifs, en attaquant sans raison un peuple libre ; en détruisant son gouvernement, ses lois, son culte ; en l'arrachant à sa patrie pour le transporter dans un pays étranger, en le chargeant des travaux les plus hu-

milianls de la servitude, et employant tout son pouvoir pour accabler un peuple malheureux, mais chéri de Dieu, et qui avait l'honneur d'en porter le nom.

§ III. — DARIUS SE PRÉPARE À MARCHER CONTRE LES SCYTHES. DIGRESSION SUR LES MŒURS DE CE PEUPLE.

Après la réduction de Babylone¹, Darius s'appliqua à faire de grands préparatifs de guerre contre les Scythes, qui habitaient cette étendue de pays qui est entre le Danube et le Tanais. Le prétexte de cette guerre était de punir ces peuples de l'invasion que leurs ancêtres avaient faite autrefois dans l'Asie : prétexte également frivole et ridicule, qui révélait une vieille querelle passée il y avait environ six-vingts ans. Pendant cette irruption, dont la durée fut assez longue², les femmes des Scythes avaient épousé leurs esclaves. Quand leurs maîtres voulurent revenir dans leur pays, ces esclaves allèrent au-devant d'eux avec de nombreuses troupes pour leur en disputer l'entrée, et il se donna quelques batailles où l'avantage fut à peu près égal de part et d'autre. Les Scythes, faisant réflexion que c'était faire trop d'honneur à leurs esclaves que de les traiter comme des soldats, marchèrent contre eux le fouet à la main pour les faire ressouvenir de leur condition. En effet, ils ne purent soutenir cette vue, et prirent tous la fuite.

J'imiterai ici Hérodote, qui prend occasion de cette guerre pour décrire ce qui regarde les Scythes ; mais j'abrégnerai de beaucoup ce qu'il en dit.

Digression sur les Scythes.

Il y avait anciennement des Scythes en Europe et en Asie, situés pour la plupart vers le septentrion. Il s'agit ici principalement des premiers, c'est-à-dire de ceux d'Europe.

Les historiens, dans les relations qu'ils nous ont laissées des mœurs et du caractère des Scythes, en disent des choses tout à fait opposées, et

¹ An. M. 3190 ; av. J. C. 514. — Herod. lib. 4, cap. 1. — Justin. lib. 2, cap. 5.

² Vingt-huit ans.

qui semblent absolument se contredire. D'un côté, ils les représentent comme les peuples du monde et les plus justes et les plus modérés : de l'autre, ils en font une nation féroce et barbare, qui porte la cruauté à des excès qui font horreur à la nature. Cette contrariété est une preuve évidente qu'il faut appliquer des traits si différents à différents peuples répandus dans ces contrées si étendues et si vastes, et, quoiqu'ils soient tous compris sous un même nom, ne les pas confondre sous une même idée.

Les auteurs, cités par Strabon¹, parlent des Scythes qui habitaient sur les bords du Pont-Euxin, lesquels égorgaient tous les étrangers qui arrivaient chez eux, se nourrissaient de leur chair, et, après avoir fait dessécher leurs crânes, s'en servaient comme de pots et de vases pour boire. Hérodote², en décrivant les sacrifices que les Scythes offraient au dieu Mars, dit qu'ils lui immolaient des victimes humaines. Il rapporte une coutume assez bizarre de faire les traités, usitée parmi ces peuples³. Ils versaient du vin dans un grand vase de terre, et les deux parties contractantes, après s'être découpé les bras avec un couteau, y faisaient couler de leur sang, y teignaient leurs armes, et buvaient de cette liqueur, eux et tous les assistants, en faisant de grandes imprécations contre celui qui violerait le traité.

Ce que le même historien raconte des cérémonies observées dans les obsèques des rois est bien plus extraordinaire. Je ne rapporte que celles qui font connaître la cruauté de ces peuples. Après avoir embaumé le corps mort du roi, et l'avoir enduit de cire, ils le promènent sur un chariot de ville en ville, et le montrent à tous les peuples qui étaient de sa dépendance. Quand cette course est achevée, ils le déposent dans le lieu destiné à sa sépulture, où ils font une large fosse, dans laquelle ils enterrent le roi, et avec lui une de ses femmes, son grand-échanton, son maître-d'hôtel, son grand-écuyer, son chancelier, son secrétaire d'état, après les avoir tous égorgés. Ils y met-

tent aussi plusieurs chevaux, grand nombre de coupes d'or, et quelque partie de chacun des meubles du défunt : après quoi ils ferment la fosse, et la couvrent de terre. Ce n'est pas tout : quand le jour de l'anniversaire est arrivé, ils égorgent encore cinquante des officiers du roi défunt, et autant de chevaux, dont ils préparent les corps en leur nettoyant le ventre, et le remplissant de paille ; et ensuite ils placent ces officiers sur les chevaux autour du tombeau, apparemment pour lui servir de gardes. Il paraît que l'esprit de ces cérémonies était de regarder le roi comme vivant encore, et, dans cette vue, de laisser toujours auprès de lui sa cour et ses officiers ordinaires. Je ne sais pas si des charges qui aboutissaient à une telle fin étaient fort briguées.

Il est temps de passer à des mœurs plus douces et plus humaines : peut-être que, dans un autre sens, elles ne paraîtront pas moins sauvages. C'est Justin surtout qui fait la description que je vais rapporter⁴. Les Scythes, selon cet auteur, vivaient dans une grande innocence et une grande simplicité. Tous les arts leur étaient inconnus, mais ils ne connaissaient point non plus les vices. Ils n'ont point partagé entre eux les terres, dit Justin : inutilement l'auraient-ils fait, puisqu'ils ne les cultivent point. Horace, dans une ode dont je rapporterai bientôt une partie, nous marque que quelques-uns d'entre eux cultivaient une certaine portion de terre, mais pour un an seulement ; après quoi ils étaient relevés par d'autres, qui leur succédaient aux mêmes conditions. Ils n'ont point de maisons, point de demeure fixe. Ils errent sans cesse de campagne en campagne avec leurs troupeaux. Ils transportent avec eux leurs femmes et leurs enfants dans des chariots convertis de peaux, qui leur tiennent lieu de maisons. La justice⁵ y est observée et maintenue par le caractère propre et le goût de la nation, non par la contrainte des lois, qu'ils ignorent. Aucun crime parmi eux n'est puni plus sévèrement que le vol, et cela avec raison : car, leurs troupeaux, qui font toutes leurs richesses, n'étant jamais renfermés, comment pourraient-ils subsister, si le vol n'était rigoureusement interdit ? Ils ne

¹ Strab. lib. 7, pag. 298.

² Hérod. lib. 4, cap. 62.

³ Cette coutume subsistait encore parmi les Ibériens, peuple scythe d'origine, du temps de Tacite, qui en fait mention. (*Annal.* lib. 12, cap. 47.)

⁴ Justin. lib. 2, cap. 2.

⁵ « *Justitia gentis ingenilis culta, non legibus.* »

desirent point l'or et l'argent comme le reste des hommes. Le lait et le miel sont leur principale nourriture. Ils ne connaissent point l'usage de la laine et des étoffes, et, pour se défendre des froids violents et continels de leur climat, ils n'emploient que des peaux de bêtes.

J'ai dit que ces mœurs des Scythes pourraient paraître à plusieurs grossières et sauvages. En effet, pourrait-on dire, ils ont des terres, et ne les cultivent point; ils ont des troupeaux, ils se contentent d'en tirer le lait, et en négligent la chair. La laine de leurs moutons leur pourrait fournir des habillements commodes, et ils n'ont d'autres vêtements que des peaux de bêtes. Mais ce qui, dans l'esprit du plus grand nombre des hommes, est le plus capable de les convaincre de grossièreté et d'ignorance, c'est qu'ils n'estiment point l'or et l'argent, qui ont toujours été en si grand honneur parmi tous les peuples policés.

Heureuse ignorance! grossièreté infiniment préférable à notre prétendue politesse! Ce mépris de toutes les commodités de la vie¹, continue Justin, leur a donné une droiture de mœurs qui les empêche de jamais rien désirer du bien d'autrui. Aussi la passion des richesses n'a lieu que lorsqu'on en peut faire usage. Et plutôt à Dieu, dit le même auteur, que l'on vît régner parmi le reste des hommes une pareille modération, et un pareil éloignement de tout désir du bien d'autrui! L'on n'aurait pas vu les guerres se succéder sans cesse les unes aux autres dans tous les siècles et dans tous les pays; et le nombre de ceux qui périssent par le fer et par les armes ne serait pas plus grand que celui des hommes qui sont enlevés par la nécessité inévitable de la nature.

Justin termine le portrait des Scythes par une réflexion bien sensée². C'est une chose

bien surprenante, dit-il, qu'un naturel heureux, destiné du secours de l'éducation, ait donné aux Scythes une modération et une sagesse où les Grecs n'ont pu parvenir, ni par les établissements de leurs législateurs, ni par les préceptes de leurs philosophes, et que les mœurs d'une nation barbare soient préférables à celles de ces peuples cultivés et polis par les arts et par les sciences : tant l'ignorance du vice a de plus heureux effets dans les uns, que dans les autres la connaissance de la vertu!

Les pères croyaient avec raison laisser à leurs enfants une précieuse succession en leur laissant la paix et l'union entre eux³. Un de leurs rois (il s'appelait Scylure), se voyant près de mourir, fit venir ses enfants, et, leur présentant à tous successivement un faisceau de dards liés fortement ensemble, les exhorta à les rompre. Quelque effort qu'ils fissent, ils n'en purent venir à bout. Quand le faisceau fut délié, ils rompirent tous les dards sans peine.

Voilà, leur dit-il, l'image de ce que pourra parmi vous la concorde et l'union. Pour fortifier et étendre ces avantages domestiques, ils y joignaient le secours des amis⁴. L'amitié chez eux était regardée comme une alliance sacrée et inviolable, qui approchait beaucoup de celle que la nature a mise entre les frères, et à laquelle on ne pouvait donner atteinte sans se rendre coupable d'un grand crime.

Il semble que les auteurs anciens se soient efforcés à l'envi de relever l'innocence des mœurs qui régnait parmi les Scythes, par de magnifiques éloges. Je transcrirai ici en entier celui qu'on en lit dans Horace. Il associe aux Scythes les Gètes, qui en étaient fort voisins. C'est dans la belle ode où ce poète s'élève contre le luxe et les désordres de son siècle. Après avoir dit que ni les plus immenses richesses, ni les plus superbes bâtiments ne peuvent procurer le repos et la tranquillité de l'esprit, il ajoute : « Plus heureux cent fois les Scythes⁵, qui

¹ « Nec continentia illis morum quoque justitiam indit, nihil alienum concupiscentibus. Quippe ibidem divitiorum cupido est, ubi et usus. Atque utinam reliquis mortalibus similis moderatio et abstinentia sibi foret! profecto non tantum bellorum per omnia secula terris omnibus continuaretur, neque plus hominum ferrum et arma, quam naturalis fitorum conditio reperet. »

² « Procerus ut admirabile videatur, hoc illis naturam dare, quod Græci longè sapientium doctrinâ præceptisque philosophorum consequi nequeunt, cultusque mores inculta barbarie collatione superari : tantò plus in illis proficit vitiorum ignorantia, quàm in his cognitio virtutis! »

³ Plut. de Garrul. pag. 511.

⁴ Lucian. in Tex. pag. 51.

⁵ Campestres melius Scythæ,
Quorum pïoustra vagas riê trahunt domos,
Vivunt, et rigidi Gætæ!
Immetata quibus jugera libera
Fruges et Cereæ ferunt;
Nec cultura placet longior annuâ,

« roulent sur des chariots leurs maisons errantes ! plus heureux les Gètes, qui habitent
 « des terres glacées par les frimas ! Chez eux
 « la terre, sans être partagée par des bornes,
 « produit des grains et des fruits qui se recueillent en commun. Les travaux de la campagne ne durent qu'un an pour chacun
 « d'eux ; et celui qui vient d'achever son année ne manque point d'être relevé par un
 « successeur qui prend sa place aux mêmes conditions. Là, les belles-mères, loin de
 « faire tort aux enfants du premier lit, les ménagent avec bonté, et ne se permettent
 « point d'attenter sur la vie des enfants d'un premier lit. Les femmes sont en garde contre les discours séduisants de ceux qui cherchent à les corrompre, et ne tirent point de
 « leur dot le droit de maltraiter leurs maris.
 « La plus grande dot d'une fille, c'est la vertu
 « de ses père et mère, c'est son inviolable attachement pour son époux, et l'éloignement
 « qu'elle a pour tout autre ; c'est enfin la persuasion où elle est que l'infidélité est un
 « crime, et que la mort en est le salaire. »

Quand on examine sans prévention le caractère et les mœurs des Scythes, est-il possible de refuser à ces peuples son estime et son admiration ? Leur manière de vivre, pour l'extérieur, est-elle fort éloignée de celle des patriarches, qui n'avaient point de demeure fixe, qui ne cultivaient point la terre, qui ne s'appliquaient qu'à la nourriture des troupeaux, et qui habitaient sous des tentes ? Croit-on ce peuple fort à plaindre d'avoir ignoré et même méprisé l'usage de l'or et de l'argent ? Ne serait-il pas à souhaiter qu'ils fussent toujours

demeurés dans les entrailles de la terre, et qu'ils n'en eussent jamais été arrachés pour devenir la cause et l'instrument de tous les crimes ? Quel usage les Scythes en pouvaient-ils faire, eux qui n'estimaient que ce qui sert véritablement aux besoins de l'homme, et qui mettaient à ces besoins des bornes si étroites ? Il n'est point étonnant que, vivant sans maisons, ils ne fissent nul cas des arts si vantés ailleurs, tels que sont l'architecture, la sculpture, la peinture, non plus que de la somptuosité des vêtements et des meubles, trouvant dans les dépouilles des bêtes de quoi se défendre des injures du temps. Après tout, peut-on dire que ces avantages prétendus contribuent au bonheur réel de la vie ? Les peuples qui les avaient en partage étaient-ils plus sains et plus robustes que les Scythes ? vivaient-ils plus longtemps ? menaient-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus exempte de soins et de chagrins ? Avouons-le à la honte de l'ancienne philosophie, les Scythes, qui ne faisaient point une étude particulière de la sagesse, l'avaient portée plus loin que ni les Égyptiens, ni les Grecs, ni les autres peuples policés. Ils ne donnaient le nom de biens et de richesses qu'à ce qui le mérite véritablement, en parlant selon le langage humain, je veux dire à la santé, à la force, au courage, à l'amour du travail et de la liberté, à l'innocence des mœurs, à la bonne foi, à l'horreur pour tout mensonge et toute dissimulation ; en un mot, à toutes les qualités qui rendent l'homme meilleur et plus estimable. Ajoutez à ces heureuses dispositions la connaissance et l'amour du vrai Dieu et du Médiateur, sans quoi elles leur étaient inutiles, ils deviennent un peuple parfait.

En comparant les mœurs des Scythes avec celles du siècle présent, on est tenté de croire qu'un si beau portrait est flatté, et que Justin, aussi bien qu'Horace, leur prête des vertus qu'ils n'avaient point. Toute l'antiquité leur rend le même témoignage : et Homère, dont le suffrage doit être d'un grand poids, les appelle *les plus justes des hommes*.

Mais (qui le croirait) le luxe, qui semblerait ne pouvoir subsister que dans un pays agréable et délicieux, pénétra dans cette région âpre et inculte ; et forçant les barrières que lui avait opposées jusque-là un usage constant de

*Defunctumque laboribus
 Equili retrahit sorte vicarius.
 Illic maior carentibus
 Privilegiis mulier temperat innocens :
 Nec dotata regis virum
 Conjux, nec nitido fidit adultero.
 Dos est magnæ parentum
 Virtus, et melius alterius viri
 Certo fridere casibus.
 Et peccare nefas, aut pretium est mori.*

(Hœn. lib. 3, ed. 2.)

*Aurum irreperitum, et sic melius sium
 Quam terra celas, spernere fortior,
 Quam cogere huminis in usus,
 Immo sacrum rapine dextrâ.*

(Hœn. lib. 3 ed. 3.

plusieurs siècles, fondé dans la nature du climat et dans le génie des habitants, il vint à bout enfin de corrompre aussi les mœurs des Scythes, et de les égaler en ce point aux autres peuples dont il s'était rendu maître. C'est Strabon¹ qui nous apprend cette particularité très-digne de remarque : il vivait du temps d'Auguste et de Tibère. Après avoir beaucoup loué la simplicité, la frugalité, l'innocence des anciens Scythes, et leur extrême éloignement de toute fourberie et même de toute dissimulation, il avoue que le commerce qu'ils avaient eu dans les derniers temps avec les autres peuples avait substitué à ces vertus des vices tout contraires. Il semblerait, dit-il, que l'effet naturel d'un tel commerce avec des nations polies et civilisées n'aurait dû être que de les humaniser et de les apprivoiser, en leur faisant perdre cet air sauvage et farouche qu'ils avaient; et cependant il causa la ruine entière de leurs mœurs, et les transforma en d'autres hommes. C'est sans doute par rapport à ce changement qu'Athénée² dit que les Scythes se livrèrent à la volupté et aux délices, en même temps qu'ils se livrèrent à l'amour du gain et des richesses.

Strabon, en faisant la remarque que je viens de rapporter, ne dissimule pas que c'est aux Romains et aux Grecs que les Scythes durent ce funeste changement. Notre exemple, dit-il, a perverti presque tous les peuples de la terre, en y portant avec le luxe l'amour des plaisirs et des délices, la mauvaise foi, et mille sortes de fourberies honteuses pour amasser de l'argent. C'est une triste distinction et un malheureux talent pour un peuple que de devenir, par son habileté à inventer des modes, et à raffiner sur tout ce qui nourrit et entretient le luxe, le corrupteur de tous ses voisins, et leur maître pour le dérèglement et le vice.

Ce fut contre ces Scythes, mais encore entiers et dans leur plus grande vigueur, que Darius tourna ses armes. C'est ce que je dois maintenant exposer.

§ IV. — EXPÉDITION DE DARIUS CONTRE LES SCYTHES.

J'ai déjà fait observer que le prétexte dont se

servit Darius³ pour entreprendre la guerre contre les Scythes, était l'irruption qu'ils avaient faite anciennement dans l'Asie; mais il n'avait d'autre but réellement que de satisfaire son ambition, et d'étendre ses conquêtes.

Son frère Artabane, pour qui il avait un grand respect, et qui, de son côté, n'avait pas moins de zèle pour les véritables intérêts du roi, se crut obligé dans cette occasion de lui découvrir ses sentiments avec toute la liberté que demandait l'importance de l'affaire. « Grand prince, lui dit-il, ceux qui forment quelque grande entreprise doivent considérer avec soin si elle sera utile ou préjudiciable à l'état, si l'exécution en sera aisée ou difficile, si elle pourra contribuer ou nuire à leur gloire; enfin, si elle est conforme ou contraire aux règles de la justice. Je ne vois point, seigneur, quand même vous seriez assuré du succès, quel avantage vous pouvez attendre de la guerre que vous entreprenez contre les Scythes. Ce sont des peuples séparés de votre empire par de longs espaces de terre et de mer, qui habitent de vastes déserts, qui sont sans villes, sans maisons, sans établissements, sans richesses. Qu'y a-t-il à gagner pour vos troupes dans une telle expédition? ou plutôt que n'y a-t-il point à perdre! Accoutumés comme ils sont à passer d'une contrée dans une autre, s'ils s'avisent de prendre la fuite devant vous, non par crainte ou par lâcheté, car ils sont très-courageux et très-aguerris, mais dans le dessein de harasser et de ruiner votre armée par de continuelles et de pénibles courses, que deviendrons-nous dans un pays inculte, stérile et dénué de tout, où nous ne trouverons ni fourrage pour nos chevaux, ni nourriture pour nos soldats? Je crains, seigneur, qu'une fausse idée de gloire et des conseils flatteurs ne vous précipitent dans une guerre qui pourra tourner à la honte de la nation. Vous jouissez d'une paix tranquille au milieu de vos peuples, dont vous faites l'admiration et le bonheur. Vous savez que les dieux ne vous ont placé sur le trône que pour être le censeur, ou plutôt le ministre de leur bonté

¹ Strab. lib. 7, pag. 301.

² Athén. lib. 12, pag. 521.

³ Herod. lib. 1, cap. 82-96.

« encore plus que de leur puissance. Vous
 « vous piquez d'être le protecteur, le tuteur,
 « le père de vos sujets; et vous nous répétez
 « souvent, parce que vous le pensez ainsi, que
 « vous ne vous croyez roi que pour les rendre
 « heureux. Quelle joie pour vous, grand
 « prince, d'être la source de tant de biens, et
 « de faire vivre à l'ombre de votre nom tant
 « de peuples dans un si aimable repos! La
 « gloire d'un roi qui aime son peuple et qui
 « en est aimé, qui, loin de faire la guerre
 « aux nations voisines ou éloignées, les em-
 « pêche de l'avoir entre elles, n'est-elle pas
 « infiniment plus touchante que celle de rava-
 « ger la terre en répandant par tout le car-
 « nage, le trouble, l'horreur, la consterna-
 « tion, le désespoir? Mais un dernier motif
 « doit encore faire plus d'impression sur votre
 « esprit que tous les autres; c'est celui de la
 « justice. Vous n'êtes point, grâce aux dieux,
 « de ces princes¹ qui ne reconnaissent d'autre
 « loi que celle du plus fort, et qui regardent
 « comme un privilège attaché à la royauté, à
 « l'exclusion des simples particuliers, d'en-
 «ahir le bien d'autrui. Vous ne faites point
 « consister² votre grandeur à pouvoir tout ce
 « que vous voulez, mais à ne vouloir que ce
 « que vous pouvez selon les lois, et ce que vous
 « devez. En effet, sera-t-on injuste et ravisseur
 « quand on ne prend que quelques arpents de
 « terre à son voisin? et sera-t-on juste, sera-
 « t-on héros quand on usurpe et qu'on envahit
 « des provinces entières? Or j'ose vous deman-
 « der, seigneur, quel titre avez-vous sur la
 « Scythie? Quel tort vous ont fait les Scy-
 «thes? Quelle raison pouvez-vous alléguer
 « pour leur déclarer la guerre? Celle que vous
 « avez portée contre les Babyloniens était en
 « même temps et nécessaire et juste; aussi les
 « dieux l'ont-ils favorisée d'un heureux suc-
 «cès. C'est à vous, seigneur, de juger si celle
 « que vous entreprenez maintenant à les mé-
 «mes caractères. »

Il n'y avait que le tête généreux d'un frère
 uniquement occupé de la gloire de son prince

et du bien public, qui pût inspirer une telle
 liberté; mais aussi il n'y avait, du côté du
 prince, qu'une parfaite modération capable
 de la souffrir. Darius³, comme Tacite le re-
 marque d'un grand empereur, avait su join-
 dre deux choses qui, pour l'ordinaire, sont
 inaliabiles, la souveraineté et la liberté. Loin
 de se choquer de celle que son frère avait prise,
 il le remercia de son conseil, mais n'en profita
 pas. L'engagement était pris. Il partit de Suse
 à la tête d'une armée de sept cent mille hom-
 mes; sa flotte était de six cents vaisseaux,
 composée principalement d'Ioniens, et d'au-
 tres nations grecques qui habitaient les côtes
 de l'Asie Mineure et de l'Helléspont. Il mar-
 cha vers le Bosphore de Thrace, qu'il passa
 sur un pont de bateaux: après quoi, s'étant
 rendu maître de toute la Thrace, il arriva sur
 les bords du Danube, appelé autrement *Ister*,
 où il avait ordonné à sa flotte de le venir join-
 dre. Il érigea en plusieurs endroits de son
 passage des colonnes avec des inscriptions ma-
 gnifiques, dans l'une desquelles il s'appeloit
 LE MEILLEUR ET LE PLUS BRAVE DE TOUT LES
 HOMMES. Quelle vanité! quelle petitesse!

Encore si les défauts de ce prince se fussent
 terminés à des sentiments d'orgueil et de va-
 nité, ils paraîtraient peut-être plus pardon-
 nables; du moins n'auraient-ils pas été si funes-
 tes pour ses sujets. Mais comment concilier
 avec le caractère de Darius⁴, qui paraissait
 plein de bonté et de douceur, la cruauté bar-
 bare qu'il exerça à l'égard d'OEbazus, vieil-
 lard respectable par sa qualité et par son
 mérite? Il avait trois enfants qui se prépa-
 raient à suivre le prince dans son expédition
 contre les Scythes. A son départ de Suse, ce
 père lui demanda par grâce de vouloir bien
 lui laisser un de ses enfants pour être la con-
 solation de sa vieillesse. Un seul ne suffit pas,
 répliqua Darius, je veux vous les laisser tous
 trois. Et sur-le-champ il les fit mourir.

Après avoir passé le Danube sur un pont de
 bateaux⁵, il avait dessein de le rompre, afin de
 ne point affaiblir son armée par le gros dé-
 chement des troupes qu'il serait obligé de lui-
 sser.

¹ « Id in somnâ fortunâ equius, quod validius; et son
 « retinere, privata domus; de alienis certare, regiam lan-
 « dem esse. » (TACIT. ANNAL. lib. 15, cap. 1.)

² « U' felicitatis est quantum velle posse, sic magnitu-
 « dinalis velle quantum possis. » (PLIN. in POMEA. TRAJ.)

³ « Nerva Cesar res olim dissociabiles miscuit, princi-
 « patum ac libertatem. » (TACIT. IN VITA AGRICOLAE, cap. 3.)

⁴ Herod. lib. 1, cap. 84. — Strabon. de Ind. lib. 3, cap. 16.

⁵ Id. libid. cap. 97-104.

ser à sa garde. Un de ses officiers lui repré-
senta qu'il était bon de se réserver cette res-
source, en cas de quelque accident fâcheux
dans la guerre qu'il entreprenait. Il le crut, et
confia la garde du pont aux Ioniens qui l'a-
vaient construit, avec permission de s'en re-
tourner chez eux, s'il ne revenait dans l'es-
pace de deux mois ; puis il s'avança dans la
Scythie.

Dès que les Scythes eurent appris que Da-
rius marchait contre eux¹, ils délibérèrent
ensemble sur les mesures qu'ils devaient pren-
dre. Ils sentirent bien qu'ils n'étaient pas en
état de résister seuls à un ennemi si formida-
ble. Ils députèrent vers tous les peuples voi-
sins pour leur demander du secours, en leur
remontant que le danger était commun, et
qu'ils avaient tous un égal intérêt à repousser
un ennemi qui en voulait à tous. Quelques-uns
répondirent favorablement à leur demande ;
d'autres refusèrent absolument d'entrer dans
une guerre qui ne les regardait point, et ils
eurent bientôt lieu de s'en repentir.

Les Scythes avaient pris la sage précaution
de mettre en sûreté leurs femmes et leurs en-
fants², en les faisant passer sur des chariots
vers les parties les plus septentrionales avec
tous leurs troupeaux, ne se réservant que ce
qui était nécessaire à l'armée pour les vivres.
Ils avaient eu soin aussi de boucher tous les
puits et toutes les fontaines, et de consumer
tous les fourrages dans les lieux où les Perses
devaient passer. Ils allèrent donc à leur ren-
contre avec leurs alliés, non pour leur livrer
combat, ils avaient bien résolu de l'éviter,
mais pour les attirer dans les lieux où ils
avaient intérêt qu'ils vinssent. En effet, dès
que les Perses paraissaient vouloir les atta-
quer, ils se retiraient toujours devant eux en
avançant dans le pays ; et ils les conduisirent
ainsi de contrée en contrée chez tous les peu-
ples qui avaient refusé d'entrer dans leur al-
liance, dont les terres furent entièrement
ravagées par la double armée des Perses et
des Scythes.

Darius, fatigué par ces longues courses³
qui ruinaient son armée, envoya un héraut

au roi des Scythes, appelé Indathyrse, et lui
dit par sa bouche : « Prince des Scythes, pour-
« quoi suis-tu continuellement devant moi ?
« Que ne l'arrêtes-tu enfin, ou pour me don-
« ner bataille, si tu te crois en état de me
« résister ; ou, si tu te sens trop faible, pour
« reconnaître ton maître, en lui présentant la
« terre et l'eau ? » Les Scythes étaient fiers,
extrêmement jaloux de leur liberté, et ennemis
déclarés de tout esclavage. Indathyrse répon-
dit ainsi : « Si je suis devant toi, prince des
« Perses, ce n'est pas que je te craigne : je ne
« fais autre chose maintenant que ce que j'ai
« coutume de faire en temps de paix. Nous
« n'avons, nous autres Scythes, ni ville ni
« terres à défendre : si tu veux nous forcer au
« combat, viens attaquer les tombeaux de nos
« pères, et tu sentiras qui nous sommes. Pour
« la qualité de maître que tu prends, garde-la
« pour d'autres que pour les Scythes. Je ne
« reconnais pour maîtres que le grand Jupi-
« ter, l'un de mes aïeux, et la déesse Vesta. »

Plus Darius s'avançait dans le pays, plus
son armée avait à souffrir⁴. Elle était réduite
à une fort grande extrémité, lorsqu'il arriva
de la part des Scythes un héraut chargé d'of-
frir pour présents à Darius un oiseau, une
souris, une grenouille et cinq flèches. Il de-
manda ce que signifiaient ces présents. L'offi-
cier répondit qu'il avait ordre simplement de
les lui offrir, et rien de plus ; que c'était à lui
d'en pénétrer la signification. Ce prince con-
clut d'abord que les Scythes lui livraient la
terre et l'eau, marquées par la souris et la
grenouille ; leur cavalerie, qui avait la légèreté
des oiseaux ; leurs propres personnes et leurs
armes, désignées par les flèches. Gobryas,
l'un des sept qui avaient conjuré contre le
mage, donna un autre sens à l'énigme. « Sa-
« chez, dit-il aux Perses, que, si vous ne vous
« envoliez dans l'air comme les oiseaux, ou si
« vous ne vous cachez dans la terre comme les
« souris, ou si vous ne vous enfoncez dans
« l'eau comme les grenouilles, vous ne pour-
« rez échapper aux flèches des Scythes. »

En effet l'armée entière, conduite dans une
région vaste, inculte, déserte, et absolument
destituée d'eau, se trouva exposée à un dan-

¹ Herod. lib. 4, cap. 102, et 118-119.

² Id. ibid. lib. 4, cap. 120-125.

³ Id. ibid. cap. 126-127.

⁴ Herod. lib. 4, cap. 128-132.

ger presque inévitable de périr¹; et Darius lui-même ne fut pas exempt de ce péril. Il dut son salut à un chameau qui, chargé d'eau, le suivit avec beaucoup de peine dans cet affreux désert. Le prince n'oublia pas son bienfaiteur. Pour le récompenser du service qu'il lui avait rendu, et des fatigues qu'il avait essayées, à son retour en Asie, il lui assigna pour sa nourriture un certain endroit qu'il possédait en propre et qu'on nomma par cette raison *Gaugamele*, c'est-à-dire, en langue persane, *Maison du Chameau*. C'est auprès de cette petite ville que Darius Codoman fut vaincu pour la seconde fois par Alexandre-le-Grand.

Darius² ne délibéra pas davantage, et il se vit forcé malgré lui de renoncer à sa folle entreprise. On songea donc sérieusement au retour, et l'on jugea bien qu'il n'y avait point de temps à perdre. Quand la nuit fut venue, pour tromper l'ennemi, les Perses allumèrent beaucoup de feux à l'ordinaire, et ayant laissé dans le camp les vieillards et les malades avec tous les ânes, qui faisaient beaucoup de bruit, ils se mirent en marche pour regagner le Danube. Les Scythes ne s'en aperçurent que le lendemain matin. Ils firent sur-le-champ un gros détachement pour aller vers le Danube, et, comme ils connaissaient parfaitement les chemins, ils arrivèrent au pont beaucoup de temps avant les Perses. Ils y avaient déjà envoyé auparavant pour exhorter les Ioniens à rompre le pont et à s'en retourner. On leur en avait donné parole, mais sans dessein de l'exécuter. Ici ils les pressèrent bien plus vivement, en leur représentant que le temps que Darius leur avait prescrit pour l'attendre était passé; qu'ils pouvaient, sans manquer à leur parole ni à leur devoir, retourner chez eux; qu'il ne dépendait que d'eux de secouer pour toujours le joug de la servitude, et de se rétablir dans une entière liberté; et que les Scythes mettraient Darius hors d'état de former aucune entreprise contre qui que ce fût.

On mit l'affaire en délibération. Miltiade, Athénien, prince, ou, comme les Grecs l'appellent, tyran de la Chersonèse de Thrace à l'embouchure de l'Hellespont, était du nombre de ceux qui avaient accompagné Darius;

et fondu des vaisseaux pour favoriser cette entreprise. Plus sensible³ à l'intérêt public qu'à son avantage particulier, il fut d'avis de donner satisfaction aux Scythes, et de profiter d'une si favorable occasion pour remettre l'Ionie en liberté: tous les autres chefs pensèrent comme lui, à l'exception d'Hystiée, tyran de Milet. Quand son rang de parler fut venu, il représenta aux chefs des Ioniens, que leur fortune était liée à celle de Darius; que c'était sous la protection de ce prince qu'ils étaient maîtres chacun dans leur ville; que, si la puissance des Perses venait à tomber ou à s'affaiblir, les villes d'Ionie ne manqueraient pas de chasser leurs tyrans et de se rétablir en liberté. Ce dernier avis fut goûté de tous les autres chefs; et, comme c'est l'ordinaire, l'intérêt particulier l'emporta sur le bien public. Il fut résolu qu'on attendrait Darius. Mais pour tromper les Scythes, et les empêcher de faire eux-mêmes quelque entreprise, ils leur déclarèrent qu'ils avaient pris le parti de se retirer comme ils le souhaitaient, et ils firent mine effectivement de rompre le commencement du pont, après avoir exhorté les Scythes à faire aussi de leur côté leur devoir, et à retourner promptement contre l'ennemi commun pour l'attaquer et le défaire. Les Scythes, trop crédules, se retirèrent, et furent encore trompés une seconde fois.

Ils manquèrent Darius⁴, qui avait pris un autre chemin que celui où ils avaient compté l'atteindre. Ce prince arriva de nuit au pont du Danube, et, le trouvant rompu, il ne douta point que les Ioniens ne se fussent retirés, et pour lors il se crut perdu. On appela à haute voix Hystiée le Miletien, qui répondit enfin, et tira le roi d'inquiétude. Le pont fut entièrement rétabli. Darius repassa le Danube, et vint dans la Thrace. Il y laissa Mégabysse, un de ses premiers généraux, avec une partie de son armée, pour achever la conquête de ce pays-là, et le soumettre entièrement à son obéissance. Après quoi il repassa le Bosphore avec le reste de ses troupes, et se retira à Sardes, où il passa tout l'hiver, et la plus grande partie de l'année suivante, pour rafraîchir ses troupes

¹ Strab. lib. 7, pag. 103, et lib. 16 pag. 377.

² Herod. lib. 1, cap. 131-130.

³ « Amicor omnium libertati quam suæ dominationi » fuit. » (Cœn. Nep.)

⁴ Herod. lib. 1, cap. 131-134.

qui avaient extrêmement souffert dans cette expédition, aussi malheureuse que mal concertée.

Mégabyse ¹ demeura quelque temps dans la Thrace. Les peuples qui l'habitent auraient, selon Hérodote, été invincibles, s'ils avaient su réunir leurs forces et se donner un seul chef. Quelques-uns d'eux avaient des coutumes fort particulières. Dans un certain canton, quand un enfant venait au monde, tous ses proches s'abandonnaient à la douleur, et répandaient des larmes en abondance, dans la vue des maux auxquels il allait être exposé : ce n'était que joie, au contraire, à la mort de leurs proches, parce que ce n'était que de ce moment qu'ils les croyaient heureux, les voyant délivrés pour toujours des misères de la vie. Dans un autre canton où la polygamie était d'usage, lorsque le mari était mort, c'était une grande dispute entre ses femmes pour savoir laquelle était la plus aimée. Celle à qui cet avantage était adjugé avait le privilège d'être immolée par son plus proche parent sur le tombeau de son mari, et d'y être ensevelie avec lui ; et toutes les autres portaient envie à son bonheur, et se croyaient en quelque sorte déshonorées.

Darius, à son retour à Sardes ², après sa malheureuse expédition contre les Scythes, ayant été pleinement informé qu'il devait son salut et celui de toute son armée à Hystiée, qui avait persuadé aux Ioniens de ne point rompre le pont sur le Danube, le fit venir à sa cour, et lui dit de demander hardiment la récompense qu'il souhaitait. Hystiée lui demanda Mircine d'Édonie, territoire sur la rivière de Strymon en Thrace, avec la liberté d'y bâtir une ville. Il n'en fut pas de peine à obtenir sa demande, et il s'en retourna à Milet, d'où il partit pour la Thrace après avoir fait équiper une flotte. Ayant pris possession du territoire qui lui avait été accordé, il s'appliqua sur-le-champ à exécuter l'entreprise qu'il avait projetée d'y bâtir une ville.

Mégabyse ³, qui était alors gouverneur de la Thrace de la part de Darius, s'aperçut bientôt du préjudice que cette entreprise pourrait

apporter aux affaires du roi dans ces quartiers-là. Il considérait que cette nouvelle ville était sur une rivière navigable ; que le pays des environs abondait en bois de charpente, propre à construire des vaisseaux ; qu'il était habité par diverses nations tant grecques que barbares, qui pouvaient fournir un grand nombre de gens propres à servir sur terre et sur mer ; que, si une fois ces peuples avaient à leur tête un chef aussi adroit et aussi entreprenant qu'Hystiée, ils pourraient devenir si puissants sur terre et sur mer, qu'il serait ensuite impossible au roi de les contenir dans le devoir, surtout étant maîtres de plusieurs mines d'or et d'argent qui étaient dans ce pays-là, et qui pouvaient leur donner les moyens de faire réussir toutes les entreprises qu'ils voudraient former. A son retour à Sardes, il représenta toutes ces choses au roi, qui goûta fort toutes ces raisons, et manda à Hystiée de le venir trouver à Sardes, sous prétexte qu'ayant de grands desseins en vue, il avait besoin de ses conseils. L'ayant ainsi attiré à sa cour, il l'emmena avec lui à Suse, lui faisait entendre qu'il savait faire tout le cas qu'il devait d'un ami aussi fidèle et aussi intelligent que lui, deux qualités qui le lui rendaient bien précieux, et dont il lui avait donné d'éclatantes preuves dans son voyage en Scythie ; qu'en reste il trouverait en Perse de quoi se dédommager avantageusement de tout ce qu'il pourrait quitter. Hystiée, flatté agréablement d'une distinction si honorable, et d'ailleurs se voyant dans la nécessité d'obéir, accompagna Darius à Suse, et établit Aristagore pour gouverner à Milet en sa place.

Pendant que Mégabyse était encore en Thrace ⁴, il avait député plusieurs seigneurs de Perse vers Amyntas, roi de Macédoine, pour lui demander qu'il donnât la terre et l'eau à Darius son maître : c'était la formule ordinaire de soumission. Amyntas accorda sans peine ce qu'on désirait de lui, et fit à ces envoyés tout l'honneur possible. Dans un repas qu'il leur donna, ils demandèrent vers la fin qu'on fit venir les dames, ce qui était contre l'usage du pays : cependant le roi n'osa le leur refuser. Échauffés par le vin, et se croyant

¹ Hérod. lib. 5, cap. 1-11.

² Id. ibid. cap. 11 et 23.

³ Id. ibid. cap. 23-26.

⁴ Hérod. lib. 5, cap. 17-21.

tout permis comme dans leur pays, ils gardèrent peu de mesures à l'égard de ces princesses. Le fils du roi, nommé Alexandre, n'avait pu voir sans une extrême indignation la manière dont on avait traité sa mère et ses sœurs. Il les fit sortir de la salle sous quelque prétexte, comme pour y revenir bientôt après, et eut aussi la précaution de faire retirer le roi son père. Dans l'intervalle il fit babiller en femmes des jeunes gens, qu'il arma de poignards sous leurs habits. Quand les prétendues dames furent rentrées, et que les députés se mirent en état de les traiter comme ils avaient déjà fait auparavant, alors les poignards furent tirés, et l'on fit mal à basse sur les seigneurs persans et sur toute leur suite, sans qu'un seul de leurs gens fût épargné. On n'ignora pas cette exécution à Suse, et l'on y nomma des commissaires pour en informer : mais Alexandre, à force de présents, étouffa l'affaire, et elle n'eut point de suite.

Les Scythes¹, pour se venger de l'invasion que Darius avait faite dans leur pays, passèrent le Danube, et ravagèrent toute cette partie de la Thrace qui s'était soumise aux Perses jusqu'à l'Hellespont. Miltiade, pour éviter leur fureur, abandonna la Chersonèse; mais, après la retraite des ennemis, il y retourna, et fut rétabli dans le même pouvoir qu'il avait auparavant sur les habitants du pays.

§ V. — DARIUS FAIT LA CONQUÊTE DE L'INDE.

Vers le même temps² (c'était la treizième année du règne de Darius), ce prince, voulant étendre sa domination du côté de l'Orient, pour se faciliter la conquête de ces pays-là, forma le dessein d'en faire auparavant la découverte. Pour cet effet il fit construire et équiper une flotte à Caspatyre³, ville située sur l'Inde, et en plusieurs autres endroits sur le même fleuve, jusqu'aux frontières de Scythie⁴. Il en donna le commandement à Scylax, Grec de Caryandie, ville de Carie, qui entendait parfaitement bien la marine. Il lui donna ordre de descendre ce fleuve, et de dé-

couvrir, autant qu'il lui serait possible, tous les pays qui étaient le long de ses bords, d'un et d'autre côté, jusqu'à son embouchure; de passer de là dans l'Océan méridional, et de prendre ensuite sa route vers l'occident pour retourner par là dans son pays. Scylax⁵, ayant exactement exécuté ses ordres et parcouru le fleuve de l'Inde, entra par le détroit de Babbelmandel dans la mer Rouge, et, après un voyage de trente mois depuis son départ de Caspatyre, il aborda en Égypte⁶ dans le même port d'où autrefois Néchao, roi d'Égypte, avait fait partir les Phéniciens qui étaient à son service pour faire le tour des côtes d'Afrique. Il y a beaucoup d'apparence que ce port est le même que celui où est aujourd'hui située la ville de Suez, au fond de la mer Rouge. De là il se transporta à Suse, où il rendit compte à Darius de ses découvertes. Après cela Darius entra dans les Indes avec une armée, et réduisit tout ce grand pays sous sa domination. On s'attendrait naturellement à connaître les circonstances d'une guerre si importante; Hérodote n'en dit pas un mot. Il nous apprend seulement que le pays des Indes faisait le vingtième des gouvernements de l'empire de ce prince, et qu'il lui rapportait tous les ans trois cent soixante talents d'or; ce qui monte à près de onze millions⁷.

§ VI. — RÉVOLTE DES IONIENS.

Depuis que Darius fut revenu à Suse après son expédition de Scythie⁸, il avait donné le gouvernement de Sardes à Artapherne un de ses frères, et à Otane le commandement en chef de la Thrace et des pays voisins le long de la mer, à la place de Mégabyse.

Une légère étincelle⁹, formée par une sédi-

¹ Nous avons un ouvrage de géographie intitulé *scipinolog*, et composé par un Scylax de Caryandie, qu'on croit être le même que celui dont il est parlé ici. Cette opinion souffre pourtant quelques difficultés, qui ont donné lieu à plusieurs savantes dissertations.

² Hérod. lib. 3, cap. 42.

³ 360 talents euboïques, en poudre d'or; ce qui, en estimant l'or à treize fois l'argent, comme le fait Hérodote, équivaldrait à 17 756 000 fr. E. B.

⁴ An. M. 3500; av. J. C. 501. — Hérod. lib. 5, cap. 25.

⁵ Hérod. lib. 5, cap. 24 31.

¹ Hérod. lib. 6, cap. 50.

² An. M. 3490; av. J. C. 508.

³ Hérod. lib. 3, cap. 41.

⁴ Il entend la Scythie asiatique.

tion qui s'éleva à Naxe, alluma un grand incendie, et donna lieu à une guerre considérable. Naxe était la plus puissante île des Cyclades, dans la mer Egée, aujourd'hui l'Archipel. Les principaux habitants ayant été accablés par le plus grand nombre, plusieurs des riches furent chassés de l'île et exilés. Ils se réfugièrent à Milet, où ils implorèrent l'assistance d'Aristagore, pour les faire rétablir dans leur patrie. Il gouvernait alors cette ville comme lieutenant d'Hystiée, dont il était neveu et gendre, et que Darius avait emmené avec lui à Suse. Aristagore promit aux exilés tous les secours qu'ils demandaient.

Mais, n'étant pas assez puissant de lui-même pour exécuter ce qu'il avait projeté, il se rendit à Sardes, et communiqua l'affaire à Artapherne. Il lui représenta que c'était là une occasion très-favorable pour réduire Naxe sous la puissance du roi; que, si une fois il en était maître, toutes les autres Cyclades tomberaient d'elles-mêmes l'une après l'autre sous sa domination; qu'ensuite l'île d'Eubée (Négrepont), qui était aussi grande que celle de Chypre, en étant tout près, serait fort facile à conquérir, ce qui donnerait au roi un libre passage en Grèce, et les moyens de soumettre tout ce pays à son obéissance; qu'au reste cette entreprise ne demandait qu'une centaine de vaisseaux pour être exécutée avec succès. Cette proposition plut si fort à Artapherne, qu'au lieu de cent vaisseaux qu'Aristagore lui demandait, il lui en promit deux cents, pourvu qu'il obtint le consentement du roi.

Le roi¹, ébloui par les grandes espérances dont on le flattait, ne manqua pas d'approuver extrêmement cette entreprise, qui pourtant n'était qu'injustice, qu'ambition démesurée, que perte de la part d'Aristagore et d'Artapherne. Aucune considération ne l'arrêta un moment. Le projet le plus criant est formé et accepté sans la moindre hésitation. L'utilité, la convenance, décident seules. Cette lie est à la bienséance des Perses: c'est un titre suffisant pour y porter la guerre. Et il faut juger à peu près de même de presque toutes les autres expéditions de ce prince.

Dès qu'Artapherne eut obtenu le consente-

ment du roi pour cette entreprise, il se mit en devoir de l'exécuter. Afin de cacher son dessein, et de surprendre ceux de Naxe, il fit courir le bruit que la flotte allait vers l'Hellespont, et il envoya au printemps suivant à Milet le nombre de vaisseaux dont il était convenu, sous le commandement de Mégabate, noble Persan de la famille royale d'Achémène. Mais, sa commission portant qu'il obéirait aux ordres d'Aristagore, ce fier Persan ne put supporter d'être sous le commandement d'un Ionien, qui d'ailleurs agissait à son égard avec hauteur et empire. Cette pique fit naître entre ces deux généraux une division qui alla si loin, que Mégabate, pour se venger d'Aristagore, fit savoir sous main aux Naxiens que c'était à eux qu'on en voulait. Sur cet avis ils pourvurent si bien à leur défense, que les Perses, après avoir employé quatre mois au siège de la capitale de l'île, et consumé toutes leurs provisions, furent obligés de se retirer.

Cette entreprise ayant ainsi échoué², Mégabate en rejeta toute la faute sur Aristagore, et le déclara absolument auprès d'Artapherne. L'Ionien sentit tout d'un coup que l'affaire entraînerait non-seulement la perte de son gouvernement, mais sa ruine entière. L'extrémité où il se voyait réduit lui fit naître la pensée de se révolter contre le roi, n'envisageant point d'autre moyen de se tirer de cet embarras. A peine avait-il formé ce dessein, qu'il reçut un messenger de la part d'Hystiée, qui lui conseillait la même chose. Hystiée, après avoir demeuré quelques années à la cour de Perse, dégoûté des manières persanes, et désirant ardemment de retourner en son pays, donna ce conseil à Aristagore, comme le moyen le plus apparent de parvenir à ses fins. Il se flattait qu'en cas qu'il s'excitât quelques troubles en Ionie, il pourrait persuader à Darius de l'envoyer en ce pays-là pour les apaiser, comme cela arriva effectivement. Dès qu'Aristagore eut vu ses desseins appuyés des ordres d'Hystiée, il les communiqua aux chefs des Ioniens, qu'il trouva très-disposés à entrer dans ses vues. Il ne délibéra donc plus, et, déterminé à la révolte, il ne songea plus qu'à en préparer les voies.

¹ An. M. 3501; av. J. C. 503.

² An. M. 3502; av. J. C. 502. — Herod. lib. 5, cap. 35-36.

Les Tyriens¹, après la prise de leur ville par Nabuchodonosor, ayant été réduits dans l'esclavage, avaient gémì sous cette oppression pendant le cours de soixante et dix ans. Mais, ce terme expiré, ils furent rétablis², selon la prédiction d'Isaïe, dans la jouissance de leurs anciens privilèges, avec la liberté d'avoir leur propre roi, liberté dont ils jouirent jusqu'au temps d'Alexandre-le-Grand. Il semble que cette grâce leur fut accordée par Darius, en considération des services qu'il pouvait tirer de cette ville, très-puissante sur mer, pour remettre les Ioniens sous son obéissance. C'était la dix-neuvième année de son règne.

L'année suivante, Aristagore³, pour engager les Ioniens à se tenir plus fortement attachés à son parti, les rétablit tous dans leurs privilèges et dans leur liberté. Il commença par Milet, où il renonça à son autorité, et la remit entre les mains du peuple. Il parcourut ensuite toute l'Ionie, où il obligea tous les autres tyrans par son exemple, par son crédit, et peut-être aussi par la crainte d'y être forcés malgré eux, à faire la même chose dans chaque ville. Ils s'y déterminèrent avec d'autant plus de facilité, que la puissance persane, depuis l'échec reçu en Scythie, était moins en état de les protéger contre les Ioniens, naturellement amateurs de la liberté et de l'indépendance, et ennemis de toute tyrannie. De cette manière, les ayant tous unis dans une commune ligue, et s'en étant fait déclarer le chef, il leva l'étendard de la révolte contre le roi, et arma puissamment par terre et par mer pour lui faire la guerre.

Aristagore⁴, dans la vue de pousser plus vigoureusement cette guerre, se rendit à Lacédémone au commencement de l'année suivante, pour engager cette ville à entrer dans ses intérêts et à lui donner du secours. Cléomène était pour lors sur le trône. Son père Anaxandride l'avait eu d'une seconde femme, que les éphores l'avaient obligé d'épouser, parce que la première était stérile. Celle-ci, après la naissance de Cléomène, eut trois fils, savoir

Dorée, Léonide, et Cléombrote, dont les deux derniers régnèrent dans la suite. Aristagore s'adressa donc à Cléomène; et après qu'on fut convenu d'un lieu pour l'entrevue, il s'y rendit, et lui représenta que les Ioniens étaient leurs compatriotes; qu'il était digne de Sparte, la plus puissante ville de la Grèce, de concourir au dessein qu'il avait de les rétablir dans leur liberté; que les Perses, leurs ennemis communs, étaient une nation peu belliqueuse, et en même temps infiniment riche, dont les Lacédémoniens viendraient aisément à bout; qu'avec les facilités qu'ils trouveraient dans la disposition présente des peuples, il leur serait aisé de porter leurs armes victorieuses jusqu'à Suse, capitale de l'empire des Perses, où leur roi faisait sa résidence; et il lui montra en même temps, sur une petite table d'airain qu'il avait apportée avec lui, tous les peuples et toutes les villes par où il fallait passer. Cléomène prit trois jours pour délibérer. Quand ce terme fut expiré, il demanda à l'Ionien combien il y avait de chemin de la mer d'Ionie à Suse, et combien il fallait de temps pour faire ce voyage. Aristagore, sans faire réflexion à l'effet que produirait ce qu'il allait dire, répondit qu'il y avait pour trois mois de chemin⁵. Cléomène, effrayé d'une telle proposition, lui ordonna de sortir de Sparte avant le coucher du soleil. Cependant il le suivit jusque dans sa maison, et employa une autre voie pour se le rendre favorable, ce fut celle des présents. Il commença par lui offrir dix talents⁶, ce qui valait de notre monnaie trente mille livres; et allant toujours en augmentant, il poussa ses offres jusqu'à cinquante talents. Gorgo, qui était la fille de Cléomène, âgée de huit

¹ Selon le calcul que fait ici Hérodote, qui compte le parasange, mesure de Perse, pour trente stades (on met ordinairement vingt stades pour une de nos lieues communes), il y a de Sardes à Suse 450 parasanges, qui font 13500 stades, et de nos lieues 675. Ainsi, en faisant chaque jour 150 stades, ce qui monte à sept lieues et demie, il y a de Sardes à Suse pour 90 jours de chemin. Si l'on parlait d'Éphèse, il faudrait ajouter près de quatre jours; car Éphèse est éloignée de Sardes de 540 stades.

² La parasange était de dix mille coudées royales et valait 250 mètres; ce qui donne 532 lieues communes pour les 450 parasanges. E. B.

³ Dix talents, sans doute embusques font 30 000 fr.; et cinquante talents valent 150 000 fr. E. B.

¹ An. M. 3509; av. J. C. 502.

² « El erit post septuaginta annos, visitabit Dominus Tyrum, et reducet eum ad mercedem suam. » (Isaï. 23, 17.)

³ An. M. 3503; av. J. C. 501. — Hérod. lib. 5, cap. 37 38.

⁴ Hérod. lib. 5, cap. 38-41, et 98-51.

ou neuf ans, et que son père n'avait pas voulu faire sortir de la chambre, ne craignant rien d'un enfant de cet âge, s'écria, lorsqu'elle entendit toutes ces propositions : « Fuyez, « mon père, fuyez ; cet étranger vous cor-
« rompra. » Cléomène se mit à rire, et se retira en effet. Aristagore sortit de Sparte.

Il passa de là à Athènes, où on lui fit un accueil plus favorable¹. Il eut le bonheur d'y arriver dans un temps où les Athéniens étaient parfaitement préparés à accepter tout ce qui pouvait leur être proposé contre les Perses, contre qui ils étaient extrêmement irrités pour le sujet que je vais rapporter. Hippias², fils de Pisistraste, tyran d'Athènes, ayant été banal de cette ville environ dix ans auparavant, après avoir essayé inutilement divers moyens pour s'y rétablir, se rendit enfin à Sardes, et s'adressa à Artapherne. Il eut l'adresse de s'insinuer si bien dans son esprit, qu'Artapherne écouta favorablement tout ce qu'il lui dit pour lui rendre les Athéniens odieux, et l'irriter contre eux. Les Athéniens, en ayant eu avis, lui envoyèrent une ambassade à Sardes, pour le prier de ne point écouter ce que leurs proscrits pouvaient dire à leur désavantage. La réponse d'Artapherne fut que, s'ils voulaient vivre en paix, il fallait qu'ils rappelaissent Hippias. Quand cette réponse arrogante eut été rapportée aux Athéniens, elle mit toute la ville en fureur contre les Perses. Aristagore, y étant arrivé dans cette conjoncture, obtint sans peine tout ce qu'il demanda. Il est bien plus aisé, dit Hérodote, d'en imposer à la multitude qu'à un seul. Aussi ce qu'Aristagore n'avait pu persuader à Cléomène, il le persuada ici à trente mille Athéniens. Ils résolurent d'abord d'envoyer vingt vaisseaux à son secours. On peut dire que cette petite flotte fut la première cause et l'origine de tous les maux qui arrivèrent depuis, tant aux Perses qu'aux Grecs.

La troisième année de cette guerre³, les Ioniens ayant rassemblé toutes leurs forces, et assistés des vingt vaisseaux d'Athènes et de cinq d'Érétrie, ville de l'île d'Eubée, firent

voile pour Ephèse ; et y ayant laissé leurs vaisseaux, ils marchèrent vers la ville de Sardes, qu'ils trouvèrent sans défense, et dont ils se rendirent maîtres excepté la citadelle, où Artapherne se retira, et où on ne put le forcer. Comme la plupart des maisons de cette ville étaient construites de roseaux, et par conséquent fort combustibles, un soldat ayant mis le feu à une maison, la flamme se communiqua aux autres, et réduisit toute la ville en cendres. Après cet accident, les Perses et les Lydiens ayant rassemblé leurs forces pour leur défense, les Ioniens comprirent qu'il était temps de songer à la retraite. Pour cet effet, ils marchèrent avec toute la diligence possible pour regagner leurs vaisseaux à Ephèse : mais les Perses y étant arrivés presque aussitôt qu'eux, les attaquèrent fort vivement, et en firent un grand nombre. Les Athéniens, de retour chez eux, ne voulurent plus prendre de part à cette guerre, quelques instances que leur fit Aristagore pour les y engager de nouveau.

Darius, ayant appris l'incendie de Sardes, et la part que les Athéniens y avaient eue, résolut, dès ce temps-là, de faire la guerre à la Grèce ; et afin qu'il ne vint jamais à l'oublier, il ordonna à un de ses officiers de lui dire à haute voix chaque jour, lorsqu'il prendrait son repas : *Seigneur, souvenez-vous des Athéniens*. Il arriva, dans l'incendie de Sardes, que le temple de Cybèle, la déesse du pays, fut consumé avec le reste de la ville. Cet accident servit ensuite de prétexte aux Perses pour mettre le feu à tous les temples qu'ils trouvèrent dans la Grèce ; et ils y furent aussi portés par un motif de religion que j'ai expliqué ailleurs.

Comme Aristagore⁴, chef de la révolte, était lieutenant d'Hystië à Milet, Darius crut que celui-ci pourrait bien avoir conduit toute cette trame ; et il eut avec lui une explication, où il lui découvrit sa pensée et les justes raisons qu'il avait de le soupçonner. Hystië, qui était un rusé courtisan, et un maître habile dans l'art de dissimuler, parut surpris et affligé, et prenant un ton qui marquait en même temps et de la douleur et de l'indignation, « Quoi, « seigneur, lui-dit-il, avez-vous donc pu con-

¹ Hérod. lib. 5, cap. 55, et 96-97.

² Ce fait a été traité plus au long pag. 346 de ce volume.

³ An. M. 3504 ; av. J. C. 500. — Hérod. lib. 5, cap. 90-103.

⁴ An. M. 3505 ; av. J. C. 490. — Hérod. lib. 5, cap. 105-107.

« cevoir un soupçon si injurieux contre le plus fidèle et le plus affectionné de vos serviteurs ! Moi, exciter une révolte contre vous ! Hèl quel aurait été mon but ? me manque-t-il ici quelque chose ? Je tiens un des premiers rangs dans votre cour ; j'ai l'honneur d'assister à tous vos conseils, et je ressens tous les jours de nouvelles preuves de votre bonté pour moi par les bienfaits dont vous me comblez. » Il ajouta que la révolte d'Ionie ne venait que de son éloignement de ce pays-là ; qu'on avait attendu son absence pour la faire éclater ; que, s'il fût resté à Milet, ce complot n'aurait jamais eu lieu ; et que le moyen le plus sûr de rétablir les affaires du roi, était de l'y envoyer pour apaiser ces troubles ; qu'il lui promettait sur sa tête de lui livrer Aristagore, et s'engageait entre cela à lui rendre tributaire la grande île de Sardaigne¹. Les meilleurs princes sont souvent trop crédules, et quand ils ont donné leur confiance à quelqu'un de leurs sujets, ils ont peine à la retirer, et ne se détrompent pas aisément. Darius, séduit par cet air de bonne foi avec lequel Hystièze lui parlait, le crut sur sa parole, et lui permit de retourner en Ionie, en lui enjoignant de revenir à sa cour quand il aurait exécuté ses promesses.

Cependant les révoltés², malgré la désertion des Athéniens, et l'échec considérable qu'ils avaient reçu en Ionie, ne perdirent point courage, et poussèrent toujours leur pointe. Leur flotte fit voile vers l'Hellespont et la Propontide, et réduisit Byzance et la plupart des autres villes grecques situées de ce côté-là. Après quoi les confédérés, retournant sur leurs pas, obligèrent les Cariens à se joindre à eux dans cette guerre, aussi bien que ceux de Cypré. Les généraux persans, ayant partagé les troupes entre eux, marchèrent par trois différentes routes pour aller attaquer les rebelles, et les défirent en plusieurs rencontres, dans l'une desquelles Aristagore fut tué.

Quand Hystièze fut arrivé à Sardes, son génie intrigant lui fit former un complot contre le

gouvernement, dans lequel il attira un grand nombre de Perses. Mais ayant reconnu, par quelques discours qu'il eut avec Artapherne, que ce gouverneur n'ignorait pas la part qu'il avait eue à la révolte d'Ionie, il comprit qu'il n'y avait point de sûreté pour lui à rester plus longtemps à Sardes ; et, s'étant retiré secrètement la nuit suivante, il passa dans l'île de Chio. De là il envoya une personne de confiance à Sardes avec des lettres pour ceux des Perses qu'il avait gagnés. Cette personne le trahit, et remit ses lettres à Artapherne, par où tout le complot fut découvert, tous ses complices mis à mort, et son projet absolument déconcerté. S'imaginant néanmoins qu'il pourrait encore exécuter quelques entreprises d'importance, s'il était une fois à la tête de la ligue ionienne, il fit quelques tentatives pour entrer à Milet, et y être admis par les citoyens, mais elles ne lui réussirent pas. Il fut donc obligé de retourner à Chio.

Là, comme on lui eut demandé pourquoi il avait si fortement pressé Aristagore de se révolter, et avait attiré ainsi de si grands malheurs à l'Ionie, il répondit, que c'était parce que le roi avait résolu de transférer les Ioniens en Phénicie, et les Phéaciens en Ionie. C'était une pure supposition de sa part, et une imposture qu'il avait fabriquée, un semblable dessein n'étant jamais venu dans l'esprit de Darius. Cet artifice néanmoins servit merveilleusement, tant à le justifier dans l'esprit des Ioniens qu'à les animer à poursuivre la guerre avec vigueur ; car, alarmés de cette transmigration, ils prirent une ferme résolution de se défendre jusqu'à l'extrémité.

Artapherne et Otane³, avec les autres généraux de Perse, voyant que Milet était le centre de la confédération ionienne, résolurent d'y conduire toutes leurs forces, comptant que, s'ils pouvaient emporter cette ville, toutes les autres tomberaient d'elles-mêmes. Les Ioniens, en ayant eu avis, convinrent dans leur assemblée générale, de ne point mettre d'armée en campagne, mais de fortifier Milet, et de la pourvoir, autant qu'il leur serait possible, de tout ce qui était nécessaire pour soutenir un

¹ Cette île est bien éloignée de l'Ionie, et n'y a nul rapport. Je ne sais si ce ne serait point une faute dans le texte d'Hérodote.

² An. M. 3506 ; av. J. C. 408. — Hérod. lib. 5, cap. 103-104 et 108-122.

³ An. M. 3507 ; av. J. C. 407. — Hérod. lib. 6, cap. 6-10 et 31-33.

siège, et de rassembler toutes leurs forces pour combattre les Perses sur mer, leur habileté dans la marine leur faisant croire qu'ils auraient l'avantage dans un combat naval. Leur rendez-vous fut à Lade, petite île vis-à-vis de Milet, où ils se trouvèrent avec trois cent cinquante-trois vaisseaux. A la vue de cette flotte, les Perses, quoique plus forts de la moitié pour le nombre des vaisseaux, craignirent l'événement du combat, et l'évitèrent, jusqu'à ce que par le moyen de leurs émissaires ils eurent débauché la plus grande partie des confédérés, et les eurent engagés à se retirer: de sorte que, quand on en vint aux mains, ceux de Samos, de Lesbos, et plusieurs autres, firent voile pour retourner en leur pays; et la flotte confédérée ne se trouva forte que d'une centaine de vaisseaux. Aussi fut-elle bientôt accablée par le nombre, et presque absolument détruite. Ensuite la ville de Milet, ayant été assiégée, devint la proie des vainqueurs, qui la ruinèrent entièrement, ce qui arriva six ans après la révolte d'Aristagore. Toutes les villes, tant celles du continent que celles qui étaient sur le bord de la mer et dans les îles, rentrèrent bientôt après dans le devoir, soit volontairement, soit par force. On traita ceux qui firent quelque résistance comme on les en avait menacés. Les jeunes gens les mieux faits furent destinés à servir dans le palais du roi, toutes les filles furent envoyées en Perse: les villes, de même que les temples, furent réduites en cendre. Voilà ce que leur attira la révolte où ils furent entraînés par les desseins ambitieux d'Aristagore et d'Hystiée.

Ce dernier eut aussi sa part dans le malheur général¹. Car, cette même année, ayant été pris par les Perses, il fut conduit à Sardes, où Artapherne le fit pendre sur-le-champ, sans en demander la permission à Darius, de peur que l'affection de ce prince pour Hystiée ne le portât à lui accorder son pardon, et qu'il ne fût en vie un dangereux ennemi, qui pourrait susciter de nouvelles affaires aux Perses. La suite fit voir que cette conjecture était bien fondée. Car, dès que la tête d'Hystiée eut été apportée à Darius, il témoigna beaucoup de

mécontentement contre les auteurs de sa mort, et fit enterrer honorablement cette tête, comme les restes d'un homme à qui il avait des obligations infinies, dont le souvenir, gravé profondément dans son esprit, n'avait pu être effacé par la grandeur des fautes qu'il avait commises depuis. Hystiée était de ces hommes inquiets, hardis, entreprenants, qui joignent à beaucoup de grandes qualités des vices encore plus grands; à qui tous moyens sont bons pour parvenir à leur but; qui regardent la justice, la probité, la bonne foi, comme des noms sans réalité; qui ne se font aucun scrupule d'employer le mensonge, la fourberie, la perfidie même et le parjure, quand tout cela peut leur être de quelque utilité; et qui ne comptent pour rien la ruine des peuples et de leur propre patrie, si elle est nécessaire à leur élévation. Il eut une fin digne de ses sentiments, et assez ordinaire à ces politiques irréligieux qui sacrifient tout à leur ambition, et qui ne connaissent d'autre règle ni presque d'autre dieu que leur intérêt et leur fortune.

§ VII. — EXPÉDITION DES ARMÉES DE DARIUS CONTRE LA GRÈCE.

Darius¹, ayant appelé tous ses autres généraux, dans la vingt-huitième année de son règne, envoya Mardonius, fils de Gobrias, jeune seigneur d'une illustre famille de Perse qui venait d'épouser une de ses filles, pour commander en chef dans toutes les parties maritimes de l'Asie, avec ordre de faire une invasion dans la Grèce, et de le venger des Athéniens et des Érétriens pour l'incendie de Sardes. Le prince montrait peu de sagesse dans ce choix, où il préférerait un jeune homme de faveur à ses plus vieux et plus expérimentés généraux, surtout dans une guerre très-difficile, dont le succès lui tenait fort à cœur, et qui intéressait infiniment la gloire de son règne. La qualité de gendre du roi pouvait augmenter son crédit; mais n'ajoutait rien à son mérite, et ne le rendait pas excellent général.

A son arrivée dans la Macédoine, où il était passé avec l'armée de terre après avoir tra-

¹ Herod. lib. 6, cap. 29-30.

¹ An. M. 3540; av. J. C. 491. — Herod. lib. 6, cap. 43-45.

versé la Thrace, tout le pays, effrayé de sa puissance, se soumit. Mais sa flotte, ayant voulu doubler le mont Athos (nommé présentement Campo-Santo), pour gagner les côtes de la Macédoine, fut accueillie d'une si violente tempête, que plus de trois cents vaisseaux, avec plus de vingt mille hommes, y périrent. Dans le même temps, l'armée de terre reçut un échec non moins considérable. Car, comme elle campait dans un lieu mal sûr, les Thraces tombèrent de nuit sur le camp des Perses, en firent un grand carnage, et blessèrent Mardonius lui-même. Tous ces mauvais succès l'obligèrent bientôt après de retourner en Asie avec la honte et la douleur d'avoir mal réussi dans cette expédition tant par terre que par mer.

Darius, s'apercevant trop tard que la jeunesse et le peu d'expérience de Mardonius étaient la cause de l'échec qu'avaient reçu ses troupes, le rappela, et mit dans la suite à sa place deux autres généraux, Datis, Mède de nation, et Artapherne, fils d'Artapherne son frère, qui avait été gouverneur de Sardes. Ce prince songeait sérieusement à mettre en exécution le grand dessein qu'il roulait depuis longtemps dans son esprit ; c'était d'attaquer la Grèce avec toutes ses forces, et surtout de tirer une illustre vengeance des Athéniens et de ceux d'Érétrie, dont l'entreprise contre Sardes lui était toujours présente.

4. État d'Athènes. Caractères de Miltiade, de Thémistocle et d'Aristide.

Il faut nous rappeler dans l'esprit l'état où était pour lors Athènes, qui seule soutint le premier choc des Perses à Marathon, et nous former par avance quelque idée des grands hommes qui eurent part à cette célèbre victoire.

Athènes, délivrée tout récemment du joug de la servitude, qu'elle s'était vue contrainte de porter pendant plus de trente ans sous Pisistrate et sous ses enfants, goûtait en paix les avantages de la liberté, dont cette courte privation n'avait servi qu'à lui faire mieux sentir et le prix et la douceur. Lacédémone, qui dominait pour lors dans la Grèce, et qui d'abord avait beaucoup contribué à cet heureux

changement, sembla dans la suite s'en repentir, et, jalouse du tranquille repos qu'elle-même avait procuré à ses voisins, elle entreprit de le troubler en essayant de faire remonter sur le trône Hippias, fils de Pisistrate. Ses efforts furent inutiles, et ne servirent qu'à marquer sa mauvaise volonté, et la douleur qu'elle avait de voir qu'Athènes voulût se maintenir dans l'indépendance, même à son égard. Hippias eut recours aux Perses. Artapherne, gouverneur de Sardes, fit dire aux Athéniens, comme nous l'avons rapporté ci-dessus, qu'ils eussent à le rétablir dans son autorité, s'ils ne voulaient s'attirer sur les bras toute la puissance de Darius. Cette seconde tentative n'ayant pas mieux réussi que la première, Hippias attendit une occasion plus favorable. Nous verrons bientôt qu'il servit de guide et de conducteur aux généraux que le roi de Perse envoya contre la Grèce.

Athènes, depuis le recouvrement de sa liberté, était tout autre que sous les tyrans, et montrait un courage tout nouveau. Parmi ses citoyens¹, Miltiade fut celui qui se distingua le plus dans la guerre contre les Perses dont nous allons parler. Il était fils de Cimon, illustre Athénien. Celui-ci avait un frère, docteur, non de père, nommé aussi Miltiade, d'une maison fort noble et fort ancienne, originaire d'Égine, qui avait été reçu depuis peu au nombre des citoyens d'Athènes. Il y était fort puissant du temps même de Pisistrate : mais comme il souffrait avec peine son pouvoir despotique, il accepta avec joie l'offre qu'on lui fit d'aller s'établir avec une colonie dans la Chersonèse de Thrace, où il était appelé par les Dolopes, habitants du pays, pour être leur roi, on, comme on parlait pour lors, leur tyran. Étant mort sans enfants, il laissa la souveraineté à Stésagore son vœu, fils aîné de son frère Cimon : et celui-ci étant mort aussi sans postérité, les fils de Pisistrate, qui gouvernaient alors la ville d'Athènes, avaient envoyé dans ce pays-là, pour lui succéder, Miltiade son frère, qui est celui dont nous parlons ici. Il y arriva et s'y établit l'année même que Darius entreprit la guerre con-

¹ Herod. lib. 6, cap. 34-41. — Corn. Nep. in Milt. cap. 1-3.

tre les Scythes. Il accompagna ce prince avec quelques vaisseaux jusqu'au Danube; et ce fut lui qui conseilla aux Ioniens de rompre le pont, et de se retirer sans attendre Darius. Pendant son séjour dans la Chersonèse, il épousa Hégésipyle¹, fille d'Olore, un roi de Thrace du voisinage, de laquelle il eut Cimôn, ce fameux général des Athéniens, dont il sera beaucoup parlé dans la suite. Miltiade ayant renoncé, pour plusieurs raisons, à son établissement dans la Thrace, s'embarqua avec tout ce qu'il avait sur cinq vaisseaux, et fit voile vers Athènes. Il s'y établit de nouveau, et s'y acquit une grande réputation.

Dans le même temps², deux autres citoyens, plus jeunes que Miltiade, commençaient à se faire connaître à Athènes, savoir, Aristide et Thémistocle. Plutarque observe que le premier s'était formé sur le modèle de Clisthène, l'un des plus grands hommes de son temps, et zélé défenseur de la liberté, qui avait beaucoup contribué à la rétablir à Athènes, en chassant de cette ville les Pisistratides. C'était une salutaire coutume établie chez les anciens, et qu'il serait à souhaiter qui le fût aussi parmi nous, que les jeunes gens qui aspiraient aux charges³ s'attachassent particulièrement aux vieillards qui s'y étaient le plus distingués, et qu'ils apprissent par leurs conversations, et encore plus par leurs exemples, l'art de se bien conduire eux-mêmes, et de gouverner sagement les autres. C'est ainsi, dit Plutarque, qu'Aristide s'attacha à Clisthène, Cimôn à Aristide; et il en rapporte plusieurs autres, parmi lesquels il met Polybe, dont nous avons parlé si souvent, qui se rendit le disciple assidu et l'imitateur fidèle du célèbre Philopémen.

Thémistocle et Aristide étaient d'un caractère très-différent, mais ils rendirent tous deux de grands services à la république. Thémistocle, qui penchait naturellement vers le

gouvernement populaire, ne négligea rien pour se rendre agréable au peuple et pour se faire des amis, se montrant affable à tous, compassant, toujours prêt à rendre service aux citoyens, qu'il connaissait tous par leurs noms, et n'était pas fort délicat sur les moyens qu'il employait pour leur faire plaisir⁴. Aussi, lorsqu'un loi disant qu'il gouvernerait parfaitement s'il conservait l'égalité parmi les citoyens, et qu'il ne penchât pas plus pour l'un que pour l'autre : « A Dieu ne plaise, répondit-il, que je sois jamais assis sur un trône ! » « ni où mes amis n'aient pas plus de crédit » et de faveur que les étrangers ! » Cléon, qui parut quelque temps après à Athènes, garda une conduite tout opposée, mais qui n'était pas exempte de blâme. En entrant dans le manèment des affaires publiques, il rassembla tous ses amis, et leur déclara que dès ce moment il renonçait à leur amitié, parce qu'elle pouvait être pour lui une occasion de manquer à son devoir et de commettre des injustices. C'était leur faire peu d'honneur, et juger d'eux peu favorablement. Mais, dit Plutarque, ce n'est pas à ses amis, mais à ses passions qu'il devait renoncer.

Aristide sut garder un sage tempérament entre ces deux excès vicieux. Porté pour l'aristocratie, à l'exemple de Lycurgue, dont il était grand admirateur, il marcha pour ainsi dire seul, ne cherchant point à plaire à ses amis aux dépens de la justice, toujours prêt néanmoins à leur rendre service quand il le pouvait justement. Il évitait avec grand soin d'employer la recommandation de ses amis pour arriver aux charges, craignant que ce ne fût pour lui un engagement dangereux, et pour eux un prétexte plausible d'exiger de lui les mêmes services en pareille occasion. Il avait coutume de dire que le véritable citoyen, l'homme de bien ne devait faire consister son crédit et son pouvoir qu'à pratiquer lui-même en toute occasion et à conseiller aux autres ce qui était honnête et juste.

Avec cette contrariété d'humeurs et de principes, il n'est pas étonnant que, pendant tout le temps de leur administration, il y ait eu une

¹ Après la mort de Miltiade, cette princesse eut d'un second mari un fils appelé Olore, du nom de son grand-père, qui fut père de Thucydide l'historien. (HEROD. lib. (cap. 30).)

² Plot. in Arist. pag. 319-320, et in Themist. pag. 112-113. An seni sit ger. resp. pag. 790-791.

³ « Discere à peritis, sequi optimos. » (TACIT. in Agric.)

⁴ Cic. de Senect. n. 21. — Plot. An seni sit gerenda resp. pag. 805-807.

opposition continuelle entre eux. Thémistocle, qui était hardi et entreprenant, trouvait presque toujours à sa rencontre Aristide, qui se croyait obligé de s'opposer à ses desseins, quelquefois même lorsqu'ils étaient justes et utiles, pour l'empêcher de prendre un ascendant et une autorité qui serait devenue pernicieuse à la république. Un jour qu'il l'emporta sur Thémistocle, qui avait proposé une chose fort avantageuse, il ne put se retenir en sortant de l'assemblée, et dit tout haut « qu'il n'y avait de salut pour les Athéniens qu'à les jeter tous deux dans le barathre : » c'était le lieu où l'on jetait les coupables condamnés à mort¹. Mais l'intérêt commun les réunissait; et quand ils étaient près de partir pour une campagne, ou pour quelque autre expédition, ils convenaient ensemble de déposer, au sortir de la ville, leurs dissensions, avec liberté de les reprendre à leur retour, s'ils le jugeaient à propos.

La passion dominante de Thémistocle était l'ambition et l'amour de la gloire, qui parut en lui dès ses plus tendres années. Après la bataille de Marathon, dont nous parlerons bientôt, comme on célébrait partout la valeur et la conduite de Miltiade, qui l'avait gagnée, on le voyait le plus souvent renfermé en lui-même tout pensif. Il passait les nuits entières sans fermer l'œil; il ne se trouvait plus aux festins publics, comme il avait coutume; et lorsque ses amis, étourrés de ce changement, lui en demandaient la raison, il leur répondait que *les trophées de Miltiade ne lui laissent point de repos*. Ils furent pour lui comme une espèce d'aiguillon qui le piquait et l'animait sans cesse. Dès lors la passion des armes saisit Thémistocle, et s'empara entièrement de lui.

Pour Aristide, l'amour du bien public était le grand mobile de toutes ses actions. On admirait surtout en lui la constance et la fermeté dans les changements imprévus auxquels sont exposés ceux qui se mêlent du gouvernement, ne se laissant ni élever par les honneurs qu'on lui rendait, ni abattre par les mépris et les refus qu'il avait quelquefois à essayer. Il conservait en tout sa tranquillité et sa douceur ordinaires, persuadé qu'on doit se livrer à sa patrie, et la servir avec un parfait désintéressement,

encore plus du côté de la gloire que de celui des richesses. L'estime générale qu'on faisait de la droiture de ses intentions, de la pureté de son zèle pour les intérêts de l'état, et de la sincérité de sa vertu, parut un jour où l'on jouait une pièce d'Eschyle; car l'acteur ayant récité ce vers qui contenait l'éloge d'Amphiaras, *il ne veut point paraître homme de bien et juste, mais l'être effectivement*, tout le monde jeta les yeux sur Aristide, et lui en fit l'application.

Ce qu'on raconte de lui à l'occasion d'une charge qu'il exerça est tout à fait remarquable. Il ne fut pas plutôt élu trésorier général de la république, qu'il fit voir que ceux qui l'avaient précédé dans cette charge avaient pillé de grosses sommes, et surtout Thémistocle; car celui-ci, avec tout son mérite, n'était pas sans reproche de ce côté-là. C'est pourquoi lorsqu'Aristide voulut rendre ses comptes, Thémistocle fit une grosse brigade contre lui, le chargea d'avoir volé les deniers publics, et vint à bout de le faire condamner; mais, les principaux de la ville et les plus gens de bien s'étant élevés contre un jugement si inique, non-seulement l'amende lui fut remise, mais on le nomma encore trésorier pour l'année suivante. Alors il fit semblant de se repentir de sa première administration. Se montrant donc plus traitable et plus facile, il trouva le secret de plaire à tous ceux qui pillaient la république: car il ne les reprenait point, et n'épluchait point exactement leurs comptes; de sorte que tous ces pillards, engraisés de vols et de rapines, combaient de louanges Aristide. Il lui était facile, comme on voit, de s'enrichir dans un poste comme celui-là, qui semble presque y inviter par les occasions qu'il en présente, surtout avec des officiers qui, ne songeant de leur côté qu'à piller, étaient tous préparés à dissimuler les vols de leur trésorier, à charge de retour.

Ils firent donc eux-mêmes des brigues auprès du peuple pour le faire continuer une troisième année dans la même charge. Mais le jour de l'élection étant venu, comme tous les suffrages se réunissaient pour le nommer, Aristide, se levant, fit une forte réprimande aux Athéniens: « Quoi! leur dit-il, quand j'ai administré vos finances avec toute la fidélité et toute la vigilance d'un homme de bien, j'ai essayé de votre part les traitements les

¹ Plut. Apophthegm. pag. 196.

« plus durs et les plus humiliants; et aujourd'hui que je les ai abandonnées à tous ces voleurs publics, je suis un homme admirable et le meilleur des citoyens! Je vous déclare donc que j'ai plus de honte de l'honneur que vous me faites en ce jour, que je n'en eus l'an passé de la condamnation que vous prononçâtes contre moi; et je vois avec douleur qu'il est plus glorieux ici d'user de complaisance envers les méchants, que de ménager et de conserver les biens de la République. » Par ce discours, il ferma la bouche à tous ces voleurs publics, et s'acquitt l'estime de tous les gens de bien.

Tel était le caractère de ces deux illustres Athéniens, qui commencèrent à faire connaître toute l'étendue de leur mérite dans le temps surtout que Darius attaqua la Grèce.

2. Darius envoie des héraults dans la Grèce pour sonder les peuples, et pour demander qu'ils se soumettent.

Ce prince, avant que de s'engager entièrement dans cette entreprise¹, jugea à propos de sonder les Grecs, et de savoir quelle était la disposition de ces différents peuples à son égard. Dans cette vue, il envoya des héraults par toute la Grèce pour demander en son nom la terre et l'eau : c'était la manière dont les Perses avaient coutume d'exiger la soumission de ceux qu'ils voulaient assujettir. A l'arrivée de ces héraults, plusieurs villes de la Grèce, redoutant la puissance des Perses, firent ce qui leur était commandé. De ce nombre furent les habitants d'Égine, petite île située vis-à-vis et tout près d'Athènes. Cette conduite des Éginètes fut regardée comme une trahison publique. Les Lacédémoniens, à la prière de ceux d'Athènes, y envoyèrent Cléomène, l'un des deux rois de Sparte, pour se saisir des coupables. Les Éginètes refusèrent de lui obéir, apportant pour prétexte de ce refus, de ce qu'il ne venait point avec son collègue : c'était Démarate, l'autre roi, qui leur avait lui-même suggéré ce moyen. Aussitôt que Cléomène fut de retour à Sparte, pour se venger de cet affront, il entreprit de chasser du trône Démarate, comme n'étant point de la

famille royale; et il y réussit par le secours de la prêtresse de Delphes, qu'il suborna pour rendre une réponse favorable à ses desseins. Démarate ne pouvant souffrir une injure si ignominieuse, se bannit lui-même de sa patrie, et se retira vers Darius, qui le reçut à bras ouverts, et lui fit un établissement considérable dans la Perse. On lui donna pour successeur Leutychide. Il se joignit à son collègue, et s'étant rendus tous deux de concert à Égine, en enlevèrent dix des plus puissants citoyens, qu'ils confièrent à la garde des Athéniens, leurs ennemis déclarés. Cléomène étant mort quelque temps après, et la fraude qu'il avait faite à Delphes ayant été découverte, les Lacédémoniens voulurent obliger ceux d'Athènes à rendre les Éginètes; mais ils refusèrent.

Les héraults qui allèrent à Sparte et à Athènes², n'y furent pas reçus aussi favorablement que ceux qui avaient été envoyés dans les autres villes. L'un fut jeté dans un puits, et l'autre dans une fosse profonde, avec ordre de prendre de là de l'eau et de la terre. Je serais moins étonné de ce traitement indigne, s'il ne s'agissait que d'Athènes : c'est une suite et un effet du gouvernement populaire, brusque, impétueux, violent, où rarement la raison est écoutée, et où l'on n'agit que par passion. Je ne reconnais point ici l'équité et la gravité spartaine. Ils pouvaient refuser ce qu'on leur demandait; mais traiter ainsi des officiers publics, c'était violer ouvertement le droit des gens. Si l'on en croit les historiens, ce crime ne demeura pas impuni. Talthybius³, hérault d'Agamemnon, était honoré à Sparte comme un dieu, et y avait un temple. Il vengea l'injure faite aux héraults du roi des Perses, et fit sentir sa colère aux Lacédémoniens par plusieurs accidents funestes. Ceux-ci, pour l'apaiser, et pour expier leur faute, envoyèrent dans la suite en Perse plusieurs de leurs principaux citoyens, qui s'exposèrent volontairement à la mort pour leur patrie. On les livra entre les mains de Xerxès; mais ce prince les renvoya sans leur avoir fait souffrir aucun mal. Pour les Athéniens, Tal-

¹ An. M. 3511; av. J. C. 493 — Herod. lib. 6, cap. 40-46.

² Herod. lib. 7, cap. 133-136.

³ Pausan. in Lacon, pag. 192-193.

thybins fit tomber sa colère sur la famille de Miltiade, qui avait eu part au mauvais traitement fait aux héraults de Darius.

3. Défaite des Perses à Marathon par Miltiade.
Triste fin de ce général.

Darius fit partir avec empressement Datis et Artapherne ¹, qu'il avait nommés pour généraux à la place de Mardonius. Leurs ordres portaient de mettre au pillage Érétrie et Athènes, d'en brûler toutes les maisons et tous les temples, d'en faire prisonniers tous les habitants, et de les lui envoyer; et pour cet effet ils s'étaient munis d'un grand nombre de chaînes. Ils mirent à la voile avec une flotte de cinq ou six cents vaisseaux ², et une armée de cinq cent mille hommes. Après s'être rendus maîtres sans peine des îles de la mer Égée, ils firent route vers Érétrie, ville de l'Eubée, qu'ils emportèrent, après un siège de sept jours, par la trahison de quelques-uns des principaux habitants, la réduisirent en cendres, mirent aux fers tous ceux qu'ils y trouvèrent, et les envoyèrent en Perse. Darius ³, contre leur attente, les traita avec bonté, et leur donna pour habitation un village du pays de Cissie, qui n'était qu'à une journée de Suse, où Apollone de Tyane trouva encore de leurs descendants six cents ans après ⁴.

Après l'expédition d'Érétrie, les Perses s'avancèrent vers l'Attique ⁵. Hippias les conduisit à Marathon, petite ville située sur le bord de la mer. Ils firent savoir à Athènes le sort d'Érétrie, et comment aucun de ses citoyens ne leur avait échappé, espérant que cette nouvelle obligerait la ville de se rendre sur-le-champ. Les Athéniens avaient envoyé à Lacédémone demander du secours contre l'ennemi commun, qui leur fut accordé promptement et sans délibérer, mais qui ne put partir que quelques jours après, à cause d'une coutume ancienne et d'une maxime su-

perstitieuse de religion, qui ne leur permettait de se mettre en marche qu'après la pleine lune. Aucun des autres alliés ne se mit en état de les secourir, tant l'armée formidable des Perses avait répandu partout la terreur. Il n'y eut que ceux de Platée qui leur amenèrent mille soldats. On fut obligé à Athènes, dans cette extrémité, de faire prendre les armes aux esclaves, ce qui ne s'était point encore pratiqué jusque-là.

L'armée des Perses, commandée par Datis, était de cent mille hommes d'infanterie, et de dix mille chevaux. Celle des Athéniens ne montait en tout qu'à dix mille hommes. Elle était conduite par dix chefs, dont Miltiade était le premier, qui devaient commander successivement l'un après l'autre, chacun leur jour. Il y eut une grande dispute parmi les chefs pour savoir s'il fallait hasarder le combat ou attendre l'ennemi dans la ville. Ce dernier avis l'emportait de beaucoup, et paraissait fort raisonnable. Quelle apparence en effet d'aller avec une petite poignée de soldats à la rencontre d'une armée aussi nombreuse que celle des Perses? Miltiade se déclara pourtant pour l'avis contraire, et fit voir que l'unique moyen de relever le courage de leurs troupes, et de jeter la terreur parmi celles des ennemis, était de s'avancer vers elles avec un air de confiance et d'intrépidité. Aristide appuya fortement cet avis et y fit revenir quelques autres, en sorte que les suffrages se trouvèrent également partagés. Miltiade alors s'adressa à Callimaque, qui était polémarque ⁶, et avait droit de suffrage comme les dix chefs. Il lui représenta avec vivacité que le sort de la patrie était entre ses mains, que son suffrage allait décider si Athènes serait libre ou esclave, et qu'un mot sorti de sa bouche l'égalerait à Harmodius et Aristogiton, auteurs de la liberté dont jouissaient les Athéniens. Il le prononça ce mot, et se joignit au parti de Miltiade. Ainsi la bataille fut résolue.

Aristide, faisant réflexion qu'un commandement qui change tous les jours est nécessairement faible, inégal, peu suivi, contraire souvent à lui-même, et ne peut avoir ni projet,

¹ An. M. 3514; av. J. C. 490. — Herod. lib. 6, cap. 94-101.

² Plut. in Morn. pag. 829.

³ Herod. lib. 6, cap. 119.

⁴ Philost. vit. Apoll. Tyane. lib. 1, cap. 17.

⁵ Herod. lib. 6, cap. 102-120. — Corn. Nep. in Milt. cap. 1-6. — Justin. lib. 2, cap. 3. — Plut. in Arist. pag. 321.

⁶ Le polémarque, à Athènes, était un officier, un magistrat considérable, employé également à commander dans les troupes et à rendre la justice. Il en sera parlé ailleurs.

ni exécution uniformes, crut que le danger était trop grand et trop pressant pour s'exposer à tous ces inconvénients. Afin de les prévenir, il jugea nécessaire de réunir tout le pouvoir dans un seul; et pour y porter ses collèges, il en donna l'exemple le premier. Ainsi, quand le jour d'Aristide fut venu, il remit le commandement à Miltiade, comme plus habile et plus expérimenté que lui. Les autres en firent autant, l'amour du bien public étouffant en eux tout sentiment de jalousie, et l'on vit en ce jour qu'il est presque aussi glorieux de reconnaître le mérite dans les autres que de l'avoir soi-même. Miltiade cependant crut devoir attendre que son tour fût arrivé. Pour lors, en habile capitaine, il songea à regagner par l'avantage du poste ce qui lui manquait du côté du nombre. Il rangea son armée au pied d'une montagne, afin que l'ennemi ne pût l'envelopper et la prendre par les derrières. Il fit jeter sur les deux côtés de grands arbres qu'il avait fait couper exprès, afin de couvrir ses flancs, et de rendre inutile la cavalerie des Perses. Datis, leur chef, sentit bien que le lieu ne lui était pas favorable; mais comptant sur le nombre de ses troupes, infiniment supérieur à celui des ennemis, et d'ailleurs ne voulant pas attendre que le renfort des Lacédémoniens fût arrivé, il accepta le combat. Les Athéniens n'attendirent pas qu'on vint les attaquer. Dès qu'on eut donné le signal, ils coururent de toutes leur forces contre l'ennemi. Les Perses regardaient cette première démarche comme une folie pour des gens qui étaient en si petit nombre, et absolument destitués du cavalerie et d'archers; mais ils furent bientôt démentis. Hérodote remarque que c'est ici la première fois que les Grecs allèrent ainsi au combat en courant; ce qui peut paraître étonnant. En effet, n'était-il pas à craindre que la première impétuosité et la force de ces troupes ne fussent émoussées et affaiblies par cette course, et que les soldats, ayant rompu leurs rangs, n'arrivassent tout hors d'haleine, épuisés et en désordre, vers un ennemi qui, les attendant de pied ferme et sans branler, devait, ce semble, être plus en état de soutenir avantageusement leur choc? C'est ce qui engagea Pompée, dans la bataille de Pharsale, à tenir ses troupes im-

mobiles⁴, et à leur défendre de faire aucun mouvement jusqu'à ce que l'ennemi vint les attaquer⁵; mais César blâme sa conduite⁶. La raison qu'il en apporte, c'est que l'impétuosité de la course remplit d'un certain enthousiasme et d'une fureur martiale l'âme des combattants, qu'elle donne plus de force et de roideur aux coups qu'ils portent, et qu'elle enflamme le courage, qui est, si l'on peut parler ainsi, soufflé et animé par le mouvement rapide de tant de milliers d'hommes, comme la flamme par le vent. Je laisse aux gens du métier à décider entre ces deux grands capitaines, et je reviens à mon sujet.

Le combat fut rude et opiniâtre. Miltiade avait extrêmement fortifié ses deux ailes, mais avait laissé le corps de bataille plus faible et plus dégarni; et la raison en paraît assez claire. N'ayant que dix mille hommes à opposer à une si grande multitude d'ennemis, il ne pouvait ni faire un grand front, ni donner à ses troupes une égale profondeur. Il fallait donc opter; et il crut que la victoire ne pouvait venir que des efforts qu'il ferait aux deux ailes pour enfoncer et dissiper les deux ailes des Perses, bien persuadé que, quand ses deux ailes seraient victorieuses, elles prendraient en flanc le corps de bataille des ennemis, et achèveraient la victoire sans grand obstacle. C'est le même plan qu'Annibal se proposa à la bataille de Cannes, qui lui réussit si parfaitement, et qui ne peut guère manquer de réussir. Les barbares attaquèrent donc le corps de bataille des Grecs, et donnèrent surtout de ce côté-là. Ils avaient en tête Aristide et Thémistocle, qui les soutinrent longtemps avec un courage intrépide, mais qui furent enfin obligés de plier. Dans ce moment sur-

⁴ *Ces. in bello civil. lib. 3.*

⁵ « Quod nobis quidem nullâ ratione factum à Pompéio videtur: propterea quod est quendam incitato asque acriter naturaliter innata omnibus, quæ studio pugnae incruduntur. Hanc non reprimere, sed augere Imperatores debent. » (CÉSAR.)

Καίσαρ δὲ καὶ περὶ τοῦτο διαμαρτυρεῖται ὅτι τὸν Πομπηίου, ἀγνοήσαντα τὴν μετὰ ὁρμῆς καὶ φέρειαν ἐν ἀρχῇ γενομένην σύρραξιν, ὡς ἔστι ταῖς πλεοναῖς βίαις προσέθεσι, καὶ συνεικάζει τὸν θόρον ἐκ πάντων ἀναβρίσσειν. (PLET. in CÉSAR. lib. 1.)

⁶ *Plut. in Pomp. pag. 656. et in Cés. pag. 729.*

vinrent les deux ailes victorieuses, qui avinrent défilé et mis en fuite celles de Perses. Ce fut fort à propos pour le corps de bataille, qui commençait à se rompre, et était accablé par le nombre des combattants; alors la déroute des Perses fut entière. Ils prirent tous la fuite, non vers leur camp, mais vers leurs vaisseaux, pour s'y sauver. Les Athéniens les y poursuivirent, et mirent le feu à plusieurs de leurs vaisseaux. C'est dans cette occasion que Cynégire, frère du poète Eschyle, qui se tenait à un vaisseau pour y entrer avec les fuyards ¹, ayant eu la main droite coupée, tomba dans la mer et y périt. Les Athéniens se rendirent maîtres de sept vaisseaux. Il périt de leur côté, dans le combat, près de deux cents hommes, et du côté des Perses plus de six mille, sans compter ceux qui tombèrent dans la mer en fuyant, ou qui furent consumés par le feu qu'on mit aux vaisseaux.

Hippias fut tué dans le combat. Cet ingrat et perfide citoyen, pour recouvrer l'injuste domination que Pisistrate, son père, avait usurpée sur les Athéniens, avait eu la lâcheté de se rendre servilement le courtisan d'un roi barbare, et d'implorer son secours contre ses propres citoyens. Animé de haine et de vengeance, il lui avait suggéré tous les moyens qu'il avait pu imaginer pour mettre sa patrie dans les fers; et lui-même s'était mis à la tête de ses ennemis pour réduire en cendres la ville qui lui avait donné le jour, et à qui il ne pouvait reprocher de crimes que celui de ne vouloir point le reconnaître pour son tyran. Une mort honteuse, qui devait être suivie de l'exécution de tous les siècles, fut la juste récompense d'une si noire perfidie.

Aussitôt après la bataille ², un soldat athénien, encore tout fumant du sang des ennemis, se détacha de l'armée et courut de toutes ses forces à Athènes pour porter à ses concitoyens l'heureuse nouvelle de la victoire. Quand il fut arrivé à la maison des magistrats, il ne leur dit

que deux mots ³, *réjouissez-vous, nous sommes vainqueurs*, et tomba mort à leurs pieds.

Les Perses avaient tellement compté sur la victoire ⁴, qu'ils avaient apporté du marbre à Marathon pour y ériger un trophée. Les Grecs se saisirent de ce marbre, et en firent faire par Phidias une statue à la déesse Némésis ⁵, qui avait un temple près du lieu où se donna le combat.

La flotte persane, au lieu de prendre le chemin des îles pour regagner l'Asie, doubla le cap de Sunium, dans le dessein de surprendre Athènes avant que les Athéniens pussent y être arrivés pour la secourir. Mais ceux-ci marchèrent au secours de leur patrie avec neuf tribus, et ils firent tant de diligence, qu'ils arrivèrent le jour même. De Marathon à Athènes il y a environ quarante milles, c'est à dire plus de quinze lieues ⁶. C'était beaucoup pour une armée qui avait essuyé la fatigue d'un long et rude combat. Ainsi le dessein des Perses avorta.

Aristide, laissé seul à Marathon avec sa tribu pour garder les prisonniers et le butin, ne trompa pas la bonne opinion qu'on avait de lui; car l'or et l'argent étant semés çà et là dans le camp ennemi, et toutes les tentes, aussi bien que toutes les galères qu'on avait prises, étant pleines d'habits et de meubles magnifiques, et de toutes sortes de richesses sans nombre, non-seulement il ne fut pas tenté d'y toucher, mais il empêcha que les autres n'y touchassent.

Dès que le jour de la pleine lune fut passé ⁷, les Lacédémoniens se mirent en chemin avec deux mille hommes, et, ayant fait toute la diligence possible, ils arrivèrent dans l'Attique après une marche forcée de trois jours, où ils firent 1200 stades de chemin, c'est-à-dire 70 lieues ⁸. La bataille avait été donnée la veille. Ils ne laissèrent pas d'aller jusqu'à Marathon, dont ils virent les campagnes couvertes de corps morts et de richesses. Après avoir félicité les Athéniens sur l'heureux succès

¹ Ξαίρετε, χαίρετε. Je n'ai pu rendre en français la vivacité du grec.

² Pausan. lib. 1, pag. 62.

³ C'était la déesse chargée de venger les injustices.

⁴ Environ six lieues; mais il y avait des détours. E. B.

⁵ Isocrat. in panegy. pag. 143.

⁶ Douze cents stades font juste 50 lieues communes.

E. B.

⁷ Justin ajoute que Cynégire, ayant eu d'abord la main droite, puis la gauche, coupées à coups de hache, il s'attacha encore au vaisseau avec les dents sans vouloir quitter prise; tant il était acharné contre l'ennemi. Récit purement fabuleux, et sans aucune apparence de vrai.

⁸ Plut. de glor. Atheniens. pag. 347.

de la bataille, ils retournerent dans leur pays.

Une vaine et ridicule superstition les empêcha d'avoir part à l'action la plus glorieuse dont il soit parlé dans l'histoire; car il est presque sans exemple qu'une petite poignée de gens, comme étaient les Athéniens, non-seulement ait tenu tête à une armée aussi nombreuse que celle des Perses, mais l'ait entièrement dissipée et mise en fuite. On est étonné de voir une puissance si formidable venir échouer contre une petite ville, et l'on est presque tenté de refuser sa croyance à un événement qui paraît si peu vraisemblable, et qui est cependant très-certain. Cette bataille seule fait voir ce que peut l'habileté d'un général qui sait prendre ses avantages, l'intrépidité de soldats qui ne craignent point la mort, le zèle pour la patrie, l'amour de la liberté, la haine et la détestation de l'esclavage et de la tyrannie, sentiments naturels aux Athéniens, mais dont la vivacité était sans doute beaucoup augmentée en eux par la présence seule d'Hippias, qu'ils redoutaient d'avoir de nouveau pour maître après tout ce qui s'était passé.

Platon ¹, en plus d'un endroit, prend à tâche de relever la journée de Marathon, et il vent qu'on la regarde comme la source et la première cause de toutes les victoires qui ont été remportées depuis. En effet, c'est elle qui ôta à la puissance persane cette terreur qui la rendait si formidable, et qui faisait tout plier devant elle; qui apprit aux Grecs à connaître leurs forces, et à ne pas trembler devant un ennemi qui n'avait de terrible que le nom; qui leur fit comprendre que la victoire ne dépend point du nombre, mais du courage des troupes; qui mit dans tout son jour la gloire qu'il y a à sacrifier sa vie pour le salut de la patrie et pour la conservation de la liberté; qui les remplit enfin, pendant toute la suite des siècles, d'une noble émulation et d'un vif désir d'imiter leurs ancêtres, et de ne point dégénérer de leur vertu: car, dans toutes les occasions importantes, on leur remettait devant les yeux Miltiade et sa troupe invincible, c'est-à-dire une petite armée de héros, dont le courage intrépide avait fait tant d'honneur à Athènes.

¹ In *Melex* pag. 239-248; et *lib. 3*, de *leg.* pag. 696-699.

On rendit aux morts sur-le-champ tout l'honneur qui leur était dû ². On leur érigea à tous, dans le lieu même où la bataille s'était donnée, d'illustres monuments, où leurs noms, et celui de leurs tribus, étaient marqués. On en construisit trois séparément, l'un pour les Athéniens, l'autre pour les Platéens, et un troisième pour les esclaves qu'on avait armés dans cette occasion. Dans la suite, on y ajouta le tombeau de Miltiade.

Je ne dois pas omettre ici la réflexion de Cornélius Népos ³, l'historien, sur ce que firent les Athéniens pour honorer la mémoire de leur général. Antrefois, dit-il, en parlant des Romains, nos ancêtres récompensaient la vertu par des marques de distinction peu fastueuses, mais qu'ils accordaient rarement, et qui, par cette raison-là même, étaient d'un grand prix, au lieu que, maintenant qu'elles sont prodiguées, on n'en fait nul cas. Il en a été ainsi, ajoute-t-il, parmi les Athéniens: tout l'honneur qu'on rendit à Miltiade, le libérateur d'Athènes et de toute la Grèce, fut que, dans le tableau où les Athéniens firent peindre la bataille de Marathon, on le représenta à la tête des dix chefs, exhortant les soldats, et leur donnant l'exemple. Mais ce même peuple, dans les siècles postérieurs, devenu plus puissant, et corrompu par les flatteries de ses orateurs, décerna trois cents statues à Démétrius de Phalère.

Plutarque ⁴ fait la même réflexion, et il remarque sagement que ⁵ l'honneur qu'on rend aux grands hommes ne doit pas être regardé comme la récompense de leurs belles actions, mais simplement comme la marque de l'estime qu'on en fait, dont on vent par là perpétuer le souvenir. Ce n'est donc pas la richesse ni la magnificence des monuments publics qui en fait le prix, ni qui les rend durables, mais la sincère reconnaissance de ceux qui les érigent. Les trois cents statues de Démétrius de Phalère furent toutes renversées de son vivant même, et le tableau où le courage de Mil-

¹ Pausan. in *Alic.* pag. 60 et 61.

² Corn. Nep. in *Milt.* cap. 6.

³ In *princ. de rep. ger.* pag. 820.

⁴ Οὐ γὰρ μισθὸν εἶναι διὰ τῆς πράξεως, ἀλλὰ σύμ-
βολον, τὸν τιμὴν, ἵνα καὶ διαρίως πολλὸν χρόνον.

tiade était représenté subsista plusieurs siècles après lui.

Ce tableau ¹ était placé à Athènes dans une galerie qui était ornée et enrichie de différentes peintures, toutes excellentes, et de la main des meilleurs maîtres, et qui, pour cette raison, fut appelée *Pécile*, d'un mot grec ² qui signifie *variée*. Le célèbre Polygnote, qui était de l'île de Thasos, l'un des premiers peintres de son temps, avait peint ce tableau, du moins pour la plus grande partie; et comme il se piquait d'honneur, et était plus sensible à la gloire qu'à l'intérêt, il l'avait fait gratuitement, et sans vouloir en tirer aucune récompense. Athènes le paya en une monnaie qui était de son goût, eu lui décernant, par l'ordre des Amphictyons, un logement public dans la ville, où il pourrait demeurer tant qu'il lui plairait.

La reconnaissance des Athéniens à l'égard de Miltiade ³ ne fut pas de longue durée. Après la bataille de Marathon, il avait demandé et obtenu une flotte de soixante et dix vaisseaux, pour aller punir et soumettre les îles qui avaient favorisé les barbares. Il en subjuguait plusieurs; mais ayant mal réussi dans l'île de Paros, et sur un faux bruit de l'arrivée de la flotte ennemie, s'étant cru obligé de lever le siège qu'il avait mis devant la principale ville, où il avait reçu une blessure fort dangereuse, il revint à Athènes avec sa flotte; et il y fut appelé en jugement par un citoyen nommé Xanthippe, qui l'accusa d'avoir levé ce siège par trahison, et après avoir reçu de grandes sommes du roi des Perses. Quelque peu de vraisemblance qu'eût cette accusation, elle prévalut contre le mérite et l'innocence de Miltiade ⁴. Il fut condamné à perdre la vie, et à être jeté dans le barathre, qui était le lieu où l'on précipitait les coupables convaincus des plus grands crimes. Le magistrat s'opposa à l'exécution d'un jugement si inique. Toute la grâce qu'on fit au libérateur de la patrie, fut de commuer la sentence de mort en une amende de cinquante mille écus ⁵, qui

était la somme ou montaient les frais de la flotte qu'on avait équipée sur ses remontrances et ses avis. Comme il était hors d'état de la payer, il fut mis en prison et y mourut de la blessure qu'il avait reçue à Paros. Cimon, son fils, qui était alors fort jeune, signala en cette occasion sa pitié, comme nous verrons dans la suite qu'il signala son courage. Il acheta la permission d'ensevelir le corps de son père, en payant pour lui les cinquante mille écus auxquels il avait été condamné, somme qu'il ramassa du mieux qu'il put dans la bourse de ses parents et de ses amis.

Cornélius Népôs remarque que ce qui engage principalement les Athéniens à en user ainsi à l'égard de Miltiade, fut son mérite et même sa grande réputation, qui fit craindre au peuple, délivré assez récemment du joug de la servitude sous Pisistrate, que celui-ci, qui avait été autrefois tyran dans la Chersonèse, ne voulût le devenir à Athènes. Ainsi il aimait mieux punir un innocent ⁶ que d'avoir toujours devant les yeux un tel sujet de crainte. C'est ce même principe qui établit l'ostracisme à Athènes. J'ai rapporté ailleurs ⁷ les raisons les plus plausibles sur lesquelles pouvait être fondé l'ostracisme. Mais il est difficile d'excuser pleinement une si étrange politique, à qui tout mérite devient suspect et qui convertit la vertu même en crime.

On le vit bien clairement dans l'exil d'Aristide ⁸. Son attachement inviolable à la justice l'obligea en plusieurs occasions de s'opposer à Thémistocle, qui ne se piquait pas de délicatesse sur ce point, et qui mit en usage toutes sortes d'intrigues et de cabales pour écarter par les suffrages du peuple un rival qu'il trouvait toujours contraire à ses desseins ambitieux. Il parut ⁹ bien dans cette occasion qu'on peut être supérieur en mérite et en vertu sans l'être en crédit. L'éloquence impétueuse de Thémisto-

¹ « Hæc populus respiciens, maluit eum innoxium plecti, quam se diutius esse in timore. »

² Manière d'étudier.

³ Plut. in Arist. pag. 322-323.

⁴ « In his cognitum est, quantum antistaret eloquentia innoxentia. Quanquam enim alexis excellbat Aristides abstinentia, ut unus post hominum memoriam, quod quidem nos audierimus, cognominem iustus sit appellatus, tamen a Themistocle collabefactus testis illa exilio de eum annorum nudatus est. » (CONS. NER. in Arist.)

¹ Plin. lib. 35, cap. 9.

² Παιδεία.

³ Herod. lib. 6, cap. 122-126. — Corn. Nep. in Milt. cap. 7-8.

⁴ Plut. in Gorg. pag. 516.

⁵ Cinquante talents. — Cinquante talents attiques valent 267 500 fr. E. B.

cie l'emporta sur la justice d'Aristide, et il vint à bout de le faire bannir. Dans cette sorte de jugement, les citoyens donnaient leurs suffrages en écrivant le nom de l'accusé sur une coquille, appelée en grec *ostrakon*, d'où est venu le nom d'*ostracisme*. Ici un paysan qui ne savait pas écrire et qui ne connaissait pas Aristide, s'adressa à lui-même pour le prier de mettre le nom d'Aristide sur sa coquille. « Cet homme » vous a-t-il fait quelque mal, lui dit Aristide, « pour le condamner ainsi? Non, répliqua l'autre; je ne le connais pas même; mais je suis fatigué et blessé de l'entendre partout appeler le juste. » Aristide, sans répondre une seule parole, prit tranquillement la coquille, y écrivit son nom, et la lui rendit. Il partit pour son exil, en priant les dieux de ne pas permettre qu'il arrivât à sa patrie aucun accident qui le fît regretter. Le grand Camille¹, en un cas tout semblable, n'imita point sa générosité, et fit une prière toute contraire, en demandant aux dieux de forcer sa ville ingrate, par quelque malheur, à avoir besoin de lui et à le rappeler au plus tôt.

Heureuse république, s'écrie Valère Maxime², en parlant de l'exil d'Aristide, qui a pu, après un si indigne traitement fait au plus homme de bien qu'elle ait jamais eu, trouver encore des citoyens attachés avec zèle et fidélité à son service! *Felices Athenas, quæ post illius exilium invenire aliquem aut virum bonum, aut amantem sui civem potuerunt, cum quo tunc ipsa sanctitas migravit!*

§ VIII. — DARIUS SONGE A PORTER LA GUERRE CONTRE L'ÉGYPTE ET CONTRE LA GRÈCE. IL EST PRÉVENU PAR LA MORT. DISPUTE ENTRE DEUX DE SES FILS POUR LA ROYAUTE. XERXES EST ÉLU ROI.

Quand Darius apprit la défaite de son armée à Marathon³, il entra dans une grande colère; et ce mauvais succès, loin de le décourager, et de le détourner de la guerre contre la Grèce, ne fit que l'animer à la poursuivre et à la pousser avec plus de vigueur, pour se

venger en même temps et de l'incendie de Sardes, et de la honte reçue à Marathon. Ainsi, résolu de marcher en personne avec toutes ses forces, il envoya ordre à tous ses sujets, dans toutes les provinces de son empire, de s'armer pour cette expédition.

Après avoir employé trois ans à ces préparatifs⁴, il eut à soutenir une nouvelle guerre par la révolte de l'Égypte. Il paraitroit, par ce qu'on lit dans Diodore de Sicile⁵, que Darius y alla lui-même pour l'apaiser, et en vint à bout. Cet historien raconte que, ce prince voulant y faire mettre sa statue avant celle de Sésostris, le grand-prêtre des Égyptiens lui représenta qu'il n'avait pas encore égalé la gloire de ce conquérant, et que le roi, loin d'être choqué de la liberté de l'Égyptien, répondit qu'il travaillerait à la surpasser. Diodore ajoute que Darius, détestant la cruauté impie dont Cambyse, son prédécesseur, avait usé en Égypte, témoigna beaucoup de respect pour les dieux et pour leurs temples, qu'il eut plusieurs entretiens avec les prêtres égyptiens sur ce qui regarde la religion et le gouvernement, et qu'ayant appris d'eux avec quelle douceur leurs anciens rois traitaient leurs sujets, il s'était appliqué, après son retour en Perse, à se former sur leur modèle. Mais Hérodote⁶, plus digne de foi en cela que Diodore, marque seulement que ce prince, résolu de punir tout à la fois ses sujets révoltés et de se venger de ses anciens ennemis, se détermina à leur faire la guerre en même temps, et à tomber lui-même en personne sur la Grèce avec le gros de ses troupes, pendant qu'il en emploierait une autre partie pour réduire l'Égypte.

Selon un ancien usage des Perses⁷, il n'était point permis à leurs rois d'aller à la guerre sans avoir nommé celui qui devait monter sur le trône après lui; coutume sagement établie, pour ne point exposer l'état aux troubles qui accompagnent ordinairement l'incertitude du successeur, les inconvénients de l'anarchie, et les cabales des divers prétendants. Darius,

¹ « In exilium abiit, pœcatus ab ÷is immortalibus, si innoxio sibi ea injuria fieret, primo quoque tempore deo si desiderium sui civitatis ingratis facerent. » (Liv. lib. 5, n. 32.)

² Val. Max. lib. 5, cap. 3.

³ Hérod. lib. 7, cap. 1.

⁴ An. M. 3517; av. J. C. 487.

⁵ Diod. lib. 1, pag. 53 et 55.

⁶ Hérod. lib. 6, cap. 2.

⁷ An. M. 3519; av. J. C. 485. — Hérod. lib. 6, cap. 2 et 3.

avant que de s'engager dans l'expédition contre la Grèce, se crut obligé de satisfaire à cette loi, d'autant plus qu'il était avancé en âge, et qu'il y avait une dispute entre deux de ses enfants au sujet de la succession à l'empire, qui pourrait exciter une guerre civile après sa mort, s'il laissait ce différend indécis. Darius avait trois fils de sa première femme, fille de Gobryas, tous trois nés avant qu'il fût parvenu à la couronne; et quatre autres d'Atosse, fille de Cyrus, qui étaient nés depuis qu'on l'avait choisie pour roi. Artabazane, appelé par Justin *Artémène*, était l'aîné des premiers; et Xerxès, des seconds. Artabazane alléguait en sa faveur qu'étant l'aîné de tous ses frères, la coutume et l'usage de toutes les nations lui adjugeaient la succession préférentiellement à tout autre. Xerxès répliquait qu'il était fils de Darius par Atosse, fille de Cyrus, qui avait fondé l'empire des Perses; et qu'il était plus juste que la couronne de Cyrus tombât à un de ses descendants qu'à un autre qui ne l'était pas. Démonate, roi de Lacédémone, qui, après avoir été déposé injustement par ses sujets, vivait alors en exil à la cour de Perse, lui suggéra secrètement une autre raison, c'est qu'Artabazane était à la vérité le fils aîné de Darius; mais que lui Xerxès était le fils aîné du roi; qu'ainsi Artabazane étant né lorsque son père n'était encore qu'homme privé, il ne pouvait prétendre par son droit d'aînesse qu'à ses biens propres; mais que, pour lui, étant le fils aîné du roi, le droit de succéder à la couronne lui appartenait. Il appuya cette raison de l'exemple des Lacédémoniens, qui n'appelaient à la succession du royaume que les enfants qui étaient nés depuis que leur père était roi. La succession fut adjugée à Xerxès.

Justin *, aussi bien que Plutarque, place cette dispute après la mort de Darius. L'un et l'autre font remarquer la sage conduite de ces deux frères dans une conjoncture si délicate. Selon cette autre manière de rapporter le même fait, Artabazane était absent quand le roi mourut. Xerxès prit aussitôt toutes les marques de la royauté, et on exerça les fonctions. Dès que son frère fut arrivé, il quitta le diadème et la tiare, qu'il portait d'une manière

qui ne convenait qu'au roi, alla au-devant de lui, et le combla d'honnêtetés. Ils convinrent de prendre pour arbitre de leur différend Artabane leur oncle, et de s'en rapporter sans appel à son jugement. Pendant tout le temps que dura cette dispute, les deux frères se donnèrent réciproquement toutes les marques d'une amitié véritablement fraternelle, se faisant des présents, et se donnant même des repas, d'où l'estime et la confiance mutuelles écartaient de part et d'autre toute crainte et tout soupçon, et y faisaient régner une joie pure et une pleine sécurité : spectacle bien digne d'admiration, s'écrie Justin, de voir que, pendant que la plupart des frères se disputent presque à main armée un médiocre patrimoine, ceux-ci attendaient avec une modération si tranquille un jugement qui devait décider du plus grand empire qui fût dans l'univers. Quand Artabane eut prononcé en faveur de Xerxès, dans le moment même son frère se prosterna devant lui, le reconnaissant pour son maître, et le plaça de sa propre main sur le trône, montrant par cette conduite une grandeur d'âme véritablement royale et infiniment supérieure à toutes les grandeurs humaines. Ce prompt acquiescement à une sentence si préjudiciable à ses intérêts n'était point l'effet d'une adroite politique qui sait dissimuler dans l'occasion, et se faire honneur de ce qu'elle ne peut empêcher; c'était respect pour les lois, vraie affection pour un frère, et indifférence pour ce qui pique si vivement l'ambition des hommes, et arme souvent les plus proches les uns contre les autres. Pour lui, il demeura toujours attaché aux intérêts de Xerxès avec tant d'ardeur, qu'il perdit la vie à son service dans la bataille de Salamine.

En quelque temps que cette dispute doive être placée *, il est constant que Darius ne put exécuter la double expédition qu'il méditait, l'une contre l'Égypte, et l'autre contre la Grèce,

* « Adeo fraterna contentio fuit, ut nec victor insultare verit, nec victus doluerit; ipsoque filis tempore insicere munera miserint; jucunda quoque inter se non solum, sed credula convivia habuerint; judicium quoque ipsum sine arbitris, sine convicio fuerit. Tanto moderatius tum fratres inter se regna maxima dividebant, quam nunc exiguâ patrimonio partiturus. » (Justin.)

* Herod. lib. 6, cap. 8.

* Justin. lib. 2, cap. 10. — Plut. de frat. amore, pag. 488

et qu'il fut prévenu par la mort. Il avait régné trente-six ans.

L'épithaphe ¹ de ce prince, où il se vante d'avoir eu le mérite de boire beaucoup et de bien porter le vin, montre que c'était là véritablement une gloire chez les Perses. Nous verrons dans la suite que le jeune Cyrus s'attribuait cette qualité ² comme une perfection qui le rendait plus digne du sceptre que ne l'était son aîné. Qui de nous s'aviserait de mettre un tel mérite parmi les qualités d'un bon roi ?

Darius avait d'excellentes qualités, mais qui étaient mêlées de plusieurs défauts; et l'empire se sentit des unes et des autres. Car telle est la condition des rois ³ : ils ne vivent et n'agissent point pour eux seuls. Tout ce qu'ils font, soit en bien, soit en mal, ils le font pour leurs sujets, et leurs intérêts sont inséparables. On voyait en lui un fonds de douceur, d'équité, de clémence, de bonté pour les peuples : il aimait la justice, et respectait les lois : il estimait le mérite, et le récompensait : il n'était point jaloux de son rang ni de son autorité jusqu'à exiger des respects forcés, et à se rendre presque inaccessible : quelque habile qu'il fût par lui-même, il écoutait les avis, et savait en profiter : c'est de lui que l'Écriture sainte dit qu'il ne faisait rien sans consulter les sages de sa cour : *interrogavit sapientes... et illorum faciebat cuncta consilio* ⁴ : il payait de sa personne dans les combats, où il gardait toujours son sang-froid, et il disait de lui-même que le danger le plus vif et le plus pressant ne servait qu'à augmenter son courage et sa prudence ⁵. Enfin il y a eu peu de princes plus habiles que lui dans l'art de régner, et plus expérimentés dans la guerre. La gloire de conquérant, si c'en est une véritable, ne lui manqua pas; car non-seulement il rétablit et affermit entièrement l'empire de Cyrus, qui avait été fort ébranlé par Cambyse et par le Mage : il y ajouta encore plusieurs grandes et riches provinces, et en particulier les Indes, la Thrace,

la Macédoine, et les îles qui baignent les côtes de l'Ionie.

Mais quelquefois ces bonnes qualités faisaient place à des défauts tout opposés. Reconnaît-on la bonté et la douceur de Darius dans le traitement qu'il fit à ce père infortuné, qui de trois fils qu'il avait le pria de lui en laisser un pendant que les autres le suivraient dans ses campagnes ? Y eut-il jamais occasion où le conseil fût plus nécessaire que dans le dessein qu'il forma de porter la guerre contre les Scythes ? et pouvait-on lui en suggérer un plus sage que celui que lui donna son frère ? il ne l'écouta pas. Parait-il dans toute cette expédition aucune marque de sagesse ou de prudence ? et n'y voit-on pas partout un prince enivré de sa grandeur, qui croit que rien ne lui peut résister, et en qui la folle ambition de se signaler par une conquête extraordinaire étouffe tout ce qu'il avait montré jusque-là de bon sens, de jugement, d'habileté même dans la guerre ?

Ce qui fait la solide gloire de Darius, c'est d'avoir été choisi de Dieu même, aussi bien que Cyrus, pour être l'instrument de ses miséricordes sur son peuple, le protecteur déclaré des Israélites, et le restaurateur du temple de Jérusalem. On en peut voir l'histoire dans Esdras, et dans les prophètes Aggée et Zacharie.

CHAPITRE II.

HISTOIRE DE XERXÈS, JOINTE A CELLE DES GRECS.

Le règne de Xerxès n'a été que de douze ans, mais il est rempli de grands événements.

§ I. — XERXÈS, APRÈS AVOIR RÉDUIT L'ÉGYPTE, SE PRÉPARE À PORTER LA GUERRE CONTRE LES GRECS. IL TIENS CONSEIL. SAGE DISCOURS D'ARTABANE. LA GUERRE EST RÉSOUE.

Xerxès, étant monté sur le trône ¹, employa la première année de son règne à continuer les préparatifs que son père avait commencés

¹ Ἡδοσάμενον καὶ οὐκὸν πένον πολὺν, καὶ τοῦτον γέμειν καὶ ὄζει. (ATHEN. lib. 10, pag. 231.)

² Plut. in Artax. pag. 1011.

³ « Ita nati estis, ut bona malique vestra ad remp. pertineant. » (TACIT. lib. 4, cap. 8.)

⁴ Esth. 1, 13.

⁵ Plut. in Agesithy. pag. 172.

¹ AN. M. 3519; av. J. C. 485. — Herod. lib. 7, cap. 5.

pour la réduction de l'Égypte¹. Il confirma aux Juifs de Jérusalem tous les privilèges qui leur avaient été accordés par son père, et particulièrement celui qui leur assignait le tribut de Samarie pour se fournir de victimes dans le culte qu'ils rendaient à Dieu dans son temple.

La seconde année de son règne², il marcha contre les Égyptiens, et, après avoir vaincu et subjugué ces rebelles, il appesantit le joug de leur servitude : et ayant donné le gouvernement de cette province à son frère Achémène, il revint vers la fin de l'année à Suse.

Le fameux historien Hérodote naquit cette année à Halicarnasse en Carie³ ; car il avait cinquante-trois ans lorsque la guerre du Péloponnèse commença.

Xerxès⁴, enflé du succès qu'il avait en contre les Égyptiens, résolut de faire la guerre aux Grecs. (Il ne prétendait plus, disait-il, qu'on achetât pour lui des figures de l'Attique, qui étaient excellentes, et ne voulait en manger que lorsque le pays lui appartenait.) Avant que de s'engager dans une entreprise de cette importance, il crut devoir assembler son conseil, et prendre les avis de tout ce qu'il y avait de plus grands et de plus illustres personnages à sa cour. Il leur proposa le dessein qu'il avait de porter la guerre contre la Grèce. Ses motifs étaient, le désir d'imiter ses prédécesseurs, qui tous avaient illustré leur nom et leur règne par de nobles entreprises ; l'obligation où il était de venger l'insolence des Athéniens, qui avaient osé attaquer Sardes, et l'avaient réduite en cendres ; la nécessité de réparer l'affront reçu à la bataille de Marathon ; l'espérance des grands avantages qu'on pourrait tirer de cette guerre, qui entraînerait après elle la conquête de l'Europe, le plus riche et le plus fertile pays qui fût dans l'univers. Il ajoutait que cette guerre avait déjà été résolue par son père Darius, dont il ne faisait que suivre et exécuter les intentions ; et il finit en promettant de grandes récompenses à ceux qui s'y distingueraient par leur valeur.

Mardonius, le même qui sous Darius avait

si mal réussi, mais que ses mauvais succès n'avaient pas rendu plus sage ni moins ambitieux, et qui désirait extrêmement d'avoir le commandement des troupes, parla le premier. Il commença par élever Xerxès au-dessus de tous les rois qui l'avaient précédé, et de tous ceux qui devaient le suivre. Il montra l'indispensable nécessité de venger l'injure faite au nom persan. Il décria les Grecs comme des peuples lâches et timides, sans courage, sans force, sans expérience de la guerre : il en apporta pour preuve la conquête que lui-même avait faite de la Macédoine, qu'il exagéra avec des termes pleins de faste et de vanité, montrant qu'il n'avait trouvé aucune résistance. Il ne craignait pas d'assurer qu'aucun peuple de la Grèce n'oserait venir à la rencontre de Xerxès, qui marchait avec toutes les forces de l'Asie : et quo, s'ils avaient la témérité de se présenter devant lui, ils apprendraient à leurs dépens que les Perses étaient les peuples de la terre les plus guerriers et les plus courageux.

Comme on s'aperçut que ce discours flatteur plaisait extrêmement au roi, personne, dans le conseil, n'osait le contredire, et tous gardaient le silence. C'était une suite presque inévitable de la manière dont Xerxès s'était expliqué. Un prince sage, quand il propose une affaire dans son conseil, et qu'il désire sincèrement qu'on lui dise la vérité, a une extrême attention à cacher ses propres sentiments pour ne point gêner ceux des autres, et pour leur laisser une entière liberté. Xerxès, au contraire, avait marqué ouvertement son penchant ou plutôt sa détermination pour la guerre. Quand cela est ainsi, les flatteurs, qui sont artificieux, empressés à s'insinuer et à plaire, toujours prêts à entrer dans les passions de celui qui consulte, ne manquent pas d'appuyer son sentiment par des raisons spécieuses et plausibles, pendant que ceux qui seraient capables de donner de bons conseils sont retenus par la crainte, y ayant peu de courtisans qui aiment assez le prince et qui soient assez courageux pour oser lui déplaire en combattant son goût.

Les louanges excessives que Mardonius donnait à Xerxès, langage ordinaire des flatteurs, auraient dû le lui rendre suspect, et lui faire craindre que ce seigneur, sous une apparence de zèle pour sa gloire, ne cachât son

¹ Joseph. Antiq. lib. 11, cap. 5.

² An. M. 3520; av. J. C. 484. — Herod. lib. 7, cap. 7.

³ Aul. Gel. lib. 15, cap. 23.

⁴ An. M. 3521; av. J. C. 483. — Herod. lib. 7, cap. 8-18. — Plut. in Apophth. pag. 173.

ambition et le désir violent qu'il avait de commander l'armée. Mais ces paroles douces et flatteuses, qui se glissent comme un serpent sous les fleurs, loin de déplaire aux princes, les charment et les entraînent. Ils ne savent pas qu'on ne les loue que parce qu'on les croit faibles et assez vains pour se laisser tromper par des louanges disproportionnées à leur mérite et à leurs actions.

Voilà ce qui ferma la bouche à tous ceux qui étaient dans le conseil. Dans ce silence général, Artabane, oncle de Xerxès, prince recommandable par son âge et par sa prudence, eut le courage de prendre la parole : « Grand roi, » dit-il en s'adressant à Xerxès, souffrez que « je vous dise ici mon sentiment avec la liberté qui convient à mon âge et à vos intérêts. Quand Darius, votre père et mon frère, songea à porter la guerre contre les Scythes, je fis tout mon possible pour l'en détourner. Vous savez ce que lui coûta cette entreprise, quel en fut le succès. Les peuples de la Grèce réunis ensemble ? Vous songez à passer d'Asie en Europe en jetant un pont sur la mer. Et que deviendrons-nous, si les Athéniens vainqueurs font avancer leur flotte vers ce pont, et le rompent ? Je tremble encore, quand je pense que, dans l'expédition de Scythie, on fit dépendre la vie du roi votre père et le salut de toute l'armée de la bonne foi d'un seul homme, et que, si Hystiëe le Mésien eût, comme on l'y exhorta fortement, rompu le pont qu'on avait jeté sur le Danube, c'en était fait de l'empire persan. Ne vous exposez point, seigneur, à un pareil danger, d'autant plus que rien ne vous y oblige. Prenez du temps pour y réfléchir. Quand on a délibéré mûrement sur une affaire, quel qu'en soit le succès, on n'a rien à se reprocher. La précipitation, outre qu'elle est imprudente, est presque toujours malheureuse, et suivie de funestes effets. Surtout, grand prince, ne vous laissez point

« éblouir ni par le vain éclat d'une gloire imaginaire, ni par le pompeux appareil de vos troupes. Ce sont les arbres les plus élevés qui ont le plus à craindre de la foudre. Comme Dieu seul est grand, il est ennemi de l'orgueil, et il se plaint à abaisser tout ce qui s'élève ; et souvent les plus nombreuses armées fuient devant une poignée d'hommes, parce qu'il remplit ceux-ci de courage, et jette la terreur parmi les autres. »

Après qu'Artabane eut ainsi parlé au roi, il se tourna vers Mardonius, et lui reprocha le peu de sincérité ou de jugement qu'il avait fait paraître en donnant au roi une idée des Grecs entièrement contraire à la vérité, et le tort extrême qu'il avait de vouloir engager témérairement les Perses dans une guerre qu'il ne souhaitait que par des vues d'ambition et d'intérêt. « Au reste, ajouta-t-il, si l'on conclut pour la guerre, que le roi, dont la vie nous est chère, demeure en Perse ; et pour vous, puisque vous le désirez si fortement, marchez à la tête des armées les plus nombreuses que vous aurez pu amasser. Cependant, qu'on mette quelque part en dépôt vos enfants et les miens, pour répondre du succès de la guerre. S'il est favorable, je consens que mes enfants soient mis à mort ; mais, s'il est tel que je le prévois, je demande que vos enfants, et vous-même à votre retour, soyez traités comme le mérite le téméraire conseil que vous donnez à votre maître. »

Xerxès, qui n'était pas accoutumé à se voir contredire de la sorte, entra en fureur : « Re-merciez les dieux, dit-il à Artabane, de ce que vous êtes le frère de mon père, sans quoi vous porteriez dans le moment même la juste peine de votre audace. Mais je vous en punirai autrement, en vous laissant ici parmi les femmes, à qui vous ressemblez par votre lâche timidité, pendant qu'à la tête de mes troupes, je marcherai où mon devoir et la gloire m'appellent. »

Le discours d'Artabane était très-mesuré et très-respectueux ; cependant Xerxès en fut ex-

¹ « Οὐκ ἔστιν ὁ Θεὸς τὰ ἀνθρώπων πάντα νοοῦν... οὐ γὰρ ἡ ἐπὶ ὁμοίων ἄλλων μέγα ὁ Θεός, ὁ ἰσχυρόν. »

² Pourquoi fallait-il que les enfants fussent punis de la faute de leurs pères ?

trémement échoqué. C'est le malheur des princes gâtés par la flatterie¹, de trouver sec et austère tout ce qui est sincère et ingénu, et de triniter de hardiesse séditeuse tout conseil libre et généreux. Ils ne font pas réflexion qu'un homme de bien même n'ose jamais leur dire tout ce qu'il pense, ni leur découvrir la vérité tout entière, surtout dans les choses qui peuvent leur être désagréables; et que le plus pressant besoin qu'ils aient, c'est de trouver un ami sincère et fidèle qui ne leur cache rien. Un prince se doit croire trop heureux quand il naît un seul homme sous son règne avec cette générosité, qui est le plus précieux trésor de l'état, et, s'il était permis de s'exprimer ainsi², l'instrument de la royauté le plus nécessaire et le plus rare.

Xerxès le reconnut dans l'occasion dont il s'agit. Quand son premier emportement de colère fut passé, et que la nuit lui eut laissé le loisir de faire réflexion sur les deux différents avis qu'on lui avait donnés, il reconnut qu'il avait eu tort de maltraiter de paroles son oncle, et il ne rougit pas de réparer sa faute le lendemain en plein conseil, avouant nettement que le feu de la jeunesse et son peu d'expérience l'avaient fait manquer à ce qu'il devait à un prince aussi respectable qu'était Artabane et par son âge et par sa sagesse; qu'il se rangeait de son avis malgré un songe qu'il avait eu la nuit, où un fantôme l'avait vivement exhorté à entreprendre cette guerre. Tous ceux qui composaient le conseil furent ravis d'entendre ce discours, et témoignèrent leur joie en se prosternant tous devant le roi, et relevant à l'envi la gloire de cette démarche, sans que de telles louanges pussent être suspectes³; car on discerne aisément si celles qu'on donne aux princes partent du cœur et naissent de la vérité, ou si elles ne sont que sur les lèvres, et un pur effet de la flatterie. Cet aveu, si sincère et si humiliant, loin de leur paraître une faiblesse dans Xerxès, fut regardé comme l'effort

d'une grande âme, qui s'élève au-dessus de ses propres fautes, en les avouant avec courage pour les réparer. Ils admirèrent d'autant plus la noblesse de cette démarche, qu'ils savaient que les princes élevés comme Xerxès dans une vaine hauteur et une fausse gloire ne veulent jamais avoir tort, et n'emploient pour l'ordinaire leur autorité qu'à soutenir avec fierté les fautes qu'ils ont faites par ignorance ou par imprudence. On peut dire qu'il est plus glorieux de se relever ainsi que de n'être jamais tombé. En effet, rien n'est plus grand, ni en même temps plus rare que de voir un roi puissant, et dans le temps de sa plus grande prospérité, reconnaître ses fautes quand il lui arrive d'en faire, sans chercher ni prétexte ni excuse pour les couvrir; rendre hommage à la vérité, lors même qu'elle le condamne; et laisser à des princes fausement délicats sur la grandeur la honte d'être toujours pleins de défauts et de n'en jamais convenir.

La nuit suivante, le même fantôme, si l'on en croit Hérodote, se montra encore au roi, ajoutant au premier discours qu'il avait tenu de nouvelles menaces. Xerxès en fit part à son oncle; et, pour reconnaître si ce songe venait des dieux ou non, il le pressa vivement de se revêtir des habits royaux, de monter sur le trône, et de passer ensuite la nuit dans son lit à sa place. Artabane lui parla très-sensément sur la vanité des songes, puis, venant à ce qui le regardait personnellement : « J'estime
« presque également⁴, dit-il, de bien penser
« par soi-même, et de se rendre docile aux
« bons avis d'un autre. Vous avez ces deux
« qualités, grand prince; et, si vous suiviez
« votre nature, vous ne vous porteriez qu'à
« des sentiments de sagesse et de modération.
« Il n'y a que les discours empoisonnés des
« flatteurs qui vous poussent à des partis vio-
« lents⁵, comme la mer, tranquille par elle-
« même, n'est troublée que par une impres-

¹ Ita formati principum auribus, ut aspera que uti-
« lia, nec quicquam nisi jucundum et laetum accipiant. »
(TACIT. *Hist.* lib. 3, cap. 56.)

² Nullum majus boni imperii instrumentum, quam
« bonos amicos. » (TACIT. *Hist.* lib. 4, cap. 7.)

³ Nec occultum est quando ex veritate, quando adum-
« brata veritas facta imperatorum celebrantur. » (TACIT.
Annal. lib. 4, cap. 41.)

⁴ Cette pensée est dans *Hésiode* (*Opera et Dies*, v. 283;
Cic. *pro Cluent.* n. 84; et *Ter.-Liv.* 22, n. 20); « Somp-
« ego adivi, milites, cum primum esse virum, qui ipse
« consuli quid in rem sit : secundum eum, qui bene mo-
« menti obediat : qui nec ipse consulere, nec alteri parere
« sciat, cum extremi ingruit esc. »

⁵ Cette pensée est aussi dans *Tite-Live*, liv. 28, n. 27.

« sion étrangère. Au reste, ce qui m'a affligé
« dans le discours que vous avez tenu à mon
« égard, n'a pas été mon injure personnelle,
« mais le tort que vous vous faisiez à vous-
« même par votre mauvais choix entre deux
« conseils qu'on vous donnait, rejetant celui
« qui vous portait à des sentiments de modé-
« ration et d'équité, et embrassant l'autre, qui
« ne tendait au contraire qu'à nourrir l'orgueil
« et à irriter l'ambition. »

Artabane, par complaisance, passa la nuit dans le lit du roi, et y eut la même vision qu'avait eue Xerxès, c'est-à-dire qu'en dormant il vit un homme qui lui faisait de violents reproches, et qui le menaçait des plus grands maux, s'il continuait à s'opposer au dessein du roi. Il céda pour lors, et se rendit, croyant qu'il y avait en cela quelque chose de divin; et la guerre contre les Grecs fut résolue. Je rapporte les choses telles que je les trouve dans Hérodote.

Xerxès soutint mal cette gloire dans la suite. Nous ne verrons en lui que de courtes lueurs de sagesse et de raison qui brillent un moment, et font place aux excès les plus condamnables. On peut juger par là qu'il avait un bon fonds et un naturel heureux. Mais les qualités les plus excellentes sont bientôt gâtées et corrompues par le poison de la flatterie, et par celui d'une puissance souveraine et sans bornes : *vi dominationis convulsus*¹.

C'est un beau sentiment dans un ministre, d'être moins touché de l'affront qu'on lui fait que du tort qu'on faisait à son maître en lui donnant un funeste conseil.

Le conseil de Mardonius était funeste en ce que, comme le remarque Artabane, il n'était propre qu'à nourrir et à augmenter dans le prince une pente à la hauteur et à la violence, qui ne lui était déjà que trop naturelle, *ὄργην αὐτοῖσιν*²; et en ce qu'il accoutumait son esprit à porter toujours ses desirs au delà de sa fortune présente, à vouloir toujours aller en avant, et à ne mettre aucune borne à son ambition. C'est la passion³ de ceux qu'on appelle *conquerants*, et qu'on nommerait à plus juste titre,

avec l'Écriture sainte, *brigands des nations*⁴. Parcourez, dit Sénèque, toute la suite des rois de Perse, en trouverez-vous quelqu'un qui se soit arrêté de lui-même dans sa course, qui ait été content de ses premières conquêtes, et que la mort n'ait pas surpris formant encore quelque nouveau projet? Et cette disposition ne doit pas étonner, ajoute-t-il; car l'ambition est un gouffre et un abîme sans fond, où tout se perd, et où l'on entasse en vain des provinces et des royaumes, sans en pouvoir remplir le vide.

§ 11. — XERXÈS SE MET EN MARCHÉ, ET PASSE D'ASIE EN EUROPE EN TRAVERSANT LE DÉTROIT DE L'HELLES-POINT SUR UN PONT DE BATEAUX.

La guerre étant résolue, Xerxès⁵, pour ne rien omettre de ce qui pouvait faire réussir son dessein, entra en confédération avec les Carthaginois, le plus puissant peuple qui fût alors en Occident, et convint avec eux que, pendant que les Perses attaqueraient la Grèce, les Carthaginois tomberaient sur les nations grecques qui étaient en Sicile et en Italie, pour les empêcher de venir au secours des autres Grecs. Les Carthaginois élurent pour général Amilcar, qui ne se contenta pas de lever autant de troupes qu'il put en Afrique, mais, avec l'argent que Xerxès lui avait envoyé, engagea à son service un grand nombre de soldats tirés d'Espagne, de Gaule et d'Italie; de sorte qu'il assembla une armée de trois cent mille hommes, et des vaisseaux à proportion, pour exécuter les projets de la ligue.

Ainsi Xerxès, conformément à la prédiction de Daniel⁶, *ayant, par sa puissance et*

« *Liberi Herculisque vestigio felix temeritas egit, sed omnium quos fortuna irritavit implendo. Totum regni peris sterna perire, quem invenies, nisi modum in peris saltem fecerit, qui non vitam in aliquo ulterius procedendi cogitatione liberit? Nec id mirum est. Quid quid cupiditati consilii, penitus haurit et condit? nec interest quantum eo, quod inextinguibile est, coque- ras.* » (SÉNÈQUE, lib. 7, de Benef. cap. 3.)

¹ « *Prædonis gendum.* » (JENINX, 4, 7.)

² An. M. 3523; av. J. C. 481. — Diod. lib. 11, pag. 1 et 2.

³ « *Ecce adhuc tres reges stabunt in Perside: et quartus (id est Xerxes) diuturnis opibus nimis super omnes: et, quasi invulneris divitiis suis, concitabit omnes adversum regnum Græciæ.* » (DAN. cap. 11, v. 2.)

¹ Tacit. [Annal. 6, 48.]

² *ὅτι καὶ ἐν αὐτοῖσιν τὰς φύσιν πλεονεξίας καὶ ἀνδρο- λίας αὐτοῖς ἔχουσιν τοῦ παρρησιασθῆναι.*

³ « *Nec hoc Alexandri tantum vitium fuit, quem per*

par ses grandes richesses, souleva contre le royaume de la Grèce tous les peuples du monde alors connus, c'est-à-dire tout l'Occident sous le commandement d'Amilcar, et tout l'Orient sous le sien propre, partit de Suse¹, pour commencer la guerre, l'an cinquième de son règne², qui était le dixième depuis la bataille de Marathon, et marcha vers Sardes, où était le rendez-vous de l'armée de terre, pendant que celle de mer s'avancait aussi le long des côtes de l'Asie Mineure vers l'Hellespont.

Il avait donné ordre qu'on perçât le mont Athos. C'est une montagne de Macédoine, province de la Turquie en Europe, qui s'avance dans l'Archipel en forme de presqu'île. Elle ne tient à la terre que par un isthme d'une demi-lieue. Nous avons déjà vu que la mer en cet endroit était fort orageuse, et que les naufrages y étaient fréquents. Ce fut là le prétexte de l'ordre qu'avait donné Xerxès de couper cette montagne; mais la véritable raison était de se signaler par une entreprise extraordinaire et d'une exécution difficile, comme Tacite le dit de Néron : *erat incredibilium cupitor*. Aussi Hérodote remarque-t-il que ce travail était plus fastueux que nécessaire, puisqu'il aurait pu à moins de frais faire transporter ses vaisseaux par-dessus l'isthme, comme c'était l'usage de ce temps-là. La fosse qu'il y fit creuser était de largeur à y faire passer deux trirèmes de front, c'est-à-dire deux vaisseaux à trois rangs de rames. Ce prince, qui avait la folie de croire qu'il était le maître des éléments et de toute la nature³, avait en conséquence écrit une lettre au mont Athos en ces termes, pour lui intimer ses ordres : *Superbe Athos, qui portes ta tête jusqu'au ciel, ne sois pas si hardi que d'opposer à mes travailleurs des pierres et des roches qu'ils ne puissent couper. Autrement, je te couperai toi-même en entier, et te précipiterai dans la mer*⁴. Il contraignit en même temps ses travailleurs, à force de coups de fouet, à avancer l'ouvrage.

Un voyageur, qui vivait du temps de François I^{er}, et qui a composé en latin un livre tou-

chant les faits singuliers⁵, révoque celui-ci en doute, et marque qu'en passant auprès du mont Athos, il n'y a vu aucune trace du travail dont il est parlé ici.

Nous avons déjà dit que Xerxès s'avancait vers Sardes⁶. Au sortir de la Cappadoce, ayant passé le fleuve Halys, il vint à Célène, ville de la Phrygie, près de laquelle le Méandre prend sa source. Pythius, Lydien, faisait sa résidence dans cette ville : c'était le prince le plus opulent qui fût alors, après Xerxès. Il le reçut, et toute son armée, avec une magnificence incroyable, et lui offrit tous ses biens pour fournir aux frais de son expédition. Xerxès, surpris et en même temps charmé d'une offre si généreuse, eut la curiosité d'apprendre à quoi montaient donc ses richesses. Ce prince lui répondit que, dans la vue de les lui offrir, il en avait fait un compte exact, et qu'elles montaient, pour l'argent, à deux mille talents (c'est-à-dire six millions⁷) ; et pour l'or, à quatre millions de dariques, moins sept mille (c'est-à-dire quarante millions, moins soixante-dix mille livres, en comptant le darique sur le pied de dix livres⁸). Il lui offrit toutes ces sommes, ajoutant que ses revenus lui suffisaient pour l'entretien de sa maison. Xerxès lui marqua une vive reconnaissance, fit une amitié particulière avec lui ; et, pour ne pas se laisser vaincre en générosité, au lieu d'accepter ses offres, il l'obligea de recevoir les sept mille dariques qui manquaient à sa somme pour faire un compte rond.

Après un trait comme celui que je viens de rapporter, qui ne croirait que la vertu particulière et le caractère personnel de Pythius⁹ aurait été la générosité et le mépris des biens ? Cependant c'était le prince du monde le plus ménager, et qui à une sordide avarice pour lui-même joignait une dureté inhumaine à l'égard de ses sujets, qu'il occupait sans cesse à des travaux pénibles et infructueux, en les obli-

¹ Belou, singul. rer. observ. pag. 78.

² Hérod. lib. 7, cap. 20-29.

³ Deux mille talents sans doute euboïques, valaient 2 000 000 fr. E. B.

⁴ Quatre millions de dariques, moins sept mille dariques, chacun de vingt drachmes euboïques, feraient 50 600 000 fr. E. B.

⁵ Il est appelé Pythias dans Plutarque (*de virt. mulier.* pag. 362.)

¹ Hérod. lib. 7, cap. 26.

² An. M. 3521 ; av. J. C. 480.

³ Plut. de ira cobib. pag. 455.

⁴ Plut. de anim. transp. pag. 470.

geant de creuser pour lui des mines d'or et d'argent qui se trouvaient dans son domaine. Pendant son absence, fondant tous en larmes, ils portèrent leurs plaintes devant la princesse, épouse de Pythius, et implorèrent son secours. Elle employa un moyen fort extraordinaire, pour faire sentir à son mari et lui faire toucher au doigt l'injustice et le ridicule de sa conduite. A son retour, elle lui fit servir un repas, magnifique en apparence, mais qui n'était rien moins que repas. Entrée, service, rôti, entremets, tout était d'or ou d'argent, et le prince, au milieu de ces riches mets et de ces viandes en peinture, demeura affamé. Il devina facilement le sens de l'énigme, et comprit que la destination de l'or et de l'argent n'était pas le simple spectacle, mais l'usage; et que négliger, comme il faisait, la culture des terres, en occupant tous ses sujets au travail des mines, c'était réduire le pays et se réduire lui-même à la famine. Il se contenta donc dans la suite d'y en faire travailler seulement la cinquième partie. C'est Plutarque qui nous a conservé ce fait dans un traité, où il en ramasse beaucoup d'autres pour prouver l'habileté et l'industrie des dames. La fable a voulu marquer le même caractère dans ce qu'elle raconte d'un prince qui avait régné dans le même pays¹, pour qui tout ce qu'il touchait se changeait sur-le-champ en or, selon la demande qu'il en avait faite aux dieux, et qui par là courut risque de périr de faim.

Ce même seigneur, qui avait fait des offres si obligeantes à Xerxès², lui ayant demandé en grâce, quelque temps après, que de cinq de ses fils qui servaient dans l'armée il voulût bien lui laisser l'aîné pour être l'appui et la consolation de sa vieillesse, le roi, outré jusqu'à la fureur d'une proposition si raisonnable, lit égorger ce fils aîné sous les yeux de son père, lui faisant entendre que c'était par grâce qu'il lui laissait la vie à lui et au reste de ses enfants; et ayant fait couper le corps mort en deux parts, qu'on plaça à droite et à gauche, il fit passer au milieu toute son armée, comme pour l'expier par un tel sacrifice. Quel monstre dans la nature qu'un prince

de cette sorte! Quel fonds est-il possible de faire sur l'amitié des grands, et sur les protestations les plus vives de services et de reconnaissance?

De Phrygie, Xerxès arriva à Sardes³, où il passa l'hiver. De là il envoya des hérauts à toutes les villes de la Grèce, excepté à Athènes et à Lacédémone, pour demander qu'on lui donnât l'eau et la terre, ce qui était la marque de soumission.

Dès que le printemps fut venu, il partit de Sardes, et tourna sa marche vers l'Hellespont. Quand il y fut arrivé, il voulut se donner le plaisir de voir un combat naval. On lui avait préparé un trône sur une hauteur. Voyant de là toute la mer chargée de ses vaisseaux, et toute la terre couverte de ses troupes, il sentit d'abord un mouvement secret de joie en mesurant ainsi de ses propres yeux toute l'étendue de sa puissance, et se regardant comme le plus fortuné de tous les mortels; mais, faisant réflexion que de tant de milliers d'hommes il n'en resterait pas un seul dans cent ans, il ne put refuser des larmes à l'instabilité des choses humaines. Un autre objet aurait mérité plus justement ses larmes, et il aurait dû se faire des reproches d'abréger lui-même ce terme fatal à des millions d'hommes, que sa cruelle ambition allait faire périr dans une guerre entreprise sans justice et sans nécessité.

Artabane, qui ne perdait aucune occasion de se rendre utile au jeune prince, et de lui inspirer des sentiments de bonté pour son peuple, profitant de ce moment où il le trouvait touché et attendri, lui fit faire une autre réflexion sur les misères qui accompagnent la vie de la plupart des hommes, et qui la leur rendent si triste et si ennuyeuse; et il lui fit sentir en même temps l'obligation d'un prince qui, ne pouvant prolonger la vie à ses sujets, devait au moins employer tous ses soins à leur en adoucir les peines et les amertumes.

Dans la même conversation⁴, Xerxès demanda à son oncle s'il persévérerait dans son premier sentiment, qui était de ne point porter la guerre contre la Grèce, supposé qu'il n'eût pas vu les songes qui le lui avaient fait

¹ Midas, roi de Phrygie.
² Herod. lib. 7, cap. 38-39. — Seneq. de ira lib. 3, cap. 17.

³ Herod. lib. 7, cap. 30-32.

⁴ Id. ibid., cap. 37-42.

quitter. Celui-ci avoua qu'il n'était point sans crainte, et que deux choses l'effrayaient. Hé quoi donc ? reprit Xerxès. La terre et la mer, dit Artabane : la terre, car il n'y a point de pays qui puisse nourrir une si nombreuse armée ; la mer, car il n'y a point de ports capables de contenir un si grand nombre de vaisseaux. Le roi sentit bien la force de ce raisonnement ; mais, ne pouvant plus reculer, il dit que, dans les grandes entreprises, il ne fallait pas examiner de si près tous les inconvénients : qu'autrement on n'entreprendrait jamais rien ; et que, si ses prédécesseurs avaient suivi une politique si scrupuleuse et si timide, l'empire de Perse ne serait pas parvenu à ce point de grandeur où on le voyait.

Artabane lui donna encore un autre avis fort sage, mais qui ne fut pas plus suivi : c'était de ne point employer les Ioniens contre les Grecs, dont ils tiraient leur origine ; ce qui devait les lui rendre suspects. Xerxès, après ces discours, lui fit beaucoup d'amitié, le combla de marques d'honneur et le renvoya à Suse, pour veiller en son absence à la garde de l'empire, en le rendant dépositaire de toute son autorité.

Xerxès¹ avait fait construire à grands frais un pont de bateaux sur la mer pour faire passer les troupes d'Asie en Europe. L'espace qui sépare les deux continents, appelés autrefois l'*Hellespont* et maintenant le *détroit des Dardanelles* ou de *Gallipoli*, depuis Abyde jusqu'à l'autre côté, est de sept stades, c'est-à-dire de plus d'un quart de lieue. Une violente tempête survint tout à coup et rompit le pont. Xerxès, ayant appris à sa arrivée cette nouvelle, fut transporté de colère ; et, pour se venger d'un si cruel affront, il commanda qu'on jetât dans la mer deux paires de chaînes, comme pour la mettre aux fers, et qu'on lui donnât trois cents coups de fouet, en l'apostrophant ainsi : « Oamer et malheureux élément, » ton maître te punit ainsi pour l'avoir outragé sans raison. Xerxès saura bien, soit que « tu le veuilles ou non, passer à travers tes « flots. » Il ne s'en tint pas là, et rendant les entrepreneurs responsables des événements qui dépendent le moins de la puissance des

hommes, il fit couper la tête à tous ceux qui avaient eu la conduite de l'ouvrage.

On construisit de nouveau deux ponts², l'un pour les troupes, l'autre pour le bagage et les bêtes de charge. Xerxès choisit des ouvriers plus habiles que les premiers ; et voici comme ils s'y prirent : ils mirent en travers trois cent soixante vaisseaux, les uns à trois rangs de rames, les autres à cinquante rames, dont les flancs regardaient le Pont-Euxin ; et du côté qui regarde la mer Égée, ils en mirent trois cent quatorze ; ensuite ils jetèrent dans l'eau de grosses ancre de part et d'autre, pour affermir tous ces vaisseaux contre la violence des vents, et contre le courant³ de l'eau. Ils laissèrent du côté de l'orient trois passages entre les vaisseaux, par où de petites barques passent aller au Pont-Euxin et en revenir facilement. Après cela, ils plantèrent des pieux en terre ferme avec de gros anneaux, et y attachèrent de part et d'autre six gros câbles sur chacun des ponts, deux faits de chanvre, et quatre faits d'une sorte de roseaux appelés *scilias*, dont on se servait pour faire des cordages. Il fallait que ceux de chanvre fussent d'une force extraordinaire, puisque chaque coudée pesait un talent⁴. Les câbles, placés sur la longueur des vaisseaux, allaient d'un côté de la mer à l'autre. Cet ouvrage étant achevé, ils rangèrent en travers, sur la largeur des vaisseaux et sur les câbles dont il a été parlé, des tronc d'arbres compés exprès pour cet usage, et mirent dessus des planches liées et jointes ensemble, pour tenir lieu de sol et de plancher : puis ils couvrirent le tout de terre, et ajoutèrent de côté et d'autre des barrières (c'est ce que nous appelons des *gardefous*), afin que les bêtes et les chevaux ne s'épouvantassent point en voyant la mer. Telle fut la construction du fameux pont de Xerxès.

Quand l'ouvrage fut achevé, on marqua le

¹ Herod. lib. 7, esp. 36.

² Polybe remarque qu'il y a un courant d'eau de la mer Égée et du Pont-Euxin dans la mer Égée, causé par les fleuves qui vont se rendre dans ces deux mers. (Polyb. lib. 4, pag. 307-308.)

³ Le talent, pour le poids, était de 60 mines, c'est-à-dire, de 42 liv. de notre poids, et la mine de 100 dragmes. — Le poids du talent, sans doute cuboïque, est de 18 kilogrammes. E. B.

⁴ Herod. lib. 7, esp. 23-26.

jour du passage. Dès que les premiers rayons du soleil commencèrent à paraître, on répandit sur l'un et l'autre pont des odeurs de toutes sortes, et l'on joncha les chemins de myrte. Xerxès en même temps versa des libations sur la mer, et, se tournant vers le soleil, la principale divinité de l'empire, il implora son secours pour l'entreprise qu'il commençait, et le pria de lui continuer sa protection jusqu'à ce qu'il eût fait la conquête entière de l'Europe, et qu'il l'eût toute soumise à son empire : après quoi il jeta dans la mer le vase qui avait servi aux libations, une autre coupe d'or, et un cimeterre persan. L'armée employa sept jours et sept nuits à passer le détroit; ceux qui étaient proposés pour cela faisant avancer les soldats à grands coups de fouet, selon l'usage de la nation, qui n'était, à proprement parler, qu'un assemblage d'esclaves.

§ III. — DÉNONCEMENT DE L'ARMÉE DE XERXÈS. DÉMARATE MARQUE LIBREMENT SA PENSÉE SUR L'ENTREPRISE DE CE PRINCE.

Xerxès¹, prenant sa marche au travers de la Chersonèse de Thrace, arriva à Dorisque, ville située à l'embouchure de l'Ibère dans la Thrace, où, ayant fait camper son armée, et ordonné à la flotte de le suivre le long du rivage, il fit la revue de l'une et de l'autre.

Il trouva son armée de terre qu'il avait amenée d'Asie, forte de dix-sept cent mille hommes de pied, et de quatre-vingt mille chevaux, qui, joints à vingt mille hommes qu'il fallait au moins pour la garde et la conduite des chariots et des chameaux, faisaient en tout dix-huit cent mille hommes. Quand il eut passé l'Hellespont, les nations qui se soumirent à lui fortifièrent son armée de trois cent mille hommes. Ce qui fait en tout pour l'armée de terre deux millions cent mille hommes.

Sa flotte, telle qu'elle était partie d'Asie, consistait en douze cent sept vaisseaux de combat appelés *trirèmes*, c'est-à-dire à trois rangs de rames. Chaque vaisseau portait deux cents hommes originaires du pays qui les avait fournis, et outre cela trente Perses, ou Mèdes, ou Saces : ce qui faisait en tout deux cent soixante

et dix-sept mille six cent dix hommes. Les peuples d'Europe augmentèrent sa flotte de six-vingts vaisseaux, dont chacun portait deux cents hommes, ce qui en fait vingt-quatre mille ; et le tout ensemble trois cent un mille six cent dix hommes.

Outre la flotte composée de grands vaisseaux, les petites galères de trente et de cinquante rames, les vaisseaux de transport, ceux qui portaient les vivres, et autres sortes de bâtiments, montaient à trois mille. En mettant dans chacun, l'un portant l'autre, quatre-vingts hommes, cela en faisait en tout deux cent quarante mille.

Ainsi quand Xerxès arriva aux Thermopyles, ses forces de terre et de mer faisaient ensemble le nombre de deux millions six cent quarante et un mille six cent et dix hommes, sans compter les valets, les eunuques, les femmes, les vivandiers, et ces autres sortes de gens qui suivent l'armée, et qui montaient à un nombre égal. De sorte que le total des personnes qui suivirent Xerxès dans cette expédition était de cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt personnes. C'est le calcul que nous en donne Hérodote : Plutarque et Isocrate s'accordent avec lui. Diodore de Sicile, Plin^e, Élien², et d'autres, rabattent beaucoup de ce nombre : en quoi ils paraissent moins croyables qu'Hérodote, qui a vécu dans le siècle même où se fit cette expédition, et qui rapporte une inscription mise, par l'ordre des Amphictyons, sur le tombeau de ces Grecs qui furent tués aux Thermopyles, laquelle marque qu'ils combattirent contre trois millions d'hommes.

Pour nourrir toutes ces personnes³, il fallait chaque jour, selon la supputation qu'en fait Hérodote, plus de cent dix mille trois cent quarante médimnes, mesure qui, selon Budé, vaut six de nos boisseaux, en comptant pour chaque tête un chénix, qui était la portion journalière que les maîtres donnaient à leurs esclaves chez les Grecs. L'histoire ne fait mention d'aucune autre armée aussi nombreuse que celle-ci. De tant de millions d'hommes nul ne le disputait à Xerxès pour la beauté du

¹ Hérod. lib. 7, cap. 56-59 et 181-187.

² Diod. lib. 11, pag. 3. — Plin. lib. 33, cap. 10. — Élien. lib. 13, cap. 3.

³ Hérod. lib. 7, cap. 187.

visage, ni pour la grandeur de la taille : faible louange pour un prince, quand elle est seule. Aussi Justin, après le dénombrement de ces troupes, ajoute-t-il qu'une si grande armée manquait de chef : *hinc tanto agmini dux defuit*.

On aurait peine à comprendre comment il était possible de trouver des vivres suffisamment pour un aussi grand nombre de personnes, si l'historien ¹ ne nous avait avertis que Xerxès avait employé quatre années entières à faire les préparatifs de cette guerre. Nous avons vu combien il y avait de vaisseaux de charge qui côtoyaient toujours l'armée de terre ; et il en arrivait sans doute tous les jours de nouveaux qui mettaient l'abondance dans le camp.

Hérodote ² marque la manière dont se fit le calcul de ces troupes, qui étaient presque innombrables. On assembla dix mille hommes, que l'on serra le plus qu'il fut possible ; après quoi l'on décrivit un cercle autour d'eux, et l'on éleva sur ce cercle un petit mur à hauteur de la moitié du corps d'un homme ; on fit passer dans ce même intervalle toute l'armée, et l'on connut par là à quel nombre elle montait.

Le même Hérodote ³ marque en détail les différentes armures de toutes les nations qui composaient cette armée. Outre les chefs de chaque nation qui commandaient chacun les troupes de leur pays, l'armée de terre avait six généraux persans, savoir : Mardonius, fils de Gobryas ; Tirintatechme, fils d'Artabane, et Smerdone, fils d'Otane, tous deux proches parents du roi ; Masiste, fils de Darius et d'Atosse ; Gergis, fils d'Ariaze et Magabyse, fils de Zopyre. Les dix mille Perses qu'on appelait les immortels étaient commandés par Hydarne. La cavalerie avait ses commandants particuliers.

La flotte avait aussi quatre généraux persans. On peut voir dans Hérodote ⁴ le détail des nations qui la fournirent. Artémise ⁵, reine d'Halicarnasse, qui, depuis la mort de son mari, gouvernait pour son fils encore pupille, n'a-

mena avec elle que cinq vaisseaux ; mais c'était les mieux équipés et les plus lestes de toute la flotte, après ceux des Sidoniens. Elle se distingua dans cette guerre par son courage, et encore plus par sa prudence. Hérodote remarque qu'entre tous les officiers de Xerxès, aucun ne lui donna des conseils si sages que cette reine : mais il ne sut pas en profiter.

Xerxès, ayant fait le dénombrement de ses troupes de terre et de mer, demanda à Démarate s'il croyait que les Grecs osassent l'attendre. J'ai déjà dit que ce Démarate était un des deux rois de Lacédémone, qui, ayant été exilé par la faction de ses ennemis, s'était réfugié en Perse, où il avait été comblé de biens et d'honneurs. Comme on s'étonnait un jour qu'un roi se fût laissé exiler, et qu'on lui en demandait la cause : *C'est, dit-il, qu'à Sparte la loi est plus forte que les rois* ⁶. Il fut fort considéré en Perse ; mais ⁷ ni l'injustice de ses citoyens, ni les bons traitements du roi, ne purent lui faire oublier sa patrie. Dès qu'il sut que Xerxès travaillait aux préparatifs de la guerre, il en avait donné avis aux Grecs par une voie secrète. Obligé, dans cette occasion, de s'expliquer, il le fit avec une noblesse et une liberté dignes d'un Spartiate, et d'un roi de Sparte.

Démarate ⁸, avant que de répondre à la question du roi, lui avait demandé si son intention était qu'il lui parlât selon la vérité, ou avec flatterie ; et Xerxès ayant exigé de lui une grande sincérité, « Puisque vous me l'ordonnez, grand prince, reprit Démarate, la vérité va vous parler par ma bouche. Il est vrai « que de tout temps la Grèce a été nourrie « dans la pauvreté : mais on a introduit chez « elle la vertu que la sagesse cultive, et que la « vigneur des lois maintient. C'est par l'usage « que la Grèce sait faire de cette vertu qu'elle « se défend également des incommodités de « la pauvreté et du joug de la domination. « Mais, pour ne vous parler que de mes Lacé- « démoniens, soyez sûr que, nés et nourris « dans la liberté, ils ne prêteront jamais l'o-

mise, femme de Mausole, roi de Carie, qui vivait plus de quatre-vingt-dix ans après cette bataille.

¹ Plut. in Apophtheg. Lacon. pag. 220.

² « Amicior patriâ post fugam, quam regi post beatitudinem. » (Just. (2, 10).)

³ Hérod. lib. 7, cap. 101-105.

¹ Hérod. lib. 7, cap. 20.

² Id. ibid. cap. 60.

³ Cap. 61-68.

⁴ Cap. 89-90.

⁵ Il ne faut pas confondre cette princesse avec Arté-

« reille à aucune proposition qui tende à la
« servitude. Fussent-ils abandonnés par tous
« les autres Grecs, et réduits à une troupe de
« mille soldats, ou à un nombre encore moi-
« dre, ils viendront au-devant de vous, et
« ne refuseront point le combat. » Le roi,
entendant un tel discours, se mit à rire; et
comme il ne pouvait comprendre que des hom-
mes libres et indépendants, tels qu'on lui dé-
peignait les Lacédémoniens, qui n'avaient point
de maître qui pût les contraindre, fussent ca-
pables de s'exposer ainsi aux dangers et à la
mort : « Ils sont libres et indépendants de tout
« homme, répliqua Démarate; mais ils ont
« au-dessus d'eux la loi qui les domine, et ils
« la craignent plus que vous-même n'êtes
« craint de vos sujets. Or cette loi leur défend
« de fuir jamais dans le combat, quelque grand
« que soit le nombre des ennemis; et elle leur
« commande, en demeurant fermes dans leur
« poste, ou de vaincre, ou de mourir. »

Xerxès ne fut point choqué de la liberté avec
laquelle Démarate lui avait parlé, et il continua
sa marche.

§ IV. — LES LACÉDÉMONIENS ET LES ATHÉNIENS DÉPU-
TENT INUTILEMENT VERS LES ALLIÉS POUR DEMANDER
DU SECOURS. COMMANDEMENT DE LA FLOTTE ACCORDÉ
AUX LACÉDÉMONIENS.

Lacédémone et Athènes¹, qui étaient les
deux plus puissantes villes de la Grèce, et cel-
les à qui Xerxès en voulait le plus, ne s'é-
taient pas endormies à l'approche d'un ennemi
si redoutable. Averties depuis longtemps des
mouvements de ce prince, elles avaient envoyé
des espions à Sardes, pour s'informer plus
exactement du nombre et de la qualité de ses
troupes. Ils furent arrêtés, et, comme on était
prêt de les faire mourir, Xerxès commanda au
contraire qu'on les menât au travers de l'ar-
mée, et qu'on les renvoyât sans leur faire au-
cun mal. Leur retour apprit aux Grecs ce qu'ils
avaient à craindre.

On envoya en même temps des députés à
Argos, en Sicile, vers Gélon, tyran de Syra-
cuse, aux îles de Coreyre et de Crète, pour de-

mander du secours et faire une ligue contre
l'ennemi commun.

Les Argiens offrirent un secours considéra-
ble, à condition qu'ils partageraient par moi-
tié l'autorité et le commandement avec les La-
cédémoniens. Ceux-ci consentirent que le roi
d'Argos eût la même autorité que chacun des
deux rois de Lacédémone. C'était leur accor-
der beaucoup; mais que ne peut pas un point
d'honneur mal entendu, et une vaine jalousie
de commandement! Les Argiens ne se conten-
tèrent point de cette offre, et refusèrent de se-
courir les Grecs ligués, sans penser que, s'ils
les laissaient périr, la perte de la Grèce entrai-
nerait infailliblement la leur.

Les députés passèrent d'Argos en Sicile, et
s'adressèrent à Gélon²: c'était le plus puis-
sant prince qui fût alors parmi les Grecs. Il
promit de fournir deux cents vaisseaux à trois
rangs de rames, vingt mille hommes d'infan-
terie, deux mille de cavalerie, outre deux mille
soldats armés à la légère, autant d'archers et
de frondeurs, et d'entretenir de vivres l'armée
des Grecs pendant tout le temps de la guerre,
à condition qu'on l'élirait généralissime des
troupes de terre et de mer. Les Lacédémoniens
se récrièrent à une telle proposition. Il se ra-
battit à demander qu'au moins il eût le com-
mandement ou de la flotte, ou de l'armée de
terre. Les Athéniens s'y opposèrent fortement,
en répondant que le commandement de la flotte
leur appartenait de droit, si les Lacédémoniens
y renouaient. Gélon avait une raison bien
plus forte de ne pas dégarnir la Sicile de
troupes, qui était l'approche de la formidable
armée des Carthaginois, commandée par Amil-
car, et qui montait à trois cent mille hom-
mes.

Ceux de Coreyre, appelée aujourd'hui Cor-
fou, firent aux députés une réponse favorable,
et se mirent aussitôt en mer avec une flotte
de soixante vaisseaux. Mais ils ne s'avancèrent
pas au delà des côtes de la Laconie, appor-
tant pour prétexte les vents contraires, mais
en effet attendant quel serait le succès du com-
bat pour se ranger ensuite du côté du vain-
queur.

Les Crétois, ayant consulté l'oracle de Del-

¹ Herod. lib. 7, cap. 145, 146.

² Herod. lib. 7, cap. 153-162, 168.

phes sur le parti qu'ils avaient à prendre, refusèrent absolument d'entrer dans la ligue.

Ainsi les Lacédémoniens et les Athéniens se trouvèrent réduits presque à eux seuls, tous les autres peuples s'étant soumis aux hérauts que Xerxès avait envoyés pour demander la terre et l'eau, excepté ceux de Thespie et de Platée. Dans un danger si pressant on songea avant tout à faire cesser toute discorde et toute division, et les Athéniens firent la paix avec les Éginètes, contre qui ils étaient actuellement en guerre.

Un de leurs premiers soins fut de nommer un général¹. Jamais il n'avait été plus nécessaire d'en choisir un qui pût dignement remplir cette place que dans la conjoncture présente, où toute l'Asie était prête à fondre sur la Grèce. Les plus expérimentés et les plus habiles, effrayés de la grandeur du danger, avaient pris le parti de ne point se présenter. Il y avait à Athènes un citoyen nommé Épicyle, qui avait quelque talent pour la parole, mais d'ailleurs homme sans mérite, décrié pour son peu de courage, et encore plus pour son avarice. Cependant on appréhendait que dans l'assemblée les suffrages ne lui fussent favorables. Thémistocle, qui savait que² dans un grand calme tout marinier presque est propre à conduire un vaisseau, mais que dans un temps d'orage et de tempête les pilotes les plus habiles ne le sont pas encore assez, comprit que la république était perdue si l'on nommait pour général Épicyle, dont l'âme vénale donnait tout lieu de craindre qu'il ne fût point à l'épreuve de l'or des Perses. Il y a des occasions où, pour agir sagement, et je dirai presque régulièrement, il faut s'élever au-dessus des règles. Thémistocle, qui sentait bien que dans l'état où étaient les affaires il était le seul capable de commander, ne fit point difficulté d'écarter son compétiteur à force de présents et de libéralités, et³ ayant ainsi trouvé moyen de dédommager l'ambition d'Épicyle en satisfai-

sant son avarice, il se fit élire eu sa place. Il me semble qu'on peut appliquer ici bien justement à Thémistocle ce que Tite-Live dit de Fabius dans une occasion toute pareille. Ce grand homme, voyant que, dans le temps qu'Annibal était dans le cœur de l'Italie, on songeait à nommer pour consul un homme sans mérite, employa tout son crédit et celui de ses amis pour se faire continuer dans le consulat, sans se mettre en peine de tout ce qu'on pouvait dire contre lui, et il en vint à bout. L'historien ajoute : « La conjoncture⁴ du temps, et l'extrême danger où se trouvait la république, firent que personne ne fut blessé d'une conduite qui pouvait paraître contraire aux règles, et écartèrent des esprits tout soupçon qu'en cela Fabius eût agi par aucun motif d'intérêt ou d'ambition. On admirait au contraire sa grandeur d'âme, en ce que, sachant que la république avait besoin d'un général accompli, et ne pouvant se dissimuler à lui-même qu'il était ce général, il avait mieux aimé hasarder en quelque sorte sa réputation, et s'exposer peut-être aux traits de l'envie, que de manquer à ce qu'il devait à sa patrie. »

Les Athéniens firent aussi un décret qui rappelait tous les bannis. Ils craignirent qu'Aristide ne se joignît à leurs ennemis, et n'en entraînât avec lui beaucoup d'autres dans le parti des barbares. Ils connaissaient bien peu leur citoyen, qui était infiniment éloigné d'une telle perfidie. Quoi qu'il en soit, ils songèrent à le rappeler. Thémistocle, loin de s'opposer à ce décret, l'appuya de tout son crédit. La haine et la division de ces grands hommes n'avaient rien d'implacable, d'amer, d'outré, comme chez les Romains des derniers temps de la république. Le salut de l'état les réconciliait, sans qu'ils gardassent de jalousie ni de rancune : et nous verrons bientôt qu'Aristide, loin de traverser secrètement son ancien rival, concourut

¹ Plut. in Themist. pag. 115.

² « Quilibet nautarum vectorumque tranquillo mari gubernare potest : ubi orta sita tempestas est, ac turbato mari rapitur vento navis, tum viro et gubernatore opus est » (Liv. lib. 24, n. 8.)

³ « Χρήμασι τὴν πόλιν αὐτῶν ἱκανοῦντο παρὰ τοῦ ἑπικυκλίου ».

⁴ « Tempus ac necessitas belli, ac discrimen saluum rerum, faciebant ne quis aut in exemplum exquereret, aut suspectum cupiditatis imperii consulem haberet. » Quin laudabant potius magnitudinem animi : quod, eum summo imperatore esse opus reip. sciret, seque eum band dubitasse, minoris invidiam suam, si quâ ex re oriretur, quam utilitatem reip. secisset. » (Liv. lib. 24, n. 9.)

avec zèle au succès de ses entreprises et à sa gloire.

L'alarme augmentait dans la Grèce à mesure qu'on apprenait que l'armée des ennemis était plus près. Si les Athéniens et les Lacédémoniens n'avaient eu que leurs troupes de terre à lui opposer, c'en était fait de la Grèce. On sentit pour lors tout le prix de la sage prévoyance de Thémistocle, qui, sous un autre prétexte, avait fait bâtir cent galères. Au lieu que le reste des Athéniens avait regardé la journée de Marathon comme la fin de la guerre, lui, au contraire, la regarda comme le commencement et le signal de plus grands combats auxquels il devait préparer son peuple : et dès lors il songea à rendre sa patrie supérieure à Lacédémone, qui depuis longtemps dominait sur toute la Grèce. Dans cette vue, il crut devoir tourner toutes les forces d'Athènes du côté de la mer, voyant bien que, faible par terre comme elle était, elle n'avait que ce seul moyen de se rendre nécessaire aux alliés et formidable aux ennemis. Son avis passa malgré les efforts de Miltiade, arrêté sans doute par le peu d'apparence qu'il y avait qu'un peuple tout neuf aux combats de mer, et qui n'était en état d'armer que de petits vaisseaux, pût résister à une puissance aussi formidable que celle des Perses, qui, avec une flotte de plus de mille vaisseaux, avaient encore une nombreuse armée de terre.

Les Athéniens avaient accoutumé de distribuer entre eux tous les revenus qu'ils tiraient des mines d'argent ¹, qui étaient dans un lieu de l'Attique appelé *Laurium*. Thémistocle eut le courage de proposer au peuple d'abolir ces distributions, et d'employer cet argent à bâtir des vaisseaux à trois rangs de rames pour faire la guerre aux Éginètes, contre lesquels il réveilla leur ancienne jalousie. Le peuple ne sacrifie pas volontiers ses intérêts particuliers à l'utilité publique, et n'aime pas à acheter le bien de l'état par ses propres pertes. Il le fit pourtant en cette occasion, et, touché par les vives remontrances de Thémistocle, il consentit que l'argent qui revenait des mines fût employé à bâtir cent galères. On doubla ce nombre à l'arrivée de Xerxès, et ce fut cette flotte qui sauva la Grèce.

¹ Plat. in *Thémist.* pag. 413.

Quand il fut question de nommer un généralissime pour commander la flotte ¹, les Athéniens, qui seuls en avaient fourni les deux tiers, prétendirent que cet honneur leur appartenait, et rien n'était plus juste que leur prétention. Cependant tous les suffrages des alliés se réunirent en faveur d'Eurybiade, Lacédémonien. Thémistocle, quoique fort avide de gloire, crut que dans cette occasion il devait oublier ses propres intérêts pour le bien commun de la patrie; et ayant fait entendre aux Athéniens que, pourvu qu'ils se conduisissent en gens de courage, bientôt tous les Grecs leur déferaient d'eux-mêmes le commandement; il leur persuada de céder, aussi bien que lui, aux Lacédémoniens. On peut dire encore que cette sage modération de Thémistocle sauva l'état. Car les alliés menaçaient de se séparer, si l'on prenait un autre parti; et c'en était fait de la Grèce, si cela fut arrivé.

§ V. — COMBAT DES THERMOPYLES. MORT DE LÉONIDE.

Il ne s'agissait plus que de savoir où l'on attendrait les Perses pour leur disputer l'entrée de la Grèce ². Les Thessaliens représentèrent qu'étant les premiers exposés à l'attaque des ennemis, il était juste qu'on pourvût à leur sûreté, qui faisait aussi celle de la Grèce, sans quoi ils seraient obligés de prendre d'autres mesures qui seraient contre leur inclination, mais qu'un tel abandon rendrait absolument nécessaires. Il fut résolu qu'on enverrait dix mille hommes pour garder le passage qui sépare la Macédoine de la Thessalie, près du fleuve Pénée, entre les monts Olympe et Ossa. Mais Alexandre, fils d'Amyntas, roi de Macédoine, leur ayant fait savoir que, s'ils attendaient en cet endroit les Perses, ils seraient infailliblement accablés par leur nombre, ils se retirèrent vers les Thermopyles. Les Thessaliens, se voyant ainsi abandonnés, ne délibérèrent plus, ils se soumirent aux Perses.

Les Thermopyles sont un défilé ou passage du mont OËta, entre la Thessalie et la Pho-

¹ Herod. lib. 8, cap. 213.

² An. M. 3521; av. J. C. 480. — Herod. lib. 7, cap. 172, 173, 175, 177.

eide, qui n'a que vingt-cinq pieds de largeur, qu'un petit nombre de troupes pouvait défendre, et qui était l'unique endroit par où l'armée de terre des Perses pouvait entrer en Achate, et venir assiéger Athènes. Ce fut donc là que l'armée des Grecs s'arrêta. Elle avait pour chef Léonide, l'un des deux rois de Sparte.

Xerxès cependant était en marche ¹. Il avait ordonné à sa flotte de le suivre le long de la côte, et de régler ses mouvements sur ceux de l'armée de terre. Partout il trouvait des vivres et des rafraîchissements, qu'on avait préparés de loin, selon les ordres qu'il avait envoyés, et chaque ville, à son arrivée, lui donnait un magnifique souper, qui coûtait des sommes immenses. C'est ce qui donna lieu à un assez bon mot d'un citoyen d'Abdère, ville de Thrace, qui, après qu'il fut parti, dit qu'il fallait rendre grâce aux dieux de ce que Xerxès ne faisait qu'un repas.

Il y eut, dans le même pays de Thrace ², au prince qui témoigna une grandeur d'âme extraordinaire : c'était le roi des Bisaltes. Pendant que tous les autres couraient à la servitude, et se soumettaient basement à Xerxès, il refusa fièrement de subir le joug et d'obéir. Il n'était pas en état de résister à force ouverte : il se retira sur le haut du mont Rhodope, dans un lieu inaccessible, et défendit à ses enfants de porter les armes contre la Grèce : ils étaient au nombre de six. Soit crainte de Xerxès, soit curiosité de voir une telle guerre, ils le suivirent. A leur retour, leur père, oubliant cette qualité, punit d'une manière bien cruelle la désobéissance de ses fils, en leur faisant crever les yeux à tous. Xerxès continua sa marche à travers la Thrace, la Macédoine et la Thessalie. Tout plia devant lui jusqu'au défilé des Thermopyles.

On ne peut voir sans étonnement combien était petit le nombre de troupes que la Grèce opposa à l'armée innombrable de Xerxès ³. On en trouve le dénombrement dans Pausanias. Toutes ces troupes, jointes ensemble, ne faisaient que onze mille deux cents hommes. On n'en plaça que quatre mille aux Thermopyles

pour en défendre le passage. Mais tous ces soldats, ajoute l'historien, étaient déterminés à vaincre ou à mourir. Que ne peut point une telle armée !

Lorsque Xerxès fut arrivé près des Thermopyles, il fut étrangement surpris d'apprendre qu'on se préparait à lui disputer le passage. Il s'était toujours flatté qu'au premier bruit de son arrivée ⁴ les Grecs prendraient la fuite, et il n'avait pu se mettre dans l'esprit ce que Démarate, dès le commencement de la guerre, lui avait dit, qu'une poignée d'hommes arrêterait tout court son armée au premier passage. Il envoya un espion pour reconnaître les ennemis. Cet espion rapporta qu'il avait trouvé les Lacédémoniens hors des retranchements, qui se divertissaient aux exercices militaires, et qui peignaient leur chevelure : c'était leur manière de se préparer au combat.

Le roi, ne perdant pas encore toute espérance ⁵, attendit quatre jours pour leur donner le temps de se retirer. Il essaya, pendant cet intervalle, de gagner Léonide par de magnifiques promesses, en le faisant assurer qu'il le rendrait maître de toute la Grèce, s'il voulait embrasser son parti : une telle proposition fut rejetée avec hauteur et indignation. Puis Xerxès lui ayant écrit qu'il eût à lui livrer ses armes, Léonide lui répondit en deux mots, d'un style et d'une fierté véritablement laconiques : *Viens les prendre* ⁶. Il ne fut plus question que de se préparer au combat contre les Lacédémoniens. Le roi fit marcher d'abord contre eux les Mèdes ⁷, avec ordre de les saisir tout vivants, et de les lui amener. Les Mèdes ne purent soutenir l'effort des Grecs, et, ayant été honteusement mis en fuite, ils montrèrent, dit Hérodote, que Xerxès avait ⁸ beaucoup d'hommes, mais peu de soldats. Ils furent relevés par les Perses surnommés *les immortels*, qui formaient un corps de dix mille hommes : c'étaient les meilleures troupes de l'armée. Elles n'eurent pas un meilleur succès que les premières.

¹ Herod. lib. 7, cap. 207-231. — Diod. lib. 11, pag. 5-10.

² Plut. in Lacon. Apophi. pag. 225.

³ Ἀντίπαρφοι, Μολίων λαβίαι.

⁴ Herod. lib. 7, cap. 210-230.

⁵ ὅτι πολλοὶ μὲν ἀνθρώπων εἶεν, ἐλάχιστοι δὲ ἄνδρες.

⁶ Quod multi homines essent, pauci autem viri. a

¹ Herod. lib. 7, cap. 106-132.

² Id. lib. 8, cap. 116.

³ Pausan. lib. 10, pag. 615.

Xerxès, désespérant de pouvoir forcer des troupes si déterminées à vaincre ou à mourir, était dans un grand embarras, et ne savait quel parti prendre, lorsqu'un habitant du pays vint lui découvrir un sentier détourné¹, vers une éminence qui était au-dessus des ennemis, et qui les commandait. On y envoya un détachement, qui, ayant marché toute la nuit, y arriva à la pointe du jour, et s'en empara.

Les Grecs en furent bientôt avertis. Léonide, voyant qu'il était impossible de résister aux ennemis, obligea le reste des alliés de se retirer, et demeura avec ses trois cents Lacédémoniens, résolus de mourir tous, à l'exemple de leur chef, qui, ayant appris de l'oracle qu'il fallait que Lacédémone ou son roi périt, n'hésita pas à se sacrifier pour sa patrie². Ils étaient donc sans espérance de vaincre ni de se sauver, et ils regardaient les Thermopyles comme leur tombeau. Le roi les ayant exhortés à prendre de la nourriture, en ajoutant qu'ils soupèraient ensemble chez Pluton, ils jetèrent tous des cris de joie, comme si on les eût invités à un festin. Il les mena ensuite au combat pleins d'ardeur. Le choc fut très-rude et très-sanglant. Léonide tomba mort des premiers. Les Lacédémoniens firent des efforts incroyables de courage pour défendre son corps mort. Enfin, accablés par le nombre plutôt que vaincus, ils périrent tous, excepté un seul qui se sauva à Lacédémone, où il fut traité comme un lâche et comme un traître à sa patrie, sans que personne voulût avoir commerce avec lui, ni lui parler. Mais peu de temps après il répara avantageusement sa faute dans la bataille de Platée, où il se distingua d'une manière particulière. Xerxès³, outré de dépit contre Léonide, qui avait osé lui tenir tête, fit attacher son cadavre à une potence, et se couvrit lui-même de honte en voulant déshonorer son ennemi.

On éleva dans la suite, par ordre des Amphictyons, un superbe monument, tout près des Thermopyles, à ces braves défenseurs de

la Grèce, avec deux inscriptions, dont l'une regardait en général tous ceux qui étaient morts aux Thermopyles, et portait que les Grecs du Péloponnèse, au nombre seulement de quatre mille, avaient tenu tête à l'armée des Perses composée de trois millions d'hommes. L'autre inscription était particulière aux Spartiates. La simplicité en est remarquable : elle était du poète Simonide. La voici :

Ὁ ξείν', ἄγγελλον Ἀκκεδαίμονίαις, ὅτι τῆδε
κείμεθα, τοῖς κείνων παρθέμοισι νομίμοις⁴.

C'est-à-dire : *Passant, va annoncer à Lacédémone que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois*⁵. Quarante ans après, Pausanias, qui remporta la victoire de Platée, fit transporter des Thermopyles à Sparte les ossements de Léonide, et lui érigea un magnifique tombeau. Le sien fut placé aussi tout près. On y prononçait tous les ans une oraison funèbre en leur honneur, et l'on y célébrait des jeux auxquels les Lacédémoniens seuls avaient droit d'assister, pour marquer qu'eux seuls avaient eu part à la gloire remportée aux Thermopyles.

Xerxès y avait perdu plus de vingt mille hommes, du nombre desquels se trouvèrent deux frères du roi⁶. Il sentit bien qu'une si grande perte, qui était une preuve sensible du courage des ennemis, était capable de jeter l'alarme et le découragement dans ses troupes. Pour leur en dérober la connaissance, il fit enterrer dans de grandes fosses, que l'on couvrit après de terre et d'herbes, tous ceux de son parti qui avaient été tués dans le combat, excepté mille, dont il laissa les corps dans la campagne. Cette ruse lui réussit mal ; et lorsque dans la suite ceux de la flotte, curieux de voir le champ de bataille, eurent obtenu la permission d'y voir, elle ne servit qu'à décou-

⁴ *Pari animo Lacedæmonii in Thermopylis occiderunt, in quos Simonides :*

Dic, hospes, Spartæ nos te hic vidisse jacentes,
Dum sanctis patrum legibus obsequimur.

(Cic. *Tusc. Quæst.* lib. 4, n. 101.)

⁵ Pausan. lib. 3, pag. 165.

⁶ Herod. lib. 9, cap. 24-25.

¹ Quand les Gaulois, deux cents ans après, vinrent attaquer la Grèce, ils s'emparèrent du défilé des Thermopyles par le même sentier que les Grecs avaient encore négligé de garder. (Pausan. lib. 1, pag. 7 et 8.)

² Senec. *epist.* 82.

³ Herod. lib. 7, cap. 238.

vrir la petitesse de son esprit, et non à cacher le nombre des morts.

Effrayé d'une victoire qui lui avait coûté si cher¹, il demanda à Démarate si les Lacédémoniens avaient encore beaucoup de pareils soldats. Celui-ci lui répondit que la république de Lacédémone avait un assez grand nombre de villes dont tous les habitants étaient fort braves ; mais que ceux de Lacédémone, qu'on appelait proprement Spartiates, et qui montaient à peu près à huit mille, surpassaient tous les autres en bravoure, et étaient tels que ceux qui avaient combattu avec Léonide.

Je reviens encore un moment au combat des Thermopyles, dont l'issue, funeste en apparence, pourrait laisser dans les esprits une idée peu favorable aux Lacédémoniens, et faire regarder leur courage comme l'effet d'une témérité présomptueuse et d'une hardiesse désespérée.

L'action de Léonide avec ses trois cents Spartiates n'était pas un coup de désespoir, mais une conduite sage et généreuse, comme Diodore de Sicile² a soin de le faire remarquer, en relevant par un éloge magnifique la gloire de cette fameuse journée, et lui attribuant le succès de toutes les campagnes suivantes. Sachant que Xerxès marchait à la tête de toutes les forces de l'Orient pour accabler un petit pays par le nombre, il comprit, par une supériorité de lumière, que, si l'on faisait consister le succès de cette guerre à opposer la force à la force et le nombre au nombre, jamais tous les Grecs rassemblés ne pourraient égaler les Perses ni leur disputer la victoire : qu'il était donc nécessaire d'ouvrir à la Grèce alarmée une autre voie de salut : qu'il fallait montrer à tout l'univers attentif ce que peut la grandeur d'âme contre la force de corps, le véritable courage contre une impétuosité aveugle, l'amour de la liberté contre une oppression tyrannique, une troupe aguerrie et disciplinée contre une multitude confuse. Ces braves Lacédémoniens crurent qu'il convenait à l'élite du premier peuple de la Grèce de se dévouer à une mort certaine, pour faire sentir aux Perses ce qu'il en coûte pour réduire des

hommes libres en servitude, et pour apprendre aux Grecs à vaincre ou à périr comme eux.

Ce ne sont point ici des sentiments que je tire de mon propre fonds, et que je prête à Léonide ; ils sont renfermés dans la courte réponse que fit ce digne roi de Sparte à un Lacédémonien, lequel, effrayé de la généreuse résolution où il le voyait, lui dit : « Quoi donc, seigneur ! est-ce que vous songez à marcher avec une petite poignée de gens contre une armée innombrable ? S'il s'agit du nombre, répliqua Léonide, la Grèce entière n'y suffirait pas, puisqu'elle n'égale qu'une petite partie de l'armée persane ; mais, s'il s'agit du courage, ma petite troupe est plus que suffisante. »

La suite fit voir combien il pensait juste. Cet exemple de courage étonna les Perses et ranima les Grecs. La mort de ces braves soldats et de leur chef fut utilement employée, et produisit un double effet, plus grand et plus durable qu'ils ne l'avaient espéré. D'un côté, elle fut comme le premier germe des victoires suivantes, qui firent perdre aux Perses pour toujours la pensée de venir attaquer la Grèce ; et, pendant les sept ou huit règnes suivants, il ne se trouva aucun prince qui osât en former le dessein, ni aucun flatteur qui osât en donner le conseil. D'un autre côté, cette hardiesse intrépide laissa une persuasion profondément gravée dans le cœur de tous les Grecs, qu'ils pouvaient vaincre les Perses et détruire leur vaste monarchie. Cimou en fit d'abord avec succès le premier essai ; Agésilas poussa plus loin ce projet, et le porta jusqu'à faire trembler dans Suse le grand-roi ; et Alexandre enfin l'exécuta avec une facilité incroyable : il ne duta jamais, non plus que les Macédoniens qui le suivaient, ni que toute la Grèce, qui l'avait nommé son chef pour cette expédition, qu'il ne pût avec trente mille hommes renverser l'empire des Perses, après que trois cents Spartiates avaient suffi pour en arrêter toutes les forces réunies.

§ VI. — COMBAT NAVAL PRÈS D'ARTÉMIS.

Le jour même de l'action des Thermopyles,

¹ Herod. lib. 7, cap. 224, 227.

² Diod. lib. 11, pag. 9.

³ Plut. in Lacou. Apophi. pag. 225.

il se donna aussi un grand combat sur mer¹. La flotte des Grecs, sans compter les petites galères et les barques, était composée de deux cent soixante-onze vaisseaux. Elle s'était arrêtée à Artémise, promontoire de l'Eubée, sur la côte septentrionale, vers le détroit. Celle des ennemis, beaucoup plus nombreuse, était tout près de là; mais elle venait d'essayer une rude tempête, qui avait fait périr plus de quatre cents vaisseaux. Cependant, comme elle était encore infiniment supérieure à celle des Grecs, qu'ils se préparaient à attaquer, ils détachèrent deux cents vaisseaux, avec ordre de se tenir vers l'Eubée, afin qu'aucun des vaisseaux ennemis ne pût leur échapper. Les Grecs, en ayant eu avis, mirent à la voile de nuit, pour attaquer ce détachement à la pointe du jour. Ne l'ayant point rencontré, ils allèrent, vers le soir, attaquer le gros de la flotte ennemie: elle fut fort maltraitée. La nuit étant survenue, il fallut se séparer, et chacun se retira à son poste. Mais cette nuit même fut encore plus rude pour les Perses que le combat qui l'avait précédée, à cause d'une violente tempête, accompagnée de pluies et de tonnerres, qui les tint dans le mouvement et l'agitation jusqu'à la pointe du jour; et les deux cents vaisseaux qui avaient été détachés se brisèrent presque tous sur les côtes de l'Eubée; les dieux, dit Hérodote, voulant que les deux flottes devinssent à peu près égales.

Un renfort de cinquante-trois vaisseaux étant survenu ce jour-là même aux Athéniens, et les Grecs, ayant eu avis du débris d'une partie de la flotte ennemie, attaquèrent encore, à la même heure que la veille, les vaisseaux des Ciliciens, et en conlèrent à fond un grand nombre. Les Perses, bonteux de se voir ainsi insulter par un ennemi beaucoup inférieur en nombre, se mirent le lendemain les premiers en mer. Le combat fut fort opiniâtre, et le succès à peu près égal des deux côtés, si ce n'est que les Perses, se trouvant embarrassés par la grandeur et le nombre de leurs vaisseaux, firent une bien plus grande perte. On se retira en bon ordre de part et d'autre.

Toutes ces actions, qui se passèrent anprès d'Artémise, ne furent pas absolument décisives²;

mais elles servirent beaucoup à animer les Athéniens, eu les convainquant, par leur propre expérience, quo ni le grand nombre et les magnifiques décorations des vaisseaux, ni les cris insolents et les chants de victoire des barbares, n'ont rien de formidable pour des hommes qui savent en venir aux mains, et qui ont le courage de combattre de pied ferme; et en leur faisant voir qu'il ne faut que mépriser toute cette vaine montre, aller droit à l'ennemi, et l'attaquer vivement sans jamais lâcher prise.

Les Grecs, ayant pour lors appris ce qui s'était passé aux Thermopyles, ne délibérèrent plus sur le parti qu'ils avaient à prendre. Ils partirent d'Artémise, et, s'avançant vers l'intérieur de la Grèce, ils s'arrêtèrent à Salamine, petite Ile tout près et vis-à-vis de l'Attique. Dans cette retraite, Thémistocle, passant par les lieux où il fallait nécessairement que les ennemis abordassent pour s'y rafraîchir et pour y faire de l'eau, grava en grosses lettres sur des pierres et des rochers ces mots, qu'il adressait aux Ioniens : *Peuples d'Ionie, rangez-vous de notre côté; reprenez le parti de vos pères, qui n'exposent leur vie que pour le maintien de votre liberté: ou, si cela vous est impossible, au moins faites aux Perses, dans la mêlée, le plus de mal que vous pourrez, et jetez le désordre dans leur armée.* Par là³ il espérait, ou attirer les Ioniens, ou les rendre suspects aux barbares. On voit que Thémistocle, toujours attentif à son but, ne négligeait rien de ce qui pouvait contribuer au succès de ses entreprises.

§ VII. — LES ATHÉNIENS ABANDONNENT LEUR VILLE; XERXÈS LA PREND ET LA BRÛLE.

Cependant Xerxès était entré dans la Phocide par le haut de la Doride, brûlant et saccageant les villes des Phocéens. Les peuples du Péloponnèse, ne songeant qu'à sauver leur pays, avaient résolu d'abandonner tout le reste, et d'assembler toutes les forces de la Grèce au dedans de l'isthme, qu'on prétendait fermer d'une grosse muraille depuis une mer jusqu'à l'autre: cet espace était de près de deux

¹ Plot. in Themist. pag. 115-117. — Herod. lib. 8, cap. 21-31.

² Herod. lib. 8, cap. 40-41.

³ Herod. lib. 8, cap. 1-18. — Diod. lib. 11, pag. 10-11.

fléues. Les Athéniens, irrités d'une si lâche désertion, se voyaient tout près de tomber entre les mains des Perses, et de porter tout le poids de leur colère et de leur vengeance. Ils avaient consulté¹, quelque temps auparavant, l'oracle de Delphes, qui leur avait répondu que la ville ne trouverait son salut que dans des murs de bois. Cette expression ambiguë partagea les esprits. Quelques-uns l'interprétaient de la citadelle, parce qu'autrefois elle avait été environnée de palissades de bois. Thémistocle lui donnait un autre sens bien plus naturel, l'entendant des vaisseaux, et montrait que le seul parti qu'ils eussent à prendre était d'abandonner leur ville et de s'embarquer; mais c'est à quoi le peuple ne voulait nullement entendre, comme ne se souciant plus de vaincre, et ne voyant aucun moyen de se sauver après avoir abandonné les temples de leurs dieux et les tombeaux de leurs ancêtres. Thémistocle eut ici besoin de toute son adresse et de toute son éloquence pour ébranler le peuple. Après leur avoir représenté qu'Athènes ne consistait ni dans les murs, ni dans les maisons, mais dans les citoyens, et que conserver ceux-ci, c'était sauver la ville, il chercha à les toucher par le motif qui était le plus capable de faire impression sur eux dans l'état de malheur, d'affliction et de danger où ils se trouvaient, je veux dire par le motif de l'autorité divine, leur faisant entendre par les paroles mêmes de l'oracle, et par les prodiges qui étaient arrivés, que la volonté des dieux était qu'ils s'éloignassent d'Athènes pour un temps.

On fit donc un décret, par lequel, pour adoucir ce qu'il y avait de dur dans la résolution d'abandonner la ville², il était ordonné : « qu'on mettrait Athènes en dépôt entre les mains et sous la sauvegarde de Minerve, » « patronne des Athéniens; que tous ceux qui étaient en état de porter les armes monteraient sur les vaisseaux; et que chacun pourvoierait comme il pourrait au salut et à la sûreté de sa femme, de ses enfants et de ses esclaves. »

Une démarche singulière de Cléon³, en-

core jeune pour lors, fut d'un grand poids dans cette occasion.

On le vit, suivi de ses camarades, et avec un visage gai, monter le long de la rue du Céramique à la citadelle, pour y consacrer dans le temple de Minerve un mors de bride qu'il portait à la main, voulant faire entendre par cette cérémonie religieuse, mais frappante, qu'il n'était plus question de troupes de terre, et qu'il fallait se tourner du côté de la mer. Après avoir fait l'offrande de ce mors, il prit un des boucliers qui étaient appendus aux parois du temple, fit ses prières à la déesse, descendit sur le rivage, et fut le premier qui, par son exemple, inspira la confiance à la plupart des autres, et leur donna le courage de s'embarquer.

La plupart firent passer leurs pères et leurs mères, qui étaient âgés, avec leurs femmes et leurs enfants, dans la ville de Trézène⁴, dont les habitants les reçurent avec beaucoup de générosité et d'humanité; car ils firent ordonner qu'ils seraient nourris aux dépens du public, et leur assignèrent à chacun deux oboles par jour, qui valaient à peu près trois sous et demi de notre monnaie⁵; ils permirent outre cela aux enfants de prendre des fruits partout, et établirent encore un fonds pour le paiement des maîtres qui les instruisaient. Il est beau de voir une ville, exposée comme celle-ci aux plus grands maux, étendre son attention et sa libéralité, au milieu de telles alarmes, jusqu'à l'éducation des enfants d'autrui.

Quand toute la ville vint à s'embarquer, ce spectacle, le plus triste et le plus touchant qui fut jamais, tira les larmes des yeux de tous les assistants, et excitait en même temps des sentiments d'admiration pour la fermeté et le courage de ces hommes qui envoyaient ailleurs leurs pères et leurs mères, et qui, sans être ébranlés par leurs gémissements, ni par les tendres embrassements de leurs enfants et de leurs femmes, passaient avec tant de résolution à Salamine. Mais ce qui augmentait infiniment la compassion, c'était un grand nombre de vieillards qu'on était forcé de laisser dans la

¹ Hérod. lib. 7, cap. 139-143.

² Plut. in Thémist. pag. 117.

³ Plut. in Cim. pag. 481.

⁴ C'est une petite ville située sur le bord de la mer, dans la partie du Péloponnèse appelée l'*Argolide*.

⁵ Deux oboles, c'est-à-dire 32 centimes. E. B.

ville à cause de leur âge et de leur faiblesse, et dont plusieurs même voulurent y rester par un motif de religion, entendant de la citadelle ce que l'oracle avait dit des murailles de bois. Il n'y eut pas (car l'histoire a jugé cette circonstance digne d'être rapportée), il n'y eut pas jusqu'aux animaux domestiques qui ne prissent part à ce deuil public, et l'on ne pouvait s'empêcher d'être touché et attendri en les voyant courir avec des hurlements après leurs maîtres qui s'embarquaient. Entre tous les autres, on remarqua le chien de Xanthippe, père de Périclès, qui, ne pouvant supporter de se voir abandonné de son maître, se jeta à la mer, nagea toujours près de son vaisseau, jusqu'à ce qu'il aborda presque sans force à Salamine, et mourut incontinent sur le rivage. On montrait encore dans le même lieu, du temps de Plutarque, l'endroit où l'on prétend qu'il fut enterré, et qu'on appelait *la sépulture du chien*.

Pendant que Xerxès¹ continuait sa marche, quelques transfuges d'Arcadie vinrent se rendre dans son armée. Leur ayant demandé ce que faisaient alors les Grecs, il fut bien surpris d'apprendre qu'ils étaient occupés à regarder les jeux et les combats qui se célébraient à Olympie; et il le fut encore plus quand on lui eut dit que la récompense du vainqueur n'était autre qu'une couronne d'olivier. Quels hommes, s'écria par admiration l'un des seigneurs persans, qui ne sont sensibles qu'à l'honneur, et point à l'argent!

Xerxès avait fait un détachement assez considérable pour aller piller le temple de Delphes², où il savait qu'il y avait des richesses immenses, et n'ayant pas intention de traiter Apollon plus favorablement que les autres dieux, dont il avait saccagé les temples. Si l'on en croit Hérodote et Diodore de Sicile, à peine ce détachement s'était-il avancé jusqu'au temple de Minerve, surnommée *la Prévoyante*, que l'air s'obscurcit tout à coup, et qu'il s'éleva une furieuse tempête, accompagnée de vents impétueux, de tonnerres, d'éclairs et de foudres; et que deux gros rochers s'étant détachés de la montagne, écrasèrent la plupart de ces troupes.

¹ Hérod. lib. 8, cap. 20.

² Diod. lib. 11, pag. 12.

Le reste de l'armée marcha vers la ville d'Athènes³, que ses habitants avaient abandonnée, excepté un petit nombre de citoyens qui s'étaient retirés dans la citadelle, où ils se défendirent jusqu'à la mort avec un courage incroyable, sans vouloir entendre à aucun accommodement. Xerxès, ayant forcé la citadelle, y mit le feu et la brûla. Il dépêcha aussitôt un courrier à Suse pour porter cette agréable nouvelle à Artabane, son oncle; et il lui envoya en même temps un grand nombre de tableaux et de statues. Celles d'Harmodins et d'Aristogiton, libérateurs d'Athènes, en faisaient partie. Un Antiochus, roi de Syrie⁴ (je ne sais pas lequel, ni en quel temps), les renvoya aux Athéniens, ne croyant pas leur pouvoir faire un présent plus agréable.

§ VIII. — BATAILLE DE SALAMINE. RETOUR PRÉCIPITÉ DE XERXÈS DANS L'ASIE. ÉLOGE DE THÉMISTOCLE ET D'ARISTIDE. DÉFAITE DES CARTHAGINOIS EN SICILE.

Alors la division se mit dans la flotte des Grecs⁵; et les alliés, dans un conseil de guerre qui se tint, se trouvèrent fort partagés pour déterminer l'endroit où se devait donner le combat. Les uns, c'était le plus grand nombre, qui avaient pour eux Eurybiade, généralissime de la flotte, voulaient qu'on s'approchât de l'isthme de Corinthe, pour être plus près de l'armée de terre qui gardait cette entrée sous la conduite de Cléombrote, frère de Léonide, et plus à portée de défendre le Péloponnèse. D'autres, et ils avaient Thémistocle à leur tête, prétendaient que c'était trahir la patrie que d'abandonner un poste aussi avantageux que celui de Salamine; et comme celui-ci soutenait son sentiment avec beaucoup de chaleur, Eurybiade leva la canne sur lui. L'Athénien, sans s'émouvoir, *Frappe*, dit-il, *mais écoute*; et, continuant de parler, il montra de quelle importance il était pour la flotte des Grecs, dont les vaisseaux étaient plus légers et beaucoup moins nombreux que ceux des Perses, de donner la bataille dans un détroit comme celui de Salamine, qui mettrait l'ennemi hors d'état de

¹ Hérod. lib. 8, cap. 50-54.

² Pausan. lib. 1, pag. 11.

³ Hérod. lib. 8, cap. 56-65. — Plut. in Themist. pag. 117.

faire usage d'une grande partie de ses forces. Eurybiade, qui n'avait pu voir sans surprise la modération de Thémistocle, se rendit à ses raisons, et sans doute encore plus à la crainte qu'il eut que les Athéniens, dont les vaisseaux faisaient plus de la moitié de la flotte, ne se séparassent des alliés, comme leur général l'avait laissé entrevoir.

Du côté des Perses¹, on avait tenu aussi un conseil de guerre pour savoir s'il fallait hasarder un combat naval : Xerxès était venu à la flotte pour prendre avis de ses capitaines. Tous furent pour donner la bataille, parce qu'ils savaient que le roi penchait de côté-là. Il n'y eut que la reine Artémise qui s'opposa à ce dessein. Elle représenta qu'il était dangereux d'en venir aux mains avec des gens beaucoup plus expérimentés et plus habiles dans la marine que les Perses; que la perte d'une bataille sur mer serait suivie de la ruine de l'armée de terre; qu'en traînant la guerre en longueur, et s'approchant du Péloponnèse, ils feraient naître, ou plutôt augmenteraient parmi les ennemis la division qui y était déjà fort grande; que les alliés ne manqueraient pas de se séparer pour aller défendre chacun son propre pays; et qu'alors le roi se rendrait maître sans peine, et presque sans coup férir, de toute la Grèce. Cet avis si sage ne fut point suivi, et l'on résolut de donner la bataille.

Comme Xerxès attribuait à son absence le mauvais succès des premiers combats qu'on avait donnés sur mer, il voulut être témoin de celui-ci du haut d'une éminence où il fit placer son trône. Ce pouvait être un moyen d'animer les troupes; mais il en est un autre plus sûr et plus efficace, je veux dire la présence même et l'exemple du prince qui prend part au péril, et qui par là se montre digne d'être l'âme et le chef de tant de gens de cœur prêts à mourir pour lui. Quand un prince n'a pas cette sorte de fermeté qui ne s'étonne de rien, et que le péril même réveille, il peut avoir d'ailleurs de bonnes qualités, mais il n'est pas propre à commander une armée. Dans un général, rien ne peut suppléer le courage; et plus il tâche² d'en montrer l'apparence quand il n'en

a pas la réalité, plus il découvre sa peur. Il y a à la vérité une extrême différence entre un général et un simple soldat. Xerxès ne devait s'exposer que comme il convient à un prince; comme la tête, et non comme la main; comme celui qui doit donner les ordres, et non comme ceux qui doivent les exécuter. Mais se tenir entièrement écarté du danger, et se réduire à la simple fonction de spectateur, c'est renoncer à la qualité de général.

Thémistocle³, sachant que dans la flotte grecque on songeait encore à aller vers l'isthme, fit donner avis sous main à Xerxès que, les alliés grecs étant réunis dans le même lieu, il lui serait facile de les vaincre et de les accabler tous ensemble; au lieu que, s'ils se séparaient, comme ils étaient près de le faire, il manquerait pour toujours une occasion si favorable. Le roi le crut, et, par son ordre, un grand nombre de vaisseaux environnèrent de nuit Salamine, pour ôter aux Grecs tout moyen de sortir de ce poste.

Personne ne s'aperçut que l'armée fût ainsi enveloppée⁴. Aristide vint la nuit même d'Égine, où il commandait quelques troupes, et traversa avec un très-grand danger toute la flotte des ennemis. Quand il fut arrivé à la tente de Thémistocle, il le tira à part, et lui parla ainsi : « Thémistocle, si nous sommes « sages, nous renoncerons désormais à cette « vaine et puérile dissension qui nous a divi- « sés jusqu'ici; et, par une plus noble et plus « salutaire émulation, nous combattrons à « l'envi à qui servira mieux la patrie; vous, « en commandant et en faisant le devoir d'un « bon et sage capitaine; et moi, en vous « obéissant et en vous aidant de ma personne « et de mes conseils. » Il lui donna ensuite avis que l'armée était enveloppée par les vaisseaux des Perses, et l'exhorta fort à ne point différer de donner le combat. Thémistocle, étonné jusqu'à l'excès d'une telle grandeur d'âme et d'une si noble franchise, eut quelque honte de s'être laissé vaincre par son rival; et, ne rougissant point d'en faire l'aveu, promit bien d'imiter sa générosité, et même, s'il le pouvait, de la surpasser par tout le reste de sa conduite. Puis, après lui avoir fait confidence de la ruse

¹ Herod. lib. 8, cap. 67-70.

² « Quanto magis oculare ac abdere pavorem pitebantur, manifestius pavidi. » (TACT. Histor.)

³ Herod. lib. 8, cap. 74-78.

⁴ Flut. in Arist. pag. 323. — Herod. lib. 8, cap. 78-82.

qu'il avait imaginée pour tromper le barbare, il le pria d'aller trouver Eurybiade, pour lui représenter qu'il n'y avait d'autre salut pour eux que de combattre par mer à Salamine; ce qu'il fit avec joie et avec succès, car il avait beaucoup de crédit sur l'esprit de ce général.

On se prépara donc de part et d'autre au combat¹. La flotte des Grecs était composée de trois cent quatre-vingts voiles. Elle suivait en tout l'impression et les ordres de Thémistocle. Comme rien n'échappait à sa prévoyance, et qu'en habile capitaine il savait profiter de tout, il attendit, pour engager l'action, qu'un vent qui se levait tous les jours régulièrement à une certaine heure, et qui était tout à fait contraire aux ennemis, commençât à souffler. Alors on donna le signal. Les Perses, qui savaient que le roi avait les yeux attentifs sur eux, s'avancèrent avec une impétuosité et un courage capables de répandre partout la terreur; mais ce premier feu se ralentit bientôt quand on fut dans la mêlée. Tout leur était contraire: le vent, qui leur donnait directement dans le visage; la hauteur et la pesanteur de leurs vaisseaux qui se remuaient difficilement; le grand nombre de ces vaisseaux, qui, loin de leur être utile, ne servait qu'à les embarrasser dans un lien étroit et serré: au lieu que, du côté des Grecs, tout se faisait avec ordre et mesure, sans trouble et sans confusion, parce que tout obéissait à un seul ordre. Les Ioniens, que Thémistocle avait avertis par des caractères gravés sur des pierres le long des côtes de l'Eubée de se souvenir d'où ils tiraient leur origine, furent les premiers qui prirent la fuite, et ils furent bientôt suivis du reste de la flotte. Artémise se signala par des efforts incroyables de hardiesse, en sorte que Xerxès, la voyant ainsi combattre, s'écria que², dans cette bataille, les hommes avaient paru des femmes, et que les femmes avaient montré un courage d'hommes. Les Athéniens, indignés de ce qu'une femme avait osé venir porter les armes contre eux, avaient promis dix mille

dragmes de récompense³ à quiconque la pourrait prendre en vie; mais elle échappa à leur poursuite. S'ils l'eussent prise, elle n'aurait mérité que d'être comblée de louanges et d'honneurs.

La manière dont cette reine se sauva⁴ ne doit pas être omise⁵. Se voyant vivement poursuivie par un vaisseau athénien, auquel il ne paraissait pas qu'elle pût échapper, elle arbora le pavillon grec, et attaqua un vaisseau des Perses monté par Damasithymus, roi de Calynde⁶, avec qui elle avait en une querelle, et le coula à fond: ce qui fit croire à ceux qui la poursuivaient que son vaisseau était du parti des Grecs, et ils ne songèrent plus à l'attaquer.

Tel fut le succès de la bataille de Salamine, l'une des plus mémorables dont il soit parlé dans l'histoire ancienne, et qui a rendu à jamais célèbre le nom et le courage des Grecs. Il y eut beaucoup de navires des Perses de pris, un plus grand nombre encore qui furent coulés à fond. Plusieurs des alliés, qui ne craignaient pas moins la cruauté du roi que l'ennemi, se retirèrent dans leur pays.

Thémistocle⁷, dans un entretien secret qu'il eut avec Aristide, mit en délibération, pour le sonder et pour connaître ses véritables sentiments, s'il ne serait pas utile d'envoyer des vaisseaux pour rompre le pont que Xerxès avait fait bâtir, afin, disait-il, de prendre l'Asie dans l'Europe: il pensait tout le contraire. Aristide lui fit de vives remontrances sur un tel projet, et lui exposa combien il était dangereux de réduire au désespoir un ennemi si

¹ Cinq mille livres.—dix mille drachmes font 9500 fr.

E. B.

² Il paraît qu'Artémise ne se piquait pas moins de ruse que de courage, et en même temps qu'elle n'avait pas beaucoup de délicatesse sur le choix des ruses qu'elle employait. On dit que voulant se rendre maîtresse de Laimus, petite ville de Carie qui était à sa bienéance, elle mit ses troupes en embuscade, et que, sous prétexte de célébrer la fête de la mère des dieux dans le bois qui lui était consacré auprès de la ville, elle s'y rendit avec un grand équipage d'eunuques, de femmes, de trompettes et de tambours. Les habitants accoururent pour voir cette cérémonie religieuse; et pendant ce temps les troupes d'Artémise s'emparèrent de Laimus. (Polyæn. stratag. lib. 8, cap. 53.)

³ Herod. lib. 8, cap. 87 et 88. — Polyæn. lib. 8, cap. 53.

⁴ Ville de Lycie.

⁵ Herod. lib. 8, cap. 97-110.

⁶ Herod. lib. 8, cap. 84-90.

⁷ Οἱ μὲν ἀνδρες ἡρώδωντες ποὶ γυναικί, αἱ δὲ γυναῖκες, ἀνδρείας.

« Artémise inter primos duces bellum acerrime ciebat. « Equippe, ut in viro muliebrem illorum, ita in muliere « virilem audaciam cerneret. » (Jcstis. lib. 2, cap. 12.)

puissant, dont on ne pouvait être trop tôt délivré. Thémistocle parut céder à ses raisons; et, pour bâter le départ du roi, il le fit avertir secrètement que les Grecs songeaient à faire rompre le pont. Il paraît que le but de Thémistocle, dans cette fausse confiance, était de s'autoriser du sentiment d'Aristide, qui était d'un grand poids, contre celui des autres généraux, s'ils songeaient à aller rompre le pont. Peut-être aussi cherchait-il à se mettre à couvert de la mauvaise volonté de ses ennemis, qui pourraient un jour l'accuser de trahison devant le peuple, s'ils venaient jamais à savoir qu'il eût fait donner cet avis secret à Xerxès.

Ce prince, effrayé d'une telle nouvelle, ne perdit point de temps, et partit de nuit, ayant laissé Mardonius avec une armée de trois cent mille hommes, pour réduire la Grèce, s'il le pouvait. Les Grecs, qui s'attendaient que Xerxès donnerait le lendemain un nouveau combat, ayant appris sa fuite, le poursuivirent, mais inutilement. Ils avaient détruit deux cents vaisseaux ennemis, sans compter ceux qu'ils prirent¹. Le reste de la flotte persane, après avoir été fort maltraité en chemin par les vents, se retira vers la côte d'Asie, où elle entra dans le port de Cume, ville d'Éolie, et y passa l'hiver, sans oser depuis revenir en Grèce.

Xerxès emmena avec lui le reste de son armée, et prit le chemin de l'Hellespont. Comme il n'y avait point de vivres préparés, elle souffrit infiniment pendant toute la marche, qui fut de quarante-cinq jours. Après avoir consumé tous les fruits qui se rencontrèrent, les soldats furent obligés de se nourrir d'herbes, et même de feuilles et d'écorces d'arbres. La maladie se mit dans l'armée. La dysenterie et la peste en firent périr une grande partie.

Le roi, impatient de se sauver, avait pris les devants avec peu de monde afin d'arriver plus promptement; mais il trouva le pont rompu par une rude tempête qui s'était élevée, et fut obligé de passer le trajet dans une barque de pêcheur. C'était un spectacle² bien propre

à faire connaître l'instabilité des choses humaines, que de voir dans une petite barque, presque sans suite et sans équipage, un prince aux armées et aux vaisseaux duquel, peu de temps auparavant, à peine la terre et la mer avaient pu suffire. Tel fut le succès de l'expédition de Xerxès contre la Grèce.

En rapprochant Xerxès de lui-même en deux différents temps, on a peine à le reconnaître. Quand il s'agissait de délibérer, rien de plus courageux ni de plus intrépide que ce prince : il est surpris et même indigné qu'on envisage dans l'avenir aucune difficulté, et qu'on témoigne aucune alarme. Mais lorsque l'heure de l'exécution et du péril est venue, il fuit lâchement, et ne songe qu'à mettre sa vie en sûreté. On voit ici sensiblement la différence qu'il y a entre le véritable courage, qui n'est jamais sans prudence, et la témérité, qui est toujours aveugle et présomptueuse. Un prince habile et sage pèse tout, examine tout avant que de s'engager dans une guerre³ qu'il ne craint pas, mais qu'il ne souhaite pas aussi; et, dans le temps de l'action, la vue du danger ne sert qu'à l'animer. La présomption change cet ordre⁴. Comme elle a mis la bravoure et la hardiesse où devaient être la sagesse et la circonspection, elle place l'épouvante et le désespoir où devraient être le courage et l'intrépidité.

Le premier soin des Grecs⁵, après la bataille de Salamine, fut d'envoyer à Delphes les prémices du riche butin qu'ils avaient fait. Cléon, encore tout jeune, se signala particulièrement dans cette journée, et y fit des actions d'une valeur distinguée, qui lui attirèrent une grande réputation, et le firent regarder dès lors comme un citoyen capable de rendre un jour d'importants services à sa patrie.

Mais Thémistocle⁶ eut presque tout l'honneur de cette victoire, la plus signalée que les Grecs aient jamais remportée contre les Perses. La vérité força ceux qui étaient les plus jaloux de sa gloire, à lui rendre ce témoignage. C'é-

¹ Herod. lib. 8, cap. 115, 120, 130.

² « Erat res spectaculo digna, et estimatione sortis humane, rerum varietate miranda, in exilio latente vi- dere navigio, quem paulo ante vix æquor omne capiebat; carentem etiam omni servorum ministerio, cujus exercitus, propter multitudinem, terris graves erant. » (JURIN. lib. 2, cap. 13.)

³ « Non times bella, non provocas. » (PLIN. de Traj.)

⁴ « Fortissimus in ipso discrimine, qui ante discrimen quietissimus. » (TACIT. Hist. lib. 1, cap. 81.)

⁵ « Ante discrimen feroces, in periculo paridi. » (Ibid. cap. 68.)

⁶ Herod. lib. 8, cap. 122-125. — Plut. in Clém. pag. 481.

⁷ Id. in Themist. pag. 120.

lait une coutume dans la Grèce qu'après un combat les capitaines déclaraient ceux qui s'y étaient le plus distingués, en marquant sur un billet le nom de celui qui avait mérité le premier prix, et le nom de celui qui avait mérité le second. Ici, par un jugement qui marque la bonne opinion qu'il est naturel d'avoir de soi-même, chacun s'adjudgea le premier rang, et accorda le second à Thémistocle; ce qui était le mettre réellement au-dessus de tous les autres.

Les Lacédémoniens, l'ayant mené à Sparte pour lui rendre les honneurs qui lui étaient dus, décernèrent à leur général Eurybiade le prix de la valeur, et à Thémistocle celui de la sagesse, qui fut une couronne d'olivier pour l'un et pour l'autre. Ils firent aussi présent à Thémistocle du plus beau char qui fut dans la ville; et, à son départ, ils le firent accompagner par trois cents jeunes hommes des plus considérables de la ville jusqu'aux frontières du pays; honneur que jusque-là ils n'avaient encore rendu à personne.

Mais ce qui lui causa un plaisir encore plus sensible, furent les acclamations publiques qu'il reçut aux premiers jeux olympiques qui se célébrèrent après la bataille de Salamine, où toute la Grèce était assemblée. Dès qu'il parut, tout le monde se leva pour lui faire honneur. Personne n'était attentif aux jeux ni aux combats : Thémistocle seul faisait le spectacle. Tous les yeux étaient tournés vers lui, et chacun s'empressait de le montrer de la main aux étrangers qui ne le connaissaient pas. Il avoua depuis à ses amis qu'il regardait ce jour comme le plus beau de sa vie; que jamais il n'avait ressenti une joie si douce ni si vive, et que cette récompense, juste fruit de ses travaux, passait tous ses desirs.

On a sans doute remarqué dans Thémistocle deux ou trois traits principaux, qui doivent lui donner rang parmi les plus grands hommes. Le dessein qu'il forma, et qu'il exécuta, de tourner toutes les forces d'Athènes du côté de la mer, marquait en lui un génie supérieur, capable des plus grandes vues, pénétrant dans l'avenir, et saisissant dans les affaires le point décisif. Il comprit qu'Athènes, ne possédant qu'un territoire stérile et peu étendu, n'avait que ce seul moyen pour s'enrichir et s'agran-

dir. On peut regarder ce projet comme la source et la cause de tous les grands événements qui rendirent dans la suite la république d'Athènes si florissante.

Mais je mets encore infiniment au-dessus de cette sage prévoyance la rare modération qu'il fit paraître en deux occasions décisives, où c'en était fait de la Grèce s'il eût écouté les conseils d'une ambition mal entendue, et qu'il se fût piqué d'un faux point d'honneur, comme il est si ordinaire aux personnes de sa profession et de son âge. La première est lorsque, malgré l'injustice criante qu'on commettait à l'égard de sa république et de sa propre personne en nommant pour généralissime de la flotte un Lacédémonien, il porta les Athéniens à se désister de leur prétention, quelque juste qu'elle fût, pour prévenir les funestes effets que la division entre les alliés n'aurait pas manqué d'avoir. Et combien est admirable sa présence d'esprit et son sang-froid, lorsque ce même Eurybiade, avec un geste menaçant et des paroles piquantes, leva la canne sur lui ! Qu'on se souvienne que Thémistocle n'était pas alors fort âgé; qu'il était plein d'ardeur pour la gloire; qu'il commandait une flotte nombreuse; qu'il avait pour lui la raison. Que feraient nos jeunes officiers dans une pareille conjoncture ? Celui-ci souffrit, et la victoire de Salamine fut le fruit de sa patience.

J'aurai lieu dans la suite de parler avec plus d'étendue du mérite d'Aristide. C'était, à proprement parler, l'homme de la république. Pourvu qu'elle fût bien servie, il lui importait peu par qui elle le fût. Le mérite des autres, loin de le blesser, devenait le sien propre par l'approbation qu'il lui donnait. Nous l'avons vu traverser la flotte ennemie, non sans risque de sa vie, pour aller donner un avis salutaire à Thémistocle; et Plutarque observe que¹, pendant tout le temps du commandement de ce dernier, Aristide l'aide en toute occasion de ses conseils et de son crédit, quoiqu'il pût le regarder comme son rival, et même comme son eunemi. Qu'on compare cette noblesse et cette grandeur d'âme avec la petitesse d'esprit

¹ Πάντα συνέπαρτα καὶ συνέθεδον, διδιδότατον ἐνὶ αὐτοῖς καὶ πρὸς τὸν ἑχθρὸν. (In vit. Arist pag. 32.)

et la bassesse de cœur de ces hommes poutilleux, délicats, et jaloux sur ce qui regarde le commandement; incompatibles avec leurs collègues; uniquement attentifs à s'attirer la gloire de tout; toujours prêts à sacrifier les intérêts publics à leurs intérêts particuliers, et à laisser faire des fautes à leurs rivaux pour en tirer avantage.

Le jour même de l'action des Thermopyles¹, la formidable armée des Carthaginois, composée de trois cent mille hommes, avait été entièrement défaite par Gélon, tyran de Syracuse. Hérodote place ce combat au jour que se donna celui de Salamine. J'en ai marqué les circonstances dans l'histoire des Carthaginois.

Après la bataille de Salamine², les Grecs étant revenus de la poursuite des Perses, Thémistocle parcourut les îles qui avaient suivi leur parti, pour y faire des exactions et pour en tirer de l'argent. Il commença par celle d'Andros, et demanda une somme considérable à ses habitants, leur ayant dit : *Je viens à vous accompagné de deux puissantes divinités, la Persuasion et la Force.* Ils répondirent : *Nous avons aussi de notre côté deux autres divinités, qui ne sont pas moins puissantes que les vôtres, et qui ne nous permettent pas de donner l'argent que vous nous demandez, la Pauvreté et l'Impuissance.* Sur ce refus, il fit mine de les assiéger, et les menaça de ruiner entièrement leur ville. Il traita de la même sorte plusieurs autres îles, qui n'osèrent pas lui résister comme Andros, et il en tira de grosses sommes à l'insu des autres capitaines; car il passait pour aimer l'argent et vouloir s'enrichir.

§ IX. — BATAILLE DE PLATÉE.

Mardonius, qui était resté en Grèce avec un corps d'armée de trois cent mille hommes, fit passer l'hiver à ses troupes dans la Thessalie; et le printemps suivant il les mena dans la Béotie³. Il y avait dans le pays un oracle fort ré-

lébre, c'était celui de Lébadie, qu'il crut devoir consulter pour savoir quel serait le succès de la guerre. Le prêtre, dans l'enthousiasme dont il fut saisi, répondit en une langue que personne des assistants n'entendait⁴, comme pour insinuer que l'oracle ne daignait pas s'expliquer à un barbare. Il envoya dans le même temps Alexandre, roi de Macédoine, avec plusieurs seigneurs persans à Athènes, et fit faire à ses habitants, de la part de son maître, des offres très-avantageuses pour le détacher du reste des alliés. Il leur promettait de rétablir entièrement leur ville qui avait été brûlée, de leur fournir de grandes sommes d'argent, de leur permettre de vivre selon leurs lois, et de leur donner le commandement sur toute la Grèce. Alexandre les exhorta en son nom, et comme leur ancien ami, à profiter d'une occasion si favorable de rétablir leurs affaires, leur marquant qu'ils étaient hors d'état de tenir tête à une puissance aussi formidable que celle des Perses, et qui était infiniment supérieure à celle des Grecs. Les Lacédémoniens, sur le premier bruit de cette ambassade, avaient aussi de leur côté envoyé des députés à Athènes pour en détourner l'effet. Ils assistaient à l'audience. Après qu'Alexandre se fût tu, ils prirent la parole en s'adressant aux Athéniens, les exhortèrent fortement à ne pas abandonner l'intérêt commun de la Grèce, et à ne se point séparer du corps des alliés, leur représentant que l'union, dans la conjoncture où se trouvait la Grèce, faisait toute leur force, et les rendrait invincibles. Ils ajoutèrent que la république de Sparte était fort sensible à la triste situation des Athéniens, qui étaient sans maisons et sans retraite, et dont les moissons avaient été ruinées deux années consécutives; qu'elle s'offrait à nourrir et à entretenir pendant tout le temps de la guerre leurs femmes, leurs enfants, leurs vieillards, et à pourvoir abondamment à tous leurs besoins. Ils finirent par ce qui regardait Alexandre, dont ils dirent que le discours avait été tel qu'on devait l'attendre d'un tyran qui parlait en faveur d'un tyran; mais qu'il semblait avoir oublié que le peuple auquel il s'adressait s'était montré en toute occasion, le plus zélé défenseur de la liberté commune.

¹ Herod. lib. 7, cap. 166-167. — Diod. lib. 11, pag. 16-22.

² Herod. lib. 8, cap. 111-112. — Plut. in Themist. pag. 122.

³ An. M. 325; av. J. C. 479. — Herod. lib. 8, cap. 113-131-136, et 140-141. — Plut. in Arist. pag. 324. — Diod. lib. 11, pag. 22-23.

⁴ Plut. de Orat. defect. pag. 419

Aristide était pour lors en charge, c'est-à-dire le premier des archontes. Il répondit qu'il pardonnait aux barbares, qui n'estimaient que l'or et l'argent, d'avoir espéré de pouvoir corrompre leur fidélité par de magnifiques promesses; mais qu'il ne pouvait voir sans surprise et sans quelque sorte d'indignation que les Lacédémoniens, n'envisageant que la pauvreté et la misère présente des Athéniens, et oubliant leur courage et leur grandeur d'âme, vinssent les exhorter à combattre généreusement pour le salut commun de la Grèce, par la vue de quelques récompenses et de quelques nourritures qu'ils leur offraient : qu'ils déclarassent à leur république que tout l'or du monde n'était pas capable de tenter les Athéniens, ni de leur faire abandonner la défense de la liberté commune; qu'ils étaient sensibles, comme ils le devaient, aux offres obligantes de Lacédémone, mais qu'ils feraient en sorte de n'être à aucun de leurs alliés. Puis se tournant vers les députés de Mardonius, et leur montrant de sa main le soleil : « Sachez, leur dit-il, que, tant que cet astre continuera sa course, les Athéniens seront mortels ennemis des Perses, et qu'ils ne cesseront de venger sur eux le ravage de leurs terres, et l'incendie de leurs maisons » et de leurs temples. » Il pria le roi de Macédoine, s'il voulait être véritablement leur ami, de ne plus se rendre auprès d'eux le porteur de telles paroles, qui ne pouvaient que le déshonorer sans produire aucun fruit.

Aristide ne se contenta pas d'une déclaration si forte et si précise. Pour inspirer encore plus d'horreur de semblables propositions, et pour interdire à jamais tout commerce avec les barbares par un motif de religion, il ordonna que les prêtres maudissent et chargeassent d'anathèmes quiconque oserait proposer de faire alliance avec les Perses ou d'abandonner celle des Grecs.

Quand Mardonius eut appris¹, par la réponse des Athéniens, que nul prix, nul avantage ne pouvait les porter à vendre leur liberté², il marcha avec toute son armée vers

l'Attique, détruisant tout ce qu'il rencontrait dans son chemin. Les Athéniens, n'étant pas en état de résister à ce torrent, s'étaient retirés à Salamine, et avaient une seconde fois abandonné leur ville. Mardonius, ne perdant pas encore toute espérance d'accommodement avec eux, leur envoya un député pour leur faire les mêmes propositions qu'auparavant. Un Athénien, nommé *Lycidas*, étant d'avis qu'on l'écoutât, fut lapidé sur-le-champ; et les femmes athéniennes coururent en même temps à sa maison, et lapidèrent aussi sa femme et ses enfants; tant la paix avec les barbares paraissait un crime détestable. On respecta néanmoins dans le député le caractère dont il était revêtu, et on le renvoya sans lui faire aucun mauvais traitement. Mardonius connut alors qu'il n'y avait point de paix à attendre. Il entra dans Athènes, brûla et démolit tout ce qui avait échappé au saccageement de l'année précédente.

Pausanias³ nous apprend que dans la suite on laissa exprès quelques temples dans l'état où les Perses les avaient mis, sans les rétablir, afin que ces ruines sacrées fussent des motifs toujours subsistants de la haine irréconciliable qui devait être entre les Grecs et les barbares.

Les Lacédémoniens, au lieu de conduire leurs troupes dans l'Attique, comme ils s'y étaient engagés, songèrent à se renfermer dans le Péloponnèse pour s'y défendre; et, dans cette vue, avaient commencé à élever un mur sur l'isthme pour en fermer l'entrée à l'ennemi, et par là ils comptaient qu'ils seraient en sûreté, et n'auraient plus besoin des Athéniens. Ceux-ci députèrent à Sparte pour se plaindre de la lenteur et de la négligence de leurs alliés. Les éphores ne purent pas fort touchés de leurs remontrances; et comme ce jour était la fête d'Hyacinthe⁴, ils le passèrent en festins et en réjouissances, remettant leur réponse au lendemain; et traînant l'affaire en

¹ Diod. lib. 10, pag. 679.

² Chez les Lacédémoniens, la fête d'Hyacinthe durait trois jours. Le premier et le dernier étaient des jours de tristesse et de deuil pour la mort d'Hyacinthe; mais le second était un jour de réjouissance : il y avait des festins, des jeux, des spectacles, et toutes sortes de divertissements. Cette fête se célébrait toutes les années au mois d'août, en l'honneur d'Apollon et d'Hyacinthe.

³ Posteaquam nullo pretio libertatem his videt venalem, etc. (JUST. lib. 2, cap. 14.)

⁴ Herod. lib. 9, cap. 1-13. — Plut. in Arist. pag. 321. — Diod. lib. 11, pag. 33.

longueur sous différents prétextes, ils gagnèrent dix jours, pendant lesquels la muraille fut achevée. Ils étaient près de renvoyer honteusement les députés, lorsqu'un particulier leur ayant représenté quelle indignité il y aurait à traiter ainsi les Athéniens après toutes les pertes volontaires qu'ils avaient souffertes si généreusement pour la défense commune de la liberté, et tous les services importants qu'ils avaient rendus à la Grèce, ils ouvrirent les yeux, et eurent honte d'une si noire perfidie. La nuit même qui suivit, ils firent partir à l'insu des Athéniens cinq mille Spartiates, qui avaient avec eux chacun sept ilotes. Le lendemain matin, les députés, renouvelant leurs plaintes avec beaucoup de vivacité, furent très-surpris d'apprendre que le secours était en chemin et s'approchait de l'Attique.

Mardonius l'avait quittée pour reprendre le chemin de la Béotie¹. Il crut que, ce pays étant ouvert et uni, il lui convenait mieux d'y combattre que dans l'Attique, pays rude et raboteux, plein de hauteurs et de défilés, qui, par cette raison, ne pourrait lui fournir de terrain propre à ranger en bataille sa nombreuse armée, ni donner lieu d'agir à sa cavalerie. Il campa à son retour sur la rivière d'Asope. Les Grecs l'y suivirent sous le commandement de Pausanias, roi de Lacédémone, et d'Aristide, général des Athéniens. L'armée des Perses était, selon Hérodote, de trois cent mille hommes; ou, selon Diodore, de cinq cent mille. Celle des Grecs n'était que de soixante-six mille hommes. Il n'y avait que cinq mille Spartiates: mais ils étaient accompagnés de trente-cinq mille ilotes, sept pour chaque Spartiate; ces derniers étaient des troupes armées à la légère: les Athéniens n'étaient qu'au nombre de huit mille. Tout le reste était des alliés. Les Spartiates commandaient l'aile droite, et les Athéniens la gauche; bonneur que les Tégéates leur disputèrent, mais inutilement.

Pendant que la Grèce² était en suspens dans l'attente d'une bataille qui allait décider de son sort, un complot secret, formé au milieu du camp des Athéniens par quelques citoyens mécontents, qui songeaient à ruiner le gou-

vernement populaire ou à livrer la Grèce aux Perses, jeta Aristide dans un grand embarras. Il eut besoin ici de toute sa prudence. Ne sachant pas au juste le nombre de ceux qui pouvaient avoir trempé dans cette conjuration, il se contenta d'en faire arrêter huit, et de ces huit, les deux seuls contre lesquels il fit faire des informations, parce qu'ils étaient les plus chargés, se sauvèrent du camp pendant qu'on faisait leur procès, Aristide sans doute favorisant leur fuite, de peur d'être obligé de les faire punir, et que leur punition ne causât quelque émeute. Pour les autres, il les relâcha, leur laissant penser qu'on n'avait rien trouvé contre eux, et il leur dit que la bataille serait le tribunal où ils pourraient se justifier pleinement, et montrer qu'ils étaient bien éloignés d'avoir songé à trahir leur patrie. Cette sage dissimulation, qui donnait lieu au repentir, et qui évitait de pousser au désespoir les coupables, apaisa tout le mouvement.

Mardonius, pour tâter les Grecs, envoya sa cavalerie escarmoucher contre eux, en quoi il était le plus fort. Les Mégariens, qui étaient campés dans la plaine, en souffrirent beaucoup; et quelque vigoureuse résistance qu'ils fissent, ils étaient près de plier, lorsqu'un détachement de trois cents Athéniens, avec quelques gens de trait, s'avança pour les soutenir. Masistius, général de la cavalerie des Perses, l'un des plus considérables seigneurs de la nation, les voyant venir à lui en bon ordre, tourna bride et poussa contre eux. Les Athéniens l'attendirent de pied ferme. Il y eut là un choc fort rude, les deux partis cherchant également à montrer par le succès de ce combat quel serait celui de la bataille générale. La victoire fut longtemps disputée: mais enfin le cheval de Masistius, ayant été blessé, jeta son maître par terre, qui fut tué sur-le-champ; et aussitôt les Perses prirent la fuite. Quand on eut appris sa mort chez les barbares, la douleur fut extrême. Ils se coupèrent les cheveux, coupèrent les erins de leurs chevaux et de leurs mulets, et remplirent tout le camp de cris et de gémissements, comme ayant perdu le plus brave homme de leur armée.

Après ce combat contre la cavalerie des Perses, les deux armées furent longtemps sans en venir aux mains, parce que les devins, sur

¹ Herod. lib. 9, cap. 42-76. — Plut. in Arist. pag. 325-330. — Diod. lib. 11, pag. 24-26.

² Plut. ibid. pag. 325.

l'inspection des entrailles des victimes, leur prédisaient également aux uns et aux autres la victoire, s'ils ne faisaient que se défendre, au lieu qu'ils les menaçaient également d'une défaite entière, s'ils attaquaient.

Ils passèrent ainsi dix jours à se regarder. Mardonius, qui était d'un caractère vif et bouillant, souffrait avec peine un si long délai. D'ailleurs il ne lui restait plus de vivres que pour peu de jours, et les Grecs se fortifiaient de plus en plus par de nouvelles troupes qui leur arrivaient journellement. Il assembla donc son conseil pour délibérer si l'on donnerait la bataille. Artabaze, seigneur d'un rare mérite et d'une grande expérience, était d'avis qu'on ne hasardât point de bataille, mais qu'on se retirât sous les murs de Thèbes, où l'on aurait soin d'amasser des vivres et des fourrages. Il représentait que le seul délai était capable de ralentir beaucoup l'ardeur des alliés; qu'on travaillerait à en détacher plusieurs par l'or et l'argent qu'on répandrait parmi les chefs, et parmi ceux qui avaient le plus de crédit dans chaque ville; et que, par ce moyen, ils pourraient plus facilement et plus sûrement se rendre maîtres de la Grèce. Cet avis était fort sage; mais l'avis contraire l'emporta, parce que c'était celui de Mardonius, que personne n'osait contredire. Il fut résolu qu'on donnerait la bataille le lendemain. Alexandre, roi de Macédoine, qui était dans le cœur pour les Grecs, s'approcha secrètement de leur camp vers minuit, et instruisit Aristide de tout ce qui s'était passé.

Aussitôt Pausanias donna ordre aux officiers de se préparer au combat, et il communiqua à Aristide le dessein qu'il avait formé de changer son ordre de bataille, en faisant passer les Athéniens de l'aile gauche à l'aile droite pour les opposer aux Perses, contre lesquels ils étaient accoutumés à combattre. Soit prudence, soit timidité qui lui eût fait proposer ce parti, les Athéniens l'acceptèrent avec joie. On n'entendait parmi eux que des exhortations qu'ils se faisaient les uns aux autres de se montrer gens de cœur: que ni eux, ni leurs ennemis, n'étaient point changés depuis la bataille de Marathon, si ce n'est que la victoire avait augmenté le courage des Athéniens, et abattu celui des Perses. Nous ne combattons pas,

comme eux, disaient-ils, pour un pays et pour une ville seulement, mais pour les trophées érigés à Marathon et à Salamine, afin qu'ils ne paraissent pas l'ouvrage de Miltiade et de la fortune, mais l'ouvrage des Athéniens. En parlant ainsi ils allaient galement changer de poste. Mais Mardonius, sur l'avis qu'il en eut, ayant pareillement changé son ordre de bataille, on remit les choses de part et d'autre dans leur premier état. Ainsi tout ce jour-là se passa sans rien faire.

Le soir on tint un conseil parmi les Grecs, où il fut résolu qu'on décamperait, et que l'on irait chercher un lieu commode pour les eaux. La nuit étant venue, et les capitaines commençant à s'avancer à la tête de leurs corps vers le camp qu'on avait marqué, il y eut beaucoup de confusion parmi les troupes, dont les unes allaient d'un côté, et les autres d'un autre, sans garder d'ordre dans leur marche. On s'arrêta près de la petite ville de Platée.

Au premier bruit du départ des Grecs, Mardonius mit toute son armée en bataille, et s'avança contre l'ennemi avec de grands cris et d'horribles hurlements des barbares, qui pensaient marcher bien moins pour combattre que pour dépouiller des fuyards; et leur général, se tenant sûr de la victoire, insultait fièrement à la timide et lâche prudence d'Artabaze, et à la fousse idée qu'il avait conçue des Lacédémoniens, que l'on prétendait ne prendre jamais la fuite devant l'ennemi; et cependant on voyait ici le contraire. Il sentit bientôt que cette idée n'était pas fausse. Il tomba sur les Lacédémoniens, qui étaient seuls et séparés du corps de l'armée, au nombre de cinquante mille hommes, avec trois mille Tégates. Le choc fut des plus rudes: de part et d'autre on montra un courage de lions, et les barbares connurent qu'ils avaient affaire à des soldats déterminés à vaincre ou à mourir. Les Athéniens, vers qui Pausanias avait dépêché un officier, s'étaient mis en marche pour l'aller secourir: mais les Grecs qui tenaient le parti des Perses, au nombre de cinquante mille hommes, vinrent à leur rencontre, et les empêchèrent de passer outre. Aristide avec sa petite troupe soutint de pied ferme leur attaque, et leur fit voir que le grand nombre ne peut rien contre le courage et la bravoure.

La bataille étant ainsi partagée en deux endroits, les Lacédémoniens furent les premiers qui rompirent les Perses, et les mirent en déroute. Mardonius leur chef étant tombé mort d'une blessure qu'il reçut, toute l'armée prit la fuite, et les Grecs qui combattaient contre Aristide en firent autant, dès qu'ils eurent appris la défaite des barbares. Ceux-ci s'étaient réfugiés dans leur premier camp, et s'y étaient enfermés d'une enceinte de bois. Les Lacédémoniens les y avaient poursuivis, et ils attaquaient le retranchement, mais avec faiblesse et nonchalance, comme des gens peu accoutumés à faire des sièges et à forcer des murailles. Les Athéniens, qui en eurent avis, cessant de poursuivre les Grecs, marchèrent vers le camp, l'emportèrent après plusieurs assauts, et firent un grand carnage.

Artabaze, qui avait prévu ce malheur sur la mauvaise manœuvre qu'il voyait faire à Mardonius, après avoir donné dans le combat toutes les marques possibles de courage et d'intrépidité, se sauva de bonne heure avec quarante mille hommes qu'il commandait, et prévenant par sa prompte marche le bruit de sa défaite, arriva en sûreté à Byzance, et passa de là en Asie: de tout le reste de l'armée il n'y en eut pas quatre mille qui échappèrent au carnage de cette journée: tous furent tués et taillés en pièces par les Grecs, qui se délivrèrent par là une bonne fois des invasions de ces peuples, aucune armée persane ne s'étant plus fait voir depuis ce temps-là en deçà de l'Hellespont.

Cette bataille fut donnée le quatre du mois boédromion¹, selon la manière de compter des Athéniens. Aussitôt après, les alliés, pour marquer leur reconnaissance, firent faire à frais communs une statue de Jupiter qu'ils posèrent dans son temple d'Olympie. Les noms de tous les peuples de la Grèce qui s'étaient trouvés au combat étaient gravés sur le côté droit du piédestal de la statue, les Lacédémoniens à la tête, les Athéniens après eux, et tous les autres de suite.

Un des premiers citoyens d'Égine vint trouver Pausanias², et l'exhorta à venger l'affront

que Mardonius et Xerxès avaient fait à Léonide, dont le corps mort avait été attaché par leur ordre à une potence, et le pressa de traiter de la même sorte le corps de Mardonius. Pour l'y porter plus fortement, il ajoutait que satisfaire ainsi aux mânes de ceux qui avaient été tués aux Thermopyles, c'était un moyen sûr d'immortaliser son nom parmi tous les Grecs, et pendant la durée de tous les siècles. « Portez ailleurs vos lâches conseils, lui » répliqua Pausanias. Il faut que vous vous » eussiez bien mal en vraie gloire, de penser que j'en doive beaucoup acquérir en me » rendant semblable aux barbares. S'il faut » agir ainsi pour plaire à ceux d'Égine, j'aime » mieux me conserver l'estime des Lacédémoniens, chez qui l'on ne met point en comparaison le bas et indigne plaisir de la vengeance avec celui de montrer de la clémence » et de la modération à l'égard de nos ennemis, et surtout après leur mort. Pour ce » qui regarde les mânes des Spartiates, ils sont » suffisamment vengés par la mort de tant de » milliers de Perses qui sont demeurés sur la » place dans le dernier combat. »

Une contestation qui s'éleva entre les Athéniens et les Lacédémoniens³, pour savoir auquel des deux peuples on assignerait le prix de la valeur, et lequel poserait un trophée, pensa souiller la gloire et troubler la joie de la victoire qu'on venait de remporter. Ils allaient décider ce différend par les armes, et se porter aux dernières extrémités, si Aristide, par ses bonnes raisons, ne leur eût persuadé de remettre au jugement des Grecs la décision de cette affaire. La proposition fut acceptée. Les Grecs étant donc assemblés dans ce lieu-là même pour juger ce différend, Théogiton de Mégare dit, dans son avis, qu'il ne fallait adjuger ce prix de la valeur ni à Athènes, ni à Sparte, mais à une troisième ville, s'ils ne voulaient allumer une guerre civile plus funeste que la guerre qu'ils venaient de terminer. Après lui, Cléocrite de Corinthe s'étant levé pour parler, personne ne douta qu'il n'allât demander cet honneur pour sa patrie; car Corinthe était la première ville de la Grèce en puissance et en dignité après celles d'Athènes et de Sparte.

¹ An. M. 3525; av. J. C. 479. — Pausan. lib. 5, pag. 382.

² Ce jour répond au dix-neuf de notre mois de septembre.

³ Herod. lib. 9, cap. 77-78.

⁴ Plut. in Arist. pag. 331.

Mais on fut agréablement trompé, quand on vit que son discours était tout entier à la louange des Platéens, et qu'il conclut que, pour éteindre cette contention si dangereuse, il fallait leur décerner à eux seuls ce prix, dont ni les uns ni les autres des contendants ne pourraient être jaloux ni fâchés. Ce discours fut reçu de toute l'assemblée avec applaudissement. Aristide se rangea le premier à cet avis pour les Athéniens, et après lui Pausanias pour les Lacédémoniens.

Étant ainsi tous d'accord¹, avant que de partager le butin, ils mirent à part quatre-vingts talents² pour les Platéens, qui les employèrent à bâtir un temple à Minerve, à lui élever une statue, et à enrichir ce temple de beaux tableaux qui duraient encore du temps de Plutarque, c'est-à-dire plus de six cents ans après, et qui étaient aussi frais que s'ils fussent sortis des mains du peintre. Pour ce qui est du trophée, les Lacédémoniens en érigèrent un en leur particulier, et les Athéniens un autre.

Le butin fut immense. On trouva dans le camp de Mardonius des sommes infinies d'or et d'argent monnayés; des coupes, des vases, des lits, des tables, des colliers, des bracelets d'or et d'argent, sans nombre et sans prix. Un historien remarque que³ ces dépouilles devinrent funestes à la Grèce, et commencèrent à y jeter l'amour des richesses et le goût du luxe. On commença, selon la religieuse coutume des Grecs, par mettre à part la dîme de tout le butin pour les dieux: le reste fut partagé également entre les villes et les peuples qui avaient fourni des troupes; et les chefs qui s'étaient distingués dans le combat le furent aussi dans cette distribution. On envoya un trépied d'or à Delphes. Pausanias avait marqué dans l'inscription⁴, qu'il avait fait les barbares à Platée, et qu'en reconnaissance de cette victoire, il avait fait ce présent à Apollon. Cette inscription fastueuse, où il s'attribuait à lui seul et la victoire et l'offrande, blessa les

Lacédémoniens: et pour punir son orgueil par l'endroit même par lequel il prétendait s'élever, et pour rendre en même temps justice aux alliés, ils firent effacer son nom, et mirent à sa place celui des villes qui avaient contribué à la victoire. Un désir de gloire trop ardent lui laissait ignorer qu'on ne perd rien par une sage modestie qui évite de faire trop valoir les services⁵, et qu'en mettant à couvert de l'envie, elle ne sert qu'à augmenter la réputation.

Pausanias⁶ avait fait paraître davantage l'esprit et le goût spartain dans un double repas qu'il fit préparer peu de jours après le combat, l'un superbe et magnifique, où l'on avait étalé tout ce qui servait à parer la table de Mardonius; l'autre simple et frugal, à la manière des Spartiates. Puis, les comparant ensemble, et en faisant remarquer la différence à ses officiers qu'il avait mandés exprès: « Quelle folie, leur dit-il, à Mardonius accoutumé à de tels repas de venir attaquer des gens qui savent, comme nous, se passer de tout! »

Les Grecs envoyèrent en commun à Delphes consulter l'oracle sur le sacrifice qu'ils devaient faire⁷. Le dieu leur répondit qu'ils élevassent un autel à Jupiter libérateur, mais qu'ils se gardassent bien d'y offrir aucun sacrifice avant que d'avoir éteint tout le feu qui était dans le pays, parce qu'il avait été pillé et profané par les barbares, et qu'ils vinssent prendre à Delphes même un feu pur sur l'autel appelé l'autel commun.

Cet oracle ayant été rapporté aux Grecs, les généraux allèrent d'abord dans tout le pays, et firent éteindre tout le feu; et Euclidas de la ville de Platée, s'étant chargé d'apporter, avec toute la diligence possible, le feu du dieu, alla à Delphes. Il se purifia d'abord, s'aspergea d'eau sacrée, se couronna de laurier, s'approcha de l'autel, y prit avec révérence le feu sacré, et reprit le chemin de Platée, où il arriva avant le coucher du soleil, ayant fait ce jour-là mille stades (cinquante lieues⁸). En arrivant il salua ses concitoyens, leur remit le feu, tomba à leurs

¹ Herod. lib. 9, cap. 79-80.

² Quatre-vingt mille écus. — Quatre-vingts talents attiques seraient 500 000 francs. E. B.

³ « Victo Mardonio, castra referta regalis opulentie capta; unde primum Græcos, diviso inter se auro per-« sico, divitiarum luxuria cepit. » (JUSTIN, lib. 2, cap. 14.)

⁴ Corn. Nep. in Pausan. cap. 1

⁵ « Ipsa dissimulatione fama famam auxit. (TACR.)

⁶ Herod. lib. 9, cap. 81.

⁷ Plut. in Arist. pag. 334-332.

⁸ Mille stades représentent 51 lieues et demi. E. B.

pieds, et un moment après il rendit l'esprit. Les Platéens l'emportèrent, et l'enterrèrent dans le temple de Diane, surnommée *Eucleia* (de la bonne renommée), et mirent sur son tombeau cette épitaphe en un seul vers : *Ci-gît Euchidas, qui fit une course à Delphes, et revint ici le même jour.*

Dans la première assemblée générale de la Grèce, qui se tint quelque temps après, Aristide proposa ce décret : que chaque année toutes les villes de la Grèce enverraient à Platée leurs députés, pour faire des sacrifices à Jupiter libérateur et aux dieux de la ville (cette assemblée se tenait encore régulièrement du temps de Plutarque) ; que de cinq ans en cinq ans on y célébrerait des jeux, qu'on appellerait *les jeux de la liberté* ; qu'on lèverait par toute la Grèce dix mille hommes de pied, et mille chevaux ; qu'on équiperait une flotte de cent vaisseaux, qui seraient entretenus pour faire la guerre aux barbares ; et que les Platéens, dévoués uniquement au service du dieu, seraient regardés comme sacrés et inviolables, n'ayant d'autre fonction que d'offrir des prières et des sacrifices pour le salut des Grecs.

Tous ces articles étant approuvés et passés, les Platéens se chargèrent de faire tous les ans l'anniversaire de ceux qui avaient été tués à cette bataille ; et voici l'ordre et la manière de ce sacrifice. Le seizième jour¹ du mois de maimactérion (qui répond à notre mois de décembre), on fait à la pointe du jour une procession, précédée par un trompette qui sonne la charge. Après ce trompette marchent plusieurs chariots pleins de couronnes et de branches de myrte. Ces chariots sont suivis d'un taureau noir : après le taureau marchent des jeunes gens, qui portent des cruches pleines de vin et de lait, effusions ordinaires qu'on fait aux morts, et des fioles d'huile et d'essence. Tous ces jeunes gens sont de condition libre ; car il n'est permis à aucun esclave de se mêler dans cette cérémonie, qu'on fait pour des hommes qui sont morts pour la liberté. Enfin, cette pompe est

fermée par l'archonte, ou le premier magistrat des Platéens, à qui, en tout autre temps, il est défendu de toucher seulement le fer, et de porter d'autre vêtement qu'un vêtement blanc. Mais ce jour-là, revêtu d'une robe de pourpre, ceint d'une épée, et tenant dans ses mains une urne qu'il a prise dans le greffe public, il s'avance au travers de la ville vers le lieu où sont les tombeaux. Dès qu'il y est arrivé, il puise de l'eau avec son urne dans la fontaine, lave lui-même les petites colonnes qui sont à ces tombeaux, les frotte d'essence, et égorge ensuite le taureau sur un bûcher qu'on a préparé. Après avoir fait des prières à Jupiter et à Mercure terrestres, il invite ces vaillants hommes à ce festin funèbre et à ces effusions mortuaires, et remplissant de vin une coupe, il la verse, et dit à haute voix : *Je présente cette coupe à ces vaillants hommes qui sont morts pour la liberté des Grecs.* Voilà les cérémonies qui s'observaient encore du temps de Plutarque.

Diodore² ajoute que les Athéniens en particulier décorèrent avec magnificence les tombeaux de ceux qui étaient morts dans la guerre contre les Perses, instituèrent en leur honneur des jeux funèbres, et établirent un panégyrique solennel qui se réitérait apparemment tous les ans.

On sent assez, sans que je sois obligé de le faire remarquer, combien ces témoignages solennels et perpétuels d'honneur, d'estime, de reconnaissance envers ces soldats morts pour la défense de la liberté, contribuaient à relever le mérite de la valeur et des services rendus à la patrie, et à inspirer du courage aux spectateurs ; et combien tout cela était propre à perpétuer la bravoure dans un peuple, et à former des troupes invincibles.

On n'aura pas moins été frappé sans doute de l'attention merveilleuse de ces peuples à s'acquitter en tout des devoirs de religion. L'événement que je viens de rapporter, c'est-à-dire la bataille de Platée, en fournit des preuves bien éclatantes dans le sacrifice annuel et perpétuel à Jupiter libérateur, qui

¹ Trois mois après celui où la bataille de Platée s'était donnée. Apparemment qu'on ne fit ces funérailles pour la première fois qu'après que les ennemis se furent entièrement retirés, et que le pays fut libre.

² *Jupiter terrestre* n'est autre que Pluton ; et *Mercury* était aussi appelé *terrestre*, à cause de son emploi de conduire les ombres dans les enfers.

³ Lib. II, pag. 36.

continuait encore du temps de Plutarque; dans le soin de consacrer aux dieux la dime de tout le butin; dans le décret proposé par Aristide, d'établir à perpétuité, tous les ans, une fête solennelle. Il est beau, ce me semble, de voir des peuples idolâtres protester ainsi publiquement qu'ils attendent tout de la Divinité; qu'ils se croient obligés de lui rapporter tout; qu'ils la regardent comme la source des succès et des victoires, comme l'arbitre souverain des états et des empires; comme donnant les conseils salutaires, et inspirant la prudence et le courage; comme digne, par tous ces titres, d'avoir la première part au butin, et méritant une reconnaissance éternelle pour des bienfaits si importants.

§ X. — COMBAT PRES DE MYCALE. DÉFAITE
DES PERSES

Le même jour que les Grecs combattirent à Platée¹, leur armée navale remporta en Asie une mémorable victoire sur les restes de la flotte des Perses; car, pendant que celle des Grecs était à Égine sous le commandement de Léotychide, roi de Lacédémone, et de Xaouthippe l'Athénien, il leur vint des ambassadeurs de la part des Ioniens pour les inviter à venir en Asie délivrer les villes grecques de la servitude des barbares. Sur cet avis, ils firent voile pour l'Asie, et prirent leur route par Délos. Pendant qu'ils y étaient, d'autres ambassadeurs vinrent de Samos les y trouver, et leur apprirent que la flotte des Perses, qui avait passé l'hiver à Cume, était alors à Samos, et pouvait y être facilement défaite et détruite, les priant instamment de ne point négliger une occasion si favorable. Les Grecs firent donc voile vers Samos. Mais les Perses, ayant eu avis de leur approche, se retirèrent à Mycale, promontoire du continent d'Asie, où campait leur armée de terre, forte de cent mille hommes, qui était le reste de ceux que Xerxès avait ramenés de Grèce l'année précédente. Ils tirèrent là leurs vaisseaux à terre, ce qui était ordinaire aux anciens, et les environnèrent d'un fort rempart. Les Grecs, les ayant suivis jusque-là, défirent,

par le secours des Ioniens, leur armée de terre, forcèrent leur rempart, et brûlèrent tous leurs vaisseaux.

La bataille de Platée fut donnée le matin, et celle de Mycale l'après-midi du même jour. Cependant tous les écrivains grecs rapportent qu'on apprit à Mycale la victoire de Platée avant le commencement du combat, quoiqu'il y eût entre-deux toute la mer Égée, qu'on ne pouvait traverser qu'en plusieurs jours de navigation. Mais Diodore de Sicile nous explique ce mystère. Il nous apprend que Léotychide, remarquant que ses soldats étaient fort troublés par la crainte que leurs compatriotes ne s'accombassent à Platée sous la nombreuse armée de Mardonius, imagina un stratagème pour relever leur courage; et que, sur le point qu'il devait donner le premier assaut², il fit répandre le bruit parmi ses troupes que les Perses avaient été défaits, quoiqu'il n'en eût aucune connaissance.

Xerxès³, ayant appris ces deux grandes défaites, abandonna Sardes avec la même précipitation qu'il avait fait Athènes après la bataille de Salamine, et se retira précipitamment en Perse, pour se mettre le plus loin qu'il était possible hors de la portée de ses ennemis victorieux. Mais avant que de partir⁴, il donna ordre de brûler et de démolir tous les temples des villes grecques d'Asie; ce qui fut exécuté, n'y ayant eu d'épargné que le temple de Diane à Éphèse⁵. Il en usa ainsi à l'instigation des mages, ennemis déclarés des temples et des simulacres. Le second Zoroastre l'avait instruit à fond de leur religion, et l'en avait rendu un ardent défenseur. Plinie⁶ nous apprend qu'Osane, le chef des mages et le patriarche de cette secte, qui en soutenait les maximes et les intérêts jusqu'à la fureur, accompagna Xerxès dans son expédition contre la Grèce⁷. Ce prince, passant par Babylone dans son retour à Suse, y détruisit aussi tous les temples,

¹ Ce qu'on dit aussi de la victoire de Paul Émile sur les Macédoniens, qui fut sue à Rome le jour même qu'elle avait été gagnée, arriva sans doute de la même sorte. (PLOT. in Paul. Æmil., pag. 208, et Liv. lib. 45, n. 1.)

² Diod. lib. 11, pag. 28.

³ Strab. lib. 11, pag. 634.

⁴ Cic. lib. 2, de Leg. n. 29.

⁵ Plin. lib. 30, cap. 1.

⁶ Arrian, lib. 7.

⁷ Herod. lib. 8, cap. 89-105. — Diod. lib. 11, pag. 26-28.

comme il avait fait dans la Grèce et dans l'Asie Mineure, par le même principe sans doute, et en haine de la secte des Sabéens, qui adoraient Dieu par des images, culte que les magies détestaient souverainement. Peut-être aussi que le désir de se dédommager des frais que lui avait coûtés son expédition contre la Grèce le porta à piller et à détruire ces temples pour profiter de leurs dépouilles; car il y trouva des richesses immenses, que la superstition des peuples et des princes y avait amassées pendant une longue suite de siècles.

La flotte grecque¹, après la bataille de Mycale, fit voile vers l'Hellespont, pour se saisir des ponts que Xerxès avait fait jeter sur ce détroit, les croyant encore dans leur entier; mais, les ayant trouvés rompus par la tempête, Léotychide, et ceux du Péloponnèse reprirent le chemin de leur pays. Pour Xanthippe, il resta avec les Athéniens et les confédérés d'Ionie, et ils se rendirent maîtres de Sesté et de la Chersonèse de Thrace, où ils firent un grand butin et un grand nombre de prisonniers. Après quoi, aux approches de l'hiver, ils retournèrent chacun dans leurs villes.

Depuis ce temps-là toutes les villes d'Ionie se révoltèrent contre les Perses; et étant entrées en confédération avec les Grecs, elles conservèrent la plupart leur liberté pendant tout le temps que cet empire subsista.

§ XL. — INHUMAINE ET BARBARE VENGEANCE
D'AMESTRIS, FEMME DE XERXÈS.

Pendant que Xerxès était à Sardes², il y avait conçu une violente passion pour la femme de Masiste, son frère, prince d'un rare mérite, qui l'avait toujours servi avec zèle, et ne lui avait jamais donné aucun sujet de mécontentement. La vertu de cette dame, sa fidélité et sa tendresse pour son mari l'avaient rendue inébranlable à toutes les sollicitations du roi. Il espéra le pouvoir gagner en la comblant de bienfaits; et entre autres grâces qu'il lui accorda, il fit épouser à Darins son fils aîné, qu'il destinait pour son successeur, Artabante,

filie de cette princesse, et dès qu'il fut arrivé à Suse, il voulut que le mariage fût consommé. Mais Xerxès, malgré toutes ces avances, ne la trouvant pas moins inaccessible à ses attaques, changea tout à coup d'objet, et devint passionné à l'excès pour la fille, qui n'imita pas la sage et vertueuse fermeté de sa mère. Pendant toutes ces intrigues, Amestris, femme de Xerxès, lui fit présent d'une riche et magnifique robe qu'elle avait faite elle-même. Xerxès, trouvant cette robe fort à son gré, la prit la première fois qu'il rendit visite à Artabante. Dans la conversation, il la pressa de marquer ce qu'elle désirait de lui, avec promesse et même serment de lui accorder tout ce qu'elle voudrait. Artabante lui demanda la robe qu'il portait. Xerxès, qui prévoyait les malheurs que ce présent entraînerait après soi, fit tout ce qu'il put pour en détourner l'effet, offrant toute autre chose en la place; mais ne pouvant la persuader, et se croyant lié par l'engagement imprudent de sa promesse et de son serment, il lui donna sa robe. Cette femme ne l'eut pas plus tôt reçue, qu'elle la porta publiquement par manière de trophée.

Cette action ayant confirmé Amestris dans ses soupçons, elle en fut irritée au dernier point; mais, au lieu de porter sa vengeance sur la fille, qui était la seule coupable, elle résolut de la faire tomber sur la mère, à qui elle attribuait toute cette intrigue, quoiqu'elle en fût entièrement innocente. Elle attendit le temps de la grande fête, qui se célébrait tous les ans le jour de la naissance du roi, et qui n'était pas loin, dans laquelle le roi, selon la coutume établie, devait lui accorder tout ce qu'elle demanderait. Le jour donc étant venu, elle lui demanda que la femme de Masiste lui fût livrée. Xerxès, qui comprit le dessein de la reine, et qui en frémit d'horreur, tant par considération pour son frère, qu'à cause de l'innocence de cette dame, contre laquelle il voyait que sa femme était violemment irritée, lui refusa d'abord sa demande, et fit tout ce qu'il put pour l'en détourner; mais n'ayant pu ni la gagner, ni prendre sur soi d'agir avec fermeté, il céda, par une complaisance également faible et cruelle, préférant aux devoirs inviolables de la justice et de l'humanité les droits arbitraires d'une coutume établie uni-

¹ Herod. lib. 9, cap. 113-120.

² An. M. 3525; av. J. C. 479. — Herod. lib. 9, cap. 107-112.

quement pour donner lieu à la libéralité et à la bonté.

Cette dame fut donc saisie par les gardes du roi, et livrée à Amestris, qui lui fit couper les mamelles, la langue, le nez, les oreilles et les lèvres; les fit jeter aux chiens en sa présence, et la renvoya ainsi mutilée en la maison de son mari. Cependant Xerxès l'avait mandé, pour le préparer à cette triste nouvelle. Il lui témoigna qu'il désirait qu'il se séparât de sa femme, et qu'il lui donnerait en sa place une de ses filles en mariage. Masiste, qui avait un attachement extrême pour sa femme, ne put se résoudre à l'abandonner: ce qui fit que Xerxès lui dit tout en colère que, puisqu'il refusait sa fille, il n'aurait ni elle ni sa femme, et qu'il apprendrait à ne pas rejeter les offres de son maître: et il le renvoya avec cette inhumaine réponse.

Un tel procédé ayant jeté Masiste dans un grand trouble, et lui faisant tout craindre, il se hâta de retourner chez lui pour voir ce qui s'y passait. Il y trouva sa femme dans le déplorable état que nous venons de marquer. En étant irrité au point que l'on peut s'imaginer, il assembla toute sa famille, ses domestiques, et tous ceux qui étaient dans sa dépendance, et fit toute la diligence possible pour gagner la Bactriane, dont il était gouverneur, résolu, dès qu'il y serait arrivé, de lever une armée, et de faire la guerre au roi pour se venger de ce traitement barbare. Mais Xerxès, informé de son départ précipité, et soupçonnant par là ce qu'il avait dessein de faire, le fit suivre par un parti de cavalerie, qui, l'ayant atteint, le mit en pièces avec ses enfants, et tous ceux qui étaient avec lui. Se trouve-t-il un exemple plus tragique de vengeance que celui que je viens de rapporter?

On rapporte d'Amestris une autre action non moins cruelle ni moins impie¹. Elle fit brûler vifs quatorze enfants des meilleures maisons de Perse, en sacrifice aux dieux infernaux, pour obéir à une coutume superstitieuse usitée chez les Perses.

Masiste étant mort², Xerxès donna le gouvernement de la Bactriane à Hystaspe, son se-

cond fils, qui, se trouvant par là obligé de vivre loin de la cour, fournit à Artaxerxe, son plus jeune frère, l'occasion de monter à son préjudice sur le trône après la mort de leur père, comme on le verra ci-après.

Ici finit l'histoire d'Hérodote, c'est-à-dire à la bataille de Mycale, et au siège de la ville de Seste par les Athéniens.

§ XII. — LES ATHÉNIENS RÉTABLISSANT LES MURS DE LEUR VILLE, MALGRÉ L'OPPOSITION DES LACÉDÉMONIENS

La guerre, appelée vulgairement *la guerre de Médie*¹, qui n'avait duré que deux ans, ayant été terminée comme on l'a vu, les Athéniens, de retour dans leur patrie, y firent revenir leurs femmes et leurs enfants, qu'ils avaient mis en dépôt ailleurs pendant la guerre², et ils songèrent à retabir leur ville, qui avait été presque entièrement détruite par les Perses, et à l'environner de bonnes murailles, pour la mettre hors d'insulte. Les Lacédémoniens, en ayant eu avis, entrèrent en jalousie, et commencèrent à craindre qu'Athènes, déjà trop puissante sur mer, venant à se fortifier de jour en jour, n'entreprit de leur faire la loi, et de leur enlever l'autorité et la prééminence qu'ils avaient toujours eue jusque-là dans la Grèce. Ils députèrent donc vers les Athéniens, pour leur représenter que l'intérêt commun de la Grèce demandait qu'on ne laissât hors du Péloponnèse aucune ville fortifiée, de peur qu'en cas d'une seconde irruption elle ne servit de place d'armes aux Perses, qui ne manqueraient pas de s'y établir, comme ils avaient fait auparavant à Thèbes, et qui de là infesteraient tout le pays, et s'en rendraient bientôt maîtres. Thémistocle, qui, depuis la bataille de Salamine, avait un grand crédit à Athènes, pénétra sans peine dans le véritable dessein des Lacédémoniens, caché sous le faux prétexte du bien public: mais comme ils étaient en état, en se joignant aux alliés, d'empêcher par la force l'ouvrage commencé, si on leur donnait une réponse absolue et négative, il

¹ Herod. lib. 7, cap. 114.

² Diod. lib. 11, pag. 53.

¹ An. M. 3521; av. J. C. 478. — Thucyd. lib. 1, pag. 59-62.

² Diod. lib. 11, pag. 30-31 — Justin. lib. 2, cap. 15.

conseilla au sénat d'user de ruse aussi bien qu'eux. La réponse fut donc qu'on enverrait des députés à Lacédémone pour satisfaire la république sur les craintes et les soupçons qu'elle avait. Il se fit nommer parmi les députés, et avertit le sénat de ne pas faire partir ses collègues avec lui, ni tous ensemble, afin de gagner du temps, et d'avancer l'ouvrage. La chose fut ainsi exécutée. Il arriva le premier à Lacédémone, mais laissa passer plusieurs jours sans rendre visite aux magistrats, et sans se transporter au sénat. Et sur ce qu'on le pressait de le faire, et qu'on lui demandait les raisons d'un si long délai, il répondit qu'il attendait que tous ses collègues fussent arrivés pour se rendre conjointement avec eux dans le sénat, et témoigna beaucoup de surprise de ce qu'ils étaient si longtemps à venir. Ils arrivaient successivement les uns après les autres. Pendant tout ce temps-là on pressait extrêmement l'ouvrage à Athènes. Les femmes, les enfants, les étrangers, les esclaves, tous en un mot étaient occupés à ce travail, et l'on ne se donnait de repos ni jour ni nuit. On ne l'ignorait pas à Lacédémone, et l'on en fit de grandes plaintes à Thémistocle, qui nia absolument le fait, et pressa les Lacémoniens d'envoyer à Athènes de nouveaux députés pour s'assurer par eux-mêmes de ce qui en était, et de ne point s'arrêter à des bruits vagues et confus qui étaient sans fondement. Il fit donner avis sous main à Athènes d'y retenir les députés jusqu'à leur retour comme autant d'otages, craignant avec sujet qu'on ne l'arrêtât lui et ses collègues à Lacédémone. Pour lors, quand tous ses collègues furent arrivés, il demanda audience, et déclara en plein sénat qu'il était vrai que les Athéniens avaient résolu d'environner et de fortifier leur ville de bonnes murailles, que l'ouvrage était presque fini, qu'ils l'avaient jugé d'une nécessité absolue, et pour leur propre sûreté, et pour le bien commun des alliés : qu'après tout ce qui s'était passé on ne pouvait pas les soupçonner de manquer de zèle pour l'intérêt commun ; mais que, la condition de tous les alliés devant être égale, il était juste que les Athéniens pussent, comme tous les autres, pourvoir à leur propre sûreté par tous les moyens qu'ils jugeraient nécessaires ; qu'ils l'avaient fait, et qu'ils étaient

en état de défendre leur ville contre qui conque oserait l'attaquer ; qu'au reste les Lacémoniens¹ avaient fort mauvaise grâce de vouloir établir leur pouvoir, non sur leurs propres forces et leur courage, mais sur la faiblesse de leurs alliés. Ce discours déplut beaucoup aux Lacémoniens : mais, soit par un sentiment d'estime et de reconnaissance pour les Athéniens, qui avaient rendu de si grands services à la patrie, soit par impuissance de s'opposer à leur entreprise, ils dissimulèrent ; et les députés, renvoyés de part et d'autre avec honneur, retournèrent dans leur ville.

Thémistocle², toujours attentif à augmenter la puissance et la gloire de la république, ne s'en tint pas aux murs de la ville ; il s'appliqua, avec la même ardeur à achever de bâtir et de fortifier le Pirée, car, dès le temps qu'il entra en charge, il avait commencé ce grand ouvrage. Avant lui³, Phalère était l'unique port d'Athènes, peu spacieux et peu commode, et qui ne convenait point aux grands desseins qu'avait Thémistocle. Il tourna donc ses vues du côté du Pirée, qui semblait l'y inviter par sa situation avantageuse, et par la commodité de ses trois grands ports, où il pouvait tenir plus de quatre cents vaisseaux. On y travailla avec un empressement et une vivacité qui avança l'ouvrage considérablement en assez peu de temps. Thémistocle fit ordonner aussi que tous les ans on bâtit vingt vaisseaux pour augmenter la flotte ; et, afin d'attirer un grand nombre d'ouvriers et de matelots dans la ville, il leur fit accorder des immunités particulières. Son dessein était, comme je l'ai déjà remarqué ailleurs, de tourner toutes les forces d'Athènes du côté de la mer ; en quoi il suivit une politique toute contraire à celle des anciens rois d'Athènes, qui, ne cherchant qu'à éloigner de la marine et de la guerre leurs citoyens, et à les employer uniquement à la culture de la terre et à la paix, publièrent cette fable ; que Minerve, plaidant un jour contre Neptune, pour savoir qui d'elle ou de lui serait déclaré patron de l'At-

¹ « Gravior castigat eos quid, non virtute, sed imbecillitate sociorum, potentiam querebant. » (Just. lib. 2, cap. 15.)

² Thucyd. pag. 62-63. — Diod. lib. 11, pag. 32-33.

³ Pausan. lib. 1, pag. 1.

tique, et donnerait son nom à la ville nouvellement bâtie, gagna sa cause en montrant à ses juges le rameau d'olivier qu'elle avait planté, heureux symbole de la paix et de l'abondance; au lieu que Neptune avait fait sortir de la terre un cheval fougueux, image du trouble et de la guerre.

§ XIII. — NOIR DESSEIN DE THÉMISTOCLE REJETÉ D'UN COMMUN ACCORD PAR LE PEUPLE D'ATHÈNES. CONDESCENDANCE D'ARISTIDE POUR CE PEUPLE.

Thémistocle¹, qui avait formé en lui-même le dessein de supplanter les Lacédémoniens, et de substituer les Athéniens à leur place dans le gouvernement de la Grèce, ne perdit point de vue ce grand projet. Peu délicat sur le choix des moyens, il trouvait bonne et légitime toute voie qui pouvait le conduire à ce but. Un jour donc il déclara en pleine assemblée qu'il avait conçu un dessein important, mais qu'il ne pouvait le communiquer au peuple, parce que, pour le faire réussir, il avait besoin d'un profond secret; il demanda qu'on lui donnât quelqu'un avec qui il pût s'en expliquer. Tous nommèrent Aristide, et s'en rapportèrent entièrement à son avis, tant ils comptaient sur sa probité et sur sa prudence. Thémistocle, l'ayant tiré à part, lui dit qu'il songeait à brûler la flotte des Grecs, qui était dans un port voisin, et que par là Athènes deviendrait certainement maîtresse de toute la Grèce. Aristide retourna à l'assemblée, et déclara simplement que rien ne pouvait être plus utile que le projet de Thémistocle, mais qu'en même temps rien n'était plus injuste. Tout le peuple, d'une commune voix, défendit à Thémistocle de passer outre.

On voit par là que ce ne fut point sans quelque fondement qu'on accorda à Aristide, de son vivant même, le surnom de *juste*; surnom, dit Plutarque, infiniment préférable à tous ceux que les conquérants recherchent avec tant d'ardeur, et qui approche en quelque sorte l'homme de la Divinité.

Au reste, je ne sais si dans toute l'histoire il y a un fait plus digne d'admiration que celui que je viens de rapporter. Ce ne sont point

des philosophes, à qui il ne coûte rien d'établir dans leurs écoles de belles maximes et de sublimes règles de morale, qui décident que jamais l'utile ne doit l'emporter sur l'honnête; c'est un peuple entier, intéressé dans la proposition qu'on lui fait, qui la regarde comme très-importante pour le bien de l'état, et qui néanmoins, sans hésiter un moment, la rejette d'un commun accord, par cette unique raison qu'elle est contraire à la justice. Quelle noirceur au contraire, et quelle perfidie dans le dessein que Thémistocle propose, de brûler en pleine paix la flotte des Grecs pour accroître la puissance des Athéniens! Eût-il encore cent fois plus de mérite qu'on ne lui en donne, cette action suffirait seule pour ternir tout l'éclat de sa gloire: car c'est le cœur, c'est-à-dire la probité et la droiture, qui décide du vrai mérite.

Je suis fâché que Plutarque, qui pour l'ordinaire juge fort sagement des choses, semble ici ne pas condamner Thémistocle. Après avoir parlé des travaux qu'il fit dans le Pirée, il passe ainsi à l'action dont il s'agit: *Thémistocle imagina encore quelque chose de plus grand pour augmenter ses forces de mer*².

Les Lacédémoniens³ ayant proposé dans le conseil des Amphictyons que toutes les villes qui n'avaient pas pris les armes contre Xerxès fussent exclues de cette assemblée, Thémistocle, qui craignait que, si les Thessaliens, les Argiens et les Thébains n'y étaient plus reçus, les Lacédémoniens ne fussent les maîtres des suffrages, et ne disposassent de tout à leur gré, parla pour les villes qu'ils voulaient exclure, et fit changer de sentiment aux députés, en leur remontrant qu'il n'y avait que trente et une villes qui fussent entrées dans la ligue, dont la plupart étaient fort petites et fort peu considérables: que ce serait donc une chose fort étrange, et même très-dangereuse, que, le reste de la Grèce venant à être banni de cette assemblée, cet auguste conseil des Amphictyons tombât en la disposition de deux ou trois villes les plus puissantes, qui, par cette exclusion, donneraient la loi à toutes les autres, et aboli-

¹ Plut. in Themist. pag. 121-122; in Arist. pag. 332.

² Μαζίων τε θηροσθέν.

³ Plut. in Themist. pag. 122.

raient l'égalité, que l'on regardait avec raison comme l'âme de toutes les républiques. L'ouverture de cet avis lui attira la haine des Lacédémoniens, qui se déclarèrent ouvertement contre lui.

Il s'était mis mal aussi avec les alliés par la manière dure et averse avec laquelle il avait exigé d'eux des contributions.

Quand la ville d'Athènes fut entièrement rétablie¹, le peuple, se voyant tranquille et paisible, chercha par toutes sortes de voies à s'emparer du gouvernement, et à le rendre absolument populaire. Cette trame, quoique secrète, n'échappa point à la vigilance d'Aristide, et il en vit toutes les suites. Mais faisant réflexion, d'un côté, que ce peuple méritait quelque considération à cause de la valeur qu'il avait témoignée dans toutes les batailles qu'on venait de gagner; et de l'autre, qu'il n'était pas aisé de réduire et de contenir ce même peuple, qui avait les armes à la main, et qui était devenu plus fier que jamais par ses victoires, il crut devoir le ménager et user de tempérament. Il fit donc un décret qui portait que le gouvernement serait commun à tous les citoyens, et que les archontes, qui étaient les premiers magistrats de la république, qu'on ne choisissait que parmi les plus riches de la république, et parmi ceux qui tiraient au moins de leurs terres cinq cents médimnos, seraient choisis désormais indifféremment et sans distinction parmi tous les Athéniens. En relâchant ainsi quelque chose au peuple, il prévint de funestes dissensions, qui auraient pu causer la ruine d'Athènes et de toute la Grèce.

§ XIV. — LA FIERTÉ DE PAUSANIAS FAIT PERDRE LE COMMANDEMENT AUX LACÉDÉMONIENS.

Les Grecs, animés par l'heureux succès qu'ils avaient eu partout leurs armes victorieuses², envoyèrent une flotte pour délivrer du joug leurs alliés qui étaient encore sous le pouvoir des Perses. Elle était commandée, pour les Lacédémoniens, par Pausanias : Aris-

tide et Cimon fils de Miltiade y commandaient pour les Athéniens. Elle fit d'abord voile vers l'île de Chypre, et mit toutes ses villes en liberté; puis, tournant sa route vers l'Hellespont, elle attaqua et prit la ville de Byzance, où l'on fit un grand nombre de prisonniers, dont plusieurs étaient des plus riches et des plus considérables seigneurs de Perse.

Pausanias, qui dès lors songeait à trahir sa patrie, crut devoir profiter de cette occasion pour gagner les bonnes grâces de Xerxès. Il fit courir le bruit dans l'armée que ces seigneurs persans, qu'il avait confiés à la garde d'un de ses officiers, s'étaient échappés de nuit, et avaient disparu. Il les avait lui-même renvoyés à ce prince avec une lettre où il s'engageait à lui livrer la ville de Sparte et toute la Grèce, à condition qu'il lui donnerait sa fille en mariage. Le roi ne manqua pas de lui faire une réponse favorable, et il lui fit tenir de grosses sommes d'argent pour gagner ceux des Grecs qu'il verrait disposés à entrer dans ses vues. Il chargea Artabaze de toute cette négociation, et, afin de le mettre à portée de la suivre plus facilement et plus sûrement, il lui donna le gouvernement des côtes maritimes de l'Asie Mineure.

Pausanias³, déjà enivré de sa grandeur future, changea dès ce moment de conduite. La vie pauvre, frugale et modeste de Sparte, et l'assujettissement à des lois dures et austères, qui n'épargnaient et ne ménageaient personne, et qui étaient également inexorables pour les grands comme pour les petits et les pauvres, tout cela lui devint insupportable. Il craignit, en retournant à Sparte après les souverains commandements qu'il avait eus, de rentrer dans une égalité qui le confondrait avec les derniers des citoyens; et c'est ce qui le porta à traiter avec les barbares. Il quitta donc absolument les manières et les mœurs de son pays, prit l'habillement et la fierté des Perses, imita leur somptuosité et leur magnificence. Il traitait les alliés avec une dureté insupportable, ne parlait aux officiers qu'avec hauteur et menaces; se faisait rendre des honneurs extraordinaires, et par cette conduite rendait odieux à tous les alliés le gouvernement des

¹ Plut. in Arist. pag. 332.

² An. M. 3526; av. J. C. 476. — Thucyd. lib. 1, pag. 63 et 84-86.

³ Plut. in Arist. pag. 332-333.

Lacédémoniens. Les manières douces, honnêtes et prévenantes d'Aristide et de Cimon; un éloignement infini de tout air impérieux et fier, qui n'est propre qu'à révolter les esprits; une bonté, une affabilité qui ne se démentait en rien, et par laquelle ils savaient tempérer l'autorité du commandement et le rendre aimable; l'humanité et la justice qui paraissaient dans toutes leurs actions; l'attention qu'ils avaient à n'offenser personne et à faire du bien à tout le monde, tout cela nuisait infiniment à Pausanias par le contraste, et augmentait le mécontentement. Enfin ce mécontentement éclata, et tous les alliés passèrent sous le commandement des Athéniens, et se mirent sous leur protection. Ainsi, dit Plutarque, Aristide, en opposant à la dureté et à la hauteur de Pausanias beaucoup de douceur et d'humanité, et inspirant à Cimon son collègue les mêmes sentiments, détacha des Lacédémoniens, insensiblement et sans qu'ils s'en aperçussent, l'esprit des alliés, et leur enleva enfin le commandement, non de vive force en employant des armées et des flottes, et encore moins en usant de ruse et de perfidie, mais en rendant aimable, par une conduite sage et douce, le gouvernement des Athéniens.

Les Lacédémoniens, dans cette occasion, firent paraître une grandeur d'âme et une modération qu'on ne peut assez admirer. Car, s'apercevant que la trop grande autorité rendait leurs capitaines fiers et insolents, ils renoncèrent de bon cœur à la supériorité qu'ils avaient eue jusque-là sur les autres Grecs, et cessèrent d'envoyer de leurs chefs pour avoir le commandement des armées, aimant mieux, ajoute l'historien, avoir des citoyens sages, modestes, et parfaitement soumis à la discipline et aux lois du pays, que de conserver la prééminence sur tous les autres Grecs.

§ XV. — TRAME SECRÈTE DE PAUSANIAS AVEC
LES PERSES. SA MORT.

Cependant, sur les plaintes qu'ils recevaient de tous côtés au sujet de Pausanias, ils le rappelèrent à Lacédémone, pour lui faire rendre compte de sa conduite¹. Ils ne purent en-

core le convaincre d'entretenir des intelligences avec Xerxès. S'étant tiré avec avantage de ce premier jugement, il retourna de son autorité particulière, et sans l'aveu de la république, à Byzance; et de là il continuait ses pratiques secrètes avec Artabaze. Comme il y exerçait encore beaucoup de violences et d'injustices, les Athéniens l'obligèrent d'en sortir. Il se retira à Colone, petite ville de la Troade. Là il reçut ordre des éphores de se rendre à Sparte, sous peine d'être déclaré, en cas de désobéissance, ennemi public et traître à sa patrie. Il s'y rendit, dans l'espérance de se tirer encore de ce jugement à force d'argent. On commença par le mettre en prison, puis il fut produit devant les juges. On avait contre lui de violents soupçons et de forts préjugés. Plusieurs de ses esclaves avouaient que Pausanias leur avait promis la liberté, s'ils voulaient entrer dans tous ses desseins, et le servir avec zèle dans l'exécution de ses projets. Mais, comme les éphores étaient accoutumés à ne point prononcer peine de mort contre un Spartiate sans une entière évidence, ces preuves ne leur paraissaient point suffisantes, surtout contre un homme de la famille royale, et qui était actuellement en charge; car Pausanias remplissait les fonctions de la royauté, comme tuteur et le plus proche parent de Plistarque, fils de Léonide, encore enfant. Il fut donc élargi.

Pendant que les éphores étaient dans cette incertitude et dans cet embarras, un esclave, nommé l'Argilien, les vint trouver, et leur remit en main une lettre de Pausanias au roi des Perses, dont il était porteur, et qu'il devait rendre à Artabaze. Celui-ci et le Lacédémonien étaient convenus ensemble de ne laisser survivre à leur message aucun des courriers qu'ils s'enverraient réciproquement, pour ôter toute trace de leur commerce. L'Argilien, qui ne voyait revenir aucun de ses camarades, eut quelque soupçon; et, quand son rang fut venu, il ouvrit la lettre dont il était chargé, qui marquait effectivement à Artabaze de le faire mourir dès qu'il la lui aurait rendue. C'est cette lettre qui fut portée aux éphores. Ils ne se contentèrent pas encore de cette

pag. 86-90. — Diod. lib. 11, pag. 31-36. — Corn. Nep. in Pausan.

¹ An. M. 3529; av. J. C. 475. — Thucyd. lib. 1,

preuve, et voulurent la fortifier par le témoignage même de Pausanias. L'esclave, de concert avec eux, se retira à Ténare dans le temple de Neptune, comme dans un asile où il serait en sûreté. On y avait ménagé secrètement deux petites loges, où des éphores et quelques Spartiates se cachèrent. Dès que Pausanias eut appris que l'Argillien s'était réfugié dans ce temple, il y courut aussitôt pour en savoir la raison. L'esclave avoua qu'il avait ouvert sa lettre, et que la crainte de la mort dont il était menacé lui avait fait prendre le parti de se réfugier dans ce temple. Pausanias, ne pouvant pas nier le fait, s'excusa du mieux qu'il put, lui fit de grandes promesses, et tira de lui parole qu'il tiendrait la chose secrète. Ils se séparèrent de la sorte.

Le crime de Pausanias n'était plus douteux. Dès qu'il fut rentré dans la ville, les éphores se mirent en devoir de l'arrêter. Il reconnut à l'air du visage de l'un d'eux et à un signe qu'il lui donna, qu'on avait pris quelque fâcheuse résolution contre lui, et courut de toutes ses forces dans le temple de Pallas, surnommée *Chalcæos*, qui était voisin, et où il arriva avant qu'on eût pu l'atteindre. L'entrée en fut fermée sur-le-champ avec de grosses pierres, et l'on dit que la mère du coupable fut la première à y en porter. On découvrit aussi le toit de la chapelle. Les éphores, n'osant pas l'en tirer de force, de peur de violer la sainteté de cet asile sacré, prirent le parti de l'y laisser mourir de faim et de misère, exposé comme il était aux injures de l'air : ils l'en tirèrent pourtant un moment avant sa mort. Son corps fut enterré dans un lieu voisin ; mais l'oracle de Delphes, qu'ils consultèrent bientôt après, déclara que, pour apaiser la colère de la déesse, justement irritée par le violente de son temple, il fallait y ériger deux statues en l'honneur de Pausanias ; ce qui fut exécuté.

Telle fut la fin de Pausanias, en qui une folle ambition étouffa tous les sentiments de probité, d'honneur, d'amour de la patrie, de zèle pour la liberté, de haine et d'aversion contre les barbares ; sentiments naturels en quelque sorte aux Grecs, et surtout aux Lacédémoniens.

§ XVI. — THÉMISTOCLE, POURSUIVI PAR LES ATHÉNIENS ET LES LACÉDÉMONIENS COMME COMPLICE DE LA CONJURATION DE PAUSANIAS, SE RÉFUGIE CHEZ ADMÈTE.

Thémistocle se trouva aussi enveloppé dans l'accusation qu'on forma contre Pausanias¹. Il était pour lors en exil. Une violente passion pour la gloire, accompagnée d'un vif désir de dominer seul, l'avait rendu fort odieux à ses citoyens. Il avait bâti, tout près de sa maison, un temple à Diane, sous le nom de *Diane Aristobule*, c'est-à-dire *du bon conseil*, comme pour avertir les Athéniens qu'il avait donné de bons conseils à leur ville et à toute la Grèce ; et il n'avait pas oublié d'y mettre sa statue, qu'on y voyait encore du temps de Plutarque ; elle montrait, dit-il, qu'il avait la physionomie aussi herotique que le courage. Voyant qu'on prêtait volontiers l'oreille à toutes les calomnies que ses ennemis répandaient contre lui, il ne cessait, pour leur fermer la bouche, de parler dans toutes les assemblées des services qu'il avait rendus à sa patrie ; et comme on était las de l'entendre toujours rebattre les mêmes choses : *Eh ! vous lassez-vous*, leur disait-il, *de recevoir souvent du bien des mêmes personnes ?* Il ne faisait pas réflexion que² leur remettre si souvent ses bienfaits devant les yeux, c'était presque leur reprocher qu'ils les avaient oubliés, ce qui n'est point obligeant ; et il paraissait ignorer que le moyen sûr d'être loué, c'est de laisser ce soin aux autres, et de ne songer qu'à faire des choses louables ; et qu'une fréquente mention de ses propres vertus et de ses grandes actions, loin de calmer l'envie, n'est propre qu'à l'irriter.

Thémistocle³ banni d'Athènes par l'ostracisme, se retira à Argos. C'est pendant qu'il y demeurait que Pausanias fut poursuivi comme un traître qui avait conjuré contre sa patrie. Il avait d'abord caché sa trame à Thémisto-

¹ An. M. 3534 ; av. J. C. 473. — Thucyd. lib. 1, pag. 80-90. — Plut. in Themist. cap. 123-124. Corn. Nep. in Themist. cap. 8.

² « Hoc molestum est. Nam isthæc commemoratio
« Quasi exprobratio est immemoris beneficii. »
(TERTUL. in Andr.)

³ Plut. in Themist. pag. 112.

cle, quoiqu'il fût un de ses meilleurs amis ; mais, dès qu'il le vit chassé, et plein de ressentiment pour cette injure, il lui communiqua ses projets, et le pressa d'y entrer. Pour l'y engager, il lui fit voir les lettres que lui écrivait le roi de Perse, et tâcha de l'animer contre les Athéniens, en lui exagérant leur injustice et leur ingratitude. Thémistocle rejeta bien loin la proposition de Pausanias, et refusa absolument de prendre aucune part à ses desseins ; mais il lui garda le secret, et ne découvrit à personne les discours qu'il lui avait tenus, ni l'entreprise qu'il avait faite, soit qu'il espérât qu'il y renoncerait de lui-même, ou qu'il ne doutât pas qu'il ne fût bientôt découvert par quelque autre voie : une entreprise aussi hasardeuse et aussi mal concertée que celle-là ne pouvant jamais avoir une bonne issue.

Pausanias ayant été mis à mort, on trouva parmi ses papiers des lettres et d'autres écrits qui donnaient beaucoup de soupçon contre Thémistocle. Les Lacédémoniens envoyèrent des députés à Athènes pour l'accuser et le faire condamner à mort ; et les envieux qu'il avait parmi ses citoyens se joignirent à ces accusateurs. Aristide avait alors une belle occasion de se venger des mauvais traitements qu'il avait reçus de son rival, s'il eût été sensible à ce cruel plaisir ; mais il refusa constamment d'entrer dans un si noir complot, aussi éloigné de jouir avec une secrète joie de l'infortune de son adversaire qu'il l'avait été auparavant de s'affliger de ses heureux succès. Thémistocle répondait par lettres à toutes les calomnies dont il était chargé, et représentait aux Athéniens qu'ayant toujours cherché à dominer, et n'étant pas d'humeur à se laisser maltraiter par d'autres, il n'y avait aucune apparence qu'il eût voulu se livrer lui-même, et livrer la Grèce entière à des ennemis et des barbares.

Cependant le peuple, persuadé par ses accusateurs, envoya des gens pour se saisir de sa personne et pour l'amener, afin qu'il fût jugé par le conseil de la Grèce. Thémistocle, qui en fut averti assez à temps, passa dans l'île de Corcyre, à laquelle il avait rendu autrefois quelque service ; mais, ne s'y trouvant pas en sûreté, il s'enfuit en Épire ; et se voyant encore poursuivi par les Athéniens et par les

Lacédémoniens, il prit, par un coup de désespoir, un parti fort hasardeux, en se réfugiant chez Admète, roi des Molosses. Ce prince, ayant autrefois demandé quelques secours aux Athéniens, et ayant été honteusement refusé par Thémistocle, qui avait alors la principale autorité, en avait conservé un vif ressentiment, et témoigné qu'il s'en vengerait, s'il en trouvait une occasion favorable ; mais Thémistocle, qui jugea que, dans l'état où il se trouvait, l'envie encore toute récente de ses citoyens était plus à craindre pour lui que l'ancienne haine de ce roi, voulut bien en courir le risque. Quand il arriva dans son palais, ayant appris qu'il était absent, il s'adressa à la reine, qui le reçut avec bonté, et lui enseigna la manière dont il devait faire sa supplique. Au retour d'Admète, Thémistocle prend entre ses bras le fils du roi, s'assied, au milieu de son foyer, entre ses dieux domestiques ; et là, déclarant qui il était, et pour quel sujet il s'était réfugié chez lui, il implore sa clémence, reconnaît que sa vie et sa mort sont entre ses mains, l'exhorte à oublier le passé, et lui représente que rien n'est plus digne d'un grand roi que d'user de clémence. Admète, surpris et touché de voir à ses pieds, dans une posture si humiliante, le plus grand homme de la Grèce et le vainqueur de l'Asie, le releva aussitôt, et lui promit toute sa protection. En effet, les Athéniens et les Lacédémoniens étant venus le redemander, il refusa absolument de leur livrer un suppliant et un hôte qui s'était réfugié dans son palais dans l'espérance d'y trouver un asile sacré et inviolable.

Pendant qu'il était à la cour de ce prince, un de ses amis trouva moyen d'enlever d'Athènes sa femme et ses enfants, qu'il lui envoya ; et pour cet enlèvement il fut traduit en justice quelque temps après, et condamné à mort. Pour ce qui est de ses biens, ses amis en sauvèrent la plus grande partie, qu'ils lui firent tenir dans la suite au lieu de sa retraite ; mais tout ce qu'on en put découvrir, qui montait à cent talents¹, fut porté au trésor public. Il ne possédait pas la valeur de trois talents lorsqu'il entra dans le gouvernement de la ré-

¹ Cent mille écus. — Cent talents antiques valent 575 000 fr. E. B.

publique. Je laisse quelque temps cet illustre banni chez Admète pour reprendre la suite de l'histoire.

§ XVII. — DÉSINTÉRESSEMENT D'ARISTIDE DANS LE
MANÈGE DES DENIERS PUBLICS; SA MORT; SON
ÉLOGE.

J'ai dit auparavant que le commandement de la Grèce avait passé de Sparte à Athènes¹. Jusque-là les villes et les peuples de la Grèce avaient bien contribué de quelques sommes d'argent pour fournir aux frais de la guerre contre les barbares, mais cette répartition avait toujours causé de grands mécontentements, parce qu'elle ne se faisait pas avec assez d'égalité. On jugea à propos, sous le nouveau gouvernement, de placer dans l'île de Délos le trésor public et commun de la Grèce, d'établir un nouvel ordre pour les finances, et de fixer une taxe qui serait réglée sur le revenu de chaque ville et de chaque peuple, afin que, les charges étant également réparties sur tous les membres qui composaient le corps des alliés, personne n'eût un juste sujet de se plaindre. Il s'agissait de trouver un homme capable de s'acquitter dignement d'une fonction si importante pour le bien public, si délicate, et si pleine de dangers et d'inconvénients. Tous les alliés jetèrent les yeux sur Aristide; ils lui donnèrent un plein pouvoir, et s'en rapportèrent entièrement à sa prudence et à sa justice pour imposer à chacun sa taxe.

On n'eut pas lieu de se repentir d'un tel choix. Il administra les finances avec la fidélité et le désintéressement d'un homme qui regarde comme un crime capital de toucher au bien d'autrui; avec l'attention et l'activité d'un père de famille qui gouverne son propre revenu; avec la réserve et la religion d'une personne qui respecte les deniers publics comme sacrés. Enfin, ce qui est aussi difficile que rare, il vint à bout de se faire aimer dans un emploi où c'est beaucoup que de ne se pas rendre odieux. C'est le glorieux témoignage que Sénèque² rend à une personne chargée

à peu près d'un pareil emploi, et le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un surintendant ou contrôleur général des finances. On y reconnaît le portrait d'Aristide. Il montra tant d'équité et de sagesse dans l'exercice de ce ministère, que personne ne se plaignit; et dans la suite on regarda toujours ce temps comme le siècle d'or, c'est-à-dire comme le bou et l'heureux temps de la Grèce. En effet, la taxe, qu'il avait fixée en tout à quatre cent soixante talents, fut portée par Périclès à six cents, et bientôt après jusqu'à treize cents talents³; non que les frais de la guerre montassent plus haut, mais parce qu'on faisait beaucoup de dépenses inutiles en distributions manuelles au peuple d'Athènes, en célébrations de jeux et de fêtes, en constructions de temples et d'édifices publics, et que d'ailleurs les mains de ceux qui touchaient les deniers publics n'étaient pas toujours si pures ni si nettes que celles d'Aristide. Cette conduite si sage et si équitable lui assura le glorieux surnom de *juste*.

Plutarque néanmoins rapporte une action d'Aristide qui fait voir que les Grecs, et il en faut dire autant des Romains, avaient une idée très-limitée et très-imparfaite de la justice. Ils en bornaient l'usage à l'intérieur de la société civile, et convenaient que de particulier à particulier on était tenu d'en garder rigoureusement toutes les règles. Mais, quant à la patrie, à la république, qui était leur grande idole à laquelle ils rapportaient tout, ils pensaient tout autrement, et croyaient, par principe, devoir lui sacrifier non-seulement leurs biens et leur vie, mais la religion même et les engagements les plus sacrés, au mépris des serments les plus solennels: c'est ce qui paraît clairement dans le fait que je vais exposer.

Après la répartition des tributs dont je viens de parler, Aristide⁴, ayant réglé tous les articles de l'alliance, fit jurer les alliés qu'ils les

¹ *queris, in quo odium vitare difficile est.* (SÉNÈC. lib. de Brevit. vit. cap. 18.)

² Le talent vaut mille écus. — Quatre cents talents attiques valent 2 645 000 fr. — Six cents talents attiques valent 3 450 000 fr. — Treize cents talents attiques valent 7 475 000 fr. E. B.

³ Plut. in Arist. pag. 333-334.

¹ Plut. in Arist. pag. 333-335. — Diod. lib. 11, pag. 36.

² « Tu quidem orbis terrarum rationes administras tam abstinentem quam alienas, tam diligenter quam tuas, tam religiosè quam publicas. In officio amorem conse-

observeraient de point en point, et il jura lui-même pour les Athéniens ; et , en prononçant les malédictions qui accompagnaient les serments , il jeta dans la mer, selon la coutume , des masses de fer tout ardentes ; mais dans la suite les affaires forçant les Athéniens à violer quelques-uns de ces articles, et à gouverner un peu plus despotiquement , il les exhorta à rejeter sur lui ces malédictions , et à se décharger par là de la peine due à un parjure que la nécessité de leurs affaires exigeait nécessairement. En général (c'est toujours Plutarque qui parle), Théophraste écrit que cet homme, qui , dans tout ce qui le regardait en particulier, et dans toutes les affaires de ses citoyens, se piquait d'une exacte et rigoureuse justice, faisait dans le gouvernement de la république plusieurs choses selon l'exigence des cas, et selon qu'il était expédient à la patrie, qui, selon lui, avait quelquefois besoin de recourir à l'injustice pour se soutenir ; et il en rapporte un exemple. Un jour, comme on délibérait dans le conseil de faire porter à Athènes, contre le traité, les trésors communs de la Grèce qui étaient en dépôt à Délos, les Samiens en ayant ouvert l'avis, quand ce fut à lui à parler, il dit que cela était injuste, mais utile, et fit prévaloir l'avis. Ce fait nous montre de quelles ténèbres la prétendue sagesse des patens était accompagnée.

Pour ce qui regarde le mépris des richesses, il est difficile de le porter plus loin qu'il le fit. Thémistocle, à qui les louanges d'autrui ne faisaient pas plaisir, voyant qu'on relevait avec beaucoup d'admiration le noble désintéressement d'Aristide dans l'administration des finances, ne fit que s'en moquer, faisant entendre que les louanges qu'on lui donnait sur cela ne marquaient en lui que le mérite d'un coffre-fort, qui garde fidèlement l'argent qu'on lui confie sans en rien retenir. Cette froide raillerie était une puérile vengeance d'un mot qui l'avait fort piqué. Car Thémistocle disant un jour qu'il estimait que la plus grande qualité d'un général d'armée était de savoir pressentir et prévoir les desseins des ennemis : « Cette qualité est nécessaire, répartit Aristide, mais il en est une autre véritablement belle et digne d'un général, c'est d'avoir les mains nettes, et de ne se laisser pas

« nuier par l'argent. » Aristide était en droit de lui parler ainsi, lui qui, après avoir passé par des emplois si lucratifs pour les autres, était réellement pauvre. Il paraissait aimer la pauvreté par goût et par estime ; et, loin d'en rougir, il n'en tirait pas moins de gloire que de tous ses trophées et de toutes les victoires qu'il avait remportées. L'histoire nous en fournit une preuve très-éclatante.

Callias, très-proche parent d'Aristide, et le plus opulent citoyen d'Athènes, fut appelé en jugement. Son accusateur, insistant peu sur le fond de la cause, lui faisait surtout un crime de ce que, riche comme il était, il n'avait pas de honte de laisser dans l'indigence Aristide, aussi bien que sa femme et ses enfants. Callias, voyant que ces reproches faisaient beaucoup d'impression sur l'esprit des juges, somma Aristide de venir déclarer devant eux s'il n'était pas vrai qu'il lui avait plusieurs fois présenté de grosses sommes d'argent, et l'avait pressé avec instance de vouloir les accepter, et s'il ne les avait pas toujours constamment refusées, en lui répondant qu'il se pouvait vanter à meilleur titre de sa pauvreté que lui de son opulence ; que l'on pouvait trouver assez de gens qui n'aimaient bien de leurs richesses, mais qu'on en rencontrait peu qui portassent la pauvreté avec courage, et même avec joie ; et qu'il n'y avait que ceux qui étaient pauvres malgré eux, ou par leur faute, pour avoir été paresseux, intempérants, prodigues, déréglés, qui pussent en rougir. Aristide 'avoua que tout ce que son parent venait de dire était vrai, et il ajouta qu'une disposition d'âme qui retranche tout désir des choses superflues, et qui resserre les besoins de la vie dans les bornes les plus étroites, outre qu'elle délivre de mille soucis importuns, et laisse une liberté entière de ne s'occuper que des affaires publiques, approche en quelque sorte l'homme vertueux de la Divinité même, qui est sans soins et sans besoins. Il n'y eut personne dans l'assemblée qui n'en sortit avec cette pensée et ce sentiment intérieur, qu'il eût mieux aimé être Aristide avec sa pauvreté que Callias avec toutes ses richesses.

Plutarque rapporte ici en abrégé un témoi-

¹ Plut. in compar. Arist. et Caton. pag. 355.

gnage bien glorieux que Platon rend à la vertu d'Aristide, pour laquelle il le préfère infiniment à tous les autres grands hommes qui ont vécu de nos temps. Car, dit-il, Thémistocle, Cléon et Périclès, ont rempli leur ville de superbes bâtiments, de portiques, de statues, de richesses, d'ornements, et d'autres vaines superfluités de ce genre ; mais Aristide a travaillé à la remplir de vertus. Or, pour procurer à une ville un véritable bonheur, il faut la rendre vertueuse, et non pas riche.

Le même Plutarque observe encore un autre trait de la vie d'Aristide, qui, tout simple qu'il est, lui fait beaucoup d'honneur, et peut être d'une grande instruction. C'est dans le beau traité * où il examine si les vieillards doivent continuer à se mêler du gouvernement, et où il montre d'une manière admirable les différents services qu'ils peuvent encore rendre à l'état, quoique dans un âge avancé. Il ne faut pas s'imaginer, dit-il, que, pour rendre service à ses citoyens, il soit nécessaire de se donner beaucoup de mouvement, de haranguer le peuple, d'occuper les premières places, de commander les armées. Un sage vieillard, sans même sortir de sa maison, peut y exercer une sorte de magistrature, obscure et secrète à la vérité, mais qui n'en est pas moins importante, en formant la jeunesse par ses conseils, et lui traçant la route qu'elle doit tenir dans le maniement des affaires. Aristide, ajoute Plutarque, ne fut pas toujours en charge, mais il fut toujours utile à sa patrie. Sa maison était une école publique de vertu, de sagesse, de politique. Elle était ouverte à tous les jeunes gens d'Athènes qui avaient bonne volonté, et qui allaient le consulter comme un oracle. Il les recevait avec bonté, il les écoutait avec patience, il les instruisait familièrement, et s'appliquait surtout à leur relever le courage et à leur inspirer de la confiance. On marque en particulier qu'il rendit cet important service à Cimon, dont le nom depuis devint si célèbre.

Plutarque * partageait en trois âges la vie

des hommes d'état, des hommes destinés à gouverner. Il voulait que, dans le premier, ils s'instruisissent des principes du gouvernement ; que, dans le second, ils les missent en pratique, et que, dans le dernier, ils en instruisissent les autres.

L'histoire ne nous dit rien de positif ni sur le temps, ni sur le lieu de la mort d'Aristide † ; mais elle rend à sa mémoire un témoignage bien glorieux, en marquant que ce grand homme, qui avait eu les premières charges de la république, et qui avait manié les finances avec une autorité absolue, mourut pauvre, et ne laissa pas même de quoi se faire enterrer. Il fallut que l'état fit les frais de ses funérailles, et se chargeât de faire subsister sa famille. Ses filles furent mariées, et Lysimaque son fils entretenu aux dépens du Prytanée, qui assigna aussi à la fille de ce dernier, après sa mort, le même entretien qu'on donnait à ceux qui avaient vaincu aux jeux olympiques. Plutarque rapporte ‡, à cette occasion, ce que firent les Athéniens en faveur de la postérité d'Aristogiton, leur libérateur, tombée dans la pauvreté ; et il ajoute que de son temps encore, c'est-à-dire près de six cents ans après, ils faisaient parallèle la même bonté et la même libéralité. Grand éloge pour une ville, de s'être conservée si longtemps généreuse et reconnaissante ; et puissant motif pour enflammer le courage des particuliers, qui se voyaient assurés de laisser à leurs enfants les récompenses que la mort les aurait empêchés de recevoir eux-mêmes ! Il était beau de voir les arrière-neveux des libérateurs et des défenseurs de la république, qui n'avaient reçu de leurs pères d'autre héritage que la gloire de leurs belles actions, entretenus encore longtemps après aux dépens du public, en considération des services que leur famille avait rendus à l'état. Ils subsistaient de la sorte bien plus honorablement, et rappelaient avec bien plus d'éclat la mémoire de leurs ancêtres, qu'une infinité d'autres citoyens à qui leurs pères n'avaient songé qu'à laisser de grandes richesses, lesquelles pour l'ordinaire ne survivent pas de beaucoup à ceux qui les ont acquises, et ne laissent souvent à leur postérité que l'odieuse

* Pag. 795-797.

† Il applique à cette occasion ce qui se pratiquait à Rome, où les vestales passaient les dix premières années à apprendre leurs fonctions dans une espèce de noviciat, les dix suivantes à les exercer, et les dix autres à les enseigner aux jeunes novices.

‡ Plat. in Arist. pag. 334-335.

§ Voy. pag. 317 de ce volume.

mémoire des injustices dont elles sont le fruit.

Le plus grand honneur que l'antiquité ait fait à Aristide, est de l'avoir surnommé le *juste*. Ce ne fut point quelque occasion particulière, mais le gros de sa conduite et le corps de ses actions qui lui valut ce titre illustre. Plutarque fait ici une réflexion bien remarquable, et que je ne crois pas devoir omettre.

De toutes les vertus d'Aristide¹, dit cet auteur sensé, la plus connue, et celle qui se fit le plus sentir, fut sa justice, parce que c'est la vertu dont l'usage est le plus continu, dont les fruits se répandent sur un plus grand nombre de personnes, et qui est comme le fondement et l'âme de tout emploi et de toute administration publique. De là vint que, quoique pauvre, et du simple peuple, il mérita le surnom de *juste*; surnom, dit Plutarque, véritablement royal, ou, pour mieux dire, véritablement divin, mais que les princes et les grands n'ambitionnent guère, parce qu'ils n'en connaissent pas la beauté et l'excellence. Ils aiment mieux qu'on les appelle² des preneurs de villes, des foudres de guerre, des vainqueurs et des conquérants, quelquefois même des aigles et des lions; préférant ainsi le vain honneur de ces titres fastueux, qui n'annoncent que violence et ravage, à la solide gloire de ceux qui marquent la bonté et la vertu. Ils ignorent, continue toujours Plutarque, que des trois principaux attributs de la Divinité, dont les rois se font honneur d'être l'image, je veux dire l'immortalité, la puissance, la justice; que de ces trois attributs, dont le premier excite notre admiration et nos desirs, le second nous remplit de crainte et de frayeur, le troisième nous inspire l'amour et le respect, le dernier est le seul qui soit véritablement et personnellement communiqué à l'homme, et le seul qui puisse le conduire aux deux autres, l'homme ne pouvant devenir véritablement immortel et puissant qu'en devenant juste.

Avant que de reprendre la suite de l'histoire, il n'est pas hors de propos de remarquer que c'est à peu près dans le temps dont nous parlons ici³ que la réputation de la Grèce,

plus célèbre encore par la sagesse de son gouvernement que par l'éclat de ses victoires, porta les Romains à avoir recours à ses lumières. Rome, formée sous les rois, manquait des lois nécessaires à la bonne constitution d'une république. Elle envoya⁴ des députés pour rechercher les lois des villes de la Grèce, et surtout celles d'Athènes, plus conformes au gouvernement populaire, qui avait été établi depuis l'expulsion des rois. Sur ce modèle, dix magistrats, qu'on créa sous le nom de *décemvirs* avec une autorité absolue, rédigèrent les lois des douze tables, qui sont le fondement et la source du droit romain.

§ XVIII. — MORT DE XERXÈS, TUÉ PAR ARTABANE. SON CARACTÈRE.

Les mauvais succès qu'avait eus Xerxès dans son expédition contre la Grèce⁵, et qui avaient continué depuis, lui abâtirent enfin le courage. Renonçant à tout projet de guerre et de conquête, il se livra entièrement au luxe et à la mollesse, et ne pensa plus qu'à ses plaisirs. Artabane⁶, Hyrcanien de naissance, capitaine de ses gardes, et depuis longtemps un de ses premiers favoris, s'aperçut que cette conduite lui avait attiré le mépris de ses sujets, et crut que c'était une occasion favorable de conspirer contre son maître; et il porta ses vues ambitieuses jusqu'à se flatter de remplir sa place et de monter sur son trône⁷. Une autre raison put bien aussi le porter à ce crime. Xerxès lui avait ordonné de faire mourir Darius, l'aîné de ses fils: l'histoire ne nous apprend point pour quelle raison. Comme cet ordre avait été donné au milieu d'un repas et dans la chaleur du vin, il crut que Xerxès l'oublierait, et il ne se hâta pas de l'exécuter. Mais il se trompa: le roi se plaignit de n'avoir

¹ « Misi legati Athenas, Jusque inclitas leges Solonis
« describere, et aliarum Græcæ civitatum instituta, mo-
« res, juraque noscere... Decem tabularum leges petiatæ
« sunt (quibus adjectæ postea dæm): qui nunc quocumque in
« hoc immenso aliarum super alias privatarum legum co-
« mato, fons omnis publici privatique est juris. » (Liv.
lib. 3, n. 34 et 35.)

² An. M. 3531; av. J. C. 473. — Ctesias, cap. 2. — Diod.
lib. 11, pag. 52. — Justin. lib. 3, cap. 1.

³ Ce n'est pas Artabane, oncle de Xerxès.

⁴ Aristot. Politic. lib. 5, cap. 10, pag. 404.

¹ Plut. in vit. Arist. pag. 321-322.

² Pollux. Ceraurus. Nicomach.

³ An. M. 3532; de Rom. 309.

point été obéi. Artabane craignit donc son ressentiment, et crut devoir le prévenir. Il engagea dans son complot Mithridate, l'un des eunuques du palais, et grand chambellan du roi; et, par son moyen, il entra dans la chambre où couchait le prince, et le tua pendant qu'il dormait. De là il alla trouver Artaxerxe, troisième fils de Xerxès. Il lui apprit le meurtre de son père, et en chargea Darius, son frère aîné, comme si l'impatience de régner l'eût porté à commettre ce parricide. Il ajoutait que, pour se mettre pleinement en sûreté, son dessein était de se défaire encore de lui, qu'ainsi il était nécessaire qu'il se tint sur ses gardes. Ces discours ayant fait sur Artaxerxe, encore jeune, toute l'impression que souhaitait Artabane, il alla sur-le-champ dans l'appartement de son frère, et, soutenu par Artabane et par ses gardes, il l'égorgea. Hystaspe, second fils de Xerxès, était celui à qui la couronne appartenait après Darius; mais comme il se trouvait alors dans la Bactriane, dont il était gouverneur, Artabane mit Artaxerxe sur le trône, dans l'intention de ne l'y laisser que jusqu'à ce qu'il eût formé un parti assez fort pour l'en chasser et y mouler lui-même. La grande autorité dont il avait joui lui avait acquis un grand nombre de créatures. Il avait outre cela sept fils, tous grands de taille, bien faits, pleins de force et de courage, et élevés aux plus grandes dignités de l'empire. Le secours qu'il s'en promettait était principalement ce qui l'avait porté à ce dessein ambitieux. Mais, pendant qu'il se hâtait de l'amener à sa fin, Artaxerxe, ayant découvert ce complot par le moyen de Mégabyze, qui avait épousé une de ses sœurs, travailla à le prévenir, et le tua avant qu'il eût pu exécuter sa trahison. Par sa mort, ce prince s'affermir dans la possession du royaume.

Nous venons de voir périr Xerxès, un des princes les plus puissants qui aient jamais été. Je n'ai pas besoin de prévenir le lecteur sur le jugement qu'il en faut porter. On voit autour de lui tout ce qu'il y a de plus grand et de plus éclatant selon les hommes : le plus vaste empire qui fût alors sur la terre, des richesses immenses, des armées de terre et de mer

dont le nombre paraît incroyable. Tout cela est autour de lui, non en lui, et n'ajoute rien à ses qualités naturelles. Mais, par un aveuglement trop ordinaire aux grands et aux princes, né dans l'abondance de tous les biens avec une puissance sans bornes, dans une gloire qui ne lui avait rien coûté, il s'était accoutumé à juger de ses talents et de son mérite personnel par les dehors de sa place et de son rang. Il méprise les sages conseils d'Artabane, son oncle, et de Démarate, qui seuls ont le courage de lui dire la vérité, et il se livre à des courtisans adorateurs de sa fortune, et uniquement occupés à le flatter dans ses passions. Il mesure et prétend régler le succès de ses entreprises sur l'étendue de son pouvoir. La soumission servile de tant de peuples ne pique plus son ambition, et, dégoûté d'une obéissance trop prompte et trop facile, il se plaît à exercer sa domination sur les éléments, à percer les montagnes et à les rendre navigables, à châtier la mer pour avoir rompu son pont, à entreprendre follement d'en captiver les flots par des chaînes qu'il y fait jeter. Plein d'une vanité puérile et d'un orgueil ridicule, il se regarde comme le maître de la nature : il croit qu'aucun peuple n'osera attendre son arrivée ; il compte avec une présomptueuse et folle assurance sur les millions d'hommes et de vaisseaux qu'il traîne après lui. Mais quand, après la bataille de Salamine¹, il vit les tristes restes et les honteux débris de ses troupes innombrables répandus dans toute la Grèce, il comprit quelle différence il y avait entre une armée et une foule d'hommes. En un mot, pour bien juger de Xerxès, il ne faut que le mettre à côté d'un simple bourgeois d'Athènes, d'un Miltiade, d'un Thémistocle, d'un Aristide. D'un côté est tout le bon sens, la prudence, l'habileté dans le métier de la guerre, le courage, la grandeur d'âme ; de l'autre, on ne voit que vanité, orgueil, entêtement, une bassesse de sentiments qui fait pitié, et quelquefois même une brutalité et une barbarie qui font horreur.

¹ *Stratusque per totam possit Græciam Xerxes intellecti, quantum ab exercitu turba distaret.* (SENEC. *de Benef.* lib. 6, cap. 32.)

LIVRE VII.

SUITE DE L'HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS.

Ce livre renferme dans les chapitres I et III l'histoire des Perses et des Grecs pendant quarante-huit ans et quelques mois, qui est le temps que dura le règne d'Artaxerxe Longue-Main, dont les six dernières années concoururent avec les six premières de la guerre du Péloponnèse. Cet espace s'étend depuis l'an du monde 3531 jusqu'à l'an 3579.

Le deuxième chapitre renferme les autres affaires des Grecs arrivées, tant en Sicile qu'en Italie, pendant l'intervalle marqué ci-dessus.

CHAPITRE I.

Ce chapitre renferme l'histoire des Perses et des Grecs, depuis le commencement du règne d'Artaxerxe jusqu'à la guerre du Péloponnèse, qui commença la quarante-deuxième année du règne de ce prince.

§ I. — ARTAXERXE DÉTRUIT LE PARTI D'ARTABANE ET CELUI D'HYSTASPE, SON FRÈRE AÎNÉ.

Les historiens grecs donnent à ce prince le surnom de *Longue-Main*¹; selon Strabon², à cause que ses mains étaient si longues, qu'étant tout droit, il en pouvait toucher ses ge-

noux; selon Plutarque³, parce qu'il avait la main droite plus longue que l'autre. A cela près, il passait pour le plus bel homme de son temps; mais on vantait encore plus sa bonté et sa générosité. Il régna près de quarante-neuf ans.

Quoique Artaxerxe se vît délivré, par la mort d'Artabane, d'un dangereux compétiteur⁴, il lui restait encore deux obstacles à vaincre avant que d'être paisible possesseur de la couronne : l'un dans son frère Hystaspe, gouverneur de la Bactriane; l'autre dans le parti d'Artabane. Il commença par le dernier.

Artabane avait laissé sept fils et un grand nombre de partisans, qui ne tardèrent pas à s'assembler pour venger sa mort. Il y eut entre eux, et ceux qui tenaient pour Artaxerxe, une sanglante bataille, dans laquelle un grand nombre de nobles persans perdirent la vie. Artaxerxe, ayant pris enfin le dessus, extermina tous ceux qui étaient entrés dans cette conjuration. Il tira surtout une vengeance exemplaire de ceux qui avaient eu part au meurtre de son père, et particulièrement de l'eunuque Mithridate, qui l'avait trahi. Il le fit mourir du supplice des auges⁵; ce qui se faisait de cette manière. On mettait le criminel à la renverse dans une auge; et, après l'avoir fortement attaché aux quatre coins, on le couvrait d'une autre auge, à la réserve de la tête, des pieds

¹ In Artax. pag. 1011.

² Ctes. cap. 30.

³ Plut. in Artax. pag. 1019.

⁴ An. M. 3534; av. J. C. 473.

⁵ Ibid. 15, p. 735.

et des mains, qui sortaient par des trous faits exprès. Dans cette posture incommode, on lui présentait la nourriture nécessaire, qu'on le forçait de prendre malgré lui. Pour boisson, on lui donnait du miel détrempe dans du lait, et on lui en frottait tout le visage; ce qui attirait sur lui une quantité incroyable de mouches, d'autant plus qu'il était toujours exposé aux rayons ardents du soleil. Les vers, engendrés de ses excréments, lui rongeaient les entrailles au dedans. Ce supplice durait ordinairement quinze ou vingt jours, pendant lesquels le patient souffrait des tourments indicibles.

Artaxerxe *, ayant dissipé le parti d'Artabane, se trouva en état d'envoyer une armée dans la Bactriane, qui soutenait le parti de son frère; mais il n'y eut pas le même succès. Les deux armées en étant venues aux mains, Hystaspe conserva si bien son terrain, que, s'il ne remporta pas la victoire, il n'eut aussi aucun désavantage; de sorte que les deux armées se séparèrent avec un succès égal, et se retirèrent chacune de son côté pour se préparer à un second combat. Artaxerxe, ayant assemblé une plus grande armée que son frère, et ayant d'ailleurs tout l'empire pour lui, le défia dans une seconde bataille, et ruina entièrement son parti. Cette victoire le rendit paisible possesseur de l'empire.

Pour se maintenir, il déposa * tous les gouverneurs des villes et des provinces qu'il soupçonnait d'avoir eu quelque liaison avec l'un ou l'autre des partis qu'il venait d'exterminer, et il leur en substitua d'autres en qui il avait une parfaite confiance. Il s'appliqua ensuite à réformer les abus et les désordres qui s'étaient introduits dans le gouvernement. Par une conduite si pleine de sagesse et de zèle pour le bien public, il s'acquit bientôt une grande réputation et une grande autorité, et il s'attira l'amour de ses sujets, qui est le principal soutien du pouvoir des souverains.

§ II. — THÉMISTOCLE SE RÉFUGIE CHEZ ARTAXERXE.

Ce fut vers ce prince que Thémistocle se réfugia *, selon Thucydide, et au commence-

ment de son règne; car d'autres auteurs, comme Strabon, Plutarque, Diodore, placent cet événement sous Xerxès son prédécesseur. M. Prideaux se range de leur côté, et il croit aussi que l'Artaxerxe dont nous parlons est le prince que l'Écriture appelle *Assuérus*, et dont Esther fut l'épouse; au lieu que nous supposons, avec le savant Ussérius, que ce fut Darius, fils d'Hystaspe, que cette illustre Juive épousa. J'ai déjà déclaré bien des fois que je n'entraî pas dans ces sortes de disputes. Je m'en tiens donc sur la retraite de Thémistocle en Perse, aussi bien que sur l'histoire d'Esther, un sentiment d'Ussérius, mon guide ordinaire.

Nous avons vu que Thémistocle s'était retiré chez Admète, roi des Molosses, qui l'avait fort bien reçu *. Les Athéniens et les Lacédémoniens ne l'y laissèrent pas en repos, et le redemandèrent à ce prince avec menace, s'il le refusait, de porter la guerre dans son pays, Admète, qui ne voulait point s'attirer sur les bras de si formidables ennemis, et encore moins trahir son hôte, l'avertit du danger où il était, et favorisa sa fuite. Thémistocle arriva par terre à Pydne, ville de la Macédoine, et là il s'embarqua sur un vaisseau marchand qui allait en Ionie. Il n'était point connu des passagers. Ce vaisseau ayant été porté par la tempête près de l'île de Naxe, qui était alors assiégée par les Athéniens, le pressant danger où il se vit l'obligea de déclarer qui il était au maître du vaisseau et au pilote, et, tant par prières que par menaces, il les força de passer outre, et de tenir la route d'Asie.

Thémistocle * put se souvenir alors d'un mot que son père lui avait dit lorsqu'il était encore jeune, pour l'avertir de ne pas compter beaucoup sur la faveur du peuple. Ils se promenaient ensemble le long du port. En lui montrant de vieilles galères jetées et abandonnées sur le rivage : *Voyez-vous, mon fils*, lui dit-il, *voilà comment le peuple en use à l'égard de ses conducteurs, quand il n'en tire plus aucun service.*

Il arriva donc à Cume, ville d'Éolie dans

* Ctes. cap. 31.

* Diod. lib. 11, pag. 54.

* An. M. 3331.

* Thucyd. lib. 1, pag. 90-91. — Plut. in Themist., pag. 125-127. — Diod. lib. 11, pag. 42-43. — Corn. Nep. in Themist. cap. 8-10.

* Plut. in Themist. pag. 112.

l'Asie Mineure. Le roi de Perse avait mis sa tête à prix et promis deux cents talents à qui la lui livrerait ¹. Toute la côte était pleine de gens qui l'observaient pour le prendre. Il s'enfuit à Égès, petite ville d'Éolie, où il n'était connu de personne que de son hôte Nicogène, le plus riche du pays, et qui avait de grandes relations avec tous les seigneurs de la cour de Perse. Il demeura quelques jours caché chez lui, jusqu'à ce qu'il le fit conduire en sûreté et avec bonne escorte à Suse, dans un de ces chariots couverts dans lesquels les Perses, qui étaient fort jaloux, avaient accoutumé de mener leurs femmes; ceux qui le conduisaient publiaient qu'ils menaient à un grand seigneur de la cour une jeune dame grecque.

Quand il fut arrivé à la cour de Perse, il s'adressa au capitaine des gardes, et lui dit qu'il était Grec de nation, et qu'il venait, pour parler au roi d'affaires importantes qui regardaient son service. L'officier l'avertit d'une cérémonie dont il savait que quelques Grecs étaient blessés, mais qui était absolument nécessaire pour parler au prince en personne : c'était de se prosterner profondément devant lui. « Car, » dit-il, notre loi nous ordonne d'honorer ainsi le roi, et de l'adorer comme une image vivante du Dieu immortel qui entretient et conserve toutes choses. » Thémistocle y consentit. Quand on l'eut admis à l'audience, il se prosterna profondément devant le roi, et l'adora; puis se relevant : « Grand roi », dit-il « par un truchement, je suis Thémistocle, Athénien, qui, ayant été banni par les Grecs, viens ici chercher un asile. J'ai fait à la vérité beaucoup de maux aux Perses, mais je ne leur ai pas fait moins de bien par les salutaires avis que je leur ai fait donner plus d'une fois; et je suis en état de leur rendre encore de plus grands services que jamais. Mon sort est entre vos mains. Vous pouvez montrer ici ou votre clémence, ou votre colère. Par l'une vous sauverez votre suppliant, par l'autre vous perdrez le plus grand ennemi de la Grèce. »

Le roi ne lui répondit rien sur l'heure, quoiqu'il fût rempli d'admiration pour son grand sens et pour sa hardiesse : mais on dit qu'avec ses amis il se félicita de cette aventure comme d'un très-grand bonheur, et qu'il pria son dieu Arimanius d'envoyer toujours à ses ennemis de semblables pensées, et de les porter à se défaire ainsi de leurs plus grands personages. On ajoute que, s'étant couché, l'excès de sa joie fit qu'il s'écria trois fois tout endormi, *J'ai Thémistocle l'Athénien*.

Le lendemain, dès la pointe du jour, il manda les plus grands seigneurs de sa cour, et fit appeler Thémistocle, qui ne s'attendait à rien que de triste, surtout depuis que l'un des gardes, après qu'il eut entendu son nom, lui eut dit la veille dans la salle même du roi qu'il venait de quitter : *Serpent de Grèce, plein de ruse et de malice, la fortune du roi t'amène ici*. Mais la sérénité qui paraissait sur le visage du roi ne lui annonçait rien que d'heureux. En effet il lui fit un accueil très-favorable, et lui dit qu'il commençait par lui donner deux cents talents ², somme qu'il avait promise à quiconque le lui livrerait, et qui, par cette raison, lui était due, puisqu'il avait apporté lui-même sa tête en se livrant à lui. Il lui ordonna ensuite de lui parler des affaires de la Grèce. Mais Thémistocle, ne pouvant s'expliquer que par le moyen d'un interprète, pria le roi de lui permettre d'apprendre la langue persane, espérant qu'alors il pourrait être en état d'expliquer mieux lui-même ce qu'il avait à lui communiquer, qu'il ne le pouvait faire par le moyen d'un autre. Il en est, dit-il, du discours de l'homme comme d'une tapisserie à personages, qui a besoin d'être déployée et développée pour faire voir ce qu'elle renferme. Cette grâce lui ayant été accordée, Thémistocle, dans l'espace d'un an, apprit si bien la langue du pays, qu'il parvint à parler le persan plus élégamment que les Perses mêmes, et il fut en état dans la suite de s'entretenir avec le roi sans truchement. Ce prince lui marqua une estime et une considération extraordinaires. Il lui fit épouser une dame des plus nobles familles de Perse : il lui donna une maison et un équipage convenable, et lui assigna les re-

¹ Deux cent mille écus. = Deux cents talents, sans doute euboïques, valent 760 000 fr. E. B.

² Thucydide lui fait dire à peu près les mêmes choses, mais dans une lettre qu'il avait écrite au roi avant que de lui parler. (II, § 137.)

² Deux cent mille écus. = 760 000 fr. E. B.

venns nécessaires pour s'entretenir honorablement. Il le menait avec lui à la chasse, le mettait de tous ses plaisirs et de tous ses divertissements, et s'entretenait souvent avec lui en particulier, jusqu'à donner de la jalousie et de l'inquiétude aux grands seigneurs de sa cour. Il le présenta même aux princesses, qui l'honorèrent de leur affection, et lui donna les entrées chez elles. On rapporte, comme une marque particulière de faveur, que par son ordre spécial il fut admis à entendre les leçons et les discours des mages, et instruit par eux dans tous les secrets de leur philosophie.

On cite encore une autre preuve de son crédit. Démarete de Sparte, qui était dans ce même temps à la cour, ayant eu ordre du roi de lui demander un présent, il le supplia de lui permettre de faire son entrée à cheval dans la ville de Sardes avec la tiare royale sur la tête : vanité ridicule, également indigne de la noblesse d'un Grec et de la simplicité d'un Lacédémonien ! Le roi, choqué de l'insolence de cette demande, témoigna son mécontentement d'une manière fort vive, et parut ne vouloir jamais lui pardonner : mais Thémistocle, ayant intercédé pour lui, le remit dans ses bonnes grâces.

Enfin, le crédit de Thémistocle fut si grand, que sous les règnes suivants, où les affaires des Perses furent encore plus mêlées avec celles des Grecs, lorsque les rois voulaient attirer quelque Grec à leur service, ils lui écrivaient et lui promettaient en propres termes qu'il serait plus grand auprès d'eux que Thémistocle ne l'avait été auprès du roi Artaxerxe.

On dit aussi que Thémistocle, parvenu à ce haut degré de faveur, honoré et recherché de tout le monde, qui s'empressait à lui faire la cour, dit un jour à ses enfants, voyant sa table magnifiquement servie : *Mes enfants, nous périssions, si nous n'eussions péri.*

Mais enfin, comme on crut que l'intérêt du roi demandait que Thémistocle fît son séjour dans quelque-une des villes de l'Asie Mineure, pour y être à portée de lui rendre service dans l'occasion, on l'envoya à Magnésie, située sur le Méandre, et on lui assigna pour son entretien, outre tous les revenus de cette ville qui étaient de cinquante talents par an, ceux de

Myunte et de Lampsaque. L'une de ces villes devait lui fournir son pain, l'autre son vin, la troisième sa viande. Quelques auteurs en ajoutent deux autres pour ses meubles et pour ses habits. Telle était la coutume des anciens rois d'Orient : au lieu de pensions, ils donnaient à ceux qu'ils voulaient gratifier, des villes, et quelquefois même des provinces, qui, sous le nom de pain, de vin, etc., devaient leur fournir abondamment tout ce qui était nécessaire pour entretenir leur maison et leur train avec magnificence. Thémistocle passa quelques années à Magnésie dans l'abondance et dans la splendeur, jusqu'à ce qu'il y finit ses jours de la manière que l'on verra dans la suite.

§ III. — CIMON COMMENCE À PARAÎTRE À ATHÈNES. SES PREMIERS EXPLOITS. DOUBLE VICTOIRE REMPORTÉE CONTRE LES PERSES PRÈS DE PLEURÉE ET D'ÉVÉROON. MORT DE THÉMISTOCLE.

Athènes, qui venait de perdre un de ses plus considérables citoyens et de ses meilleurs généraux par la retraite de Thémistocle¹, chercha à réparer cette perte en confiant le commandement des armées à Cimon, qui ne lui était point inférieur en mérite.

Ses premières années ne lui avaient pas fait d'honneur, ni donné de lui une grande idée, l'exemple de cet illustre Athénien, dont la jeunesse fut fort décriée, et qui, dans la suite se fit un si grand nom, montre que les dérangements de cet âge ne doivent pas faire désespérer d'un jeune homme, surtout lorsqu'on y remarque un fonds d'esprit, un bon cœur, des inclinations droites, et de l'estime pour les personnes de mérite. Or tel était le caractère de Cimon. Sa mauvaise réputation ayant indisposé le peuple contre lui, il en fut d'abord très-mal reçu ; et, rebuté d'un si fâcheux accueil, il songeait à renoncer absolument aux affaires publiques. Aristide, découvrant en lui de grandes qualités à travers ses défauts, le consola, lui rendit l'espérance, le remit dans la voie, s'appliqua particulièrement à le former, et ne contribua pas peu, par les instruc-

¹ An. M. 3533 ; av. J. C. 471. — Diod. lib. 11, pag. 45, — P. ap. in Cim. pag. 382-383.

tions qu'il lui donna, et par l'affection qu'il ne cessa de lui témoigner, à le rendre tel qu'on le vit dans la suite : service des plus importants qu'il pût rendre à sa patrie!

Plutarque ¹ observe qu'après ces premiers éclats, il n'y eut rien dans les mœurs de Cimon que de grand et de noble : qu'il ne céda ni à Miltiade en courage et en hardiesse, ni à Thémistocle en prudence et en bon sens, mais qu'il fut plus juste et plus homme de bien que ni l'un ni l'autre ; et que, ne leur étant en rien inférieur dans les vertus militaires, il les surpassa de beaucoup tous deux dans les vertus morales.

Ce serait un grand avantage pour un état, que ceux qui excellent dans chaque profession se fissent un plaisir et un devoir d'instruire et de former les jeunes gens en qui ils connaissent le moyen de continuer à la patrie leurs services, même après leur mort, et d'y perpétuer par leurs élèves le goût du vrai mérite et la pratique des bonnes règles.

Peu de temps après la retraite de Thémistocle, les Athéniens, ayant mis en mer une flotte sous le commandement de Cimon, fils de Miltiade, conquièrent Eione sur le Strymon, Amphipolis, et d'autres eudroits de la Thrace : et comme ce pays était très-fertile, Cimon y établit une colonie, et y fit passer dix mille Athéniens.

Le sort d'Eione est trop singulier pour n'être pas rapporté ici ². Bogès ³ en était gouverneur pour le roi de Perse. Il témoigna à son maître un attachement et une fidélité qui a peu d'exemples. Assiégé par Cimon et par les Athéniens, il pouvait faire une capitulation honorable et se retirer en Asie avec tous ses effets et toute sa famille. Il ne crut pas qu'en honneur il le pût faire, et résolut de périr plutôt que de se rendre. Il essaya de rudes attaques, et se défendit toujours avec un courage incroyable. Quand il vit que les vivres lui manquaient absolument, il jeta du haut des murs dans le fleuve Strymon tout l'or et l'ar-

gent qui était dans la ville ; puis il fit allumer un bucher, et ayant égorgé sa femme, ses enfants, et tous ceux qui composaient sa maison, il les fit jeter au milieu des flammes, et s'y précipita lui-même. Le roi ne cessait d'admirer et de déplorer en même temps une si merveilleuse générosité. Les païens pouvaient l'appeler ainsi ; mais c'est plutôt férocité et barbarie.

Cimon se rendit maître aussi de l'île de Scyros, où il trouva les os de Thésée, fils d'Égée, qui, s'enfuyant d'Athènes, s'était retiré dans cette île et y était mort. Un oracle avait ordonné qu'on en fit la recherche. Il les fit charger dans sa galère, les orna magnifiquement, et les porta ainsi dans sa patrie près de huit cents ans depuis que Thésée en était parti. Le peuple les reçut avec de grandes marques de joie, et, pour conserver la mémoire de cet événement, il établit une dispute de poètes tragiques qui fut très-célèbre, et qui contribua beaucoup à perfectionner le théâtre par l'émulation extraordinaire qu'elle jeta entre les écrivains dont les tragédies y étaient représentées. Car Sophocle, encore jeune, ayant fait jouer alors sa première pièce, l'archonte qui présidait à ces jeux, voyant parmi les spectateurs de grandes brigues et de grandes partialités, engagea Cimon et les autres généraux ses collègues, qui tous étaient au nombre de dix, un de chaque tribu, à faire la fonction de juges. Le prix fut adjugé à Sophocle ; ce qui causa un si grand chagrin et une si grande douleur à Eschyle, qui jusque-là avait primé sur le théâtre, qu'il ne put plus souffrir le séjour d'Athènes. Il en partit, se retira en Sicile, et y mourut.

Les alliés avaient fait quantité de prisonniers sur les barbares dans les villes de Sesto et de Byzance ⁴, et pour faire honneur à Cimon, ils le prièrent de faire le partage du butin. Cimon mit d'un côté les prisonniers tout nus, et de l'autre tous leurs ornements et toute leur dépouille. Les alliés se plaignirent d'abord de ce partage, comme y trouvant trop d'inégalité ; mais Cimon leur donna le choix. Ils prirent sans hésiter les ornements des Perses, et laissèrent les prisonniers aux Athé-

¹ Pag. 481.

² Hérod. lib. 7, cap. 107. — Plut. in Cim. pag. 482.

³ Plutarque l'appelle *Battia*. Hérodote paraît placer cette histoire sous Xerxès ; mais il y a plus d'apparence qu'elle est arrivée sous Artabanus, son successeur.

⁴ Plut. in Cim. pag. 481.

niens. Cimon partit donc avec le lot qui était resté, passant pour un homme fort malhabile et malentendu à faire des partages : car les alliés emportaient beaucoup de chaînes, de colliers et de bracelets d'or, quantité de riches vêtements et de beaux manteaux de pourpre; et les Athéniens n'avaient pour leur part que des corps tout nus, et qui étaient peu propres au travail. Mais bientôt après on vit arriver de la Phrygie et de la Lydie les parents et les amis de ces prisonniers, qui les rachetèrent jusqu'au dernier avec de grosses sommes d'argent; de sorte que des deniers provenus de cette rançon Cimon eut de quoi entretenir sa flotte quatre mois, et qu'il y eut encore beaucoup d'or de reste pour le trésor public, sans compter ce qui lui en revint à lui-même. Il prenait plaisir dans la suite à raconter lui-même cette aventure, et il la rapportait toujours avec une sorte de complaisance.

Il faisait de ses biens un usage que le rhéteur Gorgias marque en peu de mots, mais d'une manière vive et élégante¹. Cimon, dit-il, amassait des richesses pour s'en servir, et il s'en servait pour se faire estimer et honorer. On peut voir ici en passant quel était le but, quelle était l'âme des plus belles actions du paganisme, et combien Tertullien avait raison de définir un païen, quelque parfait qu'il parût, un animal vain et glorieux : *animal gloriæ*. Cimon voulait que ses vergers et ses jardins fussent ouverts en tout temps aux citoyens, afin qu'ils pussent y prendre les fruits qui leur conviendraient. Il avait tous les jours une table servie frugalement, mais honnêtement. Elle ne ressemblait en rien à ces tables somptueuses et délicates, où l'on n'admet que des personnes de distinction et en petit nombre, uniquement pour faire parade de sa magnificence ou de son bon goût. La sienne était simple, mais abondante, et tous les pauvres bourgeois de la ville y étaient indifféremment reçus. En bannissant ainsi de ses repas tout ce qui sentait le faste, le luxe, les délices, il se ménageait un fonds inépuisable, non-seulement pour les dépenses nécessaires de sa maison, mais pour les be-

soins de ses amis, de ses domestiques, et d'un très-grand nombre de citoyens : montrant par là qu'il connaissait bien mieux que la plupart des riches la destination naturelle des richesses et leur véritable usage.

Il se faisait toujours suivre de quelques domestiques, qui avaient ordre de glisser secrètement quelques pièces d'argent dans la main des pauvres qu'on rencontrait, et de donner des habits à ceux qui en manquaient. Souvent aussi il pourvut à la sépulture de ceux qui étaient morts sans avoir laissé de quoi se faire inhumer. Et ce qui est admirable, et que Plutarque ne manque pas d'observer, c'est qu'il ne faisait point tout cela pour se rendre puissant parmi le peuple, ni pour acheter ses suffrages; puisqu'en toute occasion on le vit toujours déclaré pour la faction contraire, c'est-à-dire pour celle des citoyens les plus considérables par leurs richesses et par leur crédit.

Quoiqu'il vit tous les autres gouverneurs de son temps enrichis par les concussion et par les voleries qu'ils faisaient sur le public², il se maintint pourtant toujours incorruptible, conserva ses mains pures non-seulement de toute concussion, mais encore de tout présent, et continua jusqu'à la fin de sa vie de faire et de dire gratuitement et sans aucune vue d'intérêt tout ce qui était utile et expédient pour la république.

Cimon joignait à beaucoup d'autres excellentes qualités un grand sens, une rare prudence, et une profonde connaissance du génie et du caractère des hommes. Outre les sommes d'argent auxquelles chacun des alliés était taxé, ils devaient encore fournir un certain nombre d'hommes et de vaisseaux. Plusieurs d'entre eux, qui depuis la retraite de Xerxès ne respiraient plus que le repos et ne songeaient plus qu'à cultiver leurs terres, pour se délivrer des fatigues et des dangers de la guerre, aimaient mieux fournir de l'argent que des hommes, et laissaient aux Athéniens le soin de remplir de soldats et de rameurs les vaisseaux qu'ils étaient obligés de donner. Les autres généraux, sans prévoyance et sans vue pour l'avenir, les chagrinèrent d'abord, et

¹ Θεοὶ τὸν Κίμωνα τὰ χρήματα πρᾶσθαι μὲν ὡς χρῆστον, χρῆσθαι δὲ ὡς τιμῶτα.

² Corn. Nep. in Cim. cap. 4. — Athen. lib. 12, pag. 533.

² Plus in Cim. pag. 483.

voulurent les réduire à l'exécution littérale du traité. Cimon, quand il fut en place, garda une conduite tout opposée. Il les laissa jonir tranquillement de la paix, sentant bien que les alliés, de braves guerriers qu'ils étaient auparavant, ne seraient plus propres qu'au labourage et au trafic, pendant que les Athéniens, qui auraient toujours la rame ou les armes à la main, s'aguerriraient de plus en plus, et deviendraient de jour en jour plus puissants. Ce qu'il avait prévu ne manqua pas d'arriver, et ce furent ces peuples mêmes qui, à leurs propres frais et dépens, se donnèrent des maîtres, et, de compagnons et d'alliés qu'ils étaient, devinrent en quelque sorte sujets et tributaires des Athéniens.

Il n'y eut jamais de capitaine grec qui rebaisât la fierté et la puissance du grand roi de Perse comme le fit Cimon¹. Après que les barbares eurent été chassés de la Grèce, il ne leur laissa pas le temps de respirer; mais il les poursuivit vivement avec une flotte de plus de deux cents voiles, leur enleva leurs plus fortes places, et leur débaucha tous leurs alliés, en sorte qu'il ne demeura pas un homme de guerre pour le roi de Perse dans toute l'Asie, depuis le pays d'Ionie jusqu'en Pamphylie. Poussant toujours sa pointe, il eut la hardiesse d'aller attaquer la flotte ennemie, quoique beaucoup plus nombreuse que la sienne. Elle était près de l'embouchure du fleuve Eurymédon, composée de trois cent cinquante voiles, et soutenue de l'armée de terre campée sur le rivage. Elle fut bientôt mise en déroute. On prit plus de deux cents vaisseaux, sans compter ceux qui furent coulés à fond. Plusieurs des Perses s'étaient jetés hors de leurs vaisseaux pour aller joindre leur armée de terre qui était sur le rivage. C'était une entreprise très-hasardeuse que de tenter une descente en présence de l'ennemi, et de mener des troupes déjà fatiguées par un long combat contre des troupes fraîches et supérieures en nombre. Mais Cimon, voyant que toute l'armée demandait d'aller contre les barbares, crut devoir profiter de l'ardeur de ses soldats, que ce premier succès avait extrêmement animés. Il les mit donc

à terre², et il les mena droit contre les barbares, qui les attendirent de pied ferme, et soutinrent le premier choc avec beaucoup de vaillance. Mais enfin, obligés de plier, ils prirent la fuite. Le carnage fut grand : on fit un nombre infini de prisonniers et un butin immense. Cimon ayant dans un seul jour remporté deux victoires, qui égalaient presque la gloire des deux journées de Salamine et de Platée, alla pour y mettre le comble, au-devant d'un renfort de quatre-vingts vaisseaux phéniciens qui venaient de Cypré pour joindre la flotte des Perses, et ne savaient rien de ce qui s'était passé. Ils furent tous pris ou coulés à fond, et presque tous les soldats tués ou noyés.

Cimon, après ces glorieux exploits, retourna triomphant à Athènes, et employa une partie des dépouilles à fortifier le port et à embellir la ville : digne usage des richesses qu'un général amasse dans ses campagnes, et qui lui fait sans comparaison beaucoup plus d'honneur que s'il les employait à se bâtir à lui-même de magnifiques palais, qui tôt ou tard passeraient à des étrangers, au lieu que ces ouvrages, construits pour l'utilité publique, lui appartiennent en quelque manière pour toujours, et font passer son nom jusqu'à la postérité la plus reculée. De tels embellissements dans une ville plaisent infiniment au peuple³, toujours sensible, comme on le sait, à ces sortes de décorations; et c'est, comme Plutarque l'observe en parlant de Cimon, un des moyens les plus sûrs, et en même temps les plus légitimes, de gagner son amitié et de s'en faire estimer.

L'année suivante⁴, ce général fit voile vers l'Hellespont, et, ayant chassé les Perses de la Chersonèse de Thrace dont ils s'étaient emparés, il soumit aux Athéniens ce pays-là, quoiqu'il y eût lui-même plus de droit du chef de Miltiade son père, qui en avait eu la souveraineté. Il attaqua ensuite ceux de l'île de Thase, qui s'étaient révoltés contre les Athéniens, et défit leur flotte. Ils soutinrent leur révolte

¹ On ne voit pas que les anciens se servissent de chaques pour faire leurs descentes, apparemment parce que leurs gânières, étant plates, abondaient sans peine.

² Plot. de ger. rep. pag. 818.

³ An. M. 3335; av. J. C. 469. — Plot. in Cim. pag. 387. — Thucyd. lib. 1, pag. 66-67. — Diod. lib. 11, pag. 53.

⁴ An. M. 3334; av. J. C. 470. — Plot. in Cim. pag. 485-487. — Thucyd. lib. 1, pag. 66. — Diod. lib. 11, pag. 45-47.

avec un acharnement qui a peu d'exemples ¹. Comme s'ils avaient eu affaire à des ennemis cruels et barbares dont ils eussent les dernières extrémités à craindre, ils décernèrent peine de mort contre le premier qui parlerait de traiter avec les Athéniens. Le siège dura trois ans, et fit souffrir à ces malheureux citoyens tous les plus cruels maux de la guerre, sans pouvoir vaincre leur opiniâtreté. Les femmes secondèrent leurs efforts avec la même ardeur; et comme on manquait de cordes pour les machines, elles coupèrent toutes de bon cœur leurs chevelures, et les employèrent à cet usage. La famine, étant devenue extrême dans la ville, enlevait tous les jours un grand nombre d'habitants. Hégétoride, Thasien, voyant avec douleur périr ses concitoyens, n'hésita point à sacrifier sa vie pour le salut de sa ville. Il se mit la corde au cou, et se présentant à l'assemblée : « Mes compatriotes, dit-il, fuyez de moi ce qu'il vous plaira, et ne m'épargnez pas si vous le jugez à propos; mais « sauvez la reste du peuple par ma mort, en « abolissant la loi meurtrière que vous avez publiée contre votre propre intérêt. » Les Thasiens, touchés de ce discours, abolirent la loi, et n'eurent garde de souffrir qu'il en coûtât la vie à un si généreux citoyen. Ils se rendirent aux Athéniens, qui leur laissèrent la vie sauve, et se contentèrent de démanteler leur ville.

Après que Cimon eut débarqué ses troupes sur le rivage opposé de la Thrace, il se saisit de toutes les mines d'or de ce côté-là, et soumit tout ce pays jusqu'en Macédoine. Il aurait pu en tenter la conquête, et il paraît qu'il ne lui aurait pas été difficile de se rendre maître d'une partie de ce royaume, s'il eût voulu profiter de l'occasion. Aussi, pour l'avoir négligée, fut-il, à son retour à Athènes, appelé en jugement, comme s'il se fût laissé corrompre par l'argent des Macédoniens et d'Alexandre leur roi. Il était bien éloigné d'une telle prévarication, et il se justifia pleinement.

Les conquêtes de Cimon et la puissance des Athéniens, qui prenait tous les jours de nouveaux accroissements, donnaient beaucoup d'inquiétude à Artaxerxe ². Pour en prévenir

les suites, il songea à envoyer Thémistocle dans l'Attique à la tête d'une nombreuse armée, et il lui en fit faire la proposition.

Thémistocle se trouva dans un grand embarras. D'un côté, la vue des bienfaits et des faveurs dont le roi l'avait comblé, la parole positive qu'il lui avait donnée de le servir avec zèle dans l'occasion, l'ordre pressant du roi qui le sommait de sa promesse, ne lui laissaient pas la liberté de refuser cette commission. D'un autre côté, l'amour de la patrie, que les mauvais traitements et l'injustice de ses citoyens n'avaient pu étouffer en lui, la peine qu'il avait à flétrir la gloire de ses grandes actions et de ses anciens trophées par une si honteuse démarche, peut-être aussi la crainte de ne pas réussir dans une guerre où il aurait en tête d'excellents généraux, et surtout Cimon, qui jusque-là avait toujours été aussi heureux que brave : toutes ces pensées ne lui permettaient pas de se déclarer contre sa patrie dans une entreprise dont le succès, quel qu'il fût, ne pouvait tourner qu'à sa honte.

Pour se délivrer de ce cruel embarras, il résolut de mettre fin à sa vie ³, ne trouvant que cet unique moyen de ne point manquer ni à ce qu'il devait à sa patrie, ni à ce que le prince avait droit d'exiger de lui. Il fit donc un sacrifice solennel, auquel il invita tous ses amis; et, après les avoir embrassés et leur avoir dit les derniers adieux, il but du sang de taureau, ou, selon d'autres, il avala un poison fort prompt, et mourut ainsi à Magnésie, âgé de soixante-cinq ans, dont il avait passé la plus grande partie dans le gouvernement de la république et dans le commandement des armées. Le roi ⁴ ayant appris la cause et la manière de sa mort, l'estima et l'admira encore davantage, et continua de traiter favorablement ses amis et ses domestiques. Mais cette mort inopinée mit obstacle au dessein qu'il avait d'attaquer les Grecs. Les Magnésiens élevèrent à Thémistocle, dans la place publique, un magnifique tombeau, et accordèrent à ses descendants des privilèges et des honneurs particuliers. Ils en jouissaient encore du temps de Piutarque,

¹ Polyen. Str. lib. 2.

² An. M. 3538; av. J. C. 466. — Tocyd. lib. 1, pag. 92 l'not. in. Themist. pag. 427.

³ Les plus sages du paganisme ne croyaient pas qu'il fût permis de se donner la mort à soi-même.

⁴ Céc. de seurel. n. 72.

c'est-à-dire depuis près de six cents ans, et le tombeau subsistait encore.

Atticus, dans le beau dialogue de Cicéron¹, intitulé *Brutus*, réfute avec esprit et agrément la manière tragique dont, après quelques écrivains, je viens de raconter la mort de Thémistocle, prétendant que c'était une pure fiction inventée par des rhéteurs, lesquels, sur le simple bruit qui avait couru que ce grand homme était mort de poison, avaient fourni le reste de leur propre fonds pour embellir ce récit, qui, sans cela, n'aurait rien eu d'intéressant ni de piquant. Il s'en tient au sentiment de Thucydide, historien censé, qui était d'Athènes même, et presque contemporain. Cet auteur ne dissimule pas à la vérité le bruit qui avait couru du poison; mais il croit qu'il mourut simplement de maladie, et que ses amis transportèrent secrètement ses os à Athènes, ou, du temps de Pausanias², on voyait encore son tombeau près du grand port. Ce récit paraît bien plus vraisemblable.

Thémistocle a été certainement un des plus grands hommes qui aient paru dans la Grèce. Il avait l'âme grande, un courage invincible, et que le danger même rendait plus ferme; une ardeur incroyable pour la gloire, que l'amour du bien public ne pouvait quelquefois lui faire modérer, mais qui le porta aussi quelquefois trop loin; une présence d'esprit³ qui lui montrait dans l'instant même le parti qu'il fallait prendre; enfin une pénétration dans l'avenir qui lui découvrait clairement les desseins les plus cachés des ennemis, qui lui faisait prendre de loin des mesures justes pour les déconcerter, et qui lui inspirait des vues nobles, grandes, hardies, étendues, pour l'honneur de sa patrie. Les qualités du cœur, qui sont les essentielles, lui manquaient; je veux dire la probité, la sincérité, la droiture, la bonne foi. Il ne fut pas aussi exempt de soupçons d'avarice; ce qui est une grande tache dans la vie d'un homme d'état.

On rapporte de lui néanmoins une belle action et une belle parole, qui marquent un sen-

timent noble et désintéressé⁴. Sa fille étant recherchée en mariage⁵, il préféra un honnête homme pauvre à un riche dont la réputation était suspecte, et dit que, dans le choix d'un gendre, il aimait mieux du mérite sans bien que du bien sans mérite.

§ IV. — RÉVOLTE DE L'ÉGYPTE CONTRE LES PERSES, SOUTENUE PAR LES ATHÉNIENS.

Cependant les Égyptiens⁶, pour se délivrer du joug des étrangers qu'ils ne portaient qu'avec une extrême impatience, se révoltèrent contre Artaxerxe, et prirent Inarus, prince des Lybiens, pour leur roi. Ils appelèrent à leur secours les Athéniens, qui, ayant alors une flotte de deux cents vaisseaux à l'île de Chypre, répondirent avec plaisir à cette invitation, et firent voile aussitôt vers l'Égypte, jugeant cette occasion très-favorable pour affaiblir la puissance des Perses en les chassant d'un si beau royaume.

A la nouvelle de cette révolte⁷, Artaxerxe assembla une armée de trois cent mille hommes, résolu de marcher lui-même contre les rebelles. Ses amis lui ayant conseillé de ne point hasarder sa personne, il confia le soin de cette expédition à Achéménide, l'un de ses frères. Quand celui-ci fut arrivé en Égypte, il campa avec sa nombreuse armée sur les bords du Nil. Dans ces entrefaites, les Athéniens, ayant défilé en mer la flotte des Perses, et détruit ou pris cinquante de leurs vaisseaux, remontèrent ce fleuve, mirent leurs troupes à terre, sous le commandement de Charitimus, leur général; et, s'étant joints à Inarus et à ses Égyptiens, ils fondirent tous ensemble sur Achéménide, et le défièrent dans un grand combat, où ce général persan et cent mille de ses soldats perdirent la vie. Ceux qui échappèrent se sauvèrent à Memphis. Les vainqueurs

¹ Plot. in Themist. pag. 121.

² « Themistocles, quam consuleretur utrum bono viro pauperi, an minus probato divitiū filiam collocaret: «*HO VERO, INQUIT, MALO VIRUM QUI PECUNIA EGRET, QUAM PECUNIAM QUÆ VIRO.*» (Cic. de Offic. lib. 2, cap. 71 [cap. 30, § 5].)

³ An. M. 3544; av. J. C. 400. — Thucyd. lib. 1, pag. 68, et 71-72. — Ctes. cap. 33-35. — Diod. lib. 11, pag. 54-59.

⁴ An. M. 3545; av. J. C. 450.

¹ Brut. u. 49-43.

² Pausan. lib. 1, pag. 1.

³ « De instantibus, ut ait Thucydides, verissimè judicabat, et de futuris callidissimè conjiciebat. » (Covin. Ner. in Themist. cap. 1.)

les y poursuivirent, et se rendirent maîtres d'abord de deux parties de la ville. Mais les Perses, s'étant fortifiés dans la troisième, appelée *la muraille blanche*, qui était la plus grande et la plus forte des trois, y soutinrent un siège de près de trois ans, pendant lequel ils se défendirent vaillamment, jusqu'à ce qu'ils furent délivrés par ceux qu'on envoya à leur secours.

Artaxerxe ¹, ayant appris la défaite de son armée et la part que les Athéniens y avaient eue, pour faire diversion de leurs forces et les empêcher d'agir contre lui, envoya des ambassadeurs aux Lacédémoniens, avec une grande somme d'argent, pour les porter à faire la guerre aux Athéniens. Les Lacédémoniens n'y ayant point voulu entendre, ce refus ne ralentit point son ardeur. Il chargea Mégabyze et Artabaze du commandement des troupes pour la guerre d'Égypte ². Ils ne perdirent point de temps, et formèrent en Cilicie et en Phénicie une armée de trois cent mille hommes. Il fallut attendre que la flotte fût prête; ce qui traîna jusqu'à l'année suivante.

Alors Artabaze en prit le commandement ³, et fit voile vers le Nil, pendant que Mégabyze, avec l'armée de terre, prit la route de Memphis. Il en fit lever le siège, et livra bataille ensuite à Inarus. Toutes les troupes de part et d'autre se trouvèrent à cette action. Inarus y fut entièrement défait : le carnage, qui fut grand, tomba principalement sur les Égyptiens révoltés. Après cette défaite, Inarus, quoique blessé par Mégabyze, fit sa retraite avec les Athéniens et ceux des Égyptiens qui voulurent le joindre, et gagna Byblos, ville située dans l'île de Prosopitis, qui est fermée par deux bras du Nil, tous deux navigables. Les Athéniens mirent leur flotte dans un de ces bras, où elle était à couvert des insultes de l'ennemi, et soutinrent dans cette île un siège d'un an et demi.

Après la bataille, tout le reste de l'Égypte s'était soumis au vainqueur, et remis sous l'empire du roi Artaxerxe, excepté Amyrtée, qui avait encore un petit parti dans les marais, où il se maintint longtemps, par la difficulté

que trouvèrent les Perses à pénétrer jusqu'à lui pour le réduire.

Le siège continuait toujours à Prosopitis ⁴. Les Perses, voyant qu'ils n'avançaient rien par la méthode ordinaire, parce qu'ils avaient affaire à des gens qui ne manquaient ni de cœur ni d'adresse à se bien défendre, eurent recours à un expédient extraordinaire, qui fit bientôt ce que la force n'avait pu faire. Ils saignèrent, par divers canaux, le bras du Nil dans lequel était la flotte athénienne, et la mirent à sec; et ils ouvrirent par là un passage à toute leur armée pour entrer dans l'île. Inarus, se voyant perdu, composa avec Mégabyze, pour lui, pour tous ses Égyptiens, et pour environ cinquante Athéniens, et se rendit à condition qu'on leur laisserait la vie sauve. Le reste des troupes auxiliaires, qui faisaient un corps de six mille hommes, prit le parti de se défendre encore; et pour cet effet, ils mirent le feu à leurs vaisseaux, et se rangèrent en bataille, résolus de périr l'épée à la main, et de vendre bien cher leur vie, à l'imitation des Lacédémoniens qui s'étaient fait tuer aux Thermopyles. Les Perses, qui virent cette résolution désespérée, ne jugèrent pas à propos de les charger. On leur fit offrir la paix, en leur promettant qu'on leur accorderait de sortir d'Égypte, et qu'on leur laisserait un passage libre pour retourner dans leur pays, soit par mer, soit par terre. Ils acceptèrent ces conditions, mirent les vainqueurs en possession de Byblos et de toute l'île, et s'en allèrent par terre à Cyrène, où ils s'embarquèrent pour la Grèce. Mais la plupart des troupes qui avaient été employées dans cette expédition y périrent.

Ce ne fut pas encore tout ce que les Athéniens y perdirent. Une autre flotte de cinquante voiles qu'ils envoyaient au secours de leurs gens assiégés, entra dans une des bouches du Nil fort peu de temps après que la place eut été rendue, dans le dessein d'aller les dégager, ne sachant encore rien de ce qui était arrivé. A peine y était-elle entrée, que la flotte des Perses, qui tenait la mer, vint l'y attaquer par derrière pendant que l'armée lui faisait des décharges de traits de dessus les bords de la rivière. Il n'en échappa que quelques vaisseaux

¹ An. M. 3516; av. J. C. 456.

² An. M. 3517; av. J. C. 457.

³ An. M. 3518; av. J. C. 456.

⁴ An. M. 3550; av. J. C. 451.

qui percèrent au travers de la flotte ennemie, et tout le reste y périt. Ainsi finit la funeste guerre que les Athéniens firent en Égypte, et qui dura six ans. Après cela l'Égypte retourna sous le joug des Perses, et y demeura pendant tout le reste du règne d'Artaxerxe. C'en était pour lors la vingtième année¹. Mais le sort des prisonniers qu'on avait faits dans cette guerre fut bien triste.

§ V. — INARUS LIVRÉ À LA MÈRE DU ROI CONTRE LA FOI DU TRAITÉ. DOULEUR DE MÉGABYZE; SA RÉVOLTE.

Artaxerxe², après avoir résisté pendant cinq ans aux vives sollicitations et aux importunités continuelles de sa mère, qui lui demandait Inarus et les Athéniens qui avaient été pris avec lui en Égypte, pour les sacrifier aux mânes de son fils Achéménide, les lui accorda enfin; aveugle et cruelle faiblesse d'un prince qui se rend perfide pour être complaisant, et qui, malgré les remords de sa conscience, viole son serment et le droit des gens, de peur d'affliger une mère injuste! Cette princesse inhumaine, sans aucun égard pour la foi donnée, fit crucifier Inarus, et trancher la tête à tout le reste. Mégabyze en fut au désespoir. Comme il leur avait donné sa parole qu'il ne leur serait fait aucun mal, l'affront retombait principalement sur lui. Il quitta la cour, et se retira en Syrie, dont il était gouverneur; et son mécontentement alla jusqu'à lever une armée et se révolter ouvertement.

Le roi envoya contre lui Osiris³ avec une armée de deux cent mille hommes. Cet Osiris était un des grands seigneurs de sa cour. Mégabyze lui livra bataille, le blessa, le fit prisonnier, et mit en fuite son armée. Artaxerxe le fit redemander, et Mégabyze le lui renvoya généreusement dès qu'il fut guéri.

L'année suivante⁴, le roi envoya contre lui une autre armée, dont il donna le commandement à Ménostane, fils d'Artarius, frère du roi, et gouverneur de Babylone. Ce général ne

fut pas plus heureux que l'autre. Il fut aussi battu et mis en fuite; et cette victoire de Mégabyze ne fut pas moindre que la précédente.

Artaxerxe, voyant qu'il ne pouvait le réduire par la force, lui envoya son frère Artarius et sa sœur Amytis, qui était femme de Mégabyze, avec plusieurs autres personnes de la première qualité, pour le porter à rentrer dans son devoir. Leur négociation réussit: le roi lui pardonna, il revint à la cour.

Un jour qu'ils étaient à la chasse, un lion s'étant levé sur ses jambes de derrière, prêt à s'élancer sur le roi, Mégabyze, effrayé du danger où il le voyait, par affection et par zèle pour lui, lança un dard, et tua le lion. Artaxerxe, sous prétexte qu'il avait manqué de respect pour son prince en frappant la bête avant lui, ordonna qu'on lui tranchât la tête. Sa sœur Amytis et sa mère Amestris eurent bien de la peine à obtenir que cette sentence fût mitigée et changée en un exil perpétuel. Il fut envoyé à Cyra, ville située sur la mer rouge, et condamné à y finir ses jours. Mais, au bout de cinq ans, il se sauva déguisé en lépreux, et revint chez lui à Suse, où, par le moyen de sa femme et de sa belle-mère, il rentra encore en grâce, et même en faveur. Il s'y conserva jusqu'à sa mort, qui arriva quelques années après, dans sa soixante et seizième année. Il fut extrêmement regretté du roi et de toute la cour. C'était le plus habile homme du royaume, aussi bien que le meilleur capitaine. Artaxerxe lui devait et la couronne et la vie; mais il est bien dangereux à un sujet que son maître lui ait de trop grandes obligations⁵. Ce fut ce qui causa tous les malheurs qui arrivèrent à Mégabyze.

On est surpris de voir qu'un prince d'un esprit aussi solide qu'était Artaxerxe, ait été capable de prendre jalousie contre un seigneur de sa cour, parce que, dans une partie de chasse, il avait frappé le premier la bête qu'on poursuivait. Y a-t-il une faiblesse pareille à celle-là? et est-ce là placer en roi le point d'honneur? Cependant l'histoire nous en fournit plusieurs exemples. Un mot de Plutarque⁶

¹ An. M. 3550; av. J. C. 451.

² An. M. 3556; av. J. C. 448. — Ctes. cap. 33-36.

³ An. M. 3557; av. J. C. 447.

⁴ An. M. 3558; av. J. C. 446.

⁵ « Beneficia eo usque lata sunt, dum videntur exsolvi » posse: ubi multum anievertitur, pro gratia odium redditur. » (TACIT. *Annal.* lib. 4, cap. 18.)

⁶ Plut. in *Apophtheg.* pag. 173.

me ferait croire qu'Artaxerxe eut honte de l'excès furieux où cette fausse délicatesse de gloire l'avait porté, et qu'il en fit une espèce de réparation publique: car, selon cet auteur, il déclara par une ordonnance qu'il serait permis à quiconque assisterait à la chasse avec le prince de lancer le premier un trait contre la bête, s'il le pouvait: et il fut le premier, dit Plutarque, qui donna cette permission.

§ VI. — ARTAXERXE ENVOIE À JÉRUSALEM D'ABORD ESDRAS, PUIS NÉHÉMIE.

Avant que de continuer ce qui regarde l'histoire des Perses et des Grecs, je rapporterai en peu de mots ce qui arriva pendant les vingt premières années d'Artaxerxe chez le peuple de Dieu: c'est une partie essentielle de l'histoire de ce prince.

La septième année d'Artaxerxe¹, Esdras obtint du roi et de ses sept conseillers une ample commission pour retourner à Jérusalem avec tous ceux de sa nation qui voudraient l'y suivre, pour y rétablir l'état et la religion des Juifs, et régler l'un et l'autre selon leurs propres lois. Esdras était un des descendants de Sarata, qui était souverain pontife lors de la destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor, et qui fut tué par son ordre. Il n'était pas moins savant que pieux. Ce qui le distinguait particulièrement des autres Juifs, était d'être fort versé dans la connaissance des saintes Écritures: c'est pourquoi il est qualifié de *docteur bien exercé dans la loi du Dieu du ciel*. Il partit de Babylone avec les dons et les offrandes dont le roi et ceux de sa cour, et tous ceux d'Israël qui étaient restés à Babylone, l'avaient chargé pour le temple, et qu'il remit exactement entre les mains des sacrificateurs dès qu'il fut arrivé à Jérusalem. Il parla, par la commission que lui donna Artaxerxe, que ce prince avait beaucoup de respect pour le dieu d'Israël, puisqu'en ordonnant à ses officiers de fournir exactement aux Juifs tout ce qui sera nécessaire pour le culte de leur dieu, il ajoute, *de peur que sa colère ne s'allume contre le royaume du roi et de ses enfants*². Cette commission l'auto-

risait, comme je l'ai déjà dit, à régler la religion et l'état des Juifs selon la loi de Moïse, à rétablir des magistrats et des juges pour punir les réfractaires, non-seulement par emprisonnement et par confiscation de biens, mais encore par l'exil, et même par la peine de mort, selon la nature des crimes dont ils seraient trouvés coupables. Tel fut le pouvoir dont Esdras fut revêtu, et qu'il exerça fidèlement pendant treize ans, jusqu'à ce que Néhémie arriva³ de la cour de Perse avec une nouvelle commission.

Néhémie⁴ était Juif aussi, d'une piété et d'un mérite distingués, et l'un des échansons du roi Artaxerxe. Cette charge était très-considérable à la cour de Perse, à cause du privilège qu'elle donnait d'approcher souvent de la personne du prince, et de lui parler dans les moments les plus favorables. Ni l'éclat de cette charge, ni l'établissement fixe de sa famille dans ce pays de captivité, ne lui firent oublier la patrie de ses ancêtres ni leur religion: son amour pour l'une, et son zèle pour l'autre, ne se refroidirent point, et son cœur était toujours à Sion. Quelques Juifs venus de Jérusalem lui ayant représenté le triste état où se trouvait cette ville, ses murailles détruites, ses portes consumées par le feu, ses habitants exposés par là aux insultes de leurs ennemis et au mépris de tous leurs voisins; le danger et l'affliction de ses frères, firent sur son cœur toute l'impression qu'on pouvait attendre de sa piété. Un jour qu'il faisait les fonctions de sa charge, le roi, lui ayant remarqué un air de tristesse qu'il n'avait pas accoutumé d'avoir, lui en demanda la cause; ce qui marque dans un prince un fonds de bonté, rare dans les personnes de son rang, et néanmoins beaucoup plus estimable que les qualités les plus brillantes. Néhémie saisit cette occasion pour lui parler du triste état où se trouvait son pays, lui avoua que c'était là le sujet de son affliction, et le supplia de lui permettre d'aller à Jérusalem pour en réparer les fortifications. Les rois de Perse, ses prédécesseurs, avaient permis aux Juifs de rebâtir le temple, mais non pas de relever les murs de Jérusalem. Artaxerxe, sur-le-champ,

¹ An. M. 3537; av. J. C. 467. — Esdr. cap. 7, etc.

² Esdr. 1-23.

³ An. M. 3550; av. J. C. 454.

⁴ Nehem. cap. 1 et 2.

fit dresser un décret portant ordre de rebâtir les murailles et les portes de Jérusalem. Néhémie, en qualité de gouverneur de Judée, était chargé du décret et de l'exécution. Pour lui faire encore plus d'honneur, le roi lui donna une escorte de cavalerie, commandée par un officier considérable, pour le mener sûrement. Il écrivit aussi à tous les gouverneurs des provinces de deçà l'Euphrate de l'assister de tout leur pouvoir dans l'ouvrage pour lequel il était envoyé. Ce pieux Juif s'acquitta de sa commission avec un zèle et une activité incroyables.

C'est de ce décret, donné par Artaxerxe, la vingtième année de son règne, pour rebâtir les murs de Jérusalem, que se prend le commencement des soixante et dix semaines d'années de la célèbre prophétie de Daniel¹, après lesquelles le Messie devait paraître et être mis à mort. Je la rapporterai ici tout entière, mais sans en donner l'explication, que l'on peut trouver ailleurs, et qui ne fait point partie de l'histoire.

« Soyez attentif à ce que je vais vous dire, et comprenez cette vision ». Dieu a abrégé et fixé le temps à soixante et dix semaines, « en faveur de votre peuple et de votre ville sainte, afin que ses prévarications soient abolies, que le péché trouve sa fin, que l'iniquité soit effacée, que la justice éternelle vienne sur la terre, que les visions et les prophéties soient accomplies, et que le Saint des Saints soit oint de l'huile sacrée. Sachez donc ceci, et gravez-le dans votre esprit : DEPUIS L'ORDRE QUI SERA DONNÉ POUR REBÂTIR JÉRUSALEM, jusqu'au Christ, chef de mon peuple, il y aura sept semaines et soixante et deux semaines; et les places et les murailles de la ville seront bâties de nouveau parmi les temps fâcheux et difficiles. Et après soixante et deux semaines, le Christ sera mis à mort; et le peuple qui le doit renoncer ne sera point un peuple. Un peuple, avec son chef qui doit venir, détruira la ville et le sanctuaire; elle finira par une ruine entière, et la désolation qui lui a été prédite arrivera après

« la fin de la guerre. Il confirmera son alliance avec plusieurs dans une semaine, et à la moitié de la semaine les hosties et les sacrifices seront abolies, l'abomination de la désolation sera dans le temple, et la désolation durera jusqu'à la consommation et jusqu'à la fin. »

Lorsque Esdras était en autorité², comme son principal but était de rétablir la religion dans son ancienne pureté, il mit en ordre les livres saints, dont il fit une exacte révision, et ramassa les anciens mémoires du peuple de Dieu pour en composer les deux livres de Paralipomènes ou Chroniques, auxquels il ajouta l'histoire de son temps, qui fut achevée par Néhémie. C'est par leurs livres que se termine cette longue histoire que Moïse avait commencée, et que les auteurs suivants continuèrent sans interruption jusqu'au rétablissement de Jérusalem. Le reste de l'histoire sainte n'est pas écrit dans la même suite. Pendant qu'Esdras et Néhémie faisaient la dernière partie de ce grand ouvrage, Hérodote, que les auteurs profanes appellent le père de l'histoire, commençait à écrire. Ainsi les derniers auteurs de l'histoire sainte se rencontrent avec le premier auteur de l'histoire grecque; et quand elle commence, celle du peuple de Dieu, à la prendre seulement depuis Abraham, enfermait déjà quinze siècles. Hérodote n'avait garde de parler des Juifs dans l'histoire qu'il nous a laissée; et les Grecs n'avaient besoin d'être informés que des peuples que la guerre, le commerce ou un grand éclat leur faisait connaître. La Judée, qui commençait à peine à se relever de sa ruine, n'attirait pas alors les regards.

§ VII. — CARACTÈRE DE PÉRICLÈS. MOYENS QU'IL EMPLOIE POUR GAGNER LE PEUPLE

Je reviens à la Grèce. Depuis la retraite de Thémistocle, et la mort d'Aristide, dont le temps précis n'est point marqué, deux citoyens partagèrent le crédit et l'autorité à Athènes, Cimon et Périclès. Le dernier était beaucoup plus jeune que l'autre, et d'un caractère bien différent. Comme il jouera un

¹ Dan. esp. 9, v. 24-27

² Dan. esp. 9, v. 23-26

² M. Bosturt, Hist. univ.

grand rôle dans l'histoire qui va suivre, il est important de bien connaître qui il était, comment il avait été élevé, quel plan et quelle route il suivit dans le gouvernement.

Périclès¹, des deux côtés, descendait des premières maisons et des plus illustres familles d'Athènes. Son père, Xanthippe, qui battit à Mycale les lieutenants du roi de Perse, épousa Agariste, nièce de Clisthène, qui chassa les Pisistratides, et établit à Athènes le gouvernement populaire. Périclès s'était préparé de loin au dessein qu'il avait d'entrer dans le maniement des affaires publiques.

Il eut pour maîtres les plus savants hommes de son temps, et surtout Anaxagore de Clazomènesurnommé l'intelligence, parce qu'il fut, dit-on, le premier qui attribua les événements humains, aussi bien que la formation et le gouvernement de l'univers, non au hasard, comme quelques-uns, ni à une fatale nécessité, mais à une intelligence supérieure qui réglait et conduisait tout avec sagesse. Ce dogme, ce sentiment était bien plus ancien que lui; peut-être qu'il le mit dans un plus grand jour que tous les autres, et l'enseigna avec méthode et par principes. Anaxagore instruisit à fond son disciple de cette partie de la philosophie qui regarde les choses naturelles, et qui, pour cette raison, est appelée *physique*². Cette étude lui donna une force et une grandeur d'âme qui l'éleva au-dessus d'une infinité de préjugés populaires, et de vaines observances généralement établies de son temps, qui, dans les affaires de l'état et dans les entreprises de la guerre, rompaient souvent les mesures les plus sages et les plus nécessaires, ou les faisaient échouer par de scrupuleux délais, autorisés et couverts du voile de la religion. Tantôt c'étaient des songes ou des augures; tantôt d'effrayants phénomènes, comme des éclipses de soleil ou de lune; d'autres fois des présages et des pressentiments, sans parler des folies de l'astrologie judiciaire. La connaissance des choses naturelles, dégagée des basses et timides superstitions qu'engendre l'ignorance, lui

inspira, dit Plutarque, une piété solide à l'égard des dieux, accompagnée d'une fermeté d'âme inébranlable, et d'une tranquille espérance des biens qu'on doit attendre d'eux. Quelque attrait qu'eût pour lui cette étude, il ne s'y livra pas en philosophe, mais s'y appliqua en politique; et il sut, chose fort difficile, se prescrire des bornes dans la carrière de la science.

Mais le talent qu'il cultiva avec le plus de soin, parce qu'il le regardait comme l'instrument le plus nécessaire à quiconque veut conduire et manier le peuple, fut celui de la parole. En effet, c'est par là que, dans une république comme celle d'Athènes, on dominait dans les assemblées, qu'on entraînait les suffrages, qu'on se rendait maître des affaires, et qu'on exerçait sur les esprits et sur les cœurs un empire absolu. Il tourna donc toutes ses vues de ce côté-là; il rapporta et fit servir à ce but toutes ses autres connaissances, et tout ce qu'il avait appris d'Anaxagore, mettant³, pour me servir de l'expression même de Plutarque, l'étude de la philosophie à la teinture de la rhétorique, c'est-à-dire que, pour orner et embellir son discours, il prêtait à la force et à la solidité du raisonnement les couleurs et les grâces de l'éloquence.

Il n'eut pas lieu de se repentir du temps qu'il avait donné à cette étude, car le succès passa toutes ses espérances. Les poètes de son temps disaient de lui qu'il foudroyait⁴, qu'il tonnait, qu'il mettait toute la Grèce en mouvement, tant il excellait dans le talent de la parole. Il avait de ces traits vifs et perçants qui touchent et qui pénètrent⁵, et son discours laissait toujours dans l'esprit des auditeurs comme une pointe et un aiguillon. Il savait joindre l'agrément à la force; et Cicéron remarque que, dans le temps même qu'il combattait avec le plus de fermeté le goût et les

¹ Βασιλὶ τῇ πόλει τὴν πολιτικὴν ἀρχὴν ἔχοντι.

² « Ab Aristophane poetâ fulgurare, tonare, permiscere Græcism dicis est. » (Cic. in Orat. n. 26.)

³ « Quid Pericles? de cujus dicendi copâ sic acceptum, ut, quum contra voluntatem Atheniensium loqueretur pro salute patriæ, severius tamen id ipsum, quod ille contra populares homines diceret, populare omnibus et jucundum videretur: cujus in labris veteres comici... leporem habitasse dixerunt: tamquam vim in eo fuisse, ut in eorum mentibus, qui audissent, quasi aculeos quosdam relinqueret. » (Cic. lib. 3, de Orat. n. 128.)

¹ Plut. in vit. Pericl. pag. 453-456.

² Les anciens, sous ce nom, comprenaient ce que nous appelons *physique* et *métaphysique*: dont la première est la science des corps; l'autre, celle des choses surnaturelles, de Dieu et des esprits.

désirs des Athéniens, il avait l'art de rendre populaire la sévérité même et l'espèce de dureté avec laquelle il parlait contre les flatteurs du peuple. On ne pouvait se défendre de la solidité de ses raisonnements, ni de la douceur de ses paroles; ce qui faisait dire que la déesse de la Persuasion, avec toutes ses grâces, résidait sur ses lèvres. Aussi, comme un jour on demandait à Thucydide¹, son adversaire et son rival, qui de lui ou de Périclès luttait le mieux : « Quand je l'ai renversé par terre en luttant, » répliqua-t-il, il assure le contraire avec tant de force, qu'il persuade en effet à tous les assistants, contre le témoignage de leurs propres yeux, qu'il n'est point tombé. » Il n'était pas moins prudent et réservé dans ses discours que fort et véhément; et l'on a remarqué qu'il ne parla jamais en public sans avoir prié les dieux de ne pas permettre qu'il lui échappât aucune expression qui ne fût propre à son sujet, ou qui pût choquer le peuple. Quand il devait paraître dans l'assemblée, avant que de sortir il se disait à lui-même : *Songe bien, Périclès, que tu vas parler à des hommes libres, à des Grecs, à des Athéniens*².

Ce que les historiens rapportent du soin qu'eut Périclès de cultiver son esprit par l'étude des sciences, et de s'exercer dans le talent de la parole, est une grande leçon pour les personnes destinées aux places importantes de l'état, et une juste condamnation³ de ceux qui, faisant peu de cas de tout ce qui s'appelle étude et science, ne portent dans ces places, où ils entrent sans lumières et sans connaissances comme sans vocation, qu'une folle estime d'eux-mêmes et une téméraire hardiesse de décider. Plutarque, dans un traité où il montre que c'est aux hommes d'état qu'un philosophe doit s'attacher préférentiellement à tous les autres, parce qu'en les formant il forme des villes et des républiques entières, cite en exemples les plus grands hommes, soit de la Grèce, soit de l'Italie, qui ont tiré ce secours de la philosophie : Périclès, dont il s'agit ici, qui

fut instruit par Anaxagore; Dion de Syracuse, par Platon; plusieurs princes d'Italie, par Pythagore; Caton, le célèbre censeur, qui fit exprès un voyage pour aller trouver Athénodore; enfin le fameux Scipion, destructeur de Carthage, qui eut toujours auprès de lui le philosophe Panétius.

Un des premiers soins de Périclès fut aussi d'étudier à fond le génie des Athéniens afin de connaître les ressorts secrets qu'il fallait mettre en mouvement pour les faire agir, et la manière dont il fallait se conduire à leur égard pour gagner leur confiance⁴; car c'est en cela surtout qu'anciennement ces grands hommes faisaient consister leur habileté et leur politique. Il reconnoît, par les réflexions qu'il faisait sur tout ce qui s'était passé de son temps, que ce qui dominait dans ce peuple était une haine souveraine de la tyrannie, et un amour violent de la liberté, qui lui inspirait des sentiments de crainte, de jalousie et de défiance à l'égard des citoyens qui étaient trop distingués par leur naissance, par leur mérite personnel, par leur propre crédit ou par celui de leurs amis. Outre qu'il ressemblait fort à Pisistrate par la douceur de sa voix et par sa grande facilité à parler, il avait aussi beaucoup de son air et des traits de son visage; et il remarqua que les plus vieux de la ville, qui avaient pu voir le tyran, étaient extrêmement frappés de cette ressemblance. D'ailleurs il était fort riche, d'une naissance illustre, et avait beaucoup d'amis très-puissants. Afin donc de ne se point rendre suspect au peuple, et pour ne point réveiller sa jalousie, il évita d'abord de se mêler des affaires publiques, qui demandaient une résidence assidue à la ville, et ne songea à se distinguer qu'à la guerre et dans les dangers.

Mais, voyant Aristide mort, Thémistocle chassé, et Cimon retenu la plupart du temps hors de la Grèce par des guerres étrangères, il commença à se produire en public avec plus de hardiesse, et se tourna entièrement du côté du peuple, non par goût ni par inclination, car son caractère n'était nullement populaire, mais

¹ Ce n'est pas l'historien.

² Plut. in Symp. lib. 1, pag. 620.

³ « Nunc contra plerique ad honores adipiscendos, et ad rempublicam gerendam, quid vultant et loqueres, nullâ cognitione rerum, nullâ scientiâ ornati. » (Cic. lib. 3, de Orat. n. 436.)

⁴ « Otim nascenda vulgi natura, et quibus nobis temperanter habere tur; sensatibusque et optimalium ingenia, qui maxime perdiderant, cunctis temporum et sapientibus habebantur. » (Tacit. Annal. lib. 4, cap. 33.)

pour écarter de soi tout soupçon qu'il songeât à la tyrannie, et encore plus pour se faire un ferme rempart contre le crédit et l'autorité de Cimon, qui était déclaré pour le parti des nobles.

En même temps il changea toutes ses façons de faire et sa manière de vivre, et prit en tout le caractère et la conduite d'un homme d'état, tout occupé des affaires, tout consacré au public. Jamais il ne paraissait dans les rues que pour aller à l'assemblée du peuple ou au conseil. Il renouça tout d'un coup à tous les festins, aux assemblées, et aux autres plaisirs de cette nature, auxquels il était accoutumé; et pendant tout le temps qu'il gouverna la république, qui fut assez long, on ne le vit jamais aller souper chez ses amis, qu'une seule fois aux noces d'un de ses plus proches parents.

Il savait que le peuple¹, naturellement léger et inconstant, se dégoûte ordinairement de ceux qui sont toujours sous ses yeux, et qu'un trop grand empressement à lui plaire le lasse et l'importune²; et l'on remarque que cette conduite nuisit beaucoup à Thémistocle. Pour éviter cet inconvénient, il allait rarement aux assemblées, et ne se présentait devant le peuple que par intervalles, afin de s'en faire désirer, et de conserver auprès de lui un crédit toujours nouveau, et qui ne fût point usé et comme flétri par une trop grande assiduité, se réservant avec prudence pour les grandes et importantes occasions³: c'est ce qui fit dire qu'il imitait Jupiter, lequel, selon le sentiment de quelques philosophes, ne s'occupait, dans le gouvernement du monde, que des grands événements, et laissait le soin du détail à des divinités subalternes. En effet, pour ce qui regardait toutes les affaires de peu d'importance, Périclès les faisait par l'entremise de ses amis, et par quelques orateurs qu'il avait en sa disposition, du nombre desquels était Éphialte.

Il mit toute son application et toute son industrie à se concilier la faveur du peuple⁴,

pour contre-balancer le crédit et la gloire de Cimon. Mais il ne pouvait égaler la magnétique et généreuse libéralité de son rival, qui, par ses richesses immenses, se trouvait en état de faire des largesses qui à peine nous paraissent croyables, tant elles sont éloignées de nos mœurs. Ne pouvant l'égaliser de ce côté-là, il employa un autre moyen, non moins efficace peut-être, mais certainement moins légitime et moins honorable, pour gagner la populace. Il fut le premier qui fit partager aux citoyens les terres conquises, qui leur fit distribuer, pour leurs jeux et pour leurs spectacles, les deniers publics, et qui leur attribua des salaires pour toutes leurs fonctions publiques; de sorte qu'on leur donnait régulièrement de certaines sommes, tant pour leur place aux jeux que pour leur assistance aux tribunaux et au jugement des affaires. On ne peut dire combien cette malheureuse politique devint funeste à la république, et combien elle entraîna de maux après elle. Car ces nouveaux établissements, outre qu'ils épuisaient le trésor public, rendirent le peuple somptueux et dissolu, au lieu qu'auparavant il était sobre et modeste, et se contentait de gagner par son travail, et à la sueur de son corps, de quoi subsister.

C'est par ces moyens que Périclès s'était acquis un tel crédit sur l'esprit du peuple, qu'on pourrait dire que, sous un gouvernement républicain, il s'était fait un pouvoir monarchique, donnant à la ville tel mouvement qui lui plaisait, et dominant avec une autorité absolue dans les assemblées⁵. Aussi Valère-Maxime ne met-il presque point d'autre différence entre Pisistrate et lui, sinon que l'un exerçait la tyrannie par la force des armes, et l'autre par le talent de la parole, dans lequel il s'était heureusement exercé sous Anaxagore.

Ce crédit, quelque énorme qu'il fût, n'empêchait point la comédie de lancer contre lui, en plein théâtre, plusieurs traits de satire des

¹ « Ita nostra assiduitas, Servi, necesse quantum inter-
dum affert hominibus fastidii, quantum satietatis... »

² « Utrique nostrorum desiderium nihil obfuscat. » (Cic. *pro Mar.* n. 21.)

³ Plut. de sui laude, pag. 541.

⁴ Plut. de ger. rep. pag. 811.

Plut. in Pericl. pag. 156.

⁵ « Périclès, fœtissimis naturæ incrementis, sub
« Anaxagora præceptore summo studio perpolitus et in-
« structus, liberis Athenarum cervicibus jugum servitutis
« imposuit: erat enim ille urbem et versavil arbitrio suo...
« Quid inter Pisistratum et Périclès interfuit, nisi quod
« ille armatus, hic sine armis tyrannidem exercuit? »
(Val. Max., lib. 8, cap. 9.)

plus piquants; et l'on ne voit point qu'aucun des poètes qui le maltraitaient avec une telle hardiesse ait été jamais ni puni, ni même repris par le peuple. Peut-être était-ce prudence et politique à Périclès de ne point entreprendre de réprimer cette licence du théâtre, ni de fermer la bouche aux poètes, pour amuser et contenter le peuple par ce vain fantôme de liberté, et pour l'empêcher de s'apercevoir qu'en effet il était dominé et asservi.

Périclès¹, pour mieux affermir son crédit, forma un dessein bien hardi et bien périlleux. Il entreprit d'affaiblir et d'abaisser le tribunal de l'Aréopage, dont il n'était pas, parce que le sort ne lui était jamais échu d'être ni archonte², ni thesmothète, ni roi des sacrifices, ni polémarque. C'étaient différentes charges de la république, qui de toute ancienneté se donnaient par sort; et il n'y avait que ceux qui y avaient bien servi qui pussent monter à l'Aréopage. Périclès, profitant de l'absence de Cimon, fit agir sous main Éphialte, qui lui était entièrement dévoué, et vint à bout d'humilier cette illustre compagnie, qui faisait la principale force des nobles. Le peuple, enhardi et soutenu par une si puissante faction, bouleversa tout l'ancien ordre du gouvernement, renversa toutes les lois fondamentales et les anciennes coutumes, ôta au sénat de l'Aréopage la connaissance de la plupart des causes qui allaient devant lui, ne lui laissant que les plus communes, et en très-petit nombre, et se rendit maître absolu de tous les tribunaux.

Quand Cimon fut de retour à Athènes, il vit avec douleur la dignité du sénat foulée aux pieds, et tâcha par toutes sortes de moyens de le faire rentrer en possession de son autorité, et de remettre sur pied l'aristocratie, telle qu'elle avait été établie du temps de Clisthène. Mais ses ennemis se mirent à crier, et à exciter contre lui le peuple, en lui reprochant, outre beaucoup d'autres choses, le grand atta-

chement qu'il avait pour les Lacédémoniens. Il avait donné lieu en quelque sorte à ce reproche, en ne ménageant pas assez la délicatesse des Athéniens. Car, en leur parlant, il ne cessait à tout propos d'exalter Lacédémone; et lorsqu'il blâmait en quelque chose leur conduite, il avait toujours coutume de leur dire : *Ce n'est pas là ce que font les Spartiates*. De tels discours lui attirèrent l'envie et la haine de ses citoyens. Mais un événement, auquel pourtant il n'avait point eu de part, y mit le comble.

§ VIII. — TREMBLEMENT DE TERRE A SPARTE. SÉDITION DES ILOTES. SEMENCES DE DIVISION ENTRE ATHÈNES ET SPARTE. CIMON EST HAÏNI.

La quatrième année du règne d'Archidamas³, il y eut à Sparte le plus terrible tremblement de terre dont on eût jamais ouï parler. En plusieurs endroits le pays fut englouti dans des abîmes; le Taygète et les autres monts furent ébranlés jusque dans leurs fondements; plusieurs de leurs sommets détachés de leur place s'écroulèrent; toute la ville fut bouleversée, excepté cinq maisons, qui restèrent seules au milieu de cette désolation épouvantable. Pour comble de malheur, les ilotes, qui étaient les esclaves des Lacédémoniens, jugeant que c'était une occasion favorable de se remettre en liberté, accoururent de toutes parts pour exterminer ceux que le tremblement de terre avait épargnés. Mais les ayant trouvés armés et en bataille, par la sage prévoyance d'Archidamas, qui les avait assemblés autour de lui, ils se retirèrent dans les villes voisines, et commencèrent dès ce jour-là à leur faire une guerre ouverte, ayant attiré dans leur ligue plusieurs de leurs voisins, et se sentant fortifiés par les Messéniens, qui étaient alors actuellement en guerre avec les Spartiates.

Dans cette extrémité, les Lacédémoniens envoyèrent à Athènes demander du secours. Éphialte s'y opposait, et protestait qu'on ne devait point les seconder, ni relever une ville rivale d'Athènes; mais qu'il fallait la laisser ensevelir dans ses abîmes, et tenir ainsi l'or-

¹ Plut. in Pericl. pag. 157; in Cim. pag. 188.

² Après quelques changements dans la forme du gouvernement d'Athènes, on confia enfin l'administration à neuf magistrats, appelés archontes; et elle ne durait qu'un an. L'un s'appelait roi, un autre, polémarque, un troisième, archonte, et c'était lui proprement qui était à la tête des autres, et qui donnait son nom à l'année; et six thesmothètes, qui avaient une intendance particulière sur les lois et sur les décrets.

³ An. M. 3534; av. J. C. 470. — Plut. in Cim. v. 488-489. [Diod. Sic. 11, § 63.]

geuil de Sparte humilié. Une telle politique fit horreur à Cimon. Il n'hésita pas un moment à préférer l'utilité des Lacédémoniens à l'agrandissement de sa patrie, et représentant avec vivacité qu'il ne convenait pas de laisser la Grèce boiteuse, ni Athènes sans contrepoids, il entraîna le peuple dans son sentiment, et fit ordonner du secours. Sparte et Athènes pouvaient être regardées en effet comme les deux soutiens, les deux appuis de la Grèce : ainsi, l'une venant à périr, la Grèce demeurerait comme boiteuse. Il est certain encore que le peuple d'Athènes, enfié de sa grandeur, était devenu si fier et si entreprenant, qu'il avait besoin d'un frein pour modérer sa fougue; et il n'y en avait pas de meilleur que Sparte, seule capable de servir de contrepoids à l'emportement des Athéniens. Cimon marcha donc au secours des Lacédémoniens avec quatre mille hommes.

On voit ici ce que peut dans une république, dans un état, un homme de tête et de bon conseil, quand il joint à un grand fonds de mérite une réputation bien établie de probité, de désintéressement, d'amour du bien public. Cimon vient à bout, sans beaucoup de peine, d'inspirer aux Athéniens des sentiments nobles et magnanimes, contre leurs intérêts apparents, et malgré les sollicitations d'une jalousie secrète, qui ne manque pas de se faire sentir vivement dans de telles occasions. Par le crédit et l'ascendant que sa vertu lui donne, il les élève au-dessus d'une politique lâche et injuste, mais assez ordinaire, qui fait regarder les malheurs des voisins comme un avantage, dont l'intérêt de l'état permet et ordonne même de profiter. Les conseils de Cimon étaient pleins de sagesse et d'équité; mais il est étonnant qu'il ait pu les faire goûter à tout un peuple : c'est tout ce que l'on pourrait espérer d'une assemblée de sages et de graves sénateurs.

Quelque temps après¹, les Lacédémoniens appelèrent encore les Athéniens à leur secours contre les Messéniens et les Ilotes, qui s'étaient emparés d'Ithôme. Mais quand ces troupes furent arrivées sous la conduite de Cimon, ils commencèrent à éraïndre leur audace, leur puissance et leur grande réputation, et leur firent l'affront de les renvoyer comme suspects

de mauvais desseins, et capables de tourner leurs armes contre eux.

Les Athéniens, s'en étant retournés pleins de colère et de ressentiment, se déclarèrent, dès ce jour-là, ennemis de tous ceux qui prenaient les intérêts de Lacédémone; et, à la première occasion qu'ils en trouvèrent, ils bannirent Cimon par la voix de l'ostracisme. Voilà la première occasion où parut d'une manière fort marquée la mésintelligence entre ces deux peuples, qui s'entretenit et se fortifia depuis par divers mécontentements réciproques. Elle fut néanmoins suspendue pendant quelques années par des traités et des trêves qui en arrêtaient les suites; mais elle éclata enfin sans ménagement par la guerre du Péloponnèse.

Ceux qui étaient enfermés dans Ithôme, après s'y être défendus pendant dix ans, se rendirent aux Lacédémoniens, qui leur laissèrent la vie sauve, à condition qu'ils ne rentreraient jamais dans le Péloponnèse. Les Athéniens, en haine de Lacédémone, les reçurent avec leurs femmes et leurs enfants, et les établirent à Nanpacte, dont ils venaient de se rendre maîtres. Les Mégariens en même temps quittèrent le parti de Sparte pour embrasser celui des Athéniens². Il se forma ainsi plusieurs ligues des deux côtés; il se donna plusieurs combats, dont le plus célèbre fut celui de Tanagre en Béotie, que Diodore égale à ceux de Marathon et de Platée, et où Myronide, chef des Athéniens, vainquit les Spartiates, qui étaient venus au secours des Thébains.

C'est dans cette occasion³ que Cimon, se croyant dispensé de garder son ban, se rendit avec ses armes dans sa tribu pour servir sa patrie, et pour combattre avec ses compatriotes contre les Lacédémoniens. Ses ennemis lui firent donner un ordre de se retirer. Avant que de partir, il exhorta ses compagnons, qu'on soupçonnait aussi bien que lui d'être favorables à Lacédémone, de combattre de toutes leurs forces, et sans se ménager, afin que cette journée servit de preuve à leur innocence, et effaçât de l'esprit de leurs citoyens un soupçon qui leur était à tous si injurieux. Ces braves soldats, qui étaient au nombre de cent, animés

¹ Plut. in Cim. Theoyd. lib. 1, pag. 67 et 68.

² Theoyd. lib. 1, pag. 60-71. — Diod. lib. 14, pag. 59-63.

³ An. M. 3548; av. J. C. 456. — Plut in Cim. pag. 689.

par ces paroles, lui demandèrent son armure complète, qu'ils placèrent au milieu de leur petit bataillon, afin de l'avoir comme présent et sous leurs yeux. Ils combattirent avec tant de valeur et d'acharnement, qu'ils se firent tous tuer, laissant aux Athéniens un regret infini de leur perte, et un grand repentir de les avoir accusés si injustement.

Je passe sous silence plusieurs événements qui sont peu considérables.

§ IX. — CIMON EST RAPPELÉ. IL RÉTABLIT LA PAIX ENTRE LES DEUX VILLES. IL REMPORTE PLUSIEURS VICTOIRES QUI OBLIGENT ARTAXERXE DE CONCLURE UN TRAITÉ FORT GLORIEUX POUR LES GRECS. MORT DE CIMON.

Les Athéniens, qui sentaient le besoin qu'ils avaient de Cimon¹, le rappelèrent de son bannissement, où il avait passé cinq ans. Ce fut Périclès même qui en proposa et en dressa le décret, tant, dit Plutarque, les querelles et les animosités étaient alors modérées, et prêtes à s'apaiser dès que l'utilité publique le demandait ! et tant l'ambition, qui est une des plus vives et des plus fortes passions, cédait aux temps, et se conformait aux besoins de la patrie !

Dès que Cimon fut de retour², il étouffa promptement la guerre qui commençait à s'allumer entre les Grecs, réconcilia les deux villes, et leur fit conclure une trêve de cinq ans. Et pour ôter aux Athéniens, enflés par tant d'heureux succès, l'envie et l'occasion d'attaquer leurs voisins et leurs alliés, il jugea nécessaire de les mener au loin contre l'ennemi commun, cherchant par cette voie d'honneur à aguerrir en même temps et à enrichir ses citoyens. Il mit donc en mer une flotte de deux cents vaisseaux. Il en envoya soixante en Égypte au secours d'Amyrtée, et alla avec le reste contre l'île de Chypre. Artabaze était alors dans ces mers-là avec une flotte de trois cents voiles³; et Mégabyze, l'autre général d'Artaxerxe, avec une armée de trois cent mille hommes, sur les côtes de la Cilicie. Dès que l'escadre que Cimon avait envoyée en Égypte

eut rejoint sa flotte, il alla attaquer Artabaze, et lui prit cent de ses vaisseaux. Il en coula à fond plusieurs autres, et poursuivit le reste jusqu'aux côtes de Phénicie. Comme si cette première victoire n'eût été qu'une préparation à une seconde, il fit en revenant une descente en Cilicie, chargea Mégabyze, le défit, et lui tua un nombre prodigieux d'hommes. Après cela il retourna en Chypre avec ce double triomphe, et forma le siège de Citium, qui était une place très-forte et très-importante. Son dessein était, après qu'il aurait achevé la conquête de cette île, de passer en Égypte, et d'y susciter de nouvelles affaires aux barbares : car il n'avait point de médiocres vues, et il ne pensait à rien moins qu'à ruiner et détruire absolument l'empire du grand roi de Perse. Le bruit qui courait que Thémistocle devait commander son armée ajoutait un nouvel aiguillon à son courage, et, presque sûr du succès, il était ravi de mesurer ses forces avec lui. Mais nous avons déjà vu que dans ce temps-là même Thémistocle se donna la mort.

Artaxerxe⁴, las d'une guerre où il venait de faire de si grandes pertes, résolut, de l'avis de son conseil, d'y mettre fin par un accommodement. Il envoya ordre à ses généraux de faire la paix avec les Athéniens, et d'en tirer les meilleures conditions qu'ils pourraient. Mégabyze et Artabaze envoyèrent des ambassadeurs en faire l'ouverture à Athènes. On choisit de part et d'autre des plénipotentiaires : Callias était à la tête de ceux d'Athènes. Voici quelles furent les conditions du traité : 1° que toutes les villes grecques d'Asie auraient la liberté et le choix des lois et du gouvernement sous lequel elles voudraient vivre ; 2° qu'aucun vaisseau de guerre persan n'entrerait dans les mers qui sont depuis les îles Cyanées jusqu'aux îles Chélidoniennes ; c'est-à-dire, depuis le Pont-Euxin jusqu'aux côtes de la Pamphylie ; 3° qu'aucun commandant persan n'approcherait de ces mers avec des troupes à la distance de trois jours de marche ; 4° que les Athéniens n'attaqueraient plus aucune des terres des états du roi. Ces articles furent ratifiés et jurés de part et d'autre, et la paix proclamée.

Ainsi finit cette guerre⁵, qui, depuis que les

¹ Plut. in Cim. pag. 400.

² An. M. 3554 ; n. J. C. 450. — Plut. *ibid.* — Diod. lib. 12, pag. 73-74.

³ Diod. pag. 74-75.

⁴ An. M. 3555 ; n. J. C. 449.

Athéniens eurent brûlé Sardes, avait duré cinquante et un ans entiers, et qui avait coûté la vie à une infinité d'hommes, tant du côté des Perses que de celui des Grecs.

Pendant qu'on travaillait à la conclusion du traité, Cimon mourut¹, soit de maladie, soit d'une blessure qu'il avait reçue au siège de Clitium. Se voyant près de mourir, il commanda à ses officiers de ramener promptement la flotte à Athènes, en cachant soigneusement sa mort; ce qui fut exécuté avec tant de secret, que ni les ennemis, ni même les alliés, n'en eurent aucune connaissance; et ils retournèrent chez eux en toute sûreté sous la conduite encore et sous les auspices de Cimon, quoique mort depuis plus de trente jours.

Cimon fut généralement regretté², ce qui n'est pas étonnant à l'égard d'un homme qui réunissait en lui seul tant d'excellentes qualités : fils plein de tendresse, ami fidèle, citoyen zélé pour la patrie, grand politique, général accompli, modeste au milieu des plus grands emplois et des honneurs les plus éclatants, bienfaisant et libéral jusqu'à la magnificence, et presque jusqu'à la prodigalité; simple et éloigné de tout faste dans le sein même de l'abondance et des richesses; enfin amateur des pauvres citoyens, jusqu'à partager avec eux tous ses biens, et à ne point roagir de leur pauvreté. L'histoire ne parle point de statues ou de monuments élevés en son honneur, ni d'obsèques magnifiques célébrées après sa mort. Les regrets du peuple en firent sans doute le plus bel ornement. Et ce sont là³ des statues permanentes et stables, qui ne sont point sujettes à l'injure des temps, et qui rendent la mémoire des grands hommes respectable à jamais : car les monuments les plus superbes, les ouvrages de marbre et de bronze qu'on élève à la gloire des grands, sont méprisés par la postérité comme des sépultures qui ne renferment que des ossements de morts, quand elle condamne leur mémoire.

¹ Plut. in Cim. pag. 491.

² « Sic se gerendo, mihi est mirandum, si et vita ejus fuit secunda, et mors acerba. » (CORN. NEP. in Cim. cap. 4.)

³ « Hæ paucerrimæ effigies et mæmora. Nam quæ saxo struuntur, si judicium posterorum in odium veritatis, pro sepulchris spernantur. » (TACIT. ANNAL. lib. 4, cap. 38.)

La suite fit encore mieux connaître quelle perte la Grèce avait faite. Après Cimon, il n'y eut presque plus aucun des généraux grecs qui fit rien de considérable ni d'éclatant contre les barbares. Animés par les orateurs qui se rendaient maîtres du peuple, et qui répondaient dans les assemblées un esprit de trouble et de division, ils se tournèrent les uns contre les autres, et en vinrent enfin à une guerre ouverte, sans que personne songeât à en arrêter les suites funestes : ce qui fut un répit bien utile pour les affaires du roi, et la ruine de celles des Grecs.

§ X. — ON OPPOSE THUCYDE À PÉRICLÈS. ENVIE CONTRE CELUI-CI. IL SE JUSTIFIE, ET VIENT À BOUT DE FAIRE SANNIE THUCYDE.

A Athènes, la noblesse, voyant Périclès¹ au plus haut degré de la puissance, et fort au-dessus de tous les autres citoyens, chercha à lui opposer un homme qui pût en quelque façon lui tenir tête, et empêcher que cette grande autorité ne dégénérât en monarchie. Elle lui opposa donc Thucydide, beau-frère de Cimon, homme d'une sagesse éprouvée, qui n'avait pas à la vérité les grandes qualités de Périclès pour la guerre, mais qui n'était pas moins propre que lui à conduire et à manier à son gré les assemblées du peuple, et qui, ne sortant jamais de la ville et s'attachant toujours à combattre et à contredire Périclès, eut bientôt rétabli l'équilibre. Celui-ci, de son côté, cherchant à plaire en tout au peuple, lui lâcha encore plus la bride qu'il n'avait fait jusque-là. Il était attentif à lui procurer le plus souvent qu'il lui était possible des spectacles, des festins, des fêtes, ou d'autres divertissements.

Il trouvait moyen de soudoyer pendant huit mois de l'année un grand nombre de pauvres citoyens, en les faisant monter sur une flotte de soixante vaisseaux qu'il équipait tous les ans; et par là il rendait en même temps un service important à l'état, en formant pour sa défense de bons hommes de mer. De plus, il établit plusieurs colonies dans la Chersonèse, à Naxos, à Andros, dans le pays des Bisaltes

¹ Plut. in Pericl. pag. 158-161.

en Thrace. Il en envoya une fort nombreuse dans l'Italie, dont nous parlerons bientôt, et qui bâtit Thurium. Il avait plusieurs vues dans l'établissement de ces colonies, sans parler du dessein particulier qu'il pouvait avoir de gagner par là le peuple. Il le faisait pour décharger la ville d'une multitude oisive de fainéants toujours prêts à troubler dans un état ; pour subvenir aux nécessités du menu peuple, qui n'avait pas d'ailleurs de quoi subsister ; enfin, pour retenir les alliés dans la crainte et dans le respect, en établissant chez eux de véritables Athéniens comme autant de garnisons qui les empêcheraient de songer à rien entreprendre. Les Romains en usèrent de même, et l'on peut dire que cette sage politique fut un des moyens les plus efficaces dont ils se servirent pour affermir le repos et la sûreté de l'état.

Mais ce qui fit le plus d'honneur à Périclès dans l'esprit du peuple, fut la magnificence des bâtiments et des ouvrages dont il orna et embellit la ville, qui jetait les étrangers dans l'admiration et le ravissement, et leur donnait une grande idée de la puissance des Athéniens. C'est une chose étonnante de voir en combien peu de temps furent achevés tant de divers ouvrages d'architecture, de sculpture, de gravure, de peinture ; et comment néanmoins ils furent tout d'un coup portés au plus haut point de perfection : car ordinairement les ouvrages achevés avec tant de facilité et de promptitude n'ont point une grâce solide et durable, ni l'exactitude régulière d'une beauté parfaite. Il n'y a pour l'ordinaire que la longueur du temps, jointe à l'assiduité du travail, qui leur donne une force capable de les conserver et de les faire triompher des siècles. Et c'est ce qui rend plus admirables les ouvrages de Périclès, qui furent achevés si rapidement, et qui ont pourtant duré si longtemps. Car chacun de ces ouvrages, dans le moment même qu'il fut achevé, avait une beauté qui sentait déjà l'antique ; et aujourd'hui encore, dit Plutarque, plus de cinq cents ans après, ils ont une certaine fraîcheur de jeunesse, comme s'ils ne venaient que de sortir des mains de l'ouvrier ; tant ils conservent encore une fleur de grâce et de nouveauté qui empêche que le temps n'en amortisse l'é-

clat, comme si un esprit toujours rajeunissant et une âme exempte de vieillesse était répandue dans tous ces ouvrages.

Ce qui faisait l'admiration de toute la terre excita la jalousie contre Périclès. Ses ennemis ne cessaient de crier dans les assemblées que le peuple se déshonorait en s'appropriant l'argent comptant de toute la Grèce, qu'il avait fait venir de Délos où il était en dépôt : que les alliés ne pouvaient regarder une telle entreprise que comme une tyrannie manifeste, en voyant que les deniers qu'ils avaient fournis par force pour la guerre, étaient employés par les Athéniens à dorer et à embellir leur ville, à faire des statues magnifiques, et à élever des temples qui coûtaient des millions. On n'exagérait point quand on parlait ainsi ; car en effet le temple de Minerve, appelé le *Parthénon*, avait coûté trois millions de livres.

Périclès, au contraire, remontrait aux Athéniens qu'ils n'étaient pas obligés de rendre compte à leurs alliés de l'argent qu'ils en avaient reçu : que c'était assez qu'ils les défendissent et qu'ils éloignassent les barbares, pendant que les alliés ne fournissaient ni soldats, ni chevaux, ni navires, et qu'ils en étaient quittes pour quelques sommes d'argent, qui, dès qu'elles sont délivrées, n'appartiennent plus à ceux qui les ont données, mais sont à ceux qui les ont reçues, pourvu qu'ils exécutent les conditions dont ils sont convenus et pour lesquelles ils les ont touchées. Il ajoutait, qu'Athènes étant suffisamment pourvue de tout ce qui était nécessaire pour la guerre, il était convenable d'employer le reste de ses richesses à des ouvrages qui, étant achevés, produiraient à cette ville une gloire immortelle ; et qui, dans le temps qu'on y travaillait, répandaient partout l'abondance, et faisaient subsister un nombre infini de citoyens : qu'ils avaient toutes sortes de matériaux, le bois, la pierre, l'airain, l'ivoire, l'or, l'ébène, et le cyprès ; et toutes sortes d'ouvriers capables de mettre tous ces matériaux en œuvre, des charpentiers, des maçons, des forgerons, des tailleurs de pierre, des teinturiers, des orfèvres, des ébénistes, des peintres, des brodeurs, des tourneurs ; des gens propres à les amener et à les conduire par mer, comme des marchands, des

matelots, des pilotes expérimentés; et d'autres gens pour faciliter le transport par terre, des charrons, des voituriers, charretiers, cordiers, tireurs de pierre, paveurs, fouilleurs de mines: qu'il était avantageux pour l'état de mettre en mouvement tous ces travailleurs et ces manœuvres, qui, comme autant de corps séparés, formaient tous ensemble une espèce d'armée domestique et pacifique, dont les différentes fonctions semaient et répandaient le gain sur toutes sortes de gens de tout âge et de tout sexe: qu'enfin, pendant que les gens robustes et en âge de porter les armes, les matelots, les soldats, et ceux qui étaient en garnison dans les places, étaient soudoyés des deniers publics, il était juste que les autres citoyens qui demeuraient dans la ville le fussent aussi à leur manière, et qu'appartenant tous à la même république, ils en tirassent tous les mêmes avantages en lui rendant des services différents à la vérité, mais qui contribuaient tous ou à sa sûreté, ou à sa décoration.

Un jour, comme les plaintes s'échauffaient, Périclès s'offrit de prendre tous les frais sur lui, pourvu que les inscriptions publiques marquassent que lui seul avait fait cette dépense. A ces paroles, le peuple, soit qu'il admirât sa magnanimité, ou que, piqué d'émulation, il ne voulût pas lui céder cette gloire, s'écria qu'il pouvait prendre au trésor de quoi fournir à tous les frais nécessaires sans rien épargner.

Phidias, ce célèbre sculpteur, présidait à tout le travail et en avait l'intendance générale. Ce fut lui qui fit en particulier la statue de Pallas¹, si estimée dans l'antiquité par les connaisseurs. Elle était d'ivoire et d'or, et haute de vingt-six coudées (trente-neuf pieds). Il y avait parmi les ouvriers une ardeur et une émulation incroyables; tous s'efforçaient à l'eul de se surpasser les uns les autres, et d'immortaliser leur nom par des chefs-d'œuvre de l'art.

L'odéon, ou théâtre de la musique, qui avait en dedans plusieurs rangs de sièges et de colonnes, et dont le comble s'élevait peu à peu en s'élevant, et finissait en pointe, fut bâti, dit-on, sur le modèle du pavillon du roi Xerxès; et ce fut Périclès même qui donna

l'idée de se régler sur ce modèle. Ce fut alors qu'il proposa avec beaucoup d'empressement un décret, par lequel il était ordonné qu'on célébrerait des jeux de musique à la fête des panathénées; et ayant été élu juge et distributeur des prix, il régla la manière dont les musiciens devaient jouer de la flûte et de la lyre, et chanter. Les jeux de musique furent toujours faits dans ce théâtre depuis ce temps-là.

J'ai déjà fait remarquer que plus ces ouvrages frappaient par leur beauté et leur éclat, plus ils excitaient l'envie et les plaintes contre Périclès. Les orateurs qui étaient de la faction opposée ne cessaient de se déchaîner et de crier contre lui, l'accusant de dissiper les finances, et d'employer mal à propos les revenus de l'état pour des bâtiments d'une vaine magnificence. Enfin il en vint avec Thucydide à une rupture si ouverte, qu'il fallait que l'un ou l'autre subît le bannissement. Il l'emporta sur Thucydide, vint à bout de le chasser, dissipa par ce moyen la faction qui lui était opposée, et se rendit maître absolu de la ville et de toutes les affaires des Athéniens. Il disposait à son gré des finances, des troupes, et des vaisseaux. Les flots et la mer lui étaient soumises, et il régnait seul dans cette vaste seigneurie, qui s'étendait non-seulement sur les Grecs, mais sur les barbares, et qui était cimentée et fortifiée par l'obéissance et par la fidélité des nations soumises, par l'amitié des rois, et par des traités faits avec plusieurs princes.

Les historiens vantent beaucoup les ouvrages magnifiques dont Périclès embellit Athènes, et j'ai rapporté fidèlement leur témoignage: mais je ne sais si les plaintes qu'on formait contre lui étaient si mal fondées. Était-il raisonnable en effet d'employer en bâtiments superflus et en vaines décorations des sommes immenses², qui étaient destinées pour les fonds de la guerre? et n'aurait-il pas mieux valu soulager les alliés d'une partie des contributions, qui, sous le gouvernement de Périclès, furent portées à près d'un tiers de plus qu'elles n'étaient auparavant? Cicéron³ ne trouve d'ouvrages et de bâtiments véritable-

¹ « Non Minerva Athenis factæ amplitudine uenior, »
« quoniam ea sit cubitorum 26. Eboræ lux et auro consistit. »
(*Plin. lib. 36, cap. 5.*)

² Elles montaient à plus de dix millions. — Les 1 700 talents dépensés pour les monuments d'Athènes feroient 9 775 000 fr. E. B.

³ *Lib. 2, Offic. n. 60.*

ment dignes d'admiration que ceux qui ont pour but l'utilité publique, des aqueducs, des murailles de villes, des citadelles, des arsenaux, des ports de mer ; et il faut ranger parmi ce nombre ce que fit Périclès pour joindre Athènes au port du Pirée. Mais Cicéron ne manque pas de remarquer que le même Périclès fut blâmé d'avoir épuisé le trésor public pour enrichir sa ville d'ornements superflus. Platon ¹, qui jugeait des choses selon la vérité, et non selon l'éclat extérieur, fait observer en plus d'un endroit, après Socrate son maître, que Périclès, avec tous ses beaux ouvrages, n'avait point contribué à rendre un seul de ses citoyens meilleur, mais plutôt à corrompre la pureté et la simplicité de leurs mœurs anciennes.

§ XI. — PÉRICLÈS CHANGE DE CONDUITE À L'ÉGARD DU PEUPLE. SON EXTRÊME AUTORITÉ, SON DÉSIGNÉMENT.

Lorsque Périclès ² se vit ainsi revêtu de toute l'autorité, il commença à changer de manières, à ne plus se mentir si doux et si traitable, à ne plus céder ni s'abandonner aux caprices et aux fantaisies du peuple comme à toutes sortes de vents ; mais, dit Plutarque, tirant les rênes de ce gouvernement populaire trop mou et trop complaisant comme on bande les cordes d'un instrument qui sont trop lâches, il le convertit en un gouvernement aristocratique, ou plutôt en une espèce de royauté, sans néanmoins s'écarter jamais de l'utilité publique. Allant donc toujours droit à ce qui était le meilleur, et se rendant irrépréhensible en toutes choses, il vint si bien à bout du peuple, qu'il le tournait à son gré. Tantôt, par ses seuls avis et par la voie de la persuasion, il le conduisait doucement à ses fins, tirant de lui un consentement volontaire : tantôt, quand il trouvait en lui de la résistance et de l'opposition, il l'entraînait comme par force et malgré lui à ce qui était le plus expédient, imitant en cela un sage médecin qui, dans une maladie longue et opiniâtre, sait prendre son temps pour accorder à son malade des choses

innocentes qui lui font plaisir, et pour lui donner ensuite des remèdes plus forts, qui le tourmentent à la vérité, mais qui sont seuls capables de lui rendre la santé.

En effet, on comprend aisément combien il fallait d'art et d'habileté pour régir et manier une multitude fière de sa puissance, et pleine de caprices : et c'est en quoi Périclès excellait merveilleusement. Il employait, selon les différentes conjonctures, tantôt la crainte, tantôt l'espérance, comme un double gouvernail, soit pour arrêter les fougues et les emportements du peuple, soit pour le relever de son abattement et de sa langueur. Il fit voir par cette conduite que l'éloquence, comme le dit Platon, n'est autre chose que l'art de manier les esprits, et que le chef-d'œuvre de cet art est d'émouvoir à propos les diverses passions soit douces, soit violentes, lesquelles, étant à l'âme ce que sont les cordes à un instrument, n'ont besoin, pour produire leur effet, que d'être touchées par une main adroite et habile.

Il faut pourtant avouer que ce qui donna à Périclès cette grande autorité ne fut pas seulement la force de son éloquence, mais, comme dit Thucydide, la gloire et la réputation de sa vie, et sa grande probité.

Plutarque ³ fait remarquer en lui une qualité bien essentielle à un homme d'état, bien propre à attirer l'estime et la confiance du public, et qui suppose une grande supériorité d'esprit ; c'est de ne vouloir pas tout faire par soi-même, de ne pas se croire capable de tout, d'associer à ses travaux et à ses soins des hommes de mérite, de les employer chacun selon leurs talents, et de se décharger sur eux d'un détail qui consume le temps et la liberté d'esprit nécessaires pour les grandes choses. Cette conduite, dit Plutarque, produit deux grands biens : premièrement, elle éteint ou du moins elle amortit l'envie et la jalousie, en partageant en quelque sorte une puissance qui blesse et choque l'amour-propre quand on la voit réunie et concentrée dans un seul homme, comme s'il avait lui seul le mérite de tous les autres ; en second lieu, elle avance et facilite l'exécution des affaires, et les fait réussir avec

¹ In Gorg. pag. 515 ; in Alcib. pag. 119.

² Plut. in Pericl. pag. 164.

³ Plut. in pract. de rep. ger. pag. 812.

plus de sûreté. Plutarque, pour mieux expliquer sa pensée, emploie une comparaison fort naturelle et fort belle : la main, dit-il, pour être partagée en cinq doigts, loin d'être plus faible, en est au contraire plus forte, plus agile, plus propre au mouvement. Il en est de même d'un homme d'état qui sait partager à propos ses fonctions, et qui par là rend son autorité plus prompte, plus agissante, plus étendue, plus décisive : au lieu que l'empressement indiscret d'un petit esprit, à qui tout fait ombrage, et qui veut seul tout embrasser, ne sert qu'à mettre en évidence sa faiblesse et son incapacité, et à ruiner le succès des affaires. Périclès, dit Plutarque, n'en usait pas ainsi : semblable à un habile pilote, qui, demeurant presque immobile, met tout en mouvement, et qui veut bien quelquefois faire asséoir au gouvernail des officiers subalternes, il était l'âme de l'état, et, paraissant ne rien faire par lui-même, il remuait et gouvernait tout, mettant en œuvre l'éloquence de l'un, le crédit de l'autre, la prudence de celui-ci, la bravoure et le courage de celui-là.

A ce que je viens de rapporter ajoutez une autre qualité non moins rare ni moins estimable, je veux dire l'élevation d'une âme noble et désintéressée¹. Périclès avait tant d'éloignement pour les présents, il méprisait si fort les richesses, et il était tellement au-dessus de toute cupidité et de toute avarice, que, quoiqu'il eût rendu sa ville riche et opulente au point que nous l'avons vue, qu'il eût surpassé en puissance plusieurs tyrans et plusieurs rois, qu'il eût manié longtemps avec un souverain pouvoir les finances de la Grèce, il n'augmenta pourtant pas d'une seule dragme le bien que son père lui avait laissé. Telle fut la source et la cause véritable du crédit suprême de Périclès dans la république, digne fruit de sa droiture et de son parfait désintéressement.

Ce ne fut pas pour quelques moments rapides seulement, ni pendant la première vivacité d'une faveur naissante, dont la fleur et la grâce sont, pour l'ordinaire, d'une courte durée, qu'il conserva cette autorité. Il la maintint pendant quarante ans entiers, et cela malgré les Cimon, les Tolmide, les Thucydide, et

beaucoup d'autres, tous déclarés contre lui ; et de ces quarante années, il passa les quinze dernières sans rival depuis l'exil de Thucydide, et maître absolu des affaires. Cependant, au milieu de ce pouvoir suprême, qu'il avait rendu perpétuel et sans bornes en sa personne, il se conserva toujours invincible et insurmontable aux richesses, quoique d'ailleurs il ne manquât pas d'application à faire valoir son bien ; car il ne ressemblait pas à ces seigneurs qui, malgré leurs revenus immenses, soit par négligence et défaut d'économie, soit par fastueuses et de folles dépenses, sont toujours pauvres au milieu de leurs richesses, hors d'état et sans volonté de faire le moindre plaisir à de vertueux amis ou à de fidèles et zélés domestiques, et meurent enfin accablés de dettes, laissant leur nom et leur mémoire en exécration à de malheureux créanciers dont ils ont causé la ruine. Je ne parle point d'un autre excès où cette négligence et ce défaut d'économie conduisent assez ordinairement ; je veux dire la rapine, l'amour des présents, les concussion ; car ici, aussi bien que pour les finances de l'état, la maxime de Tacite a lieu : Quand on a dissipé son bien², on ne songe qu'à en réparer la perte et à remplir le vide par toutes sortes de voies, même les plus criminelles.

Périclès connaissait bien mieux l'usage qu'un homme d'état et employé dans le gouvernement doit faire des richesses. Il savait qu'il devait les destiner à servir utilement le public pour s'attacher d'habiles coopérateurs dans son ministère, pour aider de bons officiers dépourvus souvent des biens de la fortune, pour récompenser et animer le mérite de quelque genre qu'il soit, et pour mille autres emplois pareils, auxquels sans doute, soit pour l'intime joie, soit pour la solide gloire qui en revient, personne n'oserait comparer les excessives dépenses de la table, du jeu, des équipages. C'est dans cette vue que Périclès ménageait son bien avec une extrême économie, ayant formé lui-même un ancien domestique pour gouverner ses affaires, se faisant rendre régulièrement, dans des temps marqués, un compte exact de la recette et de la dépense, se renfer-

¹ Plut. in vit. Pericl. pag. 164-162.

² « Si ambitione maritum exhausserimus, per scelera » supplendum erit. » TACIT. Annal. lib. 2, cap. 38.)

mant lui et sa famille dans un honnête nécessaire proportionné à son revenu et à son état, mais dont il écartait sévèrement toute vaine et ambitieuse superfluité. Il est vrai que cette manière de vivre ne plaisait point du tout à ses enfants lorsqu'ils furent en âge, et encore moins à sa femme. Ils trouvaient que la dépense pour leur entretien n'était pas suffisante, et ils se plaignaient de cette économie, basse et sordide à leur jugement, qui ne laissait voir aucune trace de l'abondance qui régnait ordinairement dans les maisons où les richesses et l'autorité sont réunies. Périclès faisait peu de cas de ces plaintes, et se conduisait par des vues bien supérieures.

Je crois pouvoir appliquer ici une réflexion fort solide de Plutarque dans le parallèle qu'il fait d'Aristide et de Caton. Après avoir dit que la vertu politique, c'est-à-dire, l'art de gouverner les villes et les royaumes, est la plus grande et la plus parfaite que l'homme puisse acquérir, il ajoute que l'économie n'est pas une des moindres parties de cette vertu. En effet, les richesses étant un des moyens qui peuvent le plus contribuer au salut ou à la perte des états, l'art qui enseigne à les régir et à en faire un bon usage, et qui est celui qu'on appelle *économie*, est sans contredit une partie de l'art de la politique; et si l'on n'en est pas une des moindres parties, puisqu'il ne faut pas une médiocre prudence pour tenir sur cela le juste milieu, et pour bannir d'un état la pauvreté et la trop grande opulence. C'est cet art qui, écartant avec soin les dépenses inutiles et frivoles, empêche qu'on ne soit forcé de surcharger les peuples, et tient toujours en réserve dans les coffres publics des fonds considérables pour fournir aux nécessités imprévues, et aux guerres qui peuvent survenir. Or ce qu'on dit d'un royaume, d'une ville, il faut le dire des particuliers; car la ville, qui est un assemblage de maisons, et qui fait un tout de plusieurs parties ramassées, n'est forte et puissante dans son tout qu'autant que sont forts et puissants tous les membres qui la composent. Périclès a réussi certainement dans cette science pour le gouvernement de sa maison : je ne sais si l'on en peut dire autant pour le maniement des deniers publics.

§ XII. — JALOUSIE ET DIFFÉREND ENTRE LES ATHÉNIENS ET LES LACÉDÉMONIENS. TRAITÉ DE PAIX POUR TRENTE ANS.

Telle était la conduite de Périclès¹ dans l'intérieur de sa maison : celle qu'il tenait au dehors et pour les affaires publiques n'était pas moins admirable. Sur ce que les Lacédémoniens commençaient à être jaloux de l'accroissement des Athéniens, et à le supporter avec peine, Périclès, pour inspirer encore plus de grandeur d'âme et de courage à ses citoyens, fit un décret par lequel il ordonna qu'on avertirait tous les Grecs, en quelque partie de l'Europe et de l'Asie qu'ils habitassent, et toutes les villes, grandes ou petites, d'envoyer incessamment à Athènes leurs députés, pour délibérer sur les moyens de relever les temples qui avaient été brûlés par les barbares, et de s'acquitter des sacrifices qu'on s'était engagé de faire pour le salut de la Grèce lorsqu'on était en guerre contre eux; comme aussi sur les expédients qu'il fallait prendre pour mettre un si bon ordre aux affaires de la marine, qu'ils pussent tous naviguer sûrement et vivre en paix les uns avec les autres.

On choisit donc pour cette ambassade vingt personnages qui avaient chacun plus de cinquante ans. On en envoya cinq vers les Ioniens et les Doriens d'Asie, et les insulaires, jusqu'à Lesbos et à Rhodes; cinq vers les contrées de l'Hellespont et de Thrace, jusqu'à Byzance : cinq eurent ordre d'aller dans la Béotie, la Phocide et le Péloponnèse, et de remonter de là par le pays des Locriens dans le continent supérieur, et de le parcourir jusqu'à l'Acarnanie et à Ambracie : les cinq derniers furent chargés de traverser l'Eubée, et d'aller vers les habitants du mont Oëta et ceux du golfe de Malée, et chez les Phthiotes, les Achéens et les Thessaliens, pour leur persuader à tous de se rendre à l'assemblée convoquée à Athènes, et d'assister aux délibérations qui s'y prendraient pour la paix et pour les affaires générales de la Grèce. J'ai cru devoir entrer dans ce détail, qui m'a paru fort propre à faire connaître l'étendue de la domination des Grecs et l'autorité des Athéniens parmi eux.

¹ Plut. in Pericl. pag. 162.

Toutes ces sollicitations furent inutiles ; les villes n'envoyèrent point de députés , parce que, dit-on , les Lacédémoniens s'y opposèrent ; et il ne faut pas s'en étonner : Ils sentirent bien que le dessein de Périclès était de faire reconnaître Athènes comme la maîtresse et la souveraine de toutes les autres villes grecques ; et Lacédémone n'avait garde de lui céder cet honneur. Un secret levain de dissension et de discorde avait commencé depuis quelques années à troubler le repos de la Grèce , et nous verrons que dans la suite les esprits ne feront que s'aigrir de plus en plus.

Périclès s'était acquis beaucoup de réputation par la sagesse avec laquelle il formait ses entreprises. Les troupes avaient une pleine confiance en lui , et le suivaient avec une entière assurance. Sa grande maxime dans la guerre était de ne point hasarder un combat sans être presque assuré du succès, et de ménager le sang des citoyens. Il avait coutume de dire que, s'il ne tenait qu'à lui, ils seraient immortels ; que les arbres coupés et abattus revenaient en peu de temps, mais que les hommes morts étaient perdus pour toujours. Une victoire qui n'aurait été l'effet que d'une heureuse témérité lui paraissait peu digne de louange, quoique souvent elle fût fort admirée.

Son expédition dans la Chersonèse de Thrace lui fit beaucoup d'honneur, et fut très-salutaire à tous les Grecs de ce pays-là ; car, non-seulement il fortifia les villes grecques de cette presqu'île par les colonies d'Athéniens qu'il y mena, mais il ferma encore l'isthme par une bonne muraille avec des forts de distance en distance, depuis une mer jusqu'à l'autre, mettant par là tout le pays à couvert des incursions continuelles des Thraces, qui en étaient fort voisins.

Il fit aussi une course autour du Péloponnèse avec cent vaisseaux, et porta partout la terreur des armes athéniennes, sans qu'aucun accident fâcheux en interrompit l'heureux succès.

Il pénétra jusqu'en royaume de Pont avec une flotte très-nombreuse et très-magnifiquement équipée, et accorda aux villes grecques toutes les grâces qu'elles lui demandèrent. En même temps il étala aux yeux des nations bar-

bares qui habitaient aux environs, de leurs rois et de leurs princes, la grandeur de la puissance des Athéniens, et leur fit voir, par l'assurance avec laquelle il naviguait partout, qu'ils étaient en possession de l'empire de la mer sans concurrents.

Une fortune si brillante et si constante éblouit les Athéniens¹. Enivrés de l'idée de leur puissance et de leur grandeur, ils ne se repaissaient plus que de hardis et magnifiques projets. Ils parlaient sans cesse de faire de nouvelles tentatives sur l'Égypte, d'attaquer les provinces maritimes du grand-roi, de porter leurs armes dans la Sicile (fatal et malheureux désir qui pour lors n'eut point de suite, mais qui se ralluma bientôt après), et de pousser leurs conquêtes d'un côté jusqu'à l'Étrurie, et de l'autre jusqu'à Carthage. Périclès était bien éloigné de se prêter à de si folles pensées, ou de les appuyer de son crédit et de son approbation. Il n'était occupé au contraire qu'à arrêter cette ardeur inquiète, et à réfréner une ambition qui ne connaissait plus ni bornes ni mesures. Selon lui, les Athéniens devaient n'employer leurs forces désormais qu'à garder et à assurer ce qu'ils avaient acquis, et il trouvait que c'était beaucoup faire que de réprimer les Lacédémoniens, dont il songeait toujours à abaisser la puissance, ce qui parut particulièrement dans la guerre sacrée.

On appela ainsi la guerre excitée au sujet de Delphes². Les Lacédémoniens, étant entrés en armes dans le pays où est situé ce temple, avaient dépouillé les peuples de la Phocide de l'intendance du temple, et l'avaient donnée aux Delphiens. Dès qu'ils se furent retirés, Périclès y alla avec une armée, et rétablit les Phocéens.

Dans le même temps, l'Eubée s'étant révoltée, Périclès fut obligé d'y marcher avec une armée. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il reçut des nouvelles que ceux de Mégare avaient pris les armes, et que les Lacédémoniens, sous la conduite de leur roi Pistonax, étaient sur les frontières de l'Attique. Il fut donc obligé de quitter l'Eubée, et d'aller avec une extrême diligence au secours de sa patrie. Quand l'ar-

¹ Plat. in Pericl. pag. 161.

² Id. ibid. Thucyd. lib. 1, pag. 73.

mée des Lacédémoniens se fut retirée, il retourna contre les rebelles, et remit toutes les villes de l'Eubée sous l'obéissance d'Athènes.

Au retour de cette expédition, il y eut entre les Athéniens et les Lacédémoniens une trêve de trente ans¹. Ce traité rétablit le calme pour le présent; mais comme il n'allait point jusqu'à la source du mal, et ne guérissait pas la jalousie et l'inimitié des deux peuples, ce calme ne fut pas de longue durée.

§ XIII. — NOUVEAUX SUJETS DE PLAINTES ET DE RIVOILLES ENTRE LES DEUX PEUPLES PAR LE SIÈGE DE SAMOS QUE FIRENT LES ATHÉNIENS, PAR LE SECOURS QU'ILS ACCORDÈRENT A CEUX DE CORCYRE, PAR LE SIÈGE QU'ILS MIRENT DEVANT PÉRICLÈS. RUPTURE DEVENUE.

Six ans après, les Athéniens se déclarèrent contre Samos, en faveur de Milet². Ces deux villes étaient en dispute au sujet de celle de Priène, que chacune soutenait lui appartenir. On prétend que Périclès³ alluma cette guerre pour faire plaisir à une célèbre courtisane à laquelle il était fort attaché : elle se nommait *Aspasie*, et elle était de Milet. Après plusieurs événements, après plusieurs combats qui se donnèrent de part et d'autre, Périclès assiégea la ville capitale de l'île de Samos. On dit qu'il se servit alors pour la première fois de machines de guerre; savoir de béliers et de tortues, inventées par l'ingénieur Artémon, qui était boiteux, et qui se faisait porter en chaise à ses batteries, d'où lui vint le surnom de *Périporete*. L'usage de pareilles machines était connu depuis longtemps en Orient. Au bout de neuf mois, les Samiens se rendirent. Périclès rasa leurs murailles, leur ôta leurs vaisseaux, et exigea d'eux, pour les frais de la guerre, des sommes immenses, dont ils payèrent une partie comptant; ils prirent un certain temps pour le reste, et donnèrent des otages pour la sûreté du paiement.

Après la réduction de Samos, Périclès, de retour à Athènes, fit des obsèques magnifiques

à ceux qui étaient morts à cette guerre, et prononça lui-même leur oraison funèbre sur leurs tombeaux. Cette coutume se pratiqua régulièrement dans la suite. C'était toujours le sénat de l'Aréopage qui nommait l'orateur dans ces occasions. Il fut encore choisi dix ans après pour une pareille cérémonie au commencement de la guerre du Péloponnèse.

Périclès⁴, qui prévoyait que la rupture entre les deux peuples d'Athènes et de Lacédémone ne tarderait pas longtemps à éclater⁵, conseilla aux Athéniens d'envoyer du secours à ceux de Corcyre attaqués par les Corinthiens, et d'attirer dans leur parti cette ville très-puissante sur mer, leur prédisant qu'ils allaient avoir sur les bras les peuples du Péloponnèse. Voici ce qui donna lieu à la querelle de Corcyre et de Corinthe, laquelle entraîna après elle la guerre du Péloponnèse, qui est un des événements les plus considérables de l'histoire des Grecs.

Épidame⁶, ville maritime de Macédoine chez les Taulantiens, était une colonie de Corcyréens, dont Phalée de Corinthe fut le fondateur. Cette ville étant devenue avec le temps fort peuplée et fort puissante, la discorde s'y mit, et le peuple en chassa les plus riches habitants, qui se joignirent aux nations voisines, et l'infestèrent beaucoup par leurs courses. Dans cette extrémité, elle eut recours d'abord aux Corcyréens, et, à leur refus, aux Corinthiens, qui la prirent sous leur protection, y envoyèrent du secours, et y établirent de nouveaux habitants. Ils n'y furent pas longtemps en repos. Les Corcyréens, avec une flotte nombreuse, vinrent y mettre le siège. Ceux de Corinthe accoururent pour la secourir; mais ayant été battus sur mer, et ayant reçu un échec considérable, la ville se rendit le jour même, à condition que les étrangers seraient esclaves, et les Corinthiens prisonniers jusqu'à nouvel ordre. Les Corcyréens dressèrent un trophée, égorgèrent leurs prisonniers, à la réserve des Corinthiens, et firent un grand dégât dans tout le pays.

L'année d'après la bataille, les Corinthiens

¹ An. M. 3558; av. J. C. 446. — Thucyd. lib. 1, pag. 75. — Diod. pag. 87.

² An. M. 3561; av. J. C. 440. — Thucyd. lib. 1, pag. 75-76.

³ Diod. lib. 12, pag. 88-89. — Plut. in Pericl. pag. 165-167.

⁴ An. M. 3572; av. J. C. 432.

⁵ Thucyd. lib. 1, pag. 17-37. — Diod. lib. 12, pag. 90-93. — Plut. in Pericl. pag. 167.

⁶ C'est la même ville qui dans la suite fut nommée Dyrrachium.

mirent sur pied une nouvelle armée plus nombreuse que la première, et équipèrent une nouvelle flotte. Ceux de Corcyre, qui se voyaient hors d'état de résister seuls à des ennemis si puissants, envoyèrent rechercher l'alliance d'Athènes. Le traité de paix conclut entre les peuples de la Grèce laissait aux villes grecques, qui n'avaient point pris de parti, la liberté de prendre celui qui leur plairait. C'était l'état où se trouvait pour lors Corcyre, qui avait cru ne devoir se ranger d'aucun côté, et était demeurée jusque-là sans alliés. Elle envoya donc à ce sujet à Athènes. Les Corinthiens, l'ayant appris, y députèrent aussi de leur côté. L'affaire fut discutée avec chaleur en présence du peuple, qui écouta les raisons de part et d'autre, et elle fut mise en délibération par deux fois dans l'assemblée. Les Athéniens opinèrent la première fois en faveur de ceux de Corinthe; mais changeant d'avis à la seconde, sans doute sur les remontrances de Périclès, ils requerront les Corcyréens dans leur alliance. Elle n'alla pas pourtant jusqu'à faire ligue offensive et défensive, car ils ne pouvaient faire la guerre aux Corinthiens sans rompre avec tout le Péloponnèse; mais à se secourir réciproquement, si on les attaquait, soit en leurs personnes ou en celles de leurs alliés. Leur véritable dessein était de mettre aux mains ces deux peuples très-puissants sur mer, et de les laisser affaiblir l'un par l'autre dans une longue guerre, pour triompher ensuite du plus faible; car il n'y avait dans la Grèce alors que trois états qui eussent de puissantes flottes, Athènes, Corinthe et Corcyre. Ils avaient aussi en vue les affaires d'Italie et de Sicile, à quoi l'île de Corcyre était fort commode.

Sur ce plan, ils reçurent les Corcyréens dans leur alliance, et leur envoyèrent dix galères, avec ordre de ne point combattre contre les Corinthiens, s'ils n'attaquaient l'île de Corcyre, ou quelque autre place de leurs alliés; ce qu'ils ajoutaient pour ne point rompre la trêve.

Il était difficile de s'en tenir à ces termes. La bataille se donna entre les Corcyréens et les Corinthiens vers l'île de Sibote, vis-à-vis de Corcyre: c'est une des plus considérables qui se soient données entre les Grecs pour le nombre des vaisseaux. L'avantage fut à peu près égal de part et d'autre. Vers la fin du combat,

lorsqu'il faisait déjà nuit, arrivèrent vingt galères athéniennes. Avec ce nouveau renfort, les Corcyréens firent voile le lendemain dès la pointe du jour vers le port de Sibote, où les Corinthiens s'étaient retirés, pour voir s'ils voudraient tenter encore une fois la fortune. Mais ceux-ci se contentèrent de sortir en bataille sans en voir aux mains. Les deux partis dressèrent un trophée dans l'île de Sibote: car chacun s'attribuait la victoire.

De cette guerre en naquit une autre, qui donna lieu à la rupture ouverte entre les Athéniens et les Corinthiens, et ensuite à la guerre du Péloponnèse¹. Potidée, ville de Macédoine, était une colonie de Corinthe, qui y envoyait tous les ans des magistrats; mais elle dépendait pour lors d'Athènes, et lui payait contribution. Les Athéniens, dans la crainte que cette ville ne vint à se révolter, et n'entraînât dans sa révolte le reste de leurs alliés de la Thrace, ordonnèrent aux habitants de démolir leurs murailles du côté de la Pallène, de leur mettre en main des otages pour être garants de leur fidélité, et de renvoyer les magistrats que Corinthe leur avait donnés. Des demandes si injustes avancèrent la révolte. Potidée se déclara contre les Athéniens, et plusieurs villes voisines suivirent son exemple. Athènes et Corinthe armèrent chacune de leur côté, et y envoyèrent des troupes. Il y eut une action entre les deux armées près de Potidée. Celle des Athéniens remporta l'avantage². Alcibiade, encore tout jeune, et Socrate, son maître, s'y distinguèrent d'une manière particulière. C'est une chose assez curieuse de voir un philosophe endosser la cuirasse, et d'examiner comment il se tire d'un combat. Il n'y avait personne dans toute l'armée qui portât les travaux et souffrit les fatigues de la guerre comme Socrate. La faim, la soif, le froid, étaient des ennemis qu'il s'était accoutumé de longue main à mépriser et à vaincre sans peine. La Thrace, où se passait cette expédition, est un pays de glace et de frimas. Pendant que les autres soldats, revêtus de bons habits et de peaux très-chaudes, se tenaient dans leurs tentes bien clos et couverts, n'osant paraître à l'air, il sor-

¹ Thucyd. lib. 1, pag. 37-42. — Diod. lib. 12, pag. 93-94.

² Plut. in Corv. pag. 249-250; id. in Alcib. pag. 191.

tail sans être plus vêtu qu'à l'ordinaire, et marchait pieds nus. C'était lui qui faisait la joie de la table par sa gâté et par ses bons mots, et qui invitait les autres à boire par son exemple, mais sans prendre jamais de vin avec excès. Quand on en vint à l'action, ce fut là qu'il fit merveilleusement son devoir. Alcibiade ayant été blessé et porté par terre, Socrate se mit au-devant de lui, le défendit courageusement, et, à la vue de toute l'armée, il empêcha les ennemis de le prendre et de se rendre maîtres de ses armes. Le prix de la valeur était donc dû justement à Socrate; mais les généraux paraissant disposés à le donner à Alcibiade, à cause de sa naissance, Socrate, qui ne cherchait qu'à allumer encore davantage en lui le désir de la vraie gloire, contribua plus que tout autre, par le témoignage avantageux qu'il rendit à son courage, à lui faire adjuger la couronne et l'armure complète, qui était le prix d'honneur.

L'échec qu'avaient reçu les Corinthiens dans le combat ne fit point changer de sentiment à ceux de Potidée. Ils persistèrent constamment à refuser d'obéir aux ordres qu'on leur avait donnés. La ville fut donc assiégée. Les Corinthiens¹, craignant de perdre une place de cette conséquence, sollicitèrent fortement leurs alliés, et tous députèrent conjointement à Lacédémone pour se plaindre des Athéniens comme infracteurs de la paix. Les Lacédémoniens leur donnèrent audience dans une de leurs assemblées ordinaires. Les Éginètes, quoique très-mécontents d'Athènes, n'osèrent y envoyer publiquement, de peur d'irriter une république sous la puissance de laquelle ils étaient; mais sous main ils agirent comme les autres. Ceux de Mégare se plaignirent amèrement de ce que, contre le droit des gens, et au préjudice de l'accord fait entre les Grecs, les Athéniens, par un décret public, leur avaient interdit l'entrée de leurs foires et de leurs marchés, et fermé tous les ports qui étaient de leur dépendance. Par ce décret, selon Plutarque²,

les Athéniens déclaraient à Mégare une haine immortelle et irréconciliable, et ordonnaient que tous les Mégariens qui mettraient le pied dans Athènes seraient punis de mort, et que tous les généraux athéniens, en prêtant le serment solennel, jureraient expressément qu'ils enverraient tous les ans ravager deux fois le territoire de cette ville ennemie.

Les principales plaintes furent de la part du député des Corinthiens. Il parla avec une grande force et une grande liberté. Il représenta aux Lacédémoniens que la bonne foi dont ils ne se départaient jamais dans les affaires, soit publiques, soit particulières, les rendait plus difficiles à croire la mauvaise foi des autres, et que leur modération les empêchait de découvrir l'ambition de leurs ennemis : qu'au lieu d'aller, par une prompte activité au-devant des maux et des dangers, ils attendaient, pour y remédier, qu'ils en fussent accablés : que, par leur nonchalance et leur inaction, ils avaient laissé croître insensiblement les Athéniens, et parvenir à ce point de grandeur et de puissance où on les voyait : qu'il n'en était pas ainsi des Athéniens. « Actifs, vigilants, attentifs à tout, « infatigables, ils ne demeurent jamais en « repos, et n'y laissent point les autres. Uni-
« quement occupés de leurs projets, et ils
« n'en forment que de grands et de hardis,
« ils délibèrent promptement, et exécutent
« de même. Une première entreprise leur
« sert de degré pour une seconde. Bons et
« mauvais succès, ils mettent tout à profit, ne
« s'arrêtant et ne se rebutant jamais. Mais
« vous, ayant en tête de tels ennemis, vous
« vous endormez dans une funeste tranqui-
« lité; et vous ne songez pas que, pour vivre
« en repos, ce n'est pas assez de ne faire tort à
« personne, qu'il faut empêcher qu'on ne
« nous en fasse; et que la justice ne consiste
« pas seulement à ne point faire de mal, mais
« aussi à venger celui qu'on nous fait. Oserai-
« je le dire? votre probité est trop à l'antique
« pour les conjonctures où nous nous trou-
« vons. Il faut dans la politique, comme dans

¹ Thucyd. lib. 1, pag. 43-50.

² Plutarque dit que quelques-uns prétendaient que c'était Périclès qui avait fait donner ce décret pour venger l'injure particulière d'Aspasie, de chez qui les Mégariens avaient enlevé deux courtisanes; et il cite les vers d'Aristophane qui, dans une comédie intitulée *les Archarnenses*

fait ce reproche à Périclès. Mais Thucydide, auteur contemporain, et qui était bien informé de ce qui se passait à Athènes, ne dit pas un mot de cet enlèvement; et il est plus digne de foi qu'un poète qui faisait profession de médisance et de satire. (Plut. in Péricl. pag. 108.)

« tout le reste, se conformer aux temps et aux
 « besoins. Quand on est dans la tranquillité,
 « on peut garder ses arrières maximes; mais
 « quand on a plusieurs affaires sur les bras, il
 « faut tenter de nouveaux moyens, et tout
 « mettre en œuvre pour s'en tirer. C'est par là
 « que les Athéniens ont si fort accru leur puis-
 « sance. Si vous aviez imité leur activité, ils
 « ne nous auraient pas enlevé Corcyre, et n'as-
 « siégeraient pas actuellement Potidée. Sui-
 « vez au moins à présent leur exemple, en
 « secourant les Potidéens et vos autres alliés,
 « romme votre devoir vous y oblige; et ne
 « forcez pas vos amis et vos voisins, en les
 « abandonnant, à recourir par désespoir à
 « d'autres qu'à vous. »

L'ambassadeur d'Athènes, qui était venu à Sparte pour d'autres affaires, et qui était entré dans l'assemblée, ne crut pas devoir laisser ce discours sans réponse. Il fit souvenir les Lacédémoniens des services enore récents que sa république avait rendus à la Grèce, qui méritaient bien qu'on eût pour elle quelque considération, et non qu'on lui portât envie, et qu'on cherchât à la rabaisser : qu'on ne pouvait pas accuser les Athéniens d'avoir usurpé l'empire sur la Grèce, puisque ce n'était qu'à la prière des alliés, et en quelque sorte du consentement de Sparte, qu'ils avaient été contraints de prendre le timon abandonné : que ceux qui se plaignaient le faisaient sans sujet, et seulement par la difficulté qu'ont tous les hommes de souffrir la dépendance et l'assujettissement, même le plus doux et le plus équitable : qu'il les exhortait à prendre du temps pour délibérer avant que de rompre, et de ne pas s'engager légèrement eux et toute la Grèce dans une guerre qui pouvait avoir de terribles suites : qu'il y avait des voies de douceur et d'accommodement pour vider les différends qui surviennent entre des alliés, sans se porter tout d'un coup à une violence ouverte : qu'au reste les Athéniens, si on les attaquaient, sauraient bien opposer la force à la force, et qu'ils se prépareraient à une vigoureuse défense, après avoir invoqué contre Sparte les dieux vengeurs du parjure et du viollement des traités.

Les députés s'étant retirés, et l'affaire ayant été mise en délibération, le plus grand nombre des voix allaient à déclarer la guerre. Avant que

la conclusion fût formée, Archidamus, roi de Sparte, se mettant au-dessus des passions qui entraînaient les autres, et portant ses vues dans l'avenir, prit la parole, exposa les suites funestes de la guerre où l'on était près de s'engager, montra quelles étaient les forces et les ressources des Athéniens, exhorta à tenter d'abord les voies de douceur dont eux-mêmes semblaient faire l'ouverture, à travailler cependant aux préparatifs nécessaires pour une entreprise si importante, sans craindre qu'on taxât de timide lâcheté leur modération et leur délai, soupçon dont leurs actions passées les mettaient assez à couvert.

Mulgré de si sages remontrances, la guerre fut conclue. Le peuple fit rentrer les alliés, et leur déclara qu'il jugeait que les Athéniens avaient tort; mais qu'il fallait auparavant assembler tous ceux du parti pour faire la paix ou la guerre d'un commun consentement. Ce décret de Lacédémone fut fait la quatorzième année de la trêve, et ne fut pas tant un effet des plaintes des alliés que de la jalousie de la grandeur des Athéniens, qui avaient déjà assujéti une bonne partie de la Grèce.

On assemble donc une seconde fois les alliés¹. Ils donnent tous leurs suffrages par ordre, depuis la plus grande ville jusqu'à la plus petite, et la guerre fut résolue d'un commun consentement. Mais, comme on n'avait rien de prêt, on fut d'avis de travailler promptement aux préparatifs, et cependant, pour gagner du temps et paraître garder toutes les formalités, d'envoyer des ambassadeurs à Athènes avec ordre de se plaindre de l'infraction du traité.

Les premiers qu'on y envoya, réveillant une ancienne plainte, demandèrent qu'on chassât d'Athènes les descendants de ceux qui avaient profané le temple de Minerve dans l'affaire de Cylon². Comme Périclès était de cette famille du côté de sa mère, la vue des Lacédémo-

¹ Thucyd. lib. 1, pag. 77-81, et 88.

² Ce Cylon s'était emparé de la citadelle d'Athènes, il y avait plus de cent ans. Ceux qui l'accompagnaient y étant assésés, et réduits à une extrême famine, se réfugièrent dans le temple de Minerve comme dans un asile, d'où on les tira, et ils furent égorgés. Les auteurs de ce meurtre furent déclarés coupables d'impiété et de sacrilège, et, comme tels, bannis. Quelque temps après on les rappela.

niens, dans cette demande, était ou de le faire bannir, ou de diminuer son crédit. Ils n'y réussirent pas. Les seconds demandèrent qu'on levât le siège de Potidée; qu'on mit en liberté ceux d'Égine, et surtout qu'on révoquât le décret donné contre ceux de Mégare, sans quoi il ne pouvait y avoir d'accommodement. Enfin il vint une troisième ambassade, qui ne disait rien de tout cela, mais seulement que les Lacédémoniens voulaient la paix, et qu'il ne pouvait y en avoir si les Athéniens ne laissaient la Grèce en liberté.

§ XIV. — AFFAIRES SUSCITÉES CONTRE PÉRICLÈS.
IL DÉTERMINE LE PEUPLE D'ATHÈNES À SOUTENIR LA GUERRE CONTRE LES LACÉDÉMONIENS.

Périclès¹ s'opposa fortement à toutes ces demandes, et surtout à celle qui regardait les Mégariens. Il avait un grand crédit à Athènes, mais il y avait aussi beaucoup d'ennemis. N'osant pas d'abord l'attaquer dans sa propre personne, ils firent appeler en jugement devant le peuple les personnes qui lui étaient le plus attachées, Phidias, Aspasia, Anaxagore; et leur dessein était de pressentir par là les dispositions du peuple à l'égard de Périclès même.

On accusait Phidias d'avoir volé des sommes considérables dans la construction de la statue de Minerve, qui était son bel ouvrage. La poursuite de cette affaire ayant été faite juridiquement dans l'assemblée, on n'y produisit aucune preuve des prétendus vols de Phidias. Car, dès le commencement, par le conseil de Périclès, il avait employé l'or de la statue de manière qu'on pouvait l'ôter entièrement, et le peser; ce que Périclès ordonna aux accusateurs de faire devant tout le monde. Mais Phidias avait contre lui des témoins dont il ne pouvait contester la vérité, ni étouffer la voix : c'étaient la beauté et la réputation de ses ouvrages, causes toujours subsistantes de l'œuvre qu'on lui portait. Surtout on ne lui pardonnait point de ce que dans la bataille des Amazones, gravée sur le bouclier de la déesse, il s'y était représenté lui-même au naturel, aussi bien que Périclès² : et, par un art im-

perceptible, il avait tellement lié et incorporé ces figures avec tout l'ouvrage, qu'il était impossible de les en ôter sans défigurer et mettre en pièces la statue entière. Phidias fut donc traîné en prison, où il mourut, soit de maladie, soit de poison. D'autres auteurs disent qu'il fut seulement exilé, et que depuis ce temps-là il fit la célèbre statue de Jupiter qui était à Olympie. Il n'est pas possible d'excuser, en aucune sorte, ni l'ingratitude des Athéniens, de payer ainsi par la prison ou par la mort le chef-d'œuvre de l'art; ni leur délicatesse outrée, de prendre au criminel et de punir comme une faute capitale une action qui paraît innocente en elle-même, ou qui n'est tout au plus qu'une vanité, bien pardonnable dans un ouvrier.

Aspasia, née à Milet en Asie, s'était établie à Athènes, et s'y était fait un grand crédit, moins par les attraits de sa beauté que par la vivacité et la solidité de son esprit, et par l'étendue de ses connaissances. Tout ce qu'il y avait de plus illustres citoyens dans la ville tenait à honneur de fréquenter sa maison. Socrate³ lui-même s'y rendait fort assidûment, et il ne rougit point de se donner pour son disciple, et d'avouer que c'était d'elle qu'il avait appris la rhétorique. Périclès prétendait aussi lui être redevable du talent de la parole qui le distinguait si fort à Athènes, et s'être formé dans ses conversations aux principes de la politique; car elle avait une grande connaissance des règles du gouvernement. D'autres raisons encore plus fortes avaient formé leur liaison. Périclès n'aimait point sa femme; il la céda de bon cœur à un autre, et prit à sa place Aspasia, qu'il aima passionnément, quoiqu'elle fût d'une réputation plus que douteuse. Elle fut accusée d'impiété et de mauvaise conduite. Périclès ne la sauva qu'à peine par ses prières, et par la compassion qu'il fit aux juges, en versant, pendant qu'on plaidait sa cause, beaucoup de larmes, peu honorables à son caractère et au rang de chef du plus puissant état de la Grèce.

On avait fait un décret par lequel il était ordonné qu'on dénoncerait tous ceux qui n'ad-

¹ Plut. in Pericl. pag. 108 160

² Aristot. de mund. pag. 313.

³ Plut. in Menez. pag. 235.

³ Τὰ δὲν μὲν ἡμῖν οὐκ ἔστιν ἐπεὶ τῶν περὶ τὸν ἀνθρώπου διδασκόντων. Anaxagore, enseignant que l'intelli-

mettaient point ce qu'on attribuait au ministère des dieux, ou qui tenaient école et donnaient des leçons sur ce qui se passe dans les airs et dans le mouvement des cieux, matières qu'on regardait comme injurieuses à la religion établie. Le but de ce décret était de faire tomber le soupçon sur Périclès, à cause d'Anaxagore son maître. Ce philosophe enseignait qu'une seule intelligence avait débrouillé le chaos, et rangé le monde dans le bel ordre où nous le voyons : ce qui n'était autre chose que décréditer les dieux du paganisme. Périclès, désespérant de le pouvoir sauver, le fit sortir de la ville, et le mit en sûreté.

Quand les ennemis de Périclès virent que le peuple approuvait et recevait avec plaisir toutes ces dénonciations, ils l'accusèrent lui-même en personne, comme s'il avait volé le public pendant son gouvernement. On fit un décret par lequel il était porté que Périclès rendrait au plus tôt ses comptes, que l'affaire serait jugée par quinze cents juges, et que l'action serait appelée de rapine et de concussion. Il n'avait rien à craindre dans le fond, parce que, dans le maniement des affaires publiques, sa conduite avait toujours été irréprochable, surtout du côté de l'intérêt; mais la mauvaise volonté du peuple, dont il connaissait la légèreté et l'inconstance, ne laissait pas de l'inquiéter. Un jour qu'Alcibiade, encore très-jeune alors, alla à son logis pour le voir, on lui dit qu'il ne pouvait pas lui parler, parce qu'il était actuellement occupé à de grandes affaires. S'étant informé quelles étaient donc ces affaires si importantes, on lui répondit que Périclès songait à rendre ses comptes. *Il devrait bien plutôt, repartit le jeune homme, songer à ne les rendre pas.* En effet, c'est à quoi Périclès se détermina. Pour conjurer l'orage, il prit le parti de ne plus s'opposer au penchant qu'avait le peuple pour la guerre du Péloponnèse, qui depuis longtemps se préparait, persuadé que par là les plaintes qu'on faisait se dissiperaient bientôt, que l'envie céderait à un motif plus fort, et que, dans un danger si pressant,

grâce divine donnait seule un mouvement réglé à toutes les parties de la nature, et présidait au gouvernement de l'univers, détruisait par ce système la pluralité des dieux, leur pouvoir, et toutes les fonctions particulières qui leur étaient assignées.

la ville ne manquerait jamais de se jeter entre ses bras, et de s'abandonner à sa conduite, à cause de sa puissance et de sa grande réputation.

C'est ce qu'ont rapporté quelques historiens; et les poètes comiques, du vivant et sous les yeux de Périclès même, ne manquèrent pas de répandre ce bruit dans le public, pour donner atteinte, s'ils pouvaient, à sa réputation et à son mérite, qui lui attirait beaucoup d'envieux et d'ennemis. Plutarque¹, à ce sujet, fait une réflexion qui pourrait être d'un grand usage, non-seulement pour ceux qui sont chargés du gouvernement, mais pour toutes sortes de personnes et pour le commerce ordinaire de la vie. Il trouve étrange, lorsque les actions sont bonnes en elles-mêmes, et n'ont rien que de louable au dehors, que, pour décrier les grands hommes, on aille fouiller dans leur cœur, et que, par une lâche et noire malignité, on leur prête des vues et des intentions qu'ils n'ont peut-être jamais eues. Il souhaiterait au contraire, quand le motif est obscur, et qu'une même action peut avoir deux faces, qu'on la regardât toujours du bon côté, et qu'on penchât à en juger favorablement. Il applique ce principe aux bruits qu'on avait répandus sur Périclès, comme s'il n'eût allumé la guerre du Péloponnèse que par des vues particulières et intéressées; au lieu que toute sa conduite passée devait faire juger que c'était par des raisons d'état, et pour le bien public, qu'il s'était enfin rendu à un sentiment auquel jusque-là il avait cru devoir s'opposer.

Pendant que cette affaire était en mouvement à Athènes², les Lacédémoniens firent faire coup sur coup à Athènes, par plusieurs ambassades, les diverses demandes dont il a été parlé. L'affaire fut donc mise en délibération dans l'assemblée du peuple; et il y fut résolu qu'on opinerait conjointement sur tous les chefs avant que de donner une réponse positive. Les avis furent partagés, comme c'est l'ordinaire; et quelques-uns conclurent à abolir le décret fait contre Mégare, qui paraissait le principal obstacle à la paix.

Périclès parla en cette occasion avec une

¹ Plut. de Herod. malign. pag. 865-866.

² Thucyd. lib. 1, pag. 93-99. — Idem, lib. 12, pag. 95-97.

éloquence que la vue du bien public et de l'honneur de sa patrie rendit plus véhémence encore et plus triomphante qu'elle ne l'avait jamais paru. Il fit voir d'abord que le décret de Mégare, sur lequel on insistait le plus, n'était pas une chose aussi indifférente qu'on se l'imaginait : que la demande des Lacédémoniens à cet égard n'était qu'une tentative pour sonder la disposition des Athéniens, et connaître si on pouvait les entamer en les intimidant : que de reculer dans cette occasion, c'était montrer de la crainte et avouer sa faiblesse : qu'il ne s'agissait de rien moins que de céder aux Lacédémoniens l'empire dont les Athéniens s'étaient mis en possession depuis plusieurs années par leur courage et leur fermeté : que, si on se relâchait sur ce point, on leur imposerait aussitôt de nouvelles lois, comme à des gens qui ont peur ; au lieu qu'en résistant vigoureusement, on serait contraint de les traiter au moins comme égaux : que sur les contestations présentes on pouvait prendre des arbitres, pour les terminer à l'amiable ; mais qu'il ne convenait point aux Lacédémoniens d'ordonner à Athènes, d'un ton de maîtres, qu'elle eût à quitter Potidée, à affranchir Egine, à révoquer le décret de Mégare : que cette conduite impérieuse était directement contraire au traité, qui portait, en termes formels, que *s'il arrivait quelque différend entre les alliés, on le viderait par des voies pacifiques*, SANS SE DESSAISIR DE CE QU'ON POSSÉDAIT ; qu'au reste, le moyen le plus sûr de n'être pas toujours en peine de contester ce qu'on possède, c'est de prendre les armes en main, et de disputer ses droits à la pointe de l'épée : que les Athéniens avaient de ce côté-là tout lieu d'espérer gain de cause ; et, pour leur en donner une plus vive idée, il fit une description magnifique de l'état présent des affaires d'Athènes, marquant en détail jusqu'où montaient ses fonds, ses revenus, ses flottes, ses troupes de terre et de mer, et celles de ses alliés, et comparant tout cela à la pauvreté de Lacédémone, dénuée absolument de finances, qui sont pourtant le nerf de la guerre, et extrêmement faible du côté de la marine, qui en fait le principal succès. En effet, il se trouvait dans le trésor public¹, qu'on avait

transporté de Délos à Athènes, neuf mille six cents talents², qui font près de vingt-huit millions. Les contributions des alliés, pour chaque année, étaient de quatre cent soixante talents³, c'est-à-dire près de quatorze cent mille livres. En cas de nécessité, on pouvait trouver des ressources infinies dans les ornements des temples, puisque ceux de la statue seule de Minerve montaient à cinquante talents d'or⁴, c'est-à-dire, à quinze cent mille francs, que l'on pouvait ôter de la statue sans la détruire, et les remettre ensuite dans de meilleurs temps. Pour les troupes de terre, elles montaient à peu près à trente mille hommes, et la flotte à trois cents galères. Il les avertit surtout de ne point hasarder de combat dans leur pays contre les Péloponnésiens, qui avaient plus de troupes qu'eux ; de ne compter pour rien le ravage de leurs terres, qui pouvait aisément se réparer, mais de compter pour tout la perte des hommes qui était irréparable ; de faire consister toute leur politique à garder leur ville, et à se conserver l'empire de la mer, qui tôt ou tard les rendrait maîtres de leurs ennemis. Il régla le plan de la guerre, non pour une seule campagne, mais pour tout le temps qu'elle durerait, leur faisant entrevoir les maux qu'ils avaient à craindre s'ils s'écartaient de ce système. Périclès, après avoir ajouté d'autres considérations, tirées du caractère et du gouvernement intérieur des deux républiques : l'une certaine et flottante dans ses délibérations, plus lente encore dans l'exécution, parce qu'elle est assujettie à attendre le consentement des alliés ; l'autre, prompte, décidée, indépendante et maîtresse des résolutions, ce qui n'est pas indifférent pour le succès des entreprises : Périclès, dis-je, termina son discours, et forma son avis. « Il ne reste plus, dit-il, que de renvoyer les ambassadeurs, et de leur répondre que nous permettons le commerce d'Athènes à ceux de Mégare, pourvu que les Lacédémoniens n'interdisent le leur ni à nous, ni à nos alliés. Pour les villes de la Grèce, nous lais-

¹ Neuf mille six cent talents attiques font 55 200 000 fr.
F. B.

² Quatre cent soixante talents attiques font 2 645 000 fr.
F. B.

³ Cinquante talents d'or feraient 2 875 000 fr. E. B.

⁴ Diod. lib. 12, pag. 96-97.

« serons libres celles qui l'étaient lors de notre accord, à condition qu'ils en feront autant à l'égard de celles qui sont dans leur dépendance. Nous ne refusons point de nous en rapporter à des arbitres pour tout ce qui fait le sujet de nos disputes; et nous ne commencerons point les premiers la guerre, mais nous nous défendrons fortement, si l'on nous attaque. »

On répondit aux ambassadeurs suivant l'avis de Périclès. Ils s'en retournèrent, et ne revinrent plus depuis. Bientôt après commença la guerre du Péloponnèse.

CHAPITRE II.

AFFAIRES DES GRECS, TANT EN SICILE QU'EN ITALIE.

Comme la guerre du Péloponnèse est un grand événement qui occupera un temps considérable, avant que d'y entrer, je crois devoir exposer en peu de mots ce qui s'était passé de plus important, jusqu'au temps où nous sommes, dans la grande Grèce soit en Sicile, soit en Italie.

§ I. — DÉFAITE DES CARTHAGINOIS DANS LA SICILE. THÉRON, TYRAN D'AGRIGENTE. RÉGNE DE GÉLON A SYRACUSE, ET DE SES DEUX FRÈRES. RÉTABLISSEMENT DE LA LIBERTÉ.

I. GÉLON.

Nous avons vu que Xerxès¹, qui ne se proposait rien moins que d'exterminer entièrement les Grecs, avait engagé les Carthaginois à porter la guerre contre ceux qui habitaient dans la Sicile. Ils y passèrent avec une armée de terre de plus de trois cent mille hommes, et une flotte composée de deux mille vaisseaux, et de plus de trois mille petits bâtiments de charge. Amikar, le plus habile capitaine qui fût alors à Carthage, fut chargé de cette expédition. Le succès ne répondit pas à un si

formidable appareil. L'armée des Carthaginois fut entièrement défaite par Gélon, qui avait alors la principale autorité dans Syracuse.

Ce Gélon² était d'une ville de Sicile située sur la côte méridionale, entre Agrigente et Camarine, appelée *Géla*, d'où peut-être il tira son nom. Il s'était fort distingué dans les guerres qu'Hippocrate, tyran de Géla, eut à soutenir contre ses voisins. qu'il subjuguait presque tous, et peu s'en fallut qu'il ne se rendit maître de Syracuse. Après la mort d'Hippocrate, Gélon, sous prétexte de défendre les intérêts et les droits des enfants du tyran, prit les armes contre ses propres citoyens, et, les ayant vaincus dans un combat, s'empara de l'autorité pour lui-même. Quelque temps après il se rendit maître aussi de Syracuse, par le moyen de quelques bannis qu'il y avait fait rentrer, et qui engagèrent la populace à lui en ouvrir les portes. Pour lors il abandonna Géla à son frère Hiéron, s'appliqua à étendre les limites de l'empire de Syracuse, et se rendit très-puissant en fort peu de temps. On en peut juger par les troupes considérables³ qu'il offrit aux ambassadeurs des Grecs, qui venaient implorer son secours contre le roi des Perses, et par la demande qu'il fit d'être déclaré le généralissime de leur armée, ce qu'on n'eut garde de lui accorder. La crainte où il était pour lors de se voir bientôt attaqué par les Carthaginois l'empêcha surtout de donner du secours aux Grecs. Il agit au reste en rusé politique; et quand il sut que Xerxès avait passé l'Hellespont, il envoya un homme affidé avec de grands présents, et lui donna ordre d'observer quel serait le succès du premier combat; et, en cas qu'il fût favorable à Xerxès, de lui faire les soumissions de sa part, sinon de rapporter son argent. Il faut revenir aux Carthaginois.

Ils étaient venus en Sicile sur les vives sollicitations de Térillus, autrefois tyran d'Hi-mère, mais dépossédé par Théron, autre tyran qui régnait à Agrigente. Ce dernier était d'une des plus illustres familles de toute la Grèce, descendant en droite ligne de Cadmus. Il s'al-

¹ An. M. 3520; XT. J. C. 484. — Diod. lib. 11, pag. 1, et 16-22.

² Herod. lib. 7, cap. 153-167.

³ Il promettait de fournir deux cents vaisseaux, et trente mille hommes de troupes.

lia avec la maison qui régnait alors à Syracuse, et qui était composée de quatre frères, Gélon, Hiéron, Polyzèle et Thrasybule. Il maria sa fille au premier, et il épousa la fille du troisième.

Amilcar, ayant débarqué à Panorme, commença par mettre le siège devant Himère. Gélon accourut au secours de son beau-père avec une armée nombreuse; et tous deux ensemble défirent les Carthaginois. Cette victoire est peut-être la plus complète qu'il ait jamais été remportée.

Le combat¹ se donna le jour même de l'action des Thermopyles². J'en ai rapporté les circonstances dans l'histoire des Carthaginois. Il est remarquable qu'entre les conditions de paix que Gélon imposa aux vaincus, une des principales fut qu'ils cesseraient d'immoler leurs enfants au dieu Saturne : ce qui marque en même temps et la cruauté des Carthaginois, et la pitié de Gélon.

Les dépouilles furent immenses, et montaient à un prix infini. Gélon en destina la plus grande partie pour orner les temples de Syracuse. Le nombre des prisonniers fut aussi incroyable. Il en fit le partage avec une grande équité entre tous les alliés, qui les employèrent à cultiver leurs terres, et à construire de magnifiques édifices, tant pour la décoration que pour l'utilité des villes, en prenant la précaution de leur mettre des fers aux pieds. Plusieurs citoyens d'Agrigente en avaient chacun jusqu'à cinq cents.

Gélon, après une victoire si glorieuse³, loin d'en devenir plus fier et plus orgueilleux, se montra encore plus doux, plus affable, plus humble que jamais à l'égard des citoyens et des alliés. Au retour de cette campagne, il convoqua l'assemblée des Syracusains, qui eurent ordre d'y venir armés. Pour lui, il s'y rendit sans armes; il exposa à l'assemblée quelle

avait été sa conduite, à quoi il avait employé les sommes qu'on lui avait confiées, et quel usage il avait fait de son autorité, ajoutant que, si l'on avait quelque plainte à former contre lui, sa personne et sa vie étaient entre leurs mains. Tout le peuple, touché d'un discours si peu attendu, et encore plus de la confiance avec laquelle il s'abandonnait à lui, répondit par une acclamation générale de joie, de louange et de reconnaissance, et sur-le-champ, d'un commun accord, lui défera l'autorité souveraine avec le titre de roi; et pour conserver à jamais la mémoire de l'action mémorable de Gélon⁴, qui était venu dans l'assemblée se mettre à la discrétion des Syracusains, ils lui érigèrent une statue, où il était représenté avec un simple habit de citoyen, sans ceinture et sans armes. Cette statue eut dans la suite un sort bien singulier, et digne des motifs qui la lui avaient fait ériger. Timoléon, plus de cent trente ans après, ayant rétabli la liberté à Syracuse, jugea à propos, pour n'y laisser aucune trace du gouvernement tyrannique, et en même temps pour subvenir aux besoins du peuple, de faire vendre à l'encan toutes les statues des princes et des tyrans qui l'avaient gouvernée jusque-là. Mais auparavant il leur fit faire leur procès en forme, comme on le fait à des criminels, écoutant sur chacune les témoins et les dépositions. Elles furent toutes condamnées d'un commun suffrage, excepté celle de Gélon, dont je parle ici, laquelle trouva un éloquent avocat dans la vive et sincère reconnaissance des citoyens pour ce grand homme, dont ils respectaient encore la vertu, comme s'il eût été vivant.

Les Syracusains n'eurent pas lieu de se repentir d'avoir confié une entière autorité à Gélon. Elle n'ajouta rien au zèle qu'il avait eu jusque-là pour leurs intérêts, mais le mit seulement en état de leur être plus utile⁵; car, par un changement jusque-là inouï, et dont Tacite⁶ n'a vu depuis d'exemple que dans Vespasien, il fut le premier que la puissance souveraine ait rendu meilleur. Il donna le droit de bourgeoisie à plus de dix mille étrangers

¹ Plut. in Apophth. pag. 175.

² Hérodote dit que cette bataille fut donnée le même jour que celle de Salamine; ce qui paraît moins vraisemblable; car les Grecs, instruits du succès de Gélon, le prièrent de venir à leur secours contre Xerxès, ce qu'ils n'auraient pas fait après la bataille de Salamine, qui leur enla tellement le courage, que depuis ce temps-là ils se crurent assez forts pour résister à leurs ennemis et finir cette guerre à leur avantage sans le secours d'autrui.

³ An. M. 3225; av. J. C. 479.

⁴ Plut. in Timol. , pag. 247. — *Ælian*. lib. 13, cap. 37.

⁵ *Biod.* lib. 11. , pag. 55.

⁶ *« Solus omnium autē se principium in melius mutatu
« eq. » Hist lib 4, cap. 50*

qui avaient servi sous lui. Ses vues étaient de peupler la capitale, de rendre l'état plus puissant, de récompenser les services de ces braves et fidèles soldats, et de les attacher plus fortement à Syracuse par le souvenir d'un établissement si avantageux qu'elle leur avait procuré en les adoptant au nombre de ses citoyens.

Il se piquait surtout d'une sincérité, d'une vérité, d'une bonne foi à garder sa parole qui était à l'épreuve de tout¹ : qualité essentielle dans un prince, seule capable de lui attirer la confiance de ses sujets et des étrangers, et qui doit être regardée comme la base de toute bonne politique et de tout bon gouvernement. Ayant besoin d'argent pour une expédition qu'il méditait (il y a apparence que c'était avant la victoire remportée contre les Carthaginois), il s'adressa au peuple pour en tirer cette contribution; mais voyant que les Syracusains avaient peine à se résoudre à prendre sur eux cette dépense, il dit que ce qu'il leur demandait n'était qu'un emprunt, et qu'il s'engageait à le leur rendre aussitôt après la guerre. Les sommes lui furent fournies, et il les rendit exactement au temps marqué. Quelle ressource pour l'état qu'une telle équité! Quel malheur et quel aveuglement d'y donner la plus légère atteinte!

Une de ses principales attentions (et en cela il fut imité par son successeur) était de mettre en honneur le labourage et la culture des terres. On sait combien la Sicile était un pays fertile en blé, et quel immense revenu on pouvait tirer d'un fonds si riche en le cultivant avec soin. Il aimait le travail par sa présence, et se faisait un plaisir de paraître quelquefois à la tête des laboureurs, comme dans d'autres occasions on l'avait vu marcher à la tête des troupes. Son dessein n'était pas seulement, dit Plutarque, de fertiliser et d'enrichir le pays, mais encore d'exercer ses sujets, de les accoutumer et de les endurcir au travail, et de les préserver par ce moyen de mille désordres qui sont la suite inévitable d'une vie molle et oisive. Il est peu de maximes, en matière de politique, sur lesquelles les anciens aient plus insisté que sur celle qui regarde la culture des terres; ce qui est une preuve de leur grande

sagesse et de la profonde connaissance qu'ils avaient des solides appuis et des véritables ressources d'un état. Xénophon², dans un dialogue qui a pour titre *Méron*, et qui traite du gouvernement, montre quel avantage ce serait pour un état si le prince était attentif à récompenser ceux qui excellaient dans le labourage et dans la culture des terres. Il en dit autant de la guerre, du commerce, et de tous les arts, où l'honneur qu'on rendrait à ceux qui s'y distinguaient mettrait tout en mouvement, exciterait une noble et louable émulation parmi les citoyens, et ferait inventer mille moyens pour conduire ces arts à leur perfection.

Il ne paraît pas que Gélon eût été élevé comme l'étaient chez les Grecs les enfants des riches, à qui l'on apprenait avec grand soin la musique et l'art de toucher les instruments. Peut-être fut-ce un effet de son peu de naissance, ou plutôt du peu de cas qu'il faisait de ces sortes d'exercices. Un jour qu'on présenta après le repas³, comme c'était la coutume, une lyre à tous les convives, quand le rang de Gélon fut venu, au lieu de toucher cet instrument comme avaient fait tous les autres, il se fit amener son cheval, monta dessus avec une légèreté et une grâce admirable, et fit voir qu'il avait appris quelque chose de meilleur que de jouer de la lyre.

Depuis la défaite des Carthaginois en Sicile⁴, toutes les villes y jouissaient d'un profond repos, et Syracuse surtout goûtait avec joie toutes les douceurs de la paix sous le sage gouvernement de Gélon. Il n'était pas de Syracuse, et cependant tous les Syracusains, si jaloux de leur liberté, s'étaient empressés de le faire leur roi. Quoique étranger, la souveraineté le vint chercher, sans autre brigue de sa part que celle du mérite. Il en connut tous les devoirs, il en sentit tout le poids. Il ne l'accepta que pour l'avantage des peuples. Il ne se crut roi que pour défendre l'état, que pour maintenir le bon ordre, que pour protéger l'innocence et la justice, que pour donner à tous ses sujets, par sa vie simple et modeste,

¹ Pag. 916-917.

² Plat. in *Apophth.* pag. 475.

³ Diod. lib. 11, cap. 29-30.

⁴ Plat. in *Apophth.* pag. 475.

réglée, appliquée, le modèle de toutes les vertus civiles. Il ne prit pour lui de la royauté que les peines et les soins, que le zèle pour le bien public, que la satisfaction sensible de procurer par ses veilles la tranquillité et le repos à des millions d'hommes ; en un mot, il ne regarda la royauté que comme un engagement et comme un moyen de rendre plus d'hommes heureux. Il en bannit la pompe, le faste, la licence, et l'impunité de faire le mal. Il ne voulut point paraître régner : mais il se contenta de faire régner les lois. Il ne fit jamais sentir à ses inférieurs qu'il était le maître ; il leur fit seulement comprendre qu'eux et lui devaient céder à la raison et à la justice. Pour se faire obéir, il aimait à n'employer que la persuasion et le bon exemple, qui sont les armes de la vertu, et qui produisent seuls une obéissance sincère et constante.

Une vieillesse respectée, un nom chéri et révéré par tous ses sujets, une réputation également répandue au dedans et au dehors, ont été le fruit de cette sagesse conservée sur le trône jusqu'au dernier soupir. Son règne fut court, et ne fit que le montrer à la Sicile, pour donner dans sa personne le modèle d'un bon et d'un véritable roi. Après avoir régné seulement sept ans, il mourut, infiniment regretté de tous ses sujets. Chaque famille croyait avoir perdu son meilleur ami, son protecteur, son père. Le peuple lui érigea hors de la ville, dans l'endroit où sa femme Démarète avait été ensevelie, un superbe monument, environné de neuf tours d'une hauteur et d'une magnificence extraordinaires, et lui décerna les honneurs qu'on rendait alors aux demi-dieux, appelés autrement *les Aéros*. Les Carthaginois, dans la suite, abattirent ce monument, et Agathocle ces tours : mais, dit l'historien, ni la violence, ni l'envie, ni le temps qui ruine tout, n'ont pu détruire la gloire de son nom, ni abolir la mémoire de ses grandes vertus et de ses belles actions, gravées par l'amour et par la reconnaissance dans le cœur des Siciliens.

II. HIÉRON.

Après la mort de Gélon¹, le sceptre demeura

encore dans sa famille près de douze ans. Hiéron, l'ainé de ses frères, lui succéda.

Il faut, pour concilier les auteurs au sujet de ce prince, dont les uns le donnent pour un bon roi, d'autres pour un tyran odieux ; il faut, dis-je, distinguer les temps. Il y a beaucoup d'apparence qu'Hiéron, dans les commencements de son règne, ébloui par l'éclat de la puissance souveraine, et corrompu par les flatteries des courtisans, prit à tâche d'abord de s'écarter de la route que son prédécesseur venait de lui marquer, et dont il s'était si bien trouvé. Ce jeune prince² était avare, violent, injuste, et ne songeait qu'à satisfaire ses passions, sans se mettre en peine de s'attirer l'estime et l'affection des peuples, qui, de leur côté, avaient une extrême haine pour un prince qu'ils regardaient plutôt comme un tyran que comme un roi. Il n'y eut que le respect pour la mémoire de Gélon qui les empêcha d'éclater.

Quelque temps après qu'il fut monté sur le trône, il conçut de violents soupçons contre son frère Polyzèle, dont le grand crédit qu'il avait dans la ville, lui fit craindre qu'il ne songeât à le détrôner. Pour se défaire sans bruit d'un ennemi, selon lui, fort dangereux, il voulut le mettre à la tête de quelques troupes qu'il envoyait au secours des Sybarites contre les Crotoniates, espérant qu'il périrait dans cette expédition. Le refus que fit son frère d'accepter ce commandement l'aigrit encore davantage contre lui. Théron, qui avait épousé la fille de Polyzèle, prit le parti de son beau-père. Il y eut à ce sujet de grands et de longs différends entre le roi de Syracuse et celui d'Agigente³ : mais à la fin ils s'accommodèrent par la sage entremise du poète Simonide ; et, pour rendre leur accommodement durable, ils le cimentèrent par une nouvelle alliance. Hiéron épousa la sœur de Théron. Depuis ce temps là, les deux rois vécurent en bonne intelligence.

Une santé d'abord assez infirme, et éprouvée par fréquentes maladies, laissa à Hiéron⁴ le temps de faire des réflexions, et lui fit naître la pensée d'appeler auprès de lui des

¹ Diod. lib. 11, pag. 51.

² Schol. in Pind.

³ .Elian. lib. 4, cap. 15.

⁴ .Au. M. 3532; av. J. C. 472.

personnes savantes, capables de l'entretenir agréablement, et de lui donner d'utiles instructions. Les plus célèbres poètes de son temps se rendirent à sa cour : Simonide, Pindare, Bacchylide, Épicharme; et l'on prétend que la douceur et les charmes de leur conversation ne contribuèrent pas peu à adoucir l'humeur dure et sauvage d'Hiéron.

Plutarque ¹ rapporte de lui une parole qui marque une disposition excellente dans un prince. Il disait que sa maison et ses oreilles seraient toujours ouvertes à quiconque voudrait lui dire la vérité, et la lui dirait avec franchise et sans ménagement.

Les poètes dont j'ai parlé n'excellaient pas seulement dans la poésie, mais avaient d'ailleurs un grand fonds d'érudition, et étaient regardés et consultés comme les sages de leur temps. C'est ce que Cicéron ² dit en particulier de Simonide. Il avait beaucoup de crédit sur l'esprit du roi, et il s'en servait pour le porter à la vertu. Leurs entretiens roulaient assez souvent sur des matières de philosophie. J'ai déjà remarqué ailleurs que, dans une de ces conversations, Hiéron demanda à Simonide ce qu'il pensait sur la nature et sur les attributs de la Divinité. Celui-ci demanda un jour pour y réfléchir; le lendemain il en demanda deux, et alla toujours ainsi en augmentant. Pressé par le prince de rendre raison de ces délais, il avoua que la matière était au-dessus de ses forces, et que plus il y pensait, plus il y trouvait d'obscurité.

Nous avons un excellent traité de Xénophon sur la manière de bien gouverner, qui a pour titre *Hiéron*, et qui est un dialogue entre ce prince et Simonide. Hiéron entreprend de prouver au poète que les tyrans, les rois, ne sont pas si heureux qu'on se l'imagine. Entre un grand nombre de preuves qu'il en apporte, il insiste principalement sur le malheur qu'ils ont d'être privés du plus grand bien et de la plus grande douceur de la vie, c'est-à-dire d'un véritable ami, dans le sein duquel on puisse déposer sûrement ses chagrins, ses inquiétudes, ses secrets; qui partage avec nous nos

joies et nos douleurs; en un mot, qui soit un autre nous-même, et qui ne fasse avec nous qu'un cœur et qu'une âme. Simonide, de son côté, lui donne d'admirables instructions sur les devoirs de la royauté. Il lui représente qu'un roi ne l'est pas pour lui, mais pour les autres; que sa grandeur consiste, non à se bâtir de superbes palais, mais à construire des temples, à fortifier et à embellir ses villes; que sa gloire est, non qu'on le craigne, mais qu'on craigne pour lui; qu'un soin véritablement royal n'est pas d'entrer en lice avec le premier venu dans les jeux olympiques (c'était la passion des princes de ce temps-là, et en particulier d'Hiéron ³), mais de disputer avec les rois voisins à qui réussira le mieux à répandre l'abondance dans ses états, et à rendre ses peuples heureux.

Un autre poète, c'est Pindare, loue néanmoins ce même Hiéron sur la victoire qu'il avait remportée à la course équestre. « Ce prince, dit-il dans son ode, qui gouverne avec équité les peuples de l'opulente Sicile, a cueilli la plus pure fleur de toutes les vertus. Il se fait un noble plaisir de ce que la poésie et la musique ont de plus exquis. Il aime les airs mélodieux, tels que nous avons coutume d'en jouer à la table des personnes qui nous sont chères. Courage donc, prends la lyre, et monte-la sur le ton dorien. Si tu te sens animé d'un beau feu en faveur de Pise ⁴ et de Phéronice; s'ils ont fait maître en toi les plus doux transports lorsque ce généreux coursier, sans être piqué de l'épéon, volait sur les bords de l'Alphée et portait son maître au sein de la victoire, chante le roi de Syracuse, l'ornement de nos courses équestres. »

On peut voir l'ode entière traduite par feu M. Massieu, dans le 6^e tome des mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, d'où j'ai extrait le peu que j'en ai rapporté.

¹ On dit que Thémistocle, le voyant arriver aux jeux olympiques avec un grand équipage, fut d'avis qu'on ne l'y admit pas, parce qu'il n'avait point secouru les Grecs contre l'ennemi commun, non plus que son frère Gélao; et cet avis fit honneur au général athénien. (ELIAN. lib. 9, cap. 5.)

² Pise était la ville près de laquelle se célébraient les jeux olympiques; Phéronice, le nom du coursier d'Hiéron, qui signifié, remporteur de victoires.

¹ In Apophth. pag. 175.

² « Simonides, non poeta solum suavis, verum etiam » ceteroqui doctus sapiensque traditur. » (Cic. de nat. deor., lib. 1, n. 60.)

J'ai été bien aise de faire connaître Pindare au lecteur par ce petit échantillon.

Cette ode est suivie immédiatement d'une autre composée en l'honneur de Théron, roi d'Agrigente, vainqueur à la course des chars. Plusieurs la regardent comme le chef-d'œuvre de Pindare, tant l'expression leur en paraît sublime, les sentiments nobles, la morale pure.

Je ne sais pas jusqu'à quel point il faut compter sur les antres louanges que Pindare donne à Hiéron; car les poètes ne se piquent pas toujours d'une grande sincérité dans celles qu'ils accordent aux princes: mais au moins il est certain qu'il avait fait de sa cour le rendez-vous des beaux esprits, et qu'il avait su les y attirer par ses manières honnêtes et engageantes, et encore plus par ses libéralités, ce qui n'est pas un petit mérite pour un roi.

On ne peut donner à la cour d'Hiéron l'éloge que donne Horace à celle de Mécène¹, où régnait un caractère rare parmi les savants, mais infiniment plus estimable que toute leur science. On ne connaissait point, dit Horace, dans cette aimable cour les bas sentiments de l'envie et de la jalousie, et l'on y voyait, dans ceux qui partageaient la faveur du maître, un mérite ou un crédit supérieur, sans en prendre ombrage. Il n'en était pas ainsi chez Hiéron, ni chez Théron. On dit² que Simonide et son neveu Bacchylide tâchaient par toutes sortes de critiques d'affaiblir l'estime que ces princes témoignaient pour les ouvrages de Pindare. Celui-ci, par droit de représailles, les rabaisse étrangement dans l'ode de Théron, en les comparant à des corbeaux qui croassent inutilement contre le divin oiseau de Jupiter. La vertu de Pindare n'était pas la modestie.

Hiéron³, ayant chassé de Catane et de Naxe les anciens habitants, y établit une nombreuse colonie composée de dix mille hommes, dont

cinq mille étaient Syracusains, et les cinq autres mille venus du Péloponnèse. C'est ce qui engagea les habitants de ces deux villes à lui décerner après sa mort les honneurs qu'on rendait aux héros ou demi-dieux, parce qu'ils le regardaient comme leur fondateur.

Il témoigna beaucoup de bonté aux enfants d'Anaxilaüs, qui avait été tyran de Zancle, et grand ami de Gélon son frère⁴. Comme ils étaient parvenus à l'âge viril, il les exhorta à prendre en main les rênes du gouvernement, après s'être fait rendre compte par leur tuteur, qui s'appelait Micythe. Celui-ci, ayant assemblé les plus proches parents et les meilleurs amis des jeunes princes, rendit en leur présence un si bon compte de sa tutelle, que tous, ravis en admiration, donnèrent des louanges extraordinaires à sa prudence, à sa bonne foi et à sa justice. La chose alla si loin, que les jeunes princes mêmes le pressèrent très-vivement de vouloir bien continuer à se charger du gouvernement comme il avait fait jusque-là. Mais le sage tuteur, préférant la douceur du repos à l'éclat du commandement, et d'ailleurs persuadé que l'intérêt de l'état demandait que les jeunes princes gouvernassent par eux-mêmes, prit le parti de la retraite. Hiéron mourut après avoir régné onze ans.

III. THRASYBULE.

Son frère Thrasybule lui succéda, et contribua beaucoup par sa mauvaise conduite à le faire regretter. Plein d'orgueil et d'une fierté brutale, il comptait pour rien les hommes, croyant qu'ils n'étaient faits que pour lui, et qu'il était d'une autre nature qu'eux. Il se livra entièrement au conseil flatteur des jeunes insensés qui l'environnaient. Il traitait tous ses sujets avec la dernière dureté, bannissant les uns, confisquant le bien des autres, et en faisant mourir un grand nombre. Les Syracusains ne purent souffrir longtemps une si dure servitude. Ils appelèrent à leur secours les villes voisines, intéressées comme eux à secouer le joug de la tyrannie. Thrasybule fut assiégé dans Syracuse même, dont il avait retenu une partie sous sa domination, savoir:

¹ Non isto vivimus ille,
Quo tu rere, modo. Domus hæc nec purior ulla est,
Nec magis his aliena malis. Nil mi officit unquam,
Ditior hic aut est quis docitor. Est locus unicusque suus.

(HORAT. *Sat.* 10, lib. 1 (v. 40-52).)

² Schollast. Pind.

³ Diod. lib. 11, pag. 37.

⁴ Diod. lib. 11, pag. 50.

l'Achradine, et l'île, qui était très-fortifiée; le troisième quartier de la ville, nommé *Tyque*, était entre les mains de ses ennemis. Après une assez faible résistance, ayant demandé à capituler, il quitta la ville, et se retira en exil chez les Locriens. Il n'avait été sur le trône qu'un an. Syracuse entra ainsi en liberté. Elle délivra aussi les autres villes de Sicile de la tyrannie, établit partout le gouvernement populaire, et s'y maintint elle-même pendant soixante ans, jusqu'au temps de Denys le tyran, qui l'asservit de nouveau.

Depuis que la Sicile eut été délivrée de la domination des tyrans¹, et que la liberté eut été rendue à toutes les villes, comme le pays par lui-même était extrêmement fertile, et que la paix dont on jouissait partout laissait tout le loisir de s'appliquer à la culture des terres et à la nourriture des troupeaux, les peuples de cette île devinrent fort puissants, et amassèrent de grandes richesses. Pour conserver à jamais la mémoire de l'heureux jour où ils avaient secoué le joug de la servitude par l'exil de Thrasybule, ils ordonnèrent dans l'assemblée générale de la nation que l'on érigerait une statue colossale à Jupiter Libérateur; que tous les ans, dans ce jour-là, on célébrerait une fête solennelle en action de grâces du rétablissement de la liberté, et qu'on immolerait aux dieux quatre cent cinquante taureaux, qui serviraient aussi à traiter le peuple dans un festin commun.

Il resta toujours néanmoins dans l'esprit de plusieurs particuliers je ne sais quel levain secret de tyrannie qui troubla souvent la douceur de cette paix, et causa dans la Sicile divers mouvements dans le détail desquels je ne crois pas devoir descendre². Pour en prévenir l'effet, on établit à Syracuse le pétalisme, qui était à peu près la même chose que l'ostracisme à Athènes, et qu'on appela ainsi du mot grec *οστρακον*, qui signifie une feuille, parce qu'on donnait son suffrage sur une feuille d'olivier. Ce jugement s'exerçait contre les citoyens dont la puissance donnait lieu de craindre qu'ils ne songeassent à se faire tyrans, et les bannissait pour dix ans : mais il ne subsista

pas longtemps, et fut bientôt aboli, parce que, la crainte d'y succomber ayant porté les plus gens de bien à se retirer et à renoncer au gouvernement, les premières places n'étaient plus remplies que par ceux des citoyens qui avaient le moins de mérite.

Deucétius, selon Diodore³, était chef des peuples appelés proprement *Siciliens*. Les ayant tous réunis en un seul corps, excepté ceux d'Ilybla, il devint fort puissant, et forma plusieurs grandes entreprises. Ce fut lui qui bâtit la ville Palica, près du temple des dieux nommés *palici*. Ce temple était fort célèbre par quelques merveilles qu'on en raconte, et encore plus par la sainteté et la religion des serments qu'on y prêtait, dont on dit que le violement était toujours suivi d'une punition prompte et exemplaire. C'était un asile assuré pour tous ceux qu'une puissance supérieure accablait, et surtout pour les esclaves vexés injustement par leurs maîtres, ou traités par eux trop cruellement. Ils y demeuraient en sûreté jusqu'à ce que des arbitres et des médiateurs eussent fait leur paix; et il n'y avait point d'exemple que jamais aucun maître eût manqué à la parole qu'il avait donnée de pardonner à ses esclaves, tant les dieux qui présidaient à ce temple étaient en réputation de venger sévèrement le parjure.

Ce Deucétius, après plusieurs succès fort heureux et plusieurs actions où il avait remporté de grands avantages sur les ennemis, et en particulier sur les Syracusains, vit tout d'un coup changer sa fortune par la perte d'une bataille, et fut abandonné de presque toutes ses troupes. Dans la consternation et l'abattement où le jeta une désertion si subite et si générale, il prit une résolution que le désespoir seul pouvait lui inspirer. Il se retira sur le soir et de nuit à Syracuse, avança jusque dans la place publique; et là, humble suppliant prosterné au pied des autels, il abandonna sa vie et ses états à la merci des Syracusains, c'est-à-dire de ses ennemis déclarés. La singularité du spectacle attira un grand concours du peuple. Les magistrats aussitôt convoquèrent l'assemblée, et mirent l'affaire en délibération. On commença par entendre les orateurs chargés

¹ An. M. 3344; av. J. C. 460. — Diod. lib. 11, pag. 55, etc.

² Diod. lib. 11, pag. 61

³ Diod. pag. 67-70.

ordinairement de haranguer le peuple, qui l'animèrent extrêmement contre Deucétius, comme contre un ennemi public que la Providence elle-même semblait leur présenter pour venger et punir par sa mort tous les torts qu'il avait faits à la république. Un tel discours fit horreur à tout ce qu'il y avait de gens de bien dans l'assemblée. Les plus sages et les plus anciens d'entre les sénateurs représentèrent « qu'il ne fallait pas considérer ici ce que « méritait Deucétius, mais ce qui convenait « aux Syracusains : qu'ils ne devaient plus en- « visager en lui un ennemi, mais un suppliant, « qualité qui rendait sa personne sacrée et in- « violable : qu'il y avait une déesse (elle s'appelait *Némésis*) vengeresse des crimes, sur- « tout de la cruauté et de l'impiété, laquelle « sans doute ne laisserait pas celle-ci impunie : « qu'outre qu'il y a de la bassesse et de l'in- « humanité d'insulter à l'infortune des mal- « heureux, et de vouloir écraser ceux qu'on « trouve déjà abattus sous ses pieds, il était de « la grandeur et du bon naturel des Syracusains « de faire paraître de la bonté et de la clé- « mence à l'égard de ceux mêmes qui en sont « le moins dignes. » Tout le peuple se rendit à cet avis, et d'un commun consentement conserva la vie à Deucétius. La ville de Corinthe, métropole et fondatrice de Syracuse, lui fut marquée pour lieu de sa retraite, et les Syracusains s'engagèrent à lui fournir tout ce qui lui était nécessaire pour y vivre honorablement. Qui ne comprend pas, en comparant ces deux avis, de quel côté est le beau et le grand ?

§ II. — DE QUELQUES PERSONNES ET DE QUELQUES VILLES CÉLÈBRES DANS LA GRANDE GRÈCE : PYTHAGORE, CHABONDAS, ZALÉDCUS, MILON L'ATHLÈTE; CROTONE, SYRACUS, THURUM

1. PYTHAGORE.

En traitant de ce qui regarde la grande Grèce en Italie, je ne dois pas omettre Pythagore, qui en a fait l'honneur¹. Il était de Samos. Après avoir parcouru beaucoup de pays et s'être enrichi l'esprit d'un grand nombre de rares connaissances, il revint dans sa patrie, où

il ne fit pas un long séjour, à cause du gouvernement tyrannique qu'il y trouva établi par Polycrate, qui avait néanmoins pour lui tous les égards possibles, et qui faisait de son mérite le cas qu'il devait. Mais l'étude des sciences, et surtout de la philosophie, ne peut guère s'accorder avec la servitude même la plus douce et la plus honorable. Il passa donc en Italie, et fit sa demeure ordinaire à Crotone, à Métaponte, à Héraclée, à Tarente. Servius Tullius, ou Tarquin-le-Superbe, régnait pour lors à Rome : ce qui détruit absolument l'opinion de ceux qui croient que Numa Pompilius, second roi des Romains, qui vivait plus de cent ans auparavant, avait été disciple de Pythagore ; opinion fondée apparemment sur la ressemblance de leurs mœurs, de leur caractère, et de leurs principes.

Tout le pays se ressentit bientôt de la présence de ce grave philosophe¹. Le goût de l'étude et l'amour de la sagesse s'y répandirent presque généralement en fort peu de temps. On accourait de toutes les villes voisines pour voir Pythagore, pour l'entendre, et pour profiter de ses salutaires avis. Tous les princes du pays se faisaient un plaisir et un honneur de l'avoir chez eux, de s'entretenir avec lui, et de prendre de ses leçons sur la manière de gouverner sagement les peuples. Son école devint la plus célèbre qui eût encore été. Il n'avait pas moins de quatre ou cinq cents disciples. Avant que de les admettre dans ce rang, il les éprouvait dans une espèce de noviciat qui durait cinq ans, et pendant tout ce temps-là il les condamnait à un rigoureux silence, parce qu'il voulait qu'ils fussent instruits avant que de parler. J'exposerai quels étaient ses dogmes et ses sentiments lorsque je parlerai des différentes sectes des philosophes : tout le monde sait que la météphysique en était un des principaux. Ses disciples avaient un grand respect pour tout ce qui sortait de sa bouche ; et, sans autre examen, il suffisait qu'il eût parlé pour se faire croire ; et pour assurer que quelque chose était vrai, ils avaient cou-

¹ An. M. 3480 ; av. J. C. 524. — Diog. Laert. in vit. Pythag.

¹ « Pythagoras, quum in Italiam venisset, exornavit eam Græciam, quæ magna dicta est, et privatim et publicè, præstantissimis et institutis et artibus. (Cic. Tuscul. Quæst., lib. 5, n. 10.)

tume de s'exprimer ainsi : *Le maître l'a dit*¹. C'était porter trop loin la déférence et la docilité, que de renoncer ainsi à tout examen, et de faire le sacrifice absolu de sa raison et de ses lumières; sacrifice qui n'est dû qu'à la seule autorité divine, infiniment supérieure à toute notre raison et à toutes nos lumières, et qui a droit par conséquent de leur imposer la loi et de leur parler en souveraine.

Il sortit de l'école de Pythagore un grand nombre d'illustres disciples, qui firent un honneur infini à leur maître : de sages législateurs, de grands politiques, des personnes habiles dans toutes les sciences, des hommes capables de gouverner les états et d'être les ministres des plus grands princes. Longtemps après sa mort², cette partie de l'Italie qu'il avait cultivée et instruite par ses leçons était encore regardée comme la pépinière et le séjour des savants en tout genre, et elle se maintint pendant plusieurs siècles dans cette glorieuse possession. Il fallait qu'à Rome ou eût une grande idée du mérite et de la vertu de Pythagore³, puisque, l'oracle de Delphes émit ordonné aux Romains, pendant la guerre des Samnites, d'ériger deux statues dans l'endroit le plus célèbre de la ville, l'une au plus sage, l'autre au plus courageux des Grecs, ils les érigèrent dans le lieu des comices à Pythagore et à Thémistocle. On ne sait rien de certain sur le lieu ni sur le temps de la mort de Pythagore.

M. CROTONE. STRABON. THURSIUM.

Crotone fut fondée par Myscellus, chef des Acchéens, la troisième année de la 17^e olympiade⁴. Ce Myscellus, étant allé à Delphes pour consulter l'oracle d'Apollon sur le lieu où il bâtirait sa ville, y trouva Archias le Corinthien, qu'un semblable dessein y avait amené. Le dieu les écouta favorablement, et après les

avoir déterminés sur le lieu le plus convenable à leurs nouveaux établissements, il leur proposa différents avantages, et leur laissa entre autres le choix des richesses ou de la santé. Les richesses touchèrent Archias, Myscellus demanda la santé; et, si l'on en croit l'histoire, Apollon fut fidèle à tous les deux. Archias fonda Syracuse, qui devint en peu de temps la plus opulente ville de la Grèce. Myscellus fonda Crotone, si fameuse par la longue vie et par la force naturelle de ses habitants, qu'elle était passée en proverbe⁵ pour signifier un lieu fort sain, et où l'air était d'une extrême pureté. Elle se signala par un grand nombre de victoires dans les jeux de la Grèce; et Strabon dit que, dans une même olympiade, sept Crotoniates furent couronnés aux jeux olympiques, et remportèrent tous les prix du stade.

Sybaris était située à dix lieues de Crotone⁶ (200 stades), et avait été fondée aussi par les Acchéens, mais avant l'autre⁷. Cette ville dans la suite devint fort puissante. Elle avait sous sa dépendance quatre peuples voisins et vingt-cinq villes, de sorte qu'elle seule pouvait mettre sur pied trois cent mille hommes. Cette richesse et cette opulence furent bientôt suivies d'un luxe et d'un dérèglement de mœurs qu'on a peine à croire. Les citoyens n'étaient occupés que de festins, de jeux, de spectacles, de parties de plaisir et de débauches. Il y avait des récompenses publiques et des marques de distinction pour ceux qui donnaient de plus magnifiques repas, et même pour les cuisiniers qui réussissaient le mieux dans l'art important de faire de nouvelles découvertes pour la bonne chère, et d'inventer de nouveaux raffinements pour satisfaire le goût. La délicatesse et la mollesse étaient portées si loin, qu'on écartait sévèrement de la ville tous les ouvriers qui faisaient trop de bruit en travaillant, et qu'on n'y souffrait point de coqs, de peur que leur chant aigu et perçant ne troublât la douceur du sommeil.

A tous ces maux se joignirent la dissension et la discorde, ce qui causa leur ruine⁸. Cinq

¹ *Αὐτὸς ἔφα.*

² « Pythagoras tenuit magnam illam Græciam cum honore et disciplina, cum etiam auctoritate; multa secula postea sic viguit Pythagoreorum nomen, ut nulli illi docui viderentur. (Cic. *Tuscul. Quart.*, lib. 1, n. 38.)

³ *Plin.* lib. 34, cap. 6.

⁴ *An. M.* 3285; *av. J. C.* 700. — *Strab.* lib. 6, pag. 292 et 293. — *Dionys. Halicarn. Antiq. Rom.* lib. 2, pag. 121.

⁵ *Κρότωνος ὑγιεινότητος.*

⁶ Deux cents stades valent 8 lieues et tiers. E. B.

⁷ *Strab.* lib. 6, pag. 263. — *Athen.* lib. 12, pag. 518-520.

⁸ *An. M.* 3381; *av. J. C.* 520 — *Diod.* lib. 12, pag. 768a.

cents des plus riches de la ville en ayant été chassés par la faction d'un particulier nommé *Telys*, se réfugièrent à Crotone. *Telys* les fit redemander; et sur le refus que firent les Crotoniates de les livrer, déterminés à cette généreuse résolution par l'avis de Pythagore, qui était alors chez eux, la guerre fut déclarée. Les Sybarites se mirent en campagne avec trois cent mille hommes, les Crotoniates avec cent mille seulement; mais ils avaient à leur tête *Milou*, ce fameux athlète dont il sera bientôt parlé, qui était couvert d'une peau de lion, et armé d'une massue, comme un autre Hercule. Ceux-ci remportèrent une victoire complète, et firent main-basse sur tous les fuyards, de sorte qu'il ne s'en sauva qu'un petit nombre, et que leur ville demeura déserte. Environ soixante ans après, des Thessaliens vinrent s'y établir; mais ils n'y demeurèrent pas longtemps en repos, et en furent chassés par les Crotoniates. Réduits à cette fâcheuse extrémité, ils implorèrent le secours de Sparte et d'Athènes. Les Athéniens, touchés de compassion pour le pitoyable état où ils étaient réduits, après avoir fait proclamer dans le Péloponnèse que ceux qui voudraient se joindre à cette colonie pouvaient le faire librement, envoyèrent aux Sybarites une flotte de dix vaisseaux sous la conduite de Lampon et de Xénocrate.

Ils bâtirent une ville près de l'ancienne Sybaris, qu'ils appelèrent *Thurium*¹. Deux savants illustres, l'un orateur, l'autre historien, se joignirent à cette colonie: le premier était *Lysias*², âgé pour lors seulement de quinze ans; il demeura à *Thurium*, jusqu'au malheur arrivé aux Athéniens dans la Sicile, et passa pour lors à Athènes: le second était *Hérodote*³; quoiqu'il fût natif d'Halicarnasse, ville de Carie, il fut pourtant censé être de *Thurium*, parce qu'il s'y était établi avec cette colonie. J'en parlerai ailleurs plus au long.

La division se mit bientôt dans la ville à l'occasion des nouveaux habitants, que les autres voulaient priver de toutes les charges et de tous les privilèges. Mais comme ils étaient en bien plus grand nombre, ils chassèrent tous les an-

ciens Sybarites, et demeurèrent seuls maîtres de la ville. Soutenus par l'alliance qu'ils firent avec les Crotoniates, ils devinrent en peu de temps fort puissants; et ayant établi dans leur ville le gouvernement populaire, ils en distribuèrent les citoyens en dix tribus, auxquelles ils donnèrent le nom des différents peuples d'où ils étaient sortis.

III. CHARONDAS, LÉGISLATEUR.

Alors ils ne songèrent plus qu'à affermir leur gouvernement par de sages lois, et pour cet effet choisirent entre eux *Charondas*, élevé dans l'école de Pythagore, qu'ils chargèrent du soin de les dresser. J'en rapporterai ici quelques-unes.

1^o Il donna exclusion du sénat et de toute dignité publique à quiconque passerait à de secondes noces après avoir eu des enfants d'un premier lit; persuadé qu'un homme si peu attentif aux intérêts de ses enfants ne le serait pas davantage à ceux de la patrie, et que, s'écartant moult mauvais père, il serait mauvais magistrat.

2^o Il condamna les calomnieux à être conduits par toute la ville couronnés de bruyère, comme les plus méchants de tous les hommes; ignominie à laquelle le plus souvent ils ne pouvaient survivre. La ville, délivrée de cette peste, recouvra le repos et la tranquillité. Les calomnieux sont en effet la source la plus ordinaire des troubles publics et particuliers, et, selon la remarque de *Tacite*, trop épargnés dans la plupart des états.

3^o Il établit une loi toute nouvelle contre une autre sorte de peste et de contagion, qui est dans une république la cause ordinaire de la corruption des mœurs; en donnant action contre ceux qui se liaient d'amitié et de commerce avec les méchants, et les condamnant à une amende considérable.

4^o Il voulut que tous les enfants des citoyens fussent instruits dans les belles-lettres, dont l'effet propre est de polir et de civiliser les esprits, d'inspirer des mœurs douces et de porter à la vertu; ce qui fait le bonheur d'un état, et est également nécessaire à tous les citoyens.

¹ An. M. 3560; av. J. C. 434.

² *Dionys. Halicarn. in vit. Lys.* pag. 82.

³ *Strab. lib. 14,* pag. 506.

⁴ « *Delatores, genus hominum publico exitio repertum, et penam quidem nunquam satis coercitum.* » (*TACIT. Annal. lib. 4,* cap. 30.)

Dans cette vue, il stipendia des mattres publics, afin que l'instruction, étant gratuite, pût devenir générale. Il regardait l'ignorance comme le plus grand des maux et la source de tous les vices.

5° Il fit une loi à l'égard des orphelins, qui paraît assez sensée, en confiant le soin de leur éducation aux parents du côté maternel, de qui il n'y avait rien à craindre contre leur vie, et l'administration de leurs biens aux parents du côté paternel, qui avaient intérêt de les conserver, pouvant en devenir les héritiers par la mort des pupilles.

6° Au lieu de punir de mort les déserteurs, et ceux qui quittaient leur rang et fuyaient dans le combat, il se contenta de les condamner à paraître pendant trois jours dans la ville revêtus d'un habit de femme, espérant que la crainte d'une telle honte ne produirait pas moins d'effet que celle de la mort, et d'ailleurs voulant donner lieu à ces mêmes citoyens de réparer et de couvrir leur faute dans la première occasion.

7° Pour empêcher que ses lois ne fussent abrogées avec trop de facilité et de témérité, il imposa une condition bien dure et bien hasardeuse à ceux qui proposeraient d'y faire quelque changement. Ils devaient paraître dans l'assemblée publique avec une corde au cou; et, si le changement proposé ne passait point, être étranglés sur-le-champ. Dans toute la suite du temps, il n'arriva que trois fois de proposer de tels changements, et ils furent acceptés.

Charondas ne survécut pas longtemps à ses lois. Revenant un jour de poursuivre des voleurs, et trouvant la ville en tumulte, il entra tout armé dans l'assemblée; ce qu'il avait défendu par une loi expresse. Un particulier lui reprocha qu'il violait lui-même ses lois. Non, dit-il, *je ne les viole point, mais je les scelle-rais de mon sang, et sur-le-champ il se tua de son épée.*

IV. ZALEUCES, AUTRE LÉGISLATEUR.

Dans le même temps, il y eut chez les Locriens un autre législateur célèbre, nommé Zaleucus¹, disciple de Pythagore aussi bien que Charondas. Il ne nous reste presque

¹ Diocl. lib. 12, pag. 79-85.

qu'une espèce de préambule qu'il avait mis à la tête de ses lois, qui en donne une grande idée. Il demande de ses citoyens, avant tout, qu'ils croient et soient fortement persuadés qu'il y a des dieux; et il ajoute qu'il ne faut que lever les yeux vers le ciel, et en considérer l'ordre et la beauté, pour se convaincre qu'un ouvrage si merveilleux ne peut point être l'effet du hasard ni de l'industrie humaine. Par une conséquence et une suite naturelle de cette persuasion, il les exhorte à honorer et respecter les dieux, comme auteurs de tout ce qu'il y a de bon, de juste et d'bonnête parmi les mortels, et de les honorer, non simplement par des sacrifices et par de magnifiques présents, mais par une sage conduite et par des mœurs pures et chastes, qui plaisent aux dieux infiniment plus que tous les sacrifices.

Après cet exorde, si plein de religion et de piété, où il montre la Divinité comme la source primitive des lois, comme la principale autorité qui en commande l'observation, comme le plus puissant motif pour y être fidèle, et comme le parfait modèle auquel on doit se conformer, il passe au détail des devoirs que les hommes ont les uns à l'égard des autres, et leur donne un précepte fort propre à conserver dans le commerce de la vie la paix et l'union, en commandant de ne pas rendre éternelles les haines et les dissensions, ce qui marquerait un esprit féroce et indomptable; mais d'en user à l'égard de leurs ennemis comme devant bientôt les avoir pour amis. Il ne faut pas attendre du paganisme une plus haute perfection.

Quant à ce qui regarde les juges et les magistrats, après leur avoir représenté qu'en prononçant les jugements, ils ne doivent se laisser prévenir ni par l'amitié, ni par la haine, ni par aucune autre passion, il se contente de les exhorter à éviter avec soin toute hauteur et toute dureté à l'égard des parties, qui sont assez à plaindre d'avoir à essayer les peines et les fatigues qu'entraîne après elle la poursuite d'un procès. Leur place, en effet, quelque laborieuse qu'elle soit, ne leur donne aucun droit de faire sentir leur mauvaise humeur aux parties. Ils leur doivent la justice par état, et par la qualité même de juges; et lorsqu'ils la leur rendent, même avec douceur et avec humanité, ce

n'est qu'une dette dont ils s'acquittent, et non une grâce qu'ils leur accordent.

Pour écarter de sa république le luxe, qu'il regardait comme la ruine certaine d'un état, il ne suivit pas la pratique établie parmi quelques nations, où l'on croit qu'il suffit, pour le réprimer, de punir les contraventions à la loi par des amendes pécuniaires. Il s'y prit, dit l'historien, d'une manière plus adroite et plus ingénieuse, et en même temps plus efficace. Il défendit aux femmes de porter des étoffes riches et précieuses, des habits brodés, des pierreries, des pendants d'oreilles, des colliers, des bracelets, des anneaux d'or, et d'autres ornements de cette sorte, n'exceptant de cette loi que les femmes prostituées. Il fit à l'égard des hommes un règlement semblable à proportion, n'en exceptant pareillement que ceux qui consentaient à passer pour débauchés et pour infâmes. Par cette voie, il détournait facilement et sans violence les citoyens de tout ce qui sentait le luxe et la mollesse. Car il ne se trouvait personne qui eût assez renoncé à tout sentiment d'honneur pour vouloir porter aux yeux de toute une ville les marques de sa honte, s'attirer par là le mépris et la risée publique, et déshonorer pour toujours sa famille.

V. MILON L'ATHLÈTE.

Nous l'avons vu à la tête d'une armée remporter une fort grande victoire; mais il était encore plus célèbre par sa force athlétique que par son courage guerrier. On le surnommait le *Crotoniate*, du nom de Crotone sa patrie. C'est celui dont nous avons dit que Démocède, ce fameux médecin, qui était son compatriote, avait épousé la fille, après s'être sauvé de la cour de Darius pour revenir dans la Grèce.

Pausanias^a dit que Milon fut sept fois victorieux aux jeux pythiens, une fois étant enfant; qu'il remporta six victoires aux jeux olympiques, toutes à la lutte, l'une desquelles lui fut adjugée aussi pendant son enfance; et que, s'étant présenté une septième fois à Olympie

pour la lutte, il ne put y combattre faute d'antagoniste. Il empoignait une grenade de manière que, sans l'écraser, il la serrait suffisamment pour la retenir, malgré les efforts de ceux qui tâchaient de la lui arracher. Il se tenait si ferme sur un disque¹ qu'on avait builé pour le rendre plus glissant, qu'il était impossible de l'y ébranler. Il ceignait sa tête d'une corde comme d'un diadème; après quoi, retenant fortement son haleine, les veines de sa tête s'enflaient jusqu'au point de rompre la corde. Lorsque, appuyant son coude sur son côté, il présentait la main droite ouverte, les doigts serrés l'un contre l'autre, à l'exception du pouce qu'il élevait, il n'y avait forcé d'homme qui pût lui écarter le petit doigt des trois autres.

Tout cela n'était dans Milon qu'une vaine et puérile ostentation de ses forces: le hasard lui fournit une occasion d'en faire un usage bien plus louable. Un jour qu'il écoutait les leçons de Pythagore² (car il était l'un de ses disciples les plus assidus), la colonne qui soutenait le plafond de la salle où l'auditoire était assemblé ayant été tout d'un coup ébranlée par je ne sais quel accident, il la soutint lui seul, donna le temps aux auditeurs de se retirer; et, après avoir mis les autres en sûreté, il se sauva lui-même.

Ce qu'on raconte de la voracité des athlètes est presque incroyable. Celle de Milon était à peine rassasiée de vingt mines (ou livres) de viande, d'autant de pain et de trois³ congés de vin en un jour. Athénée⁴ rapporte qu'une fois, ayant parcouru toute la longueur du stade portant sur ses épaules un taureau de quatre ans, il l'assomma d'un coup de poing, et le mangea tout entier dans la journée. Je passe volontiers le reste à Milon; mais y a-t-il la moindre vraisemblance qu'un homme puisse manger seul un bœuf entier en un jour?

On dit que Milon⁵, dans son extrême vieil-

¹ Le disque était une espèce de palet de forme plate et ronde.

² Strab. lib. 6, pag. 306.

³ Trente livres, ou 15 pintes. — Vingt mines antiques valent juste 9 kilogrammes; trois congés représentent 9 litres 3/4. E. B.

⁴ Athen. lib. 10, pag. 412.

⁵ Cie. de Senect. n. 27.

^a « More inter veteres recepto, qui satis pomarum ad- versus impudicos in ipsa professione flagitii credebant. » (TACT. Annal. lib. 3, cap. 83.)

^b Lib. 8, pag. 369-370.

lesse, voyant les autres athlètes s'exercer à la lutte, et considérant ses bras autrefois si robustes, mais que l'âge avait extrêmement affaiblis, s'écria en pleurant : *Ah ! maintenant ces bras sont morts !*

Cependant il oublia ou se dissimula à lui-même son affaiblissement, et la confiance en ses forces, qu'il conserva jusqu'à la fin, lui devint fatale¹. Ayant trouvé en son chemin un vieux chène entr'ouvert par quelques coins qu'on y avait enfoncés à force, il entreprit d'achever de le fendre avec ses mains ; mais comme l'effort qu'il fit pour cela eut dégagé les coins, ses mains se trouvèrent prises et serrées par le ressort des deux parties de l'arbre qui se rejoignirent ; de manière que, ne pouvant se débarrasser, il fut dévoré par les loups.

Un auteur² remarque sensément que cet athlète, si robuste et si fier des forces de son corps, était le plus faible des hommes par rapport à une passion qui souvent terrasse et asservit les plus forts, et qu'il fut souverainement maîtrisé par une courtisane qui lui faisait faire tout ce qu'elle voulait.

CHAPITRE III.

GUERRE DU PÉLOPONNÈSE.

La guerre du Péloponnèse³, dont j'entreprends de parler, commença vers la fin de la première année de la 87^e olympiade, et dura vingt-sept ans ; Thucydide en a écrit l'histoire jusqu'à la vingt-unième année inclusivement. Il marque avec beaucoup d'exactitude tout ce qui s'est passé chaque année, qu'il divise en campagnes et en quartiers d'hiver. Je n'entrerai pas dans un si grand détail, et je me contenterai d'en extraire ce qui me paraîtra de plus curieux et de plus intéressant. Plutarque et Diodore de Sicile me seront aussi d'un grand secours, et me fourniront beaucoup de lumières.

¹ Pausan. lib. 6, pag. 370.

² Élian. lib. 2, cap. 23.

³ An. M. 3573 ; av. J. C. 431.

§ I. — SIÈGE DE PLATÉE PAR LES THÉBAINS. RAVAGES MUTUELS DE L'ATTIQUE ET DU PÉLOPONNÈSE. HONNEURS RENDUS AUX ATHÉNIENS MORTS DANS LA PREMIÈRE CAMPAGNE.

Première année de la guerre.

Le premier acte d'hostilité qui commença la guerre vint de la part des Thébains, qui attaquèrent Platée, ville de Béotie, et alliée d'Athènes¹. Ils y furent introduits par trahison, mais les citoyens, les ayant attaqués de nuit, les tuèrent tous, excepté près de deux cents qu'on fit prisonniers, et qui, peu de temps après, furent mis à mort. Les Athéniens, avertis de ce qui s'était passé à Platée, y envoyèrent aussitôt du secours, y firent porter des vivres, et en firent sortir toutes les bouches inutiles.

La trêve étant manifestement rompue, on se prépara de part et d'autre ouvertement à la guerre, et l'on dépêcha partout des ambassadeurs pour se fortifier de l'alliance des Grecs et des barbares. Tout était en mouvement dans la Grèce, hormis quelques peuples et quelques villes, qui demeurèrent dans la neutralité en attendant l'événement. Le grand nombre inclinait vers les Lacédémoniens, comme vers les libérateurs de la Grèce, et l'on se portait avec chaleur pour leur parti, parce que les Athéniens, oubliant que la modération et la douceur du commandement leur avait d'abord attaché beaucoup d'alliés, les avaient ensuite presque tous aliénés par leur fierté et par la dureté de leur gouvernement, et s'étaient fait haïr non-seulement de ceux qui étaient déjà sous leur puissance, mais de ceux qui appréhendaient d'y tomber : telle était la disposition des esprits. Voici quels étaient les alliés de chacun des deux peuples.

Les Lacédémoniens avaient tout le Péloponnèse pour eux, à la réserve d'Argos, qui était neutre. Les Achéens le furent aussi d'abord, excepté les Pelléniens ; mais ils s'embarquèrent peu à peu dans cette guerre. Hors du Péloponnèse, ils avaient les Mégariens, les Locriens, les Béotiens, les Phocéens, les Ambraciotes, les Leucadiens et les Anactoriens.

¹ Thucyd. lib. 2, pag. 99-122. — Diod. lib. 12, pag. 97-100. — Plut. in Perict. pag. 170.

Les alliés d'Athènes étaient Chio, Lesbos, Platée, les Messéniens de Naupacte, la plupart des Arcadiens, les Corcyréens, les Céphaloniens et Zacynthiens; sans parler de tous les pays tributaires, comme la Carie maritime, la Doride, qui en est proche, l'Ionie, l'Hellespont et les villes de la Thrace, excepté Chalcide et Potidée, toutes les îles qui sont entre la Crète et le Péloponnèse en tirant vers l'orient, et les Cyclades, hormis Mélos et Théra.

Aussitôt après l'entreprise formée sur Platée, les Lacédémoniens avaient ordonné des levées dedans et dehors le Péloponnèse, et avaient fait préparer tout ce qui était nécessaire pour entrer dans le pays ennemi. Quand tout fut prêt, les deux tiers des troupes se rendirent à l'isthme de Corinthe, et l'autre demeura pour la garde du pays. Alors Archidamus, roi de Lacédémone, qui commandait l'armée, assembla les généraux et les principaux officiers, et leur remettant devant les yeux les grandes actions de leurs ancêtres, et celles qu'ils avaient faites eux-mêmes, ou dont ils avaient été les témoins, ils les exhorta à soutenir courageusement l'ancienne gloire de leurs villes, aussi bien que leur propre gloire. Il leur représenta que toute la Grèce avait les yeux attentifs sur eux, et que, dans l'attente du succès d'une guerre qui allait décider de son sort, elle ne cessait de faire des vœux au ciel pour un peuple qui lui était aussi cher que les Athéniens lui étaient devenus odieux : qu'au reste il ne pouvait leur dissimuler qu'ils marchaient contre un ennemi beaucoup inférieur, à la vérité, en nombre et en forces, mais d'ailleurs puissant, aguerri, entreprenant, et dont le courage sans doute s'augmenterait encore par la vue du danger et par le ravage de ses terres : qu'ainsi il fallait faire des efforts extraordinaires pour jeter d'abord la terreur dans le pays où ils allaient entrer¹, et pour inspirer aux alliés une grande confiance. Tous répondirent par des cris de joie, et par des assurances répétées de bien faire leur devoir.

L'assemblée s'étant séparée, Archidamus, toujours plein de zèle pour le salut de la

Grèce, et attentif à ne rien négliger pour prévenir une rupture dont il prévoyait les funestes suites, envoya un Spartiate à Athènes, afin d'essayer, avant qu'on passât outre, de porter les Athéniens à se relâcher par la vue d'une armée prête à entrer dans l'Attique. Mais, bien loin de lui donner audience et d'écouter ses raisons, ils ne lui voulurent pas seulement permettre l'entrée dans leur ville; car Périclès avait obtenu qu'on ne recevrait ni héraut, ni ambassadeur de la part des Lacédémoniens, qu'ils n'eussent mis bas les armes. On lui fit donc commandement de se retirer du pays dans le jour même, et on lui donna des gens pour l'accompagner jusque sur la frontière, et pour l'empêcher de parler à personne dans le chemin. En prenant congé d'eux, il leur dit que ce jour-là serait le commencement de grands maux pour toute la Grèce. Archidamus, ne voyant plus aucune espérance d'accommodement, se mit en marche vers l'Attique avec une armée de soixante mille hommes, composée de troupes choisies.

Avant qu'il y entrât, Périclès déclara aux Athéniens que, si Archidamus, en ravagant leurs terres, épargnait celles qui lui appartenaient en propre, soit à cause du droit d'hospitalité qui était entre eux, ou pour donner occasion à ses ennemis et à ses envieux de le calomnier comme s'il était d'intelligence avec lui, il donnait dès ce jour-là à la ville d'Athènes ses terres et ses maisons. Il leur fit entendre que le salut de l'état consistait à consumer les forces des ennemis en traînant la guerre en longueur, et que pour cela il fallait retirer en diligence des champs tous leurs effets, et se renfermer dans la ville sans jamais en venir à une bataille. En effet, leurs troupes n'étaient pas assez nombreuses pour entrer en campagne et pour tenir tête à l'ennemi. Ils avaient, sans les garnisons, treize mille soldats pesamment armés, et seize mille habitants, jeunes et vieux, bourgeois et autres, destinés pour la garde de la place : outre cela, douze cents échevaux, en comptant les archers à cheval, et seize cents archers à pied. Voilà à quoi montait l'armée des Athéniens. Mais leur principale force consistait dans une flotte de trois cents galères, dont une partie était destinée à ravager le pays ennemi, et l'autre à conte-

¹ « Quatuor primis eventibus metum aut fiduciam gigni. » (TACIT. *Annal.* lib. 13, cap. 31.)

nir dans le devoir les alliés dont on tirait des contributions, sans lesquelles on ne pouvait pas fournir aux frais de la guerre.

Les Athéniens, encouragés par les vives exhortations de Périclès, emmenèrent de la campagne leurs femmes, leurs enfants, leurs meubles et tous leurs effets, jusqu'à démolir leurs maisons et en emporter le bois. Pour le bétail et les bêtes de somme, ils les passèrent dans l'île d'Eubée et dans les îles voisines. Cette triste et précipitée transmigration ne laissa pas de les affliger sensiblement, et leur causa bien des larmes. Depuis la retraite des Perses, c'est-à-dire depuis près de cinquante ans, ils avaient joui d'un paisible repos, uniquement occupés de la culture de leurs terres et de la nourriture de leurs troupeaux. Il fallait maintenant tout abandonner et renoncer généralement à tout. Ils le firent, et se logèrent dans la ville du mieux qu'ils purent, se retirant chez leurs parents ou chez leurs amis, quelques-uns même dans les temples et dans les autres lieux publics.

Cependant les Lacédémoniens, s'étant mis en marche, entrèrent dans le pays, et vinrent camper à OEnoé, qui est la première place forte du côté de la Béotie. Ils furent longtemps à se préparer à l'attaque et à dresser des batteries; ce qui faisait murmurer contre Archidamus, comme s'il eût fait la guerre négligemment, à cause qu'il n'avait pas été d'avis de l'entreprendre. On lui reprochait sa marche trop lente, et son séjour trop long près de Corinthe. On se plaignait encore de ce qu'il avait un peu tardé à assembler l'armée, comme s'il eût voulu donner le loisir aux Athéniens d'enlever ce qu'ils avaient à la campagne, au lieu qu'en y entrant brusquement, tout eût été saccagé. Mais son dessein avait été d'attirer les Athéniens par ces délais à un accommodement, et de prévenir une rupture dont il prévoyait que les suites seraient pernicieuses à toute la Grèce. Voyant qu'après plusieurs assauts il n'avait pu prendre la place, il leva le siège, et entra dans l'Attique au milieu de la moisson. Après avoir ravagé toute la contrée, il s'avança jusqu'à Acharnes, l'un des plus grands bourgs d'Athènes, et qui n'était qu'à quinze cents pas de la ville. Il y campa, dans l'espérance que les Athéniens, indignés de le

voir si près d'eux, sortiraient pour défendre leur pays, et lui donneraient occasion de les attirer à une bataille.

Ils eurent effectivement beaucoup de peine, fiers et impétueux comme ils étaient, à soutenir cette sorte de bravade et d'insulte de la part d'un ennemi à qui ils ne se croyaient pas inférieurs en courage. Ils voyaient de leurs yeux le ravage de leurs terres et l'incendie de leurs maisons et de leurs fermes. Ils ne pouvaient supporter plus longtemps ce triste spectacle, et demandaient qu'à quel prix que ce fût, on les fît combattre. Périclès vit bien que c'était tout hasarder, et exposer la ville à une perte certaine, que d'aller livrer bataille devant ses murailles à une armée de soixante mille combattants, et composée des meilleures troupes qu'il y eût dans la Béotie et dans le Péloponnèse; d'ailleurs sa grande maxime était d'épargner le sang des citoyens, dont la perte était irréparable. Ainsi, toujours ferme dans son plan, et uniquement attentif à calmer cette impatience et cette fougue des Athéniens, il se donna bien de garde d'assembler ni le sénat, ni le peuple, de peur qu'on n'y prît malgré lui quelque fâcheuse résolution. Ses amis faisaient tous leurs efforts pour le fléchir par leurs prières; d'un autre côté, ses ennemis n'oubliaient rien pour l'ébranler par leurs menaces et par leurs mauvais discours. Ils tâchaient de le piquer par des chansons et par des satires, en décrivant sa conduite comme celle d'un homme lâche et insensible, qui laissait tout en proie à leurs ennemis. Cléon¹ fut celui qui montra le plus d'acharnement contre lui. Il était fils de corroyeur, et corroyeur lui-même. Il s'était élevé par la brigade, et apparemment par une sorte de mérite tel qu'il le fallait pour réussir dans une république. Il avait une voix forte et imposante, avec un art merveilleux de gagner le peuple et de le mettre dans ses intérêts. Ce fut lui qui établit qu'on donnerait trois oboles à chacun des six mille juges², au lieu de deux qu'on donnait auparavant. Son caractère propre était une estime démesurée de lui-même, une folle confiance dans son mé-

¹ C'est le même Cléon qu'Aristophane a si fort décrié dans plusieurs de ses comédies.

² Trois oboles, ou 48 centimes. E. B.

rite, et une hardiesse dans ses discours poussée jusqu'à l'impudence et l'effronterie, et qui n'épargnait personne.

Tous ces mouvements n'émurent point Périclès. Une force d'âme invincible le mettait au-dessus des bruits et des clameurs¹. Comme un bon pilote dans une violente tempête, après avoir donné ses ordres, et pris tous les soins nécessaires, ne songe plus qu'à faire usage de son art, sans se laisser attendrir par les prières ni par les larmes de ceux à qui la crainte du danger ôte ou trouble la raison; lui de même, après avoir pourvu à la sûreté de la ville, et posé partout des gardes pour n'être pas surpris, suivait les conseils que lui suggérât sa prudence, se mettant peu en peine des plaintes, des railleries et des emportements de ses citoyens, et persuadé qu'il savait mieux qu'eux comment il fallait les gouverner. Il parut bien pour lors, dit Plutarque², que Périclès était véritablement maître des esprits, étant venu à bout, dans une telle circonstance³, d'empêcher les Athéniens de sortir de la ville, comme s'il eût tenu dans ses mains les clefs des portes, et qu'il eût apposé sur leurs armes le sceau de son autorité pour leur en interdire l'usage. Ce qu'il avait prévu arriva. Les ennemis, voyant que les Athéniens ne sortaient point de la ville, et apprenant que la flotte ennemie ravageait leurs terres, décampèrent; et, après avoir fait du dégât dans tout le pays qui se trouva sur leur route, ils rentrèrent dans le Péloponnèse, et se retirèrent chacun chez soi.

On peut demander pourquoi Périclès garde ici une conduite entièrement opposée à celle qu'avait gardée Thémistocle environ cinquante ans auparavant, lorsqu'à l'approche de Xerxès, il détermina les Athéniens à quitter leur ville et à l'abandonner aux ennemis. Il est aisé de voir que les circonstances sont fort différentes. Thémistocle, attaqué par toutes les forces de l'Orient, crut avec raison ne pouvoir soutenir dans une seule ville ce déluge de barbares qui l'aurait inondée, et qui lui aurait fait perdre

toute espérance d'être secourue de ses alliés. C'est la raison qu'en apporte Cicéron : *fluctum enim totius barbariae ferre urbs una non poterat*. Il était donc de la sagesse de céder pour un temps, et de laisser à cette multitude confuse de barbares le loisir de se détruire elle-même, et de se dissiper. Périclès n'avait pas à soutenir une guerre si accablante. Elle se faisait à forces presque égales, et il prévoyait qu'elle lui donnerait des intervalles pour respirer. Ainsi, en homme de tête et en habile politique, il se renferma constamment dans la ville, sans se laisser ébranler ni par les remontrances ni par les plaintes des citoyens. Cicéron, en écrivant à son ami Atticus⁴, condamne absolument le parti qu'avait pris Pompée d'abandonner Rome à César, au lieu qu'à l'exemple de Périclès, il aurait dû s'y renfermer avec le sénat, les magistrats et la fleur des citoyens, qui étaient pour lui.

Après que les Lacédémoniens se furent retirés, les Athéniens distribuèrent des troupes pour garder tous les postes importants sur terre et sur mer, selon le plan qu'ils prétendaient suivre tant que durerait la guerre. On résolut aussi de tenir toujours en réserve mille talents⁵ et cent galères, pour n'en faire usage qu'autant que les ennemis attaquaient l'Attique par mer, avec peine de mort contre ceux qui proposeraient de les employer ailleurs.

Les galères qu'on avait envoyées contre le Péloponnèse y firent de grands ravages, et consolèrent un peu les Athéniens des pertes qu'ils avaient souffertes. Un jour qu'on fit l'embarquement, et que Périclès montait sur son vaisseau, tout d'un coup le soleil vint à s'éclipser entièrement, et la terre fut couverte de ténèbres. Ce phénomène jeta l'épouvante et la consternation dans l'esprit des Athéniens, qui étaient accoutumés, par superstition et par ignorance des causes naturelles, à regarder ces sortes d'événements comme des présages funestes. Périclès, voyant donc son pilote étonné et incertain de ce qu'il devait faire, lui jeta son manteau sur le visage, et lui demanda s'il voyait. Le pilote lui ayant répondu que le

¹ « Sperendis rumoribus validus. » (TACITE. *Annal.* 3, 40.)

² Plut. An. seni ger. sit resp. pag. 784.

³ Διπλώματα, μισθοὺ τὰ ὅπια τοῦ ὅρου, καὶ τὰς κλίτας τῶν πλοίων ἀποσπαραγισμῶν.

⁴ Lib. 7, epist. 11.

⁵ Trois millions. — Mille talents, c'est-à-dire, 5 millions 750 000 fr. E. B.

manteau l'en empêchait, Périclès lui fit comprendre qu'une pareille cause, c'est-à-dire le vaste corps de la lune interposé entre ses yeux et le soleil, l'empêchait d'en voir la clarté.

La première année de la guerre du Péloponnèse étant ainsi révolue¹, les Athéniens, pendant l'hiver, firent des funérailles publiques, selon l'ancienne coutume, si conforme à l'humanité et à la reconnaissance, à ceux qui avaient été tués dans cette campagne; et depuis ils pratiquèrent toujours cette cérémonie, tant que la guerre dura. Pour cela on dressait, trois jours auparavant, une tente, où l'on exposait les ossements des morts, et chacun jetait dessus des fleurs, de l'encens, des parfums, et autres choses semblables. Puis on les chargeait sur des chariots dans des cercueils de cyprès, chaque tribu ayant son cercueil et son chariot séparé; mais il y en avait un qui portait un grand cercueil vide² pour ceux dont on n'avait pu trouver les corps. La marche se faisait avec une pompe grave, majestueuse, et pleine de religion. Un grand nombre d'habitants, soit citoyens, soit étrangers, assistaient à cette lugubre cérémonie. Les parentes des défunts se trouvaient au sépulcre pour pleurer. On portait ces ossements dans un monument public au plus beau faubourg de la ville, appelé le *Céramique*, où l'on a renfermé de tout temps ceux qui sont morts à la guerre, excepté ceux de Marathon, qui, pour leur rare valeur, furent enterrés au champ de bataille. Ensuite on les couvrait de terre, et l'un des citoyens les plus considérables de la ville faisait leur oraison funèbre. Ici Périclès fut choisi pour remplir cette honorable fonction. Quand la cérémonie fut achevée, il passa du sépulcre sur la tribune, pour être mieux entendu de tout le monde, et prononça son discours. Thucydide nous l'a conservé tout entier. Soit qu'il soit effectivement de Périclès, ou qu'il faille l'attribuer à son historien, ou peut-être qu'il est véritablement digne de la réputation de ces deux grands hommes, par la noble simplicité du style, la solide beauté des pensées, et la grandeur des sentiments qui y régnent partout. Après qu'on avait ainsi payé solennellement

ce double tribut de pleurs et de louanges à la mémoire des braves soldats qui avaient sacrifié leur vie pour la défense de la liberté commune³, le public, qui ne bornait pas sa reconnaissance à des cérémonies ni à des larmes stériles, prenait soin de la subsistance de leurs veuves, et des orphelins qui étaient restés en bas âge : puissant⁴ aiguillon pour exciter le courage parmi les citoyens ! car les grands hommes se forment où le mérite est le mieux récompensé.

Vers la fin de la même campagne, les Athéniens firent alliance avec Sitalcès, roi des Odrysiens dans la Thrace, et, en conséquence de ce traité, reçurent son fils au nombre des citoyens d'Athènes. Ils se réconcilièrent aussi avec Perdiccas, roi de Macédoine, en lui rendant la ville de Thermes; après quoi il se joignit à eux pour faire la guerre ensemble dans la Chalcide.

§ II. — L'ATTIQUE HAVAGÉE PAR LA PESTE. LE COMMANDEMENT OTÉ À PÉRICLÈS. LACÉDÉMONÈME A SECOURS AUX PERSES. PRISE DE POTIDÉE PAR LES ATHÉNIENS. RÉTABLISSEMENT DE PÉRICLÈS; SA MORT; CELLE D'ANAXAGORE.

Deuxième et troisième année de la guerre.

Al commencement de la seconde campagne⁵, l'ennemi entra dans le pays comme auparavant, et y fit le dégât. Mais la contagion en fit un bien plus grand dans Athènes : on n'en avait jamais vu de semblable. On dit qu'elle avait commencé en Éthiopie, d'où elle descendit en Égypte, et de là gagna la Libye et une grande partie de la Perse, puis vint fondre tout à coup dans Athènes. Thucydide, qui fut lui-même attaqué de cette maladie, en décrit toutes les circonstances et tous les symptômes dans un grand détail; afin, dit-il, qu'une relation exacte pût servir d'instruction à la postérité, si un pareil malheur arrivait une seconde fois. Hip-

¹ Thucyd. pag. 130.

² Ἀβία γὰρ οἱς κείνοι ἀπὸ τῶν μέγιστων, τοῖς δὲ καὶ ἄνδρες ἀριστοὶ πολέμοιοι.

³ AB. M. 3574; sv. J. C. 430. — Thucyd. lib. 2, pag. 130-137. — Diod. pag. 104-102. — Plut. in Pericl. pag. 171.

¹ Thucyd. lib. 2, pag. 129-130.

² C'est ce qu'on appelle *cénotaphe*.

pocrate¹, qui fut employé à la cure des malades, en a fait aussi la description en médecin ; et Lucrèce, en poète. Le mal était au-dessus de tous les remèdes. Les corps les plus robustes n'avaient pas la force d'y résister. Les soins et l'habileté des médecins étaient pour eux une faible ressource. Dès qu'on était attaqué, le désespoir saisissait les malades, et les empêchait de rien faire pour leur guérison. Le secours qu'on tâchait de leur donner leur était inutile, et devenait mortel pour ceux de leurs proches ou de leurs amis qui avaient le courage d'en approcher. La quantité de bagages qu'on avait transportés des champs dans la ville y causait une grande incommodité. La plupart, faute de logis, demeuraient sous de petites cabanes, où l'on ne pouvait respirer pendant l'ardeur de l'été ; de sorte qu'on les voyait entassés confusément les uns sur les autres, tant les morts que les mourants, ou se traînant dans les rues, ou couchés autour des fontaines dont ils s'étaient approchés pour soulager la soif brûlante qui les consumait. Les temples mêmes étaient remplis de cadavres, et la ville n'offrait partout qu'une affreuse image de la mort, sans remède pour le présent, et sans espérance pour l'avenir.

La peste², avant que de passer en Attique, avait déjà fait de grands ravages dans la Perse. Dès qu'elle s'y fit sentir, Artaxerxe, qui avait entendu parler de la grande réputation d'Hippocrate de Cos, le plus célèbre médecin qui fût alors, et qui ait été depuis, lui fit écrire par ses gouverneurs pour l'engager à venir dans ses états traiter ceux qui étaient atteints de cette maladie. Il lui faisait les offres les plus avantageuses, ne mettant du côté de l'intérêt aucune borne aux récompenses dont il prétendait le combler, et, du côté de l'honneur, promettant de l'égalier à ce qu'il y avait de personnes plus considérables dans sa cour. Nous avons déjà vu combien en Perse on faisait de cas des médecins de Grèce. Et peut-on payer trop cher des services si importants ! Mais tout l'éclat de l'or et des dignités qu'on fit briller aux yeux d'Hippocrate ne fut point capable de le tenter, et ne put étouffer dans son esprit le

sentiment d'aversion et de haine qui était devenu naturel aux Grecs à l'égard des Perses depuis que ceux-ci étaient venus les attaquer. Sa réponse fut donc qu'il était sans besoins et sans désirs : qu'il devait ses soins à ses concitoyens et à ses compatriotes, et qu'il ne devait rien aux barbares, ennemis déclarés des Grecs. Les rois ne sont pas accoutumés au refus. Artaxerxe, outré de dépit, envoya sommer la ville de Cos, patrie d'Hippocrate, et où il était actuellement, de lui livrer cet insolent pour le punir comme il l'avait mérité, menaçant, en cas de désobéissance, de détruire tellement la ville et l'île, qu'il n'en resterait pas de traces. Ceux de Cos ne furent point intimidés. Ils répondirent que les menaces de Darius et de Xerxès n'avaient pu autrefois les porter à leur donner l'eau et la terre, ni à suivre leurs ordres : que celles d'Artaxerxe n'auraient pas plus d'effet ; que, quoi qu'il pût leur arriver, ils ne livreraient point leur concitoyen, et qu'ils comptaient sur la protection des dieux.

Hippocrate avait écrit qu'il se devait à ses compatriotes. En effet, dès qu'il fut mandé à Athènes, il s'y rendit, et ne sortit point de la ville que la peste ne fût cessée. Il se consacra tout entier au service des malades ; et, pour se multiplier en quelque sorte, il envoya plusieurs de ses élèves dans tout le pays, après les avoir instruits de la manière dont ils devaient traiter les pestiférés. Un zèle si généreux pénétra les Athéniens de la reconnaissance la plus vive. Ils ordonnèrent, par un décret public, qu'Hippocrate serait initié aux grands mystères de la même manière que l'avait été Hercule, le fils de Jupiter : qu'on lui donnerait une couronne d'or de la valeur de mille³ staters, ce qui montait à cinq cents pistoles de notre monnaie ; et que le décret qui la lui accordait serait lu à haute voix par un héraut dans les jeux publics, à la grande fête des Panathénées : qu'il aurait le droit de bourgeoisie, et serait nourri dans le Prytanée pendant toute sa vie, s'il le voulait, aux dépens de l'état : enfin, que les enfants de ceux de Cos, dont la ville avait porté un si grand homme, pourraient être

¹ Le stater attique était une monnaie d'or du poids de deux drachmes. L'original porte χροσόν χρῖνον. = Mille staters valent 19 000 fr. E. B.

² Epidém. lib. 3, § 3.

³ Hippocrat. in Epist.

nourris et élevés à Athènes comme s'ils y étaient nés.

Cependant l'armée ennemie, étant entrée dans l'Attique, descendit vers la côte, et s'avantant toujours, ravagea tout le pays. Périclès, demeurant ferme dans le plan qu'il s'était fait de ne point exposer le salut de l'état au hasard d'un combat, ne permit point à ses troupes de sortir de la ville; mais avant que les ennemis quittassent le plat pays, il fit voile contre le Péloponnèse avec cent galères, pour hâter leur retraite par une puissante diversion; et, après avoir fait le dégât comme la première année, il revint dans la ville. La contagion y continuait toujours, aussi bien que dans la flotte, et elle se communiqua aux troupes qui assiégeaient Potidée.

La campagne s'étant terminée de la sorte, les Athéniens, qui voyaient leur pays ravagé en même temps par deux grands fléaux, la guerre et la peste, commencèrent à perdre courage, et à murmurer contre Périclès, qu'ils regardaient comme l'auteur de tous leurs maux, parce qu'il les avait engagés dans cette funeste guerre. Ils envoyèrent donc à Lacédémone pour tenter quelque voie d'accommodement, déterminés à céder ce qu'on leur demanderait: mais les ambassadeurs revinrent sans avoir pu rien obtenir. Alors les plaintes et les murmures recommencèrent de nouveau, et toute la ville était dans un trouble et dans une confusion qui faisait tout craindre. Périclès, dans une consternation si générale, ne put s'empêcher d'assembler le peuple, et il essaya de l'adoucir et de le rassurer en se justifiant lui-même. « Les raisons, dit-il, qui vous ont dé-
« terminés à entreprendre la guerre, et que
« vous avez tous approuvées dans le temps,
« sont toujours les mêmes, et n'ont point
« changé par le changement des conjonctures,
« qu'il ne m'était pas possible non plus qu'à
« vous de prévoir. S'il vous eût été libre de
« choisir entre la paix et la guerre, le premier
« parti certainement eût été préférable; mais,
« ne pouvant conserver votre liberté que par
« la voie des armes, pouviez-vous délibérer?
« Si nous sommes de véritables citoyens, nos
« disgrâces particulières doivent-elles nous
« faire négliger l'intérêt commun de l'état?
« Chacun sent son mal, parce qu'il est pré-

« sent; et nul ne sent le bien qui en revien-
« dra, parce qu'il ne paraît pas encore. Avez-
« vous oublié quelle est la force et la grandeur
« de votre empire? Des deux parties du monde,
« la terre et la mer, vous possédez celle-ci ab-
« solument; et il n'y a ni roi ni puissance qui
« puisse résister à vos armées navales. Il s'agit
« maintenant de conserver cette gloire et cet
« empire, ou d'y renoncer pour toujours. Ne
« vous affligez donc point pour être privés de
« la jouissance de quelques jardins et de quel-
« ques lieux de plaisance, qui ne doivent être
« estimés que comme la bordure du tableau,
« quelque vous en vouliez faire le principal.
« Considérez qu'en conservant la liberté, vous
« les recouvrirez aisément; et qu'en la per-
« dant, vous perdrez tout avec elle. Ne vous
« montrez pas moins généreux que vos pères,
« qui pour la conserver abandonnèrent même
« leur ville; et qui, n'ayant pas reçu cette
« grandeur de leurs ancêtres, ont tout souffert
« et tout entrepris pour vous l'acquérir. J'a-
« vone que les maux qui vous sont survenus
« sont extrêmes, et j'en suis touché et atten-
« dri comme je le dois. Mais est-il raisonnable
« de vous emporter de colère contre votre chef
« pour un accident qui surpasse toute prudence
« humaine, et de le rendre responsable d'un
« événement où il n'a nulle part? Il faut souffrir
« patiemment les maux que le ciel nous en-
« voie, et résister vigoureusement à ceux que
« nous font les hommes. Quant à ce qui re-
« garde la haine et la jalousie qui accompa-
« gnent votre fortune, c'est le partage ordi-
« naire de tous ceux qui se sont estimés dignes
« de commander. Mais la haine et l'envie ne
« dureront pas toujours, au lieu que la gloire
« qui suit les belles actions est immortelle.
« Représentez-vous donc sans cesse combien
« il est honteux de céder à ses ennemis, et
« quel honneur il y a de l'emporter sur eux;
« et, animés par cette double vue, portez-vous
« aux dangers avec joie et courage, sans re-
« chercher lâchement et inutilement les Lacé-
« démoniens comme vous faites; et songez
« que ceux qui témoignent le plus de cœur et
« de résolution dans les dangers remportent
« le plus d'estime et de louange. »

Les motifs de gloire et d'honneur, le sou-
venir des belles actions de leurs ancêtres, lo

titre flatteur de maîtres de la Grèce, et surtout la jalousie contre Sparte, ancienne et perpétuelle rivale d'Athènes, étaient les moyens ordinaires qu'employait Périclès pour remuer et animer les Athéniens, et ils lui avaient toujours réussi. Mais ici le sentiment des maux présents l'emportait sur tout le reste, et étouffait toute autre pensée. Ils ne songèrent plus, à la vérité, à envoyer vers les Lacédémoniens pour parler de paix; mais la présence seule et la vue de Périclès les révoltait. Ils lui ôtèrent sa charge de général, et le condamnèrent à une amende, qui montait, selon les uns, à quinze talents¹, selon d'autres, à cinquante.

Cette disgrâce publique de Périclès ne devait pas durer longtemps. La colère du peuple fut satisfaite par ce premier coup, et épuisée par ce mauvais traitement, comme l'abeille laisse son aiguillon dans la plaie. Il n'en fut pas de même de ses maux domestiques: car, outre qu'il avait perdu par la peste un grand nombre de ses parents et de ses amis, la division régnait depuis longtemps dans sa famille. Xanthippe, son fils aîné, qui aimait naturellement la dépense, et qui avait épousé une jeune femme qui ne l'aimait pas moins, ne pouvait supporter l'exacte économie de son père, qui ne fournissait que bien petitement à ses plaisirs. Il envoya donc emprunter quelque argent sous le nom de son père. Quand celui qui l'avait prêté voulût le redemander, non-seulement Périclès refusa de le payer, mais il l'appela en justice. Xanthippe, outré de dépit, s'emporta extrêmement contre son père, et il le décriait partout, se moquant ouvertement des assemblées qu'il tenait dans sa maison, et des conversations qu'il avait avec les sophistes. Il ne savait pas qu'un fils, quand même il serait maltraité injustement, ce qui n'était point ici, doit souffrir avec patience les injustices de son père, comme un citoyen est obligé de souffrir celles de sa patrie.

Xanthippe mourut de la peste. Périclès perdit en même temps sa sœur, avec plusieurs de ses parents et de ses amis les plus considérables, et qui lui étaient le plus nécessaires pour le gouvernement. Cependant il ne suc-

comba point sous ces malheurs: la fermeté de son âme n'en fut point ébranlée; et on ne le vit ni pleurer, ni donner les marques ordinaires de douleur sur le tombeau d'aucun de ses proches, jusqu'à la mort de Paralus, qui était le dernier de ses enfants légitimes. Alors, étonné et ébranlé par un si rude coup, il fit tous ses efforts pour se maintenir dans son assiette naturelle, et pour ne laisser entrevoir aucune marque de trouble. Mais quand il voulut mettre la couronne de fleurs sur la tête du mort, il ne put soutenir cette cruelle vue, ni être le maître de sa douleur, qui éclata par des cris, par des sanglots, et par un torrent de larmes.

Périclès, séduit par les principes d'une mauvaise philosophie, s'imaginait que pleurer la mort de ses proches et de ses enfants serait une faiblesse qui répondrait mal à la grandeur d'âme qu'il avait toujours fait paraître, et qu'ici la sensibilité de père ternirait la gloire du conquérant: erreur grossière, illusion puérile, qui fût consisté l'héroïsme dans une dureté féroce et barbare; ou qui, laissant dans le fond du cœur la même douleur et le même trouble, fait parade d'un vain dehors de force et de courage pour se donner en spectacle. Est-ce donc que la vertu guerrière éteint la nature? N'a-t-on plus de sentiment, parce qu'on est un homme important dans la république? L'empereur Antonin pensait bien plus sensément lorsqu'à l'occasion de Marc-Aurèle, qui pleurait la mort de celui qui l'avait élevé, il disait: *Permettez-lui d'être homme*¹; car ni la philosophie, ni la souveraineté, ne rendent point insensible.

L'inconstance était le caractère dominant du peuple d'Athènes; et comme elle le portait subitement aux plus grands excès, elle le ramenait aussi bientôt à la modération et à la douceur. Il ne fut pas longtemps sans se repentir du mauvais traitement qu'il avait fait à Périclès, et il désira ardemment de le revoir dans ses assemblées. Les Athéniens, à force de souffrir, commençaient à s'endurcir peu à peu aux malheurs particuliers, et à devenir de jour en jour plus sensibles à la gloire de

¹ Quinze ou cinquante mille écus. — Quinze ou cinquante talents font 86 ou 288 000 fr. E. B.

¹ « Permittit illi ut homo sit: neque enim vel philosophia vel imperium tollit affectus. » JUL. CAPITOL. in vit. Antonin Pii (5, 10.)

l'état ; et , dans le désir qu'ils avaient d'en rétablir les affaires , ils ne voyaient personne qui en fût plus capable que lui. Il se tenait alors renfermé dans sa maison , accablé de douleur pour la perte qu'il venait de faire. Alcibiade et ses autres amis lui persuadèrent de sortir et de se montrer. Le peuple lui demanda pardon de son ingratitude ; et Périclès , touché de ses prières , et persuadé qu'un bon citoyen ne doit jamais conserver de ressentiment contre sa patrie , reprit le gouvernement.

Vers la fin de la seconde campagne , il était parti de Lacédémone des ambassadeurs chargés d'aller rechercher l'alliance du roi des Perses , et de l'engager à fournir de l'argent pour l'entretien de la flotte ; démarche honteuse pour des Lacédémoniens , qui se donnaient pour les libérateurs de la Grèce , et qui par là rétractaient on ternissaient tout ce qu'ils avaient fait de glorieux pour elle contre les Perses ! Ils prirent leur chemin par la Thrace , dans le dessein de retirer Sitalcès de l'alliance des Athéniens , et de le porter à secourir Potidée. Ils rencontrèrent là des ambassadeurs d'Athènes , qui les firent arrêter comme perturbateurs du repos public , et les firent conduire à Athènes , où on les fit mourir le même jour sans vouloir leur donner audience , et l'on jeta leurs corps à la voirie , pour user de représailles à l'égard des Lacédémoniens , qui faisaient subir le même traitement à ceux qui n'étaient pas de leur parti. On a peine à comprendre comment deux villes unies peu de temps auparavant par une liaison si étroite , et qui devaient toutes deux se pigner de politesse et de douceur à l'égard l'une de l'autre , sont capables d'en venir à une haine si envenimée , et à une violence si cruelle , qui viole toutes les lois de la guerre , de l'humanité et du droit des gens , et qui les porte à de plus grands excès entre Grecs que si elles étaient en guerre contre les barbares.

Potidée était assiégée depuis près de trois ans. Les habitants , réduits à l'extrémité , et manquant de vivres , jusque-là que quelques-uns vécurent de chair humaine , et n'espérant aucun secours du Péloponnèse , dont les efforts dans l'Attique avaient été vains , se rendirent et furent reçus à composition. Ce qui porta les Athéniens à user de douceur à leur égard , fut ,

d'un côté , les maux extrêmes que la rigueur de l'hiver faisait souffrir aux assiégés , et de l'autre , la dépense excessive de ce siège , qui avait déjà coûté ¹ deux mille talents ² . Ils sortirent donc avec leurs femmes et leurs enfants , tant citoyens qu'étrangers , sans avoir chacun plus d'un habit , et les femmes deux , et sans emporter autre chose que quelque peu d'argent pour leur retraite. Les Athéniens blâmèrent leurs généraux d'avoir fait cet accommodement sans leur ordre , parce que la ville , étant réduite à l'extrémité , se serait rendue à discrétion. On y envoya une colonie.

La première chose que fit Périclès ³ , après avoir été élu de nouveau général , ce fut de proposer qu'on cassât la loi que lui-même avait fait donner autrefois contre les bâtards lorsqu'il se voyait des fils légitimes. Elle portait qu'on ne tiendrait pour Athéniens naturels et véritables que ceux qui seraient nés de père et de mère athéniens ; et elle avait été exécutée dans le moment avec beaucoup de rigueur. Car le roi ⁴ d'Égypte ayant envoyé à Athènes un présent de quarante mille mesures de blé pour être distribuées au peuple , on fit à tous les bâtards , sur les termes de la nouvelle ordonnance , mille procès et mille difficultés , qui jusque-là n'avaient point eu lieu , et auxquels on n'avait point pensé. On en compta près de cinq mille qui furent condamnés et vendus comme esclaves ; il y eut quatorze mille quarante citoyens qui furent confirmés dans leurs privilèges et reconnus pour véritables Athéniens. Il paraissait fort étrange que l'auteur même et le promoteur de cette loi en demandât la cassation. Mais les calamités domestiques de Périclès touchèrent de com-

¹ Six millions. — Deux mille talents valent 11 millions et demi de francs. E. B.

² L'armée qui assiégeait Potidée était de trois mille hommes , sans compter les seize cents qui avaient été envoyés sous la conduite de Phormion. Les soldats recevaient chacun par jour deux dragmes (vingt sols) pour maître et valet , et ceux des galères étaient payés de même. (THUCYD. 2, pag. 182.)

³ An. M. 3575 ; av. J. C. 429.

⁴ Plus tard on ne donne point ce roi. Peut-être que c'est Inarus , fils de Psammétique , roi de Libye , qui avait fait révolter une partie de l'Égypte contre Artabanus , et à qui les Athéniens , environ trente ans auparavant , avaient envoyé du secours contre les Perses. (THUCYD. lib. 1, pag. 68.)

passion les Athéniens, et ils lui permirent de faire inscrire son bâtarde dans les registres des citoyens de sa tribu et de lui faire porter son nom.

Peu de temps après, il tomba malade de la peste¹. Comme il était à l'extrémité et sur le point de rendre l'âme, les principaux citoyens et les amis qui lui restaient, s'entretenant ensemble dans sa chambre de son rare mérite, parcouraient ses exploits, et comptaient le nombre de ses victoires; car, étant général des Athéniens, il avait érigé à la gloire de sa ville neuf trophées, pour autant de batailles qu'il avait gagnées. Ils ne croyaient pas être entendus du malade, qui paraissait n'avoir plus de connaissance; mais il ne lui était pas échappé une seule parole de tout ce qu'ils avaient dit, et rompant tout d'un coup le silence : « Je m'étonne, dit-il, que vous conserviez si bien dans votre mémoire et que vous releviez si fort des choses auxquelles la fortune a tant de part, et qui me sont communes avec tant d'autres capitaines, pendant que vous oubliez ce qui est de plus grand dans ma vie et de plus glorieux pour moi : c'est, ajouta-t-il, qu'il n'y a pas un seul citoyen à qui j'aie fait prendre le deuil. » Belle parole, et que bien peu de ceux qui sont dans les premières places peuvent dire avec vérité! Il est aisé de juger combien Athènes regretta un tel citoyen.

On a remarqué sans doute, dans ce qui a été dit de Périclès, qu'il réunissait en lui seul presque toutes les sortes de mérites qui peuvent former les grands hommes : d'amiral, par son habileté dans la marine, d'excellent capitaine, par ses conquêtes et ses victoires; de surintendant des finances, par le bon ordre qu'il y mit; de grand politique, par l'étendue et la justesse de ses vues, par son éloquence dans les délibérations publiques, et par sa dextérité dans le maniement des affaires; de ministre d'état, par les moyens qu'il sut employer pour faire fleurir le commerce et tous les arts; enfin, de père de la patrie, par le bonheur dont il fit jouir tous les membres de la république, et qu'il se proposa toujours comme le véritable but de son gouvernement.

Mais je ne dois pas omettre ici un autre caractère, qui lui est propre uniquement. Il se conduisit avec tant de sagesse, de modération, de désintéressement, de zèle pour le bien public; il montra en tout une si grande supériorité de talents, et il donna une si haute idée de son expérience, de sa capacité et de sa droiture, qu'il gagna généralement la confiance de tous les Athéniens, et fixa en sa faveur leur inconstance naturelle pendant un gouvernement de quarante ans. Il désarma la jalousie qu'une délicatesse excessive pour la liberté leur faisait concevoir contre tous les citoyens qui se distinguaient par leur mérite et par l'autorité du commandement. Et, ce qui est plus merveilleux, il fit tout cela par persuasion, sans contrainte, sans bas artifices, et sans aucun de ces moyens qu'une politique ordinaire se pardonne, sous le spécieux prétexte de la nécessité des affaires et des intérêts de l'état.

Anaxagore mourut la même année que Périclès². Plutarque rapporte de lui un fait arrivé quelque temps auparavant, qui ne doit pas être omis. On dit que ce philosophe, qui s'était réduit volontairement à une extrême pauvreté pour mieux s'appliquer à l'étude, se voyant dans sa vieillesse négligé par Périclès, lequel, accablé d'affaires, n'avait pas toujours le temps de penser à lui, se coucha, la tête³ convertie de son manteau, dans la résolution de se laisser mourir de faim. Périclès, en ayant été averti par hasard, courut à sa maison avec une extrême diligence, tout éperdu et désolé. Il employa les prières les plus tendres et les plus touchantes pour le porter à vivre, ajoutant que ce n'était pas lui qu'il pleurait, mais qu'il se pleurait lui-même, s'il était assez malheureux pour perdre un ami si sage si fidèle, et si capable de lui donner de bons conseils dans les pressants besoins de la république. Alors Anaxagore, se découvrant un peu la tête, lui dit : *Périclès, ceux qui ont affaire de la lumière d'une lampe ont soin d'y verser de l'huile.* Le reproche était doux, mais vif et pénétrant. Périclès aurait dû le prévenir. Bien des lampes s'éteignent ainsi, dans un état,

¹ Plut. in Pericl. pag. 162.

² C'était la coutume de se couvrir la tête lorsqu'on était dans le dernier désespoir, et qu'on renonçait à la vie.

³ An. M. 3576; av. J. C. 428.

par la faute et la négligence de ceux qui devaient les entretenir.

§ III. — SIÈGE DE PLATÉE PAR LES LACÉDÉMONIENS.
SIÈGE ET PRISE DE MITYLÈNE PAR LES ATHÉNIENS.
PLATÉE SE REND. LA PESTE RECOMMENCE À ATHÈNES.

Quatrième et cinquième années de la guerre.

Ce qu'il y eut de plus mémorable dans les années suivantes fut le siège que les Lacédémoniens avaient mis devant Platée, l'un des plus célèbres de l'antiquité par la grandeur des travaux de part et d'autre, mais surtout par la généreuse résistance des assiégés, et par l'industriel et hardi stratagème à la faveur duquel plusieurs d'entre eux sortirent de la ville, et se déroberent à la fureur des ennemis. Les Lacédémoniens formèrent ce siège au commencement de la troisième campagne. Dès qu'ils se furent campés devant la ville pour faire le dégât aux environs, les Platéens envoyèrent représenter à Archidamus, qui commandait, qu'il ne pouvait justement les attaquer, parce qu'après la célèbre bataille de Platée, Pausanias, général des Grecs, sacrifiant dans leur ville à Jupiter Libérateur, en présence de tous les alliés, les avait affranchis pour récompense de leur valeur et de leur zèle, et qu'ainsi l'on devait les laisser jouir de la liberté qu'un Lacédémonien leur avait accordée. Archidamus répondit que leur demande serait raisonnable, s'ils ne s'étaient pas joints aux Athéniens, les ennemis déclarés de la liberté des Grecs; que, s'ils voulaient quitter leur parti, ou du moins demeurer neutres, on leur laisserait la parfaite jouissance de leurs privilèges. Les députés repartirent qu'il leur était impossible de rien conclure sans la participation d'Athènes, où étaient leurs femmes et leurs enfants. On leur permit d'y envoyer. Sur l'assurance que leur donnèrent les Athéniens de les seconder de tout leur pouvoir, les Platéens résolurent de souffrir les dernières extrémités plutôt que de se rendre; et ils firent savoir aux Lacédémoniens, de dessus leurs murailles, qu'ils ne pouvaient faire ce qu'on désirait.

Alors Archidamus, après avoir pris les dieux à témoin qu'il ne violait pas le premier alliance, et qu'il n'était pas coupable de tous les maux qui arrivèrent aux Platéens pour avoir refusé les conditions justes et raisonnables qu'on leur offrait, se prépara au siège. Il renferma la ville d'une contrevallation d'arbres étendus tout de leur long et près à près, avec toutes leurs branches entrelacées les unes dans les autres, et tournées du côté de la ville, pour empêcher que personne n'en sortit. Ensuite il fit élever une plate-forme ou cavalier pour dresser les batteries, dans l'espérance d'emporter bientôt la place, à cause du grand nombre des travailleurs. Il fit donc couper des arbres sur la montagne de Cythéron, et les entrelaça de fascines, pour soutenir la terrasse de part et d'autre; puis il fit jeter dedans du bois, de la terre et des pierres, en un mot, tout ce qui pouvait servir à la remplir. Toute l'armée y travailla jour et nuit, sans interruption, l'espace de soixante et dix jours, la moitié se reposant tandis que l'autre travaillait.

Comme les assiégés virent que l'ouvrage commençait à s'élever, ils dressèrent un mur de bois sur les murailles de la ville, vis-à-vis de la plate-forme, afin de se conserver toujours la supériorité au-dessus des assiégeants, et remplirent le creux de cette muraille de bois, de briques, prises des démolitions des maisons voisines; en sorte que les pièces de bois servaient comme de liaison et de défense pour empêcher que le mur ne s'ébranlât en venant à s'élever. Il était garni par dehors de peaux et de cuirs pour mettre à couvert le travail et les travailleurs contre les feux qu'on lançait. A mesure qu'il s'élevait, on haussait la plate-forme, qui devint ainsi fort haute. Mais les assiégés percèrent la muraille vis-à-vis pour enlever la terre qui soutenait la plate-forme; ce que les assiégeants ayant aperçu, ils mirent des paniers de jonc remplis de mortier en la place de la terre qu'on avait enlevée, parce qu'on ne pouvait pas les emporter si aisément. Les assiégés donc, voyant leur première ruse éventée, minèrent sous terre jusqu'à la plate-forme, pour travailler à couvert, et pour en tirer les terres et les autres matériaux dont elle était composée, qu'ils se donnaient de main en main jusque dans la ville. Les assiégeants fu-

¹ An. M. 3576; av. J. C. 428. — Thucyd. lib. 2, pag. 119-121. — Diod. lib. 12, pag. 102-109.

rent longtemps sans s'en apercevoir, jusqu'à ce qu'ils virent que leur ouvrage n'avancait point, et que la terre s'affaissait à mesure qu'on en mettait de nouvelle. Mais les assiégés, qui jugeaient que le plus grand nombre l'emporterait à la fin, sans plus s'amuser à ce travail, ni à élever davantage le mur du côté de la batterie, se contentèrent d'en construire un autre en dedans en forme de croissant, qui tenait des deux côtés à la muraille, pour servir de retraite quand le premier mur serait forcé, et pour obliger l'ennemi à un second travail.

Cependant les assiégeants, ayant dressé leurs machines, sans doute après avoir comblé le fossé, quoique Thucydide n'en parle point, donnèrent de violentes secousses au mur de la ville; ce qui alarma fort les assiégés, mais ne les découragea point. Il n'y eut point d'inventions qu'ils ne missent en œuvre contre les batteries des ennemis. Ils rompaient l'effort du bélier avec des cordes¹ qui en détournaient le coup. Ils usaient encore d'un autre artifice, attachant par les deux bouts une grosse poutre avec de longues chaînes de fer, qui tenaient de part et d'autre à deux grandes pièces de bois, lesquelles s'étendaient de côté et étaient appuyées sur la muraille; et lorsque la machine des ennemis venait à jouer, ils levaient cette poutre, et la laissaient tomber de travers sur la pointe du bélier; ce qui en émoussait toute la force, et le rendait sans effet.

Les assiégeants, voyant que l'attaque ne leur réussissait pas, et qu'on opposait un nouveau mur à leur plate-forme, désespérèrent de forcer la place, et se résolurent à la bloquer. Mais ils essayèrent auparavant d'y mettre le feu, croyant la pouvoir brûler aisément à cause de sa petitesse, en prenant l'occasion de quelque grand vent; car ils tentaient tous les moyens imaginables pour s'en rendre maîtres promptement et sans dépense. Ils jetèrent donc des fascines dans l'espace qui se trouvait entre les murs de la ville et les retranchements dont ils les avaient environnés, et remplirent en très-peu de temps cet intervalle à cause de la multitude de leurs gens, afin de mettre le feu en même temps dans différents quartiers : puis ils allu-

mèrent avec de la poix et du soufre; ce qui causa tout à coup un si grand embrasement, qu'il ne s'en est vu jamais de semblable. Cette invention faillit à perdre la ville, qui avait résisté à toutes les autres : car on ne pouvait aborder en plusieurs quartiers; et si le temps eût été favorable, comme l'espéraient les ennemis, c'était fait de la place : mais il survint en un instant, à ce que l'on dit, une grosse pluie qui éteignit le feu.

Ce dernier effort des assiégeants ayant été rendu inutile comme tous les précédents, ils convertirent le siège en blocus, et environnèrent la ville d'un mur de brique, revêtu en dedans et en dehors d'un fossé profond. Ce travail fut partagé entre toutes les troupes; et lorsqu'il fut fait, ils laissèrent des gens pour en garder la moitié, car les Béotiens s'offrirent à garder l'autre; et ils se retirèrent chacun chez soi, vers le mois d'octobre. Au reste, il n'y avait dans la ville que quatre cents habitants et quatre-vingts Athéniens, avec cent dix femmes pour leur apporter à manger, sans aucune autre personne, soit libre ou esclave, le reste ayant été envoyé à Athènes avant le siège.

Il y eut pendant la campagne quelques actions entre les deux partis, tant par terre que par mer, que je passe sous silence, parce qu'elles ne sont pas importantes.

L'été suivant¹, qui était la quatrième année de la guerre, les habitants de Lesbos, à la réserve de ceux de Méthymne, résolurent de quitter l'alliance des Athéniens. Ils avaient eu dessein de se soulever avant que la guerre fût déclarée; mais les Lacédémoniens ne voulurent pas alors les recevoir : ceux de Méthymne en donnèrent avis aux Athéniens, et leur firent dire que, si l'on ne se bătait, l'île était perdue. Dans l'abattement où les maux causés par la peste et la guerre avaient jeté les Athéniens, ce fut pour eux un surcroît d'affliction d'apprendre la révolte d'une île si considérable, dont les forces, qui n'avaient point été affaiblies jusque-là, allaient passer aux ennemis, et les fortifieraient tout d'un coup d'une puissante armée navale. Ils firent donc partir sur-le-champ quarante galères, destinées pour le

¹ Le bout d'en bas de ces cordes formait plusieurs branches en lacs courants, avec lesquels on saisissait la tête du bélier, qu'on élevait en haut par le moyen de la machine.

¹ Thucyd. lib. 3, pag. 174-207. — Diod. lib. 12, pag. 106-100.

Péloponnèse, qui firent voile vers Mitylène. Les habitants, extrêmement surpris, parce qu'ils n'avaient encore rien de prêt, ne laissèrent pas, pour imposer à l'ennemi par une bonne contenance, de sortir du port avec leurs vaisseaux; mais, ayant été repoussés, ils parlèrent d'accommodement, et les Athéniens y prêtèrent l'oreille, dans l'appréhension de n'être pas assez forts pour faire rentrer l'île dans son devoir. On fit donc une suspension d'armes, pendant laquelle les Mityléniens envoyèrent des députés à Athènes. La crainte de ne pouvoir obtenir leur demande leur en fit dépêcher en même temps d'autres à Lacédémone pour demander du secours. Leur prévoyance n'avait pas été vaine : la réponse qu'on rapporta d'Athènes fut peu favorable.

Les ambassadeurs de Mitylène étant arrivés à Lacédémone après une dangereuse navigation, on remit à leur donner audience aux jeux olympiques, afin que les alliés pussent entendre leurs plaintes. Je rapporterai en entier le discours qu'ils y tinrent, qui peut donner en même temps une juste idée et du style de Thucydide, et de la disposition des peuples à l'égard des Athéniens et des Lacédémoniens.

« Messieurs, dirent-ils, nous savons que c'est
« la coutume de traiter favorablement d'abord
« les transfuges à cause du service qu'on en
« tire, mais de les mépriser après comme des
« traîtres qui ont abandonné leur parti. Ce
« sentiment n'est pas injuste lorsque rien ne
« les oblige à changer, et que de part et d'autre
« c'est toujours même union et mêmes secours
« réciproques. Les choses n'en sont pas
« là entre les Athéniens et nous, et nous vous
« prions de ne point vous prévenir contre notre
« démarche, sur ce qu'après en avoir été
« traités favorablement pendant la paix, nous
« nous retirons de leur alliance dans le temps
« de leur disgrâce : car, paraissant ici pour
« vous demander de nous recevoir au nombre
« de vos alliés et de vos amis, c'est sur l'équité
« et la nécessité de cette démarche que nous
« devons commencer à nous justifier, ne pouvant
« y avoir ni de véritable amitié entre les
« particuliers, ni de solide alliance entre les
« villes, si l'une et l'autre n'est fondée sur la
« vertu et sur l'uniformité de principes et de
« sentiments.

« Pour entrer donc en matière, le traité que
« nous fîmes avec les Athéniens ne fut pas
« pour assujettir la Grèce, mais pour l'affranchir
« du joug des barbares, et il fut conclu
« après la retraite des Perses, lorsque vous
« abandonnâtes le commandement. Nous l'avons
« entretenu de bon cœur, tandis qu'ils
« n'ont eu que de justes desseins; mais, quand
« nous avons vu qu'ils quittaient les ennemis
« pour faire la guerre aux alliés, nous sommes
« entrés en défiance de leur conduite. Et
« comme il était difficile, dans une si grande
« diversité d'intérêts et de sentiments, de demeurer
« tous bien unis ensemble, et encore
« plus difficile de se soutenir contre eux étant
« seuls et séparés, ils ont assujéti peu à peu
« tous les alliés, excepté ceux de Chio et nous :
« et ils se sont servis pour cela de nos forces;
« car, nous laissant la liberté en apparence, ils
« nous ont contraints de les suivre, quoique
« nous neussions plus nous assurer sur leur
« parole, et que nous eussions grand sujet
« d'appréhender pour nous le même traitement.
« En effet, quelle apparence y a-t-il
« qu'ayant mis tous les autres sous le joug,
« nous soyons les seuls qu'ils respectent, et
« qu'ils souffrent de nous voir leurs égaux,
« pouvant devenir nos maîtres, surtout leur
« puissance croissant tous les jours, et la nôtre
« s'affaiblissant à proportion? La crainte mutuelle
« que des alliés ont les uns des autres
« est un puissant lien pour rendre une alliance
« ferme, et empêcher des entreprises injustes
« et violentes, en tenant tout dans l'équilibre.
« S'ils nous ont donc laissé la liberté, ce n'a
« été que parce qu'ils ne pouvaient pas encore
« se rendre maîtres des affaires par la force ouverte,
« mais seulement par cette équité et cette
« douceur apparente qu'ils ont montrée à notre
« égard. Premièrement, ils prétendaient
« prouver, par la conduite modérée qu'ils tenaient
« envers nous, que, libres comme nous
« l'étions, nous n'eussions pas marché avec
« eux contre les autres alliés, s'ils ne leur eussent
« donné un juste sujet de plainte : en second lieu,
« n'attaquant d'abord que les plus faibles,
« et les domptant l'un après l'autre, ils se mettaient
« en état, par la ruine des premiers, de subjuguier
« sans peine les plus puissants, qui se trouvaient à la fin seuls et

« sans appui, au lieu que, s'ils eussent com-
 « mencé par nous, dans le temps que les alliés
 « avaient encore toutes leurs forces et pou-
 « vaient former un parti, ils n'eussent pas
 « trouvé tant de facilité dans l'exécution de
 « leurs desseins. D'ailleurs notre flotte, qui
 « était très-nombreuse, et capable de fortifier
 « considérablement le parti de ceux à qui nous
 « nous joindrions, les tenait en bride. Ajoutez
 « à cela que le soin que nous avons toujours
 « eu de ménager leur république, et de nous
 « concilier ceux qui commandaient, a reculé
 « notre ruine. Mais c'en était fait de nous, si
 « cette guerre ne fût survenue; et le sort des
 « autres ne nous laisse pas lieu d'en douter.

« Quelle amitié donc et quelle alliance du-
 « rable peut-il y avoir entre des gens qui ne
 « demeurent amis et alliés que par force? car,
 « s'ils étaient obligés de nous caresser durant
 « la guerre, pour nous empêcher de nous
 « joindre à leurs ennemis, nous étions con-
 « traints d'en faire autant durant la paix, pour
 « les empêcher de nous attaquer. Ce que l'af-
 « fection fait ailleurs, la crainte le faisait ici :
 « c'est ce qui a fait durer quelque temps une
 « alliance qui, de part et d'autre, pour être
 « rompue, n'attendait qu'une occasion favora-
 « ble : que personne donc ne nous impute de
 « les avoir prévenus. Nous n'avions pas tou-
 « jours le moyen de nous sauver comme ils
 « avaient celui de nous perdre. Il a fallu mé-
 « nager l'occasion avant que d'éclater ouver-
 « tement.

« Voilà, messieurs, les raisons qui nous
 « obligent maintenant à rechercher votre al-
 « liance; raisons dont l'équité et la justice, à
 « ce qu'il nous semble, est frappante, et qui
 « ont dû nous porter à chercher notre sûreté.
 « Nous nous serions mis plus tôt sous votre
 « protection, si vous aviez voulu plus tôt
 « nous recevoir; car, avant même que la
 « guerre éclatât, nous nous offrîmes à vous.
 « Maintenant nous sommes venus, à la per-
 « suasion des Bédiens, vos alliés, pour nous
 « détacher des oppresseurs de la Grèce et
 « prêter nos armes à ses défenseurs, et afin
 « de pouvoir en même temps à notre sûreté,
 « qui est dans un péril imminent. S'il y a quel-
 « que chose à dire à notre conduite, c'est
 « d'avoir éclaté trop tôt, avec plus de géné-

« rosité que de prudence, et sans avoir au-
 « cuns préparatifs. Mais cela vous doit porter
 « aussi à nous secourir plus promptement,
 « pour ne pas perdre l'occasion de protéger
 « les opprimés et de vous venger de vos en-
 « nemis. Jamais elle ne fut plus favorable que
 « dans la conjoncture présente, où la peste et
 « la guerre ont consumé leurs forces et épuisé
 « leurs revenus, outre que leur armée navale
 « est partagée : et ils ne seront point en état
 « de vous résister, si vous les attaquez en même
 « temps par mer et par terre; car, ou ils nous
 « quitteront pour aller à vous, et nous laisseront
 « la liberté de vous secourir, ou ils nous entre-
 « prendront tous ensemble, et par ce moyen
 « vous n'aurez affaire qu'à la moitié de leurs
 « forces.

« Du reste, que personne ne s'imagine que
 « vous vous mettiez en danger pour des gens
 « qui ne vous peuvent rendre de services. Il
 « est vrai que notre état est reculé, mais notre
 « secours est proche. Car la guerre sera, non
 « dans l'Attique comme on se l'imagine, mais
 « dans le pays qui fait subsister l'Attique par
 « ses revenus; et nous n'en sommes pas loin.
 « Faites aussi réflexion qu'en nous abandon-
 « nant vous augmenterez leur puissance de la
 « nôtre, et que personne n'osera plus se dé-
 « clarer contre eux. Mais en nous assistant,
 « vous vous fortifierez d'une armée navale qui
 « vous manque; vous donnerez lieu à plu-
 « sieurs de se ranger de votre côté, à notre
 « exemple, et vous éviterez le reproche qu'on
 « vous fait d'abandonner ceux qui ont recours
 « à votre protection, ce qui ne sera pas pour
 « vous d'un médiocre avantage pour le succès
 « de la guerre.

« Nous vous prions donc, messieurs, au
 « nom de Jupiter Olympien, dans le temple
 « duquel nous sommes, de ne pas frustrer l'es-
 « pérance des Grecs, et de ne pas rejeter des
 « suppliants dont la conservation peut vous
 « être fort utile, et la ruine infiniment perni-
 « cieuse. Montrez-vous ici tels que le deman-
 « dent et l'idée qu'on a conçue de votre géné-
 « rosité, et l'extrémité du danger où nous
 « nous trouvons, c'est-à-dire les protecteurs
 « des affligés, et les libérateurs de la Grèce.»

Les alliés, touchés de ces raisons, les reçurent dans l'alliance du Péloponnèse. Aussitôt

il fut résolu qu'on entrerait promptement dans le pays ennemi, et que les alliés se trouveraient à Corinthe avec les deux tiers de leurs forces. Les Lacédémoniens s'y rendirent les premiers, et préparèrent là des machines pour transporter les vaisseaux du golfe de Corinthe en la mer d'Athènes, afin d'attaquer l'Attique par terre et par mer. L'ardeur fut grande de leur côté : mais les alliés, occupés à leur moisson, et commençant déjà à se lasser de la guerre, furent longtemps à s'assembler.

Cependant les Athéniens, qui voyaient que tous ces préparatifs se faisaient contre eux par l'opinion qu'on avait de leur faiblesse, pour déromper les esprits, et faire voir qu'ils étaient en état d'entretenir une armée navale sans toucher à celle de Lesbos, mirent en mer une flotte de cent voiles, qu'ils remplirent tant de citoyens que d'étrangers, sans exempter aucun des citoyens, sinon ceux qui étaient obligés de servir à cheval, ou qui avaient de revenu cinq cents mesures de blé. Ayant paru à la hauteur de l'isthme de Corinthe pour faire parade de leur puissance, ils descendirent où ils voulerent dans le Péloponnèse.

Jamais ils n'avaient eu une plus belle armée navale. Ils gardaient leur pays et les côtes de l'Eubée et de Salamine avec une flotte de cent voiles : ils voguaient autour du Péloponnèse avec une autre de pareil nombre, sans compter les navires qui étaient devant Lesbos et ailleurs. Le tout montait à plus de deux cent cinquante galères. La dépense de ce puissant armement acheva de consumer leurs trésors, qui avaient déjà été fort diminués par celle du siège de Potidée.

Les Lacédémoniens, fort surpris d'un si terrible appareil, auquel ils ne s'étaient pas attendus, revinrent promptement dans leur pays, et se contentèrent d'ordonner quarante galères pour le secours de Mitylène. Les Athéniens y avaient envoyé un renfort de troupes de mille soldats pesamment armés, par le secours desquels on fit une contrevallation, avec des forts aux endroits les plus commodes; de sorte qu'elle se trouva bloquée par mer et par terre au commencement de l'hiver. Dans le besoin pressant où se trouvèrent les Athéniens d'avoir de l'argent pour pousser ce siège, ils se virent contraints de se cotiser eux-mêmes, ce qu'ils

n'avaient point encore fait, et y firent tenir deux cents talents¹.

Les Mitylénéens², manquant de tout et ayant inutilement attendu le secours que les Lacédémoniens leur avaient fait espérer, se rendirent à condition qu'on ne ferait mourir ni emprisonner personne jusqu'au retour des députés qu'on enverrait à Athènes, et que cependant on laisserait entrer les troupes dans la ville. Quand les Athéniens en furent maîtres, les factieux, qui d'abord avaient en recours à la franchise des autels, furent conduits à Ténédos, et quelque temps après menés à Athènes. On y mit en délibération l'affaire des citoyens de Mitylène. Comme leur révolte avait extrêmement aigri le peuple, parce qu'elle n'avait été précédée d'aucun mauvais traitement, et qu'elle paraissait n'avoir été l'effet que de leur haine contre les Athéniens, dans le premier mouvement de colère on conclut à faire mourir sans distinction tous les habitants, et à réduire les femmes et les enfants en servitude, et l'on fit partir sur-le-champ une galère pour mettre le décret à exécution.

La nuit donna lieu aux réflexions. La sévérité parut excessive et poussée au delà des justes bornes. On se représenta le sort de cette malheureuse ville abandonnée tout entière au carnage, et l'on se repentit d'avoir confondu les innocents avec les coupables. Ce changement subit des esprits donna quelque lueur d'espérance aux députés de Mitylène, et ils obtinrent des magistrats qu'on remit de nouveau l'affaire en délibération. Cléon, auteur du premier décret, homme violent et d'une grande autorité parmi le peuple, soutint son sentiment avec beaucoup de force et de chaleur. Il montra combien il était indigne d'un sage gouvernement de changer ainsi à tout vent, et de casser le matin ce qu'on avait ordonné la veille, et de quelle importance il était pour les suites d'arrêter par une punition exemplaire les révoltes près d'éclater partout.

Diodore, qui avait déjà contredit Cléon dans la première assemblée, le fit encore ici plus vivement. Après avoir décrit d'une manière touchante et pathétique le déplorable état de

¹ Deux cent mille écus. — 200 talents valent 1 million 150 000 fr. E. B.

² An. M. 3577; av. J. C. 437.

Mitylène livrée aux troubles et aux tourments d'une cruelle inquiétude dans l'attente d'une sentence qui devait décider de leur vie ou de leur mort, il fit ressouvenir les Athéniens de la réputation de bonté, de douceur et de clémence qui leur avait fait jusque-là tant d'honneur, et qui les avait distingués si glorieusement entre tous les autres peuples. Il leur fit remarquer que le peuple de Mitylène n'avait été entraîné dans la révolte que malgré lui, et la preuve en était qu'il leur avait livré la ville sitôt qu'il en avait été le maître : c'étaient donc leurs bienfaiteurs qu'ils égorgaient par leurs suffrages, se montrant ingrats et injustes en même temps, puisqu'ils punissaient également les innocents et les coupables. Il ajoutait que, quand même ils seraient tous criminels, leur propre intérêt demandait qu'on dissimulât pour ne point irriter le reste des alliés par la rigueur du châtement; et que le moyen d'apaiser le mal était de laisser une porte au repentir, et non de jeter les hommes dans le désespoir par un refus absolu et irrévocable du pardon. Son avis fut donc d'examiner avec maturité la cause des factieux qu'on avait amenés à Athènes, et d'accorder le pardon au reste des habitants.

Les opinions furent partagées, et l'avis de Diodore ne l'emporta que de quelques voix. On fit partir sur l'heure même une seconde galère. Elle fut pourvue de tout ce qui pouvait hâter sa course, et les députés de Mitylène promirent une grande récompense à ceux qui la conduisaient, si elle arrivait à temps. Les rameurs firent des efforts extraordinaires. Ils ne quittèrent point leurs rames pour prendre leur nourriture, mais ils mangeaient et buvaient en ramant, et dormaient tour à tour; et heureusement le vent leur était favorable. La première galère avait eu un jour et une nuit d'avance : mais comme elle portait une triste nouvelle, elle ne s'était pas fort hâtée. Son arrivée dans la ville y avait répandu la consternation. Elle augmenta infiniment quand on eut lu en pleine assemblée l'arrêt de mort prononcé contre tous les citoyens. Ce ne furent que cris et hurlements dans toute la ville. Dans le moment qu'on se préparait à exécuter l'arrêt, on apprit qu'il était arrivé une seconde galère. Tout fut suspendu. On convoqua de nouveau l'assemblée, et la lecture de l'arrêt qui accor-

daît la grâce fut écoutée avec un silence et une joie qu'il est plus aisé de concevoir que d'exprimer.

Pour les factieux que l'on avait pris, ils furent tous exécutés, quoiqu'ils fussent au nombre de plus de mille. La ville ensuite fut démantelée, les vaisseaux livrés, et toute l'île, excepté la ville de Méthymne, partagée en trois mille parts, dont on consacra trois cents au service des dieux; le reste fut distribué au sort à des habitants d'Athènes qu'on y envoya, à qui ceux du pays donnèrent deux mines¹ de revenu pour chaque part, moyennant quoi ils demeurèrent possesseurs de l'île, quoiqu'ils n'en fussent plus les propriétaires. Les villes qui appartenaient aux Mitylénéens sur la côte d'Asie, furent réduites à l'obéissance d'Athènes.

Pendant l'hiver de la campagne précédente*, ceux de Platée, se voyant sans espérance de secours, et manquant de vivres, firent dessein de se sauver à travers les troupes des ennemis : mais la moitié, étonnés de la grandeur du péril et de la hardiesse de l'entreprise, perdirent courage lorsqu'il la fallut exécuter; le reste, qui montait environ à deux cent vingt soldats, persista dans sa résolution, et se sauva de la manière que je vais dire.

Avant que d'en commencer la description, je dois avertir en quel sens je prends certaines expressions que j'y emploierai. A proprement parler, la ligne ou fortification qu'on dresse autour d'une ville assiégée pour en empêcher les sorties s'appelle *contrevallation*; et celle qu'on dresse pour empêcher le secours de dehors se nomme *circonvallation*. L'une et l'autre se trouvent ici : mais pour abrégé, je me servirai du premier terme.

La contrevallation était composée de deux murs, à seize pieds de distance. L'espace d'entre les deux murs étant en manière de plate-forme ou de terrasse, ne paraissait qu'un seul bâtiment, et formait un corps de casernes où logeaient les soldats dans les chambres qui y étaient pratiquées. On y avait bâti de hautes tours d'espace en espace qui s'étendaient d'un mur à l'autre, pour se pouvoir défendre en

¹ La mine attique valait cent dragmes, c'est-à-dire 50 livres. — Deux mines valent 192 fr. E. B.

* Thucyd. lib. 3, pag. 182-188.

même temps contre ceux du dedans et contre ceux du dehors. On ne pouvait passer d'une chambre à une autre qu'en traversant ces tours, et le haut de la muraille était bordé des deux côtés d'un parapet où l'on faisait garde ordinairement : mais durant la pluie les soldats se mettaient à couvert dans les tours, qui servaient comme de corps-de-garde. Voilà l'état de la contrevallation, qui avait un fossé de part et d'autre, dont la terre avait servi à faire la brique du mur.

Les assiégés commencèrent par prendre la hauteur du mur en comptant les rangs de brique dont il était composé, ce qui se fit à plusieurs fois et par diverses personnes, pour ne se pas abuser au compte. Il fut d'autant plus facile de s'en assurer que, le mur n'étant pas fort éloigné, on le découvrait tout à plein. On fit donc les échelles à proportion.

Lorsque tout fut prêt pour l'exécution du dessein, les assiégés sortirent pendant une nuit qui était sans lune, et où il faisait une grande pluie et un grand vent. Après avoir passé le premier fossé, ils s'approchèrent de la muraille sans être découverts, à cause de l'obscurité de la nuit, outre que le vent et la pluie empêchaient qu'on ne pût rien entendre. Ils marchaient un peu éloignés, afin de ne point s'entre-choquer avec leurs armes, qui étaient légères pour les rendre plus agiles ; et ils n'avaient des chaussures qu'à un pied, pour ne pas glisser si facilement dans la boue. Ceux qui portaient les échelles les posaient dans l'espace qui était entre les tours, où ils savaient qu'il n'y avait personne en garde à cause de la pluie. A l'instant monterent douze hommes, sans autres armes que la cuirasse et le poignard, et marchèrent aussitôt vers les tours, six d'un côté, et six de l'autre. Ils furent suivis par des soldats armés seulement de javelots, pour monter plus aisément ; et l'on portait après eux leurs boucliers, afin qu'ils pussent s'en servir dans la mêlée.

Comme la plupart de ceux-ci étaient au haut du mur, ils furent découverts par le moyen d'une tuile que l'un d'eux fit tomber en montant, pour avoir empoigné le parapet afin de se tenir plus ferme. Incontinent on jette un cri du haut des tours, et tout le camp s'approche du mur sans savoir ce que c'était, à cause

de l'orage et de la nuit. D'ailleurs, ceux qui étaient restés dans la ville donnèrent l'alarme en même temps d'un autre côté pour faire diversion ; de sorte que l'ennemi en suspens n'osait quitter son poste. Mais un corps de réserve de trois cents hommes, destiné pour les accidents inopinés, sortit de la contrevallation pour courir au bruit, et on leva des flambeaux du côté de Thèbes pour montrer que c'était de ce côté-là qu'il fallait courir. Ceux de la ville, pour rendre ce signal inutile, en levèrent d'autres en même temps de divers endroits ; car ils les tenaient tout prêts sur la muraille pour cet effet.

Cependant les premiers qui étaient montés s'étaient saisis des deux tours qui flanquaient l'intervalle où étaient plantées les échelles, et ayant tué ceux qui les gardaient, s'y postèrent pour en défendre le passage et pour empêcher qu'on ne vint à eux. Alors posant des échelles du haut de la muraille contre les deux tours, ils y firent monter un bon nombre de leurs gens pour en défendre l'approche à coups de traits, tant contre ceux qui accouraient au pied du mur, que contre ceux qui venaient des tours prochaines. Pendant ce temps-là on eut le loisir de planter plusieurs échelles et d'abattre le parapet pour faire monter le reste plus aisément. A mesure qu'ils montaient, ils descendaient de l'autre côté, et se rangeaient sur le bord du fossé qui était en dehors pour tirer contre ceux qui se présentaient. Après qu'ils furent passés, ceux qui étaient dans les tours descendirent les derniers, et coururent au fossé pour passer comme les autres.

Dans ce moment arriva la garde des trois cents avec des flambeaux. Toutefois, comme on les voyait mieux à la clarté des flambeaux qu'on n'en était vu, on tira contre eux plus juste, de sorte que les derniers passèrent le fossé sans être attaqués au passage ; mais ce ne fut pas sans peine, parce que le fossé était gelé, et que la glace ne portait pas, à cause du dégel et de la pluie. La violence de l'orage fut pour eux d'un grand secours.

Lorsqu'ils furent tous passés, ils prirent le chemin de Thèbes pour couvrir mieux leur retraite, parce qu'il n'y avait pas d'apparence qu'ils se fussent sauvés vers une ville ennemie. Aussi virent-ils les assiégeants avec des

flambeaux qui les cherchaient sur le chemin d'Athènes. Après avoir suivi celui de Thèbes pendant six ou sept stades¹, ils tournèrent tout court vers la montagne et reprirent la route d'Athènes, où deux cent douze se sauvèrent de deux cent vingt qui étaient sortis, le reste ayant rebroussé chemin faute de cœur, à la réserve d'un archer qui fut pris sur le bord du fossé de la contrevallation. Les assiégeants, après les avoir poursuivis en vain, retournèrent à leur camp.

Pendant ceux qui étaient dans la ville, croyant que leurs compagnons avaient été tous tués, parce que ceux qui étaient de retour le disaient pour se justifier, envoyèrent un héraut pour redemander les corps : mais ayant appris la vérité, il se retira.

Vers la fin de la campagne suivante², qui est celle où Mitylène fut prise, ceux de Platée manquant de vivres et de tout moyen de se défendre, se rendirent à condition qu'on ne les punirait qu'avec connaissance de cause et par les formes de la justice. Il vint pour cet effet cinq commissaires de Lacédémone, qui, sans les charger d'aucun crime, leur demandèrent simplement s'ils avaient rendu quelque service dans cette guerre à Lacédémone et aux alliés. Cette demande les surprit et les embarrassa. Ils sentirent bien qu'elle venait des Thébains, leurs ennemis déclarés, qui avaient juré leur perte. Ils firent ressouvenir les Lacédémoniens des services qu'ils avaient rendus à la Grèce en général, tant à la bataille d'Artémise qu'à celle de Platée, et en particulier à Lacédémone, lors du tremblement de terre qui fut suivi de la révolte de leurs esclaves : que si depuis ils avaient embrassé le parti des Athéniens, ce n'avait été que pour se défendre de la violence des Thébains, contre lesquels ils avaient imploré inutilement le secours de Lacédémone : que si on leur faisait un crime de ce qui avait été leur malheur, ce crime au moins ne devait pas effacer entièrement le souvenir de leurs anciens services. « Jetez les yeux », leur dirent-ils, sur les tombeaux de vos ancêtres que vous voyez ici, à qui nous rendons chaque année tous les honneurs

« qu'on peut rendre à la mémoire des morts. « Vous avez voulu que nous fussions les dépositaires de leurs corps, aussi bien que les témoins de leur valeur ; et vous voudriez maintenant livrer leurs dépouilles à leurs meurtriers, en nous abandonnant aux Thébains, qui combattaient contre eux à la bataille de Platée ? Asservirez-vous une province où la Grèce a recouvré sa liberté ? Détruirez-vous les temples des dieux, à qui vous devez la victoire ? Abolirez-vous la mémoire de leurs fondateurs, qui ont tant contribué à votre salut ? Ici, nous osons le dire ; vos intérêts sont joints à votre gloire, et vous ne pouvez livrer vos anciens amis et vos bienfaiteurs à l'ignominieuse haine des Thébains sans vous couvrir vous-mêmes d'une éternelle infamie. »

De si justes remontrances paraissaient devoir faire quelque impression sur l'esprit des Lacédémoniens ; mais ils furent plus sensibles à la réplique que firent les Thébains, qui était pleine d'amertume et de fiel contre ceux de Platée ; et d'ailleurs ils avaient apporté leurs ordres de Lacédémone. Ils persistèrent donc dans leur première demande. Si les Platéens leur avaient rendu quelque service depuis la guerre ? et les fallait-il passer l'un après l'autre à mesure qu'ils répondaient non, on les égorgeait sans pardonner à pas un. Il en mourut environ deux cents de la sorte, avec vingt-cinq Athéniens, qui, se trouvant parmi eux, subirent le même sort. Leurs femmes, qui avaient été prises, furent réduites en captivité. Ensuite les Thébains peuplèrent la ville de quelques bannis de Mégare et de Platée ; mais l'année d'après, ils la rasèrent entièrement. C'est ainsi que les Lacédémoniens, dans l'espérance de tirer de grands avantages des Thébains, sacrifièrent Platée à leur animosité, quatre-vingt-treize ans après qu'elle était entrée dans l'alliance des Athéniens.

La sixième année de la guerre du Péloponnèse³, la peste recommença à Athènes, et y emporta encore bien du monde.

¹ An. M. 3578 ; av. J. C. 426 — Thucyd. lib. 3, pag. 232.

² Plus d'un quart de lieue.

³ Thucyd. lib. 3, pag. 308-220 — Diod. lib. 12, pag. 109.

§ IV. — LES ATHÉNIENS PRENNENT PYLE. PUIS Y SONT ASSÉGÉS. LACÉDÉMONIENS ENFERMÉS DANS LA PETITE ÎLE DE SPHACTÉRIE : CLÉON S'EN REND MAÎTRE. MORT D'ARTANEXE.

Sixième et septième années de la guerre.

J'omets plusieurs événements particuliers des campagnes suivantes, qui se passaient tous les jours de la même sorte; les Lacédémoniens faisant régulièrement chaque année des courses dans l'Attique, et les Athéniens dans le Péloponnèse, outre quelques attaques de places de part et d'autre en différents endroits¹. Celle de Pyle, petite ville de Messénie, éloignée seulement de quatre cents stades² de Lacédémone, fut une des plus considérables. Les Athéniens³, sous la conduite de Démosthène, s'en étaient rendus maîtres, et s'y étaient extrêmement fortifiés : c'était la septième année de la guerre. Les Lacédémoniens abandonnèrent aussitôt l'Attique pour reprendre cette place, et ils l'attaquèrent par terre et par mer. Brasidas, l'un de leurs chefs, s'y distingua par des actions de bravoure extraordinaires. Il y avait vis-à-vis de la ville une petite île nommée *Sphactérie*, qui pouvait incommoder extrêmement les assiégés et fermer l'entrée du port. Ils y jetèrent un corps de troupes, qui était l'élite des Lacédémoniens; ils étaient au nombre de quatre cent vingt, sans compter les ilotes. Il se donna un combat sur mer où les Athéniens eurent l'avantage, et ils dressèrent un trophée. Ensuite ils environnèrent l'île, et firent garde tout autour pour empêcher que ceux qui y étaient n'en sortissent, et qu'on n'y fit entrer des vivres.

La nouvelle de la défaite étant venue à Sparte, le magistrat crut l'affaire de telle conséquence, qu'il se transporta sur le lieu pour voir de plus près ce qu'il fallait faire; et jugeant qu'il était impossible de sauver ceux qui étaient dans l'île, et qu'on les prendrait à la fin, soit par famine ou autrement, il fit proposer un accord. On consentit à une suspension d'armes pour donner le temps aux Lacé-

démoniens d'envoyer à Athènes, à la charge qu'ils livreraient cependant toutes leurs galères, et qu'ils ne pourraient attaquer la place, ni par mer ni par terre, jusqu'au retour des députés: qu'en satisfaisant à ces conditions, les Athéniens souffriraient qu'on portât des vivres à ceux qui étaient dans l'île, à raison de tant pour le maître⁴, et de moitié pour le valet, le tout publiquement à la vue des deux armées; que les Athéniens, de leur côté, pourraient faire garde autour de l'île, pour empêcher que rien n'y entrât ou n'en sortît, sans faire pourtant aucune attaque; qu'au cas qu'il y eût la moindre contravention à cet accord, la trêve serait rompue, sinon qu'elle durerait jusqu'au retour des députés, que les Athéniens s'obligeaient de mener et ramener; et qu'alors on rendrait aux Lacédémoniens leurs navires en l'état qu'ils les auraient donnés. Tels furent les articles du traité. Les Lacédémoniens commencèrent à l'exécuter, en livrant environ soixante vaisseaux, et envoyèrent à Athènes leurs députés.

Quand ils furent admis à l'audience du peuple, ils avouèrent d'abord qu'ils venaient demander aux Athéniens la paix qu'ils avaient été peu de temps auparavant en état de leur accorder: qu'il ne tenait qu'à eux de se procurer la gloire d'avoir pacifié toute la Grèce, puisqu'ils voulaient bien les prendre pour arbitres du traité; que le danger de leurs citoyens enfermés dans l'île les avait déterminés à une démarche qui devait sans doute coûter beaucoup à des Lacédémoniens; qu'il n'y avait pourtant encore rien de désespéré pour eux, et qu'ainsi c'était le temps d'établir entre les deux peuples une amitié ferme et solide, parce que de part et d'autre les choses étaient encore en balance, et que la fortune ne s'était point encore absolument déclarée; que souvent les dieux abandonnent ceux à qui leurs heureux succès sont un sujet de fierté, en faisant succéder à leurs plus grandes faveurs les disgrâces les plus complètes; qu'ils se souviussent que les armes sont journalières, et que le moyen d'établir une paix ferme n'est pas de triompher

¹ Ad. M. 3579; nv. J. C. 425.

² Vingt lieues.

³ Thucyd. lib. 4, pag. 253-280. — Diod. lib. 12, pag. 112-114.

⁴ Pour les maîtres, deux chœnis attiques de bœuf, qui montent à peu près à quatre livres et demi, deux cotyles de vin, c'est-à-dire une grande chopine, et un morceau de viande; et la moitié pour les valets.

de son ennemi en l'accablant, mais de se concilier avec lui à des conditions justes et raisonnables; car alors, vaincu par la générosité, et non par la force, et occupé désormais, non du désir de la vengeance, mais des sentiments de gratitude, il se fait un devoir et un plaisir de garder les conventions avec une fidélité inviolable.

Les Athéniens avaient une belle occasion de terminer la guerre par une paix qui n'aurait pas été moins glorieuse pour eux qu'utile et salutaire à toute la Grèce. Mais Cléon, qui avait une grande autorité parmi le peuple, empêcha un si grand bien. Ils répondirent donc, par son avis, qu'il fallait auparavant que ceux qui étaient dans l'île se rendissent à discrétion, et qu'ils fussent conduits à Athènes, à la charge de les renvoyer lorsque les Lacédémoniens auraient rendu les places qu'on avait été contraint d'abandonner par le dernier traité, et qu'après cela on ferait une paix ferme et stable. Les Lacédémoniens demandèrent qu'on nommât des députés, et que l'on convint de s'en tenir à ce qu'ils accorderaient ensemble. Mais Cléon s'emporta contre cette proposition, et dit qu'on voyait qu'ils n'agissaient pas de bonne foi, puisqu'ils ne voulaient pas traiter avec le peuple, mais avec des particuliers qu'ils pourraient corrompre; et que s'ils avaient quelque chose à dire, ils le fissent sur-le-champ. Les Lacédémoniens, voyant qu'il ne leur était pas possible de traiter avec le peuple sans la participation de leurs alliés, et que, s'ils avaient accordé quelque chose à leur préjudice, ils en seraient responsables, se retirèrent sans rien faire, persuadés qu'on ne pouvait rien attendre d'équitable de la part des Athéniens, dans l'état et la disposition où les avait mis leur prospérité.

Sitôt qu'ils furent de retour à Pyle, la suspension cessa. Mais comme ils redemandèrent leurs vaisseaux, on refusa de les rendre, sous prétexte de quelques infractions du traité en des choses de peu d'importance. Les Lacédémoniens se récrièrent fort sur ce refus, comme sur une perfidie manifeste, et l'on se prépara à la guerre avec plus de vigueur et d'animosité qu'auparavant. La fierté dans les succès, et la mauvaise foi dans l'observation des traités, attirèrent tôt ou tard sur un peuple de grands

malheurs. La suite nous fera connaître ce qui en sera.

Les Athéniens faisaient une garde exacte autour de l'île pour n'y laisser rien entrer, et espéraient réduire bientôt les ennemis par la famine. Mais ceux de Lacédémone engagèrent tout le pays à les secourir par l'appât du gain, en taxant fort haut le prix des vivres, et donnant la liberté aux esclaves qui venaient à bout d'y en porter. On en amena donc, au péril de la vie, de tous les endroits du Péloponnèse. Il y avait même des plongeurs qui passaient de la côte dans l'île vis-à-vis du port, et traînaient après eux des peaux de bouc où il y avait de la graine de lin pilée et de celle de pavot détrempée avec du miel.

Ceux qui étaient assiégés dans Pyle ne souffraient guère moins de leur côté, manquant d'eau et de vivres. Quand on eut appris à Athènes que, bien loin d'affamer les ennemis, ils étaient affamés eux-mêmes, on craignit que, la flotte ne pouvant subsister pendant l'hiver le long d'une côte déserte et ennemie, ni demeurer à l'ancre dans une rade mal assurée, la garde de l'île ne vint à se relâcher, et que les prisonniers ne se sauvassent. Mais ce que l'on appréhendait le plus, c'était que les Lacédémoniens, voyant leurs gens hors de danger, ne voulussent plus entendre à la paix; et l'on commença à se repentir de ne l'avoir pas acceptée.

Cléon sentait bien que toutes ces plaintes retombaient sur lui. Il commença par traiter de faux rapports tous les bruits qui couraient sur la disette où étaient les Athéniens, tant au dedans de Pyle qu'au dehors. Ensuite il décria devant le peuple la lenteur et la nonchalance des chefs qui assiégeaient l'île, prétendant qu'avec un peu de vigueur et de courage, on pouvait aisément s'en rendre maître, et que, s'il était en leur place, il en viendrait bientôt à bout. On le nomma pour chef de cette expédition, Nicolas, qui devait y commander, lui ayant cédé volontiers cet honneur, soit par faiblesse, car il était naturellement timide, soit par politique, pour le décréditer auprès du peuple par le mauvais succès qu'on comptait qu'il aurait dans cette entreprise. Cléon fut surpris et embarrassé; car il ne s'attendait pas qu'on dût le prendre au mot, étant

plus habile discoureur que brave guerrier, et se servant mieux de la langue que de l'épée. Il se défendit quelque temps, et s'excusa le mieux qu'il put sous divers prétextes; mais, voyant que plus il reculait, plus il était pressé, il changea de ton, et, substituant la rodomontade au courage, il déclara en pleine assemblée, avec un air ferme et assuré, qu'il ramènerait dans vingt jours ceux de l'île prisonniers, ou qu'il y périrait. Toute l'assemblée se mit à rire, car on le connaissait.

Cependant, contre toute apparence, la chose arriva comme il l'avait promis. Lui et Démosthène, qui était l'autre chef, entrèrent dans l'île, attaquèrent vivement l'ennemi, le poussèrent de poste en poste, et, gagnant toujours du terrain, l'accablèrent enfin dans le fond de l'île. Les Lacédémoniens avaient gagné un fort qui paraissait inaccessible. Là ils se rangèrent en bataille, firent face du côté seul où l'on pouvait les attaquer, et s'y défendirent avec un courage de lions. Comme le combat avait duré une grande partie du jour, et qu'ils étaient tous abattus de chaud, de soif et de lassitude, le général des Messéniens, s'adressant à Cléon et à Démosthène, leur dit que tout ce qu'ils faisaient était inutile, si l'on ne prenait l'ennemi en queue, et promit que, si on voulait lui donner quelques gens de trait, il tournerait tant, qu'il trouverait un passage. En effet, il grimpa avec sa troupe par des lieux escarpés qu'on ne gardait point; et, se coulant dans le fort sans être aperçu, parut tout à coup au dos des Lacédémoniens; ce qui abattit leur courage, et acheva leur défaite. Ils ne se défendaient donc presque plus; et, vaincus par le nombre, attaqués de toutes parts, et abattus de langueur et de désespoir, ils commencèrent à reculer; mais les Athéniens se saisirent de tous les passages pour leur empêcher la retraite. Alors Cléon et Démosthène, voyant que, si on les pressait davantage, il n'en échapperait pas un, et étant bien aises de les emmener vifs à Athènes, arrêtaient leurs gens, et firent crier par un héraut qu'ils missent bas les armes et qu'ils se rendissent à discrétion. A ces mots, la plupart baissèrent leurs boucliers, et frappèrent des mains en signe d'approbation. Il se fit une espèce de suspension d'armes, et leur commandant demanda

qu'il lui fût permis d'envoyer au camp pour savoir la résolution des chefs. On ne le voulut pas souffrir, mais on appela des hérauts de dessus la côte; et, après quelques allées et venues, un Lacédémonien vint dire tout haut qu'on leur permettait de traiter, pourvu qu'ils ne fissent rien contre leur honneur. Sur cette parole, ayant délibéré entre eux, ils se rendirent à discrétion, et on les garda jusqu'au lendemain. Alors les Athéniens ayant dressé un trophée et rendu aux Lacédémoniens leurs morts, s'embarquèrent pour le départ, après avoir distribué les prisonniers dans les vaisseaux, et en avoir confié la garde aux capitaines des galères.

Il mourut dans le combat cent vingt-huit Lacédémoniens, de quatre cent vingt qu'ils étaient; ainsi il en resta un peu moins de trois cents, dont il y avait six vingt Spartiates, c'est-à-dire habitants de Sparte même. Le siège de l'île, à compter dès le commencement, y compris le temps de la trêve, avait duré soixantedouze jours. Chacun se retira de devant Pyle, et la promesse de Cléon, toute vaine et téméraire qu'elle était, se trouva accomplie à la lettre. Mais ce qui surprit le plus fut l'accord même qui venait de se faire; car on croyait que les Lacédémoniens, au lieu de rendre les armes, mouraient tous l'épée à la main.

Lorsqu'ils furent arrivés à Athènes, on ordonna qu'ils demeureraient prisonniers jusqu'à la paix, pourvu que les Lacédémoniens n'entrassent point dans le pays; mais que, s'ils y entraient, on les ferait tous mourir. On laissa garnison dans Pyle. Les Messéniens de Naupacte, qui l'avaient possédée autrefois, y envoyèrent de leur plus brave jeunesse, laquelle incommoda fort par ses courses les Lacédémoniens; et comme ces Messéniens parlaient le langage du pays, ils attirèrent dans leur parti un grand nombre d'esclaves. Les Lacédémoniens, dans la crainte d'un plus grand mal, députèrent plusieurs fois à Athènes, sans pouvoir jamais rien obtenir de la prospérité orgueilleuse des Athéniens, à qui un si grand succès donnait de plus hautes espérances.

La septième année de la guerre du Péloponèse, Artaxerxe envoya aux Lacédémoniens

* Thucyd. lib. 4, pag. 285-286.

niens un ambassadeur nommé Artapherne , chargé d'une lettre de sa part écrite en assyrien , où il leur marquait qu'il lui était venu plusieurs ambassadeurs de leur part qui lui avaient exposé des choses si différentes , qu'il ne comprenait point du tout ce qu'ils souhai- taient de lui ; que , dans cette incertitude , il avait pris le parti de leur envoyer ce Persan pour leur faire savoir que , s'ils avaient quel- que chose à lui proposer , ils n'avaient qu'à faire partir avec lui un homme de confiance qui pût l'informer précisément de ce qu'ils désiraient. Cet ambassadeur , en arrivant à Etone , sur la rivière de Strymon , dans la Thrace , y fut pris , vers la fin de cette année , par un des ami-

raux de la flotte athénienne , qui l'envoya à Athènes. Il y fut traité avec toutes les honnê- tetés et tout le respect possibles , parce que les Athéniens cherchaient à se remettre dans les bonnes grâces du roi son maître.

L'année suivante , dès que la saison permit de se mettre en mer , ils le renvoyèrent dans un vaisseau de l'état aux dépens du public , et nommèrent quelques-uns de leurs citoyens pour aller avec lui à la cour de Perse en qualité d'ambassadeurs. En débarquant à Éphèse , ils apprirent la mort d'Artaxerxé. Les ambassa- deurs , ne jugeant pas à propos d'aller plus loin après cette nouvelle , prirent congé d'Ar- tapherne , et s'en retournèrent à Athènes.

LIVRE VIII.

SUITE DE L'HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS.

Ce livre renferme, dans les chapitres I et II, l'histoire de la guerre du Péloponnèse depuis la septième année jusqu'à la vingt-septième, qui en est la dernière : cet espace est de vingt et un an, sous les règnes de Xerxès II, de Sogdien, de Darius Nothus, depuis l'an du monde 3579 jusqu'à l'an 3600. La Grèce et la Sicile furent le théâtre de cette funeste guerre, dans laquelle les Grecs, vainqueurs des barbares, tournèrent leurs armes les uns contre les autres. Du côté des Athéniens, Périclès, Nicias, Démosthène, Alcibiade; de celui des Lacédémoniens, Brasidas, Gylippe, Lysander. On voit, après la déroute des Athéniens dans la Sicile, le retour glorieux d'Acibiade à Athènes, les exploits de Lysander et de Callicratidas, Lacédémonien; la prise d'Athènes, qui termina la guerre du Péloponnèse; et la mort de Darius Nothus.

CHAPITRE I.

Ce chapitre renferme l'histoire de treize années de la guerre du Péloponnèse jusqu'à la dix-neuvième inclusivement.

§ I. — RÈGNEs fort courts de XERXÈS ET DE SOGDIEH. DARIUS NOTHUS LEUR SUCCEDE. IL APaise LA RÉVOLTE DE L'ÉGYPTÉ ET CELLE DE MÈDIE. IL DONNE A CYRUS, LE PLUS JEUNE DE SES FILS, LE COMMANDEMENT EN CHEF DE TOUTE L'ASIE MINEURE.

Artaxerxe mourut vers le commencement

de la quarante-neuvième année de son règne¹. Xerxès, qui lui succéda, était le seul fils qu'il eût de la reine sa femme; mais il en avait dix-sept autres de ses concubines, et entre autres Sogdien, que Ctésias appelle *Sécondien*, Ochus et Arsite. Sogdien², de concert avec Pharnacius, un des eunuques de Xerxès, vint un jour surprendre le nouveau roi, qui, après s'être enivré un jour de fête, s'était retiré dans sa chambre pour y cuver son vin. Il le tua aisément dans cet état, au bout d'un règne de quarante-cinq jours, et fut déclaré roi à sa place.

A peine était-il sur le trône, qu'il fit mourir Bagoraze, le plus fidèle des eunuques de son père : c'était cet eunuque qui avait été chargé des funérailles d'Artaxerxe, et de la reine, mère de Xerxès, morte le même jour que son mari. Après avoir conduit ces deux corps en Perse dans le tombeau ordinaire des rois, il trouva à son retour Sogdien sur le trône qui le reçut assez mal, à cause de quelques différends qu'ils avaient eus du vivant de son père. Le nouveau roi ne s'en tint pas à ces premières marques de mécontentement : il ne fut pas longtemps sans lui chercher querelle sur je ne sais quoi qui regardait les funérailles de son père, et il le fit lapider.

Par ces deux meurtres, celui de son frère Xerxès et celui de Bagoraze, il devint l'horreur de l'armée et de la noblesse; et il ne se crut pas beaucoup en sûreté sur un trône dont

¹ An. M. 3579; av. J. C. 435. — Ctes. esp. 47-51. — Diocl. lib. 12, pag. 115.

² An. M. 3600; av. J. C. 424.

l'acquisition lui avait coûté de si grands crimes. Il soupçonna ses frères d'un dessein pareil au sien ; et ses soupçons tombèrent principalement sur Ochus, à qui son père avait laissé le gouvernement d'Hyrkanie. Il le demanda, pour se défaire de lui quand il serait arrivé ; mais Ochus, qui pénétra son dessein, trouva divers prétextes pour se dispenser de ce voyage, et différa tant, qu'enfin, quand il vint, ce fut à la tête d'une bonne armée, dont il déclara ouvertement qu'il se servirait pour venger la mort de son frère Xerxès. Cette déclaration lui attira quantité de gens de qualité, et plusieurs gouverneurs de provinces que la cruauté et la mauvaise conduite de Sogdien firent passer dans le parti d'Ochus. On lui mit sur la tête la tiare, marque de la royauté, et on le proclama roi. Sogdien, se voyant ainsi abandonné, fit voir autant de lâcheté à défendre sa couronne qu'il avait montré d'injustice et de cruauté à l'insurper. Contre l'avis de ses meilleurs amis, et des plus sages de ceux qui demeuraient encore attachés à lui, il entra en traité avec son frère, qui, s'étant rendu maître de sa personne, le fit jeter dans la cendre, où il mourut d'une mort cruelle¹. C'était un supplice particulier à la Perse, et dont on ne se servait que pour de grands criminels. On remplissait de cendre jusqu'à une certaine hauteur une tour des plus hautes ; du haut de cette tour on jetait le criminel dedans, la tête la première ; et ensuite encore, avec une rone, on remuait sans cesse cette cendre autour de lui, jusqu'à ce qu'enfin elle l'étouffât. Ce fut ainsi que ce prince scélérat perdit la vie avec l'empire, dont il ne jouit que six mois et quinze jours.

Par la mort de Sogdien², Ochus se trouva maître de l'empire. Il ne s'y vit pas plutôt bien établi, qu'il changea son nom d'Ochus en celui de Darius. Pour le distinguer, les historiens y ajoutent l'épithète de *Nothus*, qui en grec veut dire le *bâtard*. Son règne dura dix-neuf ans.

Arsite, voyant comment Sogdien avait supplanté Xerxès, et avait été détrôné lui-même par Ochus, voulut en faire autant à ce dernier. Quoiqu'il fût son frère de mère aussi bien que de père, il se révolta ouvertement contre lui,

et fut soutenu dans sa révolte par Artypheus, fils de Mégabyse. Ochus, que nous ne nommerons plus désormais que *Darius*, envoya Artasyras, un de ses généraux, contre Artypheus, et marcha en personne, à la tête d'une autre armée, contre Arsité. Artypheus, avec des troupes grecques qu'il avait à sa solde, battit deux fois le général qu'on lui avait opposé ; mais dans une troisième bataille, on les lui débâcha, il fut battu lui-même, et se vit réduit à la nécessité de se rendre, sur quelques espérances de pardon qu'on lui donna. Le roi voulait le faire mourir ; mais la reine Parysatis, sœur et femme de Darius, l'en détourna. Elle était aussi fille d'Artaxerxès, mais d'une autre mère que Darius. C'était une femme habile, intrigante et rusée, dont le roi, son mari, suivait presque en tout les avis. Celui qu'elle lui donna en cette occasion était d'une profonde perfidie. Elle lui conseilla d'user de clémence envers Artypheus, et de le bien traiter, afin de faire espérer à son frère, lorsqu'il verrait sa générosité pour un serviteur rebelle, de trouver lui-même un traitement pour le moins aussi favorable, et l'engager par là à se soumettre. Elle ajouta que, quand il serait une fois maître de la personne de ce prince, il ferait à l'un et à l'autre ce qu'il jugerait à propos. Darius suivit son conseil, et il lui réussit. Arsité, informé de la douceur dont on usait à l'égard d'Artypheus, conclut que lui, qui était frère du roi, serait traité encore plus favorablement ; et sur cette espérance il traita avec son frère et se rendit. Darius penchait beaucoup à lui sauver la vie ; mais Parysatis, à force de lui représenter que la punition de ce rebelle était nécessaire pour sa sûreté, le déterminà à s'en défaire en le faisant périr misérablement dans la cendre avec Artypheus : ce ne fut pourtant pas sans se faire une grande violence qu'il consentit à ce sacrifice, car il aimait tendrement ce frère. Il fit encore quelques autres exécutions qui ne lui procurèrent pas la tranquillité qu'il en attendait ; car son règne, dans la suite, fut troublé par de violentes agitations, qui ne lui laissèrent pas beaucoup de repos.

Une des plus dangereuses fut celle que lui suscita la rébellion de Pisuthne³, qui, étant

¹ Val. Max. lib. 9, cap. 2. — II. Machab. cap. 13.

² Ad. M. 3581 ; av. J. C. 423.

³ Ad. M. 3390 ; av. J. C. 415. — Ctes. cap. 51.

gouverneur de Lydie, voulut secouer le joug de l'empire des Perses, et se rendre souverain dans sa province. Ce qui lui fit espérer d'y réussir fut le corps de troupes grecques qu'il avait ramassées et prises à son service sous le commandement de Lycon, Athénien. Darius envoya Tissapherne contre ce rebelle, et lui donna, avec une bonne armée, la commission de gouverneur de Lydie, dont il fallait déposséder l'autre. Tissapherne, qui était un homme plein de ruse, et capable de jouer toutes sortes de personnages, trouva le moyen de parler aux Grecs de Pisuthne; et, à force de présents et de promesses, il gagna et les troupes et le général, qui se donnèrent à lui. Le rebelle, trop affaibli par cette désertion pour soutenir la démarche qu'il avait faite, se rendit, dans l'espérance d'obtenir sa grâce, comme on l'en avait flatté; et, dès qu'on l'eût amené devant le roi, il fut condamné à être étouffé dans la cendre, et eut le même sort que les rebelles qui l'avaient précédé. Sa mort n'apaisa pas entièrement tous les troubles. Amorgas¹, son fils, avec le reste de son armée, se maintint encore contre Tissapherne; et, pendant deux ans, il ravagea les provinces maritimes de l'Asie Mineure, jusqu'à ce qu'enfin il fut pris par les Grecs du Péloponnèse, à Jase, ville d'Ionie, et livré par eux à Tissapherne, qui le fit mourir.

Un autre grand embarras où se trouva Darius fut celui où le jeta l'un de ses eunuques². Ces sortes d'officiers s'étaient depuis longtemps rendus tout-puissants dans la cour des rois de Perse; et la suite de l'histoire nous fera voir qu'ils y dominèrent toujours absolument³. On peut connaître et leur caractère, et le danger dont ils sont pour les princes, par le portrait que Dioctétien, après s'être réduit à une condition privée, faisait des affranchis, qui s'étaient de même rendus maîtres des empereurs romains. « Il ne fant, disait-il, que quatre ou cinq personnes bien unies entre elles, et bien déterminées à tromper le prince, pour y réussir. Ils ne lui montrent jamais les choses que par le seul côté qui peut les lui faire approuver. Ils lui cachent tout ce qui contribuerait à l'éclairer; et, comme ils l'ob-

« sèdent seuls, il ne peut être instruit que par
« leur canal, et il ne sait que ce qu'il leur plaît
« de lui dire. Ainsi il accorde les magistratu-
« res à qui il les faudrait refuser; il destitue,
« au contraire, de leurs emplois ceux qui en
« sont les plus dignes. En un mot, le meilleur
« prince souvent est vendu par eux, malgré sa
« vigilance, et malgré même ses défiances et
« ses soupçons. » *Quid multa? ut Dioctetianus ipse dicebat, bonus, cautus, optimus venditur imperator.*

Voilà comment était gouvernée la cour de Darius. Trois eunuques s'y étaient emparés de toute la puissance : marque certaine d'un mauvais gouvernement et d'un prince sans mérite. Mais parmi ces trois eunuques il y en avait un qui dominait sur les autres, et qui en était le chef; il se nommait Artoxare. Il avait su observer le faible de Darius, pour gagner sa confiance. Il avait étudié toutes ses passions pour les favoriser, et le gouverner par elles. Il ne l'occupait que de plaisirs et d'amusements, pour s'attirer toute l'autorité. Enfin, sous le nom et sous la protection de la reine Parysatis, des volontés de laquelle il se montrait fidèle esclave, il disposait de toutes les affaires de l'empire, et tout se réglait par ses ordres. Enivré par l'autorité souveraine que lui donnait la faveur de son maître, il se mit en tête de se rendre souverain, au lieu de premier ministre qu'il était, et forma le dessein de se défaire de Darius et de monter sur son trône. Mais sa trame ayant été découverte, il fut arrêté et mis entre les mains de Parysatis, qui lui fit souffrir les plus cruels et les plus honteux supplices.

Le plus grand des malheurs qui arrivèrent à Darius pendant tout le cours de son règne, fut la révolte de l'Égypte⁴. Ce coup terrible éclata dans la même année que la révolte de Pisuthne. Darius ne put réduire l'Égypte comme il réduisit ce rebelle. Les Égyptiens, las de la domination des Perses, accoururent de toutes parts auprès d'Amyrtaée Saitte, qui était enfin sorti des marais où il s'était toujours maintenu depuis que la révolte d'Inarus avait été étouf-

¹ Thucyd. lib. 8, pag. 554-567-568.

² Ctes. cap. 52.

³ Vesp. in vit. Aurelian. imper.

⁴ « Scis præcipuum esse iudicium non magni principis, magnos libertos. » (Plin. ad Trajan.)

⁵ Euseb. in Chron.

⁶ Thucyd. lib. 1, cap. 72-73.

lée. Les Perses furent chassés, et Amyrtée déclaré roi d'Égypte; et il y régna six ans.

Après s'être bien affermi sur le trône, et avoir entièrement chassé d'Égypte les Perses, il se préparait à les poursuivre jusque dans la Phénicie, et avait déjà pris des mesures avec les Arabes pour les y attaquer. L'avis qu'en eut le roi de Perse lui fit rappeler la flotte qu'il avait promise aux Lacédémoniens, pour l'employer à garder ses propres états.

Pendant que Darius faisait la guerre en Égypte et en Arabie, les Mèdes se soulevèrent; mais ils furent battus, et ramenés à leur devoir par la force. Pour châtier cette rébellion, on appesantit leur joug, qui avait été assez doux jusque-là. C'est ce qui ne manque jamais d'arriver à des sujets rebelles, quand la puissance à laquelle ils avaient voulu se soustraire reprend le dessus.

Les armes de Darius semblent avoir eu le même succès contre les Égyptiens. Amyrtée étant mort après avoir régné six ans (peut-être même fut-il tué dans quelque action), Hérodoté¹ remarque que ce fut par la faveur des Perses que son fils Pausiris lui succéda. Il fallait donc pour cela qu'ils fussent maîtres de l'Égypte, ou du moins que leur parti y fût le plus fort.

Après être venu à bout des rebelles en Médie², et avoir rétabli les affaires d'Égypte, Darius donna à Cyrus, le plus jeune de ses fils, le gouvernement en chef de toutes les provinces de l'Asie Mineure; commission importante, qui soumettait à ses ordres tous les gouverneurs particuliers de cette partie de l'empire.

J'ai cru devoir anticiper les temps, et mettre tout de suite ces faits qui regardent les rois de Perse, pour n'être point obligé d'interrompre si souvent l'histoire des Grecs, à laquelle il est temps de revenir.

§ II. — LES ATHÉNIENS SE RENDENT MAÎTRES DE L'ÎLE DE CYTHÈRE. EXPÉDITIONS DE BRASIDAS DANS LA THRACE. IL PREND AMPHIPOLIS. EXIL DE THUCYDÈDE L'HISTORIEN. COMBAT PRÈS DE DÉLIE, OÙ LES ATHÉNIENS SONT VAINCUS.

Huitième année de la guerre.

Dans les trois ou quatre campagnes qui sui-

virent la réduction de la petite île Sphactérie, il ne se passa guère d'événements considérables.

Les Athéniens¹, sous la conduite de Nicias, se rendirent maîtres de l'île de Cythère, qui est sur la côte de Lacédémone, près du cap de Malée, et de là ils infestaient tout le pays.

D'un autre côté, Brasidas marcha vers la Thrace². Les Lacédémoniens³ étaient portés à cette expédition par plus d'un motif. Ils compaient faire une diversion des forces d'Athènes, qui leur étaient tombées sur les bras dans leur pays. Les peuples de cette contrée les y appelaient, et s'offraient à payer l'armée. Enfin, ils étaient bien aises de profiter de cette occasion pour se défaire des ilotes, dont ils appréhendaient un soulèvement depuis la prise de Pyle. Ils s'étaient déjà défait de deux mille d'entre eux, par une voie qui fait horreur. Sous le spécieux prétexte de récompenser le mérite jusque dans les esclaves mêmes, mais en effet pour se délivrer de ceux dont ils redoutaient plus le courage, ils firent proclamer par un édit public que ceux des ilotes qui auraient le mieux servi l'état dans les dernières campagnes vinssent inscrire leurs noms dans le registre public, pour être délivrés de la servitude. Deux mille se présentèrent. On les promena par les temples avec des chapéaux de fleurs, comme si l'on eût eu envie en effet de leur accorder la liberté. Après cette cérémonie ils disparurent tous, sans qu'on ait jamais su depuis ce qu'ils étaient devenus. On voit ici comment une politique ombrageuse, et une domination jalouse et pleine de défiance, porte aux plus noires perfidies, et ne craint point de faire servir à l'exécution de ses desseins criminels la sainteté même de la religion et l'autorité des dieux.

Ils envoyèrent donc encore sept cents ilotes avec Brasidas, qu'ils avaient choisi pour cette entreprise. Ce général engagea plusieurs villes dans son parti, soit par force, soit par intelligence, et encore plus par sa sagesse et sa modération. Les principales furent Acanthe et Stagyre, qui étaient deux colonies d'Andros. Il

¹ An. M. 3580; av. J. C. 421. — Thucyd. lib. 4, pag. 296.

² Ibid. pag. 304-311.

³ Diod. lib. 12, pag. 117-113.

¹ Herod. lib. 3, cap. 15.

² An. M. 3597; av. J. C. 407.

marcha aussi dans la suite vers Amphipolis¹, colonie d'Athènes, sur le fleuve Strymon. Les habitants dépêchèrent en hâte vers Thucydide², général des Athéniens, qui était alors à Thase, petite île de la mer Égée, à demi-journée d'Amphipolis. Il partit aussitôt avec sept navires, qui se trouvèrent près de lui, pour rassurer la place avant que Brasidas s'en pût saisir, ou en tout cas pour se jeter dans Étoué, qui était fort près d'Amphipolis. Brasidas, qui l'appréhendait à cause du crédit qu'il avait dans tout ce pays-là, où il possédait des mines d'or, se hâta de prévenir son arrivée; et il offrit des conditions si avantageuses aux assiégés, qui n'espéraient pas si tôt du secours, qu'ils se rendirent. Thucydide arriva le soir même à Étoué; et, s'il eût manqué à s'y rendre ce jour-là, Brasidas s'en serait rendu maître le lendemain dès le point du jour. Quoique Thucydide eût fait toute la diligence possible, cependant les Athéniens lui imputèrent la prise d'Amphipolis, et le condamnèrent à l'exil.

La perte de cette place leur fut fort sensible, tant parce qu'ils en tiraient de grands revenus, et du bois à faire des navires, que parce que c'était une porte pour entrer dans la Thrace. Ils craignaient une révolte générale des alliés qu'ils avaient dans ce quartier-là, d'autant plus que Brasidas témoignait beaucoup de modération et d'équité, et ne cessait de publier qu'il venait pour affranchir le pays. Il déclarait aux peuples qu'à son départ de Sparte, il avait prêté serment devant les magistrats de laisser libres tous ceux qui entreraient dans leur alliance, et qu'il mériterait d'être regardé comme le dernier des hommes, s'il se servait de la religion du serment pour tendre un piège à leur crédulité. « Car, selon lui, une tromperie palliée d'un prétexte spécieux » déshonore infiniment plus les personnes » constituées en dignité qu'une violence ouverte; parce que l'une est l'effet de la puissance que la fortune nous a mise en main, » et l'autre n'est fondée que sur la trahison et la perfidie, qui sont les pestes de la société humaine. Or je rendrais, disait-il, un bien

« mauvais service à ma patrie, outre que je la » déshonorerais pour toujours, si, en lui procurant d'abord quelques légers avantages, » je lui faisais perdre la réputation de justice » et de fidélité à garder sa parole, qui la rend » beaucoup plus puissante que toutes ses » forces réunies ensemble, parce qu'elle lui » attire l'estime et la confiance des peuples. » C'est sur ces principes d'honneur et d'équité que Brasidas régla toujours sa conduite, persuadé que le rempart le plus sûr d'un état est la justice, la modération, la bonne foi, et l'assurance où sont les voisins et les alliés qu'on est incapable d'usurper leurs terres, ou de les vouloir dépouiller de leur liberté. Par cette conduite il enleva aux ennemis un grand nombre de leurs alliés.

Les Athéniens¹, commandés par Démosthène et Hippocrate, étaient entrés en Béotie, dans l'espérance que plusieurs villes embrasseraient leur parti dès qu'ils se montreraient. Les Thébains marchèrent à leur rencontre près de Délie. Il s'y donna un combat assez considérable. Les Athéniens furent défaits et mis en fuite. Socrate se trouva à cette action²; et Lachès, qui l'y accompagna, lui rend ce témoignage dans Platon, que, si tous les autres avaient fait leur devoir comme lui, Athènes n'aurait pas reçu cet échec à Délie. Il fut entraîné dans la fuite avec les autres: il était à pied. Alcibiade, l'ayant aperçu de dessus son cheval, s'approcha de lui, et ne le quitta plus, le défendant avec courage contre les ennemis qui le poursuivaient.

Après la bataille, les vainqueurs assiégèrent la ville. Entre les autres machines qu'ils dressèrent pour la battre, ils en employèrent une fort extraordinaire. C'était une longue pièce de bois coupée en deux, puis creusée et rejointe, de sorte qu'elle ressemblait assez à une flûte. A l'un des bouts était attaché un long tuyau de fer où pendait une chaudière; si bien qu'en soufflant avec de grands soufflets à l'autre bout de la pièce de bois, le vent, porté de là dans le tuyau, allumait un grand brasier, qui était dans la chaudière avec de la poix et du soufre. Cette machine, apportée sur des

¹ Thucyd. lib. 4, pag. 320-324.

² C'est celui qui a écrit l'histoire de la guerre du Péloponnèse.

¹ Thucyd. lib. 4, pag. 311-319.

² Plut. in Lachet, pag. 181; in conviv. pag. 221. — Plut. in Alcib. pag. 195.

chariots jusqu'au rempart, à l'endroit où il était revêtu de pieux et de fascines, causa un si grand embrasement, que, le rempart étant aussitôt abandonné, et la palissade consumée, il fut aisé de prendre la ville.

§ III. — TRÈVE D'UN AN ENTRE LES DEUX PEUPLES.
MORT DE CLÉON ET DE BRASIDAS. TRAITÉ DE PAIX
CONCLU ENTRE LES ATHÉNIENS ET LES LACÉDÉMONIENS
POUR CINQUANTE ANS.

Neuvième, dixième et onzième années de la guerre.

Il y avait à peu près égalité de pertes et d'avantages de côté et d'autre ¹, et les deux peuples commençaient à se lasser d'une guerre qui leur coûtait de grands frais et ne leur procurait aucun bien réel. Il se fit donc une trêve d'un an entre les Athéniens et les Lacédémoniens. Les premiers s'y résolurent pour arrêter les progrès de Brasidas, pour donner ordre à la sûreté de leurs places, et pour passer de là à une paix générale, si la chose leur était avantageuse. Les autres s'y portèrent pour leur en faire naître l'envie par la douceur du repos, et pour retirer d'entre leurs mains ceux de leurs citoyens que les Athéniens avaient faits prisonniers dans l'île de Sphactérie; ce qu'ils ne pouvaient espérer absolument, si Brasidas poussait plus loin ses conquêtes. Ce général n'apprit qu'avec une extrême douleur la nouvelle d'un accommodement qui l'arrêtait au milieu de sa course, et qui déconcertait tous ses projets. Il ne put même se résoudre à abandonner la ville de Scione qu'il avait prise deux jours après le traité, mais sans en avoir connaissance. Il alla encore plus loin, et ne fit point difficulté de recevoir Mende, petite ville voisine de Scione, qui se rendit à lui à l'exemple de la première, ce qui était contrevenir manifestement au traité : mais il prétendait avoir d'autres contraventions à reprocher aux Athéniens.

On juge bien que ceux-ci ne souffrirent pas tranquillement une telle conduite. Cléon, dans toutes les assemblées, animait les esprits et

soufflait le feu de la guerre. L'heureux succès de l'expédition contre Sphactérie ² avait infiniment augmenté son crédit parmi le peuple, et lui avait inspiré une fierté insupportable et une audace que l'on ne pouvait plus réprimer. Il avait une sorte d'éloquence vèbément, impétueuse, emportée, qui entraînait les esprits, moins par la force des raisons que par la hardiesse et la violence de son style et de sa déclamation. Ce fut lui qui le premier donna l'exemple de crier à pleine tête dans les assemblées, où jusque-là on avait gardé beaucoup de décence et de modération; de rejeter son vêtement en arrière pour donner plus de liberté à son geste, de se frapper les cuisses, d'aller et de venir sur la tribune en haranguant. En un mot, il introduisit parmi les orateurs, et parmi tous ceux qui se mêlaient du gouvernement, une licence effrénée et un mépris de toutes les bienséances : licence et mépris qui produisirent bientôt un bouleversement général et une horrible confusion dans les affaires.

Ainsi deux hommes de part et d'autre s'opposaient à la paix de la Grèce, et y mettaient un obstacle insurmontable, mais par des voies bien différentes : c'étaient Cléon et Brasidas; le premier, parce que la guerre couvrait ses vices et sa méchanceté; le second, parce qu'elle donnait un nouveau lustre à sa vertu. En effet, elle fournissait à l'un des occasions de commettre de grandes injustices, et à l'autre celles de faire de grandes et de belles actions. Leur mort, qui suivit de près, donna lieu à un nouvel accommodement.

Les Athéniens avaient mis Cléon à la tête des troupes pour aller contre Brasidas ³, et pour réduire les villes qui s'étaient révoltées. Ampipolis était celle qui leur tenait le plus à cœur : Brasidas s'y jeta pour la défendre. Cléon avait mandé à Perdicas, roi de Macédoine, et au roi des Odromantes, de lui amener des troupes le plus tôt et dans le plus grand nombre qu'ils pourraient. Il les attendait et avait résolu de ne pas marcher d'abord à l'enemi. Mais comme il vit ses soldats qui l'avaient suivi à regret et malgré eux se lasser de demeurer si longtemps oisifs, et comparer

¹ An. M. 3381; av. J. C. 423. — Thucyd. lib. 4, pag. 326-373. — Diod. lib. 12, pag. 120.

² Plut. in vit. Nicet. pag. 528.

³ An. M. 3582; av. J. C. 422. — Thucyd. lib. 3, pag. 312-351. — Diod. lib. 12, pag. 121-122.

sa lâcheté et son peu d'expérience avec la vaillance et l'habileté de Brasidas, il ne put souffrir ni leur mépris ni leur platitude, et s'estimant grand capitaine par la prise de Sphactérie, où il avait si bien réussi, il crut qu'il en arriverait de même d'Amphipolis. Il s'en approcha donc simplement, disait-il, pour reconnaître la place en attendant que toutes ses forces fussent arrivées; non qu'il crût en avoir besoin pour la prendre, ou qu'il se défiât de l'événement, car il se tenait assuré que personne n'oserait lui teur tête, mais pour être en état de l'investir de tous côtés et d'y faire donner l'assaut. Il vint donc se camper devant la place, considérant à loisir sa situation, et persuadé qu'il pourrait se retirer quand il voudrait sans combat: car personne ne sortait ni ne paraissait sur les murailles, et toutes les portes de la ville étaient fermées; de sorte qu'il commençait à se repentir de n'avoir pas amené les machines, croyant qu'il ne lui manquait que cela pour s'en rendre maître. Brasidas, qui connaissait parfaitement son caractère, affectait exprès une sorte de réserve et de crainte pour amorcer sa témérité et augmenter la bonne opinion qu'il avait de lui-même: d'ailleurs il savait que Cléon avait amené avec lui l'élite des troupes d'Athènes, et la fleur de celles de Lemnos et d'Imbros. En effet, Cléon, plein de mépris pour un ennemi qui n'osait paraître devant lui et se tenait lâchement renfermé dans sa place, allait de côté et d'autre la tête levée, sans prendre aucune précaution, et sans garder aucune discipline parmi ses troupes. Brasidas, dont la vue était de l'attaquer à l'improviste avant que toutes ses forces fussent arrivées, crut que le moment en était venu. Il avait pris toutes les mesures et donné tous les ordres nécessaires. Il fit donc brusquement une sortie qui étonna et déconcerta les Athéniens. L'aile gauche se détacha aussitôt du gros pour se sauver à la course. Brasidas tourna toutes ses forces contre l'aile droite, où il trouva beaucoup de résistance. Ayant été blessé et mis hors de combat, ses gens l'emportèrent sans que les Athéniens s'en aperçussent. Pour Cléon, comme il n'avait pas résolu de combattre, il prit la fuite, et fut tué par un soldat qui le rencontra. Les troupes qu'il commandait se défendirent pen-

dant quelque temps, et soutinrent deux ou trois attaques sans lâcher le pied; mais enfin elles furent mises en déroute, et tout plia. Brasidas fut porté dans la ville, où il ne survécut que de quelques moments à sa victoire.

Toute l'armée, de retour de la poursuite, après avoir dépouillé les morts, dressa une trophée. Ensuite tous les alliés en armes firent des funérailles publiques à Brasidas, et les habitants d'Amphipolis lui rendirent depuis, chaque année, des honneurs funèbres comme à un héros, avec des jeux, des combats et des sacrifices. Ils le considéraient comme leur fondateur; et, pour lui en mieux assurer le titre, ils démolirent tous les monuments de celui qui l'avait été en effet, pour ne pas paraître devoir leur établissement à un Athénien, et pour mieux faire leur cour à Lacédémone, d'où ils attendaient tout leur salut. Les Athéniens, après avoir emporté leurs morts, du consentement du vainqueur, retournèrent à Athènes, tandis que les autres donnèrent ordre aux affaires d'Amphipolis.

On rapporte une parole de la mère de Brasidas qui marque bien le caractère spartain*. Comme on louait en sa présence les grandes qualités et les grandes actions de son fils, et qu'on l'élevait sans exception et sans comparaison au-dessus de tous les autres: *Vous vous trompez, dit-elle, mon fils était brave, mais Sparte a plusieurs citoyens qui le sont encore plus que lui.* Cette générosité d'une mère qui préférait la gloire de l'état à celle de son fils fut admirée, et ne demeura point sans récompense. Les éphores lui rendirent des honneurs publics.

Après cette dernière action², où les deux hommes qui étaient le plus grand obstacle à la paix moururent, les esprits se trouvèrent disposés à un accommodement, et la guerre fut comme suspendue de part et d'autre. Les Athéniens, depuis la perte des deux batailles de Délie et d'Amphipolis, avaient beaucoup rabattu de leur fierté, et étaient détrompés de la haute opinion qu'ils avaient conçue de leurs forces, qui leur avait fait refuser les offres avantageuses de leurs ennemis. D'ailleurs ils

* Agnon, Athénien.

² Diod. pag. 122.

³ Thucyd. lib. 5, pag. 351-351.

appréhendaient la révolte de leurs alliés, qui, découragés par leurs pertes, pourraient les abandonner comme plusieurs avaient déjà fait. Ces réflexions leur inspirèrent un vif repentir de n'avoir pas traité après les avantages de Pyle. Les Lacédémoniens, de leur côté, ne se flattaient plus de l'espérance de les pouvoir ruiner en ravageant leur pays, et ils étaient abattus et effrayés de la perte qu'ils avaient soufferte dans l'île, la plus grande qu'ils eussent faite jusqu'alors. Ils considéraient encore que leur pays était ravagé par les garnisons de Pyle et de Cythère; que leurs esclaves désertaient, et qu'ils avaient à appréhender une plus grande révolte; et que, la trêve qu'ils avaient faite avec ceux d'Argos, étant près d'expirer, ils avaient lieu de craindre d'être abandonnés de quelques alliés du Péloponnèse, comme ils le furent en effet. Tous ces motifs, joints au désir de recouvrer leurs prisonniers, dont la plupart étaient des plus considérables citoyens de Lacédémone, leur faisaient souhaiter la paix.

Ceux qui s'y portèrent avec le plus d'empressement et qui y avaient le plus d'intérêt, étaient les deux principaux des deux états, Plistonax, roi de Lacédémone, et Nicias, général des Athéniens. Le premier était revenu depuis peu de son exil, où il avait été condamné parce qu'on le soupçonnait d'avoir reçu de l'argent pour retirer ses troupes du pays d'Athènes; et l'on imputait à cette retraite précipitée plusieurs malheurs dont elle avait été suivie. On l'accusait aussi d'avoir corrompu à force de présents la prêtresse de Delphes, qui avait ordonné de la part du dieu de le rappeler d'exil. Il désirait donc la paix pour éviter tous ces reproches, que les maux continuels de la guerre renouvelaient chaque jour. Pour Nicias, le plus heureux capitaine de son temps, il craignait de ternir sa gloire par quelque infortune, et il était bien aise de jouir en repos des fruits de la paix, et d'en faire jouir son pays.

Les deux peuples commencèrent d'abord par faire une suspension d'armes d'un an¹, pendant laquelle se trouvant tous les jours

les uns avec les autres, et goûtant les douceurs de la sûreté et du repos, et les charmes de pouvoir être en commerce avec leurs amis et avec les étrangers, ils désiraient avec passion de mener une vie douce et tranquille, loin des alarmes de la guerre et des horreurs du carnage et du sang. Ils entendaient avec de grandes démonstrations de joie les chœurs de leurs tragédies chanter, *que les araignées fassent désormais leurs toiles sur nos lances et sur nos boucliers!* Et ils se ressouvenaient avec plaisir de celui qui a dit, *que ceux qui s'endorment dans le sein de la paix ne sont point réveillés en sursaut par le son des trompettes, et que leur sommeil n'est dissipé que par le paisible chant du coq.*

Tout l'hiver se passa en pourparlers et en entrevues², dans lesquelles chacun proposait ses droits et faisait valoir ses prétentions. Enfin la paix fut conclue³ et signée pour cinquante ans, et l'un des principaux articles fut qu'on se rendrait réciproquement les villes et les prisonniers. Ce traité fut fait dix ans entiers et quelques jours depuis la première déclaration de la guerre. Les Béotiens et les Corinthiens en furent fort mécontents, et firent tout ce qu'ils purent pour exciter de nouveaux troubles. Mais Nicias⁴ persuada aux Athéniens et aux Lacédémoniens d'ajouter comme un dernier sceau et un dernier lien à cette paix, en faisant ensemble une ligue offensive et défensive qui les rendrait plus redoutables à ceux qui voudraient se séparer d'eux, et plus sûrs les uns des autres. En conséquence de ce traité, les Athéniens rendirent enfin les prisonniers qu'ils avaient faits dans l'île de Sphactérie.

§ IV. — ALCIBIADE COMMENCE À PARAÎTRE. SON CARACTÈRE. OPPOSÉ EN TOUT À NICIAS, IL FAIT ROMPRE LE TRAITÉ QUE NICIAS AVAIT CONCLU. L'EXIL D'HYPERBOLES MET FIN À L'OUVRAGE.

Deuxième année de la guerre.

Alcibiade⁵ commençait alors à se pousser dans le gouvernement et à paraître dans les assem-

¹ Diod. lib. 12, pag. 122.

² An. M. 3583; av. J. C. 424.

³ Thucyd. lib. 5, pag. 358-359.

⁴ Plut. in Alcib. pag. 192-193.

⁵ Thucyd. lib. 5, pag. 353. — Plut. in Nic. pag. 528-529.

blées¹. Socrate s'était attaché à lui depuis plusieurs années, et avait enrichi son esprit d'une infinité de belles connaissances.

La liaison intime d'Alcibiade avec Socrate est une des particularités de sa vie les plus remarquables. Ce philosophe, découvrant en lui d'excellentes qualités, que l'éclat de sa beauté rendait encore plus aimables, s'appliqua avec un soin incroyable à cultiver une plante si précieuse, dans la crainte qu'étant négligée, elle ne se flétrît et ne dégénérât absolument. En effet, tout était danger pour lui : la noblesse de sa naissance, la grandeur de ses richesses, la considération où était sa famille, le crédit de ses tuteurs, ses qualités personnelles, sa rare beauté, et plus que tout cela encore les flatteries et les complaisances de tous ceux qui l'approchaient. Il semble, dit Plutarque, que la fortune l'avait environné et investi de tous ces prétendus avantages comme d'autant de barrières et de remparts pour le rendre inaccessible et invulnérable aux traits de la philosophie, à ces traits salutaires qui pénétrèrent jusqu'à son vif, et qui laissent dans le cœur l'aiguillon de la vertu et de la solide gloire. Mais ce furent ces obstacles mêmes qui redoublèrent le zèle de Socrate.

Quelques efforts qu'on fit pour détourner le jeune Athénien d'un commerce qui seul pouvait l'arracher à tant de pièges, il s'y livra pleinement. Comme il avait beaucoup d'esprit, il sentit tout le mérite de Socrate, et ne put résister aux attraits et aux charmes de son éloquence douce et insinuante, qui l'emportèrent pour lors sur ceux de la volupté. Disciple zélé d'un si habile maître, il le suivait partout, prenait un singulier plaisir à sa conversation, goûtait extrêmement ses principes, recevait ses leçons, et même ses réprimandes avec une docilité merveilleuse, et était touché et attendri de ses discours jusqu'à verser des larmes, et à ne pouvoir plus se soustraire lui-même, tant la force de la vérité était grande dans la bouche de Socrate, et tant elle lui faisait apercevoir de difformité et de laideur dans les vices auxquels il s'abandonnait.

Alcibiade, dans ces moments où il écoutait Socrate, était tout autre, et on ne l'eût pas

reconnu. Mais son caractère vif et fougueux, et son penchant naturel pour le plaisir, irrités encore et enflammés par les discours des jeunes gens, le replongèrent bientôt dans ses premiers désordres et l'arrachaient à son maître, qui ensuite était obligé de courir après lui comme après un esclave fugitif qui lui était échappé. Cette alternative de fuites et de retours, de bonnes résolutions et de rechutes dans ses vices, dura fort longtemps, Socrate ne se rebutant point de sa légèreté, et se flattant toujours de l'espérance de le ramener à son devoir. Et ce fut là sans doute la source de ce mélange de bien et de mal qui parut toujours dans sa conduite, les instructions qu'il avait reçues de son maître prenant quelquefois le dessus, et d'autres fois la fougue de ses passions l'entraînant comme malgré lui dans des partis tout opposés.

Cette liaison dura autant que leur vie, et ne fut pas exempte de soupçons. D'habiles gens² prétendent que ces soupçons, lorsqu'on les approfondit, disparaissent, et doivent être regardés comme l'effet de la malignité des ennemis de l'un et l'autre. Nous avons dans un des dialogues de Platon un entretien de Socrate avec Alcibiade fort propre à faire connaître le génie et le caractère de ce dernier, qui aura désormais une grande part dans les affaires de la république d'Athènes, et y jouera un grand rôle. J'en donnerai ici un extrait fort abrégé, et j'espère qu'on ne m'en saura pas mauvais gré.

Socrate³, dans ce dialogue, s'entretient avec Alcibiade, qui était actuellement sous la tutelle de Périclès. Il était encore tout jeune, et avait été élevé de la manière dont l'étaient tous les Athéniens, c'est-à-dire qu'on l'avait instruit dans les lettres, qu'on lui avait appris à jouer des instruments, et qu'on l'avait formé à la lutte et aux autres exercices du corps. Il ne paraît pas que Périclès eût pris jusque-là beaucoup de soin de son éducation (saute assez ordinaire aux plus grands hommes), puisqu'il lui donna pour gouverneur Zopyre, Thrace de nation, déjà fort vieux, celui de tous les esclaves de

¹ M. l'abbé Fraguier justifie Socrate dans une de ses dissertations. *Mémoire de l'Académie des Belles-Lettres* (tom. 4, pag. 372).

² Plut. in Alcib. 1.

³ Plut. in Alcib. par. 102-104.

Périclès qui était le moins en état, et par son âge, et par son caractère, de former ce jeune Athénien. Aussi Socrate dit-il à Alcibiade, que s'il se comparait avec les jeunes gens de Lacédémone, en qui l'on voyait un courage, une grandeur d'âme, un vif désir de la gloire, un amour du travail, accompagnés de douceur, de modestie, de tempérance, et d'un parfait assujettissement à la discipline de Sparte, il paraîtrait comme un enfant à leur égard. Cependant sa naissance, ses grands biens, ses alliances, le crédit de son tuteur, tout cela lui avait extrêmement enflé l'esprit. Il était plein d'estime pour lui-même, et de mépris pour tous les autres. Il se préparait à entrer dans le maniement des affaires publiques, et, à l'entendre parler, il ne se promettait rien moins que d'effacer la gloire et la réputation de Périclès même, et d'aller attaquer le roi des Perses jusque sur son trône. Socrate le voyant donc tout près de monter dans la tribune aux harangues pour donner conseil au peuple sur les affaires de l'état, lui démontre par plusieurs interrogations qu'il lui fait, et pas ses propres réponses, qu'il ignore absolument les affaires dont il entreprend de parler, puisqu'il n'a pu les connaître par lui-même, et qu'il ne s'en est point fait instruire par d'autres. Après cet aveu tiré de sa propre bouche, il lui peint avec de vives couleurs le ridicule de sa conduite, et lui en fait toucher au doigt l'absurdité. Que penserait Amestris, dit Socrate (c'était la mère d'Artaxerxe qui régnait actuellement en Perse), si on lui disait qu'il y a à Athènes un homme qui songe à déclarer la guerre à son fils, et même à le détrôner? Elle s'imaginerait sans doute qu'on lui parle de quelque vieux général, homme d'un courage intrépide, d'une rare sagesse, d'une expérience consommée, qui est maître d'assembler une armée nombreuse pour la faire marcher à ses ordres, et qui de loin a pris toutes les mesures nécessaires pour un si grand dessein. Mais si elle apprenait qu'il n'y a rien de tout cela, et qu'il s'agit d'un jeune homme qui à peine a atteint l'âge de vingt ans, qui est sans aucune connaissance des affaires publiques, sans aucun usage de la guerre, sans aucune autorité dans sa ville, et sans aucun crédit chez les alliés, pourrait-elle s'empêcher de rire de la fo-

lie et de l'extravagance d'une telle entreprise? Voilà pourtant votre état et votre portrait, dit Socrate, en s'adressant à Alcibiade; et malheureusement c'est celui de la plupart de ceux qui s'ingèrent dans le gouvernement. Il excepte néanmoins de ce nombre Périclès, dont le solide mérite et la grande réputation étaient le fruit de l'étude sérieuse qu'il avait faite pendant un fort long temps de tout ce qui était capable de lui former l'esprit, et de le disposer au maniement des affaires publiques. Alcibiade ne put disconvenir que ce ne fût là son état : il en fut honte, et rougissant de se voir si pauvre et si dépourvu de mérite, il demanda ce qu'il fallait faire pour en acquérir. Socrate, qui ne voulait pas le décourager, lui dit qu'à l'âge où il était, le mal n'était point sans remède, et ne cessa dans la suite de lui donner de sages conseils. Il eut tout le loisir d'en profiter, puis-que, entre le temps de cet entretien et celui où il commença à être employé dans le gouvernement, il se passa plus de vingt années.

Alcibiade avait un caractère souple et flexible, propre à prendre toutes les impressions que demandait la différente conjoncture des temps, se portant avec la même facilité et la même ardeur au bien et au mal, et passant d'un excès à un autre tout contraire presque sans intervalle, de sorte qu'on lui appliquait ce que dit Homère du terroir de l'Égypte, qu'il portait beaucoup de drogues médicinales très-excellentes, et aussi beaucoup de poisons. On pourrait dire de lui que ce n'était point un homme seul, mais, si l'on osait s'exprimer ainsi, un composé de plusieurs hommes¹ : sévère, enjoué; austère, affable; maître impérieux et plein de hauteur, esclave rampant et plein de bassesse; ami de la vertu et des vertueux, livré au vice et aux méchants; capable des plus pénibles fatigues et de la vie la plus dure, insatiable de délices et de volupté.

On parlait beaucoup de ses désordres et de ses dérèglements dans la ville², et il aurait fort souhaité faire cesser ces bruits, mais sans changer de vie, comme un mot de lui le fait entendre. Il avait un chien d'une taille extraordinaire et d'une grande beauté, qu'il avait acheté

¹ « Quævis hominem secum attulit ad nos, » (JÉNÉAL.)

² Plut. in Alcib. pag. 195.

soixante et dix mines ⁴, c'est-à-dire trois mille cinq cents livres. On voit que le goût pour les chiens est de vieille date. Il lui fit couper la queue, qui était justement ce qu'il avait de plus beau. Ses amis lui en firent de grands reproches, et lui dirent que toute la ville murmurait contre lui, et le blâmait extrêmement d'avoir gâté un si beau chien. *Voilà ce que je demande*, reprit Alcibiade en riant : *je veux que les Athéniens s'entretiennent du traitement que j'ai fait à mon chien, afin qu'ils ne parlent pas d'autre chose, et qu'ils ne disent pas pis de moi.*

De toutes les passions qui paraissent en lui, la plus marquée et la plus vive était un esprit de domination qui voulait tout emporter de hauteur, et qui ne pouvait souffrir ni supérieur ni égal ⁵. Quoique sa naissance et ses rares talents lui ouvrirent une grande porte au gouvernement de la république ⁶, cependant il n'y avait rien à quoi il aimât mieux devoir le crédit et l'autorité qu'il désirait d'acquérir sur le peuple qu'à la force de son éloquence et à la grâce persuasive de ses discours; c'est en quoi son intime liaison avec Socrate put lui être d'un grand secours.

Alcibiade ⁴, qui, du caractère dont nous venons de le marquer, n'était pas né pour le repos, avait fait tous ses efforts pour traverser le traité qui venait de se conclure entre les deux peuples; mais, n'ayant pu y réussir, il travailla à en empêcher l'effet. Il était piqué contre les Lacédémoniens de ce qu'ils ne s'adressaient qu'à Nicias, dont ils avaient une très-grande opinion, et qu'au contraire ils paraissaient ne faire aucun cas de lui, quoique ses ancêtres eussent eu droit d'hospitalité avec eux.

La première chose qu'il fit pour rompre la paix, c'est qu'ayant su que ceux d'Argos ne cherchaient qu'une occasion de se séparer des Spartiates, qu'ils craignaient autant qu'ils les haïssaient, il les flatta secrètement de l'espérance que les Athéniens leur donneraient du secours, en leur faisant entendre qu'ils étaient prêts de rompre une paix qui leur était désavantageuse.

En effet, les Lacédémoniens n'étaient pas fort attentifs à en observer religieusement les conditions, ayant fait alliance avec les peuples de la Bèotie contre l'esprit et la teneur du traité, et n'ayant rendu aux Athéniens le fort de Panacte que démoli, et non pas fortifié et dans l'état où il était lors de la conclusion du traité, comme ils s'y étaient engagés. Alcibiade, qui vit les Athéniens extrêmement indignés de cette mauvaise foi, n'oublia rien pour les irriter davantage; et, profitant de cette conjoncture pour pousser à bout Nicias, il souleva contre lui le peuple, en le rendant suspect de trop d'attachement aux Lacédémoniens, et formant contre lui des accusations qui ne manquaient pas tout à fait de vraisemblance, quoique dans le fond elles fussent destituées de vérité.

Cette nouvelle attaque déconcerta Nicias. Heureusement il arriva dans le moment même des ambassadeurs de Lacédémone avec plein pouvoir de terminer tous les différends. Ayant été introduits dans le conseil, c'est-à-dire dans le sénat, ils déduisirent leurs plâtoies, et firent leurs demandes; et il n'y eut personne qui ne les trouvât très-justes et très-raisonnables. Le peuple devait leur donner audience le lendemain. Alcibiade, qui craignait le succès de cette assemblée, mit tout en œuvre pour obliger les ambassadeurs à entrer avec lui en conférence. Il leur représenta que le conseil traitait toujours avec beaucoup de modération et d'humanité ceux qui s'adressaient à lui, mais que le peuple était hantain et excessif dans ses prétentions; que, s'ils parlaient de pleins pouvoirs, il ne manquerait pas de s'en prévaloir, et les forcerait de lui accorder tout ce qui lui viendrait en tête. Au reste, il leur promit de les aider de tout son crédit, pour leur faire rendre Pyle, pour empêcher l'alliance d'Argos, et pour faire renouveler la leur; et il confirma ces promesses par serment. Les ambassadeurs sortirent de cette conférence très-contents, et pleins d'admiration pour la profonde politique et l'extrême habileté d'Alcibiade, qu'ils regardaient comme un homme extraordinaire; et en cela ils ne se trompaient point.

Le lendemain, le peuple étant assemblé, les ambassadeurs furent introduits. Alcibiade leur demanda avec beaucoup de douceur le sujet

⁴ Soixante et dix mines valent 6 700 fr. E. B.

⁵ Τὸ φιλότιμον, καὶ τὸ γλῶσσικον.

⁶ Plut. in Alcib. pag. 196-198.

⁴ An. M. 3381; av. J. C. 420. — Thucyd. lib. 5, pag. 368-378. — Plut. in Alcib. pag. 197-198.

de leur ambassade et la nature de leurs pouvoirs. Ils répondirent d'abord qu'ils venaient proposer quelque voie d'accommodement, mais qu'ils n'avaient pas le pouvoir de rien conclure. Sur cela, Alcibiade s'élève et crie contre eux, les traite de fourbes et de perfides, appelle le conseil à témoin du discours qu'ils avaient tenu la veille, et exhorte le peuple à ne croire ni écouter des hommes qui mentaient si impudemment, et qui, sur le même sujet, disaient aujourd'hui une chose et demain une autre.

On ne saurait exprimer la surprise et le trouble des ambassadeurs, qui, se regardant l'un l'autre, ne pouvaient en croire ni leurs yeux ni leurs oreilles sur ce qu'ils voyaient et entendaient. Nicias, qui ignorait la ruse et la tromperie d'Alcibiade, ne pouvait concevoir un changement si étrange, et se donnait la torture pour en chercher la raison. Le peuple, sur l'heure, se mettait en devoir de faire venir les ambassadeurs d'Argos pour conclure avec eux la ligue; mais, dans ce moment, un grand tremblement de terre vint au secours de Nicias, et rompit l'assemblée. Il obtint avec beaucoup de peine, dans celle du lendemain, une surséance, jusqu'à ce qu'on eût envoyé des députés à Lacédémone. Il fut mis à leur tête; mais il revint sans avoir rien fait. Les Athéniens se repentirent fort alors d'avoir renvoyé, à sa persuasion, les prisonniers de l'île, qui tenaient aux plus puissantes maisons de Sparte. Cependant, quelque grande que fût leur colère, ils ne se portèrent à aucun excès contre lui; ils élurent seulement Alcibiade pour général, firent une ligue avec les Mantinéens et les Étéens, qui avaient quitté le parti de Lacédémone, y joignirent les Argiens, et envoyèrent des troupes à Pyle faire le dégât dans la Laconie. Ainsi ils se replongèrent dans la guerre qu'ils avaient voulu éviter.

Plutarque¹, après le récit de l'intrigue d'Alcibiade, ajoute: « Personne ne saurait approuver le moyen dont il se servit pour arriver à son but; mais ce fut pourtant un coup de parti d'avoir désuni et ébranlé presque tout le Péloponnèse, et suscité en un seul jour tant d'ennemis aux Lacédémoniens. » Il me semble que c'est condamner bien faiblement

une fourberie et une perfidie aussi noires que celles-ci, dont le succès le plus heureux ne peut couvrir l'horreur, et qui ne peuvent être assez détestées.

Il y avait à Athènes un citoyen nommé Hyperbolus¹, fort méchant homme, et que les poètes comiques prenaient ordinairement pour l'objet de leurs railleries et de leurs invectives. Ils s'étaient endurci à la mauvaise réputation, et était devenu insensible à l'infamie par une extinction entière de tout sentiment d'honneur, qui ne peut être que l'effet d'une âme désespérément livrée au vice. Cet homme ne plaisait à personne; mais le peuple ne laissait pas de s'en servir pour humilier ceux qui étaient élevés en dignité, et pour leur susciter des affaires. Deux citoyens partageaient alors à Athènes toute l'autorité, Nicias et Alcibiade. La vie peu réglée de celui-ci blessait les Athéniens, outre qu'ils redoutaient son audace et sa fierté. D'un autre côté, Nicias, en s'opposant toujours sans ménagement à leurs injustes desirs, et en les obligeant toujours de prendre les partis les plus utiles, leur était devenu très-odieux. Il paraissait, dans cette aliénation des esprits, que l'ostracisme aurait lieu à l'égard de l'un ou de l'autre. Des deux partis qui dominaient alors dans la ville, l'un des jeunes gens, qui voulaient la guerre, l'autre des vieillards, qui souhaitaient la paix, le premier s'efforçait de faire tomber le ban sur Nicias, et l'autre de le détourner sur Alcibiade. Hyperbolus, dont l'audace faisait tout le mérite, dans l'espérance de succéder au crédit de celui qui serait chassé, se déclara contre eux, et il ne cessait d'irriter le peuple contre l'un et contre l'autre: mais, les deux factions s'étant réunies, il fut lui-même banni, et mit fin par son exil à l'ostracisme, qui parut avoir été flétri et déshonoré en tombant sur un sujet si indigne; car jusque-là il y avait eu une sorte d'honneur et de dignité dans cette punition. Hyperbolus fut donc le deroier qui fut condamné à ce ban, comme Hipparque, proche parent du tyran Pisistrate, l'avait souffert le premier.

¹ Plut. in Alcib. pag. 196-197; in Nic. pag. 530-531.

¹ Plut. in Alcib. pag. 198.

Seizième et dix-septième années de la guerre

Je passe sous silence plusieurs événements peu considérables¹, pour venir au plus important de tous, qui est l'expédition des Athéniens en Sicile, à laquelle Alcibiade surtout les détermina. C'est ici la seizième année de la guerre du Péloponnèse.

Alcibiade avait pris un ascendant merveilleux sur les esprits², quoique pourtant il fût bien connu pour ce qu'il était; car ses grandes qualités étaient jointes à des vices encore plus grands, qu'il ne se mettait point en peine de dissimuler. Il vivait plongé dans un luxe prodigieux, et dans une mollesse qui déshonorait la ville; ce n'étaient tous les jours que festins, que réjouissances, que parties de plaisirs et de débauches. Il montrait peu de respect pour les coutumes du pays, et encore moins pour la religion et pour les dieux. Les gens sages et sensés, outre l'aversion que leur inspiroient tous ces dérèglements, craignaient extrêmement les suites de cette audace, de cette profusion et de ce profond mépris des lois, qu'ils regardaient comme autant de moyens et de degrés pour arriver à la tyrannie.

Aristophane³, dans une de ses comédies, marque admirablement par un seul vers la disposition du peuple à son égard : *Il le haït*, dit-il, *et ne se peut passer de lui*. En effet, les largesses dont Alcibiade comblait le peuple, la somptuosité des jeux et des spectacles qu'il lui donnait, la magnificence des présents qu'il faisait à la ville, qui passe tout ce qu'on peut dire, la grâce et la beauté de toute sa personne, son éloquence, sa force de corps, jointe au courage et à l'expérience, en un mot, toutes ses grandes qualités faisaient que les Athéniens lui pardonnaient ses défauts, et les supportaient patiemment, tâchant toujours de les diminuer et de les couvrir sous des noms doux et favorables; car ils les appelaient des

jeux, des gentilleses, et des marques d'humanité et de bon naturel.

Timon le misanthrope, tout sauvage qu'il était, en jugea plus sainement. L'ayant rencontré un jour, comme il sortait de l'assemblée, très-content d'avoir obtenu tout ce qu'il avait demandé, et de se voir généralement honoré par le peuple, qui le reconduisait en foule, loin de l'éviter comme il évitait tout le monde, il alla au-devant de lui, et, lui tendant amialement la main : *Courage, mon fils*, lui dit-il, *tu fais fort bien de t'agrandir et de t'élever, car c'est pour la ruine de tout ce peuple*. La guerre de Sicile prouvera que Timon ne se trompait pas.

Dès le temps de Périclès, les Athéniens s'étaient mis en tête de conquérir la Sicile. Ce sage conducteur fut toujours attentif à réfréner par sa prudence cette folle ambition. Il leur répétait souvent qu'en se tenant en repos, en s'appliquant avec soin à la marine, en se contentant de conserver leurs conquêtes, et en ne précipitant point leur ville dans des entreprises hasardeuses, ils rendraient leur république florissante, et seraient toujours au-dessus de leurs ennemis. L'autorité qu'il avait prise sur les esprits fut bien capable de les empêcher pour lors de passer en Sicile, mais elle ne leur en fit pas perdre le désir, et ils tournèrent toujours les yeux de ce côté-là. Quelque temps après la mort de Périclès⁴, les Léontins, attaqués par ceux de Syracuse, avaient député à Athènes pour demander du secours. Ils étaient originaires de Chalcis, colonie d'Athènes. Les députés avaient à leur tête Gorgias, célèbre rhéteur, qui passait pour le plus éloquent homme de son temps. Son discours élégant, fleuri, et plein de figures brillantes qu'il mit le premier en usage, enleva les Athéniens, extrêmement sensibles aux beautés et aux charmes de l'éloquence. L'alliance fut conclue, et ils envoyèrent des vaisseaux à Rhégo pour secourir les Léontins. L'année suivante, ils en envoyèrent d'autres en plus grand nombre. Deux ans après, ils envoyèrent une nouvelle flotte un peu plus forte; mais les Siciliens ayant renoncé à leurs divisions par les conseils d'Hermocrate, la

¹ An. M. 3568; av. J. C. 416. — Thucyd. lib. 8, pag. 350-409.

² Plut. in Alcib. pag. 198-200; in Nicr. pag. 531.

³ Les Grenouilles, act. 5, sc. 4.

⁴ Diod. lib. 12, pag. 99.

flotte fut renvoyée ; et les Athéniens , ne pouvant pardonner à leurs généraux de n'avoir pas conquis la Sicile , en exilèrent deux , Pythodore et Sophocle , et condamnèrent le troisième , qui était Eurymédon , à une grosse amende : tant leur prospérité les avait aveuglés , en leur persuadant que rien n'était capable de leur résister. Ils firent encore depuis plusieurs tentatives ; et , sous prétexte d'envoyer de temps en temps des secours d'armes et de troupes aux villes opprimées ou maltraitées par les Syracusains , ils s'ouvraient un chemin pour les attaquer avec de plus grandes forces.

Mais celui qui alluma le plus cette ardeur fut Alcibiade , en repaisant le peuple de magnifiques espérances , dont lui-même était sans cesse occupé , ou , pour mieux dire , enivré. Toutes les nuits dans ses songes , il prenait Carthage , soumettait l'Afrique , passait de là en Italie , et se rendait maître du Péloponnèse entier , regardant la Sicile , non comme le but et la fin de cette guerre , mais comme le commencement et le premier degré des exploits qu'il méditait. Il avait pour lui tous les citoyens , qui , sans rien approfondir , étaient enchantés des grandes espérances qu'il leur donnait. On ne parlait plus partout que de cette expédition. Les jeunes gens dans les lieux d'exercice , et les vieillards dans leurs boutiques et dans les endroits où ils s'assemblaient pour causer , ne s'occupaient qu'à tracer la figure de la Sicile , et qu'à s'entretenir de la nature et de la qualité de la mer dont cette île est environnée , de la bonté de ses ports , et des plages qu'elle a du côté de l'Afrique : car , infatués par les discours d'Alcibiade , ils comptaient comme lui ne faire de la Sicile que leur place d'armes et leur arsenal , d'où ils partiraient pour aller conquérir Carthage , et se rendre maîtres de toute l'Afrique et de la mer jusqu'aux colonnes d'Hercule.

On dit que Socrate et Méton l'astronome ne se promettaient rien de bon de cette entreprise ¹ : l'un , inspiré , comme il voulait le faire croire , par son esprit familier , qui ne manquait jamais de l'avertir des malheurs dont il était menacé ; et l'autre , conduit par sa rai-

son et son bon sens , qui , lui montrant dans l'avenir ce qu'il avait à craindre , le porta à contrefaire le fou et à demander que , vu l'état malheureux où il se trouvait , on lui laissât son fils , et qu'on le dispensât de porter les armes.

§ VI. — DÉNOMBREMENT DES PEUPLES QUI ONT HABITÉ LA SICILE.

Avant que d'entrer dans la description de la guerre de Sicile , il ne sera pas hors de propos de tracer un plan du pays et des peuples qui l'habitent : c'est par où Thucydide commence.

Les Lestrigons et les Cyclopes l'ont habitée les premiers ² , mais on n'en connaît que ce qu'en disent les poètes.

Les plus anciens après eux sont les Sicanien , qui se disaient naturels du pays , mais qu'on croit y être venus d'Espagne , des environs d'un fleuve nommé *Sicanus* , dont ils donnèrent le nom à l'île , appelée auparavant *Trinaerie* : ils furent depuis réduits à l'occident de l'île. Quelques Troyens , après l'embarquement de Troie , s'y vinrent établir près d'eux , et bâtirent Éryx et Egeste ³ , prenant tous ensemble le nom d'*Élymes* ; et quelques habitants de la Phocide , au retour du siège de Troie , se joignirent à eux. Ceux qu'on nomme proprement *Siciliens* vinrent d'Italie en grand nombre , et , ayant remporté une grande victoire sur les Sicanien , les renfermèrent en un coin de l'île environ trois cents ans avant la venue des Grecs ; et du temps de Thucydide ils habitaient encore le milieu des terres et le côté septentrional. C'est d'eux que l'île fut appelée *la Sicile*. Les Phéniciens se répandirent aussi le long de la côte pour la commodité du commerce , et dans les petites îles qui la bordent : mais depuis que les Grecs commencèrent à s'y établir , ils se retirèrent dans la contrée des Élymes pour être plus voisins de Carthage , et abandonnèrent le reste. C'est ainsi que les barbares se sont établis en Sicile.

Pour les Grecs ⁴ , les premiers qui y passèrent furent les Chalcidiens de l'Eubée , sous la

¹ Thucyd. lib. 6. pag. 410-413

² Elle est appelé *Ségeste* par les Latins.

³ An. M. 3294 ; av. J. C. 710.

⁴ Plut. in Alcib. pag. 199 ; in Nic. pag. 332.

conduite de Théoclès, qui fonda Naxe. L'année d'après, qui, selon Denys d'Halicarnasse¹, était la 3^e de la 17^e olympiade, Archias, Corinthien, fonda Syracuse. Au bout de sept ans, les Chalcidiens établirent Léonte et Catane, après avoir chassé les habitants du pays, qui étaient les Siciliens. D'autres Grecs, partis de Mégare, ville d'Achate, à peu près dans le même temps, fondèrent Mégare appelée *Hybléenne*, ou simplement *Hybla*, du nom d'Hyblon, un roi de Sicile, qui leur avait donné retraite dans ses terres. On sait combien le miel d'Hybla était renommé chez les anciens. Les habitants de cette ville, cent ans après, bâtirent Sélinonte. Gèle, bâtie sur un fleuve du même nom, quarante-cinq ans après la fondation de Syracuse, fonda elle-même Agrigente environ cent huit ans depuis. Zancle, nommée depuis *Messana* ou *Messène* par Anaxilas, tyran de Rhège, qui était de Messène, ville du Péloponnèse, eut divers fondateurs, et en différents temps. Les Zancliens bâtirent la ville d'Hymère; les Syracusains, Acre, Casménie et Camarine. Voilà à peu près toutes les nations, tant grecques que barbares, qui ont pris des établissements en Sicile.

§ VII. — LES ÉGESTAINS IMPLORANT LE SECOURS D'ATHÈNES. NICIAS S'OPPOSE EN VAIN À LA GUERRE DE SICILE : ALCIBIADE L'EMPORTE SUR LUI. ILS SONT NOMMÉS TOUS DEUX GÉNÉRAUX AVEC LAMACHUS.

Athènes était dans la disposition que nous avons marquée ci-dessus², lorsqu'il y arriva des ambassadeurs des Égestains, lesquels, en qualité de leurs alliés, venaient implorer leur secours contre ceux de Sélinonte, que Syracuse soutenait. C'était la seizième année de la guerre du Péloponnèse. Ils représentaient entre autres choses que, si on les abandonnait, les Syracusains, après s'être emparés de leur ville comme ils avaient fait de celle de Léonte, se rendraient maîtres de toute la Sicile, et ne manqueraient pas de secourir les Péloponnésiens, qui étaient leurs fondateurs; et, afin de leur être moins à charge, ils offraient de payer les troupes qu'on y enverrait. Les Athéniens

qui depuis longtemps n'attendaient qu'une occasion favorable pour se déclarer, dépêchèrent à Égeste pour s'informer de l'état des choses, et pour voir s'il y avait assez d'argent dans l'épargne pour soutenir une si grande guerre. Les habitants de cette ville avaient eu l'adresse d'emprunter aux peuples voisins un grand nombre de vases d'or et d'argent, qui montaient à des sommes immenses, et ils en firent parade quand les Athéniens furent arrivés.

Ces députés³ revinrent avec ceux d'Égeste, qui apportaient soixante talents en lingots⁴ pour le paiement d'un mois de soixante galères qu'ils demandaient, avec assurance de plus grandes sommes qui étaient toutes prêtes, à ce qu'ils disaient, tant dans le trésor public que dans les temples. Le peuple touché de ces belles apparences, dont il ne se laissa point le temps d'approfondir la vérité, et séduit par le rapport avantageux que lui firent ses députés dans la vue de lui plaire, accorda sur-le-champ aux Égestains leur demande, et nomma Alcibiade, Nicias et Lamachus pour commander la flotte, avec plein pouvoir, non-seulement de secourir Égeste et de rétablir Léonte, mais d'ordonner des affaires de la Sicile conformément aux intérêts de la république.

Nicias fut nommé un des généraux malgré lui : car, sans compter les autres raisons qui lui faisaient craindre cet emploi, il le fuyait à cause d'Alcibiade qu'on lui donnait pour collègue. Mais les Athéniens se promettaient un plus heureux succès de cette guerre, s'ils n'en abandonnaient pas la conduite à Alcibiade seul, et s'ils tempéraient son ardeur et son audace par la sagesse et le flegme de Nicias.

Cinq jours après⁵, pour hâter l'exécution du décret et pourvoir à tout ce qui était nécessaire, il se tint une seconde assemblée. Nicias, qui avait eu tout le loisir de faire de mûres réflexions sur l'affaire proposée, et qui en sentait de plus en plus les dangers et les inconvénients, se crut obligé en cette occasion de parler avec quelque force contre un projet dont il prévoyait que les suites pouvaient être très-funestes pour la république. Il dit qu'il « était étonnant qu'une affaire de l'importance

¹ Pag. 121.

² An. M. 3569; av. J. C. 416. — Thucyd. lib. 6, pag. 413-415. — Diod. lib. 12, pag. 129-130. — Plut. in Alcib. pag. 300; in Nic. pag. 531.

³ An. M. 3569; av. J. C. 415.

⁴ Soixante talents, ou 345 000 fr. E. B.

⁵ Thucyd. lib. 6, pag. 415-418.

« dont était celle-ci eût été presque aussitôt
 « décidée que mise en délibération : que, sans
 « rien examiner, ni rien approfondir, on en
 « croyait sur leur parole des étrangers à qui
 « les promesses les plus magnifiques ne cou-
 « taient rien, et qui avaient intérêt de tout
 « promettre pour se tirer du péril où ils étaient.
 « Quelle utilité après tout peut-il en revenir à
 « la république ? Est-ce que nous n'avons pas
 « assez d'ennemis près de nous sans en aller
 « chercher au loin ? Est-il de votre sagesse de
 « hasarder ce que vous possédez, sur l'espé-
 « rance d'un avantage incertain ? de songer à
 « faire de nouvelles conquêtes avant que d'a-
 « voir assuré les anciennes ? de ne vous occu-
 « per que de votre agrandissement, et de né-
 « gliger absolument le soin de votre propre
 « sûreté ? Pouvez-vous compter sur une trêve
 « que vous savez ne tenir à rien, à laquelle
 « vous ne pouvez vous dissimuler qu'on a déjà
 « donné plusieurs atteintes, et que le moindre
 « échec reçu de notre part peut changer tout
 « d'un coup en une guerre déclarée ? Vous
 « n'ignorez pas quelle a toujours été et quelle
 « est encore la disposition des Lacédémoniens
 « à notre égard. Ils abhorrent notre gouver-
 « nement comme contraire au leur, ils voient
 « avec douleur et dépit l'empire de la Grèce
 « entre nos mains, ils regardent notre gloire
 « comme un sujet de honte et de confusion
 « pour eux, et il n'y a rien qu'ils ne soient
 « prêts à faire pour humilier et abaisser une
 « puissance qui leur fait ombrage : et les tient
 « toujours dans la crainte. Voilà quels sont
 « nos véritables ennemis, voilà contre qui nous
 « devons être en garde. Sera-t-il temps de
 « faire ces réflexions lorsque après avoir par-
 « tagé nos troupes, et pendant que nous se-
 « rons occupés ailleurs et hors d'état de leur
 « résister, toutes les forces du Péloponnèse
 « viendront fondre sur nous ? A peine com-
 « mençons-nous à respirer des maux infinis
 « que la guerre et la peste nous ont causés,
 « et voilà que sans nécessité nous nous jetons
 « nous-mêmes dans un péril encore plus grand.
 « Si nous voulons porter nos armes au loin,
 « ne serait-il pas plus expédient d'aller réduire
 « les rebelles de Thrace, et d'autres encore
 « qui sont chancelants et mal assurés dans
 « leur devoir, que de courir au secours des

« Égestains, qui nous doivent être assez in-
 « différents ? et nous convient-il d'entreprendre
 « la vengeance de leurs injures tandis que nous
 « ne témoignons aucun ressentiment des nô-
 « tres ? Laissons les Siciliens dans leur île vider
 « entre eux leurs querelles sans nous y embar-
 « rasser. Que les Égestains se tirent sans nous
 « d'une guerre qu'ils ont entreprise sans nous.
 « Que si quelqu'un de vos généraux vous con-
 « seille cette entreprise par ambition ou par
 « intérêt pour faire parade de ses magnifiques
 « équipages, ou pour trouver de quoi fournir
 « à ses dépenses, ne soyez pas assez impru-
 « dents pour sacrifier les intérêts de la répu-
 « blique aux siens, ou pour souffrir qu'il la
 « ruine en se ruinant lui-même. Cette entre-
 « prise est trop grande pour la remettre à la
 « conduite d'un jeune homme. Souvenez-vous
 « que c'est la prudence qui fait réussir les
 « affaires, et non la passion. » Enfin il conclut
 « en déclarant que son avis était de remettre
 « de nouveau l'affaire en délibération, pour pré-
 « venir les suites funestes d'un conseil précipité.

Il était bien clair qu'il en voulait à Alcibiade,
 et que c'était son luxe énorme qu'il avait atta-
 qué. En effet il le poussait à un excès incroya-
 ble, et faisait des dépenses infinies, tant en
 chevaux qu'en meubles et en équipages, sans
 parler de la délicatesse et de la somptuosité de
 sa table. Il disputa le prix aux jeux olympiques
 avec sept attelages de chariots, ce qu'aucun
 particulier n'avait jamais fait avant lui ; et il y
 fut couronné plus d'une fois. Il avait besoin de
 ressources extraordinaires pour soutenir un
 tel luxe ; et comme l'avarice en est souvent
 une pour l'ambition, ce n'était point sans fon-
 dement qu'on le soupçonnait de chercher dans
 la conquête de la Sicile et dans celle de Car-
 thage, qu'il prétendait lui faire succéder, au-
 tant à enrichir sa famille qu'à la couvrir de
 gloire. On juge bien qu'il ne laissa pas le dis-
 cours de Nicias sans réplique.

« Ce n'est pas d'aujourd'hui, dit-il, que le
 « mérite a excité la jalousie, et que la gloire
 « a fait des envieux. On me fait un crime,
 « j'ose le dire, de ce qui fait honneur à ma
 « patrie, et de ce qui devrait m'attirer des
 « louanges. L'état dans lequel je vis, les dé-
 « penses que je fais, surtout dans les assem-
 « blées publiques, outre qu'elles sont justes

« et légitimes, relèvent la gloire d'Athènes
 « dans l'esprit des étrangers, et font voir
 « qu'elle n'est point épuisée d'argent comme
 « nos ennemis se l'imaginent. Mais ce n'est
 « point de quoi il s'agit maintenant. Qu'on
 « juge de moi par mes actions, et non par
 « d'injurieux préjugés. Est-ce un petit service
 « que celui que j'ai rendu à la république en
 « faisant entrer dans son alliance en un seul
 « jour les Éléens, les Mantinéens, les Argiens,
 « c'est-à-dire les principales forces du Pélo-
 « ponnèse? Servez-vous donc de la jeunesse
 « et de la folie d'Alcibiade, puisque ses enne-
 « mis la nomment ainsi, aussi bien que de la
 « sagesse et de l'expérience de Nicias, pour
 « l'agrandissement de votre empire, sans vous
 « repentir, sur de vaines craintes, d'une en-
 « treprise publiquement résolue, qui peut vous
 « être d'une gloire et d'une utilité infinies.
 « Les villes de Sicile, lassées du gouvernement
 « injuste et cruel de leurs princes, et encore
 « plus de l'autorité tyrannique que Syracuse
 « exerce sur elles, n'attendent qu'un moment
 « favorable pour éclater, et sont prêtes à ou-
 « vrir leurs portes à quiconque s'offrira pour
 « rompre le joug sous lequel elles gémissent
 « depuis longtemps. Quand les Égestains,
 « comme vos alliés, n'auraient pas droit à
 « votre protection, la gloire d'Athènes devrait
 « vous engager à les soutenir. C'est en secou-
 « rant les opprimés que les états s'agrandissent,
 « et non en demeurant oisifs. Dans la conjonc-
 « ture où vous vous trouvez, harceler les uns,
 « arrêter les autres, donner de l'occupation à
 « tous, et porter au loin vos armes, c'est l'u-
 « nique moyen d'abattre le courage de vos
 « ennemis et de montrer que vous ne les crai-
 « gnez point. Athènes n'est point née pour le
 « repos, et ce n'est point par cette voie que
 « nos ancêtres l'on portée au point de gran-
 « deur où nous la voyons. Au reste, que ha-
 « sarderez-vous dans l'entreprise dont il s'agit?
 « Si elle réussit, elle vous rendra maîtres de
 « toute la Grèce: et si le succès ne répond pas
 « à vos desirs, votre flotte vous laissera la li-
 « berté de vous retirer quand il vous plaira.
 « Il est vrai que les Lacédémoniens peuvent
 « entrer dans notre pays: mais, outre que
 « nous ne saurions l'empêcher quand nous n'i-
 « rions pas en Sicile, nous demeurerons tou-

« jours, malgré eux, maîtres de la mer; et
 « c'est ce qui ôte à nos ennemis toute espé-
 « rance de pouvoir jamais nous vaincre. Que
 « les raisons de Nicias ne vous touchent donc
 « point. Elles ne tendent qu'à semer de la di-
 « vision entre les jeunes gens et les vieillards,
 « qui ne peuvent rien les uns sans les autres:
 « puisque c'est de la prudence et du courage,
 « du conseil et de l'exécution que dépend le
 « succès de toutes les entreprises. Celle-ci ne
 « peut tourner qu'à votre gloire et à votre
 « avantage. »

Les Athéniens¹, qui se trouvaient agréa-
 blement flattés par le discours d'Alcibiade,
 persistèrent dans leur premier avis. Nicias, de
 son côté, n'en changea pas non plus, mais il
 n'osa point insister davantage. Son caractère
 était naturellement doux et timide. Il n'avait
 point, comme Périclès, cette éloquence vive
 et véhément qui abat, qui renverse, qui en-
 traîne tout: aussi celui-ci, en plusieurs occa-
 sions et à différentes reprises, était toujours
 venu à bout d'arrêter la fougue du peuple, qui
 avait dès lors en tête l'expédition de Sicile,
 parce qu'il tint toujours ferme et ne relâcha ja-
 mais les rênes de cette autorité et de cette espèce
 d'empire qu'il avait su prendre sur les esprits;
 au lieu que Nicias², parce qu'il agissait et par-
 lait mollement, loin d'attirer à lui le peuple,
 se laissa entraîner lui-même par force, à la
 vérité, et malgré lui; mais enfin il se rendit,
 et accepta le commandement dans une guerre
 dont il prévoyait toutes les suites funestes.

C'est Plutarque qui fait cette réflexion dans
 le beau traité où, parlant des qualités que
 doit avoir un homme d'état, et qui est appelé
 au gouvernement, il montre combien le ta-
 lent de la parole et la fermeté d'âme lui sont
 nécessaires.

Nicias, n'osant donc plus combattre de
 front Alcibiade, essaya de le faire par une voie
 indirecte, en y opposant beaucoup de difficul-
 tés, tirées surtout de la grandeur des dépenses
 nécessaires pour cette expédition. Il repré-
 senta que, puisqu'on était déterminé à la

¹ Plut. in præc. de ger. rep., pag. 820.

² Καθ' ὅτι ἀβλαί χυλὴν τῷ λόγῳ πειρώμενος
 ἀποστρίψιν τὸν δῆμον, οὐ κατέσχιν. [Plut. Reipubl.
 ger. præcept. pag. 802.]

guerre, il fallait la faire d'une manière qui répondit à la haute réputation d'Athènes : qu'une armée de mer ne suffisait pas contre une puissance aussi formidable que celle des Syracusains et de leurs alliés : qu'il en fallait une de terre, composée d'une bonne infanterie et d'une bonne cavalerie, si l'on voulait agir d'une manière digne d'un si grand dessein : qu'outre la flotte qui devait les rendre maîtres de la mer, il fallait avoir un grand nombre de vaisseaux pour porter continuellement des vivres à l'armée, qui ne pouvait subsister autrement dans un pays ennemi : qu'il était nécessaire de porter avec soi beaucoup d'argent, sans s'attendre à celui des Égestains, qui peut-être n'était prêt qu'en paroles, et pourrait bien leur manquer : qu'il fallait faire réflexion sur la différence qui se trouverait entre eux et leurs ennemis pour les commodités et les besoins de l'armée, les Syracusains étant dans leur pays, au milieu d'alliés puissants, disposés par leur inclination et engagés par leur intérêt à les aider d'hommes, d'armes, de chevaux, de vivres ; au lieu que les Athéniens faisaient la guerre dans un pays éloigné et ennemi, d'où, en hiver, ils ne pourraient recevoir des nouvelles qu'au bout de quatre mois, où tout leur serait contraire, et où ils ne pourraient rien avoir qu'à la pointe de l'épée ; qu'il serait honteux aux Athéniens d'être obligés de quitter leur entreprise, et de s'exposer au mépris et à la risée des ennemis, faute d'avoir pris d'abord les précautions que demandait un projet si important ; que, pour lui, il était déterminé à ne point partir s'il n'était muni de tout ce qui était nécessaire, parce que de là dépendait le salut de toute l'armée, et qu'il ne voulait point le faire dépendre du caprice ou de la mauvaise foi des alliés.

Il avait prétendu par ce discours ralentir l'ardeur du peuple, il ne fit que l'augmenter. On décerna sur-le-champ¹ plein pouvoir aux généraux de lever autant de troupes et d'équiper autant de galères qu'ils le jugeraient à propos, et l'on travailla aussitôt à l'exécution, tant à Athènes qu'ailleurs, avec une activité et un empressement qui ne se peut exprimer,

§ VIII. — ON SE PRÉPARE AU DÉPART. SINISTRES PRÉSAGES. MUTILATION DES STATUES DE MERCURE : ALCIBIADE ACCUSÉ NE PEUT OBTENIR QU'ON JUGE L'AFFAIRE. DÉPART TRIOMPHANT DE LA FLOTTE.

Quand tout fut prêt pour le départ², et qu'on appareillait déjà pour faire voile, il arriva plusieurs signes tristes et de mauvais augure, qui jetèrent du trouble et de l'inquiétude dans les esprits. Les femmes célébraient alors les fêtes d'Adonis³, pendant lesquelles toute la ville était en deuil, pleine d'images de mort et de convois funèbres, et retentissait des cris et des gémissements des femmes qui les suivaient en se lamentant ; ce qui fit craindre que cet armement si brillant et si magnifique ne perdit bientôt tout cet éclat, et ne se flétrit comme une fleur⁴.

L'inquiétude fut encore augmentée par un autre accident. Toutes les statues de Mercure qu'on voyait de forme carrée à l'entrée des maisons et des temples se trouvèrent mutilées en une nuit, et particulièrement au visage, sans qu'on pût découvrir l'auteur de ce coup hardi, quoiqu'on promit de grandes récompenses à quiconque le dénoncerait. On ne put s'empêcher de prendre un événement si extraordinaire, non-seulement pour un sinistre présage, mais encore pour un complot de factieux qui avaient de mauvais desseins. Des jeunes gens furent accusés d'avoir déjà fait quelque chose de semblable dans une partie de débauche⁵, et d'avoir contrefait en particulier les mystères de Cérès et de Proserpine, ayant à leur tête Alcibiade, qui représentait le grand-prêtre. Il est d'une grande importance pour tous ceux qui sont en place et en autorité de s'observer en tout, et de ne donner aucune prise sur eux à la critique la plus maligne. Ils doivent se souvenir, dit Plutarque, que tous les yeux sont ouverts sur leur conduite,

¹ An. M. 3589 ; av. J. C. 445. — Thucyd. lib. 6, pag. 428. — Plut. in Alcib. pag. 300-304.

² Cette superstition avait pénétré jusqu'au peuple de Dieu. « Et ecce ibi mulieres sedebant, plangentes Adonis » dem. » (EXACCH. 8, 14.)

³ L'historien fait allusion aux plantes et aux fleurs qu'on portait dans cette cérémonie, et que l'on appelait les jardins d'Adonis.

⁴ Plut. in præc. de rep. pag. 800.

¹ Diod. lib. 13, pag. 131.

et toujours très-clairvoyants en ce point : qu'on n'examine pas seulement leurs actions extérieures, mais qu'on pénètre jusque dans l'intérieur et dans les réduits les plus reculés de leur maison pour y observer leurs conversations, leurs repas, leurs divertissements, et ce qui s'y passe de plus secret et de plus caché. C'est cette crainte des yeux perçants du peuple qui tenait Thémistocle et Périclès dans une circonspection continuelle, et qui les obligeait à s'interdire la plupart des plaisirs que les autres s'accordaient.

Pour Alcibiade, il ne savait ce que c'était que de se contraindre. Aussi, comme on le connaissait, on n'eut pas de peine à croire qu'il pouvait bien avoir eu quelque part à ce qui venait d'arriver. Son luxe, son libertinage, son irréligion, donnaient beaucoup de vraisemblance à cette accusation, et son dénonciateur ne craignit point de se nommer. La constance d'Alcibiade ne laissa pas d'être ébranlée par ce coup : mais voyant que les soldats et les matelots déclaraient qu'ils n'allaient à cette guerre si éloignée et à cette expédition d'outre-mer que pour l'amour d'Alcibiade, et que, si on lui faisait le moindre tort, ils se retireraient sur l'heure même, il reprit courage et se présenta à jour nommé pour se défendre. Ses ennemis, sous prétexte que le départ de la flotte pressait, firent surseoir le jugement. Il eut beau demander qu'on lui fit son procès s'il était coupable, sans attendre qu'il fût absent pour le perdre, et représenter qu'il y avait une dureté et une injustice criantes à l'obliger de partir pour une guerre si importante sans éclaircir des accusations et des calomnies si atroces, qui le tiendraient dans des inquiétudes et dans des craintes continuelles, il ne put rien obtenir du peuple, et le départ fut ordonné.

L'armée se prépara donc à mettre à la voile¹, après avoir donné le rendez-vous à Corcyre à la plupart des alliés et des vaisseaux qui portaient les vivres et les équipages. Tout ce qu'il y avait de citoyens ou d'étrangers à Athènes se rendit dès le point du jour au port de Pirée. Les premiers conduisaient leurs enfants, leurs parents, leurs amis, leurs cama-

rades, avec une joie mêlée de quelque tristesse, voyant partir pour une expédition éloignée et pleine de périls ce qu'ils avaient de plus cher au monde, sans savoir si jamais ils les reverraient, mais cependant pleins d'espérance que cette expédition aurait un succès heureux. Les étrangers étaient accourus pour jouir d'un spectacle bien digne de leur curiosité ; car jamais appareil de guerre d'une seule ville n'avait approché de celui-ci. Les armées navales qu'on envoyait contre Epidaure et contre Potidée étaient bien aussi grandes pour le nombre des soldats et des navires ; mais elles n'étaient pas si magnifiques, ni le voyage si grand, ni l'entreprise si importante. On voyait ici deux armées, l'une de terre et l'autre de mer, équipées avec grand soin, aux dépens des particuliers et du public, de tout ce qui leur était nécessaire, à cause de la longueur du chemin et de la durée de la guerre. Il y avait cent galères que la ville fournissait vides, savoir soixante légères, et quarante pour porter les soldats pesamment armés. Chaque homme de mer recevait par jour une drame de paye, c'est-à-dire dix sous, sans ce que les capitaines de navires donnaient en particulier aux rameurs du premier rang¹. Ajoutez à cela la pompe et la magnificence de l'appareil, où ils avaient essayé à l'envi de se surpasser les uns les autres, et le soin que chacun avait pris de rendre son vaisseau le plus léger aussi bien que le plus lesté. Je ne parle point du choix des soldats, qui étaient l'élite d'Athènes, ni de leur émulation pour ce qui concernait la beauté des armes et de l'équipage, non plus que de celle des officiers, qui avaient fait une dépense considérable pour se distinguer des autres et se faire valoir dans l'esprit des étrangers : de sorte que ce spectacle ressemblait plutôt à un tournoi où l'on étale tout ce qu'il y a de plus magnifique, qu'à une expédition de guerre et à un appareil militaire ; mais la hardiesse et la grandeur du dessein en surpassaient encore les frais et la pompe.

Quand les vaisseaux furent chargés et les troupes embarquées, la trompette ayant sonné,

¹ On les appelait *θραύματα*. Ils avaient des sumes plus longues, et par conséquent plus de peine à ramer que les autres.

² Thucyd. pag. 420-422. — Biod. lib. 13, pag. 135.

on fit des vœux solennels pour le départ; on emplît partout des coupes d'or et d'argent, on fit les effusions accoutumées, avec les acclamations du peuple qui bordait le rivage, et qui levait les mains vers le ciel pour souhaiter à leur concitoyens un voyage heureux et un succès favorable. Après l'hymne chantée et les cérémonies achevées, les vaisseaux défilèrent l'un après l'autre du port, puis essayèrent à l'envi de se devancer, jusqu'à ce que toute la flotte se réunit à Égine; de là on tira vers Corcyre, où l'armée des alliés s'assemblait avec le reste des navires.

§ IX. — ALARME DE SYRACUSE. LA FLOTTE
ATHÉNIENNE ARRIVE EN SICILE.

Cette nouvelle ayant été portée de tous côtés à Syracuse¹, on n'en voulut rien croire d'abord, tant la chose paraissait hors de toute vraisemblance; mais comme elle se confirmait de jour à autre, on songea sérieusement aux préparatifs de la guerre, et l'on dépêcha par toute l'île pour demander du secours aux uns et en porter aux autres. On mit aussi garnison dans les châteaux et dans les forts qui étaient à la campagne, on fit la revue tant des chevaux que des soldats, on examina ce qu'il y avait d'armes dans les magasins, et l'on donna ordre à tout, comme si l'ennemi eût été présent.

Pendant la flotte, partagée en trois escadres, chacune sous son général, mit à la voile. Elle était composée de cent trente-six vaisseaux, dont cent étaient d'Athènes, et le reste des alliés. Il y avait sur ces vaisseaux cinq mille soldats pesamment armés, dont deux mille deux cents étaient citoyens d'Athènes, savoir quinze cents du nombre de ceux qui avaient des biens en fiefs, et sept cents² qui n'en avaient point, mais qui étaient également citoyens : les alliés composaient le reste. Pour l'infanterie légère, il y avait quatre-vingts archers de Crète avec quatre cents autres, sept cents frondeurs de Rhodes, et six-vingts bannis de Mégare. Il n'y avait qu'une

compagnie de cavalerie de trente maîtres, qui s'était embarquée sur un vaisseau propre à porter des chevaux. La flotte et les troupes furent beaucoup augmentées dans la suite. Trente vaisseaux menaient les vivres et ceux qui avaient le soin de les apprêter, avec des maçons et des charpentiers, et leurs outils; le tout suivi de cent barques pour le service, sans compter les vaisseaux marchands, qui étaient en grand nombre. Tout cela partit ensemble de Corcyre. Ayant été assez mal reçus par ceux de Tarente et de Locres, ils cinglèrent vers Rhégo, où ils s'arrêtèrent quelque temps. Les Athéniens pressaient ceux de Rhégo de secourir les Léontains, originaires comme eux de Chalcis; mais ils répondirent qu'ils demeureraient neutres, et n'agiraient que de concert avec le reste de l'Italie. Là on délibéra sur la manière dont il fallait conduire cette guerre, et l'on y attendit les vaisseaux qu'on avait envoyés à la découverte pour savoir où l'on pourrait aborder, et si l'argent des Égestains était prêt. Étant de retour, ils rapportèrent qu'il n'y avait que trente talents³ dans l'épargne. Nicias l'avait bien prévu, mais il avait trouvé les oreilles fermées à tous les salutaires conseils.

Il ne manqua pas, sur cette nouvelle⁴, de faire valoir ses anciens raisonnements, de montrer le tort qu'on avait eu de s'embarquer dans cette guerre, et d'exagérer les suites funestes qu'on en devait attendre; en quoi il se conduisait en homme peu sage et peu sensé. Il avait eu grande raison de s'y opposer d'abord, et de faire tous ses efforts pour rompre ce malheureux projet; mais la chose ayant été résolue, et lui-même ayant été contraint d'accepter le commandement, il ne convenait point de tourner toujours la tête en arrière, en répétant sans cesse que cette guerre avait été entreprise contre toutes les règles de la prudence, et de refroidir par là les deux autres généraux, d'abattre le courage des troupes, et d'émousser cette pointe de confiance et d'ardeur qui assure le succès des grandes actions. Il fallait marcher avec courage contre l'ennemi, le presser vivement, et jeter partout

¹ Thucyd. lib. 6, pag. 439-445. — Diod. lib. 13, pag. 130-136.

² On les appelait *thetes*.

³ Trente talents, ou 173 000 fr. E. R.

⁴ Plut. in Nic. pag. 532.

l'épouvante par une attaque subite et inopinée.

Mais il fit tout le contraire. Son avis, dans le conseil de guerre, fut qu'on devait tirer vers Sélinonte, qui était le premier sujet du voyage ; et, si les Égestains s'acquittaient de leur promesse et payaient une montre à l'armée, passer outre ; sinon les obliger à fournir la subsistance de soixante galères qu'ils avaient demandées, et demeurer là jusqu'à ce qu'on eût fait leur accord avec les Sélinontins, soit par force ou autrement. Il disait qu'ensuite on retournerait à Athènes après avoir fait montre de leurs forces, et de l'assistance qu'on donnait à ses alliés, si ce n'était qu'il se présentait une occasion de faire quelque chose pour les Léontins, ou d'attirer quelque ville à leur parti.

Alcibiade répliqua qu'il serait honteux, après un si grand armement, de s'en retourner sans rien faire, et qu'il fallait essayer auparavant de gagner l'alliance des Grecs et des barbares pour les détacher de Syracuse, et en tirer des troupes et des vivres, et surtout députer à Messine, qui était comme la clef de la Sicile, et dont le port était capable de contenir toute la flotte. Il disait que, après avoir reconnu les amis et les ennemis, et s'être fortifié d'un nouveau secours, on attaquerait Sélinonte ou Syracuse, si l'une ne voulait s'accommoder avec Égeste, et l'autre souffrir le rétablissement de Léonte.

Lamachus ouvrit un troisième avis, qui n'était peut-être pas le moins sage : c'était d'aller droit à Syracuse, sans lui donner le loisir de revenir de l'étonnement où elle était, ni de se préparer à la défense. Il disait que le premier abord d'une armée était toujours le plus terrible, et qu'en laissant à l'ennemi le temps de se reconnaître, on lui donnait aussi celui de se rassurer ; au lieu qu'en l'attaquant brusquement et pendant qu'il était encore déconcerté, on était presque sûr de la victoire : que, s'étant rendus maîtres du plat pays, ils ne manqueraient de rien, et contraindraient les Siciliens à prendre parti : qu'enfin ils s'établiraient à Mégare, qui était déserte et voisine de Syracuse, et y mettraient leur flotte en sûreté. Mais son avis n'étant pas suivi, il revint à celui d'Alcibiade. Ainsi l'on fit voile pour la Sicile, où Alcibiade se rendit maître de Catane par surprise.

§ X. — **ALCIBIADE EST RAPPELÉ. IL SE SAUVE, ET EST CONDAMNÉ À MORT PAR CONTUMACE. IL SE RETIRE À SPARTE. SOUPLESSE DE SON GÉNIE.**

Ce fut là le premier et le dernier exploit qu'il fit dans cette expédition¹, ayant été d'abord rappelé par les Athéniens pour être jugé sur l'accusation qu'on avait intentée contre lui ; car, depuis le départ de l'armée, ses ennemis, qui se souciaient peu du bien et du salut de la patrie, et qui, sous prétexte de zèle de religion, qui couvre souvent les plus noirs attentats, ne songeaient qu'à satisfaire leur haine et leur vengeance ; ses ennemis, dis-je, profitant de son absence, avaient poussé l'affaire plus vivement que jamais. Tous ceux qu'on dénonça furent mis en prison sans qu'on daignât seulement les entendre, et sur la déposition des citoyens les plus décriés pour leurs mœurs, comme si, dit Thucydide, il y eût eu moins de mal à punir les innocents qu'à laisser échapper les coupables. Un des délateurs fut convaincu de faux par ses propres paroles, ayant assuré qu'il avait reconnu un des accusés au clair de la lune, lorsqu'il n'y en avait point. Cette fausseté ne ralentit point la fureur du peuple. Le souvenir de la tyrannie des Pisistratides lui en faisait appréhender une pareille ; et, prévenu de cette crainte, il n'écoutait rien.

Il envoya donc enfin le vaisseau² de Salamine, avec ordre au commandant de ne point emmener par force Alcibiade, de peur de quelque tumulte dans l'armée, mais de lui ordonner seulement qu'il se vint présenter à Athènes pour adoucir le peuple. Alcibiade obéit sur-le-champ, et partit sur sa galère ; mais dès qu'il fut arrivé à Thorium, et qu'il eût mis pied à terre, il disparut, et éluda toutes les poursuites de ceux qui le cherchèrent. Comme on lui demandait s'il ne se fiait pas à sa patrie sur le jugement qu'elle devait rendre à son sujet : « Je ne me fierais pas à ma mère », même, dit-il, dans la crainte que par mégarde elle ne prit une fièvre³ noire pour une

¹ Thucyd. lib. 6, pag. 446-450. — Plut. in Alcibi. pag. 302.

² C'était un vaisseau sacré, destiné pour amener les coupables.

³ Les juges se servaient de fèves pour donner leur suffrage, et la noire marquait qu'ils condamnaient.

« blanche. » La galère de Salamine revint seule, le commandant étant tout honteux d'avoir laissé ainsi échapper sa proie. Alcibiade fut condamné à mort par contumace. Tous ses biens furent confisqués, et il fut enjoint à tous les prêtres et à toutes les prêtresses de le maudire. Parmi ces dernières, il s'en trouva une, nommée *Théano*, qui eut seule le courage de s'opposer à ce décret¹, disant qu'elle était prêtresse pour bénir, et non pas pour maudire. Quelque temps après, comme on lui porta la nouvelle que les Athéniens l'avaient condamné à mort : *Je leur ferai bien voir, dit-il, que je suis en vie.*

Ce fut à peu près dans ce temps-là² qu'arriva à Athènes l'affaire de Diagore le Mélien. Il était venu s'établir dans cette ville, et il se mit à y enseigner l'athéisme. On lui intenta procès sur sa mauvaise doctrine. Il se sauva par la fuite, et évita le supplice; mais il ne put éviter la flétrissure de la sentence qui le condamnait à mort. Les Athéniens eurent tant d'horreur pour les principes impies qu'il débitait, qu'ils allèrent jusqu'à mettre sa tête à prix, et à promettre un talent de récompense pour celui qui le leur livrerait mort ou vif.

Environ vingt ans auparavant³, on avait déjà fait une affaire toute pareille à Protagore, pour avoir simplement traité la matière de problématique. Il avait dit au commencement d'un de ses livres : « Si les dieux existent ou n'existent pas, c'est une question où je ne sais si je dois prendre l'affirmative ou la négative. Pour éclaircir une question si épineuse, notre entendement est trop aveugle » et la vie humaine trop courte. » Les Athéniens ne purent souffrir qu'on mit en doute une chose de cette nature. Ils firent proclamer par le crieur public que tous ceux qui avaient des exemplaires de cet ouvrage les apportassent au magistrat. On les fit brûler comme infâmes et impies, et l'auteur fut banni de l'état à perpétuité.

Diagore et Protagore avaient été disciples de Démocrite, l'inventeur de la philosophie des atomes. J'en parlerai ailleurs.

¹ Θέσπιον, εὐχὴν οὐ καταρῖν ἱερῶν γυναικῶν.

² Joseph. contr. App.

³ Diag. Laert. in Protog. — Joseph. contr. App. — Cle. lib. 1, de nat. decr. p. 62.

Depuis le départ d'Alcibiade¹, toute l'autorité se trouva entre les mains de Nicias; car Lamachus, son collègue, quoique homme de courage et d'expérience, était sans crédit à cause de son extrême pauvreté, qui le rendit méprisable aux troupes. Les Athéniens n'avaient pas toujours pensé de la sorte, et nous avons vu qu'Aristide, tout pauvre qu'il était, n'en fut ni moins estimé ni moins respecté; mais dans cette dernière expédition un goût de luxe et de magnificence avait saisi tous les esprits, et l'estime des richesses en est une suite naturelle. Comme donc Nicias se trouva seul maître, tout se ressentit de son caractère de timidité et de lenteur, et il laissa tout languir, tantôt en se tenant en repos sans rien entreprendre, tantôt en ne faisant que tourner çà et là le long des côtes, tantôt en perdant le temps à consulter et à délibérer; ce qui dissipa bientôt d'un côté l'ardeur et la confiance que ses troupes avaient d'abord témoignées, et de l'autre la crainte et la frayeur dont les ennemis avaient été saisis à la première vue d'un armement si formidable. Il mit le siège devant Hybla, qui n'était qu'une petite ville, et l'ayant levé peu de jours après, il tomba lui-même dans un très-grand mépris. Enfin il se retira à Catane sans avoir fait d'autre exploit que de ruiner Hyccara, petit bourg des barbares, d'où l'on dit qu'était la courtisane Lois, qui, fort jeune encore alors, fut vendue parmi les autres prisonniers et menée dans le Péloponnèse.

Cependant Alcibiade², étant parti de Thurium, arriva à Argos; et comme il renonçait entièrement à l'espérance d'être rappelé dans sa patrie, il envoya demander aux Spartiates la permission de demeurer chez eux en toute sûreté, sous leur protection et sauvegarde. Il leur donnait sa foi et sa parole que, s'ils voulaient le regarder comme leur ami, il leur rendrait plus de services qu'il ne leur avait causé de dommage pendant qu'il avait été leur ennemi. Les Spartiates le reçurent à bras ouverts. Quand il fut arrivé à Sparte, il y eut bientôt gagné l'estime et l'affection de tous les habitants. Il les charma tous et les enchaîna en se conformant en tout à leur manière de vivre. Ceux

¹ Thucyd. pag. 453-453. — Plut. in Nic. pag. 533.

² Plut. in Alcib. pag. 203.

qui voyaient qu'il se rasait jusqu'à la peau, qu'il se baignait dans l'eau froide, qu'il mangeait d'un gâteau fort pesant et fort grossier, dont l'usage était très-commun parmi eux, et qu'il s'accommodait à merveille de leur sauce noire, ne pouvaient s'imaginer que ce même homme eût jamais eu chez lui de cuisinier; qu'il eût connu de parfumeur, qu'il eût porté de fines étoffes de Milet; en un mot, qu'il eût vécu jusque-là dans les délices et dans la bonne chère. Cette simplicité était le caractère dominant d'Alcibiade. Véritable caméléon, il ne lui coûtait rien de prendre toutes sortes de couleurs et de formes pour se concilier ceux avec qui il avait à vivre. Il saisissait d'abord toutes leurs manières; il entraînait dans tous leurs goûts, comme s'ils lui eussent été naturels; et quoique dans le fond il y sentît en lui-même une très-grande répugnance, il savait la couvrir par un air aisé, simple, et qui paraissait sans contrainte. Avec les uns, il avait toutes les grâces et tout l'enjouement de la jeunesse la plus gaie; avec d'autres, tout le sérieux de l'âge le plus grave. A Sparte, il était laborieux, frugal et austère; en Ionie, il n'aimait que la joie, la paresse et la volupté; en Thrace, il était toujours à cheval, ou passait les journées à boire; et lorsqu'il était avec le satrape Tissapherne, il surpassait en luxe et en dépense toute la magnificence des Perses.

Il ne se contenta pas de l'estime des Lacédémoniens. Il sut si bien gagner les bonnes grâces de Timée, femme du roi Agis, qu'il en eut un fils, qu'on appelait en public *Léoty-chide*, mais que sa mère en particulier, parmi ses femmes et ses amies, ne rougissait point d'appeler *Alcibiade*, tant sa passion pour cet Athénien était violente. Agis n'ignora pas ce commerce, et il refusa de reconnaître Léoty-chide pour son fils; ce qui fut cause que dans la suite ce fils fut exclu du trône.

§ XI. — DESCRIPTION DE SYRACUSE.

Comme le siège de Syracuse est un des plus considérables dont il soit parlé dans l'histoire des Grecs, et dont j'ai cru par cette raison devoir marquer toutes les circonstances particulières, pour donner une idée de la manière dont les anciens faisaient les sièges, il m'a

paru nécessaire, avant que d'entrer dans ce détail, de présenter ici aux yeux du lecteur une description et un plan de la ville de Syracuse, où il trouvera aussi les différents travaux dont il est parlé dans ce siège, tant de la part des Athéniens que de celle des assiégés.

Syracuse¹ était située sur la côte orientale de Sicile. Sa vaste étendue, sa situation avantageuse, la commodité de son double port, ses fortifications construites avec grand soin, la multitude et la richesse de ses citoyens, la rendirent une des plus grandes, des plus belles et des plus puissantes villes grecques. On dit² que l'air y était si pur et si net, qu'il n'y avait point de jour dans l'année, quelque nébuleux qu'il fût, où le soleil n'y parût.

Elle fut fondée par Archias le Corinthien, un an après que le furent Naxe et Mégare sur la même côte³.

Lorsque les Athéniens en formèrent le siège, elle était composée de trois parties, qui sont l'île, l'Achradine, Tyque. Thucydide ne parle que de ces trois parties. On y en ajouta deux autres dans la suite, savoir: Néapolis et Épipole.

L'île, située au midi, était appelée *Nasos*, qui est le mot grec qui signifie *île*, mais prononcé selon le dialecte dorique, et *Ortygie*⁴. Elle était jointe au continent par un pont. C'est dans cette île qu'on bâtit dans la suite le palais des rois et la citadelle⁵. Cette partie de la ville était très-importante, parce qu'elle pouvait rendre ceux qui la possédaient maîtres des deux ports qui l'environnent. C'est pour cela que les Romains, quand ils eurent pris Syracuse, ne permirent plus à aucun Syracusain de demeurer dans l'île.

Il y avait dans cette île une fontaine fort célèbre, qu'on nommait *Aréthuse*. Les anciens ou plutôt les poètes, fondés sur des raisons qui sont sans aucune vraisemblance, ont sup-

¹ Cic. Verr. 6, n. 117-119.

² « Urbem Syracusas elegerat, ejusque hic situs atque hæc natura esse loci cunctique dicuntur, ut nullus unquam dies tam magnæ turbulentæque tempestate fuerit, quin aliquo tempore solem ejus diei homines viderint. » (Cic. Verr. 7, n. 26.)

³ An. M. 5295; av. J. C. 700. — Strab. lib. 6, pag. 260.

⁴ Cic. Verr. 7, n. 97.

⁵ Strab. lib. 6, pag. 270. — Senec. Nat. Quæst. lib. 2, cap. 26.

posé que l'Alphée, fleuve d'Elide dans le Péloponnèse, conduisait ses eaux à travers ou sous les flots de la mer, sans jamais s'y mêler, jusqu'à la fontaine d'Aréthuse. C'est ce qui a donné lieu à ces vers de Virgile :

Extremum hunc, Aréthusa, mihi concede laborem...
Nec tibi, quum flucius subterlabère Sicanos,
Doris aouara suam non intermiscet undam *.

Achradine, située entièrement sur le bord de la mer, et tournée vers l'orient, était de tous les quartiers de la ville le plus spacieux, le plus beau et le plus fortifié.

Tyque, ainsi appelée du temple de la fortune (Τύχη), qui ornait cette partie, s'étendait le long de l'Achradine au couchant, depuis le septentrion vers le midi. Elle était fort habitée. Elle avait une porte célèbre nommée *Hexapyle*, qui conduisait dans la campagne, et elle était située au septentrion de la ville.

Épipole était une hauteur hors de la ville, et qui la commandait; elle était située entre Hexapyle et la pointe d'Euryète, vers le septentrion et le couchant; elle était en plusieurs endroits fort escarpée, et par cette raison, d'un accès fort difficile. Lors du siège dont nous parlons, elle n'était point fermée de murailles: les Syracusains la gardaient avec un corps de troupes contre les attaques des ennemis. Euryète était l'entrée et le passage qui conduisait à Epipole. Sur la même hauteur d'Épipole, était un fort nommé *Labdale*.

Ce ne fut que longtemps après, sous Denys le tyran, qu'Épipole fut environnée de murs, et enfermée dans la ville, dont elle fit une cinquième partie, mais qui était peu habitée. On y en avait déjà ajouté une quatrième, appelée *Néapolis*, c'est-à-dire *Ville neuve*, qui couvrait Tyque.

La rivière Anape coulait à une petite demi-lieue de la ville *. L'espace qui les séparait était une belle et grande prairie, terminée par deux marais, l'un appelé *Syraco*, qui avait donné son nom à la ville; et l'autre, *Lysimélie*. Cette rivière allait se rendre dans le grand port. Près de l'embouchure, vers le midi,

était une espèce de château appelé *Olympie*, à cause du temple de Jupiter Olympien qui y était, et où il y avait de grandes richesses. Il était à cinq cents pas de la ville.

Syracuse avait deux ports tout près l'un de l'autre, et qui n'étaient séparés que par l'île: le grand et le petit, appelé autrement *Lacus*. Selon la description qu'en fait l'orateur romain †, ils étaient l'un et l'autre environnés des édifices de la ville.

Le grand avait de circuit un peu plus de cinq mille pas ‡, ou de deux lieues. Il avait un golfe appelé *Dascon*. L'entrée de ce port n'avait que cinq cents pas de large: elle était formée, d'un côté, par la pointe de l'île *Ortygie*, et de l'autre, par la petite île et par le cap de Plemmyre, qui était commandé par un château de même nom.

Au-dessus de l'Achradine était un troisième port, nommé le port de *Trogile*.

§ XIII. — NICIAS, APRÈS QUELQUES ACTIONS, FORMER LE SIÈGE DE SYRACUSE. LAMACHUS EST TUÉ DANS UN COMBAT. LA VILLE EST RÉDUITE À L'EXTRÉMITÉ.

Dix-huitième année de la guerre.

Sur la fin de l'été, Nicias eut nouvelle que les Syracusains §, ayant repris courage, se disposaient à venir l'attaquer les premiers. Déjà leur cavalerie s'avancait avec insolence pour l'insulter jusque dans son camp, et lui demandait avec de grandes risées s'il était donc venu en Sicile pour s'établir à Catane. De si piquants reproches le réveillèrent un peu: il résolut de faire voile vers Syracuse. L'entreprise était hardie et périlleuse. Il ne pouvait, sans un extrême danger, tenter le débarquement en présence d'un ennemi qui les attendait de pied ferme, et qui ne manquerait pas de les attaquer à la descente avec toutes ses forces. Il n'y avait pas plus de sûreté à faire

* « Portus habet prope lo modicallone aspectuque urbis inclusos. » (Cic. *Verr.* 6, n. 117.)

§ Strabon lui donne de circuit 80 stades, qui feraient le double de ce qu'il a actuellement d'étendue: preuve certaine qu'il y a faute dans le texte de Strabon. (Cuvier, pag. 167.)

§ Thoryd. lib. 6, pag. 453-461. — Plut. in Nic. pag. 533-534. — Diod. lib. 13, pag. 137-138.

* Virg. *eclog.* 10.

† Plut. in Dionys. vii, pag. 970.

avancer ses troupes par terre, parce que, n'ayant point de cavalerie, celle des Syracusains, qui était nombreuse, au premier bruit de leur marche leur tomberait sur les bras, et les accablerait.

Pour se tirer d'embarras, et se mettre en état de s'emparer sans obstacle d'un poste avantageux qui lui avait été désigné par un banni de Syracuse, Nicias usa de stratagème. Il fit donner un faux avis aux ennemis, que, moyennant un complot qui devait éclater un certain jour, ils pourraient s'emparer de son camp et se rendre maîtres de toutes les armes et de tout le bagage. Les Syracusains, sur cette assurance, marchèrent vers Catane, et se vinrent camper sur les terres de Léonte. Dès que les Athéniens en eurent avis, ils s'embarquèrent avec toutes leurs munitions et toutes leurs troupes, et tirèrent sur le soir vers Syracuse. Ils arrivèrent au point du jour dans le grand port, et prirent terre près d'Olympie, à l'endroit qu'on leur avait enseigné, et s'y retranchèrent. Les ennemis, se voyant honteusement trompés, s'en retournèrent tout court à Syracuse; et pleins de dépit, ils se mirent en bataille quelques jours après devant les murailles de la ville. Nicias sortit de ses retranchements, et l'on en vint aux mains. La victoire fut longtemps en balance; mais une grande pluie, accompagnée d'éclairs et de tonnerre, étant survenue, les Syracusains, qui étaient sans expérience, et dont la plupart faisaient alors le premier essai de leurs armes, furent étonnés et intimidés de cet orage, tandis que les autres s'en moquaient comme d'un effet de la saison, et ne considéraient autre chose que l'ennemi, qui était bien plus à craindre que l'orage. Après une longue et vigoureuse résistance, les Syracusains furent obligés de plier. On ne put pas les poursuivre fort loin, à cause que leur cavalerie, qui était entière et n'avait point été battue, couvrit leur retraite. Ils rentrèrent en bon ordre dans la ville, après avoir jeté des troupes dans le temple d'Olympie pour en empêcher le pillage.

Ce temple était assez près du camp des Athéniens, qui auraient bien voulu s'en rendre maîtres, parce qu'il était plein d'offrandes d'or et d'argent, que la religion des rois et des peuples y avait consacrées. Nicias, ayant dif-

féré d'y envoyer des troupes pour s'en saisir, en perdit l'occasion, et donna le temps aux Syracusains d'y faire passer, comme on vient de le dire, un détachement pour le défendre. On croit qu'il le fit à dessein et par respect pour les dieux, parce que, les soldats venant à piller ce temple, le public n'en aurait tiré aucun profit, et le sacrilège serait retombé sur lui seul.

Après le combat, les Athéniens, qui ne se trouvaient pas encore en état d'attaquer Syracuse, se retirèrent sur leur flotte à Naxe et à Catane pour y prendre leurs quartiers d'hiver, dans le dessein de revenir au commencement du printemps pour former le siège. Ils avaient besoin pour cela d'argent, de vivres, et surtout de cavalerie, qui leur manquait absolument. Ils comptaient tirer une partie de ces secours des peuples de Sicile, qu'ils espéraient que la nouvelle de leur victoire ferait bientôt passer dans leur parti; et ils envoyèrent en même temps à Athènes pour y solliciter les mêmes secours. Ils recherchèrent aussi l'alliance de Carthage, et députèrent vers quelques villes d'Italie situées sur les côtes de la mer de Toscane, qui leur avaient promis de les secourir.

A Syracuse, on ne perdit point espérance. Hermocrate, celui de leurs chefs qui se distinguait le plus par sa valeur, son bon sens et son expérience, leur représenta, pour rassurer les esprits, qu'on n'avait pas manqué de courage, mais de conduite : que l'ennemi, quoique brave, devait plutôt sa victoire à son bonheur qu'à son mérite : que la multitude des chefs, qui est toujours suivie de peu d'ordre et d'obéissance, leur avait nui (ils étaient au nombre de quinze) : qu'il fallait choisir des généraux expérimentés pour contenir le reste dans la discipline, et bien exercer les troupes pendant tout l'hiver. Cet avis ayant été suivi, il fut élu général avec deux autres; après quoi l'on dépêcha à Corinthe et à Lacédémone, tant pour renouveler l'alliance que pour les engager à faire diversion, afin d'obliger les Athéniens, s'il se pouvait, de rappeler leurs troupes de Sicile, ou de les empêcher au moins d'y envoyer du renfort. Leur principale application fut de fortifier Syracuse. Ils enfermèrent dans la ville, par un

mur, tout le terrain qui regarde Épipole, depuis l'extrémité septentrionale de Tyque, en descendant du côté de l'occident vers la partie appelée depuis Neapolis, afin d'éloigner davantage l'ennemi et de lui rendre la contrevallation plus difficile, en l'obligeant de lui donner plus d'étendue. Cet endroit avait apparemment été négligé, parce qu'il paraissait se défendre soi-même par sa situation inégale et escarpée. Ils mirent aussi garnison dans Mégare et dans Olympe, et plantèrent des pieux sur le bord de la mer partout où la descente paraissait facile. Ensuite, ayant su que les Athéniens étaient à Naxe, ils allèrent brûler le camp de Catane, et se retirèrent après avoir fait le dégât aux environs.

Les ambassadeurs de Syracuse¹, étant arrivés chez les Corinthiens, leur demandèrent du secours, comme à leurs fondateurs, qui leur fut aussitôt accordé avec une ambassade vers les Lacédémoniens pour les faire déclarer en leur faveur. Alcibiade appuya leur demande de tout son crédit et de toute son éloquence, à laquelle son ressentiment contre Athènes ajoutait une nouvelle force. Il conseilla et persuada aux Lacédémoniens d'envoyer Gylippe pour général en Sicile, et d'attaquer de leur côté les Athéniens pour faire une puissante diversion : en troisième lieu, il les porta à fortifier Décélie dans l'Attique ; ce qui acheva de perdre et de ruiner la ville d'Athènes, qui ne put jamais s'en relever : car ce fort rendit les Lacédémoniens maîtres de la campagne, de sorte que les Athéniens ne pouvaient plus jouir de leurs mines d'argent de Laurium, ni des revenus de leurs terres, ni être secourus par leurs voisins, Décélie étant devenu l'asile de tous les mécontents et de tous les partisans de Sparte.

Nicias avait reçu quelque secours d'Athènes². Il consistait en deux cent cinquante cavaliers, à qui l'on avait supposé que la Sicile fournirait des chevaux (ils en avaient simplement apporté l'équipage), et en trente archers à cheval, avec trois cents talents³, c'est-à-dire, trois cent mille écus. Il commençait donc à se

mettre en mouvement. On l'accusait de manquer souvent l'occasion d'agir en perdant le temps à force de raisonner, de différer et de se précautionner ; mais quand il entrait en action, il était aussi vif et aussi ardent à exécuter qu'il avait été timide et lent à entreprendre, comme il le fit voir ici.

Ceux de Syracuse, ayant appris qu'il était arrivé de la cavalerie aux Athéniens, et qu'ils viendraient bientôt assiéger leur ville, et sachant qu'ils n'en pouvaient approcher ni faire de contrevallation s'ils ne se rendaient maîtres de la hauteur d'Épipole, qui commandait Syracuse, ils résolurent d'en garder l'avenue, qui était le seul passage par où l'on pût y arriver, tout le reste étant escarpé et inaccessible. Étant donc descendus dans la prairie qui borde la rivière d'Anape, et y ayant fait la revue de leurs troupes, ils choisirent sept cents hommes d'infanterie sous le commandement de Diomile, pour garder ce poste important, avec ordre de s'y rendre au premier signal qu'on leur en donnerait. Nicias ne leur en laissa pas le loisir, tant il conduisit son dessein avec prudence, promptitude et secret. Il partit de Catane avec toute sa flotte sans que les ennemis en eussent le moindre soupçon. Étant arrivé au port de Trogile, près de Léonte, qui n'est éloigné d'Épipole que d'un bon quart de lieue (six ou sept stades), il fit mettre à terre ses troupes de débarquement, puis se retira avec sa flotte à Thapse, petite péninsule près de Syracuse, dont il ferma l'entrée avec une escale.

Les troupes de terre coururent se saisir d'Épipole, en montant par Eurytèle, avant que les ennemis, qui étaient dans la prairie d'Anape, éloignée de plus d'une lieue, eussent rien appris de leur arrivée. Au premier bruit, les sept cents hommes de Diomile accoururent en désordre, et furent aisément battus ; il en demeura trois cents sur la place avec leur chef. Les Athéniens, après avoir érigé un trophée, bâtirent un fort à Labdale, sur le sommet d'Épipole, pour renfermer et y mettre en sûreté leur bagage et ce qu'ils avaient de plus précieux, lorsqu'il faudrait en venir aux mains ou travailler à la contrevallation.

Peu de temps après les habitants d'Egeste envoyèrent aux Athéniens trois cents cava-

¹ Thucyd. lib. 6, pag. 471-482. — Etot. in Aleib. pag. 303 ; in Nic. pag. 534-535. — Diod. lib. 13, pag. 138.

² An. M. 3690 ; av. J. C. 414.

³ Trois cents talents valent 3 million 735 000 fr. E. B.

liers, et quelques alliés de Sicile y en ajoutèrent cent autres; ce qui, avec les deux cent cinquante qu'Athènes avait envoyés auparavant, et qui s'étaient fournis de chevaux dans le pays, faisait six cent cinquante hommes de cavalerie.

Le plan de Nicias pour prendre Syracuse était d'environner toute la ville, du côté de la terre, d'une bonne contrevallation, qui couperait aux assiégés toute communication avec les troupes de dehors, espérant sans doute être ensuite en état d'empêcher, par le moyen de sa flotte, qu'on ne pût y faire entrer par mer ni secours ni vivres.

Ayant laissé une garnison à Labdale, il descendit de la hauteur, s'avança vers l'extrémité septentrionale de Tyque; et, s'y étant arrêté, il employa toute l'armée à construire un mur de contrevallation pour enfermer la ville du côté du nord, depuis Tyque jusqu'à Trogile, situé sur le bord de la mer. L'ouvrage avança avec une rapidité qui effraya les Syracusains. Ils crurent devoir s'y opposer, et firent quelques sorties et quelques attaques, qui leur réussirent toujours mal : leur cavalerie même fut mise en déroute. Le lendemain de l'action, la contrevallation du côté du nord fut continuée par une partie de l'armée, pendant que l'autre portait des pierres et des matériaux vers Trogile pour l'achever.

Les assiégés, sur l'avis d'Hermocrate, jugèrent à propos de ne plus hasarder de combat contre les Athéniens, et ne songèrent qu'à empêcher, ou du moins à rendre inutiles leurs ouvrages, en construisant eux-mêmes de leur côté un mur qui coupât le terrain par où les Athéniens devaient conduire le leur. Ils jugeaient que, si l'on ne troublait point leur travail, et qu'on leur laissât achever le mur, les Athéniens ne pourraient pas passer outre; ou que, s'ils venaient pour les empêcher, il suffirait aux Syracusains de leur opposer une partie de leurs troupes, après avoir pris la précaution de fermer les avenues les plus accessibles par de bonnes palissades, et que les Athéniens au contraire seraient obligés de faire venir toutes leurs forces et d'abandonner absolument le travail.

Ils sortirent donc, et, travaillant avec toute l'ardeur possible, ils commencèrent à con-

struire un mur; et, pour en faciliter le travail, il le couvrirent par une bonne palissade, et le flanquèrent de tours de bois d'espace en espace, afin de le pouvoir défendre. Les Athéniens les laissèrent travailler tranquillement sans les troubler, parce que s'ils n'avaient mené contre eux qu'une partie de leurs troupes ils auraient été trop faibles, et que, pour les y mener toutes, il aurait fallu interrompre leurs travaux; ce qu'ils ne voulaient pas faire. L'ouvrage étant achevé, les Syracusains y laissèrent un corps de troupes pour défendre la palissade et garder le mur, après quoi ils rentrèrent dans la ville.

Cependant les Athéniens coupèrent les canaux qui conduisaient de l'eau dans la ville; et voyant que les soldats syracusains qui avaient été laissés pour garder le mur s'acquittaient assez mal de leur devoir, les uns rentrant sur le midi dans la place ou dans leurs tentes, et les autres faisant très-mauvaise garde, ils détachèrent pour l'attaque de ce poste trois cents soldats choisis et quelque infanterie légère, pendant que le reste de l'armée marcha vers la ville pour empêcher le secours. Les trois cents soldats, ayant forcé la palissade, poursuivirent ceux qui la gardaient jusqu'à la porte du mur de la ville qui couvrait le Téménite, où, étant entrés pêle-mêle avec eux, ils furent repoussés par les habitants avec perte. Toute l'armée ensuite démolit le mur, arracha les palissades du retranchement, et les emporta.

Après cet heureux succès, qui laissait les Athéniens maîtres du côté du nord, ils entreprirent dès le lendemain un nouveau travail encore plus important, et qui devait achever la clôture de la ville : c'était de conduire du côté du couchant un mur, depuis les hauteurs d'Épipole, à travers la plaine et le marais, jusqu'au grand port. Pour l'empêcher, les assiégés, recommençant la même manœuvre qu'ils venaient de faire de l'autre côté, tirèrent de la ville au travers du marais un fossé revêtu de palissades, pour empêcher les Athéniens de pousser leur contrevallation jusqu'à la mer. Mais ceux-ci, après avoir achevé la première partie du mur sur la hauteur d'Épipole, prirent la résolution de faire l'attaque du fossé revêtu. Pour cet effet, ils donnèrent ordre à leur flotte de se rendre de Tapse au

grand port de Syracuse; car jusque-là elle était toujours restée dans cette petite rade, et les assiégés avaient toujours la mer libre; ce qui obligeait les assiégeants à faire venir leurs convois de Thapse par terre. Les Athéniens descendirent donc l'Épiple dans la plaine avant la pointe du jour, et, jetant des ais et des portes à l'endroit où le marais était simplement boueux et plus ferme qu'ailleurs, ils emportèrent, incontinent après, la plus grande partie du fossé revêtu de palissade, et le reste ensuite, après avoir eu l'avantage du combat; car les ennemis lâchèrent le pied et se retirèrent, ceux de la droite vers la ville, et les autres du côté de la rivière. Trois cents Athéniens d'élite voulant couper à ceux-ci le passage, coururent vers le pont; mais la cavalerie ennemie, qui y était en bataille pour la plus grande partie, les repoussa, vint fondre ensuite sur l'aile droite des Athéniens, et mit les premiers bataillons en désordre. Ce que Lamachus ayant aperçu de l'aile gauche où il commandait, il y accourut avec les Argiens et quelques archers; mais ayant franchi un fossé, et se trouvant abandonné de ses troupes, il y fut tué avec cinq ou six qui l'avaient suivi. Les ennemis transportèrent aussitôt leurs corps au delà de la rivière, et, voyant venir le reste de l'armée, se retirèrent.

Dans le même temps leur aile droite, qui était retournée vers la ville, reprit courage par ce succès, et se vint mettre en bataille devant les Athéniens, après avoir détaché quelques troupes pour attaquer le fort bâti sur la hauteur d'Épiple, qui servait de dépôt aux ennemis, et qu'on croyait sans défense. Elles forcèrent un retranchement qui couvrait le fort; mais Nicias le sauva. Il était resté malade dans ce fort, et était actuellement dans son lit, sans avoir auprès de lui que ses domestiques. Animé par le danger même et par la présence de l'ennemi, il fit un effort; il se lève, et ordonne à ses gens de mettre promptement le feu à tout le bois qui était entre le retranchement et le fort pour les machines, et aux machines mêmes. Cet incendie inopiné arrêta les Syracusains, sauva Nicias, le fort et toutes les richesses des Athéniens; car ceux-ci accoururent d'en bas au secours. Dans le même temps, on vit entrer la flotte dans le grand

port, comme l'ordre en avait été donné. Ce que les Syracusains ayant aperçu d'en haut, et craignant d'être pris par derrière et accablés par les troupes de débarquement, ils se retirèrent et rentrèrent dans la place avec toutes leurs forces, désespérant, après la perte qu'ils venaient de faire de leur fossé revêtu de palissades, de pouvoir empêcher que la contrevallation ne fût poussée jusqu'à la mer.

Cependant les Athéniens, qui s'étaient contents de construire un simple mur dans les hauteurs d'Épiple, et au travers des endroits escarpés et de difficile accès, étant descendus dans la plaine, commencèrent à élever au pied des hauteurs un double mur qui devait être prolongé jusqu'à la mer; savoir, un mur de contrevallation contre les assiégés, et un autre mur de circonvallation contre les troupes syracusaines du dehors, et contre celles des alliés qui pouvaient venir au secours de la ville.

Depuis ce jour, Nicias, qui était resté seul général, conçut de grandes espérances; car plusieurs peuples de Sicile, qui jusque-là n'avaient point encore pris de parti, vinrent se joindre à lui, et de tous côtés il lui arrivait des vaisseaux chargés de provisions pour son armée, chacun s'empressant de se déclarer en sa faveur, parce que ses affaires avaient pris le dessus, et qu'il avait eu en tout un bonheur extraordinaire. Déjà même les Syracusains, se trouvant bloqués par terre et par mer, et n'espérant plus de pouvoir défendre leur ville, lui faisaient des propositions d'accommodement. Gylippe, qui venait de Lacédémone à leur secours, ayant appris en chemin l'extrémité où ils étaient réduits, et croyant toute l'île perdue, continua sa route, non plus dans le dessein de défendre la Sicile, mais pour conserver aux peuples d'Italie les villes qu'ils y avaient, s'il en était encore temps et si cela était possible; car la renommée avait répandu de tous côtés que les Athéniens étaient déjà maîtres de tout, et qu'ils avaient à leur tête un capitaine que sa prudence et son bonheur rendaient invincible. Nicias lui-même, devenu, contre son naturel, plein de confiance en ses forces et enflé par ses heureux succès, persuadé d'ailleurs, par les nouvelles secrètes qu'il avait tous les jours de Syracuse et par les gens qu'on lui envoyait, qu'incessamment il allait avoir la ville par com-

position, ne fit aucun compte de l'approche de Gylippe, et ne prit aucune précaution pour l'empêcher d'aborder, surtout depuis qu'il eut appris qu'il avait fort peu de vaisseaux avec lui; et il le traitait de corsaire et de pirate, qui ne méritait pas qu'on s'en mît en peine. Un bon général doit bien se donner de garde de relâcher ses soins et sa vigilance dans les bons succès, la moindre négligence étant capable de tout ruiner: que Nicias eût envoyé le plus petit détachement pour s'opposer à l'approche de Gylippe, il était maître de Syracuse, et tout était fini.

§ XIII. — SYRACUSE SONGE A CAPITULER. L'ARRIVÉE DE GYLIPPE CHANGE LA FACE DES CHOSSES. NICIAS, FORCÉ PAR SES COLLÈGUES, DONNE UN COMBAT SUR MER ET EST VAINCU. SES TROUPES DE TERRE SONT AUSSI BATTUES.

Dix-neuvième année de la guerre.

Les ouvrages des Athéniens étaient presque entièrement achevés¹, et ils avaient tiré un double mur de la longueur de près d'une demilieu le long de la plaine et du marais vers le grand port, et ils en fallait peu qu'ils n'y fussent arrivés; il ne restait plus aussi du côté de Trogile qu'une petite partie du mur à achever. Syracuse était donc près de sa ruine, et se voyait sans ressource, n'étant point en état de résister par elle-même aux ennemis, et n'espérant plus de secours. Ainsi l'on résolut de se rendre. On convoqua l'assemblée pour régler les articles de la capitulation qu'on devait présenter à Nicias; et plusieurs étaient d'avis qu'on hâtât la conclusion de cette affaire avant que la ville fût entièrement enfermée.

C'est dans ce moment-là même, et dans l'extrémité la plus pressante, qu'un officier, nommé *Gongyle*, arrive de Corinthe sur une galère à trois rangs de rames. A son arrivée toute la ville s'assemble en foule autour de lui. Il déclare à haute voix que Gylippe arrive incessamment, et qu'il est suivi de plusieurs autres galères qui viennent à leur secours. Les Syracusains étonnés, ou plutôt étourdis de

cette nouvelle, n'osent y ajouter foi. Pendant qu'ils étaient ainsi flottants et incertains, survient un courrier de Gylippe, qui leur annonce sa venue et leur ordonne de sortir avec toutes leurs troupes au-devant de lui. Lui-même, après avoir pris en passant un fort², marcha en bataille droit à Épipoie, et étant monté par Euryèle, comme avaient fait les Athéniens, il se mit en état de les attaquer par dehors, pendant que les Syracusains les attaqueraient de leur côté avec les forces de Syracuse et les siennes. Les Athéniens, surpris de sa venue plus qu'on ne le peut dire, se rangèrent en bataille sous leurs murs, à la hâte et avec peu d'ordre. Pour lui, mettant bas les armes quand il fut proche, il leur envoya dire par un héraut qu'il leur donnait cinq jours pour sortir de la Sicile. Nicias ne daigna pas faire la moindre réponse à une telle proposition. Quelques-uns des soldats, se mettant à rire, demandèrent au héraut si la présence d'une cape lacédémonienne et d'un méchant bâton pouvait apporter quelque changement à l'état présent de la ville. On se prépara donc au combat de part et d'autre.

Gylippe emporta d'assaut le fort de Labdale, où il fit main basse sur tout ce qui y était. Le même jour, une galère athénienne fut prise en entrant dans le port; ensuite les assiégés tirèrent un mur en montant de la ville vers Épipoie, pour couper le mur simple des Athéniens vers l'extrémité, et leur ôter toute communication avec les troupes postées dans les retranchements qui environnaient la ville du côté du nord vers Tyque et vers Trogile. Les Athéniens, après avoir achevé le mur qui allait jusqu'à la mer vers le grand port, étaient remontés sur les hauteurs. Gylippe, ayant remarqué que dans le mur simple, bâti par les Athéniens sur les hauteurs d'Épipoie, il y avait un endroit plus faible et plus bas que les autres, y marcha de nuit avec ses troupes: mais ayant été découvert par les Athéniens qui campaient dehors, il fut contraint de se retirer, les voyant venir droit à lui. Ils rehaussèrent le mur, et se chargèrent de le garder eux-mêmes, après avoir distribué leurs alliés dans les postes du reste du retranchement.

¹ Thucyd. lib. 7, pag. 485-489. — Plut. in Nic. pag. 535-536. — Diod. lib. 13, pag. 138-139.

² Nommé Jéges.

Nicias, de son côté, trouva à propos de fortifier le cap de Plemmyre, qui, s'avancant dans la mer, étrécissait l'embouchure du grand port; et son dessein était de faciliter les convois de vivres et des autres choses nécessaires, parce que les Athéniens, en occupant ce poste, s'approchaient du petit port, où étaient les principales forces navales de Syracuse, et se mettaient en état d'en mieux observer tous les mouvements, et que d'ailleurs, ayant toute la liberté de la mer, ils ne seraient pas réduits à tirer toute leur subsistance du fond du grand port, comme cela arriverait nécessairement, si les ennemis, se rendant maîtres de l'entrée, les forçaient à se tenir renfermés dans le port de la même manière qu'ils l'étaient actuellement; car, depuis l'arrivée de Gylippe, Nicias n'avait plus d'espérance que du côté de la mer. Faisant donc passer par là sa flotte et une partie de ses troupes, il y bâtit trois forts, à la faveur desquels les bâtiments demeuraient à l'ancre: de sorte qu'il y renferma une grande partie du bagage et des munitions. Ce fut alors que les gens de mer souffrirent beaucoup; car, comme il fallait aller loin au bois et à l'eau, ils étaient luvés par la cavalerie des ennemis, dont le tiers était posté à Otympie pour empêcher la garnison de Plemmyre de sortir, et était maître de la campagne. Nicias, ayant appris que la flotte de Corinthe arrivait, envoya contre elle vingt galères, avec ordre d'observer les ennemis du côté de Locres et de Rhège, et des autres avenues de la Sicile.

Cependant Gylippe, se servant des pierres mêmes que les Athéniens avaient amassées pour leur usage, continuait de bâtir le mur que les Syracusains avaient commencé de conduire au travers d'Épipole, et se mettait tous les jours devant eu bataille, comme les Athéniens le faisaient aussi de leur côté. Lorsqu'il vit le temps propre pour donner, il commença le combat dans l'espace qui était entre les deux murailles. La situation étroite du lieu ayant rendu sa cavalerie et ses gens de trait inutiles, il eut du désavantage. Les Athéniens dressèrent un trophée. Gylippe, pour ranimer ses troupes, en leur rendant justice, eut le courage de prendre sur lui le reproche du mauvais succès, et de leur déclarer hautement que sa défaite n'était pas arrivée par

leur faute, mais par la sienne, parce qu'il les avait fait combattre dans un lieu trop serré. Il leur promit de leur donner bientôt occasion de rétablir leur honneur et le sien; et en effet, le lendemain, après les avoir exhortés à bien soutenir leur ancienne réputation, il les mena contre l'ennemi. Nicias, voyant que, quand il n'aurait pas envie de donner bataille, il faudrait nécessairement empêcher les ennemis de continuer leur mur au delà de la contrevallation, dont ils étaient déjà fort proche, parce qu'autrement c'était leur accorder une victoire certaine, marcha contre les Syracusains. Gylippe fit avancer ses troupes au delà de l'endroit où de part et d'autre finissaient les murs, afin d'avoir plus d'espace pour s'étendre; et chargeant l'aile gauche des ennemis avec sa cavalerie, il la mit en fuite, et bientôt après renversa l'aile droite. On voit ici ce que peut l'expérience et l'habileté d'un grand capitaine; car Gylippe, avec les mêmes hommes, les mêmes armes, les mêmes chevaux, les mêmes lieux, en changeant seulement son ordonnance de bataille, défit les Athéniens, et les mena battant jusque dans leur camp. La nuit suivante, les vainqueurs poussèrent leur mur au delà de la contrevallation des Athéniens, et par là leur ôtèrent toute espérance de pouvoir les enfermer.

Après cet heureux succès, les Syracusains¹, à qui la flotte de Corinthe était arrivée sans avoir été aperçue de celle d'Athènes, reprirent courage, armèrent plusieurs galères, et, sortant en campagne avec leur cavalerie et d'autres troupes, firent beaucoup de prisonniers. Ils députèrent à Lacédémone et à Corinthe pour faire venir du renfort. Gylippe alla lui-même par toutes les villes de Sicile pour les solliciter de se joindre à lui, et il en gagna la plus grande partie, qui lui donnèrent de puissants secours. Nicias, voyant que ses forces diminuaient tous les jours, et que celles des ennemis augmentaient, recommença à perdre courage; et non content d'envoyer aux Athéniens des gens pour leur représenter l'état des choses, il leur écrivit lui-même très-fortement. Je rapporterai ici sa lettre en entier,

¹ Thucyd. lib. 7, pag. 490-491. — Plut in Nic. pag. 536. — Diod lib. 13, pag. 130.

parce qu'elle expose très-nettement l'état où étaient les affaires à Syracuse, et que d'ailleurs elle peut servir de modèle pour ces sortes de relations.

« Athéniens, je vous ai déjà informés par « plusieurs dépêches de ce qui se passait ici : « mais il est nécessaire que vous sachiez l'état « présent des affaires pour y donner ordre. « Après que nous avons remporté l'avantage « dans plusieurs combats, et que nous avons « presque achevé notre contrevallation, Gy- « lippe est entré dans Syracuse avec des trou- « pes de Lacédémone et de Sicile, et ayant « été battu la première fois, a été victorieux « la seconde par le moyen de sa cavalerie et « de ses gens de trait. Nous demeurons donc « renfermés dans nos retranchements sans « oser rien entreprendre, ni pouvoir achever « notre contrevallation, à cause des forces su- « périeures des ennemis : car une partie de « nos soldats sont occupés à garder nos forts ; « de sorte que nous ne pouvons pas nous ser- « vir de toutes nos troupes dans un combat. « D'ailleurs, comme les Syracusains ont « coupé nos lignes par un mur à l'endroit où « elles n'étaient pas achevées, nous ne pou- « vons plus envelopper la place, à moins que « nous ne forcions leurs retranchements ; et « d'assiégants nous sommes devenus assiégés, « sans oser nous écarter, dans la crainte de « leur cavalerie.

« Non contents de ces avantages, ils font « venir de nouveaux secours du Péloponnèse, « et ont envoyé Gylippe pour obliger les villes « neutres de la Sicile à se déclarer, et les au- « tres à leur envoyer des hommes et des vais- « seaux pour nous attaquer par mer et par « terre. Je dis par mer, ce qui peut paraître « étonnant, mais qui n'est que trop vrai ; car « notre flotte, considérable auparavant par « le bon état des galères et par celui des équi- « pages, manque maintenant par ces deux « endroits-là mêmes, et est infiniment affai- « blie.

« Les galères font eau de tous côtés, parce « qu'on ne peut les retirer à sec pour les ra- « douber, à cause de la crainte où nous som- « mes que celles des ennemis, qui sont en « plus grand nombre et en meilleur état que « les nôtres, ne viennent tout d'un coup nous

« attaquer comme elles paraissent à chaque « moment disposées à le faire. D'ailleurs, « nous nous trouvons dans une indispensable « nécessité d'en envoyer plusieurs de côté et « d'autre pour escorter les convois qu'il faut « faire venir de bien loin, et faire passer à « la vue des ennemis ; de sorte que, pour peu « qu'on se relâchât de ces soins, nous affame- « rions notre armée.

« Pour l'équipage, il dépérit tous les jours à « vue d'œil, parce que plusieurs, s'écartant « pour la maraude ou pour aller chercher du « bois et de l'eau, sont surpris et tués par la « cavalerie. Les esclaves, tentés par le voi- « sine du camp des ennemis, désertent et s'y « rendent en grand nombre. Les étrangers « qu'on a levés par force se dissipent, et ceux « qu'on a enrôlés pour de l'argent, qui pen- « saient venir au pillage plutôt qu'au combat, « trouvant tout le contraire, vont se rendre « aux ennemis qui sont proches, ou se cachent « dans la Sicile, ce qu'ils peuvent faire aisé- « ment, parce que l'île est fort grande. Beau- « coup de citoyens, exercés depuis longtemps et « habiles dans la manœuvre, ayant gagné les ca- « pitaines des galères, ont substitué à leur « place des hommes qui sont sans expérience « et incapables de servir, et par là ont ruiné « toute la discipline. J'écris à des personnes « qui connaissent la marine, et qui savent « que, quand le bon ordre est ainsi négligé, « tout va en déperissant, et que la flotte se « ruine.

« Mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est « qu'avec toute mon autorité de général je ne « puis empêcher ce désordre. Car vous savez, « messieurs, que vous êtes d'un caractère à « ne vous pas laisser aisément gouverner ; et « d'ailleurs je ne sais où prendre des mate- « lots, au lieu qu'il en vient de tous côtés à « nos ennemis. Nos alliés de Sicile sont hors « d'état de nous aider ; et si les villes d'Italie « d'où nous tirons notre subsistance, appre- « nant l'extrémité où nous sommes réduits et « que vous ne songez point à nous envoyer de « secours, se joignent aux Syracusains, nous « sommes absolument perdus, sans que « l'ennemi ait besoin de nous livrer aucun « combat.

« Je pourrais vous mander des choses plus

« agréables, mais non plus utiles ni plus
 « propres à vous mettre au fait des affaires
 « présentes sur lesquelles vous avez à délibé-
 « rer. Je sais que vous aimez à n'entendre
 « que des nouvelles qui vous fassent plaisir :
 « mais je sais aussi que, lorsque les affaires
 « tournent autrement que vous ne l'avez es-
 « péré, vous vous en prenez à ceux qui vous ont
 « trompés; et c'est ce qui m'a déterminé à
 « vous écrire avec la dernière sincérité et sans
 « vous rien dissimuler. Du reste, vous n'avez
 « jusqu'ici aucun sujet de vous plaindre ni des
 « officiers, ni des troupes, qui se sont fort bien
 « acquittés de leur devoir.

« Mais maintenant que la Sicile réunit tou-
 « tes ses forces contre nous, et qu'elle attend
 « du Péloponnèse une nouvelle armée, posez
 « pour fondement de vos délibérations que les
 « troupes que nous avons ne sont point suffi-
 « santes; et qu'ainsi il faut, ou nous rappeler,
 « ou envoyer ici une armée de terre et de mer
 « aussi nombreuse que la première, et de l'ar-
 « gent à proportion. Il faut se disposer aussi
 « à m'envoyer un successeur, ne pouvant plus
 « porter le poids du commandement à cause
 « de ma néphrétique. Je crois avoir mérité
 « cette grâce par les bons services que je vous
 « ai souvent rendus, tant que la santé me l'a
 « permis, dans tous les commandements que
 « j'ai eus.

« Au reste, quelque résolution que vous
 « preniez, ce que je vous demande, messieurs,
 « c'est que vous l'exécutiez promptement,
 « sans délai, et dès le commencement du
 « printemps. Les ressources que nos ennemis
 « trouvent dans la Sicile sont toutes prêtes :
 « celles qu'ils attendent du Péloponnèse pen-
 « vent tarder davantage. Mais songez que, si
 « vous ne vous évertuez, les Lacédémoniens
 « ne manqueront pas, comme cela est déjà
 « arrivé, de vous surprendre et de vous pré-
 « venir. »

La lecture de cette lettre toucha extrême-
 ment les Athéniens, et fit sur eux toute l'im-
 pression que Nicias en pouvait attendre. On
 ne jugea pas à propos de lui nommer un suc-
 cesseur : on lui donna seulement deux des of-
 ficiers qui étaient avec lui, savoir : Ménandre
 et Euthydème, pour le soulager en attendant
 qu'on envoyât d'autres généraux. Eurymédon

et Démotène furent choisis pour remplacer
 Lamachus et Alcibiade. Le premier partit sur-
 le-champ avec dix galères et quelque argent,
 environ le solstice d'hiver, pour assurer Ni-
 cias d'un prompt secours, tandis que l'autre
 levait des troupes et des contributions pour
 faire voile au commencement du printemps.

D'un autre côté les Lacédémoniens¹, soutenus
 par ceux de Corinthe, faisaient de grands
 préparatifs pour envoyer des renforts en Sicile
 et pour rentrer dans l'Attique, afin d'em-
 pêcher la flotte d'Athènes de faire voile vers
 cette île.

Ils entrèrent donc de bonne heure dans l'At-
 tique sous le commandement du roi Agis², et,
 après avoir ravagé la campagne, ils fortifièrent
 Décélie, ayant partagé l'ouvrage entre toutes les
 troupes pour l'achever plus promptement. Ce
 poste est environ à six-vingts stades d'Athènes³,
 c'est-à-dire près de six lieues, et à
 même distance de la Béotie. Alcibiade ne s'é-
 tait point donné de repos jusqu'à ce qu'enfin il
 eût obtenu qu'on y travaillât. C'est ce qui nuisit
 le plus aux Athéniens : car, au lieu qu'au-
 paravant, l'ennemi se retirait après avoir fait
 le dégât, on était libre le reste de l'année; de-
 puis que Décélie eut été fortifiée, la garnison
 qu'on y laissait ne cessait de faire des courses
 et de tenir toujours les Athéniens en inquié-
 tude, Athènes étant devenue comme une place
 de guerre; car de jour on faisait garde tout
 autour aux portes, et de nuit toute la ville
 était sur les murailles ou sous les armes. Les
 vaisseaux qui apportaient de l'île d'Eubée des
 vivres, et dont auparavant la route par Décé-
 lie était beaucoup plus courte, étaient con-
 traints de prendre un grand tour pour doubler
 le cap de Sunium, ce qui rendait les vivres plus
 chers. Il en était de même de toutes les mar-
 chandises qui venaient de dehors. Pour sur-
 croît de malheur plus de vingt mille esclaves,
 dont la plupart étaient artisans, passèrent chez
 les ennemis pour se dérober à l'extrême mi-
 sère qui désolait la ville. Tout le bétail périt
 avec les bêtes de voiture. La plupart des che-
 vaux demeurèrent estropiés, parce qu'ils étaient

¹ Thucyd. lib. 7, pag. 404-406, et 502-504. — Diod.
 lib. 13, pag. 140.

² An. M. 3501; av. J. C. 413.

³ Six-vingts stades ou 5 lieues. E. B.

toujours en garde ou en course. Tout étant ainsi ravagé, et les Athéniens se trouvant privés des revenus de la campagne, la disette d'argent devint fort grande, et ils furent obligés de prendre le vingtième de tout ce qui venait par mer pour remplacer la perte des revenus ordinaires.

Cependant Gylippe, qui avait fait le tour de la Sicile¹, amena le plus de gens qu'il avait pu rassembler dans toute l'île, et porta ceux de Syracuse à équiper une flotte la plus nombreuse qu'ils pourraient, et à hasarder un combat naval, sur l'espérance d'un succès digne d'une si grande entreprise. Cet avis fut fortement appuyé par Hermocrate, qui exhorta les Syracusains à ne pas céder à leurs ennemis la gloire de la marine. Il leur représenta que les Athéniens eux-mêmes ne l'avaient pas reçue de leurs ancêtres, et ne l'avaient pas toujours possédée : que c'était la guerre des Perses qui les avait comme forcés à se rendre habiles sur mer, malgré l'opposition qu'ils y avaient, et par leur inclination naturelle, et par la situation même de leur ville, assez éloignée de la mer : qu'ils s'étaient rendus terribles aux autres peuples, moins par leurs forces que par leur courage et leur hardiesse : qu'il fallait profiter de leur exemple, et, contre des ennemis toujours prêts à tout entreprendre, devenir aussi entreprenant qu'eux.

Cet avis fut goûté et suivi. On équipa une flotte nombreuse. Gylippe fit sortir de nuit toutes ses troupes de terre pour attaquer les forts de Plemmyre. Trente-cinq galères des Syracusains qui étaient dans le grand port, et quarante-cinq dans le petit, où il y avait un arsenal pour les navires, eurent ordre de s'avancer vers Plemmyre pour étonner les Athéniens, qui se verraient attaqués en même temps et par terre et par mer. Sur ces nouvelles les Athéniens s'embarquèrent aussi, et avec vingt-cinq voiles voguèrent contre les trente-cinq de Syracuse qui venaient contre eux du grand port, et en opposèrent trente-cinq autres aux quarante-cinq des ennemis qui étaient parties du petit port. Le combat fut vif à l'embouchure du grand port, les uns s'effor-

çant d'entrer, et les autres de leur défendre l'entrée.

Ceux qui gardaient les forts de Plemmyre étant accourus au rivage pour voir le combat, Gylippe attaqua les forts à l'improviste dès le point du jour, et ayant emporté d'assaut le plus grand, donna une telle épouvante aux deux autres, qu'ils furent en un instant abandonnés. Cet avantage fut suivi aussitôt d'une perte considérable du côté des Syracusains ; car les vaisseaux de Syracuse qui combattaient à l'entrée du port, après avoir forcé les Athéniens, s'entre-choquèrent rudement en y entrant en désordre, et livrèrent par ce moyen la victoire à leurs ennemis, qui ne se contentèrent pas de les poursuivre, mais donnèrent encore la chasse à ceux qui étaient victorieux dans le grand port. Onze galères de Syracuse furent coulées à fond, et plusieurs de ceux qui étaient dessus tués. On en prit trois ; mais les Athéniens en perdirent aussi trois de leur côté : après avoir remorqué celles des ennemis, ils dressèrent un trophée dans une petite île qui était devant Plemmyre, et se retirèrent dans l'enceinte de leur camp.

Les Syracusains dressèrent aussi trois trophées pour la prise des trois forts, et, ayant rasé l'un des petits, rétablirent les fortifications des deux autres et y mirent garnison. Plusieurs Athéniens y avaient été tués ou faits prisonniers, et l'on prit quantité d'argent qui y était, tant du public que des marchands et des capitaines de galères, outre une grande quantité de munitions, parce que c'était comme le magasin de toute l'armée. On y perdit aussi l'équipement et les agrès de quarante galères, avec trois vaisseaux qui étaient retirés à sec. Mais, ce qui est plus considérable encore, Gylippe ôta par là à Nicias la facilité des convois. Car, pendant que celui-ci tenait Plemmyre, le transport des vivres était sûr et prompt ; au lieu qu'après l'avoir perdu, il était difficile et hasardeux, parce qu'il ne pouvait se faire sans combat, les ennemis étant à l'ancre devant ce fort. Ainsi les Athéniens ne pouvaient plus avoir de vivres qu'à la pointe de l'épée ; ce qui abattit le courage des soldats et mit l'armée dans une grande consternation.

Il y eut ensuite quelques escarmouches pour la défense d'une estacade que les habitants

¹ Thucyd. lib. 7, pag. 497-500. — Plut. in Nic. pag. 536. — Diod. pag. 140.

avaient faite dans la mer¹, à l'entrée du vieux havre, pour mettre en sûreté leurs navires. Les Athéniens, ayant dressé des tours et des parapets sur un gros bâtiment, l'avancèrent le plus près qu'ils purent de l'estacade pour servir comme de rempart à des barques qui portaient des machines avec lesquelles on arrachait les pieux à l'aide des poulies et des cordages, outre ceux que l'on sciait par le moyen des plongeurs; les assiégés se défendant de leur havre, et les autres de leur tour. Les pieux qu'on avait enfoncés à fleur d'eau, pour faire échouer les vaisseaux qui en approchaient, donnèrent le plus de peine. Les plongeurs en virent encore à bout pour de l'argent, et la plupart furent arrachés; mais on en remit d'autres aussitôt en leur place. Il n'y eut point de tentatives ni d'efforts qu'on ne fit de part et d'autre pour l'attaque et pour la défense.

Ce qui paraissait de capital aux assiégés², fut de tenter un second combat tant sur terre que sur mer, avant l'arrivée du secours et de la flotte des Athéniens. Ils avaient pris de nouvelles mesures pour le combat naval, en profitant de ce qu'ils avaient reconnu avoir manqué au dernier. Le changement qu'ils firent dans leurs galères consistait en ce qu'ils rendirent les proues plus courtes qu'auparavant, et en même temps plus fermes et plus solides. Pour cela ils y mirent de grosses pièces de bois en saillie de chaque côté des proues; et à ces pièces de bois ils joignirent encore des solives en forme d'étais. Ces solives s'étendaient jusqu'à six coudées, sur les deux côtés du vaisseau en dedans et en dehors. Ils espéraient par là remporter l'avantage sur les galères athéniennes, qui n'osaient pas, à cause de la faiblesse de leurs proues, prendre l'ennemi de front, mais seulement en flanc; outre que, le combat se faisant dans le port, elles n'auraient pas la liberté de s'étendre ni de couler entre deux galères, en quoi consistait leur adresse, ni de revirer de bord après qu'elles auraient été repoussées, pour revenir à la charge, au lieu que les Syracusains, étant

maîtres de toute l'étendue du port, auraient tous ces avantages, et pourraient s'entresecourir les uns les autres. Voilà sur quoi ces derniers fondaient l'espérance de la victoire.

Gylippe fit donc sortir du camp premièrement toute l'infanterie, et s'avança vers la contrevallation des Athéniens du côté qui regardait la ville, pendant que les troupes d'Olympie s'approchaient de l'autre, et que leurs galères mettaient à la voile.

Nicias ne voulait point teuter la fortune d'un second combat, disant que, dans le temps qu'ils attendaient à toute heure une nouvelle flotte et un grand renfort que Démosthène leur amenait en diligence, c'était une folie, avec des troupes inférieures en nombre et déjà fatiguées, de hasarder un combat sans nécessité. Au contraire, Ménandre et Euthydème, qui venaient d'être nommés pour partager le commandement de l'armée avec Nicias jusqu'à l'arrivée de Démosthène, piqués d'ambition et de jalousie contre ces deux généraux, se hâtaient de faire quelque exploit éclatant pour en dérober la gloire à l'un, et surpasser, s'il se pouvait, celle de l'autre. Le prétexte qu'ils prenaient était la réputation d'Athènes; et ils soutenaient avec tant d'ardeur qu'elle serait entièrement perdue et ruinée si l'on évitait le combat que présentaient les Syracusains, qu'enfin ils forcèrent Nicias à donner la bataille. Les Athéniens avaient soixante et quinze galères, et les Syracusains quatre-vingts.

Le premier jour, les flottes demeurèrent en présence l'une de l'autre dans le grand port, sans en venir à un combat, et se contentant de quelques légères escarmouches, après quoi elles se retirèrent de part et d'autre; et il en fut de même des troupes de terre. Le second jour, les Syracusains ne firent aucun mouvement, Nicias, profitant de ce repos, fit mettre les bâtiments de charge sur une même ligne à quelque distance les uns des autres, pour former une enceinte qui pût servir de retraite à ses galères en cas de disgrâce. Le lendemain les Syracusains se présentèrent plus tôt même qu'à l'ordinaire: une bonne partie du jour se passa encore en escarmouches, et ils se retirèrent. On ne comptait pas qu'ils dussent revirer, et on attribuait leur retraite à crainte

¹ Thucyd. lib. 7, pag. 500-501.

² Thucyd. lib. 7, pag. 509-513. — Plut. in Nic. pag. 536. — Diod. pag. 140-141.

et à lâcheté. Mais ayant pris promptement de la nourriture, et étant remontés dans leurs galères, ils allèrent fondre sur les Athéniens, qui ne s'attendaient à rien moins. Contraints de se rembarquer à la hâte, ils remoutèrent en désordre sur leurs vaisseaux sans avoir le temps de se ranger en bataille, et étant la plupart à jeun. La victoire ne balança pas. Les Athéniens, après une courte et légère résistance, se sauvèrent derrière l'enceinte des bâtiments de charge. Les eunemis les poursuivirent jusque-là, et furent arrêtés par les anteunes de ces bâtiments, auxquelles on avait attaché des dauphins de plomb¹ d'un très-grand poids, qui, venant à tomber rudement sur les galères des eunemis, les auraient coulées à fond. Les Athéniens perdirent dans ce combat sept galères et grand nombre de soldats qui furent tués ou pris.

Cette perte jeta Nicias dans la dernière consternation². Tous les malheurs qui lui sont arrivés pendant qu'il a été seul capitaine en chef lui reviennent dans l'esprit; et en voici un plus grand qu'il s'est attiré par la faute que lui ont fait commettre ses collègues. Pendant qu'il s'occupait de ces tristes pensées, on voit arriver la flotte de Démosthène dans un appareil magnifique, et qui devait jeter la terreur parmi les ennemis : c'était le lendemain du combat. Elle était composée de soixante et treize galères qui portaient cinq mille combattants, et environ trois mille tant archers que frondeurs et gens de trait. Toutes ces galères étaient richement parées, ornées aux proues d'éclatantes banderoles, équipées de bons rameurs, commandées par de bons officiers, et retentissaient du bruit des clairons et des trompettes; Démosthène ayant affecté de s'avancer ainsi fièrement comme en pompe et en triomphe pour effrayer les ennemis.

Cet appareil en effet les alarma au delà de ce qu'on peut dire. Ils ne voyaient ni fin ni trêve à leurs maux. Tout ce qu'ils avaient fait et souffert jusque-là devenait inutile, et il fallait recommencer sur nouveaux frais. Quelle espérance de lasser la patience des Athéniens

après qu'un camp eunemi, retranché au milieu de l'Attique, n'avait pu les empêcher d'envoyer en Sicile une armée aussi grande que la première, et que leur puissance aussi bien que leur courage semblait, malgré toutes leurs pertes, s'accroître de jour en jour, loin de diminuer ?

Démosthène, s'étant bien informé de l'état des choses, crut qu'il ne fallait pas perdre le temps comme avait fait Nicias, qui, ayant d'abord répandu partout la terreur à son arrivée, était ensuite tombé dans le mépris pour avoir passé l'hiver à Catane au lieu d'aller droit à Syracuse, et dans la suite avait donné lieu à Gylippe d'y jeter des troupes. Il se flattait d'emporter la place d'emblée en profitant de l'alarme que sa venue y avait jetée, et de terminer ainsi promptement la guerre : sinon, son dessein était de lever le siège, sans fatiguer davantage les troupes par tant de combats qui ne décidaient de rien, et pour ne point épuiser la ville d'Athènes par des dépenses inutiles.

Nicias, effrayé d'une résolution si brusque et si hardie, le conjurait de ne rien précipiter, et de prendre du temps pour peser toutes choses mûrement, et pour ne laisser aucun lieu au repentir. Il lui représentait que les délais étaient tous contre les ennemis : qu'ils n'avaient plus ni vivres ni argent : que leurs alliés étaient prêts à les abandonner : que bientôt, pressés par la disette, ils prendraient le parti de se rendre comme ils l'avaient voulu faire auparavant ; car il y avait dans la place des gens qui entretenaient avec lui une secrète intelligence, et qui l'exhortaient à ne pas s'implanter, parce que les Syracusains étaient fatigués de la guerre et las de Gylippe ; et que, pour peu que la nécessité où ils étaient réduits vint à s'augmenter, ils se remettraient à sa discrétion.

Comme Nicias ne s'expliquait pas clairement, et ne voulait pas déclarer en termes formels qu'il était instruit par des voies sûres de tout ce qui se passait dans la ville, on regarda ses remontrances comme un effet de sa timidité et de la lenteur qu'on lui avait toujours reprochées. « Voilà, disaient-ils, ses longues ordinaires, ses remises, ses hésitations, ses craintives précautions, par les-

¹ Cette machine perçait une galère depuis le pont jusqu'au fond de cale, tant elle tombait avec roideur.

² Thucyd. lib. 7, pag. 513-518. — Plut. in Nic. pag. 537. — Diocl. pag. 141-142.

« quelles il a émoussé toute la vivacité et éteint
« toute l'ardeur de ses troupes, en ne les me-
« nant pas d'abord contre l'ennemi, et en at-
« tendant pour les attaquer que ses forces fus-
« sent affaiblies et méprisées. » Cela fit que
les autres généraux et tous les officiers se ran-
gèrent à l'avis de Démosthène, et Nicias lui-
même fut enfin forcé de s'y rendre.

Démosthène, après avoir fait une tentative inutile contre le mur qui coupait la contre-
vallation des assiégeants, se restreignit à l'at-
taque d'Épipole, dans la créance qu'en étant
le maître, personne n'oserait plus demeurer à
la défense du mur. Il prend donc pour cinq
jours de vivres, avec les ouvriers, les outils,
et tout l'équipage nécessaires pour fortifier et
défendre ce poste quand il s'en serait emparé.
Comme on n'y pouvait monter de jour sans
être déconvert, il s'y rend de nuit avec toutes
les troupes, suivi d'Eurymédon et de Mé-
nandre; car Nicias était demeuré à la garde
du camp. Ils montent par Euryèle, comme
on avait fait la première fois, sans être aper-
çus des sentinelles, attaquent le premier re-
tranchement et le forcent, après avoir tué une
partie de ceux qui le défendaient. Non content
de cet avantage, Démosthène passe outre,
pour ne point laisser refroidir l'ardeur des
soldats, ni retarder l'accomplissement de son
dessein. Sur ces entrefaites les troupes de la
ville, soutenues par Gylippe, sortent en ar-
mes hors des retranchements. Dans l'éton-
nement et la surprise où elles étaient, que
l'obscurité de la nuit augmentait encore beau-
coup, elles sont d'abord repoussées et mises
en fuite. Mais comme les Athéniens s'avan-
çaient en désordre pour forcer tout ce qui ré-
sistait, de peur que l'ennemi ne se ralliât si on
lui donnait le loisir de se reconnaître et de
respirer, ils sont arrêtés tout court par les
Béotiens, qui font ferme, et, marchant contre
les Athéniens, les piques baissées, les chas-
sent avec de grands cris et en font un carnage
horrible. Le trouble et l'effroi se répandent
dans le reste de l'armée. Les fuyards entraî-
nent avec eux ceux qui venaient à leur se-
cours, ou même tourment leurs armes contre
eux, les prenant pour des ennemis. Tout est
pêle-mêle, dans le désordre et la confusion,
n'étant pas possible de discerner les objets

dans l'horreur d'une nuit qui n'était ni si ob-
scure qu'on ne pût rien voir, ni assez claire
pour distinguer ce que l'on voyait. Les Athé-
niens s'entre-cherchaient sans se pouvoir ren-
contrer; et à force de demander le mot, qui
était la seule voie de se pouvoir reconnaître,
il se faisait une confusion de voix qui ne cau-
sait pas peu de trouble, outre qu'on le divul-
guait par ce moyen aux ennemis, sans qu'on
pût savoir le leur, parce qu'étant ensemble et
vainqueurs, ils n'avaient pas besoin de le
dire. Cependant ceux qu'on poursuivait se pré-
cipitaient du haut des rochers, et plusieurs fu-
rent écrasés de la chute : et de ceux qui se
sauvèrent, la plupart, égarés dans la campa-
gne et écartés les uns des autres, furent mas-
sacrés le lendemain par la cavalerie ennemie
qui sortit après eux. Il y eut deux mille morts
du côté des Athéniens, et l'on prit un grand
nombre d'armes, parce que les fuyards les je-
taient pour se sauver plus facilement par les
précipices.

§ XIV. — CONSTERNATION DES ATHÉNIENS. ILS RA-
SAIENT UN NOUVEAU COMBAT NAVAL, ET LE PER-
DENT. ILS PRENNENT LE PARTI DE SE RETIRER PAR
TERRE. POURSUIVIS VIVEMENT PAR LES SYRACUSAINS,
ILS SE RENDENT. NICIAS ET DÉMOSTHÈNE SONT CON-
DANNÉS À MORT, ET EXÉCUTÉS. EFFET QUE PRODUIT
À ATHÈNES LA NOUVELLE DE LA DÉFAITE DE L'ARMÉE.

Après un échec si considérable ¹, les géné-
raux athéniens étaient bien embarrassés à ré-
soudre ce qu'ils devaient faire dans le décou-
ragement et le désespoir de l'armée, qui
déperissait tous les jours par les maladies de
l'automne et par le mauvais air du marais où
l'on campait. Démosthène était d'avis de par-
tir sans plus tarder, après avoir manqué une
entreprise de la plus grande importance; d'au-
tant plus que le temps était encore propre à
la navigation, et qu'on avait assez de vaisseaux
pour forcer le passage en cas que les ennemis
voulussent le disputer. Il disait qu'il était bien
plus avantageux de faire lever le blocus d'Athè-
nes que de continuer celui de Syracuse, en se
consommant en frais inutiles : qu'il ne leur
viendrait pas certainement une nouvelle ar-

¹ Thucyd. lib. 7, pag. 518-520. — Plat. in Nic. pag. 538-542. — Diod. pag. 142.

mée, et qu'avec celle qui leur restait ils ne pouvaient pas espérer de venir à bout des ennemis.

Nicias sentait bien que son collègue, dans ce qu'il venait de dire, raisonnait fort sensément, et il était de son avis : mais il craignait qu'un aven si public de leur faiblesse, et la résolution qu'ils prendraient de se retirer, dont le bruit ne manquerait pas d'arriver jusqu'aux ennemis, n'achevassent de ruiner leurs affaires et ne les missent peut-être hors d'état d'exécuter cette résolution quand ils le voudraient. D'ailleurs il n'était point sans espérance que les assiégés, réduits eux-mêmes à une grande extrémité par le manque de vivres et d'argent, ne songeassent enfin à faire une composition honorable. Ainsi, quoique dans le fond il fût encore incertain et flottant, il faisait entendre dans ses discours qu'il ne partirait point sans l'ordre des Athéniens, parce qu'il savait bien qu'ils ne le trouveraient pas bon : que leurs juges, n'ayant pas vu l'état des choses, n'opineraient pas comme eux, et ne manqueraient pas de les condamner à la persuasion de quelque orateur : que la plupart de ceux qui criaient maintenant le plus haut à cause des incommodités qu'ils souffraient, parleraient alors d'une manière toute différente, et les accuseraient d'avoir pris de l'argent pour lever le siège : que connaissant, comme il faisait, le caractère et le naturel des Athéniens, il aimait mieux périr glorieusement par la main des ennemis, s'il le fallait, que de subir une honteuse condamnation de la part de ses citoyens.

Ces raisons, quelque fortes qu'elles parussent, ne convainquirent point Démosthène, et il demeura toujours persuadé que l'unique bon parti qui restait à prendre était celui de la retraite. Mais, comme il ne s'était pas bien trouvé de son premier avis, il n'osa pas insister davantage sur celui-ci, et il eut d'autant moins de peine à donner les mains à celui de Nicias, qu'il crut, comme beaucoup d'autres, que ce général pouvait avoir quelque ressource secrète, puisqu'il s'opiniâtrait si fort à demeurer.

Gylippe, après avoir fait le tour de la Sicile ¹,

avait ramené avec lui un grand nombre de troupes. Ce nouveau renfort arrivé aux ennemis effraya extrêmement les Athéniens, dont l'armée dépérissait tous les jours par les maladies ², et ils commencèrent à se repentir de n'avoir pas levé le siège, d'autant plus que les assiégés se préparaient à les attaquer par terre et par mer. D'ailleurs Nicias ne s'opposait plus à cette résolution ; il voulait seulement qu'elle ne fût pas rendue publique. On donna donc ordre au départ le plus secrètement qu'il fut possible, afin que la flotte pût faire voile au premier jour.

Quand tout fut en état, au moment qu'on allait mettre à la voile sans que les ennemis se doutassent de rien, parce qu'ils ne s'attendaient pas à un départ si précipité, la lune tout à coup vint à s'éclipser au milieu de la nuit, et à perdre entièrement sa lumière, ce qui remplit de frayeur Nicias et tous les autres, qui, par ignorance et par superstition, étaient étonnés d'un changement si subit dont ils ne connaissaient point la cause, et dont ils redoutaient les suites. On consulta les devins, qui, n'étant pas plus habiles que les autres, ne servirent qu'à augmenter la crainte. La coutume était, après ces sortes d'accidents, de ne suspendre ses entreprises que pendant trois jours. Les devins prononcèrent qu'on ne devait partir qu'après trois fois neuf jours, ce sont les termes de Thucydide ; nombre mystérieux sans doute dans l'esprit des peuples. Nicias, scrupuleux jusqu'à l'excès, et plein d'un respect mal entendu pour ces interprètes aveugles de la volonté des dieux, déclara qu'il voulait attendre la révolution entière de la lune, et son retour à pareil jour du mois suivant, comme s'il ne l'avait pas vue bien claire et bien nette dès le moment qu'elle fut sortie de l'espace ombragé et obscurci par l'interposition du corps de la terre.

On ne lui en laissa pas le temps. La nouvelle du départ projeté s'étant bientôt répandue dans la ville, on résolut d'attaquer les assiégés par terre et par mer. Les Syracusains commencèrent le premier jour par l'attaque des retranchements, et remportèrent contre les ennemis un léger avantage. Le lendemain

¹ Thucyd. lib. 7, pag. 521-548. — Plut. in Nic. pag. 538.

² Diod. lib. 11, pag. 112-101.

Ils y firent une seconde attaque, pendant qu'avec soixante et seize galères ils voguaient contre quatre-vingt-six des Athéniens. Eurymédon, qui commandait la droite de la flotte d'Athènes, s'étant rendu le long du rivage pour les envelopper, ce mouvement fut la cause de sa perte. Car, comme il s'était détaché du corps de la flotte, les Syracusains, après avoir enfoncé le corps de bataille qui était au milieu, tonnèrent contre lui, le poussèrent vivement dans le fond du golfe appelé *Dascon*, et l'y défirent entièrement. Il fut tué dans le combat. Ils poursuivirent ensuite le reste des galères, et les poussèrent contre le rivage. Gylippe, qui commandait l'armée de terre, voyant que les vaisseaux des Athéniens étaient poussés contre terre sans pouvoir entrer dans leur estacade, descendit avec une partie de ses troupes sur le rivage pour combattre les soldats à la descente, s'ils étaient contraints d'échouer, et pour donner plus de moyen à ceux de son parti de remorquer les galères qu'ils auraient prises. Mais il fut repoussé par les Thyrrhéniens qui étaient en garde de ce côté-là, et obligé par les Athéniens qui accoururent pour les soutenir de se retirer avec quelque perte jusqu'au marais Lysimélie, qui était tout proche. Ceux-ci sauvèrent la plupart de leurs vaisseaux, excepté dix-huit que les Syracusains prirent, dont ils tuèrent tout l'équipage. Ensuite, voulant brûler les autres, ils remplirent un vieux vaisseau de matières combustibles, et y ayant mis le feu, ils le poussèrent à l'aide du vent contre les Athéniens, qui trouvèrent le moyen d'éteindre le feu et d'éloigner ce vaisseau.

Chacun dressa de son côté des trophées : ceux de Syracuse pour la défaite d'Eurymédon, et pour l'avantage remporté le jour précédent ; et les Athéniens, pour avoir poussé une partie des ennemis dans le marais, et fait prendre la fuite à l'autre. Mais les dispositions des deux peuples étaient bien différentes. Les Syracusains, que l'arrivée de Démosthène avec sa flotte avait jetés dans la consternation, se voyant vainqueurs dans un combat naval, conçurent de nouvelles espérances, et se promirent une pleine victoire de leurs ennemis. Les Athéniens au contraire, frustrés de l'unique ressource qui leur restait, et vaincus sur mer contre leur

attente, perdirent absolument courage, et ne songèrent plus qu'à la retraite.

Les ennemis, pour leur en ôter tout moyen, et pour empêcher qu'ils ne leur échappassent, fermèrent l'embouchure du grand port, qui avait environ cinq cents pas de largeur, avec des galères en travers, et d'autres vaisseaux arrêtés par des ancrs et des chaînes de fer ; et en même temps préparèrent tout pour le combat, en cas qu'ils eussent encore le courage de le tenter. Quand les Athéniens se virent ainsi enfermés, les généraux et les colonels s'assemblèrent pour délibérer sur l'état présent des affaires. Ils manquaient absolument de vivres, parce qu'ils avaient défendu à ceux de Catane d'en apporter, sur l'espérance de la retraite ; et ils ne pouvaient en faire venir d'ailleurs, s'ils ne se rendaient maîtres de la mer. Ils prirent donc le parti de hasarder un combat naval. Dans cette vue, ils résolurent d'abandonner leur ancien camp et leurs murailles, qui allaient jusqu'au temple d'Hercule, et de se retrancher sur le bord près de leurs navires, dans le moindre espace qu'ils pourraient. Leur dessein était de laisser là quelques troupes pour garder leur bagage et les malades, et de combattre avec le reste sur tout ce qui leur restait de vaisseaux. Ils faisaient état de se retirer à Catane, s'ils étaient victorieux, sinon, de mettre le feu à leurs navires, et de gagner par terre la plus prochaine ville de leurs alliés.

Cette résolution prise, Nicias fit embarquer promptement sa meilleure infanterie, et en remplit cent dix galères, les autres n'ayant plus de rames, et mit le reste des troupes en bataille sur le rivage, et surtout les gens de trait, parce qu'on craignait extrêmement les éperons des galères de Syracuse. Nicias s'était muni de harpons de fer pour les accrocher, afin d'en rompre le coup et d'en venir d'abord aux mains comme sur terre ; mais les ennemis, qui s'en étaient aperçus, couvrirent de cuir la proue et le hant des galères, pour ne pas donner tant de prise. De part et d'autre les chefs avaient exhorté leurs troupes, et jamais les motifs n'avaient été plus pressants, le combat qui allait se donner devant décider non-seulement de leur liberté et de leur vie, mais du sort de leur patrie.

Le combat fut des plus rudes et des plus

sanglants. Les Athéniens, étant arrivés à l'embouchure du port, se rendirent aisément maîtres des vaisseaux qui en défendaient l'ouverture ; mais quand ils voulurent rompre la chaîne des autres pour rendre le passage plus libre, les ennemis accoururent de toutes parts. Comme près de deux cents galères venaient de part et d'autre fondre toutes en un même endroit qui était assez étroit, la confusion ne pouvait être que très-grande, et l'on ne pouvait pas facilement ni avancer, ni reculer, ni tourner pour revenir à la charge. Les éperons des galères, par cette raison, ne firent pas beaucoup d'effet, mais les décharges étaient rudes et fréquentes. Les Athéniens furent accablés d'une grêle de pierres, qui portent toujours leur coup, de quelque endroit qu'on les jette, au lieu qu'ils ne se défendaient qu'en jetant des dards et des traits, dont l'agitation de la mer, par le mouvement du vaisseau, rendait le coup incertain, et faisait que la plupart se perdaient inutilement, ne portant point où l'on visait. C'était un conseil que le pilote Ariston avait donné aux Syracusains. Après ces décharges, les soldats pesamment armés essayaient d'entrer dans le vaisseau ennemi pour en venir aux mains, et il arrivait assez souvent que, tandis qu'ils montaient d'un côté, on entrait de l'autre dans le leur, et que deux ou trois navires se trouvaient accrochés à un seul, ce qui causait une grande confusion et un grand embarras : d'ailleurs, le bruit des vaisseaux qui s'entrechoquaient, joint aux différents cris des vainqueurs et des vaincus, ne permettait point d'entendre ni l'ordre des officiers, ni celui du comite. Les Athéniens voulaient qu'on forçât le passage, à quelque prix que ce fût, pour s'assurer le retour en leur patrie ; et les ennemis faisaient tous leurs efforts pour l'empêcher, afin de remporter une victoire plus entière et plus glorieuse. Les deux armées de terre rangées sur le haut du rivage, et les habitants de la ville qui étaient accourus sur les murs pendant que les autres, prosternés dans les temples, priaient pour leurs citoyens, distinguaient clairement, à cause du peu de distance, tout ce qui se passait dans cette action, et contemplaient la bataille comme de dessus un amphithéâtre, non sans inquiétude et sans frayeur. Attentifs et tremblants à tous les mouvements et à toutes

les vicissitudes qui arrivaient, ils marquaient la part qu'ils prenaient au combat, leur crainte ou leur espérance, leur douleur ou leur joie, par différents cris et différents gestes, étendant leurs mains tantôt vers les combattants pour les animer, tantôt vers le ciel pour implorer le secours et la protection des dieux. Enfin, après un long combat et une vigoureuse résistance, la flotte des Athéniens prit la fuite, et fut poussée par les ennemis contre le rivage. Un cri universel de joie, de la part des Syracusains spectateurs, annonça à toute la ville l'heureuse nouvelle de la victoire. Le vainqueur demeura maître de la mer, et, cinglant vers Syracuse, dressa un trophée, tandis que les Athéniens abattus et accablés ne songeaient pas seulement à redemander leurs morts pour leur rendre les derniers devoirs.

Il ne restait pour ressourcer que deux partis : ou de tenter une seconde fois le passage ; et ils avaient encore assez de vaisseaux et de troupes pour le faire ; ou de se retirer par terre, en abandonnant leur flotte aux ennemis. Démosthène proposa le premier ; mais les matelots tout épuisés refusèrent d'obéir, ne se croyant point en état de soutenir un nouveau choc. On s'en tint donc au second parti, et l'on se prépara à partir de nuit, pour dérober aux ennemis la marche de l'armée.

Hermocrate, qui s'en douta, sentit de quelle importance il était de ne pas laisser échapper de si nombreuses troupes, qui pourraient se cantonner dans quelque coin de la Sicile, et de là recommencer de nouveau la guerre. Les Syracusains étaient actuellement dans la joie et dans les festins, et ne songeaient qu'à se délasser des fatigues du combat ; outre que, ce jour-là même, ils célébraient la fête d'Hercule. Leur proposer en cet état de reprendre les armes pour courir sus aux ennemis, et vouloir les arracher par persuasion ou par force à leurs divertissements, c'eût été chose fort inutile. On s'y prit autrement. Hermocrate envoya des gens à cheval crier, comme s'ils eussent été amis, qu'on dit à Nicias qu'il attendit le jour pour se retirer, parce que les Syracusains lui avaient dressé des embûches, et s'étaient saisis des passages. Ce faux avis l'arrêta tout court, et l'on ne partit pas même le lendemain, afin que le soldat eût plus de

loisir de se préparer au départ, et d'emporter ce qui était nécessaire pour sa subsistance en abandonnant le reste.

Les ennemis eurent tout le temps de s'emparer des avenues. Le lendemain dès le matin, ils occupèrent les passages les plus difficiles, fortifièrent les gués des rivières, rompirent les ponts et répandirent des détachements de cavalerie çà et là dans la plaine, de sorte qu'il ne resta pas un seul lieu par où les Athéniens pussent passer sans combat. Ils se mirent en marche le troisième jour d'après le combat, dans le dessein de se retirer à Calane. Toute l'armée était dans une consternation qui ne se peut exprimer, à la vue des morts et des mourants, dont on laissait les uns exposés aux bêtes, et les autres à la cruauté des ennemis. Les malades et les blessés les conjuraient avec larmes de les emmener avec eux, et les retenaient quand ils voulaient partir; ou, se traînant après eux, ils les suivaient le plus loin qui leur était possible; et quand les forces venaient à leur manquer, ils avaient recours aux pleurs, aux plaintes, aux imprécations, et poussant vers le ciel, d'une voix plaintive et mourante, des cris douloureux, ils invoquaient contre eux et les dieux et les hommes, et tout retentissait de gémissements.

L'état de l'armée n'était pas moins déplorable. Une morne tristesse avait saisi tous les esprits; ils se sentaient intérieurement déchirés de dépit et de rage quand ils venaient à se représenter la grandeur d'où ils étaient déçus, l'extrémité de la misère où ils se trouvaient, et les maux encore plus grands auxquels ils prévoyaient ne pouvoir échapper. Ils ne pouvaient soutenir la comparaison qui s'offrait sans cesse à leur esprit, de l'état triomphant dans lequel ils étaient partis d'Athènes au milieu des vœux et des acclamations de tout le peuple, avec la honte de leur retraite ignominieuse, accompagnée des cris et des imprécations de leurs parents et de leurs concitoyens.

Mais le spectacle le plus triste et le plus digne de compassion, c'était Nicias : abattu et exténué par une longue maladie, manquant des choses les plus nécessaires dans un temps où son âge et ses infirmités en avaient le plus de besoin, pénétré non-seulement de sa douleur particulière, mais encore plus de celle

des autres qu'il portait tous dans son cœur, ce grand homme, supérieur à tous ses maux, se songeait qu'à consoler les troupes, et à ranimer leur courage et leur espérance. Il allait criant partout qu'il n'y avait encore rien de désespéré, et que d'autres armées avaient échappé à de plus grands dangers; qu'il ne fallait point s'accuser ni s'affliger sans mesure des maux dont l'on n'était point coupable; que, s'ils avaient offensé quelque dieu, vengeance devait être maintenant satisfaite; que la fortune se laisserait de les poursuivre et de les maltraiter, après s'être montrée si longtemps favorable à leurs ennemis; qu'au reste ils étaient encore formidables par leur nombre et par leur valeur (les restes de l'armée montaient à près de quarante mille hommes); qu'aucune ville de Sicile ne pourrait soutenir leur effort, ni les empêcher de s'établir où ils voudraient; que chacun seulement prit soin de sa sûreté et marchât en bon ordre; que, par une retraite prudente et courageuse, qui était devenue leur unique ressource, non-seulement ils se sauvaient eux-mêmes, mais conservaient leur patrie, et la mettaient en état de recouvrer son ancienne grandeur.

L'armée marchait en deux corps de bataille, rangés l'un et l'autre en carré en forme de phalange; le premier commandé par Nicias, et l'autre par Démosthène, avec le bagage au milieu. Lorsqu'ils furent arrivés à la rivière d'Anape, ils forcèrent le passage, et eurent ensuite sur les bras toute la cavalerie ennemie, et les gens de trait qui tiraient sans cesse contre eux. Ils furent ainsi harcelés pendant plusieurs jours de marche, ne trouvant point de débouché libre, ne pouvant gagner pays qu'à la pointe de l'épée. Les ennemis ne voulaient point hasarder de combat contre des troupes que le désespoir seul pouvait rendre invincibles; et dès que les Athéniens se présentaient pour combattre, ils lâchaient le pied; puis, lorsqu'ils se mettaient en marche, ils venaient fondre sur eux dans leur retraite.

Démosthène et Nicias, voyant le mauvais état des troupes, qui étaient sans vivres avec quantité de blessés, furent d'avis de se retirer vers la mer par un chemin tout contraire à celui qu'ils tenaient, et de tirer droit vers Camarine et Gèle, au lieu d'aller à Catane, ce

qui avait été leur premier dessein. Ils partirent de nuit, après avoir allumé quantité de feux. Il y eut beaucoup de confusion et de désordre dans la retraite, comme il arrive pour l'ordinaire aux grandes armées dans l'horreur des ténèbres, surtout lorsque l'ennemi est près. L'avant-garde, qui était commandée par Nicias, ne laissa pas de s'avancer en bon ordre ; mais plus de la moitié de l'arrière-garde se détacha du gros, et s'égarait avec Démosthène. Le lendemain, les Syracéens, qui, sur le bruit de leur retraite, avaient fait une diligence extraordinaire, lui tombèrent sur les bras vers le midi, et l'ayant investi avec leur cavalerie, le poussèrent dans un lieu étroit et fermé d'un petit mur, où ses soldats se défendirent comme des lions. Comme ils les virent sur la fin du jour accablés de fatigue et percés de coups, ils permirent aux insulaires de se retirer, ce qui fut accepté de quelques-uns, et ensuite ils accordèrent la vie aux autres, qui se rendirent à discrétion avec Démosthène, après avoir stipulé qu'en leur laissant la vie sauve, on ne pourrait les retenir dans une prison perpétuelle. Environ six mille soldats se rendirent à ces conditions.

Le soir même Nicias arriva à la rivière d'Érinée, et l'ayant passée, se campa sur une montagne, où les ennemis l'atteignirent le lendemain, et le sommèrent de se rendre comme avait fait Démosthène. Il ne voulut point croire d'abord que ce qu'on lui disait de Démosthène fût vrai, et demanda la permission d'envoyer quelques cavaliers s'en informer. Sur leur rapport, il offrit de rembourser les frais de la guerre, pourvu qu'on le laissât aller avec ses troupes, et de donner autant d'Athéniens pour otages qu'il y aurait de talents à payer. Les ennemis rejetèrent cette proposition avec mépris et insulte, et recommencèrent à le charger. Quoique Nicias manquât absolument de tout, il ne laissa pas de soutenir leurs attaques toute la nuit, et marcha vers le fleuve Assinaré. Quand ils furent sur le bord, les Syracéens, les ayant joints, en précipitèrent la plus grande partie dans le courant, les autres s'y étant déjà jetés dans l'impatience de se désaltérer. Là se fit le plus grand et le plus cruel carnage, ces pauvres malheureux étant massacrés sans pitié pendant qu'ils buvaient.

Nicias, ne voyant plus de ressource, et ne pouvant soutenir un tel spectacle, se rendit à discrétion, à condition que Gylippe ferait cesser le combat, et épargnerait le reste de son armée. Le nombre des morts fut grand, et celui des prisonniers encore plus ; de sorte que toute la Sicile en fut remplie¹. Il paraît que les Athéniens furent mécontents que leur chef se fût ainsi rendu à discrétion ; et c'est pour cela que dans un monument public, où l'on avait inscrit les noms des chefs qui étaient morts pour la république, le sien fut omis.

Les vainqueurs décorèrent des armes captives les plus beaux et les plus grands arbres qui fussent sur les bords de la rivière, dont ils firent comme des trophées ; et se couronnant de chapeaux de fleurs, ornant magnifiquement leurs chevaux, et ayant coupé les cris de ceux des ennemis, ils entrèrent en triomphe dans Syracuse, après avoir terminé heureusement la plus grande guerre que les Grecs eussent jamais eue entre eux, et remporté par leur force et leur valeur une victoire très-signalée et très-complète. Le lendemain on convoqua l'assemblée pour délibérer sur ce qu'il fallait faire des prisonniers. Dioclès, l'un des chefs les plus accrédités parmi le peuple, proposa cet avis, que tous les Athéniens de condition libre, et les Siciliens qui avaient embrassé leur parti, seraient mis en prison dans les carrières, où on leur donnerait seulement par jour deux mesures de farine et une d'eau² ; que les esclaves et tous les alliés seraient vendus publiquement ; que les deux généraux des Athéniens, après avoir été battus de verges, seraient mis à mort.

Ce dernier article révolta extrêmement tout ce qu'il y avait de gens sages et modérés à Syracuse³. Hermocrate, qui avait une grande réputation de probité et de justice, voulut faire des remontrances au peuple, il ne fut point écouté, et les cris qu'on jeta de tous côtés ne lui permirent pas de continuer son discours. Alors un vieillard⁴, respectable par son âge et par sa gravité, qui avait perdu dans cette

¹ Pausan. lib. 1, pag. 56.

² Deux cotyles de farine et une d'eau. La cotyle valait 27 centilitres, ou un peu plus d'un quart de litre. E. B.

³ Diod. lib. 13, pag. 149-151.

⁴ Nicolaüs.

guerre deux enfants, seuls héritiers de son nom et de ses biens, se fit conduire par ses domestiques sur la tribune aux harangues. Dès qu'il y parut, on fit un profond silence. « Vous voyez, dit-il, un père infortuné, qui a senti plus qu'aucun autre Syracusain les funestes effets de cette guerre par la mort de deux fils qui faisaient toute la consolation et toute la ressource de sa vieillesse. Je ne puis point à la vérité ne pas admirer leur courage et leur bonheur d'avoir sacrifié au salut de la république une vie que la loi commune de la nature leur aurait tôt ou tard enlevée : mais je ne puis aussi ne pas sentir la plaie cruelle que leur mort a faite à mon cœur, et ne point haïr et détester les Athéniens, auteurs de cette malheureuse guerre, comme les homicides et les meurtriers de mes enfants : cependant je ne puis le dissimuler, je suis moins sensible à ma douleur qu'à l'honneur de ma patrie ; et je la vois prête à se déshonorer pour toujours par le cruel avis qu'on vous propose. Les Athéniens, il est vrai, méritent toutes sortes de supplices et de mauvais traitements pour l'injuste guerre qu'ils nous ont déclarée : mais les dieux, justes vengeurs du crime, ne les ont-ils pas assez punis, et ne nous ont-ils pas assez vengés ? Quand leurs chefs ont mis bas les armes, et se sont rendus à nous, n'a-ce pas été dans l'espérance de conserver leur vie, et pouvons-nous la leur ôter sans encourir le juste reproche d'avoir violé le droit des gens, et d'avoir déshonoré notre victoire par une barbare cruauté ? Quoi ! vous souffrirez que votre gloire soit ainsi flétrie dans tout l'univers, et qu'on dise qu'un peuple qui le premier a érigé un temple dans sa ville à la Miséricorde n'en a point trouvé dans la vôtre ? Sont-ce les victoires et les triomphes qui rendent à jamais illustre une ville, et non pas la clémence pour des ennemis vaincus, la modération dans la plus grande prospérité, et la crainte d'irriter les dieux par un orgueil fier et insolent ? Vous n'avez point sans doute oublié que ce même Nicias, sur le sort duquel vous êtes près de prononcer, est celui qui plaida votre cause dans l'assemblée des Athéniens, et qui employa tout son crédit et toute son éloquence pour les

« détourner de vous faire la guerre. Une sentence de mort prononcée contre ce digne chef est-elle donc une juste récompense du zèle qu'il a témoigné pour vos intérêts ? Pour moi, la mort me sera moins triste que la vue d'une telle injustice commise par ma patrie et par mes concitoyens. »

Le peuple parut touché par ce discours, d'autant plus que, voyant paraître ce vieillard sur la tribune, il s'était attendu qu'il allait demander vengeance contre les auteurs de tous ses maux, et non pas implorer sa clémence en leur faveur. Mais les ennemis d'Athènes ayant exagéré avec force et véhémence les cruautés inouïes que cette république avait exercées contre plusieurs villes de leurs ennemis, et même de leurs anciens alliés, l'acharnement de ses chefs contre Syracuse, et les maux qu'ils lui auraient fait souffrir s'ils avaient été vainqueurs ; la douleur et les gémissements d'une infinité de Syracusains, qui pleuraient la mort de leurs enfants et de leurs proches, dont les mânes ne pouvaient être apaisés que par le sang de leurs meurtriers, le peuple rentra dans ses premiers sentiments, et suivit en tout l'avis de Dioclès. Gylippe fit de vains efforts pour obtenir que Nicias et Démosthène fussent conduits à Lacédémone, d'autant plus qu'ils étaient ses prisonniers. Sa demande fut rejetée avec hauteur et insulte, et les deux généraux furent mis à mort.

Les personnes sages et modérées ne purent refuser des larmes à la fin tragique de ces deux grands hommes, et surtout à celle de Nicias, qui de tous ceux de son temps paraissait le moins digne de cette infortune. Quand on se rappelait dans l'esprit les discours qu'il avait tenus et les remontrances qu'il avait faites pour empêcher cette guerre, et que, d'un autre côté, l'on considérait l'attachement inviolable qu'il avait toujours eu pour tout ce qui regarde la religion, la plupart étaient tentés d'accuser hautement la Providence en voyant qu'un homme qui avait toujours témoigné un respect infini pour les dieux, et qui n'avait jamais rien épargné quand il s'agissait de leur honneur et de leur culte, en était si mal récompensé, et n'éprouvait point une fortune plus heureuse que les plus méchants et les plus scélérats des hommes. Il n'est pas étonnant que les mal-

heurs des gens de bien inspirassent de telles pensées aux patiens, et les jetassent dans le murmure et le découragement, vu qu'ils ne connaissaient ni la sainteté de Dieu, ni la corruption de la nature humaine.

Les prisonniers furent enfermés dans des carrières, où ils souffrirent des maux incroyables pendant l'espace de huit mois, entassés les uns sur les autres dans ces lieux étroits; exposés aux injures de l'air et du temps; brûlés pendant le jour par l'ardeur du soleil, puis glacés pendant la nuit par les froids de l'hiver; empoisonnés par la puanteur et de leur propre ordure, et des cadavres de ceux qui mouraient de leurs blessures ou de maladie; enfin, consumés par la faim et par la soif, car on ne leur donnait à chacun par jour qu'une petite mesure d'eau, et deux de farine. Ceux qu'on tira de là, deux mois après, pour les vendre comme esclaves, parmi lesquels se trouvèrent plusieurs citoyens qui avaient déguisé leur état, éprouvèrent un sort moins fâcheux. Leur sagesse, leur patience, et un certain air de probité et de retenue, leur firent d'un grand secours; car ou ils furent bientôt mis en liberté, ou ils demeurèrent auprès de leurs maîtres, qui les traitèrent avec toute sorte d'estime et de considération. Il y en eut même plusieurs qui durent leur salut à Euripide, des pièces duquel ils avaient récité les plus beaux endroits aux Siciliens, qui en étaient fort curieux; et à leur retour dans leur patrie, ils allèrent le saluer comme leur libérateur, en lui racontant ce qui leur était arrivé à l'occasion de ses vers.

La nouvelle de la défaite ayant été portée à Athènes¹, on n'en voulut rien croire d'abord; et l'on était si éloigné d'y ajouter foi, qu'on condamna au supplice celui qui le premier l'avait répandue: mais, quand on l'eut avérée, la consternation fut générale parmi les Athéniens; et comme si ce n'avait pas été eux qui eussent déclaré la guerre, leur dépit et leur colère éclata, et contre les orateurs qui avaient favorisé l'entreprise, et contre les devins qui, par des oracles ou des prodiges supposés, leur en avaient fait espérer un heureux succès. Jamais ils ne s'étaient vus dans un pareil état. On

se trouvait sans cavalerie, sans infanterie, sans argent, sans galères, sans matelots, en un mot, dans le dernier désespoir; de sorte qu'on s'attendait à toute heure que les ennemis enflés d'une si grande victoire, et fortifiés par la révolte des alliés, viendraient fondre sur Athènes par mer et par terre avec toutes les forces du Péloponnèse. Cicéron² a raison de dire, en parlant du combat naval donné dans le port de Syraeuse, que c'est là que les forces d'Athènes, aussi bien que ses galères, furent ruinées et coulées à fond, et que c'est dans ce port que la gloire et la puissance des Athéniens firent un funeste naufrage.

Ils ne se laissèrent pourtant point abattre, et ne perdirent point courage. On résolut d'amasser de l'argent de tous côtés, et de faire venir du bois pour construire des vaisseaux, afin de retenir les alliés dans leur devoir, et particulièrement l'île d'Eubée. On retrancha toutes les dépenses superflues, et l'on établit un nouveau conseil de vieillards pour agiter les affaires avant que de les proposer au peuple. Enfin, l'on n'omit rien de tout ce qui pouvait être utile dans la conjoncture présente, l'alarme où l'on était et le danger commun rendant les esprits attentifs à tous les besoins de l'état, et dociles à tous les bons avis.

CHAPITRE II.

Ce chapitre renferme l'histoire des huit dernières années de la guerre du Péloponnèse, pendant autant d'années de Darius Notus, roi de Perse.

§ I. — SCITE DE LA DÉFAITE DES ATRÉNIENS EN SICILE.
RÉVOLTE DES ALLIÉS. ALCHIBADE DEVIENT PUISSANT
AUPRÈS DE TISSAPHERNE.

Dix-neuvième et vingtième années de la guerre.

La défaite des Athéniens devant Syraeuse causa de grands mouvements dans toute la

¹ « Ille primum opes illius civitatis victæ, comminuit, « depressaque sunt: in hoc portu Atheniensium nobilitas « illa, imperii, gloria naufragium factum existimatur. »
(Cic. Verrin. 7. n. 97.)

² Thucyd. lib. 8, pag. 554-553. — Plut. de Garrullis, pag. 509.

Grèce¹. Les peuples qui n'avaient point encore pris parti, et qui attendaient que l'événement les déterminât, résolurent de se déclarer contre eux. Les alliés des Lacédémoniens crurent que le temps était venu de se délivrer pour toujours des dépenses d'une guerre qui leur était fort à charge, en achevant promptement la ruine d'Athènes. Ceux des Athéniens qui ne les suivaient que par contrainte, n'envisageant dans l'avenir aucune ressource pour cette république après le terrible échec qu'elle venait de recevoir, crurent devoir profiter d'une conjoncture si favorable pour seconder le jong de la dépendance et se mettre en liberté. Ces dispositions inspiraient aux Lacédémoniens de grandes vœux, qui étaient encore soutenues par l'espérance dont ils se flattaient que leurs alliés de Sicile arriveraient au printemps avec une armée navale, augmentée des débris de celle d'Athènes.

En effet, les peuples de l'Eubée², ceux de Chio et de Lesbos, et plusieurs autres, firent savoir aux Lacédémoniens qu'ils étaient prêts à quitter le parti d'Athènes, s'ils voulaient les prendre sous leur protection. Il arriva en même temps des députés de la part de Tissapherne et de Pharnabaze. Le premier était gouverneur de la Lydie et de l'Ionie, l'autre de l'Hellespont. Ces deux vice-rois de Darius ne manquaient ni d'application ni de zèle pour les intérêts de leur maître commun. Tissapherne, promettant aux Lacédémoniens de fournir à leurs troupes toute la dépense nécessaire, les pressait d'armer au plus tôt, et de se joindre à lui, parce que la flotte des Athéniens l'empêchait de lever dans son département les contributions ordinaires, et qu'il s'était vu hors d'état d'envoyer au roi celles des années précédentes. D'ailleurs, il espérait avec ce puissant secours se rendre maître plus aisément d'un seigneur qui s'était révolté vers la Carie, et qu'il avait ordre du roi d'amener vif ou mort : c'était Amorgès, bâtard de Pisuthne. Pharnabaze, en même temps, demandait des vaisseaux, afin de détacher les villes de l'Hellespont de l'obéissance des Athéniens, qui l'empêchaient aussi de lever les tributs de sa province.

On crut à Lacédémone devoir commencer par satisfaire Tissapherne, et le crédit d'Alcibiade contribua beaucoup à faire prendre cette résolution. Il partit avec Chalcidée pour Chio, qui se souleva à leur arrivée, et se déclara pour les Lacédémoniens. Sur la nouvelle de cette révolte, il fut résolu à Athènes qu'on tirerait du trésor les mille talents³ qui y étaient en réserve depuis le commencement de la guerre, après avoir cassé l'arrêt qui le défendait. Milet se révolta aussi peu de temps après. Tissapherne, ayant joint ses troupes à celles de Lacédémone, attaqua et prit la ville d'Iase, où s'était renfermé Amorgès, qui fut pris vif et envoyé en Perse⁴. Ce satrape donna un mois de paye à toute l'armée, sur le pied d'une dragme⁵, c'est-à-dire de dix sous à chaque soldat par jour, marquant qu'il avait ordre de n'en donner à l'avenir que la moitié.

Ce fut alors que Chalcidée, au nom de Lacédémone, fit un traité avec Tissapherne, dont un des principaux articles était, que tout le pays qui avait appartenu au roi ou à ses prédécesseurs lui demeurerait. Il fut renouvelé quelque temps après par Thérémène, autre général des Lacédémoniens, avec quelques légers changements. Mais, quand on vint à examiner ce traité à Lacédémone, on trouva que l'on avait trop accordé au roi de Perse en lui cédant tous les lieux qui avaient été tenus par ses ancêtres, ce qui était le rendre maître de la plus grande partie de la Grèce, de la Thessalie, de la Locride, de tout le pays jusqu'à la Bèotie, sans parler des îles ; et qu'il se trouverait par là que les Lacédémoniens, au lieu de mettre la Grèce en liberté, l'auraient asservie. Il fallut donc y faire encore des changements ; Tissapherne et les autres satrapes eurent bien de la peine à y consentir. On fit un nouveau traité, comme je le marquerai dans la suite.

Cependant plusieurs villes d'Ionie se déclarèrent pour Lacédémone⁶, et Alcibiade y contribua beaucoup. Agis, qui était déjà son

¹ An. M. 3361 ; av. J. C. 413. — Thucyd. lib. 8, pag. 553.

² Thucyd. lib. 8, pag. 553-558.

³ Trois millions. — Mille talents, ou 5 millions 750 000 fr. E. B.

⁴ Thucyd. lib. 8, pag. 568.

⁵ Quatre-vingt-seize centimes. E. B.

⁶ Thucyd. lib. 8, pag. 577-579. — Plut. in Alcib. pag. 291. — Diod. pag. 161-165.

ennemi, à cause de l'injure qu'il en avait reçue, ne pouvait souffrir la gloire qu'il acquerrait ; car rien ne se faisait que par l'avis d'Alcibiade, et on disait communément que c'était lui qui faisait réussir tout ce qu'on entreprenait. Les plus puissants et les plus ambitieux des Spartiates, animés des mêmes sentiments de jalousie, le regardaient de mauvais œil ; et enfin ils firent tant par leurs menées, qu'ils obligèrent les principaux magistrats d'écrire en Ionie qu'on le fît mourir. Alcibiade, secrètement informé de cet ordre, ne laissa pas de rendre encore de bons services aux Lacédémoniens ; mais il se tint si bien sur ses gardes, qu'il évita tous les pièges qu'on lui tendait.

Pour plus grande sûreté¹, il se jeta entre les bras de Tissapherne, satrape du grand-roi, à Sardes ; et il ne fut pas longtemps sans se voir au premier degré de crédit et d'autorité à la cour de ce barbare ; car ce Perse, plein de fraude et de ruse, grand ami des fourbes et des méchants, et qui ne faisait nul cas de la simplicité et de la sincérité, ne se lassait point d'admirer la souplesse d'Alcibiade, la facilité avec laquelle il prenait toute sorte de mœurs et de caractères, et sa grande habileté dans le manieient des affaires : aussi n'y avait-il point de cœur si dur, ni de naturel si sauvage qui pût tenir contre les grâces et les charmes de sa conversation et de son commerce. Ceux mêmes qui le craignaient le plus, et qui lui portaient le plus d'envie, enchantés en quelque sorte par son air affable et ses manières prévenantes, ne pouvaient dissimuler le plaisir infini qu'ils sentaient à le voir et à le fréquenter.

Tissapherne donc, quoique d'ailleurs très-féroce, et celui de tous les Perses qui haïssait le plus les Grecs, fut tellement séduit par les complaisances et par les flatteries d'Alcibiade, qu'il se livra entièrement à lui, ne cherchant qu'à lui plaire, et le flattant encore plus qu'il n'en était flatté ; jusque-là qu'il donna le nom d'Alcibiade à celui de ses jardins qui était le plus beau et le plus délicieux, tant par l'abondance de ses eaux et par la fraîcheur des boccages, que par la beauté surprenante des re-

traites et des solitudes que l'art et la nature embellissaient à l'envi, et où éclatait une magnificence royale.

Alcibiade, qui ne trouvait plus de sûreté pour lui dans le parti des Spartiates, et qui craignait toujours le ressentiment d'Agis, commença à leur rendre de mauvais offices auprès de Tissapherne, pour l'empêcher de les secourir de toutes ses forces et de ruiner entièrement les Athéniens. Il n'eut pas de peine à faire entrer le satrape dans ses vues, qui étaient conformes aux intérêts de son maître et aux ordres qu'il en avait reçus : car, depuis le fameux traité conclu sous Cimon, les rois de Perse n'osant plus attaquer ouvertement les Grecs, travaillèrent à les ruiner par une autre voie. Ils cherchèrent à exciter sous main parmi eux des divisions, et à les fomenter par des sommes considérables d'argent, qu'ils faisaient couler tantôt à Athènes et tantôt à Lacédémone. Ils s'appliquèrent à balancer si bien les forces des deux républiques, que l'une ne pût pas opprimer tout à fait l'autre. Ils n'accordaient que des secours légers, et qui n'étaient point décisifs, afin de miner insensiblement et de consumer peu à peu les deux partis en les affaiblissant l'un par l'autre.

C'est dans cette sorte de conduite que la politique fait consister l'habileté des ministres, qui du fond de leur cabinet, sans se donner de grands mouvements, sans faire de grandes dépenses, sans mettre sur pied des armées nombreuses, parviennent à affaiblir les états dont la puissance leur donne de l'ombrage, soit en semant des divisions dans le sein même de ces états, soit en entretenant des jalousies parmi les peuples voisins pour les mettre aux prises les uns contre les autres.

Il faut pourtant avouer que cette politique ne donne pas une idée bien avantageuse des rois de Perse. Se réduire, puissants comme ils étaient, à ces voies basses, obscures et détournées, c'était avouer leur faiblesse et l'impuissance où ils se croyaient d'attaquer à force ouverte leurs ennemis, et d'en tirer raison par des voies d'honneur. D'ailleurs est-il permis d'employer de tels moyens à l'égard de peuples contre lesquels on ne forme aucune plainte, qui vivent en paix sous la foi des traités, et dont tout le crime est la crainte qu'on

¹ An. M. 3593; av. J. C. 411.

« qu'ils ne puissent nuire un jour ? Peut-on, par des corruptions secrètes, tendre des pièges à la fidélité des sujets, et se rendre complice de leur trahison en armant leurs mains contre leur propre patrie ?

Quel nom, quelle réputation ne se serait point acquis un roi de Perse, si, content des vastes et riches états que la Providence lui avait donnés, il eût employé ses bons offices, sa puissance, ses richesses même, pour concilier entre eux les peuples voisins, pour dissiper leurs jalousies, pour empêcher les injustices ; et si, redouté et respecté de tous, il s'était rendu le médiateur de leurs différends, le lien de la paix et le garant des traités ! Y a-t-il conquête, quelque grande qu'elle soit, qui approche de cette gloire ?

Tissapherne agissait selon d'autres principes, et il ne songeait qu'à mettre les Grecs hors d'état d'attaquer les Perses, leurs ennemis communs. Il entra donc volontiers dans les vues d'Alcibiade ; et, dans le temps même qu'il se déclarait ouvertement pour les Lacédémoniens, il ne laissait pas d'assister sous main et par mille voies détournées les Athéniens, soit en différant le paiement de la flotte des Lacédémoniens, soit en retardant l'arrivée de celle de Phénicie, qu'il leur faisait espérer depuis longtemps. Il ne perdait aucune occasion de donner à Alcibiade des marques de son estime et de son amitié ; ce qui rendit ce général également considérable aux deux partis. Les Athéniens, qui se trouvaient fort mal de s'être attiré sa haine, n'étaient pas à se repentir de la condamnation qu'ils avaient prononcée contre lui. Alcibiade aussi, de son côté, très-fâché de voir les Athéniens dans une si triste situation, commença à craindre que, la ville d'Athènes venant à être entièrement ruinée, il ne tombât entre les mains des Spartiates, qui le haïssaient mortellement.

§ II. — ON MÉNAGE LE RETOUR D'ALCIBIADE A ATHÈNES, A CONDITION D'Y ÉTABLIR L'ARISTOCRATIE A LA PLACE DE LA DÉMOCRATIE. TISSAPHERNE CONCLUT UN NOUVEAU TRAITÉ AVEC LES LACÉDÉMONIENS.

Ce qui actuellement occupait le plus les Athéniens¹, était Samos, où ils avaient toutes

¹ Thucyd., lib. 8, pag. 579-587. — Plut. in Alcib. pag. 201-203.

leurs forces. De là, avec leur flotte, ils remettaient sous leur obéissance les villes qui les avaient abandonnés, retenaient les autres dans le devoir, et se trouvaient encore en état de faire tête à leurs ennemis, sur lesquels ils avaient remporté plusieurs avantages. Mais ils craignaient Tissapherne, et les cent cinquante vaisseaux de Phénicie qu'il attendait incessamment ; et ils voyaient bien qu'après la jonction d'une si puissante flotte il n'y avait plus de salut pour leur ville. Alcibiade, bien averti de tout ce qui se passait chez eux, envoya secrètement à Samos vers les principaux des Athéniens pour sonder leurs sentiments, et pour leur faire entendre qu'il n'était pas éloigné de retourner à Athènes, pourvu qu'on donnât l'administration de la république aux grands et aux puissants, et non pas à la vile populace, qui l'avait chassé. Quelques-uns des premiers officiers partirent de Samos dans le dessein de concerter avec lui les mesures qu'il était à propos de prendre pour faire réussir cette entreprise. Il promit de procurer aux Athéniens non-seulement l'amitié de Tissapherne, mais même celle du roi, à condition qu'on abolirait la démocratie, c'est-à-dire, le gouvernement populaire, parce que le roi prendrait plus d'assurance sur la parole des grands que sur celle d'un peuple inconstant et léger.

Les députés prêtèrent volontiers l'oreille à ces propositions, et concurent de grandes espérances de se décharger eux-mêmes d'une partie des impositions publiques, parce qu'étant les plus riches, ils étaient aussi les plus foulés ; et de rendre leur patrie triomphante après s'être emparés du gouvernement. A leur retour, ils commencèrent par gagner ceux qui étaient les plus propres à entrer dans leur dessein ; puis ils firent répandre parmi les troupes, que le roi paraissait disposé à se déclarer en faveur des Athéniens, et à payer l'armée, à condition qu'on rétablirait Alcibiade et qu'on abolit le gouvernement populaire. Cette proposition étonna d'abord les soldats et trouva de l'opposition dans la plupart ; mais l'appât du gain, et l'espérance d'un changement qui leur serait utile, adoucit bientôt ce qu'elle avait de dur et de choquant, et les fit passer jusqu'à un désir violent de rappeler Alcibiade.

Phrynique, l'un des chefs, jugeant, comme il était vrai, qu'Alcibiade se souciait aussi peu de l'oligarchie que de la démocratie, et qu'en décriant la conduite du peuple il ne cherchait qu'à se mettre dans les bonnes grâces des nobles pour se faire rétablir, eut la hardiesse de s'opposer aux résolutions qu'on voulait prendre. Il représenta que le changement qu'on méditait pourrait bien exciter une guerre civile qui causerait la ruine de l'état : qu'il y avait peu d'apparence que le roi de Perse préférerait l'alliance des Athéniens à celle des Spartiates, qui lui était bien plus avantageuse : que ce changement ne retiendrait pas les alliés dans le devoir, et n'y ferait pas rentrer ceux qui en étaient sortis, parce qu'ils aimeraient encore mieux leur liberté : que le gouvernement d'un petit nombre d'hommes riches et puissants ne serait pas plus favorable aux citoyens ou aux alliés que celui du peuple, parce que c'était l'ambition qui causait tous les maux dans une république, et que c'étaient les riches qui excitaient tous les troubles pour leur agrandissement : qu'il se faisait plus de violences dans un état sous la domination des grands que sous celle du peuple, dont l'autorité les tenait en bride, et servait d'asile à ceux qu'ils voulaient opprimer : que les alliés le savaient assez par leur propre expérience, sans qu'il fût besoin qu'on leur fit des leçons sur ce sujet.

Ces remontrances, quelque sages qu'elles fussent, n'eurent aucun effet. Pisandre fut envoyé à Athènes avec quelques-uns de la même faction, pour proposer le retour d'Alcibiade et l'alliance de Tissapherne, avec l'abolition de la démocratie. Ils firent entendre qu'en changeant de gouvernement, et en rappelant Alcibiade, on tirerait du roi de Perse de puissants secours, qui seraient un moyen sûr de triompher de Lacédémone. A cette proposition, le grand nombre se récria, et surtout les ennemis d'Alcibiade. Ils alléguèrent, entre autres raisons, les imprécations et les exécrations prononcées par les prêtres et par tous les autres ministres de la religion contre Alcibiade, et même contre ceux qui proposaient de le rappeler. Mais Pisandre, s'avancant parmi la foule, leur demanda s'ils savaient quelque autre moyen de sauver la république dans le triste état où elle était réduite. Et,

comme ils avouaient que non, il ajouta qu'il s'agissait de sauver l'état, et non pas l'autorité des lois, auxquelles on pourrait pourvoir dans la suite ; mais que pour le présent c'était là l'unique voie de parvenir à l'amitié du roi et à celle de Tissapherne. Quoique ce changement déplût fort au peuple, il y consentit à la fin, dans l'espérance de rétablir un jour la démocratie, comme Pisandre le promettait, et ordonna qu'il irait, suivi de dix députés, traiter avec Alcibiade et Tissapherne : et rependant Phrynique fut révoqué, et l'on en nomma un autre à sa place pour commander la flotte.

Les députés ne trouvèrent pas Tissapherne aussi bien disposé qu'on le leur avait fait espérer. Il craignait les Péloponnésiens, mais il ne voulait pas rendre ceux d'Athènes trop puissants. Sa politique était, selon le conseil d'Alcibiade, de laisser les deux partis toujours en guerre, pour les affaiblir et les consumer l'un par l'autre. Il se rendit donc fort difficile. Il demanda d'abord que les Athéniens lui abandonnassent toute l'Ionie ; ensuite, qu'ils y ajoutassent les îles voisines ; et quand on lui eut accordé ces demandes, il exigea encore, dans une troisième entrevue, qu'on lui permit d'équiper une armée navale, et de courir les mers de la Grèce, ce qui était formellement défendu par le célèbre traité conclu sous Artaxerxe. Alors on rompit avec colère, et les députés reronnurent qu'Alcibiade les avait joués.

Tissapherne, sans perdre de temps, conclut un nouveau traité avec les Péloponnésiens. On y réforma ce qui avait déplu dans les deux précédents. L'article par lequel on céda à la Perse généralement tous les pays que Darius actuellement régnant ou ses prédécesseurs avaient possédés, fut restreint aux provinces de l'Asie. Le roi s'engagea à entretenir sur le pied ordinaire la flotte des Lacédémoniens dans l'état où elle était actuellement, et cela jusqu'à l'arrivée de celle de Perse ; après quoi ils seraient tenus de l'entretenir eux-mêmes, s'ils n'aimaient mieux que le roi la payât, à condition qu'ils le rembourseraient après la fin de la guerre. Le traité portait qu'ils joindraient ensemble leurs forces pour faire la guerre ou la paix d'un commun accord. Tissapherne, pour tenir sa promesse, manda la flotte de Phénicie. Ce traité fut fait la onzième année

du règne de Darius, et la vingtième de la guerre du Péloponnèse.

§ III. — QUATRE CENTS HOMMES, AYANT ÉTÉ RETENUS DE TOUTE L'AUTORITÉ À ATHÈNES, EN ABUSANT TYRANNIQUEMENT. ILS SONT CASSÉS ALCIBIADE EST RAPPELÉ. APRÈS DIVERS ACCIDENTS ET PLUSIEURS CONQUÊTES CONSIDÉRABLES, IL RETOURNE TRIOMPHANT À ATHÈNES, ET EST NOMMÉ GÉNÉRALISSIME. IL FAIT CÉLÉBRER LES GRANDS MYSTÈRES, ET PART AVEC LA FLOTTE.

Vingt-unième et vingt-cinquième années de la guerre.

Pisandre, de retour à Athènes ¹, trouva les choses bien avancées pour le changement qu'il avait proposé en parlant, et il y mit bientôt la dernière main. Pour donner une forme à ce nouveau gouvernement, il fit nommer dix commissaires avec un pouvoir absolu, qui devaient pourtant, dans un temps marqué, rendre compte au peuple de ce qu'ils auraient fait. Quand ce temps fut expiré, ils convoquèrent l'assemblée. On commença par statuer qu'il serait permis à chacun de proposer ce qu'il lui plairait, sans qu'on pût l'accuser d'avoir violé les lois, ni lui faire rien souffrir en conséquence. Ensuite il fut arrêté qu'on formerait un nouveau conseil, qui serait maître des affaires et qui éclaircirait de nouveaux magistrats. Pour cet effet, on établit cinq présidents, qui nommèrent cent hommes dont ils faisaient partie, et chacun d'eux en choisit et en associa trois à sa volonté; ce qui faisait en tout quatre cents, auxquels on donna un pouvoir absolu. Mais pour amuser le peuple et le consoler par une ombre de gouvernement populaire pendant qu'ils établissaient une véritable oligarchie, il fut dit que ces quatre cents appelleraient au conseil cinq mille citoyens quand ils le jugeraient à propos. Le conseil et les assemblées du peuple se tenaient à l'ordinaire; mais rien ne se faisait pourtant que par l'ordre des quatre cents. C'est ainsi que le peuple d'Athènes fut dépouillé de sa liberté, dont il jouissait depuis près de cent ans qu'il avait aboli la tyrannie des Pisistratides.

Après que ce décret fut passé sans contradic-

tion, et que l'assemblée fut séparée, les quatre cents, armés de poignards et accompagnés de six-vingts jeunes hommes, dont ils se servaient lorsqu'il fallait faire quelque exécution, entrèrent dans le sénat, et contrainquirent les sénateurs de se retirer après leur avoir payé ce qui leur était dû de leurs appointements. Ils nommèrent de nouveaux magistrats tirés de leur corps, observant dans ce choix les cérémonies ordinaires. Ils ne jugèrent pas à propos de rappeler les bannis, pour n'être point obligés de faire revenir Alcibiade, dont ils redoutaient l'esprit de domination, et qui se serait bientôt rendu maître du peuple. Usant tyranniquement de leur pouvoir, ils tuaient les uns, bannissaient les autres, et confisquaient impunément leurs biens. Tous ceux qui osaient s'opposer à ce changement, ou même s'en plaindre, étaient égorgés sous quelque faux prétexte, et on aurait été mal reçu à demander justice des meurtriers. Les quatre cents, aussitôt après leur établissement, envoyèrent dix députés à Samos pour le faire agréer à l'armée.

On y avait déjà appris tout ce qui s'était passé à Athènes ², et sur cette nouvelle les soldats étaient entrés en fureur. Ils déposèrent sur-le-champ plusieurs des chefs qui leur étaient suspects, et en mirent d'autres en leur place, dont Thrasyde et Thrasybule étaient les principaux et les plus accrédités. Alcibiade fut rappelé, et choisi par toute l'armée pour généralissime. Ils voulaient dans le moment même faire voile vers le Pirée et aller attaquer les tyrans. Mais il s'y opposa, représentant qu'il fallait auparavant qu'il eût une entrevue avec Tissapherne, et que, puisqu'on l'avait élu général, on pouvait se reposer sur lui des soins de la guerre. Il partit sur-le-champ pour se rendre à Milet. Son principal dessein était de se faire voir à ce satrape avec toute la puissance dont on l'avait revêtu, et de lui montrer qu'il était en état de lui faire beaucoup de bien et beaucoup de mal. Aussi arriva-t-il de là que, comme il avait tenu en bride les Athéniens par Tissapherne, il tint aussi en respect Tissapherne par les Athéniens, et la suite fera voir que cette entrevue ne fut pas inutile.

¹ Thucyd. lib. 8, pag. 595-601. — Plut. in Alcib. pag. 205.

² Thucyd. lib. 8, pag. 595-601. — Plut. in Alcib. pag. 205. — Diod. pag. 165.

Alcibiade, de retour à Samos, y trouva les esprits encore plus échauffés qu'auparavant. Les députés des quatre-cents y étaient arrivés pendant son absence, et avaient entrepris en vain de justifier devant les soldats le changement qui s'était fait à Athènes. Leur discours, qui fut souvent interrompu par des cris tumultueux, ne servit qu'à les irriter de plus en plus, et ils demandaient avec instance que sur-le-champ on les menât contre les tyrans. Alcibiade ne fit pas en cette occasion ce qu'aurait fait tout autre que lui, qui se serait vu élevé à une si haute dignité par la faveur du peuple; car il ne crut pas qu'il dût complaire en tout et ne rien refuser à ceux qui, de fugitif et de banni qu'il était, l'avaient fait capitaine général d'une flotte de tant de vaisseaux, et d'une armée si nombreuse et si formidable; mais, en homme d'état et en grand politique, il se crut obligé de s'opposer à la fureur aveugle qui allait les précipiter dans un danger évident, et de les empêcher de commettre une faute qui n'aurait pas manqué d'entraîner leur ruine entière. Cette sage formation sauva la ville d'Athènes; car, s'ils eussent d'abord mis à la voile pour s'en retourner, les ennemis se seraient rendus maîtres sans résistance de l'Ionie, de l'Hellespont et de toutes les îles, pendant que les Athéniens, portant la guerre dans leur propre ville, auraient consumé toutes leurs forces les uns contre les autres. Il empêcha qu'on ne maltraitât les députés, et les renvoya en disant qu'il ne s'opposait pas à ce que les cinq-mille citoyens eussent la souveraine autorité dans la république, mais qu'il fallait déposer les quatre-cents et rétablir le sénat.

Pendant tous ces mouvements¹, la flotte de Phénicie, que les Lacédémoniens attendaient avec impatience, approchait, et l'on apprit qu'elle était arrivée à Aspende². Tissapherne partit pour aller au-devant, sans qu'on pût deviner au juste la cause de ce voyage. Il avait d'abord mandé cette flotte pour flatter les Péloponnésiens de l'espérance de ce puissant secours, et pour arrêter leurs progrès en la leur faisant attendre. On croit qu'il partit pour la même raison, afin qu'ils ne fissent rien en son

absence, et que leurs soldats et leurs matelots se débarrassent faute de paye. Quoi qu'il en soit, il ne l'amena point, sans doute pour tenir toujours la balance égale, ce qui était l'intérêt du roi de Perse, et pour consumer les uns et les autres par la longueur de la guerre; car il lui eût été bien facile de la terminer par le secours de cette nouvelle flotte, puisque celle du Péloponnèse était déjà aussi forte toute seule que celle d'Athènes. L'excuse frivole qu'il alléguait, de ne l'avoir pas amenée parce qu'elle n'était pas complète, marque assez qu'il avait eu une autre raison.

Le retour infructueux des députés qu'on avait envoyés à Samos³, et la réponse d'Alcibiade excitèrent de nouveaux troubles dans la ville, et portèrent un coup mortel à l'autorité des quatre-cents. Le tumulte augmenta encore infiniment quand on eut appris que les ennemis, après avoir battu la flotte que les quatre-cents avaient envoyée au secours de l'Eubée, s'étaient rendus maîtres de l'île. Cette nouvelle répandit la terreur et le découragement dans Athènes; car ni la défaite de Sicile, ni aucune autre des précédentes, n'était aussi considérable que la perte de cette île, d'où la ville recevait des secours considérables, et d'où elle tirait presque toutes ses provisions. Si, dans la confusion où était alors Athènes, partagée en deux factions, la flotte victorieuse était venue fondre dans le port, comme elle le pouvait, l'armée de Samos n'aurait pu se dispenser d'accourir au secours de sa patrie; et pour lors il ne fût resté à la république de tout son empire que la ville d'Athènes; car l'Hellespont, l'Ionie et toutes les îles, se voyant abandonnés, auraient été contraints de prendre parti, et de passer du côté des Péloponnésiens. Mais les ennemis ne furent pas capables d'un si haut dessein; et ce n'est pas la première fois qu'on a remarqué que les Lacédémoniens ont perdu leurs avantages par leur lenteur naturelle.

On n'hésita plus dans Athènes à déposer les quatre-cents comme auteurs des troubles et des divisions qui la déchiraient. Alcibiade fut appelé d'un commun consentement, et on le

¹ Thucyd. 604, 606.

² Ville de Pamphylie.

³ Thucyd. pag. 607-611. — Plat. in Alcib. pag. 206-210. — Diod. pag. 171-172, et 173-177, et 189-192.

pressa d'accourir promptement au secours de la ville. Mais lui, jugeant que, s'il retournait sur-le-champ à Athènes, il ne devrait son rappel qu'à la compassion et à la faveur du peuple, il voulut, pour rendre son retour glorieux et triomphant, mériter ce rappel par quelque exploit considérable. C'est pourquoi, étant parti de Samos avec un petit nombre de vaisseaux¹, il croisait autour des îles de Cos et de Cnide; et ayant appris que Mindare, amiral de Sparte, naviguait vers l'Hellaspoint avec toute sa flotte, et que les Athéniens le poursuivaient, il tourna de ce côté-là avec une extrême diligence pour secourir les Athéniens; et heureusement il arriva avec ses dix-huit vaisseaux dans le temps que les deux flottes étaient engagées, vis-à-vis d'Abydos, dans un combat qui dura jusqu'à la nuit, et dans lequel chacune était battue d'un côté pendant qu'elle avait l'avantage de l'autre. Son arrivée redoubla d'abord le courage des Spartiates, qui le croyaient encore ami, et abattit celui des Athéniens. Mais Alcibiade, arborant sur son bord amiral les enseignes athéniennes, fondit sur les Lacédémoniens, qui étaient les plus forts et qui poursuivaient vivement l'ennemi, les mit en fuite, les poussa contre la terre; et, animé par ce succès, il brisa leurs vaisseaux et fit un grand carnage des soldats qui s'étaient jetés dans l'eau pour se sauver à la nage, quoique Pharnabaze n'oubliait rien pour les secourir, et qu'à la tête de ses troupes il se fût avancé sur le rivage pour favoriser leur fuite et pour sauver leurs vaisseaux. Enfin les Athéniens, s'étant rendus maîtres de trente de leurs navires, et ayant repris ceux qu'ils avaient perdus, érigèrent un trophée.

Alcibiade², enflé de ce grand succès, eut l'ambition de vouloir paraître devant Tissapherne dans ce triomphant appareil, et de lui faire des présents fort riches, tant en son nom qu'au nom des Athéniens. Il alla donc le trouver avec un train magnifique et digne du général des Athéniens. Mais il n'eut reçu pas l'accueil favorable qu'il avait attendu; car Tissapherne, qui se voyait accusé par les Lacé-

monieus, et qui craignait que le roi ne le punit enfin de n'avoir pas exécuté ses ordres, trouva qu'Alcibiade s'offrait à lui fort à propos, le fit arrêter, et l'envoya prisonnier à Sardes, pour se mettre à couvert par cette injustice des accusations des Lacédémoniens.

Trente jours après, Alcibiade, ayant trouvé moyen d'avoir un cheval, échappa à ses gardes, s'enfuit à Clazomène; et, pour se venger de Tissapherne, il sema le bruit que c'était lui qui l'avait relâché. De Clazomène, il se rendit à la flotte des Athéniens, où Théramène le joignit avec vingt vaisseaux de Macédoine, et Thrasybule avec vingt autres de Thasos. Il fit voile à Parium dans la Propontide. Tous ses vaisseaux, au nombre de quatre-vingt-six, y étant arrivés, il se reposa tout le jour à Proconèse. Le lendemain il harangua ses soldats, et leur représenta la nécessité qu'il y avait d'attaquer les ennemis par terre et par mer, et de se rendre maître de Cyzique, leur faisant voir que, si leur victoire n'était entière et complète, ils ne trouveraient ni vivres ni argent. Sa grande attention avait été que les ennemis ne pussent être avertis de son approche. Par bonheur pour lui, une grosse pluie, accompagnée de furieux tonnerres et suivie d'une épaisse obscurité, lui servit si bien à cacher son entreprise, que non-seulement les ennemis ne s'aperçurent pas qu'il approchait, mais que les Athéniens mêmes, qu'il avait fait embarquer avec précipitation, ne sentirent pas qu'on avait levé l'ancre et qu'ils étaient partis.

Quand l'obscurité fut dissipée, on aperçut les vaisseaux du Péloponnèse qui, ayant pris un peu le large, s'exerçaient vis-à-vis du port. Alcibiade, qui craignait que les ennemis, voyant le grand nombre des vaisseaux qui le suivaient, ne gagnassent la rade, ordonna aux capitaines de demeurer un peu derrière et de ne le suivre que de loin; et, prenant seulement quarante vaisseaux, il va se présenter aux ennemis, et leur offre la bataille. Les ennemis, trompés par ce stratagème et méprisant son petit nombre, s'avancent contre lui et engagent le combat. Mais, voyant arriver les autres

¹ An. M. 3395; av. J. C. 400.

² An. M. 3390; av. J. C. 408.

vaisseaux athéniens, ils perdent courage tout d'un coup et prennent la fuite. Alcibiade se détache alors avec vingt des meilleurs vaisseaux, s'approche du rivage, met pied à terre, poursuit vivement les fuyards, et en tue un fort grand nombre. Mindare et Pharnabaze s'opposent inutilement à ses efforts : il tue le premier, qui combattait avec une valeur surprenante, et met l'autre en fuite.

Les Athéniens, par cette victoire, qui les rendait maîtres des morts, des armes, des dépouilles et généralement de tous les vaisseaux, et par la prise de Cyzique, s'assurèrent non-seulement la domination de l'Hellespont, mais chassèrent encore les Spartiates de toute cette mer. On surprit des lettres par lesquelles ces derniers, avec une précision fort laconique, donnaient avis aux éphores du grand échec qu'ils avaient reçu. Elles étaient écrites en ces termes : *La fleur de votre armée a péri, Mindare est mort, le reste des troupes meurt de faim, et nous ne savons que faire ni que devenir.*

Autant la nouvelle du gain de cette bataille répandit de joie à Athènes, autant les Lacédémoniens en furent consternés¹. Ils envoyèrent sur-le-champ des ambassadeurs pour demander qu'on mit fin à une guerre également funeste aux deux peuples, et qu'on fît à des conditions raisonnables une paix qui rétablît entre eux l'ancienne concorde et l'ancienne amitié dont on avait senti pendant plusieurs années des effets si salutaires. Tout ce qu'il y avait de citoyens sages et sensés à Athènes était d'avis de profiter d'une conjoncture si favorable, et de travailler à conclure un traité qui finît toutes les jalousies, qui apaisât tous les ressentiments, et qui guérît toutes les défiances. Mais ceux qui trouvaient leur avantage dans les troubles de l'état empêchèrent l'effet d'une si heureuse disposition². Cléophon entre autres, le plus accrédité des orateurs de ce temps, étant monté sur la tribune aux harangues, anima le peuple par un discours violent et séditieux, lui faisant entendre que, par une secrète intelligence avec les Lacédémoniens, on trahissait ses intérêts, qu'on voulait lui faire perdre tout le

fruit de l'importante victoire qu'il venait de remporter, et lui ôter pour toujours l'occasion de se venger pleinement de tous les torts et de tous les maux que Sparte lui avait fait souffrir. Ce Cléophon était un homme de rien, un ouvrier d'instruments de musique. On prétend même qu'il avait été esclave, et qu'il s'était fait inscrire par fraude dans le registre des citoyens. Il porta l'audace et la fureur jusqu'à menacer d'enfoncer son poignard dans la gorge de quiconque parlerait de paix. Les Athéniens, enivrés de leur prospérité présente, oubliant tous les maux passés, se promettant tout du courage et du bonheur d'Alcibiade, rejetèrent avec hauteur toute proposition d'accommodement, sans faire réflexion qu'il n'y a rien de si journalier ni de si incertain que le succès des armes. Les ambassadeurs se retirèrent sans avoir pu rien obtenir. Un tel enivrement, un orgueil si déraisonnable, sont les avant-coureurs ordinaires de quelque grand désastre.

Alcibiade sut bien profiter de la victoire qu'il avait remportée. Il alla sur-le-champ assiéger Chalcédoine, qui s'était révoltée contre les Athéniens, et qui avait reçu garnison de Lacédémone. Pendant ce siège il prit une autre ville nommée *Sélymbrie*. Pharnabaze, effrayé de la rapidité de ses conquêtes, fit un traité avec les Athéniens, qui portait : « que Pharnabaze leur compterait une certaine somme : que les Chalcédoniens rentre- raient dans l'obéissance et dans la dépendance des Athéniens, et leur paieraient tribut : et que les Athéniens ne commettraient aucun acte d'hostilité sur les terres de Pharnabaze, qui s'engageait de faire conduire en toute sûreté leurs ambassadeurs au grand-roi. » Byzance et plusieurs autres villes se soumirent aux Athéniens.

Alcibiade³, qui souhaitait avec une passion démesurée de revoir sa patrie, ou plutôt de se faire voir à ses citoyens après tant de victoires qu'il avait remportées sur les ennemis, reprit le chemin d'Athènes. Tous ses vaisseaux étaient bordés de boucliers et de toutes sortes de dépouilles en forme de trophées ; et traînant après lui, comme en triomphe, un grand nombre de navires qu'il avait pris, il était

¹ Diod. lib. 13, pag. 177-179.

² Esch. in orat. de fals. legat.

³ An. M. 3507 ; av. J. C. 407.

encore les enseignes et les ornements de ceux qu'il avait brûlés, et qui étaient en plus grand nombre, car les uns et les autres faisaient environ deux cents vaisseaux. On remarque que, dans le souvenir de tout ce qui avait été fait contre lui, en s'approchant du port, il fut saisi de quelque mouvement de crainte, et qu'il n'osa débarquer qu'après qu'il eût vu du haut du tillac un grand nombre de ses parents et de ses amis qui étaient venus sur le rivage pour le recevoir, et qui le pressaient de descendre.

Le peuple était sorti en foule de la ville pour aller à sa rencontre. Dès qu'il parut, ce furent de tous côtés des cris de joie incroyables. Au milieu de ce nombre infini d'officiers et de soldats, tous les yeux étaient uniquement arrêtés sur lui comme s'il eût été seul, et on le regardait comme descendu du ciel, et comme la Victoire même. Tous, s'empresant autour de lui, le caressaient, le bénissaient, et le couronnaient à l'envi. Ceux qui ne pouvaient l'approcher ne se lassaient point de le contempler de loin, et les vieillards le montraient à leurs enfants. On rapportait avec éloges toutes les belles actions qu'il avait faites pour sa patrie, et l'on ne pouvait refuser son admiration à celles mêmes qu'il avait faites contre elle pendant son exil, dont ils s'imputaient la faute à eux seuls. Cette allégresse publique était mêlée de regrets et de larmes qu'arrachait le souvenir de leurs maux passés, qu'ils ne pouvaient s'empêcher de comparer avec leur félicité présente. « Jamais, disaient-ils, ils n'auraient manqué la conquête de la Sicile; jamais toutes les autres espérances qu'ils avaient conçues n'auraient avorté, s'ils avaient remis toutes leurs affaires et toutes leurs forces entre les mains d'Alcibiade seul. En quel état se trouvait Athènes quand il en avait pris la protection et la défense! Non-seulement elle avait perdu la domination presque entière de la mer, mais elle était à peine demeurée maîtresse de ses faubourgs; et, pour surcroît de malheur, elle se voyait encore déchirée par une horrible guerre civile. Il l'avait pourtant relevée et tirée de ses ruines; et, non content de l'avoir remise en possession de l'empire de la mer, il l'avait aussi rendue partout victorieuse sur la

« terre-ferme, comme si le sort d'Athènes eût été entre les mains de cet homme seul, soit pour sa ruine, soit pour son rétablissement, et que la victoire fût attachée à sa personne et prit ses ordres. »

Ce favorable accueil qu'on venait de faire à Alcibiade ne l'empêcha pas de demander une assemblée du peuple, afin qu'on l'entendît dans ses justifications, sentant bien la nécessité qu'il y avait pour sa sûreté qu'il fût absous dans les formes. Il comparut donc, et après avoir déploré ses malheurs, dont il n'accusa que fort légèrement le peuple, et qu'il rejeta entièrement sur sa mauvaise fortune et sur quelque démon envieux de sa prospérité, il les entretint des desseins de leurs ennemis, et les exhorta à ne concevoir que de grandes espérances. Les Athéniens, ravis de l'entendre, lui décernèrent des couronnes d'or, le nommèrent général sur terre et sur mer sans donner de bornes à sa puissance, lui rendirent tous ses biens, et ordonnèrent aux Eumolpides et aux Céryces¹ de l'absoudre des malédictions qu'ils avaient prononcées contre lui par ordre du peuple, s'efforçant de réparer l'injure et la honte de son exil par la gloire de son rappel, et d'effacer le souvenir des anathèmes qu'eux-mêmes avaient ordonnés, par les vœux et les prières qu'ils faisaient en sa faveur. Tous les Eumolpides et les Céryces étant occupés à révoquer leurs imprécations, le principal d'entre eux, nommé *Théodore*, eut le courage de dire : *Mais moi, je ne l'ai point maudit, s'il n'a point fait de mal à la ville; insinuant, par cette parole hardie, que les malédictions, étant conditionnelles, ne pouvaient ni tomber sur la tête des innocents, ni être détournées de celle des coupables.*

Au milieu de cette gloire et de cette prospérité brillante d'Alcibiade, la plus grande partie du peuple ne laissait pas d'être troublée quand on considérait le temps de son retour : car il était arrivé justement le jour où les Athéniens célébraient une fête en l'honneur de Mi-

¹ Les Eumolpides et les Céryces étaient deux familles à Athènes, employées à différentes fonctions dans les mystères de Cérès. Ces noms venaient d'Eumolpus et de Ceryx, les premiers qui avaient exercé ces fonctions. Peut-être que le ministère des devins avait quelque rapport à celui des héraults, κήρυκες.

nerve, adorée sous le nom d'Agraulé. Les prêtres ôtaient la statue de la déesse tous ses ornements pour la laver, ce qui fit appeler cette fête *Plunteria*, et la couvraient ensuite ; et ce jour était regardé comme un des plus funestes et des plus malheureux. C'était le 25 du mois thargéllon, qui répond au second jour de notre mois de juillet. Cette circonstance déplut à ce peuple superstitieux, parce qu'il semblait que la déesse patronne et protectrice d'Athènes ne recevait pas Alcibiade agréablement et avec un visage serein, puisqu'elle se couvrait et se cachait comme pour le repousser et l'éloigner d'elle.

Toutes choses lui ayant pourtant réussi selon ses desirs¹, et les cent vaisseaux qu'il devait commander étant prêts, il différa son départ par une louable ambition de célébrer les grands mystères : car depuis le jour que les Lacédémoniens avaient fortifié Décélie et occupé tous les chemins qui mènent d'Athènes à Éleusis, la fête n'avait pas été célébrée avec toute sa pompe et on avait été obligé de conduire la procession par mer. On peut voir dans le volume suivant toutes les cérémonies particulières de cette solennité.

Alcibiade crut que ce serait une très-belle action qui lui attirerait les bénédictions des dieux et les louanges des hommes, s'il rendait à cette fête tout son lustre et toute sa solennité en conduisant la procession par terre, et en la faisant escorter par ses troupes pour la défendre contre les attaques de leurs ennemis : car, ou Agis la laisserait passer tranquillement malgré les nombreuses troupes qu'il avait à Décélie, ce qui diminuerait considérablement la réputation de ce roi et ternirait sa gloire ; ou, s'il prenait le parti de l'attaquer et de s'opposer à sa marche, il aurait alors la satisfaction de livrer un saint combat, un combat agréable aux dieux, pour le plus grand et le plus vénérable de tous leurs mystères, sous les yeux de sa patrie et de ces propres citoyens, qui seraient les témoins de son courage et de son respect pour les dieux. Il y a beaucoup d'apparence que, dans cet acte public et extérieur de religion, qui frappait d'une manière sensible les yeux du peuple, et qui était extrême-

ment de son goût, le principal dessein d'Alcibiade était d'effacer entièrement des esprits les soupçons d'impiété que la mutilation des statues et la profanation des mystères y avaient fait naître.

Cette résolution prise, il avertit les Eumolpides et les Céryces de se préparer, envoie des sentinelles sur les hauteurs, détache quelques coureurs dès la pointe du jour, et, prenant les prêtres, les initiés et les confrères avec ceux qui les initiaient, et les couvrant de son armée, il conduisit toute cette pompe avec un ordre merveilleux, et dans un très-grand silence. Jamais il n'y eut, dit Plutarque, de spectacle plus auguste ni plus digne de la majesté des dieux, que cette procession guerrière et cette expédition religieuse, où ceux qui ne portaient point d'envie à la gloire d'Alcibiade étaient obligés d'avouer qu'il ne réussissait pas moins à faire les fonctions de grand-prêtre que celles de général. Aucun des ennemis n'osa paraître, ni troubler cette pompeuse marche ; et Alcibiade ramena la troupe sacrée dans Athènes avec une entière sûreté. Ce succès lui éleva encore plus le courage, et augmenta si fort la fierté et l'audace de son armée, qu'elle se regardait comme invincible pendant qu'il la commandait.

Il gagna tellement l'affection des pauvres et de tout le bas peuple, qu'ils sollicitaient avec une passion démesurée de l'avoir pour roi. Plusieurs s'en expliquaient hautement, et il y en eut qui, s'adressant à lui-même, l'exhortèrent à se mettre au-dessus de l'envie, à ne s'embarrasser ni des lois, ni des décrets, ni des suffrages, à écarter les brouillons qui troublaient l'état par de vains discours, et à se rendre entièrement maître des affaires pour gouverner avec une pleine autorité, sans craindre les délateurs. Pour lui, on ne saurait dire quelle était sa pensée sur la tyrannie, ni quel était son dessein ; mais les plus puissants craignant un embrasement dont ils voyaient déjà les étincelles, le pressèrent de partir sans différer, en lui accordant tout ce qu'il demandait, et en lui donnant pour collègues les généraux qui lui étaient les plus agréables. Il mit donc à la voile avec cent vaisseaux, et dirigea sa course vers l'île d'Andros qui s'était révoltée. Sa haute réputation, et le bonheur qu'il avait toujours eu dans toutes ses entreprises, fai-

¹ Plut. in Alcib. pag. 210.

saient qu'on n'attendait rien de lui que de grand et d'extraordinaire.

§ IV. — LES LACÉDÉMONIENS NOMMENT POUR AMIRAL
LYSANDRE. IL DEVIENT FORT PUISSANT AUPRÈS DU
JEUNE CYRUS QUI COMMANDAIT EN ASIE. IL BAT PRÈS
D'ÉPHÈSE LA FLOTTE DES ATHÉNIENS PENDANT L'AB-
SENCE D'ALCIBIADE. ON DÔTE LE COMMANDEMENT À CE-
LUI-CI, ET L'ON NOMME DIX GÉNÉRAUX À SA PLACE.
CALLICRATIDAS SUCCEDE À LYSANDRE.

Vingt-sixième année de la guerre.

Les Lacédémoniens *, justement alarmés du retour et des heureux succès d'Alcibiade, comprirent qu'un tel ennemi demandait qu'on lui opposât un habile général, capable de lui tenir tête. Dans ce dessein ils choisirent Lysandre, et lui donnèrent le commandement de la flotte. Quand il fut arrivé à Ephèse, il trouva la ville très-favorablement disposée pour lui, et très-affectionnée pour Sparte, mais d'ailleurs dans une triste situation; car elle était en danger de devenir barbare en prenant les mœurs et les coutumes des Perses, qui y avaient un grand commerce, tant à cause du voisinage de la Lydie que parce que les généraux du roi y passaient pour l'ordinaire leurs quartiers d'hiver. Cette vie oisive et voluptueuse, pleine de luxe et de faste, ne pouvait pas manquer de déplaire infiniment à un homme tel que Lysandre, élevé dès son enfance dans la simplicité, la pauvreté et les durs exercices qui étaient en usage à Sparte. Ayant conduit son armée à Ephèse, il commanda qu'on y assemblât de tous côtés des vaisseaux de charge, y fit un arsenal pour la construction des galères, en ouvrit les ports aux marchands, en abandonna les places publiques aux ouvriers, mit tous les arts en mouvement et en honneur; et par ce moyen il remplit la ville de richesses, et jeta dès lors les fondements de cette grandeur et de cette magnificence qu'on y vit dans la suite: tant l'industrie et l'habileté d'un homme seul est capable d'apporter de changement dans une ville et dans un état!

Pendant qu'il donnait ces ordres, il apprit que Cyrus, le plus jeune des fils du roi, était

arrivé à Sardes: ce prince ne pouvait alors avoir plus de seize ans, étant né depuis l'avènement de son père à la couronne, qui était dans la dix-septième année de son règne. Parysatis, sa mère, en était idolâtre, et elle pouvait tout sur l'esprit de son mari. Ce fut elle qui lui fit donner le gouvernement en chef de toutes les provinces de l'Asie Mineure: commandement qui soumettait à ses ordres tous les gouverneurs particuliers de la partie la plus importante de l'empire. La vue de Parysatis était sans doute de mettre ce jeune prince en état de disputer la couronne à son frère après la mort du roi, comme on verra qu'il le fit effectivement. Une des principales instructions que lui donna son père, en l'envoyant dans son gouvernement, fut d'accorder des secours effectifs aux Lacédémoniens contre ceux d'Athènes: ordre bien opposé à la politique qu'avaient suivie jusque-là Tissapherne et les autres gouverneurs de ces provinces. Leur maxime avait été constamment d'aider tantôt un parti, et tantôt l'autre, pour balancer si bien leurs forces, que l'un ne pût jamais accabler tout à fait l'autre: d'où il arrivait qu'ils s'affaiblissaient tous deux par la guerre, et que jamais l'un des partis ne se trouvait en état de former des entreprises contre l'empire des Perses.

Lysandre, ayant donc appris que Cyrus était arrivé à Sardes, partit d'Ephèse pour aller le saluer, et pour se plaindre des longueurs et de la mauvaise foi de Tissapherne, qui malgré les ordres qu'il avait reçus de soutenir les Lacédémoniens et de chasser les Athéniens de la mer, avait toujours sous main favorisé les derniers par considération pour Alcibiade, à qui il s'était livré, et avait été seul la cause de la perte de la flotte par le peu de provisions qu'il lui fournissait. Ce discours fit plaisir à Cyrus, qui regardait Tissapherne comme un fort méchant homme, et comme son ennemi particulier. Il répondit qu'il avait ordre du roi de secourir puissamment les Lacédémoniens, et qu'il avait reçu pour cela cinq cents talents¹. Lysandre, contre le caractère ordinaire des Spartiates, était souple, pliant, plein de complaisance pour les grands,

* Xenoph. Hellen. lib. III, pag. 440-442. — Plut. in Lys. pag. 434-435. — Diod. lib. 13, pag. 192-197.

¹ Cinq cent mille écus. — Cinq cents talents vaudraient 1 million 900 000 fr., en les supposant euboïques. E. B.

toujours disposé à leur faire sa cour, et supportant, pour le bien des affaires, tout le poids de leur orgueil et de leur faste avec une patience incroyable : en quoi plusieurs font consister la plus grande habileté et le plus grand mérite d'un courtisan.

Il ne s'oublia pas dans cette occasion-ci, et, mettant en œuvre tout ce que l'industrie et la souplesse d'un habile courtisan lui pouvait suggérer de manières flatteuses et insinuanes, il gagna parfaitement les bonnes grâces du jeune prince. Après l'avoir loué de sa générosité, de sa magnificence et de son zèle pour les Lacédémoniens, il le pria de donner une dragme¹ par jour à chaque soldat ou matelot, pour débaucher par ce moyen ceux des ennemis, et mettre ainsi plus tôt fin à la guerre. Cyrus approuva fort son projet ; mais il dit qu'il ne pouvait pas changer l'ordre du roi, et que le traité qu'on avait fait avec eux ne portait qu'un demi-talent² par mois pour chaque galère. Cependant le prince, à la fin d'un repas qu'il donna avant son départ, buvant à sa santé, et le pressant de lui demander quelque grâce ; Lysandre le pria de vouloir ajouter une obole à la paye qu'on donnait chaque jour aux matelots. Il le fit, leur donna quatre oboles³ au lieu de trois qu'ils recevaient auparavant, leur paya tous les arrérages qui leur étaient dus et un mois d'avance, et, pour cela, fit compter sur-le-champ à Lysandre dix mille dariques⁴, c'est-à-dire cent mille francs.

Cette largesse remplit de joie et d'ardeur toute la flotte, et rendit presque vides toutes les galères des ennemis, la plupart des matelots accourant où la paye était la plus forte. Les Athéniens, au désespoir de cette nouvelle, tentèrent de se concilier Cyrus par l'entremise de Tissapherne ; mais il ne voulut pas les éconter, quoique ce satrape lui représentât

que l'intérêt du roi était, non d'agrandir les Lacédémoniens, mais de balancer la puissance des uns par celle des autres, pour perpétuer la guerre, et les ruiner par leurs divisions.

Quoique Lysandre eût fort affaibli les ennemis par la nouvelle augmentation de paye pour les matelots, et que par là il eût fort incommodé leur marine, il n'osait hasarder contre eux un combat naval, redoutant surtout Alcibiade, qui était homme d'exécution, qui avait un plus grand nombre de vaisseaux, et qui jusqu'à ce jour n'avait jamais été vaincu dans aucun combat qu'il eût donné sur terre ou sur mer. Mais, après qu'Alcibiade fût parti de Samos pour aller à Phocée, dans l'Ionie, ramasser de l'argent, dont il avait besoin pour payer ses troupes, et qu'il eut laissé le commandement de sa flotte à Antiochus, avec défense expresse de combattre en son absence et d'attaquer les ennemis, ce nouveau commandant, pour faire parade de courage et pour braver Lysandre, entra dans le port d'Éphèse avec deux galères ; et, après avoir fait grand bruit et de grandes risées, il se retira avec un air de mépris, et d'insulte. Lysandre, indigné de cet affront, détacha promptement quelques galères, et se mit à le poursuivre. Mais, comme les Athéniens venaient au secours d'Antiochus, il fit venir aussi de son côté d'autres galères, et peu à peu tous leurs vaisseaux étant arrivés pour les soutenir, enfin ils combattirent avec toutes leurs forces. Lysandre remporta la victoire ; et ayant pris quinze galères des Athéniens, il dressa un trophée. Alcibiade, de retour à Samos, alla lui présenter la bataille jusque dans le port ; mais Lysandre, content de sa victoire, ne jugea pas à propos de l'accepter. Ainsi il se retira sans avoir rien fait.

En même temps Thrasybule¹, le plus dangereux ennemi qu'il eût dans son armée, parut du camp, et alla l'accuser à Athènes. Pour enflammer encore davantage les ennemis qu'il avait dans la ville, il dit au peuple, en pleine assemblée, « qu'Alcibiade avait entièrement ruiné les affaires et perdu la marine des Athéniens par la licence qu'il y avait

¹ Dix sols. — 96 centimes. E. B.

² Quinze cents livres. — Demi-talent euboïque, ou 1900 fr. E. B.

³ La dragme était composée de six oboles, et est évaluée à dix sols de notre monnaie. Une obole fait un sol huit deniers. Ainsi ces quatre oboles faisaient six sols huit deniers par jour, au lieu de cinq sols que valaient les trois oboles. — Quatre oboles (euboïques) vaudraient 42 centimes. E. B.

⁴ Le darique valait une pistole = Dix mille dariques ou 127 000 fr. E. B.

¹ An. M. 3508 ; av. J. C. 506.

« introduite : qu'il s'était absolument livré à
« des hommes décriés par leurs débauches et
« leur ivrognerie ¹, qui par là de simples ma-
« telots étaient parvenus à avoir tout crédit
« auprès de lui : qu'il leur abandonnait toute
« son autorité pour aller s'enrichir à son aise
« dans les provinces, et pour s'y plonger dans
« la crapule et dans toutes sortes d'infamies
« qui déshonoraient Athènes, pendant qu'il
« laissait sa flotte en présence de celle des en-
« nemis. »

On tirait un autre chef d'accusation contre lui des forts qu'il avait bâtis près de la ville de Byzance, pour se préparer un asile et une retraite, comme ne pouvant ou ne voulant plus vivre dans sa patrie. Les Athéniens, peuple léger et inconstant, ajoutèrent foi à toutes ces accusations. La perte de la dernière bataille, et le peu de succès qu'il avait eu depuis son départ d'Athènes, au lieu qu'on attendait de lui des actions grandes et merveilleuses, le décrièrent entièrement ; et l'on peut dire que ce furent sa propre gloire et sa réputation qui le ruinèrent : car on le soupçonnait de n'avoir pas voulu faire tout ce qu'il n'avait pas fait, et l'on refusait de croire qu'il ne l'eût pas pu, parce que l'on était fortement persuadé que rien de tout ce qu'il voulait ne lui était impossible. Ils faisaient un crime à Alcibiade de ce que la rapidité de ses victoires ne répondait point à celle de leur imagination, sans considérer que, manquant d'argent, il faisait la guerre à des peuples qui avaient le grand-roi pour trésorier, et qu'il était très-souvent obligé de quitter le camp pour aller chercher de quoi fournir à la paye et à la subsistance de ses troupes. Quoiqu'il en soit, Alcibiade fut déposé, et l'on nomma à sa place dix généraux. Quand il en eut appris la nouvelle, il se retira, sur sa galère, vers quelques châteaux qu'il avait dans la Chersonèse de Thrace.

Vers ce temps ² mourut Pisilonax, l'un des rois de Lacédémone : il eut pour successeur Pausanias, qui régna quatorze ans. Ce dernier fit une belle réponse à un homme qui lui

demandait pourquoi à Sparte il n'était point permis de rien changer des anciennes coutumes : *C'est qu'à Sparte* ³, dit-il, *les lois commandent aux hommes, et non les hommes aux lois.*

Lysandre ⁴, qui songeait à établir dans toutes les villes le gouvernement des nobles, pour avoir toujours en sa disposition ces gouverneurs, qu'il aurait choisis, et qu'il aurait affranchis de la dépendance de leurs peuples, fit venir à Éphèse ceux d'entre les principaux des villes qu'il connaissait plus hardis, plus entreprenants, plus ambitieux que les autres. Il les mettait à la tête des affaires, les poussait aux grands honneurs, les élevait aux premiers emplois de l'armée, se rendant par là, dit Plutarque, le complice de toutes leurs injustices et de toutes leurs fautes, pour les avancer et pour les enrichir : aussi lui furent-ils toujours très-attachés, et ils le regrettèrent infiniment, lorsque Callicratidas vint pour lui succéder et pour prendre le commandement de la flotte. Il ne le cédait point à Lysandre pour le courage et la science militaire, mais l'emportait infiniment sur lui du côté des mœurs. Sévère à lui-même comme aux autres, inaccessible à la flatterie et à la mollesse, ennemi déclaré du luxe, il avait conservé la modestie, la tempérance, l'austérité des premiers Spartiates ; vertus qui commençaient à se faire remarquer, parce qu'elles n'étaient plus si communes. C'était un homme d'une probité et d'une justice à l'épreuve de tout, d'une simplicité et d'une droiture ennemies de tout mensonge et de toute fraude, et en même temps d'une noblesse et d'une grandeur d'âme véritablement spartiate. Les nobles et les puissants ne pouvaient s'empêcher d'admirer sa vertu ; mais ils se seraient mieux accommodés de la facilité et de la condescendance de son prédécesseur, qui fermait les yeux sur toutes les injustices et les violences qu'ils commettaient.

Ce ne fut point sans dépit et sans jalousie que Lysandre le vit arriver à Éphèse pour remplir sa place ; et, par une lâcheté et une

¹ Il veut désigner par là Antiochus, homme de néant et fier déréglé, qui avait gagné les bonnes grâces d'Alcibiade en lui rapportant une calice qu'il avait laissé échapper.

² Diod. pag. 196.

³ Ὅτι τοὺς νόμους τῶν ἀνδρῶν, οὐ τοὺς ἀνδρᾶς τῶν νόμων κυρίους τίνασι θεῖ. (PLUT. in Apophtheg. pag. 230.)

⁴ Xenoph. Hellen. lib. 1, pag. 412-414. — Plut. in Lys. pag. 435-436. — Diod. pag. 197-198.

trahison criminelle assez ordinaires à ceux qui, peu touchés du bien public, n'écourent que leur ambition, il lui rendit tous les mauvais services qu'il put. Des dix mille dariques que Cyrus lui avait données pour l'augmentation de la paye des matelots, il renvoya à Sardes ce qu'il lui en restait, disant à Callieratidas qu'il pouvait s'adresser au roi pour lui demander cette somme, et que c'était à lui à chercher des moyens de faire subsister son armée. Cette réponse le jeta dans un extrême embarras et dans une fâcheuse extrémité ; car il n'avait point apporté d'argent de Lacédémone ; et il ne pouvait se résoudre à forcer les villes à lui en donner, les trouvant déjà trop foulées.

Dans ce pressant besoin¹, un particulier lui ayant offert cinquante talents (c'est-à-dire cinquante mille écus) pour obtenir de lui une grâce injuste, il le refusa : « Je les accepte », rais, lui dit Cléandre, l'un de ses officiers, « si j'étais à votre place. — Et moi de même, » répliqua le général, si j'étais à la vôtre.

Il ne lui restait donc d'autre ressource que d'aller à la porte des généraux et des lieutenants du roi leur en demander, comme avait fait Lysandre : or c'est à quoi il était moins propre qu'aucun homme du monde. Nourri et élevé dans l'amour de la liberté, plein de grands et de nobles sentiments, infiniment éloigné de toute flatterie et de toute bassesse, il était convaincu dans le fond du cœur qu'il serait moins triste et moins déshonorant pour les Grecs d'être battus par les Grecs que d'aller faire honteusement la cour et mendier à la porte de ces barbares, qui n'avaient d'autre mérite que leur or et leur argent. En effet, toute la nation était flétrie et déshonorée par une si lâche prostitution.

Cicéron, dans ses Offices, peint deux caractères bien différents de personnes employées dans le gouvernement, et en fait l'application aux deux généraux dont nous parlons ici. Les uns², dit-il, amateurs zélés de la vérité, et en-

nemis déclarés de toute fraude, se piquent de simplicité et de candeur, et ne croient pas qu'il convienne jamais à un homme de bien de tendre des pièges, ni d'user d'artifice. D'autres, préparés à tout faire et à tout souffrir, ne rougissent pas des dernières bassesses, pourvu que, par ces moyens indignes, ils puissent espérer de venir à bout de leurs desseins. Cicéron met dans le premier rang Callieratidas, et il range dans le second Lysandre, à qui il donne deux épithètes qui ne lui font pas beaucoup d'honneur, et qui ne conviennent guère à un Spartiate, en l'appelant *très-rusé* et *très-patient*, ou plutôt *très-complaisant*.

Cependant Callieratidas, forcé par la nécessité, alla en Lydie, se rendit d'abord au palais de Cyrus, et pria qu'on dit à ce prince que l'amiral de la flotte des Grecs était venu pour lui parler. On lui dit que Cyrus était à table dans une partie de plaisir³. Il répondit d'un ton et d'un air modeste qu'il n'était point pressé, et qu'il attendrait que le prince fût sorti. Les gardes se mirent à rire, admirant la simplicité de ce bon étranger, qui avait peu les airs du monde, et il fut obligé de se retirer. Il y vint une seconde fois, et fut refusé de même. Pour lors il s'en retourna à Éphèse, chargeant d'imprécations et de malédictions ceux qui les premiers avaient fait la cour aux barbares, et qui, par leurs flatteries et leurs bassesses, leur avaient appris à tirer de leurs richesses un titre et un droit d'insulter au reste des hommes ; et, s'adressant à ceux qui étaient auprès de lui, il jura que, dès qu'il serait de retour à Sparte, il mettrait tout en œuvre pour réconcilier les Grecs entre eux, afin que désormais ils fussent eux-mêmes redoutables aux barbares, et qu'ils n'eussent plus besoin de leurs secours pour s'attaquer et se ruiner les uns les autres. Mais ce généreux Spartiate qui avait des pensées si nobles et si dignes de Lacédémone, et qui, par sa justice, par sa magnanimité et par son courage, s'était rendu comparable à tout ce que les Grecs avaient eu de plus

¹ Plut. in Apophtheg. pag. 222.

² « Sunt his alii multum dispares, simplices et aperti ;
« qui nihil ex occulto, nihil ex insidiis agendum putant ;
« veritatis cultores, fraudis inimici : itemque alii, qui
« quidvis perpetuantur, culvis deserviant, dum, quod ve-
« lint, consequantur. Quo in genere versutissimum et pa-
« 1.

³ *tiētūssimum Lacēdēmōniom Lysandrum accepius*,
« *contraque Callieratidam.* » (Ofk. lib. 1, n. 109.)

⁴ Le grec dit à la lettre qu'il buvait, *πίνειν*. Les Perses se piquaient de boire beaucoup, et c'était chez eux une gloire, comme on le verra dans la lettre de Cyrus aux Lacédémoniens.

excellent et de plus parfait, n'eût pas le bonheur de retourner dans sa patrie pour travailler à un si grand ouvrage et si digne de lui.

§ V. — CALLICRATIDAS EST DÉFAIT PAR LES ATHÉNIENS PRÈS DES ARGINUSSES. LES ATHÉNIENS CONDAMNENT À MORT PLUSIEURS DE LEURS GÉNÉRAUX POUR N'AVOIR PAS ENLEVÉ LES CORPS DE CEUX QUI ÉTAIENT MORTS DANS LE COMBAT. SOCRATE SEUL A LE COURAGE DE S'OPPOSER À UN JUGEMENT SI INJUSTE.

Callicratidas¹, après avoir remporté plusieurs victoires contre les Athéniens, avait en dernier lieu poursuivi Conon, l'un de leurs chefs, dans le port de Mitylène, et l'y tenait bloqué. C'était la vingt-sixième année de la guerre du Péloponnèse. Conon, se voyant assiégé par terre et par mer, sans espérance de secours et sans vivres, trouva le moyen de faire savoir à Athènes l'extrême danger où il était. On fit des efforts extraordinaires pour le dégager, et en moins d'un mois on équipa une flotte de cent dix galères, où l'on embarqua tous ceux qui étaient en état de porter les armes, tant libres qu'esclaves, avec plusieurs cavaliers. Quand elle fut arrivée à Samos, quarante galères des alliés s'y joignirent, et toutes ensemble firent route vers les îles Arginuses, situées entre Mitylène et Cume. Callicratidas l'ayant appris, laissa Éléouice au siège avec cinquante galères, et se mit en mer avec les six-vingts autres pour faire face à l'ennemi et empêcher le secours. Du côté des Athéniens, l'aile droite était commandée par Protomaque et Thrasybule, qui avaient chacun quinze galères : ils étaient soutenus par une seconde ligne avec pareil nombre de vaisseaux conduits par Lysias et Aristogène. L'aile gauche, pareille à la première, et rangée aussi sur deux lignes, était commandée par Aristocrate et Diomédon, qui étaient soutenus par Érasinide et Périclès². Le corps de bataille, composé à peu près de trente galères, parmi lesquelles étaient les trois amirales athéniennes, était rangé sur une seule ligne. Ils avaient soutenu chacune de leurs ailes par une seconde ligne pour les fortifier, parce que leurs galères n'étaient ni si vites ni

si faciles à manier que celles des ennemis, de sorte qu'il y avait à craindre qu'ils ne coulissent entre-deux. Les Lacédémoniens et leurs alliés, qui se sentaient inférieurs en nombre, se contentèrent de se ranger tous sur une même ligne pour égaler le front des ennemis, et pour se conserver une plus grande liberté de glisser entre les galères des Athéniens et de tourner légèrement autour d'elles. Le pilote de Callicratidas, effrayé de cette inégalité, lui conseillait de ne point hasarder le combat et de se retirer; mais il lui répondit qu'il ne pouvait fuir sans honte, et que sa mort importait peu à la république : *Sparte, dit-il, ne tient pas à un seul homme*. Il commandait l'aile droite, et Thrasondas, Thébain, la gauche.

C'était un grand et terrible spectacle que de voir la mer couverte de trois cents galères prêtes à s'entrechoquer. Jamais armées navales des Grecs plus nombreuses que celles-ci n'avaient combattu l'une contre l'autre. L'habileté, l'expérience et le courage des chefs qui commandaient les deux flottes ne laissent rien à désirer. Ainsi l'on avait tout lieu de croire que le combat qui allait se donner déciderait du sort des deux peuples, et terminerait la guerre, qui durait depuis si longtemps. Dès qu'on eut donné les signaux, les deux armées possédèrent de grands cris, et le choc commença. Callicratidas, qui, sur la réponse des augures, s'attendait à périr dans ce combat, fit des actions extraordinaires de valeur. Il attaqua les ennemis avec un courage et une hardiesse incroyables, coula à fond plusieurs de leurs vaisseaux, en mit beaucoup d'autres hors d'état de combattre en brisant leurs rames, et leur perçant le flanc avec le bec de sa proue. Enfin il attaqua celui de Périclès, et le perça de mille coups; mais celui-ci l'ayant accroché avec un crampon de fer, il ne lui fut plus possible de se dégager, et il fut dans l'instant environné de plusieurs vaisseaux athéniens. Le sien fut bientôt rempli d'ennemis, et après un horrible carnage il tomba mort, plutôt accablé par le nombre que vaincu. L'aile droite, qu'il commandait, ayant perdu son amiral, fut mise en déroute. La gauche, composée des Béotiens et de ceux de l'Eubée, fit encore une longue et vigoureuse résistance, par l'intérêt pressant qu'ils avaient de ne pas

¹ Xenoph. Hellen. lib. 1, pag. 441-452. — Diod. lib. 13, pag. 198-201, et 217-222.

² C'était le fils du grand Périclès.

tomber entre les mains des Athéniens, contre qui ils s'étaient révoltés; mais enfin elle fut obligée de plier et de se retirer en désordre. Les Athéniens se retirèrent aux Arginuses, et y dressèrent une trophée. Ils perdirent dans ce combat vingt-cinq galères, et les ennemis plus de soixante et dix, parmi lesquelles, de dix qu'avaient fournies les Lacédémoniens, il en périt neuf.

Plutarque égale Callicratidas¹, général lacédémonien, pour sa justice, sa magnanimité et son courage, à tous ceux qui, dans la Grèce, s'étaient rendus les plus dignes d'admiration.

Cependant il le blâme extrêmement² d'avoir hasardé mal à propos aux Arginuses le combat naval, et il montre que, pour éviter le reproche d'avoir lâchement pris la fuite, il avait, par ce point d'honneur mal entendu, manqué au devoir essentiel de sa charge. En effet, dit Plutarque, si, pour me servir de la comparaison d'Iphicrate³, l'infanterie légère ressemble aux mains, la cavalerie aux pieds, le corps de bataille à la poitrine, et si le général tient lieu de la tête, ce général, qui s'abandonne témérairement à l'impétuosité de son courage, n'expose et ne néglige pas tant sa vie qu'il expose et néglige celle de tous ceux dont le salut est attaché au sien. Notre commandant lacédémonien avait donc tort (c'est toujours Plutarque qui parle) de répondre au pilote qui l'exhortait à se retirer : *Sparte ne tient pas à un seul homme* : car il est bien vrai que Callicratidas, combattant sous les ordres de quelqu'un sur terre ou sur mer, n'était qu'un seul homme; mais, commandant une armée, il rassemblait en lui tous ceux qui lui obéissaient, et celui en la personne duquel tant de milliers d'hommes pouvaient périr n'était plus un seul homme. Cicéron, avant Plutarque, avait porté le même jugement. Après avoir dit⁴ qu'il s'était trouvé bien

des personnes prêtes à sacrifier à la patrie leurs biens et même leur vie, mais qui, par une fausse délicatesse de gloire, n'auraient pas voulu pour elle hasarder le moins du monde leur réputation, il cite en exemple Callicratidas, qui répondit à ceux qui l'exhortaient à se retirer des Arginuses : *Que Sparte pouvait équiper une nouvelle flotte, si celle-ci périssait; mais que, pour lui, il ne pouvait prendre la fuite sans se couvrir de honte et d'infamie.*

Je reviens aux suites du combat livré près des Arginuses. Les généraux des Athéniens ordonnèrent à Thérémène, à Thrasybule et à quelques autres officiers de retourner avec environ cinquante galères enlever les débris et les corps morts pour leur donner la sépulture, tandis qu'on voguerait avec le reste contre Éléonice, qui tenait Conon assiégé devant Mitylène. Mais une rude tempête, qui survint dans le moment, empêcha d'exécuter cet ordre. Éléonice, averti de la défaite, et craignant que cette nouvelle ne jetât l'alarme et le découragement parmi ses troupes, renvoya ceux qui l'avaient apportée, avec ordre de revenir couronnés de chapeaux de fleurs, et de crier que toute la flotte d'Athènes avait péri et que Callicratidas avait remporté la victoire. A leur retour, il fit des sacrifices d'action de grâces; et, ayant fait prendre de la nourriture à ses troupes, il fit partir promptement les galères, parce que le vent était favorable, tandis qu'il gagna Méthymne avec l'armée de terre, après avoir brûlé son camp. Conon, délivré ainsi du blocus, se joignit à la flotte victorieuse, qui regagna aussitôt Samos.

Cependant, quand on eut appris à Athènes que les morts avaient été laissés sans sépulture, le peuple entra dans une grande colère, et fit tomber tout le poids de son indignation sur ceux qu'il croyait coupables de cette faute. C'en était une grande, dans l'esprit des anciens, que de ne pas procurer aux morts la sépulture; et nous voyons qu'après toutes les batailles, le premier soin des vaincus, malgré le sentiment actuel de leurs maux et la vive douleur d'une

¹ Plat. in Lys., pag. 436.

² Id. in Pelop., pag. 278.

³ C'était un général des Athéniens.

⁴ « Inventi multi sunt, qui non modò pecuniam, sed vitam etiam profundere pro patriâ parati essent, idem glorie jacturam ne minimam quidem facere vellent, ne repubblicâ quidem postulante: ni Callicratidas, qui quum Lacédæmoniorum dux fuisset Peloponnesiaco bello, multaque fecisset egregiè, veritè ad extremum omnia, quum consilio non paruit eorum qui classem ab Argi-

« nasis removendam, nec cum Atheniensibus dimicandam putabant. Quibus ille respondit, Lacédæmonios, classe illâ amissâ, aliam paraturo posse: se fugere sine suo decore non posse. » (Cic. de Offic. lib. I, p. 18.)

sanglante défaite, était de demander aux vainqueurs une suspension d'armes pour rendre à ceux qui étaient restés sur le champ de bataille les derniers devoirs, d'où ils étaient persuadés que dépendait leur bonheur pour l'autre vie. Ils avaient peu d'idée de la résurrection des corps. Mais cependant les patens, par l'intérêt que l'âme prenait au corps après le trépas, par le respect religieux qu'on lui portait, par les bonheurs solennels qu'on s'empresait de lui rendre, marquaient qu'ils en avaient un sentiment confus, qui subsistait parmi toutes les nations, et qui venait de la plus ancienne tradition, quoiqu'elles ne le démelassent pas bien clairement.

Voilà ce qui mit en fureur le peuple d'Athènes. Il nomma sur-le-champ de nouveaux généraux, sans conserver de tous les anciens que Conon, à qui l'on donna pour collègues Adimante et Philoclès. Des huit autres, deux s'étaient retirés, et six seulement étaient revenus à Athènes. Thérémène, le dixième des généraux, qui avait pris les devants, accusa devant le peuple les autres chefs, les rendant responsables de n'avoir pas enlevé les morts après le combat; et, pour sa décharge, il lut la lettre qu'ils avaient écrite au sénat et au peuple, où ils s'excusaient sur la violence de la tempête, sans charger personne. Il y avait une noirceur détestable dans cette calomnie, d'abuser contre eux du ménagement qu'ils avaient eu de ne le pas nommer dans leur lettre, et de ne pas rejeter sur lui la faute dont il pouvait paraître plus coupable que tout autre. On ne reconnaît point ici le caractère de Thérémène, qui dans la suite fait paraître beaucoup de probité et de zèle pour le bien public. Les généraux n'ayant pu, à leur retour, obtenir autant de temps qu'il en fallait pour se défendre, se contentèrent de représenter en peu de mots comment la chose s'était passée, et prirent à témoin de ce qu'ils disaient les pilotes et tous ceux qui étaient alors présents. Le peuple parut recevoir favorablement leurs excuses, et plusieurs particuliers s'offrirent pour cautions; mais on trouva à propos de remettre l'assemblée, parce qu'il était nuit, et que, le peuple ayant accoutumé de donner son suffrage en levant la main, on ne pourrait reconnaître quel avis l'emporterait; outre que

le conseil devait opiner auparavant sur ce qu'on voulait proposer au peuple.

La fête des apaturies étant survenue, où l'on a coutume de s'assembler par familles, les parents de Thérémène apostèrent plusieurs personnes vêtues de deuil et rasées, qui se dirent alliés de ceux qui étaient morts au combat, et obligèrent Callixène à accuser les généraux dans le sénat. Il fut ordonné que, puisqu'en la dernière assemblée on avait ouï l'accusation et la défense, le peuple, distingué par tribus, porterait son suffrage, et que, si les accusés étaient jugés coupables, ils seraient punis de mort, leurs biens confisqués, et la dixième partie consacrée à la déesse¹. Quelques sénateurs s'opposèrent à ce décret, comme injuste et contraire aux lois. Mais comme le peuple, excité par Callixène, menaçait d'envelopper les opposants dans la même cause et dans le même crime que les généraux, ils eurent le lâcheté de se désister de leur opposition, et ils sacrifièrent ces généraux innocents à leur propre sûreté, en consentant au décret. Socrate (c'est le célèbre philosophe) seul d'entre les sénateurs demeura ferme, et s'opposa constamment à un décret si visiblement injuste et si contraire à toutes les lois. Le peuple s'assembla. L'orateur, qui était monté sur la tribune pour prendre la défense des généraux, montra « qu'ils n'avaient manqué en rien à leur devoir, puisqu'ils avaient ordonné « qu'on enlevât les corps morts : que si quel- « qu'un était coupable, c'était celui qui, étant « chargé de cet ordre, ne l'avait pas exécuté ; « mais qu'il n'accusait personne, et que la « tempête survenue dans ce moment-là même « était une puissante apologie qui disculpait « pleinement les accusés. Il demanda qu'on « leur accordât un jour entier pour se défendre, grâce qu'on ne refusait point même aux « plus criminels, et qu'on les jugeât séparément. Il représenta que rien ne les obligeait « de hâter avec tant de précipitation un jugement où il s'agissait de la vie des citoyens « les plus illustres : que c'était en quelque « sorte s'attaquer aux dieux que de rendre

¹ C'était Minerve.

² « Quem adeo iniquum, ut sceleris assignet, quod « vent et ductus deliquerit ? » (TACIT. *Annal.* lib. 11, cap. 3.)

« les hommes responsables de la violence des vents et de la tempête : qu'il y avait une ingratitude et une injustice criantes à faire mourir les vainqueurs, que l'on aurait dû couronner, et à livrer les défenseurs de la patrie à la rage de leurs envieux : que, s'ils le faisaient, un jugement si inique serait suivi d'un prompt mais inutile repentir, qui leur laisserait dans le cœur une douleur cuisante, et les couvrirait d'une honte éternelle. » Le peuple d'abord avait paru touché de ces raisons ; mais, animé par les accusateurs, il prononça une sentence de mort contre les huit généraux, et six, qui étaient présents, furent arrêtés pour être conduits au supplice. L'un d'eux, c'était Diomède, homme d'une grande réputation pour son courage et sa probité, demanda d'être entendu. Quand on eut fait silence : « Athéniens, dit-il, je souhaite que le jugement que vous venez de prononcer contre nous ne tourne point à la perte de la république ; mais j'ai une grâce à vous demander pour mes collègues et pour moi, c'est de nous acquitter envers les dieux des vœux que nous leur avons faits pour vous et pour nous, et que nous sommes hors d'état d'accomplir ; car c'est à leur protection, invoquée avant le combat, que nous reconnaissons être redevables de la victoire que nous avons remportée sur les ennemis. » Il n'y eut point de bon citoyen qui ne fût attendri jusqu'aux larmes par un discours si plein de douceur et de religion, et qui n'admirât avec surprise la modération d'un citoyen qui, se voyant condamné si injustement, ne laissait pourtant échapper aucune parole d'aigreur ni même de plainte contre ses juges, mais était uniquement occupé, en faveur de l'ingrate patrie qui les faisait périr, de ce qu'elle et eux devaient aux dieux pour la victoire qu'on venait de remporter.

A peine les six généraux furent-ils exécutés, que le peuple ouvrit les yeux et sentit toute l'horreur de ce jugement ; mais son repentir ne pouvait rendre la vie aux morts. Callixène l'accusateur fut mis en prison, et on refusa de l'écouter. Ayant trouvé le moyen de se sauver, il s'enfuit à Décélie vers les ennemis, d'où il revint quelque temps après à Athènes, et il y mourut de faim, haï et détesté généralement de tout le monde, comme le devraient être tous

les calomnieux. Diodore remarque que le peuple lui-même porta la juste peine de son crime, les dieux l'ayant livré peu de temps après, non à un seul maître, mais à trente tyrans, qui le traitèrent avec la dernière cruauté.

On reconnaît au naturel, dans le récit que je viens de faire, ce que c'est qu'un peuple ; et Platon¹, à l'occasion de ce même événement, en fait en peu de mots une peinture bien vive et bien ressemblante. Le peuple², dit-il, est un animal inconstant, ingrat, cruel, jaloux, incapable de se laisser conduire par la raison. Et cela n'est pas étonnant, ajoute-t-il, puisque c'est comme la lie d'une ville, et un assemblage informé de tout ce qu'on y trouve de plus mauvais.

Ce même récit nous fait connaître ce que peut la crainte sur l'esprit des hommes, même de ceux qui passent pour les plus sages, et combien il y en a peu qui soient capables de soutenir la vue d'un danger et d'une disgrâce présente. Quoique dans le sénat la justice de la cause des généraux accusés fût clairement connue, du moins par le plus grand nombre, dès qu'on parle de colère du peuple et qu'on fait gronder de terribles menaces, ces graves sénateurs, dont la plupart avaient commandé les armées, et qui tous s'étaient souvent exposés aux plus grands périls de la guerre, se rangent dans le moment du côté de la calomnie pronvée et de l'injustice la plus criante qui fut jamais : preuve éclatante qu'il y a un courage très-rare, et infiniment supérieur à celui qui porte tous les jours tant de milliers d'hommes à affronter dans les combats les plus terribles dangers !

Entre tous ces juges, un seul, véritablement digne de sa réputation (c'est le grand Socrate), dans cette trahison et cette perfidie générale, demeure ferme et inébranlable ; et quoiqu'il sache que son suffrage et sa faible voix ne sera d'aucun secours pour les accusés, c'est un hommage qu'il croit devoir à l'innocence opprimée, et³ il trouve qu'il est indigne d'un

¹ Plat. in Amiclos. pag. 368-369.

² ἄνθρωπος ἀφίπτερον, ἀχέρειστον, ὀργὴν, βίαστικον, ἀπειθεύον.

³ Οὐ γὰρ ἐπικινέω μοι σμυδὸν δίκην μαινομένη συνιζόρχειν.

homme de bien de se livrer par crainte et lâcheté à la fureur d'un peuple aveugle et forcené. Voilà jusqu'où la justice peut être abandonnée ! On juge bien qu'elle ne fut pas mieux défendue devant le peuple. De plus de trois mille citoyens qui composaient l'assemblée, deux seulement en prirent la défense, Euryptolémus et Axiochus : Platon nous en a conservé les noms, et il a donné celui du dernier au dialogue d'où j'ai tiré une partie de mes réflexions.

La même année ¹ que se donna le combat des Arginusés, Denys s'empara de la tyrannie en Sicile. Je diffère à en parler dans le volume suivant, où je rapporterai de suite l'histoire des tyrans de Syracuse.

§ VI. — LYSANDRE COMMANDE LA FLOTTE DES LACÉDÉMONIENS. CYRUS EST RAPPELÉ À LA COUR PAR SON PÈRE. LYSANDRE REMPORTE PRES D'EGOS-POTAMOS UNE CÉLÈBRE VICTOIRE CONTRE LES ATHÉNIENS.

Vingt-septième et dernière année de la guerre du Péloponnèse.

Après la défaite des Arginusés ², les affaires des Péloponnésiens étant allées en décadence, les alliés, appuyés en cela du crédit de Cyrus, envoyèrent une ambassade à Sparte pour demander qu'on donnât encore le commandement de la flotte à Lysandre, avec promesse de servir avec plus d'affection et de courage, s'il les commandait. Comme il y avait à Sparte une loi qui défendait que le même homme fût deux fois amiral, les Lacédémoniens, qui voulaient faire plaisir aux alliés, donnèrent le titre d'amiral à un certain Aracus, et envoyèrent avec lui Lysandre, à qui ils ne donnèrent en apparence que le titre de vico-amiral, mais qu'ils revêtirent en effet de toute l'autorité de l'amiral même.

Tous ceux qui dans les villes avaient le plus de part au gouvernement et y étaient le plus en crédit le virent arriver avec une extrême joie, se promettant tout de son autorité pour achever de détruire partout la démocratie.

Son caractère complaisant pour ses amis et indulgent pour toutes leurs fautes accommodait bien mieux leurs vues ambitieuses et injustes, que l'austère équité de Callicratidas ; car Lysandre était un homme profondément corrompu, et qui faisait gloire de n'avoir nul principe sur la vertu et sur les devoirs les plus sacrés. Il ne faisait aucun scrupule d'employer en tout la ruse et la fourberie. Il n'estimait la justice qu'autant qu'elle pouvait lui servir ; et quand elle ne favorisait point ses intérêts, il lui préférait sans hésiter l'utile, qui chez lui était le seul beau et le seul honnête, persuadé que la vérité n'avait par sa nature nul avantage sur le mensonge, et qu'il fallait mesurer le prix de l'une et de l'autre au profit qui en revenait. Et pour ceux qui lui représentaient que c'était une chose indigne des descendants d'Hercule d'employer le dol et la fraude, il s'en moquait ouvertement : *Car, disait-il, par-tout où la peau du lion ne peut atteindre, il faut y coudre la peau du renard.*

On rapporte de lui un mot qui marque bien le peu de compte qu'il faisait de se parjurer. Il avait coutume de dire, qu'on amusait les enfants avec des osselets, et les hommes avec les serments ¹, montrant par une irréligion si déclarée qu'il faisait encore moins de cas des dieux que de ses ennemis ; car celui qui trompe par un faux serment déclare ouvertement par là qu'il craint son ennemi, mais qu'il méprise Dieu.

Ici finit la vingt-sixième année de la guerre du Péloponnèse ². C'est dans cette année que le jeune Cyrus, ébloui de l'éclat du commandement, auquel il était peu accoutumé, et jaloux des moindres marques d'honneur qu'il pouvait relever son rang et son autorité, découvrit par une action éclatante le secret de son cœur. Élevé dès l'enfance dans la maison régnante, nourri à l'ombre du trône parmi les soumissions et les prosternements des gens de cour, entretenu de longue main, par les

¹ An. M. 3598; av. J. C. 406.

² An. M. 3599; av. J. C. 405. — Xenoph. Hellen. lib. 2, pag. 454. — Plut. in Lys. pag. 436-437. — Diod. lib. 13, pag. 223.

¹ Le texte grec peut recevoir un autre sens, qui n'est peut-être pas moins bon : que les enfants pouvaient tromper, user de supercherie (c'est ce qu'ils appelaient tricher) au jeu des osselets, et les hommes dans les serments. *ἐν δὲ τοῖς μὲν παιδῶσι ἀστυπαγῶδες, τοῖς δ' ἀνδράσι ὅρκους ὑφαντῶν.*

² Xenoph. Hellen. lib. 2, pag. 451.

discours d'une mère ambitieuse qui l'idolâtrait, dans le désir et l'espérance de la royauté, il commençait déjà à en exercer les droits et à en exiger les respects avec une hauteur et une rigidité qui étonnent. Deux Perses de la famille royale, ses cousins germains, et dont la mère était sœur de Darius, son père, avaient manqué de se couvrir les mains de leurs manches en sa présence, selon le cérémonial qui ne s'observait qu'à l'égard des rois de Perse: Cyrus, choqué de cette omission comme d'un crime capital, les condamna à mort, et les fit impitoyablement exécuter à Sardes. Darins, aux pieds de qui les parents vinrent se jeter pour lui demander justice, fut fort touché de la mort tragique de ses deux neveux, et regarda cette action de son fils comme un attentat contre lui-même, à qui seul cet honneur était dû. Il prit la résolution de lui ôter son gouvernement, et il le manda à la cour sous prétexte qu'étant malade il avait envie de le voir.

Avant que de partir pour s'y rendre, Cyrus fit venir Lyandre à Sardes, et lui remit en main de grosses sommes d'argent pour payer sa flotte, lui en promettant encore davantage pour l'avenir. Et par une ostentation de jeune homme, pour lui faire voir combien il avait envie de lui faire plaisir, il l'assura que, quand le roi son père ne lui fournirait rien, il lui donnerait plutôt du sien propre; et que, si tout venait à lui manquer, il ferait fondre son trône d'or et d'argent massif, sur lequel il s'asseyait pour rendre la justice. Enfin, sur le point de partir, il lui donna le pouvoir de recevoir les tributs et les revenus des villes, lui confia le gouvernement de ses provinces; et, l'embrassant, il le conjura de ne point donner de bataille en son absence, s'il n'était supérieur en force; parce que le roi ni lui ne manqueraient pas de pouvoir ni de volonté pour le rendre plus puissant que ses ennemis; et il lui promit, avec les assurances les plus fortes de son affection, de lui amener grand nombre de vaisseaux de la Phénicie et de la Cilicie.

Après le départ de ce prince¹, Lyandre

tourna du côté de l'Hellespont, et mit le siège par mer devant Lampsaque. Thorax, s'y étant rendu en même temps avec ses troupes de terre, donna l'assaut de son côté. La ville fut emportée de force, et Lyandre l'abandonna au pillage. Les Athéniens, qui le suivaient de près, mouillèrent au port d'Éléonte dans la Chersonèse avec cent quatre-vingts galères. Mais sur la nouvelle de la prise de Lampsaque, ils allèrent promptement à Sestos; et, après s'y être fournis de vivres, ils firent voile, en remontant le long de la côte, jusqu'à un lieu appelé *Ægos-Potamos*², où ils s'arrêtèrent vis-à-vis des ennemis, qui étaient encore à l'ancre devant Lampsaque. L'Hellespont n'a pas dans cet endroit deux mille pas de largeur. Les deux armées se voyant si proche, toutes les troupes ne pensèrent qu'à se reposer ce jour-là, dans l'espérance que dès le lendemain on en viendrait à une bataille.

Mais Lyandre roulait un autre dessein dans son esprit. Il commanda à ses matelots et à ses pilotes de monter sur leurs galères, comme si effectivement on eût dû combattre le lendemain à la pointe du jour, de se tenir là, et d'y attendre ses ordres dans un profond silence. Il commanda de même à son armée de terre de se tenir tranquillement en bataille sur la côte en attendant le jour. Le lendemain, dès que le soleil fut levé, les Athéniens commencèrent à voguer contre eux avec toute leur flotte sur une ligne et à les défier. Lyandre, quoique ses galères fussent bien rangées en bataille, les proues tournées contre l'ennemi, se tint en repos et ne fit aucun mouvement. Sur le soir, les Athéniens s'en étant retournés, il ne permit à ses soldats de descendre à terre qu'après que deux ou trois galères qu'il avait envoyées à la découverte furent de retour, et qu'elles eurent rapporté qu'elles avaient vu débarquer les ennemis. Le lendemain on fit la même manœuvre, le troisième jour encore, et jusqu'au quatrième. Cette conduite, qui montrait de la réserve et de la timidité, augmenta extrêmement la confiance et l'audace des Athéniens, et leur inspira un grand mépris pour une armée que la crainte, selon eux, empêchait de paraître et de rien tenter.

Sur ces entrefaites, Alcibiade, qui était près

¹ Xenoph. Hellen. lib. 2, pag. 435-438. — Plut. in Lys. pag. 437-440; id. in Alrib. pag. 212. — Diod. lib. 13, pag. 223-226.

² La rivière de la Thèbre.

de là, montant à cheval, vint trouver les généraux athéniens, et leur représenta qu'ils se tenaient sur une côte fort désavantageuse, où ils n'avaient ni ports ni villes voisines : qu'ils étaient obligés de faire venir avec beaucoup de peine et de danger leurs provisions de Sestos ; et qu'ils avaient grand tort de souffrir que les gens de l'équipage, dès qu'ils étaient à terre, s'éloignassent et s'écartassent chacun de son côté, pendant qu'ils voyaient vis-à-vis d'eux une flotte ennemie, accoutumée à exécuter avec une prompte obéissance et au plus léger signal les ordres du général. Il offrait même de venir attaquer par terre les ennemis avec de nombreuses troupes de Thraces et de les forcer de combattre. Les généraux, surtout Tydée et Ménandre, jaloux du commandement, ne se contentèrent pas de refuser ses offres, dans la pensée que, si le succès des armes était malheureux, tout le blâme en retomberait sur eux, et que, s'il était favorable, Alcibiade en aurait tout l'honneur ; mais ils rejetèrent encore avec insulte ces conseils si sages et si salutaires, comme si un homme disgracié perdait le sens et l'esprit en perdant la faveur de sa république. Alcibiade se retira.

Le cinquième jour, les Athéniens se présentèrent encore pour donner la bataille, et se retirèrent le soir comme de coutume, avec des airs encore plus insultants que les premiers jours. Lysandre détacha à l'ordinaire quelques galères pour les observer, avec ordre de retourner en toute diligence dès qu'ils auraient vu les Athéniens descendus à terre, et d'élever sur chaque proue un bouclier d'airain quand ils seraient arrivés au milieu du canal ; lui cependant sur sa galère parcourait toute la ligne, en exhortant les pilotes et les officiers à tenir les matelots et les soldats prêts à voguer et à combattre au premier signal.

Dès que le bouclier fut élevé sur la proue et que de la galère amirale le son de la trompette eut donné le signal, toute la flotte en belle ordonnance partit. En même temps l'armée de terre se hâta de monter sur le promontoire pour voir le combat. En cet endroit le canal qui sépare les deux continents n'a de largeur qu'environ quinze stades¹, c'est-à-dire

trois quarts de lieue. C'est espace fut bientôt franchi par les efforts et par la diligence des rameurs. Conon, général des Athéniens, fut le premier qui aperçut de terre cette flotte qui venait l'assaillir en grand appareil. Il se mit donc d'abord à crier qu'on s'embarquât. Saisi de douleur et de trouble, il appelle ceux-ci par leur nom, il conjure ceux-là, et il force les autres de monter sur leurs galères ; mais tous ces efforts et tout cet empressement furent inutiles, les soldats étant dispersés çà et là ; car ils n'étaient pas plutôt descendus sur le rivage, que les uns avaient couru aux vivandiers, les autres étaient allés se promener dans la campagne, ceux-ci s'étaient mis à dormir dans leurs tentes, et ceux-là avaient commencé à préparer leur souper. C'était l'effet du peu d'attention et du peu d'expérience de leurs capitaines, qui, ne soupçonnant pas le moindre danger, se tenaient en repos et y laissaient leurs soldats.

Déjà les ennemis se portaient sur eux avec de grands cris et un grand bruit de rames, lorsque Conon, se dérobant avec neuf galères, du nombre desquelles était la galère sacrée, nommée la *Paralienné*, prit la route de Chypre, et s'y retira auprès d'Évagoras. Les Péloponnésiens, tombant sur les autres galères, enlèvent d'abord celles qui sont vides, choquent et brisent celles qui commencent à se remplir. Les soldats, qui accourent au secours sans ordre et sans armes, sont tués au pied des galères où ils veulent monter, ou, prenant la fuite dans les terres, ils sont taillés en pièces par les ennemis descendus pour les poursuivre. Lysandre fit trois mille prisonniers, prit tous les généraux, et se rendit maître de toute la flotte. Après avoir pillé le camp et attaché à la poupe de ses galères celles des ennemis, il s'en retourna à Lampsaque au son des flûtes et parmi les chants de triomphe. Il eut la gloire d'avoir exécuté avec très-peu de perte un des plus grands exploits guerriers dont il soit parlé dans l'histoire, et d'avoir terminé dans l'espace d'une heure une guerre qui avait déjà duré vingt-sept ans, et qui peut-être sans lui en aurait encore duré davantage. Lysandre envoya aussitôt porter cette agréable nouvelle à Lacédémone.

Les trois mille prisonniers qu'on avait faits

¹ 1875 pas.

à cette bataille ayant été condamnés à mort par le conseil, Lysandre appela Philoclès, l'un des généraux athéniens. C'était lui qui avait fait précipiter du haut d'un rocher tous les prisonniers de deux galères prises sur les ennemis, l'une d'Andros, l'autre de Corinthe, et qui avait autrefois persuadé au peuple d'Athènes d'ordonner qu'on couperait le pouce de la main droite à tous les prisonniers de guerre, afin qu'ils fussent hors d'état de manier la pique, et qu'ils ne pussent servir qu'à la rame. Lysandre le fit donc venir, et il lui demanda à quoi il se condamnait lui-même pour avoir porté ses citoyens à donner le cruel décret dont on vient de parler. Philoclès, sans rien rabattre de sa fierté, malgré l'extrémité du danger où il se trouvait, lui répondit : « N'accuse point des gens qui n'ont point de juges, et puisque tu es vainqueur, use de tes droits, et fais comme nous ce que nous eussions fait contre toi si nous t'avions vaincu. » Eu même temps il alla se mettre au bain, prit ensuite un manteau magnifique, et marcha le premier au supplice. Tous les prisonniers furent égorgés, à la réserve d'Adimante, qui s'était opposé à ce décret.

Après cette expédition, Lysandre alla avec sa flotte par toutes les villes maritimes, et il ordonna à tous les Athéniens qui s'y trouvaient de se retirer au plus tôt dans Athènes, sans leur permettre de prendre une autre route, et en déclarant qu'après un certain temps marqué, il punirait de mort tous ceux qu'il rencontrerait hors de la ville; ce qu'il faisait en habile politique, pour affamer la ville plus promptement, et la mettre hors d'état de soutenir un long siège. Il s'appliqua ensuite à ruiner dans toutes les villes la démocratie et toutes les autres sortes de gouvernement, et il laissa dans chacune un gouverneur lacédémonien, appelé *harmoste*, et dix archoutes ou magistrats, qu'il tirait des sociétés qu'il y avait établies. Il s'assura par là en quelque sorte le gouvernement général et comme la principauté de toute la Grèce, ne mettant en place que des personnes qui lui étaient entièrement attachées.

§ VII. — ATHÈNES, ASSIÉGÉE PAR LYSANDRE, CAPITULE ET SE REND. LYSANDRE Y CHANGE LA FORME DE GOUVERNEMENT ET Y ÉTABLIT TRENTÉ COMMANDANTS. IL ENVOIE DEVANT LUI À SPARTE GYLIPPE, AVEC TOUT L'OR ET L'ARGENT QU'IL AVAIT PRIS SUR LES ENNEMIS. DÉCRET DE SPARTE SUR L'USAGE QU'ON EN DOIT FAIRE. AINSI FINIT LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE. MORT DE DARIUS NOTHUS.

Quand on apprit à Athènes¹, par un vaisseau qui arriva de nuit dans le Pirée, la défaite entière de l'armée, la consternation fut générale. On n'entendit qu'un cri de douleur et de désespoir dans toute la ville. Ils croyaient déjà voir l'ennemi aux portes. Ils se représentaient les maux d'un long siège et d'une cruelle famine, la ruine et l'intendie de la ville, les insultes d'un fier vainqueur, et la honteuse servitude où ils allaient être livrés, plus triste pour eux et plus insupportable que les plus durs supplices, et que la mort même. Le lendemain on convoqua l'assemblée, et il fut résolu qu'on boucherait tous les ports, excepté un seul, qu'on réparerait les brèches, et qu'on ferait la garde pour se préparer à un siège.

En effet, Agis et Pausanias, les deux rois de Lacédémone, s'approchèrent d'Athènes avec toutes leurs troupes. Lysandre, bientôt après, aborda au port du Pirée avec cent cinquante voiles, et empêcha qu'aucun navire n'y entrât et n'en sortît. Les Athéniens, assiégés par terre et par mer, sans vivres, sans vaisseaux, sans espérance de secours et sans aucune ressource, rétablirent tous ceux qui avaient été flétris par quelque décret, sans parler néanmoins de capituler, quoique plusieurs mourussent déjà de faim. Mais, quand on n'eut plus de blé, on députa vers Agis pour traiter avec Lacédémone, en conservant seulement la ville et le port, et abandonnant le reste. Il renvoya à Sparte les députés, comme n'ayant pas le pouvoir de traiter. Lorsqu'ils furent arrivés à Sellasie sur la frontière de Lacédémone, et qu'ils eurent exposé leur commission aux éphores, ils eurent ordre de se retirer et de revenir avec d'autres propositions, s'ils voulaient avoir la paix. Les éphores avaient demandé qu'on abâtît douze cents pas de mu-

¹ Ad. M. 3200; av. J. C. 404. — Xenoph. Hellen. lib. 2, pag. 450-462. — Plut. in Lys. pag. 410-411.

raillés de part et d'autre du Pirée; mais un Athénien qui osa le conseiller fut mis en prison, et défense fut faite de proposer désormais rien de semblable.

Les choses étant dans ce triste état, Thémistocle dit tout haut dans l'assemblée que, si on voulait l'envoyer vers Lysandre, il saurait si la proposition que faisaient les Lacédémoniens de démanteler la ville était pour la ruiner plus aisément, ou pour l'empêcher de se révolter. Les Athéniens l'ayant député, il fut plus de trois mois sans revenir, apparemment pour les obliger, par l'extrémité de la famine, à accepter les conditions qu'on leur proposerait, quelles qu'elles fussent. Il dit, à son retour, que Lysandre l'avait arrêté tout ce temps-là, et qu'à la fin on lui avait dit qu'il s'adressât aux éphores. Il fut donc renvoyé, lui dixième, à Lacédémone, avec plein pouvoir de traiter. Quand ils y furent arrivés, les éphores leur donnèrent audience dans l'assemblée générale, où les Corinthiens et plusieurs autres alliés, particulièrement ceux de Thèbes, soutinrent qu'il fallait détruire absolument la ville, sans plus parler de traité; mais les Lacédémoniens, préférant la gloire et la sûreté de la Grèce à leur propre grandeur, répondirent qu'il ne leur serait jamais reproché d'avoir détruit une ville qui avait rendu à toute la Grèce de si grands services, dont le souvenir devait faire sur l'esprit des alliés une plus forte impression que le ressentiment des injures particulières qu'ils en avaient reçues. La paix fut donc faite à ces conditions : « qu'on démolirait les fortifications du Pirée, avec la longue muraille qui joignait le port à la ville; que les Athéniens livreraient toutes leurs galères, à la réserve de douze; qu'ils abandonneraient toutes les villes dont ils s'étaient emparés, et se contenteraient de leurs terres et de leur pays; qu'ils rappelleraient leurs bannis, et qu'ils feraient ligue offensive et défensive avec les Lacédémoniens, et les suivraient partout où ils les voudraient mener. »

Les députés, étant de retour, furent environnés d'une foule innombrable de peuple qui appréhendait qu'on n'eût rien conclu; car on ne pouvait plus tenir à cause de la multitude de ceux qui mouraient tous les jours de faim. Le lendemain, ils rendirent compte de leur

négociation : le traité fut ratifié, malgré l'opposition de quelques particuliers; et Lysandre, suivi des bannis, entra dans le port. C'était le jour même où les Athéniens avaient gagné autrefois la bataille navale de Salamine. Il fit démolir les murailles au son des flûtes et des trompettes, avec toutes les marques extérieures d'une joie et d'une allégresse extraordinaires, comme si toute la Grèce eût recouvré ce jour-là sa liberté. Ainsi fut terminée la guerre du Péloponnèse, après avoir duré l'espace de vingt-sept ans.

Lysandre, sans donner aux Athéniens le temps de se reconnaître, changea toute la forme de leur gouvernement, établit dans la ville trente archontes, ou plutôt trente tyrans, mit une bonne garnison dans la citadelle, et y laissa pour *harmoste* ou gouverneur le Spartiate Callibius. Agis licencia son armée. Lysandre, avant que de congédier la sienne, s'avança vers Samos, qu'il pressa si vivement, qu'il l'obligea enfin de capituler. Après y avoir rétabli les anciens habitants, il songea à retourner à Sparte avec les galères des Lacédémoniens, celles du Pirée, et les épérons des autres qu'il avait prises.

Il avait envoyé devant lui Gylippe, qui avait commandé l'armée en Sicile, pour porter à Lacédémone l'argent et les dépouilles qui étaient le fruit de ses glorieuses campagnes. L'argent, sans compter les couronnes d'or sans nombre que les villes lui avaient données, montait à quinze cents talents¹, c'est-à-dire à quinze cent mille écus. Gylippe, porteur d'une somme si considérable, ne put résister à la tentation de s'en approprier quelque partie. Les sacs étaient scellés d'un cachet, et semblaient ne laisser aucun lieu au vol. Il les décousit par le fond; et, après avoir tiré de chacun l'argent qu'il voulut, qui montait à trois cents talents², il les recousit fort proprement, et se crut bien en sûreté; mais, quand il fut arrivé à Sparte, les bordereaux qu'on avait mis dans chaque sac le décelèrent. Pour éviter le supplice, il se bannit lui-même de Sparte, emportant partout la honte d'avoir terni par une si basse et

¹ Quinze cents talents attiques vaudraient 8 millions 625 000 fr. E. B.

² Trois cent mille écus. — Trois cents talents attiques vaudraient 1 million 750 000 fr. E. B.

si sordide avarice la gloire de toutes ses belles actions.

Sur ce fâcheux exemple, les plus sages et les plus sensés des Spartiates, craignant cette force impérieuse de l'argent, qui subjuguait, non-seulement les hommes du commun, mais aussi les plus grands personnages, blâmèrent extrêmement Lysandre de vouloir donner ainsi atteinte aux lois fondamentales de Sparte, et représentèrent vivement aux éphores qu'il était de leur devoir ¹ de chasser de Sparte tout cet or et tout cet argent, et de le charger de malédictions et d'anathèmes, comme une peste fatale qui ravageait tous les autres états, et qu'on voulait introduire dans Sparte pour corrompre la saine constitution du gouvernement qui, depuis tant de siècles, l'avait heureusement maintenue dans un état de force et de vigueur. Les éphores, sur-le-champ, firent un décret pour proscrire cet or et cet argent, et ordonnèrent que l'on continuerait à ne se servir que de la monnaie reçue, c'est-à-dire de la monnaie de fer; mais les amis de Lysandre s'étant opposés à ce décret, et ayant mis tout en œuvre pour faire retenir cet or et cet argent à Sparte, l'affaire fut mise de nouveau en délibération. Il semble que naturellement il n'y avait que deux partis à proposer, qui étaient de donner un libre cours aux espèces d'or et d'argent, ou de les déclarer absolument et de les proscrire. Les prudents, les politiques en trouvèrent un troisième, qui, selon eux, conciliait les deux autres par un heureux tempérament, en prenant un sage milieu entre les deux excès vicieux de trop de sévérité ou de trop de relâchement. Il fut donc ordonné que la nouvelle monnaie d'or et d'argent ne serait employée que par le trésor public, qu'elle n'aurait cours que pour les seules affaires de l'état, et que tout particulier qui s'en trouverait saisi serait mis à mort sur l'heure.

Étrange expédient! s'écrie Plutarque; comme si Lycurge avait craint les espèces d'or et

d'argent, et non pas l'avarice que ces espèces font naître : avarice que l'on éteignait bien moins en défendant aux particuliers d'en avoir, qu'on ne l'enflammait en permettant à la ville entière d'en amasser et de s'en servir; car il était impossible qu'en voyant cette monnaie en honneur et en estime dans le public, on la méprisât en particulier comme inutile, et que chacun regardât comme de nulle valeur pour ses affaires domestiques ce que la ville estimait et recherchait si fort pour les siennes, les mauvais usages autorisés par les mœurs publiques étant mille fois plus dangereux pour les particuliers que les vices des particuliers ne le sont pour le public. Ainsi, dit encore Plutarque, les Lacédémoniens, en infligeant peine de mort contre ceux qui feraient usage en particulier de la nouvelle monnaie, furent assez imprudents et assez aveugles pour croire qu'il suffisait de placer comme en sentinelle à la porte des maisons la loi et la crainte du supplice, pour empêcher l'or et l'argent d'y entrer, pendant qu'ils laissaient le cœur de leurs citoyens ouvert à l'admiration et au désir des richesses, et qu'ils y introduisaient eux-mêmes une violente passion d'en amasser, en faisant regarder comme une chose grande et honorable de devenir riche.

Ce fut vers la fin de la guerre du Péloponnèse que mourut, après un règne de dix-neuf ans, Darius Nothus, roi de Perse¹. Cyrus était arrivé à la cour avant sa mort, et Parysatis sa mère, dont il était l'idole, non contente d'avoir fait sa paix malgré toutes les fautes qu'il avait commises dans son gouvernement, pressait encore le vieux roi de le déclarer son successeur, à l'exemple de Darius, premier de ce nom, qui avait donné la préférence à Xerxès sur tous ses frères, parce qu'il était né, comme celui-ci, depuis l'avènement de son père à la couronne. Mais Darius ne poussa pas jusque-là sa complaisance pour elle. Il donna la couronne à Arsace, son aîné, et fils aussi de Parysatis; il est appelé Arsicas dans Plutarque; il ne laissa à Cyrus que le gouvernement des provinces, qu'il avait déjà.

¹ Ἀποδοκιμασίας τῶν τῷ ἀργύρῳ καὶ τῷ χρυσῷ, ὡς περ κέρως ἐπαγωγίμωνος. [PLUT. in Lys. § 17.]

¹ An. M. 3690; av. J. C. 404



LIVRE IX.

HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS, PENDANT LES QUINZE PREMIÈRES ANNÉES DU RÈGNE D'ARTAXERXE-MNÉMON.

CHAPITRE I.

Ce chapitre renferme les troubles domestiques de la cour de Perse, la mort d'Alcibiade, le rétablissement de la liberté à Athènes, les secrets desseins de Lysandre pour se faire roi.

§ I. — SACER D'ARTAXERXE-MNÉMON. CYRUS ENTREPREND D'ÉGORGER SON FRÈRE; IL EST ENVOYÉ DANS L'ASIE MINIEURE. CRUELLE VENGEANCE DE STATIRA, FEMME D'ARTAXERXE, SUR LES AUTREUX ET LES COMPLICES DU MEURTRE DE SON FRÈRE. MORT D'ALCIBIADE; SON CARACTÈRE.

Arsace, en montant sur le trône ¹, prit le nom d'Artaxerxe : c'est celui à qui les Grecs, à cause de sa mémoire prodigieuse, ont donné le surnom de Mnémon ². Étant auprès du lit de son père malade, il lui demanda, un moment avant qu'il expirât, quelle avait été la règle de sa conduite pendant un règne aussi long et aussi heureux que le sien, afin de pouvoir l'imiter : *C'a été*, lui répondit-il, *de faire toujours ce que la justice et la religion demandaient de moi* : paroles mémorables, et qui méritent d'être gravées en lettres d'or dans le palais des rois, pour les faire souvenir continuellement de ce qui doit régler toutes leurs actions. Il est assez ordinaire aux princes de

donner en mourant d'excellentes instructions à leurs enfants : elles seraient plus efficaces, si l'exemple et la pratique les avaient précédées; sans cela, elles sont aussi faibles que le malade qui les donne, et ne lui survivent de guère.

Peu de jours après la mort de Darius ¹, le nouveau roi partit de sa capitale; et alla à la ville de Pasargades ² pour s'y faire sacrer, selon la coutume, par les prêtres de Perse. Il y avait dans cette ville un temple de la déesse qui préside à la guerre, où se faisait le sacre des rois. Il était accompagné de cérémonies très-singulières, qui sans doute ont un sens caché; mais Plutarque ne l'explique point. Le prince qui devait être sacré dépouillait sa robe dans ce temple, et y prenait celle que l'ancien Cyrus avait portée avant que de devenir roi, laquelle y était gardée avec beaucoup de vénération. Ensuite, après avoir mangé une figue sèche, il mâchait des feuilles de térébinthe, et avalait un breuvage composé de vinaigre et de lait. Cela signifierait-il que les douceurs qu'on goûte dans la royauté sont mêlées de beaucoup d'amertumes, et que, si le trône est environné de plaisirs et d'honneurs, il ne l'est pas moins de peines et d'inquiétudes? Il paraît assez clair qu'en revêtant le nouveau roi de la robe de Cyrus, on voulait lui faire entendre qu'il devait

¹ An. M. 3600; av. J. C. 401. — Athen. lib. 13, pag. 518.

² Ce mot signifie en grec un homme qui a une bonne mémoire.

¹ Plus. in Artax. pag. 1012.

² Ville de Perse, bâtie par le grand Cyrus.

aussi être revêtu de ses grandes qualités et de ses rares vertus.

Le jeune Cyrus, dévoré d'ambition, était au désespoir d'être frustré pour toujours de l'espérance du trône que sa mère lui avait donné, et de voir passer dans les mains de son frère un sceptre qu'il croyait lui être dû. Les crimes les plus noirs ne coûtent rien à un ambitieux. Celui-ci résolut d'égorger son frère dans le temple même, en présence de toute la cour, dans le moment qu'il quitterait sa robe pour prendre celle de Cyrus. Artaxerxe en eut avis par le prêtre même qui avait élevé son frère, et à qui ce jeune prince avait fait confidence de son dessein. Cyrus fut arrêté et condamné à mort. Sa mère Parysatis, étant accourue toute hors d'elle-même, le prit entre ses bras, le lia avec les tresses de ses cheveux, attacha son cou au sien, et fit tant par ses cris, par ses larmes et par ses prières, qu'elle obtint sa grâce, et qu'elle le fit renvoyer dans les provinces maritimes dont il avait le gouvernement. Il y porta une ambition non moins ardente qu'auparavant, animée de plus par le dépit de l'affront qu'il avait reçu et par un vif désir de vengeance, et armé d'un pouvoir presque sans bornes. Artaxerxe, dans cette occasion, manqua contre les règles les plus communes de la politique, qui ne permettent pas de nourrir et d'enflammer par des honneurs extraordinaires la fierté d'un jeune prince hardi et entreprenant comme était Cyrus, qui avait porté la haine personnelle contre son frère jusqu'à vouloir l'assassiner de sa main, et l'ambition de régner jusqu'à mettre en œuvre les moyens les plus criminels pour parvenir à son but.

Artaxerxe avait épousé Statira¹. A peine son mari fut-il monté sur le trône, qu'elle employa l'empire que sa beauté lui donnait sur lui pour tirer vengeance de la mort de son frère Tèriteuchme. C'est une des scènes les plus tragiques que fournisse l'histoire, et une complication monstrueuse d'adultères, d'incestes et de meurtres, qui, après avoir causé de grands désordres dans la famille royale, eurent

enfin l'issue la plus tragique pour tous ceux qui y avaient eu part. Mais il faut reprendre les choses de plus haut pour mettre le lecteur au fait.

Hidarne, père de Statira, Perse de fort grande qualité, était gouverneur d'une des principales provinces de l'empire. Statira était d'une rare beauté, et c'est ce qui engagea Artaxerxe à l'épouser : il portait alors le nom d'Arsace. Tèriteuchme, frère de Statira, épousa en même temps Hamestris, sœur d'Arsace, une des filles de Darius et de Parysatis ; et, en faveur de ce mariage, Tèriteuchme, quand son père fut mort, eut son gouvernement. Il y avait encore dans cette famille une autre sœur nommée *Roxane*, qui n'était pas moins belle que Statira, et qui, avec cela, excellait dans l'art de tirer de l'arc et de lancer le dard. Tèriteuchme, son frère, conçu pour elle une passion criminelle ; et, pour la satisfaire, il résolut de se mettre en liberté, et de tuer Hamestris qu'il avait épousée. Darius, ayant été informé de ce complot, engagea, à force de présents et de promesses, Udiaste, ami intime de Tèriteuchme et son confident, à prévenir ce funeste dessein en l'assassinant. Il obéit, et eut pour récompense le gouvernement de celui qu'il avait assassiné de ses propres mains.

Parmi les gardes de Tèriteuchme, il y avait un fils d'Udiaste, nommé *Mithridate*, fort attaché à son maître. Ce jeune cavalier, ayant appris que son père avait lui-même commis le meurtre, fit contre lui toutes sortes d'imprécations, et, plein d'horreur pour cette lâche et noire action, il s'empara de la ville de Zaris, et, se révoltant ouvertement, il voulut rétablir le fils de Tèriteuchme. Mais ce jeune homme ne put pas tenir longtemps contre Darius. On le renferma dans sa place avec le fils de Tèriteuchme qu'il avait auprès de lui, et tout le reste de la famille d'Hidarne fut mis en prison, et livré à Parysatis pour en faire ce qu'il plairait à cette mère irritée au dernier point du traitement qu'on avait ou fait ou voulu faire à Hamestris sa fille. Cette cruelle princesse commença par faire scier en deux *Roxane*², la cause de tout le mal, et ordonna

¹ « Ne quis mobiles adolescentium animos prematuris honoribus ad superbiam extolleret. » (TACIT. *Annal.* lib. 4. cap. 47.)

² Ctes. cap. 51-55.

³ *Phil. in Artax.* pag. 101-2.

de faire mourir tout le reste, excepté Statira, qu'elle accorda aux larmes et aux sollicitations les plus tendres et les plus fortes d'Arsace, à qui l'amour qu'il avait pour sa femme fit tout employer pour la sauver, quoique Darius, son père, crût qu'il convenait, pour son bien même, de l'envelopper dans le sort du reste de sa famille. Voilà l'état où étaient les choses quand Darius vint à mourir.

Statira, dès que son mari fut sur le trône, se fit livrer Udiasle. Elle lui fit arracher la langue, et le fit mourir dans les tourments les plus cruels qu'elle put inventer, pour punir la noire action qui avait causé la ruine de sa famille; et elle donna son gouvernement à Mithridate pour récompense de l'attachement qu'il avait eu aux intérêts de sa maison. Parysatis, de son côté, se vengea sur le fils de Téréeuchme. Elle le fit empoisonner, et l'on verra bientôt venir le tour de Statira.

Voilà des exemples bien terribles de la vengeance des femmes, et en général des excès où se portent ceux qui se sentent au-dessus des lois, et qui n'ont d'autre règle de leurs actions que leur volonté et leurs passions.

Cyrus¹, ayant résolu de détrôner son frère, se servit de Cléarque, général lacédémonien, pour faire lever un corps d'armée de troupes grecques, sous prétexte d'une guerre que ce Lacédémonien prétendait aller faire en Thrace. Je diffère à parler de cette fameuse expédition, aussi bien que de la mort de Socrate, qui arriva dans le même temps, ayant dessein de traiter ces deux grands événements avec toute l'étendue qu'ils méritent. Ce fut sans doute dans la même vue que Cyrus² fit présenter à Lysandre d'une galère de deux couées de long, qui était d'ivoire et d'or, pour le féliciter de la victoire navale qu'il avait remportée. Cette galère fut consacrée dans le temple de Delphes. Lysandre, bientôt après, alla le trouver à Sardes, chargé pour lui de présents magnifiques de la part des alliés.

C'est dans cette occasion que Cyrus³ eut avec Lysandre le célèbre entretien dont Xénophon nous a laissé le récit, et que Cicéron,

après lui, a tant fait valoir⁴. Ce jeune prince, qui se piquait encore plus d'honnêteté et de politesse que de noblesse et de grandeur, se fit un plaisir de conduire lui-même un hôte si illustre dans ses jardins, et de lui en faire remarquer les différentes beautés. Lysandre, frappé du premier coup d'œil, admirait la belle distribution de toutes les parties du jardin, la hauteur des arbres, la propreté et la disposition des allées, la richesse des vergers plantés en quinconce, où l'on avait su joindre l'agréable à l'utile, l'agrément des parterres, l'éclatante variété des fleurs dont l'odeur les suivait partout. Tout me charme, et m'enlève ici, dit Lysandre en s'adressant à Cyrus : mais ce qui m'occupe le plus, c'est le goût exquis et l'ingénieuse industrie de celui qui vous a tracé le plan de toutes ces parties, et qui leur a donné ce bel ordre, ce merveilleux arrangement, et cette heureuse symétrie, que je ne me lasse point d'admirer. Cyrus, ravi de ce discours : C'est moi-même, dit-il, qui ai tracé ce plan, et qui en ai pris tous les alignements; et il y a plusieurs de ces arbres que vous voyez que j'ai plantés de ma main. Quoi, reprit Lysandre en le considérant depuis la tête jusqu'aux pieds, est-il possible qu'avec cette pourpre, ces précieux habillements, ces colliers et ces bracelets d'or, ces brodequins relevés d'une si riche broderie, ces essences et ces parfums exquis, devenu jardinier vous ayez employé vos mains royales à planter des arbres ! Cela vous étonne ? ré-

¹ « Narrat Socrates in eo libro *Cyrum* minorem, regem Persarum, prestantem ingenio atque imperii gloria, quum Lysander Lacedæmonius, vir summæ virtutis, venisset ad eum Sardes, eique dona a sociis attulisset, et cæteris in rebus comem erga Lysandrum atque humanum fulsisset, et ei quendam conceptum agrum diligenter constitum ostendisset. Quum autem admiraretur Lysander et proceritates arborum, et directos in quinque ordines, et humum subactam atque puram, et suavitatem odorem qui efflueret ex floribus; tum eum dixisset mirari se non modò diligentem, sed etiam solertem ejus à quo essent illa dimensa atque descripta. Et ei Cyrus respondisset : Atqui ego ista sum dimensus, mei sunt ordines, mea descriptio; multæ etiam istarum arborum meâ manu sunt sata. Tum Lysandrum, intuentem ejus purpuram, et nitorem corporis, ornatumque persicum multo auro multisque gemmis, dixisset : Rectè verò te, Cyre, beatum ferunt, quoniam virtutis tue fortuna conjuncta est. » (Cic. de Senect. n. 59.)

¹ An. M. 5604; av. J. C. 403.

² Plut. in Lys., pag. 433.

³ Xénoph. OEcon. pag. 830.

pliqua Cyrus. Je jure par le dieu Mithras¹, que, quand la santé me le permet, je ne me mets jamais à table sans avoir pris de la fatigue jusqu'à suer, soit dans les exercices militaires, soit dans les travaux rustiques, soit dans quelque autre occupation pénible, à laquelle je me livre avec plaisir et sans ménagement. Lysandre, hors de lui-même à un tel discours, et lui serrant la main : Vous êtes², dit-il, Cyrus, bien digne de votre haute fortune ; car en vous elle se trouve accompagnée de la vertu.

Alcibiade démêla sans peine le secret des levées que faisait Cyrus. Il alla dans la province de Pharnabaze, pour se rendre de là à la cour de Perse, et pour donner avis à Artaxerxe de ce qui se tramait contre lui. S'il eût pu y arriver, une découverte de cette importance lui aurait inmanquablement procuré la faveur d'Artaxerxe, et l'assistance dont il avait besoin pour le rétablissement de sa patrie. Mais les partisans des Lacédémoniens à Athènes, c'est-à-dire les trente tyrans, craignirent les intrigues d'un génie supérieur comme le sien, et avertirent leurs maîtres que leurs affaires étaient perdues, si on ne trouvait le moyen de se défaire d'Alcibiade. Les Lacédémoniens en écrivirent à Pharnabaze, et, par une noire lâcheté qui ne peut s'excuser, et qui montre combien Sparte avait dégénéré de ses anciennes mœurs, ils le pressèrent de les délivrer, à quelque prix que ce fût, d'un ennemi si formidable. Le satrape les servit à leur gré. Alcibiade était pour lors dans une bourgade de la Phrygie, où il vivait avec sa concubine appelée *Timandre*³. Ceux qu'on envoya pour le tuer, n'ayant pas eu le courage d'entrer où il était, se contentèrent d'environner la maison et d'y mettre le feu. Alcibiade étant sorti à travers les flammes l'épée à la main, les barbares n'osèrent l'attendre, ni en venir aux mains avec lui, mais tous, en fuyant et en reculant, l'accablèrent de dards et de flèches : il tomba

mort sur la place. Timandre alla ramasser son corps, et l'ayant enveloppé et couvert des plus belles robes qu'elle eût, elle lui fit des funérailles aussi magnifiques que l'état de sa fortune présente le permettait.

Telle fut la fin d'Alcibiade, en qui de grandes vertus étaient étouffées par des vices encore plus grands ; et il n'est pas aisé de dire⁴ lesquelles de ses bonnes ou mauvaises qualités furent les plus pernicieuses à sa patrie : car, par les unes il trompa ses citoyens, et par les autres il les perdit. Il joignait à une grande naissance une valeur distinguée. Il était beau, bien fait, éloquent, habile dans les affaires, insinuant, et propre à charmer tout le monde. Il aimait la gloire, mais sans préjudice à son penchant pour les plaisirs : comme aussi il n'aimait pas les plaisirs jusqu'au point d'oublier le soin de sa gloire. Il savait s'y livrer ou s'en arracher selon la situation où ses affaires se trouvaient. Jamais souplesse d'esprit ne fut égale à la sienne. Il se travestissait avec une facilité incroyable, comme un Protée, dans toutes les formes les plus contraires, et les soutenait d'un air aussi aisé que si chacune lui eût été naturelle.

Ces métamorphoses, par lesquelles il passait, selon les occasions, les coutumes des lieux et ses intérêts, montraient un cœur sans principes ni pour la vérité, ni pour la justice. Il ne tenait ni à la religion, ni à la vertu, ni aux lois, ni aux devoirs, ni à la patrie. Il n'avait pour toute règle que son ambition, à laquelle il rapportait tout le reste. Il cherchait à plaire aux hommes, à les éblouir, à s'en faire aimer, mais c'était pour les asservir en les flattant. Il ne les ménageait qu'autant qu'ils lui étaient utiles, et il faisait de la société un trafic, dans lequel il voulait attirer tout à lui.

Sa vie a été un mélange perpétuel de bien et de mal. Ses saillies pour la vertu étaient mal soutenues, et dégénéraient bientôt en vices et en crimes, qui ont fait peu d'honneur aux instructions qu'un grand philosophe s'était efforcé de lui donner pour le rendre homme de bien. Ses actions ont eu de l'éclat, mais

¹ Les Perses adoraient le soleil sous ce nom, et c'était leur premier dieu.

² Δεινός, ὁ Κύρις, εὐδαίμωνος· ἀγαθὸς γὰρ ὁ εὐδαίμωνος. Cicéron traduit ainsi ces mots : « Recte verò « Cyrus, beatus ferunt, quoniam virtutis tuæ fortuna « conjuncta est. »

³ On prétend que Lais, cette célèbre courtisane qu'on appelait la Corinthienne, était fille de cette Timandre.

⁴ « Cujus nescio virum boni an vitia patrie pernecino-
« siora fuerint : illis enim civis sum decepti, his afflixit. »
(VAL. MAX. lib. 3, cap. 1.)

sans règle. Son caractère avait de l'élevation et du grand, mais sans suite. Il fut successivement l'appui et la terreur des Lacédémoniens et des Perses. Il fit le malheur et la ressource de sa patrie, selon qu'il se déclara pour ou contre elle. Enfin, il alluma une guerre funeste dans toute la Grèce par la seule passion de dominer, en portant les Athéniens à assiéger Syracuse, bien moins dans l'espérance de conquérir toute la Sicile et ensuite l'Afrique, que dans le dessein de tenir Athènes dans sa dépendance ; persuadé qu'ayant à manier un peuple inconstant, soupçonneux, ingrat, jaloux et ennemi de ceux qui le gouvernent, il fallait l'occuper sans cesse de quelque grande affaire, afin que ses services lui fussent toujours nécessaires, et qu'on n'eût pas le loisir d'examiner, de censurer, de condamner sa conduite.

Il eut le sort que les personnes de son caractère éprouvent ordinairement, et dont ils ne peuvent se plaindre. Il n'aima jamais personne, rapportant tout à lui seul ; et il ne trouva point d'amis. Il se fit un mérite et une gloire de jouer tout le monde ; et personne aussi ne se fia et ne s'attacha à lui. Il n'avait cherché qu'à vivre avec éclat, et à se rendre maître de tout ; et il périt misérablement dans un abandon général, réduit, pour toute ressource, aux faibles secours et au zèle impuissant d'une femme, qui seule prenait soin de lui rendre les derniers devoirs.

C'est environ dans ce temps-ci que mourut le philosophe Démocrite. Il en sera parlé ailleurs.

§ II. — LES TRENTÉ EXERCENT D'AFFREUSES CRUAUTÉS A ATHÈNES. ILS FONT MOURIR THÉRAMÈNE, UN DE LEURS COLLÈGUES. SOCRATE PREND SA DÉFENSE. THÉAGRYLLE ATTAQUE LES TYRANS, SE REND MAÎTRE D'ATHÈNES, ET Y RÉTABLIT LA LIBERTÉ.

Le conseil des trente que Lysandre avait établi à Athènes y exerçait d'horribles cruautés¹. Sous prétexte de contenir la multitude dans le devoir et d'arrêter les séditions, ils s'étaient fait donner des gardes, avaient armé trois mille d'entre les citoyens qui leur ser-

vaient de satellites, et en même temps avaient ôté les armes à tous les autres. Toute la ville était dans l'effroi et le tremblement. Quiconque s'opposait à leur injustice et à leur violence en devenait la victime. Les richesses étaient un crime, et attiraient à leurs maîtres une condamnation certaine, qui était toujours suivie de la mort et de la confiscation des biens, que les trente tyrans partageaient entre eux. Ils firent mourir, dit Xénophon, plus de gens en huit mois de paix que les ennemis n'en avaient tué en trente ans de guerre.

Les deux plus considérables d'entre les trente étaient Critias et Théramène, qui d'abord avaient été fort unis ensemble, et avaient toujours agi de concert. Ce dernier paraissait avoir de l'honneur et aimer sa patrie. Quand il vit les violences et les cruautés où se portaient ses collègues, il se déclara ouvertement contre eux, et par là s'attira leur haine. Critias devint son plus mortel ennemi, et se porta pour son délateur devant le sénat, l'accusant de troubler l'état, et de vouloir renverser le gouvernement présent. Comme il s'aperçut qu'on écoutait avec silence et avec approbation la défense de Théramène, il craignit que, si on laissait la chose à la disposition du sénat, il ne le renvoyât absous. Ayant donc fait approcher des barreaux la jeunesse qu'il avait armée de poignards, il dit qu'il croyait que c'était le devoir d'un souverain magistrat d'empêcher que la justice ne fût surprise, et qu'il le voulait faire en cette rencontre. « Mais, continua-t-il, puisque la loi ne veut pas qu'on fasse mourir ceux qui sont du nombre des trois mille, autrement que par l'avis du sénat, j'efface Théramène de ce nombre, et le condamne à mort en vertu de mon autorité et de celle de mes collègues. » A ce mot, Théramène sautant sur l'autel, « Je demande, dit-il, Athéniens, que mon procès me soit fait conformément à la loi, et l'on ne peut me le refuser sans injustice. Ce n'est pas que je ne voie assez que mon bon droit ne me serve de rien, non plus que la franchise des autels : mais je veux montrer au moins que mes ennemis ne respectent ni les dieux ni les hommes. Je m'étonne seulement que des gens sages comme vous ne voient point qu'il n'est pas plus difficile d'effacer leur

¹ Xénoph. *Hist.* lib. 2, pag. 462-470. — *Diod.* lib. 14, pag. 235-238. — *Justin.* lib. 5, cap. 8-10.

« nom du rôle des citoyens que celui de Théramène. » Alors Critias ordonna aux officiers de la justice de l'arracher de l'autel. Tout était dans le silence et dans la crainte à la vue des soldats armés qui environnaient le sénat. De tous les sénateurs, Socrate seul, dont Théramène avait reçu les leçons, prit sa défense, et se mit en devoir de s'opposer aux officiers de la justice. Mais ses faibles efforts ne purent délivrer Théramène, et malgré lui il fut conduit au lieu du supplice à travers une foule de citoyens qui fondaient tous en larmes, et voyaient dans le sort d'un homme également considérable par son zèle pour la liberté et par ses grands services, ce qu'ils devaient craindre pour eux-mêmes. Quand on lui eut présenté la ciguë, c'est-à-dire le poison (c'était la manière dont on faisait mourir les citoyens à Athènes), il le prit d'un air intrépide, et après l'avoir bu, il en jeta le reste sur la table de la façon qui s'observait dans les repas de réjouissance, en disant : *Ceci est pour le beau Critias*. Xénophon rapporte cette circonstance, peu considérable en elle-même, pour faire voir, dit-il, quelle était la tranquillité de Théramène dans ce dernier moment.

Les tyrans, délivrés d'un collègue dont la présence seule était pour eux un reproche continu, ne gardèrent plus de mesure. Ce ne fut dans toute la ville qu'emprisonnements et que meurtres¹; chacun craignait pour soi-même ou pour les siens. Nulle ressource dans une désolation si générale; nulle espérance de recouvrer la liberté. Où trouver autant d'Harmodius qu'il y avait alors de tyrans? Le découragement avait saisi tous les esprits. Tout le monde déplorait en secret la perte de sa liberté, sans qu'il se trouvât dans la ville aucun citoyen assez généreux pour tenter de rompre

ses chaînes. Il semblait que le peuple athénien eût perdu ce courage qui jusque-là l'avait toujours fait craindre et respecter par ses voisins et par ses ennemis; ils semblaient même avoir perdu jusqu'à l'usage de la voix, n'osant plus faire entendre les moindres plaintes, de peur qu'on ne leur en fit un crime. Socrate seul demeura intrépide; il consolait les sénateurs affligés, il animait les citoyens réduits au désespoir, et donnait à tous un exemple admirable de courage et de fermeté, conservant sa liberté, et marchant tête levée au milieu de trente tyrans, qui faisaient tout trembler, mais qui ne purent jamais, par leurs menaces, ébranler la constance de Socrate. Critias², qui avait été son disciple, fut celui qui se déclara le plus ouvertement contre lui, choqué des discours libres et hardis qu'il tenait contre le gouvernement des trente: il alla jusqu'à lui interdire l'instruction de la jeunesse; mais Socrate, qui ne reconnaissait point son autorité, et qui n'en redoutait point les suites violentes, n'eut aucun égard à une défense si injuste.

Tout ce qu'il y avait alors à Athènes de citoyens un peu considérables, et qui conservaient encore quelque amour de la liberté, sortirent d'une ville réduite à une dure et honteuse servitude, et allèrent chercher ailleurs un asile et un lieu de retraite où ils pussent vivre en sûreté. Ils avaient à leur tête Thrasybule, citoyen d'un rare mérite, et qui sentait avec une vive douleur les maux de sa patrie. Les Lacédémoniens eurent l'inhumanité de vouloir ôter cette dernière ressource à ces malheureux fugitifs. Ils défendirent aux villes de la Grèce, par un édit public, de leur donner retraite, ordonnèrent qu'on les livrât aux trente tyrans, et condamnèrent à une amende de cinq talents³ quiconque s'opposerait à l'exécution de cet édit. Deux villes seules méprisèrent une ordonnance si injuste, Mégare et Thèbes; et cette dernière fit un édit pour punir quiconque, voyant un Athénien attaqué par ses ennemis, ne lui prêterait pas main forte. Lysias, orateur de Syracuse, que les trente avaient exilé⁴, leva à ses dépens cinq

¹ « Poterat ne civitas illa conquiescere, in qua tot tyranni erant, quot satellites essent? Ne spes quidem ulli recipiendi libertatis animis poterat offerri, nec ulli remedium locus apparebat contra tantam vim malorum. Unde enim misera civitas tot Harmodios? Socrates tamen in medio erat et fugientes patres consolabatur, et desperantes de rep. exhortabatur... et imitari volentibus magnum circumferebat exemplum, quum inter iriginta dominos liber incederet » (SÉNÈQUE, de tranquill. anim. cap. 3.).

² Harmodius était celui qui avait formé une conspiration pour délivrer Athènes de la tyrannie des Pisistratides.

³ Xénoph. Memorab. lib. 1, p. 710-717.

⁴ Cinq mille écus. — Cinq talents attiques vaudraient 26 750 fr. E. B.

⁵ « Quingentos milites, stipendio suo instructos, in

cents soldats, et les envoya au secours de la patrie commune de l'éloquence.

Thrasybule ne perdit pas de temps. Après avoir pris Phylé, petit fort de l'Attique, il marcha vers le Pirée, et s'en rendit maître. Les trente y accoururent aussitôt avec leurs troupes. Il se donna un combat qui fut assez rude; mais, comme les soldats combattaient d'un côté avec force et vigueur pour leur propre liberté, et de l'autre avec mollesse et nonchalance pour la domination d'autrui, le succès ne fut pas douteux, et suivit la bonne cause. Les tyrans furent vaincus. Critias demeura sur la place; et comme le reste de l'armée prenait la fuite: « Pourquoi, s'écria Thrasybule, me fuyez-vous comme vainqueur, plutôt que de m'aider comme vengeur de votre liberté? » Vous voyez ici, non des ennemis, mais des concitoyens. Ce n'est point à la ville, mais aux trente tyrans que nous avons déclaré la guerre. » Il les fit souvenir ensuite qu'ils avaient tous même origine, même patrie, mêmes lois, mêmes sacrifices: il les exhorta à avoir compassion de leurs confrères exilés, à leur restituer leur patrie, et à rentrer eux-mêmes en possession de leur liberté. Ce discours fit impression sur les esprits. L'armée, de retour à Athènes, chassa les trente, qui se retirèrent à Eleusis, et substitua en leur place dix hommes pour gouverner, qui ne se conduisirent pas mieux que les trente.

Il est étonnant qu'une conspiration contre le bien public, si subite, si universelle, si persévérante, si uniforme, s'empare toujours de ces compagnies qu'on établit pour le gouvernement. On l'a vu dans les quatre-cents choisis ci-devant à Athènes: on l'a vu dans les trente: on le voit dans ces dix. Ce qui augmente l'étonnement, c'est que cette passion tyrannique se saisisse si promptement même des républicains, nés dans le sein de la liberté, accoutumés à vivre dans l'égalité qui en est le fondement, et nourris dans la haine de tout assujettissement et de toute dépendance. Il faut que, d'un côté, il y ait dans le commandement et dans la domination une force bien violente¹ pour entraîner ainsi tant de person-

nes, dont plusieurs ne manquaient pas sans doute de sentiments de vertu et d'honneur, et pour les arracher tout d'un coup aux principes et aux mœurs qui faisaient leur caractère naturel; et que, de l'autre, il y ait dans l'homme un penchant bien furieux à s'assujettir ses égaux et à les dominer avec empire, pour le porter aux derniers excès de violence et de cruauté, et pour lui faire oublier en même temps toutes les lois et de la nature et de la religion.

Les trente, déchus de leur pouvoir et de leurs espérances, députèrent à Lacédémone pour demander du secours. Il ne tint pas à Lysandre, qui y fut envoyé avec des troupes, que les tyrans ne fussent rétablis; mais le roi Pausanias, qui marcha aussi contre Athènes, touché de compassion pour l'état pitoyable où était réduite cette ville, autrefois si florissante, eut la générosité d'en favoriser secrètement les citoyens, et enfin leur procura la paix. Elle fut scellée par le sang des tyrans, qui, ayant pris les armes pour se rétablir dans leur domination, et en étant venus à un pourparler, furent tous égorgés, et laissèrent Athènes dans une pleine liberté. Tous les exilés y furent rappelés. Thrasybule alors proposa cette célèbre amnistie par laquelle les citoyens s'engagèrent avec serment à oublier tout le passé. On rétablit le gouvernement tel qu'il était auparavant; on remit en vigueur les lois anciennes, et l'on nomma des magistrats selon la forme ordinaire.

Je ne puis m'empêcher de faire remarquer ici la sagesse et la modération de Thrasybule, si salutaire et si nécessaire après de longs troubles domestiques. C'est un des beaux événements de l'antiquité, digne de la douceur des Athéniens, et qui a servi de modèle aux siècles suivants dans les bons gouvernements.

Jamais tyrannie n'avait été plus cruelle ni plus sanglante que celle dont Athènes venait de sortir. Chaque maison était en deuil, chaque famille pleurait la perte de quelque parent. C'avait été un brigandage public, où la licence et l'impunité avaient fait régner tous les crimes. Les particuliers semblaient avoir droit de demander le sang de tous les complices d'une si criante oppression; et l'intérêt même de l'état paraissait autoriser leurs dé-

« auxilium patrie commisit eloquentia misit. » (JUST. l. 5, cap. 9.)

¹ « Vi dominationis convulsus » (TAC. *Annal.* 6, V 1)

sirs, pour arrêter à jamais, par l'exemple d'une sévère punition, de pareils attentats; mais Thrasybule, s'élevant au-dessus de tous ces sentiments par une supériorité d'esprit plus étendue, et par les vues d'une politique plus éclairée et plus profonde, comprit que de songer à punir les coupables ce serait laisser des semences éternelles de divisions et de haine, affaiblir par ces dissensions domestiques les forces de la république qu'elle avait intérêt de réunir contre l'ennemi commun, et faire perdre à l'état un grand nombre de citoyens qui pouvaient lui rendre d'importants services dans la vue même de réparer leurs premières fautes.

Cette conduite, après de grands troubles, a toujours paru aux plus habiles politiques le moyen le plus sûr et le plus prompt de rétablir la paix et la tranquillité. Cicéron ¹, voyant Rome partagée en deux factions à l'occasion de la mort de Jules César, qui avait été tué par les conjurés, rappela le souvenir de cette célèbre amnistie, et proposa d'ensevelir, à l'exemple des Athéniens, dans un éternel oubli de tout ce qui s'était passé. Le cardinal Mazarin faisait remarquer à don Louis de Haro ², premier ministre d'Espagne, que c'était cette conduite de bonté et de douceur qui faisait qu'en France les troubles et les révoltes n'avaient point de suites funestes, et que jusqu'à elles n'avaient pas encore fait perdre un pouce de terre au roi; au lieu que la sévérité inflexible des Espagnols faisait que les sujets qui avaient une fois levé le masque ne retournaient jamais à l'obéissance que par la force, ainsi qu'il paraît assez, dit-il, par l'exemple des Hollandais, qui sont paisibles possesseurs de plusieurs provinces, qui

étaient le patrimoine du roi d'Espagne il n'y a pas encore un siècle.

Diodore de Sicile ³, à l'occasion des trente tyrans d'Athènes, dont l'ambition effrénée se porta aux derniers excès contre leurs propres citoyens, fait observer quel malheur ⁴ c'est pour ceux qui sont dans les premières places, d'être peu sensibles à l'honneur, et de faire peu de cas, soit de ce qu'on pense actuellement d'eux, soit du jugement qu'en doit porter la postérité : car du mépris de la réputation on passe ordinairement à celui de la vertu même. Ils peuvent bien peut-être, par la terreur de leur puissance, étouffer pendant quelque temps la voix publique, et lui imposer un silence forcé; mais plus elle a été contrainte pendant leur vie, plus après leur mort elle éclate librement en plaintes et en reproches, et plus elle les couvre de honte et d'opprobre. Le pouvoir des trente, dit-il, a été d'une fort courte durée, mais leur infamie sera éternelle : leur mémoire sera en exécution à tous les siècles, et l'histoire ne parlera d'eux que pour rendre leur nom odieux et pour faire détester leurs crimes. Il applique le même principe aux Lacédémoniens, lesquels, après s'être rendus les maîtres de la Grèce par une conduite sage et modérée, sont déchus de cette gloire par la dureté, la hantenn, l'injustice avec laquelle ils traitaient leurs alliés. Il n'y a point de lecteur sans doute que leur basse et cruelle jalousie à l'égard d'Athènes soumise et humiliée n'ait révolté, et l'on ne reconnaît point ici la grandeur d'âme ni la noble générosité de l'ancienne Sparte : tant le désir du la domination et de la prospérité ont de pouvoir pour corrompre les hommes même vertueux ! Diodore finit sa réflexion par une maxime qui est bien vraie, mais bien peu connue. « La grandeur et la « majesté des princes, dit-il (et il en faut dire « autant de toutes les personnes constituées « en dignité), ne peut se soutenir que par la

¹ « In eodem Telluris convocati sumus, in quo templo, « quantum in me fuit, Jeci fundamenta pacis, Athenien- « sitque renovavi vetus exemplum, græcum etiam ver- « bum usurpavi, quod tum in sedandis discordiis usurpa- « verat civitas illa; atque omnem memoriam discordiarum « oblivione sempiterna delendam censui » (Philipp. 4, li. 1.)

Quelques-uns croient que ce mot grec (græcum verbum), dont parle Cicéron est ἀμνηστία; mais comme il ne se trouve point dans les historiens qui ont rapporté ce fait, il y a plus de vraisemblance que c'est πειρασμός, qui a le même sens et dont ils se sont tous servis.

² Lettre xv du cardinal Mazarin.

³ Diod. lib. 14, pag. 234.

⁴ « Cætera principibus statim sêsse : unum insatiabili- « ter parandum, prosperam sui memoriam, nam con- « temta famâ contemni virtutes... Quò magis sociorum « eorum invidere libet, qui præsentis potentia credunt ex- « tinguat posse etiam sequentis ævi memoriam... suum « cuique decus posteritas rependit » (Tacit. Annal. lib. 4, cyp. 30 et 33.)

« donté et la justice à l'égard des sujets :
 « comme au contraire elle se ruine et se détruit
 « par un gouvernement dur et injuste, qui
 « leur attire la haine des peuples. »

§ III. — **LYSANDRE ABUSE ÉTRANGÈMENT DE SON POUVOIR. SUR LES PLAINTES DE PHARNABAZE, IL EST RAPPELÉ À SPARTE.**

Lysandre avait eu la plus grande part aux célèbres exploits qui avaient si fort relevé la gloire des Lacédémoniens¹. Aussi était-il parvenu à un degré d'autorité et de puissance dont on n'avait point encore vu d'exemple ; mais il se laissa emporter à une présomption et à une vanité plus grandes encore que sa puissance. Il souffrit que les villes grecques lui consacrasent des autels comme à un Dieu, qu'elles lui fissent des sacrifices, et qu'on chantât des hymnes et des cantiques en son honneur. Les Samiens ordonnèrent, par un décret public, que les fêtes qu'ils célébraient en l'honneur de Junon, et qui portaient le nom de cette déesse, seraient appelées *les fêtes de Lysandre*. Il avait toujours autour de lui une foule de poètes, nation vendue souvent à la flatterie, lesquels chantaient à l'envi ses grands exploits et en étaient richement payés. La louange est due aux belles actions, mais elle en ternit l'éclat quand elle est ou excessive ou mendée.

Cette sorte d'ambition et de vanité, s'il en était demeuré là, n'aurait nui qu'à lui seul, en l'exposant à l'envie et au mépris ; mais, ce qui en était une suite naturelle, l'arrogance et la hauteur s'y étant jointes par les flatteries continuelles de ceux qui l'obsédaient, il poussa l'esprit de domination à un excès insupportable, et ne garda plus de mesures ni dans les récompenses, ni dans les punitions. Les gouvernements absolus des villes avec un pouvoir tyrannique étaient le fruit de l'amitié ou des linsins d'hospitalité qu'on avait avec lui ; et la mort seule de ceux qu'il haïssait était la fin de son ressentiment et de sa colère, sans qu'il fût possible de se dérober à sa vengeance. On aurait pu mettre sur son tombeau ce que Sylla fit mettre sur le sien, que jamais personne ne l'avait surpassé ni à faire du bien à ses amis, ni à faire du mal à ses ennemis.

¹ Plut. in Lys. pag. 443-445.

La perfidie et le parjure ne lui coûtaient rien pour venir à bout de ses desseins, et il n'était pas moins cruel que vindicatif. Ce qu'il fit à Milet, en est une preuve : craignant que ceux qui étaient à la tête du peuple ne lui échappassent, et voulant faire sortir de leur asile ceux qui s'étaient cachés, il jura qu'il ne leur ferait aucun mal. Ces malheureux se fièrent à ce serment et se montrèrent ; mais sur-le-champ il les donna à égorger aux nobles, qui les firent tous mourir, quoiqu'ils ne fussent pas moins de huit cents. Le nombre de ceux du parti du peuple qu'il mit à mort dans les autres villes est incroyable ; car il ne tuait pas seulement pour satisfaire ses ressentiments particuliers, il servait encore l'inimitié, la haine, et l'avarice des amis qu'il avait dans toutes les villes, et leur aidait à les assouvir par la mort de leurs ennemis.

Il n'y avait point d'injustice et de violence que les peuples ne souffrissent sous le gouvernement de Lysandre, sans que les Lacédémoniens, qui en étaient suffisamment informés, se missent en devoir d'y remédier. Il est assez ordinaire à ceux qui sont en place d'être peu touchés des vexations de personnes faibles et sans crédit, et de se rendre sourds à leurs plaintes, quoique l'autorité leur ait été confiée principalement pour la défense des pauvres, qui n'ont point d'autres protecteurs ; mais si ces plaintes viennent de la part d'un grand, d'un puissant, d'un riche, de qui l'on peut avoir à craindre ou à espérer, cette même autorité, qui était lente et endormie, devient tout à coup vive et agissante ; preuve certaine que ce n'est pas l'amour de la justice qui la met en mouvement. C'est ce qui paraît ici dans la conduite des magistrats de Lacédémone. Pharnabaze, las d'essuyer les injustices de Lysandre, qui pillait et ravageait les provinces où il commandait, ayant envoyé à Sparte des ambassadeurs pour se plaindre des torts qu'il avait reçus, les éphores le rappelèrent. Lysandre était alors dans l'Hellespont. La lettre des éphores le jeta dans une grande consternation. Comme il craignait surtout les plaintes et les accusations de Pharnabaze, il se hâta de s'expliquer avec lui, dans l'espérance qu'il l'adoucirait et ferait sa paix. Il alla donc le trouver, et le pria d'écrire aux éphores une autre lettre.

où il marqueroit qu'il étoit content de lui ; mais Lysandre , dit Plutarque , en s'adressant ainsi à Pharnabaze , ignorait ce proverbe ¹ , *à fourbe fourbe et demi*. Le satrape lui promit tout ce qu'il voulut. En effet , il écrivit devant Lysandre une lettre telle qu'il pouvoit désirer , mais il en avait préparé une autre toute contraire : et quand il fallut la cacheter , comme ces deux lettres étoient de même grandeur et de même figure , il mit adroitement à la place de la première celle qu'il avait écrite en secret , qu'il cacheta et qu'il lui donna.

Lysandre partit bien content , et étant arrivé à Lacédémone , il alla descendre au palais , où le sénat étoit assemblé , et rendit aux éphores la lettre de Pharnabaze. Mais il fut étrangement surpris quand il en entendit le contenu , et se retira fort troublé. Peu de jours après il revint au sénat , et dit aux éphores qu'il étoit obligé d'aller au temple d'Ammon pour s'acquitter des sacrifices qu'il avait voués à ce dieu avant ses combats. Ce pèlerinage n'étoit qu'un prétexte , qui couvrait la peine qu'il avait de vivre en simple particulier à Sparte , et d'y subir le joug de l'obéissance , lui qui jusque-là avait toujours commandé. Accoutumé depuis longtemps au commandement des armées , et aux distinctions flatteuses d'une espèce de souveraineté qu'il avait exercée dans l'Asie , il ne pouvoit souffrir cette égalité humiliante qui le confondait dans la multitude , ni se réduire à la simplicité d'une vie privée. Ayant obtenu son congé après beaucoup de difficultés , il s'embarqua.

Dès qu'il fut parti , les rois , ayant fait réflexion qu'il tenait dans sa dépendance toutes les villes par le moyen des gouverneurs et des magistrats qu'il y avait établis , et auxquels il avait donné toute autorité , et que par là il étoit véritablement seigneur et maître de toute la Grèce , travaillèrent à y établir un gouvernement du peuple , et à en chasser toutes ses créatures et tous ses amis. Ce changement excita d'abord un grand tumulte. C'est dans ce temps que Lysandre , averti que Thrasybule songeait à rétablir la liberté dans sa patrie , revint en toute diligence à Sparte , et persuada

aux Lacédémoniens de soutenir dans Athènes le parti des nobles. Nous avons marqué ci-dessus comment Pausanias , rempli d'un esprit plus équitable et plus généreux , rendit la paix aux Athéniens , et coupa par ce moyen , dit Plutarque , les ailes à l'ambition de Lysandre.

CHAPITRE II

LE JEUNE CYRUS , SOUTENU DES TROUPES GRECQUES , ENTREPREND DE DÉTRÔNER SON FRÈRE ARTAXERXE. IL EST TUÉ DANS LE COMBAT. FAMEUSE RETRAITE DES DIX-MILLE.

L'antiquité ne présente guère d'événements plus mémorables que ceux dont j'entreprends ici de faire le récit. On voit , d'une part , un jeune prince rempli d'ailleurs d'excellentes qualités , mais dévoré d'ambition , porter au loin la guerre contre son frère et son souverain , et l'aller attaquer presque dans son propre palais , pour lui arracher en même temps le sceptre et la vie : on le voit , dis-je , tomber mort aux pieds de ce même frère , et terminer par une fin si funeste une entreprise également éclatante et criminelle. De l'autre côté , les Grecs qui l'ont suivi ⁴ , destitués de tout secours après la perte de leurs chefs , sans alliés , sans vivres , sans argent , sans cavalerie ni gens de trait , réduits à moins de dix mille hommes , ne trouvant de ressources qu'en eux-mêmes et dans leur courage , soutenus uniquement par le vif désir de conserver leur liberté et de revoir leur patrie : ces Grecs , avec une fière et intrépide assurance , font leur retraite devant une armée d'un million d'hommes et victorieuse , traversent cinq ou six cents lieues , malgré les plus grosses rivières et des défilés sans nombre ; et arrivent enfin dans leur pays à travers mille nations féroces et barbares , vainqueurs de tous les obstacles qu'ils ont rencontrés sur leur route , et de tous les périls que la perfidie cachée ou la force ouverte leur ont fait essayer.

⁴ « Post mortem Cyri , neque armis à tanto exercitu ,
« neque dolo capi potuerunt ; reverentique inter tot in-
« domitas nationes et barbaras gentes , per tanta itinera
« spolia virtute se usque terminos patriæ defenderunt. »
(Just. lib. 5 , cap. 11.)

¹ Ce proverbe grec est , *Crétois contre Crétois* : fondé sur ce que les Crétois passaient pour les plus grands fourbes et les plus grands menteurs du monde.

Cette retraite, selon les bons connaisseurs et les gens du métier, est l'entreprise la plus hardie et la plus sagement conduite que nous fournisse l'histoire ancienne, et on l'a regardée comme un modéié parfait dans ce genre. Heureusement pour nous elle est décrite dans le dernier détail par un historien non-seulement témoin oculaire des faits qu'il rapporte, mais qui a été le principal mobile et l'âme de cette grande entreprise. Je ne ferai que l'abrégé, et comme en cueillir la fleur : mais je ne puis m'empêcher d'exhorter les jeunes gens destinés à la profession des armes à consulter eux-mêmes l'original, dont nous avons une bonne traduction, quoique bien éloignée de la beauté du texte primitif. Il est difficile qu'ils rencontrent un maître plus habile que Xénophon pour le métier de la guerre ; et je puis bien lui appliquer ici ce qu'Homère dit de Phénix gouverneur d'Achille¹ : qu'il était également en état de former son disciple et pour la parole et pour l'action :

Μῦθον τι ῥητὰρ εἰπών, πρακτὰρά τι ἔργον.

§ I. — CYRUS LÈVE SECRÈTEMENT DES TROUPES CONTRE ARTAXERXE SON FRÈRE. TREIZE MILLE GRECS SE JOIGNENT À LUI. IL PART DE SAÛDES. APRÈS UNE MARCHÉ DE PLUS DE SIX MOIS, IL ARRIVE DANS LA BABYLONIE.

Nous avons déjà dit que Cyrus le jeune², fils de Darius Nothus et de Parysatis, voyait avec peine sur le trône Artaxerxe son frère aîné ; et que, dans le moment même que celui-ci était près d'en prendre possession, il avait entrepris de lui ôter en même temps le sceptre et la vie. Artaxerxe sentit bien ce qu'il avait à craindre d'un frère hardi, entreprenant, ambitieux ; mais il ne put refuser sa grâce aux prières et aux larmes de Parysatis sa mère, qui aimait passionnément ce cadet. Il le renvoya donc en Asie dans son gouvernement, en lui confiant, contre toutes les règles de la politique, une autorité absolue sur les provinces que le roi lui avait laissées par son testament.

Dès qu'il y fut arrivé³, il songea sérieusement à se venger de l'affront qu'il prétendait avoir reçu de son frère, et à le détrôner. Il recevait avec bonté et affabilité tous ceux qui venaient de la cour de son frère, pour les détacher insensiblement du service du roi et se les attacher. Il gagnait aussi le cœur des barbares qui étaient sous sa conduite, se familiarisant avec eux, et se mêlant avec le simple soldat, mais sans que la dignité de commandant en souffrit ; et il les formait par différents exercices au métier de la guerre. Il s'appliqua surtout à lever secrètement en divers endroits, sous différents prétextes, des troupes grecques, sur lesquelles il comptait beaucoup plus que sur celles des barbares. Cléarque se retira auprès de lui après avoir été banni de Lacédémone, et lui fut d'un grand secours : c'était un capitaine habile, expérimenté, et plein de courage. Dans le même temps⁴ plusieurs villes du gouvernement de Tissapherne s'étant soustraites à son obéissance, se donnèrent à Cyrus. Cet incident, qui ne fut point un effet du hasard, mais des intrigues secrètes de Cyrus, alluma la guerre entre eux. Cyrus, sous prétexte d'armer contre Tissapherne, assembla plus ouvertement des troupes ; et, pour mieux éblouir la cour, il y envoya de grandes plaintes au roi contre ce gouverneur, et lui demandait de la manière la plus humble sa protection et du secours. Artaxerxe y fut trompé. Il crut que tous les préparatifs de Cyrus ne regardaient que Tissapherne, et, persuadé qu'il n'avait rien à craindre pour lui-même, il demeura tranquille.

Cyrus sut bien profiter de l'imprudente sécurité et de la molle nonchalance de son frère⁵, laquelle était regardée par plusieurs comme une marque de douceur et d'humanité. En effet, au commencement de son règne, il parut imiter la bonté du premier Artaxerxe, dont il portait le nom ; car il se montrait doux et affable à ceux qui l'approchaient ; il honorait et récompensait magnifiquement tous ceux qui l'avaient mérité par leurs services : quand il ordonnait des punitions, il en retranchait toujours l'outrage et l'insulte ; et quand il faisait

¹ *Iliad.* 1, v. 443

² *An. M.* 3600 ; *av. J. C.* 404. — *Diod. lib.* 14, pag. 243 et 249-252. — *Justin.* lib. 5, cap. 11. — *Xenoph.* de *Exped. Cypri*, lib. 1, pag. 213-218

³ *An. M.* 3601 ; *av. J. C.* 403.

⁴ *An. M.* 3602, *av. J. C.* 402.

⁵ *Plut.* in *Artax.* pag. 1013.

des présents, c'était toujours avec un air gracieux et des manières obligantes, qui en relevaient infiniment le prix, et qui montraient qu'il n'était jamais plus content que quand il pouvait faire du bien à ses sujets. A toutes ces rares qualités il aurait dû en ajouter une qui n'est pas moins royale, et qui l'aurait mis en garde contre les entreprises d'un frère dont il devait connaître le caractère : je veux dire une sage prévoyance, qui pénétre dans l'avenir, et qui rend un prince attentif à prévenir ou à dissiper tout ce qui peut troubler le repos de l'état.

Les émissaires que Cyrus avait à la cour ne cessaient de répandre dans le public des discours qui préparaient les esprits au changement et à la révolte. Ils disaient que les affaires demandaient un roi tel que Cyrus, magnifique et libéral, qui aimât la guerre, et qui comblât de biens ses serviteurs; et que la grandeur de l'empire avait besoin d'un roi plein d'ambition et de courage pour en soutenir et en augmenter l'éclat.

Ce jeune prince¹, de son côté, ne perdait point de temps, et il se hâta de mettre en exécution son grand dessein. Il n'avait alors que vingt-trois ans tout au plus. Après les services importants qu'il avait rendus aux Lacédémoniens, services sans lesquels ils n'auraient jamais pu gagner les victoires qui les avaient rendus maîtres de la Grèce, il crut pouvoir s'ouvrir à eux. Il leur fit donc part de l'état présent de ses affaires et de ses vues, persuadé que cette ouverture même les disposerait encore davantage à le servir.

Dans la lettre qu'il leur écrivit, il parlait de lui-même en termes magnifiques. Il disait qu'il avait le cœur plus grand et plus royal que son frère, qu'il était plus exercé dans la philosophie et mieux instruit dans la magie², et qu'il pouvait boire et porter plus de vin que lui, qualité qui était d'un grand mérite parmi les barbares, mais qui ne devait pas le relever beaucoup dans l'esprit de ceux à qui il écrivait. Les Lacédémoniens envoyèrent ordre à leur flotte de joindre incessamment celle de ce prince, et d'obéir en tout à Tamos son ami-

ral; mais ce fut sans rien dire d'Artaxerxe, et sans qu'il parût en aucune sorte qu'ils fussent du secret. Cette précaution leur parut nécessaire pour se justifier auprès d'Artaxerxe en cas que les choses vinssent à tourner à son avantage.

Voici à quoi montait l'armée de Cyrus, selon la revue qui en fut faite dans la suite. Il avait treize mille Grecs, qui faisaient l'élite et la principale force de son armée, et cent mille hommes d'autres troupes réglées de nations barbares. Cléarque de Lacédémone commandait les troupes du Péloponnèse, excepté les Achéens. Ceux-ci avaient pour chef Socrate d'Achate. Les Béotiens étaient sous Proxène de Thèbes, et les Thessaliens sous Ménon. Les barbares avaient pour commandants, des Perses, à la tête desquels était Ariée³. La flotte était composée de trente-cinq vaisseaux commandés par Pythagore, Lacédémonien, et de vingt-cinq commandés par Tamos, Égyptien, amiral de toute la flotte. Elle suivait l'armée de terre, en côtoyant les bords de la mer.

Cyrus ne s'était ouvert de son dessein qu'à Cléarque seul parmi les Grecs, prévoyant bien que la vue d'une si longue et si hardie entreprise ne manquerait pas d'effrayer et de rebuiter les officiers aussi bien que les soldats. Il s'appliqua seulement à les gagner pendant la marche en les traitant avec bonté et humanité, en se familiarisant avec eux, et donnant de bons ordres afin qu'ils ne manquassent de rien. Proxène⁴, dont la famille était amie de celle de Xénophon, présenta ce jeune Athénien à Cyrus, qui le reçut très-favorablement, et lui donna de l'emploi dans son armée parmi les Grecs. Enfin il partit de Sardes, et marcha vers les hantes provinces de l'Asie. Les troupes ne savaient ni quel était le sujet de la guerre, ni en quel pays on les conduisait : Cyrus avait fait entendre seulement qu'il portait les armes contre les Persides, qui par leurs courses infestaient sa province.

Tissapherne, jugeant bien que tous ces pré-

¹ An. M. 3003; av. J. C. 401.

² Par la magie chez les Perses on entendait la science de la religion et celle du gouvernement.

³ « Quarentes apud Cyrum gratiam; et apud Artaxerxem, si vicisset, venire patrocinio, quum nihil adversus eum apertè decrevisset. » (JURIS. lib. 5, cap. 11.)

⁴ Xenoph. de exped. Cyr. lib. 1, par 252.

⁵ Ibid. lib. 3, pag. 291.

paratifs étaient trop grands pour une aussi petite entreprise que celle de la Pisidie¹, était parti en poste de Milet pour en donner avis au roi. Cette nouvelle jeta la cour dans un grand trouble. Parysatis, mère d'Artaxerxe et de Cyrus, fut regardée comme la principale cause de cette guerre : tous ceux qui étaient attachés à son service et à ses intérêts furent soupçonnés d'entretenir des intelligences avec Cyrus. Stativa surtout, qui était la reine régnante, ne cessait de lui faire de violents reproches : « Qu'est devenue, lui disait-elle, la foi que vous avez si souvent donnée en « vous rendant caution pour votre fils ? que « sont devenues les ardentes prières dont « vous vous êtes servie pour arracher à la « mort celui qui avait conjuré contre le roi « son frère ? C'est par cette malheureuse ten- « dresse que vous avez allumé cette guerre, « et que vous nous avez précipités dans cet « abîme de maux. » L'antipathie et la haine était déjà grande entre les deux reines. De si vifs reproches l'allumèrent encore plus fortement. Nous verrons quelles en furent les suites. Artaxerxe prépara une armée nombreuse pour recevoir son frère.

Cyrus s'avancait toujours à grandes journées². Ce qui l'inquiéta le plus dans sa marche fut le pas de la Cilicie. C'était un défilé très-étroit entre des montagnes fort hautes et fort escarpées, qui ne laissaient qu'autant d'espace qu'il en faut pour un chariot. Syennésis, roi du pays, se disposait à lui en disputer le passage, et il y aurait infailliblement réussi, sans la diversion que fit Tamos avec sa flotte jointe à celle des Lacédémoniens. Pour défendre la côte que cette flotte menaçait, Syennésis abandonna ce poste important, où un très-petit corps de troupes était capable d'arrêter la plus grosse armée.

Quand on fut arrivé à Tarse, les Grecs refusèrent de passer outre, se doutant bien qu'on les menait contre le roi, et criant hautement qu'ils ne s'étaient point enrôlés à cette condition. Cléarque, qui les commandait, eut besoin de toute son adresse et de toute son habileté pour étonifier ce mouvement dans sa

naissance. Il avait d'abord voulu employer la voie de l'autorité et de la force, qui lui avait fort mal réussi. Il cessa de s'opposer de front à leur dessein ; il parut même entrer dans leurs vues, et les appuyer de son approbation et de son crédit. Il déclara ouvertement qu'il ne se séparerait point d'eux, et leur conseilla de députer vers le prince, pour savoir de lui-même contre qui il prétendait les mener, afin de le suivre volontairement, si le parti leur plaisait, sinon de lui demander la permission de se retirer. Par ce détour adroit, il apaisa le tumulte et ramena les esprits. Il fut député lui-même avec quelques officiers. Cyrus, qu'il avait averti de tout secrètement, répondit qu'il voulait aller combattre Abrocomes³, son ennemi, qui était à douze journées de là sur l'Euphrate. Quand on leur eut rapporté cette réponse, quoiqu'ils vissent bien où on les menait, ils résolurent de marcher, et demandèrent seulement qu'on augmentât leur paye. Cyrus, au lieu d'un darique⁴ qu'il donnait par mois à chaque soldat, leur en promit un et demi.

Quelque temps après, on vint dire à Cyrus que deux des principaux officiers, pour une querelle particulière qu'ils avaient eue avec Cléarque, s'étaient sauvés sur un vaisseau marchand avec une partie de leur équipage. Plusieurs étaient d'avis qu'on envoyât après eux quelques galères, ce qui était fort facile, et qu'après les avoir ramenés, on en fit un exemple, en les punissant de mort à la vue de toute l'armée. Cyrus, persuadé⁵ que les bienfaits étaient la voie la plus sûre pour gagner les cœurs, et que les punitions, non plus que les remèdes violents, ne devaient être employés que dans l'extrême nécessité, déclara publiquement qu'il ne souffrirait pas qu'on pût dire qu'il eût retenu quelqu'un par force à son service ; et il ajouta qu'il leur renverrait leurs femmes et leurs enfants qu'ils lui avaient laissés.

¹ Il n'est point marqué où il commandait. Il paraît que c'était vers l'Éphrète. Il marchait avec trois cent mille hommes pour se joindre à l'armée du roi, mais il n'arriva qu'après la bataille.

² Le darique valait 10 livres. — Un darique valait 12 fr. 80 cent. E. B.

³ « Beneficis potius quam remediis ingenia experiri » plaut. » (*PLUT. in Trój.*)

⁴ Plut. in Artax. pag. 1015.

⁵ Xenoph. de exp. Cyr. lib. 1, pag. 256-261.

sés en otage. Une réponse si sage et si généreuse fit un effet merveilleux sur les esprits, et attacha auprès de lui pour toujours ceux mêmes qui auparavant avient eu quelque envie de se retirer. C'est ici une grande leçon pour ceux qui gouvernent. Il y a dans les hommes un fonds de générosité naturelle qu'il faut connaître et ménager. Les menaces les aigrissent, et les châtimens les révoltent, quand on veut les porter à leur devoir malgré eux¹. Ils désirent qu'on s'en fie à eux jusqu'à un certain point, qu'on leur laisse la gloire de s'en acquitter par leur choix; et souvent un moyen sûr de les rendre fidèles, est de montrer qu'on les suppose tels.

Cyrus leur déclara pour lors qu'il marchait contre Artaxerxe. A cette parole, il s'éleva d'abord quelque murmure, mais qui fit bientôt place aux marques de joie et d'allégresse, sur les magnifiques promesses que leur fit le prince.

Comme Cyrus s'avancait à grandes journées², il lui vint des avis de toutes parts que le roi ne songeait point à combattre si tôt, mais qu'il avait résolu d'attendre dans le fond de la Perse que toutes ses forces fussent assemblées, et que, pour arrêter les ennemis, il avait fait dans une plaine de la Babylonie un fossé qui avait cinq toises de large sur trois de profondeur, et qui s'étendait par l'espace de douze³ parasanges ou de douze lieues, depuis l'Euphrate jusqu'au mur de la Médie. Entre l'Euphrate et le fossé, on avait laissé un chemin de vingt pieds de large, et ce fut par là que Cyrus passa avec toute son armée, dont il avait fait la revue le jour précédent. Le roi avait négligé de lui disputer ce passage, et le laissait toujours approcher de Babylone. Ce fut Tiribase qui le détermina à ne point

fuir ainsi devant un ennemi sur lequel il avait des avantages infinis, et par le nombre de ses troupes et par la valeur de ses chefs. Il se détermina donc à aller à la rencontre de l'ennemi.

§ II. — LA BATAILLE SE DONNE A CUNAXA. LES GRECS REMPORTENT LA VICTOIRE DE LEUR CÔTÉ; ARTAXERXE, DU SIEN. CYRUS EST TUÉ.

Le lieu où se donna la bataille⁴ s'appelait Cunaxa, et était à vingt-cinq lieues⁵ environ de Babylone. L'armée de Cyrus était composée de treize mille Grecs, de cent mille barbares et de vingt chariots armés de faux. Celle des ennemis, tant d'infanterie que de cavalerie, devait monter à douze cent mille hommes sous quatre généraux, Tissapherne, Gobryas, Arbace et Abrocomas, sans compter les six mille chevaux d'élite qui combattaient devant le roi et ne le quittaient point. Mais Abrocomas, qui avait avec lui trois cent mille hommes, n'arriva que cinq jours après la bataille. Il ne s'y trouva que cent cinquante chariots armés de faux.

Cyrus, voyant que l'ennemi n'avait point défendu le passage du fossé, crut qu'il n'y aurait point de combat : ainsi le lendemain on marcha avec beaucoup de négligence. Mais le troisième jour, Cyrus étant sur son char avec peu de soldats rangés devant lui, et les autres marchant confusément on faisait porter leurs armes, tout à coup, sur les neuf heures du matin, un cavalier accourut à toute bride, criant, partout où il passait, que l'ennemi approchait, prêt à combattre. Alors le désordre fut grand, dans la crainte qu'on n'eût pas le loisir de se ranger en bataille. Cyrus, s'arrêtant en bas de son char, s'arma en diligence, et monta à cheval ses javelots à la main, criant à chacun qu'il reprit ses armes et son rang; ce qui fut aussitôt exécuté avec tant de promptitude, que les troupes n'eurent pas le temps de prendre leur repas.

Cyrus plaça à la droite mille chevaux paphlagoniens appuyés à l'Euphrate, avec l'in-

¹ « Nescio an plus moribus convenit princeps, qui bonos esse possit, quam qui cogit. » (PLUT. in *Traj.*)

² *Pierumque habita sedes ipsam obibat sedem.* (LIV.)

³ *Plut. in Artax. pag. 1014. — Xenoph. in exped. Cyr. lib. 1, pag. 261-266.*

⁴ La parasange est une mesure itinéraire propre aux Perses. Elle était ordinairement de trente stades, qui font une lieue et demie de France. Il y en avait depuis vingt jusqu'à soixante stades. Dans la marche de l'armée de Cyrus, je suppose que la parasange n'est que de vingt stades, c'est-à-dire d'une lieue : j'en marquerai dans la suite la raison. — Douze parasanges valent un peu plus de 4 lieues. E. B.

⁵ *Xenoph. in exped. Cyr. lib. 1, pag. 263-266. — Diod. lib. 14, pag. 253-254. — Plut. pag. 1014-1017.*

⁶ Cinq cents stades, suivant Plutarque, ce qui ferait 20 lieues 1/4. E. B.

fanterie légère des Grecs ; ensuite Cléarque , Proxène et les autres colonels , jusqu'à Ménon , chacun avec leurs troupes. L'aile gauche , composée de Lydiens , de Phrygiens et d'autres peuples d'Asie , était commandée par Ariée , qui avait aussi mille chevaux. Cyrus se mit au centre , où était l'élite des Perses et des autres barbares. Il était environné de six cents cavaliers armés de toutes pièces , et leurs chevaux de chanfreins et de poitrails. Le prince avait la tête nue , aussi bien que tous les autres Perses ; car c'est leur coutume d'aller ainsi au combat : tous ses gens avaient des cottes d'armes rouges , au lieu que ceux d'Artaxerxe en avaient de blanches.

Un peu avant le combat , Cléarque conseilla à Cyrus de ne point s'engager dans la mêlée , et de mettre sa personne en sûreté derrière les bataillons des Grecs. *Que me dis-tu là ?* répliqua Cyrus. *Quoi ! tu veux que dans le temps même que je cherche à me faire roi , je me montre indigne de l'être !* Cette sage et généreuse réponse fait voir qu'il savait quel est le devoir d'un général d'armée , surtout dans un jour de bataille. S'il s'était retiré lorsque sa présence était le plus nécessaire , il aurait témoigné peu de cœur et l'aurait ôté aux autres. Il faut , en gardant toujours la différence qui doit être entre le commandant et les soldats , que le péril soit commun , et que personne ne s'en exempte , si l'on veut que les troupes n'en soient pas alarmées. Le courage dans une armée dépend de l'exemple , du désir d'être remarqué , de la crainte de se déshonorer , de l'impuissance de faire autrement que les autres , et de l'égalité du danger. La retraite de Cyrus aurait ruiné ou affaibli tous ces puissants motifs , en décourageant les officiers aussi bien que les soldats. Il crut qu'étant leur général , il en devait faire les fonctions , et se montrer digne d'être l'âme et le chef de tant de gens de cœur prêts à répandre leur sang pour lui.

Il était déjà midi , et l'ennemi ne paraissait point encore. Mais sur les trois heures il s'éleva une grande poussière comme une nuée blanche , suivie quelque temps après d'une noirceur qui couvrit toute la plaine , après quoi l'on vit briller les armes , les lances et les étendards. Tissapherne commandait la gauche , qui était composée de la cavalerie armée de

cuirasses blanches , et de l'infanterie légère ; au centre était l'infanterie pesamment armée , dont une grande partie avait des boucliers de bois qui couvraient le soldat tout entier (c'étaient des Égyptiens). Le reste de l'infanterie légère et de la cavalerie formait l'aile droite. Toute l'infanterie était rangée par nations , avec autant de profondeur que de front , et formait ainsi des bataillons carrés. Le roi s'était mis au corps de bataille avec l'élite de toutes ses troupes , et il avait autour de lui six mille chevaux commandés par Artagerse. Quoiqu'il fût au centre , il débordait l'aile gauche de Cyrus , tant le front de son armée surpassait en étendue celui de l'armée ennemie. On avait placé cent cinquante chariots armés de faux à la tête de l'armée , à quelque distance les uns des autres. Les faux étaient attachées à l'essieu , tant en bas que de travers , pour couper et renverser tout ce qu'ils trouveraient à leur rencontre.

Comme Cyrus comptait beaucoup sur la valeur et l'expérience des Grecs , il dit à Cléarque qu'après qu'il aurait battu les ennemis qui étaient devant lui , il eût soin de se rabattre sur sa gauche pour tomber sur le centre , où était le roi , parce que de là dépendait tout le succès de la bataille. Mais Cléarque , trouvant beaucoup de difficulté à pouvoir percer un si gros corps de troupes , lui répondit qu'il ne se mit en peine de rien , et qu'il aurait soin de faire ce qu'il faudrait.

Cependant l'armée ennemie s'avançait au petit pas en bon ordre. Cyrus marchait entre les deux corps de bataille , quoique plus près du sien , et les considérait attentivement l'un après l'autre. Xénophon l'apercevant , piqua droit à lui pour savoir s'il n'avait point quelque ordre à lui donner. Il lui cria que les sacrifices étaient favorables , et qu'il en informât les troupes. Aussitôt il se mit à parcourir les rangs pour donner ses ordres , et il se montra aux soldats avec une joie sur le visage et une sérénité qui inspiraient le courage , et en même temps avec un air de bonté et de familiarité qui excitaient leur affection et leur zèle. On ne saurait comprendre ce que peut sur les esprits une parole , un air de bonté , un regard du général , dans un jour d'action , et avec quelle ardeur un homme ordinaire court au péril quand il croit n'être pas inconnu à son général , et

qu'il pense qu'il lui saura gré de son courage.

Artaxerxe approchait toujours, quoique lentement, sans bruit et sans confusion. Cette belle ordonnance et cette exacte discipline surprirent extrêmement les Grecs, qui s'attendaient à voir beaucoup de désordre et de tumulte dans une si grande multitude, et à entendre des cris confus, comme Cyrus le leur avait annoncé.

Les armées n'étaient éloignées que de quatre à cinq cents pas, lorsque les Grecs commencèrent à chanter l'hymne du combat, et à marcher, lentement d'abord et en silence. Quand ils furent près de l'ennemi, ils jetèrent de grands cris, frappant de leurs javelots contre leurs boucliers pour épouvanter les chevaux; et s'ébranlant tous ensemble, ils coururent de toutes leurs forces contre les barbares, qui ne les attendirent pas, mais lâchèrent le pied, et s'enfuirent tous, à l'exception de Tissapherne, qui demeura avec une petite partie de ses troupes.

Cyrus voyait avec plaisir la déroute des ennemis causée par les Grecs, et ceux qui étaient autour de lui le proclamèrent roi. Mais il ne se livra pas à une vaine joie, et ne se compta point encore vainqueur. Il s'aperçut qu'Artaxerxe faisait faire un mouvement à sa droite pour le prendre en flanc : il marche droit à lui avec ses six cents chevaux, tue de sa main Artaxerxe, commandant des six mille chevaux qui environnaient le roi, et les met tous en fuite. Découvrant son frère, il s'écrie, les yeux étincelants de feu, *Je le vois*, et pique vers lui, accompagné seulement des principaux officiers : car ses troupes s'étaient débandées en poursuivant les fuyards, ce qui fut une faute essentielle.

Alors le combat devint comme singulier entre Artaxerxe et Cyrus¹; et l'on vit, dit un historien, ces deux frères, transportés de fureur et acharnés l'un contre l'autre, chercher, comme antrefois Étéocle et Polynice, à enfoncer chacun le fer dans le sein de son rival, et à s'assurer du trône par sa mort.

Cyrus, ayant écarté ceux qui étaient en bataille devant Artaxerxe, le joint, tue son cheval sous lui, et le fait tomber par terre. Celui-ci s'étant relevé, et ayant monté sur un autre

cheval, Cyrus pousse encore à lui, le blesse du second coup, et se prépare à lui en porter un troisième, qu'il espère devoir être le dernier. Le roi, comme un lion blessé par les chasseurs qui n'en devient que plus furieux, s'élance avec impétuosité et pousse son cheval contre Cyrus, qui, tête baissée et sans aucun ménagement, se jetait au travers d'une grêle de traits qu'on lui lançait de toutes parts, et le frappe de sa javeline dans le même temps que tous les autres tiraient aussi sur lui. Cyrus tombe mort. Les uns disent que ce fut du coup que le roi lui donna; les autres assurent qu'il fut tué par un soldat carien. Mithridate, jeune seigneur persan, prétendait lui avoir porté le coup mortel en lui enfonçant sa javeline près de l'œil dans la tempe, avec tant de roideur, qu'il lui perça la tête de part en part. Les plus grands de sa cour, ne pouvant se résoudre de survivre à un si bon maître, se firent tous tuer auprès de son corps; preuve certaine, dit Xénophon, qu'il savait bien choisir ses amis, et qu'il en était véritablement aimé. Ariée, qui aurait dû lui être plus attaché que tout autre, s'enfuit avec sa gauche sitôt qu'il eut appris sa mort.

Artaxerxe, après avoir fait couper la tête et la main droite de son frère par l'eunuque Mésabate, poursuit les ennemis jusque dans leur camp. Ariée ne s'y était pas arrêté; mais l'ayant traversé, il continua sa retraite jusqu'au lieu où l'armée avait campé le jour précédent, qui était éloigné d'environ quatre lieues¹.

Tissapherne, après la défaite de la plus grande partie de sa gauche par les Grecs, mena le reste contre l'ennemi, et donna le long du fleuve à travers l'infanterie légère des Grecs, qui s'ouvrit pour lui faire passage, et fit sa décharge sur lui en passant sans perdre un seul homme. Elle était commandée par Épisthène d'Amphipolis, qui passait pour un habile capitaine. Tissapherne passa outre sans retourner à la charge, parce qu'il se sentait trop faible, et il s'avança jusqu'au camp de Cyrus, où il trouva le roi qui le pillait, mais qui n'avait pu forcer l'endroit défendu par les Grecs qu'on y avait laissés pour la garde, et qui sauvèrent leur bagage.

¹ Dioc. lib. 11, pag. 251.

¹ Quatre parasanges.

Les Grecs, de leur côté, et Artaxerxe de l'autre, qui ne savaient point ce qui se passait ailleurs, comptaient chacun avoir remporté la victoire : les premiers, parce qu'ils avaient mis en fuite et poursuivi les ennemis ; le roi, parce qu'il avait tué son frère, battu les troupes qui s'étaient présentées devant lui et pillé leur camp. Leur sort fut bientôt éclairci de part et d'autre. Tissapherne, en arrivant au camp, apprit au roi que les Grecs avaient renversé son aile gauche et la poursuivaient vivement : et les Grecs, de leur côté, apprirent que le roi, en poursuivant la gauche de Cyrus, avait percé jusqu'au camp. Sur ces avis, le roi rallia ses troupes, et se mit en marche pour aller chercher l'ennemi ; et Cléarque, de son côté, revenant de la poursuite des Perses, s'avança pour aller au secours du camp.

Les deux armées se trouvèrent bientôt assez près l'une de l'autre. Il parut, par un mouvement que fit le roi, qu'il avait dessein d'attaquer les Grecs par la gauche. Ceux-ci, craignant d'être enveloppés de toutes parts, firent un quart de conversion, et mirent le flanc à leur dos, pour n'être point pris par derrière. Ce que le roi ayant vu, il fit changer de forme aussi à sa bataille, se vint ranger devant eux, et marcha pour les attaquer. Dès que les Grecs virent qu'ils s'approchaient, ils entonnèrent l'hymne du combat, et marchèrent à l'ennemi avec plus d'ardeur encore qu'à la première action.

Les barbares aussi lâchèrent le pied comme la première fois, et encore de plus loin, et furent poursuivis jusqu'à un village qui était au pied d'une colline, sur laquelle leur cavalerie fit halte. On y remarqua l'étendard du roi, qui était un aigle d'or au bout d'une pique, les ailes déployées. Les Grecs se préparant à les y poursuivre, ils abandonnèrent aussi la colline, prirent la fuite précipitamment, et toutes les troupes se débandèrent. Cléarque, après avoir rangé ses troupes au pied de la colline, y fit monter Lycius de Syracuse avec un autre, pour voir ce qui se passait dans la campagne. Ils rapportèrent que les ennemis fuyaient de tous côtés, et que toute l'armée était en déroute.

Comme il était presque nuit, les Grecs mirent bas les armes pour se reposer, bien étonnés de ce que Cyrus ne paraissait point, ni

personne de sa part, et s'imaginant qu'il s'était engagé à la poursuite des ennemis, ou qu'il se hâtait de se rendre maître de quelque place importante ; car ils ne savaient pas encore sa mort, ni la défaite du reste de son armée. Ils se déterminent à retourner dans leur camp, où ils arrivent à nuit fermée, et trouvent la plupart du bagage pris, avec tous les vivres, et quatre cents chariots chargés de farine et de vin, que Cyrus faisait toujours mener pour les Grecs en cas de besoin et de quelque nécessité pressante. Ils passèrent la nuit dans le camp, la plupart sans avoir encore pris de nourriture, comptant que Cyrus était vivant, et qu'il avait remporté la victoire.

Le succès du combat que je viens de décrire montre ce que peuvent la bravoure et la science militaire contre le grand nombre. Le petit corps d'armée des Grecs ne montait qu'à douze ou treize mille hommes : mais c'étaient des troupes aguerries, disciplinées, endurcies à la fatigue, accoutumées à affronter les dangers, sensibles à la gloire et à la réputation, et qui, pendant la longue guerre du Péloponnèse, avaient eu le temps et les moyens de s'instruire et de se perfectionner dans l'art de combattre. Du côté d'Artaxerxe, on comptait près d'un million d'hommes ; mais ce n'étaient point des soldats, ils n'en avaient que le nom, sans force, sans courage, sans discipline, sans expérience, sans aucun sentiment d'honneur. Aussi, dès que les Grecs paraissaient, la frayeur et le désordre se mettaient parmi les ennemis ; et, dans la seconde action, Artaxerxe lui-même n'osa pas les attendre, et prit honteusement la fuite.

Plutarque ici blâme fort Cléarque, commandant des Grecs, et lui impute à lâcheté de n'avoir pas suivi l'ordre de Cyrus, qui lui avait recommandé surtout de donner du côté où était Artaxerxe. Ce reproche paraît sans fondement. Il n'est pas aisé de comprendre comment ce capitaine, qui était placé à l'aile droite, pouvait attaquer d'abord Artaxerxe, qui, étant au centre, débordait, comme on l'a dit, toute l'armée ennemie. Il semble que Cyrus, comptant comme il faisait, et avec beaucoup de raison, sur le courage des Grecs, et désirant qu'ils attaquaient l'endroit où était Artaxerxe, aurait dû les placer à l'aile gauche, qui répon-

daient directement à cet endroit, c'est-à-dire au corps de bataille, et non pas à la droite, qui en était fort éloignée.

Le reproche qu'on pourrait faire à Cléarque, c'est d'avoir poussé trop vivement et trop longtemps les fuyards. Si, après avoir mis en désordre l'aile gauche qui lui était opposée, il eût pris le reste des ennemis en flanc, et eût pénétré jusqu'au centre où était Artaxerxe, il y a très-grande apparence qu'il aurait remporté une victoire complète, et qu'il aurait placé Cyrus sur le trône. Les six cents cavaliers de ce prince firent la même faute, et, poursuivant avec trop de chaleur le corps de cavalerie qu'ils avaient mis en fuite, ils laissèrent leur maître presque seul, et l'abandonnèrent à la merci des ennemis sans penser qu'ils étaient choisis sur toute l'armée pour veiller à la garde du prince, et pour mettre sa personne en sûreté. Trop d'ardeur nuit souvent dans un combat : il est du devoir et de l'habileté d'un chef de savoir la modérer et la conduire.

Cyrus lui-même s'y abandonna trop, et se laissa emporter à un désir aveugle de gloire et de vengeance. Allant tête baissée attaquer son frère, il oublia qu'il y a une extrême différence entre un général et un simple soldat. Il ne devait s'exposer que comme il convient à un prince ; comme la tête, et non comme la main ; comme celui qui doit donner les ordres, et non comme ceux qui doivent les exécuter.

Je ne parle ainsi qu'après les gens du métier, et je ne m'ingère pas d'interposer mon jugement propre sur des matières qui ne sont pas de ma compétence.

§ III. — ÉLOGE DE CYRUS.

Xénophon fait un éloge magnifique de Cyrus¹ ; et ce n'est point simplement sur le rapport d'autrui qu'il en parle, mais sur ce qu'il en avait vu et connu par lui-même. C'était, dit-il, au jugement de tous ceux qui l'ont connu, le prince, après le grand Cyrus, le plus digne de commander, et qui avait l'âme la plus noble et la plus royale. Dès son enfance, il surpassait tous ceux de son âge en toute sorte d'exercices, soit qu'il fallût manier un cheval,

ou tirer de l'arc, ou lancer un javelot, ou se distinguer à la chasse, jusque-là qu'un jour il souleva l'attaque d'un ours, et le terrassa. Ces avantages étaient soutenus en lui par un air noble, par une physionomie prévenante, et par toutes ces grâces de la nature qui servent comme de recommandation au mérite.

Quand son père l'eut fait satrape de la Lydie et des provinces voisines², son grand soin fut de bien faire entendre aux peuples qu'il n'avait rien tant à cœur que de tenir inviolablement sa parole, soit pour les traités publics, soit même pour de simples promesses : qualité bien rare dans les princes, et qui est néanmoins la base de tout bon gouvernement, et la source du bonheur des rois et des peuples. Non-seulement les villes soumises à son autorité, mais les ennemis mêmes, prenaient en lui une pleine confiance.

Soit qu'on lui fit du mal ou du bien, il le voulait rendre au double, et ne souhaitait de vivre, disait-il, que jusqu'à ce qu'il eût surmonté en bienfaits ou en vengeance ses amis et ses ennemis. (Il y aurait eu plus de gloire à vaincre ceux-ci, même à force de bienfaits.) Aussi n'y eut-il jamais de prince que l'on craignît davantage d'offenser, ni pour qui l'on fût plus prêt à exposer ses biens, sa fortune et sa vie.

Moins occupé du soin de se faire craindre que de celui de se faire aimer, il s'étudiait à ne montrer sa grandeur que par le côté qui la faisait paraître utile et avantageuse, et à éteindre tous les autres sentiments par celui de la reconnaissance et de l'amour. Il était attentif à toutes les occasions de faire du bien, de placer à propos une grâce, de montrer qu'il ne se croyait puissant, riche, heureux, qu'autant qu'il pouvait le faire sentir aux autres par ses bienfaits. Mais il évitait d'en tarir la source par une profusion indiscrète. Il ne prodiguait pas les grâces, il les distribuait³. Il voulait que ses libéralités fussent des récompenses, et non de pures faveurs, et qu'elles servissent à aider la vertu, et non pas à entretenir la molle oisiveté du vice.

¹ La grande Phrygie et la Cappadoce.

² « Habebit sinum facilem, non perfortum : ex quo multa exeat, nihil exeat. » (Sénec. de beat. vitæ, cap. 23.)

³ De expedit. Cyr. lib. 1, pag. 206-209.

Il aimait surtout à faire du bien aux vaillants hommes : les gouvernements et les récompenses n'étaient que pour ceux qui s'étaient distingués dans l'occasion. Il n'accordait jamais les honneurs et les dignités à la brigue ni à la faveur, mais au mérite seul ; ce qui fait non-seulement la gloire, mais le succès du gouvernement. Par là, il mit bientôt la vertu en honneur, et rendit le vice méprisable. Les provinces, animées d'une noble émulation, lui fournirent en peu de temps un nombre considérable d'excellents sujets en tout genre, qui, sous un autre gouvernement, seraient demeurés inconnus et inutiles.

Personne n'a jamais su obliger de meilleure grâce, ni mieux possédé l'art de gagner par des manières prévenantes le cœur de ceux qui pouvaient lui rendre service. Comme il sentait bien qu'il avait besoin du secours des autres pour exécuter ses desseins, il jugeait que l'équité et la reconnaissance demandaient qu'il rendit à ceux qui s'attachaient à sa personne tous les services qui dépendaient de lui. Tous les présents qu'on lui faisait, soit d'armes éclatantes, soit de riches étoffes, il les distribuait à ses amis, consultant le goût ou le besoin de chacun d'eux ; et il avait coutume de dire que le plus bel ornement et la plus grande richesse d'un prince étaient d'orner et d'enrichir ceux qui le servaient bien. En effet, dit Xénophon, de faire du bien à ses amis et de les vaincre en libéralités, je ne trouve pas que ce soit une chose si admirable dans une si haute fortune ; mais de les vaincre par la bonté du cœur et par les sentiments d'affection et d'amitié, et de trouver plus de plaisir à les obliger qu'eux à recevoir des grâces, c'est en quoi je trouve Cyrus véritablement digne d'estime et d'admiration. Le premier de ces avantages il le tire de son rang, et l'autre de son propre fonds.

C'est par ces rares qualités qu'il s'acquit généralement l'estime et l'amour tant des Grecs que des barbares. Une grande preuve de ce que dit ici Xénophon, c'est qu'on ne quitta jamais le service de Cyrus pour celui du roi ; au lieu qu'il en passait tous les jours une infinité du parti du roi au sien depuis que la guerre fut déclarée, et même de ceux qui avaient le plus de crédit à la cour, parce qu'ils

étaient tous persuadés que Cyrus saurait mieux reconnaître leurs services.

On ne peut pas douter certainement que le jeune Cyrus n'eût de grandes vertus et un mérite supérieur : mais je suis surpris que Xénophon, en traçant son portrait, n'emploie que des traits brillants et propres à le faire admirer, et ne dise un seul mot de ses défauts, et surtout de cette ambition démesurée qui fut l'âme de toutes ses actions et qui enfin lui mit les armes à la main contre son frère aîné et contre son roi. Est-il permis à un historien, dont le principal devoir est de peindre les vertus et les vices avec les couleurs qui leur conviennent, de décrire fort au long une telle entreprise sans laisser entrevoir aucune marque d'improbation ? Mais chez les perses, l'ambition, loin d'être regardée comme un vice, passait souvent pour une vertu.

§ IV. — LE ROI VEUT CONTRAINDRE LES GRECS À LIVRER LEURS ARMES. ILS PRENNENT LA RÉOLUTION DE MOURIR PLUTÔT QUE DE SE RENDRE. ON FAIT UN TRAITÉ AVEC EUX. TISSAPHERNE SE CHARGE DE LES CONQUËRE JUSQU'EN LEUR PATRIE. IL ARRÊTE PAR TRAHISON CLÉARQUE ET QUATRE AUTRES GÉNÉRAUX, QUI SONT TOUS MIS À MORT.

Les Grecs, ayant appris le lendemain de la bataille que Cyrus était mort¹, députèrent vers Ariée, général des barbares, qui s'était retiré avec ses troupes au lieu d'où ils étaient partis la veille de l'action, pour lui offrir, comme vainqueurs, la couronne de Perse à la place de Cyrus. Dans le même temps arrivèrent des hérauts d'armes persans, de la part du roi, pour les sommer de rendre les armes. Ils répondirent fièrement qu'on ne parlait point ainsi à des vainqueurs ; que si le roi souhaitait avoir leurs armes, il vint lui-même les leur arracher ; mais qu'ils mourraient plutôt que de les livrer : que s'il voulait les recevoir au nombre de ses alliés, ils le serviraient avec fidélité et courage ; mais², s'il songeait à les réduire en esclavage comme vaincus, qu'il sût qu'ils

¹ Xenoph. in exped. Cyr. lib. 2, pag. 273-292. — Diod. lib. 11, pag. 253-257.

² « Sin ut victis servitium indiceretur, esse sibi ferrum » et juveniorem, et promptum libertati sui ad mortem « minimum. » (TACIT. ANN. lib. 4, cap. 46.)

avaient en main de quoi se défendre, et qu'ils étaient déterminés à perdre la vie plutôt que la liberté. Les hérauts ajoutèrent qu'ils avaient ordre de leur dire que, s'ils demeuraient au lieu où ils les avaient trouvés, il y aurait suspension d'armes; que s'ils avançaient ou reculaient, ils seraient traités comme ennemis. Les Grecs y consentirent. Mais lequel dirai-je, reprit le héraut? Paix en demeurant, et guerre en marchant, répliqua Cléarque sans s'expliquer davantage, pour tenir toujours le roi en incertitude.

La réponse d'Ariée aux députés des Grecs fut, qu'il y avait plusieurs autres Perses plus considérables que lui qui ne le souffriraient pas sur le trône, et qu'il partirait le lendemain de grand matin pour retourner en Ionie: que, s'ils voulaient être de la partie, ils arrivassent dans la nuit. Cléarque, ayant pris l'avis des officiers, se prépara au départ. Il commanda toujours depuis, comme étant le seul capable de le faire; car du reste il n'avait point été élu.

La nuit venue, Miltocythe Thracien, qui commandait quarante chevaux et environ trois cents soldats de son pays, s'alla rendre au roi: et le reste des Grecs partit sous la conduite de Cléarque, et arriva sur le minuit au camp d'Ariée. Après qu'ils se furent mis en bataille, les officiers allèrent trouver dans sa tente, où ils jurèrent alliance; et les barbares ajoutèrent qu'ils conduiraient l'armée sans fraude. Pour confirmation du traité, on égorga un loup, un bœuf, un sanglier et un taureau: les Grecs trempaient leurs épées dans le sang des victimes, et les barbares la pointe de leurs javelots.

Ariée ne jugea pas à propos de retourner par le chemin par où ils étaient venus, parce que, n'y ayant rien trouvé pour leur subsistance les dix-sept derniers jours de marche, ils auraient eu beaucoup plus à y souffrir à leur retour. Il prit donc une autre route. Il les exhorta seulement à faire d'abord de grandes journées pour éviter la poursuite du roi; mais ils n'y purent réussir. Vers le soir, lorsqu'ils étaient près de certains villages où ils devaient s'arrêter, des coureurs rapportèrent qu'on voyait quelques équipages; ce qui fit juger que l'ennemi n'était pas loin. On l'attendit de pied

ferme. Le lendemain, au point du jour, l'armée se rangea dans le même ordre qu'elle était lors de la bataille. Une contenance si hardie épouvanta le roi. Il envoya des hérauts, non plus pour demander, comme auparavant, qu'on livrât les armes, mais pour parler de paix et de traité. Cléarque, qu'on avertit de leur arrivée, et qui était occupé à ranger ses troupes, leur fit dire d'attendre, et qu'il n'avait pas encore le loisir de leur parler. Il affectait exprès un air de fierté et de grandeur, pour marquer son intrépidité; et d'ailleurs il était bien aise de faire paraître sa phalange en bon état. Quand il se fut avancé avec ce qu'il avait de plus leste parmi ses officiers, et qu'il eut entendu la proposition que lui faisaient les hérauts, il répondit qu'il fallait commencer par se battre, parce que l'armée, manquant de vivres, ne pouvait pas attendre plus longtemps. Les hérauts, étant retournés pour porter cette parole à leur maître, revinrent fort peu de temps après, ce qui fit connaître que le roi, ou celui qui parlait en son nom, n'était pas éloigné. Ils dirent qu'ils avaient ordre de les conduire dans les villages, où ils trouveraient des vivres en abondance; et ils les y conduisirent effectivement.

L'armée y séjourna trois jours, pendant lesquels Tissapherne y arriva de la part du roi, avec le frère de la reine, et trois autres grands de Perse, suivis d'un grand nombre d'officiers et de domestiques. Après avoir salué les généraux, qui s'avancèrent pour le recevoir, il leur dit, par l'entremise de son truchement, qu'étant voisin de la Grèce, et les ayant vus engagés dans des périls d'où ils auraient peine à se tirer, il avait interposé ses bons offices auprès du roi pour obtenir qu'il lui fût permis de les ramener dans leur pays, persuadé que, lorsqu'ils y seraient arrivés, ni eux ni leurs villes ne perdraient le souvenir d'une telle faveur: que le roi, sans s'expliquer encore positivement, l'avait chargé de venir savoir d'eux pourquoi ils avaient pris les armes contre lui; et il leur conseilla de répondre au roi d'une manière qui ne lui déplût point, et qui le mit, lui Tissapherne, en état de leur rendre service. « Les dieux nous sont témoins, reprit « Cléarque, que nous ne nous sommes point « enrôlés pour faire la guerre au roi ni pour

« marcher contre lui. Cyrus, couvrant sa marche de divers prétextes, nous a amenés presque jusqu'ici sans s'expliquer, afin d'être plus en état de vous surprendre. Et lorsque nous l'avons vu engagé dans les dangers, nous avons eu honte de l'abandonner après les faveurs que nous en avions reçues. Mais, puisqu'il est mort, nous sommes quittes de notre parole, et nous ne désirons ni contester la couronne à Artaxerxe, ni ravager son pays, ni lui faire aucun déplaisir, pourvu qu'il ne s'oppose point à notre retour. Que si quelqu'un nous attaque, nous tâcherons, avec l'aide des dieux, de nous bien défendre, et ne serons point ingrats aussi à l'égard de ceux qui nous auront rendu quelque service. » Tissapherne répondit qu'il porterait cette parole au roi, et qu'il leur rapporterait sa réponse. Il ne revint pas le lendemain, ce qui mit les Grecs en inquiétude ; mais il arriva le troisième jour, et dit qu'il avait enfin obtenu leur grâce après beaucoup de contradiction : car on avait représenté au roi qu'il ne devait pas laisser retourner impunément en leur pays des gens qui avaient eu l'insolence de lui venir faire la guerre. « Enfin, dit-il, vous pouvez vous assurer maintenant qu'on n'apportera aucun obstacle à votre retour, et qu'on vous fournira des vivres, ou qu'on vous en laissera prendre en payant ; et vous jurez aussi que vous passerez sans faire aucun désordre, et que vous prendrez seulement ce qui vous sera nécessaire, si on ne vous le fournit pas. » Ces conditions furent jurées de part et d'autre. Tissapherne et le frère de la reine donnèrent la main aux colonels et aux capitaines, et reçurent la leur. Ensuite Tissapherne se retira pour aller donner ordre à ses affaires, avec promesse de revenir au plus tôt pour s'en retourner avec eux dans son gouvernement.

Les Grecs l'attendirent plus de vingt jours, demeurant campés près d'Ariée, qui était visité souvent par ses frères et par ses autres parents, et les officiers de son armée par d'autres Perses, qui les assuraient de la part du roi qu'il ne se souviendrait plus du passé, de sorte qu'on voyait l'amitié d'Ariée envers les Grecs se refroidir de jour en jour. Ce changement leur donnait de l'inquiétude. Plusieurs des

officiers vinrent trouver Cléarque et les autres capitaines, et leur dirent : « Que faisons-nous ici plus longtemps ? Ne savons-nous pas que le roi nous voudrait voir tous périr, pour inspirer de la terreur aux autres ? Peut-être qu'il nous arrête en attendant qu'il ait rassemblé ses forces dispersées ou envoyé saisir les passages qui sont sur notre route, car il ne souffrira jamais que nous retournions en Grèce pour y publier notre gloire et sa honte. » Cléarque répondait à ceux qui lui tenaient ces discours que, de partir ainsi sans le congé du roi, c'était rompre avec lui, et lui déclarer la guerre en violant le traité : qu'on demeurerait sans conducteur dans un pays étranger où personne ne voudrait fournir des vivres : qu'Ariée les quitterait, et que leurs amis mêmes deviendraient leurs ennemis : qu'il ne savait pas s'il y avait encore quelque autre fleuve à passer, mais que, quand il n'y aurait que l'Euphrate, on ne le pouvait traverser, pour peu qu'on leur disputât le passage : que, s'il fallait combattre, on se trouvait sans cavalerie contre des ennemis qui en avaient une très-nombreuse et très-excellente ; de sorte que, si l'on remportait la victoire, on n'en tirerait pas grand avantage ; et si l'on était vaincu, on périrait sans ressource. « D'ailleurs, pour quoi le roi, qui avait tant d'autres moyens de nous perdre, nous aurait-il donné sa parole pour la violer, afin de se rendre exécration devant les dieux et devant les hommes ? »

Cependant Tissapherne arriva avec ses troupes pour retourner en son gouvernement. Ils partirent donc tous ensemble sous la conduite de Tissapherne, qui leur faisait fournir des vivres. Ariée et ses gens campaient avec les barbares, et les Grecs séparément à quelque distance d'eux, ce qui entretenait toujours les défiances. D'ailleurs il survenait des querelles pour le bois et le fourrage, qui aliénaient de plus en plus les esprits. Après trois jours de marche on arriva au mur de la Médie, qui a cent pieds de haut, vingt de large, et vingt lieues d'étendue¹ ; tout bâti de briques, liées ensemble avec du bitume, comme les murs de Babylone, dont, par une de ses extrémités, il n'était pas fort éloigné. Lorsqu'on l'eut passé,

¹ 23 parasanges.

on fit huit lieues en deux jours, et l'on vint au fleuve du Tigre, après avoir traversé deux de ses canaux, faits de main d'homme pour arroser le pays¹. On passa ensuite le Tigre sur un pont de vingt-sept bateaux² près de Sitace, ville fort grande et fort peuplée. Après quatre jours de marche ils arrivèrent à une autre ville, fort puissante aussi, nommée *Opis*. Ils y rencontrèrent un frère bâtard d'Artaxerxe, qui amenait de Suse et d'Ecbatane à son secours un corps de troupes fort considérable. Il admira la belle disposition de celles des Grecs. De là, ayant passé par les déserts de la Médie, ils vinrent, après six jours de marche, à un endroit appelé *les Villages de Parysatis*, dont les revenus appartenaient à cette princesse. Tissapherne, pour insulter à la mémoire de Cyrus, qui était son cher fils, en abandonna le pillage aux Grecs. Avancant toujours dans le désert le long du Tigre qu'ils avaient à gauche, ils arrivèrent à Cœnæ, ville très-grande et très-riche, située au delà du Tigre, et de là au fleuve Zabate.

Les sujets de défiance augmentaient tous les jours entre les Grecs et les barbares. Cléarque crut devoir s'éclaircir une bonne fois avec Tissapherne. Il commença par lui faire valoir la sainteté inviolable des traités qui les liaient ensemble. « Un homme, lui dit-il, qui se sent tirait coupable d'un parjure pourrait-il vivre tranquille? Comment éviterait-il la colère des dieux témoins des traités, et comment se déroberait-il à leur vengeance, puisque leur pouvoir s'étend partout? » Il ajouta ensuite et montra par bien des preuves que les Grecs étaient obligés par leur propre intérêt à lui demeurer fidèles; et que, pour renoncer à son amitié, il faudrait qu'ils eussent renoncé auparavant, non-seulement à la religion, mais au bon sens et à toute raison. Tissapherne sembla goûter son discours, et lui parla avec toutes les apparences d'une parfaite

sincérité, lui insinuant que quelques personnes lui rendaient de mauvais offices. Si vous voulez amener ici vos officiers, lui dit-il, je déclarerai ceux qui vous calomnient. Il le retint à souper, et lui témoigna plus d'amitié que jamais.

Le lendemain Cléarque proposa dans l'assemblée de mener chez Tissapherne tous les commandants des corps. Il soupçonnait en particulier Ménon, qu'il savait avoir eu un entretien secret avec le satrape en présence d'Ariée; et d'ailleurs ils avaient déjà eu quelques différends ensemble. Quelques-uns représentèrent qu'il n'était pas à propos que tous les chefs allassent chez Tissapherne, et que la prudence demandait qu'on ne se fût pas aveuglément aux paroles d'un barbare. Mais Cléarque insista toujours, jusqu'à ce qu'il eût obtenu qu'on enverrait avec lui les quatre autres colonels et vingt capitaines, qu'on fit accompagner d'environ deux cents soldats, sous prétexte d'aller acheter des vivres dans le camp des Perses, où il y avait un marché. Quand ils furent arrivés à la tente de Tissapherne, on fit entrer les cinq colonels, qui étaient Cléarque, Ménon, Proxène, Agias et Socrate, mais les capitaines demeurèrent à la porte. Aussitôt, à un certain signal dont on était convenu, ceux de dedans furent arrêtés et les autres massacrés. Quelques cavaliers persans coururent ensuite par la campagne, et tuèrent tous les Grecs qu'ils rencontrèrent, soit libres ou esclaves. Cléarque fut mené avec les autres chefs vers le roi, qui leur fit trancher la tête. Xénophon marque assez au long le caractère de ces officiers.

Cléarque était brave, hardi, intrépide, et propre à former de grandes entreprises. En lui le courage n'était point téméraire, mais conduit par la prudence; et au milieu du plus grand danger il conservait tout son sang-froid. Il aimait les troupes, et ne les laissait manquer de rien. Il savait se faire obéir, mais par la crainte. Il avait la mine sévère, la parole rude, le châtiment prompt et rigoureux: il s'abandonnait quelquefois à la colère, mais revenait bientôt à lui: il punissait toujours avec justice. Sa grande maxime était qu'on ne saurait rien faire d'une armée sans une sévère discipline; et c'est de lui qu'on tient ce mot, qu'un soldat

¹ La marche des Grecs et du reste de l'armée, depuis le lendemain de la bataille jusqu'au passage du Tigre, est remplie dans le texte de Xénophon de très-grandes obscurités, qui demandaient, pour être pleinement éclaircies, une longue dissertation. Mon plan ne me permet pas d'entrer dans ces sortes de discussions: j'en laisse le soin à des personnes plus habiles que moi.

² D'après Xénophon c'est le nombre trente-sept. E. B.

doit plus craindre son général que les ennemis. Les soldats estimaient son courage ¹, rendaient justice à son mérite; mais ils redoutaient son humeur, et n'aimaient point à servir sous lui. En un mot, dit Xénophon, les troupes le craignaient comme les écoliers craignent un sévère pédagogue. On pourrait dire de lui ce que dit Tacite, que par une sévérité outrée il gâtait même ce qu'il faisait de bien d'ailleurs : *cupidine severitatis, in his etiam quæ ritè faceret acerbus* ².

Proxène était de Bœotie. Dès sa jeunesse il aspira aux grandes choses, et tâcha de s'en rendre capable. Il n'épargna rien pour se faire instruire, et prit les leçons de Gorgias le Léontin, célèbre rhéteur, qui les vendait fort cher. Lorsqu'il se vit en état de pouvoir commander, et de faire du bien à ses amis aussi bien que d'en recevoir, il se mit au service de Cyrus, dans l'espérance de s'y avancer. Il ne manquait pas d'ambition, mais ne voulait point aller à la gloire par un autre chemin que par celui de la vertu. C'eût été un capitaine parfait, s'il n'eût eu affaire qu'à des hommes braves et disciplinés, et s'il n'eût fallu que se faire aimer. Il craignait plus d'être mal avec ses soldats que ses soldats d'être mal avec lui. Il croyait qu'il suffisait, pour commander, de louer les bonnes actions, sans châtier les mauvaises : c'est pourquoi il était aimé des honnêtes gens, mais les autres abusaient de sa facilité. Il mourut à l'âge de trente ans.

Des deux hommes que nous venons de peindre d'après Xénophon, si l'on eût pu les foudre ensemble ³, on en eût fait quelque chose de parfait, en leur ôtant à chacun leurs défauts, et ne leur laissant que leurs vertus. Mais il est bien rare qu'un même homme ⁴, comme Tacite le dit d'Agricola, se montre, selon l'occurrence des affaires et des temps, tantôt

doux, tantôt sévère, sans que ni la douceur diminue rien de l'autorité, ni la sévérité de l'amour qu'on a pour lui.

Ménon était de Thessalie, homme avare et ambitieux, mais qui ne se livrait à l'ambition que pour contenter son avarice, et qui ne cherchait de l'honneur et de l'estime que pour avoir de l'argent. Il brigait l'amitié des grands et de ceux qui étaient en crédit, pour être en état de commettre plus impunément des injustices. Pour arriver à ses fins, le mensonge, la fraude, le parjure, ne lui coûtaient rien : la sincérité et la droiture du cœur n'étaient, selon lui, que faiblesse et bêtise. Il n'aimait personne, et s'il témoignait de l'amitié, ce n'était que pour tromper. Comme on fait gloire de religion, de probité, d'honneur, il faisait vanité d'injustice, de fourberie, de trahison. Il gagnait l'amitié des grands par les faux rapports et les calomnies, et celle des soldats par la licence et l'impunité. Enfin, il cherchait à se rendre terrible par le mal qu'il pouvait faire, et il l'imputait comme une faveur à ceux à qui il n'en faisait point.

J'avais songé à retrancher ces portraits qui rompent le fil de l'histoire; mais comme les hommes, dans tous les temps, sont toujours les mêmes, j'ai cru que ces portraits pourraient ne pas déplaire aux lecteurs.

§ V. — RETRAITE DES DIX MILLE GRECS, DEPUIS LA PROVINCE DE BARTLONIE JUSQU'À TRÉBISONDE.

Les généraux des Grecs ayant été arrêtés ¹, et ceux qui les avaient suivis massacrés, les Grecs furent dans une grande consternation. Ils étaient à cinq ou six cents lieues de la Grèce, environnés de grands fleuves et de nations ennemies, sans guide ni conducteur, et sans que personne leur fournît des vivres. Dans l'abattement général où l'on était, on ne songeait à prendre ni nourriture ni repos. Vers le milieu de la nuit, Xénophon, jeune Athénien, mais sensé et prudent au-dessus de son âge, va trouver quelques officiers, et leur représente qu'il n'y a point de temps à perdre : qu'il est de la dernière conséquence de préve-

¹ « Manebat admiratio viri et fama, sed oderant. » (TACIT. *Histor.* lib. 2, cap. 68.)

² Tacit. *Annal.* lib. 2, cap. 75.

³ « Egregiam principatûs temperamentum, si, deemptis utriusque vitis, solæ virtutes misceantur. » (TACIT. *Histor.* lib. 2, cap. 5.)

⁴ « Pro variis temporibus ac negotiis severus et comis... nec illi, quod est racilissimum, sui facilitas auctoritatem, aut severitas amorem deminuit. » (TACIT. *in Agric.* cap. 9.)

¹ Xénoph. *in expedit.* Cyr. lib. 3 et 4.

tir les mauvais desreins de leurs ennemis : qu'en quelque petit nombre qu'ils soient , ils se rendront terribles s'ils montrent de la hardiesse : que c'est le courage et non la multitude qui décide de la victoire ; qu'avant tout il faut nommer des commandants , parce qu'une armée sans chefs est un corps sans âme. Sur-le-champ l'on tient conseil , où se trouvent plus de cent officiers. Xénophon , étant prié d'y parler , déduit fort au long les raisons qu'il n'avait d'abord touchées que légèrement , et sur son avis on nomme des commandants , savoir : Timasion , à la place de Cléarque ; pour Socrate , Xanthiclès ; au lieu d'Agias , Cléauro ; Philésie , pour Ménon ; et Xénophon , pour Proxène.

Avant la pointe du jour on assembla l'armée. Les chefs parlèrent pour animer les troupes , et entre autres Xénophon. « Camara-
« des , dit-il , il est bien triste pour nous d'a-
« voir perdu tant de braves gens par une lâche
« trahison , et de nous voir abandonnés de nos
« amis. Mais il ne faut point succomber à vo-
« tre malheur ; et si vous ne pouvez vaincre ,
« choisissons plutôt de périr glorieusement
« que de tomber sous la puissance des barba-
« res , qui nous feraient souffrir les maux les
« plus extrêmes. Souvenons-nous des célèbres
« journées de Platée , des Thermopyles , de Sa-
« lamine , et de tant d'autres , où nos ancêtres ,
« quoique en petit nombre , ont terrassé et
« vaincu des armées innombrables de Perses ,
« et leur ont rendu pour toujours formidable
« le nom seul des Grecs. C'est à leur courage
« invincible que nous sommes redevables de
« l'honneur que nous avons de ne reconnaître
« sur la terre d'autres maîtres que les dieux ,
« ni d'autre bouheur que la liberté. Ils nous
« seront favorables ces dieux , vengeurs du
« parjure , et témoins de la perfidie de nos en-
« nemis ; et comme c'est à eux qu'on s'attaque
« en violant les traités , et qu'ils se plaisent à
« abaisser les grands et à élever les petits ,
« c'est eux aussi qui combattront avec nous et
« pour nous. Au reste , camarades , comme
« nous n'avons de ressource que dans la vic-
« toire , qui nous tiendra lieu de tout , et nous
« dédommagera avec usure de tout ce que
« nous aurons pu perdre , je croirais , si c'est
« votre avis , que , pour faire une retraite plus

« prompte et moins embarrassée , il serait à
« propos de nous défaire de tout le bagage
« inutile , et de ne garder que celui dont on ne
« peut se passer absolument. » Tous les sol-
« dats , dans le moment , levèrent les mains pour
« marque d'approbation et de consentement à
« tout ce qu'on venait de dire , et sans perdre de
« temps allèrent brûler leurs tentes et leurs cha-
« riots : ceux qui avaient trop d'équipage en dou-
« nèrent aux autres , et le reste fut consumé.

La résolution de l'armée était de marcher
« sans tumulte et sans violence , si l'on ne s'op-
« posait point à son retour , sinon de se faire un
« passage l'épée à la main à travers les ennemis.
« Elle se mit donc en marche en formant un
« grand bataillon carré , le bagage au milieu.
« Chrisophe , Lacédémonien , était à l'avant-
« garde : deux des plus vieux colonels comman-
« daient la droite et la gauche du bataillon carré :
« Timasion et Xénophon , comme les plus jeu-
« nes , étaient chargés de l'arrière-garde. La
« première journée fut rude , parce que , n'ayant
« ni cavalerie ni frondeurs , ils furent extrê-
« mement harcelés par un détachement qu'on
« avait envoyé contre eux. On pourvut à cet
« inconvénient en suivant le conseil de Xé-
« nophon. Parmi les Rhodiens qui étaient dans
« le camp , on en choisit deux cents , qu'on arma
« de frondes , et on augmenta leur paye pour les
« encourager. Ils tiraient une fois plus loin que
« les Perses , parce qu'ils se servaient de balles
« de plomb , au lieu que les autres n'usaient que
« de gros cailloux. On équipa cinquante cava-
« liers , en leur donnant des chevaux destinés à
« porter le bagage , à la place desquels on substi-
« tua des bêtes de somme. Moyennant ce se-
« cours , un second détachement que firent les
« ennemis fut fort maltraité.

Après quelques jours de marche Tissapherne
« parut avec toutes ses forces. Il se contenta d'a-
« bord de harceler les Grecs , qui avançaient
« toujours. Ceux-ci s'étant aperçus que , lors-
« qu'on veut se retirer en présence de l'ennemi ,
« un bataillon carré est très-incommode , par
« l'inégalité du terrain , les haies , et les autres
« obstacles qui peuvent obliger à le rompre , en
« changèrent la forme , en marchant sur deux
« colonnes , et plaçant dans l'intervalle le peu de
« bagage qu'ils avaient. Ils formèrent un corps
« de réserve de six cents hommes d'élite , dont

ils firent six compagnies, divisées par cinquantes et par dizaines, pour pouvoir les remuer plus aisément. Quand ces colonnes venaient à se resserrer, ils demeuraient à la queue, ou filaient sur les flancs de part et d'autre pour éviter l'embarras ; et lorsqu'elles s'ouvraient, ils remplissaient à l'arrière-garde le vide entre les deux colonnes. Si l'on avait besoin de secours en quelque endroit, ils y couraient aussitôt. Les Grecs essayèrent plusieurs attaques, mais peu considérables, et sans beaucoup de perte.

On arriva au fleuve du Tigre. Comme on ne pouvait le repasser à cause de sa profondeur, faute de bateaux, on fut contraint de traverser les montagnes des Carduques, parce qu'il n'y avait point d'autre chemin, et que les prisonniers rapportaient qu'on entrerait de là dans l'Arménie, où l'on passerait le Tigre à sa source, et ensuite l'Euphrate, qui n'en est pas fort éloigné. Pour gagner ces défilés avant que l'ennemi s'en pût saisir, on trouva à propos de partir de nuit, afin d'arriver au point du jour au pied des montagnes, comme on fit. Chrysippe menait toujours l'avant-garde avec les gens de trait, outre ses troupes ordinaires ; et Xénophon, l'arrière-garde, sans avoir avec lui que des soldats pesamment armés, parce qu'alors elle n'avait rien à craindre. Les habitants du pays s'étaient emparés de plusieurs hauteurs dont il fallut les chasser, ce qui ne put se faire sans beaucoup de peine et de danger.

Les officiers, ayant tenu un conseil de guerre, furent d'avis de laisser toutes les bêtes de charge qui n'étaient pas absolument nécessaires, avec tous les esclaves qu'on avait pris nouvellement, parce que les uns et les autres retarderaient trop la marche dans les grands défilés qu'on avait à passer ; outre qu'il fallait plus de provisions, et que ceux qui avaient soin de ces animaux étaient inutiles pour le combat. Ce règlement fut exécuté sans délai. On continua la marche, tantôt en combattant, tantôt en faisant halte. Le passage des montagnes, qui dura sept jours, fatigua beaucoup les troupes, et on y fit quelque perte. Enfin on arriva à des villages où l'on trouva des vivres en abondance, et où l'armée se reposa quelques jours pour se refaire des rudes fatigues qu'elle avait essayées, en comparaison des-

quelles tout ce qu'elle avait souffert dans la Perse n'était rien.

Mais ils se virent bientôt exposés à un nouveau danger. Presque au pied des montagnes se trouva une rivière nommée *Centritès*, large de deux cents pieds¹, qui arrêta leur marche. Ils avaient à se défendre et des ennemis qui les poursuivaient par-derrière, et des Arméniens, soldats du pays, qui bordaient l'autre côté de la rivière. Ils en tentèrent inutilement le passage par un endroit où ils avaient de l'eau jusque sous les bras, et étaient emportés par la rapidité du courant, à laquelle la pesanteur de leurs armes ne leur permettait pas de résister. Heureusement ils découvrirent un autre endroit, moins profond, par où quelques soldats avaient vu passer des gens du pays. Il fallut employer beaucoup d'adresse, de diligence et de courage, pour écarter les ennemis de part et d'autre. Enfin l'armée passa la rivière sans beaucoup de perte.

Elle marcha ensuite plus tranquillement, passa les sources du Tigre, et arriva à la petite rivière de Têléboas, qui est fort belle, et a plusieurs villages sur ses bords. C'est là que commence l'Arménie occidentale : elle était sous le commandement de Tiribaze, satrape fort aimé du roi, et qui avait l'honneur de le² placer sur son cheval quand il se trouvait auprès de lui. Il offrit de livrer passage à l'armée, et de laisser prendre aux soldats tout ce dont ils auraient besoin, pourvu qu'on ne fit aucun dégât en passant, ce qui fut accepté et exécuté de part et d'autre : Tiribaze côtoyait toujours l'armée à une petite distance. Il tomba une grande quantité de neige, qui incommoda un peu les troupes. On apprit par un prisonnier que Tiribaze avait dessein d'attaquer les Grecs au passage des montagnes, dans un défilé par où il fallait nécessairement passer. Ils le prévirent, et s'en emparèrent, après avoir mis l'ennemi en fuite. Après quelques jours de marche au travers des déserts, on passa l'Euphrate vers sa source, n'ayant pas de l'eau jusqu'à la ceinture.

¹ Deux piêtres. — Deux piêtres valent 30 à 31 mètres. E. B.

² Le traducteur français a mis qu'il lui tenait l'étrier lorsqu'il montait à cheval, sans faire attention que les anciens ne se servaient point d'étriers.

On eut ensuite beaucoup à souffrir d'un vent de bise qui soufflait dans le visage, et empêchait la respiration ; de sorte qu'on crut devoir sacrifier au vent, et il parut s'apaiser. On marchait dans la neige haute de cinq à six pieds¹ ; ce qui fit mourir plusieurs valets et plusieurs bêtes de somme, avec trente soldats. On fit du feu toute la nuit ; car on trouvait quantité de bois. Le lendemain, on marcha encore tout le jour à travers la neige, où plusieurs, accablés d'une grande faim, suivie de langueur et de défaillance, demeuraient couchés dans les chemins sans force et sans vigueur. Quand on leur eut donné à manger, ils regurent du soulagement, et continuèrent leur marche.

Ils étaient toujours poursuivis par l'ennemi. Plusieurs, surpris par la nuit, demeuraient dans les chemins sans feu et sans vivres ; de sorte qu'il en mourut quelques-uns, et les ennemis qui les suivaient enlevèrent du bagage. Il y demeura aussi des soldats, dont les uns avaient perdu la vue à cause de la neige ; les autres, les doigts des pieds. Contre le premier mal, il était bon de porter quelque chose de noir devant les yeux ; et contre l'autre, de remuer toujours les jambes et de se déchausser la nuit. Étant arrivés dans un lieu plus commode, ils se répandirent dans les villages voisins pour s'y rafraîchir et s'y reposer. Les maisons étaient bâties sous terre, avec une ouverture en haut comme un puits, par où l'on y descendait avec une échelle ; mais il y avait une ancre descente pour les bêtes. On y trouva des brebis, des vaches, des chèvres et des poules, avec du froment, de l'orge et des légumes, et pour breuvage de la bière, qui était bien forte quand on n'y mettait point d'eau, mais semblait douce à ceux qui y étaient accoutumés. On buvait avec un chalumeau dans les vaisseaux mêmes où était la bière, sur laquelle on voyait nager l'orge. L'hôte chez qui logeait Xénophon le reçut fort bien, et lui découvrit même un endroit où il y avait du vin caché ; et il lui fit présent de quelques chevaux. Il lui enseigna aussi à leur attacher aux pieds des espèces de raquettes, et à en faire

autant aux bêtes de somme, pour les empêcher d'enfoncer dans la neige, sans quoi ils en auraient eu jusqu'aux saugles. L'armée, après avoir reposé dans ces villages pendant sept jours, se remit en chemin.

Après une marche de sept jours, elle arriva au fleuve d'Araxe, appelé aussi le *Phase*, qui a environ cent pieds de large. Deux jours après, ils aperçurent les Phasiens, les Chalybes et les Taoques, qui tenaient le passage des montagnes pour les empêcher de descendre dans la plaine. On vit bien qu'il faudrait nécessairement en venir à un combat, et l'on résolut de le donner dès le jour même. Xénophon, qui avait observé que les ennemis ne gardaient que le passage ordinaire, et que la montagne avait trois lieues d'étendue, proposa d'envoyer un détachement pour se saisir des hauteurs qui dominaient sur l'ennemi ; ce qui serait facile en lui dérochant tout soupçon de leur dessein par une marche de nuit, et faisant une brusque attaque par le grand chemin pour amuser les barbares. La chose fut exécutée de la sorte ; ceux-ci furent mis en fuite, et laissèrent le passage libre.

On traversa le pays des Chalybes, qui sont les plus vaillants des barbares de ces quartiers-là. Quand ils avaient tué quelqu'un, ils lui coupaient la tête, et en faisaient montre en chantant et dansant. Ils se tenaient enfermés dans leurs villes ; et lorsque l'armée marchait, ils venaient foudre sur l'arrière-garde, après avoir mis tout le bien de la campagne à couvert. Après douze ou quinze jours de marche, on arriva à une montagne fort haute, nommée *Théchès*, d'où l'on voyait la mer. Les premiers qui l'aperçurent jetèrent de grands cris de joie pendant un assez long temps ; ce qui fit croire à Xénophon que l'avant-garde était attaquée. Il accourut aussitôt pour la soutenir. Quand on fut plus près, on entendit distinctement crier : *mer, mer !* et alors l'alarme se changea en joie et en allégresse ; et quand on fut arrivé au haut, ce ne fut plus qu'un bruit confus de toute l'armée, tous les soldats criant ensemble : *mer, mer !* et ne pouvant s'empêcher de pleurer, et d'embrasser leurs colonels et leurs capitaines. Alors, sans en avoir reçu l'ordre, ils amassèrent des pierres, et dressèrent un trophée de boucliers rompus et d'armes brisées.

¹ D'une orgyle ou 6 pieds grecs. — 1 mètre 25 centimètres. E. B.

De là ils s'avancèrent vers les montagnes de la Colchide¹. Il y en avait une plus haute que les autres, que ceux du pays avaient occupée. Les Grecs se mirent en bataille au pied pour monter; car elle n'était pas d'un accès impraticable. Xénophon ne jugea pas qu'il fût à propos de marcher en bataille, mais à la file, parce que les soldats ne pourraient garder leur rang à cause de l'inégalité du terrain, facile à grimper dans un endroit, et difficile en un autre; ce qui leur ferait perdre courage. Cet avis fut approuvé, et l'on rangea l'armée de la sorte. Il se trouva quatre-vingts files de soldats pesamment armés, chacune de cent hommes ou environ, avec dix-huit cents soldats armés à la légère, et partagés en trois corps, dont il y en avait un à la droite, l'autre à la gauche et le troisième dans le centre. Après qu'il eut encouragé ses troupes, en leur représentant que c'était là le dernier obstacle qu'il leur restait à surmonter, et qu'il eut imploré l'aide des dieux, chacun se mit à monter. Les ennemis ne purent soutenir leur choc, et se dissipèrent. Descendus de la montagne, ils vinrent camper dans les villages, où ils trouvèrent des vivres en abondance.

Là il leur arriva un accident fort étrange, et qui causa une grande consternation; car, comme il y avait plusieurs ruches d'abeilles, les soldats s'étant mis à manger du miel, il leur prit un dévoiement par haut et par bas, suivi de rêves: les moins malades ressemblaient à des hommes enivrés, et les autres à des personnes furieuses ou moribondes. On voyait la terre jonchée de corps comme après une défaite. Personne néanmoins n'en mourut, et le mal cessa le lendemain environ l'heure qu'il avait pris. Les soldats se levèrent le troisième ou le quatrième jour; mais en l'état où l'on est après une forte médecine.

Deux jours après, l'armée arriva près de Trébisonde, qui est une colonie grecque de Sinopiens, située sur le Pont-Euxin ou mer Noire, dans la Colchide. Elle demeura campée en cet endroit-là pendant l'espace de trente jours. On s'y acquitta des vœux qu'on avait faits à Jupiter, à Hercule et aux autres dieux, pour obtenir un heureux retour dans la patrie.

On y célébra aussi des jeux de la course à pied et à cheval, de la lutte, du pugilat, du pancrace, et le tout se passa avec beaucoup de joie et de solennité.

§ VI. — LES GRECS, APRÈS AVOIR ESSUYÉ BEAUCOUP DE FATIGUES ET SURMONTÉ BEAUCOUP DE DANGERS, ARRIVENT AU BORD DE LA MER VUE-A-VIS DE BYZANCE. AYANT PASSÉ LE DÉTROIT, ILS S'ENGAGENT AU SERVICE DE SEUTHÈS, PRINCE DE THRACE. ENFIN, XÉNOPHON, AYANT REPASSÉ LA MER AVEC SES TROUPES, S'AVANCE JUSQU'À PERGÈME, ET SE JOINT À THIMBRON, GÉNÉRAL DES LACÉDÉMONIENS, QUI MARCHAIT CONTRE TIMOPHÈNE ET PHARNABAZE.

Après qu'on eut offert des sacrifices à différentes divinités et qu'on eut célébré les jeux¹, on délibéra sur le parti qu'il y avait à prendre pour le retour. Il fut conclu qu'on retournerait en Grèce par mer; et pour cet effet, Chrisophe s'offrit d'aller trouver Anaxibie, l'amiral de Sparte, qui était de ses amis, se promettant d'obtenir de lui des vaisseaux. Il partit sur-le-champ. Cependant Xénophon régla l'ordre qu'il fallait faire garder, et les précautions qu'il fallait prendre pour la sûreté du camp, pour les vivres, pour les fourrages. Il jugea à propos aussi de s'assurer de quelques vaisseaux, indépendamment de ceux qu'on attendait. Il se fit quelques expéditions contre les peuples voisins.

Comme on vit que Chrisophe ne revenait pas aussitôt qu'on avait pensé, et que les vivres commençaient à manquer, on résolut de s'en retourner par terre, parce qu'on n'avait pas assez de vaisseaux pour embarquer toute l'armée, et l'on chargea sur ceux que la prévoyance de Xénophon avait procurés, les femmes, les vieillards et les infirmes, avec tout le bagage inutile. L'armée continua sa marche. Elle séjourna dix jours à Cérasonte². On y fit la revue générale des troupes, qui se trouvèrent monter à huit mille six cents hommes, restés d'environ dix mille, les autres étant morts dans la retraite, de fatigue, de maladie ou de leurs blessures.

¹ Xenoph. lib. 5.

² La ville de Cérasonte est devenue célèbre par les cerciers que Lucullus en remporta le premier en Italie, et qui de là se sont répandus dans tout l'Occident (PLET. 64 vit. Lucull.).

¹ Ils firent alliance avec les Macrons, peuple du pays.

Dans le peu de temps que les Grecs dementèrent sur cette côte, il y eut divers mouvements, tant de la part des habitants du pays que de celle de quelques officiers, qui étaient jaloux de l'autorité de Xénophon, et qui tâchèrent de le rendre odieux aux troupes. Celui-ci, par sa sagesse et sa modération, arrêta tous ces mouvements, ayant fait entendre aux soldats que leur salut dépendait de l'union et de la bonne intelligence qu'ils garderaient entre eux, et de l'obéissance qu'ils rendraient à leurs chefs.

De Cérasonie ils arrivèrent à Cotyore, qui n'en était pas éloignée. Là ils délibérèrent de nouveau sur le parti qu'il fallait prendre pour le retour. Les habitants représentèrent qu'il y aurait par terre des difficultés presque insurmontables, à cause des défilés et des fleuves qu'il faudrait passer. Ils offraient de fournir aux Grecs des vaisseaux. Ce parti parut le plus sûr: ainsi l'armée s'embarqua. On arriva le lendemain à Sinope, ville de la Paphlagonie, et colonie des Méséniens. Chrisophe s'y rendit avec des galères, mais sans argent, quoique les soldats s'attendissent à en recevoir. Il assura qu'on payerait l'armée lorsqu'elle serait hors du Pont-Euxin, et que leur retraite était célébrée partout, et faisait le sujet des discours et de l'admiration de toute la Grèce.

Les soldats se voyant assez près de la Grèce, souhaitaient faire quelque butin avant que d'y arriver; et, dans cette vue, ils résolurent de se nommer un général qui aurait une pleine autorité, au lieu que jusque-là toutes les affaires se décidaient dans le conseil de guerre, à la pluralité des voix. Ils jetèrent les yeux sur Xénophon, et le firent prier de vouloir accepter cette charge. Il n'était pas insensible à l'honneur de commander en chef; mais il en prévoyait les suites: il demanda du temps pour délibérer. Après avoir marqué la vive reconnaissance dont il était pénétré pour l'offre avantageuse qu'on lui faisait, il représenta que, pour éviter la jalousie et la division, le bien des affaires et l'intérêt de l'armée semblaient demander qu'ils choisissent un général de Larédémone, qui se trouvait actuellement maître de la Grèce, et qui, en considération de ce choix, serait plus disposée à les

soutenir. Cette raison ne fut point goûtée. Ils se récrièrent qu'ils ne prétendaient point dépendre servilement de Sparte, ni s'assujettir à se régler dans leurs entreprises sur ce qui pourrait lui plaire ou non, et ils le pressèrent encore plus d'accepter le commandement. Alors, forcé de s'expliquer nettement et sans détour, il déclara qu'ayant consulté les dieux par la voie des sacrifices sur l'offre qu'on lui faisait, leur volonté s'était manifestée par des signes non douteux, et qu'ils avaient paru ne point approuver ce choix. Il est étonnant de voir quelle impression le seul nom des dieux faisait sur des soldats pleins de passions d'ailleurs, et peu touchés ordinairement des motifs de religion. Le vif empressement des Grecs s'amortit tout à coup. On ne répliqua rien, et Chrisophe, quoique Lacédémouien, fut choisi pour général.

Son autorité ne fut pas de longue durée. La discorde, comme Xénophon l'avait prévu, se mit parmi les troupes, qui étaient fâchées que le général les empêchât de piller les villes grecques par où ils passaient. Ce trouble fut excité principalement par ceux du Péloponnèse, qui faisaient la moitié de l'armée, et qui voyaient avec peine Xénophon, Athénien, en place. On proposa différents partis. Comme on ne convenait de rien, les troupes se partagèrent en trois corps, dont ceux d'Achate et d'Arcadie, c'est-à-dire les Péloponnésiens, faisaient le principal, au nombre de plus de quatre mille cinq cents hommes d'infanterie pesamment armés, qui avaient pour chefs Lycon et Callimaque. Chrisophe en commanda un autre d'environ quatorze cents, avec sept cents soldats d'infanterie légère. Xénophon eut le troisième, de presque pareil nombre, dont il y en avait trois cents légèrement armés, et environ quarante chevaux, qui étaient toute la cavalerie de l'armée. Les premiers ayant obtenu des vaisseaux de ceux d'Héraclée, à qui ils en avaient envoyé demander, partirent avant les autres pour faire quelque butin, et descendirent au port de Calpé. Chrisophe, qui était malade, marcha par terre, mais sans quitter les côtes. Xénophon aborda avec ses vaisseaux à Héraclée, et entra dans le milieu du pays.

1 Xénoph. lib. 8, pag. 372, etc.

2 Ville du Pont.

Il se fit divers mouvements. L'imprudence des soldats et des chefs les engagea dans de mauvais pas, où il en demeura plusieurs, et d'où l'habileté de Xénophon les tira plus d'une fois. S'étant tous réunis de nouveau après différents succès, ils arrivèrent par terre à Chrysopolys de Chalcédoine, qui était vis-à-vis de Byzance, où ils se rendirent peu de jours après, ayant passé le petit bras de mer qui sépare les deux continents. Ils étaient près de piller cette ville riche et puissante pour venger une tromperie et une injure qu'on leur avait faite, et dans l'espérance de s'y enrichir pour toujours: Xénophon y accourut aussitôt. Il convint que leur vengeance était juste, mais il leur fit sentir combien les suites en seraient funestes. «Après le sac de la ville, leur dit-il, et le meurtre des Lacédémoniens qui y sont établis, vous deviendrez ennemis mortels de la leur république et de tous leurs alliés. Athènes, ma patrie, qui avait quatre cents galères en mer ou dans ses arsenaux lorsqu'elle prit les armes contre eux, beaucoup d'argent dans son épargne, plus de mille talents¹ de revenu, et qui était maîtresse de toutes les îles de la Grèce, et de plusieurs villes de l'Asie et de l'Europe, dont celle-ci était une, a pourtant été obligée de leur céder, et de se soumettre à leur empire. Espérez-vous, une poignée de gens comme vous êtes, sans chefs, sans vivres, sans argent, sans alliés, sans aucune ressources ni de la part de Tissapherne qui vous a trahis, ni de celle du roi des Perses que vous avez voulu détrôner, espérez-vous, dis-je, pouvoir en cet état tenir tête aux Lacédémoniens? Demandons qu'on nous fasse satisfaction, et ne venons pas la faute des Byzantins par un cri me encore plus grand, et qui nous attirera une ruine certaine. » On le crut, et l'affaire s'accorda.

De là il les mena à Salmydessus², au service de Seuthès, prince de Thrace, qui l'avait déjà sollicité auparavant par ses envoyés de lui amener des troupes, et qui songeait à se rétablir dans les états de son père que ses ennemis lui avaient enlevés. Il avait fait de grandes pro-

messes à Xénophon, pour lui et pour ses troupes; mais quand il en eut tiré le service dont il avait besoin, loin de tenir sa parole, il ne leur donna pas la paye dont il était convenu. Xénophon lui en fit de grands reproches, rejetant cette perfidie sur Héraclide, son ministre, qui croyait faire sa cour à son maître en lui épargnant quelques sommes d'argent aux dépens de la droiture et de la bonne foi, qualités qui doivent être les plus chères à un prince, et qui contribuent le plus à sa réputation, aussi bien qu'aux succès des affaires et à la sûreté de l'état; mais ce ministre perfide, persuadé que l'honneur, la probité, la justice, ne sont qu'une chimère, et que ce qu'il y a de réel, c'est d'avoir bien de l'argent, ne songeait en effet qu'à s'enrichir par quelque voie que ce fût, et pillait impunément son maître tout le premier, et avec lui tous ses sujets. «Cependant, continue Xénophon, tout homme sage, surtout s'il est en place et qu'il commande, doit regarder la justice, la probité, la bonne foi, comme le plus précieux trésor qu'il puisse posséder, et comme une ressource assurée et un appui inébranlable dans tous les événements de la vie. » Héraclide avait d'autant plus de tort d'en user ainsi à l'égard des troupes, qu'il était Grec de nation et non pas Thrace; mais l'avarice avait étouffé en lui tout sentiment d'honneur.

Dans le moment même que la dispute entre Seuthès et Xénophon éclatait le plus vivement, arrivèrent Charmine et Polynice, ambassadeurs de Lacédémone, qui dirent que la république avait déclaré la guerre à Tissapherne et à Pharnabaze, que Thimbron s'était déjà embarqué avec des troupes, et qu'il promettait un darique³ par mois à chaque soldat, deux aux capitaines, et quatre aux colonels, s'ils voulaient s'engager à son service. Xénophon accepta cette offre, et ayant tiré de Seuthès, par l'entremise des ambassadeurs, une partie de la paye qui lui était due, il se rendit par mer à Lampsaque avec l'armée, qui montait alors à peu près à six mille hommes: de là il avança jusqu'à Pergame, ville de la Troade. Ayant rencontré près de Parthénie, qui fut le terme de l'expédition des Grecs, un grand

¹ 5 millions 750 000 fr. E. B.

² Xenoph. lib. 7.

³ 12 fr. 80 c. E. B.

seigneur qui retournait en Perse, il le prit, lui, sa femme, ses enfants et tout son équipage, et par là se vit en état de faire des libéralités à ses soldats, et de les dédommager avantagement de toutes les pertes qu'ils avaient souffertes. Ensuite Thimbron arriva, qui prit la conduite des troupes ; et les ayant jointes aux siennes, il marcha contre Tissapherne et Pharnabaze.

Tel fut le succès de l'entreprise de Cyrus ¹. Xénophon compte, depuis le départ de l'armée de ce prince de la ville d'Éphèse jusqu'à son arrivée au lieu de la bataille, cinq cent trente-cinq parasanges ou lieues, et quatre-vingt-treize jours de marche. Il compte pour le retour, depuis le lieu de la bataille jusqu'à Cotyore, ville située sur le bord du Pont-Euxin ou mer Noire, six cent vingt parasanges ou lieues, et cent vingt-deux jours de marche. Enfin, reprenant le tout ensemble, il dit que le chemin, tant à aller qu'à revenir, fut de onze cent cinquante-cinq ² parasanges ou lieues, et de deux cent quinze jours de marche ; et que le temps que mit l'armée à faire tout ce chemin, en y comptant les séjours, fut de quinze mois.

Il paraît par ce calcul que les jours de marche de l'armée de Cyrus étaient en allant, l'un portant l'autre, à peu près de six ³ parasanges ou six lieues, et dans le retour, de cinq seulement. Il était naturel que Cyrus, qui voulait

surprendre son frère, fit le plus de diligence qu'il lui était possible.

Cette retraite des dix mille Grecs a toujours passé parmi les connaisseurs, comme je l'ai déjà remarqué, pour un modèle parfait dans ce genre, et qui n'a jamais eu rien de pareil. En effet, on ne peut pas voir une entreprise ni formée avec plus de hardiesse et de courage, ni conduite avec plus de prudence, ni exécutée avec plus de bonheur. Dix mille hommes, éloignés de leur patrie de cinq ou six cents lieues, qui ont perdu leur général et leurs meilleurs capitaines, qui se trouvent dans le cœur du pays ennemi, entreprennent, à la vue d'un ennemi victorieux et de ses nombreuses armées, de se retirer du fond de son empire, et, pour ainsi dire, des portes de son palais, et de traverser une vaste étendue de pays inconnus et presque tous ennemis, sans être effrayés par la vue des obstacles et des dangers sans nombre qui pouvaient les arrêter à chaque moment : passages de rivières, de montagnes, de défilés ; attaques ouvertes ou embûches cachées à essayer de la part des peuples sur leur route ; la famine presque assurée dans des régions vastes et désertes : plus que tout cela, trahisons à craindre de la part des troupes, qui semblaient leur devoir servir d'escorte, mais qui en effet avaient ordre de les faire périr ; car Artaxerxe, qui sentait combien le retour de ces Grecs dans leur pays était capable de le couvrir de honte, et de décrier dans l'esprit des peuples la majesté de l'empire, n'avait rien omis pour l'empêcher ; et il désirait leur perte, dit Plutarque, avec plus de passion qu'il n'avait désiré de vaincre Cyrus lui-même, et de conserver ses états. Cependant ces dix mille hommes, malgré tant d'obstacles, viennent à bout de leur dessein, et à travers mille dangers arrivent victorieux et triomphants dans leur patrie ⁴. Longtemps après, Antoine poursuivi par les Parthes, à peu près dans le même pays, et se trouvant dans un pareil danger, s'écria, plein d'admiration pour un courage si invincible, *ô retraite des Dix-Mille* ⁵ !

Aussi fut-ce l'heureux succès de cette fa-

¹ Xénoph. de expéd. Cyr. lib. 2, pag. 276.

² J'ajoute ces cinq qui manquent dans le texte, pour faire cadrer le total avec les deux parties. = 1156 parasanges valent 1364 lieues. E. R.

³ La parasange est une mesure itinéraire propre aux Perses, et qui est composée de trente stades. Le stade, mesure propre aux Grecs, est composé, selon la plus commune opinion, de cent vingt-cinq pas géométriques ; par conséquent il en faut vingt pour faire la lieue commune de France, qui est de deux mille cinq cents pas. C'est le seulment que j'ai toujours suivi jusqu'ici, selon lequel la parasange est d'une lieue et demie.

Or j'y vois ici une grande difficulté. Dans cette supposition, si se trouverait que les marches ordinaires de Cyrus avec une armée de plus de cent mille hommes aient été, pendant un si long espace, de neuf lieues chaque jour, l'un portant l'autre ; ce qui est, selon les gens du métier, absolument insoutenable. C'est ce qui m'a déterminé à ne compter ici la parasange que pour une lieue. Plusieurs auteurs ont remarqué, et la chose n'est pas douteuse, que le stade et toutes les autres mesures itinéraires des anciens ont beaucoup varié selon les temps et les lieux ; il en est encore de même des nôtres.

⁴ Plut. in Anton. pag. 937.

⁵ *si pœpōt.*

meuse retraite qui remplit de mépris pour Artaxerxe les peuples de la Grèce, en leur montrant que l'or, l'argent, le luxe, les délices, un nombreux sérail de femmes, faisaient tout le mérite du grand roi; mais que du reste toute son opulence et toute sa puissance si vantées n'étaient que faste et vaine ostentation. C'est ce préjugé, répandu plus que jamais dans toute la Grèce, depuis cette célèbre expédition, qui donna lieu à ces hardies entreprises des Grecs dont nous parlerons bientôt, qui firent trembler Artaxerxe jusque sur son trône, et qui mirent l'empire des Perses à deux doigts de sa perte.

§ VII. — SUITE QU'EUUT LA MORT DE CYRUS À LA COUR D'ARTAXERXE. CRUAUTÉ ET JALOUSIE DE PARYSATIS: EMPOISONNEMENT DE STATIRA.

Je reviens à ce qui se passa, après la bataille de Cunaxa, à la cour d'Artaxerxe¹. Comme il croyait avoir tué Cyrus de sa main, et qu'il regardait cette action comme la plus glorieuse de sa vie, il voulait que tout le monde en pensât de même, et c'était le blesser par l'endroit le plus délicat que de lui disputer cet honneur, ou de le vouloir partager avec lui. Le soldat carien dont nous avons parlé, non content des riches présents dont le roi l'avait comblé sous un autre prétexte, ne cessait de déclarer à quiconque voulait l'entendre que nul autre que lui n'avait tué Cyrus, et que le roi lui faisait une grande injustice de le priver de la gloire qui lui était due. Le prince, quand on l'eut informé de cette insolence, ayant conçu une jalousie aussi basse que cruelle, eut la faiblesse de le livrer à Parysatis, qui avait juré la perte de tous ceux qui avaient en part à la mort de son fils. Animée d'une barbare vengeance, elle commanda aux exécuteurs de prendre ce malheureux, de lui faire souffrir les plus vives douleurs pendant dix jours; ensuite, après qu'ils lui auraient arraché les yeux, de lui verser dans les oreilles de l'airain fondu, jusqu'à ce qu'il expirât dans ce cruel supplice: ce qui fut exécuté.

Mithridate de même, s'étant vanté dans un repas où il avait la tête échauffée par le vin,

que c'était lui qui avait porté le coup mortel à Cyrus, paya bien cher cette sottise et imprudente vanité. Il fut condamné au supplice des auge², l'un des plus cruels qui aient jamais été inventés; et après avoir langué dans les tourments pendant dix-sept jours, il mourut enfin avec beaucoup de peine.

Il ne restait à Parysatis, pour exécuter tout son projet et assouvir pleinement sa vengeance, que de punir l'eunuque du roi, nommé Mésabate, qui, par l'ordre de son maître, avait coupé la tête et la main de Cyrus: mais, comme il ne donnait aucune prise sur lui, voici le piège que lui tendit Parysatis. C'était une femme fort adroite, qui avait beaucoup d'esprit, et qui excellait à un certain jeu des dés. Depuis la guerre elle s'était raccommodée avec le roi, jouait souvent avec lui, était de toutes ses parties, avait pour lui une complaisance sans bornes, et, loin de le contredire en quoi que ce fût, allait elle-même au-devant de ses desirs, et ne rougissait point de favoriser ses passions et de lui en fournir la matière; mais surtout elle ne le perdait point de vue, et ne laissait Statira seule avec lui que le moins de temps qu'elle pouvait, voulant se rendre absolument maîtresse de l'esprit de son fils.

Un jour, voyant que le roi était sans affaires, et qu'il ne pensait qu'à se divertir, elle lui proposa de jouer aux dés mille dariques³. Il accepta volontiers la proposition. Elle se laissa perdre et paya les mille dariques comptant; mais, faisant semblant d'avoir du chagrin et d'être piquée, elle le pressa de recommencer, et de vouloir bien jouer un eunuque. Le roi, qui ne se doutait de rien, y consentit. Ils convinrent que chacun d'eux excepterait de son côté cinq de ses eunuques les plus chéris et les plus considérés; que celui qui gagnerait en prendrait un parmi les autres à son choix, et que le perdant serait tenu de le livrer. Ces conditions faites, ils se mettent à jouer. La reine apporte à ce jeu toute son application, y emploie tout ce qu'elle a de science et d'adresse, et, favorisée d'ailleurs par le dé, elle gagne, et choisit Mésabate, car il n'était pas

¹ Voyez la description de ce supplice pag. 453 de ce volume.

² Le darique valait dix francs.— Mille dariques font 12,800 fr. E. B.

³ Plut. in Artax. pag. 1018-1021

du nombre des exceptés. Dès qu'elle l'eut entre ses mains, avant que le roi pût entrer dans aucun soupçon de la vengeance qu'elle méditait, elle le livra aux exécuteurs, et leur commanda de l'écorcher tout vif, de le coucher ensuite tout de travers sur trois croix¹, et d'étendre sa peau à part sur des pieux dressés tout auprès; ce qui fut exécuté. Quand le roi le sut, il en fut très-fâché, et entra dans une furieuse colère contre sa mère; mais elle, sans s'en mettre autrement en peine, lui dit en riant et en plaisantant²: «Vraiment! vous faites « bien l'enchéri, et vous êtes bien délicat de « vous fâcher pour un méchant décrépi d'eu-
« nuque; et moi, qui ai perdu mille bons do-
« riques que j'ai payés sur-le-champ, je n'en
« dis mot, et je suis contente.»

Toutes ces cruautés n'étaient, ce semble, que des essais et des préparatifs d'un autre crime que méditait Parysatis. Elle conservait depuis longtemps dans son cœur une haine violente contre la reine Statira, et l'avait fait éclater en plusieurs occasions. Elle sentait bien que le crédit qu'elle avait auprès du roi son fils n'était que l'effet du respect et de la considération qu'il avait pour elle comme pour sa mère, au lieu que celui de Statira était fondé sur l'amour et sur la confiance, qui rendaient ce crédit bien plus sûr. De quoi n'est point capable la jalousie d'une femme ambitieuse! celle-ci résolut de se défaire, à quelque prix que ce fût, d'une rivale si redoutable.

Pour parvenir plus sûrement à ses fins, elle feignit de se réconcilier avec sa belle-fille, et lui donna toutes les marques extérieures d'une sincère amitié et d'une vraie confiance. Les deux reines, paraissant donc avoir oublié leurs anciens soupçons et leurs anciennes querelles, vivaient bien ensemble, se voyaient comme auparavant, et mangeaient l'une chez l'autre; mais, comme elles connaissaient toutes deux le fond qu'il faut faire sur les amitiés et les caresses de cour, surtout parmi les femmes, elles n'étaient point dupes de part ni d'autre; et les mêmes craintes subsistant toujours, elles se tenaient sur leurs gardes, et ne mangeaient

que des mêmes viandes et des mêmes morceaux. Croirait-on qu'il fût possible de tromper une vigilance si attentive et si précautionnée? Parysatis, un jour qu'elle donnait à manger à sa belle-fille, prit sur la table un oiseau fort rare qu'on y avait servi, le partagea par le milieu, en donna la moitié à Statira, et mangea l'autre. Statira, bientôt après, sentit de vives douleurs, et, étant sortie de table, mourut dans des convulsions horribles, après avoir inspiré au roi de violents soupçons contre sa mère, dont il connaissait d'ailleurs la cruauté et l'esprit implacable et vindicatif. Il fit une exacte recherche du crime; tous les domestiques et les officiers de sa mère furent arrêtés et appliqués à la question. Gigis, femme de chambre de Parysatis, et la confidente de tous ses secrets, avoua tout; elle avait fait frotter de poison un côté du contenu; ainsi Parysatis ayant coupé l'oiseau en deux parts, mit promptement le côté sain dans sa bouche, et donna à Statira le côté empoisonné. Gigis fut mise à mort. Voici le supplice auquel la loi des Perses condamne les empoisonneurs: Il y a une grande pierre fort large, sur laquelle on leur fait mettre la tête, et avec une autre pierre on frappe dessus jusqu'à ce que la tête soit écrasée, et qu'il n'en reste pas la moindre figure. Pour Parysatis, le roi se contenta de la confiner à Babylone, où elle demanda de se retirer, et lui dit que tant qu'elle y serait, il n'y mettrait jamais le pied.

CHAPITRE III.

Ce chapitre renferme principalement les entreprises des Lacédémoniens dans l'Asie Mineure, leur défaite près de Cnidos, le rétablissement des murailles et de la puissance d'Athènes, la fameuse paix d'Antalcidas, prescrite aux Grecs par Artaxerxe-Mnémon, les guerres de ce prince contre Evagoras, roi de Chypre, et contre les Cadusiens. Les personnages qui y paraissent le plus, sont: Lysandre et Agésilas du côté des Lacédémoniens, et Conon de celui des Athéniens.

¹ Pline ne s'explique pas davantage cette circonstance.

² Ἠδὲ καὶ παρρησιαί.

§ 1. — LES VILLES GRECQUES D'IONIE IMPLORERENT LE SECOURS DES LACÉDÉMONIENS CONTRE ARTABANNE. — RAIRE PRUDENCE D'UNE DAME CONSERVÉE DANS LE GOUVERNEMENT DE SON MARI APRÈS SA MORT. — AGESILAS EST ÉLU ROI À SPARTE; SON CARACTÈRE.

Les villes d'Ionie qui avaient suivi le parti de Cyrus¹, craignant le ressentiment de Tissapherne, avaient eu recours aux Lacédémoniens, comme aux libérateurs de la Grèce, pour les prier de les maintenir dans la possession où elles étaient de leur liberté, et d'empêcher qu'on ne ravagât leur pays. Nous avons déjà dit qu'ils y envoyèrent Thimbron, aux troupes duquel Xénophon joignit les siennes au retour de la Perse. Thimbron fut bientôt rappelé pour quelque mécontentement², et on lui donna pour successeur Dercyllidas, surnommé Sisyphus, à cause de son industrie à trouver des ressources, et de son habileté à inventer des machines de guerre et à en faire usage. Il prit le commandement de l'armée à Éphèse. Quand il y fut arrivé, il apprit qu'il y avait de la division entre les deux satrapes qui commandaient dans le pays.

Les provinces de la monarchie persane, dont plusieurs, situées à l'extrémité de l'empire, demandaient trop de soins pour être gouvernées immédiatement par le prince, étaient confiées à de grands seigneurs, appelés communément *satrapes*. Ils avaient chacun dans leur département une autorité presque souveraine, et étaient, à proprement parler, comme des viceroy, tels que nous en voyons de nos jours dans quelques états voisins. On leur fournissait un nombre de troupes suffisant pour la défense du pays. Ils en nommaient tous les officiers; ils donnaient les gouvernements des places. Ils étaient chargés de faire payer les tributs, et de les envoyer au prince. Ils avaient pouvoir de faire de nouvelles levées, de traiter avec les états voisins, et même avec les généraux des ennemis; en un mot, de faire tout ce qu'ils jugeaient nécessaire pour entretenir le bon ordre et la tranquillité dans leur gouvernement. Ils étaient indépendants les uns des autres; et quoiqu'ils servissent un même maître, et qu'ils dussent concourir à la même fin, néanmoins,

plus touchés chacun en particulier de l'avantage de leur province que du bien général de l'empire, ils avaient souvent des disputes ensemble, formaient des desseins tout différents, refusaient de secourir leurs collègues dans le besoin, et quelquefois même leur étaient entièrement opposés. L'éloignement de la cour et l'absence du prince donnaient lieu à ces dissensions; et peut-être qu'une politique secrète contribuait à les entretenir, pour dissiper ou prévenir les conspirations qu'une trop grande intelligence entre les gouverneurs aurait pu exciter.

Dercyllidas, ayant donc appris que Tissapherne et Pharnabaze n'étaient pas bien ensemble, fit trêve avec le premier pour ne les avoir pas tous deux en même temps sur les bras, entra dans la province de Pharnabaze, et s'avança jusque dans l'Éolie.

Zénis, Dardanien, avait gouverné cette province sous l'autorité de ce satrape; et, comme après sa mort on la voulait donner à un autre, Mania, sa veuve, vint trouver Pharnabaze avec des troupes et des présents, et lui dit qu'étant veuve d'un homme qui lui avait rendu de grands services, elle le priait de ne lui point ôter les récompenses de son mari; qu'elle le servirait avec le même zèle et la même obéissance; et que, si elle y manquait, il lui serait toujours libre de lui ôter son gouvernement. Elle le conserva donc, et s'y conduisit avec toute la sagesse et toute l'habileté qu'on aurait pu attendre de l'homme le plus consommé dans l'art de commander. Aux tributs ordinaires qu'avait payés son mari elle ajoutait des présents d'une magnificence extraordinaire; et lorsque Pharnabaze venait dans sa province, elle le traitait plus splendidement que ne faisaient tous les autres gouverneurs. Elle ne se contenta pas de conserver les places qu'on avait commises à sa garde, elle en conquit de nouvelles³, et prit sur la côte Larisse, Hamaxite et Colone.

On voit ici que la prudence, le bon esprit et le courage sont de tout sexe. Elle se trouvait présente à tout, montée sur un char, et ordonnait elle-même des peines et des récompenses. Il n'y avait point dans les provinces

¹ Xénoph. hist. græc. lib. 3, pag. 479-487.

² An. M. 3605; av. J. C. 390.

³ Sur les Mysiens et les Pisidiens.

voisines de plus belle armée que la sienne, et elle y tenait à sa solde un grand nombre de soldats grecs. Elle accompagnait même Pharnabaze dans toutes ses entreprises, et ne lui était pas d'un médiocre secours. Aussi ce satrape, qui connaissait tout le prix d'un si rare mérite, faisait à cette dame plus d'honneur qu'à tous les autres gouverneurs, jusqu'à lui donner entrée dans son conseil; et il la traitait avec une distinction qui aurait été capable d'exciter la jalousie, si la modestie et la douceur de cette dame n'en eussent prévenu les tristes effets, en jetant pour ainsi dire, un voile sur toutes ses vertus, qui en amortissait l'éclat, et ne les laissait entrevoir que pour les faire admirer.

Elle ne trouva d'ennemis que dans sa propre famille. Midias, son gendre, piqué des reproches qu'on lui faisait de laisser commander une femme en sa place, et abusant de l'entière confiance qu'elle avait en lui, et qui lui laissait les entrées libres en tout temps, l'étrangla avec son fils. Après sa mort, il se saisit de deux places fortes où elle avait renfermé ses trésors: les autres villes se déclarèrent contre lui. Il ne jouit pas longtemps du fruit de son crime. Dercyllidas arriva heureusement dans cette conjoncture. Toutes les places de l'Éolie, soit de gré, soit de force, se rendirent à lui, et Midias fut dépouillé des biens qu'il avait si injustement acquis. Le général lacédémonien, ayant accordé une trêve à Pharnabaze, alla prendre ses quartiers d'hiver dans la Bithynie, pour n'être point à charge aux alliés.

L'année suivante¹, le commandement lui ayant été continué, il passa en Thrace, et arriva dans la Chersonèse. Il savait² que les députés du pays avaient été à Sparte pour représenter le besoin qu'il y aurait de fermer l'isthme d'un bon mur contre les incursions fréquentes des barbares, qui empêchaient de cultiver les terres. Ayant pris la mesure de cet espace, qui a plus d'une lieue de large, il distribua l'ouvrage entre ses soldats, et le mur fut achevé à la fin de l'automne de la même année. Dans cet espace étaient renfermés onze villes, plusieurs

ports, grand nombre de terres labourables et de vergers, et toutes sortes de pâturages. L'ouvrage étant achevé, il repassa en Asie; et faisant la revue des villes, il y trouva tout en bon état.

Conon, Athénien³, depuis la bataille qu'il avait perdue à Ægos-Potamos, s'étant condamné lui-même à un exil volontaire, se tenait dans l'île de Chypre, chez le roi Évagoras, non-seulement pour y être en sûreté de sa personne, mais aussi pour y attendre un changement dans les affaires, comme un homme, dit Plutarque, attend le retour de la marée pour s'embarquer. Il avait toujours en vue de rétablir la puissance d'Athènes, à laquelle sa défaite avait porté un coup mortel; et, toujours plein de fidélité et de zèle pour sa patrie, quoiqu'elle lui fût peu favorable, il cherchait tous les moyens de relever ses ruines, et de lui rendre son ancienne splendeur.

Ce général athénien, voyant que les desseins qu'il méditait avaient besoin, pour réussir, d'une grande puissance, écrivit à Artaxerxe pour lui expliquer ses projets, et chargea le porteur de la lettre de s'adresser à Ctésias, qui la donnerait au roi en main propre. Elle fut remise, en effet, à ce médecin; et l'on dit, quoiqu'il n'en convint pas, qu'à ce que Conon avait écrit, il ajouta qu'il priait le roi de lui envoyer Ctésias, comme un homme très-utile à son service, surtout pour les affaires de la marine⁴. Pharnabaze, de concert avec Conon, était allé en cour pour décrier la conduite de Tissapherne, comme trop déclarée en faveur des Lacédémoniens. Sur les vives instances de Pharnabaze, le roi lui fit compter cinq cents talents⁵ pour équiper la flotte, avec ordre d'en donner le commandement à Conon. Il envoya aussi Ctésias en Grèce, qui passa à Sparte, après avoir visité Cnide, sa patrie.

Ce Ctésias avait d'abord été à Cyrus, et l'avait suivi dans son expédition⁶. Il fut fait prisonnier à la bataille où Cyrus fut tué. On se

¹ Plot. in Artax. pag. 1021.

² Diod. lib. 14, pag. 267. — Justin. lib. 6, cap. 1.

³ Cinq cent mille écus. — 500 talents cuboiques feraient 1 million 925 000 fr. E. B.

⁴ Strab. lib. 14, pag. 656. — Plot. in Artax. pag. 1044-1047-1020. — Diod. lib. 14, pag. 273. — Aristot. de hist. animal. lib. 8, cap. 28. — Phot. Cod. LXII.

⁵ An. M. 3606; av. J. C. 368.

⁶ Xenoph. pag. 487-488.

servit de lui pour panser quelques blessures qu'Artaxerxe y avait reçues; et il s'en acquitta si bien, que le roi le retint à son service, et le fit son premier médecin. Il passa plusieurs années à sa cour en cette qualité. Pendant qu'il y fut, les Grecs, dans toutes les affaires qu'ils y avaient, s'adressaient à lui, comme fit Conon dans celle-ci. Le long séjour qu'il fit en Perse et à la cour lui donna tout le temps et tous les moyens nécessaires pour s'instruire de l'histoire du pays. Il l'écrivit en vingt-trois livres: les six premiers contenaient l'histoire de l'empire des Assyriens et des Babyloniens, depuis Ninus et Sémiramis jusqu'à Cyrus; les dix-sept derniers traitaient des affaires de Perse, depuis le commencement du règne de Cyrus jusqu'à la troisième année de la 95^e olympiade, qui tombe sur la 398^e année avant Jésus-Christ. Il avait aussi écrit une histoire de l'Inde. Photius a donné des extraits de ces deux histoires, et ces extraits sont tout ce qui nous reste de Ctésias. Il contredit souvent Hérodote, et se trouve aussi quelquefois en opposition avec Xénophon. Les anciens ne l'estimaient pas beaucoup, et ils en parlent comme d'un homme fort vain, sur la bonne foi de qui l'on ne peut pas compter, et qui a mêlé dans son histoire des fables et quelquefois même des mensonges.

Tissapherne et Pharnabaze¹, quoique secrètement ennemis l'un de l'autre, avaient, sur les ordres du roi, réuni leurs troupes pour s'opposer aux entreprises de Dercyllidas, qui était passé en Carie. Ils le poussèrent dans un terrain si désavantageux, qu'il y aurait infailliblement péri, s'ils l'eussent chargé dans le moment sans lui laisser le temps de se reconnaître. C'était l'avis de Pharnabaze; mais Tissapherne, redoutant la valeur des Grecs qui avaient suivi Cyrus, dont il avait fait épreuve, et auxquels il croyait que tous les autres ressemblaient, proposa une entrevue qui fut acceptée. Dercyllidas ayant demandé que les villes grecques demeurassent libres, et Tissapherne que l'armée et les généraux de Lacédémone se retirassent, ils firent trêve jusqu'à ce qu'ils pussent avoir réponse de leurs maîtres.

Tandis que ces choses se passaient en Asie², les Lacédémoniens résolurent de châtier l'insolence des habitants de l'Élide, qui, non contents de s'être alliés avec leurs ennemis dans la guerre du Péloponnèse, les empêchaient de disputer le prix aux jeux olympiques. Sous prétexte d'une amende que Sparte n'avait pas payée, ils avaient fait un affront à un de leurs citoyens pendant les jeux, et empêché Agis de sacrifier au temple de Jupiter Olympien. Ce roi fut chargé de cette expédition, qui ne fut terminée que la troisième année après. Il aurait pu prendre Olympie, leur ville, qui n'était point fermée de murailles; il se contenta de saccager les faubourgs et les lieux des exercices, qui étaient fort beaux. Ils demandèrent la paix, qui leur fut accordée. On leur laissa l'intendance du temple de Jupiter Olympien, où ils n'avaient pas beaucoup de droit; mais ceux qui le leur contestaient n'étaient pas dignes de cet honneur.

Agis, à son retour, tomba malade, et mourut en arrivant à Sparte³. On lui rendit des honneurs plus qu'humains; et après avoir laissé passer quelques jours, selon la coutume, Léotychide et Agésilas, l'un fils, et l'autre frère du défunt, se disputèrent la couronne. Celui-ci soutenait que son concurrent n'était point fils d'Agis, et appuyait sa prétention sur le témoignage même de la reine, qui le savait mieux que personne, et qui l'avait avoué plusieurs fois aussi bien que son mari. En effet, le bruit commun était que sa femme l'avait eu d'Alcibiade, comme je l'ai rapporté dans son temps, et que cet Athénien l'avait corrompue en lui faisant présent de mille⁴ dariques. Agis, en mourant, protesta du contraire⁵. Léotychide étant venu se jeter à ses pieds tout fondant en larmes, il ne put lui refuser la grâce qu'il demandait, et le reconnut pour son fils devant tous ceux qui étaient présents.

La plupart des Spartiates, charmés de la vertu et du mérite d'Agésilas, et comptant pour un très-grand avantage d'avoir pour roi un homme nourri avec eux, et qui avait essayé

¹ Xenoph. lib. 6, pag. 491-492.

² Xenoph. pag. 493. — Plut. in Lys. pag. 415; in Agesil. pag. 597.

³ Mille pistoles. — Mille dariques font 12,800 fr. E. B.

⁴ Athen. lib. 12, pag. 534.

¹ An. M. 3607; av. J. C. 397. — Xenoph. hist. grec. lib. 3, pag. 490-490. — Diod. lib. 14, pag. 267.

comme eux toute la rigueur de l'éducation lacédémonienne, l'aiderent de tout leur pouvoir. On finissait valoir contre lui un ancien oracle qui avertissait Sparte d'éviter avec soin un *régent boiteux*. Lysandre ne fit qu'en plaisanter, et en détournait les sens contre Léotychide même, prétendant que, comme bâtard, il était ce roi boiteux dont l'oracle commandait de se donner de garde. Agésilas, et par ses grandes qualités et par la puissante protection de Lysandre, l'emporta sur son neveu, et fut déclaré roi.

Comme par les lois le royaume appartenait à Agis, son frère Agésilas, qui paraissait devoir passer sa vie dans l'état de simple particulier, avait été élevé comme les autres enfants dans la discipline de Lacédémone, qui était très-rude pour la manière de vivre, et pleine d'exercices laborieux, mais aussi qui enseignait¹ parfaitement aux enfants à obéir. La loi ne dispensait de cette nécessité que les enfants qui étaient élevés pour le trône. Ainsi Agésilas eut cela de particulier, qu'il ne parvint pas à commander sans avoir auparavant parfaitement appris à obéir. De là vint que, de tous les rois de Sparte, il fut celui qui sut le mieux se faire estimer et aimer de ses sujets, parce que² ce prince aux qualités que lui avait données la nature pour le commandement et la royauté avait ajouté, par l'éducation, l'avantage d'être humain et populaire.

Il est étonnant que Sparte, cette ville si renommée en matière d'éducation et de politique, ait cru devoir relâcher quelque chose de la sévérité de sa discipline en faveur des princes qui devaient régner; au lieu que c'étaient eux qui avaient plus besoin que les autres d'être soumis de bonne heure au joug de l'obéissance, pour être dans la suite en état de mieux commander.

Plutarque³ observe que, dès l'enfance, on

voyait réunies dans Agésilas des qualités qui sont pour l'ordinaire incompatibles : une vivacité d'esprit, une véhémence, une fermeté insurmontables en apparence, un désir violent de primer et de l'emporter sur tous les autres, avec une douceur, une soumission, une docilité, qui cédaient au premier mot, et qui le rendaient infiniment sensible aux plus légères réprimandes; de sorte qu'on obtenait tout de lui par des motifs d'honneur, et rien par la crainte ni par la violence.

Il était boiteux; mais ce défaut était couvert par la grâce de sa personne, et encore plus par la gaité avec laquelle il le supportait et en raillait le premier. On peut dire même que ce vice du corps mettait dans un plus grand jour son courage et son ardeur pour la gloire, n'y ayant aucun travail, aucune entreprise, quelque difficile qu'elle fût, qu'il refusât à cause de son incommodité.

Les louanges⁴ qui n'avaient point un air de vérité et de sincérité le blessaient, loin de lui faire plaisir; et elles n'avaient pour lui ce caractère que quand elles sortaient de la bouche de ceux qui, dans d'autres occasions, lui avaient représentés ses défauts avec liberté. Il ne souffrit point, de son vivant, qu'on tirât son portrait, et en mourant même il défendit très-expressement qu'on fit de lui aucune image, soit en plate peinture, soit en relief. Sa raison était que ses belles actions⁵, s'il en avait fait, lui tiendraient lieu de monuments; sans quoi, toutes les statues du monde ne pourraient lui faire aucun honneur. On sait seulement qu'il était de petite taille, ce que les Lacédémoniens n'aimaient pas dans leurs rois; et Théophraste assure que les éphores condamnèrent à une amende leur roi Archidamus, père de celui dont nous parlons, parce qu'il avait épousé une femme fort petite: *car*⁶, disaient-ils, *elle ne nous donnera pas des rois, mais des roitelets*.

On a remarqué qu'Agésilas⁷, dans sa manière de vivre avec les autres citoyens, se gou-

¹ De là vient que le poëte Simonide appelait Sparte la dompteuse d'hommes, *δαρμωσιμβροτον*, comme celle de toutes les villes qui par l'habitude rendait ses citoyens les plus souples de tous les hommes et les plus soumis aux lois: *ὡς μαλίστη διὰ τῶν ἑῶν τοὺς πολίτας τοὺς νόμους πεποιθένους καὶ χειροῦς ποιούσαν*. (PLUT. in Agessil. § 1.)

² Τῷ ὥστε ἀγροικῶ καὶ βασιλικῷ προεκτεταμένως ἀπὸ τῆς ἡλικίας τὴν ἀρετὴν καὶ φιλόνομον.

³ In Agessil. pag. 506.

⁴ Plut. in Moral. pag. 65

⁵ Id. pag. 191.

⁶ Οὐ γὰρ βασιλεῖς, ἴσαντες, ἀρμυρὴν, ἀλλὰ βασιλεῖσιν αὐτὴν γεννάσει.

⁷ Id. in Agessil. pag. 508.

verna mieux envers ses ennemis qu'envers ses amis : car il ne fit jamais à ses ennemis la moindre injustice, et il viola souvent la justice en faveur de ses amis. Il aurait eu honte de ne pas honorer et récompenser ses ennemis quand ils avaient bien fait, et il n'avait pas la force de reprendre ses amis quand ils avaient fait des fautes. Il allait même jusqu'à les soutenir, quoiqu'ils eussent tort, et regardait en cette occasion le zèle pour la justice comme un vain prétexte dont on couvrait le refus de les servir. Et¹, à ce propos, l'on rapporte un petit billet qu'il écrivit à un juge en ces termes, en lui recommandant son ami : *Si Nicias n'est pas coupable, déchargez-le de l'accusation à cause de son innocence ; s'il l'est, déchargez-le à ma considération : de quelque manière que ce soit, déchargez-le.*

C'est bien mal connaître les droits et les privilèges de l'amitié que de vouloir ainsi la rendre complice des crimes et protectrice des actions injustes. La loi fondamentale de l'amitié, dit Cicéron, c'est de ne jamais rien demander à ses amis, et de ne leur jamais rien accorder, qui soit contraire à la justice ou à l'honnêteté : *Hæc prima lex in amicitia sancitur, ut neque rogemus res turpes, nec faciamus rogati*².

Agésilas ne se montra pas si délicat sur ce point, du moins dans les commencements, et il ne négligeait aucune occasion de faire plaisir à ses amis, et même à ses ennemis. Par ces manières officieuses et obligeantes, soutenues d'ailleurs d'un grand mérite, il se fit un grand crédit, et acquit dans la ville un pouvoir presque absolu, qui alla jusqu'à le rendre suspect à sa patrie³. Les éphores, pour en prévenir les suites, et pour amortir son ambition, le condamnèrent à une amende, alléguant pour toute raison⁴ qu'il s'attachait à lui seul le cœur de tous les citoyens, qui appartenaient à la république, et ne devaient être possédés qu'en commun.

Quand il eut été déclaré roi, il fut mis en possession de tous les biens de son frère Agis, dont Léotychide fut privé comme bâtard

Mais, voyant que les parents de ce prince, du côté de sa mère Lampito, tous gens de bien, étaient très-pauvres, il partagea avec eux tous les biens dont il avait hérité, et par cette générosité il acquit une grande réputation, et gagna la bienveillance de tout le monde au lieu de l'envie et de la haine qu'il se serait attirées par cette succession. Il est beau, mais rare, de faire de ces sortes de sacrifices, et l'on n'en connaît point assez le prix.

Jamais roi à Sparte ne fut si puissant qu'Agésilas, et ce ne fut, dit Xénophon, qu'en obéissant en tout à sa patrie qu'il s'acquit une si grande autorité : ce qui paraît une espèce de paradoxe, dont Plutarque donne l'explication. La plus grande puissance était alors entre les mains des éphores et du sénat. Les éphores n'étaient en charge qu'un an ; ils avaient été établis pour modérer le pouvoir trop absolu des rois, et pour y servir de barrière, comme nous l'avons marqué ailleurs. C'est pourquoi, dès les premiers temps, les rois de Sparte eurent toujours pour eux une haine comme héréditaire, et leur furent toujours opposés. Agésilas prit un chemin tout contraire. Au lieu de leur faire une guerre continuelle, et de heurter en toute occasion leurs volontés, il prit à tâche de les ménager, eut toujours pour eux beaucoup de considération et de déférence, ne fit jamais la moindre entreprise sans la leur avoir communiquée, et quand il était mandé par eux, il quittait tout, et se rendait au sénat avec une extrême promptitude. Toutes les fois qu'il était assis sur son trône pour rendre la justice, quand les éphores entraient, il ne manquait jamais de se lever pour leur faire honneur. Par toutes ces déférences il paraissait augmenter la dignité de leurs charges, mais il augmentait en effet sa propre puissance sans qu'on s'en aperçût, et ajoutait à la royauté une grandeur d'autant plus solide et plus ferme, qu'elle était le fruit de la bienveillance qu'on lui portait. Les plus grands empereurs romains, comme Auguste, Trajan, Marc Antonin, étaient persuadés que tout ce qu'un prince peut faire pour honorer et pour augmenter la dignité des premiers magistrats relève d'autant sa puissance et affermit son autorité, qu'il ne doit et ne peut être fondée que sur la justice.

¹ Plut. in Agésil. pag. 603.

² De amicit. n. 40.

³ Plut. in Agésil. pag. 598.

⁴ Οὐκ ἔστιν ἄλλοις πόλιτις, ὅστις ἀνθρώπων.

Tel fut Agésilas, dont il sera beaucoup parlé dans la suite, et dont, par cette raison, il était important de faire connaître par avance le caractère.

§ II. — AGÉSILAS PART POUR L'ASIE. LYSANDRE SE BROUILLE AVEC LUI. IL RETOURNE A SPARTE. SES DESSEINS AMBITIEUX POUR CHANGER LA SUCCESSION AU TRÔNE

A peine Agésilas était-il monté sur le trône¹, que des gens qui revenaient d'Asie rapportèrent que le roi de Perse faisait équiper en Phénicie une nombreuse flotte pour venir ôter aux Lacédémoniens l'empire de la mer. Les lettres de Conon, appuyées des remontrances de Pharnabaze, qui tous deux de concert avaient représenté à Artaxerxe la puissance de Sparte comme formidable, avaient fait une forte impression sur l'esprit de ce prince. Depuis ce temps, il songea sérieusement à humilier cette fière république en travaillant à relever sa rivale, et à rétablir par ce moyen entre elles l'ancien équilibre, qui seul pouvait faire sa sûreté, en les tenant occupées l'une contre l'autre, et les empêchant de réunir leurs forces contre lui.

Lysandre, qui souhaitait d'être envoyé en Asie pour rétablir dans le commandement des places ses créatures et ses amis que Sparte en avait écartés, porta fortement Agésilas à se charger de cette guerre, et à prévenir le roi barbare en allant l'attaquer fort loin de la Grèce avant qu'il eût achevé ses préparatifs. La république lui ayant fait cette proposition, il ne put s'y refuser, et se chargea de l'expédition contre Artaxerxe, à condition qu'on lui donnerait trente capitaines spartiates pour l'assister et pour composer son conseil, deux mille nouveaux citoyens d'élite tirés des îles à qui l'on avait donné le droit de bourgeoisie, et six mille hommes de troupes des alliés : ce qui lui fut accordé sur-le-champ. Lysandre fut mis à la tête des trente Spartiates, non-seulement à cause de sa grande réputation et de la grande autorité qu'il s'était acquise, mais encore à cause de l'amitié particulière qu'avait

pour lui Agésilas, qui lui était redevable et du trône et de l'honneur qu'on venait de lui faire en le nommant généralissime.

Le retour glorieux des Grecs attachés à Cyrus, que toute la puissance des Perses n'avait pu empêcher de revenir dans leur patrie, avait inspiré à la Grèce une merveilleuse confiance en ses forces, et un souverain mépris pour les barbares. Dans cette disposition des esprits, les Lacédémoniens trouvèrent qu'il leur serait honteux de ne pas profiter d'une conjoncture si favorable pour délivrer de la servitude de ces barbares les Grecs d'Asie, et pour faire cesser les outrages et les violences dont ils les accablaient continuellement. Ils l'avaient déjà tenté par le moyen de leur capitaine Thimbron, puis de Dercyllidas. Tous leurs efforts jusque-là ayant été inutiles, enfin ils remirent la conduite de cette guerre entre les mains d'Agésilas. Il leur promit, ou de conclure une paix glorieuse avec les Perses, ou de leur susciter tant d'affaires, qu'ils n'auraient ni le temps ni l'envie de porter leurs armes dans la Grèce. Ce roi avait de grandes vues, et il ne songeait à rien moins qu'à aller attaquer Artaxerxe dans la Perse même.

Quand il fut arrivé à Éphèse, Tissapherne lui fit demander quel était le sujet qui l'avait attiré en Asie, et qui lui avait fait prendre les armes. Il répondit que c'était pour secourir les Grecs qui y habitaient, et pour les rétablir dans leur ancienne liberté. Le satrape², qui n'était pas encore prêt, substitua l'artifice à la force, et lui donna parole que son maître laisserait aux villes grecques de l'Asie leur liberté, pourvu qu'il ne fit aucun acte d'hostilité jusqu'au retour des courriers. Agésilas y consentit, et la trêve fut jurée de part et d'autre. Tissapherne, qui ne faisait pas grand cas du serment, profita de ce délai pour assembler des troupes de tous côtés. Le général lacédémonien en fut averti : mais il n'en garda pas moins sa parole, persuadé que, dans les affaires d'état, la mauvaise foi ne peut avoir qu'un succès court et passager, au lieu qu'une réputation bien affermie d'une fidélité inviolable à garder ses engagements, sans que la perfidie même de l'autre partie contractante puisse l'al-

¹ An. M. 3608; av. J. C. 396. — Xenoph. hist. græc. lib. 3, pag. 495-496; id. de Agésil. pag. 652. — Plut. in Agesil. pag. 168, et in Lys. pag. 416.

² Xenoph. pag. 496 et 652.

térer, établit une confiance également utile et glorieuse. En effet, Xénophon remarque que cette religieuse observation des traités lui acquiesce l'estime et la confiance des peuples, et qu'une conduite opposée décria entièrement Tissapherne dans leur esprit.

Agésilas mit cet intervalle à profit, en s'occupant à prendre une exacte connaissance des villes, et à en régler l'intérieur¹. Il y trouva tout dans un grand désordre, le gouvernement n'y étant ni démocratique, comme sous les Athéniens, ni aristocratique, comme Lysandre l'y avait établi. Les gens du pays n'avaient nulle habitude avec Agésilas, et ne l'avaient jamais connu² : c'est pourquoi ils lui faisaient peu leur cour, comptant qu'il n'avait que le titre de général pour la forme seulement, et regardant Lysandre comme celui en qui seul résidait tout le pouvoir. Comme jamais gouverneur n'avait fait ni tant de bien à ses amis, ni tant de mal à ses ennemis, il n'est pas étonnant qu'il fût tant aimé des uns, et tant redouté des autres. Tous donc s'empressaient à lui rendre leurs hommages, se trouvaient tous les jours en foule à sa porte, lui faisaient un nombreux cortège lorsqu'il sortait, pendant qu'Agésilas demeurait presque seul. Une telle conduite ne pouvait pas ne point blesser un général et un roi, extrêmement sensible et délicat sur ce qui regardait son autorité, quoique d'ailleurs il ne fût point jaloux du mérite d'autrui, et qu'au contraire il aimât à le faire valoir. Il ne dissimula pas son mécontentement. Il n'eut plus aucun égard aux recommandations de Lysandre, et cessa de l'employer lui-même. Lysandre s'aperçut bientôt du changement arrivé à son égard. Il cessa de s'employer auprès du roi pour ses amis, et les pria de ne plus venir le visiter, et de ne plus s'attacher à lui, mais de s'adresser directement au roi, et de rechercher les bonnes grâces de ceux qui dans le temps présent avaient le pouvoir de servir et d'avancer leurs créatures. La plupart cessèrent de l'importuner de leurs affaires, mais ils ne cessèrent pas de lui faire leur cour. Au contraire, ils ne furent que plus assidus auprès de sa personne : ils l'accompagnaient

en foule à toutes ses promenades, et assistaient régulièrement à tous ses exercices. Lysandre, naturellement vain, et accoutumé depuis longtemps aux respects et aux soumissions qui accompagnent le pouvoir absolu, n'eut pas assez de soin d'écarter de sa personne la foule empressée de ceux qui continuaient à lui rendre leurs hommages avec plus d'assiduité que jamais.

Cette ridicule affectation d'autorité et de grandeur aigrissait de plus en plus Agésilas, comme si l'on eût pris à tâche de le braver. Il porta le dépit si loin, qu'ayant donné à de simples officiers des commandements considérables et les plus beaux gouvernements, il nomma Lysandre commissaire des vivres, et distributeur des viandes, et, pour insulter ensuite les Ioniens, et se moquer d'eux, il dit : *Qu'ils aillent présentement faire la cour à mon maître boueher.*

Lysandre alors crut devoir lui parler, et en venir avec lui à un éclaircissement. Leur conversation fut courte et laconique. Certes, dit Lysandre, vous savez bien, seigneur, rabaisser vos amis. — Oui, quand ils veulent s'élever au-dessus de moi : mais quand ils travaillent à relever ma grandeur, je sais leur en faire part. Mais peut-être, seigneur, répliqua Lysandre, vous a-t-on fait de faux rapports en m'imputant ce que je n'ai point fait. Je vous prie donc, surtout à cause des étrangers, qui tous ont les yeux sur nous, de me donner dans votre armée un emploi où vous croirez que je pourrai vous déplaire le moins et vous servir le plus utilement.

Le fruit de cette conversation fut la lieutenenance de l'Hellespont, qu'Agésilas lui donna. Dans cet emploi, il conserva toujours son ressentiment contre lui, sans pourtant rien négliger de ce qui était de son devoir, et de ce qui allait au bien des affaires. Peu de temps après il s'en retourna à Sparte sans aucune marque d'honneur ni de distinction, extrêmement piqué contre Agésilas, et se promettant bien de le lui faire sentir.

Il faut avouer que la conduite de Lysandre, telle que nous venons de la représenter, montre de sa part une vanité et une petitesse d'esprit bien indignes de sa réputation. Peut-être qu'Agésilas porta trop loin la sensibilité et la

¹ An. M. 3609; av. J. C. 393

² Plut. in Agesil. pag. 569-600; in Lys. pag. 446-447

délicatesse sur le point d'honneur, et qu'il ne ménage pas assez un bienfaiteur et un ami, que des avertissements secrets, accompagnés d'ouverture de cœur et de marques de bonté, auraient pu rappeler à son devoir. Mais, quelque éclatant que fût le mérite de Lysandre, quelque considérables que fussent les services qu'il avait rendus à Agésilas, tout cela ne le mettait pas en droit, non-seulement de s'égaliser à son général et à son roi, mais de vouloir même l'emporter sur lui et en quelque sorte l'effacer. Il devait se souvenir qu'il n'est jamais permis à un inférieur de s'oublier, ni de sortir des bornes d'une juste subordination.

Quand il fut de retour à Sparte¹, il songea réellement à exécuter un projet qu'il roulait dans son esprit depuis plusieurs années. Il n'y avait à Sparte que deux familles, on plutôt deux branches de la postérité d'Hercule, qui eussent le droit de régner. Quand Lysandre fut parvenu à ce haut degré de puissance que lui avaient acquis ses grandes actions, il commença à voir avec peine qu'une ville dont il avait relevé l'éclat par ses grands exploits fût soumise à des princes auxquels il ne cédait ni pour le courage ni pour la naissance, car il descendait comme eux d'Hercule. Il chercha donc les moyens d'ôter à ces deux maisons le droit de succéder seules au royaume, pour l'étendre à toutes les autres branches des Héraclides, et même, selon quelques-uns, à tous les naturels de Sparte, se flattant qu'aucun Spartiate, s'il venait à bout de son dessein, ne pourrait lui disputer cet honneur, et qu'il aurait la préférence sur tous.

Ce projet ambitieux de Lysandre fait voir que les plus grands capitaines sont souvent ceux dont on a le plus à craindre dans un état républicain. Ces courages si fiers, accoutumés dans les armées à un pouvoir absolu, rapportent avec la victoire un esprit de hauteur toujours à craindre dans un état libre. Sparte, en donnant un pouvoir sans bornes à Lysandre et en le lui laissant pendant tant d'années, ne fit pas assez réflexion que rien n'est plus dangereux que de confier à des hommes d'un mérite supérieur des emplois dont l'autorité su-

prême les expose à la tentation de se rendre les maîtres. Lysandre y succomba, et entreprit de s'ouvrir un chemin au trône.

L'entreprise était hardie, et demandait de longs préparatifs. Il ne crut pas pouvoir y réussir, si auparavant, par la crainte de la Divinité et par les frayeurs de la superstition, il n'étonnait et ne subjuguait ses citoyens, pour les amener plus facilement à ce qu'il voulait leur faire entendre; car il savait qu'à Sparte, comme dans toute la Grèce, on ne faisait rien, pour peu qu'il fût important, sans consulter les oracles. Il tenta, à force de présents, la fidélité des prêtres ou prêtresses de Delphes, de Dodone, d'Ammon, mais ce fut inutilement pour lors : ces derniers même envoyèrent des ambassadeurs à Sparte pour l'accuser d'impiété et de sacrilège; mais il se tira de cette mauvaise affaire par son adresse et par son crédit.

Il fallut mettre en œuvre d'autres machines. Une femme, dans le royaume de Pont, se disant grosse d'Apollon, était accouchée depuis quelques années d'un enfant à qui l'on donna le nom de Silène; et les plus puissants du royaume demandèrent avec empressement l'honneur de le faire nourrir et de l'élever. Lysandre, prenant cette naissance pour en faire le commencement et comme le fond de la pièce qu'il méditait, suppléa le reste de lui-même en employant bon nombre de gens, et de gens même considérables, qui débitaient, comme le prologue de la pièce, cette naissance miraculeuse de l'enfant; et qui, sans qu'il parût aucune affection, disposaient par là les esprits à la croire. Cela fait, ils apportèrent de Delphes à Sparte certains discours qu'ils semaient et répandaient partout : que les prêtres du temple gardaient dans quelques livres tenus fort secrets des oracles très-anciens, dont il n'était permis ni à eux, ni à qui que ce fût, de prendre connaissance, mais seulement à un fils d'Apollon, qui viendrait dans la suite des temps, et qui, après avoir donné des preuves certaines de sa naissance à ceux qui gardaient les livres où étaient contenus ces oracles, les prendrait et les emporterait.

Tout cela étant bien préparé, Silène devait venir se présenter aux prêtres, et demander ces oracles en qualité de fils d'Apollon; et les

¹ Plat. in Lys. pag. 417-418. — Diod. lib. 14, pag. 214-245

prêtres, qui étaient du complot, comme acteurs bien dressés et bien instruits, devaient de leur côté approfondir bien exactement toutes choses et faire en apparence bien des difficultés et bien des questions sur cette naissance pour l'éclaircir. Enfin, comme persuadés et convaincus que ce Silène était le véritable fils d'Apollon, ils devaient lui montrer et lui remettre ces livres : et alors ce fils du dieu linait en présence de tout le monde toutes ces prophéties, et particulièrement celle pour laquelle seule était ourdie toute cette trame. Elle portait qu'il était plus expédient et plus utile aux Spartiates de n'être désormais pour leurs rois que les plus vertueux de leurs citoyens. En conséquence, Lysandre devait monter sur la tribune pour haranguer le peuple, et pour le porter à faire ce changement. Cléon d'Halicarnasse, célèbre rhéteur, lui avait composé sur ce sujet un discours fort éloquent, qu'il avait appris par cœur.

Silène, devenu grand, s'étant rendu en Grèce pour jouer son rôle, Lysandre eut le déplaisir de voir manquer sa pièce par la timidité et la désertion de l'un de ses principaux acteurs, lequel, dans le moment précis de l'exécution, manqua de parole et disparut. Quoique cette intrigue eût été menée depuis un fort long temps, elle fut conduite avec tant de secret jusqu'au temps même où elle devait éclore, qu'on n'en sut rien pendant la vie de Lysandre. Ce ne fut qu'après sa mort qu'elle fut découverte, comme nous le dirons bientôt. Mais il faut revenir à Tissapherne.

§ III. — EXPÉDITIONS D'AGÉSILAS DANS L'ASIE. DISGRACE ET MORT DE TISSAPHERNE. SPARTE DONNE A AGÉSILAS LE COMMANDEMENT DES TROUPES DE TERRE ET DE MER. IL COMMET PISANDEE A SA PLACE SUR LA FLOTTE. ENTREVIEW D'AGÉSILAS ET DE PHARNABAZE.

Quand Tissapherne eut reçu les troupes que le roi lui envoyait¹, et qu'il eut réuni toutes ses forces, il envoya commander à Agésilas de se retirer de l'Asie, et lui déclara la guerre en cas de refus. Tous ses officiers en furent allar-

més, ne croyant pas être en état de résister aux grandes forces du roi de Perse. Pour lui¹, il écouta les hérauts de Tissapherne avec un visage gai et tranquille, et leur ordonna de dire à leur maître qu'il lui avait une très-grande obligation de ce que par son parjure il avait rendu les dieux ennemis des Perses et favorables aux Grecs. Il se promettait de grandes choses de cette expédition, et aurait regardé comme un très-grand affront pour lui que dix mille Grecs, sous la conduite de Xénophon, fussent venus du fond de l'Asie jusqu'à la mer de Grèce, qu'ils eussent battu le roi de Perse autant de fois qu'il s'était présenté; et que lui, qui commandait les Lacédémoniens, dont l'empire s'étendait sur la terre et sur la mer, ne pût faire voir aux Grecs aucun exploit éclatant et digne de mémoire.

D'abord donc, pour se venger de la perfidie de Tissapherne par une tromperie juste et permise, il fit semblant de mener son armée vers la Carie, lieu de la résidence du satrape; et dès que le barbare eut fait marcher toutes ses troupes de ce côté-là, il tourna tout court, et se jeta dans la Phrygie, où il prit plusieurs villes, et amassa d'immenses richesses, qu'il distribuait aux officiers et aux soldats : faisant voir à ses amis, dit Plutarque, que de manquer à un traité et violer un serment, c'est mépriser les dieux mêmes; et qu'au contraire, à tromper ses ennemis par des ruses de guerre, il y a de la justice, de la gloire, et un plaisir sensible, accompagné d'un très-grand profit.

Le printemps venu, il rassembla toutes ses forces à Éphèse; et, pour exercer ses soldats, il proposa des prix tant à la cavalerie qu'à l'infanterie. Ce léger attrait mit tout en mouvement. Le lieu des exercices était toujours plein de troupes de toute sorte, et la ville d'Éphèse paraissait n'être qu'une place d'armes et une école de guerre. Tout le marché était rempli d'armes et de chevaux, et les boutiques de diverses sortes d'équipages. On voyait revenir Agésilas des exercices suivi d'une foule d'officiers et de soldats, tous ayant sur leurs têtes des guirlandes qu'ils allaient poser dans le temple de Diane, ce qui donnait de l'admiration et de la joie à tout le monde. Car, dit,

¹ Xénoph. hist. grec. lib. 3, pag. 497-502; id. de Agesil. pag. 652-656.

¹ Plut. in Agesil. pag. 600

Xénophon, où l'on voit fleurir la pitié et la discipline, on ne doit concevoir que de belles espérances.

Pour redoubler la valeur des soldats par le mépris des ennemis, voici ce qu'il imagina. Un jour il commanda aux commissaires qu'il avait chargés de la garde du butin de dépouiller les prisonniers et de les vendre. Il se présentait beaucoup de gens pour acheter leurs habits ; mais, pour les corps, on les trouvait si délicats, si tendres et si blancs, parce qu'ils avaient toujours été nourris et élevés à l'ombre, qu'on s'en moquait, les regardant comme de nul service et de nul prix. Alors Agésilas s'approchant, dit à ses soldats, en leur montrant les hommes : *Voilà contre qui vous combattez ; et en leur montrant leurs riches dépouilles : voilà pourquoi vous combattez.*

Quand le temps de se remettre en campagne fut venu, Agésilas dit tout haut qu'il marcherait en Lydie. Tissapherne, qui n'avait pas oublié la première ruse dont il avait usé à son égard, et qui ne voulait pas qu'on le trompât une seconde fois, fit marcher promptement ses troupes vers la Carie, ne doutant point que pour cette fois Agésilas ne tournât ses forces de ce côté-là, d'autant plus qu'il était naturel que, manquant de cavalerie, il s'établît dans un pays rude et difficile, qui rendrait inutile celle des ennemis. Il fut lui-même sa dupe. Agésilas entra en Lydie, et s'approcha de Sardes. Tissapherne accourut avec sa cavalerie, et hâta sa marche pour venir au secours de cette place. Agésilas, sachant que son infanterie ne pouvait pas encore être arrivée, crut devoir profiter de cette occasion favorable pour lui livrer bataille avant qu'il eût rassemblé toutes ses troupes. Il rangea son armée sur deux lignes. Il forma la première de ses escadrons, dont il remplit les intervalles par des pelotons de gens de pied armés à la légère ; et il leur ordonna de commencer la charge, pendant qu'il les suivrait avec la seconde ligne, composée de son infanterie pesamment armée. Les barbares ne soutinrent pas le premier choc, et prirent d'abord la fuite. Les Grecs les poursuivirent, se rendirent maîtres de leur camp, et y firent un grand carnage, et un plus grand butin encore.

Depuis ce combat les troupes d'Agésilas eu-

rent une entière liberté de ravager et de piller tout le pays du roi¹, et en même temps la satisfaction de voir la punition exemplaire que ce prince fit de Tissapherne, qui était un très-méchant homme, et le plus dangereux ennemi des Grecs. Le roi avait déjà reçu beaucoup de plaintes de sa conduite. Ici il fut accusé de trahison, comme n'ayant pas fait son devoir dans le combat dont on vient de parler. La reine Parysatis, toujours animée de haine et de vengeance contre tous ceux qui avaient eu quelque part à la mort de son fils Cyrus, ne contribua pas peu à la mort de Tissapherne, en aggravant par son crédit les charges qui étaient contre lui : car elle était rentrée entièrement dans les bonnes grâces du roi son fils.

Comme Tissapherne avait une grande autorité dans l'Asie, le roi n'osa pas l'attaquer ouvertement, mais crut devoir prendre de justes précautions pour s'assurer d'un officier si puissant, et qui pouvait devenir un ennemi dangereux. Il chargea Tithrauste de cette importante commission. Il était porteur de deux lettres : la première était pour Tissapherne, où le roi lui donnait ses ordres sur la guerre contre les Grecs, et lui laissait un plein pouvoir ; la seconde était adressée à Ariée, gouverneur de Larissa, par laquelle le roi lui ordonnait d'aider de son conseil et de toutes ses forces Tithrauste pour arrêter Tissapherne. Il ne perdit point de temps. Il pria Tissapherne de vouloir bien le venir trouver pour conférer ensemble sur les expéditions de la campagne prochaine. Tissapherne, qui ne se doutait de rien, se rendit chez lui, escorté seulement de trois cents hommes. Pendant qu'il était dans le bain, sans sabre et sans armes, il fut arrêté, et remis entre les mains de Tithrauste, qui lui fit couper la tête, laquelle il envoya sur-le-champ en Perse. Le roi la remit entre les mains de Parysatis, spectacle agréable pour une princesse emportée et vindicative. Quoique la conduite d'Artaxerxe parût ici peu digne d'un roi, personne ne plaignt le sort de ce satrape, qui n'avait nul respect pour les dieux, nul égard pour les hommes ; qui comp-

¹ Xénoph. pag. 501 et 657. — Plut. in Artax. pag. 1022, et in Agés. pag. 601. — Diod. lib. 11, pag. 299. — Polyen. Strateg. lib. 7.

tail pour rien la probité et l'honneur; pour qui les serments les plus sacrés étaient un jeu; et qui faisait consister toute l'habileté et toute la politique d'un homme d'état à savoir tromper les autres par l'hypocrisie, le mensonge, la perfidie et le parjure.

Tithrauste était chargé d'une troisième lettre du roi, qui lui donnait le commandement des armées à la place de Tissapherne¹. Après avoir exécuté sa commission, il envoya de grands présents à Agésilas, pour le faire entrer plus facilement dans ses vues et dans ses intérêts, et lui fit dire que, la cause de la guerre étant ôtée, et l'auteur de tous ces troubles mis à mort, rien n'empêchait plus l'accommodement: que le roi de Perse consentait que les villes d'Asie jouissent de leur liberté en lui payant le tribut ordinaire, pourvu qu'il retirât ses troupes et retournât dans la Grèce. Agésilas répondit qu'il ne pouvait rien conclure sans l'ordre de Sparte, de qui seule dépendait la paix: que, pour lui, il était plus aise d'enrichir ses soldats que de s'enrichir lui-même: que d'ailleurs les Grecs trouvaient qu'il était beau et honorable, non de recevoir des présents, mais de prendre les dépouilles de leurs ennemis. Cependant, voulant faire en quelque sorte plaisir à Tithrauste en déchargeant sa province, et lui témoigner sa reconnaissance de ce qu'il avait puni l'ennemi commun des Grecs, il mena son armée en Phrygie, qui était le département de Pharnabaze. Tithrauste lui-même le lui avait proposé, et lui compta trente talents² pour les frais de son voyage.

En chemin il reçut une lettre des magistrats de Sparte, qui lui ordonnaient de prendre le commandement de l'armée navale, avec pouvoir de mettre en sa place qui il lui plairait. Par ce nouveau pouvoir il se vit maître absolu de toutes les troupes de terre et de mer que cet état avait en Asie. On prit ce parti-là, afin que, toutes les opérations étant dirigées par une seule tête, et les deux armées agissant de concert, le plan qu'on formerait s'exécutât avec plus d'uniformité, et que tout conspirât au même but. Jamais Sparte jusqu'à-là n'avait

fait cet honneur à aucun de ses généraux de lui confier en même temps le commandement des armées de terre et de mer. Aussi tout le monde tombait d'accord que c'était le plus grand personnage de son temps, et qui soutenait le mieux la haute réputation dont il jouissait. Mais il était homme, et il avait des faiblesses.

La première chose qu'il fit ce fut d'établir sur la flotte Pisandre pour son lieutenant; en quoi il parut avoir fait une faute considérable, parce qu'ayant auprès de lui plusieurs autres capitaines plus âgés et plus expérimentés, cependant, sans aucun égard à ce qui pouvait être utile à son pays, et pour honorer un allié et faire plaisir à sa femme, qui était sœur de ce Pisandre, il lui avait confié le commandement de la flotte, emploi qui était beaucoup au-dessus de ses forces, quoiqu'il ne fût point sans mérite.

C'est la tentation ordinaire de ceux qui sont en place, mais qui croient n'y être que pour eux et pour leur famille: comme si l'avantage de leur appartenir devenait un titre pour remplir dignement des postes qui demandent de grands talents. Ils ne considèrent pas que non seulement ils s'exposent à ruiner les affaires d'un état par des vues particulières, mais qu'ils sacrifient encore les intérêts de leur propre gloire, qui ne peut se soutenir que par des succès qu'ils ne doivent pas attendre des instruments qu'ils ont si mal choisis.

Agésilas établit son armée en Phrygie³, dans les terres du gouvernement de Pharnabaze, où il fut dans l'abondance de toutes choses, et amassa de grosses sommes d'argent. De là, s'avancant jusqu'à la Paphlagonie, il fit alliance avec le roi Cotys, qui souhaita passionnément son amitié à cause de sa bonne foi et de sa vertu. Les mêmes motifs avaient déjà obligé, quelque temps auparavant, Spithridate, un des principaux officiers du roi, à quitter le service de Pharnabaze, et à s'aller rendre à Agésilas; et depuis ce temps-là il lui avait rendu de grands services, car il avait beaucoup de troupes, et était fort brave. Cet officier, étant entré dans la Phrygie, avait fait le dégât dans

¹ Xenoph. hist. grec. lib. 3, pag. 501. — Piat. in Agésil. pag. 601.

² Trente mille écus. = 30 talents euboïques feraient 116,000 fr. environ. E. B

³ An. M. 3810; av. J. C. 394 — Xenoph. hist. grec. lib. 4, pag. 507-510

tout le pays de Pharnabaze, qui n'osa jamais l'attendre, ni se confier même à ses fortresses; mais emportant ce qu'il avait de plus précieux et de plus cher, il fuyait toujours devant lui, et se retirait d'un lieu dans un autre, changeant tous les jours de camp. Enfin Spithridate, prenant avec lui le Spartiate Hérrippidas avec quelques troupes (c'était le chef du nouveau conseil destreinte que les Spartiates avaient envoyé la seconde année à Agésilas), l'observa un jour de si près, et l'attaqua si à propos, qu'il se rendit maître de son camp et de toutes les richesses dont il était plein. Mais Hérrippidas, s'érigeant mal à propos en contrôleur inexorable de tout ce qui avait été soustrait du butin, força les soldats mêmes de Spithridate à rendre ce qu'ils avaient pris; et en les visitant, et faisant ses recherches avec une exactitude et une sévérité hors de saison, il irrita Spithridate au point qu'il se retira sur-le-champ à Sardes avec ses Paphlagoniens.

On dit que dans toute cette expédition il n'arriva rien à Agésilas qui lui fût si sensible que cette retraite de Spithridate; car, outre qu'il était très-fâché d'avoir perdu un si bon officier et de si bonnes troupes, il avait honte du reproche qu'on pouvait lui faire d'une basse et sordide avarice, défaut également déshonorant pour lui et pour sa patrie, et dont il avait travaillé pendant toute sa vie à éloigner de lui jusqu'au plus léger soupçon. Il ne croyait pas que le devoir de sa place lui permit de fermer les yeux, par une molle et aveugle indolence, sur toutes les malversations qui se commettaient sous lui; mais il savait aussi qu'il y a une exactitude et une sévérité qui, pour être poussée trop loin, dégénère en petitesse et en vétille; et qui, par trop d'affectation de vertu, devient un vice réel et dangereux.

Quelque temps après, Pharnabaze, qui voyait tout son pays ravagé, demanda à avoir une conférence avec Agésilas¹. Un ami commun ménagera cette entrevue. Agésilas arriva le premier au rendez-vous avec ses amis, et, en attendant Pharnabaze, il s'assit à l'ombre d'un arbre sur du gazon qui s'y rencontra. Dès que Pharnabaze fut arrivé, ses gens étendirent à

terre des peaux très-douces et à long poil, de riches tapis de diverses couleurs, et de magnifiques coussins. Mais, voyant Agésilas assis tout simplement à terre sans appareil, il eut honte de sa mollesse, et s'assit comme lui sur l'herbe nue. Ainsi l'on vit, dans cette occasion, tout le faste persan venir faire hommage à la simplicité et à la modestie spartaines.

Quand ils se furent salués, Pharnabaze prit la parole, et dit : qu'il avait servi de bonne foi les Lacédémoniens dans la guerre du Péloponnèse, combattu pour eux diverses fois, et entretenu leur armée navale, sans qu'on pût lui reprocher ni trahison ni supercherie, comme à Tissapherne : qu'il s'étonnait qu'ils fussent venus l'attaquer dans son gouvernement, brûler ses maisons, couper ses arbres, et ravager son pays sans ménagement : que, si c'était la coutume des Grecs, qui faisaient profession d'honneur et de vertu, de traiter ainsi leurs amis et leurs bienfaiteurs, il ne savait plus ce qu'on devait appeler juste et équitable. Ces plaintes n'étaient point tout à fait sans fondement : il les faisait d'un air et d'un ton modestes, mais touchant : les Spartiates qui accompagnaient Agésilas, ne voyant point ce qu'on y pouvait répondre, tenaient les yeux baissés et gardaient un profond silence. Agésilas, qui s'en aperçut, répondit à peu près en ces termes : « Seigneur Pharnabaze, vous n'ignorez pas que la guerre arme quelquefois les meilleurs amis les uns contre les autres pour la défense de leur patrie. Pendant que nous l'avons été du roi votre maître, nous l'avons traité en ami : maintenant que nous sommes devenus ses ennemis, nous lui faisons une guerre ouverte, comme cela est juste, et nous cherchons à lui nuire en vous faisant du mal. Mais, dès le jour même que, secouant le joug honteux de la servitude, vous vous jugerez digne d'être appelé plutôt l'ami et l'allié des Grecs que l'esclave du roi des Perses, comptez que toutes ces troupes que vous voyez devant vos yeux, que toutes ces armes, tous ces vaisseaux, et nous-mêmes tous tant que nous sommes, que tout cela n'est ici que pour garder vos biens et pour assurer votre liberté, qui est de tous les biens le plus précieux et le plus désiré-
« ble. »

¹ Xenoph. hist. græc. lib. 4, pag. 510 - 512. — Plut. in Agésil pag. 602.

Pharnabaze repartit que, si le roi envoyait un autre général à sa place, et qu'il le soumit à un nouveau venu, il prendrait volontiers le parti qu'on lui offrirait : qu'autrement il ne se départirait point de la fidélité qu'il lui avait jurée, et ne quitterait point son service. Alors Agésilas, le prenant par la main et se levant avec lui : « Plaise aux dieux, seigneur » Pharnabaze, lui dit-il, qu'avec de si nobles « sentiments vous soyez plutôt notre ami que « notre ennemi. » Il promit de sortir de son gouvernement, et de n'y point rentrer tant qu'il pourrait subsister ailleurs.

§ IV. — LIGER CONTRE LES LACÉDÉMONIENS. AGÉSILAS, RAFFRÉ PAR LES ÉPHORES AU SECOURS DE SA PATRIE, CRIST SUR-LE-CHAMP. MORT DE LY-SANDRE. VICTOIRE DES LACÉDÉMONIENS PRÈS DE NÉMÉE. LEUR FLOTTE EST BATTUE PAR CONON PRÈS DE CNIDOS. BATAILLE GAGNÉE PAR LES LACÉDÉMONIENS À CORONÉE.

Il y avait deux ans qu'Agésilas était à la tête de l'armée, et déjà son nom faisait trembler les provinces de la haute Asie¹. tout y retentissait du bruit de sa grande sagesse, de son désintéressement, de sa modération, de son courage intrépide dans les plus grands dangers, et de son invincible patience pour supporter les plus rudes fatigues. De tant de milliers de soldats qu'il commandait, il n'y en avait pas un seul qui eût une paille plus méchante et plus dure que celle sur laquelle il couchait. Il était si indifférent sur le froid et sur le chaud², qu'il paraissait seul fait à supporter les saisons les plus rigoureuses, et telles qu'il plaisait à Dieu de les donner; ce sont les termes mêmes de Plutarque.

Le plus agréable de tous les spectacles pour les Grecs établis en Asie, c'était de voir les lieutenants du grand roi, ses satrapes, et autres grands seigneurs, qui étaient autrefois si fiers, si intraitables, radoncir leur ton devant un homme couvert d'une méchante cape, et à une seule de ses paroles, très-courte et très-laconique, changer de langage et de conduite, et se

transformer pour ainsi dire en d'autres hommes. Il lui arrivait de tous côtés des députés, que les peuples lui envoyaient pour faire amitié avec lui, et son armée grossissait tous les jours par les troupes des barbares qui venaient s'y joindre.

Toute l'Asie était déjà émue, et la plupart des provinces prêtes à se révolter. Agésilas avait remis l'ordre et le calme dans toutes les villes, leur avait rendu leur franchise et leur liberté avec les modifications raisonnables, non-seulement sans verser de sang, mais sans bannir même un seul homme. Non content de tels progrès, il songait à aller attaquer le roi de Perse dans le cœur de ses états, à le faire craindre pour sa propre personne et pour la tranquillité dont il jouissait dans ses villes d'Ecbatane et de Suse, et à l'embarrasser de tant d'affaires, qu'il ne pût plus, du fond de son cabinet, troubler toute la Grèce, en corrompant par ses présents les orateurs et ceux qui avaient le plus d'autorité dans les villes.

Tithrauste³, qui commandait pour le roi dans l'Asie, voyant où allaient les desseins d'Agésilas, et voulant en prévenir l'effet, avait envoyé dans la Grèce⁴ Timocrate de Rhodes avec de grosses sommes, pour corrompre les principaux des villes, et y exciter par leur moyen des soulèvements contre Sparte. Il savait que la fierté des Lacédémoniens (car tous leurs commandants ne ressemblaient point à Agésilas), et les manières impérieuses qu'ils employaient à l'égard de leurs alliés et de leurs voisins, surtout depuis qu'ils se regardaient comme les maîtres de la Grèce, avaient généralement indisposé les esprits, et excité contre eux une jalousie qui n'attendait qu'une occasion pour éclater. Cette dureté de gouvernement avait une cause naturelle dans leur éducation. Accoutumés dès l'enfance à obéir sans délai et sans réplique, premièrement aux maîtres, ensuite aux magistrats, ils exigeaient une pareille obéissance des villes qui dépendaient d'eux, s'irritaient aisément des moindres résistances et par cette exactitude et cette sévérité outrées se rendaient insupportables.

Tithrauste n'eut donc pas de peine à déta-

¹ An. M. 3610; av. J. C. 394. — Plut. in Agésil. pag. 603-604. — Xenoph. in Agésil. pag. 637.

² ὡς θεοὶ αὐτὸς ἐπὶ χροῖσιν τοῖς ὑπὸ θεῶν περπατοῦντας ὁρᾷται περπατῶντας.

³ Xenoph. hist. græc. lib. 3, pag. 502-507.

⁴ Plut. in Lys. pag. 459-461.

cuer les autres de leur parti. Thèbes, Argos, Corinthe, entrèrent dans ces vues : le député ne se présenta point à Athènes. Ces trois villes, animées par ceux qui les gouvernaient, font ligue contre Lacédémone, qui de son côté se prépare fortement à la guerre. Ceux de Thèbes eu même temps députent vers les Athéniens pour implorer leur secours, et les faire entrer dans la ligue. Les députés, après avoir passé légèrement sur leurs anciennes divisions, insistent avec force sur les services considérables qu'ils ont rendus à Athènes, en refusant de se joindre à ses ennemis dans le temps qu'ils voulaient la ruiner de fond en comble. Ils leur représentent l'occasion favorable qu'ils ont de se rétablir dans leur ancien pouvoir, et d'enlever aux Lacédémoniens l'empire de la Grèce : que tous les alliés de Sparte, soit au dedans, soit au dehors de la Grèce, ennuyés de leur dure et injuste domination, n'attendaient qu'un signal pour se révolter : qu'au moment que les Athéniens se seraient déclarés, toutes les villes se réveilleraient au bruit de leurs armes ; et que le roi de Perse, qui avait juré la ruine de Sparte, les aiderait de toutes ses forces, tant par terre que par mer. Thrasybule, à qui les Thébains avaient fourni des armes et de l'argent lorsqu'il entreprit de rétablir la liberté à Athènes, appuya fortement leur demande, et le secours fut accordé d'une commune voix.

Les Lacédémoniens, de leur côté, se mirent en campagne sans perdre de temps, et entrèrent dans la Phocide. Lysandre écrivit à Pausanias, qui commandait l'une des deux armées, pour l'avertir de se rendre le lendemain de bonne heure devant Haliarte qu'il voulait assiéger, et que, pour lui, il s'y rendrait au point du jour. La lettre fut interceptée. Lysandre, l'ayant attendu fort longtemps, fut obligé de donner le combat, et il y fut tué. Pausanias apprit cette triste nouvelle en chemin. Il ne laissa pas de continuer sa marche vers Haliarte. On délibéra si l'on donnerait un nouveau combat. Il ne crut pas qu'il fût de la prudence de le hasarder, et se contenta de faire une trêve, pour enlever les corps de ceux qui étaient restés sur la place. A son retour à Sparte, il fut cité pour rendre compte de sa conduite : et sur ce qu'il refusa de comparai-

tre, il fut condamné à mort. Mais il se déroba au supplice par la fuite, et se retira à Tégée, où il passa le reste de ses jours, sous la sauvegarde et la protection de Minerve, dont il s'était rendu le suppliant ; et il y mourut de maladie.

La pauvreté de Lysandre, ayant été reconnue après sa mort, fit beaucoup d'honneur à sa mémoire, quand on vit que de tant d'or et d'argent qui lui avait passé par les mains, d'une puissance si grande qu'il avait eue, de tant de villes qui lui avaient été soumises et qui lui avaient fait la cour, en un mot, de cette espèce de royauté et de souveraineté qu'il avait toujours exercée, il n'en avait profité en rien pour avancer et pour enrichir sa maison.

Quelques jours avant sa mort, deux des principaux citoyens de Sparte avaient flancé ses deux filles ; mais quand ils surent l'état où Lysandre avait laissé ses affaires, ils refusèrent de les épouser. La république ne laissa point impunie une telle bassesse d'âme, et ne put souffrir que la pauvreté de Lysandre, qui était la plus grande preuve de sa justice et de sa vertu, fût regardée comme un obstacle qui dût empêcher de s'allier dans sa famille. Ils firent condamner à une amende, couverts de honte et exposés au mépris de tous les gens de bien : car à Sparte il y avait des peines établies, non-seulement contre ceux qui refusaient de se marier ou qui se mariaient trop tard, mais aussi contre ceux qui se mariaient mal ; et l'on rangeait dans ce nombre ceux surtout qui, au lieu de s'allier dans les maisons de vertu et de leur parenté, ne cherchaient que les maisons des riches : loi admirable, qui servirait à perpétuer dans les familles la probité et l'honneur, qu'un sang impur vient bientôt à bout d'y altérer !

Il faut avouer qu'un généreux désintéressement au milieu de tout ce qui peut irriter la cupidité est bien rare et bien digne d'admiration ; mais il était accompagné dans Lysandre de grands défauts qui en ternissaient tout l'éclat. Sans parler de l'imprudence qu'il eut de faire entrer dans Sparte l'or et l'argent qu'il méprisait lui-même, mais qu'il rendit estimable à ses citoyens, ce qui causa leur perte ; quel cas peut-on faire d'un homme, brave à la véri-

té, propre à manier les esprits, intelligent dans les affaires, et habile dans l'art de gouverner et dans ce qu'on appelle politique; mais qui ne compte pour rien la probité et la justice, à qui le mensonge, la fourbe, la perfidie paraissent des moyens légitimes pour parvenir à ses fins; qui ne craint point, pour avancer ses amis et se faire des créatures, de commettre les injustices et les violences les plus criantes; enfin, qui ne rougit pas de profaner ce que la religion a de plus sacré, jusqu'à corrompre les prêtres et supposer des oracles, pour satisfaire la folle ambition qu'il avait de s'égaliser aux rois et de monter sur le trône?

Dans le temps même qu'Agésilas se préparait à mener ses troupes dans la Perse¹, arrive le Spartiate Épicydidas, qui lui annonce que Sparte est menacée d'une furieuse guerre, que les éphores le rappellent, et lui ordonnent de venir au secours de son pays. Agésilas ne délibéra pas un moment, et fit sur-le-champ aux éphores cette réponse, que Plutarque nous a conservée²: *Agésilas aux éphores, salut. Nous avons soumis une partie de l'Asie, mis en déroute les barbares, et fait dans l'Ionie de grands préparatifs de guerre. Mais puisque vous m'ordonnez de retourner, je suis de près votre lettre, et je la préviendrai, s'il m'était possible. J'ai reçu le commandement, non pour moi, mais pour ma ville et pour les alliés. Je sais qu'un commandant ne mérite et ne remplit véritablement ce nom que lorsqu'il se laisse conduire par les lois et par les éphores, et qu'il obéit aux magistrats.*

On a fort admiré et fait valoir cette prompt obéissance d'Agésilas, et ce n'est pas sans raison. Annibal, déjà accablé de malheurs, chassé de presque toute l'Italie, eut beaucoup de peine à obéir à ses citoyens qui le rappelaient pour délivrer Carthage du malheur dont elle était menacée. Ici c'est un roi vainqueur, prêt à entrer dans le pays ennemi et à aller attaquer le roi des Perses jusque sur son trône, presque sûr de l'heureux succès de ses armes, qui, au premier ordre des éphores, renonce à de si flatteuses et si magnifiques espérances. Il montre bien la vérité de ce qu'on disait :

qu'à Sparte c'étaient les lois qui commandaient aux hommes, et non les hommes aux lois.

En partant, il dit que trente mille archers du roi le chassaient d'Asie; désignant par ces mots une monnaie de Perse, qui avait d'un côté la figure d'un archer, parce qu'on avait répandu dans la Grèce trente mille pièces de cette monnaie pour corrompre les orateurs et ceux qui avaient le plus de pouvoir dans les villes.

Agésilas, en quittant l'Asie, où il fut regretté comme le père commun des peuples, y établit Euxène pour son lieutenant, et lui donna quatre mille hommes pour la défense du pays³. Xénophon partit avec lui. Il laissa à Ephèse, chez Mégabyze, qui prenait soin du temple de Diane, la moitié de l'or qu'il avait rapporté de son expédition en Perse avec Cyrus, pour le lui garder comme un dépôt, et, en cas de mort pour le consacrer à Diane.

Cependant les Lacédémoniens avaient levé une armée⁴, et l'avaient mise sous le commandement d'Aristodème, tuteur du roi Agésipolis, encore enfant. Leurs ennemis s'assembleraient pour délibérer comment ils devaient faire la guerre. Timolaüs de Corinthe dit que les Lacédémoniens ressemblaient à un fleuve qui grossit à mesure qu'il s'éloigne de sa source, eu à un essaim d'abeilles qu'on peut brûler aisément dans sa ruche, mais qui se répand bien loin à sa sortie, et se rend redoutable par ses piqûres. Il était donc d'avis qu'on les allât attaquer chez eux, et, s'il se pouvait, jusque dans leur capitale; ce qui fut approuvé et résolu. Mais les Lacédémoniens ne leur en laissèrent pas le temps. Ils se mirent en campagne, et trouvèrent l'ennemi près de Némée, ville assez voisine de Corinthe. Il s'y donna un combat fort rude. Les Lacédémoniens eurent l'avantage, qui fut très-considérable. Agésilas, ayant reçu cette nouvelle à Amphipolis, comme il accourait au secours de sa patrie, la manda aussitôt aux villes d'Asie pour leur donner du courage, et leur fit espérer qu'elles le reverraient bientôt, si les affaires tournaient bien.

¹ Xénoph. hist. grec. lib. 4, pag. 543; id. in Agésil. pag. 657. — Plut. in Agésil. pag. 603-604.

² Plut. in Apophtheg. Lacon. pag. 241

³ Xénoph. hist. grec. lib. 4, pag. 543. — Id. de expedit. Cyr. lib. 5, pag. 350.

⁴ Id. hist. grec. pag. 544-547.

Quand on sut à Sparte qu'Agésilas approchait ¹, les Lacédémoniens, qui étaient restés dans la ville, voulant lui faire honneur à cause de sa prompte obéissance à leurs ordres, firent publier à son de trompe que tous les jeunes gens qui voudraient aller au secours de leur roi n'avaient qu'à venir s'enrôler. Il n'y en eut pas un seul qui ne vint se présenter avec joie et donner son nom. Mais les éphores en choisirent seulement cinquante des plus braves et des plus robustes qu'ils lui envoyèrent et le firent prier de se rendre le plus tôt qu'il pourrait en Béotie ; ce qu'il exécuta sans délai.

Dans ce même temps les deux flottes ennemies se rencontrèrent près de Cnidos, ville de Carie ². Celle des Lacédémoniens était commandée par Pisandre, beau-frère d'Agésilas ; celle des Perses, par Pharnabaze et Conon, Athénien. Ce dernier, voyant que les secours du roi de Perse venaient lentement, et faisaient manquer bien des occasions, avait pris le parti d'aller lui-même en cour solliciter en personne l'assistance du roi. Comme il ne voulut point se prosterner devant lui selon la coutume ordinaire, il ne put s'ouvrir et s'expliquer que par des entremetteurs. Il lui représenta avec une force et une vivacité qu'on pardonne rarement à ceux qui parlent aux princes, qu'il était bien étonnant et bien honteux que ses ministres, contre son intention, laissassent manquer et déperir ses affaires par une indigne épargne ; que le plus opulent roi de la terre le cédât à ses ennemis par l'endroit même où il leur était infiniment supérieur, c'est-à-dire par les richesses ; et que, faute d'envoyer à ses généraux l'argent nécessaire, il fit avorter tous leurs desseins. Ces remontrances étaient libres, mais sensées et solides. Le roi les reçut parfaitement bien, et il montra par son exemple que souvent on pourrait dire la vérité aux princes avec succès, si l'on en avait le courage. L'on obtint tout ce qu'il demanda, et le roi le fit amiral de sa flotte.

Elle était composée de plus de quatre-vingt-dix galères ; celle des ennemis était un peu inférieure en nombre. Elles vinrent à la vue l'une de l'autre près de Cnidos, ville maritime

de l'Asie Mineure. Conon, qui avait été cause en quelque sorte de la prise d'Athènes par la perte du combat naval près d'Ægos-Potamos, fit ici des efforts extraordinaires pour réparer son malheur et pour effacer par une victoire éclatante la honte de sa première défaite. Il avait cet avantage ³, que, dans le combat qu'il allait donner, les Perses en faisaient tous les frais, et en devaient porter seuls toute la perte ; au lieu que tout le fruit de la victoire serait pour les Athéniens, sans qu'ils y hasardassent rien de leur. Pisandre avait aussi de grands motifs de montrer du courage dans cette occasion, pour ne pas dégrader de la gloire de son beau-frère, et pour justifier le choix qu'il avait fait de lui en le nommant amiral de la flotte. En effet, il fit paraître beaucoup de valeur, et eut d'abord quelque avantage ; mais le combat s'étant échauffé, et les alliés de Sparte ayant pris la fuite, il ne put se résoudre à les suivre, et montra les armes à la main. Conon prit cinquante galères ; le reste se sauva à Cnidos. La suite de cette victoire fut la révolte presque générale des alliés de Sparte, dont plusieurs se déclarèrent pour les Athéniens, et les autres se rétablirent dans leur ancienne liberté. Depuis cette bataille, les affaires des Lacédémoniens allèrent toujours en déclinant. Toutes leurs actions en Asie ne furent plus que de faibles efforts d'un pouvoir mourant, jusqu'à ce que les défaites de Leuctres et de Mantinée achevèrent de les accabler.

Isocrate ⁴ fait une réflexion bien sensée au sujet des révolutions de Sparte et d'Athènes, qui ont toujours eu leur cause et leur source dans la prospérité orgueilleuse de ces deux républiques. En effet, les Lacédémoniens, qui d'abord étaient incontestablement reconnus pour les maîtres de la Grèce, ne débordèrent de leur autorité que par l'abus énorme qu'ils en firent. Les Athéniens succédèrent à leur puissance, et en même temps à leur fierté, et nous avons vu dans quel abîme de maux elle les précipita. Sparte, ayant encore repris le dessus par la défaite des Athéniens en Sicile et par la prise de leur ville, semblait devoir profiter

¹ Plut. in Agésil. pag. 605.

² Xenoph. hist. græc. lib. 4, pag. 518. — Diod. lib. 11, pag. 302. — Justin lib. 6, cap 2 et 3.

³ « Eō speciosius, quod ne ipsorum quidem Athenien-
um, sed alient imperii viribus dimic. », pagaturus po-
nuntio regis, victorius premio patitur. » (JUSTIN.)

⁴ Isocr. in Orat. Arcop. pag. 378-380.

de la double expérience du passé, tant de la sienne propre que de celle de sa rivale, qui était encore toute récente; mais il est rare que les exemples et les événements les plus frappants fassent changer de conduite. Sparte devint aussi fière et aussi intraitable qu'auparavant; aussi éprouva-t-elle encore le même sort.

C'était pour faire éviter ce malheur aux Athéniens qu'Isocrate leur rappelait le souvenir du passé, leur parlant dans un temps où tout leur réussissait. « Vous croyez, leur dit-il, que, munis d'une flotte nombreuse, maîtres absolus de la mer, soutenus par de puissants alliés toujours prêts à vous secourir, vous n'avez rien à craindre, et que vous pouvez jouir en repos et en tranquillité du fruit de vos victoires. Et moi (souffrez que je vous parle avec franchise et vérité), je pense tout autrement. Ce qui fait le sujet de ma crainte, c'est que je vois que la décadence des plus grandes villes a toujours commencé dans le temps qu'elles se croyaient les plus puissantes, et que c'est leur sécurité même qui a creusé le précipice où elles sont tombées. Et la raison en est bien claire. La prospérité et l'adversité ne marchent jamais seules; mais elles ont chacune leur cortège, qui produit des effets bien différents. La première est accompagnée de faste, d'orgueil, d'insolence, qui aveuglent, et inspirent des projets téméraires et insensés; au contraire, l'adversité a pour compagnes la modestie, la défiance de soi-même, la circonspection, dont l'effet naturel est de rendre les hommes prudents, et de leur faire tirer avantage de leurs propres fautes: de sorte que l'on ne sait lequel de ces deux états l'on doit souhaiter à une ville, puisque celui qui paraît malheureux est un acheminement presque sûr à la prospérité, et que celui qui est si flatteur et si brillant conduit pour l'ordinaire aux plus grands malheurs. » L'échec reçu par les Lacédémoniens à la journée de Callos en fut une triste preuve.

Agésilas était en Béotie¹, prêt à donner la bataille, quand il apprit cette fâcheuse nouvelle. Dans la crainte qu'elle ne décourageât

et n'effrayât ses troupes, qui se préparaient au combat, il fit courir le bruit dans l'armée que les Lacédémoniens avaient remporté sur mer une victoire considérable, et lui-même, paraissant en public couronné d'un chapeau de fleurs, fit un sacrifice d'action de grâces pour cette bonne nouvelle, et envoya aux officiers des portions du sacrifice. Les deux armées², à peu près égales en force, se trouvèrent en présence dans les plaines de Coronée, et se mirent en bataille. Agésilas donna aux Orchoménien l'aile gauche, et prit pour lui la droite. De l'autre côté, les Thébains étaient à la droite, et les Argiens à la gauche. Xénophon écrit que ce fut la plus furieuse de toutes les batailles qui eussent été données de son temps, et il doit en être cru, car il y était, et il combattait auprès d'Agésilas, avec lequel il était revenu d'Asie.

La première charge ne fut pas fort opiniâtre, et ne dura pas longtemps. Les Thébains mirent d'abord en fuite les Orchoménien, et Agésilas renversa et mit en déroute les Argiens. Mais les uns et les autres ayant su que leur aile gauche était fort maltraitée et qu'elle fuyait, ils tournèrent incognito, Agésilas pour s'opposer aux Thébains et pour leur ravir la victoire, et les Thébains pour suivre leur aile gauche qui s'était retirée vers l'Ilélicon. Dans ce moment, Agésilas pouvait remporter une victoire sûre, s'il avait voulu laisser passer les Thébains pour les charger ensuite en queue; mais, emporté par l'ardeur de son courage, il voulut s'opposer à leur passage, et les attaquer de front pour les renverser de vive force: en quoi, dit Xénophon, il montra plus de valeur que de prudence.

Les Thébains, voyant qu'Agésilas marchait contre eux, réunirent dans l'instant toute leur infanterie en un seul corps, en formèrent un bataillon carré, et reçurent l'ennemi sans s'étonner. La mêlée fut âpre et sanglante dans tous les endroits, mais plus encore dans celui où Agésilas combattait au milieu de cinquante jeunes Spartiates que la ville lui avait envoyés. La valeur et l'émulation de ces jeunes gens firent d'un grand secours pour Agésilas, et l'on

¹ Pint. in Agasil. pag. 605.

² Pint. in Agasil. pag. 605. — Xenoph. hist. grec. pag. 518-525, et in Agasil. pag. 659-670.

pent dire qu'ils lui sauvèrent la vie, combattant autour de lui avec beaucoup d'ardeur, et s'exposant les premiers pour mettre sa personne en sûreté. Ils ne purent pas néanmoins l'empêcher d'être blessé, et il reçut au travers de ses armes plusieurs coups de pique et d'épée. Mais, après de grands efforts, ils l'arrachèrent encore vivant aux ennemis, et lui faisant un rempart de leurs corps, ils lui immolèrent grand nombre de Thébains, et plusieurs de ces jeunes gens demeurèrent aussi sur la place. Enfin, voyant que c'était une affaire trop difficile que de renverser de front les Thébains, ils furent forcés d'en venir à ce qu'ils avaient refusé de faire d'abord. Ils ouvrirent leur phalange pour leur donner passage ; et après qu'ils furent passés, comme ils marchaient avec plus de désordre, ils tombèrent sur eux, et les attaquèrent par les flancs et par la queue. Ils ne purent pourtant jamais les rompre, ni les mettre en fuite. Ces braves Thébains firent leur retraite en combattant toujours, et gagnèrent l'Hélicon, bien fiers du succès de ce combat, où, de leur côté, ils s'étaient toujours maintenus invincibles.

Agésilas, quoique très-affaibli par le grand nombre de ses blessures, et par la quantité de sang qu'il avait perdu, ne voulut point se retirer dans sa tente qu'il ne se fût fait porter au lieu où était sa phalange, et qu'il n'eût vu emporter devant lui tous les morts sur leurs armes mêmes. Là, on vint lui dire que plusieurs des ennemis s'étaient réfugiés dans le temple de Minerve Itonienne, qui était près du lieu où s'était donné le combat, et on lui demanda ce qu'il voulait qu'on en fit. Comme il était plein de respect pour les dieux, il ordonna qu'on les laissât aller, et leur donna même une escorte pour les conduire en sûreté où ils voudraient.

Le lendemain matin, Agésilas, voulant éprouver si les Thébains auraient le courage de recommencer le combat, commanda à ses troupes de se couronner de chapreaux de fleurs, et à ses flûteurs de jouer de la flûte pendant qu'il ferait dresser et orner un trophée pour monument de sa victoire. Dans ce même moment les eunuques lui envoyèrent des hérauts pour demander la permission d'enterrer les morts. Il la leur accorda avec une trêve ; et

ayant confirmé sa victoire par cette action de vainqueur, il se fit porter à Delphes, où l'on célébrait les jeux pythiques. Il y fit une procession solennelle, qui fut suivie d'un sacrifice, et il consacra au dieu la dîme du butin qu'il avait fait en Asie, qui montait à cent talents¹. Ces grands hommes, encore plus religieux que braves, ne manquaient jamais de marquer aux dieux par des présents leur reconnaissance pour les victoires qu'ils avaient remportées, déclarant par cet hommage public qu'ils s'en croyaient redevables à leur protection.

§ V. — AGÉSILAS VICTORIEUX RETOURNE A SPARTE.
IL SE CONSERVE TOUJOURS DANS SA SIMPLICITÉ ET DANS SES MŒURS ANCIENNES. CONON RÉTABLIT LES MURAILLES D'ATHÈNES. PAIX MONTREUSE AUX GRÈCS, CONCLUE PAR ANTALCIDÈ, LACÉDÉMONIEN.

Après la fête, Agésilas s'en retourna par mer à Sparte². Ses citoyens le reçurent avec toutes les marques d'une véritable joie, et le regardèrent avec admiration, voyant ses mœurs simples et sa vie pleine de frugalité et de tempérance. A son retour des pays étrangers où dominait le faste, la mollesse, l'amour des délices, on ne le vit point infecté des mœurs barbares, comme l'avaient été la plupart des autres généraux. Il ne changea rien ni à ses repas, ni à ses bains, ni à l'équipage de sa femme, ni aux ornements de ses armes, ni aux meubles de sa maison. Au milieu d'une réputation si brillante et des applaudissements universels, toujours le même, et plus modeste encore qu'auparavant, il ne se distinguait des autres citoyens que par une plus grande soumission aux lois, et un plus inviolable attachement aux coutumes de sa patrie, persuadé qu'il n'était roi que pour en donner l'exemple aux autres.

Il ne faisait consister la grandeur que dans la vertu³. Un jour qu'on parlait en termes magnifiques du grand-roi (c'est ainsi que les rois de Perse se faisaient appeler), et qu'on rele-

¹ Cent mille écus. — 100 talents euboeques feroient 385,000 fr. E. B.

² Plut. in Agesil. pag. 608.

³ Plut. de sui laude, pag. 545.

vait extrêmement sa puissance : « Je ne compte pas », dit-il, comment il est plus grand que moi, s'il n'est pas plus vertueux. »

Il y avait à Sparte quelques citoyens, qui, gâtés par le goût dominant de la Grèce, se faisaient un mérite et une gloire d'entretenir beaucoup de chevaux pour les courses. Il persuada à sa sœur, appelée *Cynisca*, de disputer le prix aux jeux olympiques, pour faire voir aux Grecs que la victoire qu'on y remportait, et dont on faisait tant de cas, n'était pas le fruit du courage et de la valeur, mais des richesses et de la dépense. Elle fut la première des personnes de son sexe qui eut part à cet honneur. Il ne portait pas le même jugement des exercices qui contribuent à rendre le corps plus robuste, et qui l'endurcissent aux travaux et à la fatigue ; et pour les mettre plus en honneur, il les honorait souvent de sa présence.

Quelque temps après la mort de Lysandre¹, il découvrit le complot qu'il avait formé contre les deux rois, dont jusque-là on n'avait point entendu parler, et dont on n'eut connaissance que par une espèce de hasard. Voici ce qui donna lieu à cette découverte. Sur quelques affaires qui regardaient le gouvernement, on eut besoin d'aller consulter les mémoires que Lysandre avait laissés, et Agésilas se transporta dans sa maison. En parcourant ses papiers, il tomba sur le cahier où était écrite tout du long la harangue de Cléon, qu'il avait préparée sur la nouvelle manière de procéder à l'élection des rois. Frappé de cette lecture, il quitta tout, et sortit brusquement pour aller communiquer cette harangue à ses concitoyens, et leur faire voir quel homme c'était que Lysandre, et combien on s'était trompé à son égard. Mais Lacratidas, homme sage et prudent, et qui était le président des éphores, le retint en lui disant « qu'il ne fallait pas dé-
« terror Lysandre, mais au contraire qu'il fal-
« lait enterrer avec lui sa harangue, comme
« une pièce très-dangereuse par le grand art
« avec lequel elle était composée, et par la
« force de persuasion qui y régnait partout,

« et à laquelle il serait difficile de résister. » Agésilas le crut, et la harangue demeura ensevelie dans le silence et l'oubli, ce qui était le meilleur usage qu'on en pût faire.

Comme il avait beaucoup de crédit dans la ville, il fit déclarer amiral de la flotte Téléutias, son frère utérin. Il serait à souhaiter que l'histoire, pour justifier ce choix, marquât dans ce commandant d'autres qualités que celle de proche parent du roi. Bientôt après, Agésilas partit avec son armée de terre, alla mettre le siège devant Corinthe, et prit ce que l'on appelait les *longues murailles*, pendant que son frère Téléutias l'assiégeait par mer. Il fit plusieurs autres exploits particuliers contre les peuples de la Grèce ennemis de Sparte, qui marquent toujours à la vérité beaucoup de valeur et d'expérience de la part de ce chef, mais qui ne sont pas fort importants ni décisifs, et que j'ai cru par cette raison pouvoir omettre.

Dans le même temps², Pharnabaze et Conon, avec la flotte du roi, s'étant rendus maîtres de la mer, ravageaient toute la côte de la Laconie. Ce satrape, retournant dans son gouvernement de Phrygie, laissa à Conon le commandement de l'armée navale, avec des sommes fort considérables pour travailler au rétablissement d'Athènes. Conon, victorieux et couvert de gloire, s'y rendit, et y fut reçu avec un applaudissement général. Le triste spectacle d'une ville autrefois si florissante, et alors réduite à un triste état, lui causa plus de douleur qu'il ne ressentit de joie de revoir sa chère patrie après tant d'années. Il ne perdit point de temps, et commença aussitôt l'ouvrage, y employant, outre les maçons et les ouvriers ordinaires, les soldats, les matelots, les citoyens, les alliés, en un mot, tous ceux qui étaient bien intentionnés pour Athènes ; la Providence voulant que cette ville, brûlée anciennement par les Perses fût alors rebâtie de leurs propres mains, et qu'ayant été démantelée et démolie par les Lacédémoniens, elle fût rétablie de leurs propres deniers, et des dépouilles qu'on avait prises sur eux. Quelle vicissitude ! quel changement ! Athènes avait alors pour alliés ceux qui avaient été autrefois ses

¹ *Τὸ δ' ἔπειθ' ἦν μισθὸν ἐκείνως, εἰ μὴ καὶ δικαιοσύνη.*

² Plut. in Agésil. pag. 606.

¹ An. M. 3644 ; av. J. C. 393. — Xenoph. hist. græc. lib. 4, p. 534-537. — Diod. lib. 14, pag. 303. — Justin. lib. 6, cap. 3.

plus cruels ennemis, et pour ennemis ceux avec qui elle avait contracté dans ces premiers temps une si étroite et si intime alliance. Conon, secondé par le zèle des Thébains, releva en peu de temps les murs d'Athènes, rétablit cette ville dans son ancien éclat, et la rendit plus formidable que jamais à ses ennemis¹. Après avoir offert aux dieux une véritable hécatombe c'est-à-dire un sacrifice de cent bœufs, en action de grâces pour l'heureux rétablissement d'Athènes, il fit un festin à toute la ville, et tous les citoyens généralement y furent invités.

Sparte ne put voir sans une extrême douleur un rétablissement si glorieux². Elle regardait la grandeur et la puissance d'une ville anciennement rivale, et presque toujours ennemie, comme sa propre ruine. C'est ce qui fit prendre aux Lacédémoniens la lâche résolution de se venger en même temps et d'Athènes, et de Conon, son restaurateur, en faisant la paix avec le roi de Perse. Dans cette vue, ils envoyèrent Antalcide à Tébaze. Sa commission renfermait deux articles principaux. Le premier était d'accuser Conon devant le satrape d'avoir volé au roi l'argent qu'il avait employé au rétablissement d'Athènes, et d'avoir formé le dessein d'enlever aux Perses l'Éolide et l'Ionie, pour les assujettir de nouveau à la république d'Athènes, de qui elles avaient autrefois dépendu. Par le second, il avait ordre de faire à Tébaze les propositions les plus avantageuses que son maître pût souhaiter. Sans se mettre aucunement en peine de ce qui regardait l'Asie, il stipulait seulement que toutes les îles et les autres villes jouiraient de leur liberté et de leurs lois. Ainsi les Lacédémoniens livraient au roi, avec la dernière injustice, et avec une extrême lâcheté, tous les Grecs établis en Asie, pour la liberté desquels Agésilas avait si longtemps combattu. Il est vrai que celui-ci n'eut aucune part à une si indigne négociation. Toute la honte en doit tomber sur Antalcide, qui, étant l'ennemi juré de ce roi de Sparte, hâtait cette paix par toutes sortes de voies, parce que la guerre augmentait l'autorité, la gloire et la réputation d'Agésilas.

Les plus considérables villes de la Grèce avaient envoyé en même temps des députés à Tébaze, et Conon était à la tête de ceux d'Athènes. Tous, d'un commun accord, rejetèrent de telles propositions. Sans parler de l'intérêt des Grecs d'Asie, qui les touchait vivement, ils se voyaient exposés par ce traité, les Athéniens, à perdre les îles de Lemnos, d'Imbros et de Sciros; les Thébains, à abandonner les villes de Béotie dont ils étaient maîtres, et qui voudraient rentrer dans leur liberté; les Argiens, à renoncer à Corinthe, dont la perte entraînerait bientôt celle d'Argos même. Ainsi les députés se retirèrent sans avoir rien conclu.

Tébaze arrêta Conon, et le fit mettre en prison. N'osant pas se déclarer ouvertement pour les Lacédémoniens sans en avoir reçu un ordre exprès, il se contenta de leur fournir sous main des sommes considérables pour l'équipement d'une flotte, afin que les autres villes de la Grèce ne fussent point en état de leur résister. Après avoir pris ces précautions, il partit sur-le-champ pour la cour, et alla rendre compte au roi de l'état de sa négociation. Le prince en fut fort content, et le pressa fort d'y mettre la dernière main. Tébaze lui fit aussi le rapport des accusations des Lacédémoniens contre Conon. Quelques auteurs, selon le témoignage de Cornélius Népos, ont écrit qu'il fut conduit à Suze, et qu'il y fut exécuté par ordre du roi. Le silence que Xénophon, qui lui était contemporain, garde sur sa mort, laisse en doute s'il se sauva de la prison, ou s'il subit le dernier supplice.

Dans l'intervalle jusqu'à la conclusion du traité, il se passa quelques actions peu considérables entre les Athéniens et les Lacédémoniens. Ce fut aussi pour lors qu'Évagore poussa ses conquêtes dans l'île de Chypre : nous en parlerons bientôt.

Enfin Tébaze, étant de retour³, manda les députés des villes de Grèce pour leur faire la lecture du traité. Il portait que toutes les villes grecques de l'Asie demeureraient soumises au roi, et que toutes les autres, tant petites que grandes, conserveraient leur liberté. Le roi retenait, outre cela, la possession des îles

¹ Athen. lib. 1, pag. 3.

² Xenoph. hist. grec. lib. 3, pag. 537-538. Plut. in Agesil. pag. 608

³ An. M. 3617; av. J. C. 387. — Xenophon. lib. 5, pag. 539-541

de Cypré et de Clazomène, et laissait celle de Scyros, de Lemnos et d'Imbros aux Athéniens, à qui elles appartenait depuis longtemps. Par ce même traité, il promettait de se joindre aux peuples qui l'accepteraient, pour faire la guerre par terre et par mer à ceux qui refuseraient d'y entrer. Nous avons déjà dit que c'était Sparte même qui avait proposé de telles conditions.

Toutes les autres villes de la Grèce, ou du moins le plus grand nombre, rejetaient avec horreur un traité si infâme. Cependant, comme ces peuples étaient affaiblis par les divisions domestiques qui les avaient épuisés, et qu'ils étaient hors d'état de soutenir la guerre contre un prince si puissant, qui menaçait de tomber avec toutes ses forces contre quiconque refuserait d'entrer dans cet accord, ils furent contraints malgré eux d'y consentir, excepté les Thébains, qui eurent le courage de s'y opposer d'abord ouvertement, mais qui furent enfin obligés de l'accepter comme les autres, de quel ils se voyaient généralement abandonnés.

Voilà quel fut le fruit de la jalousie et des dissensions qui armèrent les villes grecques les unes contre les autres, et quel avait été le but que s'était proposé la politique d'Artaxerxe en répandant des sommes considérables parmi des peuples invincibles au fer et aux armes, mais non à l'or et aux présents des Perses, bien éloignés en cela du caractère des anciens Grecs.

Pour bien comprendre combien Sparte et Athènes, dans les temps dont nous parlons, étaient différentes de ce qu'elles avaient été autrefois, il ne faut que comparer les deux traités de paix conclus entre les Perses et les Grecs, le premier par Cimon, Athénien, sous Artaxerxe Longue-Main, plus de soixante ans auparavant, et le dernier par Antalcide, Lacédémonien, sous Artaxerxe Mnémon¹. Dans le premier, la Grèce victorieuse et triomphante assure la liberté des Grecs d'Asie, donne la loi aux Perses, leur impose telles conditions qu'il lui plaît, leur prescrit des bornes et des limites, en leur défendant de faire approcher de la mer leurs troupes de terre plus près qu'à la distance de trois journées de chemin, et de paraître avec de longs vaisseaux dans l'étendue

des mers qui sont depuis les îles Cyanées jusqu'aux Chélidoniennes, c'est-à-dire depuis le Pont-Euxin jusqu'aux côtes de la Pamphlie. Dans le second, au contraire, la Perse, devenue fière et impérienne, se plaît à humilier ses vainqueurs en leur enlevant d'un seul trait de plume l'empire qu'ils avaient sur l'Asie Mineure, en les forçant d'abandonner lâchement tous les Grecs établis dans ces riches provinces, et de souscrire à leur servitude; enfin, en les resserrant eux-mêmes à son tour dans les bornes étroites de la Grèce.

D'où peut venir un si étrange changement? Ne sont-ce pas de part et d'autre les mêmes villes, les mêmes peuples, les mêmes forces, les mêmes intérêts? Oui, sans doute; mais ce ne sont plus les mêmes hommes, ou plutôt ce ne sont plus les mêmes principes de gouvernement. Rappelons-nous ces beaux temps de la Grèce si glorieux pour Athènes et pour Sparte, où la Perse vint fondre sur ce petit pays avec toutes les forces de l'Orient. Qu'est-ce qui rendit ces deux villes invincibles et supérieures à des armées si nombreuses et si formidables? leur union et leur bonne intelligence. Nulle dissension entre ces deux peuples, nulle jalousie de commandement, nulle vue particulière d'intérêt, enfin nul autre combat entre eux que d'honneur, que de gloire, que d'amour de la patrie.

A cette union si louable se joignit une haine irréconciliable contre les Perses, qui devint comme naturelle aux Grecs, et qui était le caractère le plus marqué de la nation. C'était un crime capital et puni de mort, que de faire mention de paix avec eux, et de proposer aucun accommodement²; et l'on vit une mère athénienne jeter la première pierre contre son fils qui avait osé le faire, et donner aux autres l'exemple de le lapider.

Cette ferme union des deux peuples, et cette haine déclarée contre l'ennemi commun, furent longtemps comme deux fortes barrières qui firent leur sûreté, et les rendirent invincibles; et l'on peut dire qu'elles furent la source et le principe de tous ces glorieux succès qui ont élevé la Grèce à un si haut point de réputation. Mais, par un malheur ordinaire aux

¹ Diocl. lib. 12, pag. 74-75.

1.

² Isocr. in Panegyric. pag. 113.

états les plus florissants, ces succès mêmes devinrent la cause de sa perte, et frayèrent le chemin aux disgrâces qui lui arrivèrent dans la suite.

Ces deux peuples¹, qui auraient pu porter leurs armes victorieuses jusque dans le fond de la Perse, et aller à leur tour attaquer le grand-roi jusque sur son trône même, au lieu de former de concert une telle entreprise, qui les aurait comblés en même temps et de gloire et de richesses, out la folie de laisser en repos l'ennemi commun, de se brouiller ensemble pour des pointilleries d'honneur et pour des intérêts de peu d'importance, et de consumer inutilement contre eux-mêmes des forces qui ne devaient être employées que contre les barbares, qui n'auraient pu y résister : car il est remarquable que jamais les Perses n'ont remporté aucun avantage contre les Athéniens ni contre les Lacédémoniens, tant qu'ils ont été unis ensemble, et que ce n'est que par leurs divisions qu'ils ont trouvé le moyen de les vaincre alternativement, et toujours les uns par les autres.

Ces divisions les conduisirent à des démarches dont Sparte et Athènes n'auraient jamais paru capables. On les vit l'une et l'autre se déshonorer par leurs lâches et basses flatteries, à l'égard non-seulement du roi de Perse, mais même de ses satrapes ; leur faire la cour, rechercher leurs bonnes grâces, ramper devant eux, essayer leur mauvaise humeur, et cela pour obtenir quelques secours de troupes ou d'argent, oubliant que les Perses, fiers et insolents quand on paraissait les craindre, devenaient eux-mêmes timides et petits à l'égard de ceux qui avaient le courage de les mépriser. Mais enfin, que gagnèrent-ils par toutes ces bassesses ? le traité qui a donné lieu à ces réflexions, et qui sera à jamais l'opprobre de Sparte et d'Athènes

§ VI. — GUERRE D'ARTAXERXES CONTRE ÉVAGORE, ROI DE SALAMINE. ÉLOGE ET CARACTÈRE DE CE PRINCE. TÉRIBAZE ACCUSÉ FALSIVEMENT : SON ACCUSATEUR PUNI

Ce que je viens de dire sur la facilité avec laquelle les Grecs auraient pu se rendre redou-

tables à leurs ennemis, devient encore plus sensible quand on jette les yeux, d'un côté, sur la diversité des peuples et l'étendue des contrées qui composaient le vaste empire des Perses, et, de l'autre, sur la faiblesse du gouvernement, incapable d'animer une si grande masse, et de soutenir le poids de tant d'affaires et de soins. A la cour tout se conduisait par les intrigues des femmes et par les cabales des favoris, dont souvent tout le mérite consistait à flatter le prince et à l'entretenir dans ses passions. C'était par leur crédit que se faisait le choix des officiers, et que se donnaient les premières dignités : c'était sur leurs avis qu'on jugeait des services des généraux d'armée, et qu'on décidait de leur récompense. La suite fera voir que c'était là la source des mouvements des provinces, de la défiance de la plupart des gouverneurs, du mécontentement et ensuite de la révolte des meilleurs officiers, et du mauvais succès de presque toutes les entreprises que l'on formait.

Artaxerxe, délivré des soins et de l'embarras que lui causait la guerre contre les Grecs, songea à terminer celle de Chypre, qui durait depuis quelques années, mais qui était poussée faiblement, et il tourna le gros de ses forces de ce côté-là.

Évagore régnait alors dans Salamine, ville capitale de l'île de Chypre². Il descendait de Teucer le Salaminien³, qui, au retour de la guerre de Troie, avait bâti cette ville, et lui avait donné le nom de sa patrie. Ses descendants y avaient toujours régné depuis : mais un étranger venu de Phénicie, ayant dépossédé le roi légitime, avait pris sa place ; et pour se maintenir dans son usurpation, il avait rempli la ville de barbares, et soumis toute l'île à la domination du roi des Perses.

C'est sous ce tyran qu'Évagore vint au monde. On prit grand soin de son éducation. Il se distingua parmi les jeunes gens par la beauté de son visage, par la force de son corps, et encore plus par un air de modestie et de pudeur⁴, qui fait le plus grand orne-

¹ Isocr. in Evag. pag. 960.

² Ce Teucer était de Salamine, petite île près d'Athènes, devenue si célèbre par le combat naval qui s'y donna sous Xerxès.

³ « Et, qui ornait artatem, pudor. » (Cic.)

⁴ Id. Ibid. pag. 129-137 ; in Penathen pag. 524-525

ment de cet âge. A mesure qu'il avançait, on voyait briller en lui les plus grandes vertus, le courage, la sagesse, la justice. Il porta dès lors ces vertus à un degré éminent, jusqu'à donner de la jalousie à ceux qui gouvernaient, qui sentaient bien qu'un mérite si éclatant ne pouvait pas demeurer dans l'obscurité d'une condition privée : mais sa modestie, sa probité, sa droiture les rassurèrent, et ils eurent en lui une pleine confiance, à laquelle il répondit toujours par une fidélité inviolable, sans jamais songer à les chasser du trône par la violence ni par la trahison.

Une voie plus honnête l'y conduisit, et ce fut la Providence, dit Isocrate, qui la lui ménagea. Un des principaux citoyens de la ville égorgea celui qui était sur le trône, et songea à arrêter Évagore et à se défaire de lui pour s'assurer le sceptre : mais celui-ci, s'étant débarrassé de ses poursuites, se retira à Solos, ville de Cilicie. Son exil, loin de lui abattre le courage, lui donna de nouvelles forces. Accompagné seulement de cinquante hommes déterminés comme lui à vaincre ou à mourir, il revint à Salamine, et chassa du trône celui qui s'en était emparé, et qui était soutenu par le crédit et la protection du roi des Perses. Rétabli dans Salamine, il rendit bientôt son petit royaume très-florissant, par son application à soulager ses sujets et à les protéger en toute manière, à les gouverner avec justice et bonté, à les rendre actifs et laborieux, à leur inspirer du goût pour la culture des terres, la nourriture des troupeaux, le commerce, la marine. Il les forma aussi à la guerre, et en fit d'excellents soldats.

Il était déjà fort puissant ¹, et s'était acquis une grande réputation, lorsque Conon, général athénien, après sa défaite près d'Ægos-Potamos, se retira chez lui; ne croyant point pouvoir trouver ailleurs ni d'asile plus sûr pour lui-même, ni de protection plus puissante pour sa patrie. La ressemblance de caractères et de sentiments lia bientôt entre eux une étroite amitié, qui dura toujours depuis, et leur fut également utile à l'un et à l'autre. Conon avait beaucoup de crédit à la cour du roi

de Perse ² : il s'employa auprès de ce prince par le moyen de Ctésias, son médecin, pour le réconcilier avec Évagore, son hôte, et il eut vite à bout.

Évagore et Conon, occupés du grand dessein d'abattre ou du moins d'affaiblir la puissance de Sparte, qui s'était rendue formidable à toute la Grèce, concertaient ensemble les moyens de parvenir à leurs fins. Ils étaient tous deux citoyens d'Athènes; le dernier par sa naissance, l'autre par le droit d'adoption que ses grands services et son zèle pour la république lui avaient mérité. Les satrapes d'Asie voyaient avec peine leur pays ravagé par les Lacédémoniens ³, et se trouvaient dans un grand embarras, parce qu'ils n'étaient pas en état de leur tenir tête. Évagore leur remontra que ce n'était point par terre qu'il fallait les attaquer, mais par mer, et il ne contribua pas peu, par le crédit qu'il avait encore auprès du roi de Perse, à faire nommer Conon général de sa flotte. La célèbre victoire remportée près de Cnidos sur les Lacédémoniens en fut la suite ⁴, et porta à cette république un coup mortel.

Les Athéniens ⁵, pour reconnaître le service important qu'Évagore et Conon leur avaient rendu auprès d'Artaxerxe, leur érigèrent des statues à Athènes.

Évagore ⁶, de son côté, poussant ses conquêtes de ville en ville, travaillait à se rendre maître de l'île entière. Les Cypriotes eurent recours au roi de Perse. Ce prince, alarmé des progrès rapides d'Évagore, dont il craignait les suites, et comprenant de quelle importance il était pour lui de ne point laisser tomber en des mains ennemies une île dont la situation était si favorable pour tenir en bride l'Asie Mineure, leur promit un prompt et puissant secours, sans se déclarer encore ouvertement contre Évagore.

Occupé ailleurs par des soins plus importants, il ne put pas leur tenir parole aussi promptement qu'il l'avait espéré et promis.

¹ An. M. 3605; av. J. C. 390.

² An. M. 3606; av. J. C. 390.

³ An. M. 3610; av. J. C. 394.

⁴ Pausan. lib. 1, pag. 5.

⁵ Diod. lib. 15, pag. 341.

⁶ An. M. 3599; av. J. C. 405. — Isocr. in Evag. pag. 393-395.

Cette guerre de Chypre durait depuis six ans¹, et le succès avec lequel Évagore la soutenait contre le grand-roi devait dissiper dans l'esprit des Grecs la terreur du nom persan, et les réunir tous contre l'ennemi commun. Il est vrai que les secours qu'Artaxerxe avait envoyés jusque-là étaient peu considérables, et il en fut de même des deux années suivantes. Pendant tout ce temps ce fut moins une guerre véritable que, des préparatifs à la guerre. Mais quand il fut libre du côté des Grecs, il y donna une sérieuse application, et attaqua Évagore avec toutes ses forces.

L'armée de terre, commandée par Oronte son gendre, était composée de trois cent mille hommes; et la flotte de trois cents galères²: elle avait pour amiral Térîbaze, Persan d'une grande noblesse et d'une grande réputation. Gaos son gendre commandait sous lui. Évagore de son côté rassembla le plus de troupes et de vaisseaux qu'il lui fut possible, mais c'était peu de chose en comparaison du formidable appareil des Perses. Sa flotte n'était que de quatre-vingt-dix galères, et son armée ne montait à guère plus de vingt mille hommes. Comme il avait beaucoup de frégates légères, il tendit des pièges à celles qui portaient des vivres à l'armée ennemie, en coula à fond un grand nombre, en prit plusieurs, et empêcha les autres d'approcher; ce qui mit la famine parmi les Perses, et y excita de violentes séditions, qu'on ne put apaiser qu'en faisant venir de Cilicie de nouveaux convois. Évagore fortifia sa flotte de soixante galères qu'il fit construire, et de cinquante qu'Achoris, roi d'Égypte, lui envoya, avec tout l'argent et tout le blé dont il pouvait avoir besoin.

Évagore, avec ses troupes de terre, attaqua d'abord une partie de l'armée ennemie qui était séparée du reste, et la mit entièrement en déroute. Cette première action fut suivie de près du combat naval, où les Perses eurent encore du dessous dans le commencement: mais, animés par les reproches et les vives remontrances de l'amiral de la flotte, ils reprirent courage, et remportèrent une pleine vic-

toire. Salamine aussitôt fut assiégée par terre et par mer. Évagore, ayant laissé la défense de la ville à son fils, nommé *Pythagore*, en sortit de nuit avec dix galères, et fit voile vers l'Égypte, pour engager le roi à le soutenir fortement contre l'ennemi commun. Il n'en tira pas tous les secours qu'il avait espérés. A son retour, il trouva la ville extrêmement pressée. Se voyant sans ressource et sans espérance, il fut contraint de capituler. Les conditions qu'on lui proposa furent qu'il abandonnerait toutes les villes de Chypre, excepté Salamine, où il se contenterait de régner; qu'il paierait au roi un tribut annuel, et qu'il lui demeurerait soumis comme un serviteur à son maître. L'extrémité où il était réduit l'obligea d'accepter les autres conditions, quelque dures qu'elles fussent; mais il ne put jamais se résoudre de consentir à la dernière, et persista toujours à déclarer qu'il ne pouvait traiter que de roi à roi. Térîbaze, qui avait la conduite du siège, ne rabattit rien de ses prétentions.

Oronte, l'autre général, jaloux de la gloire de son collègue, avait écrit secrètement contre lui en cour, l'accusant, outre plusieurs autres chefs, de former des desseins contre le roi; et il apportait pour preuves de cette accusation l'intelligence secrète qu'il conservait avec les Lacédémoniens, et l'attention marquée qu'il avait à s'attacher les chefs de l'armée et à les gagner par des présents, des promesses et des manières engageantes qui ne lui étaient pas naturelles. Artaxerxe, sur ces lettres, jugea qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour étouffer promptement une conspiration près d'éclater. Il expédia un ordre, et chargea Oronte d'arrêter Térîbaze, et de le faire conduire en cour pieds et mains liés: l'ordre est exécuté sur-le-champ. Térîbaze, étant arrivé, demande qu'on lui fasse son procès dans les formes, qu'on lui communique les chefs d'accusation, et qu'on produise les preuves et les témoins. Le roi, occupé d'autres soins, n'eut pas le temps de prendre alors connaissance de cette affaire.

Cependant Oronte, voyant que les assiégés se défendaient vigoureusement, et que les soldats de l'armée, mécontents du départ de Térîbaze, se débandaient, et refusaient de lui obéir, craignit que les choses ne tournassent

¹ An. M. 3613; av. J. C. 300. — Isocrate in. Paneg. pag. 135-136.

² An. M. 3618; av. J. C. 306. — Diod. lib. 15, pag. 328-333

mal pour lui. Il fait parler sous main à Evagore : on reprend la négociation ; les offres que ce dernier avait faites d'abord sont acceptées, et l'on retranche la condition humiliante qui avait empêché la conclusion du traité. Ainsi le siège est levé ; Evagore demeure roi de Salamine seulement, et s'engage à payer tous les ans un certain tribut.

Il paraît que ce prince vécut encore douze ou treize ans depuis la conclusion de ce traité, car on ne place sa mort qu'à l'an du monde 3632. Il eut une vieillesse heureuse et tranquille, et qui ne fut jamais troublée par aucune maladie, suite ordinaire d'une vie sobre et tempérante. Nicoclès, son fils aîné, lui succéda, et hérita de ses vertus aussi bien que de son sceptre. Il lui fit de magnifiques funérailles. Le discours intitulé *Evagore*¹, qu'Isocrate composa pour animer le jeune roi à marcher sur les traces de son père, et dont j'ai tiré l'éloge qui suit, lui tint lieu d'oraison funèbre. Il adressa encore à Nicoclès un autre traité qui porte son nom, où il lui donne d'admirables préceptes pour bien régner. J'aurai peut-être lieu d'en parler dans le volume suivant.

Eloge et caractère d'Evagore.

Quoique Evagore ne fût roi que d'un petit état², Isocrate, qui se connaissait bien en vertu et en mérite, le compare aux plus puissants monarques, et le propose comme un modèle parfait d'un bon roi, persuadé que ce n'est pas l'étendue des provinces, mais l'étendue d'esprit et la grandeur d'âme qui fait les grands princes. En effet, il nous montre en lui plusieurs qualités véritablement royales, et qui doivent nous en donner une grande idée.

Evagore n'était pas du nombre de ces princes qui croient que, pour régner, il suffit d'être de la famille royale, et que la naissance, qui donne droit à la couronne, donne aussi le mérite et les talents nécessaires pour la soutenir avec honneur. Il ne concevait pas qu'on pût s'imaginer que, tout autre état, toute autre condition exigeant nécessairement une espèce d'apprentissage pour y réussir, l'art de régner,

le plus difficile et le plus important de tous, n'eût besoin d'aucun travail ni d'aucune préparation. Il avait apporté en naissant d'heureuses dispositions : un grand fonds de génie, une conception aisée, une pénétration vive et prompte à laquelle rien n'échappait, une solidité de jugement qui saisissait tout d'un coup le parti qu'il fallait prendre ; qualités qui semblaient pouvoir le dispenser de toute étude et de toute application : et cependant, comme s'il fût né sans talents, et qu'il se fût vu obligé de suppléer par l'étude à ce qui pouvait lui manquer du côté de la nature, il ne négligea rien de ce qui pouvait servir à lui orner l'esprit³, et il donna un temps considérable à s'instruire, à réfléchir, à méditer, à consulter les gens habiles.

Quand il fut monté sur le trône, son grand soin, sa grande application fut de connaître les hommes, en quoi consiste principalement la science d'un prince et de ceux qui sont à la tête des affaires. Il s'y était sans doute préparé par l'étude de l'histoire, qui donne une prudence anticipée, tient lieu de l'expérience, et apprend ce que sont les hommes avec qui l'on a à vivre par ce qu'ont été ceux des autres siècles. Mais on étudie tout autrement les hommes en eux-mêmes, dans leur caractère, dans leur conduite, dans leurs démarches. L'amour de la république le rendit attentif à tous ceux qui étaient capables de la servir ou de lui nuire. Il s'appliqua à entrer dans leurs plus secrètes inclinations, à découvrir les plus secrets ressorts qui les faisaient agir, à connaître leurs différents talents et leurs divers degrés de capacité, afin de marquer à chaque personne sa place, de donner de l'autorité à proportion du mérite, et de faire concourir le bien particulier avec le bien public. Ce n'était point sur le rapport d'autrui, dit Isocrate, qu'il récompensait ni qu'il punissait ses sujets, mais sur ce qu'il en connaissait par lui-même, et ni la vertu des gens de bien, ni les mauvais desseins des méchants, n'échappaient à ses lumières et à ses recherches.

Il avait une qualité bien rare dans ceux qui occupent les premières places, surtout

¹ An. M. 3619; av. J. C. 365.

² *Isocrat.* in *Evagor.*

³ *Εν τῷ πρῶτῳ, καὶ δευτέρῳ, καὶ τρίτῳ βιβλίῳ.*

lorsqu'ils se croient capables de gouverner par eux-mêmes; je veux dire une docilité merveilleuse, qui naissait de la défiance où il était de ses propres lumières. Éclairé comme il était, il n'avait pas, ce semble, besoin d'avoir recours au conseil des autres; et cependant il ne prenait aucune résolution et ne formait aucune entreprise sans avoir consulté les personnes sages qui étaient à sa cour : au lieu que l'orgueil, qui est le venin secret de la souveraine puissance, porte la plupart de ceux qui sont arrivés au trône à ne plus demander conseil, ou à ne le plus suivre.

Attentif à étudier dans chaque forme de gouvernement et dans chaque condition particulière ce qu'elles avaient de plus excellent, il se proposait d'en réunir en lui toutes les bonnes qualités et tous les avantages : affable et populaire comme dans un état républicain; grave et sérieux comme dans un conseil de vieillards et de sénateurs; après avoir pris avec maturité un parti, ferme et décidé comme dans une monarchie; profond politique, par l'étendue et la justesse de ses vues; homme de guerre accompli, par un courage intrépide dans les combats, conduit par une sage modération; bon père, bon parent, bon ami; et ce qui met le comble à son éloge, en tout cela toujours grand et toujours roi¹.

Il soutenait sa dignité et son rang, non par air de fierté et de hauteur, mais par une sérénité de visage et une majesté douce que donnent la vertu et le témoignage d'une bonne conscience. Il gagnait ses amis par ses libéralités, et soumettait les autres par une grandeur d'âme à laquelle ils ne pouvaient refuser leur estime et leur admiration.

Mais ce qu'il y avait de plus royal en lui, et qui lui attirait pleinement la confiance de ses sujets, de ses voisins, et même de ses ennemis, c'est sa sincérité, sa bonne foi, son respect pour les engagements qu'il avait pris, sa haine ou plutôt la détestation qu'il témoignait pour tout déguisement, tout mensonge, toute fourberie. Une simple parole de sa part était regardée comme un serment sacré, et l'on savait que rien n'était capable de le porter à y donner la plus légère atteinte.

¹ Τυραννίδος ἢ τῶ πᾶσι τούτοις ἀνέφερεν.

C'est par toutes ces excellentes qualités qu'il vint à bout de réformer la ville de Salamine, et d'en changer entièrement la face en assez peu de temps. Il la trouva grossière, féroce, barbare, ennemie des savants et des sciences, sans goût ni pour les lettres, ni pour le commerce, ni pour les armes. Que ne peut point un prince qui aime son peuple et qui en est aimé, qui ne se croit grand et puissant que pour le rendre heureux, et qui sait mettre en honneur le travail, l'industrie, le mérite, de quelque genre qu'il soit! Assez peu d'années après qu'il fut monté sur le trône, on vit fleurir à Salamine les arts, les sciences, le commerce, la marine, la guerre; en sorte que cette ville ne le cédait à aucune des plus opulentes de la Grèce.

Isocrate répète bien des fois que, dans les louanges qu'il donne à Évagore, dont je n'ai rapporté qu'une partie, loin de rien exagérer il demeure toujours au-dessous de la vérité. A quoi peut-on attribuer un règne si sage, si juste, si modéré, si constamment employé à rendre les sujets heureux et à procurer le bien public? Il me semble que l'état où s'était trouvé Évagore avant que de régner y contribua beaucoup. C'est un grand obstacle à la connaissance et à la pratique des devoirs d'un prince que d'être né tel, et que de n'avoir jamais éprouvé d'autre situation que celle de maître et de souverain. Évagore, qui était né sous un tyran, avait longtemps obéi avant que de commander. Il avait senti dans une vie privée et dépendante la joug d'une puissance absolue et despotique. Il s'était vu exposé à l'envie et à la calomnie, et avait été en péril à cause de son mérite et de sa vertu. Il ne fallait dire à un tel prince, quand il monta sur le trône, que ce qu'on disait à un grand empereur¹: « Vous n'avez pas toujours été ce que vous êtes devenu. L'adversité vous a préparé à user bien de la souveraine puissance². Vous avez longtemps vécu parmi nous et comme nous. Vous avez été en péril sous de mauvais princes. Vous avez tremblé, vous avez su par votre

¹ Trajan.

² « Quam utile est ad usum secundorum per adversa venisse! Vixisti nobiscum, periclitatus es, timuisti. Quae tunc erat innocentium vita sola, et expertus es. » (Plin. in Panegyrr.)

« expérience comment on traitait l'innocence » et la vertu. » Ce qu'il avait souffert, ce qu'il avait craint pour lui-même ou pour les autres, ce qu'il avait vu d'injuste et de déraisonnable dans la conduite de ses prédécesseurs, lui avait ouvert les yeux sur toutes ses obligations. Il suffisait de lui dire ce que l'empereur Galba disait à Pison en l'adoptant pour l'associer à l'empire¹ : « Souvenez-vous de ce que vous avez condamné ou loué dans les princes » lorsque vous étiez particulier. Il ne faut que consulter le jugement que vous en avez porté alors, et le suivre, pour être instruit « et pour bien régner. »

Jugement de Tëribaze.

Nous avons dit que Tëribaze, accusé par Oronte de former une conspiration contre Artaxerxe, avait été conduit en cour pieds et mains liés². Gaos, amiral de la flotte, qui avait épousé sa fille, craignant que le roi ne l'enveloppât dans l'affaire de son beau-père, et ne le fît mourir sur un simple soupçon, ne crut pouvoir trouver de sûreté pour lui que dans une révolte ouverte. Il était fort aimé des soldats, et tous les officiers de la flotte lui étaient particulièrement attachés. Sans perdre de temps, il envoya des députés au roi d'Égypte Achoris, et conclut avec lui une ligue contre le roi de Perse. D'un autre côté, il sollicita vivement les Lacédémoniens à entrer dans cette ligue, avec assurance de les rendre maîtres de toute la Grèce, et d'y établir partout leur manière de gouverner, à quoi il paraît qu'ils aspiraient depuis longtemps. Ils écoutèrent favorablement cette proposition, et saisirent avec joie cette occasion de prendre les armes contre Artaxerxe, d'autant plus que la paix qu'ils avaient conclue depuis peu avec lui, par laquelle ils lui abandonnaient tous les Grecs de l'Asie, les avait couverts de honte.

Aussitôt qu'Artaxerxe eut terminé la guerre

de Cypre³, il songea à finir aussi l'affaire de Tëribaze. Il a l'équité de lui donner pour commissaires trois des plus grands seigneurs de Perse d'une probité reconnue, et d'une réputation qui les rendait respectables à toute la cour. L'affaire est donc examinée, et l'on écoute de part et d'autre les parties. Pour un crime aussi considérable que celui d'avoir conspiré contre la personne du roi, on ne produisait d'autres preuves que la lettre d'Oronte, c'est-à-dire d'un ennemi déclaré qui ne cherchait à supplanter son rival. Oronte avait espéré de son crédit à la cour que l'affaire ne serait point discutée selon les formes ordinaires, et que, sur les mémoires qu'il avait envoyés, l'accusé, sans autre examen, serait condamné. Mais on n'en usait pas ainsi chez les Perses. Une règle anciennement établie parmi eux, et qui fait partie du droit naturel, était de ne condamner jamais personne sans l'avoir entendu, et sans lui avoir confronté ses accusateurs. Tëribaze fut donc écouté. Il répond à tous les articles de la lettre. Quant à sa connivence avec Évangore, le traité même conclu par Oronte fait son apologie, puisqu'il est absolument le même que celui qu'il avait offert, excepté une condition qui aurait fait honneur à son maître. Pour son amitié avec les Lacédémoniens, le traité glorieux qu'il leur avait fait signer doit faire connaître si elle avait pour but ses propres intérêts ou ceux du roi. Il ne désavoue pas le crédit qu'il a dans l'armée; mais depuis quand est-ce un crime d'être venu à bout de se faire aimer des officiers et des soldats? Enfin, il termine sa défense en rappelant le souvenir des longs services qu'il a rendus au roi avec une fidélité qui ne s'est jamais démentie, et surtout du bonheur qu'il a eu de lui sauver la vie dans une chasse où deux lions étaient près de le dévorer. Les trois commissaires, d'un commun suffrage, déclarèrent innocent Tëribaze. Le roi lui rendit son ancienne amitié; et justement irrité du noir complot d'Oronte, il fit tomber sur lui tout le poids de son indignation. Un seul exemple de cette sorte contre les délateurs convaincus de fausseté fermerait

¹ « Ullissimus quidem ac brevissimus bonarum malarumque rerum delectus, cogitare quid aut nolueris sub alio principe, aut volueris. » (TACIT. *Hist.* lib. 1, cap. 16.)

² *Diod.* lib. 15, pag. 234-235.

³ Diodore remet la décision de cette affaire après la guerre des Cadusiens dont nous parlerons bientôt, ce qui paraît peu vraisemblable.

pour toujours la porte à la calomnie. Que d'innocents opprimés faute de garder cette règle, que des patens même ont regardée comme la base de toute justice et la gardienne du repos public!

§ VII. — EXPÉDITION D'ARTAXERXE CONTRE LES CADUSIENS. HISTOIRE DE DATANE, CARIEN.

Quand Artaxerxe eut terminé la guerre de Cypre¹, il on commença une nouvelle contre les Cadusiens, qui s'étaient apparemment révoltés, et avaient refusé de payer le tribut ordinaire; car les auteurs ne disent rien du sujet de cette guerre. Ces peuples habitaient une partie des montagnes situées entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne au nord de la Médie. Le terroir y est si ingrat et si peu propre au labourage, qu'on n'y semait point de blé. Les habitants n'avaient presque pour toute nourriture que des pommes, des poires et quelques autres fruits de cette espèce. Accoutumés de bonne heure à une vie dure et laborieuse, ils comptaient pour rien les fatigues et les dangers, et, par cette raison, étaient fort propres au métier de la guerre. Le roi marcha en personne contre eux à la tête d'une armée de trois cent mille hommes d'infanterie et de dix mille chevaux. Têribaze le suivit dans cette expédition.

A peine Artaxerxe fut-il un peu avancé dans le pays, que son armée souffrit une disette affreuse. Les troupes ne trouvaient rien pour subsister, et il était impossible de faire venir des vivres d'ailleurs, à cause des chemins difficiles et impraticables. Tout le camp ne vivait donc que de bêtes de somme qu'on tuait, et elles devinrent bientôt si rares, que la tête d'un âne y valait soixante dragmes², et on avait encore bien de la peine à en trouver. La table du roi même vint à manquer, et il ne restait que peu de chevaux, tous les autres ayant été consommés.

Dans cette fâcheuse conjoncture, Têribaze sauva le roi et l'armée par un stratagème dont il s'avisait. Il y avait deux rois des Cadusiens,

tous deux camps séparément avec leurs troupes. Têribaze, qui s'informa de tout, avait appris qu'ils n'étaient pas en bonne intelligence, et que la jalousie les empêchait d'agir de concert comme ils devaient. Après avoir communiqué son dessein à Artaxerxe, il s'en va trouver l'un de ces deux rois, et envoie son fils à l'autre. Chacun d'eux fit entendre à celui à qui il parlait que l'autre roi envoyait à son insu des ambassadeurs à Artaxerxe pour traiter avec ce prince, et lui conseilla de prendre les devants afin de rendre ses conditions meilleures, promettant de l'aider de tout son crédit. La fraude réussit. Les patens la croyaient permise à l'égard des ennemis³. Les ambassadeurs partirent chacun de leur côté, les uns avec Têribaze, les autres avec son fils.

Comme cette double négociation dura un peu de temps, Artaxerxe commença à entrer en soupçon contre Têribaze, et ses ennemis, profitant de cette occasion, n'oublièrent rien pour le calomnier, et pour le perdre dans l'esprit du roi. Déjà même ce prince se repentait de s'être lié à lui, et par là il donnait lieu à ses envieux de répandre leurs calomnies: à quoi tient la fortune des plus fidèles sujets auprès d'un prince soupçonneux et crédule! Sur ces entrefaites arrivent Têribaze de son côté et son fils de l'autre, chacun avec les ambassadeurs des Cadusiens. Le traité ayant été conclu avec les uns et les autres, et la paix faite, Têribaze devint plus puissant que jamais dans l'esprit de son maître, et partit avec lui.

Le roi, dans cette marche, se fit beaucoup admirer. Ni l'or dont il était converti, ni sa robe de pourpre, ni les pierreries qui brillaient sur sa personne, et qui montaient à la somme de trente-six millions⁴, ne l'empêchaient point de se livrer à la fatigue comme le moindre soldat. On le voyait, le carquois sur l'épaule, et le bras chargé de son bouclier, laisser son cheval et marcher le premier dans ces chemins raboteux et difficiles. Les soldats, voyant sa patience et son courage, animés par son exemple, devenaient si légers, qu'il semblait qu'ils eussent des ailes. Enfin il arriva à une de ses

¹ Plot. in Artax. pag. 1093-1094.

² Trente livres. — Soixante dragmes cubitoques faisaient 36 fr. 50 cent. E. B.

³ « Dolos, an virtute, qualem hoste requirat? » (VITRUVIUS.)

⁴ Douze mille talents. — Douze mille talents cubitoques vaudraient 46 millions et 1/3 de franc. E. B.

maisons royales, où il y avait des jardins parfaitement bien tenus et un parc d'une grande étendue, et d'autant plus merveilleux que toute la campagne des environs était nue et sans aucun arbre. Comme on était au cœur de l'hiver, et qu'il faisait un froid excessif, il permit à ses soldats de couper du bois dans son parc, sans épargner ses plus beaux arbres, ni ses pins ni ses cyprès. Mais les soldats ne pouvant se résoudre à abattre des arbres dont ils admiraient la beauté et la grandeur, le roi prit la cognée lui-même, et commença à couper l'arbre qui lui parut le plus beau et le plus grand : après quoi les soldats ne ménagèrent plus rien, coupèrent tout le bois qui leur était nécessaire, et allumèrent tant de feux, qu'ils possédèrent la nuit sans aucune incommodité. Quand on fit réflexion combien les grands seigneurs tiennent à leurs jardins et à leurs maisons de plaisance, on doit savoir gré à Artaxerxès du généreux sacrifice qu'il fait ici, qui marquait en lui un bon cœur, sensible à la peine et aux souffrances de ses soldats. Mais il ne soutint pas toujours ce caractère.

Le roi avait perdu dans ce voyage un grand nombre de braves gens, et presque tous ses chevaux. Et comme il s'imagina qu'on le méprisait à cause de ses grandes pertes et du mauvais succès de son expédition, il devint de mauvaise humeur contre les grands de sa cour, et en fit mourir un grand nombre dans des emportements de colère, et un grand nombre par défiance et par crainte qu'ils n'entreprissent quelque chose contre lui : car la crainte, dans un prince ombrageux, est une passion très-meurtrière et très-sanguinaire ; au lieu que le véritable courage est doux, humain, et éloigné de tout soupçon.

Un des principaux officiers qui périrent dans l'expédition contre les Cadasiens, fut Camisare, Carien de nation, gouverneur de la Leuco-Syrie, province enclavée entre la Cilicie et la Cappadoce¹. Son fils Datame lui succéda dans ce gouvernement, qui lui fut donné en récompense des bons services qu'il avait aussi rendus au roi dans cette même expédition. C'était le plus grand capitaine de son temps, et Cornélius Népos, qui nous a donné sa vie, ne met

au-dessus de lui parmi les barbares qu'Amilcar et Annibal. Il parait par cette vie que personne ne l'a jamais surpassé en hardiesse, en valeur, en habileté à inventer des ruses et des stratagèmes, en activité pour pousser vivement ses desseins, en présence d'esprit pour prendre son parti sur-le-champ, et pour trouver des ressources dans les occasions les plus désespérées ; en un mot, dans tout ce qui regarde la science de la guerre. Il semble que, pour avoir un uom plus illustre, il ne lui a manqué qu'un plus grand théâtre, et peut-être un historien qui nous eût marqué ses actions dans un plus grand détail ; car Cornélius Népos, selon son plan général, n'a pu les rapporter que d'une manière fort succincte.

Il commença à se distinguer particulièrement dans une commission qui lui fut donnée de réduire Thyus, prince très-puissant, et gouverneur de Paphlagonie, qui s'était révolté contre le roi. Comme il était son proche parent, il crut devoir employer d'abord les voies de douceur et de conciliation, qui pensèrent lui coûter la vie par les embûches que lui dressa le perfide Thyus. Échappé d'un si grand péril, il l'attaqua à force ouverte, quoiqu'il se vît abandonné par Ariobarzane, safrape de la Lydie, de l'Ionie et de toute la Phrygie, que la jalousie empêcha de le secourir. Il se saisit de son ennemi, et le prit vif avec sa femme et ses enfants. Il savait quelle joie cette nouvelle causerait au roi, et il chercha à la lui rendre encore plus sensible par le plaisir de la surprise. Il partit avec son illustre prisonnier sans en donner avis à la cour, et marcha à grandes journées pour prévenir le bruit que la renommée pourrait en répandre. Quand il y fut arrivé, il équipa Thyus d'une manière fort singulière. C'était un homme d'une haute taille, d'un visage bagard et terrible ; il avait le teint noir, les cheveux fort longs et la barbe de même. Il le revêtit d'un habit magnifique, lui mit au cou et aux bras un collier et des hracelets d'or, et lui donna tout l'équipage d'un roi ; et il l'était en effet. Pour lui, couvert d'un habit grossier de paysan, et vêtu comme un chasseur, la main droite armée d'une massue, il conduisait de la gauche Thyus en lesse, comme on mène une bête qu'on a prise. La nouveauté du spectacle attira

¹ Cornél. Nep. vit. Datamis.

toute la ville. Mais personne ne fut plus surpris ni plus content que le roi quand il les vit paraître l'un et l'autre devant lui dans ce plaisant appareil. La rébellion de ce prince, très-puissant dans son pays, lui avait causé de grandes et de justes alarmes. Il ne s'attendait pas à le voir si tôt livré entre ses mains. Une si prompte et si heureuse exécution lui fit mieux connaître que jamais tout le mérite de Datame.

Pour marquer le cas qu'il en faisait, il voulut qu'il partageât avec Pharnabaze et Tithrauste, les deux premiers hommes de l'état, le commandement de l'armée qu'on destinait contre l'Égypte, et même il l'en chargea en chef quand il eut rappelé Pharnabaze.

Comme il était près de partir pour cette expédition, Artaxerxe lui ordonna de marcher promptement contre Aspis, qui avait fait révolter le pays où il commandait, dans le voisinage de la Cappadoce. La commission était peu importante pour un officier qu'on venait de nommer général, et d'ailleurs fort périlleuse, parce qu'il fallait aller chercher l'ennemi dans un pays fort éloigné. Le roi s'aperçut bientôt qu'il avait fait une faute, et le contremanda. Mais Datame était parti sur-le-champ avec une poignée de gens, et il avait marché jour et nuit, comptant que, pour surprendre et vaincre l'ennemi, il n'avait besoin que de diligence, et non d'un grand nombre de troupes. Il le surprit en effet, et les courriers que le roi lui avait dépêchés rencontrèrent en chemin Aspis, qu'on menait à Suse pieds et mains liés.

Il n'était parlé en cour que de Datame. On ne savait ce qu'on devait le plus admirer, ou de sa prompte obéissance, ou de sa courageuse et sage hardiesse, ou de son rare bonheur. Une gloire si brillante blessa ceux des courtisans qui gouvernaient. Ennemis en secret les uns des autres, et séparés par la contrariété d'intérêts et le concours des mêmes prétentions, ils se réunirent contre un mérite supérieur qui les effaçait tous, et qui dès là était un crime à leur égard. Ils conspirèrent ensemble pour le ruiner dans l'esprit du roi, et ils n'y réussirent que trop. Comme ils l'obsédaient sans cesse et qu'il n'était point en garde contre des personnes qui paraissaient

affectionnées à son service, ils lui inspirèrent de la jalousie et du soupçon contre le plus zélé et le plus fidèle de ses serviteurs.

Un ami intime que Datame avait à la cour, et qui était dans une des premières places, lui donna avis de ce qui s'y passait, et de la conspiration qu'on avait formée contre lui, qui avait déjà indisposé le roi à son égard. Il lui représentait que, si l'expédition d'Égypte dont on l'avait chargé venait à tourner mal, il se trouverait exposé à un grand danger : que la coutume des rois était de s'attribuer à eux seuls et à leur bonheur les heureux succès, et d'imputer les mauvais à la faute de leurs généraux, et de les en rendre responsables au péni de leur tête : qu'il courait d'autant plus de risque, que tous ceux qui environnaient le roi, et qui s'étaient rendus maîtres de son esprit, étaient ses ennemis déclarés et avaient juré sa perte.

Sur ces avis, Datame se détermina à quitter le service du roi, sans pourtant rien faire encore qui fût contraire à la fidélité qu'il lui devait. Il laisse le commandement de l'armée à Mandrocle de Magnésie, part avec ses troupes particulières pour la Cappadoce, s'empare de la Paphlagonie, qui en était voisine, s'unit sous main avec Ariobarzane, assemble des troupes, s'assure des places et y met bonne garnison. Il apprit que ceux de Psidie armaient contre lui. Il ne les attendit pas, et y fit marcher son armée, commandée par son fils puîné, qui eut le malheur d'être tué dans un combat. De quelque vive douleur que fût pénétré ce père, il céla sa mort, de peur qu'une si fâcheuse nouvelle ne jetât le découragement dans ses troupes. Quand il fut arrivé près de l'ennemi, son premier soin fut d'occuper un poste avantageux, Mithrobarzane, son beau-père, qui commandait la cavalerie, croyant son gendre absolument perdu, se détermina à passer du côté des ennemis. Datame, sans se troubler ni

« Docet eum magno fore in periculo, si quid illo impetante in Ægypto adversi accideret. Namque eam esse consuetudinem regum, ut causas adversas hominibus tribuant, secundas fortune suæ : quo facili fieri, ut impellantur ad eorum perniciem, quorum ductu res male gestæ nuocientur : illum hoc majore fore in discrimine, quod, quibus res maxime obediât, eos habeat inimicissimos. » (CORNEL. NEP.)

* Diod. lib. 15; pag. 370

se déconcerter, fit courir le bruit dans l'armée que c'était une feinte concertée entre son beau-père et lui, et le suivit de près, comme pour se mettre en état d'attaquer en même temps l'ennemi des deux côtés. La ruse eut tout le succès qu'il en attendait. Quand on en vint aux mains, Mithrobarzane fut traité de part et d'autre comme ennemi, et taillé en pièces avec les siens. L'armée des Pisidiens prit la fuite, et laissa Datame maître du champ de bataille et de tout le riche butin qui se trouva dans le camp des vaincus.

Jusque-là Datame ne s'était point encore déclaré ouvertement contre le roi, les actions dont nous avons parlé n'étant que contre des gouverneurs avec qui il pouvait avoir des querelles particulières, comme nous avons remarqué ailleurs que cela était assez ordinaire. Son propre fils aîné (il s'appelait Scisman) se rendit son accusateur auprès du roi, et lui découvrit tous ses desseins. Artaxerxe en fut vraiment effrayé. Il connaissait tout le mérite de ce nouvel ennemi; il savait qu'il ne s'engageait point dans une entreprise sans en avoir mûrement pesé toutes les suites, et sans avoir pris toutes les mesures nécessaires pour la faire réussir, et que jusque-là l'exécution avait toujours répondu à tous ses projets. Il envoya contre lui en Cappadoce une armée de près de deux cent mille hommes, dont il y en avait vingt mille de cavalerie, le tout sous la conduite d'Autophradate. Les troupes de Datame n'égalèrent pas la vingtième partie de celles du roi. Ainsi toute sa ressource était en lui-même, dans le courage de ses soldats, et dans l'heureuse situation du poste qu'il avait choisi; car c'était là sa grande science, et jamais capitaine ne sut mieux que lui prendre ses avantages, ni mieux profiter du terrain quand il s'agissait de ranger une armée en bataille.

La sienne, comme je l'ai déjà dit, était infiniment inférieure à celle des ennemis. Il s'était posté de telle sorte qu'ils ne pouvaient pas l'envelopper, qu'au moindre mouvement qu'ils faisaient il leur tombait sur les bras et les incommodait considérablement, et que, s'ils prenaient la résolution d'en venir aux mains, leur grand nombre leur devenait absolument inutile. Autophradate sentait bien que, selon toutes les règles de la guerre, il ne fallait

point, dans une telle conjoncture, hasarder la bataille; mais il trouvait aussi qu'il était honteux pour lui, avec une armée si nombreuse, de prendre le parti de la retraite, ou de demeurer plus longtemps dans l'inaction devant une petite poignée de soldats. Il donna donc le signal. La première attaque fut rude; mais les troupes d'Autophradate plièrent bientôt, et furent mises en déroute. Le vainqueur les poursuivit pendant quelque temps et en fit un grand carnage. Il n'y eut que mille hommes de tués du côté de Datame.

Il se donna encore plusieurs combats, ou plutôt plusieurs escarmouches, où celui-ci avait toujours le dessus, parce que, connaissant parfaitement le pays, et réussissant surtout dans les ruses de la guerre, il se postait toujours avantageusement, et engageait les ennemis dans des terrains difficiles, d'où ils ne pouvaient se tirer sans perte. Autophradate, voyant tous ses efforts inutiles et toutes ses ressources épuisées, et désespérant de pouvoir soumettre par la force un ennemi si rusé et si courageux, parla d'accommodement, et lui proposa de rentrer en grâce avec le roi à des conditions honorables. Datame comprenait bien qu'il y avait peu de sûreté pour lui dans ce parti, parce qu'il est rare que les princes se réconcilient de bonne foi avec un sujet qui a manqué à son devoir, et à qui ils se voient en quelque sorte obligés de céder. Cependant, comme ce n'était que par désespoir qu'il s'était précipité dans la révolte, et qu'au fond du cœur il conservait toujours pour son prince des sentiments d'affection et de zèle, il accepta avec joie des offres qui feraient cesser l'état violent où son malheur l'avait engagé, et qui lui donneraient moyen de rentrer dans son devoir et d'employer ses talents au service du prince à qui ils étaient dus. Il promit d'envoyer des députés au roi. Les actes d'hostilité cessèrent, et Autophradate se retira dans la Phrygie, qui était son gouvernement.

Datame ne s'était pas trompé. Artaxerxe, outré de dépit contre lui, avait changé en une haine implacable l'estime et l'affection qu'il lui avait autrefois témoignées. Voyant qu'il ne pouvait le vaincre par la force et par les armes, il ne rougit point d'employer l'artifice et la trahison pour s'en défaire; moyens indignes

de tout homme d'honneur; combien plus d'un prince! Il apostâ plusieurs meurtriers pour l'assassiner; mais Datame fut assez heureux pour éviter leurs embûches. Enfin Mithridate, fils d'Ariobarzane, à qui le roi avait fait de magnifiques promesses, s'il pouvait le délivrer d'un si redoutable ennemi, s'étant insinué dans son amitié, et lui ayant donné pendant un assez long temps bien des marques d'une fidélité à toute épreuve pour gagner sa confiance, profita d'un moment favorable où il le trouva seul, et le perça de son épée avant qu'il fût en état de se défendre.

Ainsi périt dans les pièges d'une fausse amitié ce brave capitaine¹, qui s'était toujours fait honneur de garder une fidélité inviolable à l'égard de ceux qui s'étaient attachés à lui: heureux s'il s'était toujours piqué d'être aussi fidèle sujet que bon ami, et s'il n'avait pas terni sur la fin de ses jours l'éclat de ses qualités héroïques par le mauvais usage qu'il en fit, et que la crainte des disgrâces, l'injustice des envieux, l'ingratitude du maître pour les services rendus, ni aucun autre prétexte, ne peuvent jamais autoriser!

Je m'étonne que, comparable par ses rares vertus militaires aux plus grands hommes de l'antiquité, son mérite soit demeuré comme enseveli dans le silence et l'oubli. Ses actions et ses exploits méritent bien pourtant d'être relevés; car c'est dans ces petits corps de troupes, tels que ceux de Datame, où tout est nerf, tout est conduit par la prudence, et où le hasard n'a point de lieu, que parait dans tout son jour l'habileté d'un commandant.

CHAPITRE IV.

HISTOIRE ABRÉGÉE DE SOCRATE.

Comme la mort de Socrate est un des plus considérables événements de l'antiquité, j'ai cru devoir traiter ce sujet avec toute l'étendue qu'il mérite. Dans cette vue, je reprendrai les choses d'un peu plus haut, pour donner aux

lecteurs une juste idée du prince des philosophes.

Deux auteurs principalement me fourniront ce que j'ai à dire sur ce sujet, Platon et Xénophon, tous deux disciples de Socrate. C'est eux qui l'ont transmis à la postérité plusieurs de ses entretiens², car ce philosophe n'a rien laissé par écrit, et moi nous ont conservé dans un grand détail toutes les circonstances de sa condamnation et de sa mort. Platon en avait été témoin. Il raconte dans son Apologie la manière dont Socrate fut accusé et se défendit; dans Criton, le refus qu'il fit de se sauver de la prison; et dans le Phédon, son discours admirable sur l'immortalité de l'âme, qui fut aussitôt suivi de sa mort. Xénophon était pour lors absent, et en chemin pour revenir dans sa patrie après l'expédition du jeune Cyrus contre son frère Artaxerxe. Ainsi il n'a écrit l'apologie de Socrate que sur le rapport des autres: mais ce qu'il a écrit de ses actions et de ses discours dans ses quatre livres des choses mémorables, il le savait par lui-même. Diogène de Laërce a écrit la vie de Socrate, mais d'une manière fort sèche et fort abrégée.

§ I. — NAISSANCE DE SOCRATE. IL S'APPLIQUE D'ABORD À LA SCULPTURE, PUIS À L'ÉTUDE DES SCIENCES; LES MERVEILLEUX PROGRÈS QU'IL Y FAIT. SON GOUT POUR LA MORALE; SON CARACTÈRE; SES EMPLOIS. CE QU'IL EUT À SOUFFRIR DE LA MAUVAISE HUMEUR DE SA FEMME.

Socrate naquit à Athènes, la quatrième année de la 77^e olympiade³. Son père était sculpteur, et se nommait Sophronisque; sa mère était sage-femme, et s'appelait Phénérète. On voit ici que la bassesse de la naissance n'est point un obstacle au vrai mérite, qui seul fait la solide gloire et la véritable noblesse. Il paraît, par les comparaisons que Socrate employait assez souvent dans ses discours, qu'il ne rougissait point de la profession de son père, ni de celle de sa mère. Il s'étonnait qu'un sculpteur appliquât tout son esprit à faire

¹ « Socrates, cujus ingenium variosque sermones immortalitati scriptis suis Plato tradidit, litteram nullam reliquit » (Cic. de Orat., lib. 3, n. 57.)

² An. M. 3533, av. J. C. 471. — Diog. Laert. in Socrate. p. 100.

³ Id. pag. 110

¹ « Ita vir, qui multos consilio, neminem perfidia cepit, simul et captus est amicitia. » (CORNEL. NÉP.)

qu'une pierre brute devint semblable à un homme, et qu'un homme se mit si peu en peine de n'être pas semblable à une pierre brute. Il avait coutume de dire qu'il exerçait la fonction d'accoucheur à l'égard des esprits, en leur faisant produire au dehors toutes leurs pensées¹; et c'était là en effet le rare talent de Socrate. Il traitait les matières dans un ordre si simple, si naturel, si net, qu'il faisait dire à ceux avec qui il entraient en dispute tout ce qu'il voulait, et qu'il leur faisait trouver dans leur propre fonds la réponse à toutes les questions qu'il leur proposait. Il apprit d'abord le métier de son père, et s'y rendit fort habile. On voyait encore, du temps de Pausanias, à Athènes, un Mercure et des Grâces de sa façon²; et il est à présumer que ces ouvrages n'auraient pas trouvé lieu parmi ceux des plus grands maîtres de l'art, s'ils n'en avaient été jugés dignes.

On dit³ que ce fut Criton qui le retira de la boutique de son père, ayant admiré la beauté de son esprit, et ne jugeant pas raisonnable qu'un jeune homme capable des plus grandes choses demeurât perpétuellement attaché sur la pierre, le ciseau à la main. Il fut disciple d'Archélaüs, qui le prit fort en affection : celui-ci l'avait été d'Anaxagore, philosophe très-célèbre. Ses premières études eurent pour objet la physique et les choses de la nature, le mouvement des cieux et des astres, selon la coutume de ce temps-là, où l'on ne connaissait encore que cette partie de la philosophie; et Xénophon nous assure⁴ qu'il y était très-savant. Mais⁵, après avoir connu par sa pro-

pre expérience combien ces sortes de connaissances étaient difficiles, abstruses, enveloppées par la nature même, et d'ailleurs peu utiles pour le commun des hommes, il fut le premier, comme dit Cicéron, qui s'avisait de faire descendre la philosophie du ciel, de la placer dans les villes, de l'introduire même dans les maisons particulières, l'humanisant pour ainsi dire, la rendant plus familière, plus à l'usage de la vie commune, plus à la portée des hommes, et l'appliquant uniquement à ce qui pouvait les rendre plus raisonnables, plus justes et plus vertueux. Il trouvait⁶ qu'il y avait une espèce de folie de consumer toute la vivacité de son esprit et d'employer tout son temps dans des recherches purement curieuses, environnées de ténèbres impenétrables, absolument incapables de contribuer au bonheur de l'homme, pendant qu'on négligeait de s'instruire des devoirs communs et ordinaires de la vie, et d'apprendre ce qui est conforme ou contraire à la pitié, à la justice, à l'honnêteté; en quoi consistent la force, la tempérance, la sagesse; quel est le but de tout gouvernement; quelles en sont les règles, quelles qualités sont nécessaires pour bien commander et bien gouverner. Nous verrons dans la suite l'usage qu'il fit de cette étude.

Bien loin qu'elle l'empêchât de remplir les devoirs d'un bon citoyen, elle servit à l'y rendre plus fidèle. Il porta les armes, comme le faisaient tous ceux d'Athènes, mais avec des motifs plus purs et plus éclairés. Il fit plusieurs campagnes, se trouva à plusieurs actions, et s'y distingua toujours par son courage et sa bravoure. On le vit, sur la fin de sa vie, donner dans le sénat, dont il était membre, des preuves éclatantes de son zèle pour la justice, sans que les plus grands dangers pussent l'affaiblir.

Il s'était accoutumé de bonne heure à une vie sobre, dure, laborieuse, sans laquelle il est rare qu'on soit en état de satisfaire à la plupart des devoirs d'un bon citoyen. Il est difficile de porter plus loin qu'il le fit le mépris des richesses et l'amour de la pauvreté⁷. Il regardait comme une perfection divine

¹ Plat. in Theætet. pag. 119, etc.

² Pausan. lib. 9, pag. 506.

³ Diog. pag. 101.

⁴ Xénoph. Memorabil. lib. 1, pag. 710.

⁵ « Socrates primus philosophiam devocavit e caelo, et in urbibus collocavit, et in domos etiam introduxit, et coegit de vita et moribus, rebusque bonis et malis querere. » (Cic. Tusc. Quest. lib. 5, n. 10.)

⁶ « Socrates nihil videtur, id quod constat inter omnes, primus à rebus occultis et ab ipsâ naturâ involutis, in quibus omnes ante eum philosophi occupati fuerunt, avocasse philosophiam, et ad vitam communem adduxisse; ni de virtutibus et vitiis, omnimodis de bonis et malis quaereret; celestia autem vel procul esse à nostrâ cognitione censeret, vel, si maxime cognita essent, nihil tamen ad bene vivendum conferre. » (Cic. Academic. Quest. lib. 1, n. 15.)

⁷ Xénoph. Memorabil. lib. 1, pag. 710.

⁸ Id. ibid. pag. 731.

de n'avoir besoin de rien, et il croyait qu'on approchait d'autant plus près de la Divinité, qu'on se contentait de moins de choses. Voyant la pompe et l'appareil que le luxe étalait dans de certaines cérémonies, et la quantité infinie d'or et d'argent qu'on y portait¹ : « Que de choses, disait-il en se félicitant lui-même sur son état, que de choses dont je n'ai pas besoin ! *quantis non ego!* »

Il avait hérité² de son père quatre-vingts mines³, c'est-à-dire quatre mille livres; et un de ses amis ayant en besoin de cette somme, il la lui prêta : mais les affaires de cet ami ayant mal tourné, il perdit tout, et il souffrit cette perte avec tant d'indifférence et de tranquillité, qu'il ne songea pas même à s'en plaindre. On voit, dans l'*OEconomique* de Xénophon⁴, que son bien ne montait en tout qu'à cinq mines⁵, c'est-à-dire à deux cent cinquante livres. Il avait pour amis les plus riches d'Athènes, qui ne purent jamais gagner sur lui qu'il souffrit qu'ils lui fissent part de leurs richesses. Quand il avait quelque besoin, il ne rougissait point de l'avouer : Si j'avais de l'argent⁶, dit-il un jour dans une assemblée de ses amis, j'aurais acheté un manteau. Il ne s'adressa à personne en particulier, il se contenta d'un avis général. Ce fut un combat entre ses disciples à qui lui ferait ce petit présent. C'était s'y prendre trop tard, dit Sénèque; leur attention aurait dû prévenir ses besoins et sa demande.

Il rejeta généreusement les offres et les présents d'Archélaus, roi de Macédoine, qui voulait l'attirer chez lui⁷, ajoutant qu'il ne voulait point aller trouver un homme qui pouvait lui donner plus qu'il n'était en état de lui rendre. Un autre philosophe n'approuve pas

¹ « Socrates in pompâ, quàm magna vis auri argenteque ferretur : Quàm multa non desidero ! inquit. » (Cic. *Tusc. Quæst.* lib. 5.)

² Liban. in apol. Socrati, pag. 640.

³ Quatre-vingts mines attiques vaudraient 4 600 fr. E. B.

⁴ Xénoph. in *OEcon.* pag. 822.

⁵ Cinq mines attiques vaudraient 298 fr. E. B.

⁶ « Socrates, amicis auditibus : *Emissem, inquit, pallium, si nummos haberem. Neminem poposci, et omnes edmonui. A quo acceperet, ambitus fuit. Post hoc, quisquis properaverit, serò dat : jam Socrati desult.* (Sextec. de *Benef.* lib. 7, cap. 24.)

Sénec. de *Benef.* lib. 5, cap. 6.

cette réponse. « Eût-ce donc été rendre à ce prince un petit service, dit le même Sénèque, que de le dé tromper de ses fausses idées de grandeur et de magnificence, de lui inspirer du mépris pour les richesses, de lui en montrer le véritable usage, de lui en montrer le grand art de régner, en un mot, de lui apprendre à bien vivre et à bien mourir ? Veut-on savoir, continue Sénèque, la véritable raison qui l'empêcha de se rendre à la cour de ce prince ? Il ne crut pas qu'il lui convint d'aller chercher la servitude à lui qui sentait que, dans une ville libre, on ne pouvait souffrir sa liberté : *Noluit ire ad voluntariam servitutem is cujus libertatem civitas libera ferre non potuit.* »

L'austérité dans laquelle il vivait en particulier ne le rendait point sombre ni sauvage, comme cela était assez ordinaire pour lors, aux philosophes¹. Dans les compagnies et les conversations, il était fort gai et fort enjoué ; c'était lui qui faisait la joie et l'agrément des repas. Quoique très-pauvre², il se piquait d'être propre sur soi et dans sa maison ; et ne pouvant souffrir la ridicule affectation d'Antisthène, qui portait toujours des habits sales et déchirés, il lui disait qu'à travers les trous de son manteau et ses vieux haillons on entrevoyait beaucoup de vanité.

Une des qualités les plus marquées de Socrate était une tranquillité d'âme que nul accident, nulle perte, nulle injure, nul mauvais traitement ne pouvait altérer. Quelques-uns ont cru qu'il était naturellement flegmatique et emporté, et que la modération à laquelle il était parvenu était l'effet de ses réflexions et des efforts qu'il avait faits pour se vaincre lui-même et se corriger³ ; ce qui en augmenterait encore le mérite. Sénèque dit qu'il avait exigé de ses amis de l'avertir quand il le verrait près de se mettre en colère, et qu'il leur avait donné ce droit sur lui, comme il l'avait pris sur eux. En effet⁴, le temps d'appeler du secours contre une passion qui a sur l'homme un empire si puissant et si prompt, c'est lorsque nous

¹ Xénoph. in conviv.

² *Ælian.* lib. 4, cap. 11, et lib. 9, cap. 35.

³ Sénec. de *Irâ*, lib. 3, cap. 15.

⁴ « Contra potens malum, et apud nos gratissimum, dum conspicimus, et nostri sumus, advocemus. »

sommes encore à nous et de sang-froid. Au premier signal, au premier mot d'avis, il baisait le ton, ou même se taisait. Se sentant de l'émotion contre un esclave, « Je te frapperai », dit-il, si je n'étais en colère : *Caderem te, nisi traserer*¹. Ayant reçu un soufflet, il se contenta de dire en riant : *Il est fâcheux de ne pas savoir quand il faut s'armer d'un casque*².

Sans sortir de sa propre maison, il trouva de quoi exercer sa patience dans toute son étendue. Xanthippe, sa femme, la mit aux plus rudes épreuves par son humeur bizarre, emportée, violente. Il paraît qu'avant que de la prendre pour sa compagne, il n'avait pas ignoré son caractère; et il dit lui-même, dans Xénophon³, qu'il l'avait choisie exprès, persuadé que, s'il venait à bout de souffrir ses brusqueries, il n'y aurait personne, quelque difficile qu'il fût, avec qui il ne pût vivre. S'il l'avait épousée dans cette vue, il dut certainement en être content. Jamais femme ne porta plus loin la bizarrerie d'esprit et la mauvaise humeur. Il n'y eut sorte d'outrage ni d'avanie qu'il n'eût à essayer de sa part. Elle en venait quelquefois jusqu'à cet excès de colère, que de lui arracher son manteau en pleine rue; et même un jour, après avoir vomi contre lui toutes les injures dont son dépit était capable, à la fin elle lui jeta un pot d'eau sale sur la tête⁴. Il ne fit qu'en rire, disant qu'il fallait bien qu'il plût après un si grand tonnerre.

Quelques auteurs anciens ont écrit que Socrate épousa une seconde femme, nommée Myrto, qui était petite-fille d'Aristide-le-Juste⁵; et qu'il eut beaucoup à souffrir de ces deux femmes, qui étaient perpétuellement en querelle ensemble, et qui ne se réunissaient que pour le charger d'injures et lui faire les outrages les plus piquants. Ils prétendent que, pendant la guerre du Péloponnèse, après que la peste eut emporté une grande partie des Athéniens, il fut rendu à Athènes une ordonnance par laquelle, pour réparer plus tôt les ruines de

la république, il était permis à chaque citoyen d'avoir deux femmes à la fois, et que Socrate usa du bénéfice de la nouvelle loi. Ces auteurs étaient fondés uniquement sur un passage d'un traité de la noblesse, attribué à Aristote. Mais, outre que, selon Plutarque même, Pénétius, auteur fort grave, avait pleinement réfuté cette opinion, ni Platon ni Xénophon, qui étaient bien instruits de ce qui regardait leur maître, ne parlent de ce second mariage de Socrate; et, d'un autre côté, Thucydide, Xénophon et Diodore de Sicile, qui ont rapporté dans un grand détail toutes les particularités de la guerre du Péloponnèse, gardent le même silence sur le prétendu décret d'Athènes qui permettait la bigamie. On verra, dans les premiers volumes des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres qui paraîtront, une dissertation⁶ de M. Hordion sur ce sujet, où il démontre que le second mariage de Socrate et l'ordonnance sur la bigamie sont des faits supposés.

§ II. — DU DÉMON OU ESPRIT FAMILIER DE SOCRATE.

Ce ne serait pas bien connaître Socrate que de ne rien savoir du Génie qu'il prétendait lui avoir servi de conseil et de guide dans la plupart de ses actions. On ne convient pas de ce qu'était ce génie, appelé ordinairement le *démon de Socrate*, du grec *δαίμων*, qui signifie quelque chose qui tient du divin, conçu comme une voix secrète, ou comme un signe, ou comme une inspiration telle qu'en éprouvaient les devins; génie qui le détournait des entreprises qu'il formait, quand elles devaient lui être préjudiciables, sans jamais le porter à aucune action; *esse divinum quoddam, quod Socrates dæmonium appellat, cui semper ipse paruerit, nunquam impellenti, sæpè revocanti*¹. Plutarque, dans un traité qui a pour titre *du génie de Socrate*², rapporte les différents sentiments des anciens sur l'existence et sur la nature de ce génie. Je m'en tiens à celui de tous ces sentiments qui me paraît le

¹ Senec. de Ira, lib. 1, cap. 15.

² Id. ibid. lib. 3, cap. 11.

³ Xenoph. in Conviv. pag. 879.

⁴ Diog. in Socrat. pag. 112.

⁵ Plut. in vit. Aristid. pag. 335. — Athen. lib. 13, pag. 555. — Diog. Laert. in Socrat. pag. 105.

¹ Dans le tome VIII, pag. 267.

² Cic. de Divin. lib. 1, n. 122.

³ Pag. 580.

plus naturel et le plus raisonnable, quoiqu'il y insiste peu.

On sait que la Divinité seule a une connaissance certaine et claire de l'avenir; que l'homme n'en peut pénétrer les ténèbres que par des conjectures incertaines et confuses; que ceux qui y réussissent le mieux sont ceux qui, par une comparaison plus exacte et plus suivie des différentes causes qui peuvent influer dans l'événement futur, démêlent, d'une vue plus ferme et plus distincte, quel sera le résultat et l'issue du combat de ces diverses causes pour contribuer au succès d'un effet et d'une entreprise, ou pour y mettre obstacle. Cette prévoyance et ce discernement tiennent du divin, nous élèvent au-dessus des autres hommes, nous approchent de la Divinité, nous font entrer en quelque sorte dans ses conseils et dans ses desseins, en nous faisant entrevoir et sentir jusqu'à un certain point ce qu'elle a réglé pour l'avenir. Socrate avait un jugement juste et pénétrant, et une prudence exquise. Il pouvait appeler ce jugement, cette prudence, *εὐσυνία*, quelque chose de divin; usant d'une sorte d'équivoque, pour dire vrai, sans pourtant s'attribuer à lui-même le mérite de sa justesse à conjecturer sur l'avenir. M. l'abbé Fraguier approche de ce sentiment dans la dissertation qu'il nous a laissée sur ce sujet dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres¹.

L'effet, ou plutôt la fonction de ce génie, était de l'arrêter, de l'empêcher d'agir, sans le porter jamais à agir². Il recevait aussi le même avertissement lorsque ses amis allaient s'engager dans quelque mauvaise affaire, qu'ils lui communiquaient; et l'on rapporte plusieurs occasions où ils se trouvèrent fort mal de ne l'avoir pas cru. Or quelle autre signification donner à cela que de lui faire signifier, sous des paroles mystérieuses, un esprit que ses propres lumières et la connaissance des hommes rendent éclairé sur l'avenir? Et si Socrate n'eût voulu diminuer en sa personne le mérite d'un jugement très-sûr en le rapportant à une espèce d'instinct; si dans le fond il eût voulu faire entendre autre chose que ce secours général de la sagesse divine, qui, dans chaque

homme, s'explique par la voix de la raison, eût-il évité, dit Xénophon³, de passer pour un arrogant et un menteur?

Dieu m'a toujours empêché de vous parler, dit-il à Alcibiade⁴, tandis que la faiblesse de l'âge eût rendu mes discours inutiles. Mais présentement je crois pouvoir entrer en dispute avec un jeune homme ambitieux, à qui les lois ouvrent le chemin aux honneurs de la république. N'est-ce pas visiblement la prudence qui empêchait Socrate de traiter sérieusement avec Alcibiade dans un temps où des propos graves et sérieux eussent pu lui donner une sorte de dégoût, dont peut-être ne serait-il jamais revenu? Et lorsque, dans le dialogue de la République, Socrate rejette sur l'inspiration d'en haut son éloignement pour les affaires publiques, dit-il autre chose que ce qu'il avance dans son Apologie⁵, qu'un homme de bien qui, dans un état corrompu, se mêle du gouvernement, n'est pas longtemps sans périr? Si⁶, lorsqu'il alla se présenter aux juges qui le devaient condamner, cette voix céleste ne se fit point entendre pour l'arrêter, comme elle faisait dans les occasions dangereuses, c'est qu'il n'estima pas que ce fût pour lui un mal de mourir, surtout à l'âge et dans les circonstances où il était. Tout le monde sait quel avait été, longtemps auparavant, son pronostic sur la malheureuse expédition de Sicile. Il l'attribuait à son démon, et déclarait que cela lui était inspiré. Un homme sage qui voit une affaire conduite avec passion et mal concertée peut être prophète sur l'événement; il n'a pas besoin d'un démon qui l'inspire.

Il faut pourtant avouer que le sentiment qui attribue aux hommes des génies, des anges pour les conduire et les garder, n'était pas inconnu même aux païens. Plutarque cite des vers de Ménandre, où ce poète dit⁷, en termes exprès, *qu'à chaque homme est donné en naissant un bon génie, qui lui sert pendant toute la vie de maître et de guide.*

¹ Mémoires de l'Acad. des Belles-Lettres, t. 1, pag. 708.

² Plat. in Alcib. pag. 150.

³ Plat. lib. 6, de Rep. pag. 496.

⁴ Apolog. Socrat. pag. 31-32, 40.

⁵ De animi Tranquill. pag. 474.

¹ Tom. 4, pag. 368.

² Plat. in Theag. pag. 128.

Ἄπαντι δαίμων ἀνδρὶ συμπαράσται
 Ἐὐδοὺς γινώσκων, μυσταγωγὸς τοῦ βίου
 Ἀγαθός.

On peut croire avec assez de vraisemblance que le démon de Socrate dont on a parlé si diversement, jusqu'à mettre en question si c'était un bon ou un mauvais ange, n'était autre chose que la justesse et la force de son jugement, qui par les règles de la prudence, et par le secours d'une longue expérience soutenue de sérieuses réflexions, lui faisait prévoir quel devrait être le succès des affaires sur lesquelles il était consulté, ou sur lesquelles il délibérait pour lui-même.

Je pense en même temps qu'il n'était pas fâché de laisser croire au peuple que c'était en effet une divinité, de quelque genre qu'elle fût, qui l'inspirait et lui découvrait l'avenir. Cette opinion pouvait le relever beaucoup dans l'esprit des Athéniens, et lui donner une autorité dont on sait que les plus grands hommes du paganisme étaient fort jaloux¹, et qu'ils tâchaient de se procurer par des communications secrètes et des entretiens prétendus avec quelque divinité: mais elle lui attira aussi la jalousie de plusieurs citoyens.

§ III. — SOCRATE DÉCLARÉ LE PLUS SAGE DES HOMMES PAR L'ORACLE DE DELPHES.

Cette déclaration de l'oracle, si avantageuse en apparence pour Socrate, ne contribua pas peu à allumer contre lui l'envie, et à lui susciter des ennemis, comme lui-même nous l'apprend dans son Apologie², où il raconte ce qui donna lieu à cet oracle, et quel en est le véritable sens.

Chéréphon, disciple zélé de Socrate, étant un jour allé à Delphes, demanda à l'oracle s'il y avait au monde un homme plus sage que

Socrate. La prêtresse répondit qu'il n'y en avait aucun. Cette réponse jeta Socrate dans l'embarras, et il eut peine à en comprendre le sens: car, d'un côté, il savait bien, dit-il lui-même, qu'il n'y avait en lui aucune sagesse, ni petite ni grande; et, de l'autre, il ne pouvait soupçonner l'oracle de fausseté ou de mensonge, la Divinité étant incapable de mentir. Il se mit donc en mouvement, et se donna beaucoup de peine pour en pénétrer le sens. D'abord il s'adresse à un puissant citoyen, homme d'état et grand politique, qui passait pour un des plus sages de la ville, et qui lui-même était encore plus persuadé que tous les autres de son mérite. Il trouve dans la conversation qu'il ne sait rien, et le lui insinue assez clairement: ce qui le rendit extrêmement odieux à ce citoyen et à tous ceux qui étaient présents. Il en fut de même de plusieurs autres de même profession, et tout le fruit de ses recherches fut de s'attirer un plus grand nombre d'ennemis. De ces hommes d'état il passe aux poètes, qui lui parurent encore plus remplis d'estime pour eux-mêmes, mais en effet plus vides de science et de sagesse. Il pousse ses enquêtes jusqu'aux artisans. Il n'en trouva pas un qui, parce qu'il réussissait dans son art, ne se crût très-capable et très-instruit des plus grandes choses: cette présomption était le défaut presque général des Athéniens. Comme ils avaient naturellement beaucoup d'esprit, ils prétendaient se connaître à tout, et se croyaient capables de juger de tout. Ses recherches parmi les étrangers ne furent pas plus heureuses.

Socrate ensuite, rentrant en lui-même, et se comparant à tous ceux qu'il avait interrogés³, reconnaissait que la différence qui était entre eux et lui, c'est que tous les autres croyaient savoir ce qu'ils ne savaient pas, au lieu que, pour lui, il avouait sincèrement son ignorance. Et de là il conclut qu'il n'y a que Dieu seul qui soit véritablement sage, et que

¹ Lycurgue et Solon eurent recours à l'autorité des oracles pour se donner plus de crédit. Zaleucus prétendait que ses lois lui avaient été dictées par Minerve. Numa Pompilius vantait ses entretiens avec la déesse Égérie. Le premier Scipion l'Africain faisait croire au peuple que les dieux lui donnaient des avis secrets. Il n'est pas jusqu'à la biche de Sertorius qui avait quelque chose de divin.

² Plat. in Apolog. pag. 21-23.

³ « Socrates in omnibus ferè sermonibus sic disputat, ut nihil affirmet ipse, refellat alios: nihil se scire dicat, nisi id ipsum, quod præstare ceteris, quod illi, quæ nesciant, scire se putent; ipse se nihil scire id nunquam sciat, nisi easque res se arbitrari ab Apolline omnium sapientissimum esse dictum, quod hæc esset una omnis sapientia, non arbitrari se scire quod nesciat. » (Cic. Acad. Quæst. lib. 1, n. 15-16.)

c'est aussi ce qu'il a voulu dire par son oracle, en faisant entendre que toute la sagesse humaine n'est pas grand'chose, ou, pour mieux dire, qu'elle n'est rien. Et quant à ce que l'oracle a nommé Socrate, il s'est sans doute servi de mon nom, dit-il, pour me proposer en exemple, comme disoit à tous les hommes : Le plus sage d'entre vous c'est celui qui reconnoît, comme Socrate, qu'il n'y a véritablement aucune sagesse en lui.

§ IV. — SOCRATE SE DONNE TOUT ENTIER À L'INSTRUCTION DE LA JEUNESSE D'ATHÈNES. ATTACHEMENT DE SES DISCIPLES POUR LUI. PRINCIPES ADMIRABLES QU'IL LEUR INSPIRE, SOIT POUR LE GOUVERNEMENT, SOIT POUR LA RELIGION.

Après avoir rapporté quelques particularités de la vie de Socrate, il est temps de passer à ce qui a fait son caractère principal et dominant, je veux dire au soin qu'il prenoit d'instruire les hommes, et surtout de former la jeunesse d'Athènes.

Il sembleroit, dit Libanius ¹ qu'il fût le père commun de la république, tant il étoit attentif au bien et à l'utilité de tous les citoyens. Mais, comme il est bien difficile de corriger les vieillards, et de faire changer de principes à des personnes qui respectent les erreurs dans lesquelles ils ont blanchi, il consacra principalement ses travaux à l'instruction de la jeunesse, afin de répandre les semences de la vertu dans un champ plus propre à fructifier.

Il n'avoit point une école ouverte comme les autres philosophes, ni d'heure marquée pour ses leçons ². Il ne faisoit point appréter de bancs, et ne montoit point en chaire. C'étoit un philosophe de tous les temps et de toutes les heures. Il enseignoit en tout lieu et en toute occasion : dans les promenades, dans les conversations, dans les repas ; à l'armée et au milieu du camp, dans les assemblées publiques du peuple ou du sénat, dans la prison même, et lorsqu'il buvoit la ciguë, il philosophoit, dit Plutarque, et il instruisoit le geure humain. Et de là cet auteur sensé prend occasion d'établir un grand principe en matière de gouver-

nement, que Sénèque avant lui avoit mis dans tout son jour ³. Pour être un homme public, dit-il, il n'est pas nécessaire d'être actuellement en charge, de porter la robe de juge ou de magistrat, de prendre séance dans les plus grands tribunaux. Plusieurs de ceux qui le sont, quoiqu'ils soient honorés des beaux noms d'orateurs, de prêteurs, de sénateurs, s'ils n'en ont pas le mérite, doivent être regardés comme de simples particuliers, et souvent même méritent d'être confondus avec la plus vile populace. Mais quiconque sait donner de sages conseils à ceux qui le consultent, animer les citoyens à la vertu, leur inspirer des sentiments de probité, d'équité, de générosité, d'amour de la patrie : voilà, dit Plutarque, le véritable magistrat et l'homme d'état, de quelque condition qu'il soit et en quelque place qu'il se trouve.

Tel étoit Socrate. On ne peut exprimer les services qu'il rendit à l'état par les instructions qu'il donna à la jeunesse, et par les disciples qu'il forma. Jamais maître n'en eut ni un plus grand nombre, ni de plus illustres. Platon ⁴, quand il seroit le seul, en vaudroit une foule. Prés de mourir, il louoit et remercioit Dieu de trois choses : de ce qu'il lui avoit donné une âme raisonnable, de ce qu'il l'avoit fait naître Grec et non pas barbare, et de ce qu'il avoit placé sa naissance au temps où vivoit Socrate. Xénophon eut le même avantage ⁵. Ou dit qu'un jour, comme il passoit dans la rue, Socrate l'ayant arrêté avec son bâton, lui demanda s'il savoit où l'on vendoit des vivres. Il

¹ « Habet ubi se etiam in privato latè explicet magnus animus.... Ita delituerit (vir ille) ut ubicunque alium « sum absconderit, prodens veit et singulis et universis, « ingenio, voce, consilio. Nec enim la solus reipublice « prodest, qui candidatos extrahit, et tuetur reos, et de « pace belloque censet : sed, qui juventutem exhortatur, « qui, in tantis honorum præceptorum inopiâ, virtute « instruit animos, qui ad pecuniam luxuriantem cursu « ruentes pænas ac retrahit, et, si nihil aliud, certè mo- « ratur, in privato publicum negotium agit. An ille plus « præstat, qui inter peregrinos et civis, aut urbanus præ- « tor aduversis aduersoris verba pronuntiat, quàm qui « docet quid sit iustitia, quid pietas, quid patientia, quid « fortitudo, quid mortis contemptus, quid decorum intel- « lectus, quàm gratulatum bonum sit conscientia ? » (Sén. de Tranquill. animi, cap. 3.)

² Plut. in Mario, pag. 433.

³ Diog. in Xénoph. pag. 120.

¹ In Apolog. Socrat. pag. 611.

² Plut. an seni sit ger. resp. pag. 706.

n'eut pas de peine à répondre à cette question ; mais Socrate lui ayant demandé en quel lieu les hommes apprenaient la vertu, et voyant que cette seconde question l'embarrassait : Si tu es curieux de le savoir, répliqua le philosophe, suis-moi, et tu l'apprendras : ce qu'il fit sur l'heure même ; et il fut depuis le premier qui recueillit ses discours et qui les publia.

Aristippe¹, sur un entretien avec Ischomachus, dans lequel il avait recueilli quelques traits de la doctrine de Socrate, conçut un si vif désir d'aller l'entendre, qu'il en devint tout maigre et tout pâle, jusqu'à ce qu'il pût aller puiser à la source, et se remplir d'une philosophie dont le fruit était de connaître ses maux et de s'en guérir.

Ce qu'on raconte d'Euclide le Mégarien montre encore mieux jusqu'où allait la passion des disciples de Socrate pour profiter de ses instructions. Il y avait pour lors une guerre déclarée entre Athènes et Mégare qui allait si loin², qu'on faisait prêter serment aux généraux athéniens de ravager le territoire de Mégare deux fois l'année, et qu'il était interdit aux Mégariens, sous peine de la vie, de mettre le pied dans l'Attique. Cette défense ne put éteindre ni arrêter le zèle d'Euclide³. Il sortait de sa ville sur le soir en habit de femme, la tête couverte d'un voile, et se rendait la nuit au logis de Socrate, où il se tenait jusqu'à ce que, le jour approchant, il s'en retournait dans le même état où il était venu.

L'ardeur des jeunes Athéniens pour le suivre était incroyable. Ils quittaient père et mère, et renouaient à toutes leurs parties de plaisir pour s'attacher à Socrate et pour l'entendre. On en peut juger par l'exemple d'Alcibiade, le plus vif et le plus fougueux des jeunes gens d'Athènes. Cependant ce philosophe ne l'épougnait pas, et en toute occasion il était attentif à calmer les saillies de ses passions et à réprimer son orgueil, qui était sa grande maladie. J'en ai rapporté quelques traits dans ce volume. Un jour qu'Alcibiade⁴ finissait valoir ses richesses et les grandes terres

qu'il possédait (car c'est ce qui enfla le cœur de la plupart des jeunes gens de qualité), il le mena devant une carte de géographie, et lui demanda où était l'Attique. A peine y tenait-elle quelque place ; il l'entrevit néanmoins, et la démêla. Mais, étant prié d'y montrer ses terres : « C'est trop peu de chose, dit-il, pour « être marqué dans un si petit espace. Voilà « donc, répliqua Socrate, ce qui vous entête si « fort, un point de terre imperceptible ! » Le raisonnement pouvait être poussé encore bien plus loin ; car qu'était l'Attique comparée à toute la Grèce, et la Grèce à l'Europe, et l'Europe à toute la terre, et la terre elle-même à la vaste étendue de ces globes infinis qui l'environnent ? Quel avorton, quel néant que le prince le plus puissant de la terre au milieu de cet abîme de corps et d'espaces immenses ! et quelle place y occupe-t-il !

Les jeunes gens d'Athènes, éblouis de la gloire de Thémistocle, de Cimon, de Périclès, et pleins d'une folle ambition, après avoir reçu pendant quelque temps les leçons des sophistes, qui leur promettaient de les rendre de très-grands politiques, se croyaient capables de tout, et aspiraient aux premières places⁵ : l'un d'eux, nommé Glaucon, s'était mis si fortement en tête d'entrer dans le manement des affaires publiques, quoiqu'il n'eût pas encore vingt ans, que personne dans sa famille, ni parmi ses amis, n'avaient eu le pouvoir de le détourner d'un dessein si peu convenable à son âge et à sa capacité. Socrate, qui l'affectionnait à cause de Platon son frère, fut le seul qui réussit à lui faire changer de résolution.

Un jour, l'ayant rencontré, il l'aborda avec un discours si adroit, qu'il l'engagea à l'écouter ; c'était déjà avoir beaucoup gagné sur lui. « Vous avez donc envie de gouverner la république ? lui dit-il. Il est vrai, répondit Glaucon. Vous ne sauriez avoir un plus beau dessein, répartit Socrate ; car si vous y réussissez, vous vous mettrez en état de servir utilement vos amis, d'agrandir votre maison, et d'étendre les bornes de votre patrie. Vous vous ferez connaître non-seulement dans Athènes, mais par toute la Grèce ; et peut-être que votre renommée volera jusque chez les nations barba-

¹ Plot. de Curios. pag. 516.

² Plot. in Péricl. pag. 108.

³ A. Geil. Noct. att. lib. 6, cap. 10.

⁴ Ellen. lib. 3, cap. 28.

⁵ Xenoph. Memorabil. lib. 3, pag. 7.

res, comme celle de Thémistocle. Enfin, quel-que part que vous soyez, vous attirerez sur vous le respect et l'admiration de tout le monde. »

Un début si insinuant et si flatteur plut extrêmement au jeune homme, qui se trouvait pris par son faible ; il resta volontiers, sans qu'il fût besoin de l'en presser, et la conversation continua. « Puisque vous désirez de vous faire estimer et honorer, il est clair que vous songez à vous rendre utile au public. — Assurément. — Dites-moi donc, je vous prie au nom des dieux, quel est le premier service que vous prétendez rendre à l'état ? » Comme Glaucon paraissait embarrassé, et rêvait à ce qu'il devait répondre : « Apparemment, reprit Socrate, ce sera de l'enrichir, c'est-à-dire d'augmenter ses revenus ? — C'est cela même. — Et, sans doute, vous savez en quoi consistent les revenus de l'état et à combien ils peuvent monter. Vous n'aurez pas manqué d'en faire une étude particulière, afin que, si un fonds vient à manquer tout à coup, vous puissiez aussitôt le remplacer par un autre. Je vous jure, répondit Glaucon, que c'est à quoi je n'ai jamais songé. — Marquez-moi au moins les dépenses que fait la république ; car vous savez de quelle importance il est de retrancher celles qui sont superflues. — Je vous avoue que je ne suis pas plus instruit sur cet article que sur l'autre. — Il faut donc remettre à un autre temps le dessein que vous avez d'enrichir la république ; car il vous est impossible de le faire, si vous en ignorez les revenus et les dépenses.

« Mais, dit Glaucon, il y a encore un autre moyen que vous passez sous silence : on peut enrichir un état par la ruine de ses ennemis. Vous avez raison, répondit Socrate ; mais pour cela il faut être le plus fort, autrement on court risque soi-même de perdre ce que l'on a. Ainsi, celui qui parle d'entreprendre une guerre doit connaître les forces des uns et des autres, afin que, s'il trouve son parti le plus fort, il conseille hardiment la guerre ; et que s'il le trouve le plus faible, il dissuade le peuple de s'y engager : or, savez-vous quelles sont les forces de notre république, tant par mer que par terre, et quelles sont celles de nos ennemis ? En avez-vous un état par écrit ? vous

me ferez plaisir de me le communiquer. Je n'en ai point encore, répondit Glaucon. Je vois bien, dit Socrate, que nous ne ferons pas si tôt la guerre, si l'on vous charge du gouvernement ; car il vous reste bien des choses à savoir et bien des soins à prendre. »

Il parcourut ainsi plusieurs autres articles non moins importants, sur lesquels il le trouva également neuf ; et il fit toucher au doigt le ridicule de ceux qui ont la témérité de s'ingérer dans le gouvernement, sans y apporter d'autre préparation qu'une grande estime d'eux-mêmes, et une ambition démesurée de s'élever aux premières places. « Craignez, mon cher Glaucon, lui dit Socrate, craignez qu'un désir trop vif des honneurs ne vous aveugle, et ne vous fasse prendre un parti qui vous couvrirait de honte en mettant au grand jour votre incapacité et votre peu de talent. »

Glaucon profita des sages avis de Socrate, et prit du temps pour s'instruire en particulier avant que de se produire en public. Cette leçon est pour tous les siècles, et elle peut convenir à beaucoup de personnes de tout état et de toute condition.

Socrate ne pressait point ses amis d'entrer de bonne heure dans les emplois¹, et il voulait qu'auparavant on eût travaillé à se remplir l'esprit des connaissances nécessaires pour y réussir. Il faudrait être bien simple, disait-il, pour croire qu'on ne peut apprendre les arts mécaniques sans le secours des maîtres, et que la science de gouverner les états, qui est le plus grand effort de la prudence humaine, n'a besoin d'aucun travail, ni d'aucune préparation. Son grand soin, par rapport à ceux qui aspiraient aux charges, était de les former aux bonnes mœurs, de jeter en eux de solides principes de probité et de justice, et surtout de leur inspirer un sincère amour de la patrie, un grand zèle pour le bien public, et une haute idée de la puissance et de la bonté des dieux ; parce que, sans ces qualités, toutes les autres connaissances ne servent qu'à rendre les hommes plus méchants et plus capables de faire du mal. Xénophon nous a conservé un entretien de Socrate avec Euthydème sur la Providence, qui est un des plus beaux endroits qui se trouvent dans les écrits des anciens.

¹ Xénoph. *Mémorabil.* lib. 4, pag. 800-792.

« Ne vous est-il jamais venu en pensée, dit Socrate à Euthydème, combien les dieux ont eu soin de donner aux hommes tout ce qu'il leur faut ? Jamais, je vous assure, répondit-il. Vous voyez, reprit Socrate, combien la lumière nous est nécessaire, et combien le présent que les dieux nous en ont fait doit paraître précieux. En effet, répondit Euthydème, sans elle nous serions semblables à des aveugles, et toute la nature serait comme morte. Mais, parce que nous avons besoin de relâche, ils nous ont aussi donné la nuit pour nous reposer. — Vous avez raison, et cela mérite bien que nous leur en rendions de continuelles actions de grâces. Ils ont voulu que le soleil, cet astre si éclatant et si lumineux, présidât au jour pour en marquer les différentes parties, et que sa lumière servît non-seulement à découvrir les merveilles de la nature, mais à porter partout la vie et la chaleur ; et en même temps ils ont commandé aux étoiles et à la lune d'éclairer la nuit, qui par elle-même est obscure et ténébreuse. Y a-t-il rien de plus admirable que cette variété et cette vicissitude du jour et de la nuit, de la lumière et des ténèbres, du travail et du repos ? et tout cela pour le bien de l'homme. » Socrate parcourut de même les avantages infinis que nous tirons et de l'eau et du feu pour les besoins de la vie ; et continuant à faire remarquer l'attention merveilleuse de la Providence sur tout ce qui nous regarde : « Que dites-vous, poursuit-il, en voyant qu'après l'hiver le soleil revient vers nous, et qu'à mesure que les fruits d'une saison se flétrissent et se séchent, il en mûrit de nouveaux qui leur succèdent ; qu'après avoir rendu ce service à l'homme, il se retire de crainte de nous incommoder par sa chaleur ; puis, quand il s'est reculé jusqu'à un certain terme qu'il ne pourrait passer sans nous mettre en danger de mourir de froid, qu'il retourne sur ses pas pour reprendre sa place en cette partie du ciel où sa présence nous est le plus avantageuse ? Et parce que nous ne pourrions supporter ni le froid ni le chaud, si nous passions en un instant de l'une à l'autre, n'admirez-vous point que cet astre s'approche et s'éloigne de nous si lentement, que nous arrivons aux deux extrémités par des degrés presque insensibles ? Serait-il possible de ne

pas reconnaître dans cet arrangement des saisons de l'année une providence et une bonté, attentives non-seulement à nos besoins, mais même jusqu'à nos délices ? »

« Toutes ces choses, dit Euthydème, me font douter si les dieux ont d'autres occupations que de combler l'homme de bienfaits. Un seul point m'arrête ; c'est que les animaux participent à tous ces biens autant que nous. Oui, reprit Socrate, mais ne voyez-vous pas que tous ces animaux ne subsistent que pour le service de l'homme ? Les plus forts et les plus robustes d'entre eux, il les dompte, il les apprivoise, il s'en sert très-utilement pour la guerre, pour le labourage, et pour les autres nécessités de la vie.

« Que sera-ce, si nous considérons l'homme en lui-même ? » Ici Socrate examine la diversité des sens, par le ministère desquels l'homme jouit de tout ce qu'il y a de beau et d'excellent dans la nature ; la vivacité de l'esprit et la force de la raison, qui l'élève infiniment au-dessus de tous les autres animaux ; le don merveilleux de la parole, par le moyen de laquelle nous nous communiquons réciproquement nos pensées, nous publions nos lois, nous gouvernons les républiques.

« De tout cela, dit Socrate, il est aisé de conclure qu'il y a des dieux, et qu'ils prennent un soin particulier de l'homme, quoiqu'il ne puisse les découvrir par les sens. Apercevons-nous la foudre qui brise tout ce qu'elle rencontre ? Distinguons-nous les vents qui font sous nos yeux de si terribles ravages ? Notre âme même, qui nous est si intime, qui nous meut et nous anime, la voyons-nous ? Il en est de même de tous les dieux, dont aucun ne se rend visible pour nous distribuer ses faveurs. Ce grand Dieu même (ces paroles sont remarquables, et montrent que Socrate reconnaissait un Dieu souverain, seul auteur de tout, et supérieur à tous les autres, qui n'étaient que ses ministres), ce grand Dieu même qui a bâti l'univers, et qui soutient ce grand ouvrage, dont toutes les parties sont accomplies en bonté et en beauté ; lui qui fait qu'elles ne vieillissent

¹ ἵλας ἀρμετούσας πρὸς τοὺς παρίχον, αἱ ἱμῖν οὐ μόνον ὡς δέουσθα πολλὰ καὶ πατοῖα παρασκευάζουσιν, ἀλλὰ καὶ ὡς εὐφρανόμεθα.

point avec le temps, et qu'elles se conservent toujours dans une immortelle vigueur; qui fait encore qu'elles lui obéissent avec une ponctualité qui ne manque jamais, et avec une rapidité que notre imagination ne peut suivre; ce Dieu se rend assez visible par tant de merveilles dont il est l'auteur, mais il demeure toujours invisible en lui-même. Ne refusons donc point de croire même ce que nous ne voyons pas : au défaut des yeux du corps, usons de ceux de l'âme; mais surtout apprenons à rendre de justes hommages de respect et de vénération à la Divinité, qui semble ne vouloir se faire sentir que par ses bienfaits. Or, ce culte, cet hommage, consiste à lui plaire, et on ne peut lui plaire qu'en faisant sa volonté. »

Voilà de quelle manière Socrate instruisait la jeunesse, voilà les principes et les sentiments qu'il lui inspirait¹; d'un côté une parfaite soumission aux magistrats et aux lois, en quoi il faisait consister la justice; de l'autre un profond respect pour la Divinité, ce qui constitue la religion. Il voulait que l'on consultât les dieux sur toutes les choses qui passent notre connaissance; et comme ils ne se découvrent qu'à ceux qu'il leur plaît, parce qu'ils ne doivent rien à personne, il recommandait avant tout de se les rendre propices par une conduite sage et réglée. *Les dieux sont libres*, dit-il, *et il dépend d'eux d'accorder ce qu'on leur demande ou de donner tout le contraire*². Il cite une belle prière, tirée d'un poète dont le nom n'est pas connu. *Grand Dieu, donnez-nous les biens qui nous sont nécessaires, soit que nous vous les demandions ou non; et éloignez de nous toutes les choses qui pourraient nous nuire, quand même nous vous les demanderions*. Le vulgaire pensait qu'il y a des choses que les dieux remarquent, d'autres qu'ils ne remarquent point³. Mais Socrate enseignait que les dieux observent toutes nos actions et toutes nos paroles; qu'ils pénétrèrent jusque dans nos plus secrètes pensées, qu'ils

sont présents à toutes nos délibérations, et qu'ils nous inspirent dans toutes nos affaires.

§ V. — SOCRATE S'APPLIQUE À DÉCRÉDITER LES SOPHISTES DANS L'ESPRIT DES JEUNES GENS D'ATHÈNES. CE QU'IL FAUT ENTENDRE PAR L'IRONIE QUI LUI EST ATTRIBUÉE.

Socrate avait à prémunir les jeunes gens contre un mauvais goût qui, depuis quelque temps, commençait à prévaloir dans la Grèce. On voyait paraître des hommes fastueux, qui, prenant la place des premiers sages de la Grèce, avaient une conduite entièrement opposée : car, au lieu qu'infiniment éloignés de toute avarice et de toute ambition, Pittacus, Bias, Thalès, et les autres faisaient leur principale occupation de l'étude de la sagesse, ceux-ci, ambitieux et avarés, s'intriguaient dans les affaires du monde, et trafiquaient de leur prétendu savoir. Ils se nommaient *sophistes*⁴. Ils allaient de ville en ville⁵. Ils s'y faisaient annoncer comme des oracles. Ils marchaient accompagnés d'une foule de disciples, qui, par une espèce d'enchantement, abandonnaient le sein de leurs parents pour se livrer à ces maîtres orgueilleux qu'ils payaient bien chèrement. Il n'y avait rien que ces docteurs n'enseignassent : théologie, physique, morale, arithmétique, astronomie, grammaire, musique, poésie, rhétorique, histoire; ils savaient tout, et pouvaient tout enseigner. Leur fort était la philosophie et l'éloquence. La plupart comme Gorgias, se piquaient de satisfaire sur-le-champ à toutes les questions qu'on leur pouvait faire. Les jeunes gens n'emportaient de leurs instructions qu'une sotte estime d'eux-mêmes, et qu'un mépris général pour tous les autres; et il ne sortait aucun disciple de ces écoles qui ne fût plus impertinent que quand il y était entré.

Il s'agissait de décréditer dans l'esprit des jeunes Athéniens la fausse éloquence et la mauvaise dialectique de ces orgueilleux maîtres. Les attaquer de front, et les combattre directement par un discours suivi, Socrate était très-capable de le faire; car il possédait dans

¹ Xenoph. Memorabil. lib. 4, pag. 803 et 805.

² Ἐνὶ θεοῖς ἰσχύει, οἷμαι, ὥστε καὶ δίδωμι ἢ ἢ ἢ τίς σύζητησε τυγχάνῃ καὶ τίνασιν τοῦτον. (PLAT. in Alcib. pag. 148.)

³ Xenoph. Memorabil. lib. 1, pag. 711.

⁴ « Sic enim appellantur hi qui, ostentationis aut quædam libi causa, philosophantur. » (CICERO, in Lucul. n. 129.)

⁵ Plat. in Apolog. pag. 19 et 20.

un souverain degré le talent de la parole et celui du raisonnement : mais ce n'eût pas été le moyen de réussir contre de grands discours, qui ne cherchaient qu'à éblouir leurs auditeurs par un vain éclat et un flux rapide de paroles. Il suivit une autre route, et, employant les détours et la souplesse de l'ironie¹, qu'il savait manier avec un art et une délicatesse merveilleuse, il prit le parti de cacher sous une simplicité apparente et sous une ignorance affectée toute la beauté et toutes les richesses de son esprit. La nature, qui lui avait donné une si belle âme, sembla lui avoir formé l'extérieur exprès pour soutenir le caractère ironique². Il était fort laid, et, outre sa laideur, il avait dans la physionomie quelque chose d'hébété et de stupide³. Tout l'air de sa personne, qui n'avait rien que de très-commun et de très-pauvre, répondait parfaitement à l'air de son visage.

Quand il se trouvait dans une compagnie⁴ avec quelqu'un de ces sophistes⁵, il proposait ses doutes d'un air timide et modeste, faisait des questions toutes simples; et comme s'il n'eût pu se faire entendre autrement, il usait de comparaisons triviales, et prises des métiers les plus vils. Le sophiste l'écoutait avec une attention dédaigneuse; et, au lieu de donner une réponse précise, il se jetait dans des lieux communs, et discourait beaucoup sans rien dire qui fût à propos. Socrate, après avoir applaudi pour ne pas effaroucher son homme, le priait de vouloir bien se proportionner à sa faiblesse et descendre jusqu'à lui

en satisfaisant à ses demandes en peu de mots, parce que ni son esprit ni sa mémoire n'étaient capables de comprendre et de retenir tant de choses si belles et si relevées, et que toute sa science se réduisait à interroger ou à répondre.

Cela se disait devant une nombreuse assemblée, et le docteur ne pouvait reculer. Quand une fois Socrate l'avait tiré de son fort en l'obligeant de répondre succinctement à ses questions, alors, par la justesse de sa dialectique, il le conduisait de l'une à l'autre jusqu'aux conséquences les plus absurdes; et, après l'avoir forcé à se contredire lui-même ou à se taire, il se plaignait de ce que ce savant homme ne daignait pas l'instruire. Cependant les jeunes gens apercevaient le faible de leur maître, et l'admiration qu'ils avaient eue pour lui se tournait en mépris. Le nom de *sophiste* devenait odieux et ridicule.

On juge aisément que des hommes du caractère des sophistes dont je viens de parler, qui étaient en crédit chez les grands, qui dominaient parmi la jeunesse d'Athènes, qui depuis longtemps étaient en possession de la gloire de bel-esprit et de la réputation de savant, ne pouvaient être attaqués impunément, d'autant plus qu'on les prenait en même temps par les deux endroits les plus sensibles, l'honneur et l'intérêt. Aussi Socrate⁶, pour avoir osé entreprendre de démasquer leurs vices et de décrier leur fausse éloquence, éprouva-t-il de la part de ces hommes également corrompus et orgueilleux tout ce qu'on peut craindre et attendre de l'envie la plus maligne et de la haine la plus envenimée. C'est ce qu'il est temps d'exposer.

¹ « Socrates in treviti distimulantique longè emulans » leprore atque humanitate praeiitit. » (Cic. de Orat. lib. 2, n. 370.)

² Xenoph. in Conviv. 5, pag. 863.

³ « Zopyrus physiognomon... stupidum esse Socratem » dixit et herdam. » (Cic. de Fat. n. 16.)

⁴ Plat. in Protag. pag. 314, 315 et 335; in Lechet. pag. 386, etc.

⁵ « Socrates, de se ipso detrahens in disputatione, plus » tribuebat illi quos volebat refellere. Ita, quam aliud di- » ceret atque sentiret, libenter uti solitus est illi dissimi- » latione, quam Graeci εἰρωνείαν vocant. » (Cic. Academ. Quaes. lib. 4, n. 15.)

⁶ Sed et illum quos nominant (Gorgiam) et ceteros So- » phistas, ut à Platone intelligi potest, lusus videmus à » Socrate. In enim percontando atque interrogando eliceret » volebat eorum opiniones quibuscum disceptat, ut ad » ea, quae ille respondissent, si quid videretur, diceret. » (Cic. de Finib. lib. 2, n. 2.)

§ VI. — SOCRATE EST ACCUSÉ DE FENNER MAL DES DEUX ET DE CORROMPRE LA JEUNESSE D'ATHÈNES. IL SE DÉFEND SANS ART ET SANS RAISONNER. IL EST CONDAMNÉ À MORT.

L'accusation de Socrate fut intentée un peu avant la première année de la 95^e olympiade⁷, peu de temps après que les trente tyrans eurent été chassés d'Athènes, la soixante-neu-

⁷ Plat. in Apolog. pag. 33.

⁸ An. M. 3602; av. J. C. 402.

vième année de la vie de Socrate : mais elle avait été préparée longtemps auparavant. L'oracle de Delphes, qui l'avait déclaré le plus sage des hommes, le décria où il mettait la doctrine et les mœurs des sophistes de son temps, qui étaient fort accrédités, la liberté avec laquelle il attaquait tous les vices, l'attachement singulier de ses disciples pour sa personne et pour ses maximes, tout cela avait indisposé les esprits contre lui, et lui avait attiré beaucoup d'envieux.

Ses ennemis¹, ayant juré sa perte, et sentant la difficulté de l'entreprise, dressèrent de loin leurs batteries, et l'attaquèrent d'abord, non à visage découvert, mais par des souterrains et par des voies sourdes et cachées. On dit que, pour sonder la disposition du peuple à l'égard de Socrate, et pressentir s'ils pourraient en sûreté le citer un jour devant les juges, ils engagèrent Aristophane à le joner sur le théâtre dans une comédie où il jetterait les semences de l'accusation qu'ils méditaient contre lui. Il n'est pas bien sûr qu'Aristophane ait été suborné par Anitus et par les ennemis de Socrate pour composer contre lui une pièce satirique. Il y a beaucoup d'apparence que le mépris déclaré de Socrate pour toutes les comédies en général, et en particulier pour celles d'Aristophane, pendant qu'il témoignait une estime extraordinaire pour les tragédies d'Euripide ; que ce mépris, dis-je, fut le vrai motif qui engagea le poète à se venger du philosophe. Quoi qu'il en soit, Aristophane, à la bonte de la poésie, prêta sa plume à la mauvaise volonté des ennemis de Socrate, ou à son propre ressentiment, et employa tous ses talents et tout son génie à décrier le plus homme de bien qu'il eut eu le paganisme.

Il composa une pièce intitulée *les Nudes*. Il introduit sur la scène le philosophe perché dans un panier, et guidé au milieu des airs et des nuées, d'où il débite les maximes, ou plutôt les subtilités les plus ridicules. Un débiteur fort âgé, qui désire se dérober aux vives poursuites de ses créanciers, vient le trouver pour apprendre de lui l'art de tromper en justice ses parties, de leur prouver par des raisons sans

réplique qu'il ne leur doit rien ; en un mot, d'une mauvaise cause d'en faire une très-bonne. Mais se sentant incapable de profiter des sublimes leçons de son nouveau maître, il lui amène son fils à sa place. Ce jeune homme, fort peu de temps après, sort de cette savante école si bien instruit, qu'à la première rencontre il bat son père, et lui prouve, par des arguments subtils mais invincibles, qu'il a eu raison d'en user de la sorte. Dans toutes les scènes où paraît Socrate, le poète lui fait dire mille impertinences, mille impiétés contre les dieux, et surtout contre Jupiter. Il le fait parler comme un homme plein de vanité, d'estime pour soi-même et de mépris pour tous les autres ; qui veut, par une curiosité criminelle, pénétrer ce qui se passe dans les cieux et sonder ce qui est dans les abîmes de la terre ; qui se vante d'avoir des moyens de faire toujours triompher l'injustice, et qui ne se contente pas de garder ces secrets pour lui, mais qui les enseigne aux autres, et par là corrompt la jeunesse. Tout cela est accompagné d'une finesse de raillerie et d'un sel qui ne pouvait pas manquer de plaire infiniment à un peuple d'un goût aussi délicat et raffiné qu'était celui d'Athènes, et naturellement envieux de tout mérite qui excellait au-dessus des autres. Aussi les Athéniens en furent si charmés, que, sans attendre que la représentation fût finie, ils ordonnèrent que le nom d'Aristophane serait écrit au-dessus des noms de tous ses rivaux.

Socrate, qui avait su qu'on devait le jouer sur le théâtre, se trouva ce jour-là à la comédie, contre son ordinaire ; car il n'avait pas coutume d'aller à ces assemblées, sinon lorsqu'on devait représenter quelque nouvelle tragédie d'Euripide, qui était son intime ami, et dont il estimait les pièces à cause des principes solides de morale qu'il avait soin d'y répandre. Encore remarque-t-on qu'une fois il n'eut pas la patience d'en voir achever une où l'acteur avait avancé quelque maxime dangereuse, mais qu'il sortit aussitôt sans considérer qu'il pouvait nuire à la réputation de son ami. Il n'allait jamais aux comédies que quand Alcibiade ou Critias l'y entraînaient malgré lui, choqué de la licence effrénée qui y régnait, et ne pouvant souffrir qu'on déchirât ouvertement la réputation de ses concitoyens. Il assista à celle-ci sans

¹ *Ælian*, lib. 2, cap. 13. — *Plat.* in *Apolog.* *Seer.* pag. 19.

s'émouvoir et sans marquer le moindre mécontentement ; et quelques étrangers étant en peine de savoir qui était ce Socrate dont on parlait dans toute la pièce, il se leva de sa place, et se laissa voir tant que l'action dura. Il disait à ceux qui étaient autour de lui¹, et qui s'étonnaient de son sang-froid et de sa patience, qu'il s'imaginait être à un grand repas où l'on se moquait de lui agréablement, et qu'il fallait entendre raillerie.

Il n'y a point d'apparence, comme je l'ai déjà remarqué, qu'Aristophane, quoiqu'il ne fût pas ami de Socrate, soit entré dans les noirs complots de ses ennemis, et qu'il ait songé à le faire périr. Il est plus croyable qu'un poète qui divertissait le public aux dépens des premiers magistrats et des généraux les plus célèbres ait aussi voulu le faire rire aux dépens d'un philosophe. Toute la noirceur était du côté de ses envieux et de ses ennemis, qui espéraient tirer contre lui un grand avantage de la représentation de cette comédie. En effet, l'artifice était profond et habilement imaginé. En jouant un homme sur le théâtre, on ne le montre que par ses endroits mauvais, ou faibles, ou équivoques. Cette vue conduit au ridicule, le ridicule accoutume au mépris de la personne, et le mépris à l'injustice : car on est naturellement plus hardi à insulter, à maltraiter, à offenser un homme que tout le monde méprise.

Voilà les premiers coups qu'on lui porta, qui servirent comme d'essai et d'épreuve pour la grande affaire qu'on songeait à lui susciter. On la laissa dormir longtemps, et ce ne fut que plus de vingt ans après qu'elle éclata. Les troubles de la république purent bien donner lieu à ce long délai : car ce fut dans cet intervalle que se fit l'entreprise contre la Sicile, dont le succès fut si malheureux, qu'Athènes fut assiégée et prise par Lysandre, qui y changea la forme du gouvernement et y établit les trente tyrans, qui n'en furent chassés que fort peu de temps avant l'événement dont nous parlons.

Alors Mélitus se porta pour accusateur², et intenta un procès dans les formes à Socrate. Il

formait contre lui deux chefs d'accusation : le premier, qu'il n'admettait point les dieux qui étaient reconnus dans la république, et qu'il introduisait de nouvelles divinités ; le second, qu'il corrompait la jeunesse d'Athènes : et il concluait à la mort.

Jamais accusation n'eut moins de fondement que celle-ci, ni même moins d'apparence et de prétexte. Il y avait quarante ans que Socrate faisait profession d'instruire la jeunesse d'Athènes. Il n'avait jamais dogmatisé en secret, ni dans les ténèbres. Ses leçons étaient publiques, et se faisaient à la vue d'un grand nombre d'auditeurs. Il avait toujours gardé la même conduite et enseigné les mêmes principes. De quoi s'avise donc Mélitus après tant d'années ? Comment son zèle pour le bien public, après avoir été si longtemps endormi et languissant, se réveille-t-il tout à coup et devient-il si vif ? Est-il pardonnable à un citoyen aussi zélé et aussi homme de bien que le veut paraître Mélitus, d'être demeuré muet et immobile pendant que sous ses yeux on corrompait toute la jeunesse de la ville en lui inspirant des maximes séditeuses, et en lui donnant du dégoût et du mépris pour le gouvernement présent ? car celui qui n'empêche point un mal quand il le peut est aussi criminel que celui qui le commet. C'est Libanius³ qui parle ainsi dans une déclamation qui a pour titre *Apologie de Socrate*. Mais, continue-t-il, je veux que Mélitus, soit distraction, soit indifférence, soit véritables et sérieuses occupations, n'ait point songé pendant tant d'années à tenter une accusation contre Socrate ; comment, dans une ville comme Athènes, pleine de sages magistrats, et, ce qui est bien plus fort, pleine de hardis délateurs, a-t-il pu se faire qu'une conspiration aussi publique que celle qu'on attribuait à Socrate ait échappé à des yeux que l'amour de la patrie ou la malignité de la calomnie rendaient si attentifs et si vigilants ? Rien ne fut jamais moins croyable ni plus destitué de toute vraisemblance.

Dès que le complot eut éclaté⁴, les amis de Socrate se préparèrent à sa défense. Lysias,

¹ Liban. in *Apolog. Socr.* pag. 645-648.

² Cicér. lib. 1, de *Orat.* n. 211-233. — Quintil. lib. 11, cap. 1

³ Plut. de *Educ.* lib. 10, pag. 10.

⁴ An. M. 3603 ; av. J. C. 401.

le plus habile orateur de son temps, lui apporta un discours qu'il avait travaillé avec grand soin, où il mettait les raisons et les moyens de Socrate dans tout leur jour, et où il avait répandu des passions tendres et touchantes, capables d'ébranler les cœurs les plus durs. Socrate le lut avec plaisir, et le trouva fort bien fait; mais, comme il était plus conforme aux règles de la rhétorique qu'aux sentiments de fermeté d'un philosophe, il lui dit franchement qu'il ne lui était pas propre. Sur quoi Lysias lui ayant demandé comment il était possible que ce discours fût bien fait, s'il ne lui était pas propre: De même, dit-il, en se servant selon sa coutume de comparaisons vulgaires, qu'un excellent ouvrier pourrait m'apporter des habits ou des souliers magnifiques, brodés d'or, et auxquels il ne manquerait rien, mais qui ne me conviendraient pas. Il demeura donc ferme dans la résolution qu'il avait prise de ne point s'abaisser à mendier des suffrages par toutes les voies pleines de lâcheté qui étaient alors en usage. Il n'employa ni les artifices ni les couleurs de l'éloquence. Il n'eut point recours aux sollicitations ni aux prières. Il ne fit point venir sa femme ni ses enfants, pour fléchir ses juges par leurs gémissements et leurs larmes. Néanmoins¹, s'il refusa constamment d'employer une voix étrangère pour se défendre, et de paraître devant ses juges dans la posture humiliante de suppliant, il n'en usa point ainsi par un sentiment d'orgueil ni de mépris pour ses juges; ce fut par une noble et fière assurance qui portait de grandeur d'âme, et que donnent ordinairement l'innocence et la vérité. Ainsi sa défense n'eut rien de timide ni de faible. C'est un discours ferme, mâle, généreux, sans passion, sans émotion, qui ressent la liberté d'un philosophe, sans autre ornement que celui de la vérité, et où l'on voit briller partout le caractère et le langage de l'innocence. Platon, qui y était présent, le recueillit ensuite, et, sans rien ajouter à la vérité, en composa l'ouvrage intitulé *l'Apologie de Socrate*, l'un des chefs-d'œuvre de l'antiquité les plus parfaits. J'en ferai un extrait.

¹ « Ilis et talibus adductus Socrates, nec patronum quem civilis ad iudicium capitis, nec iudicibus supplicia fuit; » attribuitque liberam contumeliam à magnitudine animi ductam, non à superbia. » (Cic. *Tusc. Quæst.* lib. 1.)

Au jour marqué, le procès fut instruit dans les formes²; les parties comparurent devant les juges, et Mélitus porta la parole. Plus sa cause était mauvaise et dépourvue de preuves plus il eut besoin d'adresse et d'artifice pour en couvrir la faiblesse³. Il n'omit rien de ce qui pouvait rendre sa partie adverse odieuse, et à la place des raisons qui lui manquaient il substitua l'éclat séduisant d'une éloquence vive et brillante. Socrate, en marquant qu'il ne savait pas quelle impression avait faite sur les juges le discours de ses accusateurs, avoue, pour ce qui le regarde, qu'il s'était presque méconnu lui-même, tant ils avaient donné de couleur et de vraisemblance à leurs raisons, quoiqu'il n'y eût pas un mot de vrai dans tout ce qu'ils avaient avancé.

J'ai déjà dit qu'ils établissaient deux chefs d'accusation⁴. Le premier regarde la religion. Socrate recherche avec une curiosité impie ce qui se passe dans les cieux et dans le sein de la terre. Il ne reconnaît point les dieux que sa patrie révère. Il travaille à introduire de nouvelles divinités; et, si on l'en croit, un dieu inconnu l'inspire dans toutes ses actions. Pour trancher le mot, il ne croit aucun dieu.

Le second chef regarde l'intérêt de l'état et le gouvernement public. Socrate corrompt les jeunes gens en leur inspirant de mauvais sentiments sur la Divinité, en leur apprenant à mépriser les lois et l'ordre établi dans la république, en déclarant publiquement qu'on a tort de choisir les magistrats au sort⁵, en décrivant les assemblées publiques, où l'on ne le voit jamais paraître; en enseignant l'art de rendre bonnes les plus méchantes causes; en s'attachant la jeunesse par un esprit d'orgueil et d'ambition, sous prétexte de l'instruire; en montrant aux enfants qu'ils peuvent impunément maltraiter leurs pères. Il se prévaut d'un oracle prétendu, et se croit le plus sage de tous

¹ Plat. in *Apolog. Socrat.*

² Xenoph. in *Apolog. Socrat.* et in *Memorabil.*

³ Plat. in *Apolog.* pag. 24.

⁴ Socrate en effet n'approuvait pas cette manière de choisir les magistrats. Il faisait remarquer que, si l'on avait affaire d'un pilote, d'un musicien, d'un architecte, on ne voudrait pas le prendre au hasard; quoique les fautes de ces gens-là ne soient pas d'une si grande importance que celles qui se commettent dans le gouvernement de la république. (Xenoph. *Memorabil.* lib. 1, pag. 712.)

les hommes. Il taxe tous les autres de folie, et condamne sans réserve toutes leurs maximes et toutes leurs actions, se constituant de sa propre autorité le censeur et le réformateur général de l'état : et cependant on voit qu'il a été le fruit de ses leçons dans la personne de Critias et dans celle d'Alcibiade, ses plus intimes amis, qui ont fait beaucoup de mal à leur patrie, et ont été de très-méchants citoyens et des hommes très-dérégés.

On finissait par avertir les juges de se bien tenir sur leurs gardes contre l'éloquence éblouissante de Socrate, et de se défier extrêmement des tours insinuants et artificieux qu'il emploierait pour les séduire.

C'est par où Socrate commença son discours¹, en déclarant qu'il parlerait aux juges comme il avait coutume de le faire dans ses entretiens ordinaires, c'est-à-dire avec beaucoup de simplicité et sans art.

Puis il entre dans le détail². Sur quel fondement peut-on soutenir qu'il ne reconnaît point les dieux de la république, lui qu'on a vu souvent sacrifier dans sa maison et dans les temples ? Peut-on douter qu'il ne se serve de la divination, puisqu'on lui fait un crime de publier qu'il recevait des conseils d'une certaine divinité ; d'où l'on a conclu qu'il en voulait introduire de nouvelles ? Mais, en cela, il n'introduit rien de plus nouveau que les autres, qui, ajoutant foi à la divination, observent le vol des oiseaux, consultent les entrailles des victimes, remarquent jusqu'aux paroles et aux rencontres inopinées ; moyens différents, dont les dieux se servent pour donner aux hommes la connaissance de l'avenir. Anciennes ou nouvelles, il est toujours vrai que Socrate reconnaît des divinités, de l'aveu même de Mélitus, qui, dans son information, avoue que Socrate croit des démons, c'est-à-dire des esprits subalternes, enfants des dieux : or, tout homme qui croit des enfants des dieux croit des dieux.

Quant à ce qui regarde les recherches impies des choses naturelles qu'on lui impute³, sans mépriser ni condamner ceux qui s'appliquent à l'étude de la physique, il déclare

que, pour lui, il s'est donné tout entier à ce qui concerne les mœurs, la conduite de la vie, les règles du gouvernement, comme à une connaissance infiniment plus utile que toutes les autres ; et il prend à témoin de ce qu'il avance tous ceux qui l'ont écouté, qui peuvent le démentir, s'il ne dit pas vrai.

« Ou m'accuse⁴ de corrompre les jeunes gens, et de leur inspirer des maximes dange-reuses, soit par rapport au culte des dieux, « soit par rapport aux règles du gouverne-ment. Vous savez, Athéniens, que je n'ai « jamais fait profession d'enseigner, et l'envie, « quelque animée qu'elle soit contre moi, ne « me reproche point d'avoir jamais vendu « mes instructions : j'ai sur cela un témoin « qu'on ne peut démentir, c'est la pauvreté. « Toujours également prêt à me livrer au ri- « che et au pauvre, et à leur donner tout le « loisir de m'interroger ou de me répondre, « je me prête à quiconque cherche à devenir « vertueux ; et si parmi mes auditeurs il s'en « trouve qui deviennent honnêtes gens ou « malhonnêtes gens, il ne faut ni m'attribuer la « vertu des uns, dont je ne suis point la cause, « ni m'imputer les vices des autres, auxquels « je n'ai point contribué. Toute mon occupa- « tion, c'est de vous persuader, jeunes et « vieux, qu'il ne faut pas tant aimer son corps, « ni les richesses ni toutes les autres choses, « de quelque nature qu'elles soient, qu'il faut « aimer son âme ; car je ne cesse de vous dire « que la vertu ne vient point des richesses, « mais au contraire que les richesses viennent « de la vertu, et que c'est de là que naissent « tous les autres biens qui arrivent aux hom- « mes, et en public et en particulier.

« Si parler de la sorte c'est corrompre la « jeunesse, j'avoue, Athéniens, que je suis « coupable, et que je mérite d'être puni. En « cas que ce que je dis ne soit pas vrai, il est « aisé de me convaincre de mensonge. Je vois « ici un grand nombre de mes disciples : ils « n'ont qu'à paraître. Mais un sentiment de « retenue et de considération les empêche « peut-être d'élever la voix contre un maître « qui les a instruits : du moins leurs pères, « leurs frères, leurs oncles, ne peuvent se

¹ Plat. pag. 17.

² Id. pag. 37. — Xenoph. pag. 703.

³ Xenoph. pag. 710

⁴ Plat. pag. 31-33

« dispenser, comme bons parents et bons ci-
« toyens, de venir demander vengeance con-
« tre le corrupteur de leurs fils, de leurs frères
« ou de leurs neveux ; mais ce sont ceux-là
« mêmes qui prennent ici ma défense, et qui
« s'intéressent au succès de ma cause.

« Jugez comme il vous plaira, Athéniens¹ ;
« mais je ne puis ni me repentir de ma con-
« duite, ni en changer. Il ne m'est point libre
« de quitter ou d'interrompre une fonction que
« Dieu même m'a imposée : or c'est lui qui
« m'a chargé du soin d'instruire mes conci-
« toyens. Si, après avoir gardé fidèlement tous
« les postes où j'ai été mis par nos généraux
« à Potidée, à Amphipolis, à Délium, la
« crainte de la mort me faisait maintenant
« abandonner celui où la divine providence
« m'a placé, en m'ordonnant de passer mes
« jours dans l'étude de la philosophie pour ma
« propre instruction et pour celle des autres,
« ce serait là véritablement une désertion
« bien criminelle, et qui mériterait qu'on me
« citât devant ce tribunal comme un impie qui
« ne croit point de dieux. Quand vous seriez
« disposés à me renvoyer absous, à condition
« que dorénavant je garderais le silence, je
« vous répondrais sans balancer : Athéniens,
« je vous honore et je vous aime, mais j'obéi-
« rai plutôt à Dieu qu'à vous² ; et pendant
« qu'il me restera un souffle de vie, je ne ces-
« serai jamais de philosopher, en vous exhor-
« tant toujours, en vous reprenant à mon or-
« dinaire, et en vous disant à chacun, quand
« je vous rencontrerai : *O mon cher³, ô ci-
« toyen de la plus fameuse cité du monde et
« pour la sagesse et pour la valeur, n'avez-
« vous point de honte de ne penser qu'à amas-
« ser des richesses, et qu'à acquérir de la
« gloire, du crédit, des honneurs, et de né-
« gliger les trésors de la prudence, de la vé-
« rité, de la sagesse, et de ne pas travailler
« à rendre votre âme aussi bonne et aussi
« parfaite qu'elle puisse être !*

« On me reproche⁴, et l'on impute à lâ-

« cheté, de ce que, m'ingérant de donner des
« avis à chacun en particulier, j'ai toujours
« évité de me trouver dans vos assemblées pour
« donner mes conseils à la patrie. Je croyais
« avoir fait suffisamment mes preuves de cou-
« rage et de hardiesse, et dans les campagnes
« où j'ai porté les armes avec vous, et dans le
« sénat, lorsque seul je m'opposai au jugement
« injuste que vous prononçâtes contre les dix
« capitaines qui n'avaient pas recueilli et en-
« terré les corps de ceux qui avaient été tués
« ou noyés au combat naval des îles Arginu-
« ses, et lorsqu'en plus d'une occasion je ré-
« sistai aux ordres violents et cruels de trente
« tyrans. Ce qui m'a donc empêché de paraître
« dans vos assemblées, Athéniens, c'est cet
« esprit familier, cette voix divine dont vous
« m'avez si souvent entendu parler, et que
« Ménélas a si fort tâché de tourner en ridi-
« cule. Cet esprit s'est attaché à moi dès mon
« enfance : c'est une voix qui ne se fait enten-
« dre que lorsqu'elle veut me détourner de ce
« que j'ai résolu ; car jamais elle ne m'exhorte
« à rien entreprendre. C'est elle qui s'est tou-
« jours opposée à moi, quand j'ai voulu me
« mêler des affaires de la république ; et elle
« s'y est opposée fort à propos, car il y a long-
« temps que je ne serais plus en vie, si je
« m'étais mêlé des affaires d'état, et je n'au-
« rais rien avancé ni pour vous ni pour moi.
« Ne vous fâchez point, je vous prie, si je ne
« vous déguise rien, et si je vous parle avec
« liberté et vérité. Tout homme qui voudra
« s'opposer généreusement à un peuple en-
« tier, soit à vous ou à d'autres, et qui se
« mettra en tête d'empêcher qu'on ne viole
« les lois, qu'on ne commette des iniquités
« dans la ville, ne le fera jamais impunément.
« Il faut de toute nécessité que celui qui vent
« combattre pour la justice, pour peu qu'il
« veuille vivre, demeure simple particulier, et
« qu'il ne soit pas homme public.

« Au reste, Athéniens¹, si, dans l'extrême
« danger où je me trouve, je n'imite point la
« conduite de plusieurs citoyens qui, dans un
« péril beaucoup moins grand, ont conjuré et
« supplié leurs juges avec larmes, et ont fait
« paraître ici leurs enfants, leurs parents,

¹ Plat. pag. 28-29.

² Πιστεύω τῷ θεῷ μᾶλλον ἢ ὑμῖν

³ Le grec porte, *O le meilleur des hommes, ô ἀγαθὸς ἄνθρωπος*, ce qui était une manière obligeante de saluer.

⁴ Plat. pag. 31.

¹ Plat. pag. 31-33

« leurs amis, ce n'est ni par une opiniâtreté
« superbe, ni par aucun mépris que j'ai pour
« vous, mais pour votre honneur et pour celui
« de toute la ville. Il faut qu'on sache que vous
« avez des citoyens qui ne regardent point la
« mort comme un mal, et qui ne donnent ce
« nom qu'à l'injustice et à l'infamie. A l'âge
« où je suis, et avec toute ma réputation vraie
« ou fausse, me conviendrait-il, après toutes
« les leçons que j'ai données sur le mépris de
« la mort, de la craindre, et de démentir par
« un dernier acte tous les principes et les sen-
« timents de ma vie passée ?

« Mais, sans parler de la gloire, qui serait
« si fort blessée par une telle démarche, je ne
« crois pas qu'il soit permis de prier son juge,
« ni de se faire absoudre par ses supplica-
« tions : il faut le persuader et le convaincre.
« Le juge n'est pas assis sur son siège pour
« faire plaisir en violant la loi, mais pour ren-
« dre justice en obéissant à la loi ; il n'a point
« prêté serment de faire grâce à qui il lui plai-
« ra, mais de faire justice à qui il la doit. Il ne
« faut donc pas que nous vous accoutumions
« au parjure, et vous ne devez pas vous-mêmes
« vous y laisser accoutumer ; car les uns et les
« autres nous blesserions également la justice
« et la religion, et nous deviendrions tous con-
« pables.

« N'attendez donc point de moi, Athéniens,
« que j'aie recours auprès de vous à des
« moyens que je ne crois ni honnêtes ni per-
« mis, surtout dans une occasion où je suis
« accusé d'impiété par Mélitus : car, si je vous
« fléchissais par mes prières, et que je vous
« forçasse à violer votre serment, ce serait une
« chose toute évidente que je vous enseigne-
« rais à ne pas croire de dieux, et en voulant
« me défendre et me justifier, je fournirais des
« armes à mes adversaires, et je prouverais
« contre moi-même que je ne crois point de
« dieux. Mais je suis bien éloigné de penser
« ainsi. Je suis plus persuadé de l'existence de
« Dieu que mes accusateurs ; et j'en suis telle-
« ment persuadé, que je m'abandonne à vous
« et à Dieu, afin que vous me jugiez comme
« vous le trouverez le meilleur et pour vous
« et pour moi. »

Socrate prononça ce discours d'un ton fer-

me et intrépide¹. Son air, son geste, son vi-
sage, ne sentaient point l'accusé : on l'eût pris
pour le maître de ces juges, tant il parlait avec
assurance et grandeur d'âme, sans pourtant
rien perdre de la modestie qui lui était natu-
relle. Une contenance si noble et si majes-
tueuse déplut et indisposa les esprits. Les
juges², pour l'ordinaire, parce qu'ils se regar-
dent comme maîtres absolus de la vie et de la
mort des hommes, exigent, par une dispo-
sition secrète du cœur, que les parties ne
paraissent devant eux qu'avec une humble
soumission et un respectueux tremblement ;
hommage qu'ils croient dû à leur souveraine
puissance.

C'est ce qui arriva ici. Mélitus pourtant n'a-
vait pas eu d'abord la cinquième partie des
voix. On peut supposer avec fondement qu'ici
l'assemblée des juges était de cinq cents, sans
compter le président. La loi condamnait l'ac-
cusateur à une amende de mille dragmes³,
s'il n'avait pas la cinquième partie des suffra-
ges. Cette loi était sagement établie pour met-
tre un frein à la hardiesse et à l'impudence
des calomniateurs. Mélitus aurait été obligé
de payer cette amende, si Anytus et Lycon
ne se fussent joints à lui, et ne se fussent aussi
portés pour accusateurs. Leur crédit entraîna
un grand nombre de voix, et il y en eut deux
cent quatre-vingt-une contre Socrate, et par
conséquent deux cent vingt pour lui. Il ne tint
donc qu'à trente et une voix⁴ qu'il ne fût ren-
voyé absous : car, en ce cas, il y en aurait eu
deux cent cinquante et une ; ce qui aurait fait
la pluralité.

Par cette première sentence⁵, les juges dé-

¹ « Socrates ita in judicio capitis pro se ipse dixit, ut
« non supplicari ei reus, sed magister sui domum videre-
« tur esse judicum. » (Cic. de Orat. lib. 1, n. 231.)

² « Odit judex ferre litigantis securitatem ; quomodo jus
« suum intelligat, tacitus reverentiam postulat. » (Quint.,
lib. 4, cap. 1.)

³ Cinq cents livres. — Mille dragmes attiques font
958 fr. E. B.

⁴ Dans Platon le texte varie, et met 33 ou 30, ce qui
marque qu'il peut être défectueux.

⁵ « Primis sententiis statuere tantum Judices, dam-
« narent an absolvent. Erat autem Athenis, reo dam-
« nato, si fraus capitalis non esset, quasi poenae aestimatio.
« Ex sententiâ, quom judicibus daretur, interrogabatur
« reus, quam quasi aestimationem commerculise se maximè
« confiteretur. » (Cic. de Orat. lib. 1, n. 231-232.)

claraient simplement que Socrate était coupable, sans rien statuer sur la peine qu'il devait souffrir ; car, lorsqu'elle n'était pas déterminée par la loi, et qu'il ne s'agissait pas d'un crime d'état (c'est ainsi, je crois, qu'on peut expliquer le mot de Cicéron, *fraus capitis*), on laissait au coupable le choix de la peine qu'il croyait mériter. Sur sa réponse, on opinait une seconde fois, et ensuite il recevait son dernier arrêt ¹. Socrate fut averti qu'il avait droit de demander diminution de peine, et qu'il pouvait faire changer la punition de mort en un exil, en une prison, ou en une amende pécuniaire. Il répondit généreusement qu'il ne choisirait aucune de ses punitions, parce que ce serait se reconnaître coupable. « Athéniens, » dit-il, pour ne pas vous tenir plus longtemps « en suspens, puisque vous m'obligez de me « taxer moi-même à ce que je mérite, je me « condamne, pour avoir passé toute ma vie à « vous instruire, vous et vos enfants ; pour « avoir négligé, dans cette vue, affaires dom- « estiques, emplois, dignités ; pour m'être « consacré tout entier au service de la patrie, « en travaillant sans cesse à rendre vertueux « mes concitoyens : je me condamne, dis-je, « à être nourri le reste de mes jours dans le « Prytanée aux dépens de la république ². » Cette dernière réponse ³ révolta tous les juges. Ils le condamnèrent à boire la ciguë, qui était une sorte de supplice fort usitée parmi eux.

Cette sentence n'ébranla en rien la constance de Socrate ⁴. « Je vais, dit-il, en s'adres- » sant aux juges avec une noble tranquillité, « être livré à la mort par votre ordre ; la nature « m'y avait condamné dès le premier moment

« de ma naissance : mais mes accusateurs vont « être livrés à l'infamie et à l'injustice par « l'ordre de la vérité. Auriez-vous exigé de « moi que, pour me tirer de vos mains, j'eusse « employé, selon la coutume, des paroles flat- « teuses et touchantes, et les manières timides « et rampantes d'un suppliant ? Mais, en jus- « tice comme à la guerre, un honnête homme « ne doit pas sauver sa vie par toute sorte de « moyens. Il est également déshonorant dans « l'une et dans l'autre de ne la racheter que « par des prières, par des larmes, et par tou- « tes les autres bassesses que vous voyez. « faire tous les jours à ceux qui sont où je me « vois. »

Appollodore, l'un de ses disciples et de ses amis, s'étant avancé pour lui témoigner sa douleur de ce qu'il mourait innocent : *Voudriez-vous, lui répliqua-t-il en souriant, que je mou- russe coupable ?*

Plutarque, pour montrer qu'il n'y a que la partie de nous-mêmes la plus faible, c'est-à-dire le corps, sur laquelle les hommes aient quelque pouvoir, mais qu'il y a en nous une autre partie infiniment plus noble, qui est entièrement supérieure à leurs menaces et inaccessible à leurs coups, cite ces belles paroles de Socrate, qui regardaient encore plus ses juges que ses accusateurs : *Anytus et Mélitus peuvent me tuer, mais ils ne peuvent me faire de mal. Comme s'il eût dit : La fortune (c'é- tait le langage des patens) peut m'ôter les biens, la santé, la vie ; mais j'ai en moi-même un trésor que nulle violence étrangère ne peut m'enlever ; je veux dire la vertu, l'innocence, le courage, la grandeur d'âme.*

Ce grand homme ⁵, pleinement convaincu de ce principe qu'il avait si souvent inculqué à ses disciples, que le crime est le seul mal que doive craindre le sage, aimait mieux être privé de quelques années qui lui restaient peut-être encore à vivre que de se voir enlever en un moment la gloire de toute sa vie passée

¹ Plat. pag. 36-38.

² Il paraît dans Platon qu'après ce discours, Socrate, apparemment pour éloigner de lui toute idée de fierté et de bravade, offrit modestement de payer une amende proportionnée à son indigence, c'est-à-dire une mine (cinquante livres), et que, forcé par ses amis qui se rendirent ses cautions, il fit monter cette offre jusqu'à trente mines (Plat. in *Apolog. Socrat.* pag. 38). Mais Xénophon assure positivement le contraire (pag. 705). On peut peut-être les concilier en disant que Socrate d'abord refusa de faire aucune offre ; et qu'ensuite il se laissa vaincre aux pressantes sollicitations de ses amis.

³ « Cujus responso sic iudices exarserunt, ut capitis hominem innocentissimum condemnarent. » (Cic. de *Orat.* lib. 1, n. 233.)

⁴ Plat. pag. 39.

⁵ De animi Tranquillit. pag. 475.

⁶ « Maluit vir sapientissimus quod superaret ex viâ « sibi perire, quam quod præterisset ; et, quando ab ho- « minibus sui temporis parum intelligebatur, posterorum « se iudicis reservavit, brevi detrimento jam ultimum re- « nectulis ævum seculorum omnium consecutus. » (QUINX. lib. 1, cap. 1.)

en se déshonorant pour toujours par la démarche honteuse qu'on lui conseillait de faire auprès des juges. Voyant que les hommes de son siècle le connaissaient peu et lui rendaient peu de justice, il s'en remit au jugement de la postérité, et, par le sacrifice généreux qu'il fit des restes d'une vieillesse déjà fort avancée, il acquit et s'assura l'estime et l'admiration de tous les siècles.

§ VIII. — SOCRATE REFUSE DE SE SAUVER DE LA PRISON. IL PASSE LE DERNIER JOUR DE SA VIE A S'ENTRETENIR AVEC SES AMIS SUR L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME. IL DOIT LA CIGRE. PUNITION DE SES ACCUSATEURS. HONNEURS RENDUS A LA MÉMOIRE DE SOCRATE.

Après que la sentence eut été prononcée¹, Socrate, avec cette même fermeté de visage qui avait tenu les tyrans en respect, s'achemina vers la prison, qui perdit ce nom dès qu'il y fut entré, dit Sénèque, étant devenue le séjour de la probité et de la vertu. Ses amis l'y suivirent, et continuèrent à le visiter durant trente jours qui se passèrent entre sa condamnation et sa mort. La cause de ce long délai était que les Athéniens envoyaient tous les ans un vaisseau dans l'île de Délos pour y faire quelques sacrifices; et il était défendu de faire mourir personne dans la ville depuis que le prêtre d'Apollon avait couronné la poupe de ce vaisseau pour marque de son départ, jusqu'à ce que le même vaisseau fût de retour. Ainsi l'arrêt ayant été prononcé contre Socrate le lendemain de cette cérémonie, il fallut eu différer l'exécution de trente jours qui s'écoulèrent dans ce voyage.

Pendant ce long temps, la mort eut tout le loisir de présenter à ses yeux toutes ses horreurs, et de mettre sa constance à l'épreuve, non-seulement par les dures rigueurs du cachot où il avait les fers aux pieds, mais encore plus par la vue continuelle et la cruelle attente d'un événement avec lequel la nature ne se fa-

miliarise point. Dans ce triste état¹ il ne laissait pas de jouir de cette profonde tranquillité d'esprit que ses amis avaient toujours admirée en lui. Il les entretenait avec la même douceur qu'il avait toujours fait paraître; et Criton remarque que la veille de sa mort il dormait aussi paisiblement qu'en un autre temps. Il composa même alors un hymne en l'honneur d'Apollon et de Diaue, et tourna en vers une fable d'Ésope.

La veille du jour, ou le jour même que devait arriver de Délos ce vaisseau dont le retour devait être suivi de la mort de Socrate, Criton, son intime ami, vient le trouver de grand matin dans la prison pour lui apprendre cette triste nouvelle, et pour lui annoncer en même temps qu'il ne tient qu'à lui de sortir de la prison; que le géolier est gagné; qu'il trouvera les portes ouvertes, et il lui offre une retraite sûre en Thessalie. Socrate se prit à rire de cette proposition, et lui demanda s'il savait un lieu hors de l'Attique où l'on ne mourût point. Criton traite la chose fort sérieusement, et le presse de profiter d'un temps si précieux, en lui apportant raisons sur raisons pour tirer son consentement, et l'engager à prendre ce parti. Sans parler de la douleur inconsolable que lui causera la mort d'un tel ami, comment pourra-t-il soutenir les reproches d'une infinité de gens qui croiront qu'il n'aura tenu qu'à lui de le sauver, mais qu'il n'aura pas voulu sacrifier pour cela quelque légère portion de son bien? Le peuple pourra-t-il jamais se persuader qu'un homme sage comme Socrate n'aura pas voulu sortir de prison, le pouvant faire en toute sûreté? Peut-être craint-il d'exposer ses amis, de leur causer la perte de leurs biens, ou même de leur liberté et de leur vie; y a-t-il donc quelque chose qui doive leur être plus cher et plus précieux que la conservation de Socrate? Il n'y a pas jusqu'à des étrangers qui leur disputent cet honneur. Plusieurs sont venus exprès avec des sommes très-considérables pour les frais de son évasion, et déclarent qu'ils se trouveront très-honorés de le recevoir chez eux, et de lui fournir abondamment tout ce qui lui sera nécessaire. Doit-il donc se livrer lui-même à des ennemis qui l'ont fait condamner injuste-

¹ « Socrates eodem illo vultu, quo aliquandò solus tri-
« ginta tyrannos in orissem redegerat, carcerem intravit,
« ignominiam ipsi loco detracturus: neque enim poterat
« carcer videri, in quo Socrates erat. » (SEN. in consolat.
ad Helv. cap. 13.)

« Socrates carcerem intrando purgavit, omni que ho-
« minorem curâ reddidit. » (Id. de Fir. beat. cap. 27.)

¹ Plat. in Criton

ment et lui est-il permis de trahir sa propre cause ? N'est-il pas de sa bonté et de sa justice d'épargner à ses citoyens le crime de faire mourir un innocent ? Mais si tous ces motifs ne l'ébranlent point, et qu'il ne soit point touché de ses propres intérêts, peut-il être insensible à ceux de ses enfants ? en quel état les laisse-t-il ? prévoit-il ce qu'ils deviendront ? et peut-il oublier qu'il est père pour se souvenir seulement qu'il est philosophe ?

Socrate, après l'avoir écouté attentivement, loue son zèle, et lui en marque sa reconnaissance : mais, avant de se rendre, il veut examiner s'il est juste qu'il sorte de la prison sans le consentement des Athéniens. Il est donc question ici de savoir si un homme qui est condamné à mort, quoique injustement, peut sans crime se dérober aux lois et à la justice. Je ne sais si, même parmi nous, il se trouverait beaucoup de personnes qui crussent que cela pût faire une question.

Socrate commence par écarter tout ce qui est étranger au sujet, et vient d'abord au fond de l'affaire. « Je serais assurément très-ravi, mon cher Criton, que vous pussiez me persuader de sortir d'ici, mais je ne le puis faire sans être persuadé. Nous ne devons pas nous mettre en peine de ce que dira le peuple, mais de ce que dira celui-là seul qui juge de ce qui est juste ou injuste, et ce seul n'est autre que la Vérité. Toutes les considérations que vous m'avez alléguées, d'argent, de réputation, de famille, ne prouvent rien, à moins qu'on ne me montre que ce que l'on me propose est juste et permis. C'est un principe avoué et constant parmi nous, que toute injustice est bonteuse et funeste à celui qui la commet, quelque chose que les hommes en disent, et quelque bien ou quelque mal qui lui en puisse arriver. Nous avons toujours raisonné sur ce principe, même dans les derniers jours, et nous n'avons jamais varié sur cet article. Serait-il possible, mon cher Criton, qu'à notre âge nos entretiens les plus sérieux eussent été semblables à ceux des enfants, qui disent presque en même temps le oui et le non, et qui n'ont rien de fixe ? » A chaque proposition il tirait la réponse et le consentement de Criton.

« Rappelons donc nos principes, et tâchons

« ici d'en faire usage. Il est toujours demeuré constant parmi nous qu'il n'est jamais permis, sous quelque prétexte que ce puisse être, de commettre aucune injustice, pas même à l'égard de ceux qui nous en font, ni de rendre le mal pour le mal ; et que, quand on a une fois engagé sa parole, on est tenu de la garder inviolablement, sans qu'aucun intérêt puisse nous en dispenser. Or, si dans le temps que je serais près de m'enfuir, les lois et la république venaient se présenter en corps devant moi, que répondrais-je aux questions suivantes qu'elles pourraient me faire ? A quoi songez-vous, Socrate ? Vous dérober ainsi à la justice, est-ce autre chose que ruiner entièrement les lois et la république ? Croyez-vous qu'une ville subsiste après que la justice non-seulement n'y a plus de force, mais qu'elle a été même corrompue, renversée et foulée aux pieds par des particuliers ? Mais, dira-t-on, la république nous a fait injustice, et n'a pas bien jugé. Avez-vous oublié, me répliqueraient les lois, que vous êtes convenu avec nous de vous soumettre au jugement de la république ? Vous pouviez, si notre police et nos réglemens ne vous accommodaient pas, vous retirer ailleurs, et vous y établir. Mais un séjour de soixante et dix ans dans notre ville marque assez que ses réglemens ne vous ont point déplu, et que vous les avez acceptés en connaissance de cause et avec liberté. En effet, vous leur devez tout ce que vous êtes, et tout ce que vous possédez, naissance, nourriture, éducation, établissement ; car tout cela est sous la sauve-garde et sous la protection de la république. Vous croyez-vous maître de rompre l'engagement que vous avez pris avec elle, et que vous avez scellé par plus d'un serment ? Quand elle songerait à vous perdre, pouvez-vous lui rendre mal pour mal, injure pour injure ? êtes-vous en droit d'en user ainsi à l'égard de père et mère, et ignorez-vous que la patrie est plus considérable, plus digne de respect et de vénération devant Dieu et devant les hommes que ni père, ni mère, ni tous les parents ensemble ; qu'il faut honorer sa patrie, lui céder dans ses emportemens, la ménager avec douceur

« dans le temps de sa plus grande colère; en
 « un mot, qu'il faut ou la ramener par de
 « sages conseils et de respectueuses remon-
 « trances, ou obéir à ses commandements, et
 « souffrir sans murmurer tout ce qu'elle vous
 « ordonnera? Pour ce qui est de vos enfants,
 « Socrate, vos amis leur rendront tous les ser-
 « vices dont ils seront capables; et en tous cas
 « la Providence ne leur manquera pas. Ren-
 « dez-vous donc à nos raisons, et suivez les
 « conseils de celles qui vous ont fait naître,
 « nourri, élevé. Ne faites point tant d'état de
 « vos enfants, de votre vie, ni de quelque
 « chose que ce puisse être, que de la justice;
 « afin que, quand vous serez arrivé devant le
 « tribunal de Pluton, vous ayez de quoi vous
 « défendre devant vos juges: autrement, nous
 « serous toujours vos ennemis tant que vous
 « vivrez, sans vous donner jamais ni relâche
 « ni repos: et quand vous serez mort, nos
 « sœurs, les lois qui sont dans les enfers, ne
 « vous seront pas plus favorables, sachant que
 « vous aurez fait tous vos efforts pour nous
 « perdre. »

Socrate dit à Criton qu'il lui semblait enten-
 dre réellement tout ce qu'il venait de lui dire,
 et que le son de ses paroles retentissait si for-
 tement et si continuellement à ses oreilles,
 qu'il étouffait en lui toute autre pensée et
 toute autre voix. Criton, convenant de bonne
 foi qu'il n'avait rien à répliquer, demeura en
 repos, et y laissa son ami.

Enfin le funeste vaisseau revint à Athènes¹:
 c'était comme le signal de la mort de Socrate.
 Le lendemain, ses amis, à l'exception de Pla-
 ton, qui était malade, se rendirent à la prison
 dès le matin. Le geôlier les pria d'attendre un
 peu, parce que les onze magistrats (c'étaient
 ceux qui avaient l'intendance des prisons) an-
 nonçaient au prisonnier qu'il devait mourir ce
 jour-là. Ils entrèrent un moment après, et
 trouvèrent Socrate, qu'on venait de délier², et
 Xanthippe, sa femme, assise auprès de lui, et
 tenant un de ses enfants entre ses bras. Dès
 qu'elle les aperçut, jetant des cris et des san-

glots, et se meurtrissant le visage, elle fit
 retentir la prison de ses plaintes: *O! mon
 cher Socrate, vos amis vous voient aujourd'hui
 pour la dernière fois! Il donna ordre qu'on
 la fît retirer; et, dans le moment même, on
 l'emmena chez elle.*

Socrate passa le reste de la journée avec ses
 amis, et s'entretint tranquillement et gaiement
 avec eux, selon sa coutume ordinaire. Le sujet
 de la conversation fut des plus intéressants et
 des plus convenables au moment où il se trou-
 vait; je veux dire l'immortalité de l'âme. Ce
 qui donna lieu à cet entretien, c'est une pro-
 position avancée en quelque sorte au hasard,
 qu'un véritable philosophe doit souhaiter de
 mourir et travailler à mourir. Cela, pris trop
 à la lettre, menait à croire qu'un philosophe
 pouvait se tuer lui-même. Socrate fait voir
 qu'il n'y a rien de plus injuste que ce senti-
 ment, et que, l'homme appartenant à Dieu
 qui l'a formé, et ayant été placé par sa main
 dans le poste qu'il occupe, il ne doit point le
 quitter sans sa permission, ni sortir de la vie
 sans son ordre. Qu'est-ce donc qui peut don-
 ner à un philosophe cet amour pour la mort?
 Ce ne peut être que l'espérance des biens
 qu'il attend dans l'autre vie, et cette espérance
 ne peut être fondée que sur l'opinion de l'im-
 mortalité de l'âme.

Socrate emploie le dernier jour de sa vie à
 entretenir ses amis sur ce grand et important
 sujet, et c'est ce qui fait la matière de l'admi-
 rable dialogue de Platon, qui a pour titre *le
 Phédon*. Il développe à ses amis toutes les
 raisons qu'on a de croire que l'âme est im-
 mortelle, et il réfute toutes les objections qu'on
 lui fait, qui sont à peu près les mêmes qu'on
 fait aujourd'hui. Ce traité est trop long pour
 que j'entreprene d'en faire l'extrait.

Avant que de répondre à quelques-unes de
 ces objections³, il déplore un malheur assez
 commun aux hommes, qui, à force d'entendre
 disputer des ignorants qui contredisent tout
 et doutent de tout, se persuadent qu'il n'y a
 rien de certain. « N'est-ce pas un malheur
 « très-déplorable, mon cher Phédon, qu'y
 « ayant des raisons qui sont vraies, certaines
 « et très-capables d'être comprises, il se trouve

¹ Plat. in *Phédon*, pag. 59, etc.

² A Athènes, dès qu'un avait prononcé à un criminel
 sa sentence, on le déliait, et on le regardait comme une
 victime de la mort qu'il n'était plus permis de tenir dans
 les chaînes.

³ Plat. pag. 90-91

« pourtant des gens qui n'en soient point du
« tout frappés, pour avoir entendu de ces dis-
« putes frivoles où tout paraît tantôt vrai et
« tantôt faux ? Ces hommes injustes et dérai-
« sonnables, au lieu de s'accuser eux-mêmes
« de ces doutes, ou d'en accuser leur manque
« de lumière, en rejettent la faute sur les rai-
« sons mêmes, qu'ils viennent à bout enfin de
« prendre en haine pour toujours, se croyant
« plus habiles et plus éclairés que tous les
« autres, parce qu'ils s'imaginent être les
« seuls qui aient compris que dans toutes ces
« matières il n'y a rien de vrai ni d'assuré.

Socrate démontre l'injustice de ce procédé. Il fait voir que, dans deux partis même également incertains, la sagesse voudrait qu'on choisisse celui qui est le plus avantageux avec le moins de risque. « Si ce que je dis se trouve
« vrai, dit Socrate, il est très-bon de le croire;
« et si, après ma mort, il ne se trouve pas
« vrai, j'en aurai toujours tiré cet avantage
« dans cette vie, que j'aurai été moins sensible
« aux maux qui l'accompagnent ordinaire-
« ment. » Ce raisonnement de Socrate¹, qui
ne se trouve réel et vrai que dans la bouche
d'un chrétien, est bien remarquable : si ce
que je dis est vrai, je gagne tout en ne ha-
sardant que peu de chose ; et, s'il est faux, je
ne perds rien, au contraire j'y gagne encore
beaucoup.

Socrate ne s'en tient pas à la simple spé-
culation de cette grande vérité, que l'âme est
immortelle ; il en tire des conclusions utiles et
nécessaires pour la conduite de la vie, en fai-
sant voir tout ce que l'espérance d'une heu-
reuse éternité exige des hommes afin qu'elle
ne soit pas vaine, et qu'au lieu de trouver les
récompenses préparées aux bons, ils ne trou-
vent pas les supplices destinés aux méchants.
Ici le philosophe expose ces grandes vérités
qu'une tradition constante, quoique beaucoup
obscurcie par les fictions fabuleuses, a toujours
conservées parmi les peuples : le dernier juge-
ment des bons et des méchants, les supplices
éternels où sont condamnés les grands crimi-
nels, un séjour de paix et de délices sans fin
pour les âmes qui se sont conservées pures et

innocentes, ou qui pendant la vie ont expié
leurs péchés par le repentir et la satisfaction ;
enfin, un lieu et un état midway où l'on se
purifie pendant un certain temps des fautes
moins considérables qui n'ont point été expiées
pendant la vie.

« Mes amis², une chose encore qu'il est
« très-juste de penser, c'est que, si l'âme est
« immortelle, elle a besoin qu'on la cultive et
« qu'on en prenne soin, non-seulement pour
« ce temps que nous appelons le temps de la
« vie, mais encore pour le temps qui la suit,
« c'est-à-dire pour l'éternité, et la moindre
« négligence sur ce point peut avoir des suites
« infinies. Si la mort était la ruine et la disso-
« lution du tout, ce serait un grand gain pour
« les méchants après leur mort, d'être déli-
« vrés en même temps de leur corps, de leur
« âme et de leurs vices. Mais, puisque l'âme
« est immortelle, elle n'a d'autre moyen de se
« délivrer de ses maux, et il n'y a de salut
« pour elle, que de devenir très-bonne et
« très-sage ; car elle n'emporte avec elle que
« ses bonnes ou mauvaises actions, que ses
« vertus ou ses vices, qui sont une suite ordi-
« naire de l'éducation qu'on a reçue, et la
« cause d'un bonheur ou d'un malheur éter-
« nel.

« Quand les morts sont arrivés au rendez-
« vous fatal des âmes, au lieu où leur démon³
« les conduit, ils sont tous jugés. Ceux qui
« ont vécu de manière qu'ils ne sont ni entiè-
« rement criminels ni absolument innocents,
« sont envoyés dans un endroit où ils souf-
« frent des peines proportionnées à leurs fau-
« tes, jusqu'à ce que, purgés et nettoyés de
« leurs péchés et mis ensuite en liberté, ils
« reçoivent la récompense des bonnes actions
« qu'ils ont faites. Ceux qui sont jugés in-
« curables à cause de la grandeur de leurs pé-
« chés, et qui ont commis (de volonté déli-
« bérée) des sacrilèges et des meurtres ou
« d'autres crimes semblables, la fatale desti-
« née, qui leur rend justice, les précipite dans
« le Tartare d'où ils ne sortent jamais. Mais
« ceux qui se trouvent avoir commis des pé-
« chés, grands à la vérité, mais dignes de

¹ M. Pascal a étendu ce raisonnement dans son ar-
ticle VII, et en a fait une démonstration d'une force in-
finie.

² Plut. pag. 107.

³ Démon est un mot grec, qui signifie esprit, génie,
et, selon nous, ange.

« pardou, comme de s'être laissés aller à des
« violences contre leur père ou leur mère
« dans l'empirement de la colère, ou d'avoir
« tué quelqu'un par un pareil mouvement, et
« qui s'en sont repentis dans la suite, ils souff-
« rent les mêmes peines que les derniers et
« dans le même lieu, mais pour un temps seu-
« lement, jusqu'à ce que, par leurs prières et
« leurs supplications, ils aient obtenu le par-
« don de la part de ceux qu'ils ont maltraités.

« Enfin, ceux qui ont passé leur vie dans
« une sainteté particulière, délivrés des de-
« meures basses et terrestres comme d'une
« prison, sont reçus là-haut dans une terre
« pure où ils habitent; et comme la philoso-
« phie les a suffisamment purifiés, ils y vivent
« sans leurs corps pendant toute l'éternité
« dans une joie et dans des délices qu'il n'est
« pas facile d'expliquer, et que le peu de temps
« qui me reste ne me permet pas de vous dire.

« Ce que je vous en ai exposé suffit bien, ce
« me semble, pour faire voir que nous devons
« travailler toute notre vie à acquérir la vertu
« et la sagesse; car voilà un grand prix et une
« grande espérance qui nous est proposée. Et
« quand l'immortalité de l'âme ne serait que
« douteuse, au lieu qu'elle paraît assurée, tout
« homme de bon sens doit trouver certaine-
« ment que cela vaut bien la peine d'en courir
« le risque. En effet, quel plus beau danger ?
« Il faut s'euchanter soi-même de cette espé-
« rance bienheureuse; et c'est pour cela que
« j'ai si fort prolongé ce discours. »

Cicéron exprime ces nobles sentiments de
Socrate avec sa délicatesse ordinaire *. Dans
le moment presque, dit-il, qu'il tenait à la main

ce breuvage mortel, il parla de manière à faire
entendre qu'il regardait la mort non comme
une violence qu'on lui faisait, mais comme un
moyen qu'on lui donnait de monter dans le
ciel. Il déclare qu'au sortir de cette vie s'ou-
vrent deux routes, dont l'une mène à un lieu
de supplices éternels les âmes qui se sont
souillées ici-bas par des plaisirs honteux et
par des actions criminelles, l'autre conduit à
l'heureux séjour des dieux celles qui se sont
conservées pures sur la terre, et qui dans des
corps humains ont mené une vie toute divine.

Quand Socrate eut achevé de parler ¹, Cri-
ton le pria de lui donner ses derniers ordres à
lui et aux autres amis sur ce qui regardait ses
enfants et toutes ses affaires, afin qu'en les
exécutant ils eussent la consolation de lui faire
quelque plaisir. « Je ne vous recommande au-
« jourd'hui autre chose, reprit Socrate, que
« ce que je vous ai toujours recommandé, qui
« est d'avoir soin de vous. Vous ne sauriez
« vous rendre à vous-même un plus grand
« service, ni me faire à moi et à ma famille
« un plus grand plaisir. » Criton lui ayant en-
suite demandé comment il souhaitait qu'on
l'enterrât: « Comme il vous plaira, dit Socrate,
« si pourtant vous pouvez me saisir, et que je
« n'échappe pas de vos mains. » Et eu même
temps regardant ses amis avec un petit sourire:
« Je ne saurais venir à bout, dit-il, de persua-
« der à Criton que Socrate est celui qui s'en-
« tretient avec vous, et qui arrange toutes les
« parties de son discours, et il s'imagine tou-
« jours que je suis celui qu'il va voir mort tout
« à l'heure. Il me confond avec mon cada-
« vre; c'est pourquoi il me demande comment
« il faut m'enterrer. » En finissant ces pa-
roles, il se leva et passa dans une chambre voi-
sine pour se baigner. Après qu'il fut sorti du
bain, on lui porta ses enfants; car il en avait
trois, deux tout petits, et un qui était déjà
assez grand. Il leur parla pendant quelque
temps, donna ses ordres aux femmes qui en
prenaient soin, puis les fit retirer. Étant ren-
tré dans la chambre, il se mit sur son lit.

Le valet des onze entra en même temps, et
lui ayant déclaré que le temps de prendre la
ciguë était venu (c'était au coucher du soleil),

* La résurrection des corps était peu connue chez les païens.

* « Quam penè in manu jam mortiferum illud teneret poculum, locutus ita est, ut non ad mortem trudi, verum in certum videretur ascendere. Ita enim censebat, itaque disseruit: duas esse vias duplicisque cursus animarum à corpore excedentium. Nam qui se humanis vitiis contamiuassent, et se totos libidinis desiderant, quibus coarctati velut domesticis vitiis atque flagitiis se inquinassent, his deitum quoddam iter esse, seclusum à concilio deorum: qui autem se integros castosque servassent, quibusque fuisset minima cum corporibus contagio, seseque ab his semper servocassent, essentque in corporibus humanis vitam imitati deorum, his ad illos, à quibus essent profecti, reditum facilem patere. » (Cic. *Tusc. Quæst.* lib. I, n. 71-72.)

¹ Plat. *ibid.* pag. 115-116

re valet se sentit attendri, et, tournant le dos, il se mit à pleurer. « Voyez, dit Socrate, le bon cœur de cet homme ! pendant ma prison, il m'est venu voir souvent, et s'est entretenu avec moi. Il vaut mieux que tous les autres. Qu'il me pleure de bon cœur ! » Cet exemple est remarquable, et montre à ceux qui sont chargés d'un pareil ministère comment ils doivent se conduire à l'égard de tous les prisonniers en général, et surtout à l'égard des gens de bien, s'il arrive qu'il en tombe quelques-uns entre leurs mains. On apporta la coupe. Socrate demanda ce qu'il avait à faire. Rien autre chose, reprit le valet, sinon, quand vous aurez bu, de vous promener jusqu'à ce que vous sentiez vos jambes appesanties, et de vous coucher ensuite sur votre lit. Il prit la coupe sans aucune émotion, et sans changer ni de couleur ni de visage, et regardant cet homme d'un œil ferme et assuré à son ordinaire : « Que dites-vous de ce breuvage ? lui dit-il ; est-il permis d'en faire des libations ? On lui répondit qu'il n'y en avait que pour une prise. « Au moins, continua-t-il, il est permis, et il est bien juste de faire ses prières aux dieux, et de les supplier de rendre mon départ de dessus la terre et mon dernier voyage heureux : c'est ce que je leur demande de tout mon cœur. » Après avoir dit ces paroles, il garda quelque temps le silence, et but ensuite toute la coupe avec une tranquillité merveilleuse, et avec une douceur qu'on ne saurait exprimer.

Insensiblement ses amis s'étaient fait violence pour retenir leurs larmes ; mais en le voyant boire, et après qu'il eut bu, ils n'en furent plus les maîtres, et elles coulèrent en abondance. Apollodore, qui n'avait presque pas cessé de pleurer pendant toute la conversation, se mit alors à hurler, et à jeter de grands cris, de manière qu'il n'y eut personne à qui il ne fit fendre le cœur. Socrate seul n'en fut point ému : il en fit même quelques reproches à ses amis, mais avec sa douceur ordinaire. « Que faites-vous ? leur dit-il. Je vous admire. Eh ! où est donc la vertu ? N'est-ce pas pour cela que j'avais renvoyé ces femmes, de peur qu'elles ne tombassent dans ces faiblesse ? Car j'ai toujours ouï dire qu'il faut mourir tranquillement et en bénissant les

« Dieux. Demeurez donc en repos, et témoignez plus de fermeté et plus de force. » Ces paroles les remplirent de confusion, et les forcèrent de retenir leurs larmes.

Cependant il continuait à se promener ; et quand il sentit ses jambes appesanties, il se coucha sur le dos, comme on le lui avait recommandé.

Le poison alors produisit son effet de plus en plus. Quand Socrate vit qu'il commençait à gagner le cœur, s'étant déconvert, car il avait la tête couverte, apparemment afin que rien ne le troublât : Criton, dit-il, et ce furent ses dernières paroles, nous devons un coq à Esculape ; acquittez-vous de ce vœu pour moi, et ne l'oubliez pas. Il rendit bientôt après le dernier soupir. Criton s'approcha, et lui ferma la bouche et les yeux. Telle fut la fin de Socrate, la première année de la 95^e olympiade et la soixante et dixième de son âge. Cicéron¹ dit qu'il ne pouvait lire la description de sa mort dans Platon sans être attendri jusqu'aux larmes.

Platon et les autres disciples de Socrate craignant que la rage de ses calomniateurs ne fût pas bien apaisée par cette victime, se retirèrent à Mégare chez Euclide, où ils laissèrent passer le reste de l'orage. Cependant Euripide², voulant reprocher aux Athéniens le crime horrible qu'ils avaient commis en condamnant si légèrement le plus homme de bien qui fut alors, composa la tragédie intitulée *Palamède* ; où, sous le nom de ce héros qui fut aussi accablé par une noire calomnie, il déplorait le malheur de son ami. Quand l'acteur vint à prononcer ce vers,

Au plus juste des Grecs vous arrachez la vie !

tout le théâtre, reconnaissant Socrate à des traits si marqués, fondit en larmes : il fut fait défense de plus parler de lui en public. Quelques-uns croient qu'Euripide était mort avant Socrate, et rejettent cette histoire.

Quoi qu'il en soit, le peuple d'Athènes n'ouvrit les yeux que quelque temps après la mort

¹ « Quid dicam de Socrate, cujus mortis illacrymari soleo Platonem legens ? » *De nat. Deor.* lib. 3, n. 82.)

² *Diog. in Seer.* pag. 116-117.

de Socrate. Leur haine étant satisfaite, les préventions se dissipèrent, et le temps ayant donné lieu aux réflexions, l'injustice ériante de ce jugement se montra à eux dans toute sa noirceur. Tout déposait dans la ville, tout parlait en faveur de Socrate ¹. L'Académie, le Lycée, les maisons particulières, les places publiques, semblaient encore retentir du son de sa douce voix. Là, disait-on, il formait notre jeunesse, et apprenait à nos enfants à aimer la patrie et à respecter leurs pères et leurs mères : ici, il nous donnait à nous-mêmes d'utiles leçons, et nous faisait quelquefois de salutaires reproches pour nous porter plus vivement à la vertu. Hélas ! comment avons-nous payé de si importants services ? Athènes fut plongée dans un deuil et dans une consternation universelle. Les écoles furent fermées, et tous les exercices interrompus. On demanda compte aux accusateurs du sang innocent qu'ils avaient fait répandre. Mélitus fut condamné à mort, et les autres furent bannis. Plutarque ² observe que tous ceux qui avaient trempé dans cette calomnie furent en telle abomination parmi les citoyens, qu'on ne leur voulait point donner de feu, ni leur répondre quand ils faisaient quelque question, ni se trouver avec eux aux bains ; et l'on faisait jeter l'eau où ils s'étaient baignés, comme étant souillée par leur attouchement : ce qui les porta à un tel désespoir, que plusieurs se firent mourir.

Les Athéniens ³, non contents d'avoir ainsi puni ses calomnieux, lui firent élever une statue de bronze de la main du célèbre Lysippe, et la placèrent dans un lieu des plus apparents de la ville. Leur respect et leur reconnaissance passèrent jusqu'à une vénération religieuse : ils lui dédièrent une chapelle comme à un héros et à un demi-dieu, laquelle ils nommèrent en leur langue *Σωκρατεῖον* c'est-à-dire *la chapelle de Socrate*.

§ VIII. — RÉFLEXIONS SUR LE JUGEMENT PORTÉ CONTRE SOCRATE PAR LES ATHÉNIENS, ET SUR SOCRATE LUI-MÊME.

On doit être bien surpris quand, d'un côté,

l'on considère l'extrême délicatesse du peuple d'Athènes par rapport à ce qui regarde le culte des dieux, délicatesse qui va jusqu'à condamner à mort les plus gens de bien sur un simple soupçon de manquer de respect pour eux ; et que, de l'autre, on voit l'extrême patience, pour ne rien dire de plus, avec laquelle ce même peuple écoute tous les jours des comédies, où tous les dieux sont tournés en ridicule de la manière du monde la plus capable d'en inspirer un souverain mépris. Toutes les pièces d'Aristophane sont pleines de ces sortes de plaisanteries, ou plutôt de bouffonneries ; et s'il est vrai que ce poète ne savait ce que c'était que de ménager les plus grands hommes de la république, on peut dire aussi avec vérité qu'il épargnait encore moins les dieux.

Voilà ce qui était représenté tous les jours sur le théâtre, et ce que le peuple d'Athènes entendait, non-seulement sans peine, mais avec joie, avec plaisir, avec applaudissement, jusqu'à récompenser par des honneurs publics le poète qui les divertissait si agréablement. Qu'y avait-il dans Socrate qui approchât de cette licence effrénée ? Jamais personne dans le paganisme n'a parlé de la Divinité, ni du culte qu'on doit lui rendre, d'une manière si pure, si noble, si respectueuse. Il ne se déclarait point contre les dieux reconnus et honorés publiquement par une religion plus ancienne que la ville : il évitait seulement de leur imputer les crimes et les infamies qu'une crédulité populaire leur attribuait, et qui n'étaient propres qu'à les avilir et à les diffamer dans l'esprit des peuples. Il ne blâmait point les sacrifices, les fêtes, ni toutes les autres cérémonies de la religion : il enseignait seulement que toute cette pompe et cet appareil extérieur ne pouvaient être agréables aux dieux sans la droiture de l'intention et sans la pureté du cœur.

Cependant cet homme si sage, si éclairé, si religieux, si plein de respect et de nobles sentiments pour la Divinité, est condamné comme un impie par les suffrages de presque tout un peuple, sans que ses accusateurs eussent contre lui aucun fait avéré, et produisent aucune preuve qui ait la moindre vraisemblance.

D'où a pu venir chez les Athéniens une con-

¹ Liban. pag. 683.

² Plut. de Invid. et odio, pag. 538.

³ Diog. pag. 116.

tradition si réelle, si universelle, si constante ? Un peuple, d'ailleurs plein d'esprit, de goût, de sagesse, a eu sans doute des raisons, au moins apparentes, pour garder une conduite si différente, et pour avoir des sentiments si opposés. Ne peut-on pas dire que les Athéniens envisageaient leurs dieux sous une double idée ? Ils bornaient leur véritable religion au culte public, héréditaire et solennel, tel qu'ils l'avaient reçu de leurs ancêtres, qu'il était établi par les lois de l'état, pratiqué dans la patrie de temps immémorial, et constaté surtout par les oracles, les augures, les offrandes et les sacrifices. C'est à ce point fixe qu'ils rappelaient leur piété, et qu'ils ne pouvaient souffrir qu'on voulût donner la moindre atteinte : c'est uniquement de ce culte qu'ils étaient jaloux, c'est de ces cérémonies anciennes qu'ils se montraient zélés ardents, et ils crurent, quoique sans fondement, que Socrate en était ennemi. Mais il y avait une autre sorte de religion, fondée sur la fable, sur les fictions des poètes, sur des opinions populaires, sur des coutumes étrangères : pour celles-là, ils s'y intéressaient peu, et ils l'abandonnaient à la discrétion des poètes, aux représentations du théâtre et aux discours du vulgaire.

Quelles saletés n'attribuaient-ils point à Junon et à Vénus ! Aucun citoyen d'Athènes n'eût voulu que sa femme ou ses filles eussent ressemblé à de telles déesses. Aussi Timothée, ce fameux musicien, ayant représenté sur le théâtre d'Athènes Diane comme transportée de folie, de fureur, de rage, un des spectateurs ne crut pas pouvoir faire contre lui de plus funeste imprécation qu'en souhaitant que sa fille devînt semblable à cette divinité. Il valait mieux, dit Plutarque, ne point croire de dieux que de les supposer tels ; et l'impiété ouverte et déclarée était moins impie, s'il est permis de parler ainsi, qu'une si grossière et si absurde superstition.

Quoi qu'il en soit, ce jugement, dont nous avons rapporté toutes les circonstances, couvrira dans tous les siècles Athènes d'une honte et d'une infamie que tout l'éclat des belles actions qui l'ont rendue d'ailleurs si fameuse ne pourra jamais effacer ; et il montre

en même temps ce qu'il faut attendre d'un peuple doux, humain, bienfaisant dans le fond (car tels étaient les Athéniens), mais vif, fier, hautain, inconstant, mobile à tout vent et à toute impression, et dont on a raison de comparer les assemblées à une mer orageuse, puisque cet élément, aussi bien que le peuple, tranquille et paisible par lui-même, ne laisse pas d'être souvent agité par une violence étrangère.

Pour Socrate, il faut l'avouer, le paganisme n'a jamais rien eu de plus grand ni de plus parfait. Quand on voit jusqu'où il a porté la sublimité de ses sentiments, non-seulement sur les vertus morales, la tempérance, la sobriété, la patience dans les maux, l'amour de la pauvreté, le pardon des injures, mais, ce qui est bien plus considérable, sur la Divinité, sur son unité, sur son pouvoir infini, sur la formation du monde, sur la Providence, qui préside à son gouvernement ; sur l'origine de l'âme, qui vient de Dieu seul, sur son immortalité, sur sa dernière fin et sa destinée éternelle, sur les récompenses des bons et la punition des méchants : quand on envisage toutes ces sublimes connaissances, on se demande à soi-même si c'est donc un païen qui pense et parle ainsi ; et l'on a peine à se persuader que d'un fond aussi ténébreux qu'est celui du paganisme puissent sortir des lumières si vives et si brillantes.

Il est vrai que sa réputation n'a point été sans atteinte, et qu'on a prétendu que la pureté de ses mœurs ne répondait pas à celle de ses sentiments. C'est une question agitée parmi les savants, dans laquelle mon plan ne me permet pas d'entrer à fond. On peut voir la dissertation de M. l'abbé Fraguier¹, où il justifie Socrate sur les reproches qu'on lui fait par rapport à sa conduite. L'argument négatif qu'il emploie pour sa défense paraît bien fort. Il remarque que ni Aristophane dans sa comédie des *Nuées*, qui est tout entière contre Socrate, ni les scélérats qui l'accusèrent en justice, n'ont pas avancé un mot qui tende à ternir la pureté de ses mœurs : et il n'est pas vraisemblable que des ennemis aussi animés

¹ Mémoire de l'Académie des Inscriptions, tom. IV, pag. 372

² Plut. de Superst. pag. 170.

qu'étaient ceux-ci eussent négligé un des moyens les plus capables de décrier Socrate dans l'esprit des juges, s'il avait eu quelque fondement ou quelque apparence.

J'avoue cependant que certains principes de Platon, son disciple, qui lui étaient communs avec son maître, sur la nudité de ceux qui luttaiient dans les jeux publics, dont ils n'excluaient pas les personnes du sexe, et la pratique de Socrate même qui combattait en cet état seul à seul contre Alcibiade, ne donnent pas une grande idée de la délicatesse de ce philosophe sur ce qui regarde la modestie et la pudeur¹. Que dire de la visite qu'il rend à une femme d'Athènes d'une médiocre réputation (elle s'appelait Théodote), uniquement pour s'assurer par ses propres yeux de sa rare beauté, qui faisait grand bruit; et des préceptes qu'il lui donne pour s'attirer des amis, et pour leur tendre des pièges dont ils ne puissent se débarrasser? De telles leçons conviennent-elles beaucoup à un philosophe? Je passe bien d'autres choses sous silence.

Je suis moins étonné après cela que plusieurs d'entre les Pères l'aient décrié, même par rapport à la pureté des mœurs, et qu'on ait cru devoir lui appliquer, aussi bien qu'à Platon son disciple, ce que dit saint Paul² des philosophes, que Dieu, par un juste jugement, a livrés à un sens réprouvé, et qu'il a abandonnés aux passions les plus honteuses pour les punir de ce qu'ayant connu clairement qu'il n'y avait qu'un seul vrai Dieu, ils ne l'avaient pas honoré comme ils devaient en lui rendant un témoignage public, et n'avaient pas rougi de lui associer une multitude innombrable de divinités, selon eux-mêmes ridicules et infâmes.

C'est là, à proprement parler, le crime de Socrate, qui ne le rendait pas coupable aux yeux des Athéniens, mais qui l'a fait justement condamner par la vérité éternelle. Elle l'avait éclairé des lumières les plus pures et les plus sublimes dont le paganisme fût capable: car on n'ignore pas que toute connaissance de Dieu, même naturelle, ne peut venir que de lui. Il avait sur la Divinité des princi-

pes admirables. Il se raillait agréablement de toutes les fables des poètes, qui servaient de fondement aux ridicules mystères de son siècle. Il parlait souvent et en termes magnifiques de l'existence d'un seul Dieu, éternel, invisible, créateur de l'univers, souverain maître et arbitre de tous les événements, vengeur des crimes et rémunérateur des actions vertueuses; mais³ il n'osait rendre un témoignage public à toutes ces vérités. Il sentait parfaitement le faux et le ridicule du paganisme; et cependant, comme Sénèque le dit du sage, et comme il le pratiquait lui-même, il en gardait exactement toutes les coutumes et les cérémonies, non comme agréables aux dieux, mais comme étant commandées par les lois. Il ne reconnaissait dans le fond qu'une seule Divinité; et il adorait avec le peuple cette foule de dieux ignobles, qu'une ancienne superstition avait enlassés les uns sur les autres pendant une longue suite de siècles. Il tenait un langage particulier dans les écoles, mais suivait la multitude dans les temples. Comme philosophe, il méprisait et détestait en secret les idoles; comme citoyen d'Athènes et sénateur, il leur rendait en public le même culte que les autres: d'autant plus condamnable, dit saint Augustin, que ce culte, qui n'était qu'extérieur et simulé, paraissait au peuple partir d'un fond de vérité et de conviction.

Et l'on ne peut pas dire que Socrate ait changé de conduite sur la fin de sa vie, et qu'il ait alors marqué plus de zèle pour la vérité. En se défendant devant le peuple, il déclara qu'il avait toujours reconnu et honoré les mêmes dieux que les Athéniens; et le dernier ordre qu'il donna avant que d'expirer fut qu'on

¹ « Quæ omnia (ait Seneca) sapiens servabit tanquam legibus jussa, non tanquam diis grata.... Omnem istam ignobilem decorum turbam, quam longo ævo longa superstitio congesti, sic, inquit, adorabimus, ut neminemus cultum ejus magis ad morem, quam ad rem, pertinere... Sed iste, quem philosophia quasi liberum fecerat, tamen, quia illustris senior erat, colebat quod reprehendebat, agebat quod arguebat, quod culpabat adorabat... eò damnabilius, quò illa, quæ mendeletur agebat, sic ageret, ut eum populus veraciter agere existimaret. » (S. AUGUSTIN. de Civit. Dei, lib. 6, cap. 10.)

² « Forum sapientes, quos philosophos vocant, scholas habebant discentium et templa communia. » (Id. lib. de ver. Relig. cap. 1.)

¹ Xenoph. Memorabil. lib. 3, pag. 783-786.

² Rom. cap. 1, v. 12-14.

immolât en son nom un coq au dieu Esculape. Voilà donc le prince des philosophes, déclaré par l'oracle de Delphes le plus sage des hommes, qui, malgré sa conviction intime d'une unique Divinité, meurt dans le sein de l'idolâtrie et en faisant profession d'adorer tous les dieux du paganisme. En cela Socrate est d'autant plus inexcusable, que, se donnant pour un homme chargé exprès du Ciel de rendre témoignage à la vérité, il manque au devoir le plus essentiel de la glorieuse commission qu'il s'attribuait : car, s'il y a quelque vérité dans la religion pour laquelle on doit se déclarer hautement, c'est celle qui regarde l'unité d'un Dieu et la vanité des idoles. C'est là que le courage aurait été bien placé : et il ne devait pas coûter beaucoup à Socrate, déterminé d'ailleurs à mourir. Mais¹, dit saint Augustin, ce n'était pas ces philosophes que Dieu avait destinés pour éclairer le monde et pour faire passer les hommes du culte impie des fausses divinités à la sainte religion du vrai Dieu.

¹ « Non sic isti nati erant, ut populorum suorum opinio-
nem ad verum cultum veri Dei à simulacrorum super-
stitione atque ab hujus mundi vanitate converterent. »
(S. AUGUSTIN, lib. de ver. Relig. cap. 2.)

On ne peut disconvenir que Socrate, pour ce qui regarde les vertus morales, ne soit le héros du paganisme. Mais, pour en bien juger, qu'on mette en parallèle ce prétendu héros avec les martyrs du christianisme, c'est-à-dire, souvent de faibles enfants, de tendres vierges, qui n'ont point craint de répandre tout leur sang pour défendre et sceller les mêmes vérités que Socrate connaissait, mais qu'il n'osait soutenir en public, je veux dire l'unité d'un Dieu, et la vanité des idoles. Que l'on compare même la mort si vantée de ce prince des philosophes avec celle de nos saints évêques, qui ont fait tant d'honneur à la religion chrétienne par la sublimité de leur génie, l'étendue de leurs connaissances, la beauté et la solidité de leurs écrits ; un saint Cyprien, un saint Augustin, et tant d'autres, qu'on voit tous mourir dans le sein de l'humilité, pleinement convaincus de leur indignité et de leur néant, pénétrés d'une vive crainte des jugements de Dieu, et n'attendant leur salut que de sa pure bonté et de sa miséricorde toute gratuite. La philosophie n'inspire point de tels sentiments ; ils ne peuvent être l'effet que de la grâce du Médiateur, que Socrate ne méritait pas de connaître.

LIVRE X.

MOEURS ET COUTUMES DES GRECS.

La partie la plus essentielle de l'histoire , et qui doit le plus intéresser les lecteurs , est celle qui fait connaître le caractère et les mœurs tant des peuples en général que des grands hommes en particulier dont il y est parlé ; et l'on peut dire que c'est là en quelque sorte l'âme de l'histoire , au lieu que les faits n'en sont que le corps. J'ai tâché , à mesure que j'en ai trouvé l'occasion , de tracer le portrait des plus illustres personnages de la Grèce : il me reste maintenant à faire connaître le génie et le caractère des peuples mêmes. Je me renferme dans ceux de Lacédémone et d'Athènes , qui ont toujours tenu le premier rang dans la Grèce ; et je réduis à trois chefs ce que j'ai à dire sur cette matière , qui sont le gouvernement politique , la guerre , la religion.

Sigouius , Meursius , Pottérus , et plusieurs autres qui ont écrit sur les antiquités grecques , fournissent de grandes lumières , et sont d'un grand secours sur la matière qui me reste à traiter.

CHAPITRE I.

DU GOUVERNEMENT POLITIQUE.

Il y a trois principales espèces de gouvernement , la monarchie , où un seul homme commande ; l'aristocratie , où ce sont les anciens et les plus sages qui gouvernent ; la démocratie , où l'autorité est entre les mains du

peuple. Les plus célèbres écrivains de l'antiquité , tels que Platon , Aristote , Polybe , Plutarque , donnent la préférence à la première sorte de gouvernement , comme à celle qui renferme un plus grand nombre d'avantages , et où il se trouve moins d'inconvénients. Mais tous conviennent , et l'on ne peut le répéter trop souvent , que la fin de tout gouvernement , et le devoir de quiconque en est chargé , de quelque manière que ce soit , est de travailler à rendre heureux et justes ceux à qui il commande , en leur procurant , d'un côté , la sûreté , la tranquillité , les avantages et les commodités de la vie , et , de l'autre , tous les secours qui peuvent contribuer à les rendre vertueux : comme le but d'un pilote ¹ , dit Cicéron , est de conduire heureusement son vaisseau dans le port , celui d'un médecin de conserver ou de rétablir la santé , celui d'un général d'armée de remporter la victoire : de même un prince , et tout homme qui commande aux autres , doit se proposer pour fin leur utilité , et se souvenir que la loi souveraine de tout bon gouvernement est le bien public : *Salus populi suprema lex esto* ² . Il ajoute que c'est la plus

¹ « Tenesne igitur , moderatorem illum reip. quò re-
« ferre velimus omnia ?... Ut gubernatori cursus secun-
« dus , medico salus , imperatori victoria , sic huic mode-
« ratori reip. beata civium vita proposita est , ut opibus
« firma , copiis locuples , gloriâ ampla , virtute honesta
« sit. Hujus enim operis maximi inter homines aique op-
« timi illum esse perfectorem volo. » (*Ad. Attic.* lib. 8 ,
épist. 10.)

² Cic. de Leg. lib. 3 , n. 8.

grande et la plus noble fonction qui soit au monde, que d'être préposé par son état pour faire le bonheur des peuples.

Platon, en cent endroits, compte pour rien les qualités et les actions les plus brillantes dans ceux qui gouvernent, si elles ne tendent à la double fin que je viens de marquer, qui est de rendre les citoyens plus gens de bien et plus heureux; et il réfute fort au long, dans le premier livre de la République, un certain Thrasymaque, qui prétendait que les sujets étaient nés pour le prince, et non le prince pour les sujets, et que tout ce qui était utile au prince ou à la république devait être regardé comme juste et honnête.

Dans le partage qu'on fait des différentes espèces de gouvernement, on convient que celui-là serait le plus parfait qui réunirait en lui par un heureux mélange tous les avantages des autres, et qui en écarterait tous les inconvénients¹; et presque tous les anciens ont cru que le gouvernement de Lacédémone était celui qui avait approché le plus près de cette idée de perfection.

ARTICLE I. — DU GOUVERNEMENT DE SPARTE.

Depuis que les Héraclides étaient rentrés dans le Péloponnèse, Sparte était gouvernée par deux rois, toujours pris de deux mêmes familles qui descendaient d'Hercule par deux branches différentes, comme je l'ai observé ailleurs. Soit orgueil et abus du pouvoir despotique du côté des rois, soit esprit d'indépendance et amour démesuré de la liberté de la part du peuple, Sparte, dans ses commencements, fut toujours agitée de dissensions et de révoltes, qui auraient infailliblement causé sa ruine, comme il arriva à Argôs et à Messène, deux villes voisines de Sparte et aussi puissantes qu'elle, si la sage prévoyance de Lycorgue n'en eût prévenu les funestes suites par la réforme qu'il mit dans l'état. Je l'ai rapportée fort au long dans la vie de Lycorgue: je ne toucherai ici que ce qui regarde le gouvernement.

¹ Pelyb. lib. 6, pag. 458-459.

§ 1. — IDÉE ABRÉGÉE DU GOUVERNEMENT DE SPARTE. LA PARFAITE SOUMISSION AUX LOIS EN ÉTAIT COMME L'ÂME.

Lycorgue rétablit l'ordre et la paix dans Sparte par l'établissement du sénat. Il était composé de vingt-huit sénateurs, et les deux rois y présidaient. Cette auguste compagnie, formée de ce qu'il y avait dans la nation d'hommes les plus sages et les plus expérimentés, servait comme de contre-poids aux deux autres autorités, je veux dire à celle des rois et à celle du peuple; et quand l'une voulait prendre le dessus, le sénat se rangeait du côté de l'autre, et les tenait ainsi toutes deux dans un juste équilibre. Dans la suite, pour empêcher que cette compagnie même n'abusât de son pouvoir, qui était fort grand, on lui mit une espèce de frein en nommant cinq éphores qui étaient tirés du peuple, dont la charge ne durait qu'un an, mais qui avaient autorité et sur les sénateurs, et sur les rois mêmes.

Le pouvoir des rois était fort borné, surtout dans la ville et en temps de paix. Dans la guerre, c'étaient eux qui commandaient les flottes et les armées, et pour lors ils avaient plus d'autorité². Cependant on leur donnait alors même des espèces d'inspecteurs et de commissaires qui leur tenaient lieu d'un conseil nécessaire, et l'on choisissait ordinairement pour cette fonction ceux des citoyens qui étaient mal avec eux, afin qu'il n'y eût point de connivence de leur part, et que le public fût mieux servi. Il y avait presque toujours une secrète mésintelligence entre les deux rois, soit qu'elle vint de la jalousie entre les deux branches, soit qu'elle fût l'effet de la politique spartaine, à qui leur trop grande union aurait pu donner de l'ombrage.

Les éphores avaient encore plus d'autorité à Sparte que les tribuns du peuple à Rome: ils présidaient à l'élection des magistrats, et leur faisaient rendre compte de leur administration. Leur pouvoir s'étendait jusque sur la personne des rois et des princes de la famille royale, qu'ils avaient droit de faire mettre en prison, comme ils le firent à l'égard de Pausanias. Quand ils étaient assis sur leur siège

² Arist. de Rep. lib. 2, pag. 231.

dans le tribunal, ils ne se levaient point à l'arrivée des rois, marque de respect qui était rendu à ceux-ci par tous les autres magistrats; ce qui semblait supposer dans les éphores une espèce de supériorité, parce qu'ils représentaient le peuple; et il est marqué d'Agésilas¹ que, lorsqu'il était assis sur son trône pour rendre la justice, et que les éphores arrivaient, il ne manquait jamais de se lever pour leur faire honneur. Il y a beaucoup d'apparence qu'avant lui les rois n'en usaient pas toujours ainsi, Plutarque rapportant cette démarche d'Agésilas comme lui étant particulière.

Les affaires se proposaient et s'examinaient dans le sénat, c'était là que se formaient les résolutions. Mais les décrets du sénat n'avaient point de force s'ils n'étaient ratifiés par le peuple.

Il fallait qu'il y eût une grande sagesse dans les lois que Lycurgue avait établies pour le gouvernement de Sparte, puisque, tant qu'elles furent exactement observées, jamais on ne vit dans cette ville de mouvements ni de séditions de la part du peuple, jamais on n'y proposa de faire aucun changement dans la manière de gouverner, jamais aucun particulier n'y usurpa l'autorité par violence et ne s'y fit tyran, jamais le peuple ne songea à faire sortir la royauté des deux familles où elle avait toujours été, et jamais aussi aucun roi n'entreprit de s'attribuer plus de pouvoir que les lois ne lui en donnaient. Cette réflexion, qui est de Xénophon et de Polybe², marque l'idée qu'ils avaient de la sagesse de Lycurgue en matière de politique, et le cas qu'on en doit faire. En effet, nulle autre ville de la Grèce n'a eu cet avantage, et toutes ont eu à essuyer plusieurs changements et plusieurs vicissitudes, faute de pareilles lois qui y fixassent pour toujours la forme du gouvernement.

La raison de cette constance et de cette stabilité des Lacédémoniens dans leur gouvernement et dans leur conduite, c'est qu'à Sparte c'étaient les lois qui dominaient absolument, et qui y avaient une autorité souveraine, au lieu que la plupart des autres villes grecques, livrées aux caprices des particuliers, au pou-

voir despotique, à une domination arbitraire et sans règles, éprouvaient la vérité de ce que dit Platon³ qu'une ville est malheureuse où ce sont les magistrats qui commandent aux lois, et non les lois aux magistrats.

L'exemple d'Argos et de Messène, que j'ai déjà indiqué, suffirait seul pour montrer combien la réflexion que je viens de faire est juste et véritable. Au retour de l'expédition de Troie⁴, les Grecs, connus sous le nom de *Doriens*, s'établirent dans trois villes du Péloponnèse, qui sont Lacédémone, Argos, Messène, et jurèrent de s'entre-secourir les uns les autres. Ces trois villes, soumises également au pouvoir monarchique, avaient les mêmes avantages, si ce n'est que les deux dernières l'emportaient beaucoup sur l'autre par la fertilité du terroir où elles étaient situées. Cependant Argos et Messène ne conservèrent pas longtemps leur supériorité. La hauteur des rois et la désobéissance des peuples les firent tomber de l'état florissant où elles avaient été d'abord, et elles montrèrent par leur exemple, dit Plutarque après Platon, que c'était une grâce toute particulière que les dieux avaient faite aux Spartiates de leur donner un homme comme Lycurgue, capable de leur prescrire un plan de gouvernement si sage et si raisonnable.

Pour le maintenir sans altération, on s'appliquait avec un soin particulier à élever les jeunes gens selon les lois et les mœurs du pays, afin qu'enracinées et fortifiées par une longue habitude, elles devinssent en eux comme une seconde nature. La manière dure et sobre dont ils étaient nourris répandait dès lors dans tout le reste de leur vie un goût naturel pour la frugalité et la tempérance, qui les distinguait de tous les autres peuples, et qui les rendait merveilleusement propres à supporter les fatigues de la guerre. Platon⁵ remarque que cette salutaire coutume avait banni de Sparte et de tout le territoire qui en dépendait l'ivrognerie, les débauches, et tous les désordres qui en sont la suite; de sorte que c'était un crime puni par la loi que de prendre du vin avec excès, même

¹ Plut. in Agésil. pag. 587.

² Xénoph. in Agésil. pag. 651. — Polyb. lib. 6, pag. 450.

³ Plut. lib. 1, de Leg. pag. 635.

⁴ Plut. lib. 4, de Leg. pag. 683-685. — Plut. in Lycurg. pag. 43.

⁵ Plut. de Leg. lib. 1, pag. 175.

dans les fêtes des bacchanales, qui partout ailleurs étaient des jours de licence où les villes entières se permettaient les derniers excès.

Oo accoutumait aussi les enfants, dès l'âge le plus tendre, à une parfaite soumission aux lois, aux magistrats, et à tous ceux qui étaient en place⁴; et leur éducation n'était, à proprement parler, qu'un apprentissage d'obéissance. C'est pour cela qu'Agésilas conseilla à Xénophon de faire venir ses enfants à Sparte, comme à une école excellente⁵, pour y apprendre la plus belle et la plus grande de toutes les sciences, qui est celle d'obéir et de commander; car l'une conduit à l'autre. Ce n'étaient pas seulement les petits, les pauvres, les citoyens du commun qui étaient ainsi soumis aux lois, c'étaient les plus riches, les plus puissants, les magistrats, les rois même, et ils ne se distinguaient des autres que par une obéissance plus exacte, persuadés que c'était le moyen le plus sûr de se faire eux-mêmes obéir et respecter par leurs inférieurs.

De là ces réponses si célèbres de Démarate⁶. Xerxès ne pouvait comprendre que les Lacédémoniens, qui n'avaient point de maître qui pût les contraindre, fussent capables d'affronter les périls et la mort. « Ils sont libres et indépendants de tout homme, répliqua Démarate; mais ils ont au-dessus d'eux la loi » qui les domine : et cette loi leur ordonne de vaincre ou de mourir. » Dans une autre occasion, comme on s'étonnait qu'étant roi il se fût laissé exiler. C'est, dit-il, qu'à Sparte la loi est plus forte que les rois⁷.

Cela parut bien dans la prompte obéissance d'Agésilas aux ordres des éphores qui le rappelaient au secours de sa patrie⁸; occasion délicate pour un roi et pour un conquérant, mais où il crut⁹ qu'il était plus glorieux pour lui d'obéir à la patrie et aux lois que de com-

mauder de nombreuses armées, et même que de faire la conquête de l'Asie.

§ II. — AMOUR DE LA PAUVRETÉ ÉTABLI A SPARTE

A cette soumission parfaite aux lois de l'état, Lycurgue ajouta un autre principe de gouvernement non moins admirable, qui fut d'écarter de Sparte tout luxe, toute dépense, toute magnificence; d'y décrier absolument les richesses, d'y mettre en honneur la pauvreté et de l'y rendre nécessaire, en substituant une monnaie de fer à la monnaie d'or et d'argent, qui jusque-là y avait été en usage. J'ai exposé ailleurs comment il s'y prit pour faire réussir une entreprise si difficile. Je me borne ici à examiner ce qu'on en doit penser par rapport au gouvernement.

Cette pauvreté où Lycurgue avait réduit Sparte, et qui semblait lui interdire toute conquête et lui ôter tout moyen de s'accroître et de s'agrandir, était-elle bien propre à la rendre puissante et florissante? Une telle constitution de gouvernement, qui jusque-là était sans exemple, et qui depuis n'a été imitée de personne, marque-t-elle dans ce législateur un grand fonds de prudence et de politique? et le tempérament qu'on imagina dans la suite sous Lysandre, en laissant aux particuliers leur pauvreté, et rétablissant le public dans l'usage de la monnaie d'or et d'argent, n'était-il pas un sage correctif de ce qu'il y avait d'outré et d'excessif dans la loi de Lycurgue dont il s'agit.

Il semble, à ne consulter que les vues ordinaires de la prudence humaine, qu'il faudrait raisonner ainsi : mais l'événement, qui est ici un garant et un juge non suspect, nous force de penser tout autrement. Pendant que Sparte demeura pauvre et qu'elle se maintint dans le mépris de l'or et de l'argent, ce qui dura plusieurs siècles, elle fut puissante et glorieuse; et la date du temps où elle commença à décliner est celle où elle commença à donner atteinte à la sèvere défense que Lycurgue lui avait faite d'user jamais d'or et d'argent.

L'éducation qu'il voulait qu'on donnât aux jeunes Lacédémoniens, la vie sobre et dure qu'il recommanda avec tant de soin, les exercices du corps pénibles et violents qu'il leur

⁴ ἵσταν τὸν παιδείαν εἶναι μέγαν ἐμπόδον. (PLUT. in Lycurg., pag. 50.)

⁵ Μαθησόμενοι τῶν μαθημάτων τὸ κάλλιστον, ἄρχισθαι καὶ ἄρχειν. (PLUT. in Agésil., pag. 606.)

⁶ Herod. lib. 7, cap. 145-146.

⁷ Plut. in Agophœg. Lacon. pag. 220.

⁸ Id. in Agésil. pag. 603-604.

⁹ « Multo gloriolius duxit, si Institutis patrie parisset, quam si bello superasset Asiam » (CORNEL. NEP. in Agésil. cap. 4.)

prescrivit, l'éloignement de tout autre soin et de toute autre occupation, en un mot, toutes ses lois et tous ses établissements montrent que sa vue était de former un peuple de soldats, uniquement dévoués aux armes et aux fonctions militaires. Je ne prétends pas justifier absolument cette vue, qui avait de grands inconvénients, et j'ai marqué ailleurs ce que j'en pensais. Mais, en la supposant, il faut avouer que ce législateur fait paraître une grande sagesse dans les moyens qu'il prend pour l'exécution.

Le danger presque inévitable d'un peuple destiné uniquement à la guerre, et qui a toujours les armes à la main, et ce qu'il a de plus à craindre, est l'injustice, la violence, l'ambition, le désir de s'accroître, de profiter de la faiblesse de ses voisins, de les opprimer par la force, d'envahir leurs terres sous de faux prétextes que la cupidité ne manque pas de suggérer, et d'étendre ses limites le plus loin qu'il est possible : tous vices et excès qui font horreur dans les particuliers et dans le commerce ordinaire de la vie, mais qu'il a plu aux hommes de revêtir d'un air de grandeur et de gloire dans les princes et dans les conquérants.

Le grand soin de Lycurgue fut de prémunir son peuple contre cette dangereuse tentation. Sans parler des autres moyens qu'il mit en usage, il en employa deux qui ne pouvaient pas manquer de produire leur effet. Le premier fut d'interdire à ses concitoyens toute navigation et tout combat naval¹. La situation de sa ville, et la crainte que le commerce, source ordinaire du luxe et du dérèglement, ne corrompît la pureté des mœurs de Sparte, purent avoir part à cette défense. Mais son principal motif fut de mettre ses citoyens hors d'état de songer à faire des conquêtes, qu'un peuple renfermé dans les bornes étroites d'une péninsule ne pouvait pas pousser fort loin, à moins qu'il ne fût maître de la mer.

Le second moyen était encore plus efficace : ce fut d'interdire tout usage de la monnaie d'or et d'argent, et d'en introduire à sa place une de fer, qui était d'un grand poids et d'une

très-petite valeur, et qui ne pouvait avoir de cours que dans le pays même. Comment, avec une telle monnaie, lever et soudoyer des troupes étrangères, équiper des flottes, entretenir de nombreuses armées, soit de terre, soit de mer ?

Aussi le dessin de Lycurgue, en rendant ses citoyens belliqueux et leur mettant les armes à la main, ne fut pas, comme le remarque Polybe, et Plutarque après lui², d'en faire d'illustres conquérants, qui pussent porter la guerre au loin et subjuguier un grand nombre de peuples. Son unique but était, que, renfermés dans le Péleponnèse, et contents de l'étendue de terres et de domaine que leur avaient laissés leurs ancêtres, ils ne songeassent qu'à s'y maintenir en paix, et à s'y défendre avantageusement contre les voisins qui auraient la témérité de les attaquer ; et ils n'avaient pas besoin pour cela d'or ni d'argent, trouvant dans leur pays, et encore plus dans leur manière de vivre sobre et tempérante, de quoi entretenir leurs armées, lorsqu'elles ne sortaient point de l'enceinte de leur pays, ou des terres voisines.

Or, dit Polybe, ce plan une fois supposé, il faut avouer qu'il n'y a rien de plus sage et de mieux imaginé que les établissements de Lycurgue pour maintenir un peuple dans la possession de sa liberté, et pour le faire jouir d'une paix et d'une tranquillité parfaite. En effet, représentons-nous une petite république, telle qu'était celle de Sparte, dont tous les citoyens soient endurcis au travail, accoutumés à vivre de peu, aguerris, courageux, intrépides ; et supposons que le principe fondamental de cette petite république est de ne faire tort à personne, de ne point inquiéter ses voisins, de ne point envahir leurs terres ni leurs biens, mais au contraire de se déclarer en faveur des opprimés contre l'injustice et la violence des oppresseurs : n'est-il pas certain qu'une telle république, environnée d'un grand nombre d'états d'une pareille étendue, serait généralement respectée par tous les peuples voisins, qu'elle deviendrait l'arbitre souveraine de toutes leurs querelles, et qu'elle exercerait sur eux un empire d'autant plus glorieux et

¹ Ἀπὸ τῆς οὐδ' αὐτοῖς νοῦντος εἶναι, καὶ ναυμαχίαν, (PLOT. in Lacon. instit. pag. 239.)

² Polyb. lib. 6, pag. 101. — Plot. in Lycurg. pag. 50.)

d'autant plus durable, qu'il serait volontaire, et fondé uniquement sur l'idée que ces peuples aiment de sa vertu, de sa justice, et de son courage.

Voilà le but que Lycurgue s'était proposé¹. Convaincu que le bonheur d'une ville, comme celui d'un particulier, dépend de la vertu et d'être bien avec soi-même, il régla Sparte de manière qu'elle se pût être toujours suffisante à elle-même, et toujours dans les principes de sagesse et d'équité. De là cette estime universelle des peuples voisins, et même des étrangers, qui ne demandaient aux Lacédémoniens ni argent, ni vaisseaux, ni troupes, mais un seul Spartiate pour commander leurs armées: et quand ils l'avaient obtenu, ils lui rendaient une entière obéissance avec toutes sortes d'honneurs et de respects. C'est ainsi que les Siciliens obéirent à Gylippe, les Chalcidiens à Brasidas, et tous les Grecs d'Asie à Lysandre, à Callicratidas, et à Agésilas²; regardant la ville de Sparte comme la maîtresse des autres dans l'art de bien vivre et de bien gouverner.

L'époque du commencement de la décadence de Sparte fut le violement ouvert des lois de Lycurgue. Je ne prétends pas que jusque-là elles y eussent toujours été observées exactement, il s'en faut bien: mais l'esprit de ces lois avait presque toujours dominé dans la plupart de ceux qui gouvernaient. Aussitôt que l'ambition de régner sur toute la Grèce leur eut inspiré le dessein d'avoir des armées navales et des troupes étrangères, et qu'il fallut avoir de l'argent pour les entretenir, Sparte, oubliant ses anciennes maximes, se vit contrainte de recourir aux barbares qu'elle avait jusque-là détestés, et de faire basement la cour aux rois de Perse qu'elle avait vaincus autrefois avec tant de gloire; et cela pour tirer d'eux quelques sommes d'argent et quelques secours de troupes et de vaisseaux contre leurs propres frères, c'est-à-dire contre des peuples nés ou établis comme eux dans la Grèce. Ils eurent ainsi l'imprudence et le malheur de rappeler dans Sparte, avec l'or et l'argent, tous les vices et

tous les crimes que la monnaie de fer en avait bannis; et ils préparèrent la voie aux changements qui y arrivèrent depuis, et qui en causèrent la ruine. Et c'est ce qui relève infiniment la sagesse de Lycurgue, d'avoir prévu de si loin ce qui pouvait donner atteinte au bonheur de ses citoyens, et d'y avoir préparé de salutaires remèdes par la sorte de gouvernement qu'il établit à Sparte. On ne doit pas néanmoins lui en attribuer à lui seul tout l'honneur. Un autre législateur qui l'avait précédé de plusieurs siècles en partage la gloire avec lui.

§ III. — LOIS DE CÉRTE ÉTABLIES PAR MINOS,
MODÈLES DE CELLES DE SPARTE.

Tout le monde sait que Lycurgue avait formé le plan de la plupart de ses lois sur le modèle de celles qui pour lors étaient observées dans l'île de Crète, où il passa un temps assez considérable pour les étudier de plus près. Je crois devoir en donner ici quelque idée, ayant omis par oubli de le faire dans l'endroit où cela aurait été plus naturel, c'est-à-dire lorsque j'ai parlé pour la première fois de Lycurgue et de ses établissements.

Minos, que la fable nous donne pour fils de Jupiter, était l'auteur de ces lois. Il vivait environ cent ans avant la guerre de Troie³. C'était un prince puissant, sage, modéré, plus estimable encore par ses vertus morales que par ses qualités guerrières. Après avoir conquis l'île de Crète et plusieurs autres îles voisines, il songea à affermir par de sages lois le nouvel état dont il s'était rendu maître par la force des armes⁴. Le but qu'il se proposa dans l'établissement de ces lois fut de rendre ses sujets heureux en les rendant vertueux. Il écarta de ses états l'oisiveté, la volupté, le luxe, les délices, sources fécondes de tous les vices. Sachant que la liberté est regardée comme le plus doux et le plus grand de tous les biens, et qu'elle ne peut subsister sans une parfaite union entre les citoyens, il travailla à établir entre eux une sorte d'égalité qui en est le fond et la base, et qui est fort propre à en éloigner toute envie, toute jalousie, toute haine,

¹ Plut. pag. 58.

² Ἰπὸς σύμμαχον τῶν τῶν Σπαρτιατῶν πόλει, ὡς περ παιδαγωγὸν ἢ διδάσκαλον εὐχάμενος βίον καὶ πολιτικῆς πολιτείας, ἀποβλέπωντες.

³ An. M. 2730; av. J. C. 1281.

⁴ Strab. lib. 10, pag. 460.

toute dissension. Il n'entreprit point de faire de nouveaux partages de terres, ni d'interdire tout usage de l'or et de l'argent; il songea à unir ses sujets par d'autres liens qui ne lui paraissent pas moins fermes ni moins raisonnables.

Il ordonna que les enfants fussent tous nourris et élevés ensemble par troupes et par bandes, afin que de bonne heure on leur enseignât les mêmes principes et les mêmes maximes. Leur vie était dure et sobre. On les accoutumait à se passer de peu, à souffrir le chaud et le froid, à marcher dans des endroits rudes et escarpés, à faire entre eux de petits combats bande contre bande, à souffrir courageusement les coups qu'ils se portaient l'un à l'autre, et à s'exercer à une sorte de danse qui se faisait les armes à la main, et qu'on appela depuis la *pyrrhique*; afin, dit Strabon, que jusqu'à leurs divertissements tout ressentit la guerre et les y formât. On leur faisait aussi apprendre de certains airs de musique, mais d'une musique mâle et martiale.

Ils n'étaient point instruits ni à monter à cheval, ni à porter des armes pesantes¹; mais en récompense ils excellaient à tirer de l'arc, et c'était là leur exercice le plus ordinaire. La raison en est toute naturelle. La Crète n'est point un pays plat et uni, ni propre à nourrir des chevaux comme celui des Thessaliens, qui passaient pour les meilleurs cavaliers de la Grèce; mais un pays raboteux et fourré, plein de buttes et de hauteurs, où des hommes pesamment armés n'auraient pu s'exercer à la course. Mais en fait d'archers et de soldats armés à la légère, propres pour les ruses de guerre et pour les stratagèmes, les Crétois prétendaient tenir le premier rang.

Minos crut devoir établir dans la Crète la communauté des tables et des repas. Outre plusieurs autres grands avantages qu'il y trouvait, comme d'introduire dans ses États une sorte d'égalité, les riches et les pauvres ayant la même nourriture, d'accoutumer ses sujets à une vie sobre et frugale, de cimenter l'amitié et l'union entre les citoyens par la familiarité et la gaieté qui règnent à la table, il avait aussi en vue les exercices de la guerre, où les soldats sont obligés de manger ensemble. C'était

le public qui fournissait aux dépenses de la table². Des revenus de l'état, on en employait une partie pour ce qui regarde les frais de la religion et l'honoraire des magistrats; l'autre était destinée pour les repas communs. Ainsi femmes, enfants, hommes faits, vieillards, tous étaient nourris au nom et aux dépens de la république; en quoi Aristote donne la préférence aux repas de Crète sur ceux de Sparte, où les particuliers étaient obligés de fournir leur quote-part, faute de quoi ils n'étaient point reçus dans les assemblées, ce qui était en exclure les pauvres.

Après le repas, les vieillards parlaient des affaires d'état³. La conversation roulait le plus souvent sur l'histoire du pays, sur les actions et les vertus des grands hommes qui s'y étaient distingués par leur courage dans la guerre, ou par leur sagesse dans le gouvernement; et l'on exhortait les jeunes gens, qui assistaient à ces sortes d'entretiens, à se proposer ces grands hommes comme des modèles sur lesquels ils devaient former leurs mœurs et régler leur conduite.

On reproche à Minos, aussi bien qu'à Lycurgue⁴, de n'avoir envisagé que la guerre dans toutes ses lois, ce qui est un grand défaut pour un législateur. Il est vrai qu'il y a fait beaucoup d'attention, parce qu'il était persuadé que le repos, la liberté, les richesses de ses sujets étaient sous la protection et comme sous la sauve-garde des armes et de la science militaire, tous ces avantages étant enlevés par le vainqueur à ceux qui succombent dans la guerre. Mais il voulait qu'on ne fît la guerre que pour arriver à la paix; et il s'en faut bien que ses lois se bornassent à ce seul objet.

Chez les Crétois la culture de l'esprit n'était pas entièrement négligée, et l'on avait soin d'y donner aux jeunes gens quelque teinture de lettres⁵. Les poésies d'Homère, bien postérieures à Minos, n'y étaient pas inconnues, quoiqu'ils fissent peu de cas et peu d'usage des poètes étrangers. Ils étaient curieux des connaissances propres à former les mœurs; et, ce qui n'est

¹ Plat. de Leg. lib. 1, pag. 623.

² Aristot. de Rep. lib. 2, cap. 10.

³ Athén. lib. 4, pag. 143.

⁴ Plat. de Leg. lib. 1, pag. 620.

⁵ Plat. de Leg. lib. 3, pag. 630.

pas un petit éloge ¹, ils se piquaient plus de penser beaucoup que de parler beaucoup ². Le poète Épiménide, qui fit un voyage à Athènes du temps de Solon, et qui y fut fort estimé, était de Crète : quelques-uns le mettent au nombre des sept sages.

Un des établissements de Minos que Platon admirait le plus ³, était qu'on inspirât de bonne heure aux jeunes gens un grand respect pour les maximes de l'état, pour les coutumes, pour les lois, et qu'on ne leur permit jamais de mettre en question ni de révoquer en doute si elles étaient sagement établies ou non; parce qu'ils devaient les regarder, non comme prescrites et imposées par les hommes, mais comme émanées de la Divinité même. En effet, il avait eu grand soin d'avertir son peuple que c'était Jupiter qui les lui avait dictées. Il eut la même attention par rapport aux magistrats et aux personnes âgées, qu'il recommandait d'honorer d'une manière particulière; et afin que rien ne pût donner atteinte au respect qui leur est dû, il voulut que si l'on remarquait en eux quelques défauts, on n'en parlât jamais en présence des jeunes gens : sage précaution, et qui serait bien nécessaire dans l'usage commun de la vie.

Le gouvernement de Crète fut d'abord monarchique, et Minos en a laissé à tous les siècles un modèle parfait. Selon lui, comme le remarque un grand homme ⁴, le roi peut tout sur les peuples, mais les lois peuvent tout sur lui. Il a une puissance absolue pour faire le bien, et les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les lois lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il sera le père de ses sujets. Elles veulent qu'un seul homme serve par sa sagesse et par sa modération à la félicité d'un nombre infini de sujets, non pas que ceux-ci servent par leur misère et par leur lâche servitude à flatter l'orgueil et la mollesse d'un seul homme. Selon lui, le roi doit être au dehors le défenseur de la patrie en commandant les armées, et au dedans le juge des peuples pour les rendre bons, sages et heureux. Ce

n'est point pour lui-même que les dieux l'ont fait roi : il ne l'est que pour être l'homme des peuples. Il leur doit tout son temps, tous ses soins, toute son affection; et il n'est digne du trône qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour se sacrifier au bien public. Voilà l'idée que Minos ⁵ avait de la royauté, dont il nous a laissé une image vivante dans sa personne, et qu'Hésiode a parfaitement exprimée en deux mots en appelant ce prince *le plus roi de tous les rois mortels*, βασιλεύτατον θνητῶν βασιλέων; c'est-à-dire qu'il possédait dans un souverain degré toutes les vertus royales, et qu'il était roi en tout.

Il paraît que l'autorité des rois ne fut pas d'une longue durée, et qu'elle fit place à un gouvernement républicain ⁶; et c'avait été l'intention de Minos. Le sénat, composé de trente sénateurs, formait le conseil public. C'était là que s'examinaient les affaires, et que se prenaient les résolutions : mais elles n'avaient de force qu'après que le peuple y avait joint ses suffrages et donné son approbation. Des magistrats établis au nombre de dix pour maintenir le bon ordre dans l'état et pour cette raison appelés *cosmes* ⁷, tenaient en respect les deux autres corps de l'état, et en faisaient l'équilibre. C'étaient eux qui, en temps de guerre, commandaient les armées. On les choisissait au sort, mais seulement dans de certaines familles. Ils étaient à vie, et ne rendaient compte à personne de leur administration. On tirait les sénateurs de cette compagnie.

Les Crétois faisaient cultiver leurs terres par des esclaves ou des mercenaires, qui étaient tenus de leur en payer tous les ans une certaine somme. On les appelait *periaci*, apparemment parce qu'ils étaient tirés des peuples du voisinage que Minos avait subjugués. Comme ils habitaient dans une île, c'est-à-dire dans un pays séparé, les Crétois n'avaient pas autant à craindre de leur part que les Lacédémoniens de la part des ilotes, qui se joignaient souvent aux peuples voisins pour les attaquer. Une coutume établie anciennement dans la Crète, d'où elle a passé chez les Romains, donne lieu

¹ Πολύλογον μᾶλλον ἢ πολὺλογον ἀσχεῖν.

² Plut. in Solon. pag. 84.

³ De Leg. lib. 1, pag. 634.

⁴ M. de Fénelon.

⁵ Plut. in Min. pag. 320.

⁶ Arist. de Rep. lib. 2, cap. 10.

⁷ Κίσμος, ordo.

de croire que ceux qui servaient ce peuple, et qui cultivaient ses terres, étaient traités avec bonté et douceur. Dans les fêtes de Mercure¹, les maîtres servaient à table leurs esclaves, et leur rendaient tous les mêmes offices qu'ils recevaient d'eux pendant toute l'année : restes et vestiges précieux des temps primitifs où tous les hommes étaient égaux, et qui semblaient avertir les maîtres, que les serviteurs sont de même condition qu'eux, et que c'est renoncer à l'humanité que de les traiter durement et avec hauteur.

Comme un prince ne peut pas tout faire par lui-même, et qu'il est obligé de s'associer des coopérateurs, de la conduite desquels il se rend responsable, Minos² se déchargea en partie sur son frère Rhadamanthe de l'administration de la justice dans la ville capitale, fonction la plus essentielle et la plus indispensable de la royauté. Il connaissait sa probité, son désintéressement, ses lumières, sa fermeté; et il s'était appliqué à le former lui-même pour cette place importante. Un autre ministre était chargé du soin des autres villes, qu'il parcourait trois fois chaque année, pour examiner si les lois que le prince avait établies y étaient exactement observées, et si les magistrats et les officiers subalternes s'y acquittaient religieusement de leur devoir.

La Crète, sous un gouvernement si sage, changea entièrement de face, et parut être devenue le domicile de la vertu, de la probité, de la justice. On en peut juger par ce que la fable nous apprend de l'honneur que Jupiter fit à ces deux frères en les établissant juges des enfers : car tout le monde sait que la fable est fondée sur des histoires réelles et véritables, mais déguisées sous d'agréables emblèmes, propres à en mieux faire goûter la vérité.

C'était, selon la tradition fabuleuse³, une loi établie de tout temps, qu'au sortir de la vie les hommes fussent jugés pour recevoir la récompense ou le châtiment de leurs bonnes ou mauvaises actions. Sous le règne de Saturne, et dans les premières années de celui de Jupiter, ce jugement se prononçait dans l'in-

stant même qui précédait la mort, ce qui donnait lieu à de criantes injustices. Des princes qui avaient été injustes et cruels, paraissant devant leurs juges avec toute la pompe et tout l'appareil de leur puissance, et produisant des témoins qui déposaient en leur faveur parce qu'ils redoutaient encore leur colère tant qu'ils étaient en vie, les juges, éblouis par ce vain éclat, et séduits par ces témoignages trompeurs, déclaraient ces princes innocents et les faisaient passer dans l'heureuse demeure des justes. Il en faut dire autant à proportion des gens de bien, mais pauvres et sans appui, que la calomnie poursuivait encore jusqu'à ce dernier tribunal, et trouvait le moyen de les y faire condamner comme coupables.

La fable ajoute que, sur les plaintes répétées qu'on en porta à Jupiter, et sur les vives remontrances qu'on lui fit, il changea la forme de ces jugements. Le temps en fut fixé au moment même qui suit la mort. Rhadamanthe et Éaque, tous deux fils de Jupiter, sont établis juges, le premier pour les Asiatiques, l'autre pour les Européens; et Minos au-dessus d'eux, pour décider souverainement en cas d'obscurité et d'incertitude. Leur tribunal est placé dans un endroit appelé *le champ de la vérité*, parce que le mensonge et la calomnie n'en peuvent approcher. Là comparait un prince dès qu'il a rendu le dernier soupir, dépouillé de toute sa grandeur, réduit à lui seul, sans défense et sans protection, muet et tremblant pour lui-même, après avoir fait trembler toute la terre. S'il est trouvé coupable de crimes qui soient d'un genre à pouvoir être expiés, il est relégué dans le Tartare pour un temps seulement, et avec assurance d'en sortir quand il aura été suffisamment purifié. Mais si ce sont des crimes impardonnables, tels que l'injustice, le parjure, l'oppression des peuples, il est précipité dans le même Tartare pour y souffrir des peines éternelles. Les justes, au contraire, de quelque condition qu'ils soient, sont conduits dans l'heureux séjour de la paix et de la joie pour y jouir d'un bonheur qui ne finira jamais.

Qui ne voit que les poètes, sous le voile de ces fictions, ingénieuses à la vérité, mais peu honorables aux dieux, ont voulu nous donner le modèle d'un prince accompli, dont le pre-

¹ Athen. lib. 11, pag. 639

² Plat. in Min. pag. 320.

³ Plat. in Gorg. pag. 523-526; in Anach. pag. 371

mier soin est de rendre la justice aux peuples et nous peindre le rare bonheur dont jouit la Crète sous le sage gouvernement de Minos¹ ? Ce bonheur ne finit pas avec lui. Les lois qu'il avait établies étaient encore dans toute leur vigueur du temps de Platon, c'est-à-dire plus de neuf cents ans après ; aussi les regardait-on comme le fruit des longs² entretiens qu'il avait eus pendant plusieurs années avec Jupiter, qui avait bien voulu devenir son maître, se³ rendre familier avec lui comme avec un bon ami, et le former au grand art de régner avec une complaisance secrète, comme un disciple chéri et un fils tendrement aimé. C'est ainsi que Platon explique ces paroles d'Homère : *Διὸς μεγάλου ὁμοιωσας* ; éloge, selon lui, le plus magnifique qu'on puisse faire d'un mortel, et que ce poète n'a accordé qu'à Minos seul.

Malgré un mérite si éclatant et si solide, les théâtres d'Athènes ne retentissaient que d'imprécations contre la mémoire de Minos, et Socrate, dans le dialogue de Platon que j'ai déjà cité plusieurs fois, en fait la remarque, et en apporte la raison. Mais auparavant il fait une réflexion bien digne d'être pesée. « Quand « il s'agit de louer ou de blâmer les grands « hommes, il importe infiniment, dit-il, de le « faire avec circonspection et sagesse, parce « que de là dépend l'idée qu'on se forme de « la vertu et du vice, et le discernement que « l'on doit faire entre les bons et les mauvais ; « car, ajoute-t-il, Dieu entre dans une juste « indignation quand il voit qu'on blâme un « prince qui lui ressemble, et qu'au contraire « on loue celui qui lui est opposé en tout. Il ne « faut pas croire qu'il n'y ait de sacré que le « bronze et le marbre (il parle des statues « qu'on adorait) : l'homme de bien est ce qu'il « y a dans le moule de plus sacré, et le mé- « chant ce qu'il y a de plus détestable. »

Après cette réflexion, Socrate marque que la source et la cause de la haine des Athé-

niens contre Minos était le tribut injuste et cruel qu'il avait exigé d'eux en les obligeant de lui envoyer, de neuf ans en neuf ans, sept jeunes hommes et sept jeunes filles qui devaient être dévorés par le Minotaure ; et il ne peut s'empêcher de faire un reproche à ce prince de s'être attiré la haine d'une ville pleine de savants comme Athènes, et d'avoir armé contre lui la langue des poètes, nation dangereuse et redoutable par les traits empoisonnés qu'elle ne manque pas de lancer contre ses ennemis.

Il paraît, par tout ce que je viens de dire, que Platon attribue à Minos l'imposition de ce cruel tribut. Apollodore, Strabon et Plutarque semblent avoir pensé de même. Monsieur l'abbé Banier⁴ prétend et prouve qu'ils se sont trompés, et qu'ils ont confondu avec le premier Minos dont il s'agit ici un second Minos, son petit-fils, qui régna comme lui dans la Crète, et qui, pour venger la mort de son fils Androgée, tué dans l'Attique, déclara la guerre aux Athéniens, et leur imposa ce tribut, auquel Thésée mit fin en tuant le Minotaure. Il serait difficile, en effet, de concilier une conduite si inhumaine et si barbare avec ce que toute l'antiquité nous apprend de la bonté, de la douceur, de l'équité de Minos ; et avec les magnifiques éloges qu'elle fait de la police et des règlements de Crète.

Il est vrai que dans la suite les Crétois dégénérent beaucoup de leur ancienne réputation, et se décrièrent absolument par un changement de mœurs entier, étant devenus avares, intéressés jusqu'à ne trouver aucun gain sordide, ennemis du travail et d'une vie réglée, menteurs et fourbes déclarés, en sorte que *crétiser* était devenu chez les Grecs un proverbe pour signifier mentir et tromper. On sait⁵ que saint Paul cite contre eux comme véritable un témoignage d'un de leurs anciens poètes (on croit que c'est Épiménide) qui les caractérise par des traits bien déshonorants. Mais ce changement, dans quelque temps qu'il soit arrivé, ne diminue rien de l'ancienne pro-

¹ Plat. in Min. pag. 319-321.

² « Et Jovis arcantis Minos admiscus. » (HORAT. lib. 1, od. 23.)

³ Cette fiction des poètes a pu être tirée de l'écriture sainte, qui dit de Moïse : *Dieu parlait à Moïse face à face comme un ami parle à son ami.* (Exod. 33. 11.)

⁴ Odyss. T. v. 179.

⁵ Mém. de l'Acad. des Inscrip. tom. 111.

⁶ *Κρεττες ἐνὶ φρεσιν, κακὰ ἔργα, γαστρίης ἀργαί.* Les Crétois sont toujours menteurs : ce sont de méchantes bêtes qui n'aiment qu'à manger et à ne rien faire. (Ép. à Tit. 1, 12.)

bité des Crétois, ni de la gloire de Minos, leur roi.

La preuve la plus certaine de la sagesse de ce législateur, est, comme le remarque Platon¹, le bonheur solide et stable que la simple imitation de ses lois a procuré à la ville de Sparte, dont Lycurgue avait réglé le gouvernement sur l'idée et le plan de celui de Crète, et qui s'y conserva toujours d'une manière uniforme pendant plusieurs siècles, sans éprouver ces vicissitudes si ordinaires à tous les autres états.

ARTICLE II. — DU GOUVERNEMENT D'ATHÈNES.

Le gouvernement d'Athènes n'a pas été si constant ni si uniforme que celui de Sparte, mais a éprouvé divers changements, selon la diversité des temps et des conjonctures. Athènes, après avoir été longtemps sous les rois, puis sous les archontes, se mit en pleine possession de la liberté, qui céda pourtant pour quelques années au pouvoir tyrannique des Pisistratides, mais qui, bientôt après, fut rétablie, et subsista avec éclat jusqu'à l'échec de Sicile et la prise d'Athènes par les Lacédémoniens. Ceux-ci la soumièrent aux trente tyrans, dont l'autorité ne fut pas de longue durée, et fit encore place à la liberté, qui s'y conserva au milieu de divers événements pendant une assez longue suite d'années, jusqu'à ce qu'enfin la puissance romaine eut subjugué la Grèce et l'eut réduite en province.

Je ne considérerai ici que le gouvernement populaire, et j'y examinerai en particulier cinq ou six chefs : le fond du gouvernement tel que Solon l'établit; les différentes parties dont la république était composée; le conseil ou sénat des cinq-cents; les assemblées du peuple; les différents tribunaux où se rendaient les jugements; les revenus ou finances de la république. Je serai obligé de donner plus d'étendue à ce qui regarde le gouvernement d'Athènes que je n'ai fait pour celui de Sparte, parce que ce dernier est presque suffisamment connu par ce qui en a été dit dans la vie de Lycurgue².

§ I. — FOND DU GOUVERNEMENT D'ATHÈNES ÉTABLI PAR SOLON.

Ce n'est pas Solon qui le premier établit le gouvernement populaire à Athènes. Thésée³, longtemps auparavant, en avait tracé le plan et commencé le projet. Après avoir réuni les douze bourgs en une seule ville, il en partagea les habitants en trois corps : celui des nobles, à qui il confia le soin des choses de la religion et toutes les charges; celui des laboureurs, et celui des artisans. Il avait prétendu établir quelque sorte d'égalité entre ces trois ordres; car si les nobles étaient plus considérables par leurs honneurs et par leurs dignités, les laboureurs avaient l'avantage par l'utilité qu'on en tirait et par le besoin qu'on avait d'eux, et les artisans l'emportaient sur les deux autres corps par leur nombre. Athènes, à proprement parler, ne devint un état populaire que depuis qu'on établit neuf archontes, dont l'autorité n'était que pour un an, au lieu qu'auparavant elle en durait dix; et ce ne fut encore que plusieurs années après que Solon, avec la sagesse de ses lois, fixa et régla la forme de ce gouvernement.

Le grand principe de Solon⁴ fut d'établir entre les citoyens, autant qu'il le pourrait, une sorte d'égalité, qu'il regardait avec raison comme le fondement et le point essentiel de la liberté. Il résolut donc de laisser les charges entre les mains des riches comme elles y avaient été jusque-là; mais de donner aussi aux pauvres quelque part au gouvernement dont ils étaient exclus. Pour cela, il fit une estimation des biens de chaque particulier. Ceux qui se trouvèrent avoir de revenu annuel cinq cents mesures, tant en grains qu'en choses liquides, furent mis dans la première classe, et appelés les *pentacosiomédimnes*, c'est-à-dire qui avaient cinq cents mesures de revenu. La seconde classe fut de ceux qui en avaient trois cents, et qui pouvaient nourrir un cheval de guerre : on les appela les *chevaliers*. Ceux qui n'en avaient que deux cents firent la troisième, et on les nomma *zeugites*⁵. C'était dans

¹ Plut. in Thes. pag. 10 et 11.

² Plut. in Solon. pag. 87.

³ On croit qu'ils furent appelés ainsi parce qu'ils tenaient le milieu entre les *chevaliers* et les *thètes*; comme dans

⁴ Plut. pag. 330.

⁵ pag. 336 de ce volume.

ces trois classes seulement qu'on choisissait les magistrats et les commandants. Tous les autres citoyens qui étaient au-dessous de ces trois classes, et qui avaient moins de revenu, furent compris sous le nom de *thètes*, c'est-à-dire de mercenaires ou plutôt d'ouvriers travaillant de leurs mains. Solon ne leur permit point d'avoir aucune charge, et leur accorda seulement le droit d'opiner dans les assemblées et dans les jugements du peuple; ce qui, dans les commencements, ne parut rien, mais se trouva à la fin un très-grand avantage, comme la suite le fera connaître. Je ne sais si Solon le prévint; mais il avait coutume de dire que jamais le peuple n'est plus obéissant ni plus souple que lorsqu'on ne lui donne ni trop ni trop peu de liberté; ce qui revient assez à cette belle parole de Galba ¹, lorsque, pour engager Pison à traiter le peuple romain avec bonté et douceur, il le pria de se souvenir ² qu'il allait commander à des hommes qui n'étaient pas capables de porter ni une pleine liberté ni une entière servitude.

Le peuple d'Athènes ³, devenu plus fier depuis les victoires remportées contre les Perses, prétendit avoir part à toutes les charges et à toutes les magistratures; et Aristide, pour prévenir les troubles auxquels une résistance opiniâtre aurait pu donner lieu, crut devoir lui céder en ce point. Il parait cependant, par un endroit de Xénophon ⁴, que le peuple se contenta des charges qui produisaient quelque émoluments, et laissa entre les mains des riches celles qui avaient un rapport plus particulier au gouvernement de l'état.

Les citoyens des trois premières classes ⁵ payaient chaque année une certaine somme pour être mise dans le trésor public : ceux de la première, un talent ⁶; les chevaliers, un demi-talent; les zeugites, dix mines ⁷.

les vaisseaux les rameurs du milieu étaient appelés *zeugites* : ils étaient entre les *thalamites* et les *thoraxites*.

¹ Tacit. histor. lib. 1, cap. 18.

² « Imperatoris es hominibus qui nec totam servitutem pati possunt, nec totam libertatem. »

³ Plut. in Aristid. pag. 332.

⁴ Xenoph. de Rep. Athen. pag. 691.

⁵ Pollux. lib. 8, cap. 10.

⁶ Mille écus. — Un talent attique valait 5 750 fr. E. B.

⁷ Cinq cents livres. — Dix mines représentaient 958 fr. E. B.

Comme la mesure des revenus réglait l'ordre des classes ¹ quand les revenus augmentaient, on pouvait passer dans une classe supérieure.

Si l'on en croit Plutarque ² Solon forma deux conseils qui étaient comme une double ancre, pour fixer et modérer l'inconstance des assemblées populaires. Le premier s'appelait l'*Aréopage*; mais il était bien plus ancien, et il ne fit que le réformer et lui donner un nouveau lustre en augmentant son pouvoir. Le second était le conseil des quatre-cents, savoir : cent de chaque tribu; car Cécrops, le premier roi des Athéniens, avait distribué tout le peuple en quatre tribus; Clisthène, longtemps après, changea cet ordre et en établit dix. C'est dans ce conseil des quatre-cents qu'on rapportait toutes les affaires avant de les proposer dans l'assemblée du peuple, comme nous le dirons bientôt.

Je ne parle point d'une autre division du peuple en trois partis, trois factions, qui, jusqu'au temps de Pisistrate, furent une source de troubles et de séditions. L'un de ces trois partis était formé par ceux de la montagne, et ils favorisaient le gouvernement populaire; l'autre par ceux de la plaine, et ils étaient pour l'oligarchie; le troisième enfin par ceux de la côte, qui tenait le milieu entre les deux autres.

Il est nécessaire d'entrer dans un plus grand détail pour éclaircir et développer tout ce que nous venons de dire.

§ II. — DES HABITANTS D'ATHÈNES

Il y avait trois sortes d'habitants à Athènes ³ : les citoyens, les étrangers, les serviteurs. Dans le dénombrement que fit faire Démétrius de Phalère, la 116^e olympiade, on voit qu'il y avait pour lors vingt et un mille citoyens, dix mille étrangers, quarante mille serviteurs ⁴. Le nombre des citoyens était à peu près le

¹ Pollux. lib. 8.

² In Solon. pag. 88.

³ An. M. 3000; av. J. C. 314. — Athen. lib. 6, pag. 272.

⁴ Le texte porte *μυριάς τεσσαρτοκτὶς*, quatre cent mille, ce qui est une faute visible.

même dès le temps de Cécrops : il se trouva moindre sous Périclès.

Des citoyens.

On était de ce nombre, ou par la naissance, ou par l'adoption. Pour être citoyen naturel d'Athènes, il fallait être né de père et de mère libres et athéniens. Nous avons vu que Périclès remit en vigueur cette loi, qui n'était pas observée exactement, et que lui-même, peu de temps après, y donna atteinte. Le peuple pouvait donner le droit de bourgeoisie aux étrangers, et ceux qui avaient été ainsi adoptés jouissaient des mêmes droits et des mêmes privilèges que les citoyens naturels, à peu de chose près. La qualité de citoyen d'Athènes était quelquefois accordée par honneur et par reconnaissance à ceux qui avaient rendu de grands services à l'état, comme à Hippocrate, et les rois mêmes briguaient quelquefois ce titre pour eux ou pour leurs enfants. Évagore, roi de Chypre, s'en faisait un grand honneur.

Lorsque les jeunes gens avaient atteint l'âge de vingt ans, ils étaient inscrits sur la liste des citoyens après avoir prêté serment, et ce n'était qu'en vertu de cet acte public et solennel qu'ils devenaient membres de l'état. La formule de ce serment est tout à fait remarquable. Stobée et Pollux nous l'ont conservée en ces termes : « Je ne déshonorerai point la profession des armes, et ne sauverai jamais ma vie par une fuite honteuse. Je combattrai jusqu'au dernier soupir pour les intérêts de la religion et de l'état, de concert avec les autres citoyens, et seul, s'il le faut. Je ne mettrai point ma patrie dans un état pire que celui où je l'ai trouvée, mais je ferai tous mes efforts pour la rendre encore plus florissante. Je serai soumis aux magistrats et aux lois, et à tout ce qui sera réglé par le commun consentement du peuple. Si quelqu'un viole ou tâche d'anéantir les lois, je ne dissimulerai point un tel attentat, mais je m'y opposerai, ou seul, ou conjointement avec mes concitoyens. Enfin je demeurerai constamment attaché à la religion de mes pères. Je prends sur tout ceci à témoin, Agraule, Enyalios, Mars et Jupiter. » Je laisse aux lecteurs à faire leurs réflexions sur cette auguste

cérémonie, bien capable d'allumer l'amour de la patrie dans le cœur des jeunes citoyens.

Tout le peuple d'abord avait été divisé en quatre tribus : il le fut dans la suite en dix. Chaque tribu était partagée en différentes portions, qui étaient appelées *dèmes*, *pagi*. C'était par ces deux titres que les citoyens étaient désignés dans les actes : *Melitus, è tribu Cecropide, è pago pitthensi*.

Des étrangers.

J'appelle ainsi ceux qui, étant d'un pays étranger, venaient s'établir à Athènes ou dans l'Attique, soit pour y faire le commerce, soit pour y exercer différents métiers. Ils étaient nommés *paroïzi*, *inquilini*. Ils n'avaient aucune part au gouvernement, ne donnaient point leurs suffrages dans l'assemblée, et ne pouvaient être admis à aucune charge. Ils se mettaient sous la protection de quelque citoyen, comme on le voit par un endroit de Térence¹ ; et, par cette raison, ils étaient obligés de lui rendre certains devoirs et services, comme à Rome les clients à leurs patrons. Ils étaient tenus d'observer toutes les lois de la république, et d'en suivre exactement toutes les coutumes. Ils payaient chaque année à l'état un tribut de douze dragmes², et, faute de paiement, ils étaient réduits en servitude et exposés en vente³. Ce malheur pensa arriver à Xénocrate, célèbre philosophe, mais pauvre, et on le menait déjà en prison ; mais l'orateur Lycurgue, ayant payé sa taxe, le tira des mains des fermiers, nation de tout temps peu sensible au mérite, si l'on en excepte un petit nombre. Ce philosophe, ayant rencontré peu de temps après les fils de son libérateur, leur dit : *Je paie avec usure à votre père le plaisir qu'il m'a fait ; car je suis cause que tout le monde le loue.*

Des serviteurs.

Il y en avait de deux sortes : les uns, qui

¹ « Thais patri se commendavit : in clientelam et fidem » Nobis dedit se. »

(Eunuch, act. 5, sc. 9.).

² Six livres. — 10 fr. 50 c. E. B.

³ Plut. in Flamin. pag. 575.

étaient de condition libre, ne pouvant gagner leur vie par le travail de leurs mains, se trouvaient obligés, par le mauvais état de leurs affaires, à se mettre en servitude; et la condition de ceux-là était plus honnête et moins pénible. Le service des autres était contraint et forcé : c'étaient des esclaves, ou qu'on avait faits prisonniers à la guerre, ou qu'on avait achetés de ceux qui faisaient publiquement ce trafic. Ils faisaient partie du bien de leurs maîtres, qui en disposaient absolument, mais qui les traitaient pour l'ordinaire avec beaucoup de douceur. Démosthène remarque dans une de ses harangues ¹ que la condition des serviteurs était infiniment plus douce à Athènes que partout ailleurs. Il y avait dans cette ville ² un asile, un refuge pour les esclaves, dans le lieu où l'on avait enterré les os de Thésée, et cet asile subsistait encore du temps de Plutarque. Quelle gloire pour Thésée que son tombeau ait fait plus de douze cents ans après lui ce qu'il avait fait lui-même pendant sa vie, et qu'il ait été le protecteur des opprimés !

Quand les esclaves étaient traités avec trop de dureté et d'inhumanité, ils avaient action contre leurs maîtres, qui étaient obligés de les vendre à d'autres, si le fait était bien prouvé. Ils pouvaient se racheter, même malgré leurs maîtres, quand ils avaient amassé une somme assez considérable pour cela ³; car de ce qu'ils gagnaient par le travail de leurs mains, après en avoir payé une certaine portion à leurs maîtres, ils gardaient le reste pour eux, et s'en faisaient un pécule dont ils disposaient. Les particuliers, lorsqu'ils étaient contents de leurs services, leur donnaient assez souvent la liberté; et cette grâce leur était presque toujours accordée de la part du public, lorsque la nécessité des temps avait obligé de leur mettre les armes entre les mains, et de les enrôler avec les citoyens.

La manière humaine et équitable dont les Athéniens traitaient leurs serviteurs et leurs esclaves était un effet de la douceur naturelle à ce peuple, bien éloignée de l'austérité et cruelle sévérité des Lacédémoniens à l'égard

des îlotes, qui mit souvent leur république à deux doigts de sa perte. Plutarque ⁴ condamne avec beaucoup de raison une telle dureté. Il voudrait qu'on s'accoutât à user toujours de bonté à l'égard des bêtes mêmes, ne fût-ce, dit-il, que pour apprendre par là à bien traiter les hommes, et pour faire une espèce d'apprentissage de douceur et d'humanité. Il raconte à cette occasion un fait très-singulier, et bien propre à faire connaître le caractère des Athéniens. Après avoir achevé le temple qu'on nommait *Hécatonpédon*, ils renvoyèrent libres toutes les bêtes de charge qui avaient fourni à ce travail, et leur assignèrent de gras pâturages, comme à des animaux consacrés. Et l'on dit qu'une de ces bêtes étant allée d'elle-même se présenter au travail, se mettre à la tête de celles qui traînaient des charrettes à la citadelle, et marcher devant elles comme pour les exhorter et les encourager, ils ordonnèrent par un décret qu'elle serait nourrie jusqu'à sa mort aux dépens du public.

§ III. — DU CONSEIL, OU SÉNAT DES CINQ-CENTS.

En conséquence des établissements de Solon, le peuple d'Athènes avait une grande part et une grande autorité dans le gouvernement. On pouvait appeler à son tribunal de tous les jugements; il avait le droit de casser les lois anciennes et d'en établir de nouvelles : en un mot, toutes les affaires importantes, soit qu'elles regardassent la paix ou la guerre, se décidaient dans les assemblées du peuple. Or, afin que les décisions s'y fissent avec plus de sagesse et de maturité, Solon avait établi un conseil composé de quatre cents sénateurs, cent de chacune des tribus, qui étaient pour lors au nombre de quatre; et ce conseil préparait, et pour ainsi dire dirigeait les affaires qui devaient être portées devant le peuple, comme nous l'expliquerons bientôt plus au long. Cléisthène, environ cent années après Solon, ayant porté le nombre des tribus jusqu'à dix, augmenta aussi celui des sénateurs, et le fit monter à cinq cents, chaque tribu en fournissant cinquante. C'est ce qui s'appelait le conseil ou

¹ Philop. 3.

² Plut. in Thes. pag. 17.

³ Plut. de superstit. pag. 166.

⁴ Plut. in Cato.

¹ Plut. in Cato. pag. 335-339

le sénat des cinq cents. Ils recevaient leur honoraire du trésor public.

Le choix en était confié au sort, pour lequel on se servait de fèves blanches et noires qu'on mêlait et qu'on remuait dans une urne; et chaque tribu fournissait les noms de ceux qui aspiraient à cette charge, et qui avaient le revenu marqué par les lois pour y être admis. Il fallait avoir au moins trente ans pour y être reçu. Après qu'on avait fait l'enquête des mœurs et de la conduite du récipiendaire, on lui faisait prêter serment, et il s'engageait à donner toujours le meilleur conseil qu'il pourrait au peuple d'Athènes, et à ne s'écarter jamais de la tenenr des lois.

Ce sénat s'assemblait tous les jours, excepté ceux qui étaient occupés par des fêtes. Chaque tribu fournissait à son rang ceux qui devaient y présider, appelés *prytanes*¹, et le sort décidait de ce rang. Le temps de cette présidence durait trente-cinq jours, qui, étant répété dix fois, égalait, à quatre jours moins, le nombre des jours de l'année lunaire suivie à Athènes. On partageait ce temps de la présidence ou de la prytanie en cinq semaines, eu égard aux cinq dizaines de prytanes qui devaient y présider; et, chaque semaine, sept de ces dix prytanes, tirés au sort, présidaient chacun leur jour, et ils étaient appelés *πρόεδροι*, c'est-à-dire *présidents*. Celui² qui était de jour présidait à l'assemblée des sénateurs et à celle du peuple : il était chargé du sceau public, comme aussi des clefs de la citadelle et du trésor.

Les sénateurs, avant que de s'assembler, offraient un sacrifice à Jupiter et à Minerve, sous le surnom de *bon conseil*³, pour leur demander la prudence et les lumières dont ils avaient besoin pour délibérer sagement. Le président proposait l'affaire qui faisait le sujet de l'assemblée. Chacun opinait à son rang, et toujours debout. Après qu'on avait formé un avis, il était mis par écrit, et lu à haute voix. Pour lors chacun donnait son suffrage par scrutin, en jetant une fève dans l'urne. Si le nombre des blanches l'emportait, l'avis pas-

sait : autrement il était rejeté. Cette sorte de décret s'appelait *φύρεμα* ou *προβούλευμα*, comme qui dirait *ordonnance préparatoire*. Ou le portait ensuite à l'assemblée du peuple : s'il y était reçu et approuvé, pour lors il avait force de loi ; sinon, il n'avait d'autorité que pour un an. On voit par là avec quelle sagesse Solon avait établi ce conseil, pour éclairer et conduire le peuple, pour fixer son inconstance, pour arrêter sa témérité, et pour prêter à ses délibérations une prudence et une maturité qu'on n'a pas lieu d'attendre d'une assemblée confuse et tumultueuse, composée d'un grand nombre de citoyens, la plupart sans éducation, sans lumières, et sans beaucoup d'amour du bien public. D'ailleurs cette dépendance réciproque et ce concours mutuel des deux corps de l'état, qui étaient obligés de se prêter l'un à l'autre leur autorité, et qui demeuraient également sans force quand ils étaient sans union et sans intelligence, était un moyen habilement inventé pour entretenir entre ces deux corps un sage équilibre, le peuple ne pouvant rien statuer qui n'eût été proposé et approuvé par le sénat, et le sénat ne pouvant établir aucune loi qui n'eût été ratifiée par le peuple.

On peut juger de l'importance de ce conseil par les matières qui s'y traitaient, les mêmes sans exception que celles qui étaient portées devant le peuple : guerre, finance, marine, traités de paix, alliance, en un mot, toutes les affaires qui ont rapport au gouvernement ; sans parler du compte qu'ils faisaient rendre aux magistrats quand ils sortaient de charge, et de plusieurs jugements qu'ils rendaient sur les matières les plus graves.

§ IV. — DE L'ANÉPOPAGE.

Ce conseil portait le nom du lieu où il tenait ses assemblées, appelé *le bourg* ou *la colline de Mars*⁴, parce que, selon quelques-uns, Mars y avait été appelé en jugement pour un meurtre qu'il avait commis. On le croit presque aussi ancien que la nation. Cicéron et Plutarque en attribuent l'établissement à Solon ; mais il ne fit que le rétablir, en lui donnant plus de lustre et d'autorité qu'il n'avait eu jusque-là,

¹ *Πρύτανες*.

² Il était appelé *ἐπιστάτης*.

³ *Βουλοφύλαξ*, *Βουλόφυλος*.

⁴ *Ἀρεῖος πύργος*.

et pour cette raison il en fut regardé comme le fondateur. Le nombre des sénateurs de l'Aréopage n'était point fixe : on voit que dans de certains temps il montait jusqu'à deux et trois cents. Solon jugea à propos qu'il n'y eût que les archontes sortis de charge qui fussent honorés de cette dignité.

Ce sénat était chargé du soin de faire observer les lois, de l'inspection des mœurs, du jugement surtout des causes criminelles. Il tenait ses séances dans un lieu découvert, et pendant la nuit : le premier, apparemment pour ne se point trouver sous un même toit avec les criminels, et ne se point souiller par cette sorte de commerce ; le second, pour ne se point laisser attendre par la vue des coupables, et pour ne juger que selon les lois et la justice. C'est pour cette même raison que devant ces juges l'orateur ne pouvait employer ni exorde ni péroraison, qu'il ne lui était point permis d'exciter les passions, et qu'il était obligé de se renfermer uniquement dans sa cause. La sévérité de leurs jugements était fort redoutée, principalement pour ce qui regardait les meurtres, et ils avaient une attention particulière à en inspirer de l'horreur aux citoyens. Ils condamnèrent un enfant qui mettait son plaisir à crever les yeux à des cailloux¹, regardant cette inclination sanguinaire comme la marque d'un très-méchant naturel, qui pourrait un jour devenir funeste à plusieurs, si on la laissait croître impunément.

Les affaires de la religion, comme les blasphèmes contre les dieux, le mépris des sacrés mystères, les différentes espèces d'impiété, l'introduction de nouvelles cérémonies et de nouvelles divinités, étaient aussi portées à ce tribunal. On lit dans saint Justin-le-Martyr² que Platon, qui dans son voyage en Égypte avait puisé de grandes lumières sur l'unité d'un Dieu, quand il fut de retour à Athènes, prit grand soin de dissimuler et de couvrir ses sentiments, de peur d'être obligé de comparaître devant les aréopagites pour en

rendre compte : et l'on sait que saint Paul³ fut traduit devant eux comme enseignant une nouvelle doctrine et voulant introduire de nouveaux dieux.

Ces juges avaient une grande réputation de probité, d'équité, de prudence, et étaient généralement respectés. Cicéron⁴, en écrivant à son ami Atticus sur la fermeté, la constance et la sage sévérité qu'avait fait paraître le sénat de Rome, croit en faire un éloge par fait en le comparant à l'Aréopage : *Senatus, Apeis máyoc, nil constantius, nil severius, nil fortius*. Il fallait que Cicéron en eût conçu une idée bien avantageuse, pour en parler comme il fait dans le premier livre de ses *Offices*⁵. Il compare la fameuse bataille de Salamine, où Thémistocle avait eu tant de part, avec l'établissement de l'Aréopage, qu'il attribue à Solon, et n'hésite point à préférer on du moins à égaler le service rendu par le législateur à celui dont Athènes fut redevable au général d'armée. « Car enfin, dit-il, cette victoire n'a été utile à la république qu'une seule fois, mais l'Aréopage le sera pendant tous les siècles, puisque c'est à l'ombre de ce tribunal que se conservent les lois d'Athènes et les coutumes anciennes de l'état. Thémistocle n'a servi de rien à l'Aréopage, mais l'Aréopage a beaucoup contribué à la victoire de Thémistocle, puisque alors la république se conduisit par les sages conseils de cet auguste sénat. »

Il paraît par cet endroit de Cicéron que l'Aréopage avait grande part au gouvernement ; et je ne doute point qu'il ne fût consulté dans les affaires importantes. Mais peut-être que Cicéron confond ici le conseil de l'Aréopage avec celui des cinq-cents. Quoi

¹ Nec mihi videatur areopagum, quam damnaverunt puerum oculos coturnicum eruentem, aliud iudicasse, quam id signum esse perniciosissime mentis, multoque malo futurum, si toleraretur. (QUINTIL. lib. 5, cap. 9.)

² Cohort. ad G. x.

³ Act. 17, v. 18-20.

⁴ Ad. Attic. lib. 1, epist. 13.

⁵ « Quamvis Themistocles jure laudetur, et sit ejus nomen quam Solonis illustrius, citiarque Salamis clarissimum testis victoriae, quam antepositorum consilium Solonis est, quo primum constituit areopagitas : non minus præclarum hoc, quam illud, judicandum est. Illud enim semel profuit, hoc semper proderit civitati : hoc constituit leges Atheniensium, hoc majorum instituta servavit. Et Themistocles quidem sibi dixerit, in quo ipse areopagum juxerit : at ille adjuvit Themistoclem. Est enim bellum gestum consilio senatus ejus, qui à Solone erat constitutus. » (Offic. lib. 1, n. 75.)

qu'il en soit, les aréopagites s'intéressaient extrêmement aux affaires publiques.

Périclès, qui n'avait pu entrer dans l'Aréopage, parce que, le sort lui ayant toujours été contraire, il n'avait passé par aucune des charges nécessaires pour y être admis, entreprit d'en affaiblir l'autorité, et il en vint à bout : ce qui est une tache pour sa réputation.

§ V. — DES MAGISTRATS.

On en avait établi un grand nombre pour différents emplois. Je ne parlerai ici que des archontes, qui sont le plus connus. J'ai remarqué ailleurs qu'ils succédèrent aux rois, et d'abord leur autorité durait autant que leur vie. Elle fut ensuite bornée à dix ans, et enfin réduite à une année seule. Quand Solon fut chargé de travailler à la réforme du gouvernement, il les trouva en cet état, et au nombre de neuf. Il les laissa en place, mais diminua beaucoup leur pouvoir.

Le premier de ces neuf magistrats s'appelait proprement l'ARCHONTE, et l'année était désignée par son nom¹ : *sous tel archonte telle bataille a été donnée*. Le second était nommé le roi : c'était un reste et un vestige de l'autorité à laquelle ils avaient succédé. Le troisième était le POLÉMARQUE, qui d'abord avait eu le commandement des armées, et avait toujours retenu ce nom, quoiqu'il n'eût plus la même autorité, dont il avait pourtant conservé encore quelque partie : car nous avons vu, en parlant de la bataille de Marathon, que le polémarque avait droit de suffrage dans le conseil de guerre aussi bien que les dix généraux qui commandaient pour lors. Les six autres archontes étaient appelés d'un nom commun THESMOTHÈTES, ce qui marque qu'ils avaient une intendance particulière sur les lois pour les faire observer. Ces neuf archontes avaient chacun un département propre, et ils jugeaient de certaines affaires dont la connaissance leur était attribuée. Je ne crois pas devoir entrer dans ce détail, non plus que dans celui de beaucoup d'autres magistratures et charges établies pour l'administration de la

justice, pour la levée des impôts et des tributs pour la manutention du bon ordre dans la ville, pour le soin des vivres, en un mot, pour tout ce qui regarde le commerce et la société civile.

§ VI. — DES ASSEMBLÉES DU PEUPLE.

Il y en avait de deux sortes : les unes ordinaires et fixées à de certains jours, et pour celles-là il n'y avait point de convocation ; d'autres extraordinaires, selon les différents besoins qui survenaient, et le peuple en était averti par une convocation expresse.

Le lieu de l'assemblée n'était point fixe : tantôt c'était la place publique ; tantôt un endroit de la ville près de la citadelle, appelé *πρυτανεία* ; quelquefois, le théâtre de Bacchus.

C'était les prytanes qui pour l'ordinaire assemblaient le peuple. Quelques jours avant l'assemblée, on affichait des placards, où le sujet de la délibération était marqué.

Tous les citoyens avaient droit de suffrage, les pauvres comme les riches. Il y avait une peine contre ceux qui manquaient de se trouver à l'assemblée, ou qui y venaient tard ; et pour engager les citoyens à s'y rendre exactement, on y attacha une rétribution, d'abord d'une obole, qui était la sixième partie d'une dragme, puis de trois oboles, qui faisaient cinq sous de notre monnaie².

L'assemblée commençait toujours par des sacrifices et par des prières, afin d'obtenir des dieux toutes les lumières nécessaires pour délibérer sagement ; et l'on ne manquait pas d'y joindre des imprécations terribles contre ceux qui conseilleraient quelque chose de contraire au bien public.

Le président proposait l'affaire sur laquelle on devait délibérer. Si elle avait été examinée dans le sénat, et qu'on y eût formé un avis, on en faisait la lecture ; après quoi l'on invitait ceux qui voulaient parler à monter sur la tribune, pour se mieux faire entendre du peuple, et pour l'instruire sur l'affaire proposée. C'étaient les plus anciens ordinairement qui commençaient à porter la parole, puis les autres à proportion de leur âge. Quand les ora-

¹ De là vient qu'il était appelé *ἀρχοντικός*.

² Une obole attique valait 16 centimes. E. B.

teurs avaient parlé, et conclu; savoir, par exemple, qu'il fallait approuver le décret du sénat ou le rejeter, alors le peuple donnait son suffrage, et la manière la plus ordinaire de le donner était de lever les mains pour marque d'approbation, ce qui s'appelait *χειροτονία*. On voit quelquefois que l'assemblée était remise à un autre jour, parce qu'il était trop tard, et qu'on n'aurait pu distinguer le nombre de ceux qui levaient ainsi leurs mains, ni décider de quel côté était la pluralité. Après que l'avis avait été ainsi formé, on le rédigeait par écrit, et un officier en faisait lecture à haute voix au peuple, qui le confirmait de nouveau en levant les mains comme auparavant; et pour lors ce décret avait force de loi. C'est ce qu'on appelait *φάρισμα*, du mot grec *φάρω*, qui signifie *caillou, petite pierre*, parce qu'on s'en servait quelquefois pour donner son suffrage par scrutin.

Toutes les plus grandes affaires de la république se discutaient dans ces assemblées. C'est là qu'on portait de nouvelles lois, et qu'on réformait les anciennes; qu'on examinait tout ce qui a rapport à la religion et au culte des dieux; qu'on créait les magistrats, les commandants, les officiers, qu'on leur faisait rendre compte de leur gestion et de leur conduite; que l'on concluait la paix ou la guerre; qu'on nommait les députés et les ambassadeurs; qu'on ratifiait les traités et les alliances; qu'on accordait le droit de bourgeoisie; qu'on ordonnait des récompenses et des marques d'honneur pour ceux qui s'étaient distingués à la guerre, ou qui avaient rendu de grands services à la république; qu'on décernait aussi des peines contre ceux qui s'étaient mal conduits, ou qui avaient violé les lois de l'état, et qu'on bannisait par l'ostracisme. Enfin on y exerçait la justice, et on y rendait des jugements sur les affaires les plus importantes. On voit par ce dénombrement, qui est encore très-imparfait, jusqu'où allait le pouvoir du peuple, et combien il est vrai de dire que le gouvernement d'Athènes, quoique tempéré par l'aristocratie et l'autorité des anciens, était par sa constitution un gouvernement démocratique et populaire.

J'aurai lieu d'observer dans la suite de quels poids devait être le talent de la parole dans une

telle république, et combien les orateurs y devaient être considérés. On a de la peine à comprendre comment ils pouvaient se faire entendre dans une assemblée si nombreuse, et où il se trouvait une si grande multitude d'auditeurs. On peut juger combien elle était nombreuse par ce qui en est dit dans deux occasions : la première regarde l'ostracisme; et l'autre l'adoption d'un étranger pour citoyen. Dans ces deux cas, il fallait qu'il ne se trouvât pas moins de six mille citoyens dans l'assemblée.

Je réserve pour un autre endroit les réflexions qui naissent naturellement de ce que j'ai déjà rapporté, et de ce qui me reste encore à dire sur le gouvernement d'Athènes.

§ VII. — DES JUGEMENTS.

Il y avait différents tribunaux, selon la différence des affaires; mais on pouvait appeler de toutes les ordonnances des autres juges au peuple, et c'est ce qui rendait son pouvoir si grand et si considérable. Tous les alliés¹, quand ils avaient quelques procès à vider, étaient obligés de se transporter à Athènes; et souvent ils y demeuraient un temps considérable sans pouvoir obtenir audience, à cause de la multitude des affaires qu'il y avait à juger. Cette loi leur avait été imposée pour les rendre plus dépendants du peuple et plus soumis à son autorité; au lieu que, si l'on eût envoyé des commissaires sur les lieux, ils auraient été les seuls à qui les alliés eussent fait la cour et rendu hommage.

Les parties plaidaient elles-mêmes leur cause, ou employaient le secours des avocats. On fixait ordinairement le temps que devait durer le plaidoyer, et l'on se réglait sur une horloge à eau, appelée en grec *νεφέηρα*. L'arrêt se formait à la pluralité, et quand les suffrages étaient égaux, les juges penchaient du côté de la douceur, et renvoyaient l'accusé absous. Il est remarquable qu'on n'obligeait point un ami de porter témoignage contre son ami.

Tous les citoyens, même les plus pauvres, et qui étaient sans revenu, étaient reçus au nombre des juges, pourvu qu'ils eussent atteint l'âge de trente ans, et qu'ils fussent re-

¹ Xenoph. de Rep. Athen. pag. 661.

connus de bonnes mœurs. Pendant qu'ils jugeaient, ils avaient en main une espèce de sceptre, qui était la marque de leur dignité, et ils le déposaient en sortant.

L'honoraire des juges a été différent selon les temps. Ils avaient d'abord par jour une obole seulement, puis on en donna trois, et c'est à quoi cet honoraire demeura fixé. C'était peu de chose en soi, mais qui devint fort à charge au public, et épuisa le trésor sans beaucoup enrichir les particuliers. On en peut juger par ce qui est rapporté dans les *Guêpes* d'Aristophane, comédie où ce poëte tourne en ridicule l'empressement des Athéniens pour juger, et leur avidité pour le gain, qui prolongeait et multipliait les procès à l'infini.

Dans cette comédie, un jeune Athénien, chargé du rôle dont je viens de parler, qui était de tourner en ridicule les juges et les jugements d'Athènes, par la supputation qu'il fait des revenus qui allaient au trésor public, trouve qu'ils montaient à deux mille talents¹. Puis il examine combien il en revient aux six mille juges qui inondent Athènes, à donner trois oboles par tête². Il trouve que la somme annuelle qui leur revient à tous par indivis ne monte qu'à cent cinquante talents³. Le calcul est facile. Il n'y avait que dix mois de paiement pour les juges, les deux autres mois étant employés en fêtes qui interdisaient toute affaire juridique; or, en donnant trois oboles par tête à six mille hommes, on trouvera quinze talents employés par mois, et les dix mois donneront cent cinquante talents. Selon ce calcul, le juge le plus assidu ne gagnait que soixante-quinze livres par an. « A quoi donc va le reste des deux mille talents ? » s'écrie le jeune Athénien. « Rien. A quoi ? » répond son père, qui était un « des juges, à ces gens.... Mais non, ne révèle pas la honte d'Athènes et soyons tous jours pour le peuple. » Puis le jeune Athénien fait entendre que ce reste allait aux voleurs du trésor public, c'est-à-dire aux orateurs qui ne cessaient de flatter le peuple, et à ceux qui étaient employés dans le gouver-

nement et dans les armées. J'ai tiré cette remarque des livres du Père Brumoi, jésuite, dont je ferai grand usage dans la suite quand je parlerai des spectacles.

§ VIII. — DES AMPHICTYONS.

Je place ici le fameux conseil des amphictyons, quoiqu'il ne fût point particulier aux Athéniens, mais commun à tous les Grecs, parce qu'il en est souvent fait mention dans l'histoire grecque, et que je ne sais pas si je trouverai une occasion plus naturelle d'en parler.

L'assemblée des amphictyons était comme la tenue des états de la Grèce. On en attribue l'établissement à Amphictyon, roi d'Athènes, et fils de Deucalion, qui leur donna son nom. Sa première vue, en établissant cette compagnie, fut de lier par les nœuds sacrés de l'amitié les différents peuples de la Grèce qui y étaient admis, et de les obliger, par cette union, à entreprendre la défense les uns des autres, et à veiller ainsi mutuellement au bonheur et à la tranquillité de leur patrie. Les amphictyons furent aussi créés pour être les protecteurs de l'oracle de Delphes et les gardiens des richesses prodigieuses de ce temple, et pour juger les différends qui pouvaient survenir entre les Delphiens et ceux qui venaient consulter l'oracle. Ce conseil se tenait aux Thermopyles, et quelquefois à Delphes même; et il s'assemblait régulièrement deux fois l'année, au printemps et en automne, et plus souvent quand les affaires l'exigeaient.

On ne sait point précisément le nombre des peuples ni des villes qui avaient droit de séance dans cette assemblée, et il varia sans doute selon les temps. Lorsque les Lacédémoniens¹, pour s'y rendre maîtres des délibérations, voulurent en exclure les Thessaliens, les Argiens et les Thébains, Thémistocle dans le discours qu'il prononça devant les amphictyons pour rompre cette entreprise, semble insinuer qu'il n'y avait alors que trente et une villes qui eussent ce droit.

Chaque ville envoyait deux députés, et avait par conséquent dans les délibérations deux

¹ Six millions. — Deux mille talents attiques font 11 500 000 francs. E. B.

² Trois oboles valaient 18 centimes. E. B.

³ Cent cinquante mille écus. — Cent cinquante talents font 262 500 fr. E. B.

¹ Plut. in Themist. pag. 122.

voix ; et cela sans distinction, et sans que les plus puissantes eussent aucune prérogative d'honneur, ni aucune prééminence sur les plus petites par rapport aux suffrages, la liberté dont se piquaient ces peuples demandant que tout fût égal parmi eux.

Les Amphictyons avaient plein pouvoir de discuter et de juger en dernier ressort les différends qui survenaient entre les villes amphictyoniques ; de condamner à de grosses amendes celles qu'ils trouvaient coupables ; et d'employer, non-seulement toute la rigueur des lois pour l'exécution de leurs arrêts, mais même encore de lever, s'il le fallait, des troupes pour forcer les rebelles à y obéir. Les trois guerres sacrées, entreprises par leur ordre, dont je parlerai ailleurs, en sont une preuve éclatante.

Avant que d'être installés dans la compagnie, ils prêtaient un serment qui est remarquable ; c'est Eschine¹ qui nous en a conservé la formule, dont voici le sens : « Je jure de ne
« jamais renverser aucune des villes honorées
« du droit d'amphictyonie, et de ne point de-
« tourner ses eaux courantes ni en temps de
« paix, ni en temps de guerre ; que si quel-
« que peuple venait à faire une pareille en-
« treprise, je m'engage à porter la guerre en
« son pays ; à raser ses villes, ses bourgs et
« ses villages, et à le traiter en toutes choses
« comme mon plus cruel ennemi. De plus,
« s'il se trouvait un homme assez impie pour
« oser dérober quelques-unes des riches of-
« frandes conservées à Delphes dans le temple
« d'Apollon, ou pour faciliter à quelque autre
« les moyens de commettre ce crime soit en
« lui prêtant aide pour cela, soit même en ne
« faisant que le lui conseiller, j'emploierai
« mes pieds, mes mains, ma voix, en un mot,
« toutes mes forces, pour tirer vengeance de
« ce sacrilège. » (Ce serment était accompa-
« gné d'imprécations et d'exécutions terribles).
« Que si quelqu'un enfreint ce qui est contenu
« dans le serment que je viens de faire, soit
« que ce quelqu'un soit un simple particulier,
« soit même que ce soit une ville ou un peuple,
« que ce particulier, cette ville ou ce peuple
« soit regardé comme exécrable, et qu'en cette
« qualité il éprouve toute la vengeance d'A-

« pollon, de Diane, de Latone et de Minerve
« la Prévoyante ; que leur terre ne produise
« aucun fruit ; que leurs femmes, au lieu
« d'engendrer des enfants ressemblants à leurs
« pères, ne mettent au monde que des mon-
« stres, et que les animaux mêmes éprouvent
« une semblable malédiction ; que ces hom-
« mes sacrilèges perdent tous leurs procès ;
« s'ils ont la guerre, qu'ils soient vaincus ;
« que leurs maisons soient rasées, et qu'eux
« et leurs enfants soient passés au fil de l'é-
« pée. » Je ne m'étonne pas si, après de si
« redoutables engagements, la guerre sacrée,
« entreprise par ordre des amphictyons, se pous-
« sait avec tant d'acharnement et de fureur. La
« religion du serment avait une grande force
« chez les anciens : combien devrait-elle être
« respectée dans le christianisme, où l'on fait
« profession de croire que le violement en sera
« puni par des supplices éternels, et où néan-
« moins on regarde pour l'ordinaire le serment
« comme un jeu !

L'autorité des amphictyons avait toujours
« été d'un grand poids dans la Grèce ; mais elle
« commença fort à déchoir dès le moment qu'ils
« eurent eu la condescendance d'admettre Phi-
« lippe dans leur corps ; car ce prince, étant par
« ce moyen entré en jouissance de tous leurs
« droits et de tous leurs privilèges, sut bientôt
« se mettre au-dessus des lois, et abusa de son
« pouvoir jusqu'au point de présider par procu-
« reur et à cette illustre assemblée, et aux jeux
« pythiques ; jeux dont les amphictyons étaient
« les juges nés et les agonothètes. C'est ce que
« Démosthène lui reproche dans sa troisième
« Philippique : *Lorsqu'il ne daigne pas, dit-il, nous honorer de sa présence, il envoie présider ses esclaves* : terme odieux, mais éner-
« gique et qui sent bien la liberté grecque, par
« lequel l'orateur athénien désigne le bas et in-
« digne asservissement des plus grands seigneurs
« de la cour de Philippe.

Si l'on veut connaître plus à fond ce qui re-
« garde les amphictyons, on peut consulter les
« dissertations de M. de Valois, insérées dans les
« Mémoires² de l'Académie des Belles-Lettres,
« où cette matière est traitée avec beaucoup d'é-
« tendue et d'érudition.

¹ Eschin. in Orat. nipi megaprobiosing.

² Tom. III.

§ IX. — DES REVENUS D'ATHÈNES.

Les revenus d'Athènes, selon le passage d'Aristophane que j'ai cité ci-devant, et par conséquent du temps de la guerre du Péloponnèse, montaient à deux mille talents, c'est-à-dire, à six millions de notre monnaie¹. On réduisit ces revenus ordinairement à quatre espèces.

1^o La première regarde les revenus qu'on tirait de la culture des terres, de la vente des bois, de l'exploitation des mines d'argent et d'autres fonds pareils appartenant au public. On y comprend aussi les droits d'entrée et de sortie sur les marchandises, et ceux qu'on tirait des habitants de la ville, tant naturels qu'étrangers.

Il est souvent parlé, dans l'histoire des Athéniens, des mines d'argent de Laurium, qui était une montagne située entre le Pirée et le cap Sunium, et de celles de Thrace, d'où plusieurs particuliers tiraient des richesses infinies. Xénophon², dans un écrit où il traite cette matière à fond, démontre combien les mines d'argent, bien exploitées, pourraient rapporter au public, par l'exemple de plusieurs particuliers qui s'y étaient enrichis. Hipponicus louait ses mines et ses esclaves, qui étaient au nombre de six cents, à un entrepreneur, lequel rendait au propriétaire une obole³ chaque jour pour chaque esclave, tous frais faits; ce qui montait chaque jour à une mine, c'est-à-dire à cinquante francs. Nicias, qui périt en Sicile, louait pareillement ses mines avec mille esclaves, et en tirait un égal profit, proportionné à ce nombre.

2^o La seconde espèce de revenus était les contributions que les Athéniens tiraient des alliés pour les frais communs de la guerre. D'abord, sous Aristide, elles n'étaient que de quatre cent soixante⁴ talents. Périclès les augmenta de près du tiers, et les fit monter à

¹ Deux mille talents font 11 500 000 francs.

E. B.

² De ratione reddituum.

³ Il y avait six oboles à une drachme, cent drachmes à la mine, et soixante mines au talent. = Une obole antique vaut 16 centimes. E. B.

⁴ Le talent valait mille écus, = Quatre cent soixante talents valent 2 615 000 fr. E. B.

six cents⁵; et, peu de temps après, on les poussa jusqu'à treize cents talents⁶. Des impositions modiques et nécessaires dans les commencements devinrent ainsi en peu de temps outrées et exorbitantes, malgré toutes les protestations du contraire qu'ils avaient faites à leurs alliés, et les engagements les plus solennels qu'ils avaient pris avec eux.

3^o Une troisième sorte de revenus était les taxes extraordinaires imposées par tête, dans les grands besoins et les nécessités de l'état, sur tous les habitants du pays, tant naturels qu'étrangers.

4^o Enfin, les taxes auxquelles les particuliers étaient condamnés par les juges pour différents délits tournaient au profit du public, et étaient mises dans le trésor, à l'exception du dixième, réservé à Minerve, et du cinquième pour d'autres divinités.

L'emploi le plus naturel et le plus légitime de ces différents revenus de la république était pour payer les troupes tant de terre que de mer, à construire et à équiper des flottes, à entretenir ou à réparer les bâtiments publics, les temples, les murs, les ports, les citadelles. Mais une grande partie de ces revenus, surtout depuis le temps de Périclès, fut détournée à des usages non nécessaires, et souvent même consumée en des dépenses frivoles, pour des jeux, des fêtes, des spectacles, qui coûtaient des sommes immenses, et n'étaient d'aucune utilité pour l'état.

§ X. — DE L'ÉDUCATION DE LA JEUNESSE.

Je mets cet article dans celui du gouvernement, parce que tous les plus célèbres législateurs ont cru avec raison que l'éducation de la jeunesse en faisait une partie essentielle.

Les exercices qui servaient à former soit le corps, soit l'esprit des jeunes Athéniens (et il en faut dire autant de presque tous les peuples de la Grèce), étaient la danse, la musique, la chasse, l'art de faire des armes et de monter à cheval, l'étude des belles-lettres et celle des sciences. On sent bien que je ne puis qu'effleurer et toucher très-légèrement tant de matières.

⁵ Six cents talents valent 3 450 000 fr. E. B.

⁶ Treize cents talents valent 7 575 000 fr. E. B.

La danse est un des exercices du corps que les Grecs ont cultivés avec beaucoup de soin. Elle faisait partie de ce que les anciens appelaient la *gymnastique*, partagée, suivant Platon, en deux genres, l'*orchestique*¹, qui tire son nom de la danse, et le *palestrique*², appelé ainsi d'un mot grec qui signifie la lutte. Les exercices de ce dernier genre contribuaient principalement à former le corps pour les travaux de la guerre, de la marine, de la campagne, et pour les autres services de la société.

La danse se proposait un autre but, et prescrivait des règles sur les mouvements les plus propres à rendre la taille libre et dégagée, à former un corps bien proportionné à donner à toute la personne un air aisé, noble, gracieux, en un mot, une certaine politesse d'extérieur, s'il est permis de parler ainsi, qui prévient toujours en faveur de ceux qui y ont été formés de bonne heure.

La musique n'était pas cultivée avec moins d'application ni moins de succès. Les anciens lui attribuaient des effets merveilleux. Ils la croyaient très-propre à calmer les passions, à adoucir les mœurs, et même à humaniser des peuples naturellement sauvages et barbares. Polybe³, historien grave et sérieux, et qui certainement mérite quelque créance, attribue la différence extrême qui se trouvait entre deux peuples de l'Arcadie, les uns infiniment estimés et aimés pour la douceur de leurs mœurs, pour leur inclination bienfaisante, pour leur humanité envers les étrangers, et leur piété envers les dieux; les autres, au contraire, généralement décriés et batis, à cause de leur férocity et de leur irréligion; Polybe, dis-je, attribue cette différence à l'étude de la musique (j'entends, dit-il, la saine et véritable musique), cultivée avec soin par les uns, et négligée absolument par les autres.

Après cela il n'est pas étonnant que les Grecs aient regardé la musique comme une partie essentielle de l'éducation des jeunes gens.

Socrate lui-même⁴, dans un âge avancé, ne rougit pas d'apprendre à jouer des instruments. Quelque estimé d'ailleurs que fût Thémistocle⁵, on crut qu'il manquait quelque chose à son mérite parce qu'après un repas il ne put, comme les autres, toucher la lyre. L'ignorance sur ce point passait pour un défaut d'éducation⁶; au contraire, l'habileté en ce genre faisait honneur aux plus grands hommes. Épaminondas fut loué⁷, parce qu'il savait danser et jouer de la flûte. On doit ici remarquer le différent goût et le différent génie des nations. Les Romains pensaient tout autrement que les Grecs sur ce qui regarde la musique et la danse, et n'en faisaient aucun cas pour eux-mêmes. Il y a bien de l'apparence que parmi les Grecs ceux qui étaient les plus sages et les plus sensés n'y donnaient qu'une application médiocre; et le mot de Philippe à son fils Alexandre, qui dans un repas avait marqué trop d'habileté dans la musique, me porte à le croire. *N'as-tu pas honte*, lui dit-il, *de chanter si bien?*

Au reste, cette estime des Grecs pour la danse et pour la musique avait son fondement, l'une et l'autre étaient employées dans les fêtes et dans les cérémonies les plus augustes de la religion, pour témoigner aux dieux avec plus de force et de vivacité sa reconnaissance pour les biens qu'on en avait reçus. Elles faisaient un des plus ordinaires et des plus grands agréments des repas, qu'on commençait et qu'on ne finissait guère sans y chanter quelques odes, comme celles qui étaient faites à l'honneur des vainqueurs aux jeux olympiques, et sur d'autres sujets pareils. Elles avaient lieu même dans la guerre, et l'on sait que les Lacédémoniens allaient au combat en dansant et

¹ « Socrâtes, jam senex, institui lyrà non erubescbat. » (QUINTIL. lib. 1, cap. 10.)

² « Themistocles, quum in epulis recusasset lyram, habitus est indolior. » (Cic. Tusc. Quæst. lib. 1, n. 4.)

³ « Semmam eruditiorum Græci stam credebant in nervorum vocumque cantibus... discabantque id omnes; nec, qui nesciebat, satis exultus doctrinâ putabatur. » (Cic. ib.)

⁴ « In Epaminondæ victoriis commemoratum est, sicut et tasse eum commodè, scienterque tibis cantasse... Scilicet non eodem omnibus honesta sunt atque turpia, sed omnis majorum institutis jactantur. » (CORNEL. NEP. in Prefat.)

¹ Ὀρχηστῆς, saltare.

² Πάλης.

³ Polyb. lib. 4, pag. 280-291.

au son de la flûte. Platon, le plus grave philosophe de l'antiquité, considérait l'un et l'autre de ces deux arts, non comme un simple amusement, mais comme faisant une partie considérable des cérémonies de la religion et des exercices militaires; aussi le voit-on fort occupé, dans ses livres des Lois¹, à prescrire de sages réglemens sur la danse et sur la musique, pour les renfermer dans les bornes de l'utilité et de l'honnêteté.

Elles ne s'y conservèrent pas longtemps. La licence de la scène grecque où la danse triomphait, et où elle était pour ainsi dire prostituée aux baladins et aux gens les plus méprisables, qui ne s'en servaient que pour réveiller ou nourrir les passions les plus vicieuses; cette licence, dis-je, ne tarda guère à corrompre un art dont on pouvait tirer quelque avantage, s'il avait été réglé comme Platon le prétendait. La musique eut une pareille destinée, et peut-être même que la corruption de celle-ci contribua beaucoup au dérèglement et à la dépravation de la danse. La volupté fut presque le seul arbitre que l'on consulta sur l'usage qu'on devait faire de l'une et de l'autre, et le théâtre devint une école de toutes sortes de vices.

Plutarque², en se plaignant que la danse était fort déchuë du mérite qui la rendait si estimable aux grands hommes de l'antiquité, ne manque pas d'observer qu'elle s'était corrompue par le caractère vicieux d'une poésie et d'une musique molles et efféminées, auxquelles elle s'était associée mal à propos, et qui avaient pris la place de cette poésie et de cette musique anciennes qui avaient quelque chose de noble, de mâle, et même de religieux et de céleste. Il ajoute que, s'étant rendu esclave de la volupté, elle exerce en son nom une espèce d'empire tyrannique sur les théâtres, devenus une école publique des passions et des vices, où la raison n'est point écoutée.

Le lecteur, sans que j'aie besoin de l'en avertir, fera de lui-même l'application de cet endroit de Plutarque à cette sorte de musique dont retentissent aujourd'hui nos théâtres, et qui, par ses airs efféminés et lascifs, a achevé

d'empoisonner le peu de vertu et d'éteindre le peu de vigueur qui nous restait. Ce sont les termes dont se sert Quintilien pour décrire la musique de son temps³: *Quæ nunc in scenis effeminata, et impudicis modis fracta, non ex parte minimè, si quid in nobis virilis roboris manebat, excidit.*

Des autres exercices du corps.

Les jeunes Athéniens, et en général tous les Grecs avaient grand soin de se former aux exercices du corps, et de prendre régulièrement des leçons des maîtres de palestra. On appelait *palestres* ou *gymnases* les lieux destinés à ces sortes d'exercices, ce qui répondait à peu près à nos académies. Platon⁴, dans ses livres des Lois, après avoir montré de quelle importance il était pour la guerre de cultiver la force et l'agilité des pieds et des mains, ajoute que, loin de bannir d'une république bien policée la profession des athlètes, on doit au contraire y proposer des prix pour tous les exercices qui servent à perfectionner l'art militaire, tels que sont ceux qui rendent le corps plus léger et plus propre à la course, plus ferme, plus robuste, plus souple, plus capable de soutenir de grandes fatigues et de faire de grands efforts. Il faut se souvenir qu'il n'y avait pas un Athénien qui ne dût être prêt à manœuvrer la rame dans les plus grandes galères. C'étaient les citoyens qui faisaient cette fonction, et elle n'était pas renvoyée aux esclaves ou aux criminels comme aujourd'hui. Ils étaient tous destinés aussi au métier de la guerre, et obligés quelquefois de porter des armures de fer de pied en cap, qui étaient d'un fort grand poids. Voilà pourquoi Platon et tous les Anciens regardaient les exercices du corps comme très-utiles, même comme absolument nécessaires pour le bien public. Ce philosophe ne donnait l'exclusion qu'à ceux qui n'étaient d'aucun usage pour la guerre.

Il y avait encore des maîtres qui montraient à monter à cheval, et à faire des armes⁵; et d'autres qui se chargeaient d'enseigner aux

¹ De Leg. lib. 7.

² Symposiac. lib. 9, quest. 15, pag. 718.

³ Quintil. lib. 1, cap. 10.

⁴ Lib. 8, de Leg. pag. 832-833.

⁵ Plut. in Lacheis pag. 191.

jeunes gens tout ce qu'il faut savoir pour exceller dans l'art militaire et pour devenir un bon commandant. Toute la science de ces derniers se bornait à ce que les anciens appelaient *la tactique*, c'est-à-dire l'art de ranger les soldats en bataille, et de faire des évolutions militaires. Cette science était utile, mais ne suffisait pas. Xénophon¹ en montre l'insuffisance en produisant un jeune homme sorti tout récemment d'une pareille école où il croyait avoir tout appris, et d'où il n'avait remporté qu'une sotte estime de lui-même, accompagnée d'une parfaite ignorance; et il lui donne, par la bouche de Socrate, d'admirables préceptes sur le métier de la guerre, bien propres à former un excellent officier.

La chasse était regardée aussi par les anciens comme un exercice très-propre à former les jeunes gens aux ruses et aux fatigues de la guerre: c'est pour cela que Xénophon², qui n'était pas moins bon guerrier que philosophe, n'a pas cru indigne de lui de composer un traité particulier sur la chasse, où il descend dans le dernier détail; et il marque les avantages qu'on en tire, en s'accoutumant à souffrir la faim, la soif, le chaud, le froid, et à n'être rebuté ni par la longueur de la course, ni par l'âpreté des lieux difficiles et des broussailles qu'il faut souvent percer, ni par le peu de succès des longs et pénibles travaux qu'on essuie quelquefois inutilement. Il ajoute que cet innocent plaisir en écarte d'autres également honteux et criminels, et qu'un homme sage et modéré ne s'y livre pas néanmoins jusqu'à négliger le soin de ses affaires domestiques. Le même auteur³, dans la *Cyropédie*, fait souvent l'éloge de la chasse, qu'il regarde comme une étude sérieuse de la guerre, et il montre dans son jenne héros le bon usage qu'on en peut faire.

Des exercices de l'esprit.

Athènes était, à proprement parler, l'école et le domicile des beaux-arts et des sciences. L'étude de la poésie, de l'éloquence, de la philosophie, des mathématiques, y avait une

grande vogue, et était fort cultivée par la jeunesse.

On ehvoyait d'abord des jeunes gens chez des maîtres de grammaire, qui leur apprenaient régulièrement et par principes leur propre langue, qui leur en faisaient sentir toute la beauté, l'énergie, le nombre, et la cadence. De là ce goût raffiné qui était répandugénéralement dans Athènes⁴, où l'histoire nous apprend qu'une simple vendeuse d'herbes s'aperçut, à la seule affectation d'un mot, que Théophraste était étranger. De là cette crainte qu'avaient les orateurs de blesser par quelque expression peu concertée des oreilles si fines et si délicates. C'était une chose commune parmi les jeunes gens d'apprendre par cœur les tragédies qui se représentaient actuellement sur le théâtre. Nous avons vu qu'après la déroute des Athéniens à Syracuse, plusieurs d'entre eux, qui avaient été faits prisonniers, et réduits en servitude, en adoucirent le joug en récitant les pièces d'Euripide à leurs maîtres, lesquels, extrêmement sensibles au plaisir d'entendre de si beaux vers, les traitèrent depuis avec bonté et humanité. Il en était de même sans doute des autres poètes, et l'on sait qu'Alcibiade⁵, encore tout jeune, étant entré dans une école où il ne trouva point d'Homère, donna un soufflet au maître, le regardant comme un ignorant, et comme un homme qui déshonorait sa profession.

Pour l'éloquence, il n'est pas étonnant qu'on en fit une étude particulière à Athènes. C'était elle qui ouvrait la porte aux premières charges, qui dominait dans les assemblées, qui décidait des plus importantes affaires de l'état, et qui donnait un pouvoir presque souverain à ceux qui avaient le talent de bien manier la parole.

C'était donc là la grande occupation des jeunes citoyens d'Athènes, surtout de ceux qui aspiraient aux premières places. A l'étude de la rhétorique ils joignaient celle de la philosophie; je comprends sous cette dernière toutes les sciences qui en font partie, ou qui y ont rapport. Des hommes, connus dans l'antiquité sous le nom de *sophistes*, s'étaient acquis

¹ Memorabil. lib. 3, pag. 761, etc.

² De Venatione.

³ Cyrop. lib. 1, pag. 5-6, et lib. 2.

⁴ Cic. in Brut. n. 173. — Quintil. lib. 8, cap. 1 — Plut. in Persic. pag. 156.

⁵ Plut. in Alcib. pag. 191

une grande réputation à Athènes, surtout du temps de Socrate. Ces docteurs, également présomptueux et avarés, se donnaient pour des savants accomplis en tout genre. Leur fort était la philosophie et l'éloquence; et ils corrompaient l'une et l'autre par le mauvais goût et par les mauvais principes qu'ils inspiraient à leurs disciples. J'ai marqué, dans la vie de Socrate, comment ce philosophe entreprit et vint à bout de les décrier.

CHAPITRE II.

DE LA GUERRE.

§ I. — PEUPLES DE LA GRÈCE DE TOUT TEMPS FORT BELLIQUEUX, SURTOUT LES LACÉDÉMONIENS ET LES ATHÉNIENS.

Nul peuple de l'antiquité (j'excepte les Romains) ne peut le disputer aux Grecs pour ce qui regarde la gloire des armes et la vertu militaire. Dès le temps de la guerre de Troie, la Grèce signala son courage dans les combats, et s'acquit une réputation immortelle par la bravoure des chefs qu'elle y envoya. Cette expédition ne fut pourtant, à proprement parler, que comme le berceau de sa gloire naissante; et les grands exploits par lesquels elle s'y distingua lui servirent comme d'essais et d'apprentissage dans le métier de la guerre.

Il y avait dans la Grèce plusieurs petites républiques, voisines les unes des autres par leur situation, mais extrêmement séparées par leurs coutumes, leurs lois, leurs caractères, et surtout par leurs intérêts. Cette différence de mœurs et d'intérêts fut parmi elles une source et une occasion continuelle de divisions. Chaque ville, peu contente de son propre domaine, songeait à s'agrandir aux dépens de celles qui étaient les plus voisines et le plus à sa bienséance. Ainsi tous ces petits états, soit par ambition et pour étendre leurs conquêtes, soit par la nécessité d'une juste défense, étaient toujours sous les armes; et par cet exercice continu de guerres il se forma parmi tous ces peuples un esprit martial et une intrépidité de courage qui en fit des soldats invincibles,

comme il parut dans la suite, lorsque toutes les forces de l'Orient réunies ensemble vinrent fondre sur la Grèce, et lui firent connaître à elle-même ce qu'elle était et ce qu'elle pouvait.

Deux villes se distinguèrent entre les autres, et tinrent sans contredit le premier rang : Sparte, et Athènes. Aussi ce furent ces deux villes qui, ou successivement, ou toutes deux ensemble, eurent l'empire de la Grèce, et se maintinrent pendant un fort long temps dans un pouvoir que la supériorité seule de mérite, reconnue généralement de tous les autres peuples, leur avait acquis; et ce mérite consistait principalement dans la science des armes et dans la vertu guerrière, dont elles avaient donné l'une et l'autre des preuves éclatantes dans la guerre contre les Perses. Thèbes leur disputa cet honneur pendant quelques années par des actions de courage surprenantes, et qui tenaient du prodige : mais ce ne fut qu'une lumière de courte durée, qui, après avoir jeté un grand éclat, disparut aussitôt, et laissa cette ville dans sa première obscurité. Sparte et Athènes furent donc seules l'objet de nos réflexions sur ce qui regarde la guerre, et nous les joindrons ensemble pour être plus en état de connaître leurs caractères, tant par leur ressemblance que par leur différence.

§ II. — ORIGINE ET CAUSE DU COURAGE ET DE LA VERTU MILITAIRE, PAR OÙ LES LACÉDÉMONIENS ET LES ATHÉNIENS SE SONT TOUJOURS DISTINGUÉS.

Toutes les lois de Sparte et tous les établissements de Lycurgue n'avaient pour objet, ce semble, que la guerre, et ne tendaient qu'à faire des sujets de la république un peuple de soldats. Tout autre emploi, tout autre exercice leur était interdit. Arts, belles-lettres, sciences, métiers, culture même de la terre, rien de tout cela ne faisait leur occupation et ne leur paraissait digne d'eux. Dès la plus tendre enfance, on ne leur inspirait du goût que pour les armes, et il est vrai que l'éducation de Sparte était merveilleuse quant à ce point. Marcher nu-pieds, coucher sur la dure, se passer de peu pour le boire et le manger, souffrir le chaud et le froid, se faire un exercice continu de la chasse, de la lutte, de la course à pied, de la course à cheval, s'endurcir même aux coups et

aux plaies jusqu'à supprimer toute plainte et tout gémissment, voilà ce qui faisait l'apprentissage de la jeunesse spartiate par rapport à la guerre, et ce qui la mettait en état d'en soutenir un jour toutes les fatigues, et d'en affronter tous les dangers.

L'habitude d'obéir, contractée dès la plus tendre jeunesse, le respect pour les magistrats et pour les anciens, une soumission parfaite aux lois, dont nul âge, nulle condition ne dispensait, les disposaient merveilleusement à la discipline militaire, qui est le nerf de la guerre, et qui fait le succès des plus grandes entreprises.

Or une de ces lois était de vaincre ou de mourir, et de ne jamais se rendre à l'ennemi. Léonide, avec ses trois cents Spartiates, en donna un illustre exemple; et son courage intrépide, relevé d'âge en âge par des louanges magnifiques, et proposé pour modèle à toute la postérité, avait donné le ton à la nation, et tracé la route qu'elle devait tenir. La honte et l'infamie attachées à quiconque contrevenait à cette loi et mettait bas les armes, en maintenaient l'observance, et la rendaient en quelque sorte inviolable. Les mères recommandaient à leurs enfants, lorsqu'ils partaient pour la campagne, de revenir avec on sur leur bouclier. Elles pleuraient, non ceux qui étaient morts les armes à la main, mais ceux qui s'étaient sauvés en fuyant. Faut-il s'étonner après cela qu'une petite troupe de pareils soldats, avec de tels principes, arrêtât une armée innombrable de barbares?

Les Athéniens étaient élevés moins durement que ceux de Sparte, mais ils n'avaient pas moins de courage. Le goût des deux peuples était tout différent pour ce qui regarde l'éducation et les occupations; mais ils arrivaient au même but, quoique par diverses routes. Les Spartiates ne savaient que manier les armes, et n'étaient que soldats. Chez les Athéniens (et il en faut dire autant des autres peuples de la Grèce), les arts, les métiers, la culture des terres, le négoce, la marine, étaient en honneur, et ne dégradait personne. Ces occupations n'étaient point un obstacle à la valeur et à la science de la guerre; elles n'empêchaient personne de s'élever aux plus grands commandements et aux premières dignités de

la république. Plutarque observe que Solon, voyant que le territoire de l'Attique était stérile, s'appliqua à tourner l'industrie des citoyens aux arts, aux métiers, au trafic, pour suppléer par ce moyen à ce qui manquait au pays du côté de la fertilité. Ce goût devint un des principes du gouvernement et des lois fondamentales de l'état, et il se perpétua dans les descendants, mais sans rien diminuer de l'ardeur de ce peuple pour la guerre.

La gloire ancienne de la nation, qui s'était toujours distinguée par la bravoure militaire, était un puissant motif pour ne pas dégénérer de la réputation de leurs ancêtres. La fameuse bataille de Marathon, où seuls ils avaient soutenu le choc des barbares et remporté sur eux une victoire signalée, leur rehaussa infiniment le courage, et la journée de Salamine, au succès de laquelle ils eurent la plus grande part, mit le comble à leur gloire, et les rendit capables des plus grandes entreprises.

Une noble émulation pour ne point céder en mérite à Sparte rivale d'Athènes, et une vive jalousie de gloire, qui pendant la guerre des Perses se tint dans de justes bornes, furent encore pour les Athéniens un pressant aiguillon qui leur faisait faire tous les jours de nouveaux efforts pour se surmonter eux-mêmes et pour soutenir leur réputation.

Des récompenses et des marques d'honneur accordées à ceux qui s'étaient distingués dans les combats, des tombeaux élevés aux citoyens qui étaient morts pour la défense de la patrie, des oraisons funèbres prononcées en public au milieu des cérémonies les plus augustes de la religion, pour rendre leur nom immortel, tout cela contribuait infiniment à perpétuer le courage parmi les Athéniens surtout, et à leur en faire comme une loi et une nécessité indispensable.

Il y avait à Athènes une loi¹ qui ordonnait que ceux qui auraient été estropiés à la guerre seraient nourris aux dépens du public. La même grâce était accordée aux pères et mères aussi bien qu'aux enfants de ceux qui, étant morts dans le combat, laissaient une famille pauvre et hors d'état de subsister². La répu-

¹ Plut. in Solon. pag. 96.

² Plut. in Menes. pag. 218-219. — Diog. Laert. in Solon. pag. 37.

blique, comme une bonne mère, s'en chargeait généreusement, et remplissait à leur égard tous les devoirs, et leur procurait tous les secours qu'ils auraient pu attendre de ceux dont ils pleuraient la perte.

Voilà ce qui remplissait de courage les Athéniens, et ce qui rendait leurs troupes invincibles, quoique d'ailleurs elles fussent peu nombreuses. Dans la bataille de Platée, où l'armée des barbares, commandée par Mardonius, montait au moins à trois cent mille hommes, et celle des Grecs réunis ensemble à cent huit mille deux cents, il n'y avait dans celle-ci que dix mille Lacédémoniens, dont la moitié étaient Spartiates, c'est-à-dire habitants de Sparte, et huit mille Athéniens. Il est vrai que chaque Spartiate avait amené avec lui sept ilotes, qui faisaient en tout trente-cinq mille hommes; mais ils n'étaient presque point comptés comme soldats.

Ce mérite éclatait, en fait de courage guerrier, reconnu généralement par les autres peuples, n'étouffait pas dans leur esprit tout sentiment d'envie et de jalousie, comme il parut un jour, par rapport aux Lacédémoniens. Les alliés, qui leur étaient beaucoup supérieurs en nombre, souffrant avec peine de se voir soumis à leurs ordres, en murmuraient secrètement. Agésilas, roi de Sparte, sans faire paraître qu'il eût entendu leurs plaintes, rassembla toute son armée, et, après avoir fait asseoir d'un côté tous les alliés ensemble, et de l'autre les Lacédémoniens seuls, il fit crier par un héraut que tous les ouvriers en fer, tous les maçons, tous les charpentiers, et ainsi des autres métiers, se levassent. Presque tous les alliés se levèrent, et aucun parmi les Lacédémoniens, à qui tous les métiers étaient interdits. Alors Agésilas, en souriant : « Voyez-vous, leur dit-il, combien Sparte seule fournit plus de soldats que toutes les autres villes ensemble ? » voulant faire entendre par là que, pour être bon soldat, il ne fallait être que soldat; que les métiers étaient des distractions qui empêchaient l'artisan de se donner entièrement à la profession des armes et à la science de la guerre, et d'y réussir aussi bien que ceux qui en faisaient leur unique exercice. Mais Agésilas parlait et agissait ainsi par l'opinion avantageuse qu'il avait de l'éducation lacédémonienne; car, dans

le fond, ceux qu'il ne voulait faire regarder que comme de simples artisans montraient bien, par les éclatantes victoires qu'ils remportèrent contre les Perses et contre Sparte même, qu'ils ne le cédaient aucunement aux Lacédémoniens, tout soldats qu'ils étaient, ni en valeur ni en science militaire.

§ III. — DIFFÉRENTES SORTES DE TROUPES DONT LES ARMÉES DES LACÉDÉMONIENS ET DES ATHÉNIENS ÉTAIENT COMPOSÉES.

Les armées, tant à Sparte qu'à Athènes, étaient composées de quatre sortes de troupes : citoyens, alliés, mercenaires, esclaves. On imprimait quelquefois aux soldats une marque sur la main pour les distinguer, à la différence des esclaves, à qui ce caractère était imprimé sur le front. Les interprètes croient que c'est par allusion à cette double coutume qu'il est marqué dans l'Apocalypse¹ que tous étaient obligés de recevoir le caractère de la bête en leur main droite, ou sur leur front : et que saint Paul² dit de lui-même : *Je porte imprimées sur mon corps les marques du seigneur Jésus.*

Les citoyens de Lacédémone étaient de deux sortes : ou ceux qui habitaient dans Sparte même, et qu'on appelait pour cette raison *Spartiates*; ou ceux qui demeuraient à la campagne. Du temps de Lycorgue, les Spartiates montaient à neuf mille, et les autres à trente mille. Il paraît que ce nombre était un peu diminué du temps de Xerxès, puisque Démonate, en lui parlant des troupes lacédémoniennes, ne compte que huit mille Spartiates. Ces derniers étaient l'élite de la nation, et l'on peut juger du cas qu'on en faisait, par l'inquiétude où fut la république pour les trois ou quatre cents qui furent assiégés par les Athéniens dans la petite Ile de Sphactérie, et qui y furent faits prisonniers. En général les Lacédémoniens menageaient fort les troupes du pays, et n'en envoyaient que peu dans les armées; mais ce peu en faisait la plus grande force. Comme on demandait un jour à un général lacédémonien combien il y avait de Spar-

¹ Apoc. 13-16

² Gal. 6-17.

tiotes dans l'armée : *Autant qu'il en faut*, dit-il, *pour repousser l'ennemi*. Ils servaient l'état à leurs dépens, et ce ne fut que dans la suite des temps qu'ils reçurent du public la solde.

Les *alliés* faisaient le grand nombre des troupes dans les deux républiques, et ils étaient stipendiés par les villes qui les envoyaient.

On appelait *mercenaires* les troupes étrangères qui étaient soudoyées par la république au secours de laquelle elles étaient appelées.

Les Spartiates ne marchaient jamais sans quelques ilotes, et nous avons vu que dans la bataille de Platée chaque citoyen en avait sept. Je ne crois pas que ce nombre fût fixe, et je ne comprends pas bien même à quel usage ils étaient destinés. C'aurait été une bien mauvaise politique de mettre les armes entre les mains d'un si grand nombre d'esclaves, fort mécontents pour l'ordinaire de leurs maîtres, qui les traitaient durement, et qui en auraient en tout à craindre dans un combat. Cependant Hérodote, dans l'endroit que j'ai cité, les représente comme des troupes armées à la légère.

L'infanterie était composée de deux sortes de soldats. Les uns étaient armés pesamment, et portaient de grands boucliers, des lances, des demi-piques, des sabres; ils faisaient la principale force de l'armée. Les autres étaient armés à la légère, c'est-à-dire d'arcs et de frondes. On les plaçait ordinairement au front de la bataille, ou sur les ailes, comme en première ligne pour tirer des flèches et lancer des javalots et des pierres contre l'ennemi; et leurs décharges faites, ils se retiraient par les intervalles derrière leurs bataillons, comme en seconde ligne, pour y continuer à jeter leurs traits.

Thucydide, en décrivant la bataille de Mantinée, divise ainsi les troupes lacédémoniennes. Il y avait sept régiments de quatre compagnies chacun¹, sans compter les *squirités*, qui étaient au nombre de six cents : c'étaient des gens de cheval, dont je parlerai bientôt. La compagnie était, selon l'interprète grec, de cent vingt-huit hommes, et se divisait en quatre escouades, chacune de trente-deux

hommes. Ainsi le régiment montait en tout à cinq cent douze hommes, et les sept ensemble à trois mille cinq cent quatre-vingt-quatre. Chaque escouade avait quatre hommes de front sur huit de hauteur, car c'est la hauteur ordinaire des files, mais que les officiers pouvaient changer selon le besoin.

Les Lacédémoniens ne commencèrent proprement à faire usage de la cavalerie que depuis la guerre contre ceux de Messène, où ils en sentirent le besoin. Ils tiraient leurs cavaliers principalement d'une petite ville assez voisine de Lacédémone, appelée *Sciros*, d'où ces cavaliers furent nommés *scirités* ou *squirités*. Ils étaient toujours à la pointe de l'aile gauche, et cette place leur appartenait de droit.

La cavalerie était encore plus rare chez les Athéniens : la situation de l'Attique, coupée de beaucoup de montagnes, en était la cause. Elle ne montait, après la guerre contre les Perses, qui était le beau temps de la Grèce, qu'à trois cents chevaux : elle s'accrut depuis jusqu'à douze cents. Mais qu'est-ce que cela pour une république si puissante ?

J'ai déjà remarqué ailleurs que chez les anciens, tant Grecs que Romains, il n'est fait nulle part mention d'étrier, ce qui est bien étonnant. Ils se jetaient agilement sur le dos du cheval :

Corpora salu

Subjiciunt in equos¹.

Quelquefois coursier, accoutumé de bonne heure à ce manège, se baissait sur les jambes de devant, et donnait lieu à son maître de monter sur lui plus facilement :

*Inde inclinator collum, submissus et armos
De more, inflexis præbebat scandere terga
Cruribus².*

Ceux que l'âge ou leur faiblesse rendaient plus pesants se servaient du secours d'un valet pour monter à cheval³, et ils imitaient en cela les Perses, chez qui cet usage était ordinaire.

¹ Thucyd. lib. 5, pag. 390.

¹ *Æneid.* lib. 12, v. 287.

² *Silius*, lib. 10 (v. 465.) de equo Cloeli equitis romani.

³ *Xenoph.* de re equest. pag. 941 et 956.

Gracchus 'fit placer aux deux côtés des grands chemins de l'Italie de belles pierres, à une certaine distance les unes des autres, afin qu'elles aidassent les voyageurs à monter à cheval sans le secours de personne '.

Je m'étonne que les Athéniens, habiles comme ils étaient dans le métier de la guerre, n'aient pas compris que la cavalerie était la partie essentielle d'une armée, surtout pour les batailles, et que quelqu'un de leurs généraux n'ait pas tourné de ce côté-là leur attention et leur goût; comme Thémistocle le fit par rapport à la marine. Xénophon était bien capable de leur rendre un pareil service pour la cavalerie, dont il comprenait parfaitement l'importance. Il a écrit sur ce sujet deux traités, dont l'un regarde le soin qu'il faut prendre des chevaux pour les bien connaître et pour les former, et il entre sur ce sujet dans un détail étonnant; et l'autre enseigne la manière de former et d'exercer les cavaliers mêmes; tous deux bien dignes d'être lus par les gens du métier. Dans le dernier, il donne des vœux pour mettre la cavalerie en honneur, et il y prescrit en général des règles sur l'art militaire qui peuvent être d'un grand secours pour tous ceux qui sont destinés à la profession des armes.

J'ai été surpris, en parcourant ce second traité, de voir avec quel soin Xénophon, homme de guerre et païen, recommande le culte de la religion, le respect pour les dieux, et la nécessité d'implorer leur secours en toute occasion. Il répète cette maxime jusqu'à treize fois différentes dans un écrit d'ailleurs assez court; et sentant bien que cette sorte d'affection religieuse pourrait choquer certains esprits, il en fait une espèce d'apologie, et termine cet écrit par une réflexion que je rapporterai ici tout entière. « Si quelqu'un, » dit-il, s'étonne que j'insiste si fort ici sur la » nécessité qu'il y a de ne former aucune en- » treprise sans se rendre la Divinité propice » et favorable, qu'il fasse attention qu'il y a » dans la guerre mille conjonctures douteuses

« et obscures où les généraux, occupés à se » tendre mutuellement des embûches, ne » peuvent, dans l'incertitude de ce qui se » passe chez les ennemis, prendre conseil » d'autre que des dieux. Rien n'est douteux » ni obscur à leur égard; ils découvrent à qui » il leur plaît l'avenir par l'inspection des en- » traîles des bêtes, par le chant des oiseaux, » par les visions, par les songes. Or il est à » présumer que les dieux sont plus disposés à » favoriser de leurs lumières ceux qui ne les » consultent pas seulement dans une nécessité » urgente, mais qui, dans tous les temps, et » lorsqu'ils sont loin du danger, leur rendent » tout le culte dont ils sont capables.

Il était digne de ce grand homme de donner la plus importante des instructions à son fils Gryllus, à qui il adresse le traité dont il s'agit, et qui, selon l'opinion commune, était chargé du soin de former les cavaliers d'Athènes.

§ IV. — DE LA MARINE, DES VAISSEAUX, DES TROUPES DE MER, DE L'ÉQUIPEMENT DES GALÈRES À ATHÈNES. DIGRESSION SUR LES EXEMPTIONS ET LES AUTRES MARQUES D'HONNEUR QUE CETTE VILLE ACCORDAIT A CEUX QUI LUI AVAIENT RENDU DE GRANDS SERVICES.

Si les Athéniens le cédaient à ceux de Lacédémone pour la cavalerie, ils l'emportaient infiniment sur eux pour ce qui regarde la marine, et nous avons vu que cette science les avait rendus les maîtres de la mer, et leur avait donné une grande supériorité au-dessus de tous les autres peuples de la Grèce. Comme cette matière est importante pour l'intelligence de plusieurs endroits de l'histoire, je la traiterai avec un peu plus d'étendue que les autres; et je ferai grand usage de ce que le savant père dom Bernard de Montfaucon en a écrit dans ses livres de l'antiquité.

Les principales parties du vaisseau étaient, la proue, la poupe, et le milieu, qui s'appelait en latin *carina*, la carène.

La proue était ce qui avançait au delà de la carène et du ventre du vaisseau; elle était ornée pour l'ordinaire de peintures et de différentes images de dieux, d'hommes ou d'animaux. L'éperon, qu'on appelait *rostrum*, était

' Plut. in Gracch. pag. 838.

' *Ἀναβάτης* καὶ *ἀετιμύτης*. Ce mot *ἀναβάτης* signifie un homme, ou valet, qui aidait son maître à monter à cheval.

plus bas et à fleur d'eau : c'était une poutre qui avançait, munie d'une pointe de cuivre, et quelquefois de fer. Les Grecs l'appelaient *ἐπ' αἵματι*.

L'autre bout du navire, opposé à la proue, était ce qu'on appelait la *poupe*. Là était assis le pilote, et il tenait le gouvernail, qui était une rame plus longue et plus large que les autres.

La *carène* était le creux du vaisseau, ou le fond de cale.

Les vaisseaux étaient de deux espèces. Les uns allaient à la rame, et étaient des vaisseaux de guerre; les autres allaient à la voile, et étaient des vaisseaux de charge destinés au négoce et aux transports. Les uns et les autres se servaient quelquefois en même temps de voiles et de rames, mais cela était plus rare. Les navires de guerre sont aussi appelés très-souvent, dans les auteurs, *des navires longs*, et sont par là distingués des vaisseaux de charge.

Les vaisseaux longs étaient encore divisés en deux espèces : en ceux qu'on appeloit *actuariæ naves*, qui étaient des vaisseaux fort légers, comme nos brigantins; et en longs simplement. Les premiers s'appelaient ordinairement *ouverts*, parce qu'ils n'avaient pas de pont¹. De ces bâtiments légers, il y en avait de plus grands, et qui avaient les uns vingt, les autres trente, et les autres jusqu'à quarante rames, moitié d'un côté et moitié de l'autre, toutes sur la même file.

Les navires longs, qui servaient pour la guerre, étaient de deux sortes. Les uns n'avaient qu'un rang de rames de chaque côté; les autres en avaient deux, ou trois, ou quatre, ou cinq, ou en plus grand nombre, jusqu'à quarante : mais ces derniers étaient plus pour la montre que pour l'usage.

Les navires longs à un rang de rames s'appelaient *aphractes*, c'est-à-dire qu'ils n'étaient pas couverts et n'avaient point de pont : on les distinguait par là des *cataphractes*, qui en avaient. Ils avaient seulement vers la proue et

vers la poupe de petits planchers où l'on se tenait pour combattre.

Les vaisseaux employés le plus ordinairement dans les combats des anciens sont ceux à trois et à cinq rangs de rames, appelés *trirèmes* et *quinquérèmes*.

C'est une grande question, et qui a donné lieu à beaucoup de savantes dissertations, de savoir comment ces rangs de rames étaient disposés. Il y en a qui veulent qu'ils fussent mis en long, et à peu près comme sont aujourd'hui les rangs de rames dans les galères. D'autres soutiennent que les rangs des birèmes, des trirèmes, des quinquérèmes, et d'autres multipliés jusqu'au nombre de quarante en certains vaisseaux, étaient les uns sur les autres. On cite, pour ce dernier sentiment, des passages sans nombre d'auteurs anciens qui semblent ne laisser aucun doute, et qui sont considérablement fortifiés par le témoignage de la colonne Trajane, qui représente ces rangs les uns sur les autres. Cependant le Père de Montfaucon avoue que tout ce qu'il a consulté de gens plus habiles dans la marine déclarent que la chose, conçue de cette manière, leur parait impossible. Mais le raisonnement est une faible preuve contre l'expérience de tant de siècles, et attestée par tant d'auteurs. Il est vrai qu'en supposant ces rangs de rames perpendiculairement les uns sur les autres, il n'est pas aisé de comprendre comment se pouvait faire la manœuvre : mais dans les birèmes et les trirèmes de la colonne Trajane, les rangs de dessous sont mis obliquement, et comme par degrés.

Dans les anciens temps on ne connaissait point les navires à plusieurs rangs de rames : on se servait de vaisseaux longs, où les rameurs, en quelque nombre qu'ils fussent, étaient tous sur la même ligne. Telle était la flotte que les Grecs envoyèrent contre Troie². Elle était composée de douze cents voiles, dont les galères de Béotie étaient de six-vingts hommes chacune, et celles de Philoctète de cinquante ; ce qui désigne sans doute les plus grandes et les plus petites. Leurs galères n'avaient point de tillac, mais étaient faites comme de simples bateaux, ce qui se pratique encore,

¹ Pont, en termes de marine, est le tillac, ou un plancher qui sépare les étages du navire. On dit aussi qu'un vaisseau a deux ou trois ponts, quand il a dans son creux deux ou trois étages.

² Thucyd. lib. 1, pag. 8.

dit Thucydide, par les pirates, pour n'être pas sitôt découverts.

Les Corinthiens furent, à ce qu'on dit, les premiers qui changèrent la forme des vaisseaux; et au lieu de simples galères, ils en firent à trois rangs, pour donner, par la multiplication des rames, plus d'agilité et d'impétuosité à leurs galères. Leur ville, située avantageusement entre deux mers, était fort propre pour le commerce, et servait comme d'entrepôt aux marchandises. A leur exemple, les habitants de Corcyre et les tyrans de Sicile équipèrent aussi plusieurs galères à trois rangs un peu avant la guerre contre les Perses. Ce fut vers ce même temps que les Athéniens, animés par les vives exhortations de Thémistocle, qui prévoyait la guerre qui éclata bientôt après, en construisirent de pareilles, encore le tillac ne régnait-il pas tout du long; et ils s'appliquèrent alors à la marine avec une ardeur et un succès incroyables.

Le bec ou l'éperon de la proue (*rostrum*) était la partie du vaisseau dont on faisait le plus d'usage dans un combat naval¹. Ariston de Corinthe persuada aux Syracusains, dont la ville était alors assiégée par les Athéniens, de faire leurs proues plus basses et plus courtes, et cet avis leur procura la victoire: car les Athéniens ayant des proues fort hautes et fort faibles, leurs éperons ne frappaient que les parties élevées au-dessus de l'eau, et, par cette raison, faisaient peu de dommage aux vaisseaux ennemis; au lieu que ceux des Syracusains, qui avaient des proues fortes et basses, et les éperons à fleur d'eau, coulaient souvent à fond d'un seul coup les trirèmes des Athéniens.

Deux sortes de personnes servaient sur les vaisseaux. Les uns étaient employés à la conduite, à la manœuvre du vaisseau; c'étaient les rameurs, *remiges*; les matelots, *nautæ*; les autres étaient les soldats, destinés à combattre, et désignés en grec par ce mot, *imbecus*. Cette distinction n'avait pas lieu dans les premiers temps, et c'étaient les mêmes qui ramenaient, qui combattaient, et qui rendaient tous les autres services nécessaires dans un vaisseau; ce qui s'observait encore quelquefois dans les temps postérieurs: car Thucydide²,

en décrivant l'arrivée de la flotte des Athéniens à la petite île de Sphactérie, marque qu'il ne resta dans les vaisseaux que les rameurs du rang d'en bas, et que les autres descendirent avec leurs armes.

La condition des rameurs était la plus pénible et la plus dure. J'ai déjà observé que les rameurs, aussi bien que les matelots, étaient tous citoyens et libres, et non esclaves ou étrangers comme aujourd'hui. Les rameurs étaient distingués par degrés. Ceux du plus bas s'appelaient *thalamites*, ceux du milieu *zugites*, ceux d'en haut *thranites*. Thucydide remarque qu'on donnait à ces derniers une plus forte paye, parce qu'ils maniaient des rames plus longues et plus pesantes que celles des degrés inférieurs. Il paraît que la chiourme, pour se mouvoir avec plus de justesse et de concert, était quelquefois conduite par le chant d'une voix, ou par le son de quelque instrument³; et cette douce harmonie servait non-seulement à régler leurs mouvements, mais encore à diminuer et à charmer leurs peines.

C'est une question parmi les savants, si, dans les grands vaisseaux, chaque rame n'avait qu'un rameur, ou si elle en avait plusieurs, comme en ont aujourd'hui les rames de nos galères. Ce que Thucydide remarque de la paye des *thranites* semble insinuer qu'ils étaient seuls; car, si d'autres avaient partagé le travail avec eux, pourquoi auraient-ils reçu une plus forte paye que ceux qui menaient seuls une rame, puisque ceux-ci avaient autant et peut-être plus de peine qu'eux. Le Père de Montfaucon croit que dans les vaisseaux qui avaient plus de cinq rangs il pouvait y avoir plusieurs rameurs sur une seule rame.

Celui qui prenait soin de toute la chiourme, et qui commandait dans le vaisseau, s'appelait *nauclerus* et était le premier officier. Le second était le pilote, *gubernator*; il était assis à la poupe, tenait en main le gouvernail, et conduisait le vaisseau. Sa science consistait à

¹ « *Muscam natura ipsa videtur ad tolerandos facillius labores veluti muneri nobis dedisse. Si quidem et remiges cantus hortatur; nec solum in his operibus, in quibus plerumque conatus præcunte aliquo jucundâ voce coaspirat, sed etiam singulorum fatigatio quantilbet se ad modulatorem solatur* » QUINTE, lib. 1, cap. 10.)

¹ Diog. lib. 13, pag. 111.

² Lib. 1, pag. 25.

bien connaître les côtes, les ports, les rochers, les bancs de sable, et surtout à bien discerner les vents et les astres : car, avant l'invention de la boussole, le pilote, pendant la nuit, ne pouvait se conduire que par l'inspection des astres.

Les soldats qui combattaient dans les vaisseaux étaient à peu près armés comme ceux des armées de terre. Le nombre n'en était pas fixé. Les Athéniens, à la bataille de Salamine¹, avaient cent quatre-vingts vaisseaux, et sur chacun dix-huit hommes de guerre, dont il y en avait quatre qui tiraient de l'arc, et les autres étaient pesamment armés. L'officier qui commandait ces soldats s'appelait *τρίκλῃς*, et celui qui commandait toute la flotte *ναυάρχος* ou *στρατηγός*.

On ne peut pas marquer au juste le nombre de ceux qui servaient dans un vaisseau, tant soldats que matelots et rameurs ; mais pour l'ordinaire, il montait à deux cents, plus ou moins, comme cela paraît dans le dénombrement que fait Hérodote de la flotte des Perses du temps de Xerxès, et dans d'autres endroits où il est parlé de celle des Grecs. J'entends ici les grands vaisseaux, comme les trirèmes, qui étaient l'espèce la plus usitée.

La paye de ceux qui servaient sur les vaisseaux a fort varié, selon la différence des temps. Quand le jeune Cyrus arriva en Asie², elle n'était que de trois oboles, qui faisaient la moitié d'une dragme³, c'est-à-dire cinq sous ; et le traité entre les Perses et les Lacédémoniens avait été conclu sur ce pied-là⁴ : ce qui donne lieu de croire que la paye ordinaire était de trois oboles. Cyrus, à la prière de Lysandre, en ajouta une quatrième, ce qui faisait par jour six sous huit deniers. Souvent elle était portée jusqu'à la dragme entière⁵, qui répond à nos dix sous. Dans la flotte qui partait pour la Sicile, les Athéniens donnaient par jour une dragme de paye⁶. La somme de

soixante talents⁷ (180000 livres) que ceux d'Égèste avancèrent aux Athéniens pour l'entretien de soixante vaisseaux par mois, marque que la paye de chaque vaisseau pendant un mois montait à un talent, c'est-à-dire à trois mille livres ; ce qui suppose qu'il y avait dans chaque vaisseau deux cents personnes qui recevaient par tête, chaque jour, une dragme ou dix sous. Comme la paye des officiers était plus forte, peut-être que la république fournissait le surplus, ou qu'on le prenait sur le total de la somme fournie pour un vaisseau, en rabattant quelque chose à chaque particulier.

Il en faut dire autant des troupes de terre que de celles de mer, si ce n'est que les cavaliers avaient le double. Il paraît que la paye ordinaire des gens de pied était aussi de trois oboles, et qu'elle augmentait selon le temps et le besoin⁸. Thimbron, Lacédémonien, qui marchait contre Tissapherne, promettait un darique par mois à chaque soldat, deux aux capitaines, et quatre aux colonels. Or, un darique par mois à chaque soldat faisait par jour quatre oboles⁹. Le jeune Cyrus, pour animer ses troupes, que la crainte d'une trop longue marche décourageait, au lieu d'un darique qu'il donnait par mois à chaque soldat, leur en promit un et demi, ce qui montait par jour à une dragme, c'est-à-dire à dix sols.

On peut demander comment les Lacédémoniens, dont la monnaie de fer qui seule avait cours chez eux, n'était de mise nulle part ailleurs, pouvaient entretenir des armées de terre et de mer, et d'où ils tiraient l'argent nécessaire pour les faire subsister. Il n'y a point de doute qu'ils ne levassent, comme les Athéniens, des contributions sur leurs alliés, et encore plus sur les villes qu'ils mettaient en liberté, qu'ils protégeaient, ou qu'ils avaient conquises sur leurs ennemis. Le second fonds pour payer leurs troupes et leurs flottes consistait dans les secours qu'ils tiraient du roi de Perse, comme on l'a vu en plusieurs occasions.

Je joins ici ce que j'avais mis en digression à la fin du tome cinquième de l'in-12 sur l'é-

¹ Plut. in Themis, pag. 119.

² Xenoph. Hist. grec. lib. 1, pag. 442.

³ Trois oboles ou 48 centimes. E. B.

⁴ Ce traité portait que les Perses paieraient par mois pour chaque vaisseau trente mines, qui faisaient la moitié d'un talent ; ce qui montait à trois oboles par tête pour ceux qui servaient dans le vaisseau.

⁵ Une dragme ou 96 centimes. E. B.

⁶ Thucyd. lib. 6, pag. 431.

⁷ Soixante talents ou 345 000 fr. E. B.

⁸ Xenoph. Exped. Cyr. lib. 7.

⁹ Un darique valait 12 fr. 84 cent. E. B.

quipement des galères des Athéniens, et sur les exemptions et les autres marques d'honneur que cette ville accordait à ceux qui lui avaient rendu de grands services.

Le mot de *trierarques* ne signifie par lui-même que *commandants de galères*; mais on appelait aussi *trierarques* les citoyens que l'on chargeait du soin d'armer les galères en guerre, et de les équiper de toutes les choses nécessaires, ou du moins d'une partie.

On les choisissait parmi les plus riches. Le nombre n'en était pas fixé. Quelquefois, pour équiper un vaisseau, il y avait deux trierarques, quelquefois trois, et quelquefois jusqu'à dix.

A la fin, on fixa le nombre des trierarques en général à douze cents hommes¹; et voici de quelle manière on s'y prit: Athènes était composée de dix tribus; par chaque tribu on nomma, pour fournir à la dépense des armements, les six-vingts citoyens qui étaient les plus riches; et ainsi chacune des dix tribus fournissait six-vingts hommes, le nombre des trierarques monta à douze cents.

On divisait encore ces douze cents hommes en deux moitiés, dont chacune était composée de six cents hommes; et l'on subdivisait chaque moitié en deux parties égales, qui contenaient chacune trois cents hommes. Les trois cents premiers étaient choisis d'entre les plus riches. Ils faisaient les avances dans les besoins pressants, et avaient leur recours sur les trois cents autres moins riches, qui payaient à mesure que l'état de leurs affaires le leur permettait.

Après cela on fit une loi qui partageait ces douze cents hommes en diverses compagnies, dont chacune était composée de seize citoyens qui s'unissaient pour équiper une galère. Cette loi était fort onéreuse aux citoyens les moins riches, et, dans le fond, fort injuste, en ce qu'elle voulait qu'on choisît ce nombre de seize sur l'âge, et non sur la quantité du bien; car elle ordonnait que tout citoyen, depuis vingt-cinq ans jusqu'à quaranté, serait compris dans une de ces compagnies, et contribuerait d'un seizième; en sorte que, par cette loi, les citoyens les moins riches contribuaient autant

que les plus opulents, et que souvent même ils se trouvaient dans l'impossibilité de fournir à une dépense qui excédait leurs forces: d'où il arrivait que les vaisseaux n'étaient point armés à temps, ou qu'ils étaient fort mal équipés, et que, par cette raison, Athènes perdait les occasions les plus favorables pour agir.

Démosthène², toujours attentif au bien public, pour remédier à ces inconvénients, proposa une loi qui abrogeait celle dont nous venons de parler. Elle portait que les trierarques seraient choisis, non plus sur le nombre des années, mais sur l'évaluation des biens: que tout citoyen dont le bien montait à dix talents³ serait tenu d'équiper à ses frais une galère: qu'il en équiperait deux, si son bien montait à vingt talents⁴; et ainsi du reste: que ceux dont le bien serait au-dessous de dix talents se joindraient plusieurs ensemble jusqu'à la concurrence du nombre nécessaire pour parfaire cette somme et pour équiper une galère.

Rien n'était plus sage que cette loi de Démosthène, et elle remédiait à tous les abus de la première. Par ce moyen les vaisseaux se trouvaient équipés à point, et pourvus de toutes les choses nécessaires: les pauvres étaient considérablement soulagés, et il n'y avait que les riches qui s'en trouvaient mal; car, au lieu que tel d'entre eux n'était obligé par la première loi qu'à contribuer d'un seizième pour l'équipement d'une galère, il se voyait quelquefois obligé par la seconde à en équiper une lui seul, quelquefois deux, ou même plus encore, si son bien montait assez haut pour cela.

Aussi les riches surent-ils bien mauvais gré à Démosthène de cette réforme; et il fallut sans doute avoir beaucoup de courage pour se mettre au-dessus de ces plaintes, et pour hasarder de se faire autant d'ennemis qu'il y avait de citoyens puissants dans la ville. Il faut l'entendre lui-même⁵. « Voyant, dit-il en parlant aux Athéniens, votre marine déperir, les riches en possession d'une immunité rachetée à très-vil prix, les citoyens de médiocre ou de petite fortune abîmés de taxes, et de plus la république, par une suite de ces dés-

¹ Demosth. in orat. de Clœsibus.

² Dix mille écus. — Dix talents font 37 500 fr. E. R.

³ Vingt mille écus. — Vingt talents font 75 000 fr. E. R.

⁴ Demosth. pro Clœsiph. pag. 439.

¹ Τριεραρχος.

² Ulpian. in Olymb. 2. pag. 33.

« ordres, ne tenter jamais rien qu'après coup, « j'osai établir une loi par laquelle je rangeai « les riches à leur devoir, je tirai d'oppression « les pauvres, et, ce qui était de la dernière importance, je vins à bout de procurer à la république les moyens de pourvoir « à temps aux préparatifs militaires. » Il ajoute qu'il n'y a rien que les riches ne lui eussent donné pour l'engager à s'abstenir de proposer cette loi, ou du moins pour en suspendre l'exécution : mais il ne se laissa point entamer ni à leurs promesses, ni à leurs menaces, et tint ferme pour le bien public.

N'ayant pu ébranler sa constance, ils prirent un détour pour la rendre inutile ; car ce fut sans doute à leur instigation qu'un particulier, nommé *Patrocle*, appela Démosthène en justice, et le poursuivit juridiquement comme infracteur des lois de la patrie. L'accusateur, n'ayant pas eu pour lui la cinquième partie des voix, fut condamné, selon la coutume, à une amende de cinq cents dragmes¹, et Démosthène renvoyé absous. C'est lui-même qui nous apprend toutes ces circonstances.

Je doute fort qu'à Rome, surtout dans les derniers temps, l'affaire eût tourné de cette sorte ; car nous voyons que, quelques mouvements que se donnassent les tribuns du peuple, et à quelque extrémité que cette querelle fût poussée, il ne fut jamais possible de porter les riches, qui étaient bien plus puissants et plus entreprenants que ceux d'Athènes, à renoncer à la possession des terres qu'ils avaient usurpées par une contravention manifeste aux réglemens de l'état. La loi de Démosthène fut approuvée et ratifiée par le sénat et par le peuple.

On voit, par ce qui vient d'être dit, que les triérarques fournissaient à leurs frais et dépens les galères, et tout ce qui servait à les équiper. C'était l'état qui payait les matelots et les soldats, ordinairement sur le pied de trois oboles par jour, c'est-à-dire de cinq sols, comme je l'ai marqué ailleurs. La paye des officiers montait plus haut.

Le triérarque commandait le vaisseau, et donnait l'ordre à tout l'équipage. Lorsqu'ils

étaient deux, chacun exerçait pendant six mois.

Quand ils sortaient d'exercice, ils étaient obligés de rendre compte de leur administration. L'ex-triérarque remettait l'attirail de la galère, ou à son successeur, ou à la république ; et le successeur était obligé d'aller aussitôt remplir la place vacante : s'il ne se rendait pas à son poste au temps marqué, il était mis à l'amende.

Au reste, comme les charges de triérarque engageaient à une grande dépense, il était permis à ceux qui étaient nommés d'indiquer quelqu'un qui fût plus riche qu'eux, et de demander qu'on le mit à leur place, pourvu qu'ils fussent prêts à changer de biens avec lui, et à faire la fonction de triérarques après cet échange. Cette loi était de Solon, et s'appelait la loi des échanges.

Outre l'équipement des galères, qui devait monter à une assez grosse dépense, les riches avaient encore une autre charge à porter dans les temps de guerre ; je veux dire les taxes et les impositions extraordinaires sur les revenus des particuliers, sur lesquels on levait le centième, le cinquantième, quelquefois même le douzième, selon les divers besoins de l'état.

Personne à Athènes¹, pour quelque raison que ce fût, ne pouvait être exempté de ces deux charges, excepté les novemvirs, c'est-à-dire les neuf archontes, qui n'étaient point obligés d'équiper des galères. Et l'on voit bien que, sans vaisseaux et sans argent, la république n'était pas en état de soutenir des guerres ni de se défendre.

Il y avait d'autres immunités, d'autres exemptions, qu'on accordait à ceux qui avaient rendu de grands services à la république, et quelquefois même à tous leurs descendants : comme d'entretenir les lieux d'exercice de tout ce qui était nécessaire à ceux qui les fréquentaient, de faire un festin public à une des dix tribus, de fournir aux dépenses des jeux et des spectacles ; ce qui entraînait de grands frais.

Ces immunités étaient, comme je l'ai déjà dit, des marques d'honneur et des récompenses de services rendus à l'état, aussi bien que

¹ Deux cent cinquante livres. — Cinq cents dragmes représentaient 579 fr. E. B.

¹ Demosth. advers. Lept. pag. 548.

les statues qu'on érigeait aux grands hommes, le droit de bourgeoisie qu'on accordait aux étrangers, le privilège d'être nourri dans le Prytanée aux dépens du public. Et la vue d'Athènes, par ces distinctions honorables qui se perpétuaient quelquefois dans les familles, était de marquer qu'elle se piquait de reconnaissance, et d'allumer en même temps dans le cœur de ses citoyens un noble désir de la gloire, et un vif amour de la patrie.

Outre les statues qu'elle érigea à Harmodius et Aristogiton ses libérateurs, elle exempta à perpétuité leurs descendants de toute charge publique : et ils jouissaient encore de cet honorable privilège plusieurs siècles après.

Comme Aristide¹ était mort sans biens, et n'avait laissé à son fils Lysimaque d'autre patrimoine que sa gloire et sa pauvreté, la république donna à celui-ci, dans l'Eubée, cent arpents de terre plantés d'arbres, et autant de terre labourable, outre cent mines² d'argent une fois payées, et quatre dragmes³, c'est-à-dire quarante sols par jour.

Athènes, dans les services qui lui étaient rendus, regardait encore plus la bonne volonté que les services mêmes. Un particulier de Cyrène, il s'appelait *Épicérde*, qui se trouva à Syracuse dans le temps de la déroute des Athéniens, touché de compassion envers ces malheureux prisonniers dispersés dans la Sicile, qu'il voyait près de mourir de faim, leur distribua cent mines, c'est-à-dire cinq mille livres. Athènes l'adopta au nombre de ses citoyens, et lui accorda toutes les immunités dont il a été parlé auparavant. Peu de temps après, dans la guerre qu'elle fit aux trente tyrans, le même *Épicérde* donna à cette ville un talent⁴. C'était dans l'une et l'autre occasion peu de chose par rapport à la grandeur et à la puissance d'Athènes; mais elle était infiniment sensible au bon cœur d'un étranger, qui, sans aucune vue d'intérêt, dans un temps de calamité, s'épuisait en quelque sorte pour soulager des personnes avec qui il n'avait nulle liaison, et de qui il ne pouvait rien attendre.

La même ville d'Athènes accorda le privi-

lège de bourgeoisie et l'exemption du droit d'entrée à Leucon, qui régnait dans le Bosphore, et à ses enfants, parce qu'elle tirait des terres de ce prince une quantité considérable de blé, dont elle avait un extrême besoin, ne subsistant presque que de ce qu'elle en faisait venir de dehors. Leucon, à son tour, se piquant de générosité, exempta les marchands athéniens du trentième imposé sur tous les grains qui sortaient de son pays, et leur accorda le privilège de se fournir chez lui de blé préférentiellement à tous les autres. Or, cette exemption montait à une somme considérable; car ils tiraient de ce pays seul quatre cent mille muids⁵ de blé, et le trentième montait à plus de treize mille muids.

On avait aussi accordé à Conon et à Chabrias, et à leurs enfants, l'immunité des charges publiques. Le nom seul de ces deux illustres généraux justifie assez la libéralité du peuple d'Athènes. Cependant un particulier (il s'appelait *Leptine*), poussé par un zèle mal entendu du bien public, proposa d'abroger par une nouvelle loi toutes les concessions de ce genre qui avaient été accordées de temps immémorial, excepté celles qui regardoient la postérité d'Harmodius et d'Aristogiton, et de statuer qu'à l'avenir il ne serait plus permis au peuple d'en accorder de pareilles.

Démosthène s'opposa fortement à cette loi, en ménageant beaucoup néanmoins celui qui l'avait proposée, louant ses bonnes intentions, ne parlant de lui qu'avec estime; manière de réfuter bien plus efficace que ces violentes injures dont le style nigre et passionné n'est propre qu'à aliéner les esprits, et à rendre suspect un orateur qui décrie lui-même sa cause et en montre le faible en substituant des injures aux raisons, seules capables de persuader.

Après avoir fait voir que cette odieuse réforme ne procure presque aucun avantage à la république, parce que le nombre des exemptions est peu considérable, il en expose les inconvénients, et les met dans tout leur jour.

« C'est premièrement, dit-il, faire injure à la mémoire de ces grands hommes, dont on

¹ Demosth. in orat. ad. Leptin. pag. 558.

² Cinq mille livres. — Cent mines font 9 583 fr. E. B.

³ Quatre dragmes valent 3 fr. 83 cent. E. B.

⁴ Mille écus. = 5 750 fr. E. B.

⁵ Quatre cent mille muids, c'est-à-dire médimnes, qui valent 207 000 hectolitres. E. B.

« a prétendu par ces exemptions reconnaître
« et récompenser le mérite ; c'est, en quelque
« sorte, révoquer en doute les services qu'ils
« ont rendus à la patrie ; c'est jeter sur leurs
« belles actions un soupçon capable d'en ternir
« la gloire. Or, s'ils étaient encore en vie,
« et qu'ils assistassent à cette assemblée,
« quelqu'un de nous oserait-il leur faire cet
« affront ? Le respect que nous devons à leur
« mémoire ne doit-il donc pas les rendre à
« notre égard toujours vivants et toujours présents ?

« Mais, si leur intérêt nous touche peu,
« pouvons-nous être insensibles au nôtre ? Outre
« que casser une loi si ancienne, c'est condamner
« la conduite de nos ancêtres, de quelle honte
« par là nous couvrons-nous nous-mêmes ! et quel tort
« ne faisons-nous pas à notre réputation ! La gloire d'Athènes, et de
« tout état bien réglé, c'est de se piquer de reconnaissance,
« c'est de garder religieusement ses paroles, et d'être fidèle à ses conventions.
« On blâme et l'on déteste un parti-culier qui ose y manquer, et qui ne craint
« point le reproche d'ingratitude, et l'on veut que la république,
« en cassant une loi scellée du sceau de l'autorité publique, et consacrée
« en quelque sorte par l'usage de plusieurs siècles, se rende compable d'une si honteuse
« prévarication ! Nous défendons, sous de graves peines, le mensonge jusque dans les marchés mêmes, et nous voulons que la
« bonne foi y soit gardée ; et nous y renoncions nous-mêmes en révoquant une grâce
« accordée dans toutes les formes, et sur laquelle les particuliers ont droit de compter !

« En user ainsi, ce serait éteindre dans le cœur de nos citoyens toute émulation pour la gloire,
« tout désir de se distinguer par des actions éclatantes,
« tout zèle pour le bien et l'honneur de la patrie, qui sont les grands ressorts et les grands mobiles de presque toutes les actions de la vie. Et c'est en vain qu'on nous oppose l'exemple de Sparte et de Thèbes,
« où l'on n'accorde point de pareilles exemptions. Nous repentons-nous de ne leur pas ressembler en bien des choses ? et est-il sage de nous proposer pour modèles, non leurs vertus, mais leurs défauts ? »

An reste, Démosthène, en demandant que la loi qui accorde des exemptions soit conservée dans son entier, consent et demande même qu'on en prive ceux qui les possèdent sans un juste titre, et qu'on en fasse un rigoureux examen.

On sent assez que je n'ai pu faire ici qu'un très-léger extrait d'un discours qui est fort long, et que mon dessein n'a été que d'en rendre en partie l'esprit et les pensées, sans m'attacher aux tours ni aux expressions.

Il y avait de la petitesse d'esprit à Leptine de vouloir procurer à la république un léger soulagement en retranchant de médiocres dépenses qui lui faisaient honneur, et qui ne lui étaient point à charge, pendant qu'il y avait d'autres abus à réformer d'une bien plus grande importance.

Ces marques de reconnaissance perpétuées dans les familles perpétuent aussi dans l'état un zèle ardent pour la patrie et un vif désir de s'y distinguer par des actions glorieuses. J'ai quelque peine de voir que, parmi nous, on ait retranché une partie des privilèges accordés à la famille de la pucelle d'Orléans¹. Charles VII l'avait anoblie, elle, son père, ses trois frères, et tous leurs descendants, même par filles. En 1614, sur la réquisition du procureur général, on retrancha l'article de l'anoblissement par les femmes.

§ V. — CARACTÈRE PARTICULIER DES ATHÉNIENS.

C'est Plutarque qui nous en fournira presque tous les traits. On sait combien, dans ses portraits, il réussit à peindre d'après nature, et combien, après l'étude profonde qu'il avait faite du génie et des mœurs de ce peuple, il était propre à en tracer le caractère.

« 1. Le peuple d'Athènes², dit Plutarque, se laisse emporter aisément à la colère, et on le fait revenir avec la même facilité à des sentiments de bonté et de compassion. » L'histoire en fournit une infinité d'exemples : la sentence de mort prononcée contre les ha-

¹ Ménéral.

² ὁ δῆμος Ἀθηναίων εὐνοήτος ἐστὶ πρὸς ὀργάν, εὐμετάνοτος πρὸς εἰρήνην.

³ Plut. de Precept. reip. ger. pag. 709

bitants de Mitylène, et révoquée le lendemain; la condamnation des dix chefs, et celle de Socrate, suivies l'une et l'autre d'un prompt repentir et d'une vive douleur.

« II. Il aime mieux saisir vivement une affaire par lui-même¹, et presque la deviner, que de se donner le loisir de se laisser instruire avec étendue et à fond. »

Rien n'est plus étonnant que ce trait, et l'on a de la peine à le concevoir et à le croire vrai. Des artisans, des laboureurs, des soldats, des matelots, sont gens grossiers pour l'ordinaire, ignorants, et d'une conception pesante. Il n'en était pas ainsi du peuple d'Athènes. Il avait naturellement une pénétration, une vivacité, une délicatesse même d'esprit surprenantes. J'ai déjà rapporté plus d'une fois le fait de Théophraste². Il marchandait quelque chose à une vieille femme d'Athènes qui vendait des légumes. *Non, monsieur l'étranger*, lui dit-elle, *vous ne l'aurez point à meilleur marché*. Il fut étrangement surpris de se voir traité d'étranger, lui qui avait passé presque toute sa vie à Athènes, et qui se piquait de mieux parler que tout autre. Cependant c'est à son langage qu'elle reconnut qu'il n'était pas du pays. Nous avons vu que les soldats athéniens savaient par cœur les beaux endroits des tragédies d'Euripide. D'ailleurs ces artisans, ces soldats, qui assistaient à toutes les délibérations publiques, étaient rompus dans les affaires, et entendaient à demi-mot. On en peut juger par les harangues de Démosthène, dont on sait que le style était vif, serré, concis.

« III. Comme son inclination le porte à secourir les personnes d'une condition basse et qui sont sans considération³, aussi il aime les discours assaisonnés de plaisanteries et « propres à le faire rire. »

¹ Μάλλον ἐξέως ὑπονοεῖν, ἢ διδάσκεισθαι καὶ ἀποχρῖν βουλεύμενος.

² « Quum Throphiastus percontaretur ex anicula quidam quanti aliquid venderet, et respondisset illa, si que addidisset: Hospes, non potes minores; tui molesté se non effugere hospitii specie, quum statim ageret Athenis, optimèque loqueretur. » (Cic. de clar. Orat., n. 172.)

³ Πιστὴν τῶν ἀνδρῶν τοῖς ἀδελφοῖς καὶ ταπεινοῖς βοθεῖν προθυμώτερος, οὕτως τῶν λόγων τοῖς παιγνιώδεσι καὶ γέλοιους ἀσπάζεται καὶ προτιμᾷ.

Il soutient les personnes de basse condition⁴, parce qu'il n'en a rien à craindre pour sa liberté, et qu'il y voit un caractère d'égalité et de ressemblance avec son état. Il aime la plaisanterie, et en cela marque qu'il est peuple, mais un peuple plein de bonté et d'indulgence, qui entend raillerie, qui ne se choque pas aisément, et qui n'est point délicat sur les égards qu'on lui doit. Un jour que l'assemblée était toute formée⁵, et que le peuple était déjà assis, Cléon, après s'être fait longtemps attendre, arriva enfin couronné de fleurs, et il pria le peuple de remettre la délibération au lendemain; « car aujourd'hui, dit-il j'ai affaire: je viens de sacrifier aux dieux, et je dois donner à souper à des étrangers de mes amis. » Les Athéniens, s'étant mis à rire, se levèrent et trompèrent l'assemblée. A Carthage, il en eût coûté la vie à quiconque aurait osé plaisanter de la sorte, et prendre une telle liberté avec un peuple fier⁶, hautain, ombrageux, de mauvaise humeur, et qui n'était point né pour les grâces, et encore moins pour la plaisanterie. Dans une autre occasion, l'orateur Stratoclès ayant annoncé au peuple une victoire et en conséquence fait faire des sacrifices, trois jours après arriva la nouvelle de la défaite de l'armée; comme le peuple parut mécontent et fâché: « De quoi avez-vous donc à vous plaindre? leur dit-il, et quel mal vous ai-je causé de vous avoir fait passer trois jours plus agréablement que vous n'eussiez fait sans moi? »

« IV. Il prend plaisir à s'entendre louer⁷, et il souffre sans peine qu'on le raille et qu'on le critique. » Quelque légère teinture qu'on ait d'Aristophane et de Démosthène, on sait avec quel succès et quelle adresse ils employaient la louange et la critique à l'égard du peuple d'Athènes.

Quand la république était tranquille et en paix, dit ailleurs le même Plutarque⁸, le peuple athénien se divertissait des orateurs qui le

¹ Χρησθ. de Athen. rep. pag. 691.

² Plut. ibid.

³ Πικρὸν, σκυθρωπὸν... πρὸς παιδῶν καὶ χερῶν ἀνέχοντων καὶ σκληρῶν.

⁴ Τοῖς μὲν ἱκανοῦσιν αὐτὸν μάστιγα χρεῖται· τοῖς δὲ σωφροσύνῃς ἡμιστά διαχειραίνει.

⁵ Plut. in Phoc. pag. 743.

flattaient. Mais dans les affaires importantes et dans les dangers de l'état, il devenait sérieux, et préférait ceux qui avaient coutume de combattre ses injustes desirs, comme Périclès, Phocion, Démosthène.

« V. Il se rend redoutable même à ceux qui le gouvernent ¹, et il se montre humain « même à l'égard de ses ennemis. »

Le peuple d'Athènes² profitait des lumières de ceux qui se distinguaient le plus par leur éloquence ou par leur prudence; mais il était plein de soupçons, et se tenait en garde contre la supériorité de leur esprit et contre leur habileté, et il prenait plaisir à rabaisser leur courage et à diminuer leur gloire et leur réputation. On en peut juger par l'ostracisme, qui ne fut établi que pour tenir en bride ceux qui avaient un mérite et un crédit trop éclatants, et qui n'épargna ni les plus grands hommes ni les plus gens de bien. La haine de la tyrannie et des tyrans, qui était devenue comme naturelle aux Athéniens, les rendait soupçonneux à l'excès, et leur faisait tout craindre pour leur liberté de la part de ceux qui les gouvernaient.

Pour ce qui regarde leurs ennemis, ils ne les traitaient point à la rigueur, ils n'abusaient pas insolemment de la victoire, et n'exerçaient point de dureté envers les vaincus. L'amnistie ordonnée après la tyrannie des Trente marque qu'ils savaient oublier les maux qu'on leur avait fait souffrir.

A ces différents traits que Plutarque a réunis dans un même endroit, on en peut joindre quelques autres, tirés pour la plupart du même auteur ³.

VI. C'était ce fouds de bonté et de douceur, dont j'ai déjà parlé, naturel aux Athéniens, qui les rendait si attentifs aux règles de la politesse, et si délicats sur les bienséances, qualités qu'on ne croirait pas devoir attendre du menu peuple. Dans la guerre que Philippe leur faisait ⁴, ayant arrêté un de ses courriers, ils lurent toutes les lettres dont il était porteur,

excepté celle qu'Olympias, sa femme, lui écrivait, qu'ils lui renvoyèrent toute cachetée sans l'avoir ouverte, par considération pour l'amour et le secret conjugal, dont les droits sont sacrés et doivent être respectés même parmi les ennemis. Les mêmes Athéniens ayant ordonné qu'on fit une exacte recherche des présents qu'Harpalus avait distribués aux orateurs ⁵, ils ne souffrirent pas qu'on fit la visite dans la maison de Calliclès, nouvellement marié, et cela par respect pour sa nouvelle épouse qui y était logée. On n'a pas toujours ces égards, et en pareille occasion, on ne se pique pas toujours de cette politesse.

VII. Le goût des Athéniens pour tous les arts et pour toutes les sciences est trop connu pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter longtemps. D'ailleurs j'ai occasion d'en parler avec quelque étendue dans un autre endroit. Mais on ne peut voir sans admiration qu'un peuple composé pour la plus grande partie, comme je l'ai déjà dit, d'artisans, de laboureurs, de soldats, de matelots, ait porté la délicatesse du goût en tout genre à une si haute perfection; ce qui paraît le privilège d'une condition plus relevée et d'une éducation plus noble.

VIII. Il n'est pas moins étonnant que ce peuple⁶ ait eu des vues si grandes et ait porté si haut ses prétentions. Dans la guerre qu'Alcibiade lui fit entreprendre, plein de vastes projets et de magnifiques espérances, il ne se bornait pas à la prise de Syracuse ni à la conquête de la Sicile; mais il embrassait déjà l'Italie, le Péloponnèse, la Libye, les états des Carthaginois, et l'empire de la mer jusqu'aux colonnes d'Hercule. Son entreprise manqua, mais il l'avait formée; et la prise de Syracuse, qui ne tint à rien, aurait pu la faire réussir.

IX. Ce même peuple si grand, et, on peut le dire, si fier dans ses projets, n'avait rien de ce caractère dans tout le reste. Dans ce qui regardait la dépense de la table, les habits, les meubles, les bâtiments particuliers, en un mot la vie privée, il était frugal, simple, modeste, pauvre; mais somptueux et magnifique pour tout ce qui était public et capable de faire hon-

¹ Φοβερὸς ὅστιν ἄχει τῶν ἀρχόντων, εἰτα φιλανθρωπος ἄχει τῶν πολέμων.

² Plut. in Nic. pag. 538.

³ Πατριον αὐτοῖς καὶ σύμμετον ὦν τὸ φιλανθρωπον. (In Pelop. pag. 280.)

⁴ Plut. in Demetr. pag. 808.

⁵ Plut. in Demosth. pag. 837.

⁶ Μέγα φρονεῖ μεγαλύνει ἑαυτὸν. (PLUT.)

neur à l'état. Ses victoires, ses conquêtes, ses richesses, ses liaisons continuelles avec les peuples de l'Asie Mineure n'amènèrent point chez lui le luxe, la bonne chère, le fâste, les folles dépenses. Xénophon ¹ remarque qu'on ne distinguait point un citoyen d'un esclave par l'habillement. Les plus riches habitants, les plus fameux généraux ne rougissaient point d'aller eux-mêmes au marché.

X. C'a été une grande gloire pour Athènes d'avoir nourri et formé dans son sein tant d'hommes excellents dans la science de la guerre, dans l'art de gouverner, dans la philosophie, dans l'éloquence, dans la poésie, dans la peinture, la sculpture, l'architecture; d'avoir fourni elle seule plus de grands hommes en tout genre qu'aucune autre ville du monde, si peut-être on en excepte Rome ², qui avait puisé chez elle ses lumières, et qui sut mettre à profit les leçons qu'elle en avait reçues; d'avoir été en quelque sorte l'école et la maîtresse de presque tout l'univers; d'avoir servi et de servir encore de modèle à toutes les nations qui se sont piquées de bon goût; en un mot, de leur avoir donné le ton et prescrit la loi pour tout ce qui regarde les talents et les productions de l'esprit. L'endroit où je traiterai des sciences et des savants qui ont illustré la Grèce, aussi bien que des arts et de ceux qui s'y sont distingués, en sera la preuve.

XI. Je termine ce portrait des Athéniens par un dernier trait qui ne peut leur être disputé, et qui se montre dans toutes leurs actions et dans toutes leurs entreprises; je veux dire l'amour et le zèle pour la liberté: c'était là leur qualité dominante et le grand mobile du gouvernement. On les voit, dès le commencement de la guerre des Perses, tout sacrifier à la liberté de la Grèce. Ils abandonnent sans hésiter leurs terres, leurs biens, leur ville, leurs maisons, pour se retirer sur des vaisseaux, afin de combattre l'ennemi commun qui voulait les asservir. Quel beau jour pour Athènes ³ que celui où, tous les alliés tremblant à la vue des offres avantageuses que lui

faisait le roi de Perse, elle répondit aux ambassadeurs de ce roi, par la bouche d'Aristide, que tout l'or et l'argent du monde n'était pas capable de la tenter ou de la porter à vendre sa liberté ni celle de la Grèce! C'est par de si généreux sentiments que les Athéniens non-seulement devinrent le rempart de la Grèce, mais qu'ils préservèrent le reste de l'Europe et tout l'Occident de l'invasion des Perses.

Ces grandes qualités étaient mêlées de grands défauts, et souvent tout contrefaits, tels qu'on peut se les imaginer dans un peuple volage, léger, inconstant, capricieux, comme était le peuple d'Athènes.

§ VI. — CARACTÈRE COMMUN DES LACÉDÉMONIENS ET DES ATHÉNIENS.

Je ne puis m'empêcher de copier ici ce que dit M. Bossuet sur le caractère des Athéniens et des Lacédémoniens. L'endroit est long, mais ne le paraitra pas, et il achèvera de faire connaître à fond le génie de ces deux peuples.

Parmi toutes les républiques dont la Grèce était composée, Athènes et Lacédémone étaient sans comparaison les principales. On ne peut avoir plus d'esprit qu'on en avait à Athènes, ni plus de force qu'on en avait à Lacédémone. Athènes voulait le plaisir; la vie de Lacédémone était dure et laborieuse. L'une et l'autre aimait la gloire et la liberté; mais à Athènes la liberté tendait naturellement à la licence, et, contrainte par des lois sévères à Lacédémone, plus elle était réprimée au dedans, plus elle cherchait à s'étendre en dominant au dehors. Athènes voulait aussi dominer, mais par un autre principe. L'intérêt se mêlait à la gloire. Ses citoyens excellaient dans l'art de naviguer, et la mer où elle régnaît l'avait enrichie. Pour demeurer seule maîtresse de tout commerce, il n'y avait rien qu'elle ne voulût assujettir; et ses richesses, qui lui inspièrent ce désir, lui fournissaient le moyen de le satisfaire. Au contraire, à Lacédémone l'argent était méprisé: comme toutes les lois tendaient à en faire une république guerrière, la gloire des armes était le seul charme dont les esprits de ses citoyens fussent possédés. dès là,

¹ De rep. Athen. pag. 693.

² *Græcia capta ferum victorem cepit, et artes Intulit agresti Latio.*

(HORACE, *Épist.* 1, lib. 2.)

³ Phil. in Aristid. pag. 324.

naturellement elle voulait dominer; et plus elle était au-dessus de l'intérêt, plus elle s'abandonnait à l'ambition.

Lacédémone, par sa vie réglée, était ferme dans ses maximes et dans ses desseins. Athènes était plus vive, et le peuple y était trop maître. La philosophie et les lois faisaient à la vérité de beaux effets dans des naturels si exquis; mais la raison toute seule n'était pas capable de les retenir. Un sage Athénien¹, et qui connaissait admirablement le naturel de son pays, nous apprend que la crainte était nécessaire à ces esprits trop vifs et trop libres, et qu'il n'y eut plus moyen de les gouverner quand la victoire de Salamine les eut rassurés contre les Perses.

Alors deux choses les perdirent, la gloire de leurs belles actions et la sûreté où ils croyaient être. Les magistrats n'étaient plus écoutés; et comme la Perse était affligée par une excessive sujétion, Athènes, dit Platon, ressentit les maux d'une excessive liberté.

Ces deux grandes républiques, si contraires dans leurs mœurs et dans leur conduite, s'embarrassaient l'une l'autre dans le dessein qu'elles avaient d'assujettir toute la Grèce; de sorte qu'elles étaient toujours ennemies, plus encore par la contrariété de leurs intérêts que par l'incompatibilité de leurs humeurs.

Les villes grecques ne voulaient la domination ni de l'une ni de l'autre; car, outre que chacune souhaitait pouvoir conserver sa liberté, elles trouvaient l'empire de ces deux républiques trop fâcheux. Celui de Lacédémone était dur. On remarquait dans son peuple je ne sais quoi de farouche². Un gouvernement trop rigide et une vie trop laborieuse y rendaient les esprits trop fiers, trop austères et trop impérieux; joint qu'il fallait se résoudre à n'être jamais en paix sous l'empire d'une ville qui, étant formée pour la guerre, ne pouvait se conserver qu'en la continuant sans relâche³. Ainsi les Lacédémoniens voulaient commander, et tout le monde craignait qu'ils ne commandassent.

Les Athéniens étaient naturellement plus

doux et plus agréables⁴. Il n'y avait rien de plus délicieux à voir que leur ville, où les festins et les jeux étaient perpétuels, où l'esprit, où la liberté et les passions donnaient tous les jours de nouveaux spectacles. Mais leur conduite inégale déplaisait à leurs alliés, et était encore plus insupportable à leurs sujets. Il fallait essayer les bizarreries d'un peuple flatté, c'est-à-dire, selon Platon, quelque chose de plus dangereux que celles d'un prince gâté par la flatterie.

Ces deux villes ne permettaient point à la Grèce de demeurer en repos. On a vu la guerre du Péloponnèse et les autres toujours causées ou entretenues par les jalousies de Lacédémone et d'Athènes. Mais ces mêmes jalousies qui troublaient la Grèce la soutenaient en quelque façon, et l'empêchaient de tomber dans la dépendance de l'une ou de l'autre de ces républiques.

Les Perses aperçurent bientôt cet état de la Grèce. Ainsi tout le secret de leur politique était d'entretenir ces jalousies et de fomentier ces divisions. Lacédémone, qui était la plus ambitieuse, fut la première à les faire entrer dans les querelles des Grecs. Ils y entrèrent dans le dessein de se rendre maîtres de toute la nation; et, soigneux d'affaiblir les Grecs les uns par les autres, ils n'attendaient que le moment de les accabler tous ensemble. Déjà les villes de Grèce ne regardaient dans leurs guerres que le roi de Perse⁵, qu'elles appelaient *le grand roi* ou *le roi par excellence*, comme si elles se fussent déjà comptées pour sujettes. Mais il n'était pas possible que l'ancien esprit de la Grèce ne se réveillât, à la veille de tomber dans la servitude et entre les mains des barbares.

De petits rois grecs entreprirent de s'opposer à ce grand roi et de ruiner son empire⁶. Avec une petite armée, mais nourrie dans la discipline que nous avons vue, Agésilas, roi de Lacédémone, fit trembler les Perses dans l'Asie Mineure, et montra qu'on les pouvait abattre. Les seules divisions de la Grèce arrêtaient ses conquêtes. La fameuse retraite des

¹ Plat. lib. 3, de Leg.

² Arist. Polit. lib. 8, pag. 4

³ Xenoph. de rep. Lacœ.

⁴ Plat. de Rep. lib. 8

⁵ Plat. lib. 3, de Leg. Isocrat. Panegy.

⁶ Polyb. lib. 3.

dix mille Grecs, qui, après la mort du jeune Cyrus, malgré les troupes victorieuses d'Artaxerxe, traversèrent quelque temps auparavant en corps d'armée tout l'empire des Perses, et retournèrent dans leur pays; cette action, dis-je, montra à la Grèce, plus que jamais, qu'elle nourrissait une milice invincible à laquelle tout devait céder, et que ses seules divisions la pouvaient soumettre à un ennemi trop faible pour lui résister quand elle serait unie.

Nous verrons dans la suite comment Philippe, roi de Macédoine, profitant de ces divisions, vint à bout à la fin, moitié par adresse et moitié par force, de se rendre le plus puissant de la Grèce, et comment il obligea tous les Grecs à marcher sous ses étendards contre l'ennemi commun. Ce qu'il n'avait fait qu'ébaucher, Alexandre son fils l'acheva, et montra à l'univers étonné ce que peuvent l'habileté et le courage contre les armées les plus nombreuses et l'appareil le plus terrible.

Après ces réflexions sur le gouvernement des principaux peuples de la Grèce, tant en paix qu'en guerre, et sur leurs différents caractères, il me reste à parler de ce qui regarde la religion.

CHAPITRE III.

DE LA RELIGION.

On a pu remarquer jusqu'ici, et on le remarquera encore dans la suite, que, dans tous les siècles et dans toutes les contrées, les nations, quelque différentes et quelque opposées qu'elles aient été par leurs caractères, leurs inclinations, leurs mœurs, se trouvent toutes réunies dans un point essentiel, qui est le sentiment intime d'un culte dû à un être suprême, et des pratiques extérieures qui servent à manifester ce sentiment au dehors. Dans quelque pays qu'on se transporte, on y trouve des prêtres, des autels, des sacrifices, des fêtes, des cérémonies religieuses, des temples ou des lieux consacrés à la religion. Partout on aperçoit chez les peuples un respect et une crainte pour la Divinité, des hommages et des honneurs qui lui sont rendus, un aveu public de

leur entière dépendance à son égard dans toutes leurs entreprises, dans tous leurs besoins, dans tous leurs périls. Incapables de pénétrer par eux-mêmes dans l'avenir et de s'assurer des succès, on les voit attentifs à consulter la Divinité par les oracles et par d'autres voies semblables, et à mériter sa protection par des prières, des vœux, des offrandes. C'est par cette autorité suprême qu'ils croient mettre un sceau inviolable à la solennité des traités: c'est elle qu'ils font intervenir dans les serments: c'est à elle que, par les imprécations, ils confient et abandonnent la punition des crimes et des perfidies qui échappent à la connaissance ou au pouvoir des hommes. Dans tous les besoins particuliers, voyages, mariages, maladies, la Divinité est invoquée: c'est par là que commencent et finissent tous les repas. Nulle guerre ne se déclare, nul combat ne se donne, nulle entreprise ne se forme sans avoir auparavant imploré son secours; et la gloire des succès lui est toujours rapportée par des actions de grâces publiques, et par l'oblation des plus précieuses dépouilles, que l'on ne manque jamais de mettre à part, comme appartenant de droit à la Divinité.

On ne voit point de variété sur le fond de cette croyance. Si quelques particuliers, gâtés par une mauvaise philosophie, osent de temps en temps s'élever contre cette doctrine, ils sont aussitôt désavoués par un cri public, et demeurent seuls sans faire corps et sans former de secte. Tout le poids de l'autorité publique tombe sur eux, jusqu'à mettre leur tête à prix; et ils sont regardés partout comme des hommes exécrables et comme des pestes de la société civile, avec qui l'on ne peut conserver aucun commerce.

Un consentement si général, si uniforme, si constant de toutes les nations de l'univers, que ni l'intérêt des passions, ni les faux raisonnements de quelques philosophes, ni l'autorité et l'exemple de certains princes n'ont jamais pu affaiblir ni faire varier; ce consentement n'a pu venir que d'un premier principe qui fait partie de la nature de l'homme, d'un sentiment intime gravé dans le fond de son cœur par l'auteur de son être, et d'une tradition primordiale aussi ancienne que le monde même.

Voilà l'origine et la source de la religion des anciens, véritablement digne de l'homme, s'il avait pu se tenir à la simplicité et à la pureté de ses premiers principes. Mais les erreurs de l'esprit et les vices du cœur, funestes effets de la corruption de la nature humaine, ont étrangement altéré ces principes. Ce ne sont plus que de courtes lueurs et des étincelles brillantes qu'une dépravation générale n'a pu éteindre, mais incapables de dissiper la nuit profonde et noire qui règne presque partout, et qui ne présente qu'absurdités, que folies, qu'extravagance, que licence de mœurs et de désordres, en un mot, qu'un amas monstrueux d'égarements et de dissolutions.

Est-il rien de plus admirable que ces principes qu'établit Cicéron¹, qu'avant tout il faut être persuadé qu'il y a un être suprême qui règle tous les événements de l'univers, et qui dispose de tout en maître et en arbitre souverain; que c'est lui qui comble de biens le genre humain; qu'il pénètre et connaît ce qui se passe de plus intime dans le fond de nos cœurs; qu'il traite les gens de bien et les impies chacun selon leurs mérites; que le vrai moyen de se rendre la Divinité favorable et de lui plaire n'est pas d'employer les richesses ni la magnificence dans le culte qu'on lui rend, mais de lui présenter un cœur pur et chaste, et d'avoir pour elle un sincère et profond respect.

Ces sentiments si sublimes et si religieux étaient l'effet des réflexions de quelques particuliers attentifs à étudier le cœur de l'homme et à remonter aux premiers principes de son institution, dont ils conservaient encore d'heureux restes. Mais le corps de la religion, l'esprit de ses fêtes et de ses cérémonies, l'âme de la théologie païenne, dont les poètes étaient les maîtres et les docteurs; l'exemple même des dieux, dont les passions violentes, les aventures scandaleuses, les crimes abominables étaient célébrés dans les cantiques, et propo-

sés en quelque sorte à l'imitation aussi bien qu'au culte des peuples; tout cela certainement n'était pas capable d'éclairer l'esprit des hommes, ni de les former aux bonnes mœurs.

Il est remarquable que, dans les plus grandes solennités de la religion païenne, dans les mystères les plus sacrés et les plus vénérables, loin qu'on y aperçût rien qui portât à la vertu, à la piété, à la pratique des devoirs les plus essentiels de la vie commune, l'autorité des lois, la force impérieuse de la coutume, la présence des magistrats, le concours de tous les ordres de l'état, l'exemple des pères et des mères, tout entraînait dès l'enfance une nation entière à un culte impur et sacrilège, sous le nom et comme sous la sauvegarde de la religion même, comme on le verra bientôt.

Après ces réflexions générales sur le paganisme, il est temps d'entrer dans le détail de ce qui regarde en particulier la religion des Grecs. Je réduirai cette matière, infinie par elle-même, à quatre articles, qui sont : 1^o les fêtes; 2^o les oracles, les augures, les divinations; 3^o les jeux et les combats; 4^o les spectacles et les représentations de théâtre : et je ne prendrai dans chaque article que ce qui me paraîtra le plus digne de la curiosité du lecteur, et qui aura le plus de rapport à l'histoire. Je ne parle point des sacrifices, parce que j'en ai donné ailleurs² une idée suffisante.

ARTICLE I. — DES FÊTES.

Il se célébrait dans les différentes villes de la Grèce, et surtout à Athènes, un nombre infini de fêtes : je n'en rapporterai ici que trois, qui sont les plus célèbres, savoir : les Panathénées, les fêtes de Bacchus, et les fêtes éleusiennes.

§ I. — PANATHÉNÉES.

Cette fête se célébrait à Athènes en l'honneur de Minerve, déesse tutélaire de cette ville, à qui elle donna son nom³, aussi bien qu'à la fête dont il s'agit. L'institution en était antienne. Elle s'appelait d'abord simplement les

¹ « Sit hoc jam a principio persuasum civibus, dominos esse omnium rerum ac moderatores deos, eaque quæ gerantur eorum geri judicio ac nomine; eodemque opinione de genere hominum mereri; et qualis quisque sit, quid agat, quid in se admittat, quæ mente, quæ pietate religionis colat, intueri; plurimumque et impiorum habere rationem.... Ad divos adeunto castè, pietatem adhibito, opes amovendo. » Cic. de Leg. lib. 2, n. 15 et 19.

² Manière d'étudier

³ A'v'm.

Athénées. Mais depuis que Thésée eut réuni dans une seule ville les différents bourgs de l'Attique, elle prit le nom de *Panathénées*. Il y en avait de deux sortes : les grandes, et les petites, qui se célébraient à peu près avec les mêmes cérémonies ; les petites chaque année, les grandes après quatre ans révolus.

On représentait dans ces fêtes trois sortes de combats : ceux de la course, les gymniques, ceux de musique ; et l'on comprend dans ces derniers les combats de poésie. Dix commissaires choisis des dix tribus présidaient à ces combats, en réglaient la forme, et en distribuait les récompenses. La fête durait plusieurs jours.

Le matin du premier jour il se faisait une course à pied, où les contendants portaient chacun un flambeau allumé, qu'ils se donnaient de main en main par un échange mutuel, sans interrompre leur course. Ils partaient du Céramique, faubourg d'Athènes, et traversaient toute la ville. Celui qui arrivait au but sans avoir laissé éteindre son flambeau remportait le prix. L'après-midi, la même course se faisait à cheval.

Le combat gymnique, ou des athlètes, succédait à la course. Le lieu de cet exercice était sur les bords de l'Ilisse, petite rivière qui passe dans Athènes, et va se rendre dans la mer au Pirée.

Ce fut Périclès qui le premier institua le combat de musique. On y chantait les louanges d'Harmodius et d'Aristogiton, qui sacrifièrent leur vie pour délivrer Athènes de la tyrannie des Pisistratides ; et on y joignit dans la suite l'éloge de Thrasybule, qui chassa les trente tyrans. Les disputes étaient très-vives, non-seulement entre les musiciens, mais encore plus entre les poètes, et c'était une grande gloire que d'y être déclaré vainqueur. On sait qu'Eschyle mourut de regret d'avoir vu la palme adjugée à Sophocle, qui était beaucoup plus jeune que lui.

Ces combats étaient suivis d'une procession générale, où l'on portait avec grande pompe et grande cérémonie un voile brodé d'or, où étaient tracées artistement les actions guerrières de Pallas contre les Titans et les géants. Ce voile était attaché à un vaisseau qui portait

le nom de la déesse¹. Ce vaisseau, équipé de voiles et de mille rames, était conduit par terre depuis le Céramique jusqu'au temple Éleusien, non par des chevaux ou des bêtes de somme, mais par des machines cachées apparemment dans le fond du vaisseau, qui faisaient mouvoir les rames et glisser le vaisseau, où il y avait sans doute plusieurs personnes qui faisaient jouer les machines.

La marche était auguste et majestueuse. On voyait à la tête les vieillards, qui portaient en main des branches d'oliviers, *βαλλοφόροι* ; et l'on choisissait ceux qui étaient les mieux faits et d'une meilleure santé. Des dames athéniennes, aussi fort âgées, les accompagnaient dans le même équipage.

Les hommes faits et robustes formaient le second corps. Ils étaient en armes, avec des boucliers et des lances, suivis des étrangers établis à Athènes, qui portaient un hoyau, c'est-à-dire un instrument propre à remuer la terre. Après eux marchaient les femmes athéniennes, de même âge, accompagnées des femmes étrangères, qui portaient des vases propres à puiser de l'eau.

Le troisième corps était composé de jeunes personnes de l'un et de l'autre sexe, tirées des meilleures familles de la ville. Les garçons étaient en casaque, la tête couverte de couronnes, et ils chantaient un hymne particulier en honneur de la déesse. Les filles portaient des corbeilles² où étaient renfermées les choses sacrées nécessaires pour cette cérémonie, et couvertes d'un voile pour en dérober la vue aux spectateurs. Celui qui avait en dépôt les choses sacrées devait, plusieurs jours avant que d'y toucher et de les distribuer aux vierges athéniennes, avoir gardé une exacte continence³ ; ou plutôt, comme le dit Démosthène, toute sa vie et toute sa conduite devaient avoir été un modèle parfait de vertu et de pureté. C'était un grand honneur pour une fille d'être choisie pour ce noble et auguste ministère, et un affront insupportable d'en être ju-

¹ Philostrate. in Herod. Sophist. lib. 2, pag. 519.

² *Καρυφόροι*.

³ *Ὁνχι προσηραμένον ἡμέρων ἀρεθρὸν ἐργάζεσθαι μένον, ἀλλὰ τὸν βίον ὅαν ἐννεσιναι.* (DEMOSTH. in extremâ aristocratid.)

gée indigne. Nous avons vu qu'Hypparque fit cet affront à la sœur d'Harmodius, ce qui anima extrêmement les conjurés contre les Pisistratides. Ces vierges athéniennes étaient suivies de jeunes filles étrangères qui portaient pour elles des parasols et des sièges.

Des enfants de l'un et de l'autre sexe faisaient la clôture de cette pompe.

Il était ordonné de faire chanter dans cette auguste cérémonie, par ceux qui étaient appelés *ῥαψῳδοί*, des vers d'Homère, preuve éclatante de l'estime qu'on faisait des ouvrages de ce poète, même par rapport à la religion : c'était Hypparque, fils de Pisistrate, qui le premier avait introduit cette coutume.

J'ai remarqué ailleurs¹ que ce fut dans les combats gymniques de cette fête qu'un héraut prononça à haute voix que le peuple d'Athènes avait accordé une couronne d'or au célèbre médecin Hippocrate, pour marque de reconnaissance des services signalés qu'il avait rendus à l'état pendant la peste.

Dans cette fête, le peuple d'Athènes se mettait lui et toute la république sous la protection de Minerve, déesse tutélaire de la ville, et lui demandait toutes sortes de prospérités. Depuis la bataille de Marathon, on faisait dans ces vœux publics une mention expresse des Platéens, et on les joignait en tout à ceux d'Athènes.

§ II. — FÊTES DE BACCHUS.

Le culte de Bacchus avait été apporté d'Égypte à Athènes. On y avait établi plusieurs fêtes à l'honneur de ce dieu : deux surtout, qui étaient plus communes que toutes les autres, appelées *les grandes et les petites fêtes de Bacchus*. Celles-ci étaient comme une préparation aux premières. Elles se célébraient en pleine campagne, vers le temps de l'automne, et s'appelaient *lenæa*², d'un mot grec qui signifie *pressoir*. Les grandes étaient nommées ordinairement *dionysia*, d'un des noms de ce dieu³, et se célébraient dans la ville vers le printemps.

Dans les unes et dans les autres, on donnait au peuple des jeux, des spectacles, des représentations de théâtre ; ce qui se faisait avec un grand concours et une grande magnificence, comme on le verra dans la suite. C'était pour lors que les poètes disputaient entre eux le prix de la poésie, en soumettant au jugement des arbitres nommés pour cet effet les pièces, soit tragiques, soit comiques, qu'ils avaient composées, et que l'on représentait devant le peuple.

Ces fêtes duraient plusieurs jours. Ceux qui y étaient initiés imitaient tout ce qu'il a plu au poète de feindre du dieu Bacchus. Ils se couvraient de peaux de bêtes, tenaient en main des thyrses, c'est-à-dire des demi-piques couvertes de feuilles de lierre ; avaient des timbales, des cors, des sistres, et d'autres instruments propres à faire beaucoup de bruit ; portaient sur la tête des couronnes de branches de lierre, de vignes, et d'autres arbres consacrés à Bacchus. Les uns représentaient Silène, les autres Pan, les autres des satyres, tous habillés en mascarade. Plusieurs étaient montés sur des ânes : d'autres traînaient des chèvres⁴ pour les immoler. Hommes et femmes travestis de la sorte paraissaient en public et le jour et la nuit, contrefaisant les ivrognes, dansant d'une manière tout à fait indécente, et couraient en foule sur les montagnes et dans les forêts, poussant des cris et des hurlements terribles, les femmes surtout, qui paraissaient plus forcenées que les hommes, et qui, toutes hors d'elles-mêmes et transportées de fureur⁵, appelaient à grands cris le dieu dont on célébrait la fête *ἰσὶ Βάκχῃ*, ou *ὦ Βάκχῃ*, ou *ἰὸ Βάκχῃ*, ou *ὦ Βάκχῃ*.

Cette troupe de bacchantes était suivie de ce qu'il y avait dans la ville de vierges plus respectables par leur naissance, appelées *κρυβῆραι*, parce qu'elles portaient sur leurs têtes des corbeilles couvertes de pampres et de lierre.

On joignait à tout cela d'autres cérémonies de la dernière obscénité, et dignes du dieu qui voulait être ainsi honoré. Tous les spectateurs entraient dans les mêmes dispositions, et

¹ Pag. 503 de ce volume.

² *Ληνῆα*.

³ *Διονύσιος*.

⁴ On immolait les chèvres parce qu'elles ruinent les vignes.

⁵ C'est cette fureur des bacchantes qui faisait appeler ces fêtes *orgia*, *ἑργῆ*, *ἱρα*, *furor*.

étaient saisis du même esprit. Ce n'étaient que danses, ivrogneries, débauches, et tout ce que la licence la plus effrénée peut imaginer de plus grandes abominations. Voilà ce que tout un peuple, qui a passé pour l'un des plus sages de la Grèce, non-seulement souffrait, mais admirait et pratiquait. Je dis tout un peuple, car Platon¹, en parlant des bacchanales, dit en termes formels qu'il avait vu toute la ville d'Athènes plongée dans l'ivrognerie.

Tite-Live² nous apprend que, cette licence des bacchanales s'étant glissée secrètement à Rome, les plus affreux désordres s'y commettaient à la faveur des ténèbres de la nuit, aussi bien que du religieux et inviolable secret qu'on exigeait avec les plus terribles imprécations de toutes les personnes qui se faisaient initier dans ces impurs et abominables mystères. Le sénat, en ayant été averti, arrêta le cours de ces fêtes sacrilèges sous les plus grièves peines, et en bannit absolument l'exercice, d'abord de Rome, puis de toute l'Italie. Ces exemples nous montrent³ combien une religion mal entendue, qui couvre du nom respectable de la Divinité les plus grands crimes, est capable de faire illusion à l'esprit humain.

§ III. — FÊTE D'ÉLEUSIS.

Il n'y a rien dans toute l'antiquité païenne de plus célèbre que la fête de Cérès d'Éleusis. Les cérémonies de cette fête étaient appelées par excellence *les mystères*, comme étant, dit Pausanias, autant au-dessus de tous les autres que les dieux sont au-dessus des hommes⁴. On en rapporte l'origine et l'établissement à Cérès même, laquelle, sous le règne d'Érechthée, étant venue à Éleusis, petite ville de l'Attique, pour chercher sa fille Proserpine que Pluton avait enlevée, et ayant trouvé le pays affligé d'une grande famine, y apporta un prompt remède par l'invention du blé, dont elle grati-

fia les habitants⁵. Elle ne leur enseigna pas seulement à faire usage du blé, mais elle leur donna des principes de probité, de bonté, de douceur, d'humanité; ce qui a fait appeler ses mystères *θεσμοπόρια*, et *initia*; et c'est à ces premières et heureuses leçons que l'antiquité fabuleuse attribua le caractère de douceur, de politesse et d'urbanité qui régnait singulièrement à Athènes.

Ces mystères étaient divisés en petits et grands mystères, dont les premiers servaient de préparation aux autres. Les petits se célébraient au mois anthestérion, qui répond à novembre; les grands, au mois boédromion, qui répond à celui d'août. Les Athéniens seuls y étaient reçus. Tout sexe, tout âge, toute condition, y avaient droit. Les étrangers en étaient absolument exclus. Il fallut qu'Hercule, Castor et Pollux se fissent adopter par des Athéniens pour y être admis: encore ne le furent-ils qu'aux petits mystères. Je m'arrêterai principalement aux grands, qui se célébraient à Éleusis.

Ceux qui demandaient à y être initiés étaient obligés de se purifier auparavant par les petits mystères, en se lavant dans la rivière d'Ilisse, en faisant certaines prières, offrant des sacrifices, et surtout en vivant dans la continence pendant un intervalle de temps qui leur était marqué. On employait ce temps à les instruire des principes et des éléments de la doctrine sacrée des grands mystères.

Quand le temps de s'y faire initier était venu, on les faisait entrer dans le temple, et la cérémonie se faisait de nuit, pour inspirer plus de respect et de frayeur. Là se passaient des choses bien merveilleuses. On avait des visions, on entendait des voix extraordinaires;

¹ « Multa extima divinsque videntur Athenæ tue pepetisse, atque in vitam hominum actualisse: tum nihil melius illis mysteriis, quibus ex agresti immanique vitæ exculti ad humanitatem et mitigati sumus, initiaque ut appellantur, ita reverè principia vitæ cognovimus. » (Cic. lib. 2, de Leg. n. 36.)

² « Teque, Ceres, et Libera, quarum sacra, sicut opulones hominum ac religiones ferunt, longè maximis atque occultissimis ceremoniis continentur: a quibus initiata vitæ atque vietis, legum, morum, mansuetudinis humanitatis exempla hominibus et civitatibus data » « dispersita esse dicuntur. » (Id. in Ferr. de supplic. n. 136.)

³ Πιστον ἰδεσθαι τὸν πᾶν περὶ τὰ ἀνόνιστα μέγιστον. (Lib. 1, de Leg. pag. 637.)

⁴ Liv. lib. 30, n. 8-18.

⁵ « Nihil in speciem fallacis est quàm prava religio. » ubi deorum nomen præceditur sceleribus. » (Liv. ibid. n. 16.)

⁶ Liv. lib. 30, pag. 670

un grand éclat de lumière dissipait tout d'un coup les ténèbres, et, disparaissant bientôt après, augmentait l'horreur de la nuit : des spectres, des coups de tonnerre, un tremblement de terre, achevaient de répandre la terreur. Le récipiendaire, glacé de crainte et tout couvert de sueur, écoutait en tremblant la lecture de certains livres mystérieux, si pourtant en cet état il pouvait rien écouter. Ces cérémonies nocturnes donnaient lieu à bien des désordres, que la loi austère du silence imposée aux initiés servait à couvrir¹, comme le marque saint Grégoire de Nazianze. Que ne peut point la superstition sur l'esprit humain, quand une fois l'imagination est échauffée ! Celui qui présidait à la cérémonie s'appelait *hiérophante*, et il était revêtu d'un habit singulier : il ne lui était point permis de se marier. Le premier qui fit cette fonction, et que Cérès même en instruisit, fut Eumolpus, dont les successeurs, par cette raison, sont nommés *Eumolpides*. Il avait trois collègues, l'un qui tenait un flambeau ; un héraut, destiné apparemment à prononcer certaines paroles mystérieuses ; et un troisième, qui servait à l'autel².

Outre ces officiers, il y avait un des premiers magistrats de la ville préposé pour veiller à l'exacte observance des cérémonies de cette fête ; il s'appelait le roi : c'était un des neuf archontes. Il était chargé du soin d'offrir les prières et les sacrifices. Le peuple lui donnait quatre adjoints³, dont l'un était choisi dans la famille des Eumolpides, le second dans celle des Céryces, et les deux derniers dans deux autres familles ; enfin dix autres ministres le soulageaient dans toutes ses fonctions, et surtout dans celle d'offrir des sacrifices⁴, d'où ils tirèrent leur nom.

Les Athéniens faisaient initier leurs enfants de l'un et de l'autre sexe dans ces mystères de fort bonne heure, et se seraient regardés comme criminels, s'ils les avaient laissés mourir

sans leur procurer cet avantage. L'opinion commune était que cette cérémonie était un engagement à mener une vie plus pure et plus réglée, qu'elle attirait une protection particulière des déesses au service desquelles on s'était dévoué⁵, et qu'elle procurait même pour l'autre vie un bonheur plus complet et plus assuré ; au lieu que ceux qui n'avaient point été initiés, outre les maux qu'ils avaient à craindre pour cette vie, étaient condamnés, après leur descente aux enfers, à demeurer éternellement dans la boue et l'ordure. Diogène le cynique n'en croyait rien⁶ ; et comme ses amis l'exhortaient, par crainte d'un tel malheur, à se faire initier avant sa mort : « Quoi ! dit-il, Agésilas et Épaminondas se-
« ront dans la boue et le fumier pendant que
« les plus vils Athéniens, parce qu'ils auront
« été initiés, auront une place distinguée
« dans les îles des bienheureux ! » Socrate ne fut pas plus crédule. Il ne se fit point initier dans ces mystères ; et peut-être fut-ce une des raisons qui rendirent sa religion suspecte.

Ceux qui n'étaient pas initiés ne pouvaient point entrer dans le temple de Cérès⁷ ; et l'on voit, dans Tite-Live, que deux Acarnaniens, y étant entrés le jour de la fête en suivant la foule, quoique ce fût par mégarde et sans mauvais dessein, furent mis impitoyablement à mort. C'était aussi un crime capital de divulguer les secrets et les mystères de cette fête. C'est pour cette raison que Diagore le Mélien fut proscrit, et sa tête mise à prix. Il en pensa coûter la vie au poète Eschyle pour en avoir parlé trop ouvertement dans quelqu'une de ses tragédies. Ce fut aussi ce qui causa la disgrâce d'Alcibiade⁸. On fuyait comme un maudit et comme un excommunié quiconque avait violé ce secret. Pausanias⁹, en plusieurs endroits où il parle du temple d'Éleusis et des cérémonies

¹ Cérès et Proserpine.

² Diag. Laert. lib. 6, pag. 380.

³ Liv. lib. 31, n. 14.

⁴ Est et *fideli* tute silentio

Meres. Veitabo, qui Cereris sacrum

Vulgatit arcane, sub idem

Sit iratibus, fragilemque mœcum

Solvat phœsum.

(HORAT. Od. 2, lib. 3.)

⁵ Lib. 1, pag. 26 et 71.

¹ Οἱ δὲν Ἐλευσιν ταῦτα, καὶ οἱ τῶν ἀσπιρομένων, καὶ σιωπᾶς ὄντων ἀξίον, ἐπίπτα, καὶ ἰ. de sacr. lumin.

² Δαδούχοι, Κέρυξ.

³ Βασίλειος.

⁴ Επεμύλατοι.

⁵ Ἰ. κατὰ τοὺς.

qui s'y pratiquaient, s'arrête tout court, et marque qu'il n'en peut pas dire davantage, parce qu'il a eu en songe une vision qui le lui a dé fendu.

Cette fête, la plus célèbre de toute l'anti- quité profane, durait neuf jours. Elle commen- çait le quinzième du mois boëdromiou. Après quelques cérémonies observées les premiers jours, et quelques sacrifices offerts aux dées- ses, le quatrième, vers le soir, se faisait la procession de la corbeille, qui était portée sur un char ¹ traîné lentement par des bœufs, et suivie d'une grande troupe de femmes athé- niennes. Elles portaient toutes des corbeilles mystérieuses, remplies de diverses choses qu'on tenait fort cachées, et couvertes d'un voile de pourpre. Cette cérémonie représentait la corbeille où Proserpine avait mis les fleurs qu'elle venait de cueillir lorsque Pluton l'en- leva.

Le cinquième jour était appelé *le jour des flambeaux*, parce que la nuit de ce jour hommes et femmes en portaient, pour imiter l'action de Cérès, qui, ayant allumé un flambeau aux feux du mont Etna, allait errant de côté et d'autre pour chercher sa fille.

Le sixième jour était le plus célèbre de tous. Il s'appelait *Iacchus* : c'est le même que Bac- chus, fils de Jupiter et de Cérès. On portait la statue de ce dieu en grande cérémonie. Il était couronné de myrte, et tenait un flambeau à la main. La procession partait du Cérami- que, passait à travers les places de la ville, et continuait sa marche jusqu'à Eleusis. Le che- min qui y conduisait s'appelait *la voie sacrée*. On passait la rivière du Céphise sur un pont. Cette procession était très-nombreuse ², et il s'y trouvait ordinairement jusqu'à trente mille personnes ³. Le temple d'Eleusis, où elle se rendait, était assez grand pour contenir toute cette multitude; et Strabon dit qu'il avait l'é- tendue des théâtres, où l'on sait qu'il tenait beaucoup plus de monde. Tout le chemin ren- tentissait du son des trompettes, des clairons et des autres instruments. On chantait des hym- nes à l'honneur des déesses, et ce chant était

accompagné de danses et de marques de joie extraordinaires. La route que j'ai marquée, par la voie sacrée et par le Céphise, était la route ordinaire; mais depuis que les Lacédé- moniens, dans la guerre du Péloponnèse, eu- rent fortifié Décélie, les Athéniens furent obligés de conduire leur procession par mer : Alcibiade rétablit l'ancienne coutume.

Le septième jour était consacré par les jeux et les combats gymniques. La récompense du vainqueur était une mesure d'orge, apparem- ment parce que c'était à Eleusis que Cérès avait d'abord enseigné le moyen de faire venir l'orge et d'en user. Les deux jours suivants étaient destinés à certaines cérémonies particulières, qui sont peu importantes et peu remarquables.

Pendant que cette fête durait, il était dé- fendu, sous de très-grandes peines, d'arrêter qui quo ce fût pour le mettre en prison, ni même de présenter aux juges aucune requête. Elle se célébrait régulièrement de cinq ans en cinq ans, c'est-à-dire après quatre ans révo- lus; et l'histoire ne marque point qu'elle ait jamais été interrompue, si ce n'est lors de la prise de Thèbes par Alexandre-le-Grand ⁴. Les athéniens, tout près alors de célébrer les grands mystères, furent tellement affligés de la ruine de cette ville, qu'ils ne purent se réso- dre, dans un si grand deuil, à solenniser une fête qui ne respirait que la joie et l'allégresse. Elle continua jusque sous les empereurs chré- tiens ⁵. Valentinien avait résolu de l'abolir; mais Prétextat, proconsul de la Grèce, lui re- présenta d'une manière si vive et si touchante la douleur que causerait à tous les peuples l'abolition de cette fête, qu'il la laissa encore subsister. On croit que ce fut le grand Théo- dore qui l'abolit entièrement, aussi bien que toutes les autres cérémonies païennes.

ARTICLE II. — DES AUGURES, DES ORACLES, ETC.

Rien n'est plus commun dans l'histoire an- cienne que d'entendre parler d'oracles, d'au- gures, de divinations. On ne faisait point de guerre, on n'envoyait point de colonies, on n'entreprenait, soit en public, soit en particu-

¹ Tardieu Eleusinae matris volentia plaustra.
(Vinc. Georg. lib. 1, v. 163.)

² Herod. lib. 8, cap. 63.

³ Lib. 9, pag. 395.

⁴ Plut. in Alex. pag. 671.

⁵ Zozim. hist. lib. 1.

lier, aucune affaire qui fût de quelque conséquence, sans avoir auparavant consulté les dieux. C'était une coutume généralement établie chez tous les peuples, Égyptiens, Assyriens, Grecs, Romains : ce qui marque sans doute, comme je l'ai déjà observé, qu'elle venait d'une ancienne tradition, et qu'elle avait pris son origine dans la religion même et dans le culte du vrai Dieu. En effet, on ne peut douter qu'avant le déluge Dieu ne manifestât aux hommes ses volontés en différentes manières, comme il l'a fait depuis à son peuple, tantôt par lui-même et de vive voix, tantôt par le ministère des anges ou par des prophètes qu'il inspirait, d'autres fois par des apparitions ou par des songes. Quand les enfants de Noé se partagèrent en différents pays, ils y portèrent cette tradition, qui s'y conserva toujours, mais qui fut altérée et corrompue par les ténèbres de l'idolâtrie. Aucun des anciens n'insiste plus sur la nécessité de consulter les dieux en tout par les augures et par les oracles, que Xénophon ; et il fonde cette nécessité, comme je l'ai remarqué ailleurs plus d'une fois, sur un principe puisé dans les lumières de la raison la plus épurée. Il représente en plusieurs endroits que l'homme, par lui-même, ignore le plus souvent ce qui lui est utile ou pernicieux ; que, loin de pouvoir percer dans l'avenir, le présent même échappe à sa vue, tant elle est courte et bornée ; qu'il est arrêté dans ses plus grands projets par les plus légers obstacles ; que la Divinité seule, à qui tous les siècles sont ouverts, peut lui faire connaître sûrement l'avenir ; qu'elle seule peut lui faciliter le succès de ses entreprises ; et qu'il est raisonnable de croire qu'elle accorde ses lumières et sa protection à ceux qui lui rendent un hommage plus pur, qui l'invoquent dans tous les temps avec plus de constance et de fidélité, et qui la consultent avec plus de sincérité et de bonne foi.

§ I. — Des augures.

Quelle honte pour la raison humaine, qu'un principe si lumineux l'ait couverte de raisonnements si pitoyables sur tout ce qui concerne la science des augures et des aruspices, et lui en ait fait embrasser avec un respect

aveugle les puérilités les plus ridicules ! Faire dépendre les plus importantes affaires de l'état du chant d'un oiseau, du côté droit ou gauche où il a été aperçu, de l'avidité des poulets à manger, de l'inspection des entrailles des bêtes, du bon état et de l'intégrité du foie, qui, selon eux, disparaissait quelquefois tout à coup, et ne laissait aucune trace ni aucune marque qu'il eût jamais subsisté ! Ajoutez à toutes ces observations superstitieuses les rencontres fortuites, les paroles dites au hasard et ensuite tournées en bon ou mauvais présage, les pressentiments, les prodiges, les monstres, les éclipses, les comètes, tous les phénomènes extraordinaires, les accidents imprévus, et une infinité d'autres choses pareilles.

Comment a-t-il pu arriver que tant de grands hommes, tant d'illustres généraux, tant d'habiles politiques, et même tant de savants philosophes, aient donné de bonne foi dans des rêveries si absurdes ? Plutarque surtout¹, si estimable d'ailleurs, me fait pitié par son asservissement aux usages les plus insensés des cérémonies patennes, et par sa ridicule crédulité pour les songes, les signes, les prodiges. Il avoue quelque part qu'il s'abstint longtemps de manger des œufs, à cause de quelque songe qu'il avait eu, et qu'il n'a pas jugé à propos de nous apprendre.

Les plus sensés d'entre les patens savaient bien ce qu'il fallait penser de tout ce qui regarde l'art de la divination, et ils en parlaient entre eux, et souvent même en public, de la manière du monde la plus méprisante et la plus propre à en faire sentir le ridicule. Caton², ce grave censeur, ne croyait pas qu'un aruspice en pût regarder un autre sans rire. Annibal admira la simplicité de Prusias, à qui il conseillait de donner la bataille, et qui en était détourné par l'inspection des entrailles d'une victime. Quo'il lui dit-il, vous en croyez plutôt le foie d'une bête qu'un vieux capitaine comme moi ? Marcellus³, qui avait été cinq fois consul, et qui était augure, disait avoir trouvé un bon moyen de ne pas être arrêté par le vol sinistre des

¹ Plut. Sympos. lib. 2, quest. 3, pag. 635

² Cic. lib. 1, de Divin. n. 5. — Id. n. 52.

³ Id. lib. 2, n. 77.

oiseaux : c'était de tenir sa litère bien close et bien fermée.

Cicéron s'en explique sans ambiguïté et sans ménagement. Personne n'était plus capable d'en parler pertinemment que lui, comme le remarque M. Morin dans la dissertation qu'il a faite sur ce sujet¹. Adopté dans le collège des augures, il avait eu la connaissance de leurs secrets les plus cachés, et toutes les facilités possibles pour étudier cette science à fond ; et il parait qu'il l'avait fait par les deux livres qu'il nous a laissés de la Divination, où l'on peut dire qu'il a épuisé la matière. Dans le second, où il réfute son frère Quintus, qui avait pris le parti des augures, il combat et détruit ses faux raisonnements avec une force, et en même temps avec une finesse et une délicatesse de raillerie qui ne laissent rien à désirer ; et il démontre, par des preuves plus convaincantes les unes que les autres, l'inutilité de cet art, sa fausseté, ses contrariétés, son impossibilité². Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'au milieu de tout cela il ne laisse pas de blâmer les généraux et les magistrats qui, dans les occasions importantes, en avaient méprisé les pronostics, et de soutenir que cet usage, tout abusif qu'il était, selon lui, devait cependant être respecté par rapport à la religion et à la prévention des peuples.

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici fait voir que le paganisme était partagé en deux sortes d'hommes, qui détruisaient presque également la religion ; les uns par le respect superstitieux et aveugle qu'ils témoignaient pour les augures, les autres par le mépris irréligieux avec lequel ils s'en moquaient.

Le principe des premiers, fondé d'un côté sur l'ignorance et l'impuissance de l'homme dans les affaires de la vie, et de l'autre sur la prescience de la Divinité et sa providence toute-puissante, était vrai ; mais la conséquence

qu'ils en tiraient pour les augures était fautive. Ils auraient dû montrer qu'il était certain que la Divinité avait elle-même établi ces signes extérieurs pour manifester ses desseins, et qu'elle s'était engagée à y être fidèle en toutes les occasions ; mais il n'y avait rien de tel : ces augures et ces aruspices étaient l'effet et l'invention de l'ignorance, de la témérité, de la curiosité, et de toutes les passions de l'homme, qui prétendait interroger Dieu, et l'obliger à lui répondre sur toutes ses fantaisies et sur ses entreprises les plus injustes.

Les autres, qui dans le fond ne croyaient rien de tout ce que la science des augures prescrivait, ne laissaient pas d'observer ces puériles cérémonies par politique, afin de mieux s'assujettir l'esprit des peuples et de les conduire à leurs fins par la superstition. Mais par le mépris qu'ils faisaient des augures, et par la conviction intime où ils étaient de leur fausseté, ils étaient conduits à nier la Providence divine et à mépriser la religion même, qu'ils regardaient comme inséparable de toutes ces absurdités, qui la rendaient en effet ridicule et indigne de tout homme sensé.

Les uns et les autres se sont conduits de la sorte, parce qu'ayant méconnu le Créateur, et n'ayant pas profité de la lumière naturelle qui devait le leur faire connaître et adorer, ils ont mérité d'être livrés à leurs propres ténèbres et à un sens réprouvé ; et si la véritable religion ne nous avait éclairés, nous donnerions encore aujourd'hui dans les mêmes superstitions.

II. — DES ORACLES.

Nul pays ne fut plus riche ni plus fertile en oracles que la Grèce : je ne parlerai que de ceux qui étaient les plus connus.

L'oracle de Dodone, ville située chez les Molosses dans l'Épire, était fort célèbre. Jupiter y rendait ses réponses, soit par les chènes parlants³, soit par les colombes, qui avaient

¹ Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, tom. 1, pag. 291.

² « Errabat multis in rebus antiquitas : quam vel usu jam, vel doctrinâ, vel vetustate immutatum videmus. »

³ Retinebat autem et ad opinionem vulgi, ad magnas utilitates resp. mos, religio, disciplina, jus augurum, col-legii auctoritas. Nec verò non emul supplicio digni « P. Claudius, L. Junius consules, qui contra auspicia navigarunt. Parendum enim fuit religioni, nec patritus « mos tam contumaciter repudiandus. » (Cic. Divin. lib. 2, n. 70. 71.)

¹ On attachait au haut des chênes certains instrumens, lesquels, agités par le vent, ou d'une autre manière, rendaient un son confus. — Servius remarque que le même mot, en langue thessalienne, signifiait colombe et devine-resse ; ce qui avait donné lieu à la tradition fabuleuse des colombes qui parlaient. — Il était aisé d'exciter du bruit

aussi leur langage, soit par les bassins d'airain retentissants, soit par la bouche des prêtres et des prêtresses.

Les oracles de Trophonius dans la Béotie¹, quoiqu'il ne fût qu'un simple héros, avaient une grande réputation. Après beaucoup de cérémonies préliminaires, comme de se laver dans le fleuve, d'offrir des sacrifices, de boire d'une eau appelée *lété* parce qu'elle faisait tout oublier, on descendait dans son antre sur de petites échelles, par un trou assez étroit. Quand on y était descendu, on trouvait une autre petite caverne, dont l'entrée était aussi fort étroite. On se couchait à terre; on prenait dans chaque main de certaines compositions de miel, qu'il fallait nécessairement porter; on passait les pieds dans l'ouverture de la petite caverne, et aussitôt on se sentait emporté en dedans avec beaucoup de force et de vitesse. C'était là que l'avenir se déclarait, mais non pas à tous d'une même manière. Les uns voyaient, les autres entendaient. On sortait de là tout étonné et tout hors de soi, et on était placé dans la chaise de Mnemosyne, déesse de la mémoire. On avait grand besoin de son secours pour se souvenir, dans un si grand trouble, de ce qu'on avait vu ou entendu, supposé qu'on eût vu ou entendu quelque chose. Pausanias, qui avait été lui-même consulter cet oracle, et qui avait passé par toutes ces cérémonies, nous en a laissé une description fort ample. Plutarque² y ajoute encore quelques circonstances particulières, que j'ometts pour éviter une ennuyeuse longueur.

Le temple et l'oracle des Branchides dans le voisinage de Milet³, ainsi appelé de Branchus, fils d'Apollon, était fort ancien, et extrêmement respecté par tous les Ioniens et les Doriens de l'Asie. Xerxès, à son retour de Grèce, fit brûler le temple, après que les prêtres lui en eurent livré les trésors. Ce prince, en récompense, leur accorda un établissement dans le fond de l'Asie, pour les mettre à l'abri de la vengeance des Grecs. Après la fin de la

guerre, les Miliéniens rétablirent ce temple avec une magnificence qui, selon Strabon, surpassait celle de tous les autres temples de la Grèce. Quand Alexandre-le-Grand, eut défait Darius, il détruisit absolument la ville où les prêtres Branchides s'étaient établis, et où leurs descendants demeuraient encore actuellement, punissant dans les enfants la perfidie sacrilège des pères.

Tacite⁴ rapporte une chose bien singulière, mais peu vraisemblable, de l'oracle de Claros, ville d'Ionie dans l'Asie Mineure, près de Colophon. « Germanicus, dit-il, alla consulter « Apollon de Claros. Ce n'est point une « femme qui y rend les oracles comme à Delphes, mais un homme qu'on choisit dans de « certaines familles, et qui est presque toujours « de Milet. Il suffit de lui dire le nombre et « les noms de ceux qui viennent le consulter; « ensuite il se retire dans une grotte, et ayant « pris de l'eau d'une source qui y est, il répond en vers sur ce que les consultants ont « dans l'esprit, quoique le plus souvent il soit « très-ignorant et ne sache ce que c'est que « de versifier. On disait qu'il avait prédit à « Germanicus une prompte mort, mais en « termes obscurs et enveloppés, comme cela « est ordinaire aux oracles. »

Je passe un grand nombre d'autres oracles pour venir au plus fameux de tous: on sent bien que je veux parler de celui d'Apollon à Delphes. Il y était honoré sous le nom de *Pythien*, nom qui vient ou du serpent Python qu'il avait vaincu et tué, ou d'un mot grec qui signifie *interroger*, *πυθίων*, parce que c'était là qu'on allait le consulter. De là vient que la prêtresse de Delphes était appelée *la Pythie*, et les jeux qu'on y célébrait *pythiens*.

Delphes était une ancienne ville de la Phocide en Achée. Elle était sur la pente et vers le milieu de la montagne du Parnasse, bâtie sur un pen de terre-plain, et environnée de précipices qui la fortifiaient sans le concours de l'art. Diodore⁵ dit qu'il y avait sur le Parnasse un tron d'où il sortait une exhalaison qui faisait danser les chèvres, et qui montait à la tête. Un berger, curieux de connaître la cause

dans ces bassins d'airain par quelque voie secrète, et de faire signifier à ce bruit confus et inarticulé tout ce qu'on voulait.

¹ Pausanias, lib. 9, pag. 602-604.

² Plut. de gen. Soer. pag. 590.

³ Hierocl. lib. 1, cap. 157. — Strab. lib. 14, pag. 631.

⁴ Tacit. Annal. lib. 2, cap. 54.

⁵ Lib. 11, pag. 427-428.

d'un effet si extraordinaire, s'en étant approché, se sentit tout d'un coup saisi de mouvements violents, et prononça des mots que sans doute il n'entendait point, mais qui prédisaient l'avenir. D'autres firent la même épreuve. Le bruit s'en répandit bientôt dans tout le voisinage. On n'approcha plus de ce trou qu'avec respect. On conclut qu'il y avait quelque chose de divin dans cette exhalaison. Une prêtresse fut établie pour en recevoir les effets. On plaça sur le tron un trépied, appelé par les Latins *cortina*, peut-être à cause de la peau qui le couvrait. C'est de là qu'elle rendait ses oracles. Autour de cet autel se forma insensiblement la ville de Delphes. On y bâtit un temple, qui dans la suite devint très-magnifique; et la réputation de cet oracle effaça presque, ou du moins surpassa de beaucoup celle de tous les autres.

On se contenta, dans les commencements, d'une seule pythie. Elle suffisait pour lors à ceux qui venaient consulter l'oracle, et qui n'étaient pas encore en grand nombre. Mais, dans la suite, lorsque l'oracle fut tout à fait accrédité, on en élut une seconde pour monter sur le trépied alternativement avec la première, et une troisième pour les remplacer en cas de mort ou de maladie. Il y avait aussi d'autres ministres qui accompagnaient la Pythie dans le sanctuaire, dont les plus considérables étaient appelés *prophètes*. C'étaient eux qui prenaient soin des sacrifices et qui en faisaient l'examen; c'était à eux qu'on adressait ses demandes, soit qu'on les fit de vive voix, soit qu'on les écrivit sur des tablettes; et c'était d'eux que l'on recevait les réponses, comme il se sera dit dans la suite.

Au reste, il ne faut pas confondre la Pythie avec la sibylle de Delphes. Les anciens nous représentent cette dernière comme une femme vagabonde, qui allait de contrée en contrée débiter ses prédictions. Elle était en même temps la sibylle de Delphes, d'Érythres, de Babylone, de Cumes et de beaucoup d'autres endroits, parce qu'elle avait séjourné dans tous ces lieux-là.

La Pythie ne pouvait prophétiser qu'elle

n'eût été enivrée par la vapeur qui sortait du sanctuaire d'Apollon. Cette vapeur miraculeuse ne l'enivrait pas en tout temps et en toute occasion. Le dieu n'était pas toujours en humeur de l'inspirer. D'abord il ne le faisait qu'une fois par an. On obtint dans la suite qu'il inspirerait la Pythie une fois le mois. Tous les jours n'étaient pas convenables, et il y en avait où il n'était pas permis de consulter l'oracle. A l'occasion de ces prétendus jours malheureux, il fut rendu à Alexandre un oracle digne de remarque. Il était allé à Delphes pour consulter le dieu; et la prêtresse, qui prétendait qu'il n'était point alors permis de l'interroger, ne voulait point entrer dans le temple. Alexandre, qui était vif dans tout ce qu'il voulait, la prit par le bras pour l'y mener de force, et elle s'écria : *Ah! mon fils, on ne peut te résister; ou bien : Ah! mon fils, tu es invincible*. A ces mots, Alexandre s'écria de son côté qu'il ne voulait point d'autre oracle, et qu'il était content de ce qu'il venait d'entendre.

La Pythie, avant que de monter sur le trépied, s'y disposait par de longs préparatifs, des sacrifices, des purifications, un jeûne de trois jours, et beaucoup d'autres cérémonies. Le dieu annonçait sa venue en secouant lui-même un laurier qui était devant la porte du temple, et faisant trembler le temple jusqu'aux fondements.

Dès que la vapeur divine¹ comme un feu pénétrant, s'était répandue dans les entrailles de la prêtresse, on voyait ses cheveux se dresser sur sa tête; son regard était farouche, sa bouche écumaît, un tremblement subit et violent s'emparait de tout son corps; elle ressentait tous les symptômes d'une personne agitée de fureur². Elle proférait par intervalles quel-

¹ Πυλ. in Alex. pag. 671.

² Ἀνίστατο δὲ, ὡς οὐκ.

³ Cui talia fœnit

Ante fides, subito non vultus, non color unus,
Non composita mensura comæ: sed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument; majorque videri,
Nec mortale sonans, afflata est numine quando
Jam propior det.

(Virg. *Æneid.* lib. 6, v. 46-51.)

⁴ Entre plusieurs marques que Dieu donne dans ses Écritures pour discerner ses oracles de ceux du démon, la fureur que Virgile attribue à la Pythie, et *rabie fera corda tument*, en est une: « C'est moi, dit Dieu, qui fais voir

¹ *Carium*.

² Ἰλαγγαζαί.

ques paroles mal articulées, que les prophètes recueillaient avec soin. Ils les arrangeaient, et leur donnaient la liaison et la structure nécessaires. Lorsqu'elle avait été un certain temps sur le trépied, ils la ramenaient dans sa cellule, où elle était ordinairement plusieurs jours à se remettre de ses fatigues; et souvent, dit Lucain¹, une mort prompte était le prix ou la peine de son enthousiasme,

Numinis aut prœna est mors immatura recepti.
Aut pretium.

Les prophètes avaient sous eux des poètes qui mettaient les oracles en vers; et ces vers souvent étaient assez mauvais, ce qui donnait lieu de dire qu'il était étonnant qu'Apollon, qui présidait au chœur des Muses, inspirât si mal sa prêtresse. Mais Plutarque nous apprend que ce n'était point ce dieu qui composait les vers des oracles. Il échauffait l'imagination de la Pythie, il allumait dans son âme cette vive lumière qui lui dévoilait tout l'avenir. Les paroles qu'elle proférait dans le feu de son enthousiasme n'ayant ni liaison ni structure, et ne sortant, pour ainsi dire, que par élans du fond de son estomac, ou plutôt du ventre² les prophètes les recueillaient avec soin et les donnaient ensuite aux poètes pour les mettre en vers. Or, Apollon les abandonnait à leur génie et à leurs talents naturels. Et il en faut dire autant de la Pythie, lorsqu'elle-même composait les vers, ce qui était rare, mais arrivait quelquefois. Le fond de l'oracle était inspiré par Apollon, la manière de l'ex-

primer était de la prêtresse; souvent néanmoins les oracles se donnaient en prose.

Le caractère ordinaire des oracles était l'ambiguïté³, l'obscurité, et, s'il est permis de parler ainsi, l'entortillement; en sorte qu'une même réponse pût convenir à plusieurs événements tout différents, et souvent même opposés. A la faveur de cet artifice, les démons, qui ne peuvent point connaître par eux-mêmes l'avenir, couvraient leur ignorance et se jouaient de la crédulité des sages. Lorsque Crésus, près d'attaquer les Mèdes, consulta l'oracle de Delphes sur le succès de cette guerre, on lui répondit qu'en passant le fleuve *Halys* il ruinerait un grand empire. Quel empire? le sien, ou celui des ennemis? C'était à lui à deviner; mais quel que dût être le succès, l'oracle aura toujours dit vrai. Il en faut dire autant de la réponse du même dieu à Pyrrhus.

Alo te, Æacida, Romanos vincere posse

Je la rapporte en latin, parce que l'équivoque qui marque également que Pyrrhus peut vaincre les Romains, et les Romains Pyrrhus, ne subsiste plus dans la traduction. A la faveur de pareilles ambiguïtés le dieu se tirait toujours d'affaire et n'avait jamais tort.

Il faut pourtant avouer que quelquefois aussi la réponse des oracles était claire et circonstanciée. J'ai rapporté, dans l'histoire de Crésus, la ruse qu'il employa pour s'assurer de la véracité des oracles, qui fut de leur faire demander par ses ambassadeurs ce qu'il faisait dans un certain temps. L'oracle de Delphes répondit en vers qu'il faisait cuire une tortue avec un agneau dans un vase d'airain; et cela était ainsi⁴. L'empereur Trajan employa une pareille épreuve par rapport au dieu d'Héliopolis, en lui envoyant une lettre⁵ cachetée à

¹ la fausseté des prédictions des devins, et qui force ceux qui se mêlent de deviner à prendre tous les mouvements des insensés et des fureux: » *Irrita faciens signa divinatorum, et oracles in furorem vertens* (Isaï. 44, 25). Au lieu que le caractère propre et constant des prophètes du vrai Dieu était de rendre les réponses divines d'un ton égal et modéré, et avec une noble tranquillité. Une autre marque distinctive, c'est que les démons rendent leurs oracles dans des lieux secrets, à l'écart, dans l'obscurité des antres, et Dieu rend les siens en plein jour, et devant tout le monde. *Non in abscondito locutus sum, in loco terre tenebroso* (Is. 45, 19). *Non à principio in abscondito locutus sum* (Is. 46, 10). Ainsi Dieu n'a permis au démon d'imiter ses oracles qu'en lui imposant des conditions qui pouvaient servir à reconnaître la différence des vrais et des faux.

² Lib. 5.

³ Ἐγγαστριμυθός.

⁴ « Quid si aliquis dixerit multa ab idolis esse prædicta, hoc sciendum, quod semper mendacium junxerint verum, tui, et sic sententias temperarint, ut, seu boni seu mali quid accidisset, utrumque possit intelligi. » *HYERONYMUS* in cap. 42 *Isaïæ*. Il cite les deux exemples de Crésus et de Pyrrhus.

⁵ Macrob. lib. 4, Saturnal. cap. 23.

⁶ Les billets cachetés que l'on mettait sur l'autel du dieu sans les ouvrir étaient une des manières dont on consultait les oracles.

laquelle il demandait réponse. L'oracle, pour toute réponse, commanda qu'on lui renvoyât un papier tout blanc, bien plié et bien cacheté. Trajan, l'ayant reçu, en fut dans l'admiration, en voyant une réponse si semblable à la lettre qu'il avait envoyée, et dans laquelle il savait lui seul qu'il n'avait rien écrit. La facilité¹ merveilleuse qu'ont les démons de se transporter presque en un moment en différents lieux, fait qu'ils ont pu rendre par eux-mêmes les deux dernières réponses que je viens de rapporter, et prédire dans un pays ce qu'ils avaient vu dans un autre. C'est le sentiment de Tertullien.

Que si l'on rapporte quelques oracles que l'on assure avoir été suivis d'un événement précis, on peut penser que Dieu, pour punir l'aveugle et sacrilège crédulité des païens, a quelquefois permis que les démons eussent connaissance de l'avenir et le prédissent assez clairement. Cette conduite de Dieu, quoique fort élevée au-dessus de la raison humaine, est souvent attestée par les divines Écritures.

On demande si les oracles, dont il est parlé si souvent dans l'histoire profane, doivent être attribués à l'opération du démon, ou simplement à la malice et à la fourberie des hommes. Un médecin hollandais nommé Van-an-dale a soutenu ce dernier parti; et M. de Fontenelle, encore jeune pour lors, adopta son sentiment, dans la persuasion où il était (c'est lui-même qui parle ainsi) qu'il était indifférent pour la vérité du christianisme que les oracles fussent l'ouvrage des démons ou une suite d'impostures. Le P. Baltus, jésuite, professeur de l'Écriture sainte dans l'université de Strasbourg, les a réfutés l'un et l'autre par un écrit très-solide, où il démontre invinciblement, par le consentement unanime des pères de l'Église, que les démons agissaient véritablement dans les oracles, et où il attaque avec force et succès la téméraire hardiesse du médecin anabap-

liste, qui, révoquant en doute la capacité et le discernement de ces saints docteurs, travaillait sourdement à effacer de l'esprit des fidèles la haute idée qu'ils doivent avoir des maîtres de l'Église, et à donner atteinte à une autorité si respectable, qui embarrasse tous ceux qui s'écartent des principes de l'ancienne tradition. Or, s'il y en a une certaine et constante, c'est celle dont il s'agit ici, puisqu'elle est soutenue et attestée par tous les pères de l'Église et tous les auteurs ecclésiastiques de tous les siècles, qui tous ont reconnu le démon pour auteur de l'idolâtrie en général et des oracles en particulier.

Ce sentiment n'empêche pas de croire que souvent il y avait de la fraude et de l'imposture de la part des prêtres ou prêtresses dans les réponses des oracles. Le démon n'est-il pas le père et le maître du mensonge? Nous avons vu dans l'histoire grecque que plus d'une fois la prêtresse de Delphes s'était laissée corrompre par des présents. C'est ainsi qu'elle persuada aux Lacédémoniens d'aider ceux d'Athènes à chasser les tyrans; qu'elle fit dépouiller de la royauté Démarate, pour faire entrer à sa place Cléomène; qu'elle avait préparé un oracle pour appuyer la fourberie de Lysandre, lorsqu'il entreprit à Sparte de changer la succession à la royauté; et je serais assez porté à croire que Thémistocle, qui sentait de quelle importance il était d'agir sur mer contre les Perses, inspira au dieu la réponse qu'il donna de *se défendre dans des murs de bois*. Démosthène¹, persuadé que les oracles étaient d'ordinaire suggérés par la passion ou par l'intérêt, et soupçonnant avec raison Philippe de les avoir fait parler en sa faveur, disait avec esprit que la Pythie *philippisait*; et il faisait ressouvenir les Athéniens et les Thébains que Périclès et Épaminondas, au lieu de prêter l'oreille et de s'amuser aux frivoles réponses de l'oracle, vain épouvantail des lâches et des timides, ne consultaient et n'écoutaient que la raison pour prendre leur parti et pour l'exécuter.

Le même P. Baltus examine avec un pareil succès un second point de dispute qui regarde la cessation des oracles. M. Van-an-dale, pour

¹ « Omnis spiritus alius. Hoc et angeli, et demones.
« Igitur momento ubique sunt: totus orbis illis locus unus
« est: quid ubi geratur tam facile sciunt quam enuntiant.
« Velocitas divinitus credidit, quia substantia ignoratur...
« Ceterum testimonium decoqui cum carnibus pecudis Py-
« thius ea modo enuntiavit, quo supra diximus. Mo-
« mento apud Lydium fuerat. » (TERTULLIUS, in *Apolog.*)

¹ Plut. in Demosth. pag. 551.

combattre avec quelque avantage une vérité si glorieuse à Jésus-Christ, destructeur de l'idolâtrie, avait falsifié le sentiment des Pères, en leur faisant dire que *les oracles cessèrent précisément au moment de la naissance de Jésus-Christ*. Le savant apologiste des Pères montre qu'ils ont tous enseigné que les oracles avaient cessé après la naissance de Jésus-Christ et la prédication de son Évangile, non pas tout d'un coup, mais à mesure qu'il a été connu des hommes et que sa doctrine salutaire s'est répandue dans le monde. Le sentiment unanime des Pères est confirmé par le témoignage irréprochable d'un grand nombre de pères, qui sont d'accord avec les Pères sur le temps où les oracles ont cessé.

Quel honneur ne faisait point à notre sainte religion ce silence imposé aux oracles par la victoire de Jésus-Christ! Le premier venu d'entre les chrétiens avait ce pouvoir. Tertulien ¹, dans une de ses apologies, défie les païens d'en faire l'épreuve, et consent qu'on fasse mourir un chrétien qui ne pourra pas obliger ces donneurs d'oracles à avouer qu'ils ne sont que des démons. Lactance ² nous apprend que tout chrétien, par le signe de la croix seulement, les rendait muets. Tout le monde sait que, Julien l'apostat étant venu à Daphné, faubourg d'Antioche, pour consulter Apollon, ce dieu, malgré tous les sacrifices que l'empereur lui offrit, demeura muet, et ne recouvra la parole que pour répondre à ceux qui lui demandaient la cause de son silence, qu'il s'en fallait prendre à de certains morts enterrés dans le voisinage. Ces morts étaient des martyrs chrétiens, et entre autres saint Babylas.

Ce triomphe de la religion chrétienne nous doit faire comprendre quelle obligation nous avons à Jésus-Christ, et en même temps à quelles ténèbres tout le genre humain avant lui avait été livré. On voyait ³, chez les Car-

thaginois, les pères et les mères, plus cruels que les bêtes mêmes, livrer impitoyablement leurs enfants, et les villes se dépeupler tous les ans de leur plus florissante jeunesse, pour obéir à l'ordre barbare de leurs oracles et de leurs dieux. On choisissait à leur gré des victimes de toute sorte d'état, de sexe, d'âge et de condition. Ces sanglantes exécutions étaient honorées du nom de *sacrifices*, et servaient à leur rendre leurs dieux propices. Quel plus grand mal, s'écrie Lactance, pouvaient-ils leur causer dans leur plus furieuse colère, que de dépouiller ainsi leurs adorateurs de tout sentiment d'humanité, de leur faire égorger à eux-mêmes leurs propres enfants, et de souiller leurs mains sacrilèges par de si exécrables parricides?

Mille fourberies, mille faussetés découvertes évidemment à Delphes et partout ailleurs n'avaient point dessillé les yeux des hommes, ni diminué en rien le crédit des oracles. Il subsista pendant plus de deux mille ans, et fut porté à un point qui ne se conçoit pas, et cela dans l'esprit des plus grands hommes, des philosophes les plus éclairés, des princes les plus puissants, et généralement chez tous les peuples les mieux policés, et qui se piquaient le plus de prudence et de politique. On peut juger de ce crédit par la magnificence du temple de Delphes, et par les richesses immenses que la crédulité des peuples et des rois y avait accumulées.

Le temple de Delphes ayant été brûlé vers la 58^e olympiade ⁴, les amphictyons, ces juges célèbres de la Grèce, se chargèrent du soin d'en rebâtir un autre. Ils firent marché avec l'architecte à trois cents talents ⁵, c'est-à-dire à neuf cent mille livres. Les villes de la Grèce devaient fournir cette somme. Les habitants de Delphes furent taxés à en donner la quatrième partie, et firent pour cela une quête de tous côtés jusque dans les pays étrangers. Amasis, pour lors roi d'Égypte, aussi bien que les

¹ Tertul. in Apolog.

² Lib. de verâ sapient. cap. 27.

³ « Tam barbaros, tam immanes fuisse homines, ut parricidium suum, id est tetrum atque execrabile humani generis facinus, sacrificium vocarent: quum leuissimæ atque innocentes animas, qui maxime est pietatis cultus, sine ullo respectu pietatis extinguerent, immanitatemque omnium bestiarum, quæ tamen ferus

« suos amant, feritate superaret. O demeritum insanabilem! Quid illis lati diti amplius facere possent, si essent iracundissimi, quam faciant propterea quum suos cultores parricidiis inquinant, cœlestibus maculant, humanis sensibus spoliant. » LACTANT. lib. 1, cap. 21.

⁴ Herod. lib. 2, cap. 180; et lib. 5, cap. 62.

⁵ Trois cents talents font 1 725 000 fr. E. E.

Grecs qui habitaient dans son pays, les aidèrent de sommes considérables. Les Alcéoniades, famille puissante d'Athènes, se chargèrent de la conduite de l'édifice, et le firent plus magnifique qu'on ne se l'était proposé dans le modèle, y ayant beaucoup mis de leur.

Gygès, roi de Lydie, et Crésus, l'un de ses successeurs, enrichirent le temple de Delphes d'un nombre incroyable de présents. A leur exemple, plusieurs autres princes, plusieurs villes, et même plusieurs riches particuliers, y avaient entassé, comme à l'envi les uns des autres, trépieds, vases, tables, boncliers, couronnes, chars et statues d'or et d'argent de toutes grandeurs, et d'un nombre aussi bien que d'un prix infinis. Les seuls présents que Crésus avait faits en or au temple de Delphes montaient, selon Hérodote¹, à plus de deux cent cinquante-quatre talents, c'est-à-dire à sept cent soixante-deux mille livres de notre monnaie, et ceux d'argent n'allaient peut-être pas à moins. La plupart de ces présents subsistèrent encore du temps d'Hérodote. Diodore de Sicile², en y joignant ceux des autres princes, les fait monter à dix mille talents³, c'est-à-dire à trente millions.

Parmi les statues d'or que Crésus consacra dans le temple de Delphes⁴, il y mit celle de sa boulangère; et en voici la cause. Alyatte, père de Crésus, s'étant marié en secondes nocces, et ayant eu des enfants de sa seconde femme, la maîtresse songea à se défaire de son beau-fils pour faire tomber la couronne à l'un de ses enfants. Elle engagea la boulangère à mettre du poison dans l'un de ses pains, qui devait être servi au jeune prince. Celle-ci, à qui un tel crime fit horreur (elle n'aurait point dû y prêter en aucune sorte son ministère), en fit donner avis à Crésus. Le pain empoisonné fut servi aux enfants mêmes de la reine, et leur mort assura la couronne au successeur légitime. Quand il fut monté sur le trône, il voulut marquer sa reconnaissance à sa bienfaitrice, et lui érigea une statue d'or dans le temple de Delphes. Mais, peut-on dire, une personne d'une si basse condition méritait-elle

un si grand honneur? Oui, répond Plutarque, et à plus juste titre que tous ces conquérants et tous ces héros tant vantés, qui ne sont devenus fameux qu'à force de meurtres et de carnages.

Il n'est pas étonnant que des richesses si immenses aient tenté l'avarice des hommes, et aient exposé Delphes à plusieurs pillages. Sans parler de ceux qui sont plus anciens, Xerxès, qui entra dans la Grèce avec un million d'hommes, essaya de s'emparer des dépouilles de ce temple. Plus de cent ans après, les Phocéens, proches voisins de Delphes, le pillèrent à différentes reprises. Le désir de profiter de ces riches dépouilles fut l'unique sujet de la troisième irruption que les Gaulois firent dans la Grèce, sous la conduite de Brennus. Le dieu protecteur de Delphes, si l'on en croit les historiens, défendit quelquefois son temple par des prodiges merveilleux; et quelquefois aussi, soit impuissance, soit distraction, il se laissa piller. Néron, étant allé visiter ce temple si fameux dans tout l'univers, et y ayant trouvé à son gré cinq cents belles statues en bronze, tant d'hommes illustres que de dieux, qui avaient été consacrées à Apollon (celles d'or et d'argent avaient apparemment disparu), il les enleva, et les ayant fait charger sur ses vaisseaux, il les emporta avec lui à Rome.

Si l'on est curieux de s'instruire plus à fond de ce qui regarde les oracles et les richesses du temple de Delphes, on peut consulter quelques dissertations sur ce sujet⁵ imprimées dans les mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, dont j'ai fait bon usage à mon ordinaire.

ARTICLE III. — DES JEUX ET DES COMBATS.

Les jeux et les combats faisaient partie de la religion, et entraient dans presque toutes les fêtes des anciens; et, par cette raison, ils doivent ici trouver leur place. Soit qu'on en considère l'origine, ou qu'on examine le but, il ne doit pas paraître étonnant qu'ils aient eu un si grand cours parmi les peuples les plus policés.

Hercule, Thésée, Castor et Pollux, et les plus grands héros de l'antiquité, non-seule-

¹ Hérot. lib. 1, cap. 50-51.

² Dix mille talents valent 57 500 000. E. B.

³ Diod. lib. 16, pag. 453.

⁴ Vult. de Pyth. orac. pag. 401.

⁵ Tome III.

ment en furent les instituteurs ou les restaurateurs, mais ils se firent encore une gloire d'en pratiquer eux-mêmes les exercices, et un mérite d'y réussir. Vainqueurs des monstres et des ennemis publics du genre humain, ils ne crurent pas se rabaisser en aspirant aux victoires qu'on remporte dans ces combats, ni que les nouvelles couronnes dont on ceignait leur têtes dans ces jeux solennels fissent perdre aux anciennes leur éclat et leur verdure. Aussi voyons-nous que ces combats et ces jeux faisaient la matière des vers des plus fameux poètes, qui, en s'immortalisant eux-mêmes par la beauté de leur poésie, prétendaient bien aussi procurer une immortalité de gloire à ceux dont ils célébraient les victoires. De là vint cette ardeur qui alluma dans toute la Grèce un si vif désir de marcher sur les pas de ces anciens héros, et de se signaler comme eux dans ces combats publics.

Une raison plus solide, et puisée dans la nature même de ces combats et des peuples qui s'y appliquaient, leur donna du cours. Les Grecs, naturellement guerriers, et attentifs à former également le corps et l'esprit de leur jeunesse, avaient introduit ces exercices, et les avaient mis en honneur, pour préparer les jeunes gens à la profession des armes, pour fortifier leur santé, pour les rendre plus robustes, les faire à la fatigue, les rendre plus fermes dans les combats, où l'on s'approchait de près, parce qu'alors il n'y avait pas d'armes à feu, et où la force du corps décidait ordinairement de la victoire. Ces exercices athlétiques leur tenaient lieu de ce qu'est à l'égard de notre noblesse la danse, l'art de faire des armes, de voltiger, de monter à cheval; mais ils ne se bornaient pas à la bonne grâce, ni aux agréments de la taille et de la contenance, ils voulaient y joindre la force.

Il est vrai que ces exercices, si illustres par leurs auteurs, et si utiles par le but qu'on s'y proposa d'abord, donnèrent lieu aux maîtres publics qui les enseignaient à la jeunesse, et qui les pratiquaient avec plus de succès, d'en faire montre et ostentation, de s'y livrer entièrement, d'en outrer les pratiques, d'y joindre des raffinements de l'art, de faire assaut les uns contre les autres par une vaine émulation, et de les faire dégénérer en une pro-

fession de gens qui, sans avoir d'autre occupation ni d'autre mérite, se donnaient spectacle au public, et cherchaient à le divertir. C'est ainsi à peu près que nous voyons nos maîtres à danser, dont l'objet naturel et primitif était d'apprendre aux jeunes gens à marcher et à se présenter avec grâce, que nous les voyons monter sur les théâtres, exécuter des ballets en habits de comédiens, faire des sauts, des cabrioles, des mouvements affectés et outrés. Nous verrons dans la suite ce que les gens sages pensaient de ces sortes d'athlètes et de ces maîtres de lute.

Il y avait quatre jeux solennels dans la Grèce, les *olympiques*, ainsi appelés d'Olympie, autrement dite *Pise*, ville de l'Élide dans le Péloponnèse, auprès de laquelle ils se célébraient après quatre ans pleins et révolus, en l'honneur de Jupiter Olympien; les *pythiques*, consacrés à Apollon, surnommé *Pythien*¹, à cause du serpent Python qu'il avait tué, et célébrés à Delphes de même de quatre ans en quatre ans; les *néméens*, qui tiraient leur nom de Némée, ville et forêt dans le Péloponnèse, et qui furent établis ou renouvelés par Hercule, après qu'il eut tué le lion de la forêt de Némée: ils se célébraient de deux ans en deux ans; enfin les *isthmiques*, qui se célébraient dans l'isthme de Corinthe de quatre ans en quatre ans en l'honneur de Neptune², dont Thésée fut le restaurateur, et qui continuèrent même après la ruine de Corinthe. Afin qu'on pût assister à ces spectacles avec plus de tranquillité et de sûreté, il y avait, pendant tout le temps qu'ils duraient, une suspension d'armes dans la Grèce, et toutes les hostilités y cessaient.

Dans ces jeux, qu'on célébrait avec une magnificence incroyable, qui attiraient de tous côtés une prodigieuse multitude de spectateurs et de combattants, on ne donnait pour toute récompense qu'une simple couronne: d'olivier sauvage, aux jeux olympiques; de laurier, aux jeux pythiques; d'ache³ verte aux jeux néméens; et d'ache sèche aux jeux isthmiques. Les instituteurs de ces jeux avaient voulu par là faire entendre que l'honneur seul

¹ On apporte plusieurs raisons de ce nom

² Pausan. lib. 2, pag. 88.

³ Apium.

en devait être le but, et non un bas et vil intérêt. Et de quoi n'étaient pas capables des hommes accoutumés à n'agir que par ce principe ! Aussi nous avons vu que, durant la guerre des Perses ¹, Tigrane, l'un des chefs les plus considérables de l'armée de Xerxès, ayant nui par de ce qui faisait le prix des jeux de la Grèce, se tourna vers Mardonius, qui commandait l'armée, et s'écria, frappé d'étonnement : *Ciel ! avec quels hommes nous allez-vous mettre aux mains ! Insensibles à l'intérêt, ils ne combattent que pour la gloire* ². Cette exclamation, que Xerxès regarda comme l'effet d'une timide lâcheté, était pleine de sens et de jugement.

C'est sur le même principe qu'à Rome ³, pendant qu'on accordait en d'autres occasions des couronnes d'or et d'un fort grand prix, on persévéra toujours constamment à ne donner à celui qui avait sauvé la vie à un citoyen qu'une couronne de feuilles de chêne. « O « mœurs dignes d'une éternelle mémoire ! » s'écrie Pline en rapportant cette louable coutume. « O grandeur vraiment romaine, de n'avoir point voulu mettre de prix à un service « qui en effet n'en a point, de n'y avoir attaché d'autre récompense que celle de l'honneur, et d'avoir cru en devoir écarter sévèrement tout motif de lucre et d'intérêt ! » *O mores æternos ! qui tanta opera honore solo donaverint ; et quum reliquis coronas auro commendarent, salutem civis in pretio esse noluerint, claræ professionis servari quidem hominem nefas esse lucri causâ.*

Entre tous les jeux de la Grèce, les olympiques tenaient sans contredit le premier rang, et cela pour trois raisons. Ils étaient consacrés à Jupiter, le plus grand des dieux ; ils avaient été institués par Hercule, le plus grand des héros ; enfin, on les célébrait avec plus de pompe et plus de magnificence que tous les autres, et ils attiraient un plus grand nombre de spectateurs, qu'on y voyait accourir de toutes parts.

Si l'on en croit Pausanias ⁴, les femmes n'y

étaient point admises : il y avait peine de mort contre celles qui auraient osé s'y présenter ; et pendant tout le temps que duraient les jeux, il leur était défendu même d'approcher du lieu où ils se célébraient, et de passer au delà du fleuve Alphée. Une seule eut la hardiesse de violer cette loi, et, s'étant déguisée, se glissa parmi ceux qui exerçaient les athlètes. Elle fut citée en justice, et aurait subi la peine marquée par la loi ; mais les juges, en faveur de son père, de ses frères et de son fils, qui tous avaient remporté la victoire aux jeux olympiques, lui pardonnèrent sa faute et lui sauvèrent la vie.

Cette loi est très-conforme aux mœurs des Grecs, chez qui les dames étaient fort retenues, paraissaient rarement en public, avaient un appartement séparé qu'on appelait *le gynécée*, et ne mangeaient jamais à table avec les hommes quand il s'y trouvait des étrangers. Certainement la bienséance demandait qu'elles ne fussent point admises à de certains jeux, comme à la lutte, au pancrace et à quelques autres, où les athlètes combattaient nus.

Le même Pausanias ⁵ dit, dans un autre endroit, qu'une femme, prêtresse de Cérès, avait une place honorable dans ces jeux, et que le spectacle n'en était point interdit aux vierges. Je ne puis deviner la raison d'une pareille bizarrerie, qui ne me paraît pas même croyable.

Les Grecs ne concevaient rien de comparable à la victoire qu'on remportait dans ces jeux : ils la regardaient comme le comble de la gloire, et ne croyaient pas qu'il fût permis à un mortel de porter plus loin ses desirs. Cicéron nous assure qu'elle était pour eux ce que l'ancien consulat, dans toute la splendeur de son origine, était pour les Romains ⁶ ; et il dit en un autre endroit que vaincre à Olympie, c'était presque, dans le point de vue des Grecs, quelque chose de plus grand et de plus glorieux que de recevoir à Rome les honneurs du triomphe ⁷. Mais Horace parle de ces sortes de victimes dans des termes encore plus

¹ Herod. lib. 8, cap. 26.

² Παντα, Μαρδόνιος, κοῖτος ἐν ἄνδρας ὅστις μισοχρησίου ἐρίας, οἱ οὐ περὶ χρημάτων τὸν ἀγῶνα ποιοῦνται, ἀλλὰ περὶ ἀρετῆς.

³ Plin. lib. 16, cap. 4.

⁴ Pausan. lib. 5 (cap. 6).

⁵ Lib. 6, pag. 382.

⁶ « Olympiorum victoriam, Græcis consulatus ille antiquus videbatur. » (Cic. Tusc. Quæst. lib. 2, n. 44.)

⁷ « Olympiæcum esse, apud Græcos prope majus fuit et gloriosius, quam Romæ triumphasse. » (Pro Flacco, n. 31.)

fortis : il ne craint point de dire qu'elles élevaient les vainqueurs au-dessus de la condition humaine ; ce n'étaient plus des hommes, c'étaient des dieux ¹.

Nous verrons dans la suite les honneurs extraordinaires qu'on rendait aux vainqueurs, dont un des plus intéressants était de dater l'année par son nom. Rien en effet n'était plus capable de faire faire tant d'efforts et de dépenses que l'assurance où l'on était d'immortaliser son nom, qui, dans la suite des siècles, devait se trouver dans tous les fastes, et à la tête de tous les actes passés pendant l'année de la victoire. Ajoutez à ce motif la joie de savoir que leurs louanges seraient célébrées par les poètes les plus fameux, et feraient l'entretien des plus illustres assemblées ; car ces odes étaient chantées dans toutes les maisons, et faisaient une partie de la joie des repas. Quel aiguillon plus puissant pour des gens qui n'avaient d'autre but que la gloire humaine !

Je me bornerai ici aux Jeux olympiques, qui duraient pendant cinq jours, et j'exposerai de la manière la plus brève qu'il me sera possible tout ce qui a rapport aux différents combats qui entraient dans ces jeux. M. Burette a traité en partie cette matière dans plusieurs dissertations qui sont imprimées dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, où l'on voit la pureté, la clarté, l'élégance de style, jointes à une profonde érudition. Je m'approprie sans scrupule toutes les richesses de mes confrères, et dans ce que je viens de dire des jeux olympiques j'ai fait bon usage des remarques de feu M. l'abbé Massieu sur les odes de Pindare.

Les combats qui faisaient la meilleure partie de l'appareil et de la solennité des jeux publics sont, le pugilat, la lutte, le pancrace, le disque, la course. On y joint aussi l'exercice du saut, celui du trait, celui du cerceau (*trochus*) ; mais comme ils étaient peu importants et peu célèbres, je me contente de les indi-

quer ici. Pour bien démêler les circonstances de ces exercices et de ces jeux, il est nécessaire auparavant d'exposer ce qui concerne les athlètes.

§ I. — DES ATHLÈTES.

Le nom d'*athlètes* est dérivé du mot *ἀθλος*, qui signifie *travail*, *combat*. On donnait ce nom à ceux qui s'exerçaient à dessein de pouvoir disputer les prix dans les jeux publics. L'art qui les formait à ces combats s'appelait *gymnastique*, à cause de la nudité des athlètes.

Ceux que l'on destinait à la profession d'athlète fréquentaient dès leur plus tendre jeunesse les gymnases ou palestres, qui étaient des espèces d'académies, entretenues pour cela aux dépens du public. Là ces jeunes gens étaient sous la direction de différents maîtres, qui employaient les moyens les plus efficaces pour leur endurcir le corps aux fatigues des jeux publics, et pour les former aux combats. Leur régime de vie était très-dur et très-austère. Ils n'étaient nourris, dans les premiers temps, que de figues sèches, de noix, de fromage mou, et d'un pain grossier et pesant, *μαζα*. Le vin leur était absolument interdit, et la continence commandée : ce qu'Horace exprime ainsi ² :

Qui stodet optatum cursu contingere metum,
Multa tibi fecitque puer, sudavit et aluit,
Abstulit venere et vino.

Saint Paul ³ se sert de la comparaison des athlètes pour exhorter à une vie sobre et pénitente les Corinthiens, près de la ville desquels se célébraient les jeux isthmiques. *Les athlètes*, leur dit-il, *gardent en toutes choses une exacte tempérance, et cependant ce n'est que pour gagner une couronne corruptible, au lieu que nous en attendons une incorruptible*. Tertullien emploie la même pensée ⁴.

¹ *Palmaque nobilis*

Terrarum dominos evehit ad deos.

(*Od. 1. lib. 1.*)

Sive quos Elea domum reducit

Palma coristes.

(*Od. 2. lib. 1.*)

² *Art. poet. v. 412.*

³ *1. Corinth. 9. 25.*

⁴ « *Nempe enim et athletæ segregantur ad strictiorem disciplinam, ut robori edificando vacent; continentur a luxuria, à cibis lictioribus, à potu jucundiore: coguntur, cruciantur, fatigantur.* » (TERTULL. *ad Martyr.*)

pour animer les martyrs par la comparaison de ce que l'espérance de la victoire faisait souffrir aux athlètes, et par la vue des durs et pénibles exercices où ils étaient assujettis, de la gêne et de la contrainte continuelle où ils passaient les plus belles années de leur vie, et de la privation volontaire où ils se réduisaient de tout ce qui flatte le plus vivement les passions. Il est vrai que dans la suite les athlètes ne gardèrent pas toujours un régime si dur, et qu'ils y substituèrent une voracité et une mollesse de vie qui en étaient bien éloignées.

Les athlètes, avant les exercices, se faisaient huiler et frotter¹ par des onctions et des frictions propres à communiquer à leur corps une grande souplesse. Ils se couvraient d'abord d'une espèce de ceinture, de tablier ou d'écharpe, pour paraître plus décemment dans les combats; mais, dans la suite, l'aventure d'un athlète à qui la chute de cette écharpe fit perdre la victoire donna occasion de sacrifier la pudeur à la commodité, en retranchant ce reste d'habillement. Cette nudité n'était d'usage parmi les athlètes que dans certains exercices, tels que la lutte, le pugilat, le pancrace et la course à pied. Ils faisaient dans les gymnases une espèce de noviciat pendant dix mois, pour se perfectionner, par un travail assidu, dans tous les exercices en présence de ceux que la curiosité ou l'oisiveté conduisait à cette sorte de spectacle. Mais, lorsque la célébration des jeux olympiques approchait, on redonnait les travaux des athlètes qui devaient y paraître.

Avant que d'être admis à combattre, il fallait qu'ils subissent encore d'autres épreuves: par rapport à la naissance, on ne recevait que les Grecs; aux mœurs, elles devaient être sans reproche; à la condition, il fallait être libre. On n'admettait aucun étranger parmi ceux qui devaient combattre aux jeux olympiques; et lorsque Alexandre, fils d'Amyntas, roi de Macédoine, se présenta pour y disputer le prix², ses concurrents, sans aucun respect pour la dignité royale, s'opposèrent d'abord à sa réception, le regardant comme Macédonien, et par conséquent comme barbare et comme

étranger à leur égard; en sorte qu'il ne put se faire agréer de ceux qui présidaient à ces jeux qu'après avoir prouvé en bonne forme que sa maison était originaire d'Argos.

On appelait *agonothètes*, *athlothètes*, *hellanodiques*, ceux qui présidaient aux jeux. Ils écrivaient sur un registre le nom et le pays des athlètes qui s'enrôlaient pour ainsi dire, et, à l'ouverture des jeux, un héraut proclamait publiquement ces noms. On leur faisait prêter serment qu'ils observeraient très-religieusement toutes les lois prescrites dans chaque sorte de combat, et qu'ils ne feraient rien, ni directement ni indirectement, contre l'ordre et la police établis dans les jeux. La fraude, l'artifice et la violence outrée, étaient absolument interdits aux combattants; et la maxime, si généralement reçue ailleurs, qu'il importe peu qu'on vainque son ennemi par tromperie ou par courage³, était bannie de ces combats. On ne doit pas confondre ici l'adresse d'un athlète rompu dans toutes les souplesses de son art, qui sait esquiver à propos, qui donne subtilement le change à son adversaire, et qui profite des moindres avantages, avec la lâche supercherie d'un autre, qui, sans nul égard pour les lois prescrites, emploie les moyens les plus injustes pour vaincre son concurrent. Le sort réglait les rangs de ceux qui, dans chaque espèce de combat, devaient disputer le prix.

Il est temps de mettre nos athlètes aux mains, et de parcourir les différentes sortes de combats où ils s'exerçaient.

§ II. — DE LA LUTTE.

La lutte est un des plus anciens exercices dont nous ayons connaissance, puisqu'elle était pratiquée dès le temps des patriarches; témoin la lutte de l'ange contre Jacob⁴, qui soutint si vigoureusement l'attaque de l'ange, que celui-ci, sentant bien qu'il ne pouvait terrasser un si rude athlète, fut réduit à le rendre boiteux, en lui touchant le nerf de la cuisse, lequel se dessécha aussitôt.

¹ Les officiers employés à ce ministère s'appelaient *aliptæ*.

² Herod. lib. 5, cap. 22.

³ *Doctus an virtus quis in hoste requiritur?*

⁴ Gen. 32, 31.

La lutte, chez les Grecs, de même que chez les autres peuples, s'exerçait dans les commencements avec plus de simplicité, moins d'art, et d'une manière plus naturelle, où la pesanteur du corps et la force des muscles avaient plus de part que la ruse. Thésée y joignit une adresse plus étudiée, plus régulière, plus raffinée, plus méthodique, et il fut le premier qui établit des écoles publiques, appelées *palestres*, où des maîtres l'enseignaient aux jeunes gens.

Les lutteurs, avant que de combattre, se faisaient frotter rudement le corps, et se faisaient oindre d'huile; ce qui contribuait à donner de la force et de la souplesse aux membres. Mais comme ces onctions, en rendant le cuir des lutteurs trop glissant, leur ôtaient la facilité de se coller et de se prendre au corps avec succès, ils remédiaient à cet inconvénient, tantôt en se roulant sur la poussière de la palestre, tantôt en se couvrant réciproquement d'un sable très-fin, réservé pour cet usage dans les xystes, c'est-à-dire dans les portiques des gymnases.

Les lutteurs ainsi préparés en venaient aux mains. On les opposait deux à deux, et il se faisait quelquefois plusieurs luites en même temps. Le but que l'on se proposait dans cette sorte de lutte où l'on combattait de pied ferme, était de renverser son adversaire et de le terrasser. Pour cela, ils employaient la force et la ruse; ce qui se réduisait à s'empoigner réciproquement les bras, à se tirer en avant, à se pousser et à se renverser en arrière, à se donner des contorsions et à s'entrelacer les membres, à se prendre au collet et à se serrer la gorge jusqu'à s'ôter la respiration, à s'embrasser étroitement et à se secouer, à se plier obliquement et sur les côtés, à se prendre au corps et s'élever en l'air, à se heurter du front comme des bœliers, et à se tordre le cou. Parmi les tours de souplesse et les ruses ordinaires aux lutteurs, c'était un avantage considérable de se rendre maître des jambes de son antagoniste; ce que nous appelons *supplanter*, donner le croc en jambes. C'est ce qui fait dire à Plaute, dans son *Pseudolus*, en parlant du vin: c'est un dangereux lutteur, il s'attaque d'abord aux pieds¹. Le terme grec *ἀναστρέφω*

γινεῖ et *ἀναστρέφω*, et le terme latin *supplantera*, semblent marquer qu'une de ces ruses était de prendre en s'abaissant l'adversaire sous la plante des pieds, et, en l'élevant, de le renverser.

Telle était la lutte, dans laquelle les athlètes combattaient debout, et qui se terminait par la chute ou le renversement de l'un des deux combattants. Mais, lorsqu'il arrivait que l'athlète terrassé entraînait dans sa chute son antagoniste, soit par adresse, soit entrement, le combat recommençait de nouveau et ils luttaient couchés sur le sable, se roulant l'un sur l'autre et s'entrelaçant en mille façons, jusqu'à ce que l'un des deux, gagnant le dessus, contraignait son adversaire à demander quartier et se confesser vaincu. Il y avait une troisième espèce de lutte, nommée *ἀναστρέφω*, parce que les athlètes n'y employaient que l'extrémité de leurs mains, sans se prendre au corps comme dans les deux autres espèces, et cet exercice servait comme de prélude à la véritable lutte. Il consistait à se croiser les doigts, en se les serrant fortement; à se pousser, en joignant les phalanges des mains; à se tordre les doigts, les poignets et les autres jointures des bras, sans seconder ces divers efforts par le secours d'aucun autre membre, et la victoire demeurait à celui qui obligeait son concurrent à demander quartier.

Il fallait combattre trois fois de suite, et terrasser au moins deux fois son antagoniste pour être jugé digne de la palme.

On trouve dans Homère² une description de la lutte d'Ajax et d'Ulysse; dans Ovide, de celle d'Hercule et d'Antée; dans la Thébaïde de Stace, de la lutte de Tydée et d'Agylée.

Les athlètes qui ont acquis chez les Grecs le plus de réputation à la lutte, sont Milon de Crotone, dont j'ai rapporté ailleurs l'histoire avec quelque étendue, et Polydamas. Ce dernier³, seul et sans armes, tua sur le mont Olympique un lion des plus furieux, se proposant en cela Hercule pour modèle. Une autre fois ayant saisi un taureau par l'un des pieds de derrière, cet animal ne put échapper

¹ *Iliad.* lib. 23, v. 708, etc. — *Ovid. Met.* lib. 9, v. 31. — *Phars.* lib. 4, v. 612. — *Thebaid.* lib. 6, v. 817.

² *Pausan.* lib. 6, pag. 353

⁴ Capital pe' res primium, luctator dolosus est. »

qu'en laissant la corne de son pied dans la main de cet athlète. Lorsqu'il retenait un chariot par derrière, le cocher fouettait inutilement ses chevaux pour les faire avancer. Darius Nothus, roi de Perse, sur le bruit de cette force prodigieuse de Polydamas, le voulut voir, et le fit venir à Suse. On lui mit en tête trois soldats de la garde du prince, de ceux que les Perses appelaient *immortels*, et qui passaient pour les plus aguerris. Notre athlète se battit contre eux trois, et les tua.

§ III. — DU PUGILAT.

Le pugilat est un combat à coups de poings, d'où il tire son nom. Les combattants couvraient leurs poings d'armes offensives, appelées *cestes* et leur tête d'une espèce de calotte, destinée à garantir surtout les tempes et les oreilles, comme les parties les plus exposées aux coups, et à en amortir la violence. Les *cestes* étaient des espèces de gantelets et de mitaines composées de plusieurs courroies ou bandes de cuir, qu'on fortifiait par des plaques de cuivre, de fer ou de plomb. Ils servaient à affermir les mains de l'athlète et à rendre les coups plus violents.

Quelquefois les athlètes en venaient d'abord aux gourmades, et se chargeaient rudement dès l'entrée du pugilat. Quelquefois ils passaient les heures entières à se harceler et à se fatiguer mutuellement par l'extension continue de leurs bras, chacun frappant l'air de ses poings, et tâchant d'empêcher par cette sorte d'escrime les approches de son adversaire. Lorsqu'ils se battaient à outrance, ils en voulaient surtout à la tête et au visage; et c'étaient aussi ces parties qu'ils prenaient le plus de soin de garantir, soit en se dérochant aux coups, soit en les parant. Quand un athlète venait de toute l'impétuosité et de toute la roideur de son corps se jeter contre son adversaire pour le frapper, il y avait une adresse merveilleuse à esquiver le coup par un prompt et léger détour, qui faisait tomber l'athlète imprudent par terre, et lui enlevait la victoire.

Quelque acharnés que fussent les combattants l'un contre l'autre, l'épuisement où les

jetait une trop longue résistance les réduisait souvent à la nécessité de prendre quelque trêve. Ils suspendaient donc de concert le pugilat pour quelques moments, qu'ils employaient à se remettre de leurs fatigues, et à essuyer la sueur dont ils étaient tout trempés: après quoi ils revenaient une seconde fois à la charge, et continuaient à se battre jusqu'à ce que l'un des deux, laissant tomber ses bras de faiblesse et de défaillance, fit connaître qu'il succombait à la douleur ou à l'extrême lassitude, et qu'il demandait quartier, ce qui était s'avouer vaincu.

Entre les combats gymniques le pugilat était un des plus rudes et des plus périlleux, puisque, outre le danger d'y être estropiés, les athlètes y couraient risque de la vie. Quelquefois on les voyait tomber morts ou mourants sur l'arène. Cela était plus rare, et n'arrivait que lorsque le vaincu s'opiniâtrait trop longtemps à ne pas avouer sa défaite: mais d'ordinaire ils sortaient du combat le visage tellement défiguré, qu'ils en étaient presque méconnaissables, remportant avec eux de tristes marques de leur vigoureuse résistance, telles que des bosses et des contusions sur le visage, un œil hors de la tête, les dents et les mâchoires brisées, ou quelque autre fracture encore plus considérable.

On trouve dans les poètes, soit grecs, soit latins, plusieurs descriptions du pugilat¹: dans Homère, celui d'Épée et d'Euryale; dans Théocrite, celui de Pollux et d'Amycus; dans Apollonius de Rhodes, le même pugilat de Pollux et d'Amycus; dans Virgile, celui de Darès et d'Entellus; dans Stace et dans Valérius Flaccus, de plusieurs combattants.

§ IV. — DU PANCRACE.

Le pancrace était ainsi appelé de deux mots grecs², qui marquent que, pour y réussir, toute la force du corps y était nécessaire. Il était composé de la lutte et du pugilat, qui s'y réunissaient, le pancrace empruntant de

¹ *Iliad.* lib. 23. — *Argonautic.* lib. 2. — *Æneid.* lib. 5. — *Thebaid.* lib. 6. — *Argonaut.* lib. 4.

² *Πάν γράσας.*

l'un des secousses et les contorsions, et apprenant de l'autre l'art de porter des coups avec succès et de les éviter. Dans la lutte il n'était pas permis de jouer des poings, ni dans le pugilat de se colleter : mais dans le pancrace, non-seulement on avait droit d'employer toutes les secousses et toutes les ruses pratiquées dans la lutte; on pouvait encore emprunter le secours des poings et des pieds, même des dents et des ongles, pour vaincre son adversaire.

Ce combat était des plus rudes et des plus dangereux¹. Un pancratiste, aux jeux olympiques (il s'appelait *Arrichion* ou *Arrachion*), se sentant près d'être suffoqué par son adversaire, qui l'avait saisi à la gorge, et dont il avait attrapé le pied, lui cassa l'un des orteils, et, par l'extrême douleur qu'il lui fit, l'obligea de demander quartier dans l'instant qu'*Arrichion* lui-même expirait. Les agonothètes couronnèrent *Arrichion*, et le firent proclamer vainqueur, tout mort qu'il était. Philostrate² nous a laissé une description très-vive d'un tableau qui représentait ce combat.

§ V. — DU DISQUE OU PALET.

Le disque était une sorte de palet de figure ronde, fait quelquefois de bois, mais le plus souvent de pierre, de plomb, ou d'autre métal, comme le fer et le cuivre. Ceux qui s'exerçaient à ce combat s'appelaient *discoboles*, c'est-à-dire jeteurs, lanceurs de disque. L'épithète de *πτομαδης*, c'est-à-dire que l'on porte sur l'épaule, qu'Homère³ donne à cet instrument, fait assez connaître qu'il était d'une telle pesanteur, que les mains seules n'auraient pu suffire pour le transporter d'un lieu à un autre, et qu'il n'y avait que les épaules qui pussent soutenir pendant quelque temps un pareil fardeau.

Le but de cet exercice, comme de presque tous les autres, était de fortifier le corps et de rendre les hommes plus robustes et plus propres à porter le poids des armes et à en faire usage. A la guerre on était souvent obligé de

porter des fardeaux qui nous paraissent aujourd'hui excessifs, soit en vivres, en fascines, en palissades, soit pour l'escalade des murs, lorsque plusieurs assiégeants, pour en égaler la hauteur, montaient sur les épaules les uns des autres.

Les athlètes, lorsqu'ils voulaient pousser le disque, prenaient la posture la plus propre à favoriser cette impulsion, c'est-à-dire qu'ils avançaient un de leurs pieds, sur lequel ils courbaient tout le corps; ensuite, balançant le bras chargé du disque, ils lui faisaient faire plusieurs tours presque horizontalement, pour le chasser avec plus de force : après quoi ils le poussaient de la main, du bras, et pour ainsi dire de tout le corps, qui suivait en quelque sorte la même impulsion. La victoire était pour celui qui avait poussé son disque plus loin que tous les autres.

Les peintres et les sculpteurs les plus fameux de l'antiquité, en s'étudiant à représenter au naturel l'attitude des *discoboles*, ont laissé à la postérité divers chefs-d'œuvre de leur art. Quintilien vante extrêmement une statue de ce genre que le célèbre Myron avait travaillée avec un soin infini⁴. *Qu'y a-t-il de plus travaillé, dit-il, et qui exprime mieux les contorsions d'un athlète s'exerçant à lancer le palet, que le discobole de Myron?*

§ VI. — DU PENTATHLE.

Les Grecs donnaient ce nom à l'assemblage de cinq sortes d'exercices agonistiques. L'opinion la plus commune sur les exercices qui composaient le *pentathle* y met la lutte, la course, le saut, l'exercice du disque, et celui du javelot. On croit que cette sorte de combat se décidait en un seul jour, et quelquefois même en une seule matinée, et que, pour en mériter le prix, qui était unique, il fallait être vainqueur à tous ces divers exercices.

Les deux exercices du saut et du javelot, dont le premier consistait à sauter légèrement par-dessus un certain espace plus ou moins long, et l'autre à lancer le javelot à une certaine distance et dans un endroit marqué; ces

¹ Pausan. lib. 8, pag. 530.

² Icon. lib. 2, imag. 6.

³ Iliaid. lib. 23, v. 431.

⁴ « Quid tam distortum et elaboratum, quàm est ille discobolus Myronis ? » (QUINTIL. lib. 2, cap. 13.)

deux exercices, dis-je, contribuaient à perfectionner le soldat, et à lui donner de l'agilité dans le combat et de l'adresse pour lancer le javelot et les traits.

§ VII. — DE LA COURSE.

Entre les différents exercices que cultivaient avec tant de soin les athlètes pour se donner en spectacle dans les jeux publics, la course était celui qui tenait le premier rang : c'était par là que commençaient les jeux olympiques, et ce seul exercice en faisait même d'abord toute la solennité.

On appelait en général *Stade* chez les Grecs l'endroit où les athlètes s'exerçaient entre eux à la course, et celui où ils combattaient sérieusement pour les prix. Comme la lice ou la carrière destinée aux jeux athlétiques n'avait d'abord qu'un stade de longueur¹, elle prit le nom de sa propre mesure, et s'appela le *Stade*, soit qu'elle eût précisément cette étendue, soit qu'elle fût beaucoup plus longue ; et l'on comprit sous cette dénomination, non-seulement l'espace parcouru par les athlètes, mais encore celui qu'occupaient les spectateurs des combats gymniques. Le lieu où combattaient les athlètes s'appelaient *scamnia*, parce qu'il était plus bas et plus enfoncé que le reste. Des deux côtés du Stade et sur l'extrémité régnait une levée ou une espèce de terrasse, remplie de sièges et de bancs, où étaient assis les spectateurs. Les trois parties remarquables du Stade étaient l'entrée, le milieu, l'extrémité.

L'entrée de la carrière² d'où partaient les athlètes était marquée d'abord par une simple ligne tracée suivant la largeur du Stade. On y substitua ensuite une espèce de barrière, qui n'était qu'une simple corde, tendue au-dessus des chars et des chevaux, ou des hommes qui devaient courir. Quelquefois elle était de

bois. L'ouverture de cette barrière était le signal qui avertissait les coureurs de partir.

Le milieu du Stade n'était remarquable que par cette circonstance, qu'on y plaçait ordinairement les prix destinés aux vainqueurs. Saint Chrysostôme tire de là une belle comparaison³ : *Comme les rois, dit-il, dans les courses de chevaux et dans les autres combats, exposent au milieu du Stade et à la vue des combattants les couronnes qui leur sont destinées, de même le Seigneur, par l'organe des prophètes, a placé au milieu de la carrière les prix qu'il propose à ceux qui auront le courage de s'en saisir.*

A l'extrémité du Stade était un but qui terminait la course des coureurs à pied. Dans la course des chars et dans la course à cheval, il n'était question que de tourner plusieurs fois autour du but sans s'y arrêter, pour regagner ensuite l'autre extrémité de la lice, d'où l'on était parti.

Il y avait trois sortes de courses : la course des chars, la course à cheval, la course à pied. Je commencerai par la dernière, comme la plus simple, la plus naturelle et la plus ancienne.

De la course à pied.

Les coureurs se rangeaient tous sur une même ligne, en quelque nombre qu'ils fussent, après avoir tiré au sort la place qu'ils y devaient occuper. En attendant le signal pour partir, ils préludaient⁴, pour ainsi dire, par divers mouvements qui réveillaient leur souplesse et leur légèreté ; ils se tenaient en haleine par de petits sauts et par de petites excursions, qui étaient comme autant d'essais de l'agilité et de la vitesse de leurs jambes. Le signal étant donné, on les voyait voler vers le but avec une rapidité que l'œil avait peine à

¹ Le stade est une mesure itinéraire des Grecs, qui, selon Hérodote, lib. 2, cap. 149, était de six cents pieds ; et selon Pline, lib. 2, cap. 23, de six cent vingt-cinq pieds. Ces deux auteurs peuvent se concilier par l'inégalité du pied grec et du pied romain : outre que la longueur du stade est comptée diversement, selon la diversité des temps et des lieux.

² L'ancien stade grec valait 180 mètres ; mais le stade olympique vaut 185 mètres. E. B.

³ *Curser.*

⁴ Homil. 55, in Matth. cap. 16.

⁵ *Tunc ritē citatos
Explorant acronique gradus, variasque per artes
Insimulant docto languentia membra tumultu.
Poplite nunc flexo sident, nunc lubrica fortis
Pectora collidunt plausu, nunc ignea tollunt
Crura, brevemque fugam nec opinio sine reponunt.*

(STAT., *Thebaid.* lib. 6, v. 587, sq.)

suivre, et qui devait seule décider de la victoire : car les lois agonistiques leur défendaient, sous des peines infamantes, de se la procurer par aucun mauvais moyen.

Dans la simple course du Stade, il ne s'agissait que de parcourir une seule fois l'étendue de cette carrière, à l'extrémité de laquelle le prix attendait le vainqueur, c'est-à-dire celui qui était arrivé le premier. Dans la course nommée *διανδρος*, les athlètes parcouraient deux fois la longueur du Stade; c'est-à-dire qu'après avoir atteint le but, ils revenaient à la barrière. Enfin, il y avait une troisième sorte de course, appelée *διελκυστος*, qui était la plus longue de toutes, comme son nom le marque, et qui était composée de plusieurs *diaules*. On parcourait quelquefois vingt-quatre stades par diverses allées et venues, en tournant douze fois autour de la borne qui servait de but.

Il y a eu dans l'antiquité, tant chez les Grecs que chez les Romains, des coureurs qui se sont rendus célèbres par leur vitesse. On admirait, dit Pline ¹, comme quelque chose de merveilleux, que Phidippide eût parcouru en deux jours les onze cent quarante stades ² qu'il y a d'Athènes à Lacédémone, jusqu'à ce que l'on vit Anstis, de cette dernière ville, et Philonide, coureur d'Alexandre-le-Grand, faire en un jour douze cents stades ³ en allant de Siccyone à Élis. On appelait ces coureurs *ἐμπεδοδρομοι*, comme on le voit dans l'endroit où Hérodote ⁴ parle de Phidippide. Sous le consulat de Fontéius et de Vipsanus, du temps de Néron, un enfant de neuf ans fit soixante-quinze mille pas ⁵ en courant depuis midi jusqu'au soir. Pline ajoute que l'on voyait de son temps certains coureurs parcourir dans le Cirque l'espace de cent soixante mille pas ⁶. L'admiration d'une vitesse si prodigieuse augmenta, continue-t-il, si l'on fait réflexion que

lorsque Tibère se rendit en Germanie ¹, auprès de son frère Drusus, malade à l'extrémité, il ne put y arriver qu'au bout de vingt-quatre heures, quoique le trajet ne fût que de deux cent mille pas ², et qu'il courût à trois chaises de poste ³ avec une extrême diligence.

De la course à cheval.

La course simple du cheval monté par un cavalier était moins célèbre chez les anciens, mais ne laissait pas d'être recherchée par les personnes les plus considérables, et par les rois mêmes, et de leur procurer une grande gloire lorsqu'ils étaient vainqueurs. La première ode de Pindare célèbre une pareille victoire remportée par Hiéron, roi de Syracuse, à qui le poète donne pour titre *κῆρυξ*, c'est-à-dire *vainqueur à la course équestre*. C'est le nom qu'on donne aux chevaux montés seulement par un cavalier, *κῆρυξ*. Quelquefois le cavalier menait, en courant, un autre cheval par la bride. On appelait ces chevaux *desultorii*, et les cavaliers s'appelaient *desultores*, parce qu'après un certain nombre de courses ils changeaient de cheval, et sautaient habilement de l'un sur l'autre. Il fallait pour cela une adresse merveilleuse, surtout dans un temps où l'on n'avait pas encore l'usage des étriers. Ces chevaux étaient sans selle; ce qui rendait encore le saut plus difficile. Il se trouvait aussi dans les troupes africaines de ces cavaliers appelés *desultores*, qui sautaient d'un cheval sur un autre quand la nécessité le requérait : c'étaient ordinairement des Numides ⁴.

De la course des chariots.

Cette sorte de course était, de tous les exercices et de tous les combats des jeux anciens, le plus renommé, et celui qui faisait le plus

¹ Plin. lib. 7, cap. 20.

² Cinquante-sept lieues. — Onze cent quarante stades valaient 46 à 47 lieues. E. B.

³ Soixante lieues. — Douze cents stades valaient près de 49 lieues. E. B.

⁴ Herod. lib. 6, cap. 106.

⁵ Trente lieues. — Soixante-quinze mille pas romains valaient 25 lieues. E. B.

⁶ Plus de cinquante-six lieues. — Cent soixante mille pas ou 53 lieues. E. B.

¹ Val. Max. lib. 5, cap. 5.

² Soixante-sept lieues.

³ Il n'avait avec lui qu'un guide et un officier.

⁴ « Nec omnes Numidæ in dextro locali cornu, sed quibus desultorum in modum binis trabentibus equos, inter acerrimam semper pugnam, in recentem equum ex fessio armatis transulare mos erat : tanta velocitas ipsos, tamquam doctile equorum genus est. » (Liv. lib. 23, n. 29.)

d'honneur. Il ne paraîtra pas étonnant que cela fût ainsi, si l'on en considère l'origine: On voit clairement qu'elle venait de la coutume constante des princes, des héros et des plus grands hommes, de combattre à la guerre de dessus les chariots: la lecture seule d'Homère en fournit une infinité d'exemples. Cette coutume supposée, on sent bien qu'il convenait à ces héros d'avoir des cochers extrêmement habiles pour conduire leurs chars, puisque c'était de cette habileté principalement que dépendait la victoire: aussi ne confiait-on ce soin anciennement qu'à des personnes de la première considération. De là naissait une louable émulation d'y exceller par-dessus les autres, et une sorte de nécessité de s'y exercer beaucoup pour y réussir. La noblesse des personnes qui se servaient de chars ennoblit, comme il arrive toujours, l'exercice qui leur était particulier. Les autres exercices étaient propres ou aux simples soldats, comme la lutte et la course à pied, ou aux simples cavaliers, comme la course à cheval; au lieu que l'usage des chars, dans les batailles, avait toujours été réservé aux princes et aux généraux d'armée.

Tous ceux donc qui se présentaient aux jeux olympiques pour la course des chariots étaient des personnes considérables, ou par leurs richesses, ou par leur naissance, ou par leurs emplois et leurs grandes actions. Les rois mêmes aspiraient à cette gloire avec beaucoup d'empressement, persuadés que le titre de vainqueur dans ces combats ne le cédait guère à celui de conquérant, et que la palme olympique rehaussait de beaucoup l'éclat du sceptre et du diadème. Les odes de Pindare nous marquent que c'est ainsi que pensaient Gélon et Hiéron, rois de Syracuse. Denys, qui y régna longtemps après, porta encore plus loin qu'eux cette ambition. Philippe, roi de Macédoine, faisait graver sur ses monnaies ces sortes de victoires, et il en paraissait aussi flatté que de celles qu'il remportait sur les ennemis de l'état. Tout le monde sait la réponse d'Alexandre-le-Grand à ce sujet¹. Comme ses amis lui demandaient un jour s'il ne se présenterait pas à ces jeux pour y disputer le prix de la course: Oui, dit-il, si j'y trouve des rois pour

antagonistes. Ce qui montre qu'il n'aurait pas dédaigné ces combats, s'il avait trouvé des rivaux dignes de lui.

Les chars étaient attelés le plus ordinairement de deux ou de quatre chevaux rangés de front, *bigæ*, *quadrigæ*. Quelquefois on mettait des mules à la place des chevaux, et le char pour lors s'appelait *άνω* Pindare, dans la cinquième ode du premier livre, célèbre un Psaumis, qui avait remporté une triple victoire, savoir dans la course d'un char attelé de quatre chevaux, *τετρίπνο*; dans la course d'un char attelé de mules, *άνω*; et dans la course simple du cheval, *άντι*: c'est ce que porte le titre de cette ode.

Ces chars, à un certain signal, portaient tous ensemble du lieu qu'on appelait *carceres*. Le sort avait réglé leur place; ce qui n'était pas indifférent pour la victoire, parce que, devant tourner autour d'une borne, celui qui avait la gauche en était plus près que ceux qui étaient à la droite, et qui par conséquent avaient un plus grand cercle à parcourir. Il paraît par plusieurs endroits de Pindare, et surtout par celui de Sophocle, que je citerai bientôt, que l'on faisait douze fois le tour du Stade. Celui qui avait plus tôt achevé le douzième tour était le vainqueur. Le grand art était de prendre le point le plus propre pour tourner autour de la borne: car, si le conducteur du char s'en approchait trop, il courait risque de s'y briser; et s'il s'en éloignait trop aussi, son antagoniste le plus voisin pouvait le couper et prendre le devant.

On sent bien que ces courses de chariots ne se faisaient pas sans quelque danger: car, comme le mouvement des roues était fort rapide, et qu'il fallait friser le but en tournant¹, pour peu que l'on manquât à prendre le tour, le chariot était mis en pièces, et celui qui le conduisait pouvait être dangereusement blessé, comme on en voit un exemple dans l'Électre de Sophocle, qui fait une admirable description d'une course de chariots où dix personnes combattaient ensemble. Le faux Oreste, au douzième et dernier tour qui devait décider de la victoire, n'ayant plus qu'un antagoniste à

¹ Plut. in Alex. pag. 566.

¹ « Μελαχὲρ φερvidis ἐπιτάτα ροτῖς.

(HOMER. Od. 1, lib. 1.)

vaincre, parce que tous les autres avaient été mis hors de combat, eut le malheur de briser une de ses roues contre la borne; et étant tombé du char, embarrassé dans les rênes des chevaux, ils le traînèrent avec violence, et le mirent en pièces. Mais cela arrivait fort rarement. C'est pour éviter ce danger que Nestor¹ donne les avis suivants à son fils Antiloque, qui allait disputer le prix de la course des chars : « Fais, mon cher fils, lui dit-il, approche de la borne tes chevaux le plus près qu'il te sera possible. Pour cet effet, toujours penché sur ton char, gagne la gauche de tes rivaux, et, en animant ton cheval qui est hors de la main, lâche-lui les rênes, pendant que le cheval² qui est sous la main doublera la borne de si près, qu'il semblera que le moyeu de la roue l'aura rasée : mais prends bien garde de ne pas donner dans la pierre, de peur de blesser tes chevaux, et de mettre ton char en pièces. »

Le P. de Montfaucon propose une difficulté, qui lui paraît fort considérable, sur l'arrangement de ceux qui disputaient ensemble le prix à la course des chars. Ils portaient tous, à la vérité, de la même ligne et en même temps, et en cela l'avantage était égal : mais celui à qui le sort avait assigné la première place, étant plus près du hut quand il arrivait au bout de la carrière, et n'ayant qu'un petit demi-cercle à décrire pour tourner autour de la borne, avait moins de chemin à faire que le second, le troisième, le quatrième, surtout lorsque les chariots étaient attelés de quatre chevaux ; ce qui laissait un long espace entre le premier et les autres, et les obligeait à décrire autour de la borne un demi-cercle beaucoup plus long. Cet avantage, réitéré douze fois, ce qui arrivait en effet, si l'on suppose qu'il fallût parcourir douze fois toute l'étendue du Stade, donnait au premier une supériorité qui semblait devoir lui assurer infailliblement la victoire sur tous ses concurrents. Il me semble que la vitesse des chevaux, jointe à l'habileté du conducteur, pouvait réparer ce dommage en devançant le premier, et en prenant sa place, sinon dans le premier tour, du moins

dans ceux qui suivaient : car il ne faut pas croire que, dans la suite de la course, les combattants gardassent toujours le même rang dans lequel ils étaient partis ; cet ordre changeait souvent plusieurs fois dans un assez court intervalle de temps, et c'étaient ces variétés et ces vicissitudes qui faisaient tout le plaisir du spectateur.

Il n'était pas nécessaire que ceux qui aspiraient à la victoire entrassent dans la lice, et conduisissent eux-mêmes le char ; il suffisait qu'ils fussent présents au spectacle, ou même qu'ils envoyassent les chevaux destinés à mener le char : mais dans l'un et dans l'autre cas, il fallait d'abord faire inscrire sur les registres les noms de ceux pour qui les chevaux devaient combattre, soit dans la course des chars, soit dans la simple course à cheval.

Dans le temps que Philippe venait de prendre la ville de Potidée³, on dit qu'il lui arriva en même temps trois courriers, dont le premier lui apprit que les Illyriens avaient été défaits dans une grande bataille par son lieutenant Parménion ; le second, qu'il avait remporté le prix de la course des chevaux de selle aux jeux olympiques ; et le troisième, que la reine était accouchée d'un fils. Plutarque semble insinuer que Philippe fut également touché de ces trois nouvelles.

Hiéron envoya à Olympie⁴ des chevaux pour y disputer le prix, et y fit dresser pour eux un pavillon superbe. C'est dans cette occasion que Thémistocle fit un discours aux Grecs pour leur persuader qu'il fallait enlever ce pavillon du tyran qui avait refusé de secourir les Grecs contre l'ennemi commun, et empêcher ses chevaux de courir avec les autres. On n'eut pas d'égard apparemment à la remontrance de Thémistocle ; et nous voyons, dans une ode de Pindare composée à son honneur, qu'il remporta le prix dans la course équestre. *

Personne n'a jamais porté si loin qu'Alcibiade⁵ l'ambition de briller dans les jeux publics de la Grèce, où il se distingua d'une manière éclatante par la quantité de chevaux qu'il nourrissait pour les courses, et par le grand

¹ Hom. *Iliad.* lib. 23, v. 334-341.

² Le char d'Antiloque n'était attelé que de deux chevaux.

³ *Plut. in Alex.* pag. 666.

⁴ *Plut. in Themist.* pag. 123.

⁵ *Plut. in Alcib.* pag. 191.

nombre de ses chars : car il n'y a jamais eu de particulier ni de roi même, qui ait envoyé comme lui sept chars en même temps aux jeux olympiques. Il y remporta le premier, le second et le troisième prix, honneur que personne n'avait jamais eu avant lui. Le fameux poète Enripide célébra ses victoires par une ode dont Plutarque nous a conservé un fragment. Ce vainqueur, après avoir fait des sacrifices somptueux à Jupiter, donna un repas magnifique à cette foule innombrable de peuple qui avait assisté aux jeux. On a de la peine à comprendre comment les richesses d'un particulier pouvaient suffire à une dépense si énorme. Mais Antisthène, disciple de Socrate, qui rendait témoignage de ce qu'il voyait, nous apprend que plusieurs villes des alliés fournissaient à Alcibiade, comme à l'envi, tout ce qui était nécessaire pour soutenir une si incroyable magnificence : équipages, chevaux, tentes, victimes, viandes les plus exquises, vins les plus délicats, en un mot, tout ce qu'il fallait pour sa table et pour son train. Le passage est remarquable ; car cet auteur assure que cela ne se fit pas seulement lorsque Alcibiade alla aux jeux olympiques, mais à toutes les expéditions de guerre, et à tous les voyages qu'il faisait. « Toutes les fois, dit-il, qu'Alcibiade allait en voyage, il se servait de quatre villes des alliés comme de ses servantes. » Éphèse lui fournissait les tentes, aussi magnifiques que celles des Perses ; Chio nourrissait ses chevaux ; Cyzique donnait les viandes et la viande pour sa table, et Lesbos le vin, avec toutes les autres choses nécessaires pour sa maison. »

Je ne dois pas omettre ici, en parlant des jeux olympiques, que les dames étaient admises à y disputer la couronne aussi bien que les hommes, et que plusieurs d'entre elles y remportèrent le prix. Cynisca ¹, sœur d'Agésilas, roi de Lacédémone, fut la première qui ouvrit cette nouvelle carrière de gloire aux personnes de son sexe, et elle fut proclamée victorieuse dans la course des chars attelés de quatre chevaux. Cette victoire, qui jusque-là n'avait point eu d'exemple, ne manqua pas d'être célébrée avec tout l'éclat possible. On

érigea dans Sparte un monument superbe à l'honneur de Cynisca ; et les Lacédémoniens, peu sensibles d'ailleurs aux grâces de la poésie, chargèrent un poète de transmettre à la postérité ce nouveau triomphe, et d'en éterniser la mémoire par une inscription en vers. Elle-même consacra dans le temple de Delphes ² un char d'airain attelé de quatre chevaux, où était aussi représenté le cocher qui les conduisait, preuve certaine qu'elle n'avait pas conduit elle-même le char. On y ajouta dans la suite le tableau de Cynisca peint de la main du fameux Apelle, et l'on orna le tout de plusieurs inscriptions en l'honneur de la noble et courageuse Spartiate.

§ VIII. — HONNEURS ET RÉCOMPENSES ACCORDÉS AUX VAINQUEURS

Ces honneurs et ces récompenses étaient de plus d'une espèce. Les acclamations dont les spectateurs honoraient la victoire des athlètes étaient comme le prélude des prix qui leur étaient destinés. Ces prix étaient différentes couronnes, selon la différence des lieux où se célébraient ces combats, d'olivier sauvage, de pin, d'ache, de laurier ; et cette distribution a fort varié selon les siècles. Ces différentes couronnes étaient toujours accompagnées de palmes, que les vainqueurs portaient de la main droite. Cet usage, selon Plutarque ³, venait peut-être de la propriété qu'a le palmier de se redresser avec d'autant plus de force qu'on a fait plus d'effort pour le courber ; ce qui est un symbole de la vigueur et de la résistance d'un athlète qui a mérité le prix. Comme il pouvait remporter plus d'une victoire dans les mêmes jeux, et quelquefois dans un même jour, il pouvait aussi y gagner plusieurs prix, et y recevoir plus d'une couronne et plus d'une palme.

Quand le vainqueur avait reçu la couronne et la palme, un héraut, précédé d'un trompette, le conduisait dans tout le Stade, et proclamait à haute voix le nom et le pays de celui qu'il faisait comme passer en revue devant le peuple, qui redoublait alors ses acclamations et ses applaudissements.

¹ Pausan. lib. 5, pag. 300.

² Sympos. lib. 8, quest. 4.

³ Pausan. lib. 3, pag. 172.

Quand il retournait dans sa patrie, tous ses citoyens allaient au-devant de lui. Revêtu des marques de sa victoire, et monté sur un char à quatre chevaux, il entra dans la ville, non par la porte, mais par une brèche que l'on faisait exprès à la muraille. On portait des flambeaux devant lui, et il était suivi d'un nombreux cortège qui honorait cette pompe.

La cérémonie du triomphe athlétique se terminait presque toujours par quelques festins, soit aux dépens du public pour les vainqueurs et leurs parents ou amis, soit aux dépens des particuliers, qui régalaient non-seulement leurs parents et leurs amis, mais souvent une partie des spectateurs. Alcibiade, après s'être acquitté des sacrifices dus à Jupiter Olympien¹, ce qui était toujours le premier soin du vainqueur, traita toute l'assemblée. Léophron en usa de même, au rapport d'Athénée², qui ajoute qu'Empédocle d'Agrigente ayant vaincu aux mêmes jeux, et ne pouvant, comme pythagoricien, régaler le peuple ni en viande ni en poisson, fit faire un bœuf avec une pâte composée de myrrhe, d'encens, et de toutes sortes d'aromates, et le distribua par morceaux à tous ceux qui se présentèrent.

Un des plus honorables privilèges qu'on accordait aux athlètes vainqueurs, était le droit de préséance dans les jeux publics. A Sparte, le roi les prenait ordinairement dans les expéditions militaires pour combattre auprès de sa personne, et pour le garder, ce qui était regardé avec raison comme un grand honneur. Un autre privilège, où l'utile se trouvait joint à l'honorable, c'était celui d'être nourris le reste de leurs jours aux dépens de leur patrie. Afin que cette dépense ne devint point trop à charge à l'état, Solon³ réduisit la pension d'un athlète vainqueur aux jeux olympiques à cinq cents dragmes⁴; celle d'un vainqueur aux jeux isthmiques à cent⁵, et ainsi des autres à proportion. Le vainqueur et la patrie regardaient moins cette pension

comme un secours fourni à l'indigence de l'athlète que comme une marque d'honneur et de distinction. Ils étaient exemptés aussi de toute charge et de toute fonction civile.

La célébration des jeux finie, un des premiers soins des magistrats qui y présidaient était d'inscrire sur le registre public le nom et le pays des athlètes qui avaient remporté les prix, et de marquer l'espèce de combat d'où chacun d'eux était sorti vainqueur. Celui de la course des chariots avait la préférence sur tous les autres. Et de là vient que les historiens qui dataient par les olympiades, comme Thucydide, Denys d'Halicarnasse, Diodore de Sicile et Pausanias, désignaient presque toujours chaque olympiade par le nom et la patrie de l'athlète vainqueur à la course.

Les louanges des athlètes victorieux étaient cher les Grecs un des principaux sujets de la poésie lyrique. C'est sur quoi roulent, comme l'on sait, toutes les odes de Pindare, partagées en quatre livres, chacun desquels porte le nom des jeux où se sont signalés les athlètes dont les victoires sont célébrées dans ces poèmes. A la vérité le poète, pour enrichir sa matière, amène souvent au secours de l'athlète, incapable de lui inspirer seul tout l'enthousiasme dont il a besoin, les dieux, les héros et les princes qui ont quelque rapport au sujet qu'il traite, et qui peuvent le soutenir dans l'essor où il s'abandonne.

Le poète Simonide, avant Pindare, s'était exercé dans ce genre d'écrire, et mêlait ainsi dans ses pièces les louanges des dieux et des héros à celles des athlètes dont il chantait les victoires. On raconte à ce propos⁶, qu'un athlète vainqueur au pugilat (il se nommait Scopas), ayant fait marché avec Simonide pour un poème sur cette victoire, le poète, selon la coutume, après avoir loué de son mieux l'athlète, s'engagea dans une longue digression, où il s'étendait sur les louanges de Castor et de Pollux. Scopas, content en apparence de la pièce de Simonide, ne lui paya cependant que le tiers de la somme dont ils étaient convenus, le renvoyant pour le reste aux Tyndarides, qu'il avait si bien célébrés. Il

¹ Plut. in Alcib. pag. 196

² Lib. 1. pag. 3.

³ Diog. Laert. in Solon, pag. 37.

⁴ Deux cent cinquante livres. = Cinq cents dragmes font 470 fr. F. B.

⁵ Cinquante livres. = Cent dragmes font 96 fr. F. B.

⁶ Cic. de Orat. lib. 2. n. 359-353. — Phédr. lib. 2, fab. 24. — Quintil. lib. 11, cap. 2

en fut bien payé en effet, s'il en faut croire l'histoire; car dans le festin que donna l'athlète, comme on était à table, un valet vint avertir Simonide que deux hommes couverts de poussière et tout trempés de sueur étaient à la porte qui le demandaient avec empressement. A peine avait-il mis le pied hors de la chambre pour les aller trouver, que le plancher, tombant tout à coup, accabla de ses ruines l'athlète et tous les conviés.

La sculpture se joignait à la poésie pour éterniser le nom des athlètes. On érigeait des statues en l'honneur des vainqueurs, surtout des olympioniques, dans le lieu même où ils avaient été couronnés, et quelquefois aussi dans celui de leur naissance; et c'était ordinairement la patrie du vainqueur qui en faisait les frais. Parmi ces statues d'athlètes qui décoraient Olympie, on en trouvait plusieurs de jeunes enfants qui avaient remporté le prix aux jeux olympiques, âgés seulement de dix ou douze ans. On élevait de ces monuments, non-seulement aux athlètes, mais encore aux chevaux, à la vitesse desquels ils étaient redevables de la couronne agonistique; et Pausanias ¹ témoigne que cela se fit pour une cavale entre autres nommée *Aura*, dont l'histoire mérite d'être rapportée. Phidolas, qui la montait, étant tombé au commencement de la course, sa cavale continua de courir comme si elle avait été conduite. Elle passa toutes les autres : au bruit des trompettes, qu'on faisait retentir surtout vers la fin de la course pour animer les combattants, elle redoubla de force et de courage, tourna autour de la borne; et comme si elle avait senti qu'elle remportait la victoire, elle alla se présenter devant les directeurs des jeux. Les Éléens déclarèrent Phidolas vainqueur, et lui permirent d'ériger un monument pour lui-même, et pour sa cavale qui l'avait si bien servi.

§ IX. — DIFFÉRENCE DE GOUT ENTRE LES GRECS ET LES ROMAINS PAR RAPPORT AUX SPECTACLES.

Avant que de terminer ce qui regarde les combats et les jeux qui étaient en si grand honneur dans la Grèce, je prie le lecteur de

faire une réflexion qui servira à faire connaître combien, sur la matière que je traite, le caractère des Grecs était différent de celui des Romains.

Le divertissement le plus ordinaire de ceux-ci, et le sexe naturellement tendre et compatissant y assistait en foule, était le combat des gladiateurs, et celui des hommes contre les ours et les lions, où les cris des blessés et des mourants, et le sang humain coulait de toutes parts, fournissaient un agréable spectacle à tout un peuple, qui repaissait ses yeux homicides du cruel plaisir de voir des hommes s'entre-tuer de sang-froid, et de faire déchirer par les bêtes féroces, dans le temps des persécutions, des vieillards, des enfants, des femmes, de tendres vierges, dont l'âge et la faiblesse excitent ordinairement la compassion dans les cœurs les plus durs.

Dans la Grèce, ces combats étaient absolument inconnus, et ils n'y furent introduits dans quelques villes que depuis que la Grèce fut tombée sous la domination des Romains. Encore les Athéniens ², dont le caractère propre était la douceur et l'humanité, ne les admirèrent jamais dans leur ville; et comme on leur proposait d'y établir un combat de gladiateurs, pour ne pas céder en ce point à ceux de Corinthe : *Renversez donc auparavant*, s'écria un Athénien ³ du milieu de l'assemblée, *renversez l'autel que nos pères, il y a plus de mille ans, ont élevé à la Miséricorde*.

Il faut avouer qu'ici les Grecs l'emportent infiniment sur les Romains pour la conduite et la sagesse : je parle d'une sagesse paternelle. Les uns et les autres, persuadés que la multitude, trop dépendante des sens pour trouver de quoi s'amuser et se délasser suffisamment dans ce qui ne touche que l'esprit, ne pouvait guère être remuée que par des objets sensibles, songèrent à la divertir par des jeux et des spectacles, et par un appareil extérieur capable de frapper les sens. Chaque nation, dans cet établissement, montra et suivit son penchant et son naturel.

Les Romains, nourris dans la guerre et dans

¹ Lucien. in vit. Democrit. pag. 4011.

² C'était Démocrite, célèbre philosophe, dont Lucien avait été disciple, et qui florissait sous l'empereur Marc-Aurèle.

les combats, conservèrent toujours, malgré la politesse dont ils se piquaient, quelque chose de leur ancienne férocité : et c'est pour cela que le sang et le meurtre, dans leurs spectacles publics, loin de leur inspirer de l'horreur, faisaient leur plus agréable divertissement.¹

La pompe orgueilleuse des triomphes partait de la même source, et ne marquait pas moins d'inhumanité. Pour obtenir cet honneur, il fallait prouver qu'on avait tué huit ou dix mille hommes de compte fait. Ces dépouilles, que l'on portait avec tant d'ostentation, annonçaient qu'une infinité d'honnêtes familles avaient été réduites à la dernière misère. Cette troupe innombrable de captifs étaient des personnes libres peu de jours auparavant, souvent pleines d'honneur, de mérite et de vertu. Ces simulacres de villes prises apprenaient qu'on avait pillé, saccagé, brûlé des villes opulentes, et qu'on en avait exterminé ou mis aux fers les habitants. Enfin rien n'était plus inhumain que de traîner devant le char d'un simple citoyen de Rome des princes et des rois enchaînés, et d'insulter ainsi publiquement à leur malheur et à leur humiliation.

Les arcs de triomphe érigés sous les empires, où l'ennemi paraissait les fers aux pieds et aux mains, ne pouvait être aussi que l'effet d'un orgueil féroce et d'un faste inhumain, qui voulait éterniser la honte et la douleur des nations subjuguées.

La joie des Grecs après la victoire était bien plus modeste². Ils érigeaient des trophées, mais de bois, c'est-à-dire d'une matière peu durable, et que le temps avait bientôt consumée; et il était défendu de les renouveler. La raison qu'en apporte Plutarque est bien admirable. Après que le temps avait détruit et aboli les marques de dissension et d'inimitié qui avaient divisé les peuples³, c'eût été, dit-il, un acharnement de haine odieux et barbare que de songer à les rétablir de nouveau pour perpétuer le souvenir des anciennes discordes, qui

ne pouvaient être trop tôt ensevelies dans le silence et l'oubli. Et il ajoute que les trophées de pierre et d'airain qu'on substitua depuis à ceux de bois ne firent pas d'honneur à ceux qui en introduisirent la coutume.

J'aime à voir la douleur peinte sur le visage d'Agésilas après une victoire considérable⁴, où un grand nombre d'ennemis, c'est-à-dire des Grecs, étaient demeurés sur la place. J'aime à lui entendre prononcer avec des soupirs et des sanglots ces paroles pleines de modération et d'humanité : « O malheureuse Grèce, « de s'arracher à elle-même et de faire ainsi « périr tant de braves citoyens, qui auraient « suffi pour vaincre tous les barbares!

Le même esprit de modération et d'humanité régnait dans les spectacles des Grecs. Leurs fêtes n'avaient rien de triste ni d'affligeant. Tout s'y terminait par la joie, par l'amitié, par la concorde : car c'était là un des grands avantages que la Grèce tirait de ces jeux solennels et de ces assemblées générales. Les républiques, séparées par la distance des pays et par la diversité des intérêts, ayant de temps en temps occasion de se voir réunies dans un même lieu au milieu de la joie et des festins, se lisaient plus étroitement ensemble, connaissaient leurs forces, s'aimaient contre les barbares et contre les ennemis communs de leur liberté, et se réconciliaient par la médiation de quelque république amie. Le même langage, les mêmes mœurs, les mêmes sacrifices, les mêmes exercices, le même culte, tout cela contribuait à unir ces petits peuples grecs en une seule et puissante nation, et à y conserver le même esprit, les mêmes principes, le même zèle pour la liberté, et le même amour des arts et des sciences.

ARTICLE IV. — DES COMBATS D'ESPRIT, DES SPECTACLES ET DES REPRÉSENTATIONS DE THÉÂTRE.

J'ai réservé pour la fin une dernière espèce de combats, qui ne dépendaient en aucune sorte de la force, de l'agilité, de l'adresse du corps, et qu'on peut appeler avec raison *des combats d'esprit*, où les orateurs, les historiens, les poètes faisaient épreuve de leur ha-

¹ Plut. in Quest. Rom. pag. 273.

² Οτι τῶ χρόνῳ τὰ σμῆνα τῆς πρὸς τοὺς πολέμους διαφορῆς ἀμαρτύνοντες, αὐτοὺς ἀναλαμβάνουσιν καὶ κακοποιεῖν ἐπιθρόνους ὅτι καὶ φιλαρχοῦμεν.

⁴ Plut. in Lacon. Apoph. pag. 211.

bileté, et soumettaient leurs productions à la critique et au jugement du public. L'émulation, dans ces sortes de disputes, était d'autant plus vive et d'autant plus allumée, qu'il s'y agissait d'une victoire qui pouvait être regardée comme infiniment préférable à toutes les autres, parce qu'elle touche l'homme de plus près, qu'elle est fondée sur des qualités personnelles et intérieures et qu'elle décide du mérite, de l'esprit et de la capacité, qui sont des avantages qu'on ambitionne avec le plus de vivacité, et dont on est le moins disposé à céder la gloire aux autres.

C'était un grand honneur, et en même temps un plaisir bien sensible pour des écrivains, avides pour l'ordinaire de louanges et d'applaudissements, d'avoir sa réunir en leur faveur les suffrages d'une assemblée aussi choisie qu'était celle des jeux olympiques, où se trouvait rassemblé ce qu'il y avait de plus beaux génies dans la Grèce, et les plus capables de juger de l'excellence d'un ouvrage. Ce théâtre était également ouvert à l'histoire, à l'éloquence, à la poésie.

Hérodote¹ lut son histoire pendant les jeux olympiques à toute la Grèce, qui y était assemblée, et on l'écouta avec tant d'applaudissement, qu'on donna aux neuf livres, qui la composent les noms des neuf Muses, et qu'on criaient partout quand il passait: *Voilà celui qui a si dignement écrit nos histoires, et célébré les glorieux avantages que nous avons remportés sur les barbares.*

Toutes les bouches de ceux qui avaient assisté à ces jeux furent comme autant de trompettes qui firent ensuite retentir toute la Grèce du nom et de la gloire de ce célèbre historien.

Lucien, qui a écrit le fait que je viens de rapporter, ajoute qu'à l'exemple d'Hérodote plusieurs sophistes et rhéteurs allèrent à Olympie faire la lecture des harangues qu'ils avaient composées, trouvant cette voie la plus courte et la plus sûre pour se faire en peu de temps une grande réputation. Plutarque² observe que Lysias, fameux orateur d'Athènes, et contemporain d'Hérodote, récita aux jeux olym-

piques une harangue dans laquelle il félicitait les Grecs, comme de l'action la plus glorieuse qu'ils eussent faite, de ce que, s'étant réunis et réconciliés ensemble, ils avaient humilié la puissance de Denys le Tyran.

On peut juger de l'empressement des poètes à se signaler dans ces jeux solennels par celui de ce même Denys³. Ce prince, qui avait la folle vanité de se croire le plus excellent poète de son temps, avait chargé des lecteurs, qui s'appelaient en grec *ῥητοὶ*⁴, d'aller à Olympie faire la lecture de plusieurs pièces de vers de sa façon. Quand on commença à prononcer les vers du poète-roi, la voix forte et sonore du lecteur fit faire un profond silence, et il fut écouté d'abord avec une grande attention, qui diminua toujours à proportion qu'on avançait, et se changea enfin en risées et en huées, tant les vers parurent pitoyables⁵. Il se consola de cette disgrâce par la victoire qu'il remporta peu de temps après à Athènes dans la fête de Bacchus, où il fit représenter une tragédie qu'il avait composée.

Ce qui se passait aux jeux olympiques par rapport aux disputes entre les poètes n'est rien en comparaison de l'ardeur et de l'émulation qui régnaient à Athènes sur ce sujet. C'est ce qui me reste à exposer, et par où je terminerai cette matière, et ce qui me fournira une occasion de donner aux lecteurs une idée abrégée des spectacles et des représentations du théâtre ancien. Ceux qui voudront étudier pleinement cette matière la trouveront traitée à fond dans un ouvrage donné depuis peu au public par le révérend père Brumoi, jésuite : ouvrage rempli d'une profonde et sage érudition, et de réflexions toutes neuves, tirées de la nature même des poèmes dont il y est parlé. J'en ferai grand usage, et souvent même sans le citer, comme c'est assez mon ordinaire.

§ I. — GOUT EXTRAORDINAIRE DES ATHÉNIENS POUR LES REPRÉSENTATIONS DE THÉÂTRE. ÉMULATION DES POÈTES POUR OBTENIR LE PRIX. IDÉE ABRÉGÉE DU POÈME GRAMMATIQUE.

Nul peuple n'a jamais témoigné tant d'ardeur ni tant de vivacité pour les représenta-

¹ Lucian. in Herod. pag. 622.

² Plut. de vit. Orat. pag. 836.

³ Diod. lib. 14, pag. 318.

⁴ Diod. lib. 15, pag. 384.

tions de théâtre que les Grecs, et surtout les Athéniens. La raison en est sensible : c'est que jamais un autre peuple n'a montré tant d'ouverture d'esprit, et n'a porté si loin l'amour de l'éloquence et de la poésie, le goût des sciences, la justesse du sentiment, la finesse de l'oreille, et même la délicatesse sur tous les raffinements du langage. Une simple vendeuse d'herbes à Athènes s'aperçut¹, par la seule affectation d'un mot, que Théophraste était étranger. Le commun du peuple apprenait par cœur les tragédies d'Euripide. Le génie de chaque nation se peint par ses occupations et par ses plaisirs. La grande occupation et le grand plaisir des Athéniens était de s'entretenir d'ouvrages d'esprit, et de juger des pièces dramatiques qui se jouaient par autorité publique plusieurs fois l'année, surtout aux fêtes de Bacchus. C'était dans ces jours que les poètes tragiques et comiques disputaient le prix. Les premiers donnaient leurs pièces quatre à quatre, excepté Sophocle, qui ne jugea pas à propos de continuer un si pénible exercice, et qui se borna à donner une seule pièce chaque fois pour disputer au concours.

Il y avait des juges ou commissaires nommés par l'état pour juger du mérite des pièces, soit comiques, soit tragiques, avant que de les publier dans les fêtes. On les jouait devant eux, et même en présence du peuple, mais apparemment sans beaucoup d'appareil. Les juges donnaient leurs suffrages, et la pièce qui avait la pluralité des voix était déclarée victorieuse, couronnée comme telle, et représentée avec toute la pompe possible aux frais de la république. On ne laissait pas de représenter aussi celles qui n'étaient qu'au second et au troisième rang. Ce n'étaient pas toujours les meilleures pièces qui avaient la préférence : mais dans quel temps la brigue, le caprice, l'ignorance et le préjugé n'ont-ils pas eulieu ? Élien² entre en mauvaise humeur contre les juges, qui, dans une pareille dispute, n'assignèrent que la seconde place à Euripide, et il les accuse ou d'avoir jugé sans lumières, ou de s'être laissé corrompre par argent. Il est

aisé de concevoir quelle ardeur d'émulation ces disputes et ces récompenses publiques excitaient parmi les poètes, et combien elles contribuèrent à la perfection où la Grèce a porté les pièces dramatiques.

On appelle *poème dramatique* celui par lequel on fait parler et agir sur le théâtre les personnages mêmes à la différence du poème épique, où le poète ne fait que raconter de son chef, indirectement et de suite, les aventures de ceux dont il parle. Il est naturel d'aimer les beaux récits des événements qui intéressent des personnes illustres ou des nations entières : voilà l'origine du poème épique. Mais on est tout autrement touché d'entendre ces personnages eux-mêmes, d'être appelé dans la confidence de leurs plus secrets sentiments, et d'être le témoin, l'auditeur et le spectateur de leurs résolutions, de leurs entreprises, de leurs succès heureux ou malheureux. Lire et voir une action sont deux choses bien différentes : un acteur touche infiniment plus qu'une simple lecture ; il parle en même temps aux yeux et à l'esprit. Le spectateur, agréablement trompé par cette peinture et cette imitation si approchante de la vérité, oublie que c'est une représentation ; il croit voir la chose même. Voilà ce qui a fait naître le poème dramatique, qui comprend la tragédie et la comédie.

On pourrait y ajouter le poème *satyrique*, nom tiré des *satyres*, divinités champêtres qui en faisaient toujours l'âme, et nullement de la *satire*, sorte de poésie médisante qui ne ressemble en rien à celle-ci, et qui lui est fort postérieure. Le poème satyrique n'est ni tragédie, ni comédie ; mais il tient le milieu entre l'une et l'autre, et participe de leurs caractères. Chaque poète joignait ordinairement une pareille pièce aux tragédies qu'il donnait dans la dispute des prix, pour tempérer, par l'agrément et la gaité qui y régnaient, le grave et le sérieux des autres pièces. Il ne nous reste qu'un seul modèle de ce poème ancien, qui est le Cyclope d'Euripide.

Je me renfermerai ici dans ce qui regarde la tragédie et la comédie. Elles avaient pris naissance l'une et l'autre chez les Grecs : aussi les regardaient-ils comme des fruits nés de leur cru, dont ils ne pouvaient se rassasier. Cette avidité allait encore plus loin dans Athènes.

¹ « Attica anus Theophrastum, hominem aliqui dixerunt, annotat à unius affectatione verbi, hospitem » dicitur. (QUINTIL. lib. 8, cap. 1.)

² Élien. lib. 2, cap. 8.

nes qu'ailleurs. Ces deux poèmes, qui furent longtemps compris sous le nom général de *tragédie*, y prirent peu à peu des accroissements qui les portèrent à une entière perfection.

§ II. — ORIGINE ET PROGRÈS DE LA TRAGÉDIE; POÈTES QUI S'Y SONT DISTINGUÉS À ATHÈNES: ESCHYLE, SOPHOCLE, EURIPIDE.

Avant Thespis, il y avait eu plusieurs poètes tragiques et comiques; mais, comme ils n'avaient rien changé à la première ébauche de ce spectacle, et que Thespis fut le premier qui y fit quelque changement, on le compte ordinairement pour l'inventeur de ce poème. Avant lui, la tragédie n'était qu'un tissu de contes bouffons, faits en style comique, et mêlés parmi les chants du chœur qui entonnait les louanges de Bacchus; car c'est aux fêtes de ce dieu, célébrées pendant les vendanges, que la tragédie doit sa naissance:

*La tragédie, informe et grossière en naissant,
N'est qu'un simple chœur, où chacun en dansant,
Et du dieu des raisins entonnant les louanges,
S'efforçait d'attirer de fertiles vendanges.
Là, le vin et la joie éveillant les esprits,
Du plus habile chanteur un bouc était le prix.*

Thespis y fit plusieurs changements qu'Horrace, après Aristote, a marqués dans son Art poétique. Le premier fut de promener ses acteurs dans une charrette¹, au lieu qu'auparavant ils chantaient partout où ils se trouvaient: l'autre, de les barbouiller de lie, au lieu qu'auparavant ils jouaient sans avoir rien sur le visage; enfin il jeta dans le chœur un personnage qui, pour le délasser et pour lui donner le temps de reprendre haleine, récitait une aventure de quelque personnage illustre; et c'est ce récit qui donna lieu ensuite aux sujets des tragédies.

*Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
Promena par les bourgs cette heureuse folie;
Et, d'acteurs mal ornés chargeant un tombeau,
Amusa les passants d'un spectacle nouveau.*

Thespis vivait du temps de Solon². On sait

que ce sage législateur, lui voyant représenter ses pièces, marqua son mécontentement en frappant la terre de son bâton, dans la crainte qu'il avait que ces fictions et ces mensonges poétiques ne passassent bientôt des représentations du théâtre dans les contrats et dans toutes les affaires, soit publiques, soit particulières.

Il n'est pas si aisé d'inventer que d'ajouter aux inventions des autres. Les changements que Thespis avait déjà faits à la tragédie donnèrent lieu à Eschyle d'en faire de nouveaux et de plus considérables. Il était né à Athènes la première année de la 60^e olympiade³. Il embrassa la profession des armes dans un temps où les Athéniens comptaient presque autant de héros que de citoyens. Il se trouva aux journées de Marathon⁴, de Salamine, de Platée, et il y fit son devoir. Mais son génie l'appelait ailleurs, et le fit entrer dans une carrière qui ne devait pas lui procurer moins de gloire, et où d'abord il fut sans concurrents. Eu esprit supérieur, il entreprit de réformer, on pourrait presque dire de créer de nouveau la tragédie, qui l'a toujours reconnu en effet pour son inventeur et son père. Le P. Brumoi explique, dans une dissertation pleine d'esprit et de bon sens, comment Eschyle puisa dans les poèmes épiques d'Homère la véritable idée de la tragédie. Ce poète, en effet, avait coutume de dire que ses pièces n'étaient que des reliefs des festins étalés dans l'Iliade et l'Odyssée.

La tragédie prit donc sous lui une nouvelle forme. Il donna un masque à ses acteurs⁵, les habilla de robes traînantes, leur chaussa le brodequin, au lieu de charrette fit bâtir un théâtre médiocrement exhaussé, et changent entièrement le style, qui devint grave et sérieux, au lieu qu'il était auparavant enjoué et burlesque.

*Eschyle dans le chœur jeta les personnages,
D'un masque plus honnête habilla les visages;
Sur les ais d'un théâtre en public exhaussé,
Fit paraître l'acteur d'un brodequin chaussé.*

Mais ce n'était là que l'extérieur et comme

¹ An. M. 3464; av. J. C. 540.

² An. M. 3514; av. J. C. 490.

³ Post hunc personæ palliæque repertor honestæ
Æschylus, et modicis instravit pulpita tignis;
Et docuit magnæque loqui, nilique coturno.
(HORAT. Art. poet.)

¹ Despréaux, Art. poét. chant. 3.

² Ignotum Tragicæ genus invenisse Camœnæ
Dicitur, et planctis vestisse poemata Thespis,
Que canerent ægerantque peruncti fœcibus ora.

³ An. M. 3440; av. J. C. 565 — Pict. in Solon. pag. 95.
L.

le corps de la tragédie. Ce qui en fait l'âme, et ce qu'Eschyle y ajouta de plus important et de plus essentiel, c'est la vivacité de l'action par le dialogue des acteurs qu'il introduisit sur le théâtre; c'est le jeu des grandes passions, et surtout de la pitié et de la terreur, qui, en troublant et agitant l'âme par un spectacle touchant ou terrible, lui causent un doux plaisir par ce trouble même et cette agitation; c'est le choix d'un sujet grand, noble, intéressant, renfermé dans les justes bornes par l'unité d'action, de lieu et de temps; enfin, c'est la conduite et l'ordonnance de la pièce entière, qui, par l'ordre et la proportion des parties, et par un heureux enchaînement d'intrigues, tient l'esprit du spectateur en suspens jusqu'au dénouement, qui lui rend sa tranquillité et le renvoie content.

Avant Eschyle, le chœur était déjà établi, puisqu'il faisait seul, ou presque seul, ce qu'on appelait la tragédie. Il ne l'en exclut donc pas; mais au contraire il crut devoir l'y incorporer, comme chœur¹, pour chanter entre les actes, ce qui tenait lieu de défillement; et comme personnage mêlé dans l'action soit pour donner d'utiles conseils et de salutaires instructions, soit pour prendre le parti de l'innocence et de la vertu, soit pour être le dépositaire des secrets et le vengeur de la religion méprisée, soit enfin pour soutenir tous ces caractères ensemble, comme le dit Horace. Le coryphée, c'est-à-dire la principale personne qui le conduisait, et qui était à la tête des autres, prenait la parole pour eux.

Dans une pièce d'Eschyle, nommée les *Euménides*, ce poète représente Oreste dans l'enfoncement du théâtre, environné des Furies endormies par Apollon. Il fallait que leur figure fût extrêmement hideuse et horrible, puisqu'on rapporte que, dès que ces Furies vinrent à se réveiller et à paraître tumultueusement sur le théâtre, où elles faisaient l'office

du chœur, quelques femmes enceintes furent blessées de surprise, et que des enfants en moururent d'effroi. Le chœur était alors composé de cinquante acteurs: on le réduisit, depuis cet accident, à quinze, par une loi expresse, et depuis à douze.

J'ai marqué qu'un des changements qu'Eschyle apporta à la tragédie fut le masque qu'il donna à ses acteurs. Ces masques de théâtre ne ressemblaient point du tout aux nôtres, qui ne servent qu'à couvrir le visage: c'était une espèce de casque qui couvrait toute la tête, et qui, outre les traits du visage, représentait encore la barbe, les cheveux, les oreilles, et jusqu'aux ornements que les femmes employaient dans leur coiffure. Les masques variaient selon la différence des pièces qu'on jouait sur leur théâtre. On trouve cette matière traitée à fond dans une Dissertation de l'Académie des Belles-Lettres, qui est de M. Boinardin².

Je n'ai jamais pu comprendre, et je l'ai marqué ailleurs³ en parlant de la prononciation, comment l'usage des masques a pu durer si longtemps sur le théâtre des anciens: car certainement il ne se pouvait pas faire qu'il n'amortît beaucoup la vivacité de l'action, qui paraît principalement sur le visage, qu'on peut regarder comme le siège et le miroir de tous les sentiments de l'âme. N'arrive-t-il pas souvent que le sang, selon qu'il est mis en mouvement par les différentes passions, tantôt couvre le visage d'une subite et modeste rougeur, tantôt l'enflamme et y allume le feu de la colère; quelquefois, en se retirant, le laisse pâle et glacé de crainte, d'autres fois y répand une douce et aimable sérénité? Tout cela se marque et se peint sur le front et sur les joues. Le masque, en couvrant le visage, lui ôte ce langage si énergique, et le prive d'une espèce d'âme et de vie qui le rend l'interprète fidèle de tous les sentiments du cœur. Je ne suis donc pas étonné de la remarque que fait Cicéron en parlant de Roscius, par rapport à l'action. « Nos anciens », dit-il, jugeaient

¹ Actoris partes chorus officiumque virile
Defendat, neu quid mediis intercinat actus
Quod non proposito conducit et barreat aptè.
Ille bonis faveatque, et concilietur amicis,
Et regat iratos, et amet peccare timentes.
Ille dapes laudet mensae brevis, ille salubrem
Justitiam, legesque, et apertis odis portis.
Ille tegat commissæ, deoque præcetur ei orem,
Ut redeat miseri, abrai fortuna superbie.

² Mémoires de l'Acad. des Belles-Lettres, tom. IV.

³ Mau, d'enseigner.

³ « Quo meliùs nostri illi senes qui personatum, ne Roscium quidem, magnopere laudabant. » (De Orat. lib 3, u. 221.)

« mieux que nous, lorsqu'ils ne donnaient pas leur approbation entière à Roscius même, parce qu'il prononçait sous le masque. »

Eschyle était en possession de la gloire du théâtre, et remportait presque seul tous les suffrages, lorsqu'un jeune rival parut sur la scène, et vint lui disputer la palme : c'était Sophocle. Il naquit à Colone, bourg de l'Attique, la deuxième année de la 71^e olympiade¹. Son père était forgeron, ou maître d'une forge. Son coup d'essai fut un coup de maître. Lorsqu'à l'occasion des os de Thésée, que Cimon avait trouvés et fait rapporter à Athènes, on y eut établi une dispute de poètes tragiques, Sophocle entra en lice avec Eschyle, et l'emporta sur lui². Le vieux athlète, chargé jusque-là d'un grand nombre de couronnes, crut les avoir toutes perdues en manquant la dernière. Il se retira de dépit en Sicile, chez le roi Hiéron, le protecteur et l'ami des savants mécontents d'Athènes. Il y mourut, peu de temps après, d'une mort bien singulière, selon le récit de Suidas, qui paraît bien fabuleux. Comme il dormait en pleine campagne la tête nue, un aigle, prenant sa tête chauve pour une roche, y laissa tomber une tortue, qui la lui brisa. De quatre-vingt-dix ou soixante-dix tragédies au moins qu'il avait composées, il ne nous en reste que sept.

Il n'en est pas échappé davantage à l'injure des temps de celles de Sophocle, qui montoient à cent-dix-sept, et selon d'autres à cent trente. Il conserva jusqu'à une extrême vieillesse toute la force et toute la vivacité de son esprit, comme il parut bien dans une affaire qu'on lui suscita. Ses enfants, peu dignes d'un tel père, prétendant qu'il était tombé en démence, et l'ayant appelé en justice, demandèrent qu'il fût interdit, et qu'on lui ôtât le maniement de son bien. Pour toute défense, il lut une pièce qu'il composait actuellement (c'était l'*OEdipe à Colone*), laquelle charma tous ses juges. Il gagna sa cause tout d'une voix ; et ses enfants, détestés par tout le barreau, n'en remportèrent que la honte et l'infamie due à une si crinte ingratitude. Il fut couronné vingt fois. Quelques-uns disent

qu'il rendit l'âme en récitant son *Antigone*, faute de pouvoir reprendre son haleine après un effort violent pour prononcer de suite une longue période, d'autres, que la joie de se voir déclaré vainqueur contre son espérance le fit expirer sur-le-champ. On mit sur son tombeau la figure d'un essaim d'abeilles, pour perpétuer le nom d'abeille, que la douceur de ses vers lui avait procuré : ce qui apparemment fit imaginer que des mouches à miel s'étaient arrêtées sur ses lèvres lorsqu'il était au berceau. Il mourut âgé de quatre-vingt-dix ans, la quatrième année de la 93^e olympiade³, après avoir survécu de six ans à Euripide, qui était plus jeune que lui.

Ce dernier était né la première année de l'olympiade 75^e à Salamine, où Mnésarque son père, et sa mère Clito, s'étaient retirés quand Xerxès préparait sa grande expédition contre la Grèce. Il s'attacha d'abord à la philosophie, et entre autres pour maître le célèbre Anaxagore. Mais le danger que court celui-ci, qui pensa être la victime de ses sentiments philosophiques, le fit tourner du côté de la poésie. Il se trouva pour le théâtre un talent qu'il ignorait ; et il le mit si heureusement en œuvre, qu'il entra en lice avec les grands maîtres dont nous avons parlé. Ses pièces se sentent bien de l'étude profonde qu'il avait faite de la philosophie⁴. Elles sont remplies d'excellentes maximes sur les mœurs ; et c'est surtout par cet endroit que Socrate, de son temps, et longtemps après lui, Cicéron⁵, faisaient un si grand cas d'Euripide.

On ne peut trop remarquer ni trop louer l'extrême délicatesse que montraient en de certaines occasions les spectateurs athéniens, et leur attention à conserver le respect pour les bonnes mœurs, pour la vertu, pour les bienséances, pour la justice. Il est étonnant de voir avec quelle vivacité ils réprimaient sur-le-champ d'une voix unanime tout ce qu'ils soupçonnaient s'en écarter, et en rendaient le

¹ An. M. 3509 ; av. J. C. 465.

² An. M. 3521 ; av. J. C. 480.

³ « Sententis densus, et in via quæ à sapientibus sunt, » pene ipsis est par. » (QUINTIL. lib. 10, cap. 1.)

⁴ « Cui (Euripidi) in quantum credas nescio : ego certe » singulos ejus verus singula testimonia puto. » (Cic. Epist. 8, lib. 11, ad famil.)

¹ An. M. 3509 ; av. J. C. 466.

² An. M. 3531 ; av. J. C. 470.

poète responsable, quoiqu'il semblât avoir une excuse bien légitime, n'attribuant ces sentiments qu'à des personnages connus pour vicieux, et pour animés par des passions injustes.

Euripide¹ avait mis dans la bouche de Belerophon un éloge magnifique des richesses, qu'il terminait par cette pensée : *Les richesses font le souverain bonheur du genre humain, et c'est avec raison qu'elles excitent l'admiration des dieux et des hommes.* Tout le théâtre se récria ; et il aurait été chassé de la ville sur-le-champ, s'il n'eût prié qu'on attendît la fin de la pièce, où le panegyriste des richesses périssait misérablement.

On voulut aussi lui susciter une affaire très-sérieuse sur une réponse qu'il fait faire à Hippolyte. La nourrice de Phèdre lui représentait qu'un serment inviolable l'engageait au silence : *Ma langue a prononcé le serment, répliquait-il, mais mon cœur n'y a point consenti.* Cette distinction ne manquait pas de couleur, parce que le serment que la nourrice avait exigé d'Hippolyte par avance l'obligeait à taire un crime énorme, et qui intéressait l'honneur du roi, savoir la passion incestueuse de Phèdre. Cependant cette distinction parut à tout le peuple un mépris ouvert de la religion et de la sainteté du serment, qui allait à bannir de la société et du commerce de la vie toute sincérité et toute bonne foi.

Cette autre maxime qu'avance Éteocle dans la tragédie intitulée *les Phéniciennes*², et que César avait toujours dans la bouche, n'est pas moins pernicieuse : *S'il faut jamais violer la justice, ce doit être quand il s'agit d'un trône ; dans tout le reste, à la bonne heure, qu'on la respecte.* C'est pour Éteocle, ou plutôt pour Euripide, dit Cicéron, un crime de faire une exception en faveur de ce qu'il y a précisément de plus criminel. Éteocle est un tyran, qui

parle en tyran, et qui justifie son injuste conduite par une fausse maxime ; et il n'est pas étonnant que César, né avec un esprit de tyran et aussi injuste, ait fait valoir la sentence d'un prince auquel il ressemblait. Mais il est remarquable que Cicéron s'en prenne au poète même, et lui fasse un crime d'avoir laissé avancer sur le théâtre un principe si pernicieux.

Lycurgue, l'orateur³, qui vivait du temps de Philippe et d'Alexandre-le-Grand, pour ranimer l'ardeur des poètes tragiques, fit ériger au nom du peuple trois statues d'airain à Eschyle, Sophocle et Euripide ; et ayant fait décrire toutes leurs pièces, il ordonna qu'elles fussent gardées soigneusement dans les archives publiques, d'où on les tirait de temps en temps pour en faire la lecture, parce qu'il n'était pas permis aux comédiens de les représenter sur le théâtre.

Le lecteur attend sans doute qu'après ce que je viens de dire des trois poètes qui ont inventé, poli et perfectionné la tragédie, je lui marque les principaux traits qui les caractérisent et qui forment la différence de leur style. Le P. Brumoi le fera à ma place, et beaucoup mieux que je ne pourrais le faire. Après avoir établi comme un principe qui ne peut guère être révoqué en doute, que c'est le poète épique, c'est-à-dire Homère, qui a frayé la route aux poètes tragiques, et avoir montré, en étudiant la nature de l'esprit humain, comment et par quels degrés cette heureuse imitation a été conduite à sa fin, il peint les trois poètes dont il s'agit avec des couleurs fort brillantes.

La tragédie, à l'aide d'Eschyle, son premier inventeur, prit d'abord un ton beaucoup plus pompeux que celui de l'Iliade : c'est le *magnum loqui* dont parle Horace. Peut-être même Eschyle, qui avait conçu toute la grandeur du langage tragique, le porta-t-il trop loin. Ce n'est point la trompette d'Homère, c'est quelque chose de plus. Sa diction, trop fière, trop enflée, et, pour tout dire, quelquefois gigantesque, semble plutôt imiter le bruit des tambours et les cris des guerriers que la noble harmonie des trompettes. L'élevation de son génie ne lui permettait pas de parler comme

¹ Sen. epist. 115.

² « Ipse autem socer (Cæsar) in ore semper græcos versus Euripidis, de Phœnissis, habebat, quos dicam ut potero, inconditè fortasse, sed tamen ut res possit intelligi :

Nam, si violandum est Jus, regnandi gratiâ violandum est : aliis rebus pietatem colas.

« Capitalis Eteocles, vel potius Euripides, qui id unum, quod omnium sceleratissimum fuerat, exceperit. » (Cic. Offic. lib. 3, n. 82.)

³ Plut. in vit. 10, Orat. pag. 812.

les autres hommes. Son esprit tragique paraît souvent se soutenir plutôt sur des échasses que sur le cothurne qu'il inventa.

Sophocle entendit bien mieux la véritable noblesse de la diction du théâtre. Aussi imita-t-il de plus près celle d'Homère, en versant sur son style, outre la douceur du miel (ce qui le fit appeler une *abeille*), assez de gravité pour donner à la tragédie l'air d'une matrone obligée de paraître en public avec dignité, comme s'explique Horace.

Euripide prit un style moins éloigné de l'usage ordinaire, quoique noble, et il parut aimer mieux y répandre de la tendresse et de l'élégance que de la force et de la grandeur.

De même, dit le P. Brumoi dans un autre endroit, que Corneille, après s'être ouvert une carrière toute nouvelle et des routes inconnues aux anciens, semble un aigle qui s'élance jusqu'aux nues par la sublimité, par la force, par la suite non interrompue et par la rapidité de son vol; de même que Racine, en suivant les traces des anciens d'une manière nouvelle, imite les cygnes, qui tantôt planent, tantôt s'élèvent, tantôt s'abaissent à propos avec une grâce qui ne convient qu'à eux: ainsi voit-on qu'Eschyle, Sophocle et Euripide ont leur marche et leur conduite toute particulière. Le premier, comme l'inventeur et le père de la tragédie, est un torrent qui roule à travers les rochers, les forêts, les précipices; le second est un canal qui arrose des jardins délicieux; et le troisième, un fleuve qui ne suit pas toujours sa course de droit fil, mais qui aime à serpenter dans des prairies émaillées de fleurs.

C'est ainsi que le P. Brumoi caractérise les trois poètes à qui le théâtre athénien doit sa perfection pour la tragédie. Eschyle¹ la tira de son premier chaos, et la fit paraître au jour avec quelque éclat; mais chez lui elle se sent

encore de la rudesse et de la grossièreté des commencements, qui, pour l'ordinaire, n'ont pas beaucoup d'art ni beaucoup d'ordre. Sophocle et Euripide ont porté infiniment plus loin l'honneur de la tragédie. Le premier, comme on l'a déjà dit, a un style plus noble et plus majestueux; l'autre est plus tendre et plus touchant: tous deux sont parfaits, et, dans cette diversité de caractères, on ne sait auquel on doit accorder la palme. Les savants ont toujours été partagés à leur sujet, comme on l'est parmi nous à l'égard des deux poètes qui ont illustré notre théâtre tragique et l'ont égalé à celui d'Athènes.

J'ai dit que ce qui domine dans les pièces d'Euripide est le tendre et le touchant. Alexandre de Phères², le plus cruel de tous les tyrans, l'éprouva bien. Cet homme barbare, qui faisait jouer devant lui les *Troades* d'Euripide, se sentit si attendri, qu'il sortit avant la fin de la pièce, avouant qu'il avait honte qu'on le vît pleurer des malheurs d'Hercule et d'Andromaque, lui qui n'avait jamais eu pitié de ses propres citoyens, qu'il avait égorgés en si grand nombre.

Quand je parle de tendre et de touchant, il ne faut pas croire que ce soit par rapport à une passion qui attendrit et amollit les cœurs en les efféminant, et qui, presque seule, ou du moins plus que toutes les autres, a lieu sur notre théâtre, à la honte de notre nation, désavouée en cela par toute l'antiquité, et condamnée par les nations voisines qui ont le plus de réputation d'esprit et de goût pour les sciences et les belles-lettres. Les deux grands mobiles propres à remuer les spectateurs chez les anciens étaient la terreur et la compassion³. En effet, comme nous rapportons tout à notre propre intérêt, quand nous voyons des personnes respectables par leur rang ou par leur vertu accablées de grands maux, la crainte de pareils malheurs, dont nous savons que la vie humaine est assiégée de toute part, saisit notre âme; et, par un retour secret de l'amour-propre sur nous-mêmes, nous sentons nos entrailles s'émouvoir sur le malheur des autres, outre que l'union que la nature a formée entre

¹ Je ne sais si l'idée d'un canal qui arrose des jardins délicieux est bien propre à désigner Sophocle, dont le caractère propre et personnel est la noblesse, la grandeur, l'élevation. Celle d'un fleuve impétueux et rapide, dont les eaux, en coulant avec force, excitent un grand bruit, n'ôte-t-elle pas mieux convenu?

² « *Tragœdus primus in lucem Eschylus protulit, « sublimis, et gravis, et grandiloquus sæpe usque ad vitium; sed rudis in plectique, et incompositus.* » (Quintil. lib. 10, cap. 1)

³ Plut. in Pœlop. pag. 293.

⁴ *Philœtæ huiusmodi.*

nous et nos semblables nous rend sensibles à tout ce qui leur arrive¹. Si l'on examine de près et avec soin ces deux passions, ou reconnaîtra qu'elles sont les plus profondes, les plus actives, les plus étendues et les plus générales, embrassant tous les hommes, grands et petits, riches et pauvres, de quelque âge et de quelque condition qu'ils soient. C'est donc avec raison que les anciens, accoutumés à consulter en tout la nature et à la prendre pour guide, ont cru que la terreur et la compassion étaient comme l'âme de la tragédie, et devaient y dominer. La passion de l'amour chez eux n'était comptée pour rien, et entraînait rarement dans leurs pièces; au lieu qu'on croit que sans elle les nôtres ne pourraient se soutenir.

Il n'est pas indifférent d'examiner en peu de mots comment cette passion, qui a toujours passé pour une faiblesse et une tache dans les grands hommes, s'est emparée de notre théâtre. Corneille, qui a le premier formé la tragédie française, et que tous les autres ont suivi, trouva toute la nation enchantée par la lecture des romans, et peu disposée à rien admirer qui ne leur ressemblât. Dans le désir de plaire à ses spectateurs, qui étaient aussi ses juges, il chercha à les remuer par l'endroit où ils étaient accoutumés à être sensibles, en mêlant l'amour dans ses pièces, et les rapprochant par là du goût des romans, qui dominait pour lors. De là vint aussi cette multitude d'incidents, d'épisodes, d'aventures, dont les pièces de nos tragiques sont chargées et obscurcies, si contraire à la vraisemblance, qui ne permet pas de rassembler tant d'événements singuliers et surprenants dans le court espace de vingt-quatre heures, si opposée à la simplicité des anciens tragiques, et si propre à couvrir par l'assemblage de tant de corps étrangers la stérilité du génie du poète, plus attentif au merveilleux qu'au vrai et au naturel.

Chez les Grecs comme chez les Latins, la tragédie a adopté et s'est approprié le vers iambique, préférablement au vers héroïque, non-seulement parce que le vers iambique a une noblesse théâtrale qui se sent beaucoup mieux qu'elle ne s'exprime, mais parce qu'appro-

chant plus de la prose, il conserve assez l'air de la poésie pour flatter agréablement l'oreille, et trop peu pour faire songer au poète, qui doit être compté pour rien dans un spectacle où d'autres que lui sont censés parler et agir. M. Dacier fait une réflexion bien sensée; c'est que notre tragédie est malheureuse de n'avoir presque qu'une sorte de vers qui sert en même temps à l'épopée, à l'épique, à l'idylle, à la satire, à la comédie; au lieu que les langues savantes ont beaucoup d'espèces de versification.

Cet inconvénient se fait extrêmement sentir dans notre tragédie, qui par là est obligée de s'éloigner du naturel et de la vraisemblance, en faisant parler, dans une conversation familière, des princes, des héros, des rois, des reines, par des vers pompeux, langage qui les rendrait ridicules s'ils tentaient de l'employer dans l'usage de la vie; et obligeant les passions les plus impétueuses à s'exprimer par des cadences, des hémistiches et des rimes, dont la gêne et l'uniformité blesseraient sans doute l'oreille, si le charme de la poésie, la beauté des expressions, la vivacité des sentiments, et peut-être encore plus que tout cela la force impérieuse de l'habitude, n'étaient venus à bout de dompter pour ainsi dire notre esprit et de lui faire illusion.

Ce n'est donc point le hasard qui a fait choisir aux Grecs l'iambique pour la tragédie: la nature elle-même semble leur avoir dicté cette sorte de vers. Instruits par le même maître, ils adoptèrent pour les chœurs d'autres vers plus capables de mouvement et de chant, parce qu'alors la poésie doit étaler ses richesses, et qu'il ne s'agit plus d'une pure conversation entre de véritables acteurs. C'est un embellissement au spectacle, et un délassement pour le spectateur. Ainsi il a fallu une poésie plus relevée, pour la marier avec la danse et la musique.

§ III. — COMÉDIE ANCIENNE, MOYENNE, NOUVELLE.

Pendant que la tragédie se perfectionnait ainsi à Athènes, la comédie, qui forme la seconde espèce du poème dramatique, et qui jusque-là y avait été fort négligée, commença

¹ « Homo sum, humani nihil à me alienum puto. »

a être cultivée avec plus de soin. L'une et l'autre tire également son origine du fond même de la nature. On est vivement touché des dangers, des inquiétudes, des malheurs, en un mot, de tout ce qui intéresse les personnes illustres : c'est ce qui a donné naissance à la tragédie. L'homme n'est pas moins curieux d'apprendre les aventures, la conduite, les défauts de ses égaux, qui lui fournissent un sujet de rire et de se divertir aux dépens des autres : telle est la source de la comédie, qui est, à proprement parler, une image de la vie commune. Son but est de montrer sur le théâtre les défauts et les vices, en y attachant un ridicule qui les rende méprisables, et ainsi d'instruire en divertissant. C'est donc le ridicule, c'est-à-dire la plaisanterie, qui doit dominer dans la comédie.

Elle prit à Athènes, en différents temps, trois différentes formes, tant par le génie des poètes que par les lois des magistrats qui y apportèrent divers changements.

La comédie qu'Horace appelle *la vieille*¹, et qu'il dit avoir été postérieure à Eschyle, tenoit quelque chose de sa première origine, et de la liberté qu'elle s'était donnée, étant encore informe, de dire des bouffonneries et des injures aux passants, du haut du chariot de Thespis. Quoique devenue régulière dans son plan, et digne d'un grand théâtre, elle n'en était pas plus réservée; elle présentait des faits véritables, avec les noms, les habits, les gestes et les airs en masques, de quiconque il lui plaisait de sacrifier aux huées publiques. Dans un état où la politique allait à démasquer tout ce qui avait l'air d'ambition, de singularité ou de friponnerie, la comédie s'était élevée en harangueuse, en réformatrice, en donneuse d'avis propres à émouvoir le peuple sur ses plus chers intérêts. Nul n'était épargné dans une ville aussi libre, disons mieux, aussi libertine que l'était alors Athènes. Généraux, magistrats, gouvernement, dieux même, tout était livré à la bile satirique des poètes; et tout était bien reçu, pourvu que la comédie fût réjouissante et assaisonnée du sel attique.

Dans une de ces comédies², non-seulement le prêtre de Jupiter paraît déterminé à quitter son service, parce qu'on ne lui offre plus de sacrifices; mais Mercure lui-même mourant de faim, vient chercher condition parmi les hommes, et s'offre à eux pour leur servir de portier ou de cabaretier, ou d'homme d'affaires, ou de guide, ou d'intendant des jeux; en un mot, il est prêt à tout faire, plutôt que de retourner au ciel. Dans une autre³, les mêmes dieux, réduits à une extrême famine depuis que les oiseaux ont bâti au milieu des airs une ville qui leur coupe les vivres, et qui empêche la fumée de l'encens et des sacrifices de monter jusqu'au ciel, députent au nom de Jupiter trois ambassadeurs vers les oiseaux pour conclure avec eux un traité d'accommodement, à telle condition qu'il leur plaira. La salle d'audience où les trois dieux affamés sont reçus est une cuisine pleine d'excellent gibier, où Hercule, embaumé par l'odeur du rôti plus exquise et plus succulente que celle de l'encens, demande à établir sa demeure pour y tourner la broche et servir d'aide de cuisine au besoin. On trouve dans les autres pièces d'Aristophane mille traits encore plus satiriques et plus mordants que ceux-ci contre les principales divinités.

Je suis moins étonné de voir les dieux insultés de la sorte par le poète, et traités avec le dernier mépris; il n'avait rien à craindre de leur part. Mais qu'il ait joué sur le théâtre ce qu'il y avait à Athènes d'hommes illustres et puissants, et qu'il ait osé attaquer le gouvernement même sans garder aucune mesure ni aucun ménagement, voilà ce qui doit surprendre.

Cléon, revenu triomphant, contre l'attente publique, de l'expédition de Sphactérie, était regardé par le peuple comme le plus grand capitaine de son siècle. Aristophane, pour démasquer cet homme vil, fils de corroyeur et corroyeur lui-même, qui ne s'était avancé que par sa témérité et son impudence, eut la hardiesse d'en faire un sujet de comédie⁴ sans redouter son crédit. Mais il fut obligé de jouer lui-même le rôle de Cléon, et il monta sur le

¹ *Successi vetus his comœdia non sine multa Lude.*

(HORAT. *IN ART. poet.*)

² *Plusus.*

³ *Les Oiseaux.*

⁴ *Les Chevaliers.*

théâtre pour la première fois, aucun des comédiens n'ayant osé faire ce personnage, ni s'exposer à la vengeance d'un homme si redouté. Il se barbouilla le visage de lie, faute de masque, n'ayant trouvé aucun ouvrier assez hardi pour faire un masque ressemblant à Cléon, comme on en faisait pour ceux qu'on voulait jouer en public. Il lui reproche dans cette pièce le péculat, l'ardeur à s'attirer des présents, l'adresse à séduire le peuple, et il lui enlève la gloire de l'action de Sphactérie, où son collègue avait eu plus de part que lui.

Dans les *Acharniens* il accuse Lamachus d'avoir été fait général plutôt par la voie de l'argent que par celle du mérite. Il lui insulte sur sa jeunesse et son oisiveté, tandis qu'il profite, comme beaucoup d'autres qu'il insinue, des récompenses dues aux services et à la valeur. Il reproche à la république la préférence qu'elle donne aux jeunes citoyens sur les anciens dans le gouvernement de l'état et le commandement des armées. Il dit nettement que, la paix faite, il n'y aura plus de Cléonyme, plus d'Hyperbolus, ni d'autres pareils fripons, qui sont tous nommés par leur nom, toujours prêts à déferer leurs concitoyens et à s'enrichir par les délations.

La comédie intitulée *les Guêpes*, et imitée par Racine dans *les Plaideurs*, expose au grand jour la fureur du peuple pour la procédure et le barreau, et les injustices criantes qui se commettaient dans les jugements.

Le poète, touché de voir la république acharnée opiniâtrement à la malheureuse expédition de Sicile, entreprend de dégoûter de plus en plus les Athéniens d'une guerre si ruineuse, et de leur inspirer l'amour d'une paix aussi désirable pour les vainqueurs que pour les vaincus, après plusieurs années d'une guerre également funeste aux uns et aux autres, et capable de perdre la Grèce entière.

Nulle pièce ne marque mieux avec quelle hardiesse Aristophane osait parler publiquement, et en plein théâtre, des affaires les plus délicates de l'état, que la comédie intitulée *Lysistrata*. On appelait ainsi la femme d'un des premiers magistrats d'Athènes, et l'on suppose qu'elle s'était mise en tête de contraindre la Grèce à faire la paix. Elle raconte elle-

même comment, durant le cours de la guerre, les femmes, demandant à leurs maris quel était le résultat des délibérations, et si l'on ne finirait point la guerre avec Lacédémone, n'en avaient reçu pour réponse que des regards impérieux et des ordres de se mêler de leurs affaires : que cependant elles sentaient bien à quel point de décadence le gouvernement était tombé : qu'elles prenaient la liberté de remontrer avec douceur à leurs maris les tristes conséquences de leurs téméraires délibérations ; mais que leurs humbles remontrances n'aboutissaient qu'à les irriter et à les aigrir : qu'enfin, à force d'entendre dire par toute l'Attique qu'il n'y avait plus d'hommes dans l'état, ni de têtes pour gouverner, lassés de leur patience poussée à bout, il avait pris en gré aux femmes de se saisir du gouvernement, et de sauver la Grèce de ses propres fureurs malgré qu'elle en eût. Elle déclare qu'elle s'est emparée de la ville et des trésors, « afin, dit-elle, que Pisandre et ses pareils, les quatre cents administrateurs, toujours prêts à exciter de nouveaux troubles, n'aient plus lieu de remuer et de voler. » (Y eut-il jamais une telle hardiesse ?) Elle prouve que les femmes sont seules capables de rétablir les affaires. La preuve est burlesque : c'est que, les choses étant aussi brouillées qu'on les suppose, le sexe, accoutumé à démêler les échecs, saura seul en venir à bout par l'adresse et la patience. Voilà donc la politique athénienne mise au-dessous de celle des femmes, que l'on n'affecte de rendre ridicules que pour faire siffler leurs maris, qui tenaient le timon du gouvernement.

Tous ces extraits de quelques comédies d'Aristophane, tirés mot à mot pour la plupart du P. Brumoi, m'ont paru fort propres à faire connaître et le caractère d'Aristophane, et le génie de l'ancienne comédie, qui était, comme on le voit, une satire des plus piquantes et des plus mordantes, qui s'était mise en possession de ne respecter personne, et pour qui il n'y avait rien de sacré. Il n'est pas étonnant que Cicéron blâme, comme il le fait, une liberté si licencieuse et si effrénée. Encore, dit-il¹, si

¹ « Quem illa non attingit? vel potius quem non vexat? »
 « cui pepercit? Est, populares homines, improbos, in-
 remp. sedulosos, Cleonem, Cleophontem, Hyperbolum

¹ La Paix.

elle n'était tombée que sur de méchants citoyens et sur de séditieux orateurs qui mettaient le trouble dans les assemblées, tels que Cléon, Cléophon, Hyperbolus, peut-être aurait-elle été supportable; mais qu'un Périclès, qui depuis plusieurs années gouvernait la république en paix et en guerre avec autant d'autorité que de sagesse (il pouvait ajouter, qu'un Socrate, déclaré par Apollon le plus sage des hommes), ait été joué sur le théâtre, c'est comme si, parmi nous, dit Cicéron, Plante ou Névius eussent attaqué les Scipions, ou que Cécilius eût osé déchirer Caton dans ses pièces.

Cette liberté nous paraît encore plus choquante à nous, qui sommes nés et qui vivons dans un gouvernement monarchique, qui laisse moins de lieu à la licence. Mais, sans vouloir justifier la conduite d'Aristophane, qui certainement ne peut être excusée, je crois que, pour en bien juger, il est nécessaire de quitter les préjugés de sa naissance, de sa nation, de son temps, et de se transporter en esprit dans ces anciens siècles, et dans un état purement démocratique. Il ne faut pas s'imaginer qu'Aristophane fût un homme de peu de conséquence dans sa république, comme le sont ici les poètes qui fournissent des pièces comiques au théâtre. Le roi de Perse en avait bien une autre idée *. Ou sait que, dans une audience qu'il donnait à des ambassadeurs grecs, sa première curiosité fut de demander des nouvelles d'un certain poète comique (c'était Aristophane) qui remuait toute la Grèce, et qui donnait de si utiles conseils contre lui. Aristophane faisait sur le théâtre ce que Démosthène fit depuis dans les assemblées. Les reproches du poète à l'égard des Athéniens n'étaient pas moins vifs que ceux de l'orateur. Il disait dans ses comédies tout ce qu'il était en droit de dire dans la tribune aux harangues. C'était au même peuple qu'il parlait, des mêmes affaires d'état, des mêmes moyens de réussir, des mé-

mes obstacles. A Athènes tout le peuple était roi, et chacun avait solidairement la puissance souveraine. Ils s'en occupaient continuellement; ils aimaient à en parler sans cesse et à en entendre parler; les affaires publiques étaient les affaires de chaque particulier, qui voulait en être instruit en toute occasion, parce qu'à tout moment il avait à prononcer sur la paix ou la guerre, et sur sa propre destinée aussi bien que sur celle de ses alliés ou de ses ennemis. Voilà ce qui donnait lieu aux poètes comiques de traiter des affaires d'état dans leurs pièces; et loin que le peuple leur en sût mauvais gré, ou qu'il fût choqué de la manière dont ils parlaient des premiers hommes de la république, c'est en cela même qu'il faisait consister une partie de sa liberté.

Trois poètes[†] surtout illustrèrent la comédie appelée *ancienne* : Eupolis, Cratinus, et Aristophane. Ce dernier est le seul dont les pièces soient parvenues entières jusqu'à nous. Il nous en reste onze seulement d'un bien plus grand nombre qu'il en avait composé. Il florissait dans le siècle des grands hommes de la Grèce, particulièrement de Socrate et d'Euripide, auxquels ils survécurent. Ce fut surtout durant la guerre du Péloponnèse qu'il parut avec le plus d'éclat, moins comme un comédien propre à amuser le peuple que comme le censeur du gouvernement, l'homme gagé par l'état pour le réformer, et presque l'arbitre de la patrie.

On admire en lui une élégance, une finesse, une délicatesse d'expression, en un mot ce sel et cet esprit attique que la langue latine même n'a pu jamais atteindre[‡], et qui se fait sentir dans Aristophane plus que dans aucun des auteurs grecs. Son talent particulier était la raillerie; personne n'a été plus propre que lui à saisir le ridicule dans les hommes qu'il voulait jouer, ni plus habile à le faire sentir aux autres, et à le mettre dans tout son jour.

* Iusti: patiamur... Sed Periclem, quem jam sum civis, isti maxime auctoritate plurimos annos domi et belli præfuisse, violari veribus, et eos agi in scenâ, non plus deuit, quam si Plautus vester voluisset, aut Nævius P. et Cn. Scipioni, aut Cæcilius M. Catoni maledicere. » (Cic. ex fragm. de Rep. lib. 4.)

† Aristoph. in Acharn.

† Eupolis atque Cratinus Aristophanesque poete, Atque illi, quorum comœdia prisca vitiorum est, Si quis erat dignus describi, quod malus, aut fur, Quod moribus foret, aut siccarius, aut alicoqui Famosus, multa cum libertate notabant.

(HURAT. Sat. 4, lib. 1.)

‡ « Antiqua comœdia sinceram illam sermonis attici gratiam præ se sola refert. » (QUINTIL.)

mais, pour en bien juger, il faudrait être de son temps. Le sel le plus subtil de la plupart des railleries anciennes, dit le P. Brumoi, s'évapore à la longue, et ce qu'il en reste s'affadit à notre égard; il n'y a que le plus mordant dont la pointe ne s'émousse jamais.

Deux défauts considérables qu'on reproche justement à ce poète, une basse bouffonnerie et une grossière obscénité, obscurcissent beaucoup sa gloire, si elles ne l'effacent pas entièrement. On tâche inutilement d'excuser le premier par le caractère de ceux qui assistaient à ses pièces, dont le plus grand nombre était composé de pauvres, d'ignorants et de la plus basse lie du peuple, à qui pourtant il fallait plaire aussi bien qu'aux savants et aux riches. Le goût dépravé du petit peuple, qui chassa une fois Cratinus et sa troupe, parce que la scène n'était pas assez basement comique à son gré, ne justifie nullement Aristophane, puisque Ménandre trouva bien le secret de changer ce goût en donnant une sorte de comédie, non pas à la vérité aussi modeste que parait le dire Plutarque, mais beaucoup moins libre qu'auparavant.

Les obscénités grossières dont presque toutes les comédies d'Aristophane sont pleines ne reçoivent aucune excuse; elles montrent seulement jusqu'où allait et le libertinage des spectateurs, et la corruption du poète. Quand il les aurait assaisonnées de tout le sel possible, ce qui n'est point, ce serait acheter trop cher le plaisir de rire soi-même ou de faire rire les autres que de l'acheter aux dépens de l'honnêteté; et c'est dans ce cas qu'il est vrai de dire qu'il "vaudrait bien mieux n'avoir point du tout d'esprit que d'en faire un si mauvais usage. On doit savoir gré au P. Brumoi d'avoir été attentif, en donnant une idée de toutes les pièces d'Aristophane, à jeter un voile sur tous les endroits qui pouvaient blesser la pudeur. C'est une loi indispensable que la religion nous impose: mais elle n'est pas toujours suivie par ceux qui se piquent d'érudition, et qui préfèrent quelquefois le titre de savant à celui de chrétien.

L'ancienne comédie subsista jusqu'à ce que

Lysandre, s'étant rendu maître d'Athènes, en changea le gouvernement, qui fut remis entre les mains de trente des principaux. Cette liberté satirique du théâtre leur déplut, et ils songèrent à en arrêter le cours. La raison de ce changement est naturelle, et elle appaie la réflexion que j'ai faite auparavant sur la possession où étaient les poètes de critiquer impunément les premiers de l'état. C'étaient alors des tyrans qui avaient toute l'autorité à Athènes. La démocratie était détruite; le peuple n'avait plus de part au gouvernement; il n'était plus roi, il n'était plus souverain: il n'avait plus droit de dire son sentiment sur les affaires d'état, et était bien éloigné d'oser décrier, par lui-même ou par le ministère des poètes, les sentiments et les actions de ses maîtres. Il fut donc défendu de nommer personne sur le théâtre. Mais la malignité poétique trouva bientôt le secret d'échapper l'esprit de la loi, et de se dédomager de la gêne où mettait les auteurs la nécessité de supposer des noms feints. Elle se mit à saisir le ridicule dans les hommes et à tracer des caractères vrais et reconnaissables; de sorte qu'elle gagna l'avantage de satisfaire plus finement la vanité des poètes et la malice des spectateurs. Elle procura aux uns le plaisir délicat de se faire deviner, et aux autres celui de deviner juste en nommant les masques. Telle fut la comédie qu'on appela depuis *mitoyenne* ou *moyenne*. Il y en a de cette sorte aussi dans Aristophane.

Elle dura jusqu'au temps d'Alexandre-le-Grand, qui, ayant achevé de s'assurer l'empire de la Grèce par la défaite des Thébains, fut cause qu'on réfréna cette licence des poètes, qui s'augmentait de jour en jour. Et c'est ce qui donna naissance à la *nouvelle comédie*, qui ne fut plus qu'une imitation de la vie commune, et qui ne porta sur le théâtre que des aventures feintes et des noms supposés.

Chacun, peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y vit avec plaisir, ou crut ne s'y pas voir.
L'avare, des premiers, rit du tableau fidèle
D'un avare souvent tracé sur son modèle:
Et mille fois un fat, finement exprimé,
Méconnut le portrait sur lui-même formé.

C'est là proprement la belle comédie, la

Despréaux, Art. poét. chap. 3

* « Nihilum risus pretium est, si probitas impendio constat. » (QUINTIL. lib. 6, cap. 3.)

* « Non pejus duxerim tardi ingenii esse, quam meli. » (Id. lib. 1, cap. 3.)

comédie de Ménandre. Des cent quatre-vingts, ou plutôt, selon Suidas, des quatre-vingts comédies qu'il composa, et qu'on dit avoir été toutes traduites par Térence, il ne nous reste que très-peu de fragments. On peut juger du mérite de l'original par l'excellence de la copie. Quintilien, en parlant de Ménandre, ne craint pas de dire que¹, par l'éclat de son nom et la beauté de ses ouvrages, il a obscurci, ou plutôt effacé, la gloire de tous ceux qui ont écrit dans le même genre. Il remarque, dans un autre endroit², qu'on ne lui rendit pas de son temps toute la justice qui lui était due, comme cela est arrivé à beaucoup d'autres ; mais qu'il en a été avantageusement dédommagé par le jugement favorable de la postérité à son égard. En effet, on lui préférerait Philémon, poète comique comme lui, qui florissait dans le même temps, quoique plus âgé.

§ IV. DESCRIPTION DU THÉÂTRE DES ANCIENS.

J'ai déjà remarqué qu'Eschyle fut le premier qui s'avisait de construire un théâtre permanent et solide, et de l'orne de décorations convenables. Il fut d'abord composé de planches, aussi bien que les amphithéâtres, qui s'élevaient par degrés. Mais ceux-ci étant venus un jour à fondre tout à coup parce qu'ils étaient trop chargés, cet accident engagea les Athéniens, déjà fort entêtés de spectacles, à élever ces théâtres superbes qu'imita depuis avec tant d'éclat la magnificence romaine. Ce que je vais en dire regarde presque également ceux d'Athènes et de Rome, et je l'ai tiré entièrement de la savante dissertation de M. Boindin sur le théâtre des anciens, où cette matière est traitée avec beaucoup d'étendue³.

Le théâtre des anciens se divisait en trois principales parties, qui formaient, pour ainsi dire, trois différents départements : celui des acteurs, qu'ils appelaient en général la *scène* ;

celui des spectateurs, qu'ils nommaient particulièrement le *théâtre*, qui devaient être d'une grande étendue, puisqu'à Athènes il contenait plus de trente mille personnes⁴ ; et l'*orchestre*, qui était chez les Grecs le département des mimes et des danseurs, mais qui servait, chez les Romains, à placer les sénateurs et les vestales.

L'enceinte des théâtres était d'un côté circulaire, formée par un demi-cercle, et carrée de l'autre. L'espace compris dans le demi-cercle était la partie destinée aux spectateurs, où étaient les sièges, qui allaient tous en montant, par différents étages, jusqu'au plus haut faite du bâtiment. Le carré long qui était vis-à-vis était réservé pour les acteurs. Enfin l'intervalle qui restait au milieu était ce qu'ils appelaient l'*orchestre*.

Les grands théâtres avaient trois rangs de portiques élevés les uns sur les autres, qui formaient le corps de l'édifice, et qui faisaient aussi trois étages de degrés. Du dernier de ces portiques, qui était le plus élevé, les femmes venaient le spectacle à couvert des injures de l'air et du soleil : car le reste du théâtre était découvert, et toutes les représentations se faisaient en plein air.

Chaque étage était de neuf degrés, en comptant le palier qui en faisait la séparation, et qui servait à tourner à l'entour. Mais comme ce palier tenait la place de deux degrés, il n'en restait plus que sept où l'on pût s'asseoir, et chaque étage n'avait par conséquent que sept rangs de sièges. Ils avaient entre quinze ou dix-huit poudes de haut, et le double à peu près de largeur, afin qu'on y pût être assis au large, et sans être incommodé par les pieds de ceux qui étaient au-dessus, car on n'y avait point pratiqué de marche-pieds.

Tous les étages de degrés étaient divisés en deux manières : dans leur hauteur, par des paliers qui séparaient ces étages, et que les Latins nommaient *præcinctiones* ; et, dans leur circonférence, par des escaliers particuliers à chaque étage, qui les coupaient en ligne droite, et qui, tendant tous au centre du théâtre, donnaient aux ames de degrés qui étaient entre eux la forme de coins, d'où ils étaient appelés *cunei*.

¹ « Atque ille quidem omnibus ejusdem operis auctoribus absolutis nomen, et fulgore quodam suis claritatis totum nebris obduxit. » (QUINTIL. lib. 10, cap. 1.)

² « Quidam, sicut Menander, justiora posterorum. » (Id. lib. 3, cap. 8.)

³ Mémoires de l'Académie des Inscriptions, tome 1, page 130, etc.

⁴ Strab. lib. 9, pag. 395. — Herod. lib. 8, cap. 65.

Derrière ces étages de degrés il y avait des corridors couverts par où le peuple venait en foule et entrait dans le théâtre, par de grandes ouvertures carrées pratiquées dans l'épaisseur de la maçonnerie des degrés. Ces ouvertures s'appelaient *tomitoria*, parce que ces grands trous semblaient vomir la multitude de peuple qui entrait en foule.

Comme la voix des acteurs ne pouvait pas porter jusqu'au bout du théâtre, les Grecs songèrent à y suppléer par quelque moyen qui en pût augmenter la force et en rendre les articulations plus distinctes. Pour cela ils avaient imaginé des vases d'airain placés sous les degrés du théâtre, de manière que les sons pussent frapper l'oreille d'une manière plus forte et plus distincte.

L'orchestre étant situé, comme je l'ai marqué, entre les deux autres parties du théâtre, dont l'une était circulaire, et l'autre carrée, il tenait de la forme de l'une et de l'autre, et occupait tout l'espace qui était entre elles. On le divisait en trois parties.

La première, et la plus considérable, s'appelait particulièrement l'*orchestre*, d'un mot grec¹ qui signifie *danser*. C'était la partie affectée aux mimes, aux danseurs, et à tous les acteurs subalternes qui jouaient dans les entr'actes et à la fin de la représentation.

La seconde s'appelait *hypokrita*, parce qu'elle était carrée et faite en forme d'autel. C'était le poste ordinaire des chœurs.

Enfin, la troisième était le lieu où les Grecs plaçaient leur symphonie; et ils l'appelaient *symphonion*, parce qu'il était au pied du théâtre principal, qu'ils nommaient en général la *scène*.

Il nous reste à parler de la troisième partie du théâtre, je veux dire de la scène, qui se subdivisait de même en trois autres parties.

La première, et la plus considérable, s'appelait proprement la *scène*, et donnait son nom à tout ce département. C'était une grande face de bâtiment, qui s'étendait d'un côté du théâtre à l'autre, et sur laquelle se plaçaient les décorations. Cette façade avait à ses extrémités deux petites ailes en retour, qui terminaient cette partie, et de l'une à l'autre desquelles s'étendait une grande toile, qui s'abaissait pour

ouvrir la scène, et se levait dans les entr'actes pour préparer le spectacle suivant.

La seconde, que les Grecs nommaient indifféremment *προσκήνιον* et *λογέιον*, et les Latins, *proscenium* et *pulpitum*, était un grand espace libre au-devant de la scène, où les acteurs venaient jouer la pièce, et qui, par le moyen des décorations, représentait une place publique, un simple carrefour, ou quelque endroit champêtre, mais toujours un lieu à découvert.

La troisième partie était un espace ménagé derrière la scène, qui lui servait de dégagement, et que les Grecs appelaient *παροδον*. C'était où s'habillaient les acteurs, où l'on serait les décorations, et où était placée une partie des machines; car les anciens en avaient de plusieurs sortes dans leurs théâtres.

Comme il n'y avait que les portiques et le bâtiment de la scène qui fussent couverts, on était obligé de tendre sur le reste du théâtre des voiles soutenues par des mâts et par des cordages, pour défendre les spectateurs de l'ardeur du soleil; mais ces voiles n'empêchaient pas la chaleur causée par la transpiration et les haleines d'une si nombreuse assemblée. Les anciens avaient soin de la tempérer par une espèce de pluie dont ils faisaient monter l'eau jusqu'au-dessus des portiques, et qui, retombant en forme de rosée par une infinité de tuyaux cachés dans les statues qui régnaient autour du théâtre, servait non-seulement à y répandre une fraîcheur agréable, mais encore à y exhaler les odeurs les plus douces; car cette pluie était toujours de l'eau de senteur. Lorsque quelque orage obligeait d'interrompre les représentations, le peuple se retirait dans les portiques qui étaient derrière le théâtre.

On ne peut exprimer jusqu'où allait la passion des Athéniens pour ces sortes de représentations. Leurs yeux, leurs oreilles, leur imagination, leur esprit, tout y était satisfait. Une des choses qui leur faisait le plus de plaisir dans les pièces de théâtre, soit tragiques, soit comiques, était d'y trouver des traits qui eussent rapport aux affaires présentes de l'état, soit que le pur hasard leur en fit faire l'application, ou que ce fût l'effet de l'adresse des poètes, qui savaient ramener aux affaires présentes de leur république les sujets les plus

¹ ὀρχήστρα.

éloignés. Ils entraient par là dans les intérêts du peuple ; ils en prenaient occasion de le flatter, d'autoriser ses prétentions, de justifier et quelquefois aussi de condamner ses démarches, de le remplir d'espérance, de l'instruire de ce qu'il devait faire en de certaines rencontres ; et par là souvent ils s'ouvraient un chemin, non-seulement aux applaudissements des spectateurs, mais au crédit dans les affaires et dans les délibérations publiques. Par là le théâtre devenait très-agréable et très-intéressant pour le peuple. Ainsi, selon quelques interprètes, Euripide sut accommoder sa tragédie de *Palamède*¹ au jugement rendu contre Socrate, et faire voir dans un exemple illustre de l'antiquité l'innocence d'un philosophe opprimée par la malignité soutenue du pouvoir et du crédit.

Souvent le hasard donnait lieu à des applications subites et imprévues, dont la justesse faisait grand plaisir au peuple. Il se récria tout d'une voix sur un vers d'Eschyle, qui disait à la louange d'Amphiaraus, *il ne cherche pas à paraître homme de bien, mais à l'être* ; et en fit l'application à Aristide². La même chose arriva à Philopémen dans l'assemblée des jeux néméens. Dans le moment même qu'il y entra, on chantait sur le théâtre ces vers :

C'est lui qui couronne nos têtes
Des fleurons de la liberté.

Tous les Grecs jetèrent les yeux sur Philopémen, avec des battements de main et des cris de joie qui marquaient leurs sentiments à son égard.

C'est ainsi qu'à Rome, pendant l'exil de Cicéron³, quelques vers du poète Accius⁴, où il reproche aux Grecs leur ingratitude d'avoir souffert qu'on exilât Télamoüs ; ces vers, dis-je, prononcés par Esope, le plus habile acteur de ce temps, tirèrent des larmes des yeux de tous les spectateurs.

Dans une autre occasion, mais bien diffé-

¹ Il n'est pas certain que cette pièce soit postérieure à la mort de Socrate.

² Plut. in Aristid. pag. 320; id. in Philop., pag. 362.

³ Cic. in orat. pro Sext. n. 120-123.

⁴ O ingratusci Argivi, inanes, Græci, immemores beneficii,
Exulare siviatis, siviatis petiti, pultrum palamini.

rente, le peuple romain appliqua à Pompée, surnommé le *Grand*, quelques vers dont le sens était : *C'est par notre misère que vous êtes grand ; un jour viendra (ou parle ainsi au peuple) que vous gémirez de lui avoir confié un si grand pouvoir*¹. On obligea l'acteur de répéter plusieurs fois ces vers.

§ V. PASSION POUR LES REPRÉSENTATIONS DU THÉÂTRE, L'UNE DES PRINCIPALES CAUSES DU DÉCLIN, DU RELÂCHEMENT ET DE LA CORRUPTION D'ATHÈNES.

Quand on compare les beaux temps de la Grèce, où l'Europe et l'Asie ne retentissaient que du bruit des victoires d'Athènes, avec les siècles postérieurs, où la puissance de Philippe et d'Alexandre-le-Grand la réduisit en une espèce de servitude, on est étonné de voir l'étrange changement qui était arrivé dans cette république. L'important est d'en approfondir les causes et d'en suivre les différents déclin ; et c'est ce que fait d'une manière admirable M. de Tourreil, dans la belle préface qui est à la tête de sa traduction des harangues de Démosthène.

On ne retrouvait, dit-il, dans Athènes aucun vestige de cette politique mâle et vigoureuse qui sait également préparer les bons succès et réparer les mauvais ; il ne restait qu'un orgueil mal entendu, et sujet à s'évaporer en décrets fastueux. Ce n'étaient plus ces Athéniens qui, menacés d'un déluge de barbares, avaient démoli leurs maisons pour en construire des vaisseaux, et dont les femmes lapidèrent celui qui proposa d'apaiser le grand-roi par un tribut ou par un hommage ; l'amour du repos et du plaisir avait presque étouffé celui de la gloire et de l'indépendance.

Periclés, ce grand homme, si absolu, que ses envieux le traitaient de second Pisistrate, fut le premier auteur du relâchement et de la corruption. En vue de se concilier l'affection du peuple, il établit que, les jours où l'on célébrait des jeux ou des sacrifices, on distribuait un certain nombre d'oboles au peuple, et que, dans les assemblées où l'on agitait des

¹ Cic. ad Attic. lib. 2, epist. 19. — Valer. Max. lib. 6, esp. 2.

matières d'état, l'on paierait à chaque particulier une certaine rétribution pour le droit de présence. Ainsi l'on vit pour la première fois des républicains vendre à la république le soin qu'ils prenaient de la gouverner, et compter entre les œuvres serviles les plus nobles fonctions de la puissance souveraine.

Il n'était pas difficile de prévoir ce que produirait un si terrible désordre. On prétendit y remédier par la destination d'un fonds pour la guerre, avec défense, sous peine de la vie, d'ouvrir en aucun cas l'avis d'y toucher pour d'autres usages. Cet abus ne laissa pas de subsister toujours. Il paraissait tolérable tandis que le citoyen, qui vivait des libéralités publiques, tâchait de les mériter par un service assidu de neuf mois entiers dans les armées. Chacun servait à son tour; et qui se dispensait d'un tel devoir était irrémissiblement puni comme déserteur. Mais enfin le nombre des contrevenants l'emporta sur la loi; et l'impunité, à l'ordinaire, ne manqua pas de multiplier les coupables. Des gens accoutumés au séjour délicieux d'une ville où les fêtes et les jeux étaient continuels conçurent une répugnance insurmontable pour le travail, qu'ils regardèrent comme indigne de personnes libres.

Il fallut donc trouver à ce peuple saineant de quoi l'amuser et de quoi remplir le vide d'une vie désoccupée. Ce fut particulièrement ce qui les jeta dans la passion, ou plutôt dans la fureur des spectacles. La mort d'Épaminondas, qui semblait leur promettre de grands avantages, acheva de les perdre et de les abîmer. « Leur courage, dit Justin ¹, ne survécut pas à cet illustre Thébain. Délivres d'un rival qui tenait leur émulation éveillée, ils tombèrent dans une indolence et dans une mollesse léthargique. Le fonds des armements de terre et de mer se consume aussitôt en jeux et en fêtes. La paye du matelot et du soldat se distribue au citoyen oisif. La vie douce et délicieuse amollit les cœurs. Les représentations du théâtre l'emportent sur les exercices du camp. La valeur et la science militaire ne se comptent pour rien. On n'applaudit plus aux grands capitaines :

« il n'y a d'acclamations que pour les bons poètes et pour les excellents comédiens. »

Les choses étant portées à cet excès, il n'est pas malaisé de comprendre quelle foule de spectateurs courait aux représentations. Comme on n'épargnait rien pour les embellir, le théâtre emportait des sommes exorbitantes. Si l'on supputait exactement, dit Plutarque ², ce que coûtait aux Athéniens chaque représentation de pièce de théâtre, on verrait que les dépenses faites pour jouer les *Bacchantes*, les *Phéniciennes*, les *OEdipe*, les *Antigone*, les *Médée*, les *Electre* (ce sont des tragédies de Sophocle et d'Euripide), étaient plus grandes que celles qui avaient été employées contre les barbares pour la défense de la liberté et du salut de la Grèce. C'est ce qui fit qu'un Lacédémonien ³, voyant où montaient les frais énormes de ces disputes de poètes tragiques, et les peines extraordinaires que se donnaient les magistrats préposés à la célébration de ces jeux ⁴, s'écria que la ville n'était pas sage de donner une si vive et si sérieuse application à des choses si frivoles. « Car enfin, disait-il, les jeux ne doivent être que des jeux; et il n'est pas raisonnable d'acheter à si grands frais un court et léger délassement. Ces sortes de plaisirs ne conviennent tout au plus que pour le temps du repas, et pour certains moments de loisir, mais ne doivent en aucune sorte préjudicier au soin des affaires publiques, ni aux dépenses qui y sont nécessaires. »

Après tout, dit Plutarque ⁴ dans l'endroit que j'ai déjà cité, de quelle utilité ont été pour Athènes ces tragédies si vantées, et qui font l'admiration de l'univers ? Je vois bien que la prudence de Thémistocle a environné la ville de bons murs, que le bon goût et la magnificence de Périclès l'ont embellie et ornée, que la généreuse hardiesse de Miltiade a affermi sa liberté, que la conduite modérée de Cimon lui a valu l'empire et le gouvernement de la Grèce. Si la sage et savante poésie d'Euripide, si la sublime diction de Sophocle, si le hant cothurne d'Eschyle, ont procuré à la ville d'A-

¹ Hist. de Grèce. Athènes, pag. 349.

² Id. Sympos. lib. 7, quest. 7, pag. 710.

³ Choraï.

⁴ Plut. de gloriâ. Athènes, pag. 348-349.

¹ Justin lib. 6, cap. 9.

théens de pareils avantages, en la délivrant de quelque grand malheur, on en la couvrant d'une éclatante gloire, je consens (c'est toujours Plutarque qui parle) qu'on mette en parallèle les pièces dramatiques avec les trophées, le théâtre poétique avec le camp martial, les compositions des poètes avec les grandes actions des généraux d'armée. Qui oserait faire une telle comparaison ? Je vois paraître ici sur la scène, non de simples écrivains, couronnés de lierre et traînant après eux un bouc ou un taureau, récompenses et victimes assignées à la poésie tragique, mais d'illustres capitaines, environnés des colonies qu'ils ont fondées, des villes qu'ils ont prises, des peuples qu'ils ont vaincus. C'est pour éterniser le souvenir, non des victoires d'Eschyle et de Sophocle, mais des fameuses journées de Marathon, de Salamine, d'Eurymédon, et de tant d'autres, que nous célébrons dans chaque mois avec tant de pompe plusieurs fêtes sacrées.

La conclusion que tire Plutarque de tout ceci, et celle que nous en devons tirer avec lui, c'est que c'était une grande imprudence pour

les Athéniens ¹ de faire céder ainsi le devoir au plaisir, le zèle pour la patrie à la passion du théâtre, l'application sérieuse pour les affaires à de frivoles spectacles, et de consumer en dépenses inutiles et en de vaines représentations de pièces tragiques des fonds destinés à l'entretien des flottes et des armées. La Macédoine ², jusque-là obscure et peu considérée, sut bien profiter de la molle indolence des Athéniens ; et Philippe, instruit par les Grecs mêmes, sous qui il fit pendant plusieurs années un heureux apprentissage de la guerre, donna bientôt à la Grèce un maître qui l'asservit, et lui fit subir le joug, comme nous le verrons dans la suite.

¹ Ἀ' μαρτάνουσιν Ἀ'θῆναιοι μὲγαλὰ, τὴν σπουδὴν εἰς τὴν πατρίαν καταναλίσκουσαι, ταυτίσιν μὲγαλόν ἀποστῆλαι δαπάναν καὶ στρατευμάτων ἐρῶς καταχορευόντες εἰς τὸ θῆτρον.

² « Quibus rebus effectum est ut, inter otia Græcorum, sordidum et obscurum antea Macedonum nomen emergeret ; et Philippus, obses triennio Thebis habitus, Epaminonda et Pelopidæ virtutibus eruditus, regnam Macedoniar, Græciæ et Asiæ cervicibus, velut jagum servitutis imponeret. » (JOSTIN. lib. 6, cap. 9.)

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

Avertissement pour les notes et éclaircissements joints à cette édition. V

PREFACE. — § I. Utilité de l'Histoire profane, surtout par rapport à la religion. VII

§ II. Observations particulières sur cet ouvrage. XV

Lettre de M. Rousseau. XIX

Edition des principaux auteurs grecs cités dans l'Hist. ancienne. XX

AVANT-PROPOS — Origine et progrès de l'établissement des royaumes. 1

LIVRE I.

HISTOIRE ANCIENNE DES ÉGYPTIENS.

Première partie.

Description de l'Égypte, et de ce qui s'y trouve de plus remarquable. 5

CHAP. I. Thébaïde. 6

CHAP. II. Égypte du milieu ou Hépatomée. 7

§ I. Obélisques. lb.

§ II. Pyramides. 8

§ III. Labyrinthe. 10

§ IV. Lac de Mœris. lb.

§ V. Débordement du Nil. 11

1. Sources du Nil. lb.

2. Cataractes du Nil. 12

3. Causes du débordement. lb.

4. Temps et durée du débordement. 13

5. Mesure du débordement. lb.

6. Canaux du Nil. Pompes. 14

7. Fécondité causée par le Nil. lb.

8. Double spectacle causé par le Nil. 15

9. Canal de communication entre les deux mers par le Nil. 16

CHAP. III. Basse Égypte. lb.

Deuxième partie.

Des mœurs et coutumes des Égyptiens. 19

CHAP. I. De ce qui regarde les rois et le gouvernement. lb.

CHAP. II. Des prêtres et de la religion des Égyptiens. 22

§ I. Culte de différentes divinités. 23

§ II. Cérémonies des funérailles. 26

CHAP. III. Des soldats et de la guerre. 28

CHAP. IV. De ce qui regarde les sciences et les arts. 29

CHAP. V. Des laboureurs, des pasteurs, des artisans. 30

CHAP. VI. De la fécondité de l'Égypte. 32

Troisième partie.

Histoire des rois d'Égypte. 35

Rois d'Égypte. 36

ÉCLAIRCISSEMENTS SUR L'HISTOIRE ANCIENNE DES ÉGYPTIENS. 55

LIVRE II.

HISTOIRE DES CARTHAGINOIS.

Première partie.

Caractère, mœurs, religion et gouvernement des Carthaginois. 69

§ I. Carthage formée sur le modèle de Tyr, dont elle était une colonie. lb.

§ II. Religion des Carthaginois. 70

§ III. Forme du gouvernement de Carthage. 72

Suffrètes. 73

Le sénat. 74

Le peuple. lb.

Le tribunal des cent. lb.

Défauts du gouvernement de Carthage. 75

§ IV. Commerce de Carthage. Première source de ses richesses et de sa puissance. 76

§ V. Mines d'Espagne. Seconde source des richesses et de la puissance de Carthage. 77

§ VI. La guerre. 78

§ VII. Les sciences et les arts. 79

§ VIII. Caractère, mœurs, qualités des Carthaginois. 81

Deuxième partie.

Histoire des Carthaginois. 82

CHAP. I. Fondation de Carthage et ses accroissements jusqu'à la première guerre punique. lb.

Conquêtes des Carthaginois en Afrique. 81

Conquêtes des Carthaginois en Sardaigne, etc. lb.

Conquêtes des Carthaginois en Espagne. 85

Conquêtes des Carthaginois en Sicile. 87

CHAP. II. Histoire de Carthage, depuis la première guerre punique jusqu'à sa destruction. 101

ART. I. Première guerre punique. 102

ART. II. Guerre de Libye, ou contre les mercenaires. 112

ART. III. Seconde guerre punique. 118

Causes éloignées et prochaines de la seconde guerre punique. lb.

Déclaration de la guerre. 121

Commencement de la seconde guerre punique. 122

Passage du Rhône. 123

Marche qui suivit le passage du Rhône. 124

Passage des Alpes. 125

Entrée dans l'Italie. 127

Combat de cavalerie près du Tésin. lb.

Bataille de la Trebia. 129

Bataille de Trasimène. 131

Conduite d'Annibal par rapport à Fabius. 132

État des affaires en Espagne. 135

Bataille de Cannes. lb.

Quartier d'hiver passé à Capoue par Annibal. 138

Affaires d'Espagne et de Sardaigne. 140

Mauvais succès d'Annibal. Sièges de Capoue et de Rome. lb.

Défaite et mort des deux Scipions en Espagne. 141

Défaite et mort d'Asdrubal. lb.

Scipion se rend maître de toute l'Espagne. Il est nommé consul, et passe en Afrique. Annibal y est rappelé. 143

Entrevue d'Annibal et de Scipion en Afrique suivie du combat. 145

Paix conclue entre les Carthaginois et les Romains. Fin de la seconde guerre punique. 146

Courte réflexion sur le gouvernement de Carthage au temps de la seconde guerre punique. 148

Intervalle entre la seconde et la troisième guerre punique. 149

§ I. Suite de l'histoire d'Annibal. lb.

Annibal entreprend et vient à bout de réformer à Carthage la justice et les finances. lb.

Retraite et mort d'Annibal. 150

Éloge et caractère d'Annibal. 451

§ II. Différends entre les Carthaginois et Massinissa, roi de Numidie. 456

ART. IV. Troisième guerre punique. 459

Digression sur les mœurs et le caractère du second Scipion l'Africain. 471

Histoire de la famille et de la postérité de Massinissa. 473

ECLAIRCISSEMENTS SUR L'HISTOIRE DES CARTHAGINOIS 481

HISTOIRE ANCIENNE DES ASSYRIENS.

AVANT-PROPOS. — § I. Réflexion sur la variété des gouvernements. 483

§ II. Description géographique de l'Asie. 485

LIVRE III.

HISTOIRE DES ASSYRIENS.

CHAP. I. Premier empire des Assyriens. 487

§ I. Durée de cet empire. 487

§ II. Rois d'Assyrie, Nimrod ou Belus. Ninus, Sémiramis. Description de Babylone. Ninus. Phul. Sardanapale. 488

1. Les murailles. 491

2. Quais et ponts. 491

3. Lac, digues, canaux faits pour la décharge du fleuve. 492

4. Palais; jardins suspendus. 493

5. Temple de Bel. 493

CHAP. II. Second empire des Assyriens, tant de Ninive que de Babylone. 499

§ I. Rois de Babylone, Belosis ou Nabonassar, Mérodach-Baladan. 499

§ II. Rois de Ninive, qui le furent aussi ensuite de Babylone. Théoglyphasor, Salmansasar, Sennachérib, Assarhaddon, Sardanapale ou Nabuchodonosor I. Saracur, Nabopolassar. Nabuchodonosor II. Evilmérodas. Néglissor, Labonassar. 500

CHAP. III. Histoire du royaume des Mèdes. Arbace. Déjoc; il bâtit Écbatane. Phraorte. Cyaxare I; irruption des Scythes; prise et destruction de Ninive. Astyage. Cyaxare II. 507

CHAP. IV. Histoire des Lydiens. Candaule. Gyges. Ardys. Sadyatte. Alyatte. Crésus. 513

LIVRE IV.

COMMENCEMENT DE L'EMPIRE DES PERSES ET DES MÉDES. 521

AVANT-PROPOS. 521

CHAP. I. Histoire de Cyrus. 522

ART. I. Histoire de Cyrus, depuis son enfance jusqu'au siège de Babylone. 523

§ I. Éducation de Cyrus. 523

§ II. Voyage de Cyrus chez Astyage, son grand-père, et son retour en Perse. 524

§ III. Première campagne de Cyrus, qui va au secours de son oncle Cyaxare contre les Babyloviens. 525

§ IV. Expédition de Cyaxare et de Cyrus contre les Babyloviens; première bataille. 532

§ V. Bataille de Thymbrée entre Cyrus et Crésus. 540

§ VI. Prise de Sardes et de Crésus. 545

ART. II. Histoire du siège et de la prise de Babylone par Cyrus. 547

§ I. Prédications des principales éti-consantes du siège et de la prise de Babylone, marquées en différents endroits de l'Écriture sainte. 548

1. Prédiction de la captivité des Juifs à Babylone et de sa durée. 548

2. Raison de la colère de Dieu contre Babylone. 548

3. Arrêt prononcé contre Babylone. Prédiction des maux qui la doivent éteindre, et de sa ruine entière. 549

4. Cyrus appelé pour détruire Babylone et pour délivrer les Juifs. 549

5. Dieu donne le signal aux chefs et aux troupes pour marcher contre Babylone. 549

6. Circonstances du siège et de la prise de Babylone marquées en détail. 550

§ II. Description de la prise de Babylone. 552

§ III. Accomplissement de la prophétie qui prédisait la ruine totale de Babylone. 554

§ IV. Suite de la prise de Babylone. 555

ART. III. Histoire de Cyrus, depuis la prise de Babylone jusqu'à sa mort. 559

§ I. Cyrus fait un voyage en Perse. A son retour, il dresse à Babylone le plan de toute la monarchie. Pouvoir de Daniel. 560

§ II. Commencement du nouvel empire des Perses et des Mèdes réunis ensemble. Célèbre édit de Cyrus. Prophéties de Daniel. 561

Réflexions sur les prophéties de Daniel. 562

§ III. Dernières années de Cyrus. Mort de ce prince. 563

Éloge et caractère de Cyrus. 566

§ IV. Différends entre Hérodote et Xénophon au sujet de Cyrus. 568

CHAP. II. Histoire de Cambyse. 570

CHAP. III. Histoire de Smerdis le mage. 574

CHAP. IV. Mœurs et coutumes des Assyriens, des Babyloviens, des Lydiens, des Mèdes et des Perses. 579

ART. I. Du gouvernement. 580

§ I. État monarchique. Respect pour les rois. Manière dont leurs enfants étaient élevés. 581

§ II. Conseil public, où s'examinaient les affaires de l'état. 581

§ III. Administration de la justice. 582

§ IV. Attention sur les provinces. 581

Invention des postes et courriers. 581

§ V. Soins des finances. 582

ART. II. De la guerre. 589

§ I. Entrée dans la milice. 589

§ II. Armure. 589

§ III. Chariots armés de faux. 590

§ IV. Discipline employée en guerre. 591

§ V. Ordre de bataille. 595

§ VI. Attaque et défense des places. 596

§ VII. Défense des places. 597

§ VIII. Qualités des troupes persanes depuis Cyrus. 598

ART. III. Arts, sciences. 598

§ I. Architecture. 599

§ II. Musique. 600

§ III. Médecine. 600

§ IV. Astronomie. 601

§ V. Astrologie judiciaire. 602

ART. IV. Religion. 604

Mariages et sépultures. 608

ART. V. Causes de la décadence de l'empire des Perses et du changement arrivé dans les mœurs. 609

§ I. Magnificence et luxe. 610

§ II. Bas asservissement et esclavage des Perses. 611

§ III. Mauvaise éducation des princes, cause de la décadence de l'empire des Perses. 613

§ IV. Manque de bonne foi. 614

LIVRE V.

HISTOIRE DE L'ORIGINE ET DES PREMIERS COMMENCEMENTS DES DIFFÉRENTS ÉTATS DE LA GRÈCE. 617

ART. I. Description géographique de l'ancienne Grèce. 617

1. L'Épire. 618

2. Le Péloponnèse. 618

3. La Grèce proprement dite. 618

4. La Thessalie. 618

5. La Macédoine. 618

6. Les îles de la Grèce. 618

ART. II. Division de l'histoire grecque en quatre âges. 619

ART. III. Origine primitive des Grecs. 619

ART. IV. Différents états dont la Grèce était composée. 621

1. Scyrie. 621

2. Argos. 621

3. Mycènes. 621

4. Athènes. 622

5. Tibènes. 622

6. Sparte ou Lacédémone. 622

7. Corinthe. 622

8. La Macédoine. 622

ART. V. Transmigrations des Grecs dans l'Asie Mineure. 623

1. Diabètes des Grecs. 623

ART. VI. Gouvernement républicain établi presque généralement dans toute la Grèce. 624

ART. VII. Gouvernement de Lacédémone; lois établies par Lycurgue. 627

Premier établissement: Sénat. 627

Second établissement: Partage des terres, et décri de la monnaie d'or et d'argent. 627

Troisième établissement: Repas publics. 628

Autres ordonnances. 628

Réflexions sur le gouvernement de Sparte et sur les lois de Lycurgue. 629

§ I. Choses louables dans les lois de Lycurgue. 629

§ II. Choses blâmables dans les lois de Lycurgue. 630

ART. VIII. Gouvernement d'Athènes. Lois de Solon. Histoire de cette république, depuis Solon jusqu'au règne de Darius I. 631

ART. IX. Hommes illustres qui se sont distingués dans les sciences. 635

1. Homère. 635

2. Hésiode. 636

3. Archiloque. 636

4. Hipponax. 637

5. Stésichore. 637

6. Aléman. 637

7. Aléxe. 638

8. Simonide. 638

Sapbo.	353
Anacréon.	ib.
Théopis.	ib.
Des sept sages de la Grèce.	ib.
Thales le Miletien.	354
Solon.	ib.
Chilon.	ib.
Pitacus.	355
Bias.	ib.
Chéobule.	ib.
Périsandre.	ib.
Anaccharis.	356
Esop.	ib.

HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS.

Avant-propos.	361
ART. I. Idée abrégée de l'histoire renfermée dans les livres qui suivent. Fruit que l'on en doit tirer.	ib.
ART. II. Plan et division des livres VI, VII, VIII et IX.	366
Époques de l'histoire des Juifs.	ib.
Époques de l'histoire romaine.	ib.
ART. III. Abrégé de l'histoire des Lacédémoniens depuis l'établissement de leurs rois jusqu'au règne de Darius I.	367
§ I. Origine et condition des Ilotes.	ib.
§ II. Lyeurgus, législateur des Lacédémoniens.	368
§ III. Guerre entre les Argiens et les Lacédémoniens.	ib.
§ IV. Guerre entre les Messéniens et les Lacédémoniens.	369
Première guerre de Messénie.	ib.
Seconde guerre de Messénie.	371

LIVRE VI.

SUITE DE L'HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS.

CHAP. I. Histoire de Darius, jointe à celle des Grecs.	375
§ I. Mariages de Darius. Imposition de tributs. Insolence et punition d'Artabanne. Mort d'Ortés. Histoire de Démocrite, médecin. Permission donnée aux Juifs de continuer le bâtiment du temple. Générosité de Syllon récompensée.	ib.
§ II. Révolte et réduction de Babylone.	380
§ III. Darius se prépare à marcher contre les Scythes. Digression sur les mœurs de ce peuple.	382
Digression sur les Scythes.	ib.
§ IV. Expédition de Darius contre les Scythes.	386
§ V. Darius fait la conquête de l'Inde.	391
§ VI. Révolte des Indiens.	ib.
§ VII. Expédition des armées de Darius contre la Grèce.	396
1. État d'Athènes. Caractères de Miltiade, de Thémistocle et d'Aristide.	397
2. Darius envoie des héros dans la Grèce, pour sonder les peuples, et pour demander qu'ils se soumettent.	400
3. Défaite des Perses à Marathon par Miltiade. Triste fin de ce général.	401
§ VIII. Darius songe à porter la guerre contre l'Égypte et contre la Grèce. Il est prévenu par la mort. Dispute entre deux de ses fils pour la royauté. Xerxès est élu roi.	406

CHAP. II. Histoire de Xerxès, jointe à celle des Grecs.

§ I. Xerxès, après avoir réduit l'Égypte, se prépare à porter la guerre contre les Grecs. Il tient conseil. Sage discours d'Artabanne. Laguerre est résolue.	408
§ II. Xerxès se met en marche, et passe d'Asie en Europe, en traversant le détroit de l'Hellespont sur un pont de bateaux.	412
§ III. Dénouement de l'armée de Xerxès. Dénarète marque librement sa pensée sur l'entreprise de ce prince.	415
§ IV. Les Lacédémoniens et les Athéniens députent inutilement vers les alliés pour demander du secours. Commandement de la flotte accordé aux Lacédémoniens.	418
§ V. Combat des Thermopyles. Mort de Léonide.	419
§ VI. Combat naval près d'Artemisium.	420
§ VII. Les Athéniens abandonnent leur ville; Xerxès la prend et la brûle.	424
§ VIII. Bataille de Salamine. Retour précipité de Xerxès dans l'Asie. Éloge de Thémistocle et d'Aristide. Défaite des Carthaginois en Sicile.	426
§ IX. Bataille de Platée.	431
§ X. Combat près de Mycale. Défaite des Perses.	438
§ XI. Inhumaine et barbare vengeance d'Amestris, femme de Xerxès.	439
§ XII. Les Athéniens rétablissent les murs de leur ville, malgré l'opposition des Lacédémoniens.	440
§ XIII. Noir dessein de Thémistocle, rejeté d'un commun accord par le peuple d'Athènes. Condescendance d'Aristide pour ce projet.	442
§ XIV. La honte de Pausanias fait perdre le commandement aux Lacédémoniens.	443
§ XV. Trame secrète de Pausanias avec les Perses. Sa mort.	444
§ XVI. Thémistocle poursuivi par les Athéniens et les Lacédémoniens comme complice de la conjuration de Pausanias, se réfugie chez Admète.	445
§ XVII. Désintéressement d'Aristide dans le manquement des deniers publics; sa mort, son éloge.	447
§ XVIII. Mort de Xerxès tué par Artabanne. Son caractère.	450

LIVRE VII.

SUITE DE L'HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS.

CHAP. I. — § I. Artabanne détruit le parti d'Artabanne et celui d'Hystaspes, son frère aîné.	453
§ II. Thémistocle se réfugie vers Artabanne.	454
§ III. Cimôn commence à paraître à Athènes. Ses premiers exploits. Double victoire remportée contre les Perses près du fleuve Eurymédon. Mort de Thémistocle.	456
§ IV. Révolte de l'Égypte contre les Perses, soutenue par les Athéniens.	461

§ V. Inarus livré à la merci du roi contre la foi du traité. Doulleur de Megabyze; sa révolte.

§ VI. Artabanne envoie à Jérusalem d'abord Estras, puis Nabémie.

§ VII. Caractère de Périclès. Moyens qu'il emploie pour gagner le peuple.

§ VIII. Tremblement de terre à Sparte. Sédition des Ilotes. Semences de division entre Athènes et Sparte. Cimôn est banni.

§ IX. Cimôn est rappelé. Il rétablit la paix entre les deux villes. Il remporte plusieurs victoires qui obligent Artabanne de conclure un traité fort glorieux pour les Grecs. Mort de Cimôn.

§ X. On oppose Thucydide à Périclès. Envie contre celui-ci. Il se justifie, et vient à bout de faire bannir Thucydide.

§ XI. Périclès change de conduite à l'égard du peuple. Son extrême avarice; son désintéressement.

§ XII. Jalousie et différends entre les Athéniens et les Lacédémoniens. Traité de paix pour trente ans.

§ XIII. Nouveaux sujets de plainte et de broüillerie entre les deux peuples, par le siège de Samos, qui irrita les Athéniens, par le secours qu'ils accordèrent à ceux de Corcyre, par le siège qu'ils mirent devant Potidée. Bugare ouverte.

§ XIV. Affaires suscitées contre Périclès. Il détermine le peuple d'Athènes à soutenir la guerre contre les Lacédémoniens.

CHAP. II. Affaires des Grecs, tant en Sicile qu'en Italie.

1. Défaite des Carthaginois dans la Sicile. Théron, tyran d'Agrigente. Règne de Gélon à Syracuse, et de ses deux frères. Rétablissement de la liberté.

2. Gélon.

3. Hieron.

4. Thrasybule.

§ II. De quelques personnes et de quelques villes célèbres dans la Grande-Grèce: Pythagore, Charondas, Zaleucus, Milon l'athlète; Croton, Sybaris, Thurium.

1. Pythagore.

2. Croton, Sybaris, Thurium.

3. Charondas, législateur.

4. Zaleucus, autre législateur.

5. Milon, l'athlète.

CHAP. III. Guerre du Péloponnèse.

§ I. Siège de Platée par les Thébains. Ravages mutuels de l'Attique et du Péloponnèse. Honneurs rendus aux Athéniens morts dans la première campagne. Première année de la guerre.

§ II. L'Attique ravagée par la peste. Le commandement ôté à Périclès, Lacédémone à recours aux Perses. Prise de Potidée par les Athéniens. Rétablissement de Périclès; sa mort. celle d'Ananage. Deuxième et troisième années de la guerre.

§ III. Siège de Platée par les Lacédémoniens. Siège et prise de Mitylène par les Athéniens. Pétée se rend.

La peste recommence à Athènes. *Quatrième et cinquième années de la guerre.* 508

- § IV. Les Athéniens prennent Pyle, puis y sont assiégés. Lacédémoniens enfermés dans la petite île de Sphactérie; Cléon s'en rend maître. Mort d'Artaxerxe. *Sixième et septième années de la guerre.* 510

LIVRE VIII.

SUITE DE L'HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS.

- CHAP. I. — § I. Règles fort courts de Xerxès et de Sogdien. Darius Notus leur succède. Il apaise la révolte de l'Égypte et celle de Médie. Il donne à Cyrus, le plus jeune de ses fils, le commandement en chef de toute l'Asie Mineure. 521

- § II. Les Athéniens se rendent maîtres de Brasidas dans la Thrace. Il prend Amphipolis. Exil de Thucydide l'historien. Combat près de Délie, où les Athéniens sont vaincus. *Huitième année de la guerre.* 524

- § III. Trêve d'un an entre les deux peuples. Mort de Cléon et de Brasidas. Traité de paix conclu entre les Athéniens et les Lacédémoniens pour cinquante ans. *Neuvième, dixième et onzième années de la guerre.* 526

- § IV. Alcibiade commence à paraître. Son caractère. Opposé en tout à Nicias, il fait rompre le traité que Nicias avait conclu. L'exil d'Hyperbolos met fin à l'ostracisme. *Douzième année de la guerre.* 528

- § V. Alcibiade engage les Athéniens dans la guerre de Sicile. *Seizième et dix-septième années de la guerre.* 533

- § VI. Dénouement des peuples qui ont habité la Sicile. 534

- § VII. Les Égestins implorent le secours d'Athènes. Nicias s'oppose en vain à la guerre de Sicile. Alcibiade l'emporte sur lui. Ils sont nommés tous deux généraux avec Lamachus. 535

- § VIII. On se prépare au départ. Sinistres présages. mutilation des statues de Mercure. Alcibiade accusé ne peut obtenir qu'on juge l'affaire. Départ triomphant de la flotte. 538

- § IX. Alarme de Syracuse. La flotte athénienne arrive en Sicile. 540

- § X. Alcibiade est rappelé. Il se sauve et est condamné à mort par contumace. Il se retire à Sparte. Soupçonné de son péché. 541

- § XI. Description de Syracuse. 543

- § XII. Nicias, après quelques actions forme le siège de Syracuse. Lamachus est tué dans un combat. La ville est réduite à l'extrémité. *Dix-huitième année de la guerre.* 544

- § XIII. Syracuse songe à capituler. L'arrivée de Gylippe change la face des choses. Nicias, forcé par ses collègues, donne un combat sur mer, et est vaincu. Ses troupes de terre sont aussi battues. *Dix-neuvième année de la guerre.* 549

- § XIV. Consolation des Athéniens. Ils hasardent un nouveau combat naval, et le perdent. Ils prennent le parti de se retirer par terre. Poursuivis vivement par les Syracéens, ils se rendent. Nicias et Démotène sont condamnés à mort, et exécutés. Effet que produit à Athènes la nouvelle de la défaite de l'armée. 556

- CHAP. II. — § I. Suite de la défaite des Athéniens en Sicile. Révolte des alliés. Alcibiade devient puissant auprès de Tissapherne. *Dix-neuvième et vingtième années de la guerre.* 563

- § II. On ménage le retour d'Alcibiade à Athènes, à condition d'y établir l'aristocratie à la place de la démocratie. Tissapherne conclut un nouveau traité avec les Lacédémoniens. 566

- § III. Quatre cents hommes ayant été revêtus de toute l'autorité à Athènes, en abusent tyranniquement. Ils sont cassés. Alcibiade est rappelé. Après divers accidents, et plusieurs conquêtes considérables, il retourne triomphant à Athènes, et est nommé généralissime. Il fait célébrer les grands mystères, et part avec la flotte. *Vingt et unième et vingt-cinquième années de la guerre.* 568

- § IV. Les Lacédémoniens nomment pour amiral Lysandre. Il devient fort puissant auprès du jeune Cyrus qui commandait en Asie. Il bat près d'Éphèse la flotte des Athéniens pendant l'absence d'Alcibiade. On ôte le commandement à celui-ci, et l'on nomme dix généraux à sa place. Callistratus succède à Lysandre. *Vingt-sixième année de la guerre.* 574

- § V. Callistratus est défait par les Athéniens près des Arginuses. Les Athéniens condamnent à mort plusieurs de leurs généraux pour n'avoir pas enlevé les corps de ceux qui étaient morts dans le combat. Socrate seul a le courage de s'opposer à un jugement si injuste. 578

- § VI. Lysandre commande la flotte des Lacédémoniens. Cyrus est rappelé à la cour par son père. Lysandre remporte près d'Égus-Potamos une célèbre victoire contre les Athéniens. *Vingt-septième et dernière année de la guerre du Péloponnèse.* 582

- § VII. Athènes, assiégée par Lysandre, capitule et se rend. Lysandre y change la forme de gouvernement et y établit trente commandants. Il envoie devant lui à Sparte Gylippe, avec tout l'or et l'argent qu'il avait pris sur les ennemis. Décret de Sparte sur l'usage qu'en on doit faire. Ainsi finit la guerre du Péloponnèse. Mort de Darius Notus. 585

LIVRE IX.

SUITE DE L'HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS.

- CHAP. I. — § I. Sacre d'Artaxerxe

Mnémon. Cyrus entreprend d'épouser son frère. Il est renvoyé dans l'Asie Mineure. Cruelle vengeance de Stalira, femme d'Artaxerxe, sur les auteurs et les complices du meurtre de son frère. Mort d'Alcibiade. Son caractère. 590

- § II. Les Trente exercent d'affreuses cruautés à Athènes. Ils font mourir Thérastène un de leurs collègues. Socrate prend sa défense. Thrasybule attaque les tyrans, se rend maître d'Athènes, et y rétablit la liberté. 593

- § III. Lysandre abuse étrangement de son pouvoir. Sur les plaintes de Pharnabaze, il est rappelé à Sparte. 597

- CHAP. II. Le jeune Cyrus, sauveur des troupes grecques, entreprend de détrôner son frère Artaxerxe. Il est tué dans le combat. Fameuse retraite des Dix mille. 598

- § I. Cyrusève secrètement des troupes contre Artaxerxe son frère. Trente mille Grecs se joignent à lui. Il part de Sardes. Après une marche de plus de six mois, il arrive dans la Babylonie. 599

- § II. La bataille se donne à Cunaxa. Les Grecs remportent la victoire de leur côté, Artaxerxe du sien. Cyrus est tué. 602

- § III. Éloge de Cyrus. 606

- § IV. Le roi veut contraindre les Grecs à livrer leurs armes. Ils prennent la résolution de mourir plutôt que de se rendre. On fait un traité avec eux. Tissapherne se charge de les conduire jusque dans leur patrie. L'arrêt par trahison Cléarque et quatre autres généraux, qui sont tous mis à mort. 607

- § V. Retraite des dix mille Grecs depuis la province de Babylonie jusqu'à Trébizonde. 611

- § VI. Les Grecs, après avoir essuyé beaucoup de fatigues, et surmonté beaucoup de dangers, arrivent au bord de la mer vis-à-vis de Byzance. Ayant passé le détroit, ils s'engagent au service de Seuthé, prince de Thrace. Enfin Xenophon, ayant repassé la mer avec ses troupes, s'avance jusqu'à Pergame, et se joint à Thimbron, général des Lacédémoniens, qui marchait contre Tissapherne et Pharnabaze. 615

- § VII. Suite qu'eut la mort de Cyrus à la cour d'Artaxerxe. Cruauté et jalousie des Parthes. Em poisonnement de Stalira. 619

- CHAP. III. — § I. Les villes grecques d'Ionie implorent le secours des Lacédémoniens contre Artaxerxe. Rare prudence d'une dame conservée dans le gouvernement de son mari après sa mort. Agésilas est élu roi à Sparte. Son caractère. 624

- § II. Agésilas part pour l'Asie. Lysandre se brouille avec lui; il retourne à Sparte. Ses desseins ambitieux pour changer la succession au trône. 626

- § III. Expéditions d'Agésilas dans l'Asie. Défaite et mort de Tissapherne. Sparte donne à Agésilas le

conmancement des troupes de terre et de mer. Il complot Pisandre à sa place sur la flotte. Entrevue d'Agésilas et de Pharnabaze.	629
§ IV. Ligue contre les Lacédémoniens. Agésilas, rappelé par les Ephores au secours de sa patrie, obéit sur-le-champ. Mort de Lysandre. Victoire des Lacédémoniens près de Némée. Leur flotte est battue par Conon près de Cnidos. Bataille gagnée par les Lacédémoniens à Coronée.	633
§ V. Agésilas victorieux retourne à Sparte. Il se conserve toujours dans sa simplicité et dans ses mœurs anciennes. Conon rétablit les murailles d'Athènes. Paix bonteuse aux Grecs, conclue par Antalcide, Lacédémonien.	638
§ VI. Guerre d'Artaxerxe contre Evagore, roi de Salamine. Éloge et caractère de ce prince. Tétrabaze accusé faussement : son accusateur puni.	642
Éloge et caractère d'Evagore.	645
Jugement de Tétrabaze.	647
§ VII. Expédition d'Artaxerxe contre les Cadusiens. Histoire de Dastame, Carien.	648
CHAP. IV. Histoire abrégée de Socrate.	652
§ I. Naissance de Socrate. Il s'applique d'abord à la sculpture, puis à l'étude des sciences : les merveilleux progrès qu'il y fait. Son goût pour la morale : son caractère : ses emplois : ce qu'il eut à souffrir de la mauvaise humeur de sa femme.	655
§ II. Du démon ou esprit familier de Socrate.	655
§ III. Socrate déclaré le plus sage des hommes par l'oracle de Delphes.	657
§ IV. Socrate se donne tout entier à l'éducation de la jeunesse d'Athènes. Attachement de ses disciples pour lui. Principes admirables qu'il leur inspire, soit pour le gouvernement, soit pour la religion.	658
§ V. Socrate s'applique à décréditer les sophistes dans l'esprit des jeunes gens d'Athènes. Ce qu'il faut entendre par l'ironie qui lui est attribuée.	662
§ VI. Socrate est accusé de penser mal des dieux, et de corrompre la jeunesse d'Athènes. Il se défend	

sans art et sans bassesse. Il est condamné à mort.	663
§ VII. Socrate refuse de se sauver de la prison. Il passe le dernier jour de sa vie à s'entretenir avec ses amis sur l'immortalité de l'âme. Il boit la ciguë. Punition de ses accusateurs. Honneurs rendus à la mémoire de Socrate.	671
§ VIII. Réflexions sur le jugement porté contre Socrate par les Athéniens, et sur Socrate lui-même.	677

LIVRE X.

MŒURS ET COUTUMES DES GRECS.

CHAP. I. — Du gouvernement pollitique.	681
ART. I. Du gouvernement de Sparte.	682
§ I. Idée abrégée du gouvernement de Sparte. La parfaite soumission aux lois en était comme l'âme.	683
§ II. Amour de la pauvreté établi à Sparte.	684
§ III. Lois de Crète établies par Minos, modèle de celles de Sparte.	686
ART. II. Du gouvernement d'Athènes.	691
§ I. Fonds du gouvernement d'Athènes établi par Solon.	692
§ II. Des habitants d'Athènes.	693
1. Des citoyens.	693
2. Des étrangers.	694
3. Des serviteurs.	694
§ III. Du conseil ou sénat des Cinq-Cents.	694
§ IV. De l'aréopage.	695
§ V. Des magistrats.	697
§ VI. Des assemblées du peuple.	697
§ VII. Des jugements.	698
§ VIII. Des ambassades.	699
§ IX. Des revenus d'Athènes.	701
§ X. De l'éducation de la jeunesse.	701
1. Danse. Musique.	702
2. Des autres exercices du corps.	703
3. Des exercices de l'esprit.	704
CHAP. II. De la guerre.	705
§ I. Peuples de la Grèce de tout temps fort belliqueux, surtout les Lacédémoniens et les Athéniens.	705
§ II. Origine et cause du courage et de la vertu militaire, par où les Lacédémoniens et les Athéniens se sont toujours distingués.	706
§ III. Différentes sortes de troupes dont les armées des Lacédémoniens	

et des Athéniens étaient composées.	707
§ IV. De la marine, des vaisseaux et des troupes de mer, de l'équipement des galères à Athènes. Digression sur les exemptions et les autres marques d'honneur que cette ville accordait à ceux qui lui avaient rendu de grands services.	709
§ V. Caractère particulier des Athéniens.	716
§ VI. Caractère commun des Lacédémoniens et des Athéniens.	719
CHAP. III. — De la religion.	721
ART. I. Des fêtes.	722
§ I. Panathénées.	724
§ II. Fêtes de Bacchus.	724
§ III. Fête d'Eleusis.	725
ART. II. Des augures, des oracles, etc.	727
§ I. Des augures.	728
§ II. Des oracles.	729
ART. III. Des jeux et des combats.	735
§ I. Des athlètes.	738
§ II. De la lutte.	739
§ III. Du pugilat.	741
§ IV. Du pancrace.	741
§ V. Du disque ou palet.	742
§ VI. Du pentathlon.	743
§ VII. De la course.	743
1. De la course à pied.	744
2. De la course à cheval.	744
3. De la course des chariots.	744
§ VIII. Honneurs et récompenses accordées aux vainqueurs.	747
§ IX. Différence de goût entre les Grecs et les Romains par rapport aux spectacles.	749
ART. IV. Des combats d'esprit, des spectacles et des représentations de théâtre.	750
§ I. Goût extraordinaire des Athéniens pour les représentations de théâtre. Émulation des poètes pour y disputer le prix. Idée abrégée du poème dramatique.	754
§ II. Origine et progrès de la tragédie. Poètes qui s'y sont distingués à Athènes : Eschyle, Sophocle et Euripide.	753
§ III. Comédie ancienne, moyenne, nouvelle.	758
§ IV. Description du théâtre des anciens.	763
§ V. Passion pour les représentations du théâtre, l'une des principales causes du déclin, du relâchement et de la corruption d'Athènes.	765

